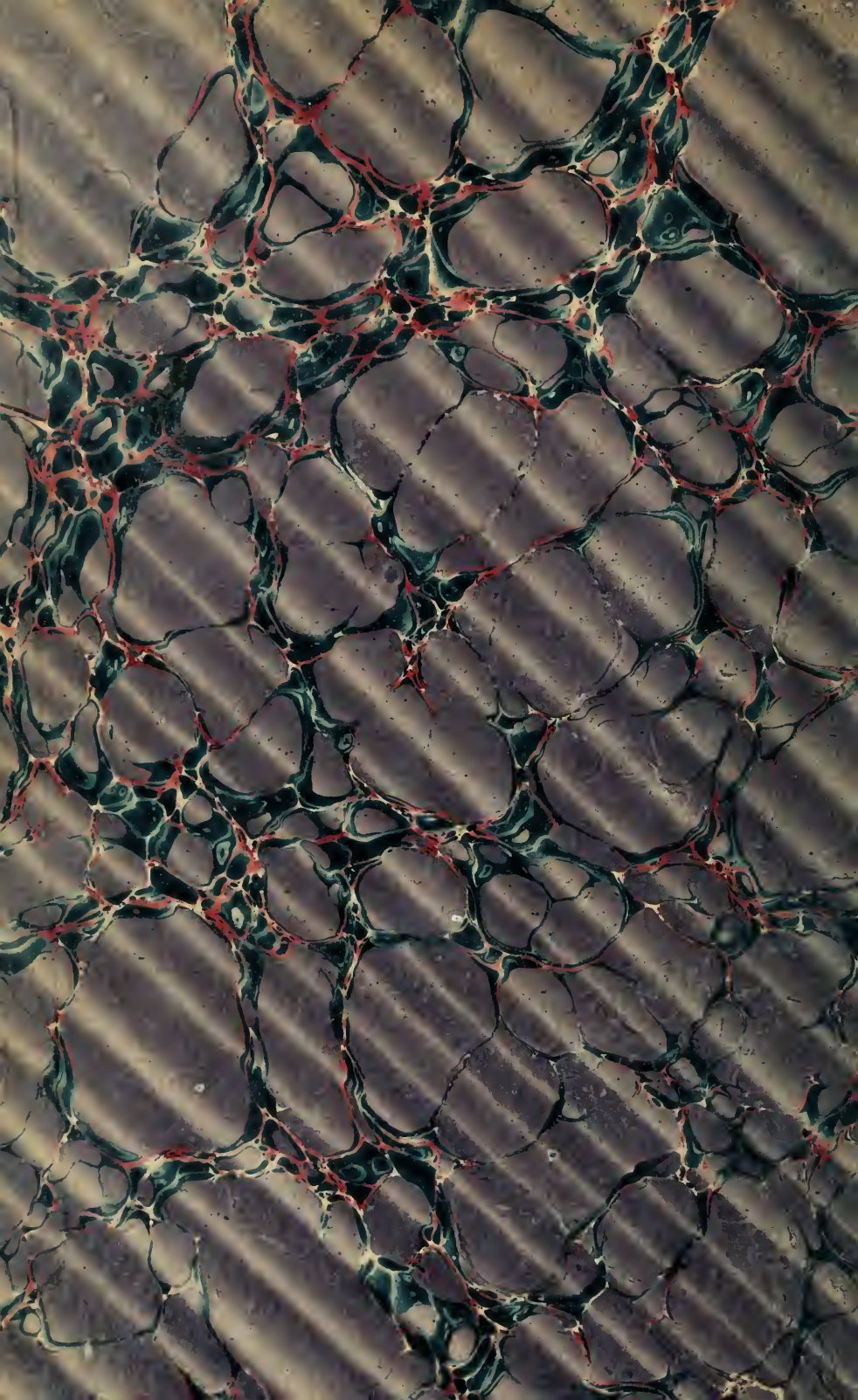

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

TOME DOUZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOÎT, 20

1855

171 55
C

AP
20
R5
[illegible]
sér. 2
t. 12

LA

RÉGENCE DE TRIPOLI

LES RÉVOLUTIONS DE LA RÉGENCE. — LES DEYS DE TRIPOLI, LES PACHAS TURCS ET LES CHEFS ARABES.

Malgré les sinistres prédictions qu'on ne lui ménage guère, la Turquie donne encore, même dans les pays où sa domination est le plus menacée, des preuves d'énergie et de vitalité dont il faut tenir compte. Sur les côtes de l'Afrique septentrionale, si elle a vu l'un des états barbaresques devenir l'Algérie française, et l'autre, Tunis, rester dans son indépendance de fait, elle a ressaisi le troisième, et ne néglige aucun effort pour y maintenir son autorité. Cet état, c'est celui de Tripoli, autrefois compté parmi les régences barbaresques et maintenant tombé au rang d'*eyalet*, ou simple province de l'empire ottoman. Raconter les vicissitudes qui ont accompagné un tel changement et qui ne semblent pas toucher à leur terme, ce serait jeter quelque lumière, nous le croyons, sur les graves difficultés que rencontre cet empire, même parmi les populations vouées à l'islamisme; ce serait montrer aussi dans quelle mesure il peut les combattre et les surmonter. L'histoire ne saurait cependant à elle seule offrir ici toutes les indications désirables : la description du pays doit précéder l'exposé des faits, et quelques détails sur sa situation actuelle, sur ses relations avec l'Europe d'une part, l'Afrique centrale de l'autre, serviront de conclusion naturelle au récit.

I. — LES VILLES ET LES TERRITOIRES HABITÉS DE LA RÉGENCE DE TRIPOLI.

Le territoire de l'ancienne régence de Tripoli comprend, de l'est à l'ouest, les contrées désignées il y a plusieurs siècles sous les dénominations de *Cyrénaïque*, *Subventana* ou *Tripolitana*, *pays des Psylles* et des *Garamantes*. Il s'étend au sud jusqu'au tropique du cancer, à plus de deux cents lieues de la ville de Tripoli, et par conséquent bien au-delà des limites méridionales de l'Algérie, de Tunis et même de l'empire du Maroc. Il présente sur la Méditerranée un développement de côtes de trois cent cinquante à quatre cents lieues, coupé vers le milieu par le célèbre golfe de la Grande-Syrte. Cette superficie territoriale, plus considérable que celle des plus grands états de l'Europe, la Russie exceptée, n'offre, il est vrai, qu'une quantité assez restreinte de localités habitables, séparées par de vastes solitudes où il serait aussi difficile à l'administration la meilleure et la plus perfectionnée de faire vivre des hommes qu'il est impossible à la nature d'y faire pousser des arbres.

Les contrées habitées et habitables forment quatre groupes, celui de la Cyrénaïque et des oasis lybiennes, celui de Tripoli, celui de Gadamès, celui du Fezzan.

La Cyrénaïque, où l'ancienne pentapole grecque, est formée des plateaux, des flancs et des vallées d'un admirable massif de montagnes désigné par les Arabes sous le nom, parfaitement justifié, de *Djebel-Akhdar* (la *montagne verte*). Que ceux qui connaissent l'Algérie se figurent, sur une plus grande échelle, les collines de Moustapha et le mont Bouzaréa, près de la capitale de notre belle colonie, et ils auront une idée exacte de cette délicieuse contrée. Il existe même un rapprochement dans les noms, car le premier plateau qu'on rencontre dans la Cyrénaïque en arrivant du côté de l'Égypte s'appelle aussi *Zaréa*. De là au plateau qui domine Bengazi, à soixante lieues à l'est, règne une suite de gorges et de vallons débouchant sur la mer, tous surchargés d'une vigoureuse végétation et rafraîchis par d'innombrables sources et de pittoresques cascades. Ces vallons et ces gorges partent tous du plateau cyrénéen, qui couronne le Djebel-Akhdar; mais ce plateau même n'a pas la monotonie d'une plaine : il est sillonné par de vastes ondulations, qui forment entre elles des vallées peu profondes et parfaitement propres à la culture des céréales, ainsi qu'à l'élève du bétail. A mesure qu'on s'avance vers le sud, les ondulations deviennent moins marquées, les vallées moins dessinées, et enfin les pentes, s'abaissant toujours, viennent se terminer brusquement à une ligne de falaises qui borne de ce côté la région des oasis lybiennes. Cette

disposition du terrain de la Cyrénaïque me porterait à croire, si j'avais à hasarder des conjectures géologiques, que le Djebel-Akhdar a dû former une île séparée du continent auquel il appartient actuellement par un bras de mer s'étendant de Bomba jusqu'au sud de Bengazi.

Bomba est une localité que recommande à l'attention des marins et des géographes une magnifique rade, la plus belle et la plus sûre que l'on puisse trouver dans tout le nord de l'Afrique. Il n'en existe pas en France que je sache de reconnaissance nautique et détaillée; mais les Anglais s'en sont occupés, et sous Catherine II, alors que les Russes rêvaient un établissement maritime dans la Méditerranée, la rade de Bomba excita leur convoitise. En 1793, les agens secrets de la tsarine entamèrent à ce sujet une négociation avec le pacha de Tripoli, alors momentanément réfugié à Tunis. Le pacha parut s'y prêter; puis, une fois rentré à Tripoli, il ne voulut plus en entendre parler. Le consul de France songea alors à l'acquisition de ce point par voie d'échange contre notre établissement de La Calle. Le gouvernement républicain parut goûter le projet, mais la chose n'alla pas plus loin.

A une journée de marche à l'ouest de Bomba, on trouve, sur le littoral, la petite ville de Derna, partagée, comme beaucoup d'autres de la Barbarie, en bourgs distincts, quelquefois rivaux et même ennemis. Derna en a cinq qui sont : la ville proprement dite ou *Médinah*, puis *El-Djébeli*, *El-Megarah*, *Mansour-el-Fokhani* et *Mansour-el-Tahtani*, où se trouve le port. Tout cela forme un ensemble assez gracieux et assez pittoresque, surtout pour ceux qui ont traversé, avant d'y arriver, l'aride et sauvage Marmarique. Derna eut la gloire de repousser, par sa seule attitude hostile, un débarquement de troupes françaises en 1801. Il est bon d'expliquer le fait. L'amiral Ganteaume, qui avait mission de conduire nos troupes en Égypte, croyant ne pouvoir atteindre Alexandrie à cause des croisières anglaises, voulut les débarquer à Derna pour leur faire suivre leur route par terre. Un traité, qui prévoyait cette éventualité, avait bien été passé entre la France et le pacha de Tripoli; mais comme les gens de Derna n'avaient été prévenus de rien, ils se mirent en état de défense en voyant les dispositions des Français, et l'amiral Ganteaume, rencontrant la guerre là où il attendait un concours pacifique, n'insista pas et se retira. Ainsi, tout compte fait, la gloire des habitans de Derna ne fut que négative.

Quelques années après, les Américains parurent à Derna comme auxiliaires ou protecteurs d'un prétendant au trône de Tripoli. C'est un épisode inconnu ou oublié de l'histoire du XIXe siècle; on nous permettra d'en dire un mot. Aussitôt après la proclamation de leur in-

dépendance, les Américains s'étaient trouvés en guerre avec les Barbaresques par la seule raison qu'ils n'avaient pas encore de traité avec eux. On sait que les musulmans avaient autrefois pour principe qu'ils étaient en état permanent et très légitime de guerre contre tous les peuples chrétiens, que seulement ils devaient s'abstenir de tout acte d'hostilité envers ceux avec qui ils étaient liés par des traités particuliers, lesquels cependant ils ne regardaient jamais que comme des trèves. En vertu de ce principe, ils avaient attaqué le pavillon de la jeune république, qui dut faire quelques sacrifices pour mettre fin à un état de choses nuisible à son commerce naissant. Un traité avait donc été signé et un consul américain envoyé à Tripoli, ce qui avait eu lieu également pour les autres états barbaresques; mais en 1800 la paix avait été rompue, et les efforts du consul-général de France furent impuissans à la rétablir. Les hostilités entre les Américains et la régence durèrent quatre ans. Durant ce temps, le port de Tripoli fut presque continuellement bloqué. Plusieurs attaques, conduites par le commodore Prèble, causèrent plus de mal aux Américains qu'à leurs ennemis. Dans la première, les assaillans perdirent une frégate qui échoua sur des rochers à l'entrée du port; trois cents hommes qui la montaient tombèrent au pouvoir des Barbaresques, ce qui rendit le rétablissement de la paix plus difficile à cause des prétentions énormes qu'éleva le pacha pour leur rançon. Les Américains, voyant le peu de succès de leurs attaques sur Tripoli, négocièrent avec Sidi-Ahmed, frère du pacha, qui s'était vu chassé du trône et forcé de se réfugier en Égypte. Le but des Américains était d'allumer la guerre civile dans le pays et de vaincre par cette diversion l'opiniâtreté du prince africain. Ce moyen leur réussit : Sidi-Ahmed, appuyé par les troupes du commodore, s'empara de Derna, et son frère, effrayé, se hâta de conclure un traité à des conditions raisonnables. La paix fut signée le 3 juin 1805. Ce résultat obtenu, les Américains plantèrent là leur allié et abandonnèrent Derna, y laissant pour souvenir de leur présence quelques fortifications et un moulin. Tel est le résumé de cette guerre des Américains contre la régence de Tripoli, qui fut aux gigantesques opérations militaires de la période où elle eut lieu ce que la *Batrachomyomachie* est à l'Iliade.

On compte six ou sept journées de marche, par les plateaux, de Derna à Bengazi, ville de chétive apparence, située à l'autre extrémité de la Cyrénaïque et chef-lieu de toute cette contrée. Dans ce trajet, on ne rencontre pas un seul centre fixe de population (1).

(1) En 1852, les Turcs ont construit un fort dans une localité appelée Saleh, à une journée de Derna, en tirant vers Bengazi.

Derna et Bengazi sont les seules villes du pays, qui est habité par soixante-dix-neuf tribus d'Arabes à tentes, ne présentant pas à elles toutes plus de 50,000 âmes de population. Le grand fractionnement de ces nomades, qui dans les plaines s'agglomèrent en général en groupes plus compactes, tient ici à la nature du sol, dont les nombreuses petites vallées sont autant de centres d'attraction pour un nombre limité de tentes; on trouve même dans certains vallons resserrés des familles complétement isolées, qui semblent s'y être fixées héréditairement, et qui cependant ne songent pas à s'y construire des demeures stables. Je comprends et j'aime l'existence de la tente, dont je puis parler avec connaissance de cause; seulement il faut qu'elle soit en harmonie avec le sol. Or ces jolis vallons de la Cyrénaïque expliquent bien le fractionnement de la population, mais ils ne justifient nullement la conservation traditionnelle de la maison mobile des fils d'Ismaël. Au milieu d'un horizon bien découvert, dans de vastes savanes, sur de larges plateaux, la tente est parfaitement à sa place. Il n'en est pas de même dans un site étroit, au milieu de grands arbres, au pied d'un rocher moussu, en face d'une cascade : là on ne comprend que le chalet suisse ou le *bordj* mauresque.

Bengazi est une ville maritime qui a un assez mauvais port et que défend un château également mauvais. Elle est séparée des montagnes par un territoire aride et sablonneux. C'est un assez triste séjour; mais sous le point de vue du commerce elle n'est pas sans importance.

Il ne serait pas convenable de quitter l'hellénique pentapole dont Bengazi est l'entrée ou la sortie, suivant qu'on y arrive par l'Égypte ou par Tripoli, il ne serait pas convenable, dis-je, de s'en éloigner sans avoir rien dit des nombreuses traces qu'y ont laissées les colonies grecques qui l'ont rendue justement célèbre. Hérodote, le père de l'histoire ou plutôt des historiens, raconte avec assez de détails dans le quatrième livre de son pittoresque et immortel ouvrage la fondation de Cyrène par Battus de l'île de Théra, dont les descendans, appelés alternativement Battus et Arcésilas, y régnèrent pendant huit générations. Dans cette période, Cyrène poussa de nombreux rejetons, c'est-à-dire fonda des sous-colonies qui répandirent la civilisation dans toute cette partie de la Lybie, dont Hérodote donne une description fort exacte. Cette monarchie de la famille de Battus était fort modérée, comme l'a toujours été chez les Grecs le gouvernement des rois, quand ils en ont eu; cependant les Cyrénéens finirent par adopter une forme de gouvernement toute démocratique. Ils demandèrent plus tard une constitution à Platon, qui, content d'avoir enfanté sa république imaginaire, déclina l'honneur

de donner des lois à Cyrène. Dans cette période de leur histoire, les Cyrénéens furent très puissans et très heureux. Après la grande commotion donnée au monde par Alexandre, la Cyrénaïque passa sous la domination des Ptolémées. Ptolémée Physcon en fit l'apanage de son fils cadet, Apion, qui en mourant la donna par testament au peuple romain. Celui ci affecta de ne pas vouloir de la succession, et rendit d'abord à la Cyrénaïque sa liberté républicaine et son indépendance politique; mais plus tard il crut s'apercevoir que l'anarchie s'était emparée du pays, qui ne savait plus faire usage de son libre arbitre, de sorte que par amour de l'ordre il se résigna philanthropiquement à l'absorber. La Cyrénaïque resta sous la domination romaine jusqu'à la conquête des Arabes. Dans cette longue suite de siècles de civilisation grecque et romaine, elle se fit remarquer par ses richesses et son industrie, aussi bien que par son goût des arts et des choses de l'esprit. Parmi ses plus illustres enfans, on doit citer le philosophe Aristippe, le poète Callimaque et l'évêque Synésius, tout à la fois philosophe et poète, une des plus suaves figures de la belle époque du christianisme.

Quoiqu'il y eût un grand nombre de villes dans la Cyrénaïque, on en distinguait surtout cinq, ce qui fait souvent désigner cette contrée sous le nom de *pentapole*. Ces villes étaient Cyrène, Apollonie, Ptolémaïs, Arsinoé et Bérénice. On trouve les ruines de Cyrène à droite de la route que suivent le plus habituellement les caravanes qui vont de Derna à Bengazi, et à quelques lieues de la mer. Son port était Apollonie, appelée actuellement Sousa, dont les ruines sont considérables. Bérénice est la Bengazi moderne. Ptolémaïs et Arsinoé étaient situées sur le littoral entre Apollonie et Bérénice. Les ruines de la première portent le nom de Tolometta, celles de la seconde celui de Teukria, qui était le nom lybien de la ville que les Grecs appelèrent Arsinoé. Dernis et Barca étaient encore des villes très considérables de la Cyrénaïque. La première est aujourd'hui Derna. La seconde, dont il ne reste plus que des ruines, fut quelque temps la rivale de Cyrène, et partagea avec elle la gloire de donner son nom à la contrée, qu'on appelle souvent *pays de Barca*.

Les ruines éparses sur le sol de la pentapole sont nombreuses et considérables, surtout à Djerana, qui occupe l'emplacement de l'antique Cyrène; mais comme si cette contrée, où le cyprès abonde, conservait mieux les souvenirs de mort que ceux de ses anciennes voluptés, ce sont principalement des tombeaux et des hypogées qu'on y trouve. Ces galeries souterraines, creusées dans les flancs des ravins, présentent généralement de belles façades taillées dans le roc vif. Il y existe de nombreuses inscriptions. Les ruines de la Cyrénaïque ont été bien étudiées dans ce siècle par le docteur Della Cella, Pié-

montais, puis et surtout par notre compatriote Pacho, dont le beau travail est un magnifique monument élevé à l'archéologie. Ensuite est venu M. Vatier de Bourville, agent consulaire de France à Bengazi, dont le zèle infatigable et éclairé a enrichi le musée du Louvre d'une foule de vases peints, d'inscriptions, de bas-reliefs et autres objets d'art antique provenant de la Cyrénaïque. Cette mine n'est pas du reste au moment de s'épuiser, car j'en ai rapporté en 1852 près de deux cents pièces provenant de fouilles postérieures à celles de M. de Bourville.

Au sud du Djebel-Akhdar, à huit journées de marche de Bengazi (1), on trouve l'oasis d'Aud ilah, bien connue depuis Hérodote, qui en donne une description exacte et la désigne sous le nom qu'elle porte encore. Cette oasis se compose de quelques villages ou hameaux épars dans un bois de palmiers, et n'est guère arrosée que par de l'eau de puits, car il n'y existe qu'une petite source située à trois lieues au nord du village principal. La population en est de dix mille âmes, et une partie seulement se livre à l'agriculture, simple et très peu pénible dans les oasis. Le reste se consacre au commerce de transport des caravanes entre l'Égypte et divers points de la régence de Tripoli. Les gens d'Audjilah trouvent dans cette industrie une source de richesses relatives; ce sont les Hollandais du désert lybique. Le chef de cette oasis portait le titre de bey au temps de l'indépendance de Tripoli. Lorsque Pacho la visita, ce bey était un renégat français appelé Abou-Zeith-Abdallah, ancien tambour de l'armée d'Égypte, fait prisonnier à l'âge de douze ans. En 1851, un journal ayant annoncé la mort d'un bey d'Audjilah, du nom de Tamar, né Français sous celui de Souchon, et, comme l'Abou-Zeith de Pacho, ancien tambour de l'armée d'Égypte, le consulat général de France à Tripoli fut, pendant plusieurs mois, assailli de lettres de prétendus parens de ce Tamar-Bey, qui réclamaient son héritage, qu'on disait être considérable. Malheureusement il fut impossible d'avoir aucun renseignement sur cet être fantastique; mais ce qui peut consoler ses héritiers chrétiens, c'est que, quand même son existence aurait été réelle, ils n'auraient eu, d'après la loi du pays, aucun droit à sa succession.

On compte huit jours de marche d'Audjilah au fond de la Grande-Syrte, qui est à l'ouest, tirant un peu vers le nord. Cette distance est coupée, à peu près vers le milieu, par l'oasis peu importante de Meradah. A l'est, et à neuf journées d'Audjilah, on trouve l'oasis de Siouah, si célèbre dans l'antiquité par le temple et l'oracle de Jupiter

(1) Les Turcs ont construit un petit fort sur cette ligne, en 1852, dans une localité appelée Merdje.

Ammon. Cette oasis relève de l'Égypte. La Cyrénaïque finit vers l'est à Bomba. De là en Égypte il y a encore cent cinquante lieues de côtes. Ce pays, qui forme l'antique Marmarique, est une zone d'une épaisseur d'une quinzaine de lieues, d'un terrain maigre, pauvre, mais encore susceptible de culture, au sud duquel règnent les sables du désert. Cette zone est habitée à l'est par la grande tribu des Oulad-Ali, qui sont censés dépendre du pacha d'Égypte, et à l'ouest par celle un peu moins considérable des Haribi, que le pacha de Tripoli prétend avoir dans son gouvernement. En fait, ces deux tribus n'obéissent à personne, et rendent assez dangereux le voyage par terre d'Alexandrie à Derna.

Si de Bengazi on tire à l'ouest une ligne idéale à travers la mer, on atteindra ainsi Mezurate, localité habitée du groupe de Tripoli. Ces deux points se trouvent à quatre-vingt lieues marines de distance en face l'un de l'autre, à l'entrée du golfe de la Grande-Syrte, qui pénètre dans le continent africain jusqu'à quarante lieues au sud de la ligne que je viens de supposer. Tout le littoral de Bengazi à Mezurate n'est guère qu'un désert dont la profonde solitude garantit la sûreté du voyageur qui veut parcourir ce pays désolé; mais on comprend qu'il faut tout porter avec soi, si ce n'est l'eau, qui n'y est pas trop rare. Dans ces derniers temps, les Turcs ont bâti un château au fond du golfe, près d'un mouillage qui paraît offrir quelque sécurité aux petits navires du pays. Il y a non loin de là des mines de soufre.

La *grande* et la *petite* Syrte sont des parages maritimes dont les anciens se sont beaucoup préoccupés, non seulement les géographes, mais encore les poètes :

> Syrtes, vel, primam mundo natura figuram
> Quum daret, in dubio pelagi terræque reliquit...

a dit Lucain. Ce sol, qui n'est ni terre ni eau, est bien celui qu'offre encore sur plusieurs points le littoral des deux Syrtes; mais il devait paraître manquer de fixité aux anciens plus qu'à nous, à cause des effets de la marée, qui y est très forte, et à laquelle ils n'étaient pas habitués. La marée est, on le sait, à peu près insensible dans la Méditerranée; mais dans les deux Syrtes elle est presque aussi marquée que dans l'Océan. Elle se fait moins sentir sur la côte qui s'étend de l'une à l'autre (1), et qui est celle de Tripoli; cependant je l'ai vue s'élever encore très haut à l'entrée du lac des Bibans, aux confins de la régence de Tunis et de celle de Tripoli.

Au sud de Mezurate commence une chaîne de montagnes qui

(1) La Petite-Syrte est le golfe actuel de Gabès dans la partie méridionale de la régence de Tunis.

s'étendent du sud-est au nord-ouest, et vont se rattacher à celles d'Ouderna de la régence de Tunis. Cette chaîne se divise en trois districts. Le plus occidental s'appelle proprement le *Djebel* (la montagne); on appelle *Gharian* celui du milieu, et *Binbelad* (les mille villages, expression qu'il ne faudrait pas prendre à la lettre) le plus voisin de la Grande-Syrte. Cette chaîne, peu élevée et couronnée par un vaste plateau, présente un aspect assez uniforme : c'est une suite de petites vallées débouchant dans la plaine, ayant pour la plupart, sur les hauteurs qui en dominent l'entrée, des villages ou des hameaux (1).

Le Djebel est un district riche et bien peuplé, fertile en oliviers et produisant des céréales, de l'orge surtout. Les habitans de cette contrée sont de la secte des *khouamès* ou *quinquistes*, qui, placés entre les chiites et les sunnites, rejettent tout aussi bien Ali que les trois premiers califes, et ne commencent qu'au cinquième, dont la légitimité n'est contestée par personne, la série de l'imamat. Cette secte, à laquelle appartiennent aussi les habitans de l'île tunisienne de Djerbah et les Mezabites de l'Algérie, n'a pas fait grande fortune dans le monde musulman, où elle est assez peu répandue. Elle a eu le sort de tous les tiers-partis, celui de tous les hommes modérés qui, comme Érasme au temps de la réforme, veulent s'interposer entre les extrêmes, et que presque personne n'écoute, parce qu'ils ont la simplicité de vouloir que la raison conduise les hommes, tandis qu'elle n'a de puissance que pour les forcer de reconnaître quelquefois les sottises qu'ils ont faites, et presque toujours lorsqu'il n'y a plus de remède. Les *khouamès* sont maintenant moins connus du vulgaire par la manière dont ils ont tranché la question des califes que par l'usage qu'ils ont de se dépouiller, pour prier Dieu, de ce vêtement qu'on ne saurait nommer devant une dame anglaise sans faire naître en elle une pudique horreur.

Le district de Gharian, à deux journées et tout à fait au sud de Tripoli, est moins considérable que celui dont nous venons de nous occuper; mais c'est absolument la même nature de sol, et les villages, disposés de la même manière, n'y sont pas moins nombreux. Les principaux sont Beni-Abbès et Taasat, auprès du château de Gharian, qui a donné son nom à la contrée. Des montagnes de Gharian se détache vers le nord-est, à peu près dans la direction de Lebda, un éperon ou contrefort qui forme le canton de Takhouna avec un village du même nom. Un peu plus à l'est est le canton de

(1) Les principaux sont de l'ouest à l'est, dans le district du Djebel, El-Haouamed, Nalout, Cabaou, Haraba, El-Rahibat, Ksar-Djadou, principale localité de la tribu de Fessatou, qui compte, dit-on, deux mille guerriers, — Rodjebane, Ifren, résidence du kaïmacan avec un château turc et une petite garnison.

Mezurate, qui compte seize villages et un petit château ou *casbah,* servant de résidence au caïd. De là au district de Binbelad il y a deux journées de marche. Ce district, appelé aussi Bénioulid, était autrefois beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est maintenant. On y voit encore cependant plusieurs villages et une tribu à tentes, les Orfila. Parmi les villages, on distingue Torba et Serar, où les Turcs ont bâti un château. On cultive l'olivier à Benioulid avec beaucoup de profit, comme dans tous les autres districts des montagnes. Les habitans sont très ingénieux pour tirer le meilleur parti possible de l'eau des pluies, qu'ils empêchent de s'écouler trop promptement et retiennent auprès des arbres par de petites levées de terre. Les puits sont nombreux dans le pays, mais les sources y sont très rares, et les cours d'eau qui descendent des montagnes, souvent terribles dans la saison pluvieuse, sont à sec le reste de l'année.

Les plaines qui s'étendent depuis les frontières de Tunis jusqu'à Mezurate, entre les montagnes et la mer, sont coupées en deux parties à peu près égales par le méridien de Tripoli. Cette ville est située à 32° 46′ de latitude septentrionale, et à 13° 11′ de longitude à l'est du méridien de Paris. Elle occupe un promontoire dont la pointe est surmontée par un château en assez mauvais état, flanqué par des batteries médiocrement armées. Celle de ces batteries qui est le plus à l'est, et qui est aussi la plus considérable, est construite sur un rocher allongé qui couvre le port. De là part une longue ligne de petits îlots rapprochés les uns des autres, et qui seraient une excellente digue pour ce même port, si les vides qui les séparent étaient comblés. C'est exactement la même disposition que l'on remarque à notre mouillage de Djidjeli, que Duquesne avait jugé susceptible de devenir très bon, grâce à des travaux bien dirigés. Dans l'état actuel des choses, Tripoli et Djidjeli ne sont que de très médiocres positions maritimes.

Tripoli est une petite ville de dix à douze mille habitans qui n'a rien de désagréable; elle est même assez propre et pimpante, excepté dans le quartier des Juifs. Elle est entourée d'un mauvais mur à tours et créneaux, et n'a que deux portes ouvertes sur la campagne, très rapprochées l'une de l'autre. Près de ces portes est le château du pacha, masure hideuse à voir et à habiter. On ne peut y monter un escalier sans courir risque de se casser le cou, ni en parcourir une salle sans s'exposer à tomber dans les pièces de l'étage inférieur à travers le plancher. Voltaire a plaisanté sur le *pococurantisme* des Italiens; celui des Turcs passe toute imagination. Il n'y a rien qu'ils ne mettent hors de service au bout de huit jours d'usage.

Quand on est sorti de Tripoli, on a d'abord à traverser une zone

d'un kilomètre environ d'un terrain sablonneux, au-delà duquel on trouve une campagne admirable. C'est la Méchiah, ravissante oasis où croissent mêlés le palmier, l'olivier, l'oranger, et tous les arbres et arbustes à fruits et à fleurs de l'Europe et de l'Afrique. Il n'y manque que de l'eau courante; mais les puits y sont extrêmement nombreux et peu profonds, de sorte que les moyens d'irrigation ne font jamais défaut. Le système de puisage est le grand seau de cuir à bascule, comme dans un grand nombre d'autres localités de l'Orient. La population de la Méchiah est un peu plus considérable que celle de la ville; elle est honnête, laborieuse et extrêmement polie. Je dois dire, à la honte de la civilisation européenne, que je n'ai trouvé nulle part des paysans aussi affables que chez les musulmans. Les habitations de la Méchiah sont fort disséminées. Dans le nombre, il en est de vraiment belles, où de riches Maures s'abandonnent avec délices à cette calme existence orientale, qui serait peut-être la plus désirable, si les choses de l'esprit n'y étaient pas trop négligées. Ce n'est pas cependant que la vie intellectuelle n'existe pas pour les musulmans, car on rencontre même des Turcs ayant quelque teinture des lettres : c'est extrêmement rare, mais enfin cela se voit. Ces phénomènes sont beaucoup plus communs chez les Arabes, que la nature a doués d'une extrême aptitude à toute chose et d'une riche imagination. J'ai trouvé dans les admirables oasis du Djerid, où j'ai fait un assez long séjour, des hommes dont l'esprit avait reçu toute la culture que peut donner l'étude de la littérature et de la science arabe, telles qu'elles étaient lorsque le mouvement intellectuel s'arrêta chez cette forte race. Un jour, en allant de Touzer à Oudiana, je joignis un vieillard qui cheminait lentement devant moi, monté sur une mule et suivi par un nègre. Il avait une paire de lunettes sur le nez et un livre à la main. Je crus que c'était quelque maître d'école qui repassait son Coran; mais non, c'était un amateur de littérature qui parcourait un recueil de vers profanes. Il habitait à Oudiana une maison isolée, douce retraite où il avait quelques livres et une vieille Baucis dont il était le Philémon. A Gafsa, j'ai connu un autre Arabe plus jeune qui en savait autant en cosmologie et en physique que nous en savions en Europe il y a trois siècles. Ces savans fossiles me font l'effet d'autant d'Épiménides qui ont dormi pendant que le monde marchait.

La ville actuelle de Tripoli s'appelait OEta dans l'antiquité; elle fut une des trois cités qui firent donner à la contrée où elles étaient situées la dénomination de Tripolitaine; les autres étaient Sabrata et Leptis-Major. Parmi les restes qu'on voit encore de l'antique OEta, le seul un peu remarquable est un arc de triomphe situé non loin de la porte de la Marine. L'ingénieux Apulée, l'auteur du célèbre roman

latin de *l'Ane d'or*, habita longtemps OEta, où il épousa une riche veuve appelée Pudentilla, ce qui lui attira un procès dont son *Apologie* a fait passer l'histoire à la postérité.

Au sud de la Méchiah et à une petite lieue de Tripoli règne une vaste plaine de sable qui donne une idée fort exacte des déserts de l'intérieur de l'Afrique, mais que le voyageur qui se rend au Gharian traverse en quelques heures de marche. Au-delà de ce pays aride, entre lui et les montagnes, campe la tribu des Djouari, divisée en deux fractions, les Akara et les Requiat. A l'ouest de ceux-ci, on trouve les Ourchifana, dans la plaine de Djefara. Viennent ensuite les Sian, puis les Noaïl, tribu turbulente sans cesse en hostilité avec les Arabes de la frontière tunisienne, ce qui amène souvent des sujets de discussions assez aigres entre les Turcs de Tripoli et le gouvernement de Tunis. En revenant de cette frontière sur Tripoli par le littoral, on rencontre successivement les salines de Bréga, qui furent très fréquentées par les Vénitiens, les petites villes ou bourgs de Zouarah, Zouaghah, Zaouiah et Zarzour. Zouaghah est aussi appelé le *vieux Tripoli*, parce que c'est auprès de cette localité que l'on trouve les ruines de Sabrata; celles de Leptis-Major sont dans la localité appelée Lebda, à une quinzaine de lieues à l'est de Tripoli : elles sont fort considérables. Leptis-Major fut la patrie de l'empereur Septime-Sévère, qui contribua sans doute à l'embellir. Il paraît qu'avant lui cette ville était fort barbare, et que le latin y était à peine parlé, car sa sœur, qu'il fit venir à Rome après son avénement, l'estropiait si bien, qu'il la renvoya dans sa province parce qu'elle lui faisait honte. Quant à lui, il ne manquait pas de littérature; il parlait éloquemment le latin et avait complétement oublié le patois punique, ce qui lui rendit sans doute plus insupportable le jargon de sa sœur.

Entre Tripoli et Lebda, mais beaucoup plus près de Tripoli, on trouve la petite ville de Tadjoura sur les bords d'un lac et dans un canton très giboyeux. A l'est de Lebda est celle de Slitin. Tout ce littoral porte le nom générique de *sahel*, que la géographie algérienne nous a rendu familier. A quelque distance au-delà de Slitin commence l'important district de Mezurate, très riche en céréales et en huile, et dont la localité principale est la petite ville de Ksar-Ahmed. Toute la partie du pays située à l'est de Tadjoura forme sous l'administration actuelle un *liva* ou *sandjak* (1) dont le chef-lieu est le château de Khoms, résidence du kaïmacan.

Pour avoir une idée complète du territoire tripolitain, il faut maintenant traverser le vaste plateau pierreux qui couronne les monta-

(1) Subdivision de l'*eyalet* ou gouvernement général.

gnes. A la dérive de ce plateau, on trouvera à plusieurs journées de distance, de l'est à l'ouest, les localités habitées de Boudjem, sur la route du Fezzan, de Mezdah et de Derdj. Les Turcs ont bâti à Boudjem, qu'ils nomment Akara-Medjidia, un château où ils entretiennent une petite garnison. Le village qui s'est élevé auprès comptait quatre-vingts maisons en 1852. Je n'ai rien à dire de particulier de Mezdah. Quant à Derdj, c'est une oasis de quatre villages à deux journées de marche au nord de Ghadamès. Cette dernière localité, qui jouit d'une certaine célébrité en Afrique, et dont le nom est un de ceux qui ont le privilége d'être retenus par les Européens, est en effet un point commercial très important. Ghadamès n'est pas, comme Audjilah ou Siouah, une ville dans une oasis : c'est plutôt une oasis dans une ville, c'est-à-dire que les maisons y entourent les jardins, au lieu d'en être entourées. Les rues sont recouvertes par les étages supérieurs, dont les terrasses, qui se touchent, sont réservées aux femmes, tandis que les rez-de-chaussée et les rues restent aux hommes. On peut presque dire qu'il y a deux villes superposées, l'une aérienne pour le beau sexe, et l'autre terrestre et obscure pour le sexe qui n'a nulle part, mais à Ghadamès moins qu'ailleurs, le droit de prendre cette qualification. Les Anglais entretiennent un agent consulaire à Ghadamès. Ce poste était occupé en 1852 par M. Charles Dickson, jeune homme doué de toutes les qualités qui pourraient le faire briller sur un moins triste théâtre. Il appartient à une famille écossaise établie depuis longtemps à Tripoli, où il est né, ainsi que tous ses frères et sœurs, qui sont nombreux. On ne devrait pas s'attendre à trouver dans une ville presque perdue de la Barbarie, dont les communications avec l'Europe sont rares et difficiles, une réunion de personnes aussi distinguées sous tous les rapports que celle que présente cette aimable famille. Rien ne surprend plus agréablement que de rencontrer dans cette population européenne du Levant, habituellement absorbée par les soins tout matériels d'un petit négoce, des gens qui ne sont étrangers à aucun des arts et des travaux intellectuels de notre patrie commune, qu'ils semblent porter avec eux et en eux. Au souvenir des Dickson se joint dans mon cœur, plus encore que dans ma mémoire, celui d'un homme aussi remarquable par la noblesse de ses sentimens que par son instruction littéraire et scientifique, M. Pistoretti de Soussa.

Il ne me reste plus qu'à parler du Fezzan, l'ancien pays des Garamantes, vaste archipel du désert, composé de plusieurs oasis comprenant à elles toutes un très grand nombre de villages ou petites villes. Les Arabes prétendent qu'il y en a cent un; mais c'est là une expression vague, qui n'a rien de plus déterminé dans leur esprit que le *sexcenta* des Latins et le *myria* des Grecs. Mourzouk est la capi-

tale du Fezzan. Les Turcs y ont un château et une garnison composée d'un bataillon d'infanterie, d'un escadron de cavalerie et d'un peu d'artillerie. Cela suffit pour maintenir dans l'obéissance la population, qui est paisible et nullement guerrière. Les Anglais ont un agent consulaire à Mourzouk. Le bourg le plus septentrional du Fezzan est Sokena, à dix-sept jours de marche de Tripoli, et le plus méridional est Ghad, ce qui donne à cette contrée une longueur de plus de cent lieues du nord au sud. Sa largeur de l'est à l'ouest, depuis Temissa jusqu'à Benghed, est à peu près aussi considérable.

On vient de parcourir les quatre grandes divisions de la régence de Tripoli, la Cyrénaïque, Tripoli et ses environs, Ghadamès et le Fezzan. La configuration des lieux étant ainsi précisée, le récit des événemens qui s'y sont accomplis, le tableau des intérêts qui s'y débattent gagneront, je l'espère, en intérêt comme en clarté.

II. — LA PIRATERIE A TRIPOLI. — DOMINATION DES CARAMANLI. — INSTALLATION DES PACHAS TURCS ET INSURRECTION ARABE.

Après la chute de la dynastie d'Abd-el-Moumen, que nous appelons en Europe dynastie des Almohades, Tripoli fut longtemps gouvernée par la famille des Beni-Amer. Abou-Farez, roi de Tunis, en fit ensuite la conquête; mais la régence tripolitaine avait recouvré son indépendance lorsque les Espagnols s'en emparèrent sous la conduite de Pierre Navarre, en 1510 (1). En 1530, Charles-Quint la céda, en même temps que l'île de Malte, aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui l'occupèrent jusqu'en 1551, où elle leur fut enlevée de vive force par les Turcs, commandés par Sinan-Pacha. Elle devint alors un pachalik de l'empire ottoman, comme le devinrent dans le même siècle Alger et Tunis; mais, comme Alger et Tunis, ce pachalik ne tarda pas à se rendre indépendant, sinon de droit, au moins de fait. Cependant Tripoli, plus que les autres régences barbaresques, eut de certains retours à la soumission directe jusqu'en 1714. Cette année-là, le pacha régnant ayant fait un voyage à Constantinople, Ahmed Caramanli, qui commandait sous lui les tribus arabes avec le titre de bey, profita de son absence pour s'emparer du pouvoir suprême. Il expulsa les Turcs après avoir massacré par trahison tous leurs officiers. La Porte, à qui il fit quelques soumissions apparentes et envoya des présens, accepta, comme presque toujours,

(1) Tripoli avait été déjà, longtemps avant cette époque, possédée par les chrétiens. En 1146, Roger, ce grand roi normand de Sicile, s'en était emparé, ainsi que d'une grande partie du littoral africain. Après sa mort, Abd-el-Moumen enleva aux Siciliens toutes leurs conquêtes.

le fait accompli, et le nomma lui-même pacha. La famille des Caramanli a régné à Tripoli de 1714 à 1835.

Les Barbaresques de Tripoli se livrèrent, comme ceux des autres régences, à la course contre les chrétiens; mais pendant longtemps la France n'eut pas à s'en plaindre autant que des Algériens et des Tunisiens. Cependant, vers l'an 1683, ils se permirent des insolences que Duquesne punit par la destruction d'un grand nombre de leurs corsaires. Ils s'humilièrent et demandèrent la paix, qu'ils obtinrent. Comme ils ne tardèrent pas à la violer, le maréchal d'Estrées reçut ordre d'aller les mettre à la raison en 1685. Il arriva devant Tripoli le 19 juin et commença le bombardement le 22. Le 24, il envoya reconnaître à terre un emplacement pour y établir une batterie; mais les Tripolitains effrayés se hâtèrent de faire leur soumission. Tous les esclaves furent rendus, et la ville paya une contribution de 500,000 fr. La paix fut signée le 29 juin.

Malgré les leçons que les Tripolitains avaient reçues, ils violèrent encore ce traité. Par suite de cette nouvelle rupture, notre consul fut arrêté, resta six mois en prison, et la France dut armer de nouveau en 1692 contre ces insolens barbares, qui, forcés de céder, conclurent le 5 juin 1693 un nouveau traité, lequel fut renouvelé le 4 juin 1720. En 1728, la guerre ayant recommencé, une division navale, commandée par M. de Grandpré, bombarda Tripoli. Les hostilités continuèrent jusqu'à l'année suivante. Les Tripolitains, craignant une destruction totale, demandèrent alors la paix avec les plus vives instances; le traité fut signé le 2 août 1729. Le style de cet acte est remarquable; il y est dit que le roi de France, *en conséquence du repentir que le pacha-dey, le divan et la milice de Tripoli ont témoigné des infractions qu'ils ont commises au dernier traité de paix et du pardon qu'ils demandent, veut bien leur accorder la paix.*

Une clause de ce traité, comme du précédent, établit que les corsaires tripolitains recevraient des passeports de notre consul, moyennant quoi ils seraient respectés par nos bâtimens de guerre et admis dans nos ports, à la condition de ne pas faire de prises sur leurs ennemis à moins de dix lieues de nos côtes. Le droit de visiter ces corsaires est accordé à notre marine militaire, mais réciproquement le droit de visiter nos bâtimens marchands est accordé aux corsaires. Ce principe était de droit public avec toutes les régences barbaresques; il prouve que les grandes puissances d'alors méritaient le reproche qu'on leur a adressé de vouloir laisser exister la piraterie pour gêner le commerce des petites. La manière dont le droit de visite était exercé par les Tripolitains finit par entraîner de tels abus, que la France dut en exiger la répression. Le 25 mai 1752, un article, négocié par notre consul, M. Caulet, fut ajouté au traité de 1729.

Il prescrivait des peines contre les raïs qui useraient du droit de visite d'une manière vexatoire pour notre commerce. Toutefois les abus reprirent bientôt le dessus, et en 1766 une escadre, commandée par le prince de Listenois, se présenta à Tripoli pour exiger le redressement de quelques griefs. Sous Louis XVI, à une époque où la guerre d'Amérique nous relevait de notre affaissement de la paix de 1763, les Tripolitains ayant capturé dans les eaux de la Provence un bâtiment génois, une réparation fut énergiquement exigée. On signa à cette occasion cinq nouvelles additions au traité de 1729. Nos rapports avec la régence de Tripoli continuèrent ainsi jusqu'à la période révolutionnaire.

Au commencement de cette période, Ali, fils d'Ahmed Caramanli, régnait à Tripoli dans un âge fort avancé. Son règne avait été longtemps prospère, mais la fin en fut marquée par de cruels chagrins. En 1790, son fils aîné fut tué par Yousef, son troisième fils. Ce fratricide fut sur le point d'amener une guerre civile. La guerre fut conjurée et la paix rétablie entre les partis; mais, nouveau David, Sidi-Ali, le vieux pacha, fut obligé de recevoir en grâce son coupable fils. Dans l'été de 1793, on vit subitement paraître un jour devant Tripoli une flottille assez considérable composée de quelques bricks armés et d'un certain nombre de transports, le tout portant pavillon ottoman. Le bruit se répandit sur-le-champ en ville que c'était un armement envoyé par la Porte pour chasser les Caramanli, et que le pacha qui devait les remplacer était à bord. Aussitôt le vieil Ali-Caramanli s'effraie, perd la tête, et, sans tenter la moindre résistance, s'enfuit avec sa famille vers la frontière, d'où il devait gagner plus tard Tunis. Le chef de la mystérieuse expédition débarqua sans obstacle, s'installa au château, et fit reconnaître son autorité dans tout le pays avec une facilité merveilleuse. Or ce n'était pas un pacha envoyé officiellement par la Porte; c'était un simple aventurier appelé Ali-Bourgoul, qui avait conçu et exécuté à ses risques et périls cette audacieuse entreprise, appuyé sous main, il est vrai, par le capitan-pacha, et par conséquent à peu près sûr d'être avoué par la Porte s'il réussissait. La rapidité de ses premiers succès lui donna, malheureusement pour lui, tant de confiance dans sa fortune, qu'il chercha peu après à se rendre maître de l'île tunisienne de Djerbah. Non-seulement il en fut repoussé, mais le bey de Tunis, indigné de cette attaque, résolut de rétablir les Caramanli à Tripoli, ce qu'il exécuta sans grandes difficultés. Les troupes qu'il fit marcher ne rencontrèrent presque pas de résistance, et la restauration des Caramanli fut presque aussi rapide que l'avait été leur chute. Le vieux pacha Ali revint de Tunis; mais il ne voulut pas reprendre le pouvoir, qu'il laissa à son fils Ahmed. Quant à Ali-Bourgoul, il passa à

Derna sur un bâtiment marchand français, et se rendit de là en Égypte auprès de Mourad-Bey (1). Si bizarres qu'ils paraissent, de tels épisodes ne sont pas rares dans l'histoire des petits états d'Orient.

Ahmed jouit peu de la souveraine puissance, car il fut bientôt chassé par son frère Yousef, dont le long règne devait commencer et finir dans les orages. Lorsque l'expédition d'Égypte eut rompu la paix qui avait toujours existé entre la France et la Turquie, la Porte entraîna contre nous les régences d'Alger et de Tunis; mais le pacha de Tripoli, Yousef, resta d'abord, autant qu'il le put, attaché à nos intérêts, favorisant en tout ce qui dépendait de lui l'approvisionnement de Malte et la correspondance que le général Bonaparte n'avait pas tardé à nouer avec notre consul (2). Lorsque le général Vaubois, qui commandait à Malte, se vit assiégé par terre et bloqué par mer, il demanda avec instance des vivres à Tripoli. Il y envoya à cet effet un agent actif, qui parvint, malgré le blocus, à lui faire passer quelques navires chargés de bœufs achetés dans la Tripolitaine. Pour nous priver de cette ressource, les Anglais sommèrent Yousef-Pacha d'expulser tous les Français de ses états. Yousef s'y étant refusé, la violence trancha la question. Le commodore anglais Campbell, expédié par l'amiral Nelson avec un vaisseau portugais, vint forcer le pacha, après l'incendie d'un de ses bâtimens et la prise de deux autres, de lui livrer M. Beaussier, notre consul, et tous les Français résidant à Tripoli. On ne les fit pas prisonniers, mais on les conduisit à Gênes, d'où ils purent gagner Marseille.

Lorsque le général Bonaparte, devenu premier consul, se trouva à la tête du gouvernement de la France, il s'occupa naturellement de l'armée qu'il avait laissée en Égypte. Parmi les moyens qui se présentèrent à son esprit pour se mettre en communication avec elle, il songea tout d'abord à Tripoli. Yousef-Pacha avait dû subir la violence des Anglais et déclarer ostensiblement la guerre à la république; mais on savait que son inclination le portait toujours à favoriser nos intérêts, et que même il avait enjoint à ses corsaires

(1) Il fut, en 1803, nommé pacha d'Égypte par la Porte et massacré par les mamelucks.

(2) Cette correspondance eut lieu de plusieurs manières. Le premier paquet arriva par terre et par une caravane de pèlerins de La Mecque, qui se louaient hautement de la manière généreuse dont ils avaient été traités par les Français en Égypte. On vit ensuite arriver une petite tartane, puis un brick. Celui-ci avait à bord un négociant français d'Alexandrie, appelé Arnaud, très versé dans la langue arabe, que le général Bonaparte avait chargé de lui apporter à tout prix des nouvelles de l'Europe. Notre consul, qui était alors M. Beaussier, lui ayant donné toutes celles qu'on put recueillir et le brick n'ayant pas cru pouvoir retourner en Égypte à cause des croisières anglaises, M. Arnaud repartit par terre et périt tragiquement en route, victime de son patriotisme et de son dévouement.

de respecter le pavillon tricolore. En conséquence, le premier consul résolut d'entrer en négociation avec lui. Ne voulant pas cependant employer dans cette affaire un agent revêtu d'un caractère public, ce qui aurait pu donner l'éveil aux Anglais, il fit choix d'un Maltais intelligent, appelé Xavier Naudi, lequel avait partagé le sort de M. Beaussier et se trouvait en France avec lui. Cet agent se rendit secrètement à Tripoli, muni des pleins pouvoirs nécessaires, et signa, le 18 juin 1801, un traité de paix sur les bases de celui de 1729. Trois articles particuliers de ce traité assuraient aux Français la liberté de communication pour les personnes et les marchandises entre la régence et l'Égypte : c'était là le but que la France s'était proposé en négociant; mais l'évacuation de l'Égypte rendit ces stipulations superflues. La paix étant faite, le consul de France retourna à son poste, et tout alla le mieux du monde pendant quelque temps entre le pacha et lui. Néanmoins, après la rupture de la paix d'Amiens et nos désastres maritimes, les Anglais prirent une telle influence à Tripoli, que la position de notre représentant y devint fort triste. Les succès prodigieux que nous obtînmes sur terre pendant quelques années ne pouvaient compenser notre infériorité maritime auprès de gens habitués à mesurer surtout à ce dernier point de vue la puissance des Européens. Il y a plus : ces mêmes succès étaient pour les Barbaresques une cause d'irritation contre nous, car l'adjonction de plusieurs petits états maritimes à l'empire français les privait des véritables tributs que, sous des noms plus ou moins déguisés, leur payaient jadis ces puissances pour la sûreté de leur commerce.

Le retour des Bourbons ne rendit pas d'abord à la France dans le monde musulman son ancienne prépondérance. Néanmoins on commença à tenir un peu plus compte d'elle à Tripoli lorsqu'on vit ses représentans, en 1819, agir sur le pied de l'égalité avec les Anglais pour signifier aux états barbaresques une décision du congrès d'Aix-la-Chapelle qui les concernait. Les Barbaresques, malgré l'expédition de lord Exmouth en 1816, continuaient à s'arroger le droit de courir sus aux navires des puissances avec lesquelles ils n'avaient pas de traités, et qui étaient la Toscane, les états romains, les villes anséatiques, la Prusse et enfin le Hanovre. Cet état de choses attira l'attention du congrès d'Aix-la-Chapelle, et les puissances européennes qui y étaient représentées convinrent d'interdire une fois pour toutes et de la manière la plus formelle aux Barbaresques d'armer contre les chrétiens. La France et l'Angleterre furent chargées d'exécuter cette décision. Ce fut conformément à cette mesure que le 8 octobre 1819 les escadres combinées, anglaise et française, commandées par MM. les vice-amiraux Freemaulte et Jurien de La Gravière, jetèrent l'ancre devant Tripoli pour intimer à Yousef-Pacha les or-

dres de l'Europe. La soumission du prince africain fut complète : il prit de la manière la plus formelle l'engagement que l'on exigeait de lui. Alger et Tunis ne furent pas d'aussi facile composition. Quant à Yousef-Pacha, il craignait qu'on ne voulût le forcer à renoncer à la traite des noirs; voyant que l'on n'abordait pas cette question, il fut ravi d'en être quitte à si bon marché, et cela le rendit coulant pour tout le reste.

Dans les années qui suivirent, Yousef fit quelques expéditions dans l'intérieur du pays pour comprimer des tribus arabes révoltées au sujet des impôts, dont il s'était mis à les accabler afin de combler les vides faits dans ses revenus par la cessation de la course. Il dut aussi faire marcher des troupes contre son propre fils, qui s'était révolté à Bengazi, dont il lui avait donné le gouvernement. Ce fils rebelle fut contraint de s'enfuir en Égypte. Enfin en 1825 Yousef avait réussi à effacer l'humiliation de 1819; d'ailleurs l'insurrection de la Grèce ayant mis le pacha dans le cas d'armer pour aller au secours de l'islamisme menacé, ainsi que les deux autres régences, il en était résulté de la part de ces barbares un retour de jactance et quelques actes de demi-piraterie. Leur insolence se porta d'abord contre la Sardaigne. Le cupide pacha voulut exiger du vice-consul de cette puissance, qui gérait le consulat par intérim, le présent qu'il était d'usage de lui faire à chaque changement de titulaire. Sur le refus de cet agent, il fit abattre son pavillon et déclara la guerre à son gouvernement. La cour de Turin mit alors en mer ses forces navales, qui se présentèrent devant Tripoli le 25 septembre. Le pacha voulut négocier par l'intermédiaire du consul d'Angleterre; mais ayant eu la démence de demander avant tout un cadeau de 30,000 piastres, le chevalier Sivoli, commandant de l'escadre sarde, indigné de cet excès d'insolence, répondit qu'il n'avait à la disposition du pacha que trente mille boulets, et fit sur-le-champ commencer l'attaque. L'affaire fut conduite avec tant de vigueur, que le pacha effrayé en passa par ce que voulurent les Sardes, qui montrèrent dans cette circonstance toute l'énergie dont cette brave nation a donné de tout temps et donne encore tant de preuves (1).

En 1826, la France envoya à son tour devant Tripoli une division navale, commandée par M. Arnous des Saulsays, pour exiger la restitution de trois navires romains capturés par des corsaires de cette ville, au mépris de l'engagement de 1819. Le pacha n'attendit pas pour les rendre l'effet des boulets français; il dut payer en outre une forte indemnité aux sujets du saint-siége qui avaient été lésés

(1) Les Napolitains, par des raisons analogues à celles qui avaient fait agir les Sardes, dirigèrent aussi quelque temps après une attaque contre Tripoli; mais ils la conduisirent si mollement, qu'elle ne produisit aucun effet.

par cet acte de piraterie. Yousef conserva rancune de cette affaire à M. Rousseau, qui était alors notre consul-général à Tripoli. Le jour de la fête du roi, il crut avoir trouvé une occasion de lui être personnellement désagréable; mais il s'y prit si gauchement, que sa conduite put et dut paraître une insolence dirigée contre le gouvernement français. M. Rousseau, l'ayant pris ainsi, amena son pavillon et s'embarqua. Le pacha, fort effrayé alors des suites que pouvait avoir cette affaire, descendit pour l'étouffer aux plus humbles réparations; mais sa haine pour le consul s'en accrut d'autant : une occasion de la satisfaire se présenta un peu plus tard, et il ne la laissa pas échapper.

Il n'est personne qui ne connaisse les voyages et la fin déplorable du major anglais Laing, massacré par une bande de Fellatas à son retour de Tombouctou en 1826. Cette catastrophe fut d'abord connue de M. Rousseau, que ses habitudes d'orientaliste avaient mis en relations avec plusieurs Arabes lettrés, non-seulement de Tripoli, mais encore de l'intérieur, surtout de Ghadamès, par où arriva la nouvelle de la mort du major Laing. Le consul d'Angleterre refusa longtemps d'y croire; mais lorsqu'il en eut enfin la conviction, il fit au pacha les plus étranges algarades, voulant le rendre responsable d'un crime commis, à plus de quatre cents lieues de son extrême frontière, par des individus appartenant à un peuple dont il connaissait à peine le nom. Le gouvernement anglais n'ayant pas approuvé les violences de son agent, celui-ci fut contraint de reprendre avec le pacha les relations officielles qu'il avait interrompues; mais il se mit à le harceler pour qu'au moins il s'employât à la recherche des papiers du célèbre voyageur. Or un des correspondans arabes de M. Rousseau lui avait écrit que ces papiers avaient été détruits par les Fellatas. C'était là un fait probable dont notre consul ne crut pas devoir faire un mystère. Là-dessus de méchans esprits se mirent à édifier une infâme calomnie que le pacha accueillit avec avidité pour nuire à M. Rousseau et écarter les importunités du consul d'Angleterre. S'appuyant sur un odieux mensonge, il déclara que les papiers que l'on cherchait étaient entre les mains du consul de France, laissant entendre que cet agent pourrait bien ne pas être étranger à l'assassinat du major Laing. Le consul anglais, s'appuyant à son tour sur cette déclaration, réclama de M. Rousseau les papiers qu'on l'accusait d'avoir entre les mains. M. Rousseau indigné exigea sur-le-champ une rétractation solennelle du pacha, menaçant de quitter Tripoli, s'il ne la recevait pas avant la nuit. Cette menace étant restée sans effet, il amena son pavillon et s'embarqua pour Marseille.

Le rapport que le consul d'Angleterre fit à son gouvernement sur cette affaire était un acte d'accusation contre M. Rousseau. Le cabi-

net de Londres en fit le sujet d'une communication diplomatique à celui de Paris. Ce dernier, qui connaissait très bien les bases mensongères du rapport, voulut néanmoins qu'une enquête solennelle eût lieu pour que l'honneur de son agent reçût une éclatante réparation. Cette enquête mit au grand jour l'innocence de M. Rousseau et l'infamie ou l'aveuglement passionné de ses accusateurs. Le pacha de Tripoli s'étant imprudemment mis du nombre, le gouvernement français résolut d'arracher à ce barbare une satisfaction exemplaire. Le 9 août 1830, par conséquent un mois après la prise d'Alger, qui avait répandu l'effroi dans tout le nord de l'Afrique, une division de notre armée navale, commandée par M. le contre-amiral Rosamel, arriva devant Tripoli. Cet officier-général avait mission non de négocier, mais d'imposer par la force : 1° la rétractation de l'accusation calomnieuse portée contre M. Rousseau et d'humbles excuses contenues dans une lettre du pacha au roi, excuses qu'un fils ou gendre de ce prince renouvellerait de vive voix à notre consul-général à son retour à Tripoli; 2° une contribution de guerre et l'acquittement de quelques créances françaises depuis longtemps en souffrance; 3° l'abolition définitive de l'esclavage des chrétiens et de la course; 4° celle des monopoles commerciaux; 5° celle des tributs encore payés par certaines puissances et la renonciation aux présens appelés *donatives* qu'il était d'usage de faire aux changemens de consuls et au renouvellement des traités. Ces conditions furent acceptées avec terreur et résignation. Un traité rédigé dans ce sens fut signé le 11 août 1830, et la contribution fixée à 800,000 francs, sur quoi la France dut désintéresser ses nationaux créanciers du pacha. Du reste elle ne se réserva aucun avantage commercial exclusif; il fut seulement réglé qu'elle serait toujours traitée sur le pied de la nation la plus favorisée. On stipula également que la contribution serait payée en deux fois, une moitié comptant et une moitié au 20 décembre de l'année courante (1).

Cette rude leçon coïncidait avec un affaiblissement de l'autorité souveraine à Tripoli qui rendait inévitable une révolution. En effet Yousef-Pacha touchait à la fin de son long règne, et sa dynastie était elle-même à la veille de sa chute. Ce petit prince avait pris depuis longtemps des habitudes de prodigalité, et depuis quelques années surtout, l'âge et les excès de boisson l'ayant beaucoup affaibli, le gaspillage avait atteint dans son intérieur des proportions effrayantes. Pour faire face à ses dépenses personnelles, à celles de son admi-

(1) Le paiement de cette seconde moitié ne se fit pas sans difficulté. Il fallut l'arracher en quelque sorte sou par sou, comme on dit vulgairement. Encore restait-il à la fin de 1831 un reliquat de 140,000 francs pour le solde duquel Yousef-Pacha dut faire l'abandon du revenu de Bengazi.

nistration, pour s'acquitter envers la France et envers ses créanciers anglais, devenus très pressans depuis que nos nationaux étaient payés, il dut se montrer de plus en plus exigeant envers les tribus arabes. Il en résulta un sourd mécontentement qu'un puissant chef indigène, Abd-el-Djelil, résolut d'exploiter pour tâcher d'asseoir sa domination sur les ruines de celle des Caramanli.

Cet Abd-el-Djelil était cheikh des Beni-Soliman, forte tribu qui occupait au sud de Tripoli une partie du vaste plateau qu'il faut traverser pour se rendre dans le Fezzan. Il avait passé presque toute sa jeunesse auprès des princes Caramanli; il connaissait donc leurs caractères, les embarras de leur position, tous les secrets, toutes les misères du palais. Le vieux Yousef lui ayant montré une méfiance de mauvais augure, Abd-el-Djelil prit les armes dans l'été de 1831. Le pacha chercha à le combattre en excitant contre lui les tribus ennemies de la sienne; mais Abd-el-Djelil vainquit les unes, rallia à lui les autres, et fit marcher ses frères avec une partie de ses forces contre le Fezzan, qui, après la facile prise de Mourzouk, se rangea sous sa domination, pendant que le chef rebelle tenait lui-même en échec, par un heureux choix de positions, le peu de troupes que Yousef-Pacha s'était décidé à envoyer contre lui sous la conduite de ses deux fils, Sidi-Ali et Sidi-Ibrahim. Ces troupes se composaient des milices du Sahel et de la Méchiah et d'une partie de la garnison permanente et soldée de Tripoli.

Au moment où le pacha Yousef apprenait la perte du Fezzan, les Anglais menaçaient de lui déclarer la guerre, s'il ne payait pas ce qu'il devait aux marchands de leur nation. Cette position, déjà si critique, se compliqua bientôt de la révolte du Gharian, qui força Sidi-Ali et Sidi-Ibrahim, dont elle compromettait les derrières, de rentrer à Tripoli. Réduit aux abois par les demandes d'argent que lui faisaient les Anglais à une époque précisément où, ses rentrées étant partout entravées, il lui restait à peine de quoi soutenir sa garde et sa maison, le malheureux pacha se mit à vendre au commerce européen jusqu'aux canons de bronze qui armaient ses forts. Comme tous les princes musulmans, il avait eu déjà plusieurs fois recours à l'altération des monnaies; mais cet expédient ruineux était usé et ne pouvait plus rien produire. Il ne savait vraiment où donner de la tête, lorsque dans le mois de juillet 1832 il lui tomba sur les bras une escadre anglaise sous les ordres du commodore Dundas, qui le somma de payer 200,000 piastres fortes en quarante-huit heures. Le pacha, fort effrayé, exposa son impuissance dans les termes les plus humbles, offrant de livrer le peu de richesses conservées dans son palais et demandant du temps pour le reste. Le commodore Dundas, lié par ses instructions, fut inflexible. Les quarante-huit heures s'é-

tant écoulées, le consul-général d'Angleterre amena son pavillon et s'embarqua avec tous ses nationaux, annonçant ainsi une guerre imminente.

Pendant que les Anglais poursuivaient avec cette dureté le paiement de leurs créances, le consul-général de France envoyait au pacha une protestation contre toute mesure qui tendrait à les satisfaire avant qu'il eût entièrement réglé ses comptes avec nous, car le reliquat des 140,000 francs n'était point entièrement soldé par les revenus de Bengazi, sur lesquels les autorités locales avaient fait des retenues frauduleuses. Dans les terribles conjonctures où il se trouvait, Yousef-Pacha prit une détermination qui le perdit : il frappa une contribution sur les Arabes de la Méchiah, qui avaient toujours été exempts d'impôts et qui n'étaient tenus qu'au service militaire. Aussitôt cette population exaspérée courut aux armes, prononça la déchéance de Yousef, et proclama pacha à sa place Sidi-Mohammed, son petit-fils (1). Le vieux Yousef révoqua alors ses ordres malencontreux; mais il était trop tard. Les insurgés commencèrent la guerre et bloquèrent hermétiquement Tripoli. Le pacha, voyant qu'il n'avait pu conjurer l'orage, y fit d'abord tête avec fermeté. Il avait douze cents soldats sur la fidélité desquels il pouvait compter, plus la milice urbaine, qui avait un intérêt direct à défendre la ville, que les insurgés auraient indubitablement pillée, s'ils y étaient entrés; il espérait aussi que les Arabes du Sahel se déclareraient pour lui. Dans cette pensée, il envoya par mer deux de ses fils, Sidi-Ibrahim et Sidi-Moustapha, à Slitin et à Zoara pour faire prendre les armes aux Arabes; mais ces deux jeunes princes les virent au contraire se prononcer pour les insurgés, et ils eurent même quelque peine à regagner Tripoli. Yousef, cédant alors à la fortune et aux conseils des notables tripolitains, abdiqua solennellement en faveur de son fils Sidi-Ali, mesure extrême qui ne satisfit pas les rebelles, décidés à ne reconnaître d'autre pacha que Sidi-Mohammed.

La nouvelle de la révolte de la Méchiah et de l'abdication de Yousef-Pacha jeta le trouble dans toute la régence. Il y eut à Bengazi des désordres assez graves pour que le bey ou gouverneur de la Cyrénaïque crût devoir abandonner son poste et rentrer à Tripoli. Abd-el-Djelil, mettant les circonstances à profit et évitant de se prononcer pour l'un ou pour l'autre des deux pachas, se trouva de fait le personnage le plus important du moment. Les consuls européens, surtout celui de France, n'hésitèrent pas cependant, après l'abdication de Yousef Caramanli, à se mettre en communication avec

(1) Il était né du premier fils de Yousef, mort en Égypte, où il s'était réfugié après la révolte de Bengazi dont il a été parlé.

Sidi-Ali, que la loi de succession rendait son légitime héritier. Le consul d'Angleterre revint à son poste, comme si le changement de règne devait suspendre l'effet des menaces faites à l'ancien pacha. Seulement, au lieu d'habiter la ville même, il s'établit à sa maison de campagne dans la Méchiah, au milieu même des insurgés. Ceux-ci en conclurent que leur cause serait soutenue par le gouvernement britannique, ce qui augmenta leur audace et neutralisa les efforts que fit le consul-général de France pour amener une transaction entre les deux partis.

Le consul de France comprenait fort bien que cette guerre intestine, nuisible en elle-même au commerce européen, pourrait avoir pour résultat d'amener les Ottomans à Tripoli, ce qui, sous plusieurs points de vue, serait contraire à nos intérêts politiques. Le gouvernement anglais de son côté devait craindre un pareil dénoûment. C'est de Tripoli qu'il tire la plus grande partie des approvisionnemens de la garnison de Malte. Il était donc désirable pour l'Angleterre d'avoir presque sous le canon de cette île un petit prince qu'elle pouvait faire trembler à sa volonté, plutôt qu'une province d'un grand empire avec lequel il faut toujours bien un peu compter, quelque peu de consistance qu'on lui accorde. D'après ces considérations, le gouvernement anglais se détermina à prescrire à son représentant à Tripoli d'agir d'accord avec le nôtre pour mettre fin aux troubles. Par malheur, cet agent, qui penchait en réalité pour les insurgés, ne prêta pas à notre consul un concours assez efficace, et les quelques démarches qu'il fit dans le sens des instructions qui lui furent envoyées ne détruisirent point l'effet produit par sa présence dans la Méchiah. Les insurgés continuèrent à croire que, les vœux des Anglais étant pour eux, ils finiraient par triompher, et par conséquent ils ne se prêtèrent à aucun accommodement. Il y eut plus: Mohammed-Bit-el-Mal, le ministre le plus influent de l'ancien pacha, qui s'était retiré à Malte, où il attendait prudemment les événemens, partagea si bien cette opinion, qu'il ne craignit pas d'offrir ses services aux insurgés. Ceux-ci les acceptèrent et le chargèrent de leur procurer trois petits navires de guerre et les moyens de bombarder Tripoli. Au bout de quelques mois, vers la fin de 1833, Mohammed-Bit-el-Mal leur envoya pour leur argent un petit brick, un schooner et un chebek. Cet armement était commandé par un capitaine au cabotage corse appelé Mattei, homme peu cultivé, mais intelligent et très énergique. Mattei s'était présenté audacieusement devant Tripoli pour en bloquer le port, quand un coup de vent le força presque aussitôt de s'éloigner. Le chebek ne tarda pas à reparaître toutefois: il débarqua à la Méchiah un mortier, quelques centaines de bombes, et El-Hadj-Mohammed-Bit-el-Mal, appelé à devenir ministre du chef

insurgé Sidi-Mohammed Caramanli. A peine cette opération était-elle terminée, que le chebek fut pris par les chaloupes canonnières du pacha. Le brick et le schooner, qui avaient été séparés du chebek, reparurent quelque temps après; mais les consuls n'ayant pas reconnu le blocus, et le stationnaire français qui était dans le port de Tripoli se disposant à les repousser par la force, ils s'éloignèrent pour ne plus revenir. El-Hadj-Mohammed-Bit-el-Mal les fit vendre dans le Levant. Quant à l'attaque de la ville, elle se borna à la projection de quelques bombes qui ne firent pas grand mal.

Ces diverses circonstances étaient heureuses pour le parti de Sidi-Ali. Il se produisit à l'intérieur du pays un autre incident qui lui donna de plus grandes espérances. Gumma, chef puissant d'une tribu du Djebel, se mit en relation avec lui et lui fournit un petit renfort de troupes pour la défense de Tripoli. A la demande de Gumma, le pacha Sidi-Ali fit partir pour le Djebel son frère Sidi-Ibrahim, pensant que la présence de ce prince augmenterait encore dans cette partie du pays le nombre de ses partisans. Le rebelle Sidi-Mohammed, alarmé du départ de Sidi-Ibrahim, alla s'établir à Zaouiah pour tenir tête aux ennemis qui le menaçaient du côté du Djebel. Il y eut là quelques petits combats dans lesquels l'avantage resta à Gumma. Quoique ce chef n'en eût pas profité autant qu'il l'aurait pu, le résultat n'en causa pas moins un peu de perturbation parmi les insurgés, que Sidi-Ali harcelait de son côté par des sorties journalières. La ville de Bengazi, après quelques journées de trouble et d'anarchie, se soumit au pacha légitime, qui y envoya pour gouverneur Sidi-Othman, un de ses frères. Abd-el-Djelil lui-même fit des ouvertures de rapprochement aux partisans de Sidi-Ali. Enfin peu de temps après cette démarche Sidi-Ibrahim et Gumma attaquèrent Sidi-Mohammed à Zaouiah, l'en chassèrent et firent occuper cette ville, qui devint dès lors une menace contre la Méchiah. Il est hors de doute que si, dans ce moment favorable, les consuls de France et d'Angleterre eussent agi avec un parfait accord, les insurgés se seraient soumis moyennant des conditions convenables. Il n'en fut rien malheureusement, et les luttes intestines de la régence s'aggravèrent bientôt de façon à préparer, comme on aurait dû le prévoir, la ruine de son indépendance.

Après la prise de Zaouiah, Gumma, loin de poursuivre ses avantages, rentra dans l'inaction. Abd-el-Djelil en fit autant et ne donna aucune suite à ses offres. La diplomatie européenne en conclut que ces deux chefs n'avaient d'autre but que de laisser les deux Caramanli se déchirer, afin d'asseoir leur autorité sur les ruines du pouvoir central. Pour prévenir ce résultat, elle crut devoir engager la Porte-Ottomane à se prononcer en faveur de Sidi-Ali, espérant que

ce secours moral le ferait triompher de son concurrent. C'était agir contrairement à l'ancienne politique, qui avait toujours travaillé à rendre nulle l'action de la Turquie sur les régences barbaresques. Quoi qu'il en soit, la Porte se prêta avec empressement à ce qu'on lui demandait. Elle envoya d'abord en mission à Tripoli un de ses officiers, Chekir-Bey, pour s'assurer de la réalité de l'abdication de Yousef-Pacha et de l'état des esprits. Sur le rapport que fit cet officier à son retour à Constantinople, elle se décida à reconnaître Sidi-Ali, et fit repartir Chekir-Bey avec le firman d'investiture et l'ordre de sommer les insurgés de se soumettre immédiatement, sous peine d'y être contraints par la force. On était alors dans le mois de septembre 1834. Les insurgés n'en persistèrent pas moins dans leur entreprise et n'eurent aucun égard pour la sommation de Chekir-Bey. A peine cet envoyé de la Porte fut-il reparti, qu'ils se mirent de nouveau à lancer des bombes sur Tripoli; ils poussèrent même l'insolence jusqu'à proclamer une seconde fois le blocus du port de cette ville et à tirer sur un navire autrichien qui ne s'y soumettait pas. Le consul de France les fit alors canonner par notre stationnaire, mais cela ne changea rien à leurs dispositions.

La Porte-Ottomane, une fois engagée dans cette affaire de Tripoli, ne voulut pas en avoir le démenti : elle fit partir une flotte avec 6,000 hommes de débarquement. D'après ce qu'elle dit ou laissa croire aux ministres des puissances européennes, son but n'était que de faire reconnaître l'autorité de Sidi-Ali en mettant à exécution les menaces adressées en son nom aux insurgés par Chekir-Bey; mais dans le fond elle en poursuivait un autre, qui n'était rien moins que la réduction de la régence de Tripoli à l'état de simple province de l'empire turc. Tout le monde y fut trompé, les Français comme les Anglais. La flotte turque arriva devant Tripoli au mois de mai 1835. L'expédition était commandée par Moustapha-Nedjib-Pacha. Sidi-Ali, sans méfiance, se rendit auprès de lui et fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. De plus en plus rassuré, il laissa débarquer les troupes turques, qui occupèrent les forts. Tout cela se passa le 25, le 26 et le 27 mai. Le 28, Sidi-Ali se rendit de nouveau à bord de la flotte pour ramener à terre Nedjib-Pacha, qui avait annoncé qu'il débarquerait de sa personne ce jour-là; mais, retenu sur la flotte, il se vit déclarer déchu, et peu de jours après fut envoyé à Constantinople. Quant à Nedjib, il s'installa au château et fit publier le firman qui le nommait lui-même pacha de Tripoli. Le chef turc fit ensuite ouvrir les portes de la ville et proclamer la fin des troubles, qui cessèrent en effet comme par enchantement. Les Arabes de la Méchiah et les habitans de la ville se rapprochèrent comme si aucun sujet de haine n'avait jamais existé entre eux. Quant à Sidi-

Mohammed, il s'enfuit à Mezurate, où il se donna la mort. Ainsi finit, au grand ébahissement des représentans de la France et de l'Angleterre, un état de choses dans lequel l'intervention turque, exercée comme elle le fut, était évidemment contraire aux intérêts de ces deux puissances, à ceux de la France surtout, à cause de l'Algérie.

La paix était rétablie entre la Méchiah et la ville, qu'une surprise venait de placer sous l'autorité des Turcs; mais au-delà de la banlieue de Tripoli, les Arabes, tout en protestant de leur respect pour le grand-seigneur, ne paraissaient nullement disposés à se rapprocher du gouverneur qu'il venait de leur envoyer. Abd-el-Djelil, content de l'indépendance de fait dont il jouissait depuis quatre ans, s'isola de plus en plus. L'aga de Mezurate écrivit une lettre respectueuse, et ne fit rien de plus. Gumma seul vint faire une visite au nouveau pacha; Sidi-Ibrahim l'accompagna et exprima le désir de vivre en simple particulier à Tripoli. Nedjib-Pacha lui accorda sa demande, et confirma même un autre Caramanli, Sidi-Othman, dans les fonctions de bey de Bengazi. Nedjib mit en même temps Mohammed-Bit-el-Mal à la tête de l'administration. Il avait grand besoin que cet homme, qui ne manquait pas d'habileté, lui créât quelques ressources locales. La Porte l'avait fait partir presque sans argent, de sorte qu'il n'avait pas tardé à être embarrassé pour la solde et l'entretien de ses troupes. Heureusement pour lui, le bey de Tunis, auprès duquel Chekir-Bey avait été envoyé en mission, lui fournit quelques secours en vivres et en argent.

A l'époque où commençaient les troubles qui amenèrent sa chute, le gouvernement tripolitain devait encore à la France plus de 100,000 francs. Depuis ce temps (1830), Yousef Caramanli et son fils Ali avaient contracté de nouvelles dettes envers plusieurs négocians français. Le consul de France eut grand soin de réclamer auprès de Nedjib-Pacha le remboursement de ces deux catégories de créances, en faisant observer que la première, ayant pour origine un traité diplomatique, ne souffrait pas de discussion. Les Anglais, de leur côté, réclamèrent avec beaucoup d'âpreté les 200,000 piastres fortes qu'ils avaient d'abord demandées à Yousef-Pacha. Nedjib-Pacha ne put que transmettre ces diverses réclamations à la Porte, qui s'aperçut que l'héritage des Caramanli ne serait pas tout bénéfice pour elle. Elle fut même un instant sur le point de le restituer à Sidi-Ali: mais enfin elle finit par se décider à persévérer dans la voie où elle s'était engagée.

Nedjib-Pacha fut remplacé, trois mois après son arrivée, par Méhémed-Raïf-Pacha, ancien gouverneur des Dardanelles. Le premier ordre de la Porte que celui-ci eut à faire exécuter fut l'envoi forcé à Constantinople de tous les Caramanli, à l'exception du vieux Yousef

et de ceux de ses enfans qui étaient mulâtres. En apprenant cette nouvelle, Sidi-Othman s'enfuit de Bengazi et se réfugia à Malte, où il était il y a quelques années et où il est peut-être encore. Méhémed-Raïf le remplaça à Bengazi par son propre frère. Le successeur de Nedjib-Pacha déploya beaucoup d'activité. Voyant que les Arabes du Sahel, sans se mettre ouvertement en révolte, lui opposaient partout une force d'inertie, qu'ils affectaient de ne plus paraître au marché de Tripoli et de se réunir de préférence à celui de Tadjoura, il fit marcher contre cette petite ville un corps de troupes qui, ayant été reçu à coups de fusil, y entra de vive force et la mit à sac. Une partie de la milice de la Méchiah marcha avec les Turcs dans cette expédition, dont le retentissement amena la soumission de Zarzour, Zaouiah et de quelques autres localités; mais là s'arrêtèrent les succès de la Porte. Abd-el-Djelil régnait en souverain depuis les rives de la Syrte jusqu'au Fezzan inclusivement. Othman, aga de Mezurate, affectait la plus complète indépendance, et Gumma, après avoir passé quelque temps à Tripoli, était retourné dans ses montagnes, où sa position était pour le moins équivoque. Cet état de choses ne présageait rien de satisfaisant pour les Turcs. Néanmoins le gouvernement du sultan résolut d'envoyer une seconde expédition dans la Tripolitaine. C'était contre l'aga de Mezurate, Othman, qu'on voulait frapper les premiers coups. Le capitan-pacha qui la commandait, Taher, avait en outre la mission de tenter, s'il le pouvait avec quelques chances de succès, un coup de main sur Tunis. Il arriva devant Tripoli dans le mois de juin 1836. Après y avoir pris langue, il fit voile pour Mezurate, où il fut immédiatement suivi par le contre-amiral Hugon, accouru avec une partie de la flotte française pour s'assurer de ses intentions. Le gouvernement français croyait, non sans raison, qu'il entrait dans les instructions du capitan-pacha, après avoir complété la soumission de la régence de Tripoli, non-seulement de remettre celle de Tunis sous le joug ottoman, comme je viens de le dire, mais de tâcher, par un moyen quelconque, de porter secours au bey de Constantine, menacé par le maréchal Clauzel. Taher-Pacha assura, avec l'aplomb d'un Turc qui ment, que sa mission se bornait à la Tripolitaine, et l'amiral français se retira.

Cependant Othman, l'aga de Mezurate, sans se laisser intimider par l'orage qui venait fondre sur lui, opposa au capitan-pacha une résistance à laquelle on ne s'attendait point. Il est vrai que Taher-Pacha ne déploya dans cette affaire ni talent militaire, ni résolution. Ayant débarqué ses troupes à peu de distance de la ville, il établit un camp où les Arabes vinrent le harceler, de sorte qu'au lieu d'être assiégeant, il se trouva assiégé. Enfin ses intrigues furent plus heureuses que ses armes : il parvint, par ses émissaires, à gagner tant

de gens aux Turcs dans l'intérieur de la ville, qu'Othman, craignant une défection, abandonna la partie et s'enfuit chez les Arabes du dehors, qui ne tardèrent pas à le livrer. La ville ouvrit ses portes, et les Turcs en prirent possession le 9 août 1836. Taher-Pacha rentra triomphant à Tripoli. Il était encore à son camp de Mezurate, lorsque parut auprès de lui un homme destiné à payer de sa tête les relations qu'il eut à cette époque avec la Turquie. Cet homme était Chekir, *sahab-tabah* ou premier ministre (littéralement *garde-du-sceau*) du bey de Tunis, qui lui fit don de 200 chevaux, plus en son nom qu'en celui de son maître, qu'il trahissait.

De retour à Tripoli, le capitan-pacha prit en main les rênes de l'administration, quoique Méhémed-Raïf fût toujours officiellement pacha de la province. Il se montra en tout malveillant pour les Européens, superbe, insolent même envers les consuls, affectant de considérer comme nuls les anciens traités passés avec les Caramanli. Il établit des droits de consommation sur tout, et voulut même élever à 10 pour 100 les droits de douane, fixés à 3 par ces mêmes traités; mais il fut obligé de céder sur ce point aux énergiques protestations du consul de France. L'échec que nous éprouvâmes devant Constantine au mois d'octobre 1836 rendit Taher-Pacha plus insolent que jamais envers les Européens. Il annonçait publiquement qu'Abd-el-Kader d'un côté et Ahmed-Bey de l'autre ne tarderaient pas à chasser les Français de l'Algérie, qui rentrerait sous la domination de la Porte. Il se mit en rapport direct avec le bey de Constantine, et machina avec le *sahab-tabah* Chekir des projets aussi contraires à nos intérêts qu'à ceux du petit souverain de Tunis, dont ils menaçaient l'existence politique. Au printemps de 1837, il marcha en personne contre le Gharian. Sa position venait de changer : il n'était plus capitan-pacha, mais bien gouverneur-général de la Tripolitaine en remplacement de Méhémed-Raïf. Il n'eut pas grand succès, et rentra au bout de quelque temps sans avoir pu ébranler la position de Gumma. Peu après, il fut remplacé dans le gouvernement de Tripoli par Hassan-Pacha. Taher était un Turc de la vieille roche, féroce et ignorant. Un jour, pendant qu'il donnait en son palais audience à des négocians européens, on lui amena un soldat qui avait fait quelque bruit dans la ville : il le fit aussitôt précipiter de la terrasse où il se trouvait, et reprit sa conversation.

Le rappel de Taher n'était motivé que par le peu d'habileté qu'il avait déployé dans son commandement, car la Porte ne renonçait pas à ses projets sur Tunis et sur Constantine, dont Taher avait le secret. Vers la fin d'août 1837, Ahmed-Muchir, nouveau capitan-pacha, arriva à Tripoli avec une forte division de la flotte ottomane. Il avait avec lui Othman, l'ancien aga de Mezurate, que Taher avait conduit

comme prisonnier à Constantinople, mais que la Porte renvoyait dans ses foyers, libre et comblé de présens. Cet acte de générosité tenait à un nouveau système dont la Porte voulait essayer pour se populariser parmi les indigènes, qu'elle espérait en outre rallier à sa cause par le sentiment religieux, en leur faisant entrevoir en perspective la guerre sainte contre les infidèles établis en l'Algérie. Elle n'avait pas caché qu'Ahmed-Muchir se rendrait à Tunis très probablement. « Ce serait, disait-elle aux représentans des puissances européennes, pour rassurer le bey sur les craintes que le langage de l'ex-capitan-pacha aurait pu lui faire concevoir. » Comme il était parfaitement permis de croire le contraire, la prudence ordonnait de prendre des mesures pour que la présence de l'escadre ottomane dans les eaux de Tunis n'y amenât aucun événement qui pût être préjudiciable à la France. Ces mesures furent prises en effet : l'active surveillance que fit exercer sur le littoral africain M. le vice-amiral Lalande, commandant de nos forces navales dans la Méditerranée, la présence à Tunis de cet officier-général lui-même, déjouèrent les projets des Turcs, qui n'eurent d'autre résultat que la fin tragique de Chekir le *sahab-tabah*, mis à mort par ordre de son maître, informé de ses relations coupables avec les agens de la Porte. Le capitan-pacha rentra à Constantinople après cet échec. D'ailleurs la prise de Constantine coupa court aux étranges espérances du divan. Le bey Ahmed, errant et fugitif, continua, il est vrai, sa correspondance avec les Turcs de Tripoli, mais ce qu'il demandait au grand-seigneur n'était qu'un refuge sur ses terres. Peu satisfait de l'accueil qu'on fit à sa requête, le malheureux bey renonça à rien solliciter des Osmanlis, et après plusieurs années de la vie la plus pénible, c'est à Alger même, sous la sauve-garde d'un vainqueur généreux, qu'il vint reposer sa tête (1).

Pendant que le capitan-pacha Ahmed-Muchir échouait dans sa mission équivoque, Hassan, qui avait remplacé Taher dans le gouvernement de Tripoli, avait mis en vigueur le système de modération que la Porte semblait avoir adopté. Laissant Gumma trôner à son aise dans ses montagnes, il songea à négocier avec Abd-el-Djelil, qu'il espérait lui opposer. La base de la négociation fut la reconnaissance officielle de ce chef comme émir du Fezzan et du reste du pays qu'il occupait, moyennant un tribut annuel de 25,000 piastres fortes. Abd-el-Djelil se serait engagé à les payer, sauf à n'en rien faire plus tard, afin de s'ouvrir pour un peu de temps le marché de Tripoli, dont il avait besoin; mais Hassan, pressé par le manque d'argent, ayant demandé en outre le paiement immédiat de l'arriéré des anciens tributs

(1) Ahmed y est mort paisiblement en 1851.

dont Abd-el-Djelil s'était affranchi, ce dernier le refusa, et les négociations furent rompues. Abd-el-Djelil et Gumma réunirent alors leurs intérêts. Le premier s'empara de la petite ville de Taourgha, que les Turcs occupaient depuis quelque temps. Moins de deux mois cependant après ce succès, ces deux chefs firent avec Askar-Pacha, que la Porte venait de donner pour successeur à Hassan, un traité par lequel ils restaient l'un et l'autre en possession du territoire qui reconnaissait leur autorité, moyennant un tribut de 25,000 piastres fortes pour le premier et de 3,000 pour le second. C'étaient les conditions d'abord proposées par Hassan-Pacha, moins l'arriéré des contributions, auquel Askar renonça.

Cet arrangement ne fut pas de longue durée, car au moment de la récolte de 1839, lorsque les époques de paiement arrivèrent, les Arabes ne voulurent rien donner, et les hostilités recommencèrent avec des péripéties variées : les Turcs battirent Abd-el-Djelil à Miscolata, mais ils furent battus par Gumma dans le Gharian. La guerre se prolongea ainsi assez mollement le reste de l'année et l'année suivante. Enfin en 1841 Askar-Pacha, qui savait qu'on intriguait contre lui à Constantinople, secondé par un habile général, Ahmed-Pacha, déploya plus d'activité. Il occupa militairement Khoms, d'où il pouvait prendre à revers les montagnes de Takhouna et de Gharian, qui dominent les positions arabes. Des avantages marqués furent la conséquence de ce mouvement; tout le district de Takhouna fut bientôt soumis par Ahmed-Pacha. L'année suivante, de nouveaux succès furent obtenus. Depuis les coups frappés par Ahmed-Pacha, Abd-el-Djelil se tenait prudemment hors de son atteinte; mais le consul d'Angleterre lui ayant fait exprimer le désir d'avoir une entrevue avec lui sur un point du littoral, il y consentit dans l'espoir d'obtenir quelque appui du gouvernement britannique, et, abandonnant ses positions de l'intérieur, il vint camper au bord de la mer. Il y vit le consul, qui se contenta de le presser de mettre fin, autant qu'il dépendrait de lui, à la traite des noirs, en étalant à ses yeux tous les avantages qu'il pourrait retirer de la satisfaction de l'Angleterre, s'il s'engageait franchement dans cette voie. A peine cet agent eut-il quitté le malheureux Abd-el-Djelil, qui n'avait pas compris grand'-chose à ses exhortations, que le chef arabe fut surpris dans son camp par les Turcs, sous les ordres d'un intrépide officier, le *miralaï* Hassan-bel-Aziz (1). Sa troupe fut taillée en pièces; il périt lui-même, et sa tête, envoyée à Tripoli, fut exposée à la porte du château.

La chute d'Abd-el-Djelil coïncida avec le rappel d'Askar-Pacha, qui

(1) Cet Hassan était un Arabe de Zaouiah, fort intelligent et très brave. On le nomma plus tard pacha du Fezzan. C'est le poste qu'il occupait lorsque je quittai le pays il y a deux ans.

fut remplacé par Méhémet-Pacha. Ce nouveau gouverneur arriva à Tripoli dans le courant de juillet 1842. Recueillant tout aussitôt les fruits des succès de son prédécesseur, il reçut la soumission de Gumma et celle d'Adad, autre cheikh arabe, qui se maintenait encore en état d'insurrection dans un coin de la Cyrénaïque. Au bout de quelques mois, ayant conçu des soupçons sur la fidélité du premier, il l'attira en ville, le fit arrêter et l'envoya prisonnier à Constantinople. Cet acte déloyal fit naître dans le Djebel une nouvelle insurrection dans la répression de laquelle les Turcs commirent beaucoup de cruautés et de nouvelles perfidies. Ahmed-Pacha commandait l'expédition dirigée contre les insurgés. Ayant attiré les principaux cheikhs à une conférence, il les fit tous massacrer dans le mois de mai 1843 : soixante têtes furent envoyées et exposées à Tripoli, où Ahmed-Pacha rentra triomphant, après avoir soumis le Djebel, y avoir bâti un fort et établi une bonne garnison.

Le Fezzan, immédiatement après la mort d'Abd-el-Djelil, avait reconnu l'autorité des Turcs, qui y envoyèrent d'abord pour gouverneur un certain Beker, et un peu plus tard Hassan-bel-Aziz, élevé à la dignité de pacha de seconde classe en récompense de ses éminens services. Ghadamès avait reconnu aussi l'autorité des Turcs; mais Hassan, le premier caïd qu'ils y envoyèrent, fut assassiné en route. On le remplaça par le nègre Bouhouba, homme intelligent et énergique, qui s'installa solidement. Ce fut à peu près à la même époque que les Turcs construisirent le fort qu'ils occupent encore au fond du golfe de la Syrte, dans une localité appelée Sert, non loin de l'emplacement de la ville ruinée de Sort, célèbre dans le moyen âge.

En 1844, une nouvelle insurrection éclata dans le Djebel et fut, comme la première, comprimée par Ahmed-Pacha. Elle eut pour instigateur et pour chef l'ancien lieutenant de Gumma, le cheikh Miloud, qui avait été envoyé avec lui à Constantinople et de là déporté comme lui à Trébizonde. Au bout d'un an, Miloud avait obtenu sa liberté et s'était retiré dans l'île de Djerbah, d'où il ne tarda pas à partir pour aller agiter le Djebel. Il revint dans cette île après sa défaite. Le bey de Tunis ayant refusé son extradition, que le pacha de Tripoli lui demanda, les Turcs s'en montrèrent fort irrités, ce qui fit répandre de nouveau le bruit, non dénué de tout fondement, d'une expédition qu'ils méditaient contre la régence de Tunis. Ce bruit ayant pris une grande consistance les années suivantes, la France envoya en 1846 à Tripoli son escadre de la Méditerranée, commandée par M. le prince de Joinville, qui déclara au pacha, dans les termes les plus propres à faire impression sur lui, que nous étions décidés à maintenir, par tous les moyens dont nous pouvions disposer, le *statu quo* existant à Tunis.

Depuis cette époque, chaque année a vu se manifester un peu d'agitation parmi les Arabes de Tripoli; mais il n'en était résulté jusqu'à présent rien de bien grave, car il leur manquait un centre autour duquel ils pussent se rallier. La famille d'Abd-el-Djelil était éteinte ou dispersée, et quoiqu'il y eût encore dans le pays deux membres mulâtres de la famille des Caramanli, c'étaient des gens paisibles qui ne se mêlaient de rien. Cette année cependant le chef qui manquait aux Arabes dans leurs révoltes vient de leur être donné : Gumma, échappé de Trébizonde, lieu de son exil, a reparu dans la Tripolitaine. Aussi l'insurrection qui a éclaté il y a bien peu de temps est-elle plus redoutable qu'aucune de celles qui l'ont précédée. Les Turcs ont d'abord éprouvé quelques pertes, mais des renforts leur arrivent malgré la formidable lutte où la Porte-Ottomane se trouve engagée ailleurs. On peut donc prévoir que l'ancienne régence de Tripoli restera une province turque. C'est dans cette nouvelle phase de son existence, c'est-à-dire dans sa situation actuelle, qu'il nous reste à l'observer.

III. — TRIPOLI SOUS L'ADMINISTRATION TURQUE. — POPULATION ET MOEURS. — RELATIONS AVEC L'AFRIQUE CENTRALE.

Depuis que les Turcs sont maîtres de la Tripolitaine, ils y ont graduellement introduit le système administratif qu'ils cherchent à faire prévaloir dans tout leur empire. On connaît ce régime, trop uniforme dans son application pour bien se prêter aux besoins de tant de races et de peuples divers qui forment le vaste ensemble qu'on appelle l'empire ottoman. Une réforme, il est vrai, s'est opérée en Turquie; mais les effets en sont encore très peu appréciables. Il faut reconnaître cependant que deux avantages incontestables en sont résultés. D'abord les pachas, étant dépouillés du terrible droit de vie et de mort, ne font plus de leur vestibule une espèce de charnier de victimes humaines, comme cela se voyait trop souvent autrefois; puis la division des pouvoirs rend plus difficiles les révoltes des gouverneurs de province, si fréquentes dans d'autres temps et dont on n'entend plus parler dans celui-ci. On ne peut accueillir le premier de ces résultats qu'avec une satisfaction complète (1). Quant au se-

(1) A ce propos, il y a cependant quelques observations à faire. Il est sans doute très convenable de pousser aussi loin que possible le respect pour la vie humaine; mais ce serait mal l'entendre que de compromettre l'existence des gens paisibles par des scrupules hors de saison envers les brigands. Or je crois qu'on est un peu tombé dans cet excès en ne laissant exécuter aucune sentence capitale sans le consentement du souverain lui-même. Il y a certainement des cas (on l'a vu récemment à Smyrne) où une justice prompte et inexorable est nécessaire. Au reste, le système adopté pour l'administration de la justice, appliqué en ce moment à la Tripolitaine, y est assez en harmonie

cond, il fait payer ses bons effets par quelques inconvéniens : il entraîne souvent de la lenteur dans l'expédition des affaires; mais enfin le gouverneur d'une province n'ayant plus le commandement des troupes, qui est, comme chez nous, dans les mains d'un général indépendant, ni le maniement des fonds, confié à un *mudir* ou à un *defterdar*, sorte d'intendant civil comptable seulement envers la Porte, ce gouverneur, dis-je, ainsi réduit, n'est ni plus puissant ni plus redoutable qu'un de nos préfets. Quant au général commandant les troupes, s'il dispose des soldats dans de certaines limites, il ne dispose pas des écus, et d'ailleurs il n'a pas d'initiative à prendre; ainsi son pouvoir se trouve suffisamment balancé. Pour l'intendant civil, il est trop évident qu'il ne peut rien contre l'état, sinon le voler par-ci par-là. Une révolte ne serait possible que si ces trois fonctionnaires s'entendaient, et cela est toujours bien difficile.

La population ainsi administrée se compose d'Arabes, les uns sédentaires, les autres nomades. On a souvent remarqué la transformation complète que la vie sédentaire fait subir aux Arabes. Les habitudes paisibles, la résignation servile des fellahs de l'Égypte sont connues de tout le monde. Eh bien! un grand nombre de ces serfs soumis descendent des tribus inquiètes et pillardes du désert de Lybie, qui furent établies au dernier siècle dans cette vallée du Nil qu'elles avaient souvent ravagée. Dans toutes les contrées habitées par les Arabes, on peut faire des observations, des rapprochemens analogues entre l'habitant de la tente et l'homme à demeure fixe;

avec le caractère doux des habitans. Il est à remarquer que dans tout le nord de l'Afrique, la férocité des mœurs et le fanatisme vont sans cesse en s'affaiblissant depuis le Maroc jusqu'à l'Égypte. Les Arabes de la Tripolitaine sont vraiment les meilleures gens du monde, quoique n'ayant pas la mollesse des fellahs d'Égypte et se montrant même braves et résolus. Ils ont assez généralement des principes de probité qui se démentent rarement. Je puis en donner un exemple assez frappant. Un capitaine marchand européen, qui voyageait pour son compte dans un moment où il espérait réaliser de gros bénéfices en transportant, dans un délai déterminé, un chargement de blé à je ne sais plus quel port, arriva à Bengazi avec les valeurs nécessaires, et malheureusement ne trouva plus un grain de blé disponible. Il s'en montrait fort contrarié, lorsque quelques Arabes lui promirent, s'il voulait leur confier son argent, de lui rapporter à jour fixe les céréales dont il avait besoin. L'affaire était scabreuse, car ces Arabes appartenaient à des tribus de l'intérieur et pouvaient disparaître avec l'argent sans qu'il y eût la moindre chance de les rattraper jamais. Néanmoins le capitaine eut confiance en eux et fit le marché; mais ils avaient à peine quitté Bengazi, qu'il s'en repentit. Il passa fort tristement les dix jours que ces hommes avaient demandés pour faire leur opération. La dernière nuit étant venue sans qu'il eût vu rien paraître, il se coucha plus tristement encore dans un logement qu'il occupait en ville. Il n'avait pas fermé les yeux, lorsqu'un peu avant minuit il entendit dans la rue un grand bruit de mulets et de chameaux : c'était son blé que les Arabes lui apportaient en s'excusant d'arriver si tard. On conçoit avec quelle cordialité furent reçus ces braves gens, à qui notre homme se garda bien de parler de ses soupçons injurieux.

mais heureusement l'oppression n'ayant pas réduit partout l'agriculteur à la servitude abjecte qui est sa misérable condition en Égypte, il a pu conserver ailleurs qu'aux bords du Nil son énergie native, tempérée, mais non détruite, par les habitudes d'une existence régulière. Ceci se remarque principalement dans la régence de Tripoli. Il est difficile de ne pas éprouver une certaine affection pour cette population laborieuse et morale de la Méchiah et du Sahel, qui unit, comme les dignes enfans de nos campagnes de France, les qualités du soldat à celles de l'agriculteur, et chez laquelle les exceptions fâcheuses sont certainement bien plus rares qu'en Europe. J'ai beaucoup vécu parmi les populations musulmanes, où l'action de l'autorité est bien moins incessante que chez nous, quoique souvent dure et tyrannique. Or, en voyant combien les crimes, les délits, les moindres désordres même y sont peu fréquens, je me suis demandé ce qu'il adviendrait du plus innocent de nos cantons, si la police judiciaire cessait seulement huit jours de s'y faire sentir, et il m'a bien fallu reconnaître qu'il s'y commettrait plus d'actions coupables que dans une tribu arabe où la nullité de la police est à peu près l'état normal.

Il faut bien distinguer l'existence intérieure des Arabes des rapports souvent hostiles qu'ont entre eux les Arabes de diverses tribus ou de diverses bourgades. Sous ce dernier point de vue, ils en sont encore à ces haines de voisinage des temps de notre féodalité européenne, et dont on retrouve des traces même de nos jours. Les gouvernemens musulmans ne font rien pour les éteindre, parce qu'ils aiment mieux voir les tribus se battre entre elles que de s'unir contre eux. C'est le *divide et impera*, que la politique orientale a toujours si bien connu et pratiqué. Le but unique de cette politique est la soumission et surtout le tribut, qui en est le signe et la conséquence. Cela obtenu, elle ne s'occupe pas du reste, son affaire n'étant pas d'administrer. Voilà pourquoi en Orient les races dominatrices ont toujours laissé leur autonomie aux races vaincues. Dans ces contrées, on ne se fait aucune idée bien nette de cette chaîne sociale et gouvernementale qui réunit chez nous en un faisceau tous les membres de l'état, de telle sorte que c'est la société tout entière qui est en cause lorsqu'un crime est commis, et que c'est elle qui en poursuit la répression par l'organe d'agens spéciaux. Rien de tel dans le monde musulman : tout y est individuel dans la vie civile. Aussi, sans la forte constitution de la famille, sans le pouvoir du père et le respect dont il est entouré, la société serait sans lien; mais ce pouvoir de la famille est assez fort pour suppléer à tous les autres.

On a porté des jugemens bien contradictoires sur la famille musulmane. Tantôt on la compare à celle des patriarches, tantôt on en fait une sorte de *lupanar* où de jeunes femmes remplacent de temps

à autre les vieilles et où le père connaît à peine les enfans. Ces deux tableaux sont également vrais; mais le second est l'exception et la grande exception, car enfin il n'est pas difficile de comprendre que la pluralité des femmes est un genre de luxe que tout le monde ne peut pas se permettre. Parmi ceux qui pourraient se le passer, il en est même un fort grand nombre qui s'en abstiennent et ne cherchent pas à donner de rivales à une première épouse. Si l'on considère sans prévention ce qui se passe trop souvent dans l'intérieur de nos familles occidentales, on reconnaîtra aisément que la différence dans les relations de sexe entre les musulmans et nous est plus dans les mots que dans les choses. Sous le point de vue social, l'avantage est même du côté du musulman, en ce sens que la polygamie lui fournissant un moyen légal de satisfaire ses faiblesses, sa considération personnelle en souffre moins. C'est une des causes qui conservent intacte dans toutes les positions la dignité du chef de famille, dont on peut dire que l'autorité morale dépasse le pouvoir, déjà très grand, qu'il tient de la loi et des traditions. Dans une famille arabe, le père est une espèce de dieu; les enfans n'osent sans sa permission s'asseoir en sa présence; ils le servent à table, et ne se permettraient devant lui aucun geste, aucun propos trop familier. Voilà le véritable et vénérable lien qui, au sein de tant d'habitudes et d'élémens anarchiques, soutient la société arabe depuis les temps bibliques, et la soutient dans un état qui n'a rien à envier aux autres sociétés, non certes pour la grandeur et l'éclat, mais pour le bonheur du plus grand nombre.

Les Arabes à demeure fixe sont presque des sybarites comparativement aux nomades, qui, dans la Tripolitaine plus qu'ailleurs peut-être, ont réduit la vie matérielle à sa plus simple expression. La plus considérable tribu de ces nomades était, avant les troubles qui ont agité si longtemps la contrée, celle des Beni-Soliman, qui, après la mort d'Abd-el-Djelil, abandonna son ancien territoire et s'enfonça dans les vastes plaines qui s'étendent au sud-ouest du Fezzan. Elle rencontra là les Touariks, sur lesquels ses armes à feu lui donnèrent longtemps l'avantage, de sorte qu'elle domina ce pays brûlé et se rendit redoutable aux caravanes. A la longue cependant les fusils des Beni-Soliman se détraquèrent, et comme ils n'avaient pas d'armuriers pour les réparer, l'avantage passa à leurs adversaires, qui étaient plus nombreux. La position n'étant plus tenable, ils se soumirent au gouverneur de Tripoli, et ils purent venir reprendre les campemens qu'ils avaient abandonnés entre le golfe de la Syrte et Socna.

Nomades ou sédentaires, les musulmans de la régence de Tripoli sont tout à fait exempts de fanatisme. Je puis citer à ce sujet un exemple curieux. Il y a une quarantaine d'années, un Wahabite du

Nedjed appelé Sidi-el-Arabi, voyant sa secte vaincue et dispersée par les troupes de Méhémet-Ali, abandonna son pays; après plusieurs aventures, il arriva à Fez avec quelques-uns des siens, et s'y établit. Il commençait à y faire des prosélytes, lorsqu'il mourut, laissant la conduite de la petite église qu'il avait fondée sous la direction de Mohammed-el-Medani, un de ses compagnons. Celui-ci, ayant excité les soupçons du gouvernement marocain, fut obligé de quitter le pays. Il se rendit à Alger avec les siens, mais la manière dont il y fut accueilli par les Turcs, alors dans l'année qui devait être la dernière de leur domination, ne lui permettant pas de s'y fixer, il poussa jusqu'à Tunis, où il ne fut pas mieux reçu. Enfin il trouva le repos qu'il cherchait à Mezurate, dans la régence de Tripoli, ce pays plus tolérant en matière de religion qu'aucune contrée musulmane. Il s'occupa là à propager sa doctrine, qui, s'étendant de proche en proche, fit invasion dans les états tunisiens et même en Algérie, où elle se maintient encore.

Les Wahabites d'Afrique ou *Medaniah*, — ainsi appelés de leur chef Mohammed-el-Medani, — professent le déisme, mais un déisme moins froid que le déisme philosophique, car ils ont l'esprit religieux, c'est-à-dire la croyance dans les rapports de l'homme avec Dieu, manifestés par la prière et développés par la contemplation. Seulement ils ne tiennent pas à la forme. Ils n'admettent d'autres dogmes que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses de l'autre vie. Comme ce sont là les bases de toutes les religions raisonnables, ils regardent celles-ci comme toutes également bonnes, et sont du reste d'une grande indifférence pour le culte extérieur. Ils en veulent bien un, mais n'importe lequel; cependant, étant en pays musulman, ils suivent le culte musulman à quelques modifications près. Seulement ils repoussent bien loin toute pensée d'exclusion, de violence, d'intolérance, et proclament la fraternité universelle. Je dois dire qu'il y a un peu de vague dans la manière dont ils expliquent leur doctrine, et que leur langage offre quelque différence suivant qu'ils parlent à un chrétien ou à un musulman. Il n'en est pas moins certain qu'ils appartiennent, autant qu'on peut le dire d'hommes à demi barbares, à cette classe de penseurs ou de rêveurs, si l'on veut, qui croient que toutes les formules religieuses, même les plus contradictoires en apparence, sont conciliables dans le fond, puisqu'elles ont toutes pour but l'expression des grandes vérités primordiales, intuitives et indémontrables. L'école musulmane de Mezurate se rapproche singulièrement de l'école chrétienne des unitaires d'Amérique; c'est de part et d'autre l'éclectisme religieux. Les Medaniah sont des gens d'une vie très régulière. Je les ai principalement connus à Soussa, que j'ai longtemps habité, et où

ils sont très nombreux. Leur moralité fait honneur à leur doctrine.

L'élément musulman est à peu près le seul dont il faille tenir compte quand on s'occupe de la population tripolitaine. Cette population ne dépasse pas cinq cent mille âmes, et à l'exception de deux ou trois mille juifs, elle est toute vouée à l'islamisme, car il est à remarquer qu'il n'existe pas de chrétiens indigènes dans les provinces barbaresques. Ceux qu'on y voit sont venus d'Europe et ont conservé leur langue et leur nationalité, quoique quelques-uns appartiennent à des familles établies dans le pays depuis plusieurs générations. On compte à Tripoli près de douze cents de ces chrétiens, et de cent cinquante à deux cents à Bengazi; les Maltais en forment la grande majorité. Tous vivent sous la protection de leur consul et ne sont justiciables que de lui seul. Je ferai observer à ce sujet que d'après la règle établie par l'usage, et que l'on peut considérer comme consacrée par les traités ou capitulations, dans les affaires criminelles ou civiles mixtes, c'est-à-dire celles où une partie est chrétienne franque et l'autre musulmane, la cause est portée devant le juge du défendeur. Il résulte de ce principe qu'un sujet de la Porte peut se trouver obligé de poursuivre dans son propre pays la répression d'un crime ou délit devant un juge étranger, et même, quand il s'agit d'un crime, devant un tribunal non-seulement étranger, mais siégeant en pays étranger, la cour d'Aix par exemple en ce qui concerne la France. C'est là certainement une coutume qui peut paraître monstrueuse en théorie, mais qui en réalité n'entraîne pas de grands inconvéniens dans des contrées où toutes les affaires peuvent aboutir à des réparations pécuniaires et s'arranger ainsi à l'amiable. D'ailleurs, à l'époque où cette règle fut établie, l'administration de la justice était telle en Turquie, que les Européens n'auraient pu y vivre en sûreté sans ces garanties. De nos jours, les choses semblent tendre à s'améliorer. La Porte a voulu essayer, pour les affaires mixtes, d'un régime plus conservateur de ses droits de gouvernement indépendant. Elle cherche à établir, partout où besoin est, une sorte de cour présidée par le pacha gouverneur de la province pour juger les Européens poursuivis par ses sujets; mais la sentence est soumise au *veto* du consul, qui en définitive reste ainsi le juge suprême. Du reste, il est dit que tout témoignage sera reçu devant cette cour, contrairement à l'ancienne loi qui rejette celui des chrétiens. On ne peut nier que le gouvernement de Constantinople ne fasse en ce moment de très louables efforts pour faire disparaître de l'administration de la justice toute anomalie choquante, toute exception humiliante pour les chrétiens. S'il n'est pas toujours parfaitement secondé dans les provinces, c'est moins souvent peut-être par mauvais vouloir de

la part de ses fonctionnaires que par suite d'une certaine confusion d'idées qui existe encore dans plus d'une vieille tête turque (1).

J'ai déjà dit qu'une très faible partie du vaste sol de la Tripolitaine est cultivable. Je dois ajouter ici que cette partie est loin d'être toute cultivée; mais là où elle l'est, elle l'est assez bien. Les produits les plus abondans du pays sont les céréales (blé et orge), l'huile d'olive et le bétail (race bovine); les dattes des oasis n'ont point la réputation de celles du Djerid tunisien, qu'en effet elles ne valent pas. Le commerce maritime de la Tripolitaine est presque exclusivement entre les mains des Européens, à l'exception de celui des esclaves. Il est alimenté par les produits du pays et par ceux qui lui arrivent de l'Afrique centrale (2). Les céréales, les huiles, le beurre, forment la base de ce commerce. Autrefois les Vénitiens chargeaient des quantités assez notables de sel aux salines de Bréga, d'où depuis assez longtemps il ne s'en exporte plus. Tripoli fournissait aussi au commerce d'exportation de la barille ou cendre de soude, mais la fabrication de la soude artificielle a détruit cette branche d'industrie et de commerce. Lorsqu'elle existait, elle était monopolisée par le gouvernement tripolitain. Elle aurait pu être remplacée avantageusement par les mines de soufre de la Syrte. A l'époque où le gouvernement napolitain voulut monopoliser les soufres de la Sicile, le commerce européen se préoccupa vivement de chercher ailleurs des dépôts de ce minéral. Les Arabes de la Tripolitaine connaissaient parfaitement l'existence de terrains sulfureux au fond du golfe de la Syrte, non loin du lieu où les Turcs ont construit un fort dont j'ai déjà parlé; mais ce fait était alors complétement ignoré en Europe. Ce fut M. Robert, négociant fran-

(1) Ainsi on m'a cité un magistrat musulman, fort bonhomme d'ailleurs, qui repoussait le témoignage d'une femme chrétienne, et qui, sur l'observation qu'on lui fit que les ordres formels du sultan prescrivaient de recevoir celui de toute espèce de personnes, répondit qu'il en était ainsi en effet, mais qu'une femme n'est pas une personne.

(2) Voici quelle a été, en 1850, l'exportation des principaux produits du sol tripolitain en quantité et en valeur :

Céréales.....	212,700 hectolitres.....	1,496,000 fr.
Huiles.....	1,375,800 kilogrammes.....	742,000
Animaux vivans.....	11,787 têtes.....	408,000
Beurre.....	406,000 kilogrammes.....	406,000

Les produits arrivés de l'Afrique centrale ont consisté principalement en 2,708 esclaves noirs, présentant sur le marché d'exportation une valeur de 759,000 fr. Il y a eu de plus :

Ivoire.....	77,000 kilogrammes.....	754,000 fr.
Poudre d'or.....	109,000 grammes.....	360,000

En masse, les exportations de 1850 se sont élevées à une valeur de 5,450,000 fr. Les articles que je ne détaille pas à cause de leur peu d'importance à l'exportation sont la laine, les dattes et autres fruits, le savon, les plumes d'autruche et le séné.

çais établi dans le pays, qui le divulgua le premier, et ce fut d'après ses indications qu'une compagnie d'exploitation se forma à Marseille. Les agens de cette compagnie, s'étant transportés sur les lieux, où dominait alors Abd-el-Djelil, passèrent avec ce chef arabe un traité par lequel celui-ci fit cession des mines de soufre à la compagnie marseillaise. Malheureusement, lorsque cette compagnie fut en mesure de commencer l'exploitation, Abd-el-Djelil avait disparu de la scène, et les Turcs, maîtres du pays, refusèrent de reconnaître le traité. L'affaire en resta là jusqu'en 1846; le gouvernement napolitain ayant abandonné son projet de monopolisation des soufres de Sicile, elle ne paraissait plus promettre assez d'avantages pour qu'on prît la peine de lutter contre les difficultés qui se présentaient du côté des Turcs. En 1846 toutefois, la compagnie marseillaise s'étant fondue avec une autre, qui prit le titre de *compagnie anglo-française pour l'exploitation des mines de soufre d'Afrique*, cette nouvelle société fit si bien et fut si efficacement soutenue, que la Porte, qui s'obstina à ne pas vouloir permettre l'exploitation, dut, par une transaction librement discutée et acceptée, désintéresser la société par une indemnité de 350,000 francs, qui fut payée moitié à Constantinople et moitié à Tripoli. Depuis lors, il n'a plus été question des mines de la Syrte, qui sont restées inexploitées; mais dans le vaste empire ottoman on trouve bien d'autres sources de richesses dont les Turcs ne savent tirer aucun parti.

Il est à remarquer que dans les provinces barbaresques les importations dépassent toujours de beaucoup les exportations, ce qui tient à l'extrême imperfection de leur industrie. On demandera avec quoi elles comblent le déficit, car enfin on ne peut admettre qu'un pays achète sans cesse plus qu'il ne vend. Il faut que d'une manière ou d'une autre les choses s'équilibrent. Après avoir longtemps et sérieusement étudié cette question, il est deux points que j'ai pu établir. D'abord, le commerce par terre dans le nord de l'Afrique échappant en très grande partie aux investigations statistiques, les élémens avec lesquels on établit les états commerciaux comparatifs ne concernent que le commerce maritime, et par conséquent il nous manque certaines données qui, si nous les avions, rapprocheraient de quelque chose le chiffre des exportations de celui des importations; puis les déprédations de l'ancienne piraterie barbaresque avaient accumulé dans cette contrée de grandes richesses mobilières qui s'en échappent graduellement depuis une trentaine d'années pour payer une partie notable de ses besoins. Je n'ai jamais pu avoir de chiffres bien précis sur ce qui sort annuellement de Tunis et de Tripoli en bijoux et en pierreries; mais certainement la somme est considérable. Il n'est pas de négocians européens qui n'en reçoivent chaque jour en paiement ou en nantissement. En 1830, il en sortit de Tripoli pour 300,000 fr.,

par suite de la contribution imposée par la France à Yousef-Pacha.

Le commerce maritime se fait presque exclusivement par les deux ports de Tripoli et de Bengazi. Les autres points du littoral ne font guère que le cabotage intérieur. Néanmoins Zoara a quelques relations directes avec la régence de Tunis, et Derna avec l'Égypte et la Crète. En 1851, une dizaine de navires chargèrent à Mezurate des grains pour Malte. C'est avec ce dernier pays que la Tripolitaine a ses plus grandes relations commerciales, c'est là qu'elle expédie la majeure partie des céréales et à peu près tous les animaux vivans qu'elle exporte. Après Malte viennent, dans l'ordre de l'importance des relations de commerce, la Turquie d'Europe et d'Asie, la régence de Tunis, la Toscane, l'Égypte, la France et l'Algérie. En 1850, l'intercourse entre la Tripolitaine et la France a été de 308,000 fr.; elle était bien moindre avant 1789, mais alors la navigation appelée *la caravane*, qui était exclusivement entre les mains des Français, formait une source de grands profits pour notre marine marchande. On désignait ainsi l'intercourse entre les diverses parties de l'empire ottoman. L'espèce de monopole qui nous était reconnu à cet égard était une suite de cet antique privilége, que nous avions obtenu dès le règne de François Ier, de couvrir de notre pavillon le commerce des *Harbi*, c'est-à-dire des peuples chrétiens qui n'avaient pas encore de traité particulier avec la Porte. Il fut un temps, en effet, où aucun pavillon européen, à l'exception de ceux de France et de Raguse, ne pouvait flotter dans les mers de la Turquie. Sous Henri IV, on comptait habituellement plus de mille navires portant nos couleurs dans ces parages. La plupart des puissances chrétiennes ayant successivement traité avec la Turquie, cet état de choses fut profondément modifié; mais il nous restait encore, dans le dernier siècle, ce privilége de *la caravane*, que nos querelles avec la Porte à l'époque de l'expédition d'Égypte nous firent perdre. Les Grecs nous succédèrent dans ce grand cabotage du Levant, et ce fut en partie à cette circonstance qu'ils durent les richesses qui leur permirent de soutenir plus tard l'héroïque lutte de leur indépendance (1).

(1) A l'occasion de toute cette affaire des pavillons, on me permettra de parler du pavillon de Jérusalem, dont je ne me rappelle pas qu'aucun voyageur se soit occupé. Par une de ces bizarreries qu'on ne voit que dans le Levant, et qui tiennent à des causes qu'il serait trop long de développer, la Porte reconnaît le droit de conférer ce pavillon au supérieur des pères de Terre-Sainte, qui en délivre des patentes à des armateurs catholiques de n'importe quelle nation. Ces patentes sont admises par nous comme pièces de bord et donnent droit à la protection de nos agens, sous la police desquels naviguent les navires de Jérusalem, peu nombreux en ce moment, mais qui l'ont été beaucoup plus en temps de guerre maritime, à cause de la neutralité que, par une sorte d'accord tacite, les puissances chrétiennes et la Porte elle-même ont toujours respectée en eux. Le pavillon de Jérusalem est celui des croisés, blanc parsemé de croix rouges. C'est une vénérable relique d'un temps de toute manière bien loin de nous.

Tripoli est le principal *emporium* qui mette l'Afrique centrale en communication avec le bassin de la Méditerranée. Tous les ans une caravane du Bournou transporte au Fezzan les diverses marchandises que cette mystérieuse contrée peut fournir aux nôtres, en échange direct ou indirect de celles qu'elle en reçoit. Du Fezzan, ces marchandises sont portées à Tripoli, où elles se partagent entre l'Occident et l'Orient : c'est l'Orient qui a la plus grosse part, puisque c'est lui qui reçoit tous les esclaves, branche principale de ce commerce. Quand on songe à toutes les dépenses que l'Angleterre et la France ont faites, à tous les embarras que ces deux puissances se sont philanthropiquement donnés pour empêcher la traite des noirs sur les côtes sauvages de l'Afrique occidentale, on a droit d'être un peu surpris qu'elles la tolèrent dans la Méditerranée, presqu'en vue de l'Algérie et de Malte. Les Anglais paraissent avoir compris ce qu'une telle conduite a d'inconséquent, car ils ont quelquefois cherché à discréditer ce commerce, mais seulement par voie de conseils et d'insinuations. En attendant que leurs prédications portent fruit, ils se résignent à envoyer dans le Fezzan la plus grande partie des marchandises qui alimentent la traite.

Les esclaves qui arrivent dans la Tripolitaine proviennent tous des courses ou *razzias* opérées sur les peuplades noires encore idolâtres par les Touariks et autres tribus maures, et même par des nègres musulmans, car il faut bien remarquer qu'il ne serait pas de bonne guerre ni de bonne prise d'enlever, par ces actes de violence, des noirs convertis à l'islamisme. Il en résulte que les musulmans attachent à la traite une idée de propagande religieuse, attendu que les esclaves qu'ils se procurent ainsi deviennent tous musulmans. Au surplus, il y a une différence immense entre le sort des esclaves chez les musulmans et celui des malheureux noirs qu'exploitent les chrétiens de l'Amérique. L'existence des premiers paraîtra vraiment assez supportable, si l'on ne considère pas la vie d'un point de vue trop élevé, et qui ne saurait être celui de ces pauvres créatures. Les femmes surtout, qui n'arrivent sur les marchés d'exportation que fort jeunes, car on ne s'embarrasse pas des autres, peuvent espérer un avenir moins dur que celui qu'elles auraient eu dans leurs tristes foyers. Assez souvent elles épousent leurs maîtres, et les enfans qui proviennent de ces unions, ceux même qui doivent le jour à des rapprochemens moins solennels, ont les mêmes droits que les blancs, les préjugés de la peau n'existant pas dans le monde de l'islamisme. Je ne veux point au reste chanter ici les douceurs de l'esclavage, qui peut avoir divers degrés de misère, mais qui ne saurait cesser d'être un mal. Mon intention est seulement d'établir un fait qu'aucune personne connaissant l'Orient ne pourra nier, c'est que cette institution monstrueuse outrage moins l'humanité

chez les musulmans que chez les chrétiens qui ont le malheur de la consacrer chez eux, comme les Russes et les Américains. Il ne faut pas oublier non plus qu'en 1844, c'est-à-dire à une époque où nous hésitions encore à abolir l'esclavage dans nos colonies et où nous le tolérions en Algérie, un petit prince musulman, le bey de Tunis, le fit radicalement et complétement cesser dans ses états.

Les produits de l'Afrique centrale n'arrivent pas tous à Tripoli même; Ghadamès et Bengazi en ont leur part. Ghadamès reçoit les produits de l'Afrique centrale, soit de seconde main par le Fezzan et le grand marché de Graat, soit directement de Kano et de Tombouctou. Bengazi, qui a été longtemps sans communication avec ces lointaines contrées, reçoit maintenant des caravanes de l'Ouaday. L'Ouaday est un état nègre musulman situé au nord-est du Bournou, dont il est limitrophe, et sous le même méridien que la Cyrénaïque, dont le séparent trois cent cinquante lieues de désert. Au commencement de ce siècle, cette contrée était gouvernée par une sorte de réformateur, le sultan Saboun, qui cherchait à introduire chez lui quelque chose de l'industrie européenne. Il s'était mis, par le Fezzan, en relations commerciales assez suivies avec Tripoli. Après sa mort, en 1816, l'Ouaday fut pendant plusieurs années en proie à de violentes guerres civiles, et les opérations des caravanes furent suspendues. L'ordre ayant été rétabli par Mohammed-Salah, surnommé le *sultan chérif*, qui régnait encore dans l'Ouaday lorsque j'ai quitté l'Afrique en 1852, on voulut les reprendre; mais lors de l'avénement de Mohammed, Tripoli et le Fezzan étaient eux-mêmes agités par les troubles qui amenèrent la chute des Caramanli : la caravane se dirigea donc sur Bengazi à travers l'affreux désert de Lybie, en passant par Kébabo (1). Elle périt presque tout entière dans ce dangereux parcours, qu'elle ne connaissait pas bien. Ce désastre ne découragea pas Mohammed-Salah, qui, en 1836, fit partir pour Bengazi une caravane d'exploration beaucoup moins nombreuse et beaucoup mieux pourvue que la première. Celle-ci arriva heureusement à sa destination; mais elle ne trouva pas à Bengazi les ressources commerciales qu'y cherchaient les gens de l'Ouaday. Probablement le rapport qu'elle en aurait fait à son retour aurait détourné à jamais les caravanes de cette échelle, si M. Robert, négociant français, dont j'ai eu occasion de parler au sujet des soufres de la Syrte, ne se fût engagé à y faire arriver les marchandises dont elles avaient besoin. La ligne de communication s'établit donc; mais quoiqu'une expérience chèrement achetée tende sans cesse à la rectifier, elle est encore sujette à de terribles accidens,

(1) Ce point est désigné sous le nom de Febabo sur les cartes d'Afrique. Cela tient sans doute à ce que, en Barbarie, le *kaf*, qui est la première lettre du mot Kebabo, s'écrit avec un seul point diacritique superposé, ce qui en fait le *fa* de l'alphabet asiatique.

qui, par leur nature, rappellent le sinistre de l'armée de Cambyse.

Depuis la fin du dernier siècle, les Anglais ont entrepris par le Fezzan de nombreux voyages de découverte dans l'intérieur de l'Afrique avec cette intelligence et cette persévérance d'investigation qui les caractérisent. Je citerai d'abord celui d'Hornemann, jeune Allemand, agent de la société géographique de Londres, qui se rendit au Fezzan par l'Égypte et les oasis. Nos troupes occupaient alors l'Égypte, et quoique nous fussions en guerre contre les Anglais, le général Bonaparte, ne consultant que l'intérêt de la science, favorisa ce voyage de tout son pouvoir. Vint plus tard le voyage de Ritchie et de Lions, qui ne réussit pas. Ritchie, qui devait séjourner quelque temps dans le Fezzan pour se créer des intelligences avec l'intérieur, et qui avait reçu à cet effet le titre de vice-consul d'Angleterre à Mourzouk, y mourut au bout de quelques mois, et son compagnon dut retourner en Europe. On eut ensuite l'expédition que dirigeait le docteur Oudney, qui mourut dans le Bournou, et dont faisaient partie le major Denham, le célèbre Clapperton, mort dans un second voyage, et M. Teret, qui reçut, comme son prédécesseur Ritchie, le titre de vice-consul à Mourzouk. Cette série de voyages fut close par celui du savant et intrépide Laing, qui mourut glorieusement en refusant d'abjurer sa foi de chrétien. Après cet événement, les voyages dans l'Afrique centrale par la Tripolitaine furent longtemps interrompus. Ils recommencèrent en 1844 avec celui qu'entreprit, par Ghadamès, M. Richardson. Ce voyageur n'alla pas cette fois beaucoup au-delà de cette ville saharienne; mais en 1850 il fut mis, par le gouvernement anglais, à la tête d'une expédition qui a fait d'importantes découvertes, et à laquelle s'étaient joints deux jeunes savans allemands, MM. Owerveg et Barth. Le premier a péri ainsi que M. Richardson. Le retour en Europe du docteur Barth est aujourd'hui certain.

Quel sera le sort de la régence de Tripoli? Placée aujourd'hui sous la domination des Turcs, la population de cette partie de l'Afrique formera-t-elle enfin un groupe laborieux et pacifique au milieu de l'empire ottoman? Les habitudes sédentaires y prévaudront-elles sur les instincts nomades? Nous ne savons, mais il est un élément d'ordre que le gouvernement des Osmanlis a trop négligé jusqu'ici, et dont l'Europe doit se préoccuper à défaut de la Turquie : c'est le commerce, ce sont les relations fécondes que Tripoli peut entretenir d'une part avec la France et l'Angleterre, de l'autre avec l'Afrique centrale. Le caractère des Tripolitains n'oppose aucun obstacle à ces relations. Espérons que rien ne sera négligé pour les développer et pour assurer ainsi à l'une des plus intéressantes parties de l'empire ottoman de solides garanties de paix et de prospérité.

E. Pellissier de Reynaud.

CHARLES BONNET

SA VIE ET SES TRAVAUX

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

Dans le temps où Voltaire, devenu châtelain et seigneur magnifique, recevait à Ferney la foule chaque jour renouvelée de ses hôtes et les curieux de toute l'Europe, plus d'un étranger, qui avait fait le voyage pour voir face à face l'homme le plus célèbre du siècle, prenait, en quittant l'illustre patriarche, le chemin qui descend de Ferney à Genthod, vers les bords du lac de Genève. S'arrêtant à l'entrée d'une maison de noble apparence placée en face des Alpes et du lac, si riant en cet endroit, il demandait à saluer le maître de ces beaux lieux, le naturaliste célèbre, le contemplateur religieux des lois de la création, le compatriote de Jean-Jacques Rousseau, Charles Bonnet. C'est là, dans cette tranquille retraite de Genthod, que cet observateur de génie, devenu métaphysicien par nécessité, se consolait de ne plus étudier la nature dans ses productions ignorées, en cherchant à pénétrer le secret de ses plus vastes desseins. Ses regards, affaiblis par l'abus du microscope et réduits à ne percevoir que des clartés incertaines, ne pouvaient jouir du beau paysage qui se déployait devant ses fenêtres; mais en été, respirant l'air pur de ces coteaux et promenant ses rêveries sous l'ombre des grands marronniers ou des frais noyers de son avenue, — en hiver, appuyé de longues heures au poële de sa bibliothèque, auprès de Mme Bonnet, souffrante aussi, étendue sur une chaise longue, silencieux, mais

non solitaire, — il goûtait les voluptés réservées aux âmes qui méditent. Devant la vue intérieure de son esprit attentif et satisfait se déroulait alors une chaîne infinie de tableaux, de raisonnemens, de vérités et d'illusions. Arrangeant l'univers et composant l'homme en physicien, Bonnet concevait l'ordre providentiel en disciple de Leibnitz, et, conciliateur plus intrépide que l'auteur de la *Théodicée*, il trouvait moyen de tirer d'un sensualisme complet les conclusions spiritualistes les plus élevées, en dérobant à la destruction finale de chaque être créé je ne sais quel germe imperceptible, berceau des êtres nouveaux destinés à vivre éternellement sous une autre économie. Au-dessus de cette métaphysique périlleuse planait dans ses pensées un sentiment religieux très énergique et essentiellement chrétien, qui lui faisait défendre les miracles contre Rousseau et la Providence contre Voltaire.

Ce rôle de philosophe à la fois sensualiste et religieux, d'observateur et de penseur, de naturaliste et de chrétien, assure à Bonnet une place à part dans l'histoire littéraire de son temps, où il figurera toujours, quel que soit le sort définitif réservé à ses systèmes, comme un grand contemplateur de la nature et comme un sage. La tête méditative de ce courageux aveugle, sa physionomie tout empreinte de force intérieure et de bonté intéresseront encore lorsqu'on aura cessé de lire les dix-huit volumes de ses œuvres, où se pressent les vues, les idées, les inductions heureuses, et qui mériteraient peut-être qu'on fît pour le naturaliste genevois ce qu'un savant, qui est aussi un écrivain, a fait avec autant d'à-propos que de talent pour Buffon et pour Cuvier.

Peu de vies de philosophes assurément ont été plus uniformes que celle de Bonnet, qui, prolongée jusqu'aux limites de la dernière vieillesse, s'est écoulée tout entière, du premier au dernier jour, dans la petite république où il était né, à la campagne, dans le commerce étroit de sa famille et de quelques amis. Cependant, si la véritable histoire des savans et des penseurs de génie est l'histoire de leurs pensées et de leurs découvertes, la vie de Bonnet est assez riche en événemens pour mériter l'attention de ceux que les méditations de Descartes au fond de ses quartiers d'hiver frappent bien plus que son voyage à la cour de Suède, et qui préfèrent à l'auteur des *Provinciales* Pascal disputant à la souffrance et aux langueurs l'énergie de sa foi, le ressouvenir de ses pensées chrétiennes. D'ailleurs Bonnet a obtenu de son temps une part considérable de célébrité et de sympathie; il a eu ses contradicteurs violens et ses admirateurs enthousiastes; il a tout à la fois servi et fécondé, contredit et contenu l'esprit de son siècle. On peut même l'affirmer, l'influence de ses vues religieuses sur la création a pénétré plus qu'on ne s'en rend compte

dans la société cultivée de l'Europe; elle y a déposé et conservé au sein des familles un fonds inappréciable de sentimens religieux que le grand ouragan n'a pu détruire et entraîner.

Seraient-ce là des traits à effacer de la physionomie d'une époque comme inutiles ou trop insignifians? Serait-il donc vrai que les sentimens du XVIIIe siècle sur la religion se résument absolument dans le *Système de la nature* et dans la haine folle que l'auteur du *Dictionnaire philosophique* avait vouée au christianisme? Non sans doute, et il est certain qu'aujourd'hui encore on est loin d'avoir une notion complète et vraie de tout ce qu'une époque si riche en belles intelligences a senti et pensé sur ces grandes matières. Malgré les pages éloquentes que M. Villemain a consacrées aux Bonnet et aux Abauzit dans son *Tableau de la littérature française*, la part des hommes religieux du XVIIIe siècle n'a pas encore été faite aussi largement que celle de leurs adversaires; il n'est que juste de le rappeler quand l'occasion s'en présente. En attendant que les idées religieuses de cette époque trouvent leur historien, nous espérons montrer ce que pourrait offrir d'intérêt une telle étude en racontant la vie studieuse de Bonnet, en indiquant surtout quelle a été l'influence de ses ouvrages sur l'esprit de ses contemporains, particulièrement en France, en Suisse et dans le nord de l'Europe. Sa correspondance, restée à peu près inédite (1), nous a fourni des renseignemens encore inconnus que nous avons relevés avec soin, des confidences curieuses et des pages de prix que nous laisserons souvent parler à notre place. Sur la fin de sa vie, Bonnet, qui avait soutenu avec les savans de toute l'Europe un commerce épistolaire considérable, qui avait des correspondans à deux pas de Genthod comme à l'île de France et en Suède, parmi les naturalistes et parmi les philosophes, s'occupa de rassembler les débris de cette vaste correspondance, qui avait été une des distractions les plus douces de sa longue carrière d'infirmités et de travail, qui lui rappelait le souvenir d'amitiés précieuses, et où aujourd'hui, avec un plaisir et une émotion que nous ne voulons pas cacher, nous retrouvons, pleines de vie et de sentiment, des physionomies de penseurs dont notre âge a oublié le nom, mais qu'il s'honorerait d'avoir connues. Au centre de ce petit groupe d'amis familiers qui font échange d'idées, le philosophe de Genthod lui-même, les yeux éteints, mais la tête pensive, n'est pas celui dont les lettres intéressent le moins. Sa manière est prolixe : on trouve rarement

(1) De cette correspondance, qui fait partie de la collection des manuscrits de Ch. Bonnet conservée à la bibliothèque publique de Genève, il n'a été publié que quelques lettres de J. de Müller et les lettres à l'abbé Spallanzani et d'autres naturalistes recueillies dans le tome XII des *Œuvres de Bonnet*. Plus récemment quelques lettres de Haller ont vu le jour.

chez lui le trait vif et la rapidité qui sont la grâce de la langue épistolaire, mais l'homme n'y dément pas le philosophe, et l'on y retrouve toujours ce sage qui, pour emprunter les paroles de M. Villemain, « s'étant partagé entre la plus minutieuse observation des faits et la spéculation la plus haute, coula ses jours en paix dans l'étude de la nature et la méditation du grand Être. »

I.

Le grand Haller ayant demandé un jour à Charles Bonnet l'histoire de sa vie, Bonnet céda au désir de son illustre ami, et, dans une suite de lettres qui n'ont jamais vu le jour, lui raconta à loisir et en grand détail les aventures de sa jeunesse. Quelles aventures! quelle jeunesse! Il n'en fut jamais de moins romanesque, mais ne disons pas de moins poétique. Qu'y a-t-il de plus poétique que l'amour de la nature, la passion de l'étude et la passion de la gloire dans un cœur de jeune homme, quand ses ardeurs sont si tôt satisfaites?

A vingt ans, Bonnet s'était déjà signalé par d'importantes découvertes en histoire naturelle, et l'Académie des Sciences le nommait son correspondant. De telles aventures ont quelque chose de rare et en valent bien d'autres. Le jeune héros en faisait honneur, non à son génie précoce, mais aux maîtres qui avaient enseigné sa jeunesse, et d'abord à l'étude des belles-lettres. « Le professeur qui remplissait alors la chaire d'humanités, écrit-il à Haller, était un homme plein de douceur, d'aménité et de goût, qui semblait avoir puisé dans le commerce des anciens cette urbanité que nous ne connaissons guère que de nom... Ce fut alors surtout que mon goût pour les bonnes choses commença à se développer et à se fortifier. Je compris mieux encore tout ce que valaient les plaisirs de l'étude. Je sentis naître au dedans de moi cette émulation, si désirable dans la jeunesse, qui n'était pas proprement l'amour de la gloire ou de la renommée, mais qui devait me l'inspirer un jour. Népos et Salluste parmi les prosateurs, Phèdre et Horace parmi les poètes, furent mes favoris. Je m'appliquai aussi à l'histoire ancienne, et je ne la possédais pas mal. »

Bonnet fut encore assez heureux pour étudier la physique, qui l'attirait si puissamment, et la métaphysique, dont il n'avait pas le goût, sous deux professeurs qui, sans le convertir, firent servir admirablement l'une et l'autre science à l'éducation de son jugement. C'étaient Cramer et Calandrini, deux hommes d'un mérite supérieur, dont Buffon, qui avait suivi les leçons du premier pendant un séjour à Genève, conservait encore à la fin de sa vie le plus tendre souve-

nir. Retraçant la manière d'enseigner de ces habiles professeurs, leur ancien élève ajoute comme dernière louange : « Tous deux étaient attachés de cœur et d'esprit à la révélation; comme ils étaient laïques et qu'ils jouissaient de la plus grande réputation dans notre académie, ce qu'ils disaient en faveur de la révélation ne manquait point de frapper les écoliers, et ne contribuait pas peu à les prémunir contre les dangereux sophismes de l'incrédulité. »

Cependant le jeune étudiant lisait et relisait les *Mondes* de Fontenelle, revenait souvent aux notions pratiques de la *Logique* de Port-Royal, laissant le reste; en même temps il étudiait avec Cramer dans l'ouvrage de Voltaire les élémens de la philosophie newtonienne, Cramer lui en faisant le commentaire. Il était tout de feu pour ces études, mais la philosophie rationnelle repoussait ce jeune esprit, qui devait être un si hardi voyageur dans l'empire des abstractions métaphysiques. Lui-même en fait l'aveu dans une page remarquable.

« Je ne parvenais qu'avec beaucoup de peine à saisir un peu les notions abstraites et à les arranger dans mon cerveau. Elles étaient pour moi trop fugitives ou trop éthérées; quand je croyais les tenir à peu près, elles m'échappaient. C'était donc toujours avec répugnance, et uniquement pour satisfaire au devoir d'écolier ou aux statuts académiques, que je revenais à m'occuper de philosophie rationnelle. J'étais rebuté de cette foule de définitions, de distinctions qu'elle présente, et dont je ne découvrais pas le mérite ni le but. En un mot, mon esprit n'avait que peu ou point de prise sur ces choses-là. Eussiez-vous deviné, mon illustre ami, que ce jeune homme qui montrait si peu de dispositions pour la philosophie spéculative composerait un jour un *Essai analytique sur les facultés de l'âme?* Voyez combien on doit se défier des jugemens que portent les pères et les maîtres sur les talens de la jeunesse. Il est de ces talens qui demeurent longtemps cachés, et qui ne se développent qu'à l'aide de certaines circonstances qu'on ne saurait prévoir. Il en est de ces talens comme de ces graines qui demeurent ensevelies sous terre pendant plusieurs années sans germer et sans se corrompre, et qui, ramenées vers la surface par divers accidens, participent enfin aux bénignes influences du soleil et des pluies, et fructifient avec abondance. »

La vocation de l'observateur naturaliste se fit moins attendre. Ayant un jour ouvert le *Spectacle de la Nature* aux pages où le bon abbé Pluche décrit, en l'embellissant un peu, la belliqueuse et savante industrie du fourmilion, « je sentis à l'instant, dit-il, une sensation que je ne puis comparer qu'à celle que Malebranche éprouva à la lecture de *l'Homme* de Descartes. Je ne lus pas le livre, je le dévorai. Il me sembla qu'il se développait chez moi un nouveau sens ou de nouvelles facultés, et j'aurais dit volontiers que je ne faisais que commencer à vivre. »

La lecture du premier volume des *Mémoires de Réaumur pour servir à l'histoire des Insectes* fut une seconde révélation, et plus décisive encore; mais le précieux tome, qu'il avait découvert un jour sur la table d'un professeur, que de rebuffades et d'efforts infructueux avant de le tenir entre ses mains! — Que voulez-vous faire de ce livre? lui disait-on à la bibliothèque publique; lisez le *Spectacle de la Nature*. Les *Mémoires de Réaumur* sont trop savans pour vous; nous ne prêtons point de semblables livres à des jeunes gens. — Enfin le bibliothécaire se laissa attendrir, et Bonnet put à son aise passer les jours et les nuits sur ces récits de Réaumur, écrits sans grande élégance ni correction, un peu diffus, mais pleins de vérité et de naturel, qu'aujourd'hui encore on ne lit pas sans plaisir.

A cette époque, le père de Bonnet passait la plus grande partie de l'année dans sa campagne de Thonex, petit village de Savoie, à trois quarts de lieue au levant de Genève, et dont les environs présentaient les plus rians aspects, offrant de tous côtés d'agréables promenades. Chaque matin, le studieux Bonnet, qui avait alors dix-huit ans, se rendait à cheval à la ville, assistait aux leçons de l'académie et regagnait le soir sa retraite champêtre, impatient de retrouver ses fourmilières et ses chenilles, qu'il laissait dans sa chambre se livrer en liberté à leur industrie. Il vit bientôt des faits qui avaient échappé à Réaumur lui-même, parce qu'il n'observait que des captifs désorientés, et il se hasarda à lui envoyer ses observations. L'illustre naturaliste reconnut tout de suite dans le jeune observateur un disciple destiné à devenir son égal, et lui écrivit de Paris, en 1738, une noble lettre qui honore autant, ce nous semble, l'histoire des savans que l'histoire de la science. « Si vous ne m'eussiez pas appris, monsieur, que vous n'êtes encore qu'étudiant en philosophie, lui disait-il, je ne m'en serais pas douté. Vous me paraissez déjà un maître dans l'art d'observer les insectes. Puisque vous voulez bien vous dire mon élève, vous êtes un élève que je me ferai toujours gloire d'avouer. Il faut que vous ayez une raison bien supérieure à celle qu'on a coutume d'avoir à votre âge, pour préférer des plaisirs qui n'en peuvent être que pour l'esprit à tant d'espèces d'amusemens qu'on ne pourrait pas vous reprocher, quoiqu'ils ne soient pas de ceux qui peuvent augmenter nos connaissances. » On devine la joie du jeune observateur. « Je me sentis, dit-il, embrasé du désir de mériter les éloges dont M. de Réaumur me comblait, et rien ne me paraissait préférable aux plaisirs qui accompagnent l'étude de la nature et à la gloire réservée aux découvertes. Hélas! je ne prévoyais pas que j'achèterais un jour cette gloire au prix d'un des plus grands biens de la vie, et que j'aurais un jour à regretter d'avoir trop vu. »

Au printemps de 1740, Charles Bonnet entreprend de répéter une

expérience que Réaumur avait tentée sans succès, pour découvrir si les pucerons se reproduisent sans mariage. Il s'enferme avec une puceronne androgyne pendant trente-quatre jours; Argus plus vigilant que celui de la fable, c'est lui qui parle, il ne perd pas de vue son captif, et constate cette découverte importante pour l'histoire naturelle, que la loi de l'accouplement n'est pas une loi générale. Dans un récit plein d'intérêt, digne de Réaumur lui-même, il a raconté ensuite ses observations sur ces fécondes puceronnes qui, vierges et solitaires, accouchèrent sous ses yeux de tant de générations successives. Qui le croirait? ce tableau, animé et relevé par-ci par-là d'allusions mythologiques, alarma la pudeur des bons religieux de Trévoux, et dans leur journal, tout en louant l'exactitude du jeune auteur, on lui reprocha de « n'avoir pas assez ménagé la sage délicatesse du lecteur en traitant des amours des pucerons. » Abauzit s'amusa beaucoup du scrupule des savans jésuites. « Demandez aux pères de Trévoux, disait-il en riant à Bonnet, si leur père Sanchez a mieux ménagé la délicatesse du lecteur dans son traité de *l'Immaculée Conception de la Vierge?* »

Réaumur avait communiqué cette découverte si curieuse du naturaliste genevois à l'Académie des Sciences, qui, sans s'arrêter à l'âge du jeune auteur, comme nous l'avons déjà vu, le nomma son correspondant. Les lettres de nomination étaient signées de la main de Fontenelle, tout charmé de récompenser chez un savant de vingt ans « l'exemple d'une patience dans le travail et d'une constance héroïque qui, disait-il, n'est pas toujours accordée à ceux qui ont beaucoup d'esprit. » C'était pour la dernière fois, et Bonnet n'oublie pas de le remarquer, que « ce grand homme signait comme secrétaire perpétuel de l'Académie. »

Une distinction si flatteuse était faite pour tourner la tête d'un simple étudiant qu'elle venait surprendre sur les bancs de l'école. Bonnet fut enivré, et il s'en accuse en termes touchans : « Vous imaginez assez, mon excellent ami (c'est Haller qui reçoit la confession), quelle émulation une distinction littéraire si précoce dut faire naître dans l'âme d'un jeune homme de vingt ans. Je me sentis embrasé de la soif de la réputation et du désir de mériter de nouvelles distinctions littéraires. Il s'en fallait peu que je me crusse déjà sur le chemin de l'immortalité. Je vous ouvre mon âme, et vous y voyez un amour trop vif de la gloire qui devait bientôt me conduire à des excès nuisibles à ma santé. Je les déplore aujourd'hui, et je contemple cette sorte d'ivresse de ma jeunesse d'un œil que je n'oserais nommer philosophique, parce que la philosophie ne consiste pas à mépriser la gloire quand on en jouit, mais à ne la rechercher qu'avec cette modération que la raison devrait toujours inspirer et qui carac-

térise la véritable sagesse. Je ne fus point sage, et je ne suis parvenu à l'être que dans un âge où il n'y a aucun mérite d'y parvenir. »

A partir de ce moment, une ardeur de recherches que rien ne peut arrêter, qu'un mot suffit pour exalter encore, livre la jeunesse de Bonnet à un genre d'excès dont les moralistes ont oublié de parler. Un de ses compatriotes, autre observateur admirable, Trembley, alors à La Haye, ayant eu le malheur de lui écrire : « Qui sait si un accouplement ne suffit pas à plusieurs générations de pucerons? » Bonnet, troublé, recommence toutes ses expériences, les multiplie, les entoure de précautions exagérées, l'œil constamment appliqué au microscope, et poussant la folie jusqu'à dresser des tables exactes des jours et heures des accouchemens. Puis vient la découverte de Trembley lui-même sur les polypes d'eau douce, qui se reproduisent de bouture; Bonnet reprend pour son compte les expériences que son ami lui communique, et en fait de pareilles sur les vers. Bien malgré lui, le correspondant de l'Académie des Sciences ne fatiguait pas seulement ses yeux à observer des insectes avec l'aide de la loupe et du microscope, à tenir un minutieux journal de ses observations : il avait encore à suivre des cours de jurisprudence selon l'usage des jeunes gens de sa condition. Le droit romain était alors enseigné avec une préoccupation de détails qui ne souffrait pas les à-peu-près. Enfin, à la suite d'épreuves où l'on s'aperçut bien que l'élève de Réaumur n'était pas celui de Justinien, Bonnet, reçu docteur en droit, se vit libre de donner toute carrière à ses goûts et publia l'*Insectologie,* son premier ouvrage, où comme naturaliste il s'attache aux pas de Réaumur, et comme écrivain s'efforce d'atteindre à l'exposition élégante, si claire et si facile, de Fontenelle, son auteur favori, dont il ne se lasse pas de relire les *Éloges* et l'*Histoire de l'Académie.* L'ouvrage fut bien accueilli et loué par de bons juges.

Cependant le pauvre Bonnet payait chèrement le succès de ses recherches et sa célébrité précoce. Plus tôt et plus cruellement frappé que Pascal, il voyait, comme le grand géomètre, sa santé défaillir : il souffrait des mêmes maux et de la même langueur, auxquels s'ajoutaient des infirmités redoutables. Comme Pascal aussi, dans sa détresse, la religion le secourut. Laissons Bonnet raconter lui-même à Haller cette époque douloureuse de sa vie :

« Ma santé, que j'avais trop peu ménagée, avait commencé à s'altérer en janvier 1744. J'étais devenu maigre et je paraissais menacé d'une langueur. Mes yeux, que j'avais mis à de si rudes épreuves et à des épreuves si longtemps continuées, me faisaient souffrir des douleurs plus ou moins vives à chaque variation du baromètre. En 1745, je ne pouvais plus lire ni écrire sans une extrême fatigue et même sans douleur. Il était survenu dans l'or-

gane un dérangement dont je ne pouvais déterminer le siége et la cause prochaine. Il me semblait voir voltiger dans l'air des filamens déliés qui montaient et descendaient ou allaient de droite à gauche ou de gauche à droite suivant les mouvemens de ma tête. Je voyais plusieurs de ces filamens : ils étaient tous bien déterminés, et leur figure était très variée. J'en vins à craindre une cataracte sur mes deux yeux, car j'avais lu dans un auteur de médecine que ces sortes de filamens étaient les avant-coureurs de la cataracte. Je fus forcé de renoncer à toute espèce de travail, et ce qui fut pour moi un sacrifice bien plus douloureux, je fus contraint de renoncer entièrement à l'étude des insectes et à l'usage du microscope. Je fus donc privé en entier de ce qui avait fait jusqu'alors mes plus chères délices. Cette belle nature que j'aimais avec tant de passion sembla s'anéantir à mes yeux, et avec elle la source la plus féconde de mon bonheur. Je tombai dans une sorte de mélancolie qui m'aurait probablement jeté dans une maladie dangereuse, si la religion à laquelle j'étais très attaché ne fût venue à mon secours. Il y avait déjà plusieurs années que j'en avais étudié les preuves dans quelques-uns des meilleurs apologistes, et cette étude chère à mon cœur avait produit chez moi l'heureuse conviction de la vérité et de la beauté de cette doctrine de vie. J'y puisai des consolations qui furent bien plus efficaces que n'auraient pu l'être celles que j'aurais puisées dans la seule philosophie : c'est qu'il me fallait la bonne parole du maître, et ce fut cette parole, dont je me saisis, qui ramena le calme dans mon âme et m'inspira une résignation réfléchie qui me rendit supérieur à mon infortune. »

Bonnet passa ainsi deux années dans une abstinence totale de travail, tourmenté de maux d'yeux et de maux de dents atroces, ne regardant plus ses insectes que du coin de l'œil, et trop légitimement brouillé avec son microscope, dont la vue, avoue-t-il, réveillait toujours en lui un sentiment douloureux. Il trouva quelque temps une distraction heureuse à tenter des essais sur la végétation des plantes dans la mousse, et la science doit à son malheur des *Recherches sur l'usage des feuilles* qui marquent une date importante dans l'histoire de la physiologie végétale. Déjà cependant la curiosité de son esprit commençait à se porter sur d'autres objets; la méditation des éternels problèmes de la philosophie offrait d'assez vifs plaisirs à sa belle intelligence pour lui faire oublier ceux qu'elle avait perdus. L'observateur avait fait place au penseur, le naturaliste au philosophe; Charles Bonnet était converti à la métaphysique. Il revenait de loin, comme on va voir. « J'étais entré, avait-il écrit quelques années auparavant, dans une société d'amis où l'on s'était mis à lire, la plume à la main, l'*Essai sur l'entendement humain* du célèbre Locke. J'assistais quelquefois à ces savantes conférences de métaphysique, et j'y bâillais toujours. Je ne pouvais comprendre quel profit on pouvait tirer de l'examen de cette ténébreuse question, si la substance s'identifie ou non avec ses attributs. Je ne comprenais rien à tout cela et ne voulais rien y comprendre. Je ne comprenais

pas mieux ce qui constitue l'essence des facultés de notre âme, et je déplorais le temps que mes amis perdaient à discourir sur des sujets si creux. Je leur disais en haussant les épaules qu'ils apprendraient plus de vérités en se plaçant un quart d'heure à mon microscope qu'en discourant des mois sur les substances et sur les attributs. »

Maintenant il ne tenait plus le même langage, et les vérités qu'il cherchait du regard de la pensée dans les profondeurs de l'âme humaine offraient à sa curiosité un attrait bien autrement puissant que les mœurs des chenilles et le célibat fécond de ses puceronnes solitaires. Les faits nouveaux dont Bonnet a enrichi les sciences naturelles sont sûrs et prouvés. « Je sais, lui disait le président de Brosses, que vous mettez dans la physique la même exactitude et la même droiture que dans la morale, et qu'il n'est pas besoin de répéter une expérience que vous avez faite. » Les découvertes qu'il espérait avoir faites en psychologie ne sont au contraire que des systèmes sujets à contradiction, comme tous les systèmes de métaphysique : personne aujourd'hui n'y va chercher son flambeau pour éclairer ces éternels mystères; mais aussi à quelles hauteurs ne s'est pas élevée l'intelligence de Bonnet dans cette contemplation intérieure qui, de vue en vue, d'induction en induction, acheminant sa raison vers les convictions les plus consolantes, lui faisait rejoindre à la fin sur les sommets de la philosophie les enseignements du christianisme, les persuasions et les espérances de la foi! Et de son temps, combien d'âmes ébranlées n'a-t-il pas consolées et raffermies avec lui, combien d'esprits n'a-t-il pas enlevés au scepticisme et à l'incrédulité? Quelles que soient les erreurs de la route, de tels résultats valent bien les conquêtes du microscope. Respectons la joie de Bonnet à la vue du monde intérieur que la métaphysique ouvre à son intelligence.

Toutefois, comme tant d'autres avant lui, il entra par le doute dans ces pays nouveaux. A la suite d'un entretien qu'il eut avec des amis sur la grande matière de la liberté humaine, il ne put s'empêcher de rêver sur les sources des déterminations de notre âme. Effrayé de la rigueur des principes vers lesquels il se sentait entraîné et qui lui semblaient porter atteinte à cette religion, sa meilleure consolatrice, « que les services qu'il en recevait chaque jour lui rendaient plus chère, » il envoya ses réflexions à Gabriel Cramer, alors établi à Paris, dans l'espérance que son ancien professeur lui déférait son propre ouvrage. La réponse de Cramer était de nature à rassurer son disciple, mais c'est à Leibnitz que Bonnet dut à la fois et l'apaisement de ses doutes et la révélation de son aptitude pour les méditations de la philosophie. Il a raconté lui-même ce qu'il ap-

pelle une des principales époques de sa vie pensante : « Dans l'hiver de 1748, il m'arriva de lire pour la première fois la fameuse *Théodicée*, que je ne connaissais un peu que par le bel éloge que l'historien de l'Académie des Sciences avait fait de son immortel auteur. Cette lecture agrandit merveilleusement le champ de ma vision et me fournit une riche matière pour des spéculations d'un ordre plus relevé. La *Théodicée* fut pour mon esprit une espèce de télescope qui me découvrit un autre univers dont la vue me parut une perspective enchantée, je dirais presque magique. Je ne pouvais quitter ce palais des destinées où j'étais entré avec le grand-prêtre de Jupiter; j'y recueillais avec avidité les oracles de la sagesse, et je m'efforçais d'en pénétrer le sens profond. Je ne me lassais point d'admirer la sublimité et la fécondité des principes qu'ils enveloppaient. Toutes les difficultés sur l'origine du mal physique et du mal moral, qui avaient souvent torturé mon esprit, semblaient s'aplanir à mes yeux, et déjà je croyais tenir le mot de cette grande énigme. Vous pensez bien pourtant, mon illustre ami, que je ne saisissais pas également toutes les parties de la *Théodicée :* il y en avait où je ne comprenais à peu près rien, et d'autres où je n'entrevoyais que confusément la pensée de l'auteur. Ce ne fut proprement que la *liberté* et l'*optimisme* que je saisis fortement dans la *Théodicée;* une doctrine si consolante était bien faite pour s'incorporer à mon être, car elle était merveilleusement appropriée à mes circonstances individuelles. Je la goûtais même d'autant plus qu'elle me donnait les plus hautes idées de la sagesse et de la bonté du Grand-Être qui avait réglé de toute éternité les destinées de tous les êtres. J'étais enchanté d'entendre notre Platon moderne déclarer dans les sentimens de la piété la plus éclairée que c'était très philosophiquement, et même dans toute la rigueur philosophique, que le Sauveur du monde avait dit *qu'un passereau ne tombait pas en terre sans la permission de notre Père, et que tous les cheveux de notre tête étaient comptés.* Au reste, quoique les parties les plus transcendantes de la *Théodicée* ne fussent pas encore à ma portée, elles ne laissèrent pas de me familiariser un peu plus avec les abstractions, et mon entendement en acquit une certaine force qui ne tarda pas à se déployer dans d'autres méditations. Je voudrais que les gens de lettres qui écrivent leur propre vie ne négligeassent pas de faire connaître tous les auteurs auxquels ils ont dû quelque chose; ce ne serait pas seulement un tribut de reconnaissance qu'ils paieraient à leurs bienfaiteurs, ce seraient encore des particularités intéressantes pour les lecteurs philosophes qui se plaisent à contempler dans l'histoire littéraire la marche de l'esprit humain. »

Bonnet a raison; mais lui-même est là pour nous apprendre par

son exemple combien cette marche est quelquefois tortueuse et difficile à suivre. C'est au sortir de cette lecture du plus spiritualiste des philosophes qu'il dicta le plan d'une psychologie qui l'était bien peu, sinon d'intention, du moins à en presser les conséquences. Il s'est expliqué depuis sur ce premier essai, qu'il n'avoua que bien des années après. Il avait eu la prétention de combattre les fatalistes modernes avec leurs propres armes, en leur prouvant qu'il était un genre de fatalisme qui pouvait se concilier avec les doctrines les plus épurées du christianisme. Ses intentions ne furent pas comprises, et il était assez difficile de les deviner sous un langage d'une précision affectée et d'un dogmatisme dur, sans parler de certaines hardiesses peu orthodoxes qui révoltèrent bien des gens. Bonnet comprit et se reprocha son imprudence, rassuré pourtant par le témoignage que rendait sa conscience à la droiture de ses intentions, et gardant en son cœur un reste de tendresse pour ce premier essai, où d'ailleurs toutes les grandes pièces de son système se laissent entrevoir.

Mais avant d'aller plus loin, il faut revenir un instant au grand homme qui avait provoqué les confidences philosophiques de Bonnet. Haller était avide de ces mémoires épistolaires; il ne voulait pas que son ami lui épargnât un détail. « Chaque mot que vous écarteriez, lui disait-il, serait une perte pour moi. » Après ce qu'on vient d'en lire, on n'imaginerait pas que la lecture de cette autobiographie si sereine du sage de Genthod pût être pour le religieux naturaliste bernois d'un intérêt presque poignant : c'est que, livré déjà à la mélancolie qui par instans troubla sa vieillesse, Haller ne pouvait s'empêcher de comparer son passé à celui de Bonnet et de le lui envier. Entre ces deux savans de génie qui s'aimaient si noblement et se ressemblaient si peu, quel contraste!

« Je n'ai point senti cet amour de la gloire; je n'en espérais pas, écrit Haller. Vous avez été bien heureux d'avoir eu des conducteurs dans votre jeunesse. Pour moi, orphelin à l'âge de douze ans, j'ai été abandonné à moi-même. Sans conseils, sans directions, on n'a eu soin que de mon physique. Désespéré de voir le temps se passer sans que je me formasse pour aucun genre de vie, j'allai voyager à l'âge de quinze ans. J'en perdis bien deux avant que j'y parvinsse, et je choisis mal ma première université. Je me laissai aller à la poursuite du vrai, qui avait fait de tout temps ma passion... J'ai toujours aimé M. de Réaumur; je l'aime davantage depuis que j'apprends que nous devons en partie à ses encouragemens les excellentes recherches que vous avez faites sur les insectes et sur les plantes. Pour moi, j'ai eu à ramer contre le vent et la marée. Il a fallu me vouer à l'anatomie avec une aversion extrême contre les mauvaises odeurs, et j'ai cultivé la botanique étant myope. Il m'a fallu forcer la nature pour tout : c'était au sanctuaire qu'elle m'avait destiné. Mes parens ne voulurent jamais s'en apercevoir, quoique je le sentisse bien vivement... Je vous trouve heureux en-

core d'avoir donné à la nature un temps que la jeunesse la plus studieuse donne trop à la lecture. J'ai senti cet inconvénient par instinct, et me suis rapproché de la nature contre la coutume des Allemands. Je compare la nature à une mine : on n'a qu'à la creuser pour y trouver des minéraux utiles. Le savoir est une caisse pleine d'argent monnayé; rien ne se produit au comptant des richesses déjà existantes. Le savant allemand n'est qu'un caissier. »

Haller mort, Charles Bonnet adressa la suite de ses confidences biographiques à son parent et compatriote Trembley, l'historien des polypes, un autre maître dans l'art d'observer la nature et de n'y voir que ce qui y est. Trembley avait voyagé, il avait vécu en Hollande et en Angleterre, séjourné en France; dans ses lettres, il entretenait Bonnet des savans illustres avec lesquels il avait lié commerce. Montesquieu était du nombre; revenant de La Brède dans l'automne de 1752, le naturaliste genevois écrivait à Bonnet : « J'ai passé trois jours à la campagne chez M. de Montesquieu. Je ne puis vous exprimer, mon cher ami, les délices que j'ai goûtées pendant ce séjour. Que de belles, que d'agréables choses j'ai entendues! Que penserez-vous de conversations avec un tel homme, qui commençaient à une heure après midi et qui ne finissaient qu'à onze heures du soir? Tantôt vous auriez entendu traiter les sujets les plus relevés, et tantôt vous auriez entendu rire de grand cœur à l'occasion de quelque conte exquis. Nous avons traité quelques matières qui m'ont bien fait penser à vous. J'ai beaucoup parlé agriculture avec M. de Montesquieu. Si mademoiselle votre sœur savait comment il pense sur la vie des champs, elle serait bien glorieuse. Dans une conversation que nous avions sur ce sujet, il s'écria : *O fortunatos!...* Il ajouta ensuite : « J'ai souvent pensé à mettre ces paroles au frontispice de ma maison. »

On doit croire que ces détails sur Montesquieu trouvaient bon accueil chez Bonnet. Nous avons vu le jeune naturaliste bâiller de bon cœur aux entretiens de ses amis sur la métaphysique; maintenant il y prenait le plus vif intérêt. Il faisait partie de deux sociétés philosophiques que Genève possédait alors, où d'excellens esprits débattaient familièrement entre eux des questions de philosophie. L'une de ces sociétés, composée de Bonnet et de trois de ses amis, se réunissait chaque samedi pour traiter les sujets les plus importans de la philosophie, de la morale et de la religion; l'autre comptait quelques-uns des hommes les plus distingués de cette aristocratie de Genève, qui était alors avant tout une aristocratie vraiment brillante de talens et d'esprits supérieurs. Tels étaient, avec Bonnet, les professeurs Calandrini, Cramer et Jallabert, physicien connu par ses observations importantes sur l'électricité, et enfin le procureur-général Tronchin, le même à qui Rousseau s'adresse dans ses *Lettres de la Montagne*. Un soir, dans une des assemblées de ce

cénacle philosophique, on apporta quelques chapitres d'un ouvrage que l'auteur, dont on taisait le nom, faisait imprimer à Genève : c'étaient les chapitres de l'*Esprit des Lois* où Montesquieu traite de la religion. On ne pouvait mieux choisir, car rien n'est plus beau. A cette lecture, Bonnet sentit, nous dit-il, se développer chez lui cette belle faculté par laquelle nous généralisons de plus en plus nos idées de tout genre : la *Théodicée* de Leibnitz ne lui avait pas causé tant de joie et de transports (1).

« Je ne vous dis point combien on y applaudit : vous l'imaginez assez; mais ce qu'il m'est impossible de vous exprimer, c'est l'impression que cette lecture fit sur mon esprit et sur mon cœur. J'éprouvai presqu'à la fois une multitude de sensations nouvelles, toutes plus vives et plus délicieuses les unes que les autres. J'étais transporté de joie, de surprise et d'admiration. Il me semblait que j'écoutais les instructions d'une intelligence supérieure à l'homme, et qui me faisaient passer tout d'un coup de l'état d'enfance à celui d'homme fait. Je me persuadai que je n'avais encore rien lu, rien pensé, rien écrit. J'étais tout en feu et comme possédé de l'esprit de l'auteur. Je ne trouvais point qu'on eût assez applaudi; tous mes confrères me paraissaient froids en comparaison de ce que je sentais intérieurement, et, transporté d'enthousiasme, je me mis à prédire que cet ouvrage étonnant causerait une grande révolution dans le monde pensant. C'était surtout la manière inimitable de l'auteur qui m'enchantait : j'y découvrais une multitude de choses qui me paraissaient toutes à lui et qui caractérisaient le génie le plus profond et le plus original. J'étais encore vivement touché de l'humanité de l'auteur, de son équité, de son respect pour la religion et de la manière noble et grande dont il peignait les vérités sublimes qu'elle révèle aux mortels, et dont il la vengeait des insultes de l'incrédulité. Faut-il ajouter que je dévorai le livre lorsqu'il parut? Je le lus et relus bien des fois, sans me flatter jamais d'en saisir tout l'ensemble. Je voyais bien la chaîne d'or qui liait les principes fondamentaux et leurs conséquences les plus immédiates; mais cette chaîne devenait çà et là un fil si délié, qu'il échappait à ma vue. Je le supposais néanmoins lors même que je ne l'apercevais plus, et je ne m'avisais pas de présumer que là où je ne découvrais point de liaison, il n'y en eût point en effet. Je croyais encore reconnaître très distinctement que la chaîne n'était pas étendue en ligne droite, mais qu'elle se pliait et se repliait de mille et mille manières sur elle-même; je n'avais point la présomption de penser que je parviendrais à la suivre dans toutes ses circonvolutions. Je ne me lassais point d'admirer la merveilleuse fécondité du petit nombre de principes que l'auteur avait fait entrer dans la composition de son ouvrage et l'art prodigieux avec lequel il savait les appliquer. Je n'admirais pas moins l'emploi plein de goût et d'intérêt qu'il savait faire de sa vaste lecture, et je m'étonnais que son génie n'eût point été écrasé sous le poids d'une telle érudition. Que vous dirai-je

(1) Bonnet place la date de cette lecture à la fin de 1749. Ainsi la première édition de l'*Esprit des Lois*, qui parut sans date ni nom d'auteur, n'aurait été terminée qu'alors, et non à la fin de 1748, comme on le lit dans toutes les préfaces; mais la mémoire de Bonnet peut l'avoir trompé.

enfin? Il me semblait que je saisissais au moins jusqu'à un certain point l'art secret de l'écrivain; je dirai mieux, la sorte de magie par laquelle il attache si fortement. J'entrevoyais assez qu'elle consistait principalement à substituer les images aux abstractions, à faire sentir autant que penser, et à flatter l'esprit en ne lui montrant qu'un des côtés d'une chose et en lui laissant deviner tous les autres. Un écrivain médiocre offusque l'idée principale par tous ses accessoires : le grand écrivain ne présente que cette idée, mais de manière qu'elle réveille tous ses accessoires. Il ne frappe qu'un seul coup, et ce coup va résonner dans l'âme par une multitude d'impressions qu'elle sent à la fois, et qu'elle aime d'autant plus à sentir, qu'elles sont plus claires, plus vives et plus multipliées. »

L'enthousiasme de Bonnet pour Montesquieu marque bien par quels côtés et quelles dispositions de son esprit il appartient à son siècle. Il y a plus d'une manière d'être de son temps, l'esprit d'aucune époque n'est tout d'une pièce : cette impétuosité d'opinion, qui en France nous permet de transporter en un clin d'œil une masse énorme d'exagération d'un point extrême d'une idée sur l'idée opposée, trouve son compte à ces excès de généralisation qui personnifient une époque dans un homme. Il faut pourtant bien reconnaître qu'on peut être du XVIIIe siècle et assez différemment, suivant qu'on l'est avec Montesquieu, avec Jean-Jacques Rousseau, ou avec Voltaire. Des vœux communs, des tendances analogues les rapprochent; mais que de différences aussi les séparent! comme ils obtiennent notre sympathie par des motifs divers et souvent opposés! Bonnet, qui exalte Montesquieu, n'avait de goût ni pour Rousseau, son compatriote, ni pour Voltaire, son voisin; il a été maltraité par l'un et par l'autre, et ne le leur a pas rendu en indulgence. Rousseau, par certaines préférences de sentiment et d'imagination, lui aurait convenu davantage; mais les dissentimens politiques tracèrent tout de suite entre eux un fossé profond. Quant à Voltaire, si bien accueilli par l'aristocratie genevoise, à laquelle Bonnet appartenait d'affection et de naissance, il inspirait au philosophe de Genthod un éloignement invincible. Rien, à vrai dire, dans leur caractère et la nature de leur intelligence n'était fait pour les rapprocher : c'est ce que répondait Bonnet à ses amis, lorsqu'ils le pressaient de voir Voltaire établi depuis six mois aux Délices, où il répondait à l'empressement des Genevois avec une séduisante bonhomie de manières, surtout en se montrant enchanté de leur pays, en célébrant leur lac et leur liberté dans ces beaux vers que chacun sait :

O maison d'Aristippe, ô jardins d'Épicure!

Voltaire aux Délices bâtissait, plantait de sa main des espaliers, et ne parlait que des douceurs de la retraite et de la vie champêtre; on eût dit qu'il avait dépouillé à jamais toute malice et abjuré les opinions qui auraient pu alarmer les sages de Genève. Bonnet résistait

toujours : à la fin, averti que Voltaire se proposait de lui rendre une visite, il se décida à le prévenir. Dans une lettre à Trembley, il a raconté cette visite un peu longuement et sans beaucoup de grâce; mais le seul entretien qu'aient eu jamais ces deux célèbres personnages, qui allaient passer vingt ans de leur vie l'un près de l'autre sans se voir, ne saurait être oublié. Voltaire d'ailleurs y exécuta un de ses tours de force avec une adresse qui scandalisa le consciencieux visiteur, et qui aujourd'hui probablement ne scandaliserait personne.

« M. Tronchin, qui le voyait souvent, me proposa d'aller avec lui, et je cédai à ses instances. M. de Beaumont, qui l'avait déjà vu, nous accompagna. Nous arrivâmes chez le poète sur les neuf heures du matin (mai 1755). Il ne faisait que de sortir du lit, et il nous reçut en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il me fit un de ces complimens qu'il savait si bien faire, et me témoigna le désir qu'il avait eu de me voir. Il nous avait reçus dans sa galerie : au milieu était une table sur laquelle était un livre que j'ouvris machinalement. C'était ce même écrit de M. de Condillac dont je m'étais occupé quelques mois auparavant. « Ah ! monsieur, dis-je au poète, je suis charmé de trouver ce livre sur votre table; je m'en suis un peu occupé : il s'y trouve de bonne métaphysique; mais avez-vous pris garde à quelques méprises singulières qui ont échappé à l'auteur? Il faut que je vous les montre et que je vous en fasse juge. » Tandis que je parlais, je m'aperçus que le personnage changeait de visage et qu'il avait l'air d'un homme embarrassé; il me répondit avec une sorte de vivacité : *Je ne me mêle point de cela; je fais quelques mauvais vers, et c'est tout.* A cette réponse et à son ton, je compris que je manquerais à la politesse si j'insistais. Je changeai donc de conversation. Quelques momens après, le poète entra dans une chambre qui était au bout de la galerie. Je l'y suivis. La porte en était demeurée ouverte, et à côté de cette porte dans la galerie était un sopha où mes deux amis s'étaient assis. Vous allez voir que ce petit détail n'est pas indifférent. A peine fus-je resté quelques momens dans la chambre avec mon personnage, qu'il se mit à me parler du livre de l'abbé de Condillac comme aurait pu faire le meilleur philosophe. Il apprécia avec beaucoup de jugement les avantages et les inconvéniens de la méthode que l'auteur avait choisie, et me dit sur tout cela des choses si bien pensées, qu'il me jeta dans le plus grand étonnement et que je n'eus qu'à lui applaudir. Je ne pouvais comprendre néanmoins pourquoi cet homme, qui avait refusé quelques momens auparavant de s'expliquer sur ce livre, et qui s'en était excusé sur son ignorance, était venu tout d'un coup à m'en parler avec tant de discernement. De retour au logis avec M. de Beaumont, il me demanda si je m'étais bien amusé chez le poète? Je lui répondis que je n'étais pas fâché de l'avoir vu et ouï. « Je me suis bien plus amusé que vous, » ajouta-t-il en souriant. M. de Beaumont me rendit alors de point en point ce que le poète m'avait dit, et finit par m'apprendre que celui-ci ne faisait que me répéter mot pour mot ce qu'il disait lui-même du livre à l'ami qui nous avait accompagnés, et qui lui en demandait son jugement. Le poète savait que j'avais l'ouïe dure, et il ne savait pas que M. de Beaumont l'avait alors d'une finesse extrême. — Vous

conviendrez, mon bon ami, que ce plagiat est d'une espèce bien nouvelle, et qu'un écrivain qui savait piller ainsi ne se refusait pas sans doute à piller d'une manière plus commune. »

On contestera peut-être l'authenticité de ce plagiat si lestement improvisé. Bonnet n'a-t-il pas accueilli avec trop de crédulité quelque vanterie de pédant? Et qu'est-ce d'abord que ce M. de Beaumont qui résumait et jugeait ainsi Condillac au pied levé? Je puis répondre. C'était un amateur de métaphysique distingué, et j'ai de lui sous les yeux un petit écrit de morale qui dénote une rare habileté à résumer une doctrine et à généraliser des idées : son rôle dans cette conversation philosophique en partie double n'a rien d'invraisemblable. Il est certain d'ailleurs qu'à la date de cette visite de Bonnet aux Délices, Voltaire n'avait pas encore lu l'ouvrage de Condillac; c'est lui-même qui nous l'apprend dans une lettre datée de janvier 1756 :

« Vous serez peut-être étonné, monsieur, que je vous fasse si tard des remerciemens que je vous dois depuis si longtemps; plus je les ai différés, et plus ils vous sont dus. Je n'ai voulu avoir l'honneur de vous écrire qu'après avoir lu de suite tous vos ouvrages. Il m'a fallu passer une année entière au milieu des ouvriers et des histrions. Les ajustemens de ma campagne, les événemens contingens de ce monde, et je ne sais quel *Orphelin de la Chine* qui s'est venu jeter à la traverse, ne m'avaient pas permis de rentrer dans le labyrinthe de la métaphysique. Enfin j'ai trouvé le temps de vous lire avec l'attention que vous méritez. »

Voltaire enfin estimait assez les philosophes de Genève pour prendre de confiance leurs jugemens tout faits. Dans cette même lettre où il invite Condillac à venir reposer ses yeux et philosopher auprès de lui : « Je serais votre vieux disciple, ajoute-t-il; vous en auriez un plus jeune dans Mme Denis, et nous verrions tous trois ensemble ce que c'est que l'âme... Vous ne manqueriez point ici de gens qui écriraient sous votre dictée. Nous sommes d'ailleurs près d'une ville où l'on trouve de tout, jusqu'à de bons métaphysiciens. »

Les relations de Bonnet avec les Délices se bornèrent à cette visite, qui n'était pas de nature à le faire revenir de ses préventions, justes ou mal fondées. Ses débuts avec Rousseau sont de la même année, et ne furent pas plus heureux. Le discours de *l'Inégalité des conditions* venait de paraître. Bonnet, révolté des paradoxes sur lesquels Rousseau appuie sa thèse, prit la plume, et dans une lettre courte et honnête que le *Mercure de France* publia en octobre 1755, sous le nom de *Philopolis, citoyen de Genève*, il démontra que l'établissement des sociétés et tout ce qui en découle sont une suite aussi nécessaire des facultés de l'homme et de leur perfectibilité que la

chute des corps l'est de la gravitation universelle, que par conséquent les véhémentes déclamations de l'auteur du discours contre l'état des sociétés choquaient autant le sens commun que la philosophie. Rousseau ne répondit plus tard à ses contradicteurs que par des plaisanteries.

Vers cette époque, Charles Bonnet, encore jeune, était plus du monde qu'il ne le fut à aucune autre époque de sa vie. Membre des conseils, il s'occupait avec activité du gouvernement de la république. Enfin, à trente-six ans, il se maria, non sans avoir, selon la coutume genevoise de ce temps, cherché à obtenir d'abord le cœur de la jeune personne objet de son choix. Mlle de La Rive, femme distinguée par l'esprit et des premières familles de l'aristocratie genevoise, oubliant les infirmités prématurées, ne voyant que le mérite du savant illustre et la belle âme de ce jeune sage, associa courageusement son sort à celui de Charles Bonnet. C'est à partir de son mariage que Bonnet commença à habiter Genthod, où la famille de sa femme possédait cette belle campagne qu'il devait rendre célèbre. Il jouissait vivement de son bonheur lorsqu'en faisant une promenade en voiture avec Mme Bonnet, une roue du carrosse se rompit. Cet accident ébranla la santé délicate de la jeune femme, et la jeta dans une langueur dont elle ne se remit jamais tout à fait. La philosophie chrétienne vint encore une fois au secours de Bonnet, et lui montra des dédommagemens qu'il n'envisageait point, c'est lui qui parle, sans se sentir supérieur à son infortune. Ces dédommagemens, c'étaient la méditation et l'observation intérieure. « La composition (il s'y était remis) fut, dit-il, une diversion utile aux chagrins que je ressentais, et lorsque dans ma longue épreuve et dans une solitude profonde, je me retirais dans mon cerveau pour y étudier les opérations de mon âme, je sentais moins vivement les privations de mon cœur et les impressions douloureuses qu'il recevait du dehors. »

Depuis que cette épineuse question de la liberté lui avait ouvert le champ des contemplations philosophiques, Bonnet avait voulu avoir le cœur net de bien d'autres mystères, et pour commencer il avait cherché à se rendre compte de l'origine de nos idées. Sans se douter que l'abbé Condillac l'avait prévenu, il avait imaginé une statue humaine qu'il animerait à volonté pour suivre ce qui se passerait en elle, à mesure qu'il mettrait en exercice l'un ou l'autre de ses sens. L'*Essai analytique sur les facultés de l'âme* parut à Copenhague en 1760, publié sous les auspices du roi de Danemark, qui en était venu à partager l'admiration de son ministre, le comte de Bernstorf, pour le naturaliste philosophe. A Genève, l'ouvrage fut d'abord accueilli avec hésitation; il inquiétait les scrupules dog-

matiques et la susceptibilité d'opinions toujours en éveil chez les compatriotes de Bonnet. Le rôle si considérable accordé à la sensation et à l'organisation, ces fibres et ces paquets de fibres correspondant à autant d'idées simples et d'idées composées, tout, dans ce système, semblait tendre et aboutir au matérialisme. Autour de Bonnet, parmi ses amis même, on n'admirait pas sans un peu de consternation cet édifice si naïvement élevé à la sensation par un tel esprit, si éloigné des opinions qu'une pareille doctrine suppose. Vainement faisait-il survivre à la mort la subtile matière de l'âme : l'agréable et facile idée qu'il présentait de la résurrection ne balançait pas l'impression produite par ces malheureuses fibres qui revenaient continuellement dans son langage, où, en réalité, elles occupaient plus de place que dans son système. Évidemment ses amis éprouvaient plus d'inquiétude et d'embarras que de satisfaction, et Bonnet put se dire aussi que le goût de la métaphysique les abandonnait bien mal à propos pour lui. Les penseurs qui s'étaient sentis attirés vers lui semblaient s'être donné le mot pour écrire à l'auteur de l'*Essai analytique,* l'un « qu'il avait vu l'abus et l'inutilité de ces questions, qu'elles commençaient à ne plus lui plaire, » l'autre : « Comme, depuis trente ans et plus que je me suis attaché à la métaphysique, j'ai vu peu de fruit de ces conversations, j'ai renoncé entièrement à toute illusion de ce genre. »

Des témoignages d'admiration moins réservés lui vinrent du dehors. L'*Essai* prenait place, dans l'opinion des experts, au rang des meilleurs ouvrages philosophiques : quelques juges le mettaient hardiment au-dessus du livre de Condillac. Le président de Brosses, cet homme de tant d'esprit et si franc avec ses amis, lui écrivait : « Je n'ai pas laissé que de lire votre analyse de l'âme avec d'autant plus de satisfaction que j'ai eu autrefois aussi la passion de la métaphysique; j'ai même écrit là-dessus dans ma jeunesse beaucoup de choses, aujourd'hui mises à l'écart, et qui ne valent pas votre traité. Il est exact, didactique, bien suivi et très profond, sans que la clarté m'ait paru manquer en ce sujet si abstrait, et où elle est si difficile à donner. Vos idées se rencontrent en divers points avec celles de l'abbé de Condillac, qui a fait aussi sur cette matière un ouvrage qui a de la réputation, mais auquel le vôtre me paraît préférable, comme moins hypothétique, plus simple, plus complet et mieux déduit. » Condillac lui-même reçut avec bonne grâce l'envoi de l'*Essai analytique.* « Je vous suivrai avec plaisir, monsieur, dans la nouvelle route que vous vous êtes frayée, et je serai charmé d'y faire des découvertes, fussent-elles contre les observations que je crois avoir faites, car j'aime mieux une vérité dans mon esprit que des erreurs dans mes livres. »

Dans les *Considérations sur les corps organisés,* qui suivirent de

près l'*Essai analytique*, Bonnet aborde le grand et mystérieux problème de la génération. C'était revenir à l'histoire naturelle, mais cette fois avec l'imagination pour microscope, car, bien qu'il s'appuyât sur ses anciennes expériences et qu'il ait eu pour lui les observations de son ami Haller, sa théorie de l'emboîtement des êtres, brillante expansion de l'idée de Malebranche sur la préexistence des germes, échappe à la démonstration physique, et Bonnet entrait ici, toutes voiles déployées, dans l'océan sans rives et sans port des hypothèses philosophiques. En son ancienne qualité d'observateur exact et consciencieux, s'il avait jamais eu quelques doutes sur l'usage légitime de l'hypothèse dans les sciences expérimentales, il s'était bien défait de ces scrupules : il était persuadé et déclarait hardiment que les conjectures sont les étincelles au feu desquelles la bonne physique allume le flambeau de l'expérience. Et au moment d'exposer ce qu'il appelle lui-même ses songes sur la génération, il se justifie d'avance : « Je loue la modeste timidité des physiciens qui s'en tiennent aux faits, mais je ne saurais blâmer la hardiesse ingénieuse de ceux qui entreprennent quelquefois de pénétrer au-delà. Laissons agir l'imagination, mais que la raison tienne toujours la bride de ce coursier dangereux. Tournons-nous de tous les côtés, formons de nouvelles conjectures, enfantons de nouvelles hypothèses, mais souvenons-nous toujours que ce ne sont que des conjectures et des hypothèses, et ne les mettons jamais à la place des faits. » Ailleurs il dit encore : « Inquiète, ardente, active, la raison ne peut s'arrêter aux effets. Elle veut voir au-delà. Craignons de la trop gêner dans ses mouvemens. Son activité pourrait en recevoir de fâcheuses atteintes. Il vaut mieux que la raison s'écarte quelquefois en cherchant le vrai que si elle était moins ardente à le chercher. Ne nous refusons donc point à l'esprit de système, cultivons même cet esprit jusqu'à un certain point : c'est souvent une très bonne lunette qui nous aide à découvrir des objets fort éloignés. » C'est bien parler pour la science : elle doit beaucoup aux écarts des génies aventureux, mais ces utiles téméraires paient d'un grand prix les services qu'ils lui rendent; leurs erreurs ne restent pas, ou l'on ne s'en souvient qu'aux dépens de leur mémoire; les molécules organiques, l'emboîtement des germes, l'échelle des êtres, où Buffon et Bonnet ont épuisé les efforts de leur grande intelligence, n'ont laissé ni à l'un ni à l'autre toute la gloire qu'ils méritaient.

Le système de Bonnet venait se heurter tout droit contre les molécules organiques de Buffon, doctrine que l'illustre historien de la nature préférait à tous les autres enfans de sa magnifique et vaste imagination. Le président de Brosses, à qui Bonnet avait annoncé d'avance son travail sur les corps organisés, lui écrivait : « J'attends votre traité et vos expériences avec autant d'impatience que

de curiosité. Je serais bien fâché qu'elles vous missent en dispute avec M. Buffon. C'est mon intime ami. C'est sans prévention que je le regarde comme le plus beau génie, l'esprit le plus sublime, le plus net, le plus métaphysique, qui voit et saisit le mieux les choses dans le grand et dans l'ensemble, et qui excelle à généraliser les idées, — comme l'écrivain le plus éloquent et le plus clair qu'il y ait aujourd'hui en France; mais je voudrais (et je le lui ai dit) qu'il se livrât moins à sa riche imagination et qu'il fût moins ambitieux d'être chef de secte. » On voit que le président n'était pas très rassuré, et en effet Buffon, troublé dans ses molécules, fut toujours de glace pour Bonnet; il ne lui pardonnait pas sa contradiction. Cependant il faut dire, à la louange des deux concurrens, que ni l'un ni l'autre ils ne firent de leurs divergences en cette matière un sujet de querelle, de dispute et de ressentimens à traîner avec éclat devant le public. Il y eut même échange de courtoisies entre les deux savans, Bonnet faisant les avances, Buffon, il est vrai, n'y répondant pas toujours et gardant ses préventions (1).

Encore un mot sur ce livre des *Corps organisés*. En France, la circonspection des censeurs royaux jugea utile d'en interdire le débit. On ne le croirait pas, si M. de Malesherbes lui-même, un peu honteux, n'avait écrit de sa main au correspondant de l'Académie des Sciences pour annoncer cette décision adoucie par quelques exceptions. « Votre ouvrage, monsieur, disait-il, a été examiné par les censeurs commis à cet effet, et ils ont pensé qu'il ne devait pas être permis en France; mais cela n'empêche pas qu'on ne laisse parvenir à leur destination le petit nombre d'exemplaires que vous destinez aux savans avec lesquels vous êtes en relation. On en laissera aussi entrer un petit nombre que le libraire vendra pour son compte, en justifiant du nom des personnes à qui il les aura fournis. La délicatesse des matières traitées dans un ouvrage de métaphysique peut

(1) De ces préventions, il en est une qu'on ne peut s'empêcher de trouver peu digne d'un si noble génie. Les grands hommes ne devraient pas croire aux petitesses, encore moins en imaginer. « M. de Buffon (raconte Bonnet) disait un jour à feu M. Philibert Cramer, qui me l'avait rapporté, qu'il présumait que j'avais été excité à le critiquer parce qu'il avait attribué à Leuwenhoëk la découverte de la génération des pucerons, que je croyais m'appartenir. Le meilleur de la chose est que lorsque je relevais M. de Buffon dans les *Considérations sur les corps organisés*, j'ignorais entièrement qu'il eût fait ce cadeau à l'observateur hollandais, et à l'heure que je vous écris, j'ignore encore dans quel endroit de son *Histoire naturelle* se trouve cet article singulier sur les pucerons. Il est au moins bien certain que Leuwenhoëk ne s'était point assuré par des expériences que ces petits insectes multipliaient sans accouplement : il n'avait eu là-dessus que de pures conjectures, comme l'a remarqué M. de Réaumur dans ses *Mémoires sur les Insectes*. M. de Buffon s'était donc fort trompé sur ce sujet, et il ne se trompait pas moins assurément sur le motif secret qu'il prêtait à ma critique, et qui contrastait autant avec mon caractère qu'avec les sentimens qu'il m'avait lui-même témoignés. »

en rendre la lecture dangereuse pour le public, quoique cette même lecture soit nécessaire aux physiciens, et un ouvrage dont vous êtes l'auteur est surtout trop utile aux physiciens et aux naturalistes pour les en priver. » Bonnet fut d'autant plus froissé, que la condamnation portée contre son livre l'atteignait dans le temps même que son parti venait de traiter l'*Émile* avec la dernière rigueur. Il se refusa aux démarches que ses amis offraient de tenter pour obtenir main-levée de la sentence, et il répondit à M. de Malesherbes : « N'ayez aucun égard, monsieur, à toutes ces sollicitations, je viens vous en conjurer. Jugez-moi sur mon livre, et, quand les personnes les plus élevées en dignité intercéderaient pour moi, n'écoutez encore que mon livre. Je ne veux absolument point de faveur ni de grâce, mais je demande justice, et je ne veux devoir qu'à la bonté de mes principes la levée d'une interdiction que mon ouvrage n'a jamais pu mériter (1). »

Les *Considérations sur les corps organisés* sont le dernier pas de Bonnet dans sa carrière scientifique : dorénavant la nature continuera à être le thème de ses pensées et l'objet de ses contemplations; mais le philosophe n'aspirera qu'à deviner le secret de ses lois générales et le système de l'architecture universelle. En quittant, ouvrier mutilé, le théâtre de ses premiers travaux, il laissait la trace de son trop court passage. L'art d'observer, si nouveau encore avant lui, est devenu un art si savant, si sûr et si maître de ses méthodes, que les études de Bonnet sur les insectes et sur les feuilles ont peut-être beaucoup perdu de leur mérite, et sans doute les naturalistes de notre temps n'y voient et n'y cherchent plus des modèles. L'honneur n'en reste pas moins à l'*Insectologie* et aux *Recherches sur l'usage des feuilles* d'avoir grandement contribué au développement des sciences naturelles en faisant aimer l'étude de la nature, et en donnant aux naturalistes futurs l'exemple de la conscience dans les observations et du dévouement à la vérité. Dans l'histoire des sciences, de tels services doivent compter deux fois.

II.

Nous arrivons à la partie de la vie de Charles Bonnet qui fut pour lui la plus agitée et la plus remplie : agitée par les troubles civils qui déchiraient alors sa patrie, remplie par la composition de ses derniers et de ses plus importans ouvrages, la *Contemplation de la Nature* et la *Palingénésie philosophique*. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les dissensions intestines, la guerre de plume et de rue auxquelles se livrèrent les citoyens de Genève, partagés en deux

(1) Plus tard, M. de Malesherbes fit lever cette défense ridicule.

camps, un troisième parti, celui des étrangers et de leurs fils, plus nombreux et plus menaçant, prêtant tour à tour aux uns et aux autres l'appui de sa force et de son ambition. Cette tempête, pour souffler dans un verre d'eau, n'en eut pas moins de sérieuses conséquences. Qu'il me suffise de dire ici que Bonnet et ses amis succombèrent dans la lutte malgré l'intervention et peut-être à cause de l'intervention des cantons et de la France, et que l'aristocratie, c'est-à-dire la magistrature genevoise, humiliée par les bourgeois, tomba pour un temps dans la dépendance de ses adversaires, qui lui firent assez durement sentir son humiliation pour qu'elle cherchât bientôt à s'y soustraire aux dépens de la paix publique.

Dans ces graves conjonctures, Bonnet, membre des conseils, fit entendre sa voix en plus d'une occasion : la dernière fois, ce fut pour déposer des fonctions qu'il ne se croyait plus permis de conserver après la chute d'une constitution qui, dans sa conviction profonde, avait fait le bonheur de la république. L'illustre aveugle commença son discours par une réflexion religieuse, écho des graves pensées qui l'occupaient alors : « Il est un temps marqué dans les décrets de *l'ancien des jours* pour l'élévation et l'abaissement des états, pour la prospérité et l'adversité des peuples. Les causes qui doivent opérer cette révolution, que l'histoire consacre dans ses annales, ont été ménagées de loin par cette intelligence adorable, pour qui le passé, le présent et l'avenir ne sont qu'un instant, qui ne prévoit pas l'avenir, mais qui le voit, qui ne prépare pas dans les temps, mais qui a préparé de toute éternité les destinées des états. » En terminant, Charles Bonnet supplia ses collègues de le rendre à la liberté et à ses travaux : « En me soumettant avec la plus profonde résignation à tout ce que la Providence juge à propos d'ordonner de moi, et en me condamnant à la vie de l'homme privé, je ne me condamne pas à une honteuse oisiveté qu'on aurait justement à me reprocher. Me sera-t-il permis de le dire ici? Je crois avoir payé à la société mon petit contingent, un contingent proportionné à ma faible portée. Vos seigneuries feront de moi un beaucoup meilleur emploi en me laissant dans mon cabinet : j'y servirai plus utilement ma patrie que je ne le ferais dans le conseil. J'ai entrepris des recherches sur la matière la plus importante de toutes celles qui peuvent occuper un philosophe, je parle de cette religion dont le sentiment s'affaiblit trop parmi nous. Si la faiblesse de ma santé me permet d'achever cet ouvrage, je le consacrerai à l'utilité de la patrie et à celle du public. »

Tous ses amis du dehors apprirent sa retraite avec une satisfaction qu'ils ne lui cachèrent pas, au risque de blesser ses sentimens patriotiques. Par le fait, il était moins qu'on ne le croyait absorbé par les préoccupations politiques. Il n'avait jamais perdu de vue les

ouvrages qu'il avait mis sur le métier; les méditations philosophiques et religieuses étaient toujours son repos et les seules jouissances de sa vie incomplète. « Au milieu de ces occupations que m'imposait le patriotisme, je ne laissais pas, écrit-il à de Saussure, de me retirer de temps en temps dans mon cabinet pour y méditer sur des sujets philosophiques, et quand je vous parle de mon cabinet, je vous parle aussi de la campagne, qui était toujours pour moi un grand cabinet où je rêvais plus à mon aise encore. Je promenais mes rêves dans les jardins, dans les prairies, sur les grands chemins, et je ne rentrais point chez moi sans avoir composé quelques paragraphes ou même quelques pages de méditations que j'allais dicter à mon secrétaire. »

C'est ainsi que la *Contemplation de la Nature*, la *Palingénésie* et les *Recherches sur les preuves du Christianisme* ont été composées en partie pendant les cinq années que durèrent les troubles populaires de Genève.

De tous les ouvrages spéculatifs de Bonnet, la *Contemplation de la Nature* est celui qui a le mieux tenu contre les révolutions inévitables de la curiosité et de la science. Le naturaliste et le philosophe y ont réuni et présenté, sous une forme dépouillée d'appareil scientifique et intelligible à tous les esprits, l'un ses recherches et ses découvertes, ses théories et ses hypothèses physiologiques, l'autre ses systèmes sur l'origine de nos idées, le jeu des facultés, la destinée de tous les êtres de la création, enfin l'avenir de nos âmes. Si Bonnet avait voulu exprimer par le titre de son livre toute sa pensée, ou, si l'on veut, toute son ambition, il l'aurait appelé *Esprit de la Nature*, comme Montesquieu avait appelé le sien *Esprit des Lois*. On a remarqué que la plupart des conceptions du naturaliste métaphysicien se retrouvent en germe chez ses devanciers, obscurément entrevues ou ébauchées à peine, mais qu'il les a rendues siennes en toute propriété par l'étendue et la précision des développemens que sa méditation leur a donnés. Avant lui, l'idée d'une échelle continue des êtres s'était présentée à l'esprit d'Aristote, de Leibnitz, de Buffon, de Linné; mais avant lui personne n'avait entrepris de construire l'immense pyramide où s'étagent, enchaînés les uns aux autres, tous les ordres de la création, tous les règnes de la nature, liés par des transitions dont les polypes d'eau douce, observés par Trembley, et les vers observés par Bonnet lui-même, sont un échantillon suffisant pour faire deviner l'essence du système entier. C'est ainsi encore que Réaumur l'avait mis sur la trace de sa première découverte sur la reproduction des pucerons sans mariage, qui le conduisit à édifier le système de l'emboîtement des germes, dont Malebranche s'était montré le partisan. De même encore ce fut évidemment l'*Esprit des Lois* qui lui inspira le dessein de son monument de la *Contemplation*, tel

du moins qu'il l'a exécuté. Et ce qui mérite surtout d'être remarqué, c'est que, en tenant compte de la différence des sujets, et en supposant admis les systèmes partiels par lesquels Bonnet s'expliquait la génération et la distribution des êtres dans l'univers, son système général est bien plus solidement et sérieusement construit que celui de Montesquieu. Comme architecte, Bonnet est supérieur au président. En effet, si les traits de lumière, les profondes observations, les fortes pensées, les doctrines élevées, généreuses, sont semées à profusion dans l'*Esprit des Lois*, et en font un ouvrage immortel, quelle intelligence est fortement saisie par cet enchaînement de chapitres, dont la nécessité vous échappe, et qui vous suivent dans votre lecture comme un poids rendu à chaque pas plus lourd, plus inquiétant, oserai-je dire plus importun? Le voyageur qui s'approche d'une ville dans les ombres d'une soirée obscure cherche en vain à se représenter, par les lumières qui brillent éparses aux fenêtres des maisons, l'étendue et la configuration de la cité.

Chez Bonnet, tout dans les parties de sa vaste synthèse est nettement agencé; l'œil, loin de s'égarer, remonte si facilement et par une série d'objets si sensibles de la base au sommet de l'édifice, qu'on a regret de savoir que le dernier mot de la science n'ait pas été celui-là. Ce tableau déroulé par une main religieuse, commençant par Dieu qui pourvoit chaque être sorti de ses mains des élémens de son existence présente et de son existence à venir, et couronné par une promotion universelle des âmes ressuscitées avec la mémoire du passé, — ce tableau de l'œuvre divine où nous tenons notre place n'a rien qui éveille d'abord l'inquiétude et la répugnance; le matérialisme et le fatalisme qui s'y montrent ont un aspect de candeur et de spiritualisme parfaits. Qu'importe en effet que l'âme ne soit pas d'essence spirituelle, pourvu qu'elle ne meure pas et possède en elle-même les élémens de résurrections sans fin? La philosophie ne saurait accepter sans contrôle les conséquences logiques d'une telle doctrine, mais les âmes qui se sentent édifiées par ces belles erreurs en font leur profit, surtout quand un cœur religieux comme celui de Bonnet les épure et les sanctifie.

L'univers physique occupe la grande place dans l'ouvrage; les lois qui le régissent, les élémens qui le composent dans l'harmonieuse variété de leurs phénomènes, les êtres de tout ordre qui l'habitent, et les modifications infinies de la matière créée, tout ce grand ensemble se déroule sous la main du naturaliste, qui sur chaque point reproduit consciencieusement les découvertes de la science. C'est cette partie de la *Contemplation* qui fut surtout admirée des contemporains et qui a maintenu la popularité du livre jusqu'au moment, si récent encore, où, les sciences physiques ayant pris un développement immense, le tableau de Bonnet s'est trouvé incomplet. Son

œuvre alors a été reprise avec toutes les ressources de nos connaissances modernes, le *Cosmos* a remplacé la *Contemplation;* mais le livre de Bonnet n'en conserve pas moins dans l'histoire littéraire sa date et une place honorable.

Dirons-nous que dans ses descriptions de naturaliste, Bonnet est grand peintre et grand poète? Ce serait donner une idée bien inexacte du genre particulier de talent qu'il déploie dans cette partie de ses écrits; ce serait surtout l'exposer à une comparaison par trop dangereuse avec Buffon et Bernardin de Saint-Pierre, dont, comme écrivain, il n'a certainement ni la puissance, ni l'éclat, ni la couleur, ni le charme. Admirablement clair, facile et coulant, son style est en général prolixe, trop fleuri, un peu diffus, et manque de nerf. Comme l'auteur des *Études*, quelquefois aussi il s'approche d'un écueil que lui avait signalé le président de Brosses : le trop d'admiration dans les récits, et la disposition à solenniser les petites merveilles. Il semble par exemple tout près d'attribuer à ses chenilles l'intelligence et les desseins que d'autres écrivains naturalistes accordaient de son temps aux animaux industrieux avec un enthousiasme qui révoltait Buffon; mais ce sont de pures licences de langage et d'imagination : sur le fond de la question, il pense en philosophe et s'explique en observateur (1). Comme Buffon encore et séduit par l'éclat de sa grande manière, il aime la majesté, mais il la conçoit trop riche, trop ornée, et ne réussit jamais mieux à peindre en poète que lorsqu'il emprunte les couleurs mêmes de son illustre rival, par exemple lorsqu'il raconte d'après lui les évolutions des grues voyageant de nuit, en phalange, un chef à leur tête, qui fait entendre fréquemment une voix de réclame, pour avertir de la route qu'il tient, ou dans leurs haltes à terre se gardant militairement. « La troupe dort la tête cachée sous l'aile, mais le chef veille la tête haute, etc. » De son propre fonds Bonnet est essentiellement un historien de la nature, et tel doit être le naturaliste. Ce qu'on lui demande, c'est de raconter avec précision et fidélité le petit drame des existences que sa curiosité observe. S'il a vraiment de l'imagination, la poésie vient alors d'elle-même sous sa plume; son imagination intéressée intéresse la nôtre. Il y a beaucoup de ce mérite dans Bonnet, et particulièrement dans son *Insectologie*, et il a fait par là autant

(1) « Ce ne serait pas, dit-il quelque part, du but que nous découvrons dans l'ouvrage d'un animal industrieux que je voudrais partir pour rendre raison de cet ouvrage. Je ne dirais pas : L'araignée tend une toile pour prendre des mouches; mais je dirais : L'araignée prend des mouches parce qu'elle tend une toile, et elle tend une toile parce qu'elle a besoin de filer. Le but n'en est pas moins certain, moins évident; seulement ce n'est pas l'animal qui se l'est proposé, c'est l'auteur de l'animal. Par cette manière philosophique de raisonner, que perdrait la théologie actuelle? N'y gagnerait-elle pas au contraire plus d'exactitude, plus de précision? Raisonnons donc sur les opérations des animaux comme sur leur structure. »

de naturalistes que Réaumur son maître. On trouvera un bon exemple du talent et des procédés descriptifs propres à Bonnet dans ses chapitres sur les mœurs des chenilles qui vivent en société temporaire ou perpétuelle, sur les chenilles processionnaires que l'on voit sortir de leur nid au soleil couchant et marcher en procession sous la conduite d'un chef dont elles suivent tous les mouvemens, et sur ces autres chenilles qu'il appelle républicaines, vivant réunies, mais sans chef, qui se construisent des hamacs ou campent à la manière des Arabes sous des tentes, et vont recommencer plus loin quand elles ont dévoré tout le pays d'alentour.

On a souvent cité la méthode de Charles Bonnet comme un exemple de grande mémoire et de force de tête, et lui-même l'a décrite plus d'une fois dans ses lettres : « J'écris dans mon cerveau comme sur du papier. Je transcris ensuite de mon cerveau sur le papier en dictant à mon secrétaire. Ainsi peu ou point de ratures sur le papier, elles se font dans mon cerveau. Le croiriez-vous? Il n'y a pas une seule rature dans le manuscrit original de mon *Essai analytique*. Ne regardez pas ceci néanmoins comme un prodige : ce serait chose commune, si la plupart des gens de lettres étaient privés, par des maux d'yeux habituels, de la facilité d'écrire eux-mêmes. Ils en contracteraient bientôt l'habitude de méditer plus profondément, de se rendre maîtres de leurs idées, de les ranger à leur gré dans leur cerveau, de les y retenir des jours et des semaines entiers dans le même ordre, sans qu'il leur échappât un seul mot, et de les coucher sur le papier quand il leur plairait. Que ne peut point la nécessité aidée d'une certaine organisation et d'une certaine activité d'esprit! »

On entrevoit très bien, sans que Bonnet le dise, que la composition était pour lui une véritable improvisation oratoire, avec tous les avantages de facilité, d'abondance cadencée, et aussi tous les inconvéniens de prolixité, de diffusion, qui appartiennent à la parole improvisée. Après cela, on doit moins s'étonner peut-être de rencontrer dans les pages dictées par Bonnet l'emphase oratoire et la phraséologie sentimentale chères à son temps, mais dont les grands écrivains du XVIIIe siècle ont su mieux se défendre. Ce n'est pas un écrivain de génie qui, pour annoncer avec majesté le chef-d'œuvre de la création terrestre, l'homme pour tout dire, a trouvé cette exclamation faible et banale : « Contemplateurs des œuvres du Tout-Puissant, votre admiration s'épuise à la vue de ce merveilleux ouvrage. Pénétrés de la noblesse du sujet, vous voudriez en exprimer fortement toutes les beautés; mais votre pinceau trop faible ne répond pas à la vivacité de vos conceptions..... »

Et lorsque le contemplateur, frappé de tout ce que l'âme reçoit du sens de la vue, faisant un retour sur lui-même, plaint le malheur des

hommes dont les yeux sont fermés à la lumière, Bonnet n'a trouvé pour plaindre le malheur de ces infortunés qu'une amplification travaillée où les mots n'ont rien gardé de l'émotion trop naturelle qui devait les dicter. « Aveugles infortunés qu'un sort trop rigoureux a privés dès la naissance de l'usage de cet incomparable sens, je ne puis assez m'attendrir sur votre malheur! Hélas! le plus beau jour ne diffère point pour vous de la nuit la plus sombre. La lumière ne porta jamais la joie dans vos cœurs..... » Non, la cécité n'aura pas eu un de ses grands poètes dans l'aveugle de Genthod. Quelle différence entre cette tirade fleurie et les touchantes et admirables paroles qu'un malheur jusque-là sans poésie et sans poète, la surdité, a inspirées à une petite-nièce de Charles Bonnet, frappée de cette infirmité avant l'âge qui l'apporte! « Ah! quand ce mal flétrit la vie, dit Mme Necker de Saussure, quand le tendre bégaiement des enfans, quand les mots les plus chers ne sont plus entendus, le monde qu'on aimait encore devient un désert, et un désert peuplé d'ombres décevantes qui errent autour de vous sans vous aborder. Plus tard, cette mort partielle est une préparation à la grande mort. Dans le silence universel, la voix de Dieu se fait entendre encore à l'âme affligée : *Je l'attirerai dans le désert,* lui dit-il, *et je lui parlerai selon son cœur.* Ah! puisse-t-il en être ainsi lorsque descendront les dernières ombres! »

C'est assez insister sur les imperfections de l'écrivain, qui ont contribué bien plus que les erreurs du métaphysicien à faire descendre Charles Bonnet au-dessous du rang qui lui appartient légitimement dans l'histoire littéraire de son siècle. Il y a dans *la Contemplation de la Nature* des qualités rares et même des beautés qui ne permettront pas à cette œuvre de tomber dans l'oubli, si elles ne suffisent pas à lui rendre l'admiration et le succès dont elle jouit auprès des contemporains.

La *Contemplation de la Nature* obtint plus que du succès et du respect : elle excita des sympathies et de l'enthousiasme, non en France à la vérité, mais dans le reste de l'Europe, surtout en Allemagne. L'ouvrage fut traduit en allemand par Lavater et en italien par Spallanzani, qui le prit pour texte d'un cours à l'université de Pavie. Cinq ans plus tard, et quand la popularité du livre ne faisait que s'accroître, en 1769, la *Palingénésie* parut. C'était comme une suite nécessaire de la *Contemplation.* Les idées sur la résurrection étaient reprises et poussées à l'état de système complet dans ce nouvel et dernier ouvrage de Bonnet. Il faut toujours bien se souvenir, en lisant Bonnet, qu'à ses yeux la foi est complétement désintéressée dans les recherches de la philosophie et de la science sur les ressorts de la machine humaine et les facultés de l'âme qui la dirige.

Quand il serait vrai que l'homme tout entier n'est que matière, il n'en serait pas moins appelé à être heureux ou malheureux dans une autre vie, relativement à la nature de ses actions : voilà le nœud de la métaphysique de Bonnet. Selon lui, l'auteur de l'univers, qui conserve l'univers lui-même, cette grande machine si prodigieusement composée, manquerait-il de moyens pour conserver l'homme purement matériel? Mais l'homme n'a pas seulement un corps, il a une âme, sans laquelle on ne saurait rendre raison de tous les phénomènes de l'homme, et en particulier du sentiment si clair et si simple qu'il a de son moi. Ce corps grossier et terrestre, que nous voyons et que nous palpons, renferme comme en un étui le germe d'un nouveau corps, destiné dès l'origine des choses à perfectionner toutes les facultés de l'homme dans une nouvelle vie. Et les animaux eux-mêmes contiennent les élémens de l'état perfectionné qui leur est réservé dans la nouvelle révolution que notre planète doit subir après toutes celles qu'elle a déjà subies, tous les êtres organisés recevant à chaque révolution une organisation supérieure à la précédente. En un mot, « il y aura de l'avancement pour tout le monde, » comme on l'a dit spirituellement (1). « L'opinion commune qui condamne à une mort éternelle tous les êtres organisés, à l'exception de l'homme, appauvrit l'univers. Elle précipite pour toujours dans l'abîme du néant une multitude innombrable d'êtres sentans, capables d'un accroissement considérable de bonheur, et qui, en repeuplant et en embellissant une nouvelle terre, exalteraient les perfections adorables du Créateur. L'opinion plus philosophique que je propose répond mieux aux grandes idées que la raison se forme de l'univers et de son divin auteur : elle conserve tous ces êtres et leur donne une permanence qui les soustrait aux révolutions des siècles, au choc des élémens, et les fera survivre à cette catastrophe générale qui changera un jour la face de notre monde. »

L'homme ressuscitera donc, et il ressuscitera tout entier, c'est-à-dire avec le souvenir de ses états passés, capable par conséquent de les juger et de comprendre le jugement qui en sera porté. Ce qui est assez singulier, c'est que le fondement de cette personnalité, c'est la mémoire, qui a son siége dans le cerveau, mais qui lie par des nœuds secrets le cerveau périssable au germe impérissable. Au reste Bonnet s'avance dans son système les saintes Écritures en main. Loin d'y rien trouver qui le contrarie, il n'y voit que des preuves dont il s'empare avec respect. La foi personnelle de Bonnet n'est pas marquée au coin d'une orthodoxie très pure : il destine l'homme à être jugé dans l'éternité sur le mérite de ses actions, et il ne cher-

(1) M. Villemain, *Cours de Littérature française au dix-huitième siècle.*

che pas à concilier le dogme de la rédemption avec sa théorie; mais l'on conçoit très bien que le fond du système en est indépendant. Tout ce qu'il permet à sa raison, c'est d'expliquer philosophiquement le dogme chrétien de la résurrection, et de donner aux espérances de l'homme cet appui nouveau que la philosophie ne s'était pas mise en peine de lui procurer (1).

En tirant du christianisme une partie de ses argumens, Bonnet s'était d'avance obligé à établir les preuves de la religion chrétienne; il n'y a pas manqué. Les derniers efforts de cette forte et sereine intelligence, au milieu des ténèbres croissantes qui allaient s'épaississant devant ses regards, furent consacrés à cette tâche du philosophe et du chrétien. Peut-être le terrible coup qu'avaient porté à la cause de son parti les *Lettres de la Montagne* lui fit-il envisager comme un dernier devoir à remplir envers sa patrie la réfutation des raisonnemens de Rousseau contre la révélation. Ce qui est plus certain, c'est qu'il resta sur les hauteurs que sa calme intelligence parcourait d'un pas si assuré, et qu'il ne descendit pas aux récriminations et aux réfutations amères. Ses raisonnemens sur ce sujet se résument en une conclusion qui est tout l'opposé de ce pas en arrière que fait Rousseau dans la *Profession du Vicaire savoyard,* lorsqu'après son admirable aveu sur la sainteté des Évangiles, il se détourne subitement du christianisme. « Je ne dirai point que la vérité du christianisme est *démontrée,* cette expression, admise et répétée avec trop de complaisance par les meilleurs apologistes, serait assurément impropre; mais je dirai simplement que les faits qui fondent la crédibilité du christianisme me paraissent d'une telle probabilité, que si je les rejetais, je croirais choquer les règles les plus sûres de la logique et renoncer aux maximes les plus communes de la raison. »

Les recherches sur le christianisme sont le couronnement de la *Palingénésie* et des travaux de Charles Bonnet. En repos sur les grandes questions qui intéressaient son âme, et bien abrité désormais dans l'édifice de ses convictions contre les doutes et les vents du siècle, il ne s'occupa plus qu'à revoir attentivement ses œuvres pour l'édition qu'on en publiait à Neuchatel et à écrire à ses amis (2).

(1) Les philosophes de son temps n'avaient pas de pareils soucis; Bonnet le leur reproche avec cette réserve et cette douceur qui ne l'abandonnent guère, même en face de ses plus vifs contradicteurs : « Lorsque les philosophes entreprennent de détruire ce qu'ils nomment des *préjugés,* il serait très convenable qu'ils leur substituassent des choses d'une utilité équivalente. Il ne faut pas que le philosophe ressemble à la mort, qu'on peint armée d'une faux; mais, si le philosophe peut quelquefois être représenté armé d'une faux, il doit au moins porter dans l'autre main une truelle. »

(2) S'il en avait eu le temps, il aurait peut-être écrit encore un ouvrage dont il avai tracé l'esquisse dans sa tête : c'était un *Essai sur l'Histoire de la Providence,* où, en

Cela suffit pour remplir les vingt-trois dernières années de sa vieillesse, qui s'éteignit en 1793, au milieu des agitations révolutionnaires de sa patrie.

Une dernière épreuve lui avait été réservée. La fin de sa vie fut une lutte pleine d'angoisses contre les maladies graves et douloureuses qui vinrent se joindre à ses infirmités. « Souvent nous avons cru l'avoir sauvé, disait son neveu de Saussure, témoin de ses souffrances et de sa résignation. Ah! qu'il était touchant, qu'il était intéressant de le suivre pendant ce long et pénible combat! Comme son cerveau avait été fatigué par une contention soutenue pendant toute sa vie, il lui arriva ce que Newton, Pascal et tant d'autres beaux génies ont éprouvé : sa maladie se portait quelquefois sur les nerfs; alors il avait des visions qui le trompaient d'abord, mais dont ensuite il reconnaissait l'illusion. Mais au milieu de ces affligeantes erreurs, la bonté de son cœur brillait toujours de l'éclat le plus pur.

« Son intelligence même, quoique couverte alors d'un voile sur quelques-unes de ses parties, avait dans tout le reste conservé la plus parfaite clarté. Souvent, dans ces momens pénibles, je lui communiquais pour le distraire quelques observations nouvelles de physique ou d'histoire naturelle, ou quelque idée de métaphysique : alors, si son attention se portait sur ces objets, il en parlait avec une suite, une présence d'esprit admirables, rappelant ce que les savans avaient pensé sur ces objets et comparant leurs opinions aussi bien et peut-être mieux qu'il ne l'aurait fait dans la santé la plus parfaite. Cependant, quoiqu'il eût encore quelques momens vraiment heureux, ses angoisses devinrent si fréquentes et si pénibles, qu'il en désirait ardemment la fin, et que, malgré la résignation la plus religieuse, il demandait souvent à Dieu de le rappeler à lui. Ses vœux furent exaucés. »

Une longue carrière de soixante-douze ans, tout entière écoulée sur un théâtre si borné pour une intelligence de cet ordre; une jeunesse laborieuse, souffrante, sans plaisirs, suivie de quarante années passées dans la retraite, au milieu des ombres de la cécité et du silence plus redoutable que la surdité fait autour de nous, — quelle image d'une vie heureuse! Telle fut pourtant la vie que Bonnet accepta sans murmure, et qui parut douce et belle à son âme, soutenue par la religion et satisfaite de penser. Nous voudrions savoir une plus certaine et plus rayonnante démonstration de la spiritualité de notre âme, une plus belle victoire du roseau pensant. Plus d'un sceptique

parcourant rapidement les révolutions physiques et morales de notre planète, il aurait tenté de découvrir les vues de la sagesse divine dans ces révolutions. Voyez une lettre de Bonnet à J. de Müller dans les *Œuvres complètes* de l'historien allemand, tome XV, page 324.

soupçonnera peut-être Bonnet d'avoir joué au sage et mis plus de philosophie dans ses livres qu'il n'en avait au fond du cœur, d'avoir été soutenu, dans le vide d'une existence si dépouillée, par la vanité ordinaire des esprits systématiques bien plus que par des convictions et des principes. Au besoin, le témoignage de ses contemporains et la tradition qui en est restée répondraient pour lui. Sa conduite politique a été quelquefois accusée par l'esprit de parti, ses systèmes ont été vivement attaqués; mais dans les écrits si passionnés d'alors nous n'avons jamais rencontré la moindre insinuation contre la sincérité de ses sentimens religieux, l'inébranlable sérénité de son âme, la vérité de son caractère et la bonté de son cœur. Pas un murmure ne s'éleva pour contredire de Saussure lorsque, devant ses concitoyens de tous les partis rassemblés pour entendre l'éloge funèbre de Charles Bonnet, il en vint à cet endroit de son discours : « Il fut heureux par la source du plus grand bonheur dont l'homme soit susceptible, celui d'aimer et d'être aimé. Il n'y eut jamais de cœur plus aimant que le sien : les amis de son enfance ont été ceux de sa vieillesse; jamais aucun nuage, aucun trouble n'a terni son amitié ni sa vie domestique. » Un jour George Lesage, autre philosophe d'humeur hardie et très indépendante, l'avertit qu'un Genevois, homme de beaucoup d'esprit, s'apprêtait à faire voir dans l'*Essai analytique* un fatalisme destructif de la morale et incompatible avec le christianisme, dont Bonnet faisait profession publique. « Quelques personnes de poids, ajoutait Lesage, avaient essayé de détourner l'homme d'esprit de cet infâme projet, en l'assurant de l'indignation publique s'il l'exécutait, mais elles n'avaient encore rien gagné sur son esprit. — Non, mon cher philosophe, répondit Bonnet, cet homme d'esprit ne fera point la critique de mon *Essai*, il n'en extraira pas des poisons qui n'y sont point, ou s'il le faisait, lui seul serait l'empoisonneur. Je compte assez sur l'estime de ceux dont j'ai l'avantage d'être connu pour n'avoir pas à redouter les interprétations odieuses qu'on voudrait donner à mes principes. Si l'on peut calomnier mon esprit, je me flatte au moins qu'on ne saurait calomnier mon cœur, et j'en appellerais au besoin à ma conduite, qui serait la meilleure apologie... Je suis donc fort tranquille sur cette entreprise vraie ou prétendue, et je ne prendrai à cet égard aucune précaution, parce que je n'en dois prendre aucune. Si la brochure paraît, je la lirai, je plaindrai l'auteur, et ne me vengerai qu'en pardonnant, heureux après cela de trouver quelque occasion de le convaincre de la sincérité du pardon et de la vérité de mon christianisme. »

La correspondance entière de Bonnet atteste qu'un tel langage lui était permis. On pouvait tout lui dire, et il pardonnait tout : les

lettres de ses amis sont d'une franchise et quelquefois d'une rigueur à ne laisser aucun doute sur ce point. Bien qu'un peu *auteur* sur le chapitre de la composition et du style, il écoutait les contradictions, il supportait la critique de ses idées les plus chères avec une sérénité et une déférence que l'amour-propre, si habile qu'il soit à ce jeu, ne saurait contrefaire sans se trahir quelquefois, et qui ne se démentaient jamais. Trembley, qui ne lui avait pas épargné des observations très dures sur sa *psychologie,* s'écriait, après avoir lu la réponse de Bonnet : « Va, tu n'auras pas à te garantir des injures; j'en réponds, je te le dis parce que je le vois, la religion et l'excellent cœur, l'homme moral, pénètrent dans tout ton ouvrage, et l'ami sent bien qui tu es. » — « Je ne souhaite, disait Jallabert à son tour, qu'une chose pour moi, mes enfans, mes amis, mes concitoyens : c'est que nous soyons tous autant hommes de bien, craignant Dieu et bons chrétiens que vous l'êtes. »

C'est tellement dans cette rare et aimable humilité de Bonnet qu'est, à notre sens, la preuve de sa sincérité philosophique et religieuse, que nous ne craindrons pas d'en rapporter encore un trait, qui pourrait paraître insignifiant, si l'on ne savait pas avec quelle jalouse susceptibilité les hommes d'un savoir illustre défendent leurs moindres conceptions. Bonnet, dans un de ses ouvrages, avait fait dépendre l'indestructibilité des germes de leur transparence. De Saussure, qui ne trouvait pas l'explication très bonne, lui proposa la sienne, bien confus ensuite d'apprendre que son oncle, non content de le remercier comme un disciple remercie son maître, avait envoyé ses remarques à Spallanzani pour être imprimées dans un ouvrage du savant abbé. Très jeune encore, De Saussure ne put s'empêcher de lui reprocher respectueusement l'excès de sa déférence : « Vous faites, mon cher oncle, lui écrivit-il, beaucoup trop de cas de mes petites observations, et le ton beaucoup trop modeste de votre lettre me ferait craindre d'avoir eu dans la mienne un ton précisément opposé, si je ne connaissais bien mes sentimens pour vous. »

Tel fut Bonnet jusqu'à la fin de sa vie, penseur hardi, esprit sage, candide et humble cœur, digne à tous les titres de l'admiration et du respect qui entouraient son nom au XVIIIe siècle, et assurèrent à sa personne comme à ses ouvrages une légitime et considérable influence. C'est la portée de cette influence qu'il nous reste à caractériser, et c'est la correspondance inédite de Bonnet qui nous aidera encore dans cette dernière partie de notre tâche.

André Sayous.

L'AGRICULTURE

LES PRODUITS ET LES MACHINES AGRICOLES

A L'EXPOSITION

A l'exposition universelle de Londres, en 1851, la Russie et l'Amérique du Nord figuraient en face l'une de l'autre. On admirait, dans le compartiment russe, des meubles en malachite, des mosaïques, des étoffes splendides, des tissus d'or et d'argent. Le compartiment américain n'offrait au contraire que des balles de coton, des épis de maïs, des tas de porc salé. Jamais contraste plus frappant. Aux yeux du passant superficiel et distrait, tout l'avantage était pour la magnificence apparente de l'un contre la modestie et presque l'indigence de l'autre; mais, pour quiconque réfléchissait un moment, la république américaine reprenait bien vite le pas sur l'empire slave, l'industrie utile et véritablement productive sur l'industrie de luxe et d'apparat. Ces meubles somptueux ne peuvent servir qu'aux palais du tsar et des grands de sa cour, tandis que ce coton, ce maïs, ces jambons, vêtissent et nourrissent une population qui croît à vue d'œil, et alimentent une exportation immense. La puissance et la richesse des États-Unis reposent sur cette simple base, et qui oserait comparer cette expansion indéfinie de la race humaine du Canada au Mississipi, ces villes qui s'élèvent par enchantement, ces déserts qui se peuplent en une saison, ces vaisseaux innombrables, ces chemins de fer, tout ce tumulte de la vie, à la morne immobilité de la nation rivale?

Je ne veux pas établir tout à fait la même opposition entre les parties de l'exposition française de 1855 consacrées aux objets de luxe et celles qui contiennent les produits agricoles et les matières premières en général. Je sais que le luxe est dans le génie de la France, et que nos arts élégans, en imposant aux autres peuples notre goût et nos modes, ont fini par former un des plus beaux fleurons de notre couronne industrielle. Il faut du luxe dans un grand état, c'est le signe de sa prospérité et la décoration de son travail; seulement il n'en faut pas trop. Le luxe est l'ennemi de la véritable richesse; comme la guerre, il consomme et ne produit pas. De tout temps, nous avons tendu à l'excès en ce genre, et nous y tombons aujourd'hui plus que jamais. Quand Voltaire disait sous Louis XV :

> Cette splendeur, cette pompe mondaine,
> D'un règne heureux sont la marque certaine,

il flattait le roi et la cour; mais il mentait : il savait très bien que le luxe de Versailles et de Paris n'était obtenu qu'aux dépens de la nation tout entière.

Traversons donc ce magnifique étalage de glaces, de tapis, de bronzes, de porcelaines, de dentelles, de diamans, de cristaux, où s'arrête bien assez sans nous la foule émerveillée, et recherchons, dans les coins les plus reculés, les plus obscurs, les plus abandonnés, de notre exposition universelle, ce qui rend possible cet amas de trésors. L'homme ne vit pas seulement de pain, je le sais; mais il vit de pain avant tout. Nous savons tous combien était embarrassé de sa personne ce roi de la fable qui ne pouvait toucher à rien sans le transformer en or, et qui mourait de faim au milieu de ses richesses. Supposez qu'une petite plante bien grêle vienne à manquer, meubles et parures perdront beaucoup de leur intérêt. C'est ce que n'oublie pas la race anglo-saxonne, beaucoup mieux avisée que nous. Partout où elle va, son premier soin est de s'assurer de quoi vivre. Ses industries les plus estimées satisfont à ce besoin vulgaire, mais essentiel. De là la plus grande cause de sa supériorité. D'autres nations, puissantes autrefois, sont tombées en décadence pour l'avoir négligé : elle seule grandit sans cesse et couvre le monde de ses enfans parce qu'elle mange. *Cereris sunt omnia munus.*

I.

A tout seigneur, tout honneur; commençons par les produits agricoles anglais. La place qui leur est accordée est petite et attire peu les regards. On y voit d'abord d'énormes fromages et de gigantesques jambons. Les Anglais n'entendent pas raillerie sur ces deux

articles; ils y mettent un amour-propre national parfaitement justifié. Il n'y a rien de supérieur aux fromages de Glocester et aux jambons du Yorkshire, et il suffit, pour juger de leur quantité, de voir une de ces boutiques anglaises de comestibles où ils forment de véritables montagnes qui font tressaillir d'aise les passans. Le reste de leur bétail est figuré par des têtes de bœufs suspendues le long des murs et appartenant aux principales races de l'Angleterre et de l'Écosse, les courtes cornes, les hereford, les angus, et par des peintures représentant des moutons comme on n'en aurait jamais cru de possibles, si l'on n'avait vu cette année même les modèles en chair et en os à l'exposition des animaux reproducteurs. Je m'étonne qu'ils n'y aient pas joint la représentation de quelque colossal *roast-beef* ou de quelque moitié de mouton rôti comme il en paraît sur leurs tables aristocratiques, et notamment sur celle de la reine, aux fêtes de Noël. Ainsi dans l'Iliade antique on mesure l'importance des chefs à l'énormité des parts qu'ils se taillent dans des bœufs qu'ils dépècent eux-mêmes tout entiers.

Une collection complète de leurs laines permet de s'assurer que, si les Anglais ont renoncé dans un intérêt d'alimentation à la production de la laine fine, ils ont au moins, par le nombre et l'énormité de leurs animaux, conservé la quantité; la plupart de leurs espèces ont d'ailleurs des qualités spéciales, c'est ce qu'on appelle des laines longues.

La collection de leurs plantes cultivées a été mise en ordre par les soins de M. Wilson, ancien directeur du collége royal agricole de Cirencester, maintenant professeur d'agriculture à l'université d'Édimbourg, en remplacement de l'illustre David Low, qui a pris sa retraite l'année dernière. Là même, le nombre n'est pas considérable, faute de place : on est bien loin de l'immense exposition de MM. Peter Lawson à Londres en 1851, qui ne contenait pas moins de quatre cents variétés de céréales; mais ce qui s'y trouve suffit. On y voit rangées méthodiquement, représentées par des poignées d'épis et des échantillons de grains, les principales espèces de froment, d'orge et d'avoine cultivées dans les trois royaumes, avec les plantes fourragères et les racines. Une étiquette porte le lieu où chaque échantillon a été recueilli, la quantité de semence par boisseau et de produit par acre, le poids. La plupart viennent des environs d'Édimbourg, où se trouvent en effet les meilleures cultures de la Grande-Bretagne.

Les botanistes distinguent sept espèces de froment, dont quatre l'emportent sur les autres, le froment ordinaire, *triticum sativum*, le gros ou poulard, *triticum turgidum*, le blé dur, *triticum durum*, et l'épeautre, *triticum spelta*. Les Anglais ne cultivent ni le blé dur

ni l'épeautre; le premier ne vient que dans les régions les plus méridionales, le second n'est cultivé qu'en Suisse et en Allemagne. Restent le *triticum sativum* et le *triticum turgidum*. Les principales variétés anglaises et écossaises de ces deux espèces sont maintenant bien connues en France comme plus productives que les nôtres, et elles commencent à se répandre parmi les meilleurs cultivateurs de la Flandre et de la Picardie. Je signalerai entr'autres une espèce de poulard, dite *common rivet*, qui rapporte d'ordinaire, sur un sol bien préparé, de 30 à 40 hectolitres à l'hectare.

Un des signes les plus caractéristiques d'une mauvaise culture est l'indifférence sur la qualité des semences. Il en est des espèces végétales comme des animales : si les soins hygiéniques et la bonne nourriture font beaucoup, un bon choix de reproducteurs n'a pas moins d'importance. Quand on confie à la terre des semences avariées, mélangées de substances étrangères et de graines parasites, ou seulement d'une maturité douteuse et d'une nature abâtardie, on doit s'attendre à de grands déficits de récolte. Quand au contraire on se sert de semences triées avec soin, parfaitement propres, saines, vigoureuses, appartenant à des espèces supérieures, on est récompensé au centuple. La production et la vente des bonnes semences forment une industrie comme une autre, qui se perfectionne en se spécialisant. Plus la culture est avancée dans un pays, plus le commerce des graines de semence y prospère.

Je sais que l'expérience de cette année n'a pas été favorable aux blés d'origine anglaise qui s'introduisaient dans le nord de la France. L'hiver ayant été plus rude que ceux de leur île, la plupart ont gelé. C'est une preuve entre mille de l'extrême prudence qu'il faut apporter à toute importation agricole, ce n'est pas une raison pour douter du principe. Cherchons à rendre ces variétés moins sensibles au froid, choisissons parmi les nôtres celles qui produisent le plus; tous les moyens sont bons, pourvu que le but soit atteint. Tandis que, dans certaines parties de la France, le blé rend six ou sept hectolitres à l'hectare ou trois fois la semence seulement, un propriétaire des environs de Dunkerque, M. Vandercolme, expose cette année un blé d'Australie, venu chez lui, qui lui a donné 66 hectolitres, c'est-à-dire dix fois plus. Si prodigieux qu'il soit, ce rendement ne paraît pas impossible quand on étudie la végétation du froment. On a vu tel grain, appartenant à la variété la plus productive et placé dans les conditions les plus favorables, produire 100 épis de 100 grains chacun, ou 10,000 grains en tout. Pline parle d'une gerbe envoyée à Auguste qui contenait 400 tiges sorties d'un seul pied.

Les variétés anglaises d'avoine et d'orge présentent les mêmes

caractères. Une des avoines exposées, la *blanche de Tartarie*, a donné 80 hectolitres à l'hectare. Toutes ces plantes se distinguent par la force et la longueur de la paille en même temps que par la beauté de l'épi; il est regrettable qu'on n'ait pas pu montrer aussi les racines : nos cultivateurs auraient vu à quelles profondeurs elles descendent dans un sol suffisamment ameubli.

Parmi les graines fourragères, celle qui figure au premier rang est le *ray-grass* ou ivraie d'Italie, *lolium italicum*. La vogue de cette plante fait toujours des progrès en Angleterre et en Écosse, on en raconte de plus en plus des prodiges. On en a vu, dit-on, qui, coupée six fois dans une année, avait, à chaque coupe, quatre pieds anglais de haut, ce qui fait vingt-quatre pieds en tout. Dans une réunion agricole, M. Caird, l'auteur des *Lettres sur l'agriculture anglaise* publiées par le *Times*, ayant affirmé que, dans la ferme de *Meyer-Mill*, le ray-grass d'Italie avait produit jusqu'à 25 tonnes de foin sec par acre d'Écosse ou 50,000 kilos par hectare, on a crié à l'impossible, même en Angleterre; vérification faite, il s'est trouvé que si l'assertion n'était pas complétement exacte, elle n'était pas non plus très exagérée. Qu'il y ait un peu de légende dans tout ceci, c'est possible; mais pour que les Anglais et les Écossais, qui sont gens positifs, s'enthousiasment comme ils le font, il faut qu'il y ait aussi beaucoup de vrai. Ajoutons que, pour obtenir ces beaux résultats, l'arrosage avec l'engrais liquide est nécessaire.

Ce ray-grass laisse bien loin derrière lui tous les fourrages. Cependant, comme il ne peut pas être cultivé partout, nous trouvons dans la collection les autres plantes moins exigeantes qui composent encore la plus grande partie des prairies anglaises, tant naturelles qu'artificielles. Tels sont le trèfle, assez estimé pour que l'un des trois royaumes, l'Irlande, l'ait choisi pour emblème; le ray-grass ordinaire, *lolium perenne*, qui forme les célèbres gazons anglais et qui n'a pu être dépassé que par son frère d'Italie; le *Thimothy grass*, qu'on appelle chez nous la fléole des prés; le *florin* ou *agrostis* stolonifère, etc. Tout cela sans doute n'est que du foin, et on s'étonnera que, dans une exposition des merveilles de l'industrie, les Anglais aient imaginé de donner une place à ces humbles herbes que nous foulons aux pieds; mais ces herbes qui viennent partout, mêlées à d'autres inutiles ou nuisibles, ils les ont choisies, triées, fortifiées, transformées par la culture; ce foin, c'est pour eux de la viande, de la laine, du lait, du fumier, du blé, et par conséquent de la population et de la puissance.

Les turneps, les pommes de terre, les féverolles, quelques betteraves champêtres, complètent la série. Est-ce là tout? Oui, sans doute. Quoi! pas une plante industrielle? Pas la moindre. Ni bet-

terave à sucre, ni tabac, pas même de colza; c'est à peine s'ils font un peu de houblon, et ils ont laissé à l'Irlande le monopole du lin. Rien ne les détourne de ce puissant enchaînement de la culture alterne, qui tend à accroître dans une proportion indéfinie la production de la viande et du grain, poursuivi avec cet acharnement dans l'idée fixe qui caractérise leur race.

L'exposition des produits agricoles français présente un spectacle tout différent. Ici au contraire, la variété domine. Laines, soies, grains, huiles, vins, légumes, fruits, plantes textiles, tinctoriales, saccharifères, on ne finirait pas si l'on voulait énumérer tous ces produits. Rien ne montre le génie français sous un jour aussi favorable qu'une exposition; là en effet la quantité qu'on obtient d'une denrée ne compte pour rien, la qualité et l'originalité sont tout. L'exposition française est beaucoup plus brillante que l'exposition anglaise; malheureusement sous ces belles apparences se cache une bien moindre richesse réelle, parce que tous ces trésors ne sont que des exceptions. En veut-on un exemple? Une des plus belles collections est celle de la ferme-école de Paillerols, dans les Basses-Alpes. A côté d'une précieuse espèce de froment, appelée *touzelle blanche*, qui donne peut-être la plus belle farine connue, on y voit de superbes échantillons de légumes et de fruits secs, des garances, des huiles, des cocons admirables, des vins de liqueur, enfin tout ce qui annonce la plus riche culture. Le pays d'où viennent ces fruits merveilleux est cependant le plus pauvre de France et un des plus pauvres de l'Europe; la moitié du sol reste absolument inculte, et l'autre moitié a beaucoup de peine à nourrir une population clair-semée, qui diminue au lieu de s'accroître.

Cette réserve faite, je reconnais bien volontiers tout ce que notre exposition agricole renferme de remarquable. Pour les céréales, j'ai déjà cité M. Vandercolme; j'en pourrais citer beaucoup d'autres. De tous les points de la France, on a envoyé des fromens, des orges, des avoines, des maïs et même des riz magnifiques. La plupart des laines, des soies, des huiles, des vins, méritent les mêmes éloges. Parmi les cultures industrielles, la betterave occupe plus que jamais le premier rang. Ce n'est plus seulement du sucre, c'est de l'alcool que cette racine précieuse fournit maintenant au génie de nos inventeurs, et elle donne tous ces trésors sans rien perdre presque de ses ressources alimentaires : après avoir livré sa matière sucrée, sa pulpe nourrit encore un nombreux bétail et rend ainsi à la terre la plupart des élémens qu'elle lui a pris.

Les plus grands de nos établissemens agricoles reposent sur elle. Dans le département du Pas-de-Calais, un seul entrepreneur, M. Crespel de Lisse, cultive tous les ans 1,000 hectares en betteraves,

nourrit avec les pulpes 1,000 têtes de gros bétail, et produit ainsi assez d'engrais pour récolter 10,000 hectolitres de blé : il n'y a rien en Angleterre de plus gigantesque. Dans le département de l'Oise, à Bresles, une société s'est formée, au capital de 800,000 fr., pour une exploitation du même genre; elle a cultivé l'année dernière 500 hectares en betteraves, dont elle a fait du sucre et de l'alcool, a engraissé avec les pulpes je ne sais combien d'animaux, a récolté 3,000 hectolitres de froment, et après un mouvement de fonds de plusieurs millions en recette et en dépense, a donné, dit-on, à ses actionnaires 15 pour 100 de leur argent. L'état prend sa part de ces énormes produits, car un hectare de betteraves rapporte au fisc, par l'impôt sur le sucre indigène, près d'un millier de francs, et cependant le sucre est à plus bas prix que jamais. Tels sont les prodiges de la chimie moderne.

Voici maintenant le revers de la médaille : cette culture si belle a des bornes assez étroites. Elle couvre tout au plus le millième du sol, et ne peut guère s'étendre au-delà; elle n'a pu réussir jusqu'ici dans la moitié méridionale de la France ; elle n'est possible que dans des terres riches, fraîches, parfaitement ameublies; elle suppose des capitaux énormes et souvent renouvelés pour l'établissement des sucreries et distilleries, et, ce qui est plus grave, ses débouchés ne sont pas inépuisables. Les fléaux qui ont atteint la vigne ont pu seuls donner faveur à l'alcool de betteraves; qu'ils viennent à cesser, cette branche de produits sera tout au moins fort menacée. Quant au sucre, rien n'assure que son prix ne baissera pas encore, et il ne peut être comparé, pour l'importance de la consommation, aux denrées alimentaires. Le véritable objet de l'agriculture, sa base indestructible, c'est la production de la viande et du pain.

Les autres cultures industrielles sont encore plus attaquables sous ce rapport. J'admire comme un autre ces tabacs, ces lins, ces colzas, ces garances, mais je me demande quelquefois si le travail et l'engrais qu'ils consomment ne pourraient pas être plus utilement employés. Leur principal défaut est dans tous les cas d'attirer l'attention de nos cultivateurs vers les récoltes qui épuisent plus que vers celles qui fertilisent. On ne se douterait pas, en voyant toutes ces richesses, que le pays qui les produit souffre depuis trois ans d'une disette persistante, et qu'en temps ordinaire il peut à peine nourrir une population spécifique inférieure de moitié à la population anglaise; telle est pourtant la vérité. Il y a bien des causes à cette anomalie; le goût des cultures exceptionnelles n'y est-il pas pour quelque chose? Moins exclusif que les Anglais, j'admets volontiers ces beaux produits comme le couronnement d'une agriculture perfectionnée, je veux seulement rappeler qu'ils ne peuvent être que des accidens; le

fond de la culture est ailleurs, et il faut bien que nous l'ayons négligé, puisque nous n'arrivons pas au but.

Quelques nouvelles plantes ont fait cette année leur apparition. Au premier rang, il faut placer le sorgho à sucre, rapporté de Chine par M. de Montigny, consul de France à Sanghaï, et qui est déjà devenu l'objet d'essais fort sérieux. On s'en est beaucoup occupé dans le Var et les Bouches-du-Rhône : M. Sicard de Marseille a exposé du sucre, de la mélasse, du vin, de l'eau-de-vie, du vinaigre et du cidre de sorgho; que dis-je? il y a encore de la farine, de la fécule et de la semoule de sorgho, et pour mettre le comble aux qualités de cette plante encyclopédique, de l'acide sorghique, du carmin, de la sépia, des teintures diverses sur soie et laine avec des couleurs tirées du sorgho. Voilà, j'espère, un brillant début. On raconte que Parmentier, voulant populariser la pomme de terre, donna un jour un grand dîner, dont ce tubercule avait fait tous les frais depuis le potage jusqu'au dessert. M. Sicard va du premier coup plus loin que Parmentier. Nous verrons ce que deviendront ces espérances. Le sorgho sucré est une espèce de millet à balai qui s'élève à deux mètres de hauteur, et dont la culture ne paraît pas difficile. Son acclimatation n'est pas douteuse. On en a semé sur plusieurs points de la France, et il est venu partout. Ses tiges produisent la matière sucrée; la matière farineuse est contenue dans ses graines. Il est depuis longtemps connu des nègres de la Sénégambie, qui en tirent à la fois des liqueurs enivrantes et des bouillies alimentaires, d'où l'on peut conclure qu'il réussira surtout en Afrique.

Nous devons encore à M. de Montigny, outre les yaks, ces bœufs à toison laineuse du Thibet, qu'on tente en ce moment de naturaliser dans les montagnes du Jura, une nouvelle racine, l'igname de Chine, qui pourra, dit-on, remplacer la pomme de terre, si la maladie ne s'arrête pas. Des expériences faites au Jardin des Plantes paraissent avoir réussi. « Cuite sous la cendre, dit M. Decaisne, elle prend une consistance qui rappelle par l'aspect et la saveur la meilleure pomme de terre; par la dessiccation, il sera facile de la convertir en une véritable farine, portant avec elle un gluten qui manque à la fécule. » Je ne demande pas mieux que de croire à tous les mérites de ces nouvelles acquisitions. Je doute cependant que le sorgho sucré vaille beaucoup mieux que le maïs, qui vient dans les mêmes conditions, et l'igname de la Chine aura quelque peine à dépasser le topinambour, qui remplace très bien la pomme de terre, au moins pour les animaux. Le directeur de la ferme-école de Beyrie (Landes) affirme avoir obtenu 100 hectolitres de maïs à l'hectare; j'ai moi-même compté 700 grains sur des épis envoyés à l'exposition.

J'ai parlé immédiatement de la France en quittant la Grande-Bre-

tagne parce que le sentiment national m'a emporté; *dear, dear land,* comme dit Shakspeare. J'aurais dû, pour être juste, faire passer avant nous les pays qui, sans égaler tout à fait l'Angleterre, nous sont encore supérieurs. La Belgique, les Pays-Bas, la Suisse, la Saxe, la Lombardie, la Bohême, forment un groupe de trente millions d'hectares qui se rapproche beaucoup de la Grande-Bretagne pour la production; la population moyenne y est égale à 100 habitans par 100 hectares, tandis que la nôtre n'est que de 68. La France n'occupe en réalité que le troisième rang.

Le produit brut moyen de la Belgique est égal au produit anglais, bien qu'il soit obtenu par d'autres procédés, car c'est par excellence le pays de la petite propriété et de la petite culture. La viande et le grain y constituent les cinq sixièmes de la production, un sixième est formé de plantes industrielles; ce sont ces dernières qui ont les honneurs de l'exposition, car on se résout peu en général à exposer de la paille et du foin, comme l'ont fait sans façon les Anglais. Les lins surtout sont d'une beauté rare. J'ai remarqué en même temps avec plaisir des céréales, des légumes et des fourrages obtenus dans les parties les plus arides de la Flandre et du Luxembourg. La Belgique a entrepris depuis peu de mettre en valeur ses terres incultes, et elle y réussit rapidement, grâce à un ensemble de mesures dont l'exemple serait bon à suivre, si notre orgueil national nous permettait d'emprunter quelque chose à qui nous a tant emprunté. Heureux pays, qui, dans les dernières convulsions de l'Europe, a su conserver l'ordre, la liberté et la paix, et qui ne souffre que du mal des pays prospères, l'excès de population!

La richesse principale des Pays-Bas consiste dans leurs pâturages et conséquemment dans leur bétail; leur véritable exposition a donc eu lieu au concours des animaux reproducteurs, où leurs vaches, les plus belles du monde, ont excité une légitime admiration. Ils n'ont à peu près rien envoyé au palais de l'industrie en fait de produits agricoles. C'est dommage, car la nation hollandaise ne connaît de supérieure en culture que la nation anglaise, et elle a la gloire de l'avoir devancée; l'Angleterre a tout appris à son école, même la liberté, qui est la mère du reste. La Suisse a sans doute pensé aussi que l'exposition de son bétail suffisait. Le royaume de Saxe est représenté par la plus belle de ses productions agricoles, la laine fine de la célèbre race ovine de Negretti. L'Allemagne rhénane a envoyé ses épeautres en grains et en farines, ses tabacs, ses chanvres, ses vins du Rhin, ses houblons, son kirch de la Forêt-Noire, ses eaux-de-vie de grains, de prunes, de pommes de terre, ses sucres et ses alcools de betterave, car cette industrie française y est maintenant naturalisée; la Lombardie, ses riz, ses maïs, ses soies et ses

fromages; la Bohême, ses laines, qui rivalisent avec celles de Saxe, et ses sucres de betterave, qui rivalisent avec les nôtres. Ces échantillons donnent une haute idée de l'état de l'agriculture dans ces contrées.

Déduction faite de la Lombardie, le reste de l'Italie vient, avec la France, au troisième rang. Sur quelques points de la presqu'île, comme la Rivière de Gênes et le duché de Lucques, la culture a atteint un haut degré de perfection; sur d'autres, comme la Sardaigne et la Sicile, elle languit misérablement. Somme toute, le développement agricole moyen doit être le même que chez nous, et la population spécifique est plus nombreuse. C'est ce qui reste à l'Italie de son ancienne splendeur. Sans l'académie des géorgophiles de Florence, qui nous a donné une collection complète des produits toscans, l'agriculture italienne serait absente de l'exposition; son état présent n'est pourtant pas à dédaigner, et quand elle n'aurait rien de nouveau à nous apprendre, le nom de l'Italie ne doit jamais manquer, quand il s'agit d'une revue des œuvres de la civilisation. Il n'y a pas déjà si longtemps que l'agriculture italienne était la première de l'Europe. Châteauvieux et Sismondi en ont parlé dans les termes les plus enthousiastes. Le portrait tracé par Sismondi était embelli, nous le savons maintenant; il avait pris un seul point, le val de Nievole, comme type de toute une contrée, et sa passion contre le système de fermage à prix d'argent, qui prévalait en Angleterre, lui a caché les inconvéniens du métayage usité en Toscane. Les publications de MM. Ridolfi, dans les actes des géorgophiles, ne laissent plus aucun doute sur ces erreurs. Il n'en reste pas moins beaucoup de vrai dans ce qu'il a écrit, et si l'adoption de l'assolement quadriennal, le développement de la mécanique, de la chimie et des autres sciences appliquées à la culture, l'accumulation des capitaux, ont fini par élever l'agriculture anglaise à une plus grande hauteur, si la France a fait en trente ans de paix et de liberté des progrès qui ont comblé l'intervalle, il n'en est pas moins certain que l'Italie a eu les devans, non-seulement aux XVe et XVIe siècles, mais dans des temps plus rapprochés. N'oublions pas que la Lombardie, bien que détachée par la conquête, fait naturellement partie de la péninsule.

La France et l'Italie terminent la série des pays passablement cultivés, et comme tout n'y est pas également en valeur, on peut estimer à 40 millions d'hectares le contingent qu'elles apportent à elles deux, de sorte qu'il n'y a dans toute l'Europe que 100 millions d'hectares qui produisent à peu près ce qu'ils peuvent produire dans l'état actuel des connaissances agricoles.

On peut diviser le reste en deux nouveaux groupes qui deviendraient alors le quatrième et le cinquième dans l'ordre décroissant.

Le quatrième comprend la péninsule ibérique, c'est-à-dire l'Espagne et le Portugal, toute l'Europe centrale, ou la plus grande partie de l'empire d'Autriche, la Prusse proprement dite, le Hanovre, les deux Mecklembourg, et les états du Nord, c'est-à-dire le Danemark et la partie cultivable de la péninsule scandinave. L'étendue totale de ce groupe est de 200 millions d'hectares, et la population moyenne de 40 habitans par kilomètre carré. Le sixième et dernier est formé par l'Europe orientale, comprenant la Turquie et la Russie d'Europe, dont l'immense étendue (500 millions d'hectares) ne compte que 15 habitans sur la même surface. La Belgique en a dix fois plus.

Il est sans doute étrange de placer sur la même ligne l'ardent Portugal et le froid Danemark; la vérité le veut ainsi. La production de ces deux pays ne se compose pas des mêmes élémens; mais dans l'ensemble elle est égale, c'est-à-dire un peu plus de moitié de la nôtre. L'Espagne et le Portugal ont envoyé des maïs, des vins, des légumes secs, des huiles, qui font regretter que ces régions favorisées du soleil soient si délaissées par le travail. L'Espagne y a joint des laines de son ancienne race mérine, la souche de toutes les races à laine fine de l'Europe; mais soit que les moutons espagnols aient dégénéré, soit qu'ils n'aient eu d'autre tort que de rester stationnaires pendant que leurs descendans étrangers s'amélioraient, ces laines ne peuvent plus soutenir la comparaison, ni avec les nôtres, ni avec celles de Saxe et de Bohême. La Prusse proprement dite n'a fourni que peu de produits, qu'elle a abrités sous le grand nom de Thaer, fondateur de l'institut agricole de Mœglin, dans les sables du Brandebourg. L'Autriche a fait beaucoup plus; c'est après la France l'état qui a pris la plus grande part à l'exposition, ses vins surtout forment une pyramide qui frappe tous les yeux.

Quand on examine cette belle exposition de la monarchie autrichienne, qui comprend la Lombardie et la Bohême, deux des plus riches pays du monde, et qui contient en même temps des régions aussi fertiles que la Hongrie, on s'étonne que le développement agricole moyen n'y soit pas plus avancé. Elle aussi possède tous les climats, et si l'agriculture y était partout aussi florissante qu'à ses deux extrémités, elle pourrait nourrir cent millions d'habitans. Elle n'en a pourtant pas plus que la France, bien que son étendue soit très supérieure. Si l'on en juge par les exemples que nous avons sous les yeux, il y règne aujourd'hui une grande émulation. L'aristocratie, qui possède d'immenses terres, paraît avoir l'ambition de marcher sur les traces de la grande propriété anglaise, et à côté des écoles impériales d'agriculture figurent sur la liste des exposans les noms des plus grands seigneurs.

L'empire ottoman, plus vaste encore que l'empire d'Autriche, n'est

représenté que par un petit nombre d'échantillons plus curieux qu'utiles. Je ne voudrais pas dire trop de mal des Turcs, qui sont aujourd'hui nos alliés; mais en vérité, quand on songe à ce qu'ils ont fait du plus magnifique territoire, on ne peut s'empêcher de leur en vouloir. *Partout où un Turc met le pied,* dit un proverbe syrien, *la terre reste stérile pendant cent ans.* Il faut espérer qu'à la suite de la guerre actuelle, l'Europe civilisée imposera à la barbarie ottomane d'autres principes de gouvernement, et que les populations chrétiennes, les seules qui travaillent, auront vu enfin sonner l'heure de leur affranchissement définitif. La prospérité de ces belles contrées n'est possible qu'à cette condition.

La pauvre et petite Grèce a voulu offrir son contingent. Malheureusement ce que ses produits ont de plus beau, c'est leur nom; blés de Sparte, orges de Thèbes, maïs d'Olympie, haricots d'Argos, fèves de Mantinée, garances de Scyros, amandes d'Égine, soies de Messénie, tabacs d'Épidaure, raisins de Corinthe, miels de l'Hymette, vins du Pirée, olives d'Athènes : il est impossible de ne pas tressaillir en lisant sur une humble étiquette ces mots magiques. Plus le passé est grand, plus le présent paraît pénible. Fragment à peine détaché de la Turquie, la Grèce porte encore le sceau funeste que des siècles d'oppression ont imprimé sur elle. Depuis quelques années, elle jouit de la liberté; mais qu'est-ce qu'un quart de siècle pour réparer des ravages si anciens et si profonds? Presque partout la terre même a été détruite, et le roc paraît à nu.

La Russie, en guerre avec nous, n'a rien exposé; ce n'est pas un bien grand malheur. L'agriculture n'y fait pas beaucoup plus de progrès qu'en Turquie. Tout le monde connaît le mot profond de Montesquieu : *Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir un fruit, ils coupent l'arbre au pied; voilà l'image du despotisme.* Les tsars semblent avoir pris à tâche de justifier cette définition célèbre. Pour entretenir le luxe d'une capitale factice et mal placée, que les eaux débordées de la Néva emporteront quelque jour, pour entretenir en même temps un état militaire excessif, instrument d'une autorité divinisée et d'une ambition sans limites, ils ont épuisé leur empire d'hommes et d'argent, et sacrifié la réalité à l'apparence. Même dans la Russie méridionale, le faible excédant de céréales qu'on vendait à l'Occident n'était obtenu que par une culture misérable; la zone qui le produit est si vaste et d'une fertilité telle qu'elle pourrait rapporter de quoi nourrir la population actuelle de l'Europe entière, tandis qu'elle a peine à fournir à l'exportation 4 ou 5 millions d'hectolitres, souvent supprimés par les hasards des saisons.

Ainsi, sans parler des régions désertes de l'Asie, de l'Afrique et de

l'Amérique, la seule Europe pourrait entretenir, avec les produits agricoles les plus ordinaires, cinq ou six fois plus d'habitans qu'elle n'en possède aujourd'hui. En prenant pour maximum l'état actuel de la Belgique et de l'Angleterre, le reste a d'immenses pas à faire avant de les regagner; l'Italie et l'Allemagne peuvent tiercer leur population, la France doubler la sienne, l'Espagne, le Portugal, la Hongrie, la Pologne, la Prusse, tripler la leur, la Turquie et la Russie presque la décupler, et en supposant, ce qui est vrai, que la Belgique et l'Angleterre peuvent faire encore des progrès, une carrière bien autrement vaste s'ouvre devant les autres peuples. D'où vient donc que la population européenne ne marche pas plus vite? Hélas! des erreurs et des passions des hommes, qui font de ce vaste champ, si bien disposé pour le travail, un théâtre éternel de violences.

Quand on jette les yeux sur une carte et qu'on mesure par la pensée le fameux pays de *terre noire* par exemple, qui forme une grande partie de l'Europe orientale et dont la fertilité naturelle passe pour inouie, on s'étonne que les cinq cent mille émigrans qui partent tous les ans d'Allemagne et d'Angleterre pour l'Amérique et l'Australie ne se tournent pas vers ces régions infiniment plus voisines que rapprochent tous les jours des lignes de chemins de fer et des bateaux à vapeur. Une famille rhénane peut être rendue sur le Bas-Danube en aussi peu de temps qu'il lui en faut pour s'embarquer à Southampton, et elle n'y va pas; pourquoi? c'est que, même quand la guerre n'y sévit pas comme aujourd'hui, la liberté et la sécurité y manquent. L'insalubrité, compagne de la barbarie, y répand ses invisibles poisons, et pour lutter contre la nature sauvage, l'homme a besoin de se sentir défendu contre les fléaux qui viennent des hommes. *Liberty, peace and safety,* voilà la devise américaine qui fait passer les mers.

Les peuples de la vieille Europe tombent presque tous dans la même erreur que ces propriétaires qui aiment mieux accroître l'étendue de leurs terres que leur capital d'exploitation. On veut s'étendre, s'arrondir, et pour avoir le bien d'autrui, on sacrifie son propre héritage. Les révolutions, les tyrannies et les guerres qui ont rempli, remplissent et rempliront l'histoire du monde, n'ont pas d'autre origine. On ne sait pas que la vraie source de la puissance des nations, c'est moins la grandeur du territoire qui s'achète par la guerre que la multiplication des capitaux qui s'obtient par la paix. La petite Angleterre avec ses 13 millions d'hectares est aussi forte que l'immense Russie, qui en a cent fois plus. L'Espagne de Philippe II a fait, pour arriver à la monarchie universelle, un effort gigantesque et vain qui l'a réduite pour des siècles à l'impuissance. Même quand on réussit, on ne s'en trouve guère mieux. On serait probablement

fort mal reçu du gouvernement autrichien, si l'on essayait de lui démontrer que ses sacrifices séculaires pour assujettir l'Italie n'ont pas moins nui à l'Autriche elle-même qu'au peuple vaincu; rien n'est pourtant plus évident, l'histoire à la main : elle a perdu par la guerre sur son propre sol plus d'hommes et de capitaux qu'elle n'en a gagné sur le sol voisin.

En attendant que la paix et la justice règnent parmi les hommes, ce qui ne paraît pas près d'arriver, sortons de l'Europe et voyons où en est l'agriculture dans les autres parties du monde. Nous n'apercevons que quelques points épars habités et cultivés, le reste est le royaume de la solitude. Commençons par ce qui nous touche le plus, les possessions françaises, et en particulier la plus proche, la plus grande et la plus récente de toutes, l'Algérie.

L'exposition de ses produits a été arrangée avec un art coquet par les soins du ministère de la guerre; elle aurait pu, à beaucoup d'égards, se passer de cette parure. La culture fait décidément des progrès dans cette coûteuse colonie, et il commence à en sortir autre chose que les envois du jardin d'essai, si habilement dirigé par M. Hardy. En sus de sa propre consommation, l'Algérie en 1854 a exporté 1 million d'hectolitres de blé, 500,000 hectolitres d'orge, 2 millions de kilos de farine, près de 3 millions de kilos de pain et de biscuit. En soi, c'est encore bien peu; mais quand on songe qu'elle tirait il y a peu d'années son pain de l'étranger, on ne peut méconnaître un grand pas. Les échantillons de ses blés et de ses farines sont les plus beaux peut-être de l'exposition; il y en a à la fois de blé tendre et de blé dur, mais le blé dur l'emporte, au moins pour le nombre, comme plus approprié au climat, et il ne faut pas s'en plaindre, car la farine qui en provient est plus nourrissante, et elle a une valeur spéciale pour la confection des pâtes alimentaires. De plus, il est bien constaté que la récolte du froment s'y fait dès le commencement de juin, ce qui lui donne une grande avance sur la nôtre, et permet de satisfaire des besoins pressans, quand les greniers de la mère-patrie commencent à s'épuiser.

La production actuelle du froment en Algérie est d'environ 5 millions d'hectolitres; le blé tendre n'y figure que pour 200,000, ou pour un vingt-cinquième environ, il est presque tout entier obtenu par les colons; le blé dur au contraire est presque tout récolté par les indigènes, ce qui donne la proportion entre la culture européenne et la culture arabe; la première est à la seconde comme un à vingt-cinq. Les deux réunies s'appliquent tout au plus à un million d'hectares, ou au quarantième de la surface totale. Malgré cette exiguité, la colonie française d'Afrique présente déjà une variété au moins égale à celle de la France elle-même. Outre leurs blés et leurs

orges, nos colons ont envoyé des produits empruntés à toutes les régions du monde : le coton, l'olivier, la cochenille, le ricin, l'arachide du Brésil, le carthame, l'opium, les oranges, les pamplemousses, le safran, la garance, le tabac, la soie, l'ortie blanche, le gingembre, l'indigo, le riz sec de Chine, le *madia* du Chili, la mauve textile, le chanvre de Chine, le sésame, les patates, le café, le thé, la *colocase* du Mexique, la banane, la canne à sucre, le bambou, les vins, les essences, les alcools d'asphodèle, etc. La plupart de ces produits ont une valeur fort restreinte; il en est quelques-uns dont on espère beaucoup, tels que le coton, la soie, l'huile, le tabac et les fruits.

Si l'on jugeait de l'importance d'une culture par la beauté de ses produits, il n'y aurait rien de plus riche que le coton d'Algérie. De l'aveu même des Américains les plus compétens et les plus intéressés, les qualités superfines de coton, dites *sea island*, obtenues en Afrique, égalent les plus belles de la Georgie. On peut dire en même temps que le débouché est indéfini, car la seule Europe absorbe tous les ans pour un milliard de coton. En présence de pareils faits, on comprend toute l'importance que le gouvernement attache à cette production. Malheureusement la question principale, celle du prix de revient, n'est pas résolue. Peu importe au fond qu'on récolte le plus beau coton du monde, si l'on ne peut pas le vendre au prix courant. Jusqu'à présent, la culture du coton ne couvre pas, dans toute l'étendue de l'Algérie, plus d'un millier d'hectares, malgré les encouragemens sans nombre qui lui sont donnés. On ne peut s'empêcher de concevoir de grands doutes sur l'avenir au moins immédiat de cette culture, quand on songe à la quantité de main-d'œuvre qu'elle exige sous un ciel brûlant. Pour mon compte, il me paraît impossible que les bras des colons y suffisent jamais; qu'on y arrive quelque jour par le moyen des indigènes, ou mieux encore, d'une importation de noirs libres du centre de l'Afrique, c'est plus croyable, mais là encore on entrevoit bien des difficultés. Jusqu'ici le coton n'a véritablement pu prospérer qu'avec l'esclavage. Il serait beau de lui enlever ce triste caractère; l'Algérie en a-t-elle les moyens?

Il ne s'élève pas tout à fait le même doute sur la production de la soie; il s'en faut pourtant de beaucoup que ce soit un fait accompli. Comme les cotons, les soies envoyées d'Afrique sont admirables, et les étoffes dont elles font la matière première ont un merveilleux éclat; mais c'est l'administration qui achète les cocons et qui fait fabriquer, et, ce qui est plus fâcheux, la production en est insignifiante et diminue au lieu d'accroître. On n'a pu acheter à Alger en 1852 que pour 56,000 fr. de cocons, en 1853 pour 54,000, en 1854 pour 33,000 seulement; il y a loin de là aux 100 millions de soie

que produit la France et aux autres 100 millions qu'elle importe tous les ans. L'administration n'a pourtant rien négligé pour propager ce produit; outre l'achat des récoltes au-dessus du cours, on distribue gratuitement les plants de mûrier et la graine de vers.

L'olivier, le tabac et les fruits donnent de meilleurs résultats. L'Algérie a récolté en 1854 pour 12 millions d'huile d'olive. A la bonne heure, voilà un produit, et qui promet de s'accroître vite, car l'olivier y vient naturellement partout. Le tabac a le même succès, et la fabrication des cigares a pris un grand essor. Les oranges de Blidah arrivent maintenant jusqu'à Paris; soit pour les fruits frais, soit pour les confits, il est évident que l'Afrique a devant elle un bel avenir. Elle commence à faire d'assez bons vins. Sans doute aussi, elle tirera profit de quelques-unes de ces plantes oléagineuses, textiles, tinctoriales ou autres, qui sont maintenant à l'état d'essai. Le crin végétal, extrait du palmier nain, est une invention aussi utile qu'ingénieuse.

Je m'étonne que, dans cette nombreuse nomenclature, on ne voie figurer à peu près nulle part les produits animaux. Les colons européens, c'est pénible à dire, n'ont que très peu de bétail : 5,000 chevaux, 3,000 mulets, 20,000 bœufs ou vaches, 25,000 moutons, 12,000 chèvres, 8,000 porcs, c'est trop peu. On doit pourtant finir par comprendre que l'Algérie ne fait pas exception à la règle générale, et que là comme ailleurs il n'y a pas de bonne culture sans bétail. Que, dans les premières illusions qui ont suivi la conquête, on se soit imaginé que cette terre privilégiée pouvait se passer de tout, je le comprends; mais la rude leçon de l'expérience est venue, et il n'est plus permis d'ignorer que les lois de l'économie rurale européenne s'appliquent à l'Algérie, qui n'est pas aussi différente de l'Europe qu'on le croyait d'abord. Cette négligence est d'autant plus regrettable, que l'exemple des indigènes, dont toute la richesse est dans leurs troupeaux, aurait dû nous éclairer. Nous avons su, dès le premier jour, que cette terre portait en abondance une herbe nutritive. La végétation spontanée, le manque de bras, le défaut de routes, tout pousse à l'industrie pastorale. J'admets que d'autres causes aient développé autour des villes la culture jardinière : l'une n'exclut pas l'autre. La culture jardinière a des bornes très étroites dans un pays où les bras européens manquent, tandis que la culture pastorale, qui économise les bras pour utiliser les vastes espaces, peut s'étendre à volonté sur un sol sauvage.

Heureusement, ce que les Européens ne font pas assez, les indigènes commencent à le faire. Parmi les produits animaux, il en est un, la laine, qui figure déjà parmi les principales richesses de l'Algérie, puisqu'on peut évaluer la récolte annuelle à 15 millions; elle

provient presque tout entière des troupeaux indigènes, qui comptent de 7 à 8 millions de têtes. Arabes et Kabyles ont, sans aucun doute, des procédés de production aussi barbares qu'eux; mais après tout, comme ils sont au nombre de 2 à 3 millions, tandis qu'on n'a pu installer en Afrique, après vingt-cinq ans d'efforts, qu'environ 25,000 cultivateurs européens, ce sont eux qui sont les principaux et presque les seuls producteurs ruraux. Les huiles, les tabacs, les céréales, c'est-à-dire les produits réels, car les autres ne sont encore que des espérances, viennent d'eux en grande partie, aussi bien que les laines. Il faut rendre cette justice à l'administration que, tout en exagérant en apparence ses préférences pour les colons, elle n'oublie pas les indigènes. Elle est plus juste et plus libérale envers eux que ne semblerait l'indiquer l'exposition à peu près exclusive des produits coloniaux. Les uns sont un peu pour la montre, les autres pour la réalité. D'un côté, la qualité éblouissante, mais le très petit nombre; de l'autre, la grossièreté, compensée par la quantité au moins relative. Il n'est plus question, Dieu merci, d'extermination; les indigènes, traités avec bienveillance, admis à tous les concours, peuvent s'instruire et s'enrichir à notre école. Cette politique a un double effet, elle assied la pacification sur sa véritable base, qui est l'intérêt des indigènes, et elle accélère la seule production rurale qui ait jusqu'ici quelque importance.

Je souhaite que les bras et les capitaux de l'Europe émigrent en abondance en Afrique, mais, à parler franchement, je n'y compte guère; l'Europe n'a pas trop de ses capitaux pour elle-même, et ses bras surabondans trouvent ailleurs un emploi plus fructueux. Dans tous les cas, que l'émigration européenne devienne nombreuse ou non, ce que l'Algérie a de mieux à faire, c'est de chercher chez elle ses principaux moyens de progrès. Le plus grand est le bétail. Je ne lui dirai pas tout à fait comme La Fontaine :

> Le trop d'expédiens peut gâter une affaire;
> On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
> N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon!

Je crois cependant que le plus simple, comme le plus sûr, est de battre un peu moins les quatre coins du monde et de s'en tenir un peu plus aux entreprises qui se présentent naturellement. Rien n'est plus facile que de doubler la production actuelle du bétail. Il suffit d'enseigner aux Arabes l'art de faire du foin, qu'ils ignoraient; leurs animaux périssaient par milliers, parce qu'ils n'avaient rien à leur donner en temps de sécheresse. Puis viendront l'établissement de quelques abris pour défendre les troupeaux de l'excès de la chaleur, le perfectionnement des races par des croisemens ou plutôt des sélec-

tions, l'amélioration des pâturages par des irrigations et des dessèchemens, la culture des prairies artificielles et des racines; ceci n'est pas aussi brillant, je l'avoue, que le coton, la canne à sucre, le thé et le café; l'expérience dira ce qui vaut le mieux. Outre les moutons, l'Algérie peut produire encore des chevaux et des bœufs. Les chevaux indigènes sont célèbres, et ils remontent déjà exclusivement notre cavalerie d'Afrique. La race bovine ne sera jamais laitière, le climat s'y oppose, mais elle ne demande qu'un peu de soin pour donner de bons petits bœufs de travail et de boucherie, et elle compte déjà un million de têtes. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le bétail, c'est de l'engrais, et qu'en Afrique comme partout, l'engrais est nécessaire pour les autres productions, notamment pour les céréales; il faut toujours en revenir là.

Il est un autre intérêt que je regarde comme de premier ordre pour l'Algérie, c'est le bois. S'il manque, ce n'est pas précisément la faute du sol et du climat : on y trouve au contraire de très beaux arbres, et les recherches de l'administration ont révélé l'existence d'un million environ d'hectares de bois, dont quelques-uns sont de véritables forêts; mais qu'est-ce qu'un million d'hectares, la plupart en broussailles, pour une étendue totale de 40 millions? Il en faudrait au moins trois ou quatre fois plus. Les véritables causes du déboisement sont le parcours des troupeaux et l'incendie, les Arabes ayant l'habitude de mettre le feu aux broussailles, pour fumer le sol avec les cendres et se débarrasser des bêtes féroces. Depuis quelques années, un service forestier bien organisé veille à la conservation de ces richesses naturelles. Une des parties les plus intéressantes de l'exposition algérienne consiste, selon moi, dans la collection des essences forestières. Il y a là, si l'on veut, des trésors pour l'avenir et qui n'exigent presque pas de main-d'œuvre; mais il ne suffit pas de conserver, il faut semer et planter beaucoup. Je vois avec plaisir que l'administration y songe, elle a organisé des compagnies de planteurs. On en est encore réduit à importer du bois de l'étranger; en 1854, il en est entré pour 1,300,000 fr., et ce n'est pas seulement pour fournir aux besoins du chauffage, de la menuiserie, de la construction, de la marine, que le bois est nécessaire : il en faut surtout pour remédier aux vices du climat; l'exemple de quelques parties de la Metidja, autrefois inhabitables, maintenant peuplées et cultivées, montre combien les plantations ont de puissance pour vaincre les fléaux de cette rude nature.

Somme toute, on peut regarder l'Algérie comme en bonne voie, sinon peut-être pour ce qu'on cherche à faire à grand bruit, au moins pour ce qui se fait à peu près tout seul. Je ne parle pas de ses richesses minérales et industrielles, parce qu'elles ne sont pas de mon

sujet. Je me contente de dire qu'elles ont bien aussi leur valeur. L'exploitation des mines marche péniblement, l'absence de houille et de bois est un grand obstacle; on voit pourtant à l'exposition de beaux échantillons de minerais. Parmi les marbres, l'onyx translucide se distingue par sa rare beauté, comme le thuya parmi les bois. Toutes les industries européennes sont maintenant importées; de nombreux moulins à farine et à huile ont été construits; d'autres usines s'élèvent. Des lignes de voitures desservent les principales routes. Ces différens métiers sont la principale fonction des colons dans la société algérienne. On a essayé de faire violence à la nature des choses en reportant vers la culture un plus grand nombre d'entre eux, on a échoué. La division du travail se fait naturellement entre les Européens et les indigènes, quand on les laisse libres les uns et les autres; même quand on tente de s'y opposer, elle résiste et finit par l'emporter.

Les colonies anglaises nous offrent à ce sujet des enseignemens. On ne voit pas que le gouvernement y cherche à diriger le travail dans un sens opposé au cours naturel, on ne voit pas non plus que les colons se tourmentent l'esprit pour faire autre chose que ce qui leur profite, et ces colonies sont beaucoup plus prospères que les nôtres. Voyez l'Australie : avant la découverte de l'or, on n'y avait guère d'autre produit que la laine, et avec cette seule richesse on avait fait des merveilles. Au milieu des envois de ce monde nouveau figurent des esquisses de ces villes populeuses qui s'y élèvent à vue d'œil; on ne pouvait en effet rien montrer qui parlât plus haut.

Arrêtons-nous un moment devant une de ces colonies qui a été longtemps française, le Canada. Son exposition compte parmi les plus belles. On sent que les Canadiens ont conservé un attachement filial pour leur ancienne patrie, et qu'ils se sont fait une joie de répondre à son appel. On sent aussi que ces *quelques arpens de neige*, comme disait dédaigneusement Voltaire, ont fait de grands progrès depuis qu'ils ne nous appartiennent plus : leurs 70,000 habitans d'alors sont devenus deux millions. En auraient-ils fait autant s'ils étaient restés sous notre domination ? On est forcé d'en douter quand on songe à toutes les révolutions qui ont bouleversé la France depuis 1763, et qui ont eu dans nos colonies un désastreux retentissement. On en doute encore plus quand on compare le système économique et politique que nous suivons à l'égard de nos possessions et celui que les Anglais ont adopté pour les leurs. Le Canada est, on le sait, complétement libre aujourd'hui; il a un gouvernement représentatif calqué sur celui de la métropole, et le lien qui le retient encore n'est plus que nominal. L'aurions-nous traité ainsi? J'ai peine à le croire; c'est pourtant à cette indépendance qu'il doit la plus

grande partie de sa prospérité. Rien n'est plus digne d'admiration que les fruits et les céréales qu'on sait récolter sous un pareil climat, si ce n'est le parti qu'on sait tirer des produits les plus sauvages, comme le bois, le gibier et le poisson; j'aime, au milieu des œuvres de la civilisation la plus raffinée, cette étiquette curieuse : *Jambons d'ours de Niagara.*

Je ne veux pas dire qu'il y ait lieu d'adopter pour l'Afrique le même système de liberté absolue; nous n'en sommes pas encore là. Je veux dire seulement qu'il faut se confier davantage à la tendance spontanée des faits, et je reconnais que les idées des colons eux-mêmes s'améliorent beaucoup sous ce rapport; ils commencent à moins attendre du gouvernement. Qui sait? Quand on se donnera moins de peine pour développer la colonisation, elle marchera peut-être plus vite; ce ne serait pas la première fois qu'on aurait travaillé contre son propre dessein.

Les États-Unis d'Amérique n'ont rien exposé en fait de produits agricoles; nous verrons tout à l'heure qu'ils ont pris leur revanche pour les machines. Ils ont pensé sans doute qu'ils n'avaient rien à nous apprendre. Du coton, du maïs et du porc salé, voilà à peu près, comme je le disais en commençant, tout ce qu'ils pouvaient nous offrir; mais ce coton, ils en produisent 600 millions de kilos par an, valant au moins 600 millions de francs; ce maïs, ils en récoltent 200 millions d'hectolitres, valant au moins 2 milliards; ces porcs, ils en abattent 20 millions; ces trois seuls articles équivalent à toute la production agricole de la France, et dépassent celle de l'Angleterre. Ajoutez-y le froment, le tabac, le sucre, le riz, le gros bétail, et vous trouverez l'énorme chiffre de 6 à 7 milliards. Aucune nation au monde ne produit autant. Il est vrai que les États-Unis couvrent une surface énorme, mais ils n'avaient, il y a cent ans, qu'un million d'habitans, et ils en ont maintenant bien près de 30. Voilà ce qu'il était impossible d'exposer. Je comprends très bien que tout ce qui se sent mal à l'aise en Europe émigre volontiers dans ce pays-là, où les salaires sont élevés et les denrées alimentaires abondantes. Les merveilles de l'industrie des autres peuples pâlissent, pour moi, devant cette exposition absente. Les Américains ont malheureusement conservé l'esclavage, qui souille encore une partie de leur sol; mais dans les états de la Nouvelle-Angleterre on est plus près que nulle part ailleurs de l'idéal de la société humaine, c'est-à-dire du point où personne ne souffre que les maux inhérens à notre infime et débile nature. L'immense développement agricole que je viens de signaler est pour beaucoup dans cette aisance universelle: la cause première, on la connaît.

A côté du géant américain, le reste du Nouveau-Monde disparaît. Les républiques du Sud, agitées de révolutions continuelles, n'ont pu

donner à leur agriculture qu'une attention distraite. Quelques-unes ont pourtant pris part à l'exposition; il faut leur en savoir gré, surtout si ces envois indiquent une disposition à changer un peu moins de gouvernemens et à se livrer un peu plus au travail. On dit le Mexique sur le point de s'annexer aux États-Unis; on ne peut que l'en féliciter, si cette formalité doit le pénétrer de l'esprit anglo-américain : il en a besoin. L'empire du Brésil, que sa forme monarchique a mis à l'abri des convulsions, se développe un peu plus, mais sa superficie est telle que ses progrès sont insensibles dans cette immensité. Lui aussi sollicite vivement l'émigration européenne; le climat et l'éloignement s'y opposent. Mieux vaut, ce semble, s'attacher à tirer un meilleur parti des bras dont on dispose en appelant à son aide, sinon les hommes, au moins les sciences et les procédés perfectionnés de l'Europe.

Je ne veux rien dire des Indes, de Java, de la Chine, du monde oriental en général. L'agriculture doit y être très avancée sur un grand nombre de points, si l'on en juge par la population; mais il y a peu d'inductions à tirer pour nos propres affaires de ces civilisations lointaines, qui ont beaucoup plus à apprendre de nous qu'à nous enseigner. Aux principales acquisitions qui nous sont venues de Chine par M. de Montigny, je dois ajouter le riz sec. Ce serait un grand bienfait que l'introduction de cette plante en Europe, si elle réalise ce qu'elle promet. Rien de plus riche assurément que les rizières de la Haute-Italie, mais rien de plus infect et de plus malsain; si le riz sec permet d'obtenir les mêmes produits ou même des produits un peu moindres dans un air moins impur, nos régions méridionales ont fait une conquête.

II.

Le genre humain n'a encore cultivé un peu sérieusement que le dixième du monde. Ce dixième lui-même pourrait porter, s'il était bien traité, beaucoup plus qu'il ne produit, et cependant sur presque tous les points les subsistances font défaut aux besoins, ici, parce que la population regorge, là, parce qu'elle manque, partout, parce que le travail de l'homme n'a pas eu jusqu'à présent assez de puissance. La terrible loi que Malthus a signalée s'applique avec une inflexible rigueur, quand cette terre qui engloutit avant l'âge tant de générations condamnées pourrait être forcée d'ouvrir au contraire son sein pour les nourrir. Outre les fureurs et les folies qui l'éloignent du sol, l'homme avait cette excuse, qu'il se sentait faible devant l'immense nature. Livré à ses propres forces, il n'obtenait de ses labeurs qu'un maigre fruit, que venaient à tout moment lui enlever les jeux formidables des élémens; mais voici que de nouvelles armes lui sont

données : il n'est plus seul. Ce qu'il n'a pu faire avec ses bras, il peut désormais l'accomplir par des machines qui décuplent ou centuplent son action; il a de plus découvert des procédés qui transforment le sol de fond en comble, soit par des engrais naturels ou artificiels, soit par des travaux de défoncement, d'assainissement et d'irrigation, et il a appris à modifier à son gré les espèces végétales et animales, pour les approprier à ses besoins. L'agriculture peut n'être plus l'œuvre ingrate de l'ignorance et de la pauvreté; la science et l'industrie lui ouvrent de nouveaux horizons, et il dépend de chaque peuple de s'y précipiter.

La fabrication des machines aratoires fait évidemment des progrès en France. On compte cent cinquante exposans nationaux de cette catégorie, et il s'en faut bien que tous nos ateliers soient représentés. Une de nos plus importantes et plus anciennes fabriques, celle qui porte encore le nom de Dombasle, n'a rien envoyé. Une foule de charrons de campagne, qui commencent à construire assez bien des instrumens perfectionnés, manquent aussi. En revanche, les écoles d'agriculture de Grignon et de Grand-Jouan, la ferme-école du Mesnil-Saint-Firmin, la colonie agricole de Mettray, les ateliers de nos constructeurs les plus renommés ont fourni un remarquable contingent. Malgré ces efforts persévérans, les machines anglaises et américaines l'emportent encore. Les Belges eux-mêmes, avec leur agriculture plus morcelée que la nôtre, ont trouvé moyen de nous dépasser à quelques égards. Parmi les autres nations, le célèbre institut agricole de Hohenheim (Wurtemberg) nous a offert une collection complète de ses instrumens, qui peut nous donner quelques indications utiles.

De tous ces outils, le plus nécessaire est en même temps le plus difficile à perfectionner; il n'y a pas de charrue parfaite, et on peut même douter qu'il soit possible d'en trouver une qui satisfasse à toutes les conditions. Néanmoins, comme les efforts tentés jusqu'ici pour remplacer cet instrument primitif ont échoué, il faut bien continuer à s'en servir en l'améliorant le plus possible. Toutes les charrues ont été essayées par le jury; celles qui ont paru faire le meilleur travail avec le moins de tirage ont été l'anglaise de Howard, l'américaine de Bingham, la belge d'Odeurs, et la française de Grignon. Comme l'expérience n'a révélé dans aucune une supériorité bien marquée, il est probable que chaque nation gardera la sienne. Ce qu'il y a de défectueux et d'imparfait dans le travail de la charrue oblige à se servir d'autres instrumens pour le compléter; tels sont les scarificateurs, les fouilleuses, les herses et les rouleaux. Pour les uns et les autres, la supériorité des Anglais est incontestée. Rien ne vaut la bineuse de Garrett, l'extirpateur de Coleman, la herse norvégienne et le rouleau brise-mottes de Crosskill. Ces excel-

leurs instrumens sont maintenant imités en France autant que le permettent le haut prix du fer et le peu de ressources de nos cultivateurs.

On n'a pas encore trouvé le moyen de labourer à la vapeur, bien qu'on ne cesse de le chercher. Une machine dont nous n'avons vu que le modèle à l'exposition, mais qui a paru tout entière au concours de Carlisle, celle de Usher, n'a pas réalisé les espérances qu'elle avait fait naître. C'est à recommencer. La grande affaire est d'inventer ce qui doit être substitué à l'action de la charrue, pour remuer plus profondément et mieux diviser le sol. Personne n'a jusqu'ici plus approché du but que M. Guibal, de Castres (Tarn), dont *la défonceuse* a reparu à l'exposition. Cet énorme rouleau en fonte, armé de dents en fer légèrement recourbées, d'environ 30 centimètres de longueur, agit comme un assemblage de pioches. Essayée devant le jury, la *défonceuse* a prêté à la critique; elle exige beaucoup de force, et son travail n'a pas paru parfait. L'expérience lui est plus favorable dans le midi, où elle commence à pénétrer dans les cultures. Elle mérite qu'on ne la perde pas de vue.

Je dois dire aussi qu'on n'accorde pas, selon moi, assez d'attention à une catégorie d'instrumens très humbles en apparence, mais qui, chez nous au moins, ne sont pas à dédaigner : je veux parler de ceux qui n'ont d'autre moteur que l'homme, et qui ont pour but de faciliter le travail de la petite culture. De ce nombre sont des fourches à trois, quatre ou cinq dents en fer, destinées à remplacer la bêche et exposées par les Anglais. La Société royale d'Angleterre, qui a cependant plus de motifs que nous pour s'attacher exclusivement à la grande culture, a donné plusieurs prix à ces fourches. Elles pénètrent en terre plus facilement que la bêche, et font tout au moins un aussi bon travail. Quand on songe à l'étendue des terres travaillées à la bêche ou à la houe, les mieux cultivées du monde, on ne peut qu'attacher une importance sérieuse à tout ce qui peut économiser l'effort en maintenant l'effet obtenu. Je sais que l'usage de la fourche n'était pas complétement inconnu dans la petite culture, mais il n'était pas suffisamment répandu; je compte sur les Anglais pour la mettre plus en vogue. Je signale encore un système fort ingénieux inventé par M. Ledocte, directeur de l'école belge d'agriculture de Thourout, et adopté dans les écoles de Mettray en France et de Ruysselède en Belgique : le tout se compose de deux instrumens, un plantoir et une espèce de brouette. Le plantoir dépose dans le sol, avec la semence, la quantité d'engrais pulvérulent nécessaire pour la faire fructifier. La brouette devient successivement un rayonneur, un sarcloir, un bineur et un butoir par le changement de quelques parties. Sous toutes ses formes, elle est facilement conduite par un homme, une femme ou même un enfant. Les témoi-

gnages les plus honorables constatent qu'en Belgique on obtient avec ce système de remarquables résultats. Dans un pays comme celui-là, qui a tant d'exploitations au-dessous de deux hectares, il doit être d'un grand secours; la fourche anglaise peut le compléter.

Revenons aux instrumens de la grande culture. Les hache-pailles et les coupe-racines anglais ont été battus cette année par des belges et des badois. La *faneuse* anglaise a en revanche conquis tous les suffrages; cette élégante machine retourne en une heure le foin d'un hectare, et fait ainsi l'office de quinze ou vingt faneuses. La machine à fabriquer les tuyaux de drainage, de Whitehead, a maintenu sa supériorité; c'est une de celles qui attirent le plus l'attention du public. Un égrenoir de maïs, venu d'Autriche, a été justement remarqué.

Les machines à battre sont depuis longtemps connues en France: dans plusieurs de nos provinces, on ne bat plus autrement. En Lorraine et en Bourgogne, les plus petits cultivateurs s'en servent, et il commence à en être de même dans l'ouest. Ces modestes machines, qui coûtent de 300 à 500 francs, et qui battent environ deux hectolitres à l'heure, ont à peine osé se montrer à l'exposition : elles sont pourtant les plus nombreuses et par conséquent les plus utiles parmi nous. Il est vrai qu'elles ne pouvaient soutenir la comparaison avec les puissans engins de l'Angleterre et de l'Amérique. Dans l'essai qui a eu lieu à Trappes, c'est la machine américaine de Pitts qui l'a emporté; elle a battu, criblé et nettoyé 15 hectolitres de blé à l'heure; la machine anglaise de Clayton 8, et la française de Duvoir 5. Cette dernière n'obtient si peu de résultat que parce qu'elle ménage beaucoup la paille, ce qui a du prix pour les fermiers des environs de Paris; il faut bien qu'elle réponde à un besoin, puisque le constructeur en a déjà livré près de neuf cents.

Voilà donc les Américains qui ont déjà les devans pour le battage. La machine de Pitts est fabriquée à Buffalo, ville de l'état de New-York, qui n'existait pas il y a quarante ans, et qui a aujourd'hui 50,000 habitans. Si beau que soit ce succès, il paraît qu'il a été encore dépassé aux États-Unis. Je ne sais pourquoi nous n'avons pas vu à l'exposition la machine de M. Moffit, fabricant d'instrumens aratoires à Piqua, Ohio, qui a été essayée l'année dernière à Triptree-Hall, en Angleterre, et qui a, assure-t-on, battu et nettoyé 27 hectolitres à l'heure. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'elle n'exige, dit-on, qu'une force de quatre chevaux, et ne se vend sans le moteur que 1,125 francs. Espérons que M. Moffit ne nous fera pas défaut à l'exposition de l'année prochaine.

Mais le grand succès de cette année, le produit fondamental de ce vaste concours ouvert au monde entier, c'est la machine à moissonner. Il n'y a plus aujourd'hui le moindre doute, l'instrument qui

doit épargner à l'homme le plus pénible de ses travaux est trouvé, et il est à peu près arrivé à sa perfection. L'Amérique a encore eu cette gloire, sinon d'inventer, au moins d'exécuter mieux que les autres cet outil libérateur. Je ne puis dire de quel sentiment j'étais pénétré en voyant les épis tomber et se ranger en andains sur son passage. Un homme, commodément assis, dirige les chevaux qui traînent l'appareil; un autre est employé, dans quelques machines, à ramasser les épis avec un rateau; mais son intervention n'est pas nécessaire, et il en est qui s'en passent parfaitement. La machine de Mac Cormick, de Chicago (Illinois), moissonne un are par minute, ou plus d'un demi-hectare par heure; c'est la meilleure et la plus ancienne, car elle avait paru à l'exposition universelle de Londres en 1851, où elle présentait encore quelques défauts qui ont été corrigés. Mac Cormick en vend 2,000 par an, au prix de 750 fr. Chicago, d'où nous vient cette révolution bienfaisante, était un désert il y a quinze ans.

La France n'est pas tout à fait sans quelque participation à la solution de ce grand problème. Au nombre des *moissonneuses* essayées cette année, il en est une imaginée et fabriquée en France par M. Cournier, mécanicien à Saint-Romans (Isère). Défectueuse à quelques égards, mais d'un perfectionnement facile, elle a ce mérite, qu'elle marche avec un seul cheval, et je ne doute pas qu'il ne soit possible de l'établir à 500 fr. quand on en aura un débit un peu considérable. Qu'est-ce qu'un pareil déboursé en comparaison des craintes, des lenteurs, des embarras et des dépenses qu'entraîne la moisson? On peut dire que M. Cournier n'a eu l'idée de sa machine qu'après l'apparition de celles de Mac Cormick et de Bell, mais voici qui établit plus nettement en notre faveur un certain droit de priorité : une *moissonneuse* fort analogue à celles-ci a été inventée et publiée il y a dix ans par M. Constant de Rebecque, propriétaire à Poligny (Jura) et frère de Benjamin Constant. On ignore généralement ce fait, qu'il m'a paru juste de rappeler.

Quelques personnes paraissent s'inquiéter des conséquences que peuvent avoir ces machines pour les salaires ruraux. On peut se rassurer. L'invasion ne sera jamais assez subite pour que l'effet en soit sensible partout à la fois; l'extrême lenteur est ici plus à craindre que la précipitation, et dans tous les cas on peut être certain que la somme de travail ne sera pas diminuée; les bras devenus libres seront employés à d'autres travaux qu'on ne fait pas aujourd'hui, et qui augmenteront d'autant la production; c'est ce qui arrive toujours en pareil cas. Dans toutes les industries où a pénétré l'emploi des machines, les salaires ont monté au lieu de baisser; il en sera de même dans l'industrie rurale. L'exemple de l'Angleterre, où l'on emploie plus de machines aratoires et où les salaires ruraux sont plus élevés que chez nous, le démontre suffisam-

ment. Nos propriétaires et fermiers peuvent donc, en toute sûreté de conscience, réaliser dès qu'ils le pourront l'immense économie que les machines doivent leur procurer. On ne se figure pas, quand on n'y a pas réfléchi, de quels chiffres il s'agit pour un pays comme la France. La récolte s'élève annuellement à 200 millions d'hectolitres de tous grains, semence comprise, et le battage d'un hectolitre au fléau coûte en moyenne 1 franc, tandis qu'il ne revient qu'à la moitié avec la machine, même en comptant l'intérêt et l'amortissement du prix d'achat; la substitution d'un outil à l'autre n'entraîne donc rien moins qu'une différence annuelle de 100 millions. Le remplacement de la faucille, de la faux et de la sape par la *moissonneuse* donne des résultats analogues : dans l'un et l'autre cas, c'est une réduction de moitié, et, ce qui vaut mieux encore que l'économie de dépense, une grande économie de temps, avec la liberté de choisir son moment, de quitter, de reprendre et de finir sa besogne quand on veut. Il faut avoir vu les sollicitudes de la grande culture dans ces momens décisifs qui exigent un supplément extraordinaire de bras pour se faire une idée de ces avantages.

D'autres paraissent craindre que les machines ne donnent aux pays neufs, comme l'Amérique, l'Algérie et la Russie, où les terres sont pour rien et les bras peu nombreux, un grand avantage sur ceux anciennement peuplés et cultivés. Sans doute la production de ces régions à demi désertes trouvera des facilités nouvelles et dont il faut se féliciter dans l'intérêt de l'humanité, mais les autres en profiteront tout autant et peut-être davantage. Même avec les machines, la culture exige, pour se développer, un ensemble d'efforts et de ressources qui ne s'obtient que par la civilisation la plus avancée; les contrées où abondent les hommes et les capitaux sont toujours les premières à appliquer comme à imaginer les forces nouvelles, et la barbarie a peine à les suivre, même quand elle en a la volonté. La population ne restera pas d'ailleurs stationnaire, la marée humaine ne cesse de monter, ses besoins tendent toujours à s'accroître plus vite que les moyens de les satisfaire. Si l'on entrevoit la possibilité de lutter un jour contre l'antique fatalité, il s'en faut qu'elle soit encore vaincue; elle résistera longtemps. Les ruisseaux de lait et de miel ne coulent que dans les fables des poètes, et l'âge d'or, si jamais il arrive, aura toujours un mélange plus que suffisant d'âge de fer.

La division du sol ne met pas chez nous à la propagation des machines un obstacle aussi radical qu'on pourrait croire. N'oublions pas que la moitié de notre territoire est entre les mains de la grande et de la moyenne culture. Une récolte annuelle de 100 hectolitres suffit pour supporter l'intérêt des frais d'achat; au-delà commencent les bénéfices. Ne sait-on pas d'ailleurs ce qui arrive déjà pour le bat-

tage? Il tend à devenir une industrie à part, comme celle du meunier, du boulanger et du forgeron. Des entrepreneurs spéciaux achètent une machine et battent pour le public, moyennant un prix convenu, soit qu'on transporte les gerbes chez eux, soit qu'ils se transportent eux-mêmes de ferme en ferme, selon les circonstances. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour la moisson? Il faudrait sans doute plus de *moissonneuses* que de *batteuses*, parce que le travail arrive tout à la fois; mais en dépêchant 6 hectares par jour, chaque machine en abattra assez en temps utile pour donner du profit.

L'application de la vapeur à l'agriculture commence à pénétrer parmi nous. Tout le monde peut voir fonctionner des *locomobiles* à vapeur françaises. M. Calla entre autres en a exposé une, de trois chevaux seulement de force, qui est un véritable bijou. Ces locomotives ne sont inférieures en aucun point aux anglaises; seulement, quand nos fabricans en vendent une, les fabricans anglais en vendent cent. La maison Clayton et Shuttleworth, de Lincoln, en expédie à elle seule deux par jour. Je regrette qu'on n'ait pas jugé à propos de faire paraître à l'exposition une invention qui paraît avoir eu du succès cette année en Angleterre : c'est une locomobile qui porte avec elle un chemin de fer sans fin destiné à la soutenir, ce qui lui permet de marcher sans enfoncer sur un terrain meuble et détrempé.

Les engrais commerciaux sont comme un autre genre de machines ayant pour effet d'augmenter la puissance du sol. Le plus actif est le guano du Pérou; l'expérience a prouvé qu'une tonne de cet engrais merveilleux peut produire 100 hectolitres de blé. La France n'en achète cependant qu'une quantité insignifiante, presque toute employée dans le seul département de Seine-et-Marne. Un document présenté au corps législatif a constaté que, dans le premier semestre de 1854, sur 223,000 tonnes de guano extraits des îles Chincha, 113,000 ont été importés en Angleterre, 98,000 aux États-Unis et 5,688 seulement en France; l'Espagne en a reçu tout autant. Malgré cette indifférence pour le vrai guano, la France a imaginé la première de faire avec des débris de poisson du guano artificiel. Ce nouvel engrais figure à l'exposition, où il mérite toute l'attention des cultivateurs : c'est une des idées les plus fécondes; l'engrais de poisson revient un peu moins cher que le guano péruvien, et on peut en produire en quelque sorte à l'infini.

M. le marquis de Bryas (Gironde) et M. le vicomte de Rougé (Aisne) ont exposé chacun un spécimen de drainage. Tous deux ont en effet exécuté de grands travaux de ce genre. Ces deux témoignages venus des deux bouts de la France, accompagnés d'envois de tuyaux et d'instrumens à drainer de plusieurs autres points, montrent que le drainage est maintenant naturalisé chez nous. On aurait pu croire

que cette invention anglaise serait moins applicable dans le midi que dans le nord; l'exemple de M. de Bryas et de son voisin, M. le comte Duchâtel, qui a drainé avec un grand succès ses vignes du Médoc, prouve le contraire. Le drainage, qui assainit les terres humides, a aussi la propriété d'humecter les terres sèches, en attirant l'eau pluviale à des profondeurs qui empêchent sa rapide évaporation aux ardeurs du soleil. Ce fait inattendu est maintenant démontré. Les sols argileux et imperméables se rencontrent d'ailleurs aussi fréquemment dans le midi que dans le nord, et y présentent à peu près les mêmes inconvéniens, que nos cultivateurs essaient de corriger par des fossés, des labours en billons, des transports de terre des extrémités au centre du champ.

Le drainage ne fait pourtant de sérieux progrès que dans les départemens les plus riches de France, comme Seine-et-Marne, l'Oise, l'Aisne, Seine-et-Oise, etc. Malgré les encouragemens répétés de l'administration, le reste du pays s'en occupe peu. C'est une réparation fort chère, et bien qu'il s'agisse, en moyenne, d'un placement à dix pour cent, tout le monde n'a pas 250 francs à dépenser par hectare. L'exécution offre d'assez grandes difficultés; c'est tout un art que l'art de drainer. Il faut pour conduire le travail de véritables ingénieurs, et pour le bien faire des ouvriers spéciaux; la fabrication des tuyaux est imparfaite encore, et il n'est pas certain que sur quelques points on ne soit obligé de recommencer. J'ai vu bien des champs en Angleterre qui avaient été drainés deux ou trois fois, tantôt parce que les tuyaux n'étaient pas bons, tantôt parce qu'ils avaient été mal placés. Nous ne sommes pas assez riches en France pour nous permettre de pareilles écoles.

Avec des champs mal travaillés et mal fumés, comme le sont encore les trois quarts de la France, le drainage ne peut porter que des fruits insignifians. Bien des progrès doivent passer avant celui-là pour la plupart de nos contrées. L'adoption d'un bon assolement ne coûte pas aussi cher et peut être tout aussi productif. Puis vient l'emploi de quelques instrumens perfectionnés, comme une bonne charrue, une bonne herse, le battage mécanique, l'usage de quelques amendemens. Les moyens imparfaits d'écoulement que nous possédons peuvent suffire tant que le sol n'est pas porté à un état supérieur de fertilité, d'autant plus qu'on peut les améliorer, les multiplier sans de grands frais. Que le drainage fasse partie d'un ensemble de mesures pour transformer de fond en comble une terre arriérée, je le conçois; mais alors il ne faut pas parler seulement de 250 fr. par hectare, il faut compter sur 500 et même sur 1,000. Tant qu'on n'en est pas là, et combien de propriétaires y sont parmi nous? il vaut mieux marcher pas à pas et employer les petits moyens en attendant les grands.

Il est enfin une dernière difficulté qu'on a un peu atténuée par la loi nouvellement rendue pour contraindre le propriétaire du fonds inférieur à livrer passage, moyennant indemnité, aux eaux surabondantes du fonds supérieur; mais cette difficulté, on ne l'a pas détruite : je veux parler du morcellement d'une partie du sol. Ce morcellement a deux formes, l'une dont les avantages balancent au moins les inconvéniens, la petite propriété; l'autre qui n'a guère que de mauvais effets, la division parcellaire. Ni l'une ni l'autre ne sont absolument incompatibles avec le drainage, mais elles compliquent beaucoup la question, surtout la seconde. Quand pour poser une ligne de drains, il faut traverser cinquante parcelles appartenant à des propriétaires différens, ou tout au moins enchevêtrés les uns dans les autres, c'est une grosse affaire, même avec la nouvelle loi. On s'en tirera sans nul doute, mais avec le temps; les avantages d'un bon égouttement sont tels qu'ils triompheront peu à peu de toutes les résistances. Reconnaissons seulement que les difficultés existent, et ne nous étonnons pas que le drainage ne s'étende pas plus rapidement.

Je regrette qu'on n'ait pas donné aussi quelque spécimen d'un autre genre de travail qui n'a pas moins d'utilité, l'irrigation. L'eau est à la fois le trésor et le fléau de l'agriculture; il y a autant d'avantage à en fournir aux sols qui en manquent qu'à la retirer de ceux qui en ont trop. Un jour viendra, je n'en doute pas, où l'industrie humaine suppléera dans la grande culture, comme elle fait déjà dans le jardinage, aux caprices de la pluie, et où les végétaux recevront à point nommé, quel que soit l'état du ciel, les arrosages dont ils ont besoin. Dans ce temps-là, on verra des miracles de production, car la différence entre un printemps pluvieux et un printemps sec peut être énorme pour les céréales, comme pour les autres fruits de la terre. L'art d'emmagasiner les eaux et de les distribuer à volonté est l'art nourricier par excellence, surtout dans le midi. En Andalousie, on sème souvent plusieurs années sans rien recueillir, parce que l'eau manque au printemps; une fois en trois ou quatre ans il pleut à propos, et la récolte de cette seule année compense toutes celles qu'on a perdues.

Un homme beaucoup plus compétent que moi dans ces matières, M. Babinet, a donné ici même la recette pour créer à volonté des sources artificielles. Voilà tout un monde qui se découvre pour les pays arides. Ce procédé si simple n'est plus seulement une théorie; il a été mis en pratique en Angleterre, et je crois aussi en Belgique, et ce n'est pas là qu'il est appelé à produire le plus grand effet. Avant la révolution de 1848, l'attention du gouvernement et des chambres s'était portée sur les avantages de l'irrigation; de nombreux projets étaient à l'étude, on avait même commencé à en exé-

cuter un, en réunissant au pied des Pyrénées les eaux de la Neste, pour les répandre, par un éventail de canaux, sur une immense étendue de pays. Ces projets si utiles ont été abandonnés, et ce ne sont pas les seuls. En voyageant dernièrement dans l'est de la France, je suis arrivé dans un chef-lieu de département au moment où les rivières débordées de toutes parts couvraient la plaine à perte de vue; les regains, surpris dans les prés, étaient partout salis ou emportés; une seule nuit de pluie avait suffi pour amener ces dévastations, l'eau monte quelquefois de plusieurs pieds dans l'intérieur de la ville. Un pareil spectacle est une honte pour un pays civilisé. Ces eaux, qui portent maintenant la ruine, porteraient la fertilité, si par un bon système de travaux les inondations régularisées servaient à des colmatages, comme en Italie. Ainsi le génie de l'homme peut faire contribuer les fléaux à l'exécution de ses volontés.

L'irrigation arrive à sa plus haute puissance quand elle sert à distribuer l'engrais en même temps que l'eau elle-même. On se rappelle peut-être ce que j'ai dit il y a deux ans du nouveau système d'arrosage par l'engrais liquide, qui commençait alors à s'essayer en Angleterre; depuis, il a fait de grands progrès; on ne l'applique plus seulement aux prairies, mais aux céréales, et partout il *paie* avec usure, comme disent les Anglais, les frais qu'il exige. Le voici même qui commence à prendre une extension gigantesque par la distribution des égouts des villes dans les campagnes. Jusqu'ici, les Anglais avaient fait peu d'usage de cette espèce de fumure qu'on appelle par euphémie l'*engrais humain;* on sait cependant, par l'exemple des Flamands, combien elle a de puissance. Sans adopter tout à fait la théorie de M. Pierre Leroux, baptisée du nom par trop significatif de *circulus*, on doit reconnaître que les déjections de l'homme, pour appeler les choses par leur nom, peuvent très utilement contribuer à assurer sa subsistance. Ce que des villes comme Londres et Paris peuvent fournir d'engrais est énorme, et la plus grande partie se perd dans les rivières, non sans avoir préalablement infecté l'air de miasmes délétères. Assainissement des villes, fertilisation des campagnes, telle est la devise du nouveau système, qui consiste à emporter les immondices par des courans d'eau souterrains pour les répandre au dehors, et qui commence à être appliqué en grand, soit à Londres, soit sur d'autres points de l'Angleterre.

M. Bazin, directeur de la ferme-école du Mesnil-Saint-Firmin (Oise), a eu l'heureuse idée d'exposer une collection des insectes nuisibles aux plantes cultivées. C'est en effet une des branches principales de la zoologie appliquée à l'agriculture que l'étude de ces petits animaux et des moyens de les détruire. La nature est aussi féconde pour la mort que pour la vie; chaque plante utile a ses enne-

mis, qui peuvent à tout instant se multiplier avec une abondance funeste. Le hasard apprend quelquefois à s'en défaire; je ne sais quel accident aura montré à nos jardiniers qu'une goutte d'huile versée dans le trou d'une courtilière la forçait à remonter pour mourir. D'autres procédés empiriques sont employés. Les Anglais n'ont pu préserver leur culture fondamentale, le turneps, des ravages de l'altise ou puce de terre qu'en pressant à force d'engrais la végétation de la plante, car dès qu'elle a mis sa quatrième feuille, elle est à l'abri. Plus souvent les cultivateurs s'abandonnent à la fatalité, et s'il arrive que les insectes ravageurs disparaissent quelquefois, soumis qu'ils sont eux-mêmes à d'innombrables chances de destruction, il arrive aussi que le fléau se perpétue à l'aide de circonstances favorables. Il n'y a que la science, l'observation infatigable, qui puisse, en étudiant les mœurs et le mode de propagation de ces imperceptibles armées, donner avec sûreté des armes contre elles. Les vignes de la Bourgogne étaient dévastées par la pyrale; le naturaliste Audouin découvrit dans la vie de l'insecte un moment où il était facile de le détruire, et depuis lors il n'est plus à craindre. Sans doute, en examinant d'aussi près les autres parasites, on parviendra de même à les vaincre.

J'en dirai autant de ces maladies mystérieuses de la végétation qui font depuis quelques années le désespoir des cultivateurs. L'imagination publique s'en est frappée; quelques esprits ont été jusqu'à supposer une dégénérescence de la planète que nous habitons, une sorte d'épuisement des élémens. Ces craintes sont chimériques. Les maladies dont il s'agit n'ont rien de nouveau; elles ont sévi de tout temps sur les plantes, comme d'autres sur les animaux et sur les hommes, et si elles ont pris tout à coup plus d'intensité, c'est par suite de circonstances atmosphériques essentiellement passagères. Autrefois on en souffrait sans les connaître, sans les étudier et les nommer, mais au lieu d'avoir moins de gravité que de nos jours, elles en avaient souvent davantage. De même que le choléra, quelque redoutable qu'il soit, n'est pas comparable à la peste noire et aux autres épidémies dont l'histoire nous a conservé le lugubre souvenir, de même le déficit de récolte qu'amène ce qu'on appelle le choléra des plantes n'est rien auprès des famines épouvantables que les mêmes causes entraînaient autrefois. Quand on étudie l'histoire de la production, on voit que les bonnes et les mauvaises années se succèdent dans un ordre en quelque sorte régulier. C'est le fameux apologue des vaches grasses et des vaches maigres, qui remonte bien haut.

Qu'est-ce que l'art de la culture, sinon la lutte contre ces influences morbides qui nous menacent toujours? *Tu mangeras ton*

pain à la sueur de ton front, a dit la colère divine. La vie de l'homme est un combat, mais quand il ne s'abandonne pas lui-même, il triomphe plus souvent qu'il ne succombe. Sans doute les intempéries ont des dangers de plus en plus effrayans, à mesure que la population s'accroît : l'existence de nombreux millions d'hommes peut dépendre d'un excès de froid ou de chaud, de sécheresse ou d'humidité; mais nous avons aussi, si nous voulons, des armes de plus en plus puissantes pour nous défendre, la science et le capital.

Quoi qu'en puisse dire l'ignorance, l'application des sciences à la culture est une nécessité de notre temps. Ce qu'elles ont fait pour l'industrie, elles le feront certainement pour l'exploitation du sol; leur intervention progressive sera plus ou moins rapide, elle est infaillible. Quant au capital, des causes puissantes le détournent aujourd'hui. Il est un fait positif qui frappe tous les yeux : malgré la cherté des denrées agricoles, qui semblerait devoir donner une nouvelle valeur au sol, les baux ne s'élèvent pas, et les terres ne se vendent pas mieux que par le passé. Ce phénomène singulier est le signe évident de la désertion des capitaux; il y a dix ans, des faits tout contraires indiquaient une autre disposition. Cette perturbation n'aura qu'un temps; elle tient à des causes en grande partie artificielles. Livrés à eux-mêmes, les capitaux se répartiraient plus également entre les différentes entreprises qui les sollicitent; ils ne se porteraient surtout que sur des emplois productifs, tandis que nous les voyons s'engloutir dans une foule de consommations improductives. Quand l'ordre naturel sera rétabli, et que le sol recommencera à recevoir la part de capitaux qui lui revient, la France produira non-seulement ce qui est nécessaire à sa subsistance, mais un notable excédant. Dans l'état actuel de sa population, entourée qu'elle est de pays infiniment plus peuplés, comme l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, la Suisse, l'Allemagne rhénane, qui ne suffisent plus à leurs besoins malgré l'excellence de leur culture, son rôle naturel est d'être un pays exportateur. Elle le serait déjà sans les circonstances qui ont arrêté son développement. Or de tous les moyens de prévenir les disettes, l'exportation régulière est le plus sûr. Quand on produit tous les ans beaucoup plus qu'on ne consomme, outre qu'on s'enrichit par la vente de ses produits, on est gardé contre les mauvaises années : il suffit alors que l'exportation s'arrête pour combler le déficit.

Au milieu de ces espérances, une triste réalité vient d'éclater. Je n'avais que trop raison en disant, il y a trois mois, que nous n'étions pas au bout de la cherté. La récolte des principales céréales a encore une fois trompé les efforts du cultivateur; le grain a haussé sur tous les marchés, et le prix moyen du blé en France a atteint 32 fr. l'hec-

tolitre. En présence des alarmes que cette hausse a éveillées, le gouvernement a maintenu, grâce à Dieu, les vrais principes; il a renouvelé les déclarations explicites, déjà faites à plusieurs reprises, en faveur de la liberté du commerce. Nous voilà donc rassurés contre le danger d'une intervention de l'autorité dans les prix, le plus grand de tous; si par malheur des idées contraires avaient prévalu dans les conseils du gouvernement, comme en 1812, nous aurions eu à subir, comme alors, une terrible épreuve; la cherté aurait bien vite dégénéré en disette et pis encore. Livré à lui-même, le mal sera moins grave. Il y aura sans doute de rudes privations, mais il ne faut pas s'effrayer outre mesure. Les cultures de printemps et d'été, comme les avoines, les orges, les sarrasins, les maïs, les légumes secs, sont bonnes généralement; la maladie des pommes de terre a un peu cédé; la vigne donnera de faibles produits, mais moins faibles qu'on ne le craignait d'abord. La dernière hausse n'a pas été partout également forte. Dans le nord, elle a touché 3 francs l'hectolitre; dans l'ouest, elle a été à peu près nulle. Chaque jour le commerce intérieur dispose de moyens plus puissans. Le réseau des chemins de fer, qui nous a sauvés il y a deux ans, aura encore plus d'efficacité cette année, parce qu'il est plus étendu. Le chemin de l'ouest arrive jusqu'aux portes de la Bretagne, la partie de la France où le prix du blé est toujours le plus bas; la lacune entre Lyon et Avignon est remplie. Si les blés de Russie n'arrivent plus, l'Algérie nous fournira probablement quelques millions d'hectolitres; l'Espagne a un excédant qui commence à s'écouler vers les marchés anglais, et la récolte des États-Unis est, dit-on, excellente.

Voilà pour le présent; quant à l'avenir, j'espère qu'on sentira la nécessité de détourner le moins possible les capitaux de l'agriculture. Dieu veuille que l'intensité du mal amène une réaction! Il y a désormais une grande place à prendre pour les entreprises agricoles : d'un côté, le blé et la viande hors de prix; de l'autre, les terres à bon marché, et de nouveaux procédés de production, comme le drainage, les machines, l'irrigation par l'engrais liquide, éprouvés par la pratique. Si quelque jour les capitaux peuvent reprendre ce chemin, et si leur emploi est suffisamment éclairé par la science et l'expérience, rapprochées et confondues, nous verrons sortir de ce sol, aujourd'hui si avare, des trésors inconnus; les rigueurs même des saisons seront vaincues, et nous pourrons dire, en nous souvenant de la cherté qui aura provoqué ce retour tardif vers l'agriculture : *A quelque chose malheur est bon.*

LÉONCE DE LAVERGNE.

LE ROMAN

DE

MŒURS INDUSTRIELLES

EN ANGLETERRE

North and South, by the author of *Mary Barton*, 2 vol. in-8°; London, Chapman and Hall 1855.

Je me rappelle avoir vu il y a quelques années un plan de roman, ou plutôt de conte philosophique, extrêmement ingénieux, et qui exprimait assez bien l'antagonisme qui travaille notre société. — Dans un pays imaginaire vit une société imaginaire, sans unité, composée de deux groupes d'hommes nettement tranchés. C'est moins une société que deux sociétés accolées l'une à l'autre : une vieille et une nouvelle. L'un des deux groupes est composé d'hommes extrêmement polis et courtois, avec lesquels il est très agréable de vivre, vrais gentilshommes de manières et de langage, mais d'un caractère affaibli. L'autre groupe est formé d'hommes de labeur et d'affaires, bourrus, grossiers, désagréables, mais solides et actifs. Dire que cette société ainsi divisée marche fort mal, cela est inutile. Les deux groupes n'ont aucun rapport entre eux, ne se fréquentent pas, et en définitive ont l'un pour l'autre le plus parfait mépris. Isolément cependant, chacun ne peut dominer ni prendre un ascendant suffisant pour s'élever au pouvoir. Les uns représentent pour ainsi dire des formes sans représenter des réalités, les autres représentent des réalités sans formes. Les uns sont tout surface sans aucun fonds,

les autres sont des élémens bruts sans surface régulière, blocs de granit mal équarris et tels qu'ils sont sortis des profondeurs de la terre, quartiers de houille noirs et poussiéreux, minerai non débarrassé de ses scories terreuses, matières premières non préparées.

Le plus parfait *statu quo* d'anarchie s'établit, cela va sans dire, dans cette société. Il faut pourtant se choisir un roi, vaille que vaille. Aucun des deux groupes ne veut du roi de l'autre. Enfin nos élégans gentilshommes deviennent les dupes de leurs propres inclinations; ils tombent en proie à une espèce de dandy très rusé, moitié italien et moitié russe, qui, trop fin pour faire d'eux des sujets et sachant fort bien qu'il ne pourrait les gouverner ainsi, les rapproche de sa personne, et par toute sorte de sourires, de caresses, de flatteries, de mots placés à propos, les réduit à l'état de domesticité. Ils n'auraient pas voulu pour tout au monde obéir, s'il leur eût commandé brutalement au nom de la justice, mais les voilà qui sur un geste élégant ou une tournure de phrase ingénieuse se mettent à le servir. Rien n'égale l'empressement bouffon avec lequel ils font reluire ses bottes, et le soin extrême qu'ils mettent à chasser le moindre duvet des vêtemens de sa seigneurie.

L'autre groupe, celui des bourrus, qui ne se paie pas de belles manières, ne se contente point d'un tel roi, et s'en va chercher pour le gouverner un géant vigoureux, musculeux et infatigable, qui mange fort, boit de même, fume sans cesse, ne dort pas, travaille sans relâche et exige que chacun en fasse autant à ses côtés. Cette manière d'Américain réduit les pauvres gens en esclavage, les torture et les exténue bien vite au point de ne leur laisser que la peau et les os. *Go ahead*, en avant! la machine humaine, tendue comme un ressort, va bientôt éclater. Chez le groupe aristocratique, les choses ne vont pas mieux. Chaque jour, nos hommes aux surfaces s'abaissent un peu plus, radotent davantage et tombent en putréfaction. D'un côté, exténuation, affaiblissement des forces par exagération d'activité; de l'autre, enfantillage, sénilité, affaiblissement par absence d'activité réelle. Ce pays souffre horriblement, et il est permis de croire qu'il va disparaître dans un délai donné, si la Providence ne vient à son secours; mais *all is well that ends well*, tout se termine comme dans les contes de fées. Le dandy, roi de nos hommes à surfaces, possède une fille charmante, qui, ingénieuse et sagace comme son père, ne se laisse point prendre aux apparences, et épouse le fils du géant barbare, beau garçon solide et vigoureux, qui ne peut manquer d'avoir une nombreuse progéniture. C'est la race issue de ce mariage en effet qui doit gouverner cette société et terminer cet antagonisme si longtemps prolongé, en unissant dans l'art de gouverner la souplesse et le tact à la vigueur et à la connais-

sance pratique des faits. Alors une société supérieure s'établit, civilisée sans mollesse, active sans excès, idéale sans subtilité, pratique sans grossièreté. Telle est à peu près l'histoire de ce pays d'utopie.

Ce plan bizarre nous est revenu en mémoire à la lecture du nouveau roman de mistress Gaskell, *le Nord et le Sud*. Nous n'avons pas là, il est vrai, le roi dandy et la société des hommes à surface; mais nous avons toute une société polie, morale et instruite, un peu indécise dans sa conduite, un peu faible de caractère, d'une douceur par trop féminine et d'une délicatesse d'esprit déjà trop susceptible et trop maladive, mise en présence d'une société barbare, mal dégrossie, où ne manquent ni les géans infatigables, ni l'activité effrénée qui broie les hommes comme le chanvre ou le coton, ni le dédain de tout ce qui n'est pas palpable et solide, ni les clameurs arrachées par les fatigues d'un travail sans temps d'arrêt. D'un côté, sous les rayons d'un soleil pâle et doux, ni trop brûlant ni trop froid, s'étend un paysage *modéré* et choisi, plein de *cottages* rians et propres. Point de forêts où se cache la bête féroce, point de marais aux exhalaisons insalubres, asile des reptiles immondes; point de rochers abrupts ni de plaines arides : partout un silence profond, troublé seulement de loin en loin par de petites voix singulièrement douces qui parlent de scrupules de conscience, de visites aux bons fermiers des environs, d'écoles de village, de douleurs de famille, de belles affections, de culture classique et de joies de l'esprit. Que vont devenir les habitans de ce pays, lorsqu'ils vont se trouver dans cette autre contrée, où rien ne ressemble à ce qu'ils connaissent et ne rappelle ce qu'ils ont aimé? Là, le paysage est une ville boueuse, bruyante et infecte. La fumée des usines cache le ciel sous ses noires vapeurs et retombe à terre en imperceptible pluie de charbon; les chariots, chargés de marchandises, roulent dans les cours et dans les allées; les métiers bruyans et les cruelles machines font entendre jour et nuit leur étourdissant langage; les locomotives passent dans le lointain en lançant leur sifflement sauvage, et si vous prêtez l'oreille, de quelque taverne ou du fond de quelque cave souterraine vous pourrez entendre le refrain de quelques-uns de ces chants étranges et terribles que l'auteur de *Mary Barton* a placés si heureusement dans un de ses romans, celui-ci par exemple :

Oh! it is hard, it is hard to work
All live long day,

ou cet autre, encore plus effrayant :

You would think it hard
Te be sent in the world,
To be clemmed and do the best as ye can;

ce qui peut se traduire en français par ces paroles, qui n'offriraient aucun sens bien plaisant aux oreilles des voluptueux sybarites : « Vous penseriez qu'il est dur d'être envoyé dans le monde pour y crever de faim et y faire cependant du mieux possible. »

Et pourtant tout ce tapage a son éloquence et sa grandeur; bien mieux, plus il est fort, et plus les habitans jouissent de la sécurité, car rien n'est sinistre comme le silence qui vient de loin en loin rompre ces clameurs continuelles de l'activité humaine. Ces jours-là, la ville tout entière est dans la rue ou aux fenêtres, des groupes animés se forment; puis, tout à coup, la foule s'élance et vient faire le siége de quelque manufacture soigneusement barricadée, et l'on n'entend plus alors que le bruit sourd que rendent les portes de fer sous la pression de la foule, le craquement du bois qui se fend et va céder, et, dans le lointain, le galop des chevaux, le cliquetis des armes, le son clair et métallique des fusils qui se chargent. Les dragons s'élancent le sabre au poing, les constables arrêtent quelques individus dans la foule qui se disperse, et la ville jouit pendant une demi-journée de ce demi-silence solennel qui enveloppe la nature après une tempête.

Le *sud* et le *nord!* deux sociétés très différentes, et dont nous n'avons aucune idée dans notre France, où ces deux sociétés très opposées l'une à l'autre vivent pourtant dans les mêmes lieux, où la société que j'appellerai *historique* occupe les mêmes provinces que la société manufacturière, et où cette dernière est un peu parsemée par tout le pays, au nord et au midi, à l'est et à l'ouest, où Rouen, la ville des vieux souvenirs gothiques, abrite à l'ombre de ses clochers et de ses abbayes les modernes palais de ses cotonnades, où Lyon, la ville catholique, mêle ses manufactures et ses boutiques à ses couvens et à ses chapelles. L'industrie chez nous s'est un peu installée partout, et la société traditionnelle continue jusqu'à un certain point à s'occuper dans son voisinage des choses qui lui furent chères autrefois et qui lui sont encore familières. Au contraire en Angleterre l'industrie est moins disséminée, elle a conquis des provinces entières où elle règne en souveraine. Dans les comtés du sud subsiste encore la vieille vie anglaise : là sont les monumens et les souvenirs; là vivent des populations agricoles depuis longtemps soumises, façonnées par l'aristocratie; là le *gentleman* a encore toute sa puissance; le *clergyman* est encore honoré des fermiers comme aux beaux jours de l'église anglicane; là florissent encore les deux universités avec toute leur culture classique. C'est la région où habite l'âme de la vieille Angleterre avec son mélange de libéralisme et d'aristocratie, c'est la patrie des esprits modérés, monarchistes et anglicans, l'appui du gouvernement *constitutionnel* in-

terprété selon Delolme, — l'Angleterre anglo-normande en un mot. Avancez dans le nord, et là vous risquez fort de rencontrer une autre Angleterre, avec une manière beaucoup plus avancée d'interpréter la théorie des trois pouvoirs. Plus d'Anglo-Normands : des Saxons complets, indomptés par l'aristocratie et la force morale des classes cultivées, hardis, actifs, batailleurs, anarchiques; point de culture intellectuelle et oiseuse, un grand sens pratique : l'éducation que donne l'habitude des grandes affaires, et pour toute érudition une connaissance exacte et complète de l'état de tous les marchés du monde. Point de vieilles villes aux souvenirs historiques; des villes toutes neuves qui avaient longtemps attendu en germe que leur jour vînt d'éclore, et que le XIXe siècle a lancées dans le monde; — pour classes supérieures, des bourgeois durs, infatigables et vaillans, toujours la lorgnette à l'œil, comme un général d'armée, pour suivre la position ou la manœuvre du marché français, américain ou allemand, observant toujours le vent comme le marin, pour savoir d'où vient que les cotons haussent si fort ou que les laines subissent une telle dépréciation. Les doctrines qui ont cours dans cette contrée ne sont plus les ingénieuses théories libérales, mais le radicalisme dans toute sa puissance, — démocratie à l'*américaine* chez les bourgeois et les patrons, tendances socialistes chez les prolétaires. Une économie politique reposant uniquement sur le commerce et en vue du commerce, une philosophie politique, un nouveau droit des gens fondé sur la paix et en vue de la paix sont nés et ont prospéré dans ce pays, comme chacun sait. Là aussi l'église anglicane est moins puissante que dans le sud, et les dissidens sont plus nombreux. C'est une Angleterre toute nouvelle qui se trouve en présence de la vieille Angleterre, qui résiste et refuse de laisser la Grande-Bretagne perdre son caractère distinctif et devenir une nouvelle édition des États-Unis, une Angleterre que l'industrie a créée, que le *bill de réforme* a émancipée, que le rappel des *corn laws* a enivrée d'orgueil, et que la guerre de Crimée a momentanément abaissée et amoindrie.

Au commencement du roman, nous sommes dans le sud, dans l'intérieur d'un *clergyman* dont le visage pâle et inquiet accuse des souffrances dont personne autour de lui n'ose lui demander la cause. Ceux qui connaissent l'histoire de M. Hale ne peuvent pas être étonnés de cette apparence maladive, que son caractère explique assez. M. Hale a toujours été un homme singulièrement timide, sensible à l'excès, scrupuleux et soigneux de son âme comme l'hermine de sa fourrure, un esprit d'une délicatesse morale infinie enveloppé dans un corps frêle et nerveux : deux bonnes conditions pour beaucoup souffrir et beaucoup sentir, et pour absorber jusqu'à la dernière goutte le calice d'amertume et de miel qui compose la vie. M. Hale

l'a bu, et a fait cette expérience que tous les hommes de sa nature ont faite, expérience qui les a toujours sauvés de la misanthropie et réconciliés avec le monde : c'est que le doux était amer et que l'amer était doux. C'est ainsi que M. Hale est arrivé à cette espèce d'optimisme bienveillant et triste qui adresse à la joie et à la douleur le même doux sourire, qui est si rare, si charmant et de si bon goût. Il était fort beau dans sa jeunesse, et distingué particulièrement pour sa chevelure, où se jouait ce reflet bleu comme l'aile du corbeau que les connaisseurs en beauté admirent si fort. La jolie miss Beresford, séduite par toutes ces qualités délicates, — douceur, gentillesse, élégance d'esprit, finesse de tempérament, — qui s'accordent mieux avec la nature féminine en général que les qualités viriles qui distinguent la partie masculine de l'humanité, — solidité d'esprit, force de caractère, — l'avait épousé par amour. Elle ne s'en était jamais repentie. Cependant les années étaient venues, et avec elles cette humeur mélancolique qui s'empare à cet âge des personnes qui ont cherché le bonheur dans l'accomplissement de leurs désirs, sans tenir compte d'aucune considération sociale, mondaine ou matérielle. Toute une vie d'amour, mais aussi toute une vie de petites privations, de gêne, de quasi-solitude ! — les sentimens les plus affectueux et les plus tendres n'y résistent pas toujours; ceux de mistress Hale, toujours persistans, s'étaient cependant enveloppés de mélancolie. En vérité, au foyer des deux époux il n'y avait plus pour génies familiers que cette résignation triste et suave du déclin de la vie, puis ce petit lutin subtil et inquiet comme un enfant qui s'alarme des moindres frémissemens du vent, des bourdonnemens d'un insecte, et dont l'oreille fine surprend les bruits les plus mystérieux, le génie qui hante les tempéramens maladifs et les consciences toujours en éveil. Mistress Hale avait aussi ses inquiétudes, ses exigences doucement absurdes, auxquelles il était fort difficile de résister, ses imaginations opiniâtres et contre lesquelles le raisonnement ne pouvait rien. Tout le tableau de cet intérieur est finement peint par Mme Gaskell; on dirait une chambre silencieuse et close, aux rideaux tirés; l'air est tiède, la lumière y pénètre à peine par les volets et y jette en plein midi des lueurs de crépuscule; ses habitans parlent d'une voix faible et douce, leurs pas sont lents et ne font aucun bruit; une demeure de convalescens en un mot. En effet les époux Hale sont des convalescens : ils commencent à se remettre de cette longue et cruelle maladie qui s'appelle la vie, et ils seront bientôt guéris.

Ce ne sont donc pas les sujets de tristesse qui manquent à M. Hale. Outre sa fille Marguerite, qui vient de revenir de Londres, où elle a été élevée avec une belle cousine récemment mariée, M. Hale a eu

un fils, Frédéric, officier de marine, compromis dans la révolte d'un équipage contre un commandant tyrannique, et à qui le séjour de l'Angleterre est désormais interdit. Cependant cette grande douleur, que le temps n'a pu affaiblir, n'explique pas néanmoins le redoublement de tristesse qui se fait remarquer chez M. Hale. La vérité, soigneusement cachée, finit à la fin par se révéler : le poison du doute s'est glissé dans l'âme de M. Hale. Lui, depuis si longtemps membre de l'église anglicane, il a fini par concevoir des doutes, non sur la vérité de la religion, mais sur la vérité des interprétations de l'église dont il fait partie. C'est là la récompense de toute une vie de réflexions et de labeurs intellectuels. Si M. Hale était une âme ordinaire, il pourrait faire comme tant d'autres, ne révéler jamais ses doutes et continuer son ministère en le regardant tout simplement comme une profession et une condition donnée dans la vie. M. Hale n'est pas capable d'un tel crime; il a toujours ouvert devant lui le livre où un pauvre ministre de l'église, assiégé des mêmes doutes que lui il y a cent soixante ans, raconta ses angoisses, ses épreuves, son triomphe et la paix de sa conscience, obtenue par la satisfaction donnée à la vérité.

M. Hale a balancé longtemps, non par faiblesse d'âme et absence de résolution, mais par timidité de caractère et tout simplement par la difficulté de faire à sa famille et à ses amis une telle révélation; mais enfin il se décide, il s'ouvre à sa fille : il a écrit à l'évêque pour donner sa démission; il a raconté ses épreuves morales à quelques amis d'Oxford; dimanche prochain, il fera à ses paroissiens son discours d'adieu, et dans quinze jours il ne sera plus membre de l'église anglicane. Mistress Gaskell excelle, comme on sait, à raconter ces affaires litigieuses de l'âme et tous ces petits procès intérieurs des facultés morales entre elles. C'est le romancier des cas de conscience; le charmant roman de *Ruth* était, si l'on s'en souvient, fondé sur un mensonge innocent. Armée de cette faculté exquise et toute féminine, le tact, elle ne juge pas les actions humaines d'après le code des conventions mondaines, ni d'après le code légal, ni même d'après le code religieux: elle cherche à pénétrer le vrai motif de ces actions, la racine d'où elles sont sorties, et les absout ou les condamne selon qu'elles sont ou ne sont pas conformes à la vérité, ou, ce qui pour une femme est à peu près synonyme de vérité, à la charité et à la sympathie. Elle sait à merveille et avec un goût parfait poser aux pharisiens de petites questions imprévues et embarrassantes. Ainsi l'affaire de M. Hale pourrait être traitée par plus d'un d'apostasie, de conversion par beaucoup d'autres. Apostasie et conversion, ce sont là de bien gros mots, pourrait-elle répondre; au fond, la conduite du *clergyman* est strictement conforme à la règle du décalogue qui dit :

Tu ne mentiras pas. Et d'ailleurs la grande question est d'obéir à la vérité, qui est toujours invisible, et non pas aux formes extérieures de la vérité, qui sont toujours imparfaites. Armée de ce principe, qui est celui des unitaires les plus éclairés (l'auteur de *Mary Barton* appartient, je crois, à cette église), mistress Gaskell n'a pas de préjugé de secte et regarde d'un œil bienveillant toutes les formes diverses qu'a revêtues l'idée chrétienne. Elle n'a pas le moindre préjugé, comme beaucoup de ses compatriotes, contre les nations et les personnes qui professent tel ou tel culte; elle sait que l'attachement à telle ou telle église dérive d'une foule de circonstances indépendantes de la sincérité d'âme, — l'éducation, l'habitude, les mœurs générales, les différences d'instincts, — mais qu'au fond ce ne sont là que des attachemens secondaires, très matériels, souvent mondains, nullement religieux, et que la grande question, c'est l'attachement à la vérité. Ainsi les personnages de son roman appartiennent tous à diverses sectes : M. Hale est dissident, sa femme et sa fille sont anglicanes; son fils Frédéric, après un long séjour en Espagne, penche vers l'église romaine, et pourtant tous sont sincères.

Les scrupules de M. Hale nous suggèrent une réflexion. Y a-t-il rien au monde de plus dramatique que les tourmens de conscience d'un honnête homme? Je suis toujours étonné que les romanciers et les dramaturges cherchent avant tout les émotions violentes du vice et du crime, comme si l'honnêteté ne leur fournissait aucune ressource. C'est même une opinion généralement répandue que l'honnêteté emporte nécessairement avec elle une certaine monotonie. Rien n'est plus faux, et c'est tout le contraire qui a lieu. Je ne connais rien de monotone comme le vice; son but est toujours le même, et ses moyens pourraient se réduire à cinq ou six tout au plus, qu'il serait très facile d'énumérer. Les mobiles qui font agir l'honnête homme sont excessivement variés, infinis comme le monde moral, complexes comme le monde matériel dans lequel nous vivons. C'est un grand et douloureux travail que d'accorder ensemble, dans la conduite de la vie, les différens principes qui doivent présider à nos actions, de ne pas en violer un pour donner satisfaction à l'autre. Avez-vous jamais réfléchi, par exemple, à l'horrible situation d'esprit d'un homme qui, pour ne pas violer les lois de la justice, est obligé d'être impitoyable ? Si vous pouviez lui enseigner une méthode pour concilier ensemble la justice et la charité, vous lui rendriez probablement un grand service. Pour prendre le cas qui nous occupe, celui de M. Hale, il n'est pas difficile de comprendre ses combats intérieurs. Il doit obéir à sa conscience, cela est une règle générale, et cependant il peut arriver tel cas où la stricte application de

cette règle soit, comment dirai-je? une faute, le mot est trop faible, — un péché, le mot est trop fort. Les expressions elles-mêmes manquent pour formuler ces difficiles et subtiles questions. Dans son dernier et admirable livre, M. Kingsley reproche aux dissidens, par l'organe de sir Richard Grenville, de songer toujours et avant tout au salut de leur âme, de s'inquiéter toujours du paradis ou de l'enfer dans toutes les questions de politique, de religion et de vie sociale, et le reproche n'est pas absolument immérité. C'est en suivant le principe adopté par le héros de mistress Gaskell, principe incontestable et qu'on ne viole pas impunément, que George Fox est arrivé à fonder cette étrange morale des quakers, qui est irréfutable, mais qui est évidemment fausse par quelque endroit, puisqu'il est impossible de concevoir une société entière fondée sur cette morale. Risquons donc le mot : il y a souvent de l'égoïsme à avoir trop soin de son âme, à écouter trop scrupuleusement sa conscience, car alors nous courons risque de ne pas avoir soin des âmes qui nous sont confiées. Quelle perplexité! Les romanciers me parlent des remords d'un coquin, mais véritablement toutes ses angoisses méritées ne seront jamais aussi dramatiques que les tourmens de l'honnête homme qui, comme M. Hale, doit concilier ses devoirs envers sa conscience avec ses devoirs envers les siens. Nous conseillons à nos romanciers d'abandonner un peu le monde du vice et du crime, où les émotions sont tout à la surface, et de faire quelques courtes excursions dans le monde moral : ils en reviendront éblouis et confus, après y avoir trouvé une mine dramatique inépuisable. Qu'ils n'aient pas peur de la monotonie, ce monde est extrêmement varié, car Satan lui-même n'en est pas exclu, et y fait maintes fois sa partie avec les anges. Cette parenthèse fermée, revenons à notre récit.

Les ressources de M. Hale n'étant pas suffisantes pour faire vivre sa famille dans l'aisance, il a pris le parti de se retirer dans le nord, à Northern Milton, ville de manufacturiers illettrés, dont quelques-uns ont cependant le désir d'occuper les loisirs de leur âge mûr à apprendre les choses dont les avait écartés leur jeunesse active et besoigneuse. Maintenant qu'ils n'ont plus à s'inquiéter du terme à payer et qu'ils ont fait leur chemin, ils apprendraient volontiers la langue d'Homère et celle de Virgile, s'ils avaient auprès d'eux un homme instruit qui pût ou voulût leur servir de précepteur. M. Hale, jugeant que ce moyen était un des plus acceptables pour occuper les nombreux loisirs et remplir le déficit que lui avaient faits ses scrupules de conscience, ira donc dans le nord. Grave décision! comment mistress Hale, qui supporte déjà si difficilement le climat modéré du Hampshire et les légers brouillards des campagnes, supportera-t-elle le climat du nord et le *fog* épais d'une

ville manufacturière? Et ce n'est pas seulement le climat qui sera insupportable à sa famille. Comment sa femme, qui appartient à un monde semi-aristocratique, sa fille, élevée à Londres et qui a un si profond dédain pour le monde des boutiquiers, et lui-même, qui a toujours vécu dans un monde poli et lettré, qui a toujours été honoré et regardé comme un supérieur par les bons paysans et les honnêtes fermiers au milieu desquels il a exercé ses fonctions, — comment supporteront-ils la société de marchands et de bourgeois illettrés, ne comprenant la vie que sous sa forme la plus âpre et la plus sauvage, ne poursuivant qu'un but, la richesse, ne connaissant de supérieur que l'homme plus riche qu'eux-mêmes, estimant toute chose selon le prix qu'elle coûte et tout homme selon le capital qu'il représente? Si vous voulez connaître les sentimens de ce petit monde sur le commerce et les commerçans, écoutez cette conversation qui se tenait au foyer de M. Hale quelques jours seulement avant la grande résolution.

« Dans la dernière quinzaine de septembre arrivèrent les pluies et les tempêtes d'automne. Marguerite fut obligée de rester plus sédentaire qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. Helstone était à une assez grande distance de tous ceux de leurs voisins qui avaient à peu près le même degré d'éducation et de culture intellectuelle qu'eux-mêmes.

« — C'est certainement une des localités les plus retirées de l'Angleterre, dit mistress Hale de son ton de voix le plus plaintif. Je suis constamment à regretter que le *papa* n'ait personne qu'il puisse réellement fréquenter, — il est tellement seul! — Ne voir personne que des fermiers et des paysans du commencement à la fin de la semaine! Si nous demeurions à l'autre extrémité de la paroisse, il y aurait quelque ressource; nous ne serions plus qu'à une courte distance des Hansfield, les Gormon ne seraient qu'à une promenade de chez nous.

« — Les Gormon! dit Marguerite, sont-ce ces Gormon qui ont fait leur fortune dans le commerce à Southampton? Oh! je suis fort contente alors que nous ne les visitions pas. Je n'aime pas ces boutiquiers. Je pense qu'il est infiniment plus agréable pour nous de ne connaître que des paysans et des gens sans prétention.

« — Il ne faut pas être si dédaigneuse, Marguerite chérie! dit sa mère en pensant secrètement à un jeune et beau M. Gormon qu'elle avait une fois rencontré chez M. Hume.

« — Non certes, et je ne le suis point; je puis même dire que j'ai un goût très large : j'aime tous les gens dont les occupations se rapportent au travail des champs, j'aime les marins et les soldats, j'aime les trois professions lettrées, comme on les appelle. Je suis bien sûre que vous n'avez nulle envie de me faire admirer des bouchers, des boulangers et des fabricans de chandelles, n'est-il pas vrai, maman?

« — Mais les Gormon n'étaient ni bouchers, ni boulangers, c'étaient de très respectables carrossiers.

« — Très bien, la carrosserie n'en est pas moins un commerce, et beaucoup moins utile, je pense, que celui des bouchers et des boulangers. Oh! comme ces promenades en voiture chez la tante Shaw me fatiguaient et comme j'avais envie d'aller à pied! »

C'est cependant cette jeune fille si dédaigneuse qui sera le trait d'union entre le nord et le sud. Ces marchands qu'elle abhorre, ce peuple qu'elle redoute, elle apprendra à les aimer, lorsqu'elle aura reconnu sous leur rude enveloppe plus d'un noble cœur : tout mal vient d'ignorance.

La famille quitte le sud; nouveaux visages, nouvelles scènes. Adieu aux villages du Hampshire, aux *cottages* enveloppés de brume ou reluisant de soleil, aux campagnes paisibles! A mesure qu'on avance, tout change d'aspect. Les charrettes qui se croisent sur la route ont plus de fer que de bois et de cuir, les hommes ont un aspect plus affairé : habitations, costumes, instrumens, tout indique un but d'utilité pratique et direct, tout est calculé et proportionné selon ce but, tout a un air *purpose like*. Les boutiquiers ne flânent pas sur le seuil de leur boutique, attendant la pratique; ils travaillent portes closes, roulant et déroulant des marchandises, sans but apparent, et, dirait-on, pour s'occuper seulement. A quelques milles de Milton, le ciel se couvre d'un épais nuage gris; un orage se prépare sans doute. On approche, ce nuage n'est rien que la fumée des usines qui sort à flots épais des cheminées et des fourneaux. On avance lentement dans les rues encombrées de chariots et de véhicules, tous employés à une seule fin : porter des matières premières à la manufacture, emporter des marchandises des magasins. L'intérieur des demeures est riche, même somptueux; mais tout y témoigne de l'opulence plutôt que du bon goût des habitans. On dirait des gens du commun logés dans des appartemens récemment ornés et meublés en toute hâte pour la visite passagère de quelque somptueux nabab. Quant aux mœurs du peuple, elles sont un perpétuel sujet d'étonnement pour la famille, y compris la servante, la fidèle et dévouée Dixon. Dans le Hampshire, M. Hale était traité par ses paroissiens avec tout le respect dû à son ministère; ici, on ne lui paie qu'un respect proportionné à l'argent qu'il peut donner. Rien n'égale la curiosité de tous les boutiquiers, fournisseurs, manœuvres, inférieurs de tout genre et de tout degré relativement aux revenus de leurs pratiques et de leurs maîtres.

Combien peut-il dépenser? telle est l'unique règle que le peuple a à sa disposition pour mesurer le mérite des hommes. Les relations y sont fondées non sur la hiérarchie des fonctions, mais sur une base d'économie politique. Marguerite a besoin d'une servante pour aider miss Dixon et la soulager un peu; elle ne la trouve point sans de

grandes difficultés. Partout on se défie de la solvabilité d'une famille qui paie un modeste loyer de trente livres sterling par an. La population manufacturière, sombre, affairée, vous coudoie sans ménagement dans les rues. Les ouvriers ne donnent à personne le titre de *gentleman*, tutoient presque leurs maîtres et les désignent brutalement par leur nom. Leurs plaisanteries, leurs quolibets et leurs rires exceptionnels sont aussi sauvages que leur mauvaise humeur habituelle, et plus d'une fois, en passant près d'eux, Marguerite a pu s'entendre adresser quelque compliment grossier dans le genre de celui-ci : une belle fille, ma foi ! je voudrais bien qu'elle fût ma maîtresse ! Bref, cette corruption particulière aux populations industrielles, inconnue avant elles, règne et domine à Milton. Cette corruption inventée par l'industrie, et l'un de ses plus remarquables produits, se compose de trois choses : d'une insolence que rien ne peut corriger, d'une haine profonde, vivace et inextinguible contre les personnes riches, et d'un respect odieux, servile et bas pour leurs richesses. Tout en haïssant les riches, le peuple les respecte parce qu'ils sont riches. Plus un homme possède d'argent et de biens, plus il est estimable et haïssable à la fois à ses yeux. Il règle sa conduite envers les personnes selon les depenses qu'il leur voit faire, les apparences même de la richesse lui imposent. Tel est l'aimable esprit qui règne parmi le peuple des grandes villes modernes et des grands centres manufacturiers, esprit qui est, selon nous, le dernier terme d'une corruption incorrigible et incurable, car elle se complique d'imbécillité et indique que les instincts naturels sont non-seulement pervertis, mais amoindris, et que la nature de ce peuple est, si nous pouvons employer ce mot, aussi avachie que la nature des plus stupides sybarites dont il peut envier le sort.

N'allons pas trop loin cependant; ces populations contiennent plus d'un élément de force et d'énergie. Les maîtres de ces populations, les supérieurs de cette société odieuse à tous ceux qui tiennent par des liens étroits à l'ancienne civilisation, ce sont les manufacturiers, race dure, implacable et sagace, bourgeois semi-héroïques, toujours en guerre avec des élémens aussi formidables que ceux qui peuvent assaillir le soldat sur le champ de bataille ou le marin sur l'océan, en lutte constante avec des flots d'ouvriers souffrans et irrités, avec la banqueroute et la ruine, avec la concurrence étrangère; hommes de génie à leur manière, et qui élèvent la science des affaires à la hauteur d'une métaphysique, hommes positifs et pratiques dans la conduite de la vie, sans illusion et sans faiblesse, exerçant leur domination sans tendresse, mais aussi (point capital et qui marque un progrès accompli sur l'ancienne société) sans orgueil tyrannique. Il n'est personne qui n'ait été humilié et ne

se soit senti petit jusqu'à un certain point, lorsqu'il s'est trouvé en présence de quelqu'un de ces hommes sur les domaines qui leur sont propres. On est forcé d'estimer, d'admirer même leur solidité, leur justesse de calcul, leur faculté de précision dans tout ce qui regarde les affaires pratiques, leur manière non pas virile ni mâle, mais *masculine*, de comprendre la vie et le but de la vie, sans aucune de ces subtilités jésuitiques, de ces sentimentalités, de ces miévreries féminines, de ces regards rétrospectifs, quelquefois touchans et très souvent ridicules, jetés sur la civilisation du passé, qui caractérisent l'autre partie de la société. Un grand manufacturier est réellement une manière de souverain; il en a tous les attributs, toutes les charges et tous les devoirs. Il a, lui aussi, le déficit à craindre, les séditions à prévenir ou à réprimer; il a ses facultés d'observation à exercer dans le choix de ses ministres responsables, contre-maîtres, commis, caissiers; il a une diplomatie extérieure à entretenir, et il s'acquitte de toutes ces charges à son très grand profit sans doute, mais aussi à son très grand honneur. S'il était possible de convaincre les manufacturiers de l'importance du rôle qu'ils remplissent et de leur donner certaines idées morales qu'ils n'ont pas, ils seraient vraiment dignes d'être les chefs de notre société, car s'ils n'ont pas encore la connaissance de ce qu'il y a d'élevé et d'idéal dans le gouvernement et la politique, ils en ont toute la science mécanique, et en font mouvoir tous les ressorts dans leur petite sphère avec une régularité, un art et une rectitude de mouvemens que personne n'a jamais possédés avant eux au même degré.

M. Thornton, le manufacturier de Milton, tel qu'il nous est dépeint dans le roman de mistress Gaskell, pourrait passer dans tous les pays du monde pour le représentant parfait de cette classe d'hommes et du degré de civilisation auquel elle est arrivée. M. Thornton est un homme d'environ trente ans, bien bâti, musculeux, aux larges épaules, et dont on pourrait dire ce qu'un grand écrivain anglais dit quelque part de Richard Arkwright : ce n'était pas un Apollon. Il n'a pas le moins du monde l'air *distingué*, et au premier coup d'œil personne ne lui appliquerait la belle épithète de *gentleman*. Son extérieur cependant n'a rien de vulgaire, et il a frappé Marguerite à première vue comme une révélation de certaines choses qu'elle ne soupçonnait pas. « Avec une telle expression de résolution et de puissance, aucune physionomie, si ordinaire soit-elle, ne pourra jamais passer pour vulgaire ou commune. Je n'aimerais pas avoir affaire avec lui, il est d'apparence inflexible; après tout, un homme qui semble bien fait pour son état, sagace et fort comme il convient à un marchand. » M. Thornton a connaissance d'ailleurs de ses désavantages; il sait qu'il n'a point l'air d'un *gentilhomme*, et il s'en console

en songeant qu'il a l'air d'un homme. Il a même toute une théorie à ce sujet qu'il expose à Marguerite, théorie vraie et admirable, et sur laquelle certaines gens pourraient réfléchir. — Le *gentilhomme*, dit-il, ce n'est réellement qu'une surface et une apparence faite pour le plaisir des yeux, comme un objet précieux, sur lequel la vue oisive aime à se reposer; c'est une *nature d'homme*, ce n'est pas la vraie nature de l'homme; c'est une nature d'homme artificielle, limitée, capable d'actions de courage et d'héroïsme, mais seulement dans certaines conditions et dans certaines circonstances. Que signifie ce mot *gentleman* et qu'indique-t-il d'ailleurs? Rien, après tout, que la nature des relations de l'homme avec ses semblables; mais allez donc appliquer ce mot pour définir les vertus, le mérite, le courage d'un Robinson Crusoë dans son île déserte, d'un prisonnier enfermé dans un cachot pour toute sa vie, d'un saint dans son exil de Pathmos : cette expression sera ridicule et vous paraîtra bien mesquine en elle-même lorsque vous chercherez le mot propre pour désigner de tels caractères. L'homme, ce qu'on appelle réellement l'homme, domine donc le gentilhomme autant que l'éternité domine le temps, et qu'une vérité absolue domine une mode passagère.

Cette petite théorie indique assez que M. Thornton n'est pas une intelligence vulgaire; son éducation est incomplète cependant, ayant été forcément interrompue. Son père mourut lorsqu'il n'avait encore que quinze ans, laissant des affaires embarrassées. Il lui fallut s'acquitter d'une double tâche : travailler pour soutenir sa mère et travailler pour relever le crédit de sa famille. A force d'économie et de privations, les dettes de son père avaient été payées; mais, lorsque cette tâche était accomplie, une autre s'était présentée : travailler pour faire sa fortune et entourer la vieillesse de sa mère de toute l'aisance qui lui avait été refusée pendant cette période de crépuscule de la famille. Au milieu de tels embarras et de tels devoirs, les études qui servent uniquement à embellir l'esprit et à orner la vie avaient été fort négligées; mais aujourd'hui que la fortune avait récompensé ses efforts, il tâchait de réparer de son mieux cette lacune regrettable, et M. Hale le citait parmi ceux de ses élèves qui montraient le plus de goût véritable pour ces études, si éloignées des préoccupations habituelles de son esprit. M. Thornton n'était pas non plus un simple fabricant, c'est-à-dire qu'il ne considérait pas son métier sous un rapport égoïste et borné. On l'aurait beaucoup offensé, si on lui eût dit que son but était la conquête de l'argent. Non, il avait au plus haut degré cette espèce d'orgueil local qui pousse souvent aux grandes entreprises, et qui enlève aux poursuites individuelles ce qu'elles ont d'âpre et d'égoïste. Il était fier d'appartenir à une ville manufacturière et de contribuer pour sa part à la gran-

deur commerciale de cette ville; il savait qu'il exerçait une part de pouvoir réel dans le monde, et que sa position lui faisait une responsabilité. Qu'il veille bien sur ses affaires, qu'il calcule juste dans ses spéculations, qu'il se garde de toute imprudence et qu'il se défie de toute timidité, car un faux calcul de sa part peut le ruiner, et à sa suite tous ses confrères; une imprudence peut déshonorer le commerce de sa ville, et un excès de timidité laisser la concurrence étrangère prendre les devans.

Avec de pareils soucis, un homme est excusable de ne pas être tendre ni très sentimental, et de tout rapporter à cette mesure virile de la vie, la vigilance et l'action; aussi M. Thornton n'a-t-il que mépris pour cet épicuréisme moral qui jouit trop vivement et trop à loisir des belles choses. « J'aimerais mieux, dit-il, une vie de travail et de souffrances, bien plus, de chutes et d'insuccès ici, qu'une vie prospère dans les vieux bosquets fanés de ce que vous appelez la société aristocratique du sud, où les jours s'écoulent lentement dans une aisance insoucieuse. On doit y être englué de miel et incapable de se lever et de marcher. » A quoi Marguerite répond fort bien que s'il y a dans le sud moins d'excitation, il y a aussi moins de misères, et qu'on n'y rencontre pas dans les rues de ces gens qui marchent la tête basse et l'air soucieux, qui souffrent et haïssent à la fois. Ces raisonnemens ne peuvent convaincre M. Thornton. Bon au fond et compatissant, il n'aime pas, avec son sens pratique, à mêler les questions de sentimens aux questions d'affaires. Lorsqu'il est obligé de diminuer le taux des salaires, ce n'est point par intérêt personnel : c'est que les circonstances l'y obligent, et si on lui demande pourquoi il ne fait point part de ces circonstances à ses ouvriers, il répondra qu'ils ne le comprendraient pas, et que d'ailleurs il n'a que faire d'initier le public au détail de ses affaires. Du reste, dans la direction de sa manufacture, il entend être le seul maître, et ne veut point y établir un gouvernement constitutionnel dont il sera le roi contrôlé par un parlement de prolétaires. Il applique dans son intérieur le système qu'on a nommé le despotisme éclairé. Tant pis pour ceux à qui il ne conviendra point; il n'est pas homme à reculer. Tel est M. Thornton, représentant des caractères du nord, sans grâces extérieures, solide, opiniâtre, d'un courage à toute épreuve, d'une âme dure et forte comme un marteau de forge, et d'un cœur vaillant et fidèle comme une épée d'acier.

Sa mère, mistress Thornton, femme digne d'un tel fils, mérite une mention spéciale. Pour la vigueur et la résolution, elle vaut mieux qu'un homme, et elle ajoute encore à ces vertus viriles les grandes vertus féminines, l'économie, le goût du travail, le dévouement. On dirait une de ces femmes, fidèles compagnes des barbares

ancêtres de ces mêmes Saxons du nord, qui accompagnaient au combat leurs maris et leurs fils, toujours prêtes à ranimer leur courage, à panser leurs blessures et à les consoler des défaites par les perspectives des prochains combats. Il n'y a que les rôles de changés, la nature est la même; seulement, au lieu d'être la femme d'un guerrier, elle est la veuve d'un manufacturier. C'est une walkyrie bourgeoise, et cette expression n'a rien d'impropre, car mistress Thornton pourrait au besoin lancer la fronde et jouer de la lance. Écoutez ce petit fragment d'une de ses conversations avec miss Hale. La ville est menacée d'une grève d'ouvriers : « Mais assurément vous n'êtes point lâche, n'est-ce pas? Milton n'est pas une place convenable pour les lâches. Un jour j'ai été obligée de me frayer un passage à travers des flots d'hommes irrités qui juraient qu'ils auraient le sang de Makinson aussitôt qu'il mettrait le pied hors de sa manufacture. Il ne savait rien de tout cela; il fallait que quelqu'un allât l'avertir, ou c'était un homme mort. Ce quelqu'un devait être une femme; j'allai donc. Une fois entrée, impossible de sortir. Ma vie était engagée autant qu'elle pouvait l'être. Je monte alors au premier, où l'on avait empilé des pierres pour jeter sur la tête de la foule, si elle essayait de forcer les portes de la manufacture, et je les aurais lancées aussi bien qu'un homme, si je ne m'étais pas évanouie à cause de la chaleur que ma course m'avait causée. Si vous demeurez à Milton, il vous faudra prendre un brave cœur, miss Hale. »

Cette femme aux sentimens robustes et profonds, capable d'aimer beaucoup, est aussi capable de beaucoup haïr. Il y a dans ce roman une scène qui éclaire merveilleusement ce caractère. M. Thornton, amoureux de Marguerite, a été repoussé par elle; c'est dire que miss Hale s'est valu la haine de mistress Thornton, qui avait vu cette inclination de mauvais œil, et jugeait déjà une telle union indigne de son fils. Sur ces entrefaites, mistress Hale, qui est à son lit de mort et qui ne sait rien de ces affaires secrètes, mande mistress Thornton et lui recommande sa fille, qu'elle va laisser sans appui. Mistress Thornton veut-elle servir de mère à sa fille? Cette dernière, incapable de dissimuler, même pour adoucir les derniers momens d'une mourante, laisse entendre qu'elle pourra bien aider miss Hale, mais non l'aimer.

« — Vous avez une fille, madame : — ma sœur est en Italie, ma fille sera sans sa mère dans un pays où elle est étrangère, — si je meurs, voudrez-vous?...

« — Vous désirez que je sois une amie de miss Hale? dit mistress Thornton de sa voix mesurée, qui résonnait distincte et claire, non adoucie par l'émotion d'un pareil moment.

« Mistress Hale, les yeux toujours fixés sur mistress Thornton, pressa la

main qui se trouvait à côté d'elle sur la couverture; elle ne pouvait parler. Mistress Thornton soupira : Je serai une véritable amie si les circonstances l'exigent, non une tendre amie. Cela, je ne le puis pas — pour elle, fut-elle sur le point d'ajouter, mais elle se retint à la vue de ce visage inquiet et douloureux. — Il n'est pas dans ma nature de montrer de l'affection même lorsque j'en ressens, et je n'offre pas volontiers mes conseils. — Elle s'arrêta. Mistress Thornton était trop consciencieuse pour promettre ce qu'elle n'avait pas l'intention de tenir, et montrer d'une manière ou d'une autre de la tendresse pour Marguerite, plus détestée à ce moment que jamais, lui était difficile, presque impossible.

« — Je promets, dit-elle avec une grave sévérité qui inspira après tout à la mourante confiance dans quelque chose de plus stable que la vie elle-même, je promets que dans toutes les difficultés qui porteront miss Hale...

« — Appelez-la Marguerite, dit avec effort mistress Hale.

« — A venir chercher mon appui, je la soutiendrai de toute ma puissance, comme si elle était ma propre fille. Je promets aussi que si jamais je lui vois faire ce qui me paraîtrait mal...

« — Mais Marguerite ne fait jamais le mal, jamais volontairement, dit mistress Hale. Mistress Thornton continua comme si elle n'avait pas entendu:

« — Si jamais je lui vois faire ce que je jugerai le mal, — non pas envers moi ou les miens, dans lequel cas on pourrait me supposer un motif intéressé, — je l'avertirai sincèrement et franchement comme je désirerais qu'on avertît ma propre fille.

« Il y eut un long silence. Mistress Hale sentait que cette promesse ne renfermait pas tout, et cependant c'était beaucoup. Il y avait là des réticences qu'elle ne comprenait pas, mais elle était faible, étourdie et fatiguée. Mistress Thornton passait en revue tous les cas probables dans lesquels elle aurait à accomplir sa promesse. Elle ressentait un sauvage plaisir à l'idée de dire à Marguerite de dures vérités sous prétexte d'accomplir son devoir. Mistress Hale rompit enfin le silence.

« — Je vous remercie, je prie Dieu de vous bénir. Je ne vous verrai jamais plus dans ce monde, mais mes dernières paroles sont celles-ci : Je vous remercie pour la promesse que vous m'avez faite d'être tendre envers mon enfant.

« — Tendre, non, répondit en insistant mistress Thornton, disgracieusement véridique jusqu'au bout; mais, après avoir mis sa conscience en repos par ces paroles, elle fut assez satisfaite qu'elles n'eussent point été entendues. Elle pressa la douce et languissante main de mistress Hale, se leva et sortit de la maison sans voir personne. »

Nous l'aimons telle qu'elle est, cette ferme et peu gracieuse mistress Thornton. Du reste elle n'avait d'estime que pour les caractères trempés comme le sien, et quelle que fût sa haine pour Marguerite, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir pour elle une certaine considération. « Une fille volontaire, et qui n'aime pas que personne mette le nez dans ses affaires, à la bonne heure! je l'aime ainsi, » dit un jour mistress Thornton après une visite accomplie dans l'intention de tenir

sa promesse en adressant à miss Hale quelques duretés qu'elle supposait méritées. En somme, mistress Thornton est une maîtresse femme, comme on disait autrefois, une femme sur laquelle on peut se reposer avec confiance, qui fait bonne garde aux portes de sa maison, n'y laisse entrer personne et n'en laisse rien sortir!

Volonté, opiniâtreté, telle est la note morale dominante chez tous les personnages de ce livre. Tels maîtres, tels ouvriers. « Comme cet homme est orgueilleux! Il y a chez tous ces hommes du nord quelque chose du granit de leurs rochers, » dit un soir M. Hale à Marguerite en revenant de visiter Nicolas Higgins. Nicolas Higgins était un ouvrier des manufactures que Marguerite avait rencontré plusieurs fois dans ses promenades. La première fois qu'il la vit, elle souriait en passant de quelque pensée qui lui traversait l'esprit, et tout surpris de sa beauté, dans sa rude courtoisie du nord, il lui avait adressé familièrement ces mots : « Vous pouvez bien sourire, ma fille; plus d'une sourirait volontiers d'avoir une aussi agréable figure. » Ce compliment, dit avec un accent de sincérité, avait gagné le cœur de Marguerite. Le brave homme avait une fille devenue phthisique à la suite de travaux prolongés dans les manufactures, et un jour que Marguerite la rencontra avec son père, touchée de son air de souffrance et de douceur, elle lui remit spontanément le bouquet qu'elle tenait à la main. Cet élan du cœur tout désintéressé, et que les malheureux apprécient plus que l'aumône, établit des relations entre Marguerite et la famille Higgins. Ce ne fut pas sans peine; ainsi que mistress Thornton, Higgins n'aimait pas qu'on s'occupât de ses affaires, ni à recevoir chez lui des inconnus. « Je ne suis pas honteux de mon nom, je m'appelle Nicolas Higgins; elle s'appelle Bessy Higgins. Pourquoi voulez-vous venir nous voir? répondit-il lorsque Marguerite lui demanda son nom et son adresse; je n'aime pas à voir chez moi des gens que je ne connais pas. Mais vous êtes étrangère, c'est facile à voir; peut-être ne connaissez-vous pas beaucoup de monde ici. Vous avez donné à ma fille des fleurs de votre propre main, venez si cela vous fait plaisir. »

Nicolas Higgins est un de ces caractères avec lesquels mistress Gaskell nous a déjà fait faire connaissance dans *Mary Barton*, et qui se distinguent de tous les autres caractères populaires par deux traits d'ailleurs essentiellement anglais, une insociabilité féroce, une indépendance sauvage et un profond amour de la famille. Cette insociabilité indépendante, orgueilleuse, fruit d'un pays où les hommes aspirent avant tout à la liberté, et où la liberté est la tradition historique même, contraste singulièrement avec cette sociabilité dangereuse, inquiète, susceptible et taquine, qui distingue nos populations ouvrières, filles d'un pays d'égalité. L'ouvrier ferme sa porte

comme le maître, en véritable Anglais habitué à être roi dans son logis, et se creuserait volontiers des fossés pour en interdire l'accès aux étrangers comme un baron féodal. Nulle envie d'aller espionner les affaires du maître, ni rôder dans ses corridors. Quant à ses idées morales, si nous en croyons mistress Gaskell, elles consistent surtout dans les sentimens naturels du mari pour sa femme ou du père pour ses enfans; de religion, peu ou point; de lecture de la Bible comme en Écosse ou partout ailleurs en Angleterre, encore moins. Un certain athéisme non systématique, tout instinctif, sortant des profondeurs de l'âme comme un cri de douleur et de malédiction, fait exprimer à l'ouvrier des paroles de haine et de vengeance; mais cet athéisme n'a rien d'enraciné : c'est la forme sous laquelle se résume toute une vie d'amertume. Les femmes non plus n'ont pas de sentimens religieux bien arrêtés, et elles les remplacent par des désirs, des hypothèses, des rêves maladifs de béatitude céleste, si bien que dans les ménages de prolétaires décrits par Mme Gaskell, on dirait le millénium vivant côte à côte avec l'incrédulité, ou encore la nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse plongée dans les puits de l'abîme. Ce contraste, déjà admirablement marqué par l'auteur dans la peinture des ménages de *Mary Barton*, est reproduit également dans *North and South*. Rien n'est pénible comme de prêter l'oreille à ce duo plaintif et amer, et c'est une corde que Mme Gaskell fait admirablement vibrer. Nous félicitons l'auteur de la modération de son esprit, car elle possède un talent extrêmement dangereux. Oh! quelle musique douloureuse dans ces sanglots! Ne croyez pas que tous les sentimens de la femme ne soient que douceur et religion, et les sentimens de l'homme que rudesse et sauvagerie; non, les plaintes de la femme sont amères, et les cris de l'homme souvent tendres et affectueux. Une grève vient de se déclarer dans la ville et Nicolas Higgins en fait partie; écoutez cette conversation entre Marguerite Hale et Bessy Higgins, la pauvre fille des manufactures.

« — Bien, dit Marguerite, parlons de cela quelquefois, si vous croyez que cela soit vrai. Mais dites-moi, votre père s'est-il mis en grève?

« — Oui, dit Bessy sourdement, et d'une voix fort différente de celle qui résonnait une ou deux minutes auparavant, lui et beaucoup d'autres, tous les ouvriers de Hamper et d'autres encore. Les femmes sont cette fois aussi furieuses que les hommes : les vivres sont chers, et il leur faut donner à manger à leurs enfans, je pense. Supposez que les Thornton eussent employé l'argent du dîner où vous êtes invitée à leur envoyer de la viande et des pommes de terre, ils auraient apaisé les cris de plus d'un enfant et raffermi le cœur de plus d'une mère.

« — Ne parlez pas ainsi, dit Marguerite, vous me donneriez du remords d'aller à ce dîner.

« — Non, dit Bessy, il y en a qui sont prédestinés aux fêtes somptueuses,

à la pourpre et au lin éclatant. Peut-être êtes-vous une de ces personnes. D'autres travaillent et suent toute leur vie, et les chiens eux-mêmes ne sont pas compatissans de notre temps comme du temps de Lazare. Pourtant, si dans l'autre monde vous me demandez de venir rafraîchir votre langue avec le bout de mon doigt, je traverserai le grand abîme pour aller à vous, en pensant à ce que vous avez été pour moi ici-bas.

« — Bessy, vous avez la fièvre, je le sens à votre pouls aussi bien qu'à vos paroles. Il importera peu au grand jour que quelques-uns d'entre nous aient été mendians ici-bas et d'autres riches. Nous ne serons pas jugés d'après cette différence misérable, mais selon la foi que nous aurons eue dans le Christ.

« — Vous auriez été mise hors de vous-même aussi bien que moi, si vous les aviez vus l'un après l'autre venir demander mon père, et me racontant leur histoire. Quelques-uns parlaient de haines mortelles, et faisaient frissonner mon sang avec les terribles choses qu'ils disaient contre les maîtres; mais la plupart, qui étaient des femmes, gémissaient si tristement, si tristement!... Les larmes leur coulaient continuellement le long des joues sans qu'elles daignassent les essuyer, que cela fendait le cœur de les entendre se plaindre de la cherté des vivres, et de ce que leurs enfans ne pouvaient fermer l'œil toutes les nuits grâce à la faim.

. . . . . .

« — Je vous demande pardon, répondit humblement Bessy. Quelquefois, en pensant à ma vie et au peu de plaisir que j'y ai eu, je me suis figuré que peut-être j'étais un de ces êtres condamnés à mourir par la chute d'une étoile: « Et le nom de cette étoile était Absinthe, et la troisième partie des eaux devint de l'absinthe, et les hommes moururent pour avoir bu de ces eaux, qui étaient devenues amères. » On supporte mieux le malheur et le chagrin, lorsqu'on pense qu'ils ont été annoncés pour vous longtemps auparavant. Quelquefois il me semble que mes chagrins m'ont été envoyés pour l'accomplissement des prophéties, autrement ils ne m'ont été envoyés pour rien.

« — Non, Bessy, dit Marguerite, Dieu ne nous afflige pas volontairement. Ne vous occupez pas autant des prophéties, mais lisez les parties les plus claires de la Bible.

« — Je crois que ce serait plus sage; mais où pourrais-je trouver d'aussi grandes paroles de promesse, entendre parler de quelque chose d'aussi différent de ce terrible monde que dans l'Apocalypse? Plus d'une fois je me suis répété les versets du septième chapitre, rien que pour le son. C'est aussi beau qu'un orgue. Non, je ne puis me décider à abandonner l'Apocalypse. Ce livre me donne plus de consolations qu'aucun autre dans la Bible. »

Ces conversations, que nous avons extraites çà et là du roman de Mme Gaskell, marquent le mysticisme que presque sans exception l'auteur prête à la partie féminine des populations manufacturières, un mysticisme fiévreux tel qu'il peut sortir d'âmes lassées par la souffrance, de corps brisés et languissans, de cerveaux qui sont comme étourdis de l'éternel tapage des machines. Un doux vertige se produit, des visions chimériques se succèdent; la souffrance et la misère mon-

tent à la tête comme l'ivresse et ouvrent devant les yeux appesantis des perspectives éblouissantes. Du reste peu d'idées religieuses nettes, saines et claires. Chez les hommes, le phénomène contraire se présente; les hallucinations sont toutes violentes, meurtrières et diaboliques; pas d'autre horizon que celui de la terre, les instincts naturels à l'homme remués jusque dans leurs profondeurs et laissant échapper des émanations grosses de colère et comme d'âcres vapeurs chargées de haine, les sentimens de famille souvent sous leur forme la plus tendre, mais le plus fréquemment réduits à leur essence primitive, c'est-à-dire à ces liens du sang aussi forts que terribles qui font rugir les bêtes elles-mêmes lorsque leurs petits sont en danger ou qu'ils expirent sans secours. Des deux côtés, la vie particulière à l'industrie a perverti, torturé, brisé les facultés, qui ne sont plus en équilibre. Pour toute douceur, de la lassitude; pour toute force, de la violence; de toutes parts des sentimens extrêmes, excessifs et dangereux, et jamais cette nature humaine moyenne qui est la seule vraie, qui se retrouve chez les classes agricoles et jusque chez les populations les plus misérables, pourvu qu'elles ne soient pas soumises au travail industriel.

Bizarre phénomène, et qui est digne de toutes sortes de méditations! Le travail des champs est naturel à l'homme, et si excessif qu'il soit, il ne produit rien de pareil; il peut épuiser le corps, il n'engendre aucun sentiment malsain. Le travail domestique est naturel à l'homme, et il ne produit que bonheur et joie. Le travail des métiers, quelque fatigant qu'il soit, engendre la sociabilité, le compagnonnage, l'association. Seul, le travail des manufactures, invention de la science et de l'esprit humain, tout en tuant le corps, pervertit l'âme. Oh! comme la nature vaincue se venge, elle dont les émanations sont la santé même, la seule vraie médecine, l'unique réparateur des forces épuisées de l'homme! Soumise, elle n'engendre que des germes de mort. Cette vapeur comprimée aveugle et brûle, ces forces domptées foudroient, ces matières premières, jadis innocentes, laissent échapper des gaz délétères; cette fine poussière de coton étouffe; ces atomes de poison, de verre, de substances chimiques, trouvent subtilement le chemin du poumon; ce perpétuel bruit des machines en mouvement engendre la surdité. Avez-vous remarqué l'aspect implacable des machines, leur cruelle précision, leur quasi-intelligence fatale comme un calcul arithmétique, et cette activité absorbante et comme affamée avec laquelle elles mordent le fer, tordent le fil, happent le coton, soulèvent des poids? Eh bien! quelque chose de cette dureté mécanique finit par être le partage des populations qu'elles emploient. Dans le contact perpétuel de l'homme avec les machines, le cœur se vide et ne se renouvelle

pas. Le travail est le remède le plus sain contre le vice, mais pour cela il faut que l'homme soit réellement occupé, qu'il y mette son intelligence et son esprit. Ici rien de pareil : l'homme ne tire de ses efforts aucune satisfaction ni aucune joie, c'est la machine seule qui est réellement productive. Aucune de ces illusions que crée le travail, grâce à l'absorption momentanée des facultés; rien qu'un mouvement mécanique qui laisse la pensée errer dans le vague et se reposer avec mélancolie d'abord, puis avec colère, sur les tristes incidens de la vie, la misère, la privation, la maladie. De l'ennui, de la colère, on arrive bientôt à la haine violente du travail, qui apparaît non comme la condition fondamentale de la vie, mais comme une malédiction. Toute cette série de sentimens s'engendre logiquement. Outre ces souffrances de la haine, de l'ennui, de la fatigue, le travail mécanique crée certains vices qui existeront peut-être toujours, quelles que soient les transformations des rapports du maître et de l'ouvrier : la brutalité, l'ivrognerie, et cet autre vice si puissant qui n'a pas de moyen plus subtil de s'emparer de l'homme que le besoin d'une distraction violente et d'une diversion aux habitudes régulières de la vie. Si encore on avait de l'air, de la lumière! mais non; il faut travailler dans un atelier humide ou étouffant, infect, obscurci par la vapeur ou les millions d'atomes qui s'échappent des matières travaillées, et ainsi les maux physiques viennent s'ajouter aux souffrances morales. En vérité, s'il était un emblème que l'on dût placer aux portes de certains centres industriels, ce serait un groupe représentant la maladie, au pied traînard, mais assuré, donnant la main à l'ennui, tristement accroupi, tête basse, mains croisées, regard morne, dans une attitude de musulman fataliste.

Les vices que l'on reproche aux populations industrielles ne nous étonnent donc point. Ce qui nous étonnerait davantage, c'est qu'ils n'existassent pas. Toute une série d'observations psychologiques et physiologiques démontre d'une manière irréfutable, pour ceux qui connaissent la facilité de corruption qui est dans l'homme, que ces vices sont la conséquence naturelle de ce genre de travail. Le travail industriel est corrupteur. Comment on pourra y remédier jamais et faire de ces masses d'hommes des populations saines, cela est un mystère, car les difficultés semblent insurmontables. Ce qui est certain, c'est que quelque chose peut et doit être tenté pour réagir contre ce fléau.

Les rapports du maître et de l'ouvrier ne valent guère mieux que ces mœurs générales : ce sont des rapports de défiance, de jalousie et de haine. Dans toute condition donnée, l'homme sait positivement d'où proviennent sa gêne, ses besoins, ses malheurs. Ici c'est tout le contraire : le chômage, la misère, la baisse des salaires, tombent

sur l'ouvrier des manufactures sans qu'il en sache bien la raison. Il est soumis au gouvernement invisible, insaisissable, capricieux, d'une sorte de mathématique commerciale tout à fait abstraite; il souffre, parce qu'à cent lieues de lui, à un moment donné, tel produit a éprouvé une dépréciation; il souffre, parce que la concurrence d'un pays qu'il n'a jamais vu et ne verra jamais a donné les mêmes marchandises fabriquées à meilleur compte; il souffre de la hausse et de la baisse des produits, des caprices de la mode, des progrès toujours nouveaux de l'industrie. Ne comprenant rien à ces fluctuations bizarres, dont les initiés seuls ont l'explication, ne sachant directement à qui s'en prendre, il s'en prend au patron, au manufacturier, la seule personne visible, tangible, saisissable, qu'il connaisse. N'essayez pas de vouloir lui prouver qu'il doit nécessairement souffrir en vertu de telle ou telle règle d'économie politique, il vous arriverait ce qui arriva au patron de Nicolas Higgins : « Imbécile! lui dit un jour son maître, ennuyé de le voir crier à tue-tête que les ouvriers étaient exploités, voici un livre qui te prouvera que les salaires trouvent leur propre niveau sans que les maîtres ni les ouvriers y puissent rien. » Higgins prit le livre, lut, ne comprit pas et s'endormit. « Il parlait de travail et de capital, de capital et de travail, comme si ces choses eussent été des vices et des vertus : je ne pus jamais bien fixer dans mon esprit ce que cela voulait réellement dire. » Ces mots *concurrence, offre, demande, marché*, résonnent à ses oreilles comme autant d'abstractions chimériques. En réalité, l'ouvrier des manufactures en sait moins long, en fait d'économie politique, que le simple paysan qui va lui-même porter ses denrées au marché et qui saisit par lui-même le secret de la hausse et de la baisse des marchandises. Il s'en prend donc de ses souffrances directement à son maître, l'en rend responsable, et essaie de lui arracher par la force ce que le maître ne peut raisonnablement pas accorder; de là les coalitions et les grèves. De même que les vices des populations industrielles proviennent du travail mécanique auquel elles sont soumises, les mauvais rapports du maître et de l'ouvrier proviennent de la grande difficulté, pour un esprit ignorant, de comprendre les raisons des fluctuations commerciales. Ces mauvais rapports ont encore une autre cause, très délicate à énoncer et que nous mentionnerons seulement : c'est que ces populations n'ont aucun intérêt à connaître les raisons de ces subits reviremens; peu leur importe, elles ne sont pas intéressées dans la question de la vente des produits; une seule chose les intéresse et les regarde directement, c'est le prix du travail.

Les populations industrielles tournent réellement dans un cercle vicieux. Tout intérêt étant renfermé pour elles dans la question du salaire, elles essaient de conquérir ce qu'on leur refuse par la cessa-

tion du travail; mais si une grève prolongée est nuisible au fabricant, elle l'est bien plus à l'ouvrier, car il se prive volontairement par là de son unique ressource. Ajoutez qu'une telle détermination est non-seulement insensée, mais tyrannique, car, pour être efficace, une grève doit être générale et forcer ainsi, bon gré mal gré, tous les ouvriers d'une même ville à cesser leurs travaux, qu'ils le veuillent ou non. Ces populations se déciment et s'affament elles-mêmes. Mistress Gaskell se montre très hostile en général aux grèves et aux *trade unions*, et nous retrouvons dans son nouveau roman plus d'une scène qui rappelle les douloureux tableaux déjà tracés dans *Mary Barton*. Il y a là quelques exemples terribles des conséquences désastreuses que produisent ces résolutions désespérées. Une grève générale a eu lieu à Milton, et l'un des meneurs est Nicolas Higgins. Défense expresse a été faite à tous les ouvriers de la ville de travailler aux prix nouvellement établis par les patrons; mais tous les ouvriers n'ont pas le caractère intraitable de Higgins, tous n'ont pas un ménage relativement aussi bien tenu, tous n'ont pas une famille aussi restreinte; c'est assez dire que beaucoup auraient bonne envie de faiblir. De ce nombre est un ami de Nicolas Higgins, John Boucher, pauvre homme d'un faible caractère, chargé d'enfans, et qui ne peut résister à leurs cris et à leurs plaintes. Cependant lui aussi il doit faire grève forcément, c'est l'ordre général et auquel il ne peut se soustraire sans danger. Voilà donc un homme placé dans cette affreuse situation, ou de laisser sa famille mourir de faim, ou d'être traître envers la classe à laquelle il appartient. Il y a une scène terrible entre lui et Higgins. Ce dernier le rassure, l'encourage, et subvient comme il peut aux besoins de sa famille; mais enfin Boucher, poussé par la faim, va demander de l'ouvrage à son ancien patron : il est ignominieusement chassé et se noie de désespoir. Une autre scène plus pathétique, et qui mérite d'être citée tout entière, c'est le siége de la manufacture de M. Thornton.

M. Thornton, avec le caractère que nous lui connaissons, n'a pas voulu céder à ses ouvriers, et il n'a pas voulu davantage suivre l'exemple de ses confrères et fermer momentanément sa manufacture. Il a donc fait venir des ouvriers de l'Irlande. On peut juger de quel œil ont été vus les nouveaux-venus. La foule se précipite vers la manufacture justement à l'heure où miss Hale est venue réclamer un service de mistress Thornton, qui ne répond point et écoute d'un air préoccupé. En ce moment, une clameur se fait entendre.

« Miss Hale s'arrêta. Mistress Thornton ne répondit pas immédiatement; tout à coup elle se leva et s'écria :

« — Ils sont aux portes! Appelle John! Fanny, appelle-le! Ils sont aux portes! Ils vont les enfoncer! Appelle John, dis-je.

« En même temps que les cris de Mme Thornton, le bruit sourd de la foule,

auquel elle prêtait l'oreille au lieu d'écouter Marguerite, se fit entendre sur le côté extérieur de la muraille, et un tocsin de voix irritées retentit furieusement par derrière les portes qui tremblaient sous la pression de la foule. On eût dit que ces masses furieuses et invisibles se servaient de leurs corps comme de béliers. L'ébranlement cessait un instant, pendant que la foule se retirait à quelques pas pour se précipiter avec un élan nouveau; il redoublait alors sous ces chocs gigantesques qui firent bientôt trembler les portes épaisses comme des roseaux sous le vent.

« Les femmes se rassemblèrent autour des fenêtres, comme fascinées par le spectacle de cette scène qui les remplissait de terreur. Mistress Thornton, les servantes, Marguerite, toutes étaient là. Fanny était revenue, criant tout le long des escaliers comme si elle eût été poursuivie à chaque pas; elle s'était jetée sur un sofa en poussant des cris. Mistress Thornton, inquiète, surveillait l'arrivée de son fils, qui était encore dans la manufacture. Il sortit enfin, regarda d'en bas ce groupe de pâles figures féminines, sourit pour leur donner bon courage avant de fermer la porte de la manufacture, puis il appela une des servantes pour venir ouvrir une porte de la maison que Fanny, dans son effroi, avait verrouillée derrière elle. Mistress Thornton descendit elle-même. Le son de sa voix impérieuse et bien connue sembla comme donner le goût du sang à la foule furieuse. Jusqu'alors cette foule avait été muette, et sans dire un mot avait employé toute la puissance de son souffle à soutenir son effort pour briser les portes; mais en entendant parler M. Thornton, elle exhala un grognement féroce et infernal qui fit pâlir mistress Thornton elle-même au moment où elle entra dans la salle, précédant son fils. Lui entra, le visage un peu animé, mais les yeux étincelans, et lançant comme un défi au danger avec une expression hautaine et dédaigneuse de physionomie qui faisait de lui un homme noble, sinon beau.

« M. Thornton s'approcha franchement de Marguerite : — « Je suis désolé, miss Hale, dit-il, que vous nous ayez visités dans ce moment où je crains que vous ne soyez enveloppée dans les dangers que nous pouvons avoir à courir. — Mère, ne feriez-vous pas mieux d'aller dans les chambres de derrière? Je ne suis pas sûr qu'ils ne se soient pas ouvert un passage de *Pinner's Lane* dans la cour de l'écurie; mais s'ils ne l'ont pas fait, vous serez plus en sûreté là-bas qu'ici. Allez, Jane! continua-t-il en s'adressant à une des servantes. Et elle sortit avec les autres.

« — Je reste ici, dit sa mère; où vous resterez, je resterai.

« Et en vérité la retraite dans les chambres de derrière était inutile; la foule avait entouré cette partie des bâtimens, et poussait de là ses menaçans et terribles rugissemens. Les domestiques se retirèrent dans les greniers en poussant des cris qui firent sourire de mépris M. Thornton lorsqu'il les entendit. Il jeta les yeux sur Marguerite, qui se tenait debout à la fenêtre la plus voisine de la manufacture. Ses yeux brillaient, la couleur de ses joues et de ses lèvres était plus intense. Comme si elle eût senti son regard, elle se retourna et lui adressa une question qui depuis quelques instans tourmentait son esprit :

« — Où sont les pauvres ouvriers que vous avez fait venir d'Irlande? Là, dans la manufacture?

« — Oui, je les ai fourrés dans une petite chambre, au pied d'un escalier

dérobé, leur recommandant de s'enfuir à tout risque et de se réfugier ici, s'ils entendaient qu'une attaque fût faite contre les portes des ateliers. Mais ce ne sont pas eux, c'est moi qu'il leur faut.

« — Quand les soldats pourront-ils être ici? demanda sa mère d'une voix basse et peu assurée.

« Il prit sa montre avec le même calme qu'il avait montré jusqu'alors; il fit quelques petits calculs :

« — A supposer que Williams soit parti aussitôt que je le lui ai ordonné, et n'ait pas eu besoin de se détourner pour se cacher d'eux, il faut environ vingt minutes encore.

« — Vingt minutes! dit sa mère, dont la voix pour la première fois trahit complétement la terreur.

« — Fermez les fenêtres immédiatement, mère, s'écria-t-il; les portes ne résisteront pas à un second choc pareil à celui-ci. Fermez cette fenêtre, miss Hale.

« Marguerite ferma la fenêtre et vint prêter son aide aux doigts tremblans de mistress Thornton.

« Pour une cause ou une autre, il y eut un silence de quelques instans dans la rue. Mistress Thornton regarda avec inquiétude la physionomie de son fils, comme pour y lire l'explication de ce silence soudain. Une expression de méprisant défi composait toute sa physionomie; on ne pouvait y lire ni l'espérance ni la crainte.

« Fanny se leva : — Sont-ils partis? demanda-t-elle dans un chuchottement.

« — Partis! répondit-il; écoute!

« Elle prêta l'oreille. Ils purent tous entendre le souffle puissant qui sortait de ces poitrines muettes, le craquement du bois qui cédait lentement, le grincement du fer, la chute retentissante des pesantes portes. Fanny se leva en chancelant, fit un pas ou deux vers sa mère et tomba évanouie dans ses bras. Mistress Thornton l'enleva avec une force qui venait autant de la volonté que du corps, et l'emporta hors de la salle.

« — Dieu soit loué! dit M. Thornton en la voyant sortir. Ne feriez-vous pas mieux de monter, vous aussi, miss Hale?

« Les lèvres de Marguerite articulèrent un *non* que M. Thornton ne put entendre à cause du bruit de pas innombrables qui retentissaient sous le mur même de la maison, et du grondement sauvage de voix furieuses et sourdes qui avait je ne sais quelle expression féroce de satisfaction plus terrible encore que les cris des minutes précédentes.

« — N'ayez pas peur, dit-il, pensant l'encourager. Je suis désolé pour vous que vous vous soyez trouvée mêlée à tous ces ennuis; mais cela ne peut pas durer bien longtemps maintenant. Quelques minutes encore, et les soldats seront ici.

« — Oh Dieu! cria soudainement Marguerite, voici Boucher. Je reconnais bien sa figure, quoiqu'il soit livide de rage; il essaie d'arriver tout à fait en avant : voyez, voyez!

« — Qui est Boucher? demanda froidement M. Thornton en s'approchant de la fenêtre pour découvrir l'homme auquel Marguerite prenait un tel intérêt. Aussitôt que la foule aperçut M. Thornton, elle poussa un rugissement.

Dire qu n'avait rien d'humain est trop faible, car il était comme l'expression de la convoitise démoniaque de quelque terrible bête sauvage pour la proie qui est hors de son atteinte. M. Thornton lui-même recula un moment, effrayé de l'explosion de haine qu'il avait provoquée.

« — Laissez-les crier, dit-il, cinq minutes encore.... j'espère seulement que mes pauvres Irlandais ne seront pas trop terrifiés par ce bruit infernal. Conservez votre courage pendant cinq minutes, miss Hale.

« — Ne craignez rien pour moi, dit-elle avec impétuosité. Mais quoi, dans cinq minutes? ne pourriez-vous rien faire pour apaiser ces pauvres gens? Il est effrayant de les voir.

« — Les soldats vont être ici dans quelques instans, cela les mettra à la raison.

« — A la raison? dit Marguerite vivement, quel genre de raison?

« — La seule qui convienne à des hommes qui se sont transformés en bêtes sauvages. Par le ciel! ils se sont dirigés vers la porte de la manufacture!

« — Monsieur Thornton, dit Marguerite toute tremblante d'émotion, descendez immédiatement, si vous n'êtes pas un lâche. Descendez et affrontez-les ainsi qu'il convient à un homme. Sauvez ces pauvres étrangers que vous avez attirés ici. Parlez à vos ouvriers comme s'ils étaient des êtres humains. Parlez-leur doucement. Ne laissez pas les soldats venir et tuer de pauvres créatures qui sont absolument folles. J'en vois là un qui est tout à fait en démence. Si vous avez en vous quelque courage ou quelque noble qualité, descendez et parlez-leur, homme contre homme.

« Il se retourna et la regarda pendant qu'elle parlait. Un sombre nuage se répandit sur sa physionomie.

« — Je vais y aller; peut-être dois-je vous prier de m'accompagner et de verrouiller la porte derrière moi. Ma mère et ma sœur auront besoin de cette protection.

« — Oh! monsieur Thornton, je ne sais pas, peut-être ai-je tort, seulement...

« Mais il était parti; il était déjà au bas de l'escalier et avait ouvert la porte. Tout ce qu'elle put faire fut de le suivre en toute hâte, de verrouiller la porte derrière lui et de remonter précipitamment, le cœur malade et la tête pleine de vertiges. Une fois rentrée dans la chambre, elle se remit auprès de la fenêtre. Il était en bas sur le seuil, ainsi que le lui indiqua la direction de mille regards furieux; mais elle ne put voir et entendre autre chose que la sauvage satisfaction du murmure grondeur et menaçant de la foule. Elle ouvrit la fenêtre. Beaucoup dans la foule étaient de purs enfans cruels et ignorans, — cruels parce qu'ils étaient ignorans; — quelques-uns étaient des hommes maigres comme des loups et affamés de proie. Elle savait bien pourquoi. Ils avaient, comme Boucher, des enfans mourant de faim en leur demeure et comptant sur un suprême succès pour obtenir un plus fort salaire; ils étaient exaspérés par ces Irlandais qui venaient voler le pain de leurs enfans. Marguerite savait tout cela, elle lisait tout cela sur la figure de Boucher, contractée outre mesure et livide de rage. Si M. Thornton leur disait quelques mots, leur faisait entendre seulement sa voix, il semblait que cela pourrait quelque chose contre ces sauvages explosions de rage; mais peut-être leur parlait-il maintenant, car un silence momentané interrompit leur bruit confus et inarticulé comme celui d'une troupe d'ani-

maux. Elle ôta son bonnet et se pencha pour écouter. Elle put seulement voir, car si M. Thornton avait fait une tentative pour parler, l'idée instinctive et momentanée de l'écouter était déjà passée, et le peuple était plus courroucé que jamais. Il se tenait les bras croisés, calme comme une statue, la figure pâle d'émotions réprimées. Ils essayaient de l'intimider, de le faire reculer, ils s'excitaient l'un l'autre à quelque acte immédiat de violence personnelle. Marguerite sentit instinctivement qu'il ne fallait plus qu'un instant, une étincelle pour produire une explosion dans laquelle, au milieu de tant d'hommes furieux et d'enfans étourdis, la vie de M. Thornton elle-même serait en danger, — que, dans un autre moment, les passions tumultueuses auraient dépassé leurs bornes et renversé toutes les barrières de la raison et de la crainte. Pendant qu'elle regardait, elle vit les enfans se baisser pour déchausser leurs sabots de bois, le projectile le plus à portée de leur main; elle comprit que c'était l'étincelle à la mine de poudre, et, avec un cri que personne n'entendit, se précipita hors de la salle, descendit les escaliers, déverrouilla la porte avec une force impétueuse, puis se présenta en face de cette mer orageuse d'hommes les yeux enflammés et lançant le reproche comme une flèche étincelante. Les sabots s'arrêtèrent dans les mains qui les tenaient, les physionomies tout à l'heure si féroces exprimèrent l'irrésolution et l'inquiétude, car elle se tenait entre les ouvriers et leur ennemi. Elle ne pouvait parler, mais elle étendit les bras vers eux jusqu'à ce qu'elle pût recouvrer son souffle.

« — Oh! n'employez pas la violence! il est seul et vous êtes mille contre lui! — Mais ses paroles expirèrent sur ses lèvres, car il n'y avait pas de son dans sa voix; ce n'était qu'un chuchotement éteint. M. Thornton se tenait un peu de côté; il s'était placé devant elle, comme s'il eût été jaloux de tout ce qui pourrait s'interposer entre lui et le danger.

« — Allez, dit-elle de nouveau, — et en ce moment sa voix fut comme un sanglot, — les soldats vont venir, allez paisiblement, partez, vos griefs seront redressés, quels qu'ils soient.

« — Renverra-t-on d'où ils sont venus ces fripons d'Irlandais? demanda quelqu'un dans la foule d'un ton de voix menaçant.

« — Jamais à votre commandement, répondit M. Thornton, et immédiatement la tempête éclata. Les huées s'élevèrent et remplirent l'air, mais Marguerite ne les entendait pas. Son regard était fixé sur le groupe d'enfans qui quelques minutes auparavant étaient armés de leurs sabots. Elle vit leurs gestes, discerna leur intention, — un moment de plus, et M. Thornton pouvait être mis en pièces, lui qu'elle avait poussé et comme conduit à cette place périlleuse. Elle songea seulement comment elle pourrait le sauver; elle jeta ses bras autour de lui, et fit de son corps un bouclier pour le protéger contre ce peuple féroce. Il essaya de se dégager de son étreinte.

« — Partez, dit-il de sa voix profonde, ce n'est pas ici votre place.

« — C'est ma place, dit-elle. Vous n'avez pas vu ce que j'ai vu.

Si elle pensait que son sexe pût être une protection, elle était dans l'erreur; la fureur des ouvriers était allée trop loin pour s'arrêter, — au moins elle avait entraîné trop loin quelques-uns d'entre eux, — car ce sont toujours les sauvages enfans avec leur amour des émotions cruelles qui sont à la tête de ces émeutes, insoucians des massacres et du sang versé qu'elles

peuvent produire. Un sabot siffla dans l'air. Les yeux de Marguerite le suivirent dans son vol; il manqua son but. Elle se retourna pâle d'effroi, mais elle ne changea pas de position et cacha seulement son visage sur l'épaule de M. Thornton.

« — Pour l'amour de Dieu, dit-elle, ne nuisez pas à votre cause par ces violences. Vous ne savez ce que vous faites.

« Elle fit un effort pour rendre distinctement ses paroles.

« Un petit caillou vola, déchira sa tête et sa joue, et fit passer un éclair devant ses yeux. Elle se tint comme morte sur l'épaule de M. Thornton; alors il dégagea ses bras et la tint à son tour embrassée un instant.

« — Vous vous conduisez bien! dit-il; vous venez ici pour maltraiter une innocente étrangère; vous tombez par centaines sur un seul homme, et lorsqu'une femme se présente pour vous supplier dans votre intérêt d'être des créatures raisonnables, votre lâche colère tombe sur elle! Vous vous conduisez bien!

« Ils restèrent silencieux pendant qu'il parlait; ils regardaient, les yeux et la bouche ouverts, ce petit filet de sang qui les avait réveillés de leurs transports de colère. Ceux qui étaient les plus près de la porte se retirèrent honteux. Il y eut un mouvement dans la foule, un mouvement de retraite; seulement une voix s'écria :

« — C'était à toi que la pierre était destinée; mais tu te cachais derrière une femme!

« M. Thornton tressaillit de rage. Il plaça doucement Marguerite sur le seuil de la porte, la tête appuyée contre le bois.

« — Pouvez-vous rester ici? demanda-t-il. — Puis, sans attendre sa réponse, il descendit lentement les escaliers et se plaça au milieu de la foule : — Maintenant tuez-moi, dit-il, si telle est votre brutale volonté; il n'y a plus ici de femme pour me protéger. Vous pouvez m'accabler, vous ne me ferez jamais rétracter une résolution, jamais!

« Il se tint au milieu d'eux, les bras croisés, dans la même attitude que sur l'escalier; mais le mouvement rétrograde vers la porte avait commencé aussi peu raisonnablement, peut-être aussi aveuglément qu'avait éclaté le précédent accès de colère. Peut-être l'idée de l'approche des soldats détermina-t-elle cette retraite, peut-être aussi la vue de cette figure pâle, les yeux fermés, triste et calme comme le marbre, les larmes coulant lentement de ses longs cils, et le sang ruisselant de sa blessure plus lentement encore. Les plus exaspérés, Boucher lui-même, reculèrent, grognèrent et finalement se retirèrent en lançant des malédictions au maître, qui continua à se tenir immobile en regardant leur retraite avec des yeux remplis d'une expression de défi. »

Quoiqu'il n'y ait qu'un homme en jeu, cette scène n'est-elle pas émouvante comme le siége d'une ville entière? Si la profession de manufacturier a ses avantages, elle a aussi ses périls, comme on peut le voir, périls qui expliquent bien des duretés de caractère, car pour exercer cette profession il ne faut point avoir un cœur de femme, et lorsqu'on a vu plusieurs fois des scènes de ce genre et qu'on a eu à supporter plusieurs assauts semblables, le cœur doit

nécessairement se bronzer comme celui d'un soldat vieilli dans les combats.

Tout l'intérêt du roman est dans ces scènes de la vie des villes manufacturières. L'idée de mistress Gaskell a été de montrer que cette barbarie extérieure qui règne dans le nord et cette dureté que personne ne songe à combattre, parce que tout le monde y est habitué, disparaîtraient bien vite, si, par un procédé quelconque, on pouvait introduire dans le nord un peu plus de la civilisation du sud. Le représentant du sud est ici Marguerite Hale, qui, par sa seule influence féminine, suffit à apaiser bien des haines et à guérir bien des douleurs. L'emblème de cette union désirable est représenté comme dans les contes de fées par un mariage, le mariage de Marguerite, la fille de la civilisation aristocratique du sud, avec M. Thornton, le type accompli des manufacturiers du nord. Sans trop chicaner mistress Gaskell sur ce que cette donnée a d'un peu sentimental et de trop féminin, nous reconnaîtrons qu'elle est traitée avec un singulier bonheur. L'amour de M. Thornton pour Marguerite Hale est le nœud du roman, le lien qui sert à rattacher les uns aux autres tous les épisodes de la vie du nord, véritable but et principal intérêt du livre. Les répugnances de Marguerite pour cette dure vie des villes manufacturières cèdent peu à peu devant l'admiration qu'elle éprouve pour le caractère solide, orgueilleux et froid de M. Thornton, qui a tant de ressemblance avec le sien propre. Quoiqu'elle n'éprouve d'abord que de l'éloignement pour sa personne, elle est comme fascinée d'étonnement, et quand elle compare ce caractère à celui des élégans cavaliers du sud, si polis et si galans, à celui d'Henri Lennox le *barrister*, par exemple, dont elle a repoussé les avances; quand elle compare leur savoir-vivre gracieux, mais entaché d'égoïsme, aux manières rudes, mais franches, de M. Thornton, elle ne peut s'empêcher de s'avouer intérieurement que tout l'avantage reste à l'homme du nord. Peu à peu les incidens viennent se charger de lui révéler la vraie nature des sentimens qu'elle éprouve. Elle a déjà repoussé une fois les propositions de mariage que lui avait faites M. Thornton; elle se croyait bien sûre de son cœur, et pourtant d'où vient qu'après avoir refusé, elle sent en elle s'élever comme un vague remords? Elle n'a cependant jamais aimé M. Thornton; comment pourrait-elle l'aimer? elle n'a jamais eu pour lui qu'une grande estime. Hélas! l'amour a plus d'une manière de s'insinuer dans le cœur. L'estime n'est pas généralement le mobile de l'amour, et pour peu surtout que cet amour soit romanesque et passionné, pour peu qu'il s'éveille chez des êtres jeunes et sans expérience de la vie, chez des êtres qui n'ont jamais souffert, on peut être sûr que ce sentiment sévère et froid n'aura rien à dé-

mêler avec lui. En revanche, l'estime est le grand mobile de l'amour chez les âmes sévères, éprouvées et nobles, et c'est elle seule qui détermine les choix réellement sérieux, cette chose si rare. Pourquoi, lorsque Marguerite a commis un mensonge pour sauver son frère, qui est venu, au risque de perdre la vie, dire un dernier adieu à sa mère mourante, a-t-elle peur d'avoir perdu précisément l'estime de M. Thornton? Pourquoi pleure-t-elle en secret de ne pouvoir expliquer cette faute prétendue? C'est que l'estime d'un tel homme est d'un prix inappréciable aux yeux d'une femme telle que Marguerite. Est-ce qu'elle se soucierait d'expliquer sa conduite à une autre personne? Cet incident révèle pour ainsi dire Marguerite à elle-même.

Tout cet amour de Marguerite et de M. Thornton est très beau, très sérieux, très anglais, froid comme le nord, sans folles flammes, sans allures séduisantes, sans miévreries sensuelles ni galanteries surannées. C'est réellement l'amour de deux âmes qui sont faites l'une pour l'autre, de deux âmes faites pour s'unir ou pour rester éternellement solitaires, enveloppant l'une et l'autre leur timidité sous une apparence d'orgueil et leur chaleur d'âme sous une apparence d'insensibilité. Ces âmes se reconnaissent l'une l'autre lorsqu'elles se rencontrent, et devinent ce qui est caché en elles sous ces voiles protecteurs dont elles se couvrent pour se garantir de l'importune curiosité des indifférens et des oisifs. Tous ces sentimens sont traités avec cette délicatesse mêlée de force qui distingue mistress Gaskell, qui donne à son talent un caractère tout particulier. Elle ne tombe pas en effet dans les défauts habituels aux auteurs de son sexe; elle voit la société sous un jour plus large et plus sévère, sans pour cela abdiquer les qualités féminines. Quand on compare ses écrits à ceux des dames anglaises qui ont eu le plus de succès dans ces dernières années (Currer Bell exceptée), on voit tout de suite l'immense différence qui la sépare d'elles. Comparez *Mary Barton* par exemple à l'*Uncle Tom's Cabin :* la charité de mistress Gaskell n'est pas sentimentale, comme celle du romancier américain; elle est singulièrement éclairée, impartiale; elle s'aide de l'analyse et s'appuie sur les faits; elle n'attaque ni ne soutient les maîtres et les ouvriers, elle instruit le procès des uns et des autres et leur dit la vérité. Mistress Gaskell joue dans ces querelles sociales le rôle de Marguerite Hale dans l'émeute dont nous avons cité le récit : selon elle, parce que M. Thornton est dans son droit, ce n'est pas une raison pour que ses ouvriers aient tort, ou réciproquement. Leurs griefs aux uns et aux autres ont une cause qu'aucune des deux parties ne veut voir, et mistress Gaskell, s'appuyant sur le privilége d'inviolabilité de son sexe, indique les raisons de ce malentendu. Elle joue le rôle d'arbitre en invoquant pour ainsi dire ses droits de femme.

Nous avons exposé les côtés les plus curieux du livre, ceux qui jetaient quelque lumière sur l'état des esprits et des mœurs du nord de l'Angleterre. Nous n'avons pas à répéter ici ce que nous avons dit ailleurs de la grandeur, de l'importance de l'industrie, des dangers qu'elle fait courir au monde, et cependant ces considérations seraient la conclusion naturelle de ces pages; mais il est une idée que nous avons émise déjà, et que nous répéterons volontiers ici, parce que nous la retrouvons exprimée çà et là dans le livre de mistress Gaskell. L'industrie aurait moins de danger, disions-nous, si ses chefs considéraient le travail, et non pas la richesse, comme le but de leur vie, parce qu'alors l'industrie aurait un but général, social, au lieu d'avoir un but égoïste et individuel. Du jour où cette idée serait admise et serait devenue un *credo*, la plupart des dangers dont elle nous menace n'existeraient plus. C'est aussi pour cela que je crois l'Angleterre industrielle moins menacée par les redoutables problèmes nés de l'industrie que les autres états du continent, et c'est pour cela qu'elle a échappé aux agitations du socialisme. Chez ce peuple, le travail a toujours été considéré comme la première des vertus; il n'est pas une tâche, une dure obligation, une nécessité : il est un instinct. Il n'est pas, comme on l'a dit un jour à la tribune française très imprudemment et très faussement, un châtiment; il est une bénédiction et l'explication même de l'apparition de l'homme sur la terre. C'est pour agir que l'homme est né. Cette doctrine protestante et saxonne produit des résultats tout contraires à la doctrine opposée. En poussant l'homme à la conquête des choses matérielles, elle l'a rendu moins sensible pour ainsi dire à la jouissance de ces biens, tandis que les peuples qui ont toujours montré de l'indifférence pour la conquête des choses matérielles se sont en revanche toujours montrés très ardens au plaisir et à la satisfaction sensuelle. C'est que le travail anoblit tout ce qu'il touche lorsqu'on le considère non comme un moyen, mais comme un principe et un but, comme l'alpha et l'oméga de la vie humaine. Le brave Thornton ne considère pas la richesse comme son but, et il se révolte lorsqu'on exprime devant lui cette pensée, comme si on lui adressait directement une injure. Il y a dans ce *credo* particulier, dans cette foi au travail, la solution de tous les embarras que l'industrie pourra faire naître, car, nous le répétons, le travail n'est pas seulement une vertu individuelle : c'est une idée éminemment sociale, capable de réunir les hommes par des liens moraux et hiérarchiques; c'est une idée qui, à la longue, ronge tout égoïsme, brise les intérêts individuels, si forts qu'ils soient, et les réduit à n'être plus qu'un anneau de la grande chaîne qui enveloppe la société et fait dépendre l'homme de l'homme.

ÉMILE MONTÉGUT.

EXPOSITION

DES BEAUX-ARTS

ÉCOLES DIVERSES.

ESPAGNE, ITALIE, BELGIQUE ET HOLLANDE.[1]

Parmi les écoles que nous avons maintenant à étudier pour achever l'examen des ouvrages envoyés au palais des Beaux-Arts, il y en a quatre qui comptent des antécédens nombreux et glorieux, l'école italienne, l'école espagnole, l'école flamande, l'école hollandaise. Pourquoi et comment ces quatre écoles ont-elles perdu l'importance qu'elles possédaient autrefois? C'est une question que je me propose de discuter après avoir terminé la partie analytique de mon travail. Aujourd'hui ma tâche est circonscrite dans des bornes plus étroites: il s'agit du présent, et de la comparaison du présent avec le passé. Plus tard nous verrons pourquoi ces nations, qui occupent une place si considérable dans l'histoire de l'art, sont maintenant descendues au-dessous de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France.

Pour établir le rang esthétique des écoles italienne, espagnole, flamande et hollandaise, il suffit de faire quelques pas dans la galerie du Louvre. Sans sortir de Paris, on peut savoir à quoi s'en tenir

(1) Voyez les livraisons des 1er, 15 août et 15 septembre.

sur la portée de leur enseignement et sur la valeur de leurs œuvres. La première de toutes les écoles sans contredit, l'école italienne, est dignement représentée dans la galerie du Louvre. Je dis la première, puisque l'école grecque nous fait défaut, car, d'après les débris de la statuaire, nous sommes fondés à croire que la Grèce, institutrice de l'Italie, dominait son élève dans le maniement du pinceau comme dans le maniement du ciseau. Les *Noces Aldobrandines*, trouvées à quelques lieues de Rome dans les fouilles de Frascati, et qui se voient maintenant au musée du Vatican, démontrent surabondamment la légitimité de cette assertion, et sans doute Nicolas Poussin était de cet avis quand il faisait de cette belle composition l'admirable copie qui décore la galerie Doria. Toutefois, si l'Italie ne vient qu'après la Grèce dans les arts du dessin comme dans la poésie, elle domine toutes les nations modernes dans la peinture et la statuaire. Essayer de le prouver serait jeter ses paroles au vent et gaspiller son temps : il y a des vérités tellement évidentes, qu'elles s'imposent sans le secours de la démonstration.

Quant à l'Espagne, quoique son rang ne soit pas aussi clairement établi que celui de l'Italie, il suffit de citer les noms de Murillo, de Velasquez et de Ribeira. Pour estimer la valeur de ces trois maîtres, nous n'avons pas besoin de franchir les Pyrénées. Nous avons sous la main de quoi déterminer la place qui leur appartient. *L'Adoration des Bergers*, de Ribeira, est un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de sa main; le portrait de l'infante, de Velasquez, est une perle dont tous les connaisseurs louent à l'envi la pureté. Nous possédons deux morceaux de Murillo, une *Vierge*, qui figure depuis longtemps dans la grande galerie, et qui ravit tous les yeux par son exquise élégance. *L'Assomption*, du même auteur, acquise il y a quelques années à la vente du maréchal Soult pour la somme fabuleuse de 615,300 francs, ne vaut pas, à mon avis, le précédent morceau, car elle a subi de nombreuses retouches, et lorsqu'il s'agit d'un maître tel que Murillo, la virginité de l'œuvre n'est pas à dédaigner.

Ai-je besoin de rappeler les titres esthétiques de l'école flamande et de l'école hollandaise? Ne sont-ils pas représentés par deux noms illustres qui se placent immédiatement après les plus grands de l'Italie? Si Rubens et Rembrandt ne signifient pas la grâce, la pureté, ils signifient la puissance, la vérité, la magie du pinceau. Deux écoles représentées dans le passé par de tels noms ont droit à l'attention la plus vigilante. Qu'elles aient dégénéré, qu'elles se soient montrées infidèles à leurs antécédens, qu'elles ne puissent pas aujourd'hui nous donner la monnaie de ces deux grands hommes, je n'essaierai pas de le contester; mais les efforts de deux nations qui ont de tels aïeux commandent toujours le respect et la sympathie. En parler

légèrement serait commettre une véritable impiété envers ces noms glorieux. Quoique ces deux écoles soient aujourd'hui bien déchues de leur ancienne splendeur, elles ont pourtant conservé avec un soin scrupuleux quelques procédés techniques dont la valeur ne saurait être méconnue; elles n'ont pas trouvé moyen de ressusciter ou de continuer Rubens et Rembrandt, mais elles savent imiter le ton de leurs ouvrages. On dirait, pour me servir d'une expression vulgaire, qu'elles ont trouvé dans les papiers de leur succession quelque recette de famille dont elles n'ont pas divulgué le secret. Imiter avec adresse, reproduire avec bonheur les tons de Rubens et de Rembrandt, c'est trop peu sans doute pour attirer les regards de la postérité, mais c'en est assez pour occuper la génération présente, car il n'est pas sans intérêt de rechercher pourquoi les descendans de Rubens et de Rembrandt ont perdu l'inspiration de leurs ancêtres en conservant leurs procédés; je dis rechercher, il n'est pas facile en effet de trouver une solution.

Parmi les ouvrages envoyés par l'école espagnole, ceux qui attirent les regards de la foule sont les portraits de M. Federico Madrazo. L'engouement de la foule est-il justifié par l'examen attentif de ces portraits? Il faudrait méconnaître absolument toutes les lois de la peinture pour l'accepter et le déclarer légitime. Il est évident que M. Madrazo jouit dans son pays d'une grande autorité; les plus grands noms se pressent dans son atelier et attendent leur tour. La reine et le roi d'Espagne, la duchesse d'Albe, la duchesse de Séville, la duchesse de Medina-Cœli ont tour à tour posé devant lui. Qu'a-t-il fait de ces modèles? Ce que peut faire un peintre qui sacrifie l'effet, la forme du visage et du corps, à la splendeur des étoffes. Je ne veux parler ni de la reine Isabelle, ni de son mari don Francisco, qui n'offrent pas au pinceau d'abondantes ressources: ce serait me montrer trop sévère à l'égard de M. Madrazo que de lui demander pourquoi il n'a pas fait du roi et de la reine d'Espagne deux portraits magnifiques; mais parmi les femmes de la cour qui ont posé devant lui, il y en a de charmantes, qui tenteraient à bon droit le pinceau le plus habile, et quel parti en a-t-il tiré? Hélas! j'ai regret à le dire : s'il n'a pas réussi complétement à supprimer leur beauté, il a du moins prouvé qu'il ne prend aucun souci du masque humain. La duchesse de Medina-Cœli entre les mains de Murillo ou de Velasquez nous eût offert le type accompli de l'élégance et de la grâce. Qu'est-elle devenue entre les mains de M. Madrazo? Je suis vraiment embarrassé de le dire. La tête n'est pas modelée : ni tempes, ni orbites, ni pommettes; les yeux mêmes n'ont pas une forme qui leur permette de voir. Ce qui paraît avoir absorbé tous les soins, toute la sollicitude de l'auteur, c'est l'étoffe de la robe. Peut-être obtiendra-

t-il l'approbation des fabricans de soieries, car il a traité cette partie de son travail avec une attention que je puis appeler religieuse. Quant à la forme du corps, il est impossible de la deviner. Ni les hanches ni les genoux ne sont accusés. Si les femmes de Madrid sont aussi folles que les femmes de Paris, si elles s'obstinent à dénaturer la forme de leur corps par l'extravagance de leur toilette, c'est aux peintres qu'il appartient de les ramener au bon sens en corrigeant sur la toile l'absurdité de leur ajustement. Quelle que soit d'ailleurs la déférence de la duchesse de Medina-Cœli pour les caprices de la mode, j'ai peine à croire qu'elle parodie aussi résolûment la forme humaine. Une femme qui ressemblerait littéralement au portrait signé de M. Madrazo serait à coup sûr très mal construite et ne marcherait pas sans de grands efforts.

Parlerai-je de la duchesse d'Albe, dont le visage, quoique modelé d'une façon très imparfaite, laisse pourtant deviner une physionomie gracieuse? C'est quelque chose de plus triste encore que le portrait de la duchesse de Medina-Cœli. Ici la forme du corps n'est pas même parodiée : elle n'est pas indiquée. Pour donner une idée fidèle de cet ouvrage à ceux qui ne l'ont pas vu, je suis obligé de recourir aux comparaisons les plus vulgaires. La robe de la duchesse d'Albe a précisément la forme de ces gaînes d'osier où l'on place les enfans coiffés de bourrelets, et que les nourrices appellent chariots. Que ce soit là le type vrai de la robe de cour à l'Escurial, je n'oserais le contester, car je suis incompétent dans la question; mais je me rappelle que Van-Dyk et Velasquez, qui nous ont laissé le portrait des plus grandes dames de leur temps et qui se trouvaient, comme M. Madrazo, en présence des caprices de la mode, n'ont jamais renoncé à exprimer la forme des membres inférieurs par quelques plis d'étoffe. Dans le portrait de la duchesse d'Albe, je ne trouve rien de pareil. La robe est faite de telle façon, qu'elle semble pouvoir se tenir debout lors même qu'elle serait vide. Les Vénitiens et les Flamands, qui ont poussé si loin le goût de la splendeur, n'ont jamais sacrifié le modèle vivant à l'étoffe. Si M. Madrazo, en ne suivant pas leur exemple, croit les avoir surpassés, il commet une lourde méprise. Le portrait de la duchesse d'Albe, à parler franchement, est une des œuvres les plus informes que j'aie vues depuis longtemps.

Quant à celui de la comtesse de Vilches, il mérite des reproches encore plus graves, car non-seulement le modèle est mal posé, mal assis, non-seulement il est impossible de deviner la forme du genou droit, mais les deux bras sont estropiés. L'expression peut sembler dure, et pourtant c'est la seule vraie. Si la comtesse de Vilches avait le malheur de posséder deux bras pareils à ceux que lui a faits M. Madrazo, elle ne pourrait ni tenir son éventail, ni monter

à cheval, ni figurer dans un quadrille sans exciter un étonnement douloureux. Avec un visage souriant, des yeux pleins de malice, ce serait vraiment dommage, et j'aime à croire que M. Madrazo a calomnié son modèle en lui attribuant de si vilains bras. A quoi tient pourtant cette odieuse calomnie? A l'ignorance de la perspective. Si M. Madrazo eût mesuré la distance de l'épaule au coude et du coude à la main, nous ne serions pas obligé de lui tenir un langage aussi sévère; mais comment accueillir avec indulgence un portrait dessiné d'une manière si étrange? Ce serait encourager, ce serait prêcher le mépris de toutes les lois de la peinture. Qu'un tel ouvrage se produise dans la patrie de Murillo et de Velasquez, c'est pour nous un légitime sujet d'étonnement. Et pourtant, si nous consultons nos souvenirs, nous trouvons chez nous le même engouement pour des œuvres de même valeur. Nous avons eu, nous avons encore des peintres à la mode chez qui les femmes jeunes et belles s'inscrivent un an d'avance pour obtenir leur tour, et qui n'en savent pas plus que M. Madrazo. La notion de la beauté semble s'obscurcir dans tous les grands centres de civilisation. A Paris comme à Madrid, les femmes admirées pour leur élégance et leur grâce prennent sous leur protection et réussissent à mettre en vogue des peintres sans savoir et sans études. Chose difficile à comprendre, et qu'il faut cependant accepter comme un fait avéré, elles tiennent moins au charme de leur visage qu'à l'éclat de leur toilette dès qu'il s'agit de se faire peindre. L'éclat humide du regard, la longueur des cils, la fraîcheur des lèvres, les touchent moins que l'imitation du velours, du satin et de la dentelle. On dirait qu'elles oublient le portrait de leur personne, et ne songent qu'au portrait de leur robe. Tout en qualifiant sévèrement l'injuste popularité de M. Madrazo, je suis obligé de reconnaître qu'il a trouvé chez nous des exemples dangereux. La faute qu'il a commise à Madrid, d'autres la commettent chaque jour sous nos yeux. Il a préféré l'engouement des gens du monde à l'estime des connaisseurs, et peut-être s'applaudit-il de son choix. Pourtant, quel que soit le charme de la richesse, il y a dans l'approbation des hommes compétens une joie que rien ne saurait remplacer. On a beau voir à sa porte des équipages armoriés, on a beau voir se presser dans son atelier les visages les plus frais, les plus gracieux, les toilettes les plus éclatantes, et recueillir en échange d'un travail imparfait plusieurs milliers de pièces d'or : on ne subit pas sans colère le jugement prononcé par les esprits éclairés. Or j'imagine que parmi les compatriotes de M. Madrazo, il s'en trouve plus d'un pour protester contre l'engouement des dames de la cour. Les Espagnols qui ont visité l'Italie, la Belgique, la Hollande, ne doivent pas cacher leur

dédain pour ces portraits où la grâce est remplacée par l'afféterie. Comment prendraient-ils au sérieux M. Madrazo, à moins de renier leurs souvenirs?

M. Ribera, dans le portrait du marquis d'Alcanices, a montré un talent plus sérieux que M. Madrazo. Il ne jouit pas dans son pays de la même popularité, mais il fait honneur aux leçons de son père et à celles de son second maître, M. Paul Delaroche. Le visage du modèle est traité avec un grand soin, et s'il n'a pas toute la fermeté qu'on pourrait souhaiter, on sent du moins que l'auteur a fait tout ce qui dépendait de lui pour rendre ce qu'il voyait. Ce n'est pas que ce portrait me paraisse à l'abri de tout reproche. Si les yeux et la bouche sont modelés avec finesse, le torse et les membres ne se laissent pas assez clairement deviner. L'intention de M. Ribera n'est pas douteuse : il a voulu exprimer une nature grêle et un peu sénile; mais je crains qu'il n'ait dépassé le but. On ne sent ni la poitrine sous le gilet, ni les cuisses sous la culotte de cour. Ce qui me paraît excellent dans ce portrait, ce qui lui donne un caractère original, c'est le regard attentif du modèle, qui semble guetter les moindres mouvemens du spectateur. Le portrait du marquis d'Alcanices ne possédât-il que ce seul mérite, il faudrait le louer avec empressement, car ce mérite n'est pas vulgaire : on trouve sans peine des peintres qui savent imiter les étoffes, on en trouve plus difficilement qui savent imiter le regard. D'ailleurs M. Ribera traite les étoffes avec autant de soin et plus de vérité que M. Madrazo. Il ne cherche pas, comme lui, à éblouir les yeux par l'éclat des couleurs, il vise plus haut, il vise à l'harmonie, et tous les hommes de goût lui donneront raison. Aussi j'échangerais de grand cœur tous les portraits envoyés par M. Madrazo contre le portrait du marquis d'Alcanices, car en peinture comme en poésie je mettrai toujours la partie humaine en première ligne, et c'est pour cette raison que je suis loin de partager l'enthousiasme des femmes à la mode pour les peintres qu'elles prennent sous leur protection. L'imitation d'un ruban ou d'une dentelle les ravit en extase; elles rougiraient de leur admiration, si elles savaient comment se font les dentelles dans plus d'un atelier. A peine ont-elles pris congé du peintre qu'elles prônent, que, sous prétexte de ne pas les fatiguer inutilement, il ajuste la robe sur un mannequin, et pour être sûr de reproduire fidèlement le point de Malines, d'Alençon ou de Chantilly, il imprime sur sa toile ce qu'il devrait copier. Un bout de dentelle appliqué sur le blanc de plomb suffit à réaliser le prodige enfantin qui les émerveille. J'ignore si M. Madrazo a recours au procédé que je rappelle, et que j'ai vu pratiquer plus d'une fois. J'apprendrais sans étonnement qu'il ne le dédaigne pas. Pourquoi la robe de la duchesse de Medina-Cœli ne

serait-elle pas faite suivant cette méthode victorieuse? M. Ribera, j'en suis sûr, ne s'avisera jamais de cette malice innocente : le portrait du marquis d'Alcanices me prouve qu'il ne tient pas à terminer promptement ce qu'il a commencé, mais qu'il étudie longtemps son modèle avant de tracer les premiers contours au fusain, et qu'il ne plaint pas son temps quand il s'agit de mener son œuvre à bonne fin. J'entends dire par ses compatriotes qu'il ne descend pas de l'Espagnolet, dont le nom s'écrit tantôt Ribeira, tantôt Ribera. Quand on est peintre et qu'on porte un tel nom, on est obligé de le respecter, et je vois avec plaisir que M. Ribera ne l'a pas oublié.

Je dois appeler l'attention sur deux dessins de M. Hortigosa d'après Murillo : *Saint Thomas faisant l'aumône* et *Saint Antoine de Padoue*. Ce qui me frappe dans ces deux dessins, ce n'est pas l'habileté matérielle, quoique M. Hortigosa manie le crayon avec beaucoup d'adresse et de fermeté : c'est la finesse avec laquelle il a saisi, la fidélité avec laquelle il a rendu le caractère du maître. Bien que les originaux d'après lesquels il a travaillé n'aient jamais paru en France, quiconque a vu les Murillo de la galerie du maréchal Soult, les deux Murillo que nous possédons au Louvre, et *la Vierge* du même auteur au palais Corsini, reconnaît sans peine que M. Hortigosa, en copiant deux compositions du maître le plus populaire de son pays, n'a rien épargné pour les transcrire littéralement, et qu'il a touché le but. Il est probable que ces deux dessins seront gravés : c'est du moins ce que j'entends dire par les amis de M. Hortigosa. Pour ma part, je serais bien aise de les voir reproduits par le burin, car les dessins destinés à la gravure manquent trop souvent de caractère. Les meilleurs tableaux, à moins de tomber dans les mains d'un Bolswert, d'un Henriquel Dupont ou d'un Calamatta, sont exposés en passant par le crayon aux plus périlleuses aventures. Il est bien rare qu'ils ne sortent pas de cette épreuve quelque peu écloppés. Murillo a trouvé dans M. Hortigosa un interprète attentif et fidèle. Ces deux dessins ressemblent si peu aux trois quarts des œuvres envoyées à Paris par l'école espagnole, que je me demande avec étonnement comment M. Hortigosa a pu, en étudiant à Madrid, conserver une telle simplicité. Est-ce à M. Vicente Lopez, son maître particulier, que nous devons rapporter l'honneur de cette anomalie? Je ne sais : dans tous les cas, ce qui demeure avéré, c'est que M. Hortigosa, pas plus que M. Ribera, n'a rien de commun avec M. Madrazo.

Pourquoi M. Hortigosa n'a-t-il pas fait un tableau au lieu de copier deux compositions de Murillo? Je ne me charge pas de l'apprendre au public français. J'incline à penser pourtant qu'il est encore jeune, qu'il se défie de ses forces, et qu'il attend pour produire

une œuvre personnelle que son jugement ait été mûri par l'étude des grands maîtres. Si telle est sa pensée, il ne doit pas s'en tenir à Murillo. Il y a sans doute beaucoup à gagner dans le commerce de ce maître passionné, qui a su exprimer le sentiment religieux sous une forme si attrayante. Cependant, malgré la puissance et le charme de son pinceau, il ne saurait être comparé aux cinq grands maîtres de l'Italie, et M. Hortigosa, s'il veut compléter ses études, fera bien de s'adresser à eux. Le *Spasimo* du Sanzio placé au musée de Madrid lui en apprendra plus que Murillo pour l'interprétation de la forme humaine. Toutefois, lors même qu'il s'en tiendrait à l'étude du maître espagnol, j'ai la ferme confiance qu'il ne ferait pas fausse route, car un œil si attentif, une main si docile promettent un peintre de talent.

D'après MM. Madrazo, Ribera et Hortigosa, nous pouvons estimer l'état présent de la peinture espagnole. Il est évident que le goût n'est pas ce qui domine à Madrid. M. Madrazo, pour me servir d'une expression vulgaire, tient le haut du pavé. C'est lui que prônent les femmes de la cour, c'est lui qu'on cite dans les salons comme l'interprète le plus habile de l'élégance et de la splendeur. Ni M. Ribera ni M. Hortigosa ne jouissent de la faveur publique. La simplicité de leurs œuvres ne rallie qu'un petit nombre de suffrages. Qu'ils s'en plaignent, je le conçois; mais ils auraient grand tort de s'en étonner. Ce qui se passe aujourd'hui à Madrid s'est déjà vu à Paris, à Londres, même à Rome et à Florence, malgré le Vatican et le Capitole, malgré le palais des Offices et le palais Pitti, dont les protestations permanentes n'étaient pas entendues. Le triomphe et la popularité de M. Madrazo signifient à Madrid ce que signifiaient à Florence et à Rome le triomphe et la popularité de Sabatelli et de Camuccini, — l'affaiblissement ou du moins l'égarement momentané de l'intelligence publique à l'égard de toutes les questions qui se rattachent à la beauté. J'espère pourtant que l'Espagne abandonnera M. Madrazo pour Murillo et Velasquez, comme elle a renoncé à Gongora pour Calderon et Cervantes, comme l'Italie a renoncé à Marini pour Dante et l'Arioste. C'est une maladie qui ne tiendra pas contre les remontrances et les railleries. Si notre espérance était déçue, si le règne de M. Madrazo durait seulement quelques années, c'en serait fait pour longtemps du goût et du bon sens de l'Espagne. Que notre vœu s'accomplisse donc dans un avenir prochain!

Il serait inutile de rappeler ici les origines de l'école italienne, qui n'offriraient qu'un intérêt purement archéologique. Depuis les byzantins jusqu'à Giotto, depuis Giotto jusqu'à Fra Angelico, cette école, dont la supériorité sur toutes les autres ne saurait être con-

testée par les hommes de bonne foi, et j'ajouterai par les hommes vraiment éclairés, nous présente une série d'œuvres très dignes d'estime assurément par l'expression du sentiment religieux, mais incomplètes au point de vue de la science. La Vierge byzantine placée à Rome sur le maître-autel de l'église appelée Bocca della Verità, les *Prophètes* de Cimabuë dans la crypte de San-Miniato, les fresques de Giotto à Sainte-Marie *all' Arena* de Padoue, exciteront toujours une véritable admiration. Ce n'est pourtant pas à ces ouvrages qu'il faut s'adresser pour établir les principes fondamentaux de la peinture. Le cimetière de Pise, malgré les merveilles qu'il renferme, n'est pas non plus une source d'enseignemens qui puisse dispenser de puiser à des sources plus fécondes. Les inventions terribles des Orcagna, les inventions ingénieuses de Benozzo Gozzoli ne sont pas le dernier mot de l'art italien. Il faut interroger les cinq grands maîtres qui expriment sous la forme la plus pure le génie de cette terre privilégiée : Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien et le Corrège. Quand on les connaît bien, quand on a contemplé à loisir toutes les œuvres créées par leur pinceau, alors, mais alors seulement, on sait ce que vaut l'Italie, ce qu'elle signifie dans le développement de l'imagination humaine. Jusque-là il n'est pas permis d'en parler, car on n'est pas compétent dans la question. On peut mesurer les déviations du goût public à l'estime dont jouit l'Italie. Quand son crédit s'affaiblit, soyez sûr que le sentiment de la beauté s'affaiblit en même temps; quand son crédit se relève, affirmez sans crainte que le sentiment de la beauté se réveille : c'est un signe qui ne vous trompera jamais. On a souvent parlé, on parlera souvent encore des franchises de l'art, et parmi ces franchises on a voulu compter le dédain de l'Italie : c'est là une aberration qui n'a pas besoin d'être discutée. Dans le domaine de l'art, le mépris de la tradition n'est pas une preuve de force. Ceux qui proclament si haut leur indépendance ignorent presque toujours ce qu'ils prétendent dédaigner. Prenez la peine de les interroger, comme Socrate interrogeait les esprits forts d'Athènes, et voici ce que vous trouverez au fond de leur intelligence : ce que je ne sais pas n'est pas; c'est exactement comme si je le savais. Et si d'aventure il s'en rencontre un sur mille qui connaisse ce qu'il dédaigne, ce n'est pas une preuve de supériorité, mais d'infirmité; c'est qu'il a vu sans comprendre.

Pour éclairer ces aveugles, obstinés dans leur cécité, qui repoussent la lumière et ne veulent pas ouvrir les yeux, je n'ai qu'à nommer les deux maîtres qu'ils ont choisis pour guides, et dont ils proclament en toute occasion l'indépendance absolue : Rubens et Rembrandt. Ni l'un ni l'autre ne dédaignaient l'Italie. Le premier l'a bien prouvé par son séjour prolongé sur cette terre savante. Quant

au second, si son voyage à Venise n'est pas clairement établi, nous savons du moins qu'il achetait à grand prix les gravures de Marc-Antoine Raimondi. Or, s'il eût dédaigné l'Italie, comment expliquer cette passion constante? Laissons donc en paix, livrons à l'oubli toutes les déclamations sur l'originalité, sur la liberté du génie, dont nous sommes étourdis depuis trop longtemps, et plaçons notre confiance dans la force du bon sens, dans la force de la vérité!

Toutes les œuvres de l'école italienne, à ne parler que des cinq grands maîtres, n'ont pas la même valeur et ne peuvent prétendre à la même autorité. Léonard, Michel-Ange et Raphaël dominent Titien et Allegri. Il est également vrai que Léonard et Michel-Ange dominent Raphaël lui-même par l'expression de la forme. Si maintenant l'on prend à part chacun de ces puissans génies, on les trouve parfois inégaux à eux-mêmes dans leur fécondité. Ainsi la voûte et les pendentifs de la chapelle Sixtine, sous le rapport du goût et de la composition, sont supérieurs au *Jugement dernier,* qu'on est pourtant habitué à considérer comme l'œuvre la plus parfaite de Michel-Ange. Ainsi *l'Adoration des Mages* et la *Méduse* ne donnent pas la mesure de Léonard, il faut la chercher dans *la Cène* de Sainte-Marie-des-Grâces, qui, malgré les blessures qu'elle a reçues du temps et des restaurateurs maladroits qui voulaient la rajeunir, se prête encore à l'étude et ne trompe pas l'espérance des visiteurs. Les chambres du Vatican, qu'on met souvent sur la même ligne que les loges, ne sauraient leur être comparées sans injustice. Quiconque a visité le Vatican connaît l'intervalle qui les sépare. Non-seulement le Sanzio n'a peint de sa main que la première des cinquante-deux compositions qui forment la décoration des loges, mais il n'attachait pas à ces compositions la même importance qu'aux chambres qui portent son nom. On objectera peut-être la collaboration de ses élèves à cette seconde série comme à la première; on citera *la Bataille de Constantin,* peinte en entier de la main de Jules Romain. Je répondrai que pour juger Raphaël il faut prendre la salle dite de la Signature, où se trouvent la Philosophie, la Théologie, la Poésie et la Jurisprudence. *L'Incendie du bourg,* malgré les admirables parties qu'il renferme, laisse encore deviner trop clairement le pinceau de Jules Romain. Quant à la Farnésine, elle ne saurait soutenir la comparaison avec la salle de la Signature. *Le Triomphe de Galathée* est sans doute une œuvre charmante, l'histoire de Psyché est une invention pleine de grâce, mais la Farnésine ne présente rien d'aussi savant que *l'École d'Athènes,* d'une beauté aussi pure que *le Parnasse.*

Entre les œuvres de Titien, il y a aussi un choix à faire. L'*Assunta* placée à l'Académie de Venise est généralement acceptée comme son chef-d'œuvre, et certes mon intention n'est pas de rabaisser le mé-

rite de cette admirable composition. Les apôtres, la Vierge, les anges, sont d'une splendeur qui n'a jamais été surpassée. Pourtant je préfère à l'*Assunta* la *Présentation au Temple*, qui se trouve aussi à l'Académie de Venise, et je connais plus d'un homme du métier qui partage mon avis. Quoique Titien ait presque toujours peint sur toile, il a cependant écrit sa pensée sur quelques murailles. Sans parler des figures qui se voient encore sur le Grand-Canal et qui rappellent l'ancienne richesse de la reine de l'Adriatique, sans parler du *Saint Christophe* du palais ducal, je puis citer les fresques de Saint-Antoine de Padoue, qui attestent la souplesse de son imagination, et prouvent aux plus incrédules qu'il ne dédaignait pas le travail de la réflexion, comme on se plaît à le répéter. En consultant tour à tour la *Présentation au Temple*, d'une simplicité merveilleuse, et les fresques de Saint-Antoine, on peut se former une idée complète de Titien.

Quant au dernier des cinq grands maîtres, Antonio Allegri, si l'on veut le connaître à fond, c'est à Parme qu'il faut aller l'étudier. Le *Mariage de sainte Catherine* et l'*Antiope*, que nous possédons à Paris, ne montrent qu'une face de son talent. Dire que le Corrége est le plus gracieux des peintres, et ne rien dire de plus, c'est avouer qu'on n'a pas envisagé tous les aspects de ce beau génie. Les coupoles de Saint-Jean et de Sainte-Marie de Parme sont là pour démontrer avec la dernière évidence qu'il a cherché, qu'il a trouvé autre chose que la grâce dans sa courte et laborieuse carrière. Quoiqu'il n'ait jamais vu Rome, quoique le rapprochement des dates suffise pour démontrer que le plagiat était impossible lors même qu'il eût franchi le seuil du Vatican, tous les hommes compétens proclament à l'envi la hardiesse et le savoir qu'il a prodigués dans les deux coupoles de Parme. Il n'a pas copié Michel-Ange, qui n'avait pas encore peint *le Jugement dernier;* mais, par l'étude du modèle vivant et des plâtres moulés sur les statues antiques, il est arrivé à réaliser des prodiges qui rappellent la Sixtine.

Cette rapide esquisse suffit pour établir la primauté de l'école italienne. En est-il une autre en effet qui puisse citer des noms d'une telle valeur? *La Cène, les Sibylles, l'École d'Athènes*, la *Présentation au Temple*, la coupole de Saint-Jean, sont à coup sûr les leçons les plus savantes que le passé nous ait léguées. Il n'est guère permis d'espérer que l'avenir dépasse les œuvres que je viens de rappeler.

En parcourant la liste des ouvrages envoyés à Paris par la ville de Rome, on ne peut se défendre d'une profonde tristesse. Rome, où se donnent rendez-vous tous les peintres du monde qui veulent connaître le type de la vraie beauté, occupe quatre pages dans le livret

de l'exposition universelle, et parmi les noms inscrits sur ces quatre pages je trouve des noms français, anglais, allemands, M. Bonnardel, M. Gibson, M. Stattler. Jamais le dépérissement intellectuel d'une grande nation ne fut plus franchement accusé. La patrie réelle de Raphaël, la patrie adoptive de Michel-Ange, arrivée à cette déplorable décadence, prouve trop clairement que les héritiers de Léon X et de Jules II abandonnent les arts à eux-mêmes et ne font rien pour les vivifier. Je sais avec tous les hommes de bon sens qu'il ne dépend pas d'eux de susciter des artistes éminens, mais ils pourraient du moins encourager les artistes de talent, qui poussent sur la terre romaine, comme l'aloès et le laurier aux portes de Palerme. MM. Agneni, Bompiani, Cavalleri, Medici, Podesti et Tosi représentent la peinture romaine d'une manière tellement modeste que s'ils n'avaient pas pris soin d'indiquer le lieu de leur naissance, nous pourrions croire qu'ils n'ont jamais respiré sous le ciel d'Italie. *Ève effrayée à la vue du serpent qui lui rappelle sa première faute, la Vierge et l'enfant Jésus* n'ont rien à démêler avec l'*Ève* du Vatican, ni avec la *Vierge* de Foligno. *Le Prophète Isaïe*, exécuté par le procédé bichromographique du chevalier Cavalleri, ne relève assurément ni de la Sixtine ni du pilier de Saint-Augustin. Comme je suppose que l'auteur de cette figure laborieusement insignifiante ne se pique pas de philologie, je ne le chicanerai pas sur le caractère hybride de la dénomination qu'il a inventée pour son procédé. Les onze miniatures de M. Medici d'après Raphaël, Titien, Francesco Francia, Guido Reni et Carlo Dolci, sont tellement loin de Mme de Mirbel, de Mme Herbelin et de Rochard, qu'il y aurait presque de la cruauté à tenter de les analyser. Essayer son talent d'imitation sur Guido Reni et Carlo Dolci après l'avoir exercé sur Raphaël, Titien et Francia, n'est-ce pas avouer d'ailleurs que l'on confond dans une commune admiration les grands maîtres et les ouvriers de troisième ordre? Ne serait-il pas temps d'abandonner Carlo Dolci à l'admiration verbeuse des touristes ignorans? Déclarer qu'on l'aime, c'est déclarer qu'on ne peut rien aimer de vraiment beau. *Le Siége d'Ancône sous Frédéric Barberousse*, de M. le chevalier Podesti, est une de ces œuvres compassées qui échappent tout à la fois à la louange et au reproche. Il est évident que l'auteur, qui jouit dans son pays d'une grande autorité depuis la mort de Camuccini, et qui prend le titre de professeur, connaît les procédés matériels de son métier; mais, hélas! il ne connaît rien au-delà. Il ne se préoccupe guère de l'invention, et l'on pourrait croire qu'il a étudié la peinture comme on étudie le jeu de la navette. C'est un praticien et rien de plus. Ce n'est pas sur lui que nous devons compter pour la régénération de la peinture italienne. *Les Portes de bronze de Saint-Pierre*, dessinées à la

plume par M. Tosi, sont un ouvrage de patience, auquel nous ne pouvons demander la mesure de l'imagination dans le pays de l'auteur. A quoi sert une telle transcription? S'il s'agissait des *Portes* de Ghiberti, ce serait du moins une étude dont les fruits ne tarderaient pas à se révéler. M. Soulacroix, de Montpellier, qui figure parmi les peintres romains, a prouvé dans *la Vierge*, dans l'*Ecce Homo*, dans *Saül et la Pythonisse*, que s'il n'est pas très habile dans le maniement du pinceau, il a sur sa profession des notions plus hautes que les Romains de Rome; par malheur sa main n'obéit pas à sa pensée.

Parmi les sculpteurs, je ne trouve qu'un nom italien, M. Benzoni. *L'Amour maternel, la Bienfaisance, Saint Jean enfant, l'Espérance en Dieu*, attestent chez lui une imagination gracieuse; mais il n'y a dans ces figures rien qui décèle une vocation bien décidée pour la statuaire. J'y cherche vainement cette pureté, cette beauté de forme, que semblaient devoir inspirer les musées du Vatican et du Capitole.

Quoique MM. Bienaimé, Bonnardel, Stattler, Gibson et Wolff résident à Rome, je ne saurais les comprendre dans l'école romaine. C'est à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne qu'ils appartiennent. M. Bonnardel obtenait, il y a quatre ans, le grand prix de sculpture à l'École des Beaux-Arts de Paris. M. Wolff, né à Berlin, est élève de Schadow. M. Gibson est élève de Canova; mais son nom révèle assez clairement son origine, et d'ailleurs il figure à Paris même dans l'école anglaise. Son *Amazone blessée*, qu'il a placée dans l'école romaine, ne vaut pas *le Chasseur* signé du même nom dont nous avons parlé. C'est une création qui manque d'énergie, et, pour en mesurer les défauts, il suffit de consulter les marbres de Phigalée placés au Musée Britannique. Il y a là des amazones blessées, vraiment blessées, qui ne ressemblent guère à l'*Amazone* de M. Gibson. M. Bonnardel a traité avec élégance, mais avec froideur, la figure de Ruth. M. Wolff a composé de bronze et de marbre une *Canéphore* qu'on ne peut considérer sans étonnement quand on se rappelle la frise du Parthénon. Les canéphores des Panathénées, souples et graves, sont de nature presque divine. La statue de M. Wolff n'exprime pas même la beauté qui charme les yeux sans parler à l'âme.

Et maintenant, après avoir rappelé les antécédens de l'Italie, comment parler de Florence et de Naples, de Venise et de Milan? J'ai dû parler de Rome sévèrement; je ne pouvais en parler avec indulgence sans trahir la vérité : pour changer de langage, il faudrait n'avoir pas devant mes yeux ce que je vois. Tous ceux qui aiment l'Italie, et le nombre en est grand, ne peuvent contempler sans tristesse les ouvrages envoyés par les villes que je viens de nommer. Il vaudrait mieux pour Florence ne pas figurer à l'exposition universelle que d'attester sa présence d'une façon aussi mesquine. *L'Aban-*

donné de M. Ancona, l'*Ève pécheresse* de M. Bezzuoli, ne peuvent soulever aucune discussion, tant ils sont insignifians. C'est ce qu'on appelle en style d'atelier deux *ponsifs*, c'est à-dire deux ouvrages qu'on salue comme deux vieilles connaissances. Une copie de Fra Bartolommeo en clair-obscur, de M. Burlamachi, exécutée par un procédé de l'auteur, passera certainement inaperçue. Il n'y a dans cette œuvre, achevée d'ailleurs avec soin, rien qui éveille l'attention des gens du monde, rien qui mérite d'être étudié par les hommes du métier. Ce n'est vraiment pas la peine d'habiter la Toscane pour occuper ainsi ses journées. — Le portrait en pied d'un cardinal, de M. Mazzocchi, est d'un aspect tellement vulgaire que je me borne à le mentionner pour mémoire. Puis vient M. Sasso, avec une copie de Fra Angelico, imitation des anciens procédés de peinture. Ainsi pour les Toscans, à l'heure où je parle, le progrès consiste à retourner en arrière. Pour eux, il ne s'agit pas d'inventer, d'élargir le présent, de conquérir l'avenir, mais de reproduire le passé, de le copier servilement. Autant vaudrait pour la Toscane renoncer à la pratique de la peinture. Et pas une statue, pas une figure taillée dans un bloc de Carrare! La patrie de Ghiberti et de Donatello, la patrie de Michel-Ange, si pauvrement représentée par les tableaux qu'elle offre à nos regards, a-t-elle donc abandonné le maniement de l'ébauchoir et du ciseau? Je ne veux pas le croire. Pourquoi donc n'avons-nous au palais des Beaux-Arts ni un marbre, ni un plâtre, ni une terre cuite qui atteste le respect de la Toscane pour les glorieux fondateurs de l'art florentin? Je ne professe pas une bien vive admiration pour les statues de Pampaloni placées dans le voisinage de Santa-Maria de' Fiori; enfin elles prouvent du moins que la Toscane n'a pas renoncé à la sculpture, et pourtant la Toscane n'a pas envoyé à Paris une statue.

Le royaume de Naples n'est pas représenté moins tristement que le duché de Toscane. M. Francesco, qui avait sous la main le Pausilippe et Capo di Monte, Ischia, Capri, Procida, Amalfi, la lumière, la splendeur, s'en vient chez nous pour faire des paysages de Bretagne. Cette tentative, que nous avons le droit de trouver étrange, ne lui a pas porté bonheur. Un fils du pays de la lumière s'en aller vers le pays de la brume, quelle singulière fantaisie! Le contraire se comprend sans peine; mais quitter la Mergellina pour les côtes de Bretagne, quel bizarre caprice! M. Francesco, en copiant le modèle qu'il avait choisi, est demeuré bien au-dessous des paysagistes français, même au-dessous de ceux qui n'occupent pas le premier rang. Les *Vaches dans un enclos* et l'*Intérieur d'une bergerie* de M. Paris sont des études estimables, mais rien de plus. Et que trouvé-je pour la statuaire? Une nymphe en plâtre de M. Lanzirotti, *Érigone et Bacchus*, groupe sans caractère, sans accent, qui ne révèle chez l'an-

teur aucune originalité de pensée, dont l'exécution n'atteste pas une sérieuse étude du modèle vivant. Avoir chaque jour devant les yeux le musée des *Studj* avec ses merveilles sans nombre, avec ses bronzes d'Herculanum, de Pompeï et de Stabia, et ne rien produire de plus élevé! Comment cette terre chérie du soleil est-elle arrivée à cette déplorable stérilité? Quand on se rappelle la pensée de Montesquieu et de Herder sur les relations du climat avec le développement intellectuel des nations, relations que l'histoire confirme, on a peine à s'expliquer une telle anomalie. Pour en pénétrer la cause, il faut oublier l'aspect du ciel et de la mer, les lignes harmonieuses des montagnes, et interroger des faits d'une autre nature.

Venise et Milan occupent-ils au palais des Beaux-Arts un rang plus élevé que Rome, Naples et Florence? Je voudrais pouvoir l'affirmer, mais il faut bien se rendre à l'évidence. Pour la peinture, je ne trouve rien qui mérite même une mention. Dans la statuaire, j'ai à signaler des efforts dignes d'encouragement; mais les efforts les plus sincères, les plus énergiques n'ont pas la valeur d'une œuvre accomplie. *Le premier Sentiment d'amour* de M. Bazzoni, l'*Armide* de M. Bettinelli, sont demeurés à l'état de bonne intention : leur main n'a pas obéi à leur pensée. M. Cacciatori, qui a fait pour l'arc de la Paix, près de Milan, des chevaux que tous les connaisseurs se plaisent à louer, s'est montré inférieur à lui-même dans les sujets qu'il a traités cette année. *L'Enfant Jésus dans une corbeille de fleurs* n'est qu'une œuvre mignarde. Quant à M. Marchesi, qui jouit à Milan d'une autorité singulière, qui occupe sans relâche une trentaine d'élèves et un nombre égal de praticiens, les uns modelant la glaise, les autres taillant le marbre sous sa direction souveraine, et qui se prendrait volontiers pour un artiste de premier ordre en supputant le nombre et l'importance de ses travaux, je crois qu'il a commis une faute grave en paraissant à l'exposition universelle des beaux-arts. Tant qu'il ne sortait pas de Milan, il était protégé contre les sceptiques par les commandes officielles qui lui venaient de Vienne. Ceux qui pouvaient mesurer son talent ne formaient qu'une minorité dont il pouvait se jouer. Aujourd'hui tout est changé pour lui. Le voilà seul, abandonné à ses propres forces, condamné à soutenir les regards de toutes les nations qui se sont donné rendez-vous à Paris. Le *Sauveur*, *une Bacchante* et *l'Amour fraternel* montrent clairement ce qu'il peut faire, et le rang qui lui appartient est facile à déterminer. Il occupe tant d'élèves et de praticiens, qu'on aurait peine à dire la part personnelle qui lui revient dans les œuvres signées de son nom. A proprement parler, c'est plutôt un entrepreneur qu'un statuaire. Cependant il ne peut décliner la responsabilité des figures qui se produisent sous son patronage. Or, pour les juges les plus in-

dulgens, ces figures sont parfaitement insignifiantes. Quoique le musée de Brera ne puisse se comparer aux musées de Rome, de Florence et de Naples, il renferme cependant assez de plâtres moulés sur l'antique pour ramener dans la voie de la vérité un sculpteur égaré; mais M. Marchesi a maintenant passé l'âge du repentir. Depuis plus de trente ans, les plus importans travaux de sculpture à Vienne et à Milan lui ont été livrés; il est donc permis de croire qu'il achèvera sa carrière sans venir à résipiscence.

Au reste, pour ceux qui ont visité Milan, pour ceux surtout qui l'ont habité pendant quelques mois, l'autorité de M. Marchesi n'a rien de surprenant. En Lombardie comme en Autriche, il existe une peinture aulique, une statuaire aulique, dont les conditions n'ont rien à démêler avec l'art proprement dit. On rencontre à Milan des hommes bien élevés, qui ont voyagé, qui ont visité la France et l'Angleterre, et qui pourtant vous citent de bonne foi Appiani comme le peintre par excellence. Pourquoi? Parce qu'Appiani a décoré le palais du vice-roi. Je dois ajouter qu'ils réservent une part de leurs éloges pour les œuvres d'Hayez, qui a peint dans le même palais un immense plafond. Un homme de bon sens, étranger à la peinture aulique, donnerait de grand cœur toutes les compositions d'Hayez et d'Appiani pour une tête, pour une main de *la Cène*.

Applaudi à Bruxelles, M. Gallait boude la France, je ne sais pourquoi, car ses tableaux avaient rencontré chez nous une attention et une sympathie que leur mérite ne justifiait pas. Il est vrai qu'il s'est rencontré parmi les spectateurs quelques esprits chagrins qui ont trouvé les armures et les vêtemens mieux peints que les têtes et les mains. Est-ce en souvenir de cette puérile objection que M. Gallait nous garde rancune? Ce serait de sa part un caprice singulier. Chez nous, qu'il le sache bien, le goût de la foule n'est pas encore assez pur pour qu'une telle objection rallie de nombreux suffrages; les armures et les vêtemens ont à ses yeux, je suis bien forcé de l'avouer, autant d'importance que les mains et le visage. Oublions la bouderie de M. Gallait, et parlons de ses compatriotes. M. Eugène Verboeckhoven a envoyé deux tableaux qui révèlent un talent d'imitation très remarquable : je veux parler de sa *Bergerie campinoise* et de la toile qu'il a nommée *la Bonne Mère*. Je trouve dans ces deux compositions une grande habileté pour la reproduction des détails, mais j'y cherche en vain quelque chose de volontaire, quelque chose qui accuse une intention préconçue. Dans *la Bergerie campinoise* comme dans *la Bonne Mère*, je n'aperçois qu'une transcription littérale du modèle vivant, et, comme il était facile de le prévoir, cette transcription littérale aboutit à l'infidélité. Je m'empresse de recon-

naître que la toison de la brebis et de l'agneau est bien imitée : quant à la forme des membres, je ne saurais la deviner. C'est en un mot l'enveloppe de la forme sans la forme elle-même. Pour être juste, je dois ajouter que l'exemple de M. Eugène Verboeckhoven a trouvé chez nous de nombreux imitateurs.

La Campine, paysage avec bestiaux, de M. Louis Robbe, obtiendra les louanges de tous les connaisseurs; l'auteur voit bien et rend bien ce qu'il voit. Malheureusement il ne paraît pas croire que la pensée doive intervenir dans la peinture; il s'adresse donc aux yeux et ne dit rien à l'esprit. Il ne paraît pas non plus se douter des relations qui existent nécessairement entre la dimension d'une toile et la nature du sujet. Son paysage, dont je reconnais la vérité, non-seulement n'offre qu'un aspect prosaïque, mais encore, abstraction faite de l'invention, dont l'auteur ne paraît pas s'être soucié un seul instant, ne présente point aux regards un ensemble suffisant pour une toile de cette proportion. Réduit de moitié, le tableau de M. Louis Robbe gagnerait beaucoup, car dans cette condition nouvelle l'uniformité de la plaine campinoise n'aurait plus rien de blessant, et la toile ne semblerait plus vide. Il y a dans les bœufs un vrai talent d'imitation, le ciel et la plaine sont bien rendus; mais franchement il n'y a pas dans un tel sujet de quoi défrayer une si vaste composition.

M. Bossuet a voulu se faire espagnol, ou du moins il a renoncé à peindre son pays, et nous offre *les Tours romaines de Grenade au bord du Xenil.* Plus je regardais ces ruines, et moins je comprenais ce que l'auteur avait voulu faire. Ni pierre ni brique, rien qui ressemble aux constructions romaines. Pour donner une idée fidèle de cette singulière peinture, il faut appeler à son secours une comparaison qui n'est pas précisément de l'ordre le plus élevé : les deux tours romaines de M. Bossuet sont tout simplement deux nougats, et dès que l'on consent à prendre les briques pour des amandes, on ne peut qu'applaudir à l'exactitude de l'imitation.

M. Pierre Kiers d'Amsterdam a voulu montrer à l'Europe qu'il avait étudié avec fruit les œuvres de Rembrandt. Je crois qu'il n'a pas choisi la meilleure méthode de démonstration. Le chef de l'école hollandaise se plaisait à emprisonner un rayon de soleil; M. Kiers a cru qu'il obtiendrait le même succès en projetant sur ses personnages la lumière d'une lampe : c'est une méprise trop facile à établir. L'auteur a cherché trois fois le même effet, et trois fois il s'est trompé. L'*Intérieur d'une maison hollandaise, un Peintre dans son atelier, une Dame hollandaise lisant la Bible,* sont trois tentatives conçues dans le même dessein. C'est toujours le reflet d'une lampe. Ici toute argumentation serait inutile, l'évidence se produit d'elle-même sans

le secours de la dialectique. Il règne dans ces trois tableaux, traités d'ailleurs avec une remarquable habileté, une déplorable monotonie, qui ne dépend pas du maniement du pinceau, mais de la nature même du but que l'auteur voulait toucher : trois effets de lampe, et j'emprunte ici l'expression de l'auteur, ne sauraient offrir une grande variété. On aura beau changer la position du réflecteur, on n'obtiendra jamais de l'huile et du coton ce qu'on obtient du soleil. Si M. Kiers veut convaincre les plus incrédules et prouver qu'il appartient à la famille de Rembrandt, il fera bien de chercher une autre voie. Ce n'est pas que je lui conseille de recommencer toutes les tentatives menées à bonne fin par le chef de l'école hollandaise. A Dieu ne plaise! ce serait lui tendre un piége perfide : il doit du moins renoncer aux effets de lampe et chercher des effets de soleil.

M. Johannes-Hubertus-Leonardus de Haas, d'Oosterbeck, a trouvé sur les bords du Rhin le sujet d'un charmant paysage. On pourrait certainement souhaiter plus de solidité dans les terrains sans se montrer trop sévère; mais à tout prendre c'est une toile pleine de fraîcheur et de grâce. Je trouve dans cette composition le sentiment vrai de la nature et une dextérité qui révèle des études courageuses.

MM. Calame et Diday ont dignement soutenu leur réputation. Il y a décidément en Suisse une école de paysagistes qui mérite l'attention de l'Europe. Dans le tableau que M. Diday appelle *Souvenir de l'Oberland,* il y a des morceaux très bien exécutés; mais la toile tout entière manque d'air. Les arbres du premier plan se profilent sur les montagnes comme des feuilles de papier découpées. Cette absence de perspective aérienne diminue singulièrement le mérite de la composition. *Le Lac des quatre cantons,* de M. Calame, me paraît très supérieur au *Souvenir de l'Oberland.* L'élève a surpassé son maître. Ce n'est pas que je déclare le tableau de M. Calame à l'abri de tout reproche; mais l'eau et les montagnes sont admirablement rendues, et ce mérite suffit à justifier nos louanges. Une chose pourtant me frappe dans ce paysage, d'ailleurs si plein de majesté. L'air ne manque pas, on sent que dans cette enceinte de montagnes on peut respirer à pleins poumons; mais on se demande comment avec de telles lignes l'auteur n'a pas obtenu un effet plus puissant. La majesté dont je parlais tout à l'heure se trouve tout entière dans la forme des montagnes; elle serait plus imposante encore, si l'espace était agrandi. Je sais que MM. Calame et Diday sont des observateurs attentifs : comment se fait-il donc qu'en peignant le paysage helvétique, ils demeurent toujours au-dessous du modèle qu'ils ont choisi? Ce n'est pas le talent qui leur manque: mais ils veulent rendre à tout prix ce qu'ils voient et ne comprennent pas la nécessité

de tricher. Or, depuis Ruysdael jusqu'à Claude Gelée, il n'y a pas un paysagiste éminent qui n'ait triché.

M. Hockert, peintre suédois, a traité avec une grande délicatesse un épisode emprunté aux habitudes religieuses de la Laponie. Son *Prêche dans une chapelle* est une œuvre très digne d'estime. Les personnages sont bien placés et dessinés avec soin, la lumière très habilement distribuée. En somme, c'est déjà plus qu'une promesse, c'est un gage précieux. Toutefois je suis obligé de répéter à propos de M. Hockert ce que je disais de M. Robbe : il ne comprend pas que la dimension d'une toile dépend de la nature du sujet. Son *Prêche en Laponie* gagnerait cent pour cent s'il était peint sur ce qu'on est convenu d'appeler une toile de chevalet, quoique les toiles les plus grandes soient placées comme les plus petites sur un chevalet. Pour vérifier ce que j'avance, il suffit de retourner une lorgnette, de transformer l'objectif en oculaire, l'oculaire en objectif. Le tableau de M. Hockert prend alors la dimension qui lui convient, la mesure des personnages se trouve en rapport avec le sujet, et le regard est satisfait.

Je n'ai rien à dire de *Franklin plaidant la cause des États-Unis devant Louis XVI*. M. Healy, dans ce tableau qu'il prend sans doute pour une composition historique, ne s'est pas élevé au-dessus de la médiocrité la plus insignifiante. Je ne sais pas comment se nomme son maître, mais à voir son *Franklin*, on pourrait croire que M. Healy a étudié dans l'atelier de M. Blondel. M. Kranch nous a offert deux *Chutes du Niagara* qu'il désigne sous les noms de *Chute canadienne* et de *Chute américaine*. Je n'examine pas la justesse de ces appellations au point de vue géographique, je m'en tiens à la peinture. Or ces deux paysages sont absolument dépourvus de grandeur quant au dessin, et la couleur n'a rien qui séduise les yeux. Une *Vue de l'Hudson en automne*, une *Vue de West-Point sur l'Hudson*, révèlent chez M. Gignoux une certaine habileté de pinceau; mais il est impossible de découvrir dans ces deux toiles quelque chose qui s'élève au-dessus de la pratique matérielle du métier. Entre les mains de M. Cabat, l'étang de Ville-d'Avray a plus de grandeur que l'Hudson entre les mains de M. Gignoux.

Du Pérou et du Mexique, je n'ai pas grand'chose à dire. *La Femme adultère* de M. Cordero n'indique pas des études bien avancées. M. Laso, élève de M. Gleyre, a prouvé dans le portrait de Gonzalo Pizarro qu'il s'efforce de mettre à profit les leçons de son maître; mais je ne puis guère louer chez lui que l'excellence de l'intention.

Je reviens à mon point de départ. Les quatre écoles qui nous ont

occupé, à savoir l'Espagne et l'Italie, la Belgique et la Hollande, ont-elles surpassé ou seulement égalé leurs précédens esthétiques? Ce n'est pas à moi qu'il appartient de répondre, mais à la galerie du Louvre. Rabaisser les vivans en les comparant aux morts est un passe-temps puéril, et c'est pour cela que les vieillards s'y complaisent; mais il y a profit à mettre en regard le présent et le passé sans esprit de dénigrement. Or, je le demande à tout homme de bonne foi, est-ce que *la Campine* de M. Robbe peut se placer à côté des Ruysdaël et des Wouvermans? Est-ce que les effets de lampe de M. Kiers peuvent être opposés au *Tobie* de Rembrandt? Quant à MM. Madrazo et Podesti, j'imagine que, malgré les éloges qui leur sont prodigués dans leur pays, ils ne se prennent pas pour les héritiers de Murillo et de Raphaël. J'espère qu'il se rencontre parmi leurs amis, parmi ceux mêmes qui les louent, des hommes assez sensés pour leur rappeler la distance qui les sépare de ces maîtres à jamais glorieux. Réveiller le souvenir de ces grands noms, ce n'est pas décourager la génération présente, c'est au contraire lui montrer le but qu'elle doit se proposer. Ce qu'ont pu faire les générations endormies dans le tombeau, pourquoi la génération présente ne le ferait-elle pas? N'a-t-elle pas reçu du ciel les mêmes facultés? Pourquoi, dans le domaine de l'art, aujourd'hui et demain ne vaudraient-ils pas autant qu'hier? L'histoire, image du passé, ne doit servir qu'à expliquer et non à condamner le présent. Signaler les déviations du goût ou les déviations du sens moral, ce n'est pas jeter l'anathème à son temps, mais l'avertir qu'il est placé sur une pente dangereuse. Les peintres et les statuaires fourvoyés peuvent se retourner du côté de la vérité, comme les caractères chancelans du côté de la dignité. C'est aux spectateurs désintéressés des événemens, aux contemplateurs des œuvres accomplies, qu'il appartient d'avertir les nations et les artistes engagés dans la mêlée, — et nous avons choisi le rôle de contemplateur.

GUSTAVE PLANCHE.

LE

MARQUIS DES SAFFRAS

SCÈNES DE LA VIE COMTADINE

I. — ESPERIT.

I.

En 184..., pour la Saint-Quinid, fête de leur paroisse, les paysans de Montalric, village du Comtat, donnèrent une grande représentation de *la Mort de César*. Depuis quelques années, on s'était mis ainsi à jouer des tragédies dans les villages comtadins. Pour les fêtes votives, on montait des pièces de Racine et de Voltaire. *Zaïre, Athalie, Brutus* et *César*, — *César, Brutus, Athalie, Zaïre*, — on ne sortait pas de là, à Monteou comme à Saint-Didier, à Sarrians comme à Méthamis et à Beaume-de-Venise. Entre toutes ces bourgades, c'était une lutte ardente, une émulation sans égale pour bien faire et se surpasser. Les vieilles jalousies de voisinage s'étaient transformées; on était en rivalité de tragédies, et dans ces luttes pacifiques on apportait la même passion que dans ces rixes terribles où, vingt ans auparavant, des villages entiers venaient offrir la bataille à des villages ennemis.

Pour cette *Mort de César*, il y eut grande affluence d'étrangers à Montalric. La route était obstruée de carrioles et de charrettes; les auberges regorgeaient de gens et de bêtes; tous les tonneaux étaient en perce; dans les rues, sur les places, à toutes les portes des mai-

sons piaffaient et hennissaient des mules, des chevaux, des ânesses. Les tragédiens furent très goûtés, on les rappela à diverses reprises, et il leur fallut jouer deux fois le troisième acte. La joie des spectateurs était au comble; presque tous applaudissaient avec frénésie, d'autres se contentaient d'admirer avec un étonnement profond. Parmi ces derniers, au milieu de ce groupe de silencieux enthousiastes, il y avait un homme de la montagne, potier-terrailler de son état, du nom d'Espérit, — Elzéar-Siffrein-Véran Espérit, citoyen de Lamanosc. Tant que les acteurs furent en scène, Espérit se tint sur son banc immobile et roide, l'oreille dressée, l'œil éveillé. C'était la première tragédie qu'il entendait de sa vie. La mise en scène, l'intérêt du drame, la solennité des vers le charmaient; il ne se lassait pas d'écouter ces longues périodes retentissantes; il en attrapait à la volée quelques fragmens qu'il fixait dans sa mémoire, qu'il agençait entre eux tant bien que mal. Toutes sortes de songeries venaient se mêler à ces impressions si vives, et tout cela se confondant avec de grands efforts d'attention et de curiosité, il en résultait un travail intérieur très compliqué.

A la tombée du rideau, lorsque les farandoles se mirent en danse, Espérit se réveilla en sursaut comme au sortir d'un rêve. Au milieu des mille rumeurs de la fête, il se sentait tout étourdi, ahuri, saisi d'un grand désir de solitude; il aurait voulu se trouver transporté bien loin dans la montagne, au fond des bois. Partout des rires, des chants, des musiques. Sur la place, c'étaient les fanfares de la commune qui reconduisaient en triomphe les vainqueurs de la lutte et des courses, entourés de porteurs de torches; au bord de la rivière, sous les platanes, les orchestres des bals rivaux; çà et là, dans les rues, les tambourins et les galoubets venus de Provence, qui donnaient des aubades en l'honneur des tragédiens. Les cloches carillonnaient, les voitures couraient à grand bruit sur la route, les enfans lançaient des pétards et des fusées dans les jambes des chevaux.

Espérit courut à l'écurie pour seller son ânesse et partir au plus vite, car il était déjà nuit. Avec ses entr'actes et ses reprises, la tragédie avait bien duré quatre heures. *La Cadette* avait épuisé depuis longtemps sa provision de fourrage, elle ruminait tête basse devant une crèche vide. A ses côtés, deux grands ânes noirs dévoraient fièrement une belle ratelée de foin. — Ah! l'avaricieux, dit la femme qui tenait l'écurie, voilà des heures que sa bête lit la gazette! Il a apporté une poignée de paille pour la nourrir toute la journée, vous verrez qu'il aura le cœur de partir sans lui donner seulement du son!

La Cadette regardait avec des yeux d'envie les boisseaux de provende que cette femme portait suspendus à ses deux bras, et pour exciter les désirs de l'ânesse, la femme rapprochait ses picotins à

portée du museau. Espérit prit une mesure d'avoine et l'offrit à la Cadette; mais au moment de partir, il se trouva dans un grand embarras : il fouilla dans ses poches, dans sa ceinture, dans son bissac, pas d'argent, pas un denier. En admirant la tragédie, il s'était laissé enlever sa bourse par un voisin, un petit Marseillais tout réjoui, qui courait les fêtes pour faire tirer en loterie du gibier et des cigares. Ce Marseillais parlait à ravir du théâtre ancien et moderne; pendant les entr'actes, il expliquait très subtilement les beautés de *la Mort de César*. Espérit, en l'écoutant, s'était pris pour lui d'une vive amitié.

Le compte de la Cadette montait à trois sous, deux sous pour l'avoine, un sou pour l'*établage*. Le terrailler ne connaissait personne à Montalric, il prit le parti de demander crédit au logeur d'ânes, et comme il offrait de laisser en gage son bissac, celui-ci répondit en riant : Eh camarade! *Crédit* n'est pas mort; tu me parais bon pour trois sous. A te juger sur ta mine de grand simple, tu n'es pas un escroqueur; gare plutôt qu'on ne te vole ton âne entre les jambes! — Mais la femme du logeur voulait ses trois sous, et lorsqu'elle vit qu'Espérit s'éloignait sans payer, elle courut sur lui, et par derrière le décoiffa. — Ah! il n'a pas d'argent, dit-elle, gardons-lui sa barrette! — Elle s'était emparée de la calotte d'Espérit, elle l'agitait avec colère, et ne cessait de vociférer : — Ah! qu'ils viennent nous voler, ces étrangers! D'où sort-il, celui-là? On t'en tiendra des établages pour rien! et de l'avoine encore pour ta bourrique, qui crève de faim! Il ne manquerait plus qu'il emportât son fumier! On accourut aux cris de la vieille. Espérit la menaçait le bâton levé; la foule des passans s'entassa dans l'écurie, les badauds s'attroupèrent; ceux de Montalric prirent parti pour la femme, ceux du dehors pour Espérit. Sans trop savoir de quoi il s'agissait, on s'injuria des deux côtés, et on allait en venir aux mains. Heureusement le logeur d'ânes était un brave homme, il mit fin à ces querelles en rossant sa femme. Pendant ce tumulte, la Cadette s'échappa, et le terrailler se mit à sa recherche.

Espérit rôdait au hasard dans les ruelles sombres et tortueuses du village, demandant à tout venant des nouvelles de son ânesse; les galopins lui faisaient cortége avec des huées. L'un de ces vauriens se mit alors à imiter les braiemens de l'âne, et si habilement, d'une voix si âpre, si étendue, que la Cadette répondit du bout de la place. Elle arriva en trottinant et reconnut son maître; Espérit sauta en selle et courut jusqu'au carrefour. Tout à coup ce carrefour s'éclaira d'une grande lueur; les gens du quartier allumaient un feu de joie et dansaient en rond. La Cadette recula de frayeur. — Les ânes au feu! crièrent les enfans. Il en sortait de tous côtés, ils tournoyaient

autour d'Espérit, comme une nuée de moucherons. — Les ânes au feu! qu'ils sautent le feu! A la danse! à la danse! — Ces enfans étaient très jeunes. Espérit les écartait en faisant siffler son bâton sur leurs têtes, mais en évitant de les toucher. Quand ils virent que ce n'était qu'un jeu, ils se jetèrent à la bride de l'ânesse et s'efforcèrent de l'entraîner jusqu'au feu, d'autres lui tiraient et lui tordaient la queue. Espérit, pour se dégager, frappa légèrement le plus importun des assaillans; l'enfant se jeta à terre en poussant des gémissemens affreux. On entoura Espérit, et pendant qu'il répondait aux menaces par un discours fort honnête, on attacha un fagot d'épines enflammées à la croupière de la Cadette. Excitée par les piqûres et les brûlures, l'ânesse s'emporta furieusement et partit droit devant elle, renversant tout sur son passage. En moins de dix minutes, Espérit se trouva à une demi-lieue de Montalric, sur le bord d'une rivière; il mit sa bête à l'eau pour la laver et la panser; avec des feuilles de romarin écrasées, il lui composa des onguens; d'un lambeau de chemise, il lui fit des bandages solides, et, l'ayant ainsi radoubée, il reprit tranquillement le chemin de Lamanose.

Quelques instans plus tard, le terrailler avait tout à fait oublié ses mésaventures de la journée. La Cadette pâturait en marchant; Espérit, assis sur la croupe, se laissait aller à ses mouvemens incertains et lents, les bras pendans, le nez aux étoiles. Il rêvait de Jules César et de la république romaine.

II.

Plusieurs semaines après la Saint-Quinid, tous ces souvenirs de tragédie fermentaient encore dans la tête d'Espérit, si bien qu'un beau matin il se réveilla avec un violent désir de faire jouer *la Mort de César* à Lamanose. Il revêtit son grand costume des dimanches; pour plus de cérémonie, il se coiffa d'un chapeau rond que lui prêta le professeur Lagardelle, maître d'école du village, et, quoiqu'il ne fût pas fumeur, il alluma un cigare pour se donner une tournure. Ainsi équipé, il s'en alla résolument chez le maire. Le maire était en foire. — Allons, tant mieux! dit Espérit; ce n'est pas trop d'une semaine de plus pour réfléchir avant de lui parler, à ce père Tirart!

A huit jours de là, dans la soirée, il revint chez le maire.

Marius Tirart, maire de Lamanose, habitait, à l'entrée du bourg, une vaste maison dont les dépendances se prolongeaient jusqu'au fond de la rue des *Pique-Nierres*. Les hangars et les grandes cours s'étendaient sur les derrières jusqu'aux prairies qui bordent le chemin. Les chiens, qui connaissaient Espérit, le laissèrent passer sans aboyer; il franchit le portail, mit la main au loquet et tira la

ficelle. Le maire Tirart, à genoux au milieu de ses valets de ferme et des bergers, faisait la prière du soir; Espérit s'arrêta discrètement sur le seuil de la porte. Vers la fin de la prière, un petit berger s'étant endormi, le maire lui asséna un rude soufflet pour le réveiller. L'enfant se mit à jurer, les pâtres éclatèrent de rire, le maire allongea des gourmades, et, frappant à droite, à gauche, fit tant de bruit pour imposer silence, que toute la cuisine fut bientôt en rumeur. Un des battus souffla sur la lampe de fer suspendue à la cheminée, les cris redoublèrent, Espérit s'en alla comme il était venu.

— Au fait, se dit-il, ce n'est pas le bon moment. Brave homme que le père Tirart! mais sur le soir il est irrité par son gros travail de la journée. C'est au saut du lit qu'il faut le prendre ou bien à table: le matin, on est plus gai.

Un matin donc, après s'être costumé, il prit le chemin de la rue des *Pique-Nierres*. Le maire déjeunait dans la grande cuisine, avec tout son entourage de valets de ferme et de bergers qu'il faisait manger à sa table. Marius Tirart était un homme déjà sur l'âge, mais encore très vert, très actif, trapu, haut en couleur, œil brillant, lèvres rouges, mains fortes et velues comme la poitrine.

— Salut, les amis! dit Espérit en entrant le chapeau sur la tête, comme c'est l'usage à Lamanosc. Et toi, Marius, l'appétit y est-il?

Il y avait déjà longtemps que le maire Tirart cherchait à rompre avec ces habitudes familières des paysans comtadins; il ne pouvait plus se faire à ce tutoiement, à ce *Marius* tout court dont ils usaient obstinément avec lui. Lorsqu'il était en visite chez son préfet, en grande compagnie de gens titrés et décorés, à tout propos on le saluait du titre de maire avec toutes sortes de politesses, et l'envie lui venait alors d'introduire ces belles manières à Lamanosc. Par malheur pour Espérit, il se trouva que le maire avait dîné la veille chez son préfet; il était revenu d'Avignon, très décidé à se faire respecter à Lamanosc comme dans les villes.

— Eh bien! Marius, reprit Espérit d'un ton très dégagé, comment te va le courage?

— Tiens, voilà de mes nouvelles, dit le maire, et de son poing fermé il fit voler à dix pas le chapeau d'Espérit. Espérit répondit par un coup de bâton qui brisa les bouteilles sur la table, et que le maire esquiva très heureusement. Des courtiers de commerce arrivèrent en ce moment fort à propos, et la querelle en resta là. Espérit s'en retourna à sa tuilerie sans grande rancune, et de sens rassis il donna tout à fait raison au maire. — C'était son droit, se dit-il, il était chez lui; j'aurais peut-être dû lui tirer mon chapeau.

Dans l'après-midi, Espérit revint chez le maire; il portait sous son bras une grande bouteille de cinq pots. Le maire avait envoyé les

bergers à l'école, et pendant leur absence il gardait lui-même le troupeau sur la lisière du petit bois qui confine à la prairie. Ce métier de pâtre ne lui allait guère. Tirart n'était pas homme à s'asseoir toute une journée dans les herbes pour jouer de la clarinette ou sculpter des noyaux pendant que les chiens font leur ronde. En attendant le retour des bergers, il s'ébattait avec ses dogues sur le pré; il les faisait courir et combattre; il luttait et cabriolait avec eux.

— De quel cabaret sors-tu, grand ivrogne? dit le maire; que me veux-tu avec ta bouteille?

— Ce matin, répondit Espérit, je vous ai cassé quatre ou cinq fioles; voici qui réglera nos comptes. Maintenant parlons peu et parlons bien. Savez-vous qu'ils ont joué il y a six mois une belle *Mort de César* à Montalric pour leur vote?

— Il s'agit bien de Montalric! dit le maire. Voilà mon troupeau qui s'emporte devers les vignes; tourne sur eux à grands coups de pierre et rabats-les jusqu'ici.

— Les chiens les ramèneront, dit Espérit.

— Je leur apprends des tours, dit le maire; ce n'est pas le moment de les déranger. File par le fossé et fais-moi tout redescendre, hardi!

Le troupeau ramené, Espérit trouva le maire émondant les feuilles grêles de deux grandes tiges d'osier.

— Prends ces *amarines*, dit le maire, et tordons-les à nous deux; il nous faut façonner un grand cerceau pour faire sauter les chiens. Nous allons rire.

On façonna le cerceau, on fit sauter les chiens; le maire était en belle humeur. — Voici le bon moment, se dit Espérit... Et cette *Mort de César*, reprit-il d'un air de finesse, si nous la montions à Lamanosc? qu'en pensez-vous, notre maire?

— Déjà quatre heures! s'écria Marius en tirant sa grosse montre; on m'attend à la commune. Adieu! adieu! je te laisse le troupeau; tu passais pour bon pâtre dans le temps; tiens, prends ma gaule, amuse-toi bien, et bonne garde! Si tu aimes la musique, tu trouveras des fifres dans la besace!... Surtout, attention aux jeunes mûriers!

Et le maire Tirart monta vers la mairie.

III.

Le lendemain, trois grandes charrettes étaient en charge devant la maison du maire Tirart, rue des Pique-Nierres. Les chevaux se cabraient en agitant leurs clochettes, les chiens jappaient; les rouliers, gens d'Avignon et du Pontet, criaient et juraient comme des païens; les oisifs de la commune s'attroupaient autour des voitures et donnaient gravement leur avis. Assis sur une trousse de feuilles,

Marius Tirart fumait silencieusement sa pipe, sans prêter l'oreille aux réflexions des badauds. Espérit, qui depuis huit jours rôdait autour de lui, s'approcha et salua poliment, la barrette à la main.

— A l'amitié, monsieur Marius, je vous trouve bonne mine; toujours le même, et gaillard, gaillard comme une épée! Nous en fumons une? C'est fort bien. Chacun sa fantaisie : moi, j'aime mieux une goutte d'eau de coing pour tuer le ver dans la matinée; chacun ses idées. Les uns aiment le vin rouge, d'autres le blanc, d'autres le muscat. Figurez-vous que ma tante de Méthamis n'a jamais goûté viande de sa vie; à son âge, elle donnerait toutes vos boucheries pour un oignon doux. Est-il vrai, notre maire, que les Turcs fument des pois de senteur? Pour les marchés et les dimanches, il pourra bien m'arriver d'allumer un bout de cigare, je ne dis pas non; les jours ouvriers, je n'y ai pas goût. Ceci peut vous étonner, puisque c'est le parrain de ma mère qui a fumé le premier à Lamanosc, en revenant de la marine, quand nous étions terre du pape. Il était le seul à fumer dans la commune : aussi l'appelait-on Pipette. Jugez un peu comme tout a changé depuis que nous sommes à la France; mais tout ce que je dis là n'appointerait pas un fuseau, ainsi que disent les vieilles, d'autant plus que j'ai à vous parler d'une grande affaire qui fera bien honneur à Lamanosc. Vous savez que, l'année dernière, j'ai été à Montalric pour leur fête; alors je me suis dit : Espérit, tu vois là une belle *vote* (1) ! Ah! si notre maire voulait, ce serait encore plus beau à Lamanosc pour notre Saint-Antonin !

— Voyons! que veux-tu? dit brusquement le maire, voilà une heure que tu me cires la guêtre. Je te vois venir, tu viens pour m'offrir ta feuille de mûrier; je te l'achète, tu sais mon prix; si ça te va, j'envoie ce soir les sacs à ta tuilerie.

— Je ne vends pas ma feuille, dit Espérit, puisque je fais couver; vous le savez bien, vous qui m'avez fait compliment pour ma graine.

— Alors combien ta graine?

— Je vous répète qu'il ne s'agit ni de moi, ni de ma feuille, ni de ma graine, mais de la commune : est-ce clair? Ne tenons-nous pas aujourd'hui le 7 mars?

— Oui, le 7 mars 184... Eh bien! après?

— Le 7 mars, fort bien. Qui de 31 ôte 7, nous restons à 24; 24 et 14 sont 38, c'est-à-dire un mois, huit jours, plus cinq mois entre mars et septembre : cela fait juste six mois huit jours, d'ici à la Saint-Antonin, qui tombe le 14 septembre. Nous avons donc devant nous six mois huit jours, pour tout préparer. Savez-vous que nous pourrons faire des merveilles? Ce sera un beau travail... Mais

(1) *Vote*, fête votive d'un village dans le Comtat.

vous ne m'écoutez guère, monsieur Tirart; si je vous dérange, il faut le dire...

M. Tirart n'était pas en belle humeur; il n'entendit rien de tout ce discours. La garance baissait rapidement : elle était tombée de 32 à 29 et de 29 à 26-25; les cocons ne se maintenaient pas; le conseil municipal de Lamanose, sourdement travaillé par l'huissier Fournigue, se montrait de plus en plus hostile et refusait d'autoriser la construction d'une fontaine dont les travaux étaient commencés depuis six mois. On parlait même de porter les dépenses à la charge du maire, et de clore la session par un vote solennel de méfiance longuement motivé. Les vingt-huit considérans étaient déjà rédigés; il n'était bruit que de ces vingt-huit considérans, libellés en beau langage parlementaire pondéré, cadencé, roide et vague, hérissés de textes disposés en progression : au point culminant, la grande question de l'abreuvoir. Ce chef-d'œuvre révélait le génie d'un avocat de la cour royale, très expert en ces matières, homme savant et maladif, la terreur des autorités du pays, maître Mazamet, pour l'appeler par son nom.

— Monsieur Marius, reprit Espérit, c'est donc le 14 notre *vote*, de manière qu'alors nous avons bien six mois devant nous.

— Eh! Tarascol, cria le maire, dur à toi, tout est sanglé, retirez les échelles. Estienni, hardi! tout va, faites partir!

Les voitures s'ébranlèrent lourdement, oscillèrent en avant et reculèrent bientôt de quelques pas jusqu'au grand bourbier qui s'étend le long du jardin.

— Attelez les renforts, dit le maire. Zoou! des pierres sous les roues! Hardi les enfans! les deux grosses balles à l'avant! bouclez à droite et sautez tous sur les brancards.

— Vous avez raison, dit Espérit; avec cette charge à l'arrière, c'était un mauvais tirage. Maintenant revenons à notre projet. Voici ce que je me suis dit : l'année dernière, la jeunesse de Montalric a joué la comédie de *César*, et très bravement. Alors j'ai eu une idée...

Les voitures étaient dégagées, les chevaux piaffaient, se levaient droit, et faisaient sauter leurs colliers de sonnailles.

— Ah! tu as une idée? dit le maire de son air goguenard. Tu as une idée? reprit-il en sautant d'un bond sur le strapontin. Eh bien! va la vendre à la foire de Beaucaire! Hardi, Tarascol, au grand trot!

Cette saillie plut beaucoup aux rouliers, qui se mirent à la commenter, sans trop savoir de quoi il s'agissait, mais très vivement, chacun à sa façon. Il serait dangereux de risquer la traduction de ces quolibets qui arrivaient à l'oreille d'Espérit à travers le bruit des coups de fouet, des roues grinçantes et des grelots. La langue

provençale est pleine de hardiesses, surtout dans le dialecte des charretiers.

— Voilà un état qui rend bien grossier, dit Espérit, sans prêter plus d'attention à ces brocards.

Il reprit le chemin de sa tuilerie à petits pas, les bras derrière le dos, tirant la jambe. L'argile étant prête, il se mit à travailler sur sa roue. — Notre maire est un homme de la bonne graine, disait-il en tournant ses chandeliers de terre, solide, dur au travail, pas fier et juste. Il est bien entendu pour le bétail comme pour la terre; à première vue, il vous dirait le poids d'un bœuf sans se tromper d'une livre, et l'on peut voir qu'il se donne un rude mal pour la commune. Je ne suis pas contre lui dans cette affaire de l'abreuvoir; ce monument me paraît bien utile pour les bêtes qui reviennent de la montagne, et si les municipaux font ce coup de lui faire payer la dépense, je répéterai partout que c'est une volerie. Il m'est dû douze écus pour mes travaux de conduite, plus quatre francs de ciment romain; si ce n'est pas la ville qui paie, je refuse franc et net. M. Marius est dans son droit contre ces bavards du conseil, mais ce n'est pas une raison pour rudoyer le monde, surtout quand on vient lui parler du bien de la commune. J'aurai son dernier mot. A vendredi!

Le vendredi 16, à deux heures du matin, Espérit était déjà réveillé. — Tous ces coqs sont fous, disait-il en se roulant dans le foin, je ne comprends plus rien aux heures. Voilà la troisième fois que je prends la lune pour le jour.

Il se leva de nouveau, mit le nez à la fenêtre, regarda les étoiles, et, se frottant les oreilles : — Je me suis encore trompé, ce n'est pas l'étoile marinière; le petit homme est toujours dans la lune.

Il s'étendit dans la crèche pour dormir plus au frais, mais le sommeil ne vint pas. Depuis dix jours, Espérit avait bien rêvé à sa tragédie, mais jamais avec cette persistance, cette passion obstinée qui l'envahissait tout entier. Il avait beau fermer les yeux et remuer la tête, il ne voyait que toges et draperies antiques traînant dans la poussière, tachées de sang; à chaque instant, des formes lumineuses passaient devant lui dans des attitudes solennelles; les déclamations héroïques bourdonnaient à ses oreilles; ses yeux étaient attirés avec violence, dans une vision bizarre, par le scintillement des poignards et l'éclat de la pourpre romaine. — Me voilà timbré! disait-il en tapant des poings contre les barreaux de la crèche. Le sang me brûle les veines, et la cervelle me danse dans la tête. Cela tient au temps; l'air est lourd, nous allons avoir un orage terrible. — Cette nuit de mars était cependant des plus belles : pas un nuage du côté même du Ventoux; les étoiles brillaient dans un ciel limpide, un vent frais passait dans les cyprès de la tuilerie et faisait onduler leurs cimes.

Enfin l'aube parut. Aux premières lueurs du crépuscule, Espérit était à l'abreuvoir, étrillant et lavant son ânesse. Les troupeaux sortaient des étables, les alouettes chantaient dans les blés, des tourbillons de poussière montaient sur le chemin, de toutes parts on entendait tinter les clochettes des chèvres et des capitaines-béliers.

Le soleil tournait du côté de Villes, lorsqu'Espérit et la Cadette arrivèrent à la *croisette* de Saint-Pierre de Vassols. La Cadette s'arrêta net au milieu du chemin. Espérit s'orienta, mit une paille dans ses doigts et se fit un cadran de la main.

— Six heures! dit-il. Il y manque dix minutes. Notre maire est réglé comme un papier de musique, il ne sera à la *croisette* que sur le coup de sept heures. C'est fort bien. Pour ne pas manquer son monde, il faut toujours arriver une petite heure à l'avance. Puisque j'ai du temps, je m'en vais dire mes vêpres de dimanche; qui sait si après-demain j'aurai loisir d'aller à l'office? Allons, Cadette, tu es libre.

Il détacha le mors de l'ânesse, pour qu'elle pût brouter à l'aise l'herbe rare des talus, et pendant que Cadette cherchait sa vie sous la haie, Espérit se promenait à pas croisés au bord du fossé, priant et chantant, le licou attaché au bras, le livre d'heures dans la main gauche, la droite armée d'une branche de romarin pour chasser les mouches.

Sept heures sonnaient au clocher de Saint-Pierre de Vassols, lorsque le maire Tirart parut à la croisette. Espérit tenait le milieu de la route et faisait caracoler son ânesse. — Salut, monsieur Marius et la compagnie! Ça va bien que vous soyez seul, nous allons reprendre notre affaire. Voici près d'une heure que je vous espère, et nous allons causer à notre aise. Vous savez que nous ne sommes pas des ennemis?

— Oh! s'écria le maire, encore ta comédie, je gage! Voilà pourquoi tu m'arrêtes à l'embuscade comme un franc voleur.

— Bien parlé, notre maire; jouez cinquante louis d'or, et vous les gagnerez. Cette nuit je me suis dit : Espérit, tu as eu tort l'autre jour de déranger notre maire, qui était à ses affaires de garance: mais c'est aujourd'hui vendredi : puisqu'il va à la ville pour son marché, tu iras l'attendre sur la route de la ville, vous ferez ensemble une petite lieue, et tu pourras lui expliquer ton système sans lui brûler son temps. Alors j'ai réveillé la Cadette, nous avons déjeuné, nous nous sommes mis en route, et me voilà. Je vous disais donc que l'année dernière on avait joué la comédie de *César* à Montalric; alors je me suis dit que si vous vouliez, ce serait encore plus beau à Lamanose pour notre Saint-Antonin.

L'ânesse s'était piquée d'honneur et galopait à grands sauts pour suivre l'amble de la jument du maire. M. Tirart crut qu'Espérit

voulait joûter avec lui; il donna de l'éperon, et mit sa bête au trot.

— Eh! eh! dit-il, cette Cadette va comme le vent, dans un quart d'heure nous verrons le pont des Fontaines.

Espérit tourna bride vivement et dit au maire :

— Vous gagnerez le prix tout seul, monsieur Marius. Vous ne connaissez pas la Cadette, elle n'a pas idée de lutter avec les bêtes riches. Bon voyage, monsieur Marius et la compagnie; je vois que vous êtes pressé. Nous parlerons plus tard de notre affaire. Nous sommes gens de revue, la *vote* n'est que dans six mois. Qui a le temps a l'argent.

IV.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis la rencontre d'Espérit et du maire à la croisette de Saint-Pierre de Vassols. Le maire Tirart se promenait dans ses garancières du plan Leydet, au Limon, terroir de San-Blaze. Il était venu dans la matinée au plan Leydet pour un rendez-vous d'affaires; tout en attendant les courtiers, il inspectait ses garances, et du pied poussait les pierres. — Mauvais chantier! disait-il, et son pied chassait toujours les cailloux. Partout du chiendent!

Et bientôt la main suivit le pied, puis le corps suivit la main, et tout à coup voilà le maire à genoux dans le sillon, en habit noir, sarclant les herbes folles, arrachant les pierres, les rejetant sur le chemin, à droite, à gauche, en deux tas, cailloux et chiendent. Le voilà s'animant à ce travail, prenant feu, poussant toujours devant lui, avançant des genoux et des mains, si bien qu'il alla ainsi jusqu'au bout du sillon, sans lever la tête, à la lisière même du champ. Cette lisière est longée par une ravine; la route passe à l'autre extrémité. Au milieu des pins, des genévriers et des chênes verts de la ravine, on a laissé pousser un saule en toute venue. En se relevant pour prendre haleine, le maire fut surpris de voir s'agiter la cime de ce saule. Il se mouilla le doigt pour sentir de quel côté le vent se levait. — C'est singulier, dit-il, il n'y a pas un brin de bise, et ces branches tournent et volent comme des plumes.

Les hautes branches s'inclinèrent au ras du sol, et bientôt une barrette rouge se détacha sur ce fond de verdure claire.

— Espérit! dit le maire. C'est donc toi, maraudeur?

— Peut-être bien, monsieur Marius; à votre amitié.

— Et dans quel pays vas-tu ainsi, par ces chemins, avec cette besace? Oh! la belle besace de voyage, pleine et rebondie des deux côtés! Nous allons donc passer la mer?

— Ni la mer, ni le Rhône, monsieur Marius, ni l'Ouvèze, ni même

l'Auzon: pas plus loin que le plan Leydet pour vous servir. Il se peut bien que je reste ici tout le jour. Je suis un peu las, votre compagnie me plaît, et vous savez bien que nous avons à parler longuement ensemble, notre maire, très longuement, sans rien oublier. Vous avez eu le temps de réfléchir. La Cadette n'est pas là, et votre jument ne prendra pas le mors aux dents.

— Encore ta comédie? Va-t-en au diable!

— Oh! pour cela jamais, monsieur Marius. Cherchez un autre moyen de vous délivrer de moi; mais je crois que cette fois-ci il vous faudra les gendarmes. En attendant, je vais casser une croûte; voici une yeuse qui a poussé ici exprès pour moi.

— Je ferai couper tous ces arbres, dit le maire, ça me dévore trois éminées de bonne terre.

— Les bûcherons ne manquent pas dans le pays, dit Espérit.

Il s'assit tranquillement sous le chêne vert, la tête à l'ombre, le corps au soleil, puis il tourna sa besace, la fit glisser sur l'herbe, l'ouvrit et la vida lentement, posément, en homme qui a du temps devant lui.

— La table est mise, dit-il. A votre service, monsieur Marius. Si cela vous va, tirez votre couteau et piquez dans la marmite. Et maintenant, écoutez-moi. Aussi vrai que nous sommes des braves gens et que voilà un poivron au bout de mon couteau, il faut qu'aujourd'hui vous m'entendiez, notre maire. Vous êtes venu ici pour faire pacte pour vos huiles, et vous voyez clair : après la récolte, elles tomberont bas, il n'y a plus à craindre de gelée, et cette année les olives casseront les branches dans tout le bas pays, de l'autre côté de la Durance. Vous attendez ici Tonin du Vallat de la Bernarde, qui doit en même temps estimer votre garance en terre; mais sa bête est malade, il n'arrivera au plus tôt que sur les neuf heures. Regardez l'ombre du *roucas*, nous avons une heure pour causer à l'aise. Voici donc mon petit système : l'an passé, la jeunesse de Montalric a joué une comédie, et très bravement...

— Ah! l'horrible chantier! dit le maire, c'est tout pierre et chiendent. Regarde un peu si ce n'est pas une abomination. Je suis sûr qu'il n'a pas un pied de profondeur. Tiens, Espérit, ajouta-t-il en prenant de la terre à poignée et la pétrissant, vois quelle forte terre! touche-moi ça, comme c'est beau! et penser que voilà trois années perdues!

Espérit vanna la terre dans ses mains, et répondit au maire qui le regardait fixement, les lèvres ouvertes, l'œil en feu :

— Belle terre, mauvais travail. Je me sens une grande joie. Pousse, brave chiendent, pousse, pousse toujours, et que toutes les mottes se changent en sables et cailloux! Et que le plan Leydet ne soit bien-

tôt plus qu'une lande sauvage! Ah! notre maire ne sait pas qu'il y a des épargnes qui ruinent! Pousse, brave chiendent, pousse toujours! Voilà ce que c'est que de faire travailler des étrangers, des vagabonds; est-ce que les bras manquent dans notre commune?

A la pointe du plan Leydet, du côté de la route, il y a un bouquet d'ormeaux libres qu'on appelle la Tousque. Au pied de ces arbres, on a creusé un trou profond, où l'eau suinte sous les mousses et les capillaires. Cette source est la seule qu'on rencontre en venant de la plaine : aussi les voyageurs s'arrêtent-ils toujours à la Tousque pour faire boire leurs bêtes et prendre courage avant la montée. Le meunier de Malaucène venait d'y faire halte, avec ses mules, sans qu'Espérit y prît garde. On entendait encore le clarin grêle des sonnettes qui marquaient dans le lointain un rhythme monotone.

— En voilà un qui trouve sans doute la terre trop basse! s'écria le maire lorsque le meunier fut parti. Il ne m'a pas salué parce que je suis en habit : c'est son droit; mais s'il est aussi trop fier pour ramasser les crottes de ses bêtes quand il a des paniers vides, c'est mon droit d'en profiter. Il ne faut pas que ça ne serve qu'à fumer la bise. Arrive, Espérit.

Alors le maire courut à la Tousque, et se mit à balayer la route avec ses mains.

— Vous avez raison, dit Espérit, qui était venu l'aider. Attendez que je vous casse une branche.

— Ni branche, ni rien, dit le maire. Et ces mains, Espérit? Crois-tu donc que je ne sois pas le fils de mon père? Un ménager qui n'aime pas le fumier, c'est comme un soldat qui craindrait de se salir avec la poudre; moi, ça me réjouit les mains.

— Et ça réjouit la terre, dit Espérit.

— Dis donc que c'est le sang de la terre. Avec du fumier, je voudrais couvrir le Ventoux de blés, de luzernes, de garances, depuis les Abeilles jusqu'à la Sainte-Croix! C'est le vin, c'est le feu de la terre.

Quand le fumier fut bien balayé, poussé dans un sillon, relevé, tassé, maçonné de terre, Espérit ouvrit de nouveau sa marmite, piqua un poivron, et reprit ainsi son discours le couteau à la main :

— L'an passé, monsieur Marius, la jeunesse de Montalric a joué la tragédie de *César*. Or Montalric ne vaut pas Lamanosc.

— Mais tu me l'as dit vingt fois, s'écria le maire exaspéré. Tu me feras devenir bouc avec ta vote de Montalric. Puisque tu veux parler, raconte-moi une autre histoire. Voyons, qu'as-tu inventé de nouveau, médecin des puces? Où en est ta musique? Tu passes pour sorcier, dis-moi ce que tu as vu dans la lune?

— Monsieur Marius, dit Espérit, j'ai vu dans la lune qu'un maire doit écouter les gens du pays quand ils viennent pour le bien de la

commune. Il n'y a pas à branler ni à lever la tête comme le roi d'Espagne. Eh çà! oui, ou non, voulez-vous m'entendre, notre maire? C'est la dernière fois que je vous le dis. Eh! brigand de sort! ce n'était pas ainsi autrefois quand nous étions terre du pape. Les consuls écoutaient tout le monde; il y en avait pourtant qui étaient seigneurs, monsieur Tirart; mais de ce temps on n'était pas fier comme à l'heure d'aujourd'hui. Ah! nous sommes tous fils du père Adam après tout. De tout temps, nous avons été en république dans nos communes du Comtat, et vous n'y changerez rien.

— Le voilà parti! dit en riant Tirart; allons, Espérit, calme-toi, ou je te fais arrêter comme ennemi du gouvernement, et je t'envoie à Paris, de brigade en brigade, la corde au cou, pour avoir voulu insurger le pays contre la France.

— Les braves gens ne s'arrêtent pas ainsi entr'eux dans leur commune, monsieur Marius. Je ne suis pas l'ennemi de la France, mais je tiens pour la justice. Vous savez bien que je ne vous parle pas pour moi, mais pour le bien de notre endroit. Alors écoutez-moi, reprit-il en jetant loin de lui son couteau, ou, sur mon nom, ça tournera mal pour tous deux; je vous le dis : je sens les oreilles qui me chantent.

— Marche, marche, dit le maire, conte-moi ton affaire; tu es dans ton droit; mais dépêchons, et surtout pas de menaces; si les oreilles te chantent, les poings me dansent, gare la musique!

Espérit lui tendit la main : — Touchez là, notre maire; à l'amitié! Vous êtes un brave homme, je vais vous raconter mon système de fil en aiguille.

Enfin Espérit put expliquer de point en point son grand projet, et le maire écouta de son mieux l'exposé des motifs que le terrailler lui présentait avec tout le luxe de ses périphrases et de ses métaphores. Les comparaisons, les proverbes, les souvenirs, les anecdotes abondaient dans cette œuvre longuement méditée. Tirart avait fait vœu de patience, il entendit tout ce discours sans trop se mettre en colère; mais quand le terrailler eut fini, les objections lui vinrent en foule : — Comment feras-tu? — Oseras-tu louer une salle? — Et l'argent? — Où prendras-tu des décors, des costumes, des acteurs? — Qui de vous sait le français? le plus malin de vous est de ma force. — Et l'argent?

— Ça me regarde, ça me regarde, répondait invariablement Espérit. Je n'ai besoin que de votre permis.

Quand la matière fut épuisée, il se leva et dit au maire : — Je ne vous demande pas d'écrit, votre parole me suffit. C'est une affaire décidée.

— Nous verrons, nous verrons; ton idée a du bon, mais laisse-moi

réfléchir, je ne te promets rien. Ah! si j'avais un autre conseil municipal!

— Alors, salut, notre maire. Un dernier mot : là, à combien la garance?

— Vingt-six, vingt-cinq; c'est selon.

— Vingt-six? Ah! ah! vous ne savez guère votre métier. Il faut que vous ayez un sort pour faire fortune. Peut-être voulez-vous dire trente-deux? Il arrive que la langue tourne quelquefois aux plus instruits.

— Vingt-six, monsieur le docteur.

— Trente-deux, monsieur le maire, sûr et certain. Demain trente-quatre et peut-être trente-huit!

— Impossible. J'étais avant-hier à Vaison, j'ai livré à vingt-sept; une heure plus tard, j'aurais perdu cent écus.

— Monsieur Marius, c'est comme je vous le dis, et vous savez que je ne suis pas un monteur de plans. Tenez, je ne veux pas vous faire languir plus longtemps, il est venu de grandes nouvelles d'Amérique et de Russie. Lisez-moi cette lettre que mon cousin le courtier d'Avignon m'a envoyée cette nuit par un exprès; un homme de La Charité est arrivé il y a deux heures toujours courant. Mon cousin me dit de tout acheter. Je n'aime pas le commerce, gardez cette lettre, et faites l'affaire à vous deux. Que décidez-vous pour cette comédie?

— Trente-deux! c'est incroyable! Espérit, ce sera entre nous deux de compte à demi.

— Et cette comédie, notre maire?

— Tu y penses donc toujours?

— J'y penserai pendant dix ans, vingt ans, trente ans; j'y penserai au cimetière, si vous vous refusez toujours au bien de la commune.

— Eh bien! à dimanche! nous verrons.

— Il me faut cette permission aujourd'hui même : voulez-vous, oui ou non?

— Allons, arrange-toi avec le curé; s'il consent, je consens. Nous marchons comme les cinq doigts de la main, et je ne veux pas me brouiller avec lui pour tes comédies.

— On aura la permission du curé, dit Espérit en nouant sa besace. Salut, notre maire, et grand merci.

Et sans plus tarder, il se suspendit aux branches du saule et descendit dans la ravine, courant vers le presbytère. M. le curé faisait sa classe dans son bas verger, sous les noisetiers qui s'étendent en tonnelle jusqu'au grand bassin. Les espaliers étaient en fleurs, et les premières asperges sortaient de terre.

— Espérit! Espérit! crièrent les enfans tout joyeux à la vue d'une barrette rouge qui sortait de la haie de grenadiers.

Espérit, qui ne passait jamais par les portes, arrivait des genoux et des mains par le mur à pierres sèches élevé en contre-fort du côté de la rivière.

— Bonjour, toi! dit le curé. Tu viens à propos. Mon azerolier est malade; regarde aussi les pruniers, je crois que les greffes n'ont pas pris; tu trouveras dans le bassin des plançons de toute grandeur, de quoi enter tout le verger.

Espérit ouvrit sa serpette et choisit parmi les branches qui trempaient dans l'eau. Tout en écussonnant et taillant les sauvageons, il exposa son grand projet. Les écoliers avaient jeté leurs livres sous les arbres, et couraient dans les herbes, à plat ventre, pour chercher des violettes.

— A te parler franc, répondit le curé, je te dirai que je ne m'en soucie guère. A quoi bon cette tragédie? N'avez-vous pas la lutte, les courses, le trois-sauts? Ne trouves-tu pas que le bal me donne déjà assez de mal?

Espérit insista. — Nous verrons, nous verrons, dit le curé; mais d'abord je ne veux pas qu'il y ait des filles dans ta tragédie.

— Il n'y aura pas de filles.

— Crois-tu que ce soit plus beau que des garçons se déguisent en femmes?

— Il n'y aura pas de garçons déguisés en femmes.

— Et comment?

Espérit ouvrit sa besace et tira un volume de Voltaire soigneusement enveloppé de papier, sur un lit de feuilles, entre deux fromages blancs.

— *La Mort de César!* monsieur le curé, *la Mort de César!* Lisez-moi cette phrase de l'introduction : « On n'y trouve point d'amour, « l'auteur n'a pas avili ce grand sujet par une intrigue de galanterie. » Qu'en dites-vous? Maintenant tournez la page et voyez-moi la liste des personnages. Où trouvez-vous une femme? Serait-ce le grand César? seraient-ce Marc-Antoine, Décime, Dolabella? ou bien encore Cassius, Casca, Cimber? J'ai beau chercher, ni dames ni demoiselles. Les licteurs peut-être? les sénateurs? les Romains?

— Et celle-là? dit le curé en montrant la gravure.

C'était l'édition de 1785, dont un volume dépareillé se trouvait dans les mains d'Espérit. Les dessins sont de Moreau jeune. L'image placée en tête de *la Mort de César* représente la dernière scène de la tragédie. Au premier plan une femme, allaitant un enfant, montre au peuple le dictateur assassiné, étendu sur un lit de parade; pour légende le vers célèbre :

Du plus grand des Romains voilà ce qui nous reste!

Espérit n'avait pas prévu cette objection. Il n'était pas encore revenu de sa surprise, lorsque le curé lui dit en riant :

— Prends courage; je ne veux pas te chercher une mauvaise querelle d'Allemand. Je ne vois pas de femmes au tableau des personnages, et rien ne t'oblige à copier la gravure.

— Vous consentez donc, dit Espérit.

— Je ne l'ai jamais dit.

— Vous vous y opposez? Et cette tragédie qui a été jouée en 1745 par des religieuses dans le couvent de Beaune! et moi qui vous ménageais une surprise pour votre jeudi-saint!

— Quelle surprise?

— C'est mon affaire. Ne pouvez-vous pas vous fier à moi? Et les reposoirs de l'année dernière! et les jardins dans l'église! les jets-d'eau, les allées sablées, le lac, les fontaines, les grottes, la montagne de fleurs derrière l'autel! avait-on jamais rien vu de pareil à Lamanosc? Tout cela n'est rien à côté de ce que nous aurons cette année : procurez-vous le plan de Jérusalem et de l'Olivette, ainsi que la description de tous les costumes du temps; je ne vous en dis pas davantage. Et que diriez-vous encore si, pour la Noël, vous voyiez entrer tout à coup à la crèche de votre église des bergers en vestes bleues et roses, suivis de leurs moutons blancs comme neige et chantant du Saboly (1), avec des galoubets et des tambourins, comme à Aix en Provence? Et penser que vous me refusez cette tragédie, qui serait pour le bien de la commune! Sans vous, tout serait décidé.

— Reviens dans huit jours, dit le curé; nous verrons, nous verrons.

Espérit mit en avant un argument décisif qu'il tenait en réserve.

— Je n'ai pas grande confiance, dit le curé; mais enfin c'est ton idée. Tu me réponds de tout. Et le maire?

— Il y consent. Il n'y a pas une heure que nous étions à causer de cette tragédie.

— As-tu son permis?

— J'ai sa parole; les papiers sont pour les coquins.

— Allons, agis comme tu l'entendras; tu fais de moi ce que tu veux. C'est votre idée, marchez; je ne suis pas le maire après tout.

V.

Espérit s'attendait à une résistance plus vive de la part du curé. Ce succès inespéré lui donna beaucoup d'assurance, et le lendemain dimanche il s'en alla résolument dans les cabarets de Lamanosc pour lever une bande de tragédiens. Depuis longtemps, il avait fait son

(1) Poète provençal, connu par ses noëls.

choix; les rôles étaient distribués d'après le caractère, les habitudes, les passions des acteurs qu'il avait en vue. Une seule chose l'inquiétait : comment satisfaire à toutes les ambitions que cette tragédie allait susciter? De quelle façon ménager ou repousser les candidatures rivales qui allaient se produire?

Il fit le tour des auberges les mieux fréquentées du village : — *le Mouton couronné, le Petit-Paris, le Grenadier des Alpes, le Panier fleuri, la Mule d'or, la Croix de Malte, le Tivoli du Midi.* Comme il n'était pas homme de cabaret, sa présence fut remarquée; il fut entouré, poussé, harcelé de questions et bientôt de moqueries, lorsqu'il eut lancé ce mot de tragédie, qui n'avait pas un sens très clair pour les paysans de Lamanosc. La plupart l'entendaient prononcer pour la première fois de leur vie : c'étaient ceux qui riaient le plus et qui ne se lassaient pas de malmener Espérit. A *la Mule d'or*, cela faillit même tourner à mal. Espérit s'adressa d'abord au teinturier Triadou, dont l'humeur sombre lui paraissait bien cadrer avec le personnage de Brutus. Triadou s'imagina qu'on voulait se moquer de lui en lui proposant ce rôle. Il était d'un naturel méfiant, et d'habitude il prenait les choses à contre-sens; il lui arrivait d'entrer en colère quand on le saluait et de se mettre en fureur si on oubliait de lui faire bon accueil. — Il y a quelque chose là-dessous, se disait-il. — Le teinturier était du reste un personnage important de la commune, il possédait un gros bien au terroir des Baux, et depuis longtemps on le connaissait pour un des premiers lutteurs du pays.

Le malheur voulut qu'au moment où Espérit s'adressait à Triadou, le joyeux chansonnier Perdigal entrât en ce moment à *la Mule d'or*. Le chansonnier savait à fond son Triadou et l'excitait à plaisir, quand il y prenait fantaisie.

— Calme-toi donc, dit-il en faisant le bon apôtre; il n'y a pas offense, vieux brutal, Espérit a raison.

Le teinturier brisa sa chaise. — Ah! vous croyez me mener, dit-il, nous allons voir.

Espérit et Triadou avaient déjà quitté leurs vestes et s'apprêtaient à se gourmer, lorsque le caporal Robin fit son entrée. Robin s'interposa et fut accepté comme arbitre. Il était à Lamanosc depuis trois semaines. Le soupçonneux Triadou, qui toute sa vie s'était tenu en garde contre ses meilleurs amis, avait eu, dès le premier jour, foi à Robin et lui avait livré son âme. Il croyait, admirait, imitait tout ce qui venait de Robin. Le caporal revenait d'Alger; il était très épris de couleur locale et ne savait plus marcher qu'avec des babouches: Triadou était convaincu que Robin n'aurait pu faire un pas sans ses pantoufles. Le caporal se coiffait d'un tarbouch, jurait en arabe et ne parlait jamais provençal; il avait rapporté d'Afrique la passion

des couleurs voyantes, des histoires fabuleuses et de la liqueur d'absinthe. Triadou, autrefois si sobre, ne quittait plus *la Mule d'or;* il se costumait, fumait à la turque et portait une calotte rouge; rien n'était comique comme son obstination à parler français, et quel français! Si l'on s'avisait de sourire aux récits de Robin, qui avait tué tous les lions du désert : — C'est vrai, disait Triadou d'un air féroce, le poing levé; — et son témoignage était d'un grand poids, car il était un fort tueur de loups, et, quoique chasseur, ne mentait jamais.

Le caporal Robin monta sur une table et s'assit les jambes croisées. Il se fit expliquer longuement la querelle, puis il décida avec la gravité d'un juge en séance qu'il n'y avait pas insulte, quoiqu'Espérit eût poussé la plaisanterie trop loin, que les choses devaient en rester là, et qu'il n'y avait plus qu'à boire à la ronde aux frais d'Espérit. Tous les habitués de *la Mule d'or* ratifièrent la sentence du caporal, et l'affaire s'arrangea, sans plaies ni bosses, le verre à la main. Après boire, Robin leva sa chibouque et donna l'ordre à Triadou d'embrasser Espérit. On se quitta donc bons amis, mais il ne fallait plus songer à venir parler tragédie à *la Mule d'or.*

Au *Grand Alexandre*, Espérit fut accueilli par les mêmes quolibets qui l'avaient déjà assailli dans toutes les auberges du village; mais d'un mot Cayolis, le maréchal-ferrant, arrêta les rieurs :

— Il n'y a pas à se moquer, dit-il; une tragédie, c'est une pièce de théâtre, comme qui dirait une comédie.

— Je suis sauvé, pensa Espérit, Cayolis s'en mêle.

Dominique Cayolis était un bel esprit très écouté à Lamanosc, habile d'ailleurs et connaissant bien les bêtes, en santé comme en maladie. Il avait fait son tour de France jusqu'à Lyon, par Toulon et Bordeaux, et s'était établi depuis peu dans la commune comme maréchal-ferrant. Son influence était grande, et rien n'avait encore altéré le prestige que lui donnaient ses longs voyages. Espérit lui destinait le rôle de Jules César.

— C'est une pièce de théâtre, dit Cayolis, mais rien au monde n'est beau comme *la Muette de Portici.* Je l'ai vu jouer à Toulouse; écoutez un peu le grand air de Masaniello.

On se pressa autour du beau Cayolis, qui se mit à chanter en appuyant sa main sur son cœur. Il fut très applaudi. — Maintenant, dit-il, attaquons le trio; Espérit, fais la basse. — On chanta le trio, puis le quatuor, puis le sextuor, puis les chœurs, si bien que le concert dura jusqu'à la nuit. Impossible de dire un mot de la tragédie.

Il ne restait plus qu'à visiter le *Café d'Apollon.* Cette auberge est fréquentée par les bourgeois de la commune, qui ne sont pas assez nombreux pour former un *cercle;* on y rencontre encore quelques pe-

tits marchands qui se donnent des airs de bourgeois en frayant avec la bonne compagnie. Les paysans et les ouvriers ne s'y hasardaient jamais. Le *Café d'Apollon* était un lieu très respecté, très redouté, une sorte de tribunal qui décidait en dernier ressort des réputations. Ce tribunal tirait une grande force de sa permanence; il n'y a que cette auberge et celle de *la Mule d'or* qui soient fréquentées pendant la semaine. C'était encore un grand centre d'élections, et l'huissier Fournigue y avait un pied-à-terre. Les habitués disaient toujours le *cercle* en parlant du *Café d'Apollon*. C'étaient bien les plus mauvaises langues du pays, le notaire Giniez en tête; mais on ne pouvait pas trop se plaindre, entre eux ils ne se ménageaient guère et se détestaient cordialement. Cette auberge était située sur la place, et souvent, en allant aux offices, les filles faisaient un détour pour entrer à l'église par la petite porte latérale, dans la crainte de passer sous les yeux des terribles censeurs. Espérit pensa fort sagement qu'il n'avait rien à espérer du *Café d'Apollon :* le notaire Giniez voulut l'arrêter sur la porte; mais le terrailler fit la sourde oreille et descendit à son *château des Saffras*. — Il faut avouer que ça n'a pas pris, dit-il. Enfin! à dimanche prochain!

Vint le dimanche, et les choses n'en marchèrent pas mieux. Partout même échec, aux auberges, au jeu de boules, au cours, au plan de l'église, où se louent les journaliers. — Mauvaise journée! se dit-il. Ce sera pour l'autre semaine. Petit à petit l'oiseau fait son nid.

Espérit n'était pas homme à se décourager pour quelques moqueries au début d'une entreprise. Il connaissait par expérience les résistances et les retours soudains de l'opinion publique, et souvent déjà par sa ténacité il avait vaincu les routines les plus obstinées. Lorsqu'il avait parlé pour la première fois de border la rivière de peupliers et d'oseraies et d'établir en aval une écluse comme à Caromb, tous les rieurs avaient été contre Espérit; on l'avait même chansonné, car à Lamanosc on fait des couplets à tout propos et souvent très bien tournés; Perdigal s'y est rendu célèbre pour ses rimes provençales. En dépit des chansons et des railleries, barrages et digues flottantes s'étaient élevés en moins d'un an.

— Eh bien! dit alors le *Café d'Apollon*, à la première crue d'eau tous ces travaux seront emportés. — L'orage éclata, et les digues résistèrent. — Ce sera pour les pluies d'automne, disait le notaire Giniez. — A l'automne, il en fut de même, et de même les années suivantes; l'écluse tint bon et fut encore consolidée par le tassement des terres. On en retira du franc limon à charretées, les peupliers poussèrent comme des pêchers et donnèrent bientôt un bel ombrage; les talus, les berges se gazonnèrent naturellement, et tous les ma-

tins, le notaire Giniez venait s'étendre dans ces herbes pour y lire son journal.

Il n'y avait dans la commune que des pénitens gris; Espérit, qui était d'une famille de pénitens noirs, décida qu'il fallait restaurer cette confrérie. Comme toujours, on se mit à dire dans le village : — Voilà encore des *almanachs* d'Espérit, des *almanacheries* (1). On fit des chansons. Les pénitens noirs n'en furent pas moins rétablis.

Le conseil municipal voulait faire raser la tour Saint-Sébastien, dont l'histoire est des plus glorieuses. C'est là qu'ont combattu au XIIe siècle les consuls de Lamanosc, morts les armes à la main pour les libertés de la commune. En 1359, les grandes compagnies d'Arnaud de Servole l'ont incendiée; en 1562, elle a soutenu trois assauts, quand les huguenots vinrent mettre le siége devant Lamanosc. Espérit se mit en tête de sauver cette vieille tour, et la *Sébastiane* ne fut pas démolie.

Espérit avait introduit dans le pays les mûriers nains et les oliviers de Crimée; on lui devait encore l'industrie des glaces que Lamanosc expédie à Marseille. Ce sont des neiges tassées qui se conservent toute l'année dans des glacières naturelles, formées au nord de la montagne par des anfractuosités de rochers où ne pénètre jamais le soleil.

Cet Espérit qui faisait tant de choses à Lamanosc n'était ni du conseil, ni de la fabrique : les intrigues d'élections le révoltaient; il avait même refusé toute dignité dans la confrérie qu'il venait de restaurer. Heureux de s'effacer, il ne pensait jamais qu'à l'œuvre poursuivie et s'y donnait tout entier. C'est ainsi qu'il gardait toujours la force et la franche liberté d'un esprit désintéressé. Le projet une fois conçu, le but marqué, sa volonté se dressait, se roidissait et poussait droit. Nul n'avait au même degré l'énergie, l'action lente, continue de l'idée fixe, frappant sans cesse au même point, comme ces suintemens des grottes qui creusent goutte à goutte de vastes coupes dans les durs basaltes.

Ce grand vouloir se rattachait à un patriotisme ardent et naïf toujours en éveil. Il serait difficile de faire comprendre le vrai de cette passion à ceux qui par eux-mêmes n'en ont pas éprouvé la douceur et la violence. Espérit avait eu dans sa vie une grande joie, vers les premiers temps du choléra. Jusque-là il avait tout admiré dans Lamanosc, mais au hasard, par instinct d'amour, sans se rendre compte de rien. « Bon air, belle vue, » il n'en savait dire ni penser davantage, du moins le croyait-il. A l'époque du choléra, des familles riches de Lyon et de Paris vinrent se réfugier à Lamanosc.

(1) En provençal *armanayé*, — rêveries, projets chimériques.

Espérit, qui savait un peu de français, leur servait de guide. Les premiers jours, ces étrangers trouvaient tout *ravissant*, le portail, les tours, les rues tortueuses jonchées de buis, le torrent, les fondrières du chemin, non par grand amour des champs et du village, mais par caprice de nouveauté, de contrastes. On les voyait dispersés çà et là, dessinant les brèches du rempart, l'arche du pont, le clocher, ou se poursuivant, s'appelant avec des cris de surprise à la vue d'une baraque vermoulue, d'une fleur, d'une herbe, d'une couleuvre, comme des enfans qui auraient découvert l'île de Robinson. Les demoiselles couraient les champs et revenaient en se couronnant de lavandes et de romarins. On faisait de grandes expéditions dans la montagne, et chemin faisant les étrangers reprenaient leurs longues discussions sur le pittoresque, la nature et l'art, les bois, les eaux, les neiges, les paysages et les couchers de soleil. Tout en conduisant les ânesses, Espérit ne perdait pas un mot de ces discours; il en retenait le plus possible, même sans bien comprendre; souvent le sens d'un mot, d'une phrase lui échappait, mais il prenait la phrase à la volée telle qu'elle lui arrivait, et il la fixait dans un coin de sa mémoire, comme il eût fait d'une phrase latine: elle restait des années entières inerte et sans vie, puis tout à coup ressuscitait et livrait passage à l'idée captive. — C'est singulier, disait-il plus tard lorsqu'il essaya d'analyser ses impressions; il paraît que c'est comme la garance : à ces idées, il leur faut bien rester deux ou trois ans en terre; si la graine est bonne, ça sortira toujours.

Au bout de quinze jours, il arriva que les belles dames n'admiraient plus rien et s'ennuyaient à mourir. Espérit ne s'en inquiétait guère; de tous leurs discours, il avait retiré grand profit. Un monde inconnu lui apparaissait; son esprit avait reçu le choc, il le sentait ouvert et dégagé et comme mis en mouvement dans un courant de lumière. La journée finie, il s'en allait le long des prés, méditant et rêvant, le nez aux étoiles, ruminant ses rêveries, cherchant et comparant, pensant à tout ce qu'il avait entendu, — phrases de livres et singeries dans la bouche de ces citadins, mais pour Espérit idées neuves et vives, provoquant un travail original, libre et sincère, raisons nouvelles d'aimer le pays, et de s'attacher encore par mille liens plus étroits à cette chère patrie de Lamanosc, — semences de rêverie pour des années entières, rêverie ordonnée, ravivée sans cesse, maintenue dans ses vraies limites par la grande piété d'Espérit, pouvant s'étendre sans péril sur ce fonds de mœurs pures qui lui servait en quelque sorte de support.

Cabantoux le pâtre ou quelque vieux paysan l'accompagnait dans ses courses du dimanche qui se prolongeaient très avant dans la nuit: un profond sentiment éclatait par momens sous leurs discours dé-

cousus; ils ne savaient que parler du pays et, leurs cœurs s'élevant, penser aux choses éternelles. Dans nos villages du Haut-Comtat, au fond de ces vallées préservées qui s'étendent au sud de la montagne, il n'est pas rare de rencontrer de ces hommes méditatifs, et la religion vient encore affermir la belle gravité de leurs âmes. Elle crée en eux l'habitude des longues réflexions, du recueillement, des recherches de l'esprit, le sentiment de l'invisible, toute une vie intérieure active et concentrée.

VI.

De son état, Espérit était d'abord paysan; mais comme il réussit dans les tuiles et plus tard dans la *terraille*, il n'alla plus au chantier que pour les fortes journées de garance. Il était du reste connu pour un homme bien adroit de ses doigts, très sûr dans la taille des mûriers et des vignes et pouvant donner un coup de main aux maçons comme aux menuisiers, un peu serrurier, un peu bourrelier, maréchal au besoin, jardinier entendu et surtout bon fontainier, car la baguette *lui tournait*. Ces industries l'aidaient à vivre, et sans quitter la terre, il pouvait donner plus de temps à ses inventions.

Il avait étudié jusqu'en sixième à Sainte-Garde, et les jours de fête il portait une longue lévite taillée droit comme une soutanelle. De là le titre de *moussu* (monsieur) Espérit qu'on lui donnait communément par manière de plaisanterie; mais d'année en année le sens moqueur de ce mot *moussu* s'affaiblissait à mesure qu'Espérit devenait un personnage. A la longue, on l'accepta comme tel dans une certaine mesure : n'être raillé qu'à demi, c'est tout ce qu'on peut demander de respect à l'humeur joviale du peuple comtadin.

La maison d'Espérit était bâtie à quelques jets de pierre du village, en arrière de la route de Carpentras, sous un prolongement de rochers formant voûte. L'aire en terre battue où séchaient les tuiles était fermée à l'est par des amoncellemens de bois et de branches disposés en bûchers; tout autour rampaient des vignes et des câpriers dont les feuillages couvraient les murs en retombant sur le chemin. A l'autre extrémité, les argilières, les fours, le puits à roues, un plan d'oliviers et d'amandiers, et plus loin encore les fumiers, rejetés derrière une haie de cyprès qui les masquait. Partout des fleurs et des plus rares, dans des vases, des caisses, des tuyaux de fontaines, sur les murs et sur les toits, aux corniches, aux lucarnes, à toutes les marches des escaliers extérieurs; des violiers dans les fentes des murailles et des iris dans les cailloux. A l'entrée, derrière deux colonnes retirées des ruines de Notre-Dame-des-Vans, des cyprès très hauts, très épais; sur le portail, des rangées de courges rouges brillant au soleil comme des canons de cuivre fourbis.

A la base des rochers où s'adosse cette maison s'étendent en longueur des bancs de sable durci qu'on appelle dans le pays des *saffras*. Le pic et le ciseau jouent à l'aise dans ces roches sablonneuses, mêlées de cailloutis; Espérit y creusa d'abord des caves, puis des serres, puis des escaliers. D'année en année, la maison s'étendit ainsi de tous côtés, par voûtes, terrasses, galeries et cabanons. Espérit creusait, creusait toujours, et poussait devant lui son terrier, à droite, à gauche, en haut, en bas, niches sur niches, jardinets sur jardinets. Au plus haut de ces constructions s'élevait une sorte de tourelle en bois, à balustres crénelés, où grinçaient des girouettes et des horloges à vent; sur un pivot tournait un ange en métal creux, portant à l'écusson un *Saint-Cloud* et sonnant de la trompette quand la bise se levait. Cette bicoque était connue dans le pays sous le nom de *château des Saffras;* de là le titre de *marquis des Saffras* qu'on donnait souvent à Espérit.

Il avait établi son laboratoire sous un auvent, dans une cour intérieure du château, où le public n'était jamais admis. Depuis quinze ans s'entassaient dans ce hangar les ressorts, les rouages, les instrumens, les ferrailles qu'il achetait de toutes mains. C'est là qu'il poursuivait en secret ses inventions et surtout son grand œuvre : la fabrication d'un orgue et la construction d'un monument en terre cuite. Il s'était creusé une fosse dans son jardin, et ce monument était destiné à lui servir de tombeau. Il devait représenter Espérit étendu sur un lit d'herbages, une croix sur la poitrine, un chien sommeillant à ses pieds. Quand l'idée lui vint d'élever ce tombeau, au retour d'un voyage qu'il fit à Avignon, il essaya d'abord de le sculpter au couteau, en pierre tendre de Saint-Didier; ces sculptures étaient horribles. En observant des enfans qui *faisaient leur portrait* sur la neige, il imagina de s'étendre tout nu, face contre terre, sur une couche de glaise préparée, et de couler du plâtre dans ces empreintes. Il n'obtint d'abord que des moulages informes d'un art barbare qui rappelait les dieux mexicains. Après mille essais, il arriva enfin à modeler un personnage en argile qu'il se proposait d'enduire d'un beau vernis vert qu'il avait inventé. Au four, les armatures prirent feu et firent tout éclater. Le monument en était là, lorsqu'Espérit se résolut à faire jouer *la Mort de César*. Il avait bien d'autres projets en tête pour lui et pour la commune, mais il les ajournait sagement, l'orgue même et le tombeau étaient négligés depuis qu'il avait conçu son grand dessein de tragédie; il fallait, avant tout, que *la Mort de César* fût représentée à Lamanose.

— Ça ne prend pas, ça ne prend pas, répétait Espérit; je n'ai pas trouvé le bon biais. Quand je leur parle de la belle comédie de Montalric, ils me disent tous : — A Montalric, c'est différent. — Et à Monteux, à Saint-Didier, à Beaume-de-Venise, au Thor, à Vedènes?

—Oh! pour là-bas, c'est différent. — Et en quoi?—Toujours la même réponse; on dirait qu'ils se sont donné le mot.

— J'aurais dû demander l'avis de M. Lagardelle, dit-il un jour en apercevant le maître d'école qui étalait ses compas et ses niveaux d'eau sur le banc de sa porte; c'est un homme instruit et qui me sera d'un bon conseil. Salut, monsieur Lagardelle!

— Salut, Espérit.

On entra dans la salle, et l'on se mit à parler tragédie; dès les premières paroles, le magister fut saisi de colère.

— Une tragédie! s'écria-t-il en levant les bras. Ah! malheureux, retourne vite à ton four. Tu n'es jamais sorti de ton village, et tu veux faire jouer des pièces de Paris! Je te reconnais bien là, et tu seras donc toujours le même? On est jardinier, on est fontainier, on sait faire sécher des tuiles au soleil, on tourne tant bien que mal un chandelier de terre, et puis un beau jour, sans rime ni raison, quand la tête vous part, on se lance tout à coup dans les beaux-arts; c'est à faire suer des clous! Par hasard, serais-tu gradé et diplomé? Montre un peu tes parchemins. T'imagines-tu qu'on me confierait des expertises et des arpentages, si je n'avais pas fait mes preuves devant les juges compétens? Mais il paraît que pour les belles-lettres c'est différent, et tu me soutiendras peut-être que je n'ai pas le droit de te demander tes titres? Alors n'oublie pas de réserver un rôle à la Cadette. Ah! pauvre ignorant! maître sot! Toi, jouer une tragédie! toi, Espérit! Sais-tu seulement ce que c'est qu'une tragédie? t'en doutes-tu? T'es-tu jamais demandé quel était le plus fort auteur tragique? as-tu la moindre teinture de la rhétorique? soupçonnes-tu les lois du goût? Voyons, répondez, monsieur le tragédien, monsieur le docteur. Combien comptez-vous de styles? à quoi reconnaissez-vous le sublime? Sauriez-vous faire la différence entre le noble et le digne, entre le pondéré et le modéré? Tu n'en sais rien; moi, je le sais, et cependant je ne m'avise pas de monter des tragédies. Pourquoi? parce que je ne suis ni un vaniteux ni un présomptueux, et que votre ignorance à tous m'est bien connue. Je ne monte pas des tragédies, et pourtant j'aurais pu en composer tout comme un autre, car je suis l'enfant de la nature...

Espérit s'était rapproché de la porte à pas de loup. — Monsieur Lagardelle, dit-il, je vous donne mon salut; je vois bien que nous ne nous entendrons pas.

A quelques jours de là, il fit une dernière tentative, au *Panier fleuri*, au *Petit-Paris*, au *Grand-Alexandre*. Perdigal rima une chanson, et les moqueries reprirent de plus belle. Il fut même décidé que le tragédien serait berné, s'il venait à reparaître au cabaret. Espérit commençait à perdre patience; il s'en alla le long de la

rivière, assez irrité; son bâton sifflait dans sa main et faisait voler les fleurs de mauve et les tiges bleues des jusquiames.

— Ah! c'est un sort, disait-il, les gens qui ont de l'esprit ne veulent pas me donner un coup de main pour le bien de la commune. Eh bien! je ramasserai les mendians sur les routes, et j'en ferai des consuls et des dictateurs! On verra jouer les bêtes et les infirmes. Oui, Bélésis le muet, Bélésis le manchot sera sénateur; Cabantoux le *fadad*, la bête du bon Dieu, comme vous l'appelez, sera Brutus ou Cassius, et toi-même, Espérit le fêlé, le timbré, Espérit de la lune, Espérit des cigales, tu seras Marc-Antoine ou Jules César. Oui, cette tragédie marchera, et vous l'applaudirez, ou j'y perdrai mon nom!

Le pâtre Cabantoux accepta les yeux fermés; il prit de confiance le rôle qui lui était offert, sans se douter en rien de ce que pouvait être Brutus. Bélésis le muet suivit son camarade Cabantoux, et dans la soirée *la Mort de César* fut mise à l'étude au château des Saffras. Bélésis n'était pas muet de naissance : à l'âge de six ans, il était tombé d'un toit en servant les maçons; dans cette chute, il s'était brisé le poignet et fracassé les mâchoires. C'était un petit homme grêle, chétif, nerveux, toujours malade et toujours gai, d'une imagination très active, d'une vivacité d'écureuil. Cabantoux et Bélésis étaient la risée du village, Cabantoux pour sa lourdeur, Bélésis pour sa pétulance. Boiteux, défiguré, déjeté, Bélésis aimait passionnément la danse; il s'y montrait fort agile. Au bal comme dans la rue, l'animation, l'impatience de tous ses mouvemens excitaient les moqueries des plaisans de Lamanosc, qui ne voyaient que le grotesque de cette gentillesse naturelle retenue captive dans un corps infirme.

Cabantoux était berger, Bélésis tournait la roue chez les cordiers. Tous les jours, à la nuit tombante, le manchot et le fadad se rencontraient à l'étable du maire Tirart, et partaient de là, bras dessus, bras dessous, pour la tuilerie, où les attendait Espérit. A leur arrivée, le terrailler mettait la barre au portail, les deux amis se faisaient une place au milieu des copeaux amoncelés sous l'auvent du hangar, Bélésis à plat-ventre, Cabantoux sur son séant, dans un trou; Espérit montait sur l'établi, et d'une voix perçante déclamait les vers de Voltaire. Bélésis prenait un grand intérêt à cette lecture; lorsqu'un passage le frappait, il lui arrivait souvent d'être saisi d'une envie folle de parler qui se trahissait par des gestes et des cris saccadés. Cabantoux se tenait dans sa niche de copeaux, raide, immobile comme une statue. Les mains collées sur les genoux, l'œil fixe, l'oreille dressée, il écoutait avidement les récitations d'Espérit, sans parvenir à comprendre une seule tirade. Quand on l'interrogeait, il soufflait bruyamment, suait à grosses gouttes, fermait les poings, balançait la tête et restait court. Sa bonne volonté était à toute

épreuve, il ne se lassait pas d'écouter et d'être réprimandé, mais cette attention obstinée restait toujours sans récompense; en quinze jours de leçons, il n'avait pas fait un progrès. Il paraissait impossible de lui faire apprendre deux vers; les eût-il retenus, il les aurait récités d'une façon exécrable.

Espérit n'avait pas lieu d'être beaucoup plus content de lui-même. En donnant des conseils à Cabantoux, il s'apercevait à chaque instant de sa propre faiblesse; il sentait bien que ces conseils portaient à faux, il le sentait fortement, mais sans pouvoir rien préciser. Nuit et jour il récitait et déclamait son premier acte, à la tuilerie, dans les bois, sur les chemins; il lisait et relisait la préface, les notes, l'introduction, les commentaires; ces études opiniâtres ne servaient qu'à lui révéler des difficultés qu'il ne soupçonnait pas, et le jetaient de plus en plus en grande méfiance de lui-même. — Au lieu d'avancer, je recule, disait-il, c'est tous les jours pire. Le professeur Lagardelle avait raison. Ah! mauvais Espérit, tête fêlée, tête cassée! Ce serait pourtant le bien de la commune, cette *Mort de César!* reprenait-il. Et d'ailleurs on l'a bien jouée à Montalric, et Lamanosc vaut bien Montalric. Plus belle vue, meilleurs airs, moins d'ivrognes! Nos terres sont plus fortes, nous travaillons mieux la vigne, et je trouve que chez nous les gens ont plus de biais. Ah! si l'ami Marcel était au pays!

Ces belles raisons ne le tiraient pas de souci. Il n'allait plus ni à ses tuiles ni à son jardinage; les orgues, la sculpture, la mécanique et toutes les inventions étaient délaissées. Pendant la nuit, il relisait avec acharnement son volume, et le jour il errait dans les champs comme une âme en peine.

VII.

Un matin, comme il traversait la route de Flassans, il fit rencontre du maréchal-ferrant Dominique Cayolis, qui venait d'attacher ses mules aux ormeaux de Notre-Dame. Cayolis était en belle humeur.

— Holà! dit-il, holà! seigneur, salut.

— Salut, Ménicon, à l'amitié!

— Salut, Espériton; as-tu toujours des fourmis dans la tête?

— Et toi, quelle chanson nouvelle! où vas-tu?

— Devant mes jambes; la terre est grande.

— Toujours le même? Viens-tu avec moi?

— Avec toi? quand les poules auront des dents.

— Alors adieu, Ménicon, moi je vais à Flassans.

— Flassans? mauvais port de mer; les chats y meurent.

Espérit s'était éloigné de quelques pas lorsque Cayolis le rappela.

— A propos, dit le maréchal, c'est demain marché; il faudra que tu me portes cette montre chez l'horloger; un jour elle va, un jour elle ne va pas; elle est comme la tête d'une femme, — pleine de cigales; on dirait les affaires du gouvernement.

Espérit ouvrit la montre et toucha les ressorts avec une paille. — Ce n'est rien, dit-il, ta montre n'a rien à faire à la ville, je m'en charge: entrons à la tuilerie.

— Bien parlé, dit Cayolis; les médecins des montres, vois-tu, sont comme ceux des gens, ils leur donnent des maladies. Eh bien! en avant au château des Saffras! Écoute un peu, Spiriton, je me sens en voix :

Léonor, mon amour brave
L'univers et Dieu pour moi,
Pour toi...

On revint aux Saffras; le terrailler prit ses pinces et remit la montre en état.

— Déjà! dit Cayolis, tu es un habile homme. Voilà mon oignon qui chante, gai comme un pinson. Eh! eh! reprit-il d'un air fin et goguenard en poussant Espérit par le bras, eh! eh! c'est plus facile à faire marcher qu'une comédie!

— Eh bien! parlons-en de cette comédie, répondit le terrailler. Pourquoi n'en es-tu pas? Je ne t'ai pas cherché, mais puisque tu me provoques, je veux en avoir le cœur net. Il faut que tout soit tiré au grand clair. Allons! pourquoi n'en es-tu pas?

— Mauvaise affaire, dit Cayolis, mauvaise affaire! Assieds-toi là, tu vas m'entendre raisonner; mais commence par descendre cette bouteille qui flanc à ta fenêtre, le soleil pourrait l'enrhumer. Très bien. Cabantoux, rince les verres; maintenant verse, Spiriton, et tais-toi. Pas un mot ou tu es un homme perdu. Mauvaise affaire que la tragédie, mauvaise affaire! On n'en joue plus à Bordeaux; j'aime mieux *la Muette*. Moi, je suis comme les linottes en cage, j'ai la pépie, verse encore; ce coudounat se fait. Spiriton, Spiriton, tu n'entends rien au théâtre: je vais t'expliquer les choses, mais surtout tais-toi. Je n'aime pas qu'on me coupe le fil quand je vais dire du nouveau. J'ai la parole.

Cayolis avait la parole facile, et l'eau de coing lui déliait la langue. Il raconta ses voyages, ses bons mots, ses aventures; pendant une heure, il discourut tout à l'aise sur *la Muette*, les jeux floraux, la façade du théâtre de Bordeaux, le commerce colonial, les chœurs de Toulouse, la politique secrète de l'Autriche. Quand la bouteille fut vidée, Ménicon s'arrêta et dit au terrailler : — A toi maintenant! Cayolis t'écoute.

Espérit prit la parole; Cayolis ne songeait pas à le contredire; il

sifflait gaiement dans sa clef d'agate, faisait sonner la montre et tinter les breloques en corail. Quand on l'interrogeait, il répondait d'un visage riant pour approuver. Cayolis avait pris le volume de Voltaire et regardait très attentivement les gravures en fredonnant une ariette. Espérit était en train de développer ses plus beaux argumens, lorsque Ménicon l'interrompit brusquement.

— Voyons ces rôles; quel est celui qui a ce costume? dit-il en montrant le dictateur étendu sur un lit de parade, la poitrine et les bras nus.

— Jules César, l'empereur!

— Eh bien! dit Cayolis, je jouerai César, c'est décidé.

— Un beau rôle, dit Espérit, mais difficile. C'est dur à apprendre. Il y en a long, je t'avertis. Trois cent dix vers!

— Rien, dit Cayolis, rien, rien. Pour la mémoire, je suis le sans pareil. Chante-moi une chanson, celle que tu voudras, la plus longue de ton cahier; que je ne sois plus Cayolis si je laisse en route un seul mot!

Espérit entonna une très vieille complainte que Ménicon ne connaissait pas. Le maréchal dédaignait les airs du pays et ne s'adonnait qu'aux chansons d'opéra qui faisaient valoir sa belle voix blanche. Il était très connu pour sa manière de chanter : *Amour sacré de la patrie* — non-seulement à Lamanosc, mais dans tout le centre et dans plusieurs villes du tour de France. La complainte avait vingt couplets; à la fin du cinquième, le terrailler s'arrêta en voyant que Ménicon ne cessait de rire et de causer, de tirer les oreilles à Cabantoux et de fouailler les chiens.

— Et le sixième? dit Cayolis; allons, reprends tes antiennes pendant que je vais essayer un pas.

De glissades en glissades, Cayolis courut jusqu'à la porte, tourna autour des meubles, battit des entrechats, revint et repartit en valsant avec une chaise, pendant qu'Espérit chantait sa complainte. Au dernier vers, le maréchal s'arrêta, fit une pirouette et psalmodia la complainte; les vingt couplets furent répétés sans erreur. — Voilà, dit Cayolis en secouant Cabantoux, qui le contemplait avec stupéfaction; je te donne trente ans pour en faire autant, et toi, Spiriton, qu'en dis-tu? Pour ta *Mort de César*, ce sera de même. C'est décidé, je me charge de ce rôle. Perdigal, qui est poète, jouera Brutus, et le général Robin, Marc-Antoine. Tu vois bien qu'il te faut des gens qui aient voyagé. Quant à toi, comme tu n'as pas bonne tête, tu vas rester dans les figurans avec Cabantoux et Bélésis. Pour les autres rôles, sois tranquille, ne t'inquiète de rien; je me charge de tout. Ce soir j'aurai enrôlé la troupe, et dimanche, à deux heures, nous venons tous manger la salade au château des Saffras. Que tout

soit disposé, et demain, au marché, n'oublie pas les merluches.

— Tout sera prêt, dit Espérit, et toi, fais à ta guise; je te conseillerais seulement de choisir les acteurs à nombre égal dans les *paysans* et les *moussus*.

— De quoi! de quoi! dit Cayolis. Des conseils? Ris-tu ou fais-tu l'amour? Holà, holà, seigneur! Ne te mêle que de ta cuisine. A dimanche.....

Et le beau maréchal partit en chantant la cavatine de *Robert*.

Au jour fixé, à l'heure dite, Cayolis fit son entrée aux Saffras avec Robin, Perdigal, Triadou et douze compagnons très décidés, — six *paysans* et six *moussus*.

Ces mots de *paysans* et de *moussus* servaient à désigner les deux partis qui divisaient alors la commune. A Lamanosc, il y a toujours eu deux factions en présence. De 1830 à 1834, la politique s'était assoupie; il semblait que le calme allait renaître dans le village, lorsque tout à coup on vit sortir de terre deux nouveaux partis, celui du curé et celui du vicaire. Les premières chansons provençales de Perdigal datent de cette époque. Le pays était en feu, l'autorité supérieure intervint, et le vicaire fut déplacé. A quelques mois de là, un médecin italien vint s'établir dans un hameau voisin de Lamanosc, la faction du vicaire se jeta aussitôt du côté de l'Italien et lui improvisa une clientelle; les animosités se réveillèrent, et bon gré mal gré, le docteur de Bologne et le docteur de Montpellier se trouvèrent les chefs de deux grands partis. La guerre dura trois ans,—trois ans de rixes, de chansons et de procès; à la longue, les passions se lassèrent ou changèrent de but. Le vieux médecin de Lamanosc, sentant sa fin approcher, maria sa fille au docteur italien : les partis se débandèrent, et la fatigue générale ramena l'ordre dans la commune. Ce ne fut qu'à la *vote* de 1838 qu'on vit reparaître deux factions, sous le nom de *paysans* et de *moussus*. Il serait difficile de définir exactement ces deux partis. Il n'y a pas de prolétaires à Lamanosc, et les ouvriers des corps d'état ont tous un champ qu'ils cultivent eux-mêmes; les *paysans* sont propriétaires, les *moussus* portent la veste, et plusieurs d'entre eux vont en journée. Tout ce qu'on peut dire, c'est que dans le parti des *moussus* on rencontre un plus grand nombre de forts cultivateurs et d'artisans.

Les douze jeunes gens qui suivaient Cayolis étaient les chefs des deux partis, et le seul fait de leur rencontre dans une même troupe témoignait de la grande influence du maréchal, car jamais les haines n'avaient été si violentes à Lamanosc. La guerre était partout; une même ardeur emportait les vieillards et les enfans : aux bals, aux promenades, à l'église même, aux confréries, on voyait les filles se grouper en deux bandes ennemies. Cayolis était très considéré des

deux partis. A son arrivée, il ne s'était pas laissé engager dans leurs luttes; l'homme qui avait habité les grandes villes n'avait plus que du dédain pour ces querelles de village; sa rare bienveillance naturelle l'aurait d'ailleurs toujours éloigné des inimitiés et des colères.

Espérit vint recevoir ses convives dans la cour; aussitôt Cabantoux sonna la cloche, et Bélésis mit le feu aux bombes de terre alignées sur la terrasse. Les tables étaient dressées sous la tonnelle; à l'entrée flottaient deux drapeaux tricolores; au fond, sur les colonnes romaines, on voyait le buste du roi et la statue de saint Antonin, patron de la commune, entourés de fleurs et de feuillages. Les tables étaient garnies d'assiettes en forme de feuilles de vigne, revêtues d'un beau vernis vert inventé par Espérit; au centre, sur un socle de bois sculpté, une dame-jeanne de clairette ornée de pampres; les poissons et les salades étaient servis dans des poteries brillantes rangées tout autour de la dame-jeanne. Le caporal Robin loua l'ordonnance du banquet, et Cayolis déclara qu'à Toulouse on n'aurait pas mieux fait. Au dessert, la dame-jeanne était vide; Cayolis et Robin lurent quelques tirades de Voltaire, on les applaudit avec fureur, et les rôles furent aussitôt distribués.

— Maintenant, chantons la gloire! dit un paysan.

— Toujours, répondit le caporal, mais n'oublions pas que le muscat est l'ami de l'homme.

Chanter la gloire signifie toutes chansons sur l'Afrique, l'empereur, les aventures de terre et de mer, le retour au pays, en général tout ce qui n'est ni complaintes ni romances d'amour. Espérit mit en perce le baril de muscat de Beaume. On chanta la gloire chacun à tour de rôle, et quand tous les convives eurent fait montre de leurs talens, Cayolis leur dit : — Maintenant, les amis, nous allons monter *la Muette*, mais commençons par former deux chœurs. Perdigal, tu vas appareiller les voix.

— Les *moussus* à droite, les paysans à gauche, dit le poète, c'est tout simple.

— Je ne connais ni paysans ni *moussus*, répondit Cayolis; je n'en ai pas vu à Toulouse, je n'en ai pas vu à Bordeaux, et le général Robin vous dira qu'il n'y en a pas en Alger; ainsi qu'il n'y en ait plus à Lamanosc! J'entends que pour le chœur de *la Muette* on se donne tous la main, et francs amis. Autrement pas d'*Amour sacré de la patrie!* Allons, Spiriton, le vieux grenache, nous allons fraterniser. Qu'on me donne le drapeau.

— Tout va bien, se disait Espérit; voilà donc une affaire finie, ce n'est pas sans peine. Enfin, Paris ne s'est pas bâti en un jour. Cette tragédie marche bien, ce sera plus beau qu'à Montalric.

Lorsqu'on eut chanté les chœurs de *la Muette*, Perdigal prit son

fifre et joua des quadrilles; le muet courut à l'écurie et revint avec un collier de grelots autour du cou et deux sonnailles de mule pendues à la ceinture. Les acteurs sortirent alors du château des Saffras en faisant la farandole, Cayolis en tête, le drapeau à l'épaule, Bélésis à la queue, traînant gaiement sa jambe infirme, et dansant de son mieux en faisant tinter ses sonnettes. M. Lagardelle était assis devant sa porte et lisait du Crébillon. — Holà! dit M. Lagardelle en relevant ses lunettes, holà! holà! quelle est cette fête nationale?

— *La Mort de César*, répondit Espérit. Allons, les amis, à la danse, deux places au milieu!

Les rangs s'ouvrirent, quatre mains vigoureuses saisirent le magister, et la farandole repartit en l'entraînant dans sa course. De son côté, Cayolis avait enlevé le maire Tirart, qui s'était trouvé sur le passage de la troupe. Massapan, le tambour de ville, voyant danser son maire, prit ses baguettes et battit la caisse à côté de Perdigal. Les habitués du café d'Apollon, s'étant aventurés sur la place, furent entourés et mis à la danse. En quelques minutes, la farandole comptait cent cinquante personnes. Quant à la tragédie, Espérit seul y pensait encore.

VIII.

Il avait été décidé qu'on se retrouverait toutes les semaines, à la même heure, au château des Saffras. Les réunions eurent lieu comme on se l'était promis, les acteurs vinrent avec empressement au rendez-vous, et les répétitions furent suivies très assidûment.

C'étaient de singulières répétitions. Le caporal Robin s'était chargé de dresser les conjurés, et, sous ce prétexte que de tout temps les conspirations se sont ourdies dans les souterrains, il commençait par mener ses élèves à la cave, une torche à la main. Alors on mettait le siphon au tonneau, Robin poussait un cri de hyène et d'une voix caverneuse déclamait le monologue du second acte. A chaque tirade, on se versait des rasades, et quand le monologue était terminé, les assassins de César reprenaient leurs torches, croisaient les bras et portaient le caporal en triomphe.

Triadou le teinturier taciturne admirait Robin, mais il ne l'imitait pas. C'était son premier acte d'indépendance; en toute autre circonstance, il copiait servilement le caporal. — Toi, Triadou, disait Cayolis, tu conspires en silence. C'était vrai à la lettre : le teinturier restait ainsi des heures entières sans desserrer les dents, non-seulement par goût, mais encore par système, parce que telle était sa manière de concevoir le personnage de Cassius, qui lui était échu.

Le caporal était, avec le terrailler, le seul qui eût pris quelque intérêt à la tragédie; les disciples de Cayolis chantaient *la Muette* sous la tonnelle; le beau maréchal avait choisi les voix les plus agréables; son sextuor était bien monté, et les chœurs manœuvraient avec ensemble. Perdigal, qui méprisait les vers français, trouva plus gai d'exercer ses élèves au jeu de boules; du jeu de boules, il les fit passer au jeu de quilles, lequel était inconnu à Lamanosc; comme quilles, on se servit des tuyaux de terre qu'Espérit fabriquait pour les fontainiers. Quand tous les tuyaux furent cassés, on les remplaça par des vases, des tuiles et des poteries. Avec de tels maîtres, le nombre des acteurs fut bientôt triplé; tous les jeunes gens du village voulaient venir aux Saffras. La pièce n'en marcha pas mieux : à la classe de Perdigal, comme autour de Cayolis et de Robin, paysans et *moussus* ne songeaient qu'à vider les dames-jeannes de clairette et de muscat. Après boire, il arrivait souvent que les chefs des deux grands partis se gourmaient en règle, ou se cassaient des bouteilles sur la tête. Quand ils étaient de bonne amitié, c'était encore pis; Perdigal prenait son fifre et les faisait danser, — danses lourdes et violentes! Tout était dévasté, les jardins, les plates-bandes, la pelouse et les jardinets; de la cave aux terrasses, le château des Saffras était mis à sac; on traînait les échelles et les tombereaux en travers de la route, qui se trouvait ainsi barrée du côté de la campagne; les tragédiens faisaient alors une sortie par la petite porte, arrivaient sur les derrières des passans et des curieux, les chassaient devant eux à coups de gaules, et les faisaient entrer de vive force à la tuilerie pour boire et danser.

Espérit avait introduit dans la troupe un ami du maître d'école, le vieux sergent Tistet, pour neutraliser l'action de Robin. A la vue de ces désordres, l'honnête Tistet se retira; Cayolis l'approuva beaucoup, mais il resta aux Saffras pour ne pas compromettre sa popularité.

Le terrailler dit alors à Cabantoux : — Le sergent Tistet a raison. Toi, dès que les citoyens seront partis, tu barricaderas le château, et dimanche visage de bois. S'ils veulent pénétrer de force, que les fusils soient chargés, et samedi soir, en rentrant le troupeau, amène-moi tes chiens de la Crau, ainsi que les dogues du maire. — Espérit mit ensuite la clef à ce tiroir de sa crédence qui ne s'ouvrait que pour les cinq grandes fêtes. — Allons, dit-il, allons, Espérit, voici le moment d'endosser la lévite; il n'y a plus que la *Pioline* où l'on puisse te venir en aide.

Il réunit ses plus belles hardes, la soutanelle des grands jours, le pantalon de velours bleu, le *corset* (gilet) jaune, les bas chinés et les fins souliers de castor. Ce costume complet fut soigneusement

plié dans un panier, et le terrailler descendit dans la cour, le paquet sous le bras, un bout de miroir à la main. L'ânesse était à la porte, sanglée et bridée. Espérit n'eut qu'à l'enfourcher, et la Cadette partit au trot sur la route de la Pioline.

La Pioline est une gentilhommière démantelée où l'on élève à foison toutes sortes de bêtes : entre l'étable et la ferme, les porcheries; autour du corps de logis s'adossent et montent les maisonnettes des chèvres, des lapins, des oies, des canards. Un gros et tortueux mûrier, planté sous Henri IV, sert de retraite aux dindons; les paons voyagent des platanes de l'allée aux marronniers de la grande terrasse. Aux corniches des toits, sur les cheminées, aux lucarnes des greniers, des pigeons par centaines; des ruches dans les jardins; dans les cours, des bandes de coqs russes, de poules, de pintades, des lièvres privés et des perdrix familières qui souvent viennent picorer sur les tables du salon! Tout ce petit monde remue, s'anime, s'agite et tourne sans cesse; dès qu'on ouvre une porte, une fenêtre, les bêtes arrivent par volées : ce ne sont que cris et battemens d'ailes, fourmillemens de pattes, de becs et de queues. A tous les angles des murailles, on voit des poussinières, des cages, des volières. A l'arrière du chenil, un jeune renard, donné par Perdigal, traîne et secoue sa chaîne; vis-à-vis, dans une loge grillée, sont deux loups pris au piége par le chasseur Malaterre; enfin, près des serres des terrasses inférieures, on garde les animaux rares que les officiers de marine envoient, au retour de leurs voyages, à leur ami Cazalis, le seigneur de la Pioline, — le lieutenant de vaisseau Jean-de-Dieu Cazalis, ancien commandant de *la Ville-de-la-Ciotat*.

— On ne saura jamais ce qu'il y a de bêtes à cette Pioline, dit un jour le petit pâtre Cascayot, c'est pis qu'une arche de Noé; quand les pigeons s'y envolent, le soleil en est noir. — De là le mot d'*Arche-de-Noé*, employé aussi communément que celui de *Pioline* par les paysans, grands donneurs de surnoms.

A la montée des Mourgues, Espérit se cacha dans un bouquet de romarin et fit sa toilette.

— Voici l'évêque des cigales, dit la servante Zounet, qui faisait de l'herbe pour ses lapins, à grands coups de faucille dans les fossés. Oh! le bel astre! Spiriton, tu es beau comme un soleil! Tu vas donc à la noce? Il te manque les rubans et le bouquet. Si c'est moi que tu viens demander en mariage, je t'avertis qu'il faudra que tu m'habilles en dame.

— Salut! la Zounet, dit Espérit, le lieutenant est-il de bonne humeur?

— Mais toujours, répondit la servante. Crois-tu que nous soyons, comme toi, des têtes virées? Si tu veux le voir, descends à l'Oli-

vette, près des cerisiers. Tu feras bien d'y rester pour faire peur aux oiseaux.

Espérit lâcha la Cadette dans les joncs et courut au verger d'oliviers. Mlle Sabine, la fille du lieutenant, était assise sous le mûrier, et les moutons venaient prendre du sel dans sa main; Espérit fit un détour pour éviter Mlle Sabine, et d'un bond franchit la muraille du jardin. Sous les cerisiers, il aperçut le lieutenant, qui lançait des mottes aux chèvres de Cascayot. Le lieutenant pestait, jurait, appelait à grands cris Cascayot. Le petit pâtre faisait la sourde oreille et glissait en rampant sous les pampres de la muraille.

Espérit s'avança vers M. Cazalis et lui présenta timidement sa requête. Aux premières paroles, et sur ce seul mot de tragédie, le lieutenant prit un air joyeux.

— Comment donc! dit-il, c'est une excellente idée. Tu es un homme d'esprit, mais d'où diable t'est sortie la pensée de venir me consulter? Pourquoi moi plutôt qu'un autre?

— Tout va mal au château des Saffras, répondit Espérit; alors je me suis souvenu de ce que j'avais entendu à la Pioline il y a trois ans. Vous rappelez-vous quand je suis venu arranger le petit jardin? Vous étiez assis sous le quatrième figuier, celui des figues-dattes, qui a gelé au gros froid; vous lisiez à Mlle Sabine des vers d'*Athalie*, et l'on peut dire que vous leur donniez un bon coup. Vrai! c'était un plaisir de vous écouter.

— Mon ami, dit M. Cazalis, c'est que j'ai vu Talma... Et je l'ai connu, reprit-il avec ce mouvement d'orgueil dont ne peuvent se défendre les vieillards qui ont approché les comédiens renommés.

— Talma? dit Espérit, Talma? — Et, ne comprenant pas, il regardait le lieutenant d'un œil triste et inquiet comme celui des chiens. Le lieutenant s'empressa de lui raconter Talma, *Cinna*, les parterres de rois, Mlle Mars et le décret de Moscou. Les chèvres sautaient de tous côtés dans le verger, faisaient ébouler les murailles et mordaient à belles dents les pousses des jeunes arbres; mais M. Cazalis ne prenait plus garde à ces rapines : il était tout entier au plaisir de décrire les grands triomphes de la Comédie-Française. — Ah! Talma! Talma! dit-il en finissant. Mon ami, je n'ai jamais vu Lekain, mais sois certain qu'il n'allait pas à la cheville de Talma. Spiriton, voici trente ans que je n'ai été à Paris, mais je n'y tiens pas; il n'y a plus de théâtre, le théâtre est mort, c'est fini.

— Vous ne voulez donc pas en être? dit Espérit. Sans vous qu'allons-nous devenir? non-seulement pour les bons conseils à la Talma, mais il n'y a que vous pour pouvoir gouverner cette bande de gueux.

De sa vie, le lieutenant n'avait refusé un service; mais dans cette circonstance moins que jamais pouvait-on mettre en doute son obli-

geance? Il appartenait à une génération qui a aimé la tragédie avec une ardeur, un enthousiasme dont nous ne pouvons plus aujourd'hui nous faire une idée. La proposition d'Espérit ranimait en lui la vieille passion toujours vivace; M. Cazalis se sentait renaître, toute sa jeunesse se réveillait. Il fit à peine quelques objections pour la forme, et séance tenante il fut convenu qu'on se mettrait à l'œuvre au plus tôt.

— Allons, allons! dit le lieutenant en congédiant Espérit, tout cela s'arrangera; mais surtout que ma sœur Blandine n'en sache rien : c'est une femme terrible, elle trouverait mille raisons absurdes pour nous détourner. Amène-moi ton escouade dans la semaine et que je les mette au pas; une fois que vous serez installés, ma sœur n'y pourra plus rien; nous aurons pour nous les faits accomplis, comme on dit dans les gazettes. Va au plus vite, je prends cela sur moi; d'ici-là, qu'elle ignore tout; si elle s'en doute, nous sommes perdus. N'oublie pas que c'est à une heure que Mlle Blandine sort tous les jours pour aller donner ses consultations. Quand une fois elle a bourré ses poches de fioles, d'onguens, d'herbes sèches et de petites boîtes, rien au monde ne pourrait la retenir à la Pioline, et pour qu'elle rentre, il faut que le tout soit vidé, les paniers comme les poches. Allons, allons, tout ira bien; maintenant prends ton sac et tes quilles, et va voir si je suis à Lamanosc.

La Cadette eut bientôt franchi la distance qui sépare la Pioline des Saffras. En approchant du château des Saffras, l'ânesse se mit à braire gaiement et partit au trot. Espérit leva la tête; une fumée légère montait en spirale derrière les cyprès de la tuilerie, et le portail était ouvert à deux battans. Espérit sauta dans le fossé, courut jusqu'à la petite porte et déterra la clé, cachée sous les pierres.

— C'est bien ma clé, dit-il, et c'est bien ici le château des Saffras; voilà la première fois que je ferme de tous côtés, et ma porte est ouverte! Il y a du nouveau. Voyons la niche.

La niche était vide, la chienne Flore jappait joyeusement dans la cuisine. Du fond de la cour, Espérit l'aperçut accroupie devant le foyer, la queue en l'air, le museau dans les cendres; derrière la Flore, la Cadette, déjà installée à la grande table, buvant au broc et mangeant les salades; dans la cheminée un jeune paysan, les pieds à la crémaillère, caressant la Flore et séchant ses guêtres à la flamme claire des genêts. C'était l'ami d'Espérit, le fils du boulanger de la commune de Seyanne, Marcel Sendric, qui revenait au pays après une absence de quatre années.

— Voilà César, dit Espérit en sautant au cou de Marcel; comment es-tu là? depuis quand de retour?

— A Seyanne depuis ce matin, dit Marcel, aux Saffras depuis

une heure. Tu vois que je n'ai pas perdu de temps: les mules étaient au moulin, je n'ai pas voulu attendre, et je suis venu par le chemin de la rivière. Pendant la nuit, l'orage a enlevé la planche, et pour passer la rivière de Mèdes, avec de l'eau jusqu'aux reins.....

Espérit ne l'écoutait plus, il s'était reculé de quelques pas pour mieux le voir. — Mais lève-toi donc, lui dit-il, là, droit! Jour du ciel! comme tu as grandi!

— Et tes cyprès aussi, répondit Marcel. Il y a quatre ans, on n'aurait jamais pu escalader la muraille.

Espérit regardait toujours son ami avec admiration. Il s'écria tout à coup : *César, tu vas régner!*

Marcel ne comprit rien à cette citation de Voltaire. — Oui, tu seras Jules-César, reprit Espérit. Tout va bien. Tu verras quelles braves gens, ces Cazalis. As-tu rencontré Cayolis? il a pris une bien belle voix; il en est, lui aussi. Le sergent Tistet est de retour. Nous avons pour nous le curé et le maire. Il faut décidément que tu sois César, et puisque tu es des nôtres, moi je serai Marc-Antoine. Après-demain, nous irons à la Pioline.

— J'irai où tu iras, dit Marcel, je serai ce que tu voudras, je ferai tout ce qu'il te plaira, mais je te jure que je n'ai rien deviné et que je ne devinerai rien, si tu ne commences pas par le commencement.

C'était demander l'impossible : Espérit avait commencé son histoire par la fin, et, dans son impatience de dire et d'apprendre en quelques minutes tout ce qui s'était passé pendant ces quatre années de séparation, il s'engageait dans mille digressions, questionnait sans cesse Marcel sur son voyage, sa famille, les causes de son retour, écoutait à peine les réponses, donnait les nouvelles du pays et reprenait le récit des mésaventures de la tragédie. Le désordre de ces premières confidences fut encore compliqué par un discours du fadad; le brave Cabantoux, qui venait d'arriver, s'avisa de donner une explication de *la Mort de César*. Enfin, comme les trois amis avaient toute la nuit devant eux, à la longue ils finirent par s'entendre.

Le lendemain Espérit présenta Marcel au lieutenant. — Voici mon camarade, dit-il en entrant, voici Jules César : je serai Marc-Antoine. Comme les autres acteurs ne travaillent guère au premier acte, je les ai laissés au village; il y a d'ailleurs à faire de grands changemens, et tant de monde aurait peut-être effrayé Mlle Blandine pour la première fois.

— Ma sœur est loin, dit le lieutenant; on est venu la chercher à midi; il y a deux malades à la ferme de San-Bouzielli; nous voilà libres comme l'air, ne perdons pas de temps; êtes-vous prêts?

— Nous sommes à vos ordres, dit Espérit, et nous venions prendre votre heure.

— A l'instant même, répondit M. Cazalis : ma sœur ne rentrera qu'à la nuit, nous avons toute la journée devant nous; mais, si cela marche, nous pourrons doubler la répétition. Allons, vivement; donne-moi le bouquin, prenez place et commençons.

On lut le premier acte. M. Cazalis n'eut que des éloges pour Marcel; mais il ne ménagea pas les leçons et les critiques au terrailler. Ce n'était pas sans raison : il était difficile de rencontrer un plus singulier Marc-Antoine. Espérit se laissa malmener sans rien dire; le succès de son ami le remplissait de joie et d'orgueil.

Marcel lisait avec goût, sans accent, dans un sentiment vrai, un peu froidement au dire de M. Cazalis, qui ne craignait pas les grands éclats de voix et les pompes du débit. A ce jeu fin et délicat il aurait préféré sans doute la déclamation solennelle et le grand style des vieux classiques; mais cette réserve même le surprit, il fut surtout frappé de la simplicité de Marcel, de son naturel et de l'aisance de ses manières, et comme il avait l'habitude de penser tout haut, il lui dit à la fin de l'acte : — Mais c'est très bien, mon ami! c'est très bien... Là, franchement, n'y a-t-il pas quelque ruse sous jeu? Est-il bien sûr, monsieur, que vous soyez un paysan? Mais alors pourquoi cette veste? Je ne sais que supposer...

— Ne supposez rien, lui dit en riant Marcel, je m'appelle Sendric, et je suis le fils du boulanger de Seyanne.

— Impossible! s'écria le lieutenant.

A peine ce mot lui était-il échappé, qu'il en eut honte comme d'une inconvenance, et, dans son trouble, il crut tout réparer en ajoutant :

— Mais ces manières, cette distinction? Par qui diable avez-vous été élevé?

— La belle question! répondit Espérit, par sa mère, la Damiane!

Le lieutenant se taisait dans la crainte de commettre une nouvelle sottise. Mlle Sabine, qui filait à la fenêtre, se leva vivement, et s'approcha de Marcel pour lui présenter les excuses de M. Cazalis; mais elle se troubla à son tour, rougit comme une cerise, et s'arrêta près de la table sans pouvoir prononcer un seul mot. Le lieutenant ne savait plus quelle contenance faire. Dans sa confusion, il se levait, s'asseyait, tournait sa tabatière, et regardait sa fille pour qu'elle lui vînt en aide. Mlle Sabine n'osait ni s'avancer ni relever la tête; elle avait repris sa quenouille, et filait très vite; mais ses doigts agiles se prenaient dans la bourre de soie, l'emmêlaient et cassaient les fils.

Enfin le bonhomme prit un grand parti; il s'avança vers Marcel, et lui tendit la main :

— Monsieur Sendric, dit-il d'une voix très émue, je suis le lieu-

tenant Jean-de-Dieu Cazalis; voulez-vous recevoir mes excuses? Vous êtes le premier homme auquel de ma vie j'aurai demandé pardon.

Marcel ne s'était nullement senti blessé. S'il y avait eu offense, l'insistance qu'on mettait à la réparer l'eût encore aggravée aux yeux d'un vaniteux; mais en ce moment Marcel ne songeait qu'à la cordialité qui éclatait dans cette maladresse même : il était très embarrassé de l'embarras de ses hôtes, et volontiers il leur aurait demandé pardon pour tout le trouble dont il était cause. Il lui fut impossible de trouver une seule parole, et pour toute réponse il serra la main de M. Cazalis.

Le lieutenant insista pour retenir Marcel à dîner. Marcel aurait voulu partir, il était attendu à Seyanne; mais il craignait qu'on ne vît dans son refus quelque rancune : il accepta, et le lieutenant sortit avec lui pour aller visiter les semis de melons et les nouvelles vignes. Espérit disparut sous les saules du Grand-Vallat; on ne le revit qu'au dîner. Ce dîner fut très gai. Dès les premiers momens, on causa avec un grand abandon. M. Cazalis voulut connaître l'histoire de Marcel; Marcel raconta sa vie, et tout d'abord il s'établit entre lui et ses hôtes une sorte d'intimité. Il semblait qu'ils s'étaient connus de tout temps.

Avant la nuit, Marcel voulut prendre congé de M. Cazalis. — Je prends toute votre soirée, dit le lieutenant; on vient de m'avertir que ma sœur coucherait à San-Bouzielli; restez, restez, nous relirons le premier acte : nous voilà libres comme l'air.

Marcel répondit qu'on ne pouvait pas se passer de lui à Seyanne pour la fournée du soir.

— Ce n'est pas vrai, dit Espérit; pendant que vous étiez aux nouvelles vignes, je suis parti pour Seyanne et j'ai enfourné le pain avec le petit frère Damianet, la preuve, c'est qu'on va vous servir les fougasses. Appelez la Zounet.

La Zounet vint servir les gâteaux apportés par Espérit, et le premier acte fut de nouveau mis en lecture. Il était très tard lorsque le lieutenant consentit à laisser partir ses acteurs; il les accompagna jusqu'au bois des Gargoris et leur donna rendez-vous pour le lendemain. — La troisième répétition, dit-il, ce sera pour la foire de Vaison, mais demain soyez exacts; c'est jour de lessive, nous serons libres comme l'air. Ah! mon ami, dit-il à Marcel, vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un jour de lessive. Ce jour-là, le tonnerre pourrait tomber sur la maison sans qu'on y prît garde.

IX.

Le jour de la foire de Vaison, Marius Tirart vint remiser ses troupeaux à l'étable de la Pioline pour leur donner quelque repos avant de les diriger sur les bergeries des Abeilles. Il n'était pas midi, et le maire, qui ne perdait pas son temps dans les cabarets, avait déjà trouvé le temps d'aller au marché, d'y vendre ses bœufs, d'acheter et de ramener du nouveau bétail. M. Cazalis le garda pour la répétition, et lorsque les acteurs furent partis, il voulut savoir ce qu'en pensait le maire.

— Ce n'est pas trop mal, répondit Tirart, et le petit Marcel Sendric me plaît pour son bon air; mais si mon neveu Lucien s'en mêlait, ce serait une autre affaire. Quand il en sera, vous verrez de quel pied marchera cette comédie; vous m'en direz des nouvelles, lieutenant; vous verrez, vous verrez. Vous ne le connaissez pas, mon cadet, car voilà onze ans que je le tiens dehors, et Dieu sait ce qu'il m'en coûte! les yeux de la tête, mon ami, les yeux de la tête! Le collége royal, les chevaux, les facultés, les livres, les arts d'agrément, les voyages, l'argent de poche, que sais-je? Combien de balles de garance y ont passé, et du bétail, et des soies! Enfin c'est cher, mais on peut dire que toutes ces dépenses lui profitent. La bonne instruction, monsieur Cazalis, c'est comme du fumier sur la terre, il n'y faut pas regarder, et ce n'est jamais trop payé. Je vous jure que pour le travail de tête il n'a pas son pareil. Toujours le nez dans les livres. Eh! pourquoi, grand Dieu! Sa fortune est faite. En voilà un original! Quel drôle de corps! Il aime Lamanosc à la folie, et n'y peut jamais rester; il nous adore, et nous le voyons une heure ou deux tous les trois ans; il pourrait passer avec nous la vie la plus heureuse, comme un coq en pâte, à ne rien faire, tranquille comme Baptiste, et depuis six ans qu'il est sorti des écoles, il court le monde, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, les pays étrangers, que sais-je? il a tout visité. Il finira par s'en aller dans les îles. Quand il vient ici par hasard, je crois le tenir; bast! on tourne la tête, plus de Lucien. Ah! quel homme! Mais cette fois-ci je lui ai mis la main dessus, et je vous jure que nous le gardons. Dès demain je viens vous le présenter en règle.

— Aujourd'hui même, dit le lieutenant. Je n'entends pas d'une autre oreille, et je veux qu'Espérit lui trouve un beau rôle. Eh! la Zounet! une plume et de l'encre... Très bien. Maintenant prends mon porte-voix et sonne le petit pâtre; qu'il se tienne prêt à porter cette lettre à Lamanosc. Asseyez-vous là, notre maire; écrivons au neveu. Prenez votre temps. Vous dites qu'il arrivera dans une heure;

il est midi. Nous dînons à quatre: votre neveu aura donc tout le temps nécessaire pour se reposer et s'équiper. Je vous déclare que je ne veux pas entendre une objection. Ecrivons, écrivons. Vous êtes mon prisonnier et je vous garde. Vous n'avez pas encore visité mon nouveau plantier de grenache, et j'ai à vous consulter pour mes semis de melon; ainsi c'est entendu. Nous aurons aujourd'hui le notaire Giniez, M. Lajarije, Corbin l'aîné...

— Oh! celui-là me va, dit le maire. Quel rude homme! une santé de fer. En voilà un bâti à chaux et à sable! Et son frère qui n'a qu'un souffle, que devient-il ce petit Corbin, avec ses inventions de lunatique? Veut-il toujours nous faire voyager en ballon?

— Toujours, dit M. Cazalis, et nous l'aurons tout à l'heure avec le vice-président du cercle. Il vous expliquera son système. Nous aurons aussi notre ami le contrôleur Dulimbert.

— C'est un homme bien aimable, dit le maire.

En ce moment, le petit pâtre entra.

— Ah! te voilà, Cascayot, dit le lieutenant, arrive à l'ordre.

Cascayot fit deux sauts de carpe par manière de révérence, et retomba sur ses mains en arbre droit. Pendant que le petit pâtre cabriolait autour de la table, le maire termina sa lettre lentement, péniblement, non sans songer au secrétaire de la commune, qui d'ordinaire lui évitait ces rudes corvées.

— Voilà qui est bien, dit M. Cazalis; maintenant, Cascayot, mets tes jambes à ton cou, et file sur Lamanosc comme l'éclair; tu auras la pièce.

— Monsieur Marius, reprit-il, je suis de votre avis: M. Dulimbert est un homme bien aimable.

— Un homme charmant à table, dit le maire.

— C'est le mot, répondit le lieutenant, un parfait convive.

De son côté, la Zounet disait en hachant ses fines herbes : — C'est un homme fort aimable que monsieur le contrôleur, et qui sait se tenir à table, — un homme bien! Comme il fait attention à tout, comme il apprécie tout! et toujours un mot d'éloge si à propos! Il m'agrée fort de lui donner à dîner, et ça lui profite. Il n'est pas comme son ami le notaire Giniez, qui toujours rit jaune et qui reste maigre comme un coucou. Il a pourtant les dents longues, ce mauvais Giniez. En fait-il des malheureux avec ses fonds perdus! Il est déjà rentré vingt fois dans son argent, et Dieu sait quand il mourra. Ah! ces fonds perdus, c'est le malheur du pays.

— Taisez-vous donc, s'écria Mlle Blandine, taisez-vous, langue de vipère.

— Me taire! dit la Zounet; moi, me taire! quand je serai au cimetière..... J'ai le temps, les vers ne m'ont pas encore mangé la langue.

A quatre heures, le neveu Lucien n'était pas arrivé; les autres convives étaient réunis. M. le contrôleur Dulimbert était dans les transes. Il prit sa montre et compta quinze minutes. — Le quart d'heure de grâce est expiré, dit-il en décrivant un demi-cercle avec sa montre. Voyez : seize minutes; un Bréguet! Nous courons sur les dix-sept. Je suis d'avis d'attendre notre jeune ami à la manière des bons aïeux, les pieds sous la table.

Le lieutenant aurait voulu gagner encore une dizaine de minutes, mais la Zounet arriva sur la terrasse le visage en feu, les poings fermés, la coiffe à l'envers. — Vous êtes servis, dit-elle, je ne veux pas que tout brûle; si vous n'arrivez pas, je vais inviter les chats.

Les convives impatiens coururent au salon, et M. Cazalis les suivit lentement, en braquant une dernière fois sa lunette marine du côté de la route de Lamanose.

Vers six heures, au sortir de table, le lieutenant se remit en vigie à l'angle de la terrasse; un groupe s'était formé autour de M. Corbin aîné, qui racontait ses exploits de chasse; le maire se promenait à grands pas en maugréant, et le plus jeune des Corbin traçait des courbes sur le sable.

— Messieurs, messieurs, dit le lieutenant, voici un brillant cavalier qui tourne le bois de Lubat. Je gage que c'est le neveu, attention!

— Je l'ai vu avant vous, dit Tirart, mes yeux valent bien vos lunettes.

— Le voilà aux peupliers, reprit M. Cazalis, il met sa bête au galop. Savez-vous qu'il est très bien en selle? Notre ami Marius, vous avez là un joli cheval pie; je ne vous le connaissais pas.

Le maire était déjà dans l'allée et criait à pleins poumons : Cadet! cadet! Il arrêta net le cheval lancé au galop, puis il saisit Lucien par les hanches, l'enleva et l'embrassa rudement après avoir jeté la bride au paysan qui chevauchait derrière en grand costume de laquais.

— Le voilà, le voilà! dit-il en lançant son neveu dans les bras du lieutenant, qui s'avançait le chapeau à la main.

Lucien s'excusa en très bons termes d'arriver si tard: M. Cazalis le prit aussitôt en amitié. En tournant la haie, M. Marius marcha sur le pied de son ami et l'interrogea du regard; le lieutenant passa son bras derrière Lucien, serra la main du maire et hocha la tête en signe de grand contentement.

La compagnie s'était levée; le maire prit son neveu par la main et le présenta en grande cérémonie à tous ses amis. A chaque salut du neveu, M. Dulimbert se penchait à l'oreille de Mlle Blandine et disait : — Parfait, parfait! Cet air anglais me plaît bien.

M. Tirart était déjà très près de M. Dulimbert, dos à dos; le con-

trôleur passa rapidement derrière lui, tourna jusqu'aux arbres, revint droit sur Lucien et prit du champ pour faire ses trois pas.

— Monsieur François Lucien, dit-il avec un geste noble qui datait du directoire, votre présence nous comble de joie; recevez les hommages dont je suis le faible interprète.

Lucien salua et vint s'asseoir à côté de Mlle Blandine. Pour engager la conversation, M. Corbin aîné parla chasse, et M. Corbin le jeune posa des axiomes sur la navigation aérienne; à chaque mot, Corbin l'aîné l'interrompait avec mépris, et le chétif songe-creux, ainsi mal mené, se troublait et bredouillait les larmes aux yeux.

— Monsieur Lucien, avez-vous le goût des voyages? disait M. Dulimbert. Aimez-vous les beaux-arts? — A toutes ces interrogations, Lucien répondait par des monosyllabes, avec une politesse glaciale que rien ne pouvait entamer. Le laconisme et la froideur de Lucien déroutaient les hôtes bruyans de la Pioline; ils le regardaient avec surprise et n'osaient plus dire un mot. — Mais parle donc, parle donc, disait le maire en poussant son neveu du coude. Il s'était fait un grand silence. — Et de sept! dit tout à coup le notaire Giniez, en faisant claquer ses doigts maigres.

— Voici le notaire qui compte ses maîtresses, dit Corbin aîné en riant aux éclats.

Peu à peu le naturel reprit le dessus; le rentier, le contrôleur, les Corbin, qui avaient commencé par échanger quelques phrases banales, ne tardèrent pas à jaser comme des pies. Ils parlaient tous à la fois, chacun pour soi, chacun de soi, chacun se décrivant, se louant, racontant avec complaisance ses goûts, ses humeurs, ses manies, les proposant comme des règles inflexibles, les seules, les infaillibles lois du bien vivre et du bien agir. La grosse voix du maire Tirart éclata enfin au milieu de ces commérages :

— Aura-t-on bientôt fini avec tous ces moi? dit-il. Il n'y en a que pour vous. Moi je me couche, moi je me lève, moi j'aime les gazettes, moi les juges, moi les voleurs, et moi par-ci, et moi par-là! Au diable tous ces moi! il n'y en a que pour vous. Allons, à ton tour, cadet!

Le neveu Lucien n'eut garde de répondre à cette invitation, et M. Dulimbert se hâta de dire :

— Toujours original, notre ami Marius, toujours original! Eh bien! je vous donne mille fois, dix mille fois raison. L'égoïsme est le plus vilain des vices, c'est un défaut que je ne puis souffrir. J'ai lu dans le livre du *Bon ton* que rien n'est malséant comme de parler de soi. Lisez ce livre, monsieur Marius, lisez ce livre; j'y retrouve à chaque instant les préceptes de mon pauvre amiral La Jonquière. Ah! quelles manières! quelle table! quelle distinction! Je sais de lui une histoire

qui le peint tout entier. C'était en 1827, fin octobre, au temps des grives, mais l'amiral donnait la préférence aux ortolans; moi j'inclinerais peut-être pour les becfigues.

— Et moi je tiens pour les ortolans, s'écria le notaire Giniez, je ne vous ferai pas une concession, seulement il faut savoir les engraisser; ce gibier demande de grands soins, n'oubliez jamais de leur crever les yeux quand vous les mettez en cage; je viens de faire des dispositions très ingénieuses dans ma volière. Ces jolies petites bêtes sont logées comme des princesses : des treillis dorés, des mangeoires de marbre, une pendule pour régler les heures des repas, un thermomètre, un ventilateur. Il faut de grands soins, c'est si délicat. Monsieur Lucien, je me ferai un plaisir de vous expliquer tout mon système, si vous m'accordez l'honneur de votre visite. J'ai obtenu des résultats fabuleux.

— Mon ami Giniez, je vous crois, dit le contrôleur, votre procédé est infaillible. Oh! les ortolans ont leur mérite, qui oserait le nier? Nous sommes bien près de nous entendre, mon ami; je n'ai jamais eu l'idée folle de les déprécier, j'indiquais seulement une préférence très légère pour les bec-figues, voilà tout, et j'admets.....

Une décharge de mousqueterie interrompit la narration du contrôleur; les invités de la Pioline se levèrent en grand émoi, les paons poussèrent des cris de détresse, et les colombes s'échappèrent de tous côtés sur les toits. Les volées de coups de fusil se succédaient vivement, et la terrasse fut bientôt envahie par une troupe de paysans qui venaient faire fête à Lucien : c'étaient les tragédiens, les amis de famille, les camarades d'école, tous ceux qu'Espérit avait pu ramasser dans la vallée, à leur retour de la chasse.

— Cadet! Cadet! *Tchois, Tchitchois !* — De tous côtés on n'entendait que ces cris. Lucien était entouré, poussé, enlevé; on l'embrassait, on lui serrait les mains et les épaules, on lui tirait des coups de fusil dans les oreilles.

— Bon Dieu! dit Perdigal en lui tournant la tête, comme tu es maigre! Il paraît que le pain est cher là-bas!

— C'est que les airs ne sont pas aussi bons qu'à Lamanosc, dit Espérit.

— Comme tu es maigre! dit Cayolis. Ah! les gueux! comme ils t'ont fait pâtir dans leurs colléges. Regarde-moi, il fait meilleur sur le tour de France.

— Ah! mon pauvre Tchitchois, reprit Perdigal, tu fais pitié. Ah! tu n'es pas beau. Tu t'es fait bien laid par là-bas; tu ressembles à Espérit.

Perdigal flattait beaucoup le terrailler. Espérit, avec son grand nez recourbé, ses grands bras, ses longues mains, ses jambes lon-

gues, si longues, qu'elles raclaient la terre quand il enfourchait la Cadette, Espérit ne ressemblait en rien au beau, à l'aimable, à l'élégant Lucien; mais Perdigal, en vrai paysan, n'admirait que les brillantes santés, les joues pleines et rubicondes.

M. Cazalis avait déjà traîné une dame-jeanne de muscat sur la terrasse; le maire Tirart était dans la joie; il courait dans les groupes avec le lieutenant, le verre et la bouteille aux mains, criant, chantant, versant à boire. Au milieu de ces amitiés expansives, Lucien essayait de faire bonne contenance, il se prêtait de son mieux à ces ovations, mais sa gêne était extrême. Après onze ans d'absence, il se trouvait tout à fait dépaysé à Lamanosc; de ces camarades d'école, il n'en reconnaissait aucun; leur accueil bruyant le déconcertait tout autant que les façons de l'oncle, les questions du notaire, les rires de Corbin aîné et la politesse surannée du contrôleur. A chaque instant, il semblait être blessé, froissé, et d'autant plus vivement qu'il paraissait d'un caractère fier et réservé.

A l'extrémité de la terrasse, Mlle Sabine ramenait ses pigeons et ses pintades en leur jetant du grain; Lucien se trouva rapproché d'elle par les poussées de la foule. C'était surtout en présence de Mlle Sabine qu'il souffrait de cette familiarité des mœurs provençales, des allures de l'oncle Tirart, des surnoms donnés par les camarades et principalement de l'horrible diminutif de *Tchitchois,* qui revenait avec insistance dans toutes leurs formules d'amitié.

Ce fut bien pis, lorsque le sergent Tistet fit aligner tous les tragédiens l'arme au bras et qu'Espérit, s'avançant à leur tête, vint d'un grand sérieux proposer le rôle de Marc-Antoine à Lucien

— Espérit a bien parlé, dit le maire; allons, cadet! un beau discours aux amis. Monte sur la table. Vive le roi!

Lucien refusa d'une façon qui trahissait tout son déplaisir. Ce mouvement d'impatience blessa l'instinct méfiant des paysans.

— On ne te forcera pas, dit Espérit; ici nous sommes tous libres; tu ne parais pas content, et si nous t'ennuyons, il faut le dire. Es-tu fâché qu'on t'appelle cadet, Tchitchois, comme à l'école? Il paraît que ton nom de François ne te va plus. Va pour Lucien; toi, appelle-moi toujours comme tu voudras : Jean de la lune, roi des almanachs, l'avocat des chats, le marquis des Saffras, tu peux choisir; à l'heure d'aujourd'hui, je ne sais plus combien j'ai de surnoms, et tous les jours il en pousse de nouveaux, comme le chiendent dans les bonnes terres. Tu ne dis rien, tu fais le fier, le *Franciot*, tant pis pour toi; tu reviendrais du bout du monde que tu nous retrouverais toujours les mêmes; salut, salut. A Lamanosc, nous sommes en république, tous pareils; c'était ainsi quand nous étions terre du pape, ce sera

de même jusqu'au jugement dernier; la France n'y changera rien, ni toi non plus; salut, salut.

Le maire Tirart fit entendre raison au terrailler. On se serra la main, mais la mauvaise impression était reçue, les tragédiens reprirent leurs fusils et sortirent de la Pioline.

Sur un signe de Lucien, le laquais galonné courut alors à l'écurie. — C'est une trahison, dit le lieutenant en voyant arriver les chevaux équipés. — Lucien demanda la permission de se retirer. — Ni ce soir, ni demain, dit M. Cazalis. La chambre bleue est préparée depuis ce matin; nous vous gardons toute la semaine. Quand je devrais couper les jarrets à votre beau cheval, vous nous resterez.

— Oui, oui, dit Tirart, je le veux.

— Monsieur Cazalis, dit Lucien, je suis attendu ce soir à Vaison, les chemins sont très mauvais, et je tiendrais à me trouver dans la plaine avant la nuit. Mon oncle vous dira que j'ai rendez-vous à Vaison avec lord Henswood, mon compagnon de voyage; demain, à l'aube, nous recommençons les fouilles; nous avons déjà découvert une tombe romaine.

— Certainement, certainement, dit le maire.

— A une seule condition, dit le lieutenant, c'est que vous nous reviendrez, la semaine prochaine, à pareil jour, et vous retrouverez ici tous nos amis. Est-ce entendu?

— J'allais vous en demander la permission, répondit Lucien. Il ajouta quelques paroles très courtoises, et vint prendre congé de tous les hôtes de la Pioline. Après avoir baisé la main de Mlle Blandine, il sauta en selle et partit au galop.

— A la semaine prochaine! lui cria de loin M. Cazalis.

Lucien était à l'extrémité de l'allée; il fit cabrer son cheval et salua une dernière fois, en agitant son chapeau.

— Vous l'aurez mort ou vivant, dit le maire.

JULES DE LA MADELÈNE.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LE

CONGRÈS DE STATISTIQUE

ET

LA STATISTIQUE AGRICOLE

La statistique est-elle une science? — Malgré les prétentions et la ferveur de quelques adeptes, il ne nous paraît pas qu'elle doive être ainsi qualifiée. La statistique recueille les faits, elle les enregistre et les classe; puis elle les traduit en chiffres qu'elle encadre dans des tableaux, et, sous cette forme plus commode, elle les livre aux études des savans. Voilà son rôle, rôle modeste en apparence, important toutefois et d'une utilité incontestable. Bien qu'elle ne tire rien de son propre fonds, la statistique féconde le domaine de toutes les sciences; elle éclaire et agrandit le champ des découvertes. — Pour accomplir cette mission, elle peut employer des méthodes plus ou moins sûres, des procédés plus ou moins ingénieux; mais ce n'est pas à elle qu'il appartient de rédiger les lois définitives qui doivent résulter de ses observations : elle laisse à d'autres le soin de tirer des faits qu'elle constate la déduction scientifique; elle ne saurait donc être rangée au nombre des sciences.

La statistique est-elle un art? — Sous cette dénomination, elle prêterait singulièrement le flanc à la critique. Que n'a-t-on pas dit de l'art de grouper les chiffres, et n'est-ce point à leur trop grande habileté dans cet art bien connu que beaucoup de statisticiens ont dû attribuer le discrédit qui frappe leurs travaux? Ces malheureux chiffres, qui semblent au premier abord si rigides, si intraitables, sont au contraire d'une docilité et d'une élasticité vraiment merveilleuses. Ils manœuvrent comme des soldats disciplinés; on les presse en colonnes formidables, on les détache en tirailleurs; on les allonge, on les resserre, suivant la nature du terrain et les besoins du combat. Oui, la statistique alors est un art, mais un art fantasque et perfide dont on a depuis longtemps appris à se défier.

Si donc la statistique n'est pas une science, et si l'honneur de figurer parmi les arts est périlleux pour elle, comment la définir? Cette définition est embarrassante. On comprend qu'un savant s'attache à observer attentivement les faits qui doivent confirmer ses découvertes ou le conduire à des découvertes nouvelles; on comprend que l'homme d'état, que l'administrateur, que le négociant apportent le plus grand soin à étudier jour par jour et à exprimer en chiffres les résultats d'une loi, d'un règlement, d'une spéculation : les uns et les autres font de la statistique, et seuls ils peuvent, dans la sphère de leurs attributions, se livrer utilement à ce travail. Aussi bien nous faisons tous de la statistique, car tous nous avons à constater la régularité ou l'irrégularité, la permanence ou l'intermittence de certains faits, soit dans la vie publique, soit dans la vie privée; mais un statisticien qui ne serait que statisticien, c'est-à-dire qui passerait son temps à remuer et à aligner des chiffres! nous cherchons vainement la classification qui lui convient.

Loin de nous la pensée de contester les services que sont appelés à rendre les travaux statistiques : nous tenons uniquement à établir que ces travaux, au lieu de constituer, comme on l'a souvent prétendu, une science indépendante et spéciale, vivant et se développant par elle-même, dépendent directement au contraire de chacune des sciences au profit desquelles ils sont entrepris. De même qu'un astronome est seul en mesure de noter et de comparer les phénomènes qui marquent le cours des astres, de même le jurisconsulte nous paraît seul apte à rédiger la statistique judiciaire; l'économiste, la statistique industrielle et commerciale, etc. Autrement, de l'ignorance des lois et des causes résulteraient les méprises les plus grossières dans la constatation des faits et des conséquences.

Ce que l'on doit rechercher surtout dans la statistique, c'est l'exactitude. Par malheur, cette qualité se rencontre rarement, même dans les travaux les plus estimables. Cela tient à diverses causes; il faut s'en prendre à l'insuffisance des moyens d'information, à l'imperfection des méthodes, à l'extrême mobilité des faits qu'il s'agit de constater, et, pour une bonne part aussi, à l'aveugle manie qui pousse certains esprits, d'ailleurs distingués, à soumettre toutes choses au régime de la statistique. Quant à la statistique *comparée*, qui a pour objet de placer en regard les faits analogues observés dans différens pays, les difficultés deviennent plus grandes encore, et les chances d'erreur se multiplient. Le relevé des faits n'a réellement d'utilité que s'il est établi suivant l'ordre et avec les divisions et catégories dont il convient de chercher le modèle dans la législation en vigueur; or la législation varie selon les contrées, de telle sorte que pour faire rentrer dans un seul et même cadre les observations que par leur titre on suppose analogues, le statisticien se voit obligé de fausser trop souvent le caractère des faits. Ses tableaux contiennent des chiffres, beaucoup de chiffres, rien de plus. En outre, telle observation est praticable dans un pays et impraticable dans un autre. On peut, sur un territoire peu étendu, obtenir aisément des résultats qu'il serait absolument impossible d'atteindre sur un vaste territoire. Sans aller plus loin, que d'écueils pour la statistique comparée!

L'idée d'un congrès international remonte à l'exposition universelle de Londres. Ainsi que l'exposa M. Quetelet, président de la première session

tenue à Bruxelles en 1853, cette pensée fut inspirée par le désir d'établir une comparaison exacte entre les produits, et de ramener à une même appréciation les forces et les richesses des différentes nations. Il s'agissait donc surtout d'améliorer la statistique comparée, reconnue si défectueuse. Le but était clairement indiqué, et la composition du congrès, au sein duquel figuraient la plupart des publicistes et des fonctionnaires qui s'intéressent au progrès des travaux statistiques, permettait d'espérer que les études, entreprises en commun, ne demeureraient pas stériles. D'ailleurs, en même temps que l'on s'attachait à perfectionner la statistique comparée, on devait naturellement s'occuper de la statistique particulière de chaque état : aussi le premier soin des membres du congrès fut-il de faire connaître quelle était, dans leurs pays respectifs, l'organisation administrative de la statistique. De même, à Paris, c'est par un exposé analogue que les travaux du congrès de 1855 ont été inaugurés.

Il existe dans la plupart des pays, comme en France, un bureau spécial de statistique; mais ce bureau n'a point partout les mêmes attributions. Tantôt, ainsi que cela existe en Prusse et en Bavière, il centralise tous les renseignemens qui lui sont transmis par les différentes administrations, et il est seul chargé de les publier. Tantôt il ne recueille directement et ne livre à la publicité que les informations dont l'objet ne se rattache pas d'une manière spéciale et directe aux diverses branches de l'administration; celles-ci alors se réservent la publication des documens qui les concernent. Le dernier système est le plus fréquemment employé. En Belgique, où les travaux statistiques ont pris un grand développement, on a institué une commission centrale, qui tient lieu de bureau, et qui correspond avec des commissions provinciales.

Le congrès de Bruxelles a émis le vœu, reproduit par le congrès de Paris, que l'on créât dans chaque état une commission centrale de statistique ou une institution analogue. Cette commission tiendrait le second rang dans la hiérarchie de l'organisation statistique, le premier rang étant dévolu au congrès international qui se réunirait à des périodes déterminées, et duquel émaneraient les décisions générales, destinées à guider les recherches et les publications dans les différens pays. Le congrès de Bruxelles demandait en outre la création de fonctionnaires, de bureaux et de commissions spéciales, correspondant avec la commission centrale et lui adressant de toutes les circonscriptions les renseignemens qui ne peuvent être recueillis et vérifiés que sur les lieux mêmes. En d'autres termes, il ne s'agirait de rien moins que d'établir une sorte de direction générale, pourvue d'une armée d'agens salariés ou non, répandus sur toute la surface du pays, et se livrant à la statistique depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin.

Que l'on adopte la première partie de la proposition, à savoir l'institution d'une commission centrale dans chaque état, il n'y a aucun inconvénient. Cette commission serait en mesure de signaler à l'attention publique les documens recueillis et imprimés, soit dans le pays même, soit dans les pays étrangers, et, à ce point de vue, elle pourrait rendre aux hommes d'étude comme aux administrateurs d'utiles services, car, malgré la facilité des communications et des correspondances, on ignore bien souvent l'existence de tel ou tel document officiel, où se trouvent précisément réunies les infor-

mations dont on aurait le plus besoin. Mais que la commission soit chargée à titre général de la collection et de la publication de la statistique, voilà ce qu'il est difficile d'admettre, et il suffit de rappeler le principe en vertu duquel la rédaction de la statistique doit être confiée à ceux qui connaissent et appliquent les lois qui régissent chaque ordre de faits économiques ou sociaux. Il est nécessaire d'insister sur ce principe, parce que le système que l'on préconise dans l'intérêt d'une prétendue centralisation aurait pour résultat inévitable, non-seulement de multiplier les chiffres et les tableaux inutiles, mais encore d'accroître singulièrement les chances d'erreur, et par conséquent de discréditer complétement la statistique. Au lieu d'administrateurs qui informent le public et se tiennent eux-mêmes au courant des faits qu'il leur appartient d'apprécier et de comparer, on n'aurait que des statisticiens uniquement préoccupés d'aligner des totaux et de produire des moyennes, sans examen, sans critique. Pour la France, où toutes les administrations sont fortement organisées, il est désirable que chaque service demeure seul chargé du soin de publier les résultats qu'il constate. Peut-être la publicité devrait-elle être plus régulière et comprendre un plus grand nombre d'objets. A une époque où tant d'esprits éclairés concourent avec les fonctionnaires à l'étude et à la solution des problèmes si complexes qui intéressent la situation économique du pays, il y a tout avantage à mettre à la disposition de chacun les informations administratives; mais, sauf cette observation, les statistiques faites en France par les départemens ministériels sont évidemment beaucoup plus exactes qu'elles ne le seraient si les chiffres qui en forment les élémens étaient livrés à la merci d'une commission centrale, et l'exposé des motifs du décret du 1er juillet 1852, qui a organisé des commissions permanentes de statistique par canton, n'a point entendu modifier sur ce point le régime en vigueur.

Il serait trop long de passer en revue les nombreuses matières qui, à Bruxelles et à Paris, ont été soumises à l'examen du congrès international (1). Les statistiques relatives au recensement de la population, à l'industrie, au commerce, à l'agriculture, aux établissemens pénitentiaires, aux institutions de bienfaisance, aux épidémies, etc., en un mot presque toutes les statistiques ont été tour à tour étudiées, et l'on a proposé des modèles, des

(1) Voici l'énumération des questions qui ont été examinées par le congrès : — statistique des voies de communication; rapporteur, M. de Franqueville (France). — Établissemens pénitentiaires; rapporteur, M. Paul Bucquet (France). — Commerce extérieur; rapporteur, M. Fleury (France). — Accidens dans les mines et sur les voies de communication; rapporteur, M. de Boureuille (France). — Accidens dans les usines et manufactures; rapporteur, M. Achille Penot (France). — Épidémies; rapporteur, M. Tholozan (France). — Nosologie des décès; rapporteur, M. Marc d'Espine (Genève). — Aliénation mentale; rapporteur, M. Parchappe (France). — Établissemens de prévoyance; rapporteur, M. Julien (France). — Idiotie et crétinisme; rapporteur, M. Boudin (France). — Statistique agricole; rapporteur, M. Maurice Block (France). — Statistique des grandes villes; rapporteur, M. le baron Ch. Dupin (France). — Statistique judiciaire et civile; rapporteur, M. Bayle-Mouillard (France). — Vœu pour la création de commissions centrales de statistique dans chaque pays; rapporteur, M. le baron de Czœrnig (Autriche).

Ces rapports doivent être publiés; les procès-verbaux des séances du congrès ont été insérés au *Moniteur* (nos des 11, 13, 14, 15 et 16 septembre 1855).

cadres, afin d'obtenir pour tous les pays des renseignemens complets. Ces travaux, résumés dans des notes et dans des rapports dont une grande partie a été déjà publiée, seront lus avec profit; on remarquera cependant que dans la pratique les plans dont ils conseillent l'adoption sont encore très compliqués. Si l'on tient à posséder des informations exactes, il faut bien se garder d'en trop demander. Assurément, il serait très désirable que des chiffres vrais pussent venir se poser dans les longues colonnes que l'on érige à la statistique de chaque science ou de chaque industrie; mais n'est-on pas suffisamment édifié sur l'abus de ces divisions et classifications multiples, qui, surtout dans les grands pays, ont produit des résultats si contestables? Il ne serait pas téméraire de prétendre que les membres les plus experts du congrès se trouveraient fort embarrassés, s'ils étaient condamnés à fournir, même pour la circonscription la plus restreinte, les observations détaillées qui figurent dans la plupart des programmes. Il vaut mieux recueillir peu de renseignemens avec la certitude qu'ils seront exacts que d'en recueillir un grand nombre avec la chance qu'ils soient faux. Cela est vrai surtout quand il s'agit d'une statistique *comparée*, qui doit être faite dans des régions différentes, et par conséquent à l'aide de procédés différens et au milieu de populations qui n'ont ni les mêmes lois, ni les mêmes mœurs, ni les mêmes habitudes.

Lorsque la statistique s'applique à des matières directement sujettes à l'impôt ou régies par des lois spéciales, il est possible et souvent même facile de l'extraire des documens administratifs. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, la statistique des importations est généralement exacte, au moins en ce qui concerne les principaux articles de consommation, parce qu'elle repose sur la perception d'un droit de douane; celle des exportations présente moins de garantie, parce que les taxes n'existent pas ou sont très minimes à la sortie, et que par suite la vérification des marchandises est moins rigoureuse. Le fisc dans tous les pays est un excellent statisticien, et l'on peut se fier à ses chiffres; mais en dehors de la catégorie de faits, assez nombreuse d'ailleurs, qui est soumise à l'inflexible règle de l'impôt et qui se prête à des comparaisons aisées, il y a une infinité de faits qui se développent sans contrôle et qu'il n'est pas moins essentiel de constater : tels sont ceux qui se rattachent au commerce intérieur, à l'industrie, à l'agriculture, c'est-à-dire aux grands phénomènes de la production et de la consommation. La statistique aspire avec raison à pénétrer et à voir clair dans ce vaste domaine; mais comment pourra-t-elle s'y reconnaître et obtenir des résultats, sinon tout à fait exacts (ce serait trop exiger), du moins approximatifs? Les difficultés abondent; il faut cependant les affronter bravement. Il est du devoir et de l'intérêt des gouvernemens d'encourager, de protéger les patientes recherches qui, si elles sont bien dirigées, fourniront la solution des plus graves problèmes économiques dont se préoccupe et s'inquiète même le temps présent.

Prenons la statistique agricole. C'est à coup sûr la plus difficile de toutes. Recenser la production du sol, mesurer l'étendue des cultures, évaluer les récoltes, dénombrer les têtes de bétail, opérer ces calculs dans toutes les parties d'un vaste territoire, telle est la tâche à accomplir. Le congrès, à Bruxelles et à Paris, s'y est appliqué avec le zèle le plus louable. Il a rédigé

des programmes et indiqué des modes d'exécution. Il y aurait injustice à méconnaître l'autorité de ses conseils. Si la discussion publique, au sein des deux réunions, a paru trop écourtée, les travaux intérieurs des comités et la préparation du rapport, rédigé par M. Block, attestent des études approfondies. Il faut toutefois examiner si les plans proposés sont de nature à doter chaque pays d'une statistique agricole.

D'après le programme, on procéderait à un recensement annuel et à un recensement décennal. On doit tous les ans connaître la superficie consacrée aux diverses cultures (céréales de chaque espèce, fourrages, vignes, légumes, plantes textiles, graines oléagineuses, etc.), apprécier la quantité et la valeur moyenne de produits récoltés sur ces superficies, recenser les bestiaux, constater l'emploi des machines, les perfectionnemens introduits dans les engrais et pour l'irrigation, etc. La statistique décennale doit, indépendamment des renseignemens annuels, embrasser dans ses recherches une étude approfondie de la condition des travailleurs agricoles et des faits économiques de toute nature qui peuvent influer sur les progrès de la production. « Il n'est pas douteux, a-t-on dit dans la note qui a servi de base aux délibérations du congrès, que les dimensions de ce cadre peuvent encore être élargies; mais il y aurait lieu de craindre qu'en donnant aux enquêtes agricoles une trop grande étendue, on ne finît par en compromettre le succès, soit en imposant aux recenseurs une tâche excessive, soit en inquiétant les populations. » Cette appréhension est très fondée, et on se demande comment, même avec le programme réduit aux proportions qu'on lui a laissées, les recenseurs pourront se tirer d'affaire. Mais à quels agens le congrès propose-t-il de confier le travail de la statistique agricole? — En principe, à des commissions gratuites dans chaque circonscription, et subsidiairement, si ces commissions fonctionnent mal, à des agens salariés par l'état. — Voilà le programme et le mode d'exécution.

Le système qui consiste à créer des comités locaux pour la réunion gratuite des documens statistiques a été institué en France par le décret du 1er juillet 1852. Il existe, en effet, aux termes de ce décret, une commission permanente de statistique au chef-lieu de chaque canton. Cette commission se compose des principaux fonctionnaires et des habitans notables; elle doit tenir à jour les travaux statistiques d'après un questionnaire qui a été rédigé par le ministère de l'agriculture et du commerce. Ses réponses sont transmises au sous-préfet, puis au préfet, puis au ministère qui centralise l'ensemble du travail. Préalablement, elles ont été placées sous les yeux du public par un dépôt des pièces dans la salle de la mairie, et soumises à l'appréciation de la chambre consultative d'agriculture de chaque arrondissement, quand il s'agit de statistique agricole. Avec ce mode, on peut dire que la France entière travaille à la statistique, et le contrôle apparaît à chaque pas. Le décret du 1er juillet 1852 est en vigueur depuis trois ans. Le congrès n'a pas été mis en mesure d'apprécier les résultats qu'il a produits; mais on peut, sans trop de hardiesse, supposer que si la statistique agricole, recueillie comme il a été dit plus haut, est une statistique gratuite et très dévouée, elle ne doit pas être une statistique fort exacte. Bien que l'administration, éclairée par l'expérience, ait eu le soin de restreindre ses questionnaires primitifs, ceux-ci présentent encore trop de complication. Est-il admissible que

tant de commissions locales aient partout un égal zèle, qu'elles comprennent également et interprètent dans le même sens les questions posées, qu'elles fournissent des élémens homogènes pour la préparation du tableau qui doit contenir le total de leurs calculs et représenter une statistique générale? Quant au contrôle successif des sous-préfectures et des préfectures, il ne suffit pas, à coup sûr, pour redresser les mille erreurs de détail qui, se multipliant par le nombre des commissions, finissent par former une énorme erreur, ni pour maintenir l'harmonie entre tant de chiffres. On est donc en droit de douter dès à présent de l'efficacité du mode établi en 1852. On a prévu, il est vrai, le cas où la commission locale ne pourrait pas être instituée dans de bonnes conditions : on la remplacerait par des agens salariés; mais ne serait-il pas à craindre que l'emploi simultané de deux catégories de statisticiens ne compromît singulièrement l'homogénéité du travail?

Il faut regretter que les représentans de l'Angleterre au sein du congrès n'aient point pris part à la discussion, et qu'ils n'aient pas fait connaître les efforts tentés dans leur pays pour fonder la statistique agricole. Pendant la dernière session du parlement, un comité de la chambre des lords a été chargé d'étudier particulièrement cette question; son rapport, déposé vers la fin de juillet, est imprimé dans un *blue-book* qui contient l'interrogatoire des témoins entendus dans le cours de l'enquête. Il y a longtemps déjà que les Anglais ont compris l'importance de la statistique appliquée à l'agriculture. Avant d'adopter un système, ils ont fait des expériences : en 1831, en 1836, en 1845, des essais partiels ont été tentés dans quelques districts des trois royaumes, et en 1847 le gouvernement proposa un *bill* pour rendre obligatoire la statistique agricole dans les comtés de l'Angleterre et du pays de Galles. D'après ce *bill*, tout individu cultivant plus de 3 acres devait être tenu, sous peine d'amende, de fournir les renseignemens qui lui seraient demandés par les agens de l'état civil, et de les transmettre à ceux-ci par l'intermédiaire de contrôleurs spéciaux, nommés pour chaque district et salariés. La direction supérieure et la centralisation du travail étaient dévolues au ministère du commerce (*Board of Trade*). — Le *bill* de 1847 fut retiré avant la seconde lecture, mais on poursuivit les expériences. En 1853, un crédit de 50,000 francs, et en 1854 un second crédit s'élevant à 250,000 francs, furent affectés par le gouvernement à la rédaction d'une statistique comprenant, d'une part, 11 comtés de l'Angleterre et du pays de Galles, d'autre part l'Écosse entière. L'épreuve fut jugée décisive. Le comité de la chambre des lords put apprécier à la fois les résultats obtenus et les divers modes employés pour l'exécution : il put faire comparaître devant lui les fonctionnaires et les particuliers qui avaient concouru au travail, les fermiers dont il était si essentiel de connaître les impressions sur l'utilité et l'application pratique de la mesure. Le gouvernement n'avait pas hésité à dépenser, en deux années seulement, 300,000 francs pour expérimenter les différens systèmes, et, pendant qu'il consacrait ainsi à de simples essais les fonds de l'échiquier, les économistes, les négocians et les fermiers eux-mêmes, voyant qu'il s'agissait d'un projet sérieux, se livraient de leur côté à d'utiles investigations pour découvrir le meilleur plan de statistique agricole. C'est en présence des renseignemens qui lui sont arrivés de toutes parts et qui se retrouvent dans un *blue-book*, c'est à la suite d'expériences répétées, que la

commission de la chambre des lords a rédigé les conclusions suivantes dont elle demande instamment l'adoption définitive :

« La formation régulière des statistiques agricoles dans le royaume-uni est un objet d'intérêt national, et parmi les nombreuses classes qui seraient appelées à en profiter, ce serait la population agricole qui en retirerait assurément les plus grands avantages. Il convient qu'un acte du parlement confère à l'administration les pouvoirs nécessaires pour forcer les propriétaires ou cultivateurs à fournir les renseignemens statistiques. Le ministère du commerce doit être chargé de la direction générale du service pour la réunion des statistiques dans la Grande-Bretagne; il emploiera pour l'Angleterre les agens chargés de percevoir la taxe des pauvres, et pour l'Écosse la Société d'agriculture (*Highland Society*); en Irlande, le gouvernement emploiera comme par le passé les services de la police, et il se mettra en rapport avec le ministère du commerce, afin d'introduire dans les documens recueillis sur les divers points du royaume l'homogénité désirable. On dressera chaque année deux états, l'un contenant les faits, l'autre les évaluations. L'état des faits indiquera le dénombrement du bétail ainsi que l'étendue du terrain consacré à chaque culture; il devra être préparé vers le 15 juillet : l'état des évaluations indiquera les chiffres approximatifs du produit de la récolte, et il sera dressé entre le 1er et le 30 novembre. Dans l'Angleterre et dans le pays de Galles, l'enquête ne s'appliquera qu'aux propriétés de plus de deux acres (1). Les registres des taxes paroissiales seront mis à la disposition des agens officiels chargés de la statistique agricole. Il convient que les dépenses nécessaires pour la rédaction de la statistique soient imputées sur le budget général. »

Il ne faut pas être surpris que dans les trois grandes divisions du royaume-uni le même système n'ait pas été jugé applicable. On sait qu'en Irlande la police a été constituée de telle sorte qu'elle pourrait à la rigueur remplacer tous les services; ses nombreux et habiles agens étaient naturellement désignés aux préférences du comité pour l'exécution d'une enquête qui exige des investigations très minutieuses. En Écosse, la Société d'agriculture, connue sous le nom de *Highland and Agricultural Society*, exerce une grande influence; sa fondation remonte à près d'un siècle; autour d'elle se sont groupés un grand nombre de sociétés locales dont elle inspire les travaux. Les plus riches propriétaires et les principaux fermiers sont en rapports constans avec elle; enfin c'est la société *Highland* qui, par les soins de son habile secrétaire, M. John Hall Maxwell, a procédé, en 1853 et en 1854, aux essais statistiques dont nous avons plus haut signalé le succès. L'organisation de la statistique agricole était donc à peu près complète en Écosse, et le comité propose naturellement de conserver un mécanisme déjà éprouvé. Quant à l'Angleterre et au pays de Galles, on a pensé que l'on pourrait utilement avoir recours au *Board of Guardians*, chargé dans chaque circonscription ou *union* de suivre les opérations de la taxe des pauvres, en l'invitant : 1° à nommer dans son sein une commission statistique; 2° à faire répandre dans chaque paroisse les *formules* que doit remplir chaque cultivateur, et à les faire ensuite recueillir par ses agens, exerçant ainsi, pour la

(1) L'*acre* = 40 ares 46 centiares.

statistique, les fonctions d'*enumerators;* 3° à confier au commis du *Board* le soin de réunir et de classer les informations émanées des diverses paroisses qui dépendent de l'*union*. L'ensemble de ces documens serait ensuite transmis au ministère du commerce par l'intermédiaire du *Poor-Law Board*.

Ce système ne proscrit pas les commissions locales; le comité s'empresse même, dans son rapport, de reconnaître les services qu'elles ont rendus lors des précédentes enquêtes; mais, prévoyant le cas où elles refuseraient leur concours, il maintient dans toutes les circonscriptions, et, s'il y a lieu, en dehors de l'action des *Boards of Guardians*, les emplois nécessaires pour la réunion et la classification des bulletins statistiques. Ces emplois seraient salariés; ils constitueraient dans l'administration britannique une branche nouvelle d'attributions, et ils existeraient partout, alors même que les commissions locales ne répondraient pas à l'appel qui leur serait fait. Ainsi, au lieu d'une statistique gratuite, à l'instar de celle qui a été établie en France, on aurait une statistique rémunérée, c'est-à-dire soumise à une responsabilité sérieuse, revêtue d'un caractère officiel, procédant partout avec le même esprit et dans les mêmes formes. En second lieu, il convient de remarquer que, dès la présentation du *bill* de 1847, le gouvernement avait reconnu la nécessité de rendre obligatoire pour les propriétaires ou les fermiers la communication des documens statistiques, et de frapper d'amende les refus de concours ainsi que les déclarations fausses ou incomplètes. Dans l'enquête de 1854, tous les témoins entendus ont affirmé que cette condition était indispensable, si l'on voulait obtenir des chiffres à peu près exacts, et le comité de la chambre des lords n'a pas hésité à proposer l'emploi de mesures coërcitives.

Il résulte enfin de l'enquête anglaise que les bulletins statistiques doivent être très simples et ne comprendre que les objets indispensables : on a même critiqué, comme surabondantes et pouvant devenir la source de graves erreurs, certaines indications que l'administration de la police en Irlande a demandées jusqu'ici aux cultivateurs. Cette observation doit s'appliquer à tout travail statistique, et elle a été trop souvent perdue de vue; mais elle s'applique surtout à une statistique agricole, qui exige un grand nombre d'agens et qui ne saurait présenter d'utilité réelle qu'à la condition d'être recueillie dans un délai assez court. Quel est d'ailleurs le but de cette statistique? Le plus essentiel, sans aucun doute, est de faire connaître au gouvernement et au pays : 1° à l'époque des semences, l'étendue de sol qui est consacrée aux substances alimentaires, afin que l'on apprécie à l'avance le chiffre normal de la production; 2° après la récolte, le chiffre réel ou très approximatif de cette production, afin que l'on juge s'il y a lieu de provoquer les importations de l'étranger, et dans quelle mesure; 3° enfin les ressources que l'on possède en bestiaux. Voilà ce qu'il convient de savoir annuellement. Les congrès de Bruxelles et de Paris ne se sont pas placés au même point de vue : ils ont eu la pensée de recenser dans chaque pays les forces productives, non-seulement en ce qui concerne les denrées alimentaires, mais encore pour toutes les autres branches de culture. Les programmes qu'ils ont rédigés avec tant de soin, et qui pourraient être considérés en quelque sorte comme un modèle de classification agricole, ont une portée plutôt scientifique que pratique. En Angleterre, les plans de statis-

tique dont on propose l'exécution ont exclusivement pour but de fournir aux producteurs, aux négocians et aux consommateurs, c'est-à-dire au pays tout entier, l'exposé de la situation alimentaire de chaque année. Or il est bien évident que cette façon d'envisager et de pratiquer la statistique est de beaucoup la plus utile, et qu'elle mérite d'être recommandée à l'attention de tous les gouvernemens.

Un économiste distingué, M. Leone Levi, mandé devant le comité des lords, a parfaitement exposé les avantages qui résulteraient de la statistique agricole, dans l'intérêt de l'alimentation populaire, de l'industrie, du commerce et de l'agriculture elle-même. L'Angleterre est obligée, chaque année, de demander à l'importation étrangère le complément de ses approvisionnemens. De 1840 à 1846, l'importation annuelle des grains a été en moyenne de 3 millions de *quarters* (1); de 1847 à 1853, cette moyenne s'est élevée à 9 millions et demi de *quarters*. On sait par l'expérience que le prix du grain est en quelque sorte le baromètre sur lequel se règle la hausse ou la baisse de tous les autres articles, ainsi que la situation du marché monétaire. Or comment se détermine aujourd'hui le prix du grain? A l'aide d'impressions vagues et d'informations sommaires recueillies par un petit nombre de négocians ou de spéculateurs qui très souvent sont intéressés à faire circuler de fausses nouvelles, pour faciliter soit leurs achats, soit leurs ventes. On n'ignore pas qu'il y a déficit et que l'on devra introduire des céréales étrangères, mais dans quelle proportion? Si l'on se trompe sur l'importance du déficit et que l'on tarde à envoyer les commandes au dehors, les prix haussent brusquement, et l'approvisionnement devient d'autant plus difficile que d'une part les autres pays ont pris les devans pour faire leurs achats sur les marchés abondamment pourvus, et que d'autre part, les navires disponibles ne suffisant pas au transport simultané de fortes cargaisons de grains, le fret s'élève à un taux exagéré. En même temps, le numéraire sort du pays par grandes masses, et l'équilibre du marché monétaire est sensiblement affecté au détriment du commerce et de l'industrie. Quant au fermier, il ne profite pas de la hausse, car il a vendu ses grains avant que le déficit ne fût constaté, et il éprouve le dépit de voir les spéculateurs réaliser sur le produit de ses récoltes de larges bénéfices dont il eût été plus juste que son travail fût rémunéré. Si au contraire on pouvait, à l'aide d'informations inspirant confiance et recueillies par l'entremise désintéressée du gouvernement, se former chaque année une idée à peu près exacte des ressources alimentaires, le commerce prendrait, en temps utile, ses dispositions pour l'achat au dehors, les prix s'établiraient dès l'origine à leur véritable taux, on ne verrait plus les oscillations si brusques qui se manifestent sur le marché des céréales et qui mettent en état de crise toutes les branches d'industrie; le commerce des grains échapperait aux soubresauts irréguliers de la spéculation, et ce serait le cultivateur qui profiterait de la hausse normale dont jouissent toutes les marchandises, y compris les céréales, lorsque la demande excède l'offre. Tel serait le résultat de l'enquête agricole, non pas minutieuse et compliquée, telle que la science pure l'exigerait, mais approximative et rapide, telle que les esprits pratiques de l'Angleterre voudraient l'obtenir annuellement.

(1) Le *quarter* = 2 hectolitres 90 centilitres.

L'Europe entière, la France surtout, est intéressée au succès des propositions faites par le comité de la chambre des lords. L'Angleterre est le marché régulateur du prix des céréales, puisque le déficit de la production est chez elle permanent, et que par suite son commerce est toujours plus ou moins en quête de grains pour compléter l'approvisionnement intérieur. Informée à temps de l'état des récoltes anglaises, la France peut, si celles-ci sont évaluées au-dessous de la moyenne et si sa propre récolte est abondante, se préparer à une exportation considérable et exploiter les bénéfices que lui offre le débouché voisin. Si, au contraire, notre récolte paraît devoir être insuffisante, nous sommes prévenus que nous rencontrerons nécessairement sur les marchés étrangers la concurrence des négocians anglais, et nous pourrons, en temps utile, suivant le degré constaté du déficit britannique, hâter plus ou moins nos demandes au dehors et nous attendre à des prix plus ou moins élevés. En un mot, la situation du marché anglais étant connue, le commerce français agira plus sûrement à l'intérieur comme au dehors, et le gouvernement pourra utilement faire usage des moyens que la législation lui donne pour favoriser ou entraver, selon les cas, l'exportation ou l'importation des céréales.

Mais à la connaissance exacte de la situation du marché anglais, la France devrait joindre, par des procédés analogues, l'étude de son propre marché. Bien que ses produits agricoles soient en général suffisans pour les besoins de la population, elle est parfois exposée au déficit, et alors elle subit, comme la Grande-Bretagne, toutes les conséquences d'une crise alimentaire mal calculée ou se révélant trop tard. La statistique ne comblerait pas le déficit, mais elle le signalerait de manière à éveiller la prudence et à prévenir la panique. Il appartient à l'administration supérieure de décider si le plan proposé en Angleterre serait applicable en France, c'est-à-dire si l'on pourrait exécuter le recensement agricole de par la loi et à l'aide d'agens salariés. Nous n'y voyons pas d'empêchement absolu. Les cultivateurs anglais ne sont pas plus désireux que ne le sont les cultivateurs d'autres pays d'ouvrir leurs registres et de révéler le secret de leurs affaires. Lors de l'enquête de la chambre des lords, on a rendu compte des difficultés éprouvées sur certains points pour obtenir les informations nécessaires. Quelques propriétaires s'étaient montrés récalcitrans par tempérament ou par principe; d'autres, moins farouches, se figuraient que l'œil du fisc allait lire leurs déclarations, et ils se défiaient; quant aux fermiers, ils craignaient souvent de fournir au *landlord* un prétexte pour élever le taux de la rente. Mais, en moins de deux ans, ces préventions et ces craintes se sont en partie dissipées, et chaque jour, sous l'influence de la presse et de nombreux *meetings*, la cause de la statistique agricole gagne du terrain. Pourquoi n'en serait-il pas de même en France? — Quant au choix des agens qui devraient être chargés du recensement, on ne saurait dire qu'il offrirait plus de difficultés en France qu'en Angleterre, où le personnel administratif est beaucoup moins fortement organisé. Si l'on augmentait le nombre des inspecteurs de l'agriculture et si on mettait à leur disposition certains agens qui, moyennant un faible salaire ajouté au traitement de leurs fonctions, déposeraient et reprendraient les questionnaires auxquels chaque cultivateur serait légalement tenu de répondre, si enfin, à côté de cette organisation salariée, on

maintenait le concours gratuit et dévoué des commissions cantonales, qui exerceraient sur l'esprit comme sur les déclarations des cultivateurs une influence et un contrôle très salutaires, ne serait-on pas en bonne voie pour atteindre le but? A l'objection tirée de la dépense, nous répondrions que dans un pays tel que le nôtre, cette dépense, fût-elle d'un million par an, est insignifiante en regard des avantages que la mesure doit procurer et des inconvéniens ou périls même qu'elle peut atténuer. Devant le comité de Londres, M. Leone Levi, dont nous avons cité le témoignage, déclarait que dans sa pensée une bonne statistique agricole de l'Angleterre vaudrait bien un déboursé annuel de 100,000 liv. st. (2,500,000 fr.). Quant aux obstacles pratiques, on ne saurait se les dissimuler : il faudra que plusieurs années s'écoulent avant que les cultivateurs se prêtent sincèrement à l'exécution du nouveau régime, avant que le personnel des agens salariés et même celui des commissions aient acquis l'expérience nécessaire. Les témoins entendus par le comité de la chambre des lords ont déclaré franchement que les premiers recensemens seraient fort incomplets. Néanmoins à la longue ces obstacles seront vaincus, et alors non-seulement on aura la statistique agricole annuelle, recueillie surtout au point de vue de la question alimentaire, mais encore on possédera les instrumens indispensables pour entreprendre efficacement, à des périodes plus éloignées, la statistique complète dont le congrès international a, dans ses deux sessions de 1853 et 1855, rédigé le programme. Entreprendre cette statistique avant d'avoir créé un personnel et longuement préparé le terrain, c'est, pour emprunter une locution inspirée par le sujet même, mettre la charrue avant les bœufs.

Le congrès aura d'ailleurs rendu un grand service en étudiant, dans ses deux sessions, l'importante question de la statistique agricole. Après lui, et à l'instigation des hommes distingués qui représentaient dans son sein les principaux états de l'Europe et du Nouveau-Monde, on verra les gouvernemens se mettre à l'œuvre. Grâce aux progrès de la navigation et au développement du génie commercial, armé de l'électricité et de la vapeur, les disettes qui, dans le cours des derniers siècles, ont décimé les populations ne sont plus à redouter, et le niveau de l'approvisionnement alimentaire doit peu à peu s'établir, à la condition que chaque pays sache évaluer en temps utile l'excédant de sa production ou le chiffre de son déficit. Cette évaluation, entourée aujourd'hui encore de tant de difficultés, deviendra presque facile à mesure que les saines notions d'économie politique se propageront parmi les peuples, et que la statistique perfectionnera ses procédés. C'est en éclairant chaque pays sur ses forces productives et sur les ressources que lui offrent les régions voisines, c'est en procurant à l'homme d'état et à l'économiste des informations exactes sur les évolutions naturelles des faits comme sur les conséquences des lois appliquées à ces mêmes faits, que la statistique se relèvera au rang qui lui appartient, et qu'elle obtiendra une confiance, une popularité légitime. Il lui en coûtera peut-être d'abdiquer les prétentions scientifiques que certains esprits trop ambitieux voudraient encore lui inspirer; mais qu'elle se contente d'être l'auxiliaire indispensable de toutes les sciences, la lumière qui éclaire tous les problèmes : elle n'en sera pas moins digne de figurer utilement dans les délibérations d'un congrès international.

C. LAVOLLÉE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre 1855.

L'Europe est à peine remise de la longue et virile émotion laissée par la chute de Sébastopol. L'opinion des peuples ne s'y est point trompée; elle est allée droit au résultat, elle en a saisi la grandeur avant même de savoir comment le foudroyant dénoûment s'était accompli, et il s'est trouvé que plus la lumière s'est faite sur cette terrible action de guerre, que mieux on a pu la suivre dans ses détails, dans son plan et dans sa marche invincible, plus aussi la première impression s'est fortifiée. Si Sébastopol eût cédé, il y a un an, au premier effort de nos soldats, si la ville eût pu être emportée par un coup de main heureux au lendemain d'un débarquement, après cette courte et glorieuse halte de l'Alma, peut-être aurait-on été fondé à croire que ce qu'on nommait la force de la Russie était tout au moins une force d'ostentation, et que de la part de l'empereur Nicolas il y avait peu de prévoyance pour des desseins si superbes. La puissance réelle n'eût pas répondu à l'ambition. La citadelle de la Russie dans la Mer-Noire est tombée après une année de travaux gigantesques, et la longueur du siége, l'immensité des moyens de guerre qu'il a fallu employer, l'accumulation des ressources qui ont servi à défendre ces murs, l'opiniâtreté de cette résistance, qui n'a pu être surpassée que par l'indomptable obstination de l'attaque, tout démontre qu'il y avait là un foyer d'agression à détruire, un prestige à dissiper, une politique à vaincre et à désarmer. C'est ce qu'a fait la journée du 8 septembre. Militairement, le siége est fini, les armées alliées sont entrées à Sébastopol, la ville russe a un gouverneur français. Politiquement, il n'est point aussi facile d'apprécier encore de quel poids les événemens de Crimée pèseront dans la balance, quelle influence ils pourront avoir sur les combinaisons possibles des gouvernemens, sur l'issue de la crise actuelle. Ce n'est point la paix sans doute; un des articles de la paix du moins, le plus disputé par la Russie, est aujourd'hui au bout de l'épée victorieuse de nos soldats.

C'est la première partie de l'œuvre que la France et l'Angleterre ont entreprise en commun, non dans une pensée de conquête, mais dans une pensée de préservation pour l'indépendance et la sécurité de l'Europe.

Rien n'est plus émouvant à coup sûr que cette décisive péripétie de la guerre qui vient de mettre Sébastopol dans les mains des armées alliées. On ne connaissait il y a quelques jours que le dénoûment; on connaît maintenant chaque détail, chaque épisode de ce formidable assaut livré à la lumière du jour sur tous les points d'une vaste enceinte inégalement investie. Nos travaux avaient pu s'approcher jusqu'à vingt-cinq mètres du front de Malakof et du redan du Carénage; les cheminemens étaient à trente et quarante mètres du bastion du Mât et du bastion central. Les Anglais, arrêtés par les difficultés du sol et par l'artillerie ennemie, n'avaient pu arriver qu'à deux cents mètres du grand redan. C'est dans cette situation que l'attaque a été décidée sous l'influence, vive encore, de la victoire de la Tchernaïa. Un des caractères de ce grand fait de guerre, c'est un mélange singulier de calcul et d'entraînement. Tout avait été pesé et combiné par les généraux, en vue sans doute d'éviter les divergences qui avaient pu contribuer à l'insuccès de l'assaut du 18 juin. Les divisions d'attaque étaient massées dans les places d'armes les plus rapprochées, tandis que les réserves placées à portée se tenaient prêtes à combattre. Des sapeurs avaient été exercés à jeter des ponts mobiles. Des détachemens du génie étaient attachés aux colonnes d'attaque pour tourner immédiatement contre l'ennemi les pièces qui lui seraient enlevées. La marche de chaque colonne était tracée, et les généraux s'assuraient, en réglant leurs montres, que tout se ferait avec une sorte de précision instantanée. Trois divisions devaient attaquer Malakof, le redan du Carénage et la courtine qui relie ces deux ouvrages. Une autre division sur l'autre face du siége devait à son tour se jeter sur le bastion central, et les Anglais devaient assaillir le grand redan. Ces dernières attaques étaient subordonnées à la principale, à celle d'où dépendait le sort de la journée, et elles offraient surtout l'avantage de disséminer les forces russes au moment où nos soldats, entrés dans Malakof, chercheraient à tout prix à s'y maintenir.

Les choses ainsi réglées, à midi sonnant, le bombardement, qui avait redoublé d'intensité depuis le matin, s'arrêtait tout à coup ou plutôt changeait de direction, et la première division, conduite par le général de Mac-Mahon, s'élançait pour emporter le fort Malakof. Ce n'était point une œuvre facile. Il y avait à franchir, sous un feu meurtrier, un premier fossé de six mètres de profondeur et un parapet de six mètres de relief au-dessus du sol; au-delà, nouveau fossé et nouveau parapet. Nos soldats franchissaient tous ces obstacles avec une impétuosité irrésistible, sans même se servir d'échelles; ils se jetaient dans l'ouvrage ennemi, et là s'engageait une lutte terrible corps à corps, à coups de pierre, à coups de crosse, à la baïonnette. Les Russes se faisaient tuer sur leurs pièces. En peu d'instans cependant le drapeau français flottait sur Malakof; nos soldats restaient maîtres de l'ouvrage après en avoir chassé l'ennemi, et en ce moment le combat prenait une face nouvelle : d'assaillans, les Français devenaient assiégés dans les positions conquises, et ils avaient à subir l'assaut des Russes, qu'ils repoussaient avec une

inébranlable fermeté. En même temps le redan du Carénage était attaqué avec une égale vigueur par nos divisions, qui franchissaient la première enceinte et se portaient jusqu'à la seconde; mais là, décimées par le feu des bateaux à vapeur de la rade et de l'ouvrage de la *maison en croix*, elles étaient forcées de se replier sur la première enceinte.

Au moment où toutes ces opérations étaient engagées, le drapeau français, flottant au-dessus de Malakof, donnait aux Anglais et à la division du côté gauche du siége le signal de l'attaque. Les Anglais enlevaient d'abord le saillant du grand redan, et après une heure de lutte sanglante, ils étaient obligés de se retirer, tandis que la division lancée contre le bastion central, après un premier succès, devait céder aussi de son côté à un feu de mitraille qui mettait hors de combat plusieurs généraux. Le principal objet de ces attaques était d'ailleurs atteint. Désormais l'effort suprême était à Malakof, occupé par nos troupes et invinciblement défendu contre tous les retours de l'ennemi. Les scènes terribles, l'intrépidité, l'intelligent héroïsme, n'ont pas manqué assurément sur cet immense champ de bataille. Dans l'une des attaques, c'est une colonne tout entière, son général en tête, qui disparaît dans une formidable explosion. Ici, c'est une batterie de campagne qui vient audacieusement prendre position en face des remparts pour soutenir les assaillans, et dont les canonniers se font tuer dans cette lutte inégale contre l'artillerie de la place. Partout c'est la même émulation d'ardent courage et de vigueur entre tous ces soldats, dont beaucoup étaient des conscrits qui arrivaient de la veille et qui voyaient le feu pour la première fois. Le dernier mot de ce drame émouvant, c'était la prise de possession définitive de Malakof. Le soir venu, tout était accompli; le dernier effort des Russes était allé se briser contre nos bataillons, et alors se déroulait ce spectacle d'une ville incendiée par ses maîtres eux-mêmes. Les flammes de Sébastopol éclairaient ce champ de bataille encore sanglant. Les principaux établissemens sautaient. Dans le port, la flotte était tout entière brûlée ou coulée. Le matin, après cette œuvre de destruction, qui n'a pu cependant être achevée, les Russes avaient quitté la ville et s'étaient retirés au nord de la rade. La prise de Malakof avait décidé du sort de Sébastopol sans nouveau combat.

Cette grande et héroïque journée a sans doute sa liste funèbre. Cinq généraux ont succombé dans la lutte : ce sont les généraux Rivet, Breton, Pontevès, de Saint-Pol et de Marolles; dix ont reçu des blessures dont quelques-unes sont heureusement légères. Vingt-quatre officiers supérieurs ont été tués et vingt blessés. Plus de sept mille hommes ont été mis hors de combat. Les Anglais de leur côté ont eu plus de deux mille morts ou blessés. Qu'on ajoute à toutes ces victimes celles qui sont tombées depuis le commencement du siége : le génie seul a eu trente et un officiers tués et trente-trois blessés. Parmi les morts sont le général Bizot, un lieutenant-colonel, six chefs de bataillon, vingt capitaines et trois lieutenans. Il y a des compagnies de sapeurs qui en sont à leur quatrième capitaine. Le nombre considérable d'officiers atteints, et dans la dernière affaire le nombre d'officiers supérieurs restés sur le champ de bataille dénotent l'héroïsme avec lequel les chefs de notre armée conduisent leurs soldats. C'est là le côté lugubre

de la guerre; la gloire la plus éclatante ne peut couvrir l'effusion du sang humain. En même temps qu'on observe ce que ce sang répandu pour une grande cause représente d'efforts, de travaux et de résultats! Il y a un an, les armées alliées débarquaient en Crimée; le 17 octobre 1854, elles ouvraient le feu contre Sébastopol; le 8 septembre 1855, elles ont frappé le dernier coup, et dans l'intervalle s'est déroulée une lutte gigantesque. Trois batailles rangées ont été livrées, chaque position a été conquise pas à pas. Et combattre semblait même la moindre des difficultés; plus de vingt lieues de tranchées ont été creusées autour de la ville; huit cents bouches à feu ont été mises en batterie sans égaler encore l'artillerie ennemie. Tous les moyens d'attaque étaient dans une proportion semblable. Quant aux résultats, ils sont palpables aujourd'hui. Outre l'effet moral, la flotte de la Mer-Noire, cette flotte qui était l'orgueil de la Russie et qui pouvait être l'instrument de ses desseins, a disparu obscurément. Dans la ville, les Russes n'ont pas tellement achevé leur œuvre de destruction, qu'ils n'aient laissé intacts les docks, les plus grands établissemens, les casernes, le fort Nicolas et le fort de la Quarantaine. Les alliés ont trouvé dans Sébastopol quatre mille bouches à feu, plus de cinquante mille boulets, vingt-cinq mille kilogrammes de cuivre, cinq cents ancres. Ainsi apparaissent les résultats de cette journée.

La Russie cependant a des amis terribles, grands politiques et non moins grands tacticiens, qui ont imaginé de représenter l'abandon de Sébastopol comme un calcul profond de stratégie. Qu'était-ce après tout que Sébastopol? Une ville, des murs. En se retirant vers le nord, l'armée russe s'est dégagée d'une impasse et a retrouvé toute sa liberté d'action! — Le prince Gortchakof se serait bien passé de recevoir le brevet de grand stratégiste à un tel prix, et ses premiers bulletins sur le succès de sa retraite dénotent moins la satisfaction d'un tacticien qui vient de réussir que celle d'un général heureux d'avoir tiré son armée du péril. L'intention de rendre toute liberté à l'armée russe pourrait d'ailleurs n'être point parfaitement remplie. On peut le remarquer aujourd'hui en effet, les armées alliées, dégagées elles-mêmes, occupent Eupatoria, Sébastopol, les lignes de la Tchernaïa, et semblent entrer dans une phase d'opérations nouvelles : de telle sorte que le mouvement stratégique de l'armée russe pourrait d'ici à peu la conduire plus loin que les plateaux du nord et de Mackensie.

Maintenant l'empereur Alexandre vient de faire un voyage dans le midi de la Russie; il s'est dirigé par Moscou vers Nicolaïef et Odessa. Le tsar, en visitant ces provinces, peut constater quelques-unes des conséquences désastreuses de la guerre et mesurer de plus près ce que la tentative ambitieuse de son père a déjà coûté à son empire; il peut compter les blessures de la Russie. Y trouvera-t-il quelque conseil de paix? Là est le doute aujourd'hui. L'empereur Alexandre a, dit-on, le dessein de faire à Nicolaïef un second Sébastopol. Ce ne serait pas là l'indice d'intentions bien immédiates de conciliation. Et cependant plus que jamais peut-être, il faut le croire, les puissances occidentales seraient prêtes, dans leur victoire même, à signer une paix juste, fondée sur la garantie des intérêts qu'elles ont eu la pensée de sauvegarder dans cette longue crise. Résultera-t-il des derniers événemens de Crimée quelque changement prochain dans la situation générale du

reste de l'Europe? Quelque retentissement qu'ait dû avoir la chute de Sébastopol, rien de décisif n'apparaît encore en Allemagne. La Prusse seule semble avoir eu la velléité d'élever une parole pacifique entre les combattans. La chimère, l'illusion de la Prusse, c'est d'entraîner l'Allemagne dans une sorte de médiation. Une fois de plus le cabinet de Berlin paraît avoir fait dans ce dessein quelques suggestions à Vienne. L'Autriche a dû répondre qu'une interposition supposait la neutralité, et qu'elle était l'alliée de l'Occident. N'est-il pas évident au surplus que ce n'est point par une médiation, surtout par la médiation prussienne, que la paix peut se rétablir aujourd'hui?

Chose singulière, au milieu de tous les bruits de la guerre, le pays dont on s'occupe le moins, c'est celui qui a été la première cause de ce grand conflit : c'est la Turquie. Et pourtant, en dehors de la part que l'empire ottoman prend à la guerre, Constantinople est depuis quelque temps le théâtre de la plus étrange lutte d'influences. Le sultan, après avoir disgracié et exilé, il y a quelques mois, Méhémet-Ali-Pacha, son beau-frère, l'a rappelé tout à coup et l'a élevé au ministère. Or c'est là ce que l'ambassadeur britannique, lord Stratford Redcliffe, a paru considérer comme un empiétement direct sur son autorité propre. Ambassadeur depuis longues années à Constantinople, lord Redcliffe s'est fait des habitudes quelque peu despotiques, qui l'ont rendu peut-être aussi antipathique aux Turcs que le prince Menchikof même; il s'est accoutumé à ne point voir les cabinets changer sans son aveu. Très hostile à Méhémet-Ali-Pacha, il n'a point voulu le reconnaître comme ministre du sultan, et il refuse encore d'entrer en relations avec lui. Lord Redcliffe, en agissant ainsi, ne représente point sans doute l'opinion de son gouvernement; il est même présumable que, s'il est resté jusqu'ici à Constantinople, c'est en considération de sa grande connaissance de l'Orient et sans doute aussi de convenances parlementaires. C'est cependant une situation qui ne saurait se prolonger. Il en peut résulter des tiraillemens fâcheux et de plus graves conséquences encore dans la conduite des affaires, par suite une diminution d'influence pour l'Europe. L'Angleterre et la France ne peuvent scinder leur action à Constantinople, lorsqu'elles restent unies par tant d'intérêts, lorsqu'au moment présent encore elles suivent la même politique dans deux questions qui sont pour ainsi dire une dépendance de la question orientale : ce sont les affaires de Naples et de la Grèce.

Comment s'est produit le démêlé avec Naples? On le sait déjà, il est né de l'étrange système intérieur suivi par le gouvernement napolitain et du mauvais vouloir, plus étrange encore, manifesté par lui à l'égard des puissances occidentales. Le roi de Naples est dans une situation dont il est impossible de méconnaître la gravité. Il est menacé par les passions révolutionnaires qui fermentent en Italie. De tous les souverains de la péninsule, c'est celui qui soulève les haines les plus vives et les plus acharnées. Plus cette situation est difficile, plus il semble que la prudence était nécessaire. Le gouvernement napolitain met au contraire un zèle bizarre à aggraver les difficultés, à accroître les mécontentemens par des vexations de police; puis, comme si cela n'était point assez, il s'est jeté dans une voie d'hostilité sourde contre l'Angleterre et la France, tantôt par des mesures commerciales restrictives,

tantôt par des brutalités personnelles qui atteignaient les membres de la légation anglaise, ou par l'affectation à ne point saluer le pavillon français dans le port de Messine. La France et l'Angleterre ont dû demander compte de ces étranges procédés, et ici encore c'est le même système, propre à tout compliquer au lieu de tout aplanir. Le préfet de police de Naples, M. Orazio Mazza, le principal coupable de ces incartades contre la légation anglaise, a été ostensiblement destitué; mais il paraît avoir conservé la direction effective de la police, et de plus le roi de Naples a en même temps éloigné du ministère de la guerre le prince Ischitella, l'ennemi personnel de M. Mazza, et qui professe d'ailleurs les plus sérieuses sympathies pour les puissances occidentales. Le gouvernement napolitain trouve le moyen de réunir à la fois la concession apparente et un nouveau témoignage de mauvais vouloir. Triste expression d'une politique qui est violente sans être conservatrice, et qui, au lieu de rester neutre, comme elle en a le droit, ne peut contenir les mouvemens d'une assez puérile hostilité! La conséquence, c'est que la question demeure entière, et que les deux puissances occidentales ne se contenteront pas sans doute de l'apparence de satisfaction donnée par le cabinet des Deux-Siciles. Quant à la Grèce, la difficulté, on s'en souvient, est dans l'antipathie du roi Othon contre le ministre de la guerre, le général Kalergi. Il y a quelque temps déjà que la lutte existe entre le souverain et son ministre. En écrivant une lettre qui a pu froisser la reine, le général Kalergi a eu évidemment un tort; mais ce tort n'a été en réalité qu'un prétexte dont les partisans de la Russie se sont servis pour évincer du pouvoir l'homme qui y avait pris place sous les auspices des puissances occidentales. Dans cette guerre assez bizarre qui se poursuit encore, la France et l'Angleterre n'ont point sans doute la pensée de contraindre le roi Othon à garder un ministre malgré lui; mais elles paraissent avoir laissé entendre à la cour d'Athènes que la retraite du général Kalergi leur imposerait l'obligation de réclamer d'autres garanties pour le maintien de la neutralité de la Grèce. Ainsi les petits incidens viennent se mêler à la grande lutte du moment, et achever le tableau de la situation générale de l'Europe.

La guerre cependant n'absorbe pas tellement toutes les pensées, qu'il n'y ait place dans plus d'un pays, en France particulièrement, pour une question tout intérieure qui touche à la vie même des populations : c'est la question des subsistances. L'insuffisance de la dernière récolte est venue réveiller le problème dans toute sa gravité. Il est avéré aujourd'hui que dans la production de la France il y a un déficit de sept millions d'hectolitres de blé environ, eu égard à ce qui est nécessaire à l'alimentation publique. La conséquence de ce déficit, c'est l'élévation progressive du prix des grains. Comment pourvoir à cette insuffisance? C'était l'objet d'une note récente du gouvernement, qui arrivait à cette conclusion, que le seul remède était, d'une part, de favoriser l'arrivée de blés étrangers en maintenant une liberté complète des transactions, et de l'autre de multiplier les travaux d'utilité publique, pour venir en aide aux populations laborieuses. Le gouvernement, en effet, a maintenu l'exemption de tout droit d'importation sur les denrées alimentaires, et il a rendu un décret qui ouvre un crédit de dix millions affectés à des travaux d'utilité communale et aux distributions de se-

cours par les bureaux de bienfaisance. Le gouvernement, par les moyens dont il dispose, cherche à subvenir à une nécessité du moment, à une crise accidentelle, née de l'insuffisance d'une récolte; mais à ce fait transitoire, qui paraît suffisamment s'expliquer par un déficit réel dans la production du blé en France, se lie au fond un problème économique plus général : c'est l'élévation toujours croissante du prix des denrées alimentaires depuis quelques années. Or à quoi tient ce phénomène? Il tient sans doute à bien des causes, à la surexcitation de tous les besoins, à la transformation des habitudes et des mœurs, à un développement de la consommation supérieur à celui de la production, surtout peut-être à l'infériorité de l'agriculture comparativement à l'essor immense de toutes les entreprises industrielles et commerciales. Ce qui souffre réellement en France, c'est l'agriculture malgré les progrès qu'elle a pu faire, et elle souffre par deux motifs entre bien d'autres. D'abord les opérations financières démesurées, la soif d'un gain rapide, le besoin de tenter la fortune, jettent l'argent dans toute sorte de spéculations, où le plus grand nombre ne trouve que déceptions, où quelques financiers seuls s'enrichissent en se faisant de leur habileté une puissance équivoque. En outre l'accroissement de tous les travaux industriels enlève des bras à l'agriculture et attire les habitans des campagnes dans des centres où ils se dégoûtent du labeur agricole, où ils contractent des habitudes nouvelles et se dépravent, de sorte que l'argent et les bras s'éloignent de la terre. Ces tendances ne sont pas seulement un fait économique ordinaire, elles faussent l'activité de la France, qui devrait se tourner principalement vers l'agriculture, comme la surexcitation de tous les instincts matériels fausse son génie sous un autre rapport, en atteignant dans sa source la vie intellectuelle.

L'intelligence aussi, en effet, est une des forces naturelles de la France; elle est un des ressorts de sa civilisation expansive, un de ses plus puissans moyens d'action dans le monde, et c'est parce que l'intelligence a ce caractère merveilleux et éclatant que tout ce qui la déprime, la fausse ou l'avilit est une atténuation de l'ascendant de la France. D'où est venue l'influence intellectuelle de notre pays, si ce n'est de la perfection de son goût, de la rectitude de ses idées et de la clarté de son langage? On rapporte parfois au XVIIIe siècle le rayonnement du génie français. Le XVIIIe siècle n'a fait que recueillir en ceci l'héritage de l'époque qui l'avait précédé. C'est le XVIIe siècle qui a créé l'ascendant du génie, de la langue et des mœurs de la France. Au siècle qui l'a suivi, au contraire, remontent bien des déviations qui n'ont fait que s'aggraver, la corruption de la langue et du goût, l'altération du sens littéraire, cette fausse éloquence qui n'est qu'une vide déclamation, et même beaucoup d'habitudes qui ont fini par envahir la vie intellectuelle moderne. L'esprit littéraire a pris surtout ce caractère de précipitation et de fièvre d'un siècle où tout se hâte; il invente peu, il recueille des impressions, il observe; il se mêle aux aventures d'un temps qui en a eu beaucoup, subissant toutes les influences qui se succèdent, et s'arrêtant parfois pour se demander vers quelle direction il est décidément entraîné. Si l'inspiration spontanée lui manque, il se complaît aux révélations de l'histoire, à l'exhumation des documens, sauf à les interpréter à sa manière, souvent avec toute

sorte de vues paradoxales. De là tout un mouvement d'œuvres sérieuses ou équivoques qui dénotent plus d'agitation que d'activité réelle. M. Cuvillier-Fleury est certainement l'un des observateurs les plus exacts et les plus fermes de ce monde littéraire actuel; et ses observations, ses jugemens les plus récens, il les recueille aujourd'hui, comme il l'a déjà fait précédemment pour d'autres, dans ses *Nouvelles Études historiques et littéraires*. C'est notre temps, dans la variété de ses tendances actuelles et dans ses productions de tout genre, qui est l'objet des études de M. Cuvillier-Fleury. Aussi l'auteur étend-il son observation aux hommes, aux choses et aux travaux les plus divers, en maintenant une certaine unité qui naît parfois du sujet, et surtout de la pensée du critique. La meilleure justice qui puisse être rendue à M. Cuvillier-Fleury est celle qu'il se rend à lui-même, quand il dit : « Je n'ai jamais donné au public une ligne qui ne fût la meilleure que je pusse écrire. » Dans quelques pages qui précèdent ces études, peut-être y a-t-il la trace de quelque ancienne polémique sur une question toujours nouvelle : quelle est l'influence de la presse sur la littérature? fait-on des livres avec des articles de journaux? Sans doute les esprits d'élite font toujours des livres avec les fragmens qu'ils publient périodiquement, et les mélanges ne datent pas d'aujourd'hui; mais les mélanges seuls forment-ils une littérature? Et quand la littérature en est venue à se résumer tout entière dans cette vie morcelée, n'y a-t-il pas un travail nouveau à accomplir, un nouvel effort à tenter pour ramener l'intelligence aux vraies et grandes lois de son existence?

La vie publique ne se compose pas toujours heureusement d'incidens dramatiques, ou de ces crises pénibles qui sont l'épreuve des gouvernemens et des peuples. Il est des pays travaillés de profonds et secrets malaises et placés dans des conditions difficiles, comme il en est pour qui le calme semble un état normal, de même encore qu'il s'en trouve qui, après avoir vu passer des révolutions sans nombre, se plaisent à tirer de quelque événement important de leur histoire l'augure d'une ère meilleure. Dans ces deux dernières catégories, ne peut-on pas placer la prudente Hollande, peu accoutumée à courir les aventures politiques, et le Portugal, dont le jeune roi, arrivé à sa majorité, vient en ce moment même de prendre la direction des affaires?

Il y a peu de jours, les états-généraux s'ouvraient à La Haye, et la session nouvelle ne pouvait commencer sous de plus paisibles auspices. Neutre dans la guerre qui tient aujourd'hui l'Europe en suspens, libre et dégagée de toute complication dans sa situation intérieure, occupée d'objets pratiques, surtout d'améliorations matérielles et financières, la Hollande reste dans des conditions régulières que le roi n'a fait que résumer en ouvrant les chambres. Aussi le discours de la couronne semble-t-il avoir produit la meilleure impression. Les chambres de leur côté ne paraissent pas vouloir s'attarder dans de longues et inutiles discussions au sujet de l'adresse. La première chambre a accepté presque sans débats le projet qui lui était présenté, et a seulement insisté par un amendement sur la nécessité de l'abolition de l'esclavage dans les colonies. L'adresse n'a été qu'un écho fidèle du discours royal. Dans la seconde chambre, il n'en a point été autrement; la commission chargée de préparer la réponse au roi se trouvait composée

en majorité de députés favorables à la politique du gouvernement. C'est la même opinion qui a prévalu également dans le choix d'un président de la chambre. M. Gevers van Endegeest a été porté en première ligne sur la liste de candidature soumise au roi, bien qu'on lui opposât M. Strens, ancien ministre de la justice dans le cabinet de M. Thorbecke. La chambre se trouve donc prête aujourd'hui à aborder les véritables travaux de la session, et ces travaux ont quelque importance. De ce nombre est une loi qui doit régler l'abolition de l'esclavage, et dont le roi fait pressentir la présentation dans son discours. Il reste encore à élaborer un certain nombre de lois organiques pour assurer la complète exécution de l'article additionnel de la loi fondamentale. Dans ces grandes mesures mûrement préparées, la constitution ne peut que trouver un élément de force et de durée.

Le roi dans son discours indiquait d'une façon générale la situation favorable des finances; cette situation a été pleinement exposée depuis par le ministère, et les améliorations qu'elle révèle ne font que justifier les paroles du souverain. L'exercice de 1853 présentait un boni de 5 millions de florins; ce boni a été en 1854 de plus de 7 millions. L'année courante paraît devoir offrir les mêmes résultats. De cet état de prospérité financière naît la possibilité de continuer l'amortissement de la dette publique, et cet amortissement graduel contribue à diminuer les dépenses par la réduction des intérêts à payer. La diminution obtenue par suite des amortissemens opérés depuis 1850 s'élève annuellement à plus de 1,600,000 florins. La discussion du prochain budget soulèvera sans doute d'assez graves questions, d'autant plus qu'en présence de l'abolition des droits de mouture et de tonnage, prononcée l'an dernier, le gouvernement demande comme équivalent une légère augmentation de divers autres droits. Quoi qu'il en soit de ces projets, la session législative qui vient de commencer ne peut qu'y trouver l'aliment de discussions sérieuses et profitables pour le pays. C'est ce genre de travaux qui convient à l'esprit et au caractère de ce peuple sensé et modéré. La Hollande n'est pas seulement pratique par essence, elle a d'habitude peu le goût des excès et des exclusions en politique. Elle vient d'en donner un exemple récemment encore. Un homme éminent, le chef du parti protestant, qui s'appelle aussi anti-révolutionnaire, M. Groen van Prinsterer, avait été écarté de la représentation nationale aux élections dernières. La ville de La Haye vient de le nommer député. Ce n'est point peut-être par une vive sympathie pour ses opinions que les électeurs l'ont élu; ce serait plutôt par antipathie pour les libéraux avancés, dont M. Thorbecke est le chef, et aussi pour rendre sa place dans la vie politique à un homme considérable, afin que toutes les opinions aient leurs chefs les plus autorisés dans la représentation nationale. On aime ainsi en Hollande un juste équilibre de forces, et n'est-ce point là une garantie de sincérité et de durée pour un régime constitutionnel dont l'essence est de faire appel à toutes les opinions et de ne laisser à aucune le droit de méconnaître la puissance de la loi?

C'est récemment aussi que s'est accompli à Lisbonne ce sérieux événement de la prise de possession du pouvoir par le jeune roi de Portugal. Dom Pedro V est né le 16 septembre 1837. Il est le petit-fils de l'empereur dom Pedro, qui réunit un moment les deux couronnes du Brésil et du Portugal,

et le fils de doña Maria, cette reine si éprouvée, qui n'a guère connu le repos pendant sa vie. A la mort de doña Maria, en vertu d'une loi du 7 avril 1846, la régence restait confiée au roi dom Fernando, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, père du jeune roi dom Pedro, jusqu'à la majorité du souverain, fixée à dix-huit ans. Le roi achevait sa dix-huitième année le 16 septembre dernier. A cette date commence donc réellement un nouveau règne, qui s'est inauguré à Lisbonne au milieu de toutes les fêtes et de toutes les démonstrations monarchiques. Les cortès avaient été convoquées pour ce solennel événement, et c'est dans le sein des deux chambres réunies que dom Pedro V est allé prêter le serment voulu entre les mains du cardinal-patriarche. Pendant plusieurs jours, les fêtes se sont succédé. Suivant un vieil usage, le roi s'est rendu avec toute sa cour sur la place du Commerce, où la municipalité lui a remis sur un plateau d'argent les clefs de la ville, comme un symbole de la prise de possession du royaume. Une pensée plus sérieuse du reste s'est mêlée à cette inauguration d'un nouveau règne; on a voulu marquer l'avénement de dom Pedro par de nombreux actes d'utilité publique ou de bienfaisance. A Lisbonne, plusieurs maisons d'asile ont été créées; la ville de Porto a fondé un mont-de-piété et une caisse de secours. A Coïmbre, à Villa-Real, des établissemens du même genre ont été ouverts. C'était donner un caractère pratique et généreux à un événement qui domine et résume aujourd'hui la situation politique du Portugal. Le discours prononcé par le roi devant les cortès est d'ailleurs d'un esprit sage et éclairé, très explicitement constitutionnel et naturellement empreint de cette confiance que donne la jeunesse. En prenant la direction des affaires, dom Pedro trouve le Portugal non certes à la hauteur de ce qu'il a été dans d'autres temps, mais du moins apaisé, et préparé, par la lassitude des révolutions, à chercher dans le repos et dans les améliorations positives les élémens d'une fortune moins précaire.

Chose étrange! il y a eu dans ces dernières années en Portugal deux événemens, deux crises de nature à rejeter le pays dans des épreuves nouvelles: c'était d'abord l'insurrection militaire d'où est n'e la situation politique actuelle, résumée dans la présence au pouvoir du duc de Saldañha; puis est venue la mort de la reine. Ces deux événemens devaient, selon toute vraisemblance, bouleverser le Portugal. Il n'en a rien été. La révolution, maîtrisée par le duc de Saldañha, s'est disciplinée d'elle-même; les insurgés de la veille se sont groupés autour du trône, non sans l'avoir humilié, il est vrai. La révolution portugaise, modèle anticipé de la dernière révolution espagnole, a su éviter la plupart des écueils contre lesquels celle-ci est venue se heurter. Il s'est formé justement à Lisbonne ce qui n'a pu se former à Madrid, un parti composé de conservateurs et de progressistes, c'est-à-dire de chartistes et de septembristes, — et, appuyé sur cette base, le ministère s'est maintenu depuis trois ans à peu près sans contestation. Ce n'est pas qu'il n'y ait parfois une vive opposition. Les septembristes extrêmes continuent leur guerre contre le gouvernement. L'opposition chartiste est principalement représentée dans la chambre des pairs, où le comte de Thomar a repris son siége depuis quelque temps. Cependant en dernière analyse on en est venu à penser que le duc de Saldañha, par le prestige de son nom, par l'influence qu'il exerce sur l'armée, pouvait seul garantir le Portugal de ca-

tastrophes nouvelles, et cette croyance a si bien prévalu, que le vieux maréchal, malade, affaibli par l'âge, ne paraissant jamais dans les chambres, fait néanmoins à peu près tout ce qu'il veut, secondé qu'il est du reste par des hommes remarquables de son cabinet, MM. Rodrigo da Fonseca et Fontes Pereira de Mello. La mort de doña Maria pouvait avoir des conséquences plus graves encore : c'était la première transmission de la couronne après une guerre de succession. Il s'est trouvé au contraire que cette mort a rendu en quelque sorte une popularité nouvelle à la monarchie. On s'est plu à rendre justice à cette reine, qui avait vu sa couronne tour à tour usurpée par son oncle dom Miguel et menacée par les factions révolutionnaires. Le roi dom Fernando, porté tout à coup à la régence, excitait des méfiances par sa qualité d'étranger. La loyauté du régent a dissipé ces ombrages. Jeune encore, aimant les arts, désintéressé dans sa conduite, le roi dom Fernando s'est trouvé bientôt aussi populaire qu'il était suspecté auparavant. Il a trouvé en lui-même le meilleur moyen de désarmer tous les partis, c'est de ne point tenir à sa position et de convaincre tout le monde qu'il ne gardait l'autorité souveraine que par devoir. Bien loin de se mettre en lutte avec les chambres ou avec son ministère et d'aller au-devant des difficultés, le régent s'est appliqué à les éviter, à calmer les passions, à raffermir la paix publique, pour laisser à son fils une situation régulière et libre. Il y a réussi, et il a pu se rendre cette justice en descendant du pouvoir.

Maintenant le poids du gouvernement repose sur dom Pedro V. Le premier acte du jeune roi a été de confirmer dans ses fonctions le cabinet du duc de Saldañha, déjà maintenu par le régent à la mort de doña Maria. Un des caractères de ce commencement de règne, c'est l'extrême confiance qu'il inspire. Peut-être même y a-t-il la part de l'illusion, car on ne peut se dissimuler que le jeune souverain portugais aura de singuliers obstacles à surmonter. Ces obstacles naissent d'un délabrement assez général, fruit de causes héréditaires et de révolutions accumulées. Seulement, et c'est là le côté favorable, les passions des partis semblent s'assoupir aujourd'hui, et faire place à un goût très vif pour toutes les améliorations sérieuses et positives. Si le Portugal n'est plus ce petit pays qui envoyait partout des navigateurs audacieux et des conquérans, il a encore en lui-même assez de ressources pour reprendre un certain rang. Qu'on voie se réaliser le double projet de chemin de fer qui doit relier la frontière française à Madrid, Madrid à Lisbonne, et la capitale portugaise peut devenir un des grands ports européens. Dans l'ordre politique comme dans l'ordre matériel, travailler à rajeunir le Portugal, c'est l'œuvre difficile du règne qui commence.

Qu'on passe de l'Europe à l'Amérique du Sud, ce n'est pas seulement ici un monde nouveau, un nouvel hémisphère : c'est aussi un autre ordre de phénomènes et d'événemens politiques; des révolutions qui se nouent ou se dénouent, des insurrections qui éclatent, des dictatures qui s'élèvent ou disparaissent, voilà jusqu'ici, il faut le dire, la seule histoire de ces populations, disséminées sur un continent qu'elles n'occupent et n'animent que par leurs discordes. Parmi ces républiques sud-américaines, la Bolivie est peut-être une des moins connues. L'élection d'un nouveau président vient d'avoir lieu, et si l'événement s'est accompli régulièrement en apparence, il ne laisse

pas d'avoir son côté curieux. Il faut se rendre compte de l'état singulier et obscur de ce pays, soumis depuis quelques années au pouvoir d'un chef militaire, le général Belzu, qui s'appelle président constitutionnel, et qui en réalité est un dictateur comme il y en a beaucoup en Amérique. La Bolivie, gouvernée par le général Belzu, s'est trouvée dans ces derniers temps aux prises avec deux genres de difficultés : elle avait à faire face à la guerre que lui avait déclarée le Pérou sous la présidence du général Echenique, et elle était agitée en même temps par des tentatives incessantes de révolutions intérieures. Le général Echenique étant lui-même renversé au Pérou il y a quelques mois, le danger de la guerre disparaissait; mais il restait les tentatives de révolution, qui prenaient chaque jour un caractère plus grave. Fatigué d'avoir à lutter sans cesse, désirant peut-être aussi se faire donner plus de pouvoirs, bien que dans le fait il les eût tous, Belzu avait recours, au commencement de cette année, à un expédient dont le général Rosas s'est servi souvent avec succès à Buenos-Ayres : il réunissait le congrès et se déclarait décidé à abdiquer le pouvoir. Ce qu'il y avait de plus curieux du reste, c'était le message par lequel il motivait sa résolution. Belzu faisait le plus triste et le plus sanglant tableau de la situation du pays; il montrait l'anarchie se répandant partout, l'égoïsme dominant tout sentiment patriotique, la démoralisation gagnant toutes les classes, l'oisiveté laissant le sol stérile, la manie des emplois dépravant tous les cœurs et minant tout ordre social, les femmes elles-mêmes se livrant aux agitations révolutionnaires; bref, il déclarait cette société ingouvernable, et c'est pourquoi il offrait sa démission, sous-entendant sans doute que la dictature était devenue nécessaire. Le congrès n'accepta pas la démission de Belzu; mais il ne lui offrit pas la dictature qu'il demandait implicitement, et comme les pouvoirs réguliers du président allaient bientôt expirer, il restait à élire un nouveau chef de l'état.

Ce ne sont point les prétendans qui ont manqué, comme bien on pense. Il y avait en première ligne le général Santa-Cruz, qui a longtemps gouverné la Bolivie, qui a été un certain moment le protecteur de l'éphémère confédération péru-bolivienne, et a depuis rempli une mission diplomatique en Europe au nom de divers pays de l'Amérique. Le général Santa-Cruz adressait de Paris un manifeste à ses compatriotes, et il se rendait lui-même à Buenos-Ayres pour se rapprocher de son pays. Le général Santa-Cruz a fait, il faut le dire, une campagne malheureuse. Il n'a pas vu que, n'y eût-il point même d'autre obstacle, il allait trouver des candidats qui lui disputeraient le pouvoir : de ce nombre était le docteur Linarès, qui paraissait avoir des chances sérieuses; mais en outre il y avait une difficulté bien autrement grave, c'est que Belzu devait songer à garder le pouvoir, soit pour lui, soit pour quelqu'un des siens. C'est ce qui est arrivé en effet. Le président bolivien a fait élire à sa place son gendre, le général Cordova, et il n'a point renoncé probablement à ressaisir quelque jour pour lui-même l'autorité suprême. Maintenant le général Belzu réussira-t-il à établir dans la Bolivie une sorte de dynastie dictatoriale, comme l'ont fait les Monagas dans le Venezuela? Les tentatives de révolution qui ne manqueront pas de se renouveler triompheront-elles au contraire? C'est le malheur de ces républi-

ques de s'absorber dans ces luttes et de ne pas voir que leur avenir est bien plutôt dans un simple fait comme celui qu'on annonçait récemment, — l'arrivée en Europe d'un navire chargé de blés du Chili, ou bien encore le voyage que vient de faire un petit bâtiment de commerce partant d'une des provinces les plus centrales de la Confédération Argentine et atteignant Corrientes, à travers les rivières du Vermejo et du Parana. CH. DE MAZADE.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

HANDBUCH DER SPANISCHEN LITERATUR (*Manuel de Littérature espagnole*), von Ludwig Lemcke (1).

L'Allemagne continue à s'enrichir de sérieux travaux sur les littératures romanes. Lorsque don Agustin Duran, il y a quelques années, proclamait la part immense des érudits allemands à la restauration des vieux monumens poétiques de l'Espagne, ce n'était pas seulement l'œuvre isolée d'un petit nombre d'écrivains et le caprice passager du public qu'il signalait ainsi; ce mouvement d'études va s'accroissant toujours. L'Espagne et l'Italie sont pour toute une école de savans l'objet d'une sollicitude passionnée. Cette même ferveur que d'autres érudits ont portée et portent aujourd'hui encore dans l'interprétation de l'antiquité grecque et latine, ceux-ci l'appliquent à l'Italie de Dante et de Pétrarque, de l'Arioste et de Machiavel, à l'Espagne d'Alphonse le Savant, de l'infant don Juan Manuel, de Lope de Vega, de Cervantes, de Quevedo et de Calderon. Parmi les commentaires si nombreux que l'Europe a consacrés depuis vingt ans au poète de *la Divine Comédie*, les plus remarquables peut-être, ceux-là du moins qui partagent la prééminence avec les publications de Fauriel et d'Ozanam, nous viennent de Dresde, de Berlin et de Leipzig. Dans cette assemblée d'*homérides* (on peut bien donner ce nom aux adorateurs du vieil Alighieri), dans ce chœur de disciples rivalisant de zèle et d'enthousiasme, il y a une place d'honneur pour le souverain lettré qui cache son érudition et ses travaux sous le nom de Philaléthès; le roi de Saxe commande aujourd'hui la légion que l'Allemagne a mise au service de Dante. J'espère bien réunir un jour ces fidèles ouvriers, et il y aura quelque intérêt, ce me semble, à les comparer avec leurs confrères de France et d'Italie. Aujourd'hui c'est seulement à propos de la littérature espagnole que je veux signaler la sollicitude de l'école *romaniste* en Allemagne.

Or, tandis que le savant grammairien des langues romanes, M. Diez, complète ses travaux antérieurs par la publication d'un dictionnaire étymologique des cinq ou six idiomes dont il a expliqué le génie; tandis que M. Franceson publie une grammaire espagnole qui peut être considérée comme un

(1) Premier et deuxième volume, Leipzig, 1855.

modèle, et un dictionnaire espagnol-allemand d'une précision lumineuse; enfin tandis que des pièces de Calderon et de Lope sont traduites ou commentées avec intelligence dans des recueils ou dans les chaires publiques, voici un livre qui secondera efficacement ces sympathies croissantes du pays de Goethe pour le pays de Cervantes. Sous ce titre modeste, *Manuel de la Littérature espagnole*, M. Ludwig Lemcke vient de publier à Leipzig les deux premiers volumes d'un ouvrage qui sera tout à la fois une histoire et un tableau des lettres en Espagne depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours. C'est une histoire, car la vie et le développement des siècles, la biographie des hommes éminens en qui se personnifie le génie littéraire de la péninsule, tout cela est exposé avec méthode dans une série de notices très substantielles, et en même temps c'est tout un tableau, un tableau vivant et animé, puisque l'historien s'effaçant laisse la parole aux écrivains, qu'il se contente d'introduire sur la scène. M. Wackernagel et M. Henri Kurz avaient déjà présenté d'après ce plan l'histoire littéraire de l'Allemagne, et leurs publications occupent une place honorable à côté des histoires de Gervinus et d'Hillebrand; M. Lemcke réussira de même : auprès de l'histoire un peu vieillie, mais intéressante encore de Bouterweck, à côté de l'histoire si complète, si détaillée, trop détaillée peut-être, du patient Ticknor, auprès des monographies de don Agustin Duran, de Martinez de la Rosa, de don Alberto Lista, de José Quintana, l'ouvrage de M. Lemcke s'est fait sa place et saura la garder.

M. Lemcke a cherché à être utile, sans renoncer jamais à la gravité de la science. En de telles publications, ce qui importe avant tout, c'est le choix des spécimens qu'on met en usage. Il faut certes une connaissance approfondie d'une littérature pour extraire ainsi de l'œuvre d'un écrivain les pages les plus propres à faire apprécier sa pensée et son style. M. Lemcke me semble avoir compris et exécuté sa tâche avec une rare habileté. L'introduction, excellent résumé des origines littéraires de l'Espagne, atteste déjà une science très sûre; l'ouvrage tout entier nous montre cette science en action.

La publication de M. Lemcke se divise en trois parties, la première consacrée à la prose, la seconde à la poésie, la troisième à la littérature dramatique. Le premier volume s'ouvre avec les *Siete partidas* d'Alphonse le Savant et nous conduit de tableaux en tableaux jusqu'aux écrits récens de l'historien Toreno, de l'humoriste Larra, de l'ardent publiciste Donoso Cortez, ou du noble vieillard qui a été le biographe des plus illustres enfans de l'Espagne, don Manuel José Quintana. Après les naïves prescriptions d'Alphonse le Savant sur les devoirs du souverain (*qual deve el rey ser comunalmente a todos los de su señoria*), après des pages bien choisies de la *Cronica general de España*, l'infant don Juan Manuel se présente à nous avec quelques-uns des plus charmans récits que le sage Patronio ait faits au comte Lucanor. Ces deux princes, l'oncle et le neveu, Alphonse le Savant et don Juan Manuel, président noblement la famille des prosateurs espagnols. Le premier appartient au XIIIe siècle, le second a illustré le XIVe, et de l'un à l'autre on voit déjà le progrès qu'a accompli l'idiome. Quelle grâce, quelle netteté, quel mélange de chevalerie vaillante et de bon sens politique dans les moralités de Patronio! Il y a tel de ces récits qui atteste un contem-

porain de Froissart, tel autre qui semble faire pressentir Commynes. Voici encore un contemporain de Froissart, mais sans aucun mélange de sagesse didactique; c'est le peintre des prouesses amoureuses et des batailles chevaleresques, le brillant gentilhomme portugais, Vasco de Lobeira, qui fut la souche, à ce que l'on croit, de l'innombrable lignée des Amadis. Mais pourquoi les chroniqueurs si intéressans du XIVe siècle, chroniqueurs espagnols et portugais, n'ont-ils pas de place ici? Pourquoi Ayala ne fournit-il pas sa part? On ne sait, en vérité, comment expliquer une telle lacune. Nous entrons bientôt dans le XVe siècle, et ce siècle, qui, en Espagne comme dans le reste de l'Europe, n'est qu'une période de transition, est très suffisamment représenté par trois ou quatre noms. Signalons surtout (c'est une des trouvailles de l'auteur) ce curieux archiprêtre de Talavera, Martinez de Tolède, avec son livre de morale populaire et pratique dont l'épigraphe pourrait être ce verset de la Bible : *Ne dederis mulieribus substantiam tuam.* Ni M. Ticknor dans l'*History of spanish Literature*, ni M. Clarus dans sa *Darstellung der spanischen Literatur im Mittelalter*, n'ont cité une seule fois l'archiprêtre de Talavera; il y a plaisir à trouver chez M. Lemcke un spécimen fort étendu de ce singulier ouvrage, l'une des plus précieuses raretés de la bibliographie espagnole.

Le XVe siècle va finir; quelques années avant que le XVIe siècle fasse son apparition sur la scène, un livre paraît qui semble proclamer à son de trompe la mort du moyen âge : c'est le Rabelais de l'Espagne qui l'a écrit, l'ingénieux et cynique Fernando de Rojas. Il suffit de parcourir la *Célestine* de Rojas pour comprendre quelle distance il y a des récits du *Comte Lucanor* et de la morale de Martinez de Tolède à la liberté effrontée du disciple de Pétrone. A sa suite se déroule le groupe étincelant des écrivains du XVIe siècle : Oliva et Salazar, qui célèbrent tous deux la dignité de l'homme et semblent avoir ressenti un instant l'inspiration virile de la renaissance; Hurtado de Mendoza, singulier mélange de Salluste et de Callot, le peintre fantasque de Lazarille de Tormes et le chroniqueur vigoureux de la guerre de Grenade; George de Montemayor avec sa pastorale de *Diane* continuée, surpassée peut-être (c'était l'opinion de Cervantes) par la *Diana enamorada* de Gaspar Gil Polo; Perez de Hita, qui raconte avec tant de verve et de couleur les luttes des Zégris et des Abencerrages, *Caballeros moros de Grenada;* Mateo Aleman, qui recueille l'héritage de Hurtado de Mendoza, et donne un frère à Lazarille de Tormes dans la personne de Guzman d'Alfarache; puis les écrivains plus sérieux, — l'historien des Indes, Antonio de Herrera, — le subtil et audacieux jésuite Mariana, écrivain supérieur à sa réputation, penseur tenace et profond, qui compromit l'institut naissant d'Ignace de Loyola par sa théorie du régicide, et attira lui-même sur sa tête chargée d'années de rigoureuses punitions en dénonçant les méfaits de la compagnie de Jésus. Louis de Grenade avec ses belles pages religieuses toutes rayonnantes de lumière et d'or, Antonio Perez avec ses lettres politiques, Cervantes avec sa *Galatée* et ses drames, terminent ce mouvement du XVIe siècle, moins grand sans doute en Espagne qu'en Italie ou en France, en Allemagne ou en Angleterre, mais bien intéressant encore par les germes de vie qu'il contenait dans son sein.

Cervantes n'est pas seulement un homme du XVIe siècle; il ouvre aussi le siècle suivant, et l'immortel hidalgo de la Manche appartient aux premières années de cette période qui devait régulariser et féconder le mouvement confus d'une renaissance incomplète. Cervantes et Quevedo représentent tous deux cette direction nouvelle, avec quel éclat et quelle verve! l'Europe le sait; mais l'esprit du moyen âge, d'un moyen âge artificiel et convenu, reparaît bientôt pour étouffer l'esprit moderne, et l'école des grands prosateurs se trouve subitement arrêtée. Quels noms citer après ces noms glorieux, à moins que ce ne soit le méthodique Saavedra ou un historien secondaire, Antonio de Solis, qui raconte la conquête du Mexique comme Saint-Réal a raconté la conjuration de Venise? Dès lors il faut traverser rapidement le groupe insignifiant des écrivains du XVIIIe siècle, Feijoo, Isla, Cadalso, Muñoz, Jovellanos, Capmany, jusqu'à ce qu'on arrive enfin aux tentatives récentes qui ont repris les traditions interrompues du XVIe siècle et associé l'Espagne de nos jours aux luttes viriles de la pensée moderne.

C'est ainsi que ce choix intelligent des prosateurs de l'Espagne provoque utilement la pensée et présente un tableau rapide et net des vicissitudes d'une grande littérature. Le volume consacré à la poésie offre les mêmes avantages et mérite les mêmes éloges. M. Lemcke n'a rien négligé pour donner à son recueil la correction achevée qui fait le prix des publications de ce genre; il a confronté les manuscrits des grandes collections de l'Europe, il a consulté surtout et nos richesses de la Bibliothèque impériale et les hommes qui connaissent le mieux chez nous ces délicats problèmes de bibliographie et de philologie moderne. M. Hase, M. Magnin, M. du Méril ont rendu à M. Lemcke des services qu'il n'hésite pas à proclamer hautement. M. Lemcke s'étonnera sans doute que nous le félicitions d'une chose si simple; mais n'avons-nous pas vu tout récemment deux écrivains de l'Allemagne, M. de Rochau et M. Édouard Brinckmeier, piller consciencieusement deux ouvrages français sur l'histoire et la littérature espagnole, et donner comme des recherches originales une traduction mal faite? Il est vrai que, dans ce domaine peu surveillé des études sur l'Espagne, la France non plus n'est pas à l'abri de tout reproche; je sais tel ouvrage sur la littérature castillane qui n'est qu'une traduction des notes dont M. Martinez de la Rosa a enrichi sa *Poétique*. M. Lemcke n'est pas de cette école-là; il est savant et n'a pas besoin de se parer de la science de ses confrères. Qu'il publie avec le même soin son troisième volume, consacré au théâtre: il aura accompli une œuvre utile, et cette intéressante publication lui assurera un rang digne d'envie parmi les plus laborieux ouvriers de la renaissance romane.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

V. DE MARS.

LA

RÉFORME ADMINISTRATIVE

EN ANGLETERRE

I.

Dans le courant de l'été de 1854, une des plus nombreuses et des plus belles armées que l'Angleterre ait mises sur pied est partie pour l'Orient au bruit des acclamations populaires. Devant l'ennemi, elle a fait tout ce qu'on attendait d'elle : elle a été brave et heureuse les armes à la main; mais, engagée dans une expédition lointaine et d'un genre nouveau, elle a rencontré des obstacles que le public n'avait pas prévus. Après six mois d'efforts, les résultats semblaient douteux encore, malgré des pertes cruelles. La nouveauté du climat, la rigueur des saisons, l'excès du travail, le défaut de préparatifs, l'insuffisance de l'armement et de l'approvisionnement, l'absence ou la confusion des moyens de transport, d'abri, de bien-être, de guérison, avaient donné aux souffrances inséparables de la guerre une intensité funeste. Au mois de décembre dernier, l'armée anglaise semblait épuisée; on la disait anéantie, et beaucoup ajoutaient que c'en était fait de la puissance militaire de la Grande-Bretagne.

Chose étrange, à Londres même on tenait ce langage! Qu'en Europe la nouvelle d'une atteinte éprouvée par l'armée et la puissance anglaise fût accueillie avec empressement, exagérée avec complaisance, rien de plus simple. L'Angleterre ne manque pas d'ennemis par le monde, elle est si libre, elle a été si heureuse; elle a traversé

dans un calme si profond les périodes de troubles et d'angoisses infligées aux monarchies du continent, et elle s'est montrée avec elles si fière de ses institutions, de son repos, de sa fortune, elle a si peu caché sa confiance en elle-même et dans ses destinées, qu'au premier revers tous ceux qu'elle a humiliés devaient relever la tête et jouir d'un noble plaisir, celui de proclamer sa déchéance. Mais ce qui est plus singulier, c'est qu'elle-même, ou peu s'en faut, a eu l'air d'y croire.

Avec quel soin, avec quelle verve, la presse de Londres a recueilli, décrit, célébré les maux de l'armée anglaise, chacun s'en souvient. Comme elle a pris à cœur d'en étaler toutes les conséquences, toutes les misères, d'en faire rejaillir le contre-coup sur la force et même sur les institutions du pays, on ne l'a pas oublié. Elle recevait un rude démenti; elle avait, au début de la guerre, montré une présomption sans limite. Elle n'avait préparé l'opinion à aucune des difficultés, à aucun des mécomptes que toute guerre, même heureuse, amène avec elle. Elle l'avait comme à plaisir nourrie des illusions de l'orgueil et du patriotisme. L'opinion publique, qu'elle avait exaltée, tombait de son haut pour ainsi dire. Les Anglais sont fiers, mais sincères, et connaissent peu certaines finasseries de la vanité. Ils se montraient naïvement désolés et humiliés : désolés, car, préoccupés plus qu'aucun peuple des questions de bien-être et de *comfort,* ils ressentaient au fond de l'âme les souffrances de leurs soldats, et faisaient comme la découverte des maux de la guerre; humiliés, car ils avaient conçu et manifesté de tout autres espérances, et ils reconnaissaient avec douleur qu'ils ne faisaient pas tout mieux que personne. Ce double sentiment s'est produit sans détour. Loin de rien atténuer, on a tout avoué, tout déploré, tout mis au pire, et l'on ne s'est point inquiété de donner ainsi des armes à la compassion affectée et à l'envieuse joie de tous les ennemis de *la perfide Albion.*

Telle est, dit-on, la faiblesse des peuples libres, telle est, selon moi, leur force. Ils ne cachent ni leurs illusions, ni leur orgueil, ni leurs passions. C'est par la dure expérience des choses qu'ils se forment et s'aguerrissent aux épreuves qu'ils doivent subir, aux difficultés qu'ils doivent vaincre. Ils font en public et sous les yeux du monde leur rude apprentissage de la politique et de la guerre, et c'est parce qu'ils sentent tout vivement et avec excès qu'ils se montrent à la hauteur des efforts que les événemens réclament. « Un peuple libre ne comprend que lorsqu'il a senti, » disait le général Washington.

Mais ce n'est pas la mode de penser comme Washington. On a pris au mot la presse et la nation anglaise. On a cru à une redoutable crise. On est allé disant que l'Angleterre ne pouvant plus

compter en Europe, il ne lui restait qu'à se mettre en révolution; pour se relever, elle n'avait plus qu'à se perdre. Les institutions représentatives, qui ont tant d'ennemis, en ont maintenant d'une nouvelle sorte : ce sont leurs amis. Ceux-ci pensent devoir à leur mérite de ne croire ni à leur force ni à leur durée. Ils regardent comme nécessaire à la beauté de la chose qu'elle ne subsiste pas, et pour en faire un idéal, de la déclarer impossible. Que voulez-vous? On tient à ce que tout le monde soit malade de la maladie à laquelle on a succombé; il faut que personne ne réussisse parce qu'on a échoué. A entendre quelques-uns de ceux qui vantaient le plus l'Angleterre, on les croirait impatiens de changer le panégyrique en oraison funèbre. Qu'y avait-il cependant de si fort extraordinaire dans les événemens de l'an dernier? Dût-on accepter sans rabais les dépositions de la presse, cette grande exagératrice, l'habitude de prospérités inouies a pu seule rendre l'Angleterre si prompte à prendre l'alarme. Que dans une première campagne, après une longue paix, une armée montre quelque inexpérience, que l'instruction des soldats, que l'administration militaire laisse quelque chose à désirer, que l'Angleterre, absorbée depuis trente ans par les questions les plus grandes de la législation intérieure et de l'ordre économique, ait négligé de dresser à l'avance ses troupes à débarquer et à bivouaquer en Crimée : un tel malheur peut entraîner des pertes douloureuses, mais ne saurait surprendre ni abattre l'orgueil d'une nation. Plus d'une fois l'Angleterre a commencé par des revers une guerre qu'elle devait tout autrement finir. Ce n'est pas à nous de lui rappeler ces souvenirs-là. Elle sait son histoire, et nous n'aimerions pas à la lui raconter; elle y verrait qu'elle n'a jamais éprouvé d'échec ou rencontré d'obstacles sans accuser ses généraux et ses ministres plutôt qu'elle-même. Elle ne s'en est pas prise aux institutions, mais aux hommes. Souvent même, abusant du principe de la responsabilité, le poussant jusqu'à l'injustice, elle a par des rigueurs parlementaires montré que pour servir un peuple libre il ne suffit pas d'être habile, il faut être heureux. Après tout, une grande guerre à conduire est chose si difficile, elle exige non-seulement des généraux, mais des administrateurs même, un déploiement si extraordinaire de calcul et d'activité, de dévouement et de vigilance, de prévoyance et de travail, que je me sens porté à excuser l'emploi, même rigoureux, de toute la pénalité constitutionnelle, quand il s'agit d'obtenir les grands sacrifices au prix desquels s'achètent les grandes victoires.

Or cette fois la question ministérielle a bien été posée, et en janvier 1855 elle a été résolue contre le ministère; mais lui-même paraissait faiblement désireux de se maintenir, et ses adversaires n'étaient pas bien animés. Les haines politiques sont fort calmées en Angle-

terre, et les partis ne se précipitent plus avec fureur les uns contre les autres. Le changement de cabinet paraissait aller de soi, et n'exciter ni joie, ni colère. Par une disposition d'esprit qui caractérise notre époque, au lieu de rechercher comme autrefois la conduite du gouvernement dans un besoin de vengeance, on s'est presque uniquement proposé de savoir si la responsabilité ne devait pas remonter des ministres aux institutions administratives et politiques. On a eu l'air de se demander si la faute n'était pas au parlement qui avait maintenu, à la nation qui avait souffert des pratiques, des usages incompatibles avec la force d'un grand gouvernement, s'il n'y avait pas à découvrir un mal général et profond, si ce n'était point enfin le cas d'appliquer la panacée universelle : la réforme.

Ce serait une réforme motivée par une circonstance toute particulière. De quoi s'agissait-il? Des moyens de faire vivre en pays ennemi quarante ou cinquante mille hommes de bonnes troupes; mais c'est encore un des traits de notre temps que l'esprit de réforme se montre généralisateur, et dépasse volontiers le cercle des questions spéciales qui lui ont donné l'éveil. Ainsi le débat a monté de degrés en degrés d'une question de cabinet jusqu'à une question d'ordre social. Le premier point, celui auquel on se fût arrêté jadis, était de savoir si le pouvoir avait fait et s'il ferait aujourd'hui tout ce qu'il y avait à faire. Le second, c'était une question déjà touchée dans la session précédente, et qu'il fallait plus profondément résoudre. Le ministère, comme chargé du gouvernement de l'armée, était-il organisé d'une manière satisfaisante? Puis, comme le gouvernement de l'armée n'est pas tout, cette armée, gouvernée bien ou mal, était-elle bien organisée elle-même, et les institutions militaires du pays n'étaient-elles pas à refaire? Voilà une troisième question, et on l'a posée. Mais l'organisation imparfaite de l'armée ne serait-elle pas une partie d'un tout qui ne vaut pas mieux? Si les choses d'administration n'ont pas été, comme la législation, l'objet de réformes opportunes, n'est-ce pas que l'administration même est mal constituée? Ainsi est née la quatrième question, celle de la réforme de tout le *service civil.* Enfin, ministère, armée, bureaux, tout cet ensemble qui a si peu varié depuis un siècle et demi, est lié aux institutions du pays, dépend au moins de la manière de les entendre et de les pratiquer, et s'il faut modifier les effets, n'y aurait-il rien à voir aux causes? S'il faut retoucher l'accessoire, le principal doit-il rester intact? La constitution a-t-elle été comprise et développée dans le sens le plus favorable à la grandeur de l'état? Et si elle ne l'a pas été, n'est-ce pas la faute du parlement et de la nation, c'est-à-dire de l'esprit qui les anime? Et comme cet esprit est celui de la société telle qu'elle est faite, que faut-il penser de l'ordre social en Angleterre?

Un fil logique assez visible lie ces cinq questions, et elles ont été toutes abordées à propos de l'état hygiénique de l'armée anglaise devant Sébastopol. Par les argumens employés, par les motifs invoqués, ce qu'on a appelé la réforme administrative a semblé par momens embrasser toutes ces questions à la fois. Les promoteurs de cette réforme ont fait de leur mieux pour la grandir en importance, ses adversaires pour en exagérer les dangers. Et les timides et les sceptiques, et tous ceux qui voient chaque nuit apparaître le spectre de la démocratie, tous ceux qui ont intérêt à le faire jouer par manière de fantasmagorie pour effrayer les gens, ont eu prétexte à dire : « Il s'agit d'une révolution. »

A mon avis, il n'en est rien. Je reconnais qu'on agite en Angleterre, encore qu'avec peu de suite et de vivacité, quelques questions qu'on ferait mieux de regarder comme définitivement résolues par une expérience près de deux fois séculaire. J'avoue encore que l'émotion très vive et très naturelle ressentie par la nation à la nouvelle du dépérissement de son armée a dans le premier moment fait accueillir toutes les sortes d'hypothèses et d'expédiens; une extrême inquiétude accepte tous les conseils et choisit mal entre les remèdes. Cependant l'Angleterre ferait preuve d'une faiblesse d'esprit dont on ne l'a pas jusqu'aujourd'hui soupçonnée si elle se croyait plus malade qu'elle n'est réellement, parce que certains empiriques le lui disent, et si elle en venait aux moyens désespérés, parce que son état inspire une suspecte inquiétude à tous ceux qui lui en veulent. Quant à nous, nous ne craignons point qu'elle se laisse prendre à ce piége.

Notre intention est de retracer dans ses principaux détails la controverse politique qui a occupé l'Angleterre pendant les six premiers mois de cette année. Nous ne raconterons pas tous les faits : nous n'écrivons pas l'histoire des événemens, mais l'histoire des questions, et nous ne citerons les actes des chambres, de la presse et de l'opinion qu'autant qu'ils servent à mettre les questions dans leur jour; mais nous parlerons de tout avec bienveillance et avec liberté.

II.

Il y eut une courte session en décembre 1854. Alors, pour la première fois, la tribune parla des souffrances de l'armée. M. Layard, que nous rencontrerons souvent dans toute cette affaire, dit deux choses qu'il faut noter, parce qu'elles sont devenues les lieux communs du débat : « Il nous faut des hommes plus jeunes et plus faits pour l'action (plus tard il se réduisit à dire : Il faut un homme). — Si une entreprise particulière devait être conduite comme les ministres

ont essayé de conduire la guerre, il y aurait banqueroute avant huit jours. »

Le mois suivant, M. Roebuck fit sa motion. Il proposa un comité d'enquête pour s'assurer de l'état de l'armée devant Sébastopol et de la conduite des autorités chargées de pourvoir à ses besoins. Cette proposition était naturelle. Si l'on songe à la gravité de la question, à la préoccupation publique, à l'évidente impuissance où chaque fraction du ministère était de prendre la tête des affaires, à moins qu'on ne lui prêtât main forte ou lui fît violence, il fallait un acte énergique qui fût à la fois une menace et un appui, un stimulant et un frein. Quiconque avait été ou croyait rester ministre était obligé de s'y opposer, c'est tout naturel, et pour s'y opposer, de crier à l'usurpation de pouvoir. Cependant M. Roebuck, qui est tout à la fois très avancé en libéralisme et très sensé, savait bien que l'énergie dans le choix du moyen n'excluait pas la prudence dans l'emploi du moyen. Il ne voulait que mettre dès le premier moment aux mains de la chambre une arme dont elle se servirait comme le commanderaient les circonstances, et l'événement lui a donné raison; mais ceux-là même qui s'opposaient à l'enquête, c'est-à-dire à un procédé régulier d'intervention parlementaire, commençaient à produire ces singulières doctrines qui acquittent les hommes pour accuser les choses, et mettent le pouvoir hors de cause afin de faire le procès aux institutions. Lisez par exemple le discours de M. Bernal Osborne. C'est un radical vif et sincère, mais il est secrétaire de l'amirauté; il défendait donc le ministère. Pourquoi le sacrifier en effet quand toute la faute ne venait pas de lui, mais d'un système qui date du moyen âge, et qui a résisté au temps et à la raison? En disant que c'est l'organisation militaire qui a fait le mal, l'orateur se vantait presque de déplaire à l'aristocratie; mais il devait à son pays la vérité.

La chambre n'eut pas autant d'indulgence d'un côté ni de sévérité de l'autre : la motion passa et le ministère partit. Ainsi fut résolu ce que j'ai appelé la première question. La seconde ne tarda pas à venir. Il s'agissait de la consolidation comme parlent les Anglais, ou, comme nous dirions, de la centralisation des pouvoirs qui forment, dirigent et administrent l'armée. Il faut ici rappeler comment en 1854 ils étaient encore divisés. Il n'y avait point de ministre de la guerre. Personne dans le cabinet n'exerçait directement une autorité un peu considérable sur l'armée, excepté quand le commandant en chef des forces était membre du cabinet, et depuis longtemps il ne l'était plus. Par un singulier scrupule, l'armée étant sous l'autorité directe de la couronne, on tenait que le commandant en chef, n'ayant à répondre qu'à la reine, devait être en dehors de

la politique. Et cependant les nominations et les promotions le regardaient seul. L'armée, une fois votée par les chambres, lui appartenait pour ainsi dire. Il y avait bien un secrétaire *de* la guerre, ou plutôt *à* la guerre, *secretary at war*. Les secrétaires d'état, celui des colonies, celui des affaires étrangères, sont des ministres. Les secrétaires de l'amirauté, de la trésorerie, etc., sont comme nos secrétaires-généraux de ministères. Le secrétaire à la guerre, lui, n'était pas de droit membre du cabinet, quoique M. Fox Maule le fût sous lord John Russell, et M. Sidney Herbert sous lord Aberdeen; il n'était que le ministre des finances de la guerre. En cette qualité, il tenait en échec le commandant en chef, qui ne pouvait sans lui ordonner un mouvement ou un rassemblement de troupes, parce que c'est une dépense. C'était d'ailleurs le secrétaire qui demandait annuellement à la chambre le vote de l'armée et de la loi qui règle la discipline, *mutiny bill*. Il proposait les crédits nécessaires et répondait de leur emploi. Il transmettait à l'armée les décisions royales en matière financière, accordait les demi-soldes, faisait publier officiellement les promotions. Tous les rapports du militaire avec le civil étaient de sa compétence, et sa responsabilité était fort étendue. Point de déplacement de troupes sans son concours, puisqu'il en devait ordonnancer la dépense; mais c'était le ministre de l'intérieur et non pas lui qui communiquait à cet égard au commandant général les intentions du gouvernement, quand il s'agissait de la sûreté du royaume, et le ministre des colonies, quand il fallait pourvoir à celle des colonies. Les *horse guards* (on désigne ainsi dans l'usage le commandant en chef, parce qu'il siége à l'hôtel des gardes à cheval), assistés par un adjudant-général et par un quartier-maître général dont la nomination ne regarde pas les ministres, demeuraient et demeurent encore chargés des ordres à donner aux troupes, de la direction du personnel, de l'avancement, de la discipline. Cette autorité échappait à tout contrôle; mais on ne lui confiait qu'une armée sans ingénieurs ni canonniers. L'artillerie et le génie dépendaient d'un maître-général de l'ordonnance, qui lui aussi jouissait d'une certaine indépendance, communiquait directement avec la reine, et réunissait dans ses attributions les fortifications, le casernement, l'armement, les poudres et salpêtres, la literie, enfin la cuisine et l'éclairage de l'armée. Le personnel à sa nomination était très nombreux; mais du moins admettait-on qu'il était lié au gouvernement par la solidarité politique. Cependant, comme il a eu rarement place dans le cabinet, son administration restait en dehors du gouvernement; elle était seulement sur quelques points partagée par le bureau de l'ordonnance, dont il est le chef officiel.

La juridiction militaire est dirigée par un magistrat, le *juge avo-*

cat, qui ne relève d'aucun ministre, mais qui siége au parlement et suit ordinairement le sort du cabinet qui a conseillé à la couronne sa nomination.

Vient ensuite un corps spécial, nullement militaire, qu'on nomme le commissariat, et que le duc de Wellington définissait en lui donnant pour attribution le soin des estomacs des hommes et des chevaux. C'est à quelques égards l'équivalent de notre intendance militaire; seulement ce service est une branche de la trésorerie. Avec les dépenses de l'approvisionnement, le commissariat est chargé de faire les fonds de l'armée, et il lui sert dans certains cas de caissier et de banquier.

La paie ne le regarde pourtant pas, c'est l'affaire d'un payeur-général qui, depuis quelques années, réunit à la solde des troupes la solde de la marine. Autrefois ce poste était singulièrement lucratif, et les hommes les plus considérables, le premier Pitt, le premier Fox, Burke enfin, ne l'ont pas dédaigné. Comme le payeur-général n'agissait que sur ordonnancement du secrétaire de la guerre, son autorité était petite, mais fort peu contrôlée, et ce titre a donné souvent, il donne aujourd'hui encore à celui qui en est revêtu l'entrée dans le cabinet.

Il y a enfin un département médical de l'armée; le surintendant qui le dirige dispose de toutes les nominations. Responsable au commandant en chef de la discipline de ses chirurgiens, il l'était au secrétaire de la dépense des hôpitaux.

Voilà de compte fait six autorités, qui toutes ont la force armée pour objet, et qui ne sont point subordonnées entre elles ni soumises à une autorité centrale. Il n'en est aucune, excepté le commissariat, qui dans sa sphère ne puisse prendre un grand nombre de décisions avec une complète indépendance et sans qu'un ministre en réponde, le secrétaire de la guerre n'étant ministre qu'accidentellement. Ce fait n'est pas unique dans l'administration anglaise. Le ministère ne centralise pas la direction de toutes les autorités secondaires, à moins qu'un bill spécial ne les ait placées sous les ordres d'un de ses membres. Ce qu'on appelle un bureau (*board*, administration collective) n'est officiellement dans la dépendance gouvernementale que lorsque c'est un comité comme celui du commerce ou des Indes, présidé par un ministre; mais à défaut du lien de la subordination légale, le lien de l'amitié politique ou des engagemens de parti maintient l'unité nécessaire. Tel fonctionnaire ne relève point des ministres; seulement il entre aux affaires et il en sort avec eux : cela suffit.

Quoi qu'il en soit, à cette administration militaire avec ses cinq ou six têtes on superposa, sous le ministère de lord Aberdeen, un secrétaire d'état de la guerre, et le duc de Newcastle regretta qu'on

ne lui permît pas de cumuler avec ce titre celui de secrétaire d'état des colonies. On conserva cependant le secrétaire *à* la guerre, et le duc de Newcastle et M. Sidney Herbert siégèrent ensemble dans le même conseil, sans qu'on ait jamais bien su comment les attributions étaient réparties entre eux. Probablement les décisions relatives à la guerre de Crimée étaient prises sur le rapport du secrétaire d'état, qui les transmettait ensuite à tous les départemens militaires, mais qui n'en dirigeait pas l'exécution. Cet arrangement, très imparfait, fut, comme on sait, un des motifs de la retraite inopinée de lord John Russell au mois de janvier dernier. Il voulait qu'au moins toutes les parties de l'administration militaire formassent un comité ou bureau dont le secrétaire d'état fût le chef responsable, et il faisait entendre que ce chef ne devait plus être le duc de Newcastle. On a souvent demandé que le personnage revêtu de ces fonctions fût à la fois un homme politique et un homme de guerre. Il y aurait à cela convenance plutôt que nécessité, puisqu'après tout dans la maritime Angleterre le premier lord de l'amirauté a cessé depuis bien longtemps d'être un marin; mais, sans insister sur la spécialité de la profession militaire, on ne devrait, au moins pendant la guerre, en donner le gouvernement qu'à un ministre prépondérant. A l'époque de la guerre de sept ans, Pitt, comme secrétaire d'état des affaires étrangères, se réserva tout ce qui concernait l'armée et les opérations militaires. Il n'admit dans sa confidence que son beau-frère, Temple, alors président du conseil, et l'Europe entière a cru Pitt premier ministre, quoiqu'un autre duc de Newcastle en portât alors le titre.

Lord Palmerston, en formant le cabinet actuel, a donc eu avant tout cette grande question à résoudre. Peut-être l'exemple de Pitt pouvait-il être suivi. L'opinion demandait un ministre de la guerre qui eût de l'activité et du commandement, surtout un caractère à briser tous les obstacles. Pour ce dernier motif, on eût accepté lord Ellenborough, quoiqu'il fût tory, ou lord Grey, quoiqu'il eût parlé pour la paix. Lord Palmerston appela lord Panmure, l'ancien secrétaire à la guerre des whigs. Ce dernier titre fut aboli, et toutes les attributions qu'il désignait passèrent de droit au secrétaire d'état. Lord Palmerston expliqua à la chambre des communes qu'on réunirait à ces attributions la partie civile de l'administration du maître général de l'ordonnance, qui abandonnerait également la discipline de l'artillerie et du génie au commandant en chef. Quant au partage à faire entre celui-ci et le ministre, on fut bref et vague. Il fut dit que, si d'autres changemens étaient jugés nécessaires, les *horse guards* seraient consultés dans les choses de leur compétence, mais que le ministre apprécierait le conseil et déciderait. L'unité n'a donc

pas été complétement établie. Ce n'est pas tout à fait ce que lord John Russell avait indiqué, ce qu'à la chambre des pairs lord Grey avait réclamé avec beaucoup de force et de solidité. L'autorité sur le personnel de l'armée est dans une main; l'emploi de l'armée et la guerre sont dans une autre; l'intendance militaire reste au trésor. Le commandant en chef, lord Hardinge, passe pour l'homme de guerre le plus instruit de l'Angleterre; il s'est fait beaucoup d'honneur comme gouverneur de l'Inde, où il a dirigé l'armée sans la commander, et beaucoup de personnes ont regretté qu'il n'eût pas été nommé général en chef de préférence à lord Raglan. Malheureusement il représente les traditions de l'ancienne armée et de l'ancienne politique, et l'on s'accorde à penser que sous la longue dictature du duc de Wellington aux *horse guards*, l'esprit d'immobilité y avait pris racine. M. Fox Maule, qui n'a servi qu'avec un grade peu élevé dans les *highlanders*, s'est bien acquitté de diverses fonctions politiques et mérite la plus grande estime; mais lorsqu'il échangea son nom contre le titre de lord Panmure, on disait que sa santé l'éloignait de la vie active. Il est représenté à la chambre des communes par son sous-secrétaire d'état, M. Frédéric Peel, le second fils de sir Robert, peelite apparemment, mais du côté libéral, qui se défend avec fermeté et précision, mais qui ne paraît pas fort amoureux des innovations. Toutefois, il faut dire que sous l'administration actuelle, les plaintes sur l'état de l'armée expéditionnaire ont cessé. Le passé seul motive celles qui durent encore, et c'est une première circonstance qui diminue l'intérêt et l'à-propos des projets de réorganisation dont on les accompagne.

Voilà donc comment ce que nous avons nommé la seconde question a été résolu. Dans le premier moment, on n'a point été satisfait, mais on a peu réclamé. Il y avait nécessité de laisser faire le nouveau cabinet, car il était le seul possible. La chambre des communes manque de candidats nouveaux aux fonctions de gouvernement. La force des choses poussait lord Palmerston au premier rang. La nationalité de sa politique, son expérience, sa capacité, sa manière pleine de confiance et d'entrain, sa merveilleuse aptitude au travail, un certain isolement habilement conservé au milieu des grands partis politiques, tout le désignait pour la haute mission qu'il acceptait et lui donnait des facilités singulières pour la remplir. Il n'est pas sûr qu'il ait usé de toute la force qu'il tenait des circonstances, et que son pouvoir n'ait pas excédé sa volonté; mais quoi qu'il ait fait, il a été approuvé, et il devait l'être. L'opinion ne lui a pas demandé un compte trop rigoureux du choix de ses collègues; on sentait combien peu ce choix était libre. Enfin l'opposition elle-même, pour se créer un terrain d'attaque, pour donner aux es-

prits, s'il était possible, une direction et un aliment, consentait à ménager provisoirement les hommes, et à porter toutes ses forces sur les questions de réforme générale.

Ces questions ont leur valeur, mais il faut qu'elles viennent à propos, et leur temps n'est point le temps de guerre. Les questions de conduite sont tout alors. Le caractère des hommes d'état, leur coup d'œil, leur prévoyance, leur activité, leur courage, voilà ce dont il faut alors s'enquérir. Si donc on voulait faire de l'opposition, on pouvait se faire rendre raison par ceux qui ont gouverné ou qui gouvernent de tout ce qui affaiblit ou suspend l'action militaire du pays, et non se jeter dans les projets et les nouveautés, à moins qu'on ne prétendît que l'Angleterre est devenue radicalement, absolument incapable de soutenir la guerre. Et dans ce cas encore on aurait eu à demander aux ministres comment ils l'ont déclarée. Ignoraient-ils l'impuissance de leur patrie, ils sont responsables de leur ignorance; n'ont-ils pas osé révéler à la nation un si triste secret, ils sont responsables de leur faiblesse. Ce sont là des suppositions extrêmes et chimériques, et qui ne peuvent convenir qu'aux déclamateurs. A mon avis, il n'y a pas en ce moment d'opposition à faire, même contre l'ancien ministère, puisqu'il est tombé. C'est lui cependant qui a engagé la guerre, c'est lui qui en a conçu le plan et préparé les moyens. Il répond de tout, et s'il est par les intentions au-dessus de l'ombre d'un reproche, on ne peut porter de sa conduite le même jugement. S'il eût été nécessaire que le comité Roebuck donnât à son examen une conclusion politique, elle aurait peut-être été sévère.

Il faudrait passer sur tout cela, si l'on ne soutenait que tout le monde a fait son devoir, afin de prouver que les institutions ont manqué au leur, et si l'on ne risquait, en déplaçant le mal, de tromper le public anglais sur le remède. On peut accorder que tout le monde a fait son devoir, en ce sens que tout le monde a fait de son mieux; mais il n'en résulte pas que personne ne se soit trompé. Or on répond de l'erreur comme du reste.

III.

Il me siérait moins qu'à personne d'attaquer les hommes qui composaient le dernier cabinet. Il avait été appelé par la voix de la nation. Il était admirablement propre à faire le bien du pays, si la paix se fût maintenue. On lui a reproché d'être une coalition, mais cette coalition ne reposait sur le sacrifice d'aucun principe, et tel est d'ailleurs en Angleterre l'état des opinions politiques, que longtemps encore un peu de coalition sera la condition de la force et de

la durée d'un cabinet. Il y avait dans celui-là des hommes qui ont honorablement manié depuis cinquante ans les plus grandes affaires du monde, des hommes qui ont siégé dans les conseils auprès de M. Fox et qui sont la tradition vivante du grand parti dont il était le chef, des hommes qui ont été les compagnons de Robert Peel dans ses hardies et bienfaisantes entreprises, des hommes enfin qui ont attaché pour jamais leur glorieux nom à la mémoire de toutes les grandes réformes dont s'enorgueillit leur patrie. Je ne sais en quel pays on aurait aisément rencontré une plus heureuse réunion d'esprits supérieurs et de nobles caractères. Malheureusement ce ministère, composé en grande partie d'hommes qui ont dépassé la maturité de l'âge, n'était pas préparé à la destinée qui l'attendait. Le navire était magnifique pour le commerce et la navigation, il pouvait braver les flots et les vents; mais ce n'était pas un vaisseau de guerre. Les événemens lui ont à l'improviste imposé une tâche pour laquelle il n'était point fait.

Le moment est arrivé où l'on peut sans embarras revenir sur les antécédens et les débuts de la guerre. La valeur des armées alliées a triomphé des plus grands obstacles. Une victoire décisive est venue couronner l'héroïsme à la fois patient et impétueux de nos soldats. La vérité peut se dire sans risque d'aggraver des revers ou d'envenimer des souffrances. Pour moi du moins, je puis parler à l'aise. Je suis de ceux qui pensent que la cause de la guerre valait la guerre, et qu'il était de l'honneur de la France comme de l'Angleterre d'engager cette terrible partie, le jour où la diplomatie a été trouvée impuissante à nous donner un pacifique dénoûment. La situation que la Russie s'est faite en Europe depuis quarante ans ne pouvait être à jamais supportée, ou bien il faut dire que l'Europe a eu tort de s'inquiéter des agrandissemens de Charles-Quint, de Louis XIV, de Napoléon. Il a toujours été écrit dans l'avenir de ce siècle que la querelle éclaterait. L'aveuglement et la faiblesse pouvaient seuls se refuser à comprendre cet arrêt de la politique. A la la prépondérance de la Russie est due cette tyrannique unité de l'Europe, si longtemps indivisible, et dont le fardeau a pesé depuis tant d'années sur la France et ravi à ses meilleurs gouvernemens l'apparence de la liberté d'action. Heureusement, parmi les ambitions de la puissance moscovite, il y en avait une dont les gouvernemens de l'Europe ne pourront endurer le triomphe qu'au jour où ils ne seront plus que l'ombre d'eux-mêmes. Les vues plus ou moins déclarées, plus ou moins patientes de la Russie sur Constantinople ont le privilége d'inquiéter à la fois et de rallier dans une même jalousie la plupart des grandes nations du monde, et il devait arriver qu'une fois, soit en se révélant par des imprudences, soit en se

démasquant par des résultats, elle romprait les liens des anciennes coalitions, pour donner naissance à des alliances nouvelles. On pouvait du moins espérer que la préoccupation exclusive, énervante, de leur propre conservation, ne paralyserait pas si constamment tous les gouvernemens menacés de révolution, qu'ils devinssent insensibles à tout autre danger. Que cette terreur secrète, que cette sollicitude continue eût un moment de relâche; que la bonne fortune du bon droit voulût que la Russie fît la faute de choisir ce moment pour se trahir, et l'Europe devait se retrouver elle-même. Or cette faute, la Russie l'a commise. L'amener à la commettre eût été la tâche d'une politique habile, devancer même cette occasion pour agir eût été l'œuvre d'une politique audacieuse; mais la faute commise, l'occasion venue, aucune politique sensée ne pouvait hésiter. Il n'y avait plus d'alternative qu'entre une diplomatie assez prompte et assez forte pour ajourner le conflit en faisant reculer l'adversaire et une guerre résolue à propos pour lui arracher, un temps du moins, les armes qu'il tient suspendues sur la tête du fils d'Othman. De façon ou d'autre, plus tôt ou plus tard, mais un jour, un jour enfin, la question devait se poser, et le rôle de la France était écrit. Elle n'aurait point à choisir entre les systèmes de tel ou tel cabinet. Peu importerait le gouvernement, peu importerait même l'opinion de la France. Son intérêt, son honneur parlerait plus haut que sa voix.

Le ministère de lord Aberdeen s'est résolu ou résigné à la guerre; mais il est demeuré longtemps sans y croire. Cette incrédulité était générale; je l'ai vue partagée par les meilleurs esprits. La guerre était probable, qu'on la disait impossible; elle était certaine, elle était imminente, que l'on en contestait encore la probabilité. Une bonne partie des cabinets de l'Europe s'est fait cette illusion. On se disait : « Tout le monde désire la paix; il faudra bien que de manière ou d'autre la paix soit maintenue. » Ce raisonnement faisait la quiétude presque universelle. Il eût fallu dire au contraire, et cela dès l'origine : « Nous marchons à la guerre; il faut donc faire les plus grands efforts, si nous voulons sauver la paix. » Le meilleur moyen de la sauver eût été de n'y pas compter. La sécurité sans prévoyance a été pour beaucoup dans ce qui est arrivé.

Le gouvernement anglais me paraît avoir cru trop tard à la guerre, et je ne sais s'il n'a pas espéré, comme le disaient certains politiques, qu'une démonstration belliqueuse, en avertissant l'Europe du danger, suffirait pour amener un irrésistible retour vers la paix. Bien des gens n'ont prévu qu'une simple guerre maritime, c'est-à-dire quelques blocus, quelques vaisseaux coulés bas, quelques magasins incendiés. Puis, quand il a été question d'envoyer un corps de débarquement, ce n'était pour les mêmes politiques qu'un moyen

d'encourager les Turcs ou de couvrir Constantinople. Toutes ces illusions échelonnées ont été successivement emportées par les événemens; mais il ne m'est pas prouvé que l'Angleterre n'en ait point partagé quelques-unes. Confiante dans sa force et dans sa fortune, elle s'est imaginé qu'un effort d'un moment, que le bruit de son nom, que l'aspect de son pavillon uni au nôtre, que tout au plus un hardi coup de main suffirait au triomphe de sa politique. Telles sont du moins les promesses que la presse a faites à la nation, et je ne sais si la nation n'en pas été dupe un instant. Mais le gouvernement devait-il l'être une seule minute, et ne pas savoir et dire dès le premier jour de quoi il s'agissait? C'était un grand parti que d'envoyer une armée en Orient: je suis loin de le blâmer; mais il importait à l'Angleterre de ne pas se dissimuler combien c'était un grand parti, et par conséquent de calculer, en le prenant, et le moment du départ, et le but à atteindre, et les moyens d'opérer. Aller en Crimée n'était nullement une folie, à condition d'y aller à temps, de savoir ce qu'on y allait faire, de s'assurer qu'on le pouvait faire, et d'être prêt à doubler en cas de revers les forces de l'expédition. Ce dernier point, nous n'avons pas en France besoin qu'on nous le rappelle; mais on peut douter que le gouvernement anglais, que le peuple anglais eût assez réfléchi à cette vérité d'expérience élémentaire, qu'on ne doit jamais mettre une armée en campagne sans être en mesure de la remplacer peut-être avant la fin de la première année. Tandis que la France est par situation toujours prête à faire face à cette nécessité éventuelle, c'est pour l'Angleterre un difficile effort, quelque chose de nouveau et d'inaccoutumé. Par sa constitution militaire, lorsqu'elle a risqué cinquante mille hommes, elle a risqué son armée. Je crois donc très digne d'attention l'avis de ceux qui voulaient qu'en engageant avec l'armée française un corps auxiliaire de dix ou douze mille combattans, afin de constater l'union des deux drapeaux, elle réservât toutes ses ressources pour la coopération maritime. Sur l'élément où elle domine, elle peut sans peine suffire à dix ans de guerre, et l'Europe conjurée ne l'épuiserait pas. En quoi serait-elle atteinte dans son honneur ou diminuée dans sa force, quand elle aurait reconnu qu'elle n'a pas au même degré que les puissances continentales les moyens de guerroyer sur le continent, qu'elle n'est pas matériellement une puissance militaire de premier ordre? La faiblesse serait de l'ignorer et d'agir en conséquence; la faiblesse serait, en l'apprenant, de se désoler puérilement, et de sacrifier d'autres avantages plus précieux, de vouloir changer en quelque sorte sa nature et sa destinée, pour se donner artificiellement un genre de force dont on n'a pas besoin. Que dirait-on de l'Autriche, si elle croyait tout perdu, parce qu'elle s'apercevrait qu'elle ne peut égaler la puissance

maritime de l'Angleterre? On ne peut tout avoir, et il ne faut faire que ce qu'on fait bien. Quand la Providence a donné à l'Angleterre sa ceinture de mers, quand elle l'a préservée et dispensée des invasions, qui sont dans les possibilités de la Prusse, de l'Autriche, de la France, l'Angleterre a reçu des faits eux-mêmes le conseil que, par la bouche de Thémistocle, l'oracle donnait aux Athéniens. Une certaine infériorité militaire n'est insupportable que lorsqu'on peut l'attribuer au manque d'énergie ou de patriotisme. Or le peuple anglais n'a rien à craindre de ce côté, et son histoire lui a prouvé que, même avec des conditions d'infériorité numérique, il peut intervenir puissamment dans les démêlés de l'Europe. Certaines conquêtes, je le veux, lui sont à jamais interdites; mais qu'il ne le regrette pas : c'est peut-être par les mêmes invincibles raisons que son indépendance ne peut jamais être mise en péril.

Allons plus loin : on a supposé que dans la mesure de ses forces naturelles l'Angleterre pourrait avoir éprouvé un certain affaiblissement par l'effet de l'inaction et de la négligence. Pendant que les autres puissances profitaient d'une longue paix pour perfectionner leur système militaire, celui de la Grande-Bretagne serait resté stationnaire. Malgré l'excellente qualité des soldats, son armée aurait perdu l'aptitude à tenir la campagne. Trop rarement réunie par divisions, inaccoutumée à la vie des camps, aux longues marches, aux grandes manœuvres, et par sa composition même, mal connue de ses officiers, vieillie dans son état-major, dénuée de l'instruction nécessaire à chaque degré de la hiérarchie, elle serait plus propre à montrer sur les champs de bataille une bravoure chevaleresque qu'à supporter les travaux de la guerre d'invasion. Je répète ces allégations sans les garantir; mais quand cela serait, quand il serait vrai que quarante ans de paix, de développemens industriels, d'améliorations économiques, de réformes législatives, auraient engourdi la vie militaire dans le pays le plus libre, le plus riche et le plus tranquille, rien là ne dépasserait la prévoyance humaine, et dès le principe le gouvernement anglais aurait pu s'en aviser et se conduire d'après cette donnée. *Sonder les reins et le cœur* de l'état est un des devoirs de ceux qui le mènent.

Sans aucune jalousie et dans un esprit de bienveillante justice et de fraternité d'armes, les Anglais ont opposé à leur propre exemple l'exemple des Français. Nous n'avons nulle tentation de contester que l'épreuve de cette année ait été, aux yeux du monde, glorieuse pour nos chers soldats; nous disons même sincèrement que nous croyons aux Français plus d'aptitude naturelle à la guerre qu'aux Anglais, à la guerre, bien entendu, non au combat : il n'y a point de troupes plus braves que les troupes anglaises; mais faire la guerre n'est pas

se battre seulement : c'est faire tous les métiers à la fois et les faire en hâte, au milieu de la confusion, du dénuement et du péril. C'est, pour un soldat, remplacer au besoin le terrassier, le bûcheron, le maçon, le charpentier, le menuisier, le tailleur, le blanchisseur, le boucher, le cuisinier, le boulanger, sans avoir toujours les instrumens et les matériaux de toutes ces professions; c'est vivre de privations et d'expédiens. Laquelle des deux races est plus propre à ce genre d'industrie? Nous croyons le savoir, et nous rappellerons aux Anglais quelques circonstances particulières à notre pays, et qu'ils ne peuvent toutes nous envier. Toujours la France a dû se préoccuper des guerres d'invasion, c'est-à-dire qu'elle a été à toutes les époques exposée aux plus grandes opérations militaires que le temps comportât. *L'année de Corbie,* comme à l'époque de la prise de Longwy, elle a dû penser au salut de son territoire et de sa capitale. La révolution et l'empire l'ont forcée à se mesurer avec tous les ennemis, tous les climats, toutes les souffrances, tous les périls. De là une immense expérience qui non-seulement a profité à notre monde militaire, mais qui s'est propagée dans les esprits et qui est entrée dans la tradition nationale. L'imagination du peuple est familiarisée dès l'enfance avec les choses de la guerre. Aussi la France n'a-t-elle pas de plus grande affaire que son armée. La paix en diminue la force, mais non l'importance, et depuis vingt-cinq ans nous avons eu rarement moins de quatre cent mille hommes sous les armes. Comment donc ne pas s'en occuper sans cesse? comment ne pas donner à cette force brute et ruineuse, si elle n'est utile, tout ce que par l'organisation, la discipline, l'instruction, l'équipement, elle peut acquérir de disponibilité, d'énergie, d'utilité, d'intelligence? Il n'est pas vrai, — que les Anglais se gardent de le croire, la perfidie tenterait seule de le leur persuader, — non, il n'est pas vrai que le système constitutionnel soit un obstacle à la bonne tenue, à l'habile entretien, à l'éducation guerrière d'une grande armée. Toutes nos institutions militaires, pénétrées de l'esprit de la révolution française, se sont développées, perfectionnées, fixées sous ce gouvernement. Jamais chez nous l'intérêt de l'armée n'a été pris plus à cœur que depuis trente ans, et l'on ne persuadera qu'à des sots ou à des valets que la liberté politique n'attise point le foyer du patriotisme et de l'honneur. J'ajouterai, car je suis décidé à tout dire, que le caractère et la politique des princes de la maison d'Orléans les portaient à s'occuper de l'armée avec une sollicitude ardente et à vivre de la même vie qu'elle. Enfin comment oublier que, militairement parlant, nous n'avons pas eu la paix, nous, depuis 1830? Nous avons eu en Algérie vingt ans de guerre au moins, parfois jusqu'à cent mille combattans. Et quelle guerre! la guerre dans le désert, un ennemi insaisissable

et cruel, des embûches de toutes sortes, un pays stérile, un climat changeant, des lieux insalubres, des saisons meurtrières, toutes les souffrances, toutes les privations, toutes les difficultés ont aguerri les corps et les âmes, et forcé toutes les intelligences à chercher par méthode ou par instinct tous les moyens de conserver la force, la santé, l'entrain, les vivres, les armes. Il n'y a point d'école supérieure à la guerre d'Afrique pour former les hommes aux vertus et aux talens individuels du soldat; il n'y en a point qui ait plus appris aux chefs et aux administrateurs le devoir et l'art de veiller au physique et au moral des hommes et de leur rendre supportable le cruel labeur au prix duquel la gloire s'achète. Faut-il s'étonner qu'il nous reste quelque chose de tout cela, et que notre armée d'Orient nous ait fait à chaque instant souvenir de notre armée d'Afrique? Or ce sont là des circonstances qu'on ne peut emprunter ni reproduire, c'est un passé qu'on ne peut s'approprier; il n'y a point d'invention administrative qui puisse remplacer cela; une réforme organique n'y peut rien. Que la guerre se prolonge, et elle donnera aux troupes anglaises ce qui peut leur manquer, ou plutôt elle le leur a déjà donné, et je suis sûr que les plaintes, fondées peut-être à la fin de 1854, ne le sont déjà plus à la fin de 1855.

Tout ceci est dit, non pour repousser une réforme, mais pour en déterminer l'utilité et la portée et faire tomber toutes ces bruyantes exagérations qui, par la voie des espérances chimériques, pourraient conduire à d'imprudentes innovations. Nous pouvons maintenant aborder de sang-froid les questions sur lesquelles on s'efforce, jusqu'à présent, il est vrai, avec un succès médiocre, d'échauffer l'opinion.

IV.

La première est l'organisation de l'armée. Les plaintes sont générales. Cependant on ne propose pas de changer le mode de recrutement, et, suivant toute apparence, on n'y peut pas songer. Du mode établi découlent cependant plusieurs des inconvéniens qu'on dénonce. L'armée est recrutée par engagement volontaire et même par une sorte de racolement. Il n'est ni dans les idées, ni dans les mœurs, ni dans les nécessités du pays de recourir au recrutement forcé. Or le recrutement forcé, entre autres avantages, en a deux principaux. D'abord il donne des armées plus constamment jeunes, et dans leurs rangs tous les états, tous les métiers sont représentés; c'est une ressource précieuse pour toutes les industries de la guerre. Citons un détail qui n'est pas méprisable : les soldats anglais vieillissent dans leur profession, il ne serait pas juste de les empêcher

de se marier, et d'ailleurs, chez nos voisins, le mariage est fort protégé; il s'ensuit que les femmes de soldats, menant une vie analogue à celle des femmes de nos gendarmes, se chargent d'une foule de soins dont les hommes s'acquittent chez nous : la tenue du fourniment, la réparation de certains effets, la cuisine enfin, la cuisine, cette grande affaire de nos escouades en pantalons garance, sont des choses plus ou moins inconnues des *privates* en habit rouge, et l'on ne saurait croire combien ces circonstances de ménage, pour ainsi parler, ont de conséquence dans un camp retranché en pays ennemi. Autre point plus important et d'un ordre plus élevé : c'est le recrutement forcé qui rend tout à la fois juste et possible d'ouvrir aux soldats les rangs des officiers. Par l'autre mode, les corps sont trop exclusivement composés d'hommes grossièrement élevés, les candidats manqueraient pour les grades, et cet avancement ne leur est pas strictement dû comme dans notre système. Ce n'est que par exception et en temps de guerre qu'une aptitude spéciale peut se déclarer; mais quand elle se déclare, je me hâte de le dire, il faut qu'on la puisse accueillir et récompenser. Toute interdiction de prendre les officiers commissionnés parmi les officiers qui ne le sont pas (sous-officiers) doit donc être levée, qu'elle se fonde sur un usage établi ou sur une règle écrite. Les vertus guerrières ont droit à ce prix. On ne fait à cela qu'une objection, c'est qu'il importe de conserver aux officiers le caractère de *gentlemen*, c'est-à-dire une certaine distinction de sentimens et de manières qui tient aux habitudes sociales et à l'éducation. Que ces qualités existent aujourd'hui dans l'armée anglaise, rien de plus assuré; mais l'avantage n'en est-il pas atténué par un certain défaut d'esprit militaire? Les officiers anglais ont quelque chose de chevaleresque, mais on dit qu'ils ne sont pas assez *troupiers;* ces mots s'entendent chez nous. La promotion des sous-officiers, dans la mesure très restreinte où elle serait possible, contribuerait à changer cela, et donnerait immédiatement à l'armée plus d'ensemble et d'unité; on verrait plus de soldats capables de s'élever au-dessus de l'automatisme qui suffit à la vie de caserne, plus d'officiers portés à s'identifier avec les corps qu'ils commandent. Le point d'honneur militaire, excité et entretenu par l'esprit de corps, remplace ou supplée tout ce qu'on attend des habitudes du *gentleman.* Au moyen âge, la noblesse faisait la guerre; au nôtre, la guerre fait la noblesse.

Les officiers anglais achètent leurs grades; tous ne sortent pas des écoles spéciales; celles-ci sont faibles, les examens d'aptitude illusoires. Un jeune homme assez riche pour payer 1,190 livres sterling dans la cavalerie ou 450 dans l'infanterie, obtient aisément le grade d'enseigne, surtout s'il est recommandé. Sans doute les emplois d'of-

ficiers ne sont pas l'apanage exclusif de la noblesse; on ne voit de ces sottises-là qu'en Allemagne. La noblesse anglaise d'abord serait trop peu nombreuse. Puis son origine n'est pas seulement militaire; elle n'a point l'ancien préjugé de l'épée, et, hormis pour les héritiers de pairie (six cents personnes à peu près), toutes les professions lui conviennent autant que celle des armes. Assurément lorsque le fils, le neveu, le cousin d'un lord se présente, toutes les portes lui sont ouvertes, mais il ne les ferme pas derrière lui; la bourgeoisie trouve aussi l'entrée libre, seulement la bourgeoisie ne s'y porte pas en foule. La carrière militaire est recherchée par les fils d'officiers ou d'ecclésiastiques, mais non par les jeunes gens du commerce et de l'industrie. Il est vrai que les influences politiques, les connexions de parti, les recommandations parlementaires ou électorales servent beaucoup, surtout pour obtenir un grade que la mort ou la révocation mette à l'entière disposition du commandant en chef. Il en est de même pour les emplois d'état-major. Faute d'un apprentissage spécial un peu sérieux, ils sont abandonnés à la faveur. Cependant il ne résulte pas de tout cela un mauvais corps d'officiers, ni surtout un ensemble d'où ne pût sortir un bon corps d'officiers; mais l'éducation préparatoire leur a manqué, et l'éducation du régiment leur manque pour y suppléer. Comme on l'a remarqué, il n'y a pas, à parler exactement, d'armée anglaise, mais une collection de régimens qui ne sont jamais ensemble dans un camp, jamais accouplés par brigades ou réunis par division, jamais en contact de service avec les armes différentes de celle à laquelle ils appartiennent. Aux colonies même, il est rare qu'un régiment serve tout entier dans le même poste, et ce qu'on appelle l'unité régimentale est presque toujours démembrée. Ainsi, tandis que les généraux et l'état-major n'ont aucune occasion de voir l'armée et lui demeurent à peu près étrangers, les jeunes officiers sont rarement à portée d'apprendre leur état, même de connaître leur corps. A l'intérieur, dans les garnisons, on estime qu'un enseigne peut apprendre en six semaines tout ce qu'il est strictement tenu de savoir, et le service est en général surveillé et conduit par les sous-officiers. Il suffit de décrire cet état de choses pour le condamner; mais le moyen d'y mettre un terme est si simple. Que l'on conserve ou non l'achat des grades, quoi de plus aisé que d'instituer de véritables écoles militaires, et d'établir qu'on y entrera par la voie du concours, et que nul ne sera enseigne, s'il n'a passé par l'école ou s'il ne sort des rangs des soldats? Ce ne serait nullement fermer la carrière à l'aristocratie, ce serait lui offrir au contraire une nouvelle occasion de se distinguer et de constater une aptitude au service, qui peut-être serait proportionnellement plus commune dans ses rangs que dans les classes vouées spécialement

aux professions lucratives. Les écrits que nous avons lus, les discussions que nous avons suivies, n'ont pas présenté à ce système d'objection valable, ni même de difficulté sérieuse, et pour l'établir on devra, s'il le faut, faire violence à l'esprit de résistance et d'inaction imputé peut-être avec justice à l'administration des *horse guards*.

Dans le système actuel, le grade payé au début est considéré comme une propriété privée. On le vend en le quittant et on le quitte en achetant le grade supérieur. Voici le tarif dans les troupes de ligne :

		Prix d'achat.	Payé par jour.	
Cavalerie.	Enseigne	1,190 l. st.	8 shill.	» d.
	Lieutenant	1,260	9	»
	Capitaine	3,228	14	7
	Major	4,575	19	3
	Lieutenant-colonel	6,175	23	»
Infanterie.	Enseigne	450	5	3
	Lieutenant	700	6	6
	Capitaine	1,800	11	7
	Major	3,200	16	»
	Lieutenant-colonel	4,540	17	»

Ce tarif est souvent dépassé dans la pratique. On a calculé que la paie proprement dite, c'est-à-dire diminuée du prix de l'intérêt du capital versé, était bien modique, puisqu'à ce compte un lieutenant-colonel qui touche 419 livres n'en gagnerait réellement que 172; mais quoique cette considération économique ait été présentée par le duc de Wellington, on a fort bien répondu que la somme intégrale de 419 livres ne serait pas un salaire exagéré pour un premier commis du commerce, et que la moitié de cette somme est une prodigalité, si elle sert à entretenir un invalide sur le pied d'activité. Or l'avancement par ancienneté, le seul admis dans presque tous les cas, donne souvent des officiers hors d'âge. Comme tout système qui érige en propriétés les fonctions publiques, ce système est avantageux pour le fonctionnaire, mais non pour l'état. Il garantit l'un des passe-droits, mais prive l'autre du choix des plus capables. Quand le lieutenant-colonel se retire, le major, le capitaine, le lieutenant et l'enseigne le plus ancien du régiment, à qui il ouvre ainsi une chance de promotion, lui complètent une somme de 4,540 livres sterling (dans l'infanterie), et le nouvel enseigne verse ses 450 liv., dont il est dûment crédité. Ainsi point d'injustice, mais point d'émulation. Il n'est tenu compte ni de l'âge ni du mérite. En même temps les avantages pécuniaires attachés aux grades sont si peu de chose, que le service, déjà peu tentant pour des hommes d'ambition, offre encore moins d'attrait aux gens qui calculent. C'est cependant un ordre de choses auquel il est assez difficile de toucher. Parmi les motifs qui militent pour les réformes, la crainte de l'abus des in-

fluences est au premier rang. L'expérience semble indiquer en Angleterre que dans tout service public où n'existe aucune règle absolue d'avancement, et cette règle absolue est ordinairement l'ancienneté, l'intérêt politique tend à décider des nominations. C'est assurément dans l'armée que l'empire absolu des considérations de parti, de clientèle et de famille pourrait porter le plus sérieux dommage. On aura donc bien raison de ne pas renoncer à la promotion pour ancienneté, ni à la vénalité des grades, sans remplacer ces garanties vicieuses par d'autres garanties. En trouver de meilleures n'est pas un insoluble problème. Il y aurait beaucoup à prendre dans nos règlemens français. Seulement que les Anglais se persuadent bien que la faveur, les recommandations, les influences, la camaraderie, ne sont nullement des inconvéniens particuliers aux gouvernemens libres. Dans ceux-ci, on s'en aperçoit plus vite et on s'en plaint davantage, voilà toute la différence.

Quand les changemens qui viennent d'être indiqués seront accomplis, un rapprochement qui a été réclamé se fera comme de lui-même. Aujourd'hui il y a en quelque sorte deux armées sous le drapeau anglais, celle d'Europe et celle de l'Inde. Comme la seconde est à la solde de la compagnie, les grades en sont moins recherchés, et l'opinion, une certaine opinion du moins, trace entre les deux services une ligne de démarcation qui n'est pas en faveur du plus difficile et du plus instructif. Il n'est pas aussi aisé qu'il devrait l'être de repasser d'une armée dans l'autre et de faire compter en Occident les titres sérieux qu'on peut avoir acquis en Orient aux honneurs militaires. Cependant, ont dit avec raison certains orateurs, les guerres de l'Afghanistan sont les guerres d'Algérie de l'Angleterre, et Napoléon n'a pas été bien inspiré le jour où il a appelé Wellington un général de cipayes.

Dans toute cette partie de la discussion, on doit avouer que le gouvernement n'a point paru accepter assez franchement les idées nouvelles. Il est évidemment gêné soit par des préjugés puissans, soit par des difficultés secrètes, soit par des considérations d'économie, et on lui a vu cette indécision timide et disgracieuse des ministères de concession, non cet air de résolution, de hardiesse et de prévoyance qui sied aux ministères de réforme. Il faisait bien de répondre quand on exagérait le mal; il hésitait trop à s'engager quand les demandes étaient raisonnables. Je sais que rien ne refroidit comme l'exagération de l'adversaire, et l'on devait être peu tenté de suivre M. Lowe, qui cependant est presque ministre aujourd'hui, quand il s'écriait : « Que l'Angleterre soit indépendante et que la chambre des communes périsse! » Il n'est ni désirable ni probable que l'esprit militaire prenne dans la société anglaise les proportions

qu'il peut avoir dans quelques états du continent. Aucune mesure d'organisation ne transformerait à ce point les idées et les mœurs, et si l'on compare la marine à l'armée, on verra tout de suite de quel poids est dans la balance le génie national. Dans les dernières discussions, on a soutenu que l'organisation de la marine n'était pas irréprochable, et elle a encouru quelques-unes des critiques qu'on adresse à celle de l'armée. Cependant il n'y paraît guère; la marine n'est point en cause. Et pourquoi? C'est que l'esprit anglais est, pour ainsi parler, maritime. Les aventures, les travaux et les combats de mer sont l'éternel entretien du peuple. Il est poussé naturellement vers la mer, comme autrefois notre jeunesse vers les camps. Cette différence s'explique d'elle-même, et il ne serait pas sage de l'effacer. Outre qu'on n'y réussirait pas, il ne paraît pas qu'il y eût pour l'Angleterre grand profit ni grande sûreté à trop lutter contre le vieux préjugé national à l'endroit des armées permanentes. Les précautions constitutionnelles doivent demeurer tout entières, et depuis la guerre de la succession jusqu'à celle de la révolution, il me semble qu'elles n'ont point condamné l'Angleterre à la médiocrité.

V.

Le vrai champ de la réforme, c'est l'administration, le *service civil*, comme on l'appelle. Nous avons dit que là était la quatrième question posée au commencement de cette année. Si ce n'est la plus importante, c'est la plus discutée.

On a vu que M. Layard a eu l'honneur de déclarer le premier que l'administration était au-dessous de toutes les industries privées. M. Layard est, comme on sait, un grand voyageur, un explorateur habile des contrées archéologiques. Le monde savant lui doit en grande partie les monumens de Ninive et deux ouvrages d'un haut intérêt sur ces précieux débris d'un art et d'une civilisation longtemps inconnus. Il parle avec esprit et vivacité, mais peu de sûreté dans la pensée et dans l'expression. Quoique jeune encore (il n'a que trente-huit ans), il est peut-être entré un peu tard dans la chambre pour y jouer le rôle auquel il aspire. Du moins lui manque-t-il cette expérience du débat, cette connaissance des antécédens et des affaires qui donnent à l'esprit une vue claire et distincte du but qu'il veut atteindre. Ses discours ont quelque chose de confus et de hasardé, avec une certaine tendance à l'exagération. Pendant quelques années, une assez grande incertitude a enveloppé sa politique; on a pu croire qu'il s'entendrait avec certains ministères, et il a été un moment sous-secrétaire d'état avec les whigs. Il

est probable que ses intentions n'étaient pas suffisamment arrêtées, peut-être ne le sont-elles pas encore, et n'y a-t-il aujourd'hui de décidé pour lui qu'une chose, c'est qu'il ne veut pas du second rang. C'est à merveille, pourvu qu'on soit du premier. Sa connaissance de l'Orient et un voyage récent en Turquie l'ont fait écouter dans ces dernières années, quoiqu'il ait été toujours assez difficile de savoir où il en voulait venir. C'était évidemment passer le but que de comparer, comme il l'a fait, la situation du mois de février dernier à la veille de la révolution française, et de conseiller à la chambre des communes l'exemple de la convention nationale et l'envoi des représentans du peuple en mission.

Après M. Layard, celui qui a frappé le plus grand coup en faveur de la réforme administrative, c'est M. Lyndsay. Le 23 mars, on discutait certains abus ou manquemens reprochés au service des transports pour l'armée; M. Lyndsay généralisa l'attaque, et dans un discours étendu, il dit que le système était vermoulu, pourri, *rotten,* jusqu'au centre, et bien entendu que le gouvernement était tombé au-dessous de l'industrie privée. Ce rapprochement est devenu classique dans la question. M. Lyndsay est un libéral avancé; il est entré comme tel dans la chambre il y a un an; il a écrit nombre de brochures sur les affaires navales, et il est à la tête d'un établissement fort intéressant pour le commerce maritime. Son langage n'avait rien qui pût surprendre; mais, ce qui dut produire plus de sensation, sir Stafford Northcote remercia M. Lyndsay d'avoir appelé l'attention sur l'ensemble du service civil. Il dit que le gouvernement et le pays avaient fait un immense effort, et que cependant il y avait eu en général insuccès, *failure.* Tout avait conspiré pour donner la plus fâcheuse idée de la manière dont la nation, dont le pouvoir même était servi, et quant à lui, sans vouloir ni suivre ni exciter la clameur publique, il ne pouvait s'empêcher de dénoncer le mal où il le voyait, dans l'organisation du personnel des bureaux. On ne le suivit pas sur ce terrain, et l'on revint au service des transports. On dut remarquer toutefois que sir Stafford Northcote est un homme capable et modéré. Il a été l'un des collaborateurs intimes de M. Gladstone pendant que celui-ci était chancelier de l'échiquier. On peut donc le regarder comme un de ces réformistes qui ne sont pas sans une bonne proportion d'esprit conservateur. Et en effet, dans toute cette question, nous distinguerons l'action simultanée de deux opinions, une opinion du dehors, un peu bruyante, un peu hasardeuse, excitée et produite avec déclamation par quelques hommes nouveaux qui ont de l'ardeur et de l'inexpérience, et une opinion réfléchie, méthodique, conçue avec étude et exprimée avec une rigueur un peu puritaine par des hommes d'administra-

tion, qui paraissent en général patronés par des peelites et notamment par M. Gladstone. C'est ce concours d'autorités fort différentes qui fait pour nous l'intérêt de la question de la réforme administrative.

Sous l'influence de l'opposition, à la voix de MM. Layard et Lyndsay, une association s'est formée dans l'intérêt de la cause; elle doit la servir par les moyens d'usage : souscriptions, *meetings*, rapports, pétitions. Elle a débuté par une grande assemblée dans le théâtre de Drury-Lane, où des harangues successives ont proclamé sous toutes les formes le nouveau cri : *The right men in the right places*, et elle a élu domicile près du Strand, King William-Street. C'est ainsi que l'idée d'une réforme administrative a été lancée dans le public; mais en elle-même elle venait de plus loin. La première attaque un peu vive est partie d'un écrivain qui ne dit rien à demi et qui cherche le neuf tantôt par un besoin sincère de sa forte imagination, tantôt par un motif moins ingénu, l'amour de l'effet. On dirait que sa fantaisie le conduit plus que sa raison. Il lui faut absolument trouver à contredire et à blâmer dans son pays et dans son temps, et pourvu qu'il se passionne et qu'il surprenne, il n'est pas fort difficile dans le choix des moyens ni des sujets. Obscur, incohérent, outré, il rachète tout par une verve vraie et par une originalité naturelle que ne réussit point à compromettre sa singularité cherchée. Le lecteur se rappelle-t-il une certaine brochure politique de Balzac, ou seulement sa manière de parler gouvernement et administration dans ses romans, et de trancher avec une intrépidité fabuleuse sur les choses et les personnes, comme si nul avant lui ne s'était douté de rien (1)? Il y a du Balzac dans la manière de M. Carlyle. Voyez son pamphlet intitulé : *Downing-Street*, 1850. C'est là que tous les offices de Downing-Street, c'est-à-dire les bureaux des principaux ministères, sont définis par ce nom : nids de chouettes (*owleries*). Ce sont, dit l'auteur, de singulières entités; qui les a faites? Nul ne le sait. A juger par le résultat, il n'y a que deux suppositions : l'ouvrage est mal fait, ou c'est un mauvais ouvrage à faire. Le plus stupide subalterne s'en acquitterait aussi bien que toute la cohorte du *red tapeism* (2). (C'est là que je crois avoir vu pour la première fois ce mot qu'on lit partout aujourd'hui et par lequel il faut entendre : routine bureaucratique.) Mais qui ne sait la puissance de l'humaine stupidité une fois qu'elle s'est bien installée? L'hercule réformateur, sir Robert Peel, ou tout

(1) Dans un des documens de l'enquête sur l'administration, on a très sérieusement cité une page de Balzac extraite, je crois, du roman intitulé *les Employés*.

(2) Le lacet rouge, *red tape*, sert à faufiler ensemble les pièces administratives, et de là l'adjectif *red tapish* pour désigner les gens de bureau.

autre qui se serait posé la question : quel est le travail nécessaire? comment doit-il être exécuté? aurait eu besoin d'une clairvoyance et d'un courage!...

« Le seul ennemi que nous ayons dans cet univers est la stupidité, l'obscurité d'intelligence des pédans. Vanité que la réforme parlementaire, que l'invention de boîtes à scrutin (*ballot boxes*)... l'administration réelle va tout de travers. — Qui sera premier et prendra en main la barre du gouvernail, autrement dit le bondon de la taxation? Sera-ce l'honorable Félix Parvulus ou le très honorable Felicissimus Zero? Avec toute notre *électionnerie*, et nos débats pour Hansart (1), et notre patience à supporter sans fin cette tempête de jargon qui porte en tout lieu son ravage, nous travaillons à résoudre cette grande question, à déclarer enfin, sans une goutte de sang versé, hormis le sang insignifiant de quelques nez cassés en temps de *hustings*, mais avec immense effusion de bière et d'encre, et avec une explosion de non-sens qui obscurcit toute l'atmosphère, que le très honorable Zero sera l'homme. Quand nous l'avons fermement établi, Zero, tout tremblant de ravissement et de terreur, monte sur le haut de la selle, s'y cramponne avec les genoux et les talons, les mains et les pieds, et le cheval galope — où il veut. Le très honorable Zero devrait essayer de diriger le cheval; mais, s'attachant de l'éperon et des griffes, il est trop heureux si le cheval daigne seulement galoper quelque part et ne pas le jeter par terre. Des mesures, une politique, un plan ou un programme de bien ou de mal public, ne sont pas choses à rencontrer dans la tête de Felicissimus, hormis qu'il ne puisse inventer quelque affaire de ce genre qui plaise à son cheval pour l'instant, et qui l'encourage à aller d'un pas plus doux à Dieu ou au diable, comme cela se pourra, et à ménager la peau de Felicissimus, laquelle s'use vite. Voilà ce que nous appelons un gouvernement en Angleterre depuis tout à l'heure deux siècles. — Un noble mortel ayant à la fois sagesse naturelle et pratique expérience, une véritable intelligence d'homme, et non celle d'un automate de bureau (*red tapish*), d'une chouette et d'un pédant, apparaissant là dans ce sombre chaos *Downing-Street*, avec la parole du commandement, et venant y brandir, à la manière d'Hercule, la pelle et le balai divin, y faire passer un courant d'eau et nous dire avec un *fiat* : « Ici sera la vérité, un travail vrai, et le talent pour l'accomplir désormais; je chercherai, je le veux, les hommes capables pour travailler ici, ce sera l'élixir de vie pour ce pauvre pays et pour moi : » que ne pourrait pas faire un tel homme en cet endroit-là! »

Voilà bien l'esprit de réforme aveugle, tranchant, qui ne regarde à rien et critique tout. Cependant, depuis qu'on s'est mis à s'en occuper sérieusement, l'autre esprit de réforme, celui qui raisonne et ne déclame pas, s'est trouvé dans la littérature politique d'autres antécédens qui seront plus appréciés par les esprits sages.

M. Henri Taylor est un homme de lettres, un poète même, peu

(1) Hansart, nom du premier éditeur de la collection des débats parlementaires.

connu, je crois, en France, en Angleterre plus estimé aussi qu'il n'est connu (1). Il a publié, il y a vingt ans, un roman historique dialogué, un poème dramatique que je ne peux comparer qu'au *Cromwell* de M. Hugo et aux *États de Blois* de M. Vitet. Ce sont deux tragédies en vers, liées par le sujet, mais séparables, plus longues que la scène ne le comporte, ayant cependant les formes théâtrales, et dont *Philip Van Artevelde* est le titre et le héros. Cet ouvrage a donné une assez haute idée du talent de l'auteur, qui paraît aussi modeste que distingué; mais M. Taylor a peu le temps d'imprimer : il est le premier des cinq *senior clerks* (commis principaux) du département des colonies. Sa vie est retirée et laborieuse, et cependant, comme fruit de son expérience du maniement officiel des affaires, il a imprimé en 1836 un petit livre, intitulé *l'Homme d'État*, qui n'a pas été alors fort remarqué, mais qu'on a recherché depuis, et duquel on a pu tirer dans ces derniers temps nombre de citations toutes marquées au coin de l'esprit d'observation et d'un ingénieux bon sens. L'auteur écrit en réaction contre les publicistes spéculatifs, qui considèrent la société dans ses élémens, et qui ne vont guère plus loin, comme si l'on pouvait naviguer sur une rivière à sa source. L'analyse décompose dans ses principes le gouvernement libre, comme si les élémens étaient plus importans que l'ensemble; mais la manière dont le gouvernement administratif doit être exercé dans un état libre, personne ne s'en occupe. L'auteur est cependant, comme Bacon, persuadé qu'en politique les hommes pratiques (*pragmatici*) doivent moins ressembler à l'alouette, qui s'élève et ne sait que chanter, qu'au faucon, lequel s'élève aussi, mais rapporte une proie. Il est de l'école de Bacon, de Machiavel et de Burke, et, prenant son homme d'état pour ainsi dire au berceau, il le suit du collége au parlement, dans la vie publique et dans la vie privée, dans l'opposition et dans le pouvoir, et il lui donne pour toutes les phases de sa carrière une série de conseils où brillent l'expérience et la sagacité. On ne peut guère analyser ce livre, il est trop court, et ses trente-quatre chapitres traitent presque autant de questions détachées; mais nous devons ajouter qu'en n'attaquant aucune des bases essentielles, aucun même des usages fondamentaux du gouvernement de son pays, M. Taylor trouve à redire à la manière de le pratiquer, et oppose souvent l'un à l'autre, dans la considération du bien public, le point de vue de l'administration au point de vue du parlement.

Son vingt-deuxième chapitre a pour titre : *Réforme de l'exécutif.* C'est juste la question du jour. La difficulté est, selon l'auteur, de

(1) Voyez, sur les œuvres de M. Henri Taylor, la *Revue* du 1er décembre 1849.

bien séparer ce qui est parlementaire ou politique de ce qui ne l'est pas. Le ministre est responsable du tout; il faut donc que, pour la seconde moitié, il soit aidé ou suppléé par un officier sûr. Il est vrai que lorsque les partis n'ont point d'intérêt dans une affaire, la responsabilité est purement nominale : il faut un scandale pour qu'elle devienne réelle; mais, ignorée même du public, une décision ministérielle a en soi les caractères essentiels d'un jugement. Elle doit donc être précédée d'une exacte information, puis dûment motivée, et telle que l'autorité supérieure soit toujours en mesure d'en rendre compte. De là l'importance du sous-secrétaire d'état permanent. Elle n'est pas inférieure à celle de l'autre sous-secrétaire d'état, celui que le flux et le reflux de la politique apportent et remportent. Tandis que l'un a bien assez à faire de maintenir l'action constante et régulière de l'administration, l'autre, comme le ministre, n'a d'yeux que pour les ordres du jour du parlement. Il reste pourtant bien des choses utiles à concevoir ou à exécuter, qui, n'étant ni consacrées par les précédens ni demandées par les chambres, sont négligées. Un ministre parlementaire n'aime pas à se créer plus d'affaires qu'il n'en a. Il devrait donc avoir un ou deux secrétaires d'état de plus, qui penseraient pour lui en quelque sorte, et lui suggéreraient ces mesures par lesquelles un homme d'état laisse sa trace personnelle dans l'administration. Il n'y a plus au-delà que le secrétaire privé (chef du cabinet du ministre), qui, selon l'auteur, ne devrait pas être pris exclusivement dans le cercle de l'intimité, et les clercs ou commis. Ceux-ci sont choisis et employés trop indistinctement, et M. Taylor pense qu'il y a dans leur travail une part de besogne toute matérielle qu'on pourrait avec avantage livrer à des copistes payés à la tâche. Quelques scribes seulement pour les choses secrètes seraient traités en fonctionnaires. Resterait la partie intellectuelle du travail des bureaux, et pour laquelle il faudrait des clercs mieux choisis et mieux traités. On pourrait les demander aux chefs des grandes écoles, à la littérature périodique, aux sociétés ou clubs de discussion. A la trésorerie, on les examine avant de les admettre; aux colonies, on les prend à l'essai, et nul ne devient titulaire qu'après une épreuve d'un an. Il faudrait combiner ces deux systèmes, et soutenir le zèle et l'émulation, d'abord par une rétribution plus forte et progressive, puis par un avancement dont le mérite fût la règle au moins autant que l'ancienneté. On verra que ces idées défraient aujourd'hui toute la discussion, et il semble que M. Taylor la prévît, lorsqu'il disait à la fin de son livre qu'il ne soutenait point, avec Pope, que « le meilleur gouvernement fût le mieux administré, » mais qu'enfin les questions de gouvernement n'étaient en général que des questions de forme, et qu'un temps pouvait venir où elles

descendraient au second rang, et où les questions d'administration prendraient leur place. La réforme des premières conduirait naturellement à la réforme des secondes, et l'on devait excuser un effort *prématuré* (en 1836) pour ramener l'attention des hommes qui réfléchissent des formes de gouvernement à l'affaire du gouvernement.

La marche annoncée était en effet si naturelle, qu'en 1846 lord John Russell, étant premier lord de la trésorerie, eut l'idée de réserver une part des places de début dans l'administration aux meilleurs élèves des écoles placées sous la garde du gouvernement, et le comité d'éducation (1) fit en conséquence un règlement, rapporté sous le ministère de lord Derby. Dans quelques départemens, des examens ou des épreuves de capacité furent imposés; mais, voulant généraliser ce système, lord John, en 1848, de concert avec le chancelier de l'échiquier, commit trois des principaux fonctionnaires de la trésorerie pour faire une enquête dans toutes les parties de l'organisation de ce service. Deux de ces commissaires, assistés d'un ou deux membres spéciaux pour chaque administration, durent étendre cet examen à dix autres départemens, dont quelques-uns se divisent en plusieurs sections (2). Ce travail se continua sous lord Derby: M. Disraeli s'y montra favorable; mais c'est sous le cabinet suivant que les choses furent poussées avec le plus d'ardeur, et M. Gladstone, en adjoignant aux commissaires enquêteurs sir Stafford Northcote, mit dans la balance le poids de sa volonté et de son opinion personnelles.

Le résultat de l'enquête a été imprimé l'année dernière en deux volumes. Le premier contient les rapports des diverses commissions, plus un rapport d'ensemble; le second est le recueil des opinions écrites et motivées de trente-huit personnes consultées sur les conclusions du rapport d'ensemble. Rien, plus que la lecture de ces documens, n'est propre à faire connaître l'administration de la Grande-Bretagne.

Les principaux directeurs de l'enquête furent sir Charles Trevelyan, secrétaire de la trésorerie, et sir Stafford Northcote. Ils en rédigèrent les conclusions, et leur rapport, en date du 13 novembre 1853,

(1) *Committee of the privy council for education*, commission fondée en 1839 et composée de ministres ou membres du conseil privé, sous la présidence du président du conseil. Elle est chargée de l'emploi des sommes votées pour l'avancement de l'éducation générale et de la surveillance des écoles normales du gouvernement.

(2) La trésorerie, le département des colonies, le département de l'Irlande, le bureau du commerce, les écoles centrales ou normales, musées, institutions scientifiques, formant le *département de la science pratique;* le bureau de la loi des pauvres; l'office du conseil privé; la commission des dîmes, rentes foncières et clôtures; la commission des terres et émigrations coloniales; le bureau de l'ordonnance, l'office des travaux et bâtimens publics.

établit que le service civil n'est pas constitué de manière à se recruter des hommes les plus capables. Les emplois sont convoités par ceux qui ont le moins d'ambition et d'activité, parce que le travail est léger et la retraite assurée. Les commençans (*junior clerks*) sont choisis suivant les caprices du patronage. Ils ont pour éducation professionnelle la routine des bureaux, et l'avancement à l'ancienneté les dispense de tout effort. Toutes les parties du service étant isolées les unes des autres, personne n'en peut, par la pratique, acquérir une connaissance générale et systématique. Aussi les emplois suprêmes sont-ils pour la plupart donnés à des personnes étrangères à l'administration, et qui n'y devraient entrer qu'à titre d'exceptions. Il importe qu'un acte du parlement mette un terme à cet état de choses, en relevant la position des employés, en substituant la promotion par mérite à l'avancement par ancienneté, en prescrivant un système de rotation entre les divers bureaux, en organisant enfin un bureau central qui, à certaines époques, citerait devant lui les jeunes candidats, les examinerait sur l'histoire, la jurisprudence, l'économie politique, les langues modernes, en suivant un programme spécial pour les divers ordres de fonctionnaires, et dresserait, par ordre de mérite, une liste d'admissibles qui seraient successivement appelés au fur et à mesure des vacances.

Ce projet est devenu le texte d'une intéressante controverse. Parmi les personnes consultées, les universitaires ont en général donné leur approbation. On distingue aussi, au nombre des témoignages favorables les mieux motivés, ceux de M. Rowland-Hill, secrétaire de l'administration des postes et fonctionnaire très estimé; de M. Edwin Chadwick, commissaire du bureau général de la santé, qui s'est exprimé plutôt avec le ton d'un critique spirituel que d'un praticien exercé; de M. Henri Cole, un des secrétaires du département des sciences et des arts; enfin de M. John Stuart Mill, le fils de l'économiste et de l'historien de l'Inde, qui lui-même remplit un emploi important dans l'administration de la compagnie, et qui s'est distingué par ses écrits originaux sur l'économie politique et la logique. Les exemples empruntés à la compagnie des Indes venaient de droit dans l'enquête. D'abord elle est une de ces entreprises privées dont on recommande si fortement l'imitation au gouvernement. Puis, lorsqu'en 1853 son privilége a été prorogé, un acte du parlement a aboli toute nomination de patronage, et ordonné que des règles d'admission seraient déterminées par le bureau du contrôle. Dans le service médical, les places ont été données au concours, et l'on a vu un Hindou sortir d'épreuve avec un grand succès. Par les soins de lord Ashburton et de M. Macaulay, qui a défendu ce système dans un beau discours, un programme scientifique et littéraire,

d'un ordre assez élevé, a été rédigé pour l'examen des candidats aux emplois de commis de la compagnie, et jusqu'ici elle paraît s'applaudir du résultat.

Les projets de réforme n'ont pas laissé cependant de rencontrer de sérieux contradicteurs. Deux sous-secrétaires d'état, l'un de l'intérieur, l'autre des colonies, MM. Waddington et Merivale, se sont élevés contre l'exagération des reproches, et l'opinion du dernier est une critique vive et piquante du système d'examen proposé. M. Édouard Romilly, président de l'*Audit-Office* (commission des comptes), en a contesté la forme et réduit l'utilité à peu de chose. Le témoignage le plus digne peut-être d'attention est celui de sir James Stephen. Il a été longtemps sous-secrétaire d'état permanent des colonies, et il a pris sa retraite pour devenir professeur d'histoire moderne à l'université de Cambridge; ses *Essais de Biographie ecclésiastique* forment un recueil très remarquable, et l'on annonce la publication de ses *Leçons sur l'Histoire de France*. Par son expérience de fonctionnaire et ses talens d'écrivain, il mérite doublement d'être écouté. Or il tombe bien d'accord ou à peu près de tout le mal signalé par le rapport des commissaires de l'enquête, mais il croit ce mal fort difficile à détruire, et moins dommageable qu'il ne paraît. La médiocrité ne peut être bannie des affaires humaines, et quelquefois elle fait mieux que l'habileté. L'examen, comme on le propose, ravirait au gouvernement la liberté de ses choix. Donner au plus digne ne peut être une règle posée qu'entre un despote et ses esclaves. Enfin cette opinion d'un si grand poids déjà a été reprise et développée avec beaucoup d'autorité par sir George Lewis, alors rédacteur en chef de la *Revue d'Édimbourg;* mais il avait été secrétaire de la trésorerie, et l'on sait qu'il est maintenant chancelier de l'échiquier.

Il ne l'était pas quand le gouvernement eut à prendre un parti sur le plan de sir Stafford Northcote et de sir Charles Trevelyan; c'était alors M. Gladstone, dont l'esprit un peu rigoriste est naturellement porté aux réformes radicales, quand elles n'ont rien de révolutionnaire. Lord Aberdeen aime la règle et n'est pas sans quelque sévérité presbytérienne. Lord John Russell ne craint pas l'innovation et tranche volontiers dans le vif. Dès le 31 janvier de l'année dernière, la reine avait annoncé, dans son discours au parlement, qu'on dressait par ses ordres un plan pour régler l'admission aux emplois du service civil, et ce plan que nous avons esquissé, M. Gladstone se préparait à le soutenir dans la session présente. Qui plus que lui était capable de le faire triompher?

On voit pourtant qu'il ne s'agissait pas d'une bien grande affaire. L'examen constatera-t-il dans les admissibles un minimum de ca-

pacité, ou sera-t-il le jugement comparatif d'un concours? sera-t-il pratiqué par un bureau central ou par des jurys spéciaux? Faudra-t-il donner à ces mesures la solennité d'un acte du parlement ou tout régler par un ordre du conseil, etc.? Telles sont les questions sur lesquelles on se divisait, car personne n'était d'avis de ne rien faire. Voici enfin sur quelle masse d'intérêts il fallait statuer. Les personnes au service du gouvernement sont, d'après les recensemens de 1851, au nombre de 53,678. Il y en a 31,996 touchant de 50 à 150 livres par an, et dont le service n'a rien d'intellectuel, ou paraît si simple, qu'on a proposé, pour une bonne part, d'en charger des entrepreneurs. Sur les 21,682 restant, il y a, dit-on, 840 vacances par an, dont la grande majorité pourrait être remplie par des nominations faites sur preuves de capacité; mais 15,134 de ces fonctionnaires, dont le salaire va de 150 à 800 livres, sont en dehors du personnel des administrations centrales, et ce n'est pas d'eux que s'occupe le plan de réforme. Reste un effectif de 6,494, comprenant depuis le premier ministre jusqu'aux derniers commis, dont le traitement de début est de 80 ou de 90 livres. L'administration proprement dite comprend environ 37 officiers (sans compter la maison royale et les jurisconsultes de la couronne). C'est là, dans le sens large du mot, le ministère. Un tiers à peu près forme le cabinet. Ce corps, non reconnu par la loi, est un sous-comité du ministère désigné par lui-même, et qui, délibérant secrètement, impose ses volontés au reste. Au-dessous, il y a encore en tête de chaque département une partie politique et amovible qui comprend à la trésorerie jusqu'à sept places, et une des deux places de sous-secrétaires d'état créées dans certains ministères. Cet état-major politique doit demeurer soumis aux vicissitudes parlementaires. Quant à l'état-major administratif, il doit être à la fois soustrait à l'influence des partis et à la règle hiérarchique, si l'on veut se conserver le droit de rattacher au service public des hommes d'un mérite exceptionnel. L'ordre établi par le plan de réforme ne s'appliquerait donc que là où commence la hiérarchie remplie par avancement. C'est au maximum 4 ou 5,000 places, et par an 200 nominations. Voilà le champ de la réforme administrative (1).

VI.

On en était là, quand les événemens de Crimée sont venus inspirer aux Anglais une défiance générale de la force de leur gouvernement. Soudain la réforme administrative a été promue au rang d'une

(1) *North British Review*, n° 45.

question de parti. L'émotion publique, cherchant où se prendre, s'est portée un peu au hasard sur les objets les plus divers, et les documens calmes et inoffensifs, préparés par des commissions qui n'avaient nullement prévu le siége de Sébastopol, sont devenus pièces au procès dans l'enquête ouverte sur l'état de l'armée assiégeante et sur les effets de la guerre. Le ministère renversé par la guerre se trouva celui qui avait pris le plus franchement l'initiative de la réforme, et il put, sans inconséquence et même par calcul, continuer à la soutenir, puisqu'elle tendait à l'absoudre en condamnant des choses qui n'étaient pas son ouvrage. Pour ceux qui cherchaient des thèmes d'opposition, c'était une bonne fortune que la publication de pièces émanées de l'administration, qui la présentaient en quelque sorte divisée contre elle-même, et donnaient à ses censeurs des auxiliaires dans son propre sein. Ce ne fut pas une moins bonne fortune que l'intervention subite dans le débat d'un écrivain éclairé et impartial qui prît assez vivement parti, sans esprit d'opposition, pour des idées d'opposition. M. Greg, que nous avons essayé de faire connaître aux lecteurs de la *Revue* (1), suit, avec une attention prompte à se changer en inquiétude, le cours des idées qui se succèdent dans son pays. Fidèlement attaché aux institutions fondamentales, il professe cette maxime, que pour conserver il faut innover, et va jusqu'à dire que les exigences irréfléchies de la démocratie ne peuvent être prévenues que par des changemens hardiment faits, dussent-ils porter sur quelques parties regardées comme essentielles du gouvernement parlementaire. Vivement frappé de l'état des affaires, un peu alarmé du conflit des plaintes et des systèmes, il écrivit avec toute la chaleur du patriotisme et du talent un pamphlet qui, pour la forme, est propre à donner une haute idée de l'écrivain; *la Seule Chose nécessaire* (*the One Thing needful*), tel en est le titre. — Notre cause était bonne, dit M. Greg; nous avions une belle armée, tout le monde a rempli son devoir, personne n'eût fait mieux, et l'on a échoué! C'est que les ministres étaient servis par un mécanisme dont les neuf dixièmes ne dépendaient pas d'eux. S'agit-il du militaire? Que pouvaient-ils sur le commissariat, sur l'état-major médical, sur le département du quartier-maître général? Les officiers, ils les trouvaient tout faits. Et comment? J'ai un second fils étourdi qui n'est pas méchant, mais qui n'est bon à rien. Je sollicite une commission, je la paie et je l'obtiens. Si je suis en faveur, je l'obtiens plus vite. Pour devenir officier-général, que faut-il? vieillir. Passons au civil. Mon troisième fils est sans intelligence, mais il est tranquille; un négociant n'en voudrait pas pour commis. Un de mes amis est en crédit;

(1) N° du 15 janvier 1855.

je puis être utile à quelqu'un de la majorité : mon fils devient commis avec 90 livres de traitement, et dans vingt ans il en aura, s'il vit, 250. Quelle entreprise commerciale, quel soumissionnaire de chemin de fer consentirait à subir les liens d'un pareil système? Mais à qui le reprocher? A John Bull, qui l'a toléré. Si l'on y eût touché naguère, quels cris! Et cependant voulez-vous mettre un terme à la proscription du mérite? rendez le ministère plus libre; qu'il soit maître de ses choix. Les hommes capables existent, ils abondent; on les trouverait dans le pays, mais non dans le service public; dans l'armée, mais non parmi les colonels. Il ne s'agit point d'exclure l'aristocratie, mais de prendre les habiles dans l'aristocratie. On ne sera point forcé de repousser ses amis, mais de choisir des amis qui aient fait leurs preuves. Que le ministère puisse appeler à son aide quiconque l'aidera le mieux, dans le parlement, hors du parlement. Si dans la chambre la réforme a restreint le cercle des hommes jeunes et capables, qu'une réforme nouvelle l'élargisse; qu'elle crée vingt nouveaux siéges à la disposition de la couronne; ce sont vingt membres qui ne voteront pas si l'on veut, mais ils parleront et feront les affaires. Point d'erreur chinoise; point de places données comme des places académiques. Que les chefs de chaque service examinent leurs candidats, et que le ministre responsable nomme librement. S'il s'est trompé, qu'il le reconnaisse, et qu'une révocation répare son erreur. Lord Palmerston ne doit point s'arrêter à moitié chemin. Que lui servirait d'aliéner l'aristocratie sans contenter l'Angleterre? Qu'il aille jusqu'au bout, ou bientôt il faudra quelque chose de plus qu'un changement de ministère.

Lord Palmerston n'accomplit pas tout à fait ce programme. Son ministère passa par deux ou trois remaniemens. Rien de frappant ne vint saisir les imaginations, et dans un second écrit : *le Moyen d'en sortir* (*the Way Out*), M. Greg demanda comment il se faisait que l'Angleterre, habituée à tout surmonter, ne se sentît faible que dans son administration. Il était de ceux qui ne portent envie ni aux facilités du despotisme, ni à la vigueur de la démocratie. Le gouvernement anglais les surpassait tous deux en ressources. Le pays était plus fort que du temps de Pitt. Ni l'ardeur nationale, ni les moyens financiers ne faisaient défaut. Que manquait-il donc? Un gouvernement qui eût le courage de secouer ses chaînes, de braver les intrigans, les factions, les grandes familles, qui songeât à faire, non à vivre. Lord Palmerston et lord Panmure n'ont parlé que pour rassurer et se défendre. Il fallait proclamer les fautes et les désastres, instituer et non concéder le comité Roebuck, exiger confiance absolue ou dissoudre. Un temps peut venir où la dissolution ne suffirait plus.

Ce langage était véhément. Ces deux écrits, pleins de verve, ont

produit de l'effet. Les erreurs qu'on y peut relever ne sont peut-être que des vérités exagérées, seule espèce d'erreurs où puisse tomber un excellent esprit trop ému. On a répondu avec beaucoup de raison à M. Greg qu'il avait oublié de montrer qu'un ministre, abandonné à son libre arbitre, dût gagner en discernement ce qu'il gagnerait en indépendance, et qu'il fût dans la meilleure posture pour faire de bons choix, quand on lui interdisait de choisir parmi ceux qu'il connaissait parce que ce serait faire du gouvernement une coterie, et d'avancer ses parens de peur du népotisme, ou ses partisans de peur du *job* (1). En insistant sur les inconvéniens ou les difficultés de la liberté, on ne prouve pas le mérite de la dictature.

Ces vues allaient au-delà d'une réforme administrative, et elles demeurent livrées à la discussion. Excités par l'exemple de M. Greg, cent écrivains ont publié des brochures; les rédacteurs des revues sont entrés en lice, et toutes les questions que nous avons touchées ont été présentées sous des aspects qu'on s'est efforcé de rendre divers. Cependant la discussion a toujours roulé dans un cercle assez étroit. La *Revue d'Edimbourg* ne s'est prononcée que sur la réorganisation de l'armée, qu'elle réclame hautement; elle se réserve sur le service civil. Ce que j'ai lu de mieux sur le service civil, ce sont les articles du *North British Review*, n° 45, et surtout d'une revue nouvelle qui paraissait pour la première fois, *the National Review*, juillet 1855. Ces deux recueils sont réformistes dans cette question, mais avec une modération éclairée. J'étais curieux de lire la *Revue de Westminster*, qui passe, comme on sait, pour l'organe du radicalisme; mais les choses ont assez marché en Angleterre pour que ce mot ne désigne pas toujours en politique quelque chose d'excessif, et la *Revue de Westminster*, qui aurait du succès en France, si elle y était plus connue, se distingue surtout comme journal de la liberté philosophique. Elle s'est dégagée des liens d'un étroit benthamisme, et dans l'ordre spéculatif, elle donne souvent des articles remarquables. Quand elle parle du continent, elle n'est pas sans préjugés. A l'identité de certains noms qu'usurpent des partis fort divers, elle prend quelquefois pour siens des radicaux européens qui n'ont nullement ses idées, et combat leurs adversaires, sans toujours s'apercevoir qu'elle tire sur ses propres troupes, car au fond sa politique est modérée, du moins dans les questions pratiques, et notamment sur les points qui nous occupent, elle est loin de s'être jetée dans les exagérations. Ses deux articles, n° 44, l'un sur le service militaire, l'autre sur le service civil, sont judicieux, mais sans nouveauté. Le même numéro contient sur le ministère de lord Palmerston des réflexions qui n'indi-

(1) Le *job* est ce qu'on appelle quelquefois en français *une affaire*. C'est tout arrangement dans lequel, sans forfaiture ni vénalité proprement dite, l'intérêt particulier se cache sous le voile de l'intérêt politique.

quent pas une entière confiance, mais qui concluent raisonnablement sur la guerre d'Orient. L'article saillant est dans le numéro suivant; il a pour titre : *le Déclin du gouvernement de parti*. L'auteur, qui est tout au moins inspiré par M. Greg, se félicite de voir peu à peu passer de mode cet antagonisme systématique et ces victoires alternatives des grandes associations mises en présence par la révolution de 1688. L'histoire, plus que leurs convictions, expliquait leurs luttes constantes. Des ambitions de famille, des intérêts héréditaires étaient pour autant dans le débat que les opinions politiques. Cependant à mesure que le pays s'est éclairé, que la sphère des électeurs et du public s'est agrandie, l'utilité générale a été mieux comprise, plus consultée, et l'on a reconnu combien de moyens d'attaque ou de défense, combien de garanties, de restrictions bonnes pour protéger les partis contre la couronne ou les uns contre les autres, avaient cessé de servir le moins du monde au bien commun. On s'est lassé de cette éternelle partie d'échecs parlementaire. On a cherché avant tout des résultats, et c'est la société qui est devenue le grand et véritable parti. La conclusion est que le chef du gouvernement, le premier ministre, doit représenter plus complétement l'état et moins exclusivement ses amis, et qu'exerçant le vrai pouvoir royal, il doit être peu à peu délivré de toutes les misérables sujétions qui entravent sa marche. Tel voulait être Peel, un législateur véritable. Il est tombé, parce que le temps n'était pas venu de gouverner sans parti. Il n'est pas venu encore, et l'on est encore loin du terme; mais on y marche, les partis déclinent. C'est une révolution lente, et, pour la préparer, « il faut faire des millions d'Anglais propres à être bien gouvernés; » car les lumières et les sentimens d'un peuple sont, plus que des artifices ou des routines constitutionnelles, les garanties de sa liberté.

Il faut se borner dans cette analyse de publications monotones et innombrables. Quelque effort que l'on ait fait pour donner par des considérations accessoires, par des vues d'avenir, plus de relief et de grandeur à la réforme administrative, on n'a pas réussi à traduire en vœu positif, en question actuelle, autre chose que ceci : quelle qu'en soit la cause, négligence ou faiblesse, empire de l'habitude, exigence des partis, abus du patronage, prétention de l'aristocratie, influence des électeurs, l'administration n'est pas excellente, et cela tient au personnel des bureaux. De meilleurs choix, une condition plus élevée, un système d'avancement qui stimule le zèle et récompense le mérite, voilà ce que tout le monde veut. Entre les partisans et les adversaires de la réforme, je ne vois guère que deux différences : c'est que les seconds regardent comme une utopie un système combiné de promotions par mérite et par ancienneté qui n'ouvre pas la porte à l'arbitraire, c'est-à-dire à la partialité, et répugnent à régler

l'admission dans les bureaux par un examen *compétitif*, c'est-à-dire à décerner les places au concours. Or ainsi pense le ministère.

Le 21 mai dernier, un ordre de la reine en conseil (1) a nommé pour vérifier, suivant des règles fixes, l'aptitude des prétendans aux postes de *junior* dans tout établissement civil, une commission composée de sir Édouard Ryan, contrôleur général adjoint de l'échiquier, M. John Shaw Lefevre et M. Édouard Romilly. Il statue que les conditions de capacité pour chaque département seront déterminées par les commissaires avec l'assistance des chefs du département, sans qu'ils puissent jamais s'occuper des nominations faites ou à faire. L'examen d'admission sera suivi d'un temps d'épreuve; mais toutes ces règles ne seront applicables qu'aux candidats qui sont au-dessous d'une certaine limite d'âge. Au-delà de cette limite, le chef du département conserve la liberté de ses choix.

Cette mesure, on le devine, n'a pas eu grand succès, et la société pour la réforme administrative, publiant son premier papier officiel, a, par une adresse au peuple, récapitulé tous les griefs et fait un énergique appel à l'opinion publique, qu'elle trouve froide. Oublie-t-on qu'à l'armée la mauvaise administration a tué trois hommes quand le feu n'en tuait qu'un, que de six millions sterling dépensés pour les transports, deux l'ont été en pure perte? Ne sait-on pas que Peel a déclaré qu'il aimait encore mieux livrer les chemins de fer à des compagnies irresponsables qu'aux mains engourdies, *torpid*, du gouvernement, — que lord John Russell a raconté que M. Pitt avouait que dans toute son administration il n'avait jamais pu mettre exactement l'homme qu'il aurait voulu dans la place où il l'aurait voulu, — que M. Gladstone a dit qu'il lui faudrait deux bonnes heures pour rendre intelligible le système compliqué de pouvoir confié sans garantie à un chancelier de l'échiquier? Mais M. Gladstone avait annoncé la résolution d'abolir en administration le patronage politique, et l'ordre du conseil le maintient; il n'établit que des garanties illusoires, en confiant l'examen de capacité à des hommes qui, tels que M. Romilly, ont combattu le système du concours. C'est le moment de s'écrier plus que jamais : Les hommes de mérite aux places qu'ils méritent! *The right men in the right places!*

Cependant la société ne dissimule pas sa surprise de voir si peu de réunions suivre son exemple. Malgré la polémique des journaux, la passion publique n'a pu s'emparer de la question, et quand la chambre des communes en a été saisie, elle l'a discutée comme une affaire ordinaire. Le 10 juillet dernier, une motion de M. Scully tendait à donner plus de force au système de l'ordre du conseil, en ren-

(1) Les ministres ou le cabinet ne peuvent donner d'ordres qu'à leurs subordonnés. Les volontés du gouvernement qui sont générales ou obligent les sujets sont exprimées sous la formule d'ordres rendus en conseil, *privy council*, et non conseil de cabinet.

dant les examens publics et en les faisant servir à ranger les candidats par ordre de mérite. Lord Goderich, qui soutient avec talent des opinions avancées, a vivement appuyé, et le système adopté pour le service civil de l'Inde lui a paru le vrai modèle à suivre. Le chancelier de l'échiquier a défendu l'ordre du conseil. Suivant lui, la réforme administrative se réduit à deux choses : améliorer l'organisation, et sous ce rapport l'investigation ordonnée par le dernier cabinet se continue, puis relever le personnel, et c'est le but du système de l'examen. La publicité serait inutile, car une partie de l'examen doit porter sur des épreuves écrites. L'ordre de mérite ou le concours lierait les mains au ministère et annulerait sa responsabilité. Impraticable pour les hauts emplois, il ne serait pas utile pour les emplois inférieurs. Les compagnies commerciales que l'on cite sans cesse n'en voudraient pas, et l'on n'y a eu recours dans le gouvernement de l'Inde qu'afin de restreindre la toute-puissance de la compagnie; l'expérience a justifié l'ordre en conseil.

M. Lyndsay et sir Stafford Northcote ont répondu : le patronage a de nouveau été dénoncé avec tous ses abus; mais c'est surtout M. Gladstone qui, sans précisément appuyer la motion, a décrit le mal dans toute sa gravité, et soutenu comme il sait le faire la nécessité de la réforme. Son discours et celui de son successeur, sir George Lewis, peuvent être regardés comme les deux meilleurs exposés contradictoires de la question, telle qu'elle reste pendante devant le parlement. Aussi lord Palmerston, qui ne pouvait garder le silence, a-t-il judicieusement remarqué qu'on était d'accord sur le but, en désaccord sur les moyens. Il a fait l'éloge des agens actuels de l'administration et l'éloge des examens en général; il a trouvé qu'il était fort difficile de poser une règle d'avancement qui s'appliquât à toute la hiérarchie et combinât les droits du mérite avec la durée des services, et il a conseillé de laisser expérimenter le système récemment établi; après quoi la question préalable a été adoptée à 140 voix contre 125.

VII.

Si l'on nous demandait maintenant ce que nous augurons de ces longs débats, il nous serait impossible de témoigner ni beaucoup de crainte ni beaucoup d'espérance. Il se peut qu'un de ces jours l'examen *compétitif* triomphe, et nous sommes assuré que la prérogative royale n'en souffrira pas. En France, les officiers de l'armée qui n'ont pas été soldats sont au fond nommés au concours, puisque c'est ainsi qu'on entre dans les écoles polytechnique et militaire. Qu'y perd le pouvoir du prince? Quand M. Royer-Collard, dans la mémorable discussion de la loi de recrutement de 1818, demanda que la loi décrétât le concours, on se récria, et à défaut de la loi l'usage lui a

donné raison. Tôt ou tard un système analogue pénétrera par les écoles jusque dans l'armée anglaise. En même temps les sous-officiers obtiendront quelquefois l'épaulette. L'apprentissage militaire sera plus sérieux et plus obligatoire; l'avancement deviendra une récompense, et tout cela, non sans quelque proportion de faveur et de partialité politique. Aux réformes de ce genre, l'état militaire gagnera plus que le service civil; mais il subsistera toujours assez d'abus pour occuper la critique : l'aristocratie ne sera ni affaiblie ni compromise, les réformes ne font la plupart du temps ni tout le bien ni tout le mal qu'on en attend. Dans une brochure très bien faite pour la défense du ministère Aberdeen (*Whom shall we hang? — Qui pendrons-nous?*), on a fort réduit les allégations de faits qui ont motivé tant de gémissemens et d'accusations. La crédulité et la malveillance doivent avoir beaucoup menti; mais elles auraient dit vrai, voyez la marche des idées! « L'armée anglaise a, dit-on, peu à peu disparu. On lui a distribué du café sans qu'il fût brûlé, et de la viande sans les moyens de la faire cuire. Les médicamens étaient insuffisans ou altérés. On est forcé de remplacer des vétérans par des recrues. Le prestige de l'Angleterre est brisé. L'orgueil de la nation ne le peut souffrir, et sacrifierait ses institutions mêmes à sa grandeur. Le temps presse; on n'a qu'un moment pour sauver les institutions. A l'œuvre donc! Et quelle œuvre? Ayez un bon programme littéraire pour l'examen des candidats aux grades d'expéditionnaires, et nommez les expéditionnaires au concours. » — En vérité cette manière de raisonner n'est-elle pas un peu puérile, surtout quand on songe que les souffrances de l'armée anglaise sont passées, que depuis plusieurs mois le service est rétabli dans les parties où il avait manqué, que les correspondances de Crimée ne parlent que de la bonne tenue des troupes, et qu'enfin Sébastopol est pris?

On objectera, surtout en France, que la gravité du débat est toute morale, qu'elle réside dans la nature des idées que la crise a suggérées et des sentimens auxquels on a fait appel. N'a-t-on pas de toutes parts accusé l'aristocratie, le patronage, l'existence des partis? Or, si l'on démontrait que ces choses ne doivent plus subsister, on aurait aux yeux de bien des gens l'air de conclure à la suppression du gouvernement britannique. Effectivement, une fois engagés dans cette voie, la logique conduisant la marche, la rhétorique battant le tambour, quelques-uns ont fait mine de vouloir donner l'assaut aux antiques remparts de la constitution.

La presse a pour devise ces mots de Juvénal : *Ut declamatio fias.* Malheureusement *la déclamation* fait plus de bruit que de besogne. Cette fois même elle a fait moins de bruit qu'on ne croit en avoir entendu. L'aristocratie a été nommée, on s'est plaint de son influence; mais l'a-t-on attaquée en elle-même? Jamais à la tribune. « Je suis

fier de notre aristocratie, dit M. Laing : elle n'est pas efféminée. » — « Qui cherche à diviser l'aristocratie et le peuple? dit M. Lyndsay. Je ne puis la comparer sans orgueil à celles du continent. » — « La composition du personnel administratif n'est rien moins qu'aristocratique, dit M. Chadwick, et les classes supérieures n'ont rien à perdre au concours. » — « Nous ne voulons point d'une révolution même pacifique, » dit la *Revue de Westminster,* et je lis dans un discours prononcé dans un collége pour les ouvriers par le révérend M. Maurice, donné souvent pour un prédicateur socialiste : « Plébéien que je suis, je ne puis ni n'ose nier que le sentiment de la naissance ne soit une chose précieuse pour un homme et pour une nation... Cette foi qui manque aux Américains, l'Angleterre elle-même en a besoin. Il n'est pas vrai que le sentiment de la famille, le respect des ancêtres soit trop fort parmi nous; il n'est pas de moitié assez fort. Il n'est pas vrai que les membres de notre aristocratie doivent y renoncer. Ils doivent le célébrer et le cultiver en eux-mêmes. Nous devons, s'il nous est possible, le célébrer et le soutenir dans leur sein. C'est là ce qui les préserverait de tout abaissement, de toute cette indolence, cette indifférence, ce goût de la mode et de la richesse que nous leur imputons. » C'est qu'en effet il faudrait une haine aveugle pour mettre au compte de l'aristocratie les abus qu'on déplore. Elle n'a point par privilége les grades de l'armée, encore moins les places de bureau, qu'elle recherche peu. Le défaut d'expérience militaire, s'il existe, est commun à la bourgeoisie comme à la noblesse, et l'une comme l'autre, plus que l'autre peut-être, a besoin de bonnes écoles spéciales. L'aristocratie, étant un élément considérable de la société anglaise, a sa part des reproches adressés à tous ces moyens d'influence, ou si l'on veut, de corruption que couvrent les mots de *patronage, interest, job* enfin; mais sa part va en décroissant, tandis que celle des classes moyennes augmente. Quand M. Layard disait à la réunion de Drury-Lane qu'il voulait faire commencer le règne des classes moyennes, il venait un peu tard, et il oubliait que dans son propre parti on les accuse d'avoir, depuis leur avénement par la réforme, confisqué à leur profit les faveurs du pouvoir et développé le trafic parlementaire. Il y a tel écrivain réformiste qui ne dissimule guère qu'il regrette les bourgs-pourris, et rien en ce moment ne désigne l'aristocratie comme telle à la jalousie des masses. On semble au contraire enclin à croire que la voix du bien public se fait plus entendre au sein d'une classe consacrée au gouvernement que dans la sphère des professions privées. Ceux qui ont le plus critiqué la nomination de l'infortuné lord Raglan se sont plaints, non qu'il fût un Somerset, mais de ce qu'il était vieux, et le général Simpson n'est point un aristocrate. La démocratie en Angleterre n'a point d'injures à venger ni de haine à

satisfaire. L'esprit de réforme agissant pour le plus grand intérêt de la communauté, voilà l'esprit qu'elle souhaite et croit voir en grande partie réalisé dans le gouvernement. Ses chefs sont plutôt du parti du pouvoir. Sir William Molesworth publiait en 1839 une belle édition des œuvres du philosophe Hobbes. Il la dédiait à son ami M. Grote, le savant historien et l'habile vengeur de la démocratie grecque, *et quod præcipue laudi est, pro æquali universorum civium libertate adversus optimatium dominatum propugnatori acerrimo et constantissimo.* Or sir William Molesworth est ministre depuis bientôt deux ans. Il a remplacé tout à l'heure lord John Russell aux colonies, et sa popularité est entière, et pas une voix ne s'est élevée pour l'accuser d'avoir cessé de mériter l'éloge qu'il décernait à son ami M. Grote : tant il est vrai que l'esprit libéral et réformateur du gouvernement est tout ce qu'il faut à la démocratie britannique.

Mais si l'aristocratie n'a été touchée que pour avoir eu sa part du patronage, c'est donc au patronage qu'on en veut. Le sens du mot est connu. Quand on parle du patronage du premier lord de la trésorerie, on entend parler du nombre de nominations dont il dispose. Or, ce droit, les ministres sont accusés d'en user moins pour le bien public que pour récompenser leurs cliens ou pour s'en faire de nouveaux. En d'autres termes, les rapports de famille, de société, de parti, entrent pour beaucoup dans la distribution des places. Cela est possible; je dis plus, cela est certain. A moins d'ouvrir au hasard un almanach des adresses, comment mettre en place des gens qui ne seraient connus ni du ministre ni de personne? Les emplois un peu importans, un peu lucratifs, ne sont pas fort nombreux. Admettons qu'ils soient distribués dans un cercle très-resserré. De quoi se plaint-on? Est-ce d'en être privé? Le dommage n'est pas étendu, car la proie à partager est petite. Mais la passion des places se serait-elle développée dans le pays, ou veut-on l'y introduire? On se plaint que ces emplois ne soient pas assez recherchés, et l'on voudrait en augmenter l'éclat et le profit pour les rendre plus dignes de l'ambition du talent. Dieu préserve l'Angleterre d'une révolution administrative qui deviendrait ainsi une révolution sociale! Dieu conserve à ce noble pays le premier des biens, l'indépendance individuelle! Le patronage n'est sérieusement critiquable que si les places sont distribuées contrairement à l'intérêt public. Or c'est à ce personnel composé par le patronage qu'appartiennent sir Charles Trevelyan, sir Stafford Northcote, sir James Stephen, M. Taylor, M. Chadwick, M. Rowland Hill, etc., tous ces fonctionnaires dont les réformistes invoquent l'autorité; le mal n'est donc pas si grand. Qu'il existe cependant et que le patronage ait des abus, n'en doutez pas. Posez des conditions de capacité à l'entrée de la carrière, posez des règles d'avancement; que l'administration ait comme l'armée des états de

service; exigez toutes les garanties possibles, vous ferez bien. Mais s'il subsiste encore des abus, si les ministres donnent encore des places à la faveur (et ils en donneront, et le patronage ne sera jamais irréprochable), dites-vous bien qu'on ne change pas les choses humaines dans leur essence, et consolez-vous en pensant que des ministres responsables sont après tout moins faciles aux abus que des ministres qui ne le sont pas. L'obligation de rendre compte de leurs actes et de répondre à l'opposition crée pour eux un réel intérêt de bien faire, comme le besoin du succès pour ces entreprises si vantées du commerce et de l'industrie. Plusieurs de celles-ci ont assurément beaucoup d'agens habiles; mais combien n'en ont pas! Combien ont échoué par la négligence, le désordre, l'imprévoyance, l'esprit d'aventure! Avec la volonté de réussir et l'amour du travail, avec de l'opiniâtreté et du jugement, on fait beaucoup dans les affaires privées. Qu'est-ce que tout cela dans les affaires publiques, si l'on n'y joint une instruction étendue, une éducation générale, l'expérience du monde, la connaissance des hommes, l'art de se contenir, de ménager les caractères, de concilier les intérêts, de négocier avec les amours-propres, enfin la patience et la modération? On ne mène point une administration comme une usine, et un bureau comme un atelier. C'est une contradiction de citer pour exemple les compagnies du gaz ou de chemins de fer, et de faire subir aux employés un examen sur l'histoire et la littérature. Le ministre qui cherche autour de lui, dans ses attenances, dans son parti, des collaborateurs, tient compte des conditions du bien public au moins deux fois sur trois, ou s'il y manque, la presse et la tribune sont là pour l'en faire souvenir.

Mais l'efficacité de ce contrôle est elle-même attaquée. Un état libre est un gouvernement de parti, et l'esprit de parti, ce népotisme en grand, corrompt l'administration. Commencerait-on par hasard à se lasser de la liberté? Les temps seraient bien changés. De souvenir de contemporains, il y a eu une époque où la réforme la plus nécessaire paraissait suspecte, si, tout en servant au bien-être ou à l'utilité du public, elle donnait à l'autorité un droit avec un devoir de plus. Je citerai la police de Londres. On s'accorde pour en louer l'organisation. Or à la fin du dernier siècle la surveillance de la ville était confiée à chaque quartier, qui s'en acquittait à sa mode et aux frais des intéressés. Londres et surtout ses environs n'offraient aucune sûreté. C'était le temps où Chamfort disait : « La police est une si belle chose, que les Anglais aiment mieux les voleurs, et les Turcs aiment mieux la peste. » Et ce mot semblait pris au sérieux par de grandes autorités. Les premiers bills qui en 1792 essayèrent d'introduire un peu d'uniformité dans la police de la métropole et de la faire au moins surveiller par un magistrat soldé rencontrèrent une

vive opposition, et M. Fox attaqua cette innovation comme dangereuse, et cette magistrature comme incompatible avec la liberté du citoyen. Toutes les mesures qui ont progressivement complété le système actuel ont soulevé une vive résistance; à ce prix, l'ordre semblait coûter trop cher à la liberté. Il y avait sans doute de l'exagération dans cette susceptibilité ombrageuse. C'était une faiblesse, si l'on veut, — faiblesse de peuple libre! Aujourd'hui, pour atteindre à quelques perfectionnemens problématiques dans la composition des bureaux, certaines personnes feraient bon marché de l'influence de la représentation nationale, et l'on incrimine l'existence des partis, attendu qu'ils peuvent protéger de mauvais commis. On veut voir dans la chambre élective non plus un contrôle, mais un instrument de corruption. Un ministère plus à l'aise ferait mieux et obéirait plus fidèlement à la dictée de l'intérêt public. Les précautions restrictives qu'on a prises autrefois contre le pouvoir sont surannées et s'appliquent à des abus qui ne peuvent renaître. Autres maux, autres remèdes. C'étaient les armes des partis, il faut les briser. Grâce à Dieu, le gouvernement des partis est en déclin.

C'est là un singulier langage, et s'il pénètre jusque dans son tombeau, George III, tout mort qu'il est, doit en tressaillir de joie. C'est dans le palais de Leicester-House, où sa jeunesse fut élevée, c'est dans le salon de sa mère, entre l'évêque de Norwich et lord Bute, qu'il apprit à penser que depuis 1688 on n'avait travaillé qu'à retenir le pouvoir royal aux mains des grandes associations politiques et à confisquer le sceptre au profit des partis. C'était avant lui le traître Bolingbroke qui, trop bien connu des chefs populaires des deux chambres, avait imaginé, pour se faire des amis en cour, cette fiction d'un roi indépendant des partis, et par cela même décoré du nom de roi patriote. Le travail personnel de George III dans tout son règne ne tendit qu'à regagner un peu de l'arbitraire que ses prédécesseurs avaient imprudemment aliéné. Singulier retour des opinions humaines! On dirige au nom de l'intérêt public contre les institutions les mêmes critiques que leur adressait jadis la coterie des *amis du roi*.

Burke, avant les plus habiles écrivains de notre époque et aussi bien apparemment que les plus habiles, a connu et décrit cet esprit étroit et routinier qui domine quelquefois dans les bureaux. Lisez le portrait éminent qu'il a tracé de George Grenville; il semble avoir dépeint dans ses plus grandes proportions l'idéal du *red tapeism*, l'homme d'état bureaucratique (1). Et ce même Burke ne voyait d'obstacle efficace soit à la prépondérance de la cour, soit à celle de l'esprit administratif, que le parlement, que la résistance des partis,

(1) Voyez *Edmund Burke*, premier article, dans la *Revue* du 15 janvier 1853.

que leur fidélité à eux-mêmes. Et c'est cela même que l'on prétend changer. Ce sont vieilleries dont on se lasse, et lorsqu'il y a des partis dans toute l'Europe, on pense toucher à l'âge où il n'y en aura plus en Angleterre. On imagine un temps où il n'y aura plus deux esprits dans la société, l'un conservateur, l'autre réformateur, ayant chacun leurs représentans. On aspire apparemment au règne de l'unanimité. On oublie donc comment un écrivain célèbre a défini l'unanimité.

Je reconnais que la réforme parlementaire, ou plutôt l'esprit du temps, a modifié les partis; mais ce n'est pas un fait nouveau, et depuis deux cents ans ils se sont incessamment transformés. Il est vrai que les partis moins divisés au fond, plus obligés de compter avec l'opinion publique, sont moins libres dans leurs ressentimens et leurs vengeances, c'est-à-dire que l'esprit de parti est moins violent et qu'il connaît le frein. La classe moyenne, à laquelle la réforme a donné dans la chambre cent cinquante siéges de plus, enlevés généralement à une oligarchie de propriétaires, a, dit-on, deux grands défauts : elle est demandeuse, et elle a besoin de l'être pour s'assurer sa clientèle électorale; puis elle est peu politique, et ne fournit point d'hommes d'état. Les élections, en devenant franches et réelles, amènent dans la chambre des hommes qui se sont distingués dans leur profession, c'est-à-dire des hommes d'un mérite spécial et d'un âge mûr. Les jeunes ambitieux, les inconnus qui ont du talent et de l'avenir se voient fermer les portes de Westminster. Ceci ramènerait en bonne logique à l'aristocratie dont on se méfie pourtant. Mais quand l'armée sera mieux composée et un peu plus instruite, quand les soldats seront moins grossiers et les officiers plus soldats, quand les bureaux seront remplis d'un personnel plus lettré, les hommes d'état n'abonderont pas davantage. Aussi M. Greg a-t-il inventé cette aristocratie au choix de la couronne, cette institution de cadets politiques qui siégeraient dans la chambre comme des apprentis virtuoses destinés à la charmer par l'esprit et la parole. Y a-t-il bien songé? ne voit-il pas quelle proie nouvelle il offre aux partis? Comment supposer que des ministres iront se donner de gaieté de cœur des rivaux ou des adversaires, et négligeront un tel moyen d'accroître leur clientèle et celle de leurs amis? Si l'on dit que le mérite éclatant, que le jugement du public leur forcera la main, il faut alors que l'opinion, bon juge du mérite, le distingue de bonne heure, et n'attende pas qu'il se prouve pour l'élever. Et pourquoi donc alors ne l'élèverait-elle pas d'elle-même par la voie de l'élection? Pourquoi l'accuse-t-on de méconnaître les hommes d'avenir et de n'estimer que les capacités constatées dans les professions privées? Dans tous les systèmes, on a besoin en dernier ressort de recourir à l'esprit public; s'il est aveugle, égaré, engourdi, toute réforme est

vaine; dans le cas contraire, ne vous défiez pas tant des élections. Il est plus facile d'exciter et d'éclairer l'opinion électorale que le pouvoir exécutif. Gagnez des voix à vos idées, et vos idées triompheront. Si le public ne recherche pas assez les candidats que leur jeunesse et leur talent promettent à la politique, si les brigues et les frais des élections mettent les représentans de la classe moyenne dans la dépendance des électeurs, et les obligent à se soutenir par la corruption, si la chambre devient ainsi trop indulgente pour les abus du patronage, parce qu'elle même en a besoin, c'est contre tout cela que l'action de la presse, des associations, des pétitions est bonne. C'est à ce mal que quelques mesures de réforme, non pas administrative, mais électorale, peuvent remédier. C'est dans ce sens qu'il faut stimuler la chambre, agiter le public. Tout ramène, comme on le voit, à ces vieilles et éternelles garanties, les chambres, les élections, la presse, l'opinion. Tout corrobore notre opiniâtre confiance dans les forces propres du gouvernement représentatif. Il ne faut pas l'altérer pour l'améliorer, mais tirer parti de ses ressources et le développer dans le sens de son génie. C'est à la chambre de forcer les ministres à ne pas s'endormir dans la routine; c'est à la presse de pousser le pays à rajeunir la chambre par des choix nouveaux; c'est à l'opposition de retrouver et de mettre en lumière ces hommes d'état qui depuis la réforme sont, dit-on, perdus et cachés. Une des erreurs de notre temps, et dont notre révolution française a souvent pâti, est de croire, dès qu'un inconvénient se fait sentir, qu'il suffit de quelque combinaison législative pour s'en délivrer. Les réformes sont bonnes assurément, mais elles ne sont ni bonnes à tout, ni d'une efficacité sans limite, et quelques dispositions écrites ne changent pas un mouvement d'idées, un état des esprits, une cause morale enfin dont les effets inquiètent. « Tout est opinion à la guerre, disait Napoléon; après une bataille perdue, la différence du vainqueur est peu de chose: c'est l'influence morale qui fait tout (1). » Ce qui est vrai à la guerre est encore plus vrai dans la politique, et c'est pour donner toute sa force au ressort de l'opinion que les constitutions libres furent inventées. Que le public veuille des ministres plus jeunes, des membres du parlement plus maîtres d'eux-mêmes, une administration plus sévèrement composée et plus active dans le sens du bien public, il aura tout cela, s'il le veut; aucune loi ne le lui donnera. Que l'Angleterre fasse donc quelques réformes écrites, si cela lui plaît; mais qu'elle n'en espère pas trop et ne s'y fie guère. Qu'elle se fie à la liberté et qu'elle en use.

CHARLES DE RÉMUSAT.

(1) Lettre au roi Joseph, 22 septembre 1808.

LA NÉERLANDE

ET

LA VIE HOLLANDAISE

III.[1]

LES PÊCHES ET LES POPULATIONS MARITIMES.

Les historiens qui ont parlé des Bataves et des Frisons ont oublié de nous dire comment vivaient ces peuples. Ils ont célébré les guerres, les excursions, les entreprises sur mer et sur terre des premiers Hollandais, mais ils ne nous ont presque rien dit de la pêche, le plus ancien des arts utiles, celui qui a jeté en Hollande les fondemens de la prospérité nationale. Quand l'histoire se tait, c'est à l'économie politique de rechercher les causes matérielles sur lesquelles s'est élevée la puissance morale d'un état. Nul n'ignore le rôle important qu'ont joué dans le monde les Provinces-Unies. Il fut un temps où la nation batave, du fond de ses marais, se déclarait elle-même *le balai des mers* (2), où après avoir vaincu l'Espagne jusque dans les Indes, elle protégeait les successeurs du roi qu'elle avait chassé, où elle résistait à toutes les forces de la France et de la Grande-Bretagne coalisées contre son coin de terre, où la Tamise vit les bâtimens de guerre hollandais entrer dans ses eaux bannière au vent

(1) Voyez les livraisons du 1er juillet et du 15 août dernier.

(2) Quelques audacieux marins hollandais attachaient, dans les anciens temps, un balai au haut du mât de leur navire, pour défier les corsaires des autres pays.

et voiles déployées. Quand maintenant on réfléchit aux causes d'une élévation si rapide et si incroyable, on reconnaît avec étonnement que toute cette grandeur historique a son origine dans une barque de pêcheurs.

La pêche a été dans les Pays-Bas le berceau de la navigation et du commerce. Comme dans le corps humain un organe a besoin du secours des autres organes pour vivre et pour fonctionner, de même chaque contrée dans le monde a besoin, pour prospérer, des produits que donnent les contrées étrangères. Les richesses qui manquent à un pays se trouvent représentées dans ce pays même par le superflu des richesses naturelles qui s'y engendrent : c'est cette loi de répartition des denrées qui ouvre aux sociétés la voie féconde des échanges. La Néerlande manquait de beaucoup de choses nécessaires à la vie, mais elle a trouvé dans les mers voisines une large compensation à la stérilité de ses terres labourables. La pêche lui fournissait le poisson en abondance : en répandant sur les autres contrées le produit de ses filets, qui excédait de beaucoup ses besoins, elle obtint du grain et des bois de construction, première origine de son commerce et fondement de la grandeur de ses villes. Son génie industrieux changea et transforma les substances premières par le miracle de l'échange; c'est ainsi qu'elle fit du pain, de l'or, du diamant avec la chair des poissons. La mer a été pour toutes les sociétés modernes, mais plus particulièrement pour la Hollande, un grand théâtre de développement moral. L'influence que cette masse d'eau a exercée sur la civilisation a été jusqu'ici trop peu remarquée : sans elle, l'homme n'eût point acquis pleinement le sentiment de ses forces, il n'eût point tourné les yeux vers le ciel avec une persévérance intrépide pour observer les mouvemens des astres; les sciences physiques, l'industrie, les arts utiles, n'eussent point franchi d'un pas si assuré les limites du moyen âge religieux. La Hollande est fille de l'Océan, et, comme le fantôme biblique, elle a marché sur les eaux pour aller à la conquête des richesses.

Il est inutile de remonter aux textes plus ou moins obscurs qui révèlent l'origine très ancienne de la pêche maritime sur les côtes de la Néerlande. L'alimentation des races s'est calquée, au début de l'état social, sur les moyens d'existence que leur avait ménagés la nature. Le voisinage des forêts et des plaines a fait les peuples chasseurs; le voisinage des lacs, des fleuves et de la mer a fait les peuples pêcheurs. Une grande partie de la population batave vivait donc depuis des siècles du produit de ses filets. Les habitans de la Hollande avaient greffé en outre diverses branches de commerce sur l'industrie de la pêche bien avant la guerre de l'indépendance. La réformation n'a pas créé les Pays-Bas; mais si les pêcheries hollandaises

existaient sans le moindre doute avant la révolution politique et religieuse qui dégagea les Provinces-Unies, il est vrai de dire que cette industrie, comme d'ailleurs tous les éléméns de la fortune publique, puisa dans la liberté une séve et une force nouvelles. C'est alors seulement que le pays se sentit vivre dans sa plénitude, et qu'il commença, selon la parole d'un historien, à « jouir des mers. » Aujourd'hui, quoique certaines pêcheries hollandaises soient en décadence, l'importance de cette industrie demeure encore considérable; on le verra par les chiffres que nous empruntons aux documens officiels. A cet art utile se rattache d'ailleurs un intérêt de grandeur politique et d'indépendance pour les Pays-Bas. Les pêcheries hollandaises contribuent à assurer les moyens d'existence aux classes laborieuses; elles forment une pépinière d'intrépides marins, elles donnent naissance à un commerce international qui n'attend que l'abaissement du tarif des douanes pour reprendre un éclat obscurci depuis plus d'un siècle.

Selon la nature des poissons qui se trouvent dans la Mer du Nord, la pêche néerlandaise se divise en plusieurs branches; mais il est un produit tout national qui peut nous servir de type pour déterminer le caractère des différentes pêcheries locales : c'est le hareng. On suppose que le hareng fut inconnu des anciens; il ne s'est pas trouvé jusqu'ici dans la Méditerranée. Ce fruit de l'Océan a été pour les Pays-Bas un élément de grandeur et de prospérité. Le hareng introduit dans des tonnes a changé les destinées historiques de la Hollande, et par suite les destinées du monde au XVIe et au XVIIe siècles. Une industrie qui a exercé une si grande influence sur la révolution des Provinces-Unies et sur les événemens qui la suivirent n'est pas indigne de notre attention (1). Aussi longtemps que la pêche hollandaise fournira annuellement plus de 50 millions de harengs, elle comptera encore parmi les grandes pêches maritimes de l'Europe.

Les Hollandais distinguent trois espèces de harengs : 1° le hareng *pec* ou caqué, nommé en hollandais *gekaakte haring*, qui se pêche au nord de l'Écosse pendant l'été; 2° le *steur-haring*, qu'on pêche en automne sur les côtes de Yarmouth, qu'on sale d'abord pour le fumer plus tard, et qui, fumé, prend alors le nom de *bokking;* 3° le *pan-haring*, sorte de hareng frais qu'on pêche dans le Zuiderzée, et qui sert de nourriture aux classes pauvres. Depuis un temps immémorial, les pêcheurs de *hareng caqué* (*gekaakte haring*) ont établi le siége de la corporation à Vlaardingen et à Maasluis. — Les côtes de la Hollande sont bordées par des villages dont les habitans, comme

(1) Le hareng, considéré comme *animal utile*, a déjà été le sujet d'une étude pleine d'intérêt dans la *Revue*. Voyez la livraison du 1er janvier 1849.

ceux de Scheveningen et de Katwijk, préparent le hareng saur (*bokking haring*). — Enfin les villes qui s'élèvent autour du Zuiderzée, et surtout les îles de cette mer intérieure, telles que Urk, Schokland et Marken, envoient des barques qui exploitent le hareng frais. La vie de la mer est commune à ces différentes catégories de pêcheurs, mais avec des nuances que nous tâcherons d'indiquer. Le caractère et les habitudes changent selon la figure des lieux, selon la nature des occupations, selon le séjour plus ou moins prolongé des hommes sur la mer. Ce qui ne change pas, c'est l'humble majesté de cette population brave et pauvre qui dispute aux tempêtes la nourriture de chaque jour.

I.

La petite ville de Vlaardingen (dans les anciennes chartes *Flerdling*) s'annonce par un clocher qui de loin ressemble assez bien à un mât de vaisseau, et qui s'élève sur un océan d'herbe tacheté de vaches noires. On assure qu'elle tire son nom d'une ancienne rivière dont il ne reste rien qu'une mention plus ou moins honorable dans les archives de la province. Aujourd'hui elle est située sur la Meuse, ou, pour mieux dire, sur un bras de la Meuse que divise en cet endroit une île récemment formée. Ses vaisseaux s'abritent dans un port tranquille, le long duquel s'alignent, sur le quai, des comptoirs ou des magasins, constructions sévères, avec des ouvertures fermées par des volets de bois, et dans lesquelles on tient en réserve les instrumens de pêche. A quelques-unes de ces fenêtres sans vitres débordent de longs filets qui sèchent. Sur le port, des hommes à la figure brunie par le vent de mer et par le soleil déchargent de lourds tonneaux qu'on roule devant les vaisseaux qui les ont apportés. Ces vaisseaux ou barques, appelés *buizen* ou *doggers*, sont solidement construits, pour la plupart en bois de chêne, avec un seul mât et une puissante voile carrée qu'on abaisse tant que le bâtiment se repose. On ne contemple point sans un sentiment de respect ces bateaux-pêcheurs qui ont bravé les tempêtes du Nord. Quelques-uns rapportent de leur dernier voyage de nobles cicatrices : leurs flancs rapiécés, leurs voiles souvent déchirées comme des drapeaux après une campagne, leurs ancres rouillées et qui annoncent des services honorables, tout raconte les défis qu'ils ont portés aux élémens.

Vlaardingen était anciennement une ville importante et fortifiée; mais, comme toutes les villes hollandaises qui vivent de la mer, elle est aujourd'hui déchue de son antique splendeur : *jam pagus est quæ Troja fuit*. Dans de petites rues étroites et basses, des maisons de brique, penchées comme des vaisseaux qu'incline le vent, abritent

des ménages de pêcheurs. Ces habitations, dont la propreté fait toute la richesse, ont un aspect simple et modeste, mais non pas triste. A Vlaardingen, on ne rencontre dans les rues pendant l'été que des femmes et des enfans : les hommes sont à la mer. Ces femmes font sécher sur le devant de leur maison le linge qu'elles viennent de blanchir, ou bien elles travaillent aux filets. Sur une population de sept à huit mille habitans, on compte deux mille pêcheurs : le reste pratique plus ou moins des industries relatives à la navigation. Il y a cinq chantiers dans lesquels on construit des flibots. Une trentaine de navires marchands, qui font le commerce avec la Méditerranée, mouillent plusieurs fois par an dans le port. Quelques-uns d'entre eux apportent le sel d'Espagne et de Portugal avec lequel on prépare le hareng. A la porte de quelques armateurs figure en guise d'écusson un petit bâtiment peint et sculpté avec ses voiles. Ainsi tout dans la physionomie de la ville, dans les habitudes, dans les signes extérieurs, rappelle la vie de mer.

C'est à Vlaardingen qu'il faudrait écrire l'histoire de la pêche du hareng, au milieu de ces filets qui ont pesé dans les destinées du monde, de ces *buizen* qui ont provoqué pendant longtemps la jalousie de l'Angleterre, de ces pauvres familles par lesquelles s'est élevée en grande partie la fortune des Pays-Bas (1). La Belgique paraît avoir été le berceau de cette pêche; mais, vers le milieu du XIIe siècle, elle passa des Flandres dans la Zélande. Quoique abondante, jamais la pêche de ce poisson frais n'eût constitué une branche importante du commerce national sans la découverte que fit vers 1380 Guillaume Beukelszoon. Ce fut lui qui inventa l'art de préparer et de conserver le hareng dans le sel. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il naquit à Biervliet, petit village de la Zélande. Il est cependant peu de découvertes qui aient produit tant de richesses en ne demandant aucun sacrifice à l'humanité. Ces petites causes, dédaignées par l'histoire, n'échappent point à ceux qui mettent au niveau des événemens politiques les révolutions accomplies dans l'alimentation et dans le bien-être des peuples modernes. Aux yeux de l'économiste, il n'y a point de vils produits. Charles-Quint, lui, sachant ce que la Hollande devait au hareng caqué, voulut perpétuer le souvenir d'un si grand service rendu à la patrie. Se trouvant en 1556 à Biervliet, il fit ériger un tombeau à Beukelszoon, qui était mort en 1397. Il y a

(1) Les armemens pour la pêche du hareng ne sont point limités au port de Vlaardingen. De Maasluis, de Zwartewaal, de Delfshaven, d'Enkhuisen, d'Amsterdam, de Ripp, de Middelhornis, de Wormerveer, partent des *buizen :* mais en 1853, sur 93 navires dont se composait la flottille pour la grande pêche, 60 appartenaient à la ville de Vlaardingen. On peut donc considérer cette dernière place comme le centre de la fabrication du hareng caqué.

peu d'exemples d'un monument funèbre aussi bien mérité. L'Évangile raconte qu'un des disciples du Christ trouva dans la bouche d'un poisson une pièce de monnaie pour payer le tribut : c'est l'histoire de la Hollande; elle a trouvé dans la bouche du hareng le moyen de payer ses énormes impôts, de subvenir à l'entretien d'un pays que ruinait la mer, et d'alimenter la source de la richesse publique.

Une autre circonstance vint compléter la découverte de Beukelszoon. — A Hoorn, en 1416, se fit le premier grand filet pour la pêche du hareng. Il faut avoir vu à Vlaardingen décharger sur des voitures ces immenses filets, il faut songer aux myriades de harengs qui s'y sont engloutis depuis plus de quatre siècles, il faut réfléchir aux conséquences historiques d'une telle invention pour comprendre ce qu'ont à la fois d'utile et de poétique ces éperviers des mers. Avec les progrès dans l'art de prendre et de conserver le hareng, cette pêche s'étendit, puis se déplaça. Vers le commencement du xve siècle, elle s'établit à Enkhuisen et à Hoorn. Les guerres avec l'Espagne et ensuite avec la France étant survenues, les Zélandais trouvèrent plus d'avantages à armer leurs vaisseaux et à écumer la mer. Le hareng avait d'ailleurs changé de parages : il avait quitté les côtes de la Norvége, de la Suède et du Danemark, où il se pêchait alors, pour celles de l'Écosse, où il se trouve encore aujourd'hui. Cette inconstance dans la marche du poisson n'est pas un fait particulier : on cite d'autres mers dans lesquelles le hareng a paru, disparu, reparu, et cela à des intervalles de temps considérables. Les calculs scientifiques n'ont pu déterminer jusqu'ici la loi de ces mouvemens. Quoi qu'il en soit, la pêche du hareng passa alors presque tout entière dans les deux provinces de Nord-Hollande et de Sud-Hollande, où elle se maintint longtemps à un degré de prospérité singulière. Tout porte à croire, il est vrai, que les résultats de cette industrie maritime ont été un peu exagérés. Si l'on acceptait sans critique les chiffres donnés par quelques historiens sur l'importance de cette pêche et sur le nombre des *haringbuizen*, il faudrait en conclure que toute la population mâle des sept provinces unies était occupée à prendre, à encaquer ou à vendre le hareng. Tout en retranchant de ces statistiques l'excès ou l'invention, on est forcé de reconnaître que cette branche de commerce était extrêmement féconde. Un écrivain plus ou moins digne de foi fait monter à près de vingt mille le nombre des personnes qui tiraient leur subsistance de la pêche du hareng. Plus d'une fois la Grande-Bretagne s'émut de voir les bateaux hollandais ramasser sur ses côtes toute cette manne de la mer (1). On regardait alors la pêche du hareng, ou la grande

(1) Dans des temps plus reculés, des familles royales et princières s'allièrent pour

pêche, comme une branche si précieuse du commerce national, que dans plusieurs édits elle est appelée *le Pérou* (*de goud myn*) *de la république batave*. Qui eût dit alors que cette industrie si florissante, que cette grande pêche (*groote visscherij*) dût expirer un jour sous sa renommée? Tel est pourtant aujourd'hui l'état des choses. Mourir de gloire n'est guère pour les industries, non plus que pour les personnes, une destinée commune. Aussi convient-il de rechercher les causes d'une décadence qui ressemble si peu au déclin ordinaire des grandeurs humaines.

L'art d'encaquer le hareng a constitué jusqu'ici un monopole. Cette industrie était protégée, c'est-à-dire réglementée. L'époque de l'année où l'on devait jeter les filets dans la mer, la longueur de ces filets, le nombre des mailles (1), la forme des *buizen*, le jour de la sortie et de la rentrée dans le port, tout était déterminé par des lois ou par des coutumes ayant force de lois. La corporation des pêcheurs de hareng était soumise à un serment solennel; il était interdit à tous les membres, quels qu'ils fussent, d'exercer cette industrie en pays étrangers. On devait même défendre l'accès des bâtimens-pêcheurs aux hommes des autres nations. En échange de ces obligations et de ces servitudes, la confrérie jouissait de grands priviléges. Elle seule pouvait saler et préparer le hareng à bord; elle recevait d'ailleurs des primes d'encouragement qui étaient refusées à toutes les autres branches de la pêche. Cette sollicitude avait une raison d'être dans un temps où le secret du caquage n'était point encore divulgué. Il faut même convenir que le hareng hollandais dut à ces règlemens une partie de sa réputation. Cette denrée excellente défiait alors sur tous les marchés de l'Europe la concurrence des autres pays. Le hareng néerlandais était une véritable puissance, et l'on peut dire qu'il fit plus pour la grandeur des Provinces-Unies que le canon même des vaisseaux bataves. Cependant les temps changent, et avec eux les destinées de l'industrie. Le hareng hollandais, si haut qu'il fût placé dans les régions économiques, peut-être même à cause de cette élé-

s'assurer le droit de pêche. Édouard Ier, roi d'Angleterre, avait donné sa fille Élisabeth à Jean Ier, vingtième comte de Hollande. Il résulta de ce mariage des lettres patentes qui autorisaient les pêcheurs hollandais, zélandais et frisons à jeter leurs filets près de Jernemuth, dans la mer de sa majesté britannique, *in mari nostro*. Il est probable que ce droit de pêche était le présent de noces apporté par la fille du roi d'Angleterre au comte de Hollande.

(1) Chaque filet neuf était visité par un compteur juré, et marqué d'un plomb portant les armes de la ville. Un collége des pêches présidait à l'exécution des lois et des règlemens. Toute cette organisation subsiste encore de fait, mais on peut dire qu'elle est détruite en principe depuis ces dernières années, car, en réduisant la prime et en annonçant l'intention de la supprimer, le gouvernement des Pays-Bas s'est engagé à détruire lui-même ce réseau de formalités qui en était la conséquence.

vation, fut atteint par les revers de fortune qui détrônent tôt ou tard toutes les souverainetés (1). La Grande-Bretagne était entrée en lice : après avoir parcouru le système des primes et avoir entassé ruines sur ruines, elle finit dans ces derniers temps par appeler à son secours la liberté des pêcheries. De ce jour, le hareng hollandais, aristocratiquement cher, se vit non dédaigné, mais isolé sur la place. Pendant que l'Angleterre marchait, la vieille pêche néerlandaise, immobile sous ses chaînes d'or, esclave de sa célébrité, fière de ses primes et de ses priviléges, avait vu décroître d'année en année le nombre de ses *buizen*. Pour juger cette situation critique, il faut comparer à ce qui était ce qui est aujourd'hui. Un tel contraste nous mettra sur la voie d'une solution.

Jusqu'à ces dernières années, le départ des bateaux pour la grande pêche était fixé à la Saint-Jean (24 juin). Ce départ était précédé de fêtes. Il existe un livre de vieilles chansons hollandaises que chantaient les pêcheurs avant de se mettre en mer. On portait des toasts au succès de la pêche et l'on priait Dieu de bénir les filets. Enfin on attachait les voiles, et la flottille pacifique allait à la conquête du hareng. Aujourd'hui les *doggers* partent dans les premiers jours du mois de juin et peuvent dès lors ouvrir la pêche; mais, fidèles aux traditions ou si l'on veut aux préjugés, les pêcheurs ne profitent qu'à contre cœur de cette liberté toute nouvelle. « Le hareng, disent-ils dans leur langage naïf, n'aime point à être pris avant la Saint-Jean. » En 1755, le nombre des *buizen* partant pour la grande pêche était de deux cent trente quatre; en 1820, il était encore de cent vingt-deux; il est aujourd'hui de quatre-vingt-dix. Ce groupe de voiles se dirige vers les côtes de l'Écosse. Deux navires de guerre les accompagnent pour les protéger et les surveiller. Il est interdit aux pêcheurs de toucher la terre. Ils ne doivent pas non plus vendre de poissons à bord. La flottille se maintient à la hauteur des Shetlands, d'Édimbourg, et sur les côtes de l'Angleterre (2). La réputation du hareng hollandais tient surtout à la puissance des *doggers*, très bons bâtimens de mer, dont la constitution nautique permet de jeter les filets dans des eaux très profondes. Là seulement se trouvent les harengs de grande taille et d'une qualité supérieure. Treize ou quatorze cents hommes environ prennent part à ce travail de mer. A peine saisi par la main des

(1) Parmi les causes de la décadence de la grande pêche, il faut compter les guerres de l'empire : alors que les mers étaient fermées, la Hollande dut se résigner à voir tomber entre les mains des Anglais le plus beau fleuron de sa couronne économique.

(2) Nous avons vu un tableau dans lequel l'artiste, témoin oculaire de cette scène intéressante, a représenté la manière dont les bâtimens pêcheurs se comportent en mer. Il est difficile d'imaginer rien de plus poétique ni de plus imposant. Au milieu de ces abîmes d'eau peuplés par une force occulte, *crescite et multiplicamini*, il semble que la faible créature humaine atteigne à la grandeur de la nature.

pêcheurs, le hareng est caqué, c'est-à-dire ouvert avec la lame d'un couteau et mis dans des barils; on y ajoute du sel qui fond et dans lequel le poisson se conserve. Depuis une huitaine d'années, une corvette à vapeur accompagne la flottille. Les cent premiers barils sont chargés sur cette corvette, qui les transporte à toute vitesse dans le port de Vlaardingen (1). Autrefois l'arrivée des premiers harengs donnait lieu à des fêtes et à des cérémonies nationales dont l'éclat a diminué avec l'importance même de cette pêche. Aujourd'hui les marchands de poissons à La Haye, à Rotterdam et à Amsterdam se contentent d'arborer un drapeau sur leur boutique et de pendre une couronne de verdure. Le premier hareng est toujours porté dans un char pavoisé et offert triomphalement au roi, qui reconnaît ce cadeau par une gratification de 500 florins. Il y a quelques années encore, dans les premiers jours qui suivaient la pêche, de riches Hollandais promettaient aux gros poissonniers de La Haye un ducat par tête de hareng; chaque marchand faisait en conséquence des sacrifices intéressés pour obtenir le premier cette étrenne de la mer, arrivée à Vlaardingen sur les ailes de la vapeur. L'un d'eux, homme d'esprit, nous racontait que vingt-quatre harengs, apportés de Vlaardingen à La Haye par dix hommes et dix chevaux lancés ventre à terre, lui avaient coûté, seulement de port, 200 florins. A présent, le hareng de primeur est encore recherché; il se vend dans les premiers jours de 3 à 4 fr. la pièce (2). Les riches habitans de La Haye en envoient de petits barils à leurs amis de la Drenthe et de l'Overyssel, qui leur adressent en échange des coqs de bruyère. Tout cela peut être intéressant comme détail de mœurs, mais au point de vue économique on se demande si l'état doit protéger plus longtemps un produit de luxe, un objet de mode, que consomment seulement les classes opulentes. Grâce à la surveillance, au système des primes, à la marque de feu imprimée sur les barils, le hareng hollandais a conservé dans le monde sa renommée, mais voilà tout : *stat magni nominis umbra.* Tant que ce produit de l'art et de la nature a maintenu la splendeur

(1) Les jours suivans, cinq navires connus sous le nom de *chasseurs*, et qui portent un pavillon bleu piqueté de blanc, ramassent successivement en mer le produit de la pêche. Aussitôt que le premier chasseur a réuni cent vingt tonnes, il part pour la Hollande; le deuxième revient avec cent soixante-dix, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Quand les cinq chasseurs ont fini leur service, la primeur du hareng caqué est à peu près déflorée.

(2) Dans les premiers jours qui suivent la pêche, le prix du hareng en gros est de 1,400 francs la tonne. Chaque tonne contient à peu près sept cents harengs. A mesure qu'on avance dans la saison, le prix des tonnes diminue, et la taille du poisson s'amoindrit. La tonne renferme alors huit ou neuf cents harengs. Un surveillant ouvre et examine les tonneaux qu'on débarque sur le port de Vlaardingen, pour s'assurer qu'ils sont pleins et que la marchandise est de bonne qualité.

des Provinces-Unies, payé les flottes, étendu le commerce, tout esprit sage et pratique se serait bien gardé d'en rire; mais aujourd'hui que ce côté utile a disparu, le royaume des Pays-Bas a mieux à faire que de mettre son point d'honneur dans un hareng.

Il est bien vrai que là ne s'arrête point la portée économique de cette industrie : la grande pêche repose sur un fond plus sérieux que le commerce de primeur. Quand les cinq bateaux chasseurs ont rapporté l'un après l'autre la fleur de ce qu'on appelle ici la pêche de saison, les hommes continuent de jeter leurs filets, et les *doggers* rentrent en Hollande avec leur butin. Ces bâtimens peuvent tenir de 420 à 450 tonnes; mais il est très rare qu'ils retournent avec un chargement complet. Nous avons vu revenir dernièrement à Vlaardingen deux bateaux-pêcheurs qui, après une absence de sept semaines, rapportaient chacun 150 tonneaux : les armateurs se montraient tout à fait contens du résultat. L'ensemble de la grande pêche donne à peu près 34,000 barils de hareng pec, dont 21,000 sont exportés et produisent en moyenne 456,000 francs. Ces chiffres sont respectables sans doute; mais, quand on les rapproche du mouvement de la pêche anglaise, quelle différence! En 1849, l'Angleterre avait déjà sur les mers 14,962 bateaux-pêcheurs, elle employait 104,427 hommes, et elle emplissait 770,700 tonnes de hareng caqué (1). On est donc forcé de reconnaître que les pêcheries anglaises, dont le développement est tout nouveau, ont marché à pas de géant depuis le jour où elles ont secoué la chaîne des primes, tandis que les pêcheries hollandaises, autrefois si célèbres, sont demeurées stationnaires, et ont même rétrogradé sous le régime de la protection. Dans un temps où la révolution du bon marché atteint l'une après l'autre toutes les branches de l'arbre économique, un produit qui s'isole fastueusement dans sa renommée est un anachronisme. Le hareng hollandais, ce patricien coudoyé sur les marchés d'exportation par le hareng étranger, d'origine moins noble et de qualité moins délicate, mais qui se vend à prix réduit, ne peut plus soutenir la concurrence. Ces faits ont attiré l'attention du gouvernement des Pays-Bas : une enquête a été ordonnée; le résultat de cette enquête a été de porter la lumière sur les côtés faibles de l'ancien système. Tous les intérêts ont été entendus; ils sont venus l'un après l'autre plaider leur cause devant la commission, et nonobstant l'avis des intéressés, c'est-à-dire des armateurs, on a conclu que les priviléges dont jouissait depuis des siècles la grande pêche devaient s'effacer devant la liberté de l'industrie. Le gouvernement est entré

(1) Les résultats obtenus en 1850 précisent bien l'état de la pêche dans les deux pays. L'Angleterre a recueilli 507,024 lasts de hareng caqué; la Hollande, 2,515. Le last représente quatorze tonneaux.

dans cette voie; les primes ont été successivement réduites, l'intention avouée est de les abolir. Toutefois l'état a cru devoir jusqu'ici borner son initiative à ces premières mesures; il a laissé aux conseils provinciaux le soin de modifier sur quelques points l'ancienne juridiction, se réservant de présenter plus tard une loi qui mette les intérêts de la pêche nationale en harmonie avec le principe de liberté. Il est à désirer que cette loi vienne. Les industries longtemps protégées souffrent plus de l'incertitude que d'une décision énergique, mais brève, qui les fasse rentrer promptement dans le droit commun.

Si maintenant nous voulons nous faire une idée plus nette de la fâcheuse influence du système des primes sur la pêche nationale, retournons à Vlaardingen. Qu'y voyons-nous? — Une sorte de tristesse et de solitude règne sur le port. Il y a dix ans, on comptait à Vlaardingen près de 80 bâtimens pêcheurs; il n'y en a plus aujourd'hui qu'une cinquantaine. Ces *doggers* ont pour la plupart un âge respectable, et à mesure qu'ils vieillissent, ou qu'ils tombent en ruines, ils laissent dans le mouvement de la navigation une place vide qu'on ne se soucie plus guère de combler. Les vaisseaux diminuent; les hommes manquent. Les pêcheurs de Vlaardingen, surtout quand la pêche d'hiver a été mauvaise, trouvent plus avantageux de s'engager comme matelots sur les navires marchands. On les remplace alors par des étrangers, le plus souvent par des Prussiens. Ces signes de décadence, ou mieux de renouvellement (car la pêche hollandaise est dans une période de transition), ne doivent point détourner notre intérêt du personnel et du mécanisme, très simple d'ailleurs, qui ont longtemps maintenu cette pêche à un si haut degré de puissance économique. Quelques mots suffiront pour écrire l'histoire des *buizen* depuis leur sortie du chantier jusqu'au moment où, ornés de leurs cordages et de leurs voiles, pourvus de leurs hommes, armés de leurs instrumens de pêche, ils s'avancent vers la Mer du Nord.

Jusqu'ici, ces bâtimens se construisaient à Vlaardingen. Le prix d'un *dogger*, avec les agrès, les filets et tout le matériel de pêche, était de 20,000 florins. L'armateur dont ce bateau est la propriété s'entend avec un *maître* qui se charge de choisir son monde. L'équipage de chaque bâtiment-pêcheur se compose en été de 15 personnes : 11 hommes et 4 garçons. L'armateur n'a affaire qu'au maître : il lui donne 5 pour 100 du produit. Dans l'été, les hommes reçoivent des gages fixes, 5 florins 3/4 par semaine; ils font deux voyages pour la pêche du hareng. Leur nourriture habituelle est le gruau; leur boisson est le café et le genièvre. La plupart d'entre eux ont pratiqué la mer depuis l'âge le plus tendre. Nous avons vu sur ces *doggers* des enfans de dix à douze ans, que les familles en-

voient pendant l'hiver à l'école et pendant l'été à la grande pêche. Quant au courage de ces hommes, il est inébranlable. Plus braves que les matelots qui naviguent pour le commerce, ils ne connaissent point le danger. L'histoire, si prodigue de récits quand il s'agit de batailles navales, de tueries sur l'eau, garde le silence dès qu'il s'agit des luttes pacifiques de l'homme avec les élémens. Il semble que les actes d'héroïsme perdent leurs droits à la célébrité du moment où ils deviennent utiles. Ne serait-il pas temps d'accorder mieux que l'oubli à ces populations intéressantes qui vont conquérir le bien-être, non pour elles-mêmes, hélas! (car elles sont et restent pauvres), mais pour la société tout entière? Parmi ces obscurs pêcheurs, il y a peut-être des Van Speyk anonymes dont le courage n'a manqué que d'une occasion pour se produire sur un théâtre plus vaste et plus éclairé. Ce que valent ces hommes, ce qu'ils ont essuyé de fatigues, combien de fois ils ont vu la mort face à face, l'Océan le sait, mais l'Océan n'en dit rien. De leur côté, ils n'en parlent guère : la mer et eux, ce sont des ennemis qui s'estiment en silence. Outre la bravoure, quelques-uns de ces hommes ont encore d'autres facultés qui étonnent. Bien qu'ignorans en général, une fois à la mer, ils deviennent d'excellens marins pratiques. On en voit même qui semblent doués d'un véritable sens navigateur, et chez lesquels ce don, aidé par l'expérience, supplée à l'absence de la théorie. Un armateur de Vlaardingen nous a montré un maître ou patron qui se promenait en veste et en sabots, et qui dans son genre était une espèce de Christophe Colomb. On lui avait dit il y a quelques années : « Il faut que tu ailles aux Indes, » et il y alla. Une autre fois, il trouva le chemin de la Californie. Aborder sur des terres connues avec si peu de lumières acquises, c'est presque les découvrir.

Ces mêmes bâtimens, qui ont fait deux voyages d'été pour la pêche du hareng, vont pendant l'hiver à la pêche du cabillaud (*kabeljaauwvisscherij*). Il est vrai que cela dépend un peu de l'âge du *dogger;* quand un navire est trop vieux, il ne peut plus supporter le service d'hiver. L'équipage est de douze matelots qui reçoivent 2 et 1/2 pour 100 du produit; le capitaine reçoit le double. La Mer du Nord est encore le théâtre de cette pêche, mais les bâtimens font voile cette fois du côté de l'Islande et du Doggersbank; ils s'avancent jusqu'au 63e degré. Pour cette pêche, on n'emploie plus de filets : une corde d'une étendue considérable, garnie de crochets placés à quelque distance les uns des autres, sert à prendre le cabillaud. Les mêmes bâtimens et les mêmes hommes font trois ou quatre voyages en hiver. Ils rapportent le cabillaud à l'état frais ou salé. Pour le ramener vivant, chaque *dogger* a un réservoir à claires-voies dans lequel on jette le poisson, qui continue de nager et de recevoir l'eau

de la mer, comme s'il était libre. Le cabillaud salé prend le nom de morue. Cette pêche d'hiver est des plus dangereuses : il y a deux années, dans ces eaux farouches (*aquæ truces*, dit Tacite), deux bâtimens périrent; on compte en moyenne un vaisseau par an qui ne revient plus. L'hiver, quand le voyage dure plus de cinq semaines, c'est que le *dogger* a fait naufrage. Les femmes regardent alors, avec un sentiment inexprimable, loin, bien loin sur la Meuse, et si elles ne voient rien venir du côté de la mer, elles rentrent chez elles mornes et désolées. Il arrive quelquefois que le bâtiment se perde et que les hommes réussissent à se sauver sur un autre vaisseau, mais c'est très rare. On n'arrête point sans tristesse sa pensée sur cette fin obscure, ténébreuse, enveloppée dans le mystère de l'Océan, sur ces malheureux dont la famille elle-même ne sait rien, sinon qu'ils ne sont pas revenus. Quand on jette ensuite ses regards autour de soi sur les hommes de Vlaardingen, que le même sort attend peut-être, et qui, insoucians de leur vie, chargent gaiement leur vaisseau pour le prochain voyage, on éprouve une sorte d'admiration douloureuse qui serre le cœur.

La pêche du cabillaud est une des plus anciennes et des plus célèbres dans l'histoire économique de la Hollande. Comme celle du hareng, elle a beaucoup perdu de son ancienne prospérité; ce n'est pourtant pas qu'elle donne des résultats moins favorables. Depuis dix années, les bateaux-pêcheurs attestent, par un produit croissant, que le poisson n'a pas diminué dans ces mers et que la main de l'homme ne s'est point affaiblie (1). Ce qui manque à la pêche du cabillaud comme d'ailleurs à celle du hareng, ce sont les débouchés. Les Pays-Bas ont à leur portée un excellent marché, ils ont la Belgique, qui fait maigre une partie de l'année, en bonne catholique qu'elle est; malheureusement ce marché se trouve fermé par un tarif de droits d'entrée considérables. Il en est de même pour la France : en France, la morue coûte 60 fr. la tonne, en Hollande 30 à 35 fr.; mais un mur de douanes s'oppose à ce que la concurrence puisse s'établir entre les deux produits. L'avenir des pêcheries hollandaises est lié à la libre entrée du hareng et du cabillaud chez les nations voisines; cette libre entrée est énergiquement réclamée dans ce moment même, par la plupart des économistes belges, au nom des intérêts de la classe ouvrière.

La vie des pêcheurs de hareng, qui deviennent en hiver des pêcheurs de morue, est tout entière à la merci des flots; ces hommes ne passent à terre que deux ou trois semaines dans l'année. Quand

(1) En 1853, trente-cinq bâtimens ont fait cent douze voyages et rapporté 8,078 tonnes. En 1852, trente-huit *doggers* avaient récolté de la même pêche, en cent quarante-quatre voyages, 11,939 tonnes, soit 16,324 pièces.

ils reviennent toucher le port de Vlaardingen après un voyage, c'est pour repartir bientôt. Identifiés avec la mer, avec son calme et ses fureurs, ses bons et ses mauvais jours, ils vivent des présens qu'elle leur fait, ou mieux qu'ils lui arrachent. En retour de cette existence dure, pleine de fatigues et de labeurs, livrée à toutes les violences des élémens, ces hommes, qui ont fait la grandeur politique et commerciale de la Hollande, reçoivent un mince salaire : un pêcheur gagne de 250 à 300 florins par an (600 fr.). On se demande ce que deviennent les femmes à Vlaardingen pendant que dure la pêche, c'est-à-dire presque toute l'année. Elles prennent soin du ménage; le reste du temps, elles travaillent à faire du filet chez elles ou dans les ateliers. Ce demi-veuvage ne semble pas d'ailleurs leur être très pénible : elles se consolent dans leurs enfans, qui sont nombreux, et auxquels elles servent à la fois de père et de mère. Quand le mari ne revient pas, on l'attend triste et inquiète, on l'attend longtemps, puis on finit par se résigner à cette absence qui ne finit plus. Autrefois la loi interdisait de se remarier avant dix années aux femmes qui ne pouvaient point produire la preuve matérielle de leur veuvage. Or quelle preuve les pauvres femmes de Vlaardingen auraient-elles fournie de la mort de leur mari? L'Océan ne signifié point les décès, et la preuve d'un naufrage est dans l'absence même de toute nouvelle. Les mœurs avaient à souffrir de cette disposition légale; tout le monde n'a point l'opiniâtre fidélité de la femme d'Ulysse. On a sagement fait en modifiant cet article, et en permettant aux femmes de pêcheurs de se remarier après trois années.

L'état de la ville de Vlaardingen, ses rues attristées, son port silencieux, ses bâtimens de mer qui vieillissent et qu'on ne renouvelle pas, tout annonce l'état de souffrance dans lequel est tombée la grande pêche. Et que dire de Maasluis? C'est encore une bien autre désolation. Ce pauvre village, assis sur un bras de la Meuse qu'il est question de supprimer, a l'air d'un condamné à mort qui demande grâce. Si triste que soit la condition actuelle de la grande pêche, il ne faut pourtant pas prononcer légèrement le mot de décadence. Ce qui a vieilli, ce qui s'écroule en ce moment, c'est l'édifice des primes, ce sont les formes sacramentelles d'une organisation qui a eu de l'éclat, mais qui n'a plus de raison d'être. Nous ne doutons point que la pêche hollandaise ne se régénère sous un régime de liberté. La ville de Vlaardingen conservera d'ailleurs longtemps l'avantage que lui donnent son excellent matériel de pêche, la renommée de ses produits et l'habileté de ses matelots (1).

(1) En même temps que les armateurs de Vlaardingen ont perdu un privilége, ils en ont d'ailleurs conquis un autre. Depuis ces deux dernières années, ils n'ont plus exclusivement le droit de préparer le hareng de saumure; mais en revanche ils peuvent faire

Avec cela, elle peut abandonner un monopole auquel nous reprocherons surtout d'avoir étouffé sous un vain nom l'intérêt des autres pêcheries néerlandaises. Le hareng pec, cette célébrité historique, a relégué le hareng des côtes, et surtout celui du Zuiderzée, dans un immense dédain. C'est contre cet ostracisme que proteste à cette heure une sage économie politique. Il n'est pas juste qu'un objet de luxe, un fruit défendu (au moins dans la primeur) pour la majorité des contribuables, absorbe toute la sollicitude de l'état au détriment des sources plus sérieuses de l'alimentation nationale. Ceci nous conduit naturellement à étudier la pêche des côtes, les résultats qu'elle produit et la vie des populations qui l'exercent.

II.

Les côtes de la Hollande sont masquées par des chaînes de dunes qui dérobent au voyageur la vue des eaux. Après une longue et pénible ascension dans ces collines de sable, tournez les yeux, la mer est là! Cette Mer du Nord était mal connue des anciens, qui l'envisageaient à travers des fables et de superstitieuses terreurs. Tacite lui-même se la représentait comme bouleversée par des vents éternels et comme peuplée de monstres. La vérité est que ses côtes sont tempêtueuses; sa couleur est changeante : sur le premier plan, elle est d'un jaune écumeux qui ressemble à l'eau de lessive; plus loin, d'un vert mourant; là-bas, d'un bleu évaporé qui se confond avec la ligne ondoyante du ciel. De grands nuages projettent obliquement de distance en distance leur ombre grave sur ce miroir indécis. Aucuns rochers, aucunes falaises ne brisent l'effort des vagues : cette mer se roule sur le lit de sable qu'elle s'est fait elle-même et qu'elle étend toujours. La physionomie des côtes de la Hollande varie peu : du sable et puis du sable, de l'eau et puis de l'eau, le ciel et puis le ciel. Sur ces côtes, qui donnent le sentiment de l'infini, s'élèvent, depuis l'embouchure de la Meuse jusqu'au Helder, plusieurs villages de pêcheurs. Les plus intéressans de ces villages sont Scheveningen et Katwijk.

La plage de Scheveningen est fréquentée pendant la belle saison par les baigneurs. Un joli village, relié à La Haye par une route plantée d'arbres et par une promenade en forme de bois qui se perd dans les dunes, reçoit durant l'été des étrangers de toutes les nations. Ici tout se ressent du voisinage de l'Océan. L'église, qui ne manque point d'élégance, conserve l'énorme crâne et quelques ver-

du hareng fumé. Grâce à ses robustes *buizen* qui sont capables de tenir la haute mer durant trois et quatre mois de l'année, Vlaardingen fumera désormais des harengs qui, à cause du volume, seront plus recherchés que les autres sur le marché de la Belgique.

tèbres d'un cachalot qui fut jeté sur le rivage en 1617 par une tempête. Ce silencieux débris est comme un commentaire de ces paroles de Job : « Les monstres te racontent, ô Seigneur! » Dans la principale rue, qui conduit à la mer, on rencontre plusieurs marchands de coquillages. Cette mer, dont on entend la voix, ne se montre elle-même que quand le voyageur a les pieds tout près de l'eau. Le brusque plaisir de la surprise et la grandeur de la scène qui se déploie alors compensent bien cette gradation d'effets qu'on rencontre sur d'autres rivages. Une flottille de pêche, dont les flibots sont ou échoués sur le sable, ou maintenus par l'ancre, ou éparpillés au large, dit un vieux poète néerlandais, comme les pensées du cerveau de la mer, associe l'image du travail aux souvenirs historiques. Ici l'Océan a lieu d'être fier de la Hollande et des Hollandais. En 1673, de Ruiter défit en vue de Scheveningen les flottes anglaise et française. Ce petit village est d'ailleurs le Cherbourg de la Hollande. Il a vu des exils et des infortunes royales. C'était par une froide journée de janvier 1795; les pêcheurs chargeaient dans deux barques des ballots et des malles de voyage; d'une voiture qui débouchait à l'extrémité du village sortirent un homme enveloppé d'une large pelisse et une femme qui portait un enfant dans ses bras. Cet homme était le prince d'Orange, l'enfant était le petit-fils du dernier stathouder, le futur roi Guillaume II. En 1813, cette plage revit et reçut au milieu des acclamations le représentant de la même famille, assise maintenant sur le trône des Pays-Bas. Si vous continuez sur la droite votre promenade dans les sables, vous rencontrez l'hôtel des bains, où les habitans de La Haye se rendent le dimanche soir pour entendre de la musique. C'est à la tombée de la nuit, quand la mer vole au ciel toutes ses étoiles, un point de vue solennel et magnifique. J'ai assisté, devant cet hôtel, à un feu d'artifice sur l'eau, dont le motif était naturellement l'incendie d'un navire. Je n'ai pas grand goût pour les fusées et les chandelles romaines; mais ici la vulgarité de ces fêtes se relevait par la grandeur du théâtre. La sombre mer faisait presque à elle seule tous les frais du spectacle, et grâce à son fracas sublime, à ses nuages déchirés, aux catastrophes trop réelles dont l'imagination pouvait se retracer le tableau dans cet incendie artificiel, la scène ne manquait point de majesté.

Cette grande rue, ces jeux, ces bains, ces cafés, ces hôtels, tout cela pourtant n'est point Scheveningen. On peut avoir habité cet endroit pendant plusieurs étés et ne point connaître le village des pêcheurs. Derrière d'élégantes habitations, qui servent véritablement de trompe-l'œil, se cachent des rues étroites, de pauvres niches de brique, dans lesquelles se dissimule une population silencieuse et

misérable. A la porte de ces réduits, devant lesquels sèchent du linge, des filets, des chemises rouges et des chapelets de poissons enfilés dans une corde, apparaît de temps à autre une figure de femme triste, vieillie et amaigrie par la fièvre. Les enfans, eux, jouent à travers toute cette détresse, comme si c'était un des priviléges de leur âge d'ignorer le mal et la pauvreté.

La population de Scheveningen est de 6,800 habitans, parmi lesquels 450 catholiques seulement. Il est à noter que la plupart des aubergistes et des marchands de poissons professent le catholicisme, tandis que les armateurs et les pêcheurs sont réformés. Il y a pour le village deux écoles de l'état que nous avons visitées, et qui sont parfaitement tenues. La première est, à vrai dire, une salle d'asile qui reçoit 250 enfans des deux sexes. Les enfans quittent cette première école vers l'âge de six ans, et entrent alors dans l'école primaire, qui contient 600 élèves. L'instruction est distribuée par un chef, cinq sous-maîtres et cinq surveillans. On enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la géographie et un peu d'histoire. Les enfans sortent de cette seconde école entre dix et douze ans : le vaisseau les réclame. Tout fils de pêcheur devient pêcheur. Habile, intrépide, ayant pour ainsi dire du sang de marin dans les veines, il acquiert bientôt l'art de conduire un navire et de jeter les filets. Dès l'âge de seize ou dix-sept ans, il connaît déjà le métier. Cette nouvelle éducation efface l'éducation scolaire. De ce qu'ils ont appris dans les classes, il ne reste à ces enfans de la mer que la connaissance des lettres écrites, dont ils se servent pour lire la Bible. Il est assez rare de trouver un garçon de vingt ans qui sache signer son nom le jour de ses noces. L'ignorance, tel est le premier trait du caractère des pêcheurs. Cette ignorance se lie à un attachement tenace pour les usages et pour les traditions du passé. Ils font en tout comme faisaient leurs ancêtres. La population maritime de Scheveningen ne s'assimile point aux étrangers, et par étrangers il faut entendre ici les Hollandais eux-mêmes. L'un d'eux, né à Rotterdam, établi depuis vingt années dans le village, nous racontait qu'il était encore considéré par les pêcheurs comme un homme d'un autre pays. L'originalité de cette population s'abrite derrière la langue, le costume, les habitudes et les mœurs comme derrière une barrière infranchissable.

La langue des pêcheurs est une sorte de patois qui diffère essentiellement du hollandais ordinaire, et dans lequel certains linguistes ont cru reconnaître des traces de l'anglo-saxon, qui paraît avoir été la souche de l'idiome national. Leur costume est particulier, surtout celui des femmes : elles portent, durant l'hiver, un corsage de serge ou d'indienne, une jupe de serge brune, un long camail de la même étoffe et de la même couleur, doublé de rouge, avec un collet droit et raide. Cet habillement a quelque chose d'aus-

tère et de cénobitique : on est d'ailleurs forcé de convenir qu'il s'adapte bien au climat et à la profession. Un grand chapeau de grosse paille, bordé d'un ruban noir, doublé d'une indienne à fleurs, abaissé légèrement de chaque côté, relevé par derrière et par devant en forme de nacelle, leur sert à maintenir sur la tête jusqu'à trois et quatre corbeilles. Ces femmes ont une stature robuste, une grande taille, une figure médiocrement jolie, mais qui respire un air de santé, — des yeux bleus dont les paupières sont peu ouvertes, et des membres vigoureux. A trente ans, elles ont déjà beaucoup perdu de leur fraîcheur; leur peau est hâlée, circonstance qui tient sans doute au voisinage de la mer et à l'habitation dans les dunes. Les dunes constituent un pays dans le pays même; le sable y réfléchit plus fortement qu'ailleurs les rayons du soleil : c'est l'Arabie de la Hollande. Les hommes sont relativement de petite taille; leur costume, pantalon et veste noirs, favorise peu leur tournure, qui est grave, mais lourde. Ils ont le visage rond, le col court, les cheveux le plus souvent bruns et frisés. Leur grand luxe consiste dans des boutons de chemise et dans des boucles d'argent, qu'ils attachent aux pieds ou à la ceinture. Cette persistance dans le costume, surtout dans celui des femmes, cette fixité des traits physiques, ces caractères de race qui se conservent par le soin qu'ont les garçons et les filles de Scheveningen de ne se marier qu'entre eux, tout cela est peut-être une conséquence du commerce avec la mer. L'Océan, dans lequel certains poètes ont cru voir une image de l'inconstance, est au contraire, comme l'a très bien fait observer Byron, une image de l'éternité : c'est, de tous les élémens, celui qui a subi le moins de vicissitudes depuis l'origine du monde. Tel l'aurore de la création l'a vu naître, et tel il roule encore maintenant. Il se déplace; il ne change pas. Aux forces du temps, qui minent les rochers, qui altèrent le niveau des continens, qui transforment la nature vivante et les destinées humaines, il oppose, lui, sa mobile stabilité.

Les mœurs des pêcheurs qui habitent la côte participent du caractère de l'Océan. Ils n'ont aucune des habitudes de la ville. Le fond de leur caractère est l'indépendance. Scheveningen ne fournit presque pas de domestiques : filles et garçons, aucun ne veut servir. Il semble que le commerce avec la mer développe le sentiment de la dignité humaine. Les pêcheurs ne veulent point de maîtres; pauvres, mais libres, ils ne reconnaissent aucune autorité; ils n'obéissent même point à l'armateur. Le patron part à son heure et quand il veut; l'équipage le suit, non par subordination, mais par sentiment du devoir et par besoin. Les pêcheurs fuient le service militaire; ils résistent à la conscription : ce ne sont point les dangers du métier des armes qu'ils détestent, c'est la discipline. Les grandeurs de la vie militaire ne leur en dissimulent point les servitudes. Ces hommes

n'aiment point la terre : il leur faut l'espace, la libre immensité des mers, le flot indompté, le ciel bleu le jour, étoilé la nuit, l'âcre brise du nord, la conscience de l'homme debout sur ses actes comme le mât du vaisseau sur les mouvemens de l'Océan. Soldats du travail, ils aiment à braver volontairement le feu de l'éclair, le hennissement des flots qui courent sans mors et la bouche écumante autour de la quille du navire. A terre, ils ont le mal du pays. Étrangers aux conventions sociales, ils ne veulent être ni réglés ni protégés. Ce sentiment d'indépendance est visible sur leur physionomie. Les matelots et les pêcheurs se distinguent des autres hommes par la manière dont ils portent la tête haute en marchant. C'est pour eux, on le dirait du moins, qu'a été fait le vers d'Ovide :

Os homini sublime dedit....

Cet amour de la liberté déteint jusque sur leurs croyances religieuses. Les pêcheurs de la côte, ainsi que nous l'avons vu, sont tous ou presque tous réformés; ils ne reconnaissent que deux livres qui aient le droit de leur parler de Dieu, la Bible et la mer. Il semble que l'Océan exerce sur eux une action morale et sanctifiante. L'ivrognerie est rare parmi les pêcheurs de Scheveningen; mais ceux-là même qui boivent du genièvre à terre avec excès s'abstiennent de toute intempérance quand ils naviguent. A bord du vaisseau, les jurons sont inconnus. La vie de la mer exalte chez ces hommes simples et ignorans le sentiment religieux. Quand un flibot part, chaque pêcheur emporte ordinairement sa Bible. On ne prend jamais de repas sans prière, et le repas finit également par une action de grâces. Le dimanche, si les hommes sont en mer, ils s'abstiennent de pêcher; s'ils sont à terre, on entend dès le matin dans leurs petites maisons le chant des psaumes. Le sentiment religieux s'exprime en mille circonstances; mais les autres affections de l'âme, telles que l'amitié fraternelle et l'amour conjugal, se montrent peu. Les hommes et les femmes se sont connus dès l'enfance, et peut-être l'habitude déflore-t-elle la tendresse de leurs relations domestiques; mais cette indifférence n'a-t-elle point aussi une autre cause? Le cœur de ces hommes est engagé ailleurs : ils aiment la mer. Voilà leur fiancée à eux, leur maîtresse. Elle est inconstante, capricieuse, terrible; mais elle leur plaît ainsi. Il faut voir les pêcheurs de Scheveningen quand par les gros temps ils se promènent désœuvrés sur la plage; le regard qu'ils adressent à la mer exprime une sorte de passion furtive. C'est le regard de l'amant à la femme irritée. Cette affection-là chez eux ne vieillit pas. On rencontre sur le sable d'anciens pêcheurs que l'âge retient à la rive, mais qui ne se lassent point de contempler la masse tumultueuse des eaux, les voiles errantes sur l'abîme et le troupeau des nuages conduits par le vent. Ces patriarches de la mer

sont vénérés des pêcheurs, qui témoignent en général un grand respect pour la vieillesse. Quand la mort vient, ils la reçoivent avec un visage calme et résigné, comme une ancienne connaissance qu'ils ont vue passer plus d'une fois sur leur tête dans les horreurs de la tourmente. Froids et inanimés, ils reposent non loin des vagues qu'ils ont soumises, au bord de cette mer troublée comme le temps, stable et impassible comme l'éternité.

Les femmes ont également des affections peu expansives. Toutefois, malgré cette placidité apparente, il arrive souvent qu'elles soient dans un état de grossesse, ou même qu'elles aient un enfant avant le jour du mariage; mais il n'y a presque point d'exemple que la fille enceinte ait été abandonnée de son fiancé. Assurée ainsi de la constance de son amant, la fille-mère ne s'afflige point de sa fécondité; elle se présente devant l'officier civil sans rougir; son regard semble au contraire dire : « Vous voyez que je ne m'étais pas trompée! » Les garçons et les filles se marient très jeunes. L'infidélité conjugale est rare, surtout de la part des hommes. Les femmes sont extrêmement diligentes; elles font en sorte de suppléer par leur industrie et leur activité au faible salaire de leurs maris. On les rencontre dans les rues de La Haye portant sur leur tête le poisson que les hommes ont pu obtenir des armateurs à titre de petit bénéfice. Le mouvement qu'elles se donnent pour vendre est extraordinaire : quand elles ne peuvent tirer l'argent de leur marchandise, elles pratiquent le système d'échange. On les voit alors revenir vers le soir, sur la route de Scheveningen, avec du pain, du bois, des légumes qu'elles rapportent fièrement sur leur tête dans les mêmes corbeilles où elles ont apporté des soles, des crevettes. Dans leur maison règne ou une extrême propreté ou une saleté repoussante; quand elle se rencontre, cette saleté doit être mise sur le compte de la misère : sept et jusqu'à huit personnes couchent quelquefois dans une seule chambre, ou, pour mieux dire, dans un réduit obscur, où l'on ne logerait point des animaux domestiques. Deux fois le choléra-morbus visita ces pauvres masures et y fit d'affreux ravages.

Dans ces ménages de pêcheurs, les querelles sont à peu près inconnues. Il est vrai de dire que la femme est le chef de la maison : elle doit cette domination domestique à la supériorité de ses connaissances et de ses lumières acquises. Plus civilisée, plus intelligente, peut-être moins morale, elle se montre en tout la maîtresse de son mari, qui obéit à ses conseils, on pourrait presque dire à ses ordres. Ces lions de la mer, qui affrontent avec une espèce d'insouciance les plus grands dangers sur leurs frêles bâtimens, se laissent conduire comme des agneaux par la main de leurs compagnes. Quoique les sentimens parlent généralement peu entre les couples, on surprend quelquefois

des scènes d'amour conjugal qui intéressent. Je me souviens d'un jour où la mer n'était point irritée, mais chagrine : un groupe de femmes se tenaient sur les dunes et échangeaient des signaux avec les hommes d'une douzaine de bâtimens qui allaient partir. Du groupe, parmi lequel il y avait des enfans, se détacha une jeune femme qui tenait une orange dans sa main. Elle jeta quelques paroles que contrariait fort dans le moment le bruit du vent et des vagues; pourtant la voix de l'amour fut plus forte que la voix de la mer, car de l'un des bâtimens appareillés s'élança un pêcheur qui marcha dans les eaux jusqu'à la ceinture, et vint recevoir des mains de la femme ce gage de tendresse naïve. Un moment après, les ancres se levaient, la petite flottille se dispersait sur la mer; le groupe de femmes continua de demeurer sur la dune, échangeant un dernier adieu avec les hommes des bâtimens qui s'éloignaient; puis elles rentrèrent en silence dans le village.

La pêche des côtes se divise en deux branches distinctes : 1° la pêche du poisson frais; 2° la pêche du hareng qu'on fume, *steur-haring* (1). C'est la pêche du poisson frais qui doit la première appeler notre attention. Scheveningen peut mettre en mer 112 flibots ordinaires et 8 petits. Un flibot ordinaire coûte de 5,500 à 6,000 florins : il est la propriété d'un armateur, qui lui-même se trouve souvent commandité par une main inconnue. Quand l'armateur veut équiper son bâtiment, il prend un patron, c'est-à-dire un ancien matelot plus capable et plus expérimenté que ses camarades; ce patron cherche de son côté six hommes et un garçon. Tous les ans, les pêcheurs de Scheveningen ont à faire au bureau de police une déclaration qui consiste dans cette simple formule : « Je m'enrôle sur tel bâtiment et sous tel capitaine. » L'armateur donne chaque année aux hommes de son flibot pour la pêche du poisson frais un grand filet et demi, deux câbles et demi, et quelques cordages. Le reste du filet et du cordage est à la charge des pêcheurs. L'équipage doit aussi pourvoir à ses besoins de nourriture et de ravitaillement. Les frais de réparation du navire se partagent entre l'armateur et les matelots; ce qui est au-dessus du *klamp*, c'est-à-dire la partie du bâtiment qui est hors de l'eau, incombe au compte de l'équipage; la partie qui est dans l'eau regarde l'armateur. On donne de cette division de responsabilité un motif plus ou moins logique; la moitié qui plonge s'use, l'autre moitié qui surnage se détériore souvent par négligence. Le voilage est supporté par l'armateur. Pour la pêche du poisson frais, les flibots ne font généralement que de courts voyages

(1) Ce mot *steur-haring* vient du mot anglais *store*, comme si l'on disait hareng de provision,

en haute mer. Les produits de cette pêche consistent surtout en soles, carrelets, plies, qu'on prend dans des filets de corde appelés tirasses, en hollandais *sleepnetten,* et qui s'ouvrent dans l'eau comme une fosse. Une pêche a cessé sur cette côte, c'est la pêche à la ligne pour le cabillaud et le merlan. On jette ordinairement les filets pendant la nuit. Le poisson pris et rapporté dans les flibots est vendu à Scheveningen même. Le marché a lieu sur la grève : ces fruits de la mer, étendus sur le sable, sont achetés par des marchands du village. La vente se fait au moyen d'un papier qu'on donne pour se présenter chez l'armateur; l'argent serait refusé; c'est un mode d'échange trop lent sur la plage, qui offre alors une scène piquante et animée. Le poisson acheté par les marchands de Scheveningen, lesquels sont environ au nombre de cinquante, est conduit à La Haye dans de petites charrettes tirées par des chiens d'une mine assez farouche, mais aussi ardens à l'ouvrage et aussi fiers de leur office que les meilleurs coursiers. Le soir, les marchands, hommes ou femmes, occupent sur ces charrettes parmi les corbeilles la place que la vente du poisson a laissée libre, et regagnent ainsi leur demeure, traînés par leur humble attelage.

Un flibot qui se livre à la pêche du poisson frais depuis le 1er février jusqu'à la mi-août rapporte de 2,000 à 2,500 florins. Le bénéfice est distribué de la manière suivante : l'armateur prend d'abord 10 pour 100 du revenu brut; ce qui reste est partagé ensuite entre le patron, l'armateur et les matelots. Le patron reçoit un quart de plus que les autres; l'armateur reçoit autant que les hommes de l'équipage. En outre, chaque fois que le flibot arrive de la pêche du poisson frais, les petites soles, les *pitermans* sont pour les pêcheurs, qui les transmettent à leurs femmes (1). Cette répartition est loin de satisfaire les matelots : en général ils détestent l'armateur, et quand l'occasion se présente de le tromper, ils n'y manquent pas. Fins sous leur ignorance et un peu menteurs sous une apparence grossière (car il faut mettre les ombres au portrait), hostiles envers quiconque n'est point de leur village et de leur profession, ils pratiquent volontiers la maxime du fabuliste : « Notre ennemi, c'est notre maître. » La fraude la plus commune à laquelle ils se livrent est de vendre en mer du poisson frais et de ne point tenir compte à l'armateur de ce bénéfice éventuel. Leur excuse est dans les dangers qu'ils courent et dans leur extrême pauvreté. Ce sont, il faut le dire, d'intrépides matelots. La mer n'a pas de colères qui les effraient. Quelquefois ils vont sur les côtes de l'Angleterre en une seule jour-

(1) Les matelots d'un flibot dont on a bien voulu nous montrer les comptes ont reçu l'année dernière 158 florins et 2 cents. Ils ont eu pour cadeau (*zood-visch*) 33 florins 17 cents 1/2.

née. Dans les gros temps, on ferme toutes les ouvertures, et le vaisseau ballotté se maintient comme il peut sur les précipices de l'Océan (1). On compte six ou huit flibots perdus en vingt-six années. Pendant les jours de tempête, les femmes courent sur la dune; elles regardent en silence, le visage morne, le cœur glacé, cette masse d'eau furieuse qui tient leur frère, leur mari, et qui peut les engloutir (2). Les armateurs sont assurés, du moins en partie, pour les risques de mer; les pêcheurs ne le sont pas. Leur seul espoir est dans la bienfaisance publique. Il existe bien à Scheveningen un hospice pour les orphelins; mais les ressources de cet hospice sont insuffisantes pour donner asile à toutes les infortunes que crée la mer. Il faut voir, le lendemain d'une catastrophe maritime, les pauvres habitans de Scheveningen pour avoir une idée des douleurs de la vie des côtes.

La pêche du poisson frais cède la place vers la fin de l'été à la pêche du *steur-haring*, qui commence à la mi-septembre et qui se termine vers le mois de décembre. Pour cette seconde pêche, le ravitaillement ainsi que tous les autres frais, soit de cordages, soit de filets, sont supportés par l'armateur, qui reçoit la totalité du butin. En retour, il donne à chaque matelot, pour chaque centaine de florins gagnés, 2 florins et 80 cents; le capitaine ou patron touche une fois et demie la même somme. Chaque flibot est monté par huit hommes, qui, lorsqu'ils reviennent de la pêche du hareng, reçoivent en outre de l'armateur un pour-boire de 12 à 20 florins (3). Les résultats matériels de cette pêche, pour ce qui regarde le seul village de Scheveningen, sont considérables. En 1853, les pêcheurs ont rapporté 18,194,500 harengs, qui ont donné une somme de 218,915 florins 45 cents. En 1854, quatre-vingt-dix flibots ont été absens durant trois mois; cinq ont fait quatre voyages sur les côtes de l'Angleterre, vingt-huit ont fait trois voyages, cinquante-deux ont fait deux voyages, et sept autres un voyage. La pêche n'a point été si abondante qu'en 1853 : ces quatre-

(1) La côte de Scheveningen est d'un abord difficile. Les bâtimens sont construits en conséquence : ce sont des vaisseaux plats qui échouent sur le sable. Il est question, depuis quelques années, de bâtir un port qui donnerait une importance nouvelle à Scheveningen et à la ville de La Haye. Ce projet utile, mais qui entraînerait des dépenses considérables, est ajourné comme tant d'autres à des temps meilleurs.

(2) Il y a quelques mois, Scheveningen eut un naufrage à déplorer. Un bâtiment de pêche, parti depuis une semaine, n'était pas revenu; les pressentimens les plus sombres attristaient les visages. Bientôt la nouvelle arriva d'Angleterre qu'un pêcheur anglais avait pris, remorqué et conduit à Lowstoff la carcasse de la jonque *Cornelia*, dans laquelle se trouvaient les cadavres de quatre marins hollandais. On ne disait rien de trois autres hommes, qui, selon toute vraisemblance, avaient été renversés par-dessu le bord. Presque tous les pêcheurs avaient une femme, une famille; l'un d'eux laissa neuf orphelins.

(3) Pour la pêche du hareng, chaque matelot reçoit en tout de 80 à 100 florins.

vingt-dix flibots ont rapporté néanmoins 11,729,000 harengs (1). En présence de ces chiffres, on s'étonne de la misère des pêcheurs de la côte : cette misère, qui contraste avec les résultats économiques de leur travail, est cependant trop réelle. Sur cent pêcheurs, il y en a quatre-vingt-dix-huit qui sont pauvres. L'hiver, on leur distribue du pain et de la soupe; autrement, nous disait un officier civil de l'endroit, ils mourraient de faim. On compte à Scheveningen 3,530 personnes qui reçoivent de la communauté calviniste des secours à domicile. Ce malaise navrant a des causes qu'il importe de signaler. D'abord le salaire des pêcheurs est faible; ils gagnent au plus 4 ou 5 florins par semaine. Un tel résultat n'est point en rapport avec les fatigues du métier; il fait une triste exception à la loi qui veut que les professions industrielles où il y a pour l'homme risque de la vie soient rétribuées en conséquence. La pêche est d'ailleurs soumise à des chômages. Au mois de décembre et de janvier, les pêcheurs ne veulent point jeter leurs filets dans la mer; les tempêtes sont alors, disent-ils, plus fréquentes que dans les autres mois de l'année. Il est extrêmement désirable (et c'est peut-être le meilleur remède au paupérisme) que les populations de la côte ne se reposent point uniquement sur la pêche. Déjà quelques matelots de Scheveningen font des voyages d'hiver pour porter divers objets de consommation en France, en Belgique et à Londres (2); d'autres défrichent un peu dans les dunes. Cette culture des dunes constitue un des traits caractéristiques de la côte. Quand on a résolu de convertir une certaine étendue de sable en terre labourable, on y mène paître la première année des animaux domestiques, le plus souvent des moutons. Ce n'est encore qu'un pacage; mais les années suivantes on y introduit la bêche et l'on égalise le sol. L'ennemi de cette culture naissante est le vent; on lui oppose des digues et quelquefois des plantations d'arbustes; le champ embryonnaire est fumé ensuite avec les engrais qu'on a sous la main, le plus souvent avec du poisson. Ceci fait, on y plante des pommes de terre, qui viennent bien, ou d'autres légumes. A voir ces champs conquis sur la dune sauvage, véritables chefs-d'œuvre de création humaine, on éprouve

(1) La préparation diffère de celle qu'on pratique à Vlaardingen et à Maasluis. On n'entasse pas ces harengs-là comme ceux de la grande pêche dans des tonneaux, mais on les amasse à fond de cale, et l'on y jette du sel (*steur*), se réservant de les saurer plus tard. Le principal débouché du *steur-haring* est dans la Belgique, où il prend alors le nom de *diepwatersche bokking* (hareng d'eau profonde et qui a été fumé). Les pêcheurs de Scheveningen peuvent maintenant caquer le hareng, mais ils usent très peu jusqu'ici de cette liberté.

(2) Il existe pour les jeunes filles une maison de couture, fondée par la reine-mère de Hollande; on y fait des chemises et d'autres ouvrages pour les pauvres de la commune. Cet établissement ne fonctionne que pendant l'hiver.

pour la patience et l'industrie de ces pauvres gens une admiration mêlée de tendresse.

Si de Scheveningen nous suivons la mer, nous rencontrerons à Katwijk, à Noorwijk, à Egmond, à Zandvoort, la même côte, la même race, la même misère. Au moment où nous visitâmes le Katwijk des pêcheurs (car il y a deux villages du même nom, situés l'un à côté de l'autre), le typhus y régnait (1). Depuis treize années, la pêche du poisson frais à Katwijk est en décadence. A la vue de cette situation déplorable, quelques économistes se sont demandé si l'usage des filets de corde n'avait point appauvri les mers. Cette question se lie à une autre qui relève de l'histoire naturelle. La fécondité a été donnée aux animaux, surtout aux poissons, pour résister aux entreprises de l'homme; mais dans quelles limites cette fécondité résiste-t-elle? En d'autres termes, est-il possible de dépeupler les eaux? La science n'hésite point à se déclarer pour l'affirmative. Le champ de la vie sous-marine est une source de richesses inépuisables tant que les forces de reproduction font équilibre aux moyens de destruction mécanique; mais du jour où cet équilibre se trouve rompu, il y a lieu de craindre que dans un espace de temps donné les mers les plus peuplées ne se convertissent en solitudes. Notre siècle a vu naître un art ingénieux qui se propose d'ensemencer et de repeupler les eaux au moyen d'une graine animale soumise à la volonté de l'homme. On se demande seulement s'il ne vaudrait pas mieux prévenir par de sages mesures l'anéantissement des poissons que d'en être réduit un jour à revivifier les mers par des moyens artificiels. Le danger d'un appauvrissement des mers est-il à craindre? Pour en juger, il suffit de jeter les yeux sur les filets de corde, ces sépulcres flottans dont la bouche s'ouvre pour dévorer les habitans des eaux, dont le plomb laboure et soulève le fond de la mer. Non-seulement tous les poissons que le filet rencontre sont emportés, mais aussi tout le frai qui se trouve dans le sol est détruit. On a proposé en conséquence d'interdire pendant la saison d'hiver l'usage de cette pêche (2). Le principe sur lequel se fonderait une telle défense est inattaquable : les richesses du règne icthyologique constituent le capital des mers; ce capital appartient au genre humain tout entier. Les générations présentes ne doivent point détruire le fond, elles peuvent seulement en toucher les revenus. L'état, qui doit veil-

(1) Sur la côte de Katwijk est une triple rangée d'écluses monumentales qui protégent l'embouchure artificielle du Rhin. Sur le pilier central qui sert de clé de voûte à la première écluse on lit cette inscription, en langue hollandaise : « Réunion du Rhin à la Mer du Nord commencée le 7 août 1804 et achevée le 21 octobre 1807. »

(2) Les mers ont besoin de se reposer au moins pendant quelques mois de l'année. Dans la discussion soulevée en Hollande sur cette matière, on a plus d'une fois invoqué comme une autorité l'opinion émise dans la *Revue* par M. de Quatrefages.

ler non-seulement sur les intérêts du présent, mais aussi sur ceux de l'avenir, est donc en droit de protéger les forces prolifiques de la mer contre des moyens d'exploitation dangereux; seulement, comme des pêcheurs étrangers traînent ces mêmes filets sur les côtes de la Hollande, il faudrait obtenir une convention internationale qui, au nom même des intérêts de la pêche, défendît de ravager les eaux. La question vaut qu'on y réfléchisse. Les gouvernemens ont des congrès pour régler la paix ou la guerre : où serait le mal quand ils auraient des congrès économiques pour conserver et accroître les moyens alimentaires des peuples?

Quoique souffrante, la pêche des côtes est pour la Hollande une ressource considérable. Sans protection aucune, gênée même par les règlemens, qui favorisaient jusqu'ici la grande pêche au détriment des autres pêches nationales, cette industrie a lutté contre les forces avares de la nature, et obtenu des résultats qui méritent d'appeler notre attention. En 1850, du 1er février au 5 septembre, quarante-huit barques ont pris sur la côte de Katwijk pour 78,902 florins de poissons frais. En 1853, trente-six flibots ont rapporté 6,096,000 harengs. Outre les barques qui sortent des villages situés près de la Meuse, 218 bâtimens, montés par 1,744 hommes, jettent leurs filets dans la mer qui baigne les côtes de la Nord-Hollande et de la Sud-Hollande. Les frais annuels d'équipement pour chaque vaisseau se montent à 4,500 florins. Ce capital qui flotte sur les eaux a une valeur sans doute, mais le travail des hommes qui luttent jour et nuit contre toutes les forces de l'Océan représente une autre valeur non moins grande et non moins féconde.

La Mer du Nord n'est pas le seul champ labouré par les barques néerlandaises. Il existe une autre pêche plus obscure encore dans ses moyens d'action, presque dédaignée, mais dont le développement silencieux mérite d'appeler les regards de l'économiste : c'est celle qui s'exerce sur le Zuiderzée. Dans ce golfe, formé depuis les temps historiques par les invasions de la mer, nous allons rencontrer un nouveau théâtre de faits qui nous fournira de nouvelles armes contre le monopole en matière de pêche et des argumens décisifs en faveur de la liberté de cette industrie.

III.

Le Zuiderzée forme comme un bassin de la Mer du Nord. Ainsi que les années arrondissent le corsage d'une jeune fille, les siècles ont élargi l'échancrure par laquelle cette mer enfonce son sein dans les terres. La masse des eaux occupe aujourd'hui un espace de cinquante-quatre lieues carrées; elle s'avance sur les provinces de Frise, d'Overyssel, de Gueldre, d'Utrecht et de Nord-Hollande. L'été, les

bords du Zuiderzée sont ravissans. Une ceinture de villes et de villages, liés par des prairies, des jardins, des maisons de campagne, presse mollement les contours du golfe. Ces villes anciennes vivent plus ou moins de la navigation et de la pêche.

En partant d'Amsterdam, si nous suivons la gauche du bassin, on rencontre d'abord Monnikendam, qui doit son nom et peut-être son origine à un ancien monastère (1). Un clocher d'église, une tour, des maisons de brique harmonieusement groupées, des mâts de bâtimens et des voiles de pêcheurs, tels sont les principaux traits de cette ville, qui sort du fond de l'eau, comme la nymphe antique, avec une couronne de verdure. A propos de nymphe, voici Edam, autre ville de la Nord-Hollande, à laquelle se rattache une légende locale. C'était après une forte tempête qui avait confondu le ciel et la mer; les eaux, chassées par des vents furieux, avaient brisé les écluses, envahi les terres, lorsque les jeunes filles d'Edam, allant faire boire leurs vaches dans le lac de Purmer, avisèrent une femme aux membres nus et couverts d'une mousse verdâtre qui nageait à la surface de l'eau. D'abord la nouveauté du spectacle les effraya; puis, un peu remises de leur émotion, elles tirèrent la fille de mer dans un filet et la conduisirent à Edam. Là on la débarrassa de la vase et de la mousse qui la couvraient : ornée d'habits plus conformes à la pudeur de son sexe, elle apprit à manger du pain et à filer; mais une inclination naturelle l'entraînait toujours vers les eaux du lac. Elle parlait une langue inconnue, et ne comprenait rien au hollandais. Un grave chroniqueur, Snoyus, affirme tenir le fait de témoins oculaires; il réfute l'opinion de ceux qui, par goût du merveilleux et du chimérique, ont prêté à cette fille une queue de poisson. Et maintenant, si vous doutez de l'histoire en elle-même, regardez à Edam ce vieux bas-relief conservé sur un des murs de la ville : vous y verrez le portrait authentique de cette nymphe marine dans l'état de nature. Les formes sont belles et font regretter, si les autres filles de mer lui ressemblent, que l'espèce n'en soit pas plus commune (2).

D'Edam à Hoorn, la côte s'arrondit et se comprime pour donner ensuite naissance à un promontoire sur la pointe duquel s'élève Enkhuisen. La ville de Hoorn tire son nom de la forme recourbée de son port, qui s'avance dans l'eau comme une corne de bœuf. Une telle configuration est elle-même un symbole des mœurs pastorales de

(1) *Monnikendam*, barrage sur la rivière des moines.

(2) On a cherché si ces légendes avaient quelque fond historique : plusieurs se sont demandé si cette fille de la mer n'était point une femme d'Islande ou de Norvége jetée sur les côtes du Zuiderzée par une tempête; d'autres Hollandais ont cru que leurs naïfs ancêtres avaient pris un phoque pour une créature humaine : il est plus probable que l'imagination seule a fait les frais de ces fables merveilleuses, qu'on trouve répandues fort loin sur les côtes de la Mer du Nord.

la Nord-Hollande et des richesses naturelles qui s'y débitent. Hoorn est, avec Alkmaar, le plus grand marché de beurre et de fromage qui existe dans cette contrée. Entourée de riches pâturages, cette ville surgit à la fois d'un océan d'herbe et d'un océan d'eau. Une fois par année, la grande rue, couverte de six ou sept mille têtes de bétail, présente une scène curieuse et animée. Sur une des portes de la ville, nous avons admiré deux grands bœufs en pierre fièrement sculptés; plus bas est une femme agenouillée qui trait sa vache. L'art hollandais est peut-être le seul qui ait célébré les travaux domestiques, au lieu de poétiser le meurtre. Au moment où je visitai la ville de Hoorn, les jeunes filles couraient les rues à la tombée de la nuit avec des lumières enveloppées dans des papiers de couleur. Cet usage, dont l'origine est inconnue, rappelle la fête des lanternes qui se célèbre chez les Chinois. Le divertissement dure au moins une semaine, et les habitans semblent y prendre un goût extrême. Cette vieille ville, aperçue à la lueur des feux qui se promènent çà et là, ne manque point de caractère. On aime ses maisons chancelantes et penchées comme un homme ivre, ses auvens de bois, ses canaux remplis d'eau salée, son hôtel de ville, gracieuse construction de 1615 et retouchée avec assez de goût. Une digue solide protége la ville contre les surprises de la mer, qui, malgré cette défense, est entrée au mois de janvier 1855 dans une des rues (1). Son port est hanté par des bâtimens de commerce qui distribuent non-seulement aux Pays-Bas, mais à la Belgique, à la France et surtout à l'Angleterre, les richesses agricoles qui s'échappent de la ville comme d'une corne d'abondance. Deux cents pêcheurs environ, logés pour la plupart dans des cabanes, vivent à Hoorn des fruits de la mer. Nous sommes ici au milieu de ces filets qui ont porté si haut et si loin l'ancienne prospérité de la Hollande. L'histoire de la pêche se lie étroitement à l'histoire de la navigation et des découvertes maritimes. On ne sait point assez l'influence que cet art utile a exercé sur la connaissance du globe, en créant des marins habiles et intrépides, des chercheurs de terres nouvelles. Hoorn fut le berceau du navigateur Willem Schouten, qui, en 1616, doubla la pointe la plus méridionale de l'Amérique, à laquelle il donna le nom de sa ville natale. On devrait donc écrire cap Hoorn.

De Hoorn à Enkhuisen, nous traversons par terre une chaîne de villages bien autrement curieux que Broek, qui n'est après tout qu'un décor d'opéra-comique. De jolies maisons mi-partie de bois et mi-

(1) Ce jour-là, tous les habitans étaient sur pied : une milice bourgeoise, dont les fonctions consistent à repousser les eaux, fit vaillamment son devoir. Un des moyens les plus simples et les plus ingénieux dont on se sert pour opposer un obstacle à l'ennemi, quand la mer a troué une digue, c'est d'étendre des toiles dans l'eau sur la blessure; la mer, qui ronge la pierre, ne peut mordre cette surface lisse, et se retire humiliée.

partie de brique, couvertes les unes de tuiles, les autres d'un manteau de chaume bizarrement découpé, s'alignent le long d'une route plantée d'arbres. Il est convenu qu'ici les portes ne sont pas faites pour entrer dans les maisons ni pour en sortir. Ces portes dorées, gauffrées, sculptées, peintes quelquefois de plusieurs couleurs, sont des ornemens, des hors-d'œuvre. On ne les ouvre qu'aux trois grandes solennités du foyer domestique, la naissance, le mariage, la mort. Le reste du temps, on pénètre dans les maisons par derrière. Quand elles sont simples, ces maisons de bois ne manquent point de charme; mais trop souvent un goût maniéré les défigure en voulant les embellir. Ici la manie de la propreté s'attaque même à la nature. Les arbres qui bordent la route sont peints en blanc; d'autres fois ils portent la couleur de la maison devant laquelle ils s'élèvent taillés en muraille. Ces arbres nous ont paru étonnés et un peu confus de leur toilette; mais ce doit être une illusion de notre part : qu'est-ce qui dans ce monde se trouve ridicule? On arrive par cette route à Enkhuisen (1). C'était autrefois une cité florissante. Au XVIe siècle, elle envoyait à la grande pêche une flotte de cent quarante bâtimens protégés par vingt vaisseaux de guerre. On admirait son port, ses édifices, son chantier de construction navale, ses fabriques de sel. Aujourd'hui quelle solitude et quelle décadence! Une des anciennes portes d'Enkhuisen se trouve à un quart d'heure de la ville : l'herbe a effacé les maisons. Des moutons d'une maigreur apocalyptique broutent cette ville déchue, qui ne sera bientôt plus qu'une ruine. Ses rues pleurent, *viæ suæ lugent*. Des murs qu'émiette le vent, de vieilles maisons aux écussons de pierre qui ne trouvent plus d'habitans ni de fortunes pour les remplir, des figures d'hommes et de femmes hâves, délabrées, sépulcrales, tout cela déroule un chapitre d'histoire qu'on pourrait intituler : Comment meurent les villes. C'est surtout à l'approche de la nuit que cette scène de désolation et de caducité me pénétra d'une tristesse indéfinissable. La mer était noire sous un ciel sans lune. De moment en moment, le glaive de l'éclair fouettait le sein du golfe ensanglanté. Ce spectre de ville penché sur les eaux était lugubre à voir. Cela nous rappela une ancienne légende du Nord : une jeune fille éprise de sa beauté, morte la veille de ses noces en punition de son orgueil et de sa coquetterie, avait obtenu de revenir toutes les nuits d'orage pour se mirer entre deux éclairs dans la mer!

Nous négligerons les autres villes du Zuiderzée, Medemblik, Harlingen, Workurn et Kampen, qui ne présentent plus, du moins au point de vue de la pêche, qu'un intérêt secondaire, et nous visi-

(1) D'anciens géographes rapportent au hareng l'origine et le nom de cette ville : *Enchusa, quasi harenchusa, priore syllaba truncata.*

terons les habitans des îles, qui ont pour unique industrie de jeter leurs filets dans le golfe. En face de Monnikendam s'élève la petite île de Marken (1). Une barque surmontée d'une voile y conduit en moins d'une heure par un bon vent; mais cette heure met des siècles entre les habitans de l'île et ceux du continent. L'entrée du port est étroite : on n'a pas osé l'agrandir dans la crainte que la pression des eaux ne causât des désastres par un vent nord-ouest. Construit en 1834 et amélioré en 1853, ce port est d'ailleurs excellent; des bâtimens de pêche serrés les uns contre les autres y dressent fièrement leurs mâts. A terre, vous vous trouvez sur un sol plat et uni, de niveau avec la mer, et que protége une digue de circonvallation. A la surface de cette plaine s'élèvent des tertres construits de main d'homme, sur lesquels se sont établis des groupes de maisons décorés du titre de bourgades. Le voyageur peut ainsi juger par ses yeux le procédé de construction employé par les premiers habitans de la Hollande pour défendre leurs demeures contre les eaux. Ces bourgades, au nombre de huit ou dix, et dont une ne se compose que de six maisonnettes, ont toutes des noms, et même d'assez jolis noms, la *Tour-de-Feu*, le *Bourg-des-Roses*, etc. Les maisons sont construites en bois, les unes peintes, les autres goudronnées, couvertes de tuiles ou de chaume. La plupart des bourgades se ressemblent : il y en a pourtant une qui se distingue entre toutes par le luxe de ses constructions, et qu'on appelle ici la capitale de Marken : c'est la *Bourgade-de-l'Église*. La maison du pasteur (la *pastorie*) y est bâtie en pierre. Un cadran solaire en bois, un jardin fruitier composé de quatre grands arbres (les seuls à peu près qui existent dans l'île), des volets qui préservent de la pluie et des vents de mer, en voilà assez pour que les habitans considèrent cette demeure comme un ornement dont ils ont lieu d'être fiers. Près de la maison du pasteur s'élève l'église; à côté de l'église, l'école, et non loin de l'école, la maison de ville. L'église est un bâtiment neuf, reconstruit en 1846 avec une toiture de zinc; les eaux ont pénétré déjà dans l'intérieur, qui exige de grandes réparations. Les habitans de Marken, au nombre

(1) L'origine du nom de Marken ou *Marsch* a beaucoup exercé les antiquaires. Quelques-uns veulent que la population de cette île tire son origine des Marsaces, *Marsalii*, dont il est fait mention dans Pline et dans Tacite. Ces Marsaces occupaient autrefois un coin de terre dans le lac Flévo. L'île de Marken fut séparée du continent à la fin du XIIIe siècle. Anciennement elle formait une des propriétés d'un cloître de la Frise. C'était alors une contrée délicieuse, et on y voyait de magnifiques jardins, entretenus par les moines. D'abord la séparation de Marken et du continent n'avait qu'une largeur de quelques pieds; on passait d'un bord à l'autre au moyen d'un pont de bois : peu à peu la déchirure s'augmenta; des campagnes très fertiles furent minées par les eaux, et les paysans se trouvèrent transformés en pêcheurs. L'état actuel de l'île est très peu connu des Hollandais eux-mêmes. A Marken, l'arrivée d'un étranger est un événement : on le regarde avec surprise comme un être tombé de la lune, mais sans malveillance.

de 950, professent tous la religion réformée. A la voûte de l'église sont suspendus deux modèles d'anciens bateaux de pêche dont on se servait autrefois dans l'île. Ces monumens historiques de la navigation se trouvent bien placés dans un temple chrétien, au milieu des souvenirs d'une religion qui a commencé au bord de la mer, sur une barque de pêcheurs. L'école reçoit deux cents enfans des deux sexes, qui apprennent les élémens de l'histoire nationale, de la géographie et de l'arithmétique. L'instituteur est né dans l'île, il honore ses humbles fonctions par la bienveillance avec laquelle il sert de cicérone aux étrangers. Dans la principale rue de la capitale de Marken, on nous montra la maison du bourgmestre, qui ne se distingue d'ailleurs des autres maisons de bois que par un air d'aisance et de propreté. Autrefois la Bourgade-de-l'Église n'était point pavée : c'était Paris avant Philippe-Auguste. On jetait çà et là quelques planches durant l'hiver sur le sol bas et marécageux. Aujourd'hui l'état des voies s'est amélioré. Les habitans, depuis un temps immémorial, pratiquent d'une maison à l'autre un passage sur de petites chaussées. Cette organisation des chemins, ces tertres, ces petites maisons uniformes, tout cela donne aux bourgades de Marken l'air d'une cité de castors, ces premiers habitans de la Hollande, selon d'anciennes traditions d'histoire universelle, et qui ont aujourd'hui disparu devant les établissemens de l'homme.

L'intérieur des maisons mérite qu'on s'y arrête. Le plus souvent la même chambre sert tout à la fois de chambre à coucher, de cuisine et de magasin pour les outils de la pêche. Quelques maisons ont pourtant une seconde pièce séparée, — le salon, comme on dit ici, — dans laquelle on garde les meubles et les vêtemens; mais c'est un luxe presque aristocratique. Les chambres, de plain-pied avec le sol, n'ont point de plafond; elles communiquent par en haut avec le grenier, sur lequel s'élève à angle droit la toiture de tuile ou de chaume. Les maisons manquent également pour la plupart de cheminée. Devant la fenêtre principale s'élève une grande plaque entourée d'une rangée de briques ou de pierres. Contre cette plaque se trouve soudée dans le sol une pièce de fer contre laquelle on fait le feu. Une ouverture pratiquée dans le toit laisse passer la fumée, qui, avant de sortir, se répand dans le grenier, où elle sèche les filets. On ne cite qu'une trentaine de maisons qui aient une cheminée. Plusieurs fois dans l'année on nettoie l'intérieur, et on le couvre d'une craie blanche. Une table entourée de chaises très basses, un vieux bahut chargé de faïences et de jolies porcelaines de Chine, une horloge à pied, des seaux pour le lait dont les cercles de cuivre brillent comme de l'or, tout cela forme dans les habitations de l'île une alliance de faits qu'on trouve rarement chez les autres races, la propreté dans la pauvreté. Ce goût des chinoiseries, des vieux cris-

taux, des rideaux et des couvertures de lit à fleurs est un trait délicat du caractère batave; l'art s'assied à côté de la misère près du foyer domestique, qu'il éclaire d'un rayon consolant. Il y a d'ailleurs tant de paix dans ces intérieurs modestes, tant d'ignorance des besoins que développe la civilisation, tant d'insouciance des richesses et du luxe, qu'on aimerait à y vivre, si l'on pouvait oublier son siècle. La misère n'est point, comme le croyaient certains utopistes nourris à l'école de Jean-Jacques Rousseau, une conséquence de la société : c'est au contraire une annexe de l'état barbare, un fait primitif contre lequel l'état social est appelé à réagir incessamment. Les insulaires de Marken sont restés, par suite de leur isolement, à l'origine des choses; mais comme dans l'île tout le monde est pauvre ou peu s'en faut, on ne s'aperçoit guère de la pauvreté. Chemin faisant, on nous montra la maison d'un *riche capitaliste* qui mettait ses fonds dans le commerce : cette maison était tout simplement une cabane.

Lorsque nous visitâmes l'île de Marken, les femmes étaient occupées à faire leurs foins. Les hommes ne se mêlent point de cette besogne : ils se contentent de diriger leurs flibots sur la mer et de manier leurs filets. La récolte était conduite par des barques sur de petits canaux qui se relient à un canal central appelé grand canal de l'île. De temps en temps, on franchissait des ponts ou ce qu'on appelle ainsi, c'est-à-dire des planches qu'on tourne et sur lesquelles les habitans marchent pour traverser des ruisseaux immobiles. Les foins, réunis près du port, étaient chargés dans une espèce d'embarcation qu'on nomme petit bateau de Marken, *Marker-binnenschuitjes*, et dont le modèle n'existe point ailleurs. Le sol de l'île est une argile très féconde : il produit, outre le foin, des joncs qui croissent en grande quantité et qu'on exporte. Ces diverses récoltes donnent par an 10,000 florins. Les pâturages proprement dits servent à la nourriture des bestiaux. Il existe à Marken cinq *paysans;* les Hollandais donnent le nom de paysan (*boer*) moins à l'homme qui façonne la terre qu'à celui qui élève des troupeaux. On compte dans l'île 22 vaches et environ 300 moutons; nous n'y avons pas vu de chevaux. La plupart des eaux de puits étant saumâtres, les habitans n'ont pour abreuver les bêtes à cornes que l'eau pluviale, celle qu'ils boivent eux-mêmes. On a calculé que sur ces mêmes terres on pourrait nourrir 3,000 moutons, ce qui produirait pour les pauvres insulaires un bénéfice considérable; mais la crainte des inondations a empêché jusqu'ici le développement de cette industrie (1).

Les habitans de l'île de Marken en sont encore au premier âge en

(1) Les inondations sont moins fréquentes depuis cinquante ans que dans le dernier siècle, où la digue était moins haute. On se demande alors pourquoi on ne l'élèverait pas davantage encore, afin de préserver entièrement l'île; mais les hommes de l'art prétendent que le sol ne supporterait pas un fardeau plus considérable.

fait de science économique. Chez eux, la division du travail n'existe pas. Tous font la même chose ou peu s'en faut; ils vivent de la pêche (1). Quant au commerce, il est à peu près nul : pommes de terre, légumes, objets manufacturés, tourbe, tout est apporté chaque semaine de Monnikendam, de Hoorn ou d'Amsterdam. Il n'y a dans l'île que deux boulangers, de sorte qu'on reçoit également par eau une grande quantité de pain. Hommes, adolescens, vieillards sont presque continuellement sur la mer. Autrefois ils prenaient une part considérable à la grande pêche, mais ils y ont à peu près renoncé. En revanche, le nombre des pêcheurs de plies s'est beaucoup augmenté : à la fin du dernier siècle, il n'y avait que 18 bâtimens destinés à la pêche des plies, on en compte aujourd'hui 90 (2). Le foyer domestique, la maison intérieure, appartient à la femme; le flibot, la maison extérieure, appartient à l'homme. Il met à soigner cette demeure flottante la même coquetterie, le même zèle que la ménagère apporte à nettoyer sa cabane. Le dimanche et les jours de fête, les bâtimens de pêche rangés dans le port semblent plutôt une flotte d'agrément, disposée pour le plaisir des yeux, qu'une flotte de travail et d'utilité. Il existe encore dans l'île quelques autres industries, mais toujours vivant de la mer. On nous a montré une fabrique de voiles; nous avons également visité deux ateliers de charpenterie, qui servent à construire les maisons de bois, celles qui restent à terre comme celles qui vont sur l'eau. Dans un de ces ateliers, deux enfans d'une douzaine d'années s'amusaient à façonner un petit modèle de bâtiment. Ici les jeunes garçons jouent avec des flibots, comme ailleurs les petites filles avec des poupées.

Les insulaires de Marken ont adopté un costume uniforme. Les hommes portent une veste ou camisole de drap, une cravate à glands nouée négligemment, mais non sans grâce, des boutons d'or à la chemise, une culotte flottante à larges plis, des bas de laine noire et des sabots. Cet habillement, d'un style oriental, d'une forme libre et pittoresque, ressemble, au turban près, à celui des anciens mame-

(1) Il y a pourtant quelques exceptions; la mer est bien toujours le grand chantier de travail, mais quelques marins s'engagent pendant l'été pour le transport des marchandises; d'autres s'occupent du traînage des bâtimens qui doivent passer par-dessus le Pampus. Le Pampus est un banc de sable qui s'est formé dans le Zuiderzée, devant le port d'Amsterdam, et qui menaçait cette ville d'une destinée semblable à celle d'Enkhuisen. Par bonheur, rien n'est impossible aux Hollandais, quand il s'agit de lutter contre les obstacles de la nature. Une machine appelée chameau soulève les navires sur son dos et leur fait traverser ce désert de sable. Un tel mode de transport si pénible est d'ailleurs presque abandonné aujourd'hui. Les vaisseaux marchands entrent pour la plupart dans le port d'Amsterdam par le canal de la Nord-Hollande.

(2) Par suite de ces accroissemens, le port est devenu trop petit, et l'on est occupé à construire un second bassin, qui recevra un nombre égal de vaisseaux.

lucks. Les femmes ont sur la poitrine une espèce de cuirasse en laine bariolée par devant de dessins et de fleurs, noire ou rouge par derrière, des manches longues et étroites, également en laine ou en percale rayée, une jupe bleu-foncé et un tablier blanc. Leur bonnet se rapproche pour la forme de la mitre des anciens évêques; des deux côtés de la tête coule une touffe de cheveux blonds, non frisés, qui rappellent par l'éclat de la couleur l'épithète donnée aux anciens Bataves, *auricomi Batavi* (1). Ce costume est commun à tous et à toutes : il consacre par un trait visible l'égalité des conditions sociales. On ne connaît point à Marken de distinction de rang ni d'état. La mode est un mot qui ne correspond à rien : la coutume règle les changemens, très légers du reste, que doit subir la toilette. Le costume ordinaire est remplacé les jours de fête, de foire, de noces, de fiançailles, par un autre vêtement plus orné. Chacune de ces solennités a un vêtement spécial. A Marken, on rencontre d'ailleurs très peu de jolies filles, tandis que beaucoup d'adolescens ont une figure intéressante. Ce contraste se remarque dans toutes les races qui ont conservé plus ou moins intact l'état de nature : c'est surtout la civilisation qui a créé la beauté de la femme.

Le caractère est particulier comme le costume. Les hommes et les femmes se marient entre vingt-quatre et vingt-huit ans. On se préoccupe d'accorder les inclinations et les âges, non les fortunes. Ce que dit Tacite en parlant des mœurs des anciens Bataves est ici de l'histoire vivante; on ne connaît point d'adultères, *nulla adulteria*. « La femme n'épouse point son mari, mais le mariage. » Les séparations sont très rares; de mémoire d'homme, on n'en cite qu'une seule. La naissance d'un enfant naturel est un événement qui ne se produit pas une seule fois en vingt années. Il arrive, comme chez les pêcheurs de la côte, qu'une fille donne avant le mariage des signes de grossesse; mais du moment qu'elle est, comme on dit en Hollande, dans un état béni, le mariage s'ensuit toujours. Quiconque agirait autrement, nous racontait un vieillard de l'île, n'oserait plus regarder la mer. En effet, la mer est la conscience visible du pêcheur; il tient à se montrer devant elle honnête et pur. La vie de famille est exemplaire. Le mari étant absent une grande partie de l'année, soit qu'il voyage dans la Mer du Nord pour la pêche du hareng, soit qu'il s'occupe dans le Zuiderzée à la pêche des anchois, c'est à la femme que revient l'éducation des enfans. Cette charge, qui constitue le premier de ses devoirs domestiques, est remplie avec une scrupuleuse vigilance. On aura une idée de l'étendue de ses fonctions et de la gravité de son fardeau moral,

(1) Les femmes romaines se montraient, dit-on, fort jalouses de cette chevelure, qu'elles se procuraient dans le commerce, ou dont elles imitaient la couleur par des moyens artificiels.

quand on saura que sous ces cabanes couvertes de chaume il y a souvent de neuf à douze enfans. Les femmes font en outre tous les habillemens, même ceux des hommes; elles s'occupent de la culture des terres, elles filent le chanvre nécessaire pour les agrès, elles blanchissent le linge. Dans ces soins pénibles et compliqués, les ménagères ne sont assistées d'aucune servante; elles font tout par leurs mains. Les mœurs des hommes se distinguent par une grande sobriété. Les habitans de l'île doivent à ces habitudes sévères un état de prospérité relative, si on les compare aux pêcheurs des autres localités. Bien qu'ils aient à lutter contre mille causes de paupérisme, telles que les étés mauvais, les hivers précoces, ils ne descendent point à implorer l'assistance publique. Cette tempérance est en outre une raison de longévité; on rencontre dans l'île beaucoup de vieillards. A la vue de ces figures calmes comme la mer par un beau soir d'été, on se prend à aimer cette médiocrité honorable, ces pauvres gens riches des biens qu'ils ignorent, cette famille de pêcheurs dont les liens se resserrent par la conformité des travaux, des inclinations et des dangers.

Les femmes ne quittent presque point leur île; les hommes, au contraire, respirent le souffle et la vie de la mer. Les pêcheurs de plies montent chaque dimanche vers minuit dans leur bâtiment; ils passent la semaine sur le golfe, et ne rentrent chez eux que le samedi. Le seul jour qu'ils passent à terre est employé à réparer les filets, les voiles et les cordages. De graves dangers menacent ces voyageurs infatigables. La lame du Zuiderzée est plus courte et moins tumultueuse que celle de l'Océan, mais elle est perfide. Leur sang-froid au milieu des dangers et des tempêtes égale leur humanité. Toujours prêts à porter du secours aux vaisseaux qui sont en péril, ils ont donné mille preuves de courage et de présence d'esprit. Nous avons suivi les pêcheurs du Zuiderzée dans une de leurs excursions nocturnes. Le bâtiment sur lequel nous faisions voile était monté par trois hommes. Sur le devant était une petite chambre avec un parquet peint en bleu et luisant, une cheminée en bois, un lit, une armoire et des siéges, le tout bariolé de couleurs vives. Cette chambre prenait jour sur le toit par quatre ou cinq ouvertures carrées, fermées de couvercles de bois qu'on leva, et à travers lesquelles nous vîmes luire les étoiles. Dans la partie découverte étaient les filets, les perches, les crochets, une ou deux ancres à plusieurs dents et de gros sabots peints en vert. Un des trois hommes tenait le gouvernail et observait la voile, les deux autres promenaient les filets dans la mer. La pêche fut assez bonne. Le poisson pris était jeté au milieu de la barque, dans un réservoir plein d'eau salée. Nous regagnâmes la terre avant le jour. On abaissa la voile, on mit en ordre

les instrumens de pêche, et le mât fut coiffé d'un grand filet à mailles brunes dans lequel la lune vint se prendre comme un oiseau.

Les mœurs des habitans de Marken sont communes aux insulaires d'Urk et de Schokland, avec de très légères nuances qu'il serait superflu d'indiquer. Ces deux dernières îles s'élèvent à fleur d'eau comme un rêve de l'Océan. La tradition veut qu'elles aient formé autrefois une île unique : entre Schokland et Urk, il est un point de la mer qui est généralement connu sous le nom de *cimetière;* à la surface de l'eau s'élèvent quelques débris de murs. Les pêcheurs ont plus d'une fois déchiré leurs filets dans ces parages. Les habitans de Schokland (1) s'attendent à ce que d'un jour à l'autre ce qui reste de l'ancienne île disparaîtra sous la mer. Les prodigieux ouvrages de brique, de joncs, de pilotis, de roche, par lesquels on cherche à soutenir une terre ruinée, ne font, disent-ils, que reculer cette date fatale. Quand on considère l'état des lieux, on reconnaît que cette crainte n'est point tout à fait chimérique. A la surface de ce sol, que la mer ébranle, les maisons tremblent; par les gros temps, l'intérieur des maisons s'agite, et les meubles chancellent. En 1825, on crut que les sinistres pressentimens des habitans de l'île allaient être justifiés par une catastrophe définitive. Les eaux montèrent à 10 pieds et 1/2 au-dessus du sol; la grande digue fut détruite sur une étendue de plus de 200 mètres; d'énormes pilotis de chêne furent enlevés comme des roseaux; 26 maisons disparurent; des hommes, des femmes, des enfans périrent. De cinquante et une vaches qu'on comptait dans l'île en 1824, on n'en voit plus aujourd'hui que cinq. Dans les nuits sombres et par les gros coups de vent, les pauvres bêtes se noient. Les insulaires de Schokland ressemblent aux hommes de l'Atlantide; ils sentent venir les derniers jours du monde, car après tout cette île ingrate est leur univers : ils ne voient rien au-delà. On se demande, à la vue des dépenses faites pour éloigner une fatale destinée, s'il ne vaudrait pas mieux abandonner aux flots un lambeau de terre marécageux, incertain, *littus dubium;* mais les habitans de l'île vous répondraient volontiers : *Guenille, si tu veux; ma guenille m'est chère.* Un trait de caractère commun à tous ces insulaires, surtout aux femmes, c'est un attachement profond pour le lieu de leur naissance. Leur cœur tient à ce mélange de terre et d'eau par la racine des habitudes, des goûts et des affections naturelles. L'été, quand le soleil réchauffe les flots et invite l'herbe à croître, on comprend encore ce sentiment; mais l'hiver, quand les ténèbres enveloppent Schokland, quand les vents ébranlent la digue, mordue par la mer; quand le phare tremble comme une lumière aux

(1) Schokland veut dire le pays des secousses, à cause des chocs que l'île reçoit des flots.

mains d'une jeune fille, quand les marées montent et accourent semblables à un troupeau de phoques, quand les ombres des anciennes villes englouties au fond du golfe errent dans la tempête avec des gémissemens, oh! alors il faut une grande illusion pour tenir à ce triste séjour. Un doux aveuglement du cœur caractérise l'amour du pays, comme d'ailleurs tous les autres amours.

Au point de vue économique, la situation des pêches du Zuiderzée, prise dans l'ensemble, offre un intérêt sérieux. Dans ces trois îles, Marken, Urk et Schokland, malgré des causes locales de malaise et de dépérissement, la population augmente de siècle en siècle; elle se développe même relativement plus vite que dans le reste du pays. Ce fait seul témoigne que la mer est un champ de production fertile, car c'est une loi que les populations s'accroissent en proportion des moyens d'existence. Autrefois l'esturgeon et le saumon faisaient la plus grande richesse du Zuiderzée; ils ont aujourd'hui tout à fait disparu de ces eaux : nouvelle preuve que le poisson ne résiste pas toujours par la fécondité aux attaques de l'homme, et que pêcher en toute saison dans certains parages, c'est dévorer pour ainsi dire en herbe les biens de la mer. En revanche, d'autres pêches, plus obscures, ont pris dans ces dernières années un développement considérable. — Celle de l'anguille, par exemple, donne un résultat de 40,000 florins par année. Ces eaux sont peuplées d'ailleurs de harengs et d'anchois. La pêche du hareng commence en octobre et dure jusqu'à la fin de mars; celle de l'anchois se continue de mai à juillet, au moyen de filets coniques. Ce petit poisson, qu'on sale et qu'on entasse dans des magasins à Monnikendam, à Huizen et ailleurs, est un article de commerce qui ne manque point d'importance. On estime la pêche entière de 1853 à 20,000 ancres (l'ancre contient 4,000 anchois), qui représentent une valeur de 260,000 florins. Le hareng du Zuiderzée est moins estimé que celui des côtes; mais il a le mérite de servir d'aliment à la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Il y a surtout dans le Zuiderzée un hareng d'arrière-saison, connu sous le nom de *panharing* (1), dont les Hollandais font peu de cas, qu'on traîne sur des brouettes dans les faubourgs des grandes villes, et dont on s'est servi longtemps pour fumer les terres. Servir à la nourriture de l'homme passe encore; mais faire du fumier! Le *panharing* s'en est vengé en s'éloignant peu à peu des parages où l'on rendait si peu de justice à ses bonnes qualités. Le hareng frais du Zuiderzée ne mérite nullement le mépris dans lequel l'a relégué un vieux préjugé national. Il y a peu d'années, des

(1) Le *panharing* est un hareng sans œufs ni laite, un hareng vide, circonstance qui tient, bien entendu, à la saison dans laquelle on le pêche.

bâtimens de pêcheurs français entrèrent dans les ports de la Hollande et achetèrent en fraude ce poisson, qu'on vendait à vil prix. Une telle industrie eut du succès, le nombre des bâtimens s'éleva bien vite à 319; mais le gouvernement français prit des mesures pour réprimer ce commerce équivoque, qui s'éteignit. Le dédain que les Néerlandais témoignent pour le hareng frais du Zuiderzée tient à l'estime qu'ils professent pour le hareng de la grande pêche, estime justifiée sans doute, mais beaucoup trop exclusive, et qui a contribué jusqu'ici à déprécier une branche fructueuse de l'industrie nationale. Il ne faut point oublier que le poisson est trop souvent la viande du pauvre. Aussi, en dépit de l'interdiction lancée par les hautes classes, le hareng du Zuiderzée, longtemps victime des préférences accordées à son frère aîné, tend à reprendre le rang qui lui appartient sur l'échelle des produits maritimes. On connaît l'histoire d'Esaü et de Jacob. La pêche du hareng frais, longtemps mis hors la loi et privé en quelque sorte du droit de cité, est en progrès, tandis que la grande pêche demeure stationnaire, si même elle ne rétrograde point. A Monnikendam seulement, la valeur du hareng frais vendu à l'enchère en 1850 s'est élevée à 225,000 francs. Cette pêche se fait au moyen de bâtimens qu'on nomme *botters*, et qui sortent de divers points du Zuiderzée. L'équipage de chacun de ces bâtimens est ordinairement de trois hommes.

Le Zuiderzée présente, comme on voit, un grand théâtre de faits économiques. Un millier de bâtimens qui se livrent à la pêche du poisson frais se promènent nuit et jour sur cette mer intérieure, montés par 4,000 pêcheurs hollandais. Ce spectacle suffit pour motiver nos conclusions. Quand on parle des pêcheries néerlandaises, il ne faut point isoler, comme on l'a fait trop souvent, la grande pêche des autres branches d'une même industrie. Toutes ces branches ont des droits égaux à l'intérêt de l'observateur; elles se soutiennent d'ailleurs les unes par les autres; dans les années où celle-ci s'abaisse, celle-là se relève, et empêche ainsi la fortune publique de fléchir. La liberté aura pour effet de placer les trois pêches auxquelles la Hollande doit une partie de sa richesse sur un pied de considération égale. Si même il nous fallait opter entre elles dans un temps où l'on n'a découvert d'autre solution au problème posé par les sociétés modernes que de réduire la misère en multipliant les sources de produits, nous ne déguiserions point notre préférence pour la branche d'industrie qui occupe le plus grand nombre de pêcheurs, qui représente en nature un revenu plus considérable, qui contribue plus directement à la nourriture des classes ouvrières, et qui n'a jamais eu besoin d'être soutenue par l'état.

ALPHONSE ESQUIROS.

DE

L'ALIMENTATION PUBLIQUE

LES CÉRÉALES ET LE PAIN.

A toutes les époques, l'attention des économistes et des savans s'est portée sur les questions si variées et si difficiles que soulèvent la production et la distribution des substances alimentaires. Tantôt c'était la santé publique qu'il s'agissait de protéger, tantôt c'étaient les approvisionnemens des villes, des places fortes, des navires, qu'il fallait proportionner avec les besoins des populations, des troupes et des équipages de la marine. Toutefois, jusqu'à une époque bien récente, les hommes qui cherchaient à résoudre ces graves problèmes n'avaient pour guides que les faits généraux d'une pratique incertaine : aussi ne pouvaient-ils éviter de nombreuses erreurs, ni même de dangereux mécomptes. Depuis les temps anciens jusque vers la fin du siècle dernier, il leur avait manqué les données positives de la chimie organique et de la physiologie expérimentale, sciences évidemment contemporaines, surtout dans leur association féconde.

Aujourd'hui les choses ont bien changé. Tels sont les progrès réalisés dans ces derniers temps, que non-seulement les praticiens et les administrateurs, mais encore les gens du monde et toutes les classes de la population peuvent sans beaucoup d'efforts mettre à leur portée, sinon l'ensemble des procédés dont la science moderne dispose, du moins les résultats utiles et les déductions positives qu'il

est facile d'en tirer dans l'intérêt de la santé publique. Tous parviendront sans peine à formuler et à suivre les règles de l'hygiène appropriée à chaque position sociale. Les gens voués aux rudes labeurs comme ceux qui s'adonnent aux études sédentaires, les hommes de loisir qui s'abandonnent aux douceurs d'une vie tranquille de même que ceux qui se livrent aux fatigues des plaisirs mondains, tous ont intérêt à connaître, à employer les moyens, variables suivant les différentes situations individuelles, d'acquérir et de conserver cet état justement envié, hors duquel il n'est point de félicité durable :

Mens sana in corpore sano.

Or, pour y atteindre, une des principales conditions réside dans une nutrition normale avec des alimens salubres.

Cependant la science et les administrations publiques sont-elles réellement autorisées à intervenir afin d'indiquer et d'assurer aux populations les moyens de réunir ces conditions de santé et de bien-être dépendantes de leur alimentation? L'opinion est généralement favorable chez nous à cette intervention. Il n'en était pas de même, il y a bien peu de temps encore, chez nos voisins de l'autre côté du détroit : je puis citer à ce propos deux faits assez remarquables.

Vers la fin de l'année 1850, chargé par le ministère de l'agriculture d'une mission spéciale en Angleterre, j'allai y étudier plusieurs questions relatives aux subsistances. Avant d'examiner les faits pratiques en ce qui touche une des plus importantes de ces questions, la boulangerie, et dans l'espoir de me rendre l'examen plus facile, je crus devoir prendre connaissance d'abord des règles établies par l'administration publique et des obligations imposées aux fabricans de pain de la Grande-Bretagne, dans l'intérêt des consommateurs. Personne, m'avait-on dit, n'était mieux à portée de me procurer à cet égard des renseignemens exacts que lord Granville. C'est à lui que je m'adressai donc, et toute sa bibliothèque administrative fut mise avec la plus gracieuse obligeance à ma disposition. Lord Granville m'engagea d'ailleurs à consulter aussi le *superintendant* de la police, qui pourrait m'indiquer les mesures réellement prises pour l'exécution des règlemens, ainsi que les résultats obtenus. Après avoir constaté que les lois en Angleterre laissent libre la profession de boulanger, permettent l'introduction dans le pain de plusieurs céréales et graines légumineuses douées de propriétés nutritives généralement appréciées, tandis que l'emploi de divers sels et substances insalubres est prohibé, — après avoir reconnu aussi que le pesage avec des balances et poids exacts est obligatoire chez tous les commerçans, j'allai compléter mes informations chez le *superintendant* de la police. Ce magistrat voulut bien, en confirmant les no-

tions que j'avais déjà recueillies, m'indiquer en outre quelques détails réglementaires; mais, lorsque je lui demandai s'il parvenait facilement à faire exécuter toutes les mesures prescrites, il me répondit à peu près ce qu'on va lire : — Je puis vous assurer qu'en cette circonstance comme en beaucoup d'autres occasions ma tâche n'est pas très difficile, car la population est peu exigeante; elle préfère même généralement que l'administration ne se mêle pas du tout de ses affaires. — Il ajouta, et je reproduis fidèlement ses paroles : « Voyez-vous, monsieur, les Anglais veulent s'amuser et s'ennuyer, boire et manger, être bien portans ou malades, mourir et se faire enterrer comme cela leur fait plaisir, sans que le gouvernement s'en mêle; aussi les laissons-nous faire, et nous simplifions ainsi notre besogne tout en leur étant agréables. »

Un autre exemple montrera combien ces pittoresques assertions étaient fondées. Un jeune et habile chimiste, formé dans les laboratoires de Paris, s'était fixé depuis quelques années à Manchester, où il s'était fait d'abord connaître par des débuts heureux dans un cours public, et plus tard par des travaux de chimie appliquée au blanchiment, à la teinture et à la métallurgie. Ses procédés jouent un rôle important aujourd'hui chez plusieurs grands manufacturiers de France et d'Angleterre; on en peut voir les résultats en ce moment même parmi les innovations remarquables qui fixent les regards à l'exposition universelle. Je lui fis connaître le but principal de la mission que j'allais accomplir dans les trois royaumes, et lui demandai s'il pourrait me donner quelques renseignemens positifs sur les subsistances et la panification. Il s'empressa de me communiquer ses nombreuses analyses de farines et de pains inscrites dans un registre spécial : un examen attentif des intéressans résultats qu'il avait obtenus me démontra bientôt qu'une grande partie des farines importées par Liverpool en 1847 et 1848 étaient plus ou moins altérées par des mélanges de maïs, de riz ou de féverolles, que le pain à Manchester participait de ces altérations et contenait en outre presque toujours de l'alun, sel à saveur styptique, parfois aussi de l'eau en proportions exagérées. Il me sembla que le jeune professeur avait rendu à la population de Manchester un important service en étudiant l'un de ses plus chers intérêts. Cependant son travail fut interrompu dans le cours de l'année même, avant qu'aucune amélioration eût été constatée par de nouvelles analyses. Surpris de ce fait, j'en voulus avoir l'explication, et l'auteur de ces expériences s'empressa de me la donner lui-même. — Ma première pensée en arrivant à Manchester, me dit-il, avait été de payer ma bienvenue et de mériter la bienveillance que l'on m'avait déjà témoignée. Dans cette pensée, non-seulement j'examinai diverses substances alimentaires par les moyens

délicats de la chimie analytique, mais encore je m'empressai de publier dans des leçons orales les résultats de mes patiéntes investigations. Un jour je vis arriver dans mon laboratoire une députation de manufacturiers et de commerçans de Manchester et de Liverpool; je m'apprêtais à recevoir avec modestie les complimens de ces représentans naturels des deux villes, les premières du monde, l'une par ses manufactures, l'autre par son commerce, lorsque l'un d'eux, allant droit au fait, me dit sans autre préambule : Monsieur, si vous continuez à publier vos minutieuses recherches sur les farines, le pain et nos divers alimens, ne comptez plus sur notre concours pour subvenir aux frais d'un pareil enseignement, qui inquiète la population et trouble notre commerce. — Tel fut le brusque dénoûment d'une tentative qui méritait un meilleur accueil. On comprendra sans peine que le jeune chimiste ait aussitôt pris une autre direction, dans laquelle les résultats utiles ne se sont pas fait longtemps attendre.

J'ai retrouvé les mêmes dispositions chez la nation britannique à Glasgow, à Belfast, à Édimbourg, à Birmingham : partout en un mot, dans les trois royaumes, règne une antipathie profonde contre tout ce qui peut entraver les allures ou la liberté du commerce. Il s'ensuit naturellement que partout aussi la qualité des farines, du pain et de plusieurs autres alimens se trouve évidemment inférieure à ce qu'elle est chez nous, et que parfois même l'insouciance de la population est poussée au point de laisser compromettre la salubrité générale. Je me hâte d'ajouter que la disposition des esprits sur ce point commence à changer, que, même en ce qui touche à la salubrité des habitations, des mesures excellentes ont été prises récemment et nous offrent de très bons modèles à suivre : tant il est vrai qu'aujourd'hui une active émulation en toutes choses entre les deux peuples qui marchent à la tête de la civilisation devient la principale source des progrès dans l'application des sciences au perfectionnement des conditions de la vie humaine!

Cette réaction vers les améliorations hygiéniques en Angleterre a trouvé son point de départ en France. En 1851, peu de temps après la publication du compte-rendu de la mission que je venais de remplir, le ministre de l'agriculture et du commerce désira que des leçons sur l'hygiène et les substances alimentaires fussent ajoutées aux cours du Conservatoire des arts et métiers. Ces leçons, auxquelles je rattachai des notions pratiques sur les falsifications et les moyens de les découvrir, devinrent l'origine de plusieurs recherches et de publications importantes. Dès lors aussi, la population des villes de la Grande-Bretagne s'émut à l'idée des inconvéniens et des dangers même que peuvent offrir une nutrition incomplète et une alimenta-

tion insalubre; mais dans ce pays, où l'initiative gouvernementale se manifeste rarement, des hommes courageux, bravant l'opposition intéressée, durent se faire les interprètes du sentiment public. Une commission sanitaire, composée de médecins et de chimistes, s'institua spontanément et publia dans un journal de médecine et de chirurgie, *the Lancet,* les curieux résultats de ses investigations expérimentales. Dès ce moment, l'on entra, chez nos voisins, dans la carrière que l'on poursuit depuis plus longtemps chez nous. On vit les capitalistes, les agriculteurs et les manufacturiers diriger leurs projets et leurs travaux vers de grandes entreprises et diverses exploitations rurales ou industrielles appelées à favoriser l'accroissement de la production, la conservation prolongée des subsistances et le perfectionnement des divers modes de préparation.

Nous voudrions aujourd'hui contribuer pour une faible part à propager les notions acquises sur ces divers points en indiquant l'état actuel de nos connaissances et les faits nouveaux qu'on a recueillis relativement à chacune des classes principales de nos alimens. D'abord nous traiterons des céréales, en particulier du froment, de sa structure, de sa composition et de ses produits, qui constituent la base de la nourriture des peuples civilisés; nous serons conduit à passer successivement en revue la culture du blé, les procédés de récolte et de conservation, la mouture suivant plusieurs systèmes, les procédés anciens et nouveaux de la boulangerie, enfin la fabrication des pains de luxe. Plus tard, nous aurions à présenter, en nous plaçant aux mêmes points de vue, une série d'études sur la viande de boucherie, les poissons comestibles, les plantes, les alimens aromatiques, les fécules indigènes et exotiques, les sucres, l'alcool, les boissons et les conserves alimentaires. Comment obtenir ces diverses substances nutritives au meilleur marché possible et dans les conditions les plus satisfaisantes pour la santé publique? Telle est la double question, à la fois économique et scientifique, que nous chercherons à résoudre.

I. — LES CÉRÉALES ET LES PROCÉDÉS DE CULTURE.

Généralement on désigne sous le nom de céréales les *graines* ou fruits alimentaires de plusieurs plantes de la famille des graminées : le froment ou blé, le seigle, l'orge, l'avoine, le maïs et le riz. Quelques auteurs y ajoutent le *sorgho* et le mil ou millet (1), employés dans certaines contrées pour la nourriture des hommes, ainsi que

(1) On désigne sous ce nom plusieurs graminées dont les fruits sont petits et globuliformes.

plusieurs autres grains de familles différentes, le sarrazin notamment.

Les blés seuls doivent nous occuper ici. Pour étudier dans tous ses aspects le problème de la fabrication du pain, il ne faut pas seulement passer en revue les divers procédés de mouture et de panification : l'attention doit se porter aussi sur les procédés de culture et sur la plante même avant les diverses transformations qu'elle subit pour prendre sa place, marquée au premier rang des substances alimentaires.

Bien que l'on connaisse sept espèces distinctes de froment, qui se subdivisent en de nombreuses variétés, on peut, au point de vue des applications économiques, réduire les classifications établies à une seule, comprenant trois groupes principaux : — les blés *durs, demi-durs, tendres* ou *blancs*.

Les blés *durs,* outre leurs caractères extérieurs et notamment leur forte consistance, qui les rend plus faciles à conserver, se distinguent encore par leur composition, plus riche en matières azotées et en substances grasses. Ils sont considérés à juste titre comme supérieurs aux autres en puissance nutritive. On extrait de ces blés moins de son que des blés *demi-durs,* ils donnent donc plus de farine; mais, en raison même de la forte consistance dont nous venons de parler, leur farine est moins fine ou plus grenue : elle est d'ailleurs moins blanche (1).

Les blés *demi-durs*, plus généralement employés pour préparer les belles farines en France, ont moins de consistance et sont plus difficiles à conserver que les blés durs.

Les blés *tendres* ou *blancs* sont plus friables encore; on en peut extraire une belle farine, mais difficilement des gruaux assez consistans pour être épurés avant la mouture. On isole sans peine des farines de blés tendres et demi-durs le gluten et l'amidon.

Le blé vient aisément dans des régions où la température habituelle diffère beaucoup (depuis 13 degrés, par exemple, jusqu'à 24 degrés), pendant la durée de la végétation active, et cependant les progrès, de la croissance jusqu'à la maturité, sont d'autant plus rapides que l'insolation est plus forte et la température plus élevée jusqu'à un certain terme. C'est ainsi qu'aux environs de Paris la durée de la végétation jusqu'à la maturité du grain est de cent soixante jours, la température moyenne étant de 13°,4 pendant ce laps de temps. Les mêmes phases de la végétation s'accomplissent en cent

(1) Les blés durs, réduits simplement en gruaux, fournissent les plus belles *pâtes d'Italie* (vermicelles, macaronis, lazagnes, nouilles, etc.) que l'on fabrique aussi bien ou mieux maintenant en Auvergne, à Lyon, à Paris, qu'en Toscane, ainsi qu'on en peut juger en examinant les produits qui figurent à l'exposition universelle.

trente-sept jours près de Cincinnati, dans l'état de l'Ohio. La culture du blé est profitable surtout aux températures de 18 à 19 degrés, et sa limite dans les cordillères des Andes est, suivant M. Boussingault, entre 12 et 23°,5, la température moyenne étant égale à 15°,7. Enfin, pour arriver à maturité, le froment ne végète que pendant cent jours dans le Venezuela, près de Carmero, et seulement durant quatre-vingt-douze jours près de Truxillo, les températures étant de 22°,3 dans la première localité, et de 24 degrés dans la seconde. Toutes choses égales d'ailleurs, l'expérience prouve, ainsi que nous l'avons reconnu par l'analyse, M. Boussingault et moi, que le fruit du froment contient d'autant plus de substances azotées, de matières grasses et de substances salines, qu'il est venu sous l'influence d'une température plus haute : le blé du Venezuela nous a donné, pour cent parties, 22,75 des premières, 2,61 des secondes et 3,02 des troisièmes, tandis que le blé dur d'Afrique contenait seulement 19,5, — 2,12 — et 2,71 des mêmes substances.

Lorsqu'on compare les blés durs d'Afrique, du midi de la France ou d'Auvergne avec les blés tendres ou demi-durs plus habituellement cultivés dans le nord, les différences dans le même sens apparaissent bien plus grandes encore, surtout pour les substances azotées, qui se réduisent à 16 et même à 12 centièmes. Dans ce cas, on peut donc dire que les blés durs cultivés dans le midi sont les plus riches en substances azotées, qu'au contraire les blés tendres récoltés dans le nord sont les plus pauvres. Il se rencontre cependant parfois une cause de perturbation dans cette sorte de règle générale : nous voulons parler de l'influence des fumures abondantes en matières azotées ou ammoniacales. Ces riches engrais, en augmentant les récoltes, occasionnent aussi des sécrétions azotées en plus fortes proportions; ils peuvent les augmenter de 50 pour 100 dans la même espèce de froment.

Le froment ne vient bien que dans des terres argilo-sableuses assez consistantes, et contenant quelques centièmes de carbonate de chaux. Sans doute on peut obtenir du blé sur des sols sableux un peu calcaires; mais à moins de pluies fréquentes, ces maigres récoltes ont à peine une valeur qui dépasse les frais de culture. Là où l'on ne peut cultiver le froment avec profit, on récolte souvent en seigle des produits rémunérateurs; aussi dit-on *terres à blé* pour caractériser les sols fertiles. Les conditions de culture deviennent bien plus favorables encore, lorsque la couche de terre fertile est assez profonde pour se prêter à la culture des plantes sarclées et des prairies artificielles. C'est alors surtout que l'on peut et qu'on doit supprimer les jachères, car les façons données aux plantes sarclées, comme la végétation dense des prairies artificielles, débarrassent le sol des

plantes étrangères dites *mauvaises herbes*. Les récoltes laissent par leurs débris un très utile auxiliaire en engrais végétal : d'ailleurs l'arrachage et les labours profonds accroissent la puissance du sol. On parvient ainsi à compenser, et bien au-delà, la faible fumure que peut procurer la jachère en absorbant par un sol en repos et une végétation spontanée les gaz et l'azote de l'atmosphère transformés en matières organiques que les labours enfouissent ultérieurement dans le terrain. Dans de telles conditions, il n'est pas rare d'obtenir, comme chez MM. Gouvion et Baillet de Denain (Nord), Crespel-Delisse, Decrombecque, d'Arras et Lens (Pas-de-Calais), 40 hectolitres de blé, pesant 3,080 kilos, sur 1 hectare. C'est encore ainsi qu'on a obtenu chez MM. Dailly, à la ferme de Trappes (Seine-et-Oise), Hette, ferme de Bresle (Oise), de 22 à 25 hectolitres, en Angleterre, dans les meilleures cultures, 30 hectolitres, et en moyenne 21 hectolitres. Cependant, il faut en convenir, le plus grand nombre de nos départemens récoltent beaucoup moins que ces localités sans descendre aussi bas toutefois que les moyennes des cultures du Lot, de la Lozère, du Cantal et de la Dordogne, qui donnent seulement par hectare 5 hectolitres environ de blé, pesant ensemble 416 kilos.

Le système des cultures sarclées, poussé trop loin, devrait sans doute cesser d'accroître les quantités de froment récoltées en France, et ce moment paraît être arrivé dans les départemens du Nord et du Pas-de-Calais, où depuis longtemps déjà la culture de la betterave revient une année sur deux dans un grand nombre d'exploitations rurales. Celles-ci toutefois peuvent à peine suffire en ce moment à la consommation de ces racines dans les sucreries et les distilleries. Plusieurs économistes ont exprimé de vives appréhensions à cet égard, et cependant, vérification faite, il s'est trouvé que dans ces départemens la production de la viande et du blé s'était considérablement accrue depuis l'introduction et les progrès remarquables des sucreries indigènes. On développerait beaucoup plus encore la production du blé à l'aide d'un assolement mieux entendu, qui ne ramènerait la betterave qu'à des intervalles de trois ou quatre années dans les mêmes champs. Déjà l'on est entré dans cette bonne voie : il en doit nécessairement résulter que la culture de la plante saccharifère s'étendra davantage vers les autres départemens. Comme dans le Nord et le Pas-de-Calais, elle augmentera dans ces localités le nombre des bestiaux nourris et engraissés dans les grandes exploitations agricoles et manufacturières, et par suite, en répandant des masses d'engrais, en nécessitant des labours profonds, elle accroîtra la puissance et la fertilité du sol.

Parmi les moyens de rendre certaines contrées plus fertiles et d'accroître ainsi la production du blé, on doit citer en première

ligne l'écoulement des eaux, que retiennent en surabondance les terres fortes ou argileuses. Sur ce point encore, les agriculteurs anglais ont ouvert la voie la plus sûre et la plus économique. Au retour d'un voyage que je fis en 1850 dans les trois royaumes unis de la Grande-Bretagne, je signalai le drainage tubulaire comme la plus grande amélioration agricole du XIXe siècle. Aujourd'hui il est devenu superflu d'insister sur les conséquences utiles de l'écoulement des eaux stagnantes du sous-sol, qui, substituant à ces eaux souterraines nuisibles l'air atmosphérique indispensable à la respiration des racines des plantes, permet ainsi l'accomplissement des phénomènes d'une végétation active à une profondeur plus grande, et fait disparaître une cause de refroidissement capable de retarder la végétation. Outre les services qu'il rend à l'agriculture, le drainage a aussi d'autres résultats hygiéniques, car il combat l'humidité permanente, cause des fièvres endémiques, et procure à certaines localités un assainissement de l'air qui ne peut manquer d'y prolonger la durée moyenne de la vie.

Quels que soient les procédés mis en usage pour bien préparer la terre, on doit épurer avec soin la semence qui doit lui être confiée, et nous pouvons atteindre ce but par des moyens nouveaux très efficaces. A l'aide d'ingénieux ustensiles, notamment du trieur Vachon, il est facile en effet de séparer économiquement des beaux blés choisis comme semence les graines diverses plus petites ou de formes arrondies. Cette utile précaution ne suffit pas toujours, car le blé sain en apparence peut retenir adhérentes à sa superficie, et notamment dans le sillon qui partage en deux lobes chacun de ses grains, les séminules ou spores de plusieurs champignons parasites. Afin d'enlever à ces semences microscopiques leur faculté germinative, on s'est depuis longtemps servi de chaux caustique en poudre qu'on mêle avec le grain, humecté d'avance. De cette pratique est dérivé le nom de *chaulage*, que l'on applique très improprement à d'autres préparations qui atteignent plus sûrement le même but, mais avec des agens tout autres que la chaux (1).

(1) Un des procédés les plus efficaces consiste à mélanger au grain une faible dose d'arsenic (acide arsénieux); mais la crainte d'empoisonnemens qui pourraient être dus au crime ou parfois au hasard a fait prohiber l'emploi de ce moyen. Un autre procédé mis en usage depuis très longtemps aux environs de Montpellier, en Alsace et dans d'autres localités, consiste à faire dissoudre 200 grammes de sulfate de cuivre dans 100 litres d'eau; on renouvelle cette solution à mesure qu'elle s'épuise pendant qu'on y plonge durant vingt-cinq ou trente minutes le grain à *chauler;* le blé mis en tas pendant quelques heures, puis étendu à l'air, est bientôt assez sec pour être semé. Les grains creusés par suite de diverses altérations surnagent; on peut les enlever à l'écumoire et les mélanger avec la nourriture des poules sans qu'il en résulte d'accidens fâcheux. Matthieu de Dombasle, voulant éviter l'emploi de tout agent doué d'une certaine énergie toxi-

Les quantités de semence de blé varient, mais on admet qu'il convient d'employer en moyenne 2 hectolitres par hectare; d'ailleurs il faut tenir compte de la valeur de la terre : si elle est faible, on peut sans inconvénient réduire la quantité de semence; dans le cas contraire, on peut avoir un grand intérêt à employer assez de semence pour obtenir le maximum de récolte sur une superficie donnée. Si même le blé était très cher et la main-d'œuvre à bas prix, il pourrait être avantageux de semer grain à grain en espaçant au point d'obtenir le produit dans un rapport très élevé entre la semence et la récolte.

L'époque des semailles varie nécessairement aussi suivant les climats, les expositions et d'autres circonstances locales. On doit en somme, quant aux blés d'hiver, semer assez tôt pour que la végétation ait pris en temps utile un développement qui lui permette de résister à la rigueur des froids de l'hiver.

Dans la plupart des contrées où le sol bien entretenu est très fertile, on adopte le semis en lignes à l'aide des divers semoirs mécaniques; cette disposition facilite beaucoup les façons et nettoyages, elle est le signe d'une culture avancée; on n'en trouve guère d'autres dans la Grande-Bretagne ni dans le nord de la France. En beaucoup d'autres localités, où le sol est moins bien travaillé, où la terre n'est pas bien pulvérisée, le semis à la volée est préférable, car l'autre procédé ne pourrait être que très imparfaitement appliqué.

Sans aucun doute, on parviendrait à éviter dans une proportion notable l'insuffisance des récoltes dans nos campagnes en adoptant une méthode généralement pratiquée dans le royaume-uni, et qui se propage trop lentement en France. Chez nos voisins, dès que la moisson est praticable, quels que soient le temps, les apparences de pluie ou de sécheresse, on est fidèle au principe : *the best is to make things sure.* Au moment où le périsperme du grain dans l'épi est encore mou, sans attendre une maturité plus avancée, on coupe le

que, substitua le sulfate de soude à triple dose au sulfate de cuivre; opérant ensuite de la même manière, il fit ajouter au grain tout humide 2 kilos de chaux pulvérulente pour chaque hectolitre : le grain se trouva parfaitement garanti, par cette espèce de pralinage, des attaques ultérieures des cryptogames, et l'on ne trouva pas à la récolte plus d'épis cariés qu'en faisant usage du sulfate de cuivre. Si le blé *chaulé* par le sulfate de cuivre était exempt de propriétés toxiques notables (puisque les poules en pouvaient consommer impunément d'assez grandes quantités), l'emploi du sulfate de soude mêlé à la chaux devait être plus inoffensif encore; mais toute la question n'était pas là, et dans une circonstance assez remarquable on a pu regretter le chaulage à l'arsenic. En effet, dans plusieurs localités du Bas-Rhin, M. Boussingault a constaté que depuis la suppression de ce chaulage, les *mulots* avaient consommé presque toute la semence, et pullulaient sous l'influence de cette nourriture, devenue inoffensive.

blé. A mesure qu'il tombe sous la faulx, la faucille ou la machine, des hommes, des femmes, des enfans, s'empressent de le remettre debout. Les bottes ainsi réunies sont disposées de façon à former une sorte de toiture aigüe sur laquelle deux autres rangées de bottes réunies près du bas de la tige, à l'aide de liens passant de l'une à l'autre, forment une couverture. En quelques autres localités, on réalise des conditions analogues en plaçant debout sur le sol plusieurs gerbes, les épis serrés en haut et les tiges assez écartées en bas pour former une sorte de cône stable maintenu par un lien. On prépare en même temps, avec plusieurs gerbes, une très forte botte qu'on lie serrée près du bas des tiges. Cette botte, retournée de telle façon que les épis pendent, est entr'ouverte et posée sur le cône debout. Dans les deux cas, on évite les causes graves d'altération que présentent les *javelles* couchées sur le sol, laissant les épis gorgés d'eau germer, devenir la proie des insectes et des moisissures, au détriment de la santé publique et de la fortune des agriculteurs. On peut donc attendre que la pluie ait cessé pour rentrer ou mettre en meules la récolte. Ces dispositions favorables ne sont pas exclusivement réservées aux céréales; on les emploie avec le même succès pour plusieurs légumineuses comme les fèves, pour des plantes textiles comme le lin. Cette méthode procure d'autres avantages non moins importans : les céréales coupées avant la maturité entière du grain ne le laissent pas tomber à la moindre secousse sur le sol, et la maturité s'achève dans les meilleures conditions. Les épis, ne se pouvant dessécher trop tôt, absorbent par degrés, au profit du grain, les sucs accumulés dans la partie supérieure de la tige, et que ne pouvait plus accroître la portion inférieure plus âgée, sans énergie pour puiser aucuns sucs nutritifs dans le sol. En définitive, on obtient ainsi des grains meilleurs, plus pesans, plus faciles à conserver, et occasionnant bien moins de déchets à la mouture.

Ces faits sont bien connus et appréciés de nos agriculteurs instruits; malheureusement ceux-ci ne forment pas encore la majorité chez nous. Quant aux autres, voyez-les faire, écoutez ce qu'ils disent. — Le vent vient de l'est ou du nord; ce n'est pas un vent de pluie, le ciel n'est pas couvert. — S'il y a quelques légers nuages, s'il se forme autour de la lune une auréole plus ou moins grande, ils regardent et disent : Le cercle autour de la lune est bien petit, la pluie est bien loin. Guidés enfin par quelques autres pronostics, ils ajoutent : Nous n'aurons pas de pluie; le blé sera d'ailleurs bientôt abattu, et nous aurions bien du malheur, si nous ne parvenions à le rentrer assez tôt. — Si le temps les favorise, ils s'applaudissent du bon parti qu'ils ont adopté sans se douter qu'alors même, en égrenant leurs épis trop mûrs, ils éprouvent une perte réelle; mais le plus

ordinairement la pluie ou seulement l'humidité altère leur grain, le déprécie : ils ont économisé 2 ou 3 francs par hectare et perdu 15, 25, 50 francs et plus sur la qualité et la quantité du grain. Ils se plaindront volontiers *d'avoir eu du malheur*, ils n'en feront pas moins leur raisonnement habituel l'année suivante jusqu'au jour où l'un de leurs voisins mieux avisé réussira deux ou trois fois à sauver sa récolte à l'aide des précautions simples et peu dispendieuses que nous venons d'indiquer. Alors ils se décideront peut-être à rendre le résultat certain, car dans nos campagnes les meilleurs conseils ont peu de chance d'être écoutés; les exemples seuls sont parfois suivis, et les propriétaires que leur position et leurs lumières appellent à prendre les devans en fait d'améliorations doivent accepter le rôle d'initiateurs comme un véritable devoir à remplir.

Nos remarques sur les mécomptes qui menacent les agriculteurs en matière de récoltes ont encore trouvé à s'appliquer cette année même, et c'est peut-être ici le lieu de dire un mot des ressources que nos cultures en céréales promettent à la consommation. Les espérances qu'avait fait concevoir, il y a quelques mois, le développement rapide des blés, favorisé par une température douce et pluvieuse, ne se sont malheureusement pas soutenues au moment du battage des grains. Alors seulement on put constater de fâcheux résultats que quelques observations locales avaient fait redouter. Ces tiges hautes, pressées les unes contre les autres, qui laissaient ondoyer au vent leurs nombreux et volumineux épis, donnèrent, en tombant sous la faulx, la grande quantité de gerbes sur laquelle on comptait; mais au battage les gerbes ne fournirent que la moitié, les deux tiers au plus, du grain que l'on peut en extraire habituellement. La *coulure des fleurs* ou l'avortement des fruits, les attaques des tiges, des organes de la floraison, par quelques insectes ou cryptogames, avaient privé les épis d'une portion notable des fruits qu'ils devaient contenir. Ces épis étaient donc en partie vides ou remplis de grains cariés et altérés de diverses manières. De là le déficit observé au moment du battage. Ainsi donc, après avoir recueilli une abondante moisson de gerbes, on n'a obtenu généralement qu'une moyenne récolte de grains, et comme les greniers étaient vides, il semble certain que la production sera inférieure à la consommation ordinaire. De là sans doute aussi les prix élevés qui se maintiennent et s'éleveraient encore, si notre récolte en céréales devait seule subvenir à nos besoins. Voyons maintenant de quels côtés les secours peuvent nous venir (1).

(1) Il est un moyen d'accroître nos ressources alimentaires dont les bons résultats, pour ne pas être sensibles cette année, se révéleront sans doute de plus en plus : c'est le choix des variétés de froment. On ne sera pas étonné d'apprendre que ce soit principa-

Sur notre propre territoire, une compensation nous sera offerte par la récolte des pommes de terre, dont la très belle végétation a produit des tubercules très farineux et d'excellente qualité. Sur ce point encore, les cultivateurs ont conçu de grandes espérances, auxquelles ont succédé de nouvelles alarmes; heureusement leurs premières impressions se sont trouvées en général bien fondées. Le fait qui a provoqué ces émotions en sens contraire est digne d'être noté dans l'histoire de la maladie spéciale de cette plante. Le ralentissement occasionné par le froid dans l'activité de la végétation parasite et la vigueur extraordinaire de la précieuse solanée sous l'influence d'une température très favorable avaient semblé, en beaucoup d'endroits, lui promettre une sorte d'immunité jusqu'au moment de la maturité de ses tubercules. Ce fut alors que tout à coup les *fanes* (tiges et feuilles), flétries et devenues en quelques instans jaunâtres, puis brunes, annoncèrent l'invasion du fléau. Déjà de toutes parts, dans les réunions agricoles comme dans les recueils spéciaux, la fâcheuse nouvelle s'était répandue, lorsqu'on s'avisa d'examiner les tubercules, et qu'ils parurent sains (1). La récolte des pommes de terre saines sera donc généralement plus abondante qu'on ne l'avait espéré. A cette ressource s'ajoutera la production, abondante aussi, des graines légumineuses, fèves, pois, haricots, etc.; on pourra employer encore les portions disponibles de nos belles récoltes de cé-

lement en Angleterre, où les innovations utiles trouvent de si intelligens appréciateurs, que ces variétés très productives ont été obtenues. En allant chercher au-delà du détroit leurs semences, la plupart de nos bons agronomes ont réalisé les plus abondantes récoltes, de quinze à vingt-cinq fois la semence ou de 30 à 50 hectolitres à l'hectare. C'est en employant et naturalisant ces variétés connues sous les noms de blé Hickling, blé Kent, blé blanc d'Essex, etc., que MM. de Gouvion, Baillet, Decrombecque, Crespel-Delisse, Tiburce Crespel, Malingié de la Charmoise, Champigny, de la Fuge (Indre-et-Loire), Massé, de Tracy, Rabourdin, ont obtenu ces beaux résultats. Une variété analogue observée par M. Bazin, l'habile directeur des exploitations rurales du Mesnil-Saint-Firmin, est aujourd'hui fort estimée pour ses abondans produits : on la nomme *blé du Mesnil*. Grâce à ces bons exemples, les variétés de froment les plus productives se propagent en France. Nous devons reconnaître cependant que parfois, dans des circonstances assez exceptionnelles il est vrai, ces variétés exposent à des mécomptes; cette année même, là où la rigueur de la température hibernale n'était pas modérée par le voisinage de la mer, quelques blés d'origine anglaise ont été fortement atteints par les gelées, tandis qu'ailleurs leur supériorité s'est maintenue, et qu'en somme nous n'avons pas eu de ce côté d'amoindrissement de la récolte.

(1) Plusieurs agriculteurs, notamment M. Darblay, notre collègue de la Société centrale, voulurent bien m'adresser des plantes entières avec leurs tiges et tubercules adhérens, les unes attaquées fortement, les autres complétement épargnées dans les parties aériennes de la végétation, et je constatai que dans les unes et les autres les portions souterraines étaient exemptes de toute atteinte : les émanations du *parasite*, sans doute entravées dans leur marche descendante par la brusque dessiccation des tiges extérieures, n'avaient pu pénétrer dans la masse du tissu et détruire la fécule.

réales en Algérie. En somme cependant, ces heureuses compensations seront insuffisantes, et nous devrons compter sur le commerce extérieur pour obtenir les 6 ou 7 millions d'hectolitres environ qui nous feront défaut. A cet égard, les cours élevés des céréales nous offrent la meilleure garantie de l'empressement que mettra le commerce maritime, libre de toute entrave, à compléter notre approvisionnement; il saura diriger ses utiles spéculations vers les États-Unis d'Amérique, où l'excédant des récoltes en blé équivaut cette année à quatre fois ce qui nous manque, où la production du maïs, plus abondante encore, paraît s'élever à 200 millions d'hectolitres. L'Égypte peut nous fournir d'assez grandes quantités de grains, mal récoltés il est vrai, mais dont la qualité deviendra irréprochable, lorsque les énergiques appareils de nos meuneries les auront épurés. La Sicile fournira sans doute aussi un utile contingent au commerce, car on ne peut admettre que son gouvernement retienne longtemps encore, au grand détriment des propriétaires du pays, l'excédant de sa récolte. On a constaté d'ailleurs en Espagne et en Turquie des excédans de récoltes qui pourront également nous venir en aide et servir à combler les déficits en France et en Angleterre.

Nous avons suivi le blé depuis les semailles jusqu'à la récolte : c'est une autre série d'opérations qui commence maintenant, et qui appelle encore l'intervention de la science.

II. — LE FRUIT DES CÉRÉALES. — PROCÉDÉS DE MOUTURE.

Pour bien comprendre certaines causes de l'altération des *grains*, les conditions d'un chaulage efficace, les résultats principaux des différens systèmes de mouture, il est nécessaire de connaître la structure des grains et la composition spéciale de chacune de leurs parties. Nous prendrons comme exemple le fruit du froment, qui ne diffère du fruit des autres céréales que par les fortes proportions de gluten qu'il renferme.

On peut comparer un grain de blé à une feuille très épaisse de même hauteur, composée d'une partie externe ou corticale très souple, — celle qui doit former le son, — et d'une partie centrale, farineuse et friable. Le talent du meunier consiste à obtenir des sons très larges et minces, afin de les mieux retenir dans les blutoirs et d'obtenir des farines plus blanches.

Dans le système de mouture dit à gruaux blancs, qui peut s'effectuer sur les blés tendres ou plutôt demi-durs, on concasse le grain entre les meules un peu écartées, afin de mieux éliminer le son par plusieurs blutages et sassages successifs. Ce n'est qu'après avoir ainsi préparé des gruaux blancs, exempts de folle farine et de toute

trace de son, que l'on soumet ces gruaux à la mouture fine : on en obtient ces belles farines à gluten souple et très extensible, avec lesquelles on prépare les pains dits de gruau, offrant une mie très blanche.

Dans le fruit du froment, on rencontre en proportions différentes six espèces principales de substances alimentaires qui, sauf le gluten, se retrouvent dans les autres céréales :

L'*amidon*, considéré surtout comme un aliment respiratoire et fournissant de la chaleur, matière organique, blanche, pulvérulente, *farineuse*, qui forme la plus grande partie du fruit;

Les *matières azotées* (glutine, fibrine, caséine, albumine), qui ont une telle analogie avec les parties molles de l'organisme animal, que souvent leur composition est presque identiquement la même. Aussi considère-t-on ces matières, assimilables à nos organes, comme éminemment alimentaires, et apprécie-t-on la qualité nutritive d'après les proportions qu'en renferment les divers alimens (1);

La *dextrine*, substance soluble, légèrement mucilagineuse, ayant la même composition et remplissant le même rôle que l'amidon, plus facile à digérer toutefois;

Des *matières grasses* analogues à diverses huiles végétales, susceptibles comme elles de remplir, dans les phénomènes de la nutrition, le rôle d'aliment respiratoire, ou, suivant les circonstances, d'accroître les sécrétions adipeuses, c'est-à-dire de concourir à l'engraissement;

La *cellulose*, en minces membranes, qui constitue le tissu de tous les végétaux, et peut être en partie digérée comme les alimens respiratoires, l'amidon ou la dextrine, dont elle offre exactement la composition élémentaire;

Des *sels alcalins et terreux*, notamment les phosphates de magnésie et de chaux, identiques, quant à leurs élémens constitutifs, avec les phosphates qui entrent dans la composition des os, et de nature par conséquent à s'assimiler en réparant les pertes ou concourant au développement des parties solides ou osseuses de l'organisme animal.

En comparant entre elles les proportions de ces différentes substances dans chacune des céréales, on peut remarquer que le froment, surtout parmi les espèces *dures*, offre le grain le plus riche en *substances alibiles azotées;* que l'avoine et le maïs sont les plus riches en substances grasses, dont ils contiennent environ l'une $\frac{1}{20}$, l'autre $\frac{1}{12}$ du poids; que le riz renferme les plus faibles proportions

(1) Les autres substances jouent un rôle indispensable aussi dans notre alimentation, mais elles surabondent presque toujours dans les produits végétaux : de là vient la nécessité d'introduire dans notre régime différens produits tirés des animaux, — la viande, les œufs, le fromage, etc.

de substances azotées, grasses et salines; qu'il offre ainsi l'aliment le moins riche sous ce rapport et le moins complet. En examinant de la périphérie au centre un grain de blé, on trouve d'abord à la superficie une pellicule légèrement brune, adhérente par quelques points espacés, sorte d'épiderme ou de cuticule épidermique très mince, formée de cellulose tenace injectée de silice et de matières azotées, mais peu ou pas digestible en raison de sa forte cohésion; ensuite la masse du périsperme, dont les premières couches sont formées d'un tissu cellulaire résistant, qui renferme des matières grasses et azotées. Ces premières couches externes ou corticales constituent la portion du périsperme que l'on peut séparer en larges plaques sous la meule, et qui est désignée sous le nom de son; la plus grande partie, 40 pour 100 environ, de ce résidu de la mouture ne se digère pas. Le surplus, ou la masse centrale du périsperme, renferme l'amidon, le gluten, d'autres matières albuminoïdes, grasses et salines. C'est la partie farineuse du grain.

Dans la bonne préparation de la farine se trouve la base de la fabrication du pain, et cette base, on peut le dire, existe chez nous, car les jurés des nations réunis à Londres en 1851 ont d'une voix unanime décerné la palme de la mouture à l'un des exposans français, M. Darblay jeune, aujourd'hui membre du jury international séant à Paris.

Après avoir emprunté notre système de mouture à l'Angleterre, nous l'avons ensuite tellement perfectionné, que les ingénieurs anglais nous l'empruntent à leur tour, afin de perfectionner la mouture anglaise. L'introduction et les progrès de la meunerie française en Algérie rendent chaque jour de nouveaux services à cette belle colonie : ils attachent à notre cause une partie influente de la population en exonérant les femmes des pénibles travaux de l'écrasage manuel du blé indigène. On voit qu'en cette dernière occasion encore la mouture perfectionnée, ainsi que la fabrication du pain blanc, est comme partout l'un des caractères d'une civilisation progressive. Et cependant en ce moment même des hommes éminens parmi les physiologistes et les chimistes voudraient nous ramener à l'usage du pain contenant à peu près la totalité du son que la mouture perfectionnée peut extraire de la farine! Ils se fondent sur ce fait, vrai d'ailleurs, que dans le son, qui représente la partie corticale sous la première enveloppe du grain, se rencontrent des substances utiles, indispensables même à la nourriture de l'homme. Ce sont les phosphates de magnésie, de chaux et autres sels, les matières organiques azotées spéciales, les substances grasses, amylacées, gommeuses, et de plus un principe actif qui facilite la digestion des substances féculentes. La question, ainsi posée, me semble facile à résoudre.

Sans doute, lorsque l'homme en est réduit à trouver dans le pain sa nourriture exclusive, les substances particulières au son ou plus abondantes pour la plupart dans les parties corticales que dans les portions centrales du grain concourent à varier et à rendre plus complète l'alimentation. Dans ce cas aussi, le principe capable de fluidifier et de rendre plus digestible l'amidon est fort utile, car il facilite la digestion des matières amylacées nécessairement surabondantes. Ainsi donc, *si l'homme était contraint de se nourrir principalement et presque exclusivement de pain, cet aliment devrait contenir le produit total ou brut de la mouture, c'est-à-dire la farine et le son, ou en d'autres termes le fruit intégral du froment;* mais telle n'est pas ou ne devrait pas être la situation normale de l'habitant d'un pays civilisé, même parmi les classes laborieuses. Là au contraire, le régime alimentaire, pour être fortifiant, agréable, et souvent même pour être économique, doit comprendre, outre le pain et ses analogues (pommes de terre, riz, maïs), des produits animaux, de la viande de boucherie et ses congénères (poissons, œufs, fromages).

Dans le premier cas, un ouvrier fort travailleur consommerait deux kilogrammes de pain par jour, et perdrait, en raison de sa nutrition incomplète ou d'une digestion plus pénible, une partie de ses forces effectives; dans le second cas, réduisant à un kilogramme sa consommation de pain, y associant un tiers de kilo de viande, il rendrait sa nourriture plus complète et plus salubre; il pourrait accomplir un travail plus productif et réaliser presque toujours ainsi une économie véritable. Des faits nombreux ne laissent aucun doute à cet égard. Les entrepreneurs anglais de travaux rudes et urgens ont acquis expérimentalement la certitude de la supériorité du second régime alimentaire, et parfois ils l'imposent à leurs ouvriers, lorsqu'une tâche excédant leur force ne pourrait, sans cela, être accomplie à temps. A plus forte raison, parmi les classes aisées de la population, n'est-on pas astreint à se nourrir de pain exclusivement. Dans ce cas, le plus général ou qui doit le devenir avec les progrès de l'industrie, on admettra sans peine qu'il y ait avantage à préparer le pain avec la farine débarrassée par la mouture des parties corticales du blé. Le goût, on pourrait presque dire l'instinct naturel des populations les dirige en ce sens, et il n'y a pas lieu de le regretter, car le son éliminé de l'alimentation des hommes va enrichir la ration des animaux herbivores ou omnivores, qui s'en montrent fort avides et le digèrent mieux que nous. Ils le transforment, par une assimilation facile, en produits, lait et viande, bien mieux appropriés aux facultés digestives de notre organisme et d'une saveur infiniment plus agréable.

C'est par suite d'une étude sérieuse, théorique et pratique, de cette question que les administrations de la guerre et de la marine en

France ont été conduites à diminuer graduellement les quantités de son dans le pain des troupes et des équipages de nos vaisseaux, puis à les supprimer entièrement, faisant du même coup disparaître un levain énergique de la fermentation acide et une des principales causes du développement des moisissures insalubres sur le pain.

III. — LA FABRICATION DU PAIN.

Considérés dans leur ensemble depuis la matière première jusqu'au produit confectionné, les perfectionnemens déjà obtenus ou prochainement réalisables dans la fabrication du pain ont un immense intérêt, puisqu'ils tendent à éloigner plusieurs causes d'insalubrité réelle de l'aliment qui forme la base de la nourriture de chacun de nous, et peuvent améliorer la santé générale des populations. Pour résoudre complétement ce problème, il s'agit d'assurer la conservation des blés et des farines, puis d'améliorer la préparation et la cuisson de la pâte. Les études approfondies et les nombreuses expériences faites en France mettent à notre portée les élémens principaux de la solution.

Quant à la conservation des grains, les belles expériences de Duhamel, ainsi que les recherches et les applications poursuivies jusqu'à nos jours, démontrent qu'il suffit de mettre les grains à l'abri des insectes et de l'humidité, que les moyens d'y parvenir économiquement consistent à employer les silos tels qu'ils sont disposés en Italie, en Espagne, en Algérie, ou à faire usage, dans les pays où l'air est plus humide, des greniers mobiles (1), des magasins à déplacement et à ventilation des grains. Enfin on peut aussi recourir, suivant les localités, à de vastes récipiens clos, remplis de grains préalablement desséchés ou mis à l'abri des principales altérations. Quant aux farines, on parvient, dans les années humides, à en empêcher les altérations spontanées à l'aide de la dessiccation, telle que la pratiquent avec succès pour les exportations plusieurs de nos habiles minotiers.

Les changemens à introduire dans les manipulations de la pâte intéressent à la fois les ouvriers boulangers, dont la santé peut souffrir d'un travail trop pénible, et les consommateurs, dont le goût délicat serait offensé par certaines opérations qui peut-être ne sont pas exemptes d'ailleurs d'influences insalubres. J'hésite d'autant moins à mettre ces détails sous les yeux du public, qu'il dépend de

(1) Le grenier mobile inventé par Vallery débarrasse le blé des charançons, dont il empêche le retour; il élimine toute humidité nuisible, toute cause de fermentation et d'altération quelconque. On a obtenu les meilleurs résultats de l'essai en grand de cet ingénieux ustensile. Malheureusement l'inventeur est mort, l'invention est tombée dans le domaine public, et l'intérêt privé lui fait défaut pour vaincre l'inertie générale qui s'oppose à la mise en pratique des inventions les plus utiles.

lui-même de faire changer l'état des choses à cet égard et de débarrasser ainsi pour toujours les ouvriers boulangers des causes d'insalubrité qui les entourent. En effet, le jour où les consommateurs l'exigeront, le pétrissage de la pâte s'exécutera partout d'une manière parfaitement propre et salubre à l'aide des pétrins mécaniques, dont on voit à l'exposition dix modèles remarquables, et ainsi qu'il s'exécute déjà dans la vaste manutention des hospices, place Scipion, dans plus de deux cents boulangeries en France et dans vingt boulangeries particulières à Paris. Plusieurs fours, dont la plupart des inventeurs ont aussi envoyé des modèles à l'exposition, évitent aux ouvriers le service trop pénible des anciens fours.

Voici comment les choses se passent aujourd'hui dans les établissemens où les nouveaux ustensiles ne sont pas encore adoptés. La préparation et le renouvellement des levains, le délayage et le pétrissage de la pâte s'effectuent à force de bras; le pétrissage surtout exige un travail qui excède l'emploi normal de la force de l'homme, à tel point que les *geindres* restent pendant toute la durée de l'opération à très peu près complétement nus, exposés à tous les inconvéniens, aux dangers même d'une brusque transition de température. A peine en effet ont-ils, durant quelques minutes, péniblement soulevé, puis rejeté avec force et une sorte de gémissement (d'où leur nom est dérivé) la masse de la pâte, que déjà la sueur les inonde et bientôt ruisselle jusque dans le pétrin, se mêlant à la pâte pendant tout le reste de la durée de l'opération. Ce mélange probablement est plus répugnant qu'insalubre pour les consommateurs; on suppose du moins que la température du four détruit toute propriété délétère qu'aurait pu introduire dans la pâte la sueur du geindre, fût-il même atteint de quelque affection non apparente. J'avoue que sur ce point je ne serais pas entièrement rassuré, et je dois dire sur quels faits mes doutes se fondent. La température du four s'élève, il est vrai, jusqu'à 260 et même parfois 280 ou 290 degrés; aussi la superficie des pains, exposée directement au rayonnement des parois, se trouve-t-elle chauffée à 200 ou 215 degrés, c'est-à-dire au point d'éprouver une sorte de caramélisation qui produit la couleur voulue, plus ou moins foncée, ainsi que la consistance de la croûte et la transformation partielle de l'amidon en dextrine soluble. Sans doute, dans l'étendue et la profondeur de la couche caramélisée, tout virus, germe, spore ou sporule, animal ou végétal, serait détruit ou perdrait ses propriétés septiques ou germinatives; mais il n'en serait pas toujours ainsi dans l'intérieur des pains : j'ai constaté directement en effet que la mie se forme à une température qui n'excède pas 100 degrés durant la cuisson. Des expériences précises m'ont appris en outre que les spores microscopiques rougeâtres d'un champignon particulier, *oïdium aurantiacum*, — qui occasionna

en 1843 une altération profonde, la transformation rapide en une masse fongueuse à odeur nauséabonde des pains de la garnison de Paris, — que ces spores ou propagules de la végétation parasite conservent leur propriété germinative à la température de 100 degrés, et ne la perdent que vers 140 degrés centésimaux.

Il y a donc évidemment des germes doués d'une énergie assez grande pour résister à la température où se forme la mie de pain et conserver dans ces circonstances leur faculté germinative avec leurs propriétés délétères. On ne saurait affirmer qu'il n'en serait pas de même de quelques virus dangereux; il est d'ailleurs si facile de s'en garantir en faisant adopter les moyens mécaniques salubres, que l'on ne doit pas désespérer d'obtenir dans l'intérêt général l'assentiment et l'appui des consommateurs pour de telles améliorations. Les boulangers y seraient eux-mêmes intéressés, et un grand nombre déjà l'ont compris, car le pétrissage mécanique, qui n'exige qu'une surveillance facile, les mettrait à l'abri des exigences et même des coalitions dont ils ont eu parfois à souffrir de la part des hommes du métier.

On compléterait les améliorations désirables de la boulangerie par l'usage, qui commence à se répandre, des fours à sole tournante ou fixe, dont on voit plusieurs modèles à l'exposition. Ces nouveaux fours, chauffés à l'aide d'un foyer spécial, évitent l'emploi du combustible sur la sole même où les pains doivent être placés. On supprime ainsi dans l'intervalle de temps compris entre chaque fournée les nettoyages de l'âtre, presque toujours incomplets, très pénibles pour les ouvriers, laissant en général un peu de cendres et des débris charbonneux qui salissent le dessous des pains. Un avantage plus important des fours à foyer séparé, c'est que les ouvriers n'ont plus à retirer de l'âtre la masse de braise incandescente dont le rayonnement fatigue, affecte la vue et échauffe si fortement toute la partie antérieure des bras et du corps.

La fabrication du pain dans de grandes boulangeries est au nombre des perfectionnemens tour à tour proposés, contestés, et cependant mis en pratique à diverses époques en France et en Angleterre. J'ai vu à Londres un établissement de ce genre bien installé, tenu avec soin; mais il ne m'a pas semblé réunir de meilleures conditions de succès que les grandes boulangeries fondées antérieurement auprès de Paris. Cependant, en Angleterre, la position des boulangers est toute différente de ce qu'elle est en France, la fabrication y est tout autre aussi : la profession y est libre, le prix du pain n'est soumis à aucune taxe. Malgré la concurrence des établissemens éloignés du centre, les boulangers de la ville s'entendent assez bien pour maintenir le cours à un taux qui leur laisse plus de bénéfice que n'en peuvent réaliser les boulangeries taxées en France, et qui fait con-

stamment payer à Londres le pain plus cher que chez nous relativement au prix de la farine. Les choses en sont au même point aujourd'hui qu'en 1850, car le pain vaut à Paris 50 c. et se vend à Londres 62 c. le kilogramme.

Sous d'autres rapports, la fabrication en Angleterre paraît moins dispendieuse : le combustible coûte moins, dans la proportion de 50 à 75 pour 100; le pétrissage de la pâte est en général moins prolongé; enfin, durant la cuisson du pain le plus usuel, toute la surface de la sole et la plus grande partie de la capacité du four sont occupées, car la pâte, agglomérée en boules doubles superposées et mises en contact les unes avec les autres, ne forme qu'une seule masse touchant les écrans autour des parois latérales et offrant l'aspect d'un pavage sur toute la sole du four. Chaque pain, en effet, a la forme d'un pavé cubique ou d'un parallélipipède rectangle dont les quatre joues latérales ne présentent que de la mie, tandis que le dessus et le dessous sont formés d'une croûte tellement épaisse et dure, qu'elle passe en grande partie parmi les résidus de la table. Cette forme compacte de la fournée donne un produit total plus pesant; il en résulte une économie dans les frais de cuisson, mais aussi un séjour plus long, du double au moins, dans le four, et par suite un commencement d'altération qui motive en partie, je crois, l'emploi de l'alun, sel antiseptique, mais dont la saveur est désagréable, ainsi que je l'ai fait remarquer déjà.

Une autre condition particulière aux boulangers de Londres et de la Grande-Bretagne est pour eux une source de profits, et il faut la compter aussi au nombre des causes qui s'opposent au succès des grands établissemens : en raison du repos strictement observé du dimanche, il est d'usage d'apporter dans tout le rayon où peut s'étendre la clientèle d'une boulangerie, le samedi soir, une foule de préparations culinaires qui sont mises au four, et se trouvent cuites à point le dimanche matin. On évite ainsi toute infraction à la règle générale sans trop nuire au service des repas. Il est vrai que, les boulangeries chômant elles-mêmes le jour férié, les pains de toute nature, petits et gros, se trouvent plus ou moins rassis ou desséchés le lundi.

En France comme en Angleterre, l'établissement de grandes boulangeries rencontre des obstacles qu'il est encore impossible de surmonter. Un point reste établi néanmoins relativement à cette question soulevée, débattue en ce moment même dans plusieurs pays : la boulangerie en grand sera évidemment plus économique toutes les fois qu'une clientèle nombreuse, comme celle des hospices, colléges, écoles ou autres établissemens publics, pourra lui être assurée et lui permettre d'appliquer la force mécanique de la vapeur, et diverses améliorations dont les grandes usines peuvent seules supporter les

frais d'installation et d'entretien. Le succès d'une grande fabrication en ce genre sera au contraire douteux, lorsque ses produits devront faire concurrence aux boulangeries des différens quartiers d'une ville.

Nous venons de voir quelle serait la meilleure organisation de la boulangerie; examinons maintenant quels intérêts elle doit satisfaire. Il y a d'une part les classes aisées, pour lesquelles se fabriquent les pains de luxe, il y a de l'autre la majorité de la population, pour laquelle la fabrication doit se faire avant tout économique. On comprendra que nous donnions ici la première place à l'intérêt économique.

A diverses époques, on voit surgir des inventeurs qui prétendent avoir découvert les moyens de fabriquer le pain à meilleur marché; ces moyens, qui se produisent périodiquement, et dont récemment encore on a eu à s'occuper, excitent toujours de l'intérêt en raison même de l'importance du résultat annoncé. Soigneusement examinés par des commissions spéciales, on a reconnu qu'ils consistent généralement dans l'emploi de la pomme de terre, du son éliminé par la mouture, ou du riz entier ou mis en poudre. A plusieurs reprises, ces procédés ont été l'objet d'expériences exactes. Les résultats obtenus sont aisés à résumer.

L'introduction de la pomme de terre en proportions notables, de 15 à 30 pour 100 par exemple, exige une cuisson et un épluchage préalables, un délayage pénible, entraînant une main-d'œuvre dispendieuse. En somme, le pain obtenu de cette manière est moins blanc, plus compacte, un peu moins nutritif, et son prix de revient est aussi élevé que celui du pain de farine pure, même au cours actuel. En toutes circonstances, on peut l'affirmer, la consommation directe des pommes de terre soumises aux moyens usuels de coction, et qui offrent un pain tout fait, sera toujours beaucoup moins coûteux que la panification de ces tubercules.

Les inventeurs qui emploient le son soumettent ce produit à des lavages énergiques soit à l'eau froide, soit à l'eau chaude : le liquide amylacé ou mucilagineux, extrait à l'aide de pressurages réitérés, sert au lieu d'eau pour délayer les levains et former la pâte avec la farine. On obtient naturellement ainsi une quantité de pain plus grande de toutes les quantités dissoutes ou entraînées par les eaux de lavage du son, généralement même le poids dont le pain est augmenté excède un peu ces quantités; mais il le doit aux plus fortes proportions d'eau que la mie recèle, et ce n'est qu'un surcroît fictif. Le résultat final est encore un pain moins blanc, d'un goût moins agréable, qui peut même contenir quelques matières étrangères plus ou moins insalubres, adhérentes au son, et que le blutage avait éliminées. Quant au prix coûtant du produit, il ne pourrait offrir d'économie, comparativement au pain ordinaire, qu'à la condition

d'attribuer quelque valeur au son lavé, ce qui serait généralement impossible, à moins que l'opération n'eût lieu, comme cela se fait parfois, dans une exploitation rurale, où le résidu tout humide peut être immédiatement distribué aux animaux

Le troisième moyen donne en apparence de meilleurs résultats : en soumettant à la cuisson dans 13 fois leur poids d'eau 5 kilos de riz entier ou en poudre et se servant de l'empois fluide préparé de cette manière pour former une pâte avec 95 kilos de farine, on obtient de 140 à 142 kilos d'un pain de belle apparence, tandis que 100 kilos de la même farine de froment n'auraient produit que 133 ou 135 kilos de pain semblable. Cependant il était facile de prévoir, et on a pu le vérifier, que toute l'économie résidait ici dans une plus forte proportion d'eau égale à l'augmentation de poids. Le pain obtenu est sans aucun doute moins nourrissant et a moins de valeur réelle, précisément dans la proportion de l'excès de poids obtenu. On en doit donc conclure que l'économie n'est qu'apparente, et l'un des premiers inventeurs de cette méthode, pratiquée il y a quelques années dans une boulangerie de l'avenue de Neuilly, n'avait pas véritablement le droit d'appeler *pain hydrofuge* le produit plus aqueux ainsi obtenu.

Il semblerait, d'après ce que nous venons de dire, qu'en aucun cas la boulangerie ne saurait intervenir utilement pour diminuer le prix du pain. Cette conclusion serait trop rigoureuse, et pourrait en certaines circonstances s'éloigner de la vérité. Nous allons montrer comment et dans quelle mesure la panification, légèrement modifiée, pourrait concourir à assurer une alimentation économique avec les perfectionnemens de la culture et des assolemens, avec les procédés de conservation des grains, avec des changemens dans les habitudes des populations conformes à l'intérêt de leur santé.

Dans les années où l'insuffisance des récoltes, sans menacer d'une disette, détermine cependant l'élévation des prix, il est rare que cet effet soit occasionné par un déficit réel, égal ou supérieur à la consommation du pays durant quinze jours. Chacun des perfectionnemens indiqués dans le cours de cette étude, pris isolément, pourvu qu'il fût généralisé dans une partie de la France, suffirait à combler le déficit. Quant à l'introduction dans le pain de diverses substances farineuses alimentaires à meilleur marché que les farines, voici comment de son côté elle pourrait aider à résoudre le problème.

Puisque le déficit, seule cause de l'élévation du cours des farines, ne dépasse pas un vingt-quatrième, ou la consommation de quinze jours sur trois cent soixante-cinq, à peine plus de 4 pour 100, il est évident que si l'on tolérait en de pareilles circonstances l'addition dans les farines de 5 ou 6 centièmes de leur poids de substances sensible-

ment aussi nutritives et panifiables dans cette faible proportion, le problème serait résolu. Bientôt toute la population profiterait de l'abaissement des prix qui résulterait spontanément des quantités de farines rendues disponibles.

Quelles seraient donc les denrées susceptibles d'être introduites à ces faibles doses sans nuire à la qualité ni à la salubrité du pain? Ce seraient : — le riz, dont on a fait usage à plusieurs reprises pour cette application sans le moindre inconvénient; — la farine de maïs, dont les États-Unis regorgent en ce moment, et qui a rendu de si grands services à la population irlandaise à l'époque où les pommes de terre, frappées d'une maladie spéciale qui paraît être sur son déclin, occasionna une disette qui décima cette malheureuse population; — les fèves, qui accroîtraient notablement la faculté nutritive du pain, tout en abaissant les prix; enfin les farines d'orge et de seigle, qui en faibles doses ne présenteraient aucun inconvénient réel.

On pourrait sans doute consommer directement, comme les Indiens, le riz cuit à l'eau, comme les Italiens la farine de maïs sous la forme de bouillie épaisse appelée *polenta;* on pourrait se contenter de mettre les fèves en purée : toutes ces préparations remplaceraient en partie le pain avec avantage; dès lors, dira-t-on, pourquoi ne pas s'y tenir? C'est que nulle part en France la population ne consentirait à une pareille substitution. Un certain volume de pain, souvent même exagéré, paraît chez nous une nécessité absolue à laquelle tout doit céder, et sans une certaine ration sous la forme de pain, on ne se croirait pas nourri. Ne voit-on pas les paysans des Landes mettre le maïs même au four et donner à la masse de pâte compacte cuite dans des terrines le nom de *pain?* Ils consomment ce produit plus ou moins solide jusqu'à ce qu'il soit tout couvert de moisissure et devienne réellement insalubre. Ne sait-on pas que dans un grand nombre d'habitations du Dauphiné la préparation du pain n'a lieu que deux ou trois fois chaque année, que durant ces longs intervalles de temps les pains circulaires de grand diamètre sont accrochés à la muraille, et que, graduellement desséchés, ils subviennent à la principale alimentation des familles, — que très souvent, par les temps humides, des champignons s'y développent et doivent nécessairement nuire à la bonne qualité de cet aliment? Peu importe, le pain, fût-il insalubre, est, dit-on, indispensable, et on est si peu disposé à en diminuer la dose, même dans ces conditions défavorables, que les mères croient faire une œuvre utile en forçant leurs enfans à manger beaucoup de pain, ne se doutant pas que, faute de leur fournir aussi en proportion suffisante d'autres alimens plus réparateurs, elles vont, contrairement à leur but, accroître parfois la mortalité dans leur famille.

On trouve encore un signe certain de la prédilection exagérée de la

population française pour la portion de ses alimens mise sous forme de pain, quand on voit s'élever le cours des farines pendant que d'autres denrées alimentaires, les fèves, par exemple, deux fois plus riches en principes plastiques assimilables, restent à des prix plus bas, souvent de moitié.

De tous ces faits, l'on doit conclure que l'introduction momentanée dans le pain de substances nutritives qui en augmentent le poids et le volume sans nuire à la qualité est au nombre des moyens de combler le déficit de l'aliment que les populations ont le plus à cœur de pouvoir consommer.

Si l'on envisage maintenant la fabrication du pain non plus au point de vue du bon marché, mais au point de vue du luxe, la science trouve encore à tirer de l'examen des divers procédés de panification quelques enseignemens utiles.

A Londres comme à Paris, on prépare des petits pains de fantaisie dont le volume, la forme et parfois la composition offrent quelques particularités intéressantes, en permettant au boulanger d'élever les prix proportionnellement au poids, de façon à réaliser un peu plus de bénéfice, ce qui réduit d'autant le prix de revient des pains ordinaires. On voit même à Londres des boulangers dont la fabrication consiste principalement en pains de toutes formes et dimensions, préparés avec des farines un peu plus belles quelquefois, mais vendus toujours plus cher proportionnellement : de là le nom de *full price* qu'on leur donne. On ne comprendrait pas trop cette spéculation, à laquelle le gros des consommateurs ferait défaut, si l'on ne savait qu'en ce pays la noblesse, et par imitation beaucoup de personnes de la bourgeoisie, tiennent à honneur de payer plus cher que le commun des hommes. C'est pour ce public d'élite que sont réservées les premières séances, les premières et parfois les secondes journées de la plupart des exhibitions payantes, c'est-à-dire à peu près de toutes les exhibitions en Angleterre.

Les petits pains de luxe à Londres se réduisent à trois sortes principales : les petits pains qu'on appelle *rolls*, parce qu'ils ont généralement la forme de rouleaux simples, doubles ou tressés en nattes plus ou moins grosses. Toute cette première variété ne diffère point par la composition du pain ordinaire; la pâte seulement, plus travaillée, a reçu plus de levure, et devient ainsi plus légère. Des pains de luxe d'une seconde variété, désignés sous le nom de *muffins*, se présentent sous la forme de disques blanchâtres, légers, ayant plutôt une pellicule souple qu'une croûte ordinaire (1). La troisième variété

(1) On les prépare en ajoutant à la pâte de la levure et de l'eau en plus fortes proportions, puis en effectuant la cuisson dans des vases en tôle mince saupoudrés de farine et munis d'un couvercle. Ces petits pains ronds cuisent enfermés et garantis du rayonnement des parois du four. Ils sont destinés à former des *toasts* ou des rôties. On sait

de petits pains anglais ne paraît avoir de luxe que le nom et le prix, car elle se compose d'une pâte faite avec la farine contenant le son de la mouture, quelquefois mélangée de farine de seigle; cette sorte de *pain de son*, douée d'une propriété légèrement laxative, est considérée comme rafraîchissante; on en fait généralement usage une ou deux fois la semaine à Londres.

Les variétés de petits pains de fantaisie sont plus nombreuses chez nous et se multiplient souvent au point de se confondre avec les produits de la pâtisserie. On compte au moins à Paris dix variétés de pains de luxe : ce sont d'abord les pains cubiques ou cylindriques, cuits en timbales afin que leur croûte soit plus mince et moins colorée, obtenus en imitant les procédés anglais, mais avec des perfectionnemens notables qui rendent ce produit plus léger et plus agréable au goût; il y a ensuite les pains à café (1), les pains viennois (2), etc. Une dernière forme de la fabrication du pain, celle qui se propose un but spécialement hygiénique, mérite surtout notre attention : nous voulons parler des pains de gluten. Lorsqu'on soumet au lavage avec précaution, et sous un mince filet d'eau, la pâte de farine de froment, l'eau entraîne les granules d'amidon et les substances solubles, tandis que le gluten, matière azotée contenant plusieurs principes immédiats, devenu adhésif, se réunit et s'agglomère en une masse très souple, extensible, élastique, offrant à un degré plus marqué les propriétés qui caractérisent la farine de blé et la distinguent des farines d'autres céréales dépourvues de gluten.

Cette simple opération analytique de laboratoire, réalisée plus économiquement sur une grande échelle, à l'aide d'un ingénieux ustensile, a permis d'extraire à la fois l'amidon, qui se dépose au sein des eaux de lavage, et le gluten, qui reste dans le vase à parois perméables. Tel est en substance le nouveau procédé salubre de l'amidonnerie, qui remplace l'ancienne et insalubre méthode, laquelle consistait à désagréger et dissoudre le gluten par voie de fermentation acide et putride, afin de mettre l'amidon en liberté.

qu'en Angleterre les gros pains mêmes se consomment en grande partie découpés en tranches et forment des *toasts;* de là vient sans doute le mode de préparation qui les compose d'une masse de mie cubique compacte ou exempte de grandes cavités.

(1) On les prépare avec la pâte ordinaire de belle farine ou même de farine de gruau blanc. On travaille cette pâte assez longtemps pour lui faire absorber plus d'eau et l'alléger davantage à l'aide d'une plus forte dose de levure. Mise d'ailleurs sous forme de cylindres courts, arrondis et accouplés, elle doit être saisie par la température du four de façon à se gonfler et à retenir sa forme avec une croûte assez solide. Cette sorte de petits pains légers, spongieux, est parfaitement appropriée à l'usage que l'on en fait pour absorber rapidement les liquides chauds, qui deviennent plus sapides en raison des surfaces imprégnées.

(2) La composition des *pains viennois* diffère de celle des autres variétés par l'emploi, au lieu d'eau, d'un mélange de 1 partie de lait dans 3 parties d'eau pour former la pâte avec une proportion de levure aussi forte que dans les pains à café.

Autrefois on sacrifiait le gluten pour isoler et recueillir l'amidon; maintenant on extrait l'amidon en plus grande quantité, tout en recueillant le gluten, et celui-ci, doué de propriétés éminemment nutritives, s'introduit sous plusieurs formes dans le régime alimentaire des hommes. On le voit tantôt en granules, sous le nom de *gluten granulé,* constituer des potages comparables aux meilleures pâtes d'Auvergne, de Lyon ou d'Italie, — tantôt, à l'état frais, s'ajouter aux farines dans la confection de pains qu'il rend plus nourrissans. Sous le nom de *pain de gluten,* on prépare, en ajoutant à 100 parties de farine 100 de ce gluten que l'on vient d'extraire, un pain très léger, très facile à conserver et à consommer, quand on le réduit en tranches sèches et friables.

D'après les indications de M. Bouchardat, on confectionne un pain encore plus salutaire en soumettant le gluten humide à une chaleur de 60 à 100 degrés. Ce pain est en usage depuis plusieurs années pour combattre une affection dite le diabète sucré, qui s'aggraverait sous l'influence d'une alimentation dont le pain ordinaire ou d'autres substances farineuses feraient partie. Le pain de gluten au contraire, exempt autant que possible d'amidon, entre avec un grand avantage dans le régime alimentaire des diabétiques, améliore leur état, et laisse aux praticiens habiles le temps d'enrayer ou de guérir cette maladie, si redoutable dans d'autres conditions. C'est ainsi qu'une simple invention, d'une application facile, est venue rendre à l'alimentation une substance éminemment nutritive, naguère perdue, tout en prêtant un puissant secours à la médecine humaine.

On vient de voir ce que peut produire l'intervention de la science dans les questions si variées qui se rattachent à la culture des céréales et à la fabrication du pain. Un accroissement notable dans nos récoltes en céréales et en autres plantes alimentaires nous est promis par le développement des récoltes sarclées et des prairies artificielles, ainsi que par l'extension de la pratique du drainage dans nos contrées à sous-sol trop humide. De nouveaux moyens de conservation des grains nous offrent de puissantes garanties contre la disette. D'ingénieux systèmes de mouture et de panification sont appliqués ou se propagent en France comme en Angleterre. Introduits en Algérie, ils secondent énergiquement les progrès de la colonisation. L'année 1855 elle-même, malgré le léger déficit que fait craindre l'état des récoltes, mettra en pleine lumière, nous l'espérons, la nécessité d'une application plus étendue encore de la science à la culture et à la préparation du fruit des céréales, considéré comme base de l'alimentation publique.

PAYEN, de l'Institut.

LE

MARQUIS DES SAFFRAS

SCÈNES DE LA VIE COMTADINE

II.[1]

LES TIRART ET LES SENDRIC.

I.

Le maire Tirart revint de la Pioline à Lamanosc fort courroucé contre son neveu; il ne s'accommodait pas de ces débuts silencieux de Lucien; à ses yeux, c'était un échec. Il y avait à prendre une revanche éclatante au plus tôt; il le fallait à tout prix, l'honneur de la famille s'y trouvait engagé.

On s'était donné rendez-vous dans huit jours à la Pioline. Ces huit jours d'attente parurent très longs au maire. Dans le courant de la semaine, pour prendre patience, il se fit lire *la Mort de César* par M. Lagardelle, secrétaire de la commune. — C'est plein de bons sentimens, dit-il, bien pensé, bien écrit. Je ne connaissais pas cette comédie; elle me plaît. Le rôle de Jules César est le plus beau.

— Les avis sont partagés, répondit le magister; d'aucuns tiennent pour Antoine.

— Du tout, du tout, dit le maire; je maintiens Jules César; c'est le plus beau rôle; je le veux pour Lucien : Lucien sera César.

(1) Voyez la livraison du 1er octobre.

Il fit appeler Espérit et lui dit : — Il faut faire aujourd'hui même tous les changemens. Il est arrêté que Lucien sera César.

Le terrailler refusa net. Le maire insista. — N'en parlons plus, dit Espérit; c'est le rôle de Marcel, et si j'ai un regret, c'est d'avoir cédé Antoine à votre Lucien. A vous parler franc, il ne nous revient guère.

Tous les tragédiens se trouvèrent de l'avis d'Espérit. Le maire, irrité par ces oppositions, se contenait à grand'peine. Il se rendit à la commune en maugréant; il brusqua les affaires et malmena ses conseillers. Dès qu'il fut libre, il sella sa jument, la Leydette, et partit pour Seyanne. Il avait pris le parti d'aller demander directement le rôle de César à Marcel.

En arrivant à Seyanne, le maire trouva la boulangerie fermée. Il appela, heurta aux fenêtres, sauta dans les cours, chez les Sendric, chez les voisins : personne ne répondit. Du rempart à la place de l'église, toutes les portes étaient barrées; la rue était déserte; les chats dormaient sur les murailles, les poules sautaient dans les jardins et s'en allaient à la picorée. Le maire traversa tout le village sans rencontrer âme qui vive. De guerre lasse, il reprit le chemin de Lamanosc; mais à la Calade, en entendant de loin les chansons des lessiveuses, il revint sur ses pas et descendit au lavoir. Au milieu des enfans qui manœuvraient par là, armés de roseaux, M. Tirart reconnut Damian Sendric, le frère de Marcel. Damianet commandait l'exercice et faisait aligner ses amis au bord de la rigole, les pieds dans l'eau.

— Où sont tes gens? dit le maire.

— C'est à moi qu'il faut parler, dit le petit Damian; c'est moi qui garde la maison. Vous faut-il du son ou de la farine?

— Il me faut ton frère, et sur l'heure!

— Ma mère la Sendrique est en foire, dit Damianet; mon parrain l'a accompagnée avec les cousines. La tante Laurence a toujours ses douleurs, et vous la trouverez filant sa quenouille. Allez lui dire bonjour; elle en sera contente. Entre temps, je monterai votre cheval, et je le ferai sauter dans la rivière pour l'amuser.

— Et ton frère?

— Je vais vous dire à quelle heure Marcel est parti avec Spiriton. On venait de passer la crécelle dans la rue pour le catéchisme. A Lamanosc, est-ce que vous faites la doctrine dans la matinée, comme ici? Pour moi, j'aimerais mieux que ce fût sur le tard.

— De quel côté sont-ils partis? dit le maire.

— Il y a une heure, par les Grands-Vallats. Savez-vous un chemin plus court? Par où donc voulez-vous qu'ils prennent, puisqu'ils ont acheté une coupe de fayards à Ventoux, dans la combe de Ca-

nal? Ils en auront bien pour huit jours avant d'avoir tout coupé; c'est loin, et quels chemins? Nos mules auront leur travail; heureusement qu'elles sont les plus belles et les plus fortes du pays. Moi, si j'étais maire comme vous, je ferais faire de grandes routes dans toute la montagne, et je voudrais monter en carrosse jusqu'à la Sainte-Croix. Avec la poudre, on brise tout!

Le maire partit au galop. Quelque diligence qu'il fît, il n'arriva à Canal que dans l'après-midi. Il passa encore une heure ou deux à battre le pays, tout au long des lisières du bois. — Marius, se dit-il, voilà une journée perdue. Ce rôle de César me coûtera cher; il me le faut à tout prix.

Il était décidé à ne pas rentrer à Lamanose sans avoir vu Marcel Sendric; mais comme ces passages de montagne lui étaient entièrement inconnus, il ne savait plus de quel côté se diriger. Il aperçut alors au milieu des joncs un petit berger qui s'étendait à plat ventre au bord d'une source en puisant de l'eau dans son soulier. Le troupeau courait à la débandade dans les taillis réservés. A l'appel du maire, l'enfant prit la fuite et disparut derrière une roche en sifflant ses chèvres. Tirart se lança à sa poursuite bride abattue. L'avantage n'était pas de son côté. Le chevrier courait comme un serpent sur la corniche du piton; le maire tournait autour en faisant dresser sa jument, mais à chaque instant la Leydette bronchait ou trébuchait au milieu des mûres et des racines hors de terre, et le petit sauvage répondait par un éclat de rire strident.

— Ah! méchant gueux, cria le maire en tirant de son gousset une monnaie d'argent, pourquoi ne veux-tu pas gagner la pièce? Vois comme elle luit! Il y a le portrait du roi! Deux mots, et c'est pour toi. Veux-tu me conduire? Je te promets encore un beau fifre pour la Saint-Antonin.

— Vrai? dit l'enfant. N'est-ce pas mensonge?

— Je suis Tirart, dit le maire. As-tu vu Espérit?

— Faisons pacte, dit le berger; mais n'avance pas. D'abord jure-moi qu'il n'y aura pas de prison.

— C'est juré; mais descends vite, et montre-moi mon chemin.

— Votre chemin? dit le chevrier d'un air de finesse. Vous le connaissez mieux que moi.

— Oui ou non, veux-tu la pièce? De quel côté a passé Espérit?

— Et il n'y aura pas de prison pour lui?

— Ni pour lui ni pour personne. Me prends-tu pour un gendarme? Vous êtes donc tous en contravention, tas de bandits? Mais ce n'est pas mon affaire. Que le gouvernement défende ses forêts! Vois la pièce, comme elle brille! Franc argent!

L'enfant regardait la pièce avec des yeux ardens; une vague ter-

reur le retenait encore; le mot de gendarme lui bourdonnait aux oreilles.

— Ce matin, dit-il, Perdigal m'a averti que les gendarmes avaient maintenant le droit de se déguiser. Il en a vu habillés en femme. Et si tu trahissais?

— Mais puisque c'est juré, dit le maire. Je suis Tirart. Oui ou non, veux-tu la pièce?

— Eh bien! il faut jurer encore une fois. Allons, signe-toi et casse la paille.

Le maire obéit. — Enfin, personne ne me voit, se disait-il.

— Et le fifre est-il toujours promis? dit le berger.

— C'est tenu, le plus grand fifre de la foire.

— Eh bien! alors, jette la pièce là, à droite, sur la pierre blanche, dans les herbes.

— La voilà; mais tu promets de me mettre dans le chemin d'Espérit. Tant que je n'aurai pas entendu les sonnailles de ses mules, je veux que tu marches devant moi, quand il faudrait aller jusqu'aux étoiles.

— Et dans la lune! C'est promis; mais commence par reculer de vingt pas... Encore, encore... Fort bien; il me faut mes quarante pas d'avance. Maintenant il faut dévaler de cheval et rester à dix semelles plus loin en arrière.

Le maire se soumit de bonne humeur à tous ces caprices tyranniques. Lorsqu'il eut mis pied à terre, au moment de compter les dix semelles, la colère le prit; puis, la colère se tournant en gaieté, la gaieté se tournant en colère, il se soulageait par des discours entremêlés de rires et de jurons.

Le petit pâtre descendit de sa forteresse. Il s'approcha de la pierre blanche avec défiance, à pas de loup, l'œil au guet, la tête dans les épaules, comme un chasseur à la piste. D'un bond, il enleva son butin, et, marchant vivement à reculons, regagna son rocher, les yeux toujours fixés sur le maire, la pièce aux dents. Alors il s'arrêta, tordit un coin de sa chemise, y fixa la pièce dans une poignée de terre, noua et renoua une vingtaine de fois la guenille; puis il enroula ce bourrelet sur sa poitrine, le tassa encore et boutonna la veste par-dessus.

— En avant, dit-il en prenant sa course; en avant les amis! et que ta cavale ne prenne pas une sueur!

Le maire se remit en route au petit trot. Son guide courait devant lui en jonglant avec des cailloux, chantant, sifflant, gambadant, alerte et rieur, mais toujours méfiant, et d'un œil soupçonneux maintenant les distances. A chaque cabriole, tout en lançant ses pierres sous jambe, il n'oubliait jamais de jeter un regard de côté

pour s'assurer des bonnes dispositions du maire. Lorsqu'ils furent arrivés au plateau en saillie qui domine les mamelons des deux gorges : — Voici les bêtes d'Espérit, cria le chevrier. Entends-tu les clochettes? Tourne à droite et salut. A l'amitié!

En trois bonds, il fut hors du chemin, sous les buissons de mûres, et, sautant de racine en racine jusqu'aux dernières pentes, il n'eut plus qu'à se laisser rouler sur les cailloutages pour descendre en quelques secondes jusqu'au fond de la gorge.

C'étaient bien les mules d'Espérit et de Marcel qui pâturaient dans la clairière, mais les bûcherons étaient en forêt. Le maire, n'osant s'engager plus avant, fit halte au carrefour, où viennent aboutir tous les sentiers de ces cols. — Mes hommes passeront ici forcément, dit-il en débridant sa jument, et me voici à l'embuscade jusqu'à la nuit s'il le faut. Allons, Mlle de la Leydette, vous êtes libre; cherchez votre vie, belle marquise.

Perdigal, qui revenait de la chasse, vint à passer par là. — Carnier bien garni! lui dit le maire en soupesant la gibecière vide; c'était bien la peine d'aller si loin dans ce pays de déserteurs! Je suis un homme de la plaine; mais quand je chassais, je ne rentrais jamais sans une belle pièce à mettre au croc pour les amis.

— De votre temps, vous étiez plus fins que nous, répondit Perdigal.

— As-tu rencontré Espérit et Marcel dans ton chemin?

— Oui, dit effrontément le poète; mais si vous attendez ici, vous avez le temps de lire la gazette. Ils montent par là, à droite, par ce sentier d'où je sors. Allez toujours tout droit, le long des arbres, sans quitter la rive; vous ne pouvez pas les manquer. Montez toujours.

— Merci, grand chasseur! dit le maire.

— Toujours tout droit, monsieur Marius, toujours tout droit, à moins que votre Leydette ne vous laisse en route! Je ne sais pas si elle a le pied marin.

— Des jarrets d'acier! dit le maire en sautant en selle. Tu vas la voir filer comme un lièvre. A propos de lièvres, n'oublie pas de mettre quelques cailloux dans ton carnier; cela lui donnera bon air.

A la descente, Perdigal aperçut Espérit et Marcel qui remontaient la rive gauche en marquant des arbres. Le maire était à leur poursuite dans la direction opposée. — Bon! se dit Perdigal, en voilà un qui ne couchera pas dans ses draps. D'ici quatre heures, il sera nuit noire, et Tirart ne sera pas bien loin des grands précipices. Il est trop têtu pour revenir sur ses pas, il ira jusqu'au bout; mais quand il n'y aura plus de chemin, il faudra bien s'arrêter. Alors le père Tirart s'en retournera par les bois pour prendre les traverses; une fois dans les fayards, à la nuit, s'il s'en tire, il est plus fin qu'un

renard et dix gendarmes. Les derniers que j'ai envoyés par là y sont restés six heures sans se reconnaître, et encore c'était en plein jour. Père Marius, je te donne jusqu'à demain pour t'y retrouver, à moins qu'il ne te pousse des ailes. Père Tirart, tu auras le plaisir de compter les étoiles !

Pendant que le poète Perdigal retournait à Lamanosc en compagnie de ces joyeuses pensées, le maire Tirart gravissait la montagne et s'éloignait de plus en plus d'Espérit et de Marcel, qui suivaient sur la gauche un chemin tournant, entre les taillis et la ravine.

A la sortie du bois, Espérit dit à Marcel : — Notre coupe est marquée pour aujourd'hui; les mules sont fatiguées du premier voyage; pendant qu'elles se reposent dans les herbes, nous avons le temps de monter jusqu'aux glacières. Nous allons voir si tu reconnaîtras les chemins. Depuis que tu es parti pour les écoles, il y a eu de forts ravages dans notre Ventoux. A la descente, nous prendrons des plants de framboisier pour Mlle Blandine : je sais un fourré d'épines où sont les plus beaux; jamais bêtes ni gens n'y ont passé.

Espérit connaissait tous les coins et recoins de sa montagne; avant d'entrer dans la terraille, il avait été berger chez les Cazalis, et toutes les années, au printemps, il revenait encore explorer ces combes pour y chercher des plantes rares qu'il acclimatait dans les jardinets de son château des Saffras. Les yeux fermés, il aurait retrouvé les traverses et les passages écartés, il les indiquait avec orgueil à son camarade, et de préférence il choisissait les plus difficiles. Pour Espérit, c'était une fête de ramener ainsi l'ami Marcel au fond de ces gorges qu'ils avaient parcourues si souvent ensemble au temps de leurs premières chasses, ou lorsqu'ils venaient garder les troupeaux de la Pioline. A chaque pas, il l'interrogeait pour lui raconter avec mille détails ces grands événemens de l'enfance; les faits, les dates, les moindres circonstances s'étaient gravés dans sa mémoire; pas un coup de fusil dont il n'eût souvenir, pas un sentier, pas un trou de roche qui n'eût son histoire.

Marcel, joyeux comme un échappé des villes, courait dans le vent, tête et poitrine nues; cet air pur l'enivrait, il arrachait à poignées les herbes de montagne, et la senteur sauvage lui montait au cœur comme l'odeur même du terroir et je ne sais quoi de plus intime encore. Sous ces âcres parfums, il retrouvait par mille analogies secrètes comme l'accent des choses de Provence, toute la nature, le génie même du pays dans sa grâce et dans son âpreté.

Au-dessus de la zone des hêtres, les végétations s'appauvrissent, les thyms et les lavandes poussent seuls çà et là dans les fissures : quelques pas encore, et la terre a disparu; en face, les dernières crêtes se dressent à pic, entr'ouvertes à la base, hérissées de den-

telures aiguës. — En avant, en avant! criait Espérit. — Et les voilà lancés à l'escalade, et d'un pied hardi bondissant sur les saillies, des genoux et des mains rampant sur les étroites corniches, descendant et remontant par les crevasses, entre les arêtes vives, passant sous les déchirures des roches comme des oiseaux de proie qui rentrent dans leurs aires. Arrivés aux plus hautes cimes, seuls et libres dans ces déserts inviolés, saisis d'une émotion de jeunesse et d'indépendance, ils se donnèrent la main avec un élan de cœur à briser leurs poitrines. Ils s'étaient assis au bord des gouffres; autour d'eux, au fond des abîmes, s'étendaient les neiges où jamais le pied de l'homme ne s'est posé, et leurs regards ne pouvaient s'en détacher; la blancheur vierge de ces neiges fascinait leurs yeux. Espérit tordait et roulait sa barrette en ruminant un discours.

— Je ne sais pourquoi, dit-il après un long silence, mais à regarder ces neiges, il m'arrive de penser à notre demoiselle Sabine. Et toi, Marcel?

C'était la première fois que le nom de Mlle Sabine était prononcé entre eux.

— Comme toi, dit Marcel, qui ne voulait pas mentir, mais il était fort troublé, et les questions d'Espérit l'inquiétaient vaguement. Il reprit sa hache et sauta sur le chemin. — Partons, dit-il, la nuit approche, et nous enfournons ce soir.

— La nuit? dit en riant le terrailler, nous avons encore nos deux heures de jour; qu'as-tu donc appris dans les villes? Tu ne connais plus rien au soleil.

II.

Perdigal ne s'était pas trompé dans ses prédictions; le maire Tirart alla jusqu'aux précipices, sans tourner la tête, sans songer une seule fois à rebrousser chemin. A la nuit, il revint par le bois de hêtres, et s'y égara, et comme, pour abréger, il s'obstinait toujours à couper en biais, au lieu de suivre le lit des torrens, au sortir des fayards, après tant de détours, il se trouva tout à fait désorienté, à tel point qu'il se dirigea du côté du Ventouret en croyant se rapprocher de Lamanosc.

Il n'y avait plus de traces de sentiers; le maire n'avançait qu'à tâtons, en tirant sa bête par la bride au milieu des ronces; à chaque pas, le terrain s'éboulait sous leurs pieds, de toutes parts craquaient et s'écroulaient les pierrailles. — Voici notre chemin qui marche, disait-il à sa jument; courage, mon enfant, on arrive toujours; allons! c'est Perdigal qui te paiera l'avoine.

En descendant ainsi au milieu de cette avalanche de cailloux en-

traînés par milliers derrière lui, obligé de relever à chaque instant sa monture, boitant lui-même, harassé de fatigue, le maire Tirart arriva vers minuit au fond d'une combe sans issue, fermée comme un cirque. La jument était déferrée, blessée aux genoux.

— Marius, dit-il à très haute voix, il me semble que c'est ici que nous sommes invités à passer la nuit pour entendre chanter les rossignols. Voilà une belle auberge et dont je n'avais jamais ouï parler, bien bâtie, toute en taille, en bon air; c'est grand péché que le toit soit resté dans la lune. Très bien, très bien, Marius; il me paraît que Perdigal chasse la grosse bête.

Et pour rendre sa pensée encore plus claire, il ajouta, en riant aux éclats : — Et la grosse bête, c'est Tirart Marius. Marius est dans le trou, qu'il y reste. Bien joué, Perdigal! Le gueux va faire une chanson sur moi, et toute la nuit ils la chanteront à la Mule-d'Or, en dansant et vidant des fioles. Buvez, chantez, cassez tout, braves gens, vous êtes libres; mais tout n'est pas perdu. Marcel a bon cœur, et demain je vais lui écrire une grande lettre. J'étais l'ami de son pauvre père. Il n'osera pas me refuser.

Le maire Tirart philosophait de la sorte en cherchant un abri pour sa jument. Il finit par découvrir une de ces avances de rochers sous lesquelles les bergers viennent faire leur cuisine pendant l'orage. La voûte et les parois étaient noircies par la fumée, et des monceaux de feuilles brûlées obstruaient l'entrée. Le maire ramassa des feuilles sèches et quelques menus branchages dans les creux, sous les pierres plates; il arracha çà et là des buis, des absinthes et des capillaires, et tant bien que mal il apprêta une litière sur ces cendres. La jument s'y étendit; le maire lui attacha son gilet sur les yeux pour la garer du serein, et des lambeaux de sa chemise il lui fit des bandages autour des genoux. Pendant qu'il s'occupait de ce pansement, la jument mangeait sa litière; elle était si affamée, qu'elle dévorait tout, branches et vieux buis comme verdures.

Cette partie de la montagne est très dévastée. Pendant toute la nuit, Tirart chercha dans les crevasses des herbes pour sa bête; la récolte était maigre, et pour sa part il mâchait des racines et des oseilles sauvages. Il avait grand' faim et grand froid, mais son vrai souci, c'était toujours cette lettre qu'il se proposait d'écrire à Marcel; à cette seule pensée qu'il lui faudrait mettre la main à la plume sans le secours du secrétaire de la commune, il oubliait toutes ses mésaventures du jour et de la nuit.

A l'aube, la jument se roula dans les cendres, et, sans prendre l'avis de son maître, se mit en route du côté du soleil. Le maire, qui revenait avec une poignée d'immortelles et de thym pour regarnir la crèche, ne trouva que la selle et le licou; il chargea les harnais et

courut en criant après la fugitive, qui hennissait et galopait devant lui. Au sortir de la gorge, la Leydette s'arrêta net, se dressa sur ses jambes de derrière, et choisit son chemin. Le vent soufflait du sud et lui apportait l'odeur des herbes fraîches. Elle coupait à droite, à gauche, prenait les traverses, évitait les montées, comme si ces sentiers de chèvres lui eussent été familiers. La Leydette était en humeur de liberté et paraissait décidée à ne plus porter le bât de sa vie. Le maire la suivait toujours selle au dos. — Ah! si Perdigal me voyait! disait-il.

Une sorte de guérite, faite de terre et de pierres longues agencées en écailles, coupait brusquement le sentier au versant opposé de la colline; tout autour, des plates-bandes garnies de fleurs; en avant, des ruches alignées au milieu des romarins et des serpolets. La jument s'en alla droit aux giroflées du parterre, caracolant et sautant par-dessus les ruches. Déjà les essaims irrités tournoyaient autour d'elle, lorsque l'homme aux abeilles sortit de son trou, dénoua le rouleau de cordes qui lui ceignait les reins et lança son nœud coulant. La Leydette fut ramenée à son maître honteusement liée aux jarrets. Il se trouva que l'éleveur d'abeilles était un ancien berger du plan Leydet, qui s'était établi depuis quelques années au terroir de Sault; sa femme tenait auberge à l'entrée du village. Il s'empressa de remettre le maire en son chemin, et voulut même l'accompagner jusqu'à Sault.

En passant sur le communal de cette paroisse, le maire fut frappé de la beauté et de l'abondance des *aspics* (lavandes) en pleine floraison. Dans les déchirures et les enfoncemens de terrain, partout où la terre n'avait pas été emportée par les pluies, des touffes épaisses se détachaient par grandes plaques bleues sur les roches grises. — Je n'ai jamais fait ce commerce des aspics, dit le maire.

Chemin faisant, il ne cessa d'interroger son compagnon sur les prix de vente et de revient, la récolte, le tirage des lots, les débouchés et les transports, si bien qu'en arrivant à l'auberge, il se trouvait au courant du négoce des lavandes comme un courtier émérite.

La cour et le hangar de l'auberge étaient obstrués par des charrettes chargées de balles de lavandes. On dételait les chevaux. Au moment du départ, on venait d'apprendre la faillite du commissionnaire qui avait acheté ce chargement. Les vendeurs, assis en rond sur leurs carniers, devisaient entre eux de ce marché rompu, mécontens, soucieux, ne sachant à quel parti s'arrêter. Le maire s'approcha d'eux, et s'informa de l'affaire. Après avoir compté toutes les balles, il fit descendre un des sacs, l'ouvrit, l'éventra, plongeant des bras et de la tête au milieu des fleurs; un tourbillon de poussière bleue volait autour de lui et retombait sur sa figure et sa poitrine,

baignées de sueur; les épis brisés s'y collaient, ses cheveux et ses courts favoris frisés en étaient hérissés.

— Je tiens les prix, dit-il en calculant sur ses doigts, et je prends le marché pour moi. Je suis Tirart Marius. Parole donnée! Maintenant qu'on attèle la cavalerie et qu'on me fasse un grand trou dans une balle, à la première charrette! Hardi! hardi! les enfans! Trois fioles de vin dans l'avoine. Il faut que nous soyons à Orange au coup de midi.

Avant que les chevaux fussent harnachés, il s'était déjà endormi d'un profond sommeil; il ne se réveilla qu'à l'arrivée, au moment où les chars passaient devant l'arc-de-triomphe d'Orange. Marius Tirart était en affaires un très habile homme, actif, prudent, hardi, et d'un bonheur à déjouer les chances les plus contraires. Avant tout, il avait la main heureuse. Où les plus experts se ruinaient, il faisait merveilles. Dans la matinée, lorsqu'il avait fait marché, les lavandes étaient en baisse, et déjà tous les achats étaient suspendus; à midi, une heure avant l'entrée du maire à Orange, l'expéditionnaire de cette ville recevait un courrier du Var qui lui annonçait une hausse imprévue; ordre était donné de tout enlever. Le maire vendit en bloc son chargement à des prix très élevés, et son coup d'essai fut un coup de maître. Frais et dispos, gai comme un pinson, la sacoche bien garnie, il partit à franc-étrier pour Avignon, d'où il s'était promis de ramener Lucien à Lamanosc.

Au débotté, le maire courut chez son neveu. — Me voici, me voici, dit-il, entrant le fouet à la main; trois lieues en une heure, et sur un cheval de labour! Devine un peu où est la Leydette... Je te le donne en mille... A Sault! Tu vas rire comme un voleur. — Il raconta tout au long son voyage de la veille, la nuit blanche, les trafics de lavande, etc. — C'est pourtant ce fou de Perdigal qui me vaut ces rossignols, dit-il en passant la main sous sa chemise pour faire sonner la sacoche, — et sans lui je ne serais pas ici. Tu ne m'attendais guère, j'imagine. Que dis-tu de cette surprise?

— Vous arrivez à temps, dit Lucien, dans une heure je pars pour Marseille. — Le neveu prétexta des affaires et des travaux urgens qui devaient le retenir encore une quinzaine en voyage; mais le maire ne voulut rien entendre à toutes ces belles raisons : il s'était emparé du jeune homme et le tenait bien. Lucien cherchant à s'esquiver, l'oncle fit bonne garde, et sans plus tarder il ramena son prisonnier à Lamanosc.

Au jour fixé, ils arrivèrent chez les Cazalis. La compagnie était déjà réunie sur la terrasse; tous les invités se trouvaient au rendez-vous, à l'exception de Corbin l'aîné, retenu au lit *par le plus grand des hasards,* ainsi qu'il l'écrivait à M. Cazalis dans sa lettre d'excuse.

— Mon frère jouit d'une santé de fer, disait doucement Corbin le jeune par manière de représailles; voilà sa première pleurésie.

— Je ne vois pas M. Dulimbert, dit le maire.

— Silence, répondit à voix basse le rentier Lajarrije; il n'est pas loin, au salon. Sachez, entre nous, qu'il vous ménage une surprise de serviettes.

Le contrôleur avait l'art de plier les serviettes en coquilles, en éventails, en colimaçons, en cocardes, en tulipes. En dehors de ces fantaisies classiques, M. Dulimbert risquait encore très souvent des innovations hardies. Entre chaque repas, il se plaisait à chercher des motifs originaux, des effets inattendus et variés. Il en rêvait la nuit, et dans le demi-sommeil des grasses matinées mille formes nouvelles venaient assiéger son esprit; les loisirs de la journée étaient tout entiers consacrés à l'étude de ces combinaisons capricieuses. C'était M. Dulimbert qui, dans les grandes occasions, se chargeait à l'avance de la décoration des plats, c'était lui qui réglait la hiérarchie des places, la correspondance des vis-à-vis, la gradation des vins, en toute chose la convenance et la parfaite symétrie. Son habileté consommée se révélait dans les moindres détails comme dans l'ordonnance générale des services; il s'acquittait de cet office avec une rare vigilance, en homme qui comprend bien quelle importance est assignée aux dîners dans la vie de province. Ces soins divers n'étaient d'ailleurs qu'un jeu pour le contrôleur, une routine, un délassement après les grandes tensions d'esprit que nécessitait la disposition savante des serviettes. C'était là toujours la difficile, la sérieuse affaire de la journée; M. Dulimbert y mettait toute sa passion, toute sa conscience.

Pendant que le contrôleur, enfermé à double tour dans le salon, vaquait à ses travaux ingénieux, la conversation s'était engagée sur la terrasse, comme la première fois, par un feu roulant de questions adressées à Lucien. Le neveu saluait ou répondait par monosyllabes; le maire Tirart n'y tenait plus. — Mais parle donc, disait-il en jouant des coudes. Le vice-président du cercle et le notaire s'étaient remis à compter leurs maîtresses en se désarticulant les doigts. Le rentier Lajarrije marquait les points, Corbin le jeune suivait de l'œil le vol des colombes, le maire fouaillait ses chiens, M. Cazalis s'acquittait de son mieux de son devoir de maître de maison; mais on ne peut pas toujours parler de la pluie et du beau temps, et les commérages de la gazette ont une fin. Le lieutenant avait épuisé toutes les ressources de son esprit, il était à bout d'artifices et ne savait plus quelle contenance tenir. M. Dulimbert survint fort à propos pour le tirer d'embarras.

Le travail des serviettes était terminé; le contrôleur accourait, le

nez au vent, frais et fleuri, tout pimpant et sémillant. — Ah! cher ami, dit-il en trottinant autour de Lucien, votre présence nous comble de bonheur. Il avait préparé un petit compliment de circonstance qu'il récita tout d'une haleine. Lucien ne savait que répondre; tous les convives s'étaient rapprochés de lui et lui adressaient avec insistance mille questions oiseuses. — Il faut en finir! se dit Lucien, et comme on le pressait de nouveau sur ses voyages, il leur raconta une Angleterre de fantaisie, où les plus excentriques des trois royaumes ne se seraient pas reconnus; puis, par les Indes arrivant en pleine Allemagne, il leur donna brusquement un grand discours de philosophie germanique, à ravir de joie les plus fins connaisseurs. Le notaire, qui voulait se montrer entendu, hasarda quelques objections ridicules; alors Lucien, emporté par ses instincts moqueurs, s'avisa de prendre M. Dulimbert pour arbitre.

— Vous êtes mille fois trop poli, dit le contrôleur, c'est bien aimable à vous de me choisir ainsi pour juger ces débats; je vous sais un gré infini de cette gracieuseté, mais je dois vous avouer qu'il y a très longtemps que je n'ai revu ces matières. Du reste mon opinion est de tout point conforme à la vôtre, et je crois même me rappeler que vous êtes en parfait accord de vues et de sentimens avec mon pauvre ami La Jonquière. Quel homme! Ses connaissances étaient universelles, comme les vôtres, monsieur Lucien. Ah! quelle noblesse! quel cœur! quelle distinction! Je sais de lui une histoire ravissante.

Ce contre-amiral La Jonquière était un dîneur très célèbre, dont M. Dulimbert savait tous les bons mots; depuis dix ans, M. Dulimbert obtenait de grands succès en répétant ses propos de table en société. — C'était en 1827, reprit le contrôleur, au temps des truffes; devinez ce qu'il me dit?...

Lucien se tenait à quatre pour garder son sérieux. — Entendons-nous bien, dit-il, pas de réticences. Permettez-moi de vous rappeler à la question. Quelle est votre opinion sur les lois de Manou?

— Dame, dit M. Dulimbert, j'incline de votre côté, votre opinion me paraît... mais je ne vous dissimulerai pas que mes connaissances roulent spécialement sur la mythologie. Je possède à fond mon Demoustiers.

Lucien, s'amusant à prolonger l'embarras du contrôleur, reprit bravement son discours. Jamais si grands mots n'avaient résonné à la Pioline, sous ces jujubiers où viennent bourdonner les abeilles. Marius émerveillé contemplait son neveu et le montrait au lieutenant; aux bons endroits du discours, il soufflait, sifflait, clignait des yeux d'une certaine façon enthousiaste; du pied, du genou, du coude, il poussait à chaque instant son voisin d'un mouvement plus vif, marquant ainsi la progression des belles périodes à la tudesque; ses

yeux pétillaient, ses gros sourcils gris se rejoignaient gaiement. La tante Blandine regardait en dessous, d'un œil soupçonneux.

On se mit à table. Pendant tout le dîner, Lucien ne cessa de discourir; au grand plaisir de la galerie, il s'était emparé de la conversation, et ce fut en vain que M. Dulimbert essaya par trois fois de glisser ses historiettes entre deux dissertations. Dès qu'un bon mot de La Jonquière paraissait à l'horizon, Lucien s'empressait d'arrêter le contrôleur, en lui adressant à brûle-pourpoint des questions saugrenues sur la symbolique, la mythique ou l'anthropologie. M. Dulimbert s'en tirait tant bien que mal par des réponses évasives et des balivernes de politesse courante, puis, s'esquivant au plus vite, il laissait le champ libre à son terrible interlocuteur. L'infatigable Lucien rentrait aussitôt en scène et dissertait de plus belle sur toutes choses, comme un docteur. Il est certain que le neveu Lucien n'avait songé d'abord qu'à s'amuser de la bonhomie de ses hôtes, mais bientôt, par un singulier entraînement, il fut lui-même l'acteur le plus passionné de la petite comédie dont il avait voulu se donner le spectacle. Son tempérament de rhéteur l'emportait : une fois la bride lâchée, sa faconde naturelle se donnait carrière; il n'en était plus maître; l'eût-il voulu, il lui eût été impossible de rentrer dans ce rôle silencieux et dédaigneux qu'il s'était imposé le jour de son arrivée à la Pioline. Ce n'était plus par espièglerie ni pour réjouir la vanité de l'oncle Tirart qu'il jasait et discourait de la sorte : par l'excitation du succès, sous le charme de ses propres paroles, il en était venu à parler pour parler, avec amour, avec délices, enivré de cette ivresse qui montait à la tête de Cayolis, le beau maréchal, dans ses jours de triomphe au *Grand Alexandre*. Toute la compagnie était dans le ravissement; la tante Blandine seule se tenait encore en méfiance, elle baissait la tête, et ses yeux inquiets ne cessaient d'interroger la physionomie de Lucien. Les amis Tirart et Cazalis avaient l'habitude de sommeiller une dizaine de minutes, au dessert, entre le grenache et le muscat, mais en l'honneur du neveu ils firent volontiers le sacrifice de leur sieste digestive; ils luttèrent de leur mieux contre le sommeil qui commençait à les gagner. Pour se tenir en éveil, le lieutenant se tirait la barbe et le maire se mordait jusqu'au sang. Quant à Mlle Sabine, elle s'était levée de table, avant le dessert, à l'heure du manger des oiseaux; personne ne s'était aperçu de son absence : l'attention des convives s'était toute concentrée sur le neveu, et Lucien n'était occupé que de Lucien; il se mirait dans ses phrases. Sabine allait et venait, comme une abeille, du jardin aux terrasses, de la cour aux volières. Les pigeons sautaient sur ses bras, les poules et les pintades la poursuivaient à grands cris et s'élançaient, la plume hérissée, sur son tablier chargé de graines. Elle les

dispersait en leur jetant au loin des poignées de millet noir et de maïs. A chaque instant, elle revenait puiser au sac avec sa sébile; mais à peine rempli, le tablier était attaqué par les maraudeurs, et souvent enlevé, mis au pillage, avant que Mlle Sabine l'eût vidé dans les mangeoires.

La conversation continuait cependant, même après le dessert. Le maire et le lieutenant, à demi vaincus par le sommeil, joignaient les mains, hochaient la tête, et s'assoupissaient en cadence le nez sur leurs verres. Le contrôleur, satisfait d'avoir pu placer quelques bons mots de l'amiral La Jonquière, s'était mis à l'aise dans sa bergère pour digérer. Tombant en rêverie, il pensait avec délices aux loisirs de sa jeunesse et de son âge mûr, à toutes ses années écoulées dans le rien faire et le bien vivre. — Messieurs, messieurs, dit tout à coup le maire sortant de son demi-sommeil, il ne faut point s'acoquiner à table. Après dîner, le grand air; il y a là-dessus un proverbe de l'école de Salerne. Lucien, toi qui sais tout, comment dis-tu cela en latin? Allons, sois moins timide, va donc offrir ton bras à Mlle Sabine. A la terrasse! et marchez devant moi, que j'aie le plaisir de vous voir! Ah! les beaux enfans! Je retrouve mes vingt ans de les voir si bons amis. Cascayot, détache les chiens! Sont-ils à jeun?

Pendant que le maire baignait ses dogues à la fontaine, les convives restèrent dans le salon pour causer à l'aise et parler du neveu. Ce fut d'abord un concert unanime d'éloges, et le notaire Giniez lui-même devenait louangeur.

— Oh! parfait! oh! très fort, très fort, disait le contrôleur de sa voix de tête, dans son demi-sommeil et roulant de petits yeux blancs.

— Et moi, je vous dis que c'est un sot! s'écria tout à coup Mlle Blandine. Qu'avez-vous à vous regarder ainsi tout stupéfaits? J'ai dit le mot, je le maintiens. Oui, c'est ainsi, monsieur mon frère, et je ne vois pas pourquoi vous me marchez sur les pieds pour me faire taire; je ne parle pas à l'aventure, comme une corneille qui abat des noix; me prenez-vous pour un Lucien?

— Mais, ma sœur, dit le lieutenant, vous êtes d'une imprudence! retenez donc vos paroles, je vous en supplie, et que notre ami Tirart ne vous entende pas.

— M'entende qui voudra! dit la tante, je ne parle pas pour les murailles; je suis ainsi, comme saint Jean Bouche-d'Or, c'est à prendre ou à laisser, me laisse qui voudra; je ne suis pas à marier; qui s'y frotte s'y pique.

— Ma sœur, ma sœur! dit M. Cazalis.

— Il n'y a pas de ma sœur qui tienne; ce que j'ai dit de votre Lucien, je le maintiens; faut-il le répéter?

— Mais taisez-vous, taisez-vous donc, dit le lieutenant, je veux qu'on se taise!

— Le roi dit : Nous voulons, repartit Mlle Blandine. Eh! eh! bientôt l'on ne pourra plus parler dans cette maison. Jean-de-Dieu! vos jurons ne m'intimident point; vous n'êtes pas ici sur votre frégate, et tant qu'on aura pas bâillonné tante Blandine, tante Blandine gardera son franc parler, et l'entende qui voudra! Avec moi, on n'a pas besoin d'écouter aux portes; ce que je pense de votre Lucien, je le dirai partout et toujours, à votre nez, à sa barbe, dans la rue comme dans la maison, et, s'il le faut, j'irai le crier sur les toits. J'ai dit le mot, je le maintiens : un sot!

— Oh! ma sœur, dit le lieutenant.

— Oh! mademoiselle, dit le contrôleur.

— Oh! monsieur Dulimbert, dit la tante Blandine en levant les yeux et joignant les mains, pour contrefaire le contrôleur, et n'y réussissant qu'à demi. Avec son menton de galoche et ses mouvemens anguleux, la vieille fille mimait d'une façon bizarre le doux et gras contrôleur, ses gestes mous, ses airs béats et galans.

— Un si parfait *gentleman!* reprit M. Dulimbert, très heureux de pouvoir glisser si à propos ce mot d'anglais.

— Voilà que vous parlez cheval, vous aussi? dit la tante; ah! *pechère!* Admirez-le bien votre mirliflor! admirez-le, *pechère, pechère!*

C'est ainsi que la tante traduisait l'exclamation populaire de *peccaïre*, car elle ne parlait jamais comtadin. — Il faut garder son rang, disait-elle, — et son respect pour la langue française allait si loin, qu'elle disait toujours la *salée*, la *poivrée*, pour désigner la salade, la poivrade, et tous les mots à désinence pareille qui lui faisaient l'effet d'horribles provençalismes.

— Mademoiselle, mademoiselle! murmurait le contrôleur.

— Votre Lucien est un sot, cria l'impétueuse demoiselle; un sot, entendez-vous? un maître sot, un sot en trois lettres : est-ce clair?

— Les femmes! les femmes! dit M. Cazalis en s'éloignant.

M. Dulimbert salua d'un air tendre, et de son geste le plus affable : — Toujours malicieuse! dit-il. Et de l'esprit jusqu'au bout des ongles!

III.

Rien ne prouvait encore que la tante Blandine eût raison. Lucien était très souvent guindé, gourmé, cassant et rogue; il parlait à tout venant de ses synthèses, il en parlait avec une infatuation comique, en faisant sonner haut les mots barbares. Les termes de l'argot d'outre-Rhin revenaient à profusion dans ses discours les plus familiers, comme les jurons arabes dans les déclamations du caporal Robin; mais il y a un âge où l'on peut donner dans ces ridicules sans être précisément un sot : il est juste de faire la part de la jeu-

nesse, qui court tête baissée à l'imitation, prend tous les masques, essaie tous les costumes que lui offre le goût du jour. Chaque époque a ses pédanteries en vogue; hier la grecque, la romaine ou l'anglaise, demain peut-être l'orientale ou la chinoise. Il y a quelques années, c'était le tudesque qui nous tenait en respect, et Lucien germanisait avec une assurance intrépide. A travers son fatras perçaient à chaque instant des vivacités, des impatiences qui trahissaient un esprit souple, capricieux, animé, souvent très frivole et non sans grâce; son étourderie éclatait par saccades sous ces gravités d'emprunt; à la longue, elle se dégageait franchement, et, le Lucien officiel persistant encore, l'humeur volage se faisant jour, la pétulance provençale brochant sur le tout, c'était le plus singulier bariolage qu'on pût imaginer. Les habitudes de sa vie offraient les mêmes contrastes. Il s'était composé par avance des rôles de morgue et de roideur, et d'ordinaire il les jouait à merveille, d'un air sec et vieillot, à l'anglaise; mais dans les occasions qu'il jugeait de peu d'importance, il sortait volontiers de son personnage d'apparat, car il aimait le mouvement et le bruit. Il se retrouvait alors dans sa vraie nature remuante et joviale, communicative, espiègle, envahissante; alors aussi, pour l'entrain, la rondeur, l'entre-gent, il n'avait pas son pareil. Tout ce tapage faisait l'effet d'une cordialité brusque, et dans ces momens de franche bonne humeur, Lucien rappelait d'une certaine façon l'oncle Marius, — quelque distance qu'il y eût entre la rusticité du maire et l'extrême élégance de son neveu. Il y avait entre eux des ressemblances très vives et fugitives: dans leurs traits, leurs gestes, leurs allures, on retrouvait un air de famille qui frappait à première vue et disparaissait tout aussitôt. Pour parler comme à Lamanosc, Lucien *tirait* de sa mère (une Tirart). Lucien, c'était bien le type Tirart, mais transformé, polissé, aiguisé pour ainsi dire et gracieusement affaibli; toute la rugueuse écorce était arrachée. Dans les goûts, les mœurs, les habitudes, dans toute la nature, quelles différences plus profondes encore! Entre l'oncle et le neveu, il y avait des abîmes, des siècles. Quoi de commun entre ce Marius des foires, à demi barbare, et ce Lucien déjà si raffiné, sceptique, indolent, artiste, qui traversait la vie en curieux, sans autres soucis que ses plaisirs, ne s'attachant à rien, touchant à tout d'une humeur vive et légère?

L'oncle Marius s'était costumé d'un habit noir qu'il ne quittait plus depuis qu'il était maire; mais sous cet habit noir il était resté paysan jusqu'à la moelle des os, paysan de la vieille race, laborieux et sobre, opiniâtre, serré en affaires, dur à ses ouvriers comme à lui-même, généreux par boutades, très passionné dans ses amitiés comme dans ses haines, très probe d'ailleurs, intègre et juste. Tout

en répétant nuit et jour que Lamanosc était un pays inhabitable, ingouvernable, peuplé de coquins, de fourbes, de factieux, de rebelles, il avait pour Lamanosc un attachement profond, fanatique, aussi violent que le patriotisme d'Espérit. Il tenait au sol par les racines, comme un chêne.

Lucien au contraire se sentait tout à fait étranger dans son pays natal. Il admirait fort Lamanosc et la montagne, la beauté des sites, les prés, les moulins, les vieilles mœurs, le vieux langage provençal, mais pour rien au monde il n'eût accepté de vivre une année dans cette poétique bourgade. L'oncle caressait l'espoir de le retenir et de le fixer auprès de lui. Il voulait jouir de son neveu, s'en faire honneur; il mettait en lui tout son orgueil d'enrichi. Ces loisirs, ces élégances de Lucien, c'était son œuvre à lui Marius, sa création, sa fantaisie, le luxe de sa vie. — Qui dirait que c'est mon neveu? répétait-il souvent avec sa grosse vanité, mêlée de tendresse et de bonhomie. Il était tout réjoui, lorsqu'il entendait dire autour de lui : — Ce Lucien est né au bon moment. De sa vie il n'aura rien à faire. Son oncle a du foin à lui mettre dans les bottes. — Savez-vous que le père Tirart ne se ferait pas couper les oreilles pour cent mille écus? — Ni pour cent cinquante, répondait Tirart. Oui, certes, qu'il n'aura rien à faire, je travaille pour lui; je ne suis bon qu'à ça.

Sur ce point, Lucien était tout à fait de l'avis de son oncle. Et l'oncle travaillait, travaillait sans cesse, et de ses mains infatigables il édifiait sa fortune avec la fierté, l'énergie, l'assurance d'un baron féodal bâtissant sa tour sur le roc. Aux foires, aux marchés, aux abattoirs, on l'aurait reconnu entre mille à sa mine joviale et décidée, à ses airs de commandement. Confiant dans sa destinée, certain du succès, sûr de lui-même, il marchait en maître au milieu de tous, il était là dans son empire : c'était là qu'il fallait le voir avec tout son cortége de marchands et d'acheteurs, ou bien encore chez lui, aux Pique-Nierres, dans sa grande cour, un samedi, le jour de paie, dans son coup de feu des fins de semaine. Il fallait le voir sous son portail, debout à l'entrée du petit escalier, un pied sur chaque borne, sifflant les chiens, versant à boire, faisant passer les moutons entre ses jambes, les comptant un à un en leur tâtant les côtes, pendant que les courtiers venaient prendre ses ordres, acquitter leurs notes ou présenter leurs factures. En même temps les ouvriers et les journalières défilaient devant lui, le pic à l'épaule, le panier sur la tête. Il congédiait ceux-ci, embauchait ceux-là; éloge ou blâme, à chacun son mot, et tous les comptes réglés, il recevait d'un côté, payait de l'autre. Ses deux mains allaient et venaient comme une navette de tisserand, et les pièces d'argent tintaient sans cesse dans sa longue sacoche de cuir, toujours en mouvement,

à chaque instant vidée, remplie, tordue et rejetée dans la chemise entr'ouverte, au milieu des échantillons, des cordes, des clous, des registres qui gonflaient et faisaient rebondir cette chemise comme une besace.

Après les bergers et les paysans, c'était le tour des commissionnaires, des loueurs, des charretiers et des marchands. Toujours en habit noir, manches retroussées, sans gilet ni cravate été comme hiver, tête nue, la plume dans les cheveux, la balance romaine sur l'épaule, le fouet au cou et la fourche sous le bras, il courait sans prendre haleine d'un bout à l'autre de la grande cour encombrée de machines et de denrées, l'œil à tout, la main à tout, à l'achat, aux échanges, à la vente, aux arrivées, aux départs; il enjambait les sacs, les corbeilles; il escaladait les balles de garance et les meules de foin, puis retombait au milieu des blés, des graines, des soies pour peser, charger, mesurer, donner des quittances, clouer les caisses ou rouler les boisseaux. Et la sacoche tintait toujours et sautait avec l'écritoire et le marteau, de la chemise aux mains, des mains à la chemise.

Quand Lucien se trouvait à Lamanosc, il s'amusait beaucoup de ce spectacle. Au fond de la cour, on lui avait construit un très joli pavillon sur les dessins qu'il avait envoyés de Venise : une galerie mauresque courait sur les deux façades. Lucien s'étendait en travers de ce balcon, et de là, les coudes sur les coussins, il regardait travailler l'oncle en fumant des pipes turques.

Avec les qualités que nous connaissons au maire de Lamanosc, on comprend que Marius Tirart n'avait pas renoncé à l'espoir de conquérir le rôle de Jules César pour son neveu Lucien. Le lendemain du dîner à la Pioline, il écrivit à ce sujet une longue lettre très affectueuse et très impérieuse à Marcel Sendric. Marcel lui céda ce rôle de bonne grâce : il était entré dans cette tragédie pour ne pas désobliger le brave Espérit, il en sortait sans déplaisir, car il avait bien peu de temps à consacrer à cette *Mort de César;* les plus lourdes charges de famille pesaient sur lui.

Il y avait deux ans que le père de Marcel était mort, laissant les siens dans la plus grande détresse. Pendant dix-huit mois, la Damiane s'était efforcée de mener la boulangerie de Seyanne avec un apprenti; à bout de ressources, malade, épuisée de fatigues et de peines, elle s'était enfin décidée à rappeler son fils, qui se trouvait alors à Lyon. Marcel n'avait pas hésité : il avait renoncé à ses études pour prendre en main les affaires de la famille, et d'un grand courage il venait se remettre à ces ouvrages manuels dont il était tout à fait déshabitué.

Jusqu'à l'âge de seize ans, Marcel avait travaillé comme ouvrier

dans la boulangerie de son père le Sendric. Il n'en serait peut-être jamais sorti sans un de ces hasards qui souvent changent toute une destinée. Les Sendric avaient en Dauphiné un cousin de leur nom, qu'ils n'avaient jamais vu : c'était un vieux régent de mathématiques, très savant, très pauvre, d'humeur vagabonde et libre, qui ne prenait pied nulle part, et qui depuis trente ans s'en allait de ville en ville, changeant de collége tous les six mois. Vers 1835, ce cousin vint à Seyanne pour recueillir un millier de francs que lui laissait sa grand'mère. Quand il se vit cette fortune, il déclara qu'il se chargeait de l'avenir de Marcel : il le prit pour élève, l'emmena, et pendant huit ans le garda auprès de lui. Si pauvrement que vécussent le maître et l'élève, la succession de la grand'mère finit par s'épuiser à la longue. Marcel étudiait avec une grande ardeur, et le vieux régent ne voulut plus se séparer de son jeune compagnon. A bout de ressources, il s'adressa en secret aux Sendric pour obtenir quelques secours. Toutes les années, à la récolte des cocons, il recevait d'eux quelques centaines de francs à l'insu de Marcel. A l'automne, Marcel venait passer une quinzaine de jours à Seyanne; mais dans les derniers temps la gêne fut si grande chez les Sendric, qu'il fallut renoncer à ces voyages de vacances. Lorsque Marcel revint au pays après quatre ans d'absence, il put mesurer la grandeur des sacrifices qu'on s'était imposés pour lui : il en avait le cœur navré. Ces souvenirs, les misères présentes, l'avenir si incertain de cette pauvre maison des Sendric dont il était maintenant le chef, tous ces soucis, ces inquiétudes, jetaient dans son âme une mâle tristesse. Habitué à se sevrer de toute joie, il se reprochait comme une faiblesse la grande amitié qui l'attachait déjà à Mlle Sabine, et il aurait voulu ne plus retourner chez les Cazalis; mais l'ami Espérit avait décidé que Marcel serait César. Lorsqu'il apprit que Lucien prenait ce rôle, il s'en alla dans les cabarets exciter les tragédiens contre le neveu du maire, et tous déclarèrent qu'ils n'acceptaient pas la démission de Marcel.

Marius Tirart résolut d'en finir par un coup d'autorité. Il prit un arrêté en mairie, et le neveu fut nommé Jules César *au nom du roi*. Massapan, le tambour de ville, reçut l'ordre de proclamer ce décret à son de caisse; il fut hué, battu, poursuivi à coups de pierres jusqu'à la commune.

— Il faudrait assembler le conseil, dit alors le secrétaire Lagardelle; tout ceci tourne à l'émeute : voici le moment de délibérer.

— Le conseil, c'est moi, dit le maire, et je n'ai besoin de personne pour défendre ma commune. Écrivez, je dicte. Massapan, tiens-toi prêt à leur porter ce discours.

— Rien ne presse, répondait le tambour, qui rechignait à la be-

sogne, rien ne presse; attendons la nuit, ils se calmeront. Donnons-leur le temps de réfléchir.

— Crève qui a peur! s'écria le maire. Massapan, donne-moi ta caisse; Lagardelle, mon écharpe! — Alors il monta au balcon, et après avoir battu un ban, il annonça au peuple que la troupe était dissoute, la tragédie supprimée, et que force resterait à la loi.

Dès que Lucien fut informé de cette querelle, il s'empressa d'accepter le rôle d'Antoine, qu'on lui avait offert dès son arrivée. Pour tout apaiser, il vint de lui-même dans les auberges où se réunissaient les tragédiens, et par ses manières engageantes il se concilia tous les esprits. Perdigal mit la chose en chansons. Espérit s'en allait répétant partout qu'on s'était bien trompé sur le compte de Lucien, et que sans Lucien il n'y avait pas de tragédie possible. Il arrêtait les passans dans la rue pour leur raconter toutes les belles choses qu'il venait d'apprendre de Lucien sur le théâtre ancien et moderne. A *la Mule d'or*, le caporal Robin fit voter des libations abondantes en l'honneur du neveu; au *Grand Alexandre*, on chanta pour lui les chœurs de *la Muette*, et dans la soirée Cayolis et ses amis vinrent donner la sérénade sous les fenêtres du maire.

Il fut décidé que les répétitions seraient reprises sans délai. Une nouvelle distribution des rôles était devenue nécessaire; Espérit mit à profit les bons conseils que lui donna Lucien, et tous les changemens furent acceptés sans discussion. Le méfiant Triadou consentit à céder son rôle de Brutus à Cayolis, le sergent Tistet prit le personnage de Cimber, et Robin celui de Cassius. Le magister Lagardelle accepta les fonctions de régisseur, Perdigal devint Dolabella, et Cabantoux Décime. Les chefs des deux grands partis (*paysans* et *moussus*) furent définitivement rejetés, en compagnie de tous les hommes remuans, dans le groupe des sénateurs et licteurs, personnages muets.

IV.

Tous les dimanches, au coup de neuf heures, la famille Cazalis partait de la Pioline pour la seconde messe, le lieutenant sur son âne, la tante Blandine sur sa mule entre les deux petits enfans du fermier juchés dans les *enserres*, les autres à pied avec le reste de la bande, la Zounet en tête, Zounet dans tous ses atours : robe verte et tablier violet empesés fortement et se tenant roides avec des plis droits, gorgerette plissée, fichu rouge montant jusqu'aux oreilles et faisant bosse sur le dos, le tout couronné par un bonnet emphatique hérissé de ruches, enguirlandé à profusion de rubans de couleurs, rubans flottans, rubans en cocardes, en choux, en chicorées, en

bouffettes, tuyautés, fuselés, dentelés, tressés en torsades, courant en zigzag, s'enroulant en spirales. Cascayot, pendu à la queue de la mule, cabriolait, gambadait et faisait claquer son fouet en postillon. Mlle Sabine courait en avant sur son petit cheval corse, que les paysans avaient surnommé le Garri (le rat). La jeune fille se plaisait à soulager de leur fardeau les bonnes femmes qu'elle rencontrait en chemin. De gré ou non, il fallait qu'elles lui donnassent leurs paquets; celles qui, par grande politesse, s'obstinaient à les garder étaient poursuivies au galop dans les terres. Mlle Sabine enlevait d'un tour de main les sacs et les paniers sous leurs bras, sur leurs têtes; elle les accrochait aux anneaux de sa selle, devant, derrière, à la bride, aux courroies, et le Garri reprenait sa course, sautait les fossés, revenait par les haies et les vignes, bondissant comme une chèvre dans les cailloux et les épines.

Au moment où les cloches de Lamanose sonnaient le premier coup de la messe, la famille arrivait invariablement à la lisière des *Estrasses*. Entre les Grayons et les Estrasses, les Cazalis étaient rejoints par les gens des granges, qui les attendaient pour faire route de compagnie, — les uns marchant sur les talus, pieds nus, souliers neufs sortant des poches, — les gens à bêtes assis sur leurs montures, jambes pendantes, nez en l'air, un pampre à la main. Les hommes venaient se grouper derrière le lieutenant, les femmes à côté de la tante Blandine, et l'on causait des affaires du temps. Chemin faisant, la caravane se grossissait encore, et lorsqu'on arrivait à Lamanose, on était toujours une forte troupe, surtout si l'on se rencontrait au-dessous de Florans avec les gens des hameaux.

D'ordinaire Marcel Sendric venait se mettre dans la bande avec l'ami Espérit; mais à son retour d'Avignon, Lucien avait pris l'habitude de mener son beau cheval pie sur la route de la Pioline, à l'heure du passage des Cazalis. A dater de ce jour, Marcel cessa d'aller aux Estrasses. Cependant, dès que le premier coup de la messe sonnait au clocher de Lamanose, il ne pouvait plus rester à Seyanne, et sans s'en rendre compte, à son insu, il se trouvait toujours dans la ravine des Grayons au moment où la famille longeait les précipices. Alors une sorte de crainte l'emportait, il s'enfuyait derrière les taillis, et de loin il regardait passer les Cazalis.

A part les dimanches, Marcel, depuis son retour à Seyanne, ne quittait guère la vieille maison des Sendric, où il retrouvait tous les doux et tristes souvenirs de sa jeunesse. Cette maison est bâtie au nord de Seyanne, vis-à-vis de la Pioline; les constructions sont engagées dans les ruines du rempart, et la cour de la boulangerie tourne sur la droite. S'il vente sud-est, le son des cloches de Lamanose arrive dans cette cour par joyeuses volées claires et vives, qui

se prolongent en échos jusqu'au fond de la cuisine. Quand soufflait ce vent des cloches, on voyait Marcel se dresser et relever la tête, comme un jeune cheval au bruit du canon. — Voici le temps d'orage, disait alors la tante Laurence en se tournant vers la mère de Marcel, notre Marcel sent le vent. Regardez, la Damiane, quel fort courage! Voyez donc briller ses yeux, et comme il fend son bois! Qui croirait qu'il peut ainsi charger nos sacs et les faire sauter sur l'épaule? Allez, je sens bien qu'il se force; la bonne volonté n'y est que trop, il est dur au travail, notre Marcel, il y va comme un massacre, mais à son âge on ne se refait pas à notre métier quand on est resté si longtemps dans les villes, sur les livres. Il aura beau se tuer d'ouvrage, jamais il ne vaudra ses grands-pères, ni comme fournier ni comme bûcheron. Depuis des trois cents ans, nous étions les meilleurs fourniers du Comtat et les plus anciens. A mon sentiment, vous n'auriez pas dû rappeler Marcel, puisqu'il n'en avait plus que pour quelques années dans ses écoles, et d'ici là vous auriez pu patienter encore, comme vous l'avez fait depuis la mort de votre Sendric; ou bien mieux eût valu ne jamais l'y envoyer, dans ces villes, et pour tant d'années! Encore une idée de son pauvre père, avec ses mécaniques! Le brave cher homme, Dieu ait son âme!

Et dès que la Damiane s'était éloignée, la tante reprenait : — J'y ai perdu mes yeux à pleurer tous leurs malheurs. Ah! la mathématique, la mécanique! *Mitamat, Mitamat!* ce père Sendric nous a fait bien du mal!

Les bonnes femmes qui venaient voisiner chez la tante Laurence haussaient les épaules et répondaient à l'unisson : Mitamat, Mitamat!

Ce surnom de *Mitamat* (moitié-fou) avait été donné au père de Marcel en 1827, à l'occasion d'un singulier marché dont on parle encore à Seyanne. Un jour de foire, on l'avait rencontré, entre Modène et Saint-Pierre de Vassols, tout gaillard et réjoui, campé fièrement sur une bête rétive harnachée à l'espagnole et d'apparence bizarre. Jamais on ne vit la pareille sur le terroir de Seyanne. C'était un âne que le Sendric avait acheté à des bohémiens, mais un âne sans oreilles, et dont la queue touffue traînait jusqu'à terre, un âne blanc et noir, zébré à la croupe ainsi qu'aux jambes, le corps et le poitrail mouchetés de taches fauves. En passant la rivière, ce bel âne avait déteint, les peaux rapportées s'étaient décollées, laissant à nu les brûlures, les raies de feu, les escarres, et l'échine, et les côtes trouées, crevassées, rembourrées d'étoupes.

Depuis 1827, les commères du pays vivaient sur cette histoire de l'âne peint et rapiécé (*l'aze pinta et petassa*). On en donnait le récit plaisant toutes les fois que le nom du *Mitamat* était prononcé. Au pré, aux fontaines, à la rivière, les cousines de Marcel l'entendaient

raconter à nouveau toutes les fois qu'elles venaient étendre ou laver leur lessive; et lorsqu'elles s'apprêtaient à charger leurs cinq grandes corbeilles de linge, les battoirs s'arrêtaient, l'on criait de tous côtés : — Il ferait bon d'avoir un âne, l'âne du Mitamat, l'âne du Mitamat! L'aînée des cousines ripostait par des quolibets, pendant que ses deux sœurs s'agenouillaient comme elle pour recevoir le fardeau sur la tête; elles se relevaient en dansant, les poings sur les hanches; puis, prenant aux anses les deux autres corbeilles, les balançant par bravade, elles partaient d'un pied léger et couraient sur les gazons, le long des fossés, jusqu'à la Calade. Elles avaient disparu, qu'on entendait encore leurs rires éclatans et les voix perçantes des lavandières se répétant en échos le refrain : l'âne du Mitamat, l'âne du Mitamat!

Le Mitamat garda toute sa vie le goût des trocs et des négoces; il aimait à rôder dans les foires et les marchés, et si depuis sa mésaventure de 1827 il n'achetait plus des ânes de Bohême, ses profits n'en étaient pas plus clairs. A la longue, il était pourtant devenu très entendu pour l'estime du bétail et des denrées, et Marius Tirart assurait qu'il s'était souvent bien trouvé d'avoir pris l'avis du Sendric avant de faire pacte avec les maquignons; seulement il arrivait toujours que ces habiles spéculations du Mitamat péchaient en quelque point; il n'y manquait que l'opportunité. Ainsi il achetait des chevaux en santé et jeunesse, de bonne race, aux meilleures conditions; mais il se trouvait que c'était juste au moment où les fourrages étaient hors de prix. D'autres fois il vendait sa feuille de mûrier très cher, mais sans calculer qu'il faudrait bientôt en racheter à plus haut prix pour nourrir les vers à soie que la Damiane élevait dans ses greniers.

Lorsque le Sendric faisait son tour de ville, un sac d'argent sous la veste, on pouvait être sûr qu'il ne rentrerait pas au logis sans avoir rempli sa charrette : vieilles ferrailles, literies, vaisselles, chaudronneries, batteries de cuisine, taillanderies, charronnages, tout lui était bon; il ramassait de tout chez les revendeurs d'antiquailles. — Il faut, disait-il, qu'une bonne maison soit meublée à plein et fortement outillée, avec du rechange. Je veux qu'à ma mort mes enfans trouvent leur affaire au grand complet.

Loin d'acheter au hasard, il se montrait fin connaisseur; aux ventes après décès, s'il se trouvait quelques pièces de valeur enfouies sous les monceaux de débris et de vieilleries, c'était le Sendric qui les découvrait le premier, avant tous les brocanteurs, et c'était lui qui enlevait à vil prix ces lots dédaignés par les plus avisés. — Des marchés d'or! disait-il à son retour en vidant la charrette; il y a de ces occasions qui ne reviennent jamais, il ne faut pas les laisser

échapper. Savez-vous qu'il y a des momens dans la vie où l'on n'est point mécontent de se trouver sous la main des pièces de raccord, acier ou cuivre, ou bien de l'excellente ferronnerie d'autrefois? Si jamais mes enfans font bâtir, pensez-vous qu'ils seront bien malheureux d'avoir en magasinage, sous le hangar, des poutres et des solives comme on n'en trouverait plus d'ici à Toulon? Mais voyez donc quelles pièces de choix! et pour rien, pour un morceau de pain! un marché d'or!

Avec ses marchés, d'or le bonhomme ruinait la maison. Il y eut de mauvaises années, et souvent la détresse était grande au logis. C'était un crève-cœur pour le Sendric : il se désespérait, et passait souvent des mois entiers en vains efforts pour réparer le mal. Alors il n'y avait plus pour lui ni fêtes ni dimanches; lorsqu'il n'était pas à la boulangerie, il était à sa terre, et les plus rudes besognes ne l'effrayaient pas. Moissons, semailles, vendanges, il se chargeait des plus gros ouvrages sans jamais prendre un aide, et quand la Sendrique lui louait des gens de journée, il les renvoyait. Il s'imposait les plus dures privations et ne cessait de travailler sans relâche. Le soir, après la fournée, il reprenait l'aiguillon; il attachait une lanterne aux cornes de son bœuf et s'en allait ainsi labourer toute la nuit.

— Me croirez-vous maintenant? répétait la tante Laurence dans son cercle de voisines. Quand je vous disais qu'il est mitamat! Vous verrez qu'il va maigrir et tuer notre gros Bannarut (c'était le nom du bœuf). Quel commerce! Il ne sait plus qu'inventer pour faire le mal.

Si le Sendric s'échappait un instant du travail pour venir embrasser son dernier né Damianet, en entrant dans la cuisine, exténué, tout en sueur et pâle, il entendait la tante Laurence qui disait à l'enfant d'une voix dolente et mourante : « Dors, bien doux trésor, pauvre amour, nous verrons bien si on aura le cœur de te réveiller quand tu reposes. » Le Sendric s'avançait sur la pointe des pieds; la tante, qui avait l'ouïe très fine, feignait de ne rien entendre, elle roulait son fauteuil plus près du berceau d'osier, se penchait sur Damianet, et se remettait à chantonner son petit discours de berceuse comme si elle eût été seule : Dors bien, pauvre amour, doux trésor de la France!

Si Damianet criait et pleurait en perçant ses dents, la tante Laurence murmurait dans son coin : — Ah! pleure bien, pauvre abandonné! c'est une vie de malheur qui t'attend; que tes beaux yeux les pleurent bien toutes leurs larmes, et qu'il ne t'en reste plus pour ces temps de ruine qui arrivent, quand il te faudra souffrir mort et passion! Il faut bien qu'il s'habitue à pâtir de la faim; il lui est déjà

mort quatre frères et sœurs, à ce pauvre chéri. Je suis folle de les tant pleurer. C'est bien pour leur bonheur qu'ils sont partis de cette maison de misère, les chers anges!

Si l'enfant riait et s'égayait, elle venait pour jouer avec lui, l'exciter des mains et de la tête, et tout en le cajolant, elle répétait : — Ris bien, *Risarel*, ris-le tout ton plaisir, bel astre du ciel, doux agneau blanc de mon âme; prends-le bien ce bon temps qui ne durera guère. Quand la famine rôde autour des maisons, il y a maintenant des pères qui vont tirer la cadole pour lui ouvrir la porte; à l'heure d'aujourd'hui, ce sont les pères qui mettent les familles sur la paille.

Tous les griefs de la tante se faisaient jour de cette façon par des paroles affectueuses adressées à Damianet. La tante Laurence chérissait le petit Damian, qu'elle choyait et caressait comme son fils, mais elle l'aimait plus passionnément encore *contre* le Sendric. Elle n'osait pas injurier directement le Mitamat devant la Damiane, qui lui imposait par son grand air doux et sévère, et son inquiétude s'exhalait par ces tendresses taquines. Le Sendric, qui se faisait intérieurement de grands reproches, donnait tout bonnement raison à la tante Laurence; il s'éloignait le cœur gros et retournait à son travail; on peut dire qu'il ne s'y ménageait guère. Dans ces boulangeries de village, il faut que le même homme suffise à tout, comme geindre, fournier, marchand, qu'il aille au bois, qu'il aille aux farines. Le Sendric excellait dans toutes les parties de son métier; au besoin même, il eût fait un bon meunier. Il était surtout renommé comme bûcheron, au dire de la tante Laurence elle-même. Elle racontait que le Sendric n'avait qu'à faire le tour d'un chêne pour vous dire au juste ce que la coupe vaudrait de quintaux en bûches, racines et ramures, et cela à première vue, d'un coup d'œil aussi sûr que celui de Marius Tirart lorsqu'on lui montrait un bœuf au pacage, et qu'il vous en donnait la pesée à une livre près.

En dehors de ses négoces, dans le train de la vie courante, le Sendric était un homme de sens, avisé et prudent; il voyait très juste, surtout lorsqu'il n'avait pas à traiter de ses propres affaires, et ce n'était pas sans profit qu'on le consultait avant de porter un procès chez l'avocat; on aimait à l'avoir dans les arbitrages pour son esprit de justice et sa sagacité; enfin c'était ce qu'on appelle un homme de bon conseil. Lors donc que pendant un certain temps il se résignait à ne plus trafiquer, tout allait pour le mieux à la maison. Cette grande sagesse lui durait des mois et des mois, quelquefois l'année franche; puis, un matin, dès que les affaires se trouvaient tant bien que mal remises en état, le Sendric se glissait à l'écurie, sellait la mule et partait au galop pour Vaison, Carpentras ou Malaucène. Chemin faisant, il supputait à l'avance les bénéfices de la journée.

— La chance nous revient, se disait-il; ce soir comme notre Sendrique sera surprise! Tout va au mieux. J'ai bonne idée pour aujourd'hui, et ce ne sera pas long; quand on a la veine, on peut enlever les plus forts marchés en moins d'une heure, en un tour de foire! — Comme toujours, ce tour de foire durait jusqu'à la nuit, et le Mitamat s'engageait dans les spéculations les plus malencontreuses. Il est juste de dire que très souvent il n'y avait pas à l'accuser d'imprévoyance ou de maladresse; la fatalité s'en mêlait. S'il cédait ses cocons aux prix courans, on pouvait être certain que le lendemain il y aurait une hausse inespérée; s'il attendait, les soies descendaient, descendaient au-delà de toutes prévisions. De même pour les blés, pour les safrans, les vins, les garances : achats ou ventes, il n'arrivait jamais à l'heure propice.

Le malheur voulut que ce guignon fût interrompu de temps à autre par quelques succès sans importance. Mieux eût valu une suite de revers continus : à la longue peut-être se serait-il découragé et corrigé; mais parfois il lui survenait de maigres aubaines, et c'était assez pour l'enhardir. La fortune, qui se jouait de lui, semblait lui ménager à point de rares faveurs afin qu'il osât davantage; sur ces hasards heureux, il greffait de nouvelles illusions vivaces, il se jetait dans les grandes entreprises et s'y aventurait sans hésiter. Au retour de ces belles équipées, il abordait la Damiane d'un air triomphant : « Eh bien! notre Sendrique, quelle affaire! de l'or en barre! Que dis-tu de cette surprise? » Il racontait alors ses exploits de la journée et s'animait à ce récit : « Ah! quelle affaire! un coup du ciel, ton pesant d'or! Cette fois j'ai trouvé la pie au nid, et l'on ne répétera plus que j'ai un sort. Nous voilà sauvés; mais vous ne dites rien, bonne Damiane, qu'avez-vous donc? » Et, la voyant toute consternée, il perdait contenance; il la regardait de son œil doux et vague, et disait piteusement : — C'était pourtant une bien belle occasion, je n'ai pas cru mal faire.

La Damiane retenait ses larmes et lui parlait des enfans, de leur avenir. — Mais c'est pour eux, tous ces commerces! s'écriait-il; moi, je n'ai besoin de rien; je vis de rien, et pour vous autres je me tirerais volontiers le sang des veines. Suis-je un homme de cabaret? Ai-je fait parler de moi depuis que nous sommes établis? De ma vie ai-je regardé une autre femme que toi? M'a-t-on jamais vu les cartes à la main? Pourquoi donc ce malheur qui nous poursuit? Il faut qu'on ait jeté un sort dans notre maison; nous avons un sort... Ah! mes pauvres amis, il n'y a que mes mécaniques pour vous tirer d'affaire. Il y a là une fortune. Quand nous pourrons les monter, ce sera un beau jour.

Le Sendric avait en projet toutes sortes d'engins : piéges à loups,

casse-pierres pour les routes, bateaux à hélice, scies à vapeur pour les carrières, charrues à vent, moulins et fours mobiles pour les armées de terre et de mer, machines à vanner, à tisser, à faucher, à herser. Le long coffre du hangar était rempli de plans et d'études, et depuis le tour jusqu'aux plus hautes étagères, on ne voyait dans les casiers que rouages, plaques numérotées, tuyaux de tôle, planchettes, cuivres et ferrailles. — Il y a là une fortune, se disait-il jour et nuit; de l'or en barre, et nous ferons un rude bien au pays! Mais où prendre l'argent pour tous ces brevets? Oh! s'il me venait quelque bon coup de commerce!

VII.

Toutes ces histoires du Mitamat, Marcel les apprit en grande partie par Espérit. Comme il ne quittait jamais sa mère pendant les quinzaines de vacances qu'il venait passer au pays, il avait ignoré jusqu'à son dernier voyage tout ce qui se racontait à Seyanne sur le Sendric, car personne n'aurait osé se railler du Mitamat devant la Damiane.

Espérit et la Damiane avaient été les seuls confidens du Sendric; on n'avait jamais parlé des projets de machines à la tante Laurence, et pendant plusieurs années elle fut très intriguée en voyant le Mitamat charbonner les murs de dessins et de chiffres. Enfin il y avait eu grand conseil de voisines, et l'on avait décidé que le Sendric voulait se lancer dans l'arpentage. A cette époque, personne ne se doutait encore des travaux mystérieux du hangar; le portail de la petite cour était condamné depuis plusieurs années, et l'on ne pouvait arriver à l'appentis que par le bûcher, sur les derrières, en longeant un couloir tortueux et sombre, formé de palissades, obstrué de débris et de vieilleries. Les chiens avaient leur chenil dans ce défilé, et jamais les commères ne s'y seraient aventurées. Pour gagner la fenêtre basse qui servait d'entrée de ce côté, il fallait encore passer sous une charrette disloquée, dressée contre le mur. Le Sendric se rendait à son laboratoire par ce chemin, et lorsqu'il y était entré, par surcroît de prudence, il tirait encore les verrous derrière lui.

Chez les Sendric, les fins de trimestre étaient souvent très difficiles à passer. Les billets souscrits arrivaient de tous côtés, à la grande surprise du Mitamat, qui ne se trouvait pas toujours en mesure. Le Mitamat était un très habile calculateur, on disait de lui : Il chiffre comme un ange! Le Mitamat avait la mémoire des idées et des faits, des sons, des formes, des couleurs, la mémoire des noms, des lieux, des visages; mais il n'avait pas la mémoire des échéances. Il confondait toutes les dates, il mêlait tous les comptes, et de ses créances

il s'en souvenait encore moins que de ses dettes. Le matin d'un de ces jours d'échéance que le Sendric oubliait si bien, la Damiane vint à la hâte au hangar, pour l'avertir d'un protêt dont on était menacé; elle était accompagnée du petit Damian, qu'elle n'avait pas voulu laisser seul avec la tante Laurence. Le temps pressait, le billet était déjà dans les mains de l'huissier Fournigue. — Voilà une mauvaise affaire, gare à nous! répondit le Sendric; Fournigue est dur comme les pierres; pour une heure de retard, il saisirait chez son propre père. Il ne nous fera pas grâce d'une minute, gare à nous! Mauvaise affaire! il faut y penser. Asseyons-nous dans les copeaux. Ah! Fournigue a le billet? — Dans tout le canton, les pauvres gens ne parlaient qu'avec terreur de ce Fournigue, homme haineux, impitoyable, âpre au gain, et de plus très ardent à son métier par goût du métier même, en artiste, — ou, si l'on veut, en chasseur.

Après un très long silence, le Sendric se leva et dit à sa femme : — Tout bien pesé, il faudra voir l'ami Espérit; sans lui nous sommes perdus, mais j'ai bon espoir. Qu'on donne l'avoine à la mule. — Le Mitamat n'avait jamais su trouver d'autre expédient pour parer aux périls des protêts. Au dernier moment, lorsqu'on annonçait l'arrivée de l'homme de loi dans le pays, le Mitamat se mettait à réfléchir la tête dans ses mains; il rêvait, cherchait, s'ingéniait avec de grands efforts d'imaginative, il inventait mille combinaisons subtiles, et quoi qu'il fît, qu'il méditât cinq minutes ou la journée entière, c'était toujours pour aboutir à cette conclusion : « Espérit est un homme de ressources; la femme, tenez-vous tranquille, je m'en vais au château des Saffras. » Et c'était encore le parti le plus sûr; sans les économies du sage, du prudent Espérit, jamais le Mitamat ne se serait tiré des griffes de l'huissier Fournigue.

Pendant qu'on délibérait ainsi sur cette grave affaire du billet, Damianet courait en liberté dans l'atelier de son père, du tour à l'établi, des étagères au grand coffre; il ouvrait et fermait les tiroirs, s'accrochait aux cordages, faisait tourner les poulies; il grimpait, rampait, sautait partout, la main dans tous les casiers, sous les tables, sur les bancs, sur les poutres. Lorsqu'il fallut partir, ce fut un des chagrins les plus vifs qu'il eût encore éprouvés; il revint en larmes à la cuisine près de la tante Laurence. La vieille femme s'était inquiétée de la longue conférence de la Damiane avec le Sendric, et, se doutant de quelque mystère, elle essaya de faire parler Damianet, qui boudait à l'écart derrière une chaise; l'enfant refusa obstinément de répondre à ses questions. Un mois s'écoula sans qu'il soufflât mot de son voyage au hangar, puis un dimanche, à l'improviste, en pleine assemblée de commères, il prit la parole, et de but en blanc se mit à raconter ce qu'il avait vu dans l'atelier

de son père. Ces cylindres, ces découpures de bois et de métal, ces ressorts, ces plaques de toutes formes, c'était pour lui tout un monde de jouets bizarres et gigantesques; il en était émerveillé. Ses souvenirs lui revenaient en foule; on lui fit répéter vingt fois son récit. — Oh! quel malheur! disaient les voisines; elles levaient les bras au ciel et s'apitoyaient sur la folie de ce père de famille. — Oh! quel fourbe! dit la tante, et moi qui n'en savais rien! Mais que se passe-t-il par là-bas dans ce hangar? Quel serpent! A nous deux, vieux renard!

Alors elle mit en campagne sa petite police, et, pour sa part, surveillant de près le Mitamat, elle ne perdit plus un mot de ce qui se disait autour d'elle dans la cuisine. Lorsque Espérit venait argumenter et raisonner avec le Sendric, la tante ne s'enfuyait plus à l'autre bout de la salle en criant qu'on lui rompait la tête; au lieu de maugréer et de s'emporter comme par le passé, elle se rapprochait des discuteurs, doucement, à reculons, pour leur ôter toute méfiance. Tant que les deux amis étaient aux prises, elle se tenait aux écoutes, blottie dans son fauteuil, la tête en avant sous la quenouille, attentive, impatiente, allongeant son museau pointu, dressant ses fines oreilles, tout en éveil, avec des sursauts et des mines de souris en maraude.

Les commères conspiraient avec la tante, et le Sendric ne faisait plus un pas sans être épié et suivi. On savait à quelle heure il entrait au hangar, à quelle heure il en sortait; dès qu'il était à ses mécaniques, on attirait les chiens hors du bûcher, et de magnifiques bombances les retenaient à la cuisine; les enfans du quartier venaient se tapir derrière les fagots, et, par les fentes des cloisons, ils regardaient travailler le Mitamat; au besoin, pour mieux voir, ils trouaient les planches au vilebrequin. Les plus délurés recevaient en récompense des morceaux de pain blanc, et même des liards, s'ils restaient bravement aux aguets jusqu'à la fin des expériences.

Sur ces rapports, les conjectures et les commentaires allaient leur train, et l'imagination des voisines se donnait carrière. La tante brûlait d'en savoir encore plus long. Clouée sur son fauteuil, dévorée de curiosité, elle souffrait le martyre de ne pouvoir descendre au hangar, fureter ces cases et ces étagères mystérieuses, voir de ses yeux, toucher de ses mains. Son grand désir, son rêve, c'était d'arriver à faire parler le Sendric lui-même sur ses mécaniques, de le tenir en tête-à-tête, entre quatre murs, pour le chapitrer tout à l'aise, discuter avec lui, censurer, critiquer, conseiller; mais comment s'insinuer dans la confiance de cet homme taciturne et solitaire « qu'elle craignait comme le feu, disait-elle? Par quel bout le prendre? » Elle vidait tout son sac à malices, elle mettait en jeu ses artifices les plus

subtils; le Mitamat glissait au travers, il était insaisissable. — Ah! quel farfadet, il passe comme l'éclair!

Le plus difficile, c'était de le surprendre sans sa femme; il ne venait à la cuisine que lorsqu'il était certain d'y rencontrer la Damiane; d'habitude il se tenait à ses côtés, aidait au ménage et ne s'écartait guère que pour les travaux du four. Avait-elle à sortir, il la suivait pas à pas. — Oh! le grand simple! fredonnait la tante en essayant de l'arrêter au passage; oh! l'innocent! toujours après sa Sendrique, comme un enfant dans les jupes de sa mère. Pauvre amour, on l'enlèverait peut-être! Il est si beau! Lui, un homme! oh! jamais! — Et pour lui faire honte, à son retour elle racontait tout haut l'histoire de *Coq-Poule* (*Gaôu-Galline*), le mari benêt de la légende populaire, qui savonne, cuisine, fait les lits, trait la chèvre, couve les œufs et les vers à soie.

Si par grand hasard le Sendric oubliait de sortir ou se trouvait retenu forcément à la cuisine en l'absence de sa femme, dès que la Damiane tournait les talons, tante Laurence congédiait les voisines. — Partez, partez, je le tiens; je vais lui tirer les vers du nez; mais qu'il ne se doute de rien. — Elle virait son fauteuil et courait sus au Mitamat. En toute hâte, elle abordait la grande question des mécaniques, mais avec des détours si compliqués que le Sendric n'y comprenait rien. — Ah! quel fourbe, se disait la tante, quel fourbe! Avec ces hommes-là, il faut une prudence d'enfer. Je vais plaider le faux pour savoir le vrai. — Sans prendre garde à toutes ces finesses, le Sendric mettait en ordre le ménage et rôdait çà et là; tante Laurence le relançait avec une agilité extrême; à coups de talons, elle poussait son fauteuil à roulettes en tous sens, entre les sacs, les boisseaux, les bûches, sans jamais chavirer. Elle parlait, parlait à cœur joie. Le Sendric se taisait ou répondait par des coq-à-l'âne, et l'entretien se poursuivait ainsi à bâtons rompus : lui, affairé et distrait comme d'habitude, tournant autour des meubles avec des mouvemens brusques et furtifs; elle, infatigable, sautillant et babillant, donnant la chasse au fuyard, le traquant dans tous les coins. Et sitôt qu'une porte venait à s'ouvrir, le Mitamat s'échappait comme le vent.

En 1838, à la Saint-Blaise, il arriva que la tante Laurence eut enfin toute une grande journée devant elle pour harceler le Mitamat et lui serrer les pouces. Les moindres faits de cette petite guerre domestique s'étaient gravés dans l'esprit du terrailler; il les raconta à Marcel avec une grande vivacité de souvenirs, car il avait passé toute cette journée chez le Sendric, et très éveillé par la fièvre, très excité. La veille, il s'était blessé en fendant du bois; on l'avait couché dans la cuisine, et de son lit il voyait, il entendait tout. On le croyait endormi.

Ce jour de Saint-Blaise, la Damiane s'en était allée en foire avec la famille et les amis, et le père Sendric avait été laissé de garde à la maison. La tante Laurence s'était levée à la pointe du jour pour ne pas perdre une minute; déjeuner du réveil, toilette, tisanes, fumigations, en rien de temps elle avait expédié tous ses grands travaux du matin sans aide ni secours. Elle était à son poste, à l'entrée de la cuisine, lorsque le Sendric descendit dans la cour. Il mit ses voyageurs en chemin, et revint s'asseoir sur la margelle du puits, à quelques pas de la tante. La foule se répandait dans la rue et sur la chaussée. Par la porte charretière, toute grande ouverte, on voyait passer le défilé joyeux des gens de la foire pêle-mêle, en tumulte, bétail, piétons, voitures. Les enfans chantaient, sifflaient, les volailles piaillaient, les pourceaux en fureur hurlaient dans leurs cages; autour des lourdes charrettes trottinaient et caracolaient les cavalcades; les chiens jappaient et sautaient aux jambes des mules fringantes. Essieux grinçans, cris de bêtes, grelots, clochettes, piaffades, à tous ces bruits du dehors le Sendric prêtait tristement l'oreille. Il ne pouvait se décider à rentrer dans sa cuisine, et la foule s'étant écoulée, il restait là contre le mur, les bras pendans, tête basse, engourdi et rêveur, grattant la terre avec ses pieds. Quelques pâtres attardés arrivaient par les traverses dans le bas du village; d'autres, longeant les vieux remparts, rejoignaient à la hâte le chemin de la foire; de loin en loin, on entendait encore les galopades des ânesses et les piétinemens des troupeaux tintant clair sur cette route sonore taillée dans le roc. A ces derniers appels, le Sendric se réveillait en sursaut; puis, retombant en songerie, il amassait à poignée des pierrettes qu'il triait et jetait lentement, une à une, au fond du puits.

— Brave homme, lui dit la tante, vous me faites compassion. A vous voir, on dirait un prisonnier. Holà! que je vous plains de manquer une si belle foire, notre Sendric, et comme cette journée vous sera longue! Les voilà donc tous partis, la femme, les enfans, les amis! Qu'allez-vous devenir? Tout votre monde dehors, Espérit malade dans son coin, et la vieille tante à garder, une pauvre Laurence moitié sourde, infirme, qui ne sait rien, qui n'a jamais rien vu, que vous avez toujours méprisée! Ma société ne vous divertira guère, j'imagine. Près de moi, l'ennui vous prend vite; votre air le dit bien. Comme vous languissez, brave homme! Hélas! le chagrin vous mine.

— Ah! oui, vraiment, dit le Sendric, et la tante reprit, en soupirant comme lui, par manière de condoléance :

— Oh! cette journée sera longue, bien longue. Oh! ils ne rentreront pas de si tôt. Dans les foires, on n'a jamais fini; vous en savez quelque chose, vous qui ne manqueriez pas un marché, si l'on vous laissait faire. Quand vous êtes par chemins, vous vous inquiétez peu

de ceux qui sont au village à sécher d'ennui. Vous le voyez maintenant, lorsqu'on est séparé, le gros chagrin, c'est pour ceux qui restent. A votre tour aujourd'hui! Il n'est pas mal que vous appreniez par vous-même que la maison n'est pas très gaie pour ceux qu'on y délaisse. Enfin, sans rancune et de bon cœur, je vous offre ma compagnie. Si vous voulez, nous allons profiter de cette matinée pour causer à la douce, comme une paire d'amis, et de tout ce qui vous intéresse. J'en ai long à dire, savez-vous? Je ne suis pas dans les personnes d'esprit, mais j'ai beaucoup de jugement, et qui m'écoute n'y perd rien. Vous n'avez à pétrir que sur le midi au plus tôt, et réglé comme vous êtes, je sais bien que vous ne changerez pas vos heures. D'ici là, si le languir vous prend, je suis toute à vous. Allons, père Sendric, puisque vous ne savez que faire de votre personne, venez un peu vous asseoir à mes côtés, sur l'escabeau; nous allons essayer de vous distraire.

Le Sendric lui répondit : — Ce n'est pas le travail qui manque, notre tante. Pour l'heure, je vais vous relever ces fumiers tout au long du mur, sans m'écarter. Quand vous aurez besoin de moi pour vous servir, appelez.

— Oh! ne vous gênez pas pour moi, dit-elle; si vous avez à courir dehors, je ne vous retiens pas, vous êtes votre maître; partez, partez. Vous n'aimez guère votre intérieur, c'est certain, et l'on dirait que cette maison va s'écrouler sur vous, tant vous redoutez d'y entrer. C'est peut-être à cause de moi; ma présence vous pèse, je le vois bien; ma société vous déplaît, vous avez une dent contre moi, je le sais, je le sais. Et pourquoi, juste ciel! Qu'avez-vous à me reprocher? L'intérêt que je vous porte. J'ai beau chercher, je ne vois pas quel tort j'ai pu vous faire. On vous aura monté contre moi. Je ne sais pas qui vous pousse, mais vous êtes bien mal conseillé. Voyez, voyez! à présent même, je suis à vous parler raison, et vous ne m'écoutez déjà plus. Vous êtes au supplice, vous voudriez déjà prendre la clef des champs, les pieds vous brûlent; partez, partez. Qui vous retient? Laissez-moi dans la solitude et l'abandon; j'y suis habituée; un jour de plus ou de moins, je ne compte plus.

— Eh bien! l'on va rentrer, l'on rentre, dit-il en lançant la fourche sur les fumiers. Me voici. Êtes-vous contente? Que voulez-vous de moi?

— Moi? de vous? Rien, rien, rien. Si c'est pour moi que vous êtes rentré, vous avez grand tort. Qui vous cherche? Juste ciel! qui vous cherche? Partez, restez, sortez, à votre fantaisie, et que m'importe? Vous êtes votre maître. Moi, je ne demande rien, je ne veux rien, je n'attends rien, ni de vous ni de personne; je me suffis. Moi, vous appeler? Oh! jamais, jamais, je vous le jure!

Le Sendric s'était mis à ranger et nettoyer la cuisine. — Eh! là, père Sendric, cria la tante, puisque vous ne savez que faire, venez donc au moins m'enfiler mon aiguille.

Il arriva lestement et vida l'étui. — A votre plaisir, tante Laurence, pour ces aiguilles, très volontiers; j'ai bon biais, nous allons vous en piquer une douzaine sur les bras du fauteuil, grandes et petites, prêtes à l'avance. M'y voici!

Les aiguilles enfilées, la tante ne voulut plus coudre. Il lui fallut son tricot, le rouet, la chiffonnière, la quenouille, les vieilles hardes; à chaque instant, elle changeait d'ouvrage, elle perdait ses ciseaux, son dé, les patrons, le fuseau, l'aune, sa tabatière; au premier mot, sur un signe, elle était servie à souhait, puis le diligent Sendric reprenait en courant son travail, mais tout aussitôt la tante le détournait du ménage. — Eh! l'ami! puisque vous ne faites rien, rendez-moi un service; soyez bon à quelque chose. Elle lui donnait à dévider de la soie, du fil, du coton, des laines. — Encore cet écheveau! c'est le dernier. Tout en dévidant nous pourrons causer gentîment, comme de vieux amis. J'en ai long à vous dire, savez-vous? Et sur quoi donc? Devinez, devinez donc, je vous le donne en mille. Et par hasard, pourriez-vous me donner des nouvelles d'un père de famille qui va s'enterrer de grandes journées dans un fond de hangar, derrière les caisses, les tonneaux, dans les poutres, dans les planches, sous les tiroirs, sans avertir personne, comme un ours, comme un voleur? Se cache-t-on pour faire le bien? Jamais, jamais!

Au bout de quelques minutes, la tante était lassée du dévidage; elle demandait son chapelet. Le Sendric mit quelque retard à l'apporter; la tante trépignait. — Ah! quel malheur! Il se sera perdu, il est bien perdu. Ne faites pas semblant de le chercher, notre Sendric, vous savez bien que c'est inutile. Qui me prouve que vous ne l'avez pas vous-même donné à détruire à votre Damianet? Vous n'avez rien à lui refuser. Vous êtes d'une faiblesse! Père Sendric, vous élevez bien mal vos enfans; il serait temps de les corriger. Ce Damianet tourne mal; c'est tout son père. Jamais en place! Quel touche à tout! Quel brise-fer! C'est un furet. Je suis certaine qu'il a gaspillé ce chapelet et qu'il l'aura jeté dans le puits; rien ne peut le remplacer, je ne l'aurais pas changé contre un chapelet d'or. Qui sait depuis combien de temps il était dans la famille? Il est connu que nous sommes une des plus anciennes maisons du pays; depuis des siècles, il y a toujours eu des Sendric maîtres-fourniers, de père en fils. La maison périra avec vous. Vous valez peu : eh bien! votre Damianet sera pis encore.

Lorsqu'elle eut son chapelet, elle demanda ses Heures. Presque aussitôt elle referma son livre en criant famine. Pour couper court

à ces doléances, le Sendric avança de deux heures le dîner; tante Laurence n'avait plus faim. — Eh! eh! vous êtes bien pressé, vous! Il paraît que le chagrin vous aiguise l'appétit. Pour un homme dans l'affliction, vous avez les dents longues, père Sendric. Moi, je ne suis pas comme vous, j'aime une vie réglée pour mes repas comme pour tout; mais ici je ne suis pas chez moi, et certes on me le fait bien sentir : on me traite comme une enfant, on me change mes heures sans me consulter, de force on voudrait me rompre mes habitudes. A mon âge, c'est mortel. Oh! les hommes sont trop absolus; il faudrait toujours faire leurs quatre volontés. Moi, je ne veux plus céder à tous ces caprices, j'y suis décidée. Dînez, dînez sans moi, mangez tout seul, mangez, mangez tout, prenez ma part. Vous êtes affamé comme un loup, et tout ce dîner ne vous pèsera guère; oh! je vous donne ma part. Enlevez, enlevez mon couvert. Je n'en suis pas.

— Ni moi non plus, tante Laurence; à votre moment. — Il reprit la marmite et l'accrocha à la crémaillère, au plus haut cran. — A votre moment, notre tante. Oh! comme il vous plaira. Rien ne presse, on peut attendre, et le feu n'est pas à la maison. Nous avons nos deux heures devant nous. Je vous donne jusqu'à midi : d'ici là usez du père Sendric à votre idée pour vous servir; mais à l'*Angelus*, au coup de la cloche, j'ouvre mon pétrin, je m'y braque, et si vous m'appelez alors, autant vaudrait parler au mur.

Bientôt la marmite fut décrochée de nouveau, puis raccrochée encore, puis encore déposée sur la nappe et rapportée sur les charbons. Tous les quarts d'heure, la tante tombait en défaillance; à peine servie, elle n'avait plus goût à rien. Enfin elle consentit à se mettre à table; le Sendric s'occupa d'elle avec toutes sortes de soins, mais pour sa part il ne faisait pas honneur au dîner, et la tante lui cherchait noise pour sa grande sobriété. — La faim vous ravage, et vous vous retenez, je le vois bien; c'est un air que vous vous donnez devant moi. Forcez-vous donc, père Sendric, et ne vous laissez pas aller ainsi comme un imbécile. On se fait une raison. Mangez, mangez, l'appétit viendra, j'en réponds. Allons, du courage! Le meilleur temps de la vie, c'est à table. Je sais bien que vous vivez comme un oiseau, mais enfin on ne se nourrit pas de l'air du temps, et pour quelques heures que vous êtes séparé de votre Sendrique, c'est par trop languir. Un jour d'absence, et vous voilà triste et malade à la mort! C'est ridicule. Que voulez-vous donc qu'on pense de vous? On en dit déjà bien assez, notre homme! Si vous saviez comme on vous traite dans le pays! J'en suis honteuse pour vous, et je ne sais que répondre. Puis-je dire : Non, quand j'entends autour de mes oreilles : Quel grand simple que ce père

Sendric! quel innocent! Ce n'est pas un homme. Sans sa Damiane il se croit perdu. Qu'elle s'écarte d'une minute, il n'a plus sa tête : il est muet, il est sourd, le voilà dans la lune. Toujours cette Damiane, cette Damiane! Loin d'elle, vous êtes un corps sans âme.

— Ah! la Damiane est une maîtresse-femme! dit le Mitamat en hochant la tête.

— Elle a bien ses vertus, dit la tante.

— Oui, certes, et sur ma foi! tante Laurence! A qui le dites-vous? La Damiane et moi nous sommes comme les deux doigts de la main.

— Et vous ne la valez pas, notre Sendric; vous ne la vaudrez jamais, entendez-vous? Dans son petit doigt, elle vous vaut tout entier.

— C'est très certain, notre tante, vrai sur l'honneur! vous parlez bien. Il n'y a pas deux Damianes au monde; on irait jusque dans les îles sans trouver sa pareille!

— Oh! c'est une personne fort méritante. Avec vous, elle a bien eu ses traverses. Si je vous dis tout ce bien d'elle, notre Sendric, ce n'est pas pour vous peiner, croyez-moi; si je savais vous mortifier, je me tairais sur l'heure.

— Allez, allez toujours! s'écria le Mitamat, qui ne se lassait jamais d'entendre l'éloge de sa femme. Parlons-en, de cette Sendrique, et jusqu'à demain, si vous voulez. M'y voici. Avancez la marmite : j'ai grand' faim. — Et d'un air réjoui il se servit une pleine écuelle.

En le voyant si bien disposé, la tante reprit avec insistance : — Oui, notre homme, vous avez là une bonne femme; elle vous est fort attachée, et bien trop. Ah! si vous saviez comme elle languit quand vous êtes dans vos foires, Juif-Errant! Maintes fois j'ai connu qu'elle se tenait à quatre pour ne pas pleurer comme une Madeleine.

— Vrai? dit-il. Ah! si jamais on m'y reprend à ces foires, que je perde mon nom! La tante, voilà bien six mois que je n'ai mis les pieds hors de la commune, sinon pour aller au moulin. Ces marchés, ces marchés, c'est fini!

— Dieu le veuille, brave homme, Dieu le veuille! Suivez toujours mes avis, et vous n'en serez que plus heureux. Croyez-moi, renoncez-y à ces foires; c'est un gros chagrin pour votre Sendrique. Il serait temps de lui donner un peu de contentement. — Puis elle ajouta finement : — Et d'ailleurs, à quoi bon maintenant tous ces voyages? Que vous reste-t-il à acheter? Votre hangar n'est-il pas garni du haut en bas? On dit que c'est plein comme un œuf. A quoi bon? Juste ciel! à quoi bon? Là, entre nous, brave homme, expliquons-nous donc une bonne fois pour toutes, et puisque nous sommes seuls, profitez-en pour me dire un peu ce qui se passe par

là-bas dans ce hangar. Qu'y pouvez-vous faire? quels sont vos projets? Parlez, parlez: on ne vous trahira pas.

Sur cette question, le Sendric se leva, l'écuelle aux mains, et d'un trait il avala son assiettée. L'horloge sonnait; le Sendric était déjà au pétrin. Il ne fallait pas se risquer à l'importuner davantage. Dès qu'il avait les bras dans la farine, ce n'était plus un homme endurant, la tante le savait par expérience; elle se résigna donc de son mieux, tant qu'elle le vit dans ce feu de travail. Cependant lorsque, après avoir aligné ses pains sur la planche, le Sendric descendit un autre sac et le vida dans la huche pour la seconde fournée, tante Laurence n'y tint plus. Elle s'ennuyait, elle soupirait, geignait, gémissait tristement; bientôt il lui vint une petite toux d'impatience, aigre et sèche. Dans ses jours d'inquiétude, elle était sujette à ces crises nerveuses. Cette toux était involontaire et n'avait rien de joué, mais la tante n'était pas fâchée qu'on prît pitié d'elle; l'accès arrivant, elle ne se retint pas, elle y mit beaucoup de bonne volonté, puis elle y aida, puis elle se força un peu, puis davantage, enfin la quinte éclata; elle toussait à pleins poumons, si bien que le Sendric l'entendit, quoiqu'il râlât et criât très fort de son côté, ainsi que font les mitrons en soulevant leur pâte.

— Ah! c'est gémir à me fendre le cœur, dit-il; vous allez rendre l'âme. Par bonheur le feu n'est pas mort; patience, patience, laissez-moi vous préparer les quatre fleurs et des figues au lait. C'est un velours.

La tante se fit bien prier pour prendre les tisanes; elle les but lentement, goutte à goutte; la toux s'étant calmée, elle se plaignit d'un mal qui lui passait dans les reins. — Oh! si j'avais mes jambes, disait-elle, comme j'irais volontiers vous mettre un peu d'ordre dans votre hangar! Il n'y a que les femmes pour s'entendre à ranger. Y en a-t-il du remue-ménage par là-bas! y en a-t-il! Vous ne devez plus vous y reconnaître. Il paraît que c'est plein partout. Et dans une confusion!

— Et d'où le savez-vous? dit le Sendric.

— Qui me l'a chanté? répondit-elle; mon petit doigt. Il en sait long, très long, et bientôt peut-être serez-vous dans les étonnés. Ah! vous êtes fin comme l'ambre, mais votre ancienne n'est pas encore dans les innocentes; tante Laurence en a découvert de belles.

Le Mitamat n'entendait rien de ce petit ramage; il prépara sa seconde fournée, et quand ce fut fini, il se disposa à sortir. La tante ne le perdait pas de vue. — J'entends une charrette dans la rue, dit-il, ce sont mes soies qui arrivent peut-être; je vais les peser.

Pendant qu'il montait sur la table pour décrocher la balance romaine, tante Laurence virait son fauteuil et le lançait jusqu'à la

porte, en travers pour lui barrer le passage. Il tourna du côté de l'escalier; cette issue était fermée. — Visage de bois, père Sendric, toc, toc, toc, la serrure est solide. — Elle riait aux larmes, les poings sur les hanches. — Toc, toc, toc, la porte tient bon; pour l'ouvrir, il vous faudrait faire sauter la gâche. Je vous conseille de chercher la clé. Oh! je me fais un bon sang, je m'en fais comme une bienheureuse. Cherchez à tous les clous, en haut, en bas, je vous donne jusqu'à Pâques pour la trouver. La clé est dans ma poche; venez-y voir. Eh bien! vous n'osez approcher? Avez-vous peur qu'on ne vous mange? Arrivez ici, et remettez-moi cette balance sur la cheminée, croyez-moi; notre charrette ne rentrera que sur le tard, et nous avons tout ce bon temps pour nous conter nos petits secrets, à l'amitié, bien seuls, sans gêne, et tranquilles comme Baptiste. Approchez-vous donc, plus près encore, je suis dure d'oreille.

— Tante Laurence, dit-il, je suis bien inquiet pour nos blés, qui demeurent couchés depuis l'orage; s'il ne vient pas un bon vent sec pour les relever, c'est encore une moisson perdue. Les biens de la terre en ont de dures à passer. Il faut me laisser sortir, que j'aille voir si le temps tourne au clair.

— Il n'y tourne que trop, notre Sendric, juste ciel! Je le sens à ces douleurs qui me travaillent. Restez, restez, pas n'est besoin de sortir; croyez-moi, dans une heure il va se lever une bise à décorner les bœufs. Je m'y connais sans regarder courir les nuages. J'ai des bras et des jambes qui marquent le temps.

Il s'approcha d'elle avec empressement : — Ah! si vous souffrez encore, notre tante, il faut disposer du Sendric, sur ma foi! Je suis ici pour vous servir.

— Il s'agit bien de mes douleurs! cria la tante exaspérée. Laissez-moi, vieux brutal, laissez-moi. J'ai mon mal et je patiente. Nous allons nous expliquer, et cette fois, je vous le jure, vous ne me renverrez pas à la semaine des quatre jeudis. Nous allons tirer l'affaire au grand clair. Au fait! au fait! Et ce hangar, que s'y passe-t-il? qu'y faisons-nous? et ces mécaniques?

— Mes mécaniques? dit le Mitamat fort surpris; quelles mécaniques? Allons, parlez, parlez; qu'en savez-vous?

— Ah! vous y voilà. Vous m'écoutez maintenant; c'est fort heureux. La faim fait sortir le loup du bois. Nous avons martel en tête. On vous a mis la puce à l'oreille. Tiens, tiens, vous n'êtes plus sourd! Il a parlé! quel miracle! Eh bien! méchant sournois, votre secret, qui le tient? On les connaît, vos mécaniques. Et ces horloges, hein? vieux renard! et ces tourne-broches?

C'était ce qu'elle avait pu imaginer de plus compliqué; elle n'entrevoyait rien au-delà.

— Des horloges? dit le Sendric, des tourne-broches? Moi, je fais des tourne-broches?

— Eh! oui, vous en faites. N'essayez pas de jouer au plus fin; vous êtes pris. Oh! quel front! Il n'en convient pas! Et pas plus tard qu'hier matin, qu'avez-vous donc fabriqué? Et l'autre dimanche après vos écritures, vos pattes de mouches? Hein? vieux renard! Des tourne-broches, des tourne-broches; osez donc le nier!

Le Sendric ne répondait pas; il s'apprêtait à scier un tronc d'arbre. La tante l'appelait d'une voix câline : — Sendriquet! Sendriquet! arrivez donc vous reposer un peu par ici. Laissez-moi ces yeuses; le bûcher est plein; rien ne presse, et vous êtes fatigué, peccaïre! Voulez-vous donc toujours vous abîmer de travail? Venez, venez vous délasser sur cette chaise, et nous causerons comme une paire d'amis. Ménagez-vous, mon bon. Pour sûr, vous en faites trop. Il y a temps pour tout, notre homme, et si vous forcez la nature, vous ne ferez pas long feu. Avec ça que vous êtes déjà si vaillant! vous tomberez tout d'un coup, et vous tomberez étique; c'est comme je vous le dis; il ne faut pas croire que vous soyez de fer et de bronze, d'autant que pour vous soigner vous n'écoutez personne; vous prenez un teint vert qui ne me dit rien de bon. Et quels yeux! quelle voix! Vous semblez un fantôme; c'est une pitié! Jaune comme un coing! Et maigre! maigre! à passer entre les cornes d'une chèvre!

Le Mitamat sciait silencieusement son chêne. Pour le piquer et l'exciter à la riposte, la tante répétait sur tous les tons : — Vous rougissez donc bien de notre métier de fournier? On dit partout que vous voulez vous mettre horloger. A votre âge, c'est un peu tard pour changer d'état. Pierre qui roule n'amasse pas mousse. Monsieur méprise ses gens et son village. Monsieur veut être bourgeois dans les villes, la canne à la main. Qui verra rira.

Quoi qu'elle fît, elle ne réussit pas à l'émouvoir. Le Sendric scia toutes ses bûches sans lever la tête, et lorsqu'il les eut empilées, d'une enjambée il vint jusqu'à la porte. — Tante Laurence, peut-on passer maintenant?

— Non, non, non!

— Très bien, dit-il; je m'en vas faire une échelle. Voyez-vous ce fagot, notre tante? J'ai là de quoi tuer le temps jusqu'à la brune, à leur retour. Aussi bien ces barres de saule étaient trop belles pour être mises au four. Quand elles m'auront passé par les mains, ce sera un plaisir. Regardez-moi travailler; il y en a de plus gauches que moi.

A l'arrivée des gens de la foire, l'échelle était terminée, et le Sendric ratissait, ratissait toujours. La tringle de fer rougissait au feu, tout le fagot était à terre débité en barres, barreaux et planchettes. Il avait disposé toutes ses pièces pour monter des chaises; il en au-

rait ajusté des douzaines et des centaines; il aurait ratissé, ratissé jusqu'à la fin du monde sans que la tante parvînt à lui arracher une seule parole qui eût trait aux machines. Une fois retombé dans son mutisme, il s'y tenait obstinément et durement.

Des scènes comme celle de la Saint-Blaise, dont Espérit avait été le témoin muet et n'avait oublié aucun détail, se renouvelèrent plus d'une fois entre le Mitamat et la tante Laurence, sans que celle-ci pût rien tirer de lui. En public, elle le provoquait par des questions détournées, des railleries, des allusions; mais le Sendric n'écoutait guère et restait muet. La tante se vengeait en le harcelant de toute manière, même pendant les veillées de la famille. Les soirs de fournée, au départ des pratiques, la tante Laurence éteignait la lampe, et l'on venait travailler dans la cheminée pour ménager l'huile. Si l'on avait soupé, la Damiane allait coucher les enfans. Le Sendric, n'entendant plus de bruit, se croyant seul, rêvait à ses machines. Il restait accroupi sur son banc, les pieds à la crémaillère, dessinant et chiffrant sur les cendres du foyer du bout de son croc de boulanger; la tante Laurence filait derrière lui, à la clarté du four entr'ouvert. Souvent, lorsqu'il était bien absorbé dans ses calculs, d'un coup de quenouille elle le décoiffait lestement. — Eh! pauvre homme, dormez-vous? Avisez donc votre barrette qui s'en va dans les braises. Réveillez-vous, Jean de la lune! Le feu tombe, et vous allez manquer cette cuite.

VII.

Marcel ne se lassait pas d'entendre ces histoires que lui racontait Espérit; il se les faisait répéter bien souvent, longuement, dans les moindres détails; rien n'était indifférent pour lui dans le récit minutieux de ces petits drames domestiques. De son côté, la tante Laurence lui racontait à sa façon les méfaits du Mitamat; Marcel l'écoutait avec un vif intérêt. A l'aide de ces récriminations passionnées de la tante tout autant que par les récits sympathiques d'Espérit, avec ses souvenirs personnels ainsi ravivés, éclairés, il reconstruisait dans le passé toute la vie de son père, qu'il avait si peu connu; il en devinait les souffrances, les angoisses, les illusions, les habitudes, il en pénétrait l'intimité, et toutes les choses dont il avait été témoin dans son enfance s'expliquaient maintenant pour lui d'une façon imprévue. La Damiane reconnut alors que le moment était venu de ne plus rien cacher à Marcel. Jusque-là elle avait été avec lui d'une extrême réserve sur tout ce qui touchait aux dernières années du Sendric, à sa fin, aux causes mystérieuses de sa mort. Marcel apprit par elle cette douloureuse histoire, et toute la triste vérité lui fut dévoilée.

Au plus fort de ses embarras d'argent, le Mitamat avait hérité d'un vieil oncle maniaque et soupçonneux qui depuis vingt ans lui fermait sa porte, — un Sendric de Brantes, son plus proche parent, bourrelier très renommé « qui gagnait, disait-on, ce qu'il voulait. » Il lui venait des pratiques des quatre coins de Provence, et souvent même du fond du Dauphiné. « Personne n'avait jamais vu la couleur de son argent. » Tous les deux mois, un revendeur de la ville d'Orange venait l'approvisionner de pains bis achetés à la porte des casernes; en échange, le vieux Sendric lui réparait ses bricoles. Le bourrelier passait pour très riche, mais on ne lui connaissait ni terres ni rentes, et de sa vie il n'était entré chez les notaires. Il n'en parlait qu'avec horreur quand il lui arrivait de parler, chose rare. Il vivait seul, à l'écart, en compagnie d'un chien très farouche. L'homme et le chien se nourrissaient d'herbages et de vieilles croûtes; ils avaient pour gîte une baraque en pierres sèches, près du torrent, hors la bourgade. Dans la baraque, pour tout mobilier, un bahut de vieux chêne, massif, plaqué d'ébène, une hache, un fusil, un télescope, des rasoirs, et les outils du métier, les meilleurs, les plus beaux qu'on pût voir, des aciers de prix sortis des fabriques anglaises. A Brantes, on se racontait des histoires étranges sur ce mystérieux bahut qui restait toujours cadenassé. Lorsque des indiscrets s'avisaient de questionner le bourrelier à ce propos, pour toute réponse, il sifflait son dogue ou montrait le fusil. La hache lui servait à fendre les pains de munition durcis et moisis dont il vivait; avec les rasoirs, il se faisait la barbe deux fois par jour; enfin il usait du télescope pour consulter les astres tous les soirs, après souper, et le matin, avant de se mettre à la besogne, il se tirait des horoscopes avec un jeu de tarots.

A quatre-vingt-trois ans, il n'avait rien changé à cette vie. Il couchait sur la dure, tout habillé, sans autre lit qu'une méchante paillasse de feuilles, le chien en travers servant d'oreiller. Un matin, on le trouva roide mort sur son grabat, les bras croisés, tête haute, le fusil entre les jambes; au chevet, le chien hurlant et pleurant son maître. La justice arriva; on courut au bahut, que l'on croyait rempli d'or; on n'y vit que des jeux de cartes, des savonnettes, des piles d'almanachs triples liégeois, au nombre de quatre-vingt-trois, et tout autant de *Messagers boiteux* numérotés et classés par années; au fond, sous ces liasses, un baril de poudre, le code et des chevrotines. Lorsqu'on voulut retirer le fusil, le dogue fidèle se jeta en avant sur le mort et saisit le canon avec ses dents. Le coup partit et lui brisa la mâchoire : la canardière était chargée comme un trombion.

On fouilla la paillasse, elle était bourrée de sacs d'écus. La maison fut explorée en tous sens. On s'attendait toujours à trouver d'autres

richesses dans quelque cachette, et l'on se rappelait ce discours du bourrelier, qui avait dit un jour à son marchand de pains : « C'est dans mon trésor qu'on verra le testament. » C'était encore une drôlerie de ce vieillard énigmatique, car il avait toute sa fortune dans son grabat, et l'on vida de nouveau le bahut, on secoua les paquets d'almanachs, on renversa tous les tiroirs, sans trouver une seule ligne écrite de la main du défunt. Le bourrelier ne laissant pas de testament, les trésors de la paillasse revenaient de droit au Mitamat. Lorsque cette nouvelle arriva à Seyanne, tout le village fut en émoi. Déjà le Sendric ne passait plus pour fou; la tante Laurence n'osait plus le brusquer, elle lui parlait avec de grands respects, tout en hasardant quelques conseils sur le gouvernement de cette fortune inespérée, le placement des fonds, les garanties à prendre, la méfiance dont il fallait s'armer contre tout le monde, et surtout contre les amis. — Gare aux emprunteurs, notre Sendric, et gare aux piqueurs d'assiettes! Oh! gardons-nous des piqueurs d'assiettes! — Dans les rues comme à la cuisine, le Mitamat ne rencontrait que des visages sourians; les petits polissons se rangeaient pour lui céder le haut du pavé, les notables le saluaient courtoisement, les commères lui tiraient des révérences. La tante Laurence prenait sa part de tous ces hommages, il lui en revenait un grand crédit, son cercle de voisines était triplé, on lui faisait une cour assidue, et la Bouillargue, une ancienne ennemie de la vieille femme, n'était pas la moins empressée parmi ces visiteuses. — Ne la croyez pas, disaient les bonnes amies; elle sèche de jalousie, défiez-vous! — La tante l'accueillit d'abord très mal; mais elle fut entourée de tant de prévenances, elle fut si souvent et si adroitement flattée, soignée, cajolée, écoutée à plaisir, qu'elle finit par oublier les vieux griefs, et la Bouillargue, s'étant laissé bien humilier, fut enfin reçue à merci. Cette Bouillargue avait sept filles, laides et méchantes à faire peur. Les aînées passaient leur vie à courir les bals et les promenades, pour se chercher des maris. On les rencontrait partout avec leurs airs précieux et leurs sourires aigres, coquetant de leur mieux, faisant des grâces aux passans. Elles avaient vieilli à ce métier, et leur mère, dépitée, les menaçait souvent de les dépouiller de leurs robes voyantes et de leurs bonnets à dentelles, si les maris n'arrivaient pas. La cinquième et la sixième étaient bossues; elles tenaient la cuisine et ne portaient que des haillons. La Bouillargue n'avait plus d'espérances que dans la dernière de ses filles, alors âgée de quatre ans : c'était la femme qu'elle destinait à Damianet, et, dans ses rêves d'ambition, elle se ruinait en frais de toilette pour parer ce petit laideron, qu'elle conduisait tous les jours chez les Sendric. Depuis que Damianet était devenu un gros parti, toutes les mères de famille l'avaient pris en vive

tendresse; mais personne ne savait le choyer comme la Bouillargue, qui matin et soir lui bourrait les poches de friandises.

— Je pensais bien que la chance nous viendrait tôt ou tard, disait le Sendric; le tout est de savoir attendre. On va donc entendre parler de mes mécaniques!

Avec les grandes richesses du bourrelier, il y avait de quoi payer toutes les dettes, prendre les brevets et construire enfin les belles machines projetées, à commencer par ce moulin à vanner le blé dit *ventaire,* dont le modèle en réduction était exposé sous cloche, à la plus belle place, derrière les étagères du tour. Ce musée secret n'était connu que de la Damiane et d'Espérit. Espérit avait aidé le Sendric dans son travail; à eux deux ils avaient façonné le chef-d'œuvre avec des planchettes, des bouts de fer-blanc, des tôles et des ressorts de montres. Le petit moulin jouait à ravir. Lorsque le Sendric était bien triste, il venait au hangar, ouvrait la cachette, et, pour se donner du courage, il faisait tourner son petit moulin.

A la levée des scellés, le Mitamat se rendit à Brantes avec l'ami Espérit. La maison du bourrelier avait été mise à sac par les gens de loi; ils avaient poussé leurs recherches jusqu'au grenier. Tous les placards étaient descellés, pas une cloison, pas un creux qui n'eût été sondé à coups de marteau; on en retrouvait partout la trace. La cuisine avait été dépavée, les étagères étaient à terre, la paillasse éventrée avait été répandue sur le sol, et les feuilles sèches voltigeaient de tous côtés au milieu de liasses d'almanachs entassées en désordre au fond de la cheminée. Le Mitamat, homme soigneux et méthodique, reprit le classement de ces brochures avec les plus grands soins, dans les règles, année par année, à partir du premier cahier. Dans ces piles d'almanachs, il y avait une dernière liasse, déliée à peine, et que les hommes d'affaires, fatigués, pressés d'en finir, n'avaient feuilletée que du bout des doigts. En dépliant curieusement ces livrets, sans se hâter, page à page, le Sendric découvrit un carré de papier jauni, cacheté à triple cachet, sous la couverture d'un *Messager boiteux:* Ce chiffon de papier était un testament olographe parfaitement rédigé, écrit serré en lettres menues, d'une main ferme, sans ratures, daté, signé, inattaquable, par lequel le bourrelier instituait héritiers des parens très éloignés, au détriment des Sendric de Seyanne. Ce testament était longuement motivé, il y était parlé très amèrement des utopies du père Sendric, et l'oncle déclarait qu'il ne voulait pas que sa fortune tombât dans les mains d'un lunatique pour être dilapidée en inventions, sornettes, almanachs et visions cornues de Mitamat. L'histoire de l'âne peint était racontée, comme on pense, et dans le plus grand détail; par surcroît, le Sendric était accusé formellement de chercher le mouvement

perpétuel. Cette diatribe se terminait par une facétie d'avare : le bourrelier avait repris la plume pour léguer au Mitamat un petit écu de rente, à la condition expresse qu'il serait fait toutes les années des largesses d'avoine aux ânes du village, le jour de leur fête. Le testateur ajoutait plaisamment que cette fête n'était pas marquée au calendrier, mais que le Mitamat saurait bien la découvrir et la célébrer dignement avec ses pareils. Le Sendric s'empressa de porter ce pamphlet chez le notaire, et tous les projets de machines s'en allèrent à vau-l'eau.

A quelques années de là, il y eut une belle saison de garances et les vers-à-soie firent merveilles; le Mitamat ne s'étant pas mêlé des ventes, la Damiane put payer toutes les dettes, et comme il lui restait encore quelque argent, elle mit un sac dans la main de son mari. Le bonhomme partit pour Avignon, avec son petit moulin bien entouré de mousseline au fond d'une layette garnie de coton doux. Lorsqu'il arriva dans les ateliers de construction, on lui montra une machine tout à fait semblable à la sienne, déjà en usage depuis six mois et dont on réparait les volans. — Ah! je suis trahi! — dit-il. C'était une rencontre malheureuse, voilà tout. Le Sendric n'en voulut rien croire, et n'écoutant plus que sa colère : — Espérit m'a trahi, dit-il, j'aurai son sang!

Comme le Sendric était de nature confiante et loyale, il ne fallut qu'un mot d'Espérit pour le faire revenir de ses injustes soupçons; mais dans ce premier moment d'aveugle douleur, il aurait accusé la Damiane elle-même, si elle eût été seule dans le secret.

Il prit sa layette et la fracassa contre le mur, puis il l'écrasa dans ses mains avec le petit moulin. Il s'était blessé, et le sang coulait sur ces débris qu'il piétinait avec rage. C'étaient toutes ses illusions, toutes ses espérances qu'il foulait ainsi sous ses pieds, c'était sa vie même. Il traîna encore quelques années, mais à dater de ce jour ce fut un homme fini; il avait reçu le grand coup.

Le Mitamat s'en retourna au pays, la mort dans l'âme. Il se préparait une grande fête à la boulangerie pour célébrer la prise du brevet. Dans la matinée, on avait convoqué la famille et les amis; la longue table était dressée au milieu de la cuisine comme pour un jour de Noël. Les convives arrivaient en habit de dimanche, Espérit venait les recevoir et leur donnait une savante explication du *ventaire*. Personne ne doutait du succès. Qui aurait résisté quand la tante Laurence elle-même s'était laissée séduire? Au départ du Sendric, la tante avait été mise dans le secret, on l'avait consultée, on avait écouté ses objections, elle avait tenu dans ses mains le petit moulin et l'avait soumis à toute sorte d'expériences; elle avait vanné des millets, des cendres, du tabac, des fleurs sèches, des sciures de

bois, des lupins; au dernier moment, elle ne voulait plus s'en dessaisir, tant elle se divertissait à tourner la manivelle, à voir sauter les volans et tournoyer les poussières.

La tante Laurence avait pétri de ses mains une grande galette figurant le chef-d'œuvre du Sendric. Cette belle galette, dorée à l'œuf, relevée d'épices et festonnée d'anchoix, s'élevait comme pièce d'honneur sur un socle, au centre du service, entre quatre chandelles de couleur. La tante s'était assise en avant de la table, pour être bien à portée d'entendre les éloges des arrivans qui venaient admirer la galette; le petit Damian rôdait autour, en ouvrant de grands yeux émerveillés. Il avait une veste neuve tirée d'une vieille culotte de velours, et lorsqu'il avançait les bras entre les assiettes, la tante Laurence était dans les transes; il lui fallait à la fois surveiller la toilette du neveu et faire politesse aux complimenteurs, deux grands soucis à mener de front; elle n'y pouvait suffire et perdait la tête. Espérit lui venait en aide et ramenait Damianet près de lui; il se tenait debout derrière la tante, une baguette à la main. Lorsque les nouveau-venus avaient pris place, Espérit touchait le gâteau du bout de sa baguette et recommençait la démonstration du *ventaire*. Damianet se faisait un siége entre les jambes du terrailler; il écoutait de toutes ses oreilles, imitait les gestes et répétait gravement les mots nouveaux qu'il saisissait au vol.

Espérit en était à son sixième discours, lorsque le Sendric parut sur le pas de la porte. Il fut accueilli par un cri de joie; mais, au lieu d'entrer, il s'arrêta brusquement à la hauteur de l'évier, puis il ouvrit sa veste et sa chemise, saisit à deux mains le sac d'argent et le lança violemment sur la table. La belle galette reçut le choc et fut broyée comme verre.

Le Sendric s'était enfui; on voulut le suivre, mais il avait tiré la porte derrière lui; il n'y a pas de fenêtre à la cuisine des Sendric, et pour sortir il fallut remonter au premier étage et de là sauter dans la cour par les lucarnes. On était dans l'obscurité, on se heurtait, on se poussait au bas de l'escalier. La tante Laurence et les enfans criaient. Pendant tout ce tumulte, le Sendric descendit à son hangar et s'y barricada : il ferma à triple tour les casiers, le coffre, les tiroirs et les étagères, et quand tout fut bien cadenassé, il escalada l'appentis, revint par le mur jusqu'à la porte charretière, au-dessus du puits. On le vit alors s'asseoir tranquillement sous l'auvent, retourner ses poches et les vider sur ses genoux. Après avoir compté ses clés, il les examina curieusement, siffla dans les trous, puis les jeta une à une au fond de l'eau.

Le lendemain, il revint à son laboratoire avec des planches qu'il cloua sur toutes les serrures. En scellant le grand coffre aux papiers,

il était d'une gaieté sinistre, on eût dit qu'il clouait sa bière. Il ne remit plus les pieds au hangar, et jamais depuis on ne l'entendit parler de machines; de trafics et de marchés, il n'en fut plus question; par contre, il devint très mou au travail, il avait perdu toute l'excitation de sa vie, et la paresse le gagnait de jour en jour. Vers les derniers temps, il ne fit plus que languir dans l'insouciance et la fainéantise; il laissait son ouvrage pour s'en aller vaguer dans les rues, au hasard, en compagnie des chiens errans; quand les chiens s'arrêtaient, il s'arrêtait; lorsqu'ils se couchaient au soleil, il s'étendait à terre avec eux. Il ne répondait plus à personne, et rien ne pouvait l'émouvoir, ni les remontrances des gens graves, ni les insultes des petits polissons. Pendant ces trois mois, on le vit passer ainsi de porte en porte, rasant les murs et traînant le pied, chancelant, appesanti, la face engraissée et blême. Sa santé, qui avait résisté aux plus dures fatigues, s'affaissa tout à coup; il se mit au lit pour ne plus se relever; il dormait des sommes de trente et quarante heures et se rendormait encore, si bien qu'un jour il ne se réveilla plus, et la mort le prit sans qu'on lui reconnût d'autres maladies que ces lourds sommeils continus.

VIII.

Cette invention du ventaire était la seule que le Sendric eût menée à bonne fin. A sa mort, il ne laissa que des plans et des ébauches absurdes, incompréhensibles au dire des savans qui mirent le nez dans ce fouillis de notes, de calculs et de dessins empilés au fond du grand coffre. Ces savans avaient été raccolés par l'ami Espérit, qui voulait tirer d'eux un bon témoignage en faveur du Sendric; c'étaient des géomètres-arpenteurs qui venaient cadastrer le pays, et le terrailler les avait entraînés au hangar en leur annonçant des merveilles. Après dix minutes d'examen, les géomètres se regardèrent en riant, et, laissant là Espérit tout triste et confus, ils retournèrent au cabaret, où les attendait leur collègue Lagardelle. Les hommes compétens s'étaient prononcés, et sur cette décision sans appel il fut bien établi désormais que le Sendric était *mitamat*, de sorte qu'on put bientôt, sans trop de mauvaise foi, lui contester son chef-d'œuvre, et lorsqu'on vit fonctionner dans le pays les nouveaux moulins à vanner, le Sendric fut accusé de plagiat.

A son retour à Seyanne, Marcel s'empressa d'explorer le coffre aux papiers. Il commença ce dépouillement avec une grande anxiété. Quelle joie ce fut pour lui de découvrir dans les études du Sendric mille preuves d'un génie inventif très original et primesautier ! Les combinaisons et les recherches les plus nouvelles, les plus habiles,

s'y rencontraient au milieu des singularités et des inexpériences; c'étaient à chaque instant des lacunes incroyables ou des superfluités saugrenues que rien ne motivait, et dans ce désordre, dans ce chaos, éclataient très souvent des conceptions hardies, des pressentimens, des divinations étonnantes. Cependant, il faut bien l'avouer à la décharge des gens du cadastre, les erreurs et les étrangetés faisaient masse dans l'œuvre du Sendric, et certes il fallait les yeux d'un fils pour chercher et discerner les idées heureuses disséminées çà et là sous ce terrible fatras. Tantôt il n'y avait d'ingénieux que les détails, les conséquences tirées droit d'un principe erroné, et tantôt, par une contradiction inexplicable, cette logique venait à faire défaut dès que l'idée première était vraie. Parmi ces projets du Mitamat, il y en avait un grand nombre de purement chimériques, et c'étaient les seuls qui fussent clairement et simplement traités, sans surcharges, sans inutilités bizarres; il n'avait ce grand bon sens que lorsqu'il partait d'une idée fausse, d'une hypothèse en l'air, d'une méprise, et par contre sur les données les plus justes il ne savait que construire d'immenses utopies, si vastes et si touffues, qu'il finissait par s'y perdre lui-même : il n'en avait plus la clé. Il s'égarait dans son œuvre comme dans un labyrinthe, et s'il retrouvait le fil d'Ariane, tout aussitôt le fil lui cassait dans les doigts. C'était son moindre souci; jamais il ne se croyait en si bon chemin que lorsqu'il était tout à fait dévoyé, et tout gaiement il s'en allait alors trottinant à l'aveuglette d'oisivetés en oisivetés, curieux, rêveur et musard. A chaque instant des imaginations nouvelles se levaient devant lui; il courait après comme un homme qui poursuivrait son ombre. Ainsi lancé au hasard, il passait à côté des vérités dont il avait eu l'intuition, souvent même il y touchait sans les reconnaître. Il n'avait d'ailleurs ni lois ni principes pour les fixer et les dégager, et celles qu'il rencontrait d'aventure semblaient n'arriver là que pour donner vie aux erreurs, et lui, de confiance, il s'enfonçait plus avant encore, en pleines chimères. Une fois bien engagé dans l'inextricable, enlacé par mille difficultés vaines, il ne songeait plus qu'à raccorder entre elles toutes ces billevesées, à les assortir et les agencer finement, industrieusement, et loin de simplifier, il subtilisait à plaisir; il compliquait, compliquait de plus belle, et toutes ces complications s'emmêlant, s'enchevêtrant, il les enjolivait encore de toute sorte de fariboles.

Ces côtés ridicules des plans du Mitamat étaient traités avec le même soin que les excellens, d'une main reposée, satisfaite, avec un amour infini. Vraie ou fausse, toute combinaison inusitée, imprévue, qui venait s'offrir, le séduisait par sa seule nouveauté; il accueillait avec une égale complaisance le bon et le mauvais, l'inutile et le nécessaire; sottises, balivernes ou divinations de génie se rencontraient

et vivaient pêle-mêle dans son esprit, sans trouble, sans lutte, en amitié parfaite, sur le pied d'égalité. Et le plus singulier dans tout ceci, c'est que, n'étant jamais mécontent de ses essais, jamais pourtant il n'en voyait la fin. Sa pensée ne pouvait s'arrêter à des formes définitives; tous les jours il recommençait à nouveau et sans la moindre inquiétude, sans que jamais son inspiration vînt à languir, et jamais il ne se lassait de puiser à cette source intarissable des songeries. Nul doute, nulle hésitation, partant nulle certitude; ni parti pris, ni décision, un quiétisme incurable : aussi jamais de refontes hardies, jamais les franches reprises, l'âpre travail, l'élan joyeux du dernier effort, le coup de griffe, le cri de victoire. Amoureux de soi-même, possédé par tous ses caprices et leur appartenant tout entier, il errait à loisir dans ses projets inachevés, à la merci d'une fantaisie vaine, captif et charmé, épris d'illusions, heureux de vivre dans l'inconscience et dans le rêve.

Marcel rentrait résolûment dans cette œuvre confuse; il en détachait vivement les parties excellentes; il les faisait ressortir sur ce fonds de choses vagues et d'incohérences où s'était perdu l'esprit nonchalant du Sendric; il les saisissait, il les dégageait avec la clairvoyance et la dextérité d'un esprit radical et libre, très exercé d'ailleurs au maniement des sciences; sans parler de toutes les ressources qu'il tirait de ses études, par lui-même, par la franchise et la décision de sa nature, il était très apte à reprendre les tentatives du Sendric, à tirer du chaos tous ces germes d'inventions, à les appeler à la vie, à la lumière. Il avait ce qui toujours avait manqué au Mitamat : il avait la passion, la véhémence, l'élan de jeunesse.

Le jeune Sendric avait pour ambition de réaliser un jour les œuvres de son père, de le continuer, de relever ainsi la mémoire de ce chercheur malheureux, en son vivant conspué, baffoué, et que les moqueries populaires poursuivaient encore au-delà du tombeau. Ses études étaient dirigées dans ce sens; il y consacrait tout le temps que ne réclamaient pas les travaux de la maison, et en reprenant ainsi les conceptions avortées de son père pour les animer et les raviver, il se faisait une loi de ne modifier en rien les plans primitifs dont il pouvait tirer quelque parti : il s'attachait à les développer très rigoureusement, et partant de ce point où le projet déviait, détruisant toutes les inutilités qu'il rencontrait devant lui, il s'efforçait de poursuivre l'invention sur ses données premières, en innovant le moins possible, afin que tout l'honneur du succès pût remonter au vieux Sendric.

La Damiane s'associait aux espérances de Marcel. Seule, elle avait défendu le Mitamat contre les gens de la famille et du village. Sans croire précisément à son génie inventif, elle avait toujours com-

pris qu'il y avait là quelque chose à respecter. Elle n'avait rappelé Marcel qu'à la dernière extrémité. La tante Laurence, toujours mécontente, murmurait dans son coin que c'était un grand crime d'avoir retiré Marcel des écoles, qu'il aurait mieux valu vendre le four et le champ. La tante Laurence était tout à fait ralliée aux mécaniques, elle en donnait de très singulières explications toutes les fois qu'elle réunissait sa société, et si quelques commères s'étaient avisées de rire de *la mathématique* devant la tante Laurence, tante Laurence aurait cassé sa quenouille sur la tête des frondeuses. Tante Laurence n'avait pour Marcel que des tendresses, et le gros de ses humeurs retombait sur Damianet, qui commençait à se faire grand et mutin. Elle, si économe, si avare, elle trouvait qu'on n'en faisait jamais assez pour Marcel, et, chose inouie à Seyanne, elle parlait d'envoyer tous les jours à la boucherie ou chez le marchand de morue; pour son neveu, elle aurait ruiné la maison. A table, elle lui servait des plats choisis préparés pour lui seul, et prenant des airs dégoûtés : — Tire-toi de là! disait-elle; Marcel, cela ne vaut rien pour nous : tante Laurence, tante Laurence se fait bien difficile; mais à ton âge il faut être dur pour soi, on mangerait des cailloux. — Les premiers jours, il n'avait rien dit dans la crainte de l'offenser, et la tante riait sous cape, convaincue qu'il ne se doutait de rien; mais bientôt on comprit qu'il était très décidé à se contenter du maigre ordinaire de la famille. Alors il fallut inventer toute sorte de ruses pour lui faire accepter malgré lui quelque bien-être, sans qu'il s'aperçût des grandes privations qu'on s'imposait. Ainsi l'on changeait l'heure des repas en commun sans avertir Marcel, afin qu'il pût être servi à part comme par mégarde, et la tante, l'appelant à l'improviste, lui criait : — Marcel, Marcel, descends donc, arrive! Nous avons fini. Voilà le restant de notre dîner; tant pis pour toi. Pourquoi es-tu en retard? nous avons pris le meilleur; aux derniers, les dents longues! — C'étaient tous les jours mensonges de cette force, et si Marcel, devinant la ruse, se levait de table sans vouloir toucher à ce dîner réservé, tante Laurence feignait de se méprendre sur la cause de ce refus, elle jouait l'indignation. — Ah! tu nous méprises, disait-elle; tu ne veux pas de nos restes! Oh! mange donc, ou je croirais que tu veux me faire un affront.

On avait disposé à l'usage de Marcel la seule pièce un peu habitable qu'il y eût dans la maison : c'était une petite chambre tout à fait isolée, au premier étage d'une vieille tour du rempart, et qu'on avait blanchie à neuf, parquetée, décorée avec soin, garnie de fleurs, ornée à grands frais. Tout le luxe de cette pauvre maison était là, et quel luxe! Quelques vieux meubles rongés des vers, mais bien vernis, bien cirés, et qu'on avait retirés des autres pièces. La tante, la

mère, les cousines s'étaient dépouillées des choses les plus nécessaires, et toutes s'étaient dépouillées avec joie. Et cependant quel sacrifice pour la tante Laurence de renoncer à la jouissance de cette fameuse commode disloquée, ornée d'un dessus de marbre griotte, et dont elle se faisait une si haute idée!

— Notre Marcel sera là comme un prince, disaient la tante et les cousines. Ces discours n'avaient rien d'exagéré chez des gens qui ne connaissaient rien de plus beau que la Pioline, et qui tenaient cette bicoque pour la plus magnifique, la plus somptueuse des résidences.

Le matin, à son lever, la tante se faisait porter dans la chambre de Marcel pour tout y mettre en ordre et surveiller le ménage; on cirait le parquet sous ses yeux, et de ses mains elle fourbissait elle-même les cuivres des chenets et de la belle commode. Il fallait voir avec quel respect, quel orgueil elle époussetait les livres de son neveu Marcel, elle qui du temps de Sendric jetait à terre et poussait du pied les bouquins et les paperasses qui traînaient sur les tables. Puis, lorsque Marcel remontait à son cabinet de travail, tante Laurence roulait son fauteuil à l'entrée de l'escalier, et, se plaçant en sentinelle devant la porte, elle barrait le passage aux visiteurs importuns. C'était encore elle qui faisait la police dans la maison pour imposer silence aux tapageurs. Quelle belle occasion de quereller les chères amies et de gourmander le bruyant Damianet! Elle criait à tue-tête qu'il fallait se taire; on lui ripostait du même ton.

Dans tout le village, Marcel rencontrait autour de lui les mêmes amitiés; ces moqueurs acharnés qui avaient persécuté si cruellement Sendric n'éprouvaient pour son fils que sympathie et bienveillance. Les dernières années du Mitamat avaient été très malheureuses; vers la fin surtout, les hostilités, les malveillances populaires s'étaient changées en haines; le Mitamat était exécré. Personne n'excita jamais au même degré que lui cette révolte, cette férocité du bon sens public bravé, irrité par l'entêtement d'un maniaque incorrigible. Ces violentes et légitimes préventions de la pratique, de la routine contre l'innovation qui n'a pas fait ses preuves de vie, ces antipathies, ces colères, il semblait prendre plaisir à les exaspérer encore par son obstination douce, calme, invincible. Aux champs, au moulin, aux ateliers, toutes les fois qu'il se trouvait en rapport avec des paysans et des ouvriers, il prenait leurs outils, et, les examinant en connaisseur, souvent il lui arrivait de dire : — Voilà qui fera du bon bois de chauffage, et tous ces bouts de fer retourneront à la forge! — Oh! oh! les pauvres cultures! — Quelles machines! — Et d'autres propos sur ce ton. D'autres fois il se contentait de sourire, mais d'un sourire si méprisant qu'il mettait en fureur les plus pacifiques, et ce qu'on lui pardonnait le moins, c'était ce dédain si naïf, si naturel; on ne

voyait plus en lui qu'un vaniteux méchant, passionné pour le mal, un trouble-chrétiens, un porte-guignon. Si quelque malheur survenait aux moissons, aux fruitiers, aux vignes, pour les sécheresses comme pour les gelées, les grêles, les orages, on accusait le Mitamat; le Mitamat avait jeté un sort sur les terres. Sans ce grand respect qu'inspirait la Damiane, l'animosité populaire aurait été très loin contre le Mitamat et contre toute sa famille; Espérit lui-même était très mal vu pour sa fidélité au Sendric.

Marcel désarmait toutes ces inimitiés; au village comme dans la famille, il était aimé; on avait foi en lui; il ramenait la joie et la confiance dans cette maison désolée des Sendric; il était l'espérance; il portait en lui les dons heureux, la chance nouvelle, et comme une grâce de jeunesse, un charme, une bonne fortune qui conjurait les destins contraires; il avait une étoile. D'un mouvement naturel, tous les cœurs venaient à lui. Personne dans Seyanne qui ne prît l'intérêt le plus vif aux études de Marcel. Comment dire leur bon vouloir à tous, leur amitié fraternelle? Si on les eût laissés faire, ils se seraient distribué entre eux tout l'ouvrage de la boulangerie. Un matin, comme Marcel allait au labour avec son bœuf, il trouva la terre toute remuée de frais; les sillons ouverts fumaient au soleil. Pendant la nuit, les garçons du voisinage étaient venus défoncer ce champ au clair de lune; les pierres et les herbes étaient empilées au bord du fossé. Le bœuf s'étant mis à brouter sur ces tas : — Voilà son travail pour aujourd'hui, dit un berger qui ramenait les charrues. Sendriquet, retourne à tes livres, ton Bannarut se fait vieux, laisse-lui sa franche journée dans ces herbages.

Au bois, à l'aire, dans la cour, au moulin, dès qu'il était chargé de travail, les plus malotrus du village s'empressaient de lui venir en aide. Il y en avait qui lui arrachaient violemment la hache ou la pelle des mains, et qui de force se mettaient à sa besogne; d'autres lui faisaient craquer les poignets et les retenaient dans leurs doigts serrés comme des étaux : — Sendriquet, tire-toi de là avec tes mains blanches! — Et d'autres, en montrant leurs bras nus : — Touche ce nerf, dur comme pierre! — Ou bien encore : — Notre Marcel, renverse donc comme moi cette charrette d'un coup d'épaule! c'est plus lourd que tes livres! — Vois comme je te charge tes sacs! Il faut les monter jusqu'au grenier en battant des entrechats. Eh! l'ami, ce n'est pas une plume!

Ces défis, ces bravades d'hercules n'avaient rien de méprisant, loin de là. Sous des formes grossières, c'était un sincère hommage rendu au travail de l'esprit. Ces souleveurs de quintaux, ces fanfarons des chantiers et des carrières qui portaient des blocs à bras tendu et qui jonglaient avec des solives et des échelles, tous ces

héros de la force brutale venaient abaisser leur jactance auprès du petit Marcel, du petit Sendric, Marcellet, Sendriquet. Dans leurs bouches, ces diminutifs prenaient un sens tout affectueux; on lui savait gré de sa faiblesse physique; on l'exagérait à plaisir, et la force ne s'étalait ainsi que pour dire : « Nous sommes le secours et la protection; laisse-nous ces durs labeurs, c'est bon pour nous. Pour nous, c'est un jeu, et notre Marcel a mieux à faire. Sendriquet, retourne à tes livres. »

A la première aube, quand les troupeaux sortaient des étables, les bergers qui s'en allaient à la montagne s'arrêtaient au pied de la tour où logeait Marcel; la lampe du jeune savant brillait à la fenêtre, et jetait ses lueurs, comme une étoile du matin, sur cette route sombre. — Voilà notre Marcel à ses livres, disaient les bergers. Salut, Marcel! adieu et bon courage! — Bon courage, Marcel! ce cri était dans tous les cœurs. On attendait de Marcel des merveilles, on rêvait pour lui des succès éclatans; c'était l'enfant du pays, l'honneur de la commune, ils l'avaient adopté, ils avaient foi en lui; ils mettaient en lui leur orgueil, et franchement, naïvement, sans arrière-pensées jalouses; c'était une fraternité vraie, une amitié généreuse, quelque chose de semblable au désintéressement si chrétien de ces vieux soldats résignés à l'obscurité, inconnus après vingt batailles, et dont les âmes libres d'envie tressaillent quand la gloire vient prendre par la main leur jeune capitaine. Ils avaient bien compris à quel point Marcel était resté en union avec eux, par quelles attaches vives il tenait au pays. A son retour au village, après quatre ans d'absence, quelles émotions tendres et pures le remuèrent au plus profond de l'âme, quand il entendit de loin les sonneries du clocher de Seyanne! Il traversait le cimetière, lorsque tout à coup les carillons reprirent à pleines volées; c'était un jour de Pâques, jour de triomphe et d'allégresse au ciel et sur la terre. Que de choses lui dirent alors ces cloches du pays! Et, comme ces cloches qui chantaient pour lui, les amis, la famille, l'église, toutes les voix du foyer pouvaient lui redire : « Tu nous reviens tel que tu es parti, le cœur fidèle et jeune; entre nous, rien n'est rompu; ainsi que nous t'aimons, tu nous aimes, et tes pas ne sont pas ceux d'un étranger sur cette terre où dorment les ancêtres! »

JULES DE LA MADELÈNE.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

EXPOSITION

DES BEAUX-ARTS

DE L'ÉTAT GÉNÉRAL

DE LA PEINTURE ET DE LA SCULPTURE.

La tâche qui s'offre à moi maintenant est d'une nature plus délicate et plus élevée que l'analyse des ouvrages exposés au palais des Beaux-Arts (1). Il s'agit de comparer les diverses écoles dont je viens de parler, de rechercher pourquoi des nations autrefois célèbres dans le domaine de l'art sont aujourd'hui descendues au second rang, et de traiter ces deux questions avec une impartialité qui ne donne aucune prise aux récriminations. Je n'ai pas à justifier les omissions qu'on pourra me reprocher. Si le lecteur en effet a pris la peine de suivre l'enchaînement de mes pensées, il aura vu que je ne tenais pas à présenter un recensement complet des sculpteurs et des peintres de l'Europe qui sont entrés dans la lice, mais seulement à caractériser les tendances de chaque nation. Ainsi, lorsqu'il m'est arrivé de passer sous silence des noms dont la valeur ne saurait être méconnue, ce n'a été de ma part ni dédain, ni injustice. La raison du parti que j'ai adopté à leur égard se trouve dans la nature même du programme que je m'étais tracé. Toutes les fois qu'un peintre ou un

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 août, du 15 septembre et du 1er octobre.

statuaire, quelle que soit d'ailleurs son habileté, ne représente pas une tendance individuelle, j'ai le droit, pour demeurer fidèle à mon premier dessein, de ne pas le nommer : en pareil cas, l'omission n'implique pas le blâme.

Pour établir la légitimité de mon affirmation, il me suffira de citer l'élève le plus habile de M. Ingres. Pourquoi n'ai-je pas parlé de M. Hippolyte Flandrin dans l'analyse de l'école française? M'accuserait-on d'aventure de méconnaître son talent? Ce serait m'adresser un étrange reproche, et bien facile à réfuter. J'ai parlé des travaux de M. Hippolyte Flandrin à Saint-Germain-des-Prés avec toute la déférence et toute la courtoisie que commandent la persévérance de ses études, l'élévation de son style; mais M. Hippolyte Flandrin, personne ne l'ignore ou du moins ne doit l'ignorer, n'a pas un sens individuel dans l'école française. Il relève si directement de son maître, qu'il a pu en mainte occasion lui servir d'auxiliaire sans que l'œil le plus clairvoyant aperçût le travail de deux mains diverses. Loin de moi la pensée de rabaisser la docilité poussée à ce point! Si le modèle est excellent, l'imitation parfaite de ce modèle n'est certes pas à dédaigner. Il ne faut pourtant pas s'abuser sur la valeur et la portée de cette imitation. Pour signifier quelque chose dans l'histoire, pour laisser une trace durable de son passage, il faut absolument être soi-même. C'est à ce prix qu'on peut conquérir une solide renommée. Or M. Hippolyte Flandrin n'est pas placé dans cette condition. A Saint-Germain-des-Prés, à Saint-Vincent-de-Paule, il a prouvé toute l'étendue de son savoir; il n'a pas montré dans l'invention une originalité qui lui assigne un rang à part. Tant qu'il restera fidèle à ses habitudes, les historiens de l'école française auront le droit de se borner à le signaler comme un homme de talent. sans l'invoquer comme un argument pour étayer leurs doctrines, et ce que je dis de M. Hippolyte Flandrin, je puis le dire avec une égale justesse de plusieurs autres noms dont je n'ai jamais eu l'intention de nier la valeur.

Eugène Isabey manie le pinceau avec une rare adresse. Toutes les fois que j'ai trouvé l'occasion de le louer, je l'ai saisie avec empressement; mais ses œuvres, depuis longtemps et très justement populaires, n'offrent pas un sens qui leur appartienne; il n'a pas envisagé la nature sous un aspect nouveau, il ne l'a pas interprétée d'une manière inconnue avant lui : c'est pourquoi j'ai pu, sans me rendre coupable d'injustice, ne pas parler d'Eugène Isabey. Camille Roqueplan, qui vient de mourir il y a quelques jours, n'avait pas non plus de sens individuel. Il a laissé de gracieux ouvrages sur lesquels plus d'une fois nous avons appelé l'attention; mais, de l'aveu même de ses plus fervens admirateurs, il apportait plus d'habileté dans l'imi-

tation du passé que dans l'invention proprement dite. Tous ceux qui ont suivi avec attention les travaux de cet artiste ingénieux savent que je lui rends pleine justice en parlant de lui comme je le fais. Il savait prendre avec une merveilleuse souplesse la manière des peintres français ou étrangers. Il y a telle de ses toiles qui rappelle, à s'y méprendre, la grâce pimpante de Watteau, telle autre où il lutte de finesse avec Mieris et Metzu. C'en est assez sans doute pour attirer l'attention des amateurs, c'est trop peu pour occuper une place considérable dans l'histoire de l'école française. J'aurais pu parler de Louis Cabat, qui annonçait à ses débuts un talent naïf, mais il n'a pas tenu toutes ses promesses; son voyage en Italie, au lieu d'agrandir son style, l'a engagé dans une voie d'imitation où son talent a perdu son premier caractère. Au lieu de peindre l'Italie telle qu'il la voyait, comme il avait peint la Normandie, il a voulu la peindre à la manière du Poussin, et comme il n'avait pas en lui-même ce qu'il fallait pour soutenir la lutte, il a vu son crédit et sa popularité s'amoindrir de jour en jour. Quand il voudra se reporter vers la manière de M. Flers, son premier maître, il retrouvera les succès de ses premiers ouvrages. S'il veut s'obstiner dans le paysage de haut style, qui n'est pas son fait, il n'obtiendra que l'effacement de son nom.

Il y a pourtant une omission que je me reproche et que je m'empresse de réparer. J'aurais dû parler de M. Winterhalter et de son nouveau *Décaméron*, car je ne saurais donner un autre nom au portrait de l'impératrice entourée de ses dames d'honneur. Après les termes sévères dont j'ai usé envers M. Madrazo, on aurait le droit de me demander pourquoi j'ai laissé passer sans une parole de réprobation cette œuvre singulière, qui s'étale dans le grand salon comme un morceau de première importance, et qui pourtant ne mérite pas un quart d'heure de discussion. Je n'aimais pas le premier *Décaméron* de M. Winterhalter, et, pour me servir d'une expression usitée au XVIIe siècle, j'en ai dit mon sentiment; le nouveau *Décaméron* me paraît encore au-dessous du premier. Le portrait de l'impératrice et de ses dames d'honneur est tout bonnement une parodie de Watteau, mais une parodie dont les proportions ne permettent pas l'indulgence. Toutes les incorrections, toutes les omissions qui se peuvent pardonner dans une figure de dix pouces sont inexcusables dans une figure qui a les dimensions du modèle vivant. Les petites filles qui passent devant la toile de M. Winterhalter s'extasient à bon droit devant toutes ces robes qui font le fromage : c'est en effet le seul éloge qui puisse être accordé à cette bizarre composition. Les arbres qui abritent les figures n'ont ni écorce ni feuilles; quant aux figures mêmes, comment en parler sérieusement? Jamais l'ignorance ne s'est

affichée avec plus de hardiesse. J'aperçois bien quelque chose que l'auteur a voulu nous donner comme des têtes, et quoiqu'il n'y ait pas une partie du visage modelée d'après nature, je dois lui tenir compte de l'intention; mais la forme du corps n'est pas même indiquée. C'est un défi porté à toutes les lois de la peinture. Ces robes si coquettement étalées ne contiennent absolument rien. M. Madrazo aurait vingt fois le droit de se plaindre, si, après avoir blâmé comme je le devais ses portraits de la duchesse de Medina-Cœli, de la duchesse d'Albe et de la comtesse de Vilches, je laissais passer sans mot dire la toile de M. Winterhalter. Tout en reconnaissant que le dernier manie le pinceau avec plus d'adresse, je suis obligé de mettre dos à dos le peintre espagnol et le peintre adopté par l'école française, car l'un et l'autre se moquent résolument des conditions élémentaires de leur art : ils peignent l'étoffe sans aucun souci de la forme humaine. Ce qu'ils appellent portrait n'a rien à démêler avec le sens vrai du mot. L'élément principal, le modèle vivant, n'est pas même ébauché. S'ils possèdent la notion de la peinture, ils doivent s'étonner de leur popularité; mais il est à craindre qu'ils ne se prennent au sérieux. Pour moi, je n'ai qu'une parole à dire pour les caractériser selon ma pensée. Tant que Madrid et Paris ne comprendront pas le néant de leurs œuvres, le goût de l'Espagne et le goût de la France seront bien malades.

Il y a en France deux noms très populaires que je n'ai pas même écrits en parlant de l'école française. J'entends dire que mon silence est mal interprété; on va jusqu'à me reprocher de méconnaître les gloires nationales. Le reproche est grave, et je ne veux pas rester plus longtemps sous le coup d'un si terrible réquisitoire. Avoir omis dans le tableau de l'école française MM. Horace Vernet et Théodore Gudin, est-ce donc vraiment un si grand crime? Ils ont pour eux le succès, le nombre des commandes, l'empressement des amateurs qui achètent à l'envi leurs moindres ébauches. Mon silence ne peut leur porter aucun préjudice : que je les vante ou que je les blâme, leur condition ne changera pas. Ils sont en possession de la faveur publique, et mon silence pas plus que ma parole ne peut les atteindre. De quoi donc se plaignent leurs amis et leurs admirateurs? Pour expliquer mon silence, je n'ai qu'un mot à dire : MM. Théodore Gudin et Horace Vernet n'ont pas pour moi de sens historique. S'il se rencontre dans leur nombreuse clientèle un esprit assez pénétrant pour leur attribuer une signification que je n'ai pas su découvrir, je suis prêt à écouter, et j'accueillerai de grand cœur cette révélation inattendue. Jusque-là le lecteur trouvera bon que je m'abstienne à leur égard. Il ne faut pas confondre la discussion avec l'achalandage, et ceux qui me reprochent mon silence me paraissent dominés

par une étrange préoccupation : à leurs yeux, tout ce qui réussit doit être loué. Je ne partage pas leur avis, et ils ne doivent pas s'étonner que je n'en tienne aucun compte. Le succès de MM. Théodore Gudin et Horace Vernet est un fait que je n'entends pas contester; mais tous les faits, de quelque nature qu'ils soient, sont soumis à la discussion. On peut nier ou affirmer la légitimité du succès; on peut aller plus loin, sans trahir la cause de la vérité; on peut considérer les artistes applaudis, mais dont le talent n'a pas une valeur réelle, comme placés en dehors de la discussion. Or il me semble que MM. Théodore Gudin et Horace Vernet sont précisément dans cette condition. Leur popularité n'établit pas leur supériorité. Ce qu'ils font depuis trente ans obtient l'approbation des marchands de tableaux, et les banquiers qui veulent décorer leurs salons les prennent de bonne foi pour les héritiers de Salvator Rosa et de Canaletto. Ne sera-t-il pas permis à ceux qui ont pris la peine d'étudier l'histoire de la peinture de protester contre ces louanges? La prétention des banquiers et des marchands de tableaux, si elle était admise, n'irait pas à moins qu'à supprimer toute discussion. Plus d'une fois d'ailleurs j'ai dit sans détour ce que je pense de MM. Gudin et Vernet, et ceux qui me reprochent aujourd'hui mon silence n'ont pas l'excuse de la curiosité. Quand M. Gudin nous aura donné une toile qui se puisse comparer à *l'Eglise Sainte-Marie della Salute*, que nous possédons au Louvre, je ne me ferai pas prier pour en parler, et la louange ne me coûtera rien. Quand M. Vernet voudra bien peindre une bataille autrement conçue que la *Prise de la Smala*, je ne serai pas le dernier à le vanter; mais tant qu'il n'aura pas renoncé à ses habitudes d'improvisation et d'escamotage, nous aurons le droit de ne pas le prendre plus au sérieux, dans les questions de peinture bien entendu, et de le traiter comme un très habile homme qui fait de bonnes affaires.

J'ai dû pour les écoles étrangères adopter le même parti que pour l'école française. J'apprendrais donc sans étonnement que la Belgique et la Hollande, l'Espagne et l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne, m'accusent d'avoir omis des noms d'une grande importance. Les argumens que je viens de produire s'appliquent à toutes les nations. S'ils sont vrais pour la France, ils sont vrais pour le reste de l'Europe. L'importance d'un peintre ou d'un statuaire ne se mesure pas au nombre de ses travaux, mais à l'élévation de la pensée, à la pureté de l'expression. Il se fait au-delà de la Manche des fortunes prodigieuses qui n'ont d'autre origine que le maniement du pinceau, dont le chiffre étonnerait les spéculateurs les plus heureux, et cependant l'histoire n'aura jamais à s'occuper de ceux qui auront recueilli ces monceaux d'or. Ils achèteront des châteaux et des parcs,

ils chasseront le daim et le renard, et la génération prochaine ne saura pas leur nom.

Il y a en Allemagne des artistes à qui l'église et l'état confient des murailles à décorer, et pour qui la vie est facile. Ils vivent dans l'abondance, sans autre patrimoine que leur pinceau. S'ils n'encaissent pas autant de thalers ou de florins que les peintres anglais encaissent de guinées, ils n'ont pourtant pas à se plaindre du sort; mais ils n'ont pas de sens déterminé, ils n'ont rien changé dans les doctrines ni dans les procédés de l'école allemande. C'est pourquoi nous ne sommes pas obligé de discuter leurs œuvres après avoir parlé de Cornélius et d'Overbeck, de Kaulbach et de Rauch.

Si nous avions conçu la pensée malencontreuse d'épuiser le livret, et d'analyser les cinq mille ouvrages exposés au palais des Beaux-Arts, nous aurions pu contenter bien des orgueils, car il y a des natures inquiètes, avides de bruit, qui préfèrent le blâme au silence; mais nous aurions été obligé d'abandonner la région des idées pour descendre aux détails les plus mesquins, et la discussion aurait perdu en dignité ce qu'elle eût gagné en développement. Aussi je suis loin de regretter les omissions qu'on me reproche : si pareille tâche s'offrait à moi, je l'accomplirais en suivant la même méthode.

J'arrive à la comparaison des différentes écoles de l'Europe. D'après le développement que j'ai donné à l'étude de chacune d'elles, le lecteur a déjà pu pressentir la valeur relative que je leur attribue. Cependant, comme je ne veux laisser aucun doute sur le fond de ma pensée, je crois utile de présenter mon opinion sous une forme précise et d'en expliquer les motifs. L'Italie, la Belgique et la Hollande occupent le premier rang dans l'histoire de la peinture. Quelle que soit ma sympathie pour les grands noms de l'art français, j'essaierais vainement de contester ce fait : dans le domaine de la peinture, notre pays ne vient qu'après l'Italie, la Belgique et la Hollande. Dans le domaine de la statuaire, je crois pouvoir affirmer qu'il vient immédiatement après l'Italie, car si les noms de Donatello, de Ghiberti, de Buonarroti dominent la sculpture moderne, l'Europe entière, l'Italie exceptée, doit s'incliner devant les noms de Germain Pilon, de Jean Goujon et de Pierre Puget. Eh bien! nous avons vu que ni la Belgique, ni la Hollande, ni l'Italie ne soutiennent aujourd'hui la gloire de leur école. Elles s'en tiennent aux procédés matériels, elles appliquent avec adresse des recettes de métier et négligent les principes fondamentaux qui régissent toutes les formes de l'imagination. Pour ces trois pays, on peut le dire sans injustice et sans raillerie, Raphaël, Rubens et Rembrandt appartiennent aux âges héroïques. Leur mémoire est vénérée, mais leurs enseignemens ne sont pas suivis. La source où puisaient ces illustres aïeux semble

s'être tarie. Pour établir l'affaiblissement de ces trois écoles, il n'est pas nécessaire de prodiguer les argumens. L'évidence parle trop haut pour qu'on ait besoin de lui venir en aide. L'étude même la plus rapide des œuvres qu'elles nous ont envoyées cette année prouve clairement qu'elles sont déchues. Elles le savent bien et s'en affligent. Ni Rome, ni Florence, ni Venise, ni Amsterdam, ni Anvers ne songent à comparer leur présent à leur passé. Sévères pour elles-mêmes, ces villes glorieuses rendent notre tâche plus facile. Elles ont réuni et groupé les élémens du jugement que nous avons à prononcer. Que la mode ait pris sous sa protection M. Gallait, M. Kiers et M. Podesti, je n'entends pas le contester; mais en Hollande, en Belgique, en Italie, il se rencontre encore des connaisseurs qui apprécient à leur juste valeur ces favoris de la mode, qui accueillent en souriant les éloges prodigués à leurs ouvrages. Écho fidèle de leur jugement, je n'ai pas à redouter le reproche de partialité, car j'ai pris soin de juger la Belgique, la Hollande et l'Italie au nom de leur passé, sans jamais les opposer l'une à l'autre. C'était le seul moyen de rendre la justice facile.

Quant à l'Espagne, je me suis placé au même point de vue. Pour estimer la valeur de M. Madrazo, je l'ai comparé à Velasquez, et s'il a succombé dans cette épreuve, ce n'est pas à moi qu'il doit s'en prendre. Ses compatriotes sentiront qu'il n'est jamais entré dans ma pensée de déprécier une école à qui nous devons Murillo, Ribeira et Zurbaran. A l'heure où je parle, on peut dire qu'à Madrid la peinture historique n'existe pas. Le portrait, les combats de taureaux sont les seuls genres abordés par l'imagination nationale. Ce que j'ai dit de MM. Hortigosa et Ribera n'infirme pas cette triste conclusion, puisque la faveur publique s'attache à M. Madrazo.

Aujourd'hui, dans le domaine de la peinture, l'Angleterre et l'Allemagne dominent l'Espagne et l'Italie, la Belgique et la Hollande. Il me suffit de rappeler les noms de Landseer, de Cornelius, d'Overbeck. Cependant il faut bien reconnaître qu'elles n'ont retrouvé ni Reynolds, ni Wilkie, ni Holbein, ni Albert Dürer. Ces réserves faites, nous devons estimer très haut les efforts de l'Angleterre et de l'Allemagne. Il est vrai que l'école anglaise ne s'élève pas au-dessus de la peinture de genre, s'abandonne à la pure fantaisie, qu'elle paraît reculer devant la peinture historique et religieuse. Toutefois le nom de Landseer suffit à marquer son rang. L'Allemagne vit dans de plus hautes régions; elle aborde résolument les sujets les plus difficiles. Si elle ne possède pas le charme et la délicatesse d'exécution, si elle ne compte pas dans le paysage de praticien aussi habile que Stanfield, elle interroge tour à tour la tradition chrétienne, le moyen âge, l'histoire moderne. Pour effacer l'insignifiance de M. Hennsel, l'école

d'outre-Rhin n'a qu'à nommer Cornelius, Overbeck et Kaulbach. Quant à Rauch, s'il ne possède pas l'imagination de Pierre Vischer, il mérite l'attention de l'Europe par l'élévation de la pensée, par l'habileté de l'exécution.

Il n'est pas malaisé de déterminer le rang qui appartient à la France. Ni l'Allemagne ni l'Angleterre ne peuvent, en peinture, nous opposer des noms égaux à ceux d'Ingres, de Delacroix, de Decamps. Le seul artiste en Europe qu'on pourrait comparer à l'auteur de l'*Apothéose d'Homère* serait Overbeck; mais le prix serait adjugé à l'école française pour la pureté du style. Delacroix et Decamps, pour l'abondance de l'invention, pour la splendeur et l'harmonie, peuvent défier toute comparaison avec les peintres contemporains. Dans la statuaire, David, Barye, Pradier, font de l'école française la première des écoles. Je ne crois pas me tromper en exprimant ce jugement. Je ne crois pas avoir étudié la France avec moins d'attention et de sévérité que le reste de l'Europe.

Pourquoi les grandes écoles de peinture sont-elles aujourd'hui déchues de leur ancienne splendeur? Je n'ai pas l'espérance de signaler avec précision toutes les causes qui ont déterminé leur décadence. Il est pourtant permis d'affirmer que deux causes principales ont ralenti l'activité de l'imagination et abaissé le style dans le domaine de la peinture. La division de la propriété, en diminuant le nombre des grandes fortunes, a rendu plus difficiles et plus rares les encouragemens dont l'art ne peut se passer. Voilà un premier fait que personne ne saurait contester. En Italie, en Belgique, en Hollande, la richesse, en changeant de mains, a changé de destination. A ne considérer que le bien-être général, nous devons nous en réjouir. Le malaise de l'art est amplement compensé par l'immense bienfait que je viens de rappeler. Déplorer aujourd'hui la division de la propriété serait pure folie; mais il est du devoir de l'historien, lors même qu'il raconte des faits purement intellectuels, d'indiquer les faits matériels qui les ont précédés. Or il n'est pas douteux que l'affaiblissement des grandes écoles coïncide avec la division de la propriété. Les grands seigneurs encourageaient la peinture; les hommes qui naissent pauvres et qui s'enrichissent par leur travail possèdent rarement les mêmes goûts que les hommes nés au sein de la richesse. Que ce soit un mal, que ce soit un bien, je n'ai pas à discuter cette question. Ce qu'il y a de certain, c'est que la libéralité des banquiers et des agens de change ne vaut pas pour les peintres ce que valait la libéralité des grands seigneurs. Un financier habitué à calculer, à prévoir le bénéfice de ses moindres actions, n'achète presque jamais un tableau sans une arrière-pensée de gain. Ceux qui en douteraient n'auraient qu'à consulter les commissaires-

priseurs préposés à la vente publique des collections de peintures. Ils verraient que les Mécènes de la finance renouvellent à peu près tous les dix ans leurs galeries, qu'ils semblaient chérir. Ce qui se passe chez nous peut servir à pressentir ce qui se passe en Italie, en Belgique, en Hollande. Il est vrai que le gouvernement pontifical a prohibé l'exportation des tableaux précieux; mais cette prohibition ne s'applique pas aux ouvrages modernes, et concerne exclusivement les ouvrages des maîtres anciens, dévolus à l'aîné d'une grande famille comme faisant partie de son majorat. D'ailleurs, sauf quelques rares exceptions, l'aristocratie romaine n'a plus guère aujourd'hui qu'une existence nominale, et n'est pas en mesure d'encourager la peinture. La bourgeoisie romaine, inactive et indolente, ne songe pas à s'enrichir; elle ne manque pas de goût, mais elle doit s'en tenir à l'admiration du passé; tant qu'elle n'aura pas changé ses habitudes, elle ne pourra rien ni pour le présent ni pour l'avenir. Florence et Milan ne partagent pas l'indolence de la bourgeoisie romaine; elles sont laborieuses, et l'on voit s'élever en Toscane et en Lombardie des fortunes qui n'ont rien à démêler avec le hasard de la naissance. Florence et Milan ne font rien pour la régénération de la peinture. La Belgique et la Hollande se conduisent-elles autrement? la pratique du commerce n'absorbe-t-elle pas la meilleure partie de leurs facultés? Que ceux qui ont visité Bruxelles et Anvers, Amsterdam et La Haye, interrogent leurs souvenirs. L'Espagne catholique possède encore une grandesse, mais l'Espagne s'agite pour conquérir dans l'industrie le rang qu'elle occupait autrefois dans la politique, et la grandesse prend des actions dans les chemins de fer, au lieu de songer à décorer ses palais. Elle ne pense pas à susciter des Murillo et des Velasquez, elle pense à rétablir ses affaires, à se dégager d'obligations onéreuses, souvent même à joindre les deux bouts, comme on dit vulgairement. Rien de plus sage assurément que de libérer un patrimoine embarrassé; mais la grandesse obéit à l'impulsion commune, elle ne se contente pas de mettre ses biens en ordre, elle veut les agrandir, les doubler s'il se peut.

En Angleterre, les grandes fortunes sont demeurées debout, et nous savons que la peinture trouve chez l'aristocratie anglaise de généreux encouragemens. Plusieurs parties de l'Allemagne gardent encore des vestiges trop nombreux du régime féodal. Cependant ni l'école anglaise ni l'école allemande ne sont aujourd'hui ce qu'elles ont été. Il y a donc, outre le fait matériel que j'ai rappelé, — la division de la propriété, — un fait d'une autre nature, d'une importance au moins égale, et dont il faut tenir compte, si l'on veut découvrir la raison du présent. L'éparpillement de la richesse a tari ou du moins singulièrement appauvri la source des encouragemens.

pour la peinture et la statuaire : la transformation du sentiment religieux est venue accroître les embarras des arts du dessin. Je ne crois pas, comme je l'entends crier autour de moi, que le siècle soit impie. Tous les esprits élevés ont gardé la notion de Dieu, et ceux mêmes dont l'éducation n'a pas développé les facultés possèdent un instinct religieux, à défaut d'idées précises sur les relations de Dieu avec l'humanité; mais il faut reconnaître que le sentiment religieux s'est transformé, et que les esprits se préoccupent aujourd'hui du sens moral beaucoup plus que de la partie merveilleuse du christianisme. Or le sens moral de la religion n'offre pas à l'imagination les mêmes ressources que la partie merveilleuse. Quand la foule ne croit plus aux légendes, il est tout naturel que les peintres les négligent, ou ne songent plus que rarement à les choisir pour sujet de leurs travaux.

Ai-je besoin de montrer que la transformation du sentiment religieux n'a pas joué dans l'histoire de la peinture un rôle moins important que la division de la richesse? Ce serait faire injure au bon sens des lecteurs. Pour apprécier la part qui revient à la religion dans le développement de l'imagination humaine, et en particulier dans le développement des arts du dessin, il n'est pas nécessaire d'avoir visité les galeries et les musées de l'Europe. La galerie du Louvre suffit pour établir ce que j'avance. Là toutes les nations sont représentées par l'expression du sentiment religieux. La grande *Sainte Famille* du divin Sanzio, composée deux ans avant sa mort; *la Circoncision* de Jules Romain, son élève chéri; *la Vierge sur les genoux de sainte Anne*, conçue par Léonard et peinte par son disciple bien-aimé, Bernardino Luini; *le Christ au tombeau* de Titien, prouvent clairement que l'Italie a dû au sentiment religieux ses inspirations les plus fécondes. Pour l'école française, il en est de même. Quoique Poussin ait embrassé d'une étreinte puissante l'âge païen aussi bien que l'âge chrétien de l'humanité, il est certain qu'il a trouvé dans l'Évangile et dans l'Ancien Testament le thème de ses plus beaux ouvrages. L'*Histoire de saint Bruno*, de Lesueur, est un argument présent à toutes les mémoires.

Division de la richesse, transformation du sentiment religieux, voilà donc les deux causes que nous pouvons sans hésitation assigner à l'affaiblissement de l'art en Europe. Quiconque a feuilleté l'histoire comprendra la légitimité de cette opinion. Pourquoi la France, malgré les deux faits dont je viens de parler et dont l'accomplissement est chez elle plus évident que dans le reste de l'Europe, occupe-t-elle pourtant le premier rang dans l'art contemporain? C'est que l'état a remplacé l'aristocratie et encouragé autant qu'il est en lui l'expression du sentiment religieux par la statuaire

et la peinture. Que depuis cinquante ans les travaux destinés à la décoration des palais et des églises aient été souvent distribués de façon à contenter les Mécènes plutôt que le public, c'est un fait acquis à l'histoire, un fait malheureux, mais qui ne détruit pas l'importance du rôle joué par l'état. Sans cette puissante intervention, aurions-nous *l'Apothéose d'Homère*, le *Martyre de saint Symphorien*, le *Triomphe d'Apollon?* Sans l'intervention du pouvoir municipal, auxiliaire souvent heureux du pouvoir central, aurions-nous le Salon de la Paix? J'ai donc le droit d'affirmer que chez nous la condition de la peinture est meilleure que dans le reste de l'Europe, car je ne vois pas chez les nations voisines une œuvre de cette valeur, et ce n'est pas aux fortunes privées qu'il appartient de susciter de telles créations. Un banquier pourrait se passer la fantaisie d'acheter ces toiles; mais songerait-il à les commander?

J'entends dire que le parlement anglais a voté une somme énorme pour la décoration de la nouvelle salle où il tient ses séances. C'est une pensée excellente, à laquelle doivent applaudir tous les bons esprits, tous ceux qui aiment à voir la peinture encouragée par les pouvoirs publics, et qui comprennent non pas seulement l'utilité, mais la nécessité de leur intervention pour l'accomplissement des œuvres de haut style. Cependant, si j'approuve la résolution du parlement, je doute qu'elle porte ses fruits, quant à présent du moins. Que l'Angleterre, si amoureuse des précédens dans toutes les branches de l'administration, mette la résolution du parlement au même rang que les décrets royaux, et règle sa conduite future d'après ce précédent nouveau, il est permis d'espérer qu'il se présentera des peintres pour justifier la munificence du parlement; mais aujourd'hui, à l'heure où je parle, où est le pinceau qui va décorer la nouvelle salle des séances? Nous avons sous les yeux les œuvres de l'école anglaise; parmi ces œuvres, y en a-t-il une seule dont l'auteur semble désigné pour l'accomplissement d'une telle tâche? Les plus habiles ont employé toute leur vie à travailler pour l'aristocratie, qui ne songe guère aux œuvres de haut style. L'artiste chargé de la décoration du nouveau parlement n'aura donc pour se guider que les compositions de Rubens à White-Hall, et quelle que soit l'excellence d'un tel conseil, il n'est pas certain qu'il en sache profiter, car l'esprit de notre temps, au-delà comme en-deçà de la Manche, n'accepte pas volontiers l'emploi de l'allégorie, et Rubens en usait largement. D'ailleurs les plus charmans tableaux de genre ne garantissent pas l'aptitude de l'auteur pour les compositions historiques. Pour la mesure du savoir, la proportion des figures n'est pas indifférente, et tel défaut, telle incorrection, qui demeurent cachés au plus grand nombre des spectateurs tant que la toile ne dépasse pas les dimen-

sions d'un damier, frappent vivement tous les yeux dès que le peintre écrit sa pensée sur une muraille. M. Leslie, dans le *Couronnement de la reine*, a montré ce qu'il sait faire, et je ne le crois pas appelé à la peinture monumentale. M. Mulready, plus vivant, plus animé, plus inventif que M. Leslie, ne s'élèvera jamais au-dessus de la peinture de genre. A qui donc le parlement confiera-t-il la décoration de sa nouvelle salle? On parle d'un peintre qui ne s'est jamais révélé par aucune œuvre éclatante, mais qui aurait présenté des esquisses bien conçues. Il ne m'appartient pas de prévoir ce qu'il fera : si néanmoins son œuvre future devait ressembler à ses œuvres précédentes, le parlement n'aurait pas à s'applaudir du choix du jury : il s'agit ici d'une commande obtenue au concours. Je souhaite que l'événement démente mes prévisions, sans oser l'espérer. Une résolution du parlement ne suffit pas pour créer la peinture monumentale dans un pays habitué à la peinture de genre.

La division de la propriété et surtout la transformation du sentiment religieux devaient fatalement rétrécir le champ de l'art, et c'est en effet ce qui est arrivé : l'invention a fait place à l'imitation. A Dieu ne plaise que j'entreprenne de rabaisser les artistes flamands et hollandais, qui ont poussé si loin le talent d'imitation! Je sais ce qu'ils valent, et je n'hésiterai jamais à proclamer leur mérite. Loin de vouloir les déprécier, je pense que leurs panégyristes et ceux qui prétendent suivre leurs traces ne comprennent pas pleinement le sens et la portée de leurs œuvres. Ni l'école flamande, ni l'école hollandaise ne se sont proposé l'imitation pure, l'imitation littérale de la nature. Ceux qui le croient, et le nombre en est grand, ne les ont pas étudiées avec un soin assez soutenu. Ni Ruysdael, ni Wouwermans, pas plus que Rubens et Rembrandt, n'ont renoncé à l'exercice de l'imagination dans la pratique de la peinture; on peut le dire, on peut l'affirmer, on ne réussira jamais à le démontrer, et pourtant c'est au nom des écoles flamande et hollandaise que l'imitation pure envahit aujourd'hui le domaine de l'art. Qu'on prenne *les Néréides* de Rubens ou *les Chênes* de Ruysdael, et qu'on essaie de retrouver dans la nature les types de ces admirables ouvrages : je ne demande pas d'autre preuve aux partisans obstinés de l'imitation.

Comment la dispersion de la richesse et la transformation du sentiment religieux ont-elles amené le règne de l'imitation, qui n'est, à proprement parler, que l'enfance de l'art? La question n'est pas difficile à résoudre. Pour peu qu'on prenne la peine d'examiner ces deux faits, on conçoit qu'ils devaient tarir deux sources d'inspiration, ou du moins en détourner les peintres et les statuaires. Que voyons-nous dans le passé? à quels souvenirs s'adressent les peintres les plus habiles pour l'exercice et le développement de leur génie? Se

contentent-ils de retracer la nature qu'ils ont devant les yeux? n'interrogent-ils pas les traditions historiques et religieuses? Mais pour choisir, pour traiter de pareils thèmes, il faut du loisir et de l'espace. La division de la richesse a rétréci l'espace; la transformation du sentiment religieux a rétréci le champ de la pensée chez le peintre et chez le spectateur.

Je ne m'étonne donc pas de l'importance exagérée accordée aujourd'hui à l'imitation. Il était facile de prévoir ce qui arrive, ce qui se passe sous nos yeux n'a rien d'inattendu; mais s'il était facile de le prévoir, il ne serait pas sage de l'encourager. Quel que soit le mérite des peintres voués à l'imitation pure, il ne faut pas se lasser de leur répéter qu'ils font fausse route, ou plutôt qu'ils s'arrêtent à moitié chemin. Dans la peinture, dans la statuaire, comme dans la poésie, l'imitation n'est qu'un moyen, et ne sera jamais le but. La division de la richesse et la transformation du sentiment religieux n'ont pas créé cette méprise, qui est aussi vieille que le monde; elles ont servi à la populariser. A mesure en effet que la richesse, au lieu de se partager entre un petit nombre de familles, s'est répandue successivement dans les diverses classes de la société, tout homme arrivé à l'indépendance par son travail personnel ou par le travail de son père a possédé sa part de loisir. Exempt de souci pour la satisfaction de ses besoins matériels, il a cherché les joies de l'intelligence, et l'art s'est offert à lui comme un moyen de contenter ce besoin nouveau; mais comme le loisir était pour lui ou pour sa famille chose toute nouvelle, il n'avait pas eu le temps de le mettre à profit pour éveiller ou pour développer le sentiment de la beauté. Ce n'est pas ici un grief que j'articule, c'est un fait que j'énonce, et que chacun de nous peut vérifier en portant ses regards autour de soi. Les facultés les plus heureuses ne peuvent s'épanouir que dans un milieu propice. Le sentiment de la beauté, instinctif chez quelques natures privilégiées, n'arrive à son entier développement que par des comparaisons nombreuses. Or, quand un homme doué d'une intelligence vigoureuse, d'une volonté énergique, a dépensé les deux tiers de sa vie dans l'exercice d'une profession commerciale ou libérale sans jamais se préoccuper de la beauté, il n'est pas étonnant qu'arrivé à l'heure du repos, il ne soit qu'un juge très incompétent dans toutes les questions qui se rattachent à la peinture, à la statuaire. Tout le monde veut s'y connaître, et pourtant les connaisseurs ne se comptent pas par centaines. Au prix d'un peu de réflexion, on cesserait de s'en s'étonner. Personne en effet ne croit qu'on s'éveille un beau matin avec la faculté de distinguer telle ou telle nature de tissu. Pour ces questions toutes matérielles, chacun reconnaît non-seulement l'utilité, mais la nécessité d'un apprentis-

sage. Pourquoi donc se montrer moins clairvoyant, lorsqu'il s'agit de questions plus délicates et d'un ordre plus élevé? Distinguer un Corrège d'un Albane serait-il d'aventure plus facile que de reconnaître la présence du coton dans un tissu de fil, de laine ou de soie? On m'accordera au moins que ces deux genres de questions exigent une égale dose de sagacité. Et si, pour reconnaître la présence du coton, qui sert aujourd'hui à falsifier tous les tissus, quelques années d'apprentissage sont jugées indispensables, on ne me contestera pas l'opportunité d'une épreuve de même durée, lorsqu'il s'agit de juger les œuvres du pinceau ou du ciseau.

Eh bien! les hommes qui ne sont pas nés dans la richesse, ou qui n'ont pas fait de la beauté une étude spéciale et constante, veulent cependant s'y connaître. Dès qu'ils ont acquis la faculté de payer les œuvres du pinceau ou du ciseau, n'espérez pas qu'ils prennent conseil avant d'acquérir ce qu'ils destinent à la décoration de leur salon. Fussent-ils même doués d'un bon sens rare dans toutes les autres questions, ils manqueront volontiers de bon sens dans cette question spéciale. Ils peuvent payer, payer comptant un tableau, une statue; donc ils s'y connaissent, le goût leur est venu avec les écus. S'il s'agissait d'acheter une terre, ils ne se croiraient pas assez éclairés; ils consulteraient avant de se décider. Ils ne signeraient pas l'acquisition d'une forêt sans avoir interrogé quelque madré compère sur la valeur du chêne, du hêtre et du bouleau; mais il s'agit d'un tableau, d'une statue, ils n'ont besoin de recourir à personne, ils possèdent par eux-mêmes des lumières suffisantes. Comme ils ne voient dans la peinture rien au-delà de l'imitation, comme c'est parmi eux que se recrute la clientèle, il n'est pas étonnant que les peintres, pour avoir la vie plus facile, se résignent à les contenter. S'ils essayaient de redresser leur goût, ils s'exposeraient à garder leurs tableaux dans leur atelier. Chez de tels amateurs, qui forment aujourd'hui la majorité, le portrait de Meudon ou de Saint-Cloud obtiendra grand crédit; la ressemblance d'un orme excite en eux des frémissemens d'admiration. Comment les peintres se hasarderaient-ils à dessiller leurs yeux? N'auraient-ils pas à craindre le sort de Gil Blas chez l'archevêque de Grenade? Ils commencent par leur donner raison, et finissent par croire que l'imitation est le dernier mot de la peinture.

Est-il nécessaire d'expliquer comment la transformation du sentiment religieux a rétréci le champ de la pensée dans le domaine de l'art? A ne considérer l'idée de Dieu que sous l'aspect purement scientifique, il est impossible de ne pas reconnaître que cette idée élève l'âme qui en a pris possession. Or, si l'idée de Dieu exerce une action salutaire sur le développement de l'intelligence, les traditions merveilleuses qui se rattachent au berceau de la religion chrétienne

n'ont pas moins d'importance pour le développement de l'art. A cet égard, les preuves abondent, et je n'aurais que l'embarras du choix. La partie morale de la religion chrétienne n'offrira jamais à la peinture autant de ressources que la partie merveilleuse. Les plus éloquentes paraboles, s'il était donné au pinceau de les traduire, et pour ma part j'en doute fort, n'offriraient pas le même intérêt que les miracles racontés par l'Évangile. Il ne s'agit pas pour nous de déplorer cette transformation, mais de l'accepter, puisque nous ne pouvons pas refaire le passé.

Non-seulement dans le domaine de l'art, et en particulier dans le domaine des arts du dessin, l'imitation est insuffisante, mais j'ajouterai qu'elle ne peut jamais se réaliser d'une manière complète, qu'elle est impossible dans le sens littéral du mot. Tous ceux qui ont manié le pinceau ou l'ébauchoir savent à quoi s'en tenir sur la valeur de mon affirmation. L'art ne dispose pas des mêmes moyens que la nature; il ne peut donc lutter avec elle sans s'exposer à une défaite certaine. Il doit chercher en dehors de la réalité le moyen de toucher le but qu'il se propose. Or quel est ce but? Émouvoir et charmer. A cet égard, les avis ne sont pas partagés. Ignorans et savans, hommes du monde et gens du métier, sont d'accord sur la destination de l'art. Si tous les esprits ne possèdent pas au même degré l'intelligence de la beauté, s'il n'est donné qu'aux génies privilégiés de l'exprimer complétement, personne du moins n'oserait contester que l'expression de la beauté ne soit le but assigné à la peinture et à la statuaire. La divergence ne commence qu'alors qu'il s'agit de déterminer la méthode à suivre pour réaliser l'idée préconçue. Je ne veux pas revenir sur le néant des doctrines réalistes; le public sait trop bien ce qu'a enfanté l'application rigoureuse de ces doctrines. Il est désormais démontré qu'il faut chercher ailleurs la source des grandes œuvres. M. Courbet n'est pas précisément de la famille de Rubens, et pourtant il est plus réel que le chef de l'école flamande. Acceptons M. Courbet comme l'expression la plus complète des doctrines réalistes. Admettons un instant qu'elles ne puissent pas se révéler d'une manière plus évidente, quoique M. Hornung laisse M. Courbet bien loin derrière lui, et qu'il ait imité les gerçures des lèvres, les rides du front bien plus exactement que le peintre français. N'appelons en témoignage que les œuvres placées aujourd'hui sous nos yeux; c'en est assez pour démontrer l'insuffisance et l'impossibilité de l'imitation. Il s'agit de savoir ce que les arts du dessin peuvent et doivent chercher en dehors de la réalité. Je n'ai pas à m'occuper ici de l'architecture, qui n'a jamais été considérée comme un art d'imitation, et dont le but est d'ailleurs complexe, puisqu'elle doit se proposer tout à la fois le beau et l'utile, à tel point que la construction la plus élé-

gante est une construction condamnée par le goût, si elle ne répond pas à sa destination. Je m'en tiens à la peinture et à la statuaire. Pour la forme humaine traduite par le marbre, nous avons la frise, les métopes et les tympans du Parthénon, qui répondent à toutes les questions. Pour ceux qui connaissent le modèle vivant, il est évident que ces admirables ouvrages ne sont pas réels. Ils nous offrent tout à la fois quelque chose de moins et quelque chose de plus que la réalité, quelque chose de moins, puisqu'ils n'ont ni la couleur ni la souplesse de la chair animée par le sang, quelque chose de plus, puisqu'ils dépassent en harmonie linéaire les créatures vivantes qui marchent devant nous.

A quoi tient cette différence, que les aveugles pourraient seuls contester? A la conception, à l'expression de l'idéal. Phidias, qui se nourrissait de la lecture d'Homère et qui pouvait contempler chaque jour les plus belles filles de l'Attique, de la Thrace et de l'Ionie, c'est-à-dire la finesse de l'intelligence, l'ardeur des sens et la mollesse voluptueuse, traduites par les signes les plus éclatans, ne se contentait pourtant pas de ce qu'il voyait lorsqu'il équarrissait le paros. Il complétait le témoignage de ses yeux par le témoignage d'Homère. Il n'oubliait jamais le quatorzième chant de l'Iliade et les amours de Jupiter et de Junon sur le mont Ida. Il s'élevait au-dessus de la réalité par la conception, par l'expression de l'idéal que l'aveugle divin lui avait révélé. Or, comme dans la statuaire Phidias n'a jamais été surpassé, comme les plus habiles parmi les modernes n'atteignent pas à sa hauteur, comme Jean Goujon et Michel-Ange, malgré leur science profonde, sont vaincus par lui, comme la *Diane* et le *Moïse* sont au-dessous de la *Cérès* et du *Thésée*, nous sommes forcé d'accepter Phidias comme le prince de la statuaire.

Si nous possédions les peintures de Polygnote au Pœcile, la Grèce nous dirait sans doute sur l'emploi du pinceau ce qu'elle nous dit sur l'emploi du ciseau; mais à défaut du Pœcile et de Polygnote nous avons le Vatican et Raphaël, et même un souvenir de la Grèce, la grande mosaïque trouvée à Pompéi, dans la maison du Faune, et qui, d'après le mémoire érudit et ingénieux de M. Fabbricatori, représenterait la bataille d'Arbelles. Dans cette mosaïque, aussi bien que dans les chambres du Vatican, il n'y a pas une figure où l'on ne trouve l'empreinte de l'idéal. Qui donc oserait affirmer que l'*Alexandre* de Pompéi est une copie littérale de la réalité, et n'exprime rien de plus? Qui donc oserait dire que son cheval est une étude faite dans un haras? L'Aristote et le Platon de *l'École d'Athènes* sont-ils réels? Où trouverait-on ces deux types si pleins de majesté, d'une sérénité si calme et d'une expression si profonde? Si Raphaël n'eût

pas suivi l'exemple de Phidias, s'il n'eût pas cherché à s'élever au-dessus de la réalité, s'il ne se fût pas efforcé d'idéaliser, c'est-à-dire de transformer, d'agrandir ce qu'il voyait, il ne serait jamais devenu le chef de l'école romaine, et son nom ne serait pas aujourd'hui synonyme de grâce et de beauté; non-seulement la preuve de ce que j'avance est inscrite dans ses œuvres, mais il nous a révélé dans sa correspondance les habitudes et les procédés de son esprit. Dans les lettres du Sanzio, publiées par Bottari, nous voyons qu'il ne se contentait pas de la réalité, que, malgré son admiration pour la Fornarina, il cherchait constamment quelque chose de plus pur, de plus expressif, en un mot que le rêve de l'idéal a tenu dans sa vie une place immense. Que l'on compare le portrait de sa maîtresse placé dans la tribune du palais des Offices à Florence aux types de femmes créés par son pinceau, et l'on pourra mesurer le travail accompli par son intelligence.

Ainsi dans la peinture comme dans la statuaire les partisans de l'idéal ont pour eux le témoignage et l'autorité des maîtres les plus illustres. Il semblerait donc que cette cause dût être gagnée à tout jamais, que la discussion fût désormais épuisée, — et cependant les choses ne vont pas ainsi. Une erreur singulière, une grossière méprise s'est accréditée dans les ateliers et dans les salons. Pour les peintres, pour les sculpteurs, pour les gens du monde, l'idéal se confond avec les traditions académiques, c'est-à-dire avec les types consacrés par une longue et servile imitation. Il serait difficile d'imaginer pour le sens vrai des mots une entorse plus violente. Pour quiconque en effet veut se rendre compte de la nature des facultés humaines, il est évident que l'imagination vit de liberté. Essayez de l'asservir, et si par malheur vous réussissez, vous la tuez. Ceux qui considèrent le culte de l'idéal comme un renoncement à toute indépendance dans l'exercice du talent ignorent ou bien oublient les relations de l'idéal avec l'imagination, et celles de l'imagination avec la liberté. Ceux qui cherchent dans l'imitation assidue de la nature la variété, l'originalité, affrontent sans le savoir un danger dont ils ne triompheront pas. Ils engagent avec le modèle vivant une lutte inégale, et vont au-devant d'une défaite certaine. J'ajouterai, et le lecteur attentif aura déjà pressenti ma pensée, que l'indépendance du talent se trouve tout entière du côté de l'idéal, et que la servilité, la monotonie, se trouvent du côté de l'imitation. Sans doute les types que nous présente la nature sont variés à l'infini : c'est pourquoi il faut les consulter; mais celui qui se borne à copier ce qu'il voit n'atteindra pourtant jamais à la même variété, à la même grandeur, à la même puissance que celui qui ajoute au témoignage de ses yeux le travail de sa pensée. Qu'il prenne un

chêne dans la forêt de Fontainebleau, un étalon dans une prairie normande ou anglaise, qu'il les copie avec la fidélité la plus scrupuleuse, et non-seulement il sera vaincu dans cette lutte imprudente engagée avec la nature, mais il n'approchera ni de Ruysdael ni de Géricault, qui ont choisi une autre voie. Ruysdael et Géricault sont puissans et variés parce qu'ils n'ont vu dans l'imitation qu'un moyen, et qu'ils ont pris pour but l'expression de l'idéal. Il y a dans leurs œuvres un caractère personnel, un charme de nouveauté qui ne s'est jamais concilié, qui ne se conciliera jamais avec l'imitation littérale. Chose digne de remarque, dans le monde moral le sensualisme conduit à la servitude en plaçant le bien-être matériel au-dessus du droit; dans le domaine de l'art, le réalisme abolit l'indépendance, supprime l'expansion du génie : c'est dire que ces deux doctrines sont condamnées sans retour.

Mais comment réveiller le sentiment de l'idéal? Comment ramener les peintres, les statuaires et la foule à la vraie notion de l'art? Deux moyens se présentent, deux moyens que l'expérience individuelle a consacrés depuis longtemps, et qui cependant n'ont pas encore été appliqués d'une manière générale et simultanément : l'éducation et les encouragemens. Je ne veux pas médire de mon pays, la France fait pour les arts autant et plus peut-être que toutes les autres parties de l'Europe; l'École des Beaux-Arts de Paris, l'Académie de France à Rome pourraient devenir d'excellentes institutions : elles ne rendent pas les services qu'on aurait le droit d'en attendre, parce qu'elles sont incomplètes. La réforme, si un homme investi d'une autorité suffisante osait l'entreprendre, devrait porter d'abord et surtout sur l'école de Paris, car c'est là que se trouve le vice radical de l'éducation des artistes. C'est là qu'il faudrait tenter le rajeunissement de la peinture et de la statuaire. De quoi se compose l'enseignement de l'école de Paris? Pour les peintres et les sculpteurs, il se réduit à la pratique du métier; pour les architectes, il comprend tout à la fois la théorie et l'histoire : malheureusement, comme l'école n'a institué aucun examen, aucun concours pour l'histoire de l'architecture, cette dernière partie de l'enseignement demeure complétement illusoire. Les élèves négligent trop volontiers les leçons qui ne sont pas obligatoires. Pour les peintres et les sculpteurs, on peut dire sans raillerie qu'il n'est question ni de théorie, ni d'histoire. Tout se résume pour eux dans le maniement du pinceau et de l'ébauchoir. Dessiner d'après la bosse, d'après le modèle vivant, peindre ou modeler une tête ou une figure, tels sont les exercices proposés aux élèves avant leur entrée en loge pour le concours de Rome. Quant aux notions générales sur les principes ou l'histoire de l'art, il n'en est pas question, et celui qui hasarderait une telle pensée dans la réunion

des professeurs serait accueilli par un sourire. La pratique, rien que la pratique, telle est la devise de l'enseignement pour les peintres et les sculpteurs à l'école de Paris. Non-seulement on n'exige pas des jeunes gens qui viennent s'inscrire pour suivre les leçons l'instruction élémentaire que la municipalité parisienne distribue gratuitement dans les douze arrondissemens; mais les élèves, une fois admis dans le sein de l'école, n'apprennent rien en dehors de leur métier proprement dit. Bien qu'il existe un cours d'histoire générale à l'école de Paris, l'histoire générale a le même sort que l'histoire de l'architecture; elle compte à peine quelques rares auditeurs. Tant qu'elle n'entrera pas comme un élément nécessaire dans les examens et dans les concours, il faut tenir pour certain qu'elle sera comme non avenue pour les dix-neuf vingtièmes des élèves. A cet égard, tous les hommes de bon sens se réunissent dans un avis unanime. On ne peut guère espérer que des jeunes gens qui pour la plupart n'ont pas même reçu l'éducation élémentaire sentent le besoin de connaître l'histoire générale.

Si l'on voulait organiser d'une manière complète l'enseignement des arts du dessin, il serait absolument nécessaire de le diviser en trois parties : enseignement technique, histoire spéciale, et histoire générale. Il n'y a dans ce programme rien qui relève de la fantaisie, rien qui dépasse la portée ordinaire de l'intelligence. Les élèves soumis à cette triple épreuve ne seraient pas assurés de conquérir une éclatante renommée, mais l'école aurait du moins fait pour eux tout ce qu'il est possible de faire. Les plus beaux livres du monde, je le reconnais volontiers, ne remplaceront jamais pour un peintre ou un sculpteur les conseils d'un habile praticien : il y a pour les yeux et la main une instruction toute spéciale que les leçons les plus éloquentes ne réussiront jamais à transmettre; tout cela est très vrai, très évident, je ne songe pas à le contester; néanmoins, dans la création des grands ouvrages la pensée ne joue-t-elle pas un rôle aussi actif que les yeux et la main? La routine dit : non, et le bon sens dit : oui. Trouvez un beau modèle, disent les praticiens, qui se moquent des théories, pour qui le maniement du pinceau ou de l'ébauchoir est le dernier mot de l'art, — trouvez un beau modèle, copiez-le fidèlement, et vous aurez fait un bel ouvrage. L'événement vient démentir cette promesse. Le praticien ne se tient pourtant pas pour battu : il se rejette sur l'infidélité de l'imitation, et ne veut pas accepter l'importance de la pensée. Or je crois que le plus sûr moyen de dessiller les yeux des élèves serait de leur montrer les épreuves diverses que l'art a traversées, de dérouler sous leurs yeux les années de son enfance, de sa jeunesse, de sa virilité, de sa décadence. En voyant comment la statuaire grecque s'est agrandie en passant d'Égine à

Sicyone, de Sicyone à Athènes, ils comprendraient que si la pratique du métier est d'une importance immense, l'habileté de la main ne remplacera jamais l'exercice et le développement de la pensée. En comparant dans la peinture les écoles de Florence, de Rome, de Milan, de Parme, de Bologne, ils arriveraient à la même conclusion, et certes un tel enseignement ne serait pas stérile. Le présent ne peut s'agrandir qu'à la condition de profiter des leçons du passé, et pour les élèves de l'école de Paris le passé est à peu près comme non avenu. C'est à peine s'ils en entendent parler, et les procédés matériels de leur profession occupent toutes leurs journées. Ils savent exécuter habilement un torse ou un membre, ils modèlent avec adresse un casque ou une draperie : si vous leur demandez quelle pensée a présidé à leur composition, ils vous répondent qu'ils ont voulu faire un morceau. C'est là en effet le terme de leur ambition. L'enseignement de l'histoire spéciale dissiperait toutes leurs illusions : en assistant au spectacle du passé, ils sentiraient que l'exécution du morceau, très digne d'attention sans doute, ne doit pourtant pas absorber toutes les facultés du peintre ou du sculpteur.

Cependant l'histoire spéciale ne suffit pas pour éveiller le sentiment de l'idéal; elle a besoin d'appeler à son secours l'histoire générale. Il faut en effet que les peintres et les statuaires, destinés à reproduire les grandes actions et l'image des grands hommes, possèdent au moins une idée sommaire des événemens accomplis. C'est à cette condition seulement qu'ils pourront travailler par eux-mêmes et sans auxiliaire. Quand le sujet qu'ils auront choisi ou accepté exigera des documens peu connus, ils sauront se guider dans leurs investigations et ne seront pas forcés de recourir aux lumières d'un homme étranger à leur profession. Et qu'on ne me dise pas que j'énumère ici des difficultés imaginaires. Tous ceux qui ont vécu dans le commerce familier des peintres et des statuaires se rappellent combien de fois ils les ont vus pris au dépourvu par des questions qui semblaient pourtant faciles à résoudre. Ils s'étonnaient d'abord de l'embarras dont ils étaient témoins; mais après une conversation de quelques instans ils comprenaient que les pensionnaires de Rome, à qui l'état donne cependant cinq ans de loisir et d'indépendance, ne savaient quelle route suivre dans l'étude du passé, parce qu'ils ne possédaient pas les premières notions de l'histoire générale. Comment et pourquoi les pensionnaires de Rome ne prennent-ils pas la peine d'étudier par eux-mêmes? Comment ne sentent-ils pas l'utilité des connaissances qui leur manquent? La réponse n'est pas difficile à trouver. Ils ont devant eux l'exemple de leurs professeurs, chargés de travaux importans, enrichis par la pratique de leur métier, et qui, pour la plupart, sont demeurés au même

point en ce qui touche l'histoire générale. Quel motif pourrait les décider à tenter une étude toute nouvelle, dont personne ne les a jamais entretenus? Ils ont appris à exécuter le morceau, c'est par ce procédé que leurs maîtres ont réussi; à quoi bon changer de voie? Il y a d'ailleurs pour ce changement de méthode une difficulté dont on ne tient pas assez de compte. Les concours pour le prix de Rome se prolongent jusqu'à l'âge de trente ans; les élèves lauréats demeurent cinq ans en Italie. Quand ils reviennent dans leur pays, ils croient avoir passé le temps des études: ils ne songent qu'à tirer profit de leur position de lauréats. Ils demandent, ils obtiennent des travaux; ils deviennent chefs de famille, et leurs besoins, en se multipliant, leur inspirent pour les livres un dédain profond. Une heure donnée à la lecture leur paraît une heure dérobée à leurs devoirs, aux obligations les plus sacrées. Ils continuent d'ignorer l'histoire générale et ne comprennent pas le danger de leur ignorance. Qui donc oserait leur jeter la pierre et tourner leur insouciance en ridicule? Pour leur refuser son indulgence, il faudrait méconnaître les nécessités de la vie. En dédaignant les livres, ils croient de bonne foi agir sagement.

C'est pourquoi il serait urgent d'abréger pour les prix de Rome la durée des épreuves. Si les pensionnaires revenaient à Paris à trente ans au lieu de revenir à trente-cinq ans, c'est-à-dire si le concours leur était fermé passé la vingt-cinquième année, ils auraient une chance de plus, une chance considérable pour comprendre la nécessité de l'éducation personnelle. Livrés à des besoins moins nombreux, moins onéreux, ils sentiraient peut-être l'opportunité des études générales en dehors de leur profession. S'ils n'avaient d'autres soucis qu'eux-mêmes, ils se résigneraient peut-être à interroger le passé. Assaillis de besoins sans cesse renaissans, ils sacrifient l'art au métier. Abréger la durée des épreuves pour les prix de Rome ne remédierait pourtant pas au dépérissement du sentiment de l'idéal. C'est à la jeunesse qu'il faut enseigner la supériorité du réel transformé par la méditation sur le réel transcrit littéralement. Sans les trois élémens que j'ai indiqués, il ne faut pas compter sur la régénération prochaine des arts du dessin. Nous possédons des artistes éminens; mais ces artistes sont de brillantes exceptions, et ne détruisent pas l'autorité des principes que j'ai rappelés. A quelque partie de l'Europe que l'on s'adresse, on retrouve partout le caractère obligatoire de ces principes. L'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Espagne, l'Italie, ne comprennent guère que le mérite de l'imitation; elles ont à peu près perdu le sentiment de l'idéal. L'Allemagne s'en préoccupe, et c'est à la philosophie qu'elle doit sa prééminence dans cette question. Chez les peintres et les statuaires de notre pays, la philosophie ne serait pas la bienvenue. A l'heure

où j'écris, il ne faut pas songer à leur en parler, et pourtant Nicolas Poussin ne la dédaignait pas : c'est à elle qu'il a dû ses plus hautes conceptions. Au défaut de la philosophie, nous pouvons du moins conseiller l'étude de l'histoire générale, qui est d'un aspect moins revêche. La contemplation du passé élève l'âme et suscite en elle le sentiment de l'idéal. En voyant toutes les grandes actions accomplies par les générations qui nous ont précédés, nous apprenons à rêver, à concevoir quelque chose de supérieur à la réalité placée sous nos yeux, et ce commerce familier avec le passé éveille en nous des pensées que nous aurions toujours ignorées, si nous n'avions jamais consulté que le témoignage de nos yeux. L'histoire est pour l'idéal un puissant auxiliaire.

J'en ai dit assez pour démontrer la nécessité d'un triple enseignement à l'École des Beaux-Arts. Je voudrais, pour les trois arts du dessin, peinture, statuaire, architecture, voir les leçons techniques fortifiées, agrandies par l'histoire de ces trois formes de l'imagination. Et comme la peinture et la sculpture sont destinées à traduire des pensées, il serait opportun de réunir à l'histoire spéciale l'histoire générale. Les architectes d'ailleurs trouveraient leur profit dans cette dernière étude, puisqu'ils sont trop souvent appelés à proposer des sujets aux peintres et aux sculpteurs. Reste maintenant une dernière question, qui n'est pas moins importante que l'éducation, je veux dire la question des encouragemens.

Chez nous, l'état dépense annuellement une somme assez ronde pour l'encouragement des arts du dessin. L'emploi de cette somme ne laisse-t-il rien à désirer? Voilà ce que nous avons à examiner. Pendant un grand nombre d'années, l'administration la consacrait à l'achat de quelques tableaux que lui désignait la sympathie publique. Parfois elle ajoutait à l'achat des ouvrages applaudis la commande d'ouvrages nouveaux. C'était beaucoup sans doute, car les pays voisins n'en font pas autant; ce n'était pourtant pas assez. Enfin, éclairée par les conseils des hommes spéciaux, elle a compris l'importance de la peinture murale, et cette nouvelle direction donnée à l'art a déjà pleinement justifié les espérances conçues par ceux qui ont visité l'Italie. Je ne veux pas dire que toutes les chapelles décorées aux frais de l'état ou de la ville de Paris offrent un aspect satisfaisant : avec la meilleure volonté du monde on ne peut prononcer un tel jugement; mais parmi ces nombreux ouvrages il y en a de très recommandables, qui méritent les éloges des connaisseurs. Si les fresques de MM. Vinchon, Guillemot, Abel de Pujol, à Saint-Sulpice, excitent l'étonnement et l'hilarité, si le porche de Saint-Germain-l'Auxerrois, décoré par M. Mottez, est une enluminure d'un goût très problématique, en revanche l'abside de Saint-

Germain-des-Prés a fourni à M. Hippolyte Flandrin l'occasion de montrer son érudition et la pureté de son goût. M. Sébastien Cornu, à Saint-Merri, a prouvé qu'il avait dignement profité des leçons de son illustre maître, M. Ingres. A Notre-Dame-de-Lorette, MM. Roger, Orsel et Perin ont traité des sujets difficiles avec un rare bonheur. Malheureusement il s'est trouvé dans les bureaux du ministère un juge assez mal inspiré pour confier à M. Blondel une coupole de la même église, et le ridicule de ses compositions a dépassé toutes les craintes de ceux qui connaissaient la valeur de son talent. En somme, dans les peintures murales des églises de Paris, le bon l'emporte sur le mauvais, et nous devons souhaiter que le ministère et la municipalité persévèrent dans la voie où ils sont entrés. La peinture faite sur place, pour un jour connu d'avance, assure aux hommes laborieux un jugement équitable, tandis que des tableaux très bien conçus, exécutés avec finesse, perdent la moitié de leur valeur ou du moins de leur charme par un placement malencontreux.

Ce qui est fâcheux dans la commande des peintures murales, c'est que l'état et la municipalité tiennent souvent trop de compte des exigences ecclésiastiques. Quand il s'agit de distribuer ces travaux, chacun plaide pour son saint, et parfois le saint défendu si chaudement par le curé, par son vicaire, par les marguilliers, n'offre à la peinture qu'un assez piètre sujet. L'artiste a beau s'évertuer, se gratter le front, feuilleter Godescard et même les Bollandistes : il ne trouve pas le thème d'une composition intéressante. Encore s'il avait la ressource de Simonide, s'il pouvait se jeter sur Castor et Pollux; mais non, il est emprisonné dans un cercle de fer, obligé de célébrer des personnages très illustres dans la paroisse, honorés des fabriciens, et parfaitement ignorés du monde entier. Le saint qu'on lui propose a guéri miraculeusement la lèpre ou la cécité : pourquoi donc ne serait-il pas digne du pinceau? Le peintre a beau se récrier et se lamenter sur l'indigence du sujet : on l'accuse de stérilité, il faut bien qu'il se résigne. Le bon sens prescrirait l'emploi d'une autre méthode. L'Ancien et le Nouveau Testament, malgré les compositions nombreuses qu'ils ont déjà suggérées depuis trois siècles aux maîtres les plus habiles, ne sont pas encore des mines épuisées. Il serait sage de préférer à Godescard Moïse et saint Luc. Les légendes qui n'ont qu'un intérêt paroissial devraient être consultées avec une extrême discrétion. Cette réserve faite, nous croyons que le ministère et le conseil municipal, en propageant la peinture murale, rendront un service éclatant aux arts du dessin. Les compositions ingénieuses de M. Gendron demandent grâce pour les larves signées du nom de M. Chassériau. On oublie volontiers l'escalier de la Cour des comptes en voyant avec quelle souplesse, avec quelle variété, le

peintre des *Willis* a traité des sujets qui semblaient se prêter à la poésie beaucoup plus qu'au pinceau.

Cependant, si les encouragemens donnés à la peinture murale sont un service très réel, nous devons dire que ces encouragemens n'ont pas toujours été distribués avec discernement. Les recommandations obtenues par l'importunité ont parfois prévalu, au grand détriment des artistes habiles recommandés par leur seul talent. Il me suffit de rappeler la chapelle de Saint-Vincent-de-Paule, confiée à M. Lépaulle, qui ne possède pas les premières notions de la peinture religieuse. Pour que les arts du dessin profitent complétement de la générosité de l'état et de la municipalité, il faudrait, dans le partage des travaux, ne tenir compte que du talent, et n'avoir aucun égard pour les recommandations.

Ce qui vient de se passer au Louvre est une leçon assez significative, qui ne doit pas être perdue. Pour la réunion du palais de Philibert Delorme au palais de Pierre Lescot, l'administration avait appelé tous les sculpteurs connus et inconnus : elle voulait partager ce magnifique gâteau entre des bouches nombreuses. L'intention était chrétienne, vraiment évangélique; mais en pareil cas la charité n'est pas le seul conseiller qu'on doive interroger; en n'écoutant qu'elle, on risque trop souvent de se fourvoyer. Qu'est-il arrivé? Plusieurs modèles demandés à des mains inhabiles ont été refusés comme indignes de leur destination. Pour l'arc de l'Étoile, l'administration s'était montrée malheureusement beaucoup trop indulgente.

Arrivé au terme de ce long travail, je sens que j'ai dû, à mon insu, me rendre coupable de plusieurs omissions. Soit en parlant de l'école française, soit en parlant des écoles étrangères, je n'ai peut-être pas discuté tout ce qui méritait les honneurs de la discussion : je n'ai pourtant rien négligé pour m'éclairer; mais le lecteur me pardonnera sans peine mes oublis involontaires en songeant que j'avais devant moi plus de cinq mille ouvrages dont une partie n'était pas heureusement éclairée. J'ai posé nettement toutes les questions qui s'offraient à mon esprit, je les ai débattues avec sincérité; quant aux jugemens que j'ai prononcés, je n'ai pas la prétention de les donner comme souverainement vrais, mais je crois du moins qu'ils pourront mettre sur la voie de la vérité.

GUSTAVE PLANCHE.

L'ASIE-MINEURE

D'APRÈS UN VOYAGEUR RUSSE.

Asie-Mineure. Description physique, statistique et archéologique de cette contrée par M. P. de Tchihatchef; première partie, *Géographie physique comparée.*[1]

De toutes les provinces de l'empire ottoman, il n'en est aucune qui offre à la science un champ plus fécond d'études neuves et intéressantes, à la poésie et à l'art une source plus abondante d'inspirations que l'Asie-Mineure. Sur ce sol classique, le voyageur ne saurait faire un pas sans être en présence de tout ce qui peut provoquer la méditation et l'étude, agrandir ou charmer l'imagination. Les ruines qu'y a faites l'action du temps ou la main des barbares, et à côté des œuvres de l'homme, presque effacées, les monumens indestructibles de la nature, tout, jusqu'aux noms altérés, mais encore reconnaissables, de ces anciennes cités disparues sans laisser de trace, tout nous rappelle — ici un mythe ou une légende célèbre, là un fait historique mémorable, ailleurs (et en combien de lieux différens!) l'existence d'un foyer actif de civilisation, d'un centre de prospérité commerciale et d'opulence. Dès l'époque la plus reculée, dans l'âge héroïque, les côtes septentrionales de l'Asie-Mineure sont visitées par les Argonautes, marchant vers la Colchide, à la conquête de la toison d'or. Les plaines de la Troade voient les Grecs et les Troyens se livrer pendant dix ans ces combats immortalisés par le plus grand des poètes, le chantre d'Ilion, dont l'Asie-Mineure se glorifie d'avoir été le berceau. Dans les temps historiques, un tableau aussi varié qu'émouvant se déroule à nos yeux sur cette même scène. Dans la Lydie, la dynastie des Mermnades, inaugurée par la merveilleuse et dramatique

(1) Librairie de Gide, rue Bonaparte, 5.

légende de Gygès, est renversée par Cyrus, et le dernier des souverains de cette dynastie, le riche Crésus, est fait prisonnier dans Sardes, sa capitale, qu'arrosait le Pactole aux flots d'or. A la suite de la révolte de Cyrus le Jeune contre son frère Artaxerxe Mnémon, de sa défaite et de sa mort à Cunaxa, c'est par le nord de l'Asie-Mineure que s'accomplit la retraite des dix mille, dont le récit nous a été transmis par le grand écrivain et l'habile capitaine qui la dirigea. La bataille du Granique dans la Mysie et celle d'Issus en Cilicie ouvrent aux armes victorieuses d'Alexandre l'accès de tout le continent asiatique, et après la mort du conquérant macédonien, c'est dans les plaines de la Phrygie, à Ipsus, que ses lieutenans décident, les armes à la main, du partage définitif de son vaste empire. Plus tard, la péninsule devient le théâtre de la lutte longue et acharnée, que soutint Mithridate contre les Romains, dans laquelle s'illustra Lucullus, et que Pompée eut la gloire de terminer. Sous les successeurs de Constantin, les plus solennelles assemblées du christianisme se réunissent à Nicée, à Éphèse et à Chalcédoine; la Cappadoce produit la savante école de Césarée et quelques-uns des plus célèbres docteurs de l'église grecque. Plusieurs siècles s'écoulent, et les Turks, sortis des steppes de l'Asie centrale, envahissent de proche en proche l'Asie-Mineure; ils fondent dans la Lycaonie l'empire d'Iconium, contre lequel viennent tant de fois se heurter les croisés, tandis que, sur les remparts de la chaîne du Taurus, flotte la bannière des princes arméniens de la Cilicie. Après les sultans Seljoukides d'Iconium, succombant sous les coups des Mongols, s'élève la dynastie des sultans ottomans, qui s'établit à Nicée, avant que Constantinople tombe en son pouvoir. Au commencement du XVe siècle, le vainqueur de Sigismond, roi de Hongrie, Bayezid Ilderim (la foudre) est vaincu à son tour par les Tartares, et devient prisonnier du redoutable Timour (Tamerlan) à la bataille d'Ancyre, le dernier des événemens considérables qu'aient enregistrés les annales de l'Asie-Mineure.

Malgré l'attrait des souvenirs historiques, des ruines éloquentes et des richesses naturelles qui appellent l'explorateur sur cette terre privilégiée, elle n'avait été que peu visitée et très imparfaitement étudiée antérieurement au demi-siècle qui vient de s'écouler. Arrêtés sur le seuil par des obstacles impossibles à vaincre, les antiquaires se bornaient à l'exploration des points les plus célèbres du littoral. C'est seulement depuis que la Porte est entrée dans la voie des réformes et des progrès et qu'elle a compris qu'il est de sa dignité d'imprimer un sceau d'inviolabilité, d'assurer une assistance efficace aux Européens qui recourent à sa protection, que les missionnaires de la science ont pu pénétrer dans les provinces inexplorées de l'Asie-Mineure, partout du moins où la puissance du sultan peut exercer une action réelle.

Une somme de travaux plus ou moins remarquables a été déjà le fruit de ces investigations contemporaines; mais, comme le fait remarquer M. de Tchihatchef, l'auteur de l'étude qui nous occupera surtout ici, les préoccupations purement archéologiques dont l'Asie-Mineure a été l'objet ont eu un caractère tellement exclusif, que l'intérêt qu'inspiraient les anciennes cités ne s'est point étendu à l'orographie et à l'hydrographie des localités où elles étaient situées. Les renseignemens, souvent très curieux, disséminés dans les écrits des anciens, des auteurs du moyen âge et surtout des

Byzantins, sur la configuration du sol, les montagnes et les cours d'eau, la flore et la faune de la péninsule, n'avaient été recueillis que d'une manière incomplète et sans direction suivie. C'est à ce genre de recherches que M. de Tchihatchef a cru devoir au contraire s'attacher, en les coordonnant avec l'ensemble des observations qu'il a été à même de faire sur l'aspect physique du pays. Quoique ces considérations rétrospectives, qui sont l'archéologie appliquée aux monumens de la nature, ne soient que secondaires dans un livre dont le sujet appartient principalement au domaine des sciences naturelles ou exactes, elles y prennent une place et une importance assez considérables lorsqu'elles servent à résoudre les questions encore litigieuses de la géographie ancienne; c'est ainsi que la détermination de l'emplacement des antiques villes d'Héraclée et de Milet, dans l'Ionie, est éclaircie par l'étude des transformations géologiques qui, à une époque comparativement récente, ont produit le lac Akiz-Tchaï, reconnu par M. de Tchihatchef comme un reste du golfe latmique de Strabon. C'est ainsi encore que l'examen des cours d'eau de la Troade, dont la position et le régime hydrographique ont joué un si grand rôle dans les controverses auxquelles a donné lieu la géographie homérique, lui sert à démontrer que le torrent d'Evjilar ne saurait être la source véritable du Mendéré-Sou, le Simoïs de l'Iliade, comme l'ont pensé Lechevalier et les docteurs Hunt et Carlyle, et que cette source se trouve sur le revers du rempart granitique de l'Adjeuldiren-Dagh, prolongation orientale du Kaz-Dagh, l'Ida des anciens, et non sur le Kaz-Dagh même.

L'auteur, qui avait précédemment visité les régions de l'Altaï occidental, à peine rentré en Europe, en 1845, et après avoir fait paraître à Paris la relation de ce voyage, se hâta de se mettre en route pour l'Asie-Mineure. Cette nouvelle pérégrination se présentait à ses yeux, comme il nous l'apprend lui-même, non-seulement avec la perspective d'une œuvre utile à la science par les résultats qu'elle promettait, mais aussi avec le charme d'une tâche sympathique, en le conduisant dans des lieux consacrés par le prestige du plus beau soleil du midi et des plus merveilleux souvenirs du passé.

Cinq années consécutives ont été employées par lui à les parcourir. Doué d'une ardeur et d'une activité infatigables, servies par une constitution des plus robustes, parlant couramment la langue turke et portant le costume *nizam* avec assez d'aisance pour pouvoir, au besoin, passer aux yeux des indigènes pour un aga des *bachi-bozouks*, l'intrépide voyageur est parvenu seul, et sans autre escorte qu'un Tartare et un *séis* (1), à mener à bonne fin une entreprise qui semblait exiger les efforts réunis d'une association de savans soutenus par la puissante sollicitude et la subvention d'un gouvernement. De retour à Paris pour faire imprimer son livre, il se proposait, aussitôt que la publication en serait terminée, de repartir pour visiter l'extrémité orientale de l'Asie-Mineure, qu'il avait réservée pour une prochaine campagne, lorsque la guerre actuelle, en se prolongeant, est venue le forcer d'ajourner ce projet. Malheureusement il est à craindre, même dans l'hypo-

(1) *Séis*, mot arabe qui est passé en turc, et qui signifie l'homme chargé de dresser ou de soigner les chevaux, un palefrenier.

thèse la plus favorable, celle d'un prompt rétablissement de la paix, que sa nationalité (1), en butte au ressentiment implacable et soupçonneux des populations musulmanes locales, ne lui ferme à jamais l'entrée de la péninsule, et que son travail ne reste inachevé.

Suivons maintenant M. de Tchihatchef sur le terrain où il nous place dans le premier volume qu'il a déjà livré au public, et, en prenant une idée du relief et de la position topographique, si curieusement accentuée et si pittoresque, de l'Asie-Mineure, essayons de comprendre ce qu'elle fut autrefois et d'entrevoir son avenir; mais avant tout il est nécessaire que nous nous arrêtions un instant à une question de géographie historique qui n'est pas sans intérêt, et qui s'offre à nous dès le début, celle de l'origine du double nom d'Asie-Mineure et d'Anatolie, sous lequel la contrée est désignée aujourd'hui. En consultant les témoignages que nous a transmis l'antiquité, nous voyons que si ces deux dénominations, prises dans le sens particulier qu'elles ont reçu, ne sont pas très anciennes, il n'en est pas de même du nom d'Asie, qui remonte aux âges les plus reculés, et qui, après avoir pris naissance dans la partie occidentale de la péninsule, s'est étendu à mesure que les conquêtes ou le commerce reculèrent les bornes des connaissances géographiques. Sans vouloir reproduire les explications mythologiques ou ethnographiques que les écrivains grecs et latins ont imaginées après coup, et en nous renfermant dans le domaine purement historique, nous dirons que, dès le principe et pendant longtemps, ce nom fut borné à une simple localité. Homère, et plus tard Euripide et Virgile, l'appliquent à la vallée comprise entre le fleuve Caïstre (Kutchuk-Menderé) et la chaîne du Tmolus. Le premier de ces trois poètes nous dit que « dans la divine Arisbe (δῖα Ἀρίσβη), ville de la Troade, régnait Asius, fils d'Hyrtacus, accouru au secours de Priam des rives du Selléis. » Suivant Strabon, la Lydie s'appelait jadis Asia. Quelquefois toute la portion de la péninsule à l'ouest du fleuve Halys (Kizil-Irmak) était comprise, comme nous le montre Hérodote, sous l'appellation d'*Asie* ou d'*Asie inférieure*, pour la distinguer du reste du monde asiatique, ou Asie supérieure. Lorsque les Romains commencèrent à implanter leur domination dans ces régions par la prise de possession du royaume de Pergame, que leur avait légué le roi Attale, l'*Asia*, que Varron appelait *provincia nostra*, avait pour limites celles de ce royaume. Ce premier noyau, augmenté bientôt après de la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Mysie-Majeure, la Phrygie et l'Hellespont, composa la province proconsulaire d'Asie, désignation officielle affectée, depuis le commencement de notre ère jusqu'aux empereurs chrétiens, à cette portion de l'Asie-Mineure. Cependant déjà depuis longtemps les Romains avaient franchi l'Halys, et leurs aigles triomphantes avaient pris leur vol jusqu'aux rives de l'Euphrate. Par suite du progrès de leurs armes, le nom d'Asie, généralisé, fut attribué à toute la contrée qui, depuis la mer Ægée, s'étend jusqu'à l'Arménie, et adopté dans cette acception par les géographes, qui partagèrent la péninsule en deux grandes divisions, l'Asie en-deçà du Taurus (*Asia citerior*) et l'Asie au-delà du Taurus (*Asia ulterior*). Sous l'empereur Théodose le Grand, l'Asia proprement dite, comprenant

(1) M. P. de Tchihatchef est Russe d'origine.

seulement l'Ionie, l'Eolide et une portion de la Troade et de la Lydie, ne figurait dans la division de l'empire que comme une des nombreuses provinces du diocèse d'Asia (*diœcesis Asiana*).

Quoique ce terme d'Asie-Mineure apparaisse déjà dans Paul Orose, qui vivait au Ve siècle, et dans Jean le Lydien, qui est du VIe, cependant il n'a pour eux que le sens d'une locution explicative et conventionnelle dont l'usage semble être particulier à ces deux auteurs. Ce terme ne se rencontre, avec la valeur d'une expression généralement acceptée et courante, que chez Constantin Porphyrogénète, au Xe siècle. Le texte de cet écrivain a encore cela d'important, qu'il nous révèle l'origine de la seconde des deux dénominations de l'Asie-Mineure, celle d'Anatolie, qui dans la suite est devenue synonyme de la première. Le *Thema Anatolicum*, l'une des quatorze provinces de l'Asie-Mineure à cette époque, correspondait à la Phrygie, la Lycaonie, la Pamphylie et la Pisidie. Dans les chroniqueurs latins du moyen âge, ces deux dénominations ne reviennent que très rarement; ils les remplacent habituellement par celle de *Romanie*, c'est-à-dire pays des Romains, comme appartenant à l'empire de Byzance ou de la nouvelle Rome. L'appellation familière aux auteurs orientaux est celle d'Anatolie ou Natolie, ou bien encore pays de Roum, mais avec cette distinction, que cette dernière représente pour eux toute la péninsule, tandis que l'Anatolie n'en est qu'une fraction, composée des provinces occidentales, et correspond à ce que Constantin Porphyrogénète entend par contrée située à l'est de Constantinople (1). Cette délimitation locale de l'Anatolie se maintint pendant les premiers siècles de l'empire ottoman, et elle fut conservée dans le remaniement que fit, au XVIe siècle, le sultan Soleyman le Grand des circonscriptions territoriales de l'Asie-Mineure. Elle existait encore au temps du célèbre voyageur turk Evliya-Effendi, c'est-à-dire à la fin du XVIIe siècle; mais la division introduite par Soleyman se modifia dans la suite peu à peu, de manière à faire disparaître entièrement de la liste des provinces turkes le nom d'Anatolie. Aujourd'hui ce nom n'est plus pour les musulmans, comme celui d'Asie-Mineure pour les chrétiens, qu'un souvenir qui a perdu sa véritable signification géographique ou politique.

Bornée de trois côtés par la Méditerranée, la mer Ægée, la Propontide et le Pont-Euxin, dont les bassins la séparent à peine des contrées du globe les plus favorisées par la nature, et entourée de cette magnifique ceinture d'îles qui se déroule du sud au nord-ouest, depuis Chypre jusqu'aux îles des Princes, dans la mer de Marmara, la péninsule forme comme un épanouissement du continent asiatique vers l'occident, destiné à mettre en communication cette vaste partie du globe et l'Europe. Ses limites à l'est peuvent être tracée par une ligne tirée obliquement du golfe d'Alexandrette ou Scanderoun (*Issicus sinus*) au sud jusqu'à Trébisonde vers le nord; mais dans le livre de M. de Tchihatchef, et sur la carte qui l'accompagne, cette ligne ne dépasse point, sur le littoral septentrional, Ordou, village qui est l'antique Cotyora, situé à environ dix-neuf lieues à l'ouest de la ville de Tire-

(1) *De Thematibus orientis et occidentis*, lib. II, dans Banduri, *imperium orientale*, t. Ier, p. 2.

boli (Tripoli). Sur la carte de l'auteur des *Recherches dans l'Asie-Mineure, le Pont et l'Arménie*, M. Hamilton (1), cette limite est encore plus resserrée, puisqu'elle s'arrête à la vallée du Termé-tchaï, le Thermodon, si célèbre par le mythe des Amazones, qui vivaient sur ses bords. Chacun de ces deux savans voyageurs, par un scrupule très louable d'exactitude, a cru ne point devoir élargir son cadre au-delà des régions qu'il lui a été donné d'explorer personnellement. En reculant plus à l'est, au-delà de Trébisonde, et en faisant entrer le pachalik de ce nom dans la circonscription de l'Asie-Mineure, on obtiendrait une démarcation plus naturelle de la péninsule, dont la surface égalerait alors celle de la France. Dans les bornes où la renferme M. de Tchihatchef, sa plus grande longueur, prise depuis les sources de l'Halys jusqu'au cap Baba (*Lectum promontorium*), sur la côte de la Troade, a une étendue de 214 lieues de 25 au degré; son maximum de largeur est entre le cap Zephyrium, dans la Cilicie-Pétrée, et la ville de Sinope, sur un espace de 125 lieues, et son plus fort rétrécissement entre le lac Kendjez-liman et l'embouchure du Moualitch-tchaï (Rhyndacus), un des affluens de la mer de Marmara, sur une ligne de 83 lieues.

Les divisions politiques actuelles de l'Asie-Mineure, d'après le tableau officiel donné par l'*Annuaire* (*Sal-namé*) de l'empire ottoman (2), sont réparties en neuf *eïalet* ou gouvernemens généraux, dont les dénominations rappellent les noms de quelques-uns des beys turkomans qui héritèrent de la puissance des Seljoukides d'Iconium, et sur la ruine desquels s'éleva l'empire ottoman. Ces *eïalet*, administrés par des pachas ayant rang de vizir, sont : 1° Kastemouni, qui se compose d'une partie de la Bithynie et de la Paphlagonie; 2° Khodavendighiar ou la province de Brousse, qui correspond à une portion de la Phrygie, de la Bithynie et de la Mysie; 3° Saroukhan, qui s'est formé de fractions détachées de la Mysie, de la Lydie et de l'Ionie; 4° Aïdin, d'une partie de la Lydie, de la Phrygie et de la Carie; 5° Karaman, de la Pisidie, de la Lycie, de la Pamphylie et de la Cilicie-Pétrée; 6° Adana, qui est la Cilicie-Champêtre; 7° Marasch, qui comprend une partie de l'Arménie-Mineure; 8° Sivas et Bozok ou la Cappadoce; 9° Tharabozoun ou Trébisonde, qui réunit une portion de l'Arménie-Mineure et les provinces du Pont et de la Colchide. Ces neuf gouvernemens se subdivisent en vingt-six *elviet* ou districts, placés chacun sous la juridiction d'un fonctionnaire qui prend le titre de *kaïmakan* ou lieutenant du gouverneur général.

Quoiqu'il soit très difficile, pour ne pas dire impossible, dans un pays comme l'empire ottoman, où n'existe encore aucune administration régulière, d'obtenir un calcul statistique tant soit peu exact, cependant on peut assigner approximativement à l'Asie-Mineure une population de douze à treize millions d'habitans. Les uns, comme les Turks, les Arméniens et les Grecs, sont sédentaires et occupent les villes ou les misérables *keuis* (villages) épars

(1) *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia*, by William J. Hamilton, 2 vol. in-8°; Londres 1842.

(2) Notice de M. Bianchi sur le premier *Annuaire impérial de l'empire ottoman*, publié à Constantinople pour l'année de l'hégyre 1268 (1847). Voyez le *Journal asiatique*, années 1847 et 1848.

sur le territoire de la péninsule; les autres sont des nomades, hordes de pillards et de féroces bandits que la Porte a été jusqu'ici impuissante à soumettre ou à réprimer, et qui sont le fléau et la terreur des populations agricoles. Ces nomades, désignés sous le nom générique, mais assez confus de Kurdes, sont répandus dans le vaste pachalik de Sivas, et transportent leurs tentes des plateaux de Bozok, où ils ont leur campement d'hiver, à l'Ouzoun-yaïla, vers l'est, qui leur sert de séjour d'été. Les chaînes qui se prolongent du nord-est au sud-ouest de Sivas (1), un peu au-dessous les gorges de l'Anti-Taurus et du Taurus oriental (*Ghiaour-Dagh*), sont le repaire de tribus turkomanes et d'Arméniens (2), sous la domination de deux chefs redoutés, Katherdji-Oglou et Moustik-Bey, qui, retranchés dans leurs montagnes, bravent impunément l'autorité du pacha d'Adana. Aucun voyageur européen ne saurait y pénétrer sans s'exposer à être considéré et traité comme un espion des musulmans, et la lacune qui existe sur les cartes les plus récentes et les plus complètes de l'Asie-Mineure, celles de MM. Kiepert, de Berlin, et Tchihatchef, dans les parages de la Cilicie et de la Cataonie avoisinant les cours supérieurs du Seyhoun (*Sarus*) et du Djeyhoun (*Pyramus*), prouve

(1) On peut voir les détails curieux que M. de Tchihatchef a donnés sur ces nomades et sur leur attitude vis-à-vis du gouvernement ottoman dans le travail qu'a publié la *Revue*, livraisons du 15 mai et 1er juin 1850.

(2) Ces Arméniens indépendans sont un reste des anciennes populations du royaume de la Petite-Arménie, qui florissait au temps des croisades et fut détruit par l'un des sultans mamelouks d'Égypte, Melek-el-Aschraf, en 1375. Tandis que le dernier des souverains de ce royaume, Léon de Lusignan, était emmené prisonnier au Caire, d'où il se réfugia, après quelques années de captivité, à la cour de Jean Ier, roi de Castille, et auprès de Charles VI, roi de France, ceux de ses sujets qui purent échapper au glaive des Égyptiens se sauvèrent dans les retraites inaccessibles du Taurus. Quoique chrétiens et vivant dans des villages séparés du campement des Turkomans, ils ne le cèdent en rien à ces derniers pour la férocité et la barbarie. On rapporte que la plupart de leurs prêtres disent la messe ayant leur fusil chargé à côté d'eux, et si quelque Turk vient à passer dans le voisinage, ils quittent aussitôt l'autel pour lui courir sus. Ce qui rend ce fait très croyable, c'est qu'il n'est pas nouveau dans l'histoire de ce pays. On lit dans les chroniqueurs byzantins que, sous l'empereur Nicéphore-Phocas (963-969), les Sarrasins ayant envahi une bourgade de la Cilicie, le curé du lieu, nommé Themel, qui en ce moment célébrait les saints mystères, descendit brusquement de l'autel au bruit qu'il entendait, et, sans déposer ses vêtemens sacerdotaux, s'arma du marteau qui servait de cloche dans plusieurs églises d'Orient, alla fondre sur les ennemis, blessa, fracassa, assomma tout ce qu'il rencontra, et mit les autres en fuite. Quoiqu'il eût délivré son pays de l'invasion des infidèles, le curé Themel fut censuré et interdit par son évêque; de dépit il se retira chez les Sarrasins et embrassa la religion de Mahomet. Un de ces Arméniens montagnards faisait un jour très dévotement sa confession; après avoir débité la kyrielle de ses peccadilles quotidiennes, se résumant en deux mots, piller et tuer, il s'arrête tout court, comme accablé par le souvenir d'une faute si énorme, qu'il n'osait en faire l'aveu. Pressé vivement par le prêtre de décharger sa conscience, il finit par lui dire qu'il lui était arrivé une fois, le mercredi, d'assaisonner ses légumes avec de l'huile! Il faut savoir en effet que, dans l'église arménienne, l'usage non-seulement de la viande, mais encore du poisson, de l'huile, du vin et de tous les objets de laitage, est défendu le mercredi et le vendredi, qui sont les deux jours d'abstinence de la semaine.

l'impossibilité de franchir l'enceinte de ces régions inhospitalières. Ce dernier raconte qu'ayant voulu s'aventurer jusqu'au village arménien de Hadchin, le chef turkoman de cette contrée lui fit intimer l'ordre de la quitter immédiatement, et il dut s'empresser prudemment d'obéir à une injonction qui n'admettait point de réplique. C'est sans doute par une exception due à l'inviolabilité qui entoure en Orient tout ce qui est *harem* (1) que Mme la princesse Belgiojoso, dans son voyage d'Angora en Syrie à travers l'Asie-Mineure, a trouvé chez Moustik-Bey une hospitalité dont elle racontait ici dernièrement le piquant épisode (2).

Si l'on embrasse d'un coup d'œil la projection de la péninsule asiatique, il est impossible de ne pas être frappé de la différence très marquée qui caractérise la forme de ses côtes, suivant les mers qui les baignent, et ce contraste très remarquable, non-seulement sous l'aspect physique et pittoresque, mais encore pour les conséquences historiques auxquelles il a donné lieu, a été mis en lumière par M. de Tchihatchef avec beaucoup de sagacité. L'extension réelle des développemens littoraux de l'Asie-Mineure, et celle des lignes droites réunissant les points entre lesquels ces développemens sont compris, est à peu près dans le rapport de 1 à 2 sur les côtes sud, nord et nord-ouest, et au moins de 1 à 3 sur celle de l'ouest. Ainsi, dans les trois premières directions, les ondulations du littoral ont plus que le double de la longueur de la ligne droite, tandis que sur le bord occidental elles dépassent cette ligne de plus du triple. En d'autres termes, une longueur totale de quatre cent trente-deux lieues de lignes droites correspond à un développement réel de près de onze cent quatre-vingt-dix-neuf lieues. Les contours littoraux de la France, quoique très accidentés, ne présentent point des sinuosités aussi tranchées. De tous les pays de l'Europe, l'île de la Grande-Bretagne est celui qui sous ce rapport se rapproche le plus de l'Asie-Mineure, qui ne le cède qu'à la péninsule hellénique, dont les lignes côtières offrent à l'œil la plus riche variété, particularité qui, suivant la remarque du savant Heeren, est l'une des causes qui expliquent comment la Grèce l'emporta en puissance et par sa civilisation sur tous les autres peuples de l'antiquité, quoiqu'elle leur fût inférieure par l'étendue de son territoire.

Dans l'Asie-Mineure, les mêmes causes ont produit, dans les âges qui ont précédé le nôtre, un phénomène analogue. Nous avons fait remarquer que, pour la fréquence et le groupement des ondulations, la côte occidentale a l'avantage sur celles du nord et du sud. En effet, les anfractuosités y sont réparties sur toute la ligne de projection, tandis que sur le littoral septentrional et méridional, elles sont concentrées sur quelques points seulement. Si l'on suit la côte occidentale en remontant du cap Cavo Crio (*Triopium promontorium*), au sud, jusqu'à l'entrée de l'Hellespont, quelle admirable succession de ports, d'anses et de criques qui s'ouvrent à toutes les exigences de la navigation, à tous les besoins du commerce, avec cette rangée d'îles

(1) Le mot arabe *harem* signifie tout ce qui est sacré, interdit à l'accès du vulgaire, et par suite l'habitation intime de la famille, ainsi que les femmes et les jeunes enfans, relégués, dans cette partie de la maison.

(2) Livraison du 1er mars 1855.

qui, depuis Cos jusqu'à Mitylène et Ténédos, reflètent leur verdoyante parure dans l'azur de ces belles mers, et la Grèce, en face, à l'autre extrémité du bassin de l'Ægée! Noble et heureuse contrée, lorsqu'elle voyait fleurir dans tout leur éclat des cités telles que Cnide, Halicarnasse, Milet, Éphèse, Smyrne, Phocée, Sardes, Pergame, Troie! terre féconde en grands hommes, séjour des arts, de la philosophie, illustré par les merveilles que l'industrie et la civilisation la plus raffinée peuvent enfanter!

Dans la Méditerranée, sur la côte méridionale, la Lycie se dessine aussi en contours très accentués, que la nature, aidée par des moyens artificiels, convertirait sans peine en autant de ports excellens. Le commerce y trouverait à s'alimenter des céréales des plaines de la Pisidie et des bois de construction navale que donnent les belles forêts qui couronnent les chaînes de la Lycie et de la Pamphylie. A l'extrémité orientale de la côte sud du golfe d'Alexandrette, au moyen âge, fut l'un des débouchés les plus actifs du commerce européen avec l'Asie. A l'époque où les Franks étaient maîtres de la Syrie, et plus tard, lorsqu'ils ne leur resta de leurs conquêtes d'outre mer que le royaume de Chypre, les navires vénitiens et génois fréquentaient dans ce golfe le port d'Aïas, ou Lajazzo, l'ancienne Ægée, appartenant aux rois arméniens de la Cilicie, et par ce point entretenaient avec l'intérieur de l'Asie-Mineure des relations qui s'étendaient d'un autre côté jusque dans la haute Asie.

Le littoral du nord, à partir de l'embouchure du Bosphore jusqu'à Samsoun (Amisus), n'a que des baies et des golfes plus ou moins ouverts et exposés à l'action des vents. La seule de ces anfractuosités que l'on puisse considérer comme un véritable port est la baie de Batoum, qui offre aux vaisseaux un abri sûr et commode. Malgré cette infériorité, le littoral septentrional de la péninsule est appelé à acquérir dans l'avenir une haute importance commerciale et militaire comme formant une moitié du pourtour de la Mer-Noire. Quels que soient les maîtres futurs de cette mer, toutes les contrées qu'elle baigne doivent tôt ou tard, mais inévitablement, entrer dans la sphère où s'agitent les intérêts positifs et militans de l'humanité, et prendre part au grand mouvement de communications et d'échanges qui tend à s'établir entre le monde oriental et l'Occident. Trébisonde, rattachée déjà à Constantinople par la ligne des bateaux à vapeur du Lloyd autrichien et de la compagnie anglaise de Liverpool, est la voie la plus directe pour pénétrer dans la Perse et l'Asie centrale. Des avantages immédiats attendent aussi sur cette même côte le commerce européen, lorsque les provinces voisines, cultivées avec soin et intelligence, livreront tous les produits d'un sol fertile, et que la science moderne, exploitant avec les ressources dont elle dispose leurs gisemens métallifères, en arrachera les richesses qui se dérobent encore dans des profondeurs inexplorées.

En s'écartant du littoral de la péninsule pour avancer dans l'intérieur, M. de Tchihatchef nous met d'abord en présence des vastes bassins lacustres dont cette contrée est richement dotée, et qui représentent en lieues métriques une superficie totale de 235 lieues carrées. C'est dans la partie occidentale, et dans celles du centre et du sud, qu'ils sont disséminés, tandis que les zones du nord et de l'est n'en possèdent qu'un très petit nombre,

ou d'une dimension comparativement insignifiante. Dans la proximité et à l'ouest d'Isnikmid (Nicomédie), la position du Sabandja-Gheul est remarquable en ce que ce lac semble avoir été creusé par la nature pour rapprocher la mer de Marmara et le Pont-Euxin, en évitant le passage du Bosphore. Les cours d'eau qui le relient d'un côté au golfe de Nicomédie, et de l'autre au Sakaria (Sangarias), qui se déverse dans la Mer-Noire, pourraient être canalisés, de manière à rendre cette voie de communication complète. Déjà, du temps des anciens rois de Bithynie, l'idée de cette jonction s'était présentée. Sous Trajan, Pline le Jeune, gouverneur de cette province, insista fortement pour qu'elle fût mise à exécution. Depuis la domination ottomane, ce même projet, jusqu'alors sans résultat, fut repris à différentes fois, d'abord sous Suleyman le Grand, qui chargea le célèbre Sinan, l'architecte de la belle mosquée Suleymanié, à Constantinople, d'effectuer un nivellement exact de ces localités, et ensuite sous Mourad II, petit-fils de Suleyman, qui fit commencer les travaux, successivement entrepris encore et abandonnés par Mahomet IV, Moustapha III et Osman III.

Dans la série des bassins lacustres de la Phrygie, l'Egherdir-Gheul se distingue par la physionomie éminemment pittoresque que lui donnent les rochers qui l'encadrent de tous côtés, et dont les contours variés sont revêtus d'une végétation splendide qui se reflète dans les ondes du lac en teintes d'un vert foncé. Lorsque du haut du rivage méridional où s'étagent gracieusement les maisons de la ville d'Egherdir apparaît cette belle nappe d'eau, le spectacle qui s'offre au voyageur rappelle le panorama ravissant que dans des proportions plus vastes l'on découvre de Constantinople, quand de la pointe du Sérail le regard s'étend jusqu'aux îles des Princes, rayonnant dans le lointain. Les îlots verdoyans de Djennada et de Nyss dans l'Egherder-Gheul, en simulant les petits groupes insulaires de la Propontide, achèvent l'illusion.

A l'est, sur les plateaux arides de la Lycaonie, se déploie tout un réseau de lacs aux eaux saumâtres et d'un goût fade et désagréable, ou recouvertes d'efflorescences blanchâtres et saturées à différentes doses de chlorure de sodium ou de sulfates de magnésie et de soude. De tous ces bassins, le plus important comme aussi le plus considérable de l'Asie-Mineure est le Touz-Gheul, le Tatta de Strabon, au nord-est de Konieh (Iconium). Sa plus grande largeur, du sud-ouest au nord-est, est de 11 lieues environ sur une largeur qui varie de 5 à 3 lieues; sa circonférence en a 28, et sa superficie est de 58 lieues carrées. Le sel que l'on retire du Touz-Gheul et des autres dépôts lacustres du pachalik de Sivas doit compter parmi les richesses de l'Asie-Mineure susceptibles d'une exploitation lucrative.

Si jamais la propriété foncière en Turquie subit dans le régime qui en détermine la transmission et la jouissance les réformes qu'elle attend encore, et si elle devient accessible aux étrangers avec toutes les garanties qui en consacrent la possession chez les nations civilisées, nul doute que le courant de l'émigration européenne, qui se porte aujourd'hui vers le Nouveau-Monde, ne reflue en partie vers l'Asie-Mineure. Ses solitudes maintenant stériles reprendront la fécondité et la vie qu'elles eurent autrefois; alors, sur les bords de ses lacs devenus un centre d'attraction pour les populations, se grouperont

des villages et des cités, et leurs ondes écumeront, comme celles des lacs de la Suisse et de l'Angleterre, sous les coups pressés de la roue des bateaux à vapeur. Néanmoins cette brillante perspective qu'entrevoit M. de Tchihatchef pour le pays qui a toutes ses prédilections n'apparaît encore au regard que dans un lointain bien obscur.

Les cours d'eau qui arrosent la péninsule sont soumis à des conditions hydrographiques qui ne se retrouvent nulle part ailleurs avec le même caractère de constance et de généralité : c'est d'abord leur peu de profondeur, qui est en moyenne de 2 à 3 mètres, et qui les rend tous plus ou moins impropres à la navigation, et ensuite les sinuosités extrêmement multipliées qu'ils décrivent, et qui pourraient leur faire appliquer à tous ce que le poète dit du Méandre :

Mæander sibimet refluit sæpe obvius undis.

Leur développement réel, comparé avec celui des lignes droites qui séparent les sources des embouchures, présente une disproportion vraiment extraordinaire. Ainsi le Kizil-Irmak (l'Halys), qui débouche dans la Mer-Noire, a en ligne droite 52 lieues sur un parcours de 225, c'est-à-dire presque quintuple; le Sakaria (Sangarius), autre affluent du Pont-Euxin, a en ligne directe 53 lieues et une longueur effective de 146; le rapport est de 12 lieues sur 46 pour le Doloman-Tchaï (le Kalbis), qui a ses sources dans les parties élevées de la Lycie, de 60 sur 95 pour le Buyuk-Mendéré (le Méandre), dont le nom est devenu synonyme, comme on le sait, de tous les corps que l'art ou la nature recourbe en replis tortueux. Si plusieurs de ces cours d'eau peuvent, sous le rapport de leur développement, être mis en parallèle avec quelques-uns des fleuves de l'Europe, ils leur sont très inférieurs quant à leurs dimensions dans le sens de la largeur comme dans le sens vertical; mais ce contraste ne ressort nulle part d'une manière plus saillante qu'à l'égard de l'Angleterre, où les rivières roulent une masse liquide bien supérieure à celle qu'indique le chiffre moyen de la longueur des cours d'eau européens, et sont dans les meilleures conditions possibles de navigabilité.

Un autre caractère propre aux rivières de l'Asie-Mineure est l'élévation très considérable de leurs sources, qui produit entre leur point de départ et leur embouchure une différence de niveau très sensible. Cette élévation atteint le plus souvent jusqu'à 2,000 mètres. En France, la plupart de nos rivières descendent d'une hauteur ne dépassant point 900 mètres, et même bien au-dessous de ce chiffre. L'Adour est la seule dont la source soit à 1,931 mètres, et il n'y a que le Tarn (1,530 mètres) et l'Allier (1,423 mètres) qui se rapprochent de cette altitude. Il résulte des observations de M. de Tchihatchef, corroborées de celles d'un éminent géologue, M. Élie de Beaumont, que les pentes locales de 30 à 40 mètres sont assez communes dans l'Asie-Mineure, tandis qu'ailleurs elles sont loin de se répéter avec la même fréquence, et n'appartiennent guère qu'aux régions alpestres. Ce n'est que sur les limites extrêmes de leur embouchure que les rivières de la péninsule prennent le caractère d'un cours d'eau de steppe. La rapidité de leur courant, combinée avec la dimension restreinte de leur lit, contribue à pro-

duire un effet remarquable, on les voit charrier une énorme quantité de détritus qui occasionnent des ensablemens et des dépôts sur une échelle vraiment gigantesque. Ce phénomène a aussi pour résultat d'un côté l'accroissement fort appréciable de plusieurs points littoraux, de l'autre l'ensablement du lit de ces rivières, suivi d'un changement dans leur direction, parfois même de leur entière disparition. Il est facile d'apprécier de quelle importance est pour la connaissance de l'histoire et de la géographie anciennes de l'Asie-Mineure cette observation de la marche progressive et des révolutions de la nature. Une foule de témoignages nous apprennent qu'un grand nombre d'îles ont été englobées dans l'enceinte du continent, et que plusieurs rivières, réduites aujourd'hui à l'état de faibles ruisseaux, ont porté dans l'antiquité des flottes de guerre, et étaient encore navigables au moyen âge.

L'inégale répartition des cours d'eau sur la surface de la péninsule asiatique est aussi un fait important à noter. Toute la partie centrale, celle des grands plateaux de la Lycaonie, désignée chez les anciens par l'épithète de *axylon* ou déboisée, de la Galatie, de la Phrygie, dont une partie était qualifiée de *catakekauméné* ou brûlée, et de la Cappadoce, se déroule au loin en plaines arides complétement privées d'eau à l'époque des chaleurs estivales, et inhabitables pour l'homme dès qu'il leur retire l'appui de sa main fécondante. Les chroniqueurs des croisades, qui parlent pour la plupart en témoins oculaires du passage des Francs à travers l'Asie-Mineure, nous dépeignent les horribles souffrances auxquelles les chrétiens furent exposés dans l'Isaurie et la Pisidie, où, suivant Guillaume de Tyr, cinq cents personnes expirèrent en un jour dans les angoisses de la soif. Un historien arménien du XIIe siècle, Matthieu d'Édesse, nous retrace le tableau émouvant de la marche pénible de l'armée de Guillaume IX, comte de Poitou, dans ces lieux inhabités, égarée sur les pas perfides des guides que lui avait donnés l'empereur Alexis. « On leur fit parcourir, dit-il, pendant quinze jours des solitudes dépourvues d'eau, où rien ne s'offrait au regard que le désert dans toute son aridité, rien que les âpres rochers des montagnes. L'eau qu'ils trouvaient était blanchâtre, comme si l'on y avait dissous de la chaux, et salée. » Cette dernière circonstance du récit du chroniqueur arménien nous reporte dans la zone des lacs à l'eau saumâtre ou salée, qui s'étend des limites de la Phrygie jusque dans la Lycaonie. C'était en effet le chemin que suivaient les croisés; dans la suite, l'expérience leur apprit à s'approvisionner d'eau potable pour faire cette traversée.

Il ressort de ces considérations sur le régime hydrographique de l'Asie-Mineure qu'elle manque tout à fait aujourd'hui de ces voies de communication fluviale qui aident si puissamment au commerce et à l'industrie, et que ce régime tend chaquejour à empirer par l'amas énorme des détritus que ses rivières roulent continuellement. Sous l'action de la nature abandonnée, sans direction et sans frein, à ses propres forces, cette accumulation peut être considérée comme un mal devenu irrémédiable, lors même qu'à l'apathie et à la négligence des Turks se substituerait dans ces contrées l'activité des peuples de race européenne. Sous le rapport de son système fluvial, on voit que l'Asie-Mineure est assez mal partagée.

La région des plaines, formée d'une suite de bassins séparés par des

chaînes de montagnes presque toutes dirigées du nord-ouest au sud-est, constitue le tiers de la superficie de la péninsule; le reste, qui comprend les provinces de l'ouest, du nord et du sud, forme la contrée montagneuse sur laquelle nous allons arrêter un instant nos regards.

Dans la zone méridionale se dresse le massif, si célèbre dans l'antiquité sous le nom de Taurus, auquel s'appuient, comme une extension naturelle dans la direction du nord-est, les contreforts de l'Anti-Taurus. Ce groupe de montagnes embrasse par conséquent les massifs partiels qui remplissent la Lycie, la Pisidie, la Pamphylie, l'Isaurie, la Cilicie-Pétrée, ainsi que la contrée entre la Cilicie-Champêtre et la Cappadoce. Vers l'Orient, M. de Tchihatchef lui assigne pour bornes au nord-ouest les parages de Gurun, 33 lieues environ à l'est de Césarée, au nord le plateau trachytique du système argéen et les grandes plaines lacustres de la Lycaonie.

Dans le langage géographique des anciens, le nom de *Taurus* a deux significations. L'une est générale et désigne toute la chaîne à laquelle ce nom et quelquefois celui de Caucase étaient appliqués. Prolongée à travers tout le continent asiatique, cette chaîne, comme un rempart immense, le partageait en deux parties, de l'ouest à l'est. L'autre acception, toute spéciale, ne se rapportait qu'à la partie du Taurus qui traverse l'Asie-Mineure.

La première, celle qui était prise dans le sens le plus large, n'était fondée, à vrai dire, que sur l'extrême imperfection des notions géographiques des anciens, et n'avait son origine que dans des fictions ou des généralisations plus ou moins arbitraires. Le même vague plane sur la seconde, quoique restreinte à une chaîne placée en-deçà des limites de la partie du globe soumise à l'observation directe et positive des anciens, et les auteurs diffèrent tout à fait sur le point de départ de cette chaîne. Strabon en place le commencement soit dans le voisinage de l'île de Rhodes, soit sur le bord occidental du golfe d'Attalia (aujourd'hui Adalia); Tite-Live, Denys le Periégète, Festus Rufus Avienus, dans la Pamphylie; Pline, dans la Lycie, près du golfe Chélidonien; Diodore de Sicile, dans la Cilicie. Procope, qui partage l'opinion du compilateur sicilien, continue le Taurus à travers la Cappadoce et l'Arménie, par-delà l'Ibérie, jusqu'à la porte Caspienne. Au milieu de ces opinions divergentes, M. de Tchihatchef pense que le moyen le plus certain pour fixer la délimitation de la chaîne est la division de la péninsule en Asie citérieure, ou en-deçà du Taurus, et en Asie ultérieure, ou au-delà du Taurus, division qui avait pour base cette chaîne même, et qui a été admise d'une manière plus ou moins explicite par les auteurs les plus accrédités de l'antiquité. D'après ce mode de partage, le Taurus aurait son point austral à l'extrémité occidentale du gole d'Attalia, sur les confins de la Pamphylie et de la Lycie, en s'étendant tout le long du littoral de la Karamanie jusqu'au golfe d'Alexandrette, et en se soudant à l'Amanus, qui sépare la Cilicie de la Syrie. Au nord, il aboutirait à une ligne commençant à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de la ville d'Attalia, et qui, s'infléchissant vers le nord-est, irait se terminer à l'embouchure de Kizil-Irmak, entre la Paphlagonie et le Pont. Le Taurus comprendrait ainsi toute la largeur de la péninsule, et aurait environ 450 kilomètres de développement du sud au nord. De cette manière, les nom-

breuses chaînes qui sillonnent les provinces occidentales, le Tmolus, le Missoguis, le Soultan-Dagh, le Mourad-Dagh, l'Imir-Dagh, le Demirdji-Dagh, les montagnes de la Lycie, les chaînes de l'Olympe mysien et de l'Olympe galatien, etc., seraient exclues du système du Taurus des anciens.

Au moyen âge, ce système cessa de recevoir une appellation générique, et les auteurs orientaux ne le connaissent plus que sous des dénominations locales. Les chroniqueurs des croisades ne font que rarement usage du terme de Taurus, quoiqu'ils aient eu plus d'une fois l'occasion de le mentionner, puisque dès la première croisade l'armée chrétienne eut à franchir l'Anti-Taurus pour se diriger par la *montagne du Diable* sur Marasch, dans la Cilicie.

Après avoir étudié dans tous leurs détails les ramifications compliquées du Taurus, M. de Tchihatchef décrit successivement et de proche en proche toutes les chaînes qui, directement ou indirectement, convergent vers ce massif principal, et dont il a vérifié sur tous les points, par de laborieuses ascensions, l'attitude, la direction et les rapports qu'elles ont l'une avec l'autre dans l'ensemble du réseau orographique de l'Asie-Mineure.

L'une des plus curieuses et des plus pénibles de ces ascensions est celle qu'il fit sur l'Ardjis-Dagh (*argæus mons*), colossale montagne volcanique au sud-est de Césarée, que l'on peut considérer, dans l'état actuel de nos connaissances, comme le point culminant de la péninsule, et qui, avec les massifs qui lui servent de ceinture ou de piédestal, occupe une surface qui n'a pas moins de 70 lieues métriques. Le sommet de l'Ardjis-Dagh, en plongeant dans la région des neiges et des glaces éternelles, se dresse sous la forme d'un cône terminé par deux pics, dont l'un, l'oriental, a des contours assez doux, à la différence du pic occidental, qui est hérissé d'aiguilles et sillonné d'échancrures. Le point le plus élevé auquel il soit possible d'atteindre et auquel parvint le voyageur russe a 3,841 mètres. Ce point marque la hauteur du bord méridional du cratère.

Un phénomène aussi singulier qu'imposant, dont il eut l'occasion d'être témoin, est celui qu'il appelle le *réveil de l'Argée*, et qui était produit par l'accumulation tout à fait exceptionnelle des neiges tombées cette année (1848). Les blocs qui se détachent continuellement des sommets les plus élevés s'entassent et se fixent dans la neige congelée pendant la nuit; mais aussitôt que le soleil ramollit le ciment qui les retient captifs, ces blocs s'échappent comme de la bouche d'un mortier, et, répercutés par les rochers qu'ils heurtent sur leur passage, bondissent avec une violence extrême. Rien de plus majestueux, de plus solennel que cette scène. Après un silence qui n'est interrompu dans ces solitudes aériennes par le mouvement d'aucune créature vivante, tout à coup, au premier rayon de l'astre du jour, ces batteries opèrent leur explosion, et l'aube s'annonce par des détonations que suit une grêle de blocs se croisant en tout sens, et décrivant quelquefois des paraboles dans les airs. Malgré la précaution que prit l'intrépide explorateur, d'après l'avis de ses guides, de se mettre en marche vers la fin de la nuit, il ne put éviter l'honneur dangereux d'assister au lever du géant argéen, et d'essuyer une bonne part des salves tirées à cette occasion.

Je n'ai point eu à signaler ici la partie capitale des travaux de M. de Tchi-

hatchef sur les montagnes de l'Asie-Mineure, celle à laquelle l'avaient le mieux préparé les études favorites de toute sa vie, je veux dire l'examen de la constitution géologique. Ces recherches se rattachent à l'ensemble de celles qu'il a consacrées à la péninsule entière; elles trouveront leur place dans les autres volumes de cette publication (1). Pour le moment, il a dû se borner à envisager l'orographie de cette contrée au point de vue purement topographique, et dans les conditions que comportait une description géographique qu'il avait en vue, et que l'on peut considérer comme la plus complète et la plus exacte qui ait encore paru.

Le plan de M. Tchihatchef est vaste; peut-être l'est-il trop pour les forces isolées d'un seul homme, puisqu'il embrasse à la fois tout ce qui est du ressort des sciences physiques ou du domaine des sciences économiques et de l'archéologie, et comporte ainsi les études les plus variées et les plus dissemblables. Jusqu'ici un seul homme s'est rencontré, Alexandre de Humboldt, qui, dans la description des pays qu'il a parcourus ou sur lesquels son génie s'est exercé, ait su allier les ressources d'une vaste érudition à la connaissance la plus approfondie des lois de la nature. Sans aspirer à égaler un pareil modèle, c'est une noble ambition que de chercher à s'en rapprocher, et c'est l'ensemble de l'œuvre de M. de Tchihatchef qui permettra seul de décider jusqu'à quel point il y est parvenu.

E. Dulaurier.

(1) En attendant, il y a quelques mots à dire de l'exécution intrinsèque de ce premier volume. L'auteur nous apprend dans son introduction qu'il parcourait l'Angleterre pendant l'impression de son livre, et que les épreuves qui lui étaient envoyées ont été corrigées par lui en chaise de poste ou dans les wagons des chemins de fer. Plus d'une page se ressent de cette continuelle locomotion. Des *lapsus* qui altèrent des noms propres ou des expressions techniques, ainsi que des fautes typographiques assez nombreuses laissées sans correction, accusent les distractions inséparables d'un travail fait au loin et sur les grands chemins. J'en dirai autant de la carte géographique. Tout en tenant compte des difficultés inhérentes à la gravure d'une grande carte chargée de détails, on ne peut s'empêcher de reconnaître que des erreurs s'y sont glissées qui n'auraient point échappé à une révision faite dans le recueillement du cabinet. Dans une note qui termine un *errata* très insuffisant, l'auteur fait valoir, pour se justifier, les variations des mots turks transcrits en caractères français; mais outre que ces variations sont ici quelquefois des fautes matérielles d'impression, il y a, ce me semble, un inconvénient grave à admettre dans un corps d'ouvrage une instabilité orthographique perpétuelle, sensible surtout lorsque l'on rapproche la carte du texte qui sert à l'expliquer. Je me serais abstenu d'observations aussi minutieuses, s'il ne s'agissait point d'un livre qui est le résultat de travaux considérables et consciencieux, et exécuté avec un luxe qui, sans être exagéré, en rend le prix comparativement assez élevé. Rien de plus facile du reste pour le lecteur que de corriger à la main ces fautes qui sautent aux yeux, en attendant que l'auteur lui-même les fasse disparaître d'une seconde édition dont je lui souhaite la bonne fortune de tout mon cœur.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre 1855.

Il reste toujours assez difficile de répondre à une question que tout le monde s'est faite après la prise de Sébastopol : « Que pensera-t-on de ce grand événement à Saint-Pétersbourg? quelle influence exercera ce triomphe des armées alliées sur les résolutions de l'empereur de Russie? » On est allé dans les premiers jours jusqu'à supposer que les troupes russes se préparaient à évacuer la Crimée, que l'ennemi, renonçant à défendre cette extrémité de son territoire, où il ne pouvait plus faire parvenir de renforts et d'approvisionnemens qu'avec des frais immenses, prenait le parti de concentrer ses forces au nord de l'isthme de Pérécop, pour couvrir les gouvernemens méridionaux de l'empire et défendre la vraie Russie. Ce qu'on savait des motifs qui avaient déterminé le mouvement agressif de la Tchernaïa si victorieusement repoussé par nos troupes, la force croissante de notre position à Eupatoria, et la plus grande liberté d'opérations que devait nous donner la chute du Gibraltar de la Mer-Noire, auraient en effet pu expliquer une résolution très grave sans doute comme aveu d'impuissance, mais peut-être d'une haute sagesse, — une de ces résolutions enfin comme la Russie se vante d'en savoir prendre en face de certaines situations. Nous ignorons si l'on a délibéré dans les conseils de Saint-Pétersbourg sur une pareille question; cependant la chose n'a rien d'invraisemblable, et ce n'est peut-être pas sans quelque fondement que le bruit de l'évacuation de la Crimée, qui s'est répandu pour la seconde fois il y a quelques jours, est arrivé de Berlin avec tous les caractères d'une nouvelle sérieuse. Quoi qu'il en soit, c'est le parti de la défense, ou plutôt d'une expectative trahissant de sérieux embarras, qui paraît avoir prévalu. D'ailleurs aucun plan ne se dessine, aucune opération savante ou hardie n'annonce l'impulsion soit d'une grande intelligence militaire, soit d'un caractère énergique pour l'action. Nous ne nions pas, et nous n'avons, pour la gloire des armées alliées, aucun intérêt à nier

l'énergie passive de nos adversaires. Ils ont déployé dans la résistance une fermeté et des ressources qui leur font honneur, bien que les corps qui supportaient dans la forteresse les misères et les fatigues du siége, avec les dangers d'une opiniâtre défense, fussent souvent retirés pour faire place à des troupes fraîches, ce qui prévenait le découragement; mais, depuis la bataille de l'Alma jusqu'à celle de la Tchernaïa, les Russes, on peut le dire, n'ont pas fait preuve en rase campagne de cette heureuse ardeur, n'ont pas eu de ces belles inspirations stratégiques qui caractérisent les grandes guerres et qui font les grands noms. Rien aujourd'hui ne permet heureusement de prévoir qu'ils se préparent à surprendre l'Europe par des coups d'éclat. C'est à nous, selon toute apparence, que doit appartenir l'initiative de combinaisons nouvelles, dont nous n'avons pas la prétention de deviner le secret, et dont l'opinion publique, relevée de sa défaillance par l'éclat de nos derniers succès, attend le développement avec une entière confiance. On sait que rien n'est impossible avec des soldats et des généraux comme les nôtres, et tout le monde a pu observer, à mesure qu'on a mieux connu les détails de l'héroïque effort qui a contraint les Russes à nous livrer Sébastopol, le réveil chez les tempéramens les plus calmes d'une fibre guerrière que la génération des hommes nés avec le rétablissement de la grande paix européenne ne se soupçonnait pas.

La chute de Sébastopol a encore donné lieu à une autre observation d'un certain intérêt. Elle a permis de constater une fois de plus l'extrême docilité de l'opinion russe au souffle du gouvernement du tsar et la parfaite discipline morale des organes officiels ou officieux qui traduisent cette opinion en Europe. Il n'est pas douteux que le premier effet d'un événement aussi capital que celui qui immortalisera la date du 9 septembre 1855 n'ait été à Saint-Pétersbourg et dans tous les cœurs russes un sentiment de consternation. Nous pouvons en juger par le sentiment contraire qui nous a transportés à ces mots : « Sébastopol est pris! » Et comment d'ailleurs cette catastrophe n'aurait-elle pas frappé la Russie comme un coup de foudre? Faut-il rappeler que, malgré l'énorme accumulation des moyens de deux grands peuples, peut-être même à cause des prodigieux efforts qu'on leur voyait faire, on ne pensait plus, à la veille du succès, qu'aux difficultés de l'entreprise, et qu'on ajournait ses espérances à quelques mois? Quant aux Russes, ils ne croyaient certainement pas avoir perdu toute chance de conserver ce qu'ils avaient jusqu'alors si bien réussi à défendre. Le coup que ressentit toute la Russie fut donc très rude, et on ne pouvait nulle part, sous l'impression du premier choc, simuler une impassibilité qui n'est pas dans la nature humaine; mais l'orgueil, la dignité si l'on veut, — disons mieux, le calcul de la politique reprit bien vite le dessus.

Le souverain avoua d'abord l'abandon de Sébastopol, qu'on avait peut-être eu la pensée de défendre pied à pied après la chute de Malakof, et où des flots de sang pouvaient encore couler de part et d'autre; puis, le mot donné sur la résolution exécutée par le prince Gortchakof, on prit un air assuré, on recommença à parler des forces et des inépuisables ressources de la Russie, on laissa entendre, au risque peut-être d'appeler nos armes sur un point que son éloignement ne rendrait cependant pas inaccessible, que Nicolaïef pour-

rait devenir un autre Sébastopol, on affecta de considérer la perte immense qu'on venait de faire comme un incident ordinaire de la guerre où l'on était engagé, et non pas, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme la perte même de la partie qu'on avait voulu jouer et de la gageure qu'on avait soutenue contre la politique occidentale. Enfin des mouvemens de troupes et des voyages princiers annoncèrent qu'on pousserait la guerre à outrance, et toute la diplomatie russe en Allemagne se fit l'écho d'un optimisme contre lequel protestent les souffrances de la nation, le nombre énorme de soldats qui ont déjà succombé, la ruine du commerce, la dépopulation des provinces méridionales, les embarras extrêmes du trésor, le désespoir des propriétaires, et l'impossibilité chaque jour plus évidente de rétablir un prestige qui est détruit pour longtemps. Il n'y a pas un Russe éclairé qui ne le sache et ne le déplore au fond du cœur, et néanmoins il n'y en a pas un qui ose prendre le parti de la vérité contre l'illusion, pas un qui reconnaisse que son gouvernement a commis de grandes fautes, que la raison et la justice sont de notre côté, et que nous devons à la sécurité de l'Europe d'exiger des garanties sérieuses contre l'ambition qui la menaçait. C'est, nous en sommes convaincus, cette docilité de tous ses instrumens qui a précipité l'empereur Nicolas dans une entreprise aussi insensée que coupable. Personne autour de lui n'a manifesté un doute sur la sagesse de ses vues, personne n'a exprimé un scrupule sur la violence qu'il prétendait faire au sultan, personne enfin ne lui a dit qu'il se trompait en regardant comme impossible une alliance entre la France et l'Angleterre pour combattre des projets auxquels cependant il voyait bien, au moment même où il s'y obstinait, que l'Angleterre ne voulait pas s'associer. Il en est de même aujourd'hui, et il en a encore été de même pendant les conférences de Vienne, où la politique russe a cru avoir remporté un avantage signalé en refroidissant momentanément les rapports de l'Autriche avec ses alliés du 2 décembre. Mais cette disposition du caractère russe à ne pas discuter la volonté du souverain, à suivre et à servir sa passion, en même temps qu'elle fait retomber sur lui toute la responsabilité des maux qu'elle cause, lui permet aussi de détendre la situation quand il le veut, sans avoir à compter avec une opinion dont il est le seul arbitre. Qu'on ne dise donc pas que l'empereur Nicolas a été entraîné par un mouvement national, quand il a troublé la paix du monde; sa nation l'a suivi sans doute, mais par habitude d'aveugle confiance, — et depuis qu'en jetant le gant aux puissances occidentales, il a remis en question les destinées de la Russie, il n'y a pas eu une occasion de faire la paix que lui et son successeur n'aient pu saisir sans le moindre danger pour leur popularité personnelle et pour la solidité intérieure de leur pouvoir.

Il ne faudrait cependant pas conclure de la sérénité affectée par les Russes qu'au fond leur gouvernement ne désire point la paix. Il est impossible au contraire qu'il ne regrette point d'avoir tant de fois repoussé des conditions d'arrangement aussi modérées que celles de Vienne, et qu'il ne renouât avec transport le fil des négociations qu'il a si imprudemment rompues, si l'orgueil qui l'a égaré ne se révoltait à l'idée de faire le premier pas. Aussi un de ses diplomates aux allures les plus dégagées disait-il après la prise de Sébastopol : « Nous sommes muets, mais nous ne sommes pas sourds. » Et il

est bien permis de supposer que le cabinet de Saint-Pétersbourg n'était pas complétement étranger à ces questions, à ces suggestions que la Prusse a portées en différentes cours, à ces vœux et à ces conseils que son ministre à Constantinople est, dit-on, chargé d'y exprimer en y retournant, pour faire surgir de quelque côté une tentative de rapprochement. Malheureusement pour la Russie ces détours ne peuvent conduire au but. Des ouvertures qui ne seraient pas expressément présentées en son nom, des paroles dont on ne pourrait ou n'oserait pas se déclarer chargé par elle, ne sauraient être accueillies à Paris ou à Londres comme des avances auxquelles on aurait une réponse à faire, et par conséquent laisseraient les choses dans l'état où elles sont depuis la rupture des conférences de Vienne; il serait même à craindre que si la bouche qui les prononcerait était suspecte, on ne fût tenté d'y voir une velléité de médiation qui serait à bon droit rejetée. On ne peut donc se dissimuler qu'en ce moment la paix soit bien difficile, non de parti pris dans l'un et l'autre camp, mais parce que l'un ne veut pas demander ce que l'autre ne peut pas honorablement offrir. Aussi la pensée, l'humeur même des hommes d'état paraît-elle suivre une impulsion différente, comme il est aisé d'en juger par un discours récent de lord Palmerston, qui respirait l'ardeur de la lutte et l'exaltation du triomphe beaucoup plus qu'il ne laissait pressentir une reprise du calme et patient travail de la diplomatie.

Jusqu'à quel point la nation anglaise partage-t-elle ces sentimens? Éprouve-t-elle ou éprouvera-t-elle longtemps le besoin de pousser la guerre à outrance, de protester contre toute idée de négociations, de décourager toute proposition pacifique par des manifestations aussi vives? Nous ne voudrions pas l'affirmer. Il paraît se former en ce moment même une coalition inattendue entre les chefs de l'école de Manchester, les *peelites*, qui se sont retirés du ministère, — et jusqu'à des tories qui tout récemment encore accusaient le cabinet d'avoir mené la guerre trop mollement, — pour résister à la politique dont le discours de lord Palmerston est le manifeste. C'est un événement grave, surtout au milieu de la crise économique que l'insuffisance de la récolte a fait éclater. Les *peelites* comme M. Gladstone, les hommes de Manchester comme M. Cobden et M. Bright, sont les organes respectés d'intérêts matériels et populaires que les circonstances rendront de jour en jour plus exigeans. Ils trouveront de l'écho dans plus d'une classe de la société anglaise, et pour nous, nous attachons une assez grande importance à ce mouvement, que les dernières séances du parlement permettaient de pressentir pour l'époque où la chute de Sébastopol désintéresserait la dignité nationale et le point d'honneur militaire. Des motifs d'un ordre différent, des considérations étrangères à la question alimentaire ou à l'état des finances peuvent le fortifier. Somme toute, c'est dans la situation un élément nouveau qui doit frapper les esprits.

En France aussi, le gouvernement et le pays ont à se préoccuper de la cherté des denrées alimentaires. Pour les approvisionnemens de céréales, l'expérience a démontré que la liberté des transactions est le moyen le plus simple et le plus sûr d'attirer sur nos marchés les produits des contrées étrangères. Les États-Unis, où l'abondance de la récolte a dépassé les prévisions les plus favorables, seront en mesure de combler le déficit européen. Déjà d'im-

menses spéculations sont engagées pour importer en France et en Angleterre les blés et les farines d'Amérique. Un pays plus voisin, l'Espagne, a également obtenu une abondante récolte, dont les produits, expédiés en grande partie par le port de Santander, contribuent à alimenter quelques-uns de nos marchés du midi. La France recevra ainsi du dehors le complément nécessaire à sa consommation, lors même qu'elle aurait à importer plus de 7 millions d'hectolitres. Bien que toute inquiétude sur l'approvisionnement ait aujourd'hui disparu, on ne saurait cependant espérer une baisse sensible dans les prix; en effet, le cours des blés d'Amérique se règlera, non plus seulement d'après l'activité de la demande, mais aussi d'après le chiffre considérable des dépenses qu'entraîne un long transport à travers l'Atlantique. De plus, si la denrée est abondante de l'autre côté de l'Océan, les navires sont rares, et l'insuffisance des moyens de transport maintient le fret à un taux très élevé. Il est donc naturel qu'après avoir proclamé en matière de céréales le salutaire principe de la liberté du commerce, le gouvernement fasse appel au dévouement des administrations municipales et à la sollicitude de la charité privée pour alléger autant que possible, par des combinaisons ingénieuses, le fardeau qui pèse sur les classes populaires. On a vu que, dans le cours de la dernière session législative, de nombreux emprunts ont été autorisés à la charge des départemens et des communes pour l'exécution de grands travaux d'utilité publique, répartis sur toute l'étendue du territoire. Quelques voix se sont élevées contre ce développement donné à l'emprunt, qui, on peut le dire, est entré bien profondément dans nos institutions et bien facilement dans nos mœurs; mais après tout, en temps de crise, il faut pourvoir aux besoins les plus urgens. Il faut multiplier les élémens de travail, maintenir le taux des salaires, et dans cette vue les emprunts qui ont été votés trop libéralement peut-être, alors que l'on ne connaissait point les résultats de la récolte, procureront aux communes des ressources indispensables, qui s'ajouteront aux crédits extraordinaires ouverts sur le budget de l'état. C'est ainsi que les événemens se sont tristement chargés de justifier tant d'emprunts qui, dès le principe, avaient provoqué de légitimes objections. De même que le blé, la viande de boucherie a atteint, surtout dans les grandes villes, des cours très élevés. La hausse s'expliquait d'abord par la cherté des céréales, qui amène d'ordinaire l'enchérissement de toutes les denrées, puis par l'essor qu'a pris depuis 1848 la consommation de la viande. Elle paraissait cependant dépasser les justes limites, et on avait remarqué, par exemple, que la moindre hausse survenue dans le prix du bétail au marché de Poissy était suivie d'une hausse correspondante dans le prix de la viande à Paris, tandis que le même contre-coup ne se produisait jamais lors des mouvemens de baisse. De là des plaintes nombreuses auxquelles il a été donné satisfaction par une ordonnance de police (1er octobre) qui introduit le principe de la taxe dans le commerce de la boucherie. Cette ordonnance entre en vigueur à partir du 16 octobre : les bases de la taxe seront arrêtées à chaque quinzaine, et l'autorité administrative paraît disposée à prendre les mesures les plus énergiques pour assurer l'application du nouveau système.

Le seul incident qu'il y ait à signaler, en dehors de ces préoccupations

économiques, dans notre histoire intérieure, autrefois si animée, aujourd'hui si calme, c'est la note publiée, il y a quelques jours, par *le Moniteur*, à propos des difficultés survenues avec Naples, et dont le sens était assez clair. Le gouvernement y désavouait, à propos d'une lettre empruntée à un journal anglais et très hostile au roi des Deux-Siciles, toute intention de donner à ses trop légitimes griefs contre le cabinet napolitain une portée qui en dénaturerait le caractère, et laisserait supposer des arrière-pensées tout à fait étrangères à la question du moment. La note du *Moniteur* a fait croire que toutes les difficultés étaient aplanies, que l'orage qui avait menacé Naples était conjuré, que les sages conseils de l'Autriche avaient prévalu auprès du roi sur des craintes aveugles et sur d'inexplicables complaisances pour Saint-Pétersbourg. On saura bientôt à quoi s'en tenir sur cet incident, qui pourrait devenir grave si la satisfaction très incomplète accordée aux justes plaintes des deux puissances offensées n'était pas suivie d'un changement sérieux dans les tendances politiques de l'administration napolitaine. Si l'on s'imaginait follement à Naples que, pour s'être interdit l'usage de certaines armes, la France et l'Angleterre ne recourront pas à d'autres moyens de se faire respecter, ce serait une illusion qu'il y aurait danger, nous assure-t-on, à caresser plus longtemps.

Ce sont les petits états surtout qui ont besoin de sagesse et de tact politique pour traverser les temps d'épreuve. Le Danemark, lui, vient de sortir d'une crise difficile. Une constitution commune au royaume et aux duchés a été votée par les chambres et sanctionnée par le roi. Toutes les passions, tous les intérêts qui depuis nombre d'années divisent ce pays, s'étaient donné rendez-vous sur ce terrain, et il a fallu au roi une persévérance peu commune, l'énergique résolution d'en finir pour triompher de toutes les oppositions réunies. La constitution nouvelle fait une très grande part aux intérêts conservateurs. Néanmoins la sanction donnée par le roi à cette constitution a soulevé un incident qui tendrait à faire croire qu'elle ne répond pas encore suffisamment aux prétentions de la féodalité danoise. Le prince héréditaire, oncle du roi, a refusé d'y donner sa signature, et il y a tout lieu de penser qu'il n'a pris cette détermination que d'après les conseils des princes, car, on le sait, il y a à la cour de Danemark un parti du roi et un parti des princes. Le roi est un souverain avant tout loyal dans ses sentimens et d'un rare patriotisme. La crise européenne a servi également à montrer les bonnes dispositions dont il est personnellement animé envers les puissances occidentales. Les sympathies qu'il leur a témoignées ont vivement irrité cette portion de sa famille que les sentimens et les liens du sang rattachent plus ou moins à la Russie. Le prince de Gluksbourg, auquel doit passer la couronne en cas d'extinction de la descendance mâle de la dynastie actuelle, ne se distingue en rien, sous ce rapport, du prince de Hesse, gendre de l'empereur Nicolas, et auquel le trône paraissait devoir revenir en vertu de la succession féminine. Nulle part, même dans le parti féodal prussien, le fétichisme pour la Russie n'est poussé à un pareil degré d'affectation. Le prince héréditaire s'est laissé endoctriner par ces admirateurs passionnés de la Russie, et l'on n'attribue point à d'autre cause son refus de sanctionner une constitution, pourtant

si favorable au principe d'ordre et de conservation. Le roi a pris en cette circonstance une détermination qui a été vivement applaudie en Danemark. Il a privé le prince Ferdinand du commandement dont il était investi, et a infligé ainsi à sa conduite une marque publique de désapprobation. On ne peut que louer la résolution du roi, mais nous sommes frappés en même temps de voir quelles racines l'influence russe a jetées partout autour des trônes; en songeant que tant d'efforts faits par notre diplomatie et par nos armes n'ont pu parvenir encore à détruire cette influence sur le continent, on se demande ce que serait devenue l'Europe, si une énergique résistance n'avait été opposée aux dernières prétentions affichées par la Russie, et si l'on n'avait reporté sur son territoire la terreur qu'elle croyait pouvoir inspirer.

Voyez plutôt la Grèce! Que n'ont pas fait les puissances occidentales pour la soustraire à l'action de la diplomatie russe! L'empereur Nicolas lui-même a dévoilé le secret de sa politique à l'égard du royaume de Grèce en déclarant qu'il s'opposerait à tout ce qui serait propre à en faire un état sérieux. Néanmoins la cour d'Athènes demeure attachée avec opiniâtreté à cette politique qui veut sa perte. En occupant le Pirée, la France et l'Angleterre avaient indiqué au roi Othon les hommes qui leur paraissaient le plus aptes à rétablir l'ordre au dedans et les relations régulières avec l'empire ottoman. On sait la sourde hostilité que ce ministère a rencontrée depuis son avénement au pouvoir, malgré les services incontestables qu'il a rendus au pays. Dans l'état où la participation de la plupart des chefs de l'armée hellénique à l'insurrection de l'Épire avait placé le royaume, la tâche la plus difficile et la plus importante était incontestablement celle du ministre de la guerre. Une complète anarchie régnait parmi les troupes. Les aides de camp du roi avaient ostensiblement donné leur démission pour se rendre en Épire et en Thessalie, afin d'insurger les populations. L'insurrection avait promptement tourné au pillage, et la contagion de l'exemple n'avait été que plus puissante sur les soldats. De là des désertions que le gouvernement s'était mis dans l'impossibilité d'empêcher, et une désorganisation complète de l'armée hellénique. Bientôt tous ces prétendus libérateurs de l'Épire et de la Thessalie, chargés des dépouilles de ceux qu'ils avaient annoncé l'intention de délivrer, durent rentrer sur le territoire hellénique devant les troupes ottomanes, et dès lors ces officiers supérieurs qui avaient déposé leur commandement, ces soldats qui avaient déserté leur drapeau avec l'assentiment de la cour, inondèrent la Grèce d'une foule de brigands en disponibilité. Il avait fallu mettre fin au brigandage et réorganiser l'armée. Un homme résolu, le général Kalergi, s'en était chargé; c'était un premier tort aux yeux de la cour : il réussit, ce fut un tort plus grave encore, et le roi a su habilement profiter d'une parole imprudente du général pour l'éloigner du pouvoir. La retraite du général Kalergi a entraîné celle du cabinet tout entier.

Cette crise, qui dure depuis deux mois environ, paraît avoir ému la Bavière; mais est-il vrai, comme on l'a prétendu, que la Bavière, la Prusse et l'Autriche aient cru pouvoir offrir aux puissances occidentales leur médiation pour arranger le différend survenu entre le roi Othon et le général Kalergi?

Nous ne pensons pas qu'il ait pu rien se passer de semblable. D'abord, en supposant que la Bavière ait eu réellement l'intention de faire une proposition de ce genre, et que la Prusse ait consenti à l'appuyer, il est pour le moins fort invraisemblable que l'Autriche, alliée des puissances occidentales, eût songé à prendre un rôle de médiation dans une affaire qui touche par un côté aux intérêts généraux de l'alliance, — à s'associer à une démarche qui aurait eu aussi peu de chances d'être favorablement accueillie. On peut donc affirmer *a priori* qu'il n'y a point eu, qu'il n'a pu être proposé de médiation officieuse ou officielle entre les puissances occidentales et le roi Othon au sujet de la dernière crise ministérielle. Les cabinets de Paris et de Londres, tout en conseillant à ce prince de mettre les intérêts du pays et ceux de ses relations avec l'Angleterre et la France au-dessus de susceptibilités personnelles, se sont, sans aucun doute, abstenus avec soin de toute pression. C'est dans la pleine liberté de ses résolutions et sous sa responsabilité que sa majesté hellénique s'est séparée d'un cabinet qui offrait au pays et aux puissances des gages de sécurité. On manque encore de données certaines sur le personnel du nouveau ministère; mais, quel qu'il soit, la France et l'Angleterre ont des devoirs à remplir envers elles-mêmes. Comme alliées de la Porte, elles ne peuvent pas admettre que le gouvernement grec sorte de la ligne de conduite qu'elles lui ont tracée en occupant le Pirée; comme protectrices du royaume, elles ont incontestablement le droit de l'exiger. C'est un droit que la France, pour sa part, a payé environ cent millions depuis vingt-cinq ans.

Les troupes autrichiennes continuent à occuper les principautés. C'est un fait qui constate réellement l'alliance du cabinet de Vienne avec la Porte-Ottomane et les puissances occidentales. Il a donc pour nous sa valeur, et l'a eue surtout quand il s'est accompli; mais peut-être n'a-t-il pas été non plus inutile à la Russie, dont il a rendu les forces plus disponibles pour défendre Sébastopol, puis, en désintéressant l'Allemagne, il a encouragé et créé le maintien de cette froide neutralité à laquel e la politique russe, faisant de nécessité vertu, bornait ses prétentions. Quoi qu'il en soit, l'état actuel des choses en Moldo-Valachie est un provisoire dont les deux provinces s'arrangent assez mal. Les Autrichiens ne s'y sont pas fait aimer. On leur trouve la main lourde, et les populations ne les voient pas sans défiance se mêler de tous leurs intérêts, peser sur l'administration, multiplier leurs rapports, et chercher à prendre racine dans le pays. On sent que pendant leur séjour il ne peut être pris aucune grande mesure, qu'aucune institution ne peut se fonder, qu'aucune amélioration considérable ne peut être sérieusement discutée. En effet, la coexistence de trois autorités, celle des princes qui sont rentrés en possession du gouvernement, celle des Autrichiens, et l'autorité de la Porte, dont on doit tenir un certain compte, est nécessairement une source féconde de tiraillemens qui paralysent la marche des affaires. Aussi les esprits sont-ils très agités à Bucharest et à Jassi, et le malaise va-t-il croissant à mesure que, le rétablissement de la paix devenant plus incertain, l'organisation définitive des principautés paraît aussi s'éloigner davantage. On se demande donc s'il ne serait pas utile de donner dès à présent à la Moldo-Valachie et à la Servie, où la situation est également

très tendue, un témoignage du sérieux intérêt que leur portent les alliés de la Turquie, en remettant au moins à l'étude les questions multiples qu'embrasse cette organisation sous la garantie d'un protectorat collectif. Nous aimons d'ailleurs à reconnaître que dans ces derniers temps l'Autriche a profité du pouvoir réel qu'elle exerce sur le Bas-Danube pour prendre des mesures fort utiles à la navigation de ce grand fleuve, mesures qui resteront acquises au commerce, et qu'il ne faut pas juger à un point de vue étroit. Si elle devance, en les prenant, les désirs de la Porte-Ottomane, l'Autriche ne sert pas moins ses intérêts que les intérêts généraux de tous les pavillons européens dans la Mer-Noire, et montre qu'elle ne craint pas de froisser les prétentions des Russes, qui la regardent faire sans risquer la moindre représentation.

Un journal qui est une puissance en Europe disait récemment, en termes familiers, que la Turquie, arrachée aux convoitises russes, « n'en était pas moins sur sa dernière jambe, » *Turkey is on its last leg*, c'est-à-dire que le problème intérieur était toujours à résoudre pour elle, et qu'il se compliquait plus que jamais. C'est vrai, et pourtant nous espérons qu'à force de bonne volonté chez tous ceux qui peuvent contribuer à cette grande œuvre, l'empire turc se régénérera par l'infusion de principes nouveaux, dont l'adoption ne trouve plus de résistance sérieuse parmi les hommes distingués qui entourent le sultan, et dont on peut dire que la cause est gagnée dans la tête du corps qu'ils doivent fortifier et rajeunir. Seulement il faut des mains légères pour conduire à bien cette difficile entreprise, et on n'est que trop fondé à douter qu'avec les intentions les plus respectables assurément, tous ceux qui sont appelés, par leur caractère comme par leur position, à exercer une grande influence sur le succès de ce travail délicat, y apportent des habitudes d'esprit et des moyens d'action également heureux. Cette observation, nous n'avons pas besoin de le dire, s'applique surtout à lord Stratford de Redcliffe, dont les rapports avec le sultan ne se sont pas améliorés, et dont la personne est devenue une des plus grosses difficultés, presque un danger de la situation à Constantinople. L'âpreté qu'il met à poursuivre ceux dont il s'est déclaré l'ennemi n'a d'égale que l'ardeur avec laquelle il soutient ceux qu'il prend sous sa protection. Avec ce caractère, on est toujours ou vainqueur ou vaincu sur des questions qui paraissent de nature à froisser à chaque instant la susceptibilité du gouvernement auquel on doit des conseils bienveillans, mais qui a le droit de décider en matière d'administration intérieure, — et on ne conserve pas la sérénité impartiale de son propre jugement. Tout devient alors un sujet de lutte, et les mesures les plus simples prennent une fausse couleur qui les envenime.

Ainsi par exemple la Porte vient de destituer le patriarche grec Anthimos; on ajoute aussitôt que c'est le protégé de lord Stratford, et de bonne foi ou à mauvaise intention on dira qu'il a été frappé à ce titre. Que le patriarche Anthimos soit en effet le protégé de lord Stratford, la chose est possible; mais qu'en le destituant, la Porte ait voulu être désagréable à l'ambassadeur d'une puissance aussi étroitement alliée avec elle que l'Angleterre, c'est ce que nous ne croyons pas, parce qu'elle a bien assez de la question engagée sur le nom de Méhémet-Ali. La vérité est au contraire que le patriarche, dont la

corruption et les habitudes simoniaques ont révolté les moins scrupuleux à Constantinople, a été enfin sacrifié, après de longues hésitations, et pour ainsi dire à la dernière extrémité, au mécontentement général que sa conduite avait provoqué et à la réprobation unanime du synode. La rupture entre lui et les évêques ses subordonnés en était arrivée à un point qui ne permettait plus à la Porte de ménager en lui l'intérêt qu'il avait réussi à surprendre. Aussi serait-il souverainement injuste de considérer cet acte comme un nouveau grief qu'elle donnerait à lord Stratford ; mais c'est un incident qui démontre combien ce besoin passionné de prendre parti pour ou contre les personnes est compromettant pour un ambassadeur étranger, surtout dans un pays de basses intrigues comme la Turquie, et on ne peut se défendre d'un certain étonnement en voyant un homme aussi corrompu que le patriarche Anthimos honoré d'un bienveillant intérêt, qu'on exagère sans doute, quand l'ambassadeur d'Angleterre proteste qu'il ne poursuit dans Méhémet-Ali-Pacha qu'une corruption dont les preuves seraient peut-être plus difficiles à fournir. Néanmoins, hâtons-nous de le dire, l'union de la France et de l'Angleterre demeure intacte sur le théâtre principal de leur action, grâce au sang-froid du représentant de la France et au bon esprit qui n'a pas cessé de l'animer; Constantinople serait en feu, si M. Thouvenel avait les passions aussi vives et les allures aussi impérieuses que son collègue, et s'il était dans nos traditions diplomatiques de jouer aussi gros jeu sur des noms propres.

Aux États-Unis, la vie politique sommeille un peu en l'absence du congrès, et les quelques signes d'activité qu'elle donne se rapportent plutôt à l'avenir qu'au présent. Les partis s'occupent de régler leurs vieux comptes et se préparent à la prochaine élection présidentielle. Le cabinet essaie de se mettre d'accord, mais inutilement; le parti Cushing et le parti Marcy sont aussi loin de s'entendre qu'auparavant, et c'est en vain aussi que les deux fractions du parti démocratique, les *hard shells* et les *soft shells*, ont tenté un rapprochement. Depuis quelques mois, la politique américaine est en pleine anarchie. Les *know-nothing*, qui marchaient pleins d'ardeur, qui s'opposaient, en phalange unie et compacte, aux vieux partis, de plus en plus morcelés, ont vu la division s'introduire dans leurs rangs à l'assemblée générale de Philadelphie. Cet insuccès n'a pas cependant redonné aux anciens partis la puissance qu'ils n'ont plus, et qu'ils cherchent inutilement à reconquérir. Au fond, les vieux noms de fédéralistes et de démocrates n'ont plus aucun sens, et en dehors de la politique nouvelle que les *know-nothing* cherchent à faire prévaloir, il n'y a plus aux États-Unis que deux tendances, la tendance abolitioniste et la tendance annexioniste. Il s'agit de savoir laquelle des deux triomphera à l'élection du nouveau président.

Ce ne sera point l'abolitionisme : la lutte relative à l'esclavage continue dans le Kansas avec plus de fureur que jamais, et se terminera, selon toute probabilité, par la défaite des abolitionistes. Tous les esprits commencent à se troubler devant l'idée d'une rupture possible de l'Union, et les courages les plus bouillans, cela est trop visible, en viennent à faiblir. Orateurs et journalistes mettent dans le langage qu'ils tiennent sur cette éternelle et difficile question une modération qu'ils n'avaient point autrefois. L'Union

essaie de se sauver d'elle-même, d'échapper à ses querelles intérieures; mais pour cela il n'y a qu'un moyen, c'est la politique d'expansion. C'est elle aussi qui prend le dessus de plus en plus, et malheureusement pour l'Amérique espagnole dans des circonstances singulièrement favorables aux projets des annexionistes du nord. Le gouvernement de l'Union semble avoir abandonné pour un temps la question de Cuba, comme trop difficile et créant aux États-Unis trop de dangers. Au moins c'est ce que la *junte cubane* a semblé comprendre, car elle s'est dissoute en annonçant publiquement que désormais les créoles ne compteraient plus que sur eux-mêmes pour conquérir la liberté, et qu'ayant été trop souvent trompés par les États-Unis, ils renonçaient à espérer d'eux aucun secours. Toutefois il y a des pays livrés à l'anarchie et pour ainsi dire sans défense, tels que le Mexique, qui sont une proie plus facile à dévorer. Là on ne rencontrera pas les trente mille hommes bien armés et disciplinés de l'Espagne; on ne rencontrera pas de la part de la France et de l'Angleterre une action aussi décidée. Si rien ne peut sauver le Mexique de lui-même, il est clair qu'il est à la disposition du premier occupant, et il est dès ce moment trop probable que les prophéties de Santa-Anna s'accompliront. C'est du côté du Mexique que sont tournés en ce moment les regards des États-Unis pour y épier de nouveaux signes d'anarchie et de nouveaux *pronunciamientos*. Sans bouger, les Américains du Nord attendent l'heure où, las d'eux-mêmes, fatigués de leurs propres sottises et châtiés par leur propre indiscipline, les Mexicains viendront se jeter dans leurs bras.

L'abdication et le départ du général Santa-Anna ont été au Mexique plutôt le signal que le dénoûment de la révolution. Quoique son pouvoir fût ébranlé de tous côtés par la révolte, il avait cependant contenu jusqu'au dernier moment l'explosion des passions anarchiques; mais à peine eut-il repris le chemin de l'exil, que toute la république s'est vue livrée à la plus épouvantable confusion. Aux désordres de la capitale ont répondu, sur une foule de points, des désordres non moins grands dans les provinces. Désertion des troupes, assassinats et brigandages sur les routes, établissemens de mines dévastés et pillés par la populace du lieu associée à des bandes de prétendus insurgés, cris de mort poussés contre des Espagnols inoffensifs qui ne trouvent protection qu'à Mexico, partout la terreur et la consternation, tel est le triste tableau que présentent les dernières correspondances. Il est difficile de saisir au milieu d'un pareil chaos quelques élémens d'ordre, quelques idées de gouvernement. Nous allons cependant essayer de fixer les principaux traits de la situation.

A Mexico, le général d'artillerie Martin Carrera, désigné par Santa-Anna avec deux autres personnages pour former le pouvoir exécutif, a été ensuite seul appelé à exercer provisoirement les fonctions de président par une élection plus ou moins régulière, et malgré son impuissance et son peu de prestige, il travaille à se faire prendre au sérieux comme il paraît s'y prendre lui-même, en convoquant un congrès et en invitant les divers chefs de la révolution à se réunir en conférence pour discuter leurs projets. Ces chefs sont nombreux, et ont publié chacun de leur côté des programmes qui ne s'accordent guère. Il y a le général Alvarez, celui qui depuis dix-huit mois

se maintenait dans l'indépendance à Acapulco, bravant Santa-Anna dans des lettres curieuses qu'on publie actuellement à Mexico; Comonfort, directeur ostensible du mouvement, qui a le plus contribué à la chute de Santa-Anna; Vidaurri, homme considérable dans le nord-est du Mexique, qui depuis plus de trente ans est secrétaire de l'état de Nuevo-Leon; des personnages plus obscurs, comme Santos Degolsardo, Plutarco Gonzalès, La Llave, mais qui n'en auront pas moins leurs prétentions. Nous serions, il faut l'avouer, bien embarrassés de dire quelle peut être la valeur de tous ces hommes; mais il y a dans la révolution un nom qui nous est plus familier, celui de M. Haro y Tamariz, le premier ministre des finances dans le cabinet conservateur formé à son retour par Santa-Anna, et dont M. Alaman était l'âme. M. Haro passait alors pour un administrateur habile et intègre. Il avait résigné son portefeuille, disait-on, pour ne pas sanctionner des combinaisons financières ruineuses qui sacrifiaient la fortune de l'état aux agioteurs, et il avait laissé un million de piastres dans la caisse du trésor. Sa rupture avec Santa-Anna était de mauvais augure. Homme modeste et d'une prodigieuse activité, il avait aussitôt organisé contre lui une opposition des plus redoutables, et il avait su se dérober à toutes les poursuites. Il a donc aussi sa part, et c'est peut-être la plus grande, dans le travail qui a miné le terrain sous le gouvernement déchu, et il se proclame audacieusement « le premier chef du mouvement politique et régénérateur de la république. » Aussi assure-t-on que tous les autres sont profondément blessés de cette ambitieuse prétention, et pour le perdre, on lui conteste, en rappelant son passé conservateur, le titre de chef de la révolution. Les démocrates purs l'accusent au contraire d'avoir levé à San-Luis de Potosi l'étendard de la contre-révolution, parce que son programme ou son *plan*, selon l'expression mexicaine, contient une promesse de protection à la propriété, au clergé, à l'armée et à toutes les classes de la nation. Ceux des autres chefs ne sont pas entachés d'une pareille faiblesse. Le plan de M. Haro semble aussi réserver le maintien du système centraliste, tandis que le rétablissement de la fédération, c'est-à-dire de l'indépendance presque absolue des états, est généralement au Mexique le mot d'ordre des vrais révolutionnaires. On prête sous ce rapport à Vidaurri les idées les plus avancées, car il ne viserait à rien moins qu'à former des trois états du nord-est une nouvelle république, étroitement alliée aux États-Unis, dont les institutions politiques et religieuses auraient toutes ses sympathies. On voit que la crise actuelle est d'une violence extrême, et qu'il y a pour ainsi dire plusieurs révolutions en présence. La pensée qu'a eue le général Carrera d'inviter les chefs à une conférence où ils chercheraient à s'entendre est donc très sage; mais s'y rendront-ils, et s'ils s'y rendent, se mettront-ils d'accord? C'est ce dont il est permis de douter, et on peut craindre que la guerre civile ne joigne bientôt ses horreurs à celles de l'anarchie, car le langage des organes des différentes factions est intolérant, leur esprit est exclusif, et il n'y a pas d'appel à la concorde, à la fusion des partis et des intérêts, à la conciliation des prétentions et des systèmes. Une réaction aveugle, des phrases sonores, des déclamations contre *le tyran*, voilà ce qui remplit les manifestes et les journaux. Ce sont les saturnales de la licence, et ce serait la fin de la natio-

nalité mexicaine, si les États-Unis avaient comme gouvernement l'ambition que ne dissimule pas toute la partie aventureuse de la presse et de la nation. Néanmoins l'affaiblissement graduel du Mexique, la dissolution de son armée, l'anéantissement de ses finances, sont trop avantageux à l'influence américaine pour ne pas autoriser des soupçons, comme si le désordre n'était pas un fruit spontané du sol. Le Mexique a eu les institutions de la liberté sans en avoir les mœurs; personne n'y supporte le despotisme, parce que tout le monde veut l'exercer, et les instincts conservateurs, qui existent là comme dans toute société civilisée, sont obscurcis par tant de passions et déshonorés trop souvent par une corruption si profonde, qu'aucune révolution n'y est injuste; mais toutes sont insensées, parce qu'aucune ne rendra le pays ni plus heureux, ni plus digne de l'être.

Nous avons trop souvent à enregistrer de nouvelles révolutions dans l'Amérique du Sud, heureux encore quand ces révolutions ne sont pas sanglantes et ne déchaînent pas tous les fléaux de la guerre civile sur le pays qui en est le théâtre! La Bande-Orientale vient d'avoir la sienne, mais faible comme celle d'un corps épuisé, et probablement contenue dans les limites d'un désordre passager par la seule présence d'un corps d'armée brésilien, qui d'ailleurs a regardé faire avec le plus grand calme, parce qu'il n'y a pas eu de lutte pour ainsi dire, et que le gouvernement établi s'est vu tout de suite abandonné. La situation était très tendue depuis quelque temps, surtout depuis le rappel de M. Andrès Lamas, l'ex-ministre montévidéen au Brésil, dont le cabinet de Rio-Janeiro avait dû considérer la destitution comme une démonstration hostile à son adresse. Les esprits étaient donc agités, et alors le président Florès, dont les rapports avec l'impérieuse légation brésilienne étaient de plus en plus difficiles, ordonna une perquisition chez un des chefs de l'opposition, puis essaya de le faire arrêter; mais cette tentative fut malheureuse. Quelques hommes s'armèrent, effrayèrent la garde du fort, qui est la résidence officielle du président, et se répandirent ensuite dans la ville en poussant les cris d'usage. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Florès à sortir de Montevideo, puis on négocia avec lui, et il aurait consenti à résigner ses pouvoirs, qui, jusqu'aux élections prochaines, seraient exercés par le président du sénat. Voilà jusqu'à présent, sauf plus ample informé, toute cette révolution, et Florès sera, de compte fait, pour cette année, le troisième chef d'un gouvernement légal qui aura été renversé; le général Echenique au Pérou, le général Santa-Anna au Mexique, sont les deux autres. Nous n'avons pas la prétention d'expliquer les vrais mobiles pas plus que la portée de ces événemens. A Montevideo surtout, il n'y a pas de partis politiques, c'est-à-dire de systèmes de gouvernement en présence; il n'y a que des personnalités rivales, et ces personnalités sont nombreuses, car tout homme qui a commandé une compagnie, qui a siégé dans une assemblée, qui a occupé pendant huit jours des fonctions quelconques, veut être général, président, ministre ou directeur de la douane, quoiqu'il n'y ait pas d'armée, que le gouvernement soit sans force et sans prestige, le trésor vide et le commerce paralysé. Malheureusement toutes ces misères, cette désorganisation chronique, cette impossibilité de rien fonder et de rien soutenir, conviennent trop bien aux vues traditionnelles

du Brésil sur la Bande-Orientale, pour qu'on ne le soupçonne pas de voir avec satisfaction ces troubles sans cesse renaissans. Aussi toutes les correspondances de Montevideo s'accordent-elles à reconnaître qu'on accuse la politique brésilienne de fomenter la révolution pour user successivement tous les hommes, déconsidérer toutes les opinions, et amener la population, par l'excès de ses maux, à se remettre à la discrétion de ses voisins. Mais n'est-ce pas une question sur laquelle on aurait quelque chose à dire en Europe? L'indépendance et la nationalité de la Bande-Orientale sont une création médiocrement heureuse de la politique anglaise, et dont nous avons acquis plus tard le droit de garantir l'existence. L'extension de l'empire brésilien jusqu'à l'Uruguay et à la rive gauche de la Plata peut donc devenir un objet de discussion. Cependant nous dirons toute notre pensée. L'Angleterre et la France serviraient bien mal les intérêts du peuple oriental, et par suite ceux de leur commerce dans ce pays, en s'opposant purement et simplement à son absorption par ses voisins; ce serait consommer sa ruine. Il faut une protection plus efficace, des conseils, des secours, une intervention bienveillante dans ses affaires. L'isolement absolu n'est plus possible pour la république de Montevideo. Que les Brésiliens se retirent, aussitôt la guerre civile éclate, et au milieu du désordre qui l'accompagne, l'élément brésilien poursuit la conquête, déjà fort avancée, de l'intérieur du pays, au profit duquel toute la zone du littoral est appauvrie, comme M. Andrès Lamas, — qu'on suppose pourtant l'instrument du cabinet de Rio, — le lui a reproché dans des mémorandums confidentiels, dont il vient de publier des extraits singulièrement instructifs sur le résultat pratique de l'alliance brésilienne. Si la Bande-Orientale doit continuer à vivre indépendante, il est donc nécessaire que des puissances désintéressées lui viennent en aide pour quelques années, afin que sous leur impartiale médiation le pays rétablisse son agriculture et son commerce, au lieu de se déchirer. Si au contraire cette médiation est trop difficile à organiser, que Montevideo se rattache à la Confédération Argentine; c'est le seul parti sensé qu'il ait à prendre. Ou si les absurdes passions qui tendent partout dans l'Amérique du Sud à fractionner les associations naturelles de même race en groupes de plus en plus petits éloignent encore les Orientaux des Argentins leurs frères, qu'on les laisse se jeter franchement dans les bras du Brésil. Le Brésil cessera de ruiner l'Uruguay quand il en sera maître. Mais quoi!... On ne jouerait plus tous les ans à la révolution!

De son côté, le gouvernement de la Confédération Argentine vient d'accréditer un représentant officel à Paris et à Londres. C'est M. Alberdi, littérateur et publiciste distingué, qui jeune encore a figuré dans les rangs de l'émigration de Buenos-Ayres par son ardeur à combattre le despotisme du général Rosas. M. Alberdi est le théoricien de la constitution des treize provinces qui, sous la présidence du général Urquiza, ont jusqu'à présent réussi à maintenir leur cohésion, et ont droit à la sympathie des puissances maritimes par la bonne foi avec laquelle elles cherchent à développer le principe fécond de la libre navigation du Parana et de ses affluens. Cependant il serait bien désirable que le gouvernement de Buenos-Ayres, secouant les traditions d'un monopole suranné, qui sont aussi, chose remarquable, les tra-

ditions du système de Rosas, confondît ses intérêts avec ceux de la majorité nationale dont il s'est séparé. Un grand avenir serait réservé à ce beau pays, si l'union se rétablissait sous les auspices d'une administration libérale et éclairée, dont les élémens existent dans les deux foyers de sa vie politique. Nous savons que c'est le rêve de plusieurs bons esprits tant à Buenos-Ayres qu'au Parana, et si des préjugés anciens ne s'en mêlaient pas, il devrait prochainement s'accomplir.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

Ne craignons pas de le répéter : la musique a joué un bien triste rôle pendant les six mois qu'aura duré l'exposition universelle. Absente de ce grand bazar des produits de l'esprit humain à cause de la nature particulière de son objet, la musique n'a pas trouvé dans les théâtres qui lui sont exclusivement consacrés un dévouement plus éclairé. Devant cet immense concours d'étrangers, l'Opéra n'a donné que deux ouvrages, *les Vêpres siciliennes* et *le Prophète*, oubliant qu'il était de son devoir de faire connaître tous les chefs-d'œuvre de son répertoire : *Robert*, *les Huguenots*, *Moïse*, *le Comte Ory* et *Guillaume Tell*, qu'on n'a pas représenté une seule fois! A l'Opéra-Comique, on n'a pu entendre que *l'Étoile du Nord* et *Jenny Bell*, exécutés aussi médiocrement que possible. Il faut rendre cette justice à M. le directeur de l'Opéra-Comique, qu'il connaît les goûts de son public et qu'il sait s'y conformer en transformant trop souvent le théâtre de Grétry, de Boïeldieu, de Méhul et d'Hérold en une succursale du Gymnase ou du Vaudeville. Au moins le Théâtre-Lyrique a-t-il eu le bon esprit de fermer ses portes. Il n'est pas jusqu'à la Société des Concerts qui n'ait failli à ses devoirs. N'aurait-il pas été digne, en effet, du premier orchestre du monde de donner une douzaine de concerts où l'Américain du sud et du nord, l'Indien, le Chinois, le Turc, l'Arabe, les représentans de toutes les races du globe auraient pu se faire une idée des chefs-d'œuvre d'Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Weber et de Mendelssohn? Il est vrai que, pour nous consoler de tant de mécomptes, on nous a donné tout récemment à l'Opéra un ouvrage en trois actes, *Sainte Claire*, dont le sujet est tiré d'un épisode dramatique de l'histoire de Russie. S'il fallait s'en rapporter au bruit public, cet opéra, qui ne se recommande ni par l'intérêt de la fable, ni par le style de l'écrivain qui s'est efforcé de l'approprier à notre langue, serait dû, pour la partie musicale, aux loisirs d'un prince souverain de la confédération germanique! Nous avons trop de respect pour les têtes couronnées en général pour admettre une telle supposition. Qu'un prince, et surtout un prince souverain, aime les arts, qu'il les protége et les cultive même dans l'intérieur de sa cour pour se distraire des soucis du pouvoir, rien de plus louable, et cela

s'est vu souvent, particulièrement en Allemagne; mais il y a une différence sensible entre un amusement de dilettante qui n'implique pas de prétention et la recherche de la gloriole d'artiste. La vanité sort toute vivante du cerveau d'un poète ou d'un compositeur auguste qui se fait jouer sur un théâtre public. Louis XIV a dit sur les inconvéniens qui résultent pour un prince de ses prétentions avouées au bel esprit des paroles dignes de son grand sens. Si l'opéra de *Sainte Claire* avait été exécuté sur un théâtre particulier ou dans une fête de cour, il y aurait à relever quelques qualités estimables dans la musique, qui est une imitation assez malheureuse de la manière de Meyerbeer. Sur la première scène lyrique de l'Europe, la partition de *Sainte Claire* a dû nécessairement être jugée plus sévèrement. Aussi sommes-nous persuadés qu'il y a un mystère là-dessous, peut-être la trahison de quelque vieux maître de chapelle obscur qui aura voulu se procurer l'insigne honneur d'être chanté à Paris, en usurpant le nom d'un prince libéral dont toute l'Allemagne estime le caractère.

Le Théâtre-Italien a bravement ouvert ses portes le 2 octobre dernier. Il faut d'autant plus louer l'administration nouvelle de cette ponctualité à se présenter devant le public parisien, que le personnel de la troupe qu'elle a pu mettre en ligne de bataille n'est certes pas de premier ordre. C'est par le *Moïse* de Rossini qu'on a inauguré la saison, qui menace d'être laborieuse et difficile, si l'on ne parvient à vaincre la tiédeur des *dilettanti* pour un théâtre qui a fait pendant trente ans leurs délices. Nous n'insisterons pas sur les causes bien connues de ce changement de fortune; c'est le destin et M. Verdi qui ont fait au Théâtre-Italien ces tristes loisirs. Il faudrait être bien infatué de la grande niaiserie du progrès universel et continu qui a cours aujourd'hui, pour nier qu'en fait de musique nous soyons dans un état de complète misère. En Allemagne, on discute les théories bouffonnes de M. Wagner, et on écrit des volumes d'esthétique sur ses opéras barbares, où l'inanité des idées le dispute à la grossièreté de la forme. En Italie, il n'y a que des concetti, une vanité nationale qui aveugle les meilleurs esprits, et les opéras de M. Verdi, qu'on a pris pour un homme de génie et un grand maître. En France, nous vivons des charmans radotages de quelques Anacréons qui, pour avoir des cheveux blancs, n'ont pas cessé de se couronner de roses et de chanter l'amour. Tous les matins, les vrais amateurs se demandent, comme les Athéniens du temps de Démosthène : Qu'y a-t-il de nouveau? Sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Rien, rien que le vent qui tournoie et le soleil qui poudroie! Dans cet état de pénurie, ce qu'il y aurait de mieux à faire pour le Théâtre-Italien, ce serait de prendre tout simplement les chefs-d'œuvre de Mozart, de Cimarosa, de Rossini, de Bellini et de Donizetti, entremêlés de quelques ouvrages de second ordre, tels que *le Cantatrici Villane*, *la Prova d'un operaseria*, *la Serva padrona* de Paisiello. — Vous en parlez bien à votre aise, pourrait-on nous répondre, et où donc sont les chanteurs capables d'exécuter *il Matrimonio segreto*, *le Nozze di Figaro*, *don Giovanni*, et même *don Pasquale*, depuis que Lablache, Mario, Ronconi, la Grisi ou Mme Bosio ne sont plus à Paris? Est-ce avec les virtuoses formés à ce qu'on appelle l'école de M. Verdi, qui ne savent pas lier deux

sons ni faire une gamme sans courir le risque de s'étrangler, que vous ferez entendre la langue exquise de Mozart, de Cimarosa et de Rossini? Courbe donc la tête, Sicambre! c'est à l'exposition des machines qu'il faut aller, si tu veux être fier de ton siècle; mais reconnais en même temps que tu as perdu le sens des choses divines!

L'exécution de l'admirable partition de *Mosé*, qui est le *Moïse* nouveau que Rossini a refait pour la scène de l'Opéra avec le prodigieux finale du troisième acte, a été médiocre, pour ne pas employer de mot plus sévère. Mme Fiorentini, qui n'est plus de la première jeunesse, et qui n'a jamais été d'ailleurs qu'une *seconda donna*, a montré son insuffisance dans le rôle d'Anaïde. Sa voix serait encore assez belle, si le style et le sentiment ne lui faisaient entièrement défaut. M. Carrion est un ténor espagnol dont l'organe ne manque ni de flexibilité ni de charme : il rappelle par le timbre de sa voix et certaines allures de sa personne Adolphe Nourrit, dont il est loin de posséder le goût et l'intelligence dramatique. On s'aperçoit du reste que M. Carrion a fait son éducation sur des théâtres secondaires, car il a contracté le défaut de concentrer toutes ses forces sur certaines notes culminantes, qu'il attaque comme un bastion d'où dépend le succès du morceau, laissant le reste de la phrase dans une pénombre où l'auditeur ne peut le suivre. Ce procédé violent et commode dispense d'avoir du style et de préparer ses effets avec la savante économie qui est la première qualité d'un virtuose. C'est ainsi que M. Carrion gaspille l'effet si bien ménagé de la belle phrase ascendante du fameux duo du second acte :

Non merta più consiglio,
Il misero mio stato!

Au lieu d'atteindre sans effort le *si* supérieur et de redescendre par cette chaîne de triolets que Rubini faisait jaillir comme autant de larmes sonores (qu'on nous pardonne ce concetto emprunté au vieux romantisme), M. Carrion s'élance à l'assaut de cette note lumineuse comme un chasseur d'Afrique sur la tour Malakof; mais il n'atteint pas au but, et retombe dans la tranchée en bredouillant. Son partner, M. Everardi, qui, au conservatoire de Paris, où il a été élevé, s'appelait Everard, son véritable nom, est bien mieux inspiré dans le rôle de Pharaon. D'un physique distingué, dirigeant avec goût une voix de baryton assez étendue, qui pourrait être, comme disent les Italiens, plus *pastosa*, M. Everardi chante sa partie dans le duo que nous venons de citer, *parlar*, *spiegar*, avec un talent réel. Il varie la composition de ses *ricami* ou broderies, dont il respecte le rhythme intérieur, chose assez rare pour être remarquée. Aussi M. Everardi a-t-il été accueilli par le public avec une faveur méritée. M. A. Angelini possède aussi une fort belle voix de basse qui sied au personnage de *Mosé*, dont il a dit certains passages, particulièrement l'invocation du second acte : *Eterno, immenso, incomprensibil Dio!* avec succès. Le personnage secondaire de Sinaïde est rempli par une jeune cantatrice, Mme Pozzi, qui a du goût, de la facilité et assez de talent pour aspirer à des rôles plus importans, si sa voix de soprano

avait un peu plus de force et d'éclat. A la rigueur, les artistes que nous venons de mentionner auraient été suffisans pour donner une idée du chef-d'œuvre qu'ils ont choisi pour leurs débuts, s'ils avaient la tradition de cette musique, qui exige autant de bravoure que d'intelligence. Tous les morceaux d'ensemble, à commencer par le quintette *celeste man placata* jusqu'à la prière sublime qui termine la pièce, ont été chantés trop vite et avec une sécheresse qui n'est pas ordinairement le défaut des chanteurs italiens, même les plus médiocres. Nous signalons ce défaut capital au chef d'orchestre, M. Bottesini, qui est un musicien de mérite et un virtuose remarquable sur la contrebasse, à ce que l'on assure.

L'exécution de la *Cenerentola*, que le Théâtre-Italien a reprise tout récemment après trois représentations peu fructueuses de *Mosé*, a été beaucoup meilleure, et donne lieu d'espérer qu'avec du soin et de la vigilance la nouvelle troupe réunie par M. Calzado surmontera les difficultés de la situation. Le public ne demande pas mieux que de s'amuser, et quand on lui offre un attrait de bon aloi, on est à peu près certain de son concours. Mme Borghi-Mamo, que nous connaissons de l'année dernière, où elle s'est révélée dans le fameux duo de *Matilde de Shabran*, qu'elle chantait d'une manière si exquise avec Mme Bosio, et puis dans *il Trovatore* de M. Verdi, vient d'aborder le rôle de la *Cenerentola*, dans lequel Mme Alboni a laissé de si charmans souvenirs. Eh bien! Mme Borghi-Mamo, dont la voix de mezzo-soprano n'a pas la puissance et le mordant qui caractérisent le beau contralto de Mme Alboni, lui est de beaucoup supérieure par le goût, le sentiment et la distinction du style. Elle a dit à ravir le joli duo avec Ramiro au premier acte, et s'est fait applaudir dans l'introduction du finale, ainsi que dans le rondo, où l'Alboni déployait toutes les ressources d'une vocalisation luxuriante, qui était bien plus un don de la nature qu'une conquête de l'art. Nous parlons, hélas! au prétérit, car il est arrivé à Mme Alboni ce que tout le monde a remarqué chez Mlle Rachel : elle a perdu à voyager et à chanter dans toutes les langues de l'Europe la moitié de son talent et cette délicatesse de timbre qui lui tenait lieu de sentiment. Mme Borghi-Mamo nous la fera promptement oublier, car sa voix, plus flexible qu'on ne pouvait l'espérer d'abord, est dirigée par un goût qui laisse souvent peu à désirer. Mme Borghi-Mamo a été fort bien secondée par M. Carrion, qui a été plus heureux dans le rôle de Ramiro que dans celui d'Aménophis, bien que les défauts de précipitation et de bredouillement que nous lui avons déjà reprochés y soient tout aussi choquans, et par M. Everardi, qui a chanté avec beaucoup de *brio* la partie si difficile de Dandini. Si ce jeune virtuose, qui est doué d'un physique vraiment agréable et d'une voix de baryton très flexible, parvient à modérer un excès de zèle et de bonne volonté qui lui fait souvent dépasser le but, il peut devenir un *buffo cantante* de premier ordre. M. Zucchini, qui débutait dans le rôle de don Magnifico, où Lablache a laissé son empreinte de lion *quando si posa*, a été accueilli avec faveur, et bien que sa voix ne soit pas précisément une basse, elle est suffisante, et l'artiste rachète ce défaut de nature par un excellent masque d'une pantomime expressive. On a fait répéter le duo du second acte, *un segreto d'importanza*, ainsi que

l'admirable sextuor : *Quest è un nodo arviluppato*, qui vaut à lui seul tout un long poème. Quelle musique! s'écriait-on de toutes parts dans la salle, et qu'on est heureux de pouvoir encore l'entendre avant d'être complétement envahis par les barbares, qui sont à nos portes!

Le théâtre de l'Opéra-Comique, qui ne prodigue pas les nouveautés, vient de rompre le silence, qu'il garde depuis six mois, par un petit ouvrage en un acte, *Deucalion et Pyrrha*, qui remonte au déluge et qui ne brille pas précisément par la gaieté. La musique, qui est l'œuvre d'un compositeur connu, M. Montfort, dont on a laissé morfondre depuis dix ans le talent délicat, ne fait pas oublier les défauts de la fable. Nous y avons cependant remarqué un duo très bien conçu, et chanté avec esprit par M. Mocker et Mlle Lemercier, les deux seuls personnages de la pièce.

Après un repos de deux mois, le Théâtre-Lyrique a fait sa réouverture par la reprise de *Marie*, l'un des trois chefs-d'œuvre d'Hérold. Hélas! pourquoi réveiller les morts, si c'est pour les martyriser et les exposer à la risée des générations nouvelles! Le même soir où les élèves récemment couronnés par le Conservatoire estropiaient à l'envi les ravissantes inspirations du meilleur musicien de l'école française, on donnait aussi un petit ouvrage en un acte, *Une Nuit à Séville*, dont la musique facile est le premier essai d'un jeune compositeur, M. Frédéric Barbier. Ce sont là les adieux de M. Perrin au Théâtre-Lyrique, qu'il a dirigé pendant un an sans grand profit pour ses intérêts et au détriment de l'art, qui vit de concurrence et de liberté.

Il y a deux choses qui ne manqueront jamais à la France : ce sont des soldats pour la défendre et des chansons pour la divertir. Les uns y poussent aussi facilement que les autres, en pleine terre et sans culture. Le moindre rayon de soleil qui tombe sur cette longue voie triomphale de la gaieté parisienne qu'on appelle les boulevards y fait germer des théâtres de vaudeville, et, à moins que l'autorité ne promène de ce côté son rateau, on les voit croître et prospérer en peu de temps. Deux nouveaux théâtres de ce genre se sont élevés depuis un an, — les Folies-Nouvelles au boulevart du Temple, et les Bouffes-Parisiens dans un coin modeste des Champs-Élysées Tous les deux font d'excellentes affaires. La musique, qu'on tolère, mais qu'on n'aime pas, est trop heureuse qu'on lui permette de monter en croupe d'un refrain égrillard et de servir d'accessoire aux lazzis d'un pierrot ou d'un arlequin aviné. C'est parce que nous avions entendu dire qu'on faisait parfois un peu de musique aux Bouffes-Parisiens, dirigés par M. Offenbach, que nous nous y sommes aventuré. « L'amour rend toute chose légère, » a dit l'auteur de *l'Imitation*.

M. Jacques Offenbach, qui est le directeur et le compositeur ordinaire du théâtre des Bouffes-Parisiens, est un artiste d'esprit qui a bien compris l'époque et le pays où le ciel l'a fait naître. Il s'est dit un beau jour, en sautant dans la carrière un violoncelle à la main : — Que faire pour devenir célèbre? Je n'ai pas le talent sévère et contenu de Franchomme, le charme et la *morbidezza* qui caractérisent M. Batta, et il faut abandonner l'espoir d'atteindre Servais, qui est dans son genre un virtuose de génie. Si je produisais sur le violoncelle les effets d'un tout autre instrument, de la petite

flûte par exemple, voire du mirliton, instrument trop dédaigné! cela étonnerait les trois quarts de mes auditeurs, qui s'écrieraient comme du temps des *Lettres persannes* : « Comment peut-on être persan ou jouer du mirliton sur le violoncelle! » Les prévisions de M. Offenbach se réalisèrent de point en point et dépassèrent même ses espérances. Il eut pour lui les rieurs et les petits journaux, qui trouvèrent son invention piquante et le poussèrent jusqu'au Théâtre-Français, dont il fut nommé chef d'orchestre. Une fois ancré dans la maison de Corneille et de Molière, comme dit M. Janin, M. Offenbach s'en donna à cœur joie. Il fit des ouvertures, des polkas, des mazurkas et des marches funèbres pour la cérémonie du *Malade imaginaire*, et dans les entr'actes, entre une scène de *Tartufe* ou de *Polyeucte*, il joua de la petite flûte sur le violoncelle, au grand contentement de toute la bande joyeuse des *fantaisistes*. Enfin, après avoir prêté son esprit à La Fontaine, dont il a mis quelques fables en musique, toujours d'une manière piquante, c'est-à-dire en faisant hurler l'agneau et chanter le loup, M. Offenbach tomba de succès en succès aux Bouffes-Parisiens, dont il est le fondateur et le compositeur plus qu'ordinaire. Telle est l'histoire de l'auteur des *Deux Aveugles*, du *Violoneux* et de *Madame Papillon*, scènes drôlatiques qui attirent aux Bouffes-Parisiens tous les vaudevillistes et les chansonniers de Paris et de la banlieue. A Dieu ne plaise que nous nous montrions plus sévère que la chose ne le comporte, et que nous refusions à M. Offenbach une certaine facilité d'entrain, de la gaieté, et parfois quelques tournures mélodiques qui ne sont pas dépourvues de sensibilité! La scène des *Deux Aveugles* est chaudement rendue par un rhythme saillant et coloré comme un chapitre de roman picaresque; il y a du sentiment dans *le Violoneux*, et les couplets : *Conscrit! conscrit!* sont de bon aloi et de meilleur goût que tout ce que chante *Madame Papillon*, vraie parade de la foire. Que M. Offenbach ne se fasse donc pas trop d'illusion sur la valeur des éloges qu'on lui prodigue, et qu'il s'efforce d'agrandir et d'épurer le filon qu'il a rencontré. Sa phrase mélodique ne vient pas toujours à terme, ses rhythmes manquent souvent d'aplomb, ils restent suspendus en l'air comme les bras et les jambes des *fantoccini*, et nous l'engageons surtout à être plus sévère dans le choix des canevas qu'il veut réchauffer des sons de sa musette. Il n'y a pas de succès durable pour un spectacle où ne peut aller la bonne compagnie.

Contrairement à toutes les prévisions, les concerts ont été assez rares pendant les six mois qui viennent de s'écouler. MM. Vieuxtemps et Servais ont fait une courte apparition à Paris, où ils ne se sont fait entendre qu'une seule fois, à l'hôtel d'Osmond, au grand déplaisir de leurs nombreux admirateurs. M. Sivori, qui a passé l'été dernier à Paris, nous tient rigueur et n'a pas daigné rompre le silence qu'il garde depuis si longtemps. Un pianiste allemand, M. Stein, que les vicissitudes de la guerre ont fait sortir de la Russie, où il était établi depuis plusieurs années, nous a donné deux séances d'improvisation où il a déployé un véritable talent. L'exercice musical qu'on appelle l'improvisation sur le piano n'est pas un si grand miracle, qu'il puisse exciter une bien vive admiration. Il ne s'agit après tout que de savoir

combiner quelques idées qu'on vous présente, de les faire entendre d'abord isolément en les développant, et puis de les réunir dans un contre-point final. C'est l'œuvre d'un virtuose et d'un harmoniste exercé. M. Stein a montré de la facilité dans ce genre, beaucoup trop vanté en Allemagne. Une autre pianiste, Mme Pleyel, a eu le courage de venir affronter l'indifférence du public pour toute autre distraction que celle qu'il trouve à l'exposition universelle. La célèbre virtuose s'est fait entendre deux fois dans la salle de M. Herz sur un piano magnifique; mais ce n'est pas, — il faut le dire, et nous notons le fait sans y insister, — ce n'est pas sa toilette élégante et printanière, ni son beau talent qui ont le plus étonné les auditeurs peu nombreux venus pour assister à ces deux séances.

On sait qu'il existe en Allemagne et dans la Belgique un grand nombre de sociétés chantantes. La plus célèbre de ces réunions chorales est celle de Cologne, qui a été fondée en 1842 par M. Frantz Weber. Riche d'une nombreux répertoire qu'elle a fait entendre tour à tour à Gand, à Bruxelles, à Düsseldorf et à Anvers, la société chorale de Cologne, après avoir visité l'Angleterre, où elle a obtenu un très grand succès, nous est apparue récemment à Paris et s'est produite dans plusieurs séances qu'elle a données dans la salle de M. Herz et dans une représentation extraordinaire à l'Opéra. Il serait difficile d'entendre quelque chose de plus parfait comme ensemble. Composé de soixante-dix à quatre-vingts voix d'hommes, ce chœur manœuvre comme un bataillon bien discipliné, avec une précision de rhythme et une justesse d'intonation merveilleuses. Cette extrême précision et cette justesse, qui semblent moins le résultat de l'art que celui d'une machine bien organisée, finissent à la longue par devenir monotones et produisent la satiété. Parmi les morceaux chantés par la société chorale de Cologne, nous avons remarqué un chœur de Kücken, *les Jeunes Virtuoses;* un autre de Reicher, *Spaniche canzonetta*, et un très beau nocturne concertant de Mendelssohn, *Sur l'eau*, paroles de M. Henri Heine. Le succès qu'a obtenu la société chorale de Cologne eût été plus grand et plus fructueux pour l'entrepreneur M. Mitchell de Londres, si on avait pu encadrer ces chœurs, toujours sans accompagnement, dans un programme de concert plus varié.

Claudite jam rivos, pueri : sat prata biberunt.

P. SCUDO.

REVUE LITTÉRAIRE.

L'ESPAGNE MODERNE, par M. Charles de Mazade (1). — Nos lecteurs reconnaîtront dans ce livre une suite d'études qu'ils ont remarquées dans la *Revue* (2).

(1) Un volume in-18, chez Michel Lévy frères, rue Vivienne.

(2) Voyez particulièrement *Larra* (15 janvier 1848), *Donoso Cortès* (1er juillet 1850), *le général Narvaez* (1er février 1851), *don Jaime Balmès* (15 octobre 1853).

Depuis que ces études ont paru, une révolution a éclaté en Espagne. Les hommes que M. de Mazade avait vus à la tête des affaires sont rentrés dans la vie privée, un grand nombre a quitté la Péninsule; mais le gouvernement seul a été renouvelé. Le caractère de la nation, ses idées, ses passions, les forces mêmes des partis qui se disputent le pouvoir depuis si longtemps, rien de tout cela n'est changé, et le livre de M. de Mazade reste encore le meilleur guide pour ceux qui veulent être au courant de ce qui se passe de l'autre côté des Pyrénées. Plein de sympathie pour le peuple espagnol, comme tous ceux qui l'ont connu, l'auteur se montre un juge toujours impartial, quelquefois peut-être un peu indulgent. Il croit au bien, il le cherche, le découvre sans peine et se plaît à le mettre en lumière. Il ne déguise pas les fautes commises par le parti politique qui a ses justes prédilections, mais il apprécie les bonnes intentions, les illusions généreuses, l'honorable crédulité d'hommes nouveaux dans la science de gouverner. Si M. de Mazade avait pris la tâche facile de censeur, il aurait pu signaler l'inexpérience de quelques-uns, la légèreté, l'insouciance du plus grand nombre; mais il s'est proposé un but plus élevé, plus noble, et ce but, il a su l'atteindre avec talent. Il a pris pour sujet de ses études les hommes les plus distingués de l'Espagne dans la politique, les lettres et les sciences. Ses portraits, malgré le changement de fortune de plusieurs des personnages qu'il dessinait il y a quelques années, ont conservé toute leur ressemblance. P. MÉRIMÉE.

TRAVAUX RÉCENS SUR LA MORALE DE KANT.[1]

Le mouvement des études et des publications philosophiques que le bruit de tant d'événemens et l'inévitable cortége d'émotions et de distractions qu'ils traînent après eux sembleraient depuis trois ans avoir dû sinon arrêter, au moins ralentir, n'a fait que s'accuser davantage au contraire. La raison en est simple, et les esprits élevés la pressentent avant que nous l'exprimions. Cicéron, il y a vingt siècles, la gravait dans ces paroles qui semblent à toutes les époques de révolution destinées à redevenir la devise des âmes fières : *Litteræ conticuerunt forenses et senatoriæ; nihil agere autem quum animus non posset... existimavi honestissime molestias posse deponi, si me ad philosophiam retulissem.* Parmi les esprits sérieux de nos jours dont cette maxime est la règle de conduite, on doit compter l'intelligent et laborieux traducteur de la *Critique du Jugement* et de la *Critique de la Raison pure.* M. Jules Barni nous donne aujourd'hui la version entièrement neuve de deux autres ouvrages de Kant, les *Élémens métaphysiques de la Doctrine du Droit* et les *Élémens métaphysiques de la Doctrine de la Vertu.*

Kant est un des membres de cette incomparable et immortelle famille d'esprits dont Socrate est le père, et dont Platon, Aristote, Plotin, Descartes,

(1) *Élémens métaphysiques de la Doctrine du Droit,* — *Élémens métaphysiques de la Doctrine de la Vertu,* traduits de l'allemand d'Emmanuel Kant par M. Jules Barni; 2 vol. in-8°, Paris, chez Durand.

Malebranche, Leibnitz, sont les frères. Il a vécu comme eux et plus exclusivement même que plusieurs d'entre eux dans ces sublimes et sereines régions du monde de la pensée, dont l'univers changeant et éphémère de faits où le reste des humains s'absorbe n'est que l'ombre toujours grossière et trop souvent souillée. C'était un philosophe dans la simple, bonne, naïve, profonde, et, malgré quelques erreurs, dans la saine acception du terme, c'est-à-dire que ce monde et sa vulgaire draperie d'agitations et d'illusions ne lui ont jamais un seul instant dérobé la vue du modèle éternel de principes dont la libre folie de l'homme peut bien en passant s'écarter, mais que pour son remords il lui est impossible d'oublier, et pour son châtiment de changer.

Il y a trois hommes dans Kant : un mathématicien astronome qui dans le siècle d'Euler et de Lagrange a su marquer sa place et laisser un nom; un métaphysicien qui peut être comparé à ce que tous les temps et tous les peuples ont produit dans ce domaine de plus justement illustre; un moraliste enfin, tel que, pour l'originalité et pour la sévérité des déductions et des analyses, on n'avait pas vu le pareil depuis Aristote. De ces trois hommes, grâce à de beaux travaux, en tête desquels il faudra toujours placer ceux de M. Cousin et ceux de M. Wilm, le métaphysicien était jusqu'à présent en France le seul vraiment connu. Les deux autres l'étaient et le sont généralement encore assez mal ou assez peu. M. Barni, dans la publication qu'il vient de faire, s'est chargé d'initier le public français à la lecture et à l'intelligence des œuvres du moraliste.

Nous disons à l'intelligence. Kant mériterait-il donc la réputation d'obscurité que quelques lecteurs superficiels ou peu instruits ont essayé de lui faire? Nullement; rien de plus net que sa pensée, et rien de plus précis que la forme qu'il lui donne. Seulement d'abord il n'est clair que de cette clarté savante, la seule qu'il soit possible au génie lui-même de répandre sur les sujets qu'il traite, et qui, il n'y a nul inconvénient à l'avouer, ne suffit pas aux esprits inattentifs. Ensuite Kant est admirable pour la vigueur avec laquelle il enchaîne ses idées et pour la sobriété avec laquelle il les exprime, nouvel obstacle qui s'oppose à ce que les métaphysiciens de profession eux-mêmes le lisent en courant. Enfin il s'est créé à lui-même une langue, ou comme on dit, une terminologie particulière très forte, très originale, très appropriée à la nature de ses recherches et dont il fait un merveilleux usage, mais qu'il faut commencer par étudier, si l'on veut la comprendre. De là de grandes difficultés à faire passer sans en altérer l'esprit les œuvres d'un pareil homme dans une langue étrangère. Le traduit-on littéralement : il demeure inintelligible au plus grand nombre, car combien parmi les lecteurs instruits eux-mêmes devineront à première vue ce qu'il veut dire quand il parle par exemple de l'*amphibolie des concepts moraux de réflexion?* Au lieu d'une version littérale, essaie-t-on d'une paraphrase : alors toute son originalité disparaît, et toute sa force se perd.

M. Barni s'est tiré d'une manière heureuse de ce pas difficile : il a traduit d'abord Kant, et il l'a traduit, à notre gré du moins, avec une fidélité vraiment vivante et de texte et d'esprit; mais, comprenant très bien qu'il fal-

lait préparer le plus grand nombre des lecteurs à l'intelligence de pareils ouvrages, il en a fait précéder la traduction de larges introductions analytiques et critiques, où, sans difficulté et sans fatigue, un esprit doué seulement de quelque attention peut se faire une idée exacte des beaux monumens dont l'original lui est ensuite mis sous les yeux. M. Barni a ainsi trouvé le moyen de rendre ce qu'il devait à son auteur et à ses lecteurs : il n'a pas défiguré son auteur, ce que tant de paraphrastes, sous prétexte de le traduire, avaient fait avant lui, et il offre cependant à ses lecteurs des ouvrages que, grâce au remarquable talent d'exposition qu'il déploie, ils peuvent entendre et admirer à l'aise.

Parlerons-nous maintenant de ces ouvrages en eux-mêmes? Ce serait une grande et longue tâche. Les *Élémens métaphysiques de la doctrine du Droit* et les *Élémens métaphysiques de la doctrine de la Vertu* ne sont pas de ces écrits qui s'analysent d'un trait de plume. M. Barni a consacré plus de trois cents pages à les exposer, et nulle part il n'est trop long. Nous n'avons pas la prétention de refaire en quelques lignes un travail pareil. Kant, dans ces chefs-d'œuvre qui se complètent l'un l'autre, a donné une théorie universelle des droits et des devoirs de l'homme; on y trouve la description des principes du monde moral tout entier, et, ce qui est plus sublime encore, la philosophie de ces principes. Depuis l'*Éthique* d'Aristote assurément la science des lois et de la destinée morales de l'humanité n'a pas produit de monument comparable.

A défaut d'une critique impossible ici, on nous permettra de présenter seulement une réflexion que la lecture de la traduction et des belles analyses des deux ouvrages de Kant nous a d'elle-même suggérée. C'est en 1796 et en 1797 que Kant mit au jour les deux traités dont l'ensemble forme le grand corps de science morale que M. Barni vient de traduire. La date de cette publication n'est rien moins qu'indifférente. Kant, ainsi qu'on l'a souvent remarqué, et comme nous le rappelions tout à l'heure nous-mêmes, a vécu exclusivement pour la philosophie, et le reste des choses de ce monde lui a toujours paru de si peu de conséquence, qu'en métaphysique pure, comme on sait, il avait fini par élever un doute extravagant en pratique, mais sublime, à le bien entendre, en théorie, sur la valeur de ce qu'on appelle dans l'école la réalité objective. La vie de Socrate ou celle de Spinoza sous ce rapport peuvent seules être comparées à la sienne. Cependant quelque reclus qu'un philosophe vive et quelque retiré qu'ait vécu Kant, il est une chose cependant dont le bruit pénétra, et de la manière la plus profonde, dans le silence de sa solitude; ce bruit fut celui que fit en 1789 l'explosion de la société française. La révolution, en renversant un monde d'abus, mit, comme on sait, en question tout un monde aussi de principes, parmi lesquels les principes moraux tenaient la première place. Les petits écrits, la correspondance, les souvenirs intimes des dernières années de la vie du sage de Kœnigsberg témoignent de la manière la plus authentique que cette grande commotion sociale et le spectacle tour à tour magnifique et misérable qu'elle donna aux nations agirent fortement sur son âme. Kant y puisa une leçon qu'il a rendue comme personne dans ses œuvres :

c'est que, à côté des droits de l'homme, il y a ses devoirs, et que ces devoirs, antérieurs et supérieurs à ces droits, en sont en même temps le premier fondement et la vraie garantie. A ce titre, l'apparition en plein directoire, au lendemain des illusions généreuses de la constituante et des crimes de la terreur, des *Élémens métaphysiques de la doctrine du droit* et *de la vertu* était, comme on dit, toute de circonstance. Les principes sont éternels, et à quelque époque de l'histoire qu'un homme de génie se mette à les décrire, la description à coup sûr vient toujours en son temps; mais ce fut en quelque sorte comme une bonne et honnête fortune morale à l'œuvre de Kant de paraître à un moment où la vive intelligence, la soudaine proclamation des droits de l'homme, avaient singulièrement oblitéré le sentiment de ses devoirs.

Par une rencontre remarquable, la traduction de M. Barni arrive à une époque qui, non moins que celle de la première révolution, a besoin aussi qu'on lui rappelle (car ou elle l'a oublié ou elle s'en soucie médiocrement) qu'il n'est point de droit en ce monde dont la possession se légitime ou l'exercice se justifie autrement que par le respect et par la pratique d'un devoir. M. Barni se trouve donc très certainement, en traduisant Kant, avoir fait, lui aussi, une œuvre qui, outre qu'elle convient à tous les temps, est particulièrement à l'adresse du nôtre. Sans doute il vaudrait mieux que les *Élémens métaphysiques du droit* et *de la vertu* fussent à la portée de la généralité des intelligences, et qu'il ne fût pas nécessaire d'être un homme éclairé et instruit pour lire ces beaux ouvrages; mais la religion du devoir a des enseignemens pour tout le monde, et pour le monde qui a des lumières aussi bien que pour celui, moins coupable aussi quand il se trompe, qui n'en a pas. Nous portons tous avec nous la mémoire, le culte, le dépôt de traditions et de droits dont la jouissance ne peut nous être assurée qu'à une condition, celle que Kant, il y a soixante ans, expliquait à nos pères, qu'ils n'ont pas comprise, et qu'il est temps, ce semble, que nous nous mettions à comprendre. Cette condition, c'est que la société française à tous ses degrés reconnaisse que l'individu a des devoirs d'abord, des droits ensuite, et non pas le contraire, comme des esprits généreux, mais chimériques, l'ont trop longtemps cru et dit. La publication de M. Barni, envisagée de ce point de vue, n'est plus seulement une œuvre de science : c'est aussi, dans le domaine du gouvernement des esprits, une bonne œuvre. C'est principalement à ce titre qu'elle nous a frappé, et c'est à ce titre surtout aussi que nous la distinguons et que nous la recommandons.

CHARLES GOURAUD.

V. DE MARS.

LE

MARQUIS DES SAFFRAS

SCÈNES DE LA VIE COMTADINE

III.[1]

LA DAMIANE ET SABINE.

I.

Chaque dimanche, après vêpres, la famille Cazalis retournait à la Pioline en compagnie des paysannes de la vallée. Les hommes avaient coutume de s'attarder dans les auberges, à la danse, au portail, aux jeux de boules. Chaque dimanche aussi, depuis son retour à Lamanosc, le neveu Lucien faisait route avec la caravane, et presque toujours il galopait en tête. Mlle Blandine s'efforçait alors de retenir sa nièce auprès d'elle : elle saisissait la bride du Garri et la remettait à Zounet; mais le petit cheval corse, qui avait le diable au corps, secouait la tête, donnait des coups de ganache, s'emportait et poursuivait le beau cheval pie de Lucien à travers champs. — Bravo, bravo! disait le lieutenant lorsque la tante Blandine ou la servante tournaient sur leurs selles et lâchaient prise; bravo, les voilà partis! Est-il gai, ce mauvais Garri! Il relève les pieds comme un cabri. Quel ver coupé! C'est tout feu. Mais voyez donc notre Sabine! comme elle le tient en main! Ma très chère sœur Blandine, vous allez les voir

(1) Voyez les livraisons du 1er et du 15 octobre.

courir ainsi jusqu'aux Estrasses; il n'y a pour eux ni haies ni murailles. Les voilà au saut de rivière; hardi, Sabine! Si j'avais cinq ans de moins, je voudrais être de la partie.

Aux Estrasses, Lucien faisait sauter son cheval sur le chemin, le ramenait à reculons, saluait Mlle Blandine, et venait caracoler à ses côtés en lui disant des galanteries; la tante prenait sa mine rébarbative, et chuchotait avec la Zounet. Jusqu'au *chemin des sables,* Lucien faisait sa cour à Mlle Blandine, comme si de rien n'était; à tous les signes de mauvaise humeur, il répondait par des marivaudages raffinés, d'un ton précieux, en grasseyant avec l'air éventé, le sautillement d'un marquis de comédie. Au tournant de la colline, il repartait à fond de train.

— A toi, Sabine! cria le lieutenant un jour où Lucien s'était montré plus sémillant encore que de coutume; ma très honorée sœur Blandine, piquons des deux, suivons-les, un temps de galop.

Mais la tante se rangeait en travers de la route et maintenait les bêtes au pas. — Vous, au galop? disait-elle; à votre âge? un marin? Quelle pitié! Vous?

— Et votre ânesse? disait la Zounet.

— Taisez-vous, insolente, disait le lieutenant; qu'on se taise. Et si la langue vous brûle, je ne vous donne la parole que pour les histoires de votre département. Allons, racontez-moi le menu du jour. Quels sont vos projets? Il faut qu'aujourd'hui la Zounet se distingue; j'ai à dîner mon ami Lucien.

— Encore? répliquait la servante.

— Encore et toujours, effrontée! aujourd'hui, demain, toute la semaine et tout l'été si bon lui semble. J'espère bien que nous le garderons jusqu'au mardi. J'entends et je prétends que la chambre bleue reste en tout temps préparée pour mon ami Lucien, pour lui seul. J'en ferai l'inspection, et si tout n'y est pas en ordre, je vous chasse. Est-ce clair?

Aux yeux de la Zounet, cette chambre bleue était une des sept merveilles du monde; quand les gens de son pays venaient lui rendre visite, elle les promenait avec orgueil dans toute la maison, de la cave au grenier, des volières aux étables, pour leur faire admirer les beautés de la Pioline. Ces villageois s'arrêtaient à chaque pas et donnaient des signes de contentement. — Vous avez trouvé une bonne condition, disaient-ils; voilà une maison bien montée. Les membres n'y manquent pas, et tout est bien fourni en provisions comme en garnitures. Il fait bon d'être riche. — Ce n'est encore rien; à tout à l'heure! répondait la servante, qui se réservait, comme surprise dernière, de les introduire dans la chambre bleue; vous me direz alors s'il y a rien de pareil dans notre pauvre Saint-Léger.

La chambre bleue était parquetée, tapissée de papier et plafonnée, tandis que les autres pièces du manoir étaient carrelées de moellons vernis, blanchies à la chaux et lambrissées. A chaque étage, les planchers étaient supportés par des solives fuselées et cannelées figurant des croix et des losanges. M. Cazalis aurait bien voulu détruire ces jolies poutrelles sculptées, mais la tante Blandine le tançait vertement dès qu'il s'avisait d'en parler, non qu'elle fût très éprise des vieilles boiseries qu'elle appelait des nids à poussière et des citadelles d'araignées; mais elle disait que lorsque les maçons entraient dans une maison, ils n'en sortaient pas sans l'avoir démolie de fond en comble, qu'on se perdrait en dépenses imprévues, qu'après avoir terminé les plafonds, les plâtriers génois voudraient mouler des rosaces, qu'après les rosaces il faudrait des dorures, des glaces, des pendules à sujets, de grands carreaux, des mousselines, des persiennes. Bref, ce serait la ruine de la famille, comme si les dîners n'y suffisaient pas. Elle connaissait son frère, il n'était pas homme à s'arrêter dans les folies de bâtisse, si une fois on lui laissait prendre la manie d'innover. Enfin il n'y avait rien à désirer quand on avait un appartement comme la chambre bleue pour faire honneur aux étrangers de distinction.

Depuis que cette chambre bleue avait été mise à la disposition de Lucien, le maire Tirart était en joie; il était très fier des succès de son neveu; il méditait déjà de grands projets de mariage, et n'attendait plus qu'une occasion pour s'en ouvrir avec le lieutenant. Le lieutenant ne pouvait plus se passer de Lucien, et, pour peu que Lucien s'y fût prêté, M. Cazalis l'aurait installé définitivement à la Pioline. Lucien se faisait encore bien prier quand on voulait le garder à la Pioline après les dîners, mais pour le retenir, le lieutenant inventait toutes les semaines des parties de chasse, des cavalcades ou des répétitions extraordinaires. La tante Blandine, que toutes ces dépenses effrayaient, préparait en secret de grandes machinations contre *la Mort de César,* sans oser encore toutefois engager franchement la lutte : elle aurait eu contre elle tout ce village, qui s'était engoué de tragédie. — Ce beau zèle se lassera, se disait-elle en s'efforçant de prendre patience. Feu de paille, feu de paille! je connais bien les gens de mon pays.

En dépit de ces prédictions, les amateurs de Lamanose furent pendant un mois très assidus à *la Mort de César;* il y eut trois répétitions très brillantes à la Pioline, et déjà il était question de mettre à l'étude le deuxième acte. La tante Blandine n'y tenait plus. — Ah! Zounet, disait-elle, on veut me pousser à bout. — Et les dîners succédaient aux dîners. — C'est une vie charmante, disait M. Dulimbert, nous voilà revenus au bon vieux temps. — Cependant les jours de

tragédie, on n'avait pas la visite de M. Dulimbert, car il redoutait la cohue; d'ailleurs on ne se mettait à table qu'après le départ des tragédiens, et le contrôleur n'aimait pas ces changemens d'heures dans les repas. La Zounet était la seule personne qui s'attristât des absences de M. Dulimbert; depuis l'arrivée du neveu, le galant contrôleur était bien oublié, bien délaissé; M. Cazalis et ses amis ne pensaient plus qu'à Lucien.

— Vous en êtes tous ensorcelés, disait souvent la tante Blandine, c'est à en devenir folle; mais je n'en démordrai pas, votre Lucien est un sot; il n'a pas son pareil sous la calotte du ciel. Un sot en trois lettres, *s o t*. Oh! c'est ainsi, mon frère Jean-de-Dieu, et tous vos airs irrités n'y feront rien, et, comme toujours, vous finirez par être de mon avis, mais vous y mettrez le temps. Son esprit, son esprit? Je vous dis que vous en avez tous plus que lui, et s'il me fallait passer ma vie dans une tour avec une seule personne à mon choix, je prendrais plutôt Cabantoux le *fadad*, entendez-vous? ou même un homme de Sérignan!

Un homme de Sérignan! A Lamanose, il n'y a pas de pire injure; dans toute la montagne, les gens de ce village de Sérignan ont un grand renom de sottise.

— Pourquoi pas Bélésis? répliqua un jour le contrôleur, qui se piquait de finesse.

— Oui, Bélésis, repartit la tante Blandine, Bélésis, ne vous déplaise, monsieur Dulimbert. Aux bavards, je préfère les muets. A bon entendeur, salut; voilà la tante Blandine. Qui s'y frotte s'y pique. Oh! c'est ainsi, et tous vos soupirs n'y changeront rien, monsieur Dulimbert, ni vos jurons, mon très cher frère. N'avez-vous pas honte d'être ainsi tous engoués de ce petit arrogant? oui tous, jusqu'à Sabine, que j'avais crue si sensée! Elle prend toujours sa défense, et contre moi! Et maître Espérit qui s'en mêle! et l'oncle Tirart qui le consulte pour ses charrues et sa garancine, et qui va faire détruire ses belles fosses neuves parce que M. Lucien les trouve mal exposées! Je vous répète que vous êtes tous fous, fous à lier; vous ne voyez donc pas qu'il se moque de vous? C'est comme lorsqu'il m'a baisé la main le jour de son arrivée à la Pioline; croyez-vous que j'y ai été prise? Il n'y est plus revenu, et il a bien fait. Quelle pitié! Il parle modes, médecine, cuisine, chiffons; il a tout lu, tout vu, il n'est rien qu'il ignore; il babille, il babille! Vous verrez que bientôt il voudra m'apprendre à faire des tisanes. Quand je pense qu'il a eu le front de vous expliquer la guerre de Calabre, où vous avez été blessé, de vous parler marine et voyages, et de vous battre sur les choses de votre métier!

— De me battre? dit le lieutenant.

— Oui, de vous battre, ce qui s'appelle battre, battre sur toute la ligne. Il vous a battu, vous Jean-de-Dieu Cazalis, battu de pied en cap, hier encore, sur la marine et sur la Calabre, comme il a battu le maire sur ses fumiers, Corbin le jeune sur ses ballons, et maître Giniez sur ses hypothèques. Et jusqu'à notre curé qui s'est fait mener comme un petit garçon sur sa théologie! Et vous l'admirez tous! C'est une pitié! Allez, allez, on ne me trompe pas, et j'y vois clair sans besicles. Il y a dix ans, lorsque la fille de la Bouillargue eut son malheur, deux mois avant tout Seyanne, j'eus son secret; il me poussait des soupçons, et quand elle vint me rapporter le linge, de mon air innocent je laissai tomber mes ciseaux par mégarde, bien sûre qu'elle s'empresserait de les ramasser. Qui fut prise? Cette effrontée. A la manière dont elle se baissa et se releva de côté, je devinai tout, et l'on a su plus tard pourquoi elle était restée six mois hors du pays. Tristes gens que ces Bouillargue! La cadette vous paraît bien timide, bien honnête : je vous dis qu'elle vaudra sa sœur; un pin fait un pin. Dans le temps, leur grand'mère s'est sauvée avec un soldat. Du reste, cela ne me regarde pas, et je n'aime pas les commérages. Sachez seulement que tante Blandine a du nez, et votre Lucien me parlerait latin, que je ne m'y fierais pas. Mon frère Jean-de-Dieu, vous êtes un vieux fou!

Il est à remarquer que ces antipathies de la tante avaient pris naissance dès l'arrivée de Lucien à la Pioline : c'était au discoureur qu'elle faisait la guerre, et, sans qu'elle s'en rendît compte, son grief principal contre Lucien, ce qu'elle lui pardonnait le moins, c'était encore le silence dédaigneux du premier jour.

II.

A Lamanosc comme à la Pioline, la tante Blandine se trouvait à peu près seule de son parti. Lucien avait ramené à lui tous les tragédiens, qui s'étaient montrés d'abord si hostiles. Espérit avait été séduit des premiers par les prévenances du neveu, et depuis un mois il vivait dans son intimité. Le marquis des Saffras ne parlait plus que de Lucien, il ne pensait plus qu'à Lucien, et la journée lui paraissait bien longue lorsque l'*ami cadet* se trouvait retenu à la Pioline. D'habitude c'était lui qui venait réveiller le neveu, tous les matins, vers dix heures; il frappait au volet avec son bâton; ordre était donné de lui ouvrir au premier coup. Quand les servantes étaient en retard, soit par oubli, soit par malice, il secouait violemment la porte du pavillon ou passait par la fenêtre du corridor qui donne sur la cour; alors les chambrières se jetaient dans ses jambes, se pendaient à ses habits, entraient avec lui et portaient plainte à grands

cris. Lucien les chassait, s'excusait gracieusement auprès d'Espérit, et l'invitait à s'asseoir au pied du lit pour causer de bonne amitié jusqu'à midi. Cet accueil courtois donnait courage au terrailler, et dans son grand désir d'apprendre, il ne se lassait pas d'interroger Lucien sur toutes choses, avec une insistance, une importunité d'enfant. Souvent ses questions étaient des plus singulières; Lucien ne refusait pas d'y répondre; à toute heure de sa vie, il était en humeur de harangue. Il était de ceux qui ne peuvent se passer d'admirateurs et de subalternes, et c'était un besoin pour lui de paraître et de briller, même aux yeux des gens dont il faisait le moindre cas. Toute occasion lui était bonne : Espérit n'était qu'un prétexte à discours. Lucien avait horreur de la solitude et du silence; retenu à Lamanosc par la volonté de l'oncle Tirart, ennuyé, inoccupé, ne sachant que faire de ses matinées oisives, il se contentait au pis-aller de la société d'Espérit. Il lui plaisait d'avoir un donneur de répliques toujours à portée de la voix, et tout d'abord il avait pris le premier venu qui lui tombait sous la main; il avait pris Espérit par caprice de désœuvré, il s'en servait pour se tenir en haleine, disait-il, — comme ferait un pianiste exilé au village, et qui, faute de mieux, s'accommoderait pour ses exercices d'une épinette de rencontre.

Avec Espérit, Lucien n'avait plus rien de guindé; il se mettait à l'aise, au naturel; il pensait tout haut, sans gêne et sans contrainte, en déshabillé pour ainsi dire, et son esprit brillant se jouait à travers mille paradoxes, avec tous les caprices d'une humeur vive et légère. Il n'en fallait pas davantage pour mettre en peine une âme confiante, inexpérimentée et curieuse. A midi, Espérit retournait au château des Saffras, et, tout en façonnant ses poteries, il méditait et ruminait les beaux discours de la matinée. Il se faisait en lui un travail sourd et continu très complexe, une sorte de germination lente, active et douloureuse. C'étaient tout à la fois des excitations d'esprit très subtiles, des éveils, et les plus vagues, les plus indéfinissables malaises. Comme il n'était pas fort habile à démêler ses impressions, il ne pouvait s'expliquer d'où lui venait cette mélancolie qui le gagnait dès qu'il n'était plus sous le charme des paroles de Lucien; il restait émerveillé de tout ce qu'il avait entendu, et cependant les antipathies du premier jour lui revenaient avec force. A quel propos? pour quel motif? Il le cherchait en vain.

Il s'en ouvrit un jour très franchement avec Lucien; Lucien ne fut pas touché par la candeur de ces aveux, et la tentation lui vint de prolonger les inquiétudes qu'il avait fait naître à son insu. Il agit dès lors de parti pris, d'un dessein arrêté, avec la malice d'un écolier goguenard, pour se donner le spectacle des perplexités, des transes d'un esprit en désarroi. Il n'y avait pas grande ordonnance

dans la tête de ce philosophe de village; ce qu'il appelait *sa connaissance* s'était formé de pièces et de morceaux comme l'habit d'Arlequin. Le peu qu'il savait, il l'avait appris d'aventure, à la volée, d'un vif instinct, ou par tâtonnemens, d'efforts en efforts, obstinément, violemment. Sans cesse en quête de l'inconnu, il s'en allait tout droit devant lui, se butant ou devinant, mais toujours arrivant aux idées par le flair, comme le bon chien qui lève le gibier. Lucien s'amusait à lui faire perdre la piste. Le malheureux Espérit tout à fait désorienté battait alors les buissons, s'agitait, tournait et retournait sur lui-même. Ces embarras, ces perplexités égayaient le neveu; il ne songeait plus qu'à lutiner la gaucherie, la sincérité d'Espérit, à mettre en défaut ses instincts, à tenir en éveil sa curiosité avide pour l'exciter et la tromper tour à tour. Il le jetait tous les jours dans des soucis et des étonnemens nouveaux; il l'intriguait à plaisir par ses badinages et plus encore par sa gravité équivoque : à des riens il attachait une importance extrême, il ravalait les choses les plus hautes, il traitait doctement des plus futiles.

Après ces longs entretiens, le terrailler s'en allait la tête pleine de discordances, ébloui, étourdi. Tout le déroutait dans les habitudes de Lucien, le ton comme les paroles, le geste, l'accent, le sourire, un je ne sais quoi d'insaisissable et d'irritant qui venait l'allécher et l'agacer, un certain tour donné aux choses les plus naturelles, et comme une odeur de mensonge s'exhalant de toutes parts. Cependant il se tenait en garde contre ces impressions, car il craignait d'être injuste pour l'ami Lucien; il ne cessait pas de se reprocher ces antipathies qui l'avaient éloigné de lui dans les premiers temps. Sa confiance était sans bornes, et jamais il n'aurait soupçonné qu'on pût se faire un jeu de la parole. Il acceptait les yeux fermés tout ce qui lui venait d'un homme si savant; il demeurait convaincu que Lucien ne pouvait se tromper, et il en concluait qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de l'imiter au plus près possible. Il poursuivit ce dessein avec une bonhomie divertissante; mais son dur esprit ne pouvant s'adapter à de telles fantaisies, il fallut souvent le violenter pour l'assouplir, comme un bois de chêne tordu au feu. Nuit et jour il se mettait à la torture, afin d'arriver *à penser et à raisonner à l'instar de Lucien;* — ainsi disait-il dans son langage. Il s'acharnait à cette besogne avec un véritable entêtement de paysan; sa bonne nature rétive lui opposait des résistances invincibles; il se désespérait, il s'accusait de paresse et de lourdeur et revenait demander conseil à l'ami Lucien. Celui-ci mettait à profit les confidences pour frapper plus juste encore au point vulnérable. Espérit se découvrait et se livrait de plus en plus; il se livrait avec un entier abandon, il se laissait ingénument dominer, et par ses meilleures qualités il don-

nait prise; on se faisait une arme contre lui de son humilité, de sa patience et de sa grande bonne foi.

Comment se serait-il tenu en garde? L'adresse de Lucien était extrême, il effleurait tout à la légère et sans outrance; il n'attaquait rien de front, ne brusquait rien, ne heurtait rien, et lorsqu'il craignait d'avoir été trop loin, il donnait le change par des retours imprévus. Habitué à fausser le sens des mots, ne s'arrêtant même pas aux acceptions arbitraires qu'il avait créées, leur conservant toujours une élasticité frauduleuse, et de la sorte prolongeant indéfiniment les confusions, il pouvait à son gré harceler et calmer Espérit, l'inquiéter, le ramener et le rejeter doucement dans de nouvelles anxiétés. Il réussissait surtout à ébranler toute notion précise dans son esprit, à n'y laisser subsister rien de fixe. Détruire en tout la mesure, la juste valeur, effacer les limites et sans cesse altérer les rapports des choses, c'était là son grand art; il excellait à donner une allure fantasque aux idées, à les faire voltiger comme des feux follets, et dans cette mobilité, ce déplacement de toutes choses, par mille artifices il prêtait aux apparences la vie qu'il enlevait aux réalités. S'il gardait quelques vérités, ce n'était que pour les gauchir et les présenter à faux, sous des formes changeantes. Espérit se sentait attiré, saisi tout entier par une force vague, poussé pas à pas sur un terrain mouvant, dans un monde d'illusions et de métamorphoses.

Si cette tyrannie s'était exercée sur Espérit quelques années plus tôt, avant que l'homme entier se fût formé dans la solitude par un travail original et libre, avec tous les secours que donnent la piété et l'innocence, Lucien sans contredit serait arrivé à fausser la droiture de ce paysan curieux, questionneur, épris de nouveautés. Ainsi défendu par ses forces premières, le fond de cette franche nature resta intact, inaltéré, mais de grandes agitations n'en furent pas moins jetées à la surface. Ces inquiétudes se changèrent bientôt en angoisses inexprimables. Tout s'ébranlait en lui; d'instinct, il repoussait tous ces sophismes qui l'enveloppaient, mais ce n'étaient là que des révoltes du cœur, et de bonnes raisons il n'en trouvait guère. Il se faisait en lui une réaction sourde et violente, passionnée, confuse, dont il n'avait pas conscience. Atteint et blessé, à son insu pour ainsi dire, dans ses plus chers sentimens, dans son ingénuité même, dans la naïveté de ses croyances, il souffrait vivement, mais sans pouvoir donner un nom à sa souffrance, sans en connaître la cause, car jamais Lucien n'avait été plus séduisant, plus aimable, jamais il n'avait usé de plus de ménagemens et de prudence. L'irritation ne tarda pas à succéder à ces premiers troubles, et Lucien rencontra des résistances inattendues. Espérit n'arrivait pas encore à

se reconnaître au milieu de ce grand désordre de ses idées, mais déjà il ne cédait plus comme par le passé. Par une singulière contradiction, l'insouciant, le dédaigneux Lucien se sentit alors très désireux de retenir ce rustre sous sa dépendance. Ce ne fut plus pour se divertir des transes d'un pauvre hère qu'il mit en jeu ses industries les plus subtiles, ce fut réellement par instinct despotique, pour briser cette originalité vivace et rebelle. L'espiéglerie tourna peu à peu à la malignité. Ainsi malmené, Espérit devint querelleur, il prit goût aux disputes; il s'en allait méditer dans les bois, cherchant des argumens, puis retournait auprès de Lucien, chargé de preuves, armé de pied en cap, en vainqueur, et, comme toujours, il se faisait battre honteusement. Après ces défaites, il revenait à la charge; il s'acharnait aux controverses, il s'y jetait tête baissée, comme un sanglier dans les broussailles; il s'enfiévrait, il s'exaspérait, il donnait des coups de boutoir dans ces fourrés épineux et n'en sortait que meurtri, déchiré, ahuri. A ces emportemens, qui l'aurait reconnu? En moins de deux mois, Lucien était arrivé à lui donner son ardeur contentieuse, ses habitudes d'esprit et de langage âpres, inquiètes et criardes. L'honnête Espérit tournait à mal; à tout propos il discutait, il ergotait, et d'une humeur agressive et chagrine; pour combattre les sophismes, il se faisait sophiste. Qu'étaient devenus sa douceur, sa modestie, son enjouement? De jour en jour il s'aigrissait davantage et tombait au plus triste état de colère et d'impuissance.

III.

Dans ses grandes perplexités, Espérit avait complétement négligé la tragédie : il avait fini par ne plus venir à la Pioline. Marcel, de son côté, était retenu très souvent à Seyanne par ses travaux du four et des embarras de famille, et Lucien se souciait de *la Mort de César* comme des vieilles lunes. Quant aux autres tragédiens, ils étaient pour la plupart très mécontens de la nouvelle distribution des rôles. Espérit n'étant plus là pour les remonter, ils retombèrent sous l'influence de Perdigal. Perdigal, grand semeur de querelles, avait soin d'envenimer les dépits d'acteurs, d'irriter leurs amours-propres. Déjà tous les chefs de parti, rejetés dans des rôles secondaires, s'étaient retirés de *la Mort de César* avec éclat. Avec les amateurs qui montraient encore quelque zèle, avec les honnêtes et les simples, il s'y prit d'une autre façon : il s'ingéniait à leur persuader que le lieutenant renonçait tout à fait à la comédie; il leur lisait effrontément de prétendues lettres de M. Cazalis.

On était arrivé à la fin de juin, et depuis près d'un mois les répé-

tions étaient tout à fait interrompues. Vers cette époque, le maire Tirart eut à s'absenter une quinzaine pour ses trafics de soie et de garance. M. Cazalis dit alors à sa sœur : — Ma chère Blandine, notre ami Lucien va se trouver bien seul, bien isolé; il faudra l'inviter à passer tout ce temps avec nous. Nous allons l'établir définitivement dans la chambre bleue.

— Oh! le pauvre petit orphelin! dit la tante. Comme il languira! Pechère! pechère!

— Eh bien! pour le tirer d'ennui, dit M. Cazalis, nous remonterons cette tragédie. Du diable si je sais pourquoi elle ne marche plus! — Et comme la tante développait toutes les raisons de convenance qui s'opposaient à cette installation d'un jeune homme à la Pioline, le lieutenant lui répondit avec un grand calme : — D'accord, d'accord, mais, comme on dit dans la gazette, j'ai pour moi les faits accomplis; Lucien a déjà reçu sa lettre d'invitation, et demain nous l'aurons à déjeuner.

Mlle Blandine était très décidée à lui faire un vilain accueil; contre toute attente, Lucien ne vint pas. — Ce sera pour ce soir, dit le lieutenant. — On ne le vit ni dans la soirée, ni les jours suivans. — Il y a là-dessous quelque inconvenance de ma sœur, disait M. Cazalis; elle l'aura blessé avec toutes ses sorties ridicules contre *la Mort de César*.

— C'est bien possible, répliquait la tante. Ah! plût au ciel!... — Et déjà mille suppositions tourbillonnaient dans cet esprit inquiet : elle cherchait, elle inventait les raisons les plus singulières pour s'expliquer la disparition de Lucien. De fait Lucien était parti pour partir : deux mois de séjour à Lamanosc l'avaient lassé, et, mettant à profit l'absence de l'oncle, il s'était mis en route au hasard.

A quelques lieues de Lamanosc, Lucien fit rencontre de l'huissier Fournigue. En public, à Lamanosc, Lucien et Fournigue ne se parlaient jamais, mais seul à seul ils s'entendaient à merveille. L'oncle Tirart était très généreux, mais le neveu était un bourreau d'argent, et c'était Fournigue qui lui négociait ses affaires d'usure. L'huissier s'en allait aux Rétables, chez son patron l'avocat Mazamet, le célèbre Mazamet, l'auteur du terrible mémoire, dont la publication, toujours retardée, devait porter le dernier coup à la puissance du maire.

Lucien et Fournigue mirent leurs chevaux au petit trot et s'engagèrent dans la vallée. Au fond de cette plaine nue se détachaient brusquement les toits rougeâtres des Rétables, vaste logis seigneurial encore très imposant, construit dans le style de la renaissance italienne, flanqué de deux pavillons massifs. De grands escaliers montaient autour et venaient rejoindre une terrasse en arceaux, au nord s'étendaient de hautes futaies.

Voici comment ce domaine était tombé dans les mains de l'avocat Mazamet. Mazamet avait parmi ses cliens un vieux gentilhomme agronome, couronné dans tous les concours, président de comice, médaillé d'or et d'argent en France et au dehors. De succès en succès, l'agronome arriva à se faire exproprier. La veille de la vente judiciaire, Mazamet vint au secours de son client : il liquida moitié des dettes. En paiement de ses avances, le château des Rétables lui fut cédé de gré à gré à moitié prix de sa valeur, et les autres créances furent passées en son nom. — Entre nous, ajoutait Fournigue, je puis vous dire que jusqu'au dernier moment nous activions sous main les poursuites contre le vieux noble, et sans que le patron y parût pour rien. Oh! c'est un habile homme; il est très fort. Savez-vous qu'il a su tirer dix mille francs de ferraille de cette masure sans qu'il y paraisse, rien qu'avec les grilles des perrons, des jardins, des balcons, des puits? Cette futaie que vous voyez là à l'ouest n'est que le débris d'un immense parc dont la coupe sombre a payé pour les deux tiers l'achat du château. Ah! quel homme!

Quand on parlait de cet achat des Rétables, Mazamet avait coutume de répondre : — Mauvais, mauvais placement! Les terres ne rapportent plus rien, l'impôt monte tous les jours, et, gouvernés comme nous le sommes, Dieu sait où nous marchons. J'augmente mes charges, c'est une folie; mais enfin j'ai sauvé mon client, mon ami. Ses biens étaient grevés d'une hypothèque générale, et les créanciers l'auraient jeté dans la rue; ils étaient sans pitié. Il a fallu faire la part du feu. En fin de compte, mon client ne sera pas sur la paille; il lui restera encore deux fermes et sa maison de ville. — On célébrait partout la belle conduite de maître Mazamet, et le client n'osait y contredire, car les hypothèques qui frappaient les deux fermes et la maison de ville avaient été transférées au nom de Mazamet; les créances étaient toujours exigibles, et l'avocat se montrait encore très généreux en laissant courir la dette sans parler de remboursement. Fournigue racontait toutes ces histoires avec des transports d'admiration.

Depuis quelques années, maître Mazamet s'était retiré des affaires: il ne plaidait plus que les causes politiques, les procès à grand fracas, et pendant l'été il venait tenir sa cour aux Rétables. L'affluence des visiteurs était grande; maître Mazamet avait déjà tout un cortége de solliciteurs, et plus d'un fonctionnaire venait le voir la nuit à la dérobée. Son activité, sa fortune, ses intrigues, son éloquence diffamatoire lui avaient conquis une grande influence dans le pays. Il était très puissant, très redouté, et les oppositions coalisées l'avaient adopté comme candidat. Ses adversaires le combattaient timidement. Le maire de Lamanosc était le seul qui osât dire haut et net : « Ce

Mazamet est un fort coquin; c'est Tirart qui l'a dit, Tirart Marius! Qu'on lui porte ce petit compliment de ma part. » Les gens sages trouvaient ces paroles de Tirart bien imprudentes. A leurs yeux, le maire était un de ces hommes compromettans qu'il faut se hâter de désavouer au plus vite.

Parmi ses anciens camarades d'école, maître Mazamet comptait deux avocats renommés, chefs de partis dans ces partis équivoques où se recrutaient ce qu'on appelait les *hommes possibles*. Les noms de ces deux tribuns reparaissaient tous les six mois sur les listes des donneurs de nouvelles, quand le cabinet était menacé d'un vote hostile. Dans les petits journaux, on les appelait plaisamment les ministres au département de l'opposition. Aux vacances de l'avant-dernière session, l'un de ces orateurs à la mode s'était arrêté une semaine aux Rétables en revenant des eaux de Savoie. On lui avait fait une réception magnifique, avec des cavalcades, des musiques, des porteurs de torches qui couraient autour de la voiture; pendant huit jours, les paysans avaient dansé sous les fenêtres du château. Les gazettes officielles du pays avaient insinué alors par malice que cet accueil n'était pas tout à fait désintéressé, qu'il y avait promesse formelle d'un portefeuille pour maître Mazamet dans la prochaine combinaison ministérielle, si les factions triomphaient. On ajoutait d'un ton de mauvaise humeur que les électeurs étaient libres, après tout, de se faire les instrumens, les marchepieds d'une ambition insatiable, etc. Mazamet n'avait eu garde de les contredire, et par ses soins l'article s'était trouvé reproduit dans plusieurs feuilles parisiennes, puis réfuté adroitement dans un journal ami. Une querelle s'était engagée dans la presse, et le nom de Mazamet était revenu souvent dans ces polémiques. Mazamet était intervenu alors dans le débat par une lettre fort habile, hardie d'allures, très mesurée au fond, ne concluant à rien, et qui l'avait mis encore en relief. Le grand courtier des élections, l'huissier Fournigue, faisait lire les articles pour et contre l'avocat dans tout le canton. — Mazamet a le bras long, disait-il sans cesse aux notables des villages. — Quand il sera ministre, il reconnaîtra les amis et les ennemis. — Et les ennemis de répondre : Quand il sera ministre, il fera comme les autres, d'un coup de pied il rejettera l'échelle. Ils n'avaient pas d'autre argument contre lui. Ils eussent été ses complices qu'ils n'auraient pas mieux dit. Quand il sera ministre! Personne n'en doutait. C'était là le mot magique, le *sésame, ouvre-toi!* Les fonctionnaires tremblaient, les consciences se troublaient, leurs portes secrètes se tenaient entr'ouvertes.

Au moment où Lucien et Fournigue passaient près du manoir de l'avocat, le jour baissait; le vent de mer roulait de lourds nuages

noirs sur les cimes du Luberon. Fournigue arrêta son cheval au tournant de la grande allée des Rétables. — Piquez des deux, dit-il, si vous voulez arriver à la couchée avant l'orage. Dans moins d'une heure, toute cette vallée sera noyée.

— Alors que Mazamet me donne un lit! dit Lucien.

— Y pensez-vous? dit Fournigue, et que dira l'oncle Tirart? Mais Tirart et Mazamet sont à couteaux tirés. Le mémoire sur l'abreuvoir va se publier. Tenez, là, dans mon bissac, j'ai les épreuves. Pour sûr, on ne vous attend pas aux Rétables.

— Raison de plus! dit Lucien en pressant le pas de son cheval.

Lucien entra chez maître Mazamet par curiosité, par bravade. En montant le perron, il prépara un petit discours moqueur à l'usage de l'avocat. Dès qu'on l'eut annoncé, Mazamet vint le recevoir dans le vestibule et l'introduisit au milieu de sa compagnie de la meilleure grâce du monde. D'après les récits de Fournigue, Lucien s'attendait à rencontrer un homme facétieux, brutal et fantasque. Il fut accueilli par un personnage très réservé, courtois, avenant, d'une urbanité exquise, et qui ne rappelait en rien le portrait tracé par l'huissier. Pourtant Fournigue avait dit vrai en parlant des humeurs bizarres de l'avocat; il y avait pour Fournigue un Mazamet intime qui n'était pas le Mazamet du public : il y avait un maître tour à tour hautain et familier, qui tantôt faisait asseoir à sa table l'huissier Fournigue, lui pinçait le nez et lui contait des drôleries, et tantôt le chassait à coups de pied comme un vaurien. — Il n'est pas fier, disait Fournigue; bon cœur, généreux, bourse toujours ouverte, mais il n'aime pas qu'on lui mange dans la main, surtout lorsqu'il a ses sciatiques.

Me Mazamet présenta Lucien à ses amis avec toutes sortes de prévenances et de gracieusetés. On parla longuement de la politique du jour. Il y avait, à l'angle de la cheminée, un homme obèse et blême qui gardait le silence par manière de dignité. On attendait avec déférence qu'il donnât son opinion. — On m'écrit de Paris, dit-il enfin d'une voix grasse et lourde, pesant ses mots, on m'écrit que la santé du roi est très altérée; si le corps résiste encore, l'esprit s'affaisse. Un grand esprit! ajouta-t-il avec un respect hypocrite. Personne ne rend justice comme moi à la haute raison du roi : j'admire son génie, sa prudence, sa sagesse, et je vénère ses vertus; mais le poids de l'âge courbe les plus fortes têtes. Ah! messieurs, la jeunesse! la jeunesse! tout est là.

Toutes ces têtes chauves s'inclinèrent en signe d'assentiment. Quant au futur ministre, il se montra plein d'égards pour Lucien, il lui consacra toute sa soirée; Lucien fut comblé d'attentions, de prévenances. Tout à fait séduit par ce grand enjôleur, il se laissait caresser, flatter, cajoler. Ils se plaisaient tous deux, ils se touchaient

par mille affinités secrètes, ils se sentaient de la même famille. Tout à coup maître Mazamet le prit à part et lui dit brusquement : — Et l'oncle Tirart? Il m'est hostile, savez-vous, très hostile, et bien à tort, je vous le jure, car j'avais songé à le faire entrer au conseil général. Nous serions encore à temps pour le renouvellement de novembre. Le voulez-vous? L'oncle Tirart ne voit que par vos yeux, et entre nous c'est très sage de sa part. Il se connaît en moutons, en vignobles, en garance; il édifie une belle fortune : grand mérite! mais tout cela ne fait pas l'homme politique. Vous comprenez bien que je ne veux en rien diminuer le maire de Lamanosc; il a beau dire du mal de moi à qui veut l'entendre, je lui conserverai toujours une estime singulière. Ah! le brave homme que ce père Tirart! Quelle probité! quelle rondeur! Quel est donc le fou qui l'a monté contre moi? Je tiens à gagner votre oncle, je ne vous le dissimule pas; il m'est très dur de l'avoir pour ennemi. Je veux que ce malentendu ait un terme, et je serais doublement heureux si le père Tirart m'était ramené par vous. Il est bien entendu que si l'oncle Tirart vient à nous, j'arrête l'impression du mémoire que j'ai rédigé sur cette ridicule affaire de l'abreuvoir.

La glace était rompue; on causa encore longuement de l'oncle Tirart, si bien que Lucien finit par s'engager très étourdiment. Il promit son oncle, les amis de l'oncle, et le père Cazalis par dessus le marché. — Comme vous y allez! dit en riant l'avocat. Prenez garde, vous vous avancez beaucoup. Eh! eh! il est têtu, le brave cher homme! Ce sera dur à enlever. Enfin vous y gagnerez vos éperons. Cinq voix ne sont pas à dédaigner; mais c'est surtout l'amitié de l'oncle Marius que je voudrais conquérir. Je ne me pardonnerais jamais de l'avoir pour ennemi. Encore une fois, je veux qu'il soit des nôtres; il me le faut à tout prix.

Le ciel s'était éclairci; Lucien prit congé de l'avocat. Maître Mazamet fit tous ses efforts pour le retenir aux Rétables; mais, comme la nuit était très belle, Lucien, qui se sentait en humeur de voyage, monta à cheval et partit à franc étrier.

IV.

Pendant une quinzaine, on attendit Lucien à la Pioline. Tous les matins, à l'heure du déjeuner, le lieutenant se mettait en vedette sur la terrasse, armé de sa lunette marine. Lucien était par chemins et ne songeait guère à venir. M. Cazalis rentrait en maugréant contre sa sœur. — Et cet Espérit encore dont on n'entend plus parler! disait-il; personne ne sait ce qu'il devient. Voilà plus de six semaines

qu'il n'est venu à la Pioline! C'est incroyable! Je n'ai pas souvenir de l'avoir offensé. Il y a encore là-dessous quelque mauvais tour de ma chère sœur Blandine. — Il envoyait alors Cascayot au château des Saffras, mais Espérit n'y était jamais. Espérit, tout à ses tristesses, vagabondait au hasard, loin de Lamanosc, dans une humeur farouche.

Au départ de Lucien, il s'était cru délivré, et jamais il n'avait été plus asservi. Lucien avait semé l'ivraie à pleines mains dans les sillons d'Espérit, et maintenant tous ces germes fermentaient, le sourd travail s'en continuait sous terre. Le doute entrait dans cette âme sous des formes vagues et subtiles. A vrai dire, ce n'était pas dans sa foi même qu'il était ébranlé : les croyances tenaient en lui par tant de racines dans les profondeurs d'une vie honnête et pure, elles se mêlaient tellement à ses plus chers sentimens de patrie, de famille et d'amitié, qu'il était impossible qu'elles fussent renversées au premier choc; mais toute leur vertu était comme énervée, languissante et sans efficace. La vérité était toujours présente dans son cœur, mais voilée, obscurcie, et dans sa détresse il avait perdu tout désir de revoir cette douce lumière, il se refusait à toute espérance.

Espérit ne s'appartenait plus, il n'était plus lui-même. Un grand vide se faisait dans son âme; au fond de ces abîmes, il jetait des regards avides, et saisi de vertiges, dévoré d'inquiétudes, effrayé, exalté sans causes, accablé de dégoûts, le cœur endurci, desséché, ne s'attachant à rien, il se retirait, il errait loin de tous, dans les lieux déserts; il fuyait ses meilleurs amis; il se sentait isolé, sans amour, sans courage, en pleines ténèbres, et tous les jours il descendait plus avant dans ce morne égoïsme.

Tout à coup la nouvelle se répandit à Lamanosc que la Damiane était en danger de mort, on assurait même qu'elle ne passerait pas la nuit. Espérit en fut informé par hasard, car depuis quelques jours il n'était pas rentré au château des Saffras, et déjà trois fois on était venu le chercher de la part des Sendric sans le rencontrer. L'avant-veille le mal s'était déclaré avec une violence extrême, les souffrances étaient horribles, et toute force de résistance semblait épuisée dans ce corps ruiné par tant de fatigues et d'épreuves. Espérit fut réveillé par ce coup de foudre. Il courut à Seyanne comme un insensé. Lorsqu'il arriva dans la cour des Sendric, tous les voisins, assemblés à l'entrée de la cuisine, silencieux, consternés, attendaient avec anxiété la réponse des médecins. Marcel sortit bientôt avec eux; leur contenance attristée annonçait que tout espoir était perdu. Les femmes qui se trouvaient là ne purent retenir leurs sanglots et leurs cris. Dans son désespoir, la tante Laurence faisait pitié.

Marcel fit asseoir Espérit au pied du lit. La Damiane, qu'on croyait

assoupie, le reconnut : — Spiriton, dit-elle, pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt? Je t'attendais.

Il crut qu'elle faisait allusion à sa maladie, il allait s'excuser tant bien que mal pour ses longues absences; mais elle, au milieu de ses plus horribles souffrances, elle s'oubliait tout à fait, elle ne pensait qu'à ses amis, à leurs peines, et tous les chagrins d'Espérit lui serraient le cœur. — Tu es donc bien malheureux? dit-elle. Allons, parle-moi de franchise. Tu as quelque chose à me dire...

— Vous savez donc tout! s'écria Espérit. Sur quelques mots qui lui échappèrent sans ordre, sans suite et de peu de sens, elle eut bientôt tout compris. Les médecins rentrant exigèrent le silence; Espérit s'éloigna sans avoir pu s'entretenir plus au long avec la Damiane. A peine avaient-ils échangé quelques paroles, qu'elle avait déjà le secret des tristesses d'Espérit, et lui se sentait tout changé, tout allégé; il avait reçu le secours d'un cœur ami, et la paix de cette demeure se répandait dans son âme. Toutes les chimères qui l'assiégeaient s'évanouirent.

Dans l'après-midi, la Damiane fit appeler Espérit, qui se tenait à l'entrée de la porte, et tout d'abord elle voulut reprendre avec lui les confidences interrompues. Espérit, honteux qu'on s'occupât de lui dans un pareil moment, répondit à la Sendrique : — Ne parlons que de vous, notre Damiane, ou plutôt taisons-nous; obéissons aux docteurs.

— Dans cinq minutes, dit-elle avec enjouement; allons, assieds-toi là et parle-moi de franchise. A-t-on rien de caché pour sa marraine?

— Ah! marraine! dit-il.

Ce doux nom de marraine, plus doux encore en provençal, *mèirine*, bien souvent il l'avait entendu et répété sans y trop réfléchir, mais en ce moment, auprès de la Damiane, la tendresse de cette appellation le charmait extrêmement, le sens affectueux de ce mot le frappait avec une force, une nouveauté extraordinaires, et lui revenait comme un souvenir lointain de la première enfance. Il s'attachait à cette parenté spirituelle avec des entrailles de fils. Ces Sendric, c'était toute sa famille. On l'avait mené là lorsqu'il avait perdu son père; douze ans plus tard, il avait été recueilli par eux, à la mort de sa mère la Siffreine, lui et sa sœur Espérite, celle qu'on appelait dans le pays la grande Espérite. Elle aussi était morte, à six mois de là, cette grande Espérite; elle était enterrée à Seyanne, et sur ce rosier blanc, dont les branches couvraient la muraille des Sendric, les jeunes filles avaient cueilli la couronne virginale qui parait son cercueil. La voix de la Damiane faisait revivre en lui tous ces souvenirs déchirans; à mesure qu'elle parlait, il se sentait remué profon-

dément. A la douceur, à la gravité de ces paroles, à l'accent jeune et pénétrant de cette voix émue par la plus tendre amitié, Espérit croyait reconnaître, il retrouvait vraiment la voix de sa mère et toute son âme, comme au jour où la Siffreine se relevait sur son lit d'agonie, pâle et tremblante, les mains roidies, les yeux éclairés des sourires de la mort, mais l'esprit vivant encore et libre, et toutes ses forces se concentrant dans ces adieux suprêmes. Dans ces dernières heures, la Siffreine n'avait eu qu'une sollicitude : mourante, elle enseignait encore à son fils les vérités du salut, et sur ses lèvres glacées, les dernières paroles, les dernières prières murmuraient le nom d'Espérit. Comme cette mère qu'il avait perdue, la marraine Damiane, cette seconde mère que lui donnait l'église, au plus fort de ses souffrances, ne s'occupait que de lui; agonisante, elle veillait encore sur Espérit, elle lui prêtait assistance.

La nuit fut très douloureuse et très agitée pour la Damiane. Au matin, vers trois heures, une crise heureuse se déclara contre toute attente, et ses amis reprirent courage. Le mieux se soutint dans la journée, la nuit suivante fut plus calme, et les médecins laissèrent espérer que, si ce doux sommeil se prolongeait jusqu'au jour, la Damiane était sauvée. Le soleil était déjà très haut lorsqu'elle se réveilla. Les médecins recommandaient encore les plus grands ménagemens; Espérit évitait de l'approcher. Il avait pris pour lui les soins du ménage; il ne venait au chevet du lit que lorsqu'elle sommeillait; dès qu'elle rouvrait les yeux, il s'éloignait de quelques pas, de peur qu'elle ne vînt à lui parler. Quelles anxiétés pendant ces heures silencieuses qu'il passa ainsi auprès d'elle! Et dans les jours qui suivirent, quels retours de joie, quelles craintes toujours nouvelles, jusqu'à ce qu'elle fût entrée en pleine convalescence!

Cette convalescence de la Damiane fut très longue. Espérit ne quittait plus les Sendric; le jour, il aidait aux travaux du four et du jardin, et vers le milieu de la nuit, il relayait l'ami Marcel au chevet de la Damiane. A peine dormait-il quelques heures, mais ces fatigues lui étaient légères : auprès de sa marraine, il vivait d'une vie nouvelle, il lui suffisait d'être à ses côtés, de la voir, de l'entendre, pour se sentir ranimé. Sans longs discours, en quelques mots, souvent même sans paroles, elle le remplissait d'un grand courage; elle répandait autour d'elle la chaleur et la lumière par sa seule présence, par le rayonnement de son âme.

La nuit, en veillant la Sendrique, Espérit pensait souvent à ces grandes inquiétudes dont il avait souffert dans la société de Lucien. Que d'années vécues dans ces quelques mois qui venaient de s'écouler! Délivré maintenant de ces agitations stériles, redressé, ravivé, il reconnaissait quelle forte assistance lui était venue de la Damiane

à l'heure même où tout semblait perdu, et combien, depuis ce moment, cette amitié lui était secourable! Il se rappelait alors ce que Marcel lui avait raconté souvent de sa mère, quelle avait été l'affection constante de la Sendrique sur son fils, et cette protection toujours efficace qu'elle étendait sur lui pendant les longues séparations.

De loin comme de près, la Damiane venait en aide à Marcel et le soutenait d'une main ferme. Pendant les années passées loin de Seyanne, le jeune homme avait eu souvent des heures d'épreuve où il sentait faiblir son courage. L'image attristée de la Damiane se présentait alors à ses yeux, et la certitude entrait en lui, vive, directe et poignante, qu'il ne pouvait faillir sans qu'aussitôt tous ses actes n'eussent un douloureux retentissement dans le cœur de cette pieuse femme, si cruellement frappée, et qui ne cessait de s'offrir en sacrifice. Puis, comme si de ses propres mains il eût craint d'élargir les blessures de cette âme déchirée, il s'arrêtait saisi de terreur, et le mal était vaincu. A son retour à Seyanne, lorsque Marcel fit ses confidences à sa mère, il la trouva informée de ce qui s'était passé. Au moment même où Marcel était en péril, elle en avait toujours eu la divination : il lui était donné un avertissement certain, elle se mettait en prières, l'âme serrée d'angoisses, et son fils recevait un grand secours. En tout temps elle veillait sur lui, et son amour l'enveloppait comme une armure de diamant; les glaives de Satan s'y seraient brisés. Si Marcel était revenu au milieu des siens avec toute sa jeunesse, dans toute la grâce de son innocence, il le devait à sa mère; il lui devait aussi cette simplicité d'esprit qu'il avait gardée dans sa fleur. Et pourtant qui fut plus exposé que lui? Quelles tentations subtiles autour de cette âme ardente et pure, enthousiaste, ouverte à toutes les sympathies! Que de fois, dans ses premières années de jeunesse, Marcel était revenu chez sa mère, incertain et troublé, l'esprit ébloui et comme fasciné par les chimères! Dans ce village de Seyanne, auprès de la Sendrique, dans la société de cette paysanne, il retrouvait tout à coup le ton juste, le ton de son âme. Quelle douceur alors, quel rafraîchissement d'esprit inexprimable! Par sa mère, il rentrait dans l'unité, dans l'harmonie, dans la nature première; il touchait à l'intimité des choses réelles, à la vie même, à la vraie vie. La Damiane était là au foyer domestique, comme la vestale romaine sur les marches de l'autel, attentive et fidèle, veillant au feu sacré, et sans cesse d'une main pieuse elle ranimait cette pure lumière, la flamme de l'esprit.

C'était une âme pleine de constance. Gardienne des vieilles mœurs et des traditions de la race, du génie de la maison, de la foi chrétienne, gloire et richesse des bonnes familles, elle mettait son honneur à conserver ce trésor des croyances qu'elle tenait des aïeux,

elle le transmettait à sa descendance tel qu'elle l'avait reçu, intact et vénéré. Elle se faisait une joie de cette obéissance filiale; elle en était récompensée outre mesure. Par le seul fait de cette adhésion loyale, absolue, qu'elle donnait aux enseignemens de l'église, elle se trouvait en possession d'idées générales très étendues et fécondes; son esprit travaillait sur ce fonds inépuisable, et jamais ne s'exerçait à faux. Les vérités même les plus hautes lui devenaient familières, mais alors seulement qu'elle était appelée à les réaliser dans sa vie : elle aurait redouté de recevoir des connaissances qui seraient restées sans emploi, elle les acceptait comme un secours dans l'action, pour enchaîner plus fortement sa conscience, pour marcher d'un pas plus ferme dans le chemin du sacrifice. Nulle trace de rêverie dans cette âme méditative, nulle curiosité vaine. Recueillie et toujours agissante, réveillée, toujours présente à elle-même, jamais elle ne donnait prise aux imaginations; jamais son être ne se dédoublait pour ainsi dire, et ce n'était pas une partie d'elle-même, c'était toute sa personne qu'elle présentait à la lumière. Par cet accord constant de ses actes et de ses pensées, par l'unité de sa vie, par un profond respect de la réalité, elle était entrée si avant dans la simplicité première, qu'elle se trouvait en rapport naturel et libre avec toute vérité, de quelque ordre qu'elle fût. Ainsi, même en dehors des choses de la foi, les problèmes les plus difficiles s'éclairaient pour elle d'une vive clarté, et dans les questions qui lui étaient tout à fait étrangères, d'un tact très sûr, elle discernait l'erreur sous les apparences les plus trompeuses.

L'enthousiasme religieux se rencontrait chez la Damiane avec un sens pratique très rigoureux qui n'en était que la confirmation. Cet esprit positif éclatait dans tous ses actes. Pour ce cœur si fortement attiré vers le souverain bien, pour cette âme qui montait si haut dans la claire intelligence de la beauté invisible, rien n'était à dédaigner dans les choses de la terre, dans les plus humbles devoirs. Elle acceptait la vie avec toutes ses laideurs et ses trivialités, elle la traversait sans illusions comme sans mépris, et dans sa persévérance elle se prêtait assidûment aux exigences les plus vulgaires d'une existence commune et bornée. Elle mettait toutes choses à leur place; elle portait en elle la vraie mesure. Cette mère de famille, dont la maison ne se soutenait depuis vingt ans que par des prodiges d'économie et de vigilance, cette travailleuse infatigable, cette ménagère était pour tous un exemple du plus pur détachement. Nuit et jour elle veillait aux intérêts des siens avec une ardeur incroyable; toutes ses heures étaient emportées dans un tourbillon d'affaires courantes, de ventes, de négoces, de tracas et de soins domestiques, et dans cette activité extraordinaire, au milieu de ces mille difficultés d'une

vie disputée jour par jour, elle gardait son âme libre; elle se donnait sans cesse, elle se possédait tout entière, toute au service du maître qu'elle adorait en esprit et en vérité.

A toutes les époques, en tous lieux, par son énergie, sa droiture et sa sincérité naturelles, la Damiane aurait donné l'exemple des plus mâles vertus, mais jamais avec cette grandeur naïve, cette humilité, cette tendresse que la femme chrétienne nous a révélées. Née à Rome, dans le sein du patriciat, aux temps glorieux de la république, elle eût été l'honneur des familles consulaires, la matrone vénérée, la compagne des héros, leur mère, leur amie. Sous la loi nouvelle, la Sendrique atteignait une dignité plus haute, et dans les plus obscures conditions, sans nom, sans fortune, illettrée, dans ce pauvre village de Seyanne, dans cette maison ruinée! On reconnaissait en elle cette noblesse incomparable des âmes fécondées par l'Évangile, les seules qui donnent tous leurs fruits.

Dans la société de cette femme forte, Espérit revenait réellement à lui-même. A la voix de la Damiane, sous cette calme influence, tout un monde de choses jeunes et naïves, de sentimens vrais, profonds, ingénus, renaissait et grandissait en lui. Quelle transparence donnée à l'âme ainsi replacée à son aurore, sur ce fonds divin des croyances, aux premières clartés de la foi dans l'âme! Vives lueurs, aube lointaine, allégresse éthérée, chant matinal des voix les plus douces! Et l'homme n'a rien à renier de cette piété de l'enfance soumise; toute la vérité est reçue à ces heures d'innocence; qu'elle soit ressaisie à ces pures origines, et l'âge viril en sera illuminé. Pour tous les temps, la même loi demeure; pour tous les temps, le même amour et la même espérance.

V.

Espérit se laissait aller avec une joie d'enfant à ces impressions de bonheur. Il ne pouvait plus se séparer de sa marraine, et quoiqu'elle fût tout à fait hors de danger, par momens il s'effrayait encore des lenteurs de la convalescence, il en suivait les moindres crises avec l'émotion, l'inquiétude d'un fils. Pour retourner à Lamanose, il attendit que la Sendrique eût repris ses travaux de ménage comme par le passé.

A son arrivée, il trouva Cabantoux et Bélésis tout à fait installés au château des Saffras, travaillant aux jardinets, sarclant les plates-bandes, arrosant les fleurs. Il s'informa du sort de la tragédie.

— Oh! il y a du nouveau, répondit Cabantoux. Qui sait tout ce que les Cazalis ont acheté ce matin au marché? Le sergent Tistet est venu nous convoquer tous avec sa lettre, puis il est revenu

furieux. — Il n'en sut dire davantage dans un long discours d'une heure. Le muet, avec ses gestes, essayait de rectifier ce qu'il y avait de confus dans ce récit du *fadad*. A tout hasard, Espérit s'habilla et se tint prêt à partir pour la Pioline.

Il y avait en effet grand dîner d'apparat chez les Cazalis. Le maire et son neveu étaient de retour, et il s'agissait de célébrer en même temps l'arrivée d'un officier de gendarmerie qui venait prendre le commandement de la lieutenance. Pour ajouter à l'éclat de la fête, M. Cazalis avait invité ses chers tragédiens. La journée devait se terminer par une répétition de *la Mort de César* aux lumières, avec décors et costumes. Ces convocations s'étaient faites en grand mystère. En se mettant à table, M. Cazalis dit à sa sœur : — Ma chère Blandine, je vous ménage une surprise charmante; dans une heure, vous verrez arriver tous mes acteurs, et ce soir nous les garderons à souper. — La tante riait aux éclats. — Allons, vous prenez bien les choses, dit le lieutenant fort surpris de la voir en si belle humeur. L'heure passée, les tragédiens n'arrivaient pas. M. Cazalis regarda sa sœur avec méfiance. Au milieu du dîner parut le sergent Tistet, son papier à la main. — Mon lieutenant, voici le contre-ordre, dit-il en lui présentant une grande circulaire toute chargée de paraphes; serait-il vrai que vous renvoyez la répétition à un mois d'ici? Toute réflexion faite, j'en doute encore, sauf le respect que je vous dois. Si je ne m'abuse, ce n'est pas votre écriture; vous *peignez* beaucoup mieux.

Ce contre-ordre était écrit en entier de la main de Mlle Blandine, et tout au bas, sans le moindre scrupule, elle avait signé bravement : « Le lieutenant Jean-de-Dieu Cazalis. »

— Ah! vous êtes le lieutenant Jean-de-Dieu? dit Cazalis. Ma sœur, vous voilà prise la main dans le sac.

— Mais c'est un faux, s'écria le sergent Tistet, et très sérieusement il proposait d'envoyer la tante en cour d'assises.

— J'aurais signé du nom du roi, dit la tante.

Mlle Blandine triomphait : on s'amusa beaucoup de la déconvenue du lieutenant, et le sergent Tistet, qui ne comprenait rien à ces légèretés en matière d'écriture publique, se retira très vexé. Bientôt le maire et M. Cazalis s'assoupirent, comme c'était leur habitude au dessert, dès qu'ils avaient pris leur petit verre de muscat. — Allez, allez toujours, disait Marius Tirart en se renversant sur sa chaise, je suis comme les lièvres, je ne dors que d'un œil. — De temps à autre, il relevait la tête en criant très haut : hum! hum! afin de montrer qu'il était bien à la conversation. M. Cazalis usait de la même ruse pour gagner ses dix minutes de sieste digestive. L'officier de gendarmerie, qui était brisé de fatigue, ronflait tout bonne-

ment, sans y mettre tant de finesse. Ce fut alors que Corbin l'aîné, qui cherchait une occasion d'être désagréable à Mlle Blandine, s'avisa de parler avec éloges des tragédiens. La tante riposta; les railleries s'engagèrent. En sa qualité de savant, Corbin le jeune essaya de prendre la défense de Marcel. — Ah! dit-il, j'ai vu chez lui de belles mécaniques...

— Comme celles de son père, interrompit Lucien, un des vôtres.

Et là-dessus il se mit à raconter les vieilles histoires qui couraient dans le pays sur le *mitamat*, — ses manies d'invention, ses trocs, l'âne tricolore. Il lui prêtait en outre des trafics imaginaires, impossibles; il inventait à son usage toute une ménagerie d'animaux fantastiques; il mêlait plaisamment l'histoire du père et celle du fils; il mettait en scène tous les Sendric, Marcel, les cousines, la tante, le petit frère, la Damiane elle-même, et bientôt, s'échauffant à ce jeu, il donna des portraits amusans de tout ce monde de Seyanne; il reproduisit avec gaieté les personnages; dans son adresse à les travestir sans dépasser la vraisemblance, il imitait très drôlement leurs gestes et leurs allures, car il était bon mime; il était doué d'un certain sens comique très subtil, âcre, aigu, — l'instinct de la caricature. Lucien était en verve, l'hilarité de ses voisins l'excitait. Il avait à ses côtés quatre écouteurs enthousiastes, — Corbin l'aîné, M. Dulimbert, le notaire et le rentier Lajarije. Le craintif Corbin le jeune n'osait plus se commettre avec lui; il se taisait prudemment, ses yeux pâles erraient dans le vague, il rêvait à ses ballons. La tante Blandine avait insinué son bas sous la table et tricotait avec acharnement, sans mot dire. Sabine se trouvait ainsi isolée entre ce railleur impitoyable et ces bourgeois ridicules qui se riaient des choses les plus saintes, — le travail, l'indigence et la simplicité. Son embarras était extrême : les sarcasmes de Lucien la révoltaient; elle y aurait mis fin tout au début sans l'émotion extraordinaire dont elle était saisie, car à chaque parole de Lucien elle se sentait naître une sympathie plus vive pour Marcel.

Ce ne fut d'abord que le mouvement d'une âme généreuse, passionnée pour le vrai, et que l'injustice irrite. Devant elle, on attaquait des absens, des malheureux; d'instinct, elle se rangeait de leur parti. C'était la première fois qu'elle fixait ainsi sa pensée sur Marcel, et mille sentimens qu'elle ignorait se levaient et venaient l'assaillir confusément. Quel nom donner à cette amitié enthousiaste? Par le fait de Lucien, ces sentimens vagues se prononcèrent bientôt avec énergie. Brusquement Sabine fut poussée et comme précipitée dans un monde nouveau, dans l'inconnu : tout prenait à ses yeux un aspect inattendu. Lucien poursuivait ses persiflages : à mesure qu'il raillait, toutes ses paroles se transformaient pour Sa-

bine. Il parlait de la Sendrique avec mépris, elle se sentait entraînée à l'aimer, à la chérir comme une mère; il traçait de Marcel un portrait burlesque, et toutes les lignes de cette caricature se reproduisaient en traits héroïques dans l'esprit de Sabine. Bientôt, par la magie de cet amour qui s'éveillait en elle, la vie entière de Marcel lui apparut, la vie de Marcel et celle de sa mère; elle en eut l'intuition vive; son regard pénétrait au fond de ces âmes pures. La franchise de Marcel, le courage et l'innocence de sa jeunesse, la tendresse et la piété de la Damiane, ses sollicitudes maternelles, ses craintes, ses espérances, toutes ces choses frappaient soudainement Sabine; elle les retrouvait dans le passé, dans le présent; elle voyait Marcel dès ses premières années, elle le suivait de jour en jour, lui et les siens. Ces gens de Seyanne, elle les reconnaissait tous comme de vieux amis : l'honnête Mitamat, si ingénieux, si imprévoyant; la tante Laurence, si impatiente et si dévouée; l'oncle aveugle, sergent aux invalides d'Avignon; le petit Damianet, toujours en maraude dans les vignes et dans les champs de fèves; les cousines diligentes, dès l'aube à la fontaine, alertes et éveillées, tous les jours de semaine, hiver comme été, neige, bise ou soleil, les mains dans l'eau de source, camisoles flottantes, têtes et bras nus, du savon jusqu'aux coudes, à la nuit tombante chantant encore et jouant du battoir. Par les moqueries mêmes de Lucien, tout cet intérieur des Sendric lui était révélé dans sa plus franche naïveté avec un accent de vérité poétique. Elle entrait au cœur de cette famille de braves gens, dans leur vie, dans leurs peines : elle glorifiait leur honneur et leur pauvreté, leur constance, leurs longues épreuves; elle touchait au vif leurs souffrances les plus cachées, elle s'y associait avec un grand élan. Ces impressions si nouvelles lui revenaient comme de lointains souvenirs, et son cœur ne pouvait plus se détacher de ces douces sympathies. Sabine se rappelait alors quelle intimité absolue s'était établie entre elle et Marcel tout d'abord, le premier jour, dès qu'ils s'étaient vus. Cet accord secret de leurs âmes n'avait pas été un instant interrompu : elle le sentait, elle le savait par une divination certaine, et déjà elle pouvait affirmer que cette amitié loyale était à jamais et pour toujours au-dessus des hasards de la vie. Marcel lui était présent, elle lisait dans son cœur, elle répondait de lui comme elle répondait d'elle-même. Émue et recueillie comme si Marcel et la Damiane eussent été à ses côtés, seule avec eux, en union étroite, loin de ce monde étranger, elle n'entendait plus rien de ce qui se disait autour d'elle. Perdue dans cette rêverie profonde, attirée dans une sorte de vision intérieure, elle voyait grandir en elle l'image de Marcel, et son âme se livrait sans défense. Enchantement des choses jeunes, première heure! Elle vivait d'une vie plus légère, d'une vie éthérée, dans les pures clartés de l'aurore.

La bruyante gaieté des convives rappela Sabine à la réalité. Elle entendit les noms de Marcel et de la Sendrique qui revenaient encore au milieu des quolibets. Indignée et toute frémissante, elle regarda fixement Lucien avec un visage irrité. Lucien admira ce regard enflammé par l'amour et la colère; Mlle Sabine lui parut très belle, et dans l'animation singulière de toute sa personne il vit une certaine hardiesse de passion dont il fut ravi, puis, se croyant en grand succès auprès d'elle, il reprit étourdiment ses persiflages.

Elle s'était levée pour lui imposer silence, mais telle était son exaltation, qu'elle n'osait parler. Tout son être débordait de colère, elle redoutait de ne pouvoir en modérer la véhémence. C'était le premier cri de l'amour dans ce cœur tendre et sauvage. Avec tout son courage, elle s'efforçait de le retenir; mais comment se tromper soi-même? Elle fut saisie d'effroi en voyant à quel point déjà sa vie était tout envahie; elle sentait cet amour monter en elle avec une violence qui la remplissait d'épouvante, elle résistait avec toutes les fiertés d'une âme éprise de liberté, elle cédait avec tout l'abandon d'une tendresse soumise; en vain espérait-elle se dominer encore. Ainsi combattue entre l'indignation et la crainte de trahir son amour, retenue captive sous le charme et sous la terreur de cette jeune passion, indécise et tremblante, agitée par ses sentimens d'indépendance, oppressée en même temps par une félicité sans mesure, elle hésitait et se troublait de plus en plus. Lucien la contemplait avec des yeux ardens. Ébloui par l'éclat de cette beauté pathétique, hors de lui et se méprenant toujours, il jouissait de ces angoisses dont il ignorait la cause. Il la croyait vaincue, fascinée; dans sa joie, il se versait de grandes rasades. Tout à coup le maire se dressa en sursaut, et, tapant des poings sur la table, cria de sa grosse voix : — Eh bien! lieutenant, je crois que vous vous endormez?

C'était sa manière de se réveiller à table, et comme on ne le contredisait guère, il demeurait convaincu que personne ne s'était aperçu de son sommeil. — Qui dort ici? répondit M. Cazalis en se frottant les yeux, qui dort? Holà! holà! moi, je suis comme les lièvres. Hum! hum!

— Allons au grand air, reprit le maire; la faculté de Montpellier ordonne formellement de sortir après le dîner. Arrive, cadet...

Le bonhomme était déjà sur la terrasse, à la fontaine, la tête sous le jet et se lavant à grande eau. — Eh! cadet! criait-il, arrive, arrive...

Lucien s'était arrêté sur le seuil de la porte pour offrir son bras à Sabine. Il lui inspirait une telle répulsion, qu'elle vit une insolence dans cette simple politesse, et brusquement elle s'éloigna de quelques pas. — Eh! mon neveu! criait le maire, ici, par ici, tu vois bien que les chiens me sont dans les jambes. Arrive donc! Faut-il que j'aille te chercher avec la fourche?

La tante était très irritée contre Lucien : si Lucien lui avait offert son bras, elle aurait refusé net et sec; mais avec sa nièce elle ne badinait pas sur les devoirs du savoir-vivre. Elle courut donc après Sabine pour la gourmander, et de force elle voulut la ramener vers Lucien. Au milieu de ce débat survint la Zounet. La Zounet conduisait par la main un grand garçon maigre et hâve tout couvert de sueur et de poussière, déguenillé, pieds nus. — Deux lieues dans une heure! dit le jeune paysan en ouvrant sa chemise pour en retirer une lettre; tout à la course, et pas plus fatigué qu'un dimanche. — Puis, pour prouver son dire, il se mit à danser.

Ce courrier venait de la part des gens de San-Bouzielli, qui réclamaient les soins de la tante Blandine pour un des leurs atteint d'une fièvre maligne, où tous les docteurs perdaient leur latin, ainsi qu'il était dit dans la lettre d'invitation. — Ah! oui, les médecins, dit la tante, des ânes, des ânes rouges! La Zounet, ma pharmacie, et qu'on bride la mule! Toi, prends tes souliers ferrés. Sabine! Sabine! cours à ma chambre; vite mes gants, mes mitaines, la petite fourrure, mon trousseau de voyage, mon manteau, la pelisse, le vieux châle, les bas de laine!

— Et le bonnet de nuit, dit M. Cazalis.

— Oui certes, répondit-elle, et ma camisole aussi, ne vous déplaise; croyez-vous que je vais revenir ce soir à dix heures par ces chemins affreux, ces précipices, au milieu des loups? Je couche à San-Bouzielli, et j'y resterai tant qu'il me plaira, entendez-vous?

La tante s'équipa en toute hâte, elle bourra son cabas de fioles, de paquets, de petites boîtes, et, sans plus tarder, elle partit pour la ferme de San-Bouzielli, suivie de la fidèle Zounet.

— Ah! c'est un coup du ciel, dit le lieutenant; Cascayot, vole à l'écurie et selle le Garri.

Dès que la tante se fut mise en route, Cascayot partit pour Lamanosc. Cascayot était porteur d'un message adressé au sergent Tistet. Aux termes du message, le sergent était chargé de convoquer sans délai tous les acteurs qu'on pourrait ramasser dans le village. On devait être rendu à la Pioline à neuf heures du matin; à dix heures, répétition générale du premier acte, à midi grand banquet.

Le lendemain, il y eut donc tragédie à la Pioline, et lorsque la tante Blandine revint de ses consultations, elle trouva les tables du festin déjà dressées sur la terrasse. Les acteurs importans, tels que Robin, Tistet, Espérit, se promenaient de long en large en répétant leurs rôles, le cahier à la main; quant aux autres artistes, ils rôdaient de tous côtés des jardins à la cuisine. Perdigal jouait aux boules dans la cour, Cayolis chantait, Cascayot paradait sur le perron en grand costume du dimanche; il portait à la ceinture un trousseau de

clés, insignes de ses nouvelles fonctions : dans la matinée, il avait été élevé à la dignité de sommelier provisoire.

— Jour du ciel! ce sont mes clés! s'écria la Zounet.

Cascayot, se voyant poursuivi, sauta sur un arbre, et du haut des branches il faisait tinter ses clés en narguant la servante.

— Ah! vous voilà, chère sœur, dit le lieutenant en courant au-devant de Mlle Blandine; déjà de retour! Quelle chance! Vous arrivez à temps. Dix heures précises : nous n'attendons plus que Marcel; il ne doit pas être loin. Sergent Tistet, un coup de cloche pour l'avertir. — Messieurs, dit-il aux acteurs, voici ma sœur Blandine : c'est elle qui vous fera les honneurs de la fête. Ma chère sœur, donnez vos ordres pour que tout marche à ravir. Entrons, mes amis.

En entendant sonner la cloche qui annonçait l'arrivée des acteurs, Mlle Sabine était sortie précipitamment; elle traversait le salon lorsque son père l'aperçut, et sur un signe de Lucien il la rappela. — Tiens, ma fille, dit-il, prends le Voltaire et reste avec nous pour diriger cet acte : c'est notre ami Lucien qui t'en prie, il n'osait pas te le dire.

Les tragédiens entraient en ce moment par la porte de la cuisine. A la vue de Marcel, Mlle Sabine eut un violent souvenir de la scène de la veille; elle se rappela les injures de Lucien, ses parodies, ses mensonges. Toute la nuit elle s'était accusée de lâcheté; elle se reprochait amèrement d'avoir laissé insulter celui qu'elle aimait. D'un premier mouvement spontané, irréfléchi, elle s'avança vers Marcel sans bien savoir ce qu'elle allait faire, mais dans le ferme dessein de lui rendre témoignage. Elle hésitait encore à l'aborder, lorsque Lucien s'approcha d'elle familièrement, et d'un regard ironique il lui désigna Marcel comme pour donner suite aux moqueries de la veille. Elle se sentit outragée par ces airs de connivence; repoussant l'odieuse complicité qu'on lui voulait imposer, elle écarta Lucien avec mépris, et n'hésitant plus, s'exaltant dans son amour, d'une grande assurance elle traversa la foule des acteurs, tête haute, l'orgueil et la joie dans les yeux; elle alla droit à Marcel, et devant tous lui tendit la main.

— Très bien! ma Sabine, dit le lieutenant. Notre ami Sendric, soyez le bienvenu. Pourquoi devenez-vous si rare? Tenez, donnez le Voltaire à ma fille, je veux qu'elle dirige ce premier acte.

Mlle Sabine était déjà loin; elle courait derrière l'allée des cyprès, du côté des Patys. Effrayée de ce qu'elle venait de faire, elle s'était enfuie par la petite porte en évitant de passer devant la tante Blandine; mais tante Blandine n'avait rien vu, rien entendu. Enfouie dans son fauteuil, tête basse, le nez sur son tricot, la tante rêvait aux moyens de réfréner les grandes audaces de son frère Jean-

de-Dieu. Comment congédier sans trop d'esclandre cette bande de tragédiens? Et qu'aurait-elle pensé si elle avait su que M. Cazalis se proposait de prendre à sa solde tous les acteurs récalcitrans, au taux le plus élevé des journées de travail?

Tout à coup la Zounet fit son entrée à grand fracas, le visage en feu, les bras au ciel. — Ah! mademoiselle, mademoiselle, c'est une maison au pillage! Cascayot leur a ouvert toutes les portes, ils sortent du cellier, le fruitier est ravagé, ils vont tout massacrer dans la garenne! Il me manque trois poules. On est entré au pigeonnier, et ma cuisine est pleine de plumes!

— Faites-en des oreillers, dit le lieutenant.

— Et les sénateurs qui sont encore à la cave. Quel malheur!

— Qu'ils y restent. Mes vins sont les premiers crûs du midi. A l'heure du dîner, il n'en manquera pas un, et pour mon premier acte je n'ai besoin que des grands rôles.

— Mais Perdigal et sa bande? dit Zounet.

— Or çà, la paix, silence! Et vous, sergent Tistet, jetez-moi cette folle à la rue. Tonnerre de Brest! consigne militaire. Restez de garde à la porte! — Mon ami, reprit-il en offrant le livre à l'officier de gendarmerie, à vous les honneurs de Voltaire. Nous commençons. — Ma sœur, vous êtes bien aimable de nous être revenue. Je suis ravi de votre présence. Soyez tout oreilles... A toi, Espérit :

César, tu vas régner.....

La répétition se poursuivit sans autre accident. A la fin de l'acte, l'officier se déclara fort satisfait de ce qu'il avait vu et entendu. Il donna de grands éloges aux acteurs, et la présidence du banquet lui fut offerte. Il accepta de grand cœur, s'assit au fauteuil et porta la santé du roi; M. Dulimbert riposta par un toast aux dames, sexe charmant; alors tous les beaux diseurs de la troupe prirent la parole et firent des motions : on but à la Pologne, aux arts libéraux, au peuple français, à l'empereur, à la guerre d'Afrique, aux Cazalis, à tout le monde, à Bolivar!

Après les toasts, le lieutenant lut un projet de règlement en dix articles par lequel les acteurs s'engageaient, sur l'honneur, à consacrer tous leurs dimanches à l'étude de *la Mort de César*. Le règlement fut voté d'acclamation sans qu'on en eût écouté un seul mot. On chanta au dessert tous les chœurs de *la Muette*, et les convives se séparèrent un peu gris et très heureux.

VI.

Marcel n'avait pas assisté à ce banquet, car il avait à faire dans la matinée un chargement d'épines du côté de la Bernarde, et la

Damiane devait l'attendre jusqu'à midi pour la fournée. Il était retourné à Seyanne fou de joie, et la tante Laurence remarqua qu'il n'avait jamais travaillé d'un si grand courage. A la nuit, dès qu'il fut libre, il revint errer au hasard dans les chemins creux de la Pioline. Tout en battant le pays, il se trouva porté à son insu sous le balcon des Cazalis. Les chiens, qui le reconnurent, cessèrent d'aboyer et vinrent lui lécher les mains. Toute la façade du manoir était dans l'obscurité; au tournant, vers l'aile gauche, une seule fenêtre était encore éclairée. La lampe de Sabine jetait des lueurs à travers les ramures des peupliers agités par le vent; par momens, une forme vague passait et se détachait sur l'ombre claire des rideaux. Marcel s'était assis au pied des chênes verts qui bordent ce chemin; il pensait à sa bien-aimée, et son âme s'envolait dans l'immensité des cieux. Il restait là sous cette fenêtre, les yeux attirés par le rayonnement de cette pâle lumière, plus brillante pour lui que toutes les étoiles qui scintillaient au firmament.

Vers dix heures, les rideaux s'assombrirent, la lumière courut le long des corridors jusqu'à l'aile opposée. Marcel se leva en sursaut, frappé au cœur, sans pouvoir s'expliquer la cause de cette vague angoisse.

En ce moment, Mlle Sabine entrait chez sa tante. La vieille demoiselle se mettait au lit avec des précautions infinies. A demi déshabillée, elle préparait avec grand soin sa toilette de nuit. Sabine l'embrassa et lui dit résolument : — Ne me faites pas de questions, ma tante; mais il faut que demain nous partions pour Valence : voilà deux ans que nous avons promis cette visite à nos parens du Dauphiné. Partons dès demain, il le faut. Ne m'en demandez pas davantage; en route, je vous dirai tout.

— Demain, demain ! dit la tante; que s'est-il donc passé? Ta, ta, ta, quelle fille décidée ! Et pourquoi ce voyage ? Voyons, laissez-vous voir.

Elle prit la lampe et la tourna brusquement pour en diriger la lumière vers la figure de sa nièce : — Eh ! eh ! nous sommes bien pâle, et comme nous tremblons, Sabine ! Il y a là-dessous quelque gros secret, des chagrins d'amour peut-être? oui, oui, des amourettes. Tiens, tiens, des amourettes! Voyez-vous cette sainte nitouche! Allons, contez-moi ça, Ninette, et dans le plus grand détail.

Mlle Blandine entrevoyait des aventures romanesques, et déjà sa vive imagination battait la campagne. — Ta, ta, ta, reprit-elle en se déshabillant à la hâte, qui l'aurait cru? Vous allez tout me dire, mais laissez-moi vite me mettre au lit; je veux prendre mes aises pour vous entendre, ne me dites rien que je ne sois couchée. Ah ! m'y voilà; passez-moi encore un oreiller sous les reins. Très bien. Je

vous écoute maintenant. Ah! nous avons des amourettes, des peines de cœur, et tante Blandine n'en sait rien, du moins par vous! Pensez-vous donc qu'elle n'a pas tout deviné? Je vous aurais cru plus de fierté, ma fille, à votre père aussi; mais cette tragédie tourne la tête à tout le monde. On m'aurait bien surprise, il y a vingt ans, si l'on m'avait dit qu'un jour les Tirart s'allieraient aux Cazalis; mais consolez-vous, mon enfant, consolez-vous : ce mariage a beau me déplaire, il se fera, et pour cette seule raison qu'il me déplaît. Est-ce qu'on a jamais fait le moindre cas de mes volontés? Je ne suis rien dans cette maison, on me prend pour ma peine. Je suis une ménagère, une femme de charge, voilà tout. Est-ce que les femmes ont voix au chapitre? Votre père en fait toujours à sa tête. Il y a longtemps que tout est décidé entre lui et M. Marius. C'est une honte que vous ayez pu vous engouer à ce point de ce cadet, vous, Sabine, vous! Eh bien! épousez-le; mais tante Blandine, vous ne l'aurez pas à vos noces, et si M. Jean-de-Dieu Cazalis veut donner des fêtes à son gendre, ce ne sera pas la Zounet qui se chargera des dîners; la pauvre fille aimerait mieux sortir de la maison. Moi, je la suivrai de bon cœur; je ne restais ici que pour vous, pour vous sauver de la ruine où vous courez tous par l'inconduite et la folie de mon frère. Oui, oui, je la suivrai. Ne me poussez pas à bout; nous nous quitterons pour ne plus nous revoir. Il était pourtant bien convenu que nous devions vivre toujours ensemble, toujours, et que vous resteriez fille comme tante Blandine : c'était juré entre nous; mais aujourd'hui que sont les sermens? Eh bien! laissez-moi là, chassez-moi, mariez-vous tous, je ne demande pas mieux, je serai libre, je m'échapperai de cette maison où j'ai tant souffert, je n'aurai plus à me dévouer pour vous, à me tuer de soucis, de travail, de chagrins. Et pour qui? Pour des ingrats. C'est bien triste! Oh! mariez-vous, puisque vous êtes si pressée de vous délivrer de la vieille tante; mais entrer dans cette famille, quel malheur! Quoi! j'aurai élevé ma Sabine pour un Lucien, moi! et au prix de tant de soins, d'inquiétudes et de fatigues! A la mort de votre pauvre mère, j'ai passé onze nuits de suite à vous veiller, toute malade moi-même, malade à l'extrémité, un pied dans la tombe, avec la fièvre et le frisson, toussant à cracher le sang! Sacrifiez-vous maintenant, tuez-vous pour vos enfans, voilà votre récompense!

Elle sanglotait comme une désespérée. — Ma tante, dit Sabine en lui prenant affectueusement les mains, écoutez-moi. Je suis venue pour vous répéter que votre volonté serait toujours la mienne, et que jamais, à aucun prix, je ne consentirais à être séparée de vous. Je vous l'ai dit bien souvent, je me le suis promis à moi-même : rien n'est changé, c'est irrévocable. Que puis-je vous dire de plus?

— Vrai? s'écria la tante. Tu es toujours décidée à ne pas te marier? Eh bien! tu es une brave fille, une fille de cœur! Je craignais que tu n'eusses changé d'idée, j'en rougissais pour toi. C'est bien de persister ainsi dans nos projets. Tu as raison, Ninette, le mariage est une folie. Les hommes se valent tous. Tante Blandine s'est-elle mariée? Elle n'en est pas plus malheureuse, elle a sa belle liberté, et personne au monde ne lui a jamais imposé ses caprices; pour ma Sabine, ce sera de même. Ah! je comprends tout maintenant: ce mariage te peine, mais ton père est un homme si violent que tu n'oses pas lui résister. Tu lui obéis, c'est bien, très bien, je n'aime pas les rébellions dans les familles; mais tante Blandine est là, et si elle dit : *veto*, nous verrons bien ce que fera M. Jean-de-Dieu Cazalis! Ses jurons ne m'épouvantent point; il n'est pas ici sur sa frégate. Console-toi, ma fille, je te défendrai envers et contre tous, et l'on saura si j'ai une volonté. Les hommes font beaucoup de bruit et de poussière, mais on en vient toujours à les mener par le bout du nez. Ce mariage ne me plaît pas, donc il ne se fera pas. Le Lucien ne m'est jamais revenu, et je n'attendrai pas longtemps pour lui signifier son congé. Ton père dira ce qu'il voudra; avec moi, plier ou casser! Avant quinze jours, Jean-de-Dieu aura à choisir entre Lucien et Blandine, et les choses n'en resteront pas là. Il faudra bien que tout ceci finisse : ces drames, ces tragédies, ces comédies! Cet Espérit, ce marquis des Saffras, quelle tête fêlée! Et ton père avec ses cavalcades, ses répétitions, ses dîners, ses banquets! Il inviterait le genre humain! Je vais vous mettre cette maison à la réforme; il n'est que temps... Je réponds de tout; mais pas de voyage à Valence. Ce serait une lâcheté; j'aurais l'air de craindre mon frère et de reculer devant lui. Eh quoi! tu n'es pas aux anges de ce que je te dis! douterais-tu de moi? Tu restes là muette et toute en larmes. Que se passe-t-il? Mais parle donc. Pourquoi ces désespoirs? Ah! j'y suis, j'y suis, reprit la tante aussitôt sans attendre la réponse, et de joie elle se frottait les mains, tout m'est expliqué maintenant, ces tristesses, ces pleurs, ces projets de départ... Ma Sabine, pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt? Tu aimes, pauvre enfant; ton cœur est pris. Oh! je le vois bien, j'ai tout deviné; rien ne m'échappe. Tu aimes et tu comprends qu'un tel mariage est impossible, tu es une fille vaillante et tu sais ce que tu dois à ta famille, à ta tante, à ton nom; tu es une Cazalis! Allons, du courage, ma bonne Sabine; il faut en prendre son parti. Allons, contez-moi ces amourettes; venez ici, Ninette, et faites vos confidences à la petite tante Blandine, racontez-lui tout dans le plus grand détail. Je me doutais bien qu'il s'était fait un grand changement en vous; vous êtes d'une gravité qui n'est pas de votre âge; vous cherchez la solitude. Ce matin encore je t'ai ap-

pelée deux fois, et tu ne m'as pas entendue. Hier pourquoi es-tu restée si longtemps dans le bois des Patys? Viens ici, ma Ninette, laisse-toi voir; tourne-toi dans le jour. Nous avons les yeux battus et le teint brûlant; nuit blanche, nuit blanche! Tu l'aimes donc bien, ma pauvre Sabine? Et depuis quand? comment cela vous est-il venu, vous si retenue et si fière?

Mlle Sabine était entrée avec l'intention arrêtée de ne rien cacher à sa tante, disposée à tout lui dire quand le moment serait venu, et très sincèrement, avec un entier abandon, comme une honnête fille qui n'a pas de secret pour sa mère. Cette démarche lui coûtait extrêmement; elle n'avait pas hésité. Elle arrivait avec un grand élan, le cœur déchiré, et la tante l'accueillait avec des badinages, d'un ton plaisant, en personne amusée et curieuse. Étourdie par ce vif babil, froissée et blessée dans le sérieux de ses tristesses, Mlle Sabine sentait déjà s'éteindre tout désir de confidence; le cours de ses pensées était changé. Maintenant ce qu'elle redoutait le plus, c'était de trahir ce secret qu'elle aurait voulu se cacher à elle-même. Dans son trouble, elle était convaincue qu'on lui parlait de Marcel, et toutes ces questions de la tante l'effrayaient; mais la tante n'avait en vue que le neveu du maire : elle reprit son discours avec volubilité, et Mlle Sabine fut rassurée en entendant le nom de Lucien qui revenait au milieu des caquets de la bonne demoiselle. Décidée comme elle l'était alors à se tenir sur la réserve, Mlle Sabine avait tout intérêt à prolonger cette méprise. Rien n'eût été plus facile : la tante s'engageait de si bon cœur dans son petit roman! Il n'y avait qu'à la laisser partir et courir trotte-menu à la suite de son idée. Sabine ne le voulut pas; sa grande loyauté souffrait de cette équivoque, il lui répugnait d'en profiter. A diverses reprises, elle arrêta sa tante pour lui dire très nettement qu'elle détestait Lucien; la tante n'en voulut rien croire.

— Comme vous dites cela! répondait-elle; quel air! quelle voix mordante, saccadée, comme une personne qui veut se dominer? Vous ne l'aimez pas? en êtes-vous bien sûre? Tu as beau me répéter le contraire, je t'assure que tu en es folle, et j'en juge par cette insistance que tu mets à me démentir. Tu ne veux pas me tromper, je le sais, mais tu voudrais te faire illusion à toi-même; la vieille tante le voit bien.

La tante s'obstinait dans son erreur; pour en finir, il n'y avait qu'à prononcer le nom de Marcel : c'eût été le devoir de franchise. Sabine s'y résolut; elle n'en trouva jamais la force. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de dire avec un grand effort de courage : — Ma tante, je vous jure que vous vous trompez; aujourd'hui ne m'en demandez pas davantage, demain vous saurez tout.... Mais partons,

il le faut.... Si vous saviez ce que j'éprouve, vous ne me presseriez pas de questions... Vous ne m'avez pas comprise. Vous ne me comprenez donc pas?

— Et pourquoi ne vous comprendrais-je pas? s'écria la tante. Ah! je ne vous comprends pas! Qu'en savez-vous? Tante Blandine n'y entend donc rien au sentiment? Vous seule sans doute pouvez en parler! Ces amoureux sont tous les mêmes; ils s'imaginent toujours qu'ils ont inventé l'amour; on dirait qu'ils sont le commencement du monde! Vous vous figurez peut-être que tante Didine est née avec ses cheveux gris, ses rides, son tour, la patte d'oie et le menton de galoche, et que de son temps il n'y avait pas de jeunes cavaliers fort tendres et mieux tournés que ton Lucien; on vous les a refusés bel et bien. Alors comme aujourd'hui il fallait tenir son rang. On ne se marie pas pour soi, mais pour les familles. A vingt ans, le cœur vous chante, la tête vous part, on est amoureux à périr. Eh bien! après? On souffre, on pleure pendant des mois, des années, puis avec le temps tout s'arrange au mieux. Croyez-vous qu'aujourd'hui je donnerais ma chère liberté pour les plus beaux yeux du monde? Allons, montrez du courage, ma fille, je ne veux pas qu'on s'attriste ainsi. Je suis furieuse que toutes ces larmes coulent pour un Lucien.

Sabine voulut l'interrompre; alors la tante s'emporta. — Eh! si j'en veux parler, moi, de ce Lucien! Allez-vous peut être me donder des leçons de convenance et de savoir-vivre? Prétends-tu me dicter mes paroles ou m'imposer silence à la façon de ton père? Jean-de-Dieu te donne là un triste exemple. Oh! c'est trop fort. Dès qu'on parle de M. Lucien, il faut prendre des gants. Ces gens-là! des gens de rien! Oui, oui, c'est ainsi. D'abord, rasseyez-vous et écoutez-moi, je le veux. Maintenant que vous m'avez mis le feu au sang, vous voudriez partir; restez, restez, tu resteras; je n'ai pas fini, tu m'entendras jusqu'au bout. Je vais te faire passer ton Lucien par un petit chemin où il n'y a pas de pierres. Tous vos airs et vos gestes d'impatience n'y font rien; je dis ce qu'il me plaît de dire, et je sais parfaitement ce que je dis. Allez-vous par hasard m'apprendre l'histoire des familles? La mère de Lucien n'était-elle pas une Tirart, et par les femmes une Boutournel? Et les Boutournel vendaient des *millasses* et des oranges, de père en fils, non pas même en boutique, mais en plein air, avec une brouette de quatre sous, tous les vendredis au marché de la ville, derrière la fontaine de l'Ange, contre la maison où se trouve aujourd'hui le libraire. Est-ce clair? Mais votre père ne sait rien de tout cela; il a passé toute sa vie dans la marine, il ne connaît pas les familles; alors de quoi se mêle-t-il? Il ne faut mépriser personne, mais il faut tenir son rang. Ce sont des gens de rien, voilà mon opinion. Je suis comme saint Jean-Bouche-

d'Or: me laisse qui voudra, je ne suis pas à marier. Ah! si ton père m'avait écoutée! S'il faisait des économies au lieu de tenir table ouverte, jamais il n'aurait eu seulement l'idée d'un tel mariage...

La tante en était arrivée à raconter les méfaits du lieutenant Cazalis : sur ce chapitre, elle pouvait parler indéfiniment; une fois lancée, elle ne s'arrêtait plus. Sabine n'essaya plus de l'interrompre; elle en était aux regrets d'être venue, et, loin de provoquer des explications nouvelles, elle s'y serait refusée, si on l'eût interrogée encore. Elle rentrait en elle-même avec une joie amère, elle s'efforçait de vaincre cet amour qui remplissait sa vie; mais ce sentiment si profond, si douloureux, elle ne voulait plus le dévoiler, le profaner en quelque sorte au milieu des commérages de la bonne tante. Quand ces grands momens de confiance sont ainsi refoulés, il se fait dans l'âme une réaction violente, et le cœur qui allait s'ouvrir se referme avec une froideur glaciale.

Sabine s'était assise au pied du lit, silencieuse et résignée, attendant avec mélancolie qu'il lui fût permis de sortir. Deux grandes heures s'écoulèrent ainsi; la mèche de la lampe était toute calcinée lorsque Mlle Blandine, épuisée par son long monologue, prit le parti de congédier sa nièce. — Allons, ma fille, endormons-nous; tout ça s'arrangera, comme dit ton père. Bonsoir, Ninette, embrassez-moi, et allez vous coucher; il doit se faire tard. Voilà des heures que nous sommes à caqueter comme des pies. Demain, c'est le grand jour des confitures; il faut qu'à l'aube toute la maison soit sur pied; adieu, adieu. — Adieu, ma tante, dit Sabine. Elle s'éloigna avec ce déplaisir et ce malaise que laissent toutes les démarches inutiles. Ce n'était pas seulement par déférence qu'elle s'était rendue chez Mlle Blandine; elle se méfiait de ses forces et venait chercher secours contre elle-même. Cette assistance qu'elle attendait lui étant refusée, elle ne l'implora plus; elle se résolut à lutter seule avec un plus grand courage. Elle rentra chez elle, décidée à garder cet amour à jamais secret, sans espérance, et tristement enseveli dans son cœur.

VII.

Au point du jour, Mlle Blandine se leva diligemment pour mettre en train les confitures. Quoique le temps fût à la pluie, elle ne souffrait plus de ses douleurs; à peine avait-elle dormi deux heures, et loin d'être fatiguée, elle se sentait toute fraîche et guillerette, les membres agiles, la tête libre. Elle avait tant parlé, tant parlé, et de si bon cœur! Il lui fallait ces longs discours pour se débrouiller les idées, et son esprit s'éclaircissait par ces ébullitions de paroles, comme une eau qui se clarifie en se vaporisant au feu.

Jusque-à, Mlle Blandine avait guerroyé contre Lucien sans trop savoir pourquoi, d'instinct, par esprit de contrariété et de tracasserie pure; maintenant elle voyait un but noble, utile, proposé à toutes ses taquineries, elle pouvait se les justifier au nom d'un grand intérêt de famille; elle se faisait des devoirs de ses plus chères antipathies.

La vieille fille conçut ces trois projets et se promit de les mener à bonne fin : — premièrement congédier Lucien et rompre ce mariage, — ensuite ruiner à jamais la tragédie, — enfin abolir ces dîners perpétuels d'une maison « toute par plats et par écuelles, où la vie se passait à table. » Elle avait trouvé sa méthode, et tout d'abord elle se mit à l'œuvre, mais prudemment, astucieusement, avec l'adresse et la persistance d'une femme qui suit son idée fixe.

Le moment était opportun : jamais M. Cazalis n'était plus faible qu'au lendemain d'un coup d'état; elle, au contraire, tirait de ses défaites une force nouvelle. Le lieutenant, tout embarrassé de sa victoire de la veille, allait et venait dans la maison sans oser dire un mot. De la cour aux jardins, les acteurs avaient laissé des traces de leur passage; les plates-bandes étaient saccagées, les semis piétinés, les arbres ébranchés; on ne rencontrait partout que ramures cassées, fruits verts, débris de fioles. M. Cazalis ne savait comment dissimuler tous ces dégâts; il avait pris avec lui deux ouvriers pour ratisser les allées et balayer en toute hâte les cours, les escaliers, le perron, les devans de porte; la tante, venant à passer par là, feignit de ne s'apercevoir de rien.

Au déjeuner, elle arriva toute souriante et charmante. Le lieutenant s'était mis à table en tremblant; il avait à se faire pardonner sa grande victoire de la veille, le banquet des acteurs, la fête sur la terrasse, la répétition extraordinaire de *la Mort de César*, et tout confus, tout penaud, comme un écolier au lendemain d'une escapade, il se faisait petit, il s'effaçait de son mieux pour ne pas donner prise; jamais la tante ne l'avait trouvé si prévenant, si rempli d'attentions aimables, si disposé à toute sorte de concessions. Elle-même, loin de le brusquer comme d'habitude, répondait à tant de soumission par une aménité rare. Ce fut Lucien qui paya les pots cassés.

De tous les convives de la veille, Lucien était le seul que le lieutenant eût pu retenir; il vint au déjeuner soucieux et triste, et la tante ne cessant de le harceler de ses malices, lui si vif à la riposte, il ne répondit pas. On s'étonnait de le voir si distrait, si mélancolique. Lucien avait veillé très avant dans la nuit sans pouvoir écarter l'image de Sabine. Les souvenirs de la journée lui revenaient sous mille aspects nouveaux, inattendus. Aimait-il Sabine? l'aimait-il vraiment, ou n'était-ce là qu'une des mille fantaisies qui traversaient son esprit

vif et mobile? Il l'ignorait encore, et c'était la première fois de sa vie qu'il songeait à se poser cette question.

L'oncle Marius avait décidé que ce mariage aurait lieu, et le neveu s'était laissé faire sans déplaisir. Cette alliance avec les Cazalis flattait extrêmement la vanité du maire de Lamanosc : Lucien n'y trouvait rien à redire; mais, avant de donner son consentement, il s'était fait prier suffisamment, afin de bien poser ses conditions. Ses projets, comme on voit, n'avaient rien de très romanesque. Ce mariage, c'était pour lui l'indépendance et la richesse, la vie libre. Par cette issue, il sortait de tutelle; il n'était plus à la merci de l'oncle Tirart, il brisait sa chaîne. Il se trouvait en outre que la mariée était bien née, honnête, gracieuse; elle paraissait réfléchie, adroite et soumise; Lucien n'en demandait pas davantage, et depuis trois mois il vivait auprès d'elle dans la plus parfaite indifférence. Du reste à peine la connaissait-il. Le dimanche, en revenant de Lamanosc, ils chevauchaient de compagnie et sautaient bravement les haies et les fossés; mais dès que Sabine avait mis pied à terre, il n'avait plus occasion de la voir seule, et si par hasard il se rencontrait en tête-à-tête avec cette silencieuse et discrète personne, il ne trouvait rien à lui dire. Aussi préférait-il de beaucoup la société de Mlle Blandine, dont il aimait l'humeur querelleuse, et, lorsqu'il était de retour à la Pioline, il se laissait volontiers absorber par la tante; or, quand la tante tenait les gens, elle les tenait bien.

Habitué à toutes sortes de succès et d'avances, gâté par la fortune, par la vie facile, Lucien avait tout à fait perdu le sens des choses intimes, et, comme un sauvage amoureux des couleurs bruyantes, il n'était plus frappé que par les dehors très brillans, l'effet, l'éclat, la mise en scène; toute simplicité lui échappait. Sabine était très belle, mais d'une beauté calme, modeste et pour ainsi dire intérieure, qui ne se révélait pas tout d'abord. Jamais Lucien ne l'aurait admirée et comprise sans ces mouvemens de colère généreuse qui l'avaient passionnée lorsqu'on attaquait Marcel, et ce jour-là même il s'était complétement mépris sur la nature de cette exaltation; il avait tout interprété à son propre avantage. La veille encore, au moment où Sabine tendait la main à Marcel, dans cette démarche si loyale, si spontanée, il n'avait vu qu'un jeu de coquetterie pour l'exciter à la jalousie; il s'en était amusé. Voilà que tout à coup une jalousie vraie s'emparait de lui, — une jalousie vague, sans motifs apparens, vive, inquiète, obstinée. Sans se douter encore de cette grande sympathie que Sabine vouait à Marcel, il devinait déjà à quel point il l'avait blessée par ses moqueries sur les Sendric. Il en était honteux; il était malheureux de tout le mal qu'il avait pu lui faire; il aurait voulu le réparer à tout prix. Lucien n'en était plus à se faire illusion comme

par le passé. Il comprenait bien quels abîmes le séparaient de Sabine, pour toujours peut-être, et pourtant il se sentait attiré de plus en plus vers elle; il ne pouvait plus la quitter. Lui qui se faisait tant prier quand le lieutenant voulait le retenir, il passa toute une quinzaine à la Pioline sans y être invité, bien que la tante ne lui épargnât guère les taquineries, les querelles et même les affronts.

Mlle Sabine refusait de s'associer à ces malignités passionnées. Ses sentimens n'étaient pas changés; mais par cela même qu'elle s'habituait de plus en plus à considérer Lucien comme un étranger, elle s'imposait vis-à-vis de lui des devoirs de courtoisie et de bienveillance. Cette conduite mettait la tante Blandine hors des gonds. — Serait-ce un désaveu? disait-elle; c'est donc un blâme? Eh quoi! Sabine, je prends votre défense, et vous me laissez là toute seule contre lui! Est-ce pour mon plaisir que je me donne des colères bleues contre ce pistolet? Moi, que m'importe? je ne suis pas à marier. C'est pour vous que je me brûle le sang, moi qui n'aime que la paix à la maison, moi qui ai horreur des disputes, et voilà comme vous me soutenez! C'est révoltant. Et pourtant je sais bien maintenant que vous ne l'aimez pas. Du reste, qui aimez-vous?

Elle essayait ainsi, par toutes sortes de moyens, de renouer les confidences interrompues, et les injures ne réussissant pas, elle revenait à la charge avec ses plus douces cajoleries : Sabine restait retranchée dans sa réserve, la tante s'en irritait, et toute cette mauvaise humeur retombait sur Lucien, plus vive et plus âcre. Lucien l'entendait à peine, il ne songeait qu'à Sabine. Tout son orgueil s'abaissait auprès d'elle; il s'approchait d'elle avec l'humilité, la tristesse d'un amour sincère. Sabine devinait sa souffrance; il y avait là un sentiment vrai qu'elle ne voulait ni méconnaître ni blesser, et pourtant elle ne pouvait y répondre en rien, elle ne s'appartenait plus, elle se devait toute à Marcel. Lucien l'aimait quand même.

VIII.

L'avocat Mazamet tenait en réclusion une belle personne du nom de Félise, — sa nièce, disait-il, — la fille d'un officier mort en Afrique; il l'appelait sa pupille. Cette grande demoiselle, déjà fort évaporée, entrait à peine dans ses seize ans; elle vivait sous la garde d'une horrible vieille, sa cousine, une mégère envieuse, acariâtre et méchante, affreusement louche, très irritée contre la jeunesse et la beauté. La duègne était une Mazamet, mais il lui était défendu de porter ce nom; elle n'était connue que sous son sobriquet villageois, *lou Souleou* (le soleil). On l'appelait ainsi par antiphrase, à cause de sa laideur. L'avocat l'avait ramassée dans les bas-fonds de la misère;

elle était à sa dévotion. Il lui avait racheté la bastide où elle était née, mais elle ne devait entrer en possession du petit héritage qu'après vingt ans de services irréprochables. En attendant ce jour de délivrance, elle traînait une triste vie de servante et d'espionne. Maître Mazamet la traitait durement, non par avarice, car il aimait le faste, et toute sa domesticité était sur un grand pied; mais c'était pour lui comme un chien maigre à l'attache, dont la vigilance pourrait s'endormir dans le bien-être, et qu'on se garde bien d'engraisser. Nourrie chichement, vêtue de guenilles, elle reportait toutes ses haines sur Félise, dont le luxe et l'élégance l'exaspéraient. Pour aviver encore ces jalousies, Mazamet la condamnait à habiller de ses mains la belle cousine.

Maître Mazamet couvrait sa nièce de soie et de velours; mais ces toilettes somptueuses ne servaient qu'à réjouir les yeux de l'avocat. Félise n'allait jamais à la ville; lorsqu'elle sortait, c'était en compagnie du tuteur ou de la duègne, à la nuit tombante. Quand il y avait des hôtes aux Rétables, elle ne venait jamais chez son oncle; l'entrée du château lui était interdite, elle restait alors consignée chez elle, dans l'arrière-logis, — un vaste pavillon à l'angle du parc. Tout autour s'étendaient des pelouses bordées de haies et de hauts cyprès. Toutes les fenêtres du château qui donnaient de ce côté étaient murées, à l'exception d'une seule, celle de la bibliothèque où l'avocat se retirait pour rédiger ses mémoires. Quoique ce jardin fût tout à fait isolé et fermé de murailles, Félise ne pouvait s'y promener sans être épiée par le *Souleou;* la vieille était toujours sur ses pas, méfiante, éveillée. Jamais dragon plus farouche ne rôda dans le jardin des Hespérides.

Un jour il arriva que Lucien vint aux Rétables pour s'entendre avec Mazamet sur la conduite à tenir vis-à-vis de l'oncle Tirart, car le maire de Lamanosc avait refusé avec colère les propositions de paix. L'avocat était absent. Lucien entra comme chez lui dans cette bibliothèque mystérieuse dont l'entrée était si rigoureusement interdite. La pièce était sombre, il ouvrit les persiennes. En se penchant à la fenêtre, il entrevit Félise, qui lentement se promenait sur l'herbe en coiffure de bal. Sa robe rouge à ramages feu tranchait vivement sur ce fond de verdure. Elle jouait avec un immense éventail; ses yeux brillaient comme des escarboucles. Aux premiers signes que lui fit Lucien, la languissante demoiselle se cacha derrière l'éventail; d'un regard rapide, elle s'assura qu'elle était seule au jardin. Alors elle s'enhardit jusqu'à venir sous la fenêtre, puis tout à coup elle tourna derrière les allées, comme pour s'éloigner; mais ce n'était qu'un jeu pour agacer Lucien. Elle voulait d'ailleurs savoir ce qu'était devenue la vieille. Ne l'ayant pas rencontrée sur la porte, Félise

revint sous les massifs. A travers les ramures des cyprès, elle voyait Lucien qui lui parlait en gestes amoureux, supplians, passionnés, et les galanteries s'engagèrent. Il y avait un grand laurier-rose sur la fenêtre, Lucien en cassa une branche qu'il lança aux pieds de Félise. En se baissant pour ramasser la fleur, Félise laissa tomber son éventail; d'un bond, Lucien fut à ses pieds. Félise retint un cri, puis se mit à sourire à ce hardi cavalier qui jouait sa vie pour ramasser un éventail. Ces courtoisies de casse-cou sont toujours très goûtées; la belle recluse écoutait avec ravissement les marivaudages de Lucien, elle s'était déjà laissé prendre les mains, lorsque l'avocat survint à l'improviste. Il avait été averti par le Souleou, qui de la lucarne du grenier avait tout vu. La grande demoiselle s'effraya et prit la fuite en pleurant. Lucien s'attendait à une scène terrible. — Tudieu! dit maître Mazamet en lui prenant les oreilles à deux mains et les frottant vivement, — c'était son geste de bonne humeur et de grande amitié, — tudieu! camarade, comme nous allons en besogne! Vous avez la main heureuse. Eh! eh! c'est un bon parti. — Et sur ce mot maître Mazamet s'en alla en riant.

En traversant le corridor, Lucien entendit l'avocat qui rudoyait la vieille pour sa sottise et ses ridicules frayeurs. — Ce jeune homme est notre ami, criait maître Mazamet; c'est l'enfant de la maison. Si tu l'ennuies jamais encore, je te casserai les reins! — La vieille se trouva sur le perron au départ de Lucien, et comme elle voulait se montrer fort aimable pour le protégé de son maître, elle se mit à lui sourire, mais d'un sourire plus affreux encore que ses plus horribles grimaces de colère et d'envie.

Lucien sortit de ce château fort énamouré de la belle Félise; au lieu de retourner à Lamanosc, il prit gîte dans un méchant village à une lieue de là, et le lendemain, dans la matinée, il s'en retourna aux Rétables, très décidé à s'y installer bon gré mal gré, coûte que coûte. Au moment de sonner à la grille, il ne songeait qu'à Félise, mais voilà que tout à coup le souvenir de Mlle Sabine lui revint avec une extrême douceur; brusquement il tourna bride et partit pour la Pioline.

Les huit jours qu'il passa alors chez les Cazalis furent les plus remplis qu'il eût jamais vécus. Jamais si nobles tristesses n'avaient agité son âme; il les accepta résolument, franchement, sans chercher à se séduire lui-même. Il était arrivé à la Pioline très épris de Sabine; il l'aimait passionnément, mais il ne se dissimulait pas que rien au monde ne pourrait la rapprocher de lui. Il s'attachait avec courage à cet amour sans espoir et sans récompense. Cette grande douleur lui ouvrait une voie de salut, il y entrait d'un cœur vaillant; mais pour se maintenir à cette hauteur, quels sacrifices lui étaient

demandés ! Tout un homme artificiel à détruire, toute une vie fausse et mensongère à renier : une vie nouvelle à fonder, originale et sincère. Lui, tout rempli de vanités, d'imaginations, de choses rêvées, apprises, de sentimens factices, il se sentait appelé à la simplicité, à la vie intérieure. Sans lui parler, par la simple attitude de son âme, Sabine provoquait en lui ce travail, cet examen de soi-même, impitoyable et libre; sans y prétendre, à son insu, par cette seule force de vérité qu'elle portait en elle, elle le mettait en demeure. Sous cet honnête et calme regard, Lucien était profondément troublé; il se voyait dans toute l'indigence de ses fausses richesses, dans sa stérilité, dans ses misères. Tout un monde hardi d'activités, d'efforts, de salutaires souffrances lui apparut : il s'y jeta d'abord avec un très grand élan; mais bientôt l'effroi d'un idéal si haut, si redoutable, le saisit, et, pour s'échapper à lui-même, il retourna aux Rétables. Tous ces trésors de tristesse et d'amour si courageusement amassés, en un jour, en une heure, il les dépensa indignement aux pieds de la Félise; puis, comme au premier jour, il revint à la Pioline pour retourner encore chez Félise aux heures de paresse et d'insouciance. Pendant plus d'un mois, il alla ainsi des Rétables à la Pioline, de la Pioline aux Rétables, rapprochant à plaisir les sentimens les plus contraires. Avec Sabine, il se purifiait pour ainsi dire; il montait, il s'élevait dans les sereines régions de l'esprit; avec Félise, il touchait terre, il se délassait indolemment auprès de cette belle fille, toujours souriante et parée, passant ses jours à s'attifer, amoureuse de sa personne, de ses chiffons, de ses bijoux, et même de tous ceux qui consentaient à l'adorer comme une idole. Là nul trouble, nulle angoisse; une paix trompeuse et charmante, l'oubli de tous les grands et difficiles devoirs de l'amour.

Dans les commencemens, il avait rougi de cette double vie. Lorsqu'il avait revu Sabine en quittant Félise pour la première fois, il était tout honteux de son aventure de la veille; mais à mesure qu'il fuyait la douleur et le sacrifice, ces sentimens s'étaient transformés : il en vint à trouver mille charmes dans ces contrastes, il les cherchait avec un raffinement extrême.

Cependant la tante Blandine poursuivait passionnément sa guerre contre Lucien, interprétant tout contre lui, ses paroles comme son silence, ses voyages comme ses longs séjours à la Pioline, et cela tous les jours, à toute heure, le matin, le soir, lui présent, lui absent. Elle minait le terrain sous ses pieds. Pour son frère Jean-de-Dieu, elle redoublait de soins, de prévenances, de bons offices; elle le charmait par ses câlineries et ses gentillesses; plus de contrariétés, plus de résistances; le lieutenant vivait à sa fantaisie, il ordonnait lui-même ses dîners, il invitait qui bon lui semblait; il buvait du gre-

nache à tous ses repas, il parlait tragédie sans exciter des moqueries.

— Ah! ma sœur, que vous êtes aimable! dit-il un jour avec un étonnement qui n'avait rien de joué.

Toutes ces affabilités de la tante retournaient en acrimonies très vives sur Lucien. — Elle se rattrape sur lui, disait plaisamment M. Cazalis; voilà le gendre qu'il me faut; j'aurai une vieillesse fort tranquille, j'ai trouvé mon paratonnerre.

Et dans cette assurance d'une paix indéfinie, il dormait sur les deux oreilles. Tout à coup, un beau matin, Mlle Blandine le prit à part, et fort tranquillement, sans se fâcher, comme si c'était la chose du monde la plus naturelle, elle lui signifia qu'il fallait le jour même donner congé à Lucien. Le lieutenant se mit en colère; la tante sortit sans lui répondre. Dans l'après-midi, au moment de la sieste, elle appela son frère d'une voix aimable, et lui dit : — A propos, Jean-de-Dieu, puisqu'il est décidé que nous rompons avec ce Lucien, je crois qu'il serait mieux de lui écrire pour lui éviter les ennuis d'une explication.

— Mais rien n'est convenu, je n'y ai jamais consenti, — s'écria le lieutenant. Il jura ses grands dieux qu'il ne permettrait pas qu'on lui reparlât jamais de cette affaire. Un clou ne s'enfonce pas au premier coup de marteau. La tante revint doucement à la charge dans la soirée, puis le lendemain, le surlendemain, et tous les jours de la semaine, sans tenir compte des refus les plus nets, les plus positifs. « Mon ami, avez-vous écrit cette lettre dont nous sommes convenus? Aimez-vous mieux que j'écrive sous votre dictée? » Ce refrain monotone le poursuivait partout, il en avait le bourdonnement dans les oreilles, si bien que, pour obtenir un peu de répit, il finit par dire un jour : Nous verrons, mais qu'on ne m'en parle plus.

Le lieutenant avait donné sa parole à Tirart, et il lui en coûtait beaucoup de se dégager à la légère, quoique Lucien eût grandement baissé dans son esprit. Depuis qu'il aimait Sabine, Lucien était très changé; il avait perdu sa gaieté, sa pétulance; on le trouvait ennuyeux. Le lieutenant était très amoureux de son repos, il s'était habitué à jouir d'une grande paix aux dépens de Lucien, et ce calme étant de nouveau troublé, il trouvait tout simple d'en accuser Lucien. Quant à Mlle Blandine, elle n'attendait plus qu'une occasion pour frapper un grand coup. Depuis le banquet donné à l'officier de gendarmerie, il n'y avait eu que deux méchantes répétitions à la Pioline, et Lucien avait évité de s'y trouver. La tante en fit son profit. Lucien ne dissimulant plus quel profond ennui lui causaient ces exercices dramatiques, elle prit feu et flamme pour la tragédie, et comme un jour, discutant avec sa sœur, le lieutenant, à bout d'argumens, lui disait : — Mais si nous perdons Lucien, qui donc jouera Marc-Antoine?

— elle lui prouva sans peine que Lucien s'était toujours fort peu soucié de cette *Mort de César;* elle alla jusqu'à dire qu'il était le seul obstacle dans ces affaires de tragédie, et dans son emportement elle promit son concours actif pour mener à bonne fin la grande entreprise.

M. Cazalis résistait encore, mais mollement; cette volonté faible, dont on faisait le siège tous les jours, se lassait, fléchissait, et finit par capituler. Lorsqu'il donna son consentement aux projets de la tante, il crut faire un grand acte de courage en exigeant d'elle que Lucien serait remercié avec toute sorte d'égards et de ménagemens, — le plus tard possible. La tante promit tout, et dans son besoin de répandre sa joie au dehors, elle courut raconter cette grande victoire à la Zounet.

— Et vous allez laisser remonter cette *Mort de César?* dit la confidente. Vous! quel malheur! Et pour me faire encore tout saccager à la Pioline! Oh! non! s'ils reviennent ici tous ces comédiens, j'aimerais mieux sortir de la maison.

— Comme tu es simple, ma pauvre Zounet! lui répondit sa maîtresse, tu es bien de ton village. Promettre et tenir sont deux, grande sotte!

Au dehors, avec les étrangers, la tante était bien la personne la plus scrupuleuse qui eût jamais existé : esclave de sa parole, pour rien au monde elle ne se serait déliée des engagemens les plus téméraires; mais vis-à-vis de son frère elle se croyait tout permis, elle aurait violé les sermens les plus solennels.

— Ah! Zounet, reprit Mlle Blandine, avec les hommes, crois-moi, il faut toujours avoir l'air de céder; on consent à tout, puis on va de l'avant, comme si de rien n'était. Dès demain nous serons débarrassés de ce Lucien, et leur tragédie n'en a pas pour quinze jours dans le ventre. Soutiens-moi contre tous ces acteurs, et quand ils reparaîtront ici, nous leur ferons de telles avanies, qu'ils n'oseront plus revenir. Ce que femme veut, Dieu le veut. Rappelle-toi le docteur italien qui nous arriva de Bologne il y a dix ans; mon frère en raffolait, il ne m'a pas fallu un mois pour le mettre à la porte. Allons, vite, c'est demain à deux heures que ce Lucien doit venir; que tout soit prêt, mon tour, le grand salon, ma robe puce; pas une minute à perdre. Courez me repasser les collerettes.

Pendant que tout se décidait ainsi à la Pioline, Espérit de son côté ruminait de grands projets de guerre contre Lucien. Depuis quelques semaines, il lui était venu toutes sortes de tristesses en pensant à Mlle Sabine; il avait l'appréhension vague d'un grand danger qui la menaçait. Ces craintes le poursuivaient nuit et jour. Un soir, — le jour même où Mlle Blandine arrachait à son frère le congé de Lucien, — un soir, en faisant cuire ses poteries, Espérit se sentit

encore plus agité que de coutume, et cherchant obstinément d'où lui venaient ces inquiétudes, recueillant ses souvenirs et les comparant, songeant à tout ce qui s'était passé à la Pioline depuis quelques mois, il n'arrivait qu'à des suppositions absurdes qui n'expliquaient rien. Pendant toute la nuit, il se tourmenta de la sorte et vainement. Le lendemain, dans l'après-midi, fatigué de ces recherches, il prit le volume de *la Mort de César* pour se distraire. En récitant le rôle de Brutus, il oublia bientôt les Cazalis, et ne rêvant plus qu'à sa tragédie, il arpentait les prés en déclamant des vers. Tout à coup, au milieu du grand monologue, il jeta le livre sur l'herbe, et, se frappant le front des deux mains, il se mit à crier comme un fou : — Mais c'est clair comme le jour, on veut la marier à Lucien!

Lorsque Espérit fit cette belle découverte, il y avait bien deux mois que le maire Tirart disait à qui voulait l'entendre : — Nous nous marions avec les Cazalis; c'est conclu, paroles données. Je veux être parrain au printemps prochain. Cette Sabine m'agrée fort pour ma bru; je lui donne un mari de cent mille écus. — Espérit était peut-être le seul dans Lamanosc qui n'eût pas reçu les confidences de l'oncle Marius. Ce n'était pas la première fois qu'il lui arrivait de deviner à grand'peine des choses connues de tout le monde. Souvent dans son métier de potier il se donnait un mal infini pour trouver des procédés pratiqués depuis des siècles, — par exemple, ce beau vernis vert qu'il avait inventé après tant d'expériences, et qui ne différait en rien de celui qu'employaient de tout temps les faïenciers d'Apt.

— Sabine épouser Lucien! se disait-il; il faut à tout prix éviter ce malheur.

Il s'habilla en grand costume, brida la Cadette et partit pour la Pioline.

A ce moment, Lucien était déjà entré chez les Cazalis. Le salon orange était dans tout son luxe; la Zounet avait enlevé les housses des fauteuils, les chemises des chaises d'acajou, les globes des chandeliers, les gazes qui défendaient les cadres dorés et les glaces contre les *injures* des mouches. La table à jeu des grandes soirées était ouverte devant la cheminée; aux deux coins, M. Cazalis et sa sœur : le lieutenant relisant pour la troisième fois sa gazette, Mlle Blandine droite dans sa bergère, parée comme une jeune dame de 1817 et jouant de l'éventail.

Aux graves airs de la tante Blandine, Lucien comprit d'emblée ce qui se préparait. Depuis quelques jours, il s'attendait à un dénouement brusque; tout lui faisait pressentir une rupture prochaine que Sabine seule retardait par son extrême réserve. Dans ses dernières rencontres avec Sabine, il avait perdu toute espérance; il savait maintenant, à n'en plus douter, qu'elle ne l'aimerait jamais, et le soin

même qu'elle mettait à dissimuler ses antipathies était pour lui une souffrance; par respect pour Sabine et ses volontés tout autant que par fierté blessée, il songeait déjà à rompre de lui-même.

Lucien s'était assis; la tante lui tirait toujours de grandes révérences à la Louis XV; puis c'étaient des saluts, des saluts à n'en plus finir, des manières du plus grand style. Lucien voyait bien quelles colères secrètes fermentaient sous ce calme emprunté, quels dépits, quelles impatiences; dans un premier mouvement d'espièglerie, il s'amusa à l'irriter par sa froideur et sa retenue, et déjà la tante s'était si fort enferrée dans ses politesses, qu'elle ne savait plus comment revenir à la charge; elle se contenait à grand'peine dans ce rôle de dignité guindée. Elle allait éclater lorsque Lucien se leva et prit congé d'elle avec une courtoisie ironique, en affectant toujours de prendre très au sérieux ces cérémonies. Le lieutenant s'empressa de le reconduire, trop heureux d'en finir, sans avoir rien décidé, car c'était un grand ajourneur de crises; il croyait tout sauvé dès qu'il avait pu remettre les choses au lendemain. — Le tout est de gagner du temps, disait-il; tout ça s'arrangera. On ne sait pas ce qui peut arriver. — En rentrant, il était tout heureux de ce qu'il appelait une *solution*. Un orage terrible l'attendait.

Mlle Blandine aurait voulu que sa nièce assistât à ces explications. Sabine s'y était refusée; dans la crainte d'une surprise, elle était sortie avant l'arrivée de Lucien, et pour avoir un prétexte de promenade, elle conduisit sa chèvre assez loin dans le haut des Pâtys. Elle suivit d'abord la ravine qui longe le petit bois; mais tout est brouté autour des aires, et pour que la chèvre pût trouver sa vie sous les buissons, il fallut monter jusqu'aux défrichemens du Plan-des-Amandiers. Au milieu des jeunes cerisiers sauvages, elle s'arrêta pour planter le piquet de la chèvre. Elle venait à peine de s'asseoir et relevait la tête pour fixer sa quenouille, lorsqu'elle aperçut Marcel et Damianet qui descendaient sur l'autre rive avec leurs mules chargées de genêts épineux. Les deux frères devaient forcément passer devant Sabine, en suivant cet étroit sentier qui tourne dans la ravine. Elle les vit arriver et se hâta de plier son ouvrage et de retirer le piquet; mais, dans son empressement, elle lâcha la corde, et la chèvre, se sentant libre, prit sa course du côté du chemin. Sabine la poursuivit en essayant de ressaisir la corde, qui traînait à terre. La chèvre, toujours cabriolant, courut jusqu'au pont de sable qui reliait les deux rives : c'était une sorte d'arcade creusée par les eaux entre ces collines, et que les orages d'automne ont emportée il y a quelques années. Au milieu de ce pont, la chèvre s'arrêta, narguant sa maîtresse. Marcel était descendu en courant sous le pont. La chèvre, se voyant couper la retraite, sauta dans le torrent, et la

corde s'entortillant dans les ronces, Damianet la reprit sans peine. Marcel ramena aussitôt la chèvre à Sabine.

C'était la première fois qu'ils se rencontraient depuis la grande répétition; ils étaient très émus, car ils sentaient vaguement qu'ils ne devaient plus se revoir. Ils allaient se séparer, quand Lucien parut au détour de la route; il fit reculer son cheval de quelques pas pour mieux les voir et les saluer à l'aise d'un air moqueur. Marcel pâlit de colère, Sabine eut peur. — Restez ici, lui dit-elle, restez, je le veux! — Elle lui saisit la main et l'arrêta; mais dès que Lucien eut disparu sous les arbres, Sabine, rougissant de cette familiarité qui semblait s'établir entre elle et Marcel, s'écarta vivement. Damianet se pendit à sa robe : — Pourquoi pars-tu? dit-il, viens avec nous jusqu'à Seyanne; c'est aujourd'hui la grande fournée, il y aura des galettes. Tiens, voilà des mûres, c'est tout pour toi; les amis sont les amis.

Les mules s'étaient emportées au galop; Marcel rappela son frère, et Sabine s'éloigna de son côté. Elle se laissa conduire au hasard par la chèvre, qui s'était débattue longtemps pour sortir de ces terrains sablonneux, sans herbages, et qui, libre maintenant, courait gaiement vers le pré, en tournant autour de sa maîtresse de toute la longueur de sa corde, à grands sauts et ruades, cassant à belles dents les jeunes pousses au milieu des taillis.

A l'Olivette, Sabine rencontra Espérit, qui rôdait autour de la Pioline en habits de fête. — Il fait bon qu'on vous rencontre, dit-il, j'ai à vous parler. J'étais déjà monté jusqu'à la terrasse, mais de la porte j'ai entendu la voix de Mlle Blandine dans le salon, et si fort, si fort, que la frayeur m'a pris. Je n'ose plus entrer. Ah! mademoiselle Sabine!

Il la regardait avec une tristesse inquiète et ne pouvait se décider à parler.

— Eh bien! quoi, mon ami? lui dit-elle.

— Notre demoiselle, répondit Espérit en prenant son courage à deux mains, oui ou non, suis-je votre ami? Eh bien! sur ma foi, il ne faut pas que ce mariage se fasse.

— Mais quel mariage? Que dis-tu?

— Avec Lucien, pardi! Mauvaise affaire, notre demoiselle, mauvaise affaire, croyez-moi. Ce Lucien ne vous va guère, je vous le jure; il ne faut pas l'épouser.

— Mais ni lui ni personne, mon pauvre Espérit, dit-elle en s'efforçant de sourire.

JULES DE LA MADELÈNE.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

UNE

ACADÉMIE DE ROMANCIERS

EN ALLEMAGNE

Sammlung auserlesener Original-romane, herausgegeben von Otto Müller. — I. *Afraja*, von Théodore Mugge. — II. *Charlotte Ackermann*, von Otto Müller. — III. *Der Dunkelgraf*, von Ludwig Bechstein. — IV. *Der Sonnenwirth*, von Hermann Kurz. — V. *Die Freimaurer*, von Gustav Kühne. — VI. *Die Familie Ammer*, von Ernst Willkomm; 6 vol. Francfort 1854-1855.

Un symptôme inquiétant, et qui se manifeste à un égal degré dans toutes les littératures de ce temps-ci, c'est la dissémination des forces intellectuelles. Interrogez les peuples chez qui se concentre aujourd'hui le travail de la pensée, l'Allemagne, l'Angleterre et la France vous donneront le même spectacle. Combien est-il d'écrivains qui se possèdent tout entiers, et qui, sans dévier à droite ou à gauche, sachent marcher résolument vers un but fixé d'avance? Quand la volonté ne vient pas en aide au talent, on n'échappe guère aux distractions de la route. En vain a-t-on reçu du ciel les facultés les plus heureuses, la dissipation les énerve, et la fleur se fane avant de s'être épanouie. C'est ainsi que tant de jeunes esprits surgissent, et se pressent, et se remplacent si promptement les uns les autres; il en est qui se lèvent, joyeux, triomphans, comme s'ils allaient cueillir le rameau immortel, et déjà le souffle manque au vainqueur : le premier succès a épuisé ses forces. A voir tous ces noms d'écrivains, tous ces titres d'ouvrages enregistrés avec sympathie par la critique, il semble qu'on assiste à un grand mouvement littéraire, et que cette abondance de talens et d'œuvres atteste en nous la sève qui fait les

siècles virils. L'abondance des talens, oui, c'est un des signes de notre âge; mais, hélas! avec quelle rapidité elles s'effacent, toutes ces lueurs incertaines! L'image trop fidèle de la saison littéraire où nous sommes, ce sont ces milliers d'étoiles filantes qui brillent et disparaissent dans le ciel par une chaude nuit d'été. Il y avait pourtant bien des qualités précieuses chez tel écrivain dont le premier essor nous charmait l'an dernier; qu'est-il devenu? Il a perdu sa voie, il a suivi les feux follets qui mènent aux piéges perfides, vous le cherchez et ne le trouvez plus. C'est toujours, et plus que jamais, le cri douloureux de l'orateur antique : l'année a perdu son printemps!

Je pourrais faire cette réflexion à propos de la France, et les exemples ne me manqueraient pas pour éclairer ma pensée; c'est à l'Allemagne seulement que je veux l'appliquer aujourd'hui. Combien de commencemens heureux n'ai-je pas eu à signaler depuis quinze ans! Combien de fois l'Allemagne n'a-t-elle pas accueilli avec espoir un nom qui promettait de grandir! Celui-ci était poète : il chantait le retour de l'âme aux émotions de la vie religieuse, il se plaisait à des tableaux d'une grâce enfantine, et cette fiévreuse Allemagne des dernières années, à peine débarrassée de son cauchemar, semblait revenir avec M. Oscar de Redwitz à la foi des *Minnesinger*. Celui-là était un conteur bien inspiré; il avait su donner une forme touchante aux observations qui frappaient son esprit, il nous faisait partager ses sympathies si douloureuses, si profondément tendres pour les misères des israélites de Bohême, et nous étions heureux de saluer M. Léopold Kompert comme un des futurs maîtres du roman philosophique. Cet autre s'était attaché à peindre les paysans de la Forêt-Noire; il avait découvert dans un petit village du duché de Bade une poésie inconnue avant lui, et ses romans rustiques avaient eu l'éclat d'une révélation; Berthold Auerbach était le chef d'une école. Brillans débuts, espérances souriantes, où êtes-vous? Des causes différentes ont amené des résultats trop semblables : poètes et conteurs se sont arrêtés en route. Orgueil ou paresse, infatuation ou défiance de soi, entraînemens de la vie publique, séductions du journalisme, sans parler, hélas! des motifs légitimes et de la dure nécessité qui s'oppose si souvent à la pratique de l'art, voilà quelques-unes des influences qui viennent glacer la sève au moment de la floraison espérée. Je ne cite ici que les écrivains qui ont jeté le plus d'éclat; mais autour d'eux ou au-dessous, que de noms encore ont éveillé un instant la sympathie publique! Les rangs étaient pressés, une légion nombreuse semblait s'avancer en bon ordre, et cependant chaque année le tableau changeait d'aspect. Les débuts succédaient aux débuts, et l'écrivain applaudi allait disparaître au sein de la foule. Tout cela atteste, encore une fois, une singulière fertilité littéraire;

seulement, pourquoi n'y a-t-il pas une œuvre qui s'impose? Pourquoi ne se forme-t-il pas une école qui soutienne les faibles et rallie ceux qui s'égarent?

Parmi les causes qui ont amené cette dispersion des esprits, parmi les mauvaises influences qui ont contribué à corrompre tant de germes, à dissiper tant d'espérances, il faut ranger surtout la manie de l'imitation française. Certes, que l'action intellectuelle de la France s'exerce glorieusement en Europe, ce n'est pas nous qui serons tenté de nous en plaindre; prenez-y garde toutefois, plus les barrières des peuples s'abaissent, plus aussi nous devons défendre l'originalité de leur esprit contre les dangers de la promiscuité et du chaos. Désirer que notre patrie garde le premier rang à la tête des nations littéraires, c'est le vœu d'une légitime fierté, mais que penser d'un homme qui, méconnaissant le génie multiple, la libre et féconde variété de la civilisation moderne, souhaiterait au nord et au midi le triomphe d'une pensée uniforme? Cette critique-là n'est plus permise qu'à des pédans de collége. Il est encore de ces intelligences étroites qui ne veulent reconnaître en Europe que la seule littérature de la France, erreur fort excusable assurément si elle est le produit d'un enthousiasme vrai, prétention grotesque si elle s'étale comme une doctrine, et si, sous un air de conviction hautaine, elle cache simplement deux sottes choses : la fatuité et l'ignorance. Plaçons-nous plus haut, contemplons dans son ensemble le travail compliqué du genre humain, souhaitons que chaque peuple y conserve son esprit, y développe son originalité native, et ne demandons qu'une lutte féconde où nous saurons maintenir notre place. Savez-vous, en effet, quel est le résultat de ces influences qui tiennent plus de la mode que de l'étude? L'imitation ne se prend qu'aux succès du jour, et l'on voit ordinairement les plus médiocres produits d'une littérature devenir un modèle pour la littérature voisine. Avant Bodmer et Lessing, avant Goethe et Schiller, quand le désir de se régler sur le siècle de Louis XIV étouffait en Allemagne toute inspiration libre, ce n'était pas Corneille ou Racine que l'on prenait pour guides : on faisait du Campistron ou du Lagrange-Chancel. Aujourd'hui que Paris est une sirène pour l'étranger, que copie-t-on au-delà du Rhin? Nos plus vulgaires frivolités parisiennes, un vaudeville, une fantaisie suspecte, un feuilleton prétentieux, ou l'interminable récit d'un conteur à la toise.

Le meilleur moyen de réveiller l'inspiration engourdie, c'est de ramener les écrivains aux sources nationales. Pourquoi la vie germanique, par exemple, ne serait-elle pas un sujet d'observations fécondes pour les romanciers de Berlin ou de Vienne, de Stuttgart ou de Munich? Pourquoi l'étude directe d'un pays si original et si

riche ne fournirait-elle pas de vivantes peintures à des esprits bien doués? Que de trésors à recueillir dans ce commerce assidu avec les traditions du sol! Puisqu'il faut un but sérieux, puisqu'il faut une inspiration morale chez celui-là même qui ne semble préoccupé que de l'amusement du lecteur, en voilà une toute naturelle et singulièrement heureuse, l'amour du pays, l'interprétation des choses passées, la peinture sympathique des choses présentes. Quand l'auteur d'*Eritis sicut Deus* mettait si énergiquement en scène les désordres de l'athéisme hégélien, c'étaient là des mœurs bien allemandes, et soit qu'on approuvât sa belliqueuse ardeur, soit qu'on blâmât en maintes rencontres l'âpreté de ses satires, il fallait bien reconnaître dans ce vigoureux tableau un esprit sincèrement inspiré (1). Ce qu'a fait ainsi l'audacieux conteur dont l'Allemagne ne sait pas encore le nom, ce qu'il a fait avec amertume, avec passion, au milieu des injures des uns et des acclamations des autres, il faudrait le faire aujourd'hui sans autre inspiration que celle de la vérité, sans autre passion que la passion de la poésie et de l'art.

Il y a en Allemagne un jeune écrivain qui a senti vivement le mal dont je viens de signaler les causes, et qui fait en ce moment même de généreux efforts pour le combattre. Je parle de M. Otto Müller, connu déjà par des récits pleins de fraîcheur et de vérité. M. Otto Müller a été frappé comme nous de cette multitude de talens qui gaspillent leurs fragiles trésors; il a déploré les effets de l'imitation frivole de la France, et il a conçu le désir d'imprimer aux esprits une direction plus sûre. Grouper autour de lui les écrivains qui prennent leur tâche au sérieux, ramener l'art aux traditions vraies dont il s'est trop longtemps écarté, entreprendre avec ses amis la peinture des mœurs allemandes dans le présent aussi bien que dans le passé, former le goût du public par un choix d'œuvres véritablement littéraires et désignées à l'attention de la foule, tel est le plan de M. Otto Müller. L'intention est excellente; le jeune écrivain a-t-il su la réaliser tout entière? Cette question mérite bien qu'on l'examine avec sollicitude. Un premier groupe s'est déjà formé, cinq romanciers ont répondu à l'appel, et nous avons entre les mains six volumes de cette collection, que M. Müller appelle avec confiance *Bibliothèque de romans allemands originaux*. De ces six écrivains, y compris le chef qui les a convoqués, il en est trois qui ont déjà fait leurs preuves et donné leur mesure; les trois autres sont des hommes nouveaux. La génération qui a fait parler d'elle il y a quinze ans et la génération qui se lève s'associent pour une œuvre commune. Les vétérans n'avaient pas toujours suivi le chemin le plus droit, les dé-

(1) Voyez, sur ce roman, la *Revue* du 15 juin 1855.

butans n'étaient pas encore parfaitement sûrs d'eux-mêmes, les voilà disposés à se soutenir les uns les autres : spectacle aimable, si j'ose le dire, gracieux exemple d'encouragement mutuel, et où je trouve déjà quelque chose du génie germanique. Les *Minnesinger* du XIIIe siècle, les *Meistersænger* du XVe, étaient aussi des confréries littéraires, et dans cette communauté d'efforts chaque membre trouvait une sauvegarde soit contre ses propres erreurs, soit contre l'indifférence ou les mauvais jugemens de la foule. Prêtons donc une attention sérieuse à cette académie de romanciers, à ce groupe d'écrivains qu'a rassemblé M. Müller, et, puisque c'est une pensée élevée qui les anime, signalons le bien et le mal avec franchise; la sympathie et la sévérité attesteront également notre sollicitude.

Commençons par le jeune maître : le roman de M. Otto Müller, *Charlotte Ackermann,* est une touchante et douloureuse histoire empruntée aux annales de la littérature dramatique en Allemagne au XVIIIe siècle. On sait quelle fut, vers le milieu du siècle dernier, l'importance littéraire de la scène de Hambourg. Attiré par les artistes d'élite qui y interprétaient les chefs-d'œuvre de Shakespeare, de Corneille, de Racine, et les premières tentatives du vrai drame germanique, Lessing a écrit, à l'occasion de ces soirées de Hambourg, une série d'études qui composent un de ses plus intéressans ouvrages. C'était le moment où l'Allemagne allait produire aussi sur le théâtre les grands poètes qui font son orgueil : on ne parlait pas encore de Schiller; mais déjà Wolfgang Goethe, en racontant *les souffrances du jeune Werther,* en faisant jouer *Goetz de Berlichingen,* avait donné le signal d'une littérature toute nouvelle, tandis que Lessing frayait vaillamment la route à des inventeurs plus complets avec sa *Minna de Barnhelm* et son *Emilia Galotti.* De grands acteurs avaient paru et semblaient provoquer les poètes. La faveur publique venait en aide à ces premiers triomphes; je ne sais quelle vie nouvelle, je ne sais quel souffle printanier circulait dans ces domaines, jusque-là si incultes; maintes apparitions charmantes souriaient à la naissance de l'art.

Parmi les plus habiles interprètes des œuvres confiées à la scène, la famille Ackermann brillait au premier rang, véritable famille d'artistes comme l'imagination peut en rêver, famille toute patriarcale, dévouée à l'art, dévouée à l'étude du beau, et sans aucune de ces prétentions ridicules avec lesquelles on transfigure aujourd'hui le moindre joueur de violon. Les comédiens de la famille Ackermann n'étaient pas des révélateurs incompris ni de sublimes crucifiés; c'étaient tout bonnement de sérieux artistes qui aimaient leur art, de braves gens qui s'efforçaient de charmer la foule naïve et de satisfaire les connaisseurs d'élite, sans songer à la régénéra-

tion de l'espèce humaine. Simples, honnêtes, gracieux, ils marchaient de pair avec ce qu'il y avait de plus respectable dans la bourgeoisie de leur bonne ville de Hambourg, et comme ils se sentaient assurés de l'estime publique, l'idée ne leur venait pas de s'ériger en pontifes. Rien de plus aimable que le tableau de la famille Ackermann tel que l'a tracé M. Müller. La maison s'élève en face de l'église Saint-Michel, propre, élégante, comfortable, avec sa grande porte de chêne bien luisante et les deux tilleuls qui décorent l'entrée; au dedans, tout est réglé avec ordre, tout est calme, joie sereine, étude sérieuse. Voyez l'excellente femme qui gouverne le ménage, c'est la veuve de Conrad-Ernest Ackermann, directeur du théâtre de Hambourg; son fils Frédéric-Louis Schroeder, né d'un premier lit, directeur et acteur à la fois, a recueilli pour l'agrandir la succession de son beau-père; les deux filles, Charlotte et Dorothée, soutiennent avec lui la gloire de la famille. Charlotte surtout est une admirable artiste : quelle grâce et quelle passion! Comme elle transforme ses rôles, comme elle leur communique une vie ardente dont l'auteur ne se doutait pas! D'un type vulgaire elle fait une physionomie idéale, d'un médiocre personnage d'Élias Schlegel ou de Brandès elle fait une héroïne qui serait le triomphe d'un poète. Aussi, quand les jeunes maîtres lui confieront leurs œuvres, quand elle jouera l'*Emilia* de Lessing, quand Marie de Beaumarchais, dans le *Clavijo* de Goethe, exprimera par sa voix ses mélodieuses douleurs, Charlotte Ackermann aura une place, à côté de Lessing et de Goethe, dans la création de la scène allemande.

Charlotte était l'orgueil de cette ville de Hambourg, si fière déjà de son Klopstock et de l'hospitalité qu'elle avait donnée à l'auteur de *Minna de Barnhelm*. La souplesse de son génie se prêtait à toutes les exigences de la troupe et à tous les plaisirs du public. Dans la naïve organisation du théâtre naissant, l'art du comédien devait tout embrasser; Charlotte n'était pas un de ces talens artificiels qui ne savent jouer que d'un instrument et n'y font vibrer qu'une seule corde : vive et spirituelle dans ses rôles comiques, pleine d'élans passionnés dans le drame, on la voyait le lendemain danser une pantomime avec une suprême élégance. On se rappelle involontairement, à la lecture de ces jolis détails, cette actrice de l'hôtel de Bourgogne qui créait le rôle d'Andromaque en 1667 avec un si merveilleux succès, et dont Racine, l'année suivante, accompagnait en pleurant le convoi funèbre : l'Andromaque de Racine excellait aussi dans la comédie et la danse. Que manquait-t-il à Charlotte? Belle, innocente, respectée de tous, unissant la simplicité des vertus domestiques à l'enthousiasme sacré de la poésie, on l'aimait pour sa candeur juvénile autant qu'on admirait son génie.

Mais où est le roman? où est le drame? Le voici : Charlotte est si bien une habitante des régions idéales, qu'elle ne sait rien des choses d'ici-bas; sa candeur et son enthousiasme lui seront un piége. Écoutez une vieille histoire qui s'est reproduite sous maintes formes; l'histoire est vraie, et l'auteur du roman n'a eu qu'à faire revivre des douleurs trop réelles. Un officier arrive de Copenhague pour recruter des soldats au service du roi de Danemark : c'est le baron de Sylbourg, un parfait cavalier, un spirituel égoïste, un de ces roués qui savent cacher sous des paroles d'or la sécheresse de leur âme. A coup sûr, un œil exercé ne s'y tromperait pas : Sylbourg, après tout, ne serait qu'un sous-lieutenant dans le régiment de Lovelace; mais avec ses mystérieuses allures, avec son hypocrite mélange de réserve et de passion, l'officier danois a fasciné Charlotte. Hélas! ce cœur si pur, cette intelligence si élevée, si délicate, et toute consacrée à l'étude du vrai et du faux, comment a-t-elle pu se laisser prendre ainsi au manége de ce plat comédien? C'est là l'impression poignante que produit cette tragique histoire. On voudrait détromper Charlotte, on applaudit l'excellent Schrœder, quand il poursuit Sylbourg de son mépris et qu'il tâche de dessiller les yeux de sa sœur. Vains efforts! il y a dans l'ingénuité de ces belles âmes une obstination invincible. C'est le récit de cet amour, c'est le tableau des imprudences de Charlotte, des roueries effrontées de Sylbourg, des violences de Schrœder, et finalement l'abandon, le désespoir, la mort prématurée de la jeune et glorieuse artiste, qui remplit le roman de M. Otto Müller.

On possède encore (c'est un curieux épisode de l'histoire littéraire de l'Allemagne au XVIIIe siècle), on possède encore les lettres de Charlotte à Mme la conseillère Unzer, la vieille amie de Lessing et la confidente dévouée de la jeune actrice, — lettres naïves, charmantes, passionnées, que l'on peut comparer tour à tour aux décentes tristesses de Mlle Aïssé et aux cris de douleur de la religieuse portugaise. M. Müller, à l'aide de ces lettres, a retrouvé la vie intime des personnages qu'il met en scène. On s'aperçoit bien vite que ce n'est pas là un roman ordinaire, il semble qu'on feuillette les archives d'une famille. Cette simplicité n'exclut pas çà et là des scènes très vives où le contraste qui fait le fond du récit, le contraste de l'innocence et de l'effronterie, est vigoureusement accusé. Quel spectacle que celui du lieu infâme où le baron de Sylbourg ne craint pas d'entraîner sa fiancée! Il fallait une rare habileté pour toucher à une situation pareille; M. Müller y a trouvé l'occasion de déployer toute la délicatesse de son pinceau. Quand Charlotte met le pied dans cette maison suspecte, elle y marche comme sur les dalles d'un sanctuaire, et l'auréole de pureté qui l'entoure ne se voile pas un instant. Elle ignore

le mal; comment pourrait-elle se défier de la perfidie et de la bassesse? Avec cette confiance ingénue, il y a un autre trait de caractère qui n'a pas échappé à la clairvoyance du romancier, c'est ce que j'appellerai le point d'honneur de l'artiste. « Quoi! — s'écrie un jour Charlotte Ackermann, au moment où les prières de Sylbourg l'entraînent aux imprudences qui la perdront, — quoi! la poésie sera-t-elle éternellement un monde étranger sans qu'il soit permis de la transporter dans la vie comme une réalité? Si je ressens l'amour d'une Julia, pourquoi ne me conduirais-je pas comme elle? Rutland paraît-elle si noble, si entraînante et si profonde, uniquement parce qu'elle est une figure de fantaisie? N'est-ce pas plutôt parce que tout homme généreux, tout caractère noble et profond reconnaît que l'amour de Rutland est le véritable amour, et que son sort malheureux est la conséquence nécessaire de cet amour? Loin de moi les petites pensées! Celui qui craint d'éprouver et de souffrir dans la vie réelle ce qui nous émeut et nous ravit dans la poésie aura, je le veux bien, tout ce qu'il faut pour cette existence d'ici-bas, mais sa patrie n'est pas dans le monde idéal; il ment, il ment à la sublime déesse, s'il n'a pas le courage de chercher, même à travers les épines de cette vallée terrestre, un sentier qui le conduise vers ses lumineux sommets. » C'est ainsi que la malheureuse enfant s'encourage elle-même en ses témérités; sa mère si indulgente et si bonne, sa sœur si tendrement alarmée, l'honnête et impétueux Schrœder qui veille sur elle comme sur le plus précieux des trésors, ce sont là les ennemis contre lesquels son âme se révolte, tandis qu'elle revêt l'infâme Sylbourg de tous les prestiges de son rêve!

Cette belle étude fait honneur à la sagacité du moraliste autant qu'à la délicatesse du peintre. Il faut louer aussi l'arrangement ingénieux du cadre où M. Müller a placé la figure de Charlotte. Tous ces détails intimes de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle contribuent singulièrement à animer le tableau. La discussion des comédiens à l'auberge de la *haute société*, les controverses des acteurs et des journalistes, l'introduction de l'*Othello* de Shakspeare sur la scène de Hambourg, les naïves modifications que le conseil de la cité fait faire au dénoûment du drame, les fureurs du pasteur Jean-Melchior Gœtze, l'adversaire acharné de Lessing, qui tonne du haut de la chaire contre le goût païen de la poésie dramatique, le manuscrit de *Nathan* envoyé par Lessing à Charlotte, et la belle jeune fille qui reprend goût à la vie en étudiant le rôle de Récha dans cette composition immortelle, ce sont là autant de scènes familières et charmantes qui font revivre à nos yeux toute une période de l'histoire de l'art. Remarquez aussi que ce ne sont pas des épisodes accessoires: on s'intéresse aux destinées de cette littérature nouvelle qui grandit,

et, comme Charlotte Ackermann est l'éclatante auxiliaire de Lessing et de Goethe, on partage, au sujet de la malheureuse artiste, les émotions et les colères du public de Hambourg. Goethe a écrit un de ses poèmes les plus touchans à l'honneur d'une jeune actrice qui a passé comme une apparition merveilleuse sans laisser d'autre trace qu'un souvenir bientôt effacé. Les admirateurs de Charlotte sentaient aussi vivement que le poète tout ce qu'il y avait de fragile et de périssable dans ce génie créateur auquel ils avaient dû de si pures jouissances. Quel deuil public lorsque ses tragiques aventures l'obligeaient à s'éloigner de la scène! quelles acclamations quand elle y reparaissait, essayant de renaître à l'enthousiasme! Et le jour qu'elle s'évanouit sur le théâtre, brisée à la fois par un rôle trop conforme à ses propres souffrances et par la vue de son indigne amant venu là tout exprès pour torturer son cœur, comme un frisson d'angoisse parcourait l'assemblée immobile! L'intérêt d'une destinée particulière et l'intérêt général de l'art sont associés ici avec une parfaite harmonie.

Il y a un dernier épisode qui explique et couronne cette lamentable histoire : bien que l'abandon de Sylbourg eût brisé le cœur de Charlotte, la pauvre fille s'obstinait toujours dans sa confiance. Elle était bien sûre de le ramener, disait-elle. C'étaient les reproches de sa famille, les emportemens de Schrœder, c'était sa propre défiance à elle-même, défiance d'un instant et dont elle s'accusait comme d'une lâcheté, qui avait excité la juste indignation de son amant. Elle persistait jusqu'au bout à glorifier ce misérable, mais le jour où Sylbourg fut démasqué, le jour où elle comprit à quel débauché vulgaire elle avait donné son âme, le rêve une fois détruit, la belle rêveuse mourut. Citons cette page qui résume tout le tableau : Mme Ackermann, Schrœder et Dorothée ont décidé Charlotte à s'éloigner de Hambourg. La solitude, les premiers souffles du printemps, les douces merveilles de cette nature que Charlotte savait si bien sentir, relèveront son âme abattue. Des amis dévoués de la famille, le baron et la baronne de Schimmelmann, l'emmènent au bord de l'Elbe dans leur château de Wandsbeck. C'est là que la comtesse Ulrique de Lindenkron, victime autrefois de l'indignité de Sylbourg, ne craint pas de dévoiler à la douce malade ses tristes et terribles secrets. Elle croyait la guérir, mais pour une âme comme celle de Charlotte, la seule guérison d'un tel amour, la seule réparation d'une telle erreur, c'est la mort. Charlotte se sent frappée au cœur; le lendemain elle quitte le château à pied, accourt à la ville et rend l'âme entre les bras de sa mère :

« La nuit était déjà close, lorsque Ulrique eut achevé son récit; la lune brillait à travers le feuillage; le murmure des sources et des fontaines inter-

rompait seul le silence de la nuit; Charlotte, les yeux fermés, se penchait sur le sein de la comtesse, qui l'avait entourée de ses bras et la laissait se remettre de l'impression que cette confidence avait dû lui faire. Ulrique était fermement persuadée que le moment était venu où la jeune fille allait être à jamais guérie de son amour; mais lorsque Charlotte, s'éveillant comme d'un songe, releva la tête, et, passant la main sur son front, arrêta sur la comtesse son regard fixe et troublé, celle-ci ne put voir sans effroi son égarement et sa pâleur : c'était comme une blanche figure de marbre qui la regardait de ses yeux morts, où la lune reflétait sa magique lumière.

« — Je vous remercie... Retournons au château... J'ai froid.

« C'est tout ce que Charlotte put lui dire, après quoi elle se leva et s'enveloppa dans son châle en frissonnant.

« — Prenez la malheureuse histoire de mon premier amour comme un avertissement de votre bon ange, mon aimable Charlotte, dit Ulrique, qui commençait à craindre d'avoir dépassé la mesure. C'est un bonheur pour nous deux de nous être ainsi rencontrées, — pour moi, parce qu'une fois enfin j'ai pu épancher librement mon cœur, — pour vous, parce que mon sort vous avertit d'être sur vos gardes. Vous verrez plus tard les lettres par lesquelles le traître voulait me ravir l'amour de mon Arthur, même à sa dernière heure, lettres si pleines d'une infernale malice, que je puis les comparer au poison mortel qui tue lentement, mais infailliblement... Voulez-vous les lire demain, ces lettres, ma bonne Charlotte? Qui sait le service qu'elles peuvent vous rendre encore?

« — A moi? dit-elle en balbutiant et saisie d'un brûlant frisson. Ces lettres ne pourraient plus me rendre aucun service! Il suffit que je connaisse pleinement mon épouvantable erreur... O mon Dieu! mon Dieu! comment supporterai-je cette épreuve? . . . . . .

« Le récit d'Ulrique avait brisé ce jeune cœur; ce qui devait la sauver avait été pour elle le poignard d'Odoardo; la lumière que la comtesse répandit sur la vie de Sylbourg alluma le flambeau des funérailles de Charlotte.

« Personne dans le château ne se doutait de son départ secret; seulement, au bout de quelques heures, comme elle ne revenait pas de sa promenade matinale dans le parc, on conçut des craintes et l'on chercha vainement dans tous les environs. On n'a pas su ce qui lui fit prendre si soudainement le chemin de la maison paternelle, car à l'arrivée du médecin elle était déjà dans le délire d'une fièvre ardente, et bientôt il dut annoncer qu'elle ne passerait pas la nuit.

« Vers cinq heures, lorsque le baron, sa femme et la comtesse arrivèrent, Charlotte était à l'agonie, mais elle ne rendit le dernier soupir qu'après minuit : elle expira doucement dans les bras de la vieille conseillère. L'aurore du 10 mai ne trouva plus de la grande artiste, de Charlotte Ackermann, qu'un cadavre au tranquille sourire et un nom immortel dans les fastes du théâtre allemand.

« Ce fut un jour de deuil pour toute la ville de Hambourg; nous lisons que ce jour-là il ne se fit, même à la bourse, presque aucune affaire. Des millier de personnes se rendirent au Kreyenkamp, pour contempler dans un morne silence la maison où *elle* était morte. Vers midi, des groupes menaçans se

formèrent devant l'auberge de Kaisershof; on faisait entendre des cris de malédiction contre l'officier recruteur; il fallut l'intervention de personnes sages et respectées pour empêcher le peuple de lancer des pierres contre les fenêtres de son appartement, bien que l'aubergiste déclarât que le baron était parti dès le matin.

« On ne le revit jamais à Hambourg, et l'on ne sait pas non plus ce qu'il devint dans la suite. Le jour qui précéda les funérailles, on avait, suivant l'usage, exposé le corps de Charlotte dans un cercueil ouvert. La foule des personnes de toute condition qui lui rendirent les derniers honneurs et qui voulurent la voir encore une fois fut si grande, qu'il fallut demander quelques hommes de la garde pour maintenir l'ordre devant la maison. La chambre où le corps était exposé ne désemplissait pas de visiteurs consternés; on jonchait le cercueil de fleurs; chacun voulait avoir des cheveux de Charlotte pour en former des bagues et les porter comme souvenir. L'aspect de la jeune morte entièrement vêtue de blanc et couronnée du laurier si justement mérité faisait fondre en larmes les spectateurs même les plus froids. Ceux qui la voyaient ainsi gisante savaient qu'elle était morte avec un cœur pur. Artiste au sein même du trépas, elle semblait être dans le cercueil une gracieuse Emilia Galotti, une charmante Marie de Beaumarchais.

« Le jour des obsèques, la douleur et les regrets allaient presque jusqu'à l'exaltation. On avait transporté le corps, la nuit précédente, à la cour de l'opéra; c'est de là que, le dimanche 14 mai, il fut amené vers sept heures du soir à l'église de Saint-Pierre, dans un char funèbre décoré de fleurs et de couronnes de myrte; le Gaensemarkt, le Jungfernstieg, ainsi que l'église et le cimetière, étaient couverts d'innombrables assistans en habits de deuil; à l'entrée du temple, les plus proches amis et les artistes, avec quelques-uns des membres les plus considérables du conseil de la ville, reçurent le cercueil et le portèrent eux-mêmes à la fosse. Brockmann prononça le discours funèbre. On lisait sur le drapeau mortuaire ces simples mots :

Tout nous échappe ici-bas;
La vie est un rêve :
Arrêtée au premier pas,
Ma course s'achève.

Mais la tombe où nous passons
Nourrit l'espérance :
Le grain meurt, et des moissons
Le grand jour s'avance (1). »

En écrivant ce poétique récit, M. Otto Müller a donné un bon exemple et une indication salutaire. Voilà un tableau bien allemand, voilà une œuvre originale et vraie; point de fausses couleurs, nulle prétention, aucune trace des influences suspectes dont il fallait enfin se débarrasser. Cette étude d'une passion ardente au milieu des vertus patriarcales du foyer atteste un sentiment fidèle des vieilles mœurs uni aux pénétrantes analyses de l'art moderne. Le sentiment

(1) J'emprunte cette citation à la traduction élégante et fidèle de M. J.-J. Porchat.

de la tradition et une originalité savante, c'est aussi ce que je suis heureux de signaler dans un roman de mœurs populaires, *l'Aubergiste du Soleil*, dû à la plume de M. Hermann Kurz. M. Hermann Kurz appartient comme M. Otto Müller à la génération nouvelle. Je ne crois pas qu'il ait rien écrit avant *l'Aubergiste du Soleil*, car il me paraît impossible qu'une œuvre écrite de cette main vigoureuse ait pu passer inaperçue. C'est la délicatesse et la grâce qui distinguent M. Otto Müller, c'est la profondeur et la force qui éclatent chez M. Kurz. M. Otto Müller nous a donné un suave et tragique tableau emprunté à l'histoire des arts au XVIIIe siècle; c'est aussi au XVIIIe siècle que M. Hermann Kurz a demandé les élémens de son drame, mais il nous conduit au milieu des paysans souabes, et il trace une peinture sombre et sinistre, qui est en même temps une excellente page d'histoire. Les lettres de Charlotte Ackermann avaient servi de guide à M. Müller; il y a de même un fondement réel au récit de M. Hermann Kurz. Par les contrastes autant que par les ressemblances ces deux œuvres se tiennent et se complètent. Après avoir assisté aux premiers triomphes de l'art dramatique allemand dans le siècle de Lessing et de Goethe, c'est une étude curieuse de pénétrer dans ces bas-fonds de la société où la dureté d'une église sans cœur et d'une administration homicide appelaient, comme un jugement de Dieu, le jugement de la France de 89!

Parmi les écrits en prose de Schiller, on rencontre une très curieuse narration, dont le titre, assez difficile à traduire littéralement, peut être paraphrasé ainsi : *l'Homme poussé au crime par la perte de son honneur*. C'est l'histoire d'un certain Christian Wolf, fils d'un petit aubergiste de campagne, qui, abandonné de bonne heure à lui-même, va braconner dans les bois, est jeté en prison avec des malfaiteurs, sort de là le désespoir dans l'âme, essaie de prendre un métier, et bientôt, se croyant voué pour toujours au mépris des hommes, finit par devenir un chef de bandits, l'épouvante et le fléau de la contrée. Ce n'est pas un récit d'imagination, c'est une histoire vraie, *der Verbrecher aus verlorenen Ehre, eine wahre Geschichte*, et Schiller, en effet, cite plusieurs pages d'une espèce d'autobiographie écrite par le meurtrier lui-même, lorsque, pris et condamné, il se préparait à porter sa tête sur l'échafaud. Cette autobiographie n'est pas le seul document qui reste sur l'aubergiste du Soleil; il y a des actes judiciaires, des procès-verbaux, des lettres, sans parler de plusieurs notices écrites par des contemporains avec un naïf accent de vérité. Ces documens ont fourni à M. Kurz d'utiles indications, mais il a pensé qu'il avait le droit d'en faire un libre usage. Ce qui est vrai dans son récit, c'est le fond même, le tableau du temps, la peinture de cette justice impitoyable,

l'histoire d'un homme doué de facultés puissantes et poussé au crime par l'iniquité de ceux qui devaient lui tendre la main; quant aux détails, ils sont hardiment inventés, et cette mise en œuvre fait le plus grand honneur à la forte et saine imagination de M. Kurz. Le récit de Schiller lui-même n'a fourni qu'un petit nombre de traits au romancier. On n'avait dans ces documens authentiques qu'une simple histoire de cour d'assises; ici, c'est une œuvre vraiment remarquable, et que remplit d'un bout à l'autre le souffle de la poésie.

Le tableau s'ouvre vivement à l'heure où Frédéric Schwan, le fils de l'aubergiste du Soleil, condamné pour ses violences à passer quelques années dans une maison de correction, vient de subir sa peine et met le pied hors de la prison. Frédéric est sur le seuil; un des geôliers le pousse dehors par les épaules et lui lance, dans un style grotesquement brutal, un adieu qui fait frissonner. C'est donc un scélérat perdu sans retour pour que le geôlier lui tienne ce langage? Non, c'est une nature énergique et violente, mais pleine aussi de bons instincts et capable de grandes choses. A côté de la stupide figure de ce geôlier qui dépose dans le cœur du jeune homme le germe des ressentimens amers, l'auteur a placé dès le premier chapitre l'excellente physionomie du pasteur à qui est confiée l'éducation religieuse des détenus. Le digne ministre a su toucher le cœur du jeune sauvage; il est indulgent, comme tous ceux chez qui l'expérience des hommes est éclairée par une philosophie chrétienne; il ne se rebute pas pour une parole irritée, pour une brusquerie grossière, car il sait la force irrésistible de la douceur. Les bonnes pensées qui ne s'éteindront jamais complétement dans l'âme de Frédéric, les inspirations pieuses qui s'y feront jour çà et là au milieu même des souillures de sa vie, c'est le doux pasteur de la prison qui les y a mises. Pourquoi cet excellent homme est-il le seul être compatissant que l'infortuné rencontre sur sa route? Le père de Frédéric, qui s'est débarrassé de l'enfant rebelle en le livrant à la police, n'est guère disposé à lui tendre les bras. Paysan orgueilleux, honnête homme au cœur dur, un de ces caractères vulgairement vertueux pour lesquels la bonne conduite est une sorte d'opération commerciale, comment ne verrait-il pas un ennemi dans ce fils indiscipliné qui a compromis si souvent la bonne réputation de l'auberge? C'est une triste honnêteté que celle dont le père de Frédéric est si fier; vertu solide, je le veux bien, mais qui ressemble terriblement à une enseigne. On dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions; il est pavé surtout de ces vertus-là. Encore si le vieil aubergiste était seul à repousser l'enfant prodigue! Frédéric est si transformé par cette année de prison, il est si résolu à se dompter lui-même, qu'il triompherait sans doute de la sombre rancune de son père; mais il y a là

une marâtre cupide, haineuse, impérieuse, qui ameute toutes les passions contre lui. Frédéric a beau faire son travail comme valet d'auberge, soigner les chevaux, surveiller l'écurie : toute sa bonne volonté est inutile, la famille entière le traite en réprouvé. La famille? ce n'est pas assez dire. Il est violent, le pauvre Frédéric, mais il est généreux, et plus d'une fois ses violences ont éclaté pour défendre le faible contre le fort; les lâches qu'il a jugés avec sa justice sommaire ne se sont pas fait faute de le calomnier, et dès qu'il met le pied dans le village, le vieillard détourne les yeux avec mépris, la jeune fille tremble de frayeur, le jeune homme serre les poings et murmure des paroles de haine. On le craint, on le fuit comme un chien enragé; son nom, l'aubergiste du Soleil, le *Sonnenwirth* (on l'appelle ainsi, bien que ce titre appartienne à son père et qu'il soit condamné d'avance à ne jamais recueillir cet héritage), son nom maudit est un épouvantail.

Un seul être dans cette contrée ennemie tend à Frédéric une main confiante : c'est une jeune fille bien pauvre, bien misérable, qu'il a protégée, encore tout enfant, contre les mauvais traitemens d'un hypocrite. Il y a une grâce touchante dans les amours de Frédéric et de Christine. Au moins le voilà réconcilié avec la vie; que lui importent les injustices des hommes? Le *Sonnenwirth* est sauvé cette fois, puisqu'un cœur dévoué se donne à lui. Non, ce lui sera au contraire une source d'humiliations nouvelles et l'occasion des révoltes qui l'entraîneront au crime. Christine est devenue mère, et Frédéric veut réparer sa faute en l'épousant. Il a oublié que la malédiction publique le poursuit. A la seule idée de ce mariage avec une fille de condition inférieure, le père est furieux, la marâtre jette les hauts cris; les beaux-frères, espèces de *gentlemen* de village, prennent de grands airs scandalisés. Frédéric se soumet en pleurant de rage; mais pourra-t-il se soumettre longtemps lorsque celle qu'il considère comme sa femme légitime est citée devant le consistoire et admonestée publiquement ainsi qu'une fille perdue? Les plus odieuses iniquités paraissent un procédé tout naturel quand il s'agit du *Sonnenwirth*. Il semble qu'on veuille l'emprisonner à jamais dans le souvenir de ses fautes passées. Le sacrement du mariage n'a pas été institué par l'église pour un bandit de cette espèce; le pasteur et le magistrat l'accablent d'affronts, lui suscitent maints obstacles, et finalement lui refusent le droit d'être le père légitime de ses enfans. Il est traqué comme une bête fauve.

Ce noir tableau est-il chargé? Non, les documens sont là. Déjà, il y a une vingtaine d'années, le romancier populaire de la Suisse allemande, Jérémie Gotthelf, avait flétri dans son *Miroir des Paysans* des iniquités du même genre, et qui ne remontent pas si haut.

Il est trop certain que l'église protestante du XVIIIe siècle a permis souvent cette odieuse tyrannie des consistoires. Aussi bien il n'y a pas trace de déclamation dans le roman de M. Kurz : c'est une peinture nette et franche. L'étude des choses réelles y vient sans cesse en aide à une imagination bien douée. On voit que l'auteur a interrogé à la fois et l'histoire des petites villes d'Allemagne au XVIIIe siècle et les mœurs des paysans d'aujourd'hui. On a fait dans ces derniers temps maintes peintures de la vie populaire; celles qu'a signées l'illustre nom de Jérémie Gotthelf sont les seules que je puisse préférer à ces vigoureuses pages. Il est évident que M. Kurz a écrit ce roman comme un sérieux artiste, qu'il a étudié son sujet avec amour, qu'il a fait poser longtemps ses rudes personnages avant de les dessiner sur sa toile. Il les connaît, il les sait, non pas d'une science factice et apprise de la veille : il les sait dans leur fond même, comme un observateur à qui rien n'a échappé, comme un confident qui a recueilli bien des secrets. Toutes ces figures sont vivantes; je reconnaîtrais entre mille le vieux Schwan et sa femme, et ses gendres, et maintes physionomies du village, le meunier, le boulanger, le pêcheur, le vieil invalide, sans parler du pasteur et du bourguemestre. Frédéric surtout est peint avec une rare puissance. Le portrait certes n'est point flatté; ce n'est pas une victime doucereuse qu'a voulu représenter M. Kurz, et cependant qui ne s'intéresserait à ce malheureux, quand on le voit lutter contre lui-même et faire tant d'inutiles efforts pour rentrer en grâce auprès du monde?

Au milieu de ces scènes de fureur où le *Sonnenwirth* ne se possède plus, il y a des situations bien touchantes. M. Kurtz a pris surtout plaisir à mettre en lumière les bons instincts de cette nature emportée. Les plus heureuses pages de son livre, ce sont celles où il montre la simplicité et la droiture du cœur de son héros. Tantôt c'est un ardent sentiment d'équité aux prises avec les formalités et les ruses d'une justice arbitraire, tantôt c'est une piété naïve qui ne demanderait qu'à s'épanouir, et qui vient se heurter contre la dure sécheresse de la dévotion officielle. Alors même que le *Sonnenwirth* est chassé de son village, dans les commencemens de sa vie de vagabond, lorsqu'il a été mis sous les verrous, et qu'ayant réussi à s'évader, il n'a d'autre asile que les tanières des bêtes fauves, il a de pieuses émotions qui le transforment tout à coup. La douce religion naturelle (oui, elle est pour l'âme un refuge si doux, quand la légion des pharisiens remplit l'église et en défend l'accès!), la douce religion naturelle, que dédaignent les théologiens de métier, fleurit d'elle-même au fond de son âme, dès qu'il n'est plus en butte aux défiances des méchans. Je n'en citerai qu'un exemple : séparés depuis plusieurs mois, Frédéric et Christine se retrouvent un soir à

l'entrée d'un petit hameau, où la malheureuse fille cache sa misère et sa honte. Avec quelle joie ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre, ces deux pauvres êtres que repousse le monde entier! avec quelle avidité ils s'interrogent et se racontent leurs aventures, ou recueillent en pleurant leurs souvenirs communs! La dernière fois qu'ils se virent, c'était au lit de mort du père de Christine.

« Quand j'arrivai à Ebersbach, disait Frédéric, j'eus du moins ce bonheur de trouver ton père encore vivant, et ce souvenir-là me fera du bien à l'âme aussi longtemps que je vivrai. Ah! Christine, respect au père! il est mort comme un patriarche. Pendant toute sa vie, le malheureux, il s'est traîné dans la pauvreté, dans la misère, dans la poussière, et n'a jamais su lui-même ce qu'il y avait en son cœur; mais à l'heure de la mort l'esprit qui l'animait au dedans s'est éveillé tout à coup et s'est dressé sur ses lèvres.

« — Tu te rappelles encore, dit Christine, comme il nous a bénis, et toi particulièrement, parce que ta volonté était bonne devant Dieu et ton cœur juste; tu te rappelles comme il t'a pardonné toutes les souffrances qu'il a endurées à cause de toi.

« — Et ses dernières paroles! s'écria Frédéric. Le vieux pasteur qui est mort en même temps que lui avait-il jamais dit quelque chose d'aussi beau? Et le pasteur d'aujourd'hui surtout! Ah! s'ils avaient laissé une seule fois s'échapper de leur bouche un souffle de cet esprit!...

« Et Christine essayait de retrouver dans sa mémoire les dernières paroles de son père : « — Ce n'est pas seulement, disait-il, à l'auberge du *Soleil*, c'est aussi sous le grand soleil du monde que tout ne va pas comme il faudrait, et que les décrets impénétrables de Dieu permettent que sa volonté ne soit pas faite sur la terre. L'envie et l'orgueil gouvernent le monde, mais le monde sera jugé... »

« — Ils disent qu'ils sont les enfans de Dieu! — reprenait vivement le *Sonnenwirth*, interrompant Christine afin de compléter ses souvenirs; — ils disent qu'ils sont les enfans de Dieu, et ils ne se traitent pas entre eux comme frères et sœurs. L'envie et la violence, l'orgueil et la cupidité gouvernent le monde, et l'image de Dieu est foulée aux pieds dans la personne du pauvre. Le niveau du mal va s'élevant toujours, la coupe est près de déborder, et le jugement éclatera tout à coup, frappant à la fois l'innocent et le coupable, comme au temps du grand déluge, alors que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, alors que toutes leurs pensées et toutes leurs actions étaient mauvaises. »

« Le *Sonnenwirth* s'arrêtait, mais Christine ajouta aussitôt la conclusion de son père : — « Et moi, dans mon arche que vient de me clouer le faiseur de bières, je m'en vais sur mon sommet d'Ararat, je m'en vais trouver mon père, votre père aussi, je vais voir ce qui aujourd'hui est voilé à nos yeux par des ténèbres profondes, et je lui dirai : Père, bénis ceux qui restent derrière moi; une fois enfin, si cela t'est possible, conduis-les par des chemins plus doux et permets-leur de goûter ta paix! » — Après cela, ajoutait Christine, il n'a plus prononcé de paroles distinctes; il s'est affaissé sur lui-même et s'est endormi.

« Une émotion irrésistible s'était emparée du *Sonnenwirth*. Cette âme qui avait été la proie de tant de passions sauvages, cet homme violent qui n'avait pas craint de porter la main sur les vases sacrés de l'église, il priait maintenant le Dieu qu'il avait outragé. Il se jeta à genoux, et, levant ses bras vers le ciel que la première aube éclairait de ses lueurs bleues, il s'écria en versant des torrens de larmes : — « O père céleste! donne-nous ta bénédiction en faveur de ce juste! Tu n'abandonnes pas tes créatures privées de raison qui fourmillent sous ton soleil, tu leur donnes leur nourriture et leur vêtement; oh! soutiens-nous aussi et conserve-nous, nous qui sommes tes fils; donne-nous notre pain, ainsi qu'à nos pauvres petits enfans; conduis-nous hors de ce pays où mon père et ma mère sont si impitoyables! oui, conduis-nous dans un pays meilleur que tu nous montreras toi-même, fais-nous marcher devant toi, et accorde-nous ton appui afin que nous ne tombions plus dans le mal! »

« Christine s'était agenouillée à côté de lui et sanglotait. Quand il eut fini, tous les deux restèrent encore longtemps à genoux. A travers la cime des arbres souriait l'astre du jour qui venait de se lever sur les montagnes, apportant la chaleur et la vie. »

Malheureusement il n'y a pas de chaleur et de vie nouvelle, il n'y a pas de consolation pour le pauvre *Sonnenwirth* dans cette société qui reste fidèle à son esprit d'exclusion impitoyable, jusqu'à ce que le jugement de Dieu l'ait châtiée. Ce grand déluge dont parle le père de Christine n'a pas encore submergé les vieilles iniquités sociales; le pasteur est toujours un pharisien tyrannique, le magistrat du district est toujours un despote imbécile, et le *Sonnenwirth,* outragé dans sa femme et ses enfans, commence à éprouver ce vertige qui fait les assassins. Schiller, dans le fragment que je signalais plus haut, a raconté comment le malheureux, un jour qu'il braconnait dans les bois, avait été amené à décharger son arme sur l'homme qui avait été la première cause de ses malheurs; sombre, effaré, il s'enfonce plus avant dans la forêt et rencontre une troupe de bohémiens et de voleurs qui l'obligent à devenir leur chef. Le fait est constaté dans le procès du *Sonnenwirth.* L'opinion implacable l'avait tellement noirci, l'imagination des gens de la contrée l'avait si bien transformé en un héros de brigandage, que la renommée de ses exploits avait pénétré partout; les bandes organisées qui désolaient alors le pays souabe le considéraient d'avance comme leur maître. M. Kurz a développé avec beaucoup d'art cette curieuse indication. Jusqu'ici le *Sonnenwirth,* partagé entre le bien et le mal, tour à tour provoqué par l'injustice des hommes et calmé par la vue de sa compagne, offrait au peintre un sujet d'émotions poignantes. Maintenant tout est fini : le voilà à la tête d'une légion de voleurs; il a abandonné sa malheureuse femme pour une des bohémiennes de la troupe, et il semble que la dernière lueur du sentiment moral

se soit éteinte pour jamais dans cette âme obscurcie. Il ne sortira de là que pour venir s'asseoir sur le banc des criminels et entendre lire sa sentence de mort. Dans toute cette partie, M. Kurz revient simplement à l'exposé des documens authentiques; or il y a dans son roman un si vif sentiment de la réalité, une couleur si solide et si vraie, que ce passage du roman à l'histoire n'a rien qui nous surprenne. L'unité de la composition n'en souffre pas. L'auteur analyse l'enquête du juge, l'interrogatoire de l'accusé, les confessions douloureuses que ce malheureux rédigeait dans son cachot, et l'inspiration morale qui anime tout l'ouvrage apparaît ici dans sa grandeur. Nous pensions lire un roman, nous lisons une page d'histoire, et le conteur devient un généreux publiciste. « Quelques reproches que nous ayons à faire à notre siècle, s'écrie M. Kurz, nous ne pouvons lui refuser ce témoignage, qu'un homme tel que le *Sonnenwirth* serait mieux soutenu aujourd'hui, qu'il ne se trouverait aucun pasteur, aucun bourguemestre, aucun magistrat capable d'exaspérer ainsi sa jeunesse et de le pousser au crime. »

J'ai cité plusieurs fois le nom de Jérémie Gotthelf à propos du roman de M. Hermann Kurz : c'est la meilleure manière de caractériser cette belle œuvre et de lui marquer sa place. Le digne pasteur de Lutzelflüh, le grand romancier populaire que la Suisse a perdu l'an dernier, aurait singulièrement aimé cette histoire du *Sonnenwirth;* il y aurait reconnu la trace de son inspiration. C'est la même vigueur de touche, la même impartialité rustique, la même foi dans l'efficacité de la morale chrétienne. Si Jérémie Gotthelf, dans ses fortes peintures, attaquait surtout la propagande révolutionnaire qui ravageait les cantons suisses, il condamnait aussi énergiquement (plusieurs de ses récits l'ont prouvé) les iniquités de l'ancien régime. Obligé de combattre l'ennemi d'aujourd'hui, sa passion de publiciste ne lui faisait pas oublier l'ennemi d'hier. Le *Sonnenwirth* complète donc parfaitement *Uli le Valet de ferme* et *Jacob le Compagnon.* Rappeler aux populations rustiques les bienfaits de la France de 89, c'est leur mettre plus vivement sous les yeux ce que la démagogie leur ferait perdre. Puisse donc le récit de M. Hermann Kurz devenir aussi populaire chez les paysans de l'Allemagne que les romans de Jérémie Gotthelf chez les montagnards de l'Oberland!

C'est encore dans le XVIIIe siècle que nous conduit le roman de M. Gustave Kühne; mais ne cherchons pas ici la netteté, la précision, le ferme sens historique que nous avons signalés chez l'auteur du *Sonnenwirth.* Le sujet choisi par le romancier exigeait cependant toutes ces qualités réunies; M. Kühne s'est proposé de nous introduire au sein des sociétés mystérieuses qui s'agitaient en Europe dans la seconde moitié du siècle de Voltaire; il intitule son livre *les*

Francs-Maçons. Rien de plus curieux que ce mouvement occulte; de tous les symptômes qui attestaient la sourde inquiétude des esprits et l'espoir d'une catastrophe prochaine, il n'en est pas de plus étrange et de plus mal connu que celui-là. Un écrivain qui saurait retrouver quelques vestiges de ce travail des imaginations rendrait un précieux service à l'histoire des idées; mais avec quelle finesse, avec quelle sagacité il faudrait toucher à ces délicates matières! comme il faudrait se défier des conjectures et prendre garde de fausser l'histoire en voulant l'éclairer! M. Kühne ne s'est pas assez rendu compte des difficultés de sa tâche. Initié par ses études antérieures à maints secrets du XVIIIe siècle, il s'est arrogé le droit de deviner ce qu'il ne savait pas. Les conjectures du roman sont permises quand elles sont d'accord avec l'esprit d'une époque; l'auteur des *Francs-Maçons* a inventé avec une hardiesse maladroite des situations et des faits absolument contraires à l'histoire.

Le titre du roman de M. Kühne nous annonce que ce tableau des francs-maçons au XVIIIe siècle est tiré des archives secrètes d'une famille : *die Freimaurer, eine Familiengeschichte aus dem vorigen Jahrhundert*. Quelle est cette famille? Une noble famille italienne unie par une suite d'événemens romanesques à une maison princière de l'Allemagne protestante. Le nœud de la fable est d'une bizarrerie singulière. Suivez-moi attentivement, je vous prie, et veuillez ne pas perdre le fil de cet imbroglio, que j'ai eu grand'peine à démêler. Un prince souverain, le chef d'un de ces petits états qui ont disparu dans le remaniement de l'Allemagne par Napoléon, son altesse impériale le comte Justus-Erich de Hohen.....-Schwarzenfels (1), a épousé dans sa jeunesse une princesse italienne dont il était éperdûment amoureux. Le prince Justus-Erich était un protestant dévoué; la cour de Rome, aidée par les négociateurs de la compagnie de Jésus, essaya en vain d'exploiter sa passion pour lui faire renier sa foi. Tout ce qu'on put obtenir, c'est que la religion catholique ne serait plus proscrite de sa principauté. On voulait mieux pourtant que cette simple tolérance; le contrat fut hardiment falsifié par le père Eusebio, provincial des jésuites, et le jour où le jeune prince croyait signer une convention qui accordait à ses états la liberté des cultes, il signait un titre qui pouvait faire passer ses droits princiers de la ligne protestante de sa maison à la ligne catholique. Il est vrai qu'un prince, si jeune qu'il soit, ne signe guère de tels contrats sans les examiner; l'auteur a beau dire qu'on avait pris soin de l'étourdir, de l'enivrer, *et je ne sais quoi encore*, cette scène de mélodrame

(1) Il y avait plusieurs principautés de Schwarzenfels; le nom distinctif qui précède est indiqué par des points, l'auteur ne voulant pas donner une désignation trop précise.

n'est pas de nature à nous convaincre. Il est vrai aussi que, le titre une fois signé et placé entre les mains des jésuites, le prince pouvait protester à la face du monde et dévoiler l'iniquité commise; mais ne sommes-nous pas dans les régions de la fantaisie? Patience, ce n'est là que le début.

Le prince Justus-Erich est marié depuis vingt ans; il a une fille belle, pieuse, héritière des sentimens catholiques de sa mère, mais souffrante et comprimée dans cette cour où domine la haine de Rome. Ce n'est pas seulement son âme qui souffre; Justine est malade, et les secousses qui ébranlent sa santé défient tous les remèdes. Un jeune gentilhomme arrive auprès du prince : c'est un Piémontais, le comte Giuseppe della Torre, esprit d'élite, âme mystique et aventureuse, avec maintes grâces séduisantes. Il s'occupe de magnétisme, et à l'aide de cette mystérieuse puissance, il essaie de guérir la princesse. Or Justine l'a entendu parler de religion, elle l'a entendu exprimer des idées originales et hardies sur les rapports des deux églises qui se partagent les races germanique et romane. « L'église de Luther, disait le jeune comte, n'a qu'une mission purement transitoire; il faut un nouveau catholicisme, le catholicisme vrai, et c'est la réforme, tout insuffisante qu'elle est par elle-même, c'est la réforme qui a rendu possible ce catholicisme de l'avenir. » Malgré ce qu'elles ont de vague et d'indéterminé, ces doctrines ont été pour Justine une sorte de soulagement; elle a écouté comme un consolateur celui qui osait parler ainsi dans une cour où règne une théologie toute contraire, la théologie d'un protestantisme étroit, farouche et immobilisé à jamais; oui, elle l'a écouté avec un ravissement ineffable, elle est restée suspendue à ses lèvres, si bien qu'après une soirée où le comte della Torre l'a endormie par l'influence magnétique, la belle magnétisée se lève, sort de sa chambre, traverse les vestibules, arrive chez le jeune gentilhomme, se précipite dans ses bras, et l'enveloppe de ses caresses. A peine le comte della Torre est-il revenu de sa surprise, que le père de Justine se présente sur le seuil de la chambre. Grand scandale, comme vous pensez, colère du prince, mariage obligé du comte della Torre et de la princesse Justine. Qu'était-ce cependant que ce comte della Torre? Un prêtre catholique, un membre de la société de Jésus, qui ne demande pas mieux que de jeter le froc aux orties, et qui conserve néanmoins de son ancien état un goût décidé pour les associations mystérieuses. Il est toujours jésuite, quoique très émancipé; il est de plus franc-maçon et il a des accointances avec le comte de Saint-Germain. N'oublions pas un point important : avant d'être admis dans les ordres, le comte della Torre a épousé une Vaudoise, nommée Mormona, qu'il a cru convertir au catholicisme, et qui, morte peu de

temps après, a été béatifiée par le saint père, le pape Benoît XIV, au moment même où les jésuites faisaient enlever, on ne sait pourquoi, le fils de la sainte et du comte. Le jésuite della Torre était à la recherche de son enfant, lorsque l'aventure dont j'ai parlé l'obligea d'épouser la princesse Justine; de ce mariage naîtra un fils, et voilà le pauvre prince Justus-Erich qui tombe de Charybde en Scylla. Vous savez quelles bonnes raisons il a pour en vouloir aux membres de la célèbre compagnie, et son gendre est un de ces hommes maudits! et son petit-fils, le fils du jésuite, sera l'héritier de sa couronne! C'est l'histoire fort embrouillée de cette famille, l'histoire du comte della Torre, l'histoire de ses deux fils et de leurs rapports avec le prince Justus-Erich, qui est le sujet du roman de M. Kühne.

Il est difficile, on l'avouera, d'imaginer des choses plus extravagantes que celles-là : eh bien! M. Gustave Kühne y a réussi, il a dépassé dans les épisodes les bizarreries de sa fable. On peut même dire que les épisodes sont le sujet véritable de son œuvre, et que la fable n'en est que le prétexte. Or le sujet principal que je viens d'expliquer en quelques mots, et qui forme dans le livre de M. Kühne un imbroglio inextricable, ne met du moins en scène que des acteurs de fantaisie; les épisodes, au contraire, nous montrent toute une série de personnages historiques, et sous quelle forme, bon Dieu! sous quels déguisemens de carnaval! dans quelles attitudes impossibles! Voyez ici le cardinal de Bernis; il est affilié aux francs-maçons, et il cherche à devenir pape pour saper tout doucement la religion catholique, apostolique et romaine. Voici plus loin le docte franciscain Lorenzo, Giovan-Antonio Ganganelli, celui qui sera le pape Clément XIV et qui prononcera la dissolution des jésuites; Ganganelli est un philosophe, il a surtout des prédilections pour les penseurs allemands, et il apprécie la réforme de Luther avec une sympathique impartialité. « Vous allez entrer dans la compagnie de Jésus, dit-il au héros de cette histoire. Ah! mon ami, j'ai là-dessus bien des choses à vous dire, pourvu que cela reste entre nous. La compagnie de Jésus est une institution de guerre; un tel ordre ne saurait convenir à une époque de paix, et le temps est venu où il faut que l'église fasse la paix. La milice de Loyola a été organisée pour combattre le protestantisme; aujourd'hui nous sommes sur un tout autre pied avec les protestans, nous ne voulons ni les combattre ni les vaincre, nous voulons les gagner; il faut donc une nouvelle communauté toute différente de la compagnie de Jésus, une communauté d'intelligences plus fines, plus nobles, une société de paix, une congrégation de propagande philanthropique, un ordre de frères. — Vous êtes franc-maçon? s'écrie vivement le comte della Torre. — Ah! je vous prie, ne prononcez pas ce mot, je suis prêtre! — Disant

cela, Ganganelli s'incline, serre la main du jeune homme, et disparaît subitement par une porte dérobée avant que son interlocuteur soit revenu de sa surprise. » Notez, s'il vous plaît, que cette scène se passe dans un vestibule du Vatican, et que Lorenzo Giovan-Antonio Ganganelli, dans le récit même de M. Kühne, est le *consultore* de l'inquisition.

Je n'en finirais pas si je voulais signaler toutes les découvertes du romancier allemand. En vérité, M. Gustave Kühne est cruel de ne pas nous faire connaître ses autorités. Les documens secrets où il a trouvé tant de choses inattendues doivent renfermer encore bien des révélations; pourquoi ne fournit-il pas aux esprits studieux le moyen de puiser eux-mêmes à ces sources? M. Sainte-Beuve s'empresserait sans doute de refaire d'après ces indications le portrait si fin, si spirituel, si exact (nous le pensions du moins), qu'il a tracé du cardinal de Bernis. Il est probable aussi que le père Theiner modifierait singulièrement son curieux et instructif ouvrage, *Clément XIV et les Jésuites*, car le Ganganelli du père Theiner est un tout autre personnage que le Ganganelli de M. Gustave Kühne. Tant que M. Gustave Kühne n'aura pas révélé au monde savant les précieuses archives dont il a si bien fait son profit, il sera difficile de ne pas éprouver quelques doutes. Au risque de passer pour des esprits routiniers, les lecteurs aimeront mieux s'en tenir à l'ancienne histoire, à celle qui s'appuie sur les documens et les faits. On n'admettra pas non plus sans y regarder à deux fois cette étrange mêlée de sectaires et de conspirateurs de toute sorte qui passent et repassent dans le récit du conteur. A lire ces pages de M. Kühne, il semble que l'Europe entière, aux approches de 89, soit une immense sacristie où des religieux de tout ordre et de toute secte, protestans, catholiques, juifs, mahométans, rose-croix et vaudois, jésuites et francs-maçons, se rencontrent on ne sait comment, tantôt assez d'accord les uns avec les autres, tantôt discutant, bataillant, au milieu d'une psalmodie monotone. Ce sont tour à tour des chuchottemens mystérieux et de bizarres éclats de voix. Ce comte della Torre, dont la femme (une Vaudoise protestante) est canonisée par erreur sous le nom de sainte Mormona, ce mystique gentilhomme qui devient prêtre, entre chez les jésuites, se brouille avec eux, s'échappe de Rome, laissant son fils Saverio aux mains de ses ennemis, passe en Allemagne, séduit sans le vouloir la fille d'un prince protestant, est marié avec la fille, puis chassé par le père, et consacre sa vie à courir de secte en secte, de couvent en couvent, de loge en loge, cherchant partout ses deux fils, le fils de la protestante Mormona et le fils de la catholique Justine, — ce comte della Torre, à coup sûr, est un personnage dont les aventures nous laissent un peu incrédule. Si l'auteur a voulu

donner un symbole de l'union future du catholicisme et du protestantisme, de la philosophie libérale et de la tradition chrétienne, du nord et du midi, du passé et de l'avenir, des jésuites italiens et des francs-maçons d'Allemagne, nous sommes forcé de déclarer que ce symbole aurait pu être plus clair. Si c'est simplement une histoire vraie, il faut attendre pour y ajouter foi que M. Kühne ait produit ses pièces justificatives sur Ganganelli et le cardinal de Bernis.

Parlons sérieusement, M. Gustave Kühne a commis la plus incroyable bévue que puisse commettre un homme d'esprit. L'auteur des *Francs-Maçons* n'est certainement pas un écrivain vulgaire; il connaît bien le XVIIIe siècle allemand, et son livre même, au milieu de tant d'énormités, renferme d'ingénieux épisodes. Le début est plein de poésie et de grâce. Le pauvre fils de la princesse Justine et du comte della Torre relégué par la rancune de son grand-père chez un garde de la forêt et élevé dans une complète ignorance de son sort, la présentation du jeune homme à son terrible aïeul, le contraste de sa naïve existence rustique avec les formalités de l'étiquette, ses premières impressions à la cour, la terreur que lui inspire le prince, son entrevue avec Wieland, avec Lavater, ce sont là autant de chapitres où se retrouve le talent du peintre, et qui rendent plus inexplicables toutes les extravagances qui suivent. En général, M. Kühne est à l'aise quand il parle de la société allemande du XVIIIe siècle; dès qu'il entre en Italie, dès qu'il met le pied dans le Vatican et dans les cellules du *Gesu*, il supplée à l'étude par les imaginations les plus folles. Les erreurs de M. Kühne sont de telle nature, que l'idée ne me serait pas venue de juger ici son livre, si M. Otto Müller n'avait cru devoir le publier dans la collection des romans qu'il propose comme des modèles. La critique devait un avertissement à M. Otto Müller aussi bien qu'à M. Gustave Kühne. Le chef de cette réunion littéraire est tenu d'exercer un sérieux contrôle sur les œuvres dont il accepte le patronage; sinon, quel est le sens d'une pareille entreprise? Au surplus, l'auteur des *Francs-Maçons* est homme à prendre sa revanche. Qu'il sache mesurer ses forces, qu'il ne demande pas à ses facultés plus qu'elles ne peuvent lui fournir, c'est la première condition du succès. M. Kühne a débuté, il y a une vingtaine d'années, par des romans où certains mérites d'élégance et de finesse ne relevaient pas suffisamment une imagination languissante. Engagé dans le mouvement confus de *la Jeune-Allemagne*, il s'en est débarrassé à temps, et il est devenu un critique fin et sagace, un historien littéraire rempli de pénétration. Il reprend aujourd'hui les tentatives infructueuses de sa jeunesse, et il semble qu'il veuille faire oublier sa stérilité d'autrefois par des excès d'audace. Cette audace-là malheureusement pourrait s'appeler d'un autre nom. M. Gustave Kühne se défiera d'une inspiration arti-

ficielle, il ne forcera plus son talent; il reviendra à l'étude, à la critique, à l'histoire des idées, et s'il veut écrire encore un roman, il n'abandonnera plus le tableau de la réalité pour s'amuser à des conjectures qui falsifient l'histoire. M. Otto Müller dans sa *Charlotte Ackermann*, M. Hermann Kurz dans *le Sonnenwirth*, lui montrent ce que peut une imagination saine appuyée sur le vrai.

Les trois livres dont je viens de parler nous peignent sous différens aspects le même pays et la même société : c'est l'Allemagne lettrée, l'Allemagne populaire, l'Allemagne religieuse au XVIIIe siècle. Il y a encore bien d'autres sujets à mettre en œuvre pour compléter cette grande étude des mœurs allemandes. Il y a l'Allemagne depuis 89, l'Allemagne qui essaie de passer de la rêverie à l'action, et qui retombe dans son fiévreux sommeil, l'Allemagne démagogue, l'Allemagne athée, l'Allemagne politique, qui s'incline ou se débat sous la main de la Russie; il y a aussi l'Allemagne financière et celle dont les vieilles mœurs disparaissent dans le mouvement industriel du siècle. Ce dernier sujet particulièrement est bien digne de tenter quelque énergique penseur. Tandis qu'un concert de voix banales fait de l'industrie la divinité de notre âge, l'historien des mœurs doit soumettre à une analyse attentive ces enivrans et redoutables triomphes. Il est facile d'écrire des phrases sonores sur les conquêtes de la science et sur l'asservissement de la matière; il est plus difficile de marquer exactement les conditions qui font de ces conquêtes un progrès, il est plus difficile surtout d'empêcher que cette matière vaincue ne prenne de terribles revanches. L'industrie n'a été appréciée que par des économistes : quand sera-t-elle jugée par les philosophes? Cette puissance énorme qui s'accroît chaque jour, qui touche à des intérêts si variés, qui peut faire tant de bien et tant de mal, cette puissance qui a produit insensiblement de si profondes révolutions dans les mœurs, il appartiendrait à un observateur pénétrant de lui arracher ses secrets. Déjà, dans son *Lazare*, le vigoureux auteur des *Iambes* a indiqué à grands traits l'ensemble du tableau; le roman, sous la plume d'un moraliste et d'un peintre, se prêterait merveilleusement à l'investigation des détails. Ce serait sa tâche de pénétrer dans les familles, d'étudier les hommes aux prises avec ces intérêts nouveaux, de montrer quelles passions s'y développent, quelles convoitises s'y allument, et quelle provision de vertus plus fortes est nécessaire dans ce tourbillon agrandi de l'activité humaine.

Félicitons tout d'abord M. Ernest Willkomm d'avoir voulu se mesurer avec ces grands sujets. J'aperçois là, outre le courage de la pensée, un sentiment d'opportunité morale qui est déjà un titre. Seulement M. Willkomm était-il suffisamment préparé à son œuvre? J'avais là-dessus quelques doutes, et la lecture du roman n'a que trop justifié mes craintes. M. Willkomm appartient à la même géné-

ration que M. Gustave Kühne; il a débuté, il y a quinze ou vingt ans, par un de ces romans de *la Jeune-Allemagne* où le délire des fictions bizarres essayait de masquer le vide des idées. Je veux bien que ce roman des *Europamüden* ne fût qu'une débauche de jeunesse, encore fallait-il que M. Willkomm rachetât par des œuvres durables les incartades de ses débuts. Or de tous les romans que M. Willkomm a publiés depuis quinze ans, s'il en est plusieurs qui attestent de généreux efforts et parfois une ambition élevée, on n'en pourrait citer un seul qui ait mérité une discussion sérieuse. L'ouvrage que M. Willkomm nous donne aujourd'hui dans la *bibliothèque* de M. Otto Müller est encore beaucoup plus remarquable par l'intention que par le talent. C'est une heureuse idée, à coup sûr, d'avoir opposé l'ancien commerce, l'ancienne industrie modeste, loyale, consciencieuse, à ce commerce suspect, à cette industrie de contrebande, qui a la fièvre de l'or. L'auteur de *la Famille Ammer* nous montre cette opposition sous des traits assez dramatiques chez les membres d'une vieille race de tisserands au fond de la Silésie. Le père est simple et laborieux; les fils veulent éblouir les yeux par des allures de grands seigneurs et un luxe de parvenus. Le père est circonspect, les fils sont aventureux et impatiens. Ici, le commerce est l'école du travail, l'apprentissage des vertus pratiques; là, c'est un de ces jeux qui donnent la fièvre, un jeu malsain qui excite à tricher. Encore une fois, l'idée est bonne; voilà bien, ce me semble, l'image fidèle d'une crise à laquelle nous assistons en ce moment même, et ce cadre se prêtait bien à une peinture pénétrante et profonde. Pourquoi faut-il que l'auteur, revenant à d'anciennes habitudes, imite des romans français qu'on lit peut-être encore dans quelque petite ville d'Allemagne, mais que personne en France ne lit plus? Pourquoi cette intervention d'un personnage ténébreux, insolent cafard, coquin abominable, qui, sous un air de dévouement et de piété, n'est occupé qu'à désunir la famille Ammer? Les catastrophes de cette famille, si respectée naguère encore, ne sont pas amenées par des causes empruntées au sujet même, par un désir insatiable de gain, par l'ivresse de la puissance humaine, par l'oubli des conditions imposées à toute œuvre sérieuse ici-bas, par l'abandon du travail modeste et patient; non, tout cela est conduit par la scélératesse d'un tartufe méthodiste. C'est Wimmern, le pieux frère morave, le modèle des vertus ascétiques, qui inspire aux fils de son vieil ami Ammer le mépris des habitudes simples et du commerce laborieux de leur père; c'est lui qui les jette dans les spéculations hasardeuses, qui se fait leur bailleur de fonds pour les précipiter dans un piége, qui détruit peu à peu leurs scrupules, qui pervertit leur âme, qui leur enseigne le vol; c'est lui enfin qui dénonce à la justice les méfaits dont il a été l'instigateur, et qui déshonore la famille Ammer après l'avoir

ruinée. Les premiers chapitres du roman nous faisaient espérer autre chose que ces inventions de mélodrame. En vain M. Wilkomm a-t-il semé dans son récit des caractères bien observés, des épisodes bien conçus : la noire figure de Wimmern offusque et domine tout le tableau. Comment remarquer d'ingénieux détails sur une toile ainsi charbonnée? C'est une œuvre manquée, une œuvre à refaire. Le jour où M. Willkomm secouera le joug des tristes modèles qui obsèdent encore son imagination, le jour où il aura le courage d'être simple, les intentions philosophiques et morales que nous avons signalées au début de son récit sont un sûr garant des succès qui l'attendent.

Si j'avais dû classer ici par ordre de mérite les œuvres qui composent la *bibliothèque* de M. Otto Müller, je ne sais si j'aurais donné à M. Théodore Mügge la première place ou la seconde; mais certainement je me serais empressé de signaler son roman d'*Afraja* avant de juger *les Francs-Maçons* ou *la Famille Ammer*. M. Théodore Mügge n'occupe pas dans la faveur publique le rôle auquel il a le droit de prétendre. Étranger aux coteries qui distribuent la renommée, écrivain modeste et studieux, imagination facile, il a publié toute une série de romans qui ont su à la fois captiver l'attention de la foule et satisfaire les esprits délicats. Ce n'est pas là un médiocre mérite dans un pays où les coteries littéraires sont encore plus nombreuses qu'en France, où chaque écrivain célèbre a son journal, où le romancier est en même temps critique et ne loue ses confrères qu'à charge de revanche. On a lu et relu M. Théodore Mügge beaucoup plus qu'on ne l'a loué. M. Mügge est un disciple habile de Walter Scott; cette école du roman historique, qui a produit tant de rapsodies maladroites, peut du moins citer ce nom-là avec confiance. M. Mügge excelle surtout à représenter vivement les pays où il place ses héros; il aime la nature et il la peint en poète; il aime aussi les caractères simples, les passions fortes et vraies, les émotions auxquelles s'associe tout un peuple. On sent qu'une sympathie vraiment humaine anime ses créations. Avec cela, il sait conter; son invention n'a rien de factice, et les figures qu'il met en scène se meuvent librement sous nos yeux. Pour justifier ces éloges, il suffit de rappeler le *Toussaint Louverture* de M. Théodore Mügge. Parmi les écrivains éprouvés, ce sont des hommes comme ceux-là que M. Otto Müller a raison d'associer à son œuvre. Si j'ai parlé d'abord de MM. Müller et Kurz, Kühne et Willkomm, bien que l'ouvrage intitulé *Afraja* ouvre la liste des œuvres que j'examine ici, c'est que *Charlotte Ackermann* et *le Sonnenwirth, les Francs-Maçons* et *la Famille Ammer* sont comme le tableau d'un même monde et qu'ils se complètent les uns les autres. Dans cette collection de *romans allemands originaux,* que M. Mügge me le pardonne, ce que j'ai cherché avant toute chose, c'est l'Allemagne elle-même.

Nous voici loin de l'Allemagne; M. Théodore Mügge nous conduit dans l'extrême Nord, chez les sauvages inoffensifs qui habitent les dernières limites de l'Europe, à l'endroit où les côtes de la Norvége, hérissées de presqu'îles, de caps, de promontoires sans nombre, semblent déchirées à toute heure par l'assaut des blocs de glace. Écoutez, dit M. Mügge, une bien belle légende cosmogonique qui a cours aujourd'hui dans ces régions du pôle. Quand Dieu eut créé la terre, au moment même où il venait de terminer son œuvre, il fut tout à coup troublé dans ses méditations par la chute d'un corps énorme qui s'enfonça avec fracas dans l'Océan : c'était le diable qui avait porté une roche monstrueuse au haut des airs et l'avait lancée comme une fronde sur l'œuvre du Créateur. L'axe de la terre trembla sous le choc et menaça de se briser. Il en tremble encore, dit la légende, et tremblera toujours pendant les siècles des siècles. Le Seigneur, armé de sa force, préserva son œuvre de la ruine. De l'une de ses puissantes mains il soutint la terre ébranlée, tandis que de l'autre il menaçait le méchant ennemi, qui prit la fuite en hurlant; mais l'énorme rocher sortait toujours du sein des eaux : noir, sombre, hérissé de pointes et d'arêtes, il s'élevait au-dessus des vagues, formant des écueils, des récifs, des caps épouvantables à l'endroit où la mer se jetait en mugissant dans ses fissures. Dieu laissa tomber un regard de tristesse et de compassion sur ce désert; il prit ce qui restait encore de terre grasse et fertile et la sema sur le noir rocher. Hélas! ce qui restait ne pouvait suffire. Les fentes du rocher une fois remplies, c'est à peine si la surface reçut çà et là quelques pouces de terre où les arbres pussent croître et les moissons mûrir. La main divine avait commencé par le sud; plus elle s'étendait vers le nord, plus ses dons devenaient rares, jusqu'à ce qu'enfin le trésor fût épuisé. Il fallut donc que l'œuvre du diable restât là, sous le poids de l'infernale malédiction, condamnée à une stérilité éternelle; mais Dieu étendit sa main toute puissante et bénit le pays abandonné. Si aucune fleur ne doit s'épanouir ici, dit la voix créatrice, si aucun oiseau ne doit y chanter, aucun épi de blé y jaunir, je veux du moins que l'esprit malin n'ait pas de prise sur toi. J'aurai pitié de ta nudité; je placerai ici une race d'hommes qui s'attachera à ces rocs avec un amour dévoué et qui saura y vivre heureuse. Alors Dieu ordonna aux poissons d'accourir par bandes innombrables et d'animer les flots de la mer; puis là-haut, sur les rochers, sur les plaines de glace, il fit apparaître une créature merveilleuse, moitié vache, moitié cerf, qui pût fournir à l'homme le lait, le beurre, et sa chair pour le nourrir, et sa toison pour le vêtir. C'est ainsi que naquit la Norvége.

Cette tradition, empreinte d'une majesté naïve, ouvre poétiquement le récit de M. Théodore Mügge. Il y a aussi dans le tableau du

peintre un mélange de simplicité et de grandeur; le souffle épique a passé par là. Cette race fidèle, aimante, pacifique, placée par Dieu sur les rochers stériles et dédommagée avec une munificence particulière, l'auteur va nous la peindre à l'heure de ces crises fatales où la civilisation poursuit sa marche et brise tout ce qui l'arrête. Le philosophe, qui ne voit que les lois de l'histoire, aime à glorifier la victoire des races cultivées sur les races inférieures; c'est au romancier de nous dévoiler les détails de la lutte, c'est au peintre moraliste de juger les vainqueurs et les vaincus. Cette œuvre de la civilisation, si imposante en sa beauté abstraite, combien de fois, hélas! elle est accomplie par des coquins! Combien de fois elle est le triomphe de l'injustice, la négation du droit moral! Afraja, le chef d'une peuplade de Lapons, est le digne représentant de ces tribus paisibles condamnées à périr, et ce qui rend sa destinée si tragique, c'est que les hommes devant lesquels il est forcé de courber la tête sont la plupart des despotes subalternes et de féroces égoïstes. C'est une triste condition des choses humaines que le bien y puisse sortir du mal et que l'intérêt général y soit souvent servi par des vices ou des crimes. Heureusement il y a aussi de nobles figures dans le tableau de M. Théodore Mügge. La scène se passe il y a une centaine d'années : un jeune gentilhomme danois, le baron Johann Marstrand, vient de partir pour la Norvége septentrionale, afin d'établir une maison de commerce en ces contrées perdues, et de relever, s'il est possible, la fortune de sa maison. Les commerçans sont les hardis pionniers de la civilisation conquérante. Ces Danois, qui venaient piller, il y a mille ans, les côtes de France et d'Angleterre, ont aujourd'hui plus d'un héritier qui remonte ainsi vers le pôle, et va contracter d'utiles échanges avec les Lapons et les Finnois. L'audace, la loyauté, la belle et sympathique nature de Johann Marstrand est peinte avec une grâce magistrale. Il est impossible de ne pas s'intéresser aux touchantes et dramatiques aventures du jeune baron danois et du vieux chef sauvage. La fille d'Afraja, victime dévouée d'avance, est une création toute poétique, trop poétique peut-être, si l'on se rappelle combien ces races digraciées se prêtent peu aux illusions et aux embellissemens de l'art. A côté des marchands cupides, des fonctionnaires tyranniques, des aventuriers impudens qui pillent et torturent à plaisir ces malheureuses peuplades, je sais gré à l'auteur d'avoir placé le missionnaire Klaus Hornemann, une pure et austère physionomie, une âme profondément évangélique; mais le véritable héros, c'est la tribu d'Afraja, qui occupe pour ainsi dire tout le fond du tableau, personnifiée en quelques types pleins de douceur et d'innocence.

Ce qui fait le prix de l'œuvre de M. Mügge, c'est que l'imagination ne s'y abandonne pas à de vains caprices; on s'aperçoit bien vite

que l'auteur a étudié son sujet avec conscience, qu'il n'a négligé aucun des renseignemens, aucune des indications de l'histoire. Le roman ainsi conçu acquiert une sorte de valeur ethnographique. Des voyageurs qui ont visité la Norvége m'affirment que cette sombre et majestueuse nature a été rarement décrite avec plus d'exactitude, avec un sentiment plus profond et plus vrai. L'histoire des tribus sauvages et de leurs cupides oppresseurs, les traits de mœurs, les incidens de la vie nomade, la poésie même, la poésie populaire des races finnoises, tout cela a été interrogé avec fruit par l'ingénieux conteur. Il semble en maints endroits qu'on ait sous les yeux quelque chronique écrite par un témoin. La réalité, en effet, a une grande part dans cette histoire du Lapon Afraja et du Danois Marstrand; le nom du digne pasteur, du doux missionnaire des Finnois, le nom de Klaus Hornemann est encore en vénération chez ces hommes simples, et le souvenir toujours présent de ses bienfaits est attesté par des marques visibles. Si vous naviguez, dit l'auteur, dans ce labyrinthe de canaux, de passages, de *sunds*, qui se croisent et s'entrelacent sur les côtes septentrionales de la Norvége, vous rencontrerez plus d'un yacht avec sa large voile bordée d'un ourlet noir; vous demanderez d'où vient cet usage, et le pilote vous répondra ainsi : « Il y a cent ans, vivait dans ces contrées un vieux prêtre, un prêtre si doux, si charitable, si bienfaisant, que tout ce peuple l'aimait comme un père. A sa mort, ce fut une désolation générale chez les habitans de la côte, et ils mirent ce signe de deuil à leurs voiles. Ces voiles funèbres, leurs barques les portent encore, elles les porteront longtemps; après des centaines et des centaines d'années, leurs petits-fils parleront encore du bon vieillard Klaus Hornemann, et de ce rare témoignage de regrets que lui a consacré son peuple. » C'est ainsi que M. Théodore Mügge unit la vérité à la fiction, sans que la fiction y perde son charme, ni la vérité sa grandeur.

Quant au roman de M. Louis Bechstein, *le Comte ténébreux* (*der Dunkelgraf*), il est trop évident que M. Otto Müller, en le publiant, s'est préoccupé plus qu'il ne devait de la diversité des goûts du public. Au lieu d'élever à soi ses lecteurs, au lieu de rectifier leurs jugemens et de les accoutumer à des émotions vraiment littéraires, il a flatté ici leurs plus vulgaires caprices. Sur les frontières de la Thuringe et de la Franconie, dans l'ancien duché d'Hildburghausen, s'élève un château solitaire qui fut, au commencement de ce siècle, le théâtre d'une singulière aventure. Un voyageur inconnu était descendu dans le meilleur hôtel d'Hildburghausen, accompagné d'une femme dont l'étrange costume fut bientôt le sujet de toutes les conversations du pays; elle était tellement enveloppée de ses voiles, que jamais personne, pas même les domestiques qui la servaient, n'avait pu apercevoir une ligne de son visage. A peine arrivés, les deux étran-

gers s'étaient présentés chez la duchesse régnante, puis ils avaient loué une des plus élégantes maisons de la ville, et ils y vivaient d'une façon toute mystérieuse. Au bout de quelques mois, le mystère s'accroît encore; comme si le bruit de la ville et la surveillance des habitans gênaient leur liberté, l'étranger et sa compagne vont s'établir à quelques milles de là, dans le château d'Eishausen. Ils sortaient souvent en voiture, l'homme toujours silencieux, la femme toujours voilée. Cela se passait en 1807, et vingt ans après rien n'avait changé; toujours même attitude des deux étrangers, toujours même défi à la curiosité publique. Quels étaient ces bizarres personnages? l'homme était-il un original, un fou, un misanthrope, un criminel, un jaloux forcené? la femme était-elle la victime de quelque drame domestique? L'imagination populaire, on le conçoit, se donna librement carrière à ce sujet, et dans ce pays des fantastiques ballades, la légende du château d'Eishausen fut bientôt complète, avec son appareil obligé de spectres, de chaînes et de têtes de morts. A la longue cependant, le dépit, la malveillance, l'effroi même des habitans de la contrée, firent place à des sentimens d'une tout autre nature; le *comte ténébreux*, c'est le nom qu'on donnait à l'inconnu, était le plus charitable des hommes, et la mystérieuse dame voilée était pour le pays une providence invisible, mais partout présente. Cette aventure, dont le souvenir vit encore dans tout le territoire d'Hildburghausen, a séduit l'imagination de M. Louis Bechstein, et il y a trouvé le sujet d'un de ces romans qui allèchent toujours un certain public. M. Bechstein prétend avoir découvert le mot de l'énigme; qu'on me dispense de raconter ici les révélations qu'il nous donne. Ces sortes de romans, où il n'y a ni observation de la société, ni pensées philosophiques, ni analyses morales, ces contes qui ne s'adressent qu'à une curiosité puérile, ne devraient pas trouver place à côté d'œuvres sérieusement poétiques, comme *le Sonnenwirth* et *Charlotte Ackermann*. Le récit de M. Louis Bechstein a toutes les rares qualités que les journaux exigent des romans-feuilletons; je m'étonne de le trouver dans la *bibliothèque* de M. Otto Müller.

On voit que la tentative de M. Otto Müller n'a pas encore tenu tout ce qu'elle avait promis. L'intention est excellente, le programme atteste un sentiment très vif de ce qui manque aujourd'hui aux lettres germaniques : l'exécution est indécise et n'a répondu que d'une manière imparfaite à la pensée première. M. Müller annonce un choix d'œuvres méditées avec soin, écrites avec amour, destinées surtout à faire l'éducation du public; il annonce des œuvres qui ont la prétention de combattre et l'espoir de remplacer les produits de la littérature marchande, les imitations frivoles de l'étranger : pourquoi donc oublier que ce qu'il faut ici avant tout, c'est la sûreté du jugement et la sévérité du choix? Rien de mieux assurément que de réunir dans une

même pensée les conteurs nouveau-venus et ceux qui ont déjà fait leurs preuves; mais à quoi bon ce séminaire d'écrivains, s'il n'y a pas une règle sérieuse, une direction vigilante, un ensemble de doctrines nettement formulées? Ne dites pas que cette unité de principes nuirait à la franchise de l'imagination; l'auteur de *Charlotte Ackermann*, l'auteur du *Sonnenwirth*, l'auteur d'*Afraja*, malgré les qualités si différentes qui les distinguent, marchent évidemment au même but; ils savent très bien ce qu'ils veulent, ils ont un égal amour de la vérité et de l'art, et cette préoccupation commune, loin d'enchaîner leur essor, semble avoir doublé leurs forces. J'ai expliqué au contraire pourquoi j'exclurais du cénacle les œuvres de M. Gustave Kühne, de M. Ernest Willkomm, et surtout de M. Louis Bechstein. Vainement signalerait-on des idées élevées ou plutôt des désirs, des ébauches d'idées dans *la Famille Ammer;* vainement dirait-on qu'il y a çà et là une intention philosophique sérieuse dans le symbolique roman des *Francs-Maçons :* les deux écrivains se sont laissé complétement égarer, M. Gustave Kühne par une subtilité obscure et une audace extravagante, M. Ernest Willkomm par un retour malencontreux aux modèles suspects qu'on avait reniés pour toujours. Je ne discute pas M. Bechstein, car la discussion ne saurait où se prendre, et j'ajoute simplement cette conclusion : de ces six premiers ouvrages, qui devaient réveiller dans l'esprit public l'amour de l'art sérieux, il en est trois seulement que l'art sérieux ne repousse pas.

M. Otto Müller me pardonnera d'insister : il a assumé sur lui une grave responsabilité en acceptant la direction d'une telle entreprise. L'idée de cette communauté d'écrivains associant leurs efforts, et surtout s'avertissant, se surveillant les uns les autres, a été accueillie comme un heureux présage; si l'opinion publique était trompée dans son espoir, il ne faudrait pas compter sur son indulgence. Mieux vaut ne pas se hâter, mieux vaut paraître avec un petit nombre d'œuvres choisies que de s'exposer à de si flagrantes contradictions. La vie idéale est comme la vie réelle : au milieu du tumulte des idées, à travers la mêlée de tant de productions discordantes, il est des heures où l'on éprouve le besoin de s'isoler, d'admettre seulement auprès de soi quelques conseillers sévères, et de contempler silencieusement le ciel de l'art, de même qu'au milieu des distractions du monde et des bruits de la rue, la paix du foyer domestique est une retraite nécessaire. L'entreprise de M. Otto Müller semblait répondre à ce besoin; c'était un isolement propice à la méditation, c'était une retraite fortifiante. Fallait-il après cela oublier de fermer les portes et permettre à l'ennemi de pénétrer dans la place? L'intérêt même des nouveau-venus dont nous avons salué l'apparition justifie assez nos avertissemens. *Charlotte Ackermann* et *le Sonnen-*

wirth sont des promesses sérieuses; puissent les deux jeunes écrivains ne pas ajouter deux noms de plus à la liste de tant de brillans débuts qui n'ont laissé que des regrets! Puissent-ils rester fidèles à l'amour de l'art, au culte du beau, à l'étude persévérante, au sentiment de la tradition nationale!

Ce vœu ne suffit pas encore; il est permis d'être exigeant avec l'Allemagne. Puisque ce savant pays a renoncé décidément aux viriles épreuves de l'action, qu'il se relève au moins par les œuvres de la pensée. Il a refusé de s'associer aux grandes choses qui s'accomplissent en Orient: on a le droit de lui demander une part plus considérable dans les conquêtes de l'intelligence. Je ne parle plus seulement, bien entendu, des modestes romanciers qui nous occupaient tout à l'heure : c'est le travail complet de la pensée allemande, c'est le travail germanique sous toutes ses formes qui devrait recevoir des circonstances actuelles une provocation féconde. L'Allemagne, j'en suis sûr, le comprend bien elle-même; notre sévérité ne l'étonne pas; tandis que ses gouvernemens la condamnent à une politique sans émotion et à des bénéfices sans péril, il est des cœurs qui souffrent, il est des âmes fières qui souhaitent une consolation et un refuge à l'esprit national humilié. Pourquoi cette consolation ne se trouverait-elle pas dans un nouvel essor de la vie intellectuelle et morale? Au commencement de ce siècle-ci, lorsque l'Europe, sous la main du premier consul, se renouvelait en de prodigieux événemens, lorsque la France voulait planter partout le drapeau de 89 et que la Prusse et l'Autriche, par leurs fluctuations, prolongeaient toujours la lutte, retardaient la transformation libérale du monde et attiraient sur elles-mêmes ces formidables châtimens qui s'appellent Iéna, Austerlitz, Wagram, il y avait du moins, au milieu de cette torpeur politique, un immense mouvement des esprits, il y avait les triomphes de la pensée et de l'imagination, il y avait toute une légion de philosophes et de poètes, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, et le grand Goethe, et le généreux Schiller, et tant d'esprits éminens qui leur faisaient cortége! C'est ainsi que l'Allemagne se dédommageait de son inertie politique et payait sa dette à la civilisation. Aujourd'hui, hélas! comment s'acquittera-t-elle? Quels trésors elle est tenue d'ajouter au patrimoine du genre humain, si elle veut racheter son indolente neutralité! Que de génies elle doit au monde, que de philosophes et de savans, de poètes et d'artistes, en expiation de ce précieux sang que la France a répandu pour elle! Combien de Lessing, de Kant, de Goethe, de Schiller, de Herder, de Jean-Paul, en échange de tant de vaillans hommes tombés sur la brèche sanglante de Sébastopol!

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

DES INTÉRÊTS

DU NORD SCANDINAVE

DANS LA GUERRE D'ORIENT.

IV.[1]

BERNADOTTE ET LA POLITIQUE SUÉDOISE DE 1812.

Plus d'une fois depuis deux ans le souvenir de 1812 a été évoqué dans le nord de l'Europe avec des sentimens bien divers. Si la Russie l'a réveillé comme une menace à l'Occident, la Suède, en reportant, elle aussi, son attention vers cette date fatale, a voulu soumettre à un examen sévère les actes mémorables qui entraînèrent à cette époque dans des voies si nouvelles la politique du pays de Charles XII. D'une part il y a en Suède des sympathies nombreuses et sincères pour la cause des puissances occidentales (2), de l'autre il y a des gens qui soutiennent que l'alliance naturelle pour la Suède est celle de la Russie, — que la possession de la Finlande, de la Poméranie et des provinces baltiques lui était et lui serait encore une robe de Nessus, — que la Russie, en lui procurant la Norvége après l'avoir dépouillée à l'est pour établir ses canons à vingt lieues de Stockholm, lui a rendu l'indépendance et la vie. *La politique*

(1) Voyez les livraisons du 15 février, du 1er juillet et du 15 septembre 1855.

(2) Bien que le cabinet de Stockholm soit resté neutre jusqu'à ce jour, on sait quels échos la prise de Sébastopol et le bombardement de Svéaborg ont rencontrés en Suède.

de 1812, comme on dit à Stockholm, celle à laquelle Bernadotte, allié des Russes, a attaché son nom, aurait donc seule sauvé la Suède et tout le nord scandinave; seule elle offrirait encore un refuge assuré.

Auquel croire entre des témoignages si différens? La politique des états ne peut, il est vrai, se décider par des considérations de sentiment contraires à leurs intérêts, mais se peut-il donc que les sympathies de toute une nation soient si opposées à ses intérêts véritables? La politique de 1812 a-t-elle à bon droit condamné la vieille alliance de la France avec la Suède? L'a-t-elle anéantie sans retour, et le système qui a été imposé en 1812 aux Suédois engagerait-il et obligerait-il encore le roi Oscar, fils de Bernadotte? Toutes ces questions, l'opinion publique les agite aujourd'hui même en Suède à propos de la guerre d'Orient, et il n'est bruit dans Stockholm depuis quelques mois que de *la politique de* 1812. Il est vrai que l'attention générale a été fixée sur ce point en particulier (d'où le reste dépend) par une récente publication dont l'importance, exagérée peut-être par les organes de l'opposition dans la presse suédoise, s'est presque élevée à la hauteur d'un événement politique.

Le roi Charles-Jean avait laissé entre les mains d'un de ses aides de camp, le colonel Schinkel, une grande quantité de papiers, notes et documens, destinés à servir de base à une histoire de sa vie. Il y a des lacunes dans la suite de ces documens; mais ils ont été conservés et sont publiés aujourd'hui tels certainement qu'ils sont sortis des portefeuilles ou de la main même de Charles-Jean. L'éditeur, M. Bergman, gendre du colonel, les a réunis par un texte et les a fait paraître dans les cinquième et sixième volumes de ses *Souvenirs de l'Histoire contemporaine de la Suède.* La thèse principale de M. Bergman, qu'il appuie de témoignages parfaitement authentiques, est de montrer qu'on n'a pas encore rendu pleine justice à son héros, que lui seul a tout fait en 1812 et 1813, *et qu'on ne doit à aucun autre la délivrance de l'Europe.* Ce livre est donc une apologie complète, pièces en main. M. Bergman a entendu rendre un hommage à Bernadotte, c'est incontestable. Si cet hommage a le mérite de l'à-propos, c'est ce qui paraît plus difficile à décider, et l'on comprend qu'en Suède la cour et la ville peuvent être sur ce point-là fort divisées. Qu'il nous soit permis toutefois de dire dès à présent que l'opposition suédoise nous semble avoir fait plus de découvertes qu'il n'y en avait à faire dans le volume récemment publié. Elle s'est beaucoup émue d'un certain *pacte de famille* signé entre Alexandre et Bernadotte au mois d'août 1812; elle a fait honneur à M. Bergman de cette prétendue révélation, et elle a proclamé que c'était là le secret, soit de la réaction absolutiste dont elle accuse le gouvernement, soit de la neutralité du cabinet de Stockholm; mais ce traité n'était-il

donc pas connu depuis bien longtemps (1), et ne témoigne-t-il pas simplement des craintes qu'inspirait à Bernadotte la pensée d'une restauration générale en Europe, que pouvait seconder, en ce qui regardait la Suède, l'empereur de Russie, oncle du roi détrôné (2)? Est-il vraiment possible de supposer, comme on l'a fait, qu'un traité quelconque donne au roi Oscar le droit ou seulement la pensée de faire venir quinze mille Russes à Stockholm pour étouffer une émeute? Et croit-on sérieusement, quelle que soit même l'interprétation véritable, que Bernadotte, après avoir fait une première fois, en face du cabinet de Saint-Pétersbourg, le saut périlleux, ait entendu imposer à ses descendans de le faire chacun à son tour sans profit, et pour la plus grande joie des Russes? Un des nombreux poètes qu'ont inspirés en Suède le bombardement de Svéaborg et la prise de Sébastopol maudissait l'autre jour « l'ombre couronnée qui tient le bâton de maréchal, et qui, debout encore sur les rochers de la Baltique, défend aux armées suédoises de reconquérir la Finlande. » Nous ne croyons guère à ces apparitions-là, et nous sommes d'avis en tout cas qu'elles ne tiendraient point, même dans l'esprit du cabinet de Stockholm, si timoré qu'il puisse être, devant quelques bons argumens, comme ceux que nous pourra fournir, nous l'espérons, la seule histoire de la politique de 1812, de son origine et de ses conséquences.

Le récent volume de M. Bergman suffirait certainement à les conjurer. Nous ajouterons toutefois aux renseignemens qu'il donne ceux que nous ont fournis les archives des affaires étrangères à Paris. Il y a là, dans les portefeuilles de 1812 et 1813, outre les dépêches diplomatiques, des notes, des lettres saisies aux postes, des documens de toute sorte par lesquels nous pourrons contrôler et compléter le volume de M. Bergman, riche surtout en détails curieux, en conversations fidèlement rapportées, en renseignemens tout personnels. Ce qui est des personnes, nous l'écarterons autant que possible, afin de ne pas confondre avec les documens vraiment historiques la chronique scandaleuse. Beaucoup des hommes d'état qui ont pris part à ce triste épisode de 1812 sont vivans encore; c'est le cas, en ce qui regarde la Suède, pour quelques-uns des plus illustres.

(1) Il se trouve tout au long dans l'*Histoire de Charles XIV*, par M. Touchard-Lafosse, tome II, p. 293.

(2) On a fait remarquer d'ailleurs avec raison que ce pacte de famille n'est qu'un appendice de l'acte du 30 août 1812, lequel n'est qu'une *convention additionnelle* du traité de Pétersbourg du 24 mars de la même année. Or ce dernier traité n'est conclu que pour huit années, l'article 17 le dit formellement; par conséquent l'article secret concernant le pacte de famille n'a pu avoir de valeur que pendant le même délai. — Les mesures sévères que Bernadotte prit en décembre 1812 pour empêcher toute communication avec la famille déchue prouvent une fois de plus de quelles craintes il était alors préoccupé.

Quant à Bernadotte, le trône que les Suédois lui avaient confié bien chancelant et fort menacé, on doit le reconnaître, il l'a si bien affermi, tout compte fait, que sa dynastie, ayant désormais ses racines dans l'affection de tout un peuple, semble les avoir poussées jusqu'au cœur de la Suède et dater du temps des Gustave-Adolphe et des Gustave Vasa. L'œuvre qu'il a créée subsiste donc, et, noblement continuée, commande du respect. Les Suédois jouissent, cela est incontestable, d'une grande somme de liberté sous un gouvernement constitutionnel. Les principes de 1809 ont fini par prévaloir dans la politique intérieure du pays. Sachons garder de la reconnaissance pour les gouvernemens qui, au milieu des troubles incessans de l'Europe, ont sauvegardé le précieux dépôt de la liberté. Quant à ceux des actes politiques du fondateur de la dynastie suédoise qui ont entraîné pour notre temps même des conséquences notables, il importe qu'ils ne sortent pas du domaine de la discussion, afin que notre génération, dans le Nord comme en France, engagée dans de grands périls, sache bien ce qu'elle doit retenir ou rejeter de l'héritage que lui ont légué ses pères. Toute responsabilité implique examen et liberté. 1812 doit être, pour ce qui concerne soit l'équilibre européen, soit l'indépendance et la civilisation du continent, soit même les libertés intérieures des nations, une des leçons du XIXe siècle. N'eût-elle d'ailleurs fait que consacrer les dangereuses conquêtes de la Russie, l'année 1812 serait encore une date funeste dans les souvenirs les plus récens de l'histoire européenne. Certaines fautes de Napoléon, nous ne l'ignorons pas, ont contribué à ce triste épisode aussi bien que les fautes de Bernadotte; mais Napoléon a reconnu ces fautes, et il a voulu les réparer : Bernadotte au contraire, en dépit des scrupules qui devaient l'arrêter, en dépit des vœux qui l'entouraient, a refusé de se prêter à la réparation, l'a même rendue impossible, a précipité la lutte vers sa plus redoutable issue et finalement livré l'Europe. Bernadotte travaillait ainsi dans l'espoir d'une récompense qui lui a échappé. Il a laissé, il est vrai, sa dynastie fermement assise sur le trône de Suède; mais la Norvége, annexée faiblement comme elle l'est à la Suède, ne peut passer pour une compensation effective qui fasse oublier la perte de la Finlande. La nation dont l'épée pesait d'un si grand poids dans la balance de l'Europe avant les progrès de la puissance moscovite a perdu son ancienne gloire; de redoutable qu'elle avait été si longtemps, elle est devenue dépendante. Sous Gustave III, les flottes suédoises faisaient encore trembler Saint-Pétersbourg; aujourd'hui les canons russes d'Alexandre et de Nicolas sont venus s'établir à dix-huit lieues de Stockholm.

Que le milieu du XIXe siècle répare les fautes de ses premières

années. A peine sortie du tumulte sanglant de la révolution, la France avait abusé de ses forces renaissantes et les avait tournées vers la conquête; jalouse de sa gloire renouvelée, elle avait voulu ruiner une rivale, et s'était livrée tout entière à une ardeur périlleuse : elle veut réparer aujourd'hui ces excès par des alliances plus sages et une politique plus efficacement protectrice des intérêts généraux de l'Europe. Que les autres états suivent son exemple; qu'ils laissent tout souvenir de réaction pour recouvrer une vue nette et ferme de ces grands intérêts de la société européenne. Toute œuvre humaine est incomplète; c'est aux fils de compléter celles de leurs pères, de féconder ce qu'elles contiennent de germes glorieux, de réparer ce qu'elles ont admis d'imparfait ou de mauvais. Cette dernière tâche n'est pas la moins respectueuse, elle n'est pas le moins bel hommage aux yeux de qui veut croire à une généreuse et sainte solidarité.

I.

Élu prince royal de Suède le 17 août, Bernadotte fit son entrée solennelle à Stockholm le 2 novembre 1810. La mauvaise santé de Charles XIII, le malheureux état de la Suède, la confiance qu'inspiraient les talens du prince élu, la perspective de son alliance probable avec la France, toutes ces causes réunies allaient mettre le pouvoir entre ses mains et lui déférer en même temps toute la responsabilité d'une décision devenue périlleuse au milieu de tant de difficultés, — en un mot le fardeau des destinées futures d'un peuple qui, du bord de l'abîme, l'avait appelé pour le sauver. Les acclamations qui accueillirent son arrivée exprimaient les mille espérances qu'on plaçait en lui. Chacune des classes de la nation voyait dans le nouveau-venu l'instrument de ses vœux. Les paysans, auxquels on avait tant vanté son origine et ses sentimens populaires, comptaient qu'il réprimerait l'orgueil d'une noblesse encore trop puissante à leur gré; les nobles au contraire, le sachant habile, pensaient qu'il ferait respecter leurs priviléges pour se fortifier par leur alliance; l'ordre des bourgeois regardait ce républicain comme le plus sûr appui des principes de la révolution de 1809; le commerce espérait obtenir par lui de l'empereur Napoléon une tolérance qui épargnerait les relations devenues si précieuses entre l'Angleterre et la Suède; l'armée enfin se préparait déjà à reconquérir la Finlande et à prendre la Norvége.

Bernadotte allait se trouver hors d'état de satisfaire à la fois à tous ces vœux, parce qu'ils étaient contradictoires. L'alliance qui devait en assurer l'accomplissement était soumise par Napoléon à des conditions que la Suède ne voulait pas accepter. L'empereur exigeait

une adhésion absolue à son système, et, pour premier témoignage d'obéissance, une accession complète au blocus continental, c'est-à-dire une rupture complète avec l'Angleterre. Or, aux yeux des Suédois, une telle rupture, à moins que Napoléon ne fournît à la Suède des subsides considérables, équivalait d'une part à une véritable ruine, de l'autre à une abdication complète de leur indépendance, et Bernadotte rencontrait dès son arrivée dans le conseil de Charles XIII ou à sa cour un certain nombre d'hommes jaloux de la dignité de leur pays et inquiets des premières dispositions, probablement partiales pour la France, que prendrait le nouveau prince royal.

Appelé d'ailleurs à fonder une dynastie, Bernadotte avait à redouter les entreprises de l'ex-roi Gustave IV. Un parti légitimiste, dont il n'ignorait pas l'existence, pouvait être un instrument longtemps redoutable au service des factions intérieures ou entre les mains des puissances étrangères. Comment enfin sauvegarder et l'existence de cette dynastie et les intérêts mêmes de la Suède avec son honneur dans le tumulte auquel l'Europe du nord était en proie entre l'Angleterre et la Russie, en face des prétentions exorbitantes de Napoléon? Si le prédécesseur de Charles XIII avait été puni de n'avoir pas docilement accepté les ordres du dominateur de l'Europe, les temps paraissaient changés, les rois et même les peuples semblaient commencer à trouver bien pesant le joug de la France, et le jour n'était peut-être pas éloigné où cet édifice, dépassant la mesure de l'humanité, s'écroulerait. Soucieux du salut de tout un peuple qui s'était confié à lui, inquiet pour l'avenir de sa dynastie, dont les intérêts se confondaient certainement avec ceux de sa nouvelle patrie, Bernadotte recourut aux armes du faible : il résolut d'attendre en observant, de retarder autant qu'il le pourrait ses décisions, et, si elles devenaient inévitables avant son heure, de ruser. « La politique, disait-il, n'est que bavardage quand on n'est pas le plus fort; au second rang, c'est l'art de plier sans se compromettre. » Ne pas se compromettre aux yeux de ses nouveaux sujets, échapper à la domination, alors despotique il est vrai, de la France, éviter aussi longtemps que possible une guerre ouverte avec l'Angleterre, ménager même pour l'avenir l'amitié de cette puissance et celle de la Russie, tel fut le programme de Bernadotte pendant l'année 1811, c'est-à-dire jusqu'au jour où, désespérant d'être l'allié de Napoléon, il voulut être son rival.

Les premières difficultés vinrent à propos des rapports avec l'Angleterre, l'empereur exigeant impérieusement de ce côté une rupture complète. Le traité conclu entre la Suède et la France le 6 janvier 1810 stipulait, à la vérité, une adhésion pleine et entière de la

Suède au système continental, et les instructions données de Paris à M. Désaugiers, secrétaire de la légation à Stockholm, et à M. Alquier, nommé ministre de France auprès de la même cour, leur recommandaient seulement de surveiller avec la plus grande sévérité l'exécution de cet unique engagement. Les Suédois devaient donc interrompre toutes relations avec l'Angleterre, fermer tous leurs ports à ses vaisseaux de guerre ou de commerce, les canonner et les confisquer, s'ils s'aventuraient dans leurs eaux malgré cette défense; ils devaient même faire précéder d'une formelle déclaration de guerre ces démonstrations hostiles. Toutefois en l'absence d'une flotte française capable de protéger la Suède contre les attaques des Anglais, en l'absence de subsides qui pussent compenser d'énormes pertes d'argent, Charles XIII et les Suédois ne voyaient pour eux-mêmes dans l'exécution de ce système qu'une cause de désastre et de ruine. Ils déclarèrent la clôture de leurs ports, mais ce fut une mesure illusoire. Ayant obtenu de Napoléon la permission d'acheter et d'importer le sel nécessaire à leur alimentation pendant sept mois de l'année, ils crurent ou feignirent de croire que cette concession en impliquait d'autres, et que la tolérance des deux gouvernemens français et anglais, fermant les yeux sur ces communications contraires au blocus, voudrait épargner leur commerce. « Le traité du 6 janvier, disait naïvement M. d'Engeström, interdisait les relations commerciales de l'Angleterre avec la Suède, mais non pas de la Suède avec l'Angleterre (1). » Gothenbourg, qui aurait dû être l'entrepôt de notre commerce avec la Russie et notre station maritime dans le Nord contre l'Angleterre, Gothenbourg, où le traité de 1784, dont nous n'avons jamais profité, nous accordait une exemption totale de droits de séjour ou de magasin, devenait une station anglaise. Les paquebots anglais y amenaient, outre les marchandises, une foule d'intrigans payés par l'Angleterre, et qui répandaient partout la haine contre la France. Le cabinet suédois, après les mille instances de M. Désaugiers, ne se détermina qu'au mois de juin 1810 à renvoyer le chargé d'affaires anglais de Stockholm et à interdire la venue des paquebots anglais sur la côte occidentale, et ce ne fut qu'à la fin de septembre que la Suède tira le premier coup de canon contre l'Angleterre, qui ne le prit pas même au sérieux. C'est alors que, perdant patience, Napoléon fit venir à Fontainebleau le ministre de Suède, et, après d'amères et violentes paroles, lui assigna pour ultimatum « la guerre ouverte dans cinq jours avec l'Angleterre ou avec la France (2). »

(1) Dépêche chiffrée de M. Désaugiers, 20 mai 1810.

(2) Le curieux entretien du 25 octobre 1810 entre Napoléon et M. de Lagerbielke a été

Bernadotte arrivait en Suède au milieu de l'anxiété nouvelle qu'avait causée le message de M. de Lagerbielke. Depuis qu'il avait mis le pied dans sa nouvelle patrie, il semblait tenir surtout à ce qu'on ne le crût point asservi à Napoléon; il affectait une entière indépendance. Quand le conseil de Charles XIII se réunit pour répondre à la sommation de l'empereur, il s'abstint de donner formellement son avis, se couvrant de son inexpérience, mais il rappela en se retirant que « les nations qui se laissent déconsidérer se relèvent difficilement. »

La réponse que le cabinet suédois devait faire à Napoléon n'était pas douteuse; il fallait se soumettre, au moins en apparence. Il fut donc décidé, le 17 novembre 1810, qu'une déclaration de guerre serait notifiée aux Anglais; mais ce nouvel acte, qui était prévu, ne devait rien changer aux affaires : il arrivait en novembre, c'est-à-dire quand la mauvaise saison allait interrompre tout commerce et toute navigation, et les Anglais d'ailleurs le prenaient pour ce qu'il valait. « On en rit à Londres, et j'en ai vu sourire à Stockhlom, » écrivait spirituellement M. Alquier. Le prince royal avait voulu rester étranger à la décision; il ne le fut pas aux moyens qu'imagina le gouvernement suédois pour en éloigner les plus fâcheuses conséquences. On le vit essayer d'attirer le Danemark lui-même, notre allié, dans le système adopté malgré tant de périls par la Suède, et qui consistait à mettre en avant le principe que le pavillon couvre la marchandise. Une telle ouverture ne resta pas secrète, et l'on peut comprendre quels furent les sentimens de l'empereur en voyant se confirmer ainsi les soupçons qu'il avait déjà. « ..... La démarche du prince royal, écrivit-on à M. Alquier, est inexplicable. Lorsqu'il s'agit de braver la France et ses décrets, on pouvait penser qu'il ne se mettrait pas en avant. Reconnaître que le pavillon couvre la marchandise et agir en conséquence, c'est renverser tous les décrets de l'empereur, c'est ouvrir au commerce anglais une libre carrière... Des rapports venus de Russie annoncent que le prince se montre en Suède très opposé aux mesures prohibitives... L'empereur est très mécontent. » Toutefois, malgré la vivacité de ces expressions, le ministre de France était chargé, non pas de transmettre encore directement ce langage, mais de l'insinuer à l'occasion. Bernadotte lui-même, comme s'il eût senti qu'il avait été trop loin, revint bientôt sur ses pas, et la campagne maritime de 1811 se passa encore, aussi bien que celle de 1810, sans éclat avec l'Angleterre ni avec la France.

Un moment notre ministre à Stockholm put croire que la Suède

souvent reproduit d'après la dépêche suédoise imprimée à Stockholm; on le trouve aux archives des affaires étrangères à Paris rédigé un peu différemment de la main même de M. de Champagny.

allait enfin se déclarer très ouvertement pour le système continental. Ce fut au commencement de 1811. L'Angleterre faisait mine alors de vouloir rétablir le prétendant pour répondre à quelques confiscations prononcées récemment par les tribunaux suédois et à une proclamation du prince royal ordonnant de ne pas laisser approcher le pavillon britannique de Carlscrona, de couler bas plutôt que de céder. A peine cependant le cabinet britannique avait-il eu le temps de s'inquiéter, qu'il était déjà rassuré. Des ventes simulées permettaient de remettre aux armateurs anglais les marchandises qu'on prétendait leur avoir confisquées, et le comte Rosen, gouverneur de Gothenbourg, dans des entrevues secrètes avec l'amiral anglais Saumarez, laissa entendre que le prince royal prévoyait dès ce moment que l'intérêt de la Suède exigerait tôt ou tard une alliance avec l'Angleterre; il insinua seulement que les circonstances présentes rendaient nécessaire d'être réservé et circonspect, afin de ne pas se compromettre avant le temps. L'amiral lui répondit, écrit Rosen lui-même dans un curieux rapport sur ces négociations, en félicitant le gouverneur de Gothenbourg de ce que la Suède, grâce à la prudence du prince royal, allait être le seul pays en Europe et dans le monde qui sût conserver secrètement sa bonne entente avec l'Angleterre sans s'exposer à la colère de Napoléon. Enfin le chef du cabinet de Londres, lord Wellesley, très confiant dans les résolutions futures du prince quand tous ses collègues craignaient encore en lui un instrument de la France, n'avait pas cessé de lui donner des preuves non équivoques de son amitié; il lui avait sans interruption communiqué les lettres que l'ex-roi Gustave IV écrivait d'Angleterre pour le continent. C'était un sûr moyen d'enchaîner Bernadotte aux intérêts britanniques.

La Russie ne faisait pas au prince royal de moins remarquables avances. Cette puissance, bien que Napoléon la comptât encore pour sa fidèle alliée et qu'il fît beaucoup de sacrifices pour conserver son amitié, n'observait plus le blocus continental. Vainement Napoléon faisait-il démentir en toute occasion le bruit de quelque mésintelligence entre Alexandre et lui : les mauvaises dispositions de la Russie étaient devenues trop visibles. Quoi qu'on puisse penser de la sincérité d'Alexandre à Tilsitt et Erfurt, il est sûr que, s'il avait été séduit par la gloire de Napoléon en 1808, deux années plus tard, il n'était plus sous le charme; *l'amitié du grand homme* était devenue pour lui un pesant fardeau; il osait énumérer les prétendues pertes qu'elle lui avait causées, quand au contraire elle lui avait valu tant de précieuses acquisitions. Dès le mois de juillet 1810, M. Desaugiers avait pu écrire qu'à en croire beaucoup d'indices, la Russie se disposait à renoncer très prochainement au système continental et à se rappro-

cher de l'Angleterre. Dès cette époque, on disait de toutes parts dans le Nord qu'Alexandre, éclairé enfin sur les vrais intérêts de son empire, alarmé pour lui-même des suites que pourrait avoir le mécontentement de toutes les classes de l'état, allait se hâter de conclure sa paix avec la Turquie et reprendre le seul système qui pût procurer à la Russie l'écoulement des produits de son sol, et rendre à son papier-monnaie une valeur à laquelle il n'était possible d'atteindre que par les rapports commerciaux avec l'Angleterre. On assurait que le prix des bâtimens anglais venus en Russie avait été restitué secrètement aux armateurs anglais (1), et l'on n'attribuait pas à d'autres motifs qu'une imminente rupture avec la France les immenses travaux de fortification que les Russes poursuivaient dès lors activement dans les îles d'Aland.

Le gouvernement suédois connaissait toutes ces dispositions par les rapports du ministre de Suède à Saint-Pétersbourg. La dépêche par laquelle le comte de Stedingk transmettait sa conversation du 29 janvier 1811 avec Alexandre ne pouvait laisser aucun doute :

« Oublions le passé (avait dit le tsar). Je me suis trouvé dans des circonstances terribles, et je jure sur mon honneur que je n'ai jamais voulu de mal à la Suède. A présent que cette malheureuse affaire de Finlande est passée, je veux tout faire pour montrer mon respect envers votre roi et mon estime pour le prince royal... Voyez cependant, dit-il après un silence, comme le temps apporte de nouveaux conseils, comme l'opinion publique, après avoir élevé et soutenu si haut Napoléon, est aujourd'hui changée! S'il éprouvait maintenant un revers, vous le verriez bientôt à deux doigts de sa perte... » Il ajouta avec intention : « ... Les grands malheurs sont quelquefois suivis de grandes prospérités. De Suède autrefois sortit un Gustave-Adolphe pour la délivrance de l'Allemagne; qui sait ce qui pourrait arriver encore?... Pour moi, mon armée sera complète au printemps. Je viens de former treize nouveaux régimens, et j'ai quatre-vingt mille recrues sur le pied de guerre. Au reste, je suis complétement de votre avis de ne rien entreprendre légèrement et de rester tranquille tant que Napoléon le permettra; mais il veut me pousser à bout. Depuis trois mois, il me presse sans relâche d'établir en Russie contre l'Angleterre les mêmes mesures qu'il a proclamées en Allemagne. Il veut que je prenne pour base de la paix avec la Turquie le système continental dans toute son étendue, avec toute sa rigueur. Il faut que j'exclue de mes ports même les bâtimens américains.... Ses exigences n'ont pas de terme, et un de ces jours vous verrez qu'il m'enverra ses clous de girofle, comme aux rois de Saxe et de Bavière, avec la quittance à payer!... Et cette réunion de l'Allemagne du nord à son empire, que ne nous présage-t-elle pas! S'il s'agissait d'une douzaine de villes de l'Allemagne méridionale,... cela pourrait passer inaperçu; mais Hambourg, Brême et Lubeck, notre *sainte Trinité*, comme dit Romanzof! Je suis fatigué de ces vexations continuelles; je ne veux plus les souffrir. »

(1) Dépêche de M. Alquier, 18 janvier 1811.

Si la réunion des villes anséatiques inquiétait de la sorte Alexandre, la prise de possession du duché d'Oldenbourg lui avait paru une insulte personnelle. « Comment ne s'est-on pas rappelé en France, disait-il, que je compte au nombre de mes titres celui de duc d'Oldenbourg? C'est comme si on voulait incorporer à la France ma capitale. Au reste j'espère qu'avant six mois la querelle sera vidée (1). » Dès le mois de mars 1811, les préparatifs d'Alexandre ne devaient être douteux ni pour Napoléon, ni pour Bernadotte. A cette époque, non-seulement il fait des armemens considérables qui ne peuvent échapper à l'attention du gouvernement français, arme les forteresses le long de la Dwina et du Dniéper, met son armée, qui compte trois cent mille hommes, sur le pied de campagne, et couvre les frontières du duché de Varsovie, — mais encore il ne retient pas son humeur dans ses entretiens avec le duc de Vicence, à qui, au milieu de protestations d'amitié durable, il reproche l'augmentation des forces françaises dans le duché de Varsovie, et auquel il dit enfin le 3 mars, à la parade, assez haut pour que ces paroles se répandent bientôt à la cour et parmi les chefs de l'armée : « Si l'empereur veut la guerre et qu'il approche dans cette intention de mes frontières, je l'attends, monsieur, sans inquiétude. Il n'est certainement pas impossible qu'il soit encore vainqueur, car le Dieu des batailles n'est pas toujours celui de la justice; mais, avec une armée de cinq cent mille hommes, je ne craindrai pas la guerre. Si une fois elle commence, ce ne sera pas pour finir comme à Austerlitz et à Friedland. »

Or, si le cabinet de Saint-Pétersbourg abandonnait le système de Napoléon, dont il avait été depuis deux ans le plus ferme appui, qu'allait devenir l'édifice si opiniâtrément et si violemment construit par le conquérant de l'Europe? Bernadotte était-il en droit d'en prévoir la ruine et de séparer de ces destinées chancelantes celles du peuple qui s'était confié à lui? Nous touchons ici à un point délicat. Est-ce Bernadotte qui a mis lui-même aux Russes les armes à la main contre son ancienne patrie? A-t-il le premier en un cœur haineux conçu la pensée et le germe de nos épouvantables désastres? Nous ne le pensons pas. Il a bien plutôt cédé d'abord aux séductions de cet Alexandre, dont la dangereuse amitié avait fait commettre des fautes à Napoléon lui-même. Une fois placé sur le penchant hasardeux qui l'éloignait de la France, la passion, la passion coupable peut-être, et la force des choses l'ont entraîné. Essayons de le démontrer : on comprend que cela importe à sa mémoire et à la justice historique.

(1) Dépêche du 25 février 1811.

Dès le milieu de l'année 1810, avons-nous dit, par conséquent avant l'élection de Bernadotte, la Russie préparait sa défection après avoir retiré tant de profits de notre alliance. En de pareilles dispositions, elle ne put considérer sans effroi l'élévation subite d'un maréchal de France, d'un parent de Napoléon sur le trône de Suède. On avait engagé Alexandre à s'y opposer à tout prix. Le parti anti-français, nombreux à Saint-Pétersbourg, avait regardé cet événement comme un nouveau triomphe du cabinet des Tuileries, et annonçait déjà le moment où Napoléon, fort de l'aveuglement de son rival, allait jeter le masque, rompre avec la Russie une alliance jusque-là simulée, et reprendre à l'empire des tsars toutes les conquêtes qui l'avaient en si peu de temps agrandi. Alexandre lui-même parut d'abord ému de ces craintes, non pas qu'il crût beaucoup à la future puissance de cette couronne improvisée, mais parce qu'une coopération énergique de la Suède avec la France, leur union fût-elle passagère, pouvait devenir en effet pour lui très redoutable. Il fit donc pousser activement les travaux de fortification des Aland, arma ses forteresses, et forma en toute hâte trois corps d'armée, l'un en Finlande, l'autre dans la province de Vilna, un troisième sur le Danube. Toutefois, comme sa mère le pressait d'agir en opposant au nouveau-venu le prince de Vasa, dont Alexandre, chef de la maison de Gottorp, devait revendiquer les droits : « Patience, répondit-il, peut-être de grands changemens se préparent... » L'incertitude et à sa suite le pressentiment avaient pénétré dans son âme clairvoyante. Napoléon, soigneux de cette alliance qu'il croyait toujours sincère, avait essayé lui-même de le rassurer. « Bernadotte, faisait-il dire au tsar, avait désormais passé l'âge de la fougue et de l'inquiète ardeur, et son ambition était certainement satisfaite. Il s'appliquerait à seconder la cause commune de la Russie et de la France, et ne songerait d'ailleurs qu'à des réformes intérieures qui assureraient à la Russie un voisinage tranquille et sûr. » Ce qui avait rassuré davantage Alexandre, c'étaient les rapports qu'il avait reçus de Paris et de Stockholm, et qui lui apprenaient comment s'était faite l'élection. Il avait pu se convaincre que, si l'opinion publique en Suède avait été séduite par la perspective de l'alliance française, Napoléon, loin d'avoir suscité ou encouragé cette élection, s'en était au contraire désagréablement ému, et en avait même conçu d'importuns et fâcheux pronostics. Les motifs de ce mécontentement et de cette défiance, Alexandre les avait en même temps connus, et il les avait trouvés assez fondés pour édifier sur cette base toutes ses espérances. Dès lors, son plan fut arrêté de circonvenir le nouveau prince royal, d'exploiter les dissentimens qui l'avaient plus d'une fois déjà éloigné de Napoléon, ses nouveaux intérêts de tête couronnée et de fon-

dateur de dynastie, enfin le ressentiment des humiliations que les hauteurs de son ancien maître ne manqueraient sans doute pas de lui infliger. Alexandre raisonnait juste et avec une intelligence parfaite de ces deux esprits.

Bernadotte de son côté, grâce à un espionnage promptement organisé à Saint-Pétersbourg, n'avait pas appris sans crainte l'irritation de l'impératrice-mère contre son élévation toute démocratique et les premières menaces d'Alexandre, protecteur naturel du prince de Vasa. Son premier vœu était d'apaiser ces colères pour se concilier ensuite, s'il était possible, l'amitié de la Russie. Les deux souverains étaient donc tous les deux fort bien disposés à s'entendre; mais ce fut Alexandre qui fit les premiers pas: il entoura Bernadotte de ses insinuations dès avant son départ de Paris, à la fin de 1810. « On s'est bien trompé, disait le prince royal deux mois après son arrivée à Stockholm, si l'on a cru que mon élection déplairait à Saint-Pétersbourg. Je n'étais pas parti de Paris que je savais déjà le contraire. Czernitchef me l'a fait savoir. »

Nous ne rencontrons dans les *Souvenirs* de M. Schinkel et dans les dépêches que peu de témoignages au sujet de ces premières négociations. Il nous faudrait les papiers de Czernitchef. Nous ne pouvons établir précisément à quelles ouvertures voulait répondre Bernadotte en proposant au milieu de novembre 1810, c'est-à-dire quelques jours seulement après son arrivée en Suède, au diplomate Brinckmann d'aller remplir à Saint-Pétersbourg, à côté de M. de Stedingk, ancien ministre de Suède, une mission secrète et de confiance. Brinckmann refusa, mais ses liaisons littéraires avec le comte de Suchtelen, qui représentait à Stockholm le cabinet russe avec le singulier titre de *voyageur accrédité*, paraissent avoir servi de lien et de transition commodes. Suchtelen, à fort peu de temps de là, vint offrir à Bernadotte de la part de son maître ses félicitations de bonne venue dans un langage qui dépassa évidemment les limites officielles. Bernadotte crut pouvoir y répondre par une lettre autographe, et la correspondance qui s'ouvrit ainsi entre les deux souverains devint bientôt fort intime.

Quelques jours après, le 18 décembre, Czernitchef lui-même se présenta au château. Envoyé récemment par Napoléon, qu'il trompait, vers Alexandre pour engager celui-ci à sévir contre la Suède, il avait été initié dans les vues secrètes, dans les espérances de son maître, et au retour, sous le grossier prétexte des mauvais chemins et de la difficulté du voyage, le rusé diplomate avait dirigé sa route vers Stockholm. Par cette entremise purement officieuse, le tsar assurait en confidence à Bernadotte que le cabinet de Saint-Pétersbourg appréciait suffisamment les motifs de la déclaration de guerre aux

Anglais, qu'il ne se serait pas offensé d'une décision contraire, et qu'il n'interviendrait en aucune façon dans l'interprétation de cet acte. « Sa majesté m'a d'ailleurs chargé, ajouta l'envoyé russe, de présenter à votre altesse royale l'expression de sa haute estime et de son désir de contracter avec elle des liaisons durables. Cette amitié personnelle se rattache intimement à l'intérêt que sa majesté porte à la Suède, à qui elle souhaite le bonheur et le repos sous sa nouvelle dynastie. Sa majesté sait combien il est nécessaire, dans les circonstances actuelles, de se rapprocher des gouvernemens restés indépendans, et elle attache une importance particulière à l'alliance du gouvernement suédois. »

De telles paroles, adressées à un fondateur de dynastie par un voisin aussi puissant et aussi redoutable qu'était le tsar pour la Suède, étaient faites, il faut le reconnaître, pour flatter et séduire. Bernadotte, loin d'y résister, répondit avec ardeur aux ouvertures d'Alexandre. « J'ai toujours souhaité, dit-il, l'amitié de l'empereur votre maître, et les assurances que vous m'apportez à ce sujet me sont précieuses. Son caractère, ses grandes qualités et sa puissance attirent à bon droit dans les graves circonstances où nous vivons les regards de l'Europe tout entière opprimée... Une lutte suprême est désormais inévitable. Napoléon, pour nous y envelopper, nous présentera comme appât la reprise de la Finlande, si désirée des Suédois... Le moment approche où sa prodigieuse puissance engloutira toutes les autres, ou bien sera renversée elle-même, et disparaîtra sous ses ruines... Quand les orages s'accumulent autour de moi, je ne puis rester neutre, mais notre choix est encore libre; il dépend de l'empereur Alexandre de le fixer. » Czernitchef, bien préparé à suivre Bernadotte sur ce terrain, répliqua : « Je puis affirmer à votre altesse que sa majesté ne désire rien tant que votre amitié et l'alliance de la Suède. Je suis même chargé d'offrir à votre altesse royale toutes les garanties qu'elle pourra désirer en gage de la sincérité de ces paroles. — Eh bien! reprit Bernadotte, j'accepte ces assurances, et je me sentirai heureux, je me sentirai fier de l'amitié d'un si noble et si puissant prince. Il peut être convaincu que je préférerai l'indépendance, en m'unissant avec lui, à l'alliance de Napoléon, qu'il faudrait acheter par mille sacrifices, au prix de toute dignité, de toute liberté... Nous approchons d'une crise; elle est inévitable. La Suède peut être appelée à y prendre une part décisive. Que l'empereur votre maître s'explique sans réserve! S'il veut être véritablement mon ami, qu'il veuille bien m'en écrire! S'il veut l'être *de cœur et d'âme*, les destinées de l'Europe sont entre nos mains! »

Rien ne pouvait mieux qu'une telle ardeur répondre à l'impatient désir que ressentait Alexandre de s'affranchir bientôt et du système

continental et même de l'alliance désormais importune de Napoléon. Il était décidé à rompre, et son but principal pendant ces premières négociations était d'enlever à son futur rival une coopération puissante pour se la réserver. Il fit donc bon accueil à la réponse de Bernadotte et lui écrivit de sa main qu'il serait son ami *de cœur et d'âme*. Voilà comment fut fondé le projet d'une future alliance de la Suède avec la Russie et l'Angleterre : nous n'y avons pas reconnu l'initiative de Bernadotte; c'est pourtant la première pierre de *la politique de* 1812.

La seconde pierre de l'édifice, ou plutôt le ciment destiné à l'affermir, ce fut le système qui destinait la Norvége à la Suède en compensation de la Finlande, dont la possession, désormais paisible et incontestée, serait garantie par la Suède elle-même aux Russes : autre dessein aussi peu conforme que le premier aux vrais intérêts de l'Europe et de la Suède, et qui le devint bien moins encore par la manière dont il fut exécuté. Celui-là aussi, c'est la Russie qui l'a imaginé, prévoyant avec raison qu'elle seule en profiterait. Dès le mois de mai 1809, une lettre de Charles XIII atteste l'intention du tsar de proposer la Norvége à la Suède en compensation de la Finlande. Au mois d'août de la même année, pendant les négociations qui suivirent la conquête de la Finlande, le ministre russe Alopæus ne se faisait pas faute d'insinuer cette idée à l'ambassadeur Stedingk. Alexandre lui-même revint sur ce sujet dans le même sens lors de ses premières négociations avec Bernadotte, et celui-ci tomba dans le piége. La Finlande avait été perdue sous le règne et par les fautes du dernier roi, et avant que les destinées de la Suède ne fussent confiées au nouveau prince royal. Le prince royal déclara donc qu'il n'acceptait en rien la responsabilité d'un si triste passé, qu'il comptait pour non avenu. Ce qu'il lui fallait, à lui, pour remercier la Suède de son adoption et affermir sa dynastie, c'était une acquisition, un accroissement quelconque. L'arrangement proposé répondait d'autant mieux à son désir, qu'il lui conciliait en même temps l'amitié de son redoutable voisin. Il ne craignit donc pas d'assurer à Czernitchef que ses sujets n'auraient pas d'autre avis. « J'affirme, lui dit-il dans son entrevue secrète, qu'on oubliera aisément ici la Finlande pour quelque dédommagement répondant mieux à notre position géographique. La nature elle-même a désigné la presqu'île scandinave comme devant former un état unique et indépendant. Notre politique, après la perte de la Finlande, ne peut avoir qu'un seul but : il est aussi peu dans nos intérêts de rechercher désormais des agrandissemens de l'autre côté de la Baltique qu'il serait dans les vôtres de vouloir dépasser le golfe de Bothnie. »

Au sortir de l'entretien du 18 décembre 1810, Czernitchef écri-

vait à son maître : « Le prince royal nous appartient; il a engagé sa main et son gant, sa parole et sa foi. » — Il est vrai que Bernadotte avait fait un admirable accueil aux ouvertures de notre futur ennemi, il est vrai que les deux bases principales de la politique de 1812 étaient trouvées; mais évidemment l'alliance n'était pas conclue : Bernadotte ne s'était pas encore à cette époque livré à la Russie, il négociait encore. Nous ne trouverons pendant toute la première moitié de 1811 aucune trace d'effort tenté par lui pour se livrer définitivement à la Russie. C'est notre intime conviction que si Napoléon l'avait voulu, Bernadotte aurait été alors notre allié, non pas que nous ajoutions beaucoup de foi à la sincérité des protestations que nous lui verrons faire pendant longtemps envers l'empereur, mais parce que nous croyons que l'empereur pouvait, jusqu'à la fin de 1811, le prendre au mot et le lier par ses intérêts. Nous comprenons d'ailleurs que de pareilles assertions ne seront accueillies tout de suite ni par les ennemis passionnés de Bernadotte ni par ses panégyristes, — les uns le considérant comme pressé de trahir son protecteur et son ancienne patrie, les autres n'admettant pas ses premières tergiversations et lui prêtant, avec une sage prévision de l'avenir, un système conçu tout d'abord et la gloire entière de l'initiative. Invoquons donc des témoignages authentiques, empruntés, comme les précédens, à la source féconde des correspondances d'état.

Les dépêches de M. Alquier nous sont ici précieuses. Impérieux et altier comme son maître, ce ministre, loin de flatter et de caresser Bernadotte, apportait dans ses relations avec lui une allure provocante en présence de laquelle l'ardeur intempérante du prince royal était impuissante à se contenir et à dissimuler. M. Alquier savait d'ailleurs les intrigues de la Russie, il savait aussi combien l'alliance suédoise pouvait être utile en cas de rupture avec Alexandre; il était donc très attentif, et sa correspondance consigne exactement toutes les dispositions apparentes du prince. D'ailleurs nous consulterons aussi d'autres documens qui paraîtront sans doute empreints d'un caractère de bonne foi incontestable : ce sont les dépêches du ministre de Prusse à Stockholm, que le gouvernement français parvint à se procurer pendant toute cette période, et qui nous offriront un précieux moyen de contrôle.

Dès le mois de janvier 1811, Bernadotte ne sait pas cacher à M. Alquier ses rapports avec la Russie. Comme celui-ci lui représentait combien il devait tenir à l'alliance française, et ce qu'il aurait à craindre en cas de guerre de son redoutable voisin : « Oui-dà, répondit-il d'un air narquois et d'une manière, dit plaisamment M. Alquier, qui ne devait pas flatter mon amour-propre, vous croyez que

j'ai quelque chose à craindre de la Russie? Donnez-vous là-dedans, vous aussi? Sachez qu'il ne tiendrait qu'à moi de me jeter tout à l'heure dans les bras de cette puissance et dans ceux de l'Angleterre. Demandez à Suchtelen s'il voudrait vous dire ce qu'il a dans l'âme... Mais non, je ne veux pas me séparer de la France, je ne le ferai jamais; j'aime et je respecte l'empereur... Mais aussi que la France me laisse tranquille, qu'on ne m'opprime pas, que l'on craigne une nouvelle guerre de trente ans, et qu'on sache bien que je pourrais jeter cinquante mille brigands en Allemagne (1)... » La preuve qu'il y avait dans les paroles du prince, plus flatteuses pour le nouveau Gustave-Adolphe que pour ses sujets, quelque sincérité, c'est qu'il fit à Napoléon les mêmes propositions qu'il avait faites à Alexandre : il lui offrit ses services en échange de la Norvége.

« Le prince me fit prier le 5 de ce mois, écrit M. Alquier, de me rendre auprès de lui (2). Il m'apprit qu'un banquier qui entretient une correspondance très suivie avec les premières maisons de Londres, et dont les informations sont généralement sûres, venait de le prévenir qu'on expédiait des ports d'Angleterre pour le Portugal un renfort de vingt-six mille hommes, et qu'on donnait à lord Wellington l'ordre de prendre l'offensive aussitôt que ce secours lui serait parvenu. Cette ouverture obligeante me donna lieu de rappeler à son altesse ce que je lui ai dit si souvent de l'influence du parti anglais à la cour. Il répondit qu'il en était frappé autant que moi, qu'il en était mécontent, et qu'il faisait tous ses efforts pour l'arrêter... Ici commença une sorte de discours sur le fond duquel son altesse était visiblement préparée : « Je vais vous dire franchement, me dit-il, ce qui bouleverse ici toutes les têtes. On se rappelle que pour l'intérêt de sa politique l'empereur a sacrifié la Suède en autorisant la conquête de la Finlande et même celle des Aland. Quand les états me choisirent, ils ne furent déterminés que par l'espérance de plaire à l'empereur et d'obtenir, comme premier effet du retour de ses bontés et de sa protection, le recouvrement de cette province, de sorte qu'à mon arrivée cette idée folle occupait tous les esprits. On se croyait tellement sûr de la France, que le bruit courait déjà que j'allais conduire l'armée suédoise en Finlande. Cette exaltation populaire durait encore quand, au nom de l'empereur, vous forçâtes la Suède à déclarer la guerre et à faire des règlemens prohibitifs, toutes mesures qui contrarièrent les intérêts des commerçans, des nobles et des grands propriétaires. Dès lors on jugea que mon avénement n'était pas un gage de l'appui de l'empereur, et que la Suède était passivement entraînée dans son système. L'opinion, d'abord toute française, changea subitement. Je ne puis dire jusqu'où elle ira; il est hors de mon pouvoir de la ramener, si l'empereur ne vient pas à mon secours, s'il ne prend pas sur ce pays un grand ascendant par ses bienfaits, s'il ne lui donne pas une possession qui le console de la perte de la Finlande, une frontière qui lui manque. Voyez, me dit-il en me montrant une carte

(1) Dépêche du 18 janvier 1811.
(2) Dépêche du 7 février 1811.

développée devant lui, voyez ce qui nous conviendrait si bien... — Je vois, lui répondis-je, la Suède arrondie de toutes parts, excepté du côté de la Norvége. Est-ce donc de la Norvége que votre altesse veut parler? — Eh bien! oui, c'est de la Norvége, de la Norvége qui veut se donner à nous et qui nous tend les bras. Nous pourrions, je vous en préviens, l'obtenir d'une autre puissance que la France... — Peut-être de l'Angleterre? — Eh bien! oui, de l'Angleterre; mais, quant à moi, je proteste que je ne veux la tenir que de l'empereur. Que sa majesté nous la donne, que la nation puisse croire que j'ai obtenu pour elle cette marque de protection, alors je deviens fort et je fais dans le système du gouvernement suédois les changemens qu'il faut nécessairement y opérer; je commanderai sous le nom du roi et je serai aux ordres de l'empereur. Je lui promets cinquante mille hommes parfaitement équipés à la fin de mai et dix mille de plus au commencement de juillet; je les porterai partout où il voudra, j'exécuterai tous les mouvemens qu'il ordonnera. Voyez cette pointe occidentale de la Norvége, elle n'est séparée de l'Angleterre que par une navigation de vingt-quatre heures, avec un vent qui ne varie presque jamais... *J'irai là s'il le veut!...* L'empereur est assez puissant pour dédommager le Danemark; ne peut-il pas lui donner à l'instant même le Mecklenbourg et la Poméranie? Quant à la dette de la Hollande et de Gênes, assise sur cette dernière possession, nous la transporterons sur la Norvége, et nous la solderons en bois, en fer et en autres productions que nous porterons à Lubeck. Si je ne suis plus gêné par le conseil d'état, si la constitution qui anéantit l'autorité du roi, et dont on m'écrit que l'empereur se rit si justement aux Tuileries, est modifiée, si je deviens le maître enfin, alors je jure sur mon honneur de fermer le royaume au commerce anglais, et je commencerai par chasser tous ces aventuriers de Gothenbourg. Dites à l'empereur que je n'oublierai jamais qu'il a été mon souverain et mon bienfaiteur, que je ne me regarde ici que comme une émanation de sa puissance, et que mon vœu le plus ardent est de mettre à sa disposition toutes les ressources de la Suède, plus importantes qu'on ne le pense à Paris. A ces offres, dont je vous prie d'informer l'empereur, je ne mets que deux restrictions : la première, que les troupes suédoises ne seront jamais portées au-delà du Rhin; la seconde, que je les commanderai toujours en personne, parce que je ne veux pas qu'un autre, après avoir obtenu des succès et de la gloire dans une guerre dirigée par l'empereur, puisse, en revenant en Suède avec des troupes victorieuses, s'y trouver aussi fort que moi. »

M. Alquier ajoute en terminant sa dépêche : « Si sa majesté impériale compte la Suède pour quelque chose dans sa politique, si elle veut placer cette puissance dans son vaste système, le moment est favorable pour la décider. » Et M. Alquier n'est pas le seul à ajouter foi aux dispositions favorables de Bernadotte envers la France. Le ministre de Prusse, M. de Tarrach (1), partage aussi cette double conviction que le prince veut absolument rester fidèle à Napoléon, et que celui-ci ne jugera pas à propos de négliger une telle alliance.

(1) Dépêche chiffrée du 19 mars.

Napoléon cependant semblait mettre de côté tous ménagemens. Tantôt (1) il menace Bernadotte de lui retirer l'appui de sa bienveillance, qui, dit-il, fait toute sa force; tantôt il dédaigne ses avances et les laisse trop longtemps sans réponse, ou bien il fait écrire par M. de Champagny des notes méprisantes, comme celle du 26 février :

« Le prince royal, depuis son arrivée à Stockholm, a montré dans toute sa conduite et ses discours si peu de mesure et de tenue, que sa majesté impériale a dû n'attacher aucune importance à la communication qu'il vous a faite; elle veut même l'ignorer aussi longtemps que les circonstances le permettront. Le projet de conquérir la Norvége ne peut être dans l'esprit du prince royal que l'effet d'un moment d'effervescence. Il se trompe, s'il croit que la Russie voie jamais avec plaisir cette importante province au pouvoir de son ennemi naturel. Elle sait que le gouvernement suédois n'a perdu ni l'envie ni l'espoir de reconquérir la Finlande, que ce sera toujours sa première pensée, son premier besoin, aussi longtemps que la cour résidera à Stockholm, et qu'il ne verrait dans la possession de la Norvége qu'un moyen de plus de réaliser ses projets. Il est d'une grande importance pour la Russie que le Danemark conserve la Norvége, puisqu'en supposant un concert entre les deux puissances, dans le cas où la guerre éclaterait dans le Nord, c'est par cette province que le Danemark peut agir efficacement contre la Suède et faire une diversion utile à la Russie... D'ailleurs, aussi longtemps que le Danemark sera l'allié de la France, l'empereur ne souffrira pas qu'il soit porté atteinte à sa puissance. Son caractère, son honneur, sa dignité, lui font une loi de protéger ses alliés et de les défendre contre toutes les attaques... Il n'y a aucune suite à donner aux ouvertures que vous a faites le prince royal. L'empereur est trop puissant pour avoir besoin du concours de la Suède. Ses liaisons avec la Russie sont bonnes. Il ne craint point la guerre avec cette puissance, et ses rapports avec l'Autriche sont d'une nature satisfaisante... Vous direz tout cela, monsieur, par insinuations et par considérations générales. Vous aurez soin de garder beaucoup de dignité dans vos rapports avec le prince royal. Vous ne lui parlerez jamais d'affaires, et vous vous adresserez habituellement au roi ou au cabinet. Votre conduite devra faire entendre que la politique de l'empereur ne se fonde en rien sur la Suède, qu'il n'exige ni ne veut rien d'elle ni en officiers, ni en matelots, ni en soldats. »

De tels messages n'empêchaient pourtant pas Bernadotte de faire de nouvelles protestations en faveur de l'alliance française, et de résister, au moins en apparence, aux offres pressantes des autres cabinets. A mesure que la crise désormais prévue approchait, il se voyait plus étroitement courtisé par la Russie et même par l'Angleterre. Non contentes d'abandonner pour lui plaire les droits du prétendant, toutes les deux lui prodiguaient les promesses. Entr'autres avantages, la Russie lui offrait la cession d'une partie de la Finlande, au moins M. Al-

(1) Dépêche du 5 janvier 1811.

quier l'annonce-t-il dans une dépêche du 30 mars. Cette proposition de la part d'Alexandre est fort peu vraisemblable, il est vrai, et Napoléon n'y crut pas. Cependant M. Alquier n'en parle pas comme d'un bruit vague; il insiste et précise. « Le territoire offert commence, dit-il, à Sasmola, sur la côte orientale du golfe de Bothnie; sa limite serait formée par la chaîne de montagnes qui, après s'être dirigée vers l'est, remonte au nord et va rejoindre les frontières actuelles du royaume au-dessus des sources de la rivière Tornéo, entre le 67e et le 68e degré. » La Russie proposait également, assure-t-il, de reconnaître la propriété de l'île d'Aland commune entre les deux puissances en se réservant la propriété de toutes les petites îles situées dans le golfe de Bothnie entre les Aland et la Finlande. Il ajoute : « Je garantis cela. » Et malgré l'importance de pareilles offres, si elles sont réelles, il affirme que le prince royal a ordonné à M. d'Engeström de ne pas répondre à cette dépêche de M. Stedingk. « Vous connaissez mes principes, a-t-il dit, rien ne peut contrebalancer pour moi le bonheur d'être allié à la France. La Russie m'offrirait la cession de toute la Finlande, que mon dévouement à l'empereur ne me permettrait pas de l'accepter. Je serai Français tant que l'empereur ne m'aura pas forcé de croire qu'il m'oublie et qu'il m'abandonne. » M. Alquier termine sa dépêche par ces mots : « J'ai la certitude que son altesse royale a véritablement exprimé les sentimens dont elle est pénétrée (1). » Bernadotte répète encore le 30 mai à M. Alquier que la Russie lui a fait offrir une partie de la Finlande, mais qu'il a défendu de répondre. « Je n'accepte rien que de l'empereur; ma destinée est de regarder ses ennemis comme les miens... » L'Angleterre, de son côté, offrait au gouvernement suédois Demerary, Surinam ou Porto-Rico, à son choix. « Ces propositions indirectes, dit M. Alquier, ont été rapportées au prince; il a répondu ces propres mots : — Rien de l'Angleterre, un village seulement donné par l'empereur (2). » La réunion de la Norvége, tant désirée de Bernadotte, paraissait devoir être un obstacle insurmontable contre une alliance avec Napoléon, qui ne pouvait l'enlever au Danemark, son fidèle allié. Bernadotte restreignait donc sa demande : « Il est possible, dit-il à M. Alquier (9 avril), que l'empereur ait trouvé ma demande exagérée; mais il ferait beaucoup pour la Suède et pour moi, s'il daignait nous accorder au moins l'évêché de Throndhjem; c'était l'ancienne frontière de la Suède sous Charles X; ce pays ne renferme pas plus de soixante mille habitans. C'est un sol pauvre, dénué de toutes ressources, mais ce serait pour nous une frontière. Je conjure l'empereur de nous

(1) Dépêche du 30 mars 1811.
(2) Dépêche du 17 avril.

l'accorder. Nous ferions dans ce cas au Danemark remise pleine et entière de sept à huit millions que nous sommes en droit d'exiger de lui. » Bernadotte faisait encore une autre demande. Il désirait que la Poméranie, — alors, comme on sait, possession suédoise, — fût classée, comme le Mecklenbourg, parmi les états de la confédération du Rhin. « Ce serait, disait-il (1), un moyen de tenir plus directement à la cause de l'empereur, et cette raison était un motif pour lui de désirer bien vivement l'accomplissement de ce vœu. »

Voilà des faits peu ou point connus jusqu'à présent, et qu'on s'étonne de ne point trouver même indiqués dans le livre récent de M. Bergmann, qui a eu de si nombreux documens à sa disposition. Il semble impossible de leur enlever toute valeur. Notre ministre, en admettant même qu'il ait été trompé, n'a pas pu l'être entièrement. Ces dernières propositions de Bernadotte sont transmises officiellement à Napoléon; il n'y a là rien d'équivoque. La preuve, c'est que Napoléon répondit cette fois à de telles avances, et sembla même vouloir travailler à détruire dans l'esprit du prince royal l'effet des offres de la Russie. Il ne pouvait disposer de la Norvége, mais il offrait la Finlande. Il fit écrire une première fois à M. Alquier, 10 avril :

« Vous direz, monsieur, qu'il n'y a pas le moindre fondement aux bruits de guerre entre la Russie et la France, mais que sa majesté n'en est pas moins sensible aux dispositions témoignées par la Suède. Vous bornerez à cela les déclarations que vous avez à faire, mais sa majesté vous charge de cultiver ces bonnes dispositions de la cour de Stockholm. Comme cette cour n'a fait encore que des ouvertures générales et vagues, vous la mettrez sur la voie d'en faire de plus précises d'après lesquelles sa majesté puisse juger jusqu'où les vues de la Suède peuvent se concilier avec les siennes. »

« ... La guerre entre la Russie et la France, écrivait l'empereur trois jours après, n'aura pas lieu. Cependant il est vrai que la Russie fait des préparatifs, ce qui oblige l'empereur à des mesures de précaution. En de telles circonstances, l'alliance de la Suède n'est certainement pas à dédaigner... Cette alliance serait dirigée, en cas de guerre, contre la Russie. Le recouvrement de la Finlande en serait le but. La France y concourrait de tous ses moyens... Mettez, monsieur, beaucoup de réserve en toute cette affaire..., mais manifestez au prince royal la satisfaction de l'empereur pour les mesures qu'il a prises... »

En même temps le ministre de Prusse, M. de Tarrach, ne se lasse pas d'attester à son gouvernement (2) « les assurances solennelles données par le prince royal au baron Alquier de rester fidèle à ses liaisons avec son ancien allié... Le parti est pris en Suède, dit-il,

(1) Dépêche du 17 avril.
(2) Dépêches au comte Goltz.

d'adhérer fidèlement au système français (29 mars)..., et je serais en mon particulier tenté de croire qu'il en sera toujours ainsi, bien qu'on ne puisse rien prévoir (16 avril). » Bien plus, une lettre particulière, écrite de Stockholm (28 mai), ouverte au bureau de poste de Hambourg, et qu'il nous est bien permis de regarder, prise ainsi au hasard, comme traduisant en quelque mesure l'opinion publique, s'exprime dans le même sens : « Les Anglais ne savent pas trop où ils en sont avec notre prince; dans peu, ils en seront mieux instruits. On se prépare ici à des mesures que l'intrigue, la perfidie et les menées étrangères ont toujours paralysées... Il est important que le traité d'alliance avec la France, dont on parle, puisse bientôt avoir lieu. Cet épaulement donnera au prince une force morale qui tuera les plus méchans; mais les Russes travaillent ici avec une perfidie inouie. » Ainsi on croyait à Stockholm à l'inimitié constante de la Russie contre la Suède et à un prochain traité avec la France. M. d'Engeström avait demandé seulement quelques jours pour présenter un rapport au roi, et il avait paru très sûr d'une heureuse issue : « Nous espérons que pour cette fois, avait-il dit, sa majesté impériale repoussera les Russes dans leurs anciennes limites, et qu'elle établira une barrière qu'ils ne pourront franchir. Nous désirons voir revenir le temps où nous pourrons, comme autrefois, être alliés avec la France, la Porte et la Pologne. » Citons un dernier fait, rapporté dans la lettre particulière que nous invoquions tout à l'heure, et qui contraste bien singulièrement avec la politique ultérieure de Bernadotte : les Turcs, en guerre avec la Russie, comptaient sur une diversion de la Suède alliée à la France. Le *reis-effendi* en avait conféré secrètement à Constantinople avec un agent suédois qui partait pour Stockholm. Après s'être fait expliquer tout ce que la Suède avait perdu dans les dernières années : « Si vous avez à votre disposition soixante mille soldats, avait-il dit, nous pourrions nous rencontrer en Russie. Nous ne signerons pas la paix, et si Napoléon veut faire attaquer en Pologne, nous écraserons notre ennemi... Puisque vous avez pour prince un parent de Bonaparte, vous devez triompher de votre côté. Annoncez-lui que nous serions bien aises de nous lier, et qu'il nous fasse savoir ce qu'il veut faire. » Quinze jours après, on lit dans la correspondance officielle de M. Alquier ces mots qui confirment le précédent témoignage : « Le prince royal a fait répondre au reis-effendi que la Suède aurait bientôt soixante mille hommes, douze vaisseaux de ligne armés, deux cents bâtimens légers, et qu'elle accueillait les ouvertures de la Porte (1). »

Ainsi Napoléon, pendant la formidable campagne de Russie, au-

(1) Dépêche du 13 juin.

rait vu ses deux ailes assurées, — à droite par l'énergique diversion des Turcs, acharnés contre l'ennemi commun, — à gauche par le précieux secours de soixante mille Suédois ayant à venger bien des injures. Ajoutez qu'au bruit d'une rupture entre la Russie et la France, la Finlande, ne doutant pas que la Suède ne dût être avec nous, frémissait et ne demandait qu'un signal. Ajoutez enfin l'effervescence de la Pologne, et calculez combien de périls s'accumulaient contre la Russie, combien de chances de victoire pour la France. La coopération de la Suède était la principale condition d'un si grand succès; il fallait donc à tout prix attacher ce peuple à notre cause. Quelques négociations, vagues et peu suivies, eurent lieu en mars, avril et mai 1811; mais, Bernadotte s'obstinant à demander la Norvége, que Napoléon ne pouvait enlever au Danemark, son allié, et à dédaigner, au moins en apparence, l'offre de la Finlande, Napoléon de son côté refusant les garanties et les subsides effectifs que lui demandait avec raison Bernadotte, ces négociations n'apportèrent en définitive aucun résultat. Napoléon, nous le savons bien, avait des raisons de ne pas croire sincères les protestations de dévouement qui lui étaient faites. Les liaisons de la Suède avec l'Angleterre continuaient presque ouvertement, au mépris d'une déclaration de guerre tout illusoire. Gothenbourg continuait à être un entrepôt anglais par où les marchandises anglaises s'écoulaient vers les ports de la Baltique, et un lien de communication entre toutes les intrigues qui, de l'orient ou de l'occident, se tramaient contre la France. A Stockholm, dès le mois d'avril, Suchtelen déclarait tout haut à qui voulait l'entendre que la Russie allait enfin venger ses propres injures et celles de l'Europe, et que l'heure de la délivrance était arrivée. Dès cette époque aussi, M. Alquier signalait assez souvent parmi les hauts fonctionnaires du gouvernement suédois des consciences vendues, des sermens prêtés à la Russie. A Paris même enfin, la légation de Russie avait communication presque régulière des dépêches envoyées de Stockholm. Bernadotte trompait tout le monde, dira-t-on, et l'empereur ne pouvait se fier à lui. — Je réponds : Bernadotte n'avait encore ouvert de véritables négociations qu'avec la France : il s'offrait à l'empereur. On a vu que c'était l'avis général à Stockholm. Ce n'est pas M. Alquier tout seul qui le croyait; la correspondance du ministre de Prusse, que dis-je? des lettres particulières saisies à la poste nous ont offert ce témoignage. Dans ses rapports avec l'Angleterre et la Russie, Bernadotte n'avait encore pour but, au commencement et au milieu de 1811, que de se ménager la bienveillance de ces deux états, dont la Suède, par sa position géographique, est presque dépendante. Les offres et ensuite les menaces (1) que lui

(1) « On répète ici que l'Angleterre a pressé Gustave IV de s'emparer de la Sélande et

faisaient alors la Russie et l'Angleterre prouvent évidemment que ces deux cabinets ne se croyaient point assurés de son alliance, et travaillaient à le séduire ou à le contraindre.

Je n'examine pas ici, je n'examine pas encore s'il eût été de l'intérêt mieux entendu de Bernadotte ou de son devoir de se décider tout de suite en faveur de la France; je constate seulement, à la fin de cette première période d'une crise mémorable, d'abord qu'il n'est pas vrai de dire que Bernadotte ait tout seul et le premier excité Alexandre à une lutte qui devait nous être si funeste, en second lieu qu'à l'heure où, prévoyant cette lutte et se trouvant dans toute l'anxiété de la mission difficile qui lui était échue, il cherchait quelle alliance offrirait à la Suède le plus d'avantages pour le présent et le plus de sécurité pour l'avenir, — Napoléon devait prendre en sérieux examen le prix de cette coopération, les sympathies de ce peuple, et les difficultés de tout genre qui lui enlevaient sa liberté d'action. Bernadotte disait jusqu'en octobre 1811 : « Nous ne pouvons rester comme nous sommes; chaque année ajoute 15 millions à notre dette depuis que nos douanes ne rendent plus rien; nous sommes forcés de désarmer. Que la France nous donne un subside, ou qu'elle nous permette d'être neutres, car il faut pourtant que nous vivions. Ayons un traité qui porte que nous serons aidés par la France dans la reprise de la Finlande ou dans l'acquisition de l'équivalent, et nous ferons ce que l'empereur ordonnera. En cas de réussite, nous rendrons les subsides reçus, mais nous voulons être alliés ou neutres... » Quand il parlait de la sorte, il fallait peser l'importance de ces paroles. Il était sans doute bien permis de penser que *neutre* voulait dire *ennemi*, que les douanes suédoises faisaient des profits clandestins; mais qu'importe, et pourquoi ne prenait-on pas Bernadotte au mot? La Suède avait raison, après tout, de demander des garanties sérieuses et des subsides réels; il fallait lui accorder un secours indispensable; il fallait ne pas mettre son dévouement et son amitié, dont nous avions grand besoin, à une si rude épreuve; il fallait ne pas dédaigner, ne pas compter pour rien sa nationalité, son indépendance, son lendemain.

Les rapports entre les deux cabinets étaient encore excellens, au moins en apparence, en juin 1811. Bernadotte paraissait même aux petits soins auprès du baron Alquier. On avait mis à la disposition de ce ministre pour toute la belle saison une maison de campagne appartenant à la cour, et les agens étrangers voyaient avec étonnement le prince royal aller sans façon lui demander à dîner. Ils ne doutaient pas alors d'une entente parfaitement cordiale. Ces bons

lui a offert même de céder Copenhague à une garnison suédoise au moment où cette capitale serait évacuée par les Anglais. » Dépêche de M. Alquier, 7 février 1811.

rapports ne continuèrent pas longtemps. D'un côté, Napoléon ne ménageait pas l'amour-propre de Bernadotte, aux propositions duquel il accordait à peine une réponse; M. Alquier restait lui-même des mois entiers sans instructions de son gouvernement, et les corsaires français désolaient pendant ce temps-là le commerce et la marine suédoise. De l'autre, les relations frauduleuses de la Suède avec l'Angleterre n'avaient fait que s'étendre sur une plus grande échelle, et Gothenbourg devenait déjà un lien commode entre les Anglais et les Russes. M. Alquier recommença donc à se plaindre, et le ton de ses plaintes affecta bientôt les prétentions, la hauteur d'un proconsul romain. Il voulut d'abord que Bernadotte fît renvoyer du cabinet M. d'Engeström; il était peu convenable, à son gré, que le ministère suédois vît à sa tête un homme aussi hostile au système de l'empereur. Bernadotte lui répondit que ce ministre avait la confiance de son souverain, qu'il était dévoué à sa patrie, et que cela suffisait; si un ordre de l'empereur avait fait sortir le baron Hardenberg du cabinet prussien et le baron Thugut du cabinet autrichien, il n'en serait pas de même pour le premier ministre du roi de Suède. — Ainsi repoussé, M. Alquier se borna à remettre à M. d'Engeström des notes violentes, dans lesquelles il faisait entendre que l'empereur saurait bien mettre à la raison son ancien lieutenant et réduire, comme il était convenable, son orgueil à une humble dépendance. Il osa dire dans un de ces messages que la politique du gouvernement suédois finirait par ramener les mêmes circonstances qui avaient causé la chute de Gustave IV. Une réponse sévère, dictée par le prince royal, déclara de nouveau « que si le roi de Suède avait toujours la ferme intention de s'allier étroitement à la France, il ne supporterait cependant pas qu'un agent étranger voulût lui imposer ses conseils, encore moins qu'il se permît de le menacer. » M. Alquier se tint pour offensé personnellement, il interrompit toute communication avec le comte d'Engeström, et une absence du prince royal fit traîner cette rupture en longueur.

Au retour de Bernadotte, M. Alquier demanda une audience; il l'obtint à Drottningholm, et c'est alors qu'eut lieu une scène bizarre dont on a deux récits différens. L'auteur des *Souvenirs* la raconte d'après Bernadotte lui-même en termes prudens et réservés, mais nous avons un autre témoin de l'entretien du 15 août, c'est Alquier lui-même. Son récit, tel qu'il l'adresse à M. de Champagny, fournit à l'historien des preuves irrécusables et certainement toutes nouvelles du joug importun qui pesait sur Bernadotte, et de l'impatience avec laquelle il essayait de s'en affranchir sans s'exposer avant le temps à une colère qu'il redoutait. C'est une piquante peinture de caractère, que l'importance du personnage élève à la hauteur d'un sérieux document historique :

« Le prince royal, dit M. Alquier, après avoir énuméré ce qu'il appelait les abus de pouvoir des consuls français à Gothenbourg et à Stralsund, s'écria avec des signes de dépit : Il est bien singulier qu'après avoir rendu de si grands services à cette France, j'aie continuellement à me plaindre de ses agens! — Vous vous plaignez étrangement de cette France, monseigneur, répondis-je. Si vous l'avez bien servie, il me semble qu'elle vous a bien récompensé. J'oserai vous demander, moi, ce que vous avez fait pour elle depuis votre arrivée en Suède, si l'influence française s'est accrue dans ce pays par votre avénement, quelles preuves d'intérêt ou de dévouement vous avez données à l'empereur depuis près d'une année?... Et je me mis à énumérer les infractions au traité de Paris, etc. Le prince m'interrompit : Ce sont là, monsieur, des récriminations, dit-il. Je sais que vous vous plaignez des relations de M. de Tavast avec l'amiral Saumarez, et de ce que cet officier commande encore à Gothenbourg; mais je n'aurais pas pu le retirer sans mécontenter tous mes généraux. Au reste je ne ferai rien pour la France tant que je ne saurai pas ce que l'empereur veut faire pour moi, et je n'adopterai ouvertement son parti que lorsqu'il se sera lié ouvertement avec nous par un traité; alors je ferai mon devoir. Au surplus je trouve un dédommagement et une consolation dans les sentimens que m'a voués le peuple suédois. Le souvenir du voyage que je viens de faire ne s'effacera jamais de mon cœur. Sachez, monsieur, que j'ai vu des peuples qui ont voulu détacher mes chevaux et s'atteler à ma voiture! En recevant cette preuve de leur amour, je me suis presque trouvé mal. J'avais à peine la force de dire aux personnes de ma suite : Mais, mon Dieu! qu'ai-je fait pour mériter les transports de cette nation, et que fera-t-elle donc pour moi lorsqu'elle me sera redevable de son bonheur! J'ai vu des troupes invincibles, dont les hurras s'élevaient jusqu'aux nues, qui exécutent leurs manœuvres avec une précision et une célérité bien supérieures à celles des régimens français, des troupes avec lesquelles je ne serai pas obligé de tirer un seul coup de fusil, à qui je n'aurai qu'à dire : En avant, marche! des masses, des colosses qui culbuteront tout ce qui sera devant eux... — Ah! c'est trop, lui dis-je, si jamais ces troupes-là ont devant elles des corps français, il faudra bien qu'elles nous fassent l'honneur de tirer des coups de fusil, car assurément elles ne nous renverseront pas aussi facilement que vous paraissez le croire. — Je sais fort bien ce que je dis, reprit-il; je ferai des troupes suédoises ce que j'ai fait des Saxons, qui, commandés par moi, sont devenus les meilleurs soldats de la dernière guerre. — Je profitai du moment pour faire quelques insinuations sur l'inutilité des augmentations de troupes. — Je suis au contraire plus résolu que jamais à lever de nouvelles troupes, répondit le prince. Le Danemark a cent mille hommes sous les armes, et j'ignore s'il n'a pas quelque dessein contre moi. D'ailleurs je dois me prononcer contre l'exécution du projet entamé par l'empereur aux conférences d'Erfurt pour le partage de la Suède entre le Danemark et la Russie... Je saurai me défendre, et il me connaît assez pour savoir que j'en ai les moyens. Personne ici ne me fera la loi. Les Anglais ont voulu se montrer exigeans avec moi; eh bien! je les ai menacés de mettre cent corsaires en mer, et à l'instant ils ont baissé le ton... Quels que soient d'ailleurs mes sujets de plaintes contre la France, je suis néanmoins disposé à faire tout

pour elle dans l'occasion, quoique les peuples que je viens de voir ne m'aient demandé que de leur conserver la paix à quelque prix que ce pût être et de rejeter tout motif de guerre, fût-ce même pour recouvrer la Finlande, dont ils m'ont déclaré qu'ils ne voulaient pas... Mais, monsieur, qu'on ne m'avilisse pas, je ne veux pas être avili. J'aimerais mieux aller chercher la mort à la tête de mes grenadiers, me plonger un poignard dans le sein, me jeter dans la mer la tête la première, ou plutôt me mettre à cheval sur un baril de poudre et me faire sauter en l'air... Voici mon fils (le jeune prince venait d'entrer) qui suivra mon exemple; le feras-tu, Oscar? — Oui, mon papa! — Viens, que je t'embrasse! tu es véritablement mon fils... — J'avais tenté plusieurs fois de me retirer, et toujours le prince m'avait retenu. J'étais enfin parvenu à la porte du cabinet, lorsqu'il me dit : J'exige de vous une promesse, c'est que vous rendiez compte exactement à l'empereur de cette conversation. — Monseigneur, répondis-je en me retirant, je m'y engage, puisque votre altesse royale le veut absolument. »

Cette curieuse dépêche est du milieu d'août 1811. A partir de ce moment, Bernadotte n'attend plus rien de la France. Nous l'avons vu pendant toute une année interroger l'avenir et promettre au plus offrant l'alliance et la coopération de la Suède; mais enfin le double appui de l'Angleterre et de la Russie, qui, au lieu de le dédaigner, le recherchent et le flattent, lui paraît plus assuré. En octobre 1811, un agent anglais débarque à Gothenbourg sous un faux nom, échappe aux espions français, voyage la nuit à travers les bois, la glace et la neige, rencontre dans une petite ville de l'intérieur un agent suédois, et convient avec lui des bases d'une alliance dont les calculs de Bernadotte retardent seuls la signature définitive. En décembre, M. d'Engeström, premier ministre, reçoit publiquement dans ses salons, pour lui procurer une conversation officieuse avec le prince royal, la comtesse d'Armfelt, femme de cet Armfelt partisan déclaré de l'ancienne dynastie, ennemi juré de la révolution de 1809, de la France, de ses principes, de Napoléon. Armfelt, aussitôt après l'élection de Bernadotte, avait cru que la Suède allait devenir l'alliée fidèle de Napoléon; né en Finlande, où il possédait de riches propriétés, il avait prêté serment au tsar; Bernadotte avait répondu à cette démonstration en le destituant de toutes ses charges et honneurs et en l'exilant, ainsi que la comtesse sa femme. Tous deux cependant s'étaient trop hâtés; quand Armfelt vit les avances mutuelles que se faisaient le prince et le tsar contre la France, quand Bernadotte comprit que les chefs du parti légitimiste étaient les soutiens naturels de l'influence absolutiste contre les hommes de 1809, qui formaient aussi le parti français, tous deux en même temps conçurent la pensée de se servir l'un de l'autre. Armfelt s'empressa de dresser un mémoire en vue d'une guerre contre la France.

« La Russie, écrit-il dans ce mémoire, a pour mission de sauver l'Europe.

Il faut qu'elle signe au plus tôt la paix avec les Turcs, dût-elle rendre la Moldavie. Elle doit ménager l'Autriche. Elle ne doit pas négliger l'avantage qui lui est offert d'avoir à la tête de ses armées le prince royal de Suède, parce qu'on peut espérer beaucoup de son influence sur les régimens français. On souhaiterait même une entrevue sans étiquette entre sa majesté impériale et le prince royal, en vue d'un engagement réciproque fondé sur la parole que se donneraient réciproquement les deux princes, l'un de ne jamais chercher à reprendre la Finlande, l'autre de mettre la Norvége sous la domination suédoise. Il faut ménager le Danemark en lui cachant ce projet. Le moment venu, on lui proposera de prendre part à cette alliance et de céder la Norvége, la Russie s'engageant à lui donner un équivalent en Allemagne. Il faut être d'accord sur tout cela avec l'Angleterre, qui fera une utile diversion sur les côtes de France. Il faut exciter un mouvement général contre les Français en Allemagne, encourager la résistance de l'Espagne, de l'Italie et de la Suisse. La guerre durera au moins trois années. Aussitôt prêts, il faut attaquer. Si l'on est forcé de se retirer, il faut ravager le pays. Une règle de prudence qu'on ne doit jamais oublier en combattant les Français, c'est d'éviter autant que possible les grandes batailles, et de n'en livrer qu'avec la certitude du triomphe. Napoléon ne prendra pas sur lui de traîner la guerre en longueur; son impatience lui fera commettre des fautes dont on pourra profiter. »

Cette pièce est importante, elle est inédite et, nous le croyons, inconnue en Suède. Fut-elle composée d'accord avec Bernadotte et à quel moment précis? On ne saurait le fixer. Ce qui est sûr, c'est que, dès le milieu de 1811, elle est entre les mains du ministre de France à Stockholm, qui en envoie des extraits dans sa dépêche du 26 juillet. On est porté à croire, d'après plusieurs indices, que le chevalier Schenbom, consul-général de Suède à Saint-Pétersbourg, n'y fût pas étranger. S'il était vrai qu'Armfelt, qui devint bientôt en effet le coopérateur de Bernadotte auprès d'Alexandre, obtint dès le milieu de 1811 l'assentiment du prince, on voit qu'il faudrait faire remonter jusqu'à la même époque la conception effective et complète de *la politique de* 1812. Le plan d'Armfelt en indique en effet tous les principaux points : la paix ménagée d'une part entre la Porte et la Russie, d'autre part entre la Russie, la Suède et l'Angleterre, une sixième coalition préparée contre la France, la Finlande assurée à la Russie et la Norvége à la Suède, une étroite amitié ménagée particulièrement entre Alexandre et Bernadotte, les talens et l'expérience de celui-ci tournés contre nous. — Quoi qu'il en soit, quel ne fut pas l'étonnement de la haute société de Stockholm, des agens diplomatiques et particulièrement de l'agent français, lorsqu'on vit paraître dans le salon, ou, comme on disait, au cercle de Mme d'Engeström, pendant la soirée du 18 décembre 1811, la comtesse d'Armfelt, devenue dame d'honneur de la cour de Russie et décorée des portraits des deux impératrices, régnante et mère! Combien l'étonnement ne

dut-il pas redoubler quand le prince royal entra lui-même, vint s'asseoir auprès de la comtesse, et lui parla longtemps avec une bienveillance flatteuse! La comtesse allait partir pour Saint-Pétersbourg, et Bernadotte tenait à acquérir ou bien à raviver l'active coopération d'Armfelt, devenu le favori d'Alexandre.

L'invasion subite de la Poméranie suédoise par les troupes françaises au mois de janvier 1812, qu'elle voulût répondre ou non à ces dispositions hostiles, vint prouver à la Suède et à l'Europe qu'un accord entre Bernadotte et Napoléon était désormais impossible, et que, de l'une et de l'autre part, le temps des ménagemens était décidément passé.

II.

L'invasion de la Poméranie était une nouvelle faute, puisqu'elle humiliait Bernadotte et ne l'empêchait pas de nuire à la France. Son amour-propre blessé réveilla les dissentimens qui l'avaient plus d'une fois déjà éloigné de l'empereur. Le souvenir du 18 brumaire, auquel il avait prétendu s'opposer, celui des premiers succès de Bonaparte, dont il était l'aîné, et au génie duquel, sans le reconnaître volontiers, il avait dû se soumettre, un grand souci de sa propre gloire, un profond ressentiment de se savoir dédaigné, enfin quelques circonstances de famille, assure-t-on, contribuèrent à le pousser plus avant dans la route semée d'abîmes que les ennemis de la France ouvraient devant lui. La conduite passée de Napoléon lui offrait des armes; il s'en saisit. « Adressez-vous à Alexandre, avait dit Napoléon aux envoyés de Charles XIII au lendemain de la perte de la Finlande; il est grand et généreux! » Bernadotte releva ces paroles imprudentes et amères; c'est lui qui prit au mot Napoléon.

Le 4 février 1812, le comte Charles de Löwenhielm (1), adjudant-général en service auprès de Charles XIII, présenta au prince royal un rapport sur l'entrée des Français en Poméranie. Celui-ci, après l'avoir lu avec attention, se leva tout à coup : « On me jette le gant, dit-il; je le ramasserai! Monsieur le comte, j'ai besoin d'un envoyé particulier vers l'empereur Alexandre; acceptez-vous cette mission? » Le soir même, des instructions secrètes étaient écrites de la main de Bernadotte; le 8, le comte Charles était en route. Il devait proposer une alliance offensive et défensive; le tsar garantirait la réunion de la Norvége à la Suède; en vue de cette réunion, il accorderait à la Suède un corps de quinze à vingt-cinq mille hommes. Ce corps auxiliaire serait joint à trente-cinq ou quarante mille Suédois pour une

(1) Frère du comte Gustave de Lœwenhielm, actuellement ministre de Suède à Paris. C'est le comte Gustave qui, député vers Napoléon la veille de Wagram, avait recueilli des lèvres même de l'empereur les célèbres paroles que nous venons de citer.

descente en Sélande, où l'on offrirait au roi de Danemark le choix entre l'abandon volontaire de la Norvége ou la guerre ouverte. S'il acceptait la première alternative et se joignait à la coalition, on s'engagerait à lui donner une compensation qu'on prendrait facilement sur le territoire envahi par les Français autour de l'Elbe, dans le voisinage du Danemark. — Au cas où l'empereur de Russie accepterait ces conditions, il devait envoyer à Stockholm un plénipotentiaire pour achever le traité après avoir fixé la part que prendrait la Suède à la guerre *après* la réunion de la Norvége. Une lettre du prince royal au tsar, jointe à ces instructions, lui recommandait d'ailleurs la plus grande hâte et lui vantait *la magie du premier instant*. Des conseils pour le cas d'une guerre défensive, si elle devenait subitement nécessaire, une offre de médiation pour amener la paix entre la Russie et la Porte, enfin le projet d'un rapprochement entre l'Angleterre, la Russie et la Suède, étaient les corollaires des premières propositions.

Alexandre, à l'arrivée du comte Charles, était plongé dans la plus profonde irrésolution. Les avis se partageaient parmi ses conseillers; d'un côté, son ministre Romanzof, avec un parti considérable, se prononçait pour la paix avec la France; de l'autre, un Armfelt, avec les principaux chefs de la noblesse et de l'armée, voulait la guerre acharnée contre Napoléon. Fallait-il préparer seulement la défense ou tenter une attaque? fallait-il croire invincible le génie du conquérant et s'atteler à son char glorieux? Le poids des résolutions prises à Stockholm décida de la réponse. Arrivé le 18 février à Saint-Pétersbourg, le comte Charles fut reçu le 20 par l'empereur Alexandre. Après la remise des lettres dont il était chargé et après les complimens d'usage, l'empereur lui-même aborda la principale question. « J'attache le plus grand prix, dit-il, à mes relations d'amitié avec la Suède, et je serais particulièrement charmé, dans les circonstances présentes, d'apprendre quelles sont les vues de son altesse royale. La Russie et la Suède, si longtemps ennemies, ont à présent les mêmes intérêts et ne doivent dorénavant ni se nuire ni se soupçonner même... Il faut ensevelir pour toujours le passé dans l'oubli! La destinée des souverains est souvent, hélas! de faire violence à leurs sentimens personnels pour n'écouter que la raison d'état. De malheureuses et regrettables circonstances m'ont amené à donner à mon empire une nouvelle frontière. Le mal est fait. La Russie a désormais une frontière naturelle; il ne peut plus y avoir entre nous aucun sujet de division. » Alexandre s'interrompit un instant. « C'était évidemment, dit M. Bergman, l'émotion causée par de si tristes souvenirs qui troublait sa voix et voilait son regard. Son œil était humide, à ce bon prince, en prononçant cette oraison funèbre! La vue seule des murs de ce cabinet suffisait à lui rappeler de douloureuses pensées. » Cela

se comprend; c'était ce même cabinet où Alexandre, — le lecteur peut s'en souvenir, — avait dit au ministre de Suède *quatre jours* avant l'invasion de la Finlande : « Dieu m'est témoin que je ne désire pas un seul village dans les états de votre maître (1). »

Quand il se fut un peu remis de son trouble, l'empereur demanda à M. de Löwenhielm ce que le prince royal pensait de la conjoncture présente. Le comte, invoquant dès l'exorde les souvenirs pathétiques, fit un court tableau de la situation déplorable de la Suède, entourée au sud et à l'ouest par des ennemis et exposée à leurs attaques du côté de la Norvége sur une ligne considérable qu'elle ne pouvait pas fortifier. L'avenir de la Suède, son présent même étaient sans aucune garantie, et le cabinet de Stockholm devait songer avant tout, lui aussi, à l'acquisition d'une frontière naturelle, à un agrandissement indispensable de son territoire... « Sire, dit-il, c'est la Norvége qu'il nous faut; pour nous point d'indépendance, point de sûreté sans elle. Votre majesté n'y verra que l'accroissement d'une puissance alliée dont les intérêts, dont *les principes* sont ceux qui vous animent. C'est d'ailleurs le seul moyen d'éteindre la haine nationale qui depuis des siècles divise la Russie et la Suède : nos intérêts et notre activité prendraient dorénavant une autre direction, et notre indépendance serait par là définitivement affermie. » Alexandre n'entendait pas se refuser à l'exécution d'un projet conçu par lui-même; abandonner le Danemark, tout à l'heure son allié, ne lui inspirait aucun scrupule. Toutefois, timide et incertain du succès au moment où la lutte devenait imminente, il craignait que la Suède ne l'abandonnât après avoir obtenu la Norvége : il aurait voulu faire de cette réunion la rémunération des services rendus à sa cause, et non pas la compensation des pertes naguère infligées par lui-même aux Suédois; mais le comte Charles, prémuni par Bernadotte, qui, sachant bien la faiblesse du tsar, avait prévu ses hésitations et lui rendait du reste ses défiances, tenait haut l'alliance de la Suède, et exigeait que l'entreprise commune contre le Danemark précédât toutes les autres opérations. C'était, disait-il, la meilleure diversion à tenter contre Napoléon en même temps que le plus sûr et le plus court moyen d'opérer la réunion projetée. Il y avait d'ailleurs avantage pour la Russie et pour les alliés à ce que le roi de Suède fût, dès le commencement de la guerre, le plus fort possible; son accroissement n'était que l'affaiblissement de l'ennemi et qu'une arme de plus entre les mains de la future coalition.

Alexandre parut céder enfin, entraîné par le désir d'acheter à tout prix l'utile coopération qui lui était offerte. « Eh bien donc! dit-il, je serai fort heureux de pouvoir mettre à profit, en cas de guerre, les

(1) Voyez le second article de cette série dans la *Revue* du 1er juillet 1855, p. 158.

conseils et l'expérience du prince royal. Je mettrai volontiers à sa disposition le nombre d'hommes nécessaire aux premières opérations. Je suis bien intimement convaincu du prix de sa coopération personnelle... » C'était ce qu'Alexandre avait déjà exprimé depuis longtemps au comte Stedingk : « Je ne vous demande ni vos flottes ni vos armées. La personne du prince royal et cinquante gardes-du-corps, voilà tout ce qu'il me faut. » Cela convenu, Alexandre passa au plan général d'opérations, et demanda au comte de Lövenhielm quelles étaient à ce propos les vues du prince. M. de Lövenhielm, fidèle à ses instructions, mettant toujours en compte la réunion de la Norvége avant toute intervention de la Suède dans la guerre continentale, répondit qu'une fois le Danemark réuni de gré ou de force aux confédérés, on pourrait, avec cent mille hommes qui, sous le commandement de Bernadotte, marcheraient sur Hambourg et l'Oder, couper les communications de l'armée française, peser sur la Prusse, rendre du cœur aux Allemands, et opérer de la sorte une importante diversion. Quant aux opérations particulières de l'armée russe, le comte suppliait le tsar, au nom du prince, de ne pas s'exposer, avant qu'on fût bien convenu d'un plan de campagne, aux dangers des grandes batailles, mais de s'efforcer plutôt d'attirer les Français dans l'intérieur du pays, et là de traîner la guerre en longueur, d'en faire une guerre nationale, d'oublier tout amour-propre militaire, de dévaster le pays sur les derrières de l'ennemi, d'inquiéter ses marches en jetant des troupes sur ses flancs, et surtout d'être attentif à surprendre ses convois, ses bagages, ses parcs d'artillerie, ses ambulances, son quartier-général enfin, éloigné souvent de quelques lieues des grands corps d'armée. Le comte insista ensuite sur l'absolue nécessité de conclure la paix entre la Russie et la Porte, et la médiation de la Suède fut acceptée.

Pour l'Autriche et la Prusse, on pensait bien que si l'étoile de Napoléon commençait seulement à pâlir, elles prétendraient à une neutralité qui les amènerait bientôt dans les rangs de la coalition. La Prusse en particulier, entièrement courbée sous le joug de Napoléon, préparait déjà cependant sa délivrance. On trouve dans les curieux *Mémoires* de Müffling (1) les détails les plus intéressans et les plus nouveaux sur la mission du général Knesebeck à Pétersbourg dès le mois de février 1812. On y voit que cet agent, que M. de Löwenhielm représente dans ses dépêches comme tout à fait résigné à la domination française, conduisait une double négociation, et que son véritable but n'était autre que d'indiquer au tsar les plus sûrs moyens de se défendre contre Napoléon et de préparer sa chute. Par lui, le roi de Prusse mandait à Alexandre « qu'il ne pouvait s'abstenir

(1) *Aus meinem Leben*, Berlin 1851.

de déclarer la guerre à la Russie, mais que tout changerait bientôt. » Il ajoutait, à propos de la résistance que devait faire la Russie, des conseils de stratégie identiques à ceux que Bernadotte communiquait dans le même temps. Alexandre n'avait donc plus qu'à se laisser aller aux espérances nouvelles qu'on lui suggérait. Il donna au général Suchtelen les pouvoirs nécessaires pour ouvrir la négociation, et le traité avec la Suède fut signé le 24 mars. Les principales conditions posées dans cet acte bien connu répondaient aux vœux que nous venons de voir exprimés. Quatre articles séparés autorisaient la Suède à s'allier avec l'Angleterre et à lui ouvrir ses ports, à attirer cette puissance dans l'alliance commune, et rétablissaient les traités et usages de commerce qui étaient en vigueur avant la guerre entre la Russie et la Suède. Tout le traité dut rester entièrement secret; Napoléon n'en eut qu'au mois d'août une connaissance probablement imparfaite. En janvier 1815, M. de Rumigny écrivait encore : « On fait ici grand secret des derniers traités avec la Russie. Je n'ai pu encore me les procurer. Un de ces traités est du 24 mars 1812... » Ce silence avait été commandé par Bernadotte; tant que l'Angleterre ne s'était pas liée à sa cause, il en avait eu besoin pour ne pas être à la merci d'Alexandre, dont il redoutait la faiblesse, et pour mieux tromper Napoléon.

Ce dernier cependant, par un aveu plein de grandeur, reconnaissait enfin l'erreur qu'il avait commise en agrandissant la Russie et en négligeant la Suède. M. de Bassano, qui travailla fidèlement et sans relâche à réparer cette faute, obtint au commencement de 1812 que des offres fussent faites à Bernadotte. Le consul-général de Suède à Paris, Signeul, et la princesse royale, femme de Bernadotte, qui se trouvait en France, furent les intermédiaires de cette négociation.

« L'empereur va combattre, disait une note de M. de Bassano qui fut transmise par Signeul dans une lettre de la princesse, pour des intérêts qui, dans tous les temps, ont été ceux mêmes de la Suède. La Suède restera-t-elle indifférente aux événemens qui se préparent, ou bien voudra-t-elle y prendre part comme ennemie et renoncer ainsi pour jamais à reconquérir la Finlande? Si le prince entend bien ses intérêts et ceux du peuple qu'il doit gouverner, sa majesté impériale consent à lui offrir son alliance et à lui garantir qu'elle ne fera pas la paix sans que la Finlande soit restituée à la Suède. Les seules conditions seraient que la Suède s'engageât à déclarer la guerre à la Russie aussitôt que la guerre serait déclarée entre la Russie et la France, à attaquer la Finlande avec trente mille hommes et à se mettre en état de guerre avec l'Angleterre aussitôt que les hostilités auraient commencé sur le continent... Sa majesté impériale ne peut donner de subsides en argent à la Suède, mais elle consent à recevoir à Lübeck et à Dantzig pour 20 millions de denrées coloniales appartenant au gouvernement suédois. Aussitôt qu'elles seront arrivées dans ces ports, la Suède en réalisera la valeur, qui lui tiendra lieu de subsides... Sa majesté impériale ne

fera point d'ailleurs difficulté de procurer à la Suède tous les avantages que la nation suédoise peut désirer. Les ports de France, de Mecklenbourg et de Prusse seront ouverts à son commerce. »

Suivait un projet de traité en huit articles, le second garantissant la Finlande à la Suède, et le huitième comprenant cette puissance dans les traités de la France avec l'Autriche, la Prusse, les princes de la confédération germanique et la Porte.

Fier d'être courtisé, Bernadotte était, nous le savons, engagé désormais contre la France; pour mieux perdre celui qui avait dédaigné d'être son allié et dont il voulut être le rival, il se fit une arme de la dissimulation. Il protesta, dans ses lettres à la princesse royale, de son désir « de ne point séparer les intérêts suédois de ceux de la France, pourvu que celle-ci voulût être juste envers un ancien membre de la grande famille, et de souscrire à tout ce qui porterait le caractère de la vérité et de la bonne foi; » mais il représenta la difficulté d'opérer un débarquement en Finlande, le danger de voir ses communications interrompues par l'escadre anglaise toujours présente, enfin le défaut d'argent. « L'achat de 20 millions de denrées coloniales est illusoire, dit-il. Comment les Anglais laisseraient-ils paisiblement passer des vaisseaux sortant de ports ennemis pour se rendre dans des ports plus ennemis encore? Si l'empereur avait voulu réellement nous favoriser, il nous aurait envoyé 20 millions, sauf à les lui rembourser après la réunion de la Finlande. »

Bernadotte n'acceptait donc pas le projet de traité; il demandait à Napoléon des subsides effectifs et la Norvége, il offrait en même temps sa médiation entre la Russie et la France. Signeul revint de sa première mission en rapportant la fameuse lettre du 24 mars (1), qui engageait l'empereur à épargner le sang des hommes et lui offrait la médiation suédoise. Bernadotte l'avait fait lire à Signeul après l'avoir écrite : « Elle est belle et digne, mais froide, dit-il; rien d'affectueux pour l'empereur, pas un mot des sentimens de votre altesse royale envers lui! — Eh bien! soit, reprit Bernadotte, on peut s'incliner devant la puissance, et si vous le croyez utile au succès de votre mission, je veux bien ajouter quelques lignes... Mais dépêchons, on m'attend au conseil!... » Et, pendant qu'il nouait sa cravate, debout devant un miroir, Bernadotte dicta à un secrétaire le dernier paragraphe : « Sire, un des momens les plus heureux que j'aie éprouvés depuis que j'ai quitté la France, c'est celui qui m'a procuré la certitude que votre majesté ne m'avait pas tout à fait oublié. Votre majesté a bien jugé mon cœur..... Sire! je m'identifie encore avec cette belle France qui m'a vu naître,... etc. »

Signeul, de retour à Paris en avril, assurait que le prince royal

(1) Voyez toutes les histoires de Bernadotte et le recueil de ses lettres.

était libre de tout engagement (on se rappelle cependant le traité du 24 mars avec la Russie), et ne faisait aucun doute que la concession de la Norvége et de subsides suffisans n'attachât irrévocablement la Suède à l'empereur. On le fit donc repartir avec de nouvelles offres, cette fois magnifiques, sans réserve, et qui ne laissaient plus aucun prétexte raisonnable de refus. L'empereur non-seulement renouvelait ses premières propositions, mais promettait à la Suède des subsides considérables et des agrandissemens de territoire inespérés. Retirer lui-même la Norvége au Danemark, il n'y pouvait pas consentir : c'eût été se parjurer envers un allié que sa fidélité et sa faiblesse devaient mettre également à l'abri d'une pareille injustice; c'eût été avilir sa politique. Napoléon se tenait d'ailleurs pour assuré que la nation suédoise souhaitait bien plus vivement la reprise de la Finlande que la réunion de la Norvége; il chargeait Signeul de transmettre à Bernadotte sa pensée à ce sujet en y ajoutant la simple expression de l'étonnement avec lequel il voyait un prince français, un prince allié de sa maison, sembler prendre à tâche d'éloigner de lui une brave et généreuse nation... Toutefois les vues exprimées par le prince seraient prises en considération. Si la Suède voulait se déclarer ouvertement contre l'Angleterre et attaquer la Russie avec quarante mille hommes au moment où l'empereur franchirait le Niémen, la Poméranie et la Finlande lui seraient rendues, — la Finlande avec ses anciennes limites, c'est-à-dire jusqu'aux portes de Saint-Pétersbourg; Napoléon offrait de plus le Mecklenbourg, Stettin et le territoire entre Stettin et Wolgast, c'est-à-dire tout un pays contigu au Danemark et pouvant lui être donné en dédommagement de la Norvége, si un arrangement à l'amiable survenait entre les deux pays. Il s'engageait encore à payer immédiatement à la Suède 6 millions de francs à titre de premiers subsides et 1 million par mois pendant la guerre, puis, pour indemniser Bernadotte des pertes qu'il avait faites personnellement en France, il lui rendrait en assignations sur le trésor la valeur de ses anciennes dotations. Tous ces avantages pouvaient représenter une somme de 30 millions, quand tout à l'heure Bernadotte n'en demandait que 20. Napoléon n'avait d'ailleurs pour ainsi dire pas limité, si ce n'est pour la Norvége, ses concessions : « Qu'on mette la carte sous les yeux du roi de Suède, avait-il dit, qu'il trace lui-même la frontière de ses états du côté de la Russie... Et qu'on lui dise bien que l'occasion qui s'offre aujourd'hui de rétablir la Suède avec son ancienne splendeur sur les ruines de son ennemie naturelle ne se représentera plus jamais! » Graves paroles, qui marquent en effet une des conjonctures les plus solennelles des temps modernes, une de celles qui ont décidé des destinées présentes de l'Europe! Mais une telle situation demandait, pour livrer tout ce qu'elle contenait dans son sein de glorieux germes pour l'avenir,

l'accord et le concours de deux âmes également élevées, l'une aussi clairvoyante que l'autre au seuil d'un siècle nouveau, l'une aussi forte que l'autre à reconnaître une erreur et à vouloir la réparer, l'une aussi supérieure que l'autre aux petites passions et aux ressentimens.

Bernadotte refusa de croire aux offres de Napoléon. « M'aime-t-il plus que ses frères? répondit-il avec amertume à Signeul, qui lui apportait ces propositions. Il a détrôné Louis, parce qu'il ne voulait pas être son docile préfet. Demandez à Joseph et à Jérôme ce qu'est leur royauté. Mes pressentimens aussi bien que mes calculs me disent que Napoléon approche de sa chute, parce que son système a soulevé enfin les peuples et les rois. La crainte les retient encore, mais ils n'aspirent plus désormais qu'à la délivrance. » Et pour réponse définitive, il dicta cette fois l'incroyable note que voici :

« La cession de la Norvége en vertu d'un traité formel, voilà le seul témoignage qui puisse me convaincre que l'amitié qui m'est offerte par sa majesté impériale est sincère. Au même moment où la Suède obtiendra cette récompense pour son dévouement, on embrassera franchement ici la cause de l'empereur, et je deviendrai réellement son lieutenant dans le Nord. Les subsides qu'il me fournira pour exécuter ses plans lui seront restitués à la paix. Je ferai prendre à la nation suédoise à cet égard un engagement précis et solennel. Si l'empereur rejette ma proposition et refuse de reconnaître le système de neutralité que la Suède a choisi, la Norvége se donnera volontairement à nous. Toutes les mesures sont prises, elles ne sauraient échouer. Je déclarerai la Norvége indépendante; elle me donnera vingt mille soldats qui, avec mes Suédois, formeront une armée de cent cinquante mille hommes. En cas de guerre avec la France, je laisse quarante mille soldats pour défendre la Suède; avec les autres, j'irai partout où mon destin, où mon honneur m'appelle! Si la France est d'abord victorieuse de la Russie, Alexandre me rendra la Finlande, et, de concert avec les troupes de la Russie, avec celles que la Finlande pourra fournir, mon armée deviendra peut-être d'un certain poids dans la balance... Toutefois, bien qu'en pareil cas ce dût être pour moi un honneur de devenir le rival de l'empereur (Pompée lui-même, Pompée vaincu n'a pas acquis une médiocre gloire), je préférerai toujours le bonheur d'être son ami. »

Que de piéges dans ces paroles! On revenait sur la cession de la Norvége, parce qu'on savait bien que Napoléon ne l'accorderait pas, et qu'ainsi on l'amusait par de vaines négociations. On se vantait d'obtenir cette réunion du propre consentement des Norvégiens.... Il aurait fallu dire qu'on l'attendait du consentement de la Russie et de l'Angleterre. Quant aux sentimens personnels qui terminaient cette note, cette fiction d'une neutralité dérisoire et cette perspective d'une gloire pareille à celle de Pompée en rendaient à bon droit l'expression suspecte. La comparaison attentive des dates suffit d'ailleurs pour faire apprécier ici la politique de Bernadotte. Tout le temps

que dura la négociation confiée à Signeul, c'est-à-dire de mars à juillet 1812, il l'employa avec une incroyable activité et dans un étonnant mystère, dévoilé d'aujourd'hui seulement, à conjurer l'Europe avec lui.

Il fallait avant tout, pour sauvegarder la Russie, accumuler tous les dangers sur les deux ailes de l'armée française, si elle osait entreprendre une expédition contre l'empire des tsars. Bernadotte se chargeait d'inquiéter la droite; mais l'aile gauche pouvait devenir fort redoutable dans le cas où la guerre entre la Russie et la Porte donnerait à la France les Turcs pour alliés. Persuadé par les instances du prince royal, Alexandre accepta la médiation suédoise. Des instructions nouvelles envoyées au représentant de la Suède et au ministre de Russie auprès du divan ménagèrent la paix de Bucharest (28 mai 1812). Tout à coup cependant, la paix étant résolue, on apprend que le sultan refuse de la ratifier. Les progrès de l'armée française ont si subitement relevé notre influence à Constantinople, que les signataires du traité ont été mis à mort. Bernadotte avait prévu de pareilles difficultés; il avait dès avril confié une mission secrète au général suédois Tavast, dont la vigilance active, ne faisant pas défaut dans cette critique conjoncture, rétablit tout ce qui avait été ébranlé. De concert avec les agens de la Russie et de l'Angleterre, il parvint à persuader au sultan, — suivant les instructions données par Bernadotte lui-même, — que les différends soulevés entre la France et la Russie pourraient aisément se concilier, et qu'alors Napoléon le sacrifierait, comme il l'avait déjà fait à Erfurt. L'asservissement de la Croatie, de la Dalmatie et des Iles Ioniennes, les immenses préparatifs de guerre que Napoléon avait faits dans ces contrées ne trahissaient-ils pas ses projets sur la Turquie? — Ces paroles firent impression sur Mahmoud. Il était entouré d'une aristocratie militaire qui demandait avec acharnement la guerre contre la France. Il voyait surtout avec étonnement la Suède, sa plus ancienne alliée, abandonner le parti français au moment où elle avait pour chef un prince français. Tout cela bouleversa ses idées; il ne résista plus.

Pendant le même temps se négociait sous les yeux mêmes et sous la direction de Bernadotte le rapprochement avec l'Angleterre. L'agent anglais, Thornton, voyageant sous un faux nom et se donnant pour négociant américain, afin d'échapper aux espions de la France, était venu en Suède dès le commencement d'avril, et le prince royal l'avait mis en rapport avec Suchtelen. Après beaucoup de débats dont la cause principale était la défiance de l'Angleterre, qui n'osait ou ne pouvait croire à la conversion de Bernadotte, la paix fut enfin signée le 18 juillet entre l'Angleterre d'un côté, la Suède et la Russie de l'autre. Ces traités ne renfermaient encore au-

cune condition relative à la guerre contre Napoléon ni à la réunion de la Norvège. Il n'était question que du rétablissement des relations amicales entre les trois cabinets sur le pied des anciens traités et de garanties mutuelles d'indépendance. Toutefois l'Angleterre promettait à la Suède, dans un article secret, des subsides, des fournitures de guerre et des vivres pour une valeur d'environ 700,000 liv. sterling; la Russie, de son côté, s'engageait à envoyer dans les ports d'Angleterre toute sa flotte, composée de dix-huit vaisseaux de ligne et de douze frégates.

Nous avons dit que la Prusse, contrainte de marcher avec Napoléon, s'entendait secrètement dès le mois de février avec la Russie. Voici une nouvelle preuve du désir qu'elle avait de se ranger avec nos ennemis. Au mois de juillet, le colonel prussien Gneisenau vint à Stockholm. Il quittait sa patrie, asservie à Napoléon, et se rendait en Angleterre pour chercher un appui ou quelque sûre alliance. A peine débarqué, il envoya secrètement au prince royal une lettre remplie de protestations d'amitié du roi son maître. Le roi l'avait chargé « de remercier Bernadotte des sympathies qu'il avait exprimées à son égard, et il regrettait profondément que les complications actuelles ne lui eussent pas permis de consacrer par d'autres liens encore sa vive amitié et sa reconnaissance. » De telles paroles devaient flatter et séduire Bernadotte, qui eut avec l'exilé prussien plusieurs entrevues où furent sans doute fixées les bases de la future paix de Kalish, signée entre la Russie et la Prusse au commencement de 1813.

En même temps enfin, Bernadotte entretenait des relations avec les Bourbons eux-mêmes, bien que sa position dût être singulièrement glissante et difficile entre la pitié dédaigneuse que lui inspirait leur espoir d'une restauration et le désir ardent de rattacher aux vieilles souches sa dynastie naissante. Il comptait se servir de leur amitié, mais non devenir lui-même leur instrument. Le récit de M. Bergman nous apprend à quelle occasion ces relations s'engagèrent. Le dimanche 18 mai, on apprit tout à coup au château de Stockholm qu'un des chambellans du roi de Suède venait d'amener de Carlscrona, où il avait été arrêté, un voyageur inconnu, un Français, qu'on avait pris pour un espion chargé de quelque mauvaise entreprise. « Je parie, s'écrie la reine, que c'est un envoyé de Buonaparte qui vient pour mettre le feu à la flotte! » Une lettre adressée par l'inconnu au prince royal tira bientôt la cour de son incertitude :

« Je suis, disait cette lettre, Alexis de Noailles, un des compatriotes de votre altesse royale avant que la Providence vous eût si honorablement appelé à gouverner la Suède. J'ai refusé de servir Bonaparte, et sous mille prétextes on m'a poursuivi de menaces incessantes. Fouché m'a laissé libre;

Savary m'a de nouveau persécuté. Après avoir résidé cinq ans en Suisse, je me suis enfin résolu à passer en Angleterre pour déposer mon hommage aux pieds de mon roi; mais ce voyage a rencontré tant de difficultés, que pour échapper à la police française, j'ai dû prendre vingt noms différens et me donner pour Suisse de naissance. Arrivé à Carlscrona, j'ai commencé par dissimuler vis-à-vis du préfet de la province, me contentant de me faire connaître en secret au consul d'Angleterre... Je suis maintenant à la disposition de votre altesse royale. Mon admiration pour tout ce qu'elle a fait déjà en faveur de la nation suédoise et de la cause commune me fera accepter avec plaisir tout ce qu'elle ordonnera de moi. Je me suis découvert au premier ordre de votre altesse. Je suis trop accoutumé aux sacrifices pour oser me plaindre, et un gentilhomme doit s'exposer à mille dangers plutôt que d'encourir le moindre soupçon déshonorant... »

Introduit devant Bernadotte, l'exilé lui exposa qu'il était parvenu à convaincre la cour de Vienne que Napoléon était son ennemi comme celui de toutes les anciennes dynasties, et que la paix était impossible en Europe sans un nouvel ordre de choses en France. Il assura qu'un parti nombreux, en France même, désirait le rétablissement des Bourbons, et il confirma cette vue par de curieux détails sur les intentions secrètes de certains cabinets. Bernadotte, en qui ces paroles soulevaient beaucoup de sentimens contraires, lui répondit qu'il honorait son dévouement et son courage, — que, dans le cas où de prochaines vicissitudes deviendraient favorables aux Bourbons, dans le cas où la nation française les rappellerait, il ne se reconnaîtrait pas le droit, quant à lui, d'agir à l'encontre. Il le priait d'exprimer ces sentimens au comte de Lille, mais il ne lui dissimulait pas qu'il voyait pour cette cause peu de motifs certains d'espérance. Ce qu'il y avait de peu encourageant dans ces paroles fut toutefois corrigé par les assurances que les confidens du prince royal donnèrent au vicomte de Noailles concernant l'activité secrète de Bernadotte et le progrès de la coalition, et dès l'arrivée du vicomte auprès de ses maîtres, la petite cour d'Hartwell compta le prince, sinon pour un des siens, au moins pour un adversaire, le plus acharné peut-être, de l'ennemi commun.

Qu'on ajoute à ces divers témoignages les correspondances de Bernadotte avec les insurgés d'Espagne et de Portugal, avec Moreau, qui se préparait à venir combattre Napoléon sous ses drapeaux, avec les émigrés, qui débarquaient en grand nombre à Gothenbourg, et l'on se convaincra qu'au moment où il feignait encore de négocier avec nous, Bernadotte avait fait du cabinet suédois le centre de toutes les intrigues anti-françaises, le refuge de tous les ennemis de Napoléon. On pouvait voir réunis, en mai 1812, autour de lui, avec le prince d'Orange, dans la petite ville d'OErebro, où se tenait la diète, des

Russes, comme Pozzo di Borgo, Czernitchef et Suchtelen; des Anglais, lord Cathcart, l'amiral Bentinck, le général Hope; des Autrichiens, les comtes Wallmoden et Neipperg; des Prussiens, comme Gneisenau et Dörenberg; enfin des Français, comme le comte de Noailles, qu'allait rejoindre bientôt Mme de Staël. Ce n'était pas un médiocre plaisir, on peut le croire, pour l'ancien sergent du régiment de Royal-Marine de se voir transformé en Agamemnon, pour le fondateur d'une nouvelle dynastie de voir à sa cour les représentans de toutes les anciennes familles de rois. Chaque offre nouvelle qu'il recevait de Napoléon ou bien d'une des puissances alliées ajoutait plus de valeur à sa coopération et autorisait de sa part des prétentions plus élevées. Aussi voit-on, pendant la négociation de Signeul, son attitude envers Napoléon se modifier, à son insu peut-être, et malgré le voile dont il veut se couvrir. En avril, il accueille les propositions de l'empereur et parlemente pour gagner du temps, car l'Angleterre n'a pas encore accédé au traité de Saint-Pétersbourg. En mai, cette convention est signée, et la mission secrète du général Tavast a procuré la paix de Bucharest entre la Russie et la Turquie; bien que le cabinet de Londres n'ait pas encore fait son traité particulier et n'ait pas encore formellement garanti la Norvége, Bernadotte est sûr de ce prochain succès : il lève la tête. Cette dernière négociation s'achève enfin le 18 juillet; il ne se contraint plus, et répond au silence méprisant par lequel Napoléon a puni la note dictée à Signeul en publiant une protestation contre l'occupation de la Poméranie, une déclaration de neutralité armée, et une ordonnance qui ouvre les ports de la Suède à toutes les nations.

Ainsi, tant qu'a duré la négociation de Signeul, Bernadotte s'est appliqué à fortifier, à élargir les bases de son alliance avec l'Angleterre et la Russie. Il l'a fait, disions-nous, dans le plus profond mystère. Chose incroyable! Napoléon était partout trompé. On le voit, en mars, choisir, pour aller auprès d'Alexandre combattre la mission du comte de Löwenhielm, ce Czernitchef qui l'a déjà si effrontément trahi. Signeul lui-même n'est autre que l'ancien jacobin détesté de Napoléon, et qu'il a fait sortir de France en 1811. A la fin de cette année 1811, Signeul conseille au prince royal de Suède « l'expectative d'abord, puis, au moment décisif, une alliance avec l'Europe contre l'ambition et le machiavélisme de l'empereur. — Je connais ses ruses, dit-il à cette époque; ne vous fiez jamais aux propositions qui vous viendront de sa part. Il faut se conduire envers lui comme fait l'homme prudent envers son ennemi. » Voilà le négociateur qui s'est offert à Napoléon, et qu'il a agréé! Comment concevoir que Napoléon n'ait appris qu'en août le traité du 24 mars entre la Suède et la Russie, traité confirmé par la convention de Vilna du 15 juin?

Excepté les agens de l'Angleterre et de la Russie, tout le monde fut trompé par les perfides apparences et par les témoignages contraires à la vérité que multiplia et fit accepter le cabinet suédois. Quelques citations de nos dépêches ne laisseront aucun doute sur ce point. « Le prince royal a dit au ministre d'Autriche avec solennité qu'il n'y avait encore rien d'arrêté avec l'Angleterre, que la Russie lui donnait la Finlande, mais qu'il refuserait, à moins que la France ne le forcât à l'accepter... Quant à une coopération avec les Russes dans la guerre qui se prépare, il a dit qu'elle n'était jamais entrée dans ses plans, et qu'il avait fait déclarer à l'empereur Alexandre qu'il ne devait compter sur aucun appui de la Suède, à moins que Napoléon ne portât ses armes victorieuses au-delà de Vilna. » (Dépêche de M. de Cabre, chargé d'affaires de France, datée du 6 avril 1812.) — « Suchtelen commence à renoncer à l'espoir d'entraîner la Suède à des mesures offensives contre la France... Je suis bien sûr qu'il n'a rien offert de positif, et qu'il s'en est tenu aux espérances et aux flagorneries... » (*Id.*, 4 avril 1812.) « La Suède n'a encore rien conclu contre la France avec la Russie. » (Dépêche de M. de Tarrach, ministre de Prusse, du 12 mai.) — Enfin M. d'Engeström lui-même, le premier ministre du cabinet suédois, ose écrire (dépêche de M. de Cabre, 6 août), dans une missive à M. d'Ohsson, chargé d'affaires de Suède à Paris, que « le roi de Suède est inviolablement attaché au système de sa majesté l'empereur des Français. » Il écrit cela au mois d'août, au lendemain de la ligue offensive conclue, par les soins de Bernadotte, entre l'Angleterre, la Suède et la Russie, après la paix de Bucharest, signée par son active, quoique secrète médiation, après l'alliance formée par ses conseils entre la Russie et les Espagnols, insurgés au nom de Ferdinand VII!

Les moins trompés ne furent pas les Suédois eux-mêmes. Ils furent les premiers que Bernadotte dut vaincre avant d'arriver jusqu'à Napoléon. C'est ici un point important qu'il est nécessaire de bien établir. Nous l'avons dit, l'élection de Bernadotte n'avait été de la part des Suédois qu'un hommage à l'empereur des Français, et sans l'espoir d'obtenir son alliance, le prince de Ponte-Corvo n'aurait pas obtenu de cette nation une seule voix. Combattre la Russie de concert avec les Français, venger la perte de la Finlande et réparer ce déplorable démembrement de leur patrie, voilà quelle était l'unique pensée des Suédois. Bernadotte au contraire, aussitôt élu, imagina et voulut imposer une tout autre politique. Il est vrai que le commerce suédois aspirait à être soulagé des pertes que lui infligeait le blocus continental, mais il redoutait bien davantage la perspective d'une rupture avec la France. Il est bien vrai que le nouveau prince royal rencontra dès son arrivée les scrupules de quelques hommes émi-

nens autour de Charles XIII, qui se montraient jaloux de l'indépendance de leur pays, et se souciaient peu de devenir, disaient-ils, des préfets ou des officiers français. Leurs craintes étaient-elles excessives, étaient-elles conformes aux futurs intérêts de la Suède? Peu importe; ce qui est sûr, c'est que ces personnes-là formaient une imperceptible minorité qui, malgré la valeur morale de ses membres, ne représentait pas l'opinion publique. Le roi lui-même, le vieux et faible Charles XIII, ne se rappelait pas sans fierté qu'il avait combattu les Russes avec gloire à la tête des flottes de son frère Gustave III, et il ne s'accoutuma que bien difficilement plus tard à une alliance avec l'ennemi héréditaire de la Suède. M. d'Engeström, premier ministre, conserva toujours, tout en devenant l'instrument de *la politique de* 1812, sa vieille haine contre la Russie. Les chefs de l'armée humiliés de la perte de la Finlande, les hommes qui avaient fait la révolution de 1809 parce que Gustave IV s'obstinait à lutter contre Napoléon, les diplomates suédois qui avaient dû négocier et signer les derniers traités consacrant la ruine de la Suède, ne pouvaient concevoir que le maréchal de France, le prince parent de Napoléon, qu'ils avaient choisi pour les venger, tournât justement leurs armes contre la France qu'ils aimaient, contre Napoléon qu'ils admiraient. Bernadotte y joua sa couronne; le général Tibell, un des plus chauds partisans de la France, vint en octobre 1811 à Paris, résolu à combattre le système que Bernadotte voulait faire triompher et à le contraindre de rester dans l'alliance française. Fort de l'opinion publique, chaque jour plus prononcée à Stockholm, fort de l'appui d'un certain nombre de ses compatriotes présens à Paris et du représentant même de la Suède auprès du cabinet des Tuileries, il fut bien accueilli de M. de Bassano, qui aurait voulu seconder ses efforts, et obtint une audience de l'empereur. Malheureusement, nous l'avons dit, l'empereur dédaignait trop et Bernadotte et ce qu'il pouvait entreprendre. Il ne mit pas à profit les offres de dévouement qui lui étaient faites avec tant de persistance. Les instigations suédoises ne furent pas étrangères, il est vrai, à l'occupation de la Poméranie, mais ce fut tout ce qu'on tenta. Napoléon était convaincu que cela suffirait pour faire taire Bernadotte; il pensait d'ailleurs que la nation ne le suivrait pas : « Qu'ont à faire les Suédois, disait-il, avec un homme qui viole ses sermens? » Il eut tort; l'occupation de la Poméranie, en humiliant Bernadotte, ne fit que l'exciter dans son ressentiment; il n'hésita pas à engager la lutte, il l'accepta d'abord contre ses propres sujets, et il en sortit vainqueur.

Il s'agissait avant tout pour Bernadotte de convaincre les hommes influens soit sur la diète, soit sur l'armée. Le prince comptait beaucoup en de telles entreprises sur cette faconde méridionale dont nous

avons déjà cité un curieux exemple, et qui dut dans les premiers temps paraître si étrange aux Suédois. Un jour du mois de septembre 1811, il fit venir pour une pareille épreuve, au château de Drottningholm, les généraux Adlercreutz, Skiöldebrand et Sandels. Le premier était le héros de 1809, le second avait chaudement appuyé la candidature de Bernadotte en promettant à ses adversaires qu'il reprendrait la Finlande (on se rappelle sa devise après le traité de Frederikshamn : *exoriare...*), le troisième enfin était l'habile homme de guerre qui dans cette malheureuse campagne de Finlande avait ménagé à l'armée suédoise une glorieuse retraite, et que Runeberg a chanté. On comprend que ces trois hommes devaient être les adversaires naturels de la politique qu'on proposait à la Suède. Quand ils furent réunis, Bernadotte prit la parole, non sans un certain air théâtral, et soutint dans une longue harangue, digne d'une plus nombreuse assemblée, que Napoléon était un tyran qu'on devait renverser, si l'on voulait sauver la paix du monde, et que ceux-là étaient singulièrement aveugles qui n'apercevaient pas cette absolue nécessité. Napoléon avait refusé nettement, disait-il, de se prêter à la réunion de la Norvége, et c'était une grossière contradiction d'espérer quelque chose de lui, quand on ne voulait ni ne pouvait obéir au système continental. — Pour attirer la Suède dans la guerre contre la Russie, il offrait de rendre la Finlande; mais c'était, suivant l'orateur, un dangereux piége : tout effort tenté vers ce but n'aboutirait qu'à envelopper le pays dans des guerres interminables avec la Russie, qui n'abandonnerait jamais ses prétentions sur cette province...

« Quels seraient d'ailleurs pour nous les profits de son amitié? Appelez-vous un profit d'aller verser le sang de vos fils pour des intérêts qui ne sont pas les vôtres, d'être gouvernés despotiquement par une puissance étrangère, de voir vos ressources détruites, votre dignité nationale offensée, vos souvenirs, vos espérances devenus le jouet d'un maître? Nous laisserons-nous abuser par ses paroles astucieuses? Non, jurons devant Dieu et devant les ombres des grands Gustaves de transmettre à nos fils l'héritage de liberté que nous avons reçu! Que l'usurpateur de l'Europe recule devant notre inébranlable volonté de conserver notre indépendance et nos lois, et que l'humiliante résolution qu'il a cru pouvoir arracher à notre faiblesse (la déclaration de guerre contre les Anglais) lui soit renvoyée avec les mêmes vagues qui se brisent contre les rochers du Nord!... »

Quand le prince eut achevé, Skiöldebrand se leva. Né en Afrique d'un père suédois et d'une mère anglaise, Skiöldebrand unissait à la franchise une simplicité noble, de l'éloquence et du feu. Il dit hardiment que si l'alliance avec Napoléon devait entraîner l'asservissement de la Suède, ce joug cesserait du moins à la mort de celui qui seul était capable de l'imposer, que l'oppression de la Russie au

contraire serait beaucoup plus durable et d'ailleurs plus avilissante. — Adlercreutz parla après lui. Il aurait voulu, disait-il, garder le silence, parce que, né Finnois, son jugement pouvait ne pas paraître impartial. Puisqu'on l'interrogeait directement, il était d'avis que la possession de la Finlande était indispensable pour la Suède, dont l'indépendance ne saurait avoir aucune meilleure garantie. Il ajouta que la rupture entre la Russie et la France serait une admirable occasion de reconquérir cette province, et que jamais la Suède n'en retrouverait une pareille... — Bernadotte, qui n'avait écouté qu'avec une impatience mal contenue le premier orateur, ne se contint plus en entendant celui-ci. « Quoi! s'écria-t-il en l'interrompant, cette Finlande n'a-t-elle pas été au contraire l'éternelle pomme de discorde entre la Russie et la Suède, et ne vous a-t-elle pas entraînés dans toutes les guerres qui ont ruiné votre pays? Ne savez-vous donc rien de tout cela?... » A mesure qu'il parlait, le prince s'échauffait davantage; tout à coup il se précipita, le bras levé, vers Adlercreutz, qui, sans donner la réplique, se détourna et sortit. — Ainsi fut rompue, un peu brusquement, la scène de la délibération. La réconciliation avec Adlercreutz ne fut jamais, à vrai dire, très intime; mais enfin il était avec Sandels et Skiöldebrand aux côtés du prince à Leipzig et pendant toute la campagne d'Allemagne. Bernadotte les avait finalement rangés à son avis.

Restait la diète suédoise, fort ardente aussi contre les Russes, et dont il fallait vaincre les répugnances. C'était une diète extraordinaire, que le gouvernement avait dû convoquer en avril pour obtenir les fonds nécessaires à la défense militaire du pays pendant la grande lutte qu'on pouvait prévoir entre la France et la Russie. Les députés des quatre ordres ne contestaient pas la nécessité de se tenir prêts à sauvegarder la dignité de la Suède, ou même à profiter des circonstances; mais ils ne connaissaient pas le traité conclu par Bernadotte sans leur assentiment avec les Russes pendant le mois précédent, et ils comptaient bien au contraire faire cause commune avec la France. Quel fut donc leur étonnement, lorsqu'ils entendirent le discours du trône formuler une sorte de menace contre Napoléon! « Je vous ai convoqués, disait le roi, dans un moment où de grands événemens extérieurs paraissent préparer de nouveaux malheurs à l'Europe. Affranchie par sa position de la triste obligation d'obéir à une direction étrangère qui pourrait ne pas être d'accord avec ses véritables intérêts, la Suède a tout à espérer de sa parfaite union, de sa bravoure et de son calme, tout à perdre si elle s'abandonne aux divisions intérieures et à des craintes déraisonnables. » Ce fut le 13 mai seulement que le gouvernement communiqua au comité secret nommé par la diète un rapport sur la politique extérieure. Ce rapport insis-

tait sur les violences qu'on reprochait à Napoléon, et sur la nécessité absolue d'y répondre par une attitude ferme et hardie. Il instruisait ensuite les membres du comité des négociations déjà entamées pour une alliance avec la Russie et l'acquisition de la Norvége. Cette communication devait rester secrète; mais soit par suite de quelques indiscrétions, soit que l'empressement du prince royal à maîtriser l'opinion fût devenu facile à pénétrer, le bruit se répandit bientôt que le gouvernement, en cas de guerre européenne, était résolu à prendre parti contre la France, et cette nouvelle fut accueillie partout avec stupéfaction. Bernadotte s'attendait à cette surprise; il redoubla d'activité, multiplia ces entretiens particuliers par lesquels il se flattait, non sans raison, d'étonner et d'éblouir, ne négligea ni scènes à éclat ni coups de théâtre, fit venir devant Charles XIII les principaux membres des états, et leur déclara qu'il voyait croître la désunion parmi les différens ordres de la diète, qu'il saurait bien distinguer les fauteurs de ces divisions, et que l'intérêt de l'état, dans le péril actuel, exigeait absolument un accord parfait des chambres avec le gouvernement. Pour aider à accomplir cette unanimité si désirable, il pressa la diète de voter en toute hâte la loi sur la liberté de la presse, qui introduisait la censure. Tenant d'une main cette arme, de l'autre organisant une presse toute mercenaire et docile, Bernadotte subjugua l'opinion publique et l'entraîna avec lui.

Toute soumise que la nation dût paraître après qu'on lui eut fait accepter les premières maximes de *la politique de* 1812, on peut cependant affirmer que, si Bernadotte ne lui avait mis sur les yeux un bien épais bandeau, elle ne l'aurait pas suivi dans toutes ses combinaisons et dans tous ses calculs, par exemple lors de la fameuse entrevue d'Abo.

On sait avec quelle rapidité fut poussée l'expédition de Russie, commencée trop tardivement il est vrai. Le Niémen était franchi le 25 juin, Vilna occupée trois jours après, Witepsk le 28 juillet, Smolensk le 17 août. Alexandre tremblait, non sans raison. Il n'avait d'abord que cent quarante mille hommes contre les quatre cent mille que Napoléon avait jetés au-delà du Niémen. Un désordre inoui régnait dans son quartier-général depuis l'ouverture des hostilités. Personne pour commander, pas un chef assez respecté pour imposer sa volonté aux autres par la supériorité des vues ou la fermeté des résolutions; chacun des nombreux généraux qui entouraient l'empereur apportait son avis, dicté par les circonstances, et prétendait le faire seul valoir. Le prince royal de Suède avait bien donné quelques conseils qui suffisaient, l'expérience le prouva, pour préparer notre perte; mais, fidèle à sa politique impénétrable, il espérait peut-être encore, l'Angleterre ne s'étant pas liée irrévocable-

ment à lui, se ménager une issue pour rejoindre en tout cas la fortune. Alexandre ne lui laissa pas cette liberté; l'occasion était trop précieuse d'attacher au service de sa cause et de mettre à la tête des armées russes un des plus habiles lieutenans de Napoléon, afin de tourner contre son ennemi ses propres armes. Bernadotte fut instamment pressé de consentir à une entrevue; après plusieurs refus, il y consentit. Alexandre comptait séduire, Bernadotte voulait dominer. Alexandre supporta donc toutes les hauteurs; à ce prix, il n'y eut pas de choc entre les deux souverains, mais Alexandre obtint ce qu'il voulut de Bernadotte, pour qui en définitive ne fut point le profit.

La ville d'Abo, en Finlande, avait été désignée pour l'entrevue. Déjà une frégate russe était prête à recevoir Bernadotte, quand il déclara qu'il voulait faire la traversée sous pavillon suédois. Le ministre russe lui représenta que cela ferait perdre du temps, et il ajouta avec intention que l'empereur son maître attendait à Abo... — Eh bien! monsieur, s'écria Bernadotte en se levant tout à coup et en portant la main à son épée, l'empereur attendra! Celui qui sait gagner des batailles peut bien se regarder comme l'égal des rois! — Alexandre attendit en effet, il attendit cinq jours, pendant lesquels on le vit silencieux et inquiet, se laisser aller sans défense à un profond abattement, tant il comptait peu vaincre Napoléon, sinon par Napoléon lui-même. L'arrivée du prince mit un terme à son anxiété, il ordonna qu'on le reçût avec les plus grands honneurs, fit la première visite, et affecta pendant les conférences, qui durèrent trois jours, la même franchise et les mêmes caresses qu'il avait prodiguées jadis à Erfurt; Abo ne devait pas en effet lui devenir moins propice.

Dès le premier entretien, le tsar ne dissimula pas ses craintes, il est même à croire qu'il assombrit à dessein les couleurs et s'effaça pour que le prince royal prît toute sa lumière et son relief; c'était connaître son homme, bien plus capable de ruse que de réserve et de possession de soi-même. Il lui dit qu'il voyait bien ses dangers, qu'il connaissait l'étoile de son ennemi, qu'il tremblait déjà d'être refoulé jusqu'en Asie, et qu'il songeait à préparer une abdication... — Quelques phrases analogues suffirent pour lancer Bernadotte dans une de ces harangues fantasques qui tant de fois le livrèrent sans beaucoup de défense aux récriminations diplomatiques. Prenant en pitié les terreurs pusillanimes, il se mit à démontrer que les plus grandes victoires de Napoléon avaient été décidées par la timidité de ses ennemis. A Austerlitz, à Wagram, assurait-il, l'empereur n'avait absolument dû son salut qu'au peu de persévérance des alliés. Pour en venir à la guerre actuelle, quel n'était pas son aveuglement! Insensible aux vœux de la Pologne, il se précipitait vers les bords du Dniester, s'enfonçait, comme cherchant le suicide, dans ces im-

menses solitudes à cinq cents milles de ses frontières, méprisant tous les indices, ne tenant compte ni du caractère de ses ennemis, ni de l'impatience et de la lassitude de l'Europe, ni du temps, de l'espace, du climat. On pouvait aisément profiter de ses fautes. Il fallait organiser des corps d'armée chargés de détruire toutes ses ressources en le combattant à la manière des anciens Parthes et des Scythes; il fallait soulever partout une résistance nationale, une guerre de fanatisme et de dévastation! A ces conditions, et en n'admettant aucune paix avant que Napoléon ne fût rejeté sur la rive gauche du Rhin, on verrait le fragile édifice de sa puissance s'écrouler plus rapidement qu'il n'avait grandi. Napoléon, si brillant et si hardi pour l'attaque, se montrerait incapable d'effectuer une retraite de huit jours, et une défaite devait être indubitablement le signal de sa ruine. — On pourrait d'ailleurs servir Alexandre par une audacieuse diversion... Si Napoléon venait à menacer réellement Saint-Pétersbourg, Bernadotte lui-même se chargerait, avec ses Suédois, de faire une descente sur les côtes de Bretagne et de marcher droit sur Paris. Une adresse aux Français, au nom de la liberté, précéderait l'armée d'expédition, réveillerait de leur long silence le parti constitutionnel et même le parti républicain, et ce brusque réveil bouleverserait la France. La signature de Charles-Jean et celle de Moreau donneraient une physionomie française à l'entreprise. Pendant ce temps-là, on fermerait à Napoléon le passage de la Bérésina, et infailliblement on s'emparerait de sa personne; tout au moins répandrait-on la nouvelle de sa mort, qui suffirait pour qu'une fraction importante du sénat, Talleyrand et Fouché en tête, ne se fît pas scrupule de le déposer... La révolution était vaincue, mais elle n'était pas morte; elle vivait encore dans les souvenirs et dans les cœurs de toute une génération... « On peut bien dévaster la terre, on peut la remuer dans tous les sens, mais il y a quelque chose qu'on ne change pas, c'est le cœur humain; il porte en soi l'instinct de la liberté... Napoléon n'est que le général en chef de l'armée française, il n'en est pas le maître absolu; le soldat français ne connaît que son drapeau... L'Italie et l'Allemagne sont remplies de sociétés secrètes; vous en entendrez bientôt parler... Tous les amis de la liberté me tendront la main, et la suite de tout cela en France, ce sera une monarchie constitutionnelle, une république, qui sait (1) ?... »

Ce *qui sait?* introduit de la sorte dans cette péroraison jacobine, fixa l'attention d'Alexandre, à qui d'ailleurs l'idée d'une diversion au cœur même de la France semblait admirable. « Il vous faut,

(1) M. Bergman donne dans son livre tous ces curieux entretiens, d'après les papiers de Bernadotte. Rien de plus authentique.

pensez-vous, deux cent mille hommes, dit-il; je vous en donne quatre cent mille pour cette expédition, et je verrai avec plaisir les destinées de la France entre vos mains. » Bernadotte répondit qu'il n'avait pas jeté les yeux sur le trône de France, que ce ne serait pas avec une armée russe et comme lieutenant du tsar qu'il penserait réussir, et qu'il lui faudrait deux cent mille hommes réellement à lui. — Quelle que fût sa pensée secrète, il est certain qu'il fit à Alexandre toutes les concessions que le tsar parut désirer. Il lui avait d'abord demandé pour prix d'une diversion contre l'aile gauche des Français, s'ils menaçaient Saint-Pétersbourg, de lui remettre la Finlande en gage jusqu'à ce que la Suède eût acquis la Norvége; mais Alexandre se bouchait les oreilles toutes les fois qu'il entendait parler de la Finlande. Bernadotte rabattit ses prétentions au pays compris entre le Kemi et le Kalix, pays suédois d'origine, et que les négociateurs russes, lors de la malheureuse paix de Frederikshamn, avaient fait comprendre dans la Finlande; Alexandre resta sourd. Il demanda au moins les Aland; mais croyait-il donc qu'Alexandre y eût construit des fortifications déjà redoutables pour qu'elles devinssent un boulevard suédois? Au moins fallait-il que la Russie accordât des subsides; c'était le grand mot dans les feintes négociations avec la France : « Nous sommes pauvres, il nous faut de l'argent. » Bernadotte en demanda instamment à Alexandre, et n'en obtint pas; on lui permit seulement de faire un emprunt de 1,500,000 roubles, dont les trois quarts furent payables en grains et farine, et avec des conditions de remboursement sévères et minutieuses.

En somme, dans les vastes plans de démembrement et de partage que projetèrent à Abo les futurs vainqueurs, on ne voit pas que les avantages fussent pour Bernadotte en rapport avec ceux qu'il offrait lui-même à la Russie. La Suède devait acquérir, outre la Norvége, les îles danoises de Sélande et de Bornholm; on donnerait en compensation au Danemark Brême, Verden, Lübeck, Hambourg et une partie du Mecklenbourg. On marierait le prince Oscar à la plus jeune princesse danoise, et un traité de famille unirait les trois branches holsteinoises qui étaient en possession des trônes du Nord, Suède, Danemark et Russie. L'intercession de la Russie procurerait à la Suède l'alliance, les garanties et s'il était possible les subsides de l'Angleterre. — Voilà uniquement de quels profits il était présentement question pour Bernadotte. — En revanche il devait, — retardant l'expédition contre le Danemark, par laquelle cependant il avait espéré s'assurer la Norvége, et qu'il avait paru longtemps décidé à faire accepter avant toute autre opération militaire, — faire une descente en Allemagne et coopérer activement à la guerre contre la

France; il garantissait à la Russie tout le grand-duché de Varsovie, tel qu'il avait été constitué en 1807, c'est-à-dire tout le pays du Niémen à la Vistule et à l'Oder, Varsovie, Cracovie, Thorn et le grand-duché de Posen. Non content d'avoir ménagé la paix de Bucharest, qui avait donné aux Russes la Bessarabie et un tiers de la Moldavie, il assurait encore à Alexandre la possession de la Galicie et de la Prusse orientale; on indemniserait l'Autriche en Italie et la Prusse en Allemagne par la concession de la Poméranie et l'appoint de quelque autre province dont on lui ferait un *royaume de Franconie.* — En d'autres termes, la Russie aurait transporté ses frontières aux portes de Berlin, de Vienne et de Constantinople. Un traité de famille lui aurait livré la Suède, la Norvége et le Danemark; l'Angleterre, dont on invoquait déjà la coopération et qui se faisait promettre une station sur le Sund (la ville de Kronborg), était liée au moins pour un temps, et... *qui sait?* la France serait peut-être bientôt gouvernée par un allié, par un ami dévoué du tsar. La complicité des gouvernemens insurrectionnels de Portugal et d'Espagne, celle de l'Autriche et de la Prusse, déjà connue et récompensée à l'avance, semblaient assurer plus solidement encore un infaillible succès... Bien plus, Bernadotte en vint à proposer qu'à défaut de l'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie mît sur sa tête la couronne germanique (1)! Sans doute le prince royal, prenant à son compte les ressentimens qu'il supposait à la Suède, prétendait par Abo venger Erfurt. Soit; mais à tous ces jeux la Russie profitait.

Ce n'est pas dans des rapports sans autorité ou dans de vagues récits que nous puisons ces détails, c'est dans les papiers revus, sinon dictés par Bernadotte, que M. Bergman a publiés, papiers désignés par le prince lui-même pour servir à son histoire, et qui y seront utiles en effet. Toutefois nous devons ajouter que cette révision projetée de la carte d'Europe ne prit pas entre les deux souverains la forme plus précise d'un traité ou d'une convention politique. Les seules conditions stipulées par la *convention additionnelle* au traité de Saint-Pétersbourg, qui fut signée des comtes Löwenhielm et Romanzof le 30 août 1812, et dont quelques-unes, celle de l'emprunt russe par exemple, ont été ignorées jusqu'à ce jour, sont les suivantes :

« Article 1er. Le corps auxiliaire promis par la Russie à la Suède par le traité de Pétersbourg sera porté au nombre de trente-cinq mille hommes, dont vingt-cinq mille devront débarquer sur la côte de Scanie à la fin de septembre, et le reste à la fin de novembre 1812. — Art. 2. Le commandement des troupes auxiliaires russes, leur entretien et leur transport seront

(1) Mémoire manuscrit parmi les dépêches de février 1813 aux affaires étrangères.

réglés selon les dispositions prises dans le traité de Pétersbourg et la convention de Vilna. — Art. 3. Dès que les vingt-cinq mille Russes dont il est question dans l'article 1er seront débarqués en Scanie, le roi de Suède s'engage à commencer immédiatement les opérations contre les îles danoises, comme il a été fixé dans ledit traité et ladite convention. — Art. 4. Dans le cas où le roi de Danemark ne se déciderait pas à céder volontairement la Norvége et à joindre ses forces à l'armée suédo-russe pour opérer en commun, et où conséquemment on se verrait obligé d'attaquer l'île de Sélande, le tsar, instruit du vœu du gouvernement anglais qu'on n'entreprenne rien de ce côté sans un accord complet des trois puissances, transmet au roi de Suède, à la condition de faire cause commune avec l'Angleterre, les prétentions sur cette île qui viendraient à lui échoir par droit de conquête. Le tsar se réserve seulement de garantir les conventions qui pourraient survenir à cet égard entre l'Angleterre et la Suède. — Art. 5. Dans le cas où, par suite des opérations militaires, le tsar réussirait, lors des négociations, à reculer les frontières de la Russie jusqu'à la Vistule, la Suède y donne son consentement, et garantit à la Russie cette nouvelle limite en remercîment de la promesse du tsar concernant l'île de Sélande, et comme une juste récompense de ses efforts contre l'ennemi commun. — Art. 6. Pour ce qui regarde les opérations de la division suédo-russe en Allemagne ou partout ailleurs, les dispositions y relatives dans le traité de Pétersbourg et la convention de Vilna sont confirmées. — Art. 7. En témoignage de l'amitié personnelle du tsar pour le prince royal de Suède et de son loyal désir de servir les intérêts de son allié, le tsar s'engage à soutenir la Suède par un prêt de 1,500,000 roubles, et il dépendra de sa majesté impériale de payer le tout ou partie de ladite somme en argent ou en blés et farine. Le roi de Suède s'engage formellement à la rembourser dans l'espace de seize mois, après la réunion de la Norvége à la Suède. — Art. 8. Toutes les dispositions du traité de Pétersbourg et de la convention de Vilna qui ne sont pas changées ou modifiées par la présente convention sont expressément renouvelées et confirmées. — Art. 9. Les deux parties contractantes s'efforceront d'amener le gouvernement anglais à reconnaître ledit traité, ainsi que la réunion de la Norvége à la Suède. »

Voilà, nous le répétons, les seules conventions politiques qui furent arrêtées à Abo entre Bernadotte et Alexandre. Elles ne furent pas exécutées ponctuellement. Le cabinet de Londres, dont le plénipotentiaire, lord Cathcart, avait suivi Bernadotte en Finlande, retenu par la crainte de l'opposition, qui voyait avec déplaisir une entreprise aussi étrangère au but commun que celle de la réunion de la Norvége à la Suède, n'avait pas voulu l'autoriser formellement et ne le fit qu'en mars 1813; il avait seulement accordé un second subside de 500,000 livres sterling (12,500,000 francs). Ce refus d'un côté, de l'autre l'embarras très réel d'Alexandre, sérieusement menacé par les armées françaises, déterminèrent Bernadotte à ne rien entreprendre immédiatement pour la réunion de la Norvége,

mais à laisser d'abord les trente-cinq mille Russes à la disposition du tsar; envoyé en toute hâte au général Witgenstein sur la Dvina, ce secours, comme chacun sait, empêcha notre armée du nord de prendre Saint-Pétersbourg. En attendant, Bernadotte continuait ses préparatifs militaires, inquiétant ainsi le Danemark, nous obligeant à laisser dans l'Allemagne du nord un corps considérable pour protéger notre allié, et amortissant par là l'effort de la grande armée. Ce n'était pourtant là que les premières opérations de Bernadotte, qui n'était pas même encore en hostilités ouvertes contre la France. Que serait-ce donc plus tard? Quels succès Alexandre ne devait-il pas se promettre d'un homme de guerre instruit à si bonne école et si complétement dévoué aux ennemis de son ancien maître!

L'expression anticipée de la reconnaissance de l'empereur Alexandre amena le dernier épisode des conférences d'Abo, le *traité de famille*, qui devint l'objet d'un article séparé et secret ajouté à la convention du 30 août. — Le tsar n'oubliait pas qu'un des soucis les plus constans du prince royal devait être de prévenir tous les dangers qui pourraient menacer sa dynastie naissante; il savait d'ailleurs que les partis n'étaient pas étouffés en Suède, que l'Angleterre et lui-même avaient facilement donné à Bernadotte des inquiétudes en paraissant disposés à prêter quelque appui au roi détrôné ou bien à son fils. Ce fut donc de sa part une manœuvre habile de parler au prince avec un sympathique intérêt de l'avenir de sa famille et des moyens les plus efficaces pour le fonder solidement. Bernadotte courut de lui-même à l'amorce. « Votre majesté, dit-il, est maîtresse du plus puissant empire du monde, forte de droits que les siècles ont consacrés ainsi que de l'amour de ses peuples, votre majesté n'a qu'à vouloir et qu'à persévérer dans sa volonté pour sortir victorieuse de la lutte qui est engagée et rendre la liberté à l'Europe. Combien différente est ma situation! Je ne suis qu'un prince de bivouac, jeté par un heureux sort sur les marches d'un trône. Un temps viendra où, l'Europe étant revenue à ses anciens rapports, un mouvement de réaction pourra bien envelopper et troubler la Suède... Une seule chose me rassure : votre majesté a daigné accepter mon alliance et mon épée, et elle a déclaré qu'elle regarderait toujours mes ennemis comme les siens propres. Je lui serai, pour ma part, complétement dévoué: j'élèverai mon fils dans les mêmes sentimens; la Suède ne cessera jamais d'être votre plus fidèle alliée; ses armes, ses hommages et ses vœux vous appartiennent pour toujours! » Alexandre répondit à ce serment de foi et hommage en offrant de joindre, en sa qualité de chef de la maison de Holstein, son adoption à celle du roi Charles XIII; mais à cette adoption publique, qui pouvait indisposer les Suédois, Bernadotte préféra l'article secret que voici :

« Les deux hautes parties contractantes, voulant, d'un commun accord, donner à la présente alliance le caractère et la force d'un pacte de famille, s'engagent réciproquement, au cas qu'une puissance quelconque cherchât à troubler la sûreté et la tranquillité de la Suède et de la Russie, à se prêter, afin de réprimer ces projets hostiles, les secours qui pourraient être nécessaires, et qui n'excéderont jamais le nombre de douze à quinze mille hommes.

« Cet article séparé et secret aura la même force que s'il était inséré, mot à mot, dans la convention additionnelle, et sera signé en même temps. »

Bernadotte était satisfait; il tenait sa principale, sa plus chère récompense. Vienne maintenant une restauration des vieilles monarchie : la sienne, entée sur le tronc russe, se confond avec lui. Même, à y bien regarder, sa dynastie sera deux et trois fois légitime. Adopté comme successeur et comme fils par le roi frère de Gustave III, allié par un pacte de famille à l'empereur de Russie, chef de la maison de Holstein, élu du suffrage populaire, rien ne lui manquera aux yeux de l'absolutisme ou de la démocratie. C'était en vue de ce dernier résultat qu'il avait tout fait. Il avait prévu la chute de Napoléon qu'il allait préparer de sa main, et il prétendait se tenir prêt pour tous les profits et contre tous les revers. — Voilà donc où aboutissent les négociations et les intrigues de plus de deux années : à des traités secrets, à un pacte de famille plus secret encore, à des transactions dans lesquelles la nation n'intervient pas. La nation avait inutilement témoigné sa répugnance pour une alliance avec la Russie : le traité du 24 mars et la convention du 15 juin avaient été signés à son insu. Charles XIII lui-même s'était affligé à l'avance de l'entrevue d'Abo; M. d'Engeström avait refusé d'y suivre le prince, parce qu'il ne voulait pas recevoir de décorations russes; un autre ministre avait, à la fin de la diète, donné sa démission après des scènes violentes; les chefs de la noblesse, les principaux membres des autres ordres avaient fait des représentations énergiques; tout cela n'avait servi de rien. La nation était désormais engagée. *La politique de* 1812 était fondée.

Le mystère qui couvrit aux yeux de tous, aux yeux de la Suède comme à ceux des gouvernemens étrangers, cette dernière négociation, est chose curieuse ; il atteste combien la ruse était nécessaire en présence des soupçons de l'opinion publique, et dut demander une incroyable adresse. Les dépêches en offrent de bien singuliers témoignages. Toutes les légations y sont trompées cette fois encore. « Les demandes que le prince royal adresse à la Russie, dit M. de Cabre dans une dépêche du 28 août, sont si exagérées qu'on peut lui supposer le désir d'être refusé. On l'a entendu dire l'autre jour : — Comme l'empereur me traite, lui que j'ai tant aimé et que j'aime en-

core! Il me prend une province, 150 bâtimens sans m'honorer d'un mot!... Au point où en sont les choses, reprend M. de Cabre, si sa majesté impériale condescendait à se prononcer, il est indubitable que le prince s'en tiendrait à la neutralité avec l'Angleterre et la Russie... Il est triste, abattu, il rencontre des obstacles dans la conduite des affaires; les conseillers d'état, ses ministres, la noblesse, les négocians, tous blâment le but qu'on suppose à ses préparatifs de guerre et sa conduite envers la France. » M. de Cabre écrit ainsi le 18 septembre, après tous les actes de l'entrevue d'Abo, qu'il ignore! Il apprend quelque temps après le premier article de la convention du 30 août, sans être informé que Bernadotte a renoncé au secours immédiat des 35,000 Russes qu'on lui avait promis, et il écrit le 22 septembre : « Les Russes qui devaient venir en Scanie n'arrivent point. Le prince disait hier : Si ces drôles-là ne viennent pas d'ici à quelques jours, je ne suis plus engagé à rien, et je me tournerai contre la Norvége ou contre Sélande. » Mais quoi! Bernadotte ne savait-il donc pas bien ce qu'étaient devenus ces auxiliaires? — « Le prince, écrit M. de Cabre le 26 septembre, a dit à M. Fournier : Quoi qu'il arrive, j'aurai une partie de la Finlande... Au point où en sont les choses, que l'empereur me donne la Norvége, et il peut encore disposer de moi; mais il m'a humilié en me prenant la Poméranie sans aucun ménagement, je ne puis m'y soumettre. Obtenez un arrangement quelconque qui efface aux yeux des Suédois l'affront que j'ai reçu; il sera facile à l'empereur d'indemniser le Danemark... »

Dirons-nous cette fois encore, dans notre désir d'être impartial, que ces dernières affirmations pouvaient être sincères, ou bien que Napoléon devait prendre au mot Bernadotte, sincère ou non? Ce serait être dupe. Bernadotte pouvait-il effacer, quand il l'aurait voulu, le mal qu'il avait déjà fait: les résolutions d'Alexandre, d'abord si vacillantes, affermies; l'ennemi informé à l'avance des manœuvres ordinaires de la tactique napoléonienne, fort de toute l'expérience d'un général français, d'une connaissance intime des qualités et des défauts de nos soldats : de leur ardeur, qu'on essaiera d'amortir en faisant traîner la guerre; de leur impétuosité, à laquelle on tendra des piéges en leur présent antvainement des batailles; de leur soif de gloire, à laquelle on opposera, suivant la recommandation expresse de Bernadotte, une abdication complète de tout amour-propre militaire? La paix de Bucharest une fois signée, grâce à la seule intervention suédoise, et Wittgenstein fortifié par le seul fait de Bernadotte, Pétersbourg était sauvé et notre retraite coupée; tout le mal était fait. Bernadotte dissimulait lorsqu'il parlait encore après cela de réconciliation, d'affection pour la France et de dévouement à Na-

poléon; il poussait même la dissimulation jusqu'aux dernières limites d'une politique froidement perfide et sourde à quelques-uns des sentimens les plus sacrés de l'humanité. Entre la France et lui, la lutte n'était plus égale, les armes n'étaient plus les mêmes.

On sait la fin de ce triste drame. Nous n'aurons pas besoin de suivre Bernadotte jusque dans la plaine de Leipzig et jusque dans Paris, où il osa rentrer. Il suffit à notre sujet d'avoir montré comment s'est fondée l'alliance de 1812 entre la Suède et la Russie. En premier lieu, nous avons recueilli le solennel témoignage de l'histoire, recommandant à la France de ne pas dédaigner, entre les peuples secondaires dont sa politique doit ménager les affections, les peuples du Nord, si bien placés pour exercer une utile influence dans la question orientale, et si intéressés eux-mêmes à intervenir dans ce grand débat. Nous avons en second lieu prouvé, de telle façon qu'on ne puisse plus employer à propos de Bernadotte l'argument contraire, que l'alliance avec la Russie s'est faite en 1812 malgré la nation suédoise, en dépit de ses vœux hautement prononcés, et à peu près à son insu. — Mais qu'importe, diront les défenseurs de cette politique, si Bernadotte a eu raison malgré la Suède, qui ne comprenait pas alors ses propres intérêts? Qu'importe, si Bernadotte, comme nous le soutenons, a su lui tout seul revendiquer l'indépendance de la Suède, assurer son repos, et, nouveau Gustave-Adolphe, procurer l'affranchissement de l'Europe entière? Le sacrifice de ses premières affections et l'aveuglement passager des Suédois, aujourd'hui reconnaissans, ne font que grandir sa gloire. — L'objection peut sembler sérieuse, mais elle ne résistera pas, si nous démontrons que la politique de Bernadotte n'a produit pour l'Europe et la Suède elle-même qu'humiliations et périls. Les sympathies des Suédois pour la cause occidentale en 1855 sont absolument identiques à leurs sympathies pour la France en 1812, et bien rarement il arrive que les instincts des peuples soient longtemps contraires à leurs véritables intérêts. Nous verrons d'ailleurs de quelle manière la Russie a payé sa dette à Bernadotte, si l'annexion de la Norvége a compensé la perte de la Finlande, si la Suède a maintenant plus d'indépendance et de dignité dans ses rapports avec l'Europe; nous verrons enfin qui des deux joueurs fut le plus rusé, et lequel profita réellement à ce jeu terrible de la guerre et de la diplomatie!

A. Geffroy.

L'INDUSTRIE DE LA SOIE

A L'EXPOSITION

S'il est une industrie vraiment française, c'est celle des soies et des soieries. A quelque époque qu'on la prenne, avant comme après nos grandes crises politiques, et sous les régimes les plus divers, au milieu des métamorphoses que la chimie et la mécanique faisaient subir à toutes les fabrications, toujours on la retrouve avec ce caractère national qui la distingue, et que rien n'a pu altérer. D'autres industries ont pu marcher d'un pas timide, demander à la loi du pays les moyens d'exister, se prévaloir de leur faiblesse pour jouir des bénéfices d'un régime particulier, s'assurer des débouchés intérieurs et ne pas prétendre à d'autres conquêtes, imposer à la communauté des sacrifices dont le calcul dépasserait toute croyance, et qui ne semblent pas près de finir : l'industrie des soies et des soieries n'a eu aucune de ces prétentions et de ces défaillances. A peine introduite sur notre sol et dans nos ateliers, elle a fourni la preuve de sa force et ne s'est pas démentie un seul jour. Non-seulement elle n'a point appelé la législation à son aide, ni cherché dans le privilége une garantie et un appui, mais elle a franchi hardiment nos frontières et s'est ménagé, par son action propre, une place dans le monde entier. Quand d'autres fuyaient la lutte, l'industrie des soieries la cherchait, et, de l'aveu même de ses rivaux, l'avantage lui est resté partout où elle a été admise à combattre.

A quoi peut tenir un succès si avéré et si constant? Tout effet de ce genre a une cause, et en matière d'industrie plus qu'ailleurs. La

supériorité de l'Angleterre pour la métallurgie s'explique par des conditions inhérentes au sol d'un pays où la houille et les minerais se touchent dans les plus beaux gîtes du monde, par le voisinage de ports de mer, par l'abondance des capitaux, par le nombre des canaux, des routes et des voies ferrées qui assurent le bon marché des transports, par la puissance d'une exploitation poursuivie sur la plus grande échelle et avec la plus intelligente activité. La supériorité de l'Allemagne pour les lainages s'explique par la quantité de bétail qui couvre ses provinces, par la qualité et le mérite des toisons, par le bas prix de la main-d'œuvre, par des moteurs ou des procédés économiques. Ainsi des autres prééminences manufacturières. En les étudiant une à une, sans prévention ni esprit de système, on en trouverait l'origine dans des causes naturelles, dans des conditions locales dont la main de l'homme a su tirer parti, et qui sont, pour les pays favorisés, une sorte d'apanage.

Mais, en ce qui concerne la soie, est-ce le cas? y a-t-il là une de ces supériorités créées et maintenues par la nature? était-ce à la France que cet empire devait revenir? D'abord le mûrier n'y est point originaire; il a fallu l'emprunter à l'Asie et en approprier la culture à un climat moins chaud. Le ver également s'y sent mal à l'aise et comme hors de son élément; il ne vit et ne travaille qu'au moyen de soins assidus, d'un régime ingénieux et d'une température artificielle. Livré à lui-même, négligé seulement, il ne rendrait pas les services qu'on attend de lui, et serait à la merci de la première variation atmosphérique. Puis, la soie une fois produite, à quelles villes aurait dû échoir la tâche de la tisser? où traiter une matière si délicate et lui imprimer ces nuances si tendres qu'un souffle semblerait devoir les ternir? Certes, si les faits n'avaient pas répondu à ces questions, et de la manière la plus victorieuse, ce ne serait ni à Saint-Étienne, ni à Lyon qu'on aurait, par conjecture, placé le siége de ce travail; les noms de ces cités enfumées ne se seraient pas présentés à l'esprit, et il eût été naturel d'imaginer pour l'industrie des soieries un ciel plus pur et moins chargé de vapeurs, des ateliers moins tristes et mieux pourvus de lumière.

Il faut donc reconnaître que si le bassin du Rhône a été le berceau de l'industrie des soieries, il ne le doit ni à des causes naturelles, ni à des circonstances locales, comme l'Allemagne pour les lainages, et l'Angleterre pour la métallurgie. A quoi tient cette supériorité? Au génie humain seul et à une faculté particulière du génie français. Le goût, ce fruit du sol gaulois, le juste sentiment de l'art, qui, au milieu de quelques déviations, est resté l'attribut de notre race, ont dès l'origine animé cette fabrication et l'ont maintenue ensuite au-dessus de toutes les rivalités. Et qu'on ne s'y mé-

prenne pas! cet art et ce goût, dont il est permis de s'enorgueillir, ne sont pas non plus un don local, circonscrit dans l'enceinte d'une ou deux villes; c'est à la France entière qu'il appartient, c'est une propriété commune, où tous concourent et dont chacun jouit. On les retrouve ailleurs, cet art et ce goût, sous d'autres formes et avec d'autres élémens, en Alsace dans les toiles peintes, à Paris dans l'ébénisterie et les bronzes, sur d'autres points dans le travail varié des tissus et des métaux; ils sont pour ainsi dire dans l'air et donnent le souffle à toute l'industrie française. Le fabricant lui-même n'est là qu'un agent et un serviteur du sentiment public, porté par la vogue quand il y obéit, délaissé quand il le méconnaît, astreint à des efforts constans et à des risques sans cesse renouvelés, ne pouvant s'arrêter dans sa marche sans être dépassé, ni commettre d'erreurs sans les payer de sa fortune.

Voilà ce qu'est cette souveraineté du goût, la plus troublée et la plus mobile qui soit au monde. C'est à ce prix que l'industrie des soieries a vécu et grandi parmi nous; c'est à ce prix qu'elle a gardé son rang et mis sa bannière hors d'atteinte. On a pu, en Allemagne et en Suisse, descendre plus bas que le bon marché et réunir les élémens d'une fabrication plus économique; on a pu, dans le royaume-uni, arriver au même but par le mélange des matières et l'emploi de mécanismes ingénieux : ce qu'on n'a trouvé nulle part, ce qu'on n'enlèvera ni à Lyon ni à la France, c'est cet esprit d'invention incessamment éveillé, cette imagination si active et si sûre d'elle-même, ce choix heureux de formes, cette variété de dessins, cet éclat et cette solidité de couleurs auxquels tous les marchés du globe paient un tribut si légitime et si bien justifié; c'est surtout et avant tout la tradition, le nom consacré, la puissance acquise. De pareils avantages ne se perdent pas en un jour, même quand on s'en prévaut pour rester immobile. Et pour la cité lyonnaise ce n'est pas le cas; elle travaille comme si elle n'était pas arrivée, comme si elle avait sa réputation et sa fortune à faire. Elle n'a point à compter avec l'étranger, soit; mais elle doit compter avec la France, et cela suffit : elle trouve dans son sein même le plus sûr des aiguillons, cette divinité capricieuse que l'on nomme la mode, devant laquelle il faut s'incliner sous peine de châtiment. De là des métamorphoses, une ardeur de découvertes, un besoin de changement, qui sont, pour l'industrie des soieries, la condition même de son existence, et, en l'obligeant à de perpétuelles évolutions sur elle-même, accroissent et assurent son empire au dehors.

I.

Pour retrouver les origines de l'industrie de la soie, il faudrait avoir des notions plus sûres que ne le sont les textes épars dans les ouvrages de l'antiquité. Longtemps sans doute le ver qui produit la soie demeura à l'état sauvage, sans que l'homme eût imaginé de le réduire à cette domesticité où il devait se rendre si utile. Il en était du ver à soie comme de ces chenilles dont parle Pline, dont les cocons, gros comme des œufs, se recueillaient dans les branches du cyprès, du térébinthe, du frêne et du chêne, et que les habitans de l'île de Cos dévidaient et filaient à leur usage. Aujourd'hui encore ces vers à soie sauvages se retrouvent en Chine sur une sorte de poivrier qui abonde dans la province de Canton. Ils muent quatre fois et restent sous leur enveloppe depuis le commencement de l'automne jusqu'au printemps. Leur soie est dure, mais solide, et les tissus qu'elle produit peuvent se laver comme du linge. Élevés en plein air, ces vers sauvages exigent moins de soins et entraînent à moins de frais que les vers du mûrier, mais en raison de leur rusticité même, leur soie est moins brillante, moins fine, moins propre à des emplois recherchés.

Le véritable artisan de la soie, c'est le ver du mûrier, le ver domestique, et ici également la Chine, à ce qu'il semble, a les honneurs et le mérite de la priorité. Vingt-six siècles avant notre ère, on y cultivait le mûrier ou l'arbre d'or, comme l'appellent les récits des missionnaires; on y filait le cocon et on y tissait la matière qui en provient. Cependant, aux yeux du monde latin, cette origine ne fut pas avérée; les distances et l'incertitude de la géographie étaient pour beaucoup dans la confusion des idées à cet égard. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les auteurs, les poètes surtout, aient fait de l'Inde ou du pays des Sères la patrie de la soie, et lui aient donné un nom qui en dérive. De semblables méprises sont communes, et ce n'est pas la seule que les recherches modernes aient fourni l'occasion de redresser. Pour la Grèce et pour Rome, l'Asie n'était qu'une collection de hordes barbares vis-à-vis desquelles on ne se piquait ni de justice ni d'exactitude. L'Asie pourtant était le siége d'industries florissantes et qui dataient de loin; au lieu de la dédaigner, il y aurait eu bien des emprunts à lui faire et beaucoup à apprendre d'elle.

Par la force des choses, la soie et les tissus de soie arrivèrent d'Orient en Occident. La matière était si riche, les vêtemens étaient si beaux, que, de proche en proche, le goût et l'usage s'en répandirent. Les procédés de fabrication suivirent la même route que les

produits. Après la Chine, ce fut l'Inde, puis la Perse, qui y déploya un art savant, et resta longtemps sans rivale. Déjà ce n'était plus une industrie au berceau; le prestige des dessins, la science des couleurs, relevaient ces étoffes et les faisaient rechercher du monde civilisé. Il y avait des manufacturiers en crédit; il y avait aussi des facteurs, c'étaient les Phéniciens, dont les caravanes franchissaient l'Euphrate et le Tigre, et, après de laborieuses étapes, rapportaient sur le littoral de la Méditerranée ce précieux et lucratif butin. Curieuse histoire que celle-là, si des documens précis permettaient de l'écrire! On y aurait une fois de plus la preuve que rien n'est nouveau sous notre ciel, et que là où nous croyons inventer, nous ne sommes que des copistes. Malheureusement les Persans et les Phéniciens étaient des gens d'affaires, plus occupés d'eux-mêmes que de la postérité, et n'ayant ni le loisir ni le goût de mettre le public dans la confidence de leurs opérations. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que, pendant plusieurs siècles, le trafic de ces étoffes appartint à Sidon et à Tyr, et que le bénéfice le plus net en resta, comme toujours, entre les mains des intermédiaires.

On sait quel coup violent porta à l'industrie et aux arts la chute des deux grandes civilisations païennes. Les tribus du nord de l'Europe, restées maîtresses du terrain, ne poussaient pas bien loin le raffinement en matière de costumes; les dépouilles d'animaux leur étaient plus familières que la soie, et convenaient mieux à leurs corps robustes. Il y eut donc, aux jours de la décadence, soit par la ruine des vaincus, soit par la rudesse des vainqueurs, une sorte d'abandon de ces objets de luxe que l'Asie fournissait à l'Europe pour l'usage des consommateurs opulens. Le premier réveil de l'industrie et du commerce des soieries ne date que du VIe siècle, dans la belle époque de l'empire byzantin. Sous Justinien, deux moines grecs, arrivant des Indes, introduisirent à Constantinople, avec des œufs de vers à soie, l'art de les élever et d'en tisser les produits. Ce voyage, s'il faut en croire la chronique, ne s'accomplit ni sans précautions ni sans difficultés: l'Asie défendait son secret, et pour dérober aux regards une proie si enviée, il fallut la cacher dans des bambous creux et la nourrir en chemin. Est-ce là un fait authentique ou un roman? Quoi qu'il en soit, ce fut dès lors une conquête assurée, dont le génie européen ne devait plus se dessaisir, et qu'il allait pousser jusqu'aux limites où nous la voyons parvenue. Déjà Byzance, à peine à l'œuvre, éclipsait la Perse par la beauté de ses étoffes. On les recherchait, on y mettait de hauts prix, cinq ou six écus d'or pour les couleurs communes, vingt ou vingt-cinq écus d'or pour les couleurs fines, et c'est de là sans doute que nous sont venus ces riches ornemens d'église, ces chasubles, ces étoles, dont les formes et les dispositions ont fran-

chi les siècles sans changemens notables et fixées par la tradition.

Pendant les âges suivans, le mouvement de propagation se continue d'une manière lente et presque imperceptible. L'Europe occidentale n'est pas encore mûre pour y céder; sa chevalerie est bardée de fer, et met plutôt son luxe dans les cottes de mailles que dans ces tissus délicats et légers. La cour d'un souverain, c'est un champ de bataille où l'armet sied mieux que la toque de velours. Si l'industrie nouvelle gagne du terrain, c'est plutôt en pays levantin, parmi des populations moins militantes et plus efféminées: dans l'Anatolie d'abord, où les soies de Brousse se signalèrent par des qualités qui sont restées les mêmes jusqu'à nous; ensuite dans les montagnes du Liban, dont Beyrouth devint le port et le marché; puis en Chypre et dans les Cyclades; de là à Athènes, à Corinthe et dans la Morée; enfin en Sicile et dans le nord de l'Italie, qui devait devenir le siége d'un travail si florissant et si suivi. Au milieu de ces mouvemens, deux circonstances sont à noter : la première, c'est que la Sicile dut cette richesse à un prince normand, Roger, petit-fils de Tancrède, qui, vainqueur en Grèce, la rapporta dans ses états comme un butin de prix; la seconde, c'est que les Arabes, une fois maîtres de l'Espagne, en dotèrent les provinces assujéties, tant il est vrai que la guerre, dans ces temps confus, était le meilleur et le plus prompt instrument pour la diffusion des lumières et des arts.

Ce fut à la guerre aussi que la France dut le goût de ce luxe, dont jusque-là elle s'était défendue. Nos barons, si rudes qu'ils fussent, n'avaient pu voir, sans en être frappés, ces merveilles de l'Orient, où les avait entraînés l'élan des croisades, et ce spectacle d'une existence pleine de raffinemens inconnus. De retour dans leurs manoirs, ils parlèrent de ces industries lointaines dont ils montraient des échantillons, et qui semblaient dépasser ce que l'on peut attendre des mains de l'homme. Quelques-uns firent plus encore, s'il faut ajouter foi à une tradition qui s'est transmise dans les campagnes du Dauphiné : ils rapportèrent des plants du mûrier noir, le premier qui ait servi en France à l'éducation des vers, et aujourd'hui même on voit, près d'Alton, un de ces arbres qui passe pour le doyen de l'espèce et remonte à cette date éloignée. Il faut ajouter que l'aspect de ce vénérable tronc ne dément pas les récits qu'on en fait. Entouré d'un mur qui en protége le pied, il se divise en trois énormes branches dont les extrémités se couvrent encore de feuilles et de fruits. Ce monument n'est pas d'ailleurs le seul, et dans les vallées de l'Ardèche et du Gard, comme aussi dans les plaines de la Touraine, entre l'Indre et le Cher, d'autres vieux mûriers, qui rappellent une époque moins ancienne, se nomment des Sully en l'honneur de leur parrain et comme témoignage de leur millésime.

Tout n'est pas juste pourtant dans cet hommage rendu au ministre du premier Bourbon, et l'histoire n'est pas ici en complet accord avec la voix populaire. Avant lui, plusieurs de nos rois avaient essayé d'introduire en France la culture du mûrier et la fabrication de la soie. Sous Charles VIII, il y eut des plantations faites en Provence; sous Louis XI et Louis XII, il y en eut d'autres aux environs de Tours et dans le comtat venaissin; enfin, sous Charles IX, un simple jardinier de Nîmes, Traucat, multiplia les expériences et leur donna un caractère vraiment industriel. Non-seulement il couvrit le sol de vergers de mûriers et y déploya les soins les mieux entendus, mais il publia sur cette culture un écrit remarquable, où il en faisait valoir les avantages et en conseillait la propagation. D'un autre côté, la fabrication des soieries suivait une marche parallèle. Déjà les principaux foyers existaient et tendaient à s'accroître : dans le midi, Avignon et Nîmes, qui s'efforçaient d'imiter Florence; plus au nord, Lyon et Tours, qui avaient leur genre et leurs procédés, et dont les étoffes, les rubans et la passementerie trouvaient un débit assuré en France et au dehors. On peut même dire que le produit manufacturé y allait d'un pas plus ferme que la matière première, et de nombreux monumens des XVe et XVIe siècles, actes royaux ou municipaux, témoignent que l'activité de nos regnicoles s'était déjà portée de ce côté avec plus ou moins de fruit et des résultats plus ou moins heureux.

Sully lui-même, à qui on a trop fait les honneurs de l'initiative, n'y apporta pas, au début du moins, de grands encouragemens, et y eut la main forcée, pour ainsi dire. Il faut lire, dans ses *Économies royales,* un curieux passage où il raconte l'entretien qu'il eut à ce sujet avec Henri IV et le débat qui s'engagea entre eux. Le roi et le ministre y apportaient des dispositions diamétralement opposées. Le ministre, homme tout d'une pièce, n'aimait le luxe ni pour lui ni pour les autres, il y voyait moins la richesse que l'énervement d'un état; il préférait, suivant ses propres expressions, « de vaillans et laborieux soldats à tous ces petits marjolets de cour et de ville, revêtus d'or et de pourpre; » en un mot, il n'entendait pas favoriser ces *babioles,* comme il les appelait dédaigneusement. Le roi, au contraire, ne croyait pas qu'un pays comme la France dût être mis au régime de Sparte, ni sevré des jouissances qu'amène la marche des civilisations. Il avait lu, dans Olivier de Serres, que la soie pouvait devenir un élément de profits pour l'agriculture au moyen de vers « qui la vomissent toute filée, » et il ne voulait pas que son royaume restât, sous ce rapport, en arrière des petits états italiens qui en recueillaient de grands bénéfices. La discussion fut vive, et, suivant son habitude, Sully défendit le terrain pied à pied. Il dit que

cette industrie n'était naturelle ni à notre sol ni à notre climat, et qu'il n'y avait que des échecs à en attendre: à quoi le roi répondit, avec l'autorité de l'agronome dont il s'appuyait, qu'on en avait dit autant de la vigne et que la vigne avait réussi, que le mûrier et le ver à soie étaient inséparables, et que là où le mûrier portait de la feuille, le ver devait venir à bien. Bref, Sully fut battu, et quand Henri IV quitta l'Arsenal, où l'entrevue avait eu lieu, les destinées de la soie étaient fixées; on allait donner carte blanche à Olivier de Serres et mettre cette culture naissante sous la protection et la tutelle de l'état.

En effet le roi forma une sorte de conseil de commerce et rendit des lettres-patentes pour établir dans tout le royaume, ce sont ses termes exprès, le plant du mûrier et l'art de faire la soie; il écrivit de sa main aux syndics de Genève pour leur demander des hommes versés dans la partie, et ayant obtenu du duc de Savoie, après la campagne de 1600, un certain nombre de plants de mûrier blanc, il chargea Olivier de Serres de les recevoir et de leur donner une destination. Celui-ci y mit une telle diligence, que, dès les premiers mois de l'année d'après, quinze ou vingt mille de ces arbres garnissaient le jardin des Tuileries, et y faisaient sans doute une meilleure figure que les pommes de terre de la convention. C'était, comme il le dit lui-même dans son *Théâtre de l'Agriculture,* l'introduction de la soie au cœur de la France. Désormais cette industrie n'avait plus rien à attendre que d'elle-même; il ne dépend ni d'un souverain ni d'un ministre de communiquer la vie à ce qui n'est pas viable, et Olivier de Serres, tout habile qu'il fût, cédait à une illusion quand il donnait au mûrier une hospitalité aussi précaire que celle des jardins du roi et des bords de la Seine. Heureusement l'activité particulière allait s'emparer du nouvel instrument qui lui était offert, choisir un meilleur terrain et obtenir des résultats qu'aucune faveur ne lui eût assurés, s'ils n'avaient été dans la nature des choses. Pour mieux apprécier ces résultats, avant de suivre l'industrie de la soie dans ses développemens et de dire quelle figure elle fait à l'exposition de 1855, il faut maintenant expliquer en quelques mots ce qu'elle est et quels en sont les agens et les procédés.

Quand les œufs du ver à soie ont été préparés et lavés, puis séchés avec soin, et que le moment convenable est arrivé, on les dépose dans les locaux où ils doivent éclore. Naguère ce n'étaient que des chambres assez mal chauffées et encore plus mal tenues, dont le régime variait suivant les lieux ou les éleveurs, sans qu'il y eût de donnée fixe ni de méthode dominante. Chez quelques cultivateurs, la chenille était un commensal, vivant dans la pièce commune, profitant de la chaleur du foyer et grimpant le long des murs aux bruyères

disposées sur le manteau de l'âtre. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi; l'éducation du ver à soie est un art qui a ses règles, et où tout est prévu, depuis l'éclosion jusqu'aux dernières métamorphoses. Au lieu de chambres, on a de vastes établissemens qu'on appelle *magnaneries*, d'un nom emprunté au midi, et le ver lui-même est un *magnan*. Là, tout est soumis à des lois fixes, la qualité de l'air, le degré de température, la ventilation, le choix et la quantité des alimens, les mesures d'hygiène, l'espace assigné pendant les diverses mues, les dimensions des claies sur lesquelles on dispose les vers, et les distances qui doivent exister entre les claies. Jamais troupeau ne fut l'objet de soins plus attentifs, et pour aucun ces soins ne sont plus nécessaires. Le ver à soie est d'une complexion délicate; un rien l'affecte, l'état orageux de l'atmosphère, le bruit, les vapeurs d'une usine, l'humidité de la feuille; il y a chez lui des maladies connues comme la muscardine, d'autres qui le sont moins et qui mettent la science et l'observation en défaut. Telle est cette épidémie récente et encore mal appréciée qui provient, dit-on, de la dégénération des œufs. A force de se reproduire sans croisement, l'espèce serait menacée, et déjà les faits sont assez graves pour que les éleveurs aient pris l'alarme. Le monde savant s'en est ému, les empiriques s'en sont mêlés; il y a eu, comme toujours, des avis et des prescriptions contradictoires. Jusqu'ici, tout s'est borné là; point de procédé efficace, point de remède sûr, et le mal s'accroît visiblement. On dit pourtant qu'une femme, dont les produits tiennent un rang distingué à l'exposition, a trouvé les moyens de le conjurer, et que sa découverte est sous les yeux de la Société d'encouragement. Il faut dès lors espérer et attendre : la soie échappera peut-être au fléau qui frappe certains produits de la terre, comme la pomme de terre et le vin.

Le ver qui produit la meilleure qualité de soie est celui qui n'a que trois mues, et qui est nourri avec le mûrier blanc ou mûrier de Chine dans toutes ses variétés; encore le mûrier des plaines, venu sur des terres fortes et grasses, est-il inférieur comme aliment au mûrier des plateaux, qui croît dans un sol sec et léger. C'est là ce qui donne aux soies des Cévennes une supériorité incontestable et leur assure la préférence, même à des prix plus élevés. Il est telle marque, comme celle de M. Louis Blanchon, qui garde toujours de six à sept francs d'avance sur celles de ses concurrens, et qui doit cet avantage moins à des procédés de fabrication où il est possible d'égaler ce producteur qu'à des conditions locales et à un privilége de position. Une nourriture plus substantielle peut fournir des soies plus abondantes, comme cela se voit dans la Calabre, en Espagne et dans le Levant; mais l'abondance ne s'obtient qu'au détriment de la

finesse. On a alors des fils chargés d'huile et d'une substance gommeuse qui exigent une préparation particulière, un *décreusage*, pour employer un terme de l'art. Au contraire une feuille légère et moins riche en sucs, moins dure également, fournit une soie qui, sans manquer de force, a plus de souplesse, plus d'éclat et plus de pureté. Il faut, pour qu'une feuille ait les qualités nécessaires à une bonne éducation, qu'elle renferme, dans une proportion déterminée, la matière sucrée destinée à l'entretien du ver et la matière résineuse qui sert à la formation de la soie.

Rien n'est plus attrayant que l'aspect des campagnes au moment de l'année où commence et s'achève le travail du magnan. Il y règne une activité, une ardeur dont aucune autre branche de l'art agricole ne saurait donner l'idée. Six semaines seulement séparent l'éclosion du ver de la récolte des cocons; mais comme elles sont bien remplies, les dernières surtout! Vers la mi-avril, la besogne commence; elle cesse vers la fin de juin. Dans cet intervalle, la population rurale est sur pied; point de limites fixes pour les journées; à peine songe-t-on au sommeil et au repos. On dîne debout, presque toujours avec des vivres froids; les femmes sont trop occupées du magnan pour veiller à leur cuisine. L'essentiel, c'est que le ver ne souffre pas, qu'il soit délité après ses mues, qu'il ait des alimens frais quatre fois par jour, qu'il trouve, au moment venu, des portiques de bruyère où il puisse tisser sa dernière enveloppe. A ces diverses opérations, tous les bras du ménage, forts ou faibles, peuvent concourir et trouver un emploi largement rétribué. Les garçons aident à cueillir les feuilles, les jeunes filles secondent leurs mères dans les soins de l'atelier. On dirait que le pays tout entier ne vit et ne respire que pour le ver à soie; c'est une véritable fièvre, dont les citadins eux-mêmes ne sont pas affranchis. Un homme qui fait autorité dans ces matières (1) a pu constater à quel point les fonctions de la vie civile en sont affectées et comme suspendues. Pendant la durée de ce travail, les autres travaux cessent; on ne vend plus, on n'achète plus, on ne passe point d'actes, on ajourne ce qui peut être ajourné. Aussi tout chôme, marchands, notaires, avocats, tout, jusqu'aux médecins et aux pharmaciens; la population n'a pas le temps d'être malade.

Cette activité n'est pas le seul élément nécessaire au succès; il importe encore qu'elle soit accompagnée de l'intelligence. — Pour d'autres labeurs ruraux, l'acte matériel est presque tout; ici sa part est la moindre. — Non-seulement il faut nourrir le ver, mais il faut l'étudier, le suivre, voir comment il se comporte, deviner quand il souffre, connaître les phases régulières de sa vie, en combattre les

(1) M. de Lafarelle, ancien député du Gard et membre correspondant de l'Institut.

accidens; c'est là plus qu'une besogne, c'est un art, presque une science, et l'éducateur, dans son humble sphère, doit en posséder les rudimens. Il faut qu'il ait sous la main sa provision de feuilles et qu'il la double en cas d'orage; il faut qu'il ait l'œil fixé sur le thermomètre, afin d'élever ou d'abaisser la température au degré voulu, qu'il sache quand le ver va entrer en mue, afin de lui supprimer la nourriture, et, quand il se dispose à en sortir, qu'il soit prêt à la lui rendre avec abondance; il faut qu'il saisisse le moment précis où la bruyère doit être dressée et qu'elle ne le soit ni trop tôt ni trop tard, sous peine de mécomptes dans le produit; il faut aussi qu'aux premiers symptômes des maladies si communes chez le magnan, il ait recours aux remèdes consacrés par l'expérience et guérisse le mal, s'il n'a pu le prévenir. Il faut qu'il aille plus loin encore, si l'état de ses élèves empire, et, s'il désespère de la cure, qu'il renonce à temps à une éducation qui doit avorter et serait pour lui une ruine gratuite et sans compensation : opérations délicates, variées, qui exigent autant d'adresse que de sang-froid et exercent les facultés de l'esprit au moins autant que les forces du corps!

Aussi les classes vouées à la production du cocon sont-elles en général robustes, intelligentes et morales. Ce travail a en lui-même quelque chose d'élevé et de sain qui doit agir sur les habitudes et former les caractères; il ouvre les idées et tient l'observation en éveil, il inspire l'ordre et la patience. Ajoutons que c'est un travail convenablement rétribué, et qui éloigne la misère des provinces où il fleurit. La matière est riche et peut payer les soins de ceux qui la produisent, elle est en outre un privilége pour quelques localités et échappe ainsi à une concurrence trop étendue. De là plus d'un avantage attaché à cette exploitation et un bien-être réel dont elle est la source et l'origine. Peu de populations rurales sont sous ce rapport plus favorisées que celle qui cultive le mûrier et élève le magnan. Le salaire du journalier de dernier ordre, celui qui soigne l'arbre, le plante, le greffe, le fossoie, le fume, le taille et en détache la feuille, ne descend jamais au-dessous de 1 fr. 50 c. et 1 fr. 40 c. pendant l'hiver; il s'élève à 1 fr. 75 c. et 2 fr. pendant l'été. A de certaines époques même, et quand il s'agit d'ouvrages pressés, la tâche remplace le salaire à la journée, et l'on voit alors le prix de la journée monter, suivant les cas et l'urgence, à 2 fr. 50 c., 3 fr. et jusqu'à 3 fr. 50 c. Ce n'est pas tout : à ces salaires qui sont ceux des hommes, il faut joindre ceux que les femmes et les enfans obtiennent dans les ateliers de dévidage, et qui ne sont pas inférieurs à 1 fr. 50 c. par jour, quand elles sont fileuses en titre, et à 1 fr. 25 c. pendant l'apprentissage, qui ne dure que deux ou trois ans. Tout compte fait et d'après des évaluations très exactes, on arrive à une

recette de 800 fr. environ pour un ménage composé du père, de la mère et de deux enfans adultes. C'est, comme on le voit, une moyenne de beaucoup supérieure à la moyenne générale de nos populations agricoles, et il serait à souhaiter que toutes arrivassent au même niveau.

La vie domestique se ressent de cette aisance. Les classes vouées à la culture du mûrier ne vivent ni de châtaignes, ni de seigle, ni de maïs, ni d'autres grains d'un ordre inférieur; elles consomment un pain substantiel fait de blés de première qualité, comme la tuzelle et le froment, d'excellens légumes, de bons fruits, un peu de viande de boucherie, et surtout la viande des porcs qu'elles élèvent et nourrissent à peu de frais. Leur boisson est le vin, moins dans le ménage que hors du ménage — et dans les débits publics où les hommes se réunissent après le travail. Quant aux vêtemens, ils sont propres et solides; les haillons sont rares, c'est la livrée de l'inconduite. Chez les jeunes filles, le goût de la parure est très prononcé; elles y consacrent la portion des salaires qui ne reste pas dans la maison; une fois mariées, elles y mettent plus de réserve. L'aspect des logemens répond à ces habitudes de bien-être : — point de chaume, point de murs en pisé, point de lézardes, point de châssis vermoulus et qui donnent accès à tous les vents, mais de vraies maisons recouvertes en tuiles, bâties à chaux et à sable, avec des portes bien closes, des volets bien ajustés et des fenêtres garnies de vitres. Quelques-unes n'ont qu'un étage : ce sont celles des pauvres gens; beaucoup en ont deux, trois même, et alors le rez-de-chaussée est affecté au bétail et aux animaux de culture, le premier à la famille, la partie supérieure aux granges et surtout aux magnaneries. Ainsi rien ne manque aux conditions matérielles de la vie, et c'est à la soie que ce monde industriel et agricole est redevable de ces bienfaits.

Naturellement, l'état moral et intellectuel des pays à mûriers se ressent de cette aisance : sous ce rapport, rien qui ne soit de nature à satisfaire. Les écoles sont très fréquentées, surtout pendant la mauvaise saison, et l'instruction est fort répandue. Il y a même des départemens, comme le Gard, où la jeunesse peut jouir des avantages d'un enseignement professionnel, créé et maintenu par le gouvernement. La ferme de Mas-le-Comte reçoit chaque année trente-trois élèves, qui, en dehors des notions générales d'agriculture, y suivent un cours spécial, qui comprend toutes les branches de la production de la soie et les complète par une application sur les lieux même. Ces places sont très recherchées, et déjà des sujets distingués sont sortis de l'école, dont la fondation est récente. Avec le temps, cette institution fera plus encore. La population environnante y fournit un

bon élément; elle a l'esprit ouvert, l'intelligence prompte; elle est préparée à cette étude par les premières impressions; elle en a le goût et l'instinct. C'est d'ailleurs un enseignement professionnel dans toute la rigueur du mot; tous les élèves ont la bêche ou la serpe à la main, choisissent les cocons, délitent les vers, appareillent les papillons, apprennent comment les œufs se traitent et se conservent, font en un mot œuvre de cultivateurs et d'éducateurs dans toute la sphère des opérations usuelles.

Dans les pays à soie comme dans tous les pays de culture, le désir de la propriété est une passion dominante. Si les campagnards ne fréquentent pas plus qu'ils ne le font ces cafés et ces cercles qui, dans le midi, remplacent le cabaret, s'ils fuient les occasions de dépenses et veillent sur eux-mêmes avec une certaine rigueur, c'est dans l'espoir de devenir propriétaires, d'avoir un morceau de champ, puis de l'agrandir, s'ils le peuvent. Rien de mieux; mais, comme toute passion, celle-ci a ses écueils. Presque toujours, dans un achat, l'acquéreur excède ses moyens et va au-delà de ses forces. Que s'en suit-il? On le devine assez. Ne pouvant payer, il emprunte, et dès lors il est livré à toutes les gênes et à toutes les servitudes de l'hypothèque, servitudes physiques, servitudes morales, et ces dernières ne sont pas les moins pénibles à supporter. S'il évite la ruine et l'expropriation, ce n'est qu'au prix de sacrifices qui s'aggravent par leur durée et d'un vasselage qui enchaîne jusqu'à la conscience. Ainsi s'explique le succès qu'ont eu parmi des populations en apparence si favorisées ces doctrines d'une date récente, qui toutes avaient pour objet un partage agraire et une spoliation plus ou moins avouée. Les malheureux abusés n'y voyaient qu'une chose, un moyen expéditif d'acquitter leurs dettes et d'arriver à une liquidation sommaire au préjudice de leurs créanciers.

Telle est la population qui habite les grands foyers de la production de la soie, c'est-à-dire les vallons des Cévennes, le comtat venaissin et le Dauphiné. Ailleurs la culture du mûrier est un détail insignifiant dans l'ensemble des exploitations; pour ces provinces, c'est un point capital et une véritable richesse. — Nous voici maintenant arrivés au moment où l'agriculture va se dessaisir et livrer le produit à l'industrie, chargée de lui donner une nouvelle forme et de le faire passer par les diverses phases de la filature et de l'ouvraison. Quelques mots là-dessus.

Quand le cocon est à point, la première opération qu'il ait à subir est le triage. Il faut séparer les bons cocons des mauvais, ceux dont le ver est mort et ceux qui, formés de deux vers réunis, ne donneront qu'une soie grossière, enfin les cocons satinés de ceux qui ne le sont pas; après quoi on les étouffe au moyen de la vapeur et on les jette

dans une bassine pleine d'eau bouillante. Là, à l'aide d'une petite agitation produite dans l'eau, les bouts se détachent et s'accrochent d'eux-mêmes aux brins d'un bouleau qui y est plongé. Quand ces bouts sont réunis au nombre de quatre à quinze, on les porte sur l'asple du tour, et la filature commence.

Il y a trente ans à peine, cette filature pouvait encore passer pour une annexe du travail agricole, un complément de l'éducation du ver et de la production du cocon. Lorsque les cocons avaient été détachés de la bruyère et qu'on les avait passés au four pour en étouffer les chrysalides, un atelier domestique s'en emparait : c'était ou un hangar ou une tente contiguë à la demeure de l'éleveur et pourvue du plus simple des outillages, — la bassine, un fourneau chauffé au charbon et une petite roue pour recevoir le brin de soie et le former en écheveau. Voilà ce qu'était le métier à filer ou le *tour*, pour employer le mot consacré. Le nombre des tours s'élevait en raison du nombre des cocons à dévider; chaque maison en avait un, deux, trois, jusqu'à cinq, rarement plus. Les femmes et les filles de l'éleveur suffisaient à la besogne; une première ouvrière, la *fileuse*, détachait le brin; une seconde ouvrière, la *tourneuse*, imprimait le mouvement à la roue. Ce travail de famille durait de un à trois mois suivant l'importance de la récolte; puis l'appareil chômait jusqu'à l'année suivante, et l'éleveur allait vendre son ballot de soie sur le marché le plus voisin, ou le dirigeait sur un atelier de moulinage. Tel était l'ancien procédé, et à peine y dérogeait-on dans quelques établissemens montés sur une plus grande échelle. C'était alors une réunion de dix à cinquante tours, conduits avec plus de soin, quoique par les mêmes procédés et produisant une soie plus fine. Ces ateliers formaient pour ainsi dire la transition entre l'agriculture et l'industrie. Ils n'appartenaient pas à des cultivateurs, mais à des filateurs, travaillaient la soie d'autrui, et restaient en activité pendant cinq mois, depuis le commencement de l'été jusqu'aux approches de l'hiver : ils tendaient à suppléer l'atelier champêtre, et procédaient dans cette voie par des empiétemens lents et successifs; mais ce n'était là que le présage et le prélude d'une révolution plus complète.

Cette révolution arriva avec toutes celles que la vapeur allait apporter dans le monde manufacturier. La soie fut entraînée, comme la laine, comme le coton, comme toutes les matières textiles, dans le courant des découvertes nouvelles. La première application qui s'en fit eut pour objet l'eau de la bassine, que la vapeur chauffa d'une manière plus égale, moins coûteuse, et surtout moins préjudiciable au lustre de la soie. Plus tard, l'emploi des moteurs à feu vint suppléer les bras de l'homme, et là où ceux-ci furent encore employés, on

en seconda l'action par de puissans mécanismes. Dès lors, la métamorphose fut complète et s'étendit à tous les pays à soie, à ceux du moins qui méritent de compter dans cette branche de la production française. On vit s'élever ces vastes usines où la vapeur met en mouvement plusieurs centaines de bassines et autant de dévidoirs, et dans lesquelles on apporte presque tous les cocons de la contrée environnante. A peine reste-t-il debout, comme débris du passé, quelques ateliers domestiques, réduits à fabriquer les soies les plus communes, vivant d'une vie précaire et se débattant sous l'étreinte de leurs redoutables concurrens.

Dans le cours de cette révolution, deux circonstances sont à noter. La première, c'est qu'elle s'accomplit sans secousse et sans souffrance matérielle. A l'origine, ce fut un long cri d'alarme dans les pays à soie. Qu'allaient devenir ces agens humains que des agens naturels allaient remplacer? qu'allaient devenir ces cultivateurs auxquels la production du cocon donnait du pain et assurait une certaine aisance? Les faits ont répondu péremptoirement et de la manière la plus rassurante. L'emploi de la vapeur, au lieu de supprimer le travail de l'homme, l'a augmenté en le modifiant. On occupe aujourd'hui plus de bras dans ces vastes usines qu'on n'en occupait dans les mille petits ateliers d'autrefois. Seulement la besogne a changé de nature : les femmes et les jeunes filles, qui tournaient la roue, ont passé à la filature; elles ont monté en grade, et la hausse du salaire a été la conséquence de cet avancement : au lieu de 1 franc, elles gagnent aujourd'hui 1 franc 50 centimes. De leur côté, les éleveurs avaient d'autres craintes. Ces grands établissemens ne leur feraient-ils pas la loi? Comment lutter, eux si chétifs et si à court d'argent, contre des maisons armées de capitaux considérables, et qui abuseraient de leurs besoins? Évidemment il en faudrait passer par les conditions que ces potentats de l'industrie allaient leur dicter. Fausses terreurs, appréhensions chimériques! Il s'est trouvé qu'en fin de compte les véritables maîtres du marché ont été plutôt les éleveurs que les filateurs. Pour les uns, il y avait, il est vrai, nécessité de vendre, mais pour les autres il y avait nécessité d'acheter. Puis la concurrence s'en est mêlée et a renversé les rôles, si bien qu'aujourd'hui il n'y a, au bout de cette crise tant redoutée, qu'un travail plus suivi et de plus beaux bénéfices.

La seconde circonstance se rattache à des questions d'ordre moral. Quelle influence cette transformation allait-elle exercer sur les populations des campagnes? N'y avait-il point de fâcheuses perspectives au bout de cette modification du travail? C'était encore une victime offerte à l'idole du jour, l'industrie; la soie allait lui être livrée, et avec la soie les populations qui en vivent. Dès lors, plus de ces métiers

de famille où la fille restait sous les yeux de la mère, la jeune femme sous les yeux du mari; plus de veillées laborieuses, égayées par des récits ou animées par des chants; plus de bons exemples, plus de sages avis, plus de surveillance, et partant plus de garanties pour la conduite. Les grandes usines allaient absorber ce personnel, hommes et femmes, employer les corps sans souci des âmes, devenir le siége de tous les vices et de tous les déréglemens, — l'ivrognerie pour les uns, la débauche pour les autres, le scandale sous diverses formes, — et on allait voir se multiplier de telles occasions de chute, que peu y résisteraient. Adieu les principes, adieu la pudeur, adieu tout ce qui fait l'honneur et la parure de la vie! D'un tel pêle-mêle, il n'y avait rien à attendre de bon; c'étaient autant d'écoles de pervertissement. — Tels étaient les pronostics. Grâce au ciel, ils ont été démentis. Les choses ont fini par se régler dans ces vastes ateliers comme elles se réglaient dans l'atelier domestique. La fille y travaille près de la mère; les sexes y sont confondus le moins possible. A défaut d'un autre sentiment, les entrepreneurs ont écouté leur intérêt, en maintenant dans l'enceinte de l'usine des habitudes d'ordre, de décence et de régularité. Plusieurs d'entre eux ont même attaché des sœurs à leurs établissemens, pour y exercer une sorte de police et maintenir l'empire du sentiment religieux. Dans quelques usines, ce sont les dames de la maison qui se chargent de ce soin, et veillent sur les ateliers avec une touchante sollicitude. Partout il y a eu émulation, bonne volonté, sacrifices d'argent au besoin pour que cette révolution restât inoffensive, et n'agît pas dans un sens funeste sur les habitudes et sur les mœurs.

En revanche, les avantages attachés à une exploitation sur une grande échelle sont devenus sensibles dès le début, et depuis lors n'ont fait que s'accroître. Dans les ateliers de campagne, le progrès était lent et restreint; la routine régnait en souveraine; aux plus hardis les avances manquaient pour les essais. Dans les grands ateliers, rien de pareil; c'est à qui l'emportera par des innovations heureuses, et les capitaux abondent, même quand il s'agit de livrer quelque chose au hasard. De là bien des découvertes qui ont marqué dans l'industrie des soies et corrigé les défectuosités de la matière. L'insecte en effet ne livre pas son produit dans les conditions qu'exige l'emploi industriel de la soie. Le fil, tel qu'il le pelotonne, est trop fin et a une longueur trop variable pour être mis en usage sans de grandes modifications. Il faut développer et rassembler les brins élémentaires, faire disparaître le vrillement et les ondulations, éviter dans le rattachage les boucles et les bouchons, qui diminueraient la netteté de la trame et en altéreraient le brillant. C'est tout un art, et un art des plus délicats; les machines et la main de l'homme en

sont les instrumens. Déjà on a renoncé, dans quelques ateliers, à la cuisson dans l'eau bouillante et à la recherche du *bout*, pratiquées de temps immémorial; l'eau bouillante a été remplacée par la vapeur agissant sur les cocons exposés dans le vide, au balai on a substitué un sac en filet contenant les cocons à préparer. Convenablement traités, les bouts s'y rattachent d'eux-mêmes, de telle façon que l'ouvrière n'ait plus qu'à les réunir et à les éclaircir. Il semble aussi qu'on soit sur la voie d'une découverte plus importante, celle d'un filage direct sur bobines, qui supprimerait le filage sur l'asple en écheveaux, sujet à des déchets et entraînant une double main-d'œuvre. Telle est la loi de la grande industrie : rien n'est fait pour elle tant qu'il y a quelque chose à faire; toujours en quête, toujours en éveil, elle a en elle-même les conditions de son mouvement et le germe de ses progrès.

Tout n'est pas achevé pour la soie lorsque les brins élémentaires du cocon ont été dévidés, accolés et croisés les uns sur les autres. On a alors des soies grèges dans leurs variétés, les unes fermes, les autres fines, composées de plus ou moins de brins, et d'un mérite plus ou moins grand, mais toutes impropres, dans l'état où elles se trouvent, au tissage industriel. Il faut, pour les y approprier, les soumettre à de nouvelles opérations, et c'est ainsi qu'après la filature commence l'*ouvraison* ou *moulinage*. Le moulinage consiste à réunir plusieurs fils de soie grège en un seul fil plus fort, plus uni et plus continu; ce qui les distingue, c'est le nombre de tors donnés à la soie, et quand ils ont subi cette préparation, ils changent de nom et deviennent des *organsins*. Des règlemens fixent la valeur et les titres des soies suivant les degrés de l'ouvraison et la quantité de tours que les fils ont subis. Là-dessus, chaque pays producteur a ses procédés et ses méthodes adaptés aux fabrications locales et modifiés en raison de la destination du produit. Telle ouvraison conviendra au satin, telle autre à la peluche, telle autre à la bonneterie et à la passementerie; la trame double d'Annonay à la fabrication des blondes, le poil d'Alais à la rubannerie, la grenadine aux effilés, le fleuret aux galons, la fantaisie aux châles de Lyon, et ainsi des autres. En France, le siége principal de cette industrie est dans le Vivarais, où de nombreuses chutes d'eau offrent des moteurs naturels, et qui, placé à égale distance du midi et de Lyon, semble être l'intermédiaire naturel entre la filature et le tissage, entre la matière première et le produit manufacturé.

De toutes les ouvraisons, aucune ne vaut celle de nos ateliers, et des faits récens en sont venus fournir la preuve. Le prix des soies indigènes s'était naguère élevé et se maintient encore à des chiffres tels que les fabriques de tissus du bassin du Rhône se virent ré-

duites à chercher au dehors des qualités plus communes, mais offertes à des prix plus discrets. Les organsins d'Alais valaient de 100 à 110 francs net le kilogramme, tandis qu'on pouvait obtenir à Londres des soies grèges de Chine à 49 francs, ou des bengales d'un ordre supérieur à 56 francs. Ouvrées et mises en état, ces soies ne revenaient pas au-dessus de 70 à 72 francs, et présentaient ainsi une marge de 25 pour 100 sur les matières récoltées et préparées en France; essayées sur nos métiers, elles y donnèrent de bons résultats. La spéculation se porta donc de ce côté et prit bientôt de grandes proportions. Aujourd'hui il est peu de fabricans qui n'emploient, au moins en mélange, des soies de Bengale, et n'aient à se féliciter de cette innovation. On est parvenu à obtenir, au moyen de cet élément, des étoffes égales en qualité, et qui coûtent infiniment moins cher : c'est, il faut le dire, que les procédés de l'ouvraison en ont pour ainsi dire renouvelé la matière première, et qu'en sortant des moulins de l'Ardèche, ces soies ont acquis un lustre, une pureté, un éclat dont on ne les croyait pas susceptibles.

Une autre opération, plus curieuse et plus originale encore, a suivi celle-là. Les soies du Levant, celles de Syrie surtout, passaient pour les plus détestables qu'il y eût au monde. Chargées de matières hétérogènes, lourdes et grossières, elles ne convenaient qu'aux emplois communs, et remplaçaient la bourre dans beaucoup de cas. A quoi cela tenait-il? Aux procédés élémentaires employés sur les lieux et à la routine des éducateurs. En vain des maisons françaises habiles et hardies avaient-elles créé dans le Liban même des établissemens importans, bien situés, bien outillés, réunissant toutes les conditions de succès : des habitudes invétérées semblaient mettre au défi la patience et l'intelligence des fondateurs. La soie n'était pas filée comme ils le voulaient et comme elle aurait dû l'être. Quel parti prendre? On ne réforme pas un peuple en un jour, et il était difficile d'envoyer si loin des ouvriers comme on avait envoyé des instrumens. Ne pouvant surmonter la difficulté, nos fabricans la tournèrent. Jusqu'ici le cocon était regardé comme une marchandise d'un transport impossible; tout lui est funeste, la compression, la pluie, l'atmosphère. C'est comme un fruit mûr qui ne doit être consommé que sur place. Le ver qu'il renferme ne peut se dissoudre sans altérer son enveloppe et en dégrader le prix. Tels étaient les obstacles; ils ont été vaincus. Les cocons sont devenus transportables sans dépréciation, et voici comment : on les étend sur le sol en couches légères et on les soumet à l'action du soleil. Au moyen de ce traitement, non-seulement les chrysalides périssent asphyxiées comme dans nos fours et nos étouffoirs, mais à la longue elles passent à l'état complet de dessiccation; ce n'est plus une matière animale, mais une poussière inerte. Plus

de décomposition à craindre, par conséquent plus de souillure pour la soie. Alors, au moyen d'un appareil mécanique, les cocons sont aplatis, pressés comme le sont des figues sèches, et disposés par couches dans des caisses ou dans des ballots. Ils arrivent ainsi à Marseille, d'où ils sont dirigés dans les filatures des Cévennes pour y être soumis à un traitement régulier qui leur donne les qualités requises pour le tissage.

A Lyon même, le ballot de soie ne va pas directement de chez le marchand à la manufacture; il passe d'abord dans un établissement public pour y être essayé et classé. Cet établissement se nomme la *condition des soies;* il sert d'arbitre sans appel entre le vendeur et l'acheteur; il fixe le titre et le denier de la marchandise. La soie a en effet cette propriété singulière d'emprunter à l'atmosphère et d'absorber une certaine quantité d'eau qui en augmente le poids. Cette absorption est constante, quoiqu'elle varie suivant les qualités, suivant l'état du ciel et d'autres circonstances moins appréciables : d'où la nécessité d'amener la soie à un certain degré de siccité, afin d'en fixer le poids réel et vénal. Des appareils ingénieux, soumis à une température déterminée, reçoivent des échantillons tirés des ballots et indiquent la proportion du déchet qu'ils doivent subir. Cette opération achevée, le marché est complet; la soie appartient au fabricant, qui la met en mains, puis la livre au décreusage, où elle se dépouille de la gomme qui la charge, enfin à la teinture, où elle reçoit la couleur propre au genre de fabrication auquel on la destine. Alors paraît un autre agent, le chef de l'atelier, qui prend livraison de la soie teinte, dévide la trame sur une mécanique de six à douze guindres (1), la donne à ourdir, puis à plier. Dans cet état, la soie a subi toutes les opérations préliminaires; il n'y a plus qu'à la tisser.

Avant d'aller plus loin, il importe de montrer quel a été le mouvement de la production de la soie depuis que cette industrie s'est naturalisée en France et que lon est l'état actuel. Henri IV, en la couvrant de sa protection, n'avait qu'un pressentiment bien confus de ses destinées. Il estimait à quatre millions d'écus d'or la somme des richesses qu'elle allait créer et répandre; combien cette somme a été dépassée ! A propos des soieries, on verra, par le nombre croissant des métiers et malgré des fluctuations inévitables, la fabrication des étoffes suivre un cours et un développement réguliers. Pour la soie, les données sont moins authentiques et remontent moins haut; il faut s'en tenir, sous peine d'appréciations arbitraires, aux chiffres que le gouvernement publie de loin en loin, et qui sont eux-mêmes sujets à beaucoup de rectifications. Deux tableaux officiels ont été établis à

(1) Petits métiers à dévidage.

des dates assez éloignées, 1820 et 1840; depuis lors, on est réduit à des documens particuliers. En 1820, le mûrier n'était cultivé que dans dix-huit départemens; en 1840, cette culture s'était étendue à douze autres, mais il n'y a en réalité que quatre départemens où elle atteigne un chiffre de quelque importance, et mérite qu'on s'y arrête. Ils sont situés tous les quatre sur les rives du Rhône, deux à droite, le Gard et l'Ardèche; deux à gauche, la Drôme et Vaucluse. Après ceux-là viennent en ordre utile : l'Hérault, l'Isère, les Bouches-du-Rhône et le Rhône; le reste est insignifiant. En 1840, le Gard affectait à cette culture 15,000 hectares environ et y récoltait 2,696,281 kilogrammes de soie; la Drôme obtenait 2,585,000 kilogrammes sur 6,212 hectares, l'Ardèche 1,785,121 kilogrammes sur 5,602 hectares, le Vaucluse 660,600 kilogrammes sur 3,985 hectares, l'Hérault 1,248,972 kilogrammes sur 2,592 hectares. Il faut citer ces chiffres sans toutefois s'en porter garant. Évidemment celui qui est assigné au département de Vaucluse pour sa production en kilogrammes n'est point en rapport avec le nombre d'hectares attribué à la culture, et il y a ici une de ces erreurs dont les statistiques administratives ne sont pas plus exemptes que les autres statistiques. Il en est de même pour les évaluations des produits, que semblent démentir les données les plus superficielles. D'après ces tableaux, en effet, la production ne se serait élevée qu'à 42 millions de francs environ sur l'ensemble du territoire, tandis qu'on estime aujourd'hui à 140 millions de francs les soies que l'agriculture livre à nos fabriques, et à 110 millions celles qui leur arrivent de l'étranger. Or, quels que soient les progrès faits depuis 1840, il est impossible d'y voir la justification suffisante de cet écart.

Ce qui contribue à rendre ces chiffres plus suspects, c'est la belle figure que fait à l'exposition universelle l'industrie de la soie. Il est à croire que beaucoup de manufactures n'y sont pas représentées, et que là aussi il y a des vides. Cependant les soies et soieries n'y comptent pas moins de 966 exposans, sur lesquels le contingent de la France est de 521. La Suisse vient ensuite avec 94 exposans, l'Autriche avec 86, la Prusse 49, les états sardes 37, l'Angleterre 35, l'Espagne 30, la Toscane 30, les états pontificaux 12, le Portugal 9, l'Algérie 8, la Grèce 8. Dans ce nombre, il est vrai, sont compris la matière première et les tissus fabriqués; mais en décomposant ce chiffre et en faisant la part isolée de la filature et de l'ouvraison, on trouve encore 15 exposans pour les instrumens mécaniques et 173 exposans pour les soies grèges ou moulinées. Certes c'est là une légion imposante, et quand on songe que la vogue est aux grandes usines, il est impossible de réduire ce travail aux termes que constate le document officiel.

Comment se reconnaître au milieu de tant de richesses? Aux-

quelles s'arrêter? Par où commencer et par où finir? Besogne difficile, et il faut dire que la commission chargée du classement n'a rien fait pour l'alléger. Au lieu de rapprocher les produits analogues, elle a mis la France à l'un des pôles du palais, l'Angleterre à l'autre pôle, l'Algérie le long de la Seine, les autres états au rez-de-chaussée ou dans les galeries supérieures, sans avoir souci de l'embarras que cette dissémination devait causer au visiteur, ni au trouble qu'elle devait jeter dans les esprits. Si on avait voulu soustraire cette exposition universelle à une appréciation raisonnée et à un examen réfléchi, je doute qu'on s'y fût pris autrement. Comparez donc les soies du Piémont avec celles de la Lombardie, lorsque ces deux états, dont les frontières se touchent, sont séparés aux Champs-Élysées par des masses de produits, et qu'on ne peut aller de l'un à l'autre qu'en traversant l'Inde et la Chine! Le classement n'est donc ni industriel, ni géographique, et il est en outre peu favorable à l'observation. Aussi, quelque désir que j'eusse de voir toutes les soies et d'en parler aussi pertinemment que possible, dois-je avouer qu'il en est beaucoup dans le nombre qui ont échappé à mes recherches. Où trouver les États-Unis? où trouver le cap de Bonne-Espérance? Qui me conduira vers Tripoli? Dans quelle direction est situé le Mexique? Tous ces pays ont des soies, et c'est en vain que j'ai voulu m'assurer de leur existence : après quelques efforts j'ai dû y renoncer.

Les vides sont d'ailleurs sensibles et portent sur les soies d'Asie principalement. Ni la Chine, ni le Bengale n'ont des étalages en rapport avec l'importance de leurs opérations et le rôle que ces pays jouent dans l'approvisionnement européen. L'Asie-Mineure et la Syrie sont dans le même cas. Je n'ai vu ni *mestoup* de Brousse, ni grèges de Beyrouth, ni perses, ni saloniques, ni *demerdechs*. Ce ne sont pas là sans doute des soies supérieures, mais elles ont leur destination dans la manufacture et leur place dans le mouvement commercial. Ne fût-ce que comme contraste, il eût été curieux de les voir en regard des belles provenances du Vivarais. L'Espagne n'a pas non plus d'assortiment complet; tout se borne à quelques échantillons de Tolède, de Valence et de Murcie. Même disette dans les envois du Portugal, qui compte seulement cinq exposans, parmi lesquels le duc de Palmella. Ajoutons à ces catégories négatives l'Égypte, Tunis et deux ou trois autres localités insignifiantes, et nous resterons en présence des véritables états exposans, — le Piémont, la Lombardie, la Toscane, Rome, la France, et son satellite l'Algérie. Je ne parle pas du royaume de Naples, qui s'est fait une place à part dans l'exposition et y brille par son absence.

Le Piémont est vigoureusement et dignement représenté. On sent, dans ce petit royaume, une séve et une ardeur qui se répandent

jusque dans l'industrie. Pour lui, la fabrication de la soie est de tradition; elle a toujours été un de ses titres et une de ses richesses. A en juger par les produits, elle n'a pas dégénéré. Trente-cinq exposans figurent dans les galeries supérieures, et il serait difficile de choisir entre eux, tant ils marchent sur une ligne parallèle pour la beauté, l'éclat, le lustre, la finesse des écheveaux. La soie blanche y a les reflets de l'argent, la soie jaune ceux de l'or. Il y a des grèges, des organsins, des trames, toutes les variétés et toutes les nuances; il y a aussi des appareils nouveaux, comme celui de M. Corregio, pour mesurer la force de la soie. Le marquis de Balbi peut s'enorgueillir des produits de son établissement de Piovera, M. Denegri de ceux qu'il file dans ses ateliers de Novi. Il en est de même des soies que présentent MM. Charles Novellis, Bellino frères, Jean-Baptiste Barberis, Vincent Gabaldoni, Michel Bravo, Avigdor, Imperatori, Bolmida frères, Borelli, Rey, Bignon, Sinigaglia, et d'autres dont les noms m'échappent et qui mériteraient les honneurs d'une mention. Je citerai encore, comme essai spécial, les soies de MM. Perelli, si tant est qu'on puisse donner ce nom à un produit qui provient des plantes filamenteuses. En dégageant les fibres vasculaires de ces plantes des parties gommeuses qui y adhèrent, MM. Perelli sont parvenus, assurent-ils, à obtenir des fils très fins et très résistans, propres au tissage, et qui peuvent remplacer la soie dans beaucoup d'usages et avec une grande économie.

La Lombardie va de pair avec le Piémont; l'industrie unit ce que la politique a séparé. L'exposition lombarde n'est ni moins riche ni moins intéressante que celle des états sardes. Nous y retrouvons les mêmes qualités, les mêmes formes, les mêmes procédés et une sorte de communauté d'origine. Il y a aussi la même affluence d'exposans; on en compte vingt-neuf dans la Lombardie proprement dite, la Vénétie et le Tyrol. La Hongrie n'en fournit que quatre, la Galicie deux, l'Illyrie trois, la Croatie deux, la basse et la haute Autriche deux, la Styrie deux, l'Esclavonie, la Transylvanie et la Moravie un. Au simple coup d'œil et à une première impression, on peut remarquer et signaler les soies de MM. l'abbé Massa, Lamberti, Mylius, Montagni, baron de Bretton, chevalier de Laminet, Magistris, Piazzoni, Gavazzi, Simoni frères, Manganotti pour ses *bombyx-cynthia*, Ferrari, Maffio, et enfin celles de la filature de Zinkendorf. Une vitrine entière, sous l'étiquette de *manufacture impériale*, contient également de très beaux échantillons, et doit occuper un rang à part dans cette nomenclature. En somme, l'exposition lombarde est digne d'un pays qui approvisionne une grande partie de l'Europe, et dépasse même la France dans le chiffre de sa production.

A côté de ces deux métropoles de la filature italienne, la Toscane

et les états pontificaux n'occupent qu'une place secondaire, sinon pour la qualité, du moins pour l'importance du travail. Il existe pourtant en Toscane des manufactures de premier ordre, comme celles de MM. Baldoni frères, Bolognini-Rimediotti, Della-Ripa, Franceschini, Lepori, Petrucci, comte Pieri-Pecci et Ravagli, qui jouissent d'un crédit mérité et d'une réputation justement acquise. Les états pontificaux ont aussi de dignes représentans dans MM. Beretta, Bellini frères, Feoli, Lardinelli, Padoa, Salari et Valazzi; mais il n'y a rien, ni dans la nature du produit, ni dans le traitement auquel il est assujetti, qui s'écarte des procédés de l'Italie supérieure. Ce sont les enfans de la même mère; seulement les Lombards et les Sardes sont les aînés, et comme tels ils ont des droits qu'ils ne laissent pas prescrire.

Venons à la France. On a vu combien son exposition est riche; elle peut hardiment porter un défi à l'étranger. Vanité nationale à part, ses soies sont les premières du monde; elles n'ont qu'un défaut et ne semblent pas vouloir s'en corriger; elles sont plus chères qu'aucunes. Entre les organsins du Piémont, les plus beaux après les nôtres, et les organsins du Vivarais, il y a toujours dans les prix de cinq à six francs de différence par kilogramme. L'opinion du fabricant n'en est pas moins favorable à la France, et cette opinion est appuyée de la meilleure des preuves, la préférence à prix d'argent. S'il surpaie la soie française, c'est qu'à l'emploi il retrouve au moins l'équivalent du sacrifice qu'il a fait, c'est que rien ne la supplée dans certaines fabrications, c'est qu'elle est plus égale, plus suivie, plus fine et plus forte à la fois que les soies venues d'au-delà des frontières. L'expérience est facile à faire, même pour les mains les moins expérimentées. Qu'on prenne dans les vitrines deux écheveaux, l'un des meilleures marques de l'étranger, l'autre de nos marques courantes; qu'on les déplie, qu'on examine la rondeur du brin, la netteté et la régularité du fil, et le jugement sera bientôt porté.

Dans l'exposition des soies françaises comme dans les expositions étrangères, il y a trois ordres de produits en montre : les cocons, les filés et les organsins, les déchets et les bourres. L'exposition du cocon est plutôt une affaire de curiosité qu'un acte d'industrie. Un fabricant de Lyon a eu l'ingénieuse idée d'en donner le spectacle au public; il a rassemblé et mis sous nos yeux tous les détails de la filature. De son côté, la magnanerie expérimentale de Sainte-Tulle (Basses-Alpes), que dirigent avec autant de succès que de talent MM. Guérin-Menneville et Eugène Robert, a exposé dans sa vitrine les élémens de la classification industrielle de la soie et tous les matériaux de son histoire. Dans aucun autre établissement la science et l'art ne jouent un plus grand rôle. Des recherches et des études y

sont faites sur les races et sur la graine, sur les maladies du ver et sur les remèdes qu'il convient d'y apporter, sur tout ce qui touche à l'hygiène des locaux, aux soins et aux procédés les mieux vérifiés, aux moindres circonstances de l'éducation. Nulle part on n'a fait plus d'essais, ni des essais plus heureux. En outre, une école gratuite de sériciculture, théorique et pratique, est annexée à l'établissement et compte déjà vingt ans d'exercices féconds en bons résultats. Ce sont là des services qui sortent de la ligne d'une exploitation ordinaire et donnent à la magnanerie de Sainte-Tulle un caractère à part. D'autres éducateurs ont également fourni des échantillons de cocons et dans toutes les espèces, — M. le marquis de Berthelat pour l'Allier, M. Durel pour l'Ardèche, M. Séneclause et M. Turquais-Drutel pour la Loire, M. Fougassié-Vidal pour le Tarn; je ne parle ici que de ceux qui n'ont que des cocons et point de soie. Il y en a même qui n'exposent que des œufs, les uns purement français, les autres de races croisées, comme M. Estève, de la Drôme. Mystères de la nature où le profane n'a rien à voir et qui trompent même l'observation la plus exercée!

Du cocon si l'on passe à la soie, grège ou ouvrée, on se trouve en face de la plus abondante collection qui se soit jamais vue, et la plume hésite quand il s'agit de choisir. Naguère le même embarras naquit au sein des comités chargés de décerner les prix à la suite de l'exposition universelle de Londres, et pour s'en affranchir, on imagina un moyen de couronner tout le monde en ne désignant personne et d'accorder des médailles collectives soit à un groupe de producteurs, soit à un centre de production. Malheureusement le moyen a eu peu de succès; il faut, bon gré, mal gré, mettre quelques noms en relief. Il en est qui se désignent d'eux-mêmes et que la voix publique a mis hors de concours. Tel est celui de M. Louis Blanchon, dont la marque est classée à Lyon comme la première parmi les filatures connues. Après lui, nommons M. Dumaine de l'Ardèche, MM. Arduin et Chancel des Hautes-Alpes, Louis Boudon du Gard, Regard frères de Privas, Barrès frères et Menet de l'Ardèche, Molines de Saint-Jean du Gard, qui sont des grands lauréats de Londres, et dont l'exposition actuelle ne dément pas les succès. Puis viendront MM. Champanhet, Fougeirol, Deydier, Lambert, Panisset et Meffre, Perbost, Soubeyran et Thomas frères, qui tous appartiennent à la zone méridionale, — enfin, pour ne pas négliger les essais qui ont lieu dans des départemens moins favorisés, M. le comte d'Arlos dans l'Ain, M. Buffet à Chaley, et M. Schertz dans le Bas-Rhin, dont la soie provient de vers nourris de la feuille du scorsonère.

Restent maintenant les déchets et les bourres de soie, article longtemps négligé et de peu de valeur, et qui semble aujourd'hui, au

moyen d'un traitement nouveau, acquérir une certaine importance. Ces déchets comprennent toutes les soies courtes et brisées, qui résultent du travail de la soie grège, connues sous le nom de *frisons* et de *bassinats,* les cocons percés par les papillons destinés à la reproduction et ceux même qui, sous le nom de *douppions,* proviennent de l'accouplement de deux chenilles filant ensemble le même cocon. Plusieurs exposans en offrent dans leurs montres. L'aspect en est satisfaisant et prouve de sensibles améliorations. Les moyens employés pour transformer ces déchets ont beaucoup d'analogie avec ceux qui sont en usage dans la fabrication de la laine, et se ressentent des perfectionnemens dont cette dernière industrie a été l'objet. Aussi la bourre de soie entre-t-elle aujourd'hui, au moins pour une part, dans beaucoup de tissus nouveaux, non-seulement en soie pure, mais mélangés avec d'autres matières filamenteuses, tantôt à l'état de chaîne, tantôt à l'état de trame, quelquefois incorporée au fil de nature différente. De l'avis des hommes compétens, c'est là une tentative heureuse et qui doit multiplier le nombre des étoffes à bon marché, destinées aux fortunes modestes. La Suisse a fait dans ce genre un pas très marqué. Cependant il ne faudrait pas que cette petite révolution servît d'encouragement à la fraude et fût poussée hors de ses limites. La bourre de soie ne saurait remplacer la soie grège pour les grands articles, où celle-ci domine et doit toujours dominer : dans les foulards, par exemple, qui se prêtent peu à des combinaisons mixtes, même dans les tissus mélangés laine et soie, qui ont des règles précises, comme les baréges, les tarlatanes et les nombreux articles pour robes et châles qui servent de principal élément à la fabrication parisienne.

Telle est l'industrie de la soie avant la période du tissage; je passe maintenant aux soieries; ce sera l'objet de la seconde partie de ce travail.

II.

On a vu que la fabrication des tissus de soie a précédé en France la fabrication de la soie même. Sans admettre qu'il y eût déjà, comme quelques auteurs le prétendent, des fabriques de taffetas, dès le XIIIe siècle, dans le comtat venaissin, il est constant qu'une manufacture fut fondée à Lyon en 1450, une autre à Tours en 1470. Nîmes, Saint-Étienne, Avignon et Saint-Chamond ne montèrent leurs métiers que cent ans plus tard. Ces débuts furent d'ailleurs, autant qu'on en peut juger à cette distance, humbles et précaires; on s'attaqua plutôt aux petites étoffes, aux florences, aux doucettes, qui n'exigeaient pas une grande dépense ni un art bien raffiné. L'histoire

a recueilli, comme un événement, la date des premiers bas de soie qui aient paru en France; ce fut en 1517, et l'honneur de les porter revint à Henri II. Ces bas étaient d'origine étrangère; nos ateliers ne visaient pas encore si haut. Il fallait tout emprunter aux nations qui avaient pris les devans : les ouvriers à Florence ou à Gênes, les soies à la Perse, à l'Inde, à l'Asie-Mineure et à la Grèce.

D'ailleurs les conditions de la lutte n'étaient, dans cette première période, ni égales ni encourageantes. Les républiques italiennes, douées d'un génie entreprenant, servies par la nature et par la tradition, régnaient alors en souveraines sur le marché européen et n'étaient pas d'humeur à s'en dessaisir. Leurs étoffes réunissaient tous les mérites : l'éclat, la richesse, le bon marché. La matière première était à leurs portes et devint bientôt un produit de leur propre sol. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir la fabrication française contenue dans son premier élan, et sujette à des crises qui plus d'une fois la mirent en péril. Il y eut dans son existence des éclipses suivies de prompts retours, et si elle se maintint en dépit de tout, on le doit à deux causes qui n'ont pas été assez remarquées. La première est la décadence politique de ces petits états à la suite d'une courte grandeur, et qui, par la force des choses, devint une décadence manufacturière. La seconde tient au siége même que cette industrie avait adopté en France. Aucune ville, en effet, n'aurait pu, au même degré que Lyon, soutenir une aussi longue épreuve, ni la faire aboutir à son honneur. Vigilante, opiniâtre, laborieuse, elle pesait dans la balance par le chiffre et la nature de sa population, par la puissance de ses épargnes, par une aptitude au travail difficile à égaler. Une ruche n'a pas plus d'activité ni une activité plus féconde.

Quoi qu'il en soit, après deux siècles de durée, l'industrie des soieries ne semble pas encore bien assise sur ses bases. Vers 1680, le nombre des métiers flotte, à Lyon, entre 9,000 et 12,000, et encore n'est-ce là qu'un apogée, un moment fugitif qui correspond à la belle époque du règne de Louis XIV. Vingt ans plus tard, ce chiffre était bien réduit; il roulait entre 3,000 et 5,000. Des personnes dont l'autorité est réelle, entre autres M. Arlès-Dufour, imputent ce déclin à un motif unique, la révocation de l'édit de Nantes, qui priva la France d'un si grand nombre d'industriels habiles et de bons ouvriers au profit de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Suisse. Loin de moi la pensée de contester les suites fatales de cet acte; il n'a que trop pesé sur les destinées de la patrie commune. Seulement il me paraît qu'au lieu d'appuyer sur une circonstance passagère, on aurait pu trouver aux vicissitudes de l'industrie des soieries une cause plus générale, une règle plus constante, une loi

historique, si le mot n'est pas trop ambitieux, d'un effet plus étendu. Cette loi peut se résumer en peu de mots : c'est que la fortune de cette industrie, comme de toutes les industries de luxe, a toujours coïncidé avec l'état du pays, florissante quand il était florissant, souffrante quand il souffrait, subordonnée au régime en vigueur, à la richesse et à la sécurité dont jouissaient les populations.

A l'appui de cette opinion, les preuves ne manquent pas, et M. Arlès-Dufour ne les méconnaît pas lui-même en d'autres occasions. Pour en revenir à la crise qui remplit la fin du XVIIe siècle et la moitié du siècle suivant, la révocation de l'édit de Nantes suffit-elle pour l'expliquer? N'y eut-il pas une pression plus grande encore, exercée par les événemens politiques et militaires? La fin du règne de Louis XIV si austère et si sombre, les guerres ruineuses et malheureuses dans lesquelles il fut entraîné; plus tard les orages de la minorité de Louis XV et les dilapidations de la régence, l'état précaire des finances publiques et le discrédit universel qui suivit les aventures de Law, le triomphe de l'esprit de spéculation toujours mortel aux opérations régulières, l'élévation du loyer de l'argent, la méconnaissance des vrais principes d'administration et l'existence d'une foule de petits monopoles qui enchaînaient l'activité particulière, toutes ces causes, isolées ou réunies, durent nécessairement entrer pour une grande part dans cette léthargie si persistante et cet engourdissement si prolongé. Tous les faits le prouvent, toutes les inductions portent à l'admettre. Si l'industrie des soieries se relève vers 1765 et en revient au chiffre de 12,000 métiers battans, c'est que l'esprit public se relève aussi, c'est que la France a eu quelque trève, a respiré, est sortie de la poussière des champs de bataille; c'est que le souffle de la liberté passe déjà sur l'industrie et la convie à une destinée nouvelle; c'est que des écrivains, comme Quesnay, enseignent l'art de développer la richesse des états et préparent les affranchissemens de Turgot; c'est enfin qu'il s'opère comme une métamorphose dans les notions du crédit et de l'économie industrielle. Après avoir épuisé les expédiens, on entrevoit la science tutélaire du travail humain, et à l'arbitraire d'autrefois succède le régime des garanties; en un mot, on définit mieux et on distingue plus nettement les droits de ceux qui gouvernent et de ceux qui sont gouvernés.

Ce progrès est encore plus sensible dans les années qui suivent; avec les lumières et le sentiment raisonné des choses, l'activité s'accroît, les entreprises se multiplient; de 1780 à 1789, le nombre des métiers monte à 18,000 et se maintient jusqu'aux premiers orages de la révolution. Ici l'influence politique pèse de nouveau sur l'industrie et en subordonne la marche aux événemens. Le luxe dispa-

raît dans le bouleversement des fortunes, les vêtemens se transforment, une sorte d'interdit somptuaire pèse sur toutes les classes et les réduit au même niveau. A l'aisance a succédé une misère commune. De là une crise plus violente que les crises antérieures et qu'aggrave le siége de Lyon : les métiers tombent à 3,000, et le choc a été si rude, que le chiffre ne se relève pas même avec la chute de cette politique à outrance, et quand le gouvernement échoit à des mains plus modérées. Il faut arriver à l'empire pour retrouver la situation de 1688 et de 1765, 12,000 métiers battans; c'est tout ce que purent amener la renaissance du luxe et douze ans de sécurité intérieure, accompagnés d'un énorme accroissement de territoire. Le chiffre de 1789 ne fut point alors atteint: c'est que la guerre sévissait et tendait à l'excès les ressorts du pays, enlevait les bras aux ateliers et l'argent aux caisses privées, fermait les marchés lointains et ne laissait à l'industrie pour débouché qu'un continent en feu et ruiné par les exactions militaires. Aussi, dès que la paix fut rendue au monde, y eut-il un essor soudain et presque inespéré. Dès 1816, on comptait à Lyon 20,000 métiers à l'œuvre, 24,000 en 1822, 27,000 en 1827. Depuis lors, le mouvement ne s'est plus arrêté; à peine y eut-il une courte halte à la suite des révoltes locales de 1831 et de 1834; dès le milieu de 1837, le nombre des métiers s'élevait à 40,000, et au moment de la révolution de février il dépassait 50,000. Voilà où dix-huit années d'un règne paisible et régulier avaient conduit l'industrie de Lyon. Jamais elle n'avait connu des jours plus prospères ni poussé ses conquêtes plus loin : son travail d'alors, rapproché de celui des époques précédentes, sous la convention, sous Louis XIV, sous l'empire, sous Louis XVI et sous la restauration, était comme vingt, cinq, quatre, trois et deux sont à un. Ces chiffres sont significatifs.

Circonstance singulière et qui mérite d'être signalée! Les événemens de 1848 ne portèrent pas à la fabrication des soieries le même coup qu'aux autres branches de la production française. On aurait pu croire qu'au milieu de la détresse du crédit, des agitations populaires, des sombres perspectives du temps, ces objets de luxe, ces superfluités recevraient une bien autre atteinte que les denrées et les marchandises de première nécessité, celles qui défraient nos plus stricts besoins. C'est le contraire qui eut lieu. Pendant que les tissus de laine et de coton, même les plus communs, éprouvaient des dépréciations notables et supportaient les dommages inséparables du délaissement, les étoffes de soie continuaient à faire bonne figure, maintenaient ou élevaient leurs prix et restaient en possession de leurs débouchés. Il est même constant qu'aucune période ne leur a été plus favorable que celle des quatre années qui se sont

écoulées de juin 1848 à la fin de 1852. Les plus beaux inventaires de la soierie se rapportent à ces dates et surtout aux plus voisines de la commotion révolutionnaire. L'accroissement subit des métiers s'y rattache aussi; le nombre s'en éleva à 60,000 et 65,000 et n'a pas été dépassé depuis lors. A quoi cela tient-il? Comment expliquer ce contraste? Le plus naturellement du monde. La soierie ne relève pas de la France seule; elle a un autre empire, et ce n'est pas le plus ingrat; elle a, pour moitié au moins, une clientèle au dehors que la paix lui a value, et qu'elle conserve au prix d'efforts incessans. Or, quand l'intérieur lui manque, l'étranger lui reste fidèle, et c'est ce qui est arrivé en 1848 et 1849. Jamais les commandes n'ont été plus suivies. La soierie a même pu tirer avantage, dans une certaine mesure, de cette peur universelle qui avait gagné tous les producteurs agricoles et ne leur laissait aucune liberté d'esprit. Les cocons étaient descendus de 5 fr. à 2 fr. le kilogramme; c'est la soierie seule qui a profité de ce rabais irréfléchi et que rien ne justifiait.

Ainsi dans ces deux conditions, la paix et la liberté, se trouvent les garanties de prospérité pour l'industrie des soieries; le meilleur régime est celui qui les procure et les maintient. La liberté est nécessaire à son économie intérieure, la paix à ses débouchés; elle a souffert toutes les fois que l'une ou l'autre lui ont manqué. Sous l'ancien régime, c'est par le privilége qu'elle était frappée de langueur; sous l'empire, c'est par la guerre qu'elle a été contenue dans d'étroites limites. Elle ne s'est possédée elle-même et elle n'a conquis le monde que lorsque toutes les entraves ont disparu et que rien n'a gêné son essor. Sans doute il faut faire une part, dans les nécessités de son existence, à la sécurité intérieure et à la discipline inséparable d'un travail régulier : l'exemple de la convention est là pour prouver ce que devient l'industrie chez un peuple qui aux charges des hostilités extérieures ajoute les horreurs des troubles civils; mais de si grands désordres sont rares, Dieu merci! et telle est aujourd'hui la puissance des intérêts, que le mal s'arrête avant d'avoir pris de la gravité et que le retour ne se fait pas attendre.

Pendant que Lyon marchait ainsi et à travers les difficultés des temps dans une voie de perfectionnement continu, que devenaient les autres états de l'Europe? Comment s'y comportait l'industrie des soieries? à quel régime y était-elle soumise? jusqu'à quel point renfermait-elle les élémens d'une rivalité redoutable? Ce sont là des questions à examiner. D'abord l'Angleterre : en matière de manufactures, c'est à elle qu'appartient le premier rang, Il ne semble pas qu'avant la révocation de l'édit de Nantes, le tissage des soies y ait eu de l'importance et soit allé au-delà de quelques essais. On cite pourtant quelques actes publics, et entre autres une loi de 1666, qui

porte à 40,000 le nombre des individus vivant de cet art, chiffre exagéré, il faut le croire. Mais quand la persécution religieuse eut jeté sur les rivages de la Grande-Bretagne 50,000 Français, parmi lesquels se trouvaient d'excellens fabricans, de bons contre-maîtres et des ouvriers habiles, il y eut dans cette industrie un élan réel et très caractérisé. Spitalfieds en devint le siége, et est resté depuis lors pour l'Angleterre ce que Lyon est pour la France. Bientôt la fortune arriva, et avec la fortune vinrent ces idées d'exclusion familières aux industriels, et dont ils ont tant de peine à se défendre. A tout prix, coûte que coûte, ils voulurent s'assurer du marché anglais et assiégèrent le parlement de sollicitations et de demandes qui avaient pour but la mise à l'index de toute compétition étrangère. Cette poursuite dura plus d'un siècle, et forme l'un des plus curieux et des plus édifians chapitres de la protection appliquée à l'industrie.

Les premiers actes qu'on arracha aux communes furent la prohibition absolue des étoffes venant du dehors. Jusqu'alors l'Angleterre s'était librement pourvue dans les pays à sa convenance, et les états de douane constatent que de 1685 à 1692, il y avait été importé pour 700,000 liv. sterl. de soieries. Ce commerce dut cesser : par une patente de 1695, Spitalfields obtint le privilége des taffetas lustrés et des articles dits *à la mode*, alors fort recherchés. Deux ans plus tard, en 1697, l'interdiction s'étendit aux soieries de France et d'Europe, et quatre ans après, en 1701, à celles de la Chine et de l'Inde. C'était aller vite en besogne et se montrer bien exigeant : pourtant on ne s'en tint pas là; on voulut faire du moulinage ce qu'on avait fait du tissage, une œuvre nationale. Alors commença le châtiment : le privilége est une arme à deux tranchans qui blesse autant qu'elle sert. Les droits dont on avait frappé les soies moulinées chargèrent outre mesure le prix des étoffes, et la contrebande seule put rétablir l'équilibre au profit des consommateurs. De 1719 à 1824, ce ne fut qu'une succession de plaintes de la part des fabricans, qui demandaient à être mieux protégés, et d'actes du parlement, qui multipliaient contre la fraude des peines toujours inefficaces. De leur côté, les ouvriers élevaient d'autres prétentions et, coalisés entre eux, réclamaient un tarif qui les défendît contre l'abaissement des salaires. Là-dessus démêlés sans fin, grèves menaçantes, relations envenimées dans lesquelles la force publique dut intervenir, en même temps vides dans la production et renchérissement des prix, qui arrangeaient les affaires de la contrebande. Enfin en 1773 la détresse de l'industrie était telle que le parlement eut la main forcée; sept mille métiers chômaient et laissaient autant de familles sans pain. On rendit un acte, qui fut nommé *acte de Spitalfields,* par lequel le taux des salaires était livré à l'appréciation des magistrats :

l'arbitraire devenait le contrepoids du privilége; l'industrie ne s'appartenait plus. Triste spectacle et dure leçon! De pareils exemples devraient convertir les plus incrédules et dissiper les illusions, même les plus invétérées.

Cependant, grâce à la guerre et au blocus européen, l'industrie des soieries reprit quelque activité en Angleterre de 1798 à 1816 : la contrebande avait désarmé, c'était la marine militaire qui faisait la police des mers; mais, dès le retour de la paix, la souffrance reparut et avec une énergie telle que, bon gré mal gré, il fallut écouter les conseils de l'expérience et du bon sens. Un ministre éminent, Huskisson, entreprit cette réforme. Rompant avec le passé, il demanda à la liberté ce qu'on avait en vain demandé au privilége, fit abolir l'acte de Spitalfields, et remplaça la prohibition par des droits modérés. Les fabricans criaient à la ruine, ce fut la fortune qui leur arriva. L'industrie, jusque-là inerte, se réveilla comme sous un coup de fouet; concentrée naguère dans une ou deux villes, elle se répandit dans vingt ou trente localités, Coventry, Macclesfield, Manchester, Paisley, Leck, Derby, Norwich et autres. Tous les environs de Londres, tout le Lancashire eurent leurs ateliers; on tissa la soie partout où l'on tissait le coton et la laine. Au moment où Huskisson fit prévaloir ces projets, en 1824, il n'y avait dans tout le royaume-uni que 24,000 métiers battans; en 1829, cinq ans après, on en comptait 50,000. Depuis lors et sous l'empire de droits graduellement réduits et à peine sensibles, le mouvement s'est continué dans le même sens et avec une puissance toujours accrue. Aujourd'hui la Grande-Bretagne a cent mille métiers occupés. Elle admet, il est vrai, pour 70 millions de nos soieries et de nos rubans, mais ses fabriques, qui, sous l'empire de la prohibition, employaient à peine un million de kilogrammes de soie, en emploient maintenant trois millions de kilogrammes, entrant en pleine franchise : tant il est vrai que l'activité appelle l'activité et qu'en se montrant libéral vis-à-vis des autres, un peuple sert moins leurs intérêts que les siens et fait encore le meilleur des calculs!

Auprès de l'Angleterre, les autres états ont une situation un peu effacée, et leur histoire n'offre pas cet intérêt économique. Celle de la Suisse, toute modeste qu'elle est, renferme pourtant plus d'un enseignement. Voilà un petit pays qui semble bien maltraité par la nature; il n'a rien de ce qui rend les autres si intolérans et leur inspire l'orgueil et la prétention de se suffire. Il n'a ni le fer, ni le coton, ni la soie, ni le charbon, ni même le blé pour se nourrir; il n'a point de bâtimens pour expédier au loin ses produits, ni de ports où les matières premières puissent arriver à peu de frais; il n'a ni traités de commerce à passer ni douaniers armés pour se défendre;

il est isolé au milieu de l'Europe et ouvert à tous ses voisins pendant que ses voisins se gardent avec une défiance ombrageuse. A l'intérieur, il n'a rien imaginé de ce qui fait le souci des autres états, ni faveurs pour certaines classes, ni règlemens pour le travail, ni expositions publiques, ni rubans, ni croix, ni encouragemens administratifs, ni législation variable à l'infini, ni monopoles fortement constitués. Eh bien! ce petit pays, si dépourvu, si oublié, pour lequel le ciel a si peu fait et qui semble s'abandonner lui-même, a pourtant des industries, et des industries dignes d'attention, une légion de manufacturiers et des plus méritans. — Comment s'y prennent-ils donc, ces déshérités? comment font-ils pour lutter contre les états qui ont une organisation si savante? Ils font du mieux qu'ils peuvent, et c'est tout leur secret; ils achètent où il leur convient d'acheter, vendent où il leur est possible de vendre. S'ils n'ont ni charbon, ni blé, ni fer, ni machines, ni coton, ni soie, ils ont l'argent, qui en procure, et sont libres d'aller prendre ces objets là où ils les trouvent à plus bas prix et de meilleure qualité. C'est leur seul avantage, et il paraît que cet avantage leur suffit; ils laissent aux autres les méthodes raffinées et font doucement leur chemin; ils n'envient ni ne se plaignent.

Il est vrai qu'à cette liberté d'action, à cette tolérance sans limites, la Suisse unit des conditions qui ne se rencontrent point ailleurs. Nulle part l'industrie n'est aussi patriarcale ni plus étroitement liée aux travaux des champs. C'est surtout durant les longues veillées d'hiver et près du foyer de famille qu'elle s'exerce avec le plus de fruit. C'est là aussi qu'elle est née, à la suite des persécutions religieuses dont eurent à souffrir l'Italie aux XIIIe et XIVe siècles et les Pays-Bas sous la domination espagnole. On comprend combien cette situation est favorable à l'exercice d'une industrie : le salaire, ainsi combiné, ne compte plus comme le principal dans les moyens d'existence, il n'en est que l'accessoire; il peut être réduit sans inconvénient et du gré de celui qui le reçoit comme de celui qui le paie. Si modéré qu'on le suppose, il apporte un peu d'aisance dans la maison ou bien y constitue une épargne. Aux champs d'ailleurs, les mœurs sont simples et les goûts sont bornés; le spectacle du luxe n'y conduit point à l'envie, on n'est exposé ni aux dépenses ni aux séductions des villes : il n'est pas jusqu'à ce mélange de travaux qui ne soit salutaire pour le corps et sain pour les âmes. En revanche, le cadre de l'industrie y est forcément restreint; il faut qu'elle écarte tout ce qui est invention, s'en tienne aux produits élémentaires, aux objets d'une vente courante et d'un débit constant. C'est ce que la Suisse a compris; ses métiers ne tissent pas ou ne tissent que fort peu d'étoffes façonnées dont les dispositions varient et dont la vogue

n'a qu'une saison; ils ne fabriquent que des étoffes unies ou à carreaux, toujours les mêmes et toujours assurées d'un placement; mais cet effort d'une population intelligente, porté vers le même article, en a fait le succès, et aujourd'hui la fabrication suisse a pris en Europe et en Amérique un rang que les puissances de premier ordre lui envient et que personne ne saurait lui contester. Zurich a les étoffes et Bâle les rubans: le travail est disséminé dans les villages qui les entourent, et s'étend aux cantons les plus voisins. Zurich compte 20,000 métiers, Bâle 10,000, et l'ensemble de leur production est évalué à 50 ou 60 millions de francs; par le mérite des qualités et la discrétion des prix, elle a pénétré sur tous les marchés du monde que les douanes ne lui ferment pas.

Le groupe d'états désigné sous le nom de Zollverein marche presque de pair avec la Suisse pour les étoffes de grande consommation, et sur certains points, comme les montagnes de la Saxe, l'industrie y garde le même caractère mixte. Dans les dates et l'origine, il y a aussi analogie, et c'est un fait caractéristique et curieux à noter, que les dissidences en matière de croyances ont été le principal instrument de la diffusion des arts et du commerce sur la surface du globe. C'est ainsi que de grandes industries ont fait leur chemin, c'est ainsi que l'Amérique du Nord s'est peuplée. Il n'y a d'ailleurs dans le Zollverein rien qui ne soit l'imitation de ce que l'on voit dans le reste de l'Europe. Naguère le régime du travail y variait d'état à état, suivant les préjugés, suivant les lieux, suivant les temps; aujourd'hui, et grâce à l'association récente, il y règne une certaine uniformité : chaque localité a gardé les fabrications qui sont plus particulièrement de son ressort; toutes y ont trouvé, par la suppression des barrières intérieures, la jouissance et les bénéfices d'un marché plus étendu. Dans ce partage, les provinces rhénanes ont eu naturellement le premier lot, et c'était justice; la Prusse proprement dite, la Saxe, le Brandebourg, la Westphalie, ne viennent qu'après. Deux villes dominent surtout pour la production des soieries, Crefeld et Elberfeld. On y fabrique les velours courans et les rubans de velours sur une échelle considérable et à des conditions qui semblent défier la concurrence. Vierzen a aussi une réputation en ce genre et des mieux établies; nulle part on n'entend mieux le mélange de la soie et du coton, qui permet d'abaisser les prix dans une proportion presque inimaginable. Envisagé dans son ensemble, le Zollverein occupe 30,000 métiers, et aspire à tous les genres de succès. Pour les taffetas unis, il lutte avec la Suisse, pour les façonnés il se mesure avec Lyon et cherche à l'égaler en le copiant.

L'Autriche, cet autre foyer de l'activité allemande, a fait, dans ces derniers temps, de louables efforts pour se mettre au niveau des

états auxquels la rattache une communauté d'origine. Si l'industrie des soieries n'y est pas ancienne, si la tradition n'y remonte pas bien haut, le zèle de ses manufacturiers y supplée et regagne le temps perdu. Sur aucun point, on ne montre plus de désir de parvenir, plus d'ardeur vers le perfectionnement, plus de patience dans l'imitation. A peine un dessin a-t-il paru à Lyon, qu'il est déjà sur les métiers de Vienne. C'est autour de cette ville et dans un rayon peu étendu que l'industrie est concentrée; elle y trouve un débouché naturel, un appui financier, et ce sentiment du goût qui règne dans les capitales. Est-ce au choix de ce siége, est-ce à l'aptitude de ses agens qu'il faut attribuer les progrès de cette industrie? Toujours est-il qu'elle a été un sujet d'étonnement pour les juges les plus autorisés; ils ont admiré la variété, l'entente, la bonne exécution des articles, et particulièrement des étoffes pour meubles et pour ornemens d'église. On a cité souvent les Chinois pour l'art qu'ils déploient à copier les produits de l'Europe; les Autrichiens, à ce qu'il semble, ne leur cèdent en rien et ne s'en tirent pas avec un moindre honneur. C'est le procédé de Daguerre appliqué à l'industrie. Nouveautés, colifichets, mouchoirs, cravates, écharpes, ils savent tout reproduire et avec une fidélité qui trompe même un œil exercé. Là est le secret et le titre de la fabrication autrichienne; si elle n'invente pas, elle sait choisir ses modèles.

De toute l'Italie, où la fabrication des soieries joua autrefois un si grand rôle, il n'y a plus que la Sardaigne qui ait conservé quelques élémens et quelques débris du passé. La Lombardie a désarmé; elle semble réduire son ambition et concentrer sa force dans le domaine de la filature. Ni Venise, ni Milan, ni Vérone, jadis si florissantes, ne sont en mesure de paraître dans un concours pour les étoffes; en revanche, Gênes et Turin sont sorties de leur long sommeil et aspirent à renaître. Longtemps Gênes eut le privilége du beau velours; les noms de la ville et du tissu étaient inséparables. Gênes a été dépassée et s'efforce de se remettre en ligne; Turin y prétend aussi, et la rivalité locale ainsi provoquée ne peut que favoriser cette renaissance. Le gouvernement sarde y aide, de son côté, avec cette intelligence qu'il apporte à tout ce qu'il fait. A l'exemple de l'Angleterre, il a vu le nerf et le ressort des industries là même où il est, non dans l'exclusion, mais dans la concurrence; il a abaissé les droits sur les soieries étrangères.

L'Espagne n'en est malheureusement pas là; elle se débat dans les routines de l'économie publique, accompagnées de leur cortége ordinaire, les prétentions et les révoltes des ouvriers. Aussi la contrebande a-t-elle fait de ce malheureux pays le point de mire de ses plus belles opérations; c'est là un commerce en règle, avec ses primes,

ses tarifs bien connus, sa puissance et sa solvabilité. Cependant il existe au-delà des Pyrénées bien des élémens pour une régénération manufacturière. La Catalogne et le royaume de Valence soutiennent du mieux qu'ils peuvent leur vieille réputation, et, pour quelques articles spéciaux, conservent une certaine supériorité. Quant au Portugal, il n'en faut parler que pour mémoire.

Restent maintenant les pays qui furent le berceau de l'industrie des soieries, et auxquels l'Europe en fournit aujourd'hui, la Turquie, la Grèce, l'Égypte et les états barbaresques. Tout s'y réduit à une fabrication locale, adaptée aux besoins qu'elle dessert, aux habitudes et au goût des populations. C'est l'industrie à l'état rudimentaire, et qui participe de l'immobilité des Orientaux. Les dessins en sont originaux, les couleurs brillantes, mais tels que la tradition les a fixés, et comme ils étaient du temps des kalifes. La Chine et les Indes ont également ce caractère stationnaire et cette constance dans l'exécution. Ce qu'étaient les soieries de Chine il y a mille ans, elles le sont encore. Les générations d'ouvriers se succèdent sans que les procédés changent; à peine modifie-t-on les dessins. Ce sont toujours les mêmes damas économiques et beaux, les mêmes broderies sur châles et écharpes, les mêmes crêpes, les mêmes satins épais et résistans. On ne peut pas dire que ce soit là un art déchu, c'est un art qui s'est imposé des limites et tracé un cercle pour ne jamais le franchir. Que lui importent l'Europe et ses goûts changeans? Il a des millions de cliens qui s'accommodent de cette fixité, et si les barbares, comme ils nous nomment, ont besoin de quelques ballots d'étoffes, ce n'est pas la peine qu'on s'en préoccupe, et encore moins qu'on modifie pour cela des usages établis de temps immémorial. Dans les produits de l'Inde, il y a plus de variété, quoique la fidélité aux traditions soit la même. L'Inde a été de tous temps la patrie des tissus délicats, des châles de prix, des écharpes transparentes. Nulle part on n'a su marier la soie et l'or dans des proportions plus heureuses, nulle part l'harmonie des couleurs, la combinaison des matières, l'originalité des dessins, n'ont été poussées plus loin. Si nous avons une méthode plus sûre, des procédés plus savans, plus de ressources et plus d'imagination, il ne faut se montrer ni ingrat ni dédaigneux envers ces artisans de l'Asie centrale, qui nous ont fourni les premiers modèles à imiter, et qui sur quelques points sont encore nos maîtres.

Voilà ce qu'a été, dans le cours des temps, l'industrie des soieries et ce qu'elle est aujourd'hui. Pour mieux en juger l'importance, il n'y a plus qu'à ajouter quelques chiffres sur la production générale de la France. Les évaluations ne sauraient être qu'approximatives, et varient suivant les auteurs; elles sont en outre assujéties à

toutes les incertitudes des documens administratifs. Il y a dix ans, les états officiels portaient à 406,377,455 francs la valeur des soieries annuellement fabriquées. Aujourd'hui on est fondé à l'élever à un demi-milliard, et à 160,000 le nombre des métiers en exercice. En 1853, l'exportation des tissus de soie a atteint le chiffre de 376 millions, ce qui représente le double à peu près de la valeur des autres tissus vendus au dehors. Ce chiffre est descendu en 1854 à 311 millions, à la suite de la crise américaine. Les tissus de soie reçoivent des destinations diverses; ils vont aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne, dans les mers du sud, en Russie, en Belgique, dans les Pays-Bas, en Suisse et dans le Levant. C'est Lyon qui en fournit le principal contingent, et après Lyon, Saint-Étienne, son brillant satellite. Si Lyon a les étoffes, Saint-Étienne a les rubans et y est inimitable. Pour cette seule ville, la production s'élève à 80 millions, dont 50 au moins sont exportés.

L'histoire de l'industrie des soieries nous met à même de mieux apprécier le rôle qu'elle joue et la place qu'elle tient dans le concours actuel. J'ai dit quelles sont les forces respectives des états producteurs, comment elles se sont développées ou amoindries, à quelles causes on peut attribuer leur accroissement ou leur déclin : je vais maintenant examiner les choses comme elles se présentent dans les galeries du palais, en commençant par les expositions de moindre importance.

L'Inde anglaise n'a que deux représentans; il est vrai que le rang et la richesse compensent ce qui manque du côté du nombre. L'un est le roi de Burma, qui nous offre les échantillons variés des étoffes sorties de ses manufactures. C'est déroger; mais l'Asie est sans préjugés, et le commerce s'y trouve en bonnes mains, témoin le second exposant, la compagnie des Indes, qui est de beaucoup au-dessus des rois indiens, puisque c'est elle qui les fait et les défait, avec aussi peu de gêne que de respect. La compagnie des Indes apporte à toutes les expositions une bonne grâce qui n'a d'égale que sa magnificence. Elle n'a pourtant ni médailles à attendre, ni rubans à espérer; elle en donnerait plutôt. Elle ne court pas non plus après la clientèle; la sienne comprend cent vingt millions de sujets médiats ou immédiats que la couronne anglaise lui a livrés corps et âme, et s'étend à tous les marchés de l'univers en raison des priviléges exclusifs dont elle jouit. Il faut savoir gré à la compagnie des Indes de rester affable dans la puissance et modérée dans la grandeur. Elle a bien voulu traiter la France en alliée et recommencer pour elle, non sans dommages ni frais, l'exhibition qui avait étonné et charmé l'Angleterre. Nous avons donc revu, à côté des gracieuses frivolités de l'art hindou, cette collection de tissus de soie qui est un

titre plus sérieux et une expression plus réelle de son génie. Rien n'y manque, et l'œil en est ébloui. Ce ne sont qu'écharpes et fichus de mille couleurs, mouchoirs de bayadères à petits carreaux d'un rouge tendre, quadrillés d'argent et de nuances si vives et si multipliées qu'on les dirait empruntées aux ailes des papillons, tapis de table émaillés de fleurs, étoffes pour robes ou pour tentures, selles en velours, manteaux brochés ou façonnés, de la forme la plus curieuse et du dessin le plus hardi. Qui veut connaître l'Inde doit l'étudier là; il s'y fera, mieux que dans les livres, une idée de cette civilisation efféminée qui l'a mise à la merci de toutes les conquêtes et de tous les conquérans, depuis Bacchus jusqu'à lord Clive et à lord Wellesley.

Le Portugal a fait un effort dont il faut lui savoir gré : il a quatre exposans avec des gros de Naples, des damas, des tissus pour robes et pour ameublemens, des velours, des satins et quelques mouchoirs de soie plus particulièrement empreints du goût local. L'Espagne reproduit les mêmes articles sur une plus grande échelle; elle a vingt exposans. C'est Barcelone qui a fait tous les frais; Valence manque et laisse une lacune; il y a eu là sans doute une jalousie de voisinage et un petit dépit de famille. Nous y perdons un terme de comparaison et une occasion de juger laquelle des provinces manufacturières de la Péninsule est dans la meilleure voie. Les objets que Barcelone a envoyés ne sont pas sans mérite et portent le cachet du pays. Il y a, entre autres, des châles de satin qui, pour la forme, les dessins et les couleurs, sont en merveilleux accord avec les épaules auxquelles ils sont destinés, des bretelles et des jarretières en soie d'un luxe qui ne nous est pas familier, des mantilles de fantaisie, des chenilles, des rubans de velours et des coiffures qui font rêver à l'Andalousie. A tout prendre, cette obéissance à des coutumes nationales vaut mieux que de mauvaises imitations; l'œil y gagne et l'art échappe à l'uniformité. Si l'on en excepte quelques magasins de modes, il n'y a nul avantage à ce que le chapeau français fasse le tour du monde, comme il en prend le chemin.

On n'accusera pas le pays levantin de sacrifier à l'épidémie régnante. Ce qu'on en voit à l'exposition prouve qu'il entend rester ce qu'il a été, conforme à lui-même et ne se réglant pas sur autrui. Tunis est toujours Tunis dans ses mouchoirs lamés ou brodés d'argent, dans ses *sefsaris,* dans ses *gandouras* légers comme des toiles d'araignée, dans ses couvertures brochées et ornées comme en comporte le climat. Tripoli ne déroge pas non plus dans ses étoffes soie et or ou tissées avec les soies de Crète; l'Égypte obéit au même sentiment en multipliant les soieries rayées, qui ont été et sont encore le caprice des harems et la matière employée dans les beaux cafe-

tans. Ces trois états ont d'ailleurs des exposans de qualité, le gouverneur de la province pour Tripoli, le bey pour Tunis, et pour l'Égypte le pacha; avec les rois et la compagnie des Indes, c'est presque un congrès de souverains. Là malheureusement s'est borné le contingent des provinces turques; les plus florissantes, les plus habiles dans l'art de tisser et de nuancer la soie sont absentes du concours. Rien de la Turquie d'Europe, rien de la Turquie d'Asie; ni Constantinople, ni Andrinople, ni Smyrne, ni Brousse n'ont envoyé de produits. Est-ce négligence ou préoccupation de la guerre? Le vide est fâcheux dans tous les cas et n'est pas justifié par un simple retard : le concert devrait être plus grand lorsque les drapeaux se confondent. La Grèce s'est montrée moins sourde à l'appel : elle est représentée par de beaux noms. Sparte expose des tissus de soie pour chemises; les religieuses du monastère de Saint-Constantin en exposent aussi; Hydra a des écharpes bleues et jaunes rayées d'argent, d'autres rouges avec des raies d'or, Cumi des essuie-mains et des ceintures d'une exécution originale. C'est bien l'Orient, et on le retrouve jusque dans ces moustiquaires dont l'usage ne s'étend pas au-delà d'un certain degré de latitude.

L'exposition des états sardes, si riche en soies grèges et ouvrées, laisse beaucoup à désirer du côté des soieries. Gênes n'y a que des colifichets, des plumetis, un coussin brodé d'or et de soie, mais rien en étoffes, rien surtout dans les velours, qui constituent son véritable titre. Turin a quelques velours d'une bonne exécution, et qui font honneur à MM. Chichizola, et des passementeries d'or, d'argent et de soie. En somme, ce n'est pas là une expression sérieuse de la fabrication locale : cinq ou six exposans à peine, et des produits de fantaisie ou d'un emploi restreint! L'Autriche s'est montrée plus généreuse ou plus courageuse, comme on voudra. Vienne seule a quarante exposans, et offre un assortiment complet dans tous les genres, velours, rubans de velours et de soie, fichus de chenilles, peluches, tissus brochés, façonnés, quadrillés, unis, tulles de soie, damas, ornemens d'église, écharpes, foulards, satins, étoffes pour ameublement, pour robes, pour gilets ou cravates, même des portraits de souverains reproduits avec plus ou moins de bonheur. Par le nombre des concurrens et la variété des objets, on peut juger de l'essor tout récent qu'a pris cette industrie. Avec moins de confiance dans ses forces, Lyon aurait à s'en préoccuper. On le copie, et c'est un honneur; on lui emprunte ses dessins, et c'est un hommage rendu au goût français; mais cet honneur et cet hommage pourraient, si on les pousse trop loin, devenir un souci et un danger. Il y a des fabricans, comme MM. Charles Moring pour les rubans et MM. Reichert pour les tissus, qui en sont arrivés à un degré de

perfection réel, et peuvent se présenter, sur les marchés de l'étranger, dans les conditions d'une rivalité sérieuse.

Plus que Lyon, le Zollverein aurait sujet d'en prendre quelque alarme : ce sont là pour lui des concurrens plus directs, plus contigus, et qui le serrent de plus près. Son exposition prouve qu'il n'entend pas se laisser devancer; elle se compose à peu près des mêmes articles, et compte cinquante-deux noms, dont quelques-uns haut placés dans l'industrie, comme MM. Diergardt pour les velours, et MM. Scheibler pour les étoffes. D'autres manquent, et leur absence a été remarquée, — par exemple, MM. Simons, Vanderleyer, Bœdinghaussen et Van-Bruck. Peut-être faudrait-il attribuer le fait aux ombrages de la politique, si déjà, à l'exposition de Londres, le Zollverein n'avait montré la même défiance et la même hésitation. Il y a donc lieu d'en chercher ailleurs le motif, et c'est le cas de se demander comment des manufacturiers éminens se tiennent à l'écart de solennités semblables. La Prusse et ses soieries ne sont pas seules en cause; partout il y a eu des abstentions et pour tous les produits. A quoi cela tient-il? A des préventions et à des calculs. Chez ceux-ci c'est fierté, chez ceux-là défiance : les uns, sentant leur force, assurés de leur vente, ne voient point d'avantage à briguer ce certificat public; les autres y redoutent un piége et s'imaginent qu'à se mettre au grand jour, on leur dérobera leur secret. Les timorés répugnent à mêler leurs noms aux intrigues inséparables d'un tel concours et veulent s'épargner le souci et les dépenses qu'il entraîne. A ces motifs peu graves se joignent aussi des motifs plus sérieux. Les manufacturiers consciencieux qui se présentent avec leur fabrication courante craignent, non sans quelque fondement, de se trouver en présence de produits d'apparat et de travaux de laboratoire. Enfin il en est qui regardent comme au moins suspectes la compétence des juges et surtout celle des curieux, et préfèrent demeurer à l'abri des faux jugemens, des suffrages surpris et des appréciations superficielles.

Si le Zollverein s'est un peu effacé, la Suisse a donné avec toutes ses forces. On sent là une vigueur, une sève qui ne demandent qu'à se produire. Les cantons ont fourni 89 exposans; Zurich en a 47, Bâle 24, Argovie 4, Saint-Gall, Underwald, Berne, les Grisons, chacun 1. Pour les genres, il y a, on l'a vu, deux groupes distincts; Bâle tisse les rubans, Zurich les étoffes. Point de prétentions aux grands effets ni aux dispositions coûteuses; c'est au bon marché que cette fabrication vise. Des façons simples, le mélange intelligent de matières économiques comme la bourre de soie, et par-dessus tout une exécution régulière et suivie, voilà ce qui distingue cette collection, l'une des plus intéressantes sans contredit que l'on puisse visiter aux

Champs-Élysées. Pour la bien apprécier, il n'y manque qu'une chose, c'est la mention des prix en regard des coupons; on verrait alors jusqu'où peut descendre le coût d'un objet de luxe, lorsqu'il est traité avec cette conscience et cette sûreté de moyens. Une autre remarque à faire, c'est qu'une sorte d'égalité règne dans cette manufacture de républicains; on dirait que les mœurs du pays répugnent à ce qui s'élève, et là comme ailleurs maintiennent le niveau. Cependant il y a quelques noms à distinguer, ceux de MM. Baumann, Bischoff, Ryffel et Schwarzenbach pour les tissus de soie unis, rayés, à carreaux, lisses, croisés ou satinés, — ceux de MM. Bary, Frayvogel, Richter, Sarasin, Soller et Sulger pour les rubans unis ou façonnés, ou de satin écru fait avec de la soie grège.

Avec la Grande-Bretagne, les procédés changent et les proportions aussi; aux ateliers de campagne succèdent les ateliers mécaniques. Sur les trois royaumes, deux ont fait défaut, l'Irlande et l'Écosse; l'Angleterre seule a donné, et en apparence elle n'a mis que peu de forces en ligne. Comme noms isolés, elle est réduite à vingt-cinq exposans; mais elle a une réserve qui vaut une armée : c'est le comité de Manchester, représentant soixante fabricans anonymes du district de Manchester et de Salford. Ni la variété ni la richesse ne manquent à cette exposition; elle réunit tous les genres et porte l'empreinte d'un travail puissant. Il y a de beaux velours, des damas bien faits, des brocatelles traitées avec soin, des tissus pour robes, pour meubles et pour cravates, des satins pour gilets, des étoffes façonnées et brochées, où l'on trouverait peu à reprendre comme exécution matérielle. Il y a surtout une abondance de foulards, les uns tissés et imprimés en Angleterre, les autres venant de l'Inde et dont l'impression seule est anglaise. Ce qui manque à tout cela, c'est un je ne sais quoi plus aisé à sentir qu'à définir, c'est la manière, c'est le goût, l'harmonie des couleurs, le choix des dessins, la disposition générale. Où en serions-nous, hélas! si à côté de tant d'élémens de force l'Angleterre n'avait aussi ses points vulnérables? Avec ses soies du Bengale d'un prix si réduit et affranchies de tout droit, ses vastes établissemens où les frais généraux s'absorbent pour ainsi dire dans la puissance de la production, ses relations ouvertes sur tous les marchés du globe, son activité infatigable, ses inépuisables ressources, ce génie du commerce qu'elle pousse si loin, cette soif de domination qui inspire tous ses actes et lui a valu une partie de sa grandeur, elle nous aurait bientôt enlevé ce beau fleuron industriel, le seul peut-être de notre couronne qui soit à l'abri de ses atteintes. Rien ne lui coûte quand il s'agit d'arriver. Déjà Coventry menace Saint-Étienne avec ses rubans; Manchester et Spitalfields essaient de se mesurer avec Lyon, et il semble que les

distances soient diminuées, témoin les essais heureux de MM. Winkworth et Procter, de Manchester, qui sont au nombre des exposans, et ceux de MM. Stone et Kemp, de Spitalfields, qu'on regrette de ne pas voir parmi eux.

Lyon! Lyon! c'était le cri de l'exposition de Londres, c'est aussi celui de l'exposition de Paris. En passant dans ces galeries où chaque pièce d'étoffe arrête le regard et le remplit d'étonnement, on se sent plus rassuré contre les rivalités étrangères. Non, il n'y a point de peuple au monde capable de réunir à ce point la richesse de la matière à la perfection du travail. De longtemps on ne verra un trophée industriel plus glorieux que celui de ces robes de cour et de soirée qui représentent les plus grandes difficultés vaincues en même temps que les effets de dessin les plus heureux et les plus délicats. Il est impossible d'arriver, dans la série des étoffes façonnées, dans les tentures, dans les décorations d'appartement, à une beauté plus naturelle et plus grandiose, à une plus merveilleuse entente des couleurs. Rien ne pèche, rien ne jure, tout porte le cachet d'un art qui se possède jusque dans ses hardiesses, d'un goût réfléchi et sûr de sa puissance, de ce sentiment de l'harmonie et de la forme sans lequel il n'y a point d'œuvres vraiment achevées. — Que ces brocarts sont riches et ces satins éclatans! Quelle magnificence dans ces ornemens d'église! — L'œil se trouble entre tant d'articles et des genres si divers! Il ne sait qu'admirer le plus, de ces velours d'un aspect sérieux, de ces moires de toutes les combinaisons et de toutes les nuances, de ces taffetas, de ces foulards qui gardent une certaine constance dans leur variété, — ou bien de ces articles de grande nouveauté qui ont à peine la durée d'une fleur et en ont tout l'éclat, où Lyon est sans pair et où à chaque saison il se surpasse lui-même, ou bien encore de ces rubans de Saint-Étienne, la succursale de Lyon et qu'on n'en saurait séparer, — rubans dont les dispositions vont à l'infini et qui dans leurs bandes étroites renferment tant de merveilles, si frais, si purs, si délicats, qu'on retiendrait son souffle de peur de les faner, et qui pourtant ont été tissés, sous un ciel bien noir et dans une atmosphère bien chargée de fumerons, par des mains qui ne sont pas celles de petites maîtresses.

Ici encore, comme pour la soie, il n'y a qu'à comparer, qu'à mettre l'étranger et la France en présence, à rapprocher ce qu'il produit et ce qu'elle crée. A l'instant on reconnaît la distance qui sépare le maître de l'élève, l'artiste original de celui qui copie. On n'a, par exemple, qu'à examiner nos sujets imitant la gravure en taille-douce et les sujets analogues que nous ont envoyés l'Angleterre et l'Allemagne; l'effet en est frappant pour l'œil le moins exercé. Point de taches, point de ton faux dans l'exécution française; on prendrait

le tissu pour une gravure estimée. Dans l'exécution étrangère, il y a toujours de mauvais coups de navette, des parties qui déparent et où la main se trahit. Même contraste dans les articles de haute nouveauté, où l'inspiration domine et qui perdent dans le plagiat une partie de leur charme et de leur caractère. Puisqu'il en est ainsi, laissons faire l'imitation; elle a moins de périls qu'on ne le dit et qu'on ne semble le craindre. La France manufacturière est assez forte pour la supporter sans en souffrir, et elle gardera l'honneur d'être pour les industries de luxe le laboratoire et l'atelier d'échantillons du monde entier. On copie ses dessins au dehors, mais on les copie, comme on parle sa langue, avec un accent étranger. Il y a d'ailleurs un autre point où l'imitation échoue : c'est l'exécution, c'est l'art du montage, où nos ouvriers sont incomparables, et où ils trouvent, sur le métier même, des effets inattendus. Grands artistes que ces ouvriers, et comment les oublier quand on parle des merveilles qu'ils créent! C'est de leurs rangs qu'est sorti cet homme de génie à qui l'industrie des soies doit sa plus grande et sa plus féconde révolution, Jacquard, qui vécut et mourut pauvre après avoir enrichi sa patrie et le monde; c'est là que se rencontrent encore de loin en loin des hommes désintéressés et ingénieux comme M. Roussy, auteur de dix perfectionnemens pour lesquels il n'a pas même pris de brevet. Ouvriers méritans et qu'on dépeint si terribles! le goût qui les anime a survécu à tout, à l'esprit de secte, aux ravages de la guerre civile, aux révolutions de la mode et à celles de la politique! Il y a un concert mystérieux entre les innombrables mains qui concourent, souvent sans se connaître, à la confection de ces admirables tissus. Dessinateurs, ourdisseurs, apprêteurs, teinturiers, tous se prêtent sans effort et presque sans méthode un mutuel appui. C'est leur instinct, c'est leur nature; ils font des chefs-d'œuvre comme on ferait ailleurs des choses vulgaires, sans effort et sans avoir la conscience de leur supériorité.

L'exposition des soieries est aussi remarquable par le nombre des fabricans qui ont concouru que par le choix des articles présentés au concours. Lyon seul a 120 exposans. Saint-Étienne, qui s'est abstenu à Londres, en a 54. A ces chiffres, et pour les compléter, il faut ajouter Paris, qui a 16 exposans, Tours, qui en a 3, Nîmes, qui s'est montré bien modeste et n'en a que 2, la Moselle, qui en compte 7 ou 8 pour les peluches, enfin d'autres villes de moindre importance et qui ne dépassent guère l'unité. Qui choisir au milieu de cette légion si vaillante et si éprouvée? A quoi bon répéter des noms qui sont dans toutes les bouches, couronnés dans toutes les expositions, connus de tout ce qui achète, expédie, vend et porte de la soie : pour les étoffes de nouveauté MM. Schultz, Champagne, Go-

demard et Meynier, pour les satins de couleur Heckel, pour les satins noirs Bellon, pour les étoffes à gilets Fontaine et Balleydier, pour les ornemens d'église Lemire et Yemenitz, pour les ameublemens Grand frères, pour les crêpes et foulards de soie Durand, pour les robes Croizat, pour les velours de couleur Blache, puis en d'autres genres, Gindre, Potton, Mathevon et Bouvard? Telle est la part de Lyon; celle de Saint-Étienne n'est pas moindre. Ce sont, pour les rubans de nouveauté, MM. Crepet et Granger, Barlet et Belingard, Collard et Comte, et dans les rubans courans, Barlet et compagnie, Colcombet et Grangier de Saint-Chamond. Encore n'est-ce là qu'une faible part de ce qui mériterait une mention. Lyon est un être collectif dont on ne peut sans inconvénient briser et décomposer l'ensemble. Il y a pourtant dans son exposition une exposition à part, des plus modestes en apparence, et à côté de laquelle les curieux passent sans s'y arrêter : c'est celle des peluches de Tarare. Naguère la Prusse rhénane régnait sans partage dans cet article, important à coup sûr, puisqu'il défraie, pour la plus grande part, la fabrication des chapeaux d'hommes. Crefeld et Elberfeld en fournissaient au monde entier, même à la France. Pour lui enlever ce privilége, il a fallu beaucoup d'essais, beaucoup de tâtonnemens. La Moselle a lutté d'abord, et non sans succès, avec des ateliers disséminés dans la campagne; mais l'honneur de vaincre et de faire capituler les fabriques du Rhin devait revenir à Tarare et au magnifique établissement qu'y ont fondé MM. J.-B. et P. Martin et Casimir. Deux perfectionnemens ont suffi pour nous rendre l'empire, — la supériorité du noir et le métier à double pièce, qui a diminué de moitié le prix de la main-d'œuvre. Aujourd'hui non-seulement la France reste maîtresse sur son terrain, mais elle domine au dehors, et fournit des peluches à la Prusse elle-même. La Moselle a conservé ses cliens, et Tarare est sans rivale sur les marchés de l'Angleterre et de l'Amérique du Nord; toutes les chapelleries connaissent et recherchent ses produits. Son seul établissement livre à l'exportation une valeur de 6 millions de francs.

Quand on parle d'industries de luxe, il serait injuste et ingrat d'oublier Paris. Si Lyon est le foyer de la soierie, Paris en est l'arbitre; ce que Lyon exécute, c'est Paris qui le conseille et le règle; le sentiment du goût en émane et y aboutit. Paris d'ailleurs a, sans le tissage des soies, des fabrications qui lui sont propres, et que Lyon ne surpasse pas. Tels sont les articles où la soie grège entre comme principal élément, et dont on remarque à l'exposition des échantillons si distingués. Il est impossible de passer, sans être émerveillé, devant ces magnifiques impressions où la perfection du tissage fait disparaître jusqu'à l'entrelacement des fils, et que relèvent à la fois

le choix des dessins et l'éclat des couleurs. A côté d'articles anciens et d'une vogue constante, comme les tissus pour robes et châles, les baréges, les tarlatanes, figurent des détails tout nouveaux, comme ces franges rebouclées au tissage, ces tissus à double chaîne pour produire des façonnés à fond plus net et plus pur, les étoffes avec impressions en or, les bourses de soie tirées à poil, enfin les foulards avec effets de tissage et d'impression combinés. Bien des noms se présentent ici, et dans le nombre ceux de fabricans qui comptent d'anciens succès et savent s'en préparer de nouveaux.

Est-ce à dire que tout soit fait pour notre industrie des soieries, et qu'il ne lui reste plus qu'à s'endormir sur sa moisson de lauriers? Tel n'est point le sentiment qui y règne; telle n'est point l'opinion qu'on a d'elle. Si belles que soient ses destinées, elle a la conscience de destinées plus belles encore; elle y aspire, elle y tend. Le premier travail qu'elle ait à opérer sur elle-même, c'est la modification prudente de sa constitution intérieure. Aux avantages qu'elle possède et qui tiennent à son génie, il faut qu'elle ajoute ceux qui lui manquent et qui sont à sa disposition quand elle les poursuivra sérieusement. Si l'Angleterre ne peut lui ravir ni son goût, ni son art, ni le secret de ses teintures, où des savans comme M. Chevreul ont porté le flambeau de l'observation, elle peut emprunter à l'Angleterre l'emploi des métiers mécaniques et l'exploitation sur une grande échelle, qui sont les élémens du bon marché. Lyon en est encore à l'atelier domestique, à l'atelier de famille, et c'est là une organisation rudimentaire qui laisse l'ouvrier à la merci des intermittences du travail et de la fluctuation des commandes. La grande fabrique peut seule mettre un terme à cet état abusif; elle enchaîne le manufacturier et garantit mieux l'ouvrier du chômage, elle assure et élève le sort de l'un et de l'autre par l'extension des débouchés, qui accompagne une fabrication plus économique. Elle est dans la force des choses et dans les nécessités de la situation en présence des rivalités extérieures, qui, désarmées pour ce qui tient aux articles de prix, poursuivent une revanche dans les voies du rabais. Ce sera une révolution pacifique et plus féconde à coup sûr que les révolutions politiques ou sociales dont Lyon a été si souvent le théâtre et qui lui ont si peu profité.

LOUIS REYBAUD, de l'Institut.

LA CHIMIE

A L'EXPOSITION

L'ALUMINIUM.

Les applications de la chimie aux arts et à l'industrie se multiplient depuis quelques années de façon à rendre difficile la tâche de celui qui voudrait scrupuleusement les énumérer. A l'exposition universelle de 1855, on peut dire qu'il n'est guère de produit sorti des ateliers ou des manufactures qui, dans le cours de la fabrication ou de l'extraction, n'ait passé entre les mains des chimistes, et ne leur doive sa perfection ou son existence même (1). La fabrication du sucre par exemple, l'art de le retirer de la betterave, d'en purifier la dissolution et de l'évaporer, ont été inventés et perfectionnés par des chimistes. Ne sont-ce pas eux aussi qui ont découvert et qui découvrent chaque jour des teintures, soit minérales, soit végétales, et qui les appliquent sur les étoffes? Et ces étoffes mêmes, ne sont-elles pas livrées aussi à des chimistes qui savent produire le chlore pour les blanchir, et qui ont vu que par leur exposition sur le pré, sous l'influence des rayons solaires et de l'humidité, les matières colorantes s'effacent, absorbent l'oxygène, et se changent en nouvelles substances plus facilement solubles dans les liqueurs alcalines? Le tannage des peaux, c'est-à-dire la combinaison de leur matière animale avec le tannin ou acide tannique, la sulfuration ou la vulcanisation du caoutchouc et du gutta-percha, c'est-à-dire la combinaison du

(1) La classe des arts chimiques occupe une bonne partie du livret de l'exposition, et encore en a-t-on détaché une foule d'industries qui y touchent cependant, et qui ne sauraient se passer de la chimie et des chimistes.

suc du *ficus elastica* ou de l'*ycomandra* avec le soufre ou la gomme laque, la saponification ou la combinaison des alcalis avec les acides de l'huile, la fermentation du raisin ou de la betterave, qui transforme en alcool le sucre qu'ils contiennent, les distillations qui produisent les essences si variées de la parfumerie, l'art de retirer du minerai le fer, le zinc, le plomb, celui de former des alliages entre ces divers métaux et de connaître les propriétés de chacun suivant la nature et la proportion des métaux employés, tous ces procédés divers reposent sur des phénomènes chimiques qu'une étude sur la chimie à l'exposition universelle devrait décrire.

Ce n'est pas tout; une science qui contribue plus que toute autre à la richesse d'un pays, l'agriculture, après avoir dédaigné longtemps les secours de la chimie, en est arrivée aujourd'hui à ne plus pouvoir se passer d'elle, et les établissements agricoles sont devenus ou des manufactures ou des laboratoires. Les agriculteurs, ou du moins la plupart d'entre eux, ont enfin conçu cette notion si simple, et qui, comme toutes les notions simples, a mis six mille ans à se faire jour, que l'on ne pouvait retirer d'un lieu que ce que l'on y avait mis, et qu'ainsi les fumiers n'étaient pas, comme on le croyait, un excitant destiné à mettre en jeu les forces productrices de la terre, mais les matières premières elles-mêmes, qui, transformées par la végétation, devaient composer le seigle ou le blé, la betterave ou la pomme de terre. On a compris dès lors que la nature des fumiers devait varier avec la nature de la récolte, et que puisque ce n'était plus une sorte de ferment dont une petite quantité suffisait pour causer la végétation, comme quelques grammes de levure de bière font fermenter des quantités presque infinies de sucre, il fallait augmenter le poids du fumier jeté sur la terre proportionnellement au poids de la récolte qu'on devait en retirer, et varier la nature de ce fumier avec la composition intime de cette récolte. Ainsi le fumier jeté sur un champ de blé doit contenir des phosphates et de l'azote, — le fumier des vignes, de la potasse, etc. Il a donc fallu s'adresser aux chimistes pour connaître la composition des plantes et des engrais. Ce sont eux encore qui ont indiqué quels végétaux puisent dans l'air une partie de leur nourriture, quels autres ne peuvent absorber que par les racines les liquides qui doivent les nourrir, et par conséquent quelles récoltes épuisent la terre, quelles autres peuvent la fertiliser. Enfin c'est aux chimistes que l'on doit l'idée de réunir aux établissemens agricoles des fabriques qui en utilisent les résidus ou les productions. C'est ainsi que des agriculteurs ont fabriqué du sucre avec leurs propres betteraves, du noir animal avec les os des chevaux qui servent à nourrir les cochons, etc.

Il est aussi un certain nombre de fabriques qui donnent des produits chimiques proprement dits, et qui ont acquis beaucoup d'im-

portance, soit au point de vue de l'utilité des denrées qu'elles mettent sur le marché, soit aux yeux des économistes par l'importance de leurs affaires et les quantités énormes d'ouvriers qu'elles emploient et des matières qu'elles transforment. C'est là maintenant une des branches du commerce de notre pays qui, sous ce rapport, peut soutenir la comparaison avec le modèle que les peuples doivent avoir sans cesse devant les yeux, l'Angleterre. Les produits qui sortent de ces fabriques, peu connus du public, qui souvent ignore jusqu'à leur nom, ont un débit considérable. Les chimistes les plus illustres n'ont pas dédaigné de s'occuper des moyens de les obtenir à bon marché ou de les appliquer aux industries annexes que nous avons signalées, et ces découvertes ont au moins autant servi leur réputation que les recherches les plus purement spéculatives. Ainsi M. Balard est au moins aussi connu pour avoir inventé un moyen de fabriquer la soude à meilleur marché que pour avoir découvert un des corps simples les plus curieux, le brome. M. Thénard a perfectionné la préparation de la stéarine et la fabrication des bougies, tandis que M. Chevreul s'occupait de la teinture, M. Boussingault et M. Liebig des applications de la chimie à l'agriculture. M. Regnault donne aujourd'hui ses habiles soins à une industrie qui au premier abord semble peu chimique, à la porcelaine. Pour donner une idée de l'importance de ces industries, il suffit de citer un fabricant bien connu des Parisiens, M. Ménier. Il ne faisait d'abord que du chocolat, et sa production s'élevait à près de dix mille kilogrammes par jour. Pouvant disposer d'une force considérable et ayant formé des ouvriers habiles dans les manipulations du chocolat, qui sont bien près aussi d'être des manipulations chimiques, il s'adjoignit une fabrique de produits chimiques qui d'abord ne devait utiliser que ses résidus, et dont aujourd'hui les affaires s'élèvent à plus de 15 millions par an. Il n'est pas à beaucoup près le seul, et presque tous les fabricans de savons, de bougies, de résines, de teintures, etc., produisent aussi de la soude, des acides sulfurique et chlorhydrique, du cyanoferrure de potassium, de l'alun, etc. Ces industries sont donc fort importantes, car tous ces corps sont employés en grand dans le commerce et dans les arts. Ce sont là les matières premières des choses auxquelles on doit le bien-être, le luxe et la richesse, si bien que l'on a pu dire par exemple que le plus sûr moyen de connaître le degré de civilisation d'un pays était de savoir combien il produit et combien il consomme d'acide sulfurique.

Parmi tant d'exemples de ce qu'a de fécond l'accord de l'industrie et de la science, nous choisirons une découverte qui appelle l'intérêt non-seulement par ses applications possibles, mais aussi par les questions scientifiques qu'elle offre l'occasion d'aborder. Nous vou-

lons parler d'une substance dont le nom commence à être bien connu, et qui est au moment de passer du laboratoire des savans dans l'industrie : c'est ce métal nouveau qui fait grand bruit depuis un an, l'aluminium.

Lorsqu'on a traversé le couloir qui mène du bâtiment principal du palais de l'exposition dans la galerie des machines, on entre dans une sorte de rotonde qui présente un assez beau coup d'œil, et qui peut soutenir la comparaison avec quelques-unes des salles du Palais de Cristal, que nous avons tenté d'égaler. Là se trouvent en effet les deux expositions des industries ou plutôt des arts dans lesquels nous excellons, — l'industrie des porcelaines et celle des tapis, ou d'une façon plus restreinte encore, car là est notre véritable supériorité, les porcelaines de Sèvres et les tapisseries des Gobelins, de Beauvais et de Nîmes. A droite en entrant, sur une petite table couverte de velours, et qui paraît quelque peu mesquine auprès de tant de magnificences, sont placées deux piles formées chacune de sept ou huit lingots de $0^{m},1$ environ de longueur et de $0^{m},02$ d'épaisseur. Ces lingots se ressemblent tous; ils sont d'un gris argenté, un peu ternes à la surface, mais la cassure en est brillante. Les uns sont assez lourds, les autres sont d'une légèreté extrême. Au-dessous d'une des piles est écrit le mot *argent*, au-dessous de l'autre le mot *aluminium*. C'est en effet là cette substance qui au premier abord ne présente rien d'extraordinaire, et qui a pourtant le pouvoir d'arrêter les visiteurs presque autant que les vases de Sèvres ou le surtout de cuivre argenté de M. Christofle, tant ce nom a été souvent répété depuis un an. Chacun regarde cette modeste pile avec curiosité, et presque tout le monde, après en avoir lu le nom, se souvenant que c'est un métal nouveau, demande aussitôt : « Quelle en est la composition? Le trouve-t-on tout formé dans la terre? » C'est donc à ces deux questions un peu naïves que je dois tout d'abord répondre. Il suffira de rappeler qu'un métal n'est composé que de lui-même, qu'un métal est un corps simple pour parler plus scientifiquement, qu'ainsi il existe nécessairement tout formé dans la terre, et qu'on ne peut trouver épars les élémens qui le constituent. Il peut se combiner à d'autres substances, mais il ne peut être décomposé. Après avoir établi ces divers points, nous aurons à voir quels sont les avantages de ce nouveau métal, les procédés que l'on emploie pour l'obtenir pur, et enfin à quels usages on peut l'employer.

Tout le monde sait ou croit savoir ce qu'on entend par un métal. Ce mot existe dès la plus haute antiquité, et il paraît toujours avoir été compris et entendu de même. Montrez à qui vous voudrez un morceau de fer ou de cuivre, et chacun vous dira : Voilà un métal.

On sait que les pièces de monnaie, les sabres et les épées, les armures des anciens chevaliers, les machines à vapeur sont métalliques, et il semble que personne ne puisse s'y tromper. Si les gens du monde avouent parfois qu'ils ignorent la composition de telle ou telle pièce, s'ils ne savent pas reconnaître du fer ou du zinc, un alliage d'étain et d'antimoine, ou d'argent et de cuivre, si même ils vont plus loin et avouent, dans un langage très peu scientifique, ignorer de quoi est composé l'argent ou le mercure, du moins une substance métallique leur paraît-elle toujours devoir être distinguée de toute autre, et ils ne croient pouvoir la confondre ni avec le bois, ni avec le papier, ni avec l'air, etc. L'idée de métal même semble être une de ces idées simples qui n'ont pas besoin d'être définies, une idée innée pour ainsi dire, analogue du moins à ces idées naturelles aussi indispensables que les sensations d'où elles nous viennent, les idées de chaleur ou de lumière. Et qui jamais a songé à expliquer ce que ces mots signifient? Essayons cependant de voir d'une façon bien positive ce que c'est qu'un métal, et si l'idée de métal est aussi simple qu'on le croit. Nous verrons, je pense, que c'est une substance impossible peut-être à définir et fort difficile tout au moins à concevoir d'une manière précise.

Si l'on essaie d'analyser l'idée que tout le monde s'en forme, on arrivera à peu près à la définition suivante : un métal est une substance solide, grise ou blanche, brillante, dure, plus ou moins ductile, c'est-à-dire pouvant se réduire en fils en passant à la filière, et se réduisant en lames sans se briser sous le choc du marteau ou la pression du laminoir. Les métaux sont en outre très dilatables par la chaleur et toujours opaques. Cette définition, ce semble, est bien simple ; elle convient aux métaux que nous avons le plus souvent sous les yeux, comme le fer, le zinc, l'argent, etc., et l'on est porté à la trouver excellente. Regardons-y pourtant de plus près, et nous ne la trouverons pas aussi vraie. Elle est loin de remplir les conditions d'une bonne définition; elle ne convient pas à l'objet défini tout entier, et elle ne le comprend pas seul. Il y a des métaux qu'elle ne décrit pas, et il est des substances non métalliques qu'elle semble comprendre. Ainsi d'abord la solidité et la dureté ne sont pas essentielles aux métaux, car le mercure, qui en est un sans contestation possible, est liquide à la température ordinaire, et des métaux moins connus, comme le sodium et le potassium, sont très mous. Tous d'ailleurs sont fusibles et peuvent même être réduits en vapeurs. La couleur grise ou blanche leur est-elle essentielle? Le cuivre et le titane sont rouges, l'or est jaune, l'argent réduit en poudre est presque noir. Quant à la malléabilité et la ductilité, ces conditions n'existent pas pour les métaux liquides ou mous, et d'autres les possèdent à un degré si faible, qu'elles ne peuvent entrer dans une

définition. Le poids? Quelques-uns sont plus légers que l'eau. La dilatabilité? Mais plusieurs, le platine par exemple, sont moins dilatables que bien d'autres substances. L'opacité? L'or lui-même, le plus dense de tous les métaux, réduit en feuilles par le batteur d'or, laisse passer des rayons lumineux qu'il colore en vert. Ces feuilles sont très minces, il est vrai, car la malléabilité de l'or est très grande; il en faudrait superposer plus de dix mille pour former une épaisseur de $0^{m},001$; mais l'expérience n'en prouve pas moins que l'or est translucide. Enfin l'odeur et la saveur, que quelques personnes seraient tentées de regarder comme nulles à cause de l'insolubilité des métaux, ne sont pas même des caractères, car si l'or, l'argent et le platine sont inodores et insipides, le cuivre, le fer, le zinc, l'étain, acquièrent par le frottement une odeur et une saveur connues de tout le monde. Toutes les bases de notre définition sont donc successivement ébranlées, et l'on pourrait ajouter que certaines substances, qui ne sont probablement pas des métaux, y sont comprises aussi bien que l'argent, le fer et le zinc. Ainsi l'arsenic est solide, dur, brillant, quelque peu malléable, et dans les traités de chimie d'il y a trente ans, il est placé au nombre des métaux. L'iode est brillant et a la couleur et l'éclat du plomb; le bore est dur; enfin le diamant lui-même offre une partie des propriétés énumérées dans la définition.

Ainsi la physique ne nous donne aucun moyen de définir les métaux; l'aspect extérieur ne nous permet pas de les distinguer de certaines autres substances et d'en déterminer l'essence. Aucune de leurs qualités ne paraît constante, et quelle que soit la règle que l'on pose, toujours on trouve des exceptions. Irons-nous plus loin, et chercherons-nous si leurs propriétés chimiques sont plus tranchées et peuvent faire disparaître la confusion que les découvertes nouvelles ont amenée? Tous les métaux sont des corps simples. C'est là une qualité importante sans contredit. Ils ne sont composés que d'une seule espèce de matière, laquelle n'existe pas indépendamment du métal. De quelque façon qu'on les divise, à quelque réactif qu'on les soumette, on ne peut jamais en extraire que des parties de métal qui varient avec le métal étudié, mais qui sont toujours identiques dans chaque métal. Ainsi, dans l'état actuel de nos connaissances, tous les atomes qui forment une masse de cuivre sont du cuivre, tous ceux d'une masse d'argent sont de l'argent, etc. Les métaux peuvent s'allier ensemble ou s'amalgamer avec le mercure : les pièces de monnaie par exemple sont formées de cuivre et d'argent, ou de cuivre et d'étain; le laiton est un alliage de zinc et de cuivre, les caractères d'imprimerie sont composés de plomb et d'antimoine, le tain des glaces est un amalgame de mercure et d'étain, le maillechort est un alliage de cuivre, de zinc et de nickel, etc. Néanmoins tous les métaux proprement

dits sont des corps élémentaires. Quant à leurs propriétés chimiques, on ne peut guère ici les exposer avec détail; elles sont assez complexes, et il faudrait, pour les faire connaître, écrire un traité complet, ou se résoudre à n'être compris que par des chimistes, auxquels on n'apprendrait tout au plus qu'une chose nouvelle, chose qu'ils n'ont nulle envie de savoir : c'est que leur science admirable renferme bien des lacunes, et sûrement bien des erreurs. On sera donc obligé de nous croire un peu sur parole lorsque nous dirons que les propriétés chimiques des métaux diffèrent peu de celles des autres corps simples, et qu'une définition par la chimie serait à peu près aussi vague que celle que pourrait donner la physique. L'argent ne se sépare du soufre par aucun trait saillant, et ceux qui ont voulu fonder une classification sur les décompositions des sels par la pile ne sont pas arrivés à des résultats certains et satisfaisans. Ce sont là des barrières établies à grand'peine, et que chaque découverte nouvelle tend à renverser. Le chimiste même qui a perfectionné la fabrication de l'aluminium a troublé cette classification en proposant très judicieusement de rapprocher des métaux un corps que l'on en séparait jusqu'ici, le silicium. Ni la chimie, ni la physique, ni le sens commun ne fournissent donc une bonne définition des métaux, et l'on ne découvre ni *à priori*, ni en feuilletant les ouvrages scientifiques, quelle est cette distinction, que chacun croit si naturelle, qui sépare une substance métallique d'un autre corps simple. D'où vient pourtant que ces barrières ont été élevées et qu'elles subsistent encore? C'est là ce qu'il convient d'exposer, et nous serons rapidement conduit aux causes de la découverte de l'aluminium, à sa préparation et au trouble que ses propriétés mieux connues doivent apporter dans la chimie telle que nous l'avons conçue jusqu'à présent.

Dans les temps anciens, personne n'a eu l'idée de se faire la question que nous nous sommes posée, et l'on connaissait un assez grand nombre de métaux sans se demander de quelle nature étaient ces substances que l'on confondait sous un même nom. On ne cherchait pas s'il fallait les réunir aux quatre élémens, la terre, l'eau, l'air et le feu, ou si c'étaient des matières composées. Pour les anciens, un métal était une substance facile à connaître et à décrire, car une bonne partie des métaux que nous employons aujourd'hui étaient inconnus et restaient dans le sein de la terre combinés à des substances qui les rendaient méconnaissables. On n'employait guère que l'or, l'argent, le cuivre et peut-être l'étain; le fer même n'est entré dans l'usage général que fort tard. Toutes ces substances avaient ce qu'on appelle communément l'*aspect métallique* bien caractérisé; elles étaient solides, dures et brillantes; aussi ne pouvait-on s'y tromper. On sait d'ailleurs que l'antiquité ignorait la chimie, et que sous ce rapport les Arabes sont nos maîtres. C'est au moment de leur plus

grande puissance, après la conquête de l'Égypte, que le goût pour cette science se développa chez ce peuple, autrefois si curieux et si intelligent. Il est probable, et c'est l'avis de l'homme qu'il faut le plus écouter sur la chimie, M. Liebig, que les doctrines, les idées et les découvertes des savans que les Arabes trouvèrent à Alexandrie ont contribué à ce développement scientifique. Je crois pourtant que cela est plus vrai pour les autres sciences, comme la médecine, les mathématiques et l'astronomie, que pour la chimie proprement dite. Quoi qu'il en soit, c'est alors qu'apparurent les premiers alchimistes, et ils conservèrent dans leur notation et dans leur manière de décrire les expériences quelque chose de mystérieux et d'obscur qu'ils avaient sans doute emprunté aux prêtres de l'Égypte. Leurs progrès furent rapides, et l'on serait étonné de la variété de leurs connaissances. Le principal but de leurs travaux, et c'est ce point seul qui nous intéresse, était la recherche de la pierre philosophale, c'est-à-dire d'une substance pouvant transformer en or un métal quelconque. Ils ne supposaient donc pas que l'or ni les autres métaux fussent des substances élémentaires. Il est clair que leurs recherches eussent été alors insensées, même à leurs propres yeux. Des expériences curieuses, au contraire, les avaient conduits à penser que tous les métaux contenaient du soufre. Cela était certain; mais l'or, qui est jaune, renfermait-il moins de soufre que l'argent, qui est blanc, ou au contraire était-ce au soufre que l'or devait sa couleur? Sur ce point, ils n'étaient pas d'accord, et de cette dissidence résultaient deux procédés. Les uns tentaient d'ajouter du soufre d'or aux métaux communs, les autres s'efforçaient de purifier le plomb ou le zinc. Pour les premiers, l'or était un métal ordinaire combiné à une substance qui lui donnait sa supériorité, faisait de lui le roi des métaux; pour les autres, c'était le métal pur, la quintessence du métal qu'il fallait retirer des métaux imparfaits ou demi-métaux. Cette quintessence était une substance rouge, comme on sait, qui, obtenue pure, pouvait transmuter en or une quantité quelconque de métal ou même de toute autre matière, agissant ainsi comme une sorte de ferment qui par sa seule présence transforme les substances organiques. Il est du reste évident que cette substance parfaite devait guérir toutes les maladies; c'était une panacée universelle. On ne citerait peut-être pas d'alchimiste qui n'ait décrit un procédé pour la préparer, et qui n'en ait vanté l'efficacité, quoique lui en particulier ne l'ait jamais obtenue et n'ait pas éprouvé ses vertus; mais l'alchimiste ne doute de rien, sans avoir rien vu. En général c'est sur le mercure que l'on opérait. Que fallait-il en effet pour le transmuter? Le solidifier et lui donner la couleur jaune. Or cela était facile, pourvu qu'on le mêlât au *mercure des sages*, à la *terre adamique*, ou simplement à *l'or philosophique*, opérations qui

sont décrites dans les livres avec de grands soins et les plus minutieux détails.

Au XVIIIe siècle, l'alchimie devint ou prétendit devenir la chimie. On fit des analyses nombreuses, et Becher, appuyé sur des raisonnemens et des expériences, démontra que le sel, le soufre et le mercure, considérés jusqu'à lui comme les élémens des métaux, étaient eux-mêmes des corps composés, et que toute matière provenait de la combinaison de trois substances auxquelles il donna le nom de *terres :* — la terre saline ou vitrescible, la terre grasse ou inflammable, la terre mercurielle ou volatile. Cette dernière substance existait en assez forte proportion dans les métaux et leur donnait l'aspect métallique. Des diverses combinaisons de toutes trois résultaient non-seulement les métaux, mais le bois, le verre, l'eau, etc. Becher avait remarqué en effet (et beaucoup de chimistes l'avaient vu comme lui) que tous les métaux, à l'exception de deux, l'or et l'argent, étaient altérés par le feu, et se transformaient sous son influence en une matière grise, blanche ou noire, qui n'avait plus rien de métallique. C'est à cela qu'on donnait le nom de terre. On croyait alors à une décomposition, on pensait que le métal avait perdu quelques parties de sa substance, sa terre mercurielle ou volatile suivant les uns, son phlogistique suivant les autres. Si l'or et l'argent n'éprouvaient pas cette altération, c'est que cette substance, qui est, pour parler comme les alchimistes, la quintessence de leur *métallité*, leur adhérait plus fortement, — et s'ils étaient moins fusibles que les autres, c'est qu'ils contenaient moins de terre inflammable, laquelle constituait presque à elle seule le métal liquide, le mercure. Que fallait-il faire pour rectifier ces idées? Tout simplement peser le métal avant et après la calcination, et la différence de poids aurait indiqué s'il avait gagné quelque chose, ou s'il avait perdu un de ses élémens. Cela paraît fort simple assurément, car rien n'est plus facile que l'expérience de la veille, ni plus difficile que celle du lendemain. C'était pourtant une idée de génie. Lavoisier, qui la conçut, fit peut-être la plus grande découverte de la science moderne en observant que le métal pendant la calcination, loin de se dédoubler, avait absorbé la partie respirable de l'air atmosphérique, s'était oxydé, comme on dit maintenant, et que la chaux métallique était une combinaison du métal et non un de ses élémens.

En même temps, Dalton faisait passer de la métaphysique dans la chimie la notion des atomes, et l'idée de substance élémentaire devint parfaitement claire et accessible à tous. On admit que tous les métaux alors connus, et qui étaient au nombre de six, — or, argent, cuivre, fer, étain, plomb, platine, — et les cinq demi-métaux, — antimoine, bismuth, zinc, cobalt et mercure, — étaient des corps simples. On y ajoutait aussi l'arsenic, relégué depuis dans la classe

des corps simples non métalliques, que l'on comprend sous le nom singulier de métalloïdes. Mais ce ne furent pas là les seuls effets de la découverte de Lavoisier. De même que ce grand homme avait reconnu que les métaux pouvaient, en absorbant l'oxygène de l'air, se transformer en chaux ou terres, en oxydes, comme nous disons aujourd'hui, d'autres chimistes pensèrent que les substances connues dès longtemps sous le nom de chaux, de terres ou d'alcalis, — et parmi elles surtout la chaux commune qui sert à bâtir, la soude et la potasse, qui, combinées à l'huile, forment les savons, — pouvaient bien être aussi des métaux combinés à l'oxygène. Ces métaux seulement avaient une telle affinité pour ce corps, que les oxydes étaient plus difficiles à décomposer, et peut-être même que le métal ne pouvait pas rester exposé à l'air ou à l'eau sans être immédiatement altéré, ce qui expliquait comment ces métaux ne se trouvaient jamais à l'état métallique dans le sein de la terre. Des expériences furent faites, et, après plusieurs tentatives, un chimiste illustre, Davy, employant le nouvel agent que Volta venait de découvrir, décomposa par l'électricité la soude et la potasse. Il vérifia que c'étaient là des composés d'oxygène et d'autres substances qui reçurent les noms de sodium et de potassium. Ces substances avaient avec les métaux quelque analogie d'apparence, quoique l'une surtout fût très molle, et que l'éclat en fût presque nul; mais leurs oxydes ressemblaient à ceux des métaux, étaient connus dès longtemps sous le nom de terres ou d'alcalis, et se combinaient comme eux aux acides. On leur conserva donc le nom de métaux, qui changea de sens et s'appliqua seulement à certains corps simples formant avec l'oxygène des combinaisons pourvues de certaines propriétés. Ces propriétés du reste étaient et sont encore assez mal déterminées, et la distinction entre les corps simples, qui sont les métaux, et ceux qui ne le sont pas, restera toujours difficile à faire. Je n'en veux pour preuves que l'arsenic, qui a été longtemps et est encore par quelques personnes placé dans la classe des métaux, quoiqu'il s'en distingue par un assez grand nombre de propriétés. Je citerai aussi l'hydrogène, qui ressemble à un métal par ses propriétés chimiques, et que son apparence seule et l'ancien préjugé, qui veut qu'une substance métallique soit nécessairement dure, solide, malléable, empêchent de placer à côté du plomb et de l'argent. Le silicium enfin était un métalloïde, et de nouvelles expériences de M. Sainte-Claire Deville ont à peu près prouvé qu'on doit le rapprocher des métaux.

Quoi qu'il en soit, l'expérience de Davy ne paraissait pas laisser de doutes. Toutes les terres, tous les alcalis, toutes les chaux, étaient ou devaient être les oxydes de corps non encore isolés, mais plus ou moins facilement susceptibles d'être obtenus purs. La chaux est un oxyde de calcium, la baryte un oxyde de baryum, la strontiane

un oxyde de strontium, l'alumine un oxyde d'aluminium, etc. Tous furent peu à peu isolés; on leur conserva le nom de métaux, et le nombre de ces corps devint par degrés considérable. En 1813, on en connaissait trente-huit, dont quelques-uns, comme l'aluminium, le magnesium, le silicium, etc., étaient admis par analogie. Aujourd'hui les traités de chimie en mentionnent quarante-sept. Il est bien entendu d'ailleurs que personne ne croit ce chiffre exact. Il est probable que ce sont là des corps simples pour nous, mais que des découvertes nouvelles changeront nos idées. Tous ces métaux ont été divisés en classes par M. Thénard, qui a donné, au commencement de ce siècle, le premier ouvrage un peu complet sur la chimie. Cette division permet de retenir sans peine leurs propriétés. Les catégories établies par M. Thénard reposent sur une propriété des métaux que nous avons déjà signalée, celle de se combiner à l'oxygène. Il est évident que cette combinaison se fait plus facilement pour certains métaux que pour d'autres, ou en d'autres termes que tous les métaux n'ont pas pour ce gaz la même affinité, qu'ils ne sont pas tous, comme disent très bien les chimistes d'une manière figurée, également avides d'oxygène, et réciproquement que leurs oxydes sont plus ou moins difficilement décomposables ou réductibles. Tandis en effet que pour décomposer la potasse ou l'oxyde de potassium, il faut une très forte pile ou un corps facilement oxygénable et la chaleur blanche, l'oxyde d'argent se décompose à une température peu élevée, et la seule lumière, même les pâles rayons de la lune, suffisent à réduire le composé d'oxygène et d'or. Réciproquement il est clair qu'il doit être plus facile d'oxyder le potassium ou le sodium que l'or et l'argent. C'est ce qui arrive en effet. Tandis que le potassium s'empare violemment de l'oxygène de l'air, même à la température ordinaire, et, jeté dans l'eau, en dégage subitement l'hydrogène, l'oxyde d'or est difficile à obtenir, et ne peut être préparé qu'à l'aide d'opérations compliquées. L'or et l'oxygène n'ont aucune affinité l'un pour l'autre, et ne peuvent s'allier directement. Entre ces extrêmes se placent les autres métaux, qui s'oxydent lentement ou rapidement, à la température ordinaire ou à la chaleur rouge, dans l'air ou dans l'eau, et leurs oxydes sont réductibles soit par la lumière, soit par l'électricité, soit par la chaleur ou par des réactions que la chimie indique. M. Thénard, d'après ces caractères, a divisé les métaux en cinq catégories, et ces catégories ont pu être dressées, même lorsque quelques métaux, n'étaient connus que par leurs oxydes, car la difficulté de la réduction devait correspondre nécessairement à une avidité fort grande du métal pur pour l'oxygène. Le bon sens, l'expérience et les lois de la chimie le voulaient ainsi.

L'aluminium était destiné à faire exception à toutes nos idées conçues *à priori*. Dans les travaux publiés au commencement du siècle,

ce métal est nommé, mais son existence n'est admise que par analogie, car l'alumine, cette substance si commune, et dont l'argile contient de grandes quantités, n'avait jamais pu être réduite. Elle résistait à la chaleur et à l'électricité. On en concluait que le métal lui-même devait être plus avide d'oxygène que tous les autres corps connus, et devait s'oxyder avec plus de violence et de rapidité que le potassium, qui pourtant décompose l'eau à la température ordinaire et ne peut rester exposé à l'air sans brûler. Bientôt pourtant de nouvelles études firent mieux connaître l'alumine et ses composés, et on la rapprocha de la magnésie et de la glucine. Il était évident du reste pour les chimistes que ce métal, aussi difficile et même plus difficile à obtenir pur que le glucynium et le magnésium, devait avoir les mêmes propriétés, décomposer, comme ces métaux, l'eau à une température de 60 à 80 degrés, et ne pouvoir être chauffé à l'air sans absorber l'oxygène. Il était clair aussi que, dût-on obtenir ce métal pur, il ne pourrait dans aucun cas servir aux usages domestiques ou industriels, pas plus que le potassium, le sodium ou le calcium, car l'air, la chaleur, tous les agens auxquels il serait naturellement exposé l'oxyderaient, et lui enlèveraient son aspect et ses propriétés métalliques, — feraient évaporer la quintessence de la métallité, auraient dit les alchimistes.

La théorie devait indiquer tout cela, et un chimiste très distingué, dont les travaux sur l'aluminium sont des modèles pour la science du raisonnement comme pour l'habileté dans la manipulation, a vérifié ces propriétés. M. Vöhler est parvenu à obtenir l'aluminium pur, et voici comment. Il a mis l'oxyde d'aluminium ou l'alumine en contact avec le potassium; l'oxygène s'est transporté de l'aluminium au potassium, la réaction étant activée par la chaleur, et pour résidus de l'opération, il a trouvé de l'aluminium pur et de la potasse. Au lieu d'alumine, ce chimiste a employé ensuite une combinaison de chlore et d'aluminium; mais la réaction est la même, car l'oxygène et le chlore ont des propriétés chimiques analogues. Il a vérifié ainsi tout ce que promettait la théorie; il a obtenu l'aluminium sous la forme d'une poudre grise, qui reçoit l'éclat métallique sous le brunissoir. Ce métal prend feu, quand on le chauffe, au contact de l'air; il ne décompose pas l'eau à la température ordinaire, mais la décomposition est bien manifeste vers 100 degrés; enfin il a toutes les propriétés que doit avoir un métal rangé par les chimistes dans la classe des métaux terreux.

Les choses en étaient là, lorsqu'un savant encore jeune et déjà connu par d'ingénieux travaux, M. Sainte-Claire Deville, qu'il ne faut pas confondre avec un chimiste d'un nom analogue, mais dont les travaux inspirent moins d'intérêt, annonça qu'il avait découvert un procédé qui lui permettait d'obtenir l'aluminium en assez grande

quantité, et que ses propriétés ne ressemblaient nullement à celles de la poudre grise de M. Vöhler. — C'est, disait-il dans un mémoire présenté à l'Académie des Sciences le 14 août 1854 (1), un métal d'un beau blanc, à peine un peu bleuâtre par rapport à l'argent, qui tire sur le jaune, et la teinte bleue paraît davantage lorsque le métal est écroui: alors il est aussi plus dur, et au lieu d'avoir la mollesse de l'argent, il a la ténacité du fer; il est malléable et ductile à peu près sans limite, et on peut le réduire en lames très minces ou en fils très fins sans le recuire; il se lime facilement et a une légère odeur de fer; il conduit l'électricité comme l'argent: il est, comme l'avaient déjà dit MM. Poggendorf et Riess, faiblement magnétique; il fond à une température plus élevée que le zinc, mais plus basse que l'argent; c'est donc un métal très faible. Sa densité varie entre 2,56 et 2,67, suivant qu'il est ou qu'il n'est pas laminé; l'aluminium est ainsi toujours fort léger, puisque la densité du plomb est de 11,445, celle du cuivre de 8,78, celle du fer de 7,9 et celle de l'or de 19,15. Il pèse quatre fois moins que le plomb, trois fois moins que le cuivre ou le fer, huit fois moins que l'or, et il a à peu près la légèreté du verre. L'air et l'oxygène ne lui font subir aucune altération sensible, et loin de se placer sous ce rapport entre les métaux les plus oxydables, dont l'emploi à l'état métallique est impossible, et les métaux communs, il se place au contraire entre les métaux précieux et les métaux communs; il a même sur les premiers une certaine supériorité, car l'hydrogène sulfuré, la combinaison de soufre et d'hydrogène, noircit l'argent, comme on sait, et en interdit parfois l'usage. L'aluminium au contraire peut être sans inconvénient exposé à l'action de ce gaz. L'acide azotique, le plus énergique de nos dissolvans et qui attaque l'argent avec facilité, agit très difficilement, même à chaud, sur le nouveau métal. Enfin, et pour quelques industries cela est important, l'aluminium ne s'amalgame pas, c'est-à-dire qu'il ne s'allie pas au mercure. Il est appelé ainsi à remplacer le fer, qui jouit à peu près seul de cette propriété, mise souvent à profit dans les laboratoires. Nous voilà bien loin assurément de M. Vöhler et de ses descriptions, et l'on a peine à croire que le jeune savant et l'un des doyens de la chimie, l'un de ses plus renommés représentans, aient parlé du même corps. Il est certain pourtant que M. Sainte-Claire Deville a raison; il a opéré sur des quantités considérables de matière, et quoiqu'elles démentent un peu nos théories, on est autorisé, par le soin qu'il a apporté à ses expériences, à le croire de préférence à tout autre. Où êtes-vous, monsieur Laurent, vous qui disiez que la chimie n'est pas parfaite, que les corps sont mal classés et leurs

(1) *Annales de chimie et de physique*, 3e série, t. XLIII.

combinaisons mal connues (1)? M. Sainte-Claire Deville a du reste fort bien expliqué, avec tout le respect dû à la réputation, à la science, à l'habileté de M. Vöhler, comment les erreurs de ce chimiste ont été possibles. Il a montré que le métal obtenu par M. Vöhler était loin d'être pur; s'il était moins fusible que l'aluminium que nous connaissons aujourd'hui, c'est qu'il avait été préparé dans des vases de platine, que ces deux métaux s'étaient alliés, et que la platine avait communiqué à l'alliage quelque peu de son infusibilité. S'il décomposait l'eau à une température peu élevée, c'est qu'il n'était pas débarrassé du potassium ou du sodium qui avaient servi à sa préparation, ou peut-être qu'il contenait un peu de chlorure d'aluminium, dont les réactions expliquent un dégagement d'hydrogène. M. Deville a même fait, en suivant les indications de M. Vöhler, un aluminium qui avait toutes les propriétés indiquées par celui-ci, et dont l'impureté a été ensuite vérifiée. Rien ne prouve mieux les difficultés en quelque sorte inséparables des travaux de la chimie que ces erreurs où l'expérience et le raisonnement avaient entraîné un homme aussi habile et aussi instruit. Loin d'en tirer des conclusions contre M. Vöhler, il faut se contenter de dire avec Hippocrate : « L'art est long, la vie est courte, l'expérience est incertaine, le raisonnement est difficile. »

N'y a-t-il pourtant là qu'une erreur d'expérience rectifiée par un observateur plus habile, qu'une illusion des sens détruite, ou même, ce qui serait plus important, une atteinte portée à la classification des métaux, une preuve qu'on doit ranger l'aluminium auprès du fer et du cobalt et loin du calcium? La découverte de M. Sainte-Claire Deville prouve-t-elle que la classification des métaux tout entière est mauvaise, et qu'il faut renoncer à diviser ces sortes de substances en groupes, ou tout au moins que ces groupes doivent être modifiés? Nous pensons qu'elle a des effets plus importans encore, et que les propriétés si inattendues de l'aluminium troublent des idées que leur simplicité avait rendues évidentes, en montrant une fois de plus combien les inductions les moins hardies et qui paraissent les plus permises sont peu certaines, quels que soient les faits qui les appuient. Nous avons dit que dans la classification des métaux on avait consulté non pas seulement leur avidité pour l'oxygène, mais la ténacité de leurs combinaisons avec ce corps. Ces deux propriétés paraissaient corrélatives, et il semble d'une manière générale que plus deux corps tendent à se combiner, plus leur affinité est grande, plus aussi leur combinaison doit être stable. Ce n'est pas là une loi de la chimie, elle n'est écrite nulle part

(1) Voyez, sur les théories de M. Laurent, la *Revue* du 1er février 1855.

dans les livres, mais elle paraît dictée par le sens commun. Si une comparaison un peu frivole était permise ici, on pourrait dire que la comparaison des êtres vivans avec la nature inanimée avait contribué même à établir cette opinion : comme les personnes qui aiment à se retrouver aiment aussi à rester ensemble, de même les corps inertes qui ne peuvent rester en présence sans s'unir forment des combinaisons difficiles à désunir. On n'avait jamais songé à établir cette loi; mais lorsque M. Thénard divisa les métaux par classes, il n'eut pas même besoin de l'énoncer, personne ne fit d'objections, et si depuis 1813 de nouvelles découvertes ont fait varier les groupes de métaux, le principe du classement n'a jamais été contesté. Rien n'eût été du reste plus facile que de l'appuyer sur des exemples. Ainsi les corps les plus explosibles, c'est-à-dire ceux dont la décomposition est la plus facile et la plus prompte, sont aussi ceux dont les élémens n'ont aucune propension à se combiner : il est aussi difficile de les rapprocher que de les maintenir unis. Eh bien ! l'aluminium est une exception à cette règle, qui, je le répète, n'est pas une de ces lois abstraites et compliquées de la chimie, mais semble évidente aux esprits même les moins scientifiques. Son oxyde est très difficilement réductible, et le métal n'est pas lui-même très avide d'oxygène. Son inaltérabilité le place auprès de l'argent; la ténacité de sa combinaison avec l'oxygène semble le rapprocher du sodium ou du calcium. La nouvelle découverte prouve ainsi que non-seulement la classification des métaux est vicieuse, mais que sans doute le principe sur lequel elle a été appuyée dès l'origine est faux. Cette confusion si naturelle qui s'était établie entre l'avidité d'une substance pour l'oxygène et son affinité pour ce gaz, ou la ténacité de ses combinaisons avec lui, doit disparaître des classifications et des théories. Parfois du moins ces deux propriétés ne sont pas corrélatives; la loi qu'on trouvait si claire souffre des exceptions, et, dans les sciences, une loi qui ne s'applique pas toujours n'est pas une loi. Hâtons-nous d'ajouter qu'heureusement, si ce principe était admis, aucune théorie importante n'en découlait. Il n'entraîne en tombant que la classification des métaux, ce qui n'est pas un grand mal, et si les nouvelles expériences pouvaient contribuer à effacer la distinction entre les métaux et les métalloïdes, peu de chimistes, je pense, s'en plaindraient.

Le principe sur lequel s'appuie M. Sainte-Claire Deville pour la préparation de l'aluminium est le même que celui de M. Vöhler. Seulement il emploie le sodium au lieu du potassium, le maniement de ce dernier offrant quelques dangers et ses éclats pouvant blesser l'opérateur. Le métal est placé dans des tubes en porcelaine chauffés, et sur le sodium fondu on fait passer la vapeur de chlorure d'aluminium; il se forme du chlorure de sodium ou sel marin, et

l'aluminium reste libre. Pour le purifier, il faut le chauffer fortement, et tandis que le chlorure de sodium et l'excès de chlorure d'aluminium se dégagent, il reste dans la nacelle qui a servi à l'opération un culot d'aluminium pur. Pour donner une idée des difficultés des opérations chimiques et de l'habileté des chimistes, je dois ajouter que cette expérience, qui est loin de passer dans les laboratoires pour une opération difficile, ne peut se faire à l'air libre, et que l'appareil doit être traversé par un courant de gaz hydrogène pur et sec. Le sodium, sans cette précaution, s'oxyderait et deviendrait incapable de décomposer le chlorure d'aluminium soumis à son influence.

Tel est en gros l'un des procédés de M. Sainte-Claire Deville, qui en a proposé deux autres, consistant, soit à employer l'électricité, soit à faire passer sur le chlore d'aluminium du sodium en vapeur; mais le premier est plus élégant, et, perfectionné, il a pu et pourra donner des quantités considérables d'aluminium, sans trop de dangers et sans trop de difficultés, à un prix qui ne sera pas trop élevé, car ce sont là deux conditions importantes. Sans elles, la préparation de l'aluminium peut être une expérience de laboratoire curieuse, une voie nouvelle ouverte aux inventeurs et aux théoriciens, un renversement de quelques lois de la chimie fort agréable pour les révolutionnaires scientifiques, mais voilà tout. C'est donc de cette dernière question que nous devons nous occuper. Sur les quarante-sept métaux admis aujourd'hui par les chimistes, on n'en peut employer qu'une douzaine à l'état métallique. L'aluminium doit-il être compté parmi eux, et pourra-t-il, par ses propriétés, prendre dans l'industrie un rang important? En d'autres termes, les moyens d'extraire l'aluminium sont-ils susceptibles d'être perfectionnés jusqu'à devenir des procédés industriels? Et enfin quels seront les usages du métal ainsi obtenu?

Deux causes diverses peuvent agir sur le prix d'une substance : la rareté et la difficulté d'extraction. Il est clair d'abord que plus une matière est rare, plus, quand elle est utile, bien entendu, elle est précieuse et chère par conséquent. Si la matière, étant commune au contraire, se trouvant en abondance dans le sein de la terre, ne peut cependant être extraite ou obtenue pure que par des procédés longs, difficiles et coûteux, elle devient chère, pour ainsi dire, artificiellement. Le prix élevé de quelques substances tient à ces deux causes à la fois. Ainsi les diamans sont rares, et les difficultés de la taille les rendent plus précieux encore. L'exploitation des mines d'or est au contraire facile. Ces mines sont peu profondes, et le minerai contient le métal à peu près pur; mais elles sont rares et toujours peu considérables. D'autres corps enfin sont très communs, mais pour les préparer, pour les retirer des composés dont ils font partie, il faut

des soins, du travail et de l'argent. Quelle substance est plus commune que la chaux ou oxyde de calcium? Elle se trouve dans la pierre à chaux, la craie, le plâtre, les coquilles, les pierres; pourtant, l'affinité de l'oxygène pour le calcium étant considérable, l'oxyde de calcium est peu réductible, et le métal est très cher : il coûte plus de 1,000 fr. le kilogramme. Le prix de ce genre de substances doit varier avec les progrès de la chimie; celui des autres dépend de la minéralogie. Remarquons en passant que les métaux qui servent de monnaies, et dont la valeur doit être peu variable pour ne pas troubler les états et la sécurité même des citoyens, doivent être choisis dans la première des deux catégories, car les chimistes font des découvertes plus rapides et plus imprévues que celles des géologues et des chercheurs d'or.

A quelle cause est due la cherté de l'aluminium? Assurément ce n'est pas à la rareté du minerai. Peu de substances sont aussi communes, et peut-être la centième partie du globe est-elle formée d'aluminium. L'argile, les aluns, le kaolin ou terre à porcelaine, les marnes, le feldspath, le mica, les roches granitiques et les roches argileuses, les roches secondaires comme les terrains primitifs sont des combinaisons ou des mélanges de composés d'aluminium. L'albite, la pétalite, la triphane, la cabradorite, sont des silicates doubles d'alumine et de potasse, de lithine ou de chaux. Le saphir est de l'alumine colorée en bleu, le rubis est de l'alumine colorée en rouge par des oxydes métalliques, le corindon hyalin est de l'alumine incolore et transparente. Les ocres employés dans la peinture, la terre de Sienne sont des mélanges d'argile, d'oxyde de fer et de manganèse. Ainsi l'aluminium n'est pas rare. Il n'est pas question, bien entendu, de l'extraire des dernières substances que j'ai nommées, des rubis ni des saphirs; mais l'argile et l'alun sont des substances fort communes, et dont le prix est peu élevé. Des montagnes entières sont formées d'argile; en Picardie et à la Tolfa, près de Rome, il existe des masses énormes d'alun. C'est donc l'extraction de l'aluminium qui est chère. Elle est assez compliquée, comme on l'a vu; mais ce qui la rend coûteuse, ce sont surtout les quantités de sodium nécessaires à la réaction, et le sodium a lui-même un prix élevé, car la préparation en est difficile. Il est fort avide d'oxygène, et, pour réduire son oxyde, il faut une température très élevée. On pourrait presque dire que le prix d'une substance est proportionnel à son affinité pour l'oxygène. Jusqu'ici, le sodium n'était qu'un produit de laboratoire, une des curiosités de la chimie; on n'avait pas songé à l'employer dans l'industrie. Lors des premières expériences de M. Sainte-Claire Deville, il coûtait 1,000 francs le kilogramme. Or il en faut trois kilogrammes pour extraire du chlorure d'aluminium un kilogramme de métal, ce qui portait de ce chef

seul le prix de revient de l'aluminium à *trois mille francs*. Le sodium d'ailleurs est difficile à manier. Il brûle au contact de l'air et décompose toutes les substances qu'il touche en leur enlevant l'oxygène. Pour le conserver, on est obligé de le jeter, dès qu'il sort du fourneau, dans des bouteilles remplies d'huile de naphte ou de pétrole. Cette huile, qui ne se trouve guère que dans les environs de Baku en Perse et à Amiano, dans le duché de Parme, est un des seuls liquides qui ne contiennent pas d'oxygène. Elle est rare et assez chère. Dans ces derniers temps, les expériences sur l'aluminium en avaient employé des quantités telles que le prix avait presque doublé, et qu'on en trouvait difficilement chez les fabricans de produits chimiques. M. Sainte-Claire Deville, sentant fort bien cet inconvénient, a cherché tout d'abord à perfectionner le procédé d'extraction du sodium, et sans modifier essentiellement le principe de l'opération, il a diminué au moins de moitié son prix, et il est peu à peu arrivé à négliger le secours de l'huile de naphte et à manier sans danger d'assez grandes masses de métal dont la préparation reste plus coûteuse aujourd'hui, mais n'est guère plus difficile que celle du gaz à éclairage. Ce progrès obtenu, la décomposition du chlorure d'aluminium entraînait elle-même moins de frais, et M. Sainte-Claire Deville, à l'usine de produits chimiques de la société générale de Javel, a déjà extrait plus de trois cents kilogrammes d'aluminium, dont la fabrication est devenue susceptible d'une marche tout à fait manufacturière. On peut prévoir que cette fabrication sera surtout facile, si les usines s'établissent à Marseille, où d'énormes quantités d'acide chlorhydrique, provenant des fabriques de soude, se perdent tous les jours sans trouver d'emploi, tandis qu'elles serviraient à fournir le chlore nécessaire à la formation du chlorure d'aluminium. Nulle part aussi l'acide sulfurique, qui sert à retirer l'alumine de l'argile, n'est à si bon marché. Pourtant jusqu'ici on a un peu trop gardé le silence sur le prix auquel revient ce métal, et, tout en convenant qu'il vaut aujourd'hui moins de 3,000 francs le kilogramme, je crains qu'il n'en vaille bien encore de 500 à 1,000. C'est un grand progrès assurément, mais on est encore loin du but, et l'industrie n'a pas coutume d'employer des métaux de cette valeur.

On se hâte donc un peu trop, je pense, de triompher. M. Sainte-Claire Deville a fait une très belle découverte, qui probablement a de l'avenir. Il a d'ailleurs donné l'impulsion à une foule d'expériences remplies d'intérêt. Ainsi son préparateur à l'École normale, M. Debray, a étudié les propriétés du glucynium, extrait de la glucine, qui existe dans l'émeraude combinée à l'alumine. Lui-même avait déjà obtenu des quantités considérables de silicium, autre corps simple peu connu, et dont les propriétés dérangent aussi un peu les théories. Cependant on ne peut encore se représenter les

maisons couvertes d'aluminium. La prudence nous commande une assez grande réserve dans de telles questions, et l'avenir d'une substance est aussi difficile à prévoir que la destinée d'un homme ou d'un peuple. L'Académie des Sciences, en décidant, il y a quarante ans, que le sucre de betteraves ne rivaliserait jamais avec le sucre de canne et que la production n'en deviendrait jamais importante pour notre industrie, a donné un exemple qui doit effrayer les moins timides. Les savans se sont trompés une fois par excès d'indépendance; craignons de tomber dans l'excès contraire : cela est plus à redouter aujourd'hui. Pourtant, si les espérances se réalisent, à quoi pourra servir l'aluminium? Il a la malléabilité du zinc et est inaltérable à l'air. Il pourra donc souvent le remplacer, et avec avantage, puisqu'il est trois fois plus léger. Il est aussi dur que le fer, et il est moins oxydable. Il pourrait donc servir pour les instrumens d'agriculture ou les armes de guerre. Les métaux purs sont très peu sonores, et les cymbales, les cloches, les tamtams, les gongs, sont formés d'alliages d'étain et de cuivre. L'aluminium au contraire, comme s'il devait faire exception à toutes les règles, est aussi sonore que les meilleurs timbres, ce qui lui assure encore un usage nouveau et imprévu. Il a l'éclat de l'argent et ne noircit pas comme lui; il pourra donc le remplacer toutes les fois que l'argent est employé, non pas à cause de sa valeur, mais à cause de ses propriétés physiques. La potasse caustique fondue ne l'altère pas; les creusets d'aluminium pourront donc être utiles. Pour les appareils de physique, les couverts de table, les plumes métalliques, les ornemens de toute sorte, le nouveau métal pourra remplacer l'argent, le fer et le cuivre. Il suppléera souvent à l'usage du platine, qui est rare et cher, et de métaux plus précieux encore, comme le palladium, métal fort utile, mais dont on ne peut obtenir de grandes quantités. Ainsi les dentistes l'emploient, et l'on sait que le limbe divisé d'un des grands cercles de l'observatoire de Paris est en palladium; il pourrait être en aluminium, toujours, bien entendu, si l'extraction de ce métal est perfectionnée, soit par une amélioration nouvelle dans la préparation du sodium, soit surtout par l'emploi d'un corps moins coûteux. En un mot, l'aluminium est peut-être appelé à remplacer tous les métaux communs et précieux employés aujourd'hui dans les arts et dans l'industrie. Il ne s'éloigne que des métaux de première classe, près desquels il était rangé jusqu'ici, et il semble propre à tous les usages que semblaient lui interdire les lois les plus raisonnables et les mieux prouvées de la chimie, telle qu'on l'enseigne depuis cinquante ans.

PAUL DE RÉMUSAT.

DES PHARES

ET DE

LA LUMIÈRE ARTIFICIELLE

Phare au rouge éclair,
Que la brume estompe!
(VICTOR HUGO.)
Fiat lux!
(Créons de la lumière!)

Il y a loin des belles recherches de Fresnel qui ont donné les phares français à l'humanité entière, il y a loin de ces méditations savantes au travail rustique de l'homme de Virgile qui *dans les longues veillées d'hiver pratique avec un fer tranchant des entailles à un bois résineux pour en faire des torches*

Et quidam seros nocturni ad luminis ignes
Pervigilat, ferroque faces inspicat acuto.

Il y a loin des copeaux de sapin qui brûlent encore aujourd'hui en Islande et en Sibérie, pour éclairer de misérables huttes, au phare de premier ordre que l'administration française, sous la direction de M. Reynaud, a établi dans une tour de grandeur naturelle au milieu de toutes les merveilles de l'exposition universelle. Tout nous prouve, il faut le répéter, que l'état physique du monde actuel est de date très récente. Par la petite quantité de matériaux que les fleuves ont jusqu'ici roulés à la mer et d'après la quantité qu'ils en portent chaque année, on conclut qu'il n'y a que peu de siècles que leur cours a commencé et s'est établi tel que nous le voyons. Les plantes et les insectes n'ont pas encore eu le temps de se disséminer sur toutes les régions qu'ils devront occuper plus tard. Chaque jour, la nature et

l'art, qui rivalise avec la nature, acclimatent des espèces nouvelles inconnues aux pays qu'elles vont désormais peupler et enrichir; mais les conquêtes de l'être soi-disant indéfiniment perfectible nous offrent une confirmation frappante de cette vérité, que le monde n'est vieux que comparé à la courte durée de notre vie, et que dans la série des âges de la terre, relativement à la période astronomique et aux périodes géologiques, la période historique actuelle ne date que d'hier. En effet, si l'on considère combien peu de progrès les arts et surtout ceux de l'éclairage avaient faits avant le siècle actuel, il devient évident que le temps a manqué au genre humain pour aller plus avant. Il ne s'agit point ici de ces industries exceptionnelles qui ne s'adressent qu'au petit nombre et n'ont aucun des caractères qui rendent la lumière et le feu à peu près indispensables au genre humain. Ainsi de ce que les arts de l'éclairage avaient fait peu de progrès avant le XIXe siècle, on tire l'induction que ce XIXe siècle n'a été précédé que d'un petit nombre de dizaines de siècles.

La mythologie nous représente Cérès cherchant sa fille Proserpine à la lueur de deux pins enflammés; mais rien ne nous signale l'époque où la combustion des matières grasses et des huiles a été substituée à celle des bois résineux. Ce fut un grand pas fait dans l'art de l'éclairage que l'invention de la mèche, c'est-à-dire de quelques filamens brûlant, sans se consumer, au milieu d'un réservoir de substance combustible qui fournit continuellement des alimens à la flamme illuminatrice. La scie et le compas, ces deux instrumens de l'industrie et de la science, sont attribués au neveu de Dédale, Perdix, qui fut changé, dit-on, en perdrix, sans perdre son nom, à une époque de l'antiquité assez peu reculée; mais à qui devons-nous *la mèche*, cet appareil aussi simple qu'utile, et qui est un agent à la fois chimique et physique? Pour égayer ce que cette phrase pourrait avoir de trop emphatique eu égard au peu d'importance d'une mèche, ελλυχνιον, je reproduirai un jeu de mots d'un de nos présidens de l'exposition universelle, orateur éloquent et homme d'état; je dirai que l'inventeur de la mèche ne doit pas être traité légèrement, et qu'il mérite la reconnaissance de tous les hommes *éclairés*.

Nous ne savons pas non plus à qui rapporter l'invention de la mèche enveloppée de matière solide combustible comme dans les bougies, les cierges, les chandelles de suif et de résine. Ces dernières paraissent dater d'une haute antiquité. Virgile nous peint le laboureur rapportant de la ville un grand pain de résine destinée évidemment à l'éclairage, et dans bien des chaumières encore la cire et le suif sont remplacés par cette matière beaucoup moins chère, mais qui ne donne qu'une lueur bien faible accompagnée de

pétillemens continuels et d'une odeur désagréable et malsaine, quand cette sorte de chandelle n'est pas fixée dans la cheminée elle-même. C'est à la lueur de ce triste luminaire que travaillent les fileuses villageoises, qui se cotisent entre elles pour les frais de ce triste éclairage, lequel, suivant l'expression d'un poète espagnol, ne donne qu'autant de clarté qu'il en faut pour *rendre l'obscurité visible.* Là cependant, comme dans toutes les réunions sociales, l'imagination trouve sa place. Des chansons égaient souvent les veillées. Une vieille conteuse dit des histoires de brigands, de revenans ou d'amans éprouvés par l'adversité. Le local se prête au mieux à la frayeur provoquée par un récit qui ne manque jamais de rappeler des apparitions, des scènes de cimetière ou des traits de malice du démon déjouée par quelque saint personnage. Nous trouvons encore dans les vieilles légendes, sur lesquelles l'imagination active de nos pères s'est assez pauvrement exercée pendant neuf ou dix siècles, des âmes damnées qui recommandent à leurs amis d'être plus sages qu'elles et de ne pas trop aller aux *fileries.*

La lampe à tête ronde, portée sur une espèce de chandelier et pourvue d'une petite mèche, est encore fort en usage en France et éclaire tout aussi mal que la chandelle de résine. En revanche elle est fort économique. « Pourquoi, dit le vieux Strepsiade à son esclave dans la comédie des *Nuées,* pourquoi as-tu allumé cette lampe qui *boit* tant d'huile? » Il n'eût pas fait ce reproche à nos petites lampes d'étain, mais aussi quelle lumière! Combien de becs à mèches pareilles ne faudrait-il pas pour faire une de nos lampes Carcel!

Les physiciens ont constaté par l'expérience ce fait remarquable, que pour obtenir beaucoup de lumière d'un combustible quelconque, il faut qu'il brûle vivement. Il n'en est pas de même de la chaleur, et soit que le combustible se consume lentement ou rapidement, il donne toujours la même somme totale de chaleur. Ainsi une bougie ayant une trop petite mèche ne serait pas avantageuse. A la vérité elle durerait plus longtemps, mais sa lumière serait si faible, que la durée ne compenserait pas cette faiblesse extrême. En un mot, supposons une bougie qui dure deux fois moins qu'une autre de même poids : il suffirait, pour la compensation exacte, que celle qui dure deux fois moins éclairât avec un éclat double. Eh bien! l'éclat de celle-ci sera plus que doublé, et elle aura l'avantage sur l'autre. On peut encore formuler ce principe dans les termes suivans : — ayez deux bougies de même poids dont l'une brûle en huit heures et l'autre en quatre heures; vous serez mieux éclairé pendant huit heures par les deux bougies de quatre heures brûlant l'une après l'autre que par deux bougies de huit heures de durée brûlant ensemble pendant ce même temps.

C'est ici l'occasion de placer des remarques sérieuses sur le peu de contrôle exercé par l'autorité en ce qui touche la vente de la lumière artificielle. Je n'ai pas besoin de rappeler aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* que la ville de Paris aussi bien que Londres et New-York consomment pour plusieurs millions de cette denrée fournie par des becs de gaz. Les usines de Cincinnati distillent par an quatre ou cinq cent mille *pores*, et le gaz qui en résulte porte le nom assez bizarre de *lumière de porc, porklight*. En France, au moment où j'écris, un kilogramme de bougie stéarique ordinaire coûte six fois plus qu'un kilogramme de pain, et ne représente en valeur vénale que la lumière qu'il peut donner. Si donc cette denrée, la lumière, ne se pèse pas, comment se fait-il que l'autorité n'exerce aucun contrôle sur la faculté éclairante des bougies mises en vente par le commerce, tandis que sur le pain et la viande, qui sont moins chers, elle déploie une vigilance si utile aux intérêts des consommateurs? Il est évident que si deux kilogrammes de bougies de diverses fabriques éclairent inégalement et que l'une des bougies ait un éclat double de l'autre, il y a fraude de la moitié du prix total, c'est-à-dire de 1 fr. 50 c. sur 3 fr. Dans quel débit tolérerait-on une pareille iniquité? J'en dis autant d'un bec de gaz fourni à la ville de Paris ou aux boutiques des marchands, si son illumination n'est que la moitié de ce qu'elle devrait être.

On sait que l'embarras provient de la difficulté qu'il y a d'avoir une mesure, une balance, un instrument pour constater l'éclat réel d'une lumière donnée. On a pris pour point de comparaison l'éclat de la pleine lune, et on a cherché à quelle distance d'un papier blanc il fallait placer une bougie pour qu'elle illuminât ce papier autant que la lune dans son plein. Il ne fallait pas songer à la lumière du soleil, qui est environ huit cent mille fois plus forte que celle de la lune, qui est trop éblouissante, et qu'il est très difficile de fractionner exactement à cause de l'excessive petitesse des trous par lesquels il faut la faire passer. En supposant la lumière de la pleine lune invariable, ce qui n'a pas lieu, on espérait se servir de la bougie comparée à l'éclat de la lune comme de terme de comparaison avec d'autres lumières tirées de matières grasses, de becs de gaz ou de l'étincelle électrique. Malheureusement la lumière de la lune est blanche, celle des bougies et du gaz est rougeâtre, et celle de la flamme électrique est d'un vert sensible : or l'œil ne peut comparer deux lumières de teintes diverses.

La nécessité, aujourd'hui indispensable, de mesurer la lumière que l'on achète à un si haut prix a reporté l'attention sur un appareil que j'avais construit il y a bien des années pour cet objet; mais la difficulté d'avoir des bougies d'un éclat invariable pour servir de point

de comparaison a fait que cet appareil a eu plus de réputation que d'usage. Je dois mentionner que depuis la construction de mon photomètre, M. Foucault, le savant physicien qui a fait tourner la terre sous nos yeux, a employé avec succès un appareil photométrique de son invention avec des écrans d'un blanc mat d'une perfection admirable. Quand l'autorité adoptera-t-elle l'usage de ces instrumens? L'inégalité des lumières de deux sources vendues au même prix est telle aujourd'hui, que l'emploi de l'instrument de mesure le moins précis serait une amélioration des plus grandes.

Il est très difficile, ainsi que nous venons de le dire, de trouver une source de lumière parfaitement invariable. Sir John Herschel, associé étranger de l'Institut de France, aussi savant opticien qu'habile astronome, a même prononcé qu'il n'existait pas d'étalon de mesure pour l'intensité de la lumière. Dans les longues études optiques auxquelles je me suis livré, on pense bien que le difficile problème d'une lumière invariable a dû m'occuper bien des fois. Voici le procédé qui, je pense, donnera une quantité de lumière toujours la même, et à laquelle on pourra comparer d'autres lumières, soit directement, soit par l'intermédiaire d'une lampe bien fixe d'éclat. Prenez un creuset ordinaire, et fondez-y un quart ou un demi-quart de kilogramme d'argent fin en coquilles, et maintenez-y de l'argent non encore fondu, en sorte que la température ne s'élève pas au-delà de la chaleur de l'argent en fusion. La surface du métal sera rayonnante d'un blanc éclatant, et en couvrant le creuset d'une lame de platine ayant un trou rond de dix millimètres de diamètre, on aura comme un disque illuminant d'un éclat qui se reproduira toujours le même avec les mêmes circonstances physiques. On pourrait encore obtenir une surface blanche de chaleur et une lumière constante en versant du cuivre et de l'argent fondu dans un creuset de platine: mais alors il faudrait étudier l'influence de l'épaisseur du creuset, et voir si elle est sensible ou non. Depuis à peu près deux ans que j'ai imaginé cette lumière blanche constante, je n'ai pu encore la réaliser expérimentalement, quoique le savant directeur de la Monnaie, M. Pelouze, de l'Institut, ait eu la bonté de s'offrir à moi comme un collaborateur pour un travail que ses honorables fonctions municipales lui permettraient d'utiliser dans la question de l'éclairage de la ville de Paris.

On peut dire, sans crainte d'être démenti, que la position actuelle d'un acheteur de lumière est tout à fait intolérable. Je sais bien qu'on me dira qu'il faut laisser le commerce libre, et que les acheteurs s'éloigneront naturellement de la marchandise fraudée. Eh bien! c'est ainsi qu'on a perdu plusieurs branches du commerce d'exportation de la France. La mauvaise qualité des pacotilles nous

a fait supplanter (nous les inventeurs de la chimie!) pour les préparations médicales sur les marchés de la Russie, de l'Inde et de l'Asie centrale par les Allemands et les Anglais. Laissez libre le prix de vente, d'accord; mais la qualité et la quantité annoncées sont dues, puisqu'elles ont été indiquées; la constatation doit être possible ici de fait comme de droit, et de plus l'intérêt général de la société lui impose l'obligation de ne point rester étrangère à ces vérifications de probité.

Nous voilà un peu loin des progrès de l'art de produire de la lumière. Cette digression correspondra, si l'on veut, à la longue série de siècles où cet art fut stationnaire. Jusqu'à la fin du siècle dernier, il n'y eut de brillante illumination que celle des lustres à grand nombre de bougies, laquelle dans les appartemens de Versailles revenait à des sommes immenses. Les bougies à moitié brûlées constituaient seules un revenu considérable de la charge d'où ressortissait l'éclairage royal. Les flambeaux à deux et à cinq bougies étaient d'un usage universel. Tous ces éclairages de luxe n'étaient guère efficaces. Les bourgeois, réduits à la bougie et souvent à la chandelle, méprisaient l'huile et les ignobles lampes où brûlait ce combustible avec une odeur repoussante, lorsque la lampe à courant d'air avec une mèche ronde et creuse et une cheminée en verre vint donner à la lumière de l'huile une supériorité qu'elle n'a point perdue depuis. L'inventeur de cette lampe était Argand, et la date de l'invention est vers 1800. Un peu plus tard, un certain M. Quinquet s'empara de la lampe d'Argand, et lui donna momentanément son nom. Il fut l'Américc Vespuce du Christophe Colomb de l'éclairage. Les soins assidus de nettoyage, nécessaires aux lampes d'Argand, furent sur le point d'en compromettre l'adoption: mais l'admirable éclat de leur flamme triompha de tout, et lorsqu'ensuite Carcel, par un mécanisme d'horlogerie, eut régularisé l'arrosage de la mèche, la perfection fut atteinte. Je serais injuste de ne pas mentionner la lampe dite à modérateur, inventée par Franchot, qui produit plus simplement un effet à peu près égal à celui que produit le mécanisme de Carcel; mais ne nous noyons pas dans les détails. Une mèche ronde et creuse, arrosée continuellement d'huile en circulation avec une cheminée en verre produisant un rapide courant d'air et une vive combustion, voilà la lampe moderne qui consacrera à jamais le nom de l'inventeur Argand.

Lucrèce nous peint en vers pompeux les statues dorées qui portent dans leur main droite des lampes ardentes qui fournissent des lumières pour les festins nocturnes :

. . . . . Aurea sunt juvenum simulachra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur.

Comme les Romains, nous avons de gracieuses statues porte-flambeaux, mais nous mettons dans leurs mains des lampes à courant d'air dont l'éclat ne pouvait même pas être soupçonné par les anciens. Homère ne voit rien de comparable à l'éclat du feu *flambant clair*,

Σελας ὡς πυρος αἰθομενοιο

dans les signaux télégraphiques que Clytemnestre avait fait disposer le long de la côte pour être avertie de l'arrivée d'Agamemnon; c'était le feu, et non point les lampes ni les torches qui donnaient le signal. Il en était de même des signaux de feu au moyen desquels les souverains de Perse recevaient en peu d'heures des nouvelles des extrémités de leur vaste empire. C'étaient de vrais télégraphe de nuit dont la description fidèle, donnée par Aristote, ne permet pas de douter que les anciens n'aient connu et employé ces correspondances rapides dont on fait honneur ordinairement à la France et à l'inventeur Chappe. De toutes les sources de lumière adoptées de l'antiquité, la torche formée de filasse enveloppée de résine est certainement la plus éclatante; mais elle n'a pas la grosseur d'un feu de bois, et on n'eut pas l'idée d'assembler plusieurs torches pour obtenir un foyer dont la portée lumineuse eût été très grande.

L'activité des esprits, qui dès le commencement de ce siècle se tournait vers les applications industrielles des agens physiques, mécaniques et chimiques, parvint à trouver dans la flamme du gaz hydrogène carboné une rivale à la flamme de l'huile dans la lampe à courant d'air. Une expérience connue des physiciens sous le nom de *lampe philosophique* consistait à brûler un petit jet de gaz hydrogène sortant d'un flacon dans lequel on versait de l'eau. Rien de faible comme cette petite lueur qui s'apercevait à peine dans un appartement éclairé par la lumière d'un jour sans soleil. On remarqua qu'un gaz carboné donnait une flamme bien plus vive que l'hydrogène pur. On reconnut que le charbon de terre chauffé en vases clos dégageait une quantité immense de gaz hydrogène carboné donnant une flamme très vive. Peu à peu on apprit à construire des réservoirs flottans assez grands pour contenir le gaz, et assez mobiles pour le chasser régulièrement dans des conduites souterraines. On trouva la forme la plus convenable pour le bec qui devait émettre le gaz à brûler, et on inventa des compteurs pour jauger la quantité de gaz qui sortait du réservoir ou qui entrait chez les consommateurs; enfin le résultat de tous ces perfectionnemens successifs fut une industrie immense, occupant les ouvriers par centaines et les capitaux par millions. La physique, la chimie et la mécanique, dont elle était tributaire, y trouvaient d'utiles emplois de leurs théories et les perfectionnemens que l'observation des faits amène toujours à sa suite.

En même temps ce mode d'éclairage permit d'illuminer des localités où il eût été difficile d'établir d'autres appareils. Par là encore une masse immense de notions se répandit dans le monde des travailleurs, qui peu à peu se rendit familières des connaissances que la classe élevée de la société ne puise pas toujours dans les écoles spéciales. L'instruction pratique, que depuis quelques années la direction supérieure des études tend à faire prévaloir, répond à ce penchant nouveau de la société qui l'entraîne vers la science *appliquée*, ou, pour employer un néologisme significatif, vers la *science utilitaire*. A ceux qui réclament les droits de la théorie pure, on peut répondre qu'en général la réflexion doit compléter les connaissances pratiques, tandis que les notions théoriques ne sont pas toujours praticables. Ce n'est pas tout de savoir, il faut savoir faire. Le penseur et l'ouvrier, la tête et la main, la théorie et le travail, ne doivent point être séparés. Quelques hommes, parmi lesquels j'aime à citer l'excellent professeur Blum, élève de l'École polytechnique, avaient devancé honorablement, dans cette voie d'enseignement pratique, l'impulsion de l'état. Pour mon compte particulier, c'est aux manipulations instituées à l'École polytechnique par notre illustre chimiste le baron Thénard que j'ai dû le peu de science physique qui m'a valu le titre si justement envié de membre de l'Académie des Sciences de notre Institut de France, titre qui stimule si puissamment le génie de tant d'énergiques travailleurs qu'on pourrait désigner par leurs découvertes aussi bien que par leurs noms. L'Institut, en leur ouvrant ses portes à mesure que les fauteuils deviennent vacans, a donc la juste espérance ne ne point déchoir. Puissent-ils un jour dire comme les héros d'Homère : *Nous nous flattons de valoir mieux que nos pères !*

Ἡμεις δ' αὖ πατερων μεγ' ἀμεινονες εὐχομεθ' εἶναι.

C'est encore un symptôme heureux pour les sciences de voir les hommes arrivés à la maturité en rechercher les notions sérieuses et sévères avec autant d'empressement que les fruits bien plus attrayans de l'imagination et du style, qui sont cependant la plus brillante incarnation de la pensée. Cette tendance est générale. Les Anglais ont emprunté aux Allemands cette belle devise : « la tête et la main, » *mente et manu*. Je dois personnellement à cette curiosité, si vivement éveillée par les récens progrès de la science, l'attention qu'on veut bien donner aux pages où je tâche, dans ce recueil, de rendre accessibles des connaissances avant tout *positives* sans rien sacrifier de la rigueur qui en fait le caractère. Il y a peu d'années encore que l'on pouvait craindre d'être obligé de dire avec Bacon « qu'il y a plus de science dans les ateliers que dans les écoles. »

Heureusement la marche des esprits nous rassure. L'exposition universelle a été visitée et étudiée avec un intérêt inespéré, et quand la presse aura mûri les germes déposés dans les esprits, l'Angleterre et la France pourront s'enorgueillir d'avoir beaucoup fait pour le bien du monde entier par l'intelligence comme par la force. Mme Louise Colet a dit de la Grèce et de la Judée ce vers qui exprime énergiquement une pensée vraie :

Petites nations, mais grandes par l'idée!

La France et l'Angleterre n'auront, en aucun sens, aucune infériorité, et marcheront à la tête du monde civilisé!

Mais revenons à notre sujet. Ne semble-t-il pas qu'avec la création de la lumière, le monde industriel et savant ait assez produit pour se reposer dans la contemplation de ses succès? Ce n'est point pourtant ici, comme l'a dit l'Arioste, *l'esprit vivant d'une créature finie,*

El vivo spirto della morta spoglia.

Le génie actif de la science travailleuse crie sans cesse à l'homme penseur le mot de Bossuet : « Marche, marche! » Après le gaz, qui avait fait plus que la lampe, on a trouvé la flamme électrique, que deux jeunes et habiles physiciens, MM. Foucault et Fizeau, ont osé comparer au soleil, et qu'ils ont trouvée peu inférieure aux rayons de cet astre, qui, par un léger rapprochement ou un léger éloignement de nos têtes, verse, l'été, la vie végétale et animale à profusion dans notre hémisphère en la retirant de l'hémisphère opposé, tandis que pendant l'hiver il la suspend chez nous pour la porter de l'autre côté de notre globe. Qui n'a pas vu et n'a pas admiré à Paris les ateliers en plein air illuminés, pour des travaux urgens, par des feux électriques, comme ils l'eussent été par la lumière du jour? Faut-il rappeler d'ailleurs l'avantage immense qui résulte, pour les recherches théoriques de l'optique, de cette lumière toujours obéissante reproduisant dans le local le plus inaccessible aux rayons solaires des rayons qui peuvent y suppléer, tandis que pour des signaux télégraphiques la vivacité de ces feux perce l'air brumeux, qui éteint toute autre espèce de rayons?

Encore un mot sur un genre d'illumination qui a précédé l'électricité, que l'électricité a fait abandonner, mais qui peut, dans certains cas, y être substitué avec avantage : c'est la lumière produite par un bâton de craie que l'on plonge dans un gaz incandescent composé d'oxygène et d'hydrogène, et brûlant à la sortie du réservoir qui le contient. Je préviens d'avance que, ce réservoir contenant un mélange formidablement explosif, il faut prendre beaucoup

de précautions pour que le gaz mixte ne prenne pas feu en masse, ce qui arriverait infailliblement, si la flamme qui brûle à l'orifice pouvait rétrograder vers l'intérieur du réservoir. Il convient, dans ce cas, de ne faire arriver le mélange explosif que par des tuyaux qui éloignent le réservoir du lieu où l'on produit la combustion, et de faire passer ce gaz au travers de plusieurs toiles métalliques qui ne permettent pas à la flamme de rétrograder. C'est au lieutenant anglais Drummond que l'on doit cette belle illumination, qui rivalise presque avec celle de l'électricité, et qui nous servira de texte pour faire connaître plusieurs particularités curieuses sur la manière dont la chaleur donne naissance à la lumière. Avant d'exposer cette théorie et pour compléter ce qui se rapporte à la lumière Drummond, *Drummond light,* selon le mot des Anglais, nous dirons que si, après avoir renfermé dans une bouteille flexible de gomme élastique un mélange d'oxygène et d'hydrogène, on souffle dans un mortier à demi plein d'eau savonneuse des bulles de savon, comme le font les enfans avec un petit chalumeau, et qu'ensuite on approche de ces bulles un papier enflammé, on obtient une détonation qu'on ne peut comparer qu'au bruit d'un coup de canon, ou plutôt au bruit plus perçant encore d'un mortier à lancer des bombes. Communément, dans les cours de physique et de chimie où l'on répète cette expérience, une partie notable de l'auditoire reste assourdie pour plusieurs minutes. Or c'est ce mélange explosif qui, emmaganisé dans un réservoir et lancé par une petite ouverture, est enflammé à sa sortie, et vient briser sa flamme peu brillante sur un bâton de craie ou de chaux vive, lequel devient alors tellement incandescent, que l'œil n'en peut supporter l'éclat. Si cette lumière et celle de l'électricité eussent été plus maniables et surtout moins chères, elles auraient été d'un excellent emploi dans les phares dont nous allons parler, et qui ont pour but de signaler à de grandes distances, malgré le brouillard ou la brume, la présence de la terre et ses dangers aux navires qui approchent des côtes.

Voici quelques notions théoriques sur cette curieuse production de lumière.

Tous les corps échauffés ne deviennent pas lumineux à la même température, c'est-à-dire par le même degré de chaleur. Je me suis assuré par des expériences réitérées que les corps les plus durs sont les premiers à devenir lumineux, en sorte, par exemple, qu'une tige de fer plongée en même temps qu'une tige de cuivre dans une source de chaleur devient lumineuse et incandescente quand la tige de cuivre ne le devient pas. D'après cela, un corps plus mou, un liquide par exemple, aura besoin de plus de chaleur qu'un corps solide pour être lumineux. C'est ce qu'on observe avec le verre qui rougit

avant de fondre, et qui cesse d'être lumineux après la fusion pour reprendre cette propriété alors que la chaleur est devenue encore plus intense. Le plomb et l'étain fondu, par exemple, sont difficiles à faire rougir quand ils sont liquides, et souvent les chimistes ont l'occasion d'observer que dans un creuset rouge de feu se trouve une substance liquide qui n'est nullement incandescente, et qui ne le devient que par un degré de feu plus élevé. D'après cette idée, si l'on pense au degré de chaleur nécessaire à l'air ou à un gaz pour devenir lumineux, on sera effrayé de la température à laquelle devrait se trouver ce gaz pour donner de la lumière. Or la combustion seule produit un degré de chaleur suffisant pour rendre incandescent un gaz quelconque, comme le gaz hydrogène qui sert à l'illumination ordinaire, ou le mélange détonnant dont nous avons parlé tout à l'heure. Si donc on plonge dans ce gaz allumé un bâton de craie, ce corps solide, mis en contact avec le gaz lumineux, et par suite prodigieusement chaud, prendra cette haute température, et deviendra ainsi excessivement lumineux. Tous les corps ne seraient pas convenables pour cette expérience, car ils pourraient se désorganiser ou se fondre par l'effet de ce feu puissant avec lequel on a fondu, comme avec l'électricité, les substances les plus réfractaires. Voilà donc comment on peut se figurer cette violente ignition dans le cas d'un corps solide soumis au contact d'une flamme active; mais nos connaissances sur ce point délicat de la théorie de la chaleur et de la lumière sont encore bien incomplètes et bien peu avancées.

Il n'est presque point d'industrie dont la nature n'offre l'ébauche ou la réalisation dans son vaste laboratoire. Ainsi les pierres bitumineuses et le bitume lui-même contiennent de l'huile et une espèce de cire naturelle que l'art sait extraire aujourd'hui avec économie et avantage. La chaleur et la pression extraient ces huiles naturelles. Plusieurs sources donnent aussi une huile très odorante et très combustible employée sous le nom de naphte et de pétrole, qui signifie huile de pierre. L'huile de schiste, privée de son odeur incommode et brûlée dans des becs de lampe appropriés à ce combustible éclairant, est l'objet d'une extraction active et d'un commerce considérable. J'ai eu plusieurs fois le plaisir de faire une lampe improvisée en mettant dans un fossé plein de cette huile une mèche formée d'un galon de fil plié en quatre et allumée après qu'elle avait été bien trempée dans le pétrole bitumineux. Il faut un vent assez fort pour éteindre cette lampe naturelle. Une de ces cavités ou fosses natives était dans la plaine de l'Allier, entre cette rivière et les hauteurs qui avoisinent Clermont-Ferrand de ce côté-là. Peut-être depuis ce temps cette localité a-t-elle été exploitée industriellement. La grande légè-

reté de ces huiles naturelles les fait flotter sur l'eau, et fait que les sources qui viennent aboutir à la surface du sol les amènent au-dessus d'elles en les pressant par-dessous. La théorie de M. Boutigny sur la formation des produits hydrocarburés dans les premières périodes géologiques explique très heureusement ces singulières productions de la nature, et leur assigne une cause tout aussi naturelle que celle des précipitations de vapeur d'eau au moment où l'atmosphère et la terre ont été assez refroidiès pour permettre à l'eau de couler en liquide à la surface du sol. Toute théorie à part, qu'il nous suffise de savoir que la nature produit des huiles combustibles minérales, comme les végétaux engendrent les huiles ordinaires par les forces physiologiques qui les animent. Pour fixer les idées, faisons un petit tableau des substances huileuses acides, sucrées, insipides et combustibles que nous offre la nature. Tout le monde sait qu'avec trois élémens seulement, le gaz oxygène, le gaz hydrogène et le charbon, la nature a réalisé tous les produits que nous offre la nature végétale et tous les produits analogues du règne minéral. Un corps est-il acide, comme le vinaigre, le jus de citron, les fruits aigrelets, l'oseille, — c'est que l'oxygène y domine. Est-il huileux comme le pétrole et les huiles végétales de diverses sortes, c'est l'hydrogène qui y est en excès. C'est un fait remarquable que la graisse animale ne contient aucune partie d'azote, et que c'est une substance tout à fait analogue aux produits végétaux. Parmi les corps où le charbon domine, nous avons la fibre ligneuse du bois et un grand nombre de produits végétaux et animaux caractérisés par une facile carbonisation.

Si l'oxygène et l'hydrogène se balancent entre eux dans les proportions qui font de l'eau, nous avons d'abord l'eau elle-même, si abondamment répandue dans la nature, puis avec diverses doses d'eau et de charbon tous les produits insipides et amidonnés, tels que les farines, les fécules, la dextrine. Avec un dosage différent de charbon, tous ces produits passent au sucre soit dans la nature, soit dans le laboratoire. Avec le charbon seul, la nature nous donne l'anthracite, qui est presque incombustible. Avec un peu de la combinaison qui fait l'huile, ce charbon sec et peu facile à brûler passe à la houille ou charbon de terre, qui, d'une part, est un excellent combustible, et d'autre part fournit par la distillation le gaz qui sert à l'éclairage. Enfin le gaz hydrogène pur ou carboné sort, par plusieurs fissures, de l'intérieur de la terre, et constitue de véritables *sources* ou *fontaines* de gaz qui, dans quelques localités d'Europe, et notamment à Cuxhaven, ont été utilisées comme combustible éclairant un phare. Les États-Unis et la Chine surtout ont leurs puits producteurs de gaz combustibles et employés comme tels par les habitans du voisinage. Si l'on enfonce un bâton dans la vase d'une

mare ou d'un ruisseau, on en fait sortir des bulles assez grosses que l'on peut recueillir au moyen d'une bouteille que l'on emplit d'eau après avoir fixé sur l'orifice un entonnoir ordinaire. En tenant cette bouteille renversée dans l'eau au-dessus de l'extrémité du bâton qui agite la vase, on recueille les bulles qui montent du fond de l'eau, et la bouteille se vide de liquide en se remplissant de gaz. Cette bouteille, bouchée sous l'eau après qu'on en a retiré l'entonnoir, se trouve pleine de gaz combustible; on allume alors ce gaz, que l'on fait sortir au moyen d'un filet d'eau versé dans la bouteille. C'est un des amusemens scientifiques que l'on indique aux jeunes étudians en physique et en chimie. En général toutes les flammes sont dues à du gaz hydrogène plus ou moins carboné que la chaleur de la combustion dégage d'abord et fait brûler ensuite. Ainsi une simple bougie est une usine complète de gaz, lequel se produit d'abord à la partie inférieure de la mèche au contact de la cire fondue avec la partie incandescente de la flamme. Ce gaz, aussitôt qu'il se dégage, monte et se brûle pour produire la flamme chaude et lumineuse, et il est aussitôt remplacé par d'autre gaz obtenu de la même manière jusqu'à ce que toute la matière grasse soit consumée. Les branches de bois et les bûches qui flambent dans le feu commencent aussi par produire du gaz qui brûle ensuite.

Si le gaz est dégagé par une distillation préalable, il brûle avec beaucoup plus d'activité que dans le cas où la combustion doit le produire avant de le brûler, car alors toute la chaleur est utilisée à la combustion sans qu'il s'en perde pour produire le gaz. Toutes ces notions sont fort simples, et il y a peu de mérite à les connaître; il y a souvent assez d'inconvéniens à les ignorer.

Une circonstance importante de l'éclairage, c'est l'emploi d'un réflecteur destiné à utiliser la partie des rayons lumineux qui frappe en pure perte le mur ou l'ameublement quand celui-ci est d'une couleur foncée. On place presque toujours derrière les lampes adossées au mur une plaque polie de fer-blanc bien nettoyée reflétant la lumière qui vient la frapper. Une lampe placée sur une cheminée, devant une glace, éclaire une pièce presque deux fois autant que si l'on tendait un drap noir derrière elle; mais c'est surtout dans les fanaux et signaux des chemins de fer et de la marine que cette lumière, renvoyée dans un même sens par un réflecteur convenable, produit un effet considérable. C'est la surface appelée par les géomètres surface parabolique qui jouit de la propriété de renvoyer dans une direction unique tous les rayons lumineux, et telle est aussi la forme que l'on donne aux réflecteurs employés à cet usage. Pour avoir des feux colorés, on place devant la lumière un verre rouge ou vert qui laisse passer en plus grande abondance les rayons de chaque espèce et produit une illumination colorée. L'organe avec lequel nous per-

cevons la lumière étant d'une grande perfection et d'une grande sensibilité, nous avons pu recueillir beaucoup plus de notions sur les effets de la lumière que nous n'avons pu le faire avec d'autres sens moins parfaits, comme le goût et l'odorat, qui ne nous ont permis d'acquérir que des notions bien imparfaites sur les odeurs et les saveurs. Il suffit de considérer un chien de chasse couché et le nez au vent pour se convaincre que l'animal reçoit une foule de sensations qui nous sont insaisissables, et si l'on tient sur le vent qui lui arrive une pièce de gibier qu'on lui cache, il arrive en quelque sorte les yeux fermés pour en prendre connaissance.

Passons à l'illumination et à l'établissement des phares.

L'usage d'allumer des feux pour indiquer aux navigateurs les points accessibles des côtes remonte à la plus haute antiquité. Au retour de la flotte des Grecs du siége de Troie, Nauplius, qui avait à exercer une vengeance sur plusieurs des chefs qui avaient condamné à mort son fils Palamède, alluma des feux perfides sur la côte où ils devaient aborder et leur fit faire naufrage. La côte basse de l'Égypte, dans le voisinage de la ville d'Alexandrie, était signalée par un feu établi sur une tour élevée dans l'île de Pharos, qui depuis a été réunie au continent par les attérissements du Nil. C'est cette flamme qui, dans la *Pharsale* de Lucain, annonce la terre d'Égypte à César poursuivant Pompée.

Ostendit Phariis Ægyptia littora flammis.

Cette tour du Phare et son feu ont donné leur nom aux phares actuels qui, jusqu'à Fresnel, n'ont eu d'autres fanaux que des masses de charbons allumés, retenus dans des grillages de fer qui soutenaient le combustible sans en intercepter l'éclat. Rien de pittoresque comme ces feux de charbon qui bravent le vent, la brume et la tempête, mais dont l'éclat est impuissant pour porter au loin leurs avertissemens salutaires. Des lampes munies de réflecteurs paraboliques furent quelquefois substituées aux feux de charbon. Enfin l'administration française eut recours à la science optique. Arago et Fresnel furent chargés d'élaborer un projet de phares dont la puissance répondît à la dignité de la science comme aux besoins de la navigation. Fresnel quitta les spéculations théoriques qui l'ont immortalisé pour cette tâche moins brillante. Les phares qui portent aujourd'hui son nom, comme celui de la France, sont le résultat d'un travail persévérant guidé par une connaissance approfondie des propriétés de la lumière. Une immense lampe formée de quatre mèches qui s'enveloppent l'une l'autre fut établie sur un support, et l'huile soulevée par un mécanisme ingénieux entretint d'une manière fixe la flamme de ce puissant illuminateur.

Mais les rayons de cette flamme se répandaient de tous côtés, ils

illuminaient en pure perte le ciel au-dessus d'eux, la terre au-dessous, la côte qui longeait le bord de la mer, et, vers la mer elle-même, les rayons, en se dispersant sur toute sa surface, allaient en s'affaiblissant rapidement et perdaient de leur portée. Fresnel entreprit de conduire tous les rayons en un seul faisceau dans une direction unique. Il abandonna les réflecteurs métalliques, sujets à se ternir et à se détruire par l'influence des brumes salées de la mer, soulevées par le vent après que les flots se sont brisés sur les écueils qui bordent le rivage. Les rayons qui allaient se perdre vers le ciel furent ramenés par des bandes de verre assemblées circulairement qui réfléchissaient tous ces rayons vers l'horizon. D'autres bandes, placées plus bas que la flamme, ramenèrent de même vers l'horizon les rayons qui s'égaraient vers la terre; on obtint ainsi une masse de lumière horizontale qui, par une dérivation ultérieure, fut séparée en huit faisceaux dirigés vers les divers points de l'horizon. Ces faisceaux sont alors de la plus grande énergie, et leurs rayons concentrés atteignent aux limites de l'horizon, à moins que l'air, chargé de vapeurs, de brumes et de brouillards, ne soit impénétrable à la lumière. Alors aucun appareil optique ne peut vaincre cet obstable insurmontable. Racine dit de Mithridate que

> Ses heureux vaisseaux
> N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux;

il a oublié les brumes, qui, dans le voisinage de la terre, sont redoutables à l'égal des tempêtes. Les phares français de Fresnel réduisent à des cas bien rares ce danger si grand sur les côtes non éclairées. A l'heure où j'écris, les deux bords du canal qui sépare la France de l'Angleterre sont illuminés par des phares comme une rue de Paris l'est par ses becs de gaz, et les mille et mille vaisseaux de la reine des mers, Londres, sont guidés au travers de tous les dangers prévus. Des stations flottantes portent même des feux signalant les dangers d'une mer très peu profonde, et qui offre de périlleux bas-fonds. C'est une œuvre admirable de science et d'industrie ou, si l'on veut, de civilisation, et la France a l'honneur d'avoir, par Fresnel, donné ces guides sûrs aux navires qui sillonnent ces parages resserrés.

Nous venons de dire que huit faisceaux de lumière partaient, suivant huit directions, pour aller porter leurs feux à huit points de l'horizon maritime. Mais que deviendront les navires voyageant hors de ces huit lignes illuminées? Un mécanisme très simple lèvera cette difficulté : on fera tourner toute cette immense machine sur elle-même, et tous les points de l'horizon seront successivement atteints par les faisceaux lumineux mobiles. Huit fois pendant un tour de l'appareil sur lui-même, les matelots auront les yeux frappés par les

faisceaux balayant la surface de la mer, et après avoir brillé à leurs yeux, les feux disparaîtront entre ces deux passages de deux faisceaux consécutifs. Ces apparitions et disparitions ont fait donner à ces phares le nom de phares à éclipses. L'observateur voit d'abord poindre une légère lueur qui se renforce graduellement, brille quelques instans de tout son éclat, et s'éteint ensuite par les mêmes degrés qui en ont marqué l'accroissement. La succession de ces éclats, qui n'est pas la même pour tous les phares, sert de plus à les distinguer entre eux. Ainsi tel phare a tant d'éclats par minute, et tel autre en donne un nombre différent. Il est impossible de les confondre. Voilà donc de précieuses indications qui permettent de rapprocher l'un de l'autre ces utiles auxiliaires de la navigation bien plus qu'on n'eût osé le faire autrefois, quand les feux fixes n'avaient rien qui les distinguât entre eux. L'exposition universelle contient un phare de premier ordre, avec ses feux allumés, ses éclats, ses éclipses, et tel qu'il va bientôt briller sur les côtes de l'Atlantique comme un fanal de sûreté. La curiosité peu intelligente des visiteurs du palais de l'industrie les pousse chaque jour à s'entasser dans la tour elle-même, tandis que c'est à l'extrémité la plus éloignée du phare qu'il faudrait se placer pour en bien observer les éclipses et les apparitions. Se mettre dans le phare même pour en voir l'effet, c'est faire la même chose qu'un homme qui, pour contempler un paysage, se placerait au milieu des arbres qui doivent faire point de vue.

Le premier grand phare que Fresnel put établir est celui qui sur la tour de Cordouan, à l'embouchure de la Gironde, donne de la sécurité à la dangereuse passe qui joint le fleuve à la mer. L'îlot qui porte le phare est souvent inaccessible pendant plusieurs semaines, tant la mer est furieuse à l'entour. *Jour et nuit la mer tourmentée par le vent y mugit en sons qui assourdissent les oreilles :*

Ἀει δ'ἀνα νυκτα και ἠω
Ἐξ ἁλος ἠνεμοεντος ἐπιβρεμει οὐασιν ἠχη.

Ces vers grecs sont du poème grec d'*Héro et Léandre*, où l'on trouve plusieurs passages qui témoignent que la notion des phares était très familière aux anciens. En effet, le héros périt au moment où le vent éteint la lampe de la tour de Sestos, qui lui servait de guide.

La belle construction qui attire les regards au palais de l'industrie, et qui porte le nom de *Phare Fresnel*, offre au sommet d'une tour de grandeur naturelle une masse immense de verres taillés suivant des courbes régulières, et qui, recevant la lumière de la grande lampe centrale, la dirigent en faisceaux séparés pour balayer la surface de l'océan et n'en laisser aucun point privé de l'avertissement que son feu doit transmettre. Mais que peut dire à un bâtiment perdu

dans la nuit et dans les flots, assailli par les lames et tourmenté par le vent, un simple éclair suivi d'une éclipse? Cette apparition est la main ou la branche d'arbre tendue à l'homme qui se noie. Un cri de joie et de confiance se fait entendre. Le feu, voilà le feu ! On s'assure par l'intervalle des éclats que c'est bien le phare de la côte que l'on doit aborder ou éviter, et l'on marche en pleine sécurité.

Le pilote a de plus les yeux fixés sur sa boussole, qui dans son habitacle brave les mouvemens confus que l'océan donne au navire, et pointe fidèlement par sa petite lame d'acier dans une direction constante. Avec le phare et la boussole, il n'y a plus d'autre péril que l'ignorance. Le pilote doit savoir que, pour éviter le danger, il doit diriger son vaisseau de manière que le phare apparaisse dans la direction de tel ou tel point de la boussole. J'ai moi-même été témoin de ces merveilleuses évolutions dans les parages redoutables de la Bretagne. — J'allais à l'île souvent inabordable d'Ouessant. C'était dans l'automne de 1824. Le soleil s'abaissa sous l'horizon; la lune le suivit presque au même point de l'horizon; la planète Vénus, qui brillait alors d'un grand éclat et qui nous montrait l'occident, disparut avant de toucher les limites d'un ciel peu transparent. L'obscurité et la brume couvrirent l'Océan et nous cachèrent les astres; la mer s'éleva et les flots nous ballottèrent. D'immenses lames venant de la haute mer, des houles retentissantes nous attaquaient et nous roulaient l'une après l'autre, puis allaient se briser avec un retentissement prolongé contre les rochers de la côte et ceux qui s'avancent jusque dans le milieu de ces passes périlleuses. Un silence profond s'établit. Les matelots attendirent sur leurs rames, qui leur servaient à éviter les coups de la mer, dont l'eau ce soir-là était admirablement phosphorescente. Chaque coup de rame, chaque brisement de vague, chaque panachement d'écume faisait jaillir des millions d'étincelles lumineuses. Chaque goutte d'eau était un ver-luisant. Enfin, après plusieurs minutes d'une attente inquiète, le vieux pilote, dont la tête tournait sans cesse sur son corps immobile comme celle d'un oiseau de rivage qui guette le poisson tout à l'entour de lui, leva lentement la main et annonça le phare. Il saisit à l'instant avec vigueur la barre du gouvernail, et au bout d'une heure, après avoir marché avec la même précision, avec le même calme que si nous n'eussions pas été enveloppés par la nuit et battus par la mer, nous laissions tomber l'ancre dans le petit port d'Ouessant, peu habitué aux visites des curieux de la terre ferme. Le hasard voulut que les mêmes circonstances se reproduisissent à mon retour à Brest; seulement, ici, le mugissement des houles qui s'engouffraient dans les cavernes creusées par la mer sous les falaises de granit était encore plus formidable. Quelques-unes de ces cavités pénètrent fort

avant sous la terre, et à l'arrivée des vagues, elles sonnent comme d'immenses tuyaux d'orgue. « Si on était des enfans, disait le vieux pilote Ker-Simon, ça pourrait faire peur! » Enfin le grand phare de la pointe Saint-Matthieu alluma ses feux, et domina puissamment la nuit et la brume. Nous arrivâmes sans penser seulement que, privés de ce secours, nous aurions pour la seconde fois passé la nuit en pleine mer.

L'administration des phares de France prête son appui éclairé à deux constructeurs français qui ont aussi exposé deux phares de premier ordre d'un travail admirable, l'un destiné pour la France, l'autre pour l'Amérique : ce sont MM. Lepaute et Sautter. Que de travail et de travail savant dans ces montagnes de verres taillés qui, par transmission et par réflexion, plient et dirigent convenablement les rayons de la quadruple lampe placée au centre de l'appareil! Si Fresnel avait pu visiter cette exposition, quel bonheur ç'aurait été pour lui de contempler ce fruit de ses œuvres développé pour le bien de l'humanité d'un bout du monde à l'autre! Son nom n'est prononcé qu'avec une sorte de vénération par tous les ingénieurs français et étrangers qui construisent ses appareils de tous les ordres, depuis le grand phare de deux ou trois mètres de dimension jusqu'au plus petit feu de port ou même au fanal installé à bord des bâtimens. Fresnel a succombé avant le temps, et il n'eût pas même été d'un âge avancé à notre exposition universelle d'aujourd'hui.

Une communauté d'études nous avait rapprochés, et son caractère moral était de pair avec son génie. Il semblait s'excuser d'avoir appliqué à la science pratique de l'optique et aux détails de la construction des phares les méditations d'un esprit fait pour les spéculations transcendantes de la science; mais il sentait vivement néanmoins le bonheur d'avoir été utile. Quand, dans les derniers mois de sa vie, il quitta Paris pour un de ces voyages de santé qu'en désespoir de cause les médecins ordonnent aux malades, il se dirigea sur Royan, à l'embouchure de la Gironde, en face de la tour de Cordouan. De là, le soir, il suivait avec complaisance les feux intermittens de son beau phare, et il entendait les témoignages d'admiration et de gratitude des marins, qui ne le connaissaient pas et qui l'entouraient les yeux fixés sur le phare, dont ils comptaient les éclats et les éclipses. Heureux celui par qui la gloire de la France n'a point subi d'infériorité, plus heureux encore celui par qui la vie des hommes a été sauvegardée! Par un bonheur non moins grand, Fresnel a eu le privilége de n'inspirer pas plus l'envie qu'il ne la ressentait lui-même dans son noble caractère.

BABINET, de l'Institut.

UN

ROMAN POLITIQUE

SUR L'ITALIE

Doctor Antonio, a tale, by the author of *Lorenzo Benoni;* Paris, Galignani 1855.

Celui qui a dit le premier qu'il était impossible à un peuple chrétien de mourir entièrement a exprimé non-seulement une grande, mais une consolante vérité historique. Il est consolant, en effet, de penser que le dogme de la résurrection n'est pas uniquement un dogme religieux, mais un fait pratique vérifié par l'expérience, qu'un peuple mis au tombeau n'est point un Lazare que la parole d'un Dieu seul pourrait ranimer, mais qu'enseveli comme ce Dieu lui-même, il ressuscitera le troisième jour. Il est consolant de penser que, chez les peuples de la moderne Europe, il n'y a point de défaite irréparable, mais simplement des vicissitudes de fortune; point d'anéantissement, mais des maladies qui durent parfois des siècles et qui font condamner le malade par de longues générations successives auxquelles il survit, et sur les cendres desquelles un beau jour il danse bruyamment ses farandoles de triomphe et fait passer ses chariots de guerre. L'Italie est la preuve de cette vérité. Condamnée, tenue pour morte, elle se réveille de loin en loin pour affirmer qu'elle ne consent pas à mourir. A mesure que le temps marche, ces preuves de vitalité deviennent de plus en plus nombreuses et se succèdent plus rapidement. Il est même à remarquer que ces mouvemens perdent de leur caractère convulsif et devien-

nent plus réguliers. Or, comme nous sommes de ceux qui souhaitent aux Italiens bonne chance et heureux succès, nous profiterons de l'occasion qui nous est offerte par la dernière publication de l'auteur de *Lorenzo Benoni* pour dire quelques mots sur l'état actuel de l'Italie et sur la ligne de conduite que, d'accord avec bien des hommes éclairés et avec quelques-uns des esprits les plus avancés de la péninsule même, nous croyons la plus propre à remettre ce grand pays à la place qui lui est due et à laquelle il a droit.

Nous disons volontairement grand pays, car outre sa grandeur historique, il est relativement grand encore aujourd'hui par le rôle qu'il joue en Europe. Il n'est guère de puissance que n'intéressent vivement les destinées de ce peuple. Un mouvement à Rome ou à Milan ébranle l'Europe tout entière. Nous sommes d'ailleurs de ceux qui gardent quelque reconnaissance au passé. Rien n'est étonnant lorsqu'on étudie l'histoire, comme de voir le fonds d'égoïsme et de niaise ingratitude qui se rencontre au fond de l'humanité. Les contemporains n'ont jamais d'yeux que pour le vainqueur et le triomphateur du jour, ils ressemblent en masse à ces troupeaux d'intrigans que l'on a vus à toute époque assiéger les antichambres ministérielles pour saluer le lever de tout nouveau soleil politique. L'humanité applique instinctivement les vilaines règles de conduite que formulait en ces termes, au dire du violent Saint-Simon, un cynique courtisan du temps de Louis XIV : « Tant que les ministres sont en place, on doit leur tenir le pot de chambre, et, lorsqu'ils sont renversés, le leur vider sur la tête. » C'est ainsi que l'humanité se venge des bravos qu'elle a fait éclater au récit des plus grandes actions et de l'admiration que lui ont arrachée les grandes œuvres. Un peuple est-il riche et puissant, sait-il menacer et corrompre, et surtout a-t-il le pouvoir de menacer et de corrompre; peut-il, à son gré, vous faire pendre ou vous donner des pensions; tient-il pour un instant entre ses mains la vie et la mort, la fortune ou la ruine du monde : — aussitôt les hommes s'agenouillent, les nations courbent la tête devant le commandeur des croyans, les écrivains font fumer les cassolettes de parfums, et les diplomates, habiles dans l'astronomie comme des mages chaldéens, suivent l'étoile favorable et vont porter la myrrhe et l'encens aux pieds de la sultane Angleterre ou du grand *mamamouchi* russe. — Puis la fortune change-t-elle et la tempête brise-t-elle le puissant navire, soudain on voit les hommes se précipiter sur la rive, se disputer les épaves rejetées par les vagues, et dépouiller le naufragé.

Hélas! l'humanité prise en masse ne croit qu'à la force, et c'est là une triste vérité que les peuples, pas plus que les individus, ne doivent jamais oublier. Cependant, à tout prendre, je ne sais si cette

lâcheté n'est point préférable encore à un certain genre d'assistance qui ne manque jamais, pas plus aux peuples déchus qu'aux individus malheureux. Lorsqu'un peuple est tombé et qu'on le voit, obéissant à la loi fatale de la gravitation, rouler d'abîme en abîme, les prêtres et les lévites se rassemblent par milliers et viennent le haranguer, le prêcher et souhaiter bon voyage, *in nomine Domini*, à son âme immortelle; les pédans se rassemblent en conseil pour lui faire sentir son imprudence et ses fautes, et lui donner des règles de conduite pour la vie future; puis viennent les amis maladroits qui récriminent contre ses défauts et ses sottises. Tout le monde est d'accord alors pour ne plus voir que ses vices et ses erreurs, et ceux qui agissent ainsi, ce n'est pas ce vulgaire troupeau humain que nous venons de décrire et qui n'aime que le succès; non, ce sont les hommes éclairés, les philosophes, les publicistes. Ils se refusent à voir les grandes qualités qui jadis avaient fait la gloire de ce peuple et qui subsistent encore malgré tous ses malheurs. Ils se font ainsi, quoique à leur insu, les auxiliaires de tous les despotismes et les apologistes de toutes les injustices; eux dont le rôle devrait être celui du bon Samaritain, ils formulent des arrêts de pharisiens, et leur conclusion, comme celle du musulman fataliste, est toujours que cela était écrit.

L'Italie, la grande et malheureuse Italie, a fait toutes ces expériences. Admirée, enviée, flattée, imitée, pillée au temps de sa grandeur, elle s'est vue rebutée, méprisée, honnie, dès qu'elle est tombée, par tous les peuples qui précisément l'avaient ruinée et meurtrie. Le dédain et l'injustice dont l'Europe a fait preuve envers l'Italie ressemblent à de la lâcheté, et n'ont rien de commun avec cette froide insouciance qu'ont rencontrée parmi nous les revers de certaines autres nations, car c'est l'Europe elle-même qui a fait de l'Italie ce qu'elle est. L'Espagne, par exemple, est déchue autant que l'Italie peut l'être, et n'a d'autre avantage sur elle que d'être exempte de la domination étrangère; mais les sentimens peu sympathiques que l'Europe a souvent manifestés pour elle ont au moins une excuse. L'Espagne a voulu elle-même sa ruine; agressive, insultante envers l'Europe, elle s'est laissée mener par ses princes à l'asservissement des autres nations, et elle a rencontré le sort qu'elle voulait leur faire subir. Elle a été punie pour avoir été ambitieuse et avoir caressé des rêves de coupable domination. Ses malheurs ont donc une cause, et l'on peut en vérité, sans trop d'injustice, n'être pas charitable à son égard. L'Italie au contraire n'a jamais été agressive et n'a jamais menacé l'indépendance des autres peuples, qui l'ont prise pour théâtre de toutes leurs fantaisies guerrières et pour but de tous leurs désirs de domination. Confiante à l'excès, elle a souvent appelé dans

son sein l'étranger, dont le premier soin a toujours été d'abuser de son hospitalité. L'indiscipline de ses peuples a pu être la cause lointaine et première de sa décadence, mais ce n'est pas de leurs mains qu'elle a reçu le coup de la mort. Ces trésors qu'elle n'a plus, ce sont les armées de Gonzalve, de Bourbon, de Charles-Quint, qui les ont ravis; ce commerce de Venise, ce sont les confédérés de Cambrai qui l'ont détruit; cette domination étrangère, c'est la France qui l'a permise, autorisée, sanctionnée. Valois et Bourbons, Aragonais et Castillans, soldats de l'impériale Allemagne et de la France républicaine, ont tellement traversé, sillonné, remué en tous sens cette terre, bombardé, incendié et pillé ses villes, que c'est presque un miracle qu'il y ait encore une Italie. En vérité l'Europe doit toujours être modeste et réservée dans ses appréciations sur ce pays.

La France surtout, cette sœur de l'Italie, peut se frapper la poitrine et avouer ses fautes, car c'est peut-être après tout le seul peuple envers lequel elle ait été coupable. Elle qui a été si souvent trahie, qui a ressenti si amèrement les trahisons, d'autant plus amèrement que par sa nature le Français est le moins *trahisseur* des peuples, elle a autorisé mainte fois l'Italie à l'accuser de trahison. Il appartient à la France, moins qu'à toute autre nation, d'être injuste envers l'Italie. Tout lui fait un devoir de la traiter comme sa sœur aînée; communauté d'origine, de race, de langage, de tradition, de religion, et si tout cela ne suffit pas, ses intérêts matériels et politiques le lui commandent. Parmi tant de raisons qui sont connues de tout le monde et qui sont autant de lieux communs politiques, il en est une moins connue, moins observée que les autres. Cette raison, la voici.

Lorsque j'entends parler légèrement en France de l'Espagne ou de l'Italie, je ne puis me défendre d'un profond sentiment de tristesse; il me semble toujours voir un insensé qui travaille à se discréditer lui-même, ou un général qui travaille à couper à sa propre armée sa ligne de retraite. Que l'Espagne s'épuise dans des guerres civiles beaucoup trop prolongées, cela est possible; mais ce qui est incontestable, c'est que l'Espagne est pour la France d'une importance géographique extrême. Que l'Italie ne soit plus ce qu'elle était autrefois, fort bien; mais qu'il y ait en Europe un autre pays où la France puisse plus librement déployer son influence, cela est douteux. L'Italie est le théâtre naturel de l'action morale de la France, et c'est pour cela qu'elle est pour nous d'un prix inestimable. Si nous ne cherchons pas à agir sur l'Italie, sur quel peuple pouvons-nous espérer agir? Ce n'est point sur l'Allemagne, ni sur l'Angleterre, qui nous comprendront toujours aussi incomplétement que nous les comprenons, qui ont une civilisation *sui generis*, qui

sentent autrement que nous et ont une autre tournure de pensée. Ce n'est point sur les nations slaves : de ce côté, nous ne pouvons agir que par l'épée; nous n'aurons peut-être jamais chez elles, et en tout cas de longtemps, que l'influence que donne la crainte. Mais en Italie nous n'avons pas à nous faire redouter, et nous sommes sûrs de ne rencontrer aucune de ces oppositions de race, de langage, de traditions, qui sont autant de barrières morales infranchissables. Là notre influence peut se déployer à son aise, et s'il est aussi nécessaire à un peuple d'avoir une action morale à exercer qu'une armée pour faire respecter ses frontières, on peut voir de quelle utilité l'Italie est pour la France.

Si l'Italie nous est utile, les règles les plus simples d'une politique, même égoïste, sont de veiller sur elle, de la protéger et de l'aider contre ses ennemis; mais ce n'est pas seulement un intérêt pour la France, c'est un devoir qui lui est commandé par la politique qui doit régir les nations chrétiennes. Précisément parce que l'Italie est le théâtre naturel de l'action morale française, et que l'esprit de la France y peut être plus facilement compris qu'ailleurs, la France a jusqu'à un certain point charge d'âmes en ce pays. Je crois sincèrement que, si l'Italie doit être régénérée, elle ne peut l'être que par la France. C'est en vain qu'elle essaiera, comme elle l'a fait dans les dernières années, de s'assimiler les idées anglaises, c'est en vain qu'elle essaiera de pénétrer les systèmes allemands : il y aura toujours là pour elle des énigmes qu'elle ne trouvera jamais chez nous, et ici nous touchons à un des faits les plus curieux de la politique contemporaine, c'est-à-dire à l'influence de l'Angleterre sur l'Italie.

Certes, s'il est un pays dont l'esprit soit différent de l'esprit italien, c'est bien l'Angleterre, et cependant l'influence anglaise n'a fait que grandir au-delà des monts, pendant que l'influence de la France baissait sensiblement. Pourquoi? Parce que l'Angleterre a pris en Italie le rôle qui aurait dû être celui de la France. Pendant que nos hommes politiques s'inclinaient devant cette école de diplomates qui trouvent que la péninsule est une *belle idée géographique*, pendant que notre clergé et nos catholiques allaient en pèlerinage à Rome et revenaient sans se douter qu'il y eût dans ce pays autre chose que des prêtres, des cardinaux, une cour pontificale; pendant que nos artistes et nos poètes allaient en Italie pour n'y rien voir que des musées et des églises, les Anglais parcouraient cette terre et y découvraient que l'Italie contenait encore des Italiens. Nous rendrons volontiers cette justice à ce grand peuple anglais, que dans ces dernières années il a véritablement découvert le peuple italien et a déclaré au monde que la manière dont il était traité était

réellement indigne, qu'il y avait mieux à faire de lui et de ses nobles facultés. Notre grand crime, à nous tous Européens, est d'avoir considéré l'Italie comme une *institution* européenne, et de n'avoir jamais voulu y voir un peuple et une nation. Il entre encore beaucoup de souvenirs du moyen âge dans notre manière de considérer l'Italie, et la papauté et le saint empire occupent encore beaucoup trop peut-être nos imaginations. Dans un autre ordre de faits, depuis trop longtemps déjà notre politique au-delà des monts a été plutôt une politique d'intervention qu'une politique d'influence, et lorsque nos armées sont entrées en Italie, c'était moins afin de protéger les Italiens que de nous protéger nous-mêmes. Il s'agissait avant tout d'empêcher l'Autriche d'aller trop loin. Au milieu de toutes ces luttes, nul ne songeait au peuple italien, et lorsqu'on y songeait, c'était pour dire (on l'a déclaré à haute voix à la tribune française) que le peuple italien ne s'appartenait pas, et que le sol italien était un sol cosmopolite.

La politique anglaise a été diamétralement contraire. Dégagée par sa position insulaire des intérêts compliqués qui se débattent en Italie, libre par son caractère protestant des passions qui s'agitent autour de la papauté, l'Angleterre était mieux en position qu'aucune autre puissance européenne de voir des Italiens en Italie, et elle a fait réellement, nous le répétons, cette découverte. Personne n'a mieux parlé et plus affectueusement de l'Italie que les poètes modernes de l'Angleterre, personne n'a parlé plus souvent de ses souffrances que les hommes d'état de l'Angleterre. Toute consolation est bonne dans le malheur, les Italiens en ont été reconnaissans. Ils se sont retournés du côté de l'Angleterre pour chercher la protection que leur refusait l'Europe, et ont appris à compter plutôt sur elle que sur toute autre nation pour leur délivrance. Ce ne sont point seulement les classes cultivées de la nation qui ont subi cette influence, ce ne sont pas seulement les écrivains, l'aristocratie, les réfugiés politiques : des faits récens ont montré que cette influence s'était étendue jusqu'aux dernières couches du peuple. Ces monstrueuses affaires de protestans italiens condamnés pour avoir lu la Bible en sont la preuve. Que ce peuple artiste, amoureux de ses madones, en soit arrivé à accepter la Bible des mains d'un prédicant de l'église anglicane, ce fait seul suffit pour indiquer l'intensité de la maladie, et la puissance d'action que l'esprit anglais s'est acquise sur l'esprit italien. Il y a aussi une énergie désespérée fort remarquable chez ce malade qui, pour se guérir, ne craint pas d'avoir recours à des remèdes antipathiques à sa nature. Mais si l'Angleterre a pu se créer un tel empire sur cette nation, qui a si peu de ressemblance avec elle, quelle influence la France n'aurait-elle pas pu exercer!

Ainsi donc, que l'on discute plus ou moins vivement sur les motifs qui ont fait agir l'Angleterre, qu'on lui attribue ou non un but intéressé, un fait n'en reste pas moins évident : c'est que la politique anglaise a la première, et pour la première fois depuis des siècles, compté le peuple italien pour quelque chose en Italie. Ce fait est des plus importans, car il constitue à lui seul le commencement d'une ère toute nouvelle pour l'Italie, c'est-à-dire la constatation de l'existence d'un peuple particulier en libre possession de lui-même, ayant droit à se gouverner lui-même. C'est sur ce fait que doit s'appuyer désormais notre politique française, et c'est sur ce fait aussi que désormais les Italiens doivent régler leur politique intérieure. Ici s'élève l'importante question de savoir quelle est la meilleure ligne politique à suivre pour l'Italie.

Une nationalité se compose de deux choses, d'abord du peuple lui-même avec ses goûts particuliers, ses traditions, ses instincts, ses aptitudes spéciales, ses tendances déterminées, et puis du gouvernement né de ces goûts, qui dirige ces instincts, donne leur vraie direction à ces aptitudes. Le vice radical de l'Italie moderne est précisément le désaccord qui existe entre l'esprit du peuple et ses gouvernemens, désaccord qui fait de l'Italie le pays le plus anarchique du monde. Les gouvernemens italiens sont tous pour ainsi dire des gouvernemens étrangers; l'Autriche gouverne en Lombardie, la Toscane n'a qu'une ombre d'indépendance, la papauté est une institution *universelle* autant qu'italienne, dont le génie est parfaitement conforme au génie italien, mais qui, en vertu de son caractère universel, ne peut se dévouer exclusivement à l'Italie. Quant au gouvernement de Naples, il est trop difficile de le qualifier, et nous y renonçons, de crainte de ne pas trouver assez de ressources dans notre langue, si pauvre et si claire, où les mots à nuances et à demi-teintes n'abondent pas. Parmi tous ces gouvernemens italiens, où trouver un gouvernement national? Le gouvernement pontifical l'est par un côté seulement; le gouvernement de la Toscane a la bonne volonté de l'être, bonne volonté dont l'Italie doit lui savoir gré, mais qui est incessamment effarouchée et assombrie par une ombre menaçante. L'étranger a donc la main sur toute l'Italie. Où trouver un coin de terre libre? Et si le seul moyen de régénération de l'Italie est un gouvernement national, où trouver les élémens d'un tel gouvernement? Un seul pays italien est libre réellement et se possède lui-même, un seul peut avoir une politique, une armée, un seul est gouverné par des princes nationaux : c'est le Piémont. C'est donc le Piémont qui renferme les élémens de régénération future de l'Italie, et s'ils ne se trouvent pas là, ils ne se trouvent nulle part.

Parlons d'abord de la dynastie. Il y a toujours pour les peuples deux choses à considérer chez les princes, d'abord leur origine, et

ensuite leur esprit de famille. La plus importante des deux est, je crois, l'origine, et je suis très porté à considérer comme vrai le jugement de M. de Maistre sur la guerre d'Espagne et la lutte héroïque que soutint ce pays pour ne pas accepter de l'étranger un bon roi en place d'un roi détestable, mais représentant de la nationalité. Un peuple peut perdre sous un mauvais roi de sa race sa liberté et sa puissance; rarement il perdra son indépendance, et les nations sentent si bien instinctivement cette vérité, qu'elles ne se décident qu'à la dernière extrémité à chasser ou à remplacer leurs dynasties traditionnelles. Or la maison de Savoie possède cet avantage, qu'elle est la plus italienne des maisons princières qui gouvernent la péninsule. Puis, outre cet avantage, qui est le premier pour une famille royale, la maison de Savoie en possède un autre : elle est nationale non-seulement par son origine, mais par son histoire, en fait comme de nom. Elle est essentiellement populaire en ce sens qu'elle a toujours considéré ses intérêts comme liés à ceux de ses peuples, qu'elle ne s'est pas cru des droits différens de ceux de ses peuples et qu'elle n'a jamais cherché à retarder leurs progrès, mais à les guider. Cette petite dynastie, bien différente en cela de dynasties plus puissantes et plus célèbres, n'a jamais, je crois, produit un seul mauvais prince, et quelques-uns d'entre eux ont été, comme Félix V par exemple, animés d'un grand esprit de justice et doués d'un grand esprit politique. Le caractère de ses princes a toujours été exempt de ces vices d'âme qui rendent les aristocraties odieuses; ils ont tous eu au contraire les qualités qui plaisent au peuple et qui font les dynasties populaires. Ardens, courageux, chevaleresques, grands batailleurs, bons soldats, francs du collier, comme dit énergiquement le peuple, souvent aussi mauvais diplomates qu'ils étaient solides cavaliers, bons enfans en un mot, tels ont été généralement les princes de cette famille. Grande a été déjà la destinée de la maison de Savoie, l'avenir lui en réserve encore cependant une plus glorieuse, car elle peut être, à un moment donné, la maison d'Orange de l'Italie. Si les Italiens sont sages, ils ne laisseront échapper aucune occasion de grandir cette famille, ils l'entoureront de leurs respects, ils l'appuieront de toutes leurs forces, et même, si besoin est, ils devront se résoudre à bien des concessions.

Au nom de l'Italie, tout homme éclairé du continent doit demander aux chefs de parti l'abandon de bien des rêves chéris et caressés avec amour. Les partis en Italie peuvent nourrir des idées plus ou moins généreuses, mais ils n'ont aucun élément de force entre leurs mains. La monarchie piémontaise est non-seulement le seul gouvernement national de l'Italie, mais elle est encore la seule force natio-

nale. Une des plus grandes erreurs de notre époque est de croire que la force morale peut quelque chose toute seule, de penser qu'il y a un divorce radical entre la force morale et la force matérielle réglée. Telle est l'erreur dans laquelle sont tombés notamment les révolutionnaires modernes; ils acceptent bien la force, mais sous sa forme anarchique; toute autre leur est antipathique. Les patriotes italiens qui comptent sur les explosions populaires pour accomplir la régénération de l'Italie sont le jouet de la plus funeste et de la plus coupable illusion. Les explosions populaires peuvent renverser un gouvernement; mais où a-t-on jamais vu qu'elles aient fondé une nationalité? Excellentes pour détruire et renverser, elles peuvent momentanément assurer le triomphe d'une cause : elles sont impuissantes à établir la durée de ce triomphe. Une cause n'est donc jamais victorieuse que lorsqu'elle a des forces normales à sa disposition; jusque-là c'est une âme sans corps. Mais lorsqu'une idée s'est transformée en un gouvernement régulier, lorsqu'au lieu de dons volontaires et d'aumônes privées elle a un budget régulier, lorsqu'au lieu de corps francs elle a une armée composée d'escadrons et de bataillons soldés et recrutés par l'état, lorsqu'elle peut contracter des emprunts, qu'elle a le droit de siéger aux congrès, qu'elle peut conclure des alliances, construire des navires et fondre des canons, alors elle est réellement une puissance, et, quelles que soient les vicissitudes de sa fortune, ses revers sur les champs de bataille, ses fautes dans les conseils des peuples, elle est sûre de se relever toujours. Tout au contraire, une idée qui reste à l'état moral pur, qui compte pour triompher sur le seul enthousiasme et sur la force populaire, cette idée, une fois abattue, ne se relève plus. L'enthousiasme, comme tout ce qui est individuel, s'éteint avec l'enthousiaste. Une idée morale, lorsqu'elle s'est produite, doit donc s'incarner dans un fait destiné à durer après la disparition des générations qui l'ont adoptée, ou bien elle risque fort de passer avec elles et d'être bientôt oubliée. La réforme offre une preuve mémorable de cette vérité. Nul doute qu'elle n'eût disparu, si elle s'était confiée à la seule force morale et à l'enthousiasme des contemporains; mais elle s'incarna en faits politiques solides et durables, elle forma des sociétés non-seulement religieuses, mais civiles, et elle fut à jamais triomphante du jour où elle eut ses dynasties à elle, ses armées et ses budgets à elle. Or il existe un gouvernement qui représente ces élémens de force nécessaires à toute idée morale. Le gouvernement de Piémont représente pour l'idée de la nationalité italienne ce que la république de Genève, les Provinces-Unies et la Suède ont représenté successivement pour la réformation. Comment pourrait-il y avoir des hommes assez aveugles pour confier au hasard et aux forces du ha-

sard, qui n'ont ni durée, ni certitude, ni continuité, l'accomplissement d'une œuvre qui demande du temps, de la suite, de la constance, et pour se fier à des hypothèses lorsqu'il existe des assurances de succès?

Non-seulement la dynastie piémontaise représente plus qu'aucune autre la nationalité italienne, non-seulement le gouvernement piémontais réunit seul les élémens de force nécessaire au triomphe de cette nationalité, mais dynastie et gouvernement représentent encore les idées modernes au moyen desquelles doit s'accomplir la régénération de l'Italie. Leurs idées sont celles de la France et de l'Angleterre avec lesquelles le Piémont combat et dont il est l'allié. Aucun parti italien, si enthousiaste soit-il, ne pourra jamais servir ces idées avec autant de succès que le Piémont. L'influence d'un gouvernement est plus lente sur l'opinion populaire, il est vrai, que celle d'un parti, mais elle est plus sûre. Un parti a toujours besoin de triompher, il a toujours besoin de ces grands et bruyans incidens de combat, de victoire, de lutte, qui ne sont et ne doivent être que de rares incidens dans la vie nationale des peuples. Ses idées n'ont de force qu'autant qu'elles se montrent au dehors, et pour cela il lui faut des efforts désespérés qui troublent la vie générale, font quelques enthousiastes, beaucoup plus de mécontens, fatiguent les esprits et les âmes, laissent la conscience troublée et la vérité des idées contestée, puis en fin de compte engendrent le scepticisme et l'indifférence. Pour un gouvernement, il n'a pas besoin de tant de tapage. Lorsqu'il est une fois reconnu qu'il représente certaines idées, il peut rester immobile et laisser ces idées faire leur rayonnement. Un parti peut être toujours nié, un gouvernement ne peut jamais l'être. A ceux qui lui demandent des preuves de la vérité de ses idées, il se montre lui-même pour exemple, et renouvelle ainsi l'argument de cet ancien qui se mit à marcher pour prouver le mouvement. Le gouvernement piémontais doit donc être regardé comme le vrai et le seul représentant des idées libérales en Italie, et c'est lui seul qui les représente aux yeux de l'Europe. Quelques Italiens égarés par un trop célèbre hiérophante pourront le nier, mais les ministres de l'empereur François-Joseph ne s'y trompent pas. En vérité, les Italiens, s'il en est encore qui soient hostiles au Piémont, devraient bien ouvrir les yeux en voyant la malveillance systématique dont ce petit royaume est l'objet: — cette malveillance est très raisonnable et on ne peut plus clairvoyante. Il est aisé en effet de se débarrasser de tout le parti mazzinien. Pour cela, quelques coups de fusil suffisent et quelques procès sommaires contre lesquels personne ne réclamera, parce que personne n'aura le droit de réclamer; mais il est plus difficile de se débarrasser d'un royaume qui

possède un gouvernement, une armée, et qui est l'allié de puissantes nations. On peut menacer, chicaner, refuser ses ambassadeurs, mais l'anéantir, non. On a, il est vrai, la ressource de gronder et d'insulter: mais si l'insulte va trop loin, l'affaire ne peut se terminer que par un duel réglé en bonne forme, et non plus par les vulgaires coups de bâton au moyen desquels on termine ses querelles avec un rustre grossier. Pour les idées comme pour les individus, il est toujours excellent et profitable d'être de bonne famille, et c'est heureusement la condition des idées libérales en Piémont.

Toutefois cette ligne de conduite politique telle que nous l'exposons n'est plus à l'état de désir et d'espoir, comme il y a quelques mois à peine, et nous sommes heureux de constater que les Italiens ont enfin compris qu'elle était la seule possible, la seule profitable, et même la seule légitime. La politique révolutionnaire inspirera toujours à l'Europe de la méfiance, et en lui créant des dangers éloignera de l'Italie les sympathies qui ne demanderaient qu'à se tourner vers elle. La ligne politique que nous venons d'exposer au contraire n'a aucun de ces inconvéniens; elle aura le double avantage d'éveiller les sympathies et d'enlever toute ressource aux mauvais vouloirs. Elle recevra les encouragemens, les conseils et les secours de tous les amis de l'Italie: elle réduira ses ennemis à l'impuissance. C'est même déjà un fait accompli. Les chefs les plus importans des partis italiens abdiquent successivement, et la lettre de M. Manin n'est point un fait isolé, car, si nous en croyons un journal anglais, un des chefs les plus fougueux de la révolution romaine a écrit une lettre empreinte de sentimens semblables, que certes on était en droit de ne pas attendre de lui. Le Piémont devient de plus en plus non-seulement la main, mais la tête de l'Italie; en lui se résument de plus en plus toute sa force matérielle et toute sa force morale. Les hommes éminens de la péninsule s'y donnent tous rendez-vous. Là vit et écrit le violent M. Guerrazzi, le plus modéré cependant, dit-on, malgré toutes ses violences, des triumvirs de la révolution toscane; là vivent et écrivent M. Tommaseo et l'ancien ministre du pape, Terenzio Mamiani. L'auteur du livre dont on a pu lire le titre en tête de ces pages est aussi un sujet sarde, rallié, croyons-nous, à la ligne de conduite politique que nous venons d'exposer, et nous éprouvons une satisfaction sincère, pour lui comme pour son pays, à voir les espérances qu'il laissait percer dans son charmant récit de *Lorenzo Benoni* devenir si vite des réalités.

Son nouveau livre, *le Docteur Antonio*, est une jolie histoire d'amour coupée et contrariée par les tristes incidens de la politique napolitaine, dans laquelle respire un souffle italien qui tient le lecteur en éveil, et l'empêche de voir que l'intérêt languit et que l'ac-

tion marche trop lentement. C'est le défaut de ce récit, dont le fond est évidemment historique; mais l'anecdote racontée, n'étant point personnelle à l'auteur, n'a pas ce cachet d'originalité et de passion qui caractérisait *Lorenzo Benoni*. Dans *Lorenzo Benoni*, tout était vrai, parce que tout était personnel; dans *le Docteur Antonio*, tout est vrai encore, mais d'une vérité de seconde main, pour ainsi dire : l'auteur a *vu* peut-être, il n'a point *senti;* on lui a raconté, il n'a pas été mêlé directement aux aventures de son héros. L'amour d'Antonio pour la belle Anglaise miss Lucy Davenne, qui occupe les trois quarts de ce récit, est charmant et fait honneur à l'âme gracieusement courtoise de cette Italie que l'on se figure toujours sensuelle et matérielle, et qui pourtant est pleine d'une si grande noblesse naturelle. L'Italie est essentiellement au contraire une terre patricienne, et sur le visage de ses paysannes et de ses simples pêcheurs brillent la majesté royale et la tristesse sérieuse et fière des races aristocratiques, supérieures au malheur et à la misère. Cette noblesse est d'autant plus frappante que l'éducation n'a rien fait pour elle, qu'elle n'est pas le produit lentement distillé de la civilisation des siècles, mais qu'elle est comme le fruit spontané d'un sol vigoureux. L'amour d'un Italien pour une Anglaise, quel admirable sujet de roman ou de poème! L'amour de l'héliotrope, sorti sans préparation d'une terre fertile, pour la fraîche et éblouissante fleur de cactus qui a attendu cent ans pour s'ouvrir! l'alpha et l'oméga de la beauté qui se rencontrent et se reconnaissent! la nature sous sa forme la plus forte et la plus naïve, qui, pour la première fois, n'est pas en querelle avec la civilisation, et qui baisse la tête d'admiration devant le plus exquis de ses produits! C'est quelque chose de semblable que l'amour d'Antonio pour miss Davenne, et ce pauvre Italien qui tombe à genoux devant la jeune Anglaise, en la prenant pour la madone, est certainement un des hommages les plus touchans que la nature ait rendus à la civilisation et au raffinement de la culture humaine. Malheureusement ce poème admirable, et que nous indiquons à tout poète en quête de sujets, n'a été qu'ébauché à peine par M. Ruffini, et ce n'est pas cependant la bonne volonté qui lui a manqué, car son livre indique qu'il nourrit pour la civilisation, les idées et la beauté anglaises, autant d'amour que son héros pouvait en avoir pour miss Lucy.

Antonio est un proscrit sicilien de noble naissance, qui, banni après les troubles de 1836, cherche un refuge en Piémont, retourne en Sicile, prend part aux révolutions de 1848, et finit par aller, en compagnie du duc d'Andria et de Carlo Poerio, rendre compte de sa conduite à ces fameux tribunaux napolitains dont M. Gladstone a raconté les exploits. L'amoureux de miss Davenne, le galant et vaillant

médecin italien endosse la casaque du galérien et va ramer sur les galères de sa majesté Ferdinand II. Les détails que donne M. Ruffini sur les affaires de 1848 et les procès qui en furent la suite sont assez nombreux, mais n'apprennent rien de bien nouveau après les lettres de M. Gladstone, et d'ailleurs le cœur nous manquerait pour soulever ces tristes incidens, qui sont encore si près de nous, et dont on ne peut parler avec calme et peut-être avec justice. Pourtant, puisque nous rencontrons sur notre chemin le gouvernement napolitain, disons en passant qu'on ne lui rend pas, à notre avis, la justice qu'il mérite. Le gouvernement napolitain est bien un gouvernement italien; oui, vraiment il est après le Piémont le plus italien des gouvernemens de la péninsule. Tandis que le Piémont représente les aspirations nouvelles de l'Italie, l'idée de réforme et de nationalité italienne, l'entrée de l'Italie dans l'alliance de l'Europe moderne, et en un mot tout ce qu'il y a d'excellent dans la pensée et dans le présent de l'Italie, Naples semble prendre plaisir à représenter tout ce qu'il y a de fâcheux dans le caractère du peuple de la péninsule et de triste dans son passé : là nous avons la superstition italienne, les puérilités italiennes, le *lazzaronisme* et le vice fatal qui a perdu ce noble pays, — l'amour de l'étranger et l'appel incessant au barbare. Ainsi donc il existe en Italie deux gouvernemens réellement nationaux : c'est aux Italiens à faire leur choix; qu'ils choisissent bien, car ils ne peuvent avoir que l'un des deux.

Comme les événemens marchent vite à l'heure où nous sommes arrivés! Il y a un an, tout dormait tranquillement en Italie, ou plutôt tout couvait sous la lave refroidie de 1848, et maintenant nous attendons impatiemment des nouvelles de chaque courrier qui arrive de Turin et de chaque paquebot qui touche à Marseille. Et quelle différence aussi entre la situation de 1848 et celle d'aujourd'hui ! En 1848, l'Italie était seule, livrée à toutes les violences révolutionnaires, sans gouvernemens réguliers, sans alliances. Le Piémont était abattu, et son souverain allait mourir sur un sol étranger après une abdication volontaire. Il n'y avait plus de force italienne nulle part. L'Italie a grandi dans la défaite; le Piémont est remonté à son rang et occupe une place plus glorieuse que celle qu'il occupa jamais, et les gouvernemens despotiques raffermis luttent en vain pour conserver un pouvoir qu'ils n'ont plus la force d'exercer. Renversés, ils se présentaient aux yeux de l'Europe comme un élément d'ordre; relevés, ils se présentent comme un élément de désordre et d'anarchie. Cependant il y a eu un fait plus considérable que tous ceux-là : c'est que l'Europe a compris, comme elle ne l'avait jamais compris auparavant, la solidarité qui l'unit à l'Italie; c'est qu'elle a senti que l'état de l'Italie était réellement insupportable et qu'il devait être

changé par tous les moyens, si elle ne voulait pas se créer à elle-même des dangers sans cesse renaissans et s'attacher au flanc un ulcère rongeur, si elle ne voulait, comme le disait naguère avec force un spirituel et ingénieux écrivain, faire de l'Italie l'Irlande du continent.

Là surtout a été le grand point gagné, et auquel ont contribué bien des événemens, dont quelques-uns malheureux et même injustes que nous n'avons pas besoin de citer. Désormais la politique des puissances occidentales est toute tracée; elles ont besoin, pour se protéger elles-mêmes, de la régénération italienne, et elles ont pour allié l'instrument même de cette régénération. Les puissances occidentales ne peuvent désormais agir au-delà des Alpes sans le Piémont; il est donc désirable pour les Italiens qu'elles n'agissent jamais que par lui, de manière à identifier leurs intérêts particuliers en Italie avec ceux de l'Italie même. Grâce à l'alliance du Piémont avec les puissances occidentales, il ne peut plus guère y avoir dans l'avenir aucune de ces interventions directes et armées de l'Occident qui ont été la ruine de la péninsule, car cette alliance fait tacitement du Piémont l'arbitre suprême des affaires italiennes. Mais cette alliance avec l'Occident confère encore à l'Italie un dernier bienfait, qui est le plus grand de tous : elle fait rentrer dans la politique active de l'Europe l'Italie, qui depuis des siècles n'avait joué qu'un rôle passif, une rôle de souffrance et de misère. Chacun des succès de l'Occident est aussi un succès pour elle, chacune de nos victoires est une victoire pour elle, chacun des *Te Deum* qui se chantent à Turin ébranle les voûtes des casernes ou des palais de ses ennemis. De même qu'elle partage nos dangers, l'Italie partagera aussi nos triomphes, et le moment viendra où dans nos conseils une voix italienne s'élèvera pour stipuler en faveur de l'Italie. Puisse ce moment n'être pas éloigné, et tous les Italiens comprendre, en l'attendant, que le seul moyen de régénération pour leur pays n'est pas dans des théories nébuleuses et dans des proclamations ridicules, et que les murailles de Jéricho tombent plus facilement, de nos jours, sous le canon que sous le son des trompettes, dont certains patriotes italiens, trop préoccupés de leur personne, assourdissent les oreilles des contemporains!

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre 1855.

Les hommes de ce siècle, qui est arrivé à la moitié de son cours, auront assisté à de grands et saisissans spectacles. Un illustre historien, dont le nom et la personnalité y tiendront une place considérable, achève, dans toute la maturité d'un talent qui s'élève avec la solennité de sa tâche, le monument qu'il a entrepris de consacrer au drame héroïque de ses quinze premières années. Il n'a pas encore abordé dans son livre le récit des événemens qui, après l'invasion de la Russie par les armes françaises, ont amené par une fatale réaction le développement démesuré de la puissance de cet empire, et déjà il applaudit au succès de l'immense effort qu'il a fallu faire, après tant d'années de modération méconnue, pour refouler une ambition qui, appuyée sur de prodigieuses ressources accumulées de longue main, croyait enfin toucher à son but. L'accroissement des États-Unis en population, en richesse, en étendue territoriale, en importance politique et commerciale dans le monde, n'est pas moins remarquable que celui de la Russie. On les a souvent comparés malgré la différence des institutions, l'opposition des caractères nationaux, la dissemblance des principes d'action, des procédés de gouvernement et des moyens d'influence. On voyait des deux côtés la même activité inquiète, la même absence de scrupules, les mêmes aspirations ambitieuses vers un avenir sans bornes, la même prétention de se faire dans le système général une sphère à part où la prépotence de l'un et de l'autre pays s'exercerait librement, sans que personne ait à lui en demander compte. Aussi s'est-il établi entre Washington et Saint-Pétersbourg une espèce de connivence plus ou moins préméditée, peut-être moins raisonnée qu'instinctive, et qui a certainement plus d'un motif dont le poids se fait sentir dans la balance des intérêts généraux.

Cette disposition de l'esprit public dans l'Amérique du Nord à ne pas désirer le succès de l'alliance anglo-française contre la Russie s'est révélée

depuis le commencement de la guerre par une foule de symptômes, et a déteint, pour ainsi dire, sur plus d'une question étrangère au grand débat. Néanmoins il n'en était encore directement résulté aucune difficulté sérieuse. La libéralité des principes que la France et l'Angleterre, d'accord entre elles pour la première fois sur cette question, avaient proclamés en matière de commerce des neutres, ayant d'avance enlevé au gouvernement fédéral tout prétexte de plaintes, la diplomatie américaine s'était bornée à faire proposer partout l'adoption d'une convention destinée à consacrer en droit et à toujours les franchises du pavillon et de la propriété neutres, reconnues en fait, et pour la durée de la présente guerre, par les deux puissances maritimes armées contre la Russie. C'était, à vrai dire, plutôt une manœuvre prétentieuse qu'un acte malveillant, et l'Angleterre comme la France ont pu fermer les yeux sur ce timide essai de ligue neutre, qui d'ailleurs n'a pas réuni assez d'adhésions pour devenir quelque chose d'imposant. Que s'est-il donc passé récemment, pour que tout à coup la situation se soit aggravée au point d'exiger de la part du gouvernement anglais l'envoi de renforts considérables à l'escadre des Bermudes? Il est vrai qu'en même temps le journal très indépendant à coup sûr, mais aussi très puissant, qui a annoncé cette mesure avec beaucoup d'éclat, a désavoué toute intention hostile au peuple américain, toute défiance ou toute menace injurieuse au gouvernement fédéral; il est vrai qu'il a reconnu qu'une rupture entre les États-Unis et l'Angleterre serait une immense calamité, et qu'il a représenté ces précautions comme dirigées exclusivement contre des armemens en course avec des lettres de marque russes qui se prépareraient dans plusieurs ports des États-Unis. Il est possible qu'en effet quelques-uns des aventuriers qui ont dû renoncer à leurs projets sur Cuba aient eu la tentation de faire la course pour le compte de la Russie. Quelle riche proie que le commerce anglais et français dans la sécurité que les opérations maritimes ont conservée depuis deux ans! Mais en premier lieu que de difficultés pour équiper des navires qui ne soient pas purement et simplement des pirates, passibles comme tels de châtimens terribles et sommaires qui vengeraient bientôt le peu de mal que le commerce aurait essuyé de leurs déprédations!

Et puis, quoi qu'on dise de la faiblesse du gouvernement et des lois aux États-Unis, du nombre des hommes sans aveu qui s'y trouvent toujours prêts pour les plus criminelles entreprises, de l'impunité sur laquelle ils peuvent trop souvent compter, nous ne croyons pas que les armemens dont on parle échappent à la connaissance des autorités fédérales, ni que celles-ci soient assez désarmées pour être dans l'impuissance de les paralyser. Tout a prouvé le contraire depuis quelques années. Les gouvernemens européens n'ont jamais douté à cet égard que de la bonne volonté des États-Unis, sûrs de l'efficacité de leurs lois quand le pouvoir fédéral croit devoir les appliquer. Qu'on ne s'y trompe donc pas : s'il y avait dans les ports de l'Union des préparatifs d'armemens en course assez sérieux pour préoccuper les ennemis de la puissance dans l'intérêt de laquelle ils se feraient, c'est que le cabinet de Washington le voudrait bien, et on aurait le droit de lui en demander raison. Personne, nous en sommes sûrs, ne le comprendra autrement aux États-Unis, et pour nous, nous y voyons moins une précaution contre des corsaires

qu'une réponse aux poursuites intentées par les autorités fédérales et conduites avec une âpreté impolitique et inutile contre les agens de recrutement qui ont essayé d'engager des hommes pour le service anglais sur divers points du territoire fédéral, en violation, il faut bien le reconnaître, de la législation des États-Unis. Il en est résulté effectivement une grande irritation; on a essayé d'impliquer le ministre anglais, M. Crampton, dans les accusations portées contre des individus plus ou moins obscurs, et dont il désavouait les actes; les journaux ont été remplis de déclamations imprudentes contre l'Angleterre, et parmi ceux qui se sont signalés par l'aigreur de leur langage, il y en a eu qui passent pour traduire les préventions passionnées d'une partie de l'administration. Tout cela est sans doute grave, et constitue des rapports difficiles. Nous n'aimons pas à voir les orgueils nationaux mis en jeu, et nous ne voudrions pas répondre des suites que peut avoir une démonstration dont le sens est si clair. Cependant on est tellement intéressé des deux côtés à ne pas pousser les choses à l'extrême, les deux pays sont dans une si étroite dépendance l'un de l'autre pour toute l'économie de leur système commercial, qu'ils n'en viendront pas à une rupture ouverte sans avoir épuisé les moyens de conciliation. On doit l'espérer, car un conflit serait déplorable et pourrait avoir d'incalculables conséquences. Les États-Unis n'ont pas d'armée, et, comparée à celles de l'Angleterre et de la France, leur marine de guerre est insignifiante. On pourrait donc leur faire beaucoup de mal; mais ils pourraient le rendre sous une autre forme, et on frémit en pensant à la perturbation qui en résulterait. Heureusement jamais les partis politiques n'ont été divisés aux États-Unis par des passions plus ardentes; abolitionisme et esclavage, intérêts du sud et intérêts du nord, guerre déclarée à l'élément étranger, intolérance religieuse, sombre défiance des Irlandais et des Allemands, tout est contraire à un grand élan national. Une guerre sérieuse avec l'Europe serait peut-être le signal de la dissolution de l'Union. Il est impossible que les hommes d'état américains ne prévoient pas un pareil danger, et qu'ils ne fassent pas de grands sacrifices pour le conjurer.

C'est ainsi que s'étend le cercle des complications auxquelles devait donner naissance la question qui continue à se débattre sur une ligne fort irrégulière, que l'empire romain, dans sa plus grande extension, n'a guère franchie; rien encore n'annonce le terme de la lutte, et pourtant si la guerre se faisait toujours comme la font depuis deux ans les puissances alliées et la Russie, il faudrait supprimer, quand on en parle, ce mot de *vicissitudes*, qui donne l'idée d'un jeu sanglant où le hasard a autant de part que les calculs de l'intelligence humaine, et où la fortune n'a jamais dit son dernier mot avant que le dernier coup de canon ait été tiré. En effet, la supériorité de nos armes ne se dément nulle part. Sur quelque point du vaste théâtre des événemens que se mesurent les deux parties, quelle que soit celle qui attaque, et quelle que soit celle qui se défende, la victoire est fidèle au même drapeau. Il n'y a aucune opération sérieuse, aucunement reprise considérable, où les succès se balancent; l'avantage est toujours du même côté, et l'ascendant est si bien établi, qu'il semble se communiquer, par une heureuse émulation, aux parties les plus faibles, tandis que la contagion du

malheur gagne dans l'autre camp les forces qu'on pouvait croire destinées à sauver au moins l'honneur des aigles russes. C'est ainsi qu'au moment même où l'on craignait le plus à Constantinople pour l'importante position de Kars, dont la chute aurait découvert Erzeroum et une grande partie de l'Asie-Mineure, on a appris que les Russes venaient d'y essuyer un des revers les plus sanglans de toute la guerre. On s'attendait si peu à un pareil triomphe des troupes turques les moins favorisées jusqu'alors par la fortune, qu'on se refusait d'abord à y croire, et qu'il a fallu les détails les plus circonstanciés sur cette journée terrible pour faire admettre que le comte Mouravief ait sacrifié huit mille de ses soldats dans l'assaut de Kars sans emporter la place. Les braves défenseurs de Silistrie ont trouvé à Kars des émules dont le courage et la persévérance ont été couronnés du même succès, et le résultat n'est pas moins considérable, car c'est le salut de l'Anatolie et le raffermissement de la domination turque sur toute la frontière du Kurdistan jusqu'à Bagdad. S'il est vrai, comme l'établissent les témoignages les plus dignes de foi, que l'échec des Russes devant Eupatoria ait porté le coup de la mort à l'empereur Nicolas, quel effet n'aura pas produit à Saint-Pétersbourg ce désastre de Kars, où les troupes impériales n'ont eu à combattre qu'une armée ottomane très inférieure en nombre, très imparfaitement réorganisée après un long abandon, composée en grande partie de soldats irréguliers, celle enfin dont le passé inspirait le moins de confiance? Le blocus serait, dit-on, rétabli, mais à la guerre le moral est tout. C'est un axiome de Napoléon. Or, en vertu de ce principe, il est permis de présager aux défenseurs de Kars, dont les pertes dans le dernier assaut ont été bien inférieures à celles des assaillans, que les Russes renonceront à leur entreprise. Omer-Pacha se rapproche de la ville assiégée avec quelques renforts que grossit le prestige de son nom, et la mauvaise saison, qui est très rigoureuse dans ce pays, gênera bientôt les mouvemens et les communications des Russes. On peut donc espérer que sur le seul point où ils aient conservé l'offensive, ils ne la garderont pas longtemps.

Partout ailleurs quelle suite non interrompue de revers! A quelque distance d'Eupatoria, c'est un brillant combat de cavalerie qui inaugure avec bonheur la nouvelle phase des opérations militaires en Crimée; puis c'est la prise de Kinburn, qui nous donne aux embouchures du Dniéper et du Bug une position de la plus grande valeur entre Odessa et Nicolaïef, menace la ligne de Pérécop, et, en forçant l'ennemi à démanteler lui-même Ostchakof, fait tomber les principales défenses maritimes de la Bessarabie. Nous ne nous savions pas si près de la vérité, quand nous faisions remarquer, il y a quinze jours, que Nicolaïef n'était pas inaccessible, et que les Russes avaient tort de laisser entendre qu'ils y trouveraient au besoin un second Sébastopol. L'empereur Alexandre y était, si nous ne nous trompons, au moment même où l'expédition anglo-française arrivait devant Kinburn. Il a pu entendre gronder le canon ennemi et autoriser la capitulation du commandant de la place. C'est aussi à Nicolaïef qu'ont été prises toutes les mesures nécessaires pour l'évacuation de la Crimée, si la perte d'une bataille qu'il faut considérer comme probable vient rendre inévitable le mouvement de retraite annoncé depuis longtemps sur Pérécop. Le tsar aura enfin appris à Nicolaïef que la destruction de Taman et de Fanagoria avait complété la

ruine de ses établissemens sur la mer d'Azof. Que faut-il de plus pour prouver à la Russie qu'elle ne peut résister seule aux puissances qu'elle a si imprudemment provoquées, que l'aveugle fanatisme des populations, tout en lui fournissant de nouvelles victimes à faire immoler, ne lui donnera pas une chance de plus d'obtenir la paix à de meilleures conditions, et qu'en continuant à méconnaître la force des événemens, elle remettra en question toute autre chose qu'un vain point d'honneur sur l'Euxin?

On le voit donc, plus la guerre se prolonge et plus elle se développe, plus elle paralyse les moyens agressifs de la Russie contre l'empire turc, plus elle garantit du démembrement dont il était menacé un état qui occupe dans le système politique de l'Europe et du monde une place que ne pourrait remplir aucune combinaison différente sans amener les plus graves perturbations. En un mot, l'indépendance extérieure de la Turquie est assurée, et l'ennemi qui depuis si longtemps la mettait en péril a reconnu lui-même que désormais son existence était un des élémens de l'équilibre général. C'est un grand résultat, et quand on pense au malaise que cette question a fait peser sur l'Europe pendant les trente dernières années, on ne peut pas dire qu'il ait été acheté trop cher. Mais le problème est complexe, et il n'y en a guère que la moitié qui soit résolue. Il faut maintenant que la Turquie se renouvelle et se régénère au dedans, qu'elle vive d'autre chose que de l'oppression des races conquises par la race conquérante, qu'elle emprunte largement à la civilisation occidentale, et, disons-le, à la civilisation chrétienne, les principes d'une administration régulière, morale, humaine, dont les institutions lui manquent autant que l'esprit. Qu'on ne s'y trompe pas, tout est à faire dans l'ordre matériel comme dans l'ordre des idées. Il n'y a encore eu que des essais incomplets, opérés sans énergie et sans suite, traversés par la faiblesse des uns, la mauvaise volonté des autres, et qui ont trouvé dans les habitudes de cinq siècles une force de résistance que les lumières et le caractère de quelques hommes n'ont pu vaincre, quand ces essais ont été même tentés de bonne foi. Pendant que la Turquie était absorbée par la terrible lutte dont l'issue n'est plus douteuse, ce n'était pas le moment de se montrer trop rigoureux avec elle et d'en exiger un double travail auquel son gouvernement n'aurait pas suffi; mais le temps est venu, nous en sommes persuadés, d'aborder hardiment les questions de toute nature que soulève la réforme pratique et vraie des institutions ottomanes. Rapports des races entre elles et avec le gouvernement, sécurité des personnes, création des voies de communication, encouragement du travail, révision des conditions de la propriété immobilière pour la rendre plus accessible à ceux qui la féconderaient et en multiplieraient les produits, épuration de l'administration des finances, voilà quelques-uns des principaux objets du vaste travail qui appelle en Turquie le concours de toutes les intelligences d'élite et de tous les dévouemens. Ce ne sera pas d'ailleurs assez des plans les plus sages, des ordonnances les plus libérales, des règlemens les mieux conçus. Des hommes pour les appliquer de Scutari à Bagdad, de la Bulgarie aux frontières de la Perse, et à Constantinople une volonté constante et ferme d'appuyer ceux qui se consacreront à cette œuvre difficile et au soin incessant de ramener à l'esprit de la réforme ceux qui ne s'en montreraient pas suffisamment pénétrés, telle est au fond la grande nécessité.

Les lois ne sont quelque chose que par les fonctionnaires qui les font exécuter et qui donnent à tous l'exemple du respect pour elles. C'est à ce prix seulement que peuvent être déracinés dans toute l'étendue de l'empire turc des abus aussi anciens que lui, des tyrannies héréditaires et locales à l'ombre desquelles languissent les populations opprimées, des corruptions et des dilapidations monstrueuses qui laissent l'état aussi pauvre que ses sujets. Nous supposons ici, comme on le voit, qu'à Constantinople au moins, que chez le sultan, autour de lui, dans ses conseils, dans toutes les administrations générales d'où part l'impulsion, domine ce que nous appelons l'esprit de la réforme, c'est-à-dire la volonté de gouverner avec une probité sévère, sans exclusion de races ou de cultes, sans préjugés nationaux ou religieux, dans l'intérêt et jusqu'à un certain point avec le concours de tous les habitans de l'empire. Malheureusement, s'il fallait en croire un opuscule singulier que nous avons sous les yeux, et qui porte le titre ambitieux de *Confidences sur la Turquie*, un grand nombre des hommes que nous regardons comme destinés à régénérer leur pays ne mériteraient ni l'estime ni la confiance qu'ils ont réussi à surprendre. Leurs sentimens seraient égoïstes et sordides; leur intelligence ne serait, pas plus que leur caractère, à la hauteur de la mission qu'ils s'attribuent; vanité, cupidité, passions mesquines, immoralité profonde, voilà ce que couvrirait un vernis de civilisation exploité à grands frais, avec un talent consommé dans l'intrigue et le charlatanisme. Nous ne mettrons pas une légende au bas de ce tableau, dont les couleurs sont trop chargées, en tout état de cause, pour inspirer beaucoup de confiance, et qui est le manifeste d'une sorte de guerre civile dans la famille et les conseils du sultan; mais on ne peut se défendre d'une impression douloureuse et d'un pressentiment fâcheux en voyant les sommités politiques d'une société — qui compte si peu d'hommes capables de la diriger et de relever leur nation — partagées en deux factions si acharnées l'une contre l'autre, qui s'accusent réciproquement des plus honteuses infamies, et qui aspirent à entraîner dans leurs querelles les représentans des alliés de leur souverain. Nous n'avons pas, on le pense bien, de parti à prendre dans cette ardente polémique qui s'adresse exclusivement au public européen. Nous nous bornerons à la déplorer dans l'intérêt de la Turquie, car il en restera plus d'un soupçon déshonorant pour les premiers noms de Constantinople. Les esprits chagrins et méfians dont l'injuste agression de la Russie a momentanément fait taire les préventions contre les races orientales se reprendront, sur de pareilles révélations, à croire les Turcs tombés dans une irrémédiable décrépitude, et nous nous demandons nous-mêmes avec anxiété ce que deviendrait l'empire ottoman, dans la crise de rénovation intérieure qui se prépare pour lui, s'il ne pouvait pas compter sur plus de patriotisme, de lumières et de vertus dans la sphère la plus élevée de la nation que les deux factions rivales de Réchid-Pacha et de Méhémet-Ali n'en reconnaissent à leurs chefs, les seuls hommes dont l'Europe sache le nom.

L'état des principautés danubiennes continue à préoccuper la diplomatie. C'est un théâtre d'intrigues auxquelles l'établissement d'un ordre de choses définitif peut seul mettre un terme, et que la mauvaise santé du prince Stirbey, dont on a même cru la succession ouverte, a encore rendu plus actives dans ces derniers temps; mais le bruit de sa mort, et de quelque chose de

pire, car ses ennemis le disaient frappé d'aliénation mentale, a été démenti presque aussitôt que répandu, et après une courte absence, il est venu reprendre à Bucharest le fardeau du pouvoir, qu'il aime malgré les épines dont cette petite couronne est hérissée. Son retour a même été suivi d'un événement qui a fait grande sensation dans le monde politique moldo-valaque, l'acceptation du ministère de l'intérieur par M. Emmanuel Balliano, personnage considérable à plus d'un titre, qui, sous la douce administration du commissaire russe, M. de Budberg, avait été grand ban de Valachie, et qui ensuite n'en avait pas moins figuré au premier rang du parti anglais dans l'opposition au prince Stirbey. C'est donc une espèce de conquête que celui-ci vient de faire, et qui met en désarroi les adversaires de son gouvernement. Il serait à désirer que le consul-général d'Angleterre à Bucharest y vît pour lui-même une satisfaction et un moyen de rapprochement avec l'hospodar. La guerre entre ces deux puissances était très vive il y a quelque temps; on n'était pas très scrupuleux sur les armes, et cet antagonisme aggravait les embarras de la situation.

Quelles que soient cependant les difficultés qui résultent dans les provinces danubiennes d'un régime transitoire et mal défini, l'état de la Grèce est bien plus inquiétant. Le cabinet qui a succédé au ministère Mavrocordato-Kalergi ne peut pas se compléter et inspire peu de confiance; le gouvernement est sans force; ses illusions tombent une à une, sans qu'il se persuade qu'il a fait fausse route, et le brigandage reparaît dans le pays qui se sent abandonné. Faudrait-il donc renoncer à l'espoir de ramener ces cœurs aigris, et la nationalité hellénique se donnera-t-elle d'assez grands torts pour qu'on n'ose plus la défendre contre ses ennemis? Nous serions les derniers à nous y résigner.

Si de l'Orient nous tournons nos regards vers l'Allemagne, nous y trouverons une agitation que les défauts de sa constitution politique rendent permanente, bien qu'elle change souvent de forme et d'objet. Depuis que la guerre a éclaté jusqu'à ces derniers temps, le mouvement des esprits, les intrigues des cabinets, la subtilité des hommes d'état se sont exercés sur le terrain diplomatique. Il s'agissait de savoir quel rôle jouerait, ou plutôt quelle attitude prendrait la confédération germanique, comme puissance européenne, dans la grande lutte de l'Occident contre la prépondérance ambitionnée par la Russie en Orient. La confédération germanique se renfermerait-elle dans une neutralité absolue? serait-elle indifférente à la marche et aux résultats d'un pareil conflit? — N'aurait-elle ni prévision, ni calculs, ni préférences? ne préparerait-elle pas son action pour certaines éventualités, et dans quel sens? — De quel côté enfin pencherait ce corps, plus considérable par sa masse que facile à mouvoir, et qui oscille sans cesse entre deux attractions rivales? En un mot, serait-ce Vienne qui entraînerait Francfort vers les puissances occidentales, et qui puiserait dans l'adhésion de la diète une force de plus pour s'attacher à notre alliance, ou bien la diète obéirait-elle aux inspirations de Berlin, en prolongeant par là les illusions du cabinet de Saint-Pétersbourg et en ménageant son amour-propre? Telle est la question qui s'est débattue pendant dix-huit mois dans toutes les cours allemandes du second et du troisième ordre, qui a épuisé la patience des observateurs sans fatiguer celle des chancelleries germaniques, et qui n'a reçu à chaque

phase du débat que des solutions incomplètes par voie de transactions et d'atermoiemens dont la faiblesse n'est que trop évidente. Maintenant on se repose de cette laborieuse logomachie; mais à l'agitation diplomatique en a succédé une autre qui n'est cependant pas tout à fait étrangère à la première, et qui en est jusqu'à un certain point le contre-coup dans la politique intérieure de l'Allemagne.

Ce qui a surgi tout récemment de l'autre côté du Rhin, ce n'est rien moins que la pensée d'un remaniement de la constitution fédérale, une reprise timide des malheureux essais de 1848, une aspiration vague à relever une tribune allemande et à relier dans le cadre d'une organisation nouvelle des forces qui s'annulent par leur division. Ce mouvement se rattache à la question d'Orient, parce qu'un grand nombre d'esprits ardens et généreux ont souffert pour leur pays, pour l'honneur du nom allemand, de l'égoïste et impuissante neutralité qui a été le dernier mot du groupe d'états dont la diète de Francfort représente la vie extérieure et la politique collective. Ils croient que l'Allemagne ne devait pas abdiquer à ce point dans une affaire où il y va de l'équilibre général, de la sécurité de l'Europe, de l'affranchissement des bouches du Danube et de la liberté de la Mer-Noire. Ils s'indignent d'un pareil effacement, désavouent comme un outrage les sympathies qu'il laisse soupçonner, et cherchent un remède à cet abaissement dans l'introduction à la diète d'un élément national qui pourrait faire partager à cette assemblée de ministres liés par leurs instructions quelques-unes des émotions du patriotisme germanique. N'est-ce pas un rêve? Peut-être. On rêve beaucoup à Munich, à Stuttgart, à Gotha; on y caresse l'idéal trop souvent; on y fait un monde, et surtout une Allemagne tout d'une pièce, au lieu de tirer le meilleur parti possible de celle qu'on a sous la main. Nous croyons donc que cette agitation, qui a cependant fait échanger quelques idées entre plusieurs cabinets, tombera d'elle-même, car elle a une origine parlementaire et une couleur libérale qui la rendra fort suspecte à Vienne; d'un autre côté, quoique le cabinet de Berlin affecte toujours de ménager certaines tendances constitutionnelles dans les états allemands comme en Prusse, sa politique n'a plus un caractère assez aventureux pour favoriser un changement aussi sérieux dans l'organisation de la diète que celui auquel visent les chefs de l'opposition en Bavière et en Wurtemberg, surtout quand il se mêle à ces idées un mouvement vers l'alliance occidentale.

Au reste, l'assemblée fédérale, composée comme elle l'est, n'en a pas moins souvent à exercer en Allemagne une action modératrice, une espèce d'arbitrage élevé, qui témoignent de l'importance et de la vitalité de cette institution, tout imparfaite qu'elle soit. Les gouvernemens et les peuples des petits états se prêtent sans trop de répugnance à invoquer ou à reconnaître son intervention dans certaines difficultés qui surgissent entre le pouvoir et les sujets à propos de leurs droits ou de leurs prétentions respectives. Ainsi le *collége du trésor* de Hanovre vient de porter plainte à Francfort contre des dépenses ordonnées par le ministère qui a récemment modifié la constitution du pays, et sans la sanction des chambres et en dehors des prévisions du budget légalement voté. Ce sera une des affaires les plus importantes dont la diète aura à s'occuper lors de la reprise de ses travaux, et le cabinet hanovrien paraît compter sur son approbation dans ce conflit, qui

n'est qu'un des épisodes de la lutte où il s'est engagé contre le parti libéral, pour rétablir le régime de 1840 et satisfaire les prétentions de l'ordre équestre. Un autre incident de cette lutte a été un décret qui défend aux tribunaux de contester la validité des derniers changemens apportés à la constitution par la volonté du souverain, qui crée une haute cour de justice pour connaître des contraventions, et qui met par là en suspicion tout le corps judiciaire du royaume. Cependant ces actes d'autorité n'ont pas troublé jusqu'ici la tranquillité publique, et la soumission extérieure du pays est entière. Reste seulement à savoir quel résultat donneront les opérations électorales qui doivent prochainement renouveler la seconde chambre, et si la constitution pourra fonctionner sans trop de tiraillemens, mieux, par exemple, qu'en Hesse-Cassel, où les chambres siégent en vertu d'une constitution qu'elles ne reconnaissent pas. Il y a en même temps à Cassel une crise ministérielle qui ne se rattache pas à l'affaire de la constitution, et qui a son origine dans l'éloignement de l'électeur pour la personne du docteur Vilmar, dont le cabinet voulait lui imposer la nomination à l'une des premières dignités ecclésiastiques du pays. C'est, il est vrai, une tempête dans un verre d'eau. Néanmoins la retraite d'hommes aussi compromis dans la réaction allemande que MM. de Hassenpflug et de Haynau n'est pas tout à fait sans importance, parce qu'il n'y a pas dans la Hesse électorale beaucoup de ministères de rechange, si l'on nous passe cette expression familière, et que les choix du prince seront renfermés dans un cercle très étroit, pour ne pas aller jusqu'aux nuances les plus affaiblies de l'opinion libérale. Aussi le ministère démissionnaire est-il représenté comme bien difficile à remplacer dans une brochure qu'il a au moins inspirée, pour ne rien dire de plus, où l'on rappelle avec emphase et avec un singulier mélange d'exaltation mystique les services qu'il croit avoir rendus, et où l'on met en quelque sorte l'électeur au défi de lui trouver des successeurs. M. de Hassenpflug et ses collègues y sont loués sans détour de leur opposition à la politique française et de leur attachement au système prussien; le parti constitutionnel hessois est traité sans façon comme un troupeau de niais incapables et dupes de la démagogie; en tout, ce petit écrit, d'une rédaction souvent obscure, représente assez bien les tendances du parti féodal, auquel les circonstances ont rendu, dans une grande partie de l'Allemagne, un ascendant dont il abuse.

Malgré toute la modération avec laquelle le gouvernement français a cherché à ramener la cour de Naples, on a pu se demander, presque jusqu'au moment où nous écrivons, si les griefs qu'a donnés le mauvais esprit de l'administration napolitaine recevraient à temps une satisfaction suffisante pour conjurer des mesures de rigueur que plusieurs indices semblaient présager; mais une note du *Moniteur* annonce que le différend est terminé. Le gouvernement des Deux-Siciles, écoutant sans doute de sages conseils, n'a pas voulu pousser à bout notre patience, et a compris que l'alliance lointaine qu'il ménage avec tant de soin ne lui serait d'aucun secours, s'il continuait à braver deux puissances qui sont plus que jamais maîtresses de la Méditerranée. Il dépend maintenant de lui que cet incident n'ait pas d'autres suites. L'avenir nous dira si l'esprit qui l'animait s'est réellement modifié. Tout prouve que le maintien de la tranquillité de ses états est à ce prix, car la

Sicile en particulier, souvent agitée par des causes diverses, lui donnera toujours de grands embarras quand on y verra les relations du cabinet avec la France et l'Angleterre incertaines et difficiles.

A l'autre extrémité de l'Italie, un gouvernement qui fait un heureux contraste avec celui de Naples n'a pu cependant éviter par la prudence et la correction de sa conduite une sorte de rupture diplomatique, qui d'ailleurs n'ira probablement pas plus loin, avec la cour de Florence. C'est un incident regrettable, moins en lui-même, il est vrai, qu'en ce qu'il montre le côté faible de la situation de la péninsule; ni la marche du temps ni les changemens qu'il amène n'effacent les souvenirs de 1848, et le cabinet de Vienne continue à y faire sentir tout le poids de ses ressentimens ainsi que ses prétentions à une influence trop exclusive. En effet, si nous sommes bien informés, ce serait sur les conseils assez impérieux de l'Autriche que l'admission du jeune comte Casati à Florence, en qualité d'attaché à la légation sarde, aurait été rétractée d'une manière insolite, alors que le cabinet de Turin ne prévoyait plus de difficulté à la cour grand-ducale, et quand il était disposé à prévenir bientôt tout embarras par une mesure vraiment conciliante qui n'aurait rien coûté à sa dignité. Il y a donc toujours là un point assez sombre que l'affermissement de notre alliance avec l'Autriche devrait éclaircir, en triomphant à Vienne de préventions trop opiniâtrement conservées.

La vie publique a de singuliers contrastes. A côté de la guerre, de ses péripéties et de ses succès, c'est ce triste et vulgaire complot qui vient de se dénouer devant la cour d'assises d'Angers. Là, l'entraînant héroïsme, la mâle abnégation d'une armée fière de combattre et de vaincre pour la France, ici une multitude ameutée qui tente de se jeter la nuit sur une ville paisible. Il y a dans une telle affaire toute une partie qui est naturellement du domaine de la justice; il y en a une autre qui a un sens politique. Voici une affiliation qui étend son réseau sinistre sur une population tout entière, et qui parvient à discipliner toutes les passions, toutes les convoitises, tous les instincts de révolte. On lui donne le nom bizarre de *la Marianne;* c'était le nom que les paysans de certaines contrées donnaient en 1848 à feu la république elle-même en signe de dérision. Qui tient les fils de l'association? Là est le mystère. Toujours est-il que ces obscurs sectaires, liés par un serment, se séparent de leur foyer et de leur travail, c'est-à-dire de la vie réelle, de la vraie société, pour former une société à part et pour se tenir à la disposition du premier mot d'ordre parti on ne sait d'où. Le jour venu, le mot d'ordre donné, il faut qu'ils se trouvent prêts à répondre et qu'ils marchent. Beaucoup obéissent à la peur, d'autres cèdent à une sorte de funeste émulation. Que vont-ils faire cependant? La plupart l'ignorent à coup sûr. Les habiles seuls le savent peut-être; ce sont les personnages qui d'avance se distribuent les emplois et ont marqué leur place à la préfecture. Les natures perverses marchent à l'odeur du pillage, qui va devenir le droit commun. Le prétexte d'ailleurs ne saurait manquer : c'est la cherté des subsistances ou le taux des salaires, et la troupe, grossie de six ou sept cents hommes, se précipite vers Angers pour aller fonder le gouvernement de son choix, pour accomplir la grande révolution démocratique et sociale avec une bonne provision d'outils suspects. Puis au premier choc de quelques agens de police ou au simple aspect de quelques soldats tout s'ébranle, tout se disperse, et

le drame va finir en cour d'assises. Ainsi se termine ce complot d'Angers, qui ressemble à une échauffourée de taverne encore plus qu'à une insurrection sérieuse.

Sans exagérer la portée de cette conspiration, ourdie par des mains vulgaires, il ne faut point méconnaître quelques indices révélateurs. L'existence des sociétés secrètes n'est point un fait nouveau sans doute. Jusqu'ici néanmoins cette lèpre s'était concentrée dans quelques foyers politiques, dans quelques villes d'industrie : elle n'avait point gagné les campagnes; elle y arrive aujourd'hui. Et dans ces conciliabules secrets quels sont les instincts qui fermentent, quelles pensées sont entretenues? Autrefois du moins on conspirait pour quelque idée; dans l'égarement même des sectaires, il y avait parfois une certaine ardeur généreuse. Maintenant c'est pour les revendications les plus grossières que les affiliations s'organisent. On a pu voir la réponse qu'a obtenue le président des assises de Maine-et-Loire interrogeant l'une des fortes têtes parmi les insurgés de l'Anjou. « Nous sommes allés à Angers comme vous êtes allés à Sébastopol. » Voilà le dernier mot! La citadelle ennemie pour ces obscurs fanatiques, c'est la société tout entière. Ils semblent ne plus vivre de la vie commune, ils abdiquent même le sentiment de la patrie, et feraient fléchir, s'ils le pouvaient, la main guerrière de la France. Or sait-on ce qui reste au bout de ces expéditions nocturnes? Les pauvres dupes paient pour ceux qui les mènent. Toute une contrée est dans l'anxiété; les familles perdent leurs chefs ou leurs enfans, sur qui vient peser l'expiation, et pour la société elle-même c'est une lumière de plus.

Pendant que ces déplorables complots se formaient loin de Paris, au sein d'une population dont les égaremens n'ont pas même l'excuse de la misère, le brillant foyer de la civilisation française recevait les illustres visiteurs qu'y ont appelés en quelques mois les combinaisons de la politique et l'attrait de l'exposition, qui touche à son terme. Aux souverains et aux princes ont succédé des hommes d'état qui, momentanément débarrassés du fardeau de leurs fonctions, n'ont cependant pas pu laisser à Francfort, à Munich et à Dresde les préoccupations habituelles de leur pensée, et dont le voyage à Paris est un événement en quelque sorte malgré eux : M. de Prokesch, par exemple, qui depuis a été nommé internonce d'Autriche à Constantinople; M. de Beust, ministre des affaires étrangères du royaume de Saxe; M. Von der Pfordten, chef du ministère bavarois. Ces deux derniers surtout, qui n'ont pas peu contribué à maintenir la confédération germanique dans une attitude insuffisante pour dissiper les illusions de la Russie, remporteront de ce qu'ils auront vu et entendu à Paris plus d'une impression salutaire. En même temps le général Canrobert se rend à Stockholm. Il y a dans cet ensemble de démarches significatives de quoi faire réfléchir le cabinet de Saint-Pétersbourg. C'est le vide qui s'opère de plus en plus en Europe autour de lui. Comprendra-t-il les conseils que lui donne son isolement? L'hiver, qui va plus ou moins ralentir l'activité des opérations militaires, sera-t-il perdu pour un autre travail dont l'opinion publique interroge, avec une avide curiosité, quelques symptômes peut-être trompeurs?

Ainsi les faits s'entremêlent, et notre temps marche, tantôt prodiguant sa force, tantôt laissant éclater ses faiblesses. Dans toutes les régions, dans toutes les sphères, il se poursuit un travail dont le dernier mot est un mys-

tère. Chaque époque a son problème sans doute. Ce qui rend celui de notre siècle plus redoutable, c'est la dépression des sentimens, l'altération des idées, l'incohérence des esprits et des âmes. Aussi ceux-là seront les vrais penseurs, les guides salutaires et bien inspirés, qui contribueront à rétablir le bienfaisant empire des saines notions morales, du bon sens et même du goût, dont le dépérissement est un des signes des révolutions contemporaines. Si ces lois souveraines eussent régné au point d'être un frein suffisant, Mme Sand n'eût point écrit sans doute ce qu'elle a appelé l'*Histoire de ma vie*; elle eût laissé dans une ombre discrète toutes ces confidences calculées et arrangées, qui ne sont ni de l'histoire, ni du roman, et qui restent une des plus tristes aberrations de notre littérature. Si le goût, un goût sévère et juste, parlait à son esprit, elle multiplierait moins ses œuvres dramatiques, et elle ne les commenterait pas surtout dans des préfaces où elle fait tout à la fois l'apothéose de l'auteur et du comédien qui personnifie ses inventions. *Maître Favilla* est le dernier venu des drames de Mme Sand, et il n'est point certes le plus heureux; il a eu son jour au théâtre, c'est assez pour sa fortune. Ce maître Favilla, que l'auteur a fait « simple et bon, » selon son propre langage, que le comédien a fait « grand et poétique, » et qui est comparé aux types saisissans des plus belles légendes d'Hoffmann, — ce maître Favilla, disons-nous, est en réalité un pauvre musicien qui a la monomanie de se croire l'héritier d'un opulente succession et qui se réveille de sa folie au bon moment, lorsque la comédie est assez engagée pour que sa fille épouse le fils de l'héritier véritable. Ce n'est point, on le voit, la puissance des combinaisons qui fait l'intérêt du drame de Mme Sand; ce n'est point non plus l'analyse intime et émouvante de quelque sentiment profond de l'âme humaine. Est-ce plutôt une étude de caractère? Ici on aperçoit peut-être une idée que l'auteur a déjà semée dans bien des fictions romanesques : c'est la supériorité de l'artiste sur tous les autres hommes et l'excellence de l'artiste exécutant, du musicien, du chanteur, du comédien, parmi tous les autres artistes. Seulement les artistes, tels que les peint Mme Sand, ressemblent un peu à ses paysans; ce sont des êtres de fantaisie, un composé étrange de simplicité affectée et de déclamation, un mélange d'idylle et de lyrisme prétentieux, et, s'il faut tout dire, c'est du Florian d'une nouvelle espèce. Mme Sand fait ses bergers dans le genre social et humanitaire, et à ses types de toutes les perfections elle oppose le bon sens sous la forme de quelque philistin honteux et conspué; dans *Favilla*, c'est le bourgeois Keller.

Le drame de Mme Sand est moins curieux encore par lui-même peut-être que par sa préface. Il arrive fréquemment de nos jours que certains talens parviennent à combiner l'excès des prétentions et l'inanité des œuvres. Il arrive souvent aussi que dans certains esprits il s'opère la plus étrange confusion de toutes les idées, de toutes les notions. *Favilla* et sa préface réalisent sous ce double rapport tout ce qu'on peut imaginer. Depuis qu'elle s'est posée en émule de Jean-Jacques en confessant les fautes des autres et en publiant ses vertus, Mme Sand croit être en butte à une véritable persécution. Oui sans doute, elle a entendu dire de tous côtés que les bonnes natures et les actions généreuses sont des fantaisies insupportables, qu'elle a créé dans sa vie d'artiste des personnages trop aimans, trop dévoués, trop vertueux, qu'elle est, en un mot, le don Quichotte de toutes ces grandes et douces

choses de la vie, l'amitié, l'abnégation, le désintéressement. C'est là la persécution, et quoi qu'en dise le vulgaire, l'auteur de *Lélia* et de l'*Histoire de ma vie* continuera à s'enivrer des délices du bien, à se vouer au culte de l'idéal et à savourer les voluptés de la vertu. Pourquoi serait-il défendu à l'art de montrer le juste, qui est le seul être réel et vrai? — Quel rapport peut-il y avoir exactement entre cette confession dithyrambique et *Favilla*? C'est ce qu'il serait difficile de dire. Malheureusement Mme Sand s'est fait une habitude de ces grands mots qui représentent en effet les plus grandes choses de la vie humaine. C'est une sorte de rhétorique à l'aide de laquelle tout se transforme et se confond, et qui n'a pas même le mérite d'être inoffensive, car ce que l'auteur appelle l'idéal et la vertu n'est souvent que le culte de choses très réelles et l'émancipation de toute règle. Mme Sand a été assurément une imagination éloquente, un talent séduisant, même dans les peintures les plus périlleuses : on ne pouvait lui reprocher sans doute de créer des personnages trop vertueux; mais elle avait la passion et cette puissance émouvante de la jeunesse dans ses inventions romanesques. Aujourd'hui elle fait des drames comme *Favilla* et des préfaces comme celle qu'elle vient d'écrire. Il en est de ce talent comme de bien d'autres qui portent dans des conditions nouvelles des forces épuisées. L'inspiration d'autrefois est visiblement tarie; elle a produit tout ce qu'elle pouvait produire, et elle est allée s'égarer dans tous les excès.

Il y a pour l'esprit une double école, celle des idées justes qui sont l'éternel patrimoine de la race humaine et celle des faits, des grands faits qui s'accomplissent incessamment dans le monde. La réalité corrige l'excès des illusions, tempère les entraînemens chimériques, et offre le spectacle de tous les peuples se développant à la fois avec leurs conditions diverses, leurs tendances et leurs mœurs. Il y a une histoire permanente que les journaux écrivent chaque matin et qui se modifie sans cesse par sa nature : celle-ci est trop prompte et trop morcelée; l'histoire qui attend que les événemens soient refroidis et qui vit du passé est lente à venir. Entre ces deux histoires n'en est-il point une autre qui marque des étapes pour ainsi dire, mesure périodiquement la carrière parcourue, résume les faits, les résultats accomplis, et crée comme un moyen de s'orienter dans le mouvement universel? C'est à cela que tend un travail poursuivi avec persévérance, — l'*Annuaire des Deux Mondes*, qui paraît aujourd'hui pour la cinquième fois. Il n'a point cessé, ce nous semble, d'être fidèle à la pensée qui l'a fait naître. Politique générale, crises intérieures, relations internationales, finances, industrie, commerce, littérature, — l'*Annuaire* embrasse tous ces élémens de l'existence des nations contemporaines; il les coordonne et montre ce qui s'est accompli dans cette année de 1854 à 1855, qui n'a point été certes la moins féconde parmi les années de notre siècle. Qu'on observe l'état du monde durant cette année : au premier rang, c'est la guerre qui se déroule avec ses péripéties militaires et diplomatiques. L'Angleterre et la France soutiennent la cause de la civilisation en Crimée et à Vienne. L'Autriche, après avoir fait le grand pas du 2 décembre 1854, se réfugie dans ce système d'irrésolution ou de dextérité périlleuse qui la laisse jusqu'ici immobile, et pendant ce temps elle débrouille ses finances. L'Italie, toujours agitée, ressemble à une menace permanente. La Grèce est le jouet de ce triste rêve qui la jeta l'an dernier

dans les insurrections de l'Épire contre le sultan. La Turquie, tenant l'épée d'une main, travaille péniblement de l'autre à réformer ses institutions intérieures. L'Espagne plie sous le poids d'une révolution impuissante à se régler et à se définir elle-même. Au-delà de l'Océan, ce sont d'autres événemens, les tentatives ambitieuses des États-Unis, les révolutions et les guerres civiles au sein desquelles se débattent les républiques sud-américaines. Partout c'est l'agitation et l'incertitude.

Un des pays les plus éprouvés dans cette période à peine achevée, c'est l'Espagne assurément, et ici l'histoire qui se clot n'est que le commencement de l'histoire qui se continue. Il y a quelques mois, les cortès suspendaient leurs travaux à Madrid; elles les ont repris il y a peu de temps. A quoi a servi cette interruption, qui pouvait exercer une influence favorable? Elle a été une trève, une halte. Aucune des difficultés de la situation de la Péninsule ne s'est trouvée résolue cependant, et il est venu s'y joindre un fléau terrible, le choléra, pour l'appeler par son nom, qui paraît exercer son effet sur les législateurs comme sur le reste de la population à Madrid, car l'assemblée s'est réunie à peine depuis que la session s'est rouverte. Le gouvernement, de son côté, est peu pressé d'appeler les cortès sur le terrain des discussions politiques, par cette circonstance particulière que la plupart de ses partisans sont encore dans les provinces, tandis que ses adversaires sont à Madrid. L'opposition aujourd'hui paraît se former du parti démocratique et de ce qu'on a nommé les progressistes purs. La tactique de cette opposition n'est point nouvelle; c'est celle qui a été constamment employée depuis un an. On a voulu d'abord proposer un vote de défiance contre le ministère tout entier, puis on a essayé de détacher le duc de la Victoire de ses collègues en l'absolvant de toute censure. Le président du conseil semble avoir refusé d'accepter le bénéfice de cette amnistie. La force du gouvernement réside donc tout entière, comme par le passé, dans l'alliance des généraux Espartero et O'Donnell. Malheureusement, on le sait, cette alliance a pour ainsi dire un caractère négatif, en ce sens qu'elle protége le gouvernement contre toute crise, mais qu'elle ne lui donne pas l'autorité et l'union nécessaires pour agir, pour prendre vigoureusement en main les affaires du pays. Extérieurement, la grande question aujourd'hui est celle de l'accession éventuelle de l'Espagne à l'alliance occidentale. Cette question est peut-être résolue dans l'esprit du cabinet, ou du moins du général O'Donnell. On pourrait le présumer d'après les témoignages récemment donnés par le gouvernement de la reine aux généraux alliés, et encore plus d'après le projet présenté à l'assemblée sur le contingent de l'armée. Le général O'Donnell a laissé clairement entrevoir la possibilité de la coopération de l'Espagne à la guerre; mais il reste encore à transformer cette pensée en fait, à la soumettre aux cortès. Et ici quels adversaires rencontre l'alliance? En Espagne comme partout, les premiers alliés de la Russie sont les révolutionnaires. Déjà même l'un des chefs du parti démocratique a commencé le feu contre les puissances occidentales, tant ces fiers tribuns sont les jaloux défenseurs de la civilisation!

Rien n'est plus curieux du reste que d'observer le retentissement de cette grande crise dans les divers pays du monde, de voir quels auxiliaires ou quels amis inattendus trouve la Russie, quelles sympathies suivent les puis-

sances de l'Occident. C'est là justement un des points mis en lumière dans l'*Annuaire* qui vient de paraître, c'est comme une pensée qui se développe dans l'œuvre tout entière. Ce sont surtout les partis violens et extrêmes, les absolutistes et les révolutionnaires de tous les pays qui viennent en aide à la Russie. Dans le Nouveau-Monde, par exemple, la cause de l'Occident rencontre des adversaires parfois assez étranges. Les premiers de ceux-ci certainement sont les Américains du Nord, soit prédilection pour la Russie, soit qu'ils se promettent de leur alliance avec elle des avantages, comme la cession de l'Amérique russe. Ce n'est pas tout : peu avant sa mort, au commencement de 1855, l'empereur Nicolas paraît avoir écrit une lettre au président Pierce pour proposer à l'Union américaine une alliance offensive et défensive, en insistant sur les dangers de l'alliance de la France et de l'Angleterre. Un grand conseil fut tenu à Washington, et les propositions du tsar trouvèrent des partisans. Un avis plus modéré prévalut cependant; les dangers d'une telle lutte apparurent sans doute aux hommes d'état américains les plus prévoyans, et les États-Unis se sont réfugiés dans leur système de malveillance jalouse.

Est-ce donc dans la grande république seulement que la Russie compte des adhérens? Elle a aussi ses amis et ses auxiliaires dans l'Amérique du Sud elle-même. Non pas que ce sentiment soit universel. Les partis éclairés et sagement libéraux, les gouvernemens intelligens et modérés suivent d'un regard sympathique les victoires de la cause occidentale. Il en est ainsi surtout au Chili, à Buenos-Ayres, dans un petit pays qui échappe à toutes les révolutions, Costa-Rica. Les amis de la Russie se composent de tous les dictateurs, de ce vieux parti absolutiste, qui n'est qu'un débris du régime colonial et des révolutionnaires. Quant aux Américains du Nord, s'ils ont tant de complaisance pour l'ambition de la Russie, c'est qu'ils ont à s'en faire pardonner une pareille. Voyez-les en effet ces Russes de l'Atlantique, s'avancer et serrer de toutes parts ce monde espagnol : chaque année atteste la marche de cette race audacieuse. Les États-Unis couvent du regard le Mexique, ils le démembrent lambeau par lambeau. A l'isthme de Panama, les Américains règnent, ils bâtissent des villes, ils possèdent le chemin de fer interocéanique, et il semble que la Nouvelle-Grenade prépare leur domination complète en faisant de Panama un état fédéral et séparé. Dans la Plata, un commodore américain parlait tout simplement, il y a quelques mois, de mettre la main sur l'îlot de Martin Garcia, qui commande la navigation du fleuve. Partout il en est ainsi. Que les États-Unis souhaitent le triomphe de la Russie, cela est assez simple peut-être; ils y voient le triomphe de leur principe et la défaite de la seule force sérieuse qu'ils rencontrent partout dans leurs entreprises, — la force combinée ou séparée de la France et de l'Angleterre. C'est justement pour cela que la cause occidentale est la cause de l'Amérique du Sud elle-même menacée par l'ambition yankee. La guerre poursuivie en Orient et jusqu'ici victorieuse domine donc l'histoire contemporaine, exerce son influence sur toutes les politiques et touche à tous les intérêts. Ce n'est pas seulement une question européenne; à la considérer dans son principe, dans son but, dans les conséquences qui s'y rattachent, c'est la question de la civilisation et de la sécurité du monde. CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SA VIE ET SES OUVRAGES

XIII.[1]

ROUSSEAU A MONTMORENCY.

Je reprends l'histoire de Rousseau au moment où il vient de quitter l'Ermitage et où il s'établit à Montmorency, dans une petite maison bâtie au milieu d'un grand jardin appelé Montlouis. Cette maison appartenait à M. Mathas, procureur fiscal du prince de Condé. C'est là qu'il habita de 1758 à 1762, tout en faisant de temps en temps quelques séjours au petit château de Montmorency. Il se trouvait heureux; il avait, dit-il, secoué le joug de ses tyrans, c'est-à-dire de ses amis Grimm et Diderot; il menait une vie égale et paisible. « Privé du charme des attachemens trop vifs, j'étais libre aussi du poids de leurs chaînes... J'étais résolu de m'en tenir désormais aux liaisons de simple bienveillance, qui, sans gêner la liberté, font l'agrément de la vie, et dont une mise d'égalité fait le fondement. » A voir comment Rousseau vante cette vie égale et paisible, nous pouvons être sûrs, nous qui le connaissons, qu'il va bientôt la quitter pour reprendre le joug des protecteurs. Ses patrons cette fois ne seront plus les philosophes, mais les grands seigneurs. Sa rupture éclatante avec les philosophes l'avait désigné à l'attention et aux égards des grands seigneurs qui ne s'étaient pas enrô-

(1) Voyez les livraisons des 1er janvier, 15 février, 1er mai, 1er août, 15 novembre 1852, — 15 juin, 15 septembre, 1er décembre 1853, — 1er août, 15 septembre, 15 décembre 1854, et 15 juillet 1855.

lés sous les drapeaux du parti philosophique, et bientôt Rousseau se trouva jeté dans un nouveau tourbillon par l'amitié de M. le duc et de Mme la duchesse de Luxembourg. Quand le duc et la duchesse venaient à leur château de Montmorency, ils ne manquaient pas de lui envoyer « un valet de chambre pour le complimenter et l'inviter à souper chez eux toutes les fois que cela lui ferait plaisir. » Rousseau n'acceptait point ces invitations, quoiqu'elles le flattassent. « Cela, dit-il, me rappelait Mme de Beuzenval m'envoyant dîner à l'office. Les temps étaient changés, mais j'étais demeuré le même. Je ne voulais point qu'on m'envoyât dîner à l'office, et je me souciais peu de la table des grands. » Il n'alla même pas faire une visite de remerciement, « quoique je comprisse assez, dit-il encore, que c'était ce qu'on cherchait, et que tout cet empressement était plutôt une affaire de curiosité que de bienveillance. »

Enfin, curiosité ou bienveillance, M. le duc de Luxembourg vint le premier voir Rousseau à Montlouis. Il était accompagné de cinq ou six personnes, et Rousseau ne manque pas de remarquer qu'il « avait eu peine à le recevoir, lui et sa suite, dans son unique chambre, au milieu de ses assiettes sales et de ses pots cassés. » Cette visite rompit la glace. Rousseau craignait excessivement Mme de Luxembourg; il savait qu'elle était aimable, mais elle passait pour méchante, et dans une aussi grande dame cette réputation le faisait trembler. Mauvaise disposition pour résister aux grands que de les trop craindre : la plus simple politesse alors déconcerte et subjugue. C'est ce qui arriva à Rousseau avec Mme de Luxembourg. « A peine l'eus-je vue, dit-il, que je fus subjugué. Je la trouvai charmante, de ce charme à l'épreuve du temps, le plus fait pour agir sur mon cœur. Je m'attendais à lui trouver un entretien mordant et plein d'épigrammes; ce n'était point cela, c'était beaucoup mieux. La conversation de Mme de Luxembourg ne pétille pas d'esprit; ce ne sont pas des saillies, et ce n'est pas même proprement de la finesse, mais c'est une délicatesse exquise qui ne frappe jamais et qui plaît toujours. Ses flatteries sont d'autant plus enivrantes qu'elles sont plus simples; on dirait qu'elles lui échappent sans qu'elle y pense et que c'est son cœur qui s'épanche uniquement parce qu'il est trop rempli. Je crus m'apercevoir, dès la première visite, que, malgré mon air gauche et mes lourdes phrases, je ne lui déplaisais pas. Toutes les femmes de la cour savent vous persuader cela quand elles le veulent, vrai ou non; mais toutes ne savent pas, comme Mme de Luxembourg, vous rendre cette persuasion si douce qu'on ne s'avise plus d'en douter (1). »

(1) *Confessions*, livre v.

Quel charmant portrait, et comme, pour peindre la délicatesse exquise que Mme de Luxembourg savait mettre dans ses entretiens, le peintre devient lui-même fin et délicat! quelle souplesse inattendue dans le style de Rousseau! comme enfin, pour achever de donner à son portrait l'air de vérité qui en fait le charme, Rousseau se peint lui-même au bas du portrait dans ce trait de vanité : « Je crus m'apercevoir que je ne lui déplaisais pas! » Rousseau a partout dans ses *Confessions* ce trait caractéristique des hommes du XVIIIe siècle, il est volontiers amoureux de toutes les femmes qu'il rencontre, et il croit surtout qu'elles sont volontiers amoureuses de lui. Cette disposition d'esprit ou de cœur des hommes du XVIIIe siècle tenait aux habitudes de l'ancienne galanterie, aux mœurs sans préjugés du monde philosophique, à beaucoup de choses enfin; mais elle avait son bon côté. Les femmes excellent à découvrir le prix et la valeur des hommes; il y a du mérite à leur plaire, parce qu'on ne leur plaît jamais sans un mérite quelconque qu'elles mettent en lumière par l'estime qu'elles en font. L'attention d'une femme est une distinction pour un homme, et une distinction presque toujours juste.

M. de Luxembourg plaisait encore plus à Rousseau que Mme de Luxembourg, et cela par ce coin de vanité personnelle que nous mettons volontiers partout. « Rien de plus surprenant, vu mon caractère timide, dit Rousseau, que la promptitude avec laquelle je le pris au mot sur le pied d'égalité où il voulut se mettre avec moi, si ce n'est celle avec laquelle il me prit au mot lui-même sur l'indépendance absolue dans laquelle je voulais vivre. » L'égalité avec un duc et pair, voilà donc la glu à laquelle Rousseau se prit lui-même auprès de M. de Luxembourg. Bientôt il accepta de loger chez lui, ou plutôt dans un édifice isolé qui était au milieu du parc, et qu'on appelait le petit château. Ce qui amena Rousseau à loger chez M. le duc de Luxembourg, lui qui avait juré, en quittant l'Ermitage, de ne plus loger que chez soi, c'est que le jour où M. de Luxembourg vint lui faire sa visite à Montlouis, il avait été, nous dit-il, beaucoup moins troublé de ses assiettes sales et de ses pots cassés que de l'idée que, le plancher de sa chambre étant pourri, le duc de Luxembourg risquait, lui et sa suite, de tomber tout d'un coup au rez-de-chaussée. Il dit sa crainte au duc de Luxembourg, crainte plus noble que la honte de ses assiettes sales; le duc de Luxembourg le redit à la duchesse, et tous deux le pressèrent, en attendant qu'on refît le plancher de sa chambre, de loger dans le petit château. Il y consentit. Comment d'ailleurs, avec le goût qu'avait Rousseau pour l'aspect des bois et des eaux, comment refuser cette demeure enchantée, placée entre deux pièces d'eau, si bien que « quand on regarde ce bâtiment de la hauteur opposée qui lui fait perspective, il paraît absolument environné d'eau, et l'on croit voir une île enchantée ou

la plus jolie des trois îles Borromées, appelée Isola-Bella, dans le Lac-Majeur?... C'est dans cette profonde et délicieuse solitude qu'au milieu des bois et des eaux, au concert des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange, je composai, dans une continuelle extase, le cinquième livre de l'*Émile*, dont je dus en grande partie le coloris assez frais à la vive impression des lieux où je l'écrivais. Avec quel empressement je courais tous les matins, au lever du soleil, respirer un air embaumé sur le péristyle! Quel bon café au lait j'y prenais tête à tête avec ma Thérèse! Ma chatte et mon chien nous faisaient compagnie. Ce seul cortége m'eût suffi pour toute ma vie, sans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étais là dans le paradis terrestre, j'y vivais avec autant d'innocence et j'y goûtais le même bonheur. »

Ce qui faisait que Rousseau croyait de bonne foi à l'égalité de son commerce avec M. le duc de Luxembourg, et qu'il en jouissait orgueilleusement, c'est qu'il avait proposé au duc de Luxembourg d'être son ami, et cela dans une lettre un peu guindée qui était comme un traité de paix. M. de Luxembourg l'ayant accepté, Rousseau se croyait à son aise. « Votre maison est charmante, écrivait-il le 27 mai 1759 à M. le duc de Luxembourg; le séjour en est délicieux. Il le serait encore plus, si la magnificence que j'y trouve et les attentions qui m'y suivent me laissaient un peu moins apercevoir que je ne suis pas chez moi... Vous savez, monsieur le maréchal, que les solitaires ont tous l'esprit romanesque. Je suis plein de cet esprit; je le sens, et ne m'en afflige point. Pourquoi chercherais-je à guérir d'une si douce folie, puisqu'elle contribue à me rendre heureux? Gens du monde et de la cour, n'allez pas vous croire plus sages que moi, nous ne différons que par nos chimères. Voici donc la mienne en cette occasion. Je pense que si nous sommes tous deux tels que j'aime à le croire, nous pouvons former un spectacle rare et peut-être unique dans un commerce d'estime et d'amitié (vous m'avez dicté ce mot) entre deux hommes d'états si divers, qu'ils ne semblaient pas faits pour avoir la moindre relation entre eux (1). »

En proposant ainsi à M. de Luxembourg d'être son ami et en acceptant de loger chez lui, Rousseau savait pourtant bien quel inconvénient il y a de hanter plus haut que soi. « En général je suis convaincu, écrit-il au chevalier de Lorenzi, un des commensaux de M. le duc de Luxembourg, qu'un homme sage ne doit jamais former de liaisons dans des conditions fort au-dessus de la sienne, car quelque convenance d'humeur et de caractère, quelque sincérité d'attachement qu'il y trouve, il en résulte toujours dans sa manière de vivre une multitude d'inconvéniens secrets qu'il sent tous les

(1) *Corresp.*, édition Furne, tome IV, page 302.

jours, qu'il ne peut dire à personne, et que personne ne peut deviner. Pour moi, à Dieu ne plaise que je veuille jamais rompre des attachemens qui font le bonheur de ma vie et qui me deviennent plus chers de jour en jour! Mais j'ai bien résolu d'en retrancher tout ce qui me rapproche d'une société générale pour laquelle je ne suis point fait. Je vivrai pour ceux qui m'aiment, et ne vivrai que pour eux. Je ne veux plus que les indifférens me volent un seul moment de ma vie; je sais bien à quoi l'employer sans eux (1). » Malgré ces réflexions pleines à la fois de sagesse et de défiance, Rousseau, dans les commencemens surtout, se laissa aller aux charmes de cette amitié d'un grand seigneur. La simplicité affectueuse du duc de Luxembourg le ravissait; il s'ébahissait même de se trouver si familier avec M. de Luxembourg, et il s'en savait gré par vanité. Toujours inquiet sur son égalité, il manquait d'aplomb et d'assiette; mais il s'en tirait tantôt par une aisance qui aboutissait au sans-gêne, tantôt par une dignité cérémonieuse qui touchait à la défiance; puis il passait de là à des mouvemens d'attendrissement sur la bonté de M. le duc de Luxembourg, comme le jour où le maréchal reconduisit sur la route de Saint-Denis M. Coindet, l'ami de Rousseau.

Coindet est un personnage curieux et piquant dans la galerie des *Confessions*. La courte notice que je trouve sur M. Coindet dans l'*Histoire de Jean-Jacques Rousseau* par M. de Musset-Pathay ne s'accorde pas avec le portrait qu'en fait Rousseau. Je serais tenté cependant de prendre des deux côtés pour avoir la véritable physionomie de M. Coindet. Dans Rousseau, Coindet est un personnage avisé et subalterne, qui se sert de ses relations avec Rousseau pour entrer dans le monde et s'y faire bien venir, qui fait les honneurs de Rousseau, qui le montre, si je puis ainsi dire. Rousseau le voit, le laisse faire, et s'en plaint ou s'en moque, selon son humeur. « Depuis mon établissement au petit château, dit Rousseau, Coindet m'y venait voir très souvent, et toujours dès le matin, et surtout quand M. et Mme de Luxembourg étaient à Montmorency. Cela faisait que, pour passer avec lui une journée, je n'allais point au château. On me reprocha ces absences : j'en dis la raison. On me pressa d'amener M. Coindet; je le fis. C'était ce que le drôle avait cherché. Ainsi, grâce aux bontés excessives qu'on avait pour moi, un commis de M. Thélusson, qui voulait bien lui donner quelquefois la table quand il n'avait personne à dîner, se trouva tout d'un coup admis à celle d'un maréchal de France, avec les princes, les duchesses et tout ce qu'il y avait de grand à la cour. Je n'oublierai jamais qu'un jour

(1) *Corresp.* édition Furne, tome IV, page 318. — La lettre au duc de Luxembourg est du 27 mai 1759; celle au chevalier de Lorenzi est du 3 novembre 1760. Il y a donc entre les deux lettres plus de dix-huit mois d'intervalle. Les défiances de Rousseau ou les incompatibilités de société ont déjà eu le temps de se faire sentir.

qu'il était obligé de retourner à Paris de bonne heure, M. le maréchal dit après dîner à la compagnie : Allons nous promener sur le chemin de Saint-Denis; nous accompagnerons M. Coindet. Le pauvre garçon n'y tint pas; sa tête s'exalta tout à fait. Pour moi, j'avais le cœur si ému, que je ne pus dire un seul mot. Je suivais par derrière, pleurant comme un enfant et mourant d'envie de baiser les pas de ce bon maréchal. » L'histoire est piquante. Ici Coindet n'est que vaniteux; ailleurs il est un peu perfide, comme le sont tour à tour tous les amis de Rousseau, grâce à cette défiance qui lui fait voir tout en mal. « C'était un singulier corps que ce Coindet. Il se présentait de ma part chez toutes mes connaissances, s'y établissait, y mangeait sans façons. Transporté de zèle pour mon service, il ne parlait jamais de moi que les larmes aux yeux; mais quand il venait me voir, il gardait le plus profond silence sur toutes ces liaisons et sur tout ce qu'il devait savoir m'intéresser. Au lieu de me dire ce qu'il avait appris, ou dit, ou vu qui m'intéressait, il m'écoutait, m'interrogeait même. Il ne savait jamais rien de Paris que ce que je lui en apprenais; enfin, quoique tout le monde me parlât de lui, jamais il ne me parlait de personne : il n'était secret et mystérieux qu'avec son ami (1). » Voilà le Coindet des *Confessions;* celui de l'histoire ou de la vérité est tout différent. Caissier dans la maison de MM. Thélusson et Necker, fort estimé et fort aimé de ses patrons, M. Coindet était de plus fort bien accueilli dans le monde à cause de l'aménité de son esprit et de la sûreté de son commerce. Il aimait les lettres et les arts; il ne voyait pas seulement Jean-Jacques Rousseau, il voyait aussi Buffon, qui lui témoignait de l'amitié. Quand Necker fut nommé contrôleur général des finances, il lui confia un emploi important, et M. Coindet resta toujours l'ami de M. Necker et de Mme de Staël jusqu'à sa mort, en 1808.

J'aime mieux le dernier portrait de M. Coindet que celui qu'en fait Rousseau, et cependant à travers la malveillance de Rousseau il est déjà aisé, si je ne me trompe, de distinguer les véritables traits de M. Coindet. C'est un honnête homme à la fois droit et adroit, ce qui est souvent le propre du caractère genevois. Il n'est pas fâché d'avoir des relations élevées, et il sait se faire bien venir dans le monde, mais cela sans mauvaise habileté et n'ayant d'autre adresse que celle de se servir de ses bonnes qualités. Grand admirateur de Rousseau, touché de l'amitié qu'il lui avait témoignée, voyant même que cette amitié lui était un honneur et un avantage dans le monde, il avait cependant compris de bonne heure quels étaient les défauts du caractère de Rousseau, ses défiances, ses ombrages, son penchant à croire aux complots et à bâtir une conspiration sur un mot. De là

(1) *Confessions,* livre x.

la réserve prudente de M. Coindet dans ses conversations avec Rousseau, de là la règle qu'il s'était faite de ne point lui répéter ce qu'on disait de lui. Cette sagesse déplaisait à la vanité de Rousseau, qui voulait que le monde s'occupât sans cesse de lui, et qui semblait parfois n'en fuir l'empressement que pour en mieux exciter la curiosité. De plus, la confiance que M. Coindet inspirait à Rousseau préoccupait Thérèse, qui, toujours inquiète de sa condition auprès de Rousseau, était jalouse de quiconque paraissait plaire à Rousseau, et ne manquait pas d'aigrir par ses insinuations les défiances naturelles de son maître. Thérèse avait tous les défauts des petites gens, et par malheur ces défauts avaient je ne sais quel rapport avec les défauts de Rousseau. Elle était envieuse et médisante auprès d'un homme ombrageux et défiant.

Je me suis arrêté un instant sur les relations de M. Coindet et de Rousseau, parce qu'il y a là quelques traits qui expliquent la conduite et l'allure de Rousseau à Montmorency avec M. et Mme de Luxembourg. Il est touché des égards que M. et Mme de Luxembourg témoignent à ses amis; mais il se défie bientôt de ses amis et les accuse de le supplanter auprès de ceux qu'il leur a donnés pour patrons.

De même que les amis de Rousseau devenaient ceux de M. et de Mme de Luxembourg, les amis de M. et de Mme de Luxembourg devenaient ceux de Rousseau. Il raconte avec plaisir comment, sur la terrasse de sa maison de Montlouis, il recevait souvent, avec M. et Mme de Luxembourg, « M. le duc de Villeroy, M. le prince de Tingry, M. le marquis d'Armentières, Mme la duchesse de Montmorency, Mme la duchesse de Boufflers, Mme la comtesse de Valentinois, Mme la comtesse de Boufflers, et d'autres personnes de ce rang, qui, du château, ne dédaignaient pas de faire, par une montée très fatigante, le pèlerinage de Montlouis. Je devais à la faveur de M. et de Mme de Luxembourg toutes ces visites, je le sentais, et mon cœur leur en faisait bien hommage. C'est dans un de ces transports d'attendrissement que je dis une fois à M. de Luxembourg, en l'embrassant : Ah ! monsieur le maréchal, je haïssais les grands avant de vous connaître, et je les hais davantage encore depuis que vous me faites si bien sentir combien il leur serait aisé de se faire adorer. »

Voilà un des côtés de la vanité de Rousseau, l'attendrissement qu'il éprouve à se voir recherché par les grands; l'autre côté de cette vanité est l'attendrissement qu'il éprouve à se trouver simple et familier avec les pauvres gens. Il se sait gré d'être bon prince et de revenir souper avec le maçon Pilleu, un de ses voisins et de ses amis, après avoir dîné au château. Que conclure de ces divers traits de la vie de Rousseau à Montmorency ? L'équilibre lui manquait partout, en haut, avec M. et Mme de Luxembourg et leur brillante société,

s'abaissant et s'enorgueillissant trop de l'empressement que lui témoignaient les grands seigneurs; en bas, avec le maçon Pilleu, s'enorgueillissant trop d'être simple « et liant avec le peuple, » comme il dit, ne trouvant jamais son niveau et même ne le cherchant jamais, quoique son bon sens lui indiquât où il était. Mais en même temps que ces traits du séjour de Rousseau à Montmorency servent à nous faire comprendre le caractère de Rousseau, ils servent aussi, ne l'oublions pas, à nous faire comprendre le XVIIIe siècle et l'ascendant de l'esprit dans le monde, puisqu'il avait suffi à Rousseau de quelques pages éloquentes pour voir les grands seigneurs venir le visiter dans sa petite maison de Montlouis.

Il y aurait une comparaison curieuse à faire sur la manière dont Rousseau et Voltaire usaient, chacun selon son caractère, de cet ascendant qu'avaient les lettres dans le grand monde. Voltaire ne fuyait pas les grands seigneurs, il les fréquentait même volontiers; mais il ne leur demandait pas l'égalité, comme faisait Rousseau avec le duc de Luxembourg; il la prenait, ce qui est la seule manière de l'avoir. Ce qui faisait l'aisance de Voltaire avec les grands seigneurs, c'est qu'il avait à la fois du tact et de la hardiesse; grâce à son tact, il savait ce qu'il fallait accorder au rang, et grâce à sa hardiesse, il s'accordait à lui-même ce qu'il devait. De plus, il avait vu de bonne heure les grands seigneurs. « Voltaire, que nous appelions autrefois Arouet, a été aussi de la société de M. le grand-prieur de Vendôme, dit M. d'Argenson dans son curieux livre intitulé *les Loisirs d'un ministre*, et dès lors je l'ai entendu appeler ce prince l'*altesse chansonnière* avec ce ton d'aisance qu'il a toujours pris avec les grands seigneurs (1). » La société du Temple, c'est-à-dire celle de Vendôme et de son frère le grand-prieur, mêlée d'hommes de cour et d'hommes de lettres, livrée au plaisir et aimant fort la liberté de penser et de vivre, était celle où Voltaire avait fait son apprentissage du grand monde, et elle n'avait rien qui pût le rendre fort cérémonieux; mais comme en même temps cette société se rattachait par tous ses souvenirs à Louis XIV et à l'ancienne cour, elle était de la bonne compagnie malgré ses mauvaises mœurs.

Il y a dans le génie de Voltaire et dans son caractère la marque originelle de la société du Temple, car en même temps qu'il est le plus libre des penseurs, il respecte et défend le XVIIe siècle. Il est à la fois le chef des philosophes du XVIIIe siècle et le panégyriste éclairé de Louis XIV. Le même homme dans le monde est l'ami et le familier des grands seigneurs, sans être leur domestique ou leur parasite. Il n'a envers les grands ni l'éblouissement ni l'envie des petites gens.

(1) *Loisirs d'un ministre, ou Essais dans le goût de Montaigne*, composés en 1736 par M. d'Argenson, tome Ier, p. 187; ouvrage intéressant et curieux d'un homme qui avait beaucoup de jugement et beaucoup de cœur.

Quand il les flatte, c'est pour ainsi dire de haut ou de plain-pied, et il tempère si bien la flatterie par la plaisanterie, et la plaisanterie par la politesse, qu'il n'y a pas moyen de n'être pas sensible à un éloge si bien donné, et pas moyen non plus de s'armer de la flatterie contre le flatteur, et de mépriser l'encensoir en acceptant l'encens, ce qui arrive souvent.

En disant tout ce que Voltaire savait mettre de grâce et de dignité, d'aisance et de réserve dans son commerce avec les grands seigneurs, j'ai dit naturellement tout ce que Rousseau n'y mettait pas. Arrivé tard dans le monde et y arrivant d'en bas, il ne put jamais y avoir le pied marin. Tantôt sauvage et tantôt empressé, tantôt impoli et tantôt obséquieux, se sauvant de la timidité par la hauteur et par l'humeur, faisant l'ours faute de savoir être homme du monde; — tantôt enivré d'un simple égard comme d'une distinction privilégiée, tantôt irrité d'une simple inattention comme d'un affront, mesurant tout enfin à sa vanité, à son imagination, à ses soupçons, et rien aux usages du monde, toujours au-dessus ou au-dessous de la règle, jamais en dedans, — Rousseau fut toute sa vie dépaysé et gêné dans la bonne compagnie, qui faisait tout pour l'appeler et pour le retenir, mais qui ne pouvait surmonter les difficultés qu'il portait avec lui.

Nulle part cette incompatibilité d'humeur de Rousseau avec le monde n'est plus visible qu'à Montmorency auprès de M. le duc et de Mme la duchesse de Luxembourg. Rousseau met dans son commerce avec le duc et la duchesse de Luxembourg tout ce qu'il peut mettre de sa bonne nature. Il sent ce qu'il y a de bon dans le duc de Luxembourg, ce qu'il y a de délicat et d'aimable dans Mme de Luxembourg. Il est heureux de se croire aimé par des personnes de ce caractère et aussi de cette qualité; il est heureux de les aimer de son côté, car il les aime autrement et plus naïvement, j'en suis sûr, que Voltaire n'a jamais aimé le duc de Richelieu. Richelieu et Voltaire, quoique bons amis, ne se sont jamais donné l'un à l'autre que la part d'attachement que comportent les amitiés du monde; mais celle-là, ils se la donnaient, je pense, de bonne foi. Rousseau ne pouvait pas donner si peu. Il se livrait tout entier, mais il ne se livrait que pour peu de temps. Le moindre ombrage, la plus légère fantaisie, et même, sans cela, le seul effet de cette incompatibilité d'humeur qu'il avait avec le monde faisaient qu'il se retirait bientôt, comme il s'était avancé, tout d'une pièce.

Déjà, vers la fin de 1760, il commençait à trouver qu'il déclinait auprès de Mme la maréchale. Il avait fait, dit-il, des gaucheries qui le perdaient auprès d'elle. Ainsi il avait écrit à M. de Silhouette, le contrôleur des finances, après sa retraite, pour le louer d'avoir résisté « aux gagneurs d'argent. » Or, dit Rousseau, « j'ignorais que Mme de Luxembourg était un de ces gagneurs d'argent qui s'inté-

ressaient aux sous-fermes et qui avaient fait déplacer Silhouette. » Il lui avait lu *la Nouvelle Héloïse*, qui n'avait pas encore paru; il lui lisait maintenant l'*Émile*, « mais cela ne réussissait pas si bien, soit que la matière fût moins de son goût, soit que tant de lecture l'ennuyât à la fin. » Était-il vrai qu'à ce moment Rousseau inspirât moins de curiosité à Mme de Luxembourg? C'est fort possible. Le premier engouement était passé; mais l'habitude, cette grande attache de l'amitié, surtout chez les grands, allait venir. Les grands s'éprennent des gens de lettres par curiosité et s'y attachent par habitude, quand les gens de lettres s'y prêtent. Malheureusement les procédés lents et commodes du monde n'étaient point de mise avec Rousseau; il crut qu'il devenait un ennuyeux dès qu'il se vit devenu un habitué. L'ombrage entra dans cette âme aisément soupçonneuse; il pensa qu'il aimait le duc et la duchesse de Luxembourg, tandis qu'il était seulement pour eux un objet de distraction et d'amusement, comme les grands aiment à en avoir dans le vide agité de leur vie, et alors, avec ce rare et merveilleux mélange de sagacité et d'inquiétude qui fait le fonds de son génie et de sa maladie, il écrivit à Mme de Luxembourg cette lettre admirable et inopportune : « Que vos bontés sont cruelles, madame! Pourquoi troubler la vie d'un solitaire qui renonçait aux plaisirs de la vie pour n'en plus sentir les ennuis? J'ai passé mes jours à chercher en vain des attachemens solides. Je n'en ai pu former dans les conditions auxquelles je pouvais atteindre. Est-ce dans la vôtre que j'en dois chercher? L'ambition ni l'intérêt ne me tentent pas; je suis peu vain, peu craintif; je puis résister à tout, hors aux caresses. Pourquoi m'attaquez-vous tous deux par un faible qu'il faut vaincre, puisque, dans la distance qui nous sépare, les épanchemens des cœurs sensibles ne doivent pas rapprocher le mien de vous? La reconnaissance suffirait-elle pour un cœur qui ne connaît pas deux manières de se donner et ne se sent capable que d'amitié? D'amitié, madame la maréchale! ah! voilà mon malheur! Il est beau à vous, à M. le maréchal, d'employer ce terme; mais je suis insensé de vous prendre au mot. Vous vous jouez, moi je m'attache, et la fin du jeu me prépare de nouveaux regrets. Que je hais tous vos titres et que je vous plains de les porter! Vous me semblez si dignes de goûter les charmes de la vie privée! Que n'habitez-vous Clarens? j'irais y chercher le bonheur de ma vie; mais le château de Montmorency! mais l'hôtel de Luxembourg! est-ce là qu'on doit voir Jean-Jacques? est-ce là qu'un ami de l'égalité doit porter les affections d'un cœur sensible qui, payant ainsi l'estime qu'on lui témoigne, croit rendre autant qu'il reçoit? Vous êtes bonne et sensible aussi, je le sais, je l'ai vu : j'ai regret de n'avoir pas pu plus tôt le croire; mais dans le rang où vous êtes, dans votre manière de vivre, rien ne peut faire une im-

pression durable, et tant d'objets nouveaux s'effacent si bien mutuellement, qu'aucun ne demeure. Vous m'oublierez, madame, après m'avoir mis hors d'état de vous imiter. Vous aurez beaucoup fait pour me rendre malheureux et peut-être inexcusable (1). »

Quelle sagacité dans cette lettre! quelle juste idée de l'inégalité, et par conséquent de l'impossibilité d'un commerce d'amitié avec les grands seigneurs! Mais ici vient aussitôt cette réflexion : comment Rousseau, qui voyait si bien le piége, ne l'évitait-il pas? Il sait le peu que peuvent donner les grands : pourquoi leur demande-t-il plus? pourquoi leur donne-t-il plus? Il suffit de lire cette lettre pour comprendre ce qu'était Rousseau à Montmorency, gêné de tout, remarquant tout, et le soir, après avoir quitté le monde, dans la solitude, repassant en son esprit tout ce qu'il avait vu et entendu, tout ce qu'il avait dit et fait, faisant alors de ses souvenirs le sujet de méditations morales ou de lettres de roman. Ces procédés de réflexion chagrine ou de correspondance plaintive sont tout à fait opposés à la conduite de l'homme du monde, dont la règle est de ne jamais faire des petits incidens de la société une déclamation ou une scène, ce qui est la chose la plus fâcheuse à la bonne compagnie. Rousseau au contraire, avec sa façon de méditer sur tout, de rien faisait sans cesse quelque chose, et cela non pas seulement pour les autres, mais aussi pour lui-même. Ainsi, un jour au château, Mme de Luxembourg, ayant avec elle sa petite-fille, Mlle de Boufflers, enfant de onze ans, avait dit à Rousseau de l'embrasser. Une autre fois, Rousseau rencontre cette enfant dans l'escalier du château, et ne sachant que lui dire, lui propose de l'embrasser, ce qu'elle fait sans façons. « Le lendemain, dit Rousseau, lisant l'*Émile* au chevet de Mme la maréchale, je tombai précisément sur un passage où je censure avec raison ce que j'avais fait la veille. Elle trouva la réflexion très juste, et dit là dessus quelque chose de fort sensé qui me fit rougir. Que je maudis mon incroyable bêtise, qui m'a si souvent donné l'air vil et coupable, quand je n'étais que sot et embarrassé!... » Cette gaucherie que Rousseau se reprochait tenait surtout au peu d'usage qu'il avait du monde. Le monde en effet sait à merveille remplacer l'impromptu de l'esprit par une amabilité banale. Cependant toutes les gaucheries de Rousseau n'eussent été rien, si par son imagination il ne s'en était fait des monstres, si, au moment où il faisait une bévue, il ne croyait pas avoir fait une faute impardonnable, si enfin, pour avoir rougi, bien ou mal à propos, devant Mme de Luxembourg, il ne s'était pas imaginé être en disgrâce ou en déclin auprès d'elle. Mme de Luxembourg avait bien assez d'esprit, voulant avoir Rousseau dans son entourage, pour le garder avec toutes ses gaucheries.

(1) *Confessions*, livre x.

Ce défaut d'expérience du monde n'éclatait pas seulement avec M. et Mme de Luxembourg. Pendant que Rousseau était à Montmorency, le prince de Conti lui fit deux visites que Rousseau célèbre fort dans ses *Confessions,* et il joua aux échecs avec lui. « Je savais, dit Rousseau, qu'il gagnait le chevalier de Lorency, qui était plus fort que moi. Cependant, malgré les signes et les grimaces du chevalier et des assistans, que je ne fis pas semblant de voir, je gagnai les deux parties que nous jouâmes. En finissant, je lui dis d'un ton respectueux, mais grave : Monseigneur, j'honore trop votre altesse sérénissime pour ne pas la gagner toujours aux échecs. » Rousseau ajoute que le prince de Conti ne se fâcha pas du mot, et que, quelque temps après, il lui envoya à plusieurs reprises du gibier, que Rousseau finit par refuser dans une lettre à la fois impolie et déclamatoire. Rousseau, dans ses *Confessions,* se reproche ce refus. « Refuser des présens en gibier d'un prince du sang, dit-il, qui de plus met tant d'honnêteté dans l'envoi, est moins la délicatesse d'un homme fier qui veut conserver son indépendance que la rusticité d'un malappris qui se méconnaît. » Rousseau a raison; mais le malappris, selon moi, avait commencé, quand il avait dit au prince de Conti qu'il le respectait trop pour ne pas toujours le gagner aux échecs. Pourquoi cette impertinence contre l'entourage du prince, et particulièrement contre le chevalier de Lorency, à qui, dans sa correspondance, Rousseau écrit avec affection? Je ne crois donc pas au mot de Rousseau; c'est un de ces mots qu'il trouvait après coup, qu'il aurait voulu avoir dit, qu'il croit même cette fois avoir dit, et qui n'est qu'une *rusticité* déclamatoire. Je suis persuadé que Rousseau, grand amateur des échecs, a joué fort simplement avec M. le prince de Conti, et l'a gagné aussi fort simplement, sans vouloir donner une leçon aux courtisans du prince. Chamfort raconte, dans ses *Caractères et Anecdotes*, que, comme on disait à Rousseau, à propos de ces parties d'échecs, qu'il n'avait pas fait sa cour au prince, et qu'il aurait dû lui en laisser gagner une ou deux : « Comment! dit-il, je lui rends la tour! » Voilà le mot vrai, le mot du joueur préoccupé de sa partie. Le récit des *Confessions* est la scène arrangée par l'imagination de Rousseau.

La personne qui le prônait le plus auprès du prince de Conti était Mme la marquise de Boufflers, une des plus sincères et des plus généreuses dévotes de Rousseau, et qui, pas plus que les autres, n'a échappé à ses soupçons et à ses calomnies. Mme de Boufflers aura sa place, et une des meilleures, dans la galerie que nous ferons des dévotes de Rousseau. Aujourd'hui je n'en veux parler que pour indiquer encore en passant ce trait curieux du caractère de Rousseau qui lui est commun avec les hommes de son temps, ce penchant à s'imaginer que les femmes sont amoureuses de lui. Rousseau croit que

Mme de Boufflers eut un instant pour lui une sorte de caprice. « Je ne suis, dit-il, ni assez fou, ni assez vain pour croire avoir pu lui inspirer du goût à mon âge; mais sur certains propos qu'elle tint à Thérèse, j'ai cru lui avoir inspiré de la curiosité. » Paroles dignes vraiment de risée et d'indignation! fatuité de Rousseau d'un côté, qui peut faire seulement sourire; odieux propos de Thérèse de l'autre côté, qui ajoutent à l'horreur que j'ai pour cette créature bavarde et méchante, dont les misérables cancans ont passé à la postérité, grâce au génie de Rousseau! Rousseau ajoutait foi aux stupides caquets de cette servante; il ne s'en défiait pas, la croyant bête et dévouée. Bête, elle l'était, mais avec un fonds de méchanceté envieuse contre quiconque témoignait à Rousseau un empressement généreux, craignant toujours d'être supplantée auprès de son maître. C'était là son genre de dévouement, et, pour s'affermir auprès de Rousseau, elle empoisonnait son âme de bavardages qu'il érigeait en récits de complots, ou repaissait sa fatuité de la prétendue curiosité de Mme de Boufflers.

Cependant Rousseau se sentait déchoir chaque jour auprès de Mme de Luxembourg. Il expliquait bien son déclin par ses gaucheries: mais, cela ne suffisant pas, il supposa qu'il avait un rival de faveur auprès de Mme la maréchale : ce rival était le chevalier, alors l'abbé de Boufflers, gai, charmant, pimpant, aimable, et dont la grâce et l'esprit d'à-propos faisaient encore mieux ressortir la gaucherie de Rousseau.

M. de Boufflers n'est point assurément un des grands noms du XVIIIe siècle. Cependant, quand nous le trouvons, comme en ce moment, auprès de Rousseau, il est bon d'en dire un mot. La vie et l'esprit de M. de Boufflers montrent un des côtés du XVIIIe siècle, de ce siècle plein de contrastes, qui faisait aux gens une réputation pour de jolis riens, et qui en même temps créait une société nouvelle; le plus frivole à la fois et le plus sérieux des siècles, et dont il a été dans la destinée de M. de Boufflers de ressentir le contraste dans sa vie, en bien et en mal. Dans sa jeunesse, avant la révolution, M. de Boufflers a joui et profité grandement de la frivolité du siècle; il lui a dû son éclat et sa réputation. Dans son âge mûr, pendant et après la révolution, la gravité et même la tristesse du temps ont joué un mauvais tour à M. de Boufflers, qui s'est trouvé dépaysé dans son pays, n'ayant pas changé au milieu du changement universel : non pas qu'il ne soit arrivé à bien d'autres qu'à M. de Boufflers de n'avoir rien oublié, ni rien appris; mais comme c'étaient les choses graves que ceux-là n'avaient pas oubliées, ils étaient antiques plutôt que dépaysés, et leur ancienneté leur faisait un caractère. Quant à M. de Boufflers, comme c'était la frivolité qu'il n'avait pas oubliée, il était suranné comme une vieille mode.

M. de Boufflers fut d'abord abbé, et il avait comme abbé plus de

40,000 livres de rente en bénéfices. C'était pour cela que sa famille lui avait trouvé une vocation pour l'état ecclésiastique. Il faisait au séminaire des chansons impies et libertines, il y fit même son conte d'*Aline, reine de Golconde*, qui est un assez joli conte, dans le genre de ceux de Voltaire, mais peu édifiant. La société du XVIIIe siècle n'était pas difficile en fait de vocations ecclésiastiques; elle trouva cependant que M. de Boufflers avait beaucoup trop peu ce qu'il fallait à un abbé en passe de devenir évêque. Il troqua donc le petit collet d'abbé contre la croix de Malte, ce qui lui permettait de garder ses bénéfices et de se livrer librement à ses goûts de plaisir et de guerre. A prendre les choses sévèrement, le chevalier de Malte aurait dû aussi s'assujettir à certains devoirs; mais l'usage sur ce point avait aboli la règle. Voilà M. l'abbé de Boufflers devenu le chevalier de Boufflers, et c'est en cette qualité qu'il fit la campagne de 1762. Il fut au camp aussi fou et aussi gai qu'il l'était au séminaire; mais il y avait le scandale de moins, et le scandale avait été si gros, que le monde lui sut gré de l'avoir ôté. De plus, il était brave; il faisait de jolis vers, disait des mots piquans ou aimables, et se permettait tout. Après la guerre, il voyagea en Suisse, et comme entre autres talens il avait celui de peindre joliment, il se donna pour peintre, et dans toutes les villes où il passait, « il faisait, dit Grimm, le portrait des principaux habitans et surtout des plus jolies femmes. Les séances n'étaient pas ennuyeuses; des chansons, des vers, cent contes pour rire égayaient les visages que le peintre crayonnait, et pour achever de se faire la réputation d'un homme unique, il ne prenait qu'un petit écu par portrait; mais lorsqu'arrivé à Genève, il voulut reprendre son véritable nom, peu s'en fallut qu'on ne le regardât comme un aventurier (1). »

L'auteur d'*Aline* écrivit des lettres sur la Suisse, et Grimm en cite quelques pensées qu'il admire plus qu'elles ne valent, non que le tour parfois n'en soit vif et plaisant. Ainsi il dit quelque part dans ces lettres : « Les princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés; il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fonds de gaieté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend. » La pointe d'impiété qu'il y a dans cette saillie pouvait la relever aux yeux des philosophes : à vrai dire, ce n'est qu'une plaisanterie bien tournée; le tour était beaucoup au XVIIIe siècle. Le mérite d'un mot, d'une plaisanterie, d'un conte était tout entier dans son tour. De ce côté, rien ne ressemble si peu que nos contes d'aujourd'hui à ce qui s'appelait un conte dans les salons du XVIIIe siècle. Le conte aujourd'hui est un petit roman, il est fait pour les lecteurs; il peut donc se développer et prendre ses aises. Le conte des salons du XVIIIe siècle est vif

(1) *Correspondance* de Grimm, tome IV, page 167.

et court; il est fait pour être dit au milieu d'un cercle ou à souper; il a ses auditeurs spirituels et pressés, qu'il faut bien se garder de tenir trop longtemps. M. de Boufflers excellait dans ces contes faits pour le monde: j'en cite un pour montrer du même coup son genre de talent et ce genre de récit. « Deux amis, qui depuis longtemps ne s'étaient pas vus, se rencontrent à la Bourse. — Comment te portes-tu? dit l'un. — Pas trop bien, dit l'autre. — Tant pis! Qu'as-tu fait depuis que je t'ai vu? — Je me suis marié. — Tant mieux. — Pas tant mieux, car j'ai épousé une méchante femme. — Tant pis! — Pas tant pis, car sa dot est de deux mille louis. — Tant mieux! — Pas tant mieux, car j'ai employé une partie de cette somme en moutons qui sont tous morts de la clavelée. — Tant pis! — Pas tant pis, car la vente de leur peau m'a rapporté au-delà du prix de mes moutons. — Tant mieux! — Pas tant mieux, car la maison où j'avais déposé les peaux de moutons et l'argent vient d'être brûlée. — Oh! tant pis! — Pas tant pis, car ma femme était dedans. » A ce conte ôtez le tour, il n'y a plus rien. Tel est l'esprit de M. de Boufflers; il est dans le tour et dans le mot. N'y cherchez point de fond. Et comme le tour change avec le temps et avec la mode, M. de Boufflers devait passer vite. M. de Boufflers était de ces hommes qui ne peuvent pas vieillir; son genre d'esprit le condamnait à avoir toujours vingt-cinq ans.

Non-seulement M. de Boufflers eut le malheur de survivre à sa jeunesse, il survécut aussi au monde et à la société pour laquelle il était fait. Frappé comme toute la noblesse française par la révolution, il émigra, quoiqu'il fût d'abord favorable à la cause de 89 et qu'il fût membre de l'assemblée nationale; il se réfugia à la cour du prince Henri de Prusse, un de ces princes qu'il avait charmés et *divertis* autrefois. L'émigration semblait devoir être moins pénible à M. de Boufflers qu'à tout autre, puisqu'il avait beaucoup aimé les voyages; mais quoique les voyages ressemblent à l'exil par l'éloignement, ils en diffèrent par la pensée et le sentiment. L'émigration fut donc pénible pour M. de Boufflers; il ne trouva qu'une bienveillance capricieuse qui lui fit sentir la différence que font les princes entre ceux qui les divertissent et ceux qu'il leur faut secourir. Il rentra en France en 1800 et fut bien accueilli par le premier consul, mais il n'en obtint rien, pas même une préfecture. M. de Boufflers, en 1785, avait été gouverneur du Sénégal et l'avait fort bien gouverné; il aurait pu être bon préfet : les succès et la réputation de l'homme du monde cachaient en M. de Boufflers aux yeux du premier consul les talens du gouverneur du Sénégal. La société grave et guerrière qu'organisait Napoléon ne se prêtait pas au genre d'esprit de M. de Boufflers. Il resta inoccupé, et il ne rentra même à l'Institut qu'en 1804, comme ancien académicien. Quelque temps auparavant, étant chez

Mme de Staël, qui lui demandait pourquoi il n'était pas de l'Académie, il lui avait répondu par le quatrain suivant :

Je vois l'académie où vous êtes présente;
Si vous m'y recevez, mon sort est assez beau;
Nous aurons à nous deux de l'esprit pour quarante,
Vous comme quatre et moi comme zéro.

L'ancien gentilhomme appliquait même aux princes de l'ère nouvelle ce don de louer gracieusement qu'il avait eu au suprême degré. Voici des vers qu'il fit, chez la princesse Élisa Bacciocchi, sur le prince Jérôme Bonaparte qui revenait d'une croisière :

Sur le front couronné de ce jeune vainqueur
J'admire ce qu'ont fait deux ou trois ans de guerre;
Je l'avais vu partir ressemblant à sa sœur,
Je le vois revenir ressemblant à son frère.

Les vers étaient jolis, mais ce n'était plus guère le temps des jolis vers, et M. de Boufflers ne fut pas préfet.

Triste destinée, après tout, que celle de M. de Boufflers, et dont il ne faut pas imputer le désappointement à la révolution seulement! Avant la révolution, les contemporains de M. de Boufflers, le voyant vieillir sans mûrir, l'avaient jugé avec la sévérité de l'espérance trompée ou de l'envie satisfaite. Laclos, faisant son portrait, sous le nom de Fulber, dans la *Galerie des États-Généraux*, avait dit de lui : « Fulber eût été le plus heureux des hommes, s'il avait pu demeurer toujours à vingt-cinq ans. Récits voluptueux, couplets amusans, vers agréables, cette foule de rêves qui sont les hochets d'une jeunesse partagée entre l'amour et les talens donnent une espèce de célébrité; mais lorsque la saison des folies aimables est passée, lorsque la raison vient revendiquer ses droits, elle rougit de succès dus à de si petites choses. Fulber en est à ces tristes expériences. Né sérieux, il veut être gai; frivole, il veut être grave; bon, il veut être caustique. Il est né quatre-vingts ans trop tard. » Rivarol, plus sévère encore que Laclos et accusant la vivacité de M. de Boufflers d'aller jusqu'à l'inconséquence, le caractérisait ainsi : « Abbé libertin, militaire philosophe, diplomate chansonnier, émigré patriote, républicain courtisan. » Il y a là assurément trop de contrastes pour une seule vie ou pour un seul caractère; mais tous ces contrastes ne sont pas des défauts, et j'avoue que *l'émigré patriote* et le *militaire* brave et *philosophe* me plaisent fort.

J'ai voulu jeter un coup d'œil sur la vie de M. de Boufflers pour montrer ce qu'était ce prétendu rival de Rousseau, qui aida, sans le savoir, à son déclin auprès de Mme de Luxembourg. Rousseau, en effet, n'avait rien pour lutter contre cette brillante amabilité. Il faisait son possible pour plaire ou du moins pour ne pas déplaire à

cette société frivole et amusante qu'il voyait malgré lui, mais il jouait de malheur. Par exemple, il avait un chien qu'il aimait beaucoup et qu'il appelait Duc; une fois devenu, à Montmorency, le familier de M. le duc et de Mme la duchesse de Luxembourg et le commensal des grands seigneurs, il débaptisa son chien et l'appela Turc. C'était, croyait-il, une attention polie; par malheur, un des jeunes seigneurs de la société de Mme de Luxembourg, le marquis de Villeroy, l'apprit et en fit l'histoire en plein souper devant Rousseau, qui ne sut que dire, et qui comprit trop tard « que ce qu'il y avait d'offensant pour le nom de *duc* dans cette histoire n'était pas tant de l'avoir donné à son chien que de le lui avoir ôté. » A ces petits tracas, que grossissait l'imagination de Rousseau, vinrent bientôt se joindre les soucis que lui causa l'impression de l'*Émile*.

Ici je dois m'arrêter un instant. Les soucis que causa à Rousseau l'impression de l'*Émile* ont une grande importance dans sa vie, car c'est à ce moment et à ce propos qu'il ressentit la première atteinte de la triste et fatale manie qui le tourmenta le reste de sa vie et l'obséda chaque jour davantage. Cette première fois, il reconnut et il s'avoua sa maladie, n'étant pas encore assez mal pour n'avoir plus conscience de lui-même.

Personne n'a mieux défini sa maladie que Rousseau lui-même. Il y avait quelques retards dans l'impression de l'*Émile*. Ces retards excitaient les ombrages de Rousseau. « Plus j'avais à cœur, dit-il, la publication de mon dernier et meilleur ouvrage, plus je me tourmentais à chercher ce qui pouvait l'accrocher, et, toujours portant tout à l'extrême, dans la suspension de l'impression du livre j'en croyais voir la suppression... J'écrivais lettres sur lettres à l'imprimeur Guy, à M. de Malesherbes (1), à Mme de Luxembourg, et les réponses ne venant point, ou ne venant pas quand je les attendais, *je me troublais entièrement; je délirais*. Malheureusement j'appris dans le même temps que le père Griffet, jésuite, avait parlé de l'*Émile* et en avait même rapporté des passages. A l'instant, mon *imagination part comme un éclair* et me dévoile tout le mystère d'iniquité : j'en vis la marche aussi clairement, aussi sûrement que si elle m'eût été révélée. Je me figurai que les jésuites, furieux du ton méprisant sur lequel j'avais parlé des colléges, s'étaient emparés de mon ouvrage, que c'étaient eux qui en accrochaient l'édition,... que, prévoyant ma mort prochaine, dont je ne doutais pas, ils voulaient

(1) M. de Malesherbes, qui était alors chargé de la direction de l'imprimerie et de la librairie, était grand partisan de Rousseau. Il avait fait lui-même le traité de Rousseau avec le libraire Duchesne pour l'impression de l'*Émile*, et il en corrigeait les épreuves. Nous reviendrons sur les relations de Rousseau avec Mme de Malesherbes et sur M. de Malesherbes lui-même.

retarder l'impression jusqu'alors, dans le dessein de tronquer, d'altérer mon ouvrage et de me prêter, pour remplir leurs vues, des sentimens différens des miens. Il est étonnant quelle foule de faits et de circonstances vint dans mon esprit se calquer *sur cette folie* et lui donner un air de vraisemblance, — que dis-je? m'y montrer l'évidence et la démonstration (1). »

Voilà une véritable clinique de la maladie de Rousseau faite par lui-même. Cette disposition à prendre ombrage de tout, à grouper les circonstances les plus insignifiantes et à les rapporter à je ne sais quel complot imaginaire, cette sagacité maladive de l'esprit qui fait qu'il interprète tout en mal, cette clairvoyance dans le faux, cette promptitude de conjectures, ce don de produire autour de soi un mirage fatal et de vivre dans le milieu qu'on a créé comme dans la réalité, tels sont les traits principaux de ce délire mélancolique qui remplit la fin de la vie de Rousseau, et dont nous trouvons ici le premier accès. Quand il écrivait le livre XI des *Confessions*, Rousseau était dans un moment lucide; il avouait sa maladie en la racontant, il était à la fois l'observateur et le sujet de l'observation, le médecin et le malade. Plus tard, en révisant son manuscrit, comme la maladie ne lui laissait plus de trève, il eut soin d'ajouter en note qu'il n'était pas malade, que ses soupçons étaient justes, et qu'il était véritablement victime d'un affreux complot et non point de son imagination. — Que croirons-nous, le récit du livre XI des *Confessions*, qui est le récit du médecin, ou la note de la révision, qui est la note du malade? Nous retrouvons dans sa correspondance de 1761 les mêmes traits de maladie et les mêmes aveux de folie. Nous pouvons même y suivre de plus près ses rapides passages du délire à la raison, de la maladie à l'observation et au repentir. Tantôt il est tout entier à ses soupçons : « ..... Mon livre est perdu, écrit-il à Mme la duchesse de Luxembourg le 15 décembre 1761; je ne doute nullement que les jésuites ne s'en soient emparés avec le projet de ne point le laisser paraître de mon vivant... et d'en substituer un autre après ma mort... Il faudrait un mémoire pour vous exposer les raisons que j'ai de penser ainsi. Ce qu'il y a de très sûr au moins, c'est que le libraire n'imprime ni ne veut imprimer, qu'il a trompé M. de Malesherbes, qu'il vous trompera, et qu'il se moque de moi avec l'impudence d'un coquin qui n'a pas peur et qui se sent bien soutenu. » Tantôt il reconnaît son aveuglement, sa folie, et dans son chagrin il va jusqu'à vouloir se tuer, si bien que nous retrouvons ici cette pensée du suicide qui a fini par le perdre. « C'en est fait, cher Moulton, écrit-il le 23 décembre 1761 à un de ses amis de Genève, nous ne nous reverrons

(1) *Confessions*, livre XI.

plus que dans le séjour des justes. Mon sort est décidé par les suites de l'accident dont je vous ai parlé ci-devant, et, quand il en sera temps, je pourrai sans scrupule prendre chez milord Édouard les conseils de la vertu même (1). Ce qui m'humilie et m'afflige est une fin si peu digne, j'ose dire de ma vie et du moins de mes sentimens. Il y a six semaines que je ne fais que des iniquités et n'imagine que des calomnies contre deux honnêtes libraires, dont l'un n'a de torts que quelques retards involontaires, et l'autre un zèle plein de générosité et de désintéressement que j'ai payé, pour toute reconnaissance, d'une accusation de fourberie. *Je ne sais quel aveuglement, quelle sombre humeur, inspirée dans la solitude par un mal affreux*, m'a fait inventer, pour en noircir ma vie et l'honneur d'autrui, ce tissu d'horreurs *dont le soupçon, changé dans mon esprit prévenu presque en certitude*, n'a pas été mieux déguisé à d'autres qu'à vous (2). »

La lettre qu'il écrit le même jour à M. de Malesherbes n'est pas moins désespérée. Il voit, il reconnaît son délire, et, comme l'Ajax antique, une fois sorti de son accès, il se fait honte à lui-même. « Depuis plus de six semaines, dit-il à M. de Malesherbes, ma conduite et mes lettres ne sont qu'*un tissu de folies*, d'impertinences. Je vous ai compromis, monsieur; j'ai compromis madame la maréchale de la manière la plus punissable. Vous avez tout enduré, tout fait pour *calmer mon délire;* j'ouvre en frémissant les yeux sur moi. » Quand on observe avec attention l'état d'esprit de Rousseau, tel qu'il se laisse voir dans sa correspondance, depuis ce premier accès de sa maladie jusqu'à la publication de l'*Émile*, on voit encore de temps en temps reparaître ses défiances, sinon son délire, et l'on comprend alors le mélange qui se fait perpétuellement chez lui entre le caractère et la maladie, mélange singulier, mais fréquent chez les personnes dont la raison est troublée. Il y a beaucoup de leur caractère dans leur maladie, et beaucoup aussi de leur maladie dans leur caractère, c'est-à-dire que quand elles sont malades, comme l'était Rousseau, d'après son aveu, dans les deux derniers mois de 1761, il semble qu'elles ne le sont que par l'exagération de leur caractère. Le penchant qu'elles avaient s'est poussé jusqu'à la folie, mais il n'a pas changé pour cela de nature. Et de même, quand elles recouvrent la santé, elles gardent encore l'empreinte de leur maladie, défiantes et ombrageuses, si leur folie était la défiance; jalouses, si leur folie était la jalousie. De cette façon la seule différence qu'il y ait pour ces per-

(1) Voyez *la Nouvelle Héloïse*, troisième partie, lettre XXIIe.

(2) Cette lettre, disent les auteurs de la *Correspondance*, a été trouvée dans les papiers de Rousseau; elle n'a pas été envoyée à son adresse. Rousseau l'avait conservée en brouillon; mais, quoi qu'il en soit, elle témoigne de deux choses : de l'aveu qu'il se faisait alors de son délire et de la pensée de suicide qui l'obsédait déjà.

sonnes entre l'état de maladie et l'état de santé est pour ainsi dire le degré du mal et la distance de la modération à l'accès. C'est ainsi que nous voyons Rousseau, même quand il a recouvré la raison, retomber encore dans les soupçons, et craindre je ne sais quelles embûches de la part des imprimeurs et des libraires de l'*Émile*, jusqu'à ce qu'enfin l'*Émile* soit publié. Alors Rousseau, reconnaissant non plus seulement qu'il a été malade, mais qu'il a été à grand tort soupçonneux et défiant, écrit le 30 mai 1762 à son ami de Genève, M. Moultou : « Enfin mon livre paraît depuis quelques jours, et il est parfaitement prouvé par l'événement que j'ai payé les soins officieux d'un honnête homme des soupçons les plus odieux. Je ne me consolerai jamais d'une ingratitude aussi noire, et je porte au fond de mon cœur le poids d'un remords qui ne me quittera plus. » Heureux, si seulement ce remords lui avait servi d'avertissement contre son caractère, et de préservatif contre sa maladie!

Après le complot imaginaire contre l'impression de l'*Émile*, qui avait tant tourmenté Rousseau, vint l'orage contre la publication. Le livre fut déclaré par le parlement impie et blasphématoire; il fut lacéré et brûlé en la cour du palais, et l'auteur lui-même, décrété de prise de corps, n'échappa à la prison que par la fuite. Nous avons peine aujourd'hui à comprendre un pareil orage contre l'*Émile*. L'ouvrage de Rousseau, comparé à beaucoup d'autres livres du siècle, est un retour aux sentimens religieux. Il combat l'impiété, il défend la cause de Dieu et de l'immortalité de l'âme, il rend hommage au christianisme. Il n'est, il est vrai, d'aucune église, mais il prêche les bons et grands sentimens qui sont nécessaires à toutes les églises. Comment donc un pareil livre fut-il accusé et condamné, quand tant d'autres plus coupables et plus pernicieux étaient épargnés? L'histoire du temps peut seule nous expliquer cette énigme.

C'était en 1762, au moment de la lutte entre les jésuites et les parlemens. Dans cette lutte, les jésuites succombèrent, et le 6 août le parlement prononça la dissolution de la société des jésuites; mais pour frapper les jésuites, qui, aux yeux de beaucoup de personnes, défendaient la cause de la religion et de l'église, le parlement croyait nécessaire de témoigner hautement de son attachement à la religion et à l'église. Il tenait à montrer qu'il était meilleur chrétien que les jésuites, et la publication de l'*Émile*, qui n'était un ouvrage religieux que pour les impies, tandis qu'il était un ouvrage impie pour les vrais chrétiens, devenait une occasion de faire acte de zèle pour la religion. De là cet empressement à accuser et à condamner le livre et l'auteur. L'arrêt contre l'*Émile* et contre Rousseau est du 9 juin 1762, et l'arrêt contre la société de Jésus est du 9 août. L'un était la préface et l'autorisation de l'autre.

Rousseau ne comprenait rien à cette tactique, et quand on lui

parla des poursuites que le parlement songeait à faire, il prit ce propos pour un faux bruit, il crut même, dit-il, « que ce bruit était une invention des holbachiens pour tâcher de l'effrayer et pour l'exciter à fuir. » Comme il avait fait son livre contre la philosophie irréligieuse et non contre le christianisme, c'était du côté des philosophes qu'il attendait la guerre et non du côté de l'église ou du parlement. De plus, il croyait avoir pour lui le crédit de Mme de Luxembourg, qui connaissait beaucoup l'ouvrage, et l'appui de M. de Malesherbes, il croyait même être certain de la faveur du ministère. Que pouvait-il donc craindre? Rousseau ne savait pas que le ministère lui-même, c'est-à-dire M. de Choiseul, songeait à frapper les jésuites. Voulant frapper les jésuites, il ne fallait pas qu'il montrât une indulgence partiale pour pour les livres et les auteurs qui attaquaient la religion. Rousseau d'ailleurs avait eu un grand tort : il avait mis son nom à son livre, ce qui était contraire aux usages et aux maximes du parti philosophique (1). La pratique de l'anonyme accommodait tout le monde. Elle accommodait l'écrivain qui attaquait et lui épargnait des périls que l'épicuréisme du XVIIIe siècle ne se souciait guère de courir; elle accommodait les magistrats et les administrateurs, qu'elle dispensait du devoir incommode d'être sévère. On sévissait contre le livre, qu'on faisait brûler par le bourreau; on ignorait complaisamment l'auteur, qui pouvait se donner le plaisir d'aller lui-même voir brûler son livre. En se nommant publiquement, Rousseau gênait tout le monde; il faisait acte de citoyen dans un pays où il n'y avait que des sujets. Un citoyen en effet ne doit pas plus cacher sa personne que sa pensée. Un sujet n'a pas les mêmes devoirs, n'ayant pas les mêmes droits. Je ne suis tenu d'être franc que si je suis sûr d'être libre. Les philosophes, n'étant pas libres, se dispensaient d'être francs; ils répandaient leurs pensées et cachaient leurs noms. Les salons les savaient; le pouvoir consentait à les ignorer. Rousseau troublait, par sa franchise inopportune, cette convention tacite faite entre le pouvoir et les écrivains. Le parlement résolut donc de poursuivre Rousseau, afin de paraître un zélé défenseur de la religion; le ministère servit les poursuites pour avoir le même mérite, et c'est ainsi que celui qui aurait dû être soutenu par le parlement, par le pouvoir et même par l'église, comme un auxiliaire contre les philosophes, auxiliaire indiscret et incommode, je l'avoue, mais puissant, celui qui s'attendait à être pris comme un allié, et qui s'y prêtait au fond d'assez bonne grâce, se vit tout à coup attaqué par le parlement, abandonné par la cour et renié par les philosophes. « Comme nous

(1) Voltaire écrivait le 13 août 1762 à Helvétius : « Il ne faut jamais rien donner sous son nom; je n'ai pas même fait *la Pucelle*. Maître Joly de Fleury aura beau faire un réquisitoire, je lui dirai qu'il est un calomniateur, que c'est lui qui a fait *la Pucelle*, qu'il veut méchamment mettre sur mon compte. »

aurions chéri ce fou, s'il n'avait pas été faux frère! écrivait Voltaire à Damilaville le 30 juillet 1762. Et qu'il a été un grand sot d'injurier les seuls hommes qui pouvaient lui pardonner! »

Décrété de prise de corps, Rousseau voulait, dit-il, aller en prison et comparaître devant le parlement. Ses amis et ses protecteurs, le duc et la duchesse de Luxembourg, M. de Malesherbes, s'y opposèrent. Rousseau prétend qu'ils craignaient d'être compromis par ses réponses. Par générosité donc, il se décida à fuir, à quitter la France, et cette résolution soulagea, dit-il, tout le monde. Le duc et la duchesse de Luxembourg s'empressèrent de lui procurer les moyens de partir; le duc l'aida à emporter de sa maison de Montmorency au château tous ses papiers, à en faire le triage et à brûler les moins importans; il lui donna un cabriolet de poste. L'arrêt de prise de corps fut prononcé par le parlement à midi; Rousseau ne quitta Montmorency qu'à quatre heures. Les huissiers envoyés par le parlement auraient donc pu le trouver, mais ils allaient lentement, comme gens qui ne se souciaient guère de prendre leur prisonnier. « Entre La Barre et Montmorency, dit Rousseau, je rencontrai dans un carrosse de remise quatre hommes en noir qui me saluèrent en souriant. Sur ce que Thérèse m'a rapporté dans la suite de la figure des huissiers, de l'heure de leur arrivée et de la façon dont ils se comportèrent, je n'ai point douté que ce ne fussent eux. » Je n'en doute point non plus, surtout au salut. Rien ne nous paraît plus étrange aujourd'hui que des huissiers qui reconnaissent leur prisonnier, et qui le saluent au lieu de l'arrêter. Cette facilité était l'effet de l'esprit du temps et le témoignage de la complicité universelle. En haut comme en bas, tout le monde, au XVIIIe siècle, cédait à l'ascendant des idées nouvelles. M. de Malesherbes, le directeur général de la librairie, corrigeait lui-même les épreuves de l'*Émile*, et les huissiers du parlement saluaient l'auteur qu'ils étaient chargés d'arrêter. Comme chacun avait le désir et l'espoir d'un nouvel ordre social que chacun se peignait en beau, personne ne songeait à soutenir sincèrement l'ancien ordre social. Ses défenseurs officieux se contentaient de sauver les apparences : ils faisaient faction sur les remparts, mais ils se gardaient bien de tirer sur ceux qui venaient attaquer la forteresse. C'est de cette manière aussi bien que fut défendue la Bastille, si j'en crois les meilleurs témoins de l'événement. La défense matérielle ne fut pas plus énergique que la défense morale. Les soldats de la Bastille, de même que les défenseurs de l'ancien ordre social, ne croyaient plus au bon droit de leur forteresse. Ce manque de foi énervait les armes et les bras. Tout ce qui défendait l'ancienne monarchie, tout ce qui avait encore un air formidable s'adoucissait par une sorte d'amollissement général. Il y avait encore des dehors de persécution, il

n'y avait plus de persécuteurs, et si les persécutés criaient, c'était par tactique et non plus par souffrance. Étrange aveuglement, dira-t-on, de la société d'avant 89, qui conspirait avec ses propres ennemis, et qui introduisait le cheval de Troie dans les murs :

Scandit fatales machina muros
Fœta armis : pueri circum innuptæque puellæ
Sacra canunt fenumque manu contingere gaudent.

Ne nous étonnons pas trop de cet aveuglement; nous l'avons vu de nos jours, quand la société d'avant 1848 s'était prise de je ne sais quelle prédilection insensée pour les romans qui lui faisaient affront ou qui la rendaient odieuse, quand les salons applaudissaient à qui mieux mieux aux récriminations envieuses de la mansarde, quand les habits noirs s'abaissaient par caprice d'imagination devant les blouses. Comme la société prétendait s'ennuyer, elle s'amusait à se laisser démolir. Ne blâmons donc pas nos pères; ils avaient de plus une excuse que nous n'avions pas. Ils sentaient que l'ancienne société, la société inégale et arbitraire, ne pouvait et ne devait plus vivre, et qu'une société nouvelle, celle de 89, s'approchait : cette société nouvelle, fondée sur la liberté et sur l'égalité, les uns la saluaient avec espoir, les autres la laissaient venir avec un assentiment généreux; nos pères n'abandonnaient donc qu'une maison près de s'écrouler et qu'ils avaient le droit de ne point vouloir soutenir. Quant à nous, c'est bien différent. Nous avons démoli nous-mêmes la maison que nous avions bâtie, ou nous avons sottement applaudi à ses démolisseurs. Si nos pères d'une main démolissaient 88, de l'autre ils bâtissaient 89. Nous avons, quant à nous, démoli ou laissé démolir notre maison, sans vouloir ni savoir en bâtir une autre, et les démolisseurs, qui nous semblaient si aimables ou si intéressans, n'en savaient pas plus que nous, ce qui fait que nous sommes restés dans la rue, tout ébahis de notre aventure et forcés de prendre le premier logement venu.

Le départ de Rousseau de Montmorency est le commencement de cette vie agitée et vagabonde qui fut désormais la sienne jusqu'à sa mort. Il en avait, dit-il, le pressentiment, car en embrassant Thérèse au moment du départ : « Mon enfant, lui dit-il, il faut s'armer de courage. Tu as partagé la prospérité de mes beaux jours; il te reste, puisque tu le veux, à partager mes misères. N'attends plus qu'affronts et calamités à ma suite. Le sort que ce triste jour commence pour moi me poursuivra jusqu'à ma dernière heure. » Rousseau avait raison, mais il ne disait pas et il ne savait pas qu'il se ferait lui-même ce sort qui devait le poursuivre jusqu'à sa dernière heure.

SAINT-MARC GIRARDIN.

L'ORFÉVRERIE

ET L'ÉBÉNISTERIE

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Il y a dans l'industrie trois professions qui relèvent directement des arts du dessin : l'ébénisterie, l'orfévrerie et les bronzes. Il serait facile sans doute d'appliquer aux œuvres de ces trois professions les principes que nous avons posés, et dont nous espérons avoir établi l'évidence. Ce que nous avons dit de la peinture et de la sculpture demeure vrai lorsqu'il s'agit de juger la forme humaine réalisée par le chêne, le cuivre ou l'argent. Cependant, comme les objets de luxe qui appartiennent à ces trois catégories sont généralement estimés avec une singulière complaisance, comme les questions de goût sont habituellement négligées lorsqu'il s'agit d'en déterminer la valeur, il nous semble utile de faire pour l'ébénisterie, l'orfévrerie et les bronzes ce que nous avons fait pour la peinture et la sculpture, c'est-à-dire d'en discuter sérieusement les tendances.

Chacun sait que sous le consulat et sous l'empire les trois industries dont je parle avaient adopté un style uniforme et prétendaient ressusciter les œuvres de l'antiquité. Aujourd'hui le ridicule a fait justice de ces étranges prétentions. La restauration, en évoquant le souvenir du passé, a donné naissance à un style nouveau. Elle a suscité des études nombreuses et formé quelques artistes habiles. Malheureusement la passion de la bourgeoisie pour la simulation de

l'opulence est venue entraver le développement du style nouveau. Quand je dis style nouveau, je me sers d'une expression qui n'est pas parfaitement exacte, car si dans l'ébénisterie, l'orfèvrerie et les bronzes, les habitudes de la restauration différaient de celles du consulat et de l'empire, elles n'étaient pas nouvelles dans le sens vrai du mot. On cherchait dans l'ameublement, dans la décoration des appartemens, dans la vaisselle plate la résurrection du passé. A parler franchement, personne ne songeait à créer des modèles sans ressemblance avec les œuvres connues. Cependant ces tentatives de pure imitation méritaient plus d'une louange. Les grandes époques de l'art français trouvaient dans le bois et le métal des interprètes fidèles. Plus tard, il est vrai, les époques de décadence ont été copiées avec le même empressement; mais on pouvait, on devait pardonner le style Louis XV en voyant que le style de la renaissance et le style Louis XIV jouissaient à peu près d'une égale faveur. Puis est venu le style Louis XVI, un peu moins corrompu que celui du règne précédent, mais qui par cela même était plus dangereux. Aujourd'hui l'ébénisterie, l'orfèvrerie et la fonte en bronze ont simplifié leurs procédés et produisent à bon marché; je ne crois pas qu'on puisse dire qu'elles soient en progrès. Le seul principe qui domine dans ces trois arts, c'est le plus souvent la confusion des styles. Les hommes voués à l'exercice de ces trois professions ne paraissent pas comprendre le mérite de l'unité. Ils se confient dans l'ignorance des acheteurs, et les acheteurs à leur tour ne consultent guère que le goût des fabricans.

A cet égard, les témoignages abondent. Quand on aperçoit sur une cheminée ou sur une table un bronze ou une pièce d'argenterie d'un style impossible à définir, si l'on prend la peine d'interroger le maître de ces trésors qui le rendent si heureux, on n'obtient guère que cette réponse : « Je ne m'y connais pas; je m'en suis rapporté au fabricant, qui est un homme de goût. » Je pourrais citer un banquier célèbre dans toute l'Europe par sa richesse, qui croit de bonne foi aimer les arts, qui les encourage comme s'il les aimait, et dont l'hôtel rappelle tour à tour Amboise, Fontainebleau et Versailles. Il est enchanté de cette décoration variée, et pour réaliser ces prodiges il a dépensé plus d'un million. Je me hâte d'ajouter que s'il eût employé l'ébène, le cuivre, le marbre et le stuc au lieu d'employer la pâte de carton, dix millions auraient à peine suffi pour contenter sa fantaisie. Si un jour ses yeux venaient à se dessiller, s'il comprenait que la décoration de son hôtel est décidément trop variée, aurait-il le droit de se plaindre? Il a voulu se donner un palais à bon marché, il en a pour son argent.

C'est en effet dans le sacrifice à peu près constant de l'être au

paraître qu'il faut chercher l'origine de la corruption du goût. La Fontaine se moquait à bon droit des petits princes qui veulent avoir des ambassadeurs, des marquis à demi ruinés qui veulent avoir des pages. Aujourd'hui sans doute il raillerait avec un égal empressement les grands seigneurs de la Bourse qui se font faire à leur usage un abrégé d'Amboise, de Fontainebleau et de Versailles, en ayant soin de n'employer que la pâte de carton. Ce ne sont pas en effet les orfévres et les ébénistes qui méritent la plus grosse part de blâme : ils ne font que travailler selon le caprice du public, et fussent-ils capables de produire des œuvres plus pures, il est probable qu'ils ne changeraient pas de méthode. Chacun veut briller et simuler l'opulence à peu de frais. Or l'argenterie repoussée et le chêne sculpté ne pourraient convenir à de tels cliens.

Je ne m'étonne donc pas que les modèles exposés au Palais de l'Industrie ne s'accordent pas avec les données de l'histoire, et manquent d'unité quand ils ne sont pas dépourvus d'élégance. Qu'on cherche à produire le pain et la viande à bon marché, rien de mieux, rien de plus désirable. Quand il s'agit des arts de luxe, le bon marché n'est qu'une question secondaire, et dès qu'on veut en faire, dès qu'on en fait une question de premier ordre, les intérêts du goût sont compromis. Qu'arrive-t-il en effet? L'orfévre ou l'ébéniste qui possède chez lui d'habiles ouvriers, mais qui est incapable de concevoir, de dessiner lui-même le profil d'une aiguière ou d'un buffet, ne consulte pas les hommes qu'il devrait consulter, parce qu'il craint d'avoir à les payer trop cher. Au lieu de s'adresser au crayon d'un peintre, à l'ébauchoir d'un sculpteur qui seraient pour lui un guide sûr et fidèle, il prend à l'année un ouvrier modeleur qui n'a pas eu le loisir d'étudier les transformations du style dans les arts du dessin. Le modeleur a beau faire preuve d'adresse, quelquefois même d'imagination, il ne peut enseigner à son patron ce qu'il ignore. La plupart du temps il copie ce qu'il a vu, sans savoir à quelle époque appartient la figure qu'il reproduit. Pourvu que le morceau modelé offre à l'œil une masse agréable et facile à fondre, ou facile à tailler dans le bois, le patron se déclare satisfait, et l'acheteur est volontiers du même avis.

De la part de l'ébéniste et de l'orfévre, ne pas consulter les hommes du métier est déjà une faute grave; malheureusement ce n'est pas la seule qu'ils commettent. Pour satisfaire les exigences des marquis sans domaines qui veulent avoir des pages, des bourgeois gentilshommes qui veulent éblouir les yeux, ils lésinent sur la quantité, sur la qualité de la matière. L'un estampe ce qui devrait être fondu ou ciselé; l'autre prend le poirier pour le transformer en ébène. Dans l'industrie du bronze, il se passe quelque chose de pire encore.

Le bronze coûte plus cher que le laiton. On a donc commencé par substituer le laiton au bronze en mainte occasion. Plus tard, pour produire encore à meilleur marché ce qu'on est convenu d'appeler dans le commerce des bronzes d'art, on a découvert ce qu'on nomme le métal artistique. La barbarie du terme s'accorde parfaitement avec la barbarie de l'invention. On a pris dans les usines de la Vieille-Montagne un métal à bas prix qui sert à couvrir les toits, et le zinc a détrôné le laiton. Si l'usurpation n'est pas encore complète, elle gagne chaque jour du terrain, et bientôt le cuivre passera parmi les métaux fabuleux, parce qu'il coûte trop cher. On n'obtient par ce procédé que des œuvres très imparfaites, mais on a pour se consoler des bronzes d'art en métal artistique. Et d'ailleurs pour contenter notre génération, qui préfère l'apparence à la réalité toutes les fois que l'apparence peut s'obtenir à peu de frais, la galvanoplastie dépose sur le zinc une couche de cuivre qui reçoit ensuite la couleur du bronze. Au train dont marchent les choses, je ne désespère pas de voir un jour le Parthénon reproduit en carton pierre et de grandeur naturelle, comme on dit vulgairement.

En présence de la vanité qui encourage les ébénistes, les fondeurs et les orfévres à persévérer dans la voie où ils sont entrés, nous aurions mauvaise grâce à les rendre seuls responsables de leurs fautes; mais il est du moins utile de signaler les bévues auxquelles ils se laissent entraîner. Tant que les arts de luxe ne comprendront pas l'importance de l'unité du style, ou qu'ils continueront de produire comme s'ils l'ignoraient, le goût public se dépravera de plus en plus, et le bon sens prescrit d'avertir ceux qui regardent et ceux qui achètent. Je n'ai pas conçu la folle espérance de supprimer le poirier teint en noir qui s'appelle ébène, ni le métal artistique tiré des flancs de la Vieille-Montagne; pourtant je crois devoir dire ce que j'en pense. Parler franchement des bronzes, de l'ébénisterie et de l'orfévrerie, c'est encore servir la cause des arts du dessin. C'est en prenant pour guides ces idées préliminaires que nous nous proposons d'examiner la dix-septième et la vingt-quatrième classe de l'exposition universelle.

Parmi les fabricans de bronzes de Paris, M. Barbedienne, je m'empresse de le reconnaître, est celui qui mérite la plus sérieuse attention. Les figures qui sortent de ses ateliers sont plus voisines de la vérité, plus voisines des originaux que les figures fondues par ses confrères. Cependant, en voyant les œuvres qu'il choisit pour l'exercice de son industrie, on peut se demander s'il témoigne à ces œuvres tous les égards qu'il leur doit. Quand il s'agit du *Laocoon*, du *Moïse*, du *Penseur*, du *Jour* et de *la Nuit*, figures allégoriques de la chapelle des Médicis, on a le droit de se montrer sévère. M. Barbedienne

a-t-il accompli réellement la tâche qu'il s'était proposée? A-t-il reproduit fidèlement les modèles qu'il avait entrepris de copier? Pour résoudre cette question, il suffit de consulter les originaux. Or je ne crains pas d'affirmer que l'étude des originaux nous signale dans les bronzes de M. Barbedienne de nombreuses infidélités. Tous ceux qui ont vu au musée du Vatican le groupe du *Laocoon*, trouvé dans les thermes de Titus, et qui passe parmi les antiquaires pour une réplique de l'œuvre d'Apollodore, cherchent vainement dans le bronze de M. Barbedienne les finesses de modelé qu'ils ont admirées dans le marbre de Rome. Ceux mêmes qui n'ont vu que la copie fondue par les frères Keller s'étonnent de la manière plus que hardie dont M. Barbedienne a simplifié le modèle. Puisque nous avons perdu l'œuvre originale d'Apollodore, nous sommes obligés d'accepter comme équivalent le marbre trouvé dans les thermes de Titus. Eh bien! dans le bronze exposé au Palais de l'Industrie, je ne retrouve pas ces belles divisions musculaires du torse et des membres étudiées avec tant d'ardeur et de persévérance par les statuaires de tous les pays qui veulent toucher le but suprême de leur profession. Je n'ai jamais songé à mettre le *Laocoon* sur la même ligne que le *Thésée* ou le torse mutilé de l'*Hercule au repos*. Cependant il y a dans ce groupe une science profonde, bien qu'elle se révèle d'une manière un peu systématique, et toutes les belles divisions dont je parle sont à peu près effacées dans le bronze de M. Barbedienne.

A quoi tient ce défaut? Le modèle est réduit par les procédés mathématiques de M. Collas, et pourtant la copie n'est pas fidèle. Pour expliquer cette mésaventure, il convient de considérer deux points : la méthode suivie pour la réduction, et la méthode suivie pour la fonte. Les procédés de M. Collas, excellens pour les bas-reliefs, ne présentent ni les mêmes avantages, ni la même sécurité pour les figures en ronde bosse. Pour la réduction de ces dernières, on est obligé de faire des coupes, et la réunion des morceaux réduits séparément est une première cause d'infidélité. La fonte au sable, deux fois moins chère que la fonte à cire perdue, et qui est seule adoptée par le commerce, présente les mêmes dangers. Au lieu de fondre le modèle d'un seul morceau, on le divise : le travail est ainsi simplifié; mais qu'arrive-t-il? Lorsqu'il s'agit d'ajuster les morceaux fondus, le gauchissement qui a pu se révéler dans l'assemblage des pièces moulées devient plus sensible encore. Pour l'effacer ou du moins l'atténuer, le fabricant a recours au ciseleur, et c'est le dernier coup porté au modèle. Je n'accuse pas M. Barbedienne de négligence ou d'impéritie : pour réaliser des bénéfices, il se conforme aux usages de l'industrie; mais j'accuse le public de crédulité. Sur la foi des procédés Collas, il accepte les bronzes dont je parle comme des co-

pies fidèles, et il se trompe. Ce que j'ai dit en effet du *Laocoon*, je pourrais le dire avec une égale justesse du *Moïse*, du *Penseur*, du *Jour* et de *la Nuit*. Le *Moïse* de Saint-Pierre-aux-Liens, quoi qu'on puisse dire de l'ajustement des draperies, qui n'est peut-être pas d'un très bon goût, est un prodige de science. Il n'y a pas un morceau de ce bel ouvrage qui ne soit un sujet inépuisable d'étude, et sans sortir de Paris on peut s'en assurer, car nous possédons à l'École des Beaux-Arts un plâtre moulé sur le marbre de Rome. Les bras et les mains sont de véritables chefs-d'œuvre au point de vue de la vérité. On peut dire sans exagération que tout homme capable de les copier fidèlement possède en son entier la pratique de la statuaire. Dans le bronze de M. Barbedienne, la science disparaît, et nous n'avons plus que le mouvement de la figure. Ces admirables phalanges, si nettement détachées, sont simplifiées outre mesure. Pourquoi et comment en est-il ainsi? L'ajustage et la ciselure répondent à cette question. Ce qui est vrai pour le *Laocoon* n'est pas moins vrai pour le *Moïse*. Infidélité fatale de la réduction, infidélité de la fonte, voilà les deux causes premières du défaut que je signale; puis, sous prétexte d'enlever les bavures, le ciseau, la lime et le rifloir achèvent la trahison commencée.

Une objection d'une autre nature se présente d'ailleurs à tous les esprits éclairés : est-il sage de confier au bronze la reproduction des œuvres exécutées en marbre? Pour ma part, je ne le pense pas, et je crois que tous les statuaires sont de mon avis. Pour l'expression de la pensée, le choix de la matière n'est pas indifférent. Telle conception qui s'accommode du paros ou du carrare ne s'accommode pas de l'airain. Voyez plutôt la *Vénus de Milo*, qui est à coup sûr une des meilleures réductions faites par le procédé Collas. En plâtre, elle conserve encore la meilleure partie de son charme et de sa puissance; fondue en bronze, elle change d'accent, elle n'a plus la mollesse voluptueuse que nous admirons au musée du Louvre. Quel que soit l'auteur de ce divin ouvrage, qu'il s'appelle Lysippe ou Polyclète, je n'hésite pas à dire que si, au lieu de le tailler dans un bloc de marbre, il eût résolu de le confier au métal de Corinthe, il aurait adopté un autre parti. Les Florentins les plus habiles viennent à l'appui de mon opinion. Toutes les fois qu'ils ont choisi le bronze pour interprète, ils ont modifié leur manière, et le succès leur a donné raison.

Je ne saurais non plus approuver l'emploi des portes du baptistère de Saint-Jean et des figures allégoriques de la chapelle de Médicis pour la décoration d'un meuble. Une pareille idée n'est à nos yeux qu'une maladresse. Toute œuvre a sa destination naturelle, et je ne comprends pas qu'on choisisse les figures d'un tombeau, les portes

d'une église, pour l'ornementation d'un buffet. Traiter ainsi Michel-Ange et Ghiberti, c'est vraiment leur manquer de respect.

Je n'exprimerai pas les mêmes regrets à l'égard de MM. Clesinger et Cavelier, car s'ils possèdent une certaine habileté, ils ne peuvent passer pour des maîtres. M. Barbedienne, en réduisant la *Pénélope* et le *François Ier*, ne s'exposait pas à de graves dangers. La *Pénélope*, dont l'effet principal repose sur l'ajustement des draperies, n'a pas perdu grand'chose en changeant d'interprète. Le bronze que nous avons sous les yeux en rappelle les principaux mérites. Le marbre vaut mieux sans doute, mais le bronze ne peut guère être accusé d'infidélité; c'est un souvenir très satisfaisant de l'œuvre originale, si toutefois on doit donner ce nom à la *Pénélope* de M. Cavelier. Quant au *François Ier* de M. Clesinger, qui doit, je crois, remplacer dans la cour du Louvre la statue du duc d'Orléans, je crains fort qu'elle ne réunisse pas un plus grand nombre de suffrages que l'œuvre de M. Marochetti. Le héros de Marignan, le vaincu de Pavie, le prisonnier de Madrid, tel que nous le montre M. Clesinger, est plutôt une figure modelée d'après un écuyer du Cirque ou de l'Hippodrome qu'un portrait historique. Il y a dans son attitude, dans sa physionomie, quelque chose de théâtral qui ne s'accorde ni avec le témoignage de l'histoire, ni avec la dignité de la sculpture monumentale. Si François Ier aimait la pompe et la représentation, il était bon soldat et bon cavalier. Général inhabile, comme il l'a prouvé à Pavie, il se battait bravement et se tenait bien en selle : or la figure modelée par M. Clesinger ne réalise pas l'idéal du parfait cavalier. Le cheval n'est pas un cheval de bataille, mais un cheval de parade. Le roi semble compter sur la docilité de sa monture, et fait le beau comme un virtuose de manége. Avec le portrait que nous possédons au Louvre, il me semble qu'on pouvait faire quelque chose de mieux. Il était facile, dans une statue colossale, de corriger l'expression luxurieuse par l'expression militaire. M. Clesinger ne paraît pas y avoir pensé. Son *François Ier* est tout simplement un acteur de boulevard qui passe au trot sur les planches de la scène, pour recueillir les applaudissemens du parterre et des galeries. Malgré l'adresse déployée par l'auteur dans l'exécution du harnachement, j'ai peine à croire que cette statue produise un bon effet dans la cour du Louvre. Ce n'est pas là de la sculpture sérieuse. En face de Germain Pilon, de Jean Cousin, de Jean Goujon et de Jacques Sarrazin, il est à craindre que M. Clesinger n'excite pas l'admiration des connaisseurs.

Des amis complaisans, des flatteurs plus ou moins désintéressés, ont comparé M. Froment-Meurice à Benvenuto Cellini. Il y a dans cette comparaison une double méprise. Benvenuto faisait par lui-

même ce qu'il signait de son nom, et les œuvres composées, exécutées par lui, sont demeurées comme des modèles d'élégance et de finesse. Or, si M. Froment-Meurice a signé de son nom des châtelaines, des agrafes, des salières élégantes, les hommes du métier savent très bien que ces pièces d'orfévrerie n'ont été ni conçues ni exécutées par lui. Il a fourni le métal et acheté le travail d'autrui. C'est là toute la part qui lui appartient. Quand il s'est adressé à MM. Feuchères et Klagmann, il a réuni de nombreux suffrages; lorsqu'il a eu recours à des artistes moins habiles, il n'a pas obtenu le même succès, mais il n'a jamais pu compter sur lui-même pour soutenir le crédit de son nom. Je n'ai cité que MM. Feuchères et Klagmann; j'en pourrais citer bien d'autres, moins connus du public et doués cependant d'un talent très réel. Cette méprise n'a déjà que trop duré; il est temps de rétablir les faits dans leur vérité. Qu'un fabricant bien achalandé néglige de nommer les artistes qu'il emploie, qui sont la source de sa richesse, je ne l'approuverai pas; qu'il se laisse donner pour l'auteur des œuvres qui ne sont pas sorties de ses mains, c'est un tort plus grave encore, et qui doit être plus sévèrement qualifié. J'aime à croire que le fils de M. Froment-Meurice suivra une autre méthode pour établir sa réputation.

Je n'ai rien à dire des diamans, des rubis et des émeraudes qui ornent sa vitrine. L'art proprement dit n'a pas grand'chose à voir dans la sertissure de ces pierres précieuses. Le talent du lapidaire, qui certes a bien sa valeur, n'est pas de ma compétence. Le talent du monteur, qui met en relief celui du lapidaire, ne peut guère être apprécié que par ceux qui connaissent les difficultés de la profession. Aussi m'abstiendrai-je d'en parler. Je me contenterai d'examiner dans la vitrine de M. Froment-Meurice les morceaux où le dessin joue le principal rôle. Deux figures en ivoire attirent les regards des curieux : une *Vénus anadyomène* et une *Léda*. Qui a modelé ces figures? qui a taillé l'ivoire? A cet égard, le livret ne nous donne aucun renseignement. La *Vénus* n'est pas d'un style très élégant; le torse et les membres laissent beaucoup à désirer pour la souplesse et la beauté. La draperie d'argent noirci dont la déesse est affublée ne me semble pas motivée. La ceinture composée de pierreries est une invention du goût le plus fâcheux. Les enfans qui entourent la coquille d'Aphrodite ne valent pas les enfans de François qu'on voit chez tous les mouleurs. Quant au triton qui se trouve là je ne sais pourquoi, il a le malheur de rappeler le centaure Nessus de Guido Reni, popularisé par la gravure de Bervic. Que pourrais-je donc louer dans cette Vénus? La conception est d'une évidente faiblesse; la main qui a taillé l'ivoire est sans doute une main habile, mais l'adresse dans le maniement de l'outil ne suffit pas pour l'achè-

vement d'une œuvre aussi importante. La *Léda* vaut encore moins que la *Vénus*. Elle rappelle la composition attribuée à Léonard de Vinci et gravée par Forster, mais elle la rappelle d'une manière bien infidèle. Il y a dans cette figure d'ivoire une raideur qui ne convient pas à la nature du personnage. Cette gracieuse invention de la mythologie païenne a trouvé dans M. Froment-Meurice un interprète malencontreux. La poitrine n'a rien de vivant, les bras ne sont pas modelés, les cuisses et les jambes méritent le même reproche. Je ne sais pas si le même ouvrier a sculpté la *Vénus* et la *Léda;* ce que je sais, ce qui frappe tous les yeux, c'est que dans cette dernière figure l'ivoire n'est pas aussi habilement taillé. Le cygne en argent noirci n'est pas d'un heureux effet. Cette coloration de l'argent par le soufre, qu'on appelle dans le commerce argent oxydé, n'était pas indiqué par le sujet. L'argent mat eût certainement produit un effet plus heureux. Certes, avec la composition attribuée à Léonard de Vinci, il eût été facile de trouver dans l'ivoire et le métal quelque chose de plus élégant et de plus jeune.

Il y a dans la vitrine de M. Froment-Meurice deux pièces d'orfévrerie en argent repoussé, qui méritent un examen plus sérieux que la *Vénus* et la *Léda*. C'est dans ces deux vases garnis de fleurs et de fruits qu'on peut mesurer le goût du signataire, sinon de l'auteur, qui nous est inconnu. C'est là qu'on peut estimer l'intervalle qui le sépare de Benvenuto Cellini, à qui des amis imprudens n'ont pas craint de le comparer. Au premier aspect, ces deux vases sont très séduisans. La saillie des figures est bien calculée. Les parties mates et les parties brunies se marient harmonieusement. Cette première impression s'évanouit bientôt, si l'on pousse plus avant la curiosité. Les figures repoussées, qui, grâce à la couleur du métal, ont d'abord charmé les yeux, ne supportent pas l'examen. Vous apercevez des enfans qui lèvent le bras pour atteindre une grappe de raisin, et qui sont dessinés d'une façon ridicule. L'auteur du modèle, quel qu'il soit, ne s'est préoccupé ni des proportions ni de la perspective. Le bras levé est d'une longueur démesurée; l'épaule n'est qu'une masse informe. La cuisse droite, qui devrait être vue en raccourci, n'est qu'un tronçon; en un mot, dans cette œuvre si séduisante au premier aspect, toutes les lois du dessin sont méconnues avec un sans-façon que je ne puis m'expliquer. Repoussé ou fondu, l'argent ne dissimule ni l'ignorance ni la maladresse. Les deux vases dont je parle, malgré la beauté du métal, ne peuvent être acceptés comme des œuvres sérieuses, car le point capital était de modeler des figures, et M. Froment-Meurice a négligé ce point capital.

Il est donc permis d'affirmer que le nom de cet orfévre est un nom surfait. Il y a dans sa vitrine des bijoux que les femmes regardent

avec admiration, et mon intention n'est pas de contester leur goût; mais dès qu'on veut examiner de près les morceaux où le dessin joue le premier rôle, on est obligé de se montrer sévère. Benvenuto ne mérite pas le même rang que les grands Florentins qui s'appellent Ghiberti et Michel-Ange. Les incroyables hableries de ses mémoires ont exagéré la valeur de son nom. Il n'aurait jamais composé les portes du baptistère. Cependant il faut reconnaître en lui un artiste ingénieux et d'un goût très fin. Je n'accepte pas comme une œuvre sans reproche le *Persée*, placé à Florence sous la loge des Lanzi. Cette figure, trop vantée, n'a pas la hauteur voulue : il y a pourtant dans cette œuvre un savoir immense, et, pour l'admirer, il n'est pas nécessaire de se rappeler tous les grands coups d'épée dont Benvenuto s'attribue l'honneur. La nymphe en bronze exécutée par lui à Fontainebleau, et qui se voit aujourd'hui au Louvre dans le musée de la Renaissance, inférieure sans doute aux nymphes de Jean Goujon, n'est pas une œuvre à dédaigner. Dans les deux vases de M. Froment-Meurice, je ne retrouve ni le style du *Persée* de Florence, ni le style de la nymphe de Fontainebleau. J'aime à croire que l'auteur réel de ces deux vases ne s'appelle ni Feuchères, ni Klagmann, car ces deux artistes ont prouvé en mainte occasion qu'ils pouvaient mieux faire.

Il y a dans la vie des sculpteurs et des peintres des exigences dont il faut tenir compte. Quand on ne peut demander qu'à son travail personnel la satisfaction des besoins les plus impérieux, on doit souvent se résigner à des concessions douloureuses. Il me semble pourtant que le nombre de ces concessions diminuerait de jour en jour, si les orfévres nommaient tous ceux qui ont modelé les figures qu'ils se chargent de fondre, de repousser ou de ciseler. Les œuvres anonymes, qui peuvent enrichir les fabricans, font à la sculpture un dommage considérable; quand il s'agit de signer de son nom une ébauche informe, on y regarde à deux fois; dès qu'on est dégagé de toute responsabilité, les scrupules s'évanouissent. C'est pourquoi je voudrais voir s'accréditer dans l'orfévrerie l'usage de désigner l'auteur de chaque modèle; on saurait alors la part qui reviendrait à chacun. Si le modèle était bon, le fabricant qui aurait fourni le métal ne se pavanerait plus en recevant les complimens; si le modèle était mauvais, informe, inachevé, la honte et le ridicule atteindraient sûrement celui qui les aurait mérités. Les deux vases exposés par M. Froment-Meurice, et dont la composition ne peut lui être imputée, démontrent surabondamment l'opportunité de cet usage. Il ne faut égarer ni l'admiration ni le blâme. Louons les orfévres quand ils s'adressent à des mains habiles, mais sachons à quelles mains ils s'adressent.

Il y a beaucoup à louer dans le service à thé de M. Durand. Tous

les détails d'ornementation sont traités avec un soin scrupuleux que je me plais à reconnaître. Les tasses et les soucoupes n'offrent pourtant d'autre intérêt que l'emploi heureux des parties mates et des parties brunies. La théière est conçue dans les mêmes conditions. La fontaine est seule garnie de figures; c'est donc le seul morceau qui mérite une étude spéciale. Ces figures ne sont pas d'un style très pur, cependant la main qui les a modelées est évidemment une main habile; mais qui a conçu, qui a exécuté cette fontaine? M. Durand a négligé de nous l'apprendre, et, selon nous, c'est un tort très réel. Quoique M. Durand n'ait jamais essayé, comme M. Froment-Meurice, de se placer à côté de Benvenuto Cellini, quoiqu'il se donne pour orfévre et non pour sculpteur, il eût agi plus sagement en nous livrant le nom de l'auteur. Les figures de la fontaine se terminent à mi-corps. Pourquoi? Je n'en sais rien, et sans doute M. Durand serait fort embarrassé de nous le dire. Elles ne portent rien et se détachent sur le fond comme de purs ornemens, de telle sorte qu'elles ne sont pas motivées. Je ne demande pas qu'une fontaine à thé soit soutenue par des cariatides; il n'y aurait aucune proportion entre le moyen et le but. Cependant, dès qu'on se résout à introduire des figures dans une pièce d'orfévrerie, il faut que leur mouvement s'explique de lui-même; or dans la fontaine de M. Durand je ne trouve rien de pareil : elles n'éveillent qu'un médiocre intérêt, parce qu'elles sont inutiles. A parler franchement, le développement de ces figures n'est pas en rapport avec la richesse de la matière et les dimensions de la fontaine. J'aurais aimé à voir sur la panse du vase quelque scène mythologique. Un Florentin du bon temps, chargé d'un travail de cette importance, n'eût pas manqué d'interroger, avant de se mettre à l'œuvre, la *Théogonie* d'Hésiode ou les idylles de Théocrite, et, au bout de quelques heures, il aurait rencontré sans peine un sujet gracieux ou touchant; mais aujourd'hui, étant donné les habitudes de l'orfévrerie française, qui est pourtant la première du monde et dont les œuvres surpassent en élégance les travaux du même genre accomplis chez les autres nations de l'Europe, comment espérer qu'Hésiode ou Théocrite soient consultés pour le modèle d'une fontaine? Les orfévres les plus accrédités s'adressent presque toujours à des ouvriers au lieu de s'adresser à des sculpteurs, et les sculpteurs, pour la plupart, ne sont pas assez lettrés pour puiser aux sources de l'antiquité. Ainsi de quelque côté que nous portions nos regards, que nous explorions le champ de l'art pur ou le champ de l'industrie, nous retrouvons les conséquences fâcheuses d'une éducation incomplète. Qu'il s'agisse d'une statue de six pieds ou d'une pièce d'orfévrerie, la nécessité des études générales se représente à nous avec la même

évidence. M. Durand est à coup sûr un des plus habiles parmi les hommes de sa profession; il est animé du désir de bien faire, il veut s'élever au-dessus du niveau commun, et j'aurais mauvaise grâce à nier qu'il ait touché le but de son ambition. Cependant, quoique son service à thé soit de meilleur goût que la plupart des ouvrages exposés au Palais de l'Industrie, il est certain qu'avec le secours des ouvriers intelligens dont il dispose, il aurait pu faire mieux encore.

Pour réaliser le vœu que j'exprime ici, il faudrait absolument renoncer aux usages consacrés dans l'orfévrerie, c'est-à-dire mettre le travail manuel sous la direction de la pensée, n'employer les ouvriers qu'après avoir pris conseil d'un peintre ou d'un sculpteur. Les ouvriers les plus adroits, ceux qui sont familiarisés depuis longtemps avec les difficultés du métier, ne peuvent cependant deviner ce que l'étude seule pourrait leur enseigner. Guidés par un sculpteur qui aurait cultivé son intelligence d'une manière générale, ils réaliseraient des prodiges. Aujourd'hui chez nous les choses ne se passent pas ainsi. On n'a jamais tant parlé d'art à propos d'industrie, et jamais peut-être les artistes vraiment dignes de ce nom n'ont été plus rarement consultés pour les questions où ils sont seuls compétens. Les fabricans prodiguent l'or, l'argent, la main-d'œuvre, et ne veulent pas consentir à dépenser pour le modèle une somme raisonnable. La fonte et la ciselure sont pour eux les deux points capitaux de l'orfévrerie; la conception, la composition, la pureté du style ne sont à leurs yeux que des points secondaires. Le travail de l'outil remplace presque toujours le travail de la pensée. Non-seulement l'invention joue un rôle à peu près nul dans l'orfévrerie française, ce qui s'explique trop facilement par les usages de cette profession, mais la plupart des pièces exécutées à grands frais manquent d'unité. On fait pour le modelage ce que l'on fait en horlogerie pour les ressorts et les rouages. La besogne se distribue à des ouvriers qui font toute leur vie la même chose : l'un se charge des figures, l'autre des fruits et du feuillage. Comment espérer que l'œuvre conçue dans de telles conditions atteigne jamais à l'unité? Qu'il s'agisse d'une salière ou d'une fontaine, d'une aiguière ou d'un miroir, tant que la composition ne sera pas confiée à une seule intelligence, tant que l'exécution ne sera pas soumise au contrôle souverain de l'inventeur, les orfévres de notre pays, malgré le rang élevé qu'ils occupent en Europe, seront toujours bien loin des orfévres de la renaissance. Ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, ni l'Italie ne peuvent lutter avec nous pour l'emploi des métaux précieux. Elles le savent si bien qu'elles embauchent nos plus habiles ouvriers. C'est à la France qu'elles demandent le moyen de combattre la

France dans le champ pacifique de l'industrie; c'est parmi nous qu'elles recrutent leurs modeleurs et leurs ciseleurs. Je conçois donc très bien que nos orfévres soient fiers de leur prééminence, mais ils seraient plus modestes et changeraient de méthode, je me plais du moins à le penser, s'ils prenaient la peine de comparer le présent au passé. Les meilleurs ouvrages qui sortent de leurs ateliers sont tellement loin des ouvrages exécutés en Italie et en France au XVe, au XVIe et même au XVIIe siècle, qu'on dépasserait les bornes de la sévérité en les jugeant d'après de tels modèles. Pour que le présent approche du passé, il faut que les orfévres comprennent l'importance de l'art dans l'industrie et se mettent sous la direction des sculpteurs. Tant qu'ils voudront tout concevoir, tout ordonner par eux-mêmes, et compteront sur l'habileté manuelle de leurs ouvriers, ils ne produiront jamais une pièce vraiment belle; ils pourront éblouir les yeux, ils ne réussiront pas à contenter le goût.

Si j'avais besoin d'établir par de nouveaux argumens l'importance de l'unité dans l'orfévrerie, il me suffirait de citer les deux autels composés par MM. Questel et Viollet-Leduc, exécutés dans les ateliers de MM. Poussielgue-Rusand et Bachelet. L'œuvre de M. Questel, conçue dans le style du XIIe siècle, est destinée à l'église Saint-Martin d'Ainay, à Lyon; celle de M. Viollet-Leduc, à la cathédrale de Clermont. Le savoir et l'habileté de ces deux artistes étaient depuis longtemps reconnus; je n'apprendrai rien à personne en disant qu'ils ont fourni aux ouvriers chargés de traduire leur pensée des modèles excellens.

J'arrive à l'ébénisterie. Il est certain que la sculpture en bois a pris chez nous depuis quelques années un développement très remarquable. Je ne saurais donner le nom des ouvriers à qui nous devons les meubles ornés de figures exposés au Palais de l'Industrie : les fabricans négligent de les désigner. Une des œuvres les plus importantes en ce genre est celle qui sort des ateliers de M. Weber. Qu'il ait pris une part personnelle à l'achèvement de cette bibliothèque, je le crois volontiers; pourtant il n'a pas fait par lui-même toute la besogne, et je regrette qu'il n'ait pas indiqué ses auxiliaires. A ne considérer que la main-d'œuvre, la bibliothèque de M. Weber mérite les plus grands éloges : c'est un prodige de patience. Malheureusement la composition n'est pas à la hauteur de l'exécution. Le fabricant a voulu donner à ce meuble une double destination : la partie centrale serait un bureau. Or je dois dire qu'au premier aspect cette prétention ne semble pas justifiée; on croit se trouver devant un autel. La pensée qui relie entre elles les diverses parties de ce bureau-bibliothèque est quelque peu ambitieuse : au sommet, la Science distribue des récompenses aux quatre parties du monde; au

centre, nous avons un résumé de l'histoire universelle, tous les grands hommes, depuis Moïse jusqu'à nos jours. La Science et les quatre parties du monde sont mieux rendues que la procession des grands hommes, ce qui n'étonnera personne, car dans la partie centrale les figures sont trop nombreuses et trop pressées pour que la physionomie de chaque personnage se distingue nettement. Les figures du faîte pourraient avoir plus d'élégance; elles sont du moins sculptées avec adresse. Le bois choisi par M. Weber est le noyer, qui ne se prête pas à la sculpture aussi facilement que le poirier, mais dont il a su pourtant tirer un excellent parti.

L'association des ouvriers ébénistes du faubourg Saint-Antoine a exposé, comme le fabricant dont je viens de m'occuper, un bureau-bibliothèque, beaucoup moins orné et cependant très digne d'étude. Il n'y a de figures que dans la partie inférieure; toute la partie supérieure est nue. La sculpture est de bon goût et sans prétention; on y reconnaît une main habile. Je regrette que le profil du meuble n'en désigne pas plus clairement la destination. La disposition des masses est celle d'un buffet d'orgue. Choisi par les ouvriers associés, le palissandre présentait à l'outil des difficultés dont ils ont heureusement triomphé. Cet ouvrage mérite les encouragemens des connaisseurs. J'espère que les auteurs, lorsqu'ils entreprendront un meuble de cette importance, tiendront compte de l'aspect, car dans l'ébénisterie la plus riche, comme dans l'architecture la plus élégante, il faut toujours que la forme exprime la destination.

Les meubles de Tahan, qui s'adressent aux favoris de la fortune, et dont les prix atteignent des proportions fabuleuses, sont très loin, à mon avis, de mériter une aussi sérieuse attention que les deux meubles dont je viens de parler. Les coffrets dans le goût de Boule sont d'une exécution très satisfaisante, mais le petit bureau dans le style Louis XVI ne justifie pas la réputation de l'auteur présumé. Je n'ai rien à dire des panneaux en bois de rose, ni des cuivres dorés qui encadrent le meuble. Quant aux médaillons placés au-dessus du bureau, non-seulement ils sont dessinés faiblement, mais ils ne rappellent que d'une manière assez infidèle l'époque désignée par le choix du bois et le style de l'ornementation. On croit vraiment rêver en lisant le prix attribué à ce colifichet. J'estimerais beaucoup plus haut le bureau sculpté à jour dans les ateliers de M. Tahan. L'ouvrier inconnu qui a taillé dans le poirier ces feuilles et ces fruits serait capable d'exécuter des ouvrages pleins d'élégance et de pureté. Il suffirait qu'il fût guidé par un artiste habile. Malheureusement cette main si adroite n'avait pas de modèle à suivre. Toutefois le caprice fait de ce petit bureau un véritable bijou. Il n'y a pas de figures, il n'y a rien qui puisse intéresser la pensée, et

pourtant on le regarde avec plaisir, parce qu'il étonne par le maniement de l'outil. L'engouement des privilégiés de la fortune pour Tahan ne me semble pas justifié une fois sur dix; mais cette fois je l'excuserais de grand cœur. On trouve sans doute dans le passé des meubles très supérieurs à ce morceau de poirier sculpté; toutefois il faut admirer la dextérité de l'ouvrier. Si un architecte, un peintre ou un sculpteur voulait se charger de le diriger, il n'aurait pas à regretter ses conseils. L'ébénisterie comme l'orfévrerie ne peut intéresser que par la forme humaine. Tant qu'elle s'en tient à l'ornementation, elle ne peut espérer qu'une attention passagère. Or, si un ouvrier rencontre parfois des motifs ingénieux, s'il entrelace d'une façon heureuse des branches chargées de fruits et des tiges chargées de fleurs, lorsqu'il s'agit d'inventer des figures, de leur donner un mouvement déterminé, il ne trouve pas en lui-même les élémens d'une telle composition. Il lui faut un guide formé par l'étude des grands modèles. Parmi ceux qui manient l'outil avec le plus d'habileté, il n'y en a pas un qui ne comprenne la nécessité de se soumettre à cette condition.

L'examen attentif de l'orfévrerie et de l'ébénisterie nous amène à une conclusion très simple : aujourd'hui, à proprement parler, l'invention ne joue aucun rôle dans ces deux industries; les plus habiles se bornent à copier le passé. On a beau faire et parler de l'adresse de tel ou tel ouvrier, il faut toujours en revenir aux termes de cette conclusion. On veut des meubles historiques, des bijoux historiques, de la vaisselle plate historique : c'est maintenant la fantaisie à la mode, et, pour parler avec justice, nous sommes obligé de l'accepter; mais ceux qui fondent, qui repoussent, qui cisèlent l'argent, ceux qui sculptent le chêne, le palissandre et le poirier, choisissent-ils dans le passé les époques les plus fécondes, les plus ingénieuses, celles qui se recommandent par la pureté du goût, par la simplicité, par l'harmonie linéaire? Telle est la question qui se pose naturellement, et, si l'on néglige de la discuter, on ne sait pas à quoi s'en tenir sur la valeur des travaux exécutés par les orfévres et les ébénistes.

L'imitation des meubles et des bijoux gothiques est à peu près abandonnée, et je ne m'en plains pas, car, tout en reconnaissant ce qu'il y a de naïf et parfois d'inspiré dans l'art du moyen âge, je n'ai jamais pensé qu'on dût le prendre pour modèle. Du ve au xve siècle de l'ère chrétienne, l'imagination humaine n'a pas sommeillé; elle n'a pourtant rien produit qui puisse servir à l'enseignement. J'admire sincèrement Notre-Dame de Reims et Notre-Dame de Paris; cependant je ne crois pas que l'étude exclusive de ces deux grands ouvrages puisse servir de base à l'éducation des ar-

chitectes. Or l'ébénisterie et l'orfévrerie du moyen âge relèvent directement de l'architecture comprise entre le ve et le xve siècles. L'époque la plus élégante et la plus ingénieuse est à coup sûr celle de la renaissance, et malheureusement la renaissance est aujourd'hui à peu près dédaignée. L'imitation des meubles et des bijoux dont les modèles étaient créés par Germain Pilon, par Jean Bullant, par Jean Goujon, est une besogne trop dispendieuse pour les habitudes de notre temps; la copie, fût-elle parfaite, trouverait difficilement à se placer. Sous Henri IV, sous Louis XIII, l'influence des doctrines de la renaissance se faisait encore sentir; l'ébénisterie et l'orfévrerie de ces deux règnes ne comptent plus aujourd'hui qu'un petit nombre d'adeptes : l'imitation est circonscrite entre les règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI. On arrive aujourd'hui à copier très habilement les meubles de Boule, et dans ce genre le Palais de l'Industrie nous offre de vrais chefs-d'œuvre. Nous possédons des ouvriers qui découpent le cuivre et l'écaille avec une prodigieuse adresse; mais la sculpture n'a pas grand'-chose à démêler avec les meubles de Boule. Dans ces ouvrages, d'ailleurs si élégans, la forme humaine n'est qu'un accessoire, et c'est une des raisons pour lesquelles ils demeurent si loin des ouvrages de la renaissance. Je n'ai pas besoin de caractériser le goût qui a présidé à toutes les œuvres d'orfévrerie et d'ébénisterie du règne de Louis XV : c'est toujours et partout l'afféterie substituée à la simplicité, et pourtant ce goût déplorable compte aujourd'hui de nombreux admirateurs. Je pourrais citer plus d'un amateur qui se donne pour connaisseur, et qui réunit chez lui des meubles et des bijoux Louis XV, croyant de bonne foi protester contre les traditions académiques. Le goût Louis XVI, moins corrompu que le goût Louis XV, est pourtant loin de la simplicité. Ceux qui le préconisent, qui l'encouragent, s'imaginent néanmoins qu'ils reviennent au vrai sentiment de l'art. J'ai entendu citer à ce propos une sentence magistrale qui mérite d'être transmise à la postérité. Il s'agissait d'un meuble à choisir; les avis se partageaient entre la renaissance et Louis XVI. — Je préfère le style Louis XVI, dit gravement un des interlocuteurs; c'est l'antique moins la raideur. — Le mot est charmant et caractérise très bien l'érudition d'un grand nombre d'amateurs.

Il y a au musée de Naples une collection très nombreuse de bijoux antiques que nos orfévres devraient consulter, et qui pourraient, avec les bijoux de la renaissance, contribuer puissamment à la réforme du goût public. Les anneaux, les bracelets, les colliers, les boucles d'oreilles, réunis aux Studj, sont tout à la fois simples et variés, c'est-à-dire qu'ils satisfont aux deux conditions de la beauté.

Dans ces œuvres ingénieuses trouvées sur tous les points de l'Italie, on rencontre souvent la forme humaine mêlée aux caprices les plus hardis. La collection du chevalier Campana, bien connue des voyageurs qui ont visité Rome, n'est pas moins précieuse que celle des Studj, et contient même quelques échantillons que le musée de Naples ne possède pas. Pour ma part, j'ai la ferme confiance que l'étude des bijoux antiques pourrait exercer parmi nous une action très salutaire. En reportant l'esprit des femmes vers la simplicité, non-seulement elle ajouterait à la beauté des plus belles, mais une fois la dépravation du goût effacée dans l'orfévrerie, il est probable qu'elles arriveraient à introduire le bon sens dans la forme de leurs vêtemens, et cette dernière réforme ne serait pas sans importance pour la peinture.

Cependant, si l'orfévrerie et l'ébénisterie veulent retrouver leur ancienne splendeur, ce n'est pas au passé seulement qu'elles doivent s'adresser. La renaissance et l'antiquité sont pour ces deux industries d'excellentes institutrices, et ne leur suffisent pourtant pas. Qu'il s'agisse de ciseler l'or ou de sculpter le chêne, de manier l'ébauchoir ou le pinceau pour exprimer la forme, c'est l'invention qui doit jouer le principal rôle. Les copies les plus habiles n'ont qu'une valeur secondaire dans les arts du dessin. Si je conseille aux orfévres d'étudier les bijoux des Studj et les vitrines du Louvre consacrées à la renaissance, ce n'est pas pour qu'ils reproduisent servilement ce qu'ils auront vu, mais pour qu'ils puisent dans cette étude des moyens d'expression qu'ils ne trouveront jamais dans les époques accréditées depuis vingt-cinq ans. Si l'orfévrerie et l'ébénisterie veulent se relever et revenir à leurs beaux jours, il faut qu'elles créent des modèles nouveaux, et pour créer des modèles nouveaux, quelle que soit la fécondité des artistes qu'elles appelleront à leur secours, elles n'auront qu'à gagner dans le commerce de la renaissance et de l'antiquité, car elles trouveront à Naples et au Louvre des œuvres élégantes où le caprice est toujours soumis au goût le plus pur. Puis, une fois familiarisés avec cet art savant, lorsqu'ils tenteront d'inventer à leur tour, les orfévres arriveront sans peine à la simplicité. Or chacun sait que cette dernière condition est aujourd'hui trop souvent méconnue.

Quelques lecteurs m'accuseront peut-être d'avoir traité bien gravement des questions qui paraissent au plus grand nombre ne relever que de la fantaisie. Cependant je crois que pour parler utilement de l'ébénisterie et de l'orfévrerie, il était nécessaire d'interroger les diverses époques de l'art. Depuis six mois, combien n'a-t-on pas écrit de pages pour recommander les meubles et les bijoux exposés au Palais de l'Industrie! Ces louanges prodiguées avec une gé-

nérosité sans bornes peuvent-elles éclairer le goût public? Les lecteurs savent à quoi s'en tenir. Sans attribuer à l'ébénisterie et à l'orfévrerie l'importance de la peinture et de la sculpture, il faut pourtant reconnaître qu'elles exercent une action très positive sur l'intelligence. L'habitude de voir des bijoux et des meubles mal conçus, mal dessinés, mène bientôt à aimer les mauvais tableaux et les mauvaises statues. C'est pourquoi il n'est pas inutile de signaler la corruption du goût ou l'appauvrissement de l'invention dans les arts mêmes qui ne sont destinés qu'à satisfaire les caprices de l'opulence.

Qu'on me reproche de citer l'antiquité à propos d'un buffet et d'une fontaine à thé, je ne m'en étonnerais pas. Comme l'ébénisterie et l'orfévrerie s'associent à tous les mouvemens de la peinture et de la sculpture, comme elles s'affaissent et se relèvent avec elles, il me semble que le bon sens conseille de les prendre au sérieux. Les opulens d'aujourd'hui, lorsqu'ils décorent leurs appartemens ou ornent leur table, ne se préoccupent guère que de la main-d'œuvre. Est-il donc absolument inutile de leur montrer la frivolité de leur goût, et de leur inspirer des idées plus élevées? La renaissance a été pour les industries de luxe une époque glorieuse. Ne convient-il pas de définir le génie qui animait la renaissance pour ramener ces industries à l'élégance, à la variété qui les caractérisaient sous les derniers Valois? Il n'est pas vrai, comme je l'entends dire, qu'elles doivent se régler sur le goût des acheteurs et dédaigner les conseils des sculpteurs et des peintres. Les acheteurs qui sont de cet avis raisonnent à la manière de Turcaret, et leur opinion est sans valeur dans la discussion. Qu'ils soient contens et fiers des bijoux et des meubles qu'ils possèdent, qu'ils les déclarent beaux parce qu'ils les ont choisis, je n'ai ni l'intention, ni l'espérance de troubler leur joie; mais qu'ils me permettent au moins de ne pas partager leur prédilection pour le style Louis XV et le style Louis XVI, et de penser que les ébénistes et les orfévres soigneux de leur renommée doivent imposer leur goût, au lieu de se plier au goût des acheteurs. En suivant l'usage accrédité, ils obtiendront la richesse et non la renommée; c'est à eux de choisir. Quoique l'amour du bien-être matériel domine aujourd'hui un grand nombre d'esprits, j'aime à croire qu'il se rencontrera chez ceux qui pratiquent les industries de luxe un autre souci que celui de la richesse. L'exposition universelle serait demeurée inutile, si elle n'avait pas excité un sentiment de généreuse émulation.

GUSTAVE PLANCHE.

DU

PEUPLE D'ISRAËL

ET

DE SON HISTOIRE

Geschichte des Volkes Israel bis Christus, par H. Ewald. 4 vol. in-8o, Gœttingue, 1854.

C'est le propre des grandes choses de se laisser embrasser à des points de vue très divers et de s'élargir avec l'esprit humain lui-même, en sorte que chaque homme, selon son degré de culture, et chaque siècle, selon qu'il comprend plus ou moins profondément le passé, trouvent, pour des motifs différens, à les admirer. Quand les critiques de l'antiquité et ceux du XVIIe siècle nous font part des beautés qu'ils croient découvrir dans Homère, la puérilité de leur esthétique nous étonne; nous admirons Homère autant qu'ils le faisaient, mais pour de tout autres raisons. Quand Bossuet et M. de Chateaubriand croient admirer la Bible en admirant des contre-sens et des non-sens, la docte Allemagne a le droit de sourire, et pourtant l'admiration de Herder et d'Ewald, pour être plus éclairée, n'en est pas moins vive. Plus on envisagera le monde et le passé tels qu'ils sont, en dehors des conventions et des idées préconçues, plus on y trouvera de véritable beauté, et c'est en ce sens qu'on peut dire que la science est la première condition de l'admiration sérieuse. Jérusalem est sortie plus brillante et plus belle du travail en apparence destructeur de la science moderne; les pieux récits dont on

berça notre enfance sont devenus, grâce à une saine interprétation, de hautes vérités, et c'est à nous qui voyons Israël dans sa réelle beauté, c'est à nous autres critiques qu'il appartient vraiment de dire : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem !*

Si nous envisageons dans son ensemble le développement de l'esprit hébreu, nous sommes frappés de ce haut caractère de perfection absolue qui donne à ses œuvres le droit d'être envisagées comme *classiques*, au même sens que les productions de la Grèce, de Rome et des peuples latins. Seul entre tous les peuples de l'Orient, Israël a eu le privilége d'écrire pour le monde entier. C'est certainement une admirable poésie que celle des Védas, et pourtant ce recueil des premiers chants de la race à laquelle nous appartenons ne remplacera jamais, dans l'expression de nos sentimens religieux, les Psaumes, œuvre d'une race si différente de la nôtre. Les littératures de l'Orient ne peuvent, en général, être lues et appréciées que des savans; la littérature hébraïque, au contraire, est la *Bible*, le livre par excellence, la lecture universelle : des millions d'hommes ne connaissent pas d'autre poésie. Il faut faire sans doute, dans cette étonnante destinée, la part des révolutions religieuses, qui, depuis le XVIe siècle surtout, ont fait envisager les livres hébreux comme la source de toute révélation; mais on peut affirmer que si ces livres n'avaient pas renfermé quelque chose de profondément universel, ils ne fussent jamais arrivés à cette fortune. Israël eut, comme la Grèce, le don de dégager parfaitement son idée, de l'exprimer dans un cadre réduit et achevé. La proportion, la mesure, le goût, furent en Orient le privilége exclusif du peuple hébreu, et c'est par là qu'il réussit à donner à la pensée et aux sentimens une forme générale et acceptable pour tout le genre humain.

Grâce à cette adoption universelle, nulle histoire n'est plus populaire que celle d'Israël, et pourtant nulle histoire n'a tardé plus longtemps à être comprise. C'est le sort des littératures qui deviennent la base d'une croyance religieuse de contracter la rigidité du dogme, et de perdre leur physionomie réelle et vivante pour devenir une sorte de symbolique convenue, où l'on va chercher des argumens pour toutes les causes. Bossuet a pu tirer de l'histoire du peuple le plus opposé à la monarchie qui ait jamais existé une justification de la politique de Louis XIV; tel autre en a conclu la théocratie; tel autre y a vu la république. L'Allemagne seule, avec ce don de pénétration historique qui lui semble spécialement départi pour les époques primitives, aperçut la vérité, et fit de l'histoire du peuple juif une histoire comme une autre, dressée non d'après des vues théologiques arrêtées d'avance, mais d'après l'étude critique et grammaticale des textes. Le travail de l'exégèse biblique, construit pierre

à pierre avec une suite merveilleuse et une incomparable ténacité de méthode, est sans contredit le chef-d'œuvre du génie allemand et le plus parfait modèle qu'on puisse proposer aux autres branches de la philologie. Déjà plusieurs années avant la réforme, l'Allemagne s'était fait de la science de l'hébreu une sorte de domaine propre, dont elle n'a pas été depuis dépossédée. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, la critique, arrêtée en France par l'esprit étroit des théologiens (1), ou égarée par l'inintelligence qui caractérise en histoire l'école de Voltaire, y fit de merveilleux progrès, et, après la génération des Michaelis, des Eichhorn, des Rosenmüller, des de Wette, des Winer, des Gesenius, on pouvait croire qu'il n'y avait plus rien à faire dans le cercle des études hébraïques.

M. Ewald cependant a prouvé, dans ces dernières années, par de nombreux écrits, et surtout par sa belle *Histoire du peuple d'Israël*, que le rôle de la grande critique dans ce champ toujours nouveau était loin d'être épuisé. Par la hardiesse de ses vues, sa pénétration d'esprit, sa brillante imagination, le merveilleux sentiment qu'il possède des choses religieuses et poétiques, M. Ewald a de beaucoup surpassé tous ceux qui avant lui se sont occupés de l'histoire et de la littérature du peuple hébreu. Quelques taches obscurcissent, il est vrai, ces rares mérites : la finesse des aperçus dégénère parfois chez lui en subtilité; il ne s'arrête pas toujours assez tôt dans la voie des conjectures; les origines du peuple d'Israël, l'époque patriarcale, les fables primitives, sont traitées avec trop d'arbitraire, au moyen de rapprochemens hasardés avec des mythologies complétement étrangères à l'esprit hébreu. Le tableau des derniers siècles de l'histoire juive, de ceux qui précèdent et préparent immédiatement le christianisme, se ressent aussi parfois des idées particulières de M. Ewald en fait de religion et de philosophie, idées auxquelles on ne peut contester du moins une singulière originalité, et dans lesquelles l'auteur croit pouvoir associer une sorte de fanatisme chrétien au rationalisme le plus avoué (2). La partie excellente de l'œuvre de M. Ewald est le récit de la période purement hébraïque, depuis Samuel jusqu'aux Macchabées. L'histoire de David et de Salomon,

(1) Cette compression est d'autant plus regrettable que le XVIIe siècle eut un homme supérieur, Richard Simon, de l'Oratoire, qui, sans les obstacles qui lui furent suscités, eût créé en France la saine exégèse un siècle avant que l'Allemagne l'eût fondée.

(2) C'est surtout les *Jahrbücher der biblischen Wissenschaft*, recueil annuel publié par M. Ewald et tout rempli de ses idées, qu'il faut lire pour se représenter le rôle singulier qu'il a pris dans les questions politiques et religieuses de l'Allemagne. Ce rôle, où le savant et l'historien se combinent de la façon la plus étrange avec le prédicant et le sectaire, serait un phénomène inexplicable, si l'on ne se rappelait la forte impression que l'étude des prophètes a faite sur l'esprit de M. Ewald, impression qui se trahit avec naïveté dans sa conduite et ses écrits.

le rôle des prophètes, les diverses révolutions religieuses de l'époque des rois, les temps de la captivité, le caractère de la poésie hébraïque, et surtout de celle des Psaumes, sont de merveilleux exposés qu'il sera possible de rectifier en bien des points, mais non de dépasser quant à l'ensemble et à la conception générale. Pourquoi le savant professeur de Gœttingue commet-il la faute de mêler à tant de beaux et brillans aperçus, à des pages pleines d'enthousiasme, une polémique acerbe, parfois chargée d'injures et de moqueries? Pourquoi en particulier M. Ewald se croit-il obligé de rabaisser un homme comme Gesenius, qui ne saurait en aucune manière lui être comparé pour la philosophie et le sentiment esthétique, mais qui n'a pas été surpassé comme philologue et comme grammairien? M. Ewald, si supérieur à son rival par l'intelligence poétique et l'élévation d'esprit, n'avait pas besoin de lui dénier ces solides qualités pour briller lui-même au premier rang parmi les critiques et les exégètes de notre siècle.

I.

Une question préliminaire domine tous les problèmes relatifs au peuple d'Israël : — comment furent rédigés les documens qui servent de base à l'histoire des Hébreux, et surtout les cinq parties les plus anciennes de leurs annales, qu'on s'est habitué à réunir sous le nom de Pentateuque? Une hypothèse présentée au siècle dernier comme un paradoxe hardi, et d'après laquelle le Pentateuque se serait formé par la réunion de fragmens historiques de provenance diverse, est maintenant adoptée de tous les critiques éclairés en Allemagne (1). La distinction du fond et de la forme, distinction si essentielle dans les littératures primitives, l'est surtout dans la littérature hébraïque, car aucune n'a subi autant de remaniemens. On peut affirmer, par exemple, que nous trouvons dans les livres de l'Exode et des Nombres des renseignemens tout à fait authentiques et contemporains sur l'état et les actes des Israélites dans le désert de la presqu'île du Sinaï : faut-il en conclure que les livres de l'Exode et des Nombres, tels que nous les possédons, datent de cette époque? Non, certes. La rédaction définitive des livres qui contiennent l'histoire ancienne

(1) Nous comprenons qu'une pareille assertion, contraire aux idées généralement reçues en France, aurait besoin de développemens. Voir, outre l'ouvrage de M. Ewald, Lengerke, *Kenaan*, préf.; de Wette, *Einleitung in das Alte Testament*, § 150 et suiv.; Stæhelin, *Kritische Untersuchungen uber den Pentateuch*, 1843; Tuch, *Kommentar uber die Genesis*, Halle, 1838. — On peut consulter en français la *Palestine* de M. S. Munk (Paris 1845, dans la collection de l'*Univers pittoresque* de Didot), p. 132 et suiv., où la question est traitée avec une excellente critique dans le sens que nous indiquons ici.

d'Israël ne remonte pas probablement au-delà du VIIIe siècle avant notre ère; à côté de fragmens antiques, conservés d'une manière presque textuelle, il peut s'y trouver des morceaux beaucoup plus modernes, et auxquels doivent s'appliquer des principes de critique entièrement différens.

Les pénétrans et doctes philologues qui se sont voués en Allemagne à la discussion de ce curieux problème ont très bien aperçu, dans ces dernières années, où il fallait chercher l'analogie des procédés qui ont présidé aux transformations successives des écritures historiques des Hébreux : c'est dans l'historiographie arabe. Lorsque l'on compare en effet les unes aux autres les diverses classes d'historiens musulmans, on reconnaît que tous ne font guère que reproduire un fond identique, dont la première rédaction se trouve dans la *Chronique* de Tabari. L'ouvrage de Tabari n'est lui-même qu'un recueil de traditions mises à la suite les unes des autres sans la moindre intention de critique, plein de répétitions, de contradictions, de dérogations à l'ordre naturel des faits. — Dans Ibn-al-Athir, qui marque un degré de rédaction plus avancé, le récit est continu, les contradictions sont écartées, le narrateur choisit une fois pour toutes la tradition qui lui paraît la plus probable et passe les autres sous silence; des *dires* plus modernes sont insérés çà et là, mais au fond c'est toujours la même histoire que dans Tabari, avec quelques variantes et aussi quelques contresens, lorsque le second rédacteur n'a pas parfaitement compris le texte qu'il avait sous les yeux. — Dans Ibn-Khaldoun enfin, la rédaction a passé, si j'ose le dire, une fois de plus au creuset. L'auteur mêle à son récit des vues personnelles; on voit percer ses opinions et le but qu'il poursuit. C'est une histoire arrangée, complétée, vue à travers le prisme des idées de l'écrivain.

L'historiographie hébraïque a traversé des degrés analogues. Le Deutéronome nous présente l'histoire arrivée à sa dernière période, l'histoire remaniée dans une intention oratoire, où le narrateur ne se propose pas simplement de raconter, mais d'édifier. Les quatre livres précédens laissent eux-mêmes apercevoir les sutures de fragmens plus anciens, réunis, mais non assimilés dans un texte suivi. On peut différer sur la division des parties, sur le nombre et le caractère des rédactions successives, et il faut avouer que M. Ewald, en poursuivant sur tous ces points une rigueur impossible à atteindre, a dépassé les bornes que la critique sévère doit s'imposer; mais on ne peut plus douter du procédé qui amena le Pentateuque et le Livre de Josué à leur état définitif. Il est clair qu'un rédacteur *jéhoviste* (c'est-à-dire employant dans sa narration le nom de Jéhovah) a donné la dernière forme à ce grand ouvrage historique, en pre-

nant pour base un écrit *élohiste* (c'est-à-dire où Dieu est désigné par le mot *Elohim*), dont on pourrait encore aujourd'hui reconstruire les parties essentielles. Quant à l'opinion qui attribue la rédaction du Pentateuque à Moïse, elle est en dehors de la critique, et nous n'avons pas à la discuter : cette opinion, du reste, paraît assez moderne, et il est bien certain que les anciens Hébreux ne songèrent jamais à regarder leur législateur comme un historien (1). Les récits des temps antiques leur apparaissaient comme des œuvres absolument impersonnelles, auxquelles ils n'attachaient pas de nom d'auteur.

Ainsi se forma l'écrit fondamental des annales hébraïques, ce que M. Ewald appelle le *livre des origines,* à la suite duquel vinrent se grouper successivement les annales des juges, des rois, des temps de la captivité, jusqu'à Alexandre. Aucun peuple ne peut se vanter assurément de posséder un corps d'histoire aussi complet, ni des archives aussi régulièrement tenues. Ce qu'il importe de maintenir en effet, c'est que les remaniemens de la forme n'altérèrent jamais gravement le fond, en sorte que les fragmens ainsi réunis, que le contenu en soit historique ou légendaire, ont la valeur de documens originaux. Le Pentateuque renferme, selon toute apparence, des renseignemens empruntés aux archives des peuples voisins d'Israël : tels sont le récit de la guerre des rois iraniens contre les rois de la vallée de Siddim, où Abraham figure comme un étranger, — *Abram l'Hébreu qui habitait la chesnaie de Mambré l'Amorrhéen;* — les généalogies des Édomites; le curieux synchronisme établi entre la fondation de Hébron et celle de Tanis en Égypte. Les premières pages mêmes, consacrées aux origines antédiluviennes, toutes mythologiques qu'elles paraissent, sont certainement les documens qui nous font approcher le plus de l'origine du genre humain.

Il est impossible de bien comprendre Israël sans le rattacher au groupe de peuples dont il fait partie, je veux dire à la race sémitique, dont il est le rameau le plus élevé et le plus pur. Le résultat essentiel de la philologie moderne a été de montrer dans l'histoire de la civilisation l'action d'un double courant, produit par deux races profondément distinctes de mœurs, de langue et d'esprit : d'une part, la race indo-européenne, embrassant les populations nobles de l'Inde, de la Perse, du Caucase, de l'Europe entière; de l'autre, la race désignée du nom très fautif de sémitique (2), comprenant les popula-

(1) L'opinion que Moïse est l'auteur du Pentateuque ne paraît guère établie avant l'ère chrétienne. M. de Wette croit même qu'à cette époque elle n'était pas entièrement acceptée.

(2) Ce nom désigne ici non les peuples donnés dans la Genèse comme issus de Sem, mais les peuples qui parlent ou ont parlé les langues appelées à tort sémitiques, c'est-à-dire les Hébreux, les Phéniciens, les Syriens, les Arabes, les Abyssins.

tions indigènes de l'Asie occidentale et méridionale depuis l'Euphrate. A la race indo-européenne appartiennent presque tous les grands mouvemens militaires, politiques, intellectuels de l'histoire du monde; à la race sémitique, les mouvemens religieux. La race indo-européenne, préoccupée de la variété de l'univers, n'arriva pas d'elle-même au monothéisme. La race sémitique au contraire, guidée par ses vues fermes et sûres, dégagea tout d'abord la Divinité de ses voiles, et, sans réflexion ni raisonnement, atteignit la forme religieuse la plus épurée que l'humanité ait connue. Le monothéisme dans le monde a été l'œuvre de l'apostolat sémitique, en ce sens qu'avant l'action et en dehors de l'action du judaïsme, du christianisme et de l'islamisme, le culte du Dieu unique et suprême n'arriva point à se formuler nettement pour la foule. Or ces trois grands mouvemens religieux sont trois faits sémitiques, trois rameaux du même tronc, trois traductions inégalement belles de la même idée. Il n'y a que quelques lieues de Jérusalem au Sinaï et du Sinaï à La Mecque.

Quand et comment la race sémitique arriva-t-elle à cette notion de l'unité divine que le monde a admise sur la foi de sa prédication? Je crois que ce fut par une intuition primitive et dès ses premiers jours. On n'invente pas le monothéisme : l'Inde, qui a pensé avec tant d'originalité et de profondeur, n'y est pas encore arrivée de nos jours; toute la force de l'esprit grec n'eût pas suffi pour y ramener l'humanité sans la coopération des peuples sémitiques. On peut affirmer de même que ceux-ci n'eussent jamais conquis le dogme de l'unité divine, s'ils ne l'avaient trouvé dans les instincts les plus impérieux de leur esprit et de leur cœur. Les premières religions de la race indo-européenne paraissent avoir été purement physiques. C'étaient de vives impressions, telles que celles du vent dans les arbres ou les roseaux, celles des eaux courantes, celles de la mer, qui prenaient un corps dans l'imagination de ces peuples enfans. L'homme de la race indo-européenne n'arriva pas aussi vite que le Sémite à se séparer du monde. Longtemps il adora ses propres sensations, et, jusqu'au moment où les religions sémitiques l'initièrent à une notion plus élevée de la Divinité, son culte ne fut qu'un écho de la nature. La race sémitique, au contraire, arriva évidemment sans aucun effort à la notion du Dieu suprême. Cette grande conquête ne fut pas pour elle l'effet du progrès et de la réflexion philosophique : ce fut une de ses premières aperceptions. Ayant détaché beaucoup plus tôt sa personnalité de l'univers, elle en conclut presque immédiatement le troisième terme, Dieu, créateur de l'univers. Au lieu d'une nature animée et vivante dans toutes ses parties, elle conçut, si j'ose le dire, une nature sèche et sans fécondité. Qu'il y a loin de cette rigide et

simple conception d'un Dieu isolé du monde, et d'un monde façonné comme un vase entre les mains du potier, à la théogonie indo-européenne, animant et divinisant la nature, comprenant la vie comme une lutte, l'univers comme un perpétuel changement, et transportant en quelque sorte dans les dynasties divines la révolution et le progrès!

L'intolérance des peuples sémitiques est la conséquence nécessaire de leur monothéisme. Les peuples indo-européens, avant leur conversion aux idées sémitiques (juives, chrétiennes ou musulmanes), n'ayant jamais pris leur religion comme la vérité absolue, mais comme une sorte d'héritage de famille ou de caste, devaient rester étrangers à l'intolérance et au prosélytisme : voilà pourquoi on ne trouve que chez ces peuples la liberté de penser, l'esprit d'examen et de recherche individuelle. Les Sémites au contraire, aspirant à réaliser un culte indépendant des provinces et des pays, devaient déclarer mauvaises toutes les religions différentes de la leur. L'intolérance est bien réellement en ce sens un fait de la race sémitique, et une partie des legs bons et mauvais qu'elle a faits au monde. Le phénomène extraordinaire de la conquête musulmane n'était possible qu'au sein d'une race incapable comme celle-ci de saisir les diversités, et dont tout le symbole se résume en un mot : Dieu est Dieu. Certes la tolérance indo-européenne partait d'un sentiment plus élevé de la destinée humaine et d'une plus grande largeur d'esprit; mais qui osera dire qu'en révélant l'unité divine et en supprimant définitivement les religions locales, la race sémitique n'a pas posé la pierre fondamentale de l'unité et du progrès de l'humanité?

On comprend maintenant comment cette race, si éminemment douée pour créer les religions et les propager, devait, dans toutes les voies profanes, ne point dépasser la médiocrité. Race incomplète par sa simplicité même, elle n'a ni arts plastiques, ni science rationnelle, ni philosophie, ni vie politique, ni organisation militaire. La race sémitique n'a jamais compris la civilisation dans le sens que nous attachons à ce mot : on ne trouve dans son sein ni grands empires organisés, ni esprit public, rien qui rappelle la cité grecque, rien aussi qui rappelle la monarchie absolue de l'Égypte et de la Perse. Les questions d'aristocratie, de démocratie, de féodalité, qui renferment tout le secret de l'histoire des peuples indo-européens, n'ont pas de sens pour les Sémites. La noblesse sémitique est toute patriarcale : elle ne tient pas à une conquête, elle a sa source dans le sang. Quant au pouvoir suprême, le Juif, comme l'Arabe, ne l'accorde rigoureusement qu'à Dieu. L'infériorité militaire des Sémites tient à cette incapacité de toute discipline et de toute organisation. Pour se créer des armées, ils furent obligés de recourir à des mercenaires : ainsi

firent David, les Phéniciens, les Carthaginois, les khalifes. La conquête musulmane elle-même s'accomplit sans organisation et sans tactique; le khalife n'a rien d'un souverain ni d'un chef militaire; c'est un *vice-prophète*. Le plus illustre représentant de la race sémitique de nos jours, Abd-el-Kader, est un savant, un homme de méditation religieuse et de fortes passions, plutôt qu'un soldat. Aussi l'histoire ne nous offre-t-elle aucun grand empire fondé par des peuples sémitiques; le judaïsme, le christianisme, l'islamisme, voilà leur œuvre, œuvre toujours identique et toujours dirigée vers le même but : simplifier l'esprit humain, bannir le polythéisme, écrire en tête du livre des révélations ce mot qui a rendu à la pensée humaine un si grand service en effaçant les complications mythologiques et cosmogoniques où se perdait l'antiquité profane : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

II.

C'est deux mille ans environ avant notre ère que le regard de l'historien s'arrête avec quelque assurance sur cette famille prédestinée. Une émigration de Sémites nomades à laquelle se rattache le nom de Tharé ou Térach quitte les montagnes de l'Arménie et se porte vers le sud. Il faut supposer qu'il y eut longtemps dans les montagnes du nord un foyer d'aristocratie monothéiste qui resta fidèle à ses mœurs patriarcales et à son culte élevé. Même en sortant de ce sanctuaire, les tribus émigrantes se regardaient comme liées envers Dieu par une alliance et un pacte spécial : c'est ainsi que nous voyons Abraham, Isaac, Jacob, continuant en Chanaan et en Égypte leur noble métier de pasteurs, riches, fiers, chefs d'une nombreuse domesticité, en possession d'idées religieuses pures et simples, traversant les diverses civilisations sans s'y confondre et sans en rien accepter. Abraham, personnage définitivement historique et réel, conduit l'émigration en Palestine. Il n'y était pas du reste le premier de sa race, car, indépendamment des Chananéens, il y trouva un chef sémite et monothéiste comme lui, Melchisédech, avec lequel il fit amitié. Cependant la Mésopotamie resta longtemps encore le centre de la famille térachite, et c'est là que l'aristocratie, fidèle aux idées sémitiques sur la pureté du sang, envoya, jusqu'à son entrée en Égypte, chercher des femmes pour ses fils.

La vie d'Israël à cette époque est celle d'un douar arabe, avec son prodigieux développement d'individualité et de poésie, mais d'un autre côté avec son manque absolu d'idées politiques et de culture intellectuelle un peu raffinée. On ne sait guère quel fut le résultat des premiers contacts de la tribu israélite avec l'Égypte et les Chananéens.

L'antipathie si vive qui respire dans toute l'histoire hébraïque contre Chanaan n'est point une raison pour soutenir que nulle influence n'a pu s'exercer de Chanaan sur Israël. Le parti pris des Hébreux de ne pas reconnaître les Chananéens pour leurs frères ne les a-t-il pas portés à retirer les Chananéens de la race élue de Sem pour les rejeter dans la famille infidèle de Cham, contrairement au témoignage évident du langage (1) ? Ces haines de frères n'ont nulle part été plus fortes que dans la race juive, la plus méprisante et la plus aristocratique de toutes. Sans admettre, avec quelques savans, que les Hébreux et les Chananéens aient eu pendant longtemps une religion à peu près identique, il faut avouer que ce n'est qu'à une époque relativement moderne que les premiers arrivèrent à cet esprit d'exclusion qui caractérise les institutions mosaïques. Plusieurs données de la religion phénicienne se retrouvent dans l'ancien culte hébreu : à l'époque patriarcale, on voit les Abrahamides accepter pour sacrés les lieux et les objets que les Chananéens prenaient comme tels, arbres, montagnes, sources, bétyles ou *beth-el* (2).

D'impénétrables ténèbres couvrent pour nous le premier mouvement religieux d'Israël, celui dont Moïse fut l'hiérophante et le héros. Autant il serait contraire à la saine critique de rapporter à ces temps antiques l'organisation compliquée que nous voyons décrite dans le Pentateuque, organisation dont on ne trouve pas de trace à l'époque des juges, ni même du temps de David et de Salomon, — autant il serait téméraire de nier qu'Israël, en sortant de l'Égypte, ait subi l'action d'un grand organisateur religieux. Les Abrahamides paraissent avoir gardé en Égypte toute l'originalité de leur génie sémitique : en rapports continuels avec les autres tribus térachites de l'Arabie-Pétrée, ils purent, sous l'impression d'une vive antipathie contre l'idolâtrie égyptienne, concevoir une de ces réactions monothéistes si familières aux peuples sémitiques, et d'ordinaire si fécondes. Toute religion est portée à fuir son berceau : le mouvement dont nous parlons, qui paraît avoir eu son foyer principal dans la tribu de Lévi, fut suivi d'une sorte d'*hégire* ou émigration et d'une époque héroïque qui prit dans l'imagination des siècles plus modernes les proportions de l'épopée. Le Sinaï, la montagne sainte de toute la région où se passa ce grand acte, fut le point auquel la révélation s'attacha. Un nom sacré de la Divinité renfermant la notion du monothéisme le plus élevé, deux tables sur lesquelles étaient inscrits dix préceptes de la meilleure morale, quelques aphorismes qui formaient avec les dix préceptes la *loi de Jéhovah,* des rites simples et accommodés à la vie d'un peuple nomade, tels que l'arche, le taber-

(1) La langue phénicienne était de l'hébreu presque pur.

(2) Ce nom désigne des pierres sacrées auxquelles on attribuait des vertus divines.

nacle, la pâque, furent vraisemblablement les élémens essentiels de cette première institution, qui depuis se compliqua, en même temps que le rôle de son fondateur alla grandissant. M. Ewald (1) prouve de la façon la plus ingénieuse que la gloire de Moïse subit en Israël une longue éclipse, que son nom fut presque inconnu sous les juges et durant les premiers siècles des rois, et que le vieux fondateur ne sortit de son tombeau avec l'éclat extraordinaire qui entoure son front qu'un ou deux siècles avant la chute du royaume de Juda.

La vie arabe dans toute sa perfection, tel est en effet le spectacle que nous présente encore Israël durant toute l'époque des juges et avant son organisation en monarchie : des tribus sans autre lien que le souvenir de leur fraternité et l'hégémonie de l'une d'entre elles; la religion la plus simple qui ait jamais existé; une poésie vive, jeune, abrupte, dont l'écho est venu jusqu'à nous dans le sauvage et admirable cantique de Débora; nulle institution, si ce n'est celle d'un chef temporaire (juge ou *suffète*); le pouvoir encore moins défini du prophète ou *voyant*, censé en rapport avec la Divinité; enfin le sacerdoce envisagé comme l'apanage exclusif de la tribu de Lévi, à tel point que les individus qui se laissent aller à l'idolâtrie se croient obligés de prendre à leurs gages un lévite pour le service de leur idole. Rien ne désignait encore Israël comme un peuple prédestiné : il se peut que parmi les tribus voisines de la Palestine il y eût alors des peuplades aussi avancées, et le curieux épisode de Balaam nous prouve que le prophétisme, la religion et la poésie avaient chez ces tribus la même organisation qu'en Israël.

C'est vers le temps d'Héli et de Samuel (1100 ans environ avant l'ère chrétienne) que le sceau de l'élection divine se marque tout à fait sur Israël. Ce moment est celui où la nation israélite arrive à la réflexion et passe de l'état de tribu, pauvre et simple, ignorant l'idée de majesté, à l'état de royaume, avec un pouvoir constitué, aspirant à devenir héréditaire. Jusque-là, Israël avait vécu dans cette anarchie patriarcale, excluant tout gouvernement régulier et uniquement tempérée par la solidarité des membres de la famille, qui est l'état habituel des tribus arabes. Un tel ordre de choses devenait impossible à maintenir en présence des développemens que prenait la vie sociale en Orient; le peuple demandait à grands cris « un roi comme en avaient les autres nations. » Tout nous indique en effet que cette révolution se fit à l'imitation de l'étranger, peut-être des Philistins ou des Phéniciens, et contrairement au désir du parti conservateur des traditions, qui la présentait comme une sorte d'infidélité envers Jéhovah. Le récit qui nous en est parvenu (2) est évidem-

(1) Tome II, page 41 et suiv.
(2) I Sam., ch. VIII.

ment l'œuvre d'un opposant : la royauté y est présentée sous le plus mauvais jour et hautement mise au-dessous des anciennes formes patriarcales. Il n'est pas impossible que ce récit soit de la main même de Samuel; les chapitres du livre qui porte son nom, où son rôle politique est exposé, ont un caractère si personnel, qu'on est tenté de croire qu'il en est lui-même l'auteur. Ce qu'il y a de certain, c'est que Samuel, retirant d'une main ce qu'il avait donné de l'autre, ne sortit jamais d'un système de taquineries contre la royauté, qu'il avait inaugurée avec répugnance et pour céder aux exigences de la foule. La royauté, inexpérimentée et n'ayant aucune tradition, fut d'abord son jouet. Enfin l'homme destiné à résumer ces tendances contraires et à former le nœud de l'histoire du peuple hébreu, par la réunion en sa personne du sacerdoce, du prophétisme et de la royauté, David, paraît et devient le représentant de l'idéal poétique, religieux, intellectuel, politique d'Israël.

Des contrastes bizarres frappent au premier coup d'œil celui qui essaie de se rendre compte du caractère de David d'après les idées épurées que nous nous faisons de la moralité. Comment l'homme que nous retrouvons, aux différentes époques de sa carrière agitée, tour à tour servant l'étranger contre sa patrie, infidèle envers ses alliés, associé à des brigands, souillé de tous les crimes domestiques, a-t-il pu passer dans la tradition d'Israël pour un roi selon le cœur de Dieu, et fut-il en effet un admirable organisateur politique et religieux, l'auteur de ces psaumes où les sentimens les plus délicats du cœur sont arrivés à leur plus fine expression? Comment les mœurs d'un *condottiere* ont-elles pu s'unir à une vraie grandeur d'âme, à la piété la plus exquise, à la poésie la plus sentimentale? Comment l'homme qui sacrifie à un caprice adultère son plus fidèle serviteur put-il se persuader avec une entière bonne foi que Jéhovah était son protecteur spécial, obligé à le faire réussir et à le venger de ses ennemis, comme si Dieu n'existait que pour lui? Tous ces traits seraient inexplicables, si on ne les rapportait au caractère sémitique, dont David est le type accompli dans ses bonnes comme dans ses mauvaises parties. Essentiellement égoïste, le Sémite ne connaît guère de devoirs qu'envers lui-même : poursuivre sa vengeance, revendiquer ce qu'il croit être son droit, est à ses yeux une sorte d'obligation. La religion n'a pour lui qu'un lien fort éloigné avec la morale de tous les jours. De là ces étranges caractères de l'histoire biblique qui provoquent l'objection, et devant lesquels l'apologie est aussi déplacée que le dénigrement. Les actes de la politique la moins scrupuleuse n'empêcheront pas Salomon d'être reconnu le plus sage des rois. Le mélange bizarre de sincérité et de mensonge, d'exaltation religieuse et d'égoïsme, qui nous frappe dans Mahomet, la facilité avec laquelle les musulmans avouent que dans

plusieurs circonstances le prophète obéit plutôt à sa passion qu'à son devoir, ne peuvent s'expliquer que par cette espèce de relâchement qui rend les Orientaux profondément indifférens sur le choix des moyens, quand ils ont pu se persuader que le but à atteindre est la volonté de Dieu. Notre manière désintéressée et pour ainsi dire abstraite de juger les choses leur est complétement inconnue.

Il serait donc contraire à une bonne critique de discuter avec malveillance, comme l'ont fait Bayle et Lessing, ou avec bouffonnerie, comme l'a fait Voltaire, tant d'actes de la vie de David qui en bonne morale ne sauraient être justifiés. Sa conduite envers Saül est au moins équivoque. Après la mort de Saül, le trône appartenait à son fils Isboseth; toutes les tribus, à l'exception de Juda, se groupaient autour de lui : la trahison et l'assassinat délivrent bientôt David de ce rival. Grâce à la faveur sacerdotale et à de fortes institutions militaires qu'il semble avoir empruntées aux Philistins, chez lesquels il avait fait un long séjour, peut-être aussi au moyen de milices étrangères soudoyées (1), le nouveau roi réalisa son idée dominante, la suprématie de la tribu de Juda, une royauté forte, héréditaire dans sa maison, ayant son centre à Jérusalem. Cette future capitale du monde religieux n'avait été jusque-là qu'une bourgade fortifiée; David en fit « une ville dont les maisons se touchent. » A sa mort, le vieux roi avait écrasé tous ses adversaires, réalisé tous ses projets, et put répéter avec orgueil ce chant de guerre du temps de sa jeunesse, qui nous étonne par sa fière et brutale énergie :

« Jéhovah a dit à mon maître : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis un escabeau pour tes pieds. »

« Jéhovah étendra de Sion le sceptre de ta puissance; domine au milieu de tes ennemis.

« Ton peuple est accouru à ton appel dans l'éclat des saints ornemens; la jeunesse qui t'entoure est comme une rosée qui sort du sein de l'aurore.

« Jéhovah l'a juré, et il ne s'en repentira pas : tu es prêtre pour jamais à la manière de Melchisedech.

« Le Seigneur est à ta droite : au jour de sa colère, il brise les rois.

« — Il régnera sur les nations, il remplira tout de cadavres, il brisera des têtes sur une vaste étendue.

« Il se rafraîchira dans sa route à l'eau d'un torrent; par-là il relèvera sa tête. »

Cette royauté profane, contraire, à beaucoup d'égards, à la vraie destinée d'Israël, se continua durant tout le règne de Salomon. Le trône de David, selon les règles de la stricte hérédité, appartenait à

(1) C'est du moins l'explication que l'on donne du nom de *Cari* (Cariens?) et de *Crethi-Plethi* (Crétois? Philistins?) que portaient les gardes du corps de David. Les Cariens faisaient dans tout le monde ancien le métier de mercenaires, et les Philistins, selon une hypothèse très vraisemblable, sont venus de la Crète.

Adonias. Salomon l'emporta, grâce à la préférence de son père et à une intrigue de harem dirigée par sa mère Bethsabée, qui fut toujours l'épouse favorite. L'affaire fut décidée par les *forts de David*, petite troupe de soudards de la plus rude espèce, qui avait fait le nerf du règne précédent. La volonté de David fut prépondérante, tant il avait accoutumé Israël à lui obéir. Le plus sage des rois inaugura son règne, suivant l'usage de l'Orient, en faisant égorger Adonias et son parti. Adonias, s'il l'eût emporté, eût traité de même, sans aucun doute, le parti de Salomon. Quoi qu'il en soit, ces perturbations apportées à l'hérédité eurent de graves conséquences, et portèrent à la légitimité en Israël un coup dont elle ne se releva jamais.

Si l'idée d'une monarchie conquérante traversa un moment la tête de David, habitué à vivre avec ses hommes de guerre et les Philistins, c'était là une idée impossible à réaliser, et qui fut bientôt abandonnée. Le peuple hébreu était incapable d'une grande organisation militaire, et en effet, sous Salomon, tout ce grand appareil de guerre tourne à la paix. Le règne de Salomon resta l'idéal profane d'Israël. Ses alliances avec tout l'Orient, sans égard pour les différences de religion, son superbe sérail, qui renfermait jusqu'à sept cents reines et trois cents concubines, l'ordre et la beauté des services de son palais, la prospérité industrielle et commerciale de son temps, réveillèrent dans les imaginations ce goût du bien-être et des joies mondaines auquel Israël s'est abandonné toutes les fois que l'aiguillon de la souffrance ne l'a point poussé vers de plus hautes destinées. Le Cantique des Cantiques est l'expression charmante de la vie gaie, heureuse, finement sensuelle d'Israël, à l'un de ces momens où, laissant sommeiller la pensée divine, il s'est donné au plaisir. Une littérature profane, commune en partie aux peuples voisins de la Palestine, prit le dessus sur la poésie lyrique des psalmistes et des voyans. Salomon cultiva lui-même cette sagesse mondaine presque étrangère au culte de Jéhovah, et qui n'est guère que l'art de réussir ici-bas. On lui attribue des ouvrages, et il est certain qu'il écrivit. Moins poète et bien moins doué que son père du sentiment vrai de la vocation d'Israël, il se mit à décrire les créatures, « depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope (1); » puis, s'il faut en croire la légende, il

(1) M. Ewald entend par cette expression une cosmographie dans le genre de celle du naturaliste arabe Kazwini, ou description de toutes les créatures en commençant par les plus grandes et en finissant par les plus petites. J'aime mieux croire qu'il s'agit de moralités tirées des animaux et des plantes, analogues à celles que nous lisons dans les *Proverbes* (ch. xxx) ou à celles du *Physiologus* et des *Bestiaires*, qui furent si populaires au moyen âge. L'idée d'une science descriptive de la nature est restée étrangère aux peuples sémitiques jusqu'à leur contact avec l'esprit grec.

tomba dans le scepticisme, le dégoût de toute chose, et se réfugia dans une sagesse désespérée : « Vanité des vanités!... Rien de nouveau sous le soleil..... Augmenter sa science, c'est augmenter sa peine... J'ai voulu rechercher ce qui se passe sous le ciel, et j'ai vu que ce n'était qu'affliction d'esprit. »

On sent combien nous sommes loin de l'idéal pur d'Israël. La vocation d'Israël n'était ni la philosophie, ni la science, ni l'industrie, ni le commerce. En ouvrant ces voies profanes, Salomon fit en un sens dévier son peuple de sa destinée toute religieuse. C'en était fait du vrai Dieu, si de pareilles tendances eussent prévalu. Le christianisme et la conversion du monde au monothéisme étant l'œuvre essentielle d'Israël, à laquelle le reste doit être rapporté, tout ce qui l'a détourné de ce but supérieur n'a été dans son histoire qu'une distraction frivole et dangereuse. Or, loin d'avoir avancé cette grande œuvre, on peut dire que Salomon fit tout pour la compromettre. S'il eût réussi, Israël eût cessé d'être le peuple de Dieu, et fût devenu une nation mondaine comme Tyr et Sidon. Les prophètes eurent sous lui peu d'influence. Entraîné par ses relations avec les peuples les plus divers et par le désir de plaire à ses femmes égyptiennes, sidoniennes, moabites, il arriva à une sorte de tolérance pour les cultes étrangers. On vit sur le mont des Oliviers des autels à Moloch et à Astarté. Quoi de plus contraire au premier devoir d'Israël? Gardien d'une idée à laquelle le monde devait se rallier, chargé de substituer dans la conscience de l'homme le culte du Dieu suprême à celui des divinités nationales, Israël devait être intolérant, et affirmer hardiment que tous les cultes en dehors de celui de Jéhovah étaient faux et sans valeur. Le règne de Salomon fut ainsi, à beaucoup d'égards, un intervalle dans la carrière sacrée d'Israël. Le développement intellectuel et commercial qu'il avait favorisé n'eut pas de suite. Sur la fin de sa vie, les prophètes, qu'il avait réduits au silence, reprirent le dessus et lui firent une vive opposition. Ses ouvrages, considérés comme profanes, se perdirent pour la plupart, sa mémoire resta douteuse, et la largeur d'idées qu'il avait un moment inaugurée ne laissa en Israël qu'un vague et brillant souvenir.

Nous voyons se manifester ici la grande loi de toute l'histoire du peuple hébreu, la lutte de deux besoins opposés qui semblent avoir toujours entraîné en sens contraires cette race intelligente et passionnée : d'une part la largeur d'esprit, aspirant à comprendre le monde, à imiter les autres peuples, à sortir de l'étroite enceinte où les institutions mosaïques renfermaient Israël; de l'autre la pensée conservatrice à laquelle le salut du monde était attaché. Les prophètes sont les représentans de la tendance exclusive; les rois, d'une pensée plus large et plus ouverte aux idées du dehors. Le prophé-

tisme, bien plus en harmonie avec le génie et la vocation du peuple hébreu, devait nécessairement triompher et empêcher la royauté laïque de prendre jamais de sérieuses racines en Israël.

Ce qu'il importe de remarquer, c'est que l'autorité prophétique, si hostile à la royauté, ne l'est guère moins au sacerdoce. Le prophète (1) ne sort pas de la tribu de Lévi; il n'enseigne pas dans le temple, mais sur les places, dans les rues et les marchés; il ne tient sa mission que de Dieu et représente les intérêts populaires contre les rois et les prêtres, souvent alliés aux rois. De là un genre de pouvoir sans analogue dans l'histoire d'aucun peuple, une sorte de tribunat inspiré, voué à la conservation des anciennes idées et des anciens droits. On ne peut nier que la politique des prophètes ne se présente souvent à nous comme étroite et opposée au progrès; mais c'était la vraie politique d'Israël. Certes elle paraît d'abord importune, cette voix austère et monotone du prophète prédisant toujours des ruines, anathématisant les instincts qui entraînaient l'homme antique vers le culte de la nature. Souvent, dans cette longue lutte des rois et des prophètes, c'est aux rois que nous sommes tentés de donner raison. L'opposition de Samuel contre Saül est d'ordinaire peu sensée, et si les prophètes adressent parfois à David de très justes avertissemens, quand ils rappellent à la morale ce grand roi, qui était trop porté à l'oublier, on ne peut nier que souvent aussi leurs reproches ne révèlent une politique bien naïve, — par exemple, quand ils présentent comme un crime capital le recensement ordonné par David, et qu'ils veulent faire envisager les calamités qui le suivirent comme une punition de cette mesure, sans doute peu populaire. Plusieurs des rois présentés par les auteurs sévères du Livre des Rois et des Paralipomènes comme des scélérats étaient peut-être des princes raisonnables, tolérans, partisans d'alliances nécessaires avec l'étranger, obéissant aux besoins de leur temps et à un certain penchant pour le luxe et l'industrie. Les prophètes, pleins du vieil esprit sémitique, ennemis ardens des arts plastiques, iconoclastes fougueux, hostiles à tout ce qui entraînait Israël dans le mouvement du monde, demandaient aux rois des persécutions contre les cultes qui s'éloignaient du monothéisme, et leur reprochaient comme des crimes contre Dieu leurs alliances les plus sensées. Jamais opposition ne fut plus âcre, plus violente, plus anarchique, et pourtant au fond l'opposition avait raison. Dès que l'on part de ce principe qu'Israël n'avait qu'une vocation, la conservation du monothéisme, la direc-

(1) Nous regrettons d'être obligé d'employer le mot *prophète*, qui ne date que des traducteurs grecs de la Bible, et pourrait faire croire que la prédiction de l'avenir était la fonction essentielle de ces hommes inspirés. Il serait préférable, au moins pour les époques anciennes, de les appeler *voyans*, ou de leur conserver le nom sémitique de *nabi*.

tion de son mouvement appartenait de droit aux prophètes. Israël ne pouvait rallier l'humanité autour d'une même foi qu'en écartant d'abord scrupuleusement toute influence étrangère; la conservation du monothéisme ne demandait ni étendue, ni variété d'esprit, mais une inflexible ténacité.

III.

David et Salomon représentèrent durant soixante ans (dix siècles environ avant l'ère chrétienne) le plus haut degré de gloire et de prospérité temporelle que les Hébreux aient jamais atteint. Désormais tous leurs rêves de bonheur se tourneront vers un idéal composé de David et de Salomon, un roi puissant et pacifique, qui règnera d'une mer à l'autre et dont tous les rois seront tributaires. A quel moment cette pensée féconde, d'où naîtra le Messie, fit-elle son apparition en Israël? La critique ne le dira jamais. Ces idées, écloses au fond de la conscience d'une nation, n'ont pas de commencement; comme toutes les œuvres profondes de la nature, elles cachent leur origine dans de mystérieuses ténèbres. L'idée de l'empire du monde est-elle née dans Rome à un moment donné? Non; elle est aussi ancienne que Rome même, et fut en quelque sorte scellée dans la première pierre du Capitole. La foi au Messie, vague, obscure, entremêlée d'éclipses et d'oublis, repose de même dans les plus antiques assises d'Israël.

L'inaptitude des Hébreux à un grand rôle politique se dévoile de plus en plus. A partir de Roboam, ils sont presque toujours en vasselage, d'abord sous l'Égypte, puis sous l'Assyrie, puis sous la Perse, puis sous les Grecs, puis sous les Romains. Une cause particulière accéléra la ruine de leur puissance temporelle. La tribu de Juda, arrivée à la prépondérance par la victoire de David, ne réussit jamais à étouffer l'individualité des autres tribus et à fonder l'unité de la nation. Les tribus du nord de la Palestine, groupées autour de celle d'Éphraïm, aspiraient à se séparer et ne supportaient qu'impatiemment leur dépendance religieuse de Jérusalem. Les dépenses considérables de Salomon, qui pesaient lourdement sur les provinces et ne profitaient qu'à la capitale, achevèrent de séparer les intérêts du nord et du sud. Éphraïm, avec sa montagne de Garizim, rivale de Sion, sa ville sainte de Béthel, ses nombreux souvenirs de l'âge patriarcal, était sans contredit la plus considérable des individualités qui luttaient contre l'action absorbante de Jérusalem. La rivalité de ces deux familles principales des Israélites date des époques les plus reculées de leur histoire. Au temps des juges, Éphraïm, par le séjour de l'arche à Silo et par son importance territoriale, tint

vraiment l'hégémonie de la nation. L'idée d'une monarchie israélite faillit un moment être réalisée par Éphraïm (1). Après la mort de Saül, nous voyons cette tribu grouper autour d'elle toutes les tribus du nord, opposer sans succès Isboseth à David, l'habile et heureux champion des prétentions de Juda, enfin, après la mort de Salomon, faire triompher ses tendances séparatistes par le schisme du royaume d'Israël et l'avénement d'une dynastie éphraïmite. Parmi les chefs des ouvriers que Salomon faisait travailler à la construction de la terrasse entre Sion et Moria, il remarqua un robuste jeune homme d'Éphraïm, dont l'air intelligent le frappa et auquel il donna une fonction importante dans son administration. C'était l'homme destiné à porter un coup mortel à la maison de David. Jéroboam leva, du vivant même de Salomon, l'étendard de la révolte : les embarras financiers qui suivirent la mort du grand roi lui fournirent une excellente occasion pour consommer une séparation devenue inévitable.

On ne saurait dire que le schisme des dix tribus ait été, au point de vue de la destinée générale du peuple hébreu, un sérieux malheur. Réduit à un espace de quinze lieues de long sur vingt de large (l'étendue d'une sous-préfecture), Juda, abandonné à lui-même, s'épure et s'exalte; ses idées religieuses se développent et se compliquent. Le nord au contraire, livré à des dynasties brutales et en proie à de continuelles révolutions, fut de bonne heure annulé : la tradition religieuse s'y affaiblit. Durement repoussées par les Juifs dédaigneux de Jérusalem, quand elles voulurent après la captivité rebâtir le temple avec eux, ces populations déshéritées ne firent guère que copier de loin les institutions de Juda. Elles prirent leur revanche par le christianisme. Le Christ trouva ses plus nombreux disciples dans ces provinces méprisées, mal famées pour l'orthodoxie, et en ce sens on pourrait affirmer que Samarie a eu autant de part que Jérusalem à l'œuvre capitale d'Israël. Cette antique fraction du peuple hébreu, qui, si elle n'a pas eu la destinée brillante de Juda, l'a presque égalé par sa persévérance et sa foi, est de nos jours à la veille de s'éteindre, et offre au monde le singulier spectacle d'une religion qui va mourir. Les persécutions, la misère et le prosélytisme des sectes plus puissantes, surtout des missions protestantes, menacent à chaque instant sa frêle existence. En 1820, les Samaritains étaient encore au nombre d'environ cinq cents. Robinson, qui visita Naplouse (l'ancienne Sichem) en 1838, n'en trouva plus que cent cinquante. Dans une supplique qu'ils adressèrent au gouvernement français en 1842, ils avouent qu'ils sont réduits à quarante familles. Leur vieux prêtre, Salamé, fils de Tobie, qui corres-

(1) Voyez le récit de la tentative d'Abimélech (*Juges*, ch. IX).

pondit avec l'évêque Grégoire et M. de Sacy, vit encore (1), mais il ne paraît pas qu'après lui la connaissance de la langue et des traditions samaritaines doive se continuer. Aujourd'hui que tout le monde cherche en Orient quelqu'un à protéger, qui songera à ces pauvres Samaritains?

Il est remarquable du reste que le prophétisme dans le royaume du nord fut d'abord un élément de perturbation politique encore plus grave que dans le sud, et y rendit impossible toute loi d'hérédité, tandis qu'à Jérusalem le prestige de la maison de David et le privilége incontesté des lévites maintinrent une sorte de droit divin pour la succession au trône et au sacerdoce. Élie et son école nous représentent ce moment de la toute-puissance prophétique, faisant et défaisant les dynasties, gouvernant en réalité sous le nom de rois en tutelle. Les plus belles pages du livre de M. Ewald sont celles où il expose le rôle et le caractère d'Élie. Ce géant des prophètes, par sa vie anachorétique, par le costume particulier qu'il portait, par sa retraite invisible dans les montagnes, d'où il ne sortait, comme un être surnaturel, que pour porter ses menaces et disparaître aussitôt, tranche fortement avec la physionomie plus simple des prophètes anciens et l'école moins ascétique des prophètes lettrés. Une grande révolution ne tarda pas, en effet, à s'opérer dans la forme du prophétisme. Les prophètes de l'école d'Élie et d'Élisée n'écrivaient pas : à l'ancien prophète homme d'action succède le prophète écrivain, ne cherchant sa force que dans la beauté de la parole. Ces étonnans publicistes enrichirent les écritures hébraïques, limitées jusque-là au récit historique, au cantique et à la parabole, d'un genre nouveau, d'une sorte de littérature politique, alimentée par l'événement du jour, et à laquelle la presse et la tribune des temps modernes peuvent seules être comparées.

Autant l'avenir profane d'Israël semblait détruit sans retour, autant ses destinées religieuses s'agrandissaient. Les derniers temps du royaume de Juda présentent l'un des mouvemens religieux les plus étonnans de l'histoire. Les premières origines du christianisme sont là. L'ancienne religion hébraïque, simple, sévère, sans théologie raffinée, n'est presque qu'une négation. Vers le temps dont nous parlons, un piétisme exalté, représenté par les réformes d'Ézéchias et surtout de Josias, introduit dans le mosaïsme des élémens nouveaux. Le culte se centralise de plus en plus à Jérusalem; la prière commence. Le mot de dévotion, qui ne correspond à rien dans l'ancienne religion patriarcale, commence à avoir un sens. De nouvelles

(1) Voyez l'opuscule de M. l'abbé Bargès intitulé *les Samaritains de Naplouse*, Paris 1855.

éditions du code mosaïque, conçues sur le ton de la prédication, et dont on relevait l'autorité par certaines fraudes pieuses, se répandent; des cantiques composés par des lettrés et empreints de quelque rhétorique réchauffent dans les âmes le zèle du mosaïsme. Un style lâche, prolixe, mais plein d'onction, dont nous trouvons le type dans l'œuvre de Jérémie, caractérise ces productions. Inutile d'ajouter que chaque recrudescence de piété était accompagnée d'une recrudescence d'intolérance et de persécution contre tout ce qui n'était pas conforme au monothéisme le plus pur.

Une profonde modification se manifeste en même temps dans la manière de sentir. Un esprit de douceur, un sentiment délicat de compassion pour le faible, l'amour du pauvre et de l'opprimé, avec des nuances inconnues de l'antiquité, se font jour de toutes parts. La prophétie de Jérémie et le Deutéronome sont déjà sous ce rapport des livres chrétiens. L'amour, la charité naissent dans le monde. En même temps grandissait l'idée chérie d'Israël, l'attente d'un roi modèle qui ferait régner Dieu dans Jérusalem et réaliserait les anciens oracles. On crut longtemps que ce roi parfait allait venir; mais quand on vit Josias réaliser presque l'idéal du souverain théocratique et périr misérablement, l'espérance se trouva déplacée. Le système très simple sur lequel reposait l'édifice social d'Israël, le pacte de Dieu et de la nation, en vertu duquel, tant que la nation serait fidèle à Jéhovah, elle serait heureuse et triomphante, ce système, dis-je, ne pouvait échapper aux plus rudes démentis. Les prophètes chargés d'appliquer cet étrange principe devaient avoir plus d'une lutte à soutenir contre la réalité. Souvent les époques où la piété était le plus vive furent les plus malheureuses, et on peut dire que la catastrophe finale surprit Israël au milieu d'une période d'assez grande ferveur. Endurci contre les déceptions, habitué à espérer contre l'espérance, Israël en appela de la lettre à l'esprit. L'idée d'un royaume spirituel de Dieu et d'une loi écrite non sur la pierre, mais dans les cœurs, lui apparut comme l'aurore d'un nouvel avenir.

Pendant qu'au sein de Jérusalem s'agitaient ces délicates questions d'où dépendait l'avenir religieux du monde, s'établissaient en Orient d'immenses et toutes puissantes monarchies auxquelles la destruction du royaume de Juda devait à peine coûter un effort. Les Hébreux, avec leurs idées si simples en fait d'organisation politique et militaire, éprouvèrent une vive impression d'étonnement et de terreur quand ils se trouvèrent pour la première fois en présence de cette redoutable organisation de la force, de ce matérialisme impie et brutal, de ce despotisme où le roi usurpait la place de Dieu. Les prophètes, aveugles selon la chair, clairvoyans selon l'esprit, ne cessaient de repousser la seule politique qui pût sauver Israël, de battre en brèche la royauté et d'exciter par leurs menaces et leur purita-

nisme des agitations intérieures (1). On les vit sur les ruines de Jérusalem maintenir leur obstination et triompher presque des désastres qui réalisaient leurs prédictions. Une politique vulgaire les condamnerait et les rendrait en grande partie responsables des malheurs de leur patrie; mais le rôle religieux du peuple juif devait toujours être fatal à son rôle politique. Israël devait avoir le sort de tous les peuples voués à une idée, et promener son martyre à travers les dédains du monde, en attendant que le monde rallié vînt lui demander en suppliant une place dans Jérusalem.

IV.

La captivité n'atteignit qu'un assez petit nombre des habitans de la Palestine; mais elle frappa la tête de la nation et la classe entière où résidait la tradition religieuse, en sorte que l'esprit tout entier de la Judée se trouva transporté à Babylone. Telle est la cause qui fit éclore sur les bords de l'Euphrate les plus belles productions du génie hébreu, ces psaumes si touchans qui vont à l'âme, l'enchantent et la pénètrent de tristesse et d'espérance, ces incomparables odes prophétiques qu'on a ajoutées à la suite des œuvres d'Isaïe (2). Il se forma dès lors à Babylone, ou pour mieux dire dans les petites villes groupées autour de cette grande cité, comme une seconde capitale du judaïsme. Les restaurateurs des institutions et des études anciennes en Judée, comme Esdras et Néhémie, viennent de là, et s'indignent à leur arrivée de l'ignorance et de la corruption de langage de leurs coreligionnaires de Palestine. Après la destruction de Jérusalem par les Romains, Babylone deviendra de nouveau le centre principal de la culture intellectuelle d'Israël, en sorte qu'on peut dire que deux fois la continuation de la tradition juive s'est faite par Babylone, à la suite des deux grandes catastrophes qui, à sept siècles de distance, ruinèrent entièrement le judaïsme à Jérusalem.

Je ne sais s'il y a dans l'histoire de l'esprit humain un spectacle plus étrange que celui dont Babylone fut témoin au VIe siècle avant l'ère chrétienne. Ce petit groupe d'exilés perdu au milieu d'une foule profane, sentant à la fois sa faiblesse matérielle et sa supériorité intellectuelle, voyant autour de lui le règne brutal de la force et de l'orgueil, s'exalte et atteint le ciel. De tant d'oracles divins non encore accomplis, de cet amas d'espérances trompées, de cette lutte de la foi et de l'imagination contre la réalité, naquit la pensée du Messie. En présence de l'iniquité triomphante, Israël en appela au *grand jour de Jéhovah* et s'élança résolument dans l'avenir.

(1) Voyez, par exemple, Jérémie, ch. XXXVI.

(2) Ch. LX-LXVI. Les plus fortes preuves établissent que ces morceaux ne sont pas d'Isaïe, mais bien du temps de la captivité.

Qu'y vit le prophète innommé (1) qui fut à ce moment décisif l'interprète de la pensée d'Israël? Les rêves du malade, qui, dans les accès de la fièvre, voit se dérouler devant lui un autre monde et briller un autre soleil, n'eurent jamais de pareilles ardeurs. On ne peut qu'indiquer le motif de ces hymnes divins par lesquels l'illustre inconnu salua la nouvelle Jérusalem : « Lève-toi, resplendis, Jérusalem!... » — « Voix qui crie dans le désert : préparez les voies de Jéhovah, aplanissez ses sentiers!... » — « Qu'ils sont beaux sur les montagnes, les pieds de celui qui annonce le salut!... » — « Cieux, répandez votre rosée, et que les nues versent la justice... » — « Quel est celui-ci qui vient d'Édom, qui arrive de Bosra les habits rouges de sang?... » — puis, dans une obscure et mystérieuse vision, cette sublime apothéose de l'*homme de douleur*, le premier hymne à la souffrance que le monde ait entendu. Nulle part n'éclate mieux que dans ces pages inspirées le don spécial d'Israël, la *foi*, cette conscience de sa supériorité qui survivait à toutes les défaites, cette certitude de l'avenir qui donna à une poignée de captifs l'assurance d'affirmer que le monde leur appartiendrait un jour. « Lève tes yeux à l'entour et regarde, Jérusalem, ces foules qui viennent et se rassemblent : des fils te sont amenés des contrées lointaines, des filles se pressent sur ton sein. Une multitude de chameaux, les dromadaires de Madian et d'Epha te débordent; ceux-ci viennent de Saba, portant l'or et l'argent et annonçant les louanges de Jéhovah. Les troupeaux de Cédar accourront vers toi; les béliers des Nabatéens s'offriront d'eux-mêmes pour tes sacrifices. Quels sont ceux-ci qui volent comme des nuées, comme des colombes vers leur abri? Les îles de la mer sont dans l'attente; les vaisseaux de Tartesse sont prêts pour t'amener des fils. Des étrangers s'offriront pour bâtir tes murailles; les rois se feront tes serviteurs. Tes portes seront ouvertes nuit et jour pour laisser entrer l'élite des nations et les rois amenés pour te rendre hommage. Les fils de ceux qui t'ont humilié viendront courbés vers toi; ceux qui te méprisaient baiseront la trace de tes pieds et t'appelleront Cité de Dieu, sainte Sion d'Israël. Tu suceras le lait des nations, tu t'allaiteras à la mamelle des rois. On n'entendra plus parler d'iniquité sur ta terre, ni de désastres dans tes frontières; la paix règnera sur tes murs, la gloire siégera à tes portes. Tu n'auras besoin ni de soleil pour éclairer tes jours, ni de lune pour illuminer tes nuits : ton soleil ne se couchera jamais, et ta lune ne connaîtra plus de déclin, car Jéhovah sera ta lumière éternelle, et les jours de ton deuil seront passés à jamais. »

A partir de ce moment, Israël nous apparaît exclusivement pos-

(1) Celui dont les ouvrages ont été mis à la suite du recueil d'Isaïe.

sédé de son idée religieuse. Aucune des distractions profanes auxquelles il s'était par momens attardé ne le troublera désormais. Plus un doute, plus une révolte, plus une tentation d'idolâtrie; le paganisme ne lui inspire plus que les amères et hautaines dérisions du *Livre de la Sagesse*. Le judaïsme va se resserrant et se fortifiant de plus en plus. La liberté, la simplicité de l'antique génie hébreu, si étranger à tout scrupule de théologie et de casuistique, font place aux petitesses du rabbinisme. Le scribe succède au prophète. Un sacerdoce plus fortement organisé étouffe toute vie profane : la *synagogue* devient ce que sera plus tard l'*église*, une sorte d'autorité constituée contre laquelle vient se briser toute pensée indépendante. Le piétisme se développe et produit une littérature bien affaiblie, si on la compare aux productions de l'époque classique, mais encore pleine de charmes; quelques psaumes tendres et touchans, aliment éternel des âmes pieuses, et les jolis romans de Tobie et de Judith sont de cette époque. Que l'on compare l'honnête Tobie à Job, frappé comme lui de douleurs imméritées : un monde les sépare. Ici, la patience, la vertu récompensée, de douces et consolantes images; là-bas, la révolte, la dispute, le désespoir, et le fier sentiment de l'Arabe disant dans le malheur : « Dieu est grand! » sentiment qui n'a rien de commun avec la vertu toute chrétienne de la résignation.

Une grande indifférence pour la vie politique fut la conséquence du zèle étroit et sévère qui caractérise les temps dont nous parlons. Israël n'était pas chargé d'enseigner au monde la liberté; aussi, depuis la captivité, le voyons-nous s'accommoder volontiers d'une position subordonnée et ne songer qu'à exploiter les avantages que lui offrait cette situation, sans paraître se douter qu'elle eût rien de honteux. Pendant que la Grèce, avec des ressources de bien peu supérieures à celles de la Palestine, faisait remporter à la liberté sa première victoire, Israël se résignait à n'être qu'une province du *grand roi*, et s'en trouvait assez bien. C'est là, il faut l'avouer, le mauvais côté de l'histoire juive. Nullement faits pour la vie politique, n'étant jaloux que de leur liberté religieuse, les Juifs acceptèrent tous les régimes qui montrèrent pour leur culte quelque tolérance, et donnèrent à tous les despotismes des serviteurs d'autant plus dévoués qu'ils n'étaient retenus par aucune responsabilité envers la nation. L'empire chaldéen leur fut, il est vrai, toujours odieux, et ils accueillirent sa ruine avec des cris de joie, sans doute parce que cet empire militaire et tout profane n'avait rien qui répondît à leur propre nature. Ils acceptèrent au contraire comme un bienfait la domination des Perses, dont la religion était la moins païenne du monde païen, et offrait par sa gravité, sa tendance au monothéisme, son horreur pour les représentations figurées, beau-

coup d'analogie avec le culte mosaïque. Cyrus fut reçu par eux comme un envoyé de Jéhovah, et introduit de plein droit dans la famille élue du peuple de Dieu.

On ne peut nier que les Perses ne se soient montrés assez libéraux envers Israël. Zorobabel, qu'ils rétablirent à la tête de la nation, était de la maison de David, et il n'eût tenu qu'aux Juifs de relever par lui leur dynastie nationale; mais telle était leur indifférence politique, qu'après Zorobabel ils laissent sa lignée se continuer obscurément et ne reconnaissent plus d'autre pouvoir que celui du grand-prêtre, qui devient héréditaire. Israël suit de plus en plus sa destinée; son histoire n'est plus celle d'un état, mais d'une religion. C'est le sort des peuples qui ont à remplir une mission intellectuelle ou religieuse sur les autres peuples, de payer de leur nationalité cette brillante et périlleuse vocation. Le génie grec n'a agi puissamment sur le monde qu'à une époque où la Grèce n'avait plus de rôle politique. On a très bien montré que la première cause de la perte de l'Italie a été la tendance universelle de l'Italie, ce *primato* qu'elle a en effet si longtemps exercé, et qui a fait que, voulant être maîtresse partout, elle n'a rien été chez elle. Qui sait si un jour les idées françaises ne rempliront pas le monde, quand la France ne sera plus? Les nationalités qui tiennent fortement à leur sol, qui ne cherchent point à faire prévaloir leurs idées au dehors, sont chez elles très résistantes, mais elles ont peu d'action dans le mouvement général du monde. Pour agir dans le monde, il faut mourir à soi-même : le peuple qui se fait le missionnaire d'une pensée religieuse n'a plus d'autre patrie que cette pensée, et c'est en ce sens que trop de religion tue un peuple et contrarie un établissement purement national. Les Macchabées sont d'admirables héros, mais leur héroïsme n'excite pas en nous les mêmes impressions que le patriotisme grec et romain. Miltiade combat pour Athènes sans aucune arrière-pensée de théologie ni de croyance; Judas Macchabée combat pour une foi et non pour une patrie, ou du moins la patrie est chez lui subordonnée à la foi. Cela est si vrai, que, depuis la captivité, le sol de la Palestine devient presque indifférent pour les Juifs. Leurs communautés les plus florissantes, les plus éclairées, les plus pieuses sont répandues dans les régions les plus éloignées de l'Orient.

Une dernière épreuve cependant attendait Israël, et peut-être la plus dangereuse de toutes, — je veux dire la contagion de la civilisation grecque, qui, à partir d'Alexandre, envahit toute l'Asie. Le premier devoir du peuple juif était l'isolement. Ce devoir, il avait pu le remplir sans trop de peine en présence de l'Égypte, de la Phénicie, de l'Assyrie : la Perse avait exercé sur le tour de son imagination une assez forte influence; mais, grâce à une singulière analogie d'institu-

tions et de génie, cette influence, librement acceptée, ne fut pas une infidélité. La tentation fut bien plus grave devant ce prestige incomparable du génie grec, qui devait séduire les parties les plus nobles du genre humain. Israël fut d'abord très profondément entamé. Les colonies juives établies en Égypte se laissèrent prendre au charme de l'hellénisme, rompirent la communion avec Jérusalem et sortirent presque entièrement de la famille israélite (1). La Palestine elle-même subit d'abord l'action des Séleucides : on vit à Jérusalem un stade et des gymnases; un parti puissant, qui comptait dans son sein presque toute la jeunesse, favorisait ces nouveautés, et, fasciné par l'éclat des institutions grecques, prenait déjà en pitié le culte et les habitudes austères des ancêtres. Cette fois encore pourtant l'esprit conservateur l'emporta : quelques vieillards obstinés et une famille de héros sauvèrent la tradition à laquelle le monde allait bientôt se rallier.

La mesure du danger nous est donnée par celle de la haine. Malheur à ceux qui essaient de s'opposer au libre développement des besoins religieux de l'humanité! Les mémoires historiques les plus sacrifiées sont celles des souverains qui, n'ayant pas su bien deviner l'avenir ou ayant follement entrepris de l'arrêter, se sont faits les persécuteurs des mouvemens religieux qui devaient triompher; tels furent Antiochus, Hérode, Dioclétien, Julien, tous grands princes selon la terre, que la conscience populaire a damnés sans pitié. Cet Antiochus Épiphane, dont le nom est irrévocablement associé à celui de Néron, était un prince humain (2), éclairé, qui ne voulait sans doute que le progrès de la civilisation et des arts de la Grèce. Les rudes moyens qu'il employa étaient ceux que les Grecs et les Romains mettaient en usage partout et toujours pour faire plier devant eux les civilisations différentes de la leur. Ayant longtemps demeuré à Rome comme otage, Antiochus revint en Syrie la tête pleine des idées de la politique romaine et rêvant un empire d'Orient fondé, comme celui de Rome, sur l'assimilation des nationalités et l'extinction des variétés provinciales. La Judée était le premier obstacle qu'il devait rencontrer dans l'exécution de ce projet. Le sacerdoce était en ce moment fort affaibli; le grand-prêtre Jésus, qui pour suivre la mode se faisait appeler Jason, s'oublia jusqu'à envoyer une théorie aux jeux héracléens de Tyr; le temple fut mis au pillage; un moment Jupiter Olympien y eut son autel, et des bacchanales parcoururent les rues de Jérusalem. Alors commença cette résistance hé-

(1) Il est remarquable que Philon et les Juifs d'Égypte n'ont laissé aucune trace dans la tradition du Talmud : aujourd'hui encore les vrais Juifs les regardent à peine comme des coreligionnaires.

(2) Voyez le témoignage du Livre même des Macchabées, I, ch. VI, v. 11.

roïque qui a donné à la religion ses premiers martyrs. Les prêtres et une grande partie de la population de Jérusalém avaient cédé; les petites villes et les laïcs résistèrent. Ce fut le privilége et le secret de la force du peuple juif de maintenir sa foi indépendante du prêtre, en la faisant résider uniquement dans la conscience d'un petit nombre de chefs de famille attachés à des idées très simples et dominés par un sentiment invincible de leur supériorité. La destinée de l'humanité fut jouée là sur la fermeté de quelques familles. Par suite de cette fermeté, l'esprit grec fut réduit à l'impuissance en Palestine et privé de toute influence vraiment féconde sur la première période du christianisme naissant.

Une influence bien plus efficace, parce qu'elle s'exerça sans violence et par l'effet de la conformité morale des deux peuples, fut celle de la Perse. La Perse est le seul pays qui ait exercé sur le peuple juif une action religieuse vraiment profonde. Un des résultats les plus importans des études orientales en ces derniers temps a été de montrer le rôle capital que les institutions de l'*Avesta* ont joué dans toute l'Asie occidentale durant les siècles qui précédèrent et ceux qui suivirent immédiatement l'ère chrétienne : c'est à la Perse qu'il faut faire honneur de tant d'élémens nouveaux que nous trouvons dans le christianisme comparé au mosaïsme, élémens qu'un examen superficiel avait fait d'abord rapporter à la Grèce. Babylone, qui continuait d'être un des centres principaux du judaïsme, fut le théâtre de ce mélange qui devait avoir des conséquences si graves dans l'histoire de l'esprit humain, et dont les premières conséquences furent pour les Juifs une théorie plus compliquée d'anges et de démons, un spiritualisme raffiné, si on le compare à l'ancien réalisme hébreu, un goût pour le symbole qui confine presque à la cabbale et au gnosticisme, des idées sur les manifestations terrestres de la Divinité tout à fait étrangères aux peuples sémitiques. La foi à l'immortalité et à la résurrection des corps prend aussi des formes plus arrêtées : les Hébreux n'étaient jamais arrivés sur ce point à rien de bien déterminé; l'immortalité à laquelle Israël a cru plus qu'aucun peuple est celle de sa race et de son œuvre, non celle de l'individu. Enfin les formules messianiques prennent beaucoup plus de précision et se rattachent à la croyance que la fin du monde était prochaine et serait accompagnée d'un renouvellement de toutes choses (1). Une série de compositions écrites sous forme de visions apocalyptiques, et que M. Ewald envisage avec raison comme une sorte de renais-

(1) Voir un excellent travail sur l'origine et la formation des croyances apocalyptiques chez les Juifs, récemment publié dans la *Revue de Théologie*, de M. Colani (octobre 1855), par M. Michel Nicolas, professeur à la faculté de théologie de Montauban. On y trouvera la démonstration de ce que je ne puis qu'indiquer ici.

sance du prophétisme, telles que les livres de Daniel, d'Hénoch, le quatrième livre d'Esdras, les vers sibyllins (1), furent le fruit de ce nouveau goût, qui, si on le compare à la manière des poètes de la bonne époque, représente une sorte de romantisme. Ce sont là, si l'on n'envisage que la forme, des productions de pleine décadence; cependant on y rencontre parfois une singulière vigueur de pensée. Le Livre de Daniel en particulier peut être considéré comme le plus ancien essai de philosophie de l'histoire. Les révolutions qui traversaient l'Orient, les habitudes cosmopolites du peuple juif, et surtout l'intuition que ce peuple a toujours eue de l'avenir, lui donnaient sous ce rapport un immense avantage sur la Grèce. Tandis que l'histoire politique, je veux dire l'histoire des luttes intérieures de la cité, a trouvé en Grèce et en Italie ses plus excellens interprètes, Israël a eu la gloire d'envisager le premier l'humanité tout entière, de voir dans la suite des empires autre chose qu'une succession fortuite, et d'assujettir à une formule le développement des affaires humaines. Incomplet tant qu'on voudra, ce système de philosophie de l'histoire est au moins celui qui a le plus vécu : il a duré depuis l'époque des Macchabées presque jusqu'à nos jours; saint Augustin dans *la Cité de Dieu* et Bossuet dans l'*Histoire universelle* n'y ont rien ajouté d'essentiel.

Un fait nouveau en Israël signala le siècle fécond qui précéda la naissance du Christ : de nombreuses sectes se produisirent, accusant un raffinement de prétentions théologiques inconnu jusque-là. En même temps les pratiques de dévotion particulière, vers lesquelles les anciens Hébreux n'étaient nullement attirés, se répandent, et, suivant l'éternelle loi des religions toujours portées à se développer par l'accessoire, oblitèrent le fond antique. Les synagogues, ou lieux de réunion religieuse, dont on ne trouve nulle trace avant la captivité et dont l'institution n'est que médiocrement en harmonie avec l'esprit du mosaïsme, prennent une grande importance et se multiplient de toutes parts. L'influence de la Haute-Asie se fait de plus en plus sentir; mais, ouverte du côté de l'Orient, Jérusalem reste fermée du côté de la Grèce et repousse obstinément toute action de la philosophie occidentale. Un parti peu nombreux d'hommes éclairés et trop raisonnables pour réussir, les sadducéens, essaient bien de constituer une sorte de mosaïsme rationnel. L'incrédule Hérode fait rebâtir le temple en style grec, et oppose au fanatisme une politique toute mondaine, fondée sur la séparation de l'église et de l'état et sur l'égale tolérance des diverses sectes. Ces timides

(1) Aucun doute n'est possible sur la date relativement moderne du Livre de Daniel. Voyez les travaux spéciaux de MM. Lengerke, Hitzig, Lücke, Ewald. Une partie des vers sibyllins est d'origine juive.

remèdes ne pouvaient rien contre le mal mystérieux qui travaillait Israël. Les pharisiens l'emportent : or qu'étaient les pharisiens? Les continuateurs de la vraie tradition, les fils de ceux qui résistèrent durant la captivité, qui résistèrent sous les Macchabées, les ancêtres des talmudistes et de ceux qui montèrent sur les bûchers du moyen âge, les ennemis naturels de tous ceux qui aspiraient à élargir le sein d'Abraham.

Ainsi se maintint jusqu'au bout la grande loi qui domine l'histoire d'Israël, la lutte de la tendance libérale et de la tendance conservatrice, lutte où, pour le bonheur du monde, la pensée conservatrice a toujours eu le dessus. Celui qui étudie cette histoire d'après nos idées modernes, reflet des idées de la Grèce et de Rome, est scandalisé à chaque pas : il doit être pour Saül contre Samuel, pour Isboseth contre David, pour les rois contre les prophètes, pour les Samaritains contre les Juifs, pour le parti helléniste contre les Macchabées, pour les sadducéens contre les pharisiens. Et pourtant si Saül et Isboseth l'avaient emporté, Israël n'eût été qu'un petit état oublié de l'Orient, quelque chose comme Moab ou l'Idumée. Si les rois eussent réussi à étouffer le prophétisme, peut-être Israël eût-il égalé dans l'ordre des choses profanes la prospérité de Tyr ou de Sidon; mais tout son rôle religieux eût été supprimé. Si les Macchabées ne s'étaient trouvés pour résister aux Séleucides, la Judée eût été un petit pays comme la Bithynie ou la Cappadoce, absorbée d'abord par la Grèce, puis par Rome. C'étaient, si l'on veut, des esprits étroits et arriérés que ces Juifs obstinés de Modin, des esprits fermés à toute idée de progrès, nullement doués du sentiment de l'art, incapables de rien comprendre à la civilisation brillante de la Grèce. On ne peut nier aussi que les sadducéens ne nous paraissent en beaucoup de choses supérieurs aux pharisiens. Toute l'histoire d'Israël prouve par un frappant exemple que la victoire n'appartient pas ici-bas aux causes qui semblent les plus raisonnables et les plus libérales : elle est à ceux que Jéhovah a choisis pour guider l'humanité vers les terres inconnues que les oracles divins lui ont promises.

Le moment était venu où la pensée large et la pensée étroite allaient se livrer un dernier combat, et où les deux tendances contraires qui s'agitaient en Israël étaient près d'aboutir à un déchirement. D'une part, en effet, Israël avait une mission essentiellement conservatrice; de l'autre, il s'adjugeait hardiment l'avenir. Le jour où cet avenir s'ouvrit, il était facile de prévoir que la synagogue obéirait à son éternelle maxime : espérer toujours et toujours résister. De là la fausse position d'Israël en présence du christianisme et l'origine de cette haine irréconciliable que dix-huit siècles ont à

peine assouvie. Le Christ était sorti de son sein, et pour rester fidèle à son principe, Israël devait le crucifier. Le christianisme était son épanouissement naturel, et il devait le repousser. Chassé du giron de sa mère, ce fils devait grandir contre elle et marcher sans elle aux destinées qui l'attendaient. Saint Paul a exprimé avec l'énergie de son fougueux génie cette situation, la plus extraordinaire que l'histoire religieuse du monde ait présentée.

Arrêtons-nous sur le seuil de cette mystérieuse apparition, en laquelle se résume toute la vie d'Israël. Les religions ne meurent ni n'abdiquent, et le judaïsme, après avoir produit son fruit, devait continuer à travers les siècles sa longue et tenace existence. Seulement l'esprit de vie est désormais sorti de lui; son histoire est belle et curieuse encore, mais c'est l'histoire d'une secte, ce n'est plus par excellence l'histoire de la religion. Que si en terminant nous nous posons cette question : Israël a-t-il rempli sa vocation? a-t-il gardé dans la grande mêlée des peuples le poste qui lui fut primitivement confié? Oui, répondrons-nous sans hésiter. Israël a été la tige sur laquelle s'est greffée la foi du genre humain. Nul peuple autant qu'Israël n'a pris sa destinée au sérieux; nul n'a senti si vivement ses joies et ses douleurs de nation; nul n'a plus vécu pour une idée. Israël a vaincu le temps et usé tous ses oppresseurs. Le jour où une fausse nouvelle fit célébrer un an trop tôt la prise de Sébastopol, un vieux Juif de Pologne, qui passe ses journées à la Bibliothèque impériale, plongé dans la lecture des manuscrits poudreux de sa nation, m'aborda en me citant ce passage d'Isaïe : « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone!... » La victoire des alliés n'était à ses yeux que le châtiment des violences exercées contre ses coreligionnaires par celui qu'il appelait le Nabuchodonosor et l'Antiochus de notre temps. Je crus voir devant moi, dans ce triste vieillard, le génie vivant de ce peuple indestructible. Il a battu des mains sur toutes les ruines; persécuté par tous, il a été vengé de tous : il ne lui a fallu pour cela qu'une seule chose, mais une chose que l'homme ne se donne pas à lui-même, durer. C'est par là qu'il a réalisé les plus hardies prédictions de ses prophètes : le monde qui l'a méprisé est venu à lui; Jérusalem est vraiment à l'heure présente « une maison de prière pour toutes les nations. » Également vénérée du juif, du chrétien, du musulman, elle est la ville sainte de quatre cents millions d'hommes, et la prophétie de Zacharie s'est vérifiée à la lettre : « En ce temps-là, dix hommes s'attacheront au pan de l'habit d'un Juif, en lui disant : Nous irons avec vous, car nous avons entendu dire que le Seigneur est avec vous! »

Ernest Renan.

LE

MARQUIS DES SAFFRAS

SCÈNES DE LA VIE COMTADINE

IV.[1]

LA SAINT-ANTONIN.

I.

Lorsque le maire Tirart fut informé de la visite de Lucien à la Pioline et de la rupture qui en était la suite, il courut chez le lieutenant Cazalis pour tout renouer, et de son chef il présenta les excuses les plus gracieuses, au nom de son neveu, comme si le refus venait de lui seul. — Mon Lucien s'est délié comme un étourdi, dit-il en finissant. O mademoiselle Blandine, vous qui êtes si raisonnable, comment avez-vous pu le prendre au mot? Il en sera au désespoir, j'en suis sûr. Laissez-moi faire, et je vous le ramène avant deux jours.

La tante sentait bouillonner toutes ses colères; elle allait faire un éclat, et M. Cazalis se hâta de congédier le maire. — Partez, partez au plus vite, dit-il en poussant Tirart sur le chemin; ma sœur n'est pas dans ses bons jours. Il ne faut pas la brusquer en public; mais quand nous sommes seuls, je fais d'elle ce que je veux. Au revoir, et ramenez-nous votre neveu dans deux ou trois semaines; d'ici là

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 octobre, et du 1er novembre.

j'aurai tout arrangé. Qu'il fasse un petit voyage d'un mois, et tout ira au mieux.

Au lieu de rentrer à la Pioline après cet entretien, le lieutenant se glissa le long de la haie pour gagner furtivement le bois de l'Olivette et s'y promener jusqu'à la nuit; mais la tante le guettait au passage. La scène fut terrible.—Comment! c'est lui qui nous refuse! ne cessait de répéter Mlle Blandine. Oh! c'est trop fort! C'est nous qui sommes refusés, c'est nous qui allons rentrer en grâce! Voilà où nous mènent vos ménagemens, vos ajournemens, vos politesses! Vous dévoreriez tous les affronts. Ah! il nous reviendra, ce Lucien!... Et vous oseriez le recevoir?... Oh! jamais, jamais! Non-seulement je lui refuse ma nièce, mais j'exige de lui des excuses et des excuses publiques; sinon, vous me verrez sortir de la Pioline, et pour toujours.

Le lieutenant courbait la tête, laissant passer l'orage. Il se disait à part lui : — Bast! me voilà tiré de souci pour une quinzaine au moins, et je m'en vais remettre à flot ma tragédie. — Mais la tante avait déjà organisé une grande conspiration contre *la Mort de César*. A toute heure elle assaisonnait ses discours de railleries contre la comédie, et dès la première répétition, les acteurs, pris isolément, à l'arrivée, au départ, furent comblés d'avanies par Mlle Blandine et la fidèle Zounet. Il n'en fallait pas tant pour blesser l'irritable susceptibilité des paysans; presque tous résolurent de ne plus reparaître à la Pioline, et les quelques figurans que le sergent Tistet parvint à retenir faisaient la plus triste mine. La tante ourdissait trames sur trames, elle était décidée à pousser les choses à l'extrême; c'était peine inutile : *la Mort de César* se disloquait d'elle-même, et l'anarchie intérieure y suffisait. Le départ de Lucien avait tout remis en question. Dix concurrens se présentèrent pour le personnage d'Antoine, qu'Espérit avait repris; le terrailler crut bien faire en donnant sa démission au profit d'un homme influent du pays. Vingt candidats nouveaux surgirent; puis c'étaient tous les jours de nouvelles prétentions, souvent très bizarres : Cayolis voulait introduire des chœurs d'opéra dans la tragédie, d'autres exigeaient qu'on montât *Zaïre* ou *Mérope* pour faire jouer leurs *bien-aimées;* le sergent Tistet déclarait qu'il resterait à l'écart tant que le caporal Robin n'aurait pas été exclu pour son inconduite, et le magister Lagardelle demandait que tous les rôles fussent mis au concours. A travers ces rivalités courait et batifolait Perdigal, semant à pleines mains les discordes. Toutes les passions que suscite le métier de comédien, il les mettait en éveil, en lutte; il surexcitait à plaisir les vanités, les jalousies, il enflammait les amours-propres les plus grotesques; il soufflait des ambitions aux plus lourdauds, aux plus ignorans, même à ceux qui ne savaient pas lire. Cette petite république était en feu. Robin vou-

lait qu'on répétât à *la Mule-d'Or*. Perdigal l'avait enfiévré d'orgueil : le malicieux poète était en train de lui persuader que « Tirart branlait au manche, et que lui Robin avait grande chance d'être nommé maire de Lamanosc. » Quant à Triadou, il faisait les frais de ces ambitions, payant à boire.

Dans la pensée d'Espérit, cette tragédie devait servir à rapprocher les cœurs, et il se trouvait au contraire que ce n'était qu'une occasion de déchiremens et de disputes. Il en était consterné. Tous les jours, de nouvelles difficultés se dressaient devant lui; il mettait en jeu toutes les ressources de son génie; il allait de l'un à l'autre avec un grand bon vouloir, usant de douceur, de patience et d'amitié; il remettait tant bien que mal les choses en état. A peine remontée, la machine craquait et se détraquait de nouveau. Quelle que fût sa ténacité, si vif que fût son désir d'exercer aux tragédies les gens de Lamanosc, jamais il ne se serait aventuré dans cette entreprise, s'il avait pu prévoir à quels obstacles il allait se heurter, quelles crises il aurait à traverser. Au milieu de ce grand désordre, il s'attristait et se désespérait de plus en plus; il avait voulu réunir, il divisait; il avait espéré la fraternité, il ne suscitait que des haines, des discordes, des jalousies. Et le mal empirait tous les jours. Le marquis des Saffras en vint à désirer que le projet de tragédie fût tout à fait abandonné.

Un jour de marché, il arriva cependant que Perdigal et Triadou se rencontrèrent à la ville, sur la place du théâtre. La veille, des comédiens de passage à bout d'industrie, criblés de dettes, avaient donné *Lucie de Lammermoor* pour frapper un grand coup. La recette avait été nulle. Ces malheureux acteurs avaient été saisis à la requête des hôteliers, et l'on vendait leur vestiaire à la criée, dans la rue. Perdigal et Triadou arrêtèrent leurs charrettes. L'huissier tenait en main un magnifique pourpoint de Ravenswood en velours fané. — Triadou, voilà ton affaire, dit Perdigal; quel costume pour jouer Cimber!

Le poète n'avait d'autre but que d'engager son ami dans une dépense inutile, absurde; de tous les gens de Lamanosc, c'était bien celui qui se souciait le moins de la tragédie. Avec son impudence ordinaire, il persuada au teinturier que *la Mort de César* serait jouée; il lui prouva, par toute sorte d'argumens saugrenus, qu'elle n'avait jamais été en si bonne voie, enfin qu'il y avait un ordre formel du préfet. Triadou le crut sur parole. Cet homme soupçonneux ne se méfiait jamais que de la vérité, il ouvrit sa sacoche de cuir et paya le costume.

— Il y aurait là encore une belle toge pour Robin, dit Perdigal en montrant la robe d'Éléazar, que l'huissier passait au trompette de

ville. Si j'étais en fonds comme toi, je l'achèterais pour le caporal... Tu as vendu tes moutons hors de prix, et l'on sait que l'argent ne te pèse guère.

Triadou se laissa complimenter longuement sur sa générosité, et comme chez lui la vanité l'emportait sur l'avarice, il acheta le costume de Robin; il aurait acheté toute la friperie, pour peu qu'on l'eût poussé.

Dans la soirée, il y eut exhibition de costumes à *la Mule-d'Or*. Robin prit le Voltaire et se mit à déclamer des tirades « à l'instar de Paris. » Son succès fut grand; on but à outrance, les têtes s'échauffèrent, et la reprise de la tragédie fut votée d'acclamation.

Le lendemain, il y avait dîner à la Pioline. Au dessert, on annonça la députation de *la Mule-d'Or*. Le notaire Giniez eut l'imprudence de leur dire : — Eh quoi! y pensez-vous encore à cette *Mort de César?* Mais, malheureux, comment ferez-vous sans Lucien? — Ce propos du notaire revint à *la Mule-d'Or* commenté, grossi, et prit les proportions d'un défi; les amours-propres se piquèrent, et, dans leur désir de donner une bonne leçon aux bourgeois du pays, tous les acteurs se remirent à leurs rôles; Perdigal lui-même prit à cœur le succès de la tragédie.

Sur ces entrefaites, il se trouva que la tante Blandine fut conviée à Methamis pour un baptême. Elle avait déjà, de ci de là, quatorze filleules, toutes vouées au blanc et toutes dotées à leur naissance d'un brillant trousseau. Quand il s'agissait de confectionner ces belles layettes des filleules, tout le manoir des Cazalis était en révolution. La tailleuse Rosine arrivait avec une bande d'apprenties, et pendant quinze jours la Pioline était changée en atelier de couture; la Zounet, la fermière, Mlle Sabine elle-même, étaient placées sous les ordres de la belle Rosine, et, toute affaire cessante, on travaillait pour la nouvelle filleule. Du matin au soir, des rires et des chansons; la maison n'était plus tenable, partout des ouvrières et des chiffons; le père Cazalis ne savait où donner de la tête; on lui enlevait sa fille, il n'y avait plus d'heures pour les repas, on dînait à la diable; personne ne s'occupait de lui, ni pour le gronder ni pour le soigner. Il était libre. — Eh! si votre filleule allait être un garçon? disait le lieutenant. A quoi la tante répondait en haussant les épaules : — Est-ce que les lunes m'ont jamais trompée? — Elle avait de petits calculs à elle pour deviner la naissance des filles, et de fait elle ne se trompait jamais dans ses prédictions, à tel point que, dans les familles privées de garçons, on l'accusait très positivement de maléfice, et quand il survenait une fille, on disait : — Cette vieille tante de là-bas dans son arche de Noé, avec ses lunes, nous n'avons plus de garçons!

A l'occasion de cette filleule de Methamis, il y eut donc, comme toujours, grand remue-ménage à la Pioline, et, sans que Mlle Blandine y prît garde, le lieutenant put aller tous les jours à Lamanosc, dans les cabarets, conférer avec ses chers tragédiens. M. Cazalis était très aimé des paysans, il fut donc d'un grand secours à Espérit. Sa présence mit fin à tous les malentendus; d'autorité, il imposa tous les changemens nécessaires, il obtint sans conteste des remaniemens de rôles réputés impossibles huit jours plus tôt. Quand la layette fut terminée, la tante Blandine partit pour son quinzième marrainage, en compagnie de sa nièce et de la Zounet, et le lieutenant mit à profit ces deux jours d'absence pour faire un coup à sa tête : il donna un grand banquet à la Pioline; tous les acteurs y furent convoqués, jusqu'aux figurans. Les dernières difficultés furent enlevées à table entre deux vins; la nouvelle distribution des rôles se fit au dessert, le verre à la main, et dans la matinée du dimanche un grand tableau, dont le double resta déposé aux archives communales, fut affiché en mairie par les soins du sergent Tistet. Ce tableau n'était que le résumé d'un travail général que le sergent Tistet avait entrepris et mené à réussite. On pouvait consulter chez lui un immense registre, tenu, comme un livre de caisse, en partie double, où tous les acteurs avaient leur compte arrêté, acte par acte, scène par scène; les vers et les hémistiches de chacun s'y trouvaient énumérés en leur ordre, dans des cases distinctes, ainsi que des valeurs additionnées par francs et centimes. Après le personnage de Cinna, le tableau ne désignait plus les acteurs que par des chiffres. Tistet pensait que, ces figurans n'ayant pas de nom dans la pièce de Voltaire, ils ne devaient plus avoir de nom d'homme dans la vie privée.

Cette réaction, favorable à la tragédie, coïncidait avec l'approche de la Saint-Antonin. Pressés par le temps, les tragédiens s'étaient mis résolument à leurs rôles, comme de bons ouvriers de tout cœur à leur tâche. Des vieilles haines, des querelles de parti, des factions, des discordes, il n'en était plus question. Ce bon accord réjouissait Espérit tout autant que le succès de *la Mort de César*, qui de jour en jour prenait tournure. Ces grands travailleurs, qui, dès l'aube jusqu'à la nuit, restaient en chantier, prenaient sur leur sommeil pour étudier et s'exercer entre eux; ceux qui n'avaient que des rôles muets, tels que les licteurs, les sénateurs, les Romains, n'étaient pas les moins assidus aux répétitions. Ils s'étaient tellement identifiés avec leur tragédie, qu'ils n'en voulaient pas perdre un seul mot.

Dans la dernière quinzaine qui précéda la fête, les acteurs se réunissaient tous les soirs à la mairie. Les dimanches et les jeudis, on répétait à la Pioline; Sabine évitait de se trouver à ces répéti-

tions, et M. Cazalis était convaincu qu'elle obéissait à quelque ordre secret de la tante. — Ma sœur aura fini par lui monter la tête contre *la Mort de César*, disait-il; c'est une tyrannie incroyable; parce que Mlle Blandine n'aime pas la tragédie, il faut que ma fille en ait horreur.

Le lieutenant déployait un grand zèle, il était toujours prêt; on le rencontrait partout le Voltaire à la main, et, comme tout service vaut un service au dire des paysans, les tragédiens ne laissaient échapper aucune occasion de se rendre utiles à leur directeur. Après la répétition, ils trouvaient toujours des prétextes pour travailler au bien de la Pioline. Tantôt c'était un chemin à empierrer, une muraille à soutenir, à couronner de grosses pierres, des talus à relever, à gazonner; tantôt il fallait d'urgence tailler les saules, les haies vives, curer les fossés, vider l'écluse, — ou bien encore c'étaient des arrosages de prés, des sarclages de garances. Le lieutenant se mettait en colère, et pour les congédier de force, il jurait ses plus beaux jurons de marine, avec des menaces terribles contre ces envahisseurs qui violaient son domicile : on n'en travaillait qu'avec plus d'ardeur, et lorsque M. Cazalis mettait le syphon au *barricel* de muscat pour rafraîchir ses hommes au départ, ces braves gens donnaient encore un bon coup de main dans les champs, avant de reprendre le chemin de Lamanosc, surtout si la lune était claire, — si bien que la Pioline était tenue comme un jardin. Quant aux chasseurs de la bande, ils ne restaient pas oisifs; les plus beaux coups de fusil se tiraient pour les Cazalis, et les gibiers les plus rares pendaient au croc de la Zounet.

Le soir, au retour de l'ouvrage, les paysans qui n'étaient pas de la troupe tragique s'en allaient sur l'emplacement du théâtre pour piocher, terrasser ou brouetter des sables, des pierres, des gazons. Les hommes des corps d'état travaillaient de leur côté très vaillamment à établir les charpentes, plancheyer le théâtre, étayer les gradins, dresser les cloisons, les mâts et les échafaudages. Il y en avait de bien habiles, et chacun faisait de son mieux, charrons, menuisiers, serruriers, maçons. Les plus experts ajustaient les décors. Les enfans allaient à Ventoux couper des buis et des ramures vertes pour les poteaux et les arcs de triomphe. Pour façonner les costumes, les draperies, les tentures, les femmes veillaient très avant dans la nuit. On cousait d'une ardeur sans égale, les aiguilles allaient comme les langues, et les langues comme le vent. Partout c'était la même animation, le même entrain. Cette tragédie était vraiment l'œuvre de tous. Riches et pauvres, grands et petits, chacun aidait aux préparatifs, et de tous ses moyens : l'un venait au théâtre avec ses mules, l'autre avec son ânesse; le maire prêtait ses voitures et le balayeur sa brouette; tous les ménages se dépouillaient, les dons provoquaient

les dons : de tous côtés, on recevait des rideaux à fleurs, carrelés, bigarrés, des nattes, des escabeaux, de vieilles tapisseries; il n'était pas jusqu'aux grand'mères qui ne prêtassent pour les tentures leurs belles courtes-pointes à losanges de couleur.

Le groupe des censeurs protestait encore, mais timidement; le notaire Giniez n'en avait pas moins fait voter qu'on enverrait à l'amphithéâtre les belles banquettes neuves du cercle d'Apollon. Dans les rues, on se montrait du doigt les tragédiens; à toute heure, on les voyait passer et repasser sous les fenêtres, devant les ateliers de couture, en gens qui sentent leur importance. Les licteurs et sénateurs n'étaient pas les moins fiers. Quelques hôteliers et gens de commerce se demandaient encore quels seraient les profits qui leur reviendraient de ce concours d'étrangers attirés dans le village par l'éclat de la fête, mais ce n'était là qu'une infime minorité. A Lamanosc, la grande masse vivait vraiment dans un ordre de sentimens plus nobles et plus désintéressés. Ils aimaient leur tragédie pour elle-même, pour ses beautés, ses émotions, ses pompes, et pour ce grand lustre qu'elle allait jeter sur la commune. C'était une heure lumineuse dans la vie de ce petit peuple; les esprits étaient arrachés pour un temps aux grossières préoccupations égoïstes, aux misères de chaque jour; une sorte d'activité intellectuelle leur était imprimée; on se passionnait pour une chose idéale, immatérielle.

II.

Enfin le grand jour arriva. Le 14 septembre 184..., à cinq heures du matin, tous les acteurs étaient sur pied, en grande tenue de théâtre, et ce ne fut pas sans peine que le curé obtint d'eux qu'ils changeraient de costume pour assister à la grand'messe. C'était Triadou qui avait conçu ce beau projet de faire une promenade civique, et d'arriver ainsi à l'église, pour y prendre la statue du patron de la paroisse, qu'on aurait portée au milieu du cortége jusqu'au théâtre. Pour tout concilier, le maire décida que la statue de saint Antonin serait promenée jusqu'à la place, en avant du conseil municipal, puis ramenée à l'église par les gendarmes. Les choses se firent ainsi que l'avait réglé le maire. A l'issue de la grand'messe, le cortége se mit en bataille sur la place de l'église, et le défilé commença. Les vingt-quatre licteurs s'étaient divisés en deux escouades, blanche et rouge. Les douze licteurs blancs étaient en tête, avec les tambours; les douze rouges fermaient la marche, avec les autorités et la musique.

Des places d'honneur avaient été réservées sur l'estrade pour le maire et la famille Cazalis, au milieu des notables. Le lieutenant, en grand uniforme, alla s'asseoir au fond de la loge avec sa fille; la

tante et la Zounet s'étaient déjà emparées des banquettes du devant; jusqu'au dernier moment, Mlle Blandine avait juré ses grands dieux qu'elle ne mettrait pas les pieds au théâtre; au départ, elle s'était fait prier, supplier, quoiqu'elle mourût d'envie de venir.

On commença par les luttes. Avignon avait envoyé le célèbre Quiquine, et l'ambitieux Djindjourle était venu de La Palud pour se mesurer avec cette vieille gloire; mais la foule impatiente se montra d'une grande indifférence pour ces jeux, si populaires dans le midi qu'ils portent par excellence le nom de *joies*. Les prix de la course et du saut furent mollement disputés; à peine applaudit-on la belle Rosine, qui la première atteignit le but, le broc sur la tête, ras jusqu'aux bords, sans répandre une seule goutte d'eau sur ses brillans atours; tout l'intérêt de la journée était à la tragédie.

A deux heures, un immense cri de joie s'éleva, les cloches sonnèrent à toutes volées, les fanfares éclatèrent, les confrères de Sainte-Barbe mirent le feu à leur artillerie, les tambours battirent aux champs, et la toile se leva.

Un grand silence se fit; Espérit et Marcel étaient en scène.

Espérit s'avança lentement, gauchement, tête basse. A deux pas de la statue de Pompée, il s'arrêta net, les bras collés au corps, tremblant, très ému, les lèvres glacées, l'œil fasciné par les yeux ardens de la foule. Marcel lui tendit la main; Espérit se sentit tout à coup une grande assurance. Sous la toge et le laticlave, il se retrouvait Espérit comme devant, la tragédie était bien oubliée; sans nul souci de la chose romaine et des antiques discordes, loin du Capitole et de la sanglante Italie, il ne vivait plus qu'à Lamanosc, au milieu des siens, au grand jour de la Saint-Antonin. Ce n'était pas le Tibre, mais la rivière de Mèdes qui roulait ses eaux rougies par les sables, au pied de la colline, à travers les romarins et les lavandes. Dans le rôle du consul Marc-Antoine, il ne voyait plus qu'une chose, l'amitié fidèle; Jules César, c'était Marcel; il mettait sa fierté à lui rendre témoignage en public, et cette langue éclatante du vers l'enchantait comme une forme plus haute et plus lumineuse donnée à sa pensée.

. . . . . .
Antoine, tu le sais, ne connaît point l'envie :
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie.
. . . . . .
Content d'être sous toi le second. . . . . .
Plus grand de te servir que de régner moi-même,
Ta grandeur fait ma joie. . . . . .

Il prononça ces vers avec un accent d'éloquence vraie; dès ce début, les sympathies du public étaient conquises. Marcel lui répondit. — Ah! qu'il a bonnes façons! disaient les femmes en faisant sau-

ter les petits enfans sur leurs genoux. Tous les spectateurs battaient des mains. — Bravo, bravo! criait le lieutenant, et pour applaudir, il faisait danser son sabre dans le fourreau; les gendarmes l'imitaient bruyamment. — Vois donc, Sabine, quelle fière mine a notre Sendric, quel air de franchise! — Sabine, confuse et joyeuse, se retirait au fond de la loge, derrière les colonnes de feuillage, comme si tous les yeux de la foule se fussent portés sur elle.

— Eh bien! l'ami Tirart, répétait M. Cazalis, comme nous marchons! Dirait-on jamais que ce sont là des paysans? Mais qu'avez-vous? qu'avez-vous donc, notre maire? Vous êtes inquiet, chagrin; vous ne tenez pas en place : que se passe-t-il?

Le maire Tirart était en grand souci. Il y avait là, à l'angle de l'amphithéâtre, quelques groupes de jeunes gens étrangers, isolés de la foule par la ligne de charrettes qui leur servaient de gradins. Ces jeunes gens étaient tous de Lardeyron, village ennemi de Lamanosc. C'était la première fois qu'ils revenaient à Lamanosc depuis la grande bataille qui s'était livrée en 1833; ils se tenaient à l'écart, en silence, mais leur attitude n'avait rien de provoquant. — Cette grande sagesse m'effraie, disait le maire; je n'en augure rien de bon. — Et par prudence il envoya une estafette à la ville pour demander deux brigades de renfort.

— Mais applaudissez donc, disait M. Cazalis. Qu'avez-vous à toujours regarder votre montre? Voyez comme nos acteurs sont bien en scène!

— Cet Espérit, dit Marius, cet Espérit avec sa tragédie!

— Elle ne vous plaît pas? Vous êtes difficile. Moi, qui ai vu jouer Talma devant l'empereur, je vous jure que je suis fort content.

— Mais voyez donc, dit le maire en étendant le bras du côté des charrettes de Lardeyron. Ils ne se quittent pas. Quatre-vingt-huit! Je les ai bien comptés. Je crains une rixe terrible. Je n'aurai mes brigades que dans une heure au plus tôt, et d'ici là, que faire si le feu prend aux poudres? Mes cantonniers sont sénateurs. Quatre gendarmes qui sont sur les dents, un garde champêtre qui n'a qu'un bras, un forestier qui est ivre, — en cas d'émeute, voilà une belle armée pour le maire Tirart!.. Cet Espérit!..

— Tout s'arrangera, dit le lieutenant. Je ne crois pas à ces haines de village à village. Comment pouvez-vous avoir de pareils préjugés? Vous n'êtes donc pas partisan du progrès? Voici Dolabella qui entre en scène; il a fort bonne mine en Romain, ce maître Cayolis. Bien dit ce premier vers. Voilà une marche de sénateurs très remarquable, très bien réglée; le sergent Tistet s'est surpassé.

— Ah! si j'avais mes trois brigades! disait le maire; cet Espérit, cet Espérit avec ses *almanachs!...*

Des chants rauques et des roulemens de tambour se firent entendre tout à coup du côté des vergers. Une bande de jeunes gens déboucha sur la route, tourna la colline au pas de course, et vint prendre position à l'entrée de l'enceinte formée par la ligne des charrettes. Le maire les compta; ils étaient bien cent cinquante, tous de Lanjade et de Meyrenc. Cette farandole était menée par un grand maigre du nom de Sambin, agile, déhanché, tout vêtu de bazin blanc, avec des chaînes d'or sur la chemise entr'ouverte, — un *faraud*. D'une main il faisait flotter son drapeau, et de l'autre il relevait le mouchoir qui formait le premier anneau de la farandole. Tout en gambadant, il entraîna la colonne en avant jusqu'à l'orchestre. Arrivé là, il battit quelques brillans entrechats, et retomba sur un seul pied, la tête en arrière, le drapeau sur la hanche. Alors la farandole vint se dérouler autour de lui, tourna et passa sous l'arcade formée par les mains unies des deux premiers danseurs. Pendant ce défilé, le tambour battait la charge, et Sambin, pirouettant toujours, agitait le drapeau et le lançait au-dessus de sa tête, comme une flèche, jusqu'aux plus hautes branches; puis, le rattrapant en l'air, il le jetait de côté pour le faire virer sous jambes, à grande vitesse, au ras du sol, en jonglant des deux mains. C'était un défi en règle, une provocation insolente; le peuple de Lamanosc y répondit par des cris de fureur. Alors le bataillon silencieux des gens de Lardeyron se leva et cria tout d'une voix : Vive Lanjade et vive Meyrenc!

— A mort! à mort! répétaient les jeunes gens de Lamanosc en bondissant autour des charrettes jusqu'à l'orchestre; en bas Meyrenc! en bas Lanjade et Lardeyron! à mort! à mort!

Cayolis récita ses deux vers d'une voix forte, puis, jetant bas son costume de sénateur, il cria : — Attends-moi, Sambin, je suis ton homme.

D'un bond, le maire Tirart se trouva en tête de la farandole; il s'élança sur Sambin, et d'un mouvement si brusque, qu'il put enlever le drapeau au passage; il saisit Sambin par le bras, et l'arrêta net devant lui.

— Amis ou ennemis? dit-il, répondez! Si c'est amis, prenez vos places, et malheur à qui vous attaque! Si c'est ennemis, qu'on le sache. Venez-vous pour la bataille? Dites-le; j'en suis, qui en veut? Les gendarmes ne sont pas loin; vous ne voyez ici que l'avant-garde. J'ai écrit au préfet; il en arrivera de tous côtés pour vous fusiller. Ah! le premier de vous qui vient troubler ma commune, je le brûle, s'il n'aime mieux aller en cour d'assises. Et toi, Sambin, je te connais par ton nom, tu me réponds de tout. S'il arrive malheur, je te fais fusiller sur place pour l'exemple. Gendarmes, chargez les carabines! Allons! tais-toi et tiens-toi, grand *cadeou! cadélas!*

Au sens littéral, ce mot de *cadeou* signifie jeune chien; mais on l'applique par métaphore à tous les adolescens et *jouvens* qui n'ont pas encore tiré au sort, race bruyante et courageuse, fanfaronne, ardente au travail, à la danse, aux batailles. Il faut les voir, les jours de semaine, dans les chantiers de garance, défiant leurs aînés, s'attaquant aux plus durs sillons, creusant au plus profond. Et le dimanche, à la sortie de l'église, quels cris, quels rires, quelles poussées joyeuses! Les voilà descendant à grands sauts les rues escarpées, courant par bandes et faisant sonner les pièces d'argent dans leurs poches, renversant tout, s'appelant et se heurtant à grands coups d'épaules, embrassant et mordant les chiens, tirant les mulets par la queue, bousculant les charrettes, ou faisant des grâces autour des filles, une grosse fleur à la bouche et le poing sur la hanche, le castor sur l'oreille et la veste jetée sur l'épaule, à la hussarde. Ces héros des *votes,* ces farauds des villages du Comtat, ces fringans, ces glorieux, qui les reconnaîtrait dans ces conscrits tristes et timides qui d'année en année viennent remplir les cadres des compagnies du centre?

La farandole s'était arrêtée derrière Sambin; Sambin était encore tout étourdi de cette brusque attaque du maire; l'attitude piteuse du *cadeou* excitait la verve moqueuse des manœuvres. On lui criait de tous côtés : — *Oou,* Sambin! *cadeou! cadélas!* — Eh bien! mon bon, qu'en dis-tu? Il te l'a mis la cocarde! — Ohé! court de langue! D'autres chantaient :

T'an toundut,
Cabassut;
La cigalo t'a mourdut (1).

Sambin, réveillé par ces insultes, se cramponnait au drapeau, il se cabrait et se tordait sous la main de fer de Tirart. Du haut de son arbre, Cascayot cria : — Eh! Marius, laisse-le donc, c'est un enfant. Il est comme les figues vertes; si on lui écrasait le nez, il en sortirait du lait. Sambin fit un violent effort, se dégagea des mains du maire et fit appel aux amis. Tous les spectateurs s'étaient levés et répondaient par des cris de colère aux provocations de la farandole; une cinquantaine de jeunes Lamanoscans se jetèrent en avant des charrettes. Les ennemis étaient en présence; le choc était inévitable; les gens de la farandole et de Lardeyron offraient la bataille; la jeunesse de Lamanosc tout entière acceptait avec joie; il semblait impossible de séparer ces combattans acharnés. En apparence, que pouvaient

(1) « On t'a tondu, grosse tête; la cigale t'a mordu. » Refrain d'écoliers très populaire dans le Comtat.

contre eux ces notables du pays, ces curieux venus de la ville, ces étrangers indifférens ou peureux, ces femmes, ces vieillards? Le maire Tirart n'avait pour lui que cette foule pacifique; par son audace, il la transforma. De toutes ces faiblesses unies, groupées, il fit une force immense : il en était maître, il la tenait pour ainsi dire toute ramassée dans sa main. Ces spectateurs étaient troublés dans leurs plaisirs, inquiétés dans leur tranquillité; dans leur exaspération, dans leur effroi, ils investissaient le maire Tirart d'une dictature illimitée; Tirart était l'homme du salut public; il pouvait tout oser, même contre les siens; il aurait arrêté une armée. Il s'avança seul au milieu des groupes menaçans et les fit reculer. — Tirart n'a pas deux justices, cria-t-il; ce que j'ai dit pour Meyrenc et Lardeyron, je le dis pour Lamanosc. A moi, gendarmes! le premier de la commune qui manque à l'hospitalité, je vous jure, sur mon nom, qu'il part à l'instant même pour les galères en carrosse, vrai comme il n'y a qu'un Marius Tirart. Brigadier, droit ici! faites déblayer à gauche, du troisième au septième banc. Place à nos amis de Meyrênc! Toi, Sambin, donne-moi ton drapeau, que je l'arbore en signe d'honneur et d'amitié, à l'estrade, sous le buste du roi, à côté du drapeau de ma commune. Et toi, dit-il au tambour de la farandole, va te ranger auprès du lieutenant, tu es tambour de ville, obéis.

Alors le maire releva le drapeau, et, saisissant de nouveau Sambin par le bras, il l'entraîna lui et les siens jusqu'aux bancs déblayés par les gendarmes. Il était devenu le chef de la farandole, il la conduisit au galop entre deux rangées de spectateurs; il sautait les bancs à pieds joints, et, dans cette course, il dansait, lui aussi, très lourdement, et de sa main gauche il faisait virer le drapeau. Tout cela fut fait si vivement, avec tant d'assurance et de résolution, d'un tel entrain, d'une telle vigueur, que la farandole se laissa conduire et placer sans résistance aux bancs désignés. Cette manœuvre fut décisive; la farandole se trouvait ainsi tout à fait isolée, à égale distance de ses alliés de Lardeyron et des jeunes gens de Lamanosc, engagée très avant dans la cohue des femmes, des vieillards, des marmots, au milieu des bourgeois, des belles dames et des paniers, coupée en plusieurs bandes, cernée, neutralisée de tous côtés par l'élément pacifique. Déjà démoralisée par l'humiliation de son chef, le maire la désorganisait à fond en lui enlevant le tambour et le drapeau, et quand il leur dit : — Allons, les enfans, les mains libres et les mouchoirs dans les poches! a-t-on jamais fait la farandole quand on est assis pour la comédie? — tous ces mutins obéirent avec une précision mécanique comme des soldats prussiens. Le maire remonta aussitôt lentement les degrés de l'amphithéâtre, se retournant à chaque pas, et toujours salué par des acclamations enthousiastes.

Arrivé au milieu de l'estrade, devant le buste du roi, il croisa les drapeaux, et les tambours battirent aux champs :

— A l'union des quatre communes! dit-il. Vive Meyrenc! vive Lardeyron! vive Lanjade! et vive Lamanosc! Vive le roi! vive Tirart!

A ce dernier cri, il jeta son chapeau en l'air, et la foule répondit par des applaudissemens frénétiques.

— Maintenant silence! dit le maire. Massapan, fais baisser et relever la toile, et qu'on recommence toute la pièce pour nos amis des villages.

La tragédie fut reprise avec un grand succès. Dès la première scène, les gens de la farandole furent conquis, séduits par l'attrait du spectacle. Poésie creuse, tragédie de collége que cette *Mort de César!* les beaux esprits du dernier siècle en ont fait leurs délices. L'action du temps est des plus sensibles sur ces œuvres secondaires qui visent au sublime; mais sous ces formes vieillies, sous cet apparat suranné vit toujours le grand drame de l'histoire, et l'instinct des masses ne s'attache qu'à l'intérêt très réel qui sort du fond du sujet même, de la grandeur des situations; il s'y attache avec ce bon vouloir, cette force d'attention que l'enfance porte dans ses premières lectures, et pour un public neuf, inexpérimenté, enthousiaste comme celui de Lamanosc, ces évocations du passé seront toujours saisissantes et pathétiques. La patrie, la liberté, la gloire, l'horreur de la tyrannie, les ambitions en jeu, César et Brutus, ces grands noms, ces grandes choses, ces paroles magiques et ces souvenirs impérissables de Rome notre mère, ces appels aux passions, cette éclatante mise en scène des actions et des sentimens virils, c'était là pour eux toute la tragédie; tout un monde héroïque revivait sous leurs yeux. Pour eux d'ailleurs, ce n'était pas simplement un plaisir, une fête: c'était plus qu'un spectacle, c'était un acte, un événement de leur vie, un travail spirituel, l'éveil des intelligences. Quel sérieux et quel silence! quelle attention ardente, farouche, ombrageuse! Les jeunes citadins, clercs et courtauds, qui s'étaient promis de rire de cette tragédie rustique, se tenaient cois, et prudemment rentraient en poche les clefs forées. Celui qui se serait avisé de siffler eût été lapidé sur place, déchiré en lambeaux. C'était merveille de voir à quel point la passion commune apaisait et disciplinait ces populations turbulentes. Les élémens les plus hostiles se trouvaient rapprochés, unis, confondus. Jeunes et vieux, paysans et *moussus*, gens de Lamanosc et des villages, factieux et mutins, ils étaient là tous dans la même attitude, inclinés en avant, les mains sur les genoux, suivant la déclamation sans perdre un vers, un hémistiche, une syllabe, et de la tête marquant en mesure les cadences des vers sonores. La redondance même des périodes voltairiennes charmait

l'instinct musical de ce peuple artiste, amoureux du beau langage. Comme ils écoutaient tous! avec quel intérêt, quelle obstination! souvent sans bien saisir le sens précis des mots, des idées, des tournures, mais s'ingéniant, devinant, s'excitant l'esprit pour pénétrer cette langue française qu'ils ne comprenaient qu'à demi; lutte vive et féconde! Le français pour eux, c'était la langue de la science, la science même, la vie supérieure qui les sollicitait et les attirait : avide désir de connaître, curiosité vierge que rien n'a lassée ni trompée, mouvemens libres et sincères; ascension des esprits montant et s'élevant de toutes leurs forces, comme ces plantes semées à l'ombre et qui cherchent la lumière.

III.

La toile était tombée au milieu des applaudissemens de la foule.

— Eh bien! cette fois êtes-vous content, monsieur l'alarmiste? dit le lieutenant. Que craignez-vous encore?

— La journée n'est pas encore finie, dit le maire, j'aurais dû garder les *joies* pour l'entr'acte. Bast, je m'en vais supprimer l'entr'acte. Ah! si j'avais mes brigades!

Il manda Tistet et lui donna l'ordre de ramener les acteurs sur la scène. — Impossible, répondit le sergent; tous les acteurs sont à se rafraîchir chez Triadou qui leur offre un punch, et moi-même je serais avec eux s'il n'était arrivé un malheur dans mes machines; un décor vient de tomber sur le général Pompée. Tout est brisé jusqu'au socle. — Cette statue de Pompée sortait de la fabrique d'Espérit. Le terrailler l'avait façonnée en terre glaise; après l'avoir enduite de son plus beau vernis, il l'avait fait cuire au four. Cette grande poterie s'était fendue de la tête aux pieds, mais les draperies du costume dissimulaient assez habilement les lézardes ainsi que les maladresses du moulage, et le sergent Tistet lui trouvait une tournure très militaire. — Comment remplacer le général? dit-il au maire; où trouver un autre Pompée dans Lamanosc?

— Eh bien! qu'on supprime la statue!

— Jamais! jamais! dit le sergent, je ne le souffrirai pas; c'est devant Pompée que nous devons jurer la mort de César; pas de statue, pas de tragédie.

Il y avait dans l'escalier de la mairie un Apollon du Belvédère en plâtre; il fut décidé qu'on l'habillerait en Pompée. Espérit et Tistet se chargèrent du transport, et le maire les accompagna pour procéder légalement à l'enlèvement de l'Apollon. Toutes ces formalités prirent du temps; lorsque Marius revint à l'amphithéâtre, les groupes ennemis étaient déjà en présence, préludant par des provocations fan-

faronnes à la manière antique. Entre eux tourbillonnait la bande de manœuvres, arrogans et moqueurs, lancés en avant comme des tirailleurs pour engager la bataille. Il en sortait de tous côtés, ils se pressaient autour des charrettes, avec des cris de bêtes, des risées, des sifflets, se sentant excités, soutenus, usant très largement de leur droit d'insolence. Il fallait les disperser à tout prix, car déjà les gens de la farandole s'avançaient sur eux. Le maire tira sa grande bourse de cuir, et jetant à poignées toute sa monnaie au milieu des groupes d'enfans : — Allons, les mousses! un tire-poil, *tiro-peou! tiro-peou.*

Ce jeu brutal est très populaire dans le pays. L'ardeur de ces petits sauvages égaya quelque temps les spectateurs des deux partis. Tous ces enfans s'arrachaient les cheveux à poignée pour se disputer les sous. Les plus maltraités se frottaient la tête, essuyaient leurs oreilles saignantes, en criant : Moi, je ne sens rien, je suis bronzé. Encore des sous! Je ruinerais le maire. *Tiro-peou! tiro-peou!*

Mais l'attention du public se lassa bientôt; ce n'était qu'un quart d'heure de gagné. Comment occuper cette foule indisciplinée jusqu'au lever du rideau? Le maire fit annoncer que les luttes allaient être reprises; il monta sur l'estrade pour signifier au peuple qu'un prix de cinquante francs allait être disputé à la lutte par la jeunesse, et il ajouta de très mauvaise humeur : — Je les prends de ma poche, l'argent est dur à gagner!

Cette lutte fut très animée. Lamanosc fut battu; le maire allait décerner le prix au jeune vainqueur de Lardeyron, lorsque Cabantoux, qu'on n'attendait pas, entra en lice. En quelques secondes, il eut terrassé le Lardeyronenc. Cascayot vint balayer avec sa veste le sol piétiné par les athlètes, et, regardant le vaincu, il lui dit : — En cas que tu tombes encore, je te fais une belle place. — Du côté de la farandole, des voix irritées criaient : Il n'est pas tombé; il n'a pas touché de l'échine; il n'a touché que d'une épaule, — le *revenge*, le *revenge!* Le lutteur de Lardeyron s'était relevé et défiait le *fadad;* Cabantoux le renversa de nouveau à plat sur le sable, et si grande que fût la mauvaise foi des gens de la farandole, ils ne purent contester cette victoire. Humiliés, furieux, ils s'apprêtèrent de nouveau à la bataille.

Après les luttes, le maire fit battre un ban. — Aux *trois sauts!* dit-il en faisant tinter une bourse. Il se rassit en maugréant. En proclamant ce nouvel exercice, le maire voulait ménager un triomphe à la jeunesse des villages. A Lamanosc, il y a de forts lutteurs, mais les gens de Meyrenc passent pour plus adroits, plus agiles. Depuis quatre ans, Sambin promenait dans toutes les *votes* la gloire de son village; douze écharpes d'honneur frangées d'argent, suspendues dans sa cuisine autour de son fusil, attestaient ses victoires.

On laissa d'abord sauter les faibles. Le garde de la commune plantait son sabre en terre pour marquer les coups. Sambin parut, il mesura dédaigneusement l'espace parcouru par ses concurrens, et, sans prendre d'élan, les mains dans les poches, il les dépassa d'une bonne semelle, puis s'assit négligemment en attendant qu'il se présentât des adversaires plus dignes de lui. Espérit et Cayolis se déshabillaient à la hâte pour venger Lamanosc. Le maire les supplia de laisser une couronne aux étrangers; Cayolis consentit à rester dans les coulisses; Espérit fit mieux encore : il se dévoua, sauta mollement et se laissa battre par Sambin aux applaudissemens des farandoles. — Sambin a brûlé! crièrent les amis d'Espérit. La mauvaise foi de Lamanosc était évidente; mais Sambin, pour leur enlever tout prétexte, reprit son élan en sautant d'une semelle en arrière de la traînée de terre qui marquait le point de départ. Alors le maire s'avança sur l'estrade sa bourse à la main..... Il allait adjuger le prix à Sambin, lorsque la belle Rosine se mit à crier : — A toi, Ménicon, revenge Lamanosc! — Cayolis, oubliant ses promesses, s'élança dans l'arène, et tout au début il gagna deux semelles sur Sambin. C'était un saut magnifique; Sambin, revenant deux fois à la charge dans un élan désespéré, réussit à peine à le dépasser de quelques lignes. Sur ce coup douteux, le maire se hâta de proclamer la victoire de Sambin. — Tirart n'est pas franc, criait avec emportement la belle Rosine; *Ménic* a gagné. — Mais déjà les tambours battaient. Au coup de sifflet du sergent, la toile se leva, les musiciens attaquèrent vivement leur joyeux air national : *Fan courre leï gourrin* (1), et le tumulte s'apaisa.

Six heures sonnaient alors au clocher de Lamanosc. — Nous sommes sauvés, dit le maire; dans cinq minutes, j'aurai mes brigades. Ici, Massapan, charge-moi une belle pipe. Ah! lieutenant, quelle rude journée! Pour mille écus, je ne voudrais pas recommencer. Tiens, Massapan, prends ma cravate, et cours me chercher les bouteilles qui sont au frais dans le puits. Tu me ramèneras le brigadier.

Le maire ne songeait plus qu'à se reposer le corps et l'esprit. D'un coup de main, il fit sauter tous les boutons de son costume; il ouvrit sa chemise, desserra son écharpe, et s'étendit à la renverse sur la banquette, derrière les draperies de l'estrade. La poitrine et le cou nus, le corps tout à l'aise, il se roulait à cœur-joie sur le velours, s'étirait bras et jambes, bâillait gaiement et s'éventait avec son chapeau.

(1) « On fait courir les coquins à coups de tessons d'assiettes. » Début d'un air populaire du Comtat.

— Ah! lieutenant, disait-il, quelle journée! Nous pouvons nous vanter de l'avoir échappé belle. Enfin je respire.

— Et moi, je suis sur les épines, répondit M. Cazalis, vous êtes bien heureux, vous, de voir tout couleur de rose. Savez-vous que ce deuxième acte est plein de dangers? Mes deux meilleurs sujets, Espérit et Marcel, ne font que passer dans la première scène, et tout le poids de la pièce est porté par des rôles secondaires, Cimber, Cassius et tant d'autres. Il n'y a qu'un grand rôle, celui de Brutus, et c'est Robin, songez-y. Au premier acte, il a pu s'en tirer avec ses seize vers; mais ici, le monologue! c'est à faire trembler.

— Bast! dit le maire, arrive qui plante, ma journée est finie; qu'il vente ou qu'il tonne, dans cinq minutes j'aurai mes gendarmes! et que tous vos acteurs se mettent à jouer les jambes en l'air, Tirart est là pour conduire la danse.

— Mais le monologue, mon ami, le monologue! Avez-vous réfléchi que cet affreux Robin l'a voulu à tout prix? Je tremble comme un enfant. Ah! ce monologue est terrible, mon bon ami, et je vous jure que moi-même je n'oserais pas m'en charger.

— Ta, ta, ta, dit le maire, tout s'arrangera; voyez comme ils applaudissent Espérit! quelle attention! on entendrait voler une mouche! Mais parlons plus bas; nous sommes d'un mauvais exemple. Les voilà qui nous imposent silence.

En effet, déjà quelques cris partaient de l'orchestre : — Silence au maire! A la porte les bavards! Marius à la porte! — Les voyez-vous, reprit Tirart, comme ils sont sages! Je n'ai qu'une crainte; peut-être me suis-je trop pressé! Si j'ai pris l'alarme pour rien, que va-t-on penser de moi à la préfecture? Les commis se moqueront du père Marius dans leurs bureaux... Mais voici les bouteilles! Trinquons.

— Ah! ce monologue, ce monologue! murmurait le lieutenant.

Espérit venait de réciter ses huit vers d'entrée, c'était à Robin de paraître en scène. On l'appelait à grands cris, il n'arrivait pas. Le caporal, comprenant toute l'importance de son rôle, était allé à la Mule-d'Or pour réciter une dernière fois son monologue devant la glace. On attendait, on demandait Brutus. Ce fut Cayolis qui se présenta, Cayolis armé d'un drapeau tricolore et suivi de sa bande lyrique. Il entonna son grand air de *la Muette : Amour sacré de la patrie*. Il avait arrangé ce morceau pour six voix. Au refrain, le sextuor reprenait en chœur. A la rigueur, Brutus aurait pu chanter ce morceau sans trop d'invraisemblance; mais il était assez extraordinaire qu'on acceptât pour chef des conjurés Dolabella, l'ami fidèle de César. Le public n'en parut pas moins charmé de cet intermède; on ne s'étonna nullement de voir les partisans du dictateur

appeler le peuple à la liberté. Cayolis fut applaudi pour la belle exécution de son sextuor. On voulut faire bisser le chant patriotique; Dominique Cayolis s'y prêta de bonne grâce, et par trois fois il salua courtoisement le public avec des entrechats incroyables. Il s'avançait de nouveau vers la rampe, la main sur le cœur, lorsque Robin parut en scène. Le caporal voulut imposer silence aux chanteurs; un parti nombreux se déclara pour Cayolis; d'un autre côté, les gens de la Mule-d'Or appuyaient leur président; le public était partagé, et déjà les chercheurs de querelles se menaçaient bruyamment. Alors Tirart fit avancer ses gendarmes sur la scène : — Pas d'injustices! dit-il; Ménicon a fini, c'est au tour de Brutus. Qu'il joue seul.

On obéit au maire, mais les spectateurs étaient déjà en grande majorité hostiles à Robin. Robin s'était fait attendre, et l'appui de l'autorité le compromettait encore. Il récita sa tirade; on l'écouta sans bienveillance. Le caporal ne méritait pas cet accueil; il arrivait plein de son rôle, très monté, très en verve, et, s'il eût été soutenu, excité par le succès, il aurait fait merveille, car il avait du talent. Il faut bien l'avouer : ce bavard, ce vantard, cet affreux caporal, toujours ivre, était sans contredit le meilleur acteur de la troupe, le seul, à vrai dire. Espérit et Marcel, portés par les sympathies populaires, avaient très bien joué; mais ce n'était qu'un succès d'occasion. Robin au contraire avait une nature de comédien, un tempérament; au théâtre était sa vraie place. Dans la vie ordinaire, il était affaissé, inerte, hébêté; mais sous cette brute en somnolence il y avait un artiste véhément, passionné : dès qu'il était en scène, l'homme entier se transformait, l'ignoble troupier disparaissait; une fois sous la toge, Robin n'était plus Robin; à peine costumé, il était saisi d'une énergie extraordinaire, inconcevable; il sortait soudainement de sa torpeur. Ses membres paresseux retrouvaient une agilité, une aisance incroyables; sa voix éraillée s'échauffait, vibrait et sonnait comme un clairon; ses pieds brûlaient les planches, une sorte de fureur tragique l'enivrait, et, dans son lyrisme barbare, il avait alors une déclamation, des cris, des gestes d'un effet violent, inattendu : tout cela désordonné, confus, inculte, et non sans style. Il était, comme toujours, grossier, dur, extravagant; il n'était plus vulgaire. Il aurait brillé dans des rôles fougueux et bizarres; ses emportemens s'adaptaient mal à la solennité de la muse française, et Voltaire eût été épouvanté de cette façon sauvage d'interpréter un rôle pompeux et noble. Robin avait fait de son Brutus un visionnaire en démence, inspiré, fanatique, marchant à la mort avec des ardeurs fantasques. Une heure plus tôt, on l'aurait applaudi à outrance; mais il arrivait au mauvais moment, devant un public déjà mal disposé, rieur, amoureux du changement. L'inattention des spectateurs l'ir-

rita, il força ses effets. C'est ainsi que, pour frapper un grand coup, il s'avisa de répéter trois fois cet hémistiche de Voltaire : « Non, tu n'es pas Brutus! » Cela fut très bien dit: c'était exagéré, mais en situation après tout, et, quand on avait applaudi le sextuor de Cayolis, il n'y avait pas à s'irriter de cette innovation du caporal; mais tout prenait une tournure singulière dans ce deuxième acte, un destin ironique semblait pousser les choses à contre-sens. On hua Robin, et lorsqu'il répéta pour la quatrième fois : « Non, tu n'es pas Brutus, » on crut que la mémoire lui faisait défaut, et des rires violens éclatèrent de tous côtés. — Assez! assez! crièrent quelques voix. Des coups de sifflet retentirent. Robin, par bravade, recommença tout le monologue; il voulait combattre et vaincre son public; les injures, les colères de la foule l'exaltaient. Sans ménager ses forces, exaspéré, en délire, il courait comme une bête fauve sur le devant de la scène, le poil hérissé, les yeux hagards, sanglans, l'écume aux lèvres; ses cris, ses rugissemens dominaient les sifflets, les huées, les ricanemens, les applaudissemens ironiques. Tout à coup il fut pris d'une défaillance subite, il sentit sa mémoire s'obscurcir et sa voix s'étrangler. Épuisé, haletant, il fit un dernier effort, désespéré, inutile, et, sans achever son monologue, il prit la fuite, poursuivi par des risées furieuses.

Au plus fort de ce tumulte survint le sergent Tistet; d'un pas mesuré, il s'avança jusqu'au milieu du théâtre, et là, s'arrêtant sec, il ouvrit les bras pour prononcer ce vers de son rôle :

Je t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.

Mais il n'y avait pas de Brutus à embrasser, et personne ne se jeta dans les bras du sergent. Tistet restait dans cette attitude, les bras en l'air, attendant Robin pour le presser sur son cœur, et comme il répétait de nouveau : « Je t'embrasse, Brutus, » on se mit à lui crier de tous côtés : — Mais embrasse-le donc, ton Brutus! embrasse-le. Tistet leur répondit avec le plus grand sang-froid : — Messieurs, il ne vient pas, tant pis pour lui ! — Et, se croisant les bras derrière le dos, il continua sa déclamation, comme si le caporal se fût trouvé à ses côtés pour lui répondre.

Cette tirade fut récitée d'une manière irréprochable, en douze temps, la tête fixe, et le sergent méritait des éloges pour sa belle tenue. Peu s'en fallut pourtant qu'il ne fût sifflé. Le public demandait toujours le caporal. Sans s'inquiéter de ces rumeurs, Tistet dialoguait tranquillement avec son Brutus invisible. Brusquement il se sentit saisi par le bras. C'était Robin qui sortait de la coulisse; il entraîna le sergent jusqu'au trou du souffleur, et de là, lui montrant la foule, il se mit à hurler en crispant les poings :

Laisse là ce vil peuple et ses indignes cris.

Le vers est de Voltaire, on crut que c'était une invention de Robin, un défi jeté à la foule, une menace, une insulte, et de fait on ne se trompait pas sur les intentions du caporal; c'était bien au peuple de Lamanosc qu'il adressait ce vers, qui dans la tragédie s'applique aux amis de César. Pour qu'on ne s'y méprît pas, Robin le répéta à diverses reprises avec une rage extrême; puis, rejetant sa toge sous le bras, il se retira, tête haute, à reculons, avec une lenteur dédaigneuse. Ce fut alors un tumulte inexprimable, mille voix criaient en fureur : — A mort! à mort! — Il nous a manqué! — A bas l'arrogant! — Il a insulté le peuple! — A mort! à mort! — Gendarmes, traînez-le sur la scène, qu'il demande pardon au peuple! — A genoux, à genoux!

Espérit et Marcel proposèrent de baisser le rideau; c'eût été le plus sage parti, mais le sergent s'y opposa. Il déclara que ce serait une lâcheté et qu'il fallait faire son devoir jusqu'au bout; tous les acteurs qui n'avaient encore rien dit furent du même avis. Il fut décidé qu'on rentrerait en scène et qu'on irait tout droit jusqu'à la fin de la tragédie, en supprimant le second entr'acte. Par malheur Robin avait disparu pendant cette bagarre; comment le remplacer? Perdigal imagina alors de proposer le rôle de Brutus à Tistet. Il fut donc convenu que le sergent serait Brutus, mais qu'il jouerait son rôle le livre à la main.

La comédie était désormais dans la salle; les spectateurs s'accommodaient très bien de l'absence de leurs tragédiens. Des rires, des jeux de langues, on en vint bientôt aux jeux de mains. Ce furent d'abord des chapeaux enlevés, puis les coiffes, les fichus; quelques-uns, ne se trouvant rien sous la main, lançaient leurs propres vestes. Cascayot, qui s'était dépouillé de tout, allongea une forte bourrade au notaire Giniez en criant : « Faites passer aux amis, » et le notable, sans se faire prier, rendit le horion à son voisin qui fit de même, et tous les autres à la file se gourmèrent de la sorte, frappés à gauche, frappant à droite. L'attention de la foule se reporta enfin sur la scène, où le sergent Tistet manœuvrait. Tistet s'avançait avec les conjurés, le livre à la main, l'épée nue pour prendre Pompée à témoin. Aussitôt la statue d'Apollon se dressa devant lui, grandit outre mesure, tournoya poussée par une main invisible, puis se brisa avec fracas. Alors on vit un fantôme traverser le théâtre et monter sur le socle de la statue à la place qu'occupait Pompée, la draperie se souleva, et l'on reconnut le poète Perdigal, peint en nègre, enveloppé d'un linceul. La statue descendit sur la scène et se mit à danser des

gigues grotesques; ces tours de funambule égayèrent quelques instans les spectateurs, puis des pierres et des bouteilles tombèrent de tous côtés sur la scène; Perdigal s'accrocha aux cordages et disparut dans les décors en lançant derrière lui des fusées et des pétards. Ce fut le signal de la déroute. Depuis longtemps déjà cette malheureuse tragédie tournait à la parade; l'humeur bouffonne du peuple comtadin s'ajustait très bien à ces changemens de spectacle. Tistet et ses acteurs s'obstinaient à rester sur le théâtre; leur jeu était exécrable, ils déclamaient tous à la fois, à la hâte, pêle-mêle, à la débandade, et le troisième acte enjambant sur le second. L'impassible sergent, se promenant de long en large, récitait méthodiquement son rôle de Cassius, puis se répondait à lui-même, livre en main, au nom de Brutus. Une gaieté folle s'était emparée des spectateurs. On riait de tout, de la pantomime, des acteurs, du français; pas un mot, pas un geste qui ne fût parodié vingt fois. On appelait les absens, on huait les présens; on leur jetait des melons, des pastèques, tous les fruits, toutes les provisions apportées par les prudentes ménagères, et jusqu'à des chats enlevés sur les genoux des bonnes femmes. Des dialogues très vifs s'engageaient entre les tragédiens et les assaillans. La salle entière s'était levée, passionnée, fougueuse, enivrée de bruit, de folies et de rires. Comment donner une idée de ces tumultes à qui n'a pas vu de près ce peuple mobile dans ses fêtes ardentes, où l'on voit éclater soudainement toute la familiarité, le caprice, l'audace et l'insouciance des mœurs du midi? Et les femmes ne sont pas les moins exaltées dans ces joyeuses et terribles bagarres; mais qui pourrait traduire le franc-parler, la verve, la jovialité hardie des filles de Provence?

Le maire Tirart luttait seul contre ce démon des foules; il le prenait corps à corps et le tenait en échec. Il trouvait des forces surhumaines pour combattre le monstre aux mille têtes, et sa voix brisée se faisait entendre jusqu'au fond de l'amphithéâtre, au milieu des cris, des huées, des clameurs. Il voyait, il entendait avec des sens de sauvage; l'œil au guet, l'oreille dressée, il saisissait à la volée les provocations, les quolibets, les lazzis partis des points les plus opposés; des premiers aux derniers gradins, pas un cri qui restât sans réponse. Il interpellait les mutins par leurs noms, et les gouaillant ou les menaçant, d'un mot, d'un geste, il leur imposait silence; jusqu'au dernier moment, on le vit ainsi tenir tête à l'orage, infatigable, vif à l'attaque, alerte à la riposte, impérieux et familier, tour à tour sérieux et cynique, enjoué, colère, brutal et gai; il était impossible de dépenser plus de verve et de courage. Tirart ne reculait pas; enveloppé par l'émeute, il l'attaquait hardiment, de front, de côté, en avant, en arrière, et, sans se lasser, il la poursuivait

partout sous ses mille formes imprévues et capricieuses. Malheureusement c'était l'heure où tout tourne à mal. Avec tout son esprit, son sang-froid, son audace, le maire ne fut bientôt plus qu'un jouet pour cette foule passionnée, mobile, impitoyable dans ses plaisirs, avide d'émotions et de bouffonneries. On s'amusait de lui; il n'était plus qu'un acteur en scène, le seul qui sût encore bien tenir son rôle dans cette grande débâcle de la tragédie. On l'excitait, on le provoquait, on l'exaspérait à plaisir; il réussissait encore à mettre les rieurs de son côté, mais c'était tout.

Qu'était devenu ce parti de la paix qui s'était montré si fort, si uni à l'arrivée de la farandole? Sur tous les points, on le voyait mollir et faiblir, lâcher pied. Déjà ces modérés ne songent plus qu'à donner des gages à l'émeute, ils lui livrent ses victimes; ils ont sifflé les acteurs après avoir essayé vainement de les défendre, ils vont abandonner leur maire; débordés, entraînés, ils ont hâte de s'effacer, de se mêler aux mutins; ils ouvrent leurs rangs, la sédition passe et les emporte, le vertige les gagne. Toute cette foule ondule et moutonne; ses vagues houleuses se soulèvent et refluent de tous côtés: l'émeute est dans l'air. Voilà les sages qui s'affolent et les prudens qui deviennent téméraires; tous les esprits s'enfièvrent, et les têtes les plus calmes dansent la danse de Saint-Guy; c'est une ardeur de licence que rien n'égale, contagieuse et soudaine, — un appétit d'indiscipline violent, fantasque, capricieux et vague, qui se prend à tout, que le succès enflamme, que la résistance exaspère. Chacun frappe devant soi au hasard, pour frapper; on crie pour crier, on détruit pour détruire; les buveurs brisent leurs bouteilles et renversent leurs tables, les spectateurs cassent leurs bancs, arrachent les arbres, les palissades, les gazons. De l'amphithéâtre au chemin, en quelques secondes tout sera bientôt mis à sac avec une rage joyeuse, et les acteurs eux-mêmes se mettront de la partie.

Un cavalier arrivait ventre à terre. — Voici mes gendarmes, dit le maire, nous sommes sauvés. — C'était bien l'estafette, mais de brigades point. Toute la gendarmerie disponible avait été expédiée en grande hâte à Ronquerolles, qui faisait aussi sa révolution. Le maire se leva brusquement, et dans ce mouvement, son écharpe desserrée se dénoua et vint s'enrouler dans ses jambes. Une voix cria au premier rang en provençal : — Eh! l'ancien, tu perds ta sous-ventrière. — C'était Sambin qui prenait sa revanche, et pour cette facétie il fut bruyamment applaudi, non-seulement par les siens, mais encore par les gens de Lamanosc, par les plus pacifiques. Ces modérés acclamèrent Sambin, comme ils avaient hué les acteurs, d'abord par faiblesse, tous bientôt par entraînement. A son tour, le maire était sacrifié; le théâtre était criblé de pierres, de melons,

de pastèques. Presque tous les tragédiens s'étaient enfuis : de tous côtés, on se ruait à l'escalade. Le maire fit un dernier effort pour arrêter les assaillans; il voulut haranguer le peuple et donna l'ordre aux valets de ville de préluder par des roulemens de caisse. Massapan lui rit au nez et se mit à jongler avec ses baguettes, en faisant des grimaces comiques. Quant au tambour de la farandole, sa caisse était déjà crevée, et Cascayot s'en coiffait comme d'un colback. Le brigadier courut sur Sambin; en un instant, il fut saisi, désarmé, jeté sur le chemin. Les trois gendarmes se mirent en défense; mais à peine eurent-ils dégaîné, qu'ils furent enveloppés, terrassés, et leurs armes, tordues, brisées, servirent à les frapper. Quant au cavalier qui arrivait en estafette, il n'eut pas même le temps de mettre pied à terre : au saut de l'étrier, il fut pris par les jambes, enlevé et lancé par-dessus la haie en compagnie de ses camarades.

Le maire s'était précipité au secours de son brigadier; tête baissée, il fit une trouée devant lui, renversant tout, forçant le passage, au milieu de cette foule en démence. Par derrière, un manœuvre vint lui pousser un banc dans les jambes, et Tirart, renversé, piétiné par la foule, fut jeté dans le fossé où gisaient les cinq gendarmes couverts de sang et de boue, morts ou blessés.

Espérit restait seul sur le théâtre; les pierres et les décors tombaient autour de lui de tous côtés, sans qu'il songeât à se retirer. Il s'imputait tous les malheurs de cette journée; le sentiment de cette responsabilité l'accablait. Déjà les saccageurs démolissaient le théâtre; il les regardait avec une sorte de stupeur, immobile, attéré; les poutres s'ébranlaient, les planchers fendus craquaient sous ses pieds; il n'entendait rien, il ne voyait rien, et les charpentes allaient s'écrouler sur lui, lorsque Cabantoux parvint à l'enlever.

IV.

Quand tout fut dévasté, une danse formidable commença sur les décombres, et la foule, libre, victorieuse, se répandit sur le chemin, puis tout à coup deux farandoles ennemies se formèrent. — A la Garrigue, à la Garrigue! crièrent les jeunes gens. Et tous, d'un commun accord, coururent vers ce champ de bataille, vaste lande découverte qui s'étendait au bas de la colline. Les femmes s'enfuyaient en emportant leurs enfans. Des vergers à la Garrigue roulait et piétinait une foule furieuse. Les garçons de Lamanose et des villages se provoquaient avec des cris sauvages; ils arrachaient leurs chemises pour combattre à nu. Bientôt ils s'entrechoquèrent dans une mêlée terrible; les vaincus tombaient et se relevaient sans plainte, et revenaient à la bataille déchirés, sanglans, enthousiastes,

enivrés de la joie du combat, sourds aux supplications des mères et des sœurs. Celles qui s'étaient jetées entre les combattans avaient été repoussées et frappées sans pitié. Personne n'osait plus s'approcher de la Garrigue, et la foule des spectateurs se tenait immobile au pied de la colline.

Le petit bataillon des tragédiens était au cœur de la mêlée, et les plus beaux coups se portaient de ce côté. Les licteurs, formant escouade, tenaient la droite; à l'aile gauche, les sénateurs; plus en avant, Espérit, Marcel, Cabantoux; puis Triadou et les siens, les chefs de parti avec leurs fidèles, tous combattant ainsi par quadrilles, sans se quitter, comme les bons compagnons des batailles féodales. Le beau Cayolis et Sambin s'étaient isolés pour être plus en vue. A chaque passe, Cayolis faisait un saut de côté qui le rapprochait de la galerie sous les yeux de sa promise. Pas un coup de poing qui ne fût un madrigal à l'adresse de la belle Rosine; il parait et recevait les coups avec grâce. Avant de frapper, sa main, chargée de bagues, décrivait des festons, des arabesques; il retombait à la parade dans l'attitude du Romulus de David. Ces coups si ornés n'en étaient pas moins terribles, et, vainqueur, il promenait autour de lui des regards sourians, en se lissant les cheveux.

Au premier rang, Marcel faisait merveille. C'était plaisir de le voir si leste et si vaillant au milieu de ces hercules un peu lourds, qui frappaient tout bonnement devant eux, à la vieille mode provençale. Cabantoux seul avait conservé tout son sang-froid; lorsqu'il était attaqué, d'un coup de tête il mettait son homme hors de combat, et puis tranquillement il revenait s'asseoir au bord du fossé, en attendant un nouvel adversaire.

Le poète Perdigal et le sergent Tistet n'étaient pas présens à la bataille. Le poète s'était esquivé après avoir échangé quelques gourmades. Il avait gagné le village, et avait profité de l'absence des habitans pour y faire des tours de son métier, pénétrant dans les étables et les écuries, où il changeait les mors et les brides, versait du vin dans le son des chevaux et des drogues dans les crèches. Quant à Tistet, en sortant du vestiaire, il s'était retiré du théâtre un quart d'heure avant qu'on ne donnât l'assaut, et déjà il avait mis bas ses accoutremens romains pour se revêtir d'un costume plus décent. Ciré, brossé, lavé, rasé de frais, en tenue irréprochable, la capote d'ordonnance boutonnée jusqu'au menton, le bonnet de police sur l'oreille, une rose à la main, il se promenait dans un chemin creux, attendant des ordres qui ne venaient pas. — C'est incroyable! disait-il. Je ne vois ni maire, ni gardes, ni gendarmes. Et le lieutenant, le lieutenant? C'est incroyable, c'est incroyable! — Il jetait les yeux à droite, à gauche, cherchant partout son gouvernement

disparu. Le lieutenant avait quitté le théâtre avant l'assaut, pour se retirer dans la maisonnette d'un garde avec sa fille et sa sœur. Le maire et les gendarmes étaient étendus sans connaissance au bord de la haie, couverts de sang et de boue.

Cependant la bataille continuait avec acharnement, sans qu'on pût prévoir de quel côté se déciderait la victoire. Lamanosc avait en ligne à peu près cent quatre-vingt-dix ou deux cents combattans, car il n'y avait que la jeunesse du pays engagée dans la lutte. A la première alerte, quelques pères de famille s'étaient bien mis de la partie; mais les femmes, sautant sur eux, se pendaient à leurs habits, les tiraient par la barbe ou leur jetaient des enfans dans les bras, et leurs adversaires se retiraient loin d'eux avec mépris. Les gens des villages l'emportaient donc en nombre, mais ceux de Lamanosc combattaient en vue du clocher. Jusque-là tout s'était passé loyalement. Ces rencontres ont leurs règles d'honneur qui sont rarement violées. Les coups ne peuvent être portés que de la tête à la ceinture; frapper plus bas, frapper du pied ou se servir d'une arme serait une félonie. Jamais il n'arrive qu'on se réunisse deux contre un. On se combat homme à homme; les forts cherchent les forts; loin d'attaquer les faibles, ils les évitent, et ce sont ceux-ci qui brûlent de se mesurer avec les adversaires les plus redoutables. Un morne silence avait succédé aux grands cris fanfarons; on n'entendait que le bruit des lourdes mains fermées tombant et retombant sur ces fortes poitrines, sur ces crânes de fer, et retentissant comme des marteaux sur l'enclume. Sur la gauche, les gens de Lamanosc commencèrent tout à coup à faiblir. Cabantoux, séparé des siens, fut assailli de tous côtés. Alors l'aspect de la bataille changea; Cabantoux, fou de colère, se rua tête baissée au milieu des groupes, faisant le vide autour de lui. On se rallia derrière le *fadad*, les ennemis de Lamanosc furent repoussés vivement jusqu'aux limites de la plaine. Leur déroute paraissait complète quand une pierre, partie on ne sait d'où, vint frapper Marcel au front. Le sang rejaillit sur Cabantoux; le géant rugit, et, saisi d'une fureur inexprimable, il s'arma d'une échelle et frappa au hasard. Alors ce fut une mêlée horrible. Déjà les couteaux brillaient dans les mains; avant même que Marcel eût pu se mettre en défense, il tomba frappé de trois coups. — Trahison! trahison! crièrent les femmes. Sabine, quittant la maisonnette où sa tante voulait la retenir, s'élança au milieu des assaillans. — Attends-moi, criait M. Cazalis en courant de son mieux derrière sa fille. Elle releva le corps de Marcel sous une grêle de pierres. Le lieutenant, sabre au poing, vint se placer à ses côtés. De toutes parts, les femmes et les filles, exaltées, furieuses, armées de faux, de tridens, de barres de fer, descendirent sur la Garrigue. Les

gens de Lardeyron et de Meyrenc, enveloppés, pressés, reculèrent et rompirent en désordre. L'élan fut irrésistible; au dernier choc, ils s'enfuirent en abandonnant leurs blessés sur le champ de bataille. Les fuyards se rallièrent dans les vignes et se replièrent sur Lardeyron à la tombée de la nuit.

Le combat avait cessé, mais dans les villages l'exaspération était grande. Des deux côtés, on s'accusait de traîtrise. A Meyrenc comme à Lardeyron, on racontait déjà que les prisonniers laissés à Lamanosc avaient été assassinés et mutilés horriblement par les femmes. Personne n'en doutait. Les nouvelles les plus absurdes circulaient et trouvaient crédit, comme il arrive dans ces momens de grande crédulité publique. Les plus ardens sonnèrent le tocsin; ils prirent leurs fusils, parlant de retourner à la bataille à l'instant même. On les retint à grand'peine. Des messagers furent envoyés dans les villages voisins pour raviver les vieilles haines; on alluma des feux sur les collines, on campa en armes sur la place. Il fut décidé qu'à l'aube on marcherait sur Lamanosc, à l'arrivée des renforts.

En même temps, l'alarme était donnée à Lamanosc par des bergers qui revenaient de la foire. Robin s'était pendu à la cloche, Triadou prit la caisse et battit la générale, les paysans arrivèrent de tous côtés sur la place, et le caporal se mit à les haranguer devant le *Café d'Apollon*. De son côté, le sergent Tistet ramassait des volontaires et les postait à la mairie, sous les fenêtres de la salle de bal, où les conseillers délibéraient à grands cris.

Robin avait mis en réquisition toutes les futailles du *Café d'Apollon*. Les caves furent occupées militairement, les brocs se vidèrent, on chanta *la gloire*, et les orateurs montèrent sur les tables. Le caporal fit voter l'état de siége. A chaque instant, il arrivait des nouvelles; on disait que dix villages descendaient sur Lamanosc. Robin croyait tout; Robin proposait de hisser le drapeau noir, de couper le pont, d'incendier le faubourg et les granges, et d'attendre l'ennemi derrière le vieux rempart, puis de se replier dans l'église et de s'y faire sauter, si le village était emporté. Triadou avait déjà attaché un pétard sous le pont. Au milieu de tout ce tumulte survint le lieutenant Cazalis. Les paysans l'entourèrent et lui offrirent le commandement : il accepta de grand cœur; mais comment se délivrer de Robin et de ses motions extravagantes? Le caporal venait d'organiser une promenade civique. Tous les gens de *la Mule-d'Or* défilaient sur la place en agitant des torches et en tirant des coups de fusil. Le caporal leur avait composé des costumes de fantaisie avec des chemises flottantes, des écharpes rouges, des draps noués en burnous; quelques-uns étaient à demi nus et tout empanachés de branches de chêne; d'autres étaient couverts d'oripeaux de théâtre. Robin s'était

habillé en Buridan; il portait une hallebarde à la main et des pistolets d'arçon à la ceinture.

— Général Robin, lui dit le lieutenant, vous avez là une belle compagnie; bonne tenue, troupes d'élite. Il serait temps de les mener au feu pour les amuser.

Et par toute sorte de flatteries il arriva à lui persuader qu'il était urgent de tenter une reconnaissance dans les bois de Vielles, à deux lieues de Lamanosc.

— Comme qui dirait une razzia, répondit Robin. En avant le cabaret de la Mort!

Robin partit avec ses fidèles; le lieutenant l'accompagna jusqu'à la sortie du village. — Si tu étais forcé de te replier sur Lamanosc, lui dit-il, souviens-toi de revenir par cette route; toutes les autres issues seront fermées.

Le caporal haussa les épaules. — Me replier? Et pourquoi? Robin, toujours en avant!

— Enfin les voilà partis, dit M. Cazalis. Maintenant, sergent Tistet, place dix soldats au rempart, sous les ordres d'un homme sûr, Cayolis, Espérit ou Cabantoux, et si jamais ces pèlerins veulent rentrer, qu'on les reçoive à coups de fusil. Enfin nous voilà libres! Sergent Tistet, ces vingt-cinq hommes de moins dans Lamanosc, c'est comme s'il m'arrivait un renfort de deux cents vieux marins.

— Et les conseillers municipaux, dit Tistet, qu'en faisons-nous? Faut-il en arrêter une demi-douzaine? Dites un mot, et ce ne sera pas long. Entendez ces cris! Ils vont tout casser!

— Tant mieux, dit le lieutenant, qu'ils discutent à l'aise, et qu'ils ne viennent pas se jeter dans nos jambes.

— Ah! disait le sergent, ce serait si simple d'éteindre les lampes et de fermer les portes de cette mairie!

En arrière du pont qui défendait Lamanosc du côté des villages ennemis, le lieutenant fit construire une barricade très solide, crénelée, et dominée par une maison fortifiée. On éleva des retranchemens à la brèche du nord, ainsi qu'à l'angle du cimetière, et deux compagnies de réserve furent laissées sur la place de l'église avec ordre de se porter à la première alerte sur les points menacés. Comme la route des villages de la plaine vient aboutir à la rivière, toutes les forces de la défense furent concentrées à la barricade du pont; on y travailla toute la nuit, et deux chemins couverts furent creusés en avant pour protéger les sorties. M. Cazalis avait mis sur pied tout Lamanosc; les vieillards et les enfans charriaient des pierres et du sable à la barricade; on employait les femmes à fondre des balles et à mouler des cartouches. Le lieutenant activait tous ces préparatifs de guerre avec une ardeur extrême. Il était rajeuni de vingt ans.

Il y avait à Lamanose un homme encore plus heureux que M. Cazalis, c'était le sergent Tistet. Tistet avait une consigne, des ordres, un chef, et lui-même commandait en second. Il se sentait utile, nécessaire, à sa place, dans son élément. Actif, vigilant, ponctuel, toutes ses qualités sortaient et brillaient d'un vif éclat. Le sergent Tistet s'était procuré un bonnet de police à gland d'or, un ceinturon d'officier et des épaulettes d'argent. Le sabre dégaîné, le registre sous le bras, il allait et venait de l'état-major aux corps de garde sans se lasser jamais, très occupé, très affairé, en homme qui a le goût, la passion de son métier, et dont toutes les facultés sont en exercice. Un mot d'ordre à renouveler d'heure en heure, des sentinelles à relever, des vedettes, des grand'gardes, les rondes, les patrouilles, l'inspection des armes, les vivres, les munitions, des feuilles de service à signer, le contrôle, des états en partie double, hommes et choses, tout était classé, immatriculé, contrôlé, et volontiers le sergent Tistet aurait encore doublé la besogne.

— Ah! mon commandant, disait-il, quelle chance si nous avions seulement huit jours de siége pour faire manœuvrer nos recrues! J'ai là des conscrits de quinze ans, et jusqu'à des enfans de troupe qui mordent la cartouche comme de vieux soldats. Voyez ce Cascayot, quels yeux résolus! quelle belle tenue! Il s'est coupé lui-même les cheveux à l'ordonnance. Comme il maintient les distances! Qu'on ne s'avise pas de le troubler dans son service; il fusillerait son propre père! Ah! mon commandant, je n'ai qu'une peur, c'est que ces paysans de Lardeyron et de Meyrenc ne reviennent plus à l'assaut, quand une fois nous les aurons repoussés. Peut-être serait-il sage, pour les allécher, de ne pas leur tuer trop de monde à la première affaire.

V.

Vers six heures, un grand bruit se fit entendre dans la rue; c'était le curé qui forçait la consigne.

— A-t-il le mot d'ordre? dit le sergent Tistet. Qu'on l'arrête.

Le curé était déjà devant les feux du bivouac, au milieu des groupes qui se formaient, car tous les hommes étaient réveillés et venaient s'aligner dans la rue des Piquenières pour l'inspection des armes.

— Sac à papier! dit le sergent, que vient-il faire ici, le brave cher homme? qui l'a demandé? S'il veut travailler, qu'on le mette à la cloche, et qu'il nous envoie le sonneur; ce sera toujours un homme de plus.

—Le meunier au moulin et le prêtre à l'église! disait M. Lagardelle.

— Et la femme à la soupe! répondait Perdigal.

— Il ne manquerait plus que de voir arriver ma sœur! cria le lieutenant. Eh! l'abbé! votre serviteur; bon appétit. Voulez-vous un bon conseil? Prenez votre sac et vos quilles, et courez à la mairie nous organiser une ambulance. Bon voyage et vivement.

Mais le curé fit la sourde oreille; il avait son idée en tête. Cabantoux le hissa sur un gros tonneau qui se trouvait là, devant la maison Triadou. La place était bien choisie, car de ce point l'on domine toute la rue des Piquenières, la place des Juifs et le faubourg. Le tambour de ville battit la caisse, et quand tous les paysans se furent groupés à portée de la voix, le curé se découvrit et prit la parole en ces termes :

— Gens de Lamanosc, voilà bien six ou sept heures que j'entends sonner le tocsin, tous les hameaux sont arrivés en armes, les Clops, les Abeilles, Sainte-Colombe, les Baux, voire les gens des Granges; notre village est comme une place de guerre. Voilà de bons préparatifs de défense; c'est sans doute pour arrêter l'ennemi qui marche sur la commune! Vous vous croyez bien forts; eh bien! je vous annonce que l'ennemi est dans Lamanosc...

— Jamais, jamais! dit Cayolis.

— Ah! qu'ils y viennent donc! criaient les jeunes paysans en agitant leurs armes; quand ils seraient dix mille avec des canons et des soldats, nous les attendons.

— Ce discours me paraît bizarre, disait le sergent Tistet; où le brave homme a-t-il donc sa tête? Quelles sornettes! Mes guetteurs ne m'ont encore rien signalé. Ces gens du peuple sont bien simples de l'écouter.

— Monsieur l'abbé, lui dit le lieutenant, si l'ennemi était dans Lamanosc, le lieutenant Cazalis serait en ce moment couché en travers de la rue, le corps troué de balles!

— Écoutez-moi, reprit le curé d'une voix forte, écoutez-moi, ou il arrivera malheur! Et je vous avertis que je ne viens pas vous flatter. Vous en trouverez par douzaines et par centaines pour vous enjoler et vous mentir; mais aujourd'hui vous entendrez la vérité, et dussiez-vous me lapider, vous l'entendrez tout entière. Je vous ai annoncé que l'ennemi était dans Lamanosc, je l'ai dit et je le maintiens. Que veulent ceux qui viennent faire le siége de la commune? Se venger de vous. Quelles passions les entraînent contre vous? La haine et la colère. Voilà pourquoi vous les appelez ennemis; c'est donc à la haine, à la colère que se reconnaît l'ennemi. Eh bien! répondez : parmi vous, quel est celui qui n'a pas un ressentiment, une inimitié dans l'âme? Et contre qui? Contre un étranger, un vagabond, un malfaiteur? Non pas et nullement, mais contre un homme

de Lamanosc, un enfant de la commune, fils de la même terre, élevé avec lui dans la même école, la même église et la même famille! Et quand je vois ces abominations, vous voulez que je me taise? La haine et la vengeance, voilà les ennemis qui sont dans Lamanosc. Et vous voulez que je garde le silence, quand il n'y a pas une maison, pas une, où ces ennemis ne soient entrés en maîtres? Ah! c'est contre eux qu'il faut sonner le tocsin et prendre les armes, et si vous ne les chassez, il ne vous servira de rien d'élever des barricades et de charger des fusils. Le beau travail de repousser les gens des villages pour vous déchirer ensuite entre vous plus à l'aise! La bonne et l'utile victoire, si vous devez vous retrouver le lendemain en face de vous-mêmes, c'est-à-dire de vos vices, de vos mensonges et de vos calomnies! Ah! qu'ils viennent, ces ennemis du dehors, qu'ils viennent avec le fer et le feu dans cette commune déjà saccagée, ruinée par les discordes, toute souillée de violences et d'envies; ils n'y feront jamais pire besogne que vous, et quand bien même ils tueraient vos corps, ils seront moins bandits que vous, qui tous les jours tuez vos âmes. Mauvaise commune, mauvais citoyens! Malheureux, vous voilà d'accord pour la guerre, et vous n'avez pas su l'être pour l'amitié! Ah! si longtemps qu'il me restera sang aux veines et souffle dans l'âme, je vous le redirai, vous ne serez rien, vous ne pourrez rien tant que le frère n'aura pas pardonné au frère, et pour lui-même demandé son pardon. Voilà ce qu'il faut faire, et dès aujourd'hui, sur l'heure! Il m'est commandé de vous le dire. Gens de Lamanosc, s'il y a ici dans la commune personne de la paroisse, homme ou femme, vieillard ou enfant, âme qui vive, à qui, de ma volonté ou à mon insu, j'aie fait tort et misère, qu'il vienne ici donner son témoignage, et, devant Notre-Seigneur et devant toute la commune, à genoux, comme pécheur, je lui demanderai son pardon.

Un homme de haute stature sortit de la foule et vint se présenter devant le prêtre, le fusil à la main.

— Je suis Jean Malaterre, dit-il, Jean-Siméon Malaterre, fils d'Hilarion-Siméon Malaterre.

Ce Jean Malaterre était arrivé pendant la nuit avec le contingent des hameaux qui dépendent de Lamanosc. C'était un homme violent et hardi, d'humeur sombre, déjà sur l'âge, dur et retenu dans ses paroles, vivant seul avec ses chiens et ses éperviers, toujours en chasse dans la montagne. Les gendarmes le redoutaient et ne s'avisaient pas de lui demander son port d'armes. Quand ils battaient le pays, ils ne se hasardaient jamais dans la pinière où Malaterre avait construit sa hutte, au terroir des Baux. Un jour d'émeute, vers 1831, Malaterre avait insulté et frappé le curé à la porte de l'église. Après un mois de détention préventive, il avait été condamné à vingt jours

de prison. Le curé obtint remise de la peine, mais c'était lui qui avait porté plainte, et Malaterre ne l'oublia pas. Il fut ramené dans le village par les gendarmes, la corde aux mains. Cet outrage avait laissé une fureur vague dans cette âme exaltée par un sentiment sauvage de justice et de dignité. — Suis-je un voleur? disait-il. La prison n'est faite que pour les voleurs.

Quand le curé vit Jean Malaterre devant lui, il se baissa et se mit à genoux, non sans peine, car le tonneau vacillait. Les rues sont en pente raide à Lamanosc, et le curé était un gros homme, court, replet et pataud; mais en ce moment personne ne songeait aux moqueries, tous les cœurs étaient à l'amitié. On ne riait ni de la tournure ni de l'accent. Quoique le curé parlât bon provençal, il se glissait toujours dans ses discours des intonations, des désinences des Alpes, plus dures et gutturales, qui trahissaient son origine montagnarde.

Après s'être mis à genoux, le prêtre leva sa droite, l'étendit du côté de la croix, et dit d'une voix qui s'entendait jusqu'au faubourg : — Jean-Siméon Malaterre, fils d'Hilarion-Siméon Malaterre, devant Notre-Seigneur et devant toute la commune, à genoux, comme pécheur, je te demande ton pardon.

Malaterre le saisit et l'embrassa rudement; puis d'une voix éclatante, avec un geste d'autorité, impérieux, la tête haute, il dit au peuple :

— Peuple de Lamanosc, vous savez si l'on m'a fait du mal; on m'a mis à la cour d'assises avec les gendarmes, comme un voleur...

Au souvenir de cette injure, la colère montait en lui, et sa voix tremblait.

— ... Oui, comme un voleur, et vous savez si les Malaterre ont de l'honneur! Les gendarmes m'ont fait marcher devant leurs chevaux, ils ont attaché des cordes à ces mains. Si je n'écoutais que mon injure, je ferais aujourd'hui la justice; mais il a bien parlé, c'est fini entre nous, et devant tous je lui jure son pardon. Et maintenant, ajoutait-il, en faisant sonner la crosse de son fusil sur le roc, maintenant que Jean Malaterre a pardonné, qui donc oserait rester dans la vengeance?

Il souleva un tronc de hêtre, le brisa contre la muraille, et dit : — Ainsi soient brisées toutes les haines et les inimitiés!

Il prit ensuite un quartier de roche sablonneuse, le broya dans ses mains, et jeta les débris derrière lui en disant : — Ainsi soient écrasées les haines et les inimitiés, et que les vents en emportent la poussière! Quand les villages marchent sur la commune, celui qui garde un cœur ennemi trahit la commune.

Alors ce fut de toutes parts un entraînement sans exemple; l'amitié

gagnait toutes les âmes, les plus dures étaient émues, attendries.

— Toi, Malaterre, dit Triadou, tu es le fils de celui qui a tué mon oncle en 1815, voici ma main.

— Triadou, dit un vieux paysan, ton grand-père a marché contre notre commune avec les Allobroges de 93, donne-moi ta main.

Et tous venaient ainsi immoler leurs haines avec une joie enthousiaste; l'ennemi cherchait l'ennemi pour lui pardonner et l'aimer; tous s'embrassaient, fils de sans-culottes et fils de *jéhuistes*, vieux fédérés et *royal-cibots* de 1815 (1), carlistes, paysans et *moussus;* haines de familles, ressentimens des procès et des rixes, querelles d'intérêts, souvenirs des guerres civiles, anciennes et nouvelles discordes, tout était oublié, pardonné, rien ne pouvait arrêter l'élan des cœurs. Les jeunes gens échangeaient leurs cravates et leurs ceintures, les rouges contre les vertes, et les couteaux, les poudrières, les boîtes de capsules, les sifflets de chasse; bientôt toutes les mains se rapprochèrent à la fois, et la danse commença. Jamais farandole si joyeuse ne courut dans les rues de Lamanosc, — cœurs unis, mains fraternelles. Espérit levait les bras au ciel et ne cessait de s'écrier: — Ah! la belle amitié! la belle amitié! En voilà une république!

Dès l'aube cependant, la petite armée des villages se mit en marche pour venir attaquer Lamanosc. Ces trois cents hommes s'avançaient en bon ordre, par six de front, le fusil en bandoulière, le carnier à l'épaule, tambours battans. Au premier rang caracolait Sambin, entouré de quelques cavaliers montés, comme lui, sur des mulets. Sambin portait le drapeau; comme insignes de général, il s'était attaché en sautoir une écharpe rose, frangée d'argent, conquise à la vote de Pernes; l'écharpe bleue qui retenait son sabre était un trophée des courses d'Aubignan.

En débouchant sur la route de Vielles, la colonne se trouva en face de trois brigades de gendarmerie, rangées en bataille et barrant le passage; en tête, le maire Tirart à cheval sur sa jument la Leydette, droit sur ses étriers, le front serré de bandeaux, le bras gauche en écharpe, rênes aux dents, un tromblon à la main. Les soldats de Sambin ne s'attendaient pas à cette rencontre, et le désordre se mit dans leurs rangs. Ces garçons étaient braves et décidés; ils se seraient très bien battus contre leurs ennemis de Lamanosc, mais ils redoutaient d'en venir aux mains avec les cavaliers. Ceux des premières lignes s'arrêtèrent, l'arme au pied, n'osant forcer le passage et regardant comme une honte de se retirer. La queue de la colonne se jeta dans le bois qui longe la route. Par ce chemin de traverse,

(1) *Jéhuistes*, compagnies de Jéhu. C'est le nom qu'avaient pris, en souvenir d'un personnage biblique, les bandes de la réaction thermidorienne en Provence. *Royal-cibots*, volontaires royalistes de 1815, qui portaient des pommes de pin à leur chapeau.

en suivant les ravins et les vignes, où la cavalerie ne pouvait s'engager, ils espéraient arriver à Lamanosc avant les gendarmes. Le maire s'aperçut de ce mouvement; il éperonna sa jument, et la fit sauter dans le bois, le long du sentier où défilait l'arrière-garde de Sambin. Il les poursuivait comme des fuyards, et, imitant le cri de rappel des bergers, il leur faisait des signes de moquerie pour les inviter à venir prendre du sel dans sa main, comme des moutons. Alors ces jeunes gens, irrités par ces provocations, revinrent sur le chemin. Sambin les remit en ligne, et, après les avoir harangués, il s'avança seul en avant de la troupe, le fusil en bandoulière, un mouchoir blanc à la main. Lorsqu'il fut à deux pas du maréchal-des-logis, il le salua militairement et lui dit en son plus beau français :

— Monsieur le capitaine, méfiez-vous de Marius; il vous aura menti contre nous; c'est un bavard : il est de Lamanosc. Nous allons nous venger de la trahison de sa commune; mais nous ne sommes pas contre le gouvernement. Laissez-nous donc passer. Vive le roi! mort à Tirart!

— As-tu fini, grand avocat? dit le maréchal-des-logis.

— Oui, dit Sambin. Vive le roi! En avant les amis!

— En avant la prison! cria le gendarme, et, saisissant Sambin par son écharpe rose, il l'enleva d'une main et le fixa à plat-ventre en travers de sa selle. — Cavaliers, sabre au poing!

Alors l'escouade s'ébranla; en deux temps de galop, la colonne fut rompue et dispersée; les soldats de Sambin s'enfuirent de tous côtés, emportés par cette terreur panique connue dans le pays sous le nom de *pétachine d'Avignon*. Le maire Tirart partit ventre à terre et porta la nouvelle de cette victoire à Lamanosc; il fut très mal accueilli. Les jeunes gens, qui avaient envie de guerroyer, voulaient se porter en colonnes volantes sur les villages ennemis et les occuper militairement, et M. Cazalis, quoiqu'il fût au fond très humain, ne put s'empêcher de dire : — C'est tout de même honteux que tout ceci finisse sans brûler une cartouche. Je ne suis pas content du maire. De quel droit est-il allé chercher ses gendarmes? Il n'a donc pas vu ma barricade?

Et Tistet, renchérissant comme toujours sur le dire de son officier, ajoutait gravement : — Quel malheur! sans sortir de la place, nous en aurions bien couché deux ou trois cents sur le carreau; c'eût été un plaisir. On vous les aurait hachés comme chair à pâtée.

Espérit, ravi de ce dénoûment pacifique, avait déjà bâté l'ânesse. — Partez, partez, dit-il à M. Cazalis; on doit être inquiet à la Pioline. Cabantoux va vous conduire.

En arrivant à la Pioline, le lieutenant trouva la terrasse encom-

brée de bagages; sous le portail, Cascayot attelait les mules et le Garri à la carriole. Les dames, en habits de voyage, surveillaient le chargement. — Ah! vous veniez me chercher, dit M. Cazalis; c'est très bien; j'aurais dû vous attendre. Peut-être aviez-vous envie de voir la barricade; dans ce cas, partons vite; elle n'est pas encore démolie. Nous arriverons à temps. Oh! c'est un beau coup d'œil!

— Et vous aussi, vous êtes beau à voir, dit la tante; vous voilà dans un joli état! Quelle mine de déterré! pâle comme la mort! Découcher à votre âge, quelle honte! J'en ai appris de belles sur vous. Toute une nuit passée au clair de lune avec les ivrognes de Lamanosc. Quelle vie! Gare les lumbagos! Et quand ces douleurs vous reprendront, qui vous soignera? qui vous veillera? Tante Blandine sans doute, toujours tante Blandine. Fiez-vous-y! Nous partons. Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez. Nous partons. Ce pays n'est plus tenable. Croyez-vous que je puisse encore l'habiter avec votre fille?

— Sabine! dit le lieutenant, un fier courage, savez-vous! C'est la fille d'un soldat.

— Il ne lui manquait plus que vos complimens, répondit la tante avec aigreur. Je m'y attendais; s'il y a quelque sottise à dire, on n'a qu'à faire venir mon illustre frère. Après le scandale qu'elle a donné hier dans cette bataille, croyez-vous que nous puissions encore rester ici?... Pour qu'on nous montre du doigt dimanche à l'église, n'est-ce pas? Oh! non, oh! non. De longtemps je n'y remettrai les pieds dans ce Lamanosc, de ma vie peut-être! Je vous conseille de l'exciter encore à braver toutes les convenances. Il était temps qu'on vous l'enlevât! Allons, place, place; ôtez-vous de mon chemin.

La tante était très affairée par ses préparatifs de voyage; elle ne répondait plus à M. Cazalis, et, montée sur l'échelle, elle empilait les paquets que lui présentait la Zounet, les coussins, les ronds de cuir, les oreillers, les provisions. La carriole était chargée comme une diligence : au-dessus des malles s'étageaient des pyramides de corbeilles, de cabas, des cartons de toute grandeur; on accrochait encore des paniers sous la voiture, au timon, et la Zounet arrivait avec des douzaines de petits sacs qu'elle entassait dans l'intérieur, et des chaufferettes pour la nuit, des manteaux, des châles, des boîtes, des fioles, des conserves. — C'est donc un voyage de long cours? disait le lieutenant; mais d'où sortent tous ces paquets? Jamais nous ne pourrons tenir quatre dans la voiture. Ah ça! où allons-nous? je n'y comprends rien à ce voyage, je m'embarque les yeux fermés. Qu'on m'apporte un tabouret!

Il s'apprêtait à monter, la tante le retint. — C'est-à-dire que je

pars, moi et ma nièce, dit-elle, et que vous restez ici, vous et la Zounet; est-ce clair?

— Ah! vous partez? Et pour quel pays, belles dames?

— Pour Valence, vieux fou.

— Valence? Ah! très bien. Cette ville me plaît fort; vins exquis, belle cathédrale, bonne société, des gens aimables et sûrs; vous connaissez le proverbe :

Dauphinois
Fin et courtois.

Et vous reviendrez?

— Quand il nous plaira, si nous revenons jamais.

— Encore mieux! A merveille, mais du diable si je comprends rien à ce voyage. Ma tante de Valence serait-elle malade?

— Il n'y a de malade que vous, s'écria la tante, et moi je suis bien bonne de vous répondre. Allez vous coucher. Eh! quoi! vous n'êtes pas encore au lit, malheureux? Vous êtes ivre de sommeil. La Zounet, prends ton maître par le bras, il est moitié mort. Doublez-lui les couvertures, et qu'on lui bassine le lit avec du sucre. Adieu, adieu.

Cascayot était déjà sur son siége, le fouet à la main. — Allons, Sabine, embrasse ton père, et vivement. Nous n'avons pas une minute à perdre. Bien, bien! assez, finissez-en avec toutes vos tendresses. Adieu, adieu, et fouette cocher.

La voiture partit au grand trot. — Tout ça s'arrangera, murmurait le lieutenant.

Il avait surpris des larmes dans les yeux de sa fille, mais, ne pouvant s'expliquer ce qui se passait, il se laissa mettre au lit tout ensommeillé, brisé de fatigue, moulu, courbaturé, perclus.

VI.

Quand on part de la Pioline, on peut choisir entre deux routes pour gagner le chemin de Valence, la route connue sous le nom du *Grand-Félat* et celle du *Chemin des Sables*. Comme la carriole était très chargée, Cascayot s'était avisé de prendre le Chemin des Sables, qui passe pour le meilleur. Cette belle route est coupée tous les dix pas par des rochers et des fondrières; la voiture avançait lentement, et, dans son impatience, la tante Blandine cherchait noise à Cascayot, sous le prétexte que la route du Félat était la seule bonne, la seule praticable, qu'elle était excellente, unie comme la main, et qu'on y pouvait courir en carrosse. Si on avait pris la route du

Félat, elle aurait retourné son raisonnement contre le Chemin des Sables.

Cascayot haussait les épaules, haranguait ses bêtes, et sifflait l'air d'une nouvelle chanson du poète Perdigal.

— Et toi, me répondras-tu? dit la tante en se tournant vers sa nièce. Crois-tu donc que je veuille passer ma vie avec des sourds et des muets? Pour toi, je laisse ma maison, mes affaires; j'abandonne mon pauvre frère; à mon âge, j'entreprends un voyage des plus difficiles et sans savoir quand je reviendrai, et c'est pour toi, pour toi seule! Après les folies de Mlle Sabine, il fallait partir, la raison l'ordonnait : ai-je hésité? Je me suis dévouée comme toujours, et, pour me remercier, on se tient à l'écart. Pas un mot, pas un seul depuis que nous sommes parties! comme si j'étais votre ennemie, votre tyran! Sacrifiez-vous maintenant, pour qu'en récompense on vous fasse des mines comme des portes de prison! Est-ce pour mon plaisir que je m'expose aux fatigues, aux ennuis, aux dangers de ce voyage? Les routes ne sont jamais sûres. Il y a quinze ans, n'a-t-on pas arrêté la diligence en plein jour entre Mornas et Montdragon? Et si nous versions? et quand nous serons au bord du Rhône, si les chevaux venaient à s'emporter, qui nous sauverait?

Sabine s'était retirée au fond de la voiture. A chaque détour de cette route sinueuse, on apercevait dans le lointain le petit clocher de Seyanne au milieu des feuillages. Les yeux fixés de ce côté, oppressée par la douleur, mais se maîtrisant encore, Sabine pensait à Marcel avec une anxiété extrême; elle ignorait ce qu'il était devenu. La veille, au moment où les gens de la farandole prenaient la fuite, Mlle Blandine avait entraîné sa nièce à la Pioline; en traversant le village, elles avaient vu passer Marcel, pâle, ensanglanté, sans connaissance, porté à bras par Cabantoux et Bélésis, et depuis elles étaient restées sans nouvelles du Sendric. Tant qu'on fut sur ce chemin, Sabine s'attendit à rencontrer Espérit; mais lorsque la carriole tourna brusquement vers Lamanose, laissant Seyanne à droite, Sabine perdit tout son courage, et, ne pouvant plus retenir ses larmes, d'une voix tremblante elle dit à Mlle Blandine : — Ma tante, vous voyez que je vous obéis; mais croyez-vous qu'il soit bien de quitter ainsi le pays sans savoir si nos amis sont morts ou vivans? Nous ne sommes qu'à un quart d'heure des Sendric, et si vous le vouliez, nous pourrions tout savoir.

— C'est impossible, repartit brusquement la tante. Nous à Seyanne! jamais, jamais! Mais rassure-toi, à notre arrivée à Valence nous trouverons une lettre de ton père qui nous informera de tout. Cascayot, fouette donc plus vivement tes mules, cette route est magnifique.

Au fond, la tante était aussi inquiète que Sabine; elle avait les

larmes aux yeux, et pour cacher son trouble, elle s'excitait à quereller sa nièce. — Comme vous pleurez ! n'avez-vous pas honte? Vous l'aimez donc bien ! Et moi, grande sotte, qui suis restée des siècles sans me douter de rien ! Ah ! quelle douleur que la vôtre ! Je serais aux portes du tombeau que vous ne seriez pas si triste. Vingt fois vous m'avez vue à l'article de la mort, et vous ne m'avez pas tant pleurée.

La tante continuant à parler ainsi toute seule, on arriva dans le faubourg de Lamanosc, le long des remparts. Au bas du pont, Cascayot s'arrêta pour faire reprendre haleine à ses bêtes. Sabine ne cessait de pleurer. En entendant ses sanglots étouffés, la tante perdait la tête. — Ah ! ma pauvre fille, du courage, rassure-toi. Je suis sûre que nous aurons de bonnes nouvelles; mes pressentimens ne me trompent jamais. Eh bien ! s'il le faut, de Valence j'écrirai moi-même à la Sendrique.

Elle aperçut Espérit sur la porte du château des Saffras. — Tiens, Sabine, dit-elle, voilà notre marquis. S'il y avait un malheur, crois-tu qu'il resterait ainsi, tranquille comme un bourgeois, sous son cyprès? Cascayot, appelle donc Spiriton, qu'il vienne nous parler.

Le terrailler avait déjà reconnu la carriole; il arriva en courant, se jeta au-devant des bêtes, les tira à lui et les entraîna au galop dans sa cour. — Mais arrête donc, arrête ! criait la tante.

— Ne craignez rien, dit Espérit, notre malade n'entendra pas le bruit des roues; vous voyez bien que ma cour est remplie de paille. Cascayot, tu sais les êtres, cours leur chercher l'avoine.

La tante eut beau protester, il se mit à dételer. — Mais nous allons à Orange, criait-elle, et de là à Valence, pour toujours peut-être ! — Elle jurait qu'elle allait repartir, elle racontait ses projets de voyage. Espérit n'en voulait rien croire.

— Ah ! mademoiselle Blandine, disait-il en bouchonnant les mules, dont les flancs ruisselaient de sueur, c'est bien à vous d'être venues. Je m'étais dit : Spiriton, quand elles sauront que Marcel a été transporté à la tuilerie, pour sûr elles viendront des premières, nos bonnes dames; j'en aurais mis ma main au feu ! Ah ! ça, c'est bien de vous, mademoiselle Blandine. Pour le bon cœur, il n'y a que les Cazalis. Comme il sera heureux de vous voir, notre Marcel ! Il a perdu beaucoup de sang, mais le mieux se soutient. Il nous a bien inquiétés, savez-vous? Sa mère l'a veillé toute la nuit, pendant que nous étions à la barricade. Voilà deux heures qu'elle est partie, et moi j'ai mis un peu le nez à la rue pour prendre l'air.

Cascayot revint avec des boisseaux. — Maintenant entrons, dit Espérit en levant le doigt. Venez par ici, doucement, doucement !

La tante était fort embarrassée. — Eh bien ! merci de tes bonnes

nouvelles, disait-elle; maintenant que nous sommes rassurées, nous allons repartir bien contentes. Il le faut; adieu. Nous vous quittons, nous sommes si pressées!

— Vous avez bien loisir, répondit Espérit; vos bêtes sont à l'avoine. Je vais leur verser du vin dans le son, et je vous garantis qu'elles vous regagneront le temps perdu. Allons, entrez, c'est le bon moment; par ici, doucement.

Il la poussait toujours vers la porte à coups d'épaule; la tante résistait. — C'est impossible, mon bon Espérit. Vrai! c'est impossible. Adieu, adieu! soigne-le bien. Nous ne pouvons pas entrer; nos minutes sont comptées!

— Or ça, dit Espérit en la regardant en face avec surprise et colère, auriez-vous le cœur de vous en aller sans l'avoir vu? Oui ou non, dites-le. Moi, je marche devant pour vous montrer le chemin. Vienne qui voudra.

— Allons, suivons-le, dit la tante; il le faut bien; ces paysans sont si susceptibles!

Dans le corridor, elle prit à part Sabine et lui dit vivement : — Nous ne faisons qu'entrer et sortir, entendez-vous? Vous m'avez engagée dans une visite ridicule. Tirons-nous de ce mauvais pas le plus tôt possible. Et vous, pas un mot, je vous le défends! Surtout restez derrière moi.

Espérit entr'ouvrit la porte, et, prenant Mlle Blandine par la main, il l'introduisit dans la chambre du malade. Sur un signe de sa tante, Sabine s'arrêta à l'entrée. — Oh! vous pouvez vous approcher, lui dit Espérit; vous ne lui faites pas peur.

Un jour faible éclairait cette pièce; aux deux fenêtres, on avait attaché des couvertures, et devant la porte flottait une vieille tapisserie tournée au sud pour amortir l'éclat du soleil. Marcel dormait paisiblement; Damianet était assis auprès de son frère, à la tête du lit, sur un escabeau, une fiole à la main. — Qu'on ne le réveille pas, dit tante Blandine; silence, Damianet!

Elle s'approcha très près de Marcel pour écouter sa respiration. — Tout va bien, dit-elle après lui avoir tâté le pouls. La peau est excellente. Je réponds de lui, si l'on est très prudent. Il est sauvé. Et maintenant adieu, mes amis; soignez-le bien, et surtout pas de bruit. Adieu, adieu; partons vite, nous sommes trop de monde ici.

Elle allait se retirer, lorsqu'elle se sentit tirer par la robe : c'était Damianet qui lui offrait en grande cérémonie une place sur l'escabeau. La tante refusa; elle était décidée à ne pas s'asseoir. Damianet insistait par politesse, et, dans ce débat, la fiole qu'il tenait à la main lui échappa et se brisa sur la table. Marcel se réveilla en sur-

saut. — Il n'y a pas grand mal, dit Damianet; voici une autre fiole sur la table avec la même drogue.

— Quel est ce remède? dit la tante en saisissant la bouteille et la portant à ses lèvres. Cela ne vaut rien; jetez ça par la fenêtre. Vous n'entendez rien aux malades. Il fallait me faire appeler. Vite, mon sac. Sabine, arrive, arrive! Que fais-tu là-bas? Mon sac de crin, te dis-je! Fouille au fond. Les petites poudres de la boîte verte, sous les petits paquets rouges! Et cet oreiller, qui l'a placé ainsi? Peut-on laisser un blessé la tête si bas! Et ce jour! Tirez donc le rideau!

En ce moment, entraînée par son zèle de médecin et n'écoutant plus que son bon cœur, elle avait tout à fait oublié ses grandes résolutions; elle était tout à son malade; elle s'était emparée de la chambre de Marcel; elle allait et venait, rinçait les verres, donnait des ordres; elle se fit raconter tout ce qui s'était fait depuis que Marcel était au lit; il fallut qu'on lui expliquât de point en point quel avait été le traitement suivi.

Le blessé s'était retourné sur l'oreiller du côté du mur; dans ce mouvement, le bandeau qui lui entourait le front se desserra, et le sang se répandit sur ses tempes. La tante courut au chevet du lit avec une grande compresse. — Mais dépêchez-vous donc, criait-elle; tous ici! Voyez comme il pâlit! ce pauvre ami va se trouver mal! Quel pansement! On ne peut jamais se fier à ces docteurs! Aidez-moi donc, vous tous; je lui tiens le front, mais je ne puis pas tout faire. Laisse-moi, Damian, ce n'est pas ce flacon qu'il faut; Sabine, Sabine, l'élixir, la fiole bleue! Mais soulève-lui donc la tête, Sabine, laisse-moi verser, et toi, fais-le boire, doucement, doucement, du bout des lèvres.

En lui donnant l'élixir, Sabine lui soutenait le front, et quelques gouttes de sang tachèrent son mouchoir. Marcel rouvrit un instant les yeux; il reconnut Sabine, et toutes les visions du ciel passèrent devant lui.

— Ah! belle demoiselle, dit Espérit, vous lui rendez l'âme!

Sur ce mot, la tante prit une mine sévère et maussade; elle se disposait à partir lorsqu'on annonça l'arrivée du docteur. La tante entra en longue conférence avec lui, il approuva tout ce qu'elle avait fait; ils s'assirent dans un coin pour causer. Toute au plaisir de faire briller ses belles connaissances médicales, tante Blandine ne songeait plus au départ. Espérit, qui voulait la retenir le plus longtemps possible, crut bien faire en venant lui dire : — Maintenant que vous êtes ici, je vous garde jusqu'au retour de notre Sendrique; ce ne sera pas long; de ma fenêtre je viens de la voir là-bas, là-bas sur la route. Oh! c'est bien elle, avec son fichu blanc et sa grande coiffe; du bout de la plaine, je reconnaîtrais sa mule entre mille.

La tante se leva précipitamment. En toute hâte, elle prit congé de Marcel et du docteur, et sortit pour ne pas se rencontrer avec la Damiane; mais l'attelage de la carriole était encore à l'étable. Dans son empressement, tante Blandine se mit à aider Cascayot pour harnacher et brider les bêtes. Elle conduisit elle-même le Garri à l'abreuvoir, et tout en activant le départ, elle reprenait sa mauvaise humeur et ne cessait de répéter à Sabine : — On m'a fait faire un pas de clerc! C'est votre faute, après tout. Maintenant notre retour devient de plus en plus impossible. Aussi pourquoi Cascayot n'a-t-il pas pris l'autre route? Et cet Espérit, cet Espérit!... Ah! ce voyage est d'une urgence!... Et j'espère bien que nous voilà parties pour toujours!

Si agile que fût Cascayot, tous ces préparatifs de départ prirent du temps. Au moment de grimper sur le marchepied de la carriole, Mlle Blandine aperçut la Damiane qui entrait dans la cour; elle prit sa nièce par le bras, et bien à contre-cœur elle s'approcha de la Sendrique pour la saluer. La Damiane descendit de sa mule, et Sabine lui tendit la main au saut de l'étrier. En quelques mots, la Sendrique les remercia toutes deux de leur visite, et d'une façon si simple, si affectueuse, que la tante elle-même se sentit touchée, attendrie.

Mlle Blandine remonta en voiture très émue et très mécontente d'elle-même. Comme elle se repentait toujours de ses bons mouvemens, elle s'accusa bientôt de faiblesse, et tout en querellant sa nièce, elle se querellait elle-même, en grande subtilité, pour effacer cette douce impression qu'elle avait reçue de la Damiane.

Au tournant de la route des Rétables, la carriole fut croisée par une calèche découverte attelée de deux chevaux fringans lancés au galop. Maître Mazamet était assis sur le siége et conduisait à grandes guides. En rendant son salut à l'avocat, Mlle Blandine se pencha lestement de côté pour jeter ses regards curieux au fond de la voiture; elle entrevit la belle Félise étendue avec nonchalance sur ses carreaux de velours rose, parée comme une princesse, dans toutes ses élégances, toute galante et pimpante, au milieu des fleurs et des dentelles. Elle jouait de l'éventail et souriait à Lucien, qui caracolait à la portière.

JULES DE LA MADELÈNE.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

ÉTUDES

SUR

LE ROMAN ANGLAIS

WILLIAM WILKIE COLLINS.

I. *Memoirs of the Life of William Collins*, 2 vol., Longman 1848. — II. *Antonina or the Fall of Rome*, 3 vol., Bentley 1850. — III. *Basil, a story of Modern Life*, 3 vol., Bentley 1853. — IV. *Hide and Seek*, 3 vol., Bentley 1854. — V. *The Lighthouse, a play*, 1855 (*unpublished*).

En si médiocre estime que certains juges, un peu dédaigneux selon nous, tiennent l'école de peinture anglaise, il est difficile de ne pas reconnaître qu'à partir du dernier siècle (de sa seconde moitié surtout), cette école a formé des artistes remarquables par le talent, et plus encore par la conscience, la bonne foi, la loyauté de leurs efforts. Il faudrait, pour contester ceci, n'avoir lu aucune des biographies que la piété nationale a consacrées aux principaux maîtres de cette école, à Constable par exemple, à Stothard, à Reynolds, à Lawrence, à Wilkie. Il y a peu d'années encore, de précieux documens sur la peinture anglaise, et sur Wilkie particulièrement, nous étaient offerts dans la *Vie de William Collins*, écrite par son fils, le jeune romancier dont nous voulons nous occuper aujourd'hui. Collins et Wilkie, ces deux noms sont inséparables. Une étroite amitié, née sur les bancs de l'école, cimentée par une longue communauté de vues, d'ambition et de succès, unissait en effet ces deux peintres, également adoptés par l'aristocratie et le dilettantisme anglais. Cette amitié, si rare entre émules, nous en trouvons le touchant témoignage dans le nom même que nous venons d'inscrire en tête de cette étude.

En 1824, lorsque William Collins, marié depuis deux ans, vit naître son premier enfant, il pria Wilkie de le tenir sur les fonts baptismaux, et c'est ainsi que le nouveau-né d'alors peut mettre aujourd'hui sa candidature littéraire sous le double patronage de deux noms célèbres à titre égal. En effet, si Wilkie est plus populaire chez nous que Collins, il le doit principalement au genre familier de son talent, un peu parent de celui de Walter Scott, son compatriote. Il le doit à cette tendance du goût français, naturellement plus porté à observer les mœurs que les sites, plus amoureux de la pensée et de l'action que du paysage, plus acquis à l'étude de l'homme qu'à celle de la nature inanimée. Wilkie est mieux compris par ce côté réaliste de son talent, que la gravure a pu traduire sans le trop fausser. Collins, plus poète, plus paysagiste, introduit sans doute aussi l'élément humain sur ses fraîches toiles; mais le site y domine les personnages, ingénieusement épisodiques, et quand il nous mène avec lui sur les blanches falaises de la côte, le long des grèves humides, ou devant un riant *cottage* au toit étincelant parmi les vapeurs matinales, c'est la physionomie de la mer, c'est la splendeur du ciel, ce sont les capricieuses ondulations de la brume, qui sollicitent avant tout ses pinceaux curieux et *chercheurs*. Quant aux jeunes pêcheurs revenant pieds nus et pliés sous le poids de leurs filets, quant à la belle villageoise qui guette au loin sur les flots la voile bien connue de son père ou de son fiancé, quant aux enfans en haillons qui s'ébattent sur le seuil usé de la chaumière moussue, ils ne sont là que pour ajouter à l'harmonie du site une nuance de plus. Ils commentent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, un texte qui au besoin se passerait d'eux; ils expliquent le moment choisi par le peintre, indiquent le sens général du paysage, montrent à quelle heure de la journée et dans quelle région particulière de tel ou tel comté fut recueillie et transcrite cette page empruntée au grand livre de la création : rôle utile sans doute, mais secondaire, que n'ont jamais joué les personnages mis en scène par Wilkie. Ceux-ci tiennent le premier plan, et laissent au reste du tableau le rôle de simple décoration. Or il faut bien reconnaître que si le nombre des vrais amateurs, capables de goûter un simple paysage, d'en apprécier la vérité, d'en savourer la poésie, s'accroît chez nous de jour en jour, ce nombre était bien petit naguère (et surtout à l'époque où Collins et Wilkie rivalisaient de talent), comparé à celui des spectateurs qu'émeut et frappe une scène de la vie bourgeoise fidèlement et spirituellement reproduite, comme *le Jour des loyers* ou *Colin-Maillard*, les deux pages qui, dans l'œuvre de Wilkie, ont le plus contribué à établir sa réputation, d'abord en France, et par contre-coup en Europe.

En Angleterre, Collins, éminemment Anglais, a pris une des pre-

mières places, et, s'il est descendu de quelques degrés, il conserve encore, il conservera longtemps l'estime des connaisseurs. Son fils a pu citer avec orgueil, dans la biographie dont nous avons déjà parlé, les ventes de collections où les tableaux paternels ont obtenu des prix supérieurs à ceux qu'en avaient d'abord donnés les patrons de l'art national, les George Beaumont, les Thomas Heathcote, les Samuel Rogers, etc. A peine le nom de William Collins fut-il sorti de l'obscurité, et longtemps avant qu'il eût obtenu les honneurs académiques (février 1820), on paya ses toiles sans difficulté 100, 140, 150 guinées (2,500, 3,500, 3,750 francs). Plus tard, on les estima couramment 250, 300 et 400 livres sterling (6,250, 7,500, 10,000 francs), et la générosité de certains millionnaires, tels que Robert Peel, les porta quelquefois au-delà (1). Voir des travaux aussi honorablement rétribués croître encore de valeur quand, du cabinet du riche amateur, ils passent sous le marteau des enchères à la criée, n'est-ce pas une preuve assez éloquente des sympathies accordées à un artiste?

On nous pardonnera ces détails, en apparence étrangers à notre sujet, qui n'est pas la biographie du peintre Collins, si l'on songe qu'il va être question de son fils, et que l'un des premiers ouvrages de M. Wilkie Collins a été consacré à la mémoire de son père. Ce monument, élevé par sa piété filiale, n'inspire pas seulement une vive sympathie pour l'artiste dont il raconte la vie honnête et pure; il nous ouvre aussi quelques vues sur les origines du talent que nous voulons apprécier : double source d'intérêt pour nous et pour ceux qui voudront bien accorder quelque attention à cette étude.

M. Wilkie Collins, né, on vient de le voir, en 1824, n'avait que douze ans lorsque son père, entraîné par l'exemple de Wilkie, voulut, lui aussi, retremper son talent par les voyages, et partit pour l'Italie. Sa famille l'accompagnait; elle le suivit à Gênes, à Pise, à Florence, à Rome, à Naples, et il est aisé de voir que ce voyage ne fut pas perdu pour l'aîné des deux enfans que Collins initiait ainsi à la vie nomade et charmante de l'artiste voyageur. Bien que le biographe s'efface autant qu'il le peut, et en toute occasion, devant le personnage vénéré dont il veut perpétuer la mémoire, la vivacité de ses souvenirs l'emporte quelquefois, et nous l'entrevoyons alors, derrière son père, jouissant de la beauté des sites, de la nouveauté des physionomies, de l'originalité des costumes, heureux de sa vie d'aventures, et suivi de l'œil avec intérêt par son affectionné parrain, qui l'oublie rarement dans ses lettres. « *Comment vont les jeunes gen-*

(1) En 1827, le tableau intitulé *A Frost Scene* fut payé 500 guinées. C'est le prix le plus élevé que nous rencontrions dans le curieux catalogue des tableaux de William Collins, dressé par les soins assidus de son fils.

tlemen?... Logez mistress Collins et *la jeunesse* dans la région fraîche de Castellamare... » A chaque instant reparaissent ces témoignages de bon souvenir donnés par Wilkie à son filleul, et qui trouvent leur place parmi les considérations les plus élevées sur les diverses écoles de peinture italiennes, sur les procédés habituels aux grands maîtres, sur la manière dont il faut savoir interpréter ces glorieux modèles. A un enfant bien doué peut-on souhaiter mieux qu'un pareil apprentissage de la vie et de l'art? Une course enchantée à travers les magnifiques paysages de la Toscane et de Naples, l'étude des temps classiques faite sur le théâtre même des grands événemens qu'ils virent s'accomplir, la peinture, la sculpture, interrogées tout d'abord à leurs plus éclatantes origines et sous la direction d'un artiste éminent, n'y a-t-il pas là de quoi développer une intelligence moyenne, et l'assimiler, par une culture tout exceptionnelle, aux intelligences d'un degré supérieur? Et que ne peut-on espérer d'un esprit naturellement vif, stimulé par de tels enseignemens! M. Wilkie Collins les reçut peut-être un peu trop tôt pour en tirer tout ce qu'ils pouvaient donner à son avenir littéraire; mais on s'assure aisément, en lisant ses ouvrages, qu'ils n'ont pas été perdus pour lui.

Son début dans le roman porte l'empreinte de ce précoce voyage en Italie. On devine que, dans le choix de son sujet, le jeune écrivain a été tout naturellement influencé par les réminiscences lointaines de « la terre où fleurit l'olivier. » Ces réminiscences ont coloré pour lui les pages de l'historien Gibbon, et il s'est senti le désir de repeupler par la pensée, telles qu'on les vit au ve siècle, ces contrées magnifiques traversées par lui quatorze siècles plus tard. Nous ne croyons pas nous tromper en assignant cette origine au récit intitulé *Antonina, ou la Chute de Rome*, qui porte pour épigraphe (détail assez curieux) deux vers de la tragédie d'*Alarique*, par notre Scudéri (1). Ce récit, qui d'une part fait songer aux *Martyrs* de Châteaubriand, et rappelle de l'autre un roman de Bulwer beaucoup plus en faveur chez nos voisins que chez nous (*the Last Days of Pompeï*), débute d'une manière saisissante, et, s'il tenait toutes les promesses de ce début, laisserait fort loin derrière lui le second des deux ouvrages que nous venons de mentionner.

Au sommet de la chaîne des Alpes qui confine aux plaines lombardes, parmi des rochers entourés de précipices, sur le bord d'un de ces petits lacs que les montagnes gardent quelquefois à leur cime, par un jour nuageux d'automne, une femme est debout sur le seuil d'une caverne. De cet endroit élevé, que la nature a disposé comme

(1) ..... La ville cesse d'être :
Le Romain est esclave, et le Goth est son maître.

une tour de guet, elle domine les forêts d'oliviers qui ceignent la base des monts, et voit s'étendre à l'horizon les provinces italiennes que menace le flot de l'invasion. A quelques pas d'elle, abrité contre la pluie, étendu sur une épaisse couche de feuillage, et près d'un tas de menu bois, dont la flamme consume péniblement les rameaux humides, repose un enfant horriblement mutilé, mais qui vit encore. La mère et le fils, — leurs traits et leurs costumes l'indiquent, — sont d'origine germanique. Tous deux comptaient naguère encore parmi les otages de haute naissance que les Goths avaient confiés à la foi romaine, et qui, enfermés dans Aquilée, répondaient de l'exécution des traités conclus entre Alaric et Honorius. De plus, le mari de l'une, le père de l'autre, servait comme légionnaire sous l'aigle romaine; mais à un jour donné, la guerre éclatant, l'empereur a fait mettre à mort les Barbares incorporés dans ses cohortes, et les otages d'Aquilée, livrés à la fureur des soldats romains, ont été passés au fil de l'épée. Goisvintha seule, par un hasard merveilleux, a pu s'échapper, emportant son fils, frappé déjà et couvert de sang. L'énergie de sa race, les inépuisables ressources de l'amour maternel l'ont soustraite aux périls de la fuite. Elle a pu venir s'abriter dans cette grotte solitaire, et maintenant elle y attend, ou la mort qui ne saurait tarder, ou, chance unique de salut, l'arrivée des Goths sur le passage desquels elle s'est placée. Dans leurs rangs et parmi leurs chefs combat son frère Hermanric, le seul appui qui reste maintenant à la veuve désolée, à l'orphelin dont les forces s'épuisent. Si l'armée d'Alaric tarde d'un jour, tous deux auront succombé, succombé sans avoir pu dénoncer leurs meurtriers et demander vengeance. La vengeance, en effet, est le dernier vœu, la suprême ambition qui, dans le cœur ulcéré de Goisvintha, remplace tout sentiment, toute passion, toute pensée d'avenir. La haine de Rome domine cette femme altière, et ses regards ardens couvent les riches plaines de la Lombardie comme une proie qu'ils voudraient dévorer avant de se fermer pour jamais.

Cependant les heures passent, la nuit va venir; tout espoir semble perdu. Ne prenant plus conseil que de sa rage, Goisvintha saisit dans ses bras l'enfant blessé; elle se traîne au bord du lac glacé où elle a résolu de s'ensevelir avec lui... lorsqu'un bruit lointain frappe son oreille : ce bruit magique l'arrête comme un ordre d'en haut, et fait battre à coups redoublés son cœur, comprimé jusque-là par une indicible angoisse; si faible que les échos la lui apportent, elle l'a reconnue sans peine, cette fanfare des trompes guerrières. Les Goths s'approchent. Dans les profondeurs des bois, silencieux jusqu'alors, naissent des bruits confus encore, mais qui, grandissant de minute en minute, arrivent de plus en plus distincts jusqu'à la cime des monts. Enfin à la lisière des forêts alpestres apparaît l'avant-

garde de l'armée barbare. Assurant ainsi la marche de la multitude qui les suit, les soldats qui la composent s'éparpillent de tous côtés, sondant la profondeur des passes et s'élançant au sommet des roches abruptes. Les signaux de Goisvintha ne manquent pas de les attirer vers elle. Ils la conduisent, sur sa requête, auprès d'Hermanric. Le jeune guerrier écoute avec une fureur concentrée le récit des trahisons qui ont si cruellement frappé sa famille et son peuple. Tandis que Goisvintha les lui raconte, une vieille femme, moitié sibylle, moitié médecin, aux mains de laquelle Hermanric a remis son neveu, essaie de ranimer le malheureux enfant; celui-ci expire cependant malgré les incantations et les remèdes. Goisvintha ne pousse pas un cri, ne verse pas une larme quand on dépose à ses pieds le cadavre encore tiède de son fils; mais, accroupie devant ce cadavre, elle demande vengeance. Dominant sa voix, celle d'Alaric se fait entendre; elle promet à ses guerriers le pillage de la ville éternelle. Les Barbares, à cette voix, ont repris leurs rangs, leurs masses imposantes s'ébranlent, et du haut des Alpes franchies le torrent dévastateur, que cette dernière digue n'arrête plus, se précipite sur la péninsule ouverte à ses flots.

A ce premier tableau qui ne manque, on le voit, ni de grandeur ni de poésie, ni de mouvement dramatique, succède une peinture d'un tout autre caractère : nous sommes transportés à Ravenne, sur les bords de l'Adriatique, qui, à cette époque lointaine, baignait encore les murs de cette ville forte. Là s'est retiré, abandonnant Rome à ses destinées, le faible et capricieux Honorius. Au bout d'une riche galerie du palais impérial, devant une porte curieusement sculptée, sont groupés les parasites ordinaires de toute royauté, les courtisans avides, les philosophes en quête d'emplois, les poètes mercenaires, les artistes besoigneux. Derrière cette porte est le tout-puissant empereur, — jeune homme aux traits pâles, à la démarche incertaine, ombre vaine des césars d'autrefois, — livré à son passe-temps favori,... l'éducation des volailles. Entouré de poules rares et de leurs couvées, il sème à profusion, de ses royales mains, sur les dalles de marbre, le grain qui les attire. Cependant à l'autre extrémité du palais, dans la grande salle des réceptions, les beautés de la cour entourent un sénateur récemment arrivé de Rome avec un message pour l'empereur. L'importance de Vetranio et la curiosité qu'il inspire aux grandes dames du palais ne tiennent nullement à ce que sa mission politique peut avoir de mystérieux. Esprit universel, riche entre les plus riches, comme il est noble entre les plus nobles, philosophe, rhéteur, poète à ses heures, sculpteur et musicien quand il le veut, Vetranio est encore un des plus beaux hommes et un des gastronomes les plus savans de son époque. On comprend qu'il y ait foule autour d'un personnage si bien doué; on comprend que les

courtisans dont il est entouré veuillent le retenir à Ravenne, mais il veut rentrer dans Rome aussitôt qu'il aura rempli sa mission. Vainement prétend-on l'effrayer de l'approche des Goths; Vetranio sourit à l'idée seule que leurs bandes indisciplinées puissent arriver sous les murs de la ville reine, et sa seule préoccupation est une fantaisie d'artiste. Désirant exécuter une statue de Minerve, il adopterait volontiers, comme type de la sévère déesse, une de ces blondes filles de la Germanie, renommées à la fois pour leur chaste retenue et pour leur beauté calme, imposante et rigide.

Ce culte plastique de la sagesse n'empêche pas Vetranio d'être au même moment plongé dans une *intrigue* (il l'appelle lui-même ainsi, bien que le mot, au ve siècle, ait droit d'étonner), et cette intrigue, en peu de mots la voici. Près de son palais habite un obscur sectaire, connu sous le nom de Numérien. Cet homme est un chrétien enthousiaste, qui, frappé de la corruption peu à peu introduite dans l'église, a voué sa vie aux travaux d'une réforme à peu près impossible. En attendant qu'il l'ait propagée au dehors, il en pratique chez lui les rigoureux devoirs, et sa fille Antonina se trouve ainsi condamnée à mener, quoique appartenant encore au monde, la vie des religieuses les plus strictement cloîtrées. Or, s'il est des natures qui volent au-devant du joug, il en est pour lesquelles l'austérité chrétienne des premiers âges devait constituer un asservissement impossible à supporter. Par malheur pour Numérien, sa fille, douée d'une organisation tout exceptionnelle, ne saurait entrer librement dans l'aride voie où il la voudrait pousser. Tous les instincts qui font l'artiste éminent vivent en cette jeune fille, et se révoltent contre la volonté absolue qui la condamne à s'anéantir dans une longue prière. Aux sons du luth de Vetranio, Antonina, comme fascinée par la musique, est venue, sans que son père en ait rien su, et malgré ses ordres formels, exposer aux désirs du riche libertin la chaste beauté de ses seize ans. Le sénateur n'a aucun empire sur son âme : ses douces paroles, ses flatteries, elle les supporte, et c'est tout; ses caresses, elle les repousse et s'y dérobe, plutôt indifférente qu'effarouchée; mais quand Vetranio saisit son luth, quand il ouvre à son imagination les champs éthérés de la poésie, quand il s'adresse en elle, non pas à la jeune fille qu'il convoite, mais à l'artiste dont il fait en quelque sorte l'éducation, il reprend sur Antonina tout l'ascendant qu'il perdait à lui parler le langage de l'amour. Par sa nouveauté même, cette situation excite chez Vetranio des curiosités qu'il croyait amorties, et que chercheraient vainement à ranimer, par leurs complaisantes avances, les belles patriciennes au milieu desquelles se passe sa vie.

Sur ces données premières, qui forment ce qu'on peut appeler l'exposition du roman, un lecteur quelque peu au courant des formules littéraires anglaises devinera sans peine que l'intérêt du récit,

ses complications, ses péripéties naîtront d'un amalgame facile à prévoir entre les deux séries de faits dont nous avons indiqué le début. Les tentatives séductrices de Vetranio, secondées par la complicité d'un ancien prêtre des faux dieux, qui s'est introduit à titre de coreligionnaire chez le crédule Numérien, amènent le départ d'Antonina, devenue suspecte à son père et honteusement chassée par lui dans un moment d'injuste méfiance. Sans asile et poursuivie par les agens du riche sénateur, il ne lui est pas permis de rester dans Rome, et elle en sort justement à l'heure où l'armée des Goths vient d'investir la ville. Un heureux hasard la sauve du déshonneur et du meurtre qui l'attendent aux avant-postes de l'ennemi; elle tombe dans les mains d'Hermanric, dont la vengeance généreuse respecte sa jeunesse et sa beauté. Après quelques heures passées sous la tente du jeune chef, ils se séparent épris l'un de l'autre. Désormais Hermanric ne songera plus qu'à dérober cette victime aux sanguinaires ressentimens de la terrible Goisvintha, laquelle a extorqué de lui le serment de n'épargner, pour aucun motif, le premier captif romain que lui livrerait la fortune des armes. Le frère devient donc parjure envers la sœur, et la violation de sa promesse lui coûtera cher. Goisvintha découvrira bientôt la retraite isolée où le jeune capitaine a caché l'innocente enfant dont il veut sauver les jours. Elle les y surprend, par une nuit d'orage, livrés à l'enivrement de leur chaste amour, et, transportée de fureur, elle frappe Hermanric, qui, mutilé par elle, tombe ensuite sous les coups de quelques soldats huns envoyés par Alaric pour l'arrêter mort ou vif.

Du secret asile où elle a vu périr son vaillant protecteur, Antonina est ramenée dans Rome par une suite de hasards auxquels, si dramatiques qu'on les veuille reconnaître, il faut bien reprocher quelque invraisemblance. Là, rendue à son père, qui maintenant la sait innocente, elle partage l'horrible sort de la population romaine, affamée par le blocus des Goths. Les angoisses du besoin, la vue de son père près de mourir, la font un jour sortir de sa retraite. Une seule porte s'ouvre devant elle, c'est celle du palais de Vetranio, qui, réunissant autour de lui quelques convives, a résolu de finir sa vie, comme Sardanapale, au milieu d'une orgie funèbre. La vue inopinée d'Antonina, survenue au moment même où il allait incendier la salle du festin, le fait renoncer à ses projets insensés. Celle qui l'a ainsi sauvé de lui-même reste en butte à mille périls. Goisvintha s'est promis de ne pas épargner une vie qui lui a déjà coûté celle d'Hermanric. Elle entre dans Rome, déguisée, à la suite de l'ambassade qui est allée négocier la paix avec Alaric, et poursuit sa victime jusque dans un temple païen, où Numérien s'est réfugié avec la tremblante Antonina, sans savoir au juste quelle est cette femme mystérieuse sans cesse attachée à leurs pas. Or ce temple est justement

celui où a pris refuge le prêtre des faux dieux dont nous avons déjà parlé, misérable nécroman dont le fanatisme, exalté par des misères, des revers de tout ordre, a pris définitivement le caractère d'une folie furieuse. La dernière catastrophe du roman s'accomplit entre ces quatre personnages. Nous n'en dirons pas toutes les péripéties, qui remplissent un demi-volume : il suffira au lecteur de savoir que l'enthousiaste chrétien retrouve un frère longtemps perdu dans le sacrificateur délirant qui veut immoler Antonina sur les autels des anciennes divinités, qu'Antonina, frappée par sa terrible ennemie, survit à sa blessure, et que Goisvintha au contraire meurt sous les mortelles étreintes du *dragon de bronze*, idole hideuse, infernale machine, cachée dans les profondeurs souterraines du temple païen (1).

Le roman d'*Antonina*, vrai début de jeune homme, empreint de cette audace qui manque souvent le but en le dépassant, semé de ces précieuses naïvetés que les gens du métier écartent au courant de la plume, n'en fut pas moins un des ouvrages remarqués de la saison où il parut. Avec tous ses défauts, il n'avait rien de ce qui trahit une routine vulgaire. L'ensemble satisfaisait peu, mais l'incohérence de la composition laissait place à des détails traités avec talent. Le prêtre des faux dieux, qui, chez nous, aurait eu le tort immense de trop rappeler la figure bien connue de Quasimodo, le terrible sonneur de cloches de *Notre-Dame de Paris*, eut sans doute, pour beaucoup de lecteurs anglais, un certain mérite de nouveauté. Les goûts classiques de beaucoup d'autres furent flattés par l'exactitude avec laquelle était traitée la portion historique du roman. La réserve des plus prudes lectrices dut trouver son compte à l'immaculée pureté de l'héroïne, si merveilleusement sauvée des embûches de Vetranio et de l'amour plus dangereux d'Hermanric. Enfin le bon effet de sa première publication protégeait M. Wilkie Collins contre les rigueurs de la critique. Cette faveur, cette indulgence générale pouvaient perdre l'écrivain qui en était l'heureux objet. Il suffisait que, mal préservé des illusions de l'amour-propre, il se crût appelé à ressusciter le roman historique pour qu'il fît fausse route et se préparât de rudes échecs. En admettant cette forme de roman comme compatible avec les exigences du goût contemporain, on doit reconnaître que, pour s'y essayer avec des chances de succès, il faut unir plus de maturité que n'en a montré jusqu'ici M. Wilkie Collins à une moins grande préoccupation de l'intérêt purement dramatique. Destinée avant tout à compléter chez le lecteur l'intelligence de l'époque où elle le reporte, cette espèce de fiction doit tenir son plus grand intérêt, non du conflit engagé entre telles ou telles passions

(1) On peut voir, sur ce personnage *muet* du roman de M. Wilkie Collins, un passage curieux, cité par lui, de l'*Histoire des Empereurs*, par Lenain de Tillemont, t. V, p. 518-519, édition de 1720.

individuelles, mais d'une vive lumière jetée sur les rapports variables des diverses classes sociales. Qu'un drame plus ou moins attachant encadre le travail de l'analyse historique et fasse valoir les documens curieux qu'elle a rassemblés, rien de mieux sans doute; mais si cette condition secondaire devient le but principal de l'écrivain, s'il se passionne démesurément pour les rêves de son imagination excitée outre mesure, il se trouve par là même détourné de son vrai but. Une irréparable confusion s'introduit dans les élémens de son récit, où ce qui reste du dessein primitif ne sert plus qu'à traverser la donnée nouvelle, et le roman, partagé ainsi entre deux ordres de pensées contraires, subit le sort de ces édifices dont l'exécution vient contredire le plan primitif et attester tristement l'inconstance des volontés humaines.

La préface du second roman de M. Wilkie Collins nous apprend qu'il hésita, au moment de livrer sa seconde bataille (bien autrement périlleuse que la première), entre un sujet tiré de l'histoire, mais cette fois de l'histoire moderne, et un récit emprunté à la vie contemporaine (1). Sans pénétrer le secret du plan qu'il laisse ainsi entrevoir, et sans vouloir pronostiquer d'une manière absolue ce qui fût advenu si le jeune romancier s'en était tenu à son premier projet, nous présumons qu'il n'a eu qu'à se louer du parti définitivement adopté : sa seconde œuvre est jusqu'à ce jour celle qui a conquis le plus de suffrages.

Basil est une histoire très simple et très émouvante : nous n'en voudrions retrancher que quelques détails oiseux et quelques complications surabondantes pour en faire, sinon une œuvre de premier ordre, du moins une des études de mœurs les mieux réussies qu'on ait vu se produire depuis assez longtemps, quelque chose d'approchant *Jane Eyre* et *Mary Barton*, avec une touche un peu plus virile, l'empreinte d'une éducation mieux faite et plus compréhensive, un ensemble d'idées plus en harmonie avec la tendance générale de notre pays et de notre siècle. Nous insistons quelque peu sur ce dernier point, afin d'être mieux compris. Les deux femmes, fort richement douées d'ailleurs, aux romans desquelles nous venons de faire allusion, — miss Bronte et mistress Gaskell, — ont un peu plus qu'il ne convient le cachet de leur origine et de leur éducation. Sans prétendre leur en faire un reproche, — chacun devant rester libre en ses opinions et ses croyances, — nous constatons simplement que leurs romans se trouvent, par leur caractère prononcé d'homélies protestantes et d'appel aux réformes sociales, en dehors de cette impartialité placide et sereine, — trop sereine parfois et trop placide, hélas! — qui caractérise la philosophie observatrice

(1) *Basil, Letter of dedication to Charles James Ward.*

du temps présent. M. Wilkie Collins, artiste avant tout, est d'un autre tempérament. Ses opinions, en tant que manifestées çà et là sans qu'il prenne plaisir à les étaler emphatiquement, ses opinions sont vraiment libérales, hostiles à l'hypocrisie, aux préjugés orgueilleux, aux tendances mercenaires qui sont les vices caractéristiques de l'Angleterre actuelle. Il hait, on le voit, le *cant* nasillard et les prescriptions minutieuses du faux puritanisme; il mesure et toise d'assez haut la vanité nobiliaire, l'acceptant lorsqu'elle est le mobile d'actions généreuses, la raillant impitoyablement dès qu'elle se complaît en de vaines prétentions. Enfin il n'a qu'ironie et dédain pour l'aristocratie de comptoir, son égoïsme calculateur, ses allures tour à tour absolues et serviles, son éloignement naturel pour tout ce qui fait la grandeur de l'intelligence et la poésie de l'existence humaine. Toutefois ces antipathies n'ont pas chez lui le caractère de passions, et ne font pas de lui un prédicateur. Il les exprime telles que les ressent en général l'homme de nos jours, assez convaincu de la vérité qu'il possède pour ne pas croire nécessaire de faire du prosélytisme, assez sûr du cours des choses pour croire inutile de le précipiter. A sa bonne humeur inaltérable, à son sourire indulgent, à ses hostilités sans colère, à ses sarcasmes sans venin, on devinerait au besoin, si d'ailleurs on ne le savait pas, que c'est là une heureuse nature, développée en un milieu excellent, un homme qui a vu le monde autrement que par la fenêtre, pratiqué ses contemporains sans trop avoir à démêler avec eux, et qui, de tous les hochets dont se joue notre pauvre humanité, n'en veut admettre que deux comme dignes d'elle : l'amour du beau et l'amour du bien, — à supposer encore que ce ne soit pas là une seule et même passion.

Ainsi disposé, M. Wilkie Collins a choisi le héros de son second ouvrage dans le sein de cette aristocratie anglaise si peu accessible aux écrivains de profession, mais que les nombreuses relations de son père ont dû l'aider à bien connaître. Basil est le fils d'un noble d'ancienne roche, très fier de son origine, et chez qui va de pair, avec la préoccupation des devoirs qu'elle impose, le sentiment des priviléges exceptionnels qu'elle donne le droit de revendiquer. Chez lui, l'honneur est poussé jusqu'au fanatisme, la délicatesse atteint aux dernières limites du scrupule. Portées à ce degré, ces qualités deviennent une partie du monopole *de race* qu'il entend maintenir. La race en effet, et non le rang, compte aux yeux de cet aristocrate modèle. Il ne conteste pas à sa reine le droit de faire des *pairs*, mais il ne reconnaît point pour *siens* les parvenus que les hasards de la fortune politique ont pu pousser à ce rang élevé. Qu'un de ces parvenus vienne dîner à sa table, et que ce jour-là même s'y trouve convié un pauvre professeur de langue étrangère, exilé de son pays, où depuis des siècles le nom qu'il porte est inscrit dans les fastes his-

toriques, la place d'honneur et le privilége de donner le bras à la maîtresse de la maison reviendront de droit au mieux né des deux, non pas au plus riche; le lord de création nouvelle, tout millionnaire qu'il est par-dessus le marché, devra baisser pavillon devant les vieux parchemins et la bourse vide du pauvre hère dont les habits râpés avaient d'abord excité sa commisération.

Digne et courtois envers ses enfans comme vis-à-vis des étrangers, ce fier champion du pur sang respecte jusqu'en eux la race dont il s'enorgueillit d'être issu. Resté veuf, il reporte sur sa fille les égards chevaleresques dont sa femme avait toujours été l'objet. En revanche, il attend de ces mêmes enfans, étonnés peut-être de se voir traités avec une considération si précoce, qu'ils se respecteront eux-mêmes tout autrement que ne le font les gens de peu. Un mensonge, chez eux, acquiert la gravité d'une dérogeance, et la même faute qui serait péché véniel chez le fils d'un plébéien perd tout droit au bénéfice des circonstances atténuantes, lorsqu'elle est commise par un jeune homme qui se doit sans réserve à l'intégrité d'un armorial jusque-là préservé de toute souillure.

Il est triste de dire, mais il serait utile de savoir que la nature humaine n'accepte, ni pour le bien, ni pour le mal, au-delà d'une certaine mesure, ces distinctions héraldiques. Le frère aîné de Basil, au sortir de l'université, où il a contracté bon nombre de dettes, acquittées sans sourciller par le chef de la famille, se compromet dans une intrigue avec la fille d'un de leurs tenanciers. Il y a là quelque chose d'avilissant pour le nom. Ralph est donc exilé par son inflexible père, et va contracter sur le continent une multitude de défauts étrangers dont gémira plus tard le patriotisme de ce Brutus en frac noir. Dégnisant le chagrin paternel que lui coûte son excessive rigueur, celui-ci continue en attendant à vivre entre sa fille Clara et son fils Basil, unis par la plus tendre affection.

Pour ce dernier, les plus rares conditions de bonheur semblent réunies. Il a le choix entre toutes les carrières qui peuvent solliciter l'activité d'un homme intelligent : l'église, l'armée, la haute administration, le barreau, le parlement, tout s'offre à lui avec des débuts faciles, des chances de succès à peu près certaines. Il a choisi le barreau, non pas précisément pour ce que les études des *Inns-of-court* peuvent avoir d'attrayant, — ni à cause des gains considérables que procure parfois la pratique des tribunaux, ni même comme un utile apprentissage de l'éloquence, si nécessaire, chez nos voisins, à qui veut devenir homme d'état, — en un mot, par aucun des motifs sérieux que son père aurait compris et approuvés, mais tout simplement pour se ménager les loisirs nécessaires à la composition d'un premier ouvrage. Il arrive du continent, où il a recueilli les matériaux d'un roman historique, — on voit ici s'amalgamer d'une façon assez

curieuse l'auteur et le héros de *Basil*, — et il espère aborder la vie d'écrivain par un succès éclatant, qui rendra excusable aux yeux de son père ce début dans une carrière inconnue à ses nobles ancêtres.

Le caractère de Basil est ainsi dessiné dès le commencement. On entrevoit un esprit élégant, mais sans beaucoup de portée, une imagination excitable, une âme délicate, facilement effrayée et dominée, une volonté faible qui, en face d'une volonté plus ferme, au lieu d'aborder franchement l'obstacle, louvoie, biaise et dissimule. Ce type était d'autant plus difficile à bien accuser, que Basil raconte lui-même sa vie, et ne saurait avec vraisemblance s'analyser lui-même aussi strictement que, tiers désintéressé, nous l'avons pu faire.

Étant donné un jeune homme de cette trempe, si on le met aux prises avec une passion qu'il ne peut ni avouer ni gouverner, si on le place dans une situation compliquée en elle-même et que ses timides scrupules compliqueront encore, on obtient toutes les conditions d'un de ces drames intimes, plus tragiques qu'on ne le croirait au premier abord, et d'un intérêt d'autant plus puissant qu'il est plus concentré, plus individuel. Selon la poétique du roman comme on le concevait naguère, la rencontre fortuite qui met face à face, dans un vulgaire omnibus, ce jeune rêveur et la belle jeune fille appelée à faire battre son cœur pour la première fois, cette rencontre ne saurait inaugurer qu'une amourette de passage, à peine digne d'être racontée. Il n'en est pas de même à présent que chaque type, chaque exemplaire de notre race humaine a conquis le droit d'exposer les phénomènes particuliers de son existence, d'intéresser aux infirmités de son intelligence, aux lacunes de son caractère, aux crises intérieures des passions qui l'agitent.

Fasciné d'abord par la beauté splendide de son inconnue, par l'éclat de sa jeunesse, par le charme voluptueux de son regard à la fois timide et chargé de promesses ardentes, Basil se jette, éperdu, sur ses traces. Honteux lui-même de subir un charme si prompt, il lutte un instant, un instant bien court, contre cet entraînement juvénile. Puis cette curiosité qui va devenir de l'amour se trouve plus forte que sa résistance. Il revoit la jeune fille à son balcon, il s'abaisse au mensonge pour savoir qui elle est, il corrompt une domestique pour se procurer furtivement une minute d'entretien avec elle; il lui parle enfin, et pour lui cette parole est une démarche décisive, une espèce d'engagement presque sacré. Elle lui répond, étonnée et confuse, mais sans dédain, sans colère, et sans lui donner ni raison de désespérer, ni motif de concevoir une espérance coupable. Ce premier pas fait, comment reculer? Une seconde entrevue, dérobée encore, sera la dernière, si Basil, suffisamment encouragé, ne s'adresse pas aux parens de sa bien-aimée. Et à ceux-ci, à ces inconnus, que pourra-t-il dire, sinon : J'aime votre fille, accordez-moi sa main?

Huit jours de fièvre, d'entraînement irréfléchi, de démarches qui s'enchaînent irrésistiblement l'une à l'autre, ont suffi pour le conduire à ce point. Ni son père ni même sa sœur n'ont encore pu se douter de rien, et Basil, le descendant d'une des premières familles anglaises, est en présence de M. Sherwin, riche marchand de toiles, sollicitant la main de miss Margaret, la fille unique de ce négociant stupéfait.

Ce mariage cependant n'est pas chose si simple qu'il puisse se conclure ainsi, de but en blanc, sans préliminaires ni précautions. Basil, si aveuglé qu'il soit par sa folle passion, comprend et fait comprendre à son futur beau-père que des ménagemens sont dus aux préjugés froissés par l'union qu'ils projettent et dont ils discutent les bases. Le marchand de son côté, prenant avantage des concessions qui lui sont ainsi demandées, — s'il consent à un mariage secret, — n'entend laisser place à aucun malentendu, à aucun retour, à aucune de ces incertitudes qui menacent l'avenir de ces hyménées interlopes. Usant et abusant de l'ascendant que lui donnent sur Basil et son habitude de calculer et le délire du jeune amoureux, il lui dicte ses conditions. Le mariage se fera immédiatement; mais, une fois marié, Basil donnera sa parole de ne revendiquer qu'après une année les droits qui lui sont ainsi donnés. Jusqu'à l'expiration de ce terme, il ne sera admis auprès de Margaret que sur le pied de simple prétendu, et encore les priviléges restreints de ce rôle ne lui seront-ils accordés que secrètement, à de certaines heures convenues d'avance, où la famille Sherwin fermera sa porte à toute indiscrète *intrusion*.

Dans le roman de M. Collins, mille détails, ingénieusement vrais, font comprendre le malaise moral de la position que s'est faite l'imprudent Basil. On assiste, pour ainsi dire heure par heure, aux tortures qui lui sont infligées, — soit lorsqu'il se retrouve en face de son père et de sa sœur, parfois inquiets du changement que, sans se l'expliquer, ils voient s'opérer en lui, — soit lorsque son amour jeune et confiant se heurte au froid égoïsme de M. Sherwin, — ou bien encore lorsque çà et là des symptômes dont la gravité lui échappe lui font vaguement pressentir que son idole, cette jeune fille aux pieds de laquelle il a si légèrement sacrifié toutes les chances d'un brillant avenir, n'est pas précisément la créature idéale qui lui était apparue, angélique et radieuse, dans le brillant azur de ses rêves. Moins épris, ou, ce qui revient au même, plus clairvoyant, il perdrait aisément les plus belles de ses illusions, mais il les garde encore presque intactes lorsque, peu de semaines après qu'il est devenu l'époux de Margaret, M. Sherwin lui présente un soir son principal commis, revenu du continent, où cet agent était allé régler quelques affaires, et dont il l'avait déjà plusieurs fois entretenu.

A peine quelques mots ont-ils été échangés entre eux, que Basil, avec ce tact particulier dû à la fréquentation d'un certain monde, reconnaît dans M. Mannion, — c'est le nom sous lequel lui apparaît ce nouveau personnage, — non pas seulement l'intelligence supérieure d'un homme rompu aux affaires, mais ce tact parfait, cette possession de soi-même, cet à-propos dans le silence et la parole qui caractérisent le véritable *gentleman*. Comment un pareil homme se trouve-t-il le subordonné du vulgaire Sherwin? Quelles circonstances l'ont jeté, hors de sa voie naturelle, dans cette obscure situation? D'où vient-il? à qui a-t-il tenu? Mannion est-il son vrai nom? Toutes ces questions restent sans réponse. M. Sherwin a reçu chez lui, sur la recommandation d'une personne sûre, et à la condition de ne pas chercher de renseignemens ultérieurs, ce commis dont le zèle et le talent ont gagné peu à peu sa confiance. Mannion est rigoureusement exact dans l'accomplissement de ses fonctions : sa vie est retirée, sa conduite est exemplaire, et sa probité irréprochable; son instruction variée, il l'a mise gratuitement au service de son avide patron, qui a fait de lui le précepteur de Margaret. Que lui demander de plus?

Inquiété dès l'origine par l'espèce de mystère qui plane autour de cet individu, Basil s'accoutume par degrés à ses manières un peu froides, mais parfaitement dignes, et de nature, par leur réserve même, à commander peu à peu sa confiance. Mannion, initié comme de raison à tous les secrets de la famille, ne s'en prévaut que pour offrir une seule fois ses services à Basil. D'assez désagréables débats s'élèvent parfois entre M. Sherwin et son gendre, l'un s'attribuant volontiers plus d'autorité qu'il ne devrait, l'autre subissant à regret une tyrannie de si bas étage. Mannion a suivi de l'œil ces déchiremens domestiques, et, le moment venu, avec une mesure parfaite, il offre à Basil d'intervenir, non certes ouvertement, mais en usant, à l'insu de M. Sherwin, de l'influence que celui-ci lui a laissé prendre sur toutes ses déterminations. L'offre est tout d'abord acceptée à grand'peine; mais Mannion a pu calculer que telle ou telle circonstance la rendrait précieuse. Cette prévision se réalise. Pour obtenir de M. Sherwin le sacrifice d'une détermination qui l'offusque, Basil a recours à Mannion, et devient son obligé nonobstant les préventions instinctives et la vague jalousie que cet homme lui avait d'abord inspirées.

L'année d'épreuve se continue ainsi, semée de mille incidens qu'il faut aller chercher dans le livre même, dont ils font le mérite. L'existence de Basil, durant ce temps critique, n'est pas à beaucoup près celle qu'il appelait de ses vœux. Le bonheur qu'il trouve auprès de cette jeune et belle femme, liée à lui par d'irrévocables vœux, et qui va bientôt lui appartenir tout entière, ce

bonheur est incertain, presque insaisissable, mêlé qu'il est de mille angoisses, à la merci de mille caprices. Margaret n'est que par accès ce que Basil la voudrait voir pour lui. A ces momens d'effusion et de tendresse succèdent d'inexplicables froideurs, de brusques retours ou de timidité, ou même de répulsion, qui portent le trouble dans l'âme de Basil. Sous peine d'éveiller les soupçons de son père et de s'aliéner l'affection de sa sœur, il a dû aller passer quelques jours avec eux au fond du vieux manoir de famille, où ils n'avaient pu d'abord le décider à les suivre. Au retour de cette excursion, il retrouve avec consternation Margaret pâlie et changée. Elle a souffert, dit-elle, en son absence : c'est ainsi du moins qu'elle colore la froideur de son accueil. Mannion, lui aussi, semble avoir lutté contre quelque atteinte du même genre : son visage est altéré, son regard évite le regard de Basil. Un nuage sombre semble planer sur ces trois personnages, et ce nuage recèle la foudre.

Un jour encore, et l'époux de Margaret, dégagé de ses promesses, emmènera, désormais bien à lui, cette conquête achetée à si haut prix. Le frais *cottage* où doit s'écouler la lune de miel attend les jeunes mariés. Le dur servage touche à sa fin; le bonheur est là paré de tous ses prestiges, et l'avenir, riche de promesses, verse ses trésors sous les pas du jeune homme ébloui. C'est ce moment même que la destinée attend pour le frapper au cœur, et le jeter mourant sur les ruines de toutes ses espérances.

La trahison dont il est victime n'est pas le résultat d'une de ces combinaisons fortuites que le hasard amène, et dont il semble qu'on ne puisse demander raison qu'à lui seul. Elle a été préméditée de longue main, accomplie de sang-froid, et ne devait éclater que plus tard, alors que le déshonneur de Basil, bien complet et bien avéré, rejaillirait sur toute sa race. Margaret Sherwin n'est que l'agent indirect de cette trahison; elle obéit à un mauvais génie qui l'obsède de conseils pervers, et qui abuse de l'ascendant que les circonstances lui ont donné sur elle. Mannion, en l'attirant à lui, en faisant d'elle sa maîtresse la veille du jour où elle doit appartenir à Basil, est poussé par un double besoin de vengeance. Épris, lui aussi, de la beauté de Margaret, il n'a pas fermé les yeux, comme Basil, aux imperfections morales de son élève. Il la sait par cœur, et cette science même, en lui fournissant les moyens de la diriger à son gré, lui a permis d'envisager sans trop de méfiance les chances d'un mariage moins périlleux pour lui que pour tout autre. Ce mariage, dernier espoir de sa jeunesse maintenant disparue, dernier calcul de son ambition cent fois trompée, il y avait lentement préparé Margaret, et tout était disposé pour qu'il s'accomplît en dépit de M. Sherwin, lorsque l'offre imprévue de Basil, éveillant chez Margaret une ambition que d'abord elle ne s'était pas cru permise, l'a si soudainement

éblouie. Au retour du voyage entrepris sur le continent par Mannion en vue de l'enlèvement qu'il avait projeté, le commis a trouvé mariée à un autre la vaniteuse et coquette jeune fille sur la foi de laquelle reposaient ses plus chères pensées d'avenir. Ce n'est là pourtant que le moindre de ses griefs contre le jeune et heureux rival qui s'est ainsi trouvé sur sa route. Mannion a de plus à poursuivre, contre la famille de Basil, une sorte de *vendetta* héréditaire. Un jour la vie et l'honneur de son père se sont trouvés à la merci du père de Basil, et le rigide gentilhomme, refusant de sacrifier à la pitié les droits imprescriptibles de la justice, a livré au châtiment le faussaire que, d'un seul mot il pouvait sauver. La flétrissure paternelle est retombée de tout son poids sur la femme et le fils du supplicié. Ce dernier surtout, après avoir vu misérablement périr sa mère, a vainement lutté contre l'injuste préjugé qui l'isolait de toute protection, de toute amitié, de toute confiance. Il n'a pas voulu accepter, — et cela se conçoit, — les secours que lui offrait à titre expiatoire l'auteur même de sa ruine, celui qu'il envisageait comme le meurtrier de son père. Seul, à force d'énergie, de volonté, de talent, il a cru pouvoir emporter de haute lutte les obstacles dressés devant lui; mais il a trop présumé de ses forces, qui se sont épuisées avant l'heure du triomphe. Il a fallu, repoussé de toutes parts, humilié par mille refus, plier sous l'anathème social; il a fallu renoncer à un nom flétri, recommencer dans une sphère obscure une existence nouvelle, et plier à un métier vulgaire l'orgueil inséparable de facultés éminentes.

Tels sont les mobiles qui ont poussé Mannion, tels sont les stimulans de sa haine, féconde en machinations habiles. Basil pourtant les ignore au moment où, par un singulier concours d'incidens impossibles à prévoir, il se trouve brusquement en face de ces odieuses trames, jusque-là dissimulées à sa généreuse candeur. On comprend ce qu'elles ont alors de monstrueux pour lui, la rage fébrile qu'elles éveillent dans son âme, l'atroce désir de vengeance qui s'empare de Basil aussitôt qu'une pensée quelconque peut se dégager du premier trouble où l'a jeté sa désastreuse découverte. Au sortir de la maison où il a suivi, sans être aperçu, les deux coupables, l'oreille pleine encore des paroles qui attestent leur crime, il s'arrête brusquement dans la rue obscure. La voiture de place qui avait amené Mannion et sa complice, renvoyée par lui, vient de s'éloigner. Un silence complet règne autour de lui.

« Dans ce profond silence, dit-il, j'entendis ces mots, prononcés à voix basse, mais très distinctement articulés : « Quand cet homme sortira, je le tuerai très certainement! » Ma pensée, à mon insu, s'était faite parole; mes lèvres avaient remué sans que j'en eusse conscience. Du reste, pas un moment d'hésitation, nul lâche retour sur moi-même, nul lâche retour sur *elle*. La douleur même était amortie en mon cœur, amorti le sentiment

de ma profonde misère. La mort autour d'elle glace tout : ma pensée et la mort ne faisaient plus qu'un.

« ... Justement à l'heure où j'avais calculé que nécessairement ils devraient sortir pour rentrer à temps chez M. Sherwin, j'entendis (avec quelle angoisse!) la marche régulière et lourde du *watchman* qui faisait sa ronde. A l'entrée de la ruelle étroite, il s'arrêta, bâillant et détirant ses bras, puis se mit à siffler... Serait-il encore là quand Mannion viendrait à paraître?... A cette seule pensée, il me sembla que mon sang se figeait dans mes veines. Tout à coup cet homme cessa de siffler, regarda fixement à plusieurs reprises d'un bout de la rue à l'autre, poussa, par manière d'essai, une porte près de laquelle il était arrêté, fit quelques pas, poussa une autre porte, et se parlant à lui-même d'une voix enrouée : — Halte! dit-il, j'ai déjà inspecté par ici. C'est l'autre rue que j'avais oubliée. — Puis il revint sur ses pas, et jusqu'au moment où s'éteignit tout à fait le bruit de sa marche, de plus en plus faible, mes yeux, douloureusement fixes, ne perdirent pas de vue une seule seconde la maison fatale... Rien ne bougea. L'homme à la vie duquel j'en voulais ne parut point.

« Autant que je peux me le rappeler, dix minutes environ s'écoulèrent, et alors la porte s'ouvrit... J'entendis la voix de Mannion et celle du domestique dont la complicité furtive m'avait procuré l'accès de la maison. — Prenez garde, disait-il, la rue n'est pas sûre à cette heure. — Mannion, qui ne comprenait pas le vrai sens de ces paroles ambiguës, répliquait avec humeur, et, rassurant sa compagne, attribuait le charitable avis qui lui était ainsi donné au désir de quelque gratification supplémentaire. — Allez donc, répliqua le valet, on ne se soucie ni de votre argent ni de vous... — Une porte intérieure se referma violemment. Je compris que Mannion était livré à sa destinée.

« Il se passa un instant de silence, après lequel je l'entendis dire à sa complice « qu'il allait chercher la voiture, arrêtée sans doute à quelques pas;... jusqu'à ce qu'il revînt, elle n'avait qu'à fermer la porte extérieure et à l'attendre dans le passage. » Tout se fit comme il le voulait. Il parut dans la rue. Minuit avait sonné. Aucun bruit de pas autres que les siens. Pas une âme n'était là pour assister à la lutte prochaine ou pour y mettre obstacle. Sa vie m'appartenait. La mort marchait sur ses traces du même pas que mes pieds suivaient les siens.

« Il regardait d'un bout de la rue à l'autre, cherchant son fiacre de l'œil. Lorsqu'il vit que cette voiture n'était plus là, il tourna brusquement sur lui-même pour rentrer. A ce moment, nous nous trouvâmes face à face. Avant qu'un mot ou même un regard eût pu s'échanger, mes mains l'avaient saisi à la gorge.

« Il était plus grand, plus robuste que moi, et luttait comme un homme qui sait sa vie en jeu, mais il ne me fit pas lâcher, pas une seconde. En revanche il m'entraîna dans la ruelle, à huit ou dix mètres de la rue. Je sentais, de sa bouche ouverte à mon front, arriver à coups redoublés son souffle haletant, indice de suffocation prochaine. Il se jetait avec fureur tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et, brandissant au-dessus de sa tête ses poings fermés, essayait de me frapper, de m'étourdir; mais je le tenais à longueur de bras, toujours debout, toujours son maître. Comme mes pieds fouillaient le sol

pour s'y assurer, j'entendis le bruit des pierres qu'ils écrasaient : un lit de granit venait d'être placé sur la ruelle, fraîchement réparée. Aussitôt un but précis fut donné à ma soif de meurtre, portée à son paroxysme. J'étreignis d'une main sa nuque, de l'autre le collet de son habit, et je le précipitai la tête la première sur les pavés aigus, avec tout l'élan de la force nerveuse que la colère avait mise en moi. Penché sur lui, sur lui qui ne bougeait plus et ne vivait plus peut-être, j'allais, toujours altéré de son sang, le relever pour me donner une fois encore le plaisir de le broyer sur le granit et de lui ôter, avec la vie, jusqu'à la forme d'un être humain, lorsque, dans le silence qui venait de se faire tout à coup, j'entendis ouvrir la porte de l'hôtel. J'abandonnai aussitôt ce misérable, et je m'élançai, — sans une idée nette, un motif dont je puisse rendre compte, — là où m'appelait ce nouveau bruit.

« Sur les degrés de l'hôtel, sur le seuil de cette demeure maudite, théâtre de son crime, tombeau de mon honneur, m'apparut la femme qu'au nom de Dieu même le ministre de Dieu m'avait à jamais donnée.

« A sa vue, un frisson de honte et de désespoir, me traversant le cœur, en chassa, par une atroce souffrance, la colère qui venait de l'animer. A un horrible cauchemar succédait un réveil plus horrible encore, et qui me laissait tout à coup livré au désordre d'idées le plus complet, pénétré du besoin de trouver une parole, et n'ayant pas en moi la force d'en articuler une, force que j'aurais payée de mon sang. Muet et l'œil sec, j'allai vers elle, je la pris par le bras, je l'entraînai hors de la maison. Tandis que machinalement j'agissais ainsi, je n'avais qu'une pensée, et encore très vague, de la tenir là, de la fixer près de moi, de ne pas la laisser s'écarter, fût-ce d'un pouce, avant que j'eusse prononcé certaines paroles qui ne me venaient pas encore. Ce qu'elles eussent été, à quel moment elles se seraient offertes à moi, je ne puis le dire, même à présent.

« Une supplication effrayée errait déjà sur ses lèvres; mais lorsque nos yeux se rencontrèrent, cette prière s'éteignit en un gémissement prolongé, sourd, convulsif. Ses joues étaient livides, ses traits immobiles, ses yeux avaient cet éclat égaré qui rend si pénibles à supporter les regards d'un fou. Le remords et la peur l'avaient transformée en un instant. Elle était hideuse ainsi.

« Je lui avais fait faire quelques pas vers le *square*, lorsque je m'arrêtai, songeant à ce corps étendu en travers de la ruelle, et contre lequel nous allions buter. Depuis le moment où je m'étais trouvé vis-à-vis d'elle, toute cette énergie brutale qu'un moment de rage m'avait donnée s'était évanouie soudain. Tout au plus pouvais-je me tenir sur mes jambes, chancelant et sans forces. Le bruit de sa respiration entrecoupée, de ses dents qui claquaient, de ces murmures supplians que lui arrachait la peur, me faisait trembler comme autant de phénomènes surnaturels. Autour de son bras mes doigts crispés frémissaient. La sueur inondait mon visage. Pour m'empêcher de tomber, je saisis les barreaux d'une grille le long de laquelle nous venions de nous arrêter. A ce moment, elle se dégagea de mon étreinte aussi aisément que si j'eusse été un enfant, et, laissant échapper comme à regret un léger cri d'alarme, se mit à fuir vers l'autre extrémité de la ruelle.

« J'obéis encore une fois à cet étrange instinct qui me la faisait vouloir retenir dans ma main, et je la suivis, chancelant comme un homme ivre. En une minute, elle fut hors de ma portée; l'instant d'après, elle était hors de ma vue. Je continuais d'aller cependant, et encore et toujours, devant moi, sans savoir où. J'avais perdu toute notion de temps et de distance. Quelquefois je passais et repassais à plusieurs reprises par le même circuit de rues; quelquefois je me lançais dans la même direction, toujours tout droit. Sur tous les points de mon parcours, je me figurais qu'elle venait, l'instant d'avant, de m'y précéder, que mes pieds entraient dans la trace des siens, que je venais seulement de la laisser aller, qu'elle m'avait échappé depuis quelques minutes à peine. Dans je ne sais plus quelle grande et large rue, je me souviens d'avoir croisé deux promeneurs nocturnes; ils s'arrêtèrent, firent volte-face, et me suivirent quelques pas durant. L'un se riait de moi, comme d'un ivrogne; l'autre, plus sérieux, lui enjoignait de se taire. — Il avait vu, continua-t-il, ma figure en passant, à la lueur des réverbères, et certainement je n'étais pas ivre..., j'étais fou! »

Basil, retrouvé sans connaissance sur la voie publique, est ramené chez son père. Ni ce dernier, ni Clara ne peuvent tirer, des incohérentes paroles qu'il laisse échapper pendant un long délire, aucune notion exacte de ce qui s'est passé. Livrés à mille conjectures, ils attendent sa convalescence pour provoquer de sa part quelques explications devenues indispensables. Une scène poignante est celle où le pauvre malade, défaillant encore des suites de sa fièvre, réunit tout ce qu'il a de forces pour tout avouer à son père et en appeler à sa miséricorde, mais l'orgueil patricien reçoit ici un choc trop rude pour ne pas se montrer inflexible. Domptant les instincts paternels, le fier gentilhomme ne pardonnera point à un fils qu'ont doublement déshonoré le mensonge de sa conduite et l'ignominie de sa mésalliance. Frémissant et pâle, il s'est levé. Il prend sur les rayons de sa bibliothèque le livre qu'il aime le plus après la Bible, le livre héraldique de sa famille. Chaque feuille de ce volume généalogique est consacrée à un des membres de l'antique race. Elle porte un portrait, un nom, une notice sommaire. Sur celle qui lui est consacrée, Basil a déjà sa miniature et la date de sa naissance. Le reste est en blanc; sa vie doit y être racontée.

« .... Ici donc, lui dit son père, si je vous reconnais encore pour mon fils, si je regarde comme admissible que vous et votre sœur habitiez sous le même toit, il me faudra inscrire un souvenir de déshonneur et de dégradation tel que jamais, dans le cours de plusieurs siècles, on n'en a vu un pareil venir souiller ces pages. Ici, la tache de votre indigne mariage, et celle des événemens qui l'ont suivi, inscrite de ma main, devra s'étendre sur le passé immaculé de notre race, sur tout ce qui lui reste d'honorable à espérer d'ici à ce qu'elle s'éteigne. Voilà ce qui ne saurait être. Je n'ai plus en vous ni espoir ni confiance. Je ne vois plus en vous que mon ennemi personnel et celui

de ma maison. Vous appeler mon fils serait désormais pour moi un acte d'hypocrisie et de dérision. Ce serait une insulte pour Clara... et même pour Ralph... que de vous traiter comme un de mes enfans. Dans ces annales vénérées, votre place est perdue, perdue à jamais. Plût à Dieu que je pusse arracher le passé de mon souvenir, comme j'arrache ce feuillet de ce livre! »

La feuille tombe en lambeaux aux pieds de Basil, foudroyé par ce rude anathème. Puis, avec un calme hautain, son père, plaçant un papier devant lui, le somme d'y rédiger lui-même les conditions pécuniaires qu'il voudra mettre à l'abandon du nom qu'il porte, à l'exil éternel qu'il devra s'imposer. Ces conditions sont accordées d'avance; mais ici le malheureux fils retrouve dans l'excès même de sa douleur la force de repousser l'humiliation qu'on y veut ajouter. Il ne veut pas l'accepter, même de son père. Au moment où celui-ci, furieux de sa désobéissance, se laisse emporter jusqu'à l'insulte, jusqu'à la menace, Clara, qu'une tendre sollicitude pour son frère avait attirée à la porte du cabinet où vient d'avoir lieu cette orageuse explication, Clara, surmontant sa timidité, son respect pour l'autorité d'un père, paraît tout à coup. Ses yeux baissés, sa pâleur, sa voix basse et tremblante disent assez qu'elle a tout entendu. Vainement son père veut l'éloigner; pour la première fois de sa vie, elle méconnaît sa voix. Rien ne saurait l'empêcher de venir se placer à côté de son frère : elle invoque, pour l'un comme pour l'autre, le souvenir de la femme, de la mère qui n'est plus; mais elle frappe vainement sur ces cœurs révoltés et sourds à ses prières. Basil quitte, pour ne plus y rentrer, la maison paternelle.

Nous croyons devoir à l'estime que nous inspire le talent de M. Wilkie Collins de ne pas insister sur les dernières pages de ce roman, jusque-là si saisissant et si vrai. Elles nous rappellent, par malheur, une foule d'œuvres de second ordre et des procédés dont le feuilleton-roman a trop souvent abusé pour qu'un véritable écrivain ne perde pas à s'en servir. Nous dirons donc très sommairement que Mannion, horriblement mutilé dans sa chute, voue plus que jamais à Basil une haine devenue l'unique objet de sa vie. De l'hospice où il a reçu les soins nécessaires à son état, il lui révèle le secret de sa conduite passée, et lui dénonce, — un peu trop complaisamment peut-être, — la guerre immortelle dont il compte le poursuivre. Margaret, rentrée chez son père, a d'abord voulu, de concert avec lui, opposer une dénégation absolue aux reproches de Basil, se présenter comme victime d'une machination infâme d'où sa vertu est sortie intacte, et revendiquer hautement, comme si elle n'y eût pas forfait, tous ses droits d'épouse. A coup sûr, Mannion devrait, pour être conséquent avec lui-même, l'encourager dans

cette voie. Tout au contraire il use de l'ascendant qu'il a conservé sur elle pour la mander à son chevet, et lui faire abandonner définitivement la maison paternelle. Sherwin se trouve par là désarmé; Margaret d'ailleurs meurt bientôt après, victime d'une maladie contagieuse qu'elle a contractée dans cet hospice où Mannion, son mauvais génie, a su l'attirer. Basil, toujours généreux, accourt auprès de la mourante, et protége de sa présence son horrible agonie. Mannion cependant trouve moyen d'y assister, lui aussi, mais invisible. Sur la fosse même de Margaret, Basil le retrouve encore, toujours menaçant, toujours attaché à ses pas, bien décidé à l'accompagner sans cesse, fantôme fidèle et sinistre. Cette persécution et l'avenir qu'elle annonce obsèdent l'esprit timide, l'imagination aisément frappée du malheureux jeune homme. En quittant Londres, ainsi qu'il l'a promis à son père, ainsi que le lui conseille Clara elle-même, il essaie de dépister Mannion : celui-ci cependant ne le perd pas de vue, et de temps en temps se rappelle à lui par quelque apparition terriflante, par quelque calomnie adroitement semée. On ne sait comment finirait cette espèce de cauchemar, ou plutôt on est certain que Basil mourrait à la peine, si la haine et la vie de Mannion ne s'éteignaient en même temps dans un précipice, le long duquel, par une matinée brumeuse, il suivait, avec son acharnement habituel, les traces de sa victime terrifiée. Ainsi délivré, par une double intervention de la Providence, de sa honte et de ses terreurs, Basil vivra : il rentrera même dans le sein de sa famille lorsque la mort de son père aura levé l'interdiction qui l'en avait à jamais séparé; mais il n'aura pas impunément, frêle et débile créature, supporté les atteintes redoublées du malheur, traversé des crises faites pour étonner les plus courageux. Comme ces jeunes sapins dont le poids des frimas a courbé la souple tige, et qui, ployés une fois, ne se relèvent plus, il gardera toute sa vie, voué à d'amers souvenirs, à une tristesse inguérissable, cette attitude humiliée, ce besoin de solitude auxquels se reconnaissent les élus du malheur.

Nous ne sommes rien moins que certain d'avoir fait ressortir toutes les qualités du livre que nous venons d'analyser. Par contre, nous craignons d'en avoir accusé rigoureusement les défauts. En nous demandant à quoi tient cette espèce d'injustice, nullement préméditée à coup sûr, il nous semble qu'elle s'expliquerait assez bien par le caractère même de ces défauts et de ces qualités. Les premiers sont dans la trame même du récit, et nous avons dû la montrer; les seconds sont dans les couleurs brillantes et fraîches dont cette trame est revêtue : il ne nous était pas donné de les reproduire. Nous n'avons pu rendre tout ce que le début de *Basil* a de simplicité vraie et touchante. Il nous a bien fallu, malgré nous,

conserver au dénoûment ce qu'il a de mélodramatique et d'exagéré. Le mérite du roman est dans les détails, dans le choix des épisodes, dans la logique et l'enchaînement de la narration. Les personnages que met en scène M. Wilkie Collins sont plus vrais que la fable même. Le père de Basil est un excellent type de la caste qu'il est appelé à représenter. Il en a les vertus, quelquefois semblables à des vices : il n'y manque guère que les ridicules, et encore sont-ils parfois assez finement indiqués. La gent de commerce, bouffie de son opulence si souvent mal acquise, servile envers les nobles qu'elle jalouse, rogue envers ceux qu'elle prime, étalant volontiers son despotisme de boutique, portant l'habitude du calcul égoïste dans toutes les transactions de la vie, est peinte au naturel dans le père de Margaret. En regard de lui, et servant à le mettre en lumière, se trouve placée la pâle figure de mistress Sherwin, pauvre femme annulée par la tyrannique volonté de son mari, pauvre mère qui, sans oser parler, voit se préparer et s'accomplir sous ses yeux le déshonneur de sa fille. Témoin muet des infamies de Mannion, mais attérée par la puissance infernale dont elle l'a toujours vu investi, elle tente à peine çà et là, par quelques paroles ambiguës, de donner l'éveil aux soupçons qui mettraient Basil sur ses gardes. Pour qu'elle sorte du silence où s'est réfugiée sa timide nature, il faut que la main de la mort vienne l'affranchir du joug domestique sous lequel le sort l'a placée. Le sentiment de l'équité l'emporte alors sur toute crainte, sur toute sujétion, et ce pâle spectre se dressant sur son lit d'agonie pour dénoncer elle-même l'ignoble trahison dont sa fille a été la complice est d'un puissant effet dramatique. A l'arrière-plan du tableau, Ralph, le frère aîné de Basil, est encore une physionomie très bien comprise et très bien rendue. Après une jeunesse fougueuse qu'il a dépensée sur le continent en folies, en élégances de toute sorte, Ralph revient définitivement en Angleterre à l'état de taureau dompté, de lion sans griffes, de viveur mis au pas. Une coquette française, d'âge un peu mûr, mais de volonté ferme et suivie, s'est chargée de le métamorphoser; elle a fait de Ralph le mieux discipliné des époux. Il la suit comme un épagneul bien dressé, se garderait de rentrer trop tard pour le dîner, s'astreint à une grande économie de toilette afin de ne pas grever le budget du ménage, et (sacrifice encore plus grand) consent à jouer du violon pour accompagner *madame* quand elle se met au piano. Une grande bonté de cœur et quelques restes de verve universitaire, de bonne humeur britannique, que son éducation parisienne n'a pu complétement effacer, mitigent heureusement le ridicule du personnage, et de ce qui eût pu être une caricature font un portrait dont l'original existe quelque part, nous en avons la très

ferme conviction. En voilà bien assez pour faire comprendre le mérite épisodique de *Basil*.

M. Wilkie Collins, maintenu dans sa nouvelle voie, et par les suffrages des vrais connaisseurs, et par ceux d'une masse de lecteurs auxquels *Antonina* n'était certainement pas parvenue, aurait été assez mal avisé, après le succès de son second roman, de tenter une nouvelle excursion dans le domaine historique. Aussi son troisième ouvrage (*Hide and Seek*) est-il encore un roman d'intrigue, une peinture des mœurs présentes. Nous ne le rangerons pas au niveau de *Basil*, bien que M. Wilkie Collins s'y montre encore conteur aimable et observateur pénétrant; mais l'ouvrage est en somme trop faiblement conçu, et d'après les règles d'une poétique trop longtemps mise en œuvre, pour intéresser très vivement. Une jeune fille séduite, abandonnant le toit paternel après avoir été abandonnée de son séducteur; une enfant qu'elle a mise au monde, et qu'elle lègue, mourant peu après, à de charitables saltimbanques; cette enfant devenue plus tard la fille adoptive d'un honnête artiste, qui, pour s'assurer un droit exclusif à son affection, cherche autant qu'il est en lui à effacer toute trace du passé; quelques indices sur l'origine de la jeune orpheline retrouvés par une espèce de sauvage arrivé de Californie, et qui poursuit cette trace avec ardeur; les circonstances inattendues qui lui livrent, un à un, tous les secrets de cette origine si mystérieuse, et lui font retrouver, en fin de compte, l'enfant de sa sœur (sa propre nièce par conséquent) dans la belle jeune fille devenue la joie d'un foyer étranger; les romanesques incidens qu'amène cette rencontre déjà si laborieusement préparée, — on conviendra sans peine avec nous que c'est une donnée un peu trop rebattue, que ce sont là des mobiles d'intérêt trop fréquemment employés. M. Wilkie Collins n'aurait pas dû se faire illusion là-dessus; il aurait pu également se demander si, les situations étant données, tel ou tel de ses personnages pouvait se trouver en une passe suffisamment critique pour lui valoir la curiosité sympathique du lecteur. Enfin, en accumulant avec un arbitraire assez cavalier les circonstances purement fortuites qui amènent la révélation successive de tous les secrets qu'il a d'abord pris soin de représenter comme impénétrables, il lui était facile de voir qu'il ôtait à son acteur principal, — le revenant de San-Francisco, — le mérite d'une perspicacité hors ligne, qui seule aurait pu le grandir à nos yeux. C'était effectivement une idée assez originale que de jeter dans un milieu civilisé une sorte de Bas-de-Cuir, rompu aux stratagèmes de la vie des bois, et appliquant son habileté métisse à l'éclaircissement d'un mystère domestique, au lieu de l'employer à traquer le bison ou l'élan dans quelque *prairie* déserte; mais alors, — cela tombe sous

le sens, — l'imagination du romancier, au lieu de faire les frais de chaque piste retrouvée, devait ménager à ce personnage tout l'honneur de la moindre découverte. Nous ne nions pas les difficultés de cette tâche, telle que nous la comprenons et l'indiquons ici; toutefois on a résolu des problèmes encore plus ardus, et d'ailleurs il n'est pas permis de reculer devant les conditions que l'on s'est imposées de gaieté de cœur par le choix parfaitement arbitraire de tel ou tel sujet.

Tel qu'il est, le dernier livre de M. Wilkie Collins demeure encore supérieur à beaucoup de romans anglais contemporains. Cette supériorité, il la doit non pas au fond du récit, fond assez commun et trop naïvement conçu, mais à l'art de narrer, qui n'a point fait défaut à l'écrivain, et au talent dont il a fait preuve dans certaines peintures d'intérieur.

Le personnage de Valentin Blyth, — le peintre chez lequel a grandi Mary Grice, l'enfant trouvée, — suffirait à lui seul pour conjurer la mauvaise fortune d'un roman. Élevé dans l'atelier de son père, familier avec les diverses classes d'artistes que la peinture fait bien ou mal vivre, M. Wilkie Collins a eu raison de choisir, pour nous la résumer en un type bien accusé, cette race trop calomniée et trop méprisée, — trop nombreuse aussi par malheur, — de ces honnêtes médiocrités qui, condamnées dès l'origine à un travail sans gloire et sans profit, mènent une heureuse vie dans des ténèbres peuplées d'illusions, et rachètent par la bonté, la générosité de leur âme, l'incurable infériorité de leur talent. Valentin Blyth, fils d'un négociant aisé, pouvait être riche, et n'a pas voulu acheter la richesse au prix de sa fière indépendance, au prix du brillant avenir qu'il rêvait. Il a préféré l'atelier à la boutique, et de même il préférerait aux plus beaux partis d'Angleterre la pauvre jeune fille qui a bien voulu écouter ses premiers vœux. Vainement lui dira-t-on que sa fiancée, atteinte sans qu'il y paraisse d'un mal héréditaire, lui sera un fardeau plus qu'une compagne : sa générosité candide ne reculera devant aucune menace. Il aime sa maîtresse comme il aime la peinture, pour elle-même, et avec la plus courageuse abnégation. Comment ne pas aimer en retour Valentin Blyth? comment refuser ses sympathies à ce tranquille bonheur dans lequel il s'épanouit, toujours frais et souriant, toujours aux petits soins pour sa « Lavinia, » toujours occupé de cette chère malade, des distractions dont elle a besoin, du luxe modeste qu'elle aime à voir régner dans cette chambre à coucher d'où elle ne sort jamais? La petite vanité de Blyth sans laquelle resterait incomplet son laborieux bonheur, cette vanité inoffensive que contrarient, sans la blesser trop profondément, l'indifférence du public, les refus des jurys d'expositions, les offres mesquines des marchands de tableaux, — cette vanité n'est qu'une ombre légère

qui ternit à peine l'éclat de sa haute probité, de son exquise délicatesse, de sa bienveillante et bienfaisante humeur.

Fort peu de héros de romans, et des mieux doués, des plus séduisans, des plus irrésistibles, ont la valeur de ce personnage secondaire, irrévocablement voué, dans quelque fiction qu'on le fasse apparaître, à un rôle de simple « utililité. » Les héros en question ne vivent que par la grâce de notre imagination. Celui-ci existe de par Dieu qui l'a fait; il vit avec ses petites manies, ses habitudes désordonnées, son activité en pure perte, ses enthousiasmes à tout propos et hors de propos. On le voit arpenter d'un pas leste, bien qu'un peu gêné par l'embonpoint, cet atelier où s'étalent ambitieusement deux toiles immenses, les dernières conceptions de son génie échauffé. Il va de l'une à l'autre, faisant ainsi, — comme il s'en vante volontiers, — environ quinze milles par jour sans mettre le nez dehors. C'est que pour Blyth il s'agit de frapper un grand coup, de forcer une bonne fois l'ingrat public à se départir de ses dédains habituels. Ce monstre d'indifférence devra nécessairement s'émouvoir en face de ces deux grandioses images de *l'Age d'Or* et de *Christophe Colomb découvrant le Nouveau-Monde.* Blyth du moins n'en doute pas un instant, et, par anticipation, il convie tous ses amis, — tous, depuis la vieille comtesse de Brambledown jusqu'aux parens de ses domestiques, — à l'exhibition privée qu'il fait de ces deux chefs-d'œuvre. L'atelier a été scrupuleusement balayé, les mannequins dispersés dans les coins, les murs tapissés d'esquisses et de vieilles gravures. Blyth a pris un négligé de circonstance, et, sous sa jaquette écourtée, son cœur palpite d'un orgueil contenu. Il a de chaudes poignées de main pour tous ses invités, aussi bien pour ses confrères, arrivés dans des dispositions assez peu cordiales, que pour les bons bourgeois qu'il sait pénétrés d'avance d'une admiration plus ou moins éclairée; il les accueille avec la même effusion, le même bon vouloir exubérant, le même désir de se les rendre favorables.

« ... La fiévreuse activité qu'il avait déployée avant leur arrivée n'était en rien comparable à l'agitation dont il sembla saisi une fois qu'il les vit à peu près réunis. Depuis que le premier visiteur avait mis le pied dans l'atelier, Blyth ne s'était pas tenu un moment en repos, et n'avait pas cessé de parler. Ni ses jambes ni sa langue ne se seraient arrêtées jusqu'à ce que tout le monde fût parti, si lady Brambledown ne se fût avisée, par hasard, du seul expédient qui pût suspendre ce mouvement et ce bavardage incessans.

« — Voyons, Blyth, s'écria sa seigneurie, qui se dispensait volontiers du *préfixe* « monsieur » lorsqu'elle s'adressait à ses nombreux *amis;* voyons, Blyth, je ne comprends pas un traître mot à votre tableau de *Colomb.* Vous me parliez l'autre jour de nous l'expliquer en détail. Quand allez-vous commencer?

« — A l'instant, chère madame, à l'instant; j'attendais que tout mon monde fût là, » répondit Valentin, saisissant son appuie-main et un rouleau

manuscrit entouré de faveurs bleues. « Je ne sais si cela vous plaira;... mais, s'il faut tout dire, je me suis permis de jeter sur le papier quelques réflexions générales sur l'art,... par manière d'introduction à... à mon tableau de *Colomb*. Ce tableau, je le sais, demande plus que les autres toiles sorties de mes mains à être préalablement interprété. Les voici,... je parle des réflexions,... les voici tant bien que mal rédigées. Quelqu'un voudrait-il être assez bon pour les lire tout haut, tandis que j'indiquerais sur le tableau les détails auxquels a trait chacune d'elles? Je demande ce petit service uniquement parce qu'il peut sembler assez « personnel » que je lise moi-même mes opinions sur mes propres œuvres... — Voyons, quelqu'un sera-t-il assez bon?... répéta M. Blyth, parcourant l'hémicycle de chaises, et présentant à qui voudrait le prendre son précieux manuscrit; mais pas une main ne s'offrit. La timidité parfois est si contagieuse!

« — Allons donc, Blyth, s'écria lady Brambledown, lisez-nous cela vous-même! Personnel! y pensez-vous? Tout le monde est personnel. J'ai horreur des gens modestes; ce sont tous des hypocrites. Lisez-nous cela, et faites-vous valoir de votre mieux. Vous en avez le droit plus que la plupart de vos confrères, car vous appartenez à l'aristocratie du talent, — la seule, à mon avis, qui vaille la peine d'en parler. » — Ici sa seigneurie s'administra une prise de tabac, et regarda les dignes bourgeois qui l'entouraient d'un air qui voulait dire très clairement : — Eh bien! que pensez-vous de ceci dit par une comtesse douairière?

« Ainsi encouragé, Valentin se posta au-dessous du *Christophe Colomb* et déroula son manuscrit.

« — Quel homme singulier, ce M. Blyth! murmura une des dames présentes à l'oreille de quelqu'un placé derrière elle.

« — Et quel singulier tohu-bohu il a fait venir! lui fut-il répondu avec un regard jeté sur la porte où se pressait, en habits du dimanche, la démocratie de l'auditoire, non sans quelque timidité.

« — Les tableaux que j'ai l'honneur d'exposer devant vous, commença Valentin, les yeux fixés sur le manuscrit qu'il lisait, ont été peints d'après un principe...

« — Pardon, Blyth, interrompit lady Brambledown, dont l'oreille exercée avait saisi au vol la remarque désobligeante qui venait d'être faite, et qui se fit aussitôt un point d'honneur de constater publiquement le libéralisme pompeux de ses opinions... Pardon, Blyth; mais n'avez-vous pas ici ce brave jardinier avec qui je causai tant la dernière fois?... C'est bien lui que j'aperçois là-bas, derrière la porte... Pourquoi donc n'entre-t-il pas? Venez, jardinier, venez derrière mon fauteuil.

« Le jardinier s'avança, très malheureux de voir ainsi l'attention publique se fixer sur lui, et très honteux du bruit que ses bottes faisaient sur le parquet.

« — Avancez!... Comment vous portez-vous?... et votre famille?... Pourquoi rester à la porte?... Vous êtes un des invités de M. Blyth, et vous avez autant de droit qu'aucun de nous à entrer ici... Tenez-vous là, écoutez, et profitez, et formez votre intelligence!... Nous sommes, jardinier, dans un siècle de progrès... Votre classe prend la haute main,... et il était grand temps... Continuez, Blyth!

« Ici la comtesse douairière une fois encore bourra son nez de tabac, jetant un regard mécontent à la personne qui avait parlé du « tohu-bohu. »

« — ... Ont été peints, reprit Valentin, d'après un principe, qui peut être brièvement défini. Je prends la liberté de diviser l'art entier en deux grandes catégories : le paysage et la figure. Prenant ensuite ces deux ordres de production dans leur plus haut degré de développement, je leur attribue respectivement la dénomination d'art pastoral et d'art mystique. Mon *Age d'Or* est un essai par lequel j'ai voulu donner un échantillon d'art pastoral. Dans mon *Colomb en vue du Nouveau-Monde*, au contraire, je me suis efforcé d'exprimer l'art mystique, selon la mesure de mes faibles moyens... »

Ainsi continue notre ami Blyth, brandissant son appuie-main, et discourant de l'idéal, de la réalité, de la nature, de la poésie, de la philosophie et du sublime avec cette heureuse sérénité des gens qui trouvent dans une inintelligible théorie la justification d'œuvres inintelligibles. Au bout du premier paragraphe, le jardinier cherche à s'esquiver, tandis que lady Brambledown applaudit bruyamment.

« — Bravo, Blyth; voilà qui est libéral, compréhensif, progressif, profond. Jardinier, où allez-vous?

« — C'est la vraie philosophie de l'art, mylady,... tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus philosophique, ajouta M. Gimble, le marchand de tableaux.

« — Indigeste, dit à demi-voix M. Hemlock, le critique, appelant de ces jugemens favorables à celui de M. Bullivant, le sculpteur.

« — Quoi? demanda ce dernier.

« — La théorie critique de Blyth, répondit M. Hemlock.

« — Oh!... tout ce qu'il y a de plus indigeste. »

Plus loin, dans le cours de ses développemens esthétiques, Blyth a le malheur de faire remarquer qu'il a exprimé la jeunesse laborieuse de Colomb et l'énergie de ses luttes contre la fortune par le développement donné à son *biceps flexor cubiti.*

« — Merci de Dieu, qu'est-ce qu'un *biceps?* s'écria lady Brambledown.

« — Le *biceps flexor cubiti*, votre seigneurie, commença immédiatement le docteur, enchanté de pouvoir professer un peu d'anatomie à une comtesse douairière, peut se définir exactement le tenseur bicéphale du coude; c'est un muscle situé sur ce que nous appelons l'os...

« — Suivez l'appuie-main, chère madame, de grâce, suivez l'appuie-main! Voici le *biceps*, interrompit Valentin, frappant à coups redoublés sur la toile frémissante, justement à l'endroit où Colomb étalait ses bras monstrueusement gonflés sous les manches du pourpoint chamois qui semblait les étreindre avec peine... Le *biceps*, lady Brambledown, est un muscle d'une surprenante vigueur...

« — ... Qui prend naissance dans le corps humain par deux extrémités ou têtes, reprit le docteur...

« — Et sert, dit à son tour Valentin, lui coupant la parole... — Mille excuses, docteur, mais ceci est essentiel,... il sert...

« — Pardon, à mon tour, interrompit le docteur, légèrement contrarié;...

c'est par l'origine du muscle que sa définition doit commencer. Ses usages, il en sera question plus tard... En science anatomique, nous avons pris pour axiome...

« — Mais, cher monsieur... s'écria Valentin.

« — ... Non, reprit promptement le docteur; vous devez comprendre mon insistance... Ceci touche à mon métier... Si je laissais passer devant moi, sans les rectifier, des explications erronées touchant le système musculaire...

« — Je n'en veux donner aucune, cria M. Blyth gesticulant avec feu du côté de Christophe Colomb. — Je prétends seulement...

« — Décrire l'usage d'un muscle avant d'avoir indiqué l'endroit du corps humain où ce corps prend naissance,... continua le docteur avec une persistance héroïque; ah! monsieur,... je ne puis vous laisser commettre ce solécisme... En vérité, je ne le peux pas.

«—Me laisserez-vous bien dire deux mots? demanda humblement Valentin.

« — Deux cent mille, cher monsieur, sur n'importe quel autre sujet, répliqua le docteur, avec un sourire d'acquiescement empreint de quelque sarcasme; mais sur celui-ci...

« — Comment, sur l'art? hurla M. Blyth appliquant un coup d'appuie-main à la toile qui résonna sourdement, comme sous la baguette du timbalier la peau recouverte d'un crêpe. Sur *mon* art, docteur? Je voulais simplement dire que la première jeunesse de Colomb ayant été employée au maniement des cordages et au travail des rameurs, j'ai dû faire ressortir le développement exceptionnel de son biceps, — ce muscle étant le plus en action dans ces sortes de labeurs, — comme un excellent moyen de caractériser son organisation physique... Pas autre chose, docteur, pas autre chose!... Quant à l'origine...

« — L'origine du *biceps flexor cubiti*, votre seigneurie, reprit l'entêté médecin, est, comme je vous le disais, bicéphale, d'où son nom scientifique, *biceps*, c'est-à-dire à deux têtes. La première de ces deux têtes...

« — Voilà un pédant animal! murmura Hemlock à l'oreille de son ami.

« — Eh bien! il ne ferait pas mal en buste, repartit le sculpteur.

« — ... Nous en constatons l'origine dans la cavité glénoïde de la *scapula*, et, par ce dernier mot, il faut entendre...

« — Pourrait-on prier M. Blyth, interrompit Gimble toujours complaisant et facile aux admirations, de poursuivre l'exposé si intéressant de ses opinions *artistiques?*

« — ... Il faut entendre la portion inférieure de l'épaule, autrement dite l'omoplate... Et comme en définitive la cavité glénoïde...

« — En vérité, monsieur Gimble, dit Valentin, je suis confus de la bienveillante attention qui m'est témoignée par vous au nom de la société; mais je n'ai plus rien à vous lire. J'ai cru qu'il était bon de finir par cette remarque sur le personnage de Colomb, et je m'en rapporte pour le reste à l'intelligence des spectateurs.

« Aussitôt que cet appel fut fait à leur intelligence, bon nombre des assistans se levèrent pour s'en aller, mus peut-être par une modeste méfiance d'eux-mêmes, mais peut-être aussi pour faire place à de nouveaux arrivans qui montraient à la porte leurs figures inquiètes, et vers lesquels se précipita Blyth, empressé de leur faire accueil. »

Nous nous sommes laissé aller à détacher du roman de M. Wilkie Collins cette peinture des mœurs d'atelier, d'abord parce qu'en elle-même elle est assez amusante, et surtout parce qu'elle doit, aux antécédens de l'auteur, aux traditions de sa jeunesse, un précieux cachet de vérité. Quant à la conception même du personnage de Blyth, nous ne sommes pas absolument certain qu'il faille lui en accorder tout le mérite. M. Collins a pu trouver l'idée de ce personnage dans un récit de M. de Balzac (il a pour titre : *Pierre Grassou*), justement consacré à peindre l'existence, toute pleine d'anomalies, que prépare à une nature essentiellement bourgeoise la fausse et malencontreuse vocation qui l'a égarée dans le périlleux métier d'artiste. Si nous comparons le type anglais au type français, nous trouverons le premier bien moins rigoureusement *fouillé*, analysé avec bien moins de curiosité patiente, une application, un acharnement bien moins grands. En revanche, grâce à l'humeur indulgente, à la tournure d'esprit essentiellement philanthropique qui caractérise, nous l'avons dit, M. Wilkie Collins, Valentin Blyth intéresse tout autrement que Pierre Grassou, et la compassion un peu dédaigneuse, mais sincère et cordiale, qu'on accorde au premier, ne ressemble en rien au mépris amer qu'inspire le second, à l'intolérant ostracisme qu'on serait tenté de prononcer contre lui et ses pareils. En général, c'est là le grand défaut, l'immense lacune du talent de M. de Balzac : il manque de ménagemens humains, de charité conciliante; il fait presque toujours appel aux méfiances de l'esprit, aux antipathies du cœur. La véritable onction, la ferveur naturelle semblent lui manquer absolument, et ce qu'à force d'art il y substitue a je ne sais quoi de raide, de guindé, d'excessif qui ne touche et n'émeut que pour un temps, un temps très court, — le temps qu'on met à se reconnaître.

M. Wilkie Collins aurait plutôt le défaut opposé, qu'en bonne morale il faut préférer, ce nous semble. Il est de ces peintres qui flattent, non par calcul, mais par instinct et bonhomie sincère. Lui faut-il, comme à tous les romanciers du monde, quelque profonde scélératesse à mettre en action, il en éprouve, dirait-on, un certain embarras, un certain remords. Il n'est à son aise et heureux d'écrire que lorsque ses personnages bien-aimés sont eux-mêmes dans toute la plénitude d'un complet bien-être. La gaieté, la jeunesse, l'abandon joyeux, l'intimité souriante du foyer domestique, la sérénité de l'âme, l'équilibre du tempérament, les innocentes manies qui rendent heureux, les sentimens expansifs qui ajoutent leur douce chaleur à celle d'un sang généreux et sain, voilà ce qu'il aime à rendre, voilà ce qu'il excelle à faire aimer.

Il est assez ordinaire qu'une nature de cet ordre, par cela même qu'on la trouve assez rarement chez les écrivains de profession, rencontre une fréquente sympathie, un *retour* presque universel. Telle

est, ce nous semble, l'heureuse chance de M. Wilkie Collins. Les chemins passablement ardus de la célébrité se sont aplanis pour lui. La critique le choie et le caresse. Les anciens du métier lui font amicalement « place dans le rang » sans attendre que le jeune et joyeux conscrit ait péniblement conquis tous ses chevrons. Charles Dickens, par exemple, réunissait, il y a quelques semaines, une brillante élite de spectateurs pour assister, chez lui, à la représentation d'un petit mélodrame en deux actes. Il y remplissait en personne le principal rôle. Son jeune fils et sa fille jouaient à côté de lui. Les autres acteurs étaient des peintres, des auteurs dramatiques en renom. Stanfield, l'un des plus brillans paysagistes anglais, avait voulu peindre lui-même et la toile et les décors. L'heureux auteur qui débutait d'une façon si éclatante dans l'art du théâtre, et dont la *maiden-play* était si vaillamment patronée par les premiers écrivains et les premiers artistes de son pays, qui donc était-il? On l'a déjà deviné. Au filleul de Wilkie, au fils de Collins, à l'heureux auteur de *Basil,* pareille bonne fortune était nécessairement réservée.

Son drame (deux actes) se passe tout entier dans le *phare* qui donne son nom à la pièce. Là vivent, séparés du monde par les flots qui battent sans cesse la base de l'étroit édifice, trois gardiens, deux vieillards et un jeune homme : Aaron Gurnock, Jacob Dale et Martin Gurnock, fils d'Aaron. Une tempête violente, prolongée au-delà de tout ce qu'on aurait pu prévoir, a privé pendant plusieurs jours ces trois malheureux de toute communication avec la terre. Leurs approvisionnemens sont épuisés, la mer est encore impraticable. Il n'y a donc plus pour eux qu'à se résigner et à se laisser mourir. En cette extrémité, se croyant certain de rendre bientôt ses comptes à Dieu, le vieil Aaron livre à son fils épouvanté le secret d'un crime dont jadis il fut le complice. C'était par une nuit de brouillards : une dame qui voyageait à cheval le long de la côte, séparée de ses domestiques et ne reconnaissant plus son chemin, était venue chercher asile dans sa hutte de pêcheur. Malheureusement pour elle, un sac d'argent qu'elle avait en croupe, et dont le poids inusité trahissait le contenu, avait tenté la cupidité d'un misérable avec lequel vivait Aaron. Il assassina la voyageuse pendant qu'elle dormait, et, le meurtre commis, Aaron eut la faiblesse d'accepter sa part de la somme volée à l'étrangère. De là datent des remords poignans, augmentés encore par tout ce qui lui a été dit de l'infortunée victime. Lady Grace, — c'était son nom, — modèle de toutes les vertus chrétiennes, était la providence des pauvres du pays, un ange de bienfaisance et de charité.

Martin Gurnock est attéré par les révélations de son père. Il se sent, jusqu'à un certain point, flétri par ce crime dans lequel a si

lâchement trempé le vieux pêcheur, et l'épouvantable mort qu'ils ont en perspective lui semble le châtiment mérité de ce lointain forfait. Cependant, et lorsque ce pénible entretien vient de s'achever, Jacob Dale, du sommet de la tour, signale une embarcation : ce sont les provisions si longtemps attendues et qu'on n'espérait plus. Phœbé Dale, la fille de Jacob, la bien-aimée de Martin Gurnock, les apporte en dépit des flots encore menaçans. Heureuse d'arracher son père et son fiancé à un trépas inévitable, elle ne s'aperçoit pas au premier abord de la froideur contrainte avec laquelle Martin, qui n'ose plus se croire digne d'elle, la remercie et l'accueille. Un nouvel incident vient d'ailleurs détourner l'attention de tous. Un navire en dérive est signalé; il faut lui porter assistance. Chacun se met en besogne, à l'exception du vieil Aaron, qui reste accroupi au coin du foyer, farouche et hagard comme à son ordinaire. Un seul mot cependant va l'arracher à sa torpeur. Phœbé, qui suit de l'œil toutes les manœuvres du navire en détresse, le voit se rapprocher assez pour discerner, lettre par lettre, le nom inscrit à sa poupe; ce nom fatidique, elle l'épèle;... c'est celui de *Lady Grace*... A peine a-t-il frappé l'oreille du malheureux vieillard, qu'on l'entend pousser un cri de remords et de frayeur. Sur ce cri, la toile tombe.

Au second acte, l'orage qui soulevait les flots s'est apaisé, mais celui des cœurs gronde encore. La froideur inaccoutumée de Martin a fini par éveiller l'attention du père de Phœbé; il s'en étonne et s'en indigne, lorsque, pressant de questions son futur gendre, il le trouve obstinément résolu à lui refuser toute explication satisfaisante. Martin peut-il en effet révéler le crime et la honte de son père? Mais voici bien une autre péripétie. Aaron, qui se repent de ses aveux *in articulo mortis* en voyant le mal imprévu qu'ils ont produit, vient déclarer à son fils que, dans le récit qu'il lui a fait, rien n'est conforme à la vérité. L'esprit troublé par la frayeur et la faim, il lui a donné, dit-il, comme réalités, les rêves fiévreux d'une imagination travaillée par le délire. Le jeune homme, habitué à respecter la parole paternelle, ne sait plus, après ceci, que penser ni à quoi se résoudre. Au comble de la perplexité, il adjure solennellement son père de lui dire, d'un seul mot, si le récit de la veille, le récit du meurtre de lady Grace, était un mensonge ou une vérité. « J'ai menti! s'écrie le vieillard. — Tu as dit vrai! » lui répond une voix qui semble être celle de sa conscience. Ce terrible démenti lui est donné par une femme voilée, passagère à bord du brick sauvé la veille. Aaron épouvanté tombe à ses pieds. Il a reconnu la taille, la démarche, la voix de celle dont il s'est toujours reproché le perfide assassinat. C'est bien là lady Grace; ce doit être son fantôme vengeur... Mais non, c'est lady Grace en personne, échappée au meurtre

par un de ces miracles du hasard qu'admet volontiers tout dénoûment dramatique. C'est elle, sortie vivante de la fosse où son assassin, aidé d'Aaron, l'avait ensevelie. Le pardon généreux de lady Grace suit de près cette réapparition foudroyante. Aaron n'est plus que le complice involontaire d'un crime avorté : il vivra désormais, non sans remords, mais sans ces inquiétudes mortelles qui le harcelaient sans cesse, et Martin, qui ne risque plus de voir rejaillir sur lui la flétrissure dont le nom paternel était menacé, — Martin épousera Phœbé Dale en tout repos de conscience.

Ce petit drame (*the Lighthouse*), joué avec succès chez Charles Dickens, et qui a eu depuis une seconde représentation, donnée par les mêmes acteurs (1) au bénéfice d'un hôpital nouvellement fondé, est la dernière production du jeune talent que nous avons voulu étudier et signaler dès ses premières manifestations (2). Nous croyons à son avenir, nous y croirons surtout si, dans le bonheur constant dont il a été accompagné jusqu'ici, dans l'attention bienveillante et sympathique dont les gages flatteurs lui ont été prodigués, M. Wilkie Collins ne puise pas une confiance toujours périlleuse, alors même qu'elle peut sembler le mieux justifiée. Nous lui reconnaissons de grand cœur les principales qualités du romancier, et, pardessus toutes, celle de raconter avec art, celle aussi d'observer avec finesse; mais s'il a les mérites de son âge, il en a aussi trop souvent les défauts. L'optimisme confiant dont est empreint son talent, encore en voie de formation, semble s'étendre à sa manière d'écrire. Une conception ingénieuse le séduit et lui suffit trop vite. Un *à-peu-près* de caractère spirituellement indiqué, mais qu'il néglige d'accentuer, de particulariser assez; — une esquisse heureuse, effleurée du crayon, — un groupe artistement disposé, mais qui tient dans la composition générale ou trop ou trop peu de place, — il n'en faut pas davantage pour satisfaire son facile enthousiasme. Et cependant de nos jours le roman, qui a singulièrement étendu ses limites, ne se construit pas à si peu de frais. Il veut des études plus patientes, des types plus curieusement analysés, des combinaisons plus raffinées et plus complexes. On n'y suffit plus, comme au temps de Marmontel, avec les courts essors d'une imagination çà et là voletant, les gais caprices d'une intelligence sûre, prompte, docile à l'éperon, rebelle au frein. Il y faut ajouter « les longs efforts » et « les vastes pensées, » si l'on veut prendre son rang parmi les maîtres du genre, qui tous, de jour en jour plus laborieux, fouillent plus avant ce sol

(1) A Campden-House, chez le colonel Waugh, en juillet dernier.

(2) M. Wilkie Collins vient de commencer dans le *Frazer's Magazine* un nouveau roman intitulé *les Monktons de Wingscot-Abbey*. Le début de ce récit fait présager un de ces contes fantastiques comme Edgar Poe les savait si bien imaginer.

tant remué, pour en arracher, sinon de nouveaux fruits, au moins de nouvelles espèces.

Nous ne reculerions pas ainsi le but devant le jeune écrivain, si nous le jugions incapable de l'atteindre. M. Wilkie Collins, parvenu à ce degré de renommée qui affranchit la plume et permet les tentatives les plus hardies, peut, avec les ressources abondantes que lui fournit une éducation tout exceptionnelle, aborder comme il le voudra les problèmes posés devant lui. Qui serait mieux placé que lui, par exemple, pour nous peindre la vie d'artiste en Angleterre et de notre temps? Qui pourrait mieux nous indiquer, dans ce qu'elles ont de plus délicat, les influences tantôt favorables, tantôt contraires, de ce patronage aristocratique, à l'ombre duquel tant de talens ont éclos et tant d'autres ont péri? Et la situation si *excentrique*, — c'est bien le cas d'appliquer le mot, — faite à l'homme de lettres dans une société trop mal agencée pour qu'il y trouve naturellement sa place, ne peut-il l'étudier à fond? On l'a déjà pu entrevoir, le fils de Collins a sur une foule de sujets, tous du plus sérieux intérêt, des lumières, une expérience qui ne sont point échues au premier venu. Ces lumières, il nous les doit; cette expérience, il faut lui faire porter ses fruits. Il a toute chance d'arriver haut, s'il veut voir, telles qu'elles sont en réalité, les difficultés de son art, vrais récifs à fleur d'eau, qui ne se montrent pas tous, et que les bons pilotes apprennent à discerner sous le flot mystérieux. L'une des plus grandes est, tout en calculant ses forces, de ne leur pas chercher trop d'étais au dehors, de rester soi-même, de ne pas demander le succès à obtenir à la reproduction servile des œuvres que recommande le succès obtenu. L'originalité dans la conception première, voilà ce que doit rechercher avant tout M. Wilkie Collins, s'il veut passer définitivement au rang qu'il s'est montré capable d'atteindre. Pour y arriver, ce n'est pas tout que d'avoir fait lire *Antonina, Basil* et *Hide and Seek* au même public qui a goûté *les Caxton*, *David Copperfield* et *Vanity Fair :* un pas de plus reste à franchir, et nous aimons à espérer que, replié sur lui-même, mûri par l'exercice de son art, concentrant ses énergies diverses et leur donnant un but mieux défini, M. Wilkie Collins fera ce pas décisif : il justifiera ainsi les affectueuses sympathies qui déjà l'entourent, et auxquelles nous avons tenu à joindre nos suffrages.

E.-D. Forgues.

DE LA

CRITIQUE MODERNE

A PROPOS DE

LA COMÉDIE ANTIQUE

Ménandre, par M. Guillaume Guizot.

La littérature de notre temps est comme sa politique : elle a commis tant d'erreurs et donné tant de mécomptes, qu'on est peu disposé à la juger avec indulgence, et elle a sa grande part des rigueurs de cette misanthropie que nos malheurs ont mise à la mode. Ce qu'on craindrait le plus aujourd'hui, ce serait de paraître admirer quoi que ce fût, car l'admiration engage à quelque chose, et désormais qui s'engage se croit dupe. Il vaut mieux ne rien promettre pour n'avoir point à s'acquitter, et ne rien affirmer pour n'avoir rien à soutenir. Les hommes de talent qui brillent encore parmi nous doivent donc se résigner à un peu d'indifférence et s'abonner à quelque injustice. On n'a nulle envie de s'enrôler à leur suite ni de rompre des lances pour eux, car les lances se brisent, et l'on se pique aux tronçons. Ce serait d'ailleurs une grande inconséquence que de se laisser éprendre d'un mérite intellectuel quelconque à une époque où il est convenu que l'intelligence a fait tant de mal. Que ne pourrait-il pas arriver, si par aventure on s'échappait jusqu'à reconnaître que tout n'est pas déchu dans le domaine de l'esprit, qu'on peut encore, par exemple, écrire et penser après le XVIIe siècle, et que l'ima-

gination et le talent ne sont pas morts de la peste après nous l'avoir donnée! Quel péril et quel funeste oubli des leçons les plus réprimantes de l'expérience, si l'on désarmait un moment dans cette guerre déclarée à toutes les pensées, à toutes les espérances, à tous les enthousiasmes de ces quarante dernières années! Un jour, un seul jour d'indulgence pour les prétentions de l'esprit, et la société reprend la voie des abîmes, et la Providence abandonne ce monde, et les honnêtes gens n'ont plus qu'à vendre leurs rentes!

Voici pourtant un jeune homme à qui nos fautes n'ont point profité, qui ne demande qu'à goûter les belles choses, qui les cherche avec passion, qui ne serait pas éloigné d'en trouver autour de lui, quoiqu'il ait d'abord appris de l'antiquité à s'y connaître, qui ne montre qu'impatience de penser, de sentir et de le dire, et de s'engager de paroles au service de ses convictions, même de ses impressions; enfin qui, pour l'amour de l'art, s'exposerait à scandaliser les sages et à inquiéter les prudens. Il trouve que de son temps la science du passé est devenue intelligente; à l'entendre, l'histoire des lettres a été enfin comprise, le sentiment des beautés classiques s'est développé, l'appréciation de tous les âges de la pensée et de tous les genres du talent est devenue plus juste et plus délicate, la critique, la vraie critique, a été pour ainsi dire mise au jour, et il s'élance, avec la vivacité de l'inexpérience, à la poursuite des secrets du génie, n'aspirant qu'à rencontrer quelque part le noble plaisir d'admirer. L'admiration, l'amour du beau, la confiance dans le vrai, voilà des sentimens bien dangereux, et les familles où ils ont ainsi pénétré sont bien à plaindre.

Ce n'est pas moi pourtant qui chercherai querelle à M. Guillaume Guizot de se porter avec ardeur vers ce qu'il aime, et d'aimer les lettres, sans exclusion d'aucune époque, d'aucun genre, d'aucune école. Je ne lui reprocherai pas la souplesse de son esprit ni les indulgences de son jugement; celui qui porte dans l'appréciation des œuvres de l'art une inflexibilité exclusive prend la pédanterie pour le goût, et l'intolérance d'un certain dégoût classique n'est que l'impuissance de reconnaître la beauté et la vérité, sous quelque forme qu'elles se montrent. C'est l'habitude et la convention érigées en lois de la nature et en règles éternelles. Pressez un peu un de ces juges d'une si dédaigneuse orthodoxie, et vous découvrirez bientôt que l'antiquité même, qu'ils vantent, les trouve insensibles, et qu'ils la louent sur parole. Les lettres anciennes, et particulièrement les lettres grecques, offrent dans leur inépuisable richesse une telle variété, une telle liberté de ton, de genre, de manière et de langage; les lois prétendues de la critique vulgaire s'appliquent si mal à tout

ce qui s'est écrit entre Homère et Plotin; les théories savantes qui parquent l'esprit humain par époque, qui supposent à toute littérature un cours forcé, une chronologie obligatoire, qui la font passer par trois ou quatre âges inévitables, en assimilant gratuitement la vie des sociétés à celle des individus; toutes ces choses qu'on nous enseigne si doctement, et qui ne se sont peut-être jamais vérifiées, reçoivent un si éclatant démenti de l'étude du génie hellénique, que ceux qui les soutiennent encore ne peuvent être soupçonnés de le bien connaître. Aussi ne douté-je pas que la familiarité entretenue par M. Guillaume Guizot avec les écrivains de l'antiquité ne soit une des sources de la liberté de jugement et de la facilité d'impression qu'il porte dans l'examen des littératures de tous les temps, même du sien, chose plus difficile. Rien de si rare en effet que d'apprécier les auteurs contemporains sans parti pris. D'abord c'est avec eux qu'il en coûte le plus de séparer le talent qu'ils montrent de la cause qu'ils soutiennent. Chacun a ses idées, et leur tient compte ou leur sait mauvais gré de celles auxquelles ils dévouent leur plume. L'influence qu'ils exercent ou à laquelle ils prétendent est nécessairement favorable ou contraire à ce qu'on désire, et l'on sent ou l'on croit sentir en les lisant le bien ou le mal qu'ils font. La société qu'ils prêchent ou divertissent plaît ou déplaît, inquiète ou rassure, et si l'on est mécontent de son temps, blessé des mœurs publiques, indigné des événemens, il est malaisé de ne pas mettre tout ce qui s'écrit sur la même ligne que tout ce qui se fait; les livres passent avec tout le reste sous le tranchant d'un dénigrement systématique. Notre âge d'ailleurs a ses caractères, et, j'en conviens, ses défauts. Par exemple, en toutes choses il aime la rapidité et la profusion. La littérature en fait autant, il faut qu'elle aille vite et qu'elle produise beaucoup. L'esprit se prodigue et le talent se surexcite pour être toujours prêt. De là, chez ceux que ne retient pas une consciencieuse sévérité, cette tendance à abuser de tout, soit de leurs facultés, soit de leurs idées. De là ces excès de presse, ces écarts de pensée, d'imagination, de doctrine, de style. C'est chose inévitable et qui ne changera guère. A moins que la société ne s'engourdisse, à moins qu'elle ne s'abrutisse dans l'activité industrielle, ce mouvement ne s'arrêtera pas, il s'accélérera au contraire. *Les morts vont vite*, va-t-on me dire, et ce sera vrai dans un sens. A un certain âge littéraire, lorsque la fraîcheur première d'une langue nouvelle est tout à fait passée, lorsque les esprits ont perdu une certaine inexpérience, le propre de la jeunesse, lorsque la multiplicité des idées, celle des découvertes, l'accumulation des événemens, des connaissances, des émotions et des besoins, ont élargi la sphère et accru l'activité de l'es-

prit, il ne faut plus que les lettres espèrent donner à leurs œuvres une longue durée, ou du moins cette consécration, *ce je ne sais quoi d'achevé* qui les soustrait aux variations du goût et de la pensée, et les rend contemporaines de tous les âges. Tout est de circonstance dans la société moderne, et le travail d'esprit, quelque méditation qu'il s'impose, quelque longueur de temps qu'il prenne, retient forcément une partie des caractères de l'improvisation. Nous ne songeons tous en composant qu'aux besoins ou aux caprices du public, dont nous voulons nous faire écouter. Les orateurs ne font que des plaidoyers, les écrivains des mémoires à consulter. Il s'agit de gagner le procès et de toucher le juge. Nul n'en appelle au tribunal de l'avenir.

Mais quelle que soit la destinée future des livres de ce siècle, et dussent-ils tous périr, comme les accens de la lyre de Timothée ou de la voix de Roscius, ils n'en offriraient pas pour cela moins d'esprit, et de talent, et de savoir; les Timothée et les Roscius n'en étaient pas moins d'éminens artistes. La précipitation, l'entraînement, la passion du jour, le calcul du moment, l'erreur et, il faut bien l'avouer, la perversité même de l'esprit n'ont rien d'incompatible avec la plupart des qualités littéraires que le goût apprécie, et dans la région de l'art, le beau n'est malheureusement pas toujours *la splendeur du vrai*. On voudrait, mais on voudrait vainement, qu'il n'en fût pas ainsi. La liaison que nous cherchons à établir entre la forme et le fond, entre la pensée et le style, entre l'intention et l'exécution est une honorable hypothèse où se plaît notre conscience. Cette liaison, si elle existe, nous échappe presque toujours, elle n'est pas surtout telle que nous la rêvons, et la coïncidence de certaines opinions et de certaines qualités de l'esprit tient à des causes qui sont rarement à la portée de nos regards. Il en est de cela comme du caractère, comme du tempérament, comme de la santé; excepté quelques gros accidens qui crèvent les yeux, et dont les effets sont visibles, qui saurait dire pourquoi un homme est tel qu'il est? Combien sont incertaines ou insuffisantes nos conjectures sur nous-mêmes! On croirait qu'il est plus facile d'apprécier l'influence des événemens d'une époque sur le tour que prennent le talent et l'imagination; mais non, à peine peut-on dire quelles opinions ils favorisent, quelles dispositions d'esprit ils provoquent. De là sortira-t-il un développement heureux ou déplorable de la littérature? quel sera l'art qui décorera la prospérité ou consolera l'adversité d'une génération donnée? C'est une question qu'on ne peut résoudre d'avance. En ce genre même, les faits accomplis sont très difficiles à motiver, et j'admire les gens qui sont sûrs de savoir comment dans

tel ou tel temps telle faculté s'est développée plutôt que telle autre, et quel est l'empire des circonstances ambiantes sur la production des chefs-d'œuvre ou sur la floraison des prairies. Notre curiosité des effets et des causes nous porte incessamment à réunir par une connexion nécessaire des choses qui ne tiennent pas ensemble, ou dont les rapports sont tout autres que nous les concevons. Les faits démentent à chaque instant nos solutions. J'aime bien la liberté, et je la crois dans une certaine harmonie avec tout ce qui est bon et beau; je ne voudrais pourtant pas affirmer qu'elle fût ce qu'il y a de plus favorable aux lettres et la meilleure nourrice du génie, encore moins dire, avec Béranger, que le plaisir vient d'elle et qu'il *veut une patrie*. Ce n'est pas non plus dans les âges de foi que l'art religieux s'est élevé le plus haut, et les saints à qui la légende attribue le talent de la peinture n'ont sans doute pas traité les sujets chrétiens aussi bien que Raphaël, qui ne brillait point par la sainteté. Voici un exemple pris fort près de nous, et que je soumets aux meilleurs critiques de notre temps. Je suppose que depuis 1760 jusqu'à nos jours la sculpture eût prospéré à l'exclusion de tous les arts d'imitation, et que nous eussions à citer une pléiade de grands statuaires, mais pas un musicien; qui de nous hésiterait à dire : Le phénomène n'a rien qui doive étonner? La sculpture est un art de précision et de mesure; la beauté de la forme, qu'elle préfère à celle de l'expression, a quelque chose d'arrêté et de géométrique qui pour être perçu ne demande que de l'attention et du coup d'œil. Dans un siècle d'analyse, où l'on n'estime que le positif, où le visible l'emporte sur l'idéal, dans le siècle où Voltaire a tout désenchanté et Laplace tout calculé, la sculpture, qui vient de la sensation et qui y retourne, avait pour elle toutes les chances qui manquaient à cet art profond et vague, où tout est sensibilité intime, effet mystérieux d'imagination, à cet art qui fait rêver l'âme au gré d'un pouvoir inconnu, qui par son indétermination même touche de plus près à l'infini, et qui, plus qu'aucun autre, attend tout de l'inspiration et rien du raisonnement. Conclusion : la philosophie du XVIIIe siècle devait conduire à la décadence de la musique. Rien ne serait plus facile que de commenter ce texte et de donner à cette interprétation des faits une spécieuse évidence. Il n'y a qu'un malheur, c'est que les faits obligent à soutenir tout le contraire. Je n'oserais parler sévèrement de la sculpture contemporaine; elle a produit des choses que j'admire, mais enfin c'est la musique qui est l'art du siècle. Il est douteux qu'elle se soit élevée jamais à la hauteur qu'elle a de nos jours atteinte, et l'esprit analytique et prosaïque du XVIIIe siècle nous a donné, pour ne rien dire des vivans, Mozart, Cimarosa et Beethoven.

Tout ceci ne tend point à détourner les critiques de chercher des relations entre les époques et les talens. Il y en a sans doute, et celui qui parle ici ne saurait guère que dire, si on lui défendait d'étudier son temps et de rattacher les idées aux événemens. Tout ce que je prétends établir, c'est que rien n'est délicat et incertain comme ce genre d'investigation, et surtout qu'il faut nous garder d'envelopper dans un même jugement de blâme ou d'approbation systématique tout ce qui se passe et tout ce qui se pense, tout ce qu'on fait et tout ce qu'on écrit. L'homme n'est pas tout d'une pièce; l'incohérence, au moins apparente, est l'attribut des choses humaines, et c'est notre bonne ou méchante humeur qui nous détermine la plupart du temps à tout admirer, à tout condamner, à juger du vrai suivant l'utile, du beau selon l'agréable, du succès suivant nos désirs, du talent enfin suivant l'honnêteté.

Je me suis moins éloigné de mon sujet qu'on ne pense, et je le prouve en signalant tout de suite un des beaux côtés de la littérature contemporaine : c'est la critique, et M. G. Guizot a fait un livre de critique. De nos jours, la critique a pris tout à la fois une élévation, une étendue et une solidité telles qu'on a grand'peine à s'accommoder de la manière dont ce genre était traité avant nous. D'abord elle a pour base une science qui n'est peut-être qu'une de ses formes ou de ses applications, l'archéologie. Il faut entendre ce mot dans le sens le plus général, et le définir la connaissance intelligente des choses du passé. C'est, on peut le dire, un art nouveau. L'ancienne érudition était merveilleuse sans doute : elle imposait par sa masse, elle attestait des prodiges de travail et de mémoire, et quelquefois elle se signalait par une pénétration fort ingénieuse; mais elle était sans règle. Comme toutes les sciences, elle avait à trouver sa méthode. Elle l'a trouvée apparemment de nos jours, car jamais, dans l'examen des monumens de toutes sortes, on n'a porté plus d'exactitude, plus sûrement raisonné, plus approché du vrai. Or, dès qu'il s'agit du passé, il faut une certaine archéologie : il faut visiter des lieux, explorer des débris, étudier des pièces, comparer des témoignages, comprendre enfin le sens de l'époque qu'on veut décrire. Il le faut pour raconter la guerre de la Vendée comme la retraite des dix mille. L'histoire est d'abord une critique avant d'être un art. Dans ces préliminaires de tout récit bien fait notre temps excelle, et ils ne sont pas moins indispensables à la critique littéraire qu'à l'histoire. Tel est le fondement vaste et solide que l'archéologie largement entendue donne aujourd'hui à toutes les recherches d'esthétique appliquée. Comparez les dessins des pyramides d'Égypte ou de l'Acropole d'Athènes rapportés il y a moins d'un siècle par les meilleurs voyageurs avec ceux qu'on nous donne aujourd'hui, — et

vous aurez la mesure de la différence entre les deux manières d'étudier l'antiquité. Il en est de même pour tous les autres monumens, pour tous les autres arts, qu'il s'agisse de la cathédrale de Cologne ou de Saint-Pierre de Rome, de la *Chanson de Roland* ou de *la Divine Comédie*.

Éclairée par l'investigation des faits, la critique proprement dite, l'appréciatrice de la valeur des œuvres de l'intelligence, en devient plus juste et plus féconde. Elle ne se borne plus à l'application monotone de quelques règles banales, à la redite de quelques exclamations admiratives ou de quelques censures toutes faites. Elle pénètre dans la pensée même de l'œuvre, et, reproduisant autant que possible l'image de l'artiste dans le milieu moral où sa destinée l'avait placé, elle parle son langage en le jugeant, et s'efforce de lui ôter la ressource de se dire incompris, s'il pouvait parler, et de répéter le *non intelligor illis*. Il n'y a pas jusqu'à l'expérience des révolutions qui, nous faisant passer en revue dans une courte période toutes les sortes de caractères, de passions et d'idées, aux prises avec tous les genres d'épreuves, ne nous ait fourni des points de comparaison qui nous servent à mieux saisir dans le passé toutes les situations, tous les systèmes, toutes les natures. Et par là non-seulement l'histoire n'a plus pour nous d'énigmes, mais la littérature elle-même, cette vivante expression de l'esprit humain dans tous les âges, n'a presque rien retracé que nous n'ayons vu, presque rien soutenu qu'on n'ait pensé sous nos yeux. Comme les voyageurs, témoins de tant de scènes diverses, sont plus sensibles à la description vraie des accidens de la nature ou des ouvrages des hommes, nous revenons de loin, et nos souvenirs, réveillés par une réflexion ou un récit, sont là pour prêter à l'une plus de force, à l'autre plus de vie. Une sympathie plus souple et plus développée nous met à la place de ceux qui nous parlent. Les choses humaines ont perdu pour nous leurs mystères. Au XVIIe siècle, ce n'était pas assez du génie même de Bossuet pour comprendre la révolution d'Angleterre. A peu près par la même raison, tout l'esprit de Despréaux ne lui suffisait pas pour rendre justice au *Paradis perdu*. Le Milton de la poésie n'était guère pour l'un et l'autre plus intelligible que le Milton de la politique.

Lors donc qu'il y a quarante ans, M. Villemain a inauguré parmi nous une critique nouvelle, comme tous les esprits supérieurs, il devinait son temps. Il lui ouvrait sa vraie carrière, il lui montrait la route où il le guide encore avec une autorité qui s'accroît, avec un éclat qui redouble, toujours le même et toujours nouveau. Des talens divers se sont formés dans l'intervalle, et les maîtres éminens ne manquent pas pour nous apprendre à pénétrer l'esprit du passé

et à juger ses productions. Comparez, je ne dis pas La Harpe, mais Voltaire, aux excellens critiques de notre âge, et dites-nous sincèrement qui vous en a le plus appris. Qu'il faille juger Homère ou Platon, Bacon ou Machiavel, Dante ou Shakspeare, M. Ampère fera cent fois mieux que Boileau. Et dans quel temps trouverez-vous pour la finesse, la sagacité, la vérité, l'art de peindre en jugeant, des morceaux de critique comparables à ces chefs-d'œuvre du genre que nous devons à M. Macaulay ou à M. Sainte-Beuve?

M. G. Guizot a donc bien fait d'entrer dans une voie où il était assuré de rencontrer de tels guides. Une passion vive pour les beautés de l'art paraît avoir de bonne heure animé sa studieuse jeunesse, et, grâce à elle, les études nécessaires à son âge n'ont eu pour lui nulle aridité. Il n'est point entré dans la vie du monde, comme tant d'autres moins bien doués, dégoûté par les travaux du collége des choses de goût et d'érudition. C'est un grand bonheur qui, à défaut de toute autre vocation, ou si les circonstances ne l'appellent ailleurs, lui assurerait toujours une occupation captivante et le plus agréable moyen d'arriver à la renommée. La pure littérature n'exclut pas assurément d'autres emplois de l'esprit, mais toute seule elle lui suffit; celui qui s'y consacrerait tout entier n'aurait pas choisi la plus mauvaise part. Sans rien préjuger pour l'avenir, nous prenons donc M. G. Guizot pour un critique, et c'est comme tel que nous lui offrons aujourd'hui nos éloges et nos conseils.

Bien des années se sont écoulées depuis le jour où un jeune homme qui entrait dans la vie avec des visées plus hasardeuses, mais moins de ressources acquises, à la fois plus téméraire et moins bien armé, trouvait à son début et pour ses premiers essais les encouragemens et les avis que M. G. Guizot peut recevoir à tout moment, en écoutant la voix la plus chère, en recourant à l'autorité la plus révérée. La littérature paraît en ce moment sa pensée dominante. Je ne sais si je dois dire plus heureux ou plus malheureux, — non, plus heureux, — nous donnions à son âge toute notre âme à la politique. Sciences, belles-lettres, philosophie même, tout nous semblait l'instrument de la politique, et c'était sur la révolution française que nous portions toute notre critique, tout ce que nous pouvions avoir d'aptitude à séparer le bien du mal, le vrai du faux, à discerner ce qu'il fallait admirer, ce qu'il fallait condamner, ce qu'il fallait absoudre. Quels étaient les défauts du temps, quelles les fautes individuelles, quelles les erreurs générales ou permanentes, quels enfin les exemples à suivre, les vertus à célébrer, les principes à défendre, les vérités à propager : telle était la recherche excitante et difficile qui absorbait toutes les réflexions et tous les efforts des hommes qui

sont à peu près de l'âge du siècle. Là aussi l'enthousiasme du vrai beau trouvait sa place; il soutenait le courage et donnait au travail un charme impérieux. Les plus sévères esprits, les plus fermes raisons, que l'expérience de la vie n'avait pas encore attristés, remplis encore de cette confiance sans laquelle rien ne se fait de grand, accueillaient, animaient alors les aspirations d'une jeunesse fanatique de l'avenir. Nous avions la sagesse même pour complice de nos espérances. Tout cela est fini, et ne renaîtra pas, au moins sous la même forme. On ne retrouvera point, de longtemps du moins, ces convictions entreprenantes qui se passaient de tout intérêt pour naître et de tout calcul pour agir. Un ciel sans nuage brillait pour ainsi dire sur notre âme. Nous avions la foi des idées. Ce temps est loin.

Si cependant M. G. Guizot ne le trouve pas si éloigné, certes je ne le chicanerai point, et je lui saurai gré de cette confiance dans l'avenir et dans la vérité, sentiment dont je dirais volontiers ce qu'Horace dit d'un autre :

Parum comis sine te juventus.

Mais en attendant parlons de Ménandre et de la comédie d'Athènes; c'est une charmante et digne manière de gagner du temps.

Après ce qu'on a pu lire dans ce recueil, il ne reste à dire sur Ménandre rien de neuf ni d'important. On sait à merveille que les anciens critiques ont avec beaucoup de justesse distingué trois écoles ou plutôt trois âges de la comédie. L'ancienne était née de la liberté athénienne. C'était une comédie de circonstance, et il n'y avait alors de circonstances que sur la place publique. La vie privée était beaucoup plus littéralement *murée* qu'elle ne le sera jamais, même pour la loi, chez les modernes, et la politique, dans une étroite société de vingt mille personnes, avait quelque chose de puéril et de bavard comme une querelle de village et un caquet de petite ville; mais ce village était au pied de l'Acropole, cette petite ville était celle de Minerve; ce caquet s'élevait à la dernière éloquence, et cette querelle était celle de l'Occident et de l'Orient, la querelle pour laquelle périssaient Thémistocle et Alexandre. Quoi qu'il en soit, les passions, les travers, les ridicules du peuple libre faisaient les frais de la comédie, et par elle se vengeaient ou se défendaient les partis. La comédie, c'était le pamphlet dialogué, le journal en scène; mais pour le rendre scénique en effet, pour amuser et pour plaire, à mesure que le peuple devint plus intelligent et plus fin, l'imagination transforma des parodies grossières en allégories satiriques, et, mêlant la

fiction symbolique à la représentation directe, elle inventa, elle composa ce genre singulier qu'on définit presque en prononçant le nom d'Aristophane. Comme ces symboles étaient pour la multitude, comme aucune censure autre que celle de la passion populaire ne gênait les fantaisies du poète, c'était une poésie des rues, une sorte de théâtre de la foire desservi par des écrivains exquis. De là un surprenant mélange de grossièreté et d'élégance. Comme œuvre littéraire, l'ancienne comédie était pleine de délicatesse et de goût; comme divertissement public, rien de plus outré dans le cynisme. C'est le plaisir, ce sont les images et la langue de la populace qu'elle affectionne; mais c'est à elle, non à la littérature proprement dite, que s'adressent les reproches que peut mériter Aristophane.

La seconde comédie ou la comédie moyenne est moyenne en effet entre l'ancienne et la nouvelle. Comme l'une, elle attaque les choses de circonstance et les hommes du jour, mais par la voie indirecte de l'allusion; elle représente les contemporains sans les nommer. Encore politique comme l'ancienne, elle peint d'une manière générale, comme peindra la nouvelle. Celle-ci devait naître avec la servitude. Au milieu de l'indifférence de la nation sur ses affaires, elle enchérit sur la comédie moyenne en se désintéressant du présent, et en cherchant à retracer non les partis, mais les hommes, non les opinions, mais les caractères et les mœurs. C'est dans la vie sociale plus que dans la vie politique qu'elle choisit ses sujets. La comédie nouvelle, chez les Grecs, est donc tout simplement la comédie moderne. Cette transformation avait été précédée par celle de la tragédie. Dans le genre sérieux, on avait pu distinguer trois révolutions analogues. Nationale et symbolique dans Eschyle, la tragédie était devenue avec Sophocle l'expression historiquement poétique du génie de la Grèce; mais on cessait d'y entrevoir aucune arrière-pensée, aucune intention secrète de servir une cause, de flatter un préjugé, d'exciter une opinion. Euripide a fait un pas de plus. Avec lui, la tragédie, moins poétique, est plus philosophique. Il était du temps où Socrate faisait descendre la philosophie sur la terre en lui donnant pour champ la morale. Euripide a écrit en observateur de la nature humaine, en peintre des sentimens qui l'agitent. C'est un moraliste pathétique, ce que sans doute voulait dire Aristote quand il l'appelait le plus tragique des trois poètes; mais moins idéal et plus vrai, il s'est à quelques égards rapproché de la comédie, et il a donné dans le drame le rôle dominant à la passion. Si l'on transporte sur une scène plus simple et plus familière la poésie ainsi conçue, on arrivera bientôt à la comédie de Ménandre et de Philémon. C'était dans les deux genres une invasion de la critique sur la poésie. Du moment qu'on en venait à représenter plus exactement

la réalité, à mettre au-dessus de tout la peinture et bientôt la satire des affections humaines, avec l'idéal et le merveilleux devait peu à peu disparaître l'élément religieux, qui avait tenu une si grande place sur l'ancien théâtre. C'est la volonté de l'homme qui devint pour lui la fatalité; ses fautes furent la source de ses malheurs, et la sottise se châtia elle-même. Aussi Euripide fut-il accusé d'impiété, et Ménandre était un disciple d'Épicure.

Dès qu'on se fut habitué à railler les vices et les travers de l'humanité, comment les respecter en les retrouvant chez les dieux? La mythologie fut traitée au point de vue comique; l'incrédulité sied aux esprits moqueurs. Cependant le ton du dialogue s'épura. Il perdit en poésie et gagna en convenance. La peinture de l'homme moral donne un plaisir réfléchi qui convient moins à la multitude, et à son dernier âge, la comédie athénienne, cessant d'être l'amusement d'un peuple libre, fut le divertissement d'une société intelligente. Cette société, par ses idées et ses sentimens, différait peu des sociétés modernes, et nous serions embarrassé de justifier sous ce rapport le dédain avec lequel on parle quelquefois de l'antiquité. Seulement il s'y rencontrait des institutions, des coutumes qui n'existent plus, et qui nous choquent avec raison. Par exemple, l'habitude orientale d'enfermer les femmes permettait peu de leur attribuer un rôle dramatique; elles n'étaient rien sur la scène comme dans le monde. Leur éducation était presque nulle. Elles n'avaient ni coquetterie ni conversation; sans lumières et sans idées, elles ne suffisaient qu'aux devoirs pour ainsi dire matériels de la vie domestique. Ces usages ne dénotaient pas un médiocre respect pour le mariage ni pour les vertus qui sont l'honneur des femmes; mais ces vertus n'étaient pas assez libres pour avoir tout leur prix, ni même toute leur dignité. M. G. Guizot prouve très bien cependant qu'au temps d'Aristote on avait une idée plus élevée et plus délicate du mérite des femmes, et qu'on eût été mal venu à les représenter avec Aristophane telles que des esclaves de harem, qui ne songent qu'à voler leurs maîtres. Ménandre, qui dit grand mal du mariage à la manière de tous les poètes comiques, parle en homme de plaisir plutôt qu'en moraliste. Il craint les femmes et ne les dégrade pas. Elles tenaient encore si peu de place dans la société, elles paraissaient si peu au grand jour, qu'on ne pouvait que par exception les traîner du fond du gynécée sur la scène. De là l'importance dramatique donnée aux courtisanes. Celles-ci seules étaient connues hors de l'intérieur du domicile. Elles cumulaient en Grèce, avec le rôle que jouent leurs pareilles dans la société moderne, celui que l'usage permet aux personnes du grand monde, et qui peut s'allier avec toutes les vertus

de la vie intime. L'esprit, la conversation, le goût des arts quelquefois, toujours la parure et la coquetterie, l'intrigue enfin, la jalousie, l'avidité, la passion même et le dévouement par occasion, se rencontraient chez ces femmes placées par leur beauté, leurs manières et leur mérite à des rangs fort divers. C'est donc pour elles et autour d'elles que se jouaient toutes les scènes de la vie galante ou romanesque, et par la nature des choses elles devaient souvent être l'âme de la comédie du moment que l'amour y tenait la première place. Leur existence était une perpétuelle aventure et s'accordait aisément avec les incidens ordinaires du drame. Athènes et les villes de Grèce et de Sicile, voisines de la mer pour la plupart, étaient exposées à tous les risques de la piraterie; la surveillance administrative ne ressemblait pas à ce qu'elle est aujourd'hui; une contrebande de toute sorte troublait toutes les relations civiles entre ces petites sociétés, si différentes et si rapprochées. De là tous ces jeux de fortune, les naufrages, les évasions, les enlèvemens, les enfans ou les trésors perdus ou recouvrés, tous ces incidens actuellement extraordinaires qui forment le nœud de tant de comédies grecques. Enfin l'esclavage domestique, qui rapprochait le serviteur du maître en rendant celui-ci plus absolu, et mettait entre eux moins de distance et plus d'inégalité, explique parfaitement le rôle de confident actif, d'ami tour à tour perfide ou dévoué du Dave ou du Parmenon du théâtre. Il y a donc moins de convention qu'il ne semble dans la comédie grecque, et quoique le fond en soit presque toujours romanesque, il n'est point invraisemblable et suppose des événemens qui ne devaient pas être alors aussi rares dans les familles qu'ils le sont parmi nous sous l'empire de la préfecture de police et des tribunaux correctionnels.

Les Romains, dénués de presque toute originalité dans les arts, ont imité Athènes sans grand discernement, et les comédies latines sont des comédies grecques. Nous n'avons plus les farces beaucoup plus curieuses, où ils jouaient leurs propres mœurs et les ridicules indigènes. L'effet des pièces de Plaute et de Térence devait être assez analogue à celui que produit *Amphitryon* sur notre scène. Ce qui est plus singulier néanmoins, et ce qui prouve la tyrannie de l'imitation classique chez les modernes, c'est que nous ayons fait à peu près comme les Romains. Le moyen âge avait eu une sorte de théâtre national; après la renaissance on l'oublia, et la comédie, devant peindre les mœurs, prit celles de l'antiquité pour modèle. Dans bon nombre de pièces du théâtre français du XVIIe siècle, le sujet, le nœud, les incidens, les personnages, sont transportés de la Grèce à Paris. Les courtisanes ne pouvaient y figurer ouvertement et avec leur vrai

nom, quoique certaine Céphise ou certaine Lucrèce qui ont des intrigues de jardin public et des correspondances par la fenêtre soient des personnages fort équivoques. On n'en a pas moins reproduit tout le manége des amans de Glycère ou de Thaïs autour des Lucile et des Angélique de notre théâtre. Leur maison n'est pas plus respectée qu'un lieu suspect. L'intrigue, le déguisement, le mensonge, la fraude, la corruption, le vol, le rapt même, sont devenus, sans le moindre scrupule de la part des auteurs ni du public, les moyens de succès de l'honnête amour des jeunes gens de bonne famille pour qui l'on sollicite tout notre intérêt. De complicité avec un valet ou une femme de chambre, un jeune homme ou une jeune fille entre en lutte de ruse et d'imposture, non-seulement avec un oncle ou un tuteur, mais avec un père ou une mère, dont leurs enfans ne parlent que pour railler leurs ridicules ou leurs vices. L'habitude nous rend inattentifs à tout cela, et il y aurait de l'affectation à s'en formaliser. Le fait est pourtant que ni la famille, ni la propriété, ni le mariage ne sont plus respectés dans l'ancienne comédie française que dans les romans de nos jours, et une bonne partie des amoureux et des amoureuses de notre ancien théâtre risqueraient aujourd'hui d'aller en cour d'assises. Sans doute ces mœurs étaient moins étranges au siècle de Louis XIII et de Louis XIV, et les progrès de l'administration publique, l'autorité croissante de la loi, avant tout et surtout l'égalité civile, ont notablement régularisé et même amélioré la société : il n'en est pas moins véritable que même dans nos écrivains originaux, même dans Molière, l'imitation archaïque a introduit certaines conventions théâtrales parfaitement fausses, qui n'ont pas de raisons d'être, et qui faisaient de la comédie tout autre chose qu'une école ou même qu'un tableau des mœurs et de la vie.

Que les sentimens, les idées, les maximes soient les mêmes dans la comédie moderne et dans la comédie grecque, cela est tout simple. En ce genre, nous avons peu innové, et les anciens nous laissaient peu à faire. Penser mieux qu'ils n'ont fait est difficile; mieux dire est impossible. Au risque de donner gain de cause à certains fanatiques, j'avouerai que la société moderne, surtout la société française, est pénétrée de l'esprit de l'antiquité; le fond de ses idées lui a été donné par la littérature classique. Lorsqu'on lit dans les exactes et spirituelles traductions de M. G. Guizot les précieux fragmens que le temps a épargnés de l'œuvre de Ménandre, on est forcé de reconnaître que pour la vérité, le bon sens, la simplicité et la délicatesse, le nerf et la grâce, il faut renoncer à mieux faire. Cet atticisme qui charmait Jules César et le rendait sévère pour Térence mérite toute la réputation que les siècles lui ont laissée, et le poète

comique, du moins dans le sens où nous entendons ces mots aujourd'hui, n'a jamais mieux parlé.

J'ai déjà dit que Ménandre était épicurien; Molière aussi. L'auteur du *Misanthrope* était l'élève de Gassendi et le traducteur de Lucrèce. On peut, il est vrai, dans Ménandre comme dans Molière (dans celui-ci plus rarement), trouver des passages qui dérogent à la philosophie ultrà-positive du sensualisme incrédule. Ce ne sont point des maximes épicuriennes que les pensées suivantes : « Considère la crainte de Dieu comme le principe de tout. — La Divinité pousse les méchans aux pieds de la justice. — Honore Dieu, et tout te réussira divinement. — Envers les bons, Dieu se montre toujours bon lui-même. — Le plus riche sacrifice qu'on puisse offrir à Dieu, c'est la piété. » Ces maximes sont peu d'accord avec d'autres fragmens plus développés où il fait du hasard le roi du monde et du plaisir le maître de l'homme; mais ces disparates se rencontrent chez tous les auteurs qui ne sont pas systématiques, et semblent naturelles surtout chez un faiseur de comédies, qui ne parle pas toujours en son nom. Cependant on conçoit assez aisément qu'un observateur de la nature humaine en action, que le peintre des travers et des ridicules de la société soit peu porté à chercher l'idéal sous le réel, à embrasser une philosophie supérieure qui s'élève, au-dessus des accidens et des variations de la vie commune, à ce qui est invisible, immutable, parfait. Une philosophie terre à terre, qui n'ennoblit point l'humanité, qui explique toute la conduite de l'homme par ses intérêts, ses besoins ou ses faiblesses, qui trouve absurde tout ce qui compromet le bonheur ou même la tranquillité, qui fonde enfin la morale sur l'intérêt bien entendu, une telle philosophie qui décrit à merveille tout ce qu'il y a de plus apparent dans la réalité, et qui se montre clairvoyante et sensée dans la pratique, doit naturellement tenter les esprits faits pour exceller dans la comédie. La spéculation métaphysique sert peu à connaître les hommes, et pour les bien peindre, il ne faut pas trop s'élever au-dessus d'eux. Par le goût ni le style, Ménandre assurément n'a rien de vulgaire; mais ses idées sont celles que donne l'expérience du monde, et il ne prétend à rien de plus qu'au sens commun. C'est toute l'ambition de la comédie, et les conclusions de Molière ne vont pas au-delà.

Le jeune auteur de *Ménandre* a vu tout cela et bien d'autres choses encore. Quoiqu'il loue, peut-être avec un peu d'uniformité, tout ce qu'il cite et nous laisse apercevoir certaines distinctions plutôt qu'il ne les fait lui-même, il ne confond ni les systèmes, ni les tons, ni les mérites. Il sait bien que pour devenir une image de la vie commune la comédie a dû renoncer à ces restes de la poésie lyrique, d'où elle

tirait son origine. Il admire Ménandre, mais il est loin de sacrifier Aristophane, et l'on entrevoit qu'il en pense ce qu'en pensait Platon. Il ne paraît pas bien persuadé que la transformation successive de la comédie grecque soit de tout point un progrès, et quoiqu'il n'en dise rien, je ne suis pas sûr qu'il mette la comédie de mœurs ou de caractère à un rang aussi élevé qu'on le fait communément. Elle a produit des chefs-d'œuvre sans doute, pourtant ce n'est pas une raison pour regarder ce genre comme l'idéal de la poésie dramatique. Mais ce sont là de ces questions difficiles, périlleuses même, que Socrate traitait au lendemain du divin banquet, et sur lesquelles M. G. Guizot a bien fait de ne pas trop s'aventurer. L'Académie d'ailleurs ne le lui demandait pas, et, loin de se resserrer dans d'étroites limites, il s'est plutôt laissé aller au mouvement naturel de son esprit. Non content de ne rien négliger d'essentiel, il ne s'est point interdit les digressions, accueillant volontiers les idées qui lui venaient à l'esprit, même lorsqu'un assez faible lien les rattachait à son sujet. Il y a dans son ouvrage quelque chose de l'abandon d'une conversation spirituelle, et certaines pensées, plus ingénieuses que nécessaires, n'offrent qu'une analogie fugitive ou une allusion vague pour motiver leur présence dans le cours de son ouvrage. Dès qu'un rapprochement le frappe, il le séduit, et son imagination est facile à tenter. C'est le métier de l'imagination au reste, et nous ne pouvons à un jeune écrivain faire un crime d'en avoir un peu.

Il aura tout le temps d'émonder ces branches luxuriantes, s'il n'aime mieux attendre qu'elles tombent d'elles-mêmes, hélas! comme du bois mort. Pour aujourd'hui, il se sent riche et il dépense. Si c'est un défaut, il serait fâcheux de ne pas l'avoir, et l'auteur promettrait moins, si l'ouvrage était plus sobrement composé. La diversité des lectures, l'abondance des réflexions, la variété des points de vue, cette souplesse et cette agilité d'esprit qui parcourt légèrement toutes les parties d'un sujet et se promène au hasard sans toutefois s'égarer, un fonds d'idées et de connaissances qui se laisse entrevoir, qui se montre même, mais qui ne s'épuise pas et qui se retrouvera toujours, voilà quelques-unes des ressources avec lesquelles M. G. Guizot entre dans la carrière des lettres. Son premier essai prouve plus d'esprit et de talent qu'il n'était indispensable d'en montrer pour réussir; mais ce n'est pas en cela que l'excès est un défaut, et surtout dans les livres le superflu est nécessaire. Je fais cette remarque, parce que l'ouvrage de son concurrent a donné lieu à des observations toutes différentes. C'est aussi une œuvre excellente où la matière est bien traitée, où tout est bien ordonné, bien proportionné, où rien ne s'est glissé d'oiseux ou de contestable, comme il convient

à l'ouvrage d'un professeur habile et expérimenté. J'estime infiniment M. Benoît, mais je demande autre chose à M. G. Guizot, et ce que je lui demande, je suis sûr maintenant de l'obtenir. Il est en fonds pour la course qu'il doit fournir, et il peut s'abandonner sans crainte à l'ambition de son esprit. Cependant, puisque je suis en train de critiquer, il faut que je lui dise encore que sa manière d'écrire pourrait être quelquefois plus naturelle et plus précise. Il n'a pas besoin de chercher l'effet. On voit tout de suite qu'il ne manquera jamais ni de facilité, ni de piquant, ni d'élégance, ni de relief. Il n'a qu'à se défier d'un certain luxe d'ornemens qui ferait ombrage à un goût difficile, et il peut se résigner à dire tout simplement les choses simples. Ce sont là des riens qu'on ne relève que chez un écrivain qui aspire à la perfection, et qui fait assez bien pour faire mieux encore. Avec quelques suppressions éparses, et qui n'arriveraient pas à trois ou quatre pages en tout, il nous aurait réduit au silence. Je ne sais, il est vrai, si je le louerais d'avoir dès aujourd'hui cette sagesse d'expression qui ne va qu'à la maturité. En tout, voici le conseil que je lui donne : c'est de continuer à être lui-même, dans ses goûts, dans ses opinions, dans sa manière, et de n'ajouter à son exécution qu'un peu plus de sévérité pour le style et pour les idées. C'est par un rigoureux examen, par une analyse complète de sa propre pensée, que l'on arrive à ce degré supérieur de précision et de justesse indispensable au critique accompli. Sur cette terre si promptement féconde, il ne doit rien germer que d'excellent. Les bluets sont jolis, mais il n'en faut pas trop dans les blés. Notre auteur pensera ce qu'il voudra de ces remarques d'un censeur chagrin, mais qu'il ne regrette pas de nous les avoir suggérées. S'il n'avait trop aujourd'hui, un jour il n'aurait pas assez. Son livre est le gage d'un brillant avenir, nul n'est plus heureux que nous de l'augurer. Sa jeunesse tient les promesses de son nom, sans doute sa maturité tiendra toutes les promesses de son jeune âge!

CHARLES DE RÉMUSAT.

LE

GOUVERNEMENT DES TSARS

ET

LA SOCIÉTÉ RUSSE

LA RUSSIE JUSQU'A L'AVÉNEMENT DES ROMANOF.

Loutchi za gravitsa!
C'est mieux par-delà la frontière.
(Locution russe.)

Les Russes accusent volontiers d'ignorance et de légèreté tout étranger qui essaie de juger leur pays. « La Russie est, disent-ils, et nous ne faisons que citer textuellement un fonctionnaire russe (1), la Russie est un pays très difficile à connaître et à juger. Il faut y avoir vécu et l'avoir longtemps étudié pour bien saisir les causes de chaque fait qui se présente à l'œil de l'observateur et les conséquences qu'on en peut déduire. La rapide croissance de cet empire, l'origine de sa grandeur, les élémens dont il se compose, ont créé un état de choses tout à fait particulier, propre à ce pays... Après avoir secoué le joug des Tartares, la Russie est entrée dans la carrière de la civilisation avec un immense amas de ressources et de forces vitales qu'il s'agissait de développer. Le pouvoir absolu, qui en était une conséquence et une condition essentielle d'existence..., est devenu, par la force des choses, le moteur de tout progrès. »

Il y a dans ce peu de mots, comme dans tout ce qui émane de la

(1) M. Tegoborski, répondant dans cette *Revue* même à M. Léon Faucher; voyez la livraison du 15 novembre 1854.

Russie officielle, un singulier mélange de vérités et d'erreurs, celles-là étant destinées, par une tactique plus habile que loyale, à protéger celles-ci. Au moment d'émettre à notre tour une opinion sur un pays dont il semble si malaisé d'apprécier la situation et les intérêts, nous croyons utile de répondre d'avance à l'objection qui vient d'être ainsi formulée, en commençant par distinguer dans cette objection même ce qui est fondé de ce qui nous paraît faux.

Oui, les Russes sont dans leur droit lorsqu'ils récusent les jugemens des étrangers qui se sont bornés à recueillir sur leur pays des faits de détails, des récits anecdotiques, des souvenirs de voyage, sans contrôler ou compléter leurs observations par des vues d'ensemble tirées de l'histoire, de la vie nationale, de la nature et des mœurs russes; mais quand ils s'appuient sur les conditions particulières où se trouve l'empire des tsars pour justifier sans restriction le système qui le régit; quand, au lieu d'affirmer que le pouvoir absolu a pu être momentanément utile à la Russie, ils en font une *condition essentielle de son existence et de sa civilisation*, la préoccupation de la vérité cède alors visiblement la place à des préjugés nationaux ou à des calculs personnels. La situation exceptionnelle que les Russes revendiquent n'autorise pas une telle dérogation aux lois de la saine logique et de la morale universelle. De telles assertions supposent chez ceux qui les émettent un singulier dédain de ceux auxquels on les adresse. Il est trop commode d'invoquer pour le système autocratique, tel qu'il est appliqué en Russie, le bénéfice de circonstances particulières qu'il semblerait interdit à l'étranger d'apprécier, — et peut-être suffit-il d'indiquer une telle prétention pour en faire justice.

De toute cette orgueilleuse argumentation que reste-t-il? — Un seul point nous paraît établi : c'est que la vie russe dans ses diverses manifestations est dominée par un ensemble de traditions et d'intérêts très différens des intérêts, des traditions du reste de l'Europe. Aussi, pour y bien comprendre le rôle du pouvoir absolu, importe-t-il de se placer au point de vue de ces nécessités historiques et locales. Eh bien! c'est de ce point de vue même que nous voudrions interroger le système politique et l'organisation sociale de la Russie. Nous nous soumettrons aux exigences des publicistes russes, nous demanderons à l'histoire de leur pays, aux conditions de son climat et de son état social, aux observations que plusieurs voyages et de longs séjours en Russie nous ont permis de recueillir, les élémens d'une opinion sur ce système autocratique, dont la cause s'agite en ce moment même devant l'Europe, et que des juges intéressés présentent comme la condition essentielle d'existence de l'empire des tsars. Les questions qu'il s'agit de résoudre peuvent être formulées

en peu de mots. Est-il vrai que la concentration du pouvoir en Russie, éminemment utile aux XVe et XVIe siècles, quand il s'agissait de repousser l'invasion étrangère, soit plus tard devenue trop absolue, en détruisant, pour se fonder, tous les fruits, tous les élémens d'une civilisation antérieure très réelle, en faisant de la liberté civile le prix de l'indépendance nationale? Est-il vrai que ce système ne soit pas moins menaçant pour l'Europe que fatal à la Russie, puisqu'après avoir produit à l'intérieur le servage, il a rendu nécessaires à l'extérieur la conquête et la guerre incessante? Tels sont les deux points d'une enquête qu'il est plus que jamais opportun d'essayer au moment où la double tendance du système autocratique s'accuse de plus en plus, sous le coup même des événemens qui en condamnent le mieux les excès. Une telle étude doit naturellement se diviser en deux parties. Les origines du système des tsars nous feront pénétrer d'abord dans l'ensemble des conditions physiques et morales qui ont pesé sur le développement de la nation russe, puis dans les phases diverses de son histoire. Les applications récentes de ce système nous amèneront ensuite à traiter les grandes questions qu'il soulève en Russie et hors de Russie, au point de vue des populations gouvernées par les tsars, comme au point de vue des sociétés de l'Occident. Changement de conduite politique à l'intérieur comme au dehors, telle est la conclusion qui ressortira avec une pleine évidence d'une série de faits irrécusables.

I. — LE CLIMAT ET LES INSTITUTIONS.

Vis-à-vis de l'Europe, le système russe n'en est plus à cacher ses prétentions. Il y a cependant quelque intérêt à montrer comment elles se sont développées peu à peu, en se servant des forces que leur offraient la nature du sol et les circonstances historiques pour se diriger finalement dans un sens contraire à l'ancienne civilisation du pays.

C'est à la suite d'une longue et pénible lutte entre la race slave et les populations de l'Asie que s'est révélée en Russie la funeste tendance dont les manifestations n'ont pas cessé de se poursuivre sous nos yeux. Elle correspond à la première division qui éclata dans le monde slave entre la Russie et la Pologne, après l'expulsion des Tartares. Jusqu'à ce moment, les peuples occidentaux avaient pu contempler avec une sorte d'intérêt cette race qui, aux extrémités de l'Europe, se voyait condamnée à lutter sans relâche contre les rigueurs du climat et les attaques de voisins belliqueux et sauvages. Dans cette lutte, le triomphe n'était pas toujours resté aux Slaves. On avait vu les populations de la Russie, en présence des dernières hordes asiatiques qui se portaient sur l'Europe par le nord, n'arrêter cette inva-

sion menaçante qu'en lui servant de pâture. Pendant plusieurs siècles, leurs souffrances avaient été cruelles; mais enfin les barbares s'étant divisés, la race slave avait eu un glorieux réveil; elle était parvenue à les refouler en Asie. Cette victoire remportée sur la barbarie semblait lui marquer désormais son rôle et lui tracer la voie où pouvaient la suivre les sympathies des nations civilisées. Elle eut malheureusement un résultat tout contraire. Rendue à elle-même, la race slave trouva dans son propre sein des germes de division qui devaient décider de son avenir. Dans ce monde rendu à l'indépendance, deux élémens qui s'étaient unis pendant la lutte s'accusèrent et se prononcèrent de plus en plus après le succès. Il y eut la Russie d'une part, la Pologne de l'autre; il y eut le rit grec et le rit latin. Les Russes restèrent toujours un peu tartares; les Polonais se croisèrent plutôt avec les races germanique et scandinave. De là l'origine d'un conflit qui s'envenima et s'étendit durant plusieurs siècles. On sait comment ce conflit se termina, comment la Pologne, plus civilisée que sa rivale, succomba, prise à revers par les puissances allemandes, qu'aveuglait une funeste avidité. Ainsi s'accomplit un partage scandaleux, dans lequel la nation russe s'adjugea la meilleure part, en se réservant de recouvrer par la suite ce qu'elle n'entendait céder que temporairement à ses alliés.

Évidemment c'est du démembrement de la Pologne que date l'influence de la Russie en Occident; c'est là qu'il faut chercher l'origine de cette audacieuse prétention à une prépotence absolue dont l'aveu et la menace ont enfin averti l'Europe. C'est cette absorption de la Pologne, conquête de la politique plus encore que des armes russes, qui détourna l'empire moscovite de son action légitime sur le nord de l'Asie, et qui, dirigeant sa principale ambition vers l'Occident, l'amena bientôt à considérer le Sund et les Dardanelles comme des issues de *lacs russes*, dont toutes les côtes et les affluens devaient naturellement lui appartenir. Dès lors la Russie ne s'occupa que de la réalisation de ce plan; elle prétendit recommencer vers l'occident l'œuvre qu'elle avait accomplie à l'orient, en refoulant les Tartares de position en position, de Kazan, d'Astrakan et de la Crimée en Asie. Toutefois, si les hordes tartares avaient été repoussées en définitive, c'est qu'elles étaient très inférieures en civilisation aux Russes. A l'occident, la situation n'était plus la même, et l'ambition russe rencontrait sur son chemin une civilisation très supérieure.

Le partage de la Pologne n'engageait pas seulement d'ailleurs la Russie dans une voie de lutte contre l'Europe occidentale, il la mettait de plus en désaccord avec le rôle qui semblait résulter pour cet empire de son origine même. C'est ce désaccord qu'il faut signaler à l'attention des Russes; c'est par leur histoire qu'il faut condamner leur politique. La Russie a eu ses momens d'héroïsme, elle a été ap-

pelée à servir la civilisation et à faire des choses vraiment grandes, lorsqu'elle résistait à l'invasion tartare et la refoulait en Asie; lorsqu'elle colonisait et exploitait la Sibérie, ouvrant une nouvelle route vers la Chine; lorsqu'elle resserrait et amortissait la puissance turque, encore violente et menaçante pour la chrétienté; lorsque son activité s'appliquait à peupler et fertiliser de vastes contrées incultes, à fonder des villes et à créer des ports sur des mers inconnues; lorsqu'enfin elle agissait comme l'avant-garde de l'Europe civilisée contre la barbarie asiatique. De telles œuvres étaient conformes au génie de la nation aussi bien qu'aux intérêts du monde. On pouvait alors ne pas lui demander compte de son degré de culture intellectuelle, de la lenteur de ses progrès dans les arts et dans les sciences. La Russie obéissait à la loi naturelle de son développement; elle pratiquait, on peut le dire, sa *vraie politique*. Aucun rapport n'existe entre cette application féconde et légitime des forces dont elle dispose et le système de lutte contre l'Occident qui a si tristement prévalu. Ce système a aussi son histoire; on l'a vu retarder le progrès social dans les provinces de la Baltique, conquises sur l'ordre teutonique et sur la Suède; on l'a vu peser sur la Pologne et opprimer récemment encore, à titre de protectorat, les provinces danubiennes. Si la Russie persistait dans ce système, elle n'aurait plus qu'à chercher dans la force brutale son principe unique, son unique moyen d'influence : elle se ferait l'avant-garde de l'Asie barbare contre l'Europe civilisée; elle *prendrait le rôle de ses anciens maîtres les Tartares*. Telle est la conséquence qu'amènerait l'application persistante du système autocratique dans les rapports de la Russie avec l'Europe; mais, pour que cette conséquence fût réalisable, il importerait que la Russie trouvât une garantie de succès dans une supériorité réelle sur les états devenus ses adversaires. Cette supériorité existe-t-elle? Ceci nous amène à rechercher quelles sont les conditions intérieures de la Russie, comparée au reste de l'Europe, et ce que le système des tsars a fait pour améliorer ou modifier ces conditions.

La Russie diffère notablement du reste de l'Europe : — par son climat, — par la configuration de son territoire, — par la race qui l'occupe, — par sa religion dominante et l'état de son clergé, — par ses institutions sociales et politiques. Il importe de bien constater ces différences et de signaler les conséquences qui en résultent.

Qu'est-ce d'abord que le climat spécial de la Russie? On peut le définir en peu de mots : sept mois d'hiver, pendant lesquels il est rare que le mercure ne gèle pas; — en juin des jours de dix-neuf heures, en décembre des jours de cinq heures. On ne trouve pas dans ce pays de charbon fossile; il faut donc du bois et beaucoup de bois pour chauffer la population. Or, à mesure que celle-ci s'accroît, la consommation du bois augmente, et en même temps ce progrès dans la

population nécessite le défrichement. De là un singulier conflit entre deux nécessités essentielles de la vie, le chauffage et l'alimentation. Tandis que les forêts font place à l'homme, celui-ci voit s'amoindrir de plus en plus les moyens de se chauffer, c'est-à-dire de vivre, et le temps n'est pas bien loin où le développement de la population en Russie se trouvera limité par la quantité de charbon que ce pays pourra importer (1). Ce sera là une démonstration nouvelle et imprévue du principe de Malthus, que « l'espèce humaine se multiplie en raison de ses moyens de subsistance (2). » Ajoutons que la même cause qui limite le développement de la population entrave aussi son progrès intellectuel. Obligée de multiplier les efforts pour tenir tête aux rigueurs du climat, il lui reste nécessairement moins d'activité à dépenser. On ne peut suppléer à l'absence de chaleur solaire que par l'emploi de moyens exceptionnels, par une sorte de lutte organisée et incessante. Des vêtemens d'une nature particulière sont indispensables pour protéger la vie de l'homme hors de son habitation, et si les fourrures de luxe viennent un jour à manquer sur le globe, par suite de la destruction fort avancée déjà des animaux sauvages, on peut entrevoir le moment où les nobles russes seront obligés d'endosser la peau de mouton comme leurs paysans. L'influence de ce climat, si peu favorable à la culture de l'esprit, crée aussi au travail matériel des conditions singulièrement difficiles. En agriculture, la brièveté de la saison qui produit les récoltes oblige à faire vite, et, dans la plupart des cas, ne permet pas de faire bien, car précipitation obligée signifie perfectionnement impossible. Les ouvriers des manufactures les quittent dès que les travaux des champs les réclament. Le manufacturier ne peut les retenir, quels que soient ses besoins de bras à cette époque. A son tour, l'ouvrier se trouvera sans emploi à l'entrée de l'hiver, si la manufacture n'a que faire de lui en ce moment. Or les usines à moteur hydraulique sont nécessaire-

(1) Lorsque Saint-Pétersbourg fut fondée, les bois de construction et de chauffage, qui y étaient amenés par la Néva, provenaient des bords les plus voisins de ce fleuve ou des rives du lac Ladoga. En 1826, le général du génie Destrème m'assurait qu'à cette époque déjà l'approvisionnement de bois de la capitale lui arrivait des affluens secondaires de la Néva et du lac; bientôt, ajoutait-il, les bords de ces affluens se trouveraient dépouillés, et il faudrait recourir à des moyens de transport par terre qui accroîtraient les frais et élèveraient peut-être les prix dans une proportion énorme.

(2) En indiquant cet obstacle qui s'oppose au développement de la population en Russie, je suppose, bien entendu, cette population renfermée dans ses frontières naturelles. Les conditions de ce développement varient d'ailleurs en Russie même. Dans les régions du Dniéper et du Volga, où la population est très clairsemée et la terre cultivable surabondante, l'accroissement annuel est de 2 à 3 pour 100, et continuera tant qu'il y aura disproportion entre l'étendue des terres à céréales et le chiffre des habitans. Dans le nord de la Russie, où les hommes sont déjà plus serrés, où le climat est d'ailleurs moins favorable, la progression est beaucoup moins rapide, et ira toujours en se ralentissant.

ment arrêtées quand vient l'époque des gelées; il en est de même pour bien d'autres travaux manufacturiers qui deviennent alors impraticables, ou qu'on ne réussit à continuer qu'en luttant contre d'extrêmes difficultés. Les variations excessives dans la durée du jour sont enfin une cause de perturbations multipliées. La Russie est privée du bienfait des saisons transitoires; elle n'a ni printemps ni automne. Le brusque passage d'un extrême à l'autre y interdit toute régularité, toute suite dans les habitudes. Nous n'insisterons pas plus longtemps sur ces traits bien connus de la nature septentrionale, mais il est évident qu'une population soumise à de telles influences ne pourra jamais sympathiser complétement avec les races qui vivent sous un ciel plus doux. Elle ne comprend pas sans effort leurs mœurs et leurs usages; comment prétendrait-elle à les dominer?

La configuration du sol rend plus sensibles encore, en Russie, les variations de température déterminées par la situation géographique. La Russie, en Europe, n'est qu'un immense plateau, légèrement ondulé, dépourvu de montagnes et presque de collines sur toute sa surface. Des Carpathes à l'Oural, de la Finlande à la Crimée, on ne rencontre pas une hauteur (1), pas un obstacle au cours des vents qui viennent du pôle. Ainsi les défrichemens, l'extension de culture ne pourront jamais amener dans ce pays une amélioration du climat, un abaissement de la température moyenne, comme cela est arrivé dans les régions centrale et occidentale de l'Europe. Avant que les glaces du pôle soient fondues, il y a peu d'espoir de voir en hiver le thermomètre descendre à moins de 42 degrés Réaumur (au-dessous de zéro) dans le nord et le centre de la Russie, à moins de 25 degrés Réaumur dans le midi.

Ce défaut complet de montagnes et de roches, de pierres et de matériaux résistans, a entraîné de bien autres conséquences pour les destinées de l'empire russe. — Ce territoire s'est trouvé ouvert à toutes les invasions hostiles, notamment à celle des Tartares, sans autre moyen de défense que le *climat* et les *distances*. L'*uniformité du sol* a façonné à l'égalité la population qui le couvre. Dès qu'un pouvoir central s'y est établi, elle lui a facilité l'extension graduelle et indéfinie de son influence et de son action. Égalité native, manque de moyens de résistance, centralisation toujours croissante, tous ces élémens de servitude et de despotisme, c'est la configuration du sol qui les a fournis.

(1) On a décoré du nom de *Suisse russe* le groupe des collines de Valdaï. Parsemées de blocs erratiques, ces collines s'élèvent entre Novgorod et Saint-Pétersbourg dans la région qui paraît être le point de partage des eaux de la Russie européenne. Il est inutile d'ajouter que ces hauteurs insignifiantes ne justifient nullement l'ambitieuse dénomination que leur donne la vanité nationale.

Les conditions particulières que nous avons signalées dans le climat et dans le sol, on les retrouve dans le caractère même de la race qui habite la Russie. Ces conditions ne justifient guère mieux ses tendances à la domination universelle. L'esprit d'invention paraît lui manquer, et quand les tsars ont voulu civiliser leurs sujets, c'est à des initiateurs étrangers, c'est aux sociétés occidentales qu'ils se sont adressés. Il y a dans le caractère russe tous les contrastes bizarres qu'on remarque dans les influences extérieures au milieu desquelles il est condamné à se développer. Il est propre aux grandes entreprises, mais inhabile à les continuer; l'esprit de suite manque aux Russes, et oserons-nous ajouter que dans ce peuple pris en masse règne une légèreté fâcheuse en fait de moralité vulgaire? Qu'on s'attende ici à toutes les disparates : tel personnage dont la vie n'aura été qu'une série de débauches se signalera un jour par un trait d'abnégation ou d'héroïsme digne d'être cité parmi les plus belles pages de l'histoire; tel autre dont la vie aura été pure commettra en arrivant à la vieillesse quelque crime énorme digne d'un scélérat endurci. Le développement intellectuel, tel qu'on peut l'étudier dans la classe éclairée, offre les mêmes bizarreries : une singulière aptitude à s'assimiler les qualités étrangères, un esprit vif et superficiel, parfois des élans vigoureux, mais aucune persévérance, aucune profondeur (1). Il est à remarquer que l'invention de l'imprimerie, ce puissant moteur de l'esprit humain, n'a exercé presque aucune influence en Russie. Partout ailleurs cette invention a énergiquement activé la diffusion des lumières; en Russie, elle n'a révélé son action par aucun résultat considérable. Dans l'histoire politique, les mêmes singularités se retrouvent. Des instincts héroïques unis à d'incroyables défaillances, de grandes œuvres accomplies, d'horribles cruautés commises, c'est là ce qui distingue deux des règnes les plus mémorables de la Russie, celui d'Ivan IV et celui de Pierre le Grand. C'est dans cette alliance exceptionnelle de qualités et de défauts en apparence incompatibles qu'il faut chercher l'originalité du caractère russe, telle que l'a développée, de concert avec le système absolu, l'influence d'un climat sans analogue dans le monde.

Si l'attention se porte maintenant sur les institutions religieuses de la Russie, ici encore on verra se produire entre le peuple russe et les

(1) Les Russes ont eu des poètes éminens, quoique visiblement dominés par le mouvement des littératures étrangères. Ce qui leur fait surtout défaut, c'est la capacité scientifique. La vie intellectuelle ne réside réellement pas dans l'élément russe proprement dit, mais dans une population à demi étrangère de mœurs ou d'origine. Nous avons nous-même parcouru la Russie dans tous les sens, ayant toujours eu l'occasion de converser en allemand ou en français plutôt qu'en russe. Le seul savant mathématicien qu'ait produit la Russie, Ostrogradsky, n'était pas un Russe, mais un Petit-Russien ou sang mêlé.

autres sociétés européennes de profondes différences. « En Russie, dit Joseph de Maistre (1), la religion est toute en dehors et ne s'enfonce point dans les cœurs. Il ne faut pas confondre la *puissance de la religion sur l'homme avec l'attachement de l'homme à la religion*, deux choses qui n'ont rien de commun. Tel qui volera toute sa vie sans concevoir seulement l'idée de la restitution, ou qui vivra dans l'union la plus coupable en faisant régulièrement ses dévotions, pourra fort bien défendre une image au péril de sa vie et mourir même plutôt que de manger de la viande un jour prohibé. J'appelle *puissance de la religion* celle qui change et exalte l'homme en le rendant susceptible d'un plus haut degré de vertu, de civilisation et de science. » Puis De Maistre cite ce mot de l'historien Gibbon, qui appelle les Russes *les plus ignorans et les plus superstitieux sectaires de la communion grecque.*

C'est vers la fin du xe siècle seulement (en 988) que le christianisme fut introduit en Russie. Les chroniques russes nous apprennent que Vladimir Ier envoya des délégués visiter les diverses églises chrétiennes : à leur retour, ceux-ci conseillèrent le culte grec comme le plus brillant. Le prince se rangea de leur avis, et donna ordre à ses sujets de se rendre à la rivière pour y être baptisés *sous peine de mort*. Aucun n'y manqua. Le paganisme ne trouva pas de martyrs, les idoles furent brisées et jetées à l'eau. Du jour au lendemain, la population russe était devenue chrétienne. Ce Vladimir, qui avait procédé avec tant de sang-froid à la conversion de ses sujets, compte parmi les saints du calendrier russe. Avant de décréter le christianisme, il avait refusé d'adopter la religion de Mahomet, parce qu'elle proscrit l'ivrognerie, et « les Russes, avait-il dit, ne peuvent vivre sans cela. »

Jusqu'à la chute de l'empire byzantin, le clergé russe, recevant ses inspirations et même ses investitures du patriarche de Constantinople, jouissait vis-à-vis du pouvoir temporel d'une assez grande indépendance. Après la ruine de cet empire, le patriarche de Moscou conserva encore jusqu'à Pierre le Grand une autorité de droit ou de fait qui lui permit souvent de jouer un rôle important dans l'état. Vers le milieu du xviie siècle, sous le règne du tsar Alexis, père de Pierre le Grand, un homme d'un esprit éminent et d'un caractère ferme se trouva placé à la tête de l'église russe. Cet homme était Nicon, patriarche de Moscou. Une réforme qui devait assurer le progrès intellectuel et moral du clergé fut entreprise sous son influence. Malheureusement Nicon échoua devant l'obstination ignorante des prêtres russes, l'hostilité des grands et la faiblesse du tsar, qui l'avait d'abord protégé. Il fut déposé, condamné par un concile

(1) *Du Pape*, tome II, livre III.

et mourut dans l'exil. Nul depuis Nicon n'a tenté de réforme cléricale en Russie.

A partir du règne de Pierre le Grand, qui se fit patriarche, c'est-à-dire pape, en même temps qu'autocrate, l'église russe perdit tout caractère d'indépendance. Elle devint une sorte d'institution politique, et elle s'est abaissée graduellement jusqu'à n'être plus qu'une branche de l'administration, gouvernée par un fonctionnaire étranger à l'église. Récemment, par exemple, le saint synode ou collége supérieur, duquel dépendent toutes les affaires ecclésiastiques, était présidé par *un général de cavalerie* (1). Dans cette condition, le clergé russe ne pouvait que déchoir. N'ayant à professer que l'obéissance, il ne s'est plus soucié de s'instruire, et d'ailleurs on n'a rien fait pour mettre l'instruction à sa portée. Pauvre et recruté dans les classes inférieures d'un rang peu au-dessus des serfs, ignorant, grossier, souvent livré à l'ivrognerie, ce malheureux clergé est tombé dans un état d'abaissement dont il est difficile de donner une idée. La discipline qui le régit est toute militaire, et le prêtre qui en enfreint les prescriptions est parfois envoyé dans un régiment pour y servir comme simple soldat. Le culte dont ce prêtre est le ministre n'admet guère, il faut le dire, que des pratiques extérieures. Le clergé a son rituel et sa liturgie, ses fêtes et ses cérémonies; il a le droit et l'obligation de prier selon la formule, et aussi de chanter la litanie à pleins poumons; mais du reste il n'a pas la parole. Le prêtre russe ne prêche pas. Il bénit ses ouailles, les baptise, les marie et les enterre; il les confesse même et les absout moyennant une rétribution fort modique. Il enseigne aux enfans le catéchisme impérial, qui prescrit l'adoration du tsar. Tout cela lui est permis, lui est même ordonné; mais le droit de prêcher lui est refusé. Dans toutes les autres églises chrétiennes, la prédication tient une des premières places parmi les fonctions du pasteur : quel plus puissant moyen de moralisation en effet que la transmission du *verbe*, la propagation de la parole divine! Ce moyen, la Russie l'ignore ou s'en soucie peu, et par là encore elle se sépare, elle s'isole des autres peuples (2).

Mais une cause d'isolement plus puissante que l'organisation religieuse, c'est l'organisation sociale. L'*empereur*, la *noblesse*, les *marchands*, les *serfs*, tous ces mots désignent des priviléges et des forces qui n'existent point ailleurs.

L'*empereur*, le tsar russe réunit en lui tous les droits et tous les

(1) Le général Protasof, que le grand-duc Michel saluait en plaisantant du titre de *votre sainteté*.

(2) Quand l'intérêt politique l'exige, le prêtre russe adresse *par ordre* des allocutions aux paysans ou aux soldats, comme on l'a vu dans la guerre actuelle. Il fait alors pour l'empereur ce qu'il ne fait pas pour Dieu.

pouvoirs, au spirituel comme au temporel. Autocrate et pape, il est le maître de tout et de tous, biens, corps et âmes. L'idée de la souveraineté en Russie contraste ainsi profondément avec l'idée qu'en a conçue l'Europe moderne.

La *noblesse russe* ne ressemble point non plus à ce que les autres pays entendent par ce mot. Elle n'a jamais été complétement ni une féodalité, ni une aristocratie. On peut dire qu'aujourd'hui elle n'est plus qu'un grade. Sauf un petit nombre de familles tartares converties et de favoris parvenus, elle se compose des débris d'anciennes maisons princières, divisées et morcelées par l'effet de la loi des apanages, qui est la base de la législation civile en Russie. Dans le reste de l'Europe au contraire, le droit de conquête et le droit d'aînesse ont été les bases de l'établissement féodal. Les priviléges politiques de la noblesse russe sont entièrement annulés, et ses droits civils tellement circonscrits, qu'ils la laissent vis-à-vis de la couronne dans une position peu différente de celle de ses propres serfs vis-à-vis d'elle-même. La noblesse russe, qui jadis désignait et proclamait le tsar, n'est plus qu'un instrument passif entre les mains de l'empereur.

La classe des *marchands*, qui représente en Russie la bourgeoisie ou classe moyenne, est à l'état de formation et en voie d'acquérir de l'importance par la richesse, produit du travail. Elle est encore divisée en plusieurs catégories, dont la plus élevée jouit déjà de quelques priviléges qui la rapprochent de la *noblesse* (dans laquelle elle aspire à s'infiltrer), tandis que la plus infime s'élève peu au-dessus de la classe servile, dont elle absorbe les rares affranchis.

Viennent ensuite les *serfs*. Le servage n'est pas en Russie ce qu'il a été dans l'Europe centrale et occidentale, un résultat de la conquête. Les serfs russes ne sont point les descendans d'une race vaincue et asservie. Ce sont les fils des cultivateurs primitifs du sol, de même race que leurs maîtres, qu'ils appellent *pères*, même lorsqu'ils en sont le plus maltraités. Ces maîtres eux-mêmes leur donnent le nom de *frère*, tout en leur commandant les plus rudes travaux ou en les faisant bâtonner. Cette classe infortunée s'est trouvée réduite en servitude par les empiétemens successifs de ceux qui n'étaient d'abord que ses supérieurs ou ses gouvernans. Opprimés de plus en plus à mesure que la classe noble s'affaiblissait politiquement sous l'action envahissante du pouvoir central et s'appauvrissait par l'effet de la loi des successions, les paysans russes ont fini par tomber dans un complet servage vers le temps même où les serfs de l'Occident entrevoyaient leur prochain affranchissement.

Telles sont les différences qui séparent la Russie du milieu social et politique où se sont développées les autres nations de l'Europe. Le climat l'isole et lui impose une lutte incessante contre la nature; il entrave le développement intellectuel des populations, qui revêt

sous ce ciel rigoureux des caractères particuliers. Ses institutions religieuses, politiques ou sociales sont contraires à l'esprit général des sociétés européennes. Faut-il conclure de cet ensemble de faits trop évidens que la Russie soit condamnée à persister dans la voie où l'a engagée le despotisme des tsars, et en lui refusant les titres à la prépondérance qu'elle revendique, lui refusera-t-on aussi les moyens de s'élever à une position meilleure vis-à-vis de l'Europe? Non, sans doute. Parmi les plus mauvaises conditions faites à la Russie, s'il en est d'immuables, comme celles qui résultent de son climat, il en est d'autres qui tiennent à un système politique et social dont les vices peuvent être corrigés. Montrer les origines de ce système et l'opposer aux institutions primitives de la Russie, ce sera y révéler un esprit étranger aux premiers habitans de cet empire. Connaissant ainsi ce que les prétentions qu'il abrite ont d'injustifiable vis-à-vis de l'Europe comme vis-à-vis de la Russie, on appréciera mieux les chances de succès du gouvernement russe dans la lutte actuelle, le rôle qu'il a pris jusqu'à ce jour, et le rôle qu'il pourrait prendre.

II. — PREMIÈRES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE DE RUSSIE. — NOVGOROD ET ROURIK.

Au commencement, liberté et civilisation; à la fin, barbarie et servitude, — telle est l'étrange loi historique dont l'installation du système des tsars sur les ruines des institutions communales de la Russie nous montre l'accomplissement. Le mouvement des états de l'Europe occidentale se produit là en quelque sorte à rebours. Que trouve-t-on d'abord dans ces vastes plaines dont nous avons décrit la configuration et le climat? Une aristocratie sans droit d'aînesse et sans suzerain, un état sans capitale fixe, une religion sans apôtres, puis au milieu de ces institutions informes et contradictoires, des élémens de liberté qui se heurtent pêle-mêle, et semblent attendre une organisation capable de les protéger. Au lieu de cette organisation, c'est malheureusement la destruction qui arrive, avec une race païenne et barbare qui comprime tout sous sa domination sauvage pendant plus de deux siècles. Enfin l'oppression prolongée provoque dans les diverses classes de la population un élan commun vers l'indépendance, et la conquête du pays par les Tartares a pour résultat de former une nation russe; mais, le joug étranger enfin secoué, l'unité nationale produit aussitôt la monarchie, et avec celle-ci s'installe sur le trône un système qui n'a cessé depuis lors de se développer dans la voie de l'absolutisme. D'abord tsar, puis empereur, enfin autocrate et pape, le monarque russe réussit à concentrer en lui tous les pouvoirs. En même temps qu'une aristocratie avortée se disloque et se dissout, une féodalité bâtarde s'établit alors, non par

l'asservissement d'un ennemi vaincu, mais par la transformation graduelle, abusive, du paysan et même du bourgeois en esclave, sans assistance de la part du clergé ni protection de la part du monarque. Tout le développement historique de la Russie semble n'avoir eu pour but que de former dans ce pays une hiérarchie militaire, que de faire de cette nation une *armée* dont l'empereur serait le généralissime, la noblesse l'état-major, le peuple les soldats. Du sommet à la base, il n'existe d'autres rapports que ceux de l'*obéissance passive*. Faut-il s'étonner que tous les hommes éminens qu'on a vus monter au trône des tsars aient eu pour principale préoccupation la *conquête?*

A l'origine de cette histoire, on rencontre une république ou commune commerçante, la Grande-Novgorod, dont la fondation, vers le milieu du ve siècle, ne fut que le rétablissement d'une cité marchande encore plus ancienne, appelée *Slavensk* (1). Novgorod échangeait avec les ports libres de la Baltique les produits de l'Asie supérieure contre ceux de l'Europe occidentale. Les bords de la Néva étaient alors des marais impraticables; c'était par le lac Ladoga que les expéditions du commerce russe atteignaient ce fleuve, d'où elles débouchaient dans le golfe de Finlande. Plus tard, Pierre le Grand compléta et perfectionna cette importante ligne commerciale en fondant Saint-Pétersbourg, qui remplaça Novgorod, et en faisant construire le canal qui joint le Volga directement à la Néva. Dans la direction de l'Asie, les produits européens que le commerce russe recevait en échange de ses envois étaient transportés par le Volga vers la Caspienne.

Située dans la région culminante (2) d'un pays très peu accidenté et pourvue de belles lignes de communication fluviale et maritime, suppléées en hiver par le transport en traîneau, la commune de Novgorod était appelée, par sa position même, à servir d'intermédiaire commercial entre l'Europe et l'Asie septentrionale. Elle trouva dans l'accomplissement de ce rôle les conditions naturelles de sa prospérité. Sous un régime de liberté né des besoins du commerce, son développement fut rapide, et la population de cette grande commune s'éleva bientôt à 400,000 âmes, chiffre que n'avait atteint à la même époque, aucune des capitales des plus grands états de l'Europe. Puissante par son activité, sa richesse et ses institutions, Novgorod fut longtemps la tête, la capitale de fait de la Russie, tellement supérieure aux états qui l'entouraient, qu'il est resté de ce temps un mot traditionnel singulièrement expressif : « Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novgorod la Grande? »

(1) Le nom de *Nov-gorod* signifie *ville neuve*.

(2) Au point de partage des eaux.

La domination de la cité commerçante s'étendit bientôt en réalité de la Lithuanie aux monts Ourals, du Lac-Blanc et du lac de Rostof jusqu'à la Mer-Glaciale, c'est-à-dire vers les contrées et les rivages où l'appelaient les besoins de son commerce. Au centre et à l'ouest de la Russie existaient cependant des états distincts qui ne dépendaient pas politiquement de Novgorod, et qui n'en étaient tributaires que pour leurs échanges. Ces divers états ou fractions de la Russie intérieure furent longtemps régis par des chefs décorés du titre de *grands-princes* (*veliki-kniœze*). Leur puissance, restreinte et peu stable, contrastait avec la solide organisation communale de Novgorod. Pour s'expliquer les conditions du pouvoir dans ces petits états, il faut se rappeler ce que nous disions de la configuration du sol, qui a fait de la Russie un pays d'égalité naturelle. Dans un pays plat et dépourvu de montagnes, il ne saurait y avoir de ces positions solides et inexpugnables où s'installe et se consolide une famille souveraine. Les terres en plaine, difficiles à défendre, sont par là même faciles à partager. De là le maintien de cette loi des apanages, c'est-à-dire du partage des successions, qui a constamment régi la famille en Russie. Le droit d'aînesse, principale condition d'existence de la féodalité, a toujours manqué à la noblesse russe, et ce n'est que vers le XVIe siècle qu'il fut introduit dans la famille royale ou tsarienne. Du jour où la loi des apanages fut abolie dans la dynastie régnante, il y eut une monarchie russe. Jusque-là, il y avait eu des *Russies;* à dater de ce jour, l'empire de Russie fut fondé. A l'origine toutefois, la domination se morcelait à chaque succession princière, et la principauté se trouvait ainsi divisée en autant de parts qu'il y avait de fils ou d'héritiers dans la famille du chef défunt. De temps en temps, il survenait un prince doué de plus d'énergie, d'ambition ou de vitalité que les autres. Celui-là, par la guerre, la ruse ou la trahison, parvenait à subjuguer ses voisins et à se défaire de ses frères, neveux ou cousins. Alors il réunissait temporairement sous sa domination plusieurs *Russies*, ou même toutes les *Russies;* mais à sa mort il léguait invariablement à chacun de ses fils une part de l'empire à peine formé, et l'œuvre laborieuse d'un long règne, glorieux ou sanglant, se trouvait ainsi détruite. Le pays était de nouveau morcelé, et de siècle en siècle c'était à recommencer.

Au milieu de ces principautés soumises à tant de causes d'agitation et d'instabilité, la république de Novgorod voyait sa puissance s'accroître et s'affermir, car le pouvoir, tout en changeant de maître, ne s'y morcelait pas, et les territoires acquis demeuraient sous la dépendance d'un gouvernement indivisible, quoique fréquemment renouvelé. Cet état de progrès et de prospérité dura pour Novgorod jusque vers le milieu du IXe siècle (le quatrième depuis sa fondation). A cette époque, soit que le gouvernement de la grande com-

mune se sentit inhabile à maintenir les peuples tributaires asservis et non annexés à la république, soit que la population de cette cité, exclusivement vouée au négoce, se souciât peu d'entretenir des institutions militaires capables de la protéger contre ses belliqueux voisins, — Novgorod crut devoir appeler à son aide (862) un chef nommé Rourik, qui paraît avoir été le plus valeureux entre les princes *Varègues-Russes* de son temps. Tel est le fait dont s'autorisent les chroniqueurs et historiens pour placer le nom de Rourik en tête de l'histoire de Russie, comme si la république de Novgorod eût, en appelant ce chef à son aide, passé d'une forme de gouvernement à une autre. L'appel fait à Rourik, ainsi qu'à ses frères Sinaf et Trouvor, ouvrait sans doute une nouvelle phase dans l'histoire de la cité marchande, mais elle ne mettait pas fin à l'existence de cette commune, qui, après comme avant l'arrivée du prince varègue, restait une république indépendante.

Rourik et ses frères, considérés comme généraux au service de la république, ne résidèrent pas dans la cité. Ils furent soldés pour s'établir, chacun avec un corps d'armée, sur divers points qu'on regardait comme les plus menacés. Le poste de Rourik était au nord, sur le lac Ladoga; celui de Sinaf à l'est, sur le Lac-Blanc (*Biélo-Ozero*); celui de Trouvor à l'ouest, à Izborst, près de Pskof. Cette organisation, il est vrai, ne se maintint pas longtemps. Rourik, ayant perdu ses frères et concentré le pouvoir militaire entre ses mains, eut hâte d'éluder les conditions du contrat et prétendit s'ériger en maître. Une lutte sanglante s'engagea entre son armée et les citoyens, et cette lutte ne se termina pas à l'avantage de Novgorod. Rourik réussit à s'emparer de la ville, qu'il fortifia et occupa jusqu'à sa mort, qui suivit de près sa victoire. C'est en 862 que Novgorod l'avait appelé, et c'est en 864 que Rourik mourait, laissant les Novgorodiens plus attachés aux institutions qu'il s'était flatté de détruire. Après Rourik, la république ne renonça pas entièrement au système inauguré si tristement par l'arrivée de ce chef, mais elle le pratiqua avec plus de prudence. Elle conserva des chefs militaires, seulement elle les choisit parmi les princes qu'elle jugeait moins hostiles à ses libertés. Leur charge militaire leur était conférée par élection, et n'était pas transmissible héréditairement. La république se réservait tous les droits de souveraineté. A elle appartenait l'autorité administrative et judiciaire, à elle le droit de paix ou de guerre. Les princes n'étaient admis comme chefs à son service qu'après avoir prêté un serment de fidélité, après avoir pris l'engagement formel de conserver ses libertés et priviléges tout en défendant ses possessions. Bien souvent même la république déposa et chassa ceux qui manquèrent à leurs engagemens ou qui se montrèrent impropres à la tâche qu'on leur confiait. Au XIIe siècle, dans une période de cinquante ans

seulement (1130-1180), on put compter au moins dix princes de Novgorod qui avaient été successivement choisis dans les grandes familles princières de la Russie, puis expulsés pour diverses causes par la république mécontente de leur conduite. En 1167, il y en eut un, Sviatoslaf, fils du prince de Smolensk, qui quitta brusquement Novgorod, *déclarant ne plus vouloir la gouverner*. La république appela pour le remplacer Roman, fils du prince de Kief, qu'elle chassa à son tour en 1170. Que conclure de tous ces faits, sinon que le prince de Novgorod était un simple chef militaire chargé de la défense du territoire, et que la république ne négligeait aucune occasion de rappeler à ce chef élu par elle l'origine et les conditions de son autorité?

On a signalé une certaine analogie, au point de vue des institutions politiques et civiles, entre Novgorod et les villes libres de l'Allemagne. Sans parler de la différence qui résulte des nombreuses populations et des vastes territoires soumis à Novgorod, on doit remarquer que le principe de liberté reposait dans la cité russe sur une base beaucoup plus large. Le prince était représenté dans la commune par un lieutenant (*namestink*) dont les fonctions étaient purement honorifiques. Le pouvoir exécutif appartenait au *posadnik* (bourgmestre ou maire), soumis annuellement à la réélection. L'administration du bourgmestre était surveillée et contrôlée par une espèce de tribun du peuple (*tysiatski*), élu aussi chaque année. Un conseil ou sénat, exclusivement composé de *bourgeois* nommés par voie d'élection, délibérait sur les affaires courantes. Enfin l'assemblée générale du peuple, convoquée sur la place publique par la grosse cloche (*vétchévoï kolokol*, cloche d'assemblée), statuait sur toutes les affaires importantes, et le plus infime citoyen avait le droit d'y donner son avis. Des élémens bien contraires se mêlaient, on le voit, dans ce gouvernement, qui rappelait à quelques égards certaines républiques de l'antiquité; mais le principe populaire y avait sa large place, et deux puissans mobiles intervenaient souvent pour rétablir l'ordre et la paix, menacés par les dissensions civiles: nous voulons parler du sentiment religieux, que l'archevêque de Novgorod représentait avec autorité au milieu du peuple dont il était l'élu, aussi bien que les magistrats de la cité, de ce penchant pour le commerce et le travail, si marqué parmi les habitans de Novgorod, toujours préoccupés d'intérêts qui sans doute réclament la liberté, mais s'accommodent mal du désordre (1).

(1) Un fait cité par Lévêque dans son *Histoire de Russie* montre à quel degré de civilisation l'état de Novgorod était arrivé au commencement du XIIIe siècle. « En 1228, Iaroslaf, prince de Novgorod, demandait aux citoyens de Pleskof (ou Pskof, ville libre, annexe de Novgorod) leur secours contre la ville de Riga, nouvellement fondée, et qu'il voulait détruire. Les habitans de Pskof étaient en relations de commerce avec le peuple

Deux périodes peuvent être distinguées dans l'histoire de Novgorod, celle où sa constitution républicaine est dans toute sa vigueur, celle où des influences ennemies s'abattent sur cette grande commune et amènent sa ruine. La première peut être caractérisée par un exemple significatif qui montrera clairement que Novgorod ne fut jamais une principauté, un apanage des princes russes. Les événemens de la seconde époque, qu'il suffira de résumer, donneront plus d'évidence encore à cette démonstration.

En 1240, la république fut attaquée par les peuples de la Dvina renforcés des troupes du Danemark et de la Suède; Alexandre, prince de Novgorod, les combattit vaillamment et remporta sur l'armée ennemie une éclatante victoire, près de la Néva. Cette brillante journée valut au prince le surnom de *Nevski*, et plus tard la canonisation. Malgré le prestige de sa gloire, Alexandre rencontra chez les Novgorodiens un tel esprit de défiance, il eut à subir tant de dégoûts, qu'il se retira près de son père, à Vladimir. C'est là qu'un an plus tard la république, menacée par de nouveaux ennemis, vint chercher l'homme qui l'avait déjà sauvée. *Par ordre de son père*, Alexandre consentit à reprendre le commandement des troupes, et battit encore les ennemis de Novgorod. C'est au même prince que la commune dut d'être préservée de l'invasion tartare, qui ne pénétra jamais dans son enceinte. A sa mort pourtant (1264), la cité républicaine donna un nouveau témoignage du sentiment jaloux qu'elle portait dans l'exercice de ses droits. Alexandre avait désigné pour lui succéder son fils Dmitri. Le principe d'élection prévalut avec éclat à cette occasion sur le principe héréditaire, et Novgorod, appela pour remplacer Alexandre, son frère Iaroslaf, après qu'il eut souscrit aux conditions suivantes : — « 1° le prince devra s'engager par serment à conserver et respecter tous les droits des citoyens, à réparer toutes les infractions qu'y a faites Alexandre son frère; 2° il n'emploiera que des *citoyens* de la république dans les affaires du gouvernement, ne permettra qu'à des *citoyens* d'acquérir des terres dans le domaine, n'emploiera que des *citoyens* dans le commerce avec l'Allemagne; 3° il ne rendra aucun jugement sans l'assistance du *posad*-

qu'on menaçait. Ils firent au prince cette réponse que le patriarche Nicon a conservée dans sa chronique : « Tu es prudent, tu sais que tous les hommes sont frères; chrétiens et infidèles, nous ne sommes qu'une même famille. Il ne faut pas faire la guerre à ceux qui ne partagent pas notre croyance, ni prendre sur nous de punir leurs erreurs. Il est bien plus sage de vivre en paix avec eux : alors ils chériront notre douceur et nos vertus, ils en seront touchés, et de l'amitié qu'ils concevront pour nous ils passeront à l'amour de notre religion. » Ce langage fit impression sur les citoyens de Novgorod, qui refusèrent de se prêter aux vues ambitieuses de leur prince. » Cela se passait au temps où la guerre des Albigeois désolait une partie de la France, et où les papes excitaient l'Europe à s'armer contre l'empereur Frédéric II, accusé d'hérésie.

nik, ne recevra pas le témoignage des valets contre leurs maîtres; 4° il n'entreprendra la guerre que du consentement de la république; 5° il ne s'absentera qu'à des époques ultérieurement fixées pour prendre le plaisir de la chasse ou de la pêche, et il restituera toutes les terres usurpées par son frère. » La lettre qui contenait ces stipulations a été conservée; elle est signée de l'archevêque, du *posadnik*, du *tysiatski* et des principaux citoyens. Le prince accepta et confirma ces conditions par le serment sur la croix. Le serment fut violé cependant; alors on expulsa le prince. Iaroslaf s'humilia et demanda grâce; on refusa de l'écouter. Enfin, le métropolite de Kief étant intervenu en sa faveur, on le rappela et on l'admit à prêter de nouveau serment. Telle était à l'époque de la splendeur de Novgorod l'énergie de son gouvernement communal vis-à-vis des princes, qui étaient évidemment les subordonnés de la république plus encore que ses protecteurs.

Comment fut renversé ce puissant édifice communal? Ce fut vers la fin du xve siècle que le grand-prince de Moscou, Ivan III, s'avisa d'appeler Novgorod son *patrimoine* (1470). Sur ce seul mot, la cité se souleva et offrit au roi de Pologne de se placer sous sa protection. Trois armées, dont l'une était commandée par Ivan lui-même, marchèrent sur Novgorod. L'armée de la république, s'élevant à trente mille hommes de cavalerie, fut vaincue dans deux batailles, et Novgorod se soumit. Le vainqueur se montra modéré : il se contenta d'exiger la reconnaissance de ses droits et fixa un tribut annuel, mais ne toucha point aux anciennes libertés. A peine remise de cette secousse, Novgorod vit son existence de nouveau menacée. C'était en 1475, toujours sous le règne d'Ivan III. Un envoyé de la république à sa cour lui avait donné par flatterie ou par inadvertance le titre de *gosoudar* (seigneur souverain). Cette parole fut prise au sérieux par Ivan, qui dépêcha aussitôt, avec l'imprudent député, un secrétaire d'état vers Novgorod, pour savoir des représentans de la commune à quelles conditions celle-ci le reconnaissait pour son seigneur. Novgorod se souleva derechef, toujours dans l'espoir d'être secourue par la Pologne. L'envoyé d'Ivan fut chassé; celui qui avait prononcé le mot fatal *gosoudar* fut massacré. Malheureusement, la résistance contre Ivan ne put se prolonger, et Novgorod se vit, avant d'avoir pu trouver un nouveau protecteur, à la merci d'un chef intraitable. Ivan exigea que la commune lui fût soumise *au même titre que le reste de la Russie*, ce qui prouve bien que jusqu'alors il n'en était pas ainsi. Pour transformer ainsi la constitution de Novgorod, il fallut enlever et déporter les principaux citoyens, même ceux qui n'avaient pas pris part à la sédition. Les biens des plus riches furent confisqués; d'autres en grand nombre furent obligés d'échanger leurs terres contre

celles qui leur furent assignées dans les environs de Moscou et durent y transporter leurs familles. Enfin des patriciens, des marchands, des citoyens aisés, successivement arrachés à leurs foyers, furent transportés aux extrémités de la Russie. Plus de mille familles furent ainsi enlevées de Novgorod *en une seule année,* et remplacées par de petits nobles et des marchands de Moscou et d'autres villes. La cloche d'assemblée fut aussi transportée à Moscou. Ivan III traita en un mot Novgorod comme, quelques siècles plus tard, le tsar Nicolas devait traiter la Pologne.

Cette première exécution ne suffit pas cependant, et même dans son agonie la commune ainsi humiliée parut encore redoutable à ses vainqueurs. L'esprit de liberté ne cessait pas d'animer la population de Novgorod : il éclatait tantôt par des manifestations de place publique, tantôt par de véritables insurrections. Un siècle plus tard (1570), Ivan le Terrible jugea que le moment était venu de porter le dernier coup à Novgorod. Les habitans avaient été de nouveau accusés de conspirer avec le roi de Pologne; la destruction totale de la ville fut aussitôt résolue. Le tsar entra sur le territoire de Novgorod, ravageant tout sur son passage, massacrant les populations sans distinction d'âge ni de sexe, et incendiant les bourgs et les villages. Il parut dans la ville soumise et terrifiée. Les magistrats et les principaux habitans furent conduits par son ordre dans une enceinte construite exprès. Alors son fils et lui, montés sur des chevaux vigoureux et la lance à la main, se précipitèrent sur ces malheureux et commencèrent le carnage; quand ils étaient fatigués, leurs soldats continuaient le massacre. Le tsar fit ensuite briser les glaces du Volkhof (on était en hiver), et les citoyens furent plongés par centaines dans la rivière. Il en périssait ainsi de cinq à six cents par jour, et cela dura cinq semaines. Enfin, se trouvant assez vengé, Ivan prit congé des habitans, *les invitant à être sages et se recommandant à leurs prières.* Depuis cette expédition, Novgorod ne cessa de dépérir et descendit bientôt à l'état de bourgade.

Ainsi tomba Novgorod, dont l'histoire contraste si singulièrement avec celle de la société asservie au milieu de laquelle cette grande cité représenta pendant onze siècles (du ve au xvie) la liberté et la civilisation. C'est un phénomène remarquable assurément que cette prospérité industrielle se développant, à la faveur d'institutions libérales, en plein moyen âge, et s'arrêtant à l'époque même où la renaissance jetait ses lumières sur le reste de l'Europe. Après la chute de Novgorod, aucun élément de résistance et de liberté n'existait plus en Russie, et pendant trois siècles, le seul fait qu'allait offrir l'histoire de cet empire était l'affermissement du despotisme des tsars. On a vu comment la liberté communale avait pris naissance en

Russie, et comment elle était morte; c'est le tsarisme dont il faut maintenant retracer l'origine et raconter le redoutable développement.

III. — KIEF ET LES GUERRES DE LA STEPPE. — VLADIMIR ET L'INVASION TARTARE. — MOSCOU ET LE TSARISME.

Pendant que le travail et la liberté consolidaient au nord-est de la Russie la prospérité de Novgorod, une autre ville au sud-ouest du pays devenait en quelque sorte le siége principal des forces militaires et des tendances despotiques : c'était Kief, sur le Dniéper (l'ancien Borysthène). Occupant un monticule abrupt, dont le noyau est un grès semblable à la pierre, et dominant le cours d'un grand fleuve, Kief avait aux yeux des princes russes un grand avantage sur la plupart des villes voisines : c'est qu'elle pouvait être fortifiée. Aussi pendant plusieurs siècles fut-elle la résidence princière par excellence. Fondée ou envahie par les Slaves, cette ville était au moins aussi ancienne que Novgorod. A l'époque où Rourik était appelé par la cité républicaine, deux de ses lieutenans s'installaient à Kief au même titre que leur prince à Novgorod. Après avoir défendu la cité du Dniéper contre les incursions des Khozares, peuples sauvages de la steppe, comme Rourik lui-même avait défendu Novgorod contre les Scandinaves, les deux lieutenans s'adjugeaient la souveraineté pour prix du service rendu. A la mort de Rourik, ils étaient forcés toutefois d'abandonner le pouvoir à Oleg, successeur du prince de Novgorod, qui, renonçant à résider dans l'indocile commune, et franchissant avec son armée une distance de plus de trois cents lieues, vint occuper Kief au nom du fils de Rourik, son pupille, et l'érigea en capitale. A dater de cette époque, Kief devint le siége de la dynastie de Rourik, le point de mire de toutes les ambitions des princes russes, comme des convoitises de leurs voisins de Pologne et de Hongrie. Telle fut sa destinée pendant trois siècles.

Une des raisons qui attiraient les grands-princes à Kief, c'était, chose remarquable, la préoccupation qui aujourd'hui encore a fait éclater la guerre entre la Russie et l'Occident. Dès cette époque reculée, les princes russes avaient les yeux fixés sur Constantinople et sur l'empire grec. La position méridionale de Kief répondait à des vues que manifestèrent souvent des expéditions dirigées sur Byzance, soit par la Mer-Noire, soit à travers les provinces danubiennes. Une seule différence existe entre ces tentatives d'envahissement et les entreprises plus récentes : c'est qu'autrefois les Russes païens attaquaient Constantinople au nom d'une religion ennemie du christianisme, tandis qu'aujourd'hui leur prétention est de l'envahir en

chrétiens orthodoxes pour en chasser l'islamisme. Le prétexte religieux a changé, le but est le même.

Un autre avantage de la situation de Kief, c'était que les Russes, en longeant les Carpathes, pouvaient communiquer de ce point avec l'Allemagne méridionale; ces communications semblaient promettre d'importans résultats. Si Kief eût pu garder son rôle de capitale militaire de la Russie, peut-être ce pays, après la chute de l'empire grec, subissant les influences de l'Allemagne et de la Pologne, eût-il fini par s'unir tout entier à l'église latine. Les destinées de la Russie eussent alors complétement changé. Il y aurait eu fusion avec la Pologne, et la Russie, mise en rapport avec l'Occident dès son premier âge, se serait plus promptement modelée sur une civilisation plus avancée.

Malheureusement, vers le milieu du XIIIe siècle, des obstacles inattendus s'opposèrent à ce développement si désirable de Kief. Cette ville touchait à la steppe, à l'immense plaine, alors inculte, qui s'étend à l'est depuis le Dniéper et le Dniester jusqu'au Volga, et au midi jusqu'à la Mer-Noire. Cette contrée, connue aujourd'hui sous le nom de Russie méridionale, et qui fut jadis le pays des Scythes, resta occupée pendant une longue suite de siècles par des populations barbares, nomades et vivant de rapines, venues d'Asie par la Caspienne ou la Crimée, soit à la suite, soit en éclaireurs des diverses invasions que l'Orient précipitait sur l'Occident. Déjà les Khozares n'avaient pu être repoussés par les habitans de Kief que grâce à l'intervention des princes russes. Les Khozares étaient une de ces peuplades de la steppe dont la guerre et le pillage se partageaient la vie errante. Les princes de Kief détruisirent les Khozares; mais d'autres ennemis apparurent à leur place. Ce furent les Petchénègues, de la race des Huns, qui n'avaient occupé jusque-là que le pays situé entre le Volga et le Don, et qui se répandirent bientôt dans la steppe jusqu'au Dniéper, pour se livrer, comme les Khozares, au pillage et à la dévastation sur les terres de la Russie centrale et de Kief. Ces nouveau-venus n'occupèrent même pas durant un demi-siècle les campemens d'où ils avaient chassé les Khozares; ils furent à leur tour (au milieu du XIe siècle) expulsés ou absorbés par les Polovtsis, qui arrivaient des bords de la Mer-Noire et de la mer d'Azof. Cette dernière peuplade était plus nombreuse que la précédente, et il semble qu'au milieu d'un ramassis de diverses races l'élément slave y ait dominé. Les Polovtsis devinrent très redoutables aux Russes de la frontière méridionale; ils passèrent fréquemment le Dniéper, ravagèrent les possessions de Kief et incendièrent plusieurs fois la ville même, souvent battus, châtiés jusque dans leurs campemens et repoussés à grande distance, mais tou-

jours revenant à la charge et ne se rebutant jamais, toujours ramenés par l'ardeur du pillage et l'instinct féroce de la dévastation.

Ce dangereux voisinage et ces attaques incessantes d'un ennemi insaisissable décidèrent enfin les princes russes à abandonner la résidence de Kief et à transporter leur capitale à deux cent cinquante lieues de là, dans la direction de l'est, à Vladimir, sur la Kliasma, petit affluent du Volga supérieur, — position agréable, mais peu forte, et qui ne put opposer qu'une courte résistance à l'attaque des Tartares, dont l'invasion, facilitée par cette translation imprudente, survint deux siècles plus tard. Ce changement de résidence, accompli en 1157, et qui devait soustraire les Russes aux atteintes des tribus de la steppe, les plaça ainsi sans défense sous les coups immédiats d'un ennemi beaucoup plus redoutable.

A la longue période qu'avaient remplie les luttes contre les Khozares et les Polovtsis (1) allait succéder une ère plus triste encore, celle de la domination tartare en Russie. L'installation de ce nouveau pouvoir est un des faits les plus considérables des annales de cet empire : si l'invasion étrangère y détermina en effet le mouvement d'où devait sortir l'unité nationale, elle laissa en même temps dans le caractère du peuple russe des traces profondes qui ne sont pas encore effacées.

Les premiers Tartares parurent en Russie au commencement du XIIIe siècle. Conduits par Batou-Khan, petit-fils de Gengis-Khan, ils se répandirent d'abord dans la steppe, région ouverte à toutes les invasions; mais, ayant rencontré quelque résistance du côté de Kief, ils se lancèrent bientôt vers la nouvelle capitale, Vladimir, qui ne sut pas se défendre et fut saccagée de fond en comble. La femme du grand-prince, deux de ses fils, ses filles, l'archevêque, et tout ce que la ville contenait de personnages illustres, furent brûlés avec la cathédrale, où ils s'étaient réfugiés. Le reste de la Russie passa bientôt sous le joug. La lutte fut courte, mais

(1) Il ne fut plus question de ces Polovtsis après l'invasion tartare. Les conquérans de la Russie refoulèrent les peuplades de la steppe en même temps qu'ils asservissaient les habitans du pays. Cependant, si le nom des Polovtsis a disparu de l'histoire, on est fondé à croire que les populations aujourd'hui désignées sous le nom de Cosaques ne sont autres que les restes de cette nation belliqueuse et pillarde, dont elles occupent le territoire. Les bourgs et villages des Cosaques sont encore appelés *stanitsa*, mot qui signifiait *campement* chez les Polovtsis, et qui a gardé sa signification ancienne. Les mœurs et l'organisation militaire sont à peu près les mêmes chez les deux peuples. Le nom de *cosaque* ou *caïsak* fut donné aux peuples de la steppe par les Tartares : il signifie *vagabonds*, et a ainsi le même sens que le mot *polovtsis* (coureurs des plaines). L'appellation de *caïsak* désigne d'ailleurs chez les Tartares divers groupes nomades de leur propre race, — les *Kirghis-Caïsaks* par exemple, hordes tartares qui campent au-delà de l'Oural. Mélange ou résidu de tous les nomades de la steppe, païens ou chrétiens, les Cosaques forment un trait d'union entre le Russe et le pur Tartare.

terrible : le massacre et le viol, le pillage et l'incendie inaugurèrent partout l'installation des conquérans tartares. Ni les princes ni les populations ne surent se concerter, et, ainsi divisés, ils furent successivement écrasés avec une rapidité inconcevable. Quelques traits de courage héroïque prouvent toutefois que, plus unies, les populations russes auraient pu se défendre et peut-être repousser l'invasion. Une petite ville de la dépendance de Novgorod, Torjok, résista avec toute l'énergie du désespoir. Elle succomba, et toute sa population fut massacrée; mais devant ses murs de bois elle avait arrêté pendant quinze jours toute l'armée de Batou-Khan. Une autre petite ville, appelée Koselsk, se défendit pendant sept semaines contre toutes les forces et les machines de guerre du chef barbare. Au moment de voir la ville prise, la garnison sortit en masse, fit éprouver des pertes énormes à l'ennemi, et périt dans un dernier combat, ne laissant au vainqueur que des vieillards, des femmes et des enfans. Alors comme aujourd'hui, les Russes savaient porter dans la défense de leurs murailles cette sauvage fermeté dont un récent exemple étonnait naguère le monde.

Ce ne furent là toutefois que des exceptions. Le plus souvent, à l'approche des Tartares, les princes prenaient la fuite; les populations s'enfermaient dans les églises, ou bien venaient au-devant du vainqueur, croix et bannières en tête, espérant désarmer sa colère; mais les Mongols foulaient aux pieds de leurs chevaux les croix et les bannières, les populations étaient massacrées et les villes livrées aux flammes. En moins de vingt ans, la Russie entière fut soumise. Novgorod seule ne fut pas envahie, mais elle paya le tribut sous forme de *don volontaire* (1).

Alors se produisit un phénomène dont on chercherait vainement

(1) En 1258, Novgorod même se refusait à payer le tribut et à subir le dénombrement des *bachas* ou collecteurs tartares. L'insurrection avait à sa tête un fils du grand-prince Alexandre surnommé *Nevski*, en souvenir d'une victoire remportée sur les Suédois près de la Néva. Alexandre accourut aussitôt, dispersa les insurgés que commandait son fils, s'efforça d'apaiser les républicains rebelles, obtint des *bachas* tartares qu'ils renonceraient au dénombrement de la population, et compléta le *présent volontaire* de la cité en y ajoutant des sommes considérables puisées dans son propre trésor. On parvint ainsi à rétablir l'ordre. On pouvait justifier dans une certaine mesure cet empressement à détourner de Novgorod la colère des Tartares; mais le saint alla plus loin : il poursuivit et chassa de ses états celui de ses fils qui avait pris part à l'insurrection; puis il infligea des châtimens cruels aux insurgés eux-mêmes, faisant couper aux uns le nez et les oreilles, aux autres les pieds et les mains. Pour un saint, c'était pousser un peu loin le zèle dans l'intérêt d'un maître païen; pour un homme de guerre, c'était montrer un dévouement bien étrange à l'oppresseur de sa nation. Ainsi, dès cette époque, on remarquait chez les hommes les plus éminens de la nation russe ce mélange de grandeur et d'abaissement, d'instincts héroïques et serviles, qui depuis l'invasion tartare surtout laissa tant de traces dans son histoire.

l'analogue dans l'histoire de l'Europe occidentale. L'ère nouvelle où entra la Russie à la suite de la conquête des Tartares se partage en deux périodes : — l'une de soumission, l'autre de réaction. Or, pendant la première, qui dura près de deux siècles, on peut dire que le sentiment de l'indépendance cessa entièrement de se révéler chez toutes les populations russes placées en dehors de Novgorod. Six ans après l'incendie de sa ville de Vladimir (1243), le grand-prince allait porter ses hommages à la Grande-Horde, aux pieds du petit-fils de Gengis-Khan. Batou-Khan avait fixé sa résidence au bord du Volga, sur un point intermédiaire entre Kasan et Astrakan. C'est là que lui et ses successeurs reçurent désormais le tribut prélevé sur leurs peuples de Russie, qu'ils accueillirent les protestations d'obéissance des grands-princes; c'est là que furent jugés et mis à mort ceux qui ne se montraient pas assez soumis. Au besoin, les khans arrangeaient les différends des chefs russes, et réglaient l'ordre de la succession princière. Ils daignaient même quelquefois accorder à l'un d'entre eux leurs sœurs ou leurs filles en mariage, mêlant ainsi le sang de Rourik à celui de Gengis-Khan. Ce fut une véritable suzeraineté, mais la plus tyrannique et la plus insolente qu'un peuple eût jamais subie.

Rien d'étrange comme la facilité avec laquelle la nation russe, pendant la première période de la domination tartare, se plia au joug des hordes conquérantes. Peu à peu un singulier travail de fusion commença de s'accomplir, fusion du génie slave et du génie mongol, des instincts d'une société chrétienne en voie de formation et des sauvages aspirations d'une race barbare. De bons rapports s'établirent entre les khans, d'abord païens, ensuite mahométans, et le haut clergé *orthodoxe*, qui demeura exempt de toute taxe ou tribut, à la condition de *prier régulièrement pour le khan et sa famille*. Les alliances matrimoniales, rares dans le principe, devinrent assez fréquentes entre les deux races. Où devait s'arrêter ce rapprochement? et ne pouvait-on pas craindre que, la fusion devenant complète, les grands princes ne tombassent quelque jour au rang de pachas tartares? Tel semble être, pendant la première période qui suivit l'invasion mongole, l'avenir de la Russie.

Heureusement pour la civilisation chrétienne il n'en fut pas ainsi. Des divisions intestines marquèrent dans la domination tartare le début d'une seconde époque, dont le terme devait être l'affranchissement de la Russie. L'état du Kaptchak (ou des Tartares de la Grande-Horde) ne tarda pas à se morceler. Ainsi divisés, les Tartares osèrent affronter vers la fin du XIVe siècle le grand dévastateur Tamerlan. Ils allèrent le provoquer jusque dans la Perse, et eurent à se repentir de leur audace. Tamerlan battit les Tartares, envahit

leur territoire, et, une fois lancé dans cette direction, menaça un moment Moscou même; mais l'intercession de la sainte Vierge, disent les chroniques russes, le détourna de marcher sur cette ville. Tamerlan se contenta donc de ruiner l'état du Kaptchak, et d'abandonner les Tartares au travail de destruction que le morcellement de leur domination avait déjà commencé.

Bientôt, en regard de la décadence du pouvoir mongol, on vit se prononcer un mouvement de la nation opprimée et tributaire vers l'indépendance. Les grands-princes russes profitèrent des divisions de leurs maîtres, d'abord pour s'affranchir du tribut, puis pour se rendre indépendans, enfin pour les refouler du Volga vers la Mer-Noire et la Caspienne. La fin du XVIe siècle (1584) trouva les Russes déjà maîtres de Kazan, d'Astrakan, et menaçant le khan de Crimée.

Outre les divisions des Tartares, d'autres circonstances avaient préparé ces événemens. Les souffrances éprouvées sous une domination implacable avaient fait naître enfin parmi les Russes un sentiment commun, une sorte d'esprit de nationalité qui devait tôt ou tard porter ses fruits. Les anciennes rivalités s'effaçaient sous l'impression du malheur de tous. Il se formait une nation russe. Un changement de résidence des grands-princes venait de donner à la Russie une vraie capitale. Après avoir erré pendant plusieurs siècles de Novgorod à Kief, de Kief à Vladimir, ces princes s'étaient transportés de Vladimir saccagée à Moscou naissante (1328). Ainsi le siége du pouvoir, après avoir oscillé d'une extrémité à l'autre du pays, s'était définitivement fixé au centre. La ville de Moscou s'éleva donc entre les méandres d'une petite rivière qui lui avait donné son nom, sur un groupe de collines dont la principale supporte aujourd'hui le Kremlin. Cette forteresse, d'abord protégée seulement par une enceinte de bois, fut plus tard reconstruite en briques et flanquée de tours assez élevées. C'est là que naquit la monarchie russe, protégeant d'une part le réveil de l'indépendance nationale, de l'autre anéantissant toute liberté civile. La guerre au dehors, l'oppression à l'intérieur du pays, tel fut le milieu où la Russie allait désormais grandir, et on peut dire que de ce jour le danger qui tient en ce moment encore l'Europe en armes commença pour les sociétés de l'Occident (1).

Les grands-princes de Moscou, ainsi devenus les chefs d'une nation indépendante, virent bientôt s'écrouler l'empire grec et les Turcs s'installer à Constantinople, que les Russes appelaient alors *Tsargrad* (la ville royale). Ils tendirent dès lors à s'approprier

(1) Une autre force de la Russie naissante contre ses anciens dominateurs fut la poudre à canon. L'invention de ce puissant moyen de destruction y pénétra vers 1475.

le titre des césars déchus. Ils firent même plus, et Ivan III (1462-1505) épousa une princesse du sang impérial. A la mort du dernier Paléologue, il ajouta à ses armoiries l'aigle noire à deux têtes, et se posa en héritier de l'empire d'Orient. Ce qui était plus sérieux, il abolit complétement la loi des apanages dans sa famille, et se proclama souverain de toutes les Russies. Du reste, en établissant le droit d'aînesse dans sa maison, il se garda de l'introduire dans la classe hostile des boyards ou nobles, descendans des princes apanagés.

On était à la veille d'un des règnes qui ont exercé le plus d'influence sur les destinées de la Russie, celui d'Ivan IV, le Terrible, qui le premier se proclama *tsar*. Les derniers coups portés à la puissance tartare et à celle des boyards, la destruction de Novgorod, la création d'une garde armée de mousquets, les *strélitz*, tels furent les actes qui attestèrent sous Ivan IV les tendances désormais bien marquées du pouvoir royal. La Russie vit donc s'accomplir une révolution dans le sens despotique à l'époque même où la renaissance remplissait l'Occident de lumières et lui ouvrait une ère de liberté. Arrêtons un moment notre attention sur ce contraste avant de suivre de plus près le pouvoir des tsars dans la période d'envahissemens où l'introduisait Ivan IV. D'un côté, c'est la science qui se propage, c'est l'imprimerie qui fournit aux masses un nouveau moyen de s'éclairer; Luther élève sa grande voix; un nouveau monde a été découvert et offre un champ infini à l'activité européenne; la féodalité croule, l'affranchissement des peuples se prépare. De l'autre sont les Slaves, guerroyant sur le Volga ou dans la steppe, disputant des déserts et des glaces à la plus inférieure des nations musulmanes, laissant étouffer dans Novgorod tout ce qu'ils avaient jamais possédé de vitalité généreuse, et sacrifiant leurs libertés civiles après avoir reconquis leur indépendance nationale. De quel côté pourtant sont les rêves de suprématie, de domination universelle? Du côté de ceux qui peuvent le moins justifier une telle ambition, qui n'ont à revendiquer aucune grande découverte, aucun grand service rendu à l'humanité! Un tel rapprochement ne dispense-t-il pas de tout commentaire?

Ivan IV Vasilievitch, le Jean Basilidès de Voltaire, que les écrivains russes appellent courtoisement *le Sévère* ou *le Menaçant*, a été appelé avec plus de vérité par son peuple Ivan *le Terrible*. Plus cruel que Tibère et Néron, non-seulement il aimait à répandre le sang, mais il se plaisait à torturer lui-même ses victimes. Cet homme impitoyable avait cependant quelque chose du génie politique de Louis XI et de Richelieu. Le jour de la victoire de Kazan, dans sa tente dressée sur le champ de bataille, il fit aux boyards qui

le félicitaient cette réponse significative : « Enfin Dieu m'a fortifié contre vous ! » En effet, la guerre finie à l'est, au nord et à l'ouest, il s'occupa des affaires intérieures. On sait comment il détruisit Novgorod. Il lui restait à dompter les boyards, et quinze ans de son règne furent consacrés à cette œuvre. Il décima ou extermina les plus grandes familles, abattant les plus hautes têtes, n'épargnant ni les vieillards, ni les enfans, ni les femmes, massacrant les victimes même au pied de l'autel, et, quoique dévot, portant sa main audacieuse jusque sur le métropolite de Moscou. « Peut-être, dit un écrivain russe de l'époque d'Ivan, le prince Kourbskoï, les mœurs de la nation exigeaient-elles un semblable gouvernement! »

Ce qu'on ne peut refuser à Ivan IV, c'est une intelligence supérieure et un ardent patriotisme. Arrivé au trône dès l'âge de quatre ans, il avait cruellement souffert pendant sa minorité (1) : il s'était promis de délivrer son pays des derniers restes de la domination tartare, et il tint parole. Le système des tsars trouva en lui la première de ces personnifications qui se manifestèrent fréquemment après l'avénement des Romanof. Les boyards furent renversés comme un obstacle à la centralisation du pouvoir. Novgorod fut détruite, non-seulement comme foyer d'opposition, mais comme un centre d'où l'influence polonaise menaçait d'agir contre la Russie. Tartares, Suédois, Lithuaniens, Polonais, tous les ennemis de l'empire naissant trouvèrent Ivan prêt à les combattre. En même temps des savans, des artistes étaient appelés par ce prince intelligent pour initier les populations russes aux secrets des civilisations plus avancées. La Russie, sous ce joug de fer, fut préparée à une vie nouvelle. Le terrible tsar laissa son pays épuisé, mais considérablement accru en territoire et en force militaire.

Le règne d'Ivan fut suivi d'une période orageuse, dont tout l'intérêt se résume dans la lutte de la Russie et de la Pologne. Ivan IV avait tué de sa propre main son fils aîné dans un accès de sauvage colère, et non de propos délibéré, comme le fit plus tard Pierre le Grand. Ce crime devait avoir pour sa dynastie de funestes conséquences. Il lui fallut léguer le trône à son autre fils, Féodor, telle-

(1) Pendant la minorité d'Ivan IV, les boyards mirent au pillage le pouvoir et les finances du jeune prince. Leur insolence le disputait à leur cupidité. On voyait, suivant une lettre d'Ivan IV rapportée par un historien russe, le prince Kourbskoï, « Vassili Chouiski nonchalamment assis sur un banc, le coude et presque tout le corps appuyés sur le lit qui avait appartenu au dernier souverain, étendre insolemment les jambes et les tenir posées sur les genoux de son prince. » Plus tard Ivan IV, devenu *Terrible*, fit main-basse sur cette caste superbe, et les boyards auxquels il consentait à laisser la vie, en se contentant de leur faire administrer le knout sous ses yeux pour la moindre faute, se prosternaient à ses pieds après leur supplice : « Vivez, lui criaient-ils, et régnez heureusement, grand prince qui honorez de vos bontés vos fidèles sujets, et daignez les punir pour les rendre meilleurs! »

ment incapable, qu'Ivan se vit obligé, en mourant, de le placer sous la tutelle de trois boyards. Ceux-ci se souvinrent de la guerre que leur avait faite le père de Féodor, et on vit bientôt s'éteindre avec ce prince imbécile, confié à de tels protecteurs, la dynastie de Rourik, qui avait pendant plus de sept siècles représenté le pouvoir absolu en Russie. Les Polonais jugèrent le moment venu de soumettre leurs anciens ennemis, et les plus cruelles épreuves inaugurèrent l'ère de combats et de troubles que devait clore l'élection du premier Romanof.

Sigismond III occupait le trône de Pologne au moment où s'éteignait la dynastie de Rourik. C'est sous la conduite de ce prince et avec l'assistance des Cosaques encore indépendans que les Polonais pénétrèrent en Russie. Ils s'emparèrent de Moscou, qu'ils traitèrent à la façon des Tartares, et se firent bientôt un parti nombreux, surtout parmi les boyards moscovites. Cette caste, qui à tout prendre formait l'élite de la nation russe et constituait le seul contre-poids du pouvoir souverain, apparaît à toutes les époques de l'histoire de Russie sous un aspect vraiment indéfinissable : ambitieuse jusqu'à la révolte ou à la trahison, énergique parfois jusqu'à l'héroïsme, puis servile jusqu'à la bassesse. Sous la domination tartare, on voit les boyards tantôt appuyer la rébellion d'un prince mécontent, tantôt l'aller dénoncer à la Grande-Horde et le livrer aux vengeances du khan. A l'époque de l'invasion polonaise, à peine la ville de Moscou est-elle aux mains de l'ennemi, ils envoient une députation au roi Sigismond pour offrir la couronne de Russie à son fils Vladislas, et le métropolite Philarète, l'ancêtre des Romanof, figure dans cette ambassade. Il est vrai que, n'ayant pu s'entendre avec les Polonais sur la question religieuse, les principaux membres de la députation furent retenus prisonniers. Les autres, plus dociles, retournèrent à Moscou pour favoriser par leurs intrigues l'établissement de la domination polonaise. Sigismond se voyait entouré, dans son camp devant Smolensk, de seigneurs russes qui sollicitaient honteusement ses largesses. Le territoire russe était partagé, avant d'être conquis, à ces hommes qui se disputaient devant le chef d'une invasion étrangère les dépouilles de leur patrie (1). Le sentiment national s'était complétement éteint dans cette caste, qui devait étonner ses compatriotes par tous les contrastes. Alors même que les boyards prétendaient résister aux troupes de Sigismond, ils ne trouvaient rien

(1) Seul, le patriarche de Moscou refusa, sous le poignard du boyard Soltikof, de signer une lettre par laquelle Sigismond était de nouveau sollicité de donner, *sans conditions cette fois*, son fils pour maître à la Russie. L'idée de voir une chapelle latine s'élever dans le palais des tsars affermit dans sa résistance le malheureux pontife, qu'on relégua dans une prison où on le laissa mourir de faim, car on n'aurait pas osé verser le sang d'un prêtre.

de mieux que de lui opposer une autre puissance étrangère. Ils demandaient à Charles IX de Suède un de ses fils, pour le couronner au lieu du fils de Sigismond. L'affaire se traitait à Novgorod, asservie et déchue depuis les terribles coups que lui avait portés Ivan IV. Les Suédois assiégeaient Novgorod, commandés par un Français, Pont de La Gardie; mais pendant les négociations celui-ci trouva plus simple de surprendre la ville, gouvernée par deux boyards, et de s'en emparer. Le chef militaire, le boyard Boutourline, voyant l'ennemi dans la place, se garda bien de combattre : il courut avec quelques compagnons d'aventure au quartier marchand, pilla les boutiques, et s'enfuit. L'autre boyard s'empressa de capituler.

La Russie semblait, en présence de l'invasion polonaise, frappée de cet abattement étrange qui l'avait livrée deux siècles auparavant à la domination tartare. Cette fois encore cependant, un glorieux réveil succéda à une période d'affaissement sans exemple. Au moment même où la Russie semblait tombée le plus bas, elle touchait à l'époque la plus belle de son histoire. Un petit bourgeois de Nijni-Novgorod (sur le Volga), Cosme Minine, boucher de profession, prit l'initiative de la résistance à l'ennemi vainqueur. Un vaste soulèvement s'organisa. La Russie avait en quelque sorte trouvé sa Jeanne d'Arc. Cosme Minine avait déjà porté les armes pour la défense du pays, et frémissait de le voir à deux doigts de sa perte. Il assemble ses parens, ses amis : aucun sacrifice ne devait coûter aux Russes, disait-il, pour payer des troupes et mettre à leur tête un habile général. Son appel patriotique est favorablement accueilli par ses concitoyens. Minine se rend aussitôt près du prince Pojarski, chef patriote qui, à peine remis de ses blessures reçues au massacre de Moscou, accepta la proposition du boucher de Nijni-Novgorod. Il lève une armée qui se grossit rapidement à mesure que Minine procure les fonds nécessaires pour la bien payer. Les Polonais et leurs partisans, prévoyant la portée de cette insurrection, veulent forcer le patriarche Hermogène d'écrire à Pojarski pour le détourner de son entreprise. Le pontife s'y refuse avec indignation, s'écriant : Qui donc sauvera la Russie? C'est alors qu'on le fit mourir. Mais déjà Pojarski, accueilli partout comme un sauveur, marche de victoire en victoire. Les nobles accourent sous ses drapeaux, les marchands lui apportent de riches contributions. Le boucher Minine combat aux côtés du prince. Les Polonais sont battus devant Moscou; les boyards traîtres à leur patrie, qui se sont renfermés dans cette capitale, sont forcés de se rendre, et bientôt l'armée polonaise elle-même, en pleine déroute, évacue la Russie.

C'est là certes un beau mouvement, mais un acte plus remarquable encore peut-être vint attester combien avait retrouvé de puissance en ce moment parmi les Russes le sentiment de l'indépendance natio-

nale. La Russie était affranchie, il s'agissait de lui donner un gouvernement, et qui choisirait le souverain? La nation même, représentée par des états-généraux convoqués à Moscou. Les grands rassemblés dans cette ville firent annoncer dans tout l'empire que la patrie était délivrée de l'oppression des étrangers. Les états se réunirent dans la capitale pour procéder à l'élection d'un tsar. L'assemblée était composée des boyards, des voïvodes, des nobles et enfans-boyards des villes (ces diverses classes représentant la haute et la petite noblesse), puis des marchands, des bourgeois et des propriétaires de biens-fonds. Le nombre de ces députés n'était pas fixé, et les villes avaient le droit de choisir et d'envoyer tous ceux qui leur semblaient mériter leur confiance (1). Telle est l'assemblée qui en 1613 élut tsar le jeune Michel Romanof, le chef de la dynastie actuellement régnante, qui, parmi les premiers faits mémorables de son histoire, compte l'avénement d'un prince appelé au trône par le suffrage de ses concitoyens.

L'élection du tsar Michel Romanof est le dernier acte de liberté qui ait été exercé en Russie. A partir de cette époque, le pouvoir que nous avons suivi à travers toutes les périodes de sa laborieuse formation est désormais constitué. Il a trouvé sa voie, il n'en déviera plus. L'autocratie va succéder à ce mélange de despotisme et d'indépendance qui avait caractérisé jusqu'alors les institutions russes. C'est Pierre le Grand qui accomplira la grande transformation préparée par l'avénement de Michel Romanof; c'est lui qui formulera la double politique des tsars vis-à-vis de la Russie et vis-à-vis de l'Europe. Il nous reste à juger dans ses applications récentes le système dont les premiers temps de l'histoire russe nous ont montré la loi d'existence et de développement.

AUG. PICARD.

(1) La classe des paysans ne figure pas dans cette assemblée. C'est qu'elle était tombée dans le servage à la suite des révolutions politiques qui avaient sans cesse concouru à l'agrandissement du pouvoir absolu. Dans les premiers temps, il n'y avait d'autres esclaves en Russie que les prisonniers faits à la guerre. Il y eut plus tard, d'après le code de Vladimir II dit Monomaque, deux sortes de servitudes. L'*esclavage plein* comprenait les prisonniers de guerre; les *engagemens par contrat* entrainaient une servitude temporaire qui ne pouvait en aucun cas excéder la vie du maître. Jusqu'en 1592, les paysans, sans être serfs, n'avaient point de part à la propriété foncière. La terre appartenait aux seigneurs. Les paysans donnaient à ceux-ci leur travail contre la jouissance d'une portion du sol, qu'ils employaient un jour de la semaine à cultiver, laissant au maître le reste de leur temps. Ils étaient libres toutefois de quitter la terre où ils travaillaient pour aller chercher ailleurs l'emploi de leurs bras. En 1592, le terrible règne d'Ivan IV avait passé sur la Russie. Un simple ukase de Féodor (fils d'Ivan, régnant sous la tutelle de Boris Godounof) attacha le paysan à la glèbe en lui interdisant de changer de maître et de terre. Dès-lors le servage fut établi, et des millions d'hommes devinrent la propriété de quelques-uns.

DE

L'ALIMENTATION PUBLIQUE

II.

LA VIANDE DE BOUCHERIE ET LES CONSERVES ALIMENTAIRES.

Les alimens si variés dont l'homme fait usage peuvent être, on l'a vu déjà (1), rangés dans deux classes distinctes : les uns dits *respiratoires,* parce que sous l'influence de la respiration ils éprouvent une combustion humide qui fournit la chaleur utile à l'entretien de notre température (2) ; les autres, appelés *plastiques, assimilables* ou *réparateurs*, parce que seuls ils sont de nature congénère de nos tissus, qu'ils peuvent développer ou réparer en s'y assimilant ou s'y appliquant à l'aide de la digestion. Ceux-ci ne se rencontrent dans les plantes comestibles qu'en proportions faibles et variables, suivant des lois que nous ferons ultérieurement connaître, mais ils constituent au contraire la plus grande partie des divers produits animaux appropriés à notre nourriture, et c'est dans la juste pondération entre les doses de chacune de ces deux classes d'alimens que réside la solution des plus importans problèmes de l'hygiène et de la force des populations, ainsi que de l'économie des subsistances.

S'il est vrai, comme nous l'avons dit, que parmi les alimens tirés des végétaux les produits des céréales occupent le premier rang, il n'est pas moins évident que la viande de boucherie se présente en

(1) Livraison du 15 octobre.

(2) On trouve dans les fécules amylacées et les sucres les types de cette première classe d'alimens, qui généralement surabondent dans les végétaux.

première ligne parmi les produits animaux, qui doivent servir à compléter notre ration alimentaire; c'est effectivement la production de la viande des races bovine et ovine qui peut être réalisée en plus larges proportions, et qui doit assurer, avec les produits obtenus de la race porcine, la prospérité de nos fermes, prospérité croissante chez les agriculteurs intelligens et laborieux, qui parviennent à augmenter cette production en même temps que leurs engrais, à l'aide des prairies artificielles, de diverses autres plantes fourragères, et encore au moyen des résidus alimentaires (pour les animaux) que laissent certaines industries, véritables annexes des exploitations rurales.

Quelle doit être la part de la viande de boucherie dans l'alimentation publique? Cette part est-elle suffisante aujourd'hui en France? Si elle ne l'est pas, quels sont les moyens de l'augmenter, ou du moins de faciliter sous ce rapport l'approvisionnement de notre pays? Ce sont là trois questions qui doivent être examinées successivement. La statistique nous offre des résultats récens qui peuvent aider à résoudre les deux premières; nous chercherons une réponse à la troisième dans divers procédés nouveaux qui, en attendant une augmentation bien désirable dans la production de la viande, nous mettent à même de combler notre déficit en utilisant les ressources des pays étrangers.

I.

Non-seulement les viandes de boucherie constituent la plus abondante source de la nourriture animale des hommes, mais encore elles comprennent les espèces douées de la plus grande faculté nutritive. La première, sous ce rapport, est la chair du bœuf, dont on obtient le bouillon le plus alibile et le plus savoureux.

Il est temps que dans leur propre intérêt, comme dans l'intérêt général, les propriétaires et les cultivateurs se préoccupent sérieusement d'accroître la production animale en France, car cette production est insuffisante pour les besoins de la population. Et ces besoins se feront plus vivement sentir à mesure que le développement du travail en diverses directions et des profits qu'il donne, augmentant les consommations avec les moyens d'y satisfaire, élèvera le cours des subsistances, et par ce seul fait mettra dans des conditions très fâcheuses une partie moins favorisée de la population.

Ce n'est pas seulement la viande de boucherie qui fait défaut en France pour une alimentation normale de la population : les différentes substances alimentaires qui pourraient suppléer, jusqu'à un certain point, à ce déficit, sont elles-mêmes obtenues en quantités

insuffisantes : on en pourra juger par les données statistiques suivantes, qui comprennent les différens produits comestibles tirés des animaux :

L'espèce bovine (bœufs, vaches, génisses, veaux) fournit annuellement	302,000,000 de kil.
On obtient des espèces ovine et caprine (moutons, brebis, agneaux, chèvres)	83,000,000
L'espèce porcine donne en viande dite de charcuterie	345,000,000
Le gibier, les différentes volailles, les œufs, le fromage, les poissons et les crustacés représentent	250.000,000
La production annuelle de la viande et de ses équivalens, en somme, est égale à	980,000,000 de kil.

Or la population de la France étant de 35 millions d'individus, on voit que, pour chacun, la quantité moyenne de viande ou de ses équivalens en substances azotées provenant des animaux est de 28 kilogrammes, représentant par jour 76 grammes 7. Cette quantité serait insuffisante pour une bonne alimentation, et d'ailleurs il s'en faut bien que les habitans des campagnes puissent disposer d'une semblable ration : leur part se trouve réduite d'autant plus que l'affluence de ces substances alimentaires est plus grande vers les centres de la population agglomérée dans les villes.

On pourra se faire une idée des différences considérables qui existent sur ce point, en examinant la consommation des mêmes alimens dans Paris, d'après les relevés faits en 1852 :

Viandes de boucherie et de charcuterie	72,815,302 kil.
Fromages (quantités équivalentes à de la viande)	1,996,118
Volailles et gibier	995,000
Poissons de mer et d'eau douce (comptés pour leur équivalent en viande)	3,529,900
Lait (compté pour son équivalent en viande)	12,500,000
Terrines, pâtés, sardines, anchois, homards, écrevisses, huîtres	174,890
Quantité totale de viande et de ses équivalens en produits analogues	92,011,210 kil.

Supposant cette quantité répartie entre 1 million d'individus, on voit que la part de chacun des habitans de Paris serait en moyenne égale à 92 kilogrammes, ou 255 grammes par jour, c'est-à-dire trois fois et demie environ plus forte que la portion moyenne attribuée à chaque habitant de la France, mais qui doit en réalité se trouver réduite, pour les habitans des campagnes, de tout l'excédant prélevé par les villes sur la consommation générale.

Ce n'est pas seulement la théorie scientifique qui démontre la nécessité d'une certaine dose de viande ou de produits animaux pour entretenir la force et la santé de l'espèce humaine à tous les âges; ce sont aussi des faits constans, traditionnels, dont chacun peut

aisément se rendre compte, et qui, depuis quelques années, ont amené d'utiles réformes dans les règlemens de l'alimentation prescrite par les administrations civiles et militaires. Nous citerons d'abord quelques-uns de ces faits concluans, et nous dirons brièvement ensuite les résultats, non moins positifs et faciles à comprendre, des recherches expérimentales sur lesquelles repose la théorie de l'alimentation normale.

A diverses époques, les administrations civiles ou militaires de la France se sont efforcées d'introduire des améliorations dans le régime alimentaire des établissemens confiés à leurs soins. Plus que jamais on s'en est préoccupé dans ces derniers temps. L'heureuse influence des mesures préparées de longue main, ainsi que des inventions récemment appliquées, s'est manifestée aux yeux de tous dans les premiers momens, si difficiles, de la guerre de Crimée; l'administration française en a recueilli les plus précieux et les plus sûrs témoignages de la part de nos braves alliés.

En mars 1848, afin de satisfaire à des vœux, trop vivement formulés peut-être, de progrès dans l'hygiène et le bien-être des populations, le gouvernement fit examiner de nouveau les règlemens sur les rations alimentaires fixées par plusieurs administrations publiques. Une commission, dont j'avais l'honneur de faire partie avec MM. Dumas, de l'Institut, le vice-amiral Dupetit-Thouars, et plusieurs employés supérieurs de la marine, fut chargée de régler le dosage des vivres conformément aux données de la science contemporaine. D'abord on reconnut que tout en tenant compte de certaines irrégularités dans les travaux parfois rudes, mais souvent faciles, des hommes de mer, qu'on ne pouvait entièrement assimiler aux forts travailleurs terrassiers, la ration alimentaire des marins était trop peu abondante en viande ou substances congénères : il fut résolu, d'une voix unanime, que les doses seraient augmentées d'environ 20 pour 100. La ration de pain ou de ses équivalens en alimens farineux parut suffisante. Toutefois, afin de donner satisfaction à l'opinion assez générale qui s'était prononcée sur ce point, on consentit à élever la ration journalière de pain de 750 grammes jusqu'à 1 kil. Voici ce que devinrent alors les conditions réglementaires : nous indiquons en regard des substances leurs principaux élémens, azote et carbone, qui servent à évaluer les matières nutritives.

RATION JOURNALIÈRE DU MARIN FRANÇAIS.	POIDS des alimens.	QUANTITÉS ÉQUIVALENTES d'azote.	QUANTITÉS ÉQUIVALENTES de carbone.
Pain ou son équivalent en biscuit 750 grammes, ou en farine 735	1000	10,80	295
Viande fraîche, ou son équivalent en viande salée et fèves	300	9	33
Pois, fèves, haricots ou riz (1), viande ou fromage	120	5	48
Beurre 15 grammes, et huile d'olive 6 grammes	21	0,12	14
Café, quantité extraite par l'infusion de 20 grammes	5	0,21	4
Sucre	25	»	10,3
Oseille 10 grammes, ou choucroute 20 grammes	10	0,04	1,6
Assaisonnemens (vinaigre, moutarde, poivre)	15	»	»
Vin ou son équivalent de bière, eau-de-vie	460	0,04	19
Eau-de-vie	60	»	15
Sel marin	22	»	»
Total de la ration (non compris l'eau potable ajoutée).	2038	25,21	539,9

La nouvelle ration alimentaire mise en pratique depuis cette époque s'est trouvée largement suffisante, on a même constaté que la dose de pain était sensiblement trop considérable d'un cinquième; une partie chaque jour restait en excès sans être consommée. Il a donc fallu en revenir à la ration primitive de 750 grammes, plus conforme aux données de la science, et qui s'est trouvée pleinement confirmée par la pratique.

On voit, par cet exemple remarquable, que le régime alimentaire du marin français a réuni les meilleures conditions, d'après la théorie et l'expérience en grand, lorsque la ration alimentaire totale était composée de telle sorte en viandes et substances féculentes, qu'en définitive l'ensemble renfermât 365 grammes de carbone et 25 grammes 57 d'azote. La nature même des alimens indique d'ailleurs que les matières grasses et salines, utiles à une nutrition complète, s'y trouvaient naturellement comprises.

En citant comme exemple les régimes alimentaires des ouvriers grands travailleurs du nord et du midi de la France, je pourrais prouver que la dose de matière azotée congénère de la viande s'y trouve utilement portée à un cinquième ou un quart au-delà de la quantité contenue dans la ration du marin. La quantité excédante ne représentant que la consommation nécessitée par un travail plus rude et plus prolongé de chaque jour, on verrait en outre que les alimens farineux (pain ou pommes de terre) surabondent en général dans ces deux régions de la France, et fatiguent les organes

(1) Pour remplacer les 120 grammes de graine légumineuse (pois, fèves, haricots), il faudrait 360 grammes de riz. Il est vrai que dans ce dernier cas la substance féculente se trouverait en excès. Le véritable équivalent devrait se composer de 90 de riz, plus 100 grammes de viande ou de fromage.

digestifs au détriment de la santé ou de la force disponible. Mais afin de ne pas multiplier ici les données numériques, je me bornerai à présenter les faits concluans recueillis dans deux contrées très voisines l'une de l'autre, et où les habitudes n'en sont pas moins très différentes. Je veux parler de l'Angleterre et de l'Irlande. Dans cette dernière partie des trois royaumes, où la malheureuse condition des fermiers réduit presque à un seul aliment amylacé, la pomme de terre, la nourriture des familles, voici quelle était, il y a peu d'années, l'insuffisante ration alimentaire des ouvriers, ration inférieure même à la nourriture déjà trop faible des ouvriers de nos départemens le plus mal partagés sous ce rapport, notamment de la Corrèze.

NOURRITURE JOURNALIÈRE D'UN OUVRIER EN IRLANDE.	QUANTITÉ d'alimens.	POIDS ÉQUIVALENT d'azote.	POIDS ÉQUIVALENT de carbone.
Pommes de terre.....	6k,348	15,20	634,8
Lait.....	500	3,30	35
Ration totale.....	6,848	18,50	669,8

Cette misérable et monotone nourriture pèche à la fois par défaut de variété, par insuffisance de substance azotée, par manque de viande, et par un excès de carbone provenant d'une surabondance de la matière féculente, la pomme de terre, dont le volume trop considérable surcharge outre mesure les intestins, et oblige ceux qui sont soumis à ce régime de multiplier leurs repas. Les ouvriers placés dans ces fâcheuses conditions ne peuvent accomplir un travail productif. En voyant la quantité restreinte d'ouvrage qu'ils exécutent, on croirait volontiers qu'ils ont moitié moins de force que les ouvriers anglais. Peut-être irait-on jusqu'à supposer qu'une sorte de dégénérescence a pu les atteindre; mais on se méprendrait étrangement sur la véritable cause de leur infériorité passagère. La plupart sont robustes en dépit de leur amaigrissement; la faim seule les affaiblit. Et ce qui le prouve sans réplique, c'est que toutes les fois qu'ils ont pu se soustraire à leur débilitant régime, s'habituer graduellement à consommer, dans une ration moins volumineuse, une dose convenable de viande, toutes les fois en un mot qu'ils se sont mis au régime fortifiant des ouvriers anglais, dès lors ils ne le cèdent en rien à ceux-ci; ils deviennent en effet capables de doubler leur travail en conservant leur force et tout en améliorant leur santé.

La plupart des entrepreneurs de grands travaux en Angleterre ont

si bien compris cette influence d'une alimentation fortifiante sur la quantité d'ouvrage exécutable en un temps donné, qu'ils imposent, comme condition essentielle, aux hommes mal nourris engagés par eux en Irlande, parfois même en certaines localités du continent, l'obligation d'adopter un régime alimentaire semblable à celui qui permet aux ouvriers anglais un si large emploi de leur force musculaire. Ce dernier régime, bien différent de l'insuffisante ration des Irlandais, est parfaitement approprié aux exigences des rudes travaux accomplis par des hommes robustes. Les chiffres que nous allons citer prouveront que le volume des alimens consommés par l'ouvrier anglais est à peu près trois fois moindre que le volume de la ration d'un ouvrier irlandais ou lombard. La proportion de viande est telle cependant, que l'azote de celle-ci forme près des deux tiers de l'azote total, représentant lui-même plus de 50 pour 100 au-delà des quantités contenues dans la nourriture journalière des ouvriers de l'Irlande.

RÉGIME ALIMENTAIRE DES OUVRIERS ANGLAIS (1).	QUANTITÉ d'alimens.	POIDS ÉQUIVALENT d'azote.	POIDS ÉQUIVALENT de carbone.
Viande de boucherie	0k 660	19,8	72,6
Pain blanc	0 750	8,1	221,5
Pommes de terre	1 000	2,4	100
Bière	2 000	1,6	90
Poids total des alimens et de la boisson	4,100	31,9	484,1

Une nourriture aussi abondante ne saurait assurément être utile aux hommes de loisir qui, ménageant trop les forces que la nature leur a départies, usant toutefois d'une alimentation copieuse, laissent accumuler dans leurs tissus des sécrétions adipeuses qui par degrés leur deviennent à charge. Sans doute, à défaut d'un travail ou d'un exercice corporel poussé jusqu'à la fatigue, les hommes placés dans ces conditions devraient se résoudre à adopter un régime moins substantiel, l'usage d'alimens d'une digestion plus facile, pris en moindre quantité; mais dans ces circonstances même, les relations entre les substances alimentaires *animales* et *végétales* devraient encore être convenablement réglées. Telle est du moins la conclusion de la théorie positive qui servit de base à une très utile réforme introduite depuis trois ans avec succès dans le régime des hommes d'étude, des

(1) Relevé pendant les travaux de terrassement du chemin de fer de Rouen.

jeunes gens, et même des enfans entretenus dans les établissemens publics administrés pour le compte de l'état.

Il y a peu d'années, une commission, composée de MM. Bérard, inspecteur général de médecine, Gilette, Levraud et Alibert, médecins, fut chargée d'examiner quelles modifications il conviendrait d'apporter dans le régime alimentaire des lycées de Paris. Après une étude attentive, la commission spéciale, adoptant les conclusions d'un remarquable rapport rédigé par son président, tenant compte d'ailleurs des exigences relatives à la croissance aux différens âges (1), proposa d'augmenter de 30 à 33 centièmes les doses de viande distribuées journellement aux élèves, laissant le complément des rations en substances farineuses, légumes, etc., dans des proportions usuelles peu différentes de celles qui composent les régimes alimentaires bien coordonnés : ceux, par exemple, du marin français et de l'ouvrier anglais. Le ministre, adoptant les propositions de la commission spéciale, les rendit obligatoires, et les résulats du nouveau régime ont été reconnus satisfaisans.

Parmi d'autres exemples des bons résultats obtenus de régimes alimentaires dans lesquels la viande de boucherie entre en proportions convenables, j'en citerai trois encore. Ce sont : 1° la ration journalière fixée pour chacun des élèves adultes de l'école vétérinaire d'Alfort, ration qui comprend, en deux repas, 500 grammes de viande crue, correspondant à 400 grammes de chair désossée et représentant de 250 à 300 grammes de viande cuite; 2° le régime alimentaire fortifiant des élèves de l'École Normale, à chacun des-

(1) Nous donnons ici un tableau qui permettra de comparer facilement les doses de viande distribuées avant et depuis l'année 1853, suivant les différens âges :

	RÉGIME AVANT 1853. RATIONS JOURNALIÈRES DE VIANDE		RÉGIME NOUVEAU FIXÉ EN 1853. RATIONS JOURNALIÈRES DE VIANDE	
	crue, os compris.	cuite et désossée.	crue, os compris.	cuite et désossée.
Enfans de 9 à 12 ans, petit collége	120 à 132 gr.	60 à 66 gr.	200 gr.	100 gr.
Enfans de 12 à 15 ans, moyen collége	180	60	240	120
Jeunes gens de 15 à 18 ans, grand collége	200 à 220	100 à 110	280	140
Rations allouées aux maîtres	.....	.....	400	200

Le rapport de la commission contenait en outre une utile prescription que l'on ne saurait trop recommander à la sollicitude des parens : « tenir deux fois chaque année une note exacte de la taille de chacun des élèves internes, et donner une alimentation plus copieuse aux enfans dont la croissance rapide exigerait cette importante précaution. »

quels on distribue par jour 200 à 230 grammes de viande cuite, équivalant à 400 ou 450 grammes de chair crue, os compris; 3° enfin la ration alimentaire prescrite dans l'un de nos meilleurs hôpitaux, où chaque enfant en pleine convalescence reçoit 140 grammes de viande cuite par jour.

Les questions relatives à l'alimentation humaine n'ont pas moins préoccupé les chimistes et les physiologistes que les administrateurs. Les données positives de la science, d'accord avec les faits nombreux recueillis par des praticiens éclairés, ont conduit à reconnaître que la quantité moyenne de viande nécessaire à chaque individu doit être calculée en tenant compte des consommations différentes selon les âges, nulles pendant l'enfance, et graduellement croissantes avec le développement des forces, puis décroissantes vers le déclin de la vie, variables aussi suivant les sexes; qu'en somme la ration moyenne devrait être d'environ 160 grammes par jour, ou 58 kilog. par an. Chaque individu ne pouvant, en l'état actuel des choses, disposer que de 28 kilog. au plus, il faudrait au moins doubler la production, en supposant que les quantités obtenues fussent également réparties, ou plutôt la tripler, si l'on admet l'inégalité qui résulte inévitablement de la diversité des classes entre lesquelles se répartit la consommation de la viande.

Déjà la nécessité d'accroître cette consommation dans l'intérêt du développement de la force, de la santé, du travail et du bien-être des hommes est mieux comprise en France, grâce aux recherches faites depuis plusieurs années. Cette heureuse disposition, il est vrai, ne saurait être sans influence sur l'élévation regrettable survenue récemment dans le prix de la viande; mais elle doit nécessairement plus tard amener, par une réaction naturelle, une production plus grande et l'abaissement des cours (relativement toutefois à la valeur de l'argent). En effet, les agriculteurs seront, par suite de demandes plus importantes, encouragés à entretenir un plus grand nombre d'animaux; profitant des récentes mesures administratives qui facilitent l'importation des animaux maigres, ils s'attacheront davantage à l'engraissement, qui, dans une durée de temps égale, peut décupler les produits bruts, et au-delà (1). Les agriculteurs réaliseront ainsi les bénéfices de la vente des bestiaux engraissés, et en outre ils s'assureront le précieux avantage de fumures plus abondantes qui accroîtront la puissance du sol, et qui, en rendant

(1) Les procédés modernes de nutrition appliqués aux génisses et aux bœufs achetés maigres permettent d'obtenir en quatre mois des animaux gras; l'élevage dans la ferme aurait employé quatre ans environ pour arriver au même but. On voit donc qu'en important autant d'animaux qu'il est possible d'en engraisser, l'exploitation rurale pourra livrer douze fois plus de produits.

possibles et avantageux les défrichemens, ouvriront encore de nouvelles sources à la production des subsistances.

En attendant que ces heureux résultats puissent se produire, un concours de circonstances exceptionnelles amène en ce moment une grande cherté des vivres et de divers autres objets de la consommation générale. Ce n'est pas seulement un déficit réel dans les récoltes de plusieurs genres qui explique cette cherté, c'est aussi la coïncidence d'un autre fait non moins évident : le développement rapide du travail et de la richesse publique en France. Cependant, pour ceux qui n'ont pu prendre part aux avantages de ce développement, l'élévation du prix des denrées de première nécessité est évidemment demeurée sans compensation. De toutes parts se manifestent de vives préoccupations sur cet état de choses, quelque passager qu'il doive être, et sur les mesures à prendre en vue d'adoucir la transition. Les moyens d'augmenter la production de la viande sont aujourd'hui entre les mains des éleveurs (1); mais les résultats qu'on en peut attendre ne seront pas obtenus assez rapidement pour que la France puisse compter tenir tête à la crise actuelle avec ses propres ressources. Les développemens déjà introduits ou à introduire dans l'industrie des éleveurs, l'influence que cette industrie peut exercer sur l'industrie même de la boucherie, sont des questions d'ailleurs qu'il faut réserver pour l'époque prochaine où des documens précis auront été recueillis sur cet important sujet. Aujourd'hui c'est à des moyens d'une efficacité plus immédiate qu'il faut surtout avoir recours, et pour répondre à la troisième question posée en tête de cette étude : « comment peut-on faciliter notre approvisionnement en viande de boucherie? » ce n'est pas à l'industrie des éleveurs que nous nous adresserons; c'est à une industrie de date récente, dont les procédés pour la conservation des substances alimentaires sont venus ajouter un élément nouveau et imprévu au commerce de la viande.

II.

On comprendra sans peine les résultats et l'efficacité des moyens nouveaux mis en usage pour conserver les viandes, et que l'exposition universelle est venue surtout mettre en lumière, lorsque nous aurons indiqué la composition immédiate de la chair musculaire, les causes principales de son altération spontanée, ainsi que des altéra-

(1) Parmi ces moyens, il faut citer les procédés nouveaux des distilleries, qui, sans rien emprunter aux céréales, fournissent maintenant la plupart des alcools et procurent aux animaux des résidus beaucoup plus abondans.

tions de diverses substances alimentaires appartenant au règne végétal.

La chair musculaire, ou viande des différens animaux, débarrassée des masses volumineuses de *graisse* (matière grasse renfermée dans des tissus spéciaux ou tissus adipeux), est composée principalement de *fibrine* offrant la forme de fibres disposées en faisceaux enveloppés de tissus cellulaires et terminés par des tendons. Entre les fibres passent un grand nombre de vaisseaux sanguins, des filets nerveux, des tissus adipeux. Ces substances sont imprégnées de liquides contenant de l'albumine et plusieurs autres matières organiques et salines.

Voici la composition immédiate de la chair du bœuf d'après les analyses de Berzelius :

Eau	77,17
Fibre charnue, vaisseaux et nerfs	15,80
Albumine (analogue au sérum du sang)	2,20
Tissu tendineux (qu'une cuction prolongée transforme en gélatine)	1,90
Substances solubles dans l'eau non coagulables par la chaleur	1,05
Substances que l'alcool peut dissoudre	1,80
Phosphate de chaux	0,08
Total	100 (1)

Parmi les matières qui concourent aux propriétés organoleptiques de la viande, et dont l'analyse chimique n'a pu tenir compte, on peut citer les principes qui développent sous l'influence de la chaleur des arômes particuliers, et caractérisent nettement les viandes comestibles : c'est ainsi que chacun distingue sans peine les unes des autres les viandes bouillies ou rôties du bœuf, du mouton, de la chèvre, des oiseaux de basse-cour, du gibier, des poissons, etc. Les arômes agréables qui se peuvent développer à la cuisson varient non-seulement suivant les espèces d'animaux, mais encore suivant l'âge du même animal. Qui ne sait combien est grande la différence entre le bouillon savoureux obtenu de la chair du bœuf et le bouillon fade de l'animal plus jeune, du veau par exemple, dont cependant, sous l'action d'une température plus élevée, effectuant une sorte de caramélisation, la même viande, chauffée au point où elle est rôtie, développe un tout autre arôme, vraiment *sui ge-*

(1) La composition de la viande est plus complexe encore qu'elle ne le paraîtrait d'après l'énumération qui précède, car au nombre des substances qu'elle renferme se trouvent en outre divers principes immédiats en proportions non déterminées. Ce sont notamment : une matière sucrée analogue à la lactose ou *sucre de lait;* les substances grasses dans leur tissu spécial, la créatine, la créatinine; plusieurs substances organiques azotées, des sels solubles et insolubles, chlorures alcalins et phosphates de potasse de soude, de magnésie, une petite quantité de soufre enfin, comme il s'en trouve dans l'albumine des deux origines animale et végétale.

neris et fort agréable? Sur tous ces phénomènes, il reste bien des recherches utiles à entreprendre, et les procédés les plus exacts de l'analyse organique n'ont rien de trop scientifique ni même d'assez délicat pour aborder et résoudre ces intéressantes questions. Sans doute, lorsqu'au terme de la croissance le veau est devenu bœuf, la différence entre la chair comestible est évidente pour tous; mais au-delà de ce terme, si l'on prolonge l'existence de l'animal, si l'on porte l'engraissement plus ou moins loin, si l'on soumet à cette expérience des races différentes dans la même espèce, on voit se manifester des différences notables dans les qualités comestibles, — différences qu'on n'a pu encore apprécier complétement.

Laissant là toutefois les questions relatives aux qualités spéciales, plus ou moins étudiées déjà, des différentes sortes de viandes, ainsi que les influences particulières qu'elles éprouvent par certains modes de cuisson, je m'attacherai à faire connaître les causes principales de leurs altérations, les conditions naturelles de leur conservation, enfin les procédés appliqués avec succès et récemment perfectionnés pour rendre économique la conservation d'autres alimens tirés des deux règnes de la nature organique.

Tous les corps organisés vivans, végétaux et animaux, renferment en eux les germes de leur destruction plus ou moins prompte au contact de l'air, et qui doit les transformer en *composés volatils* (gaz ou vapeurs) et *composés fixes*, ou minéraux, — les uns répandus dans l'atmosphère, les autres dans le sol, devant servir tous, par voie de réduction dans les organes aériens des plantes et d'absorption par leurs racines, à reconstituer des organismes et des produits végétaux qui viendront à leur tour concourir à l'alimentation des animaux contemporains. Ainsi donc la destruction spontanée est elle-même un acte providentiel qui fait servir à l'entretien de la vie tout ce qui se décompose à la surface du globe, et maintient ainsi les grandes harmonies de la nature.

L'homme sans doute n'a pas le pouvoir de troubler ces réactions naturelles : il ne peut rien créer, rien détruire absolument; s'il peut hâter ou ralentir ces transformations de quelques jours, de quelques années, les intervalles de temps qu'il ajoute à la durée des choses seront nuls dans l'éternité; mais, comparés à sa courte existence, ils pourront lui être utiles, et il lui a été donné de trouver dans l'étude des phénomènes naturels les moyens de retarder la décomposition des substances organiques. Voici les principes scientifiques très simples sur lesquels se fondent tous les procédés de ce genre, dont l'homme dispose à son gré.

Sous le nom de *fermens*, on désigne les germes de destruction, les premiers mouvemens de dissociations et de combinaisons nouvelles entre les élémens des corps organisés. Sous l'influence de fermens

spéciaux, le sucre se change en alcool et en gaz acide carbonique; l'alcool s'oxyde et se change en vinaigre. Les organismes animaux, plus altérables encore, en raison même de leur composition plus complexe, sont plus rapidement transformés : ils produisent de l'ammoniaque, de l'acide carbonique, de l'acide sulfhydrique, ainsi que les composés volatils de ces nouveaux produits entre eux (carbonates, sulfhydrates d'ammoniaque, etc.). Parfois même ces réactions sont précédées par l'attaque de larves qui, désagrégeant les chairs, font pénétrer et agir plus profondément l'air atmosphérique, emportant bientôt, par suite de leurs transformations en insectes ailés, les matières qu'elles ont assimilées et partiellement exhalées déjà pour les disséminer au loin.

Cependant plusieurs conditions naturelles sont indispensables pour commencer et accomplir cette œuvre de destruction ou plutôt de transformation. Nous pouvons supprimer une ou plusieurs de ces conditions, et dès lors enrayer les phénomènes. Le contact de l'air ou de l'oxygène qu'il renferme, l'humidité ou l'eau en proportions suffisantes, enfin une température supérieure à celle qu'indique le zéro de nos thermomètres, sont les trois conditions essentielles de toute fermentation et même du développement des insectes.

Personne n'ignore que dans la glace, et mieux encore à une température un peu inférieure, les produits végétaux et animaux dont les sucs se maintiennent congelés se conservent très longtemps exempts d'altération; mais aussitôt que ces substances sont soumises au dégel, la fermentation s'en empare : elle est d'autant plus rapide que la dilatation des sucs aqueux, au moment et par l'effet même de leur solidification, a disloqué ou désorganisé tous les tissus. L'emploi de la glace, utilisé pour de faibles approvisionnemens, ne peut être évidemment l'objet d'une grande exploitation; restent les procédés de dessiccation (1) et de conservation à l'abri du contact de l'oxygène libre, ou tel qu'il se trouve dans l'air atmosphérique normal.

Ce dernier moyen, découvert dans le cours du XVIIIe siècle, appliqué avec le plus grand succès aux produits des deux règnes en Europe et même dans les colonies, a porté le nom de l'inventeur français Appert dans toutes les parties du monde. Les substances alimentaires ainsi préparées avaient deux fois passé la ligne, et après ces voyages de long cours étaient rapportées dans un état de conservation complète. On ne pouvait donc élever aucun doute sur l'efficacité

(1) Parmi ceux-ci, je ne crois devoir comprendre ni les anciennes méthodes de salaison, qui diminuent la proportion d'eau dans la viande, mais dont l'effet principal tient à la propriété antiseptique du sel marin, ni les préparations de viandes et poissons fumés qui doivent leur conservation prolongée à l'action spéciale de la créosote, un des produits de la combustion incomplète du bois.

de cette invention remarquable. Cependant, il y a quelques années, sans qu'on en devinât la cause, des accidens en grand nombre semblèrent établir que les mêmes moyens étaient devenus insuffisans pour assurer la conservation des alimens les plus altérables, notamment de la viande de bœuf et des *petits pois*. Les fabricans de conserves, obligés de reprendre une grande partie des boîtes dans lesquelles la fermentation s'était déclarée, éprouvèrent des pertes considérables : menacés de ruine, ils s'adressèrent aux hommes de la science, firent eux-mêmes de nombreuses recherches, et parvinrent enfin à s'affranchir des entraves apportées à leur industrie. Plusieurs améliorations et applications nouvelles prirent naissance dans cette occasion. Avant de les décrire, il faut en peu de mots exposer le procédé primitif d'Appert et la théorie qui en explique les effets.

Les fermens contenus en germes dans tous les corps organisés ne peuvent acquérir leur énergie propre que sous l'influence de l'oxygène répandu dans l'air : semblables en cela aux séminules, aux graines et aux radicelles, qui ne peuvent germer et vivre sans rencontrer et respirer l'oxygène atmosphérique parmi les gaz ambians. L'analogie paraîtra plus grande encore si l'on se rappelle la belle découverte de M. Cagniard-Latour sur la nature de la levure de bière et de divers autres fermens, considérés aujourd'hui, d'après cet ingénieux observateur, comme de petits végétaux globuliformes microscopiques, doués d'une vie propre, capables de vivre, d'exercer leur action décomposante et de se multiplier au sein des liquides qui leur offrent les élémens de leur nutrition. Les germes des fermens ne peuvent se développer sans le contact de l'oxygène libre. Si l'on ajoute que la température élevée à un certain terme fait périr diverses séminules et plusieurs fermens, on aura complété la théorie donnée par Gay-Lussac du procédé d'Appert.

Ce procédé, dans toute sa simplicité primitive, est à la portée des ménagères. Exécuté sur une vaste échelle en France, en Angleterre, en Allemagne, il consiste à placer dans des vases en verre ou des boîtes en ferblanc les substances alimentaires préalablement soumises à une coction légère. Les vases une fois remplis, bouchés ou soudés hermétiquement, ils sont introduits dans un bain-marie d'eau, que l'on chauffe durant quinze, trente ou quarante-cinq minutes à l'ébullition; on laisse refroidir, et l'opération est terminée. En effet, les fermens développés en faible proportion pendant que l'on prépare les substances à conserver sont détruits, et le peu d'air emprisonné avec ces substances perd son oxygène libre, qui, sous l'influence d'une température de 100°, se combine aux matières organiques les plus altérables. Mais si l'on agit trop lentement durant les saisons chaudes, où toute fermentation est active, si de plus les vases sont trop volumineux pour que la chaleur pénètre dans le

centre au point d'élever la température à 100°, la fermentation, au bout d'un certain temps, pourra se produire; elle se manifestera par les gaz qu'elle engendre, et en exerçant ainsi sur les parois planes des boîtes une pression interne assez forte pour les bomber, parfois même pour les faire éclater avec explosion.

Tels sont les accidens survenus, et dont la sagacité des inventeurs s'est appliquée à prévenir le retour. Plusieurs sont arrivés au même but, ou à peu près, par divers moyens. L'un des procédés les plus simples et des premiers mis en usage consiste à mettre dans l'eau du bain-marie du sel marin seul ou mélangé avec du *sucre* ordinaire ou de fécule (glucose). Le liquide, ainsi rendu plus dense, s'échauffe davantage avant de bouillir; la température peut être portée à 105 ou 108° dans des circonstances où l'eau pure n'atteindrait que 100°. Il en résulte que la température, dans l'intérieur des boîtes, dépasse 100° ou détermine l'ébullition, si on laisse pour le dégagement de la vapeur une petite ouverture que l'on ferme ensuite par un *grain* de soudure lorsque tout l'air est expulsé.

Une troisième modification, introduite, je crois, par le successeur d'Appert, consiste à fermer hermétiquement la chaudière bain-marie, après y avoir placé les vases. On peut en ce cas, bien que l'eau soit pure, élever la température au-dessus de 100 degrés, proportionner cette température à la qualité plus ou moins altérable des alimens, et régler à volonté l'opération à l'aide d'un manomètre, qui à tout instant signale le degré de température du bain-marie. Ce procédé, très expéditif, qui met à profit les données et les instrumens perfectionnés de la science, a permis de réaliser en quelques semaines les commandes du ministre de la guerre qui ont porté à nos armées d'Orient le secours inespéré de plus d'un million de rations alimentaires.

Un secours d'une pareille importance était fourni presque simultanément, et avec un désintéressement égal, à nos vaillans soldats de Crimée, par un autre manufacturier, grand propriétaire de cultures, inventeur de plusieurs perfectionnemens remarquables appliqués aussi au procédé d'Appert. L'un de ces perfectionnemens consiste à placer à l'état cru, dans les boîtes agrandies, de volumineux morceaux de bœuf, pesant 10 kilogrammes. Ces boîtes, pleines, soudées, chauffées de 106 à 110 degrés dans une chaudière autoclave, se gonflent par la vapeur interne au moment où le couvercle de la chaudière est enlevé; un opercule pratiqué alors sur chaque boîte laisse échapper la vapeur, entraînant avec elle l'air et les gaz. Un *grain* de soudure ferme aussitôt la petite ouverture, et le vide se trouve effectué dans la boîte. Le bœuf ainsi préparé se conserve bien, sans être désagrégé par un excès de cuisson; chauffé pendant deux heures avec addition de deux ou trois volumes d'eau, il fournit un excellent bouillon et un bouilli succulent encore.

Le second perfectionnement, dû au même inventeur, semble pouvoir résoudre l'important problème de la conservation économique des viandes réduites à un moindre volume, tout en évitant les obstacles, non surmontés jusque-là, que présentent les différens procédés de la dessiccation. Ce n'est pas seulement en effet la difficulté de dessécher la chair musculaire des animaux qui empêcherait de conserver en grande quantité sous cette forme la substance alimentaire. On y parviendrait tout aussi bien que les habitans des chaudes régions de l'Amérique méridionale. Comme eux, on pourrait découper, à l'aide de couteaux acérés, et mieux encore mécaniquement, les quartiers de bœuf en minces lanières qui, saupoudrées de farine grenue de maïs, se dessèchent suspendues à l'air sur de longues tiges de bambous horizontalement disposées. Nos étuves à courans d'air chauds et gradués remplaceraient avec avantage l'insolation à température inégale de ces contrées. Toutefois ici, de même que dans les *llanos,* où le *tasajo* (1) se prépare, on n'obtiendrait, par ce moyen, de la chair des bœufs que des lanières coriaces, tellement sèches et dures, que la fibre contractée ne serait plus apte à reprendre les 75 centimètres d'eau qu'elle aurait perdus. On comprend que cette matière, susceptible de fournir un bouillon assez agréable, mais gardant elle-même une consistance dure et fibreuse, constitue une nourriture précieuse dans les contrées à demi sauvages, chez les nègres du Choco et dans tous les districts aurifères du Pérou; mais certainement on ne saurait faire accepter chez nous des mets aussi peu appétissans, pas plus que dans bien d'autres états où la civilisation est très avancée, et où, comme nous l'avons dit précédemment (2), la population peu aisée, livrée à des travaux manuels dans les villes, tient même à consommer du pain blanc de première qualité.

Ainsi donc la dessiccation de la viande, ne donnant que des produits peu agréables à manger, n'offre pas la solution du problème de l'importation des viandes tirées des immenses prairies de l'Amérique du Sud, où l'espèce bovine, introduite par les Espagnols, s'est multipliée avec une rapidité prodigieuse. Le procédé d'Appert pourra sans doute, avec ses améliorations récentes, s'y appliquer utilement, mais il serait trop dispendieux peut-être, si l'on n'y ajoutait un dernier perfectionnement qu'il nous reste à décrire, et qui paraît aussi facile à exécuter qu'il est efficace dans ses résultats. On découpe la chair à dessécher en bandelettes de trois centimètres d'épaisseur, on les place sur des canevas tendus entre des châssis mobiles. Un courant d'air lancé par un ventilateur, et dirigé en sens contraire de

(1) On désigne sous le nom de *tasajo* les lanières de viande sèche enroulées sous forme de paquets cylindroïdes, et qui constituent la base de la nourriture dans ces contrées.

(2) Livraison du 15 octobre.

la marche du châssis, effectue rapidement une première partie de la dessiccation, qui réduit le poids de la viande à moitié du poids primitif. Ainsi préparée, elle est aussitôt comprimée dans des boîtes cylindriques en fer-blanc, et celles-ci, soudées immédiatement, sont soumises, dans une chaudière autoclave, à la température de 105 à 110 degrés, qui doit assurer la conservation. La chair musculaire à demi desséchée et comprimée se trouve dans de bonnes conditions de transport économique, car en raison de la réduction de 50 p. 0/0 de son volume et de son poids primitifs, l'arrimage en sera plus facile dans les navires, et le fret pourra diminuer de moitié. Quant à la qualité, si j'en puis juger par quelques essais directs, elle est très-bonne (1); on le conçoit, puisque les fibres n'ont pu éprouver cette forte dessiccation qui s'oppose à l'absorption ultérieure des liquides. On pourra donc leur rendre la proportion d'eau qu'elles ont perdue à la dessiccation: gonflées alors et suffisamment hydratées, ces fibres se trouveront dans des conditions favorables pour subir convenablement les procédés usuels de cuisson et d'assaisonnement. L'auteur du procédé que je viens de décrire l'a même rendu directement applicable à la nourriture des troupes en campagne. Il comprime et conserve la viande dans des boîtes cylindriques allongées faciles à placer dans le sac de chaque soldat, et contenant dix ou quinze rations très nourrissantes, toutes prêtes et agréables à manger, même froides, avec le pain.

Ce n'est pas seulement par la dessiccation, c'est par la salaison qu'on traite certaines viandes dont on veut assurer le transport et la conservation. Parmi les procédés de salaison, le premier rang appartient sans contredit au procédé anglais qui donne les produits alimentaires bien connus et si estimés sous les noms de *jambons du Yorkshire* et *du Canada*, dont l'exposition universelle a offert de volumineux et très remarquables échantillons. La chair des différentes parties des animaux comestibles pourrait être ainsi préparée. Il s'agit simplement de mettre toute la superficie des morceaux de viande en contact avec un mélange à parties égales, et fréquemment renouvelé, de sel marin, de sucre et de salpêtre (azotate de

(1) Nous devons faire remarquer à ce propos que sur la qualité de certaines viandes importées d'Amérique et provenant des porcs qui pullulent dans plusieurs états de l'Union, les avis ont été partagés. Parmi les consommateurs qui ont essayé l'emploi de ces viandes salées, les uns les ont jugées très défavorablement, bien que le prix de revient représentât une économie d'environ 50 pour 100, si l'on tenait compte de la proportion plus grande de substance réelle, ou de la moindre quantité d'eau contenue à poids égal dans ces morceaux de porc. La mauvaise opinion qu'on s'en était faite tenait en général à ce que les expéditeurs avaient fait un choix entre les morceaux, réunissant ensemble tous ceux qui étaient de première qualité, et renfermant à part, pour les livrer de préférence au public, les morceaux de deuxième et troisième choix, et d'une qualité inférieure.

potasse). Les propriétés antiseptiques des trois substances s'ajoutent ou agissent simultanément; elles préviennent toute altération, sans opérer cette contraction de la fibre musculaire, cette sorte d'induration caractéristique des salaisons ordinaires. Et lorsque l'air ambiant a consolidé les chairs en vaporisant une partie de l'eau renfermée dans les tissus, la consistance devient plus ferme, et la conservation est assurée pour longtemps, sans qu'il soit besoin d'enfermer ces produits dans des vases hermétiquement clos et toujours dispendieux. Les viandes préparées de cette façon offrent, même à l'état cru, un aliment plus agréable, bien plus facile à digérer et plus profitable que les salaisons ordinaires. La préparation serait peu dispendieuse, si, dans l'intérêt de l'accroissement des subsistances, il était loisible à chacun d'y employer les agens antiseptiques (sel, sucre, salpêtre) exempts de droits. On parviendrait peut-être alors à rendre l'opération plus économique, soit en substituant en partie au salpêtre du sulfate de soude, soit en remplaçant par des procédés mécaniques les manipulations des morceaux de viande, et en hâtant l'évaporation à l'aide d'une ventilation forcée.

Il nous reste à parler d'un procédé de conservation qui parut d'abord offrir les plus remarquables avantages, ou du moins fit une grande sensation parmi les gens du monde. Le résultat semble cependant jusqu'ici bien loin de justifier les espérances qu'on avait conçues. Peut-être n'est-il pas hors de propos de prémunir le public à cet égard. Ce n'est pas d'ailleurs un moyen nouveau, bien qu'on l'ait présenté comme tel. Darcet et d'autres étaient parvenus, il y a longtemps, à garantir pendant quelques semaines les viandes d'altération, en les enrobant d'une solution de gélatine assez concentrée pour former sur toute la superficie du morceau une couche continue, épaisse de trois ou quatre millimètres, sensiblement imperméable à l'air. Placée dans ces conditions, la chair musculaire semblait à l'abri de la fermentation putride, mais il était impossible de prévenir toute altération mécanique ou chimique de l'enveloppe elle-même : le moindre frottement d'un corps anguleux et dur l'entamait, un excès momentané d'humidité ou le contact de quelques gouttes d'eau devait y déterminer des moisissures capables de perforer cette enveloppe organique en la liquéfiant. Toutefois quelques succès obtenus d'abord inspirèrent une si grande confiance aux directeurs de l'une de ces entreprises, qu'un essai en grand fut proposé, puis exécuté avec le concours des administrations de la guerre et de la marine. Des viandes, préparées sous les yeux des représentans de ces administrations, furent enfermées dans des caisses; une partie de celles-ci restèrent dans des magasins entretenus à une température douce par le voisinage des fours de boulangerie; le surplus des caisses dûment scellées fut chargé à bord d'un navire allant à Constanti-

nople. Au retour du vaisseau, on réunit tous les échantillons afin de procéder à l'examen définitif; mais cet examen fut en quelque sorte rendu inutile, car dès avant l'ouverture des caisses le résultat non douteux de l'expérience se manifestait à distance de chacune d'elles par des émanations nauséabondes sur lesquelles il était impossible de se méprendre.

Nouveau dans son application à la chair musculaire et dans ses résultats, le procédé de conservation des viandes par la dessiccation nous paraît aujourd'hui consacré par l'expérience. Il n'est pas sans analogie avec une autre invention qui a rendu d'immenses services à nos flottes, à nos armées, et dont les heureuses conséquences se propagent dans les approvisionnemens de l'économie domestique parmi toutes les classes de la population. Cette invention, dont les produits, dignes du plus haut intérêt, ont figuré avec honneur à l'exposition universelle, — due aux persévérans efforts d'un simple jardinier, — a reçu les plus hauts témoignages d'approbation de l'Académie des Sciences, des Sociétés centrales d'Agriculture et d'Horticulture, de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, enfin du jury international à l'occasion du grand concours ouvert à Londres en 1851. Tout porte à croire qu'elle sera jugée aussi favorablement dans le concours universel qui, au moment où nous écrivons, est à la veille de se terminer.

Le procédé de conservation et de compression des légumes s'exploite actuellement, non-seulement en France, mais encore en Angleterre, en Belgique, en Allemagne et jusqu'en Russie. Créé chez nous, il vient, comme le procédé d'Appert, d'y recevoir des améliorations notables, grâce au concours de plusieurs chimistes manufacturiers soutenus par une honorable association financière. Le moyen primitivement employé consiste à dessécher rapidement, dans un courant d'air chauffé à une température peu élevée, les légumes nettoyés, étendus sur des toiles claires. Lorsque la dessiccation est à son terme, et que les produits, exposés à l'air, y ont repris de la souplesse avec un peu d'humidité, l'opération se termine par une forte pression sous des machines hydrauliques. On réduit tellement ainsi le volume, que les feuilles comestibles des choux, des épinards, les bourgeons dits choux-fleurs et les petits choux de Bruxelles forment des tablettes aussi compactes et pesantes que des planchettes en bois. Et, chose bien remarquable, toutes ces parties des plantes alimentaires, lorsqu'une tablette comprimée est mise dans dix fois son volume d'eau tiède, se gonflent et reprennent leurs dimensions et leur coloration primitives.

On ne reprochait à ces utiles produits que d'exiger une longue immersion dans l'eau avant de pouvoir être convenablement soumis

à la cuisson, — en outre d'acquérir une certaine odeur de fenaison peu convenable. Ce sont ces inconvéniens qu'on a réussi à faire disparaître. Il suffit en effet de soumettre, un instant avant la dessiccation, les légumes à la vapeur surchauffée pour coaguler les matières albuminoïdes végétales et en prévenir la légère altération ultérieure, pour rendre également plus perméables les cellules qui renferment les sucs nutritifs et faciliter la pénétration de l'eau qui doit hâter la cuisson. On jugera de l'importance de ce perfectionnement quand on saura qu'il suffit maintenant d'une immersion dans l'eau froide ou tiède pendant trente ou soixante minutes pour obtenir le résultat qui exigeait naguère une immersion de six ou dix heures, qu'en outre toute saveur ou odeur de fenaison a disparu pour faire place aux caractères naturels, rappelant l'arôme et la saveur spéciales de ces alimens végétaux.

Chacun comprendra les immenses avantages que présente une alimentation avec des légumes frais, venant tempérer et presque détruire les inconvéniens d'une nourriture exclusive de biscuits d'embarquement et de viandes salées dans les voyages de long cours, et pour les approvisionnemens des armées en campagne et des voyageurs. Ces avantages ont été si bien appréciés, que l'industrie nouvelle a pris rapidement un développement considérable : en 1850, on a produit dans la première usine, à Paris, 22,000 kilos de ces conserves, et 1,200,000 kilos en 1854. Les fondateurs des deux systèmes forment aujourd'hui une seule et même compagnie, dont les produits atteindront en 1855-56 le chiffre de 4 millions de légumes secs, représentant 60 millions de légumes frais récoltés dans six localités différentes.

L'intérêt qu'offrent ces divers procédés dans leurs rapports avec l'alimentation publique nous ramène à la question principale traitée dans cette étude, et sur laquelle nous ne dirons plus qu'un mot en terminant. Nous croyons avoir montré que la production de la viande est insuffisante en France, mais que l'on possède aujourd'hui des données certaines sur les développemens à introduire dans la consommation de cette denrée et dans les industries chargées de l'assurer. Nous croyons avoir montré aussi qu'en présence de la rareté des viandes fournies par les éleveurs nationaux, notre pays possède dans l'application de quelques procédés ingénieux un moyen puissant de pourvoir avec économie à l'alimentation publique. C'est encore à la science qu'est due la découverte de ces perfectionnemens, et ici, comme pour l'alimentation en céréales, son double but, — salubrité et bon marché, — a été, on peut le dire, pleinement atteint.

PAYEN, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre 1855.

Nous entrons dans une saison où l'opinion européenne va se trouver pendant quelques mois en présence de deux faits simultanés. Les opérations militaires subiront forcément quelque interruption, et l'interruption de la guerre laissera tous les bruits de paix se produire, comme ils se sont produits déjà, il y a peu de jours, avec une persistance à laquelle il n'a manqué que d'être mieux fondée. Ce n'est pas que la suspension de la guerre soit nécessairement absolue et complète; à Sébastopol même, le feu continue entre le nord et le sud; sur d'autres points, les hostilités n'ont point cessé. Kinburn est occupé, et de là nos forces menacent Kherson ou Nicolaïef; le contingent turc levé par l'Angleterre a été envoyé à Kertch; de puissans moyens d'action ont été concentrés à Eupatoria. Enfin, sur la Tchernaïa, les alliés sont prêts à combattre, tandis que les soldats du tsar se retranchent dans leurs positions et semblent n'avoir pas perdu tout espoir de disputer le terrain : de telle façon que d'un instant à l'autre un choc peut éclater, soit que l'armée russe cherche encore une fois à briser le cercle qui l'enveloppe, soit que les armées alliées prennent elles-mêmes l'offensive. Rien n'indique d'un autre côté que l'hiver, ce tout-puissant médiateur, ne puisse être favorable à la paix. Il faut espérer au contraire qu'il en sera ainsi; mais tout ce qu'on a pu dire jusqu'à ce moment ne reposait sur aucune présomption sérieuse : c'est une fausse lueur qu'on a laissé briller. Après tout ce qu'elles ont fait, après les efforts immenses et victorieux qu'elles ont accomplis, la France et l'Angleterre ont le droit d'attendre sans précipitation comme sans inquiétude les effets des coups qu'elles ont portés, et le témoignage direct, irrécusable, de dispositions plus conciliantes de la part du cabinet de Pétersbourg. La Russie laissera-t-elle s'écouler ces heures précieuses de l'hiver sans faire des propositions acceptables? C'est son secret, fort bien gardé jusqu'ici.

Ce ne sont point à coup sûr les motifs plausibles qui peuvent lui manquer pour la déterminer à la paix. Elle n'a qu'à compter les désastres qu'elle a essuyés, et qu'elle aurait pu si aisément éviter depuis un an : sa citadelle de la Mer-Noire emportée et détruite, ses armées décimées, ses frontières, de la Baltique à l'Euxin, menacées, ses campagnes appauvries, ses populations épuisées par un recrutement permanent. Il n'est point jusqu'en Asie où le drapeau du tsar n'ait été contraint de se replier sans gloire. Depuis le commencement de la guerre, la puissance moscovite en est à poursuivre une campagne contre cette faible armée turque de l'Anatolie; elle n'a abouti qu'à la sanglante déroute de Kars, et la présence d'Omer-Pacha contribuera désormais sans doute à maintenir l'ascendant regagné par l'armée ottomane. Sur tous les points, on peut le dire, la guerre n'a été pour la Russie qu'une série de défaites et de déceptions. Que faut-il donc de plus? En prolongeant la lutte, le cabinet de Saint-Pétersbourg cède évidemment à une illusion ou à un calcul qui l'a jusqu'ici constamment trompé, et qui l'a conduit là où il est aujourd'hui. Il a voulu disposer en maître de l'empire ottoman, il a son sol envahi; il a refusé de croire à la possibilité d'une alliance sérieuse entre la France et l'Angleterre, cette alliance a été scellée et devient chaque jour plus intime, plus nécessaire, et pas conséquent plus durable? Il s'est tenu pour suffisamment garanti à l'occident par l'immobilité de l'Allemagne : il ne s'est point trompé ici absolument sans doute; mais, pour que son calcul eût été juste jusqu'au bout, il aurait fallu qu'il fût victorieux. Enfin il s'est efforcé d'intimider et de contenir les états du Nord, ces états lui échappent en ce moment, ou sont sur le point de lui échapper. Quoi donc encore! Si la Russie ne saisit pas la dernière occasion qui s'offre aujourd'hui de régler ce grand conflit avant qu'il ait pris des proportions plus vastes, elle cède peut-être à une suprême illusion : elle compte sur le temps, sur les événemens imprévus, sur les catastrophes qui, en ébranlant une fois de plus le continent, pourraient la délivrer de l'orage qu'elle a amassé sur elle. C'est à l'Europe de tromper ces calculs et de rester ferme en ses desseins, prête à signer une paix équitable et forte cet hiver, si elle est possible, si la Russie veut y souscrire, ou à soutenir au printemps une lutte qui, en s'agrandissant et en changeant peut-être de théâtre, entraînera naturellement des conditions nouvelles.

Telle est l'alternative qui se dessine actuellement dans la situation de l'Europe, et en jugeant les choses à ce point de vue, l'événement le plus important aujourd'hui sans contredit est le voyage du général Canrobert en Suède. Les ovations enthousiastes qui lui ont été décernées en Allemagne à son passage, les acclamations qui ont salué son arrivée à Stockholm, donnent à sa mission une portée dont on ne saurait méconnaître la grandeur. Aussi l'un des principaux journaux de Londres, connu pour son esprit d'initiative, le *Times*, dans un article dont la presse anglaise tout entière a retenti, retrace-t-il sans détour, en parlant de ce voyage, des combinaisons politiques fort étendues vraiment, dont il va jusqu'à discuter les conditions et indiquer les conséquences. Les faits ont-ils ainsi marché au pas de course, ou, si l'on veut, au pas de la feuille anglaise? Il y a ici une responsabilité qu'il faut laisser au journal de Londres. Quoi qu'il en soit, on ne peut manquer

d'être frappé dans toute l'Europe en voyant le chemin que, par la seule durée de la guerre, font au moins dans les esprits les hypothèses les plus hardies et les plus éloignées du point de départ de cette question, dont l'annulation de la prépondérance russe dans la Mer-Noire ne sera bientôt plus peut-être qu'une phase promptement dépassée. Voilà l'étrange résultat auquel est arrivée la Russie. En appelant tous les regards sur son ambition et ses envahissemens en Orient, elle a attiré l'attention sur l'excès de sa prépondérance dans le Nord et au centre du continent, en Allemagne et dans la Scandinavie. Après les lumineuses révélations publiées récemment ici même sur les rapports de la Suède et de la Russie depuis la fin du dernier siècle, durant la crise de l'empire, il serait superflu d'indiquer plus amplement ce que peut devenir le rôle du premier successeur de Charles-Jean dans la suite du conflit actuel. Ce rôle ne peut qu'être conforme aux vrais intérêts de la péninsule scandinave, dont la représentation la plus complète est dans les couronnes unies de Suède et de Norvége. Les intérêts de cette péninsule ne fussent-ils pas clairs comme la lumière du jour, il ressortirait encore d'une curieuse correspondance adressée au journal anglais dont nous parlions par un Norvégien sur les empiétemens de la Russie dans le Finnmark.

Ce pays peu connu, aussi pauvre que faiblement peuplé, et qui forme l'extrémité nord-ouest de l'Europe, ne paraît pas au premier abord devoir attirer beaucoup l'ambition d'une grande puissance. La politique du cabinet de Pétersbourg n'en a point jugé ainsi, et depuis longtemps elle travaille à s'insinuer sur le revers occidental des derniers prolongemens des alpes norvégiennes jusqu'à ce dédale d'îles, de golfes étroits et profonds de la Mer du Nord, *où la mer ne gèle jamais*. Il suffit de ces simples mots pour comprendre l'importance qu'elle y attache et le parti qu'elle en tirerait. Dans ces dernières années, on a senti le besoin à Pétersbourg d'endormir les défiances du cabinet de Stockholm et du parlement norvégien en laissant tomber la question; mais jusque-là la Russie n'avait rien négligé pour intimider et séduire tour à tour les malheureux habitans de ces contrées désolées, et pour peser par d'injustes exigences sur le gouvernement qui les doit protéger. Un grand nombre d'officiers russes ou finlandais ont exploré le pays sous divers prétextes, et on s'est efforcé de préparer, par tous les moyens familiers à l'ambition russe, un agrandissement qu'on aurait déguisé sous l'apparence d'une rectification de limites. Dans l'état actuel des choses, démasquer ces plans, c'est les déjouer, et il n'en reste qu'une preuve de plus des dangers que faisait courir à toutes les nationalités voisines, comme à l'équilibre général, une puissance dont l'ambition était sans bornes, la politique sans scrupules et les ressources immenses. Contenir l'expansion de cette puissance, faire rentrer dans ses limites cette activité incohérente, fortifier les barrières qui doivent rassurer l'Occident, la Turquie, le Nord contre ses menaces, telle est la tâche que l'empereur Nicolas a imposée, sans provocation de leur part, à la France et à l'Angleterre. C'est une tâche qui grandit sans doute avec l'obstination de la Russie; mais aussi, à mesure qu'elle grandit, l'alliance entre l'Angleterre et la France semble devenir plus étroite, plus capable d'entraîner à sa suite d'autres combattans sous le même drapeau. Sans prétendre devancer les événemens, il est permis dès

aujourd'hui de ne plus douter des dispositions réelles de la Suède, de ses sympathies pour la cause occidentale, — sympathies qui, à l'heure dite, se transformeront sans effort en une coopération directe à la guerre.

Ainsi on peut déjà distinguer tous les élémens d'une situation nouvelle. Le faisceau des alliances européennes se fortifie et se resserre, tandis que l'isolement de la Russie s'accroît. L'Allemagne se résoudra-t-elle enfin à suivre l'impulsion qui pousse les peuples dans la sphère d'action occidentale? Ce rôle qu'elle aurait pu prendre si utilement et si efficacement, l'Allemagne l'a laissé à d'autres pays, reculant quant à elle devant l'aveu d'une politique. Alliée des puissances occidentales! elle n'a point voulu l'être; alliée de la Russie! elle n'a point osé le devenir; médiatrice! elle ne serait point acceptée. On dirait qu'en tout elle s'est proposé de suivre une politique d'incompétence et d'abstension. L'Allemagne a réussi à ne rien faire. Cela peut tenir à bien des circonstances; mais la principale, à coup sûr, est l'état de division, de morcellement et d'antagonisme qui rend ce grand corps si difficile à mouvoir. Il faut bien le dire : la guerre froisse tous les goûts, toutes les habitudes, toutes les passions étroites de ces petits états allemands et des hommes qui les gouvernent, parce que la guerre, en les contraignant à se grouper autour de la Prusse ou de l'Autriche, leur fait sentir la dépendance dans laquelle ils vivent. Les petits états allemands devaient répugner bien plus vivement encore à une guerre contre la Russie, car depuis longtemps ils se sont accoutumés à chercher dans le tsar un protecteur contre les prétentions absorbantes de l'Autriche et de la Prusse. On sait tout ce qu'a fait l'empereur Nicolas pour entretenir ces dispositions dans les petites cours germaniques, et comme en définitive les petits états consultent leurs intérêts bien plus que l'indépendance de l'Allemagne et les grands intérêts de l'Europe, ils se sont trouvés tout naturellement russes encore plus qu'allemands. C'est ainsi que depuis le commencement de la guerre il n'a cessé d'y avoir en Allemagne un travail public ou secret en faveur de la Russie. C'est ainsi que s'organisait l'an dernier la conférence de Bamberg, qui a eu pour résultat d'endormir l'Allemagne dans une impotente neutralité, de fournir un point d'appui aux tergiversations de la Prusse et de retenir l'Autriche, ou du moins d'offrir un prétexte à ses temporisations.

Voici cependant aujourd'hui que les organisateurs de la conférence de Bamberg, le premier ministre de Saxe, M. le baron de Beust, et le président du conseil de Bavière, M. von der Pfordten, viennent de faire un voyage en France. Les inclinations russes de ces deux personnages n'étaient point un mystère jusqu'ici; M. de Beust notamment a pu passer pour le meilleur ministre de la Russie en Allemagne. Si l'un et l'autre sont venus à Paris, ce n'est point sans motif apparemment; on peut bien en conclure du moins que leur politique tend à se modifier et à se tourner vers les puissances occidentales. Cela veut-il dire que les états allemands sont prêts à l'action? Cela peut prouver simplement qu'ils commencent à désespérer de la Russie. Chose étrange! l'Allemagne a cru agir dans l'intérêt de la paix, elle n'a fait que rendre la guerre plus intense et plus compliquée. S'il y eut jamais une puissance mise en demeure de remplir une mission simple, nette et décisive,

c'est l'Allemagne; elle avait dans la main la paix du monde à l'origine de la lutte. Il suffisait qu'elle acceptât ouvertement la solidarité de la cause occidentale et qu'elle ne déclinât aucun des devoirs d'un grand état. La Russie eût hésité sans doute devant cette formidable et irrésistible coalition de tous les intérêts européens. En ne faisant rien, l'Allemagne a laissé s'accumuler de terribles difficultés pour la paix; elle a nui à la Russie elle-même, qu'elle voulait peut-être servir, et elle a travaillé à sa propre déconsidération. Elle s'est exposée à voir le conflit actuel se dénouer et se régler en dehors de son action et de sa participation. Il serait à souhaiter que le voyage de MM. von der Pfordten et de Beust fût l'indice de dispositions nouvelles, bien que tardives, de la part des états secondaires de l'Allemagne.

Quant à l'Autriche en particulier, bien que son attitude diplomatique ait eu en certains momens un caractère plus décidé, il serait cependant difficile de savoir quelle différence réelle il y a entre ses actes et ceux des autres états allemands. L'Autriche est notre alliée, il est vrai; il y a un an bientôt qu'elle a signé le traité du 2 décembre. Entre la Russie et les puissances occidentales, elle ne se considère point comme neutre; elle est tout entière dans notre camp. Qu'a-t-elle fait pourtant? — Des vœux peut-être pour nos succès. Aussitôt après la conférence de Vienne, l'Autriche refusa d'entrer en lice, sous prétexte qu'elle avait été complétement étrangère à l'expédition de Crimée. Sébastopol est tombé aujourd'hui, la guerre a pris une face nouvelle. Pour ce qui regarde l'Autriche, on n'a entendu parler encore que d'assez nombreuses vexations exercées par ses soldats dans les principautés. Le cabinet de Vienne sert-il du moins la cause commune par d'autres efforts et sur un autre terrain? Il y a en Italie un petit pays qui, avec une simple et vigoureuse décision, est entré le premier dans l'alliance occidentale : c'est le Piémont. Il semble que depuis quelque temps l'Autriche redouble d'aigreur et de procédés malveillans à l'égard du cabinet piémontais. On l'a vu récemment dans cette affaire diplomatique qui a eu lieu à Florence, et qui n'est point réglée encore. En lui-même, l'incident est peu de chose. Le cabinet de Turin a nommé un jeune homme, M. Antonio Casati, attaché de légation à Florence. Le gouvernement toscan était informé, suivant l'usage, de cette nomination. Arrivé à son poste, M. Casati échangeait des cartes avec le ministre des affaires étrangères lui-même. Tout semblait donc régulier, lorsque le cabinet du grand-duc s'est ravisé sous l'influence fort peu dissimulée de l'Autriche. Le jeune attaché de légation en effet est d'origine lombarde; il est fils du comte Casati, qui a joué un rôle éminent dans la révolution de 1848, et il a fait lui-même un livre sur *Milan et les princes de la maison de Savoie*, — un livre fort peu autrichien, il faut le dire. Le cabinet toscan a trouvé là un prétexte pour signifier au ministre du Piémont que M. Casati ne serait point admis aux réceptions de la cour. De là des explications fort vives, des récriminations et des notes acerbes, qui ont fini par aboutir au rappel de la légation sarde de Florence et à une sorte d'interruption de rapports diplomatiques.

Il est facile de voir les points saillans de ce différend. Avec un peu plus de circonspection, le cabinet de Turin se fût abstenu peut-être d'envoyer M. Casati à Florence, à la cour d'un archiduc; mais dès que la nomination avait

été faite et agréée, dès que M. Casati avait été admis, quel genre de péril pouvait créer sa présence à Florence, lorsque d'ailleurs aucun motif d'indignité n'était invoqué et ne pouvait l'être? On a cherché à établir quelque analogie entre cette affaire et la querelle qui s'éleva en 1848 à Madrid entre le cabinet de la reine Isabelle et le ministre anglais, M. Bulwer, qui fut un peu brutalement expulsé de la Péninsule, sans que son gouvernement prît fait et cause pour lui. On n'oublie qu'un détail, c'est que M. Bulwer avait été pris la main dans les émeutes de Madrid et de Séville, et que le cabinet espagnol, en lui délivrant ses passeports, usait du droit incontestable de légitime défense. Rien de semblable n'a eu lieu à Florence; cela est si vrai, que le cabinet du grand-duc n'a point songé de lui-même à réclamer le rappel de M. Casati. Il en résulte, et c'est là le point à observer, que la seule, la véritable difficulté est dans l'intervention de l'Autriche, mettant deux états italiens en querelle pour une question qui la concerne, et qui ne concerne qu'elle. Quoi qu'il en soit, cet incident s'apaisera sans doute; il disparaîtra comme il est venu, au milieu d'une situation générale qui tend chaque jour à se simplifier, et qui se résume dans cette alternative que nous signalions : la paix dans les quelques mois d'hiver qui vont suivre, ou au printemps une lutte formidable, dans laquelle chaque nation viendra prendre rang à son tour.

C'est dans des instans comme ceux-ci que les mouvemens diplomatiques prennent naturellement le plus d'importance, et comptent surtout parmi les faits extérieurs ou intérieurs de chaque pays; ils tirent leur signification des circonstances, du choix des hommes. Il y a toujours pour notre diplomatie un rôle sérieux et utile à remplir en Italie, et ce rôle grandit au milieu des événemens qui se déroulent. Les représentans de la France ont d'ailleurs une mission délicate et difficile fort souvent; ils ont à faire prévaloir des conseils salutaires, à décourager l'esprit révolutionnaire aussi bien qu'à tempérer les réactions trop violentes et à contenir parfois de trop visibles mauvais vouloirs. C'est par un mélange de modération et de fermeté qu'ils peuvent maintenir intacte l'influence française, sans porter atteinte à l'indépendance des gouvernemens. On a vu ce qui est arrivé récemment à Naples. Un nouveau ministre français vient d'être envoyé dans les Deux-Siciles : c'est M. le baron Brenier, directeur de la comptabilité au ministère des affaires étrangères. M. Brenier va remplacer M. Delacour, qui quitte la diplomatie active pour entrer au conseil d'état. La mission de M. Brenier est, ce nous semble, toute tracée par la fermeté qui a été mise à ramener le cabinet napolitain à une appréciation plus exacte de ses devoirs, et par les manifestations publiques du gouvernement français contre toute pensée de connivence avec des tentatives révolutionnaires dans le royaume des Deux-Siciles. La légation française à Florence vient, d'un autre côté, de subir également une modification. Notre ministre en Toscane, de M. Montessuy, passe à Francfort, où il est accrédité près la confédération germanique, et il a pour successeur à Florence M. le prince de Latour d'Auvergne. Ces changemens, du reste, ont coïncidé avec une modification accomplie dans l'intérieur même du ministère des affaires étrangères. M. Armand Lefebvre quitte la direction politique pour devenir directeur de la comptabilité, et il

est remplacé par M. Benedetti, qui a été pendant quelque temps chargé d'affaires à Constantinople. S'il s'est propagé d'autres bruits de modification ou de recomposition ministérielle, le gouvernement les a démentis.

De tous les faits intérieurs d'une autre nature qui s'accomplissent, l'un des plus considérables, l'un des plus éclatans au point de vue matériel est sans nul doute le développement des chemins de fer. Chaque jour, quelque nouveau tronçon est mis en circulation, et bientôt l'immense réseau s'étendra sur la France entière, coupée et sillonnée par la vapeur. Il arrive périodiquement qu'on publie le chiffre des recettes des chemins de fer, et on s'applique à faire ressortir les rapides progrès réalisés d'année en année, de mois en mois. Le chiffre des recettes grossit en effet chaque jour, et c'est là un point très satisfaisant tout d'abord pour les actionnaires ou les compagnies. Il ne faudrait pas cependant que tout fût grand dans les chemins de fer, même les accidens et les malheurs qu'ils causent. Or c'est là justement depuis quelques mois un des objets de la préoccupation publique. Les accidens se sont succédé sur diverses lignes; des malheurs sont arrivés. Quelle est la cause de ces événemens douloureux? Sont-ils au-dessus de toute prévoyance humaine? Pourraient-ils au contraire se rattacher par quelque côté à ce chiffre croissant des recettes, c'est-à-dire à l'accumulation des trains sur une même voie? Le gouvernement a pris l'initiative d'une enquête sur ces questions, a institué des conférences où elles doivent être débattues. Ce qu'il y a d'obscur pour le public se dissipera vraisemblablement, et des mesures seront prises pour garantir la vie des hommes. A part leurs sentimens d'humanité, qui ne sont point en cause, les administrateurs des chemins de fer eux-mêmes sont intéressés à ce qu'il en soit ainsi; il y a pour eux une responsabilité qu'ils ne sauraient éluder. Cette responsabilité tient surtout au monopole qu'ils exercent. Il n'est point sans doute au pouvoir des directeurs de chemins de fer, comme on l'a dit, de supprimer l'imperfection humaine et d'empêcher l'ivresse, le sommeil ou l'oubli d'un employé inférieur; mais ils ont la liberté du choix de leurs employés, le soin exclusif des moyens qu'ils ont à prendre, de même qu'ils recueillent les profits de l'entreprise, — et c'est ce qui constitue leur responsabilité. A un point de vue général, les chemins de fer sont encore un fait économique très mystérieux, très incertain dans ses conséquences. Ils contribuent à l'accroissement de la richesse publique, cela est vrai; mais quelle est la nature de cet accroissement, quelle est sa portée réelle, quels sont ses caractères, et quelle sera son influence sur la société tout entière? Ce sont là autant de problèmes qui se lient à cette autre grande question du mouvement industriel contemporain, au milieu duquel vacillent toutes les notions morales et pâlissent les lumières de l'intelligence. Il y a là une lutte obscure et formidable avant que le jour se fasse de nouveau, et éclaire dans leur marche les peuples modernes.

Si l'on observe bien, il y a au moment présent un sentiment indéfinissable des faiblesses de l'esprit littéraire et un besoin instinctif de rechercher un autre ordre d'inspirations et d'émotions. De là des essais et des tentatives de toute sorte, principalement dans le roman, le plus éprouvé des genres littéraires. Où tendent ces essais? quel est le caractère de ces tentatives?

Ici commence l'incertitude. Ce n'est pas que les poétiques manquent; elles se multiplient au contraire, et elles ne font qu'ajouter à la confusion par leur incohérence même, quand elles ne sont pas tout simplement la corruption des théories et des tendances qu'elles ont l'ambition de remplacer. Que font en effet beaucoup des novateurs de l'heure actuelle? La plupart sont des imitateurs qui vivent d'une inspiration épuisée, et se bornent à donner des noms nouveaux à des inventions anciennes. Comme il y a de petits poètes, il y a de petits conteurs, de petits romanciers. M. Louis Ulbach publiait récemment un récit, *Suzanne Duchemin;* il faisait plus, et prétendait, dans une préface, tracer au roman une route nouvelle, lui indiquer la source où il pouvait se rajeunir. On peut facilement admettre le point de départ de M. Ulbach. — Rien n'est plus vrai, ce qu'on nomme le réalisme est moins une création intellectuelle qu'une vulgaire reproduction, sans originalité et sans vie. La fantaisie n'est qu'un frivole et bizarre enfantillage d'imagination. La littérature à images n'a enfanté que des mots et des riens sonores; elle n'entrevoit que la forme, l'éclat extérieur des choses. La littérature qui affecte une couleur politique n'est point une littérature, c'est un pamphlet, une spéculation sur les passions de secte et de parti. — Où donc l'auteur place-t-il son idéal? Le croirait-on, c'est dans les œuvres de Balzac, de l'écrivain qui, avec de rares qualités d'observation sans doute, a le plus contribué à la corruption de l'art contemporain. Que le romantisme soit en voie de transformation, cela peut être; qu'il apparaisse aujourd'hui agrandi et purifié, et que Balzac soit le révélateur de l'ère nouvelle, c'est ce dont on peut douter, comme aussi M. Ulbach donne un étrange spécimen de la rectitude de son jugement en ne voyant que stérilité et indigence dans l'auteur de *Rolla* et dans l'auteur de *Colomba*, qu'il place dans la littérature à idées!

Au fond, le plus clair des vues de M. Ulbach, c'est qu'il ne faut être exclusivement d'aucune école, qu'il faut réunir le mouvement et la rêverie, l'idée et l'action, et qu'il faut faire de bons romans, ce qui n'est peut-être pas d'une extrême nouveauté. L'œuvre de M. Ulbach justifie-t-elle sa théorie? L'œuvre, de pauvre invention vraiment, est une histoire fort simple, peu accidentée, avec quelques personnages, tels qu'un jeune homme inquiet et rêveur, une femme déjà âgée et dévorée de tous les feux de l'amour, puis autour — ce que l'auteur appelle les comparses, représentant le devoir, la vie réelle, les préjugés du passé, le monde de la province. M. Ulbach s'élève avec raison, dans sa préface, contre les passions excentriques et folles qui remplissent le roman depuis vingt ans. Qu'est-ce donc que cette Suzanne Duchemin qui sur son déclin porte dans ses veines la flamme d'une passion qu'elle n'ose avouer? L'auteur appelle Mme Duchemin une sainte Thérèse laïque: c'est plutôt une sainte Thérèse sensuelle, ce qui est tout le contraire de la pure et chaste mystique, — et c'est ainsi que dans la théorie comme dans l'œuvre, dans l'idée comme dans l'expresssion, apparaissent ces faiblesses, ces incertitudes et ces incohérences dont nous parlions.

Où donc est le symptôme de cette vie nouvelle à laquelle les esprits aspirent? Est-ce dans les récits que M. Laurent Pichat réunit sous le titre de *Cartes sur table?* L'auteur du moins ne fait pas de préface; il laisse ses his-

toires révéler toutes seules l'inspiration d'où elles procèdent, le but où elles tendent. Le principal de ces récits est *le Secret de Polichinelle*. C'est encore la comédie humaine, la peinture de la vie sociale sous ses divers aspects. Deux jeunes gens s'en vont dans la vie, la main dans la main, bien différens de caractère cependant. Maurice Delayen est un jeune homme faible et irrésolu, livré à toutes les séductions et à toutes les tromperies, aussi prompt à s'enflammer qu'à se décourager. Il n'a point connu sa mère, morte en le mettant au monde; il ne connaît guère son père que le jour où celui-ci meurt, laissant subitement son fils dans l'opulence. Arsène Pellegrin est l'homme fort dans cette histoire, le héros à la fois sceptique et croyant, qui réunit la connaissance de toutes les turpitudes sociales, le dédain des hommes et le sentiment d'un idéal supérieur. C'est Arsène qui prendra Maurice par la main et qui sera le Mentor de cet autre Télémaque dans l'aventureuse carrière de la vie. Il le fera boire à la coupe amère de l'expérience, et lui enseignera le mépris en levant autour de lui tous les masques. Il lui montrera des dames de charité cachant la perversité sous l'apparence de la dévotion, des généraux qui font la guerre à la bourse des autres, le monde tout entier occupé à s'amuser, à se tromper et à se corrompre, car c'est un des points principaux de cette singulière poétique de représenter tout ce qui vit d'une vie régulière comme entaché de corruption et de mensonge. Si l'expérience ne suffit pas, s'il reste encore à Maurice quelques illusions, Arsène le conduira dans cette région indéfinissable où flottent toute sorte d'existences équivoques, joueurs suspects ou femmes perdues. Il le guérira des séductions du monde par l'orgie et le jeu. Et en définitive où vont-ils aboutir l'un et l'autre, Télémaque et Mentor, Maurice et Arsène? Maurice finira par épouser une jeune fille tombée dans la détresse, la propre nièce d'un général qui l'a volé. Quant à Arsène, il sera pris dans les journées de juin 1848, et il sera transporté en Afrique, où il ira souffrir pour l'humanité comme Prométhée sur son rocher. C'est là le dernier mot de cette histoire, et l'auteur ne semble avoir fait d'un style prétentieux une peinture si étrange et si violente du monde actuel que pour mieux montrer la nécessité d'une rénovation. Arsène est le confesseur de la foi nouvelle. Seulement quelle est cette rénovation? quelle est cette foi? Elle se compose de mots encore plus que d'idées et de convictions bien précises. L'auteur croit avoir dévoilé le monde réel, et il n'a peint qu'un monde fantastique et repoussant. Il croit avoir trouvé un idéal dominateur, et cet idéal n'est que la chimère impuissante des imaginations surexcitées. Que la société actuelle souffre, les témoignages en sont assez éclatans et se multiplient depuis un demi-siècle; mais il ne s'agit point ici de remèdes amphigouriques et humanitaires. Le vrai remède est dans le bien pratique, dans l'observation des lois morales, dans le respect de toutes les conditions immuables de la vie humaine.

De ces récits et de ces contes qui se succèdent, moisson nouvelle après les récits d'autrefois, l'un des plus curieux peut-être, un de ceux où il y a le plus d'intérêt, c'est un roman, — *le Blessé de Novare*, — qui est venu se jeter dans la mêlée littéraire sans bruit, sans nom d'auteur. Ce n'est point un écrivain exercé qui a composé cette histoire d'une exécution prolixe et d'un dessin confus; on y sent du moins un esprit d'une distinction naturelle, une imagination qui cherche la nouveauté au risque d'accumuler les

spectacles grandioses, en enfermant dans son récit tous les genres d'impressions, de souvenirs et de peintures. Voyez sur un revers des Alpes cette maison simple et rustique assise comme un nid d'aigle entre les châtaigniers et les pins d'Italie. Sous vos yeux, vous avez le lac Léman, les collines de la côte vaudoise, les glaciers de l'Oberland, les lignes du Jura, qui s'abaissent vers la France. C'est là que vient mourir d'une blessure reçue à la bataille de Novare un homme jeune encore, le comte Zélislas. Tout est mystérieux et étrange dans ce jeune homme. Par suite des alliances de ses pères, il porte dans ses veines le sang des Jagellons et des Plantagenets. Autour de lui est épars tout ce qui dénote le voyageur, des armes indiennes, une peau de tigre du Bengale; à son chevet se réunissent une sœur dévouée, un pair d'Angleterre, mari de cette sœur, un général autrichien, rude figure, ferme de principes, mais l'âme attendrie, car dans ce jeune homme, qu'il combattait la veille, il a retrouvé un frère. Ce n'est point cependant du coup qu'il a reçu à Novare que meurt le comte Zélislas, c'est d'une blessure bien autrement profonde. Gentilhomme polonais sans patrie, enfant de ce siècle, il porte deux fois dans le sein le germe d'une inquiétude inassouvie et mortelle.

C'est cette inquiétude qui l'a poussé en Afrique dans les rangs de nos soldats, puis dans l'armée anglaise des Indes. Il a erré dans les solitudes de l'Héoonda, cherchant partout un aliment à son activité fiévreuse; nulle part il n'a trouvé ce qu'il poursuivait. De retour en Europe au milieu des dernières révolutions, les fureurs des démagogues ont soulevé ses chevaleresques instincts. Sa fortune l'a poussé au service d'une cause héroïque, et cette existence vient se dénouer dans un chalet des Alpes. — Je sais le nom de mon ennemi, dit, lui aussi, le comte Zélislas, c'est l'idéal. Il parle presque comme Arsène Pellegrin. Seulement Arsène est le pédagogue d'un idéal prétentieux et vulgaire. Zélislas intéresse et émeut, parce qu'il est plus vrai, plus sincère et plus noble. S'il meurt de son mal, il le confesse à la dernière heure. Non pas que la poursuite de l'idéal véritable soit un mal; mais ce qu'on appelle de ce nom dans notre temps, n'est-ce pas le plus souvent l'impuissance ambitieuse d'âmes amollies et irritées? Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'à côté de ce fils des Jagellons mourant de sa blessure se trouve un jeune gentilhomme français, arrivé là tout exprès pour assister à la fin du drame, et tandis qu'il voit expirer Zélislas, il reçoit une lettre de Paris où on lui dit que la révolution s'apaise, que les gens avisés sont ceux qui songent à leurs affaires, qu'après tout, en fait de sermens, il n'y a que le second qui coûte,—d'où il suit qu'il doit se hâter de revenir pour prêter le premier et profiter des circonstances. Ceci est, il nous semble, le réel à côté de l'idéal.

La vie réelle du reste a elle-même ses romanciers et ses peintres. Certes il n'est point d'œuvre plus différente du *Blessé de Novare* que cette série d'esquisses appelées par M. Honoré Sclafer *les Paysanneries*. Voici quelque temps déjà que les paysans sont devenus des personnages dans la poésie et dans la peinture. Mme Sand, on le sait, fait des paysans quelque peu idylliques; il est des peintres qui les font plus réels ou plus vulgaires encore qu'ils ne sont véritablement. M. Honoré Sclafer ne paraît être ni de l'école de l'auteur du *Pressoir* et de *Claudie*, ni de l'école de M. Courbet : ses esquisses

ont le mérite de reproduire dans un cadre restreint quelques-uns des aspects de la vie rustique. Il y a un sentiment très réel et très exact de la nature, des mœurs des paysans, de la simple et forte originalité des campagnes; mais ce sont là, il faut l'ajouter, des germes encore plus qu'une œuvre véritable. En général, dans une infinité de ces essais, de ces contes ou de ces romans, de quelque nature qu'ils soient, à quelque genre qu'ils appartiennent, une chose est trop souvent absente : c'est l'esprit, c'est la sûreté et la finesse de l'observation, la séve ingénieuse, en un mot tout ce qui fut une qualité, un don de l'intelligence littéraire en France. Des contes amusans, d'une vive et libre observation, cela n'est point si commun, et c'est ce qui fait le prix des *Récits d'hier et d'aujourd'hui*, de M. de Valbezen. L'auteur est-il réaliste? est-il à la recherche de l'idéal? Il s'en préoccupe peu visiblement. C'est un conteur de verve et d'esprit, qui a beaucoup vu, qui connaît les mœurs de son temps et qui les peint, non sans mettre en relief, avec une sorte de liberté humoristique, les ridicules des hommes. Tels sont ces récits ou ces proverbes de *la Queue du chien d'Alcibiade*, de *la Retraite des dix mille*, et de *la Veillée au château*. L'auteur vous conduira d'un salon de Paris au cap de Bonne-Espérance ou dans l'Inde, et il amuse par la variété et la vivacité du récit, comme d'autres fatiguent par la lourdeur et la monotonie.

Revenons de ces scènes de l'imagination à la réalité des faits publics, aux agitations politiques dont le Nouveau-Monde a toujours sa part. L'ordre est loin de se rétablir dans la malheureuse république mexicaine; la révolution s'y prolonge au contraire avec son cortége ordinaire de désastres, de corruptions et de mensonges, mais surtout cette fois avec un caractère de grossièreté barbare qu'elle tient du principal élément qui y domine, l'ascendant du général Alvarez et de son armée, ramas d'Indiens ou de *pintos* du sud, à moitié sauvages comme leur chef. Voilà pourtant où en est arrivé un grand pays qui a eu toutes les prétentions de la civilisation la plus avancée; voilà ce qu'est devenue une société polie à la surface, la plus brillante que les Espagnols aient établie et laissée sur le continent américain! Un vieux métis ignorant et cruel, connu depuis longtemps au Mexique sous le nom de *la Panthère du Sud*, qui s'était fait dans l'état d'Acapulco une espèce de souveraineté tyrannique, et qui s'est révolté quand le gouvernement central s'est cru assez fort pour lui demander des comptes, est l'arbitre des destinées de son pays; il traîne à sa suite quelques milliers de soldats improvisés, demi-nus, mal armés, indisciplinés, sans organisation militaire; il affiche lui-même un égal mépris pour toutes les habitudes, pour tous les goûts de la civilisation; il n'a aucune idée de politique ou d'administration : c'est la force brutale pure. Et néanmoins cet homme est le drapeau des démocrates mexicains. Les autres chefs de la révolution, un seul excepté peut-être, dont nous parlerons tout à l'heure, transigent avec lui. Il sera maître de la capitale avant eux, et c'est sous ses auspices que se réunira un congrès chargé de constituer le Mexique pour la vingtième fois depuis trente-cinq ans. On ne peut pas tomber plus bas.

Quant aux événemens, ils ont, chacun pris en lui-même, trop peu d'importance, et ils offrent trop peu d'intérêt, comme la plupart des noms, obscurs hier et destinés à le redevenir demain, qui y figurent, pour que nous essayions de les raconter. Nous n'avons d'ailleurs aucun goût à enregistrer

ces proclamations emphatiques et ridicules, ces *plans* opposés les uns aux autres, ces créations de gouvernemens éphémères, ces décrets arbitraires et irréfléchis qui remplissent les journaux de Mexico et des provinces. Il suffit donc de recueillir quelques traits de la situation qui touchent aux rapports extérieurs du Mexique, et qui peuvent inspirer des doutes sur le maintien de son indépendance.

Depuis plusieurs années déjà, les questions de tarifs se lient aux mouvemens révolutionnaires dont ce pays est le théâtre. Celui que Santa-Anna avait trouvé en vigueur à son retour au pouvoir était un tarif fort libéral, promulgué après la chute d'Arista par un président intérimaire, M. Cevallos, homme de mérite et de résolution, et qui a conservé son nom. Santa-Anna, qui avait à ménager d'autres intérêts que ceux du commerce étranger, ne jugea pas à propos de le maintenir et lui substitua un ensemble de droits de douane plus élevés, qui affaiblirent beaucoup sa popularité à Vera-Cruz et sur d'autres points du littoral. Aussi n'est-il pas étonnant qu'un des premiers actes des autorités révolutionnaires dans les provinces ait été le rétablissement du tarif Cevallos. Alvarez est allé plus loin pour le port d'Acapulco; il a encore abaissé ce tarif de 12 pour 100. Il est possible qu'un jour, si cet état de choses dure, l'abaissement des droits profite au commerce étranger, et cependant peu importent des droits plus ou moins élevés, si l'anarchie aggrave et perpétue la misère du Mexique! Mais en attendant, ces brusques variations de tarif portent un grand préjudice aux opérations commerciales. Des marchandises qui ont payé 10, 25 pour 100 de droit d'entrée, ne peuvent lutter aujourd'hui contre celles qui n'en auront supporté que 5. Il en résulte donc une injustice flagrante au désavantage des uns, au profit des autres, et si l'on ajoute qu'une partie des droits de douane sert de gage à certaines créances étrangères en vertu de conventions internationales, il est aisé de pressentir les difficultés auxquelles peuvent donner lieu de pareils changemens opérés sans ménagemens pour des intérêts considérables. La révolution, ou la réaction contre les mesures du gouvernement de Santa-Anna, a été signalée à Mexico par un autre acte dont les étrangers auront beaucoup à souffrir, l'abolition du code et du tribunal de commerce, qui rendaient des services généralement appréciés, et qui constituaient pour les négocians une des meilleures garanties contre la vénalité, le désordre et la mauvaise foi. Un journal français de Mexico, qui a chaudement épousé la cause révolutionnaire, n'a pu cependant dissimuler combien était fâcheuse cette résolution fort arbitraire d'un gouvernement contesté, car c'est un simple commandant militaire, le général Diaz de la Vega, qui a sacrifié le tribunal de commerce aux rancunes intéressées des hommes de loi du pays. Si maintenant on se représente tout ce que la guerre civile, les emprunts ou contributions forcées, les réquisitions de toute espèce ordonnées par les autorités insurrectionnelles, peuvent amener de vexations contre les étrangers, d'exigences contraires aux traités, de violences matérielles, dont personne ne voudra être responsable, on verra que les tristes événemens dont le Mexique est le théâtre doivent appeler la sérieuse attention des puissances européennes. Mais il y a un autre côté par lequel cette révolution touche au grand intérêt de l'équilibre général dans le monde, c'est l'occasion qu'elle donne à la politique des États-Unis de peser d'un grand poids, d'un poids

peut-être excessif, sur les destinées du Mexique, et la chance favorable qu'elle offre à l'ambition américaine. Rien n'est plus curieux, sous ce rapport, que les détails apportés par les dernières correspondances.

Les États-Unis sont représentés à Mexico par un diplomate improvisé, — comme le sont un grand nombre des agens du gouvernement fédéral au dehors, — M. le général Gadsden, homme de parti, démocrate ardent, un de ces fatalistes sans scrupules qui croient ou qui disent la grande république prédestinée à s'étendre jusqu'à l'isthme de Panama. Il est vrai qu'il est aventureux, personnel, indiscipliné, ce qui permet à son gouvernement de le désavouer sans que la chose tire à conséquence, mais ce qui embarrasse singulièrement le cabinet à qui ce diplomate a affaire. Néanmoins, le bruit s'étant répandu à Mexico, vers le milieu du mois de septembre, que le ministre des États-Unis proposait aux chefs de la révolution un traité d'alliance formellement dirigé contre l'influence européenne, avec un prêt de trente millions de piastres hypothéqué sur les biens du clergé, et des stipulations qui constituaient un véritable protectorat, personne n'a hésité à croire que le général Gadsden n'eût effectivement conçu un pareil projet. C'était peut-être démasquer un peu tôt ses batteries; mais comme on les savait dressées depuis longtemps, et comme on voyait les circonstances favorables pour ouvrir le feu, on ne douta point que le fond de ces révélations ne fût vrai, et elles produisirent une sensation, disons mieux, elles firent un scandale avec lequel tout le monde dut compter, et la légation des États-Unis la première, dans l'intérêt même des vues ambitieuses dont les Américains réussiront difficilement à se faire absoudre. Le général Gadsden, après avoir attendu quelques jours, sans doute pour se convaincre de l'immense impopularité du protectorat américain, adressa donc aux journaux de Mexico une lettre, dont les développemens sont un peu nuageux et le style très bizarre, où il déclare que jamais son gouvernement n'a présenté la proposition, ni conçu l'idée qu'on lui attribue. Il n'aurait même été question d'une alliance plus étroite entre les deux pays, dans le peu de rapports que le ministre des Etats-Unis aurait eus avec les chefs du parti triomphant, que pour en reconnaître de part et d'autre les difficultés, les graves inconvéniens et l'inopportunité. Le signataire de la lettre saisit cette occasion de décerner aux coryphées de la révolution un brevet de patriotisme et d'inviolable attachement à la nationalité mexicaine, tandis que les chefs du parti contraire, les centralistes ou les conservateurs, auraient souvent, dit-il, laissé entendre qu'ils feraient bon marché de l'indépendance de leur pays, et, convaincus de son inexpérience à se gouverner lui-même, accepteraient volontiers la protection des États-Unis, pour ne pas être dévorés par l'anarchie.

La lettre du général Gadsden suffira-t-elle pour détruire dans tous les esprits les soupçons qu'elle combat? Nous l'ignorons; mais au moins nous sommes sûrs que les véritables chefs du parti conservateur au Mexique n'ont jamais tourné les yeux vers le gouvernement des États-Unis pour tirer leur pays de l'abîme où il s'enfonce chaque jour davantage. Ils ont pu envier certaines qualités du génie anglo-américain, qui suffisent encore, bien que très péniblement, à balancer les défauts et à neutraliser les dangers des institutions nationales, au prix de quelques-unes des plus précieuses garanties et

des plus honorables parures de la civilisation. Quant à ces institutions mêmes, ils savent trop bien que le plus grand malheur du Mexique a été l'incurable manie de les copier, sans aucune des conditions morales qui les rendent possibles aux États-Unis, pour chercher le salut de leur patrie dans la fusion avec un peuple qui ne peut lui donner autre chose que ses formes ou ses principes de gouvernement, mais qui n'enseignera pas aux Mexicains à en faire sortir de la liberté, de l'ordre et de la grandeur. Ce serait prendre un poison pour un remède, et les conservateurs savent distinguer l'un de l'autre. S'ils n'ont pas réussi à refaire du Mexique un état, un gouvernement, une organisation vivante, c'est à la profonde démoralisation produite par trente ans de révolution qu'il faut l'attribuer, aux intrigues ou à la propagande calculée ou non des principes américains, et enfin, pour tout dire, à ces défauts de caractère que les Espagnols ont laissés aux Mexicains avec leur sang, et qui se sont aggravés par le mélange du sang indien.

Quoi qu'il en soit, ces bruits de protectorat des États-Unis ont porté un coup funeste au parti démocratique de Mexico. Aussi Alvarez et Comonfort se sont-ils hâtés de protester contre le sacrifice de l'indépendance nationale, tandis que dans la capitale les quelques officiers des troupes régulières qui maintiennent encore un fantôme d'armée sous le drapeau se serrent autour de l'ombre de leur patrie. Un seul des chefs de la révolution, celui auquel nous avons fait allusion plus haut, M. Vidaurri, qui domine les états du nord et s'y est créé une position à part, ne s'est pas encore prononcé, ou du moins son éloignement ne permet-il pas de suivre aussi bien ses mouvemens et de pressentir aussi exactement ses vues. Il est de tous le plus radical et fusille ses prisonniers. Il se distingue aussi par la haine implacable et systématique qu'il a vouée à l'armée régulière, dont il poursuit la dissolution avec acharnement. On ne saurait mieux jouer le jeu des États-Unis, et ce qui le prouve, c'est qu'à Mexico la légation américaine travaille ouvertement dans le même sens, en appuyant pour son compte et par des moyens à elle les mesures qu'Alvarez prend ou essaie de faire adopter avant d'y entrer pour désarmer ce qui reste de troupes et armer la populace. Ainsi tout conspire en faveur de l'ambition des Américains du Nord. Ce que ne fera point la politique du cabinet de Washington, l'imbécillité des démagogues mexicains l'accomplira, et l'indépendance du Mexique, n'étant plus défendue par aucune force organisée, sera à la merci d'une expédition de flibustiers. Mais que parlons-nous de dangers pour la nationalité mexicaine? L'anniversaire de la déclaration d'indépendance n'a-t-il pas été célébré à Mexico le 15 septembre, sinon avec la pompe accoutumée, du moins pour suppléer à ce qui manquait d'éclat à la fête, avec un redoublement de déclamations furibondes contre l'Espagne et les Espagnols, et le général Gadsden ne s'est-il pas distingué au théâtre par les applaudissemens dont il couvrait les passages les plus patriotiques des poésies débitées à cette occasion? On voit donc que, si le Mexique n'a rien à craindre des États-Unis, il a tout à redouter de l'Espagne.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

LA DUCHESSE

DE CHEVREUSE

PREMIÈRE PARTIE.

MADAME DE CHEVREUSE ET RICHELIEU.

Si les lecteurs de la *Revue* ne sont pas fatigués de nos portraits de femmes du XVIIe siècle, nous voudrions bien leur présenter encore deux figures nouvelles, également, mais diversement remarquables, deux personnes que le caprice du sort jeta dans le même temps, dans le même parti, parmi les mêmes événemens, et qui, loin de se ressembler, expriment pour ainsi dire les deux côtés opposés du caractère et de la destinée de la femme : toutes deux d'une beauté ravissante, d'un esprit merveilleux, d'un courage à toute épreuve; mais l'une aussi pure que belle, unissant en elle la grâce et la majesté, semant partout l'amour et imprimant le respect, quelque temps l'idole et la favorite d'un roi, sans que l'ombre même d'un soupçon injurieux ait osé s'élever jusqu'à elle, fière jusqu'à l'orgueil envers les heureux et les puissans, douce et compatissante aux opprimés et aux misérables, aimant la grandeur et ne mettant que la vertu au-dessus de la considération, mêlant ensemble le bel esprit d'une précieuse, les délicatesses d'une beauté à la mode, l'intrépidité d'une héroïne, la dignité d'une grande dame, par-dessus tout chrétienne sans bigoterie, mais fervente et même austère, et ayant laissé après elle une odeur de sainteté; l'autre, peut-être plus séduisante, d'une grâce et d'une vivacité irrésistible, pleine d'esprit et fort ignorante, jetée dans toutes les extrémités du parti catholique et ne pen-

sant guère à la religion, trop grande dame pour daigner connaître la retenue et n'ayant d'autre frein que l'honneur, livrée à la galanterie et comptant pour rien tout le reste, méprisant pour celui qu'elle aimait le péril, l'opinion, la fortune, plus remuante qu'ambitieuse, jouant volontiers sa vie et celle des autres, et après avoir passé sa jeunesse dans des intrigues de toute sorte, traversé plus d'un complot, laissé sur sa route plus d'une victime, parcouru toute l'Europe en exilée à la fois et en conquérante et tourné la tête à des rois, après avoir vu Chalais monter sur un échafaud, Châteauneuf chassé du ministère, le duc de Lorraine presque dépouillé de ses états, Buckingham assassiné, le roi d'Espagne engagé dans une guerre de plus en plus malheureuse, la reine Anne humiliée et vaincue et Richelieu triomphant, soutenant jusqu'au bout la lutte, toujours prête, dans ce jeu de la politique, devenu pour elle un besoin et une passion, à descendre aux menées les plus ténébreuses ou à se porter aux résolutions les plus téméraires; d'un coup d'œil incomparable pour reconnaître la vraie situation et l'ennemi du moment, d'un esprit assez ferme et d'un cœur assez hardi pour entreprendre de le détruire à tout prix; amie dévouée, ennemie implacable presque sans connaître la haine, l'adversaire enfin le plus redoutable qu'aient rencontré tour à tour Richelieu et Mazarin. On entrevoit que nous voulons parler de Mme de Hautefort et de Mme de Chevreuse.

Est-il besoin d'ajouter que nous n'entendons pas tracer ici des portraits de fantaisie, et que si parfois nous avons l'air de raconter des aventures de roman, c'est en nous conformant à toute la sévérité des lois de l'histoire. On peut donc compter et bientôt on reconnaîtra que ces peintures en apparence légères méritent toute confiance, et qu'elles reposent ou sur des témoignages contemporains éprouvés ou même sur des documens authentiques, aussi certains que nouveaux, et qui peuvent défier la critique la plus scrupuleuse.

Nous commencerons par Mme de Chevreuse. Elle remonte un peu plus haut dans le XVIIe siècle que Mme de Hautefort; elle la précède au moins si elle ne la surpasse. Il faut dire aussi qu'elle a occupé une situation plus élevée, joué un rôle plus considérable, et que son nom appartient à l'histoire politique aussi bien qu'à celle de la société et des mœurs.

Mme de Chevreuse en effet a possédé presque toutes les qualités du grand politique; une seule lui a manqué, et celle-là précisément sans laquelle toutes les autres tournent en ruine : elle ne savait pas se proposer un juste but, ou plutôt elle ne choisissait pas elle-même; c'était un autre qui choisissait pour elle. Mme de Chevreuse était femme au plus haut degré; c'était là sa force et aussi sa faiblesse. Son premier ressort était l'amour ou plutôt la galanterie, et l'inté-

rêt de celui qu'elle aimait lui devenait son principal objet (1). Voilà ce qui explique les prodiges de sagacité, de finesse et d'énergie qu'elle a déployés en vain à la poursuite d'un but chimérique qui reculait toujours devant elle, et semblait l'attirer par le prestige même de la difficulté et du péril. La Rochefoucauld l'accuse d'avoir porté malheur à tous ceux qu'elle a aimés (2); il est aussi vrai de dire que tous ceux qu'elle a aimés l'ont précipitée à leur suite dans des entreprises insensées. Ce n'est pas elle apparemment qui a fait de Buckingham une sorte de paladin sans génie, de Charles IV un brillant aventurier, de Chalais un étourdi assez fou pour s'engager contre Richelieu sur la foi du duc d'Orléans, de Châteauneuf un ambitieux impatient du second rang sans être capable du premier. Il ne faut pas croire que l'on connaît Mme de Chevreuse quand on a lu le portrait célèbre que Retz en a tracé, car ce portrait est outré et chargé comme tous ceux de Retz, et destiné à amuser la curiosité maligne de Mmes de Caumartin : sans être faux, il est d'une sévérité poussée jusqu'à l'injustice. Appartenait-il bien, en vérité, au remuant et déréglé coadjuteur d'être le censeur impitoyable d'une femme dont il a partagé les égaremens? Ne s'est-il pas trompé tout autant et bien plus longtemps qu'elle? A-t-il montré dans le combat plus d'adresse et de courage, et dans la défaite plus d'intrépidité et de constance? Mais Mme de Chevreuse n'a pas écrit des mémoires d'un style aisé et piquant où elle relève sa personne aux dépens de tout le monde. Pour nous, nous lui reconnaissons deux juges, et qui ne sont pas suspects, Richelieu et Mazarin. Richelieu a tout fait pour la gagner, et, n'y pouvant parvenir, il l'a traitée comme une ennemie digne de lui : plusieurs fois il l'a exilée, et quand après sa mort les portes de la France s'ouvraient à tous les proscrits, son implacable ressentiment, lui survivant dans l'âme de Louis XIII expirant, les fermait à Mme de Chevreuse. Lisez avec attention les carnets et les lettres confidentielles de Mazarin, vous y verrez la profonde et continuelle inquiétude qu'elle lui inspire en 1643. Plus tard, pendant la Fronde, il s'est fort bien trouvé de s'être réconcilié avec elle, et d'avoir suivi ses conseils, aussi judicieux qu'énergiques. Enfin, en 1660, quand Mazarin, victorieux de toutes parts, ajoute le traité des Pyrénées à celui de Westphalie, et que don Luis de Haro le félicite

(1) Mme de Motteville, t. Ier, de l'édit. d'Amsterdam de 1750, p. 698 : « Je lui ai ouï dire à elle-même, sur ce que je la louois un jour d'avoir eu part à toutes les grandes affaires qui étoient arrivées en Europe, que jamais l'ambition ne lui avoit touché le cœur, mais que son plaisir l'avoit menée, c'est-à-dire qu'elle s'étoit intéressée dans les affaires du monde seulement par rapport à ceux qu'elle avoit aimés. » C'est à quoi se réduit le passage de Retz, que nous citerons tout à l'heure.

(2) *Mémoires*, collection Petitot, deuxième série, t. LI, p. 339.

du repos qu'il va goûter après tant d'orages, le cardinal lui répond qu'on ne se peut promettre de repos en France, et que les femmes même y sont fort à craindre. «Vous autres Espagnols, lui dit-il, vous en parlez bien à votre aise, vos femmes ne se mêlent que de faire l'amour; mais en France ce n'est pas de même, et nous en avons trois qui seraient capables de gouverner ou de bouleverser trois grands royaumes : la duchesse de Longueville, la princesse Palatine et la duchesse de Chevreuse (1). »

Un mot d'abord de la beauté de Mme de Chevreuse, car cette beauté a fait une grande partie de sa destinée. Tous les témoignages contemporains s'accordent à la célébrer. Un portrait, à peu près de grandeur naturelle, que possède M. le duc de Luynes et qu'il a bien voulu nous laisser voir (2), lui donne une taille ravissante, le plus charmant visage, de grands yeux bleus, de fins et abondans cheveux d'un blond châtain, le plus beau sein, et dans toute sa personne un piquant mélange de délicatesse et de vivacité, de grâce et de passion. C'est bien là le caractère de la beauté de Mme de Chevreuse; on le retrouve dans l'excellente gravure de Daret (3), que Harding a reproduite en Angleterre, et jusque dans le tableau de Ferdinand Elle (4), qui l'a peinte en veuve et déjà vieille. On sent encore en ce dernier portrait que la grande beauté a passé par là, et la finesse, la distinction, la vivacité et la grâce ont survécu.

I.

Marie de Rohan, fille aînée d'Hercule de Rohan, duc de Montbazon, et de Madeleine de Lenoncourt, sa première femme, née en décembre 1600, épousa en 1617 cet audacieux favori de Louis XIII, qui, sur la foi de la mobile amitié d'un roi, osa entreprendre de renverser l'autorité de la reine-mère, Marie de Médicis, détruisit le maréchal d'Ancre, combattit à la fois les princes et les protestans, et commença contre Richelieu lui-même le système de Richelieu. Disons-le

(1) *Vie de madame de Longueville*, par Villefore, édition de 1739, ne partie, p. 33. Mme de Motteville, t. Ier, p. 178 : « J'ai ouï dire à ceux qui l'ont connue particulièrement qu'il n'y a jamais eu personne qui ait si bien connu les intérêts de tous les princes et qui en parlât si bien, et même je l'ai entendu louer de sa capacité. »

(2) Ce portrait n'est pas un original; c'est une copie, mais ancienne.

(3) Voyez la collection in-4o de Daret, dédiée à Mme de Chevreuse elle-même. Il y a un autre portrait gravé de Mme de Chevreuse, et fort rare, par Leblond, in-fo. Vingt-cinq à vingt-six ans. Ovale admirable, grands yeux, beau sein, cheveux frisés et crépés du commencement de Louis XIII. Très belle personne, mais sans aucun charme, par l'effet d'un burin sec et vulgaire. Quant aux vilains petits portraits de Moncornet, ils n'ont aucun rapport avec Mme de Chevreuse à aucun âge.

(4) L'original de Ferdinand Elle est chez M. le duc de Luynes. Odieuvre l'a gravé dans *l'Europe illustre*.

en passant : n'est-il pas indigne de l'histoire de rapporter l'élévation de Luynes à un caprice de roi, qui prend un de ses pages, un petit gentilhomme, pour en faire un premier ministre, parce qu'il le trouve habile dans l'art de dresser des faucons? C'est là peut-être l'origine de la fortune de Luynes, ce n'en est pas le fondement. Ce petit gentilhomme, fils du *capitaine de Luynes*, comme on l'appelait, un des officiers les plus courageux et les plus intelligens d'Henri IV, était lui-même un homme d'esprit et de cœur, qui remit en honneur et maintint tant qu'il vécut, sous l'inspiration directe de Louis XIII, l'œuvre du grand roi, que Richelieu avait d'abord combattue en sa qualité de favori de Marie de Médicis, et que plus tard il reprit avec une grandeur incomparable, se tournant peu à peu contre ses anciens amis et sa première protectrice, au point de la faire exiler, précisément comme avait fait Luynes. Le jeune et ambitieux connétable était fait pour plaire au cœur hardi de la belle Marie, et elle l'aima très fidèlement (1). Elle en eut une fille, morte sans alliance dans la plus haute dévotion, et un fils qui joua un certain rôle au XVIIe siècle par ses liaisons avec Port-Royal, traduisit en français les *Méditations* de Descartes, écrivit, sous le nom de M. de Laval, d'estimables livres de piété, et continua l'illustre maison.

La duchesse et connétable de Luynes, restée veuve en 1621, épousa en secondes noces, en 1622, Claude de Lorraine, duc de Chevreuse, un des fils de Henri de Guise, grand chambellan de France, dont le plus grand mérite était celui de son nom, accompagné de la bonne mine et de la vaillance qui ne pouvaient manquer à un prince de la maison de Lorraine, d'ailleurs sans nul ordre dans ses affaires, et bien peu édifiant dans ses mœurs, ce qui explique et atténue les torts de sa femme. De ce nouveau mariage vinrent trois filles : deux qui moururent en religion, et la troisième, la belle et célèbre Mlle de Chevreuse, qui eut la faiblesse d'écouter Retz, à ce que Retz nous assure, et qu'en récompense il n'a pas oublié de peindre en caricature, pour divertir celle à laquelle il écrivait (2).

La nouvelle duchesse de Chevreuse avait été nommée, du temps de son premier mari, surintendante de la maison de la reine, et elle était bientôt devenue la favorite d'Anne d'Autriche, comme le connétable était le favori de Louis XIII. La cour était alors très brillante, et la galanterie à l'ordre du jour. Marie de Rohan était naturellement vive et hardie; elle céda aux séductions du plaisir et de la jeunesse; elle eut des amans, et ses amans la jetèrent dans la politique. Retz lui-même en convient dans ce passage, trop fameux pour que nous puis-

(1) Mme de Motteville, t. Ier, p. 2 : « La duchesse de Luynes étoit très bien avec son mari. »

(2) Tom. Ier de l'édition d'Amsterdam, 1731, p. 221.

sions ne pas le donner ici, après avoir bien averti que, si le fond a quelque vérité, la couleur en est exagérée à plaisir : « Je n'ai jamais vu qu'elle, dit-il (1), en qui la vivacité suppléât au jugement. Elle lui donnoit même assez souvent des ouvertures si brillantes qu'elles paroissoient comme des éclairs, et si sages qu'elles n'eussent pas été désavouées par les plus grands hommes de tous les siècles. Ce mérite toutefois ne fut que d'occasion. Si elle fût venue dans un siècle où il n'y eût point eu d'affaires, elle n'eût pas seulement imaginé qu'il y en pût avoir. Si le prieur des chartreux lui eût plu, elle eût été solitaire de bonne foi. M. de Lorraine la jeta dans les affaires, le duc de Buckingham et le comte de Holland l'y entretinrent, M. de Châteauneuf l'y amusa. Elle s'y abandonna parce qu'elle s'abandonnoit à tout ce qui plaisoit à celui qu'elle aimoit, sans choix, et purement parce qu'il falloit qu'elle aimât quelqu'un. Il n'étoit pas même difficile de lui donner un amant de partie faite; mais dès qu'elle l'avoit pris, elle l'aimoit uniquement et fidèlement, et elle nous a avoué, à Mme de Rhodes et à moi, que par un caprice, disoit-elle, elle n'avoit jamais aimé ce qu'elle avoit estimé le plus, à la réserve du pauvre Buckingham. Son dévouement à la passion qu'on pouvoit dire éternelle, quoiqu'elle changeât d'objet, n'empêchoit pas qu'une mouche lui donnât des distractions (2); mais elle en revenoit toujours avec des emportemens qui les faisoient trouver agréables. Jamais personne n'a fait moins d'attention sur les périls, et jamais femme n'a eu plus de mépris pour les scrupules et pour les devoirs; elle ne connoissoit que celui de plaire à son amant. » De cette peinture, qui eût fait envie à Tallemant, retenez au moins ces traits frappans et fidèles : le coup d'œil prompt et sûr de Mme de Chevreuse, son courage à toute épreuve, sa loyauté et son dévouement en amour. D'ailleurs Retz se trompe entièrement sur l'ordre de ses aventures, il en oublie et il en invente; il a l'air de regarder comme des bagatelles les événemens auxquels les passions de Mme de Chevreuse lui firent prendre part, tandis qu'il n'y en a pas eu de plus grands, de plus tragiques même. Laissons là le ton léger et railleur, et mettons à sa place la vérité.

La jeune reine Anne d'Autriche et sa jeune surintendante, qui étaient à peu près du même âge, ne s'occupèrent d'abord que de passe-temps frivoles. Anne, négligée par son mari, trouvait sa consolation dans la société et dans l'humeur vive et enjouée de Mme de Chevreuse. Elles passaient leur vie ensemble, et se faisaient de toutes

(1) Tome Ier de l'édition d'Amsterdam, 1731, p. 219.

(2) Cette grande accusation n'a pas la portée qu'on lui pourrait donner : elle signifie seulement que Mme de Chevreuse « étoit distraite dans ses discours, » comme nous l'apprend Mme de Motteville, t. Ier, p. 198.

choses « une matière agréable à leur gaieté, à leur plaisanterie : *a giovine cuor tutto è giuoco* (1). » Lord Rich, depuis le célèbre comte de Holland, était venu à la cour de France, à la fin de 1624 ou au commencement de 1625, demander pour le prince de Galles, qui devint bientôt Charles Ier, la main de Madame, la belle Henriette, sœur de Louis XIII. Pendant cette négociation, le comte de Holland s'éprit de Mme de Chevreuse. Il était jeune et d'une beauté remarquable : il lui plut (2), et la mit dans les intérêts de l'Angleterre. Voilà, je crois, le vrai début de Mme de Chevreuse dans l'amour et dans les affaires. Holland, qui était léger, homme de plaisir et d'intrigue, lui persuada d'engager sa royale amie dans quelque belle passion semblable à la leur. Anne d'Autriche était vaine et coquette, elle aimait à plaire, et avec le goût de son pays pour la belle galanterie et dans l'abandon où la laissait Louis XIII, elle ne s'interdisait pas de recevoir des hommages; mais ici le jeu n'était pas sans danger, et le beau, le magnifique Buckingham parvint à troubler assez sérieusement le cœur de la reine. Ce ne fut pas la faute de Mme de Chevreuse si Anne d'Autriche ne succomba pas tout à fait. Buckingham était entreprenant, la surintendante fort complaisante, et la reine ne se sauva qu'à grand'peine (3).

Quoi qu'en dise Retz, nous doutons fort que Buckingham ait été autre chose à Mme de Chevreuse que l'intime ami de son amant, le chef du parti dans lequel Holland l'entraîna. Nous ne saurions où placer les amours de Buckingham et de Mme de Chevreuse. Elle le vit pour la première fois quand il vint en France, au mois de mai 1625, pour épouser Madame au nom de Charles Ier, et alors Buckingham était dans toute la folie de sa passion pour la reine Anne, et Mme de Chevreuse aimait le comte de Holland, qu'elle alla rejoindre en Angleterre, ayant eu l'art de se faire nommer pour y conduire avec son mari la nouvelle princesse de Galles. Or, quand Mme de Chevreuse aimait, Retz le dit lui-même, elle aimait fidèlement et uniquement. Ce n'est pas à vingt-quatre ans qu'on se moque d'un premier atta-

(1) Mme de Motteville, *ibid.*, p. 12. Elle dit même que la reine étant devenue grosse, se blessa en courant après la connétable.

(2) La Rochefoucauld, *ibid.*, p. 340. La Porte, *Mémoires*, collection Petitot, ne série, t. LIX, p. 295 : « Un des plus beaux hommes du monde, mais d'une beauté efféminée. »

(3) Nous croyons en effet à la scène du jardin d'Amiens, telle que la racontent Mme de Motteville et La Rochefoucauld, mais nous ne croyons pas le moins du monde à celle du jardin du Louvre, et que la reine ait le lendemain envoyé Mme de Chevreuse demander à Buckingham s'il était sûr qu'elle ne fût pas en danger d'être grosse, ainsi que le dit Retz dans le manuscrit original de ses *Mémoires*, que reproduit fidèlement l'édition de M. Aimé Champollion, collection Michaud et Poujoulat. C'est la scène d'Amiens que Mme de Chevreuse aura racontée à Retz, et qui vingt ans après se sera agrandie et embellie dans l'imagination libertine du cardinal.

chement au point de vouloir donner son propre amant à une autre, et le rôle de la pauvre femme n'est déjà pas assez beau dans cette affaire pour se complaire à l'enlaidir encore. Mme de Chevreuse, il est vrai, se trouva mal en apprenant la nouvelle de l'assassinat de Buckingham. Rien de plus naturel : elle perdait en lui un ami éprouvé, le confident et le témoin de ses premières amours, le chef et l'espoir des ennemis de Richelieu. Aux propos hasardés de Retz il faut opposer le récit clair et bien lié de La Rochefoucauld, surtout le silence de Tallemant, qui n'aurait pas manqué d'ajouter ce trait à sa chronique scandaleuse, s'il en avait jamais entendu parler. Ainsi, sans avoir la prétention de voir clair en de pareilles choses, surtout après deux siècles, mais en suivant nos habitudes de n'admettre rien que sur des témoignages certains, nous inclinons à penser qu'on doit rayer le duc de Buckingham de la liste, encore bien nombreuse, des amans de Mme de Chevreuse, et qu'au beau comte de Holland a succédé immédiatement le beau Chalais dans le cœur de la belle duchesse.

Sans faire de la conspiration de Chalais, comme le veut Richelieu, « la plus effroyable conspiration dont jamais les histoires aient fait mention (1), » on ne peut se refuser à admettre qu'elle n'était pas si peu de chose que l'a dit Chalais, tremblant pour sa tête. La cour de Monsieur était déjà un foyer d'intrigues contre Richelieu. Monsieur ne voulait pas du mariage qu'on lui proposait avec Mlle de Montpensier, et de son côté la reine Anne, n'ayant pas encore d'enfans, redoutait fort ce même mariage, qui, dans l'avenir, pouvait lui enlever la couronne et la transporter dans la maison d'Orléans. Henri de Talleyrand, prince de Chalais, de la maison de Périgord, entreprit de venir en aide à Monsieur et à la reine : il rêva je ne sais quelle intrigue ténébreuse (2) que Richelieu exagéra peut-être, mais qu'il parvint à établir si fortement dans l'esprit du roi, que non-

(1) *Mémoires* de Richelieu, dans la collection Petitot, t. III, p. 64.

(2) La Rochefoucauld, *ibid.*, p. 339 : « Chalais étoit maître de la garde-robe; sa personne et son esprit étoient agréables, et il avoit un attachement extraordinaire pour Mme de Chevreuse. Il fut accusé d'avoir eu dessein contre la vie du roi et d'avoir proposé à Monsieur de rompre son mariage dans le but d'épouser la reine aussitôt qu'il seroit parvenu à la couronne. Bien que ce crime ne fût pas entièrement prouvé, Chalais eut la tête tranchée, et le cardinal n'eut pas de peine à persuader au roi que la reine et Mme de Chevreuse n'avoient pas ignoré le dessein de Chalais. » Fontenay-Mareuil, *Mémoires*, coll. Petitot, t. LI, p. 23, dit qu'au milieu de l'affaire et malgré tous ses engagemens il se rapprocha de Richelieu, mais que « Mme de Chevreuse lui en fit tant de reproches et le pressa si fort que rien n'étant quasi impossible à une femme aussi belle et avec autant d'esprit que celle-là, il n'y put résister, et il aima mieux manquer au cardinal de Richelieu et à lui-même qu'à elle, de sorte qu'ayant aussitôt fait changer Monsieur, il le rendit plus révolté que jamais... Quand il n'auroit fait que conseiller à Monsieur de sortir de la cour pour aller à La Rochelle, personne ne l'auroit pu sauver; mais on disoit, et beaucoup de gens le croyoient, qu'il avoit été plus avant. »

seulement Louis XIII lui abandonna Chalais, comme plus tard il lui abandonna Cinq-Mars, mais que toute sa vie il demeura persuadé que la reine avait trempé dans cette affaire, et qu'elle et Monsieur avaient eu la pensée, lui mort ou détrôné, de s'unir ensemble. Chalais, malgré les larmes de sa vieille mère, monta sur le premier échafaud dressé par Richelieu. Monsieur se tira d'affaires en épousant Mlle de Montpensier, la reine tomba plus que jamais en disgrâce, et Mme de Chevreuse, lâchement dénoncée par le duc d'Orléans et par Chalais lui-même, qui, au moment de périr, démentit en vain ses premiers aveux, fut condamnée à sortir de France. Quelle part avait-elle eue dans cette conspiration? Celle que l'amour à la fois et l'amitié lui avaient faite. Chalais était son amant, et elle était dévouée à la reine Anne. Elle n'avait pas plus imaginé ce complot-là que tous ceux que recommença si souvent le duc d'Orléans, sans en achever aucun; mais, en y entrant, elle y dut porter son ardeur et son énergie. Richelieu dit, et nous l'en croyons, « qu'elle faisait plus de mal que personne (1). » Elle apprit à ses dépens ce qu'il en coûte de trop aimer une reine. Anne d'Autriche en fut quitte pour courber un peu plus la tête, mais sa courageuse confidente vit l'homme qu'elle aimait périr par la main du bourreau, et elle-même, arrachée à toutes les douceurs de la vie, aux fêtes du Louvre et à son beau château de Dampierre, fut réduite à aller chercher un asile sur une terre étrangère. Aussi, dit Richelieu, « elle fut transportée de fureur. » Elle s'emporta jusqu'à dire « qu'on ne la connoissoit pas, qu'on pensoit qu'elle n'avoit d'esprit qu'à des coquetteries, qu'elle feroit bien voir, avec le temps, qu'elle étoit bonne à autre chose, qu'il n'y avoit rien qu'elle ne fît pour se venger, et qu'elle s'abandonneroit plutôt à un soldat des gardes qu'elle ne tirât raison de ses ennemis. » Elle voulait aller en Angleterre, où elle était sûre de l'appui de Holland, de Buckingham et de Charles Ier lui-même. Cette permission ne lui fut pas accordée; on voulait même l'enfermer, et son mari eut de la peine à obtenir qu'elle se retirât en Lorraine.

On sait qu'au lieu d'un refuge, elle y trouva le plus éclatant triomphe. Elle éblouit, séduisit, entraîna l'impétueux et aventureux Charles IV (2). Elle n'a pas été, comme le dit La Rochefoucauld et comme on l'a tant répété, la première cause des malheurs de ce

(1) Richelieu, *Mémoires*, t. III, p. 105.

(2) Ici, et sur toute la première partie de la vie de Mme de Chevreuse, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de M. le comte d'Haussonville, *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, avec notes, pièces justificatives et documens historiques entièrement inédits, ouvrage dont nous ferions un éloge plus étendu, si des juges bien compétens ne nous avaient prévenu dans cette *Revue* même, et n'avaient déjà mis en lumière le savoir, l'esprit et l'agrément qui brillent dans ce livre remarquable.

prince; non : la vraie cause des malheurs de Charles IV était dans son caractère, dans son ambition présomptueuse, ouverte à toutes les chimères, et qui rencontrait devant elle, en France, un politique tel que Richelieu. N'oublions pas que ces deux personnages étaient déjà brouillés bien avant que Mme de Chevreuse mît le pied à Nancy. Richelieu revendiquait plusieurs parties des états du duc, et celui-ci, placé entre l'Autriche et la France, commençait à se déclarer pour la première contre la seconde. C'était l'homme le plus fait pour entrer dans les sentimens de Mme de Chevreuse, comme elle était admirablement faite pour seconder ses desseins. Elle trouva Charles IV déjà lié à l'Autriche; elle le lia à l'Angleterre, dont Buckingham disposait; elle noua des intelligences avec la Savoie, et forma ainsi une ligue européenne, à laquelle elle donna à l'intérieur l'appui du parti protestant, que gouvernaient ses parens, Rohan et Soubise. Le plan était sérieux; une flotte anglaise, conduite par Buckingham lui-même, devait débarquer à l'île de Ré et se joindre aux protestans de La Rochelle; le duc de Savoie devait descendre à la fois dans le Dauphiné et dans la Provence, le duc de Rohan, à la tête des réformés, soulever le Languedoc, enfin le duc de Lorraine marcher sur Paris par la Champagne. L'agent principal de ce plan, chargé de porter des paroles à tous les intéressés, était mylord Montaigu, un des amis particuliers de Holland et de Buckingham, qui, dit-on, s'était laissé séduire aussi aux charmes de Mme de Chevreuse. Richelieu, averti par sa sagacité et par sa police, épiait toutes les démarches de Montaigu; il osa le faire arrêter (1) jusque sur le territoire lorrain, se saisit de ses papiers, découvrit toute la conjuration, et y fit face avec sa vigueur accoutumée. L'attaque principale sur l'île de Ré échoua; Buckingham battu fut forcé à une retraite honteuse. Bientôt après La Rochelle céda à la constance et à l'habileté du cardinal, la coalition vaincue était dissoute, et l'Angleterre demandait la paix, en mettant parmi ses conditions les plus pressantes le retour en France de la belle exilée, devenue une puissance politique, pour laquelle on fait la paix et la guerre. « C'étoit une princesse aimée en Angleterre, à laquelle le roi portoit une particulière affection, et il la voudroit assurément comprendre en la paix, s'il n'avoit honte d'y faire mention d'une femme; mais il se sentiroit très obligé si sa majesté ne lui faisoit point de déplaisir. Elle avoit l'esprit fort, une beauté puissante dont elle savoit bien user, ne s'amollissant par aucune disgrâce, et demeurant toujours en une même

(1) La reine Anne était si avant dans cette intrigue, qu'elle trembla pour elle-même à la nouvelle de l'arrestation de Montaigu, et elle n'eut de repos qu'après s'être bien assurée qu'elle n'était pas nommée dans les papiers du prisonnier et ne le serait pas dans ses interrogatoires. Voyez La Porte, *Mémoires*, page 304.

assiette d'esprit (1) : » portrait moins brillant, mais tout autrement sérieux et fidèle que celui de Retz, et qui pourrait bien être de la main même de Richelieu, étant assez vraisemblable que le cardinal, selon sa coutume, aura ici plutôt résumé à sa manière que reproduit textuellement les propositions de Montaigu. Quoi qu'il en soit, Richelieu, qui désirait vivement n'avoir plus sur les bras les Rohan, les protestans et l'Angleterre, afin de porter toutes ses forces contre l'Espagne, accepta la condition demandée, et Mme de Chevreuse revint à Dampierre.

II.

Il y eut là quelques années de repos dans cette vie agitée. Marie de Rohan reparut à la cour dans toute sa beauté. Elle n'avait pas trente ans, et il était difficile de la voir impunément. Richelieu lui-même ne fut pas insensible à ses charmes (2) : il s'efforça de lui plaire, mais ses hommages ne furent point accueillis. Mme de Chevreuse préféra au tout-puissant cardinal un de ses ministres, celui sur lequel il avait le plus droit de compter : elle le lui enleva d'un regard, et le conquit au parti de la reine et des mécontens.

Charles de l'Aubépine, marquis de Châteauneuf, d'une vieille famille de conseillers et de secrétaires d'état, déjà chancelier des ordres du roi et gouverneur de Touraine, avait succédé en 1630 à Michel de Marillac dans le poste de garde des sceaux; il le devait à la faveur de Richelieu et au dévouement qu'il lui avait montré. Il avait poussé ce dévouement bien loin, car il présida à Toulouse la commission qui jugea l'imprudent et infortuné Montmorency, et par là il mit à jamais contre lui les Montmorency et les Condé. Châteauneuf avait donc donné des gages sanglans à Richelieu, et ils semblaient inséparables. C'était un homme consommé dans les affaires, laborieux, actif, et doué de la qualité qui plaisait le plus au cardinal, la résolution ; mais il avait une ambition démesurée qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie, l'amour s'y joignant la rendit aveugle. On ne se peut empêcher de sourire quand on se rappelle ce que dit Retz, que Châteauneuf amusa Mme de Chevreuse avec les affaires; cet amusement-là était d'une espèce toute particulière : on y jouait sa fortune et quelquefois sa tête, et l'intrigue où l'un et l'autre s'engagèrent était si téméraire, que pour cette fois nous admettons que ce ne fut pas Châteauneuf qui y jeta Mme de Chevreuse, et que c'est elle bien plutôt qui y poussa le garde des sceaux.

(1) *Mémoires* de Richelieu, t. IV, p. 74.

(2) Mme de Motteville, t. Ier, p. 62 : « Ce ministre, malgré la rigueur qu'il avoit eue pour elle, ne l'avoit jamais haïe; sa beauté avoit eu des charmes pour lui, etc. »

Châteauneuf avait alors cinquante ans (1), et le sentiment qu'il avait conçu pour Mme de Chevreuse devait être une de ces passions fatales qui précèdent et qui marquent la fuite suprême de la jeunesse. Pour Mme de Chevreuse, elle partagea dans toute leur étendue les dangers et les malheurs de Châteauneuf, et jamais plus tard elle ne consentit à séparer sa fortune de la sienne. Elle portait au moins dans ses égaremens ce reste d'honnêteté, que, lorsqu'elle aimait quelqu'un, elle l'aimait avec une fidélité sans bornes, et que l'amour passé, il lui en demeurait une amitié inviolable. Déjà, depuis quelque temps, Richelieu s'était aperçu que son garde des sceaux n'était plus le même. On dit que pendant une maladie dont le cardinal pensa mourir, Anne d'Autriche donna un bal, et que Châteauneuf y parut et y dansa (2), folie insigne qui éclaira et irrita Richelieu. Au milieu de février 1633, le garde des sceaux fut arrêté, et tous ses papiers saisis. On y trouva cinquante-deux lettres de la main de Mme de Chevreuse où, sous des chiffres faciles à pénétrer et à travers un jargon transparent, on reconnaissait les sentimens de Châteauneuf et de la duchesse. Il y avait aussi beaucoup de lettres du chevalier de Jars, du comte de Holland, de Montaigu, de Puylaurens, du duc de Vendôme et de la reine d'Angleterre elle-même. Ces papiers furent apportés au cardinal, qui les garda; après sa mort, on les trouva dans sa cassette, et ils arrivèrent ainsi en la possession du maréchal de Richelieu, qui les communiqua au père Griffet pour son *Histoire du règne de Louis XIII*. Une copie assez ancienne est aujourd'hui entre les mains de M. le duc de Luynes, dont l'esprit est trop élevé pour songer à dérober à l'histoire les fautes, d'ailleurs bien connues, de son illustre aïeule, surtout quand ces fautes portent encore la marque d'un noble cœur et d'un grand caractère. Nous avons pu examiner à loisir ces curieux manuscrits, et particulièrement les lettres de Mme de Chevreuse. On y voit que Richelieu était fort empressé auprès d'elle, qu'il lui rendait des soins, qu'il était jaloux (3) de Châteauneuf, et que celui-ci s'alarmait des ménagemens qu'elle gardait envers le premier ministre pour mieux cacher leur commerce et leurs trames. On ne lira pas sans intérêt divers passages de ces lettres encore inédites où se montre l'esprit délié à la fois et audacieux de la duchesse, son empire sur le garde des sceaux, et la haine

(1) Il était né en 1580. Un admirable portrait au crayon de D. Demoustier, gravé par Ragot, le représente en garde des sceaux, d'une mine ferme et relevée.

(2) *Mémoires* de Richelieu, t. VII, p. 248; note de l'éditeur.

(3) La jalousie de Richelieu contre Châteauneuf paraît dans cet endroit des *Mémoires* de La Porte, *ibid.*, p. 322 : « Le cardinal m'interrogea fort sur ce que faisoit la reine, si M. de Châteauneuf alloit souvent chez elle, s'il y étoit tard, et s'il n'alloit pas ordinairement chez Mme de Chevreuse. »

intrépide qu'elle portait au cardinal parmi les habiles déférences qu'elle lui prodiguait.

« 28 (Mme de Chevreuse) se plaint à 38 (Châteauneuf) de son serviteur, qui a si peu d'assurance en la générosité et amitié de son maître, et fait bien pis quand il demande si 28 le néglige pour l'avoir promis à 22 (Richelieu). Vous avez tort d'avoir eu cette pensée, et l'âme de 28 est trop noble pour qu'il y entre jamais de lâches sentimens. C'est pourquoi je ne considère non plus la faveur de 22 que sa puissance, et ne ferai jamais rien d'indigne de 28 pour le bien que je pourrois tirer de l'une ni pour le mal que me pourroit faire l'autre. Croyez cela si vous me voulez faire justice. Je vous la rendrai toute ma vie, et souhaite que vous y ayez de l'avantage, car je prendrai grand plaisir à vous contenter et j'aurai grand' peine à vous deplaire. Voilà, en conscience, mes sentimens, et vous n'en avez point si vous manquez jamais à votre maître.

« 28 n'a point eu de nouvelles de 22 (Richelieu). S'il est aussi aise de n'ouïr point parler de 28 comme je le suis de n'ouïr plus parler de lui, il est bien content, et moi hors de la persécution dont le temps et notre bon esprit nous délivreront.

« La tyrannie de 22 s'augmente de momens en momens. Il peste et enrage de ce que 28 ne le va pas voir. Je lui avois écrit deux fois avec des complimens dont il est indigne, ce que je ne lui eusse jamais rendu sans la persécution que 57 (?) m'a faite pour cela, me disant que c'étoit acheter le repos. Je crois que les faveurs de 23 (le roi) ont mis au dernier point sa présomption. Il croit épouvanter 28 de sa colère, et se persuade, à mon opinion, qu'il n'y a rien que 28 ne fît pour l'apaiser; mais 28 aime mieux se résoudre à périr qu'à faire des soumissions à 22. Sa gloire m'est odieuse. Il a dit à 57 que l'humeur de 28 étoit insupportable à un homme de cœur comme lui, et qu'il étoit résolu de ne rendre plus aucun devoir particulier à 28, puisque 28 n'étoit pas capable de donner à lui seul son amitié et sa confidence. C'est 38 seul que je veux qui sache ceci. Ne faites pas semblant à 57 de le savoir. Il a eu une petite brouillerie avec 28 à cause qu'il a été si intimidé par l'insolence de 22, qu'il a voulu persécuter 28 pour endurer bassement 22. J'estime tant le courage et l'affection de 38 que je veux qu'il sache tous les intérêts de 28. Elle se fie si entièrement en 38 qu'elle tient ses intérêts aussi chers entre ses mains qu'aux siennes. Aimez fidèlement votre maître, et quelle que persécution qu'on lui puisse faire, croyez qu'il se montrera toujours digne de l'être par toutes ses actions.

« Je ne vous fais point d'excuse de ne vous avoir pas écrit aujourd'hui, mais je veux que vous croyez que je n'ai pas laissé de songer souvent à vous, quoique mes lettres ne vous l'ayent pas témoi-

gné. Je ne vous saurois bien représenter l'entrevue de 22 et de 28 qu'en vous disant qu'il témoigne à votre maître autant de passion que 28 en a cru autrefois dans le cœur de 33 (?); mais comme 28 l'a toujours estimée véritable là, elle la croit fausse en celui de 22, qui dit n'avoir plus de réserve pour 28, voulant faire absolument tout ce que 28 lui ordonnera, pourvu que 28 vive en sorte avec lui qu'il lui puisse assurer d'être en son estime et confiance par-dessus tout ce qui est sur la terre...

« Je suis désespérée de ce que 22 a mandé à 28 ce soir. Il lui a envoyé un exprès pour la conjurer de deux choses : l'une pour l'intérêt de 28 et l'autre pour la satisfaction de 22; la première, de ne point parler à Brion (François-Christophe de Levis, comte de Brion, un des favoris du duc d'Orléans, le futur duc de Damville); la seconde de ne point voir 38; en ce dernier seul est ma peine. Toutefois ma résolution de témoigner mon affection à 38 est plus forte que toute la considération de 22. C'est pourquoi j'ai mandé à 22 que je ne me pouvois pas défendre des prières que M. de Chevreuse me fait de voir 38 pour mille affaires qu'il a. La plus grande que j'aye est de me revenger des obligations que j'ai à 38, à qui je suis plus véritablement que toutes les personnes du monde.

« Je ne doute pas de la peine où est 38, et vous proteste que 28 la partage bien s'en croyant la cause. Mandez-moi comment je vous pourrai voir sans que 22 le sache, car je ferai tout ce que vous jugerez à propos pour cela, souhaitant passionément de vous entretenir, et ayant bien des choses à vous dire qui ne se peuvent pas bien expliquer par écrit, surtout touchant 37 (?) et 22, mais du dernier beaucoup davantage, l'ayant vu ce soir et trouvé plus résolu à persécuter 28 que jamais. Il est sorti bien d'avec elle; mais jamais 28 ne l'a trouvé comme aujourd'hui, si inquiet, et des inégalités telles en ses discours que souvent il se désésperoit de colère, et en un moment s'apaisoit et étoit dans des humilités extrêmes. Il ne peut souffrir que 28 estime 38, et ne sauroit l'empêcher, je vous le promets, mon fidèle serviteur, que j'appelle ainsi parce que je le crois tel. Adieu, il faut que je vous voye à quelque prix que ce soit. Faites-moi réponse, et prenez garde à 22, car il épie 28 et 38, en qui 28 se fie comme à elle-même.

« Il est vrai que je voudrois avoir donné de ma vie et avoir vu hier 38. Je sortis le soir et faillis aller pour cela chez sa sœur (Élisabeth de L'Aubespine, qui avait épousé André de Cochefilet, comte de Vaucellas). Si 22 vous parle de la visite de 28, dites que ce fut pour l'affaire de la princesse de Guymenée (belle-sœur de Mme de Chevreuse); mais je veux que vous lui témoigniez être mal satisfait de votre maître et le mépriser. Je sais que 38 aura de la peine en

cela. Toutefois il m'obéira parce qu'il est absolument nécessaire. C'est pourquoi je vous le recommande. Prenez-y occasion bien adroitement, et n'envoyez pas chez moi. Vous aurez souvent de mes nouvelles, et toute ma vie des preuves de mon affection. Je serai aujourd'hui où vous allez.

« Encore que je me porte mal, je ne veux pas laisser de vous dire comme s'est passée la visite de 28 à 22. Il lui a parlé de sa passion qu'il dit être au point de lui avoir causé son mal par le déplaisir du procédé de 28 avec 22. Il s'est étendu en de longs discours de plainte de la conduite de 28, surtout touchant 38, concluant qu'il ne pouvoit plus vivre dans les sentimens où il est pour 28, si 28 ne lui témoignoit d'être en d'autres pour lui que par le passé; à quoi 28 a répondu qu'elle avoit toujours essayé de donner sujet à 22 d'être satisfait d'elle, et qu'elle vouloit lui en donner plus que jamais. Force gens ont interrompu souvent 22 et 28, qu'il a pressé au dernier point pour savoir comment 38 étoit avec 28, disant que tout le monde l'y croyoit en une intelligence extrême, ce que 28 a absolument désavoué. Je ne vous en veux dire davantage à cette heure, mais croyez que j'estime autant 38 que je méprise 22, et que je n'aurai jamais de secret pour 38 ni de confiance pour 22.

« Je vous confirme la promesse que je vous fis de la dernière religion. Si j'en ai fait quelque difficulté, ce n'est pas que j'aye changé de volonté depuis, mais ç'a été pour voir si vous étiez bien ferme dans la vôtre. Il est vrai en cette occasion que vous me priez de ce que je désire pour vous rendre plus coupable si vous y manquez, et moi plus excusable en ce que j'aurai fait.

« Pourvu que l'affection de 38 soit aussi parfaite que la bague qu'il a envoyée à 28, vous n'aurez jamais sujet de rougir pour avoir fait un mauvais présent à votre maître, ou lui de l'avoir reçu.

« Je veux partager avec vous le regret que vous avez de vous éloigner sans me voir. J'ai plus de haine de la tyrannie de 22 que 38, mais je la veux surmonter et non pas m'en plaindre, puisque le premier sera un effet de courage et le dernier seroit un acte de foiblesse. Jamais je n'eus tant d'envie de vous entretenir qu'à cette heure. 22 jure que 28 sera mal avec vous dans peu, que 38 n'aime pas 28 et en fait des railleries avec 47 (dame inconnue). Pour ce qui la regarde, je me moque de cela; je crois 38 fidèle et affectionné pour moi et le serai toute ma vie pour lui, pourvu que, comme il a mérité que j'aye pris cette bonne opinion de lui, il ne se rende pas digne que je la perde. Je suis au désespoir de ne pouvoir vous envoyer aujourd'hui la peinture de 28, que je vous ai promise.

« Vous vous obligez à beaucoup; mais il faut que vous sachiez que la moindre faute est capable de me fâcher extrêmement. C'est pour-

quoi prenez garde à ce que vous promettez. Cela seroit déshonorant pour vous si vos actions n'étoient conformes à vos paroles et honteux à moi de le souffrir. Je vous dis encore un coup que vous ne vous engagiez pas tant, si vous n'êtes bien assuré de ne manquer jamais à rien. Je m'obligerai de peu tant que je ne me serai pas attendue à tout; mais quand 38 me l'aura promis, et que je l'aurai reçu, 28 ne sera plus satisfait de lui si elle y remarque la moindre réserve. Je vous conseille, ne pouvant pas encore dire que je vous commande et ne voulant plus dire que je vous prie, de porter le diamant que je vous envoye, afin que voyant cette pierre, qui a deux qualités, l'une d'être ferme, l'autre si brillante qu'elle paroît de loin et fait voir les moindres défauts, vous vous souveniez qu'il faut être ferme dans vos promesses pour qu'elles me plaisent, et ne point faire de fautes pour que je n'en remarque point.

« 22 est en meilleure humeur qu'il n'avoit été depuis son retour pour 28. Il m'a écrit ce soir qu'il étoit en des peines extrêmes de mon mal, que toutes les faveurs de 23 ne le touchoient point en l'état où j'étois, et que la gayeté que 38 avoit aujourd'hui a ôté l'opinion qu'il aime 28, à qui il a dit sa maladie sans que cela l'ait touché, et que si 28 avoit vu sa mine, elle le croiroit le plus dissimulé ou le moins affectionné homme du monde, ce qui l'obligeroit à ne l'aimer jamais ou à ne jamais le croire. Sur cela 28 promet à 38 que, ne se gouvernant pas par les advis de 22, elle fera les deux, l'aimant et le croyant toujours.

« Hier au soir 22 envoya savoir des nouvelles de 28 et lui écrivit qu'il mouroit d'envie de la voir, qu'il avoit bien des choses à lui dire, étant plus que jamais à 28, qui fait peu de cas de cette protestation et beaucoup de celle que 38 lui a faite d'être absolument à elle. Demain je vous en dirai davantage. Aimez toujours votre maître, il se porte mal et n'est sorti ces deux jours que par contrainte; mais en quelque état qu'il puisse être et quoi qu'il lui puisse jamais arriver, il mourra plutôt que de manquer à ce qu'il vous a promis.

« Je vous commanderai toujours, hors cette fois que je vous demande une grace qui est la plus grande que vous me puissiez faire, c'est que 38 ne doute jamais de 28 et s'assure qu'il ne perdra jamais les bonnes graces de son maître que 28 ne perde la vie, ce qu'elle auroit regret qui arrivât avant d'avoir prouvé à 38 combien il est estimé de 28, encore que ce soit plus que 28 ne lui a promis. Mais un bon maître ne sauroit craindre de faillir en obligeant son serviteur, quand il se témoigne plein de fidélité et d'affection. 22 veut persuader à 28 qu'il a le cœur rempli de tous les deux pour elle. Je donnerois de ma vie pour vous entretenir, mais je ne sais comment faire, car il ne faut pas que 22 puisse le savoir. Croyez qu'il

n'y a que la mort qui me puisse ôter les sentimens où je suis pour 38.

« Jamais il n'y eut rien de pareil à l'extravagance de 22. Il a envoyé à 28 et lui a écrit des plaintes étranges. Il dit que 28 a perpétuellement raillé avec Germain (lord Jermin, agent et ami très-particulier de la reine d'Angleterre), afin qu'il dît en son pays le mépris qu'elle faisoit de lui, qu'il sait assurément que 28 et 38 sont en intelligence, et que vos gens ne bougent de chez moi, que je reçois Brion à cause qu'il est son ennemi pour lui faire dépit, que tout le monde dit qu'il est amoureux de moi, qu'il ne sauroit plus souffrir mon procédé. Voilà l'état où est 22. Mandez-moi ce que vous apprendrez de cela. Croyez que, quoi qu'il puisse arriver à votre maître, il ne fera rien d'indigne de lui ni qui vous doive faire honte d'être à lui. Je me porte un peu mieux, et plus résolue que jamais d'estimer 38 jusqu'à la mort comme 28 lui a promis. »

Quel ne fut pas le courroux du superbe et impérieux cardinal, lorsqu'il acquit la preuve certaine qu'il avait été ainsi joué par une femme et trahi par un ami ! Il exhale son ressentiment contre Châteauneuf dans des pages jusqu'ici restées inédites et qui nous semblent un chapitre égaré de ses mémoires (1). Sa vengeance s'appesantit sur les deux coupables. Celui de leurs complices qu'il put atteindre, le chevalier de Jars, fut jeté à la Bastille, condamné à avoir la tête tranchée; il monta sur l'échafaud, et c'est là seulement qu'il reçut sa grâce (2). Châteauneuf fut conduit au château-fort d'Angoulême, où il demeura en prison pendant dix années, et Mme de Chevreuse, ménagée par le cardinal dans un reste d'espérance, reçut pour toute punition l'ordre de se retirer à Dampierre. Mais la reine ne pouvait se passer d'elle, et elle ne pouvait se passer de la reine; les deux amies avaient besoin de se voir souvent pour soulager au moins leurs peines en s'en entretenant, et vraisemblablement aussi pour aviser aux moyens de les faire cesser. Souvent le soir, à l'ombre naissante, Mme de Chevreuse venait à Paris déguisée, s'introduisait au Louvre ou au Val-de-Grâce, voyait la reine, et au milieu de la nuit s'en retournait à Dampierre. Bientôt on découvrit ou on soupçonna ces visites clandestines, et la fidèle et hardie confidente d'Anne d'Autriche fut reléguée en Touraine dans une terre de son premier mari.

Qu'on juge du mortel ennui qui dut accabler la belle duchesse, ensevelie à trente-trois ans dans le fond d'une province, loin du

(1) Nous avons rencontré ce fragment précieux aux Archives des affaires étrangères: FRANCE, t. CI, à la fin du volume, sous ce titre : *Mémoire de M. le cardinal de Richelieu contre M. de Chateauneuf.* 12 pages, de la main bien connue de Charpentier, un des secrétaires du cardinal.

(2) Mme de Motteville, t. Ier, p. 62-69.

bruit et de l'éclat de Paris, loin de toutes les émotions qui lui étaient si chères, loin de toute intrigue de politique et d'amour! Ce lui était un divertissement fort médiocre de tourner la tête au vieil archevêque de Tours (1), et pour se soutenir elle avait grand besoin des visites du jeune et aimable La Rochefoucauld (2), qui habitait dans son voisinage, et des lettres de la reine Anne. Elle resta en Touraine pendant quatre longues années, depuis 1633 jusqu'au milieu de 1637, employant son loisir et son activité à nouer une correspondance mystérieuse entre la reine, Charles IV, la reine d'Angleterre et le roi d'Espagne.

III.

Quel était le véritable objet de cette correspondance? Jusqu'ici, tout ce que nous en savions de bien certain, c'est que l'on en tira les plus graves accusations contre Anne d'Autriche et Mme de Chevreuse. La reine se servait pour ce commerce secret d'un de ses valets de chambre nommé La Porte. Quelquefois aussi elle se retirait au Val-de-Grâce, en apparence pour y faire ses dévotions, et elle y écrivait des lettres que la supérieure, Louise de Milley, la mère de Saint-Étienne, se chargeait de faire arriver à leur adresse. La reine et ses amis croyaient agir dans une ombre impénétrable; mais la police du soupçonneux cardinal était aux aguets. Un billet d'Anne d'Autriche à Mme de Chevreuse, confié par La Porte à un homme dont il se croyait sûr et qui le trahit, fut intercepté, La Porte arrêté, jeté dans un cachot de la Bastille, interrogé tour à tour par les suppôts les plus habiles du cardinal, Laffemas et La Poterie, par le chancelier Pierre Séguier et par Richelieu lui-même. En même temps le chancelier, accompagné de l'archevêque de Paris, se faisait ouvrir les portes du Val-de-Grâce, pénétrait dans la cellule de la reine, saisissait tous ses papiers et interrogeait la supérieure, la mère de Saint-Étienne, après lui avoir fait commander par l'archevêque de dire la vérité au nom de l'obéissance qu'il lui devait et sous peine d'excommunication. La reine aussi eut beaucoup à souffrir et courut les plus grands dangers. Écoutons La Rochefoucauld, qui, ce semble, devait être parfaitement informé, puisqu'il était alors, avec Mme d'Hautefort et Mme de Chevreuse, le confident le plus intime d'Anne d'Autriche : « On accusoit la reine d'avoir des intelligences avec le mar-

(1) La Rochefoucauld, *Mémoires*, p. 355.

(2) La Rochefoucauld, *ibid.*, p. 355. : « Mme de Chevreuse étoit alors reléguée à Tours. La reine lui avoit donné bonne opinion de moi; elle souhaita de me voir, et nous fûmes bientôt dans une très grande liaison d'amitié... En allant et en revenant, j'étois souvent chargé par l'une ou par l'autre de commissions périlleuses. »

quis de Mirabel, ministre d'Espagne... On lui en fit un crime d'état... Plusieurs de ses domestiques furent arrêtés, ses cassettes furent prises. M. le chancelier l'interrogea comme une criminelle; on proposa de la renfermer au Hâvre, de rompre son mariage et de la répudier. Dans cette extrémité, abandonnée de tout le monde, manquant de toutes sortes de secours et n'osant se confier qu'à Mme d'Hautefort et à moi, elle me proposa de les enlever toutes deux et de les emmener à Bruxelles. Quelleslque difficultés et quelsque périls qui parussent dans un tel projet, je puis dire qu'il me donna plus de joie que je n'en avois eu de ma vie. J'étois dans un âge où l'on aime à faire des choses extraordinaires et éclatantes, et je ne trouvois pas que rien le fût davantage que d'enlever en même temps la reine au roi son mari, et au cardinal de Richelieu, qui en était jaloux, et d'ôter Mme d'Hautefort au roi, qui en était amoureux. Heureusement les choses changèrent; la reine ne se trouva pas coupable, l'interrogation du chancelier la justifia, et Mme d'Aiguillon adoucit le cardinal de Richelieu (1). » Tout ce récit nous est fort suspect. Nous ne croyons pas le moins du monde que la reine ait eu la folle idée que lui prête La Rochefoucauld; il aura pris une plaisanterie de Mme d'Hautefort pour une proposition sérieuse, et il la rapporte ici pour se donner, selon sa coutume, un air d'importance. Il n'était pas d'ailleurs, quoi qu'il en dise, assez hardi pour se charger d'une entreprise aussi téméraire, et nous allons le voir très circonspect en des occasions bien moins périlleuses. Jamais le chancelier n'a fait subir d'interrogatoire à la reine : la dignité royale s'y opposait absolument, et puis la reine n'était pas alors à Paris; elle n'était point au Val-de-Grâce quand le chancelier s'y transporta; elle était à Chantilly avec le roi (2), et tout se dut passer en explications confidentielles entre le roi, la reine et Richelieu, sans l'intervention du chef de la justice. L'interrogatoire du chancelier n'a donc point justifié la reine, et la reine ne s'est point trouvée innocente; loin de là, elle a été trouvée et elle-même s'est reconnue coupable, et c'est à ses aveux qu'elle dut le pardon qui lui fut accordé. Mme de Motteville le déclare formellement, bien entendu en défendant, comme à son ordinaire, l'innocence de sa maîtresse : « La reine, dit-elle, avoit été réduite (3) à ce point de ne pouvoir obtenir de pardon qu'en signant de sa propre main qu'elle étoit coupable de toutes les choses dont elle étoit accusée, et elle le demanda au roi en des termes fort humbles et fort soumis... Chacun étoit dans cette croyance qu'elle

(1) *Mémoires, ibid.*, p. 352 et suiv.

(2) Mme de Motteville, t. Ier, p. 85. « Ce fut à Chantilly que cette grande querelle se passa. »

(3) *Mémoires*, p. 80.

étoit innocente. Elle l'étoit en effet autant qu'on le croyoit à l'égard du roi; mais elle étoit coupable, si c'étoit un crime d'avoir écrit au roi d'Espagne, son frère, et à Mme de Chevreuse. La Porte, domestique de la reine, m'a conté lui-même toutes les particularités de cette histoire. Il me les a apprises dans un temps où il étoit disgracié et mal satisfait de cette princesse, et ce qu'il m'en a dit doit être cru. Il fut arrêté prisonnier comme étant le porteur de toutes les lettres de la reine, tant pour l'Espagne que pour Mme de Chevreuse. Il fut interrogé trois fois dans la Bastille par La Poterie. Le cardinal de Richelieu le voulut interroger lui-même en présence du chancelier. Il le fit venir chez lui dans sa chambre, là où il fut questionné et pressé sur tous les articles sur quoi on désiroit de pouvoir confondre la reine. Il demeura toujours ferme sans rien avouer... refusant les biens et les récompenses qu'on lui promettoit, et acceptant plutôt la mort que d'accuser la reine de choses dont il disoit qu'elle étoit innocente. Le cardinal de Richelieu, admirant sa fidélité et persuadé qu'il ne disoit pas vrai, souhaita d'être assez heureux pour avoir à lui un homme aussi fidèle que celui-là. On avoit surpris aussi une lettre en chiffre de la reine qu'on montra à cette princesse. Elle ne put qu'elle ne l'avouât, et, pour ne pas montrer de dissemblance, il fallut faire avertir La Porte de ce que la reine avoit dit, afin qu'il en fît autant. Ce fut en cette occasion que Mme d'Hautefort, qui étoit encore à la cour, voulant généreusement se sacrifier pour la reine, se déguisa en demoiselle suivante pour aller à la Bastille faire donner une lettre à La Porte, ce qui se fit avec beaucoup de peine et de danger pour elle par l'habileté du commandeur de Jars, qui étoit encore prisonnier. Comme il étoit créature de la reine et qu'il avoit gagné beaucoup de gens en ce lieu-là, ils firent tomber la lettre entre les mains de La Porte. Elle lui apprenoit ce que cette princesse avoit confessé, si bien qu'étant tout de nouveau interrogé par Laffemas et menacé de la question ordinaire et extraordinaire même, il fit semblant de s'en épouvanter, et dit que si on lui faisoit venir quelque officier de la reine, homme de créance, il avoueroit tout ce qu'il savoit. Laffemas, croyant l'avoir gagné, lui dit qu'il pouvoit nommer celui qu'il voudroit, et que sans doute on le lui feroit venir. La Porte demanda un nommé Larivière, officier de la reine, qu'il savoit être des amis de Laffemas, et dont il n'avoit pas bonne opinion, ce que cet homme accepta avec grande joie. Le roi et le cardinal firent venir ce Larivière. On lui commanda d'aller voir La Porte sans voir la reine, et gagné par les promesses qu'on lui fit, il s'engagea de faire tout ce qu'on voudroit. Il fut mené à la Bastille, et il commanda de la part de la reine à La Porte de dire tout ce qu'il savoit de ses affaires. La Porte fit semblant de croire

que c'étoit la reine qui l'envoyoit, et lui dit, après bien des façons, ce que la reine avoit déjà avancé, et protesta n'en pas savoir davantage. Le cardinal de Richelieu fut alors confondu, et le roi demeura satisfait. La Porte, homme de bien et sincère, m'a assuré qu'ayant vu les lettres dont il étoit question et sachant ce qu'elles contenoient, il y avoit lieu de s'étonner qu'on pût former des accusations contre la reine, qu'il y avoit seulement des railleries contre le cardinal de Richelieu, et qu'assurément elles ne parloient de rien qui fût contre le roi ni contre l'état. » La Porte, dans ses curieux mémoires (1), confirme ce récit de Mme de Motteville; il atteste qu'il n'y avait point de « finesse » dans la correspondance de la reine et de Mme de Chevreuse, et que toute cette affaire avait été concertée pour y « embarquer Mme de Chevreuse, et faire croire au public que c'étoit une grande cabale contre l'état, car il étoit de la coutume de son éminence de faire passer des choses de rien pour de grandes conspirations. »

Reste à savoir si en effet il n'y avait là que *des choses de rien*, comme dit La Porte. Nous venons d'entendre les amis de la reine et de Mme de Chevreuse; mais il faut entendre aussi Richelieu (2); il faut entendre surtout des témoins bien autrement sûrs que tous les mémoires, c'est-à-dire les documens originaux et authentiques d'après lesquels Richelieu a écrit, et qui ont échappé à tous les historiens, le père Griffet excepté, qui, dans cette affaire comme dans celle de Châteauneuf, a tout su, tout connu, et, pièces en main, justifie le récit du cardinal. Grâce à ces pièces, que nous avons pu étudier aussi (3), tous les voiles sont levés, on voit clair dans la

(1) *Mémoires*, p. 358, etc.

(2) *Mémoires*, t. X, p. 195, etc.

(3) Ces précieux documens sont passés de la cassette du cardinal de Richelieu dans la bibliothèque du maréchal, qui les a communiqués au père Griffet, comme il avait fait les papiers de Châteauneuf. La Bibliothèque nationale les a acquis assez récemment. En voici la liste exacte : *Supplément français*, n° 4068, avec ce titre : *Pièces relatives à l'affaire du Val-de-Grâce*, 1637. Ces pièces sont : 1° *Relation de ce qui s'est passé en l'affaire de la reine, au mois d'août* 1637, *sur le sujet de La Porte et de l'abbesse du Val-de-Grâce;* cette relation est de la main même de Richelieu : c'est à peu près le récit des *Mémoires;* on voit par là comment le cardinal composait ses mémoires, et que cet ouvrage n'est autre chose qu'une collection de mémoires spéciaux, unis entre eux par quelques mots de narration; 2° *procès-verbaux de quatre interrogatoires de La Porte, du* 13, 15, 18 *et* 27 *août* 1637; 3° *procès-verbal de l'interrogatoire de l'abbesse du Val-de-Grâce, du* 24 *août;* 4° *Instructions autographes de M. De Noyers, adressées au chancelier Séguier pour ces différens interrogatoires;* 5° plusieurs *lettres autographes de Séguier;* 6° une *déposition de la reine écrite par son secrétaire des commandemens, Le Gras, le* 21 *août, à Chantilly, pour être donnée à monseigneur l'éminentissime cardinal de Richelieu;* 7° une *nouvelle déclaration de la reine du* 22 *août*, de la main de Le Gras; 8° un premier pardon du roi, du 17 août, ainsi qu'un *Mémoire des choses que le roi désire de la reine, et l'engagement de la reine de se conformer à toutes les choses qui lui sont prescrites.*

conduite d'Anne d'Autriche; on reconnaît, n'en déplaise à La Rochefoucauld, à Mme de Motteville et à La Porte, qu'elle était certainement coupable, et que très vraisemblablement Mme de Chevreuse était sa principale complice, puisqu'elle n'avait pas cessé de lui être aussi unie dans son exil de Touraine qu'au temps où elle était la surintendante de sa maison.

Contre Mme de Chevreuse, dont on n'avait saisi ni la personne ni les papiers, on n'avait que des présomptions, mais des présomptions très fortes. Ainsi La Porte, valet de chambre de la reine et porteur avoué de la plupart de ses lettres, appartenait à Mme de Chevreuse autant qu'à la reine elle-même, et il avait à l'hôtel de Chevreuse une chambre qui lui servait de retraite. La duchesse, avant de se rendre à Tours en 1633, était venue deux fois secrètement de Dampierre au Val-de-Grâce, où elle avait eu une entrevue avec la reine. Lord Montaigu, agent bien connu de la reine d'Angleterre et ami particulier de Mme de Chevreuse, avait vu aussi la reine une fois au Val-de-Grâce. La courageuse exilée avait proposé à la reine de rompre son ban et de venir déguisée la trouver à Paris. Elle correspondait constamment avec le duc de Lorraine, et tout récemment elle avait reçu un envoyé du duc. Il est difficile de supposer que tant de mouvemens n'eussent eu d'autre but que de savoir des nouvelles de la santé de la reine. Pour celle-ci, les preuves sont directes; on a ses propres aveux, signés de sa main. Il est probable même qu'elle n'a pas tout dit, mais de ce qu'elle a dit il résulte qu'elle avait plusieurs fois écrit en Espagne et en Flandre, c'est-à-dire en pays ennemis, non pas seulement pour se plaindre de sa situation, mais pour communiquer et livrer les secrets les plus importans du gouvernement français.

1° Elle avait signalé à la cour de Madrid le voyage d'un religieux envoyé en Espagne avec une mission secrète;

2° Elle avait fait savoir que la France travaillait à s'accommoder avec le duc de Lorraine, afin que le gouvernement espagnol prît ses mesures pour empêcher cet accommodement;

3° Elle avait aussi averti qu'elle avait ses raisons de craindre que l'Angleterre, au lieu de demeurer unie à l'Espagne, ne s'en détachât, et ne s'entendît avec la France.

Il nous semble qu'il n'y a plus au monde de crimes d'état, ou qu'il y en a là de très manifestes. Aussi n'avait-on amené Anne d'Autriche à faire de pareils aveux qu'avec des peines infinies. D'abord elle avait tout nié, et dit que si elle avait plusieurs fois écrit à Mme de Chevreuse, ç'avait toujours été sur des choses indifférentes. Le jour de l'Assomption, après avoir communié, elle avait fait venir son secrétaire des commandemens, Le Gras, et elle lui avait juré sur le saint sacrement, qu'elle venait de recevoir, qu'il était faux qu'elle

eût une correspondance en pays étranger, et elle lui avait commandé d'aller dire au cardinal le serment qu'elle faisait. Elle fit venir aussi le père Caussin, jésuite, confesseur du roi, et lui renouvela le même serment. Puis, deux jours après, voyant qu'il n'y avait pas moyen de s'en tenir à une dénégation aussi absolue, elle commença par avouer à Richelieu qu'à la vérité elle avait écrit en Flandre à son frère, le cardinal infant, mais pour savoir des nouvelles de sa santé, et autres choses d'aussi peu de conséquence. Richelieu lui ayant montré qu'on en savait davantage, elle fit retirer sa dame d'honneur, Mme de Sénecé, Chavigny et de Noyers, qui étaient présens, et, restée seule avec le cardinal, sur l'assurance qu'il lui donna du plein et absolu pardon du roi si elle disait la vérité, elle avoua tout, en témoignant une extrême confusion d'avoir fait des sermens contraires. Pendant cette triste confession, appelant à son secours les grâces et les ruses de la femme et couvrant ses vrais sentimens de démonstrations affectueuses, elle s'écria plusieurs fois : « Quelle bonté faut-il que vous ayez, monsieur le cardinal! » Et, protestant d'une reconnaissance éternelle, elle lui dit : « Donnez-moi la main, » et lui présenta la sienne comme un gage de sa fidélité; mais le cardinal s'y refusa par respect, se retirant au lieu de s'approcher (1). L'abbesse du Val-de-Grâce fit comme la reine; après avoir tout nié, elle avoua ce qu'elle savait. Le roi et Richelieu pardonnèrent, mais en faisant signer à la reine une sorte de formulaire de conduite auquel elle devait se conformer religieusement. On lui interdit provisoirement l'entrée du Val-de-Grâce et de tout couvent jusqu'à ce que le roi lui en donnât de nouveau la permission, on lui défendit d'écrire jamais qu'en présence de sa première dame d'honneur et de sa première femme de chambre, qui devaient en rendre compte au roi, ni d'adresser une seule lettre en pays étranger par aucune voie directe ou indirecte, sous peine de se reconnaître elle-même déchue du pardon qu'on lui accordait. La première à la fois et la dernière de ces prescriptions se rapportaient à Mme de Chevreuse : le roi commandait à sa femme de ne jamais écrire à Mme de Chevreuse, « parce que ce prétexte, disait-il, a été la couverture de toutes les écritures que la reine a faites ailleurs. » Il lui commande aussi de ne plus voir ni Craft, gentilhomme anglais, ami de Montaigu et de la duchesse, fort suspect d'être mêlé à toutes leurs intrigues, ni « les autres entremetteurs de Mme de Chevreuse. » On le voit, c'est toujours Mme de Chevreuse que Louis XIII et Richelieu considèrent comme le principe de tout mal, et ils ne se croient bien sûrs de la reine qu'après l'avoir séparée de sa dangereuse amie.

(1) *Mémoires* de Richelieu, t. X, p. 201, et la *Relation manuscrite*.

Mais que fallait-il faire de celle-ci? Fallait-il la laisser à Tours, ou l'arrêter, ou lui faire quitter la France? Il est curieux de voir quelles furent à cet égard les délibérations du cardinal avec lui-même et avec le roi. Il rend involontairement un bien grand hommage à la puissance de Mme de Chevreuse en établissant par une suite de raisons, un peu scolastiquement déduites à sa manière, que le pire des partis serait de la laisser sortir de France : « Cet esprit est si dangereux, qu'étant dehors il peut porter les affaires à de nouveaux ébranlemens qu'on ne peut prévoir (1). » C'est elle qui, disposant absolument du duc Charles, lui a persuadé de donner asile en Lorraine à Monsieur, duc d'Orléans, c'est elle aussi qui a poussé l'Angleterre à la guerre; si on la jette hors du royaume, elle empêchera le duc de Lorraine de s'accommoder; « elle donnera grand branle aux Anglais à ce à quoi elle les voudra porter; » elle remuera de nouveau pour le chevalier de Jars et pour Châteauneuf, elle suscitera mille difficultés intérieures et extérieures, et le cardinal conclut à la retenir en France.

Pour cela, il y avait deux voies à prendre, la violence ou la douceur. Le cardinal fait voir beaucoup d'inconvéniens à la violence, qui serait infailliblement suivie de tant de sollicitations importunes de la part de toute la famille de Mme de Chevreuse et de toutes les puissances de l'Europe, qu'il serait fort difficile d'y résister avec le temps. Il propose donc de la gagner par la douceur et de la traiter comme on avait traité la reine, mais à la condition qu'elle serait aussi sincère, et répondrait aux questions qui lui seraient adressées. Connaissant Mme de Chevreuse, il prévoit qu'elle ne fera aucun aveu, et il oublie de nous dire ce qu'alors il aurait fait. On avait pardonné à la reine humiliée et repentante; mais quelle conduite aurait-on tenue envers la fière et habile duchesse persévérant dans d'absolues dénégations? Content de l'avoir séparée d'Anne d'Autriche, Richelieu l'aurait-il laissée libre et tranquille en Touraine? Est-il bien sincère quand il l'assure? ou l'ancien charme agissait-il encore, et ce cœur de fer, cette âme impitoyable, mais que la beauté trouva plus d'une fois sensible, ne pouvait-elle se défendre d'une faiblesse involontaire pour une femme qui rassemblait en sa personne et portait au plus haut degré ces deux grands dons si rarement unis, la beauté et le courage?

Il lui fit parler comme étant toujours son ami; il lui rappela quels ménagemens il avait eus pour elle dans l'affaire de Châteauneuf, et la sachant en ce moment assez dépourvue, il lui envoya de l'argent. La duchesse fit beaucoup de cérémonie pour le recevoir; elle ne le prit pas comme un don, mais comme un prêt, et demanda pour toute

(1) *Mémoires*, p. 224, etc.

grâce au cardinal de l'assister dans le juste procès qu'elle poursuivait pour être séparée de biens d'avec son mari, procès qu'elle gagna quelque temps après. Sur les questions qui lui furent adressées, elle répondit sans s'étonner et avec sa fermeté accoutumée. Ne pouvant nier qu'elle eût proposé à la reine de se rendre à Paris déguisée, puisqu'on avait saisi la lettre où la reine déclinait cette proposition, elle déclara qu'en cela elle n'avait eu d'autre désir que d'avoir l'honneur de saluer sa souveraine, et qu'aussi le besoin de ses affaires l'appelait à Paris; que, loin de songer à animer la reine contre le cardinal, son intention était d'employer le crédit qu'elle pouvait avoir sur elle à la bien disposer en faveur du premier ministre. Et, payant Richelieu de la même monnaie, elle lui rendit avec usure ses démonstrations d'amitié; mais au fond du cœur elle s'en défiait. En vain l'un des envoyés de Richelieu, l'abbé Dudorat, avec qui elle était assez liée, lui dit-il tout ce qu'il put imaginer pour lui persuader la bonne foi du cardinal; elle ne vit dans cette bienveillance empressée qu'un leurre habile pour endormir sa vigilance et lui inspirer une fausse sécurité. Elle pensa à ses amis le chevalier de Jars et Châteauneuf, tous deux languissant encore dans les cachots de Richelieu, et elle résolut de tout entreprendre plutôt que de partager leur sort.

Cependant Anne d'Autriche avait senti de bonne heure, dans son propre intérêt, le besoin d'avertir Mme de Chevreuse de tout ce qui se passait, et ayant promis de n'avoir aucun commerce avec elle, elle chargea La Rochefoucauld, qui s'en allait en Poitou, de lui dire ce qu'elle n'osait lui écrire elle-même. La Rochefoucauld venait de faire la même promesse à son père et à Chavigny, l'homme de confiance du cardinal, et lui, qui prétend qu'il aurait volontiers enlevé la reine et Mme d'Hautefort, s'arrêta avec une admirable conscience devant l'engagement qu'il venait de prendre, et pria Craft, ce même gentilhomme anglais si suspect au roi et à Richelieu, de faire la commission de la reine (1). De son côté, Mme d'Hautefort, dans le plus vif de la crise, avait envoyé à Tours un de ses parens, M. de Montalais, dire à Mme de Chevreuse le véritable état des affaires, et il avait été convenu qu'on lui adresserait des Heures reliées en vert si tout prenait une tournure favorable, et que des Heures reliées en rouge lui seraient la marque qu'elle se hâtât de pourvoir à sa sûreté. Une méprise fatale sur le signe convenu, avec une défiance profonde des intentions de Richelieu et du roi, précipita Mme de Chevreuse dans une résolution extrême : elle aima mieux se condamner à un nouvel exil que de courir le risque de tomber entre les mains de ses ennemis, et elle

(1) La Rochefoucauld, *Mémoires*, p. 354.

s'enfuit de Touraine pour gagner l'Espagne à travers tout le midi de la France.

Elle ne voulut d'autre confident que son vieil adorateur, l'archevêque de Tours, Bertrand de Chaux. Comme il était du Béarn et avait des parens sur la frontière, il lui donna des lettres de créance avec tous les renseignemens nécessaires et les divers chemins qu'elle devait prendre; mais, pressée de fuir, elle oublia tout, partit le 6 septembre 1637 en carrosse comme pour faire une promenade, puis, à neuf heures du soir, monta à cheval déguisée en homme, et au bout de cinq ou six lieues elle se trouva sans lettres et sans itinéraire, sans femme de chambre, et suivie seulement de deux domestiques. Elle ne put changer de cheval pendant toute la nuit, et le lendemain elle arriva, sans avoir pris une heure de repos, à Ruffec, à une lieue de Verteuil, où demeurait La Rochefoucauld. Au lieu de lui demander l'hospitalité, elle lui écrivit le billet suivant : « Monsieur, je suis un gentilhomme françois et demande vos services pour ma liberté et peut-être pour ma vie. Je me suis malheureusement battu. J'ai tué un seigneur de marque. Cela me force de quitter la France promptement, parce qu'on me cherche. Je vous crois assez généreux pour me servir sans me connoître. J'ai besoin d'un carrosse et de quelque valet pour me servir (1). » La Rochefoucauld lui envoya ce qu'elle désirait. Le carrosse lui fut d'un grand secours, car elle était épuisée de fatigue. Son nouveau guide la conduisit sur-le-champ à une autre maison de La Rochefoucauld, où elle arriva au milieu de la nuit; elle laissa là le carrosse et les deux domestiques qui l'avaient accompagnée, et repartit à cheval, se dirigeant vers la frontière d'Espagne. Dans l'état où elle se trouvait, la selle de sa monture était toute baignée de sang : elle dit que c'était un coup d'épée qu'elle avait reçu à la cuisse. Elle coucha sur du foin dans une grange et prit à peine quelque nourriture. Mais aussi belle, aussi séduisante sous le costume noir d'un cavalier que dans les brillans atours de la grande dame, les femmes, en la voyant, admiraient sa bonne mine; pendant cette course aventureuse, elle fit malgré elle autant de conquêtes que dans les salons du Louvre, et, ainsi que le dit La Rochefoucauld, elle montra « plus de pudeur et de cruauté que les hommes faits comme elle n'ont accoutumé d'en avoir (2). » Une fois elle ren-

(1) *Extrait de l'information faite par le président Vignier de la sortie de madame de Chevreuse hors de France*, avec diverses pièces à l'appui, BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, *collection Du Puy*, nos 499, 500, 501, réunis en un seul volume.

(2) La Rochefoucauld, p. 356. Tallemant, t. I, p. 250, raconte les traits les plus singuliers, mais nous ne rapportons que les faits certains et authentiques. *Extrait de l'information*, etc. : « Une bourgeoise de ce bourg-là passa fortuitement et la vit couchée sur ce foin et s'écria : Voilà le plus beau garçon que je vis jamais! Monsieur, dit-elle, venez vous en reposer chez moi; vous me faites pitié, etc. »

contra dix ou douze cavaliers commandés par le marquis d'Antin, et il lui fallut s'écarter de sa route pour éviter d'être reconnue. Une autre fois, dans une vallée des Pyrénées, un gentilhomme qui l'avait vue à Paris lui dit qu'il la prendrait pour Mme de Chevreuse, si elle était vêtue d'une autre façon, — et le bel inconnu se tira d'affaire en répondant qu'étant parent de cette dame, il pouvait bien lui ressembler. Son courage et sa gaieté ne l'abandonnèrent pas un moment, et, pour peindre la vaillante amazone, on fit une chanson où elle disait à son écuyer :

La Poissière, dis-moi,
Vais-je pas bien en homme?

Vous chevauchez, ma foi,
Mieux que tant que nous sommes, etc. (1).

Celui qui l'accompagnait la pressant de lui apprendre son nom, elle lui dit avec un ton mystérieux qu'elle était le duc d'Enghien que des affaires extraordinaires et le service du roi forçaient de sortir de France, ce qui peut nous donner une idée de la tournure qu'elle avait à cheval et du ton décidé et résolu qu'elle avait. Puis, prenant confiance en son guide et n'aimant pas à porter longtemps un masque, elle lui avait avoué qu'elle était la duchesse de Chevreuse. Elle n'atteignit l'Espagne qu'avec des fatigues inouies et à travers mille périls (2). Un peu avant de franchir la frontière, elle écrivit au gentilhomme qui avait pensé la reconnaître dans les Pyrénées, et avait eu pour elle toute sorte d'égards et de politesses, qu'il ne s'était pas trompé, qu'elle était en effet celle qu'il avait cru, et « qu'ayant trouvé en lui une civilité extraordinaire, elle prenoit la liberté de le prier de lui procurer des étoffes pour se vêtir conformément à son sexe et à sa condition (3). » Arrivée enfin en Espagne, elle s'élança pour la deuxième fois, avec sa résolution accoutumée, dans tous les hasards de l'exil, n'emportant avec elle que sa beauté, son esprit et son courage. Elle avait envoyé, par un de ses gens, à La Rochefoucauld toutes ses pierreries, qui valaient 200,000 écus, le priant de les recevoir en don si elle mourait, ou de les lui rendre quelque jour (4).

Au bruit de la fuite de Mme de Chevreuse, Richelieu s'émut, et il fit tout pour l'empêcher de sortir de France. Les ordres les plus précis

(1) Tallemant.

(2) *Extrait de l'information :* « Malbasty lui dit quelle se perdroit, qu'elle rencontreroit mille voleurs, qu'elle n'avoit qu'un seul homme avec elle, qu'il craignoit qu'on lui fit du déplaisir... Elle offrit audit Malbasty un grand rouleau de pistoles, etc. »

(3) *Extrait d'une lettre écrite de Toulouse, le 2 novembre* 1637.

(4) La Rochefoucauld, *Mémoires.*

furent expédiés, non pour l'arrêter, mais pour la retenir. M. de Chevreuse fit courir après sa femme l'intendant de leur maison, Boispille, avec l'assurance qu'elle n'avait rien à craindre. Le cardinal envoya aussi le président Vignier, pour lui porter non-seulement la permission de résider à Tours en pleine liberté, mais l'espérance de revenir bientôt à Dampierre. En même temps Vignier avait l'ordre d'interroger le vieil archevêque, ainsi que La Rochefoucauld et ses gens, et d'en tirer tous les renseignemens qui pouvaient éclairer le ministre (1). Ni Boispille ni Vignier ne purent atteindre la belle fugitive, et elle avait touché le sol de l'Espagne, que le président arrivait à peine à la frontière. Il voulut du moins remplir sa mission autant qu'il était en lui, et il envoya un héraut, sur le territoire espagnol, signifier à Mme de Chevreuse le pardon du passé et l'invitation de revenir en France. Elle n'apprit toutes ces démarches que lorsqu'elle était déjà à Madrid.

On comprend l'accueil que fit le roi d'Espagne à l'intrépide amie de sa sœur. Il avait envoyé au-devant d'elle plusieurs carrosses à six chevaux, et à Madrid il la combla de toute sorte de marques d'honneur. Mme de Chevreuse avait alors trente-sept ans. A tous ses moyens de plaire elle joignait le prestige des aventures romanesques qu'elle venait de traverser, et l'on dit que Philippe IV grossit le nombre de ses conquêtes (2). Elle était déjà tout Anglaise et toute Lorraine; elle devint Espagnole. Elle se lia avec le comte-duc Olivarès, et prit un grand ascendant sur les conseils du cabinet de Madrid. Elle le dut sans doute à son esprit et à ses lumières, mais particulièrement à la noble fierté qu'elle déploya en refusant les pensions et l'argent qu'on lui offrait, et en parlant toujours de la France comme il appartenait à l'ancienne connétable de Luynes (3). Néanmoins quelque agrément que lui donnât en Espagne la faveur déclarée du roi, de la reine et du premier ministre, elle n'y demeura pas longtemps. La guerre des deux pays rendait sa situation trop délicate; ses lettres pénétraient difficilement en France; on n'osait

(1) Ce sont ceux que Du Puy a recueillis et dont nous avons fait usage pour établir notre récit, en nous aidant aussi du récit de Richelieu et de celui de La Rochefoucauld. C'est en cette occasion que La Rochefoucauld fut mis huit jours à la Bastille. Voyez ses *Mémoires* et surtout *la Jeunesse de madame de Longueville*, 3e édit., chap. IV, p. 279, etc., et l'*Appendice*, p. 467, etc.

(2) Mme de Motteville, tome Ier, p. 93.

(3) Bibliothèque nationale, *Manuscrits de Colbert, affaires de France*, in-fol. t. II, fol. 9. *Mémoire de ce que Madame de Chevreuse a donné charge au sieur de Boispille de dire à monseigneur le cardinal :* « Elle ne s'est obligée à rien du tout en Espagne et ne se trouvera pas qu'elle ait pris un teston, fors les bonnes chères et traitemens..... Elle a parlé comme elle devoit en Espagne, et croit que c'est une des choses qui l'a le plus fait estimer du comte-duc. »

lui écrire, tant la police de Richelieu était redoutée, tant on craignait d'être accusé de correspondre avec l'ennemi et avec Mme de Chevreuse. L'intendant même de sa maison, Boispille, recevant d'elle une lettre, dit au messager qui lui demandait une réponse : Nous ne faisons pas de réponse en Espagne. Aussi, pour avoir plus de liberté et pour être plus près de la France, elle prit le parti de passer dans un pays neutre et même ami, et au commencement de l'année 1638 elle arriva en Angleterre.

IV.

Mme de Chevreuse fut reçue et traitée à Londres comme elle l'avait été à Madrid. Elle y retrouva le premier de ses adorateurs, le comte de Holland, lord Montaigu, toujours enflammé pour elle (1), Craft, et bien d'autres gentilshommes, anglais et français, qui s'empressèrent de lui faire cortége. Elle charma particulièrement le roi et la reine. Elle avait toujours beaucoup plu à Charles Ier, et Henriette, en revoyant celle qui autrefois l'avait conduite à son royal époux, l'embrassa, et voulut qu'elle s'assît devant elle, distinction tout à fait inusitée dans la cour d'Angleterre. Le roi et la reine écrivirent en sa faveur au roi Louis XIII, à la reine Anne et au cardinal de Richelieu (2). Mme de Chevreuse réclamait la pleine et entière jouissance de son bien, qui lui avait été naguère accordée et ensuite retirée depuis sa fuite en Espagne. Au printemps de 1638, la grossesse de la reine Anne, étant devenue publique, avait rempli la cour de France d'allégresse et ouvert tous les cœurs à l'espérance. Mme de Chevreuse profita de cet événement pour adresser à la reine la lettre suivante qu'Anne d'Autriche pouvait très bien montrer à Louis XIII, et qui pourtant, sous sa réserve et sa circonspection diplomatique, laisse paraître la réciproque et intime affection de la reine et de l'exilée (3) :

« *A la reine, ma souveraine dame.*

« Madame, je ne serois pas digne de pardon si j'avois pu et manqué de rendre compte à votre majesté du voyage que mon malheur m'a obligée d'entreprendre. Mais la nécessité m'ayant contrainte d'entrer en Espagne, où le respect de votre majesté m'a fait recevoir et traiter mieux que je ne méritois, celui que je vous porte m'a fait taire jusqu'à ce que je fusse en un royaume qui, étant en bonne intelligence avec la France, ne me donne pas sujet d'appréhender que vous ne trouviez pas bon d'en recevoir des lettres. Celle-ci

(1) *Mémoires* de Richelieu, tome X, p. 488.
(2) Manuscrits de Colbert, tome II, fol. 1 et 2.
(3) Manuscrits de Colbert, *ibid.*, fol. 4.

parlera devant toute chose de la joie particulière que j'ai ressentie de la grossesse de votre majesté. Dieu récompense et console tous ceux qui sont à elle par ce bonheur, que je lui demande de tout mon cœur d'achever par l'heureux accouchement d'un dauphin. Encore que ma mauvaise fortune m'empêche d'être des premières à le voir, croyez que mon affection au service de votre majesté ne me laissera pas des derniers à m'en réjouir. Le souvenir que je ne saurois douter que votre majesté n'aie de ce que je lui dois et celui que j'ai de ce que je lui veux rendre lui persuaderont assez le déplaisir que ce m'a été de me voir réduite à m'éloigner d'elle pour éviter les peines où j'appréhendois que des soupçons injustes ne me missent. Il m'a fallu priver de la consolation de soulager mes maux en les disant à votre majesté, jusqu'à cette heure que je puis me plaindre à elle de ma mauvaise fortune, espérant que sa protection me garantira de la colère du roi et des mauvaises grâces de M. le cardinal. Je n'ose le dire moi-même à sa majesté et ne le fais pas à M. le cardinal, m'assurant que votre générosité le fera, et rendra agréable ce qui pourrait être importun de ma part. La vertu de votre majesté m'assure qu'elle l'exercera volontiers en cette occasion, et qu'elle emploiera sa charité pour me dire, ce que je sais, qu'elle est toujours elle-même. Votre majesté saura par les lettres du roi et de la reine de la Grande-Bretagne l'honneur qu'ils me font. Je ne le saurois mieux exprimer qu'en disant à votre majesté qu'il mérite sa reconnoissance. Je crois que vous approuverez ma demeure en leur cour, que cela ne me rendra pas digne d'un mauvais traitement, et que l'on ne me refusera point les choses que l'autorité de votre majesté et le soin de M. le cardinal m'avoient procurées avant mon départ, et que je demande à monsieur mon mari. En quoi je supplie votre majesté de me protéger, afin que j'en aie bientôt les effets si justes que j'en attends. »

En même temps qu'elle réclamait son bien, Mme de Chevreuse songeait à acquitter une dette qui pesait à sa fierté. A Tours, elle avait bien été forcée d'accepter l'argent que lui avait envoyé Richelieu; mais, ainsi que nous l'avons dit, elle l'avait accepté comme un simple prêt, et sous le couvert de la lettre officielle à la reine Anne qu'on vient de lire, était un petit billet confidentiel et réservé à la reine seule, où nous voyons que la reine de France avait elle-même autrefois emprunté de l'argent à son ancienne surintendante. Celle-ci, en effet, la conjure de payer M. le cardinal sur ce qu'elle lui doit, et, si elle le peut, « d'achever le surplus de la dette. »

Ces derniers mots, et bien d'autres de lettres subséquentes, nous apprennent que depuis sa sortie de France, n'ayant rien voulu recevoir de l'étranger, Mme de Chevreuse avait épuisé toutes ses ressources, et que, n'ayant pas la disposition de son bien, elle en était

réduite à Londres à faire des dettes toujours croissantes, et auxquelles elle ne savait comment satisfaire. Pendant ce temps-là, M. de Chevreuse, qui avait mis sa maison dans le plus triste état, et pour la rétablir n'espérait que dans la raison et le crédit de sa femme, ne cessait d'intercéder auprès du roi et du premier ministre pour qu'on la laissât revenir en France. Le cardinal en était resté avec elle à l'offre de pardon et d'*abolition*, comme on disait alors, que le président Vignier avait été lui porter jusqu'à la frontière d'Espagne. Outre les raisons générales de souhaiter son retour, que lui-même a développées, Richelieu en avait une toute particulière en ce moment; il traitait avec le duc de Lorraine, dont les talens militaires et la peu nombreuse, mais excellente armée l'inquiétaient; plus que jamais il s'efforçait de l'attirer à un accommodement qui lui permît de rassembler toutes les forces de la France contre l'Autriche et contre l'Espagne. Il avait donc le plus grand intérêt à ménager Mme de Chevreuse toute-puissante sur l'esprit du duc, et qui déjà, à ce qu'il croyait, avait en 1637 empêché l'accommodement désiré, et pouvait l'empêcher encore. De son côté, Mme de Chevreuse était lasse de l'exil; elle soupirait après son château de Dampierre, après ses enfans, après sa fille, l'aimable Charlotte, qui grandissait loin de sa mère. Elle frémissait à la pensée de la douloureuse alternative qui chaque jour la pressait davantage, ou d'être forcée de recourir à l'Angleterre et à l'Espagne, ou d'engager ses pierreries qu'elle avait fait redemander à La Rochefoucauld (1). Elle tenait à cette riche parure, qui venait, dit-on, de la maréchale d'Ancre et de Florence, brillant souvenir d'un temps plus heureux; car Mme de Chevreuse était femme, elle en avait les faiblesses comme les grâces, et quand la passion et l'honneur ne la jetaient pas au milieu des périls, elle se complaisait dans toutes les élégances de la vie (2). C'est ce mélange de mollesse féminine et de virile énergie qui est le trait particulier de son caractère, et qui la rendait propre à toutes les situations, aux douceurs et à l'abandon de l'amour, comme à l'agitation des intrigues et des aventures. C'est avec ces divers sentimens qu'elle se décida à reprendre avec Richelieu une négociation qui n'avait jamais été entièrement rompue, et dont le succès paraissait assez facile, puisque des deux parts on le souhaitait presque également.

(1) Voyez, sur cette particularité, *la Jeunesse de madame de Longueville*, 3e édit., chap. IV, p. 280, et *Appendice*, p. 467.

(2) Mme de Chevreuse, comme son petit-fils, aimait les arts et les encourageait. Elle a été la protectrice de l'excellent graveur Pierre Daret, qui lui a dédié sa collection des *Illustres Français et estrangers de l'un et de l'autre sexe*, in-4°, 1652. Cette dédicace, trop peu connue, nous apprend des choses qui ne se trouvent dans aucune des biographies de cet artiste, pas même dans l'*Abécédaire* de Mariette, et qui font le plus grand honneur à Mme deChevreuse.

Cette négociation dura plus d'une année. Le cardinal autorisa l'intendant de la maison de Chevreuse, Boispille, et l'abbé Dudorat, à se rendre en Angleterre pour mener à bien cette affaire délicate. Ils y mirent bien du temps, y prirent bien des peines; plus d'une fois il leur fallut retourner de Londres à Paris et de Paris à Londres pour aplanir les difficultés qui s'élevaient. Le fil souvent rompu se renouait pour se rompre encore. Le cardinal et la duchesse désiraient fort sincèrement s'accommoder; mais, se connaissant bien, ils voulaient prendre l'un envers l'autre des sûretés presque inconciliables. Quand on a sous les yeux les pièces diverses auxquelles a donné lieu cette longue négociation (1), on y reconnaît tout l'esprit et le caractère de Richelieu et de Mme de Chevreuse, les artifices habituels du cardinal avec sa hauteur mal dissimulée, la souplesse de la belle dame, son apparente soumission et ses précautions inflexibles. Successivement Richelieu se relâche davantage de sa rigueur accoutumée; mais ses prétentions, perçant toujours sous la courtoisie la plus recherchée, avertissent Mme de Chevreuse de prendre garde à elle et de ne faire aucune faute devant un homme qui n'oubliait rien et qui pouvait tout. C'est un curieux spectacle de les voir, pendant plus d'une année, employer toutes les manœuvres de la plus fine diplomatie et épuiser les ressources d'une habileté consommée pour se persuader l'un l'autre et s'attirer vers le but commun qu'ils désirent tous les deux sans y parvenir et se pouvoir guérir de leurs réciproques et incurables défiances. Faisons connaître les traits principaux, les commencemens, le progrès, les péripéties et la fin inévitable de cette singulière correspondance.

Elle s'ouvre le 1er juin 1638 par une lettre de Mme de Chevreuse. La duchesse remercie le cardinal des assurances de bienveillance qu'on lui a données de sa part; elle lui avoue que si l'année précédente elle s'est résolue à quitter la France, ç'a été par appréhension des soupçons qu'il paraissait nourrir envers elle; elle a voulu laisser au temps le soin de les dissiper : « J'espère, lui dit-elle, que le malheur qui m'a contraint de sortir de France s'est lassé de me poursuivre..... Je serois très aise d'être tout à fait guérie des craintes que j'ai eues en reconnoissant que mes ennemis ne sont pas plus puissans que mon innocence (2). » La lettre, en feignant de la con-

(1) La Bibliothèque nationale possède deux manuscrits qui la contiennent toute entière : l'un, que le père Griffet a connu et mis à profit, est le tome II des *Manuscrits de Colbert, affaires de France* (ce ne sont que des copies, souvent assez défectueuses); l'autre, *Supplément français*, n° 4967, renferme, il est vrai, moins de pièces, mais originales, parmi lesquelles il y a plusieurs lettres autographes de Richelieu et de Mme de Chevreuse.

(2) Manuscrits de Colbert, t. II, fol. 6.

fiance et de l'abandon, est fort calculée et réservée. Mme de Chevreuse se garde bien d'engager une polémique sur le passé, mais elle y revient un peu pour sonder Richelieu, ne voulant pas s'exposer à rentrer en France pour y être recherchée sur sa conduite antérieure; aussi a-t-elle soin de placer habilement et sans déclamation le mot d'innocence. Dès cette première lettre, on comprend le jeu de Mme de Chevreuse : il consiste à prendre doucement ses sûretés. Cesser de se dire innocente, c'eût été se remettre entre les mains de Richelieu, qui, au premier mécontentement feint ou réel, pouvait s'armer de ses aveux et l'en accabler. La réponse du cardinal découvre aussi, et, selon nous, découvre un peu trop sa secrète pensée : elle est, comme en général toute sa politique, captieuse à la fois et impérieuse. Au milieu des démonstrations d'une politesse un peu maniérée, il lui dit : « Ce que vous me mandez est conçu en tels termes, que n'y pouvant consentir sans agir contre vous-même par excès de complaisance, je ne veux pas répondre de peur de vous déplaire en voulant vous servir. En un mot, madame, si vous êtes innocente, votre sûreté dépend de vous-même, et si la légèreté de l'esprit humain, pour ne pas dire celle du sexe, vous a fait relâcher quelque chose dont sa majesté ait sujet de se plaindre, vous trouverez en sa bonté tout ce que vous pouvez en attendre. » Mme de Chevreuse comprend aisément la finesse du cardinal; mais, pour ne laisser subsister aucune équivoque, elle lui adresse un mémoire où elle lui rend compte de toute sa conduite et des motifs qui l'ont déterminée à sortir de France. Elle a fui, parce que, tout en lui prodiguant les bonnes paroles, on essayait de lui faire avouer qu'elle avait écrit au duc de Lorraine pour l'empêcher de rompre avec l'Espagne et de s'entendre avec la France, et que, ne pouvant avouer une faute qu'elle n'avait pas commise, et voyant qu'on en était persuadé et qu'on alléguait même des lettres interceptées, elle avait mieux aimé quitter son pays que d'y rester soupçonnée et en un perpétuel danger. Richelieu s'empresse de la rassurer, mais au contraire il l'épouvante en paraissant convaincu qu'elle a fait ce qu'elle est bien décidée à ne jamais avouer. Était-ce une bien heureuse manière de lui inspirer de la confiance que de lui rappeler l'affaire de Châteauneuf, et de lui insinuer assez clairement qu'on a en main des preuves qui dispensaient de tout aveu de sa part? « Quand le sieur de Boispille vous alla trouver, je lui dis ce que j'estimois pour votre service et votre sûreté, qui consistoit, à mon avis, à ne tenir rien de caché; ce à quoi j'estimois que vous vous dussiez porter d'autant plus facilement, que l'expérience vous a fait connoître, par ce qui s'est passé au fait de M. de Châteauneuf, qu'en ce qui vous intéresse, ce dont vos amis ont la preuve en main est plus

secret que s'ils ne l'avoient point. Tant s'en faut qu'on ait voulu vous faire avouer une chose qu'on ne sût pas, qu'on voudroit ne savoir pas ce qu'on sait, pour ne pas vous obliger à le dire (1).» Peut-on s'étonner, après cela, que Mme de Chevreuse recule, ou du moins qu'elle soit fort embarrassée? Elle écrit le 8 septembre au cardinal pour lui exprimer sa reconnaissance des bontés qu'il lui témoigne, et en même temps le trouble où la jette la conviction manifestement arrêtée dans son esprit, qu'elle est réellement coupable. Sa lettre peint à merveille ses perplexités : « Considérez l'état où je suis, très satisfaite d'un côté des assurances que vous me donnez de la continuation de votre amitié, et de l'autre fort affligée des soupcons, ou pour mieux dire des certitudes que vous dites avoir d'une faute que je n'ai jamais commise, laquelle, j'avoue, seroit accompagnée d'une autre, si, l'ayant faite, je la niois, après les grâces que vous me procurez du roi en l'avouant. Je confesse que ceci me met en un tel embarras, que je ne vois aucun repos pour moi dans ce rencontre. Si vous ne vous étiez pas persuadé si certainement de savoir cette faute, ou que je la pusse avouer, ce seroit un moyen d'accommodement; mais vous laissant emporter à une créance si ferme contre moi, qu'elle n'admet point de justification, et ne me pouvant faire coupable sans l'être, j'ai recours à vous-même, vous suppliant, par la qualité d'ami que votre générosité me promet, d'aviser un expédient par lequel sa majesté puisse être satisfaite, et moi retourner en France avec sûreté, et n'en pouvant imaginer aucun, et me trouvant dans de grandes peines. »

Or voici l'expédient qu'inventa Richelieu pour délivrer Mme de Chevreuse des inquiétudes qui la tourmentaient : il lui envoya une déclaration royale par laquelle elle était autorisée à rentrer en France avec un pardon absolu pour sa conduite passée, et notamment pour ses négociations avec le duc de Lorraine contre le service du roi. En recevant cette grâce inattendue, Mme de Chevreuse protesta contre le pardon d'une faute qu'à aucun prix elle ne voulait reconnaître, ne s'avouant coupable que de sa sortie précipitée du royaume. Ses ombrages s'accroissant par le moyen même qu'on avait pris pour les dissiper, elle se mit à examiner, à la lumière d'une attention défiante, tous les termes de cette déclaration, et elle trouva bien du louche dans ce qui se rapportait à son retour à Dampierre. Il n'était pas dit nettement qu'elle y pourrait demeurer en liberté. La seule privation à laquelle elle se condamnait était celle de ne plus voir la reine et de n'entretenir aucune correspondance étrangère. Hormis cela, elle demandait une entière liberté; elle demandait surtout que,

(1) Manuscrits de Colbert, fo 11, lettre du 24 juillet 1638.

sous un air de pardon, on ne la noircît pas d'une faute qu'elle prétendait n'avoir pas commise. Elle refuse donc le 23 février 1639 l'abolition qui lui est envoyée, et demande des explications sur la manière dont il lui sera permis de vivre en France. Le cardinal, irrité de voir découvertes et éludées toutes ses feintes, s'emporte et laisse paraître le fond de sa pensée dans une lettre du 14 mars à l'abbé Dudorat, où il se plaint que Mme de Chevreuse ne veuille pas reconnaître ses négociations avec les étrangers, comme si, dit-il, « on avoit jamais vu de malade guérir d'un mal dont il ne veut pas qu'on le croye malade (1). » Il n'entend pas non plus laisser Mme de Chevreuse séjourner à Dampierre plus de huit ou dix jours, et elle devra se retirer dans quelqu'une de ses terres éloignées de Paris. Il consent toutefois à modifier l'abolition royale qui avait déplu à Mme de Chevreuse, et il lui en envoie une autre un peu adoucie (2), comme une preuve extrême de sa condescendance et de la bonté du roi.

Cette déclaration nouvelle était encore bien loin d'être celle que désirait Mme de Chevreuse; elle n'y était pas seulement absoute de sa sortie de France, mais « des autres fautes et crimes qu'elle avait pu commettre contre la fidélité qu'elle devait au roi, » et Richelieu revenait par un détour à son but, imposer indirectement au moins à la malheureuse exilée une sorte de confession de crimes qu'elle soutenait n'avoir pas commis, confession à la fois humiliante et dangereuse, et qui la mettait à sa merci. Cependant tel était le désir de la pauvre femme de revoir sa patrie et sa famille, qu'après avoir réclamé de nouveau et inutilement, elle se résigna à cette grâce suspecte. Elle fit plus; Richelieu s'étant empressé de remettre à l'abbé Dudorat et à Boispille l'argent nécessaire pour acquitter les dettes qu'elle avait contractées en Angleterre, et lui permettre de sortir de cette cour comme il convenait à sa dignité et à son rang, elle consentit à laisser signer en son nom aux deux agens intermédiaires un écrit destiné à satisfaire Richelieu sans trop la compromettre, où, en termes très généraux, elle parlait humblement de sa mauvaise conduite passée (3), et s'engageait, pourvu qu'on la laissât vivre en toute liberté à Dampierre, à ne jamais venir secrètement à Paris. Elle avait dû vaincre bien des scrupules, étouffer bien des défiances, et faire céder ses secrets instincts aux sollicitations de sa famille, aux instances de l'abbé Dudorat et de Boispille, et à la parole solennelle que lui renouvela Richelieu dans une dernière lettre du 13 avril 1639.

Les choses en étaient là : la fière duchesse avait courbé la tête

(1) Manuscrits de Colbert, f° 18. L'original, de la main de Charpentier, est au *Supplément français*, n° 4067.

(2) *Ibid.*, f° 41, et aussi *Supplément français*, n° 4067.

(3) *Ibid.*, f° 21, et *Supplément français*, n° 4067.

sous le poids de l'exil et du malheur; elle allait partir, déjà elle avait fait ses adieux à la reine d'Angleterre; un vaisseau était prêt qui devait la conduire à Dieppe, où un carrosse l'attendait, quand tout à coup, à la fin du mois d'avril, elle reçut la lettre suivante, ni datée ni signée, que nous transcrivons fidèlement (1) : « Il ne faudrait pas vous être ce que je vous suis pour manquer de vous dire que si vous aimez Mme de Chevreuse, vous empêchiez sa perte, qui est indubitable en France, où on la veut pour sa ruine. Ceci n'est pas une opinion; il n'y a autre remède qu'à suivre cet avis pour garantir Mme de Chevreuse, dont le cardinal a dit affirmativement trop de mal, touchant l'Espagne et M. de Lorraine, pour n'en plus rien dire à l'avenir. Enfin il n'y a que patience pour Mme de Chevreuse à cette heure, ou perdition sûre, et regret éternel pour celui qui écrit. »

De quelque part que vînt ce billet, on peut juger s'il troubla Mme de Chevreuse. Il répondait à tous les instincts de son cœur, et à la connaissance que de longue main elle avait acquise des implacables ressentimens du cardinal. Elle suspendit ou prolongea ses préparatifs de départ, et aussi loyale que prudente, elle montra à Boispille ce qu'elle venait de recevoir, l'autorisant à le communiquer à Richelieu.

Un mois à peine écoulé, elle reçut une autre lettre du même genre, non plus anonyme, mais signée de l'homme au monde qui lui était le plus dévoué, le duc de Lorraine : « Je suis certain du dessein qu'a fait M. le cardinal de Richelieu de vous offrir toutes choses imaginables pour vous obliger de retourner en France, et aussitôt vous faire périr malheureusement. Le marquis de Ville, qui a parlé à lui et à M. de Chavigny, vous en pourra rendre plus savante, comme l'ayant ouï lui-même. Je l'attends à toute heure, et si je croyois pouvoir assez sur votre esprit pour vous divertir de prendre cette résolution, je m'en irois me jeter à vos pieds pour vous faire connaître votre perte absolue, et vous conjurer, par tout ce qui vous peut être au monde de plus cher, d'éviter ce malheur, trop cruel à toute la terre, mais à moi plus insupportable qu'à tout le reste du monde, vous protestant que si ma perte pouvoit procurer votre repos, j'estimerois cette occasion très heureuse qui me la procureroit, et que rien autre chose ne me fait vous servir que votre seule considération, étant pour jamais, madame, votre très affectionné serviteur,

« CHARLES DE LORRAINE. »

« Cirk, le 26 mai 1639 (2). »

Ce nouvel avis porta à son comble l'anxiété de Mme de Chevreuse.

(1) Manuscrits de Colbert, fo 24, et *Supplément français*.
(2) *Ibid.*, fo 27, et *Supplément français*.

Elle fit passer à Richelieu cette seconde lettre, comme elle avait fait la première, pour lui montrer qu'elle n'était pas retenue par de médiocres motifs, et le faire juge de ses incertitudes. Elle déclara aussi qu'elle ne partirait point avant d'avoir vu et entendu le marquis de Ville, que lui annonçait le duc de Lorraine.

Henri de Livron, marquis de Ville, était un gentilhomme lorrain, plein d'esprit et de valeur, attaché à son pays et à son prince, qui, fait prisonnier, mis à la Bastille, puis relâché par Richelieu, avait été rejoindre le duc Charles dans les Pays-Bas. Il vint à Londres dans les premiers jours du mois d'août 1639, et fit tous ses efforts pour persuader à Mme de Chevreuse de rompre avec le cardinal. La duchesse voulut qu'il s'expliquât devant Boispille, et que celui-ci rendît compte à Richelieu de cette conférence. Le marquis de Ville demeura inébranlable dans son opinion, et il ne demanda pas mieux que de rédiger et de signer cette déposition : « Un nommé Lange, m'ayant accompagné l'hiver dernier depuis Paris jusqu'à Charenton, me dit qu'il savoit l'affection que j'avois au service de Mme de Chevreuse, qui l'obligeoit de s'adresser à moi pour me dire qu'elle étoit perdue, si elle retournoit à cette heure en France. Le pressant de me dire ce qu'il savoit particulièrement sur ce sujet, après avoir tiré parole de moi que je ne le dirois qu'à son altesse de Lorraine ou à Mme de Chevreuse, il me dit qu'il n'y avoit que deux jours que M. le cardinal, en parlant à M. de Chavigny de Mme de Chevreuse, témoignoit d'être fort mal satisfait de ce qu'elle persistoit à nier d'avoir conseillé à M. de Lorraine de ne s'accommoder pas avec la France. De quoi M. de Chavigny faisoit aussi fort l'étonné, disant tous deux que cette affaire est bien éclaircie, et que, Mme de Chevreuse étant en France, on la feroit bien parler français avec ses lettres qu'ils avoient, qu'elle ne croit pas, et que si elle les pensoit tromper, elle se trompoit elle-même. Disant savoir ceci comme l'ayant ouï lui-même. A Londres, ce 8 août 1639. Henri de Livron, marquis de Ville (1). » Cet écrit fut loyalement envoyé à Richelieu, comme les précédens.

Nous le demandons : tout cela ne devait-il pas faire la plus forte impression sur l'esprit de Mme de Chevreuse? Pouvait-elle se rappeler sans terreur les sollicitations obstinées du cardinal pour lui arracher, par diverses voies directes et indirectes, un aveu bien indifférent, s'il n'avait eu l'intention de s'en servir contre elle? Ne connaissait-elle pas son humeur altière, la passion qu'il avait de tenir tout le monde à ses pieds, et d'avoir toujours de quoi perdre ses ennemis? Quiconque a ressenti les amertumes et les misères de l'exil ne s'étonnera pas que l'infortunée duchesse fût descendue jus-

(1) Manuscrits de Colbert, fos 43 et 44.

qu'à subir des conditions pénibles et mal sûres, dans l'ardent désir de retrouver la patrie et le foyer domestique. Qui pourrait aussi la blâmer d'avoir hésité, sur des avis tels que ceux que nous venons de rapporter, à franchir le pas après lequel, si par malheur elle s'était trompée, il n'y avait plus pour elle que des regrets éternels et un désespoir sans ressource?

Bientôt un autre conseil, qui lui était un ordre, l'enchaîna sur la terre étrangère. Celle pour qui depuis dix années elle avait tout souffert et tout bravé, son auguste amie, sa royale complice, Anne d'Autriche, lui fit dire de ne pas se fier aux apparences. Un jour à Saint-Germain, la reine, rencontrant M. de Chevreuse, lui demanda des nouvelles de la duchesse. Celui-ci répondit qu'il avait fort à se plaindre de sa majesté, qui seule empêchait sa femme de revenir. La reine lui dit qu'il avait grand tort de se plaindre d'elle, qu'elle aimait bien Mme de Chevreuse, qu'elle souhaitait bien de la revoir, mais qu'elle ne lui conseillerait jamais de rentrer en France (1). Il parut à Mme de Chevreuse qu'Anne d'Autriche devait être bien informée, et elle se décida à suivre un avis parti de si haut. Elle ne toucha point à l'argent de Richelieu, et lui écrivit une dernière fois le 16 septembre, lui représentant ses incertitudes et ses embarras, et lui demandant du temps pour apaiser les inquiétudes qui travaillaient son esprit. Le même jour, elle annonce à son mari, à Dudorat et à Boispille, sa résolution définitive : « Je désire bien vivement, dit-elle à son mari, me voir en France en état de remédier à nos affaires, et de vivre doucement avec vous et mes enfans; mais je connois tant de périls dans le parti d'y aller, comme je sais les choses, que je ne le puis prendre encore, sachant que je n'y puis servir à votre avantage ni au leur, si j'y suis dans la peine. Ainsi il me faut chercher avec patience quelque bon chemin qui enfin me mène là, avec le repos d'esprit que je ne puis encore trouver... J'ai appris des particularités très importantes dont je suis absolument innocente, ainsi que peut-être on le reconnaît à cette heure, et dont toutes les apparences montrent qu'on me voulait accuser. Je ne puis pas m'expliquer plus clairement sur cela. » — A l'abbé Dudorat : « Je m'étonne comme on me peut accuser de feindre des appréhensions imaginaires pour n'aller pas jouir des biens véritables, au lieu de me plaindre des peines où ma mauvaise fortune me réduit (2). » — A Boispille : « Depuis votre départ, j'ai eu tant de nouvelles connoissances de la continuation de mon malheur dans les soupçons qu'il donne de moi, qu'il m'est impossible de me résoudre à

(1) Lettre de l'abbé Dudorat à Richelieu, Manuscrits de Colbert, f° 47, verso.
(2) *Ibid.*, f° 53.

m'aller exposer à tout ce qu'il peut produire..... Croyez que je souhaite si passionnément mon retour, que je passe par-dessus beaucoup de choses; mais il y en a qui m'arrêtent avec tant de raison qu'il faut nécessairement que je demeure encore où je suis. Je sens et sens trop les incommodités de cet éloignement, pour ne le pas faire finir aussitôt que j'y verrai jour. En attendant, il vaut mieux souffrir que de périr (1). »

Ainsi s'évanouirent les dernières espérances d'un rapprochement sincère entre deux personnes qu'attiraient l'une vers l'autre et que séparaient avec la même force d'insurmontables instincts, qui se connaissaient trop pour ne pas se craindre, et pour se fier à des paroles dont elles n'étaient point avares, sans exiger de sérieuses garanties qu'elles ne pouvaient ni ne voulaient donner. A Tours, deux ans auparavant, Mme de Chevreuse avait mieux aimé reprendre une seconde fois le chemin de l'exil que de risquer sa liberté; à Londres aussi elle préféra supporter les douleurs de l'exil, consumer ses derniers beaux jours dans les privations et les fatigues, pour demeurer libre, avec l'espoir de lasser la fortune à force de courage, et de faire payer cher ses souffrances à leur auteur.

Au milieu de l'année 1639, Marie de Médicis, lasse de la vie errante qu'elle menait dans les Pays-Bas, à la merci du gouvernement espagnol, qui lui avait prodigué les promesses dans l'espoir de s'en servir, et qui la délaissait la voyant impuissante, prit le parti de venir demander un asile à sa fille, la reine d'Angleterre. Celle-ci pouvait-elle donc repousser sa mère vieille, malade, réduite aux dernières extrémités? L'impitoyable Richelieu accuse Mme de Chevreuse (2) d'avoir soutenu et secondé la résolution de la reine Henriette; nous, nous la blâmerions de ne l'avoir pas fait, et de n'avoir pas été, elle-même exilée et malheureuse, mêler ses respectueux hommages à ceux de la cour d'Angleterre envers la veuve d'Henri IV, la mère de Louis XIII et de trois grandes reines, qui venait d'essuyer sur l'Océan une tempête de sept jours, et arrivait, dénuée, abattue, mourante, triste objet de la compassion universelle. Richelieu, qui ne voit partout que la politique, incline à trouver dans ces hommages et dans les visites que fit Mme de Chevreuse à Marie de Médicis des intrigues et des complots. Ce sont là vraisemblablement les accusations dont se plaint à mots couverts Mme de Chevreuse dans ses dernières lettres. Elle les repousse et avec raison; elle se tint tranquille et même fort circonspecte aussi longtemps qu'elle conserva l'espoir d'une sincère réconciliation avec Richelieu; mais

(1) Manuscrits de Colbert, fo 54.
(2) *Mémoires*, t. X, p. 484.

lorsqu'elle se crut bien sûre qu'il la trompait, l'attirait en France pour l'avoir en sa dépendance et au besoin pour la faire enfermer, ayant rompu avec lui, elle se considéra comme délivrée de tout scrupule, et ne songea plus qu'à lui rendre guerre pour guerre.

Quelque temps après Marie de Médicis vint encore à Londres chercher un refuge une autre victime du cardinal, un autre proscrit, intéressant au moins par l'incroyable iniquité des formes du jugement rendu contre lui : le duc de La Valette, le fils aîné du vieux duc d'Épernon, le propre frère du cardinal de La Valette, l'un des généraux et des confidens de Richelieu, qui peut-être l'avait sauvé par ses conseils à la journée des dupes, et dont l'épée l'avait tant de fois fort bien servi dans les Pays-Bas et en Italie. Le duc de La Valette avait commis sans doute une grande faute. Au siége de Fontarabie, placé sous les ordres de M. le Prince, il avait fait échouer cette importante entreprise en ne secondant pas son général comme il le devait. Il n'avait point trahi, il ne s'entendait point avec l'ennemi; mais une jalousie fatale envers le prince de Condé l'avait fait manquer à son devoir. Une juste punition eût satisfait l'armée; l'excès de la condamnation et le scandale du procès révoltèrent tous les honnêtes gens. Au lieu d'être traduit devant le parlement en sa qualité de duc et pair, selon les règles de la justice du temps, Bernard de La Valette fut livré à une commission, comme l'avait été le maréchal de Marillac. Le duc, voyant qu'on en voulait à sa vie, s'enfuit, et on le jugea par contumace de la façon la plus inouie. Le roi assembla dans sa chambre un certain nombre de membres du parlement, le premier président, les présidens à mortier, quelques conseillers d'état, quelques ducs et pairs bien choisis; il en forma une sorte de tribunal, se mit à sa tête, présida lui-même, et malgré la résistance généreuse de la plupart des membres du parlement, qui demandaient que l'affaire leur fût renvoyée selon toutes les ordonnances, il força ces prétendus juges de délibérer (1), d'adopter les tristes conclusions du procureur-général, et on déclara le duc de La Valette criminel de lèse-majesté, coupable de perfidie, trahison, lâcheté et désobéissance; il fut condamné à être décapité, ses biens confisqués, et ses terres mouvant de la couronne réunies au domaine du roi. Le procureur-général Mathieu Molé eut grand'peine à se faire décharger du soin de mettre à exécution cette odieuse sentence, et l'illustre contumace fut décapité en effigie, sur la place de Grève, le 8 juin 1639. Une telle façon de procéder en matière criminelle était

(1) Il faut voir cette scène inouie, non pas seulement dans la relation détaillée et suspecte que publièrent les amis de La Valette, et qui se trouve parmi les pièces imprimées à la suite des *Mémoires* de Montrésor, mais dans les *Mémoires* d'Omer Talon, collection Petitot, nᵉ série, t. LX, p. 186-197.

le renversement de toutes les lois du royaume. Puisqu'elle consterna des magistrats attachés au roi, et qui certes n'étaient pas des factieux, tels que les présidens Lejay, Novion, Bailleul, de Mesmes, Bellièvre, est-il surprenant qu'elle ait révolté l'âme d'une femme, et que Mme de Chevreuse ait conjuré Charles Ier de recevoir dans ses états le noble fugitif? Remarquez bien que le duc de La Valette n'arriva en Angleterre qu'à la fin d'octobre 1639, lorsque Mme de Chevreuse n'avait plus aucun ménagement à garder envers Richelieu. Elle intercéda si vivement auprès de Charles Ier, que malgré l'opinion contraire du conseil des ministres et grâce à l'intervention de la reine, elle obtint pour le duc la permission de venir résider à Londres, et même d'être présenté au roi, mais en particulier et en secret, pour ne pas trop blesser la France (1) : vaine précaution, qui ne sauva pas le roi Charles des rancunes vindicatives de Richelieu. Le cardinal, voyant que Mme de Chevreuse l'emportait sur lui auprès du roi d'Angleterre et qu'elle le poussait vers ses ennemis, travailla plus que jamais à susciter au malheureux roi des embarras domestiques qui le missent hors d'état de nuire à la France; il poursuivit dans l'ombre ses pratiques artificieuses auprès des parlementaires, et surtout auprès des puritains d'Écosse (2).

De son côté, Mme de Chevreuse ne s'endormit pas. Une fois son ancien duel avec Richelieu renouvelé, elle forma à Londres, avec le duc de Vendôme, La Vieuville et La Valette, une faction d'émigrés actifs et habiles qui, s'appuyant sur le comte de Holland, alors un des chefs du parti royaliste et de l'armée de Charles Ier, sur lord Montaigu, ardent catholique et le conseiller intime de la reine Henriette, sur le chevalier d'Igby et sur d'autres seigneurs puissans dans cette cour, entretenant aussi des intelligences avec les mécontens de France, encourageant et enflammant les espérances de tous les proscrits, semaient partout des obstacles sur la route de Richelieu, et assemblaient des périls sur sa tête.

(1) *Mémoires* de Richelieu, t. X, p. 498 et 499.

(2) Voyez la lettre de Richelieu au comte d'Estrade du 2 décembre 1637; voyez aussi diverses lettres de 1639 de Boispille au cardinal, où il lui donne des nouvelles du peu de progrès de l'armée royaliste en Écosse avec une satisfaction mal dissimulée qui trahit les sentimens de celui auquel il écrit. — Manuscrits de Colbert, t. II, f° 29, 32, 33, etc. Richelieu fit imprimer le *Manifeste des Écossais*, lorsqu'ils s'avancèrent en 1641 vers l'Angleterre, dans la *Gazette* de cette année, n° 34, p. 161. « On ne peut douter, dit l'exact et savant père Griffet, t. III, p. 158, que Richelieu n'ait été un des premiers auteurs de la révolution qui conduisit dans la suite Charles Ier sur l'échafaud et Cromwell sur le trône. M. de Brienne paraît en convenir, mais il a soin de remarquer que *les choses allèrent bien plus loin que le cardinal ne l'avait prévu et qu'il ne l'eût souhaité.*»

V.

En 1641, nous trouvons Mme de Chevreuse à Bruxelles servant de lien entre l'Angleterre, l'Espagne et la Lorraine. On ne sait pas communément, mais nous pouvons démontrer qu'elle prit une assez grande part à l'affaire du comte de Soissons, c'est-à-dire à la conspiration la plus formidable qui ait été tramée contre Richelieu.

Le comte de Soissons, prince du sang, était bien plus considérable encore que ne l'avait été Henri de Montmorency : il avait sa bravoure et ses talens militaires; son plan était mieux conçu, et l'occasion tout autrement favorable. Le premier ministre, en tendant tous les ressorts du gouvernement, en perpétuant la guerre, en aggravant les charges publiques, en opprimant les corps, en frappant aussi les particuliers, avait soulevé bien des haines, et il ne gouvernait guère plus que par la terreur. Son génie imposait, la grandeur de ses desseins parlait à quelques esprits d'élite; mais cette dureté continue et tant de sacrifices sans cesse renaissans fatiguaient le plus grand nombre, à commencer par le roi. Le favori du jour, le grand-écuyer Cinq-Mars, minait et noircissait le plus qu'il pouvait le cardinal dans l'esprit de Louis XIII. Il connaissait la conspiration du comte de Soissons, et sans en faire partie il la favorisait. On pouvait compter sur lui pour le lendemain. La reine Anne, toujours en disgrâce malgré les deux fils qu'elle venait de donner à la France, faisait au moins des vœux pour la fin d'un pouvoir qui l'opprimait. Monsieur avait engagé sa parole, il est vrai, bien peu sûre; mais le duc de Bouillon, homme de guerre et politique éminent, était ouvertement déclaré, et sa place forte de Sedan, située sur les frontières de la France et de la Belgique, était un asile d'où on pouvait braver longtemps toutes les forces du cardinal. On s'était ménagé de vastes intelligences dans toutes les parties du royaume, dans le clergé, dans le parlement. On conspirait jusque dans la Bastille, où le maréchal de Vitry et le comte de Cramail, tout prisonniers qu'ils étaient, avaient préparé un coup de main avec un secret admirablement gardé. L'abbé de Retz, qui avait alors vingt-cinq ans, préludait à sa carrière aventureuse par cet essai de guerre civile (1). Le duc de Guise, échappé de l'archevêché de Reims et réfugié dans les Pays-Bas (2), devait venir à Se-

(1) Voyez dans le premier volume des *Mémoires*, p. 28-41, tout le détail de cette affaire.

(2) On lit dans la *Gazette* de Renaudot, pour l'année 1641, nº 61, p. 314 : « Le 20 de ce mois de mai, le duc de Guise arriva de Sedan à Bruxelles, où il fut souper chez la duchesse de Chevreuse et coucher chez don Antonio Sarmiento. » Et dans le nº 64, p. 327, sous la date du 28 mai : « Le secrétaire du duc de Bouillon est parti d'ici (Bruxelles) pour Sedan, où le duc de Guise est aussi retourné. »

dan partager les périls des conjurés; mais le plus grand, le plus solide espoir du comte de Soissons reposait sur l'Espagne : elle seule pouvait le mettre en état de sortir de Sedan, de marcher sur Paris, et de briser le pouvoir de Richelieu; aussi envoya-t-il à Bruxelles un de ses gentilshommes les plus braves et les plus intelligens pour négocier avec les ministres espagnols et en obtenir de l'argent et des soldats. Ce gentilhomme s'appelait Alexandre de Campion. Il rencontra à Bruxelles Mme de Chevreuse, et lui fit confidence de la mission dont il était chargé. Elle s'empressa de le seconder de tout son crédit. Comme nous verrons reparaître plus d'une fois ce personnage dans la vie de Mme de Chevreuse, et au milieu des plus tragiques aventures, il nous faut bien nous y arrêter quelques momens et le faire un peu connaître.

Lui-même au reste a pris soin de se peindre dans un ouvrage intitulé *Recueil de Lettres qui peuvent servir à l'histoire, et diverses Poésies, à Rouen, aux dépens de l'auteur*, 1657. Cet écrit, destiné seulement à quelques personnes, fort peu remarqué dans le temps, et depuis aussi peu connu que s'il n'avait jamais été, n'en est pas moins, quoique le titre le dise, très précieux pour l'histoire. Il est dédié à cette célèbre Gillonne d'Harcourt, comtesse de Fiesque, un des aides de camp de Mademoiselle pendant la guerre de la fronde, femme d'esprit, intrigante et galante. Le livre est à l'avenant. Alexandre de Campion s'y montre plein de prétentions au bel esprit et à la galanterie; il recueille avec soin tous les petits vers qu'il fit dans sa jeunesse pour les belles d'alors, et donne sans façon les lettres qu'autrefois il écrivit, dans les circonstances les plus délicates, au comte de Soissons, au duc de Vendôme, au duc de Beaufort, au comte de Beaupuis, à de Thou, au duc de Bouillon, au duc de Guise, à Mme de Montbazon et à Mme de Chevreuse. On voit dans ces lettres qu'Alexandre de Campion, né, en 1610, d'une très bonne famille de Normandie, entré à vingt-quatre ans, en 1634, au service du jeune comte de Soissons, en qualité de gentilhomme, le suivit dans ses diverses campagnes, s'y distingua, et partagea peu à peu sa confiance avec Beauregard, Saint-Ibar, Varicarville, braves officiers et gens d'honneur, mais inquiets et un peu brouillons, qui flattaient l'ambition de leur maître, et le poussaient de concert à jouer un grand rôle en France en renversant le cardinal de Richelieu. Alexandre de Campion nous apprend que, dès l'année 1636, le comte de Soissons méditait déjà ce qu'il exécuta un peu plus tard, qu'il s'entendait parfaitement avec le duc de Bouillon, et que l'un et l'autre s'efforcèrent d'attirer à Sedan le duc d'Orléans, afin de lever de là l'étendard de la révolte et contraindre le roi à sacrifier son ministre. Campion alla à Blois pour décider le duc d'Orléans et lui

indiquer les moyens les plus sûrs de se rendre à Sedan. En même temps il négociait avec Richelieu par le moyen du père Joseph. La fin de l'année 1636 et toute l'année 1637 se passèrent en ces intrigues, qui échouèrent par la peur qu'au moment d'agir éprouvèrent les conjurés à s'embarquer dans une pareille entreprise. Le comte de Soissons finit par s'accommoder avec Richelieu par l'intermédiaire de son beau-frère, le duc de Longueville, tout en conservant l'intention de se séparer du cardinal et de le détruire dès qu'il en trouverait une bonne occasion. Pendant cette paix de courte durée, le confident du comte de Soissons travaille à lui faire des partisans par tous les moyens. Il se lie avec Cinq-Mars, et tandis que le comte a un engagement secret avec une personne qu'il aime et qui n'est pas ici nommée, Alexandre de Campion ne laisse pas de faire espérer sa main à diverses princesses et à leurs familles. En 1640, le complot, qui n'avait jamais été entièrement abandonné, se ranime entre le duc de Bouillon et le comte de Soissons. Le grand-écuyer, sans y entrer directement, promet son appui. Le père de Gondi, autrefois général des galères, maintenant prêtre de l'Oratoire, père du duc de Retz et du futur cardinal, les présidens de Mesmes et Bailleul, sont consultés, non comme complices, mais comme amis. Le pénétrant Richelieu les devine, et les éloigne de la cour et de Paris. Après être resté quelque temps sur ce théâtre périlleux, où il vit souvent l'abbé de Retz (1), Campion est bientôt réduit à fuir lui-même à Sedan. On l'envoie à Bruxelles négocier avec l'Espagne. C'est alors qu'il connut Mme de Chevreuse. La politique fit-elle seule les frais de cette liaison? Nous l'ignorons; mais lorsque Alexandre de Campion raconte au comte de Soissons tout ce qu'il doit à Mme de Chevreuse, le comte, jeune et galant, plaisante un peu son jeune et galant gentilhomme sur ses succès auprès de la belle duchesse, et celui-ci lui répond avec une apparente modestie, mêlée d'assez de fatuité : « 3 juin 1641. M. de Châtillon (qui commandait l'armée envoyée par Richelieu contre les rebelles) ne vous fait guère de peur, puisque vous songez à me railler dans votre lettre, et c'est me savoir peu de gré des services que je vous rends en réunissant une illustre personne avec vous, et en vous procurant une amie qui ne l'avoit jamais été. Elle est persuadée de votre amitié par les complimens que vous lui faites dans votre lettre; mais si elle avoit vu celle que vous m'écrivez, peut-être n'agiroit-elle pas avec tant de chaleur, vos railleries n'étant pas trop obligeantes pour elle. Elle a écrit au comte-duc, de sorte que son assistance ne vous sera pas inutile; même, comme elle a tout pou-

(1) *Mémoires*, t. Ier, p. 26.

voir sur don Antonio Sarmiento, elle l'a fait écrire de la même manière, et elle a un très grand zèle pour vous. Je ne sais si vous en seriez quitte à si bon marché que vous pensez, si l'état de vos affaires vous obligeoit à faire un tour ici, ou si les siennes lui faisoient prendre le chemin de Sedan; mais si vous m'en croyez, vous n'aurez pas si bonne opinion de moi, puisqu'il est constant que j'envisage ces sortes de déités qui sont au-dessus de moi avec respect et vénération, et que comme elles n'ont garde de s'abaisser jusqu'à moi, je m'empêche bien d'élever mes prétentions jusqu'à elles. Après vous avoir parlé sincèrement, j'ose espérer que vous m'épargnerez à l'avenir, et elle aussi, qui se charge de solliciter vos affaires comme les siennes propres. » En effet, Mme de Chevreuse, sans qu'il soit besoin de lui prêter des raisons plus particulières, servit avec chaleur une entreprise dirigée contre l'ennemi commun. Elle écrivit au comte-duc Olivarès, et appuya vivement auprès de lui les demandes du comte de Soissons et du duc de Bouillon. A Bruxelles, elle entraîna don Antonio Sarmiento, et elle donna à Campion, ainsi qu'à l'abbé de Merci, agent d'intrigues au service de l'Espagne, des lettres pour le duc de Lorraine, où elle le pressait de ne pas manquer cette occasion suprême de réparer ses malheurs passés et de porter un coup mortel à Richelieu. Charles IV, sollicité à la fois par Mme de Chevreuse, par son parent le duc de Guise, par le ministre espagnol, surtout par son inquiète et aventureuse ambition, rompit l'alliance solennelle qu'il venait de contracter avec la France, entra dans le traité de l'Espagne et du comte de Soissons, et fit diligence pour aller au secours de Sedan. Le général Lamboy et le colonel de Metternic accoururent de Flandre avec six mille impériaux. En même temps Mme de Chevreuse et les émigrés firent jouer tous les ressorts qui étaient entre leurs mains. La France et l'Europe étaient dans l'attente. Jamais Richelieu ne courut un plus grand danger, et la perte de la bataille de la Marfée lui serait devenue funeste, si le comte de Soissons n'eût trouvé la mort dans son triomphe.

Mme de Chevreuse est-elle restée étrangère en 1642 à la nouvelle conspiration de Monsieur, de Cinq-Mars et du duc de Bouillon? Ce serait donc la seule à laquelle elle n'ait pas pris part. Il est bien douteux qu'elle ne fût pas dans le secret, ainsi que la reine Anne, dont l'intelligence avec Cinq-Mars et Monsieur ne peut pas être contestée. Tout en se ménageant très soigneusement avec Louis XIII et son ministre, Anne d'Autriche n'avait pas abandonné ses anciens sentimens ni même ses desseins, et elle eût pu être compromise dans l'affaire du comte de Soissons, si nous en croyons ces mots d'un billet d'Alexandre de Campion à Mme de Chevreuse, du 15 août 1641 : « N'ayez point de peur des lettres qui parlent de *la personne du*

monde pour qui vous avez le plus de dévouement; M. de Bouillon et moi nous avons brûlé toutes celles qui étoient dans la cassette du comte. » La reine connaissait certainement le complot de Cinq-Mars, et elle y donna les mains. Peut-être ignorait-elle le traité avec l'Espagne; mais pour tout le reste et contre le cardinal elle s'entendait avec les conspirateurs. La Rochefoucauld l'affirme plusieurs fois comme une chose où il a été mêlé : « L'éclat du crédit de M. le Grand, dit-il, réveilla les espérances des mécontens; la reine et Monsieur s'unirent à lui; le duc de Bouillon et plusieurs personnes de qualité firent la même chose. M. De Thou vint me trouver de la part de la reine pour m'apprendre sa liaison avec M. le Grand, et qu'elle lui avoit promis que je serois de ses amis (1). » Le duc de Bouillon déclare que la reine s'était étroitement liée avec Monsieur et avec le grand-écuyer, et qu'elle-même lui avait demandé son concours : « La reine (2), que le cardinal avoit persécutée en tant de manières, ne douta point que si le roi venoit à mourir, ce ministre ne voulût lui ôter ses enfans pour se faire donner la régence. Elle fit rechercher le duc de Bouillon par De Thou secrètement et avec beaucoup d'instances. Elle lui fit demander que, le roi venant à mourir, il voulût lui promettre de la recevoir dans Sedan avec ses deux enfans, ne croyant pas, tant elle étoit persuadée des mauvaises intentions du cardinal et de son pouvoir, qu'il y eût aucun lieu de sûreté pour eux dans toute la France. De Thou dit encore au duc de Bouillon que, depuis la maladie du roi, la reine et Monsieur, le duc d'Orléans, s'étoient liés étroitement ensemble, et que c'étoit par Cinq-Mars que leur liaison avoit été faite. Deux jours après, De Thou souhaita que la reine témoignât au duc de Bouillon la satisfaction qu'elle avoit de la manière dont il avoit répondu aux choses qui lui avoient été dites de sa part; ce qu'elle ne put faire qu'en peu de paroles et en passant pour aller à la messe, se remettant du reste à De Thou comme ayant en lui une confiance entière. » Turenne écrivant plus tard à sa sœur, Mlle de Bouillon, lui dit : « Vous pouvez juger combien il doit être sensible à mon frère de voir la reine et Monsieur tout-puissans, et d'avoir perdu Sedan pour l'amour d'elle (3). « Or, où la reine Anne s'était si fort engagée, Mme de Chevreuse n'avait guère dû s'abstenir. Ajoutez qu'elle était depuis longtemps très liée avec De Thou, qui s'était compromis pour elle dans une affaire qu'il nous est impossible de déterminer, mais où nous savons qu'il eut grand'peine à obtenir son pardon du cardinal, comme il le recon-

(1) *Mémoires, ibid.*, p. 362 et 363.

(2) *Mémoires* de la vie de Fréd.-Maurice de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon (par son secrétaire Langlade), Paris, 1692, in-12.

(3) *Lettres et Mémoires,* etc., publiés par le général Grimoard, in-f°, t. Ier, p. 40.

naît lui-même dans le tragique procès qui le conduisit à l'échafaud (1). Un ami de Richelieu, qui ne se nomme pas, mais qui paraît parfaitement informé, n'hésite point à mettre Mme de Chevreuse, ainsi que la reine, parmi ceux qui alors ont voulu le renverser : « M. le Grand, écrit-il au cardinal (2), a été poussé à son mauvais dessein par la reine-mère, par sa fille, par la reine de France, par Mme de Chevreuse, par Montaigu et autres papistes d'Angleterre. »

Enfin le cardinal lui-même, dans les premiers jours de juin 1642, retiré à Tarascon, pour sa santé sans doute, mais aussi pour sa sûreté, avec ses deux confidens, Mazarin et Chavigny, et les fidèles régimens de ses gardes, se sentant environné de périls et faisant représenter à Louis XIII la gravité de la situation, cite parmi les indices les plus frappans ce qu'on lui écrit de Mme de Chevreuse (3). Quel parti en effet conspirait contre Richelieu? N'était-ce pas le parti du passé, — le parti de la ligue, de l'Autriche et de l'Espagne? Et Mme de Chevreuse à Bruxelles, par ses liens avec le duc de Lorraine, la reine d'Angleterre, le chevalier de Jars à Rome et le comte-duc Olivarès à Madrid, n'était-elle pas une des puissances considérables de ce parti? Quand donc on le sentait s'agiter, il était fort naturel de soupçonner dans tous ses mouvemens la main de Mme de Chevreuse.

Mais bientôt l'œil de Richelieu perce la nuit qui l'enveloppe; il voit clair dans les menées du grand-écuyer, que depuis longtemps il surveillait : une trahison, dont le secret est demeuré impénétrable à toutes les recherches depuis deux siècles, fait tomber entre ses mains

(1) *Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, par M. l'abbé d'Artigny, t. IV. *Pièces originales concernant le procès de MM. de Bouillon, Cinq-Mars et De Thou.* Interrogatoire du 6 juillet 1642, et surtout deuxième interrogatoire du 24 juillet : « Interpellé que pour ses sentimens il les a trop fait connoître en l'affaire de Mme de Chevreuse, a dit que pour l'affaire de Mme de Chevreuse, ayant la parole de M. le cardinal il s'en tient assuré, sachant bien qu'il ne fait pas de grâce à demi. »

(2) Archives des affaires étrangères, FRANCE, t. CI, etc.

(3) Archives des affaires étrangères, FRANCE, t. CII, mémoire inédit de Richelieu : « ... Il faut que MM. de Chavigny et de Noyers parlent au roi et lui disent que le cardinal, voulant partir de Narbonne, suivant son conseil, pour changer d'air, et ne sachant quel changement son transport apporteroit à son mal, a voulu témoigner l'extrême confiance qu'il a en sa majesté en lui découvrant ce qui s'apprend de toutes parts. Les lettres du prince d'Orange, la *Gazette de Bruxelles*, celle de Cologne, les préparatifs de la reine-mère pour venir, les litières et mulets achetés, ce qui s'écrit par lettres sûres de Mme de Chevreuse, ce qui s'écrit encore de nos côtes de la France, les bruits qu'il y a dans toutes les armées, les avis qui viennent de toutes les cours d'Italie, les espérances des Espagnols, soit du côté d'Espagne, soit de Flandres, la résolution que Monsieur a prise de ne point venir contre ce qu'il avoit promis, attendant peut-être l'événement du tonnerre, toutes ces choses ont obligé à en avertir le roi, afin qu'il mette tel ordre qu'il lui plaira à des bruits qui ruinent les affaires. »

le traité conclu avec l'Espagne, par l'intermédiaire de Fontrailles, au nom de Monsieur, de Cinq-Mars et du duc de Bouillon. Dès-lors le cardinal se tient assuré de la victoire. Il connaissait Louis XIII; il savait qu'il avait pu, dans quelque accès de son humeur mobile et bizarre, se plaindre de son ministre auprès de son favori, souhaiter même d'en être délivré, et prêter l'oreille à d'étranges propos (1); mais il savait aussi à quel point il était roi et Français, et dévoué à leur commun système. Il se hâta donc d'envoyer Chavigny à Narbonne avec les preuves authentiques du traité d'Espagne. A la vue de ces preuves, Louis se trouble; il a peine à en croire ses yeux, il tombe dans une sombre mélancolie, et il n'en sort qu'avec des éclats d'indignation contre celui qui a pu abuser ainsi de sa confiance et conspirer avec l'étranger. On n'a pas besoin de l'enflammer; il est le premier à demander une punition exemplaire; pas un jour, pas une heure il ne s'attendrit sur la jeunesse d'un coupable qui lui a été si cher; il ne pense qu'à son crime, et signe sans hésiter l'arrêt de sa mort (2). Sur un bruit parti d'un domestique de Fontrailles, et que les mémoires de Fontrailles confirment pleinement (3), ses soupçons se portent sur la reine (4), et on ne parvint jamais à lui arracher de l'esprit qu'ici, comme dans l'affaire de Chalais, Anne d'Autriche ne s'entendît avec Monsieur. Qu'eût-il dit s'il avait lu la relation de Fontrailles, les mémoires du duc de Bouillon, le billet de Turenne et la déclaration de La Rochefoucauld? A nos yeux, l'accord de ces témoignages est décisif. Les paroles du duc de Bouillon et de La Rochefoucauld sont telles qu'on n'en peut révoquer en doute l'autorité qu'en imputant à l'un et à l'autre non pas une erreur, mais un mensonge, et un mensonge à la fois gratuit et odieux. La reine fit tout au monde pour conjurer ce nouvel orage et persuader son innocence au roi et à Richelieu. Nous avons vu qu'en 1637 les protestations les plus solennelles, les sermens les plus saints ne lui avaient pas coûté

(1) Voyez les *Mémoires* de Montglat, collect. Petitot, t. Ier, p. 375.

(2) Les détails précis de cette importante affaire ne sont nulle part, pas même dans le père Griffet. Voyez les pièces authentiques conservées aux Archives des affaires étrangères, France, t. CII.

(3) *Relation de Fontrailles*, collection Petitot, t. LIV, p. 438 : « Soudain que je fus seul avec M. De Thou (à Carcassone après le voyage d'Espagne), il me dit le voyage que je venois de faire, ce qui me surprit fort, car je croyois qu'il lui eût été célé. Quand je lui demandai comme quoi il l'avoit appris, il me déclara en confiance fort franchement qu'il le savoit de la reine, et qu'elle le tenoit de Monsieur. A la vérité, je ne la croyois pas si bien instruite, quoique je n'ignorasse pas que sa majesté eût fort souhaité qu'il se pût former une cabale dans la cour, et qu'elle y avoit contribué de tout son pouvoir, pour ce qu'elle n'en pouvoit que profiter. »

(4) Archives des affaires étrangères, France, t. CII. Chavigny à Richelieu, 24 octobre : « Le roi fit hier assez mauvaise chère à la reine... Il est toujours fort animé contre elle, et en parle à tous momens. »

pour démentir d'abord ce qu'ensuite il lui avait bien fallu confesser. En 1642, elle eut recours aux mêmes moyens. Elle descendit à des humilités aussi incompatibles avec une bonne conscience qu'avec sa dignité et son rang. Elle prodigua à Richelieu les marques d'intérêt et d'attachement; elle fit paraître « une grande horreur pour l'ingratitude du grand-écuyer; » elle déclara qu'elle « se remettoit sans réserve entre les mains du cardinal, » qu'elle ne voulait plus se gouverner que par ses conseils, et qu'elle chercherait désormais tout son bonheur en ses enfans, dont elle abandonnait bien volontiers l'éducation à Richelieu. Elle lui écrivit elle-même pour lui demander avec tendresse des nouvelles de sa santé, comme autrefois elle lui avait demandé sa main et offert la sienne en signe d'éternelle alliance, ajoutant très humblement qu'il ne se donnât pas la fatigue de lui répondre (1). Elle fit bien plus, elle ne se borna pas à la dissimulation et au mensonge : dans ce péril extrême, elle alla jusqu'à se tourner contre la courageuse amie qui se dévouait pour elle. Elle l'eût embrassée comme une libératrice, si la fortune se fût déclarée en sa faveur; vaincue et désarmée, elle l'abandonna. Comme elle avait protesté de son horreur pour la conspiration qui avait échoué et pour ses deux imprudens et infortunés complices qui montèrent sans la nommer sur l'échafaud, ainsi, voyant le roi et Richelieu déchaînés contre Mme de Chevreuse et bien décidés à repousser les nouvelles instances que faisait sa famille pour obtenir son rappel, la reine, loin d'intercéder pour son ancienne favorite, se joignit avec passion à ses ennemis, et, afin de donner le change sur ses propres sentimens et de paraître applaudir à ce qu'elle ne pouvait empêcher, elle demanda comme une grâce toute particulière qu'on tînt la duchesse éloignée de sa personne et même de la France. « La reine, écrit à Richelieu son ministre des affaires étrangères, Chavigny (2), la reine m'a demandé avec soin s'il étoit vrai que Mme de Chevreuse revînt, et, sans attendre ce que je lui répondrois,

(1) Archives des affaires étrangères, *ibid.*, t. CI., lettre de Le Gras, secrétaire des commandemens de la reine, à Chavigny, Saint-Germain, 2 juillet 1642. *Ibid.*, t. CII, lettre du comte de Brassac, surintendant de la maison de la reine, à Chavigny, du 20 juillet. *Ibid.*, t. CI, autre lettre de Le Gras à Chavigny, où il lui rappelle sa première lettre et celle de M. de Brassac, etc. *Ibid.*, Chavigny à Richelieu, du 28 juillet. *Ibid.*, le même au même, 12 août, jour de l'exécution de Cinq-Mars et de De Thou : « ... Je suis persuadé que la tendresse que la reine témoigne pour monseigneur est sans dissimulation, et qu'il n'y a rien au monde plus aisé que l'y entretenir, ne demandant autre grâce dans le monde que d'être auprès de messieurs ses enfans, sans y prétendre aucun pouvoir, ni se mêler de leur éducation dont elle souhaite passionnément que monseigneur soit le maître. Elle m'a commandé d'en assurer son éminence, et qu'elle est dans une extrême impatience de le voir. »

(2) Archives des affaires étrangères, *ibid.*

elle m'a témoigné qu'elle seroit très marrie de la voir présentement en France, qu'elle la connoissoit pour ce qu'elle étoit, et elle m'a ordonné de prier son éminence de sa part, si elle avoit quelque envie de faire quelque chose pour Mme de Chevreuse, que ce fût sans lui permettre son retour en France. J'ai assuré sa majesté qu'elle auroit satisfaction sur ce point. » — « Je n'ai jamais vu une plus véritable et plus sincère satisfaction en personne que celle qu'a eue la reine d'apprendre ce que je lui ai dit de la part de monseigneur. Elle proteste que non-seulement elle ne veut point que Mme de Chevreuse l'approche, mais qu'elle est résolue, comme à son propre salut, de ne plus souffrir que personne lui parle contre la moindre chose de son devoir. »

Voilà donc Mme de Chevreuse tombée, ce semble, au dernier degré du malheur. Sa situation était affreuse, elle souffrait dans toutes les parties de son cœur; plus d'espoir de revoir sa patrie, son beau château, ses enfans, sa fille Charlotte. Ne tirant presque rien de France, elle était à bout de ressources, d'emprunts et de dettes. Elle apprenait combien il est dur *de monter et de descendre l'escalier de l'étranger* (1), d'avoir à subir tour à tour la vanité de ses promesses et la hauteur de ses dédains. Et pour qu'aucune amertume ne lui fût épargnée, celle qui lui devait au moins une fidélité silencieuse se rangeait ouvertement du côté de la fortune et de Richelieu. Elle passa ainsi quelques mois bien douloureux, sans nul autre soutien que son courage. Tout à coup, le 4 décembre 1642, le redouté cardinal, victorieux de tous ses ennemis au dehors et au dedans, maître absolu du roi et de la reine, succombe au faîte de la puissance. Louis XIII ne tarda pas à le suivre; mais, forcé bien malgré lui de confier la régence à la reine et de nommer son frère lieutenant-général du royaume, il leur imposa un conseil sans lequel ils ne pouvaient rien, et où dominait, en qualité de premier ministre, l'homme le plus dévoué au système de Richelieu, son ami particulier, son confident et sa créature, le cardinal Jules Mazarin. Ce n'était point assez de cette mesure bizarre qui, par défiance de la future régente, mettait en quelque sorte la royauté en commission; Louis XIII ne crut avoir assuré après lui le repos de ses états qu'en confirmant et en perpétuant, autant qu'il était en lui, l'exil de Mme de Chevreuse. Dans sa pieuse aversion pour la vive et entreprenante duchesse, il avait coutume de l'appeler *le Diable*. Il n'aimait guère plus, il craignait presque autant, l'ancien garde des sceaux Châteauneuf, enfermé dans la citadelle d'Angoulême. Comme si l'ombre du cardinal le gouvernait encore à son lit de mort, avant

(1) Dante.

d'expirer il inscrivit dans son testament, dans la déclaration royale du 20 avril, contre Châteauneuf et Mme de Chevreuse, cette clause extraordinaire : « D'autant, dit le roi, que pour de grandes raisons, importantes au bien de notre service, nous avons été obligé de priver le sieur de Châteauneuf de la charge de garde des sceaux de France, et de le faire conduire au château d'Angoulême, où il a demeuré jusqu'à présent par nos ordres, nous voulons et entendons que ledit sieur de Châteauneuf demeure au même état qu'il est de présent audit château d'Angoulême jusques après la paix conclue et exécutée, à la charge néanmoins qu'il ne pourra lors être mis en liberté que par l'ordre de la dame régente, avec l'avis du conseil, qui ordonnera d'un lieu pour sa retraite, dans le royaume ou hors du royaume, ainsi qu'il sera jugé pour le mieux. Et comme notre devoir est de prévoir tous les sujets qui pourroient en quelque sorte troubler le bon établissement que nous avons fait pour conserver le repos et la tranquillité de notre état, la connoissance que nous avons de la mauvaise conduite de la dame duchesse de Chevreuse, des artifices dont elle s'est servie jusques ici pour mettre la division dans notre royaume, les factions et les intelligences qu'elle entretient au dehors avec nos ennemis nous font juger à propos de lui défendre, comme nous lui défendons, l'entrée de notre royaume pendant la guerre, voulons même qu'après la paix conclue et exécutée elle ne puisse retourner dans notre royaume que par les ordres de ladite dame reine régente, avec l'avis dudit conseil, à la charge néanmoins qu'elle ne pourra faire sa demeure ni être en aucun lieu proche de la cour et de ladite dame reine. » Ces solennelles paroles désignaient Mme de Chevreuse et Châteauneuf comme les deux plus illustres victimes du règne qui allait finir, mais aussi comme les chefs de la politique nouvelle qui semblait appelée à remplacer celle de Richelieu. Louis XIII rendit le dernier soupir le 14 mai 1643. Quelques jours après, le même parlement qui avait enregistré la déclaration du 20 avril l'abolissait; la nouvelle régente était délivrée de toute entrave et mise en possession de l'absolue souveraineté; Châteauneuf sortait de prison, et Mme de Chevreuse quittait Bruxelles en triomphe pour revenir en France et à la cour.

V. Cousin.

ÉCONOMIE RURALE

DES ESSENCES FORESTIÈRES

A L'EXPOSITION.

I.

Je ne suis pas botaniste et je l'ai souvent regretté; il y a tant de choses dans le monde que je voudrais savoir et que je ne sais pas! Je ne suis pas non plus un forestier bien habile; la science forestière est si hérissée de calculs et de termes techniques, elle suppose une telle variété d'études et une existence si active, qu'il faut la commencer jeune et lui consacrer toute sa vie pour se flatter de la posséder un peu. Ce n'est donc qu'à défaut d'un autre plus compétent que je vais essayer de rendre compte des bois et produits ligneux à l'exposition universelle. Je demande pardon d'avance pour ce qui pourra manquer à cette étude; elle m'a paru nécessaire, voilà mon excuse. Comme la plupart des matières premières, les bois bruts attirent peu l'attention du public. Il n'y a cependant pas, à l'exception des denrées alimentaires, de produits plus importans et plus utiles. Dans un pays comme le nôtre, la production forestière soulève les questions agricoles et économiques les plus graves; elle touche à tous les intérêts et forme une des parties essentielles de l'économie rurale. C'est à ce titre qu'elle m'a tenté. J'ajoute qu'il n'est pas à mes yeux de sujet plus attrayant. Sans dire tout à fait comme le poète latin : *Nobis placeant ante omnia sylva*, j'ai toujours trouvé dans le spectacle des forêts une grandeur divine; nulle part n'apparaît plus

clairement la magnificence des dons que la Providence a faits à l'homme.

Cette libéralité de la végétation spontanée s'empare si vivement de l'imagination, qu'elle trompe sur la véritable nature de ces présens. On se persuade aisément que l'homme n'a rien à faire et qu'il lui suffit de récolter sans semer. Cette erreur fondamentale a été partagée par le programme même de l'exposition. La seconde classe porte pour titre : *Art forestier, Chasse, Pêche et autres produits obtenus sans culture.* Ces mots *sans culture* peuvent être exacts quand il s'agit de régions sauvages, comme les déserts de l'Amérique, de l'Afrique ou de l'Asie; mais dès qu'ils s'appliquent à des contrées peuplées et civilisées, comme la France et la plus grande partie de l'Europe, ils cessent d'exprimer une idée vraie. Le mot *art forestier*, dont on se sert en même temps, implique contradiction. C'est en effet un art et un art très savant que l'exploitation bien entendue des richesses forestières. Dès que l'homme arrive et se multiplie quelque part, il est par le seul fait de sa présence un agent puissant de destruction, s'il ne s'exerce pas à reproduire sans cesse ce qu'il consomme. Quand ils ne sont pas l'objet d'une culture spéciale, les bois disparaissent dans tous les pays habités, et leur disparition peut devenir mortelle à l'homme lui-même. Le gibier et le poisson, à qui s'appliquent les mots de *chasse* et de *pêche*, disparaissent aussi, pour peu qu'on n'en prenne pas soin, et ce sont des pertes plus sérieuses qu'on ne croit; l'un et l'autre peuvent servir sensiblement à nos besoins comme à nos plaisirs.

Je n'insisterais pas sur cette observation, qui peut paraître puérile, si le préjugé que je combats n'avait les plus grands dangers. Le code forestier lui-même semble l'admettre. Il fait une distinction entre les bois semés de main d'homme et ceux qui viennent naturellement, et pour les uns comme pour les autres, il punit moins sévèrement les délits que pour les autres produits ruraux. Le peuple des campagnes a les mêmes idées; tel qui se ferait scrupule de prendre une poignée d'épis maraude sans hésitation dans les bois. C'est un grand et funeste abus. Rien ne nous est donné à titre gratuit. Les déprédations font plus de mal dans les bois qu'ailleurs; quand la dent des troupeaux offense les tiges naissantes, elle emporte avec la récolte de l'année celle des années suivantes, et détruit mille pour avoir un. Même quand cette nature de propriété ne reçoit aucun soin apparent, elle forme un capital qui s'échange avec tous les autres; elle est soumise à l'impôt et aux autres charges qui grèvent les immeubles, elle a de plus des servitudes particulières et lourdes à porter, elle entraîne des frais indispensables de garde, d'assurance et d'exploitation. A plus forte raison, quand elle est soignée comme

elle doit l'être par le bon père de famille, elle représente par des aménagemens, des réserves, des repeuplemens artificiels, des assainissemens, des travaux de routes, toute une série d'épargnes et de dépenses.

Une autre erreur moins explicable est généralement répandue en France; on ne voit guère dans les forêts que du combustible, et on néglige, je ne sais pourquoi, leurs autres produits. Une foule d'industries emploient cependant le bois comme matière première : la navigation, la charpente, la menuiserie, le charronnage, l'ébénisterie, en exigent tous les ans des masses énormes. Notre première et notre dernière demeure, le berceau qui nous reçoit à notre naissance et le cercueil qui renferme notre dépouille inanimée, sont en bois. Le bois forme nos meubles les plus usuels : la table où j'écris, le fauteuil où vous me lisez, le plancher de nos appartemens, le volet qui nous abrite, la porte qui s'ouvre aux amis et se ferme aux ennemis, la voiture qui nous transporte, le navire qui vole pour nous sur les mers. On a dit que la civilisation d'un peuple se mesurait à la quantité de fer qu'il consomme; on pourrait en dire autant du bois. Plus la population s'accroît, plus il en faut. Plusieurs arbres nous fournissent en outre des produits spéciaux : les uns portent des fruits nourrissans, comme la châtaigne, la noix, la datte ou le coco; d'autres donnent des matières tinctoriales, comme le quercitron ou le campêche; celui-ci produit le liége, celui-là la résine, cet autre la gomme ou le caoutchouc, cet autre enfin le quinquina. Quelques-uns ont des fleurs éclatantes ou suaves qui nous charment par leurs couleurs ou par leurs parfums. Tous nous ombragent et nous défendent contre le soleil et les vents. Ils enclosent nos héritages, ornent nos jardins, embellissent nos paysages, et ce qui met le comble à leurs services, ils exercent sur les climats, quand ils sont bien placés, une action bienfaisante, en contribuant à la salubrité de l'air, à la fertilité du sol et à la bonne distribution des eaux.

La plupart des nations étrangères ont parfaitement compris la valeur de cette production. Il nous est venu de tous les côtés de nombreuses collections forestières. La palme de cette partie de l'exposition appartient aux colonies anglaises. Le Canada, l'Australie, la Guyane, le Cap, l'Inde, ont rivalisé de zèle, et leur empressement se conçoit sans peine. L'Europe occidentale manque de bois. L'Angleterre et la France, qui sont les deux grands peuples importateurs, ne savent presque plus où s'approvisionner. L'Angleterre est depuis longtemps déboisée, la France n'a guère plus que des taillis. Tout le midi de l'Europe n'a rien à donner; dans le nord, la Suède et la Norvége commencent à s'épuiser, au moins dans les parties

les plus aisément accessibles. Le centre a encore des réserves, mais la difficulté des transports en rend l'exploitation à peu près impossible. La Russie possède un immense capital forestier, mais elle a aussi d'énormes besoins, surtout en bois de chauffage. La guerre suspend d'ailleurs tous les arrivages de ce côté, et c'est ce qui a le plus frappé les habitans des colonies anglaises; ils ont voulu saisir l'occasion en offrant à l'Europe leurs ressources inexploitées. Leur but a été atteint à souhait; les hommes spéciaux eux-mêmes ne se doutaient pas du nombre et de la beauté de ces essences exotiques, dont quelques-unes n'avaient pas de nom dans la science. Il n'y manquait que l'indication des prix de vente et de transport, c'est l'affaire du commerce, qui saura bien apprendre ce qu'il aura besoin de savoir.

Parmi les besoins de l'Europe, le plus pressant est celui des bois de marine. Pour construire la coque de ces bâtimens qui doivent résister au choc des ouragans et des vagues, et en particulier ces vaisseaux de guerre qui portent dans leurs flancs des milliers d'hommes et vomissent des tonnerres d'artillerie, il faut des matières d'élite qui mettent des siècles à se former. La quantité n'en est pas considérable, car avec 40,000 mètres cubes de bois équarri par an, ce qui en suppose le double en grume, on peut, dit-on, pourvoir aux besoins actuels de notre marine militaire, et avec 50,000, à ceux de notre marine marchande. L'Angleterre en emploie nécessairement beaucoup plus, puisque sa marine est cinq fois plus considérable que la nôtre. Pour se procurer cet approvisionnement, il faut explorer le monde entier, et on ne trouve pas toujours ce qu'on cherche. Le prix du bois de marine monte sans cesse, soit en Angleterre, soit en France. Dans ce moment surtout, où le service de la guerre use rapidement les vaisseaux de toute espèce, on a la plus grande peine à entretenir les chantiers. Le gouvernement français vient de prendre, sous la pression des circonstances, une décision qui prouve l'intensité des besoins; il a autorisé, par un décret récent, l'achat pur et simple de navires construits à l'étranger, moyennant un droit de dix pour cent, ainsi que l'introduction en franchise de droits de tous les objets qui servent aux constructions navales. Cette mesure, excellente en soi, était devenue nécessaire. Le même régime existe depuis longtemps en Angleterre, où il serait absolument impossible, s'il en était autrement, de pourvoir aux besoins de la navigation nationale.

On se souvient qu'un des derniers actes du gouvernement royal a été le vote d'une somme de 100 millions pour approvisionner nos arsenaux maritimes. Cette belle dotation a rendu possibles les armemens extraordinaires qui ont eu lieu depuis quelque temps,

et qui ont porté si glorieusement le pavillon français dans la Mer-Noire et la Mer-Baltique. Il faut maintenant la renouveler, car si rien n'est plus brillant qu'une forte marine militaire, rien n'est plus cher. Un vaisseau à trois ponts armé coûte 3 millions; un bâtiment à vapeur de 960 chevaux en coûte 4. Un jour viendra sans doute où notre marine marchande, dégagée des entraves qui l'étouffent sous prétexte de la protéger, prendra aussi l'essor qui lui appartient; ce jour-là, ce ne sera plus de 50,000 mètres cubes qu'il s'agira, mais de 500,000, car l'industrie des transports est encore à son enfance dans le monde. Entre autres merveilles de l'exposition, on remarquait le modèle d'un bateau à vapeur de 23,000 tonneaux, en construction à Londres, sous la direction de M. Brunel. Ce géant des mers, qui a 225 mètres de long sur 25 de large, et 2,500 chevaux de force, doit employer une quantité prodigieuse de bois, sans parler des autres matériaux; il absorberait à lui seul la moitié de l'approvisionnement annuel de notre marine marchande, car on compte ordinairement un mètre cube par tonneau, et on parle déjà d'en faire de plus monstrueux encore.

Après la marine viennent les chemins de fer. Chaque kilomètre à double voie nécessite l'emploi de 2,000 traverses de bois équarri, ayant chacune un dixième de mètre cube. Il faut donc pour les 10,000 kilomètres concédés en France 2 millions de mètres cubes; il en a fallu tout autant pour les 10,000 kilomètres exécutés dans le royaume-uni. Les ingénieurs attribuent à ces traverses une durée moyenne de dix ans, ce qui suppose, pour le seul entretien, une consommation annuelle de 200,000 mètres cubes, soit en France, soit en Angleterre, et ces chiffres s'augmenteront aussi, suivant toute apparence, dans une proportion énorme, car les chemins de fer n'en resteront pas là. Nous surtout, nous ne pouvons nous contenter, pour un territoire comme le nôtre, des concessions faites jusqu'ici. Une nouvelle tentative est à l'essai qui doit accroître considérablement, si elle réussit, ce genre de consommation; c'est l'établissement de rails en bois sur les accotemens des routes ordinaires. On va commencer par les Landes; on continuera sans nul doute sur d'autres points, car la circulation des Landes ne peut donner une idée de ce que serait, dans un pays riche et peuplé, la masse des transports qui prendraient cette voie. Les ponts, les stations, les débarcadères, les wagons, les guérites demandent des quantités considérables de bois. Voilà tout un ordre de débouchés qui n'existait pas il y a quelques années, et qui prouve une fois de plus combien le progrès de la civilisation développe de besoins nouveaux et imprévus.

En troisième lieu, l'industrie du bâtiment, qui est la plus importante. M. Tassy, ancien professeur de sylviculture à l'Institut natio-

nal agronomique, à qui j'emprunte la plupart de ces chiffres, estime à 1,600,000 mètres cubes la consommation annuelle du bois de charpente en France. Je crois cette évaluation plutôt au-dessous de la vérité; nous avions au 1er janvier 1846, époque du dernier recensement, 7,500,000 maisons imposées, et nous devons en avoir aujourd'hui 8 millions. L'Angleterre, de son côté, n'en a pas beaucoup moins. Je sais bien que, soit pour la marine, soit pour le bâtiment, on tend aujourd'hui à remplacer autant que possible le bois par le fer; mais cette substitution ne s'opère que lentement, surtout en France, même en Angleterre elle trouve un obstacle dans le prix du fer; il faut une véritable disette de bois pour y avoir recours. Restent la menuiserie, le charronnage, la tonnellerie, enfin le bois de feu. Cette dernière consommation est à peu près nulle en Angleterre, où la houille en tient lieu; mais elle est encore considérable en France, soit pour les usines, soit pour les besoins domestiques. On l'évalue en général à un stère environ par tête, ou 35 millions de stères (1) par an.

En somme, la consommation annuelle du bois, sous toutes les formes, doit atteindre en France une valeur de 320 millions, dont 200 en bois de feu et 120 en bois de marine et d'industrie, et en Angleterre de 360, presque tout entière en bois d'industrie et de marine. Pour subvenir à cette gigantesque demande, la production nationale est insuffisante, surtout en Angleterre. L'importation des bois étrangers a décuplé, dans les deux pays, depuis la paix de 1815; elle atteint aujourd'hui 70 millions pour la France, dont 60 en bois communs et 10 en bois de teinture et d'ébénisterie, et la somme bien autrement colossale de 300 millions pour l'Angleterre. On comprend aisément que de pareils débouchés aient excité la convoitise des colonies anglaises. Elles entrent déjà pour la moitié environ dans les approvisionnemens anglais, mais elles ne prennent jusqu'ici aucune part à l'approvisionnement de la France, qui achète ses bois de construction dans le nord de l'Europe et fait venir ceux de teinture et d'ébénisterie du Mexique et d'Haïti. Par une nouvelle application de cette politique habile et libérale dont elle a pris si utilement l'initiative, l'Angleterre s'est bien gardée, malgré l'énormité de ses propres besoins, de s'attribuer le monopole des bois de ses colonies; c'est à la suite d'un mot d'ordre général que nous les

(1) Il faut faire une distinction entre le mètre cube et le stère; le mètre cube, qui sert à mesurer le bois de marine et de charpente, est un stère de bois plein; le stère, qui sert de mesure pour le bois de chauffage, est un mètre cube de bûches empilées présentant plus ou moins de vides. Cette distinction n'est pas la seule : les divers modes de cubage prêtent à des confusions continuelles, et font une des plus grandes obscurités du langage forestier.

avons vus arriver en si grande abondance à l'exposition. On a voulu nous rassurer sur les conséquences de la guerre, en nous montrant ce que le Nouveau-Monde, à défaut de l'ancien, peut nous offrir; les Anglais comptent d'ailleurs trop bien pour se priver des bénéfices que peut leur rapporter la vente de leurs bois coloniaux.

Le Canada exporte déjà pour 50 millions de bois par an, qui vont presque tous en Angleterre, et il pourrait en exporter bien davantage, si l'on en juge par le trophée où il avait réuni ses richesses forestières. On vante surtout le pin blanc, qui atteint une hauteur de 50 mètres, ce qui le rend excellent pour la mâture, et une espèce de bois qu'on appelle dans le pays épinette rouge ou *tamarac*, et qui paraît être un mélèze, qu'on dit éminemment propre aux constructions navales. Ce qui prouve la vérité de ces assertions, c'est que la construction des navires est une des industries les plus florissantes du pays. Le seul port de Québec a construit, en 1853, 50 bâtimens jaugeant 50,000 tonneaux, et le tonnage total de la navigation canadienne, soit sur la mer, soit sur les lacs et fleuves, arrive déjà à des quantités incroyables. Tout à côté du Canada se trouvent les principaux chantiers des États-Unis, maintenant les premiers du monde, qui doivent employer les mêmes bois, puisque leurs forêts se touchent. La marine marchande y atteint aujourd'hui le chiffre inoui de 5 millions de tonnes, c'est-à-dire *six fois* la nôtre, qui n'est que de 800,000. Parmi les causes de ce prodigieux développement figure sans nul doute le bon marché des matériaux; un navire construit dans les ports des États-Unis, et probablement aussi dans ceux du Canada, ne coûte que 300 fr. la tonne, tandis qu'il revient à plus de 500 en Angleterre et en France. Notre commerce usera sans doute du droit qui lui est donné d'acheter des navires tout faits dans ces ports; le taux du fret, qui était devenu exorbitant, ne peut baisser promptement qu'à cette condition.

Le Canada possède en même temps d'excellens bois pour les constructions civiles. Le noyer noir, l'érable ondé, le merisier rouge, peuvent servir à l'ébénisterie. D'admirables ouvrages de tonnellerie qui ont fait partie de l'exposition montrent à la fois la bonne qualité des bois et l'habileté des ouvriers qui les travaillent. Toutes ces variétés d'arbres poussent ensemble; on a eu soin de nous prévenir que des 64 échantillons d'espèces diverses exposés par le docteur Dickson, la moitié avaient été recueillis sur une étendue de 40 hectares seulement, et que le Canada presque tout entier formait une semblable forêt. Les colons sont obligés de s'y frayer un passage le fer et la flamme à la main. Le *lumbering*, ou exploitation de ces forêts primitives, occupe en hiver des milliers de bras; d'immenses trains descendent de toutes parts, lors de la fonte des glaces, le Saint-Laurent

et ses affluens. Un des produits les plus singuliers est le sucre d'érable, qui découle d'un arbre, et dont on nous a montré plusieurs spécimens. On consomme annuellement, aux États-Unis et au Canada, 20 millions de kilos de ce sucre. Tout le monde a pu lire, dans *les Pionniers* de Cooper, une description curieuse de la manière dont on le récolte. Les pieds qui le produisent s'épuisant rapidement par les saignées et n'étant pas renouvelés par des plantations, on peut prévoir le moment où l'espèce aura disparu. Espérons qu'il n'en sera pas de même des autres essences.

Les bois de la Guyane anglaise ont été représentés par de superbes échantillons, qui font regretter que notre propre Guyane n'ait à peu près rien envoyé; les mêmes richesses naturelles doivent se retrouver dans les deux pays contigus. L'épaisseur extraordinaire de la couche végétale, la chaleur des tropiques, l'humidité entretenue par les longues pluies, tout contribue à faire de la Guyane une des contrées du monde les plus propres à la production des grands végétaux. Parmi les arbres de ses forêts, il en est un, le *mora excelsa*, le plus gigantesque de tous, qui s'élève, dit-on, jusqu'à 45 mètres. « Sur le cours supérieur du Barrima, dit un voyageur, les moras sont en si grand nombre, que toute la marine de la Grande-Bretagne pourrait être reconstruite en bois de mora, sans épuiser les forêts qui avoisinent la rivière. Ce fait est d'autant plus digne de considération, que le Barrima est navigable pour des embarcations tirant douze pieds d'eau, ce qui permet aux bateaux de se charger sur le point même où les arbres sont abattus. » Le même voyageur ajoute que les touffes du mora apparaissent de loin, *comme des collines couvertes de verdure*, et qu'un seul de ses pieds représente la végétation de toute une forêt. Le commerce des bois de la Guyane anglaise commence à prendre de l'extension, tandis que la nôtre ne vend encore que quelques bois d'ébénisterie. Elle exporte en outre du sucre, de la mélasse et du rhum, et a maintenant 135,000 habitans; la nôtre en a tout au plus 20,000, même en comptant les détenus qu'on y a récemment transportés.

Parmi les produits ligneux qui nous sont venus de cette région, il en est un qui paraît exciter de grandes espérances, la fibre textile qu'on retire du bananier. Ce végétal, car on ne peut pas l'appeler un arbre, passait déjà avec raison pour un des plus utiles; M. de Humboldt a calculé que, sur la même surface, un champ de bananiers portait vingt-cinq fois plus de matière nutritive pour l'alimentation humaine qu'un champ de froment. J'ai peine à croire à une différence si grande; même en rabattant beaucoup, c'est encore bien beau. Voici maintenant qu'une nouvelle richesse s'annonce; on évalue à des quantités non moins frappantes ce qu'un hectare de bana-

niers peut produire de fibres textiles, la machine pour les extraire est, dit-on, trouvée, et l'exploitation en grand va commencer. Depuis sa rupture avec la Russie, l'Angleterre, qui en retirait tous les ans 25 millions de kilogrammes de chanvre, s'est préoccupée justement des moyens de les remplacer. La Guyane n'est pas la seule contrée qui lui offre des équivalens; dans toutes ses colonies, notamment dans l'Inde, on prépare maintenant des fibres extraites de plusieurs sortes de bois, qui font, dit-on, des cordages plus forts que les meilleurs chanvres de Russie. Des échantillons de ces fibres abondaient à l'exposition. L'ancien directeur du jardin botanique de la compagnie des Indes, M. Royle, a écrit sur ce sujet un livre fort curieux, qui semble tout à fait démonstratif; même sur ce terrain, la Russie est battue. Nous aussi, nous commençons à faire venir des matières textiles de l'Inde; nous en avons acheté en 1854 pour près de 3 millions.

La collection des bois de l'Australie était magnifique dans toute la force du mot. On n'a rien épargné pour appeler l'attention sur elle, même les singularités. On sait combien l'Australie diffère du reste du monde, tant pour ses végétaux que pour ses animaux; ses bois en fournissent de nouvelles preuves. « Parmi les arbres extraordinaires, dit le catalogue spécial, on peut citer l'*ortie géante*, arbre commun des massifs qui atteint quelquefois des proportions énormes; le tronc des plus gros excède 40 pieds de circonférence à quatre pieds du sol. Les feuilles ont souvent de 12 à 15 pouces de diamètre, leurs épines sont formidables. Mais pour la bizarrerie des formes comme pour la stature, l'ortie doit céder la place aux figuiers géans; les plus gros ont de 86 à 87 pieds de tour. Une graine est déposée par les oiseaux sur les plus hautes branches d'un arbre; elle y naît et y plonge peu à peu ses racines; dès que celles-ci parviennent au sol, elles s'y enfoncent et embrassent graduellement le tronc jusqu'à ce qu'il disparaisse sous leur étreinte et devienne le centre d'une énorme colonne cannelée, de forme irrégulière, supportée par des arcs-boutans, tandis que la tête, en forme de coupole, domine tous les arbres environnans. »

Il est assez facile de reconnaître dans cette description l'analogue du fameux figuier des Banians, si bien décrit par Bernardin de Saint-Pierre dans *la Chaumière indienne*, et qui était connu des anciens, car Quinte-Curce en parle. L'exemple est venu à l'appui du récit, tout le monde a pu voir à l'exposition un tronc d'arbre étouffé par un véritable serpent de bois qui l'entourait de ses replis. Cette monstruosité végétale n'était qu'un accessoire; l'Australie a d'autres bois, et en abondance, puisqu'il n'y avait pas moins de 250 variétés. La plupart peuvent s'employer à la fois dans la marine, la

construction et l'ébénisterie. Il en est un qu'on appelle dans le pays *beef wood*, bois de bœuf, sans doute à cause de sa belle couleur rouge, qui sert aujourd'hui à faire des lattes pour couvrir les maisons, et qui peut lutter avec le plus bel acajou. La Guyane nous avait montré de son côté le bois de zèbre et le bois de tigre, dont les veines rappellent le pelage de ces divers animaux. M. Mac Arthur, auteur de la collection vraiment unique des bois australiens, en a fait don au Jardin des Plantes de Paris, où elle restera comme un monument de science et d'industrie. La terre de Van Diemen, satellite de l'Australie, a exposé des meubles d'un goût douteux, mais d'un riche travail, faits avec les principales essences du pays. C'était à n'en pas croire ses yeux.

Le cap de Bonne-Espérance, la Jamaïque, la Nouvelle-Zélande, l'île de Norfolk, Ceylan, l'Inde enfin, ont étalé à leur tour leurs trésors forestiers. Sans parler des produits spéciaux, comme les huiles, les résines, les farines nourrissantes, le caoutchouc et tant d'autres, qui nous viennent de ces arbres innombrables, leur bois seul a une grande valeur. Un petit échantillon de bois de teck, perdu dans la riche collection de l'Inde, n'était pas ce qu'elle renfermait de moins important. Ce bois passe pour incorruptible, et dans ce climat dévorant, il sert à faire des vaisseaux qui durent, dit-on, beaucoup plus que ceux d'Europe. L'arbre qui le produit est de la famille de nos verveines. Il commence à pénétrer en France; on en fait des wagons de chemins de fer. Les Anglais l'emploient dans leurs constructions navales, bien qu'il puisse servir pour l'ébénisterie à cause de sa belle couleur jaune. On peut dire que la distinction entre le bois de construction et le bois d'ébénisterie s'efface tout à fait. L'acajou arrive maintenant en si grande quantité en Angleterre, qu'on s'en sert pour la marine. On en construit des bâtimens entiers. D'autres présentent une disposition particulière qu'on appelle *bread and butter*, pain et beurre, parce qu'elle se compose de couches superposées de bois différens. L'acajou de Honduras est plus léger que le chêne, bien qu'aussi solide, dit-on.

Devant cette brillante exhibition des nouveaux mondes, il semble que les bois de la vieille Europe dussent perdre beaucoup de leur intérêt. Il n'en est rien. Si magnifiques et si inépuisables qu'ils paraissent, ces dons de la nature primitive sont séparés de nous par l'immensité des mers, et bien qu'ils servent à se transporter eux-mêmes, puisqu'ils forment à la fois la coque et le chargement des navires, le voyage de matières si lourdes et si encombrantes ne peut être que très coûteux. La consommation s'accroît d'ailleurs très vite dans les pays de production et peut amener un jour une disette ou du moins une cherté. Les bois d'Europe ont donc toujours leur prix;

ce n'est même que parce qu'il devient très élevé, que les bois coloniaux peuvent soutenir la concurrence. L'Angleterre est encore la première à nous donner ici le bon exemple. Tout en prenant du bois partout où elle en trouve, même aux antipodes, elle attache à ses propres ressources une attention croissante. Il ne peut être question de rendre à la forêt des terrains plus utilement occupés par des prairies ou des céréales, mais partout où le sol se montre peu propre à la culture, notamment dans les montagnes du pays de Galles et de l'Écosse, on plante tant qu'on peut. Les grands propriétaires se font tous un devoir d'y contribuer. C'est par milliers d'hectares que se comptent tous les ans les plantations nouvelles, surtout en conifères résineux, et ces forêts artificielles reçoivent les soins les plus assidus. Après avoir longtemps fait la guerre aux bois, l'Angleterre est aujourd'hui la principale patrie de la sylviculture; les bois y rapportent à surface égale le double de ce qu'ils donnent en France, et ils doivent rapporter un jour bien davantage.

La collection des essences forestières anglaises a fait partie de leur exposition agricole. Elle était rangée dans le même ordre méthodique et témoignait de la même sollicitude. On y trouvait, à côté des espèces indigènes, comme le chêne, le hêtre et le pin d'Écosse, les espèces étrangères importées, avec la date de leur introduction; ainsi l'épicéa leur est venu d'Allemagne en 1603, le mélèze des Alpes en 1629, le cèdre d'Orient en 1683, le chêne scarlet de l'Amérique du Nord en 1691, et ainsi de suite. Ces belles espèces sont aujourd'hui répandues à l'égal des indigènes. Le mélèze et l'épicéa couvrent de proche en proche les vallées de la haute Écosse; les plus beaux cèdres du monde ne sont plus dans le mont Liban, mais sur les bords de l'Avon, dans les propriétés de lord Warwick. Parmi les acquisitions plus modernes, on doit citer le *deodora* ou cèdre de l'Himalaya et le sapin de Douglas, le premier pour la beauté de son bois et de son port, le second pour la rapidité de sa croissance. Douglas, qui lui a donné son nom, était un de ces explorateurs intrépides que l'Angleterre envoie dans toutes les parties du monde; il est mort à la peine dans les Montagnes-Rocheuses. Parmi les espérances de l'avenir figure une autre espèce de sapin, récemment découverte en Californie, et qui a reçu le nom de *Wellingtonia gigantea;* si ce qu'on en raconte est vrai, ce serait bien autre chose que le fameux baobab : ce sapin arrive, dit-on, dans son pays natal, à plus de 100 mètres, c'est-à-dire à la hauteur de la flèche des Invalides.

L'empire d'Autriche a un tiers de son territoire, ou 20 millions d'hectares, en forêts, la plupart sans débouchés. On sait que le gouvernement autrichien en a cédé récemment environ 100,000 hectares à une compagnie. Les envois faits à l'exposition montrent qu'on

fait partout des efforts pour ouvrir des voies de transport. La France et l'Angleterre ont acheté, en 1854, pour plusieurs millions de bois aux états autrichiens; elles en achèteront probablement davantage en 1855. Il faut en outre pourvoir aux besoins d'une population de 36 millions d'âmes, et en particulier d'une navigation qui fait d'assez grands progrès. Parmi les échantillons qui nous ont été envoyés figuraient d'excellens bois de résonnance pour les instrumens de musique.

L'habileté des forestiers allemands est depuis longtemps célèbre. Nous n'avions pas besoin de l'exposition pour reconnaître dans les forêts allemandes les mieux tenues de l'Europe. Le Rhin et les fleuves qui descendent vers la Baltique portent à la Hollande et aux villes anséatiques de grands approvisionnemens de bois de la Forêt-Noire et des autres massifs du Zollverein. Pour notre part, nous en avons acheté, en 1854, pour 10 millions. La Suède et la Norvége nous en ont vendu dans la même année pour 24, la Suisse pour 8. L'Angleterre en achète encore plus que nous, et la consommation locale en emploie des quantités notables : tous les ustensiles de l'Allemagne, de la Suisse et de la Suède sont en bois. Ces divers états producteurs étaient représentés à l'exposition.

Les parties méridionales de l'Europe sont pour la plupart déboisées, et l'expérience leur a appris le danger de se laisser ainsi dépouiller. Ici, ce n'est plus seulement du revenu des bois qu'il s'agit; une question plus vitale encore est en jeu, la conservation de la terre végétale pour les cultures de première nécessité. On a beaucoup discuté sur la question de savoir si les déboisemens étaient funestes aux climats en général. Deux distinctions fort simples suffisent, je crois, pour mettre tout le monde d'accord : l'une entre le Nord et le Midi, l'autre entre les plaines et les montagnes. Dans les plaines du Nord, le déboisement a plus d'avantages que d'inconvéniens; les forêts y entretiennent une humidité excessive et un froid rigoureux, leur disparition amène une élévation de température fort désirable, et elles peuvent être remplacées par des pâturages et des terres arables, parce qu'un degré suffisant d'humidité persiste après elles. Dans le Midi, au contraire, la destruction des bois dessèche la terre qui n'a plus d'abris contre le soleil, et peut finir par la rendre tout à fait impropre à la végétation : c'est ainsi qu'en Asie-Mineure, en Grèce, en Italie, en Afrique, le déboisement a mis d'affreux déserts à la place de nations florissantes. Partout il y a danger à déboiser les montagnes et les pentes escarpées, d'abord parce que les pluies d'orage entraînent la terre, qui n'est plus retenue par les racines, et laissent les rochers à nu; ensuite parce que les eaux, n'étant pas absorbées par les forêts, tombent en torrens dans les vallées et y portent la dévastation.

Tout annonce que l'Espagne avait autrefois beaucoup de bois. Les ravages des troupeaux, et surtout l'incendie (car les pâtres espagnols avaient, comme les Arabes, l'habitude de mettre le feu aux broussailles pour écarter les loups), ont presque tout détruit. On s'aperçoit aujourd'hui de cette immense faute, et on revient sur ses pas. De tous les points de la Péninsule, on a envoyé des collections de bois. Celle du corps royal des ingénieurs forestiers était complète. On y remarquait de nombreuses variétés de chêne, entre autres le chêne-liége (*quercus suber*) et le chêne à glands doux (*quercus ballotta*). L'Espagne produit le meilleur liége de l'Europe; nous seuls, nous lui en achetons tous les ans pour 3 ou 4 millions. Les glands doux de l'Andalousie sont énormes comme ses olives.

L'inconvénient des défrichemens de montagne n'a été nulle part plus sensible qu'en Toscane. Toutes les hauteurs du val de l'Arno n'offrent plus à l'œil que des rocs décharnés. Là aussi, on a reconnu la nécessité de réparer le mal; une partie du Casentino a été concédée à des moines camaldules qui y font de vastes semis. Les Maremmes se peuplent de pins et de chênes-liéges. Ces louables efforts donnent déjà des résultats, on nous en a montré les preuves. Dans d'autres parties de l'Italie, on possède encore quelques forêts. Ces contrées ont leurs essences spéciales qui valent bien celles du Nord. Les vaisseaux construits avec les bois du Midi sont les meilleurs et les plus durables.

Le gouvernement hellène s'occupe aussi de cette question, puisqu'il avait exposé des échantillons de soixante-dix-sept espèces, appartenant aux forêts de l'état dans l'Achaïe et dans l'Élide. La Grèce a besoin d'un repeuplement général. Si nous en croyons les témoignages des anciens, elle était naturellement boisée. Homère parle à tout moment, soit dans l'Iliade, soit dans l'Odyssée, des ombrages séculaires qui couvraient de son temps les montagnes. Tout un peuple de dieux, faunes aux pieds de chèvre et dryades aux danses lascives, habitaient ces forêts, dont les chênes rendaient des oracles. Bien des siècles après, Virgile vante encore, dans des vers délicieux que nous savons tous par cœur, les fraîches vallées de l'Hémus et l'ombre immense de ses bois. Ailleurs il donne à l'île de Zacynthe l'épithète de *nemorosa*. Toute cette verdure a disparu, une affreuse stérilité la remplace; c'est à peine si les hardis marins de l'Archipel trouvent encore de quoi construire leurs légers navires.

Ainsi, sur tous les points du monde, le bois excite un intérêt universel. Les uns ne songent qu'à l'exploiter, d'autres travaillent à le reproduire; tous s'accordent à le considérer comme un des principaux instrumens de la civilisation. Il n'y a pas de nation un peu avancée qui n'ait au moins un institut forestier; la Russie elle-même

en possède un, dont M. de Haxthausen nous a donné en détail l'organisation. Qui peut dire à combien s'élève la consommation du bois sur le globe? En Europe seulement elle dépasse plusieurs milliards, et il n'est pas permis d'en mépriser impunément la production, car, dans les vues de la Providence, la vie des hommes est attachée à celle des arbres.

A la question forestière s'unit partout celle du gibier. Elle fait partie des études des forestiers allemands, qui ont déterminé quelle proportion d'animaux sauvages comestibles les grands bois pouvaient nourrir sans inconvénient. Cette proportion est encore assez considérable. En Angleterre, en Bohême, dans une partie de l'Allemagne, le gibier entre pour une assez grande part dans l'alimentation publique. Des espèces précieuses de gros quadrupèdes, comme le cerf, le daim, le chevreuil, qui se perdent ailleurs, y sont conservées et entretenues avec soin. Leur viande se vend en Bohême de 30 à 40 centimes la livre. En Angleterre, les journaux nous apprennent souvent que des milliers de lièvres, de faisans, de perdrix, ont été tués dans une seule chasse, chez un simple particulier. Le coq de bruyère et la gélinotte ne peuvent vivre que dans les sapinières des hautes montagnes. En Amérique, les marchés sont alimentés d'espèces particulières d'oiseaux excellens, grâce à l'immensité des forêts. Des têtes d'animaux qui n'habitent que les plus profondes solitudes, comme l'orignal et le caribou, avaient été placées à dessein dans le trophée du Canada, pour nous rappeler qu'on ne les trouve plus que là. Trop multiplié, le gibier est un fléau; dans la juste mesure, c'est un attrait en même temps qu'un produit de plus pour les bois, et qui en recommande puissamment la conservation.

II.

Hâtons-nous d'arriver à ce qui nous intéresse le plus, les bois français. Hélas! ce ne sera que pour y trouver une déception. L'administration des forêts, qui possède seule tous les élémens d'une collection complète, n'a rien exposé, lacune irréparable dans l'inventaire de nos richesses nationales. La Corse seule a fait exception; des échantillons assez complets des bois de cette île, qui possède à cet égard tant de ressources, ont été envoyés par l'administration locale; mais par suite de la fatalité qui semble avoir poursuivi nos produits forestiers, ils ont été négligemment jetés dans la cour, exposés à toutes les injures de l'air, sans aucun signe extérieur qui attirât sur eux l'attention. Les particuliers ont suivi instinctivement la même pente; très peu d'exposans se sont présentés dans cette catégorie. On ne saurait trop s'étonner et s'affliger d'une telle indif-

férence apparente. Essayons de suppléer à ce qui a manqué; cette étude a d'autant plus d'à-propos que la propriété forestière française traverse depuis quelque temps une crise.

Sous le rapport des essences dont le ciel nous a doués, nous n'avons pas à nous plaindre. Nous trouvons dans notre lot cinq espèces forestières du premier ordre, le chêne, le hêtre, le châtaignier, le sapin et le pin, sans compter les espèces secondaires qui peuplent nos bois, nos champs, nos jardins les bords de nos rivières.

Le chêne est l'arbre gaulois par excellence et peut-être le plus fort bois du monde. On dit que le cèdre de l'Inde et l'épinette du Canada lui sont supérieurs pour la construction des vaisseaux; c'est possible, mais ce n'est pas prouvé. Jusqu'ici, les constructeurs maritimes n'ont fait usage d'autres matériaux qu'autant qu'ils n'ont pas pu se procurer du chêne en quantité suffisante. Dans tous les cas, s'il a des rivaux ou des supérieurs, il n'en a guère. Il couvrait autrefois la Gaule tout entière de ses majestueux rameaux, et il forme encore la moitié à peu près de nos bois; nos ancêtres l'avaient divinisé. Exploité en taillis, il se reproduit perpétuellement sous la hache, et fournit, tous les quinze ou vingt ans, un excellent bois de chauffage et du charbon de première qualité; en futaie, il rend de plus grands services encore. Son écorce sert pour la tannerie; son fruit peut nourrir et engraisser des légions de porcs. Nous n'avons malheureusement plus qu'un bien petit nombre de ces arbres séculaires qui montrent quelles proportions peut atteindre ce roi de nos forêts; mais quand on en rencontre un debout, on ne peut qu'être frappé d'admiration et de respect. Au pied des Vosges, près de Bourbonne, s'élève encore *le chêne des Partisans*, ainsi nommé parce qu'il servait, dit-on, de rendez-vous aux bandes armées du XIVe siècle; il a 34 mètres d'élévation et 26 d'envergure, et doit avoir, dit-on, huit siècles. Au point de vue de l'utilité, le chêne atteint, vers deux cents ans, son maximum de croissance; il n'est pas rare d'en trouver qui, à cet âge, valent 500 fr., et on a vu tel hectare d'antique futaie produire une coupe de 30,000 fr. Je ne cite que pour mémoire la variété particulière de chêne qui fournit le liége, parce qu'elle n'appartient pas, à proprement parler, aux essences forestières; cette variété vient naturellement dans les parties les plus méridionales de la France, et si elle y était plus répandue, elle pourrait donner de grands produits.

Le hêtre n'a pas tout à fait la même valeur que le chêne, mais s'il ne peut servir également pour la marine et pour la charpente, il alimente une foule d'industries; dans la forêt de Villers-Cotterets, des ateliers nombreux le mettent en œuvre sur place. Il vient dans des régions plus froides et plus humides que le chêne, et s'élève

plus haut que lui sur les montagnes. Son charbon est le meilleur de tous, et son chauffage le plus agréable. Son fruit donne une très bonne huile.

Si le châtaignier n'était pas indigène, il n'y aurait pas assez d'éloges à lui donner pour en conseiller l'importation. Cultivé, il porte des fruits excellens pour l'homme et pour les animaux. La France possède 400,000 hectares de châtaigneraies qui, dans des années comme celle-ci, ajoutent un supplément précieux à l'alimentation des campagnes. A l'état sauvage, il donne un bois abondant par la rapidité extraordinaire de sa croissance. Il y a, dans les environs de Versailles, des taillis de châtaigniers exploités pour cercles, qui portent autant de revenu que les meilleures terres arables.

Les conifères résineux ont, sur les bois feuillus, ces deux avantages, qu'ils utilisent les terres les plus stériles et les cimes les plus élevées, et que, poussant en tiges plus qu'en branches, ils fournissent plus de bois d'œuvre sur la même surface. Le sapin et son frère l'épicéa croissent au milieu des neiges, et créent dans des régions inabordables une richesse énorme. Il y a dans les Vosges et le Jura des hectares de sapins qui valent jusqu'à 50,000 francs. Les deux principales variétés de pins, le sylvestre et le maritime, viennent dans les sables arides; le premier produit le goudron, et le second la résine. Le pin de Corse, le plus haut de tous, fournit des mâts de 40 mètres.

Le mélèze, l'orme, le charme, le noyer, le merisier, le tilleul, le frêne, l'aulne, le bouleau, le peuplier, le saule, et parmi les arbres d'origine étrangère, l'acacia, ajoutent à la variété comme à la quantité de nos produits ligneux. Il est impossible d'énumérer les profits de tout genre qu'on en retire, indépendamment de leur bois. Ici, les feuilles vertes servent à la nourriture des troupeaux; là, les feuilles mortes sont recueillies avec soin, comme en Alsace, pour l'amendement des terres; le fruit du merisier donne le kirsch, la fleur du tilleul est recherchée en médecine. Une foule de végétaux utiles naît sous leur ombrage. Parmi les arbrisseaux, le genévrier produit une liqueur, le fusain sert dans les arts, les plus flexibles sont employés par la vannerie; le plus humble de tous, qui aime à se cacher au plus obscur des fourrés, la bourdaine, sert à la fabrication d'une matière qui a aujourd'hui beaucoup de débit, la poudre à canon.

Ce n'est pas non plus par l'étendue que pèchent nos bois; nous en avons plutôt trop, car la statistique officielle en accuse près de 9 millions d'hectares, et avec les bouquets, les arbres isolés, les allées, les bordures, les pépinières, plus de 10, ou le cinquième de la surface totale du sol national. D'où vient donc que, dans l'état actuel des choses, la France soit obligée de faire venir de l'étranger pour 70 millions de bois? D'où vient que, sur une production totale

de près de 40 millions de stères, la marine militaire ne puisse plus trouver les 40,000 mètres cubes qu'elle emploie tous les ans? D'où vient enfin que, malgré la somme des besoins, la qualité des essences et la fertilité du sol, la propriété forestière française soit une des moins productives, et que nos bois ne rapportent en moyenne que 30 fr., par hectare, de produit brut, réduit à 20 fr. tout au plus de produit net? La réponse à cette question se résume en un seul mot, la préférence généralement donnée à l'exploitation en taillis sur l'exploitation en futaie, ou du moins la trop grande brièveté des révolutions et l'absence de réserves suffisantes.

L'exploitation en taillis n'a qu'un but, produire du bois de feu, soit pour les usines, soit pour les ménages. La demande des bois de feu a toujours été croissante en France jusqu'à ces derniers temps, d'abord à cause du progrès de la population, ensuite par la création et le développement successif des industries qui employaient le bois comme combustible. Le maximum de la demande a été atteint vers 1845. Depuis, un mouvement contraire s'est produit, d'abord lent et incertain, puis plus rapide et plus prononcé. Il est dû à l'invasion du combustible minéral, la houille, qui, à mesure que s'étend le réseau des chemins de fer, tend à se répandre partout et à remplacer de plus en plus le bois, soit dans la consommation industrielle, soit dans la consommation domestique. A Paris surtout, la demande du bois de feu a diminué dans des proportions inquiétantes pour les producteurs; la consommation annuelle de cette capitale, qui avait atteint 1,200,000 stères, est tombée à 800,000. Dans le même temps, la consommation de la houille a quadruplé, elle a passé d'un million d'hectolitres à quatre. Des faits du même genre se sont présentés dans les districts métallurgiques; un document officiel émané du ministère de l'agriculture et du commerce constate que les forges, qui avaient employé en 1847 près de 7 millions de quintaux métriques de bois, n'en avaient plus consommé, de 1848 à 1852, que 5 millions en moyenne, et que, le prix ayant baissé avec la demande, la perte pour les propriétaires vendeurs avait dépassé 20 millions de francs par an.

Depuis quelque temps, la dépréciation a paru s'arrêter; je ne crois pas que la houille puisse jamais arriver à se substituer complétement au bois dans la consommation nationale, la hausse actuelle de ce combustible prouve qu'il a ses limites; mais je ne serais nullement surpris que le prix des bois de feu baissât encore. Cette circonstance fâcheuse en elle-même peut avoir de bons effets, en forçant la propriété forestière à réduire ses coupes et à modifier son mode d'exploitation, de manière à revenir le plus possible vers la futaie. Je sais que cette transformation exige un sacrifice immédiat de revenu, et que par conséquent elle est peu à la portée d'un grand

nombre de propriétaires; mais je crains bien que le sacrifice ne soit forcé dans tous les cas, et qu'il n'y ait pas moyen d'y échapper. J'ajoute que ceux qui prendront ce parti trouveront une compensation dans l'augmentation du capital, et par suite du revenu ultérieur, tandis que ceux qui ne voudront ou ne pourront pas le prendre perdront sur leur revenu présent sans compensation dans l'avenir.

Il y a, il est vrai, un autre remède qui peut aussi être employé dans une certaine mesure, le défrichement; mais la législation actuelle y met un obstacle au moins apparent, et d'un autre côté, au point où nous en sommes, le défrichement est rarement une opération avantageuse. Partout où il y a profit réel à défricher, c'est évidemment ce qu'il y a de mieux à faire; le profit est-il réel? voilà la question. Même en admettant l'avilissement constant du combustible végétal, combien d'hectares de bois peuvent être aujourd'hui défrichés avec profit? Peut-être un sur cent, presque tous les terrains aujourd'hui en bois étant mauvais en eux-mêmes ou trop éloignés des populations, et cette opération, même quand elle est bonne, exige bien d'autres capitaux et bien d'autres soins qu'une simple prolongation dans l'aménagement.

On croit assez généralement qu'il est toujours plus avantageux à l'intérêt privé d'exploiter les bois en taillis qu'en futaie. Je ne suis pas convaincu que cette opinion soit d'une vérité absolue, surtout quand il arrive, comme aujourd'hui, que le prix des bois de feu baisse et que celui des bois d'œuvre s'élève. Dans les terrains où les arbres arrivés à un certain âge s'arrêtent et dépérissent, il est bien évident qu'on n'a pas le choix. La question des débouchés mérite aussi une grande considération. Si la propriété forestière est placée sur un point où les bois de feu sont recherchés et payés un prix élevé, l'exploitation des taillis l'emporte encore; mais sur un sol propre à la végétation des grands arbres, dans de bonnes conditions de débouché, et quand on a le moyen d'attendre, la futaie peut être aussi avantageuse à l'intérêt privé qu'à l'intérêt public. En elle-même, la supériorité de production n'est pas douteuse. Par l'aménagement en taillis, on obtient en moyenne 25 francs de produit brut par hectare; avec l'aménagement en futaie, on peut arriver et on arrive sur beaucoup de points à 100 francs, c'est-à-dire quatre fois plus. La différence de produit net peut être plus sensible encore, car il faut retrancher un tiers environ sur le produit brut des taillis pour les frais d'impôt, de garde et d'exploitation, tandis qu'il suffit de beaucoup moins pour les futaies. Ceci ne peut être nié par personne; la contestation n'est possible que sur un autre point de la question, le calcul des intérêts composés.

Ici la futaie succombe évidemment, si l'on compte l'intérêt à 5 pour 100. Quelque puissante que soit la végétation des arbres, elle ne tient

tête à l'action des intérêts composés que jusqu'à trente ou quarante ans. A partir de ce moment, l'accumulation devient si forte, que la séve la plus généreuse ne peut plus la suivre. Tout le monde connaît les effets extraordinaires des intérêts composés, il n'est pas mal de les rappeler de temps en temps à ceux qui empruntent : 50 centimes, placés à 5 pour 100, deviennent 99,000 francs au bout de deux cent cinquante ans. Si différente que soit la valeur d'un hectare de futaie relativement à un hectare de taillis, elle ne compense pas un pareil produit; mais de bonne foi est-ce ainsi qu'il faut compter quand il s'agit d'un placement en immeubles? Quel est le capital qui a jamais été placé à 5 pour 100 et à intérêt composé pendant un laps de temps si considérable? Tous les trésors du monde ne suffiraient pas pour rembourser la moindre somme après cinq ou six siècles. Il en est du capital comme de toute chose, il s'use, il dépérit, quand il n'est pas incessamment renouvelé. Il y a des chances presque certaines pour que le capital réalisé par la coupe d'un taillis soit dissipé en mauvais placemens ou en dépenses improductives, au lieu de recevoir la multiplication idéale que donne le calcul, tandis que la forêt garde fidèlement le dépôt qu'on lui confie. Tout change d'ailleurs dès que l'on compte l'intérêt à 3 au lieu de 5, au moins jusqu'à cent ans, et je m'abonnerais bien volontiers à voir beaucoup de bois en France arriver à cet âge.

Supposons un hectare actuellement exploité en taillis, et susceptible, par la nature du sol et des essences, d'être mis en futaie, voici le produit net qu'il est raisonnable d'admettre dans les deux cas, avec les prix actuels : taillis, 4 coupes, dans une période de cent ans, produisant chacune 500 fr., 2,000 fr.; intérêts composés, à 3 pour 100, de la première coupe pendant soixante-quinze ans, de la seconde pendant cinquante, et de la troisième pendant vingt-cinq, 7,500 fr., total, 9,500; futaie, une seule coupe à cent ans, précédée d'éclaircies périodiques, pouvant facilement donner en tout 10,000 fr., sans compter les produits accessoires des bois défensables, comme la chasse, le pâturage ou la glandée, qui ne sont pas tout à fait à dédaigner.

Voilà pour les bois feuillus. Quant aux résineux, l'avantage est encore plus marqué. Comme ils ne sont pas susceptibles d'être exploités en taillis, parce qu'ils ne repoussent pas du pied, ils n'ont pas à subir la double concurrence des coupes successives et de l'intérêt composé de l'argent réalisé à chaque coupe. Ils peuvent alors, quand ils sont placés dans des conditions favorables à leur croissance, tenir tête à l'intérêt composé à 4. Supposons, pour prix d'achat d'un hectare inculte, 100 francs, et pour frais d'ensemencement en résineux, 100 francs, en tout 200; à cent ans, en comptant l'intérêt composé à 4, ces 200 francs en représenteront 10,000. L'hectare de

bois résineux peut très bien valoir autant et même davantage. Les individus isolés de ces puissantes familles peuvent même lutter jusqu'à cet âge contre l'intérêt composé à 5. C'est la plus belle des caisses d'épargne.

Après cent ans, l'intérêt n'est plus que de 1 à 2 pour 100, mais il est rarement à propos de dépasser ce terme; les plus habiles forestiers fixent entre 100 et 180 ans, suivant la nature du sol, le meilleur point d'exploitation du chêne, de 80 à 140 celui du hêtre, de 90 à 120 celui du châtaignier, de 100 à 140 celui du sapin, de 100 à 120 celui du pin. Les futaies au-delà de cent ans conviennent aux grandes fortunes, elles sont le meilleur accompagnement des châteaux; elles rapportent plus qu'une collection de tableaux, une belle meute, une écurie de chevaux de prix, et elles donnent autant d'honneur et de plaisir; c'est le luxe de l'utile. Ainsi du moins pensent les grands propriétaires anglais, qui aiment à s'entourer d'arbres plus que séculaires, et qui croient par là faire un assez bon calcul, tout en ajoutant à la majesté de leur résidence. Le calcul devient tous les jours meilleur. La sylviculture n'a pas dit son dernier mot. Les progrès qu'elle a faits depuis quelque temps en font prévoir d'autres. La méthode dite de réensemencement naturel ou des coupes *sombres* et des coupes *claires* a été un grand perfectionnement. On peut en trouver de nouveaux; on conçoit, par exemple, qu'en associant dans une juste proportion les essences à croissance rapide, mais courte, avec celles à croissance lente, mais longue, et en exploitant les unes et les autres à leur point, on puisse réunir les produits du taillis à ceux de la futaie.

N'oublions pas d'ailleurs que si la futaie fait passer momentanément une partie des revenus dans le capital, le taillis en revanche, quand il est porté jusqu'à l'excès, fait passer peu à peu le capital dans le revenu. Au bout d'un certain nombre de révolutions, surtout quand elles sont rapprochées, l'ensemencement naturel n'a plus lieu, faute d'un nombre suffisant de sujets assez vieux pour donner des graines; les souches meurent, l'humidité nécessaire à la croissance des jeunes arbres s'en va, les bois blancs se multiplient d'abord, puis s'évanouissent, le pacage achève ce que la multiplicité des coupes a commencé, et le taillis n'a plus aucune valeur. C'est l'histoire de beaucoup de bois en France. Bien des propriétaires peuvent dire comme La Fontaine :

> Jean s'en alla comme il était venu,
> Mangeant le fonds avec le revenu.

Et c'est ainsi que nous sommes arrivés, tout en conservant en apparence une immense étendue de forêts, à ne pas suffire aux besoins de nos industries.

Ce n'est donc pas précisément par calcul que les particuliers ont été généralement entraînés à sacrifier leurs réserves et à compromettre jusqu'à l'avenir de leurs taillis, mais par l'appât de réaliser, même à perte, un capital en argent dont ils avaient besoin. On retrouve toujours, quand on examine une branche quelconque de notre économie rurale, la pauvreté et ses mauvais conseils. Heureusement, pour être générale, cette tendance n'est pas universelle. Il y a encore parmi nous des propriétaires riches et économes qui peuvent s'arrêter. Sans doute on ne doit pas songer à soi, quand on plante ou qu'on aménage ses bois à long terme; mais si l'homme se réglait toujours sur la brièveté et l'incertitude de la vie, il ne ferait rien. Nous travaillons à tout instant pour les générations futures. Que serions-nous si les générations passées n'avaient pas travaillé pour nous? En toute chose, la richesse ne peut s'accroître que par la formation de nouveaux capitaux, l'agriculture proprement dite en est là comme la sylviculture. Pour les bois, le capital se présente sous sa forme la plus élémentaire, l'épargne; il n'est pas nécessaire de dépenser, il suffit de ne pas recueillir trop tôt. Que chacun s'impose seulement une réduction d'un dixième sur ses coupes, ce sera déjà sensible, et le sacrifice ne sera pas grand, car on relèvera sans doute ainsi la valeur des bois de feu, et on regagnera sur le prix ce qu'on perdra sur la quantité.

Dans tous les cas, si la pauvreté ou l'imprévoyance des particuliers ne leur permet pas de sortir de cette situation pénible par un effort prolongé, il y a un très grand propriétaire qui peut et doit donner l'exemple de la bonne exploitation : c'est l'état. L'état administre aujourd'hui 3 millions d'hectares de bois, dont 1,200,000 environ lui appartiennent en propre, et 1,800,000 aux communes et aux établissemens publics. Sa gestion est déjà très supérieure à celle des particuliers; soit en capital, soit en revenu, ses bois l'emportent en moyenne d'un quart au moins sur ceux de la propriété privée. Ce n'est pas encore assez. Lui-même a cédé trop souvent à la tentation d'augmenter son revenu aux dépens de son capital, soit par des aliénations successives qui s'élèvent depuis quarante ans à 300,000 hectares, soit par des coupes trop répétées; voici le moment de faire un pas de plus, et d'entrer résolument dans la voie féconde des aménagemens prolongés. Plusieurs circonstances l'y convient, d'abord l'avilissement des bois de feu, dont il souffre tout le premier comme producteur; ensuite la hausse des bois de marine et de construction, dont il souffre comme consommateur. Le produit brut des forêts de l'état a atteint 38 millions en 1845, mais il n'a jamais pu remonter à ce chiffre depuis, et il est aujourd'hui tout au plus de 30. Beaucoup de coupes de taillis sont restées invendues dans ces dernières années. En même temps on voit, ce qui n'était

jamais arrivé depuis 1815, le prix des forêts mises en vente baisser progressivement au lieu de monter. Ce sont là des signes évidens dont il est impossible de méconnaître le sens.

On attribue généralement aux économistes des théories contraires à la propriété des forêts par l'état. Je proteste, pour mon compte personnel, contre cette imputation. Le principe fondamental de la science économique n'est-il pas que toute espèce de propriété revienne à quiconque en tire le meilleur parti? L'état a ses faiblesses sans aucun doute, surtout dans un pays agité de révolutions perpétuelles, où tout est remis en question de temps en temps; de plus il se mêle chez nous de beaucoup de choses qui ne le regardent pas, et l'excès de son action fait dans le plus grand nombre des cas beaucoup plus de mal que de bien; mais comme propriété forestière, c'est encore lui qui représente le plus l'esprit de suite et de durée, et il est à peu près le seul, vu la grandeur de ses possessions, qui puisse employer des agens sachant leur métier. L'administration générale des forêts, avec son annexe indispensable, l'école de Nancy, nous a rendu de très grands services depuis trente ans; sans elle, la destruction de notre capital forestier aurait marché beaucoup plus vite, et si elle a cédé quelquefois au mouvement, ce n'est pas sa faute; elle a résisté tant qu'elle a pu. Dans ce moment même, tous ses agens demandent avec instance le retour aussi général que possible vers la futaie. La vente récente des bois de la maison d'Orléans, en livrant à la spéculation de belles réserves qui vont probablement disparaître, est un argument de plus pour faire à l'état un devoir de les remplacer.

Pour l'état comme pour les particuliers, l'unique difficulté est dans la transition. On peut la ménager tant qu'on voudra. Les traités spéciaux sur la culture des bois contiennent une foule de combinaisons pour passer du taillis simple au taillis composé et du taillis composé à la futaie sans diminuer trop sensiblement le revenu actuel. Les agens forestiers connaissent mieux que moi ces combinaisons, et sont parfaitement en mesure de les appliquer. Admettons qu'une réduction d'un cinquième sur les coupes de bois de feu soit suffisante. Ce ne serait en réalité qu'une diminution d'un dixième sur le revenu, ou 3 millions environ, car si les bois de feu entrent pour les quatre cinquièmes dans le produit en matières, ils n'entrent que pour moitié environ dans le produit en argent, et encore plus pour l'état que pour les particuliers, cette réduction elle-même deviendrait probablement nulle, en arrêtant la dépréciation. Qu'est-ce qu'une pareille chance quand il s'agit de doubler, et peut-être de tripler, dans un temps donné, le revenu des forêts nationales? Nous avons encore des forêts où l'on exploite pour le chauffage des arbres qui pourraient fournir d'excellens bois d'œuvre, d'autres où toute

espèce d'exploitation est impossible, faute de moyens de communication et de transport. Dix millions dépensés dans ces forêts pour les mettre en bon état de viabilité auraient pour résultat d'augmenter de 2 millions par an le prix des produits sur place. Voilà le déficit tout à fait comblé.

Il est enfin un dernier service que l'administration des forêts peut rendre au pays, si l'on met quelques fonds de plus à sa disposition : c'est le reboisement des montagnes. L'utilité et la nécessité de cette opération sont depuis longtemps reconnues. Tous les travaux préparatoires ont été faits sous l'ancien gouvernement, les terrains à reboiser reconnus, les frais évalués; un projet de loi spécial a été préparé par l'administration et accepté avec quelques modifications par le conseil général de l'agriculture; les chambres même ont été saisies de la question en 1847. Sans la révolution de février, on serait depuis longtemps en cours d'exécution. Il s'agit de 1,200,000 hectares à reboiser, et, à raison de 80 francs par hectare, d'une dépense de 96 millions, qui, au bout d'un siècle, se transformeraient en plusieurs milliards, en même temps qu'on défendrait les vallées et les plaines contre les inondations. Depuis 1848, cet utile projet est resté dans les cartons; l'administration n'a pu employer par an qu'une misérable somme de 100,000 francs en reboisemens. Cette année seulement, on lui a accordé 500,000 francs de plus; ce n'est pas assez : il faut au moins 4 ou 5 millions par an pour faire quelque chose de sérieux. Espérons qu'un moment viendra où il sera possible de les consacrer à ce fructueux emploi.

Quelques exemples partiels montrent déjà comment il faudrait s'y prendre et quels résultats on pourrait obtenir. Le plus saillant se passe dans le département du Puy-de-Dôme, où l'on a entrepris depuis dix ans de reboiser les montagnes incultivables du canton de Clermont. On en plante environ 60 hectares par an, au coût moyen de 70 francs, en pins, épicéas et mélèzes, avec un succès complet. Une belle forêt de 600 hectares commence à s'élever sur des terrains tout à fait improductifs auparavant, et à donner quelques revenus qui iront en s'accroissant au grand profit des intérêts locaux comme de l'intérêt public. Cet exemple peut servir à vaincre sur d'autres points la résistance des communes, propriétaires de la plupart des terrains à reboiser, et pour le cas extrême où elles refuseraient absolument de s'y prêter, l'administration était armée, dans le projet de loi, du droit d'expropriation pour cause d'utilité publique, qui ne peut trouver nulle part une plus juste application.

Voilà, je crois, la marche à suivre pour rétablir et accroître notre capital forestier. Quant à l'interdiction de défrichement sans autorisation imposée aux particuliers, qui a encore quelques partisans, c'est un de ces remèdes mal conçus qui n'ont aucune efficacité, qui

contribuent même à aggraver le mal qu'ils prétendent guérir. Si cette mesure avait quelque valeur, elle tendrait à multiplier les taillis, dont nous avons trop, et, par la dépréciation générale de la propriété forestière, à diminuer les futaies, dont nous n'avons pas assez; elle maintiendrait des forêts en plaine, qui pourraient être avantageusement transformées en prairies ou en terres arables, et empêcherait ainsi, par la concurrence des bois mieux situés, le boisement des montagnes et des terres stériles en général. Heureusement elle est à peu près sans effet, et le mal réel qu'elle produit se renferme dans des limites assez étroites.

Il est assez naturel de confondre l'étendue d'une culture avec son produit; rien n'est pourtant plus différent. Il peut très bien arriver que plus on cultive de blé, moins on en récolte; un hectare bien fumé et bien travaillé en vaut dix négligés. Un hectare de beaux et bons bois peut à son tour rapporter plus que cent hectares de mauvaises broussailles. On tombe, à propos des bois, dans la même erreur qu'on commettait autrefois pour d'autres cultures. Il n'y a pas beaucoup plus de cent ans qu'il était interdit de planter des vignes sans autorisation. On voulait par là maintenir une plus grande surface en céréales. Qu'arrivait-il de cette règle et de beaucoup d'autres imaginées dans la même intention? Depuis qu'on a la liberté de faire de son champ ce qu'on veut, on produit un peu plus de vin, mais on produit en même temps quatre fois plus de blé, et on en récolterait encore davantage, si l'on en cultivait moins. Il se peut que l'étendue des forêts soit un jour réduite sensiblement, la production du bois n'en souffrira pas, au contraire; la transformation ne se fera d'ailleurs que peu à peu, en proportion des besoins et des ressources.

On cite toujours ce qui s'est passé de 1791 à 1801 : de 4 à 500,000 hectares de bois ont disparu dans ces dix années, et on attribue cette destruction à la liberté de défrichement décrétée par l'assemblée constituante; mais il est à peine nécessaire de remarquer qu'il est question ici de la période révolutionnaire; ce n'était pas du défrichement, mais de la dévastation pure et simple. Bien d'autres pertes plus graves ont affligé notre pays dans ces temps néfastes. Les forêts passaient pour un reste du régime féodal; on les détruisait, non par calcul, mais par fureur.

Dès que la nation a recouvré son bon sens, tout a changé. Depuis cinquante ans, on a défriché en moyenne de 10 à 12,000 hectares par an, mais on a planté en même temps une étendue équivalente, soit en nouveaux bois, soit dans les clairières des forêts existantes, de sorte que l'étendue boisée n'a pas changé. M. le comte Beugnot, dans son excellent rapport à l'assemblée nationale, a mis

ces faits hors de doute. On les attribue à l'interdiction de défrichement sans autorisation; c'est lui faire trop d'honneur. En fait, on n'a pas défriché davantage, parce qu'on n'a pas eu beaucoup plus d'intérêt à défricher: la formalité d'autorisation n'arrête que très peu d'intéressés, il arrive même assez souvent qu'on l'obtienne sans en faire usage. Ce n'est pas par là que notre capital forestier a dépéri, mais par les coupes multipliées et par les ravages de la dépaissance que l'interdiction de défrichement n'empêche pas, qu'elle aurait plutôt pour effet d'accroître. Nous avons à nos portes la preuve la plus évidente de l'inutilité absolue de cette restriction. La liberté de défrichement existe en Belgique depuis quarante ans, et bien que ce pays ait beaucoup plus de houille que nous, bien que la population y soit deux fois et demie plus pressée, bien que les terres arables y manquent et se louent trois fois plus cher, on n'a pas beaucoup plus défriché et on a planté encore davantage; la Belgique a proportionnellement au moins autant de bois que la France. La plupart des propriétaires ont gardé et accru leurs bois, parce qu'ils y ont eu intérêt. Je vais plus loin, et je dis que si par des circonstances qui après tout sont possibles, les besoins de défrichement devenaient plus pressans, je ne sais pas comment on pourrait s'y opposer. L'utilité du défrichement suppose que, sur un point donné, il y a trop de bois et pas assez de terres arables ou de prairies, et qu'il est possible de mettre ce qui manque à la place de ce qu'on a de trop. Si par exemple un large défrichement était nécessaire pour faire cesser la disette actuelle de viande et de blé, et que tout fût prêt, capitaux et bras, pour l'exécuter, il y aurait folie à y mettre obstacle. Ce n'est là, pour le moment du moins, qu'une hypothèse sans réalité, mais qui montre que, dans aucun cas, le régime de l'interdiction ne peut se justifier. Rentrons dans le vrai. L'opération du défrichement et celle du reboisement sont sœurs; elles se supposent l'une l'autre; toutes deux ne peuvent s'accomplir que lentement. A mesure qu'une partie des taillis existans se transformera en futaie, une autre se défrichera; à mesure que les bois s'étendront sur les montagnes et les mauvais sols, ils se retireront des terres fertiles et arrosables, qui peuvent produire de la viande et du grain, de manière à porter chaque lot de terre au plus haut point possible de production. La proportion s'établira d'elle-même, à l'aide du grand régulateur, le prix des différentes denrées, qui donne la mesure la plus exacte des besoins; l'état y concourra pour sa part et l'intérêt privé pour la sienne, sans qu'il soit nécessaire de porter atteinte à la liberté de la propriété.

Parmi les applications de cette liberté, il en est une qui commence à prendre assez d'extension en Belgique et même en France, c'est le système des forêts temporaires. Quand un sol est stérile par lui-

même ou épuisé par une longue production, il y a profit à le semer en bois, notamment en pins sylvestres, pour le laisser ainsi pendant vingt ou trente ans. Outre les produits que donnent ces bois par eux-mêmes, ils améliorent le sol, qui peut être ensuite livré à la culture avec avantage. Ainsi se transforme sous nos yeux une partie de la Champagne et de la Sologne; la même méthode se pratique en grand dans la Campine et le Luxembourg. Je pourrais citer bien d'autres exemples de l'harmonie essentielle entre la culture des bois et toutes les autres.

Nous voici bien loin de l'exposition. J'y reviens pour dire que la production forestière française n'a pas été tout à fait absente. Un ingénieur, M. Chambrelent, a exposé des chênes et des pins maritimes d'une venue magnifique, semés par lui dans les landes de Bordeaux. Ces arbres donnent dans les landes de tels produits qu'on s'étonne de n'en pas voir tout le pays couvert; il est superflu de chercher péniblement d'autres moyens de production quand on en a de cette puissance. L'exposition de la Corse n'a pas eu moins d'intérêt; de bonnes routes pénètrent enfin dans ses forêts et permettront bientôt de les exploiter sérieusement. Ce que nous avons vu de plus important, c'est la confirmation définitive de l'admirable découverte du docteur Boucherie pour la conservation des bois. Il y a là toute une révolution. Par ce procédé, les bois les plus tendres, comme le bouleau, deviennent aussi durs, aussi incorruptibles que le meilleur chêne. Signalons enfin une machine à faire des courbes pour les navires, qui peut être d'une grande utilité pour l'approvisionnement naval.

J'ai déjà dit un mot de l'Algérie; c'est là surtout que l'état, en semant des millions d'hectares, peut créer pour l'avenir une richesse incalculable. Des bois et des pâturages, tels sont les plus sûrs moyens de tirer parti des solitudes de l'intérieur, ce qui n'empêche pas de travailler à y attirer par d'autres voies l'émigration européenne, et peut au contraire y contribuer puissamment. L'Algérie possède, nous l'avons vu par l'exposition, des essences précieuses. Rien que sur son propre sol, on peut trouver d'excellentes semences : le chêne-liége, qui y vient partout et qu'il est très facile de multiplier; le chêne-zân, propre aux constructions maritimes; l'yeuse ou chêne vert; une autre espèce de chêne qui nourrit le kermès, cet insecte rival de la cochenille, et qui en produit déjà pour 40 ou 50,000 fr. par an; le chêne à glands doux, dont le fruit sert à la nourriture de l'homme; le *vélani* des îles de l'Archipel, qui fournit une matière propre à la teinture; le châtaignier, si commun en Corse et en Sicile; le caroubier, dont la gousse est avidement recherchée par les chevaux; le thuya, qui rivalise avec l'acajou; le pin maritime, le pin de

Corse, l'élégant pin d'Alep, le pin à parasol, d'un si grand effet dans le paysage; le cèdre, qui forme à Teniet-el-Had une véritable forêt, pleine d'arbres gigantesques; l'orme, le frêne, le platane d'Orient; le *saf-saf* ou peuplier blanc; l'olivier lui-même, qui peut être utilisé pour son bois comme pour son fruit, et dont on nous a montré un tronc énorme qui doit être contemporain de Jugurtha, et une foule d'autres. On peut en outre y naturaliser les meilleures variétés du climat méditerranéen, comme le chêne à la noix de galle; je ne parle pas des espèces empruntées aux climats tropicaux, parce que leur acclimatation est plus douteuse.

On s'est d'abord occupé, et avec raison, de l'exploitation des bois existans. Un ingénieur de la marine, qui a été envoyé exprès sur les lieux, a reconnu l'existence de 30,000 hectares de futaies de chêne-zân, pouvant fournir par an 6,000 mètres cubes de bois de marine, 60,000 de bois d'industrie, et 200,000 stères de bois de feu, c'est-à-dire une valeur annuelle de plusieurs millions. Déjà deux bâtimens de commerce ont été construits dans les ports de l'Algérie avec des bois du pays, l'un lancé en 1854 à Alger, l'autre à Philippeville en 1855. Voilà certes un des plus grands pas qu'ait faits le futur empire africain depuis sa fondation. Du temps des deys, on construisait des vaisseaux à Alger, et tout un système avait été organisé pour communiquer avec les chefs des montagnes forestières par un entrepreneur spécial, nommé *caïd des bois*. Cette tradition avait été interrompue, comme beaucoup d'autres, par la guerre: elle se rétablit maintenant avec la paix. En même temps on a concédé à plusieurs entrepreneurs l'exploitation d'environ 16,000 hectares de chênes-liéges pendant quarante ans, et on cherche, autant que possible, à faciliter par des routes l'accès des autres massifs forestiers. Le présent y trouvera une ressource précieuse, mais c'est l'avenir surtout qui importe.

On y songe, je le sais; ce n'est ni la bonne volonté ni le savoir qui manque, c'est l'argent. Avec un seul million de plus par an, on ferait des merveilles. A 50 francs par hectare, on pourrait avec ce million en semer tous les ans vingt mille. Plus de la moitié du sol forestier actuel ne porte que des broussailles qui ne produisent rien, et qui ont toute sorte d'inconvéniens; repaire des bêtes féroces, elles offrent en même temps une proie facile à l'incendie, une des habitudes les plus invétérées des Arabes. Avec des recépages, des élagages, des nettoiemens, des éclaircies, on arriverait à transformer avec le temps la plus grande partie en futaies qui n'auraient plus les mêmes dangers et qui vaudraient mille fois davantage. L'état seul peut se charger de ce soin. Si même il était nécessaire d'établir en Afrique une école forestière spéciale, le but en vaudrait la peine. L'état peut compter un jour par centaines de millions le re-

venu de ses bois en ajoutant à ceux de France ceux d'Algérie, et il ne faut pas se lasser de le redire, ce n'est pas seulement pour le revenu que la culture forestière est nécessaire en Afrique, mais pour transformer le climat en défendant le sol contre les vents desséchans et les ardeurs dévorantes du soleil, pour fournir des sources à l'irrigation et des abris aux céréales, pour purifier l'air que respirent les animaux et les hommes, en un mot pour rendre accessibles à la culture et à la population d'immenses espaces.

Les autres colonies françaises ont envoyé quelques échantillons de leurs forêts. L'île Bourbon se distingue par un très beau bois d'ébénisterie nommé *bois de natte;* la Martinique, la Guadeloupe, l'Inde française, le Sénégal, possèdent aussi de riches essences. Des résines, des gommes, des fibres textiles, des substances médicinales, des huiles de palme, des cocons de vers à soie sauvages, montrent qu'une active industrie y trouverait matière à se développer. Malheureusement il ne paraît pas que l'attention de nos colons se porte beaucoup de ce côté. Nos nouveaux établissemens sur la côte occidentale d'Afrique, notre belle possession de Taïti, commencent à donner signe de vie. Là aussi se présentent des produits neufs et curieux, qui ne demandent qu'à s'étendre. L'exemple des colonies anglaises ne peut qu'exciter l'émulation des nôtres. On dit qu'une exposition permanente de leurs produits va être organisée par le ministère de la marine. Il faut espérer que nous y trouverons des preuves plus marquées d'une agitation féconde, et que la Guyane en particulier voudra se montrer à la hauteur de sa sœur anglaise pour la mise en valeur de ses richesses forestières.

M. Millet, qui s'occupe avec succès de pisciculture, avait exposé quelques-uns de ses appareils. Voilà encore une grande tâche qui revient de droit à l'administration des forêts, dont M. Millet fait partie, le repeuplement de nos cours d'eau; elle en possède presque toujours les sources et peut aisément verser dans les eaux naissantes la semence animée qui doit descendre et grandir avec elles. J'aurais voulu voir en même temps la trace de quelques soins donnés, comme en Angleterre et en Allemagne, à la reproduction des meilleures espèces de gibier. Les forestiers français n'aiment pas beaucoup à s'occuper de ce sujet; ils ont tort. De ce qu'on a quelquefois abusé du gibier, il ne s'ensuit pas qu'il soit à proscrire; ce n'est pas sans raison que le programme de l'exposition avait réuni la chasse et la pêche à l'art forestier proprement dit. Virgile a depuis longtemps qualifié les forêts d'étables naturelles du bétail sauvage : *stabula alta ferarum.*

LÉONCE DE LAVERGNE.

LE

THÉATRE-FRANÇAIS

EN 1855

L'année n'a pas été bonne pour le Théâtre-Français et comptera sans doute parmi les plus stériles. On dirait que les conditions élémentaires de l'art dramatique passent à l'état de lettre morte. Ce n'est pas que je méconnaisse l'habileté très réelle déployée par les écrivains qui prennent les comédiens pour interprètes; malheureusement cette habileté n'est pas dirigée avec sagacité. Les auteurs qui occupent la scène, et qui sont en possession de la sympathie publique, attachent plus d'importance aux entrées et aux sorties qu'au dessin des personnages, au développement des caractères. Aussi le Théâtre-Français n'a-t-il obtenu cette année que des succès de courte durée. Après quelques soirées où la nouveauté servait d'appât à la curiosité, mais où la pensée ne trouvait pas à se nourrir, l'indifférence prenait la place de l'empressement, et les comédiens étaient obligés de fouiller dans les cartons pour offrir à la foule un appât nouveau : personne en effet, parmi les spectateurs, n'éprouvait le besoin de revoir ce qu'il avait vu. Or c'est pour les œuvres dramatiques, aussi bien que pour les livres, un signe certain d'imperfection. Les comédies et les drames qui ont touché le but laissent dans l'âme des spectateurs un souvenir profond et suscitent le désir d'une émotion nouvelle. Si le cœur est attendri, si l'esprit est convaincu, soyez sûr que la foule voudra entendre une seconde, une troisième fois les

personnages que vous lui aurez montrés. Pour estimer à leur juste valeur les pièces représentées cette année, je ne demande pas d'autre enquête. Les spectateurs qui ont éprouvé le désir de revenir au théâtre pour assister une seconde fois aux scènes offertes à leur curiosité se comptent-ils par centaines? Ce n'est pas là une question qui exige de grands frais de méditation; c'est une question de fait aussi facilement résolue que posée.

J'aime à penser que le départ de Mlle Rachel est aujourd'hui définitif. Le public, las de ses caprices, paraît disposé à l'oublier. Les comédiens agiraient sagement en profitant de son éloignement pour réunir et pour employer toutes les ressources dont ils disposent. Malgré les applaudissemens qui lui étaient prodigués, et qu'elle a mérités plus d'une fois, on peut dire qu'elle entravait le répertoire. L'engouement de la foule pour ce talent, dont je ne prétends pas contester la valeur, la poussait à méconnaître des talens d'un ordre moins élevé, mais pourtant très réels. Elle faisait recette, et les jours où elle ne jouait pas, la salle était presque déserte, si bien qu'au bout de l'année le caissier, après avoir fait et vérifié ses additions, n'avait pas lieu de se frotter les mains. Elle est partie, pour ma part je souhaite qu'elle ne revienne jamais. Demander, accepter, répéter des rôles pour les abandonner au bout de quinze jours, quelquefois au bout de six semaines, était pour elle un divertissement ordinaire. Le tribunal de commerce, justement sévère pour ces inqualifiables caprices, ordonnait l'exécution des contrats, et le théâtre déboursait cinq mille francs pour indemniser les auteurs d'une pièce reçue et répétée. Un tel régime ne pouvait durer, le préjudice était notoire, et pourtant les comédiens s'y résignaient, espérant toujours que Mlle Rachel s'amenderait. Ils ont fait pour la garder tout ce qu'ils pouvaient faire, à mon avis beaucoup plus qu'ils ne devaient faire, et pour prix de leurs sacrifices, de leur résignation, ils n'ont recueilli que l'ingratitude. Ils doivent comprendre maintenant que Mlle Rachel, quoique très majeure, se conduira toujours en enfant gâté. Le seul parti qui leur reste à prendre est de se passer d'elle, de ne jamais songer à son retour, et d'oublier jusqu'à son nom. S'ils étaient fermement résolus à suivre ce conseil, ils donneraient à leurs travaux, à leurs études une autre direction, et surtout une autre activité. Mlle Rachel n'a pas emporté avec elle les tragédies de Corneille et de Racine. Il se trouvera des femmes jeunes et belles qui réciteront peut-être moins bien, mais qui sentiront plus profondément, qui ne s'occuperont pas de la valeur individuelle de chaque mot, et réussiront plus sûrement à émouvoir.

Le succès du premier ouvrage représenté cette année dépendait à peu près tout entier de ce terrible enfant gâté : chacun se rappelle

le sort de *la Czarine*. Cependant il faut avouer que M. Scribe, malgré son habileté, passée en proverbe parmi les hommes du métier, avait trop compté cette fois sur la complaisance du public. *Bertrand et Raton, le Verre d'eau* et même *les Contes de la Reine de Navarre* sont de vrais chefs d'œuvre, si on les compare à *la Czarine*. L'auteur avait traité, avec un sans-façon qui pouvait s'appeler témérité, l'histoire danoise, l'histoire anglaise et l'histoire de France; mais il avait réussi, sa cause était gagnée : aux yeux du public, le succès absout. Si quelques esprits chagrins refusaient encore de l'accepter comme un maître et de voir en lui l'héritier de Molière, il s'en consolait facilement en songeant qu'il avait pour lui l'approbation de la foule; s'il n'avait pas écrit *le Misanthrope*, il s'entendait à faire une pièce beaucoup mieux que le créateur d'Alceste et de Célimène. Malheureusement, enhardi, égaré par la louange, il a voulu toucher à l'histoire de Russie, et dans cette dernière tentative il a échoué, au grand étonnement de ses admirateurs. Je n'ai pas à rappeler les incidens de cette soirée. Ce qu'il importe de noter, c'est que M. Scribe, qui pendant tant d'années s'était moqué si gaiement de l'école nouvelle, qui l'avait chansonnée aux applaudissemens du parterre, qui l'avait raillée si finement rue de Chartres et au boulevard Bonne-Nouvelle, n'a pas dédaigné, en écrivant *la Czarine*, de lui emprunter ses procédés. Serait-il donc vrai que les plus fermes convictions finissent par s'ébranler? Appliquer les principes de l'école nouvelle après avoir promis de mettre ses œuvres en ballet afin d'en épargner le style aux oreilles délicates, quel nom mérite une telle conduite? N'est-ce point une véritable apostasie?

Je ne voudrais pas exagérer l'importance de cette défection. Que M. Scribe proteste contre les novateurs ou applique leurs doctrines, au fond ce n'est pas là un grave événement. A proprement parler, l'auteur de *la Czarine* n'a jamais eu de principes bien arrêtés; il s'inquiète assez peu des systèmes littéraires. Pourvu qu'il réussisse, qu'il amuse le parterre, il se préoccupe peu du reste; mais il n'a pas réussi en greffant le drame moderne sur le vieil opéra-comique, et je ne serais pas étonné que cet échec l'amenât à résipiscence. Peut-être se repentira-t-il de sa faiblesse, peut-être aiguisera-t-il de nouvelles et plus terribles épigrammes contre les partisans de Shakspeare et de Schiller, qui se contentent de les vanter et se dispensent de les imiter.

Le sort de *la Czarine* ne m'a pas surpris : dès les premières scènes, il était facile de pressentir l'indifférence du public; mais je n'ai pu m'empêcher de songer avec regret aux soirées tumultueuses de la restauration et du règne suivant. A cette époque, déjà si loin de nous, ceux qui écrivaient pour le théâtre, ceux qui venaient assister à la

représentation de leurs œuvres, avaient une foi littéraire. Il y avait des orages parce qu'il y avait des convictions. Aujourd'hui l'amusement et l'ennui dominent toutes les questions. Pourquoi donc les écrivains animés de convictions sérieuses ont-ils abandonné l'interprétation poétique de l'histoire? C'est leur indolence, leur apathie qui a suggéré à M. Scribe le projet de chercher dans le passé le thème de ses compositions. Je ne réveillerais pas le souvenir de *la Czarine*, si je ne voyais dans cet ouvrage une preuve de la torpeur littéraire. Pourquoi M. Ponsard, qui avait obtenu un si légitime succès en nous montrant la mort héroïque de Charlotte Corday, a-t-il renoncé au drame historique? Est-ce qu'il garde rancune au public de l'échec éprouvé par *Agnès de Méranie?* Vraiment il aurait grand tort. Les applaudissemens prodigués à sa comédie de *l'Honneur et l'Argent* ne doivent pas l'aveugler. La comédie n'est pas son fait : je crois pouvoir affirmer que ce dernier ouvrage ne soutient pas la comparaison avec le quatrième acte de *Charlotte Corday*. L'entretien de Marat, de Danton et de Robespierre est la plus haute inspiration, l'imagination la plus heureuse qu'il ait rencontrée, et pour exprimer sa pensée, il a trouvé un langage harmonieux et poétique, un style plus animé, plus coloré que celui de *Lucrèce*. Ses amis parlaient d'une *Inès de Castro*. J'aime à penser qu'il n'a pas abandonné sans retour cet épisode émouvant, qui jusqu'à présent n'a pas encore été mis en scène de façon à contenter tout à la fois les hommes de goût et la foule. Qu'il ne touche plus à Homère, qui lui a porté malheur. Qu'il revienne à l'histoire et qu'il laisse la comédie à M. Émile Augier, à M. Jules Sandeau, à M. Octave Feuillet. Qu'*Inès de Castro* réussisse comme *Charlotte Corday*, et M. Ponsard oubliera sans peine les mésaventures dramatiques d'*Ulysse* et d'*Agnès de Méranie*.

Il y a dans *les Jeunes Gens* de M. Léon Laya de l'esprit et de la gaieté. Si cet ouvrage n'eût pas été représenté sur le Théâtre-Français, l'indulgence pourrait aller jusqu'à l'éloge; la scène choisie par l'auteur nous oblige à dire qu'en traitant une donnée très vraie, il n'a pas toujours rencontré le ton de la comédie. Le sujet de sa pièce, sans être précisément neuf, ne manque pas d'intérêt. Il s'agit de prouver que, pour gouverner la jeunesse, la confiance vaut mieux que la sévérité. Je reconnais volontiers que cette idée, quoique déjà traitée plusieurs fois, a trouvé dans M. Laya un spirituel interprète; cependant il se méprendrait s'il croyait avoir écrit une œuvre littéraire dans l'acception la plus élevée du mot. Les applaudissemens qu'il a obtenus ne doivent pas l'abuser : le talent des comédiens est au moins pour moitié dans le succès des *Jeunes Gens*. Telle plaisanterie qui convient au Palais-Royal, qui se tolère sans difficulté au Gymnase, ne saurait être acceptée rue Richelieu. M. Laya, s'il veut

écrire pour le Théâtre-Français, fera bien de se montrer plus scrupuleux. Il trouve sans peine un bon mot; mais, parmi ceux qui s'offrent à lui, il ne fait pas un triage assez sérieux. Sa pièce est plutôt un vaudeville sans couplets qu'une comédie. L'auteur ne va jamais au fond de sa pensée, soit qu'il manque de force ou qu'il cède à l'entraînement de l'habitude. Lorsqu'on a dépensé son esprit en menue monnaie pendant dix ans, on a grand'peine à changer de méthode, je ne l'ignore pas, et M. Laya, en commettant les fautes que je signale, n'a fait qu'obéir à la loi commune. Je suis même convaincu qu'il n'a rien négligé pour se dégager de son passé; cependant il n'a pas encore touché le but. L'hilarité du parterre et des loges est un gage de succès, ce n'est pas un gage de durée. Je ne parle pas de quelques expressions hasardées par l'auteur, et que la langue écrite n'accepte pas; je me contente de juger son œuvre en me plaçant au point de vue scénique. Eh bien! en négligeant même les questions de style, que les écrivains dramatiques sont trop habitués à dédaigner, on ne peut prendre *les Jeunes Gens* pour une composition comique; l'auteur s'est contenté de la surface des choses, et ne s'est pas attaché au dessin des personnages. Le seul caractère vivant, le seul qui anime la scène, et qui semble tracé d'après nature, est celui de Francisque Rigaud. Celui de Max Delorme rappelle vingt caractères que nous avons déjà vus au théâtre, et que nous chercherions vainement dans le monde. Antonin Delorme, oncle modèle, oncle parfait, oncle généreux, se conduit en revenant de Calcutta comme s'il revenait d'Amérique. Tout en admirant l'excellence de ses sentimens, il m'est impossible de le prendre pour un personnage nouveau. J'ajouterai néanmoins que Provost, chargé de ce rôle, a trouvé moyen de le rajeunir, et l'auteur, en voyant le succès du comédien, a pu croire qu'il avait mis la main sur une idée neuve. La représentation des *Jeunes Gens* est donc un événement sans importance dans l'histoire du Théâtre-Français. Cette pièce, écoutée avec indulgence, avec plaisir, ne soulève aucune question. Ce qui a tout d'abord concilié à l'auteur la sympathie de l'auditoire, c'est l'absence de toute prétention. Sa gaieté, parfois vulgaire, n'a jamais rien de laborieux; le dialogue, qui n'est pas toujours correct, demeure toujours naturel. M. Laya ne vise ni très haut ni très loin, mais il ne manque pas d'adresse.

La comédie de M. Legouvé, remplie d'excellens sentimens, ne justifie pas le titre qu'elle porte, *Par droit de conquête*. Je ne devine pas pourquoi George Bernard s'attribue la conquête d'Alice. A mon avis, il n'y a pas dans l'ouvrage entier une scène qui explique cette prétention. Parlons franchement : l'auteur n'a pas traité le sujet qu'il avait choisi. En s'adressant aux sentimens éternels sur lesquels

repose le bonheur des familles, en peignant avec chaleur le dévouement maternel, la piété filiale, il devait réussir, il a réussi. De tous les personnages de sa pièce, celui qui a recueilli les plus nombreux applaudissemens est, à coup sûr, Mme George, et pourtant ce personnage n'a pas grand'chose à démêler avec la thèse que l'auteur a voulu soutenir. Si j'emploie cette expression, c'est qu'en effet M. Legouvé a plaidé pour sa pensée au lieu de la mettre en action. Il prodigue les argumens au lieu de créer des incidens et de mettre en scène des personnages vivans. A vrai dire, la cause qu'il a entrepris de défendre est une cause gagnée depuis longtemps; personne ne croit plus aujourd'hui à la supériorité de la naissance sur le talent. Quand on voit George Bernard, arrivé à la richesse par le savoir et le travail, s'efforcer de prouver à la famille d'Alice qu'elle ne se mésalliera pas en lui ouvrant ses rangs, on s'étonne à bon droit de son insistance. Quelle que soit la beauté d'Alice, quelle que soit sa vertu, on ne comprend guère que l'homme qui l'aime subisse avec tant de résignation les impertinences de la baronne d'Orbeval et du marquis de Rouillé. D'ailleurs, si Alice aimait vraiment George Bernard, comme elle n'a pas un sou de dot, comme sa pauvreté bien connue éloigne les prétendans, un mot lui suffirait pour trancher la question et mettre à néant la résistance de sa famille. Je ne reproche pas seulement à M. Legouvé l'inopportunité, l'inutilité de son plaidoyer pour une cause gagnée : à mes yeux, sa plus grande faute est d'avoir mis en argumens ce qu'il devait mettre en action. Puisqu'il voulait démontrer la supériorité intellectuelle de George Bernard sur le marquis de Rouillé, c'est-à-dire, en d'autres termes, du travail sur l'inaction, il ne devait pas faire du marquis un demi-savant, car le marquis, en étudiant, en cherchant dans la science un moyen de relever son nom, proteste lui-même contre l'orgueil de son caractère, contre l'impertinence de sa parole. Toutes ses déclamations tombent à plat, puisqu'il a lui-même déserté les principes qu'il soutient. En étudiant, il a dérogé, il a perdu le droit de mettre la naissance au-dessus du travail. Pourquoi ne tend-il pas la main à George Bernard, qu'il a tenté d'égaler dans le champ de la science? Le souvenir de ses études incomplètes doit lui montrer dans George un supérieur et l'obliger à s'incliner devant lui. Pour réaliser sa pensée, pour traiter vraiment le sujet qu'il avait choisi, M. Legouvé devait placer en face d'un danger public l'homme de travail et l'homme de naissance, multiplier les incidens, les péripéties, ne laisser aucun doute sur l'impuissance du marquis, sur la puissance de George, de telle sorte que le cœur d'Alice fût conquis par l'admiration; alors le titre de sa comédie eût été justifié : George Bernard se fût saisi du bonheur par droit de conquête.

Il y a beaucoup d'esprit dans *le Gâteau des Reines*. Malheureusement M. Léon Gozlan est trop préoccupé du procédé de Beaumarchais, qui cherche l'effet dans chaque phrase. Ce n'est pas d'ailleurs le seul reproche que je doive adresser au *Gâteau des Reines*. Il n'y a pas une scène de cet ouvrage où l'on ne trouve le souvenir de *Mademoiselle de Belle-Isle*, quelquefois même l'imitation est poussée jusqu'à la contrefaçon. Ainsi l'épisode des billets brûlés est répété presque mot pour mot dans *le Gâteau des Reines*. Il est bon sans doute de tenir compte des œuvres accomplies, mais il est au moins imprudent de les copier. M. Gozlan ne s'est pas assez défié de l'excellence de sa mémoire. *Mademoiselle de Belle-Isle* est une des œuvres les plus vives de M. Dumas; à la bonne heure! Ce n'est pas une raison pourtant pour calquer sur cette comédie, justement applaudie, une comédie nouvelle qui nous oblige à saluer des traits spirituels comme de vieilles connaissances. Je sais bien que dans la pièce de M. Gozlan il s'agit de dépêches diplomatiques, tandis que dans la pièce de M. Dumas il s'agit de billets amoureux. Cette différence ne suffit cependant pas pour déguiser l'imitation. Nous retrouvons Mme de Prie telle à peu près que nous l'avons vue dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, fière, impertinente, rusée, cherchant dans ses vices la gloire qu'une autre femme chercherait dans ses vertus. Quant à l'histoire proprement dite, il n'en est guère question dans *le Gâteau des Reines*. On dirait que M. Gozlan étudie l'histoire au théâtre, et qu'il ne prend pas la peine de recourir à d'autres sources d'information. Les conséquences de cette méthode étaient faciles à prévoir, et se sont pleinement réalisées : M. Gozlan possède maintenant les entrées et les sorties, l'art de mettre un mot en évidence, d'appeler l'attention sur un acteur, toute la partie matérielle de sa profession. Quant au développement des caractères, quant à l'analyse des sentimens, il ne paraît pas en prendre grand souci, et je dois dire que le public semble, par son indulgence, lui donner raison. Il multiplie les incidens, les coups de théâtre; il étonne, il amuse, il n'intéresse pas, et cependant il fait de grands efforts pour intéresser; mais ses efforts sont mal dirigés : il confond à plaisir les lois du roman et les lois du théâtre. Ce n'est pas que j'approuve le roman qui se propose uniquement d'exciter la curiosité. Toutefois, dans un roman, la curiosité peut jouer un plus grand rôle que dans le développement d'une action dramatique. Mis en récit, *le Gâteau des Reines* réunirait peut-être de nombreux suffrages; dialogué, mis en scènes, il étonne d'abord par quelques mots heureux, puis bientôt l'attention languit, et l'on se demande ce que l'auteur a voulu faire. La corruption où il se complaît, le fumier qu'il remue, finissent par vous donner des nausées. On a peine à comprendre qu'il nous montre Stanislas et sa fille, Marie Leczinska,

Mme de Prie et ses familiers, sans nous montrer l'état de l'esprit public sous le règne de Louis XV : c'était pourtant la seule manière d'exciter la sympathie. Si les courtisanes ont régné en France, ce qui n'est que trop vrai, il ne faut pas laisser croire que la France acceptait ce régime sans murmures, sans indignation, sans dégoût.

La Joconde, que nous avons vue au Théâtre-Français sous les traits de Mme Plessy, n'a rien de commun avec la *Joconde* de l'Arioste. Elle doit à sa ressemblance avec Monna Lisa le nom qu'elle porte. Il y a dix ans, elle éblouissait Florence de sa beauté. Quant à sa vertu, il n'en faut pas parler, car la Joconde appartenait au demi-monde. M. de Guitré, secrétaire d'ambassade, s'éprend de cette sirène, l'enlève à son protecteur, et va cacher son triomphe dans le fond d'une province. Au lieu de se contenter de la possession de son idole, il commet une faute énorme, il épouse la Joconde. Sa femme devient un modèle de tendresse, de dévouement; elle paraît comprendre le prix de la réhabilitation. Tout irait pour le mieux, et M. de Guitré, bien qu'il sache à quoi s'en tenir sur les antécédens de sa maîtresse, devenue sa femme, ne serait pas trop attristé par ses souvenirs, si un intrigant de bas étage, qui a connu autrefois la Joconde à Florence, ne venait le troubler dans sa retraite. Il s'agit de décider M. de Guitré à rentrer dans le service diplomatique, et Desmoutiers a promis au ministre de réduire au silence tous les scrupules du gentilhomme démissionnaire. Pour prix de sa victoire, il doit obtenir je ne sais quelle préfecture. Ce personnage, qui sert de pivot à toute l'action, par qui tout se fait et se défait, a le tort très grave de ressembler beaucoup trop à des figures de notre connaissance, et notamment à maître Destournelles. Pour s'expliquer sa présence, il n'est pas besoin de chercher longtemps. M. Regnier, collaborateur de M. Paul Foucher, a repris sous un autre nom un rôle qu'il avait déjà joué avec succès. Le public n'a pas accueilli Desmoutiers avec autant de faveur que Destournelles. M. Regnier n'a fait que suivre un usage consacré depuis longtemps parmi les comédiens; en essayant de rajeunir un rôle applaudi sous un autre nom, il a respecté les traditions. Toutes les fois qu'un comédien prend la plume, on peut être sûr qu'il interrogera sa mémoire et ne mettra pas son imagination à la torture. A quoi bon inventer? Ce serait vraiment peine perdue. Pourquoi risquer des effets nouveaux, puisqu'il a dans son répertoire des effets nettement définis, bien connus du parterre et dont le succès est assuré? Je suis donc loin de blâmer M. Regnier. Le procédé qu'il a suivi, à défaut d'originalité, possède au moins le mérite de la prudence. Quoique Desmoutiers n'ait pas obtenu le même succès que Destournelles, je n'oserais donner tort au collaborateur de M. Paul Foucher. Qui sait en effet s'il

n'eût pas échoué complétement dans la création d'un personnage nouveau? Il aura consulté ses forces, il se sera dit : Je tiens un bon rôle, un rôle aimé du public; le plus sage est de le reprendre sous un nom nouveau. Ceux qui ont applaudi Destournelles le reverront avec plaisir comme un vieil ami; ceux qui ne l'ont pas applaudi l'accueilleront comme un type heureusement inventé. — Et ce petit monologue ne manque pas de justesse. M. Regnier n'a rien livré au hasard; marchant d'un pied ferme sur un terrain connu, s'il n'a pas excité une hilarité bruyante, il ne doit pourtant pas être mécontent de sa soirée. Décidément le rôle de Destournelles est tout à fait à sa taille.

Raconter l'action de *la Joconde* ne serait pas chose facile, car si le développement des caractères n'offre pas un bien vif intérêt, en revanche les incidens sont nombreux. On s'aperçoit aisément que M. Paul Foucher s'est formé à l'école de *Gaspardo le Pêcheur* et du *Sonneur de Saint-Paul*. Les lauriers de M. Bouchardy l'empêchaient de dormir. On devine sans peine, dès les premières scènes, que la Joconde sera reconnue par Desmoutiers, et que M. de Guitré, placé entre son amour et l'opinion du monde où il a vécu, sera soumis aux plus cruelles épreuves. M. Paul Foucher, qui ne lésine pas quand il s'agit d'inventer, imagine, pour casser le mariage de la courtisane et du gentilhomme, un cas de nullité qui fait merveille. L'acte passé à Trieste devant le consul de France est sans valeur légale, parce que la Joconde n'a pas produit le consentement de son frère, officier de marine d'une héroïque loyauté, qui n'a jamais entendu parler des légèretés de sa sœur. Il serait difficile de trouver un moyen de nullité plus ingénieux. Une marquise de Fontenac, autrefois aimée de M. de Guitré, devenue veuve, vient compliquer la situation. Le frère de la marquise, qui a connu la Joconde avant son mariage, refuse de voir en elle une véritable comtesse de Guitré. Provoqué par l'officier de marine, il se bat bravement, et quand il a reçu une légère blessure, reconnaissant le danger de la vérité, il n'hésite pas à dire qu'il s'est trompé, qu'il s'est laissé abuser par une fatale ressemblance. La Joconde est sauvée; M. de Guitré, au lieu de laisser sa femme dans ses terres, l'emmène avec lui sur les bords de la Plata. Les auteurs ont négligé de nous dire si Desmoutiers avait obtenu sa préfecture, mais j'espère bien que le ministre ne sera pas ingrat. La marquise de Fontenac, qui voulait tout à l'heure épouser M. de Guitré, quand elle croyait son mariage brisé, lui tend la main avec une générosité digne des plus grands éloges, et se console en songeant qu'il va servir la France, que son nom deviendra grand et glorieux.

Il faut sans doute s'incliner devant une action si fortement nouée;

cependant le style de *la Joconde* me paraît encore supérieur à l'action. Je n'ai retenu qu'une phrase, mais elle suffit pour donner la mesure du reste, et je la cite textuellement : « Comment échapper aux déchiremens d'une situation sans issue? » Ces paroles mémorables sont-elles prononcées par M. de Guitré ou par la Joconde? Vraiment je ne saurais le dire. La splendeur incomparable de cette phrase m'a tellement ébloui, que j'ai oublié le nom du personnage qui la récitait. Ravi en extase par l'heureuse alliance de toutes ces belles images, j'ai oublié l'action pour ne songer qu'à ce miraculeux emploi de la langue. Échapper aux déchiremens d'une situation sans issue? qui donc pourrait se flatter de réaliser un tel prodige? Je partage les angoisses du personnage, quel qu'il soit; de tels déchiremens défient les plus hardis remèdes, les plus sages conseils. Et si l'on veut savoir pourquoi, la réponse n'est pas difficile : c'est qu'il s'agit d'une situation sans issue! A ce dernier trait, il faut rendre les armes. La phrase que j'ai transcrite suffit pour marquer le rang littéraire de *la Joconde*. Écrire deux lignes de cette force est prouver assez clairement qu'on ne recule devant aucune nouveauté. Arrière les écrivains pusillanimes qui se préoccupent de l'analogie des images!

Cependant, quel que soit le mérite de *la Joconde*, l'intérêt de la soirée était dans le rôle de la courtisane réhabilitée confié à Mme Plessy. Malgré les applaudissemens qu'elle a obtenus, je crois qu'elle n'aurait pas dû accepter ce rôle. Quoi qu'elle fasse, quoi que puissent dire les flatteurs, le drame ne sera jamais son lot. Excellente dans le répertoire de Marivaux, incomplète, insuffisante dans le répertoire de Molière, exquise et charmante sous les traits d'Araminte, inhabile à dessiner le caractère d'Elmire, elle se fourvoie en abordant le drame. Son talent, plein de finesse, n'est pas d'assez forte complexion pour exprimer les poignantes angoisses de la passion. Plus d'une fois dans *la Joconde* elle a fait preuve d'une rare intelligence. Elle se tromperait pourtant si elle croyait avoir saisi, avoir rendu la vraie physionomie de ce rôle. Elle a trouvé quelques accens pathétiques, et les femmes n'ont pu l'entendre sans émotion; mais lorsqu'elle a voulu pleurer, en digne élève de Marivaux, elle a mis de la mignardise dans ses larmes. Elle a voulu sangloter, et comme l'expression de la souffrance ne lui est pas familière, elle a imité les sanglots et les soupirs étouffés de l'hystérie, croyant de bonne foi imiter les symptômes de la douleur morale. Tous ceux qui aiment le talent de Mme Plessy, et le nombre en est grand, doivent se réunir pour lui conseiller de rester dans le domaine de la comédie, et dans le coin de ce domaine où elle a obtenu ses premiers, ses plus brillans, ses plus légitimes succès. Qu'elle joue *les Fausses confidences*, *le Legs*, *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, *le Verre d'eau*, *Une*

Chaîne; en passant de Marivaux à M. Scribe, elle ne se trouvera pas trop dépaysée. Célimène et Henriette sont trop simplement conçues pour s'arranger de sa démarche, de son regard et de sa voix, car on peut dire d'elle, sans vouloir faire une épigramme, qu'elle est naturellement maniérée. Ni la franchise du bon sens, ni l'explosion de la passion ne sont faites pour ses lèvres. Sa moue d'enfant gâté, ses chuchotemens, ses inflexions caressantes ne se prêtent pas à la tâche qu'elle vient d'entreprendre. Sans doute elle n'égalera jamais Mlle Mars : elle pourra cependant recueillir quelques parties de son héritage; mais elle aurait grand tort de lutter avec la Ristori, avec le souvenir de Mme Dorval et de miss Smithson. Si elle n'a pas été dramatique dans *la Joconde*, ce n'est pas la faute de son rôle, c'est la faute de son talent, qu'elle essaie en vain de dénaturer. Fût-elle chargée de jouer Desdemone ou Juliette, Ophélie ou Cordélia, malgré la finesse de son esprit, ou plutôt en raison même de sa finesse, elle ne pourrait manquer d'échouer. Pourquoi faire violence à ses habitudes? Élégante et gracieuse quand elle reste dans son domaine, elle finirait par ne rien faire avec grâce, si elle oubliait le conseil de La Fontaine. En possession de la faveur publique, elle peut demander, commander des rôles : si les intérêts de la littérature ne s'accordent pas de cet usage, on lui pardonnera volontiers de le mettre à profit; mais qu'elle ne s'abuse pas sur la valeur des applaudissemens qu'elle vient d'obtenir; qu'elle renonce au drame et se contente de la comédie. Les larmes ne lui vont pas, qu'elle n'essaie plus de pleurer. Qu'elle sourie, puisqu'elle sait sourire, et le public lui saura gré de sa modestie. Spirituelle sans effort, elle n'exprimera jamais la passion.

Les pièces dont je viens d'indiquer sommairement les qualités et les défauts m'amènent à poser une question générale. — Quelles sont les sources naturelles et légitimes de la poésie dramatique? On me dira peut-être que *la Czarine* et *le Gâteau des Reines*, *les Jeunes Gens* et *Par droit de conquête*, n'ont pas la prétention de renouveler la face de l'art dramatique. Je suis très disposé à le croire. M. Scribe, en écrivant *la Czarine*, n'a pas voulu opérer une révolution au théâtre; il a suivi modestement les erremens de toute sa vie. Il a offert au public pour la centième fois ce qui lui avait réussi quatre-vingt-dix-neuf fois. M. Gozlan, esprit laborieux, passionné pour le succès, n'a pas non plus songé, en écrivant *le Gâteau des Reines*, à solliciter l'attention publique pour une donnée nouvelle, développée suivant une méthode inattendue. Comme il sait que le plus sûr moyen de réussir au théâtre est de ne pas imposer à l'auditoire de trop grands efforts d'intelligence, il a remis en scène Mme de Prie, qui avait plu dans *Mademoiselle de Belle-Isle*. Il a repris, en le modifiant très légèrement, l'épisode des billets brûlés,

et le public, au début de la pièce, a paru lui donner raison. M. Laya, esprit modeste, en traitant avec gaieté une donnée qui n'est pas neuve, n'a pas eu l'intention de soulever des questions imprévues : il a voulu amuser, je ne crois pas que son ambition s'élève plus haut. Quant à M. Legouvé, malgré ses habitudes studieuses, qui l'ont poussé dans des voies très diverses, il n'a pas impunément travaillé à plusieurs reprises avec M. Scribe. Après *Adrienne Lecouvreur* et *les Contes de la reine de Navarre*, comment retrouver son indépendance? *Par droit de conquête* ne prétend pas à la nouveauté, et c'est à l'absence même de nouveauté que cet ouvrage a dû la meilleure partie de son succès. Quelque bienveillance que m'inspire le caractère laborieux de l'auteur, je suis obligé de reconnaître que les applaudissemens qu'il a recueillis ne s'adressent pas à la donnée de sa pièce, et que les personnages destinés au développement de cette donnée n'occupent pas le premier rang dans sa comédie. A quoi bon pourtant parler de ces quatre ouvrages, si l'on se borne à les caractériser, si l'on n'essaie pas de généraliser les questions particulières qu'ils soulèvent? La critique, réduite à ces mesquines proportions, ne serait plus qu'une besogne de greffier.

Quel doit être au théâtre l'emploi de l'histoire? L'école poétique de la restauration n'avait pris dans le passé que le côté qui s'adresse aux yeux. Elle charmait par l'éclat des décorations, par la variété des costumes; seulement elle sacrifiait la partie humaine, la partie permanente, à la partie passagère et locale, et c'est pour avoir persévéré dans ce sacrifice, condamné par le bon sens et le goût, qu'elle a vu ses œuvres oubliées au bout de quelques années. Aujourd'hui les écrivains qui mettent l'histoire au théâtre, ou qui du moins donnent à leurs personnages des noms historiques, ce qui n'est pas exactement la même chose, suivent une autre méthode : ils s'attachent aux anecdotes, aux pamphlets, et s'évertuent à nous montrer les coulisses de l'histoire. Cette méthode pourrait recevoir d'heureuses applications, si les écrivains qui l'ont adoptée savaient se contenir dans de justes limites, s'ils consentaient à mettre l'histoire authentique, l'histoire avérée, en regard des anecdotes plus ou moins controversées. Dès qu'ils suppriment l'histoire authentique pour ne mettre en scène que des anecdotes, la confiance s'évanouit, et l'intérêt languit. C'est à cette cause qu'il faut attribuer le sort de *la Czarine* et du *Gâteau des Reines*.

Deux nations en Europe ont dramatisé l'histoire avec un plein succès, l'Angleterre et l'Allemagne; je ne parle pas de l'Espagne, chez qui la fantaisie paralyse trop souvent l'étude du passé. Dans cette question délicate, nous devons négliger l'avis de Calderon. Shakspeare et Schiller sont les seuls dont l'autorité pèse dans la balance.

Je ne voudrais pas proposer les drames historiques du poète anglais comme des œuvres à l'abri de tout reproche. Lui-même, quoique étranger à toutes les discussions littéraires, semble avoir prévu les objections que ces drames soulèveraient, en leur donnant le titre modeste d'*histoires* (c'est le titre qu'ils portent dans l'édition de ses œuvres publiée par ses camarades sept ans après sa mort); mais parmi ces histoires il y en a une qui soutient la comparaison avec *Othello*, avec *Roméo et Juliette*, avec *Hamlet*, je veux parler de *Richard III*. C'est dans cette dernière pièce que nous devons chercher les lois qui régissent l'emploi poétique de l'histoire. Or que voyons-nous dans *Richard III* sinon la vie donnée à des personnages authentiques, la résurrection d'événemens avérés? On peut trouver quelque chose à redire dans la succession des scènes, on peut souhaiter un peu plus d'artifice dans leur enchaînement; encore ne faudrait-il pas exprimer ce vœu avec trop de hardiesse, car ce qui d'abord nous paraît fortuit, abandonné au caprice, finit par prendre un caractère nécessaire. Ce qui domine dans *Richard III*, ce qui éclate à chaque page, c'est l'exubérance de la vie. Celui qui parmi nous trouverait moyen de ressusciter Charlemagne ou Philippe-Auguste, Louis IX ou Louis XI, François Ier ou Louis XIV, comme Shakspeare a ressuscité Richard, serait assuré d'obtenir les applaudissemens de la foule et les suffrages des connaisseurs. Cependant, quand je propose aux poètes de mon pays ce modèle glorieux, je ne leur conseille pas de l'imiter servilement. Il y a dans *Richard III* de très belles pensées exprimées dans une langue énergique, parfois étrange, dont le goût anglais s'accommode, dont le goût français ne s'accommoderait pas. Quel que soit mon respect, quelle que soit ma prédilection pour le côté éternel des œuvres d'imagination, je reconnais pourtant que les poètes doivent tenir compte du génie particulier des nations auxquelles ils s'adressent. Shakspeare, excellent pour l'Angleterre, admirable pour l'Europe entière, ne conserve pas partout son excellence. Il y a dans son talent deux parts à faire : la part universelle ou humaine, et la part locale ou anglaise. Heureusement la première domine la seconde, et toutes les fois qu'un esprit vigoureux voudra s'appliquer à l'étude de ses œuvres, il sortira de cette épreuve enrichi de forces nouvelles.

Schiller, qui avait abordé avec une égale ardeur toutes les parties de l'histoire et de la philosophie, ne s'est pourtant jamais élevé au-dessus de *Richard III*. Plus savant que le poète anglais, s'il analyse les caractères avec autant de profondeur, il sait rarement les douer d'une vie aussi abondante, aussi spontanée. J'admire très sincèrement *Don Carlos*, *Wallenstein* et *Guillaume Tell*, et cependant je suis forcé d'avouer que dans ces œuvres si belles, si pathétiques, la phi-

losophie se révèle avec trop d'évidence. Ce n'est pas la vie même, la vie telle qu'elle se montre à nous dans le commerce ordinaire des hommes; c'est la vie expliquée, commentée par un penseur qui ne se mêle pas au mouvement des passions, ou qui ne s'y mêle que pour les juger. Aussi les trois œuvres que j'ai nommées, justement applaudies au théâtre, obtiennent encore plus de succès à la lecture qu'à la représentation, car il faut du recueillement pour saisir toutes les finesses de la pensée.

Dans Schiller comme dans Shakspeare, il y a des mérites qui doivent plaire à l'Europe entière, et des mérites que l'Allemagne seule peut comprendre et goûter. La philosophie pure, telle que nous la trouvons dans *Wallenstein* et surtout dans *Don Carlos*, n'a pas chance de s'acclimater parmi nous, je veux dire parmi les spectateurs réunis au théâtre. L'esprit français ne s'accommode pas de ces longues déductions qui plaisent tant au-delà du Rhin; nous voulons quelque chose de plus vif, de plus animé. Les personnages qui s'écoutent penser, quelle que soit d'ailleurs l'éloquence de leur langage, ne sont guère de notre goût. Nous n'avons pas assez de patience pour estimer ce qu'ils valent les magnifiques entretiens du fils de Philippe II et du marquis de Posa. Je puis donc dire de Schiller ce que j'ai dit de Shakspeare : il est bon, il est sage de l'étudier, il serait dangereux de l'imiter.

Chez nous, l'histoire, pour être admise au théâtre, veut recevoir une interprétation qui ne soit ni anglaise ni allemande, qui s'accorde avec le génie de notre nation. Les poètes qui négligeront cette condition risqueront toujours d'être mal compris, parce qu'ils seront mal écoutés. Qu'ils empruntent à *Richard III* l'explosion des passions, à *Wallenstein*, à *Don Carlos*, le développement des caractères, mais qu'ils se gardent bien d'imiter le langage de Shakspeare et de Schiller. Les plus belles pensées, pour nous plaire au théâtre, ont besoin de s'offrir à nous dans un style rapide. Nous voulons apercevoir plutôt que regarder. C'est là sans doute un défaut grave de l'esprit français, je le reconnais volontiers. Pour le corriger, pour en triompher, il faut user de grands ménagemens, et commencer par l'accepter. Si l'on veut le considérer comme non avenu, c'est le plus sûr moyen d'échouer. Les monologues admirés en Allemagne n'obtiendront jamais en France droit de bourgeoisie, si nos poètes ne se résignent pas à les abréger. Quant aux expressions admises par le génie anglais, et qui souvent blessent notre goût, malgré leur évidente vérité, il faut renoncer à les naturaliser parmi nous. En d'autres termes, pour dramatiser l'histoire à notre usage, pour conquérir la popularité, il n'y a pas d'autre moyen que de faire à l'esprit français les concessions que Shakspeare et Schiller ont faites à l'esprit de leur pays.

Je n'ai pas le droit de dire que la comédie a renoncé à la peinture des mœurs. On me permettra pourtant de blâmer le choix de ses modèles. Les personnages mis en scène depuis quelques années, et je ne parle ici ni de M. Laya ni de M. Legouvé, n'appartiennent ni à l'aristocratie, ni à la bourgeoisie. On a imaginé pour cette nature de personnages une dénomination que notre langue n'avait jamais connue. Le monde vrai, le monde que peignait Molière, paraît à peu près abandonné, si l'on envisage l'ensemble des productions dramatiques : il faudrait maintenant nous contenter du demi-monde. Je crois être l'écho de l'opinion publique en affirmant que le demi-monde a fait son temps. Il y a quelques années, on nous offrait la réhabilitation héroïque de la courtisane; plus tard on a flétri ce type, entouré d'abord d'une vénération inattendue. Aujourd'hui la pensée des écrivains se partage entre l'enthousiasme et le mépris, si bien que le spectateur, inhabile à prononcer par lui-même sur le bien et sur le mal, ne sait à qui donner raison. Les auteurs dramatiques agiraient sagement en quittant le boudoir des lorettes pour le salon des femmes bien élevées. Que le repentir expie les fautes les plus graves, c'est une idée chrétienne dont je n'entends pas contester le mérite; cependant le monde n'est pas aussi indulgent que la religion, et nous sommes un peu las des Madeleines repenties. La lutte de la passion et du devoir offrira toujours plus d'intérêt que la réhabilitation des courtisanes.

Quand je propose aux écrivains dramatiques la peinture des mœurs de notre temps, ce n'est pas que je mette l'image fidèle de nos habitudes et de nos ridicules sur la même ligne que l'analyse philosophique et l'imitation idéale des caractères; mais aujourd'hui le vent n'est pas à la philosophie, et la comédie de mœurs est peut-être la seule qui ait parmi nous des chances de succès. Pour ne pas parler dans le désert, c'est donc à cette forme que nous devons nous rallier. Si elle ne peut se comparer à la comédie de caractère, elle possède cependant une grande importance dans le domaine littéraire. Malheureusement ceux qui la choisissent ne paraissent pas en comprendre les vraies conditions. Au lieu de peindre les habitudes générales, les ridicules généraux, lors même qu'ils ne s'occupent pas du demi-monde, ils prennent pour modèles des vices et des ridicules d'exception, ils se complaisent dans la comédie anecdotique, et croient de bonne foi demeurer dans la comédie de mœurs. Dût-on m'accuser de regretter le passé à la manière des vieillards, je ne crains pas de mettre Picard bien au-dessus de la plupart des écrivains qui se donnent aujourd'hui pour peintres de mœurs. Picard n'avait pour lui ni l'élégance, ni la pureté du style; mais il savait voir et regarder, et sa mémoire lui fournissait des traits excellens et pleins de justesse. Aujourd'hui, dans la comédie même qui dé-

daigne l'analyse et la peinture des caractères, l'observation ne joue qu'un rôle secondaire. Les auteurs tiennent à se montrer spirituels beaucoup plus qu'à prouver leur pénétration. Aussi ne voyons-nous dans ce genre que des succès de courte durée. On applaudit les saillies ingénieuses; mais personne ne retrouve dans sa mémoire les types mis en scène, et le spectateur ne désire pas revoir ce qu'il a vu.

Pour accomplir le devoir d'un historien fidèle, je suis obligé d'ajouter que depuis quelques années les auteurs comiques, pour échapper à tout contrôle, ont imaginé de proclamer la souveraineté absolue de la fantaisie. Depuis le glorieux avénement de cette muse nouvelle, il n'est plus permis de discuter la vraisemblance d'un personnage, l'enchaînement des incidens. A toutes vos objections, l'auteur répond par la souveraineté de la fantaisie. Ce n'est pas moi qui essaierai de nier ses droits; néanmoins je ne crois pas qu'ils aillent jusqu'à supprimer l'observation. Sans rappeler ici le procès singulier fait à la vérité au nom de la fantaisie par un professeur de Bonn, il est permis de se récrier contre les doctrines préconisées depuis quelques années. Il ne s'agit plus de mettre *le Roi de Cocagne* au-dessus du *Misanthrope* et des *Femmes Savantes;* ce n'était là qu'une préférence applaudie en Allemagne, que la France répudiait, et qui n'excitait chez nous qu'une hilarité indulgente. Depuis ce jugement capricieux, les choses ont bien marché. Molière et Legrand sont confondus dans le même oubli, le premier comme timide, le second comme prosaïque. Au nom de la fantaisie, on invente des personnages qui n'ont rien à démêler avec les lois et les habitudes de la vie commune. En assistant à la représentation des œuvres où figurent ces personnages, on peut de bonne foi se demander si l'action se passe dans la lune, car cette hypothèse, tout étrange qu'elle paraisse, est la seule manière d'expliquer leur conduite. Et non-seulement ces personnages ne relèvent pas de la réalité, mais ils déclament avec énergie contre les petits esprits qui ne reconnaissent pas la souveraineté de la fantaisie.

Je m'aperçois que je viens de commettre une lourde bévue : j'ai dit souveraineté, j'aurais dû dire sainteté, car c'est le terme employé aujourd'hui. Tout homme qui dédaigne les habitudes mesquines de la vie bourgeoise, qui, par respect pour la bonté divine, méprise les calculs de la prévoyance vulgaire, est par cela même sanctifié. Qu'il soit peintre ou musicien, sculpteur ou poète, peu importe : pourvu qu'il ait fait de l'art son unique pensée, qu'il rêve au lieu d'agir, qu'il se complaise dans la contemplation de l'idéal, s'abstienne de révéler son génie pour ne pas s'exposer à l'ingratitude de ses contemporains, il est proclamé saint. Quiconque se permet de mettre en doute son génie est un impie, ou tout au moins un ignorant. Je

n'invente rien, je parle très sérieusement, ou du moins j'essaie de rappeler sans rire des pensées qui ne sont pas sérieuses. La souveraineté, la sainteté de la fantaisie, sont aujourd'hui en possession de la scène. Tout le monde, il est vrai, n'accepte pas les yeux fermés ce dogme nouveau: mais on ne peut le railler sans s'exposer aux plus dures invectives. Se moquer de la fantaisie ou seulement vouloir limiter ses droits, définir ses prérogatives, c'est prendre rang parmi les esprits mesquins qui ne rêvent rien au-delà d'un bon feu, d'une excellente paire de pantoufles et d'une robe de chambre ouatée. C'est se délivrer à soi-même un brevet de niaiserie, et comment réclamer contre un si terrible arrêt? Calomnier la fantaisie est un crime si grave, qu'il faut baisser la tête et se réfugier dans le silence et le repentir. Malheur à qui ne choisit pas ce dernier parti! car son nom sera maudit par tous les adorateurs de la muse nouvelle. Je n'aurai donc pas le droit de me plaindre si l'anathème vient me frapper. J'ose contester les priviléges illimités qu'on voudrait attribuer à la fantaisie; j'ose croire et j'ose dire que, pour faire preuve d'intelligence poétique, il n'est pas absolument indispensable de renier le bon sens : c'est une faute grave, je ne l'ignore pas, et je me résigne d'avance à toutes les sentences qui seront fulminées contre moi, si toutefois les esprits supérieurs prennent encore quelque souci des esprits mesquins et prosaïques.

La Grèce, la France et l'Angleterre ont produit trois hommes d'un génie rare qui s'appellent Aristophane, Rabelais et Shakspeare. Ces trois hommes savaient ce que vaut la fantaisie, mais ne s'abusaient pas sur l'étendue de ses priviléges. Ni *les Guêpes*, ni *Pantagruel*, ni *le Songe d'une nuit d'été* ne sauraient se comparer aux œuvres enfantées chez nous par la fantaisie. Aristophane, Rabelais et Shakspeare partent du bon sens pour s'élever jusqu'à l'invention, jusqu'à la raillerie la plus hardie. On me dira peut-être qu'ils ont suivi un procédé vulgaire, qu'ils n'ont pas compris la toute-puissance de la fantaisie : je le veux bien, mais on avouera du moins qu'ils ont tiré bon parti de leur ignorance. Ce qui enchantait la Grèce, la France et l'Angleterre, ce qui enchante encore aujourd'hui un si grand nombre d'esprits, ne se retrouve pas dans les œuvres nouvelles qui prétendent avoir élargi le domaine de la fantaisie : je veux parler de l'alliance du bon sens et du caprice. Si les poètes de notre temps étaient un peu plus modestes, en voyant l'admiration des penseurs demeurer fidèle aux *Guêpes*, à *Pantagruel*, au *Songe d'une nuit d'été*, ils douteraient de l'excellence de leurs principes; mais la modestie est le moindre de leurs défauts. Ils sont contens d'eux-mêmes et prennent en pitié tous les conseils. La bienveillance du langage ne désarme pas leur colère. Aussi n'ai-je pas conçu l'espérance de les convertir à ma pensée. Les trois argumens que j'ai

invoqués n'ébranleront pas leur conviction. A leurs yeux, la fantaisie qui tient compte du bon sens n'est qu'une fantaisie boiteuse. Je n'essaierai pas de leur prouver qu'ils se trompent, ce serait peine perdue. Seulement, pour leur montrer que je ne fais pas fi de la fantaisie, que je l'admire dans le présent aussi bien que dans le passé, je prendrai la liberté de leur rappeler qu'Hoffmann, comme Aristophane et Rabelais, à qui je ne veux pas le comparer, cache une raillerie pleine de bon sens sous ses inventions les plus hardies. A coup sûr il serait difficile de trouver parmi les œuvres modernes quelque chose de plus capricieux que *les Contemplations du chat Murr* entremêlées des *Souffrances de maître Kreissler*, et pourtant si l'on prend la peine d'étudier ces pages tour à tour si mélancoliques et si railleuses, on verra que chaque pensée, prise à son point de départ, relève de l'observation. Le musicien et le chat expliquent chacun à sa manière les misères de la vie humaine. Tout en s'abandonnant à la fantaisie, ils se souviennent de ce qu'ils ont vu, et l'excellence de leur mémoire donne un prix singulier à leur malice. Je persiste donc à croire que la muse nouvelle dont on a voulu faire la reine du théâtre ne sera vraiment puissante que le jour où le caprice s'accommodera du bon sens. Je ne parle pas de la vraisemblance de l'action. Aristophane et Rabelais s'en moquaient à bon droit. Je demande seulement, en invoquant leur exemple, que l'imagination tienne compte de la vie humaine et ne s'amuse pas à pétrir des nuages.

Quel remède opposer à ces aberrations? La réponse n'est pas difficile. Il y a dans le répertoire même du Théâtre-Français de quoi former le goût des écrivains dramatiques et les ramener dans la voie de la vérité, de la simplicité. Je ne m'abuse pas sur la valeur de ce répertoire, je sais très bien que l'Angleterre, l'Espagne et l'Allemagne possèdent des richesses égales aux nôtres, et que nous aurions mauvaise grâce à nous poser en dominateurs littéraires de l'Europe. Depuis que les esprits studieux ont pris la peine de s'éclairer, le bon sens a fait justice de ces ridicules prétentions. Cependant les pièces composées chez nous depuis deux siècles réunissent tous les élémens d'une bonne éducation dramatique. Pour mettre à profit ces élémens, il faudrait avant tout ramener le Théâtre-Français à sa destination. Or quelle est cette destination? C'est de passer en revue chaque année tous les ouvrages importans écrits depuis *le Cid* jusqu'au *Mariage de Figaro*, et chacun sait à quel point cette obligation est négligée. La génération nouvelle ne connaît que très imparfaitement les transformations du génie littéraire pendant ce long espace de temps. On ne joue de l'ancien répertoire que les pièces adoptées par les comédiens en renom, c'est-à-dire le

tiers tout au plus des pièces que le public devrait connaître. On nous promet depuis longtemps la reprise de *Rodogune*, mais cette reprise dépendait du caprice de Mlle Rachel, et maintenant qu'elle est partie, il est impossible de prévoir quand cette promesse se réalisera. On a parlé de *Venceslas*, de *Saint Genest*, et tous ces projets se sont évanouis devant les jalousies et les exigences des premiers sujets. Il ne serait pas malaisé de réformer ce régime. La maison de Molière, ainsi nommée sans doute parce que sa fondation est postérieure de sept ans à la mort de l'auteur du *Misanthrope*, ne paraît pas se souvenir du rôle qui lui est assigné. La subvention annuelle qu'elle reçoit la sépare nettement des entreprises dramatiques livrées à l'industrie privée. Le succès ne doit pas être le seul but que se proposent les comédiens de la rue Richelieu, et cependant ils ne paraissent pas avoir d'autre souci. Ils oublient ou du moins ils semblent oublier que le Théâtre-Français est une institution littéraire. Tant qu'ils persisteront dans la voie où ils sont engagés, tant qu'ils méconnaîtront la nature de la tâche qui leur est dévolue, on ne peut guère espérer que le goût public se modifie, s'épure, se corrige, ni que les écrivains dramatiques reviennent à la simplicité.

Il y a sans doute dans le répertoire du Théâtre-Français des œuvres d'une valeur très inégale. Je crois pourtant qu'il serait opportun de les soumettre au jugement de la foule pour élever le niveau général de l'intelligence. Qu'il y ait un choix à faire dans le passé, ce n'est pas moi qui le contesterai. Je voudrais toutefois qu'on ne se montrât pas trop sévère, trop scrupuleux dans ce triage littéraire, car il s'agit de mettre sous les yeux de la nation l'ensemble des pensées qui ont amusé, qui ont instruit le XVIIe et le XVIIIe siècle. Ainsi je pense que pour le répertoire tragique il ne faudrait négliger ni Rotrou ni Crébillon, dont la jeunesse connaît tout au plus les noms. Sans placer Rotrou sur la même ligne que Corneille, nous devons applaudir dans *Venceslas* des beautés de style qui assurent à cet ouvrage un rang très élevé. *Rhadamiste et Zénobie, Idoménée, Catilina* n'excitent pas en moi une bien vive admiration, et cependant je souhaiterais que le nom de Crébillon parût de temps en temps sur l'affiche du Théâtre-Français. Il y a dans ce poète sans éclat des parties de talent dont la génération nouvelle pourrait faire son profit.

Si les tragédies de Corneille, de Rotrou, de Racine, de Crébillon et de Voltaire étaient passées en revue comme le bon sens conseille de le faire, comme le prescrit l'institution même du Théâtre-Français, la foule arriverait peut-être à se former quelques notions de style, et, dans tous les cas, les jeunes écrivains élargiraient leur

pensée en assistant à ces représentations. *Le Cid, Saint Genest, Britannicus, Idoménée, Zaïre*, marquent dans notre langue et dans le goût de nos aïeux des transformations si profondes, qu'il n'est pas possible de comprendre le développement du génie français sans étudier ces œuvres d'une valeur si diverse. La lecture, il est vrai, la lecture attentive et solitaire peut compenser la négligence des comédiens. Cependant les œuvres destinées à la représentation ne peuvent guère se passer du prestige de la scène; l'étude se complète par l'émotion. L'opinion que j'énonce n'est pas appelée à la popularité, je ne l'ignore pas, mais je n'hésite pas à l'énoncer. Je n'ai jamais pensé qu'on pût fonder la gloire du présent sur le dédain du passé. C'est pourquoi je recommande la reprise de *Saint Genest* et d'*Idoménée* aussi bien que celle de *Britannicus* et de *Rodogune*.

Pour le répertoire comique, je n'ai guère qu'à répéter le même conseil : il n'y a de changé que les noms. Les comédiens partagent leurs études entre Molière et Marivaux; quelquefois ils songent à Beaumarchais, mais leur prédilection se porte sur *le Mariage de Figaro*, et *le Barbier de Séville* n'est tout au plus qu'un lever de rideau. Je ne blâme pas l'oubli où ils laissent Destouches, dont les vers prosaïques et martelés n'apprendraient pas grand'chose à la génération nouvelle, mais je voudrais voir Regnard remis en honneur, car c'est à coup sûr un des plus charmans esprits de notre pays. S'il n'a pas l'ampleur et la variété de Molière, il est plein de verve et de gaieté, et ses négligences trop nombreuses sont compensées par la franchise de l'expression. Pour que la réunion de ces inventeurs dans le répertoire comique portât ses fruits, il faudrait composer autrement les représentations, et ne jamais oublier que le Théâtre-Français est tout à la fois un lieu de divertissement et un lieu d'instruction. Si nous avions dans la même soirée *les Femmes savantes* et *les Fausses Confidences*, ou *l'École des Femmes* et *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, les femmes les plus frivoles comprendraient peut-être l'intervalle qui sépare Molière de Marivaux, et les hommes qui partagent leur ignorance ou leur dédain pour la vérité s'instruiraient en les écoutant. Beaumarchais, dont l'esprit étincelant réunit chez nous de si nombreux suffrages, reprendrait la place qui lui appartient, si l'on prenait soin de jouer dans la même soirée *Tartufe* et *le Barbier de Séville*. J'entends dire parfois que Beaumarchais a plus d'esprit que Molière; je ne veux pas discuter cette ridicule assertion. Tous les hommes de goût savent que Beaumarchais, très spirituel assurément, abuse de son esprit, et qu'en voulant mettre un trait dans chaque mot, il lui arrive trop souvent de fatiguer l'attention de son auditoire. Pour populariser cette vérité, il suffirait de mettre en regard Molière et Beaumarchais. Il y a dans *le Mariage de Figaro* deux choses à considérer, l'action politique et le mérite lit-

téraire. Si l'on se reporte à l'année 1784, on est obligé d'attribuer à cet ouvrage une immense importance. Si l'on oublie la date de la première représentation, on est forcé de blâmer sévèrement le faux goût qui éclate à chaque scène. Parmi les esprits habitués à la réflexion, il n'y a pas deux avis là-dessus; mais la foule n'a pas encore mesuré d'une manière précise la valeur littéraire de Beaumarchais, et pour l'éclairer il serait expédient d'opposer le bon sens de Chrysale aux railleries laborieuses de Figaro.

Une des causes les plus actives de l'affaiblissement de l'art dramatique est à coup sûr l'importance exagérée qu'on attribue aujourd'hui aux comédiens. A lire les louanges prodiguées à leur mérite, on dirait que leur profession exige de plus hautes facultés que la composition de l'Iliade ou le gouvernement d'un empire. On invente pour célébrer leur génie des formules qui ont du moins l'attrait du ridicule. Ont-ils joué un rôle d'une manière à peu près sensée, on dit que ce rôle comptera parmi leurs plus belles créations. En écoutant de telles flatteries, comment les comédiens ne se prendraient-ils pas pour les premiers hommes du monde? Qu'ils s'enrhument, on s'inquiète de leur santé; qu'ils prennent le chemin de fer pour aller dans une ville de troisième ordre exploiter leur répertoire pendant quinze jours, les journaux annoncent cet événement comme la prise d'une place forte. Qu'ils obtiennent la faveur de la foule, qu'ils soient applaudis dans une œuvre nouvelle, l'auteur épuise pour eux toutes les formes du panégyrique. Ils auront la beauté d'Antinoüs, la profondeur intellectuelle de Platon, l'esprit de Voltaire, l'élégance d'Apollon, et au besoin la majesté de Jupiter. Si le bon sens était respecté, les comédiens dépendraient des poètes. Aujourd'hui les choses vont autrement : les poètes dépendent des comédiens. Aussi, quand il s'agit de composer un drame, une comédie, ils attachent moins d'importance au choix de la donnée, au développement de la pensée, à l'expression des sentimens, au dessin des caractères, qu'au choix de l'acteur qui remplira le principal rôle. Ils interrogent avec anxiété, ils consultent d'un ton de déférence l'homme privilégié, l'homme tout-puissant, l'homme adoré, qui veut bien consentir à leur servir d'interprète. A lui la gloire, à lui le génie! ils ne vivent que par lui. Qu'il prononce les paroles écrites par eux, qu'il anime leurs pensées du feu de son regard, et la foule battra des mains. Qu'il dédaigne le fruit de leur labeur, et la foule n'aura pour eux que de l'indifférence. S'agit-il d'une actrice? les poètes sont encore plus généreux, plus prodigues. Un brevet de génie, un brevet de beauté ne suffisent pas; ils ajoutent, sans se faire prier, un brevet de vertu, et ne comprennent pas que cette dernière louange est pour la vertu même une injure éclatante.

L'apothéose des comédiens est aujourd'hui un fait vulgaire. Si je

prends la peine d'en parler, c'est pour en marquer les conséquences littéraires. Comment les poètes, après avoir déifié les comédiens, leur demanderaient-ils de la docilité? En s'agenouillant devant leurs interprètes, ils ont perdu le droit de commander. Les témoignages de l'histoire, les ridicules et les vices de la société sont comme non avenus pour les héritiers prétendus de Talma et de Mlle Mars. Pour apprécier la condition des poètes vis-à-vis des comédiens, il faut avoir vu de ses yeux leur attitude respectueuse, entendu de ses oreilles leurs paroles emmiellées. Je me rappelle un rôle vénitien qui exigeait une robe de velours noir. L'actrice déclara d'un ton absolu qu'elle mettrait une robe de velours bleu, que le noir ne lui allait pas, qu'elle se moquait de l'histoire, et l'auteur s'inclina. Si les caprices des comédiens et des comédiennes n'allaient pas au-delà du costume, le dommage ne serait pas grand; mais leurs exigences ne s'arrêtent pas là. Ils ne se contentent pas de discuter le choix des étoffes; en matière de sentiment et de pensée, ils se posent aussi en experts jurés, et l'écrivain assez faible, assez complaisant pour les écouter, doit renoncer à l'accomplissement de ses projets les plus chers. J'assistais un jour à la répétition d'un ouvrage important qui devait soulever des orages. L'auteur, assis modestement dans une coulisse, entendait pour la cinquantième fois les vers écrits à la sueur de son front. Deux comédiens qui n'étaient pas sans talent, mais qui se prenaient pour de très grands personnages, paraissaient mécontens de leurs rôles. Curieux de pénétrer la cause de leur mauvaise humeur, je les interroge d'un ton respectueux, avec l'humilité d'Arbate en face d'Agamemnon; j'entends leur réponse et je demeure stupide. L'imagination la plus hardie n'aurait jamais pu deviner ce qui les attristait. Le premier devait sortir de scène sur une rime féminine, et j'ignorais alors qu'un acteur ne peut être applaudi que sur une rime masculine. S'il quitte la scène sur un *e* muet, il est sûr de manquer sa sortie. Je me sentis saisi d'une profonde pitié pour une douleur si légitime. La seconde confidence n'était pas moins affligeante. Le comédien chargé d'un jeune premier rôle devait réciter des vers empreints d'une certaine dureté, capables d'étonner, de scandaliser peut-être les femmes délicates, familiarisées avec les décisions des cours d'amour. Le malheureux se plaignait à son tour de sa triste position. Oserait-il affronter la colère des loges, lui qui devait à la bienveillance des loges la meilleure partie de sa renommée? J'essayai vainement de le consoler, de raffermir son courage. L'auteur, instruit de cette double détresse, sacrifia généreusement quatre vers pour ne pas obliger le premier rôle à sortir sur une rime féminine, et la moitié d'une tirade pour ne pas exposer le jeune premier rôle à la colère des loges.

Cet hommage éclatant rendu à la toute-puissance du comédien est demeuré gravé dans ma mémoire, et je n'y songe jamais sans attendrissement. Plus d'un lecteur n'apercevra que le côté plaisant de ce souvenir : pour moi, j'y vois un symptôme d'affaissement dans la dignité littéraire. Je ne m'étonne pas que les écrivains dramatiques prennent la mesure d'un rôle sur un acteur, comme une couturière prend la mesure d'une robe : ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, m'explique trop clairement ce que je vois, ce que j'entends. A cet égard je défie toute surprise; mais si je ne m'étonne plus, je n'ai pas renoncé à pressentir l'avenir dans le présent. Or je crois fermement que la littérature dramatique ne se relèvera pas tant que la condition respective des poètes et des comédiens n'aura pas changé. Celui qui pense par lui-même, qui sait donner une forme à sa pensée, doit dominer son interprète, qui sans lui demeurerait inactif. Pour que l'invention redevienne abondante et variée, il faut absolument que les poètes revendiquent leurs droits. Qu'ils commandent, ils seront obéis; qu'ils fléchissent, qu'ils s'inclinent, ils ne seront pas même écoutés. Qu'ils composent librement, sans se préoccuper des comédiens, et les comédiens se trouveront trop heureux de s'associer à l'accomplissement de leur volonté. Rien n'est plus facile que de concilier avec la fermeté de la décision la politesse la plus parfaite. Je n'oublie pas que Talma a fait de *Sylla* une œuvre poétique; mais il est plus facile d'égaler M. de Jouy que d'approcher de Talma.

Malheureusement le public s'associe avec une déplorable faiblesse à l'engouement des écrivains dramatiques pour les comédiens. Il ne demande guère qui a fait la pièce nouvelle; il veut savoir avant tout quel acteur joue le principal rôle. A parler franchement, il n'y a maintenant dans la foule ni prédilections ni antipathies littéraires. La curiosité domine toutes les questions. On peut s'en plaindre, on peut s'en affliger, si l'on prend à cœur le développement de l'imagination : on n'a pas le droit de s'en étonner, car ce qui arrive aujourd'hui était facile à prévoir. On se moquait fort agréablement des objections soulevées par l'école poétique de la restauration, on raillait avec une gaieté charmante les esprits chagrins qui annonçaient l'énervement de la pensée et se permettaient de prédire que l'intelligence n'avait pas grand'chose à gagner dans ce prétendu renouvellement, que le plaisir des yeux allait devenir l'unique préoccupation des écrivains et des spectateurs. Aujourd'hui toutes ces aimables railleries sont réduites à néant : les prophéties des esprits chagrins ne sont que trop confirmées. Si quelqu'un se permettait de demander quels principes dominent la littérature dramatique, il passerait volontiers pour un niais, pour un homme étranger à toutes les habitudes de la société élégante. Les principes littéraires, qui donc

s'en soucie? Il s'agit d'amuser à tout prix. C'est là le but unique de l'art dramatique. Pour atteindre ce but glorieux, il ne faut reculer devant aucune entreprise, si hardie qu'elle soit. L'histoire entière d'une ville ou d'une nation satisfait à grand'peine l'avidité des spectateurs. On pourrait croire que la foule désire s'instruire, et cependant il n'en est rien. On lui offre dans une même soirée les annales de la France depuis l'invasion des Franks jusqu'à la prise de la Bastille; mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est tout simplement un prétexte à décorations : l'art n'a rien à démêler avec ces épopées écrites pour les yeux. Et d'ailleurs, si d'aventure l'art voulait prendre part à ces folles entreprises, ne serait-il pas réduit à l'impuissance? Quelles passions, quelles pensées pourraient trouver place dans cet immense panorama? Le public qui se presse aux représentations de ces drames sans nom n'a pas à mes yeux plus d'importance que les enfans réunis pour voir la lanterne magique. Au lieu de monsieur le Soleil et de madame la Lune, l'auteur offre à la foule les soulèvemens populaires, la ligue, la fronde, l'assemblée constituante. De quel côté se trouve le charme poétique? Si j'avais à me prononcer, je n'hésiterais pas longtemps. J'irais de grand cœur m'asseoir au milieu des enfans. La lanterne magique vaut mieux, à mon avis, que ces panoramas qui se donnent pour historiques.

Mais à quoi bon blâmer, au nom du goût, au nom du bon sens, l'entassement de tant de siècles dans une soirée? Ceux qui découpent les annales de notre pays ne veulent que mettre à profit le talent du costumier, le talent du décorateur; ils n'ont pas d'autre souci. C'est une spéculation heureuse, on le dit du moins, et la question, une fois placée sur ce terrain, échappe à toute discussion. Le public s'amuse ou se désennuie, les désœuvrés tuent le temps; souhaiter quelque chose de plus serait se méprendre sur le but que les auteurs se proposent; aussi je croirais perdre mon temps en essayant de pénétrer le sens de pareilles œuvres. Qu'elles soient applaudies ou qu'un prompt oubli vienne en faire justice, l'art dramatique n'a rien à voir dans leur succès ou dans leur chute.

J'espère que le public, à force de chercher le plaisir à tout prix, à force de sacrifier l'émotion à la curiosité, finira par tomber dans un profond ennui. Alors peut-être, et cette épreuve n'est pas éloignée, il comprendra la nécessité de demander au théâtre autre chose qu'un pur divertissement. Il abandonnera les pièces à grand spectacle et voudra remplacer le plaisir des yeux par l'attendrissement, par l'éveil de grandes pensées. Ce jour-là sans doute, il ne pourra se défendre d'une certaine confusion; il prendra en pitié ses admirations de la veille, mais il aura fait un grand pas dans la voie du bon sens et de la vérité. Il ne faut pas s'abuser sur l'indifférence

de la foule pour les questions littéraires, et je ne parle pas seulement des hommes que le travail de chaque jour prive de loisir et détourne impérieusement de ces questions : ceux mêmes à qui le loisir ne manque pas laissent échapper de singuliers aveux. Écoutez-les parler dans leurs momens d'abandon. Ils vous diront sans se faire prier que *Cinna* les ennuie, car *Cinna* les oblige à penser. *Les Mousquetaires* et *Monte-Cristo*, voilà des pièces amusantes. Pourquoi Corneille, qui avait tant de talent, n'a-t-il pas travaillé dans ce goût-là?

Qu'on ne m'accuse pourtant pas de calomnier mon temps. Il y a encore quelques esprits singuliers qui se dérobent à l'entraînement général et préfèrent *Cinna* aux *Mousquetaires*. Ils ne se comptent pas par milliers; je suis obligé de l'avouer, mais je me fie à l'ennui pour grossir leur phalange. Après tout, *Cinna*, qui force l'auditoire à penser, n'est pas cependant aussi fatigant qu'on veut bien le dire. Émilie, quoiqu'un peu virile, ne manque pas d'attrait; Auguste, en discourant sur la chose publique, n'est pas trop vulgaire, et puis, quand on y met un peu de bonne volonté, on écoute sans impatience les personnages qui s'entretiennent de liberté, de dévouement. Si l'on comptait les spectateurs qui ont éprouvé le besoin de revoir *les Mousquetaires*, on serait peut-être étonné de leur petit nombre. C'est pourquoi, malgré les symptômes que j'ai signalés, je ne crois pas que le théâtre demeure longtemps dans l'état où nous le voyons. Le décorateur et le costumier ne cesseront pas de travailler pour les désœuvrés, mais l'émotion et la pensée finiront par devenir des délassemens; on ne voudra plus dépenser trois heures pour ne remporter aucun souvenir. Le système dramatique appliqué depuis vingt-cinq ans a désormais révélé tous ses dangers; on sait à quoi s'en tenir sur ses promesses. Il n'est plus permis aujourd'hui de railler les poètes du XVIIe siècle, d'égayer le lecteur en parlant de leur dédain pour la couleur locale. Nous savons ce que vaut l'érudition des railleurs.

Mais la cause la plus évidente et la plus constante de l'affaiblissement de l'art dramatique, c'est l'usage, accrédité parmi nous depuis quelques années, de remanier pour le théâtre des idées déjà produites sous la forme narrative. On découpe des romans pour faire des drames ou des comédies. Tant que cet usage ne sera pas abandonné d'une manière absolue, le théâtre n'occupera jamais qu'un rang secondaire dans notre littérature. On veut traiter la pensée comme une étoffe docile qui se prête sans murmure, sans résistance à tous les coups de ciseau. On se trompe, et les hommes de bon sens ne doivent pas se lasser de le répéter. L'industrie littéraire aura beau se perfectionner, elle ne changera pas la condition de l'intelligence humaine. L'idée, à l'heure de son éclosion, appelle l'expression.

L'heure de l'éclosion une fois passée, il ne faut plus compter sur l'expression spontanée, la seule qui se modèle fidèlement sur l'idée. C'est là une loi constante, une loi démontrée depuis longtemps, et que les faiseurs les plus habiles n'aboliront pas. Et non-seulement, en remaniant la pensée déjà produite sous la forme narrative, l'écrivain s'expose au danger que je viens de signaler, mais il est presque toujours condamné à mutiler le développement des caractères. Ceux qui ne connaissent pas le roman d'où la pièce est tirée se plaignent de l'obscurité de la pièce; ceux qui connaissent le roman signalent un déchet fâcheux dans cette transformation. Je ne crois pas utile de rechercher en ce moment si la forme dramatique est supérieure à la forme lyrique, à la forme épique ou narrative. Je remarque seulement que dans l'état présent de notre littérature personne ne songe à tailler un roman dans une pièce de théâtre, tandis que la plupart des écrivains s'empressent de tailler des pièces de théâtre dans leurs romans et parfois même dans ceux d'autrui, si bien que les trois quarts des ouvrages représentés n'ont pas plus de valeur qu'un habit retourné. Et comme il faut que cette déchéance de l'art dramatique se révèle par un signe affligeant, on ne dit plus aujourd'hui *écrire* pour le théâtre, mais *faire* du théâtre, tandis qu'on dit encore écrire des romans ou des odes. Cette locution, devenue aujourd'hui monnaie courante parmi les hommes du métier, explique assez clairement l'importance qu'ils attachent à la forme dramatique. Pour eux, c'est la forme utile par excellence, mais non la plus belle, la plus vive qu'ils puissent donner à leur pensée. Jeunesse et fraîcheur ne sont dans cette transformation que des conditions accessoires, et je dois même ajouter que les plus habiles se défient des idées nouvelles. Ils n'aiment à mettre en œuvre que des idées déjà éprouvées par la lecture : le parterre et les loges applaudissent plus volontiers les plaisanteries ou les traits de passion qu'ils comprennent à demi-mot. Il est donc prudent d'offrir aux loges et au parterre ce qu'ils connaissent déjà; c'est une manière ingénieuse de leur laisser croire qu'ils sont doués d'une puissante pénétration.

Les écrivains qui pratiquent l'industrie dont je me plains voudraient donner à penser que le roman peut être mis sur la même ligne que l'histoire comme matière dramatique. Cinq minutes de réflexion suffisent pour estimer la valeur de cette assimilation. La réalité historique n'a rien à démêler avec les fictions du roman. Si l'on voulait trouver un terme de comparaison, on le trouverait dans notre vie de chaque jour, toute proportion gardée entre la vie publique et la vie individuelle. L'histoire et la vie de chaque jour sont les deux sources où l'imagination du poète dramatique peut puiser librement. Le passé et le présent, déjà idéalisés, ne seront jamais pour elles

que des sources ingrates. Qu'on prenne pour matière dramatique l'*Iliade* ou *Ivanhoé*, l'*Odyssée* ou *Clarisse*, on sera toujours au-dessous d'Homère, de Walter Scott et de Richardson.

Est-il permis d'espérer que les écrivains qui *font* du théâtre renoncent bientôt à dépecer des romans? Je n'oserais promettre pour demain cette heureuse résolution. Tant que le public ne montrera pas un goût bien prononcé pour les idées neuves, les auteurs dramatiques lui serviront à l'envi de vieilles idées, ou du moins des idées déjà soumises aux chances de la lecture. Que la foule abandonne les romans remaniés, et l'invention deviendra une denrée de première nécessité. L'écrivain qui entrera dans cette voie nouvelle aura sur ses confrères un avantage immense, l'avantage de l'imprévu. Peut-être ne sera-t-il pas compris sur-le-champ : c'est un danger qui n'a rien d'alarmant; mais il trouvera pour sa pensée une forme vivante et spontanée; il y aura dans son œuvre un accent de jeunesse qui lui conciliera tôt ou tard la sympathie de la foule. C'est une perspective assez belle pour séduire même les indolens. A ne considérer que le côté industriel de la question, on peut recommander la nouveauté des pensées comme une spéculation excellente, car les romans remaniés et découpés en dialogues obtiennent rarement un succès de longue durée. Abstraction faite de tout principe littéraire, il serait donc sage de s'aventurer dans la nouveauté. Qu'en suivant cette voie il soit plus difficile d'obtenir les applaudissemens, je le veux bien; mais si les écrivains dramatiques ne veulent pas demeurer en dehors de la littérature, s'ils ne veulent pas laisser s'accréditer l'opinion que la composition d'une comédie n'a rien à démêler avec l'invention, que les entrées et les sorties sont le point capital, ils feront bien de se hasarder sur le terrain glissant de l'originalité. S'ils persistaient à n'offrir au public que les bribes d'un roman, nous serions obligés de ne voir en eux que les membres d'une corporation active, mais étrangère à toutes les questions qui intéressent directement le développement de l'intelligence. On publie tous les ans les recettes des théâtres avec autant de soin que le produit des impôts indirects; la comédie et le drame ont acquis la même importance pécuniaire que le vin, le sel et le tabac. Si l'on pouvait, au lieu d'estimer les recettes des théâtres, estimer la quantité d'idées qu'ils ont mise en œuvre, on arriverait à cette triste conclusion, que la corporation des auteurs dramatiques est singulièrement stérile, malgré sa prodigieuse activité. Il serait temps de mettre la question littéraire sur la même ligne au moins que la question de budget.

GUSTAVE PLANCHE.

LE

GOUVERNEMENT DES TSARS

ET

LA SOCIÉTÉ RUSSE

II.

LA RUSSIE SOUS LES ROMANOF.[1]

On a vu le pouvoir des tsars se développer et grandir à la faveur d'un ensemble de conditions physiques et morales qui ont créé à la Russie une position tristement exceptionnelle dans le monde. A dater de l'avénement des Romanof, à dater du règne de Pierre le Grand surtout, ce pouvoir se constitue, non plus seulement vis-à-vis de la Russie, mais vis-à-vis de l'Europe; il pratique avec une audace et une énergie croissantes sa double politique, dont le but peut être formulé en deux mots : — à l'intérieur, autorité absolue; à l'extérieur, domination universelle. L'œuvre de Pierre le Grand contient en germe toutes les tentatives menaçantes qui ont appelé de nos jours l'Europe à une lutte formidable; mais on y pourra saisir aussi l'origine de difficultés intérieures que Pierre n'avait pas prévues, et dont il était réservé à ses successeurs de mesurer l'étendue. Définir cette œuvre, montrer comment la pensée de Pierre a été appliquée jusqu'au milieu de ce siècle, continuer en un mot jusqu'à notre temps le récit historique déjà commencé, ce sera faciliter l'intelligence d'une der-

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 15 novembre.

nière partie de cette étude, où l'on essaiera de préciser la situation faite aujourd'hui à l'Europe et à la Russie même par l'application persistante du système des tsars.

Pierre Ier avait eu, on le sait, un précurseur, Ivan IV. Il y a une analogie singulière entre ces deux hommes, chez qui les passions barbares et les grandes qualités politiques se prêtent un mutuel appui. Les vues de Pierre, comme celles d'Ivan, dépassaient les frontières de l'empire, et si l'Europe n'était à ses yeux dans le présent qu'une école de civilisation pour son pays, dans l'avenir elle lui apparaissait comme un théâtre pour ses conquêtes. En fondant Saint-Pétersbourg (1707), il appelait l'Europe à lui par le commerce, mais il s'annonçait aussi à elle comme conquérant. Par une espèce d'intuition, Ivan IV avait déblayé le terrain et préparé les voies à l'établissement colossal dont Pierre Ier traçait le plan et posait les bases. Le danger pour l'Europe avait été créé par Ivan; Pierre en formula la menace : ses successeurs, faibles ou forts, eurent à continuer l'œuvre.

Qu'on écoute un moment Pierre lui-même. En 1714, il venait de vaincre les Suédois en Finlande et sur la Baltique; il avait pris les îles d'Aland. On le vit faire une entrée triomphale à Saint-Pétersbourg et réunir autour de lui les délégués des diverses classes de son empire. « Mes frères, leur dit-il avec une joie orgueilleuse, qui de vous il y a trente ans eût pensé que vous construiriez un jour avec moi des vaisseaux sur la Baltique, que nous élèverions une ville dans cette contrée conquise par nos travaux et notre valeur, et qu'il naîtrait du sang russe tant de combattans victorieux, d'habiles navigateurs? Qui eût pensé que nous inspirerions tant de respect aux puissances étrangères, que tant de gloire enfin nous était réservée? Nous voyons dans l'histoire que les sciences choisirent autrefois la Grèce pour asile, que, chassées de ces belles contrées par les révolutions des âges, elles se répandirent dans l'Italie, et de là dans toutes les contrées de l'Europe. Par la négligence de nos ancêtres, elles *s'arrêtèrent en Pologne*, et ne purent parvenir jusqu'à nous. Les Allemands et les Polonais ont été plongés dans ces mêmes ténèbres d'ignorance où nous avons langui jusqu'à ces derniers temps. C'est par les soins de leurs souverains que leurs yeux se sont ouverts : ils ont hérité des sciences et des arts de la Grèce. *Enfin notre tour est venu*, si vous me secondez dans mes entreprises et si vous joignez les travaux à l'obéissance. »

Travailler et obéir, voilà ce que Pierre Ier demandait à ses sujets, en leur promettant pour récompense l'héritage de la Grèce et de Rome. On peut citer à côté de ces paroles l'acte singulier qu'on a appelé son *testament*, et qui, si même on lui refuse une valeur authentique, doit être accepté comme une fidèle expression de la pensée impé-

riale. Préparer l'asservissement du monde par la civilisation *russe*, telle fut la volonté de Pierre. Son plan de conquête, si gigantesque qu'il fût, était moins chimérique cependant que son plan de civilisation. Il s'agissait d'élever brusquement le peuple le plus arriéré de l'Europe au niveau moral, intellectuel et matériel des peuples les plus avancés, et cela sans le concours d'une aristocratie forte et libre, sans l'appui d'un clergé indépendant, ou plutôt malgré les obstacles élevés par une aristocratie en dissolution et un clergé asservi. Le pouvoir absolu, le despotisme du corps et de la pensée étaient les seuls moyens d'action dont il sût disposer. Quel usage en fit-il, et quels résultats furent ainsi obtenus? On va le voir.

Pierre commença par créer la *chancellerie secrète* pour la recherche des crimes d'état, procédant par la délation et la torture, véritable plagiat des inquisitions d'Espagne et de Venise. Il prescrivit la suppression des barbes et changea la coupe des vêtemens. Il appela des artistes, des savans, des ouvriers étrangers, en les soumettant à la discipline russe. Administration, fonctionnaires, tout, jusqu'aux uniformes, dut se modeler sur ce qui existait par-delà la frontière. La hache, le knout et la Sibérie firent justice de toute résistance. Qu'advint-il cependant? Le sort des masses resta le même, car Pierre n'avait pas songé à l'améliorer. Ni le clergé ni la noblesse ne furent intéressés à favoriser leur progrès moral, et tout se borna ainsi à des réformes matérielles. Pierre ne demandait à la civilisation que de lui façonner des instrumens de domination plus simples et plus commodes. Il voulait un peuple moral, c'est-à-dire obéissant; riche, c'est-à-dire qui pût payer beaucoup. Que l'on compare à cette étrange entreprise une autre tentative analogue à quelques égards, — celle de Charlemagne, qui avait aussi prétendu conquérir le monde et le civiliser par la seule action du pouvoir central. On comprendra ce qu'il y avait d'impossible dans l'idée de Pierre, en voyant quel fut le sort d'une conception bien plus haute que la sienne. Charlemagne avait été doué d'un des plus puissans génies et d'une des plus fermes volontés qui se fussent manifestés parmi les hommes : son règne fut un des plus longs qu'on rencontre dans l'histoire. Le puissant empereur disposait de ressources matérielles immenses; il obtint l'appui et le concours du pouvoir spirituel le plus actif, de l'institution religieuse la plus influente qui aient jamais dominé les esprits. S'il procéda quelquefois par la violence, il eut néanmoins au plus haut degré le sentiment et les instincts des grands moyens de civilisation, — la religion, la justice, l'instruction. Il ne fut pas seulement conquérant, il fut législateur, administrateur, justicier; il fonda des tribunaux, des églises, des écoles. Charlemagne échoua cependant. Une impulsion unique lui paraissait suffisante pour as-

surer l'amélioration matérielle et morale d'une société encore inculte. A l'heure de la mort, il put reconnaître qu'il s'était trompé. C'est à des mains débiles qu'il dut laisser l'excessif pouvoir qu'avaient tenu ses mains puissantes. L'action centrale, privée de son glorieux moteur, s'affaiblit rapidement : elle finit par s'annuler, et il fallut alors suivre une marche contraire à celle de Charlemagne, c'est-à-dire entreprendre en détail ce que le grand empereur avait cru possible d'accomplir d'ensemble. Ce fut là le travail du moyen âge, ce fut l'œuvre de la féodalité, secondée par l'église, et ce fractionnement à l'infini des centres d'action concourut au progrès de la civilisation occidentale depuis l'époque carlovingienne jusqu'à Louis XI et jusqu'à Richelieu.

Cette réaction, qui, en morcelant l'impulsion donnée par Charlemagne, en développa la portée féconde et morale, — cette réaction bienfaisante manqua à la Russie. Pierre le Grand, dont les plans étaient moins praticables que ceux de Charlemagne, eut des successeurs que n'avaient pas avertis les exemples de l'histoire, et qui prétendirent continuer son œuvre, parfois en modifiant sa pensée, plus souvent en l'acceptant tout entière. L'histoire de la Russie depuis Pierre n'est autre que l'histoire même de ces essais de continuation ou de timide modification de son système. Aussi ne ferons-nous que la résumer à grands traits, car c'est la situation où ces dangereux essais ont placé l'empire russe devant l'Europe qu'il importe surtout de caractériser.

Une réaction contre l'œuvre de Pierre manqua, avons-nous dit, à la Russie. Nous nous trompions : il y eut à l'intérieur de l'empire, cinq ans après sa mort (1730), une tentative qu'on peut appeler de ce nom. Ce fut à l'avénement de l'impératrice Anne. Plusieurs grands de l'empire, et à leur tête les Dolgorouki, tentèrent de ressaisir et même d'étendre leurs anciens priviléges. En appelant au trône cette princesse, alors duchesse de Courlande, ils lui imposèrent un *pacte constitutionnel* qui restreignait tellement les droits de la couronne au profit d'un *haut conseil de l'empire*, que si le traité eût été observé, le gouvernement de la Russie fût devenu une oligarchie assez semblable à celle qui perdit la Pologne. D'après ce pacte, l'impératrice ne pouvait faire la paix ni la guerre, établir aucun impôt ni disposer d'aucune charge sans l'agrément du haut conseil. Un gentilhomme ne pouvait être puni que sur jugement régulier. Aucuns biens ne pouvaient être confisqués. L'impératrice n'avait le droit ni de disposer des terres de la couronne, ni de les aliéner; elle n'avait pas le droit non plus de se choisir un époux ou un successeur. Anne signa tout ce qu'on voulut sans marchander; mais, à peine arrivée à Moscou et mise en possession de ce trône acquis par transaction, elle

sema à l'aide de son chancelier Osterman la division dans le conseil et le sénat. Elle obtint sans peine qu'une députation de la noblesse vînt se prononcer contre les Dolgorouki, déclarant que les restrictions imposées à la couronne n'étaient que le fait d'une minorité insignifiante, tandis que l'immense majorité voulait sa souveraine *indépendante*. Anne s'empressa de déférer à ce vœu et déchira publiquement à Moscou l'acte qu'elle avait signé avant de quitter la Courlande, ce qui lui valut les plus vifs applaudissemens de la haute et petite noblesse, de la bourgeoisie et du peuple lui-même, qui n'y comprenait rien. Les Dolgorouki, principaux fauteurs de cette audacieuse agression contre le pouvoir absolu, furent déportés en Sibérie; les Galitzin, leurs complices, furent bannis. Plus tard même, l'impératrice, sous l'inspiration d'un favori, le sanguinaire Biren, poussa plus loin la vengeance, et rappela les Dolgorouki pour faire instruire leur procès. Quatre de ces princes périrent écartelés sur la roue, et on décapita les autres.

Depuis la tentative des Dolgorouki jusqu'à la conspiration de 1825, il ne fut plus question de constitution en Russie. La conspiration de 1825 échoua devant le tsar Nicolas, comme la réaction des Dolgorouki avait échoué devant l'impératrice Anne. On n'écartela pas les conspirateurs, mais on en pendit six à Saint-Pétersbourg, et les autres furent ensevelis vivans dans les mines de la Sibérie. Les deux tentatives qu'Anne et Nicolas eurent à réprimer sont les seules attaques dirigées dans l'espace de cent vingt ans contre l'œuvre de Pierre (1). En 1825, c'était une constitution républicaine qu'on prétendait substituer au système autocratique; en 1730, c'était un gouvernement aristocratique analogue à celui de la Pologne que quelques Russes éminens rêvaient d'installer dans leur pays. Si leur plan eût réussi, le redoutable développement du pouvoir autocratique eût certainement été entravé, et l'Europe trouverait aujourd'hui la Russie moins menaçante; mais la masse du peuple russe y eût peu gagné. Il ne s'agissait nullement en effet de rendre à la nation ses anciennes libertés, de faire revivre les institutions de Novgorod la Grande, mais de restituer aux principales familles des priviléges dont elles n'auraient

(1) Ce caractère d'attaque contre le système impérial ne peut être reconnu aux révolutions de palais si fréquentes en Russie. Entre la tentative constitutionnelle de 1730 et celle de 1825, il y eut trois empereurs poignardés ou étranglés, Ivan VI, Pierre III et Paul Ier. C'est la noblesse surtout qui apparaît en première ligne dans ces drames politiques, qui se succèdent sans modifier le système de Pierre Ier. Aussi l'effort des souverains tend-il à la satisfaire et à l'enrichir. Catherine II, après le partage de la Pologne, livre aux seigneurs moscovites les biens des seigneurs polonais. Cette noblesse, autrefois si turbulente, et qui, en s'éclairant graduellement, eût dû élever ses prétentions, finit ainsi par prendre patience et par accepter, au lieu d'un rôle plus digne, la vie brillante et frivole que lui assuraient les largesses impériales.

sans doute usé qu'à leur profit, et peut-être même au détriment des classes inférieures. Les destins de la Russie ne permirent pas le succès de cette révolution aristocratique; l'impulsion donnée par le fondateur de Saint-Pétersbourg était trop puissante cinq ans après sa mort pour ne pas arrêter au début même le mouvement de réaction dont l'ambition de la noblesse était la source principale.

Jusqu'à Catherine II toutefois (1762-1796), Pierre n'eut que de faibles successeurs. Catherine reprit l'idée du grand tsar en s'efforçant de la décorer d'une auréole philosophique et philanthropique dont l'Europe du XVIIIe siècle fit grand bruit. Au fond, ce qui préoccupa cette princesse, plutôt allemande que slave, ce ne fut ni l'amélioration du sort de ses sujets esclaves, ni la réforme du clergé orthodoxe. Catherine n'eut qu'une pensée, conquérir et dominer : c'est au-delà des frontières de la Russie qu'elle porta constamment ses regards, c'est dans la politique extérieure qu'elle continua surtout la tradition de Pierre le Grand. On sait quelles annexions mémorables la Russie dut à ce règne fastueux. La malheureuse Pologne trahie plutôt que vaincue, la Crimée devenue un point d'appui pour des plans que l'Europe combat aujourd'hui sur ce même territoire, des empiétemens successifs en Turquie et en Perse, tels furent les résultats qui rattachèrent étroitement la politique de Catherine au système de conquête et de guerre imposé par les tsars à la Russie.

Sous le petit-fils de Catherine, Alexandre Ier, des principes plus modérés semblèrent prévaloir. Doué de sentimens plus délicats et plus honnêtes que ceux de ses prédécesseurs, Alexandre comprit dans quel état d'infériorité morale et intellectuelle se trouvait son peuple. Il s'en affligea comme homme et en rougit comme souverain. De fréquens séjours hors de son empire l'amenaient à comparer la situation de la Russie avec celle des autres états européens. Il voyait cette situation avec tristesse, presque avec désespoir. Il voulut sincèrement, et par les moyens les plus sages, travailler à la civilisation de son pays. Des essais de réforme furent tentés dans l'administration et dans le clergé. Alexandre songea même à l'émancipation des serfs. Il chercha aussi à favoriser l'influence de la civilisation occidentale dans son empire, soit en y attirant des étrangers, soit en permettant à sa noblesse d'étudier les autres pays et d'y faire de longs séjours. Ses intentions étaient bonnes, mais l'œuvre était immense, et son intelligence, malgré des qualités réelles, manquait de l'étendue et de la netteté qui conviennent à une pareille tâche. Alexandre échoua et mourut découragé, désespérant de la civilisation de la Russie et doutant de son avenir.

L'avénement de Nicolas rendit à la pensée de Pierre Ier toute son action redoutable. Concilier cette pensée avec les exigences de son

temps ainsi qu'avec les forces morales et matérielles de son pays, tel fut le problème que Nicolas entreprit de résoudre, et qui pèse encore sur les destinées de la Russie. Le successeur d'Alexandre arrivait au trône à travers une conspiration dans laquelle, de près ou de loin, directement ou indirectement, avait trempé toute la haute noblesse russe. Il attribua, non sans raison peut-être, à la mollesse du gouvernement précédent cet audacieux effort, ce complot à la fois puéril et formidable, où l'on avait débattu avec un étrange sang-froid l'extermination de la famille impériale et l'établissement de la république (1). Il se traça dès lors un plan de conduite qu'après un règne de près de trente ans des résultats nombreux permettent d'apprécier. A ce plan, fidèlement suivi par l'empereur Nicolas, deux ordres de questions se rattachent, — les unes particulières à la Russie, les autres intéressant l'Europe. Vis-à-vis de la Russie, Nicolas se donna deux tâches : — contenir la noblesse par la crainte et par les faveurs, en la privant de toute influence politique et en l'abandonnant au dissolvant naturel de la loi du partage des successions (2); introduire dans l'administration toutes les réformes d'une exécution facile et n'atteignant pas les prérogatives autocratiques. Vis-à-vis de l'Europe, l'intérêt du pouvoir impérial était : — d'annuler l'influence que les idées étrangères pouvaient exercer en Russie, — par conséquent de proscrire sévèrement dans la presse, dans l'enseignement et dans les mœurs toute tentative pour importer ou faire circuler certaines doctrines de liberté politique ou d'indépendance privée; — d'empêcher les voyages et les séjours de la noblesse russe hors de l'empire, de lui fermer surtout les régions qui jouissent de cette liberté politique ou de cette indépendance d'esprit regardées à juste titre comme incompatibles avec le système des tsars. Au fond, ce plan impliquait trois choses, l'affaiblissement de la noblesse, le maintien du servage; la guerre. L'empereur, pour affaiblir la noblesse, s'interdisait les *largesses d'âmes;* mais, pour compenser son annulation politique, il se condamnait à ne pas soulever la question de l'affranchissement. Puis,

(1) C'est le gouvernement lui-même qui révéla les plans de 1825 dans le *Rapport de la Commission d'enquête* qui fut imprimé en français à Saint-Pétersbourg (1826). L'affaire fut instruite et jugée à huis-clos, sans qu'aucun accusé pût se procurer un défenseur ni communiquer avec un parent ou un ami. Les conspirateurs de 1825 furent exécutés dans l'ombre et le silence. On dit que l'empereur en interrogea lui-même quelques-uns, et l'impression qu'il garda de leur langage a certainement exercé une grave influence sur tout son règne.

(2) L'action de ce dissolvant ne devait être aidée par aucune mesure agressive, mais en même temps elle ne devait point être ralentie par des *largesses d'âmes,* et l'empereur, s'abstenant de donner des serfs aux nobles, devait ne rien négliger pour accroître le nombre des serfs de la couronne.

pour offrir un but à l'activité des classes supérieures, ainsi que pour accorder une satisfaction aux classes inférieures, la guerre devenait inévitable. C'étaient là trois conditions qui s'imposaient au tsar, et ces trois conditions, le tsar était-il en mesure de les remplir? Aucune des trois, à vrai dire, ne s'accordait avec les légitimes exigences de la société russe. Il n'était possible ni d'empêcher toute action des idées étrangères sur la noblesse, ni de conserver absolument l'esclavage, ni de poursuivre indéfiniment la guerre. Telle est la certitude du moins à laquelle nous sommes conduit, en interrogeant la situation présente de l'empire russe à ces trois points de vue : — état des classes supérieures et moyennes, — état des classes asservies, — ressources pour la conquête et la guerre.

II.

On ne peut séparer l'une de l'autre les deux premières questions. Le sort de la noblesse russe est étroitement lié à celui des serfs. Il faut donc examiner dans quelles dispositions le gouvernement autocratique rencontre de nos jours ces deux classes, les nobles et les serfs, — à quelles nécessités sociales en un mot le système de Pierre le Grand, continué au XIXe siècle, doit se plier.

Le gouvernement des tsars, soyons juste, a compris que le servage ne pouvait être indéfiniment maintenu en Russie. D'un autre côté, il a dû reconnaître que la suppression immédiate du servage lui créerait une difficulté des plus graves. Ne pouvant recourir aux moyens extrêmes, il est entré dans la voie des palliatifs. Il a donc renoncé à livrer gratuitement, et à titre de largesse, des paysans de la couronne. C'est Catherine qui la première adopta ce principe. Le fantasque Paul s'en écarta, simplement pour contredire sa mère. Alexandre y revint et y resta fidèle, autant par philanthropie que par politique. Nicolas fit de même, et cette double situation du tsarisme — maintenant le servage pour ménager la noblesse, — cherchant aussi à en préparer la suppression dans l'intérêt de l'aristocratie, — cette situation difficile et périlleuse n'est pas un des traits les moins singuliers de la politique intérieure de la Russie.

La suppression des *largesses d'âmes* (1) atteignait indirectement la classe noble, accoutumée depuis deux siècles à y trouver une compensation aux effets si pénibles pour elle de la loi de division des héritages. Le morcellement des successions privait en effet la noblesse russe de toute influence héréditaire. La fortune d'un noble

(1) Cette abolition rappelle un peu l'*abolition de la traite*, comme premier acte d'un système tendant à supprimer complétement l'esclavage.

russe consiste en terres et en paysans; elle se partage à chaque génération, de telle manière qu'une faible part étant réservée pour les filles (le quatorzième, quel que soit leur nombre), *le reste est distribué en parts égales entre tous les fils*. Ce régime repose sur la négation du droit d'aînesse, sur l'abolition du privilége de propriété territoriale dans toute famille un peu nombreuse. Que deviendrait la pairie anglaise sous le régime du code Napoléon? Ce que sont devenus les ducs et pairs de France. Si la noblesse russe a pu résister à ce principe actif de dissolution, cela tient à diverses causes qu'il est bon de signaler. D'abord, les héritages comprenant généralement en Russie d'immenses domaines et la population s'y développant rapidement, il a dû arriver que l'étendue de terre mise en culture et le nombre des serfs cultivateurs se sont trouvés notablement accrus à la fin de chaque génération. La dot apportée par les femmes a dû aussi contribuer à l'augmentation des biens de certaines familles. — Les largesses des empereurs et impératrices jusqu'au règne de Catherine II ont puissamment aidé à rétablir nombre de fortunes détruites, et à reconstruire des héritages déjà affaiblis par la division. La confiscation des propriétés privées dans les pays conquis, à dater du règne de Catherine, a également servi à refaire la fortune de bien des familles nobles appauvries. Si la noblesse a ainsi perdu quelques-uns des moyens *vicieux* qui lui étaient offerts de lutter contre le principe de dissolution contenu dans la loi des héritages, elle en a trouvé de nouveaux, — les uns *inoffensifs*, c'est-à-dire le développement naturel de la population des paysans appartenant à la famille, l'acquisition par mariage, la transmission de l'héritage à un fils unique, — les autres *honorables*, c'est-à-dire l'économie dans les dépenses des familles, trop souvent accoutumées à un luxe désordonné, l'entrée enfin d'un certain nombre de seigneurs dans la carrière industrielle. Cette situation nouvelle faite aux familles nobles a eu plusieurs conséquences par lesquelles se précise l'état actuel des propriétaires, des classes moyennes et des serfs en Russie.

Parmi les propriétaires, c'est la couronne qu'il faut nommer en première ligne. Or la *couronne* a accru sa puissance non-seulement par l'absorption des derniers priviléges de la noblesse et de ce qui restait d'indépendance au clergé, mais encore par le rapide accroissement du nombre de ses paysans ou *serfs propres*. Les paysans de la couronne, quoique fréquemment maltraités et pressurés par les intendans impériaux, et quoique plus pauvres, dans bien des provinces, que les paysans de certains seigneurs riches et généreux, se considèrent comme affranchis par ce fait seul qu'ils appartiennent à l'empereur, leur maître et le maître de tous. Il ne les vendra pas, il ne peut vouloir que leur bien-être. S'ils sont misérables, oppri-

més, ce n'est pas sa faute, c'est qu'il l'ignore; mais tôt ou tard ils obtiendront de lui *justice* ou plutôt *faveur*, car l'idée de justice est encore peu répandue en Russie.

La *noblesse* a perdu non-seulement tout privilége politique, mais, sauf de rares exceptions, sa grande existence territoriale. On peut la diviser en trois catégories, suivant la fortune : *les familles restées riches, — les nobles de fortune moyenne, — les nobles appauvris.*

Les *familles restées riches* sont assujetties à servir pour le grade. En effet, un prince issu de Rourik (et il en reste), mais qui n'aura encore que l'épaulette de sous-lieutenant, jouira de moins de considération dans l'armée, à la cour, dans le monde russe, malgré son nom et une grande fortune, que tel petit noble, tel descendant d'un chef tartare, ou même tel fils d'un serf affranchi qui sera parvenu au grade de général, et qu'on qualifie d'*excellence*.

Les *nobles de fortune moyenne* ont à choisir entre trois genres de vie. Il en est qui gardent leurs habitudes de luxe après comme avant la division de leur fortune. Ceux-là exploitent de plus en plus leurs paysans, en attendant le moment de les vendre et de se réfugier ensuite dans quelque grade ou emploi sollicité auprès du maître. Il en est d'autres qui vivent d'économie, ce qui est dur, quoique méritoire. On dit en Russie : — Après une génération prodigue, une génération avare! Cette vie modeste est un expédient, mais c'est la négation de tout esprit d'indépendance, l'abdication de toute prétention politique ou aristocratique. Il en est encore qui établissent des manufactures de toile ou de drap, des exploitations de mines, des fabriques de sucre de betterave, ou même qui se font banquiers et négocians. Ceux-là prennent certainement le parti le plus sage, et lorsqu'ils se mettent sérieusement au travail (ce qui n'est pas encore très commun), on peut dire qu'ils entrent dans la voie la plus honorable. Toutefois, quoique la carrière industrielle ne leur enlève pas le titre aristocratique, ils perdent en réalité le caractère de nobles. Ils s'élèvent moralement, mais ils dérogent politiquement.

Viennent enfin les *nobles appauvris*. Il y a des nobles de cette catégorie dans les provinces, il y en a même dans les grandes villes. Ceux des provinces se résignent à végéter dans leur dernier village, écorchant leurs derniers paysans, et réduits quelquefois à porter envie aux serfs de leurs voisins plus riches. Quant à ceux des villes, élevés au milieu du luxe et réduits à la pauvreté par la prodigalité de leur père ou par le rapide accroissement de leur famille, quelle misérable existence que la leur! Qu'on se figure un jeune homme vain et léger, avide de jouissances, habitué à commander et à ne se refuser ni laquais nombreux, ni maîtresses, ni chevaux, ni vin de Champagne; qu'on se figure ce jeune homme réduit à vivre de

quarante ou cinquante paysans!... Pauvre gentilhomme, pauvres paysans!

D'après cette situation faite aux nobles par la couronne, on peut déjà comprendre quelle est celle des *marchands* et des *serfs*. Quant aux marchands, il y a peu de chose à en dire. Le seul fait qu'il importe de noter dans cette classe, et qui soit la conséquence du nouveau régime, c'est sa tendance à se rapprocher de la noblesse. Pendant que certains nobles entrent avec des allures quelque peu légères dans l'industrie, le marchand enrichi fait raser le menton de son fils et s'applique sournoisement à lui obtenir l'accès de la classe supérieure. Le noble industriel, s'il quitte la carrière des emplois publics, redescend à la septième classe, celle au-delà de laquelle la noblesse cesse d'être héréditaire. Le marchand qui introduit son fils comme surnuméraire dans quelque administration le fait débuter dans la quatorzième classe; heureux le jeune homme qui s'élève jusqu'à la huitième classe, puis qui peut, à force de persévérance et de protections, franchir le terrible intervalle qui sépare celle-ci de la septième!

Les *serfs* russes ne peuvent être vendus qu'avec la terre, *s'ils sont mariés*. Aussi longtemps qu'ils ne le sont pas (et ils ne doivent se marier qu'avec l'assentiment du maître), ils peuvent être vendus isolément, filles et garçons. Il suffit que le maître les qualifie de *gens de maison*, pour qu'à ce titre il puisse disposer d'eux contre argent, comme d'un cheval, d'une vache ou d'un chien. Aussi le paysan russe a-t-il toujours hâte de marier ses enfans, et ceux-ci aspirent-ils de très bonne heure au mariage. La grande ambition des jeunes gens des deux sexes, c'est d'être *serfs*, et ils ont bien raison, car tant qu'ils ne le sont pas, tant qu'ils sont *gens de maison,* ils sont *esclaves*. N'être *qu'une chose* et devenir un *homme* même *asservi*, c'est un progrès! A la vérité, le seigneur est intéressé, de son côté, à marier de bonne heure les paysans, puisque c'est à dater du mariage qu'ils lui paient une redevance, soit en argent, soit en nature. Néanmoins leur sort dépend uniquement de la situation du noble. Si celui-ci est pressé d'argent, il préférera un billet de 1,000 francs à un accroissement de revenu de 50 francs, et dans ce cas le jeune homme sera vendu; il y a des jours de marché pour cela. Si le seigneur est riche ou si c'est un homme rangé, on marie le paysan, et on lui assigne son lot à défricher, sa rente à payer. Cette rente n'est pas toujours considérable. Il y a en Russie des familles riches, possédant des terres fertiles, et qui ne prélèvent sur leurs paysans qu'une redevance minime, presque insignifiante. Des hommes généreux, parmi leurs ancêtres, se sont volontairement imposé la loi de ne jamais augmenter les charges de leurs paysans, et les fils ont

religieusement suivi cette tradition de bienfaisance et de désintéressement. C'est dans ces domaines privilégiés qu'on rencontre des paysans enrichis, des demeures de serfs ornées de colonnades de plâtre. Ce ne sont pas ces seigneurs si humains qui vendraient leurs jeunes esclaves : ils en appellent quelquefois des centaines pour le service domestique de leurs habitations princières à Saint-Pétersbourg ou à Moscou; mais dès que ces jeunes gens sont en âge de se marier, le maître défère ordinairement à leur vœu et les renvoie par couples au village, où ils vont grossir le nombre des colons.

Il semble que sur ces terres et parmi ces populations placées dans des conditions si favorables (malheureusement exceptionnelles), la servitude ne puisse présenter aucun de ses aspects hideux. Hélas! il est des institutions vicieuses que rien ne peut corriger, et voici ce qui arrive, non pas exclusivement sur ces heureux domaines, mais là plus souvent qu'ailleurs. Le père de famille qui s'enrichit en cultivant avec les siens un lot déterminé, une étendue de terre limitée, calcule qu'il lui serait facile d'en exploiter davantage et que son profit annuel s'en accroîtrait en proportion. Son fils aîné est en service à Moscou, chez le prince : quand il reviendra, il s'établira pour son propre compte, et il n'y aura pas à partager avec lui; mais son second fils *n'a que dix ans :* s'il peut le faire admettre comme *bon à marier,* il obtiendra un lot de terre pour ce nouveau colon, et l'exploitera à son profit jusqu'à ce que celui-ci soit en état de le cultiver lui-même. Il le propose donc à l'intendant du bon seigneur, comme un jeune homme à pourvoir. L'intendant, qui a des terres disponibles et qui ne voit dans ce mariage précoce que l'accroissement de revenu qui en résultera pour son maître, n'a garde d'élever la moindre objection. Quant au pope ou prêtre qui doit consacrer le mariage, il est parfaitement aux ordres du seigneur, de l'intendant et de tout colon qui veut bien lui faire un cadeau *pour l'eau-de-vie* (*na vodkou*), en sus du casuel alloué pour la cérémonie. Le mariage de l'enfant est célébré sans difficulté. Toutefois, si l'époux n'est pas nubile, l'épouse l'est ordinairement; elle entre dans la famille, et en attendant que son mari grandisse, c'est le *beau-père* qui le remplace auprès d'elle, et de ces rapports incestueux, de ces ménages sans nom, il résulte qu'à peine le jeune mari a-t-il de la barbe, il se voit déjà entouré d'enfans ayant toutes leurs dents. Il ne se plaint pas, car dans quelques années il agira lui-même comme a fait son père, et l'on conçoit que sa femme n'y trouvera pas à redire, l'usage lui étant connu par expérience et les profits qu'il rapporte lui tenant lieu de moralité. Je ne saurais dire si cette promiscuité systématique est plus ou moins révoltante que celle des esclaves noirs. Je regrette d'ajouter qu'il est impossible que le seigneur ignore ce qui se passe

dans ses domaines; au lieu de le tolérer et d'en percevoir sa part de profits, peut-être ferait-il mieux d'augmenter la redevance annuelle de ses paysans, en leur assignant des lots de terre plus étendus.

Quant à ceux qui vendent leurs jeunes paysans, ils ont trouvé un nouveau débouché à mesure que les manufactures se sont multipliées et que les marchands ont obtenu l'autorisation d'acheter des centaines et des milliers d'âmes pour en faire des ouvriers de fabrique. Ces achats, ayant pour but d'acquérir l'homme sans la terre, ont donné une bien plus grande activité à ce commerce d'esclaves que lorsqu'il ne s'agissait que de serviteurs domestiques. En outre, pour le peuplement de la steppe et d'autres contrées incultes, il s'opère journellement des déplacemens partiels de population dans lesquels les liens de famille sont aussi rudement froissés que dans le trafic des esclaves noirs en Amérique. Combien de jeunes paysans russes sont subitement enlevés sous un prétexte ou sous l'autre, et pour toujours, à l'affection de leurs parens et à leur premier amour! combien de jeunes filles arrachées à la tendresse maternelle et à celle de leur fiancé, pour être livrées aux caprices d'une maîtresse fantasque ou cruelle, ou pour assouvir la fantaisie de quelque jeune débauché ou de quelque vieux libertin!

Les paysans russes peuvent ainsi se diviser en trois classes : — un certain nombre de paysans satisfaits sous le rapport matériel, parce qu'ils appartiennent à des maîtres riches et généreux et qu'ils cultivent de bonnes terres très modérément taxées, mais qui ne peuvent, quel que soit l'accroissement de leur pécule, contraindre le maître à les affranchir;

D'autres paysans, en plus grand nombre, lourdement taxés et sévèrement exploités, mais se *tirant encore d'affaire* à force d'industrie et de privations;

Enfin une immense majorité de paysans misérables, pressurés, opprimés, torturés de cent façons, résignés jusqu'à l'abrutissement et pourtant dignes d'une profonde pitié, car en cet état d'abjection ils sont encore bien supérieurs à la race noire, dont la pitié de l'Europe a obtenu l'affranchissement.

Qu'a donc produit la bonne volonté du gouvernement? qu'a donc fait la sollicitude de certains seigneurs pour les serfs? Leur condition matérielle s'est améliorée sans doute, mais leur condition sociale a été sans cesse en empirant. On les a vus d'abord colons, exclus du droit de propriété, mais libres de leurs personnes; ensuite serfs attachés à la glèbe, fixés sur le sol qu'ils cultivaient, et arbitrairement taxés; puis serfs obligés de céder leurs enfans comme esclaves en tant que *gens de maison*, puis encore serfs *ouvriers de fabrique*, et toujours arbitrairement taxés; enfin serfs *transportables*, comme co-

lons, à de grandes distances, sur des terres incultes et ingrates, sous des climats à eux inconnus, loin de leurs habitudes et de leurs souvenirs, se transformant ainsi de plus en plus de *serfs* en *esclaves!*

Quel système de gouvernement une pareille situation imposait-elle, en plein XIXe siècle, aux hommes assis sur le trône de Pierre le Grand et de Catherine? Nous avons déjà dit quelle avait été la politique de la couronne vis-à-vis des nobles et des serfs : — affaiblir les uns en supprimant les largesses d'âmes, — améliorer le sort des autres, en renonçant toutefois à une émancipation immédiate. Une étude plus attentive des divers élémens de la société russe eût mis le gouvernement russe sur la voie d'une politique plus libérale et plus intelligente. Au lieu de s'épuiser en vains efforts pour exécuter le testament de Pierre le Grand en dépit des progrès accomplis et des difficultés survenues, ne valait-il pas mieux se placer résolument sous l'empire de nécessités nouvelles, transformer une œuvre impossible sans songer à l'achever? Le duc de Raguse, envoyé par Charles X pour assister au couronnement du tsar Nicolas, s'écria un jour après une entrevue avec ce prince : « C'est Pierre le Grand civilisé! » Le mot fit fortune, mais ce n'était malheureusement qu'une flatterie. Il indiquait cependant au pouvoir impérial la vraie direction qu'il pouvait suivre.

Si Pierre Ier a mérité le surnom de grand, c'est pour avoir tenté de civiliser la Russie; ce n'est point pour lui avoir tracé un chimérique programme de conquêtes. Ses grands travaux publics, ses réformes administratives, ses guerres en tant que destinées à développer la Russie dans ses limites naturelles, toute cette partie du programme de Pierre a droit à nos éloges. Quant à ses rêves de conquête indéfinie, d'éducation d'un peuple par l'absolutisme, toute cette conception étrange, reprise de nos jours avec acharnement, est au contraire radicalement vicieuse. Au lieu d'épouser le préjugé russe, le devoir du tsar Nicolas était de tourner ses yeux sur les portions les plus civilisées de son empire, d'y prendre son point d'appui, pour procéder à cette œuvre si délicate et si ardue de la transformation du système autocratique. Ce qui le poussa dans une autre voie, ce fut, nous le savons, l'enthousiasme qu'il vit éclater à son avénement, non parmi la foule suspecte des courtisans, mais dans le peuple russe lui-même. On comprend jusqu'à un certain point qu'il ait un moment cru devoir s'assurer un auxiliaire en acceptant quelques-uns des rêves de ce pauvre peuple, si dévoué de corps et d'âme à son empereur, et n'ayant que lui pour providence! Au bruit des acclamations populaires, que Nicolas se soit senti russe, qu'il ait subi alors l'ascendant du parti national à l'exclusion de toute autre influence, — c'est un fait qui n'a rien que d'explicable. Ce qui

est sévèrement répréhensible, c'est d'avoir persisté de sang-froid dans une marche dont il était aisé de reconnaître les périls; c'est d'avoir adopté le *préjugé russe* comme une règle immuable, d'avoir fait succéder le parti pris à un entraînement naturel. En présence d'une population composée de *Russes* proprement dits (1), de Polonais, de Finnois, de Courlandais, il eût fallu prendre pour point de départ des progrès à accomplir l'*état social moyen* des trois derniers groupes qui représentaient dans l'empire le plus haut degré de civilisation, améliorer l'état social de la portion polonaise, finnoise et germanique de la Russie, puis accélérer dans le même sens le mouvement progressif de la portion russe. En d'autres termes, élever les Russes au niveau des Allemands, Finnois et Polonais, telle était la tâche à remplir. Nicolas fit malheureusement tout le contraire, et, entraîné par son patriotisme moscovite, il prétendit abaisser les races les plus intelligentes au niveau de la race la moins avancée. Sa politique intérieure fut dès-lors hérissée d'obstacles, et l'application de son système eut pour conséquence naturelle d'étendre sur le lit de Procuste une moitié des populations gouvernées par le tsarisme.

Dès les premières années de son règne, et sans provocation, Nicolas Ier commença par supprimer, au mépris des traités (2), tous les priviléges, toutes les franchises des populations germaniques et scandinaves qui dépendaient de l'empire, et par les soumettre complétement au régime russe. Plus tard, il profita de l'insurrection de la Pologne (en 1831) pour abolir la constitution concédée par Alexandre à ce pays sous la garantie du congrès de Vienne, et pour substituer au code Napoléon, jusque-là conservé dans le royaume de Pologne, les lois civiles de l'empire russe. Enfin, dans une partie de la Pologne et de la Lithuanie, il contraignit les *uniates* ou grecs unis à l'église romaine à méconnaître la voix de leur conscience religieuse en renonçant à leur culte, en acceptant pour directeurs, au lieu des évêques et des prêtres fidèles à la doctrine traditionnelle, des évêques et des prêtres russes, en qui ils n'avaient aucune confiance et qui leur inspiraient de l'aversion. Tels furent les actes qu'entraîna

(1) La population de l'empire russe comprend : 1° des Russes proprement dits ou anciens Moscovites avec les groupes annexes des *Petits-Russiens* et des *Cosaques*, — tous grecs, la plupart serfs; — 2° des Polonais et Lithuaniens, de race slave, mais parlant des langues différentes, catholiques romains ou grecs unis, les uns serfs affranchis ou en voie de l'être, les autres libres; — 3° des *Finnois*, de race scandinave, protestans et libres; — 4° des Courlandais, de race germanique, protestans et libres.

(2) Capitulation de Riga en 1710, paix de Nystad en 1721, — en ce qui concerne la Livonie et l'Esthonie. — Concession spontanée de Catherine II en 1795 en ce qui touche la Courlande. — Et quant à la Finlande, manifeste d'Alexandre en 1809, renouvelé en 1816, confirmé par Nicolas en 1826.

l'adoption d'un système de politique intérieure destiné à faire prévaloir sans exception le régime russe, même dans les parties de l'empire dotées d'institutions conformes à une civilisation plus avancée. Décidé à s'appuyer sur ce qu'il regardait comme le vrai *parti russe*, l'empereur Nicolas lui donna les gages d'un dévouement qui ne recula ni devant le mépris des traités, ni devant les conséquences d'une intervention tyrannique dans les matières du culte et de la foi. Une fatale méprise sur la destinée et sur les intérêts de ses peuples entraîna dès-lors dans une série de fautes et de violences inouies un prince animé d'intentions généreuses, fils et époux de vertueuses princesses allemandes, doué d'un esprit élevé, dont l'éducation et les conseils d'hommes éminens avaient de bonne heure mûri les qualités. Comment expliquer de telles contradictions? Par ce système russe dont l'empereur Nicolas se fit l'aveugle instrument. Civiliser par l'action d'un pouvoir sans limites, tel fut le rêve qui l'obséda et qui devait le perdre. Tandis qu'à l'occident la civilisation était l'œuvre et l'honneur des forces collectives, le système autocratique prétendait s'en faire en Russie le seul dispensateur, et réclamait à ce titre une obéissance absolue. Que devait-il arriver? Partout ailleurs la législation civile et pénale était améliorée, les droits et la liberté des citoyens étaient étendus; tout en s'entourant de garanties plus nombreuses, la justice se simplifiait. En Russie, Nicolas Ier, comme Catherine II, ne réussissait qu'à doter son pays de lois informes et souvent contradictoires : procédure ruineuse et sans publicité, pénalité barbare, vénalité du corps judiciaire, tyrannie de la police, aucun de ces abus ne disparaissait. Le sort des serfs, malgré les bonnes intentions de l'empereur, était de plus en plus assimilé au plein esclavage; leur état moral ne faisait qu'empirer. On peut donc affirmer qu'à l'intérieur de la Russie le système de Pierre Ier est aujourd'hui jugé par ses effets. Aujourd'hui, comme à la mort de Pierre, il reste au gouvernement de cet empire une classe supérieure à moraliser, une classe moyenne à éclairer, une classe inférieure à affranchir. Les moyens de civilisation introduits il y a deux siècles en Russie étant condamnés par une si décisive expérience, le gouvernement russe ne peut-il reconnaître qu'il s'est trompé, revenir sur ses pas et chercher le progrès de son pays dans une autre voie?

III.

La même politique qui, sur le territoire de la Russie, s'est investie d'une autorité illimitée, semble revendiquer la suprématie en Europe. Si le servage et l'ignorance sont les conditions du système autocratique à l'intérieur, la guerre et la conquête sont ses condi-

tions d'existence et de développement au dehors. On sait comment il a rempli les unes; il faut se demander s'il peut remplir les autres. Puisque nous parlons de guerre et de conquête, c'est de force matérielle qu'il s'agit, et c'est à ce seul point de vue que nous examinerons un moment l'état de la Russie, comparé à celui des autres pays de l'Europe.

La Russie possède incontestablement un puissant système militaire, mais les informateurs les plus dignes de foi ont constamment et notablement varié sur le chiffre qu'ils attribuaient à l'armée russe et aux dépenses qu'elle entraînait annuellement. Un publiciste accrédité (1) assurait, il y a plusieurs mois, que l'armée russe, déjà forte de huit à neuf cent mille hommes, serait prochainement portée à douze cent cinquante mille, et que la dépense, étant en moyenne de 400 francs par homme et par an, s'élèverait ainsi à 500 millions de francs après cet accroissement. Il n'a pas dit si ce chiffre comprenait la solde du haut état-major, les frais du matériel et le surcroît des charges provenant de l'état de guerre. Néanmoins ces données ont une sorte de valeur officielle, et il faut reconnaître qu'elles diffèrent essentiellement de ce que le public croyait jusqu'à ce jour savoir sur ce point. On s'en convaincra par les indications recueillies antérieurement à celles du publiciste russe. En 1820, Busse, dans son *Journal historique et politique de la Russie,* portait le chiffre de cette armée, *sur le pied de paix,* à un million trente-neuf mille cent dix-sept hommes, y compris l'armée polonaise pour cinquante mille hommes. Hassel, dans ses *Tables statistiques* publiées à Weimar en 1826, se bornait à reproduire ces chiffres. L'auteur des *Élémens de statistique et de la science d'état* (2), le président Malchus, indiquait pour le pied de paix six cent dix mille hommes seulement, et pour le pied de guerre un million huit cent mille hommes. La différence entre les données extrêmes de ces calculs est considérable; elle va jusqu'à quatre cent vingt-six mille hommes. On n'était pas mieux d'accord sur les dépenses de cette armée, et tandis que Hassel les évaluait à 22,500,000 fl. (monnaie de convention), soit par homme une dépense moyenne annuelle de 59 francs 15 centimes, ou une dépense quotidienne de 16 centimes, l'empereur Nicolas accusait même un chiffre inférieur, lorsqu'en présentant sur la place du Kremlin au duc de Raguse, le jour de son couronnement, un grenadier de sa garde armé de pied en cap, il lui disait à voix haute : *Cela me coûte 15 centimes par jour !* Le maréchal ne répondit pas, mais sur sa mobile et intelligente physionomie on put lire plus d'étonnement peut-être que

(1) M. Tegoborski.

(2) *Statistik und Staatenkunde,* ouvrage publié à Stuttgart en 1826.

d'admiration. L'évaluation impériale représentait une dépense annuelle de 54 francs 75 centimes par homme!

Évidemment les données récemment fournies par M. Tegoborski sont plus admissibles que les calculs dont nous venons de signaler les nombreux désaccords. D'après ces données, c'est une dépense quotidienne de 1 franc 10 centimes par homme qui devrait servir de base aux évaluations générales sur les dépenses de l'armée russe. Même en admettant qu'il y ait là encore quelque exagération intéressée, on peut sans difficulté accorder ce fait : que l'armée russe est plus nombreuse et moins coûteuse que celle d'aucun état de l'Europe. Reste à examiner quelle est sa valeur morale; mais en présence des événemens qui se poursuivent, cet examen est-il nécessaire, et des résultats considérables n'ont-ils pas déjà répondu? Tant que l'armée russe a rencontré devant elle soit des populations asiatiques, comme en Perse, soit des insurgés très inférieurs en nombre, en matériel de guerre et en ressources financières, comme en Hongrie et en Pologne, la lutte a dû se terminer à son avantage; mais en présence de nations civilisées, la supériorité du nombre ne peut tenir lieu de cette autre supériorité qu'assure l'intelligence appliquée à l'art militaire, ainsi qu'au perfectionnement des armes et des engins de guerre. L'armée russe a beau être nombreuse et pourvue d'un puissant matériel, elle a beau porter devant l'ennemi une résignation, une persévérance proportionnées aux plus rudes épreuves : la loi qui a toujours fait prévaloir la force intelligente sur la force aveugle, —les Anglais sur les Afghans, les Français sur les Arabes, les Russes eux-mêmes sur les Persans, — cette loi trouve dans la lutte actuelle une nouvelle occasion de s'appliquer, et la Russie doit regretter dès ce moment d'avoir provoqué une si éclatante expérience.

Outre l'armée, la Russie a, nous le savons, deux forces défensives dont il faut tenir compte : le *climat* et les *distances*. Contre la guerre d'invasion, ce sont là, sans contredit, des armes redoutables; mais l'empire n'en a pas moins ses parties vulnérables, que la guerre maritime est surtout appelée à découvrir, et dont elle a déjà su atteindre quelques-unes. Il reste donc établi que la puissance militaire de la Russie, même avec la supériorité du nombre, même avec un entretien des moins coûteux, reste encore inférieure à la tâche gigantesque pour laquelle l'ambition des tsars l'a désignée.

La puissance militaire n'est pas la seule base du système autocratique appliqué à la conquête : la puissance financière a aussi sa place à tenir dans ce grand effort. Nous devons donc examiner les ressources de la Russie en argent, comme nous venons de compter ses ressources en hommes. Cette partie de notre étude est facilitée par des travaux dont les lecteurs de la *Revue* n'ont pas certainement

perdu la mémoire (1). Il n'y a point à revenir sur une discussion aujourd'hui terminée, et qui, en atténuant sur quelques points les propositions énoncées par M. Faucher, les a laissé subsister pleines de force dans leur ensemble. Ce qui nous est acquis, ce que nous voulons surtout mettre en lumière, ce sont les données nouvelles qu'on peut tirer, malgré des réticences habilement calculées, des chiffres et des appréciations de M. Tegoborski.

Évaluées à 340 millions de francs il y a trente ans par Hassel et Malchus, les recettes de la Russie ne dépassaient pas il y a quinze ans, suivant l'écrivain russe, 655 millions de francs (163 millions 781,000 roubles jusqu'en 1839). Il y a deux ans, en 1853, suivant le même publiciste, ces recettes se seraient élevées à 897 millions 232,000 francs (224,308,000 roubles). Dans ce même budget, les dépenses de l'armée, pour un effectif d'environ neuf cent mille hommes, figuraient pour 336,800,000 francs, et celles de la marine pour 57,600,000 francs, — ensemble 394,400,000 francs. Avec une augmentation éventuelle de l'armée de terre, pouvant nécessiter une dépense de 200 millions (450,000 hommes ajoutés à l'armée de terre), le budget militaire de 1854 devait donc atteindre à 594 millions. M. Tegoborski admettait que ce chiffre pourrait être dépassé, et il est évident en effet que les dépenses militaires en temps de guerre ne comprennent pas seulement l'entretien de l'effectif, mais les *frais de troupes en marche*, de *matériel*, de *munitions*, etc. L'écrivain russe ne propose aucun chiffre pour ce chapitre : nous croyons ne rien exagérer en évaluant cette nouvelle source de dépenses à 100 millions, — ce qui porterait les dépenses totales de la Russie pour 1854 à une somme de 1,200 millions.

Le chiffre normal des recettes en 1853 étant de 897,232,000 fr. d'après M. Tegoborski, et suivant lui la diminution des recettes en 1854 devant être au maximum de 57 millions de fr., le revenu de la Russie serait réduit en somme ronde à 840 millions. En tenant compte de ressources nouvelles obtenues par une émission de *billets de série* assurant un accroissement de recettes de 60 millions, en tenant compte aussi du produit de l'emprunt russe (2) pour 100 millions, d'un prélèvement sur les biens du clergé et des dons volontaires pour 100 millions, on arrive à compléter, en regard d'une dépense prévue de 1,200 millions, un revenu de 1,100 millions pour la première année de la guerre soutenue par la Russie. C'est donc un

(1) Voyez, sur *les Finances de la guerre*, les études de M. Léon Faucher, ancien ministre de l'intérieur, et un écrit de M. Tegoborski, répondant comme publiciste russe à M. Faucher, livraisons du 15 août et du 15 novembre 1854.

(2) M. Tegoborski avoue que les circonstances n'étaient pas favorables à cet emprunt, et que les souscriptions avaient éprouvé quelques interruptions momentanées.

déficit de 100 millions pour une première campagne, — déficit inférieur à celui que prévoyait M. Léon Faucher, mais qui, à la fin de 1855, atteindra des proportions bien plus considérables. Il n'est pas possible en effet d'accepter comme fondées pour cette année les prévisions qui ajoutent aux 840 millions de recettes ordinaires pour 1854 160 millions de recettes extraordinaires. Ces ressources extraordinaires ne pourront atteindre que la somme ronde de 60 millions au plus, et le chiffre total, réduit à 900 millions, créera pour 1855 un déficit de 300 millions, auquel il faudra pourvoir par l'*emprunt* ou par l'*impôt*, à moins de l'ajouter à la *dette flottante*. Voyons ce que ces moyens ont de praticable, en commençant par l'*emprunt* et la *dette flottante*.

La dette consolidée de la Russie ne dépassait pas 1,600 millions de francs avant le dernier emprunt, qui, n'ayant pas été rempli intégralement, ne doit pas l'avoir accrue de plus de 100 millions. « Une aggravation de la dette russe de 1 ou 2 milliards de francs pendant la durée de la guerre ne serait point, a-t-on dit, en disproportion avec les ressources de l'empire. » Que le gouvernement russe s'estime solvable pour telle somme que ce soit, là n'est point la question : ce qui est certain, c'est que les capitaux étrangers ont refusé de s'engager dans l'emprunt russe au commencement de la guerre pour une somme de 200 millions. Comment donc supposer qu'une fois la guerre engagée et malheureuse, ils s'y engageront pour *deux milliards?* Sans doute la Russie trouverait à emprunter des centaines de millions pour les travaux de la paix; mais pour élever des forteresses, pour entretenir la guerre, il est permis de douter qu'elle trouve du crédit en Europe.

La ressource de l'emprunt au dehors lui étant refusée, s'adressera-t-elle aux capitaux nationaux, c'est-à-dire à la dette flottante? Mais quelle assistance le gouvernement russe pourrait-il trouver dans ce mode d'emprunt à courte échéance? Même en admettant les réductions proposées par M. Tegoborski dans les chiffres de M. Léon Faucher, la dette flottante paraît tendue, en Russie, à un degré presque incroyable. Outre la portion de la dette flottante qui consiste dans la circulation de *billets de série* et qui ne s'élève qu'à 300 millions de francs (75 millions de roubles) suivant M. Tegoborski, il y a la circulation du papier-monnaie, ou billets de crédit, représentant 800 millions, non autrement garantis que par le crédit de l'état (1), et qui, ajoutés à la dette représentée par les billets de série, forme un total de 1,100 millions. Ce chiffre, déjà excessif, est loin cepen-

(1) Suivant M. Tegoborski, la circulation du papier-monnaie à la fin de septembre 1854 était de 345,927,000 roubles; le dépôt monétaire de la forteresse de Saint-Pétersbourg était de 146,867,000 roubles; le découvert était ainsi de 199,064,000 roubles.

dant de représenter toute la dette flottante russe. Il existe dans l'empire, *sous la garantie expresse du gouvernement*, des établissemens de crédit, — *lombards, banques* et autres, — débiteurs d'une masse de capitaux déposés en compte-courant à 4 pour 100 par année, s'élevant ensemble, suivant le rapport du ministre des finances russe, au 1er janvier 1853, à 806,683,233 roubles, ou 3,224,332,932 francs, immédiatement exigibles. Et cette somme énorme ne se trouve représentée, dans les divers établissemens dont nous parlons, que par des titres de placemens, la plupart hypothécaires, dont la valeur n'est réalisable qu'à longs termes et par annuités. Comme l'a très bien dit M. Faucher, ces établissemens « prêtent en dette fondée et empruntent en dette flottante, » de telle sorte que si tous les créanciers réclamaient à la fois le remboursement de leurs dépôts, les débiteurs directs se trouvant hors d'état d'y faire face, il y aurait aussitôt recours en garantie contre le gouvernement, qui serait tenu d'y pourvoir (1).

La conséquence irréfutable d'un tel état de choses, c'est que le gouvernement ne peut demander un surcroît de ressources financières ni à l'emprunt ni à la dette flottante. Reste l'impôt. C'est avec ce dernier expédient financier qu'il s'agit de parer à un déficit qui était de 100 millions de francs à la fin de 1854, et qui doit s'accroître de 300 millions au moins par chaque nouvelle année de guerre.

Selon le publiciste russe dont nous prenons les données pour base, « la matière imposable est loin d'être épuisée en Russie comme dans beaucoup d'autres pays. » Le tabac rapporte moins de 12 millions de francs, le sel en produit moins de 40, les patentes n'en fournissent que 16, — d'où l'on conclut que ces matières peuvent être aisément surtaxées et rendre plus à l'état. Ce raisonnement est-il fondé?

La consommation du tabac est moins répandue en Russie qu'en Allemagne, en France et en Espagne, surtout parmi les classes inférieures, chez qui elle diminuerait rapidement, si le prix en était exhaussé par une aggravation de l'impôt qui la frappe. On peut croire que la plus forte partie du produit actuel de cet impôt provient de l'importation des cigares de La Havane, consommés par les classes riches et déjà lourdement taxés. En somme, il serait difficile d'ob-

(1) M. Tegoborski, parmi les argumens qu'il présente contre la possibilité d'une demande subite de remboursement, cite la confiance dont jouissent les établissemens dépositaires. Si robuste qu'elle soit, cette confiance ne saurait être à toute épreuve. Il écarte de la dette flottante les dépôts appartenant à des établissemens publics, institutions et corporations placées sous la tutèle du gouvernement. Avec ces réductions, le chiffre de la dette tomberait à 3 milliards 200 millions de francs, et resterait encore effrayant. Remarquons en outre que la somme des dépôts a été très peu accrue en 1854, et qu'elle ne comprenait pas les dépôts du royaume de Pologne, s'élevant à 138 millions de francs.

tenir par une taxation nouvelle le double du produit actuel, c'est-à-dire un surcroît de revenu de 10 à 12 millions de francs.

Le sel au contraire est surtout consommé par le pauvre paysan, qui le trouve déjà bien cher. Une augmentation d'impôt sur cet article de première nécessité serait donc impopulaire au plus haut degré. Il serait impolitique, sinon imprudent, de chercher à en retirer autre chose qu'un surcroît de revenu équivalent à celui de l'article précédent, c'est-à-dire 10 ou 12 millions de francs.

Quant aux patentes, si elles ne rapportent qu'une modique somme, ce n'est pas qu'elles soient faiblement taxées en Russie; elles y sont au contraire fort lourdes, mais l'impôt ne pèse que sur les banquiers, manufacturiers, négocians et marchands proprement dits. Cette classe étant peu nombreuse comparativement aux états où l'industrie est plus développée, c'est cette infériorité numérique, et non pas la modicité des cotes, qui explique le faible chiffre du produit. Pour l'élever notablement, il faudrait étendre la taxe aux moyennes et infimes catégories de travailleurs qui la supportent dans d'autres pays; mais cette mesure serait difficilement applicable : elle aggraverait le sort de plusieurs millions de trafiquans, la plupart serfs, et dont la condition touche déjà à la misère. Admettons toutefois que par extension ou élévation de la taxe des patentes on arrivât à en doubler le produit en temps de guerre. Le total de ces pénibles accroissemens de revenu tirés de l'impôt des tabacs, de celui du sel, de celui des patentes, serait de 36 à 40 millions de francs; il y aurait à peine de quoi couvrir le déficit de la douane, évalué à 24 millions de francs pour 1854, et qui a dû aussi s'aggraver notablement en 1855. Ce ne sont point là, on le voit, des ressources sérieuses. Les présenter comme telles, ajouter que « en quatorze ans, de 1839 à 1853, les recettes ordinaires du budget russe ont offert un accroissement de plus de 36 pour 100 sans aucune augmentation des impôts existans, » c'est vouloir donner le change sur la réalité d'une situation dont il nous reste à montrer un des côtés les plus graves.

La principale source du revenu public en Russie est la ferme du débit des boissons, ou, suivant l'expression usuelle, la *ferme de l'eau-de-vie*. Ce produit net forme le tiers des recettes totales. Les contrats entre le gouvernement et les traitans de cette ferme productive sont périodiquement renouvelés à des époques assez rapprochées. Or, si dans le cours de quatorze années (de 1839 à 1853) ces contrats ont été renouvelés plusieurs fois, et chaque fois avec des augmentations considérables au profit du gouvernement, si pour obtenir ces augmentations le ministre a accordé aux traitans de nouvelles conditions d'où résulte une surcharge réelle pour les consommateurs, ces actes de gouvernement, cette série d'opérations

de plus en plus onéreuses pour le public payant constituent une véritable aggravation de l'impôt. Ne pas tenir compte de cette circonstance des contrats aggravés, c'est, nous le répétons, commettre une grande erreur. Cela est évident pour qui sait qu'avant la période de 1839-53, le produit annuel de la ferme des boissons n'avait pas dépassé 200 millions, et qu'il s'est élevé (d'après les évaluations de M. Tegoborski) à 328 millions pendant cette période. Répondra-t-on qu'au renouvellement des contrats, le gouvernement n'a pas haussé le prix de vente de la boisson? C'est possible, mais l'exhaussement du prix de vente n'était pas le seul moyen qui s'offrît d'aggraver l'impôt. Il en est d'autres que le gouvernement russe a adoptés. L'on va voir s'il est permis de le contester et si l'accroissement du produit obtenu sur cet article principal des recettes du pays signifie autre chose que l'exploitation odieuse d'un vice qui exerce la plus triste influence sur l'état moral du peuple russe.

L'impôt sur les boissons existe dans maint état civilisé. On ne saurait donc être choqué de voir un des chapitres du budget russe porter ce titre : *impôt des boissons*. Malheureusement l'analogie n'est ici que dans les mots. En Angleterre et en France, cet impôt s'applique plutôt à des boissons alimentaires, le vin, la bière et le cidre, qu'à des boissons enivrantes et fortement alcoolisées. D'ailleurs, puisqu'il en élève le prix et en gêne la circulation, on ne saurait lui reprocher de favoriser l'ivrognerie. Si ce vice existe, c'est malgré l'impôt, et non par lui. En Russie, il n'existe d'autre boisson alimentaire que le *kvass*, espèce de bière fabriquée dans les ménages au moyen de farine fermentée et non soumise à l'impôt. Quant à l'eau-de-vie russe appelée *vodki*, c'est le produit de la distillation du grain, et quoiqu'elle soit beaucoup moins chargée d'alcool que l'eau-de-vie de France, elle n'en constitue pas moins une liqueur enivrante, dont l'usage habituel devient mortel pour le corps, et agit non moins tristement sur l'esprit, sur les mœurs populaires. Le privilége exclusif de la fabrication et du débit de cette odieuse boisson est payé à l'état par les traitans ou fermiers au prix annuel, pour tout l'empire, de 328 millions de francs (chiffre de 1853). Dans ces compagnies fermières sont intéressés, à titre d'actionnaires, une foule de gentilshommes ou seigneurs qui en retirent de grands profits. Ces bénéfices sont d'autant plus élevés, que le débit de l'eau-de-vie est plus considérable. Les compagnies se trouvent donc directement intéressées à favoriser et à propager les habitudes d'ivrognerie dans toutes les classes de consommateurs. L'état s'y trouve intéressé lui-même, puisqu'à chaque renouvellement des contrats de ferme il élève les prix de concession en proportion du gain réalisé par les compagnies pendant la période expirée, c'est-à-dire en raison de l'accroissement

du débit de la liqueur fatale, ou des progrès du vice parmi le peuple. Il ne conviendrait donc pas plus à l'une qu'à l'autre des parties contractantes d'élever le prix de l'eau-de-vie, car le renchérissement tendrait à en restreindre la consommation. Le but commun est d'accroître les profits respectifs par l'extension du débit, et, pour employer une expression vulgaire, de se *rattraper sur la quantité*. Aussi le gouvernement ne refuse-t-il jamais son concours aux compagnies fermières qui lui demandent de leur faciliter un accroissement de revenu. Autrefois le nombre des *kabaks* ou débits d'eau-de-vie était limité dans chaque village, dans chaque quartier de ville, en vue de restreindre l'ivrognerie. A la demande des compagnies, ce nombre a été accru successivement, et aujourd'hui il est illimité. Par mesure d'ordre, les *kabaks* étaient jadis fermés à dix heures du soir; sous la même influence, la fermeture a été reculée jusqu'à onze heures, puis jusqu'à minuit, puis enfin on a toléré qu'ils restassent ouverts toute la nuit. Dans les fêtes publiques ou votives, dans les rassemblemens champêtres, la ferme de l'eau-de-vie a été de tout temps autorisée à établir sous une vaste tente un débit éphémère, à l'usage des *mougiks*, et ces tentes se multiplient aujourd'hui à tel point que nul ne peut échapper à la tentation. C'est en pleine paix que tous ces développemens ont été donnés à un coupable trafic, dont les funestes effets ne peuvent être ignorés du gouvernement (1).

Maintenant qu'on connaît la situation du peuple russe envisagé comme *matière imposable*, nous n'aurons pas à développer beaucoup la conclusion que l'on peut en tirer. On peut l'exprimer en trois points. — Il n'y a pas de comparaison possible entre les ressources de la *matière imposable* des pays libres et celles de la même matière dans un pays qui ne l'est pas. — Lorsqu'un impôt est immoral de sa nature et par ses effets, un accroissement de produit, fût-il de 40 pour 100 en quatorze ans, n'en est que plus déplorable. — Enfin les ressources de l'impôt sont en ce moment bien près d'être taries pour la Russie, aussi bien que celles de l'emprunt et de la dette flottante.

Telles sont les impossibilités que rencontre le système autocrati-

(1) Ils le sont si peu, que la police s'est mise en mesure d'y parer; mais le remède n'est pas moins hideux que le mal. Dans les fêtes champêtres qui ont lieu dans la belle saison autour des grandes villes, la police fait creuser à portée de la principale *tente de l'eau-de-vie* une vaste fosse, profonde de un à deux mètres. Quand vient le soir, les mougiks, abreuvés d'eau-de-vie jusqu'à leur dernier kopeck, tombent par centaines le long de la route. La police arrive alors, et des Cosaques, saisissant ces malheureux par la nuque ou par les jambes, les jettent pêle-mêle dans la fosse destinée à leur servir de gîte nocturne. Le lendemain, la police revient sur les lieux, des coups de bâton réveillent les dormeurs, font marcher les retardataires. Quelquefois aussi, au milieu de ces corps entassés, on trouve des cadavres; alors on les enterre !

que, — à l'intérieur dans ses tentatives de civilisation par la force, — à l'extérieur dans la voie des conquêtes. Plaçons-nous maintenant au lendemain de la guerre, dont nous venons de montrer le dénoûment probable. A quelles conditions une nouvelle ère pourrait-elle s'ouvrir pour la Russie et pour l'Europe? Sans espérer résoudre une si haute question, on peut du moins l'examiner.

IV.

La rentrée de la Russie dans le système pacifique entraînerait deux ordres de conséquences, les unes européennes, les autres spéciales à la Russie même. Les premières évidemment dominent les secondes, et doivent nous occuper d'abord.

Parmi les grands intérêts engagés dans la lutte actuelle, il en est deux auxquels la paix devra assurer une complète satisfaction : l'intérêt d'équilibre européen et l'intérêt de la civilisation et des idées occidentales, dont l'Europe doit tenir à faire prévaloir l'influence en Orient. Il est enfin un troisième intérêt sur lequel il importe d'éveiller l'attention générale. Une des forces de la Russie dont nous n'avons rien dit encore, c'est la supériorité de ce pays sur les autres parties de l'Europe comme producteur de céréales. Comment affranchir l'Europe de cette dépendance? Tant que les besoins de l'alimentation la feront tributaire de la Russie, le système dont nous avons montré les côtés chimériques gardera des chances d'action trop réelles. Ainsi, outre le problème d'équilibre européen, d'influence occidentale en Orient, la lutte avec la Russie soulève une question alimentaire des plus graves, et trois ordres de faits devront préoccuper les puissances occidentales, si le dénoûment de la lutte actuelle est tel qu'il leur appartienne de dicter les conditions d'une paix durable : — les faits politiques, — les intérêts moraux, — les faits économiques.

Nous ne dirons qu'un mot des deux premiers ordres de faits. Ce serait s'éloigner du cadre de cette étude que de discuter les bases du nouvel équilibre qui pourrait succéder en Europe au système établi par le congrès de Vienne, et qui sera subordonné à des chances dont nul ne peut prévoir encore l'étendue. Ce qui paraît acquis dès ce moment, c'est la possibilité de continuer, à l'occident et au midi de l'Europe, le système d'alliances dont les premières bases sont jetées par l'union de la France, de l'Angleterre et du Piémont, et de former ainsi un édifice assez puissant pour résister à toute tentative de domination panslaviste. Le panslavisme russe consiste, on le sait, dans l'union de tous les rameaux de la race slave, des populations grecques et catholiques de cette race, en vue de la conquête du monde.

A cette conception doivent répondre l'accord des races latine et germanique, le rapprochement des nations catholiques et protestantes. — Que les intérêts slaves finissent eux-mêmes par abdiquer ou modifier leur caractère exclusif, et l'Europe se trouvera partagée en trois groupes dont le concert couronnerait dignement l'œuvre de notre siècle : — à l'est les Slaves, à l'occident, au centre et au midi les nations latines et germaniques. Cette conception de l'Europe chrétienne travaillant avec une ardeur nouvelle, par l'union de ses trois grandes races, au développement de toutes ses forces, cette conception d'ordre et de paix, si lointaine qu'on en suppose la réalisation, vaut bien la conception panslaviste des Russes, empruntée aux insurgés polonais de 1831 et accommodée par l'empereur Nicolas aux exigences du système absolutiste. Pour les Polonais, le panslavisme signifiait l'émancipation de tous les peuples d'origine slave obtenue par une entente commune. Pour le tsar, il ne s'agissait au contraire que de rallier d'abord sous son protectorat, et plus tard apparemment sous son empire, tous les rameaux de la race slave. Une fusion était impossible sur cette base entre des populations séparées par les intérêts religieux. Là seulement où la conformité de race s'unissait à la communauté de religion, le panslavisme russe avait quelque chance de succès, et même chez les Serbes et les Monténégrins, à la fois Slaves d'origine et grecs de religion, la sympathie pour l'alliance russe contre le Turc ne pouvait aller jusqu'à la soumission volontaire au régime autocratique.

En Orient, c'est une tâche de conservation que l'Europe aurait surtout à remplir. L'introduction du principe de tolérance dans les rapports entre nations musulmanes et chrétiennes assure à celles-ci un ascendant pacifique dont les bienfaisans effets n'en sont plus à se révéler. Les rapports entre l'Europe et l'Asie n'ont consisté pendant longtemps qu'en luttes sanglantes. Depuis plus d'un siècle cependant, la nation appelée surtout à représenter le mahométisme vis-à-vis de l'Europe comme vis-à-vis de l'Asie, cette nation est entrée dans une voie nouvelle. Les deux civilisations, chrétienne et musulmane, se sont trouvées assez longtemps en présence l'une de l'autre pour que la première réussît à exercer quelque action sur la seconde. Les plus intelligens parmi les musulmans ne méconnaissent pas la supériorité du système chrétien. Ils comprennent qu'il n'y a de salut, pour l'empire des descendans du prophète, que dans l'adoption de certaines institutions et de certaines découvertes de cette civilisation chrétienne qu'ils ont combattue avec fureur, et qui maintenant les déborde de toutes parts. On a commencé par imiter l'institution militaire de l'Occident, puis on a étudié ses sciences, on s'est approprié même son mécanisme financier. Aujourd'hui l'ac-

tion des mœurs et des idées pénètre à son tour dans l'empire où de premiers emprunts lui ont frayé la voie. Quel que soit l'avenir de cette réforme, qu'elle s'accomplisse par la Turquie même ou avec l'aide de l'Europe, une des conséquences de la lutte commencée sera de hâter l'époque où la civilisation occidentale comptera en Orient des forces et des adeptes de plus.

Les intérêts politiques et moraux étant satisfaits, les uns par l'établissement d'un nouvel équilibre européen, les autres par l'extension de l'influence occidentale en Orient, reste le troisième ordre d'intérêts dont nous avons parlé, — les intérêts matériels, qu'il faut garantir contre la supériorité de l'état russe comme producteur de céréales. Ici, la question économique est liée à une grave question politique et à l'ordre nouveau que l'établissement du système pacifique pourrait créer en Russie même.

La Russie est le seul pays en Europe (et le second dans le monde) où la production des denrées alimentaires, notamment des céréales, se développe plus rapidement que la masse de la population. D'immenses étendues de terres vierges, fécondées par les plus simples procédés de culture, y produisent sans engrais des récoltes surabondantes et presque toujours assurées, soit qu'une épaisse couche de neige les abrite contre les atteintes d'un froid excessif, soit que la présence prolongée du soleil sur l'horizon pendant les interminables jours d'été leur fournisse en un temps plus court la somme de chaleur nécessaire à leur développement et à leur maturité. S'il est reconnu que grâce à ces circonstances les moyens de subsistance de la Russie doivent s'accroître longtemps encore dans une proportion supérieure à l'accroissement de sa population, deux conséquences importantes de ce fait peuvent être signalées dès à présent. Tous les autres pays de cette partie du monde où les alimens ne peuvent plus être produits dans un semblable rapport avec le mouvement de la population, et où par conséquent les disettes tendent à devenir de plus en plus fréquentes, se verront obligés, à des époques de plus en plus rapprochées, de recourir à la Russie pour obtenir, sur ses excédans, la somme de céréales propre à combler le vide de leurs récoltes insuffisantes. Il dépendra donc de l'empereur de Russie d'affamer l'Europe par un ukase de prohibition à la sortie des grains chaque fois qu'une disette affligera l'Occident, et lors même que cette denrée surabonderait sur son propre territoire. — D'autre part, aussi longtemps que cette surabondance d'alimens sera l'état normal de cet empire, il faut s'attendre à voir sa population se multiplier et s'accroître dans une proportion incomparablement plus forte que celle d'aucune autre partie de l'Europe, assurant ainsi à la Russie une redoutable augmentation de forces matérielles incivilisées, et obligeant tous les autres états au maintien d'un coûteux

établissement militaire. Tels sont les deux faits incontestables qui résultent de la surabondance des céréales en Russie (1).

Qu'on suppose ce développement illimité de production alimentaire se continuant jusqu'à la fin du siècle. La population russe, qui sous l'influence de cette production a presque doublé en cinquante ans, aura, si la même loi de progression ne cesse pas de s'appliquer, atteint le chiffre de 130 millions. Une telle perspective est d'autant plus redoutable, que les accroissemens de population dans le reste de l'Europe paraissent plutôt tendre à se ralentir, soit en raison de causes naturelles, soit par le développement des émigrations. Il y a là un danger très réel, s'il n'est pas imminent, et puisqu'une grande guerre se poursuit en ce moment pour assurer l'établissement d'un meilleur ordre européen, l'idée de ce danger devra être présente à ceux qui stipuleront les conditions de la paix future.

Serait-il possible d'imposer à l'empereur de Russie ou à ses successeurs l'obligation *absolue* de permettre la libre exportation des céréales, lorsque, dans une notable partie de l'Europe, le commerce des grains est encore soumis à diverses restrictions? Une telle prétention ne peut guère être soutenue.

Peut-on soustraire à la domination de la Russie les territoires d'où dépend surtout sa force productive? Peut-on modifier du moins les liens qui les rattachent à cet empire et en font un instrument dangereux d'un pouvoir dont l'Europe connaît aujourd'hui les plans? C'est envisagée ainsi que la question économique soulevée par la puissance agricole de la Russie se transforme en question politique, car les territoires dont il s'agit sont en grande partie ceux de la Pologne.

Aujourd'hui province russe, l'ancienne Pologne fournit la plupart des excédans de récolte au moyen desquels nous comblons le déficit de nos disettes périodiques. C'est en Pologne, bien plus qu'en Russie, que la production alimentaire surabonde et peut être livrée en grandes masses à l'étranger. Les blés importés d'Odessa et de Riga sont connus dans nos ports sous le nom de *blés de Pologne*. Quant aux blés russes proprement dits, provenant de la mer d'Azof

(1) Aux États-Unis, nous le savons, la production alimentaire est aussi supérieure au mouvement de la population; mais de la part d'une nation qui se gouverne elle-même, on n'a guère à redouter des prohibitions hostiles toutes les fois que des prix élevés appelleront ses grains en Europe. Néanmoins on ne peut attendre de ce côté ni immédiatement, ni dans des temps très prochains, des excédans assez considérables pour remplir, en cas de disette, le vide que produirait sur nos marchés l'absence des envois de grains de la Mer-Noire et de la Baltique. La population américaine se livre en effet moins exclusivement aux travaux agricoles que la population russe; les cultures tropicales font concurrence sur son territoire aux cultures de céréales, et il ne faut pas oublier que les États-Unis ont à approvisionner d'autres contrées que l'Europe, notamment l'Amérique du Sud.

et de la Mer-Blanche, ils ne sont pas à dédaigner sans doute; mais la prohibition de cette denrée pourrait être prévue sans trop d'inquiétude, si l'Europe occidentale était assurée de recevoir, au moment de ses besoins, les blés de Pologne, ajoutés à ceux des principautés danubiennes et du Levant.

La grande question économique des subsistances en Europe se trouvera donc tranchée le jour où la question politique soulevée par l'état actuel de la Pologne aura pu être résolue. Qu'on imagine ce vaste et fertile territoire rendu à un régime sympathique pour la civilisation, ouvert à la colonisation occidentale, aux flots d'émigrans qui de l'Allemagne et de la Suisse se dirigent aujourd'hui sur le Nouveau-Monde. Une des plus belles parties de l'Europe orientale reprendra ainsi son véritable rôle; le plateau de l'est, au lieu de devenir un poste avancé du système russe contre l'Occident, garantira l'Europe contre les épreuves de la disette aussi bien que contre les menaces de l'invasion.

Tournons-nous vers la Russie maintenant, et en admettant que du côté de l'Europe occidentale, le système des tsars rencontrât de solides barrières, les véritables intérêts de cet empire seraient-ils bien compromis? N'est-il pas évident au contraire que ce système est en opposition ouverte avec le progrès matériel comme avec le progrès moral des populations russes? La paix étant conclue sur des bases qui limiteraient l'action extérieure de ce système, son action intérieure serait par là même allégée, et ce serait peut-être à la Russie, on va s'en convaincre, de s'en féliciter la première.

Au moment où le gouvernement russe rentrera dans l'ordre d'idées où le vrai sentiment de sa mission devrait l'appeler, il ne manquera pas de sonder dans toute son étendue l'imperfection de son état social et politique. Il aura devant lui une vaste perspective de réformes intérieures, auxquelles l'extension de limites rêvée par ses souverains créait un obstacle désormais disparu. Que fera-t-il? La noblesse, perdant tout espoir de s'enrichir par les guerres, réclamera des compensations qui ne pourront lui être accordées qu'aux dépens du pouvoir autocratique. Que l'empereur se résigne à des concessions, elle en exigera bientôt de nouvelles. C'est alors que le gouvernement autocratique devra se transformer; mais, pour prix de ses concessions politiques, il pourra imposer à la noblesse une réforme non moins importante que celle du système politique qui régit l'empire; nous voulons parler de l'affranchissement des serfs. Que le gouvernement ne perde pas de vue cette nécessité de l'affranchissement! L'amélioration morale de la Russie sera la condition de la politique nouvelle qu'il devra suivre après la paix, et le premier pas vers cette amélioration est évidemment la suppression du servage. Pour le gouvernement russe, obligé de procéder ainsi à la transformation

sociale de son empire, mieux vaudrait n'avoir à opérer que sur un territoire restreint, à agir sur une population moins considérable, mais homogène, dévouée en raison de la communauté de race, de langue, de religion, que d'avoir à exécuter cette réforme immense en face de peuples divers, sujets douteux et sourdement hostiles. De son côté, la nation russe, dégagée de tout mélange perturbateur, cheminerait plus librement dans les voies qui lui sont tracées par sa situation, ses besoins et ses facultés, et pourrait améliorer ses institutions au sein de la paix, en se modelant de son mieux sur les nations plus avancées.

Il reste d'ailleurs à la Russie un vaste champ d'expériences où elle pourra poursuivre l'application du système de conquête, sans danger pour les améliorations intérieures qui lui seraient acquises, comme sans menace pour l'Europe. Il est dans le nord de l'Asie de grands territoires où une œuvre de colonisation pacifique réclame son activité, où elle peut déployer une énergie féconde dans le double travail de la culture et du peuplement. Du côté de l'Europe aussi, la Russie peut ouvrir à son commerce des voies nouvelles. La Mer-Noire, sous un régime de paix et de liberté, semble en effet devoir acquérir une importance capitale pour l'industrie européenne. Le commerce russe y descendrait par le Volga et le Don, aisément réunis, — celui de l'Allemagne par le Danube, et Galatz deviendrait un jour la rivale de Trieste. La Crimée enfin cesserait d'être une menace pour Constantinople, et deviendrait l'entrepôt général de l'Europe dans ses rapports commerciaux avec l'Asie centrale.

Est-il besoin de faire remarquer que nos regards se portent ici sur un horizon bien lointain? Arrivé au terme de cette étude, nous ne pouvions nous abstenir cependant de faire entrevoir quelques-unes des conséquences qu'aurait le système de paix pour la Russie, après avoir consacré nos efforts à montrer ce qu'y a produit le système de guerre. Notre but a été d'opposer les vrais intérêts de la Russie à la politique du tsarisme. On a vu comment s'était formée cette politique, dont Ivan IV, après l'expulsion des Tartares, concevait la première idée, dont Pierre Ier arrêtait le plan, dont Catherine II hâtait les progrès, et dont l'Europe combat aujourd'hui les manifestations dernières. Il est inutile d'insister sur ce qu'a de redoutable l'établissement russe dans ses limites actuelles. Ce qu'il importerait surtout d'obtenir, c'est que la guerre ne servît pas uniquement à l'Europe occidentale, c'est qu'elle préparât pour l'Europe du nord l'établissement d'un système où la Russie, rendue à son domaine naturel, trouverait la véritable garantie de son progrès moral et de son développement matériel.

AUG. PICARD.

LE

MARQUIS DES SAFFRAS

SCÈNES DE LA VIE COMTADINE

V.[1]

LES RÉVOLUTIONS DE LA PIOLINE.

I.

Mlle Blandine et sa nièce étaient parties de grand matin, laissant M. Cazalis au lit. Le lendemain à midi le lieutenant ne s'était pas encore réveillé. Cascayot, qui avait conduit ses dames jusqu'à Orange, revint avec la voiture et fit une entrée très bruyante à la Pioline. Droit sur le siége, il excitait et fouettait à tour de bras les mules et le cheval, il les faisait se cabrer et piaffer; la carriole vide sautait et dansait sur les pierres, les chiens jappaient, les paons effrayés s'enfuyaient sur les arbres avec des cris de détresse, et la Zounet criait d'une voix encore plus déchirante. Le lieutenant n'entendit rien. Le soleil tournait à l'ouest, lorsque M. Cazalis sortit enfin de son profond sommeil. Au premier coup de sonnette, la porte s'ouvrit, et le sergent Tistet se présenta. — Sept heures de faction! dit-il; au point du jour, j'étais à votre porte. Zounet voulait forcer la consigne; il m'a fallu dégaîner.

— Ah! vous voilà donc enfin éveillé! dit la servante; vingt-neuf heures au lit, quelle honte!

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 octobre, du 1er et 15 novembre.

— Et nos dames, que font-elles? dit le lieutenant; priez-les de monter.

— Jour du ciel! nos dames! il leur faudrait un grand escalier pour venir ici. Elles sont loin, mes bonnes maîtresses!

— Ah! c'est vrai, dit M. Cazalis, qui tant bien que mal rassemblait ses souvenirs. — Et quand reviendront-elles?

— Quand il leur plaira: dans des mois, dans des années, si c'est leur idée. Ça ne regarde qu'elles; Mlle Blandine est sa maîtresse, je pense! Mais je me sauve; les chats rôdent autour de ma cuisine, et j'entends les poules qui entrent dans mon salon.

Le lieutenant se fit habiller par Tistet. — Sais-tu raser? lui dit-il.

— Dans la perfection; je suis aussi très habile dans le cartonnage, je joue même un peu de la flûte, mais je ne mords pas du tout au violon. Par exemple, les gouaches, c'est une autre affaire, c'est mon fort : j'imite la nature.

— Les gouaches, dit le lieutenant, qui ne connaissait ni le nom ni la chose, les gouaches, les gouaches! je m'en soucie comme de l'an quarante. En place; prends ce rasoir. — Le sergent se mit à l'œuvre. — Quelle main légère! dit M. Cazalis; voilà la première fois qu'il m'arrive de ne pas sentir le feu du rasoir. Je ne te connaissais pas un si beau talent. A l'avenir, je ne veux plus être rasé que par toi. J'ai la barbe comme du poil de sanglier. Dès aujourd'hui je te garde à déjeuner. Commande deux couverts.

Le sergent sortait de table, mais il accepta cette invitation de grand cœur. La Zounet n'avait mis qu'un seul couvert; M. Cazalis lui en fit des reproches.

— Tistet à votre table? dit-elle. Ce serait du nouveau! Que dirait Mlle Blandine? Quand on voudra faire des sottises à la Pioline, il faudra attendre que je sois en voyage. Si votre sergent a faim, qu'il aille s'installer à la cuisine; il trouvera dans le pétrin le restant de mon déjeuner : c'est encore trop bon pour lui! Tistet à votre table! Et pourquoi pas Cabantoux, Bélésis et le général Robin? pourquoi pas Cascayot? Et la Zounet pour les servir sans doute?

Le sergent rougissait jusqu'aux oreilles, et murmurait entre ses dents : — Martin-bâton, Martin-bâton! M. Cazalis ne savait comment l'apaiser. Il le reconduisit avec de grandes politesses jusqu'au jardin. — Eh bien! tu le vois, disait-il; mon pauvre ami, comment faire? Ce n'est pas ma faute. Il est heureux que tu ne sois pas à jeun. Tâche de revenir au dessert, si c'est possible.

Mais la Zounet fit bonne garde; elle avait eu soin de tirer les verroux des grilles, et toute la journée elle retint son maître en charte privée. Le soir, en se couchant, le lieutenant dit à la Zounet : — Sais-tu, la fille, que je me suis rudement ennuyé? Il faut que

demain tu donnes un grand dîner. Prépare-toi à faire des merveilles. A ton lever, tu partiras pour Lamanosc, tu inviteras de ma part le maire, le notaire, le curé, le garde général, tout le monde. Tu enverras un exprès à M. Dulimbert... Allons, pas de raisons, pas de réplique.

La Zounet lui jeta un regard moqueur et sortit en murmurant : — Oui, oui, un gala pour demain! Où notre pauvre monsieur a-t-il donc la tête? Un jour de lessive, des galas, qu'il y compte!

Le lendemain, à son réveil, le lieutenant s'informa du menu.

— Des pois-chiches, cria la Zounet, des pois-chiches pour hors-d'œuvre, des pois-chiches pour entremets, pour relevé de table, pour gibier, pour poisson, pour salade, pour dessert, entendez-vous? Tout votre dîner est dans la marmite. M. le maire peut amener ses chiens pour lécher les plats, ils s'en retourneront cette fois avec le ventre à l'espagnole! Croyez-vous donc que je les aie invités, tous ces piqueurs d'assiette? Ah! oui! Me prenez-vous pour une folle? A-t-on jamais cuisiné un jour de lessive? Que dirait Mlle Blandine?

Le lieutenant se soumit, il n'y avait rien à répliquer. Les jours de lessive, la Zounet régnait à la Pioline avec son armée de lavandières, de plieuses, de repasseuses. Elle ne lessivait que tous les deux mois, pour pouvoir étaler des masses de linge dans les prés et se régaler des propos des passans : — Voilà bien la plus forte lessive du pays! disait-on. — Et les placards ne sont pas vides pourtant! répondait la Zounet. Et tous les jours des savonnages que vous ne comptez pas! On ne saura jamais ce qu'il y a de linge dans notre maison.

Cette grande lessive prit trois jours, et pendant tout ce temps la Zounet tint M. Cazalis sous clé; elle le soumit à la plus incroyable tyrannie. En partant, Mlle Blandine lui avait laissé ses pleins pouvoirs pour le gouvernement de la Pioline. La Zounet en usait et en abusait sans mesure. Elle ne cessait de le bourrer, de le malmener; elle alla jusqu'à lui faire écrire ses notes de lingerie et plier ses serviettes. Lorsqu'il voulut se révolter, elle lui mit le marché à la main. — Oh! je n'y tiens pas, à rester ici, disait-elle, maintenant que nos maîtresses sont parties. Rien ne me retient... Dites un mot plus haut que l'autre, et je pars... Vous soignera qui voudra!

Il arriva qu'un jour la Zounet fit une course à San-Bouzielli, où, trompée par de faux rapports de Tistet, elle croyait trouver malades quelques-uns des protégés de Mlle Blandine. Tistet parut aussitôt à la Pioline. — Personne n'est malade par là-bas, mon commandant; comme qui dirait une couleur, une ruse de guerre. — Il tira deux bécasses de son carnier et les jeta sur la table. — Elle ne reviendra qu'à la nuit, et nous allons faire entre nous un petit repas de

corps. Je cuisine très joliment; les bécasses sont à point, et pour le salmis, je suis un César.

— A ta guise, dit M. Cazalis; ne perdons pas de temps. J'ai grand' faim, une faim de loup.

Ils étaient encore à table lorsque la Zounet revint; elle vida silencieusement ses poches sur la crédence. Rien n'était plaisant comme le calme affecté de cette bouillante fille. Quand elle vit qu'on ne se méfiait plus d'elle, d'un tour de main elle enleva les bouteilles. — Nous voilà pris, dit le lieutenant. Bien joué!

— Et celle-ci? dit Tistet en tirant de sa grande poche une bouteille cachetée. Il faut toujours se garder à carreau.

— Tiens, tu es un homme d'esprit, dit M. Cazalis.

— Oui vraiment, dit Tistet; ma famille est originaire de Marseille. Les Tistet sont très anciens, savez-vous? Attaquons le grenache.

Si personne n'était venu les troubler dans leur tête-à-tête, ils se seraient sans doute contentés d'un verre ou deux de ce vin de liqueur; mais comme ils buvaient en contrebande, à la hâte, ils ne songèrent pas à se ménager, et toute la bouteille y passa. M. Cazalis était très monté. — Mais ce vin n'est pas du tout capiteux, disait-il; encore une des inventions de ma sœur; je me sens tout gaillard! Tistet, mes crûs de la Pioline peuvent lutter avec l'Espagne. Qu'elle y revienne, cette Zounet! Ah! c'est décidé, tu ne me quittes plus, tous les jours nous dînerons ensemble. A l'avenir je veux vivre à ma fantaisie.

— Eh! eh! comme vous y allez! répondait Tistet. Et les cotillons?

Par des discours de ce genre, il l'excitait à petit feu. Il se mit à parler du siége de Lamanosc, de la belle barricade, de la discipline des volontaires, de leur obéissance. Réveiller les souvenirs de cette nuit militaire, c'était toucher la corde sensible, c'était mettre en vif relief les tyrannies de la servante. En se rappelant quelle grande dictature il avait exercée à Lamanosc, le lieutenant reprenait goût à l'autorité, il rougissait de son esclavage; le vin de Grenache lui montait à la tête, et les projets les plus hardis fermentaient dans son esprit. Les deux amis se levèrent de table et s'en allèrent en promenade autour de la Pioline, bras dessus, bras dessous, fumant des cigares et causant des choses de leur métier.

A l'aile droite de la Pioline, il y avait un grand balcon de fer d'où l'on dominait autrefois toute la vallée, par-delà les bois des Gargorys; mais la fenêtre de ce balcon était murée depuis le jour où Mlle Blandine, qui ne rêvait qu'armoires, avait transformé en placards tout son corridor. — Ah! Tistet, disait le lieutenant, ce balcon sans fenêtre est absurde! Voilà dix ans que je regrette mon corridor! — Il tourna la tête : le sergent était déjà dans le corridor,

la hache et la pioche aux mains. Quelques menus plâtras tombèrent bientôt sous la fenêtre, puis une vaste ouverture se fit dans la muraille, et toute la briqueterie s'écroula. Un moment après, Tistet triomphant vint rejoindre le lieutenant dans la cour.

— Je crois que tu as été un peu trop loin, dit le lieutenant. Enfin ce qui est fait est fait. J'ai grand'soif; allons nous rafraîchir. — Ils montèrent à l'office, et la journée se termina très gaiement, le verre à la main.

A la suite de cette petite débauche, le lieutenant dormit ses douze heures comptant, et sans doute qu'il aurait fait le tour du cadran, comme à son retour de la barricade, si la Zounet n'était venue lui tirer les draps et les couvertures. — Pourquoi me réveilles-tu? dit-il; je rêvais que j'étais à table avec tous mes amis. D'où vient donc que je me sens la bouche amère? Cours me chercher un grand verre d'alicante.

— Oui, oui, dit la servante, et du vieux. — Elle revint avec ses fioles bleues, et toute la matinée elle drogua son maître, comme s'il était très malade. Elle le fit déjeuner d'une soupe aux herbes et d'une purée; toutes les fois qu'il se versait à boire un doigt de vin pur, elle se trouvait derrière lui la carafe à la main, et vivement elle lui noyait son vin à grande eau. Après ce maigre repas, M. Cazalis s'étendit sur sa chaise longue pour sommeiller à l'aise, comme c'était son habitude. A peine assoupi, il fut violemment secoué par la Zounet. — Or çà, qu'on se lève; on ne dort pas à table, c'est défendu : ces longs sommeils vous épaississent le sang. Sortez : c'est l'ordre formel de Mlle Blandine; sortez, allez vous promener une heure ou deux, que je puisse battre mes fauteuils.

M. Cazalis appela Cascayot et lui ordonna de seller l'ânesse. La Zounet arriva à l'écurie pendant qu'on bridait la bête. — Pourquoi donc? dit-elle; qui de vous s'en va en voyage?

— Moi, dit le lieutenant. Je m'ennuie fort ici, et je vais à Lamanosc me récréer avec mon ami Tirart.

— Ni Tirart, ni personne, et de longtemps. Vous, retourner à Lamanosc tout seul, pour y découcher encore et courir les rues avec tous les vauriens du pays! Oh! jamais, je vous le jure... Qu'on ramène l'ânesse au pré.

— Eh bien! puisque c'est ainsi, dit le lieutenant, envoyez-moi chercher le sergent Tistet; je le trouve fort aimable, et sa société me divertira.

— Tistet est un insolent, répondit la Zounet, et de sa vie il ne remettra les pieds à la Pioline. Je l'ai chassé; qu'il ose y revenir! Lui, à la Pioline! J'aimerais mieux quitter la maison. N'y pensez plus. Si ma compagnie vous ennuie, allez-vous-en visiter les volières,

donnez du grain aux oiseaux, mettez de l'eau dans les mangeoires, taillez les rosiers. Oh! il y a de quoi se distraire à la Pioline. Je vous permets une petite heure de promenade autour de la maison. Descendez au jardin tout droit et revenez par le verger.

M. Cazalis descendit tranquillement au bois de l'Olivette et se choisit un grand creux dans le sable, derrière la colline, entre deux murailles, le meilleur, le plus chaud de ces abris que l'on appelle en Provence des *cagnards*, des *cheminées du roi René*. Jamais philosophe ne s'étendit au soleil avec plus de bonheur et d'insouciance. Le père Cazalis était tout ragaillardi. Il était là, dans son trou, couché tout au long, jambes en l'air, buvant le soleil, et se grillant avec délices en compagnie des lézards. Notre bon roi de Provence aurait trouvé le lieu digne de lui. La Zounet vint bientôt à passer par là. — Quelle tenue, dit-elle, pour un homme de votre condition! Vous prenez vos aises comme un mendiant. Rien n'enrhume comme le soleil d'automne. Croyez-vous donc que je vais vous laisser tout le jour à ce clair de lune? — Et bon gré, mal gré, elle le ramena à la maison. — Mais alors que faire, disait le lieutenant, que faire de toute cette sainte journée?

— Oh! soyez tranquille, dit la Zounet en dressant la table. J'ai de quoi vous occuper jusqu'à la nuit. D'abord tous les comptes de fermage, puis toute la correspondance en retard. Voilà des plumes et six grandes feuilles de papier.

— Six lettres! mais c'est de la folie. Moi, six lettres! Y songes-tu, la fille? Voilà dix-sept ans que je n'ai mis la main à la plume. Tu sais fort bien que depuis que j'ai quitté la marine, ma sœur se charge de tout. J'ai tout oublié. Je sais signer mon nom, voilà tout. Je te jure que pour la belle écriture, je suis de la force de mon ami Tirart.

— Allons, taillez vos plumes, et commencez à travailler. C'est l'ordre formel de Mlle Blandine; pas de réplique. Je vous laisse à votre travail. Je ferme toutes les portes pour que personne ne vienne vous déranger. A mon retour, il me faut mes six lettres, sinon pas de dîner.

Ce dîner fut des plus simples; un convalescent s'en serait tout au plus contenté, et dans la soirée, pour aider à la digestion des herbages cuits à l'eau, la Zounet fit encore boire à son maître quelques tasses de tisane verte, sans préjudice d'une potion très savante qu'elle lui servait d'heure en heure. Ainsi drogué et nourri, affaibli par la diète et les purges, il commençait à se croire sérieusement malade. Ce fut sans résistance qu'il se laissa mettre au lit à l'heure du coucher des poules. Pour s'endormir, il voulut prendre un livre. — Lire au lit! dit la Zounet en enlevant la lampe, oh! quelles habitudes! Allons, tenez-vous tranquille. A demain les sangsues.

II.

Le lendemain, à son lever, le lieutenant se trouva prisonnier dans sa chambre. La Zounet était partie pour Lamanosc avec toutes les clés des portes; elle revint sur les neuf heures, en compagnie des maçons qu'elle avait loués pour murer la fenêtre.

— Au fait, se dit le lieutenant, elle a raison, cette fille. Avant-hier nous avons été trop loin avec ce diable de sergent. Zounet, dit-il tout haut, donnez à boire à ces braves gens.

— Ce n'est pas le moment, dit-elle; je ne paie pas les ouvriers pour les tenir à chopiner des heures entières, au prix où sont les journées! Vous autres, suivez-moi.

Sur ce chapitre de l'hospitalité, le lieutenant était intraitable, et, la Zounet refusant obstinément ses clés, il finit par éclater.

— Il me paraît que vous n'êtes pas le maître, dit un des maçons. C'est donc les femmes qui gouvernent dans ce pays? Merci toujours pour votre amitié. Voyons cette fenêtre.

Ainsi bravé devant témoins, M. Cazalis s'emporta. — J'ai perdu mes clés, dit Zounet en cachant vivement son trousseau sous son fichu.

— Eh! qu'on enfonce le caveau! Mes amis, faites sauter la porte!

Les maçons obéirent en riant. La Zounet ne revenait pas d'une telle audace. Elle s'enfuit dans sa cuisine, le cœur gros, les yeux pleins de larmes. — Ah! mon pauvre maître, ils vont le tuer! Comme il est changé depuis le siége de Lamanosc! Que dira Mlle Blandine?

Le sergent Tistet arriva une lettre à la main. — J'ai arrêté le courrier, dit-il. Voilà des nouvelles de Valence à l'adresse de la Zounet; lisez, lisez. — Le lieutenant hésitait. Tistet fit sauter le cachet. — Lisez, lisez: pour sûr on y parle de nous. Puisque la Pioline est en état de siége, nous avons bien le droit de surprendre les intelligences de l'ennemi.

Le lieutenant céda à la tentation. Mlle Blandine écrivait vertement, sans détours, et le portrait qu'elle traçait de son frère n'avait rien de flatteur. En envoyant ses instructions à la Zounet pour le gouvernement de la Pioline, elle ne manquait pas de lui dénoncer tous les défauts du lieutenant. Le père Cazalis était traité comme un grand enfant qu'il fallait surveiller avec sollicitude, ne jamais perdre de vue, et pour le tenir en bride elle donnait à sa confidente les instructions les plus sévères, les plus détaillées. Elle arrêtait d'avance le programme de toute la semaine : le lieutenant était mis en tutelle; une volonté inflexible réglait de loin l'emploi de toutes ses journées. C'était un programme complet, fixant les heures du coucher, du

lever, des promenades, le menu des repas, les visites, les lectures. Ces instructions se terminaient par un ordre formel d'envoyer tous les dimanches à Valence un compte-rendu détaillé des faits et gestes du lieutenant.

— Ah! c'est ainsi qu'on me traite! dit M. Cazalis en finissant la lettre. Sergent Tistet, verse-moi un grand verre de vin vieux. A ta santé, mon brave! On va voir si le lieutenant Cazalis est tombé en enfance! Tout va bien changer à la Pioline! Trinquons!

La Zounet pleurait au fond de sa cuisine; à travers la porte, elle entendait le choc des verres, les rires des buveurs et leurs chansons du tour de France. — Allons, je suis trop lâche, se dit-elle. Elle rentra les poings fermés, les yeux menaçans, et dans sa colère elle se mit à rappeler tous les méfaits du lieutenant depuis son arrivée à la Pioline, ses dîners, ses fêtes, la tragédie; elle parla du renchérissement des denrées. — Eh mon Dieu! dit-elle en finissant, puisque vous y êtes, que ne faites-vous plafonner la chambre bleue?

— La chambre bleue sera plafonnée, répondit tranquillement M. Cazalis.

— Il ne manquerait plus que de prendre un garde!

Elle énumérait ainsi par ironie toutes les choses réputées impossibles à la Pioline. A son retour de la marine, en 1827, M. Cazalis avait voulu se donner un garde; mais Mlle Blandine s'y était opposée en objectant très sensément qu'il n'y avait rien à garder à la Pioline, et toutes les fois que le lieutenant formait un projet chimérique, pour l'écraser par l'absurde et le convaincre d'utopie, la tante n'avait qu'à dire : Il ne vous manquerait plus que d'avoir un garde! Un garde à la Pioline, dans l'esprit de Mlle Blandine, c'était une de ces fantaisies qu'on ne discute même pas, quelque chose d'analogue à ces caprices d'enfans qui demandent la lune.

— Un garde! dit le lieutenant, tiens, c'est une idée! La Zounet, tu m'ouvres l'esprit. Sergent Tistet, je vous nomme garde général, et dès demain vous irez prêter serment à la justice de paix. Allez vider le *capharnaüm* de Mlle Blandine; c'est là que vous installerez votre lit; mettez le tout dans le grand coffre.

Le *capharnaüm* était une dépendance de l'appartement de Mlle Blandine, dont la deuxième porte communiquait avec la chambre du lieutenant. C'était une petite pièce circulaire pratiquée dans la tourelle, où depuis dix-sept ans s'entassait un monde de chiffons, de rognures, de loques, de vieilleries, et jusqu'à des ferrailles, car il était de principe à la Pioline que tout sert dans les ménages.

Jusqu'à ce moment, la Zounet n'avait pas pris au sérieux les paroles du lieutenant; mais quand elle vit Tistet monter au *capharnaüm*, elle se jeta sur son passage avec des menaces furibondes.

— Lui, au *capharnaüm!* dit Zounet, qui ne croyait pas à l'impossible; lui, chez Mlle Blandine! J'aimerais mieux sortir de la maison.

Sortir de la Pioline, c'était là sa grande menace. Depuis dix-sept ans, elle en usait avec succès quand elle était par trop malmenée, et pour arrêter net Mlle Blandine au plus vif de ses colères, elle n'avait qu'à lui mettre ainsi le marché à la main, elle ne se doutait pas qu'on pût jamais la prendre au mot.

— Eh! qui vous retient? lui répondit M. Cazalis avec le plus grand calme. Vous voulez sortir? remettez vos clés au garde général, présentez-lui votre compte. Tistet, je vous nomme caissier.

Cela fut dit si clairement, si durement, qu'elle se sentit blessée au cœur.

— Chassée! chassée! s'écria-t-elle avec des sanglots. Moi! chassée de la Pioline! Mais c'est moi qui vous quitte, et pour toujours! Oh! les voilà, vos clés!

Elle jeta son trousseau sur la table et courut comme une folle dans sa chambre. Tous les tiroirs de la crédence furent bientôt à terre. — Chassée! chassée! Sous le coup de cette ignominie, elle empilait toutes ses hardes pêle-mêle, au hasard, dans un grand drap. Elle les tassait à coups de poing avec des cris et des violences inimaginables. Ces grands désespoirs la soulagèrent, et bientôt, les instincts de ménagère reprenant le dessus, elle eut honte du grand désordre qui l'entourait. Elle dénoua son drap et se mit à refaire ses paquets dans les règles, pliant et lissant de son mieux les belles toilettes qu'elle venait de friper si brutalemment. Au milieu de tous ces soins minutieux, elle retrouva quelque calme d'esprit. Elle pleurait toujours comme une malheureuse, mais ce n'était ni de dépit ni de colère; ce n'était plus que la tristesse d'un ami exclu de la famille, l'attachement, la fidélité d'un bon vieux serviteur qui se sent utile, nécessaire, et qui ne veut pas se séparer de ses maîtres. — Ah! notre pauvre Jean-de-Dieu! disait-elle. Dans quelles mains est-il tombé! ce sergent Tistet le tuera. — Et laissant là ses nippes, elle redescendit au salon soumise et résignée. — Me voilà, dit-elle avec douceur: en quoi puis-je vous aider?

— Qui vous a demandée? lui répondit M. Cazalis. Eh! puisque vous êtes si zélée, allez aider les maçons dans leur plafonnage.

Elle courut à la chambre bleue hors d'elle-même, les maçons l'avaient déjà occupée. Quand elle les vit dressant leurs échelles et gâchant du plâtre, elle poussa des cris et voulut batailler avec eux. On la jeta brutalement dans le corridor. Elle tourna la tête à gauche et vit Tistet qui vidait le *capharnaüm*. Cascayot portait toutes les friperies au grenier.

— Oh! mademoiselle Blandine! mademoiselle Blandine!

Les sanglots l'étouffaient. Elle s'assit sur une marche de l'escalier, attérée, frappée de stupeur, la tête dans son tablier. Elle resta dans cette attitude de désespoir toute la nuit, sans toucher au souper que M. Cazalis avait eu soin de lui envoyer. La Zounet était vaincue, bien vaincue. Le lendemain elle reprit modestement son service, sans bruit, sans plaintes, avec une soumission pleine de tristesse.

Tistet mangeait à la table du lieutenant, elle le servit sans murmurer. Les jours suivans, elle fut témoin de choses impossibles, et sans protester elle vit Tistet successivement élevé aux fonctions de sommelier, de régisseur, de majordome, de secrétaire, de trésorier. A tous ces titres le sergent ajoutait invariablement l'épithète de général. Il prenait au sérieux toutes ces dignités, et il en était fort infatué. Cascayot lui fut donné pour aide de camp, et Benoni, le septième fils du fermier, fut costumé en groom. C'étaient tous les jours nouveaux décrets. Le lieutenant renouvela toute sa garde-robe, et toutes les vieilleries furent transformées en livrées. La tailleuse Rosine fut installée à la Pioline pour la confection de tous ces uniformes. Bientôt le nombre des maçons fut doublé; puis, quand toute la maison fut recrépie et blanchie à neuf, au dehors comme au dedans, M. Cazalis mit ses ouvriers aux murailles des enclos ainsi qu'à la ferme. Enfin il fit construire un belvédère. Les maçons ne quittaient plus la Pioline; les serruriers, les menuisiers et les peintres leur tenaient compagnie. Dans les bois, les bûcherons abattaient des arbres et des taillis, traçaient des allées, ouvraient des perspectives d'après les dessins du lieutenant, et dans la plaine les ouvriers qu'on avait pris à gages faisaient des trous pour de grandes plantations. Le sergent Tistet surveillait et dirigeait tous ces travaux en qualité d'inspecteur général, et comme caissier il donnait des reçus au notaire Giniez, qui s'était empressé d'ouvrir un crédit au lieutenant Cazalis. Le sergent avait organisé une bureaucratie très compliquée, et, pour tenir ces écritures si multipliées, il s'était adjoint le saute-ruisseau de Me Giniez au titre de sous-secrétaire. A ses heures perdues, M. Lagardelle venait lui donner un coup de main et déjeunait avec lui.

Tant que le sergent eut des clous à planter par centaines dans la maison, des étiquettes à coller, la Zounet fut dédaignée, laissée en paix dans sa cuisine; mais rien n'échappe à l'esprit envahisseur des gens méthodiques, et le sergent finit par s'attaquer au tohu-bohu de la cuisine. La Zounet était une ménagère très active et très soigneuse; elle avait beaucoup d'ordre, à sa manière il est vrai, et cela ne ressemblait en rien au système d'arrangemens du sergent Tistet. L'ordre de Tistet était une conception philosophique, tyrannique et roide, une utopie tout d'une pièce, ramenant tout à son inflexible unité, ne tenant aucun compte des accidens, des caprices de

la réalité, des exigences de la pratique, des variétés infinies de la vie courante. L'ordre de Zounet contrastait avec ce machinisme idéal; elle plaçait tous les ustensiles à sa portée, pêle-mêle, dans une confusion apparente, pour mille raisons tirées de l'expérience et des nécessités du service; elle ne s'en rendait pas compte et s'y reconnaissait très bien.

Tistet entra dans cette cuisine comme un arpenteur dans une forêt vierge. Il procéda d'abord par de grandes éclaircies en ligne droite, classant et divisant par zones. Il dessina des figures géométriques sur le mur; sur toutes ces lignes tracées au charbon, il planta des clous à distances égales, et tous les ustensiles se trouvèrent ainsi disposés comme des armes dans un arsenal. Il fallait que la Zounet fût bien abattue, bien navrée, pour que le sergent pût appliquer ainsi sans bataille ses utopies mathématiques. Rien ne l'étonnait plus, elle s'attendait à tout. Tistet lui aurait ordonné de s'habiller en cantinière, elle aurait obéi. Sans son attachement profond pour les Cazalis, la Zounet serait partie sous le coup de ces dernières humiliations. Elle pleurait nuit et jour, et dans les longues lettres qu'elle dictait au professeur Lagardelle, elle informait sa maîtresse de tous ses malheurs et pressait instamment son retour. En sa qualité de vaguemestre général, Tistet s'emparait des lettres, les lisait et les jetait au feu. Le sergent avait tout à fait perdu ses scrupules en matière de correspondance depuis le jour où il avait vu Mlle Blandine applaudie et félicitée en présence de l'officier de gendarmerie pour avoir écrit une circulaire au nom de M. Cazalis et signée de son nom. En même temps, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, il supprimait toutes les lettres adressées à la Zounet par la tante. De la sorte il était maître de la situation, et toutes ces révolutions s'accomplirent sans que Mlle Blandine en eût connaissance. Le lieutenant était au comble de la joie; personne n'osait le contredire, tous ses désirs étaient prévenus; il allait et venait à sa fantaisie, et comme il se déchargeait de tous les soins sur le sergent Tistet, il jouissait de toutes les douceurs du despotisme sans que sa paresse en souffrît en rien. Il usait avec délices de sa grande liberté, et par momens il croyait rêver en comparant sa vie actuelle à ces terribles matinées que lui faisait passer Mlle Blandine.

Après midi, Mlle Blandine était une personne fort aimable, aumônière, obligeante, avenante, attentive à toute sorte de bons offices. Quoique très parcimonieuse, elle donnait des deux mains à tous les malheureux. Elle avait sa bourse secrète pour les œuvres de charité, et si très souvent M. Cazalis faisait maigre chère dans la semaine, c'était parce que sa sœur Blandine avait fait danser l'anse du panier au profit des pauvres. Tous les jours, en sortant de table,

tante Blandine s'en allait dans les fermes voisines pour apprendre à lire aux petits enfans, donner des conseils aux grands parens, démêler les affaires embrouillées ou soigner les malades, car elle avait de merveilleux secrets de médecine pour toutes les infirmités; elle savait couper les fièvres, elle rendait le lait aux nourrices qui avaient eu des frayeurs, elle avait des pommades rouges contre les *trois sueurs* et des élixirs verts contre l'apoplexie; elle était surtout renommée pour son collyre contre les ophthalmies les plus rebelles, connu sous le nom d'*eau de mademoiselle Blandine*. Avec ses malades comme avec ses élèves, Mlle Blandine était d'une patience admirable. Elle leur parlait d'une voix douce, insinuante, caressante, et de retour dans son salon, après ses tournées, si les visiteurs ne lui déplaisaient pas, elle les accueillait très gracieusement quand ils évitaient de la contredire, surtout si c'étaient des étrangers, car elle aimait les nouvelles figures. — Voilà Mlle Blandine qui prend sa voix de médecin, murmurait le lieutenant. Ah! s'ils étaient le matin à la Pioline! Ma sœur est un diable déchaîné!

Et en effet les matinées de Mlle Blandine étaient des plus orageuses. Il n'y a pas de ménagère qui ne tienne sa besogne pour la plus lourde, la plus rude; mais la tante Blandine, qui poussait tout à l'extrême, était convaincue qu'elle faisait des choses au-dessus des forces humaines. A l'en croire, elle portait un monde, et, dans ses momens de presse, de très bonne foi elle se trouvait plus malheureuse, plus accablée de soins, de soucis, de travaux, que les plus pauvres paysannes chargées de famille, écrasées d'ouvrage, toujours aux prises avec la misère, et seules, sans aides ni ressources, suffisant à tout dans leurs maisons désolées. Aussi quelles impatiences, quels troubles, quels désespoirs, quand elle se mettait à brasser son ouvrage du matin! Cette besogne l'affolait; elle s'y plaisait passionnément et s'y exaspérait. Fanatique d'ordre et désordonnée, elle attaquait tout à la fois, elle bousculait tout. Au saut du lit, elle courait à son travail de ménagère avec des inquiétudes, avec des cris et des trépignemens qui faisaient trembler les parquets et les cloisons. Malheur à qui se trouvait dans ses jambes, bêtes ou gens! Tous ces battus criaient ou disputaient, et de sa voix aiguë la tante dominait encore tous ces cris. Le lieutenant, réveillé en sursaut, avait beau s'enfoncer la tête sous ses draps : si c'était l'heure de faire la chambre, au premier coup d'horloge il fallait se lever. Mais depuis que Mlle Blandine était à Valence, comme les choses étaient changées! quel calme! quel silence! A la suite de la grande victoire remportée sur la Zounet, le lieutenant dormait en paix jusqu'à neuf heures, puis il fumait au lit jusqu'à dix, en écoutant le sergent Tistet qui lui lisait la gazette.

III.

A la suite des troubles de Lamanosc, la justice s'était transportée dans les villages, et une instruction fut commencée. Sambin et les plus mutins de la bande furent gardés une quinzaine en prison. Il était de nouveau question de la dissolution des chambres, on se croyait à la veille des élections générales, c'était la grosse affaire du moment, et tous les partis usaient de ménagemens. Toutes sortes d'influences se mettant en jeu, se croisant, s'entre-croisant, les prisonniers furent relâchés avec des menaces terribles, et l'enquête fut abandonnée.

L'avocat Mazamet n'avait pas renoncé à l'espoir de conquérir le maire de Lamanosc. Plusieurs fois Lucien était revenu à la charge, et l'oncle s'emportait en invectives, en menaces; il jurait qu'il déshériterait Lucien, s'il remettait les pieds aux Rétables. L'avocat ne se décourageait pas, et le lendemain de la bataille il se fit bravement annoncer chez Marius. Le maire, tout contusionné, gardait le lit : — Je n'y suis pas, surtout pour lui ! cria-t-il du fond de son alcôve. Mazamet était déjà entré. Tirart l'injuria, Mazamet reçut en riant ces rebuffades et ces ruades, et subtilement il se mit à envelopper ce bourru, ce lourdaud, avec toutes ses grâces, ses adresses, ses finesses. En moins d'une heure, Tirart fut pris et retourné. Enlacé par ces mains agiles, il se débattait encore de son mieux, durement, gauchement : il revenait sur de vieux griefs oubliés, réfutés; il oubliait les vrais. Il perdit la tête, et sans s'engager formellement avec Mazamet, sans lui promettre de voter pour lui, il finit par accepter une invitation aux Rétables. C'était là le point important; une fois aux Rétables, Mazamet en faisait son affaire. L'avocat raconta toute cette histoire à Lucien, très gaiement, très spirituellement, et le jour où Tirart, quoi qu'il en eût, se décida à venir dîner chez Mazamet, l'avocat dit très courtoisement à Lucien : — C'est à vous, à vous seul que je dois ce succès !

L'oncle Tirart fut accueilli comme un vieil ami. Les personnages les plus importans de la société des Rétables le traitèrent avec déférence. On lui parla politique, on l'aboucha pour une vaste affaire de laines avec un grand industriel de Marseille; enfin le terrible mémoire fut jeté au feu sous ses yeux, et Mazamet alla jusqu'à lui promettre la dissolution prochaine de ce factieux conseil municipal de Lamanosc. Tirart revint aux Piquenierres ébloui, charmé, tout enfiévré de nouvelles ambitions.

Mazamet vivait avec Lucien dans la plus grande intimité. Il n'avait plus de secrets pour lui, et le tenait au courant de ses projets, de ses

ambitions, de ses espérances. Il lui faisait lire ses lettres confidentielles, et quand quelque nouvelle importante arrivait de Paris, Lucien en avait la primeur. Mazamet, qui était très bien servi dans les ministères, fut averti quinze jours avant toutes les autorités que les projets de dissolution de la chambre étaient tout à fait abandonnés, et que les élections étaient ajournées indéfiniment. — Et que comptez-vous faire? lui dit Lucien. — Nous partirons pour Paris, répondit Mazamet, dans huit jours au plus tard, et je vous avoue que sans vous consulter je vous ai déjà retenu un logement tout près du mien. C'est une affaire finie, vous êtes des nôtres, la lettre est partie depuis une heure. Vous le voyez, je dispose de vous comme si vous étiez déjà mon chef de cabinet. Laissez-moi tout régler avec l'oncle Tirart, je me charge de faire voter votre liste civile.

Le futur ministre raconta alors à Lucien qu'il était tout à fait décidé à acheter une charge à la cour de cassation, que la province l'ennuyait, qu'il n'y avait rien à faire avant quelques années, enfin qu'il acceptait une candidature d'opinion mixte avec une majorité toute faite qu'on lui offrait dans le Calvados. — Maintenant parlons de choses sérieuses, reprit-il en riant. Que ferons-nous de Félise? Ne croyez-vous pas qu'elle soit d'âge à se marier? Il serait temps d'établir cette enfant. Je puis mourir d'un jour à l'autre; je suis vieux, de peu de santé, et je ne veux pas la laisser exposée à tous les hasards. N'est-ce pas très sage de ma part, que vous en semble?

Sur cette question directe, Lucien fut en quelque sorte étourdi. Il était très épris de la beauté de Félise, mais toute idée de mariage l'effrayait, et dans sa surprise il cherchait à gagner du temps pour s'en tirer le plus galamment possible, sans rien brusquer.

— Je voudrais hâter ce mariage, reprit l'avocat; je suis disposé aux plus grands sacrifices. Notre Félise aura par son contrat les Rétables. Vous pensez bien, mon bon, que je ne puis pas donner cette enfant au premier venu. Il me faut un homme dont je sois très sûr; je le choisirai entre mille, je prendrai mon meilleur ami.

Et en parlant ainsi il se rapprochait de Lucien, il lui serrait amicalement les mains.

— Vous êtes vraiment trop aimable, dit Lucien, et je ne sais comment...

— Oui, vous avez raison, il faut brusquer ce mariage, continua l'avocat, j'ai pris une dispense de bans, je veux que la noce se fasse à Paris, loin de tous ces bruits de province. Qu'on en pense ce qu'on voudra, vous êtes pour moi, vous m'approuvez; c'est dit, j'épouse Félise.

— Vous? dit Lucien avec un mouvement dont il ne fut pas maître, et toute la colère qui fermentait en lui passa dans sa voix. Ce ma-

riage lui semblait odieux. Blessé dans son orgueil, pris de jalousie soudaine, il sentait rugir en lui toutes les révoltes de la jeunesse contre ces amours de vieillard.

Mazamet le regardait de son œil curieux, pénétrant. — Et en quoi ce mariage peut-il vous surprendre? dit-il.

— Moi, dit Lucien, en rien. Vous êtes âgé, souffrant, fatigué, et je tiens fort sage à vous de vous attacher cette belle personne. De plus, ce qui ne gâte rien, ce sera une bonne action. Quand partons-nous pour Paris?

Il fallait que Lucien se fût bien dominé pour pouvoir parler ainsi, de cette voix posée, retenue, mesurée, dont l'ironie secrète donna le frisson à Mazamet. L'avocat ne raillait plus que du bout des lèvres; avec ses airs dégagés et son insouciance jouée, il était horriblement jaloux de sa pupille, et lui, si subtil, si retors, si tyrannique, il tremblait devant cette Félise : le despote était à la merci de son esclave. Mazamet s'attendait à des railleries irritées, le grand calme de Lucien le troubla. Il pressentit qu'il s'était donné un maître, les rôles étaient changés. Il s'était formé entre Mazamet et Lucien une amitié singulière, faite de sympathies et d'antipathies très vives. Tant de choses leur étaient communes, ils avaient une telle foi à la ruse, ils rentraient si bien l'un dans l'autre, ils s'enlaçaient par tant de liens, que rien ne pouvait plus rompre cette chaîne invisible. Que de fois par la suite Mazamet voulut trancher le nœud gordien sans y réussir! Ce fut leur destinée de toujours vivre ainsi dans des rapports inexplicables, unis et divisés, s'attirant et se repoussant, soudés, rivés l'un à l'autre.

La veille de son départ pour Paris, Lucien voulut revoir une dernière fois la Pioline; il y vint à la nuit, et quoique le temps fût à l'orage, il se promena très longtemps sur la lisière des bois, au bord des ravines, dans tous les chemins de cette vallée calme et solitaire, qu'il se prenait à aimer tout à coup après l'avoir tant dédaignée. Comme il l'avait désiré, il allait enfin vivre dans des conditions nouvelles, sur un plus vaste théâtre, loin de ce petit monde sans issue, doux et modeste, où le hasard avait semblé d'abord l'engager. Avant de s'en éloigner pour toujours, il donnait un regret à tout ce passé; il trouvait un certain charme mélancolique à raviver ces souvenirs des choses à jamais disparues, mais bientôt l'émotion le gagna, sérieuse et profonde; il voulut s'en défendre, il la repoussa comme une faiblesse; la sincère nature réveillée persistait encore et le pressait de ses plus douces sollicitations, dans son humble éloquence, comme ces amitiés fidèles, si lentes à se retirer malgré les dédains. Un coin de ciel s'ouvrit dans son âme, il ferma les yeux à cette lumière; par mille voix mystérieuses, il lui revenait comme

des invitations secrètes à la vie vraie, à la simplicité; du fond de son être il entendit cet appel, il s'y refusa avec colère, et, se frappant lui-même avec une dureté orgueilleuse, s'exaltant dans ses mépris, refoulant plus bas encore ce qu'il avait méconnu, rejeté, toutes ces choses pures et naïves qui s'efforçaient de renaître en lui, d'un cœur hautain, par un libre choix, il marcha droit à sa destinée nouvelle.

L'orage venait d'éclater. Lucien traversa toute la plaine au galop. Il courait avec joie au milieu de la tempête; les éclairs déchiraient le ciel; dans ces ténèbres de la vallée, il eut comme une vision lumineuse de sa vie agrandie. Il se sentit des énergies inconnues, et d'un dessein hardi il lançait ses ambitions et ses passions libres à travers le monde dans une course ardente, comme ce cheval fougueux qu'il faisait bondir sous lui, les flancs ensanglantés par l'éperon.

IV.

Dès que Marcel s'était trouvé en état de supporter la route, on l'avait transporté à Seyanne. Pendant toute la convalescence, Espérit resta chez les Sendric pour aider aux travaux de la maison, et lorsque son camarade fut tout à fait rétabli, il garda l'habitude de venir chez lui tous les jours.

Les grands travaux d'automne étaient terminés, et les ouvrages de la maison ne leur prenant plus tout leur temps, ils mettaient à profit ces heures de liberté pour travailler ensemble. Marcel s'était remis à ses machines, il s'était établi avec Espérit dans le hangar, et d'un grand courage il reprenait une à une les études du vieux Sendric; il avançait lentement, patiemment, et la lumière commençait à pénétrer dans ce chaos. Espérit l'aidait de son mieux. Il lui était souvent d'un grand secours, non qu'il eût l'esprit très net et très dégagé; mais comme il avait vécu dans l'intimité du Mitamat, il avait entendu mille fois ses explications, car le Mitamat avait été un grand raconteur de projets, et dans ses discours enthousiastes il avait une lucidité qu'il ne retrouvait plus dès qu'il touchait à l'application. A l'aide de ces souvenirs si vivans, Marcel retrouvait les traces disparues des idées heureuses enfouies sous mille complications subtiles; il ressaisissait le fil invisible.

Tous les jours des rapports plus étroits les rapprochaient, et leurs esprits si différens d'allures ne s'entrechoquaient en rien. Ces distances que des hasards d'éducation avaient établies entre eux, Marcel les effaçait de son mieux, avec une adresse aimable, sans orgueil secret, naïvement, d'instinct, par le mouvement naturel d'un

cœur porté à l'amitié. Espérit s'attachait vivement à cette amitié qui ne le trahissait pas. Cette vie de l'esprit qu'il avait cherchée avec tant d'avidité dans le commerce de Lucien, il la recevait de Marcel pleine et franche, sans surprises, sans illusions, sans artifices. Marcel ne cherchait à lui imposer ni ses propres idées, ni ses impressions, ni ses méthodes; il l'aidait, mais sans tyrannie. Il lui offrait vraiment la fraternité. Il ne s'efforçait jamais de l'entraîner trop loin, de lui faire violence, attendant que l'heure fût venue pour lui présenter les vérités dans leur ordre, dans leur vraie mesure, en rapport avec les besoins de son âme. Il répondait à tous ses désirs, à toutes ses curiosités, et sans les surexciter en rien. Il l'aidait de toutes ses forces, mais sans lui faire son travail, et loin de le dispenser de l'effort, de la douloureuse recherche, il suscitait en lui des énergies, il provoquait les œuvres vives, il l'appelait à la liberté.

Ces entretiens si francs et si sincères s'engageaient, se laissaient, se reprenaient à tout propos, sous mille formes. Tout leur était occasion de sympathies, d'échanges, de travail commun. Ils vivaient en union. A demi-mot ils s'entendaient, se devinaient, tour à tour silencieux ou très parleurs, et toujours prêts l'un pour l'autre. Bien plus souvent, il faut le dire, c'étaient de grands discours, car l'ami Espérit était un vrai batteur de buissons, et d'habitude les longues causeries se poursuivaient encore quand ils venaient s'asseoir tous deux, à la veillée, auprès de leur mère la Damiane.

De son côté cependant, M. Cazalis avait en moins d'un mois mené à bonne fin ses projets les plus hardis. Il avait monté sa maison civile et militaire; il était maître absolu, et personne n'osait le contredire; il disait : Je veux! sans qu'on lui répondît avec emportement : Le roi dit *nous voulons*. Il allait et venait à sa guise, à la pluie, au soleil, au brouillard; il mangeait à sa fantaisie. La chambre bleue était plafonnée; une girouette féodale grinçait et tournait aux quatre vents sur le toit pointu d'un pignon transformé en belvédère; les platanes de la terrasse étaient taillés, et M. Cazalis n'avait qu'à lever la tête pour voir du fond de son lit la calotte du petit clocher de Seyanne, les remparts démantelés et les maisons blanches groupées tout autour s'étageant en amphithéâtre. Le soir il s'égayait à regarder le four des Sendric flambant au milieu de ces ruines.

Il avait ouvert quatre fenêtres murées et muré quatre fenêtres ouvertes; il avait changé le champ d'asperges en champ de melons, et la melonnière en semis d'asperges. De la cave au grenier, la Pioline était tenue comme une frégate, lavée, brossée, cirée, mise en couleur, et tout le service se faisait au bruit du tambour. Enfin la Zounet était réduite au silence. L'ordre régnait à la Pioline.

Mais on se lasse de tout, même du tambour. M. Cazalis avait réa-

lisé tous ses rêves, il n'avait plus rien à désirer; alors l'ennui le prit. Dans les premiers temps, tout à la joie de sa liberté reconquise, il s'était à peine aperçu de l'absence de sa fille; mais bientôt ce grand vide se fit sentir, tout l'attristait : la vue des jardinets, le chant des oiseaux dans les volières, le silence de la maison. Il ne pouvait plus entrer dans la chambre de Sabine sans que les larmes lui vinssent aux yeux. La Zounet, elle aussi, ne pouvait se consoler du départ de ses maîtresses. Dès qu'elle avait un moment de liberté, elle s'échappait pour venir dans leurs appartemens brosser les meubles, épousseter et secouer leurs robes; elle n'avait plus d'autre plaisir.

Le lieutenant se trouvait dans un grand abandon; toute la société de la Pioline s'était dispersée. M. Dulimbert venait très rarement, car il n'aimait que le commerce des dames, et de préférence il allait dîner chez une de ses bonnes amies de Bollene. Le vice-président du cercle, grand chasseur, était à Vielles pour toute la saison des grives. Le rentier Lajarije vivait dans des transes mortelles sous le coup d'un procès, il ne sortait plus des cabinets d'avocats. Corbin l'aîné, l'homme à la santé de fer, gardait le lit à la suite d'une troisième pleurésie. Corbin le jeune, le timide aéronaute, restait seul assidu à la Pioline, mais il ne savait que parler de ses ballons. La conversation du sergent Tistet n'était guère plus variée; par esprit de discipline, il se conformait toujours à l'opinion de son chef, à tel point que M. Cazalis finit un jour par s'écrier : Ah! l'imbécile, il est toujours de mon avis!

— Oh! si c'est la consigne, on vous contredira sur tout, répondit Tistet.

Il y avait plus de six semaines que Mlle Blandine était à Valence: elle ne parlait pas de retour, et dans ses lettres elle laissait entendre que son absence pourrait se prolonger indéfiniment. Espérit ne venait plus à la Pioline que pour ces nouvelles de Valence. Quand il y avait une lettre de la tante, Espérit en était averti par le facteur; il arrivait à la Pioline avec son éternelle question : — Et nos dames, quand reviennent-elles? — Eh! je n'en sais rien, disait le lieutenant en froissant la lettre. D'autres fois il répondait d'un ton de maître : — Quand je voudrai. — Eh! eh! répliquait Espérit en s'esquivant au plus vite.

Dans son ennui, le lieutenant recommençait à prêter l'oreille aux propos de la Zounet. La servante était revenue de sa grande stupeur; son élastique nature de femme se redressait avec souplesse; par mille biais ingénieux, elle s'adaptait subtilement à la tyrannie, et son opposition renaissante s'essayait sur Tistet. Tant qu'elle avait conservé quelque espoir de renverser le despotisme du sergent, elle avait lutté gauchement, sottement, avec des violences ridicules; mais dès

qu'elle l'eut accepté, elle revint sur l'eau. Tistet avait centralisé tous les services dans sa main, et le gouvernement lui échappait. A force de vouloir tout faire, il ne faisait plus rien. Il était prisonnier dans les complications de sa bureaucratie, et rien qu'en s'attachant aux besognes délaissées, aux surveillances négligées, oubliées, la Zounet reprenait peu à peu sa place dans l'administration de la Pioline. Pendant que la servante regagnait ainsi peu à peu le terrain perdu, Tistet s'acoquinait de plus en plus dans son bien-être; il s'attardait à table, au lit, lui autrefois si sobre, si actif; il devenait recherché, délicat, il ne songeait plus qu'à se faire servir; avec ses inférieurs, il avait mille prétentions ridicules; on en faisait des gorges-chaudes à la cuisine, à la ferme, chez les voisins; à tout propos, on se jouait de lui. M. Cazalis, comme un tyran blasé, s'amusait de tous les mauvais vouloirs qui poursuivaient son favori; il écoutait en riant les récits moqueurs de la Zounet. La servante, enhardie par cette bienveillance, rentrait dans son naturel, et souvent elle se hasardait à murmurer contre son maître comme par le passé. Celui-ci ne s'en plaignait plus, il la laissait aller; ces brusqueries jetaient quelque animation dans cette maison silencieuse; M. Cazalis en était venu à regretter les querelles de Mlle Blandine. Le lieutenant ne savait plus, à vrai dire, que faire de sa personne. — Ah! sergent Tistet, je m'ennuie, je m'ennuie! — C'était là toujours la conclusion de ses discours.

— On trouvera le moyen de vous divertir, répondait Tistet; mais laissez-moi le temps de méditer.

Après trois jours de longues réflexions, Tistet partit un matin pour Lamanosc, et dans l'après-midi il revint avec deux pauvres hères coiffés de bonnets de police qui faisaient manœuvrer des lièvres. Le lendemain on vit arriver à la Pioline trois coquins dépenaillés qui mangeaient des chanvres enflammés en costumes de marquis; leurs femmes dansaient sur les genoux en jouant du violon avec des citrouilles. Puis ce furent des saltimbanques de toutes couleurs, des familles entières, et tous les jours ainsi, des montreurs de bêtes, des sauvages, des ménageries, car le sergent avait donné l'ordre de diriger sur la Pioline tous les artistes de passage qui descendraient à *la Mule d'Or*. Il y eut un matin où six orgues de Barbarie se trouvèrent ensemble sur la terrasse, jouant à tour de bras chacun son air sur des tons différens. — Mais c'est à devenir fou, dit le lieutenant. Et pour échapper à cette musique épouvantable il s'en alla au hasard dans les champs.

En cheminant le long des prés, il lui vint une grande envie de voir Espérit. Il y avait quinze jours que le terrailler n'était venu à la Pioline, et M. Cazalis en était attristé. — Ils m'abandonnent tous, disait-il en pensant à ses amis, qui le négligeaient depuis le départ

de Mlle Blandine, — Espérit comme les autres. — Il poussa droit jusqu'au château des Saffras. Espérit était absent. Cabantoux travaillait dans la cour, Bélésis arrosait les plates-bandes. Le *fadad* ne sut dire ce qu'était devenu Espérit, il s'en informa près de Bélésis; puis, sans prendre conseil du lieutenant, il sella l'ânesse. — Partez, partez au plus vite, lui dit-il en lui remettant la bride; j'ai mon travail, Bélésis vous conduira.

— Mais où m'envoie-t-on? dit le lieutenant.

— On! ne craignez rien, Bélésis sait sa route tout aussi bien que la Cadette.

Le lieutenant tenta de s'expliquer avec Bélésis, mais il lui fut impossible de rien comprendre aux gestes précipités du muet. Comme il n'avait rien de mieux à faire, il se laissa conduire les yeux fermés jusqu'au lavoir de Seyanne. Là ils furent rejoints par Cabantoux, qui les avait suivis de loin. Le lieutenant voulait descendre; il expliqua au *fadad* qu'il désirait voir Espérit chez lui et non chez des étrangers. Cabantoux, qui ne comprenait rien à ces distinctions, prit la Cadette par la bride et la conduisit dans la rue des Sendric. — Oh! vous le trouverez, disait-il. Voici Spiriton.

Espérit vint à leur rencontre avec Marcel. On entra dans la boulangerie. Le bonhomme Cazalis avait grand plaisir à revoir Marcel, mais une visite chez les Sendric lui paraissait une démarche bien hardie, bien grave : au point où en étaient les choses, il redoutait de s'engager, et lui, qui avait tant osé à la Pioline, il tremblait en pensant aux terribles reproches qu'il aurait à subir de Mlle Blandine. Il se promit de faire une très courte visite, Espérit le retint jusqu'à l'arrivée de la Damiane. Devant la Sendrique, il était embarrassé de sa personne, et comme Espérit s'était mis à lui parler des machines du Mitamat, pour se mettre à l'aise tout autant que par obligeance naturelle, le lieutenant demanda à visiter le hangar et le laboratoire. Les travaux de Marcel étaient assez avancés, et déjà quelques machines du Mitamat étaient à demi montées. De très belles études étaient tracées sur le mur. Il y avait aussi un très grand nombre de dessins de mécaniques que Marcel avait rapportés de ses voyages.

— Comme le siècle marche! disait le lieutenant en étudiant de près les coupes et les profils de toutes ces machines nouvelles dont lui avait parlé si souvent sa gazette. Il prit surtout un grand intérêt à tout ce qui concernait son ancien métier. Il était émerveillé de toutes ces inventions qui ont transformé la marine moderne. Marcel lui en donnait des explications très claires. Le lieutenant s'animait à cette causerie. Depuis qu'il était à terre, il n'avait plus ouvert un livre de science ni touché un compas. En visitant le laboratoire de Marcel, à la vue des quarts de cercle, des octans, des boussoles éta-

lés sur la table, il lui revint comme un feu de jeunesse. D'une main vive et curieuse il prit plaisir à manier tous ces instrumens de mathématiques dispersés çà et là hors des étuis; il les retrouvait comme de vieux amis, puis tout à coup il saisit un morceau de craie et se mit à chiffrer et à dessiner sur le tableau. — Allons, le père Cazalis n'est pas encore à la côte, disait-il gaiement. Il posait des problèmes à Marcel, engageait avec lui de belles discussions scientifiques : son esprit se dérouillait, il se réveillait d'un sommeil de dix-sept ans, il sortait soudainement de sa léthargie provinciale; il revivait.

La nuit les surprit écrivant et démontrant encore au tableau. Le lieutenant voulait partir, on le retint à souper. Il mangea de grand appétit. — Voilà la vraie cuisine provençale, disait-il. Je ne sais pourquoi ma sœur Blandine s'obstine à me faire tout manger au beurre, sous prétexte que c'est plus comme il faut de se tenir à la cuisine française. Je ne veux pas dire du mal de ma sœur, qui est absente, mais la chère personne a la tête pleine de sornettes. Ne me fait-elle pas des scènes quand je veux parler provençal? et jusqu'à la Zounet qui s'obstine à me répondre en français! Moi je préfère ces aubergines à tous les gibiers du monde, et rien ne vaut ces pommes d'amour roussies au four.

Il trouvait tout bon, tout excellent; il s'extasiait sur des choses dont il mangeait tous les jours; il était si heureux que tout lui plaisait, jusqu'au vin que l'on tirait à pots dans la barrique, et qui n'était pourtant pas d'une bonne année.

— Ah! le bon petit vin! quel montant! quelle verdeur!

Au dessert, il parla de ses campagnes, du Montenegro, de la guerre de Calabre, et de ses débuts sur *la Ville-de-la-Ciotat*. Il raconta les exploits de cette noble frégate, forçant le passage au milieu d'une escadrille ennemie dans les eaux de Venise, et jusqu'à la nuit combattant bord à bord deux corvettes anglaises, avec son pavillon cloué au grand mât. A ces récits héroïques, Damianet dressait les oreilles et battait des mains. Il ouvrait, ouvrait ses grands yeux limpides, et quand tout fut fini, il dit au lieutenant : — A quel âge peut-on entrer dans la marine?

— Ah! le brave petit homme! dit M. Cazalis en l'embrassant. Madame Sendric, vous me le confierez, nous en ferons un homme de mer.

Il ne songeait plus à partir. On lui offrit un lit qu'il accepta sans se faire prier; il passa la veillée en famille; on enfourna devant lui; il causa longuement avec la Damiane; il s'égaya comme un enfant avec les cousines. Tout l'attirait dans cette maison, la nouveauté, l'imprévu, le grand plaisir de n'être pas chez soi, l'aménité de ses hôtes, ce charme des vieilles mœurs, et cette grande paix qui se répandait autour de la Damiane.

Le lendemain, par une de ces belles matinées de l'arrière-saison, il revint à la Pioline allègre et dispos, tout ranimé. — Ah! les braves gens! disait-il. Voilà une vraie famille, à l'ancienne. Espérit, pourquoi ne m'y as-tu pas mené plus tôt?

— Ah! si mademoiselle Blandine le savait! répondit Espérit.

V.

A son retour de Seyanne, M. Cazalis trouva une lettre de Mlle Blandine. Comme toujours, la tante renvoyait son retour aux calendes grecques. Elle se plaisait fort à Valence, disait-elle, elle était toute charmée de l'accueil qu'elle avait reçu de ses parens du Dauphiné; elle voyait beaucoup de monde. C'étaient tous les jours des dîners, des concerts; on jouait des proverbes et des charades, on dansait tous les soirs; Sabine avait été très remarquée par un jeune magistrat; tante Blandine le trouvait à son agrément, il lui faisait une cour assidue; il était si épris de Sabine, qu'il s'était déjà avancé jusqu'à dire à la tante qu'il était disposé à donner sa démission, à briser sa carrière, pour venir se fixer à la Pioline. Ce futur mari était d'une vieille famille de robe; il avait de très belles espérances de fortune. La tante n'avait pas encore parlé de ce mariage à Sabine, mais elle espérait que son frère Jean-de-Dieu saurait une fois dans sa vie faire acte d'autorité et de raison; il fallait que le mariage se fît à Valence; Sabine ne devait retourner à Lamanose que mariée; enfin on devait à tout prix éloigner Marcel, sinon pas de retour; au besoin, elle était disposée à de grands sacrifices, et puisque Marcel avait des études à continuer, il n'y avait qu'à l'envoyer à cent lieues de là pour quelques années, et tout irait au mieux; pour toute cette négociation délicate avec les Sendric, on pouvait se servir utilement de M. Dulimbert, qui avait tant de monde!

Si cette lettre avait été écrite huit jours plus tôt, on ne peut pas prévoir ce qui serait arrivé. M. Cazalis était à bout de patience, il s'ennuyait, il ne pouvait plus se passer de sa fille. Fatigué de la solitude, de l'isolement dans lequel il vivait, pris au dépourvu, désireux d'échapper à de nouvelles crises, peut-être serait-il entré dans les projets de sa sœur pour en finir : il est probable qu'il serait parti pour Valence. Une fois à Valence, repris et dominé par Mlle Blandine, il aurait cédé à la longue, il se serait plié à tous les caprices de sa sœur. Cette lettre le prit dans des dispositions nouvelles, au moment de sa plus vive amitié pour les Sendric. Il revenait de Seyanne, plein de courage et d'entrain. Ce n'était plus le même homme, il avait repris toute sa gaieté innocente, toute sa bonne humeur; mais pour la première fois de sa vie il se sentait un grand sérieux dans l'âme.

Ainsi préparé, il lut la lettre de Mlle Blandine avec une grande liberté d'esprit. Au-dessous de la signature de sa tante, Sabine avait écrit une vingtaine de lignes empreintes d'une tristesse si vive et si contenue, qu'il se sentit touché jusqu'aux larmes. Dans sa précédente lettre, M. Cazalis lui avait donné des nouvelles de Marcel; en quelques mots, elle le remerciait avec tendresse. Cette émotion, cette reconnaissance se trahissaient à l'accent secret; à tout autre moment de sa vie, il ne l'aurait pas deviné; avec un instinct de père, il comprit tout. Il répondit à la hâte, par une lettre très ferme et très claire. D'une volonté très arrêtée, il résistait à ce mariage qu'on voulait imposer à sa fille; il parlait à sa sœur avec amitié, il la pressait vivement de hâter son retour, et cela d'un ton si grave et si pénétré, que Mlle Blandine elle-même en fut frappée. Habituée à l'insouciance de son frère, à sa faiblesse, à sa bonhomie frivole, elle fut fort étonnée lorsqu'elle reçut cette lettre; elle n'en tint aucun compte. Elle n'aurait rien changé à ses dispositions, à ses projets, si Zounet ne l'avait informée de tout ce qui s'était passé à la Pioline. Zounet avait été avertie par Gascayot des trahisons du sergent Tistet; elle avait enfin pu faire tenir une lettre à sa maîtresse; la tante de son côté, pour éviter toute surprise, lui répondit par des lettres *chargées*, que le facteur remettait en mains propres à la servante. La tante était inquiétée par tout ce qu'on lui racontait des dépenses de son frère; elle commençait à regretter son ménage; elle était très choyée à Valence, mais elle n'avait personne à gouverner, à malmener. Au fond, elle désirait retourner à la Pioline, car elle voyait bien que si le père Cazalis ne lui venait en aide, ce séjour à Valence n'avait plus de sens. Sabine était toujours d'une grande soumission avec elle, jamais elle ne lui parlait de Marcel, elle ne se plaignait jamais, et ce silence effrayait la tante. Elle comprenait qu'elle ne pouvait rien contre cette douleur muette, et pourtant elle hésitait encore à partir; son amour-propre se trouvait engagé; elle ne voulait pas revenir à la Pioline sur un ordre formel de son frère. Ces indécisions furent levées par une dernière lettre de la Zounet; elle annonçait à Mlle Blandine que le lieutenant était retourné plusieurs fois à Seyanne. La tante prit son parti, brusquement elle fit ses paquets, et sans avertir son frère elle se mit en route.

— Il y a là encore quelque tour de ce marquis des Saffras, disait la tante. Ah! cet Espérit! cet Espérit! il aura endiablé mon frère.

Personne n'attendait Mlle Blandine à la Pioline, elle arriva à l'improviste; pour mieux surprendre son frère, elle laissa sa voiture de louage à la montée du Grand-Felat, et de son pied mignon elle prit par les traverses. En sortant du bois, à première vue, elle comprit que la Zounet n'avait rien exagéré. La physionomie de la Pioline

était toute changée; il y avait partout des allées nouvelles, des terrassemens, des abatis d'arbres; toutes les murailles de ce petit manoir gris et jaune étaient blanches comme neige. En arrivant à la passerelle, elle poussa un cri, lorsqu'elle se vit saluer par un petit bonhomme à veste rouge; elle reconnut Benoni, qu'on avait costumé en *groom* anglais. Benoni était attaché à une caisse aussi grande que lui, et de ses longues baguettes il battait du tambour, la tête de côté. Puis elle vit Cascayot et deux drôles à mine éveillée qu'il traînait à sa suite, et tous ils avaient des uniformes, tous des tambours. Le sergent Tistet parut : sous les galons d'argent, Mlle Blandine reconnut un uniforme de son frère. Tistet aligna ses élèves, leva la canne; on battit un ban, puis une marche, et la tante, furieuse, fit une entrée triomphale, précédée de quatre tambours qui jouaient des baguettes comme des forcenés.

Tante Blandine avait passé toute une nuit en voiture à gémir, à se plaindre des cahots, des banquettes, de la poussière, de ses pieds gonflés, de ses reins cassés, de son insomnie, du grincement des roues, des discours des postillons, du silence de Sabine : tant de soucis et de fatigues pour des ingrats! Bref, elle allait expirer.

A peine couchée, dès quatre heures du soir, à son arrivée, dans ce fameux lit de la Pioline, dont elle avait tant parlé pendant douze heures, où elle devait tant dormir, indéfiniment, sans qu'il fût permis à qui que ce soit de la réveiller, cette personne mourante de sommeil se mit à sauter comme une carpe, et toutes les minutes elle portait la main à la sonnette pour appeler Zounet. La servante, qui se tenait aux écoutes, l'oreille à la serrure, arrivait doucement et répondait à toutes les questions de la tante. On la renvoyait, on la rappelait; elles ne cessaient de parler.

Pendant qu'elles s'épanchaient ainsi en longues confidences, le lieutenant Cazalis, qu'on avait embrassé en courant, puis brusquement congédié, tournait autour de la Pioline, de la terrasse aux jardins, avec Tistet, Cascayot, Benoni, tous armés comme lui de roseaux et chassant les poules et les canards, repoussant les chiens et les passans, écartant tous les bruits de la Pioline, pour protéger le sommeil des voyageuses. Sur la route pierreuse, le fermier répandait une voiture de litière.

A trois heures du matin, la tante n'avait pas encore fermé l'œil. Zounet venait de se coucher, harassée, sans voix, la langue sèche. Tante Blandine, toute ragaillardie, se mit à réfléchir d'un esprit net et dégagé. D'emblée elle jugea la situation, prit son parti et s'endormit en paix. Le lendemain quelle fut la surprise du lieutenant, quelle fut la stupeur de la Zounet à la vue de la tante furetant dans toute la maison d'un air curieux, empressé, ne s'étonnant de rien, ne se

plaignant de rien, ni de son frère, ni de sa nièce, ni des révolutions de la Pioline, silencieuse sur son voyage de Valence, comme si rien de nouveau ne s'était passé depuis deux mois, comme si elle revenait de Lamanosc un dimanche, après quatre heures d'absence!

Elle semblait tout accepter; en personne avisée, elle ne songeait plus à recommencer le passé, à réparer l'irréparable. Le bonhomme Cazalis avait la bride sur le cou, et tenter en ce moment de le remettre en servitude, c'était chose aussi absurde que de vouloir déplafonner la chambre bleue, replanter les vieux arbres coupés, ou noircir les murs recrépis à neuf; elle le sentait bien. D'ailleurs tout n'était pas à dénigrer dans les innovations du lieutenant : les allées étaient sablées, la terrasse aérée, le vivier curé et relevé, et des centaines de poissons se jouaient dans ses eaux claires. Tante Blandine s'habituait très bien à ce luxe de propreté introduit par le sergent dans ce manoir tout délabré, où tout allait à la diable avec l'incurie provençale; elle s'accommodait fort de ces moelleux coussins de la carriole restaurée à la moderne; elle se trouvait à l'aise dans ces grands fauteuils profonds que le tapissier avait rapportés de Marseille. Enfin la belle girouette armoriée du belvédère ne lui déplaisait pas, la livrée non plus; elle trouvait que cela donnait un air de castel à la Pioline, et au fond la tante Blandine avait des goûts très aristocratiques. Tous ces embellissemens de la Pioline avaient cependant un grand tort, un seul, impardonnable : tout s'était fait sans Mlle Blandine. Jamais elle ne se serait lancée dans ces dépenses, dont sa parcimonie s'effrayait : elle en jouissait tout en gardant aux choses de sourdes rancunes d'émigrée; mais rien de ces dépits ne se trahissait au dehors.

De son côté, le lieutenant n'avait garde de mettre le feu aux poudres. Comme d'un accord tacite, il ne fut plus dit un mot du passé, et la tante persistant tous les jours dans ses amabilités, M. Cazalis s'empressait de lui faire une foule de concessions qu'elle ne demandait pas. Il n'allait plus à Seyanne, les tambours furent supprimés, la Zounet reprit ses clés, et le sergent, déchu de toutes ses grandes dignités, mangea à la cuisine, sans autres insignes que sa plaque de garde. Tout un grand mois se passa ainsi sans querelles à la Pioline!

Lorsqu'Espérit venait chez les Cazalis, le lieutenant cherchait à l'éviter; il échappait de son mieux à toutes les questions du terrailler, et quand il était serré de trop près, il répondait : — Patience, patience! tu sais que je suis pour Marcel, mais ne brusquons rien. J'ai bon espoir, ma sœur a pris là-bas un si bon caractère! Ne l'agaçons pas, tout s'arrangera.

— Oui, oui, quand nous serons tous en terre, répondait Espérit. Ah! quel homme!

— Mais, mon ami; mais, Espérit....

— Il n'y a plus d'ami, il n'y a plus d'Espérit.

Il s'en alla chez son curé : — Monsieur le curé, oui ou non, êtes-vous pour les Sendric? Aimez-vous Marcel?

— Oui certes, dit le curé.

— Alors vous êtes contre Mlle Blandine?

— Mais en rien, en rien et nullement, et jamais, j'espère! Moi, je suis pour tout le monde.

Espérit le pressa très vivement de prendre en main le mariage de Sabine et de Marcel, et d'user de toute son influence, de toute son amitié pour emporter le consentement de Mlle Blandine, à quoi le curé répondit : — Mon garçon, cela ne me regarde pas. Je n'aime pas à me mêler de ces sortes d'affaires. On ne dit déjà que trop que nous faisons tous les mariages.

— *On dit, on dit* est une bête, notre curé. Avec tous ces *on dit,* vous n'auriez jamais fait la grande fraternité de la barricade. Je vais vous conduire à la Pioline. Il n'y a que vous pour donner ce dernier coup.

Il ne servit de rien au curé de refuser obstinément, et pour se délivrer d'Espérit, il finit par lui dire : — Eh bien! un de ces jours nous verrons, nous verrons. Tu m'enverras ton ânesse.

— La Cadette est en bas, toute bridée et sellée, qui vous attend à la porte. Entendez-la qui vous appelle.

— Mais je n'ai pas lu mon bréviaire.

— Vous le lirez en route, la Cadette n'a pas de vices, elle a le pas doux, et le bât est rembourré d'hier.

Bon gré, mal gré, il fallut partir.

— Allons, dit le curé en maugréant; mais je ne te promets rien.

A l'arrivée, le curé trouva Mlle Blandine en grande tenue de sortie. — Vous arrivez à propos, dit-elle; j'allais vous pousser une visite à Lamanosc. Allons nous asseoir sous les noisetiers. J'ai à vous parler de Sabine. Entre nous, sa santé m'inquiète. Elle est triste à la mort, elle pâlit; elle est distraite! On lui parle figues, elle répond raisins. C'est une pitié. Je compte sur vous pour la raisonner, et j'espère qu'elle ne résistera pas à son pasteur comme elle résiste à sa tante. Du reste ils sont tous contre moi, et je ne suis pas fâchée d'avoir un peu votre sentiment. Voyons si vous me donnez tous les torts. Là, quelle est votre opinion sur ce mariage dont ils sont tous férus?

— En fait de mariage, dit le curé en s'asseyant carrément, je vous avouerai tout net que j'ai les opinions de nos anciens. Je ne suis pas pour les mariages de hasard ou de caprice, et je suis bien loin de mépriser ce qu'on appelle aujourd'hui les préjugés de fa-

mille. Je regarde comme très vénérables nos bons usages d'autrefois; pour moi, ce sont les lois mêmes de la sagesse et de l'honneur qui font durer les familles et les sociétés. Bref, on ne se marie pas pour soi, mais pour les familles.

— C'est cela, c'est cela! s'écria la tante. Ah! monsieur le curé, comme vous tournez ces choses! Je savais bien que je n'avais pas tort. Voilà bien mes opinions, mais je n'aurais jamais su en donner comme vous les raisons. Ah! si Jean-de-Dieu pouvait vous entendre!

Elle appela son frère du fond du jardin. Le lieutenant arriva.

— Ah! monsieur le curé, si vous vouliez recommencer pour mon frère!

Le curé répéta mot pour mot son exorde, puis continua : — Il faut donc regarder avant tout à la pureté du sang, et les braves gens doivent s'allier entre eux, afin que rien n'altère les bonnes traditions des familles. Le reste pèse peu. Il y a d'autres petites convenances dont il faut tenir un certain compte, mais je vous ai dit l'essentiel. Voilà les vrais principes, et gardons-nous bien de les tourner à la vanité. Donc, puisque ces jeunes gens s'aiment si honnêtement, et que le mariage convient à M. Cazalis, je ne vois pas de raisons plausibles pour s'y opposer.

— Lui, épouser ma nièce! Oh! monsieur le curé, y pensez-vous? le Sendric!

— Eh bien! quoi, demoiselle Blandine, qu'avez-vous à lui reprocher?

— Oh! je ne lui en veux pas, dit la tante, loin de là! et je suis disposée à faire beaucoup pour lui, s'il veut partir. Ah! si ce n'était la famille!

— La famille? dit le curé; mais je ne vois pas ce que nous pourrions désirer de mieux. Plût au ciel que toutes nos vieilles maisons valussent les Sendric!

— Y pensez-vous, monsieur le curé? Mais nous sommes des Cazalis, monsieur le curé, des Cazalis, entendez-vous? des vrais! Et par notre aïeule Limbert nous tenons aux grands Limberti d'Italie. Beaucoup de familles ont ainsi laissé l'*i* en venant avec les papes dans notre Comtat. Vous n'êtes pas du pays, et peut-être ne savez-vous pas ce que nous sommes, ce que nous valons. Nous ne sommes pas des nobles, mais il y a force gentilshommes du pays, et des titrés, qui ne nous valent pas pour la naissance, pour l'ancienneté. Savez-vous que nous comptons dans nos aïeux six consuls, trois chanceliers de rectorie, un vice-recteur évêque?

— Un évêque dans vos aïeux! dit le curé, qui aimait à rire.

— Oui, certes, répondit étourdiment la tante, et de plus deux podestats en Italie, des juges majeurs en Béarn (car il y a deux bran-

ches), puis trois primiciers de la cathédrale, et je ne sais plus combien d'officiers dans la marine depuis des temps infinis.

— Oh! les Cazalis sont bons, très bons, c'est connu; mais les Sendric ne sont pas non plus des étrangers, des parvenus. Ils remontent loin, savez-vous? Depuis des siècles, ils sont fourniers de père en fils à Seyanne, et j'ai lu dans un vieux papier que leur maison fut bâtie du temps de la paroisse, bien avant le château. Avez-vous vu sur leur porte la statue du grand saint Honoré?

— Saint Honoré? cet évêque qui enfourne du pain et des galettes, ce vieux *santibelli* (1) en pierre noire? Oh! quelle horreur! je n'en donnerais pas un fifre. C'est bon à faire peur aux moineaux.

— Demoiselle Blandine, lisez sur le socle la date de 1483, et le nom des Sendric est au bas. Il y avait déjà des Sendric de ce temps-là. Vous savez qu'en 1562 le fournier Veran-Marcel Sendric a mené la paroisse de Seyanne au secours de Malaucène, assiégée par le baron des Adrets. Il y a une lettre du grand général Serbelloni, notre libérateur, qui parle de lui, car ce sont nos communes qui repoussèrent les Dauphinois, et Veran-Marcel avait vendu sa terre pour nourrir sa troupe. Lisez tout cela dans le récit de nos guerres par le père Justin, et si vous en voulez savoir plus long, demandez à Espérit, qui sait à fond l'histoire des familles....

— Cet Espérit! cet Espérit! dit la tante. Quelle tête virée, avec ses *almanachs*, ses tragédies! Encore un qui est cause de tout le mal! Cet Espérit!...

— Il ne s'agit pas d'Espérit, demoiselle Blandine. Vous me prouvez bien que les femmes ne brillent pas par la logique. Nous en sommes aux Sendric, et, pour en finir, sachez qu'ils ont eu quatre consuls depuis ce Véran-Marcel, et c'est un des leurs qui arma la jeunesse du pays en 1791 et la mena au camp de Sainte-Cécile, quand nos communes se levèrent pour l'indépendance du Comtat. Enfin c'est le fournier Siffrein-Marcel Sendric qui, pendant la grande famine du dernier siècle, ne voulut jamais élever ses prix, et la ruine de sa maison date de ce temps. Et c'est alors, mademoiselle Blandine, que votre aïeule acquit d'eux cette vigne de Saint-Pierre-de-Vassols que vous possédez encore, et qui donne de si bon vin. Depuis, les Sendric n'ont pu se relever. Maintenant vous savez leur histoire. Si ce n'est pas là une bonne famille, je ne m'y connais pas.

— Oh! pour l'honneur, dit la tante, il n'y en a pas comme les Sendric; Dieu me garde de le nier!

— Que vous faut-il de plus? On arrondit son bien avec les bonnes terres du voisinage; les Cazalis et les Sendric, c'est ce qu'il y a de

(1) *Santibelli* (beaux saints), cri des marchands italiens qui vendent des moulages. Par extension, ce nom désigne en Provence toute espèce d'images ou de figurines.

plus honnête dans le canton. Notre Marcel vaut votre Sabine, votre Sabine vaut notre Marcel, et m'est avis qu'au temps où nous sommes les braves gens doivent faire souche. Maintenant brisons là. Réfléchissez, n'en parlons plus. Allons voir votre nouveau plant d'asperges, et rappelez-vous que vous m'avez promis des graines de vos melons de Céphalonie; les miens sont tout abâtardis.

Tante Blandine n'était pas convertie. En s'éloignant, elle murmurait : — Que peut-il savoir de tout cela, le cher homme? Son grand-père était savetier.

— Ah! monsieur le curé, dit Espérit, vous avez bien parlé! et d'une voix!.... J'entendais tout en taillant mes noisetiers. Oh! c'est bien parlé!

— Tu trouves? dit le curé, qui reçut sans déplaisir ce bout de compliment.

— Je crois la tante fort ébranlée, dit Espérit; vous la tenez, il faut y revenir.

— Oh! j'en ai assez, dit le curé; crois-tu que je vais m'embarquer dans ce mariage comme dans ta tragédie, qui a si bien tourné? Mademoiselle Blandine m'a demandé conseil, je lui ai répondu en conscience. C'est fini; j'ai fait mon devoir, que chacun fasse le sien.

Espérit tenta souvent de le ramener à la Pioline, mais le curé répondit toujours : — Mon garçon, c'est fini; j'ai fait mon devoir, qu'on me donne la paix. Si j'avais dans ma paroisse dix hommes timbrés comme toi, je n'aurais pas une heure de bonne tranquillité.

Le brave homme aimait ses aises. Dans les grandes circonstances, il avait du zèle, du courage, et le cœur fraternel. Il l'avait bien prouvé le jour de la barricade; mais, dans le train de la vie courante, il redoutait fort de se déranger et surtout de se créer des difficultés. « Entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt; » il citait souvent ce proverbe, et pour échapper aux embarras, aux soucis, il aurait passé par le trou d'une aiguille.

Mlle Blandine l'ayant mis au pied du mur, il lui avait répondu par un petit discours dont il n'était pas mécontent. Une fois engagé, il disait tout net son opinion, et très sincèrement, au risque de blesser les gens; cent commères ne l'auraient pas intimidé, mais il ne craignait rien tant que de se trouver dans ces passes difficiles. Il tenait beaucoup à ménager Mlle Blandine, et ne voulait en rien se faire une ennemie d'une personne qui avait la tête si près du bonnet.

VI.

Vers la fin de décembre, il naquit une seizième filleule à Mlle Blandine, au village de Saint-Pierre-de-Vassols. La belle Rosine vint avec

ses apprenties à la Pioline, et, quand tout fut prêt, on partit pour Saint-Pierre. Le lieutenant voulut être du voyage. Il avait beaucoup plu, et la rivière de Mèdes, qu'on sautait le matin à pieds joints, aurait pu porter bateau. La route directe qui mène de la Pioline à Saint-Pierre étant effondrée, on passa par Lamanosc. A cent pas du château des Saffras, le Garri s'abattit et se blessa. Espérit sortit de sa tuilerie, dégagea le petit cheval corse, et la Cadette fut attachée en arbalète en avant des mules. Espérit sauta sur le siége.

Au retour, dans l'après-midi, on passa devant Seyanne. La tante était très contrariée; mais il n'y avait pas de raison à donner pour rebrousser chemin, car on était en vue du village. Mlle Blandine se retourna du côté de sa nièce sous prétexte de causeries, de coiffes à arranger, mais en réalité pour lui dérober la vue. Au tournant du rempart, la Cadette, qui connaissait à fond le pays, refusa de descendre la *calade*, qui est très rude, et, tournant brusquement de côté, elle enfila droit sous la porte de la ville. On n'était qu'à deux ou trois cents pas de la boulangerie; la Cadette, qui flairait l'écurie des Sendric, courait comme le vent; les mules suivaient gaiement; en quelques secondes, on allait se trouver sur la place. — Mais arrête-la donc, arrête! cria la tante, et tourne à droite.

Espérit tira les rênes, mais sans grande vigueur; la Cadette résista.

— Et le fouet, et le fouet! Fouette-la donc, grand benêt, fouette à tour de bras!

— La Cadette n'a jamais été battue, répondit Espérit.

Le lieutenant riait des colères et des dépits de sa sœur. Du bout de la place, Damianet arrivait en courant; il se jeta à la bride de la Cadette et conduisit bruyamment la carriole dans la cour.

La Damiane était sous le portail; elle avança une chaise à la tante pour descendre de voiture, le lieutenant lui offrit son bras, et l'on entra à la cuisine. On touchait aux premières gelées. Le lieutenant, qui avait grand froid, alla s'installer à l'angle de la grande cheminée, à la flambée des genêts. La frileuse demoiselle Blandine se tint éloignée du feu pour mieux garder son quant à soi. En entrant, elle s'était tracé un plan de conduite pour tenir la Damiane à distance sans la blesser. En garde contre la familiarité provençale, elle avait même préparé un petit discours pour expliquer son arrivée comme un hasard de voyage, en lui enlevant tout caractère de visite; mais elle fut complétement déroutée par la simplicité de la Damiane. La Sendrique reçut ses hôtes avec une cordialité si aimable, sans empressement banal, avec tant d'aisance, de dignité, elle leur parlait avec un tel tact, une telle mesure, que l'embarras de la tante s'en accrut. Comme ménagère, tante Blandine ne put s'empêcher d'ad-

mirer l'ordre parfait qui régnait en cette cuisine si encombrée, le linge si blanc, les tables luisantes, les étains fourbis.

Les acheteurs entraient et sortaient; la Damiane trouvait du temps pour tout, pour ses hôtes comme pour ses cliens. Habituée aux cris de la Zounet, tante Blandine ne revenait pas du calme de cette maison si bien tenue, non par occasion, en vue des étrangers : c'était le train de tous les jours, elle le reconnaissait bien. Depuis qu'elle était entrée, elle subissait cette douce influence, elle ne voulait pas se l'avouer. Elle se défendait contre ses impressions, et par mille détours elle essayait de se donner le change.

Le temps s'était mis à l'orage. Tante Blandine voyait avec inquiétude ces lourds nuages noirs qui s'avançaient du côté du Ventoux; elle salua la Sendrique avec ses plus grandes politesses et se leva pour partir. Damianet avait déjà dételé. Espérit, qu'elle envoya à l'écurie, fut si long à harnacher les mules, que l'orage éclata avant que la carriole fût attelée. La tante se rassit en murmurant : — Cet Espérit n'en fait jamais d'autres; qu'avait-il besoin de dételer?

On avait déjeuné très matin. — Moi, j'ai grand'faim, dit le lieutenant.

Les cousines, chassées par la pluie, revenaient du lavoir; elles dressèrent agilement la table. On n'était pas en grande avance de provisions chez les Sendric; les cousines coururent chercher des œufs chez les voisins, pendant que la Damiane servait les fruits, le laitage et les galettes. Elles allaient et venaient avec tant de bonne grâce, elles étaient si heureuses de servir le peu qu'elles avaient, que le lieutenant en était tout ravi, et de très bonne foi il déclara que de sa vie il n'avait fait un pareil repas. La tante ne voulut pas s'asseoir à table; elle avait la passion des fruits, et ceux qui furent servis chez les Sendric étaient des plus beaux. On lui en offrit, elle refusa, elle ne voulut même pas toucher aux *raisins-clairettes*. Elle était très friande de fruits, mais elle ne mettait rien au-dessus de ces raisins-clairettes. A Lamanosc, toutes les années on tire une loterie de dévotion; les billets sont ainsi conçus : « Je demande à Dieu la vertu de discrétion, et je lui offre les grenades. — Je demande à Dieu le don de silence, et je lui offre les figues. » — Et de même pour tous les fruits et toutes les vertus. Une fois le billet tiré, on s'abstient pendant toute la saison du fruit défendu. La tante Blandine était de cette confrérie, mais elle faisait une réserve expresse en faveur des raisins-clairettes, et quand la présidente lui présentait le sac aux pénitences, elle déclarait que s'il lui tombait un billet de clairettes, ce serait à recommencer. La Zounet, gâtée par ce mauvais exemple, se réservait les melons de toutes couleurs.

Au retour du plat, on présenta de nouveau les raisins à Mlle Blandine. — Je ne mange jamais entre mes repas, dit-elle.

— Mais un fruit, dit la Damiane en souriant. Vous me refusez?

La tante craignit d'être impolie, et, l'appétit aidant, la friandise aussi, elle accepta la belle grappe; elle y prit goût. La grappe égrenée, elle se laissa servir un morceau de galette, puis une seconde grappe, une troisième, et l'assiette y passa.

Marcel était allé au bois dans la matinée; il arriva dans la rue au moment où Mlle Blandine traversait en courant la cour pour hâter le départ; la tante l'aperçut, et pour l'éviter elle tourna brusquement de côté, laissa tomber son sac en arrière, puis revint sur ses pas pour le ramasser. Au lieu de profiter de son embarras, Marcel se tint à distance, et sans entrer dans la cour il remonta la rue jusqu'aux hangars; il s'était éloigné par discrétion. La tante lui en sut un gré infini.

On était resté trois heures à Seyanne chez les Sendric. En revenant à la Pioline, tante Blandine se mit à réfléchir sur cette visite qui renversait tous ses plans. Sabine était toute rayonnante de bonheur; la tante en fut très frappée. Mille sentimens contraires tourbillonnaient dans son esprit, et dans son besoin d'accuser quelqu'un, de s'échapper à elle-même, la tante se disait : — Cet Espérit! cet Espérit! dans quel piége nous a-t-il fait tomber!

Il n'en était rien. Il est certain qu'Espérit avait résisté très mollement aux fantaisies de l'ânesse; mais sa demi-complicité s'arrêtait là, et vraiment c'était la Cadette qui avait tout fait.

Tante Blandine avait l'art d'altérer et de transformer ses impressions les plus vives; son esprit seul étant en jeu dans cette sensibilité extrême que tout excitait, elle échappait à tout travail intérieur avec de merveilleux instincts d'étourderie, et de la sorte l'imagination payait toujours les dettes du cœur. Elle avait ainsi vécu sa vie entière, tout en dehors, et voilà que tout à coup elle recevait un choc. Quelque chose de sincère l'avait touchée; avec mille artifices, cette capricieuse et raisonneuse personne s'attachait à détruire le sentiment vrai qui s'était éveillé en elle; elle n'y réussissait plus qu'à demi et s'en irritait. Tous les jours, cette calme figure de la Damiane se présentait à ses yeux avec une sérénité provocante; elle retrouvait quelque chose de cette douce gravité dans tous ceux qui s'attachaient à la Sendrique. En sortant de Seyanne, ils emportaient comme la bonne odeur d'une vertu cachée, elle-même se sentait pénétrée par une secrète influence; mais, pour s'étendre et vivre, ce bon germe demandait à être délivré de toutes les choses parasites qui lui dévoraient le plus pur de sa substance, et toute cette vieille nature, qui ne voulait pas mourir, se défendait obstinément, désespérément, avec une ténacité vivace.

Jamais la tante n'avait été plus agitée, et les contradictions lui faisant défaut, elle s'agitait dans le vide, elle se consumait sur elle-

même, elle se sentait enveloppée par un blâme secret, elle souffrait de son isolement. Dans ces tête-à-tête qu'elle avait à subir avec elle-même, elle se donnait encore de grands éloges pour la vertu qu'elle dépensait à lutter ainsi contre tous, afin de sauver Sabine d'un mariage qui blessait toutes les convenances; elle n'osait pas encore se dire la vérité, mais déjà elle n'avait plus foi à la justice de sa cause. Au point où en étaient les choses, elle ne pouvait plus se faire une arme de ses répugnances aristocratiques. Cette noble et courageuse famille des Sendric lui inspirait un tel respect, qu'elle était blessée vivement lorsque la Zounet parlait d'eux sans retenue; le fond de ses préventions était ruiné, et jamais elle n'avait paru plus ferme dans ses résistances. Elle se voyait engagée dans une situation fausse, impossible, où l'enfermait son amour-propre; elle ne trouvait pas d'issue. Elle n'attendait qu'un mot, un seul; si on lui avait dit qu'elle faisait une grande chose, une chose héroïque en consentant à ce mariage, qu'elle se dévouait, qu'elle se sacrifiait, elle se serait jetée par cette ouverture avec un entrain romanesque. — Mais je ne m'y oppose pas, à ce mariage! disait-elle souvent; je n'y consens pas! Qu'importe? Mon frère est le maître, je me soumettrai. — Lorsqu'elle était seule, aux heures de franchise elle rougissait de ces mensonges involontaires. Elle savait bien que Sabine se regardait comme liée, qu'elle ne ferait rien sans le consentement franc et libre de sa tante. D'autres fois la tante parlait de se retirer dans un couvent de trappistines, ou bien d'aller habiter à Valence chez sa parente, pour y mener la vie la plus mondaine. Et tous les jours ainsi nouveaux projets, nouvelles inquiétudes. L'hiver était venu, les neiges de la montagne obstruaient toutes les routes, et les visiteurs étaient rares à la Pioline; la tante était dans une agitation extrême; entre son frère et sa nièce, si calmes et si tristes, elle se sentait isolée, quelque affabilité qu'il y eût dans leurs relations. La Zounet ne lui était d'aucun secours. La tante se donnait sans cesse de nouveaux prétextes contre le mariage de Sabine, et des plus raffinés, des plus délicats, et tous ses argumens d'autrefois dont elle ne voulait plus, dont elle rougissait, elle les retrouvait dans la bouche de la servante, sous des formes vives et brutales; elle éprouvait un grand malaise en entendant cet écho grossier qui lui renvoyait durement ses vieilles opinions.

Les choses semblaient devoir se traîner ainsi indéfiniment, les jours s'écoulaient, les semaines, les mois, et rien n'était changé. On était arrivé aux derniers jours de mars; le temps s'adoucissait, et dans l'après-midi, au sortir de table, les Cazalis allaient se promener au soleil, sous les murailles. Un jour il arriva que la tante refusa de sortir sous prétexte de lettres à écrire, de comptes à régler. Elle était plus agitée que jamais, et cette promenade qu'on lui avait

proposée, elle la refusait par la seule raison qu'elle y était invitée; on serait sorti sans l'avertir qu'elle ne l'aurait jamais pardonné. Le lieutenant alla visiter ses semis de melons, et Sabine monta dans sa chambre. La tante l'appela; on ne répondit rien, car les portes de l'escalier et du corridor étaient fermées. Mlle Blandine, impatientée, monta en courant; Sabine était accoudée à la fenêtre, les yeux fixés sur le clocher de Seyanne.

— Ah! voilà comme vous passez vos matinées! dit la tante.

Sabine n'entendit pas. Alors la tante s'approcha d'elle, et d'un mouvement jaloux, curieux, méfiant, avec une indiscrétion irritée, elle la regarda fixement. Ses yeux avaient une expression indéfinissable. — Ah! vous l'aimez donc bien? dit-elle d'une voix acérée et méchante.

Sabine la regarda sans colère; une larme brillait dans ses yeux.

— Oui, ma tante, dit-elle.

Cela fut dit avec un tel accent de tristesse et d'amour, dans la simplicité, la force et l'ingénuité de l'âme, c'était chose si vivante, que la tante tressaillit; un rayon divin la toucha. En un instant, en une seconde, tout un monde inférieur s'écroula, et libre, sincère, allégée, aimante, d'un cœur agrandi elle comprit tout. Avec un élan passionné, elle embrassa Sabine. — Oh! viens, lui dit-elle, viens, ma fille. Aime qui tu aimes. Je vais à Seyanne.

Et la main dans la main elles descendirent en courant. — Viens, ma fille! — Et dans ce mot elle aussi mit toute son âme.

Le bonhomme Cazalis montait l'escalier en hochant la tête. On le prit au passage, et de si franche bonne humeur, qu'il fut enlevé, lui aussi. — Ah! cette fois vous m'obéirez, dit la tante, et pas de réplique, vieux grondeur. La carriole! à Seyanne!

En quelques minutes, la carriole fut attelée. Dire comment cela se fit, avec des harnais dispersés dans tous les coins, Cascayot en maraude et des mules paresseuses couchées au pré, — qui le sait? Cela se fit. Grands et petits, jeunes et vieux, bêtes et gens, ils se comprenaient tous. On partit. Cascayot était de la fête, et dans sa tête joyeuse tout tintait clair comme dans les grelots de ses mules.

Le lieutenant regardait sa sœur avec surprise. Une flamme légère courait dans toute sa personne; dans ses yeux, ses gestes, sa voix, éclatait et brillait quelque chose de clair, de libre et d'animé, toute la riante spontanéité du Midi. Et cet entrain n'avait rien de l'ardeur factice d'une volonté faible, qui se hâte d'agir à l'étourdie pour tuer la réflexion. C'était l'élan, le vol d'une âme délivrée, enlevant tous les obstacles, comme ces coups de vent qui chassent les brumes basses; c'était un coup de tête si l'on veut, mais de ces coups de tête qui sauvent tout.

Lorsqu'on fut en vue de Seyanne, le lieutenant dit à sa sœur : — Nous brûlons nos vaisseaux, parfait! Mais enfin, chère Blandine, est-il bien dans les convenances que nous allions demander Marcel en mariage?

— D'abord, pour vos convenances, dit la tante en soufflant sur sa main, voilà pour elles; ensuite, apprenez une chose : votre sœur n'est point une sotte, et si quelqu'un à la Pioline se jette à la tête des gens, ce n'est point, que je sache, tante Blandine. Elle va à Seyanne, non pour enlever Marcel, mais pour faire entendre à la Damiane qu'elle peut très bien nous demander notre fille, et si par discrétion elle refuse de comprendre à demi-mot, tante Blandine mettra si bien les points sur les *i*, que cette bonne Sendrique saura à n'en plus douter qu'elle est attendue à la Pioline, qu'elle y sera reçue avec bonheur, enfin que nous nous aimons tous là-bas comme ici. Est-ce clair? Mon frère Jean-de-Dieu, je meurs d'envie de vous embrasser!

— Volontiers, dit le bonhomme; voilà bien des années que nous en avions perdu la fantaisie.

L'entrevue de la Damiane et de la tante fut très cordiale. On parla d'abord d'affaires de ménage, puis la tante demanda un conseil pour son tissage de toiles.

— Bientôt vous parlerez lessive, dit M. Cazalis; je suis perdu. Je vous laisse en conférences, et je vais au hangar.

Il alla visiter l'atelier de Marcel. A son retour, il les trouva toutes deux fort amiés et parlant magnanerie. La récolte des cocons manquait depuis deux années à la Pioline, et les Sendric passaient pour très habiles en magnanerie. La tante demanda à la Damiane de cette graine de vers à soie si renommée que les Sendric ne vendaient qu'à leurs amis. — Oh! ne vous levez pas, dit-elle, pour monter à votre grenier; nous sommes pressés de partir, vous nous l'apporterez vous-même. — Sur ce mot, elle engagea la grande affaire et sut très bien dire tout ce qu'elle avait à dire.

Lorsque la Zounet raconta au marché que tante Blandine avait fait une visite officielle aux Sendric, les commères tombèrent dans une grande surprise. La Damiane vint le surlendemain à la Pioline; elle y revint à la fin de la semaine avec son fils. Alors la nouvelle circula dans tout le pays à une lieue à la ronde, et tous les esprits s'épuisèrent en suppositions, en commentaires, pour expliquer cette conversion de Mlle Blandine. Il se forma cependant un parti d'incrédules qui persista jusqu'au dernier moment. Ils virent les toilettes de noces chez la Rosine; Rosine leur dit que devant elle la tante Blandine avait travaillé de ses mains à la belle chemise brodée que les jeunes filles envoient à leur fiancé; Cascayot traversa le village

avec le fusil à deux coups que le lieutenant envoyait à Damianet, il parla de tous les cadeaux qui se préparaient, qu'il avait vus, touchés; rien ne put convaincre les douteurs, ni ces récits, ni la joie d'Espérit, ni les doléances des sept bourgeois du *Café d'Apollon* qui votaient un blâme sévère aux Cazalis, ni les réponses décidées de Mlle Blandine, ni même l'embarras de la Zounet, qui se montrait fort hostile à ce mariage et cherchait toujours des faux-fuyans grossiers pour échapper aux questions. Le notaire Giniez ne cessait de dire : « Ne croyez pas que tout soit encore fait; il y a là-dessous quelque ruse de Mlle Blandine. Je la connais, c'est une femme de tête, une maîtresse femme. Du reste je parle contre mon intérêt : j'y perdrais un contrat et de beaux dîners de noces. »

Au milieu de tous ces bourdonnemens de l'opinion publique, tante Blandine faisait très bonne contenance, et dans cette république de Lamanosc ce n'était pas d'un mince courage. Avec les amies comme avec les ennemies, tous les jours, à toute heure, tante Blandine eut à soutenir le choc. Il lui fallut subir les objections timides des unes, les complimens aigre-doux des autres, et les allusions voilées, les sourires, les chuchottemens, jusqu'aux bonnes âmes qui, tout naïvement, sans malice, venaient la plaindre comme une vaincue. Personne n'ignorait à Lamanosc qu'elle s'était juré de garder sa nièce auprès d'elle, de ne jamais la marier, et non-seulement Sabine se mariait, mais encore elle sortait de sa caste. Quelle défaite pour une personne aussi fière que Mlle Blandine!

Tante Blandine traversait gaiement et librement cette fourmilière toute en rumeur. Rien ne la troublait plus; son orgueil de bourgeoise, son grand respect du *qu'en dira-t-on*, ses vanités, ses ruses, ses plans renversés, ses petits calculs égoïstes d'autrefois, ses dépits, ses rancunes, elle avait tout jeté de côté, d'une main vive et leste, avec la mutinerie et la grâce d'une fille résolue qui lance son bonnet par-dessus les moulins. La grâce et Mlle Blandine! ces mots semblent jurer entre eux; mais tout était si changé à la Pioline! Et, comme tout se tient, ces grands changemens se voyaient dans les moindres choses, dans la mise de Mlle Blandine comme dans toutes ses habitudes. Tout naturellement, d'elle-même, sans qu'on lui en dît un mot, elle avait renoncé à ces toilettes extravagantes que Sabine n'avait jamais pu lui faire quitter. Délivrée de tout son faux luxe, et de ces toilettes qui jouaient à la jeunesse, et de ces tours de cheveux blonds qui lui tombaient en grappes sur les joues, redevenue elle-même, elle n'était plus reconnaissable, elle s'habillait avec goût et modestie; non-seulement elle n'était plus ridicule, mais c'était vraiment une vieille fort agréable, portant très bien son âge, ses rides et ses beaux cheveux gris; bref, une personne très aimable

avec tous ses travers, comme il lui arrivait lorsqu'elle tournait du bon côté.

Le jour de la publication des bans, toutes les commères répétaient encore avant d'entrer à l'église : Oh! jamais Mlle Blandine n'y viendra, elle est trop fière! La tante vint bravement s'asseoir à son banc. Quand on lut les noms, toutes ces têtes curieuses de filles se dressèrent, tous les yeux cherchaient Mlle Blandine. Elle n'en eut aucun trouble. Un mois plus tôt, elle aurait préféré se cacher à cent pieds sous terre.

Le souvenir du caporal Robin vint tout à coup jeter quelque diversion au milieu de ces grands événemens qui passionnaient l'opinion publique. A Lamanosc, il n'était bruit que des débuts du caporal au théâtre d'Avignon; on le disait engagé pour des sommes fabuleuses. Le fait vrai, c'est que Robin avait très brillamment débuté, et qu'il allait partir pour le Caire. Le jour de la Saint-Antonin, parmi les curieux venus de la ville pour assister à *la Mort de César,* il y avait un petit bonhomme frileux, à perruque blonde, vêtu en plein été d'une polonaise à pélerine de fourrure, et qui ne cessait de sautiller sur son banc pour mieux jouir du spectacle; les filles de Lamanosc s'étaient gaussées de lui en le voyant ainsi se trémousser et lorgner par-dessus la tête de ses voisins avec sa grande lorgnette d'ivoire, qu'il appliquait sur ses lunettes d'or. Ce guilleret vieillard était un directeur de théâtre de passage à Avignon, et qui montait une troupe pour l'Égypte. Il fut très frappé du jeu de Robin. Quand tout fut apaisé à Lamanosc, il s'informa du caporal et le prit avec lui pour le dégrossir et le styler. En deux mois, Robin fut dressé, et il réussit au-delà de toutes les espérances dans *la Tour de Nesle.* Quelques sifflets s'étant fait entendre dans les loges, les portefaix avaient tout brisé, tout démoli, banquettes, barrières et cloisons; c'était un succès magnifique!

— Ah! monsieur Lagardelle, disait le sergent Tistet, est-ce bien vrai? est-ce croyable? Lui, Robin! un si vilain soldat! C'est très triste. Fort heureusement que moi, je commence à revenir sur l'eau. Devinez la nouvelle... Je me marie.

— Vous?

— Oui, certes. Je donne ma main à Zounet. Le lieutenant l'a voulu. Il doit signer ma nomination un de ces matins. C'est une fille fort entendue en médecine.

— Elle a un beau port, dit le magister.

— Je l'habillerai en dame, dit Tistet.

VII.

Le lendemain de la dernière publication des bans, le lieutenant fit atteler la carriole et partit pour Seyanne avec sa fille. La tante resta à la Pioline pour ses grands travaux de toilettes et de cuisine. Cascayot voulait faire une entrée triomphale dans le village : ses mules étaient harnachées de neuf, à grande profusion d'ornemens de laines rouges et bleues, les petits polissons qui jouaient au bord de la rivière s'étaient attroupés pour lui faire cortége; mais la *calade*, effondrée par les orages, était si rude à grimper, que le lieutenant prit ce prétexte pour monter à pied, sans bruit, jusqu'à la boulangerie, et la carriole fut laissée au bas de la descente, sous les aires. Le lieutenant n'avait pas prévenu la Damiane de sa visite; on la trouva au pétrin, les mains dans la farine. C'était un jour de grande fournée. Les femmes entraient, portant sur la tête des terrines avec des tourtes aux épinards, des pommes d'amour, des macédoines de toute sorte; puis c'étaient des chalands, des marchands de blé, les oisifs du village et la foule des enfans à la sortie de l'école, encombrant la cuisine, attendant avec impatience les galettes chaudes. La Damiane reçut ses visiteurs au milieu de ce va-et-vient bruyant, elle embrassa Sabine et le lieutenant, elle s'occupa d'eux avec toute sorte d'attentions, elle sut leur dire les choses les plus affectueuses, tout en servant son monde, sans que la pratique en souffrît en rien.

En entrant dans cette pauvre maison, qu'elle se figurait encore plus pauvre, Sabine s'était senti une grande joie. Dans son désir de se rendre toutes choses communes, travaux et peines, elle prit un tablier blanc, releva gaiement ses manches, et se mit avec entrain à aider la Damiane. A elles deux, elles eurent bientôt expédié toute cette grande besogne. Quand on fut seul dans la cuisine, Sabine s'en alla à la huche et prit de la farine pour pétrir. Elle y allait de bon cœur, mais à son insu elle jouait un peu à la boulangère. Avec son grand tact, la Damiane l'arrêta doucement : — Merci de votre courage, dit-elle en lui dénouant son tablier; nous ne ferons pas de vous une boulangère : on ne change pas ainsi sa condition, chère fille; ce n'est pas l'affaire d'un jour, et tout se règle par une volonté plus haute que la nôtre.

Sabine l'embrassa tout émue. La Damiane lui passa au doigt son anneau d'argent, puis elle détacha son grand et lourd clavier à trois chaînes qu'elle tenait de son aïeule : c'étaient les seuls bijoux de famille qui restassent aux Sendric.

On visita toute la maison. En traversant ces chambres délabrées, Sabine croyait les reconnaître comme des lieux familiers, comme si

tous ses souvenirs d'enfance eussent été là. Damianet, qui s'était pendu à sa robe, lui bourrait les poches de noisettes et d'amandes; il la tutoyait déjà et ne voulait plus la quitter.

On se rendit de là chez la tante Laurence. Depuis quelques mois, la tante Laurence n'habitait plus la boulangerie; elle avait voulu à tout prix un logement à elle, isolé, pour jouir de sa liberté, disait-elle. On lui avait construit une maisonnette tout au bout de la cour, à côté du portail, avec deux portes-fenêtres donnant sur la cour et sur la rue. Par la fenêtre de la rue, elle voyait venir de loin les promeneurs; par celle de la cour, elle guettait les chalands qui sortaient de la boutique, et pour les arrêter au passage, visiteurs ou promeneurs, elle n'avait qu'à allonger sa quenouille en travers de la fenêtre. De toutes façons, elle avait ainsi la primeur des nouvelles du jour, la fine fleur des commérages du matin. En échange, elle racontait aux passans les nouvelles de la maison, ainsi que toutes les histoires du temps d'autrefois, la guerre des Allobroges, la bataille de Sarrians, la prise d'Avignon par Cartaux, le siége de L'Isle et de Carpentras, toute la révolution, et la généalogie des Sendric, fourniers de père en fils depuis des siècles.

— Comment, déjà ici! dit la tante surprise au milieu de sa toilette. Vous, mademoiselle Sabine! on aurait dû m'avertir plus tôt. Jour du ciel! et la chambre qui n'est pas faite! Ce n'est pas toujours dans ce désordre, croyez-moi. Mon Dieu! comme je suis *adoubée!* Je ne suis pas riche, mon enfant, et je ne suis pas pour les robes à taille, je ne m'y mettrai jamais; mais si vous m'aviez prévenue, vous ne me trouveriez pas dans ce costume : j'en ai honte. Quoique bien pauvre, j'ai encore du beau linge que j'ai filé moi-même. On dit qu'aujourd'hui les demoiselles ne quenouillent plus; votre grand'-mère était la première fileuse du pays au temps passé. Pour la peste, quand toutes nos communes envoyaient des charretées de linge aux Avignonnais, dans les tas on reconnaissait les toiles des Cazalis pour leur beauté. Votre grand'mère était bien entendue au ménage. Vous avez ses yeux, mais je crois que vous êtes un peu plus grande. Vous regardez cette tasse d'argent, croiriez-vous que c'est Marcel qui me l'a apportée pour ma quenouille! Dieu sait ce qu'elle lui a coûté; tout est si cher aujourd'hui! Allez, je ne m'en suis pas servie : la salive vaut mieux que l'eau pour le fil, et depuis Adam nos grand'mères ont tourné le fuseau à l'ancienne, sans devenir poitrinaires. Veux-tu que je te le dise, la Damiane? tout ça, c'est des histoires des médecins; aujourd'hui on ne sait plus qu'inventer. Pourquoi, Seigneur, suis-je si pauvre? J'ai beau travailler nuit et jour, je lui laisserai bien peu à cet enfant. Et quand il lui viendra une famille, comment fera-t-il? Tout augmente, tout devient hors de

prix; dans vingt ans, comment vivrez-vous? Je n'ai pas vu votre verger, mais je suis sûr qu'il n'est plus tenu comme autrefois. Depuis que je ne puis plus surveiller toutes ces terres, les choses doivent aller bien mal; si l'on continue à faire de la garance si près des arbres, tous les mûriers seront perdus. Nous n'avons pas toujours été aussi misérables : avant la révolution, notre lessive était la plus forte du pays. Sendriquet, mène-moi jusqu'à mon lit.

Marcel roula doucement le fauteuil de la fenêtre à l'alcôve. — Fermez les rideaux, dit la tante; tournez la tête, écartez-vous.

Pendant que la Sendrique et son fils s'éloignaient, la tante Laurence souleva son matelas et fouilla la paillasse.

— Arrivez, dit-elle. Damiane, prends ces bas et ramène-moi à la fenêtre. Plus vite, plus vite, je ne crains pas les secousses. Bien, mon enfant; maintenant délie les cordons, ouvre ces bas et vide-les dans mon tablier. Voyons si le compte y est : tu sais qu'il y a six ans, des ouvriers qui n'étaient pas du pays ont volé chez le notaire.

Ces vieux bas contenaient une centaine de francs en menue monnaie; quelques pièces d'argent brillaient çà et là au milieu des sous rouillés et verdis.

— C'est bien le compte, dit la tante Laurence; j'ai bien fait de les retirer du jardin, il y a six ans. Ceux qui ont volé chez le notaire sont peut-être revenus la nuit; en rôdant, ils auraient pu découvrir mon trou, près de la fontaine, et tout emporter quand bien même je les aurais vus de ma fenêtre; je ne puis plus sortir, et j'aurais beau crier, personne ne viendrait. Allons, prends, mon fils; c'est tout pour toi; cela te servira pour tes mécaniques. Oh! la Damiane, vous faites bien de le laisser à ses livres; il n'est pas si facile de se refaire fournier. Avec tout son courage, il n'aurait jamais valu ses grands-pères. Mais qui donc tiendra le four?

Au moment où l'on y pensait le moins, il venait de rentrer dans la maison quelques créances perdues : ce n'était pas une fortune, et en épousant Marcel, Sabine épousait la pauvreté; mais c'était suffisant pour que Marcel pût reprendre pendant quelques années ses études, et la Damiane s'était arrangée pour mener la boulangerie avec un Sendric de Cayranne. De la sorte, le four ne sortait pas de la famille. Il fallut de longues explications pour faire comprendre tous ces changemens à la tante Laurence.

Alors Marcel tira les rideaux pour qu'elle pût refermer la paillasse.

— C'est inutile, dit-elle; cette fois-ci la paillasse est vide, et je n'ai plus à me cacher des voleurs.

Et toute à la joie de se dépouiller, elle détacha son tour de chaînes qu'elle passa au cou de Sabine. — Oh! jour du ciel! qu'elle est belle! disait la tante en levant les mains. Tournez-vous donc, mignonne,

que je vous regarde encore. O belle sainte Vierge, quel amour! Qu'elle est brave et galante! Je me sens vingt ans de moins et je veux danser à la noce.

A la sortie, la Damiane reconduisit ses hôtes jusqu'aux aires, et tout en parlant avec eux, elle coupait une brassée d'herbes avec sa faucille. Espérit alla chercher la carriolé. Pour l'attendre, on s'assit à l'abri du vent, au bas du gerbier. La Damiane était entre Marcel et Sabine; les nuages tournoyaient chassés par la bise; un rayon de soleil vint éclairer ce groupe. Espérit s'arrêta tout ravi. — Arrive donc! lui cria le lieutenant, que fais-tu là-bas planté dans les cailloux? tu es plus bête que la Cadette.

La Cadette crut qu'on l'appelait, elle arriva en trottinant et se mit à brouter les verdures dans le tablier de la Damiane.

On se quitta au bas de la *calade*. Espérit fit route avec les Cazalis jusqu'à la *croisette* des Sables, et rentra silencieux et rêveur au château des Saffras. Il y avait plus d'une année qu'Espérit avait laissé de côté ses sculptures, car cette statue de Pompée, qui avait figuré à *la Mort de César*, n'était qu'un vieux saint Pierre datant de cinq ou six ans, et qu'il avait tant bien que mal transformé en Romain en quelques heures de travail. Tout à sa tragédie, à ses inquiétudes d'esprit, à ses amitiés, il avait laissé là tous ses projets.

Il vint à son hangar pour chercher quelque vieillerie à offrir à son ami Marcel. Toutes les ébauches gisaient sur le sol, dans la poussière, et les araignées filaient leur toile sur ces morceaux de sculpture. A première vue, Espérit fut frappé et comme stupéfait de la gaucherie, de la lourdeur, de la maladresse de ces œuvres informes qu'il avait conçues, exécutées avec tant d'amour, de labeur et d'espoir. Après les avoir laissé dormir si longtemps, il les jugeait en étranger, avec un sens critique très vif. Il s'étonnait de toutes les idées neuves que la vue de cet art grossier suscitait en lui. En se jouant, à son insu, sans qu'il y pensât pour ainsi dire, il se trouva de la terre glaise dans les mains; ses mains impatientes voulaient agir, et tout prenait une forme inattendue, souple et élégante sous ses doigts. Il s'amusait à ce travail sans but, sans dessein arrêté, modelant au hasard des feuillages, des volutes, des coquillages, et voilà que tout à coup, au milieu de ces jeux, de ces fantaisies oisives, il se sentit un grand élan; des formes idéales, pures et fières, passèrent devant ses yeux comme des apparitions; son cœur battait violemment. Cette beauté, dont il avait la vision, pouvait-il l'atteindre, la saisir et la fixer? Il courut à son argilière, haletant, enfiévré, comme si le temps allait lui échapper. Il se mit à pétrir la terre; la terre s'assouplissait et s'accentuait vivement sous ses doigts. Avec une aisance, une liberté, une décision dont il était étonné, il s'emparait de son idée, il la dominait, il la

gouvernait. En une seconde, il enlevait des obstacles qui l'avaient arrêté des années entières; il se dégageait de toutes ces puérilités laborieuses, ingénieuses, qui l'avaient enlacé si souvent. Cet Espérit des *almanachs*, cet Espérit de la lune, cet Espérit des cigales devenait un homme; il entrait en pleine maturité, il était en possession de lui-même; sa vraie nature se dégageait, il trouvait sa voie. Quinze ans d'obstination, de patience, d'essais, de tâtonnemens, d'efforts, portaient enfin leurs fruits; toutes les forces latentes, si longtemps contenues, faisaient explosion; l'artiste était né.

Les heures s'écoulaient, et ses bras ne se lassaient pas. Il allait, allait toujours sans fatigues, sans obstacles, devant lui, avec une inspiration soutenue, franche et libre. Lorsqu'il s'arrêta à l'approche de la nuit, le groupe qu'il avait conçu était façonné dans l'ensemble, arrêté vivement. Ces trois personnages, à tiers de nature, étaient posés avec hardiesse et vivaient réellement dans l'ébauche. Avec ses lignes rugueuses, ce premier jet était d'une grande élégance, et le jour crépusculaire qui le baignait de ses demi-teintes en adoucissait de plus en plus l'aspect fruste et rude; Espérit l'admirait avec une surprise naïve, doutant encore que ce fût l'œuvre de ses mains. A la nuit tombante, il alluma sa lanterne et se remit à l'œuvre; il ne prit quelque repos qu'au milieu de la nuit. Il se coucha au pied de son groupe; à l'aube, il était de nouveau à l'ouvrage. Pendant trois jours, il travailla avec ce grand courage. Il avait perdu cette fraîcheur d'inspiration de la première heure, et souvent de grandes difficultés se dressaient devant lui; mais il les enlevait de haute lutte, d'un effort héroïque, et de ces inquiétudes, de cette ferveur, de ces nobles angoisses sortit une œuvre aimable et pure, d'un sentiment très doux, ingénu, d'une originalité vive, libre et pleine de force dans sa grâce rustique.

La tante Laurence s'était fort avancée en promettant de danser à la noce. Si la tête était saine, la langue toujours libre et déliée, depuis longtemps et pour toujours les pauvres jambes étaient bien mortes. Cependant, comme le temps était très doux, on put la porter à la Pioline, dans son grand fauteuil à roulettes, bien empaquetée de coussins et de manteaux. Depuis six mois, elle n'était pas sortie; elle voulut rester jusqu'à la nuit sur la terrasse pour assister au défilé des gens de la noce qui revenaient du village, musique en tête. Cayolis menait la farandole avec Perdigal, et jamais on ne vit si brillans vireurs de drapeau; ce fut une belle fête dont on parle encore dans le pays; on y vint de Seyanne comme de Lamanosc, des Baux, de San-Bouzielli, des Abeilles, de Sainte-Colombe, et même de Saint-Léger, pays de la Zounet. Il y avait là tous les voisins : ceux de la Bernarde, des Gargorys, de Christol, de la Pierravonne, tous braves gens. On fit

revivre à l'occasion des Cazalis un vieil usage à peu près tombé en désuétude, et qu'on ne retrouve plus aujourd'hui que du côté de Monnieux et dans quelques villages de la viguerie d'Apt. A l'église, des essaims de colombes s'envolèrent de tous côtés au-devant de Sabine; à la sortie, des bergers en costumes printaniers vinrent lui offrir un agneau blanc, paré de fleurs, pendant que des jeunes filles lui présentaient les ciseaux pour couper la corde qu'on avait tendue devant elle en travers de la rue.

Toute la nuit on dansa à la Pioline; les *barricels* de muscat étaient en perce sur la terrasse. Malaterre trinquait avec les gendarmes; Cayolis dansait avec sa promise, la belle Rosine; on faisait cercle autour de lui pour admirer un pas très compliqué qu'il avait inventé; Bélésis était le seul qui eût osé lui faire vis-à-vis; avec sa jambe infirme, il faisait merveille. La Zounet allait et venait au milieu des convives en faisant sonner ses clés; elle était vêtue d'une belle robe puce à gigots et falbalas qu'elle avait héritée de Mlle Blandine. Pour compléter l'illusion, elle s'était emparée des tours de cheveux délaissés par sa maîtresse. Tistet l'aidait galamment, puis revenait s'asseoir auprès de M. Lagardelle. On vidait des pots, et le magister parlait tragédie à Tistet en répétant cet adage cher aux buveurs : « Ne me contredis pas, ce n'est pas le vin qui grise, c'est la contrariété. »

Un mouton entier rôtissait dans la cuisine. A l'entrée, sur un billot, on avait vidé l'estomac de la bête; l'herbe qu'elle avait mangée était encore toute verte, n'ayant pas été ruminée. Les vieux paysans venaient un à un l'examiner lentement, et disaient : — Voilà un bétail bien tenu. Qui l'a gardé?

— C'est moi, répondait Cabantoux.

— C'est bien gardé, tu es un bon pâtre. Et combien de temps gardes-tu le matin?

— Trois heures, disait le *fadad*.

— Oh! c'est bien manger pour trois heures, répondait-on. Tu es un bon pâtre.

Ce fut un grand triomphe pour Cabantoux.

Au bout de la grande table, dressée sous les arbres, on avait placé au milieu des fleurs le chef-d'œuvre d'Espérit : c'était une belle faïence émaillée, colorée dans des tons doux et clairs très gais à l'œil, figurant la Damiane assise sur ses gerbes, entre Marcel et Sabine. On y voyait la Cadette accroupie à leurs pieds, relevant la tête et broutant des verdures.

JULES DE LA MADELÈNE.

LE

ROMAN ANGLAIS

LE ROMAN PROTESTANT DU PASSÉ.

Westward Ho! or the Voyages and adventures of sir Amyas Leigh, Knight, by Charles Kingsley; 3 vol. in-8o, Cambridge, Macmillan and Co 1855

Nous avons une prédilection particulière pour le XVIe siècle. De tous les siècles de l'histoire, c'est le plus grand. Il est celui qui présente l'ensemble le plus imposant, il est celui qui contient le plus grand nombre d'individualités, il est même, à notre avis, celui qui honore le plus la nature humaine. C'est le siècle qui contient les origines du monde moderne, et c'est celui qui a fait le plus pour l'établir. Nous avons peine à concevoir comment, dans un si court espace de temps, ont pu être accomplies tant de grandes choses, comment deux ou trois civilisations merveilleuses ont pu briller d'un éclat aussi splendide et s'éteindre, comment tant d'états qui n'existaient pas ont pu se former, tant de découvertes se faire, tant de hardis contrastes se déployer librement, et comment le même siècle a pu comprendre la renaissance et la réforme, la civilisation italienne et la conquête du Nouveau-Monde, la civilisation espagnole et la formation des états protestans, le règne d'Élisabeth et la monarchie de Henri IV, Machiavel et Luther, Calvin et Loyola, Shakspeare et Michel-Ange. Tant de fécondité effraie et embarrasse, et l'œil s'éblouit à suivre ce panorama magique où passent avec une rapidité invraisemblable et revêtues de couleurs vives, crues, variées, lumineuses et sombres, les scènes les plus diverses. Voilà les forêts de

l'Amérique, où les hardis Espagnols s'enfoncent pour quelque périlleuse *jornada*, poursuivant, aidés de leurs dogues, les sauvages enfans de cette terre et les chassant de leurs verts abris. Voilà l'impitoyable Cortez, le cruel Pizarre, le hargneux Almagro, conduisant au pillage, du Mexique au Chili, leurs bandes d'aventuriers à la conscience sans scrupule et aux ardentes aspirations, que trouble le fantôme de l'or. Plaines sans fin, sol brûlant, forêts périlleuses, temples détruits, palais pillés, vastes carnages, sacrifices humains, moines mêlés aux guerriers, vieilles dynasties et royaumes sauvages qui s'écroulent, quel est le poète dont la surprenante imagination a conçu ce tableau! La scène change, et Michel-Ange, dans un paisible atelier, taille les figures du tombeau de Jules II, ou bien Charles-Quint ramasse le pinceau de Titien. Entendez-vous les cris des Morisques dans l'Alpujarra, les interrogatoires du saint-office dans les demeures des Juifs, les sentences prononcées par le duc d'Albe? Cependant, au fond d'un cloître de l'Espagne, l'âme ardente de Thérèse d'Avila exhale ses désirs de mystique perfection, et un héroïque mendiant écrit le livre le plus gai et le plus triste qui ait été jamais écrit. Les petites cours italiennes où l'Arioste compose ses chants, et qui causent le malheur du Tasse, sont des prodiges d'élégance, de raffinement, de goût et d'intelligence, et en même temps à Münster une cour sauvage s'établit où le cannibalisme apocalyptique règne et domine. Pendant que les seigneurs italiens se débarrassent élégamment de leurs ennemis par le poison ou la main stipendiée d'un *bravo*, le roi des anabaptistes mène le chœur des danses sanglantes autour des cadavres encore chauds de ses maîtresses et de ses partisans. Quelle scène nocturne que l'égorgement de la Saint-Barthélemy! Ceux qui aiment les émotions violentes ne peuvent rien désirer de mieux. Le tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois, les cyniques bons mots de Besme, Charles IX sur le balcon, l'aubépine du cimetière des Innocens, la circulaire du lendemain du massacre, tout cela porte un caractère exceptionnel, et peut exprimer la perfection de l'atroce, car c'est un des plus singuliers priviléges du XVIe siècle que d'exprimer plus complétement qu'aucun autre siècle le bien et le mal, la vertu et le crime, et même les simples accidens naturels. C'est ainsi que ceux même qui peuvent se rappeler Trafalgar, ou qui ont un goût particulier pour les scènes maritimes, avoueront sans peine que le désastre de l'Armada est l'idéal du genre. Rien n'égale la force, la couleur et le relief avec lesquels se sont produits dans ce siècle les caractères humains, les actions et les œuvres humaines, et même les simples accidens de la vie.

La force et la couleur, tels sont les premiers caractères du XVIe siècle, les plus sensibles, ceux qui frappent immédiatement l'œil du

premier venu. Le second caractère de ce siècle, c'est la grandeur. Tout y est monstrueux, rien n'y est mesquin ni vulgaire. Les contrastes les plus étonnans se développent en même temps dans les mêmes âmes. Barbares et souvent pleins de vices, les hommes du XVIe siècle sauvent ces imperfections par un raffinement, une élégance et une fierté d'allures qui sont presque inexplicables. Celui qui commet un crime digne du plus vulgaire scélérat est en même temps un gentilhomme d'une vie exquise et d'une incontestable grandeur d'âme. Ils rachètent tous leurs défauts par une sincérité et une naïveté que l'on n'a plus retrouvées depuis. Sans doute leurs actes nous étonnent et nous effraient, mais il est remarquable cependant que leurs pires crimes ne nous enlèvent aucunement la bonne opinion, l'estime et l'admiration que nous avons pour eux. Qui oserait traiter les ducs de Guise, coupables de tant d'actes ambitieux, de tant d'intrigues sanguinaires, de tant de projets patricides, comme de vulgaires criminels? Qui oserait prononcer un mot contre les vertus de Calvin malgré le procès de Michel Servet et les persécutions contre le parti des libertins? Ignace de Loyola a été pour la société moderne la source de bien des embarras : qui oserait lui contester le titre de héros, même de saint? Tous ont l'excuse suprême qui rachète les péchés et les crimes, ils sont naïfs et naturels. Chez eux, rien d'alambiqué, de sophistique, de systématique; ils suivent leurs instincts bons et mauvais, et écoutent les voix intérieures que la nature fait parler en eux. De là une grâce, une beauté et une force singulières qui enveloppent toutes leurs actions et toutes leurs paroles, grâce, beauté et force tout humaines, et qui ne doivent rien à la civilisation et à la société extérieure.

Si l'on veut se faire une idée de la nature humaine à cette époque, on n'a qu'à opposer au XVIe siècle le XVIIe, qui en est la contre-partie. Les vertus des hommes du XVIIe siècle se rapportent toutes à la société extérieure et n'ont qu'elle pour but. L'hôtel de Rambouillet et le règne de Louis XIV ont tout changé. On commence à s'inquiéter beaucoup plus de la *civilisation* que de la foi, de la *société* que de la vie, d'un but politique et temporel que d'un but idéal et éternel. Avec ces préoccupations mesquines, l'âme de l'homme s'est rapetissée et n'a plus cette majesté naturelle qu'elle avait au siècle précédent, où d'humbles moines, de pauvres prêtres, des aventuriers sans sou ni maille, de simples bourgeois pensaient et parlaient comme des rois. Le courtisan a remplacé ce roi naturel. Des règles ont été créées, qui ont établi les lois de ce qui est permis et de ce qui ne l'est pas. Des gens d'un esprit délicat, raffiné, ont fait un code de ce qui est convenable et de ce qui ne l'est pas. La nature, au lieu de couler librement, a dû circuler par mille canaux artificiels.

Il y a des formules pour la politesse, des formules pour l'amour, des formules pour l'amitié, des formules même pour la religion. On n'est pas seulement malade ou bien portant selon les règles, comme le disait Molière; on est poli selon les règles, religieux selon les règles, amoureux selon les règles. Une société charmante, expression délicate et raffinée de l'esprit français, s'établit; mais avec elle commence le règne de l'artificiel et du factice. Adieu maintenant pour jamais à ces expressions spontanées du courage, de l'amour, de la religion, qui se déployaient avec des couleurs si splendides, et éclataient avec des mouvemens si irrésistibles! L'âme a trouvé son tyran, et le règne de la société commence à peser de tout son poids sur l'individu.

Oui, voilà la vraie raison pour laquelle le XVIe siècle a tant de grandeur et tant de confusion à la fois. Libre pour la première fois depuis des siècles, débarrassée du lourd fardeau du moyen âge, non encore enlacée dans les piéges, les trappes et les filets de la bureaucratie, du gouvernement et des mœurs conventionnelles modernes, l'âme humaine s'ouvre, s'étend à l'infini, aspire violemment toutes les émanations de la terre, désire et pressent toutes les splendeurs divines, s'abandonne à toutes ses ardeurs. On n'a pas encore inventé ces conventions, plus mortelles pour elle et surtout plus efficaces que ne le furent jamais les inquisitions et les tortures. L'âme ose tout et exprime avec une candeur d'enfant ce qu'elle a osé, elle ne se connaît point de contrôle. Je sais la grande objection, les hommes du XVIe siècle sont barbares. Oui certes, et même ils nous suggèrent cette réflexion qui pourra surprendre, mais qui n'en est pas moins vraie : qui sait exactement quelle dose de barbarie doit entrer dans la nature humaine pour qu'elle soit parfaite? Ce qui est certain, c'est qu'il est aussi essentiel qu'il y ait en nous un peu de la nature du barbare qu'il est essentiel qu'il y ait de la soude dans notre sang ou du sel dans nos alimens. Par barbarie, nous entendons la domination des forces instinctives qui sont en nous sans souci des règles établies. Cet élément barbare est le principe de la liberté, et quiconque ne l'a point n'aime pas la liberté; il est le principe des grandes choses, et quiconque ne l'a pas sera toujours incapable de grandes choses. Malheur aux gens trop civilisés! la carrière de l'amour et de la foi, du sacrifice et du dévouement leur est à jamais fermée. Ils pourront avoir toutes les qualités intellectuelles possibles; ils seront fins, discrets, intelligens, mais ils ne réussiront jamais qu'à vivre, et passeront leur vie à désirer ce qui ne vaut pas la peine d'être désiré. Dans le bien, ils ne dépasseront jamais une honnête moyenne bourgeoise; dans le mal, ils seront rarement des scélérats, mais en revanche ils seront de vulgaires coquins. Quant à

nous, nous aurons toujours une préférence marquée pour les caractères où cette barbarie n'est pas entièrement effacée, et pour prendre des exemples, nous avouons qu'un bandit comme Fernand Cortez nous inspire moins de répulsion qu'un roué élégant comme le duc de Richelieu, et qu'un persécuteur comme le duc d'Albe nous est plus sympathique qu'un libéral comme M. de Talleyrand.

Nous ne sommes donc pas étonné des sympathies et des antipathies également violentes qu'inspire le XVIe siècle. Nous sommes tolérans, les hommes de ce siècle étaient l'intolérance même; nous sommes civilisés, ils étaient à demi barbares; nous réglons notre conduite d'après des formules établies, ils s'abandonnaient à toutes les inspirations de leur conscience et de leur imagination; nous avons confiance dans la société, ils étaient de farouches individualistes. Mais ceux qui ne croient qu'à demi à toutes les choses modernes, ceux-là ont quelque chose qui les rendra toujours plus sympathiques au XVIe siècle que les hommes qui ont en leur époque une confiance entière.

M. Kingsley est un enthousiaste de l'époque d'Élisabeth, et les opinions que nous avons exprimées se rapprochent, croyons-nous, beaucoup des siennes. Nous ne le contredirons pas, seulement nous lui ferons deux très petites chicanes. Son enthousiasme est profond, senti; il manque de largeur, d'impartialité et d'étendue; ses admirations sont trop restreintes et trop exclusives. Le bien et le mal n'étaient pas aussi absolument séparés qu'il le croit au XVIe siècle; l'Espagne ne représentait pas autant la puissance du démon, et l'Angleterre le bon principe, qu'il le dit. L'Angleterre n'était pas absolument peuplée d'hommes religieux, de femmes modestes et accomplies, de braves et élégans gentilshommes, de savans sans pédantisme. D'un autre côté, il faut de la bonne volonté pour voir dans l'Espagne du XVIe siècle une incarnation du démon. Nous trouvons au contraire chez cette nation, à cette époque, un développement singulier de l'idée qu'un certain philosophe cher à M. Kingsley nomme l'*idée du divin*. Ce développement ne fut ni fécond ni rationnel, il manqua d'élévation et de pureté; il était en contradiction avec la tendance générale de l'esprit humain, mais il fut singulièrement intense, profond et naïf. Le catholicisme espagnol du XVIe siècle fut sans doute une expression malheureuse d'une idée éternellement vraie, mais il fut bien réellement une expression de cette idée. Il entra beaucoup de mélange, beaucoup de passions de la chair et du sang, beaucoup des pires sentimens terrestres, dans ce mouvement religieux si original, mais en somme la foi, la foi profonde et sincère, était au fond. Tout n'était point de la chair et du sang dans François Xavier et Thérèse d'Avila, — M. Kingsley l'avouera

bien sans doute. Tout n'était point non plus orgueil espagnol, esprit de domination coupable et pure politique chez un Loyola, un Lainez et un Acquaviva. Oui, l'Espagne du XVIe siècle est bien une expression du sentiment et de l'idée du divin : cette expression fut anormale, inféconde, irrationnelle, et c'est pourquoi on a jusqu'à un certain point le droit de la méconnaître; mais ce droit n'appartient qu'au vulgaire ou aux sectaires. Or M. Kingsley ne fait point partie du vulgaire, et malgré ses sympathies trop exclusivement anglicanes, nous ne croyons pas qu'il fût très flatté d'être rangé parmi les sectaires. Le jugement de tout homme impartial et éclairé sur le catholicisme espagnol sera toujours celui-ci : forme bizarre et excentrique, substance mélangée, en somme représentation monstrueuse et exceptionnelle, mais bien réelle, de l'idée du divin.

Nous avons à peine le droit de lui adresser la seconde observation que nous avons à faire : nous lui reprochons d'être trop anglican, et c'est là un reproche dont il peut contester la valeur. Aussi ne parlons-nous de son anglicanisme qu'à un point de vue purement littéraire et par rapport à l'influence qu'il peut exercer sur son talent. Il nous semble qu'à mesure que les années s'écoulent, le sentiment premier qui animait les idées de M. Kingsley se modifie singulièrement; il s'accuse de plus en plus sous une forme exclusive et jusqu'à un certain point intolérante. Certes M. Kingsley était un aussi bon anglican il y a quelques années qu'aujourd'hui, mais il l'était moins selon les règles; il croyait sans doute l'anglicanisme la meilleure forme que pût revêtir l'idée chrétienne, mais il savait mieux séparer l'idée chrétienne de la forme anglicane. Il n'a jamais poussé assez loin les tendances philosophiques pour comprendre l'idée religieuse comme distincte de l'idée chrétienne, mais il avait alors plus d'indulgence qu'aujourd'hui pour ceux qui faisaient cette distinction. L'église intérieure semblait le préoccuper beaucoup plus que l'église extérieure. De plus en plus cependant son anglicanisme s'est prononcé, de plus en plus l'idée chrétienne s'est identifiée dans son esprit avec la forme anglicane, et il en est arrivé à ne plus voir de salut pour l'Angleterre que dans un retour complet au *credo* anglican. C'est là l'esprit qui anime son dernier livre : non-seulement il reproche aux générations modernes de ne pas être religieuses, mais il leur reproche de ne pas être religieuses selon la forme adoptée par leurs ancêtres, laquelle était la seule vraie. L'église romaine, à l'entendre, ne vaut guère mieux que la négation de toute religion, et est beaucoup plus dangereuse. Le protestantisme dissident est une religion essentiellement individualiste, incapable de former une religion nationale. L'église romaine détruit toute nationalité et ne produit qu'une unité menteuse et fatale; le protestan-

tisme dissident n'embrasse pas assez. L'anglicanisme seul est donc la forme de religion la plus vraie de toutes; également éloignée des usurpations de Rome et de l'anarchie des dissidens, elle seule est une église nationale, elle seule est capable de l'être et méritait de l'être. L'église anglicane est pour la vie spirituelle de l'Angleterre ce que sa constitution est pour sa vie temporelle, et l'Angleterre se perdra, si elle l'abandonne. Si l'église anglicane tombe, il y aura sans doute encore des chrétiens; mais, si nous pouvons parler ainsi, l'âme chrétienne de la nation n'existera plus. Telles sont les pensées, nous les nommerions mieux en les appelant les préoccupations, qui se laissent apercevoir dans cette vive, dramatique et amusante apologie de l'église anglicane, écrite sous l'influence toujours croissante d'idées qui ne sont rien moins qu'anglicanes. Emerson et Hennell, Strauss et Newman sont pour quelque chose dans cet anglicanisme militant, qui, depuis deux ou trois ans, est surtout devenu le génie inspirateur de M. Kingsley. Le spectacle de l'infidélité philosophique le rend plus défiant et moins accessible aux idées nouvelles. Il mure sa porte, qu'il avait entre-bâillée, comme s'il se repentait de l'avoir laissée un certain jour trop grande ouverte.

La pensée de *Westward Ho!* ressemble beaucoup à celle qui a inspiré à Carlyle la publication des *Lettres et discours de Cromwell.* Pour faire honte à ses contemporains de leur irréligion et de leurs faiblesses, M. Kingsley a tracé une peinture du règne d'Élisabeth. L'époque est bien choisie. Reste à savoir s'il est dans la destinée des choses que de pareils momens d'éclat durent longtemps, et s'il est juste d'accuser ses contemporains de ne pas appartenir à une époque semblable. L'idée de Carlyle était bien meilleure et répondait bien mieux au but qu'il se proposait. Il voyait surtout dans les puritains et dans Cromwell des moyens de gouvernement et des principes moraux dont l'abandon lui paraissait avoir été fatal pour l'Angleterre. L'Angleterre, selon lui, n'a fait que péricliter depuis l'abandon des idées un moment triomphantes sous Cromwell. Les principes pouvaient durer comme tout ce qui est purement moral, ils avaient une existence indépendante des circonstances historiques; mais le règne d'Élisabeth devait passer comme passent toutes les choses matérielles, et qui, devant leur existence à une combinaison d'élémens divers, sont réductibles par l'analyse philosophique à ces élémens premiers. Génie, allure d'âme et de caractère, mœurs générales, tout cela, fort brillant, était cependant transitoire. Le règne d'Élisabeth n'est point, comme l'époque de Cromwell, l'expression crue et brutale d'un nouveau principe; c'est un résumé de tout le passé de l'Angleterre; il est pour la vieille Angleterre ce que le règne de Louis XIV est pour la vieille France : c'est un produit du temps.

Le travail des siècles se résume ainsi en une fleur superbe qui exprime d'une manière à la fois idéale et réelle le passé matériel et l'âme d'une nation. Le sourd labeur du temps, les énergies silencieusement actives d'innombrables générations, les pensées particulières du peuple, vagues et obscures, s'épuisant en efforts pour s'exprimer comme une bouche qui bégaie; les actes incomplets, indications de caractères qui ne pouvaient parvenir à se préciser; les idées traduites dans mille essais incorrects et inachevés, tout cela finit par s'accuser, se revêtir d'une belle forme, se colorer et se réunir symétriquement et dans une belle ordonnance, comme aux sons d'une musique invisible et selon les lois d'une géométrie morale dont aucun mortel n'a pu apercevoir les vivantes figures et les mouvans théorèmes. Tout ce passé obscur, anarchique, aux élémens en apparence inconciliables, se présente ainsi un beau jour, lorsque les forces de la nature ont achevé leur travail, sous une forme éternellement belle et qui le rend méconnaissable. C'est quelque chose comme l'éclosion du printemps. La veille, tout était encore nu et stérile; une nuit passe, et tout est verdoyant et frais. Ces pensées, ces idées, ces mœurs, hier encore si confuses, si incorrectes, si gauches ou si grossières, se révèlent avec une vivacité, un relief, un éclat incomparables. C'est ainsi que le siècle de Louis XIV résume tout le passé de la vieille France. Génie français, politesse française, bravoure française, beauté française même, toutes choses connues depuis des siècles, s'accusent alors d'une manière sensible, pour mieux dire incontestable, sans rien laisser à reprendre à la critique des peuples, sans laisser à leur pédanterie, à leur jalousie ou à leur haine, d'autres ressources que celle de l'admiration. Et ce ne sont point seulement le génie et les mœurs qui arrivent à la perfection; les institutions nationales aussi participent à cette renaissance inattendue. Ainsi la monarchie française, l'église française, le clergé français arrivent, sous Louis XIV, à représenter dans des personnalités suprêmes et *achevées*, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, le talent, les vertus, l'art et les méthodes des siècles antérieurs.

Il en fut ainsi pour l'Angleterre au temps d'Élisabeth. Toute la vie du moyen âge anglais se résuma, avant de s'éteindre, dans cette période brillante et courte qui s'étend de la mort de Marie Tudor au règne de Jacques Ier. L'esprit d'entreprise anglais, le vieil amour des aventures cher aux pirates danois, la bonhomie brutale des Saxons, l'esprit chevaleresque des Normands, le caractère aristocratique de la nation, toutes ces choses et bien d'autres encore, tout, jusqu'aux traditions populaires celtiques (1), se combina pour

(1) Si le rôle de l'élément celtique a été peu considérable dans l'histoire de la civili-

former ce beau règne. Ces élémens, en lutte jusque-là, présentèrent un tout harmonieux; ces sentimens muets, qui tant de fois avaient fait effort pour s'exprimer, rompirent l'enchantement qui les retenait et parlèrent un beau langage correct, mélodieux et fin. Malheureusement cela ne pouvait durer, cette fleur se fana bien vite; elle tenait trop du passé. Pour que l'anglicanisme lui-même, cette doctrine si chère à M. Kingsley, et dont il nous semble qu'il voit la réalisation la plus complète à cette époque, pût s'établir définitivement, il fallait qu'une grande partie de ces belles choses mourût, car beaucoup d'entre elles étaient des produits directs du catholicisme, et elles devaient s'évanouir sous le souffle de la réforme. Nous différons donc entièrement, à cet égard, d'opinion avec M. Kingsley. L'honorable écrivain croit que cet éclat remarquable est dû au protestantisme : si l'Angleterre d'alors a été si florissante et si pleine de génie, c'est qu'elle était profondément protestante; si ses marins ont été victorieux, c'est qu'ils étaient imbus de sentimens bibliques. Il y a beaucoup à dire sur tout cela. Si l'on envisage ses succès extérieurs, l'Angleterre, il est vrai, a triomphé à cette époque parce qu'elle était protestante : c'est grâce à son protestantisme qu'elle a triomphé de l'Espagne; mais si l'on envisage sa civilisation intérieure, ses manières et ses mœurs, sa littérature et sa poésie, la question change d'aspect. L'éclat de la civilisation anglaise à cette époque est dû au passé; c'est le dernier et suprême reflet d'un soleil qui se couche aux derniers jours de l'automne. Le règne d'Élisabeth, c'est l'automne du catholicisme anglais, l'automne du moyen âge anglais, l'automne des mœurs, des sentimens et des idées que le catholicisme et le moyen âge avaient déposés dans l'esprit et le cœur de la nation anglaise.

Cependant, malgré sa manière trop exclusive à notre avis d'envisager le règne d'Élisabeth, M. Kingsley est d'une rare impartialité; il ne dissimule ni les défauts, ni les vices de ses héros. Les personnages du temps revivent bien avec leur bravoure et leurs faiblesses, leur foi et leurs superstitions. Le tableau de cette singulière époque se déroule sous nos yeux avec son caractère compliqué de vestiges de barbarie et d'extrêmes raffinemens. Ruines et personnages du moyen âge, sorcières, alchimistes, savans qui ont parcouru le monde, cavaliers qui ont vu l'Italie, Anglais qui n'ont jamais quitté le sol natal,

sation anglaise, il n'en a pas été de même à mon avis dans la littérature. Il y aurait un curieux chapitre à écrire sur l'influence que les *imaginations* celtiques ont exercée sur l'esprit anglais. Cette influence est surtout sensible chez les poètes du temps d'Élisabeth. Spenser et Shakspeare, qui sont très saxons cependant, seraient sensiblement différens, si les traditions celtiques n'avaient pas existé. Quelques-unes des œuvres de Shakspeare, *le Songe d'une nuit d'été*, sont en un certain sens des œuvres celtiques.

marins qui reviennent des Açores et de l'isthme de Panama, jésuites qui parcourent l'Irlande et le pays de Galles pour soulever des populations restées fidèles au vieux culte, gentilshommes anglicans, respectueux chevaliers de la *belle vestale assise sur le trône d'Occident* et confondant l'idée de foi protestante avec l'idée de patrie, dissidens puritains cherchant en grommelant la voie du salut, cavaliers espagnols intraitables rivaux et irrésistibles galans, bourgeois anglais soumis et fiers corrigeant leurs filles et leurs femmes selon l'antique et directe méthode, tout ce panorama passe sous nos yeux. Bien que la scène de ce dramatique poème soit l'Angleterre, nous avons cependant le reflet de toutes les civilisations continentales si diverses de cette époque; nous avons là le reflet de la galante et sanglante Italie, l'écho de la France batailleuse et duelliste, le retentissement de l'Espagne menaçante et entraînée par les vertiges de l'orgueil. Les personnages ont bien tous leur caractère historique, et, chose curieuse, les portraits à notre avis qui sont les moins ressemblans peut-être sont ceux des anglicans. L'intention de M. Kingsley était de les présenter au lecteur tels que sa sympathie les lui présente, braves, loyaux, chevaleresques, religieux; il les a faits trop braves, trop loyaux, trop religieux. Comme ces personnages étaient ses favoris, il a involontairement corrigé leurs défauts. Il est incontestable que les gentilshommes anglais de cette époque étaient polis, courtois, honnêtes et braves, aussi dévoués à leur reine que les courtisans du XVIIe siècle le furent à Louis XIV, aussi bons protestans que pouvaient l'être des gens qui venaient d'échapper à Rome; mais ils n'étaient pas aussi correctement loyaux, polis et braves, et surtout ils n'étaient pas aussi honnêtement mesurés dans leur langage et dans leurs actes. Amyas Leigh, le pratique Amyas Leigh, a pu raisonner avec bon sens son amour pour la belle Rose Salterne, mais il ne l'a pas fait aussi tranquillement; les chevaliers de la Rose ont tous été, je n'en doute pas, d'excellens jeunes gens, mais ils n'ont jamais été aussi sages que le croit M. Kingsley, et les bouillonnemens de leur sang, une fois mis en mouvement, s'apaisaient moins vite qu'il ne le dit. Sir Richard Grenvil était un homme grave et religieux, mais il a dû jurer plus d'une fois. Sir Walter Raleigh est un favori de M. Kingsley : je veux croire que les vanités du monde étaient incapables de lui faire commettre une lâcheté ou un crime; mais il n'était pas aussi désabusé à leur endroit que le dit son apologiste, et il y avait certainement dans sa nature un point que l'éclat et la grandeur chatouillaient sensiblement. M. Kingsley a un idéal très anglais que nous respectons profondément; il voit la perfection de la nature humaine dans une grande honnêteté morale unie à une grande bravoure pratique, et dans une grande élévation d'âme mise au service d'intérêts réels. Si

les gentilshommes anglais du temps d'Élisabeth se rapprochaient en effet de cet idéal, qui est d'ailleurs celui de la nation anglaise tout entière, ils n'étaient pas une reproduction aussi exacte de ce type abstrait que le dit M. Kingsley. C'est l'unique reproche que nous ayons à faire à ses anglicans, et il a commis cette erreur par excès d'amour. Au contraire, les personnages qui lui tenaient moins au cœur sont fort bien posés; les catholiques, les Espagnols, les dissidens, sont beaucoup mieux reproduits; les nuances du caractère catholique en particulier ont été saisies avec une finesse sur laquelle nous reviendrons, car elle est fort extraordinaire. Bref, il n'y a pas dans le roman de personnages plus intéressans qu'Eustache Leigh le catholique, que don Guzman l'Espagnol et que Salvation Yeo le dissident.

Cependant, si les héros anglicans de M. Kingsley sont trop parfaits, ce n'est pas par excès de vertu molle et niaise, comme Grandisson et les héros de son époque. Ils sont trop parfaits dans le sens opposé, ils ont trop de virilité, ou, si l'on aime mieux, leur virilité, qui ne se dément jamais, est trop constante. Pour donner une idée de ces personnages, nous citerons le portrait que M. Kingsley fait du jeune Amyas Leigh. Le lecteur y trouvera, avec un noble spécimen de la nature humaine, une expression de l'idéal de l'homme tel que le comprend M. Kingsley, c'est-à-dire un homme sans pédantisme et sans hypocrisie, d'un cœur riche et chaud, d'une main solide, lisant la Bible, aimant les combats, plein de tendresse sans aucune sentimentalité, d'un commerce sûr, buvant volontiers un flacon de sherry avec ses amis et prenant plaisir à contempler un combat de coqs ou à forcer une bête fauve. C'est là en effet un idéal d'homme bien conçu, d'après une saine appréciation de la nature humaine, également éloigné de la barbarie et de l'extrême civilisation. Qu'Amyas Leigh ait eu ou non une nature aussi bien équilibrée (ce dont nous ne sommes pas aussi certain que M. Kingsley), il est salutaire de contempler une telle nature, comme il est salutaire de respirer les émanations des prairies et des bois.

« Quoique ce jeune gentilhomme, Amyas Leigh, fût sorti du meilleur sang du Devon et eût vécu toute sa vie dans ce que nous appellerions aujourd'hui la meilleure compagnie, quoiqu'il eût en lui valeur, courtoisie, et en un mot toutes les nobles qualités qu'il déploya plus tard dans sa vie aventureuse, et qui me l'ont fait choisir pour héros principal et centre de cette histoire, il n'était point, en dépit de son honnête physionomie, ce que nous appellerions par le temps qui court un jeune homme intéressant. Encore moins était-il un jeune homme instruit, car à l'exception d'un peu de latin qu'on lui avait fourré dans la tête à force de coups et comme avec un marteau, à l'exception de sa Bible, de son livre de prières, de *la Mort*

d'Arthur dans la vieille édition de Caxton et de la traduction de l'*Histoire des Indes-Occidentales*, de Las-Casas, récemment traduite en anglais sous le titre de *Cruautés des Espagnols*, il n'avait jamais rien lu et ne savait rien. Il croyait dévotement aux fées qu'il appelait *pixies*, tenait pour certain qu'elles changeaient les enfans en nourrice et faisaient pousser les mousserons sur les clairières pour leur servir de tapis de danse. Lorsqu'il avait des verrues ou des brûlures, il s'en allait trouver la sorcière blanche de Northam pour se faire guérir. Il croyait que le soleil tournait autour de la terre, et que la lune avait quelque parenté avec les fromages de Chester. Il s'imaginait que les hirondelles dormaient tout l'hiver au fond de l'abreuvoir, parlait comme Raleigh, Grenvil et autres personnes de mauvaise éducation, avec l'accent le plus prononcé du Devonshire, et était, à beaucoup d'autres égards, si ignorant, que tout moniteur tant soit peu expérimenté d'une de nos écoles nationales aurait eu les meilleures raisons de se moquer de lui. Néanmoins ce *jeune sauvage* ignorant, privé des *glorieux progrès* du XIXe siècle (à savoir la littérature à l'usage des enfans, la science rendue accessible à tous, et surtout les aperçus sur l'histoire d'Angleterre aujourd'hui familiers à nos *essayistes* de chemins de fer, lesquels aperçus consistent à croire que jusqu'à l'année 1688 il n'y avait en Angleterre que des fous ou des hypocrites), avait appris certaines choses qu'il n'aurait apprises dans aucune de nos modernes écoles, car son éducation avait été celle des anciens Perses : — dire la vérité et savoir tirer de l'arc. Dans ces deux vertus sauvages, il était arrivé à la dernière perfection, aussi bien que dans ces autres vertus également sauvages, — endurer joyeusement la souffrance et croire que la plus belle chose du monde était d'être un gentilhomme, lequel mot on lui avait appris à comprendre ainsi : ne faire inutilement de la peine à aucun être humain, riche ou pauvre, et mettre tout son orgueil à sacrifier son plaisir au profit de ceux qui étaient plus faibles que lui. En outre, comme dans les dernières années on lui avait donné un jeune poulain à dompter et une paire de jeunes faucons que son père avait reçue de Lundy Isle à dresser, il avait grandi, au moyen de ces grossiers et frivoles amusemens, en persévérance, en contrainte sur lui-même, en habitudes réfléchies. Quoiqu'on ne lui eût jamais appris à employer son intelligence et qu'on ne lui eût jamais donné de leçons, il connaissait les noms et les mœurs de tous les poissons, oiseaux et insectes, et possédait aussi bien que le plus vieux marin la signification de chaque poussée de nuages. Depuis quelque temps, il était, en vertu de sa taille et de sa force extraordinaires, le coq sans rival de l'école et le plus batailleur des enfans de Bideford, brutales habitudes dans lesquelles il se complaisait et dont il savait tirer parti au profit du bien, en rendant la justice parmi ses camarades à bons coups de poing, en secourant les opprimés et les faibles. Aussi était-il la terreur de tous les petits matelots, ainsi que l'orgueil et la providence des petits garçons et des petites filles de la ville, et il croyait n'avoir pas bien rempli sa journée lorsqu'il revenait au logis sans avoir rossé quelque gros tyran qui opprimait un plus faible que lui. Pour le reste, il n'avait jamais pensé sur la pensée, ni senti sur le sentiment, et toutes ses ambitions se bornaient à plaire à son père et à sa mère, à s'attribuer par d'honnêtes moyens le plus qu'il pouvait

de friandises, et à désirer d'aller sur mer lorsqu'il serait assez grand. Ce n'était pas non plus ce qu'on appellerait de nos jours un enfant pieux, car bien qu'il récitât son *Credo* et son *Pater* soir et matin, qu'il allât entendre le service de l'église chaque matinée, qu'il lût les psaumes avec sa mère tous les soirs, et qu'il eût appris de ses parens qu'il était infiniment noble de faire bien et infiniment vil de faire mal, cependant (l'aurore des livres religieux pour les enfans n'avait pas encore brillé sur le monde) il n'en savait pas plus long sur la théologie et sur sa propre âme immortelle qu'il n'y en avait dans le catéchisme de l'église. C'est une question en résumé que de savoir si, tout grossièrement ignorant qu'il fût relativement à nos idées modernes dans la science et la religion, il n'avait aucune notion de virilité, de vertu et de piété, et si l'étroitesse barbare de son instruction n'était pas contrebalancée en lui et chez ses contemporains par la profondeur, l'étendue et la salubrité de son éducation. »

Les personnages anglicans et royalistes dévoués qui font l'admiration de M. Kingsley peuvent se diviser en deux classes : les uns, les Richard Grenvil, les Francis Drake, les Amyas Leigh, représentent les pures qualités anglaises et insulaires; leurs idées ne vont pas au-delà de leur pays et même de leur comté, leur protestantisme tout anglais ne s'est pas souillé au contact du protestantisme étranger; les docteurs de Strasbourg et de Genève n'existent pas pour eux; la renaissance et toutes les lumières qu'elle a fait briller n'ont pas eu prise sur leurs mœurs et leurs idées. Mais il y a toute une autre catégorie de gentilshommes, les Walter Raleigh, les Philip Sidney, les Frank Leigh (le propre frère d'Amyas), dont l'éducation s'est plutôt faite sur le continent qu'en Angleterre et sur la mer. Sur eux, le protestantisme étranger et surtout la renaissance ont mordu davantage. Ils représentent l'influence italienne, si considérable au XVIe siècle, mais qui ne fut guère nulle part plus forte qu'en Angleterre, ainsi que nous pouvons le voir par les poètes dramatiques et lyriques de cette époque. Ceux-là unissent à leurs sentimens d'Anglais des sentimens plus universels : ils sont bons protestans sans doute, mais meilleurs platoniciens; comme il convient à des hommes qui ont étudié Marsile Ficin et Pic de La Mirandole, ils unissent le culte du Dieu chrétien au culte de la *Vénus morale*, selon la belle expression de Shaftesbury, qui a tant de ressemblance avec certains hommes de cette génération. Au profond sentiment de la nature particulier aux Anglais, ils mêlent l'idée d'une félicité idéale, *arcadienne*, utopique, rapportée du Midi; au sentiment ingénu et sans détours de l'amour anglais, ils mêlent la galanterie italienne, et chanteraient volontiers, en s'accompagnant du luth, leur espoir et leurs souffrances. Pour eux, il n'y a pas seulement, comme pour les Richard Grenvil et les Francis Drake, une Angleterre; il y a, grâce à cette influence de la renaissance, une humanité. Et ici nous avons une toute petite querelle à

faire encore à M. Kingsley. Jusqu'à présent, on avait considéré les hommes dont nous venons de faire le portrait comme les représentans de l'esprit de la renaissance. M. Kingsley a tenu à montrer que chez eux cet esprit n'était qu'un ornement, et que le fonds de leur être était l'anglicanisme. Que Walter Raleigh ou Philip Sidney aient été d'aussi bons protestans que Richard Grenvil ou Amyas Leigh, c'est possible; mais ce qui est certain, c'est qu'ils l'étaient autrement. Il y avait en eux un élément cosmopolite, universel, qui ne se trouvait pas chez les autres. Ils étaient plus près de nos idées modernes sur la tolérance, la liberté de conscience; ils étaient plus près de nos méthodes *transcendentales* d'appréciation et de critique religieuse. Leur platonisme, leur culture, n'étaient pas seulement, comme leurs manières, un ornement extérieur, une forme extérieure de leur âme : il était, croyons-nous, un élément essentiel de leur vie, et ils étaient par conséquent anglais et protestans autrement que les rudes et loyaux marins sur lesquels le continent n'avait eu aucune prise. Ce n'est qu'une nuance, mais elle est importante, et M. Kingsley l'a aperçue comme nous, puisqu'il s'est cru obligé de se faire l'apologiste de leur anglicanisme.

Il y avait alors encore un troisième type d'Anglais, l'aventurier, l'homme poursuivi par le fantôme de l'or, et qui parcourait les mers, moins pour étendre l'influence de l'Angleterre que pour faire fortune, moins pour réprimer l'ambition des Espagnols que pour les imiter. Le roman de M. Kingsley contient une si belle histoire d'aventurier, que je ne puis résister au désir de la raconter. Elle est, comme toutes les histoires du temps, passionnée et dramatique.

A Bideford, dans le sud de l'Angleterre, théâtre de la vieille civilisation anglaise et patrie de ses anciennes illustrations, M. John Oxenham, marin intrépide et compagnon du célèbre Francis Drake, recrute des marins pour un prochain voyage. Il enflamme les cœurs des pauvres paysans en faisant briller devant leurs yeux les perspectives dorées de l'Eldorado et le pillage des galions d'Espagne. Lui-même se montre et se pavane comme un échantillon des richesses du Nouveau-Monde, des chaînes d'or brillent à son cou, des anneaux d'or reluisent à ses doigts, et sur son chapeau étincelle, retenue par une agrafe d'or, le riche plumage d'un oiseau d'Amérique. Un de ses matelots, Salvation Yeo, montre à l'admiration des recrues une corne de buffle ornée de merveilleuses ciselures représentant des combats de terre et de mer, des villes et des ports, des dragons et des éléphans, des combats de baleines et de requins, des îles avec leurs singes, leurs oiseaux et leurs palmiers. Amyas Leigh suivrait volontiers M. John Oxenham, si sir Richard Grenvil, mieux avisé, ne détournait pas l'enfant de ce voyage avec un aven-

turier qu'il connaît trop bien, et qui ne peut que mal finir. Dans le fait, ce voyage s'ouvre sous de tristes auspices: au milieu d'un dîner donné par le père d'Amyas, M. Oxenham s'est levé tout à coup en s'écriant : L'oiseau à la gorge blanche! l'oiseau à la gorge blanche! là, là, le voyez-vous? Cet oiseau mystérieux et invisible apparaissait toujours aux membres de la famille Oxenham lorsque leur fin était prochaine. Malgré ce funèbre présage, M. Oxenham ne remit point son départ, et alla à la rencontre de sa destinée. Une voix plus forte que la voix prophétique, plus forte même que le désir de l'or, guidait ses actions, et ses compatriotes ne surent la vérité que bien des années après, lorsque Salvation Yeo revint, seul survivant de tout son équipage, raconter sa triste fin à sir Richard Grenvil et à Amyas Leigh.

M. Oxenham était donc parti avec un équipage de soixante et dix hommes, tous enflammés du même désir de lucre, et qui l'adoraient non comme un maître, mais comme le plus intelligent et le plus brave de leurs camarades. « Nous étions persuadés, disait Salvation Yeo, que nous trouverions des trésors plus considérables que ceux du temple de Salomon, et que M. Oxenham nous apprendrait la méthode de conquérir quelque ville toute d'or, ou de découvrir une île faite de pierres précieuses. » — « Vous serez notre roi, capitaine, avait-il dit un jour à M. Oxenham. » A quoi ce dernier avait répondu : « Si cela arrive, je ne serai pas longtemps sans une reine, et qui ne sera pas une Indienne. » Le sens de ces paroles se découvrit peu de temps après, lorsqu'après quelques aventures insignifiantes les voyageurs furent arrivés à l'île des Perles, près de Panama. En débarquant, ils n'y trouvèrent qu'un seul Espagnol, que M. Oxenham reconnut subitement. « Perro, où est ta maîtresse? s'écria-t-il transporté de joie. » Le domestique lui apprit qu'un vaisseau était attendu de Lima dans une quinzaine de jours. Quelques-uns des matelots, enrichis par la pêche des perles et le pillage d'une petite barque chargée d'or, désiraient s'en retourner; mais M. Oxenham supplia, menaça, et promit l'arrivée d'une barque qui les rendrait tous riches comme des princes. L'équipage consentit à attendre, et le seizième jour après leur arrivée la barque promise arriva; mais, au grand mécontentement des matelots, elle ne contenait que 100,000 pesos d'argent. En revanche, elle amenait une jeune dame merveilleusement belle, accompagnée d'une petite fille de six à sept ans, jolie comme le jour, et, comme pour marquer le contraste, d'un garçon d'environ seize ans, laid comme un péché mortel. Hélas! cependant c'était la jolie petite fille qui était le produit d'un péché mortel.

La dame descendit de l'embarcation capturée sans manifester la

moindre crainte, en ordonnant à sa petite fille de n'avoir point peur. M. Oxenham et elle se connaissaient depuis longues années. L'énigme était résolue maintenant; c'était pour elle que l'aventurier avait entrepris son dernier voyage. Les matelots demandèrent à partir, mais M. Oxenham n'en avait pas le courage; il se livrait au plaisir d'aimer au milieu de cette belle nature, et ne se montrait nullement pressé de transporter son trésor sous le pâle soleil de la tiède Angleterre. Tout l'enchaînait, la violence et les enchantemens de la passion, qui ne veut aucune solution de continuité et qui épuise sans prendre haleine, lorsqu'une fois elle l'a commencée, la coupe entière de la vie, — les paysages chéris et connus, pleins de récens souvenirs de bonheur, les arômes enivrans et les irrésistibles influences d'une terre vierge, et aussi, mais moins puissamment qu'autrefois, l'amour de l'or et le désir du gain. Salvation Yeo entendait souvent leurs conversations amoureuses, et les rapporta naïvement à sir Richard Grenvil. C'étaient des *concetti* galans à l'italienne, des élans passionnés à l'espagnole, des épithètes violemmment tendres à l'anglaise. Tous deux riaient avec mépris, et de la manière la moins charitable, d'un certain personnage inconnu qu'ils nommaient le *vieux singe de Panama*. Tous deux accablaient de caresses la petite fille, qui paraissait les intéresser directement l'un et l'autre; quant au jeune homme, on le reconduisit à bord sur ces paroles peu affectueuses du capitaine Oxenham : « Il n'est ni à vous ni à moi; que l'enfant de Belzébut parte, et peu importe ce que le *jeune singe* peut rapporter au *vieux singe*. » Ces rapports cependant pouvaient être dangereux, et c'était l'avis de Salvation Yeo, qui proposa résolument qu'on lui fermât la bouche pour toujours avec un bon coup de poignard; mais la dame s'y opposa toute en larmes, et plaçant la main sur les lèvres de M. Oxenham, déjà prêtes à lancer l'ordre atroce, elle dit : « Quoiqu'il ne me touche en rien, j'ai déjà assez de péchés sur mon âme. » M. Oxenham d'ailleurs n'était point cruel, et mal lui en prit, car ses embarras commencèrent avec le refus qu'il fit de céder les gens de l'équipage à certains nègres marrons qui avaient aidé à les faire prisonniers. Le bâtiment repartit donc, et avec lui le *jeune singe*, qui alla rapporter ce qu'il avait vu au *vieux singe*, qui n'était autre que don Francisco Xarate, gouverneur de Panama.

Cependant les matelots demandaient à s'en retourner; ce n'était pas précisément l'intention de M. Oxenham. — Qu'avons-nous besoin de nous en retourner? dit-il; nous ne manquons de rien ici. Nous sommes déjà dans l'Éden; nous pouvons vivre sans travailler. Cherchons plutôt quelque belle île où nous puissions vivre en sûreté jusqu'à la fin de nos jours. Je serai roi, elle sera reine, vous serez mes officiers, et pour peuple nous aurons les Indiens. — L'équipage se

révolte à demi, cède cependant; mais les Espagnols arrivent, et il faut fuir dans l'intérieur, où était déjà M. Oxenham. C'est là, traqués de toutes parts, plongés dans l'incertitude et environnés de dangers, que les deux amoureux tinrent cette incroyable conversation que la folie des passions peut seule inspirer. Il s'agissait d'échapper, et la dame y consentait pour l'équipage, mais non pour elle et son amant. — Voyez, disait-elle, tout autour de nous est le paradis. Ne vaudrait-il pas mieux rester ici, vous et moi, et les laisser partir en emportant l'or et tout le reste? — Ceux qui vivaient dans le paradis, répondit M. Oxenham, n'avaient pas péché comme nous l'avons fait, et n'étaient pas menacés de devenir vieux comme nous le deviendrons. — Et elle : — S'il en est ainsi, il y a assez de poisons dans les bois pour nous faire mourir dans les bras l'un de l'autre, comme il eût été désirable qu'il plût au ciel de nous faire mourir il y a sept ans. — Non, mon adorée. Il y va de mon honneur de tenir mon engagement avec les hommes que j'ai conduits ici, et de rapporter en Angleterre une partie au moins de ma prise, comme preuve de ma valeur. — Alors elle, souriant : — Ne suis-je donc pas une assez belle prise et une preuve suffisante de votre valeur? — M. Oxenham, laissant la dame et la petite fille, repartit donc pour aller arracher aux Espagnols le trésor qu'ils avaient repris. Le sixième jour, on le vit revenir avec une quinzaine d'hommes malades ou blessés, et criant : « Tout est perdu! » Le lendemain, les Espagnols apparurent et vinrent les forcer dans leur retraite. Il fallut fuir; les malheureux survivans de ce désastre étaient à peine capables de se tenir sur leurs jambes, tant ils étaient accablés par la fatigue et la faim. Ils errèrent néanmoins dans l'île comme des renards ou des daims traqués par les chiens, laissant chaque jour un des leurs couché pour toujours au bord d'un ruisseau, au pied d'un arbre, à l'entrée d'une grotte ou sous l'abri d'un buisson, et abandonné à la garde des vautours, qui, planant sur les moribonds, attendaient le départ de l'âme pour se repaître du corps. On marcha, on marcha jusqu'au moment où les forces manquèrent, la belle dame sans chaussure et les pieds sanglans, la petite fille presque nue. Enfin il ne resta plus de tout l'équipage que Salvation Yeo et un autre matelot. On se nourrit de fruits cueillis sur les arbres, on dormit sous la voûte des cieux, sommeils pénibles et troublés que la belle dame secouait souvent en poussant des cris de terreur, et en demandant si on n'entendait pas dans le lointain les aboiemens des chiens espagnols. La pensée du suicide vint se présenter aux malheureux. — Pourquoi, dit M. Oxenham, ne mourrions-nous pas comme des hommes, en nous perçant de nos armes? — Mais Salvation Yeo était condamné à vivre encore, car une vieille sorcière lui avait prédit qu'il mourrait sur mer et pas ailleurs; le second

matelot avait horreur du suicide, et la dame s'écria plaintivement : — Oh! je mourrais volontiers; mais alors la pauvre petite? — Ils furent dispensés de souffrir plus longtemps, car à peine cette scène de suprême désespoir venait-elle de se passer, qu'ils furent saisis par les Espagnols, garrottés et conduits à un gentilhomme grisonnant, vêtu de velours violet et d'une physionomie peu avenante, qui se précipita vers la dame l'épée à la main, et l'eût tuée si quelques-uns des hommes de sa suite ne l'eussent retenu.

— Cela est digne de vous, don Francisco, de publier ainsi vous-même votre propre déshonneur, dit Oxenham. Ne vous avais-je pas dit autrefois que vous étiez un être abject, et ne vous chargez-vous pas de prouver la vérité de mes paroles?

— Chien anglais, plût au ciel que je ne t'eusse jamais vu!

— Singe espagnol, plût au ciel que je t'eusse traversé la carcasse de mon poignard lorsque je te rencontrai près de l'église Sainte-Ildegonde, le soir de Pâques, il y a huit ans.

Le vieillard se tourna alors vers sa femme, et comme il menaçait de la faire brûler vive : — Plût à Dieu! répondit-elle, que vous m'eussiez brûlée vive le jour de mon mariage; vous m'auriez épargné huit années de souffrances. Adieu, mon amour, ma vie; adieu, señores! Puissiez-vous avoir plus de pitié pour vos filles que mes parens n'en ont eu pour moi!

Et, arrachant soudain un poignard à la ceinture d'un soldat, elle se tua. L'oiseau prophétique à la gorge blanche qui avait apparu avant son départ à M. Oxenham n'avait pas menti; l'héroïque aventurier fut pendu par l'ordre de don Francisco Xarate.

Il faut lire dans M. Kingsley cette belle histoire, que nous aurions voulu citer en entier, cette histoire réellement *historique* et qui semble incroyable comme tant d'autres de la même époque, cette histoire où se mêlent les plus abjectes et les plus nobles passions, où, sur un fond de paysage du Nouveau-Monde, la vie espagnole et la vie anglaise unissent leurs couleurs : histoire romanesque, poétique, faite pour saisir l'imagination. En vérité, quand on a lu ce récit après tant d'autres du même temps, on a peine à lutter contre une fatale pensée : c'est qu'à tout prendre, la vie était naguère plus belle qu'aujourd'hui. La vie des personnages subalternes historiques d'autrefois avait un cachet de grandeur que je ne retrouve pas même chez les hommes les meilleurs, les plus vertueux et les plus vaillans de nos jours. Et qu'on ne dise pas que la raison de ce phénomène, c'est que la perspective historique nous fait défaut : la perspective historique ne sert qu'à nous faire mieux discerner la différence de *couleur* des époques; mais elle n'ajoute pas une beauté de plus à un caractère. La perspective historique n'ajoute rien au règne de

Louis XIV, au règne d'Élisabeth, au caractère de Guillaume le Taciturne, à la société espagnole du XVIe siècle, pas plus qu'elle n'ajoute quelque chose à la beauté de l'Iliade, des statues grecques, de la chapelle Sixtine, et des drames de Shakspeare. La perspective historique dont j'ai beaucoup entendu parler est une invention trouvée pour nous illusionner sur notre compte et nous faire accroire que nous sommes plus grands que nous ne sommes. C'est une erreur, et il n'y a pas d'exposition universelle qui tienne, nous sommes plus petits que nos ancêtres, et nous resterons tels.

Le brave Salvation Yeo, qui vint raconter cette histoire à sir Richard Grenvil, ne vit point se terminer ses aventures avec celles de son maître. Il erra parmi les Indiens et mena avec eux une douce et joyeuse vie païenne, jusqu'au moment où il fut pris par les Espagnols et jeté dans les cachots de l'inquisition. Jusque-là Salvation Yeo ne s'était point soucié de religion, et n'avait songé qu'à prendre la plus large part possible des bonnes choses de la terre. Sa vie antérieure n'avait pas été assez morale pour l'empêcher de commettre une lâcheté. Mis à la torture par l'inquisition, il renia donc son Dieu; mais, comme tant d'autres pécheurs plus illustres que lui, il trouva dans son crime même les moyens de sa rédemption : il eut honte de lui-même et devint un anabaptiste rigide et impitoyable. Salvation Yeo, au milieu de tous ces brillans gentilhommes anglicans, représente l'Angleterre qui va venir. Encore quarante années, et toute cette noblesse combattra vainement pour son roi ou pour les priviléges du parlement : l'avenir est à Salvation Yeo. Son dévouement à des chefs hostiles comme lui à Rome et à l'Espagne, mais qui n'appartiennent pas à sa communion, symbolise bien ce moment de trève que le règne d'Élisabeth établit entre l'anglicanisme et le protestantisme dissident. De même que le biblique Yeo sert courageusement sous des capitaines hostiles à sa foi, ses coreligionnaires, plongés dans les cachots d'Élisabeth, bénissent le nom de la reine et prient Dieu de conserver ses jours jusque sur l'échafaud où elle les envoie. Le contraste entre ces deux races d'hommes est fortement marqué par M. Kingsley : chez les gentilshommes anglicans brille tout ce qui reste d'esprit féodal, chevaleresque, d'esprit des cours et de noblesse de manières; dans Salvation Yeo, rien de chevaleresque, pas même cette pitié affectueuse qui a toujours tenu lieu au peuple de chevalerie : il ne sait ni épargner ni pardonner. Le jeu de la vie est très sérieux pour cet homme, et ses ennemis ne doivent rien attendre de lui. Quand il agit librement, il tue; quand il doit prendre un ordre, il demande s'il faut frapper. Impitoyable soldat de Dieu, il cherche partout un philistin à égorger. Un Espagnol n'est pas pour lui, comme pour Amyas Leigh par exemple, un

papiste, c'est un madianite. Plein des souvenirs bibliques, il frappe tout ce que l'implacable Jéhovah a frappé, tout ce que les serviteurs de Moïse et de David ont frappé. Il n'a aucune pitié pour les nègres, et les réduirait volontiers en esclavage. Pourquoi Cham a-t-il ri jadis de la nudité de son père? En vérité, il a de l'avenir, ce Salvation Yeo. Cette société d'Élisabeth est le brillant reflet du passé; mais dans ce rude anabaptiste ne voyez-vous pas le commencement d'une histoire de cent années, — têtes rondes décapitant l'amalécite Stuart et reconnaissant pour de tièdes amis de Dieu les parlementaires de la tribu de Benjamin à leur façon défectueuse de prononcer le *shibboleth*, indépendans de l'armée de Cromwell, presbytériens covenantaires d'Écosse, puritains du Massachusetts, dur esclavage des colonies anglaises, germe des États-Unis d'Amérique? Quoique le plus humble des héros de cette histoire, il en est un des plus importans.

Voilà le caractère des personnages; quelle est l'allure de leurs passions? Un curieux chapitre de psychologie qui n'a jamais été essayé serait de rechercher l'influence des religions sur les passions, de voir quelle tournure particulière elles leur donnent et les différences qu'elles leur impriment. Quelle influence le protestantisme et le catholicisme, par exemple, ont-ils eue sur les passions, et quelles différences ont-ils imprimées à la plus importante et à la plus générale de toutes, celle de l'amour? M. Kingsley a très bien reproduit ces différences, et, je crois, sans y trop prendre garde (1). Rien de plus difficile à expliquer, tant sont délicates les nuances, même les plus accusées, d'un sentiment qui est commun à tous les hommes de toutes les classes et de toutes les races. L'amour, chez les nations catholiques et chez les hommes d'un caractère catholique, est tout extérieur et tend invinciblement à se répandre au dehors. Il se compose, si nous pouvons associer ces deux mots, de galanterie et de flamme. Le désir y domine le respect et court à son but jusqu'à ce qu'il soit satisfait. L'homme marche à sa damnation tout en ayant présent à l'esprit l'idée de cette damnation; il y marche, jouet du diable et de lui-même, ayant devant lui les images de toutes les tortures de l'enfer, mais fasciné comme par un mirage où se peignent à ses yeux toutes les splendeurs du ciel. C'est une prise de possession de l'être moral et physique tout entier, un incendie qui a des lueurs superbes et d'éblouissans jets de flammes. Mille associations de choses con-

(1) Tout ce que nous disons ici de l'amour protestant et de l'amour catholique ne s'applique qu'au passé. L'amour, sentiment d'*ancien régime*, a disparu de notre société, grâce au progrès moderne. Ce qu'on va lire n'est donc qu'un coup d'œil rétrospectif sur une passion qui tint jadis une grande place dans la vie des hommes, aujourd'hui *heureusement* trop sérieux pour éprouver des sentimens d'enfant et de barbare.

traires, pensées funèbres, expansion joyeuse de la vie, ardeur sombre et jalouse, enfantillages légers et badins, se réunissent dans cet amour. Aussi l'amour catholique se déploie-t-il avec une magnificence, une pompe, un éclat, une variété incomparables, et il est capable d'exciter chez ceux qui observent ses effets de leurs propres yeux les sentimens les plus divers et les plus solennels, la pitié presque toujours, la terreur souvent, l'admiration quelquefois, la curiosité infailliblement. Cet amour n'est si émouvant que parce qu'il renverse toutes les conditions ordinaires de la nature, que l'homme ne conserve jamais avec lui son équilibre, et qu'au lieu de garder son attitude et sa stature d'homme il passe de la violence la plus forcenée à la soumission d'un enfant.

Chez les nations protestantes au contraire, l'homme perd rarement son équilibre, et l'amour est plus intérieur qu'extérieur. Au lieu de brûler comme un incendie et de jeter ses flammes au dehors, il couve comme un feu secret. Il fond l'âme comme un métal, lentement, péniblement, avec mille petits crépitemens que l'oreille peut à peine entendre. Ce feu n'arrache point au patient les cris de douleur que fait jeter une souffrance trop vive, mais il lui fait subir les tortures intérieures que l'on souffre en silence, en serrant les lèvres et en contractant les muscles, tortures comparables à celles du jeune Spartiate qui se laisse déchirer sous sa robe sans se plaindre. C'est un amour muet, fier, et dans lequel la dignité domine le désir. C'est un amour sans empressement, sans autre galanterie qu'une sorte de sentimentalité un peu froide, qui n'a aucune des familiarités de la passion, et qui est comme la politesse, les saluts et les révérences de l'âme amoureuse. Une certaine distance reste toujours établie entre l'être aimé et l'être qui aime, distance que la possession même n'efface pas absolument. Ce n'est pas un amour de *sacrifice* comme l'amour catholique, c'est un amour de dévouement: mais l'âme qui est consumée par ce feu secret est capable de s'épurer singulièrement, et d'arriver à une sensibilité, à une délicatesse, à un tact et à une subtilité inouies. Ces diverses nuances du sentiment de l'amour ont été, selon nous, très finement saisies par M. Kingsley, et à ces couleurs éternelles il a joint habilement toutes les nuances transitoires et passagères de l'époque, cette grâce évanouie pour jamais, mais qui vit, fixée pour toujours, dans les drames de Shakspeare, et qui provenait des mœurs du moyen âge épurées et adoucies, cette élégance naïve et sauvage comme l'élégance des cerfs errant à l'ombre des forêts féodales, ce respect de la femme, dernier reste des traditions chevaleresques, cette adoration de l'idée de beauté sous une forme visible, mysticité platonique, produit de la renaissance.

Tous les personnages du roman tournent tous comme des planètes

autour d'un seul centre, et ce centre est la belle Rose Salterne, fille d'un bourgeois de Bideford. Rose Salterne est la création la plus défectueuse du livre, et M. Kingsley nous a fourni malheureusement une preuve de plus de l'inhabileté des Anglais à tracer des portraits de femme. Rose Salterne n'a absolument aucun caractère; elle est parfaitement insignifiante, et si belle qu'on veuille la supposer, il est difficile de concevoir que tant de braves gens aient été amoureux d'elle au point que le rapporte M. Kingsley; mais, insignifiante ou non, elle fut l'objet de la passion de tous les jeunes gens de Bideford. Amyas Leigh, le rude marin, l'aimait dès son enfance; Frank Leigh, qui avait parcouru l'Italie, la France et l'Allemagne, l'aima dès qu'il la vit, et composa des sonnets en son honneur; le jeune William Cary de Clouvelly Court était tout disposé à mettre au service de son honneur son bouillant courage, à livrer pour elle des duels sans fin. Il n'y avait pas jusqu'au pauvre John Brimblecombe, le fils de l'ancien maître d'école d'Amyas, un pauvre garçon lâche, bête et gourmand, qu'elle n'eût animé de sentimens élevés et supérieurs à sa triste nature. Tous ces adorateurs de Rose Salterne sont protestans et souffrent en silence. Rien n'est touchant comme la scène où les deux frères Frank et Amyas découvrent qu'ils aiment l'un et l'autre la même femme, et, luttant de générosité, renoncent spontanément à leur amour l'un en faveur de l'autre. La même lutte de générosité a lieu entre les autres rivaux, car après bien des querelles, bien des paroles amères, tous finissent par se ranger à l'avis de Frank Leigh; tous conserveront leur amour, et tant que Rose elle-même n'aura pas prononcé entre les rivaux, tous resteront unis dans un même sentiment supérieur de fraternité et de religion. La pensée de la belle fille qu'ils aiment, au lieu d'être un élément de discorde, sera au contraire un lien d'amitié. Ce sentiment d'amour idéal inspire même aux rivaux l'idée d'un ordre chevaleresque; ils fondent l'ordre de *la Rose*, et s'engagent par serment à ne pas empiéter sur les droits les uns des autres, à laisser à Rose toute sa liberté, à n'employer pour la conquérir ni la ruse ni la violence, et à vivre entre eux comme frères et adorateurs de la même divinité. Ce genre d'amour concentré, refoulé, caressé avec tendresse, plein de retenue et de respect, où le sentiment protestant à son aurore se mêle au sentiment chevaleresque à son déclin, est traité par M. Kingsley avec beaucoup de délicatesse et de grâce, et en lisant ces pages heureuses, nous surprenons comme un écho du grand poète contemporain des chevaliers de *la Rose*. Oui (et ce n'est pas un médiocre mérite), le langage des amans de M. Kingsley nous a fait penser à Shakespeare et à ce sentiment de l'amour qui s'exprime dans ses

drames avec des délicatesses si variées et de si charmantes subtilités.

Cependant les amoureux catholiques de Rose se conduisent tout autrement. Il y en a deux : un Anglais, Eustache Leigh, le propre cousin d'Amyas, et un Espagnol, don Guzman de Soto, fait prisonnier par Amyas et Walter Raleigh pendant les révoltes de l'Irlande. La passion s'exprime chez eux avec bien plus de violence et marche droit à son but, décidée à ne point céder et à briser tous les obstacles. Écoutez le pauvre Eustache Leigh aux genoux d'un prêtre catholique, le père Campian, et demandant qu'on lui pardonne un amour qu'il ne peut pas surmonter.

« — Ah! dit pensivement Campian. Et elle n'a que dix-huit ans, dites-vous?

« — Dix-huit ans seulement.

« — Eh bien! mon fils, il faut attendre. Elle doit se réconcilier avec l'église, ou vous devez l'oublier.

« — Je mourrai auparavant.

« — Ah! pauvre garçon. Eh bien! elle peut être réconciliée avec l'église, et ses richesses pourront devenir utiles ainsi à la cause du ciel.

« — Et cela ne servirait à rien. Donnez-moi seulement l'absolution, et rendez-moi la paix. Laissez-moi la posséder, cria-t-il d'une voix suppliante. Je n'ai pas besoin de ses richesses; non, je ne m'en soucie pas! Laissez-moi la posséder seulement une année, un mois, un jour. Et tout le reste, — richesse, renommée, talens, bien plus, ma vie elle-même, si cela est nécessaire, sont au service de la sainte église. Oui, je serai heureux de montrer mon dévouement par quelque sacrifice extraordinaire, par quelque acte désespéré; oui, laissez-moi l'avoir, et soumettez-moi à l'épreuve, et vous verrez ce dont je suis capable. »

Le chapitre d'où nous tirons ce fragment de conversation est intitulé : *Deux manières d'être amoureux*, et contient la scène où Frank et Amyas abdiquent leur amour en faveur l'un de l'autre. La différence est en effet extrêmement marquée; mais nous regrettons qu'Eustache Leigh, le catholique anglais, qui, à ce titre, est odieux à M. Kingsley, nous soit présenté en même temps comme un type de perversité. Qu'en vertu de la fougue de son amour Eustache soit capable d'actions violentes, même de crimes, nous le concevons; mais qu'il soit capable de mensonges bas et d'indignités dont ne se rendrait pas coupable un homme de la plus vulgaire espèce, nous ne le croyons pas. M. Kingsley aura obéi involontairement à un préjugé en lui donnant cet affreux caractère. Nous venons d'entendre l'Anglais catholique; écoutons maintenant l'Espagnol. Don Guzman de Soto devient décidément l'amoureux préféré de Rose Salterne.

C'est lui qu'elle désirait dans ses rêves, c'est lui qu'elle vit lorsqu'elle se soumit aux sortilèges de la sorcière de Bideford pour connaître son fiancé futur, c'est lui qu'elle appelait lorsqu'elle passait en revue tous les amoureux qu'elle connaissait dès l'enfance, lui, c'est-à-dire l'inconnu, l'imprévu. Aussi, dès qu'il paraît, elle est vaincue. Elle ne possède aucun exorcisme pour se défendre contre les séductions qui se dressent pour la première fois devant elle. Tout est nouveau chez Guzman, manières, langage, visage, et il agit encore sur elle avec les charmes qui gagnèrent à Othello le cœur de Desdémona. Il sait tant de belles histoires d'amour et de courage, où figurent tant de choses et d'hommes qu'elle n'a jamais vus! Voici un fragment d'une de ces conversations passionnées, étranges, folles, qui conquirent à jamais son cœur, et que ni le bon Amyas Leigh ni l'élégant Frank, ni le bouillant William Cary, malgré tout leur amour, n'auraient jamais trouvées.

« — Cruel! cria Rose en tremblant de la tête aux pieds.

« — Je vous aime, madame! cria-t-il en se jetant à ses pieds, je vous adore! Ne me parlez plus de la différence de rang qui nous sépare, car je l'ai oubliée; j'ai tout oublié hormis mon amour, tout, hormis vous, madame! ma lumière! mon étoile! ma déesse! Vous voyez jusqu'où mon orgueil est descendu : rappelez-vous que je suis à vos pieds comme un mendiant, quoique un jour je puisse être prince, bien plus, roi! quoique je sois déjà un prince, un Lucifer d'orgueil pour tout le monde excepté pour vous. Mais vous, en revanche, vous ne voyez qu'un misérable qui se roule à vos pieds et vous crie : Ayez pitié de moi, de moi isolé, abandonné, sans demeure et sans amis! Ah! Rose, — madame, — pardonnez à la folie de ma passion; vous ne connaissez pas le cœur que vous brisez. Froids habitans du Nord, vous soupçonnez peu combien un Espagnol peut aimer. Aimer! adorer plutôt, car je vous adore, madame, et je bénis la captivité qui m'a amené vers vous, et la ruine qui m'a comblé de telles richesses. Est-il possible, saints et vierge Marie! mes larmes trompent-elles mes yeux, ou bien sont-ce réellement des larmes que je vois briller dans ces astres lumineux?

« — Partez, monsieur, cria la pauvre Rose en reprenant soudainement connaissance d'elle-même; partez, et que je ne vous voie jamais plus! — Et comme si elle avait fui pour échapper à une mort certaine, elle sortit précipitamment de la chambre. »

C'est ainsi, au moyen de ce mélange de passion sincère et de phraséologie insensée, que don Guzman de Soto conquiert le cœur de Rose, trop faible pour résister à cette douce violence, exercée avec cet art, cette assiduité, ce respect extérieur incomparables qui ont été les caractères distinctifs de l'amour de l'ancienne Espagne. Rose s'enfuit avec don Guzman dans le Nouveau-Monde, à Caracas, dont

le gentilhomme espagnol a été nommé gouverneur, et tous les chevaliers de l'ordre de la Rose, les deux frères Leigh en tête, se mettent en mer pour courir à la recherche de l'Espagnol, et venger sur lui l'insulte qu'il a faite à l'Angleterre, à la ville de Bideford et à la religion protestante.

Cette odyssée chevaleresque occupe les deux tiers du récit et se déroule avec un incomparable éclat. La nature et l'homme y luttent ensemble d'intérêt. L'un après l'autre se dressent sous nos yeux les paysages du Nouveau-Monde; les combats succèdent aux combats; c'est pour ainsi dire un feu roulant et ininterrompu d'héroïsme et de beauté. Les vaisseaux espagnols sombrent en déroulant l'étendard catholique: les marins anglais tombent sous le fer et le feu de l'ennemi en criant : Vive la reine! Les actes héroïques y sont tellement multipliés, que nous hésitons à en choisir un entre mille pour le placer sous les yeux du lecteur. Cependant il en est un, simple épisode dans le récit, qui donne à la fois une idée exacte et de l'héroïsme de l'ancienne Espagne et de l'héroïsme de l'ancienne Angleterre. Un vaisseau espagnol criblé par le vaisseau d'Amyas va sombrer, et le capitaine anglais invite le capitaine espagnol à se rendre.

— « Señor, cria Amyas au capitaine en ôtant son chapeau, pour l'amour de Dieu et de ces hommes, cédez, rendez-vous de bonne guerre.

« L'Espagnol se découvrit, il s'inclina gracieusement et répondit : — Impossible, señor, rien n'est de bonne guerre qui peut tacher mon honneur.

« — Que Dieu ait pitié de vous alors!

« — Amen! répondit l'Espagnol en faisant le signe de la croix.

« Le vaisseau se fendit horriblement et enfonça sous la vague montante, précipitant dans les flots son équipage; rien plus n'était visible que le haut de sa poupe, et là se tenait debout le rigide et inflexible gentilhomme espagnol, revêtu d'une armure noire et brillante, insensible comme une statue d'airain, tandis qu'au-dessus de lui le drapeau qui réclamait l'empire des deux mondes faisait flotter ses bandes d'or étincelantes sous le soleil du tropique.

— « Il n'emportera pas son drapeau en enfer avec lui; je l'aurai, quand cela devrait me coûter la vie, dit Will Cary, et il courut pour sauter à bord du vaisseau ennemi; mais Amyas l'arrêta :

— « Laissez-le mourir comme il a vécu, avec honneur.

« Une étrange figure sortit tout à coup de la foule confuse des marins qui criaient et se débattaient au milieu des vagues, et s'élança vers l'Espagnol : c'était Michel Heard. Le capitaine, qui se tenait auprès de lui, plongea son épée dans le corps du vieillard; mais la hache du matelot brilla néanmoins. Le coup frappa juste et traversa le casque et fendit la tête, et lorsque Heard se releva, saignant, mais vivant encore, le cadavre revêtu d'acier roula du pont dans les vagues. Deux coups de plus frappés avec toute la fureur d'un

mourant, et l'étendard ennemi était conquis. Le vieux Michel rassembla toutes ses forces, lança le drapeau loin du vaisseau qui sombrait de plus en plus, et alors se tint debout un moment, puis cria : *vive la reine Bess!* cri auquel les Anglais répondirent par un hurrah qui déchira les cieux. »

Rose Salterne fut en vain poursuivie; son sort était irrévocable. Dans cette poursuite digne des temps de chevalerie, bien de nobles existences furent perdues, et entre autres celle de Frank Leigh. Un coup de foudre frappa l'excellent Salvation Yeo, et ce même coup de foudre enleva pour jamais la vue au brave Amyas Leigh, le héros du Devonshire. Néanmoins cette odyssée héroïque ne resta point sans récompense et sans compensation pour Amyas Leigh, car il lui dut l'heureux hasard qui lui fit rencontrer parmi les Indiens une jeune sauvagesse du nom d'Aycanora, et qui n'était autre que la petite fille que tant d'années auparavant Salvation Yeo avait porté dans ses bras, lorsque John Oxenham et l'épouse adultère de don Francisco Xarate erraient fugitifs, traqués de toutes parts, dans l'île des Perles. C'est cette enfant, recueillie au sein de la nature, qui devint l'épouse d'Amyas, et remplaça pour le héros aveugle tout ce qu'il avait perdu et qu'il ne devait plus retrouver, — une idole adorée, un frère chéri, une vie active, la mer et le danger.

Ce qui nous a surtout intéressé dans ce livre, composé avec les anciens documens historiques et qui n'est romanesque qu'à moitié, c'est le caractère des hommes de cette époque plutôt que leurs actions, simples manifestations extérieures de leur caractère : c'est là ce que nous avons voulu faire ressortir. Et maintenant une pensée singulière nous saisit : le moment n'est pas éloigné où toutes ces actions héroïques, où tout ce courage, ce dédain des privations, ces délicatesses de sentiment, seront devenus absolument incompréhensibles pour nous. Tout cela est encore de l'histoire, nous le comprenons tant bien que mal; mais à l'étonnement que nous causent ces actions et ces caractères, il est évident que le jour approche peut-être où l'on regardera comme fabuleuses les choses que nous regardons encore comme naturelles. Combien de faits et d'hommes que nous ne comprenons plus déjà sans un énorme effort d'esprit! Qui oserait espérer, par exemple, aujourd'hui de rendre justice à l'Espagne du XVIe siècle? Personne peut-être. M. Kingsley se plaint lui-même que ses contemporains ne comprennent plus leurs ancêtres du temps d'Élisabeth. Un autre écrivain anglais a mis en lumière les actes des puritains et de Cromwell avec une fidélité scrupuleuse, et tous ceux qui ont lu le livre sont restés frappés de stupeur devant cette image ressemblante d'un temps qui est si près de nous. Nous

avons tous rencontré des gens très suffisamment éclairés incapables de comprendre la grandeur morale d'un Loyola ou d'un Calvin, et traitant le premier comme un fourbe vulgaire, et le second comme un scélérat. Qu'est-ce que cela veut dire? Sommes-nous donc devenus si pauvres que nous n'ayons plus aucune qualité qui corresponde à celles des hommes d'autrefois? Non; mais tout certainement s'est rapetissé, et l'étrange métamorphose qui s'est accomplie dans les sentimens humains, c'est que nous préférons les qualités secondaires aux qualités principales, et que nous les préférons parce que nous les comprenons mieux. Ainsi il est incontestable que nous comprenons mieux l'honnêteté que la vertu, la dévotion que la religion, le courage que l'héroïsme. Nous n'avons plus le sentiment de la grandeur, et nous ne la comprenons plus. Si on doit conclure de l'oubli des choses à leur disparition, il nous faudrait conclure alors qu'il ne s'écoulera pas un temps bien long avant que des caractères tels que ceux que nous présente l'époque choisie par M. Kingsley soient devenus aussi fabuleux qu'Hercule et que Jack le tueur de géans.

En sommes-nous là? Non, je n'écrirai point une telle chose. Pareille conclusion ferait trop de plaisir à cette foule affairée de niaiseries coupables, affamée de plaisirs grossiers, avide de jouissances, qui dans le rapetissement des caractères voit déjà l'inauguration de son règne et nous apprête une tyrannie d'une nouvelle espèce, beaucoup moins belle que celle des rois et des moines, des nobles et des prélats. Non, la nature humaine proteste; si elle a perdu son équilibre, elle le retrouvera : je n'en veux pour preuve que cette inquiétude, grande vertu que n'avaient pas les hommes d'autrefois et qui tourmente les meilleurs d'entre nous. Quand la nature humaine aura repris cet équilibre, je ne le sais pas; mais ce que je sais bien, c'est qu'il n'est pas possible que le monde appartienne dans l'avenir à d'autres personnes que celles qui l'ont gouverné dans le passé, c'est-à-dire à des hommes préoccupés de l'idéal religieux, préoccupés de la justice, préoccupés de la liberté. Et pour me résumer d'un seul mot je dirai : Les *chevaliers* ont toujours gouverné le monde, ils le gouverneront toujours; l'*idéal* a toujours été la principale affaire des hommes, il la sera toujours.

ÉMILE MONTÉGUT.

NOUVELLES DES SCIENCES

L'ASTRONOMIE EN 1855.

Si l'on considère l'immense étendue du domaine des sciences, tant théoriques que pratiques, et l'activité avec laquelle le génie de l'homme, aujourd'hui débarrassé des subtilités métaphysiques, féconde le champ entier des sciences d'observation, on croit au premier aperçu que le tableau des nouvelles découvertes doit embrasser un nombre considérable d'objets divers, et que la *quantité d'admiration* que peut contenir l'esprit le plus optimiste sera insuffisante pour payer tous les mérites qui se sont fait jour depuis un petit nombre de mois. Pour bien des raisons, il n'en est pas ainsi. D'abord le nombre des inventions de premier ordre est nécessairement fort limité; ensuite, comme l'a très bien remarqué Laplace, ce grand mathématicien qui fut si célèbre sans l'être autrement que par la science, les œuvres scientifiques ne peuvent jamais atteindre à une renommée comparable à celle des œuvres littéraires. Quelle que soit la valeur des travaux mathématiques, il leur manque toujours *un public*, il leur manque ce qu'on appelle le *marché*, autrement les consommateurs. Copernic, dans la dédicace de son fameux *Traité des Révolutions* au pape, s'indigne des critiques que des gens, qui *parlent à tort et à travers*, se mêlent de faire des conceptions qui leur sont inaccessibles. « Les œuvres mathématiques, ajoute-t-il, sont écrites pour des mathématiciens; » *mathematica mathematicis scribuntur*. Mais où trouver assez de mathématiciens pour faire un public à ces génies dédaigneux? Qu'ils nous permettent d'avoir une haute opinion de leur capacité et des calculs transcendans qui les ont mis en possession des brillans résultats qui font leur gloire, mais qu'ils nous permettent aussi de connaître, d'admirer principalement les fruits de leurs travaux, à peu près comme en face d'un tableau, d'une statue, d'un monument d'architecture on oublie le pinceau, le ciseau, les échafaudages et tout ce qui est du métier, pour jouir de l'œuvre du génie.

Un autre avantage des œuvres d'imagination est encore la perfection in-

dividuelle de l'œuvre elle-même, qui, comme Minerve, sort toute complète du génie qui l'enfante, tandis que, comme le remarque encore Laplace, tout livre de science sera infailliblement surpassé en perfection par ceux qui partiront du point où l'auteur s'est arrêté. Les chants d'Homère et de Virgile, les tragédies de Racine, les compositions de Molière et de Shakspeare sont aussi peu susceptibles d'être retouchées et perfectionnées par la postérité que l'Apollon du Belvédère ou la Vénus de Milo. On ne peut pas appliquer aux œuvres de l'imagination ce que Bacon disait si bien des sciences : *Les générations passent et le domaine de la science s'agrandit.* Aussi l'admiration n'est point ici pour celui qui sait le plus, mais pour celui qui a su le premier. Newton a su *le premier* pourquoi les planètes voyagent autour du soleil sans être retenues et guidées dans le vide des cieux autrement que par leur pesanteur vers cet astre, de même que la lune escorte fidèlement notre globe sans autre lien et sans autre support que sa pesanteur — pesanteur identique avec celle qui précipite un corps lourd quelconque vers le centre de la terre. Il a vu la lune et le soleil soulevant les plaines océaniques pour amener deux fois par jour vers les rivages les flots des marées et les faire ensuite reculer par les mêmes périodes. Il a vu la cause du déplacement des équinoxes, qui fait tourner en deux cent soixante siècles tout le ciel étoilé au travers de nos saisons. Il a trouvé la cause de plusieurs des irrégularités du mouvement de la lune, le plus capricieux et le plus *indiscipliné* de tous les corps célestes. Depuis Newton, Clairaut, d'Alembert, Euler et toute l'école de Lagrange et de Laplace ont été plus loin que lui. Ils ont plus fait et mieux fait que Newton; mais il était le premier! Pour prendre un autre exemple, compare-t-on pour l'honneur les voyages transatlantiques des *steamers* américains et anglais, qui mènent au Nouveau-Monde en une semaine et demie, avec le pauvre voyage de Christophe Colomb qui lui fit *découvrir ce monde!*

Vers le milieu du siècle dernier, les auteurs de l'*Encyclopédie,* pour appeler à des études sérieuses la société française, qu'ils jugeaient trop adonnée à des occupations purement littéraires, imaginèrent d'appeler les bons esprits à chercher dans la nature, dans les arts, dans les ateliers, ce que la méditation, activée par la nécessité de surmonter des difficultés matérielles, avait pu créer d'ingénieux, d'utile, de poétique même. Ce fut encore par millions que le livre de l'abbé Pluche sur le *Spectacle de la Nature* eut des lecteurs. Tout le monde sait que dans le plan nouveau des études françaises une part plus large est faite aux notions positives; mais où placerons-nous la limite de ce qu'il faut nécessairement savoir et de ce qu'on peut ignorer sans honte?

Je crois qu'il faut ici, comme partout ailleurs, consulter l'expérience, et voir ce qu'en général dans la société tout le monde désire connaître, et aussi voir ce qui paraît indifférent ou peu attrayant au plus grand nombre des esprits. La Bruyère a très justement dit qu'un homme bien élevé n'est pas humilié de ne pas comprendre dans tous ses détails le mécanisme d'une montre, parce qu'il sait que les ouvriers qui la font ne sont bien souvent que des manœuvres peu intelligens. Cependant, si à l'exposition universelle on voit une petite pièce de notre célèbre Froment, l'artiste français par excellence, régler, au moyen de l'électricité de la pile, l'échappement des horloges avec

une supériorité de précision inconnue jusqu'à lui, on veut pénétrer la cause physique de cet effet admirable, comprendre tous les inconvéniens auxquels ce système remédie, et enfin vérifier par des observations astronomiques le résultat annoncé. Le lecteur me permettra de lui dire ou de lui rappeler que, dans les montres et les horloges, le mouvement du balancier ou celui du ressort spiral règle l'échappement successif des dents qui vont ensuite porter aux aiguilles par des renvois les indications de l'heure, de la minute et de la seconde. De la perfection de cet échappement dépend la régularité de la marche de la pendule ou de la montre. Souvent à cette marche est attachée la perte ou la sécurité du navigateur. Aussi les constructeurs de montres marines et autres ont-ils épuisé tout ce que le génie, stimulé par la difficulté à vaincre, peut enfanter de plus merveilleux. De toutes les denrées qui ont un prix commercial, je crois me souvenir que le petit morceau d'acier qui fait un ressort de montre est celle qui, proportionnellement à son poids, a la plus haute valeur. Un kilogramme d'acier travaillé en bons ressorts de montres marines vaudrait incomparablement plus qu'un kilogramme d'or, lequel cependant se paie plus de trois mille francs. L'étude de tous les systèmes d'échappement imaginés, proposés, employés depuis Huygens, le premier inventeur, cette étude, disons-nous, occuperait une vie entière. Le fameux Berthoud, célèbre horloger du siècle dernier et membre de l'Académie des Sciences, faisait demander grâce à ses confrères lorsqu'il entamait cet interminable sujet de ses méditations chronométriques, malgré l'importance du sujet pour l'astronomie, la navigation, la géographie et tous les arts de la paix et de la guerre. Peut-être ce qui précède sur l'échappement a-t-il fait sur le lecteur l'effet des mémoires de Berthoud sur les membres de l'Académie des Sciences. Qu'il me soit permis d'ajouter, pour égayer ce sujet *austère*, qu'à l'une des longues séances de Berthoud sur l'échappement, un savant atrabilaire écrivit sur un papier le quatrain que voici :

Berthoud, quand de l'échappement
Tu nous traces la théorie,
Heureux qui peut adroitement
S'échapper de l'Académie !

puis il sortit. Son voisin, excédé comme lui, lut le papier et profita du conseil, en sorte que de proche en proche la désertion fut complète. Il ne resta que le lecteur avec le président et les secrétaires, *que leur grandeur attachait à leurs fauteuils*, comme celle de Louis XIV l'attachait au rivage du Rhin. Il n'y a donc pas moyen d'exiger d'un homme non *spécial* des études aussi étendues d'une des mille inventions qui font la gloire et le bonheur matériel de notre civilisation moderne.

De tous les hommes supérieurs, Arago a été de beaucoup le premier dans l'art de voir en une machine ou une invention le mérite principal, dégagé de tout accessoire parasite. Ses leçons sur les échappemens principaux, à l'École polytechnique et à l'Observatoire, étaient des modèles de clarté et de profondeur. S'il eût pu ou voulu travailler à une encyclopédie de toutes les connaissances scientifiques qu'à tout homme ayant reçu une éducation libérale il n'est pas permis d'ignorer, nous aurions certes le plus précieux

trésor de science *indispensable* qu'il soit possible d'imaginer. Qui entreprendra après lui de créer une œuvre si difficile, où il faudra faire la juste part des exigences du sujet, de la science de l'auteur, et surtout du public? On reprochait à un faiseur de systèmes politiques que ses lois ne conviendraient guère qu'à des hommes parfaits, et non aux hommes de nos sociétés actuelles. Il répondit : — Oh! pour les hommes tels qu'ils sont, qui est-ce qui voudrait les gouverner? — Beaucoup de nos écrivains de science semblent avoir désespéré d'instruire le public et s'être retranchés dans l'assertion de Copernic. On peut lire comme exemple le *Système du Monde* de Laplace, ouvrage tout mathématique, aux formules algébriques près, mais par compensation on pensera aux écrits de Fontenelle, de Buffon et d'Arago.

En général on peut dire, relativement aux découvertes scientifiques, que la société ne remercie pas deux fois d'un présent qu'on lui fait. Il n'y a pas deux admirations successives pour un même ordre de travaux, même d'un grand mérite : tout est pour le premier. Ainsi, sans rappeler Christophe Colomb, lorsque Jacob Brett eut le premier fait passer des dépêches au travers du détroit qui sépare la France de l'Angleterre, on ne donna plus qu'une attention secondaire à des travaux bien plus étonnans. Notez bien que je dis que M. Jacob Brett fut le premier qui fit passer et non pas le premier qui imagina de faire passer des dépêches. Depuis lors, que de merveilles dans ce genre! Un câble sous-marin de 600 kilomètres (150 lieues) a traversé et traverse encore la Mer-Noire, et nous apporte en trois ou quatre heures des nouvelles de la Crimée. Avec des communications électriques non interrompues, les dépêches ne mettraient pas plus d'une seconde pour faire ce trajet. J'ai en ce moment sous les yeux le beau sondage fait par la marine française entre la Sardaigne et l'Afrique, et avant peu M. John Brett, le frère de celui que j'ai nommé plus haut, fera communiquer la France et l'Algérie par la Corse et la Sardaigne. La plus grande distance n'est que le tiers de la distance qui sépare dans la Mer-Noire Balaclava de Varna. Quand les Américains voudront bien faire passer leurs câbles télégraphiques par le Labrador, le Groënland et les îles nord de l'Angleterre, ainsi que je l'ai demandé depuis longtemps dans la *Revue*, ils rattacheront infailliblement le nouveau monde à l'ancien, et de Paris à New-York, ville aujourd'hui d'un million deux cent mille habitans, on se parlera aussi vite qu'un astronome de Paris parle à un astronome de Londres, ou bien que deux interlocuteurs échangeant leurs idées dans un même salon. Eh bien! essayez de faire admirer aujourd'hui au public le câble électrique de Balaclava, vous ne trouverez que des oreilles distraites. Un peu plus, un peu moins, c'est connu. *Non bis in idem.* Les inventeurs pourraient répéter, par rapport à la société actuelle, le mot prétendu d'Alexandre sur les dispensateurs de la gloire : « O Athéniens! que de travaux je m'impose pour être loué par vous! »

Je ne puis m'empêcher de faire ici un rapprochement de contraste entre les idées des anciens et les nôtres sur le rôle que les mers doivent jouer dans la civilisation du monde. Horace nous dit que Dieu, dans sa prudence, a séparé les terres par des océans qui les isolent, et que c'est une impiété que de monter sur des vaisseaux qui vont contre cette intention de la Divinité. Il en est autrement aujourd'hui, et c'est la mer et les ports qui rendent une

contrée accessible à tout l'univers. Chose étonnante, pas un des auteurs du XVIIIe siècle n'a parlé du motif qui avait porté Pierre Ier à fonder Pétersbourg dans une situation maritime! Le câble électrique de l'Algérie nous fournit une nouvelle preuve que la mer est faite pour la communication des peuples civilisés. En partant de la Sardaigne et en voguant vers les côtes de l'Afrique, on trouve, à peu de distance des extrêmes limites des possessions françaises, la petite île de Galite, qui servira de station au câble électrique d'Algérie; mais ensuite, si l'on abordait la terre au plus près, on passerait par le territoire de populations incomplétement soumises, qui mettraient en péril le conducteur électrique dès qu'il aurait quitté la mer. On a donc changé de plan, et maintenant le câble électrique, après avoir fait une station à l'île de Galite, continuera sa route sous-marine directement jusqu'à Bône. Ce sera par mer que se fera la communication en toute sécurité.

Ce que j'ai dit de l'admiration refusée aux secondes merveilles de la télégraphie électrique, j'aurais pu le dire également pour la photographie. Après les noms de Daguerre, de Niepce, de Talbot, qui connaît les autres plus modernes qui ont cependant laissé bien loin derrière eux ces trois inventeurs? Par une fâcheuse exception, on refuse ici au talent la renommée qu'on lui accorde partout ailleurs, car la renommée est au talent ce que la gloire est au génie. Dans les sciences, le talent, quant à sa récompense, est complétement et injustement sacrifié.

S'il n'y a pas beaucoup de *nouveau sous le soleil*, suivant l'assertion de Pythagore, voyons ce qu'il y a de nouveau *au-dessus du soleil*, dans les régions astronomiques. Les planètes, comme on peut le penser, continuent leurs évolutions périodiques autour de leur astre central. Les étoiles persistent soit dans leur fixité, soit dans les légers mouvemens que les astronomes leur ont reconnus. Les étoiles doubles continuent à tourner l'une à l'entour de l'autre et à marquer les siècles. Les observatoires ne laissent passer aucun phénomène non étudié. Plusieurs ont adopté une étendue limitée de travaux pour les approfondir plus complétement. Le nombre des petites planètes qui sont au milieu de l'espace qu'occupent les grandes s'augmente continuellement, et il est maintenant de trente-sept. Quelle masse de veilles pour les astronomes, et surtout avec l'obligation de faire usage maintenant de télescopes beaucoup plus forts pour observer ces petits objets! Je me bornerai à donner la liste de ces minimes planètes découvertes en 1853, 1854 et 1855, pour compléter les listes précédentes que j'ai déjà mises dans la *Revue*.

N° d'ordre.	Nom de la planète.	Nom de l'astronome.	Date de la découverte.
24.....	Thémis.....	De Gasparis.....	6 avril 1853.
25.....	Phocéa.....	Chacornac.....	6 avril 1853.
26.....	Proserpine.....	Luther.....	5 mai 1853.
27.....	Euterpe.....	Hind.....	8 novembre 1853.
28.....	Bellone.....	Luther.....	1er mars 1854.
29.....	Amphitrite.....	Marth.....	1er mars 1854.
30.....	Uranie.....	Hind.....	22 juillet 1854.
31.....	Euphrosyne.....	Ferguson.....	1er septembre 1854.
32.....	Pomone.....	Goldschmidt.....	26 octobre 1854.
33.....	Polymnie.....	Chacornac.....	28 octobre 1854.
34.....	Circé.....	Chacornac.....	7 avril 1855.

N° d'ordre.	Nom de la planète.	Nom de l'astronome.	Date de la découverte.
35.....	Leucothéa.....	Luther.....	19 avril 1855.
36.....	Atalante.....	Goldschmidt.....	5 octobre 1855.
37.....	Fidès.....	Luther.....	5 octobre 1855.

M. Arago avait exprimé la crainte que les noms mythologiques ne vinssent à manquer aux individus de ce groupe qui sont désignés maintenant par leur numéro d'ordre, suivant la série des époques de leur découverte, d'après la désignation introduite par le savant astronome américain M. Gould. Cependant, comme il y a souvent deux planètes découvertes le même jour, car chaque astronome faisait sa chasse dans une région différente du ciel dans la même nuit bien sereine, il est bon de leur conserver un nom mythologique qui les distingue exclusivement. Les noms de Palès, d'Aréthuse, de Doris, d'Aglaé, de Terpsichore, sont encore vacans; mais au besoin on trouverait dans Hésiode, dans Homère et dans les dictionnaires de la fable environ deux ou trois cents noms de nymphes, de divinités, de femmes célèbres qui ne dépareraient pas cette liste céleste. Les Américains ont vivement réclamé et réclament encore contre l'adoption du nom de Victoria pour la planète qui porte le n° 12, d'autant plus que M. Hind, qui l'a découverte, avait indiqué le nom de Clio pour remplacer celui de Victoria, au cas où l'on aurait quelque répugnance à un nom de souveraine. Sans vouloir rien préjuger sur les convenances, on peut se féliciter qu'aucune des planètes trouvées à l'observatoire de Paris n'ait reçu le nom de l'impératrice Eugénie, quoique le mot soit parfaitement grec. En attendant la décision de la postérité, la planète n° 12 porte les deux noms de Victoria et de Clio. Les satellites de Jupiter avaient été baptisés par Galilée *astres de Médicis* (*Medicea sidera*) en l'honneur du grand-duc de Toscane : cette dénomination a disparu depuis longtemps; mais que dire du nom imposé par M. le maire de Dusseldorff à la dernière petite planète découverte par M. Luther, astronome de l'observatoire municipal de cette ville? Comment, voilà une planète qui se nomme *Fides*, la foi! Sans doute c'est la foi luthérienne! Et, puisque M. Luther est l'un de ces descendans du fameux Luther que le roi de Prusse fait élever chaque année à ses frais, il est juste qu'il y ait dans la découverte quelque chose qui rappelle le fougueux ennemi des indulgences qui partagea la chrétienté en deux camps. Cependant il est curieux de voir la foi chrétienne en compagnie de Leucothéa, de Proserpine, de Thétis et de Bellone, autres planètes précédemment découvertes par M. Luther. Il ne reste plus qu'à faire arriver l'espérance et la charité avec la foi, pour avoir toutes les vertus théologales dans le ciel païen avec Mercure, Vénus, Mars et Jupiter. Il ne faut donc pas adopter ce nom bizarre. A la vérité, je trouve dans Horace ce vers :

Incorrupta Fides nudaque Veritas,

avec des lettres majuscules pour *Fides* et *Veritas*. Malgré tout ce qu'on pourra dire, ces divinités n'ont point généralement droit de bourgeoisie dans la cité céleste où règne Jupiter. Vivons donc dans l'*espérance* que M. le maire de Dusseldorff voudra bien avoir la *charité* de renoncer à sa *foi* planétaire pour ne point la compromettre dans un ciel très peu chrétien. Je ne rappellerai point ici les anathèmes d'Arago contre l'esprit échevin, notez que je ne dis pas contre l'esprit des échevins, qui, pris individuellement, du moins

à Paris, sont pour l'esprit comme pour la distinction à la tête de la cité, comme ils le sont municipalement.

Il y a plus d'importance qu'on ne croit à ne pas laisser corrompre une langue scientifique. Le grand Cuvier (de l'Académie française!) n'a-t-il pas *dépoétisé* toute la création antédiluvienne par ses mégathérium, ses anoplothérium, ses pterodactyles, ses mastodontes, de manière à rendre à peu près illisibles les annales merveilleuses de la vie dans les âges géologiques qui ont précédé le nôtre. La botanique en est à peu près là aussi, et quand les écrivains veulent peindre une nature tropicale, Dieu sait quels noms ils rencontrent. Comment décrire un bosquet tapissé de *Boussingaultia baselloïdès?* Dans nos admirables expositions d'horticulture pourquoi tant de noms pédantesques, moitié latins et moitié modernes, pour défigurer les plus belles productions de la nature? Conservons au moins le ciel à l'euphonie, si la barbarie envahit toute la terre.

Voici donc quatre nouvelles planètes découvertes en 1853, six en 1854 et quatre dans les onze premiers mois de 1855. C'est un honorable résultat. Comme les plus brillantes ont sans doute été vues les premières, on comprend que l'ordre des chiffres qui indique le rang de la découverte est aussi approximativement celui de l'éclat de ces petits astres. C'est un des avantages de la notation de M. Gould.

Ces dernières années ont fourni leur contingent habituel de comètes, savoir trois ou quatre par année; mais la grande comète de 1260 et de 1556, qui devait reparaître en 1848 et qui a été ajournée à 1858 avec deux ans en plus ou en moins, pourra peut-être nous revenir dès 1856. Ce sera une belle conquête pour l'astronomie solaire qu'un astre dont la révolution est de trois cents ans. et qui, après avoir visité la terre sous le règne de Charles-Quint et de Henri II, nous revient sous le règne de Napoléon III et de Victoria, pour reparaître encore dans trois siècles. Quelle belle exposition universelle cette comète verra l'an 2158 à son retour subséquent!

Ce sont encore les comètes qui vont nous fournir du nouveau et même du nouveau fort extraordinaire : *la comète de Vico qui devait reparaître en août dernier est perdue!* Un astre perdu! et comment? D'abord la chose est-elle possible? Qui a pu faire disparaître cette comète? Qu'est-elle devenue? N'a-t-on point déjà quelques exemples antérieurs d'une pareille catastrophe? Les astres ne meurent pas comme les hommes, a dit Pline, et dans le ciel, où nul obstacle ne vient s'opposer à la marche des astres, quelle incroyable fatalité peut en faire disparaître un, dont la révolution est fixée, le retour prévu et les perturbations calculées en détail? C'est pourtant ce qui vient d'arriver cette année. Cette comète tant cherchée en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie et sous le ciel exceptionnel de Rome, enfin en Russie, avec de très puissans instrumens, cette comète, qui devait être très brillante cette année, a été invisible. Les atomes en ont sans doute été disséminés dans l'espace céleste. Tout le monde s'accorde à la regarder comme perdue, irrévocablement perdue. Voici l'historique de ce curieux événement.

En adoptant le principe qu'une comète n'est définitivement acquise au domaine du soleil que quand elle a été observée pendant deux retours dans la proximité de cet astre, quatre comètes seulement peuvent être comptées comme appartenant au système solaire, ce sont celles qui portent les noms

de Halley, de Biéla, de Encke et de Faye. La première, qui nous revient tous les soixante-dix-sept ans, et qui depuis l'an 11 avant notre ère jusqu'en 1835 a reparu vingt-quatre fois, a mêlé son histoire à celle de l'humanité. L'an 1066, elle favorisait la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie.

Normanni invadunt stellâ monstrante cometâ.

En 1456, elle effrayait également les Turcs et les chrétiens, et faisait instituer notre *Angelus* de midi. Enfin, en 1759 et en 1835, elle confirmait les lois de l'attraction newtonienne. Celle de Biéla est remarquable par cette circonstance qu'elle s'est dernièrement partagée en deux morceaux qui vont se séparant de plus en plus à chaque retour au soleil, et finiront sans doute par faire deux comètes distinctes. Les deux autres comètes n'offrent rien d'extraordinaire que le peu de durée de leur révolution, laquelle durée est d'un peu plus de trois ans pour la comète de Encke, et d'environ sept ans et demi pour la comète de Faye. Celle de Biéla fait le tour du soleil en six ans et demi.

En ouvrant les livres de compilation astronomique, et notamment le *Cosmos* de M. de Humboldt et les *Outlines of astronomy* de sir John Herschel, on trouvera d'autres comètes indiquées comme périodiques, mais sans qu'une réapparition observée soit venue donner la sanction de l'expérience aux présomptions du calcul. Tel est le cas de la comète de Vico. Cet astronome, de la société de Jésus, qui observait à Rome et qu'une mort prématurée a enlevé à ses travaux, trouva en 1844 une comète télescopique qui ensuite fut visible à l'œil nu, et que, bientôt après sa découverte, M. Faye, en France, reconnut comme périodique et devant reparaître au bout de cinq ans et demi. Ce devait être dans le printemps de 1850, mais la comète était alors indiquée comme si faible, qu'il n'y avait aucune chance de l'apercevoir, car elle était moins favorablement située qu'elle ne l'était quand, dans la précédente révolution, on avait cessé de l'apercevoir avec les plus forts télescopes d'Europe et d'Amérique. Mais pour 1855, son retour calculé par M. Brünnow devait la ramener sous le soleil le 6 août, et même la rendre visible à l'œil nu. Or les astronomes, guidés par les éphémérides calculées à l'avance, n'ont pu ni l'observer ni même l'apercevoir. C'est donc un fait bien établi que la comète de Vico est perdue sans retour. Lorsque la mort vint terminer la carrière de cet actif observateur, tout le monde le plaignait de n'avoir pas vécu assez longtemps pour revoir la comète qui portait son nom. S'il eût vécu, c'eût été pour avoir une déception, car son astre a complétement disparu du ciel. Voici la raison que l'on peut donner de ce fait si extraordinaire.

Au moment où une comète descend vers le soleil pour en raser presque la surface, la matière légère qui compose cet astre se tire en longueur, en vertu de l'action du soleil, qui ne plie pas également toutes les parties dont se compose la comète, et comme cette masse très légère n'a pas beaucoup de force pour retenir énergiquement ses diverses parties, il en résulte qu'elles cèdent inégalement à l'influence du soleil qui les dilate en queues, en chevelures et en appendices souvent multiples. Comme ces queues se forment aux dépens de la substance même de l'astre, il est évident que si subsé-

quemment son attraction n'est pas assez forte pour réunir de nouveau ses particules éparpillées, la comète perdra une partie de sa masse, qui restera disséminée en poussière dans l'espace céleste. Si par l'action du soleil la comète a été fort étirée en longueur, il pourra se faire que toute sa masse, ainsi disséminée, ne puisse se réunir en un seul globe, et que la concentration des particules matérielles se fasse autour de deux ou plusieurs centres d'attraction différens. La comète se partagera ainsi très naturellement en deux, en trois, en quatre, comme cela a probablement eu lieu pour la comète de Biéla. Cet accident doit arriver plus fréquemment aux comètes à courte période, qui n'ont pas le temps de rappeler à elles leurs élémens écartés par l'action du soleil, tandis que pour la comète de Halley par exemple, laquelle met en moyenne soixante-dix-sept ans pour faire sa révolution entière, ces élémens épars ont le temps de graviter les uns vers les autres. Il est encore évident qu'une très petite comète, dont l'attraction est peu puissante, sera bien plus sujette à périr par dissémination qu'une masse plus considérable qui aurait la force de retenir ou de rappeler les parties qui s'en seraient éloignées. Comme dans cette question tout dépend de la force séparatrice que le soleil exerce sur la nébulosité légère qui forme la comète, il est bon d'insister un peu sur ce mode d'action. Tous les auteurs qui ont dit ou soupçonné que les comètes pouvaient graduellement perdre de leur substance en fournissant de la matière aux appendices qui en émanent, quand elles approchent du soleil, n'ont pas précisé comment le soleil pouvait, pour ainsi dire, tirer en longueur un amas arrondi de nébulosité qui passe dans son voisinage. Voici comment la chose se fait.

Tout le monde se figure aisément que si une comète rase de près le soleil, elle sera plus attirée et prendra un mouvement plus rapide que si elle eût été plus loin du soleil. Si, de même dans l'ensemble des particules qui composent une comète, on considère celles qui sont le plus près du soleil, elles prendront une vitesse plus grande et devanceront celles qui en sont le plus éloignées. Il en résultera un allongement de la masse cométaire dans le sens de son mouvement, et si ensuite dans le reste de sa révolution la comète n'a pas le temps ou la force nécessaire pour réunir ses élémens dispersés, ceux-ci, suivant chacun une route séparée, se dissémineront pour toujours dans la région du ciel que parcourait auparavant la comète entière. C'est sans doute au moment de sa seconde arrivée près du soleil en 1850 que la comète perdue a été disséminée par l'action inégale du soleil sur ses diverses parties, sur quoi on remarquera que la comète, après son passage près du soleil en 1844, formait une masse irrégulière et allongée, et que si cette forme a subsisté jusqu'à son retour, et qu'elle ait, en vertu d'une rotation sur elle-même, présenté une de ses pointes au soleil, alors il y a eu une très grande différence entre l'action du soleil sur cette extrémité voisine, comparée à l'action de l'astre sur l'autre extrémité bien plus éloignée, et par suite une grande différence entre les routes suivies par les diverses particules du corps de la comète, ce qui revient à une complète dissémination.

Tout ce que je viens de dire paraîtra plus vraisemblable encore, si l'on se rappelle ce que j'ai répété plusieurs fois dans la *Revue* de l'extrême ténuité de la nébulosité qui forme la substance de la comète, ténuité qui surpasse tout ce que l'imagination peut se figurer, et qui a porté sir John Herschel

à évaluer la masse entière d'une comète à quelques kilogrammes, peut-être *même à quelques décagrammes!* Et cela très sérieusement.

Dans les révolutions des astres autour d'un centre attirant, toute particule repasse toujours constamment par le même point à chaque révolution. Si toutes les parties disséminées d'une comète faisaient le tour du soleil dans le même temps, elles se retrouveraient ensemble dans le voisinage de l'astre central. Malheureusement les parties les plus éloignées du soleil mettent bien plus de temps à accomplir leur révolution que les parties les plus voisines. Elles ne reviendront donc pas ensemble au point le plus voisin du soleil, et leur dissémination se maintiendra. Il y a cependant une curieuse remarque à faire. Si, au bout d'un grand nombre de révolutions, il arrivait que la majeure partie des particules cométaires se retrouvât ensemble près du soleil, parce que celles qui vont le plus vite auraient fait quelques révolutions de plus que les plus lentes, cette circonstance *pourrait* recomposer en partie le noyau cométaire et lui redonner une forme arrondie. Comme une circonstance si exceptionnelle est en elle-même peu probable à cause des diverses distances au soleil de chaque particule disséminée, on doit penser que la comète une fois perdue par dissémination l'est sans aucun doute pour toujours, et qu'elle sera invisible à tout jamais.

Quant aux autres cas de disparition des comètes, il y a eu la comète de 1770, calculée par Lexell, dont elle porte le nom, et que les Anglais appellent quelquefois la comète perdue (*the lost comet*); mais si cette comète a disparu, elle avait de bonnes raisons pour cela : elle avait passé dans le voisinage de la puissante planète Jupiter, qui, faussant son orbite, l'avait lancée sans retour dans les profondeurs du ciel. Je trouve bien encore dans les archives de l'astronomie cométaire quatre ou cinq comètes qui n'ont point été retrouvées, mais pour lesquelles on peut admettre qu'elles avaient été mal observées, et par suite imparfaitement calculées. De plus, ces comètes étaient de celles dont la lumière est excessivement faible. Je ne m'arrêterai point à ces détails, et je dirai que la comète de Vico est la seule qui, sans cause aucune, a fait pour ainsi dire naufrage dans le port, et dont on ne peut guère rendre raison autrement que par la dissémination dont j'ai développé l'origine. Au reste, si le nom de Vico doit tirer quelque honneur de la comète à laquelle on l'a imposé, l'attention des hommes sera bien mieux appelée sur ce nom par le fait de sa singulière disparition, qu'elle ne l'eût été par cent révolutions non accompagnées de circonstances si extraordinaires. La renommée de Vico n'y aura rien perdu, pas plus que celle de Lexell n'a perdu au non retour de sa comète, qui a littéralement *brillé par son absence* au profit de l'astronome calculateur.

Je ne finirai pas cet article sur les comètes sans recommander aux lecteurs de la *Revue* un livre entier très curieux sur les comètes, qui se trouve dans l'*Astronomie populaire* d'Arago, nouvellement publiée. Quoique rien de ce que contient cette étude ne se trouve traité dans celle d'Arago, le grand nombre de questions importantes qui y sont abordées en fait un ouvrage d'un grand mérite, et qu'Arago lui seul pouvait composer. Seulement on y remarquera que l'auteur revient aux préjugés de l'école qu'il avait adoptés dans son enfance. Il fait les comètes beaucoup trop massives, et il examine sérieusement la catastrophe résultant du passage d'une comète qui entrai-

nerait la terre à sa suite et lui donnerait les saisons d'une comète. A voir le grand changement que 12 ou 15 degrés du thermomètre centigrade occasionnent dans la nature entière, il faut être bien optimiste pour croire qu'alors il pourrait échapper quelques êtres vivans à une si rude épreuve. Je dis qu'Arago est revenu à ces idées, car il a même autrefois professé l'extrême ténuité des gaz qui forment la nébulosité des comètes, et à cette occasion, après avoir cité le vide presque parfait que produisent mes machines pneumatiques à double épuisement, il ajoutait que la substance de la comète était bien des milliers de fois moins compacte que ce vide presque absolu. Quand on verra une comète entraîner la terre sur ses pas, il y aura longtemps que l'on aura vu les moucherons enlever les éléphans et les hippopotames dans les airs.

A considérer les encouragemens à offrir aujourd'hui à l'astronomie, il me semble que le principal et le plus efficace serait d'augmenter la publicité donnée à des travaux par eux-mêmes peu populaires, et auxquels le public ne s'intéresse que par les résultats obtenus, quand ceux-ci sont brillans. Voltaire a dit :

> On en vaut mieux quand on est regardé,
> L'œil du public est aiguillon de gloire.

On conçoit aisément que, puisque les mérites scientifiques supérieurs ont à peine le privilége d'attirer l'attention de la société, les talens secondaires ne peuvent percer l'obscurité qui pèse sur ces travaux hérissés de chiffres, employant un langage spécial et exécutés au moyen d'instrumens dont l'usage et les noms sont inconnus à tous. Si l'on parle d'un piano, d'une basse, d'un chevalet, d'un pinceau, d'un burin, le mot fait image; mais si on nomme un cercle mural, une lunette méridienne, un collimateur, une machine parallactique, un théodolite, que de mots ne faut-il pas ajouter pour en faire comprendre la signification! Boileau mentionne

> ... La métaphore et la métonymie,
> Grands mots que Pradon croit des termes de chimie!

Les termes d'astronomie sont encore bien plus inconnus du public. Quant aux formules, c'est encore pis. La trigonométrie, hérissée de ses sinus et cosinus, de ses tangentes et de ses logarithmes, se dresse comme un cerbère et crie avec l'école de Platon : Loin d'ici ceux qui ne sont pas géomètres! Ἀγεωμέτρητος ἐκὰς ἔστω ! Et pourtant avec un peu d'attention de la part de l'interrogateur, avec un peu de précaution de la part du narrateur, on peut exposer et faire comprendre tout ce qui doit, dans cette noble science, intéresser la société éclairée. Ces notions ne sont pas plus difficiles à acquérir que celles de la géographie et de la sphère, qui sont familières à tant de personnes. Quant à ce qui serait réellement au-dessus de la portée ordinaire de l'intelligence et qui ne serait pas susceptible d'être compris sans formules et sans algèbre, il faut en faire le sacrifice et surtout se bien garder d'assimilations inexactes qui fausseraient le jugement de l'auditeur. Surtout il faut éviter le style d'oracle qui cache bien souvent l'ignorance et toujours l'impuissance de trouver des idées claires et nettes. Aussi des esprits du premier ordre, comme Laplace dans son *Exposition du Système du Monde*, ont préféré s'en tenir à un très

petit nombre de lecteurs plutôt que de faire le travail ingrat et pénible de rendre la science intelligible à tous. Je ne pourrai jamais peindre le désappointement de plusieurs littérateurs distingués qui, sur la foi du grand nom de Laplace et de son titre de membre de l'Académie française, s'étaient aventurés à ouvrir le *Système du Monde*. Ce livre aurait été, si possible, écrit en hébreu avec des caractères chinois, que leur étonnement n'aurait pas été plus grand. Il leur semblait une véritable offense à leur amour-propre d'écrivains et de lecteurs. En revenant à notre thèse, c'est donc un exposé de tous les travaux astronomiques de l'année qui serait un véritable et efficace encouragement à la science, surtout s'il était écrit en style intelligible à tous. Les petites notices annuelles que publiait Lalande faisaient beaucoup de bien à l'astronomie, et de plus il y a conservé la mémoire de beaucoup de faits biographiques que l'on chercherait inutilement ailleurs.

Mais tandis que les observatoires de l'ancien monde poursuivent leur carrière, en thésaurisant chaque année le tribut du temps et du travail intelligent, voici la jeune Amérique qui prend son rang dans l'astronomie et dans les sciences. Je ne parle pas de la race espagnole et portugaise, qui nous offre des peuples nouveaux déjà vieux par leur impuissance politique et scientifique. Je parle de la race anglo-saxonne, qui, sous les auspices de M. Bache, l'arrière-petit-fils de Franklin, du professeur Henry, de M. Gould, astronome actif et dévoué, et des savans de Washington, de Boston et de Philadelphie, rivalise déjà avec les travaux européens. M. Ferguson, de Washington, nous a donné une des petites planètes. M. Bache exécute le gigantesque travail hydrographique et géographique du relevé des côtes immenses des États-Unis. Les cartes du lieutenant Maury, couronnées à l'exposition de l'industrie, sont connues du monde entier. Il en est de même de l'admirable méthode d'enregistrer le temps sans avoir la pénible préoccupation d'écouter les battemens d'une horloge. Cette méthode, essentiellement américaine, compte aujourd'hui M. Gould entre ses plus habiles metteurs en œuvre. C'est lui qui est chargé des longitudes télégraphiques dans le *coast-surrey* de M. Bache. Je ne parle pas de l'immense lunette astronomique de Cambridge, près de Boston, et des travaux de MM. Bond. Le trait caractéristique des établissemens astronomiques des villes du Nouveau-Monde me paraît être cette intelligence patriotique qui fait que des citoyens, des corporations municipales font de grands frais pour des études dont ils comprennent la dignité sans y être initiés eux-mêmes et seulement en vue du bien public et de l'honneur de la nation. Ce qui se fait en Angleterre par le zèle éclairé des possesseurs de grandes fortunes aristocratiques ou commerciales se fait aux États-Unis par la vigueur d'une société qui sent que tout ce qui est grand et beau doit exister de l'autre côté de l'Atlantique comme en Europe, et se produire sur une échelle qui n'admette aucune infériorité. C'est ce qu'a déjà reconnu l'illustre astronome Airy, rendant pleine justice aux travaux récens des savans américains. Voyons comment cette tendance se traduit en effets et se réalise en pratique.

Il y a quelques années, M. Mitchell, de Cincinnati sur l'Ohio, entreprend de fonder un observatoire municipal. Il trouve le terrain, les matériaux et même la main-d'œuvre fournie gratuitement. Il vient en Europe, et au

moyen des souscriptions de ses concitoyens, il achète des instrumens de prix et devient directeur d'un observatoire important. Une publication curieuse qui émanait de cet établissement a été discontinuée.

Mais rien n'est comparable à l'entreprise actuelle de M. Gould, ce jeune astronome que nous avons déjà nommé, et qui, depuis plusieurs années, soutient à force de dévouement un excellent journal astronomique imprimé à Cambridge, qui ne fait qu'un avec Boston, l'Athènes scientifique et littéraire des États-Unis. Cette fois nous sommes dans le puissant état de New-York, dont la capitale légale est Albany, sur l'Hudson, vers le centre du pays, tandis que d'une extrémité il s'appuie sur les deux lacs entre lesquels se fait la chute du Niagara dont il possède une rive, et que de l'autre il touche l'Atlantique, c'est-à-dire le monde entier, par une ville de douze cent cinquante mille âmes, qui égalera Londres avant la fin de ce siècle, au moment où les États-Unis compteront cent millions de citoyens. Quelle perspective!

C'est au chef-lieu du New-York, à Albany, au milieu des états du nord, qu'il s'agit d'ériger un observatoire digne du New-York et de l'Amérique elle-même. M. Gould, fort de la science pratique qu'il a recueillie dans les observatoires de l'Europe et auprès des plus célèbres astronomes, se charge de venir encore une fois en Europe pour obtenir à grands frais les instrumens des meilleurs constructeurs, et son expérience lui suggère de nouveaux perfectionnemens qui doivent augmenter encore la précision déjà très grande de ces chefs-d'œuvre du génie mathématique. Non-seulement M. Gould accepte cette mission, mais il la conduit à bonne fin, et au mois d'août prochain l'inauguration du nouvel observatoire doit avoir lieu avec une partie des principaux instrumens. Ce seront des observations de choix sur des astres désignés par les besoins de l'astronomie, de la géographie et de la navigation. On verra dans cet observatoire, pour la première fois, une horloge soustraite aux variations brusques de la température et aux variations de pression de l'air. Partout des chronographes qui enregistreront le temps par une touche mue par la main, sans le secours de l'oreille, et un magnifique héliomètre, qui sera le troisième de cet ordre de grandeur, mais encore supérieur à ceux d'Oxford et de Kœnigsberg. Les autres instrumens seront de la même perfection, et la grandeur des lunettes permettra d'observer les petites planètes qui sont à peine suivies aujourd'hui, où la plupart des instrumens méridiens des observatoires anciens sont optiquement trop faibles pour atteindre ces petits astres. Au moyen de l'héliomètre, les étoiles doubles seront observées et les mesures micrométriques seront prises avec la dernière rigueur. Les petites étoiles utiles aux longitudes et aux latitudes seront déterminées de position. Enfin on n'admettra rien de médiocre dans les travaux de l'observatoire d'Albany.

L'observatoire d'Albany doit sa naissance et sa création aux efforts patriotiques de deux citoyens de cette ville, le docteur Armsby et M. Olcott. Ce ne sont pas des astronomes, chose singulière, mais seulement des amis de la gloire de leur pays! L'observatoire est présentement sous le contrôle d'un comité d'agens directeurs, genre de direction en usage en Angleterre, où par exemple l'observatoire Radcliffe d'Oxford est sous le contrôle d'un co-

mité d'exécuteurs testamentaires du fondateur Radcliffe. A ce comité ou bureau (*board*), quatre savans illustres, MM. Bache, Peirce, Henry et Gould, ont été adjoints. C'est M. Gould qui a été chargé de venir en Europe pour se procurer au plus vite les instrumens nécessaires. Il est à regretter que le manque de temps ne lui ait pas permis d'attendre quelque chef-d'œuvre de notre admirable artiste, M. Brunner; mais en France nos constructeurs semblent ignorer le prix du temps, et il est impossible de les astreindre à quelque exactitude dans la livraison des commandes qu'ils ont acceptées. Ils semblent vouloir profiter du bénéfice de l'adage latin : *sat citò, si sat benè;* c'est assez tôt, si c'est assez bien. Malheureusement ce n'est point avec ces principes que l'on fonde ou que l'on soutient de grands établissemens tels que ceux d'Allemagne, qui, par leur ponctualité, vont au-devant des travaux que les nôtres refusent ainsi tacitement. Quels délais Gambey n'a-t-il pas apportés dans la remise de son grand cercle! Par ses travaux antérieurs et prolongés dans les observatoires de Paris, de Greenwich, de Berlin, de Gœttingue, d'Altona, de Gotha et de Pulkova, M. Gould est l'astronome le plus instruit de tout ce qu'il y a à faire et à éviter dans la science difficile à laquelle il est initié comme mathématicien et comme observateur.

L'horloge avec toutes ses dépendances est donnée par M. Erastus Corning, président de la direction du chemin de fer central de l'état de New-York. D'autres contributions particulières ont fourni le terrain, les matériaux pour l'édifice et jusqu'au gazomètre, qui doit servir à l'éclairage de l'observatoire. Je n'ai point sous ma plume le nom du citoyen généreux qui a donné le terrain convenable sur une hauteur qui domine de quelques cents mètres les eaux de l'Hudson, la grande artère du New-York. L'étendue de ce terrain est telle que quand Albany, qui a aujourd'hui, je pense, environ cinquante mille âmes, viendra, par son infaillible développement, à entourer le site de l'observatoire, celui-ci ne sera nullement incommodé de ce voisinage. Voilà pour l'avenir comme pour le présent.

Mais de toutes les contributions à l'honneur scientifique de la capitale du New-York, il n'en est point de plus libérale et de plus patriotique que celle d'une honorable citoyenne d'Albany, Mme veuve Dudley, qui a concouru pour une part considérable aux frais d'érection de l'édifice comme à l'achat des instrumens, et notamment de l'héliomètre. Aussi la reconnaissance des fondateurs de l'observatoire s'est-elle manifestée par le choix du nom qu'on a donné à ce bel établissement. On l'a nommé *Observatoire Dudley.* L'antiquité a beaucoup célébré la piété conjugale de la reine Artémise, qui bâtit à son époux Mausole un tombeau compté parmi les merveilles du monde, et qui donna son nom à tous les monumens grandioses ayant la même destination. Au lieu de consacrer à la mémoire de son mari un édifice improductif et lugubre, Mme Dudley a beaucoup plus sagement attaché son nom à une fondation noble qui unira à jamais ce nom à un édifice élevé pour l'honneur de sa patrie et l'utilité de ses concitoyens.

Grand exemple pour notre France!

BABINET, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre 1855.

Il y a, dans le discours par lequel l'empereur a clos l'exposition universelle des beaux-arts et de l'industrie, un mot qui a frappé vivement tous les esprits, qui a fait déjà le tour de l'Europe, parce que ce mot éclaire le conflit actuel et répond à un instinct général. De ce spectacle de tant de merveilles de l'industrie humaine accumulées autour de lui, le chef de l'état a pu faire jaillir sans effort une idée, un désir de paix. Dans le développement même du travail, il a pu saisir le besoin d'une pacification prompte et durable. « Mais pour être durable, a-t-il dit, la paix doit résoudre nettement la question qui a fait entreprendre la guerre; pour être prompte, il faut que l'Europe se prononce, car sans la pression de l'opinion générale les luttes entre grandes puissances menacent de se prolonger, tandis qu'au contraire, si l'Europe se décide à déclarer qui a tort ou qui a raison, ce sera un grand pas vers la solution... » Il faut, en un mot, que toutes les politiques, toutes les tendances se dessinent, et que la vérité de tous les rôles s'éclaircisse. Pour quiconque réfléchit, le discours de l'empereur n'est ni une menace dirigée contre l'indépendance des peuples, ni une sollicitation inutile adressée à quelques gouvernemens dont la hardiesse n'égale pas le bon vouloir : c'est simplement l'expression précise d'une situation. De toutes parts et sous toutes les formes en effet, il se produit une même pensée, celle d'un effort généreux pour raffermir l'état de l'Europe et arrêter le développement d'une crise formidable. Il est dans le sentiment universel que chaque heure de ces trois mois qui sont devant nous va peser dans la balance des destinées européennes, et que si la paix n'est point faite dans ces trois mois, la guerre peut s'aggraver en se prolongeant, prendre des proportions inconnues, et soulever des questions dont il est aussi difficile de calculer la portée que de retarder l'explosion. De là l'invincible et immédiate nécessité pour les états de l'Europe de prendre l'attitude la plus propre à déterminer une conciliation qui éloigne ces menaçantes perspectives, de même que, pour avoir un caractère durable et efficace, la solution qui sera obtenue doit réunir toutes

les garanties en faveur du droit et de la sécurité de l'Occident. Telle est donc la situation où l'Europe se trouve aujourd'hui placée, entre une paix qu'elle est intéressée à faciliter de tous ses efforts, de toute son influence, et une guerre dont les premiers effets, dans le cas de la prolongation des hostilités, peuvent atteindre ceux-là même qui se réfugient dans une inerte et énigmatique indécision.

Or, en présence de cette situation et de cette trêve de trois mois laissée à la réflexion des gouvernemens et des peuples, où sont les chances de paix? A quoi peut tenir surtout la continuation de la guerre? En un mot, quelles sont les dispositions de chaque puissance? Il y a sans doute des difficultés générales inhérentes à la nature de cette crise, qui présente tant de questions insolubles, plus insolubles même que celle qui a été l'écueil des conférences de Vienne; mais enfin de ces difficultés peut naître aussi la possibilité d'un accord équitable. De toutes les puissances, la France est évidemment celle qui a le plus de penchant, sinon le plus d'intérêt, à accepter une paix sérieuse et digne de ses sacrifices. La France heureusement n'a trouvé dans cette guerre que de légitimes sujets d'orgueil. Partout où ses soldats ont paru, ils ont été victorieux et ont contraint le monde à l'admiration. Le poids de son influence et de ses conseils s'est fait sentir en Europe et s'y fait sentir encore à coup sûr. La France n'a donc aucun intérêt à modifier, sans y être réduite, la nature d'une guerre qu'elle a commencée avec un but précis, — à fermer l'oreille à des propositions qui atteindraient l'objet primitif de ses efforts.

L'Angleterre, dit-on, serait moins accessible à des conseils pacifiques, ou, pour mieux dire, c'est lord Palmerston qui entretiendrait les instincts belliqueux du peuple anglais, afin d'assurer son ministère. D'abord nous ne croyons pas à ce pouvoir d'un homme sur une nation accoutumée à donner une direction à ses ministres plutôt qu'à la recevoir d'eux, et si des propositions sérieuses étaient faites, le calcul très hypothétique prêté à lord Palmerston tournerait certainement contre lui. En outre l'Angleterre est entrée dans la lutte actuelle aux mêmes conditions que la France, avec les mêmes vues. Là où le but de l'alliance serait atteint pour la France, il serait évidemment atteint pour l'Angleterre. Unies par tant de liens dans cette question, les deux puissances n'ont rien à précipiter ni à redouter. Leurs préparatifs militaires n'ont point cessé; bien loin de voir s'éloigner d'elles les autres pays, elles gagnent chaque jour à leur cause des adhésions utiles. La Suède n'a point signé de traité, comme on l'a dit, il est vrai; mais ses sympathies pour l'Occident ne sont point un mystère. C'est donc dans la plénitude de leurs forces, avec l'assurance de voir s'accroître le nombre de leurs alliés, que l'Angleterre et la France sont prêtes, sans nul doute, à écouter toute proposition de paix.

Si la bonne volonté des puissances occidentales est réelle aujourd'hui, où donc est l'intérêt de la Russie elle-même? N'est-il point dans la paix? Certes les soldats du tsar ont combattu avec courage; mais enfin leurs efforts ont été malheureux jusqu'ici. Partout, à Kinburn comme dans la mer d'Azof, à Sébastopol comme à Svéaborg, la Russie n'a éprouvé que des désastres. En ce moment même, Omer-Pacha vient de passer l'Ingour en Asie et de faire un mouvement qui peut avoir pour résultat de débloquer Kars, ce qui serait

une double défaite pour les Russes. Il suffit d'un peu de prévoyance chez les hommes d'état de Pétersbourg pour pressentir les coups qui peuvent être frappés au printemps dans la Baltique par les puissances maritimes. Ce que nous voudrions rendre sensible par ces faits, c'est la bonne volonté qu'ont la France et l'Angleterre de souscrire à une conciliation et l'intérêt qu'a la Russie à faire la paix. La puissance russe est obligée de se replier sans doute, mais en définitive elle plie devant la force des choses, devant l'ascendant infaillible des deux plus grandes nations du monde. S'il en est ainsi, serait-il donc si difficile de se retrouver encore sur ce terrain commun des conditions connues sous le nom des quatre garanties, qui ne subiraient peut-être que peu de modifications? Quelle humiliation y aurait-il pour la souveraineté et les prérogatives du tsar à accepter la neutralisation complète de la Mer-Noire dans un moment où la flotte russe n'existe plus? Ce qui est certain, c'est que tout est péril pour l'empire du Nord dans la continuation de la guerre, et que l'Angleterre et la France, après avoir détruit la prépondérance russe en Orient, seront conduites à la limiter également dans l'Occident, tandis que la paix est pour la Russie un moyen de réparer ses désastres. Il serait difficile de savoir encore ce qui sortira des conseils de l'empereur Alexandre. Si l'extrémité où elle est placée ne suggérait pas une pensée de paix à la Russie, c'est qu'évidemment elle compterait encore trouver quelque point d'appui pour résister, et ici éclate cette nécessite d'une pression de l'opinion publique européenne dont parle le discours de l'empereur. Là est l'efficacité de cette intervention puissante des peuples contraignant la Russie à la paix, en faisant le vide autour d'elle, en la laissant convaincue et pénétrée de son isolement dans le monde. Tant que le cabinet de Saint-Pétersbourg n'aura point cette conviction désespérée, il est à craindre que les dispositions pacifiques qu'il peut laisser voir ne soient plus spécieuses que réelles.

Aussi est-il vrai de dire que la paix est dans la main de l'Allemagne plus que dans toute autre, parce que la Russie compte sur la neutralité ou l'immobilité de l'Allemagne. C'est là sa politique depuis l'origine. Toutes les fois qu'elle a vu les états allemands commencer à s'inquiéter et incliner vers les puissances occidentales, elle s'est hâtée de faire quelques concessions, un jour l'évacuation des principautés, un autre jour l'acception des quatre garanties : concessions simplement apparentes, qui cachaient une obstination invincible, mais qui avaient pour effet d'offrir un prétexte à beaucoup de dépêches et à une phase nouvelle d'inertie au-delà du Rhin. L'Allemagne, il faut le dire, a justifié toutes les prévisions de la Russie. Après avoir consenti à se déclarer dès le début contre les prétentions de l'empereur Nicolas, elle n'a pu concevoir la pensée d'appuyer d'une action quelconque des protestations solennelles en faveur du droit européen. L'Allemagne se laissera-t-elle éclairer dans cette circonstance suprême? sentira-t-elle le besoin de se prononcer? Le cabinet de Berlin n'est point, dit-on, sans avoir eu une recrudescence de zèle pour la paix. Il aurait même ouvert, à ce qu'on pense, une de ces négociations qu'on désavoue quand elles ne réussissent pas, dont on se prévaut quand elles réussissent, et qui ne cachent en réalité aucune résolution sérieuse. La vraie politique de Berlin, elle se retrouve dans le discours que le roi Frédéric-Guillaume prononçait hier à

l'ouverture des chambres prussiennes. Le roi de Prusse veut bien maintenir les déclarations qu'il a faites, mais sans contracter des engagemens dont on ne pourrait prévoir ni la portée politique, ni la portée militaire. C'est là ce que sa majesté prussienne appelle prendre une attitude indépendante, de nature à préparer une paix équitable et durable. Il serait curieux de savoir si le cabinet de Vienne accepte la solidarité dans laquelle le roi Frédéric-Guillaume l'enveloppe avec la confédération germanique tout entière. L'Autriche, en effet, a une position particulière au-delà du Rhin; plus que toute autre puissance allemande, elle doit avoir à se prononcer dans la situation actuelle. Il est évident que la politique qu'elle a suivie jusqu'ici perdrait de son crédit par son inefficacité même, si elle se prolongeait. Les puissances occidentales n'ont point douté de l'Autriche; on en pourrait douter pourtant, à voir cette dextérité singulière avec laquelle le cabinet de Vienne passe à travers toutes les difficultés d'un rôle resté malgré tout assez énigmatique. Il s'est présenté à bien des esprits, difficiles peut-être, une hypothèse qui ne laisse point d'avoir son prix : c'est que toute la politique de l'Allemagne et de l'Autriche pourrait consister à laisser la France et l'Angleterre d'un côté, de l'autre la Russie, épuiser leurs forces dans la lutte, pour s'interposer ensuite et faire prévaloir ce qu'on nomme l'intérêt allemand sans faire d'inutiles sacrifices. L'hypothèse est absurde sans doute; elle indique cependant une situation qui ne peut pas durer. Si l'Allemagne a des intérêts dans la question qui s'agite, c'est sous son drapeau qu'ils doivent s'abriter et vaincre. Au point de vue purement allemand, c'est là même une habileté qui peut devenir dangereuse. Elle a réussi jusqu'à présent, cela est vrai; mais ne pourrait-elle pas conduire l'Allemagne à des difficultés terribles avec la Russie aussi bien qu'avec les puissances de l'Occident? De la sorte la politique des cabinets germaniques aurait le résultat singulier de préparer à l'Allemagne des conflits avec tout le monde, sous prétexte d'épuiser toutes les combinaisons de la neutralité, et de rendre la conflagration actuelle plus gigantesque sous prétexte de travailler à la paix.

Soit que l'Allemagne se prononce résolument aujourd'hui, et contribue ainsi au rétablissement de la paix, soit qu'elle hésite encore, et qu'elle laisse à la Russie la ressource de continuer à s'abriter derrière son immobilité, l'alliance des puissances occidentales subsiste. Elle s'est manifestée par des faits publics et éclatans, comme aussi par ces visites de souverains qui se sont succédé. Le roi de Sardaigne vient à son tour de faire un voyage à Paris, où il a passé quelques jours à peine. Le roi Victor-Emmanuel a été accueilli avec une intime et sérieuse cordialité. Il méritait cet accueil pour la décision avec laquelle il est entré le premier dans l'alliance européenne, et il le méritait encore pour son caractère comme souverain. Le roi Victor-Emmanuel a recueilli l'héritage de cette popularité qui a toujours entouré au-delà des monts la maison de Savoie. Souverain d'un royaume constitutionnel, sa loyauté a singulièrement contribué à affermir les institutions libres données au Piémont par Charles-Albert, et c'est peut-être cette loyauté qui est le meilleur gage de la durée de ces institutions. Chose remarquable, dans la lutte si inopinément ouverte avec la Russie, où la France a-t-elle trouvé des alliés et des amis? C'est surtout dans les pays libres. Quels sont les sou-

verains et les princes qui sont venus en France depuis le commencement de la guerre? La reine Victoria, le roi des Belges et son fils le duc de Brabant, le jeune roi de Portugal, le roi de Sardaigne, c'est-à-dire des souverains constitutionnels. Dans les pays où la liberté politique n'existe pas, les gouvernemens font plus ou moins des vœux pour la Russie, et l'opinion des populations, bien que favorable aux puissances occidentales, ne peut parvenir à se faire jour, à faire sentir son influence. N'est-ce point là un indice du rôle véritable de la France dans le monde, des idées qu'elle ne cesse de représenter à travers ses transformations et ses changemens politiques?

Dans le cours de cette mémorable année, la France a pu offrir ainsi en peu de temps ce double spectacle d'un pays mettant en action sur un lointain théâtre sa puissance militaire, retrouvant sans effort le premier rang dans la guerre, et donnant l'hospitalité sur son sol à toutes les œuvres de la paix, recevant des souverains, des princes, les hommes les plus éminens de l'Europe, les uns et les autres attirés par l'exposition universelle. Il y a six mois révolus déjà que cette exposition commençait. Ce n'est qu'avec lenteur qu'elle se dégageait de son premier chaos, pour apparaître bientôt dans ses vastes et splendides proportions. Elle a fini l'autre jour au milieu d'une réunion immense où toutes les nations étaient représentées. La dernière séance a servi à mettre une fois de plus en présence la paix, d'où naissent tant de produits, et la guerre, qui trouble le travail. C'est aux peuples de choisir. Non pas que la paix soit préférable à tout, et doive être mise au-dessus des intérêts les plus essentiels et les plus précieux; mais les peuples savent aujourd'hui où est le danger de conflagrations plus grandes et où est le moyen d'arriver à la paix sans sacrifier l'intérêt de l'Europe. Peut-être la séance de clôture de l'exposition universelle n'eût-elle point été moins significative et moins complète, si la politique s'était renfermée tout entière dans le discours de l'empereur, et lors même que le prince Napoléon n'eût pas cru devoir évoquer d'autres pensées et d'autres souvenirs qui semblaient assez étrangers à la circonstance. Quant à l'intérêt spécial de la séance de clôture de l'exposition, il est surtout dans la distribution des récompenses, distribution libérale et magnifique, qui est allée chercher les artistes de tous les pays, les industriels et les ouvriers étrangers aussi bien que les ouvriers et les industriels français. Croix, médailles, distinctions ont servi de couronnement à cette grande revue des arts et de l'industrie. On ne saurait s'en plaindre. Quand il créa la Légion-d'Honneur, l'empereur autrefois eut une pensée élevée en instituant une distinction unique devant laquelle tous les services étaient égaux. Il ne faudrait pas cependant que cela conduisît à établir une égalité factice, une égalité qui ne peut pas exister entre des services libéraux, désintéressés, et un travail qui trouve en lui-même une première récompense, conforme à sa nature par les profits qu'il donne. Il ne faudrait pas que cela eût particulièrement pour résultat de procurer à quelque industriel l'avantage de vanter ses produits en signant d'un haut titre dans la Légion-d'Honneur. Maintenant quelles seront les conséquences pratiques de cette grande exposition? Sera-ce le point de départ d'une ère nouvelle pour l'industrie et le travail? Hélas! il n'est pas plus facile aujourd'hui qu'hier de rendre accessible à tous les hommes ce qui est le partage du petit nombre,

d'affranchir l'agriculteur de la partie brutale de sa peine, de mettre tout le monde en possession du crédit, d'effacer les restrictions des lois commerciales. Dans tout cela, même ce qui est possible et juste est l'œuvre du temps, de la sagesse et d'une politique prévoyante.

Ainsi se succèdent les événemens publics, tandis que les hommes passent sur la scène et disparaissent comme pour marquer le cours des choses. Ces disparitions même ont parfois un caractère soudain et imprévu qui rend plus sensible le vide qu'elles laissent au milieu d'une société si accoutumée pourtant à voir les hommes se succéder avec une effrayante rapidité. En peu de jours, la mort a frappé l'amiral Bruat, M. le comte Molé et M. Paillet : l'homme de guerre, l'homme d'état et le jurisconsulte ont été enlevés par un coup subit. L'amiral Bruat s'était fait remarquer, il y a dix ans, par son intelligente activité dans les affaires de Taïti, dans ces affaires qui furent, si l'on s'en souvient, un événement, une petite question d'Orient entre la France et l'Angleterre. Envoyé aux Antilles après l'émancipation des esclaves, il s'était employé à adoucir cette périlleuse transition, et il arrivait dans la Mer-Noire au commencement de la guerre avec une expérience acquise mêlée à un ardent courage. On peut dire que l'amiral Bruat est mort, lui aussi, dans sa victoire, car nul n'avait plus contribué que lui à organiser, à décider le succès de nos armes par son énergie, par son impulsion. Nommé amiral, il n'a atteint à ce haut degré de la hiérarchie militaire que pour mourir au moment où il allait toucher les côtes de France. C'est à la vie politique qu'a été enlevé M. Molé. Bien que retiré de la scène, il avait gardé cette considération qui est le privilége d'une noble existence publique. Jeté enfant dans la révolution et ayant souffert par elle, parvenu aux affaires sous l'empire, ministre et pair sous la restauration, président du conseil sous Louis-Philippe, enfin simple membre de l'assemblée législative sous la république, M. Molé avait toujours occupé une grande place par ses lumières, par son expérience et sa droiture conciliante. Nul plus que lui ne pouvait exercer une haute influence dans la pratique du régime constitutionnel, où il portait la connaissance des choses et des hommes, une autorité tempérée de bienveillance. Cette influence, l'ancien président du conseil du roi Louis-Philippe l'a exercée longtemps, et on ne peut oublier son grand rôle dans des heures critiques de la dernière monarchie. M. Molé avait la distinction éminente d'un autre temps avec l'esprit de notre siècle. C'est le représentant d'une génération qui s'en va. M. Paillet n'avait fait que passer dans la politique. L'homme marquant en lui était le jurisconsulte, l'orateur du barreau, et c'est au barreau même qu'il a été frappé comme un soldat. Chez M. Paillet, le caractère égalait le talent, la conscience était au niveau des lumières. Chacun de ces hommes semblait représenter un talent ou un mérite de notre pays et de ce siècle.

On ne peut nier assurément qu'il ne se révèle une certaine poésie dans notre temps comme dans tous les temps de fermentation; mais c'est une poésie éparse et confuse, que nul n'est parvenu à recueillir et à fixer. Elle est dans le mouvement des choses, dans les contrastes de la fortune, dans les luttes de la race humaine, livrée à toutes les influences et marchant, vers l'inconnu. Les spectacles s'accumulent derrière nous et devant nous, et, à mesure qu'ils se déroulent, on dirait que l'inspiration individuelle diminue

et s'efface, que l'esprit devient moins propre aux exquises et savantes délicatesses de ce grand art de la poésie. Hélas! dans cet art, le plus élevé et le plus charmant de tous, il arrive ce qui est arrivé dans bien d'autres sphères de l'activité humaine : on a élargi les limites du domaine de l'esprit, on a bruyamment conquis la liberté de tout dire, de varier et de renouveler toutes les formes; on n'a point vu que, cette liberté une fois conquise, il restait le plus difficile, le plus essentiel, que ces prérogatives nouvelles n'étaient qu'un piége, si l'intelligence contemporaine n'avait point en elle sa règle, son idéal et son but. Les premiers venus dans ce mouvement de rénovation ont été les victorieux et les privilégiés. Ceux-ci ont eu encore quelques successeurs; puis est arrivée la multitude poétique, la foule inhabile et obscure. L'art nouveau, cet art qui était sorti de luttes ardentes, est allé se perdre dans les apothéoses vulgaires, dans les réhabilitations matérielles ou les fantaisies excentriques, dans les divagations humanitaires ou les puérilités sonores, et, au milieu d'un monde indifférent, les poètes ont fini par ne plus élever qu'une voix sans puissance et sans écho, à l'exception de quelques talens généreux. Les poètes de nos jours, ceux qui aspirent à l'être, ont coutume de se plaindre de leur siècle qui les oublie, des critiques eux-mêmes qui ne saluent pas aussitôt leur génie. Ils disent vrai, s'ils parlent d'une certaine atmosphère générale peu favorable à leurs inventions; ils se trompent, s'ils croient que tout est malveillance à leur égard. Quoi qu'ils en disent, on ne peut se défendre d'un certain intérêt en feuilletant ces recueils destinés au public, et dont la plupart, hélas! sont ignorés de celui à qui ils s'adressent. Par malheur, il manque à tous ces vers la pensée qui les fait vivre, et même une certaine correction de langage propre à mettre hors de doute leur nationalité française. Donc la poésie aujourd'hui, la poésie écrite et parlée, n'est point dans une heure propice, et cependant les vers se succèdent avec la régularité des saisons : ils naissent avec le printemps, ils meurent avec l'hiver.

Contes, méditations, élégies, dithyrambes, poèmes, c'est la moisson de chaque année. Les femmes elles-mêmes ne sont point les dernières à mettre leur faisceau dans cette moisson inconnue. La poésie des femmes a d'habitude une sorte de grâce émouvante et de tendresse élégiaque. Ce fut le caractère de quelques rares talens de femmes qui se trouvèrent mêlés à la rénovation contemporaine. En est-il ainsi des *Contes du Cœur* de Mme Hermance Lesguillon et des vers que Mme Claire Brunne décore du titre d'*Amour et Philosophie?* Les deux auteurs, on n'en peut disconvenir, poursuivent de leur mieux la poésie, et la poésie ne se laisse point atteindre. Certes le cœur a ses secrets, ses troubles et ses drames, qui sont l'éternelle source de l'inspiration poétique. Mme Lesguillon ne pense pas sans doute avoir puisé très directement à cette source en réunissant quelques fragmens sur *l'Exil de l'Ame, la Vie à deux* ou *les Démolitions de Paris*. Mme Claire Brunne a visiblement un but plus vaste et plus profond, bien qu'elle compare ses vers à une fleur des champs née sans culture, par la force du soleil. C'est une imagination facile à enflammer, et qui se révolte aisément contre l'amour tel que le pratique ou l'entend le siècle, contre le joug de l'homme. Ceci tient un peu, ce nous semble, de l'émancipation de la femme encore plus que de l'amour véritable ou de la philosophie. Dans un de ses morceaux sur

Ham et son captif d'autrefois, l'auteur montre sur la table du prisonnier des livres épars, « Sand, Brunne, etc.; » il est à croire que le captif de Ham avait d'autres préoccupations et d'autres pensées. Au fond, avec une certaine ardeur d'imagination féminine, l'auteur d'*Amour et Philosophie* met sur le chemin de cette poésie humanitaire et sociale, chimère d'esprits inexpérimentés et enivrés qui croient remuer des idées parce qu'ils agitent de grands mots dans leurs vers amples et vides. Il serait facile de rattacher à cet ordre d'inspirations, bien qu'avec des nuances diverses, *les Croyances* de M. Jules Marchesseau et les *Songes et Réalités* de M. Jules Rouquette. Ce n'est pas que l'auteur des *Croyances* n'émette quelques idées qui ont leur justesse : il croit à la nécessité de réagir contre l'esprit matérialiste et mercantile de notre siècle; mais son idéal, où va-t-il le chercher? Il se dit le dernier venu dans *la grande armée de la révolution.* La révolution a pu avoir elle-même sa poésie gigantesque et sinistre; elle n'a point enfanté de poésie et elle n'a point eu son poète. Qui ne voit en effet que les doctrines révolutionnaires, dans leur essence, sont ce qu'il y a de plus mortel pour l'imagination humaine? M. Marchesseau prend donc un étrange moyen pour relever la poésie, en s'attelant au char sous lequel elle périt broyée. Quant aux *Songes et Réalités* de M. Jules Rouquette, il ne serait point aisé de distinguer la pensée de l'auteur, si lui-même il ne disait que dans chaque homme il y a un pape, que le moindre chaume a un autel suffisant, et que *l'empire, c'est l'humanité!* Sait-on le caractère principal de ces vers qui ont plus ou moins une teinte révolutionnaire et sociale? C'est l'incertitude intellectuelle et morale et la prétention d'élever cette incertitude à l'état d'affirmation et de croyance. Dans les *Fleurs de Vendée,* de M. Émile Grimaud, il y a plus de fraîcheur et de grâce, soit que l'auteur chante le *serpolet* ou le *renouveau,* soit qu'il recueille quelque légende vendéenne. C'est une muse simple et jeune, facilement inspirée et doucement vibrante aux souffles amis du lieu natal. Ainsi se succèdent ces vers, enfans de l'année actuelle, la plupart inconnus et méritant leur obscurité, quelques-uns gracieux et faciles, tous s'en allant comme ces feuilles qui tombent en tournoyant à la saison mauvaise. Les feuilles vont se mêler à la neige et jonchent le sol; mais sous cette couche épaisse et froide couve l'étincelle qui réchauffe encore le sein de la terre. Qu'il en soit ainsi de l'âme humaine, réchauffée par une étincelle intérieure et préparée à porter ses fruits nouveaux de poésie et d'inspiration.

Ce ne sera point seulement un symptôme littéraire, ce sera aussi le signe du réveil des esprits et des âmes, en un mot de l'activité morale, de la juste et saine activité, souvent interrompue par les événemens qui viennent la détourner ou la fausser. Là est le lien des lettres et de la politique. Ce qu'est la politique aujourd'hui sous le rapport général, au point de vue de la situation respective des principales puissances de l'Europe, dans la grande crise qui tient le monde en suspens, on a pu le voir déjà. C'est à travers les diversions émouvantes et redoutables d'une question considérée à bon droit comme universelle que chaque peuple a pour l'instant à s'administrer et à conduire sa politique intérieure. Une nouvelle session législative s'ouvrait récemment à Bruxelles, à Turin et Athènes, des élections gouvernementales se terminaient en Suisse, et partout on pouvait apercevoir, ce semble, dès

les premiers actes, comme un reflet de la situation de chaque pays. En Belgique, on le sait, il y a depuis quelque temps en fonctions un ministère catholique au fond, mais dont les principaux membres, tels que M. Vilain XIIII et M. Dedecker, se sont proposé de faire prévaloir une politique de modération et de conciliation entre les partis. C'est en présence de ce ministère que les chambres ont repris leurs travaux, que le roi a prononcé son allocution habituelle, et que les deux corps du parlement ont eu à discuter leur réponse au discours de la couronne. Dans le sénat, la question n'a point été douteuse, elle a été promptement résolue en faveur du gouvernement actuel. Dans la chambre des représentans, la réponse au discours du roi a fini par être également votée, telle que la présentaient les amis du cabinet. Il s'en faut cependant que le ministère ait eu ici une victoire incontestée. Un paragraphe de l'adresse n'a été adopté que par une faible majorité, ou plutôt c'est un amendement proposé sur ce paragraphe, secrètement hostile, qui a réuni une assez imposante minorité et a montré les deux fractions de la chambre presque en équilibre.

Les luttes d'opinion existent aussi dans le Piémont. Tous les partis se sont confondus cependant dès l'ouverture du parlement dans un témoignage de sympathie et de concours offert au roi Victor-Emmanuel, en présence des malheurs qui l'ont frappé depuis un an et de la guerre dans laquelle il est engagé de concert avec la France et l'Angleterre. C'est là le premier acte des chambres piémontaises, le plus significatif et le plus sérieux. A la veille de la session, le gouvernement avait nommé président du sénat M. le marquis Alfieri; la chambre des députés a élu à son tour pour son président M. Boncompagni : deux choix certes des plus rassurans pour toutes les opinions, et qui sont, on peut le croire, un gage de modération aussi bien que de concorde entre tous les pouvoirs publics. C'est donc sous des auspices favorables que s'est ouvert le parlement piémontais, et que le roi a pu entreprendre son voyage en France et en Angleterre. Il ne s'ensuit nullement que les questions intérieures ne renaîtront pas entre les partis; elles renaîtront sans aucun doute, et elles ont leur gravité. En dehors même des démêlés qui existent avec Rome, il en est une surtout qui peut prendre une importance particulière en raison de la situation présente et des efforts imposés au pays : c'est la question des finances. Le président du conseil, M. de Cavour, a laissé pressentir un déficit considérable, qui s'élèvera à 28 millions. D'un autre côté, les questions d'impôts sont vivement agitées depuis quelque temps. C'est sur ces points, selon toute probabilité, que porteront les principaux débats parlementaires. Prétendre que les partis ne tireront point avantage de cette situation, des souffrances des populations, et que, la discussion s'animant, la politique tout entière du gouvernement ne sera pas mise en cause, ce serait trop dire; mais il y a un fait à constater, de quelque façon qu'on le juge : le difficile serait de remplacer le cabinet actuel. Le talent de M. de Cavour, l'habileté avec laquelle il a su manier les institutions constitutionnelles expliquent l'ascendant qu'il a pris dans le conseil et dans les chambres. Il est vrai de dire aussi que peu d'hommes publics dans le Piémont se soucieraient de recueillir son héritage, de sorte que M. de Cavour trouve la garantie de son maintien au pouvoir dans la situation qu'il s'est faite, et que son habileté d'homme d'état est engagée à

aplanir les difficultés politiques et financières qui sont devenues un des élémens de la situation intérieure du royaume piémontais.

La Suisse, ou du moins Genève, vient d'avoir aussi sa petite agitation politique. M. James Fazy a été de nouveau porté au pouvoir par une coalition du parti radical et des catholiques. Cette alliance était déjà passablement étrange; mais cela n'a point suffi, et en réalité l'élection de M. Fazy a été emportée par des bandes enrégimentées d'avance. Ces bandes, qui avaient eu la fantaisie singulière de prendre le nom de *zouaves*, ne se faisaient faute de violences à l'égard des électeurs connus pour leur opposition à M. Fazy. Beaucoup de ceux-ci étaient maltraités et enfermés dans une caserne voisine sous bonne garde. Grâce à ces procédés, on conçoit que les radicaux n'ont point eu de peine à rester maîtres du scrutin, dont le résultat a été proclamé au milieu de toute sorte de clameurs. Les vainqueurs ont bruyamment célébré leur triomphe. On a dit que le parti modéré avait triomphé en M. Fazy. C'est un peu par dérision probablement qu'on a fait de l'ancien révolutionnaire le chef du parti de la modération. Par malheur, à Genève il y a de plus d'un côté dans les partis de ces alliances comme celle qui a mis les catholiques en contact avec le nouveau chef du pouvoir.

De tous les états constitutionnels de l'Europe et du monde, certes le plus malheureux aujourd'hui et le plus tristement inspiré, c'est la Grèce. La vie constitutionnelle elle-même, il faut le dire, n'a rien de bien sérieux à Athènes. Le roi Othon ouvre ou ferme son parlement, cela n'est pas d'une grande conséquence et ne touche point au fond des choses. Le roi a donc rouvert récemment les chambres, et son discours d'inauguration est un exposé de la situation du royaume hellénique. On peut en conclure que le roi Othon a remporté une grande victoire : il a renversé son ministère, le ministère où siégeaient, on s'en souvient, M. Mavrocordato et le général Kalergi. Il est vrai que le cabinet nouveau est loin d'être assuré de vivre et qu'il en est encore à se compléter. Le roi Othon multiplie du reste les protestations de neutralité : sage politique à laquelle son gouvernement aurait dû plutôt se rattacher, qui servait tous ses intérêts, et que l'Angleterre et la France ont été obligées d'imposer à de puérils, à d'aveugles entraînemens. Quelle que soit sa résignation actuelle, la Grèce souffre visiblement de la situation qu'elle s'est créée; elle souffre de tant de vœux trompés, de tant d'espoirs déçus, ou, pour dire plus vrai, de tant de chimères dissipées. Le croirait-on? après les révélations significatives des desseins de l'empereur Nicolas, de son opposition nette et tranchée à tout agrandissement du royaume hellénique, il y a encore des journaux grecs qui ont foi au cordial et sympathique appui des tsars. Ils font leurs efforts pour ne pas laisser paraître leurs vœux en faveur de la Russie, ils n'y réussissent pas; ils publient ses défaites, mais ils les pallient. Ils sont bien forcés de respecter l'Angleterre et la France, qu'ils appellent leurs protectrices; ils sont bien loin d'adhérer à leur cause, et ils se rejettent sur leur alliée, la Turquie. Que les Anglais et les Français battent les Russes, soit; mais on peut pronostiquer sans crainte que les Turcs, laissés à eux-mêmes, seront complétement détruits. Ainsi parlait récemment un des journaux les plus sérieux, les plus modérés d'Athènes, *le Spectateur de l'Orient*, et il choisissait tout juste le moment où les Turcs étaient victorieux à Kars, où Omer-Pacha battait les Russes au passage de l'Ingour. Que

les sujets du roi Othon n'aiment pas les Turcs, cela se conçoit, et il n'y a point à s'en étonner. Avant de signaler avec tant de zèle cependant le désordre des provinces ottomanes, il faudrait que le royaume hellénique parvînt à se purger du brigandage qui le dévaste et qui menace le gouvernement lui-même : c'est là une œuvre sérieuse et plus sensée que cette triste politique sur laquelle il faut avoir l'œil sans cesse pour que la complicité clandestine ne devienne pas une complicité directe et avouée.

La lumière se fait jour de plus en plus sur la dernière révolution qui s'est accomplie à Montevideo, sur les intrigues qui l'ont préparée et sur les projets dont elle devait faciliter l'exécution. Heureusement la guerre civile a été pour le moment conjurée; un gouvernement, national dans son origine comme dans ses tendances, provisoire, il est vrai, a remplacé le pouvoir constitutionnel que la légalité n'a pu sauver. Il s'est rétabli une apparence d'ordre; quelques élémens, dont l'union pourrait servir un jour à la réorganisation du pays, se sont rapprochés sous la pression d'un grand danger, et ce qui est encore plus important, la situation a provoqué une espèce d'intervention étrangère, parfaitement désintéressée, qui, sans autres moyens d'action que la force morale, s'est fait accepter et compter par tous, a exercé une influence décisive du caractère le plus honorable, et a peut-être jeté les bases d'un accord européen trop longtemps ajourné, pour préserver la République-Orientale des périls qu'elle a laissés s'aggraver dans son sein et autour d'elle. C'est contre l'ambition brésilienne, il faut bien le dire, qu'est dirigé ce qui s'est fait et ce qui reste encore à faire. Nous souhaitons qu'on le comprenne enfin à Rio-Janeiro. Ce pays, qui a des déserts immenses à peupler et à féconder par le travail, doit, selon les expressions d'un journal de Montevideo, cesser de rêver des conquêtes sur une nationalité qui le repousse, consacrer ses trésors à rendre ses fleuves navigables et à relier ses provinces entre elles, au lieu d'augmenter outre mesure ses forces de terre et de mer pour inquiéter ses voisins, et renoncer de bonne foi à des projets impolitiques et injustes auxquels il a déjà trop sacrifié. Malheureusement le Brésil est dans une mauvaise voie depuis la coalition de 1850, qui a renversé le pouvoir du général Rosas à Buenos-Ayres, et dont il a ensuite cherché à tirer parti dans l'intérêt exclusif de sa politique envahissante. Les derniers événemens de Montevideo ne le prouvent que trop.

En effet, il n'est plus permis de douter que les troubles du 28 août, qui ont amené la retraite du général Florès, n'aient été directement fomentés par le ministre brésilien, M. le docteur Amaral, qui lui-même ne devait suivre en matière aussi grave que les inspirations de son gouvernement. Les révélations contenues à cet égard dans le message d'abdication du président, en date du 9 septembre, sont accablantes. La publication de la brochure toute brésilienne de M. Andres Lamas avait été le manifeste de la conspiration; puis les violences d'une presse dévouée au Brésil avaient forcé le gouvernement à prendre quelques mesures défensives que la commission permanente du congrès avait sanctionnées. M. Amaral s'est déclaré ouvertement pour une opposition factieuse dont les desseins n'étaient plus un mystère, et qui affichait la résolution de renverser sans retard le pouvoir constitutionnel du général Florès. Celui-ci, à qui tout le plan de ses ennemis avait été révélé par des avis secrets envoyés de Rio-Janeiro même, et qui voyait leur

travail dans la capitale et dans la campagne ne concorder que trop avec des informations aussi précises, crut devoir alors, malgré l'attitude prise par le ministre brésilien, lui demander si le gouvernement légal pouvait compter sur l'assistance des troupes impériales dans le cas où l'ordre serait troublé par quelque tentative de révolution. M. Amaral, contrairement aux stipulations les plus formelles des traités qui ont réglé l'occupation de Montevideo par les forces brésiliennes, se refusa à tout engagement. Une pareille réponse était significative. Si elle ne laissa plus aucune illusion au général Florès, elle dispensa ses adversaires de garder désormais le moindre ménagement. Certains de l'appui moral du Brésil, ils brusquèrent donc le dénoûment, et le président ayant quitté la ville, ils se crurent les maîtres de la situation. Heureusement la réaction se prononça aussitôt.

La révolution avait été l'effet d'un coup de main, d'une surprise. C'était l'œuvre de la ville seule, et dans la ville d'une minorité audacieuse alliée à l'étranger contre la patrie. Le général Florès pouvait en appeler à la campagne; son honneur même semblait lui en faire un devoir, et le retour inespéré du célèbre don Manuel Oribe, qui, malgré le souvenir des rigueurs que lui avait commandées Rosas, a conservé un grand prestige dans la Bande-Orientale, lui offrait la possibilité d'une alliance dont le poids serait très considérable. En un mot, tout annonçait le renouvellement de la guerre civile. Ce fut le commerce étranger qui s'émut tout d'abord de cette affligeante perspective. Bientôt la plupart des intérêts conservateurs du pays s'unirent à lui pour conjurer une aussi grande calamité, et leurs efforts trouvèrent un point d'appui précieux dans les représentans officiels de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne à Montevideo, qui étaient également frappés de la gravité de la situation, qui avaient déjà interposé leurs bons offices pour prévenir une rupture entre le général Florès et le ministre du Brésil, et qui d'ailleurs, témoins impartiaux d'une lutte inégale, n'avaient pas attendu le résultat pour réprouver les intrigues de M. Amaral, dont le but est tout à fait contraire aux engagemens comme aux intérêts des puissances européennes dans la Plata. Néanmoins ce n'eût pas été assez d'une coalition aussi respectable pour rétablir, ne fût-ce que momentanément, un peu d'ordre et de tranquillité dans la république de l'Uruguay, si le général Florès n'avait fait preuve d'une rare abnégation en consentant à résigner la présidence sous certaines conditions, d'ailleurs très justes et très modérées. Ainsi les troupes improvisées à Montevideo devaient être désarmées; le gouvernement provisoire, issu de la révolution du 28 août, devait faire place à une administration dirigée par le président du sénat, qui est le suppléant constitutionnel du chef légal de l'état, et cet accord devait être placé sous la garantie morale des légations d'Espagne, de France et d'Angleterre. Ces conditions ont été fidèlement accomplies, et le président du sénat, M. Bustamante, vieillard respectable et intelligent, a pris d'une main assez ferme, malgré son grand âge, ce gouvernail très difficile à tenir, au milieu des frémissemens de la faction vaincue. « Tu trembles, pauvre homme! » lui dit le jour de son installation un milicien grossier. « Oui, je tremble, répondit M. Bustamante, mais c'est de vieillesse. » Au reste, n'étant ni un militaire, ni un chef de parti, quelque respectable, bien intentionné et même intelligent qu'il puisse être, on conçoit que M. Bustamante ne suffira pas longtemps

aux exigences de la situation. Tout indiquerait donc pour un avenir prochain le général Oribe, qui a des talens, du patriotisme, de la probité et beaucoup de vigueur, si en lui l'allié ou le lieutenant de Rosas, qui a tenu Montevideo assiégé pendant dix ans, ne faisait pas un grand tort au président de 1837, dont l'administration s'annonçait alors sous les plus heureux auspices.

Que va faire le Brésil dans cette crise que sa diplomatie a provoquée? C'est ce que rien ne laisse encore pressentir. Avant qu'on pût connaître à Rio-Janeiro le dénoûment pacifique de la révolution opérée contre le général Florès, le gouvernement brésilien avait envoyé très précipitamment à Montevideo un de ses hommes d'état les plus considérables, M. le vicomte d'Abaete, plus connu sous le nom de Limpo de Abreu, qui a plusieurs fois occupé le ministère des affaires étrangères. On suppose, d'après son importance, qu'un pareil personnage a *carte blanche* , et par exemple qu'il est investi de pouvoirs suffisans pour trancher, sans en référer à sa cour, la question capitale du rappel ou du maintien des troupes brésiliennes dans la Bande-Orientale; mais il arrivait à peine, à la date des dernières nouvelles, et quoique l'opinion du gouvernement provisoire fût arrêtée sur ce point, opinion à laquelle tous les partis et tous les états riverains de la Plata sont évidemment ralliés par conviction ou par irrésistible entraînement, M. d'Abaete n'avait pas encore été mis en demeure de se prononcer. Cependant on peut regarder comme moralement impossible la continuation de l'occupation brésilienne, quelles que doivent ou puissent être les conséquences d'une mesure qui laissera le pays livré à lui-même. Ce sera pour la Bande-Orientale une épreuve sérieuse dans l'état de division et de démoralisation où se trouvent les élémens de cette nationalité si turbulente. Espérons que les grandes puissances européennes, qui ont des droits à y exercer et des intérêts à y protéger, l'aideront à se réorganiser par un appui moral dont elles jugeront sans doute à propos de fortifier l'action.

Nous regrettons d'avoir à juger aussi sévèrement la diplomatie du Brésil dans la Plata; mais elle ressemble trop à celle des États-Unis dans le golfe du Mexique jusqu'à l'isthme de Panama pour que nous ne la réprouvions pas avec la même énergie. Ce ne sont pas là des exemples que doive suivre le cabinet de Rio-Janeiro. Une politique envahissante au midi, et à l'ouest du côté du Paraguay, lui aliénera l'opinion publique en Europe, qui est cependant disposée à lui tenir compte de ses progrès en tout genre et de la stabilité de ses institutions. Il n'y trouvera d'ailleurs aucune force de plus pour résister aux exigences des Américains du Nord sur le fleuve des Amazones. Tout conseille donc au Brésil de rassurer ses voisins par une attitude moins menaçante, et de s'entendre au contraire loyalement avec eux pour appeler à la vie les solitudes de cette partie du Nouveau-Monde, qui, depuis l'ouverture de la navigation du Parana et de ses affluens aux pavillons étrangers, attirent et doivent attirer de plus en plus le commerce et l'émigration.

Il se fait en ce moment des efforts extraordinaires, quelques-uns du caractère le plus singulier et le plus hardi, pour reconnaître quel parti on peut tirer des cours d'eau qui sillonnent les provinces du nord de la confédération, et qui de la rive droite du Parana donneraient accès à Salta, à Juguy, aux profondeurs du désert appelé le Grand-Chaco. Les États-Unis,

qui ont pris fort au sérieux la liberté de navigation dans la Plata, ont sur ces eaux un bateau à vapeur, le *Waterwitch*, qui, comme on le sait, a remonté le Paraguay jusqu'à la province brésilienne de Mattogrosso, et qui fait l'hydrographie des grandes artères. Ce n'était pas assez, car le *Waterwitch* a un trop fort tirant d'eau pour explorer les affluens, aussi peu connus que mal réglés, des lignes principales. On a donc lancé un petit *steamer* de cent douze pieds de long sur quatorze de large, et d'une force de douze chevaux, qui navigue sur deux pieds de profondeur, et qui a débuté par remonter le Salado jusqu'à quarante lieues en ligne droite de la ville de Santa-Fé; mais le chemin qu'il a parcouru est de plus de cent, à cause des sinuosités de la rivière. Cette expédition, qui s'est faite au mois de juillet dernier, sous les ordres du capitaine Page, de la marine fédérale, n'a rencontré d'autre obstacle qu'une baisse très rapide de la rivière, qui n'a pas permis de remonter plus haut que le 30e degré 11 minutes sud. Il faudra donc la renouveler dans une saison plus favorable. Néanmoins elle a mis hors de doute la navigabilité du Salado, dont le lit, souvent extravasé en marécages impraticables, acquerrait plus de profondeur, si le cours des eaux était réglé par quelques travaux qui suivraient l'établissement de l'homme sur ses bords. Il traverse d'ailleurs une vaste plaine d'alluvion, dont le sol se prêterait merveilleusement à la culture, et passe de distance en distance au pied de contreforts peu élevés, couverts de forêts magnifiques. On ne vit pas un seul Indien. Mais le voyage de la *Yerva* (c'est le nom du petit vapeur américain qui a remonté le Salado), par cela même qu'il s'est opéré avec toutes les ressources de la science moderne, sous la direction d'habiles officiers et selon toutes les règles de l'art, a bien moins de caractère qu'une autre expédition tentée et accomplie presque en même temps sur le Rio-Vermejo, qui descend des frontières de la Bolivie au Paraguay, un peu au nord de Corrientes. Ce n'était pas cette fois la merveille de notre siècle, un bateau à vapeur, qui étonnait le désert, c'était une caisse informe, lourde, gauche, incapable de manœuvrer, un bateau primitif, quoique dans de grandes proportions, grossièrement construit, plus grossièrement équipé et gréé, sans voiles, sans mâture, presque sans gouvernail, et sans propulseur d'aucun genre, qu'un Américain du nord lançait sur le Vermejo, à quelques lieues de la petite ville d'Oran, pour arriver jusqu'au Paraguay, à la grâce de Dieu... Et il y est arrivé. On l'avait appelé le *Mataco*, du nom de la tribu d'Indiens qui habite le pays où a été conçu cet aventureux projet. Nous avons sous les yeux une partie du journal du voyage, qui, retardé par mille accidens, a été démesurément long. Perte de la baleinière dès les premiers jours, ruptures multipliées des ancres (et quelles ancres!), échouages quotidiens sur des bas-fonds, sur les rives incertaines du fleuve, sur des îlots formés de troncs d'arbres enchevêtrés, au milieu desquels la barque, irrésistiblement entraînée par le courant, s'enfonçait violemment; égaremens dans des remous où elle tournoyait des heures entières sans pouvoir se dégager et reprendre le fil de l'eau; maladie et mort du chef de l'expédition, M. Hickman, dont cette entreprise était l'idée fixe, laborieusement réalisée : aucune difficulté, aucun obstacle, n'auraient manqué au voyage du *Mataco*, si les Indiens qu'il a rencontrés de loin en loin n'avaient été inoffensifs, souvent même secourables. Quant à la physionomie du pays, elle est la même

que celle de la vallée du Salado; mais on n'a pas retrouvé les points de repère indiqués sur une carte dressée d'après une exploration antérieure du Vermejo qui remonte à 1790.

Nous ne croyons pas nous méprendre en donnant quelque importance à cet ordre de faits. Quelque imparfaits que soient de pareils essais, combinés avec l'émigration européenne qui se porte dans le Parana et au Paraguay, ainsi qu'avec le mouvement provoqué dans la province de Catamarca par la découverte de mines très riches, ils n'en préparent pas moins la paisible conquête du désert ou sur la nature ou sur les misérables Indiens qui achèvent d'y mourir. Malheureusement il n'en est pas de même plus au sud, sur le territoire de la province de Buenos-Ayres. Là, pendant quelque temps, les Indiens, qu'avaient contenus pendant nombre d'années la terreur du nom de Rosas et sa remarquable habileté à les maîtriser, ont relevé la tête et recommencé leurs incursions dévastatrices contre les établissemens agricoles ou plutôt contre les grands *élevages* de bestiaux qui font la richesse du pays, et dont la multiplication devient pour l'Europe un besoin de premier ordre. Leurs bandes sont nombreuses, car de ce côté, entre la frontière du Chili et celle de Buénos-Ayres, il existe encore des tribus puissantes et redoutables avec lesquelles le gouvernement chilien lui-même, qui est le mieux organisé de l'Amérique du Sud, croit devoir garder certains ménagemens. Et ce qui pourrait aggraver la situation, c'est que quelques *gauchos*, anciens partisans de Rosas, proscrits ou se croyant menacés, auraient grossi les rangs des sauvages pour se venger de la société qui les repousse. La guerre contre les Indiens est donc aujourd'hui un des embarras du gouvernement de Buenos-Ayres, qui, à la date des dernières nouvelles, avait un grand désastre à réparer dans la campagne. Un détachement de cent trente hommes à peu près, d'autres correspondances disent près de deux cents, venait d'être exterminé par les sauvages, sans qu'il en échappât un seul. On craignait qu'en hardis par ce succès et par leur nombre, qui s'élevait à cinq mille, ils ne pénétrassent dans les départemens plus rapprochés de la capitale, où ils pourraient faire un mal immense, les *estancias* y étant plus riches, sans être pour cela beaucoup mieux défendues.

Il serait fâcheux à tous égards pour le gouvernement de Buenos-Ayres que cette situation se prolongeât, car elle paralyserait les travaux d'amélioration dans le pays et dans la capitale dont il se fait justement honneur; mais, sans entrer dans les détails de l'ardente polémique qui défraie aussi largement que stérilement les nombreux journaux de cette ville, il est permis de croire que le rétablissement de la nationalité argentine serait le meilleur moyen de rétablir aussi le prestige trop affaibli du nom de Buenos-Ayres dans l'esprit des Indiens. La persistance de cette province dans l'isolement est une mauvaise politique, qui rappelle trop l'orgueilleux système obstinément suivi envers les autres par le général Rosas, et que ses ennemis n'auraient pas dû lui emprunter. CH. DE MAZADE.

CORRESPONDANCE.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

Monsieur,

Je lis dans le n° du 15 novembre de la *Revue des Deux Mondes* un article intitulé *l'Orfévrerie à l'Exposition* et signé Gustave Planche. Cet article contient sur Froment Meurice, mon frère, mort depuis quelques mois à peine, des allégations de fait qui veulent un démenti. Je laisse entièrement de côté, dans les pages de M. Planche, les critiques qui pourraient toucher le talent de l'artiste chez mon frère; mais c'est mon devoir et par conséquent mon droit de relever les attaques qui voudraient atteindre le caractère de l'homme.

M. Planche reproche à M. Froment Meurice « d'avoir signé de son nom des châtelaines, des agrafes, des salières élégantes, quand les gens du métier savent très bien que ces pièces d'orfévrerie n'ont été ni conçues ni exécutées par lui. » — Je vous adresse, monsieur le directeur, les extraits des rapports des jurys de 1844, 1849 et 1851; ils constateront suffisamment dans les pièces exposées par Froment Meurice la part d'invention ou d'exécution qui lui revient, et je n'ai pas à insister sur ce point; mais M. Planche ajoute :

« Qu'un fabricant bien achalandé néglige de nommer les artistes qu'il emploie, qui sont la source de sa richesse, je ne l'approuverai pas; qu'il se laisse donner pour l'auteur des œuvres qui ne sont pas sorties de ses mains, c'est un tort plus grave encore, et qui doit être plus sévèrement qualifié. J'aime à croire que le fils de M. Froment Meurice suivra une autre méthode pour établir sa réputation. »

Je laisserai encore les faits, les documens *officiels* répondre à M. Planche pour mon frère mort. Je cite le rapport du jury de 1849 :

«Comme tous les hommes d'un vrai mérite, M. Froment Meurice s'attache avec scrupule à faire ressortir les services rendus par les collaborateurs qu'il a su s'adjoindre, peintres, sculpteurs, ciseleurs, *ouvriers* habiles. Il a *toujours* eu soin, pour chacune des pièces remarquables de son exposition, d'indiquer ceux qui l'avaient secondé. C'est ainsi que sans parler des artistes dont nous avons déjà signalé les noms (MM. Pradier, Feuchères, Klagmann, Cavelier, Rouillard, Justin, etc.), M. Froment Meurice a particulièrement insisté sur le mérite de ses deux contre-maîtres, MM. Babeur et Visset, ainsi que sur celui de MM. Frémonteil et Crosville, tous deux ses anciens *apprentis*... Les quatre ciseleurs qui ont exécuté les figures en repoussé du groupe de M. de Luynes sont MM. Muleret, A. Daubergue, Fannière et Poux... M. Sollier, émailleur, a fait preuve du plus grand talent. Enfin M. Froment Meurice a payé un tribut de reconnaissance au dessinateur-sculpteur dont l'expérience et le goût ont contribué à placer son atelier à un rang si élevé, à M. Liénard, un des artistes qui ont le plus fait pour la splendeur de notre industrie. » (Tome III, pag. 315 et 316.)

M. de Luynes, rapporteur à l'exposition universelle de Londres en 1851, tout en nommant spécialement Froment Meurice quand il a lui-même composé une pièce, cite de même non-seulement les sculpteurs qui ont modelé

les originaux, mais aussi les principaux ouvriers qui les ont exécutés. Et de qui M. de Luynes tenait-il ces indications? Je cite son rapport :

« M. Froment Meurice reportait sur les artistes dont il avait été assisté, entre autres sur M. Liénard, dessinateur-sculpteur, une portion du mérite de son exposition; il rendait aussi sa part d'éloges à l'habile émailleur, M. Sollier. » (Tome VI, pages 152 et 153.)

Voici en outre, monsieur, une protestation qu'ont signée spontanément tous les collaborateurs de Froment Meurice.

« Nous soussignés, — sculpteurs, dessinateurs, ciseleurs, émailleurs, contre-maîtres et ouvriers, — tous collaborateurs de M. Froment Meurice, — nous regardons comme un devoir et nous nous faisons une joie d'attester que non-seulement M. Froment Meurice n'a, en aucun temps, négligé de nommer ceux qu'il associait à son œuvre, mais qu'il s'est toujours et partout attaché à marquer la part et à faire ressortir le mérite de chacun de nous dans le grand ensemble de travaux qu'il dirigeait.

« Ont signé : MM. Geoffroy de Chaume, veuve Feuchères (pour feu Jean Feuchères), Jules Cavelier, Liénard, Auguste Préault, Rouillard, Jacquemart, Soitoux, Fannière, sculpteurs; — Muleret, Wiese, Rambert, Riester, Sollier, Lefournier, Honoré, Grisée, Babeur, Colter, Meyer, Daubergue, Poux, Fannière, ciseleur, Crosville, Frémonteil. »

Enfin tous les critiques qui ont bien voulu parler de mon frère, notamment MM. Jules Janin, Théophile Gautier, Ferdinand de Lasteyrie, ont toujours, *sur ses indications*, nommé tous les talens qu'il employait. Je vous adresse, monsieur, des extraits des *Débats*, de *la Presse* et du *Siècle*, dont la publicité crée, je pense, une notoriété assez universelle.

Maintenant, et pour toute conclusion, monsieur le directeur, je veux me borner à renvoyer à M. Planche ses propres phrases avec quelques variantes :

Qu'un critique mal renseigné néglige de s'informer du vrai et du juste, *je ne l'approuverai pas;* qu'il se laisse aller à calomnier la mémoire d'un homme honoré de tous, *c'est un tort plus grave encore et qui doit être plus sévèrement qualifié*. J'aime à croire que tous les gens de cœur appliqueront à M. Planche cette *qualification sévère* que ce *tort grave* appelle.

Vous voudrez bien, monsieur, insérer la présente rectification dans votre prochain numéro.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération,

PAUL MEURICE.

25 novembre 1855.

J'accueille avec plaisir les documens qui me sont fournis par M. Paul Meurice. J'ignorais, je devais ignorer ces documens, car ils n'ont été soumis qu'aux membres du jury en 1844, 1849, 1851. Je m'associe de grand cœur à l'intention généreuse qui a dicté ces révélations, et je remercie cordialement M. Paul Meurice d'avoir mis à ma disposition les pages que je viens de lire. Je n'ai jamais voulu porter atteinte au caractère privé de M. Froment Meurice, chacun le comprendra sans que je prenne la peine de réfuter cette accusation étrange et inattendue. Ce que j'ai dit de lui, je l'ai dit avec un droit égal, avec une égale justice, de M. Durand, de M. Tahan, de M. Weber; MM. Durand, Tahan et Weber n'ont pas réclamé. M. Paul Meu-

rice réclame pour la mémoire de son frère; ma réponse sera bien simple et ne laissera, je l'espère, aucun doute sur la nature de ma pensée. Depuis dix ans, j'entendais comparer M. Froment Meurice à Benvenuto Cellini. Cette comparaison imprudente, essayée d'abord en prose, s'est plus tard traduite en vers. Après les panégyriques de MM. Jules Janin et Théophile Gautier, nous avons eu une petite ode heptasyllabique de M. Victor Hugo, dont le sens ne saurait être obscur pour personne : M. Victor Hugo donne le nom de *frère* à M. Froment Meurice. Or, si le public estime très haut le talent de M. Hugo, M. Hugo de son côté sait très bien ce qu'il vaut, et s'il eût connu les documens qui me sont fournis par M. Paul Meurice, j'ai tout lieu de penser qu'il n'eût jamais donné à M. Froment Meurice le nom de *frère* qui sert d'exorde à la petite pièce lyrique dont je viens de parler. Je n'ai pas à discuter ici les doctrines développées ou du moins indiquées dans cette pièce. Le poète ciseleur, le ciseleur poète, n'ont rien à voir dans la présente discussion. Que la miette de Cellini vaille ou ne vaille pas le bloc de Michel-Ange, c'est un point placé en dehors du débat. Des miettes comme le *Persée* de Florence, comme la *Nymphe* de Fontainebleau sont des miettes un peu grosses, et je crois volontiers que la rime est seule coupable de cette expression par trop hardie. Je ne vois, je ne veux voir dans cette pièce qu'un argument utile à ma défense, et qui suffit à me justifier : M. Victor Hugo compare M. Froment Meurice à Benvenuto Cellini. J'ai voulu combattre cette erreur, accréditée depuis dix ans; était-ce mon droit? M. Paul Meurice me prouve, et je m'en réjouis, que son frère a révélé généreusement aux jurys de 1844, 1849 et 1851, les noms de ses collaborateurs. C'est à merveille; mais pourquoi cette révélation faite aux jurys n'a-t-elle pas été reproduite dans le *Catalogue officiel de l'exposition universelle?* Les documens qui me sont fournis par M. Paul Meurice ont été tirés à quelques centaines d'exemplaires, et celui qui voudrait se les procurer bourse en main serait sans doute fort empêché. Je me trouve dans la condition commune, je n'ai fait partie d'aucun jury, et je ne les connaissais pas : qui donc oserait m'accuser de négligence? J'ai acheté, j'ai consulté le *Catalogue officiel de l'exposition universelle*, et à côté du nom de M. Froment Meurice je n'ai trouvé le nom d'aucun collaborateur. Est-ce ma faute, si l'intention généreuse de M. Froment Meurice, réalisée trois fois, mais d'une manière trop étroite, par les révélations faites aux jurys de 1844, 1849, 1851, n'a pas été comprise par ceux qui le représentent et réalisée une quatrième fois, mais d'une manière plus large, dans le *Catalogue officiel de l'exposition universelle?* Si je n'ai pas su ce qu'on m'apprend aujourd'hui, à qui faut-il s'en prendre? M. Panis, qui a publié le *Catalogue officiel*, a profité de tous les documens qui lui ont été fournis par les exposans. Pourquoi les représentans de M. Froment Meurice ont-ils oublié de renouveler à cinquante mille exemplaires les révélations faites au jury? Je ne me charge pas de résoudre cette question, et je crois volontiers que le lecteur le plus pénétrant ne serait pas moins embarrassé que moi; mais il demeure du moins établi que je n'ai pas voulu calomnier la mémoire de M. Froment Meurice. Calomnier, c'est altérer sciemment la vérité que l'on connaît. Altérer la vérité à son insu, altérer la vérité que l'on ignore, qu'on n'a pu deviner, c'est se tromper, et c'est la seule faute qu'on puisse me reprocher. Je n'ai jamais calom-

nié personne, et comme je n'ai jamais écrit une page sans la signer de mon nom, il est facile de vérifier ce que j'avance. Depuis que je tiens une plume, je me suis trompé sans doute plus d'une fois, je n'ai jamais essayé de tromper personne.

Cependant, après avoir admis pleinement la valeur morale des documens fournis par M. Paul Meurice, je ne me tiens pas pour battu. J'ai le droit de contester et je conteste la comparaison accréditée par MM. Jules Janin, Théophile Gautier et Victor Hugo. Admettons un instant que les pièces d'orfévrerie sorties des ateliers de M. Froment Meurice aient la même valeur que les œuvres de Benvenuto Cellini. Prenons pour deux quantités égales les noms de l'orfevre parisien et de l'orfévre florentin. Une question se présente naturellement à tous les esprits de bonne foi. Puisque M. Froment Meurice compte parmi ses collaborateurs MM. Pradier, Cavelier, Feuchères, Klagmann, Justin, Liénard et Rouillard, j'en passe et des meilleurs, on peut, on doit se demander, soustraction faite de la part attribuée aux sculpteurs que je viens de nommer, ce qui reste à M. Froment Meurice. Quelle fraction représente-t-il dans cette unité ainsi ébréchée? Il y aurait une manière bien simple de résoudre cette question délicate : ce serait de nous montrer une œuvre conçue, composée, exécutée par M. Froment Meurice, sans le secours d'aucun collaborateur. Nous pourrions alors estimer, mesurer la valeur de son talent personnel. Tant qu'on n'aura pas mis sous nos yeux un document de cette nature, nous aurons le droit de ne pas accepter la comparaison accréditée par MM. Jules Janin, Théophile Gautier et Victor Hugo.

Je vois, dans les rapports signés par MM. Denière, Wolowski et de Luynes, que M. Froment Meurice dirigeait, inspirait ses collaborateurs; c'est là sans doute un beau rôle, un rôle glorieux; ce rôle ne suffit pourtant pas pour placer M. Froment Meurice sur la même ligne que Benvenuto Cellini. Un orfévre inspirateur, fût-il doué d'un souffle tout-puissant, ne sera jamais confondu avec un orfévre modeleur. Or c'est là ce que je tiens à établir, et les révélations faites aux jurys de 1844, 1849, 1851, ne changent rien à l'état de la question. Je n'ai pas dit que M. Froment Meurice s'attribuait, mais qu'il se laissait attribuer les œuvres d'autrui, ce qui est fort différent, et le silence gardé par le *Catalogue officiel de l'exposition universelle* me donnait le droit de parler ainsi. Placer dans une vitrine des œuvres sans signature, inscrire son nom sur cette vitrine, n'est-ce pas signer du même nom toutes les œuvres qu'on expose? Le silence, en pareil cas, entraîne d'inévitables méprises. Voilà ce que j'ai dit, ce que j'avais le droit de dire après avoir consulté inutilement le *Catalogue* de l'exposition universelle. En parlant ainsi, je ne calomniais pas la mémoire de M. Froment Meurice; je mettais à profit la seule partie de la vérité qui fût venue jusqu'à moi. Comment aurais-je pu faire usage des documens livrés au jury, et que le catalogue ne répétait pas?

Je n'éprouve donc aucun remords en apprenant que je me suis trompé. J'enregistre avec joie les noms des collaborateurs de M. Froment Meurice, et j'espère que le public ne le confondra plus avec Benvenuto Cellini. Cette comparaison imprudente, imaginée par des amis maladroits, n'est plus de mise aujourd'hui. Vouloir la renouveler, la soutenir, serait méconnaître les intentions du fabricant habile si étourdiment compromis depuis dix ans.

Puisqu'il a révélé le nom de ses collaborateurs, il faut nous associer à cette pensée généreuse, et ne pas lui attribuer ce qu'il désavouait. La plus digne manière d'honorer sa mémoire, c'est de ne pas le donner pour l'auteur des œuvres qu'il a dirigées ou inspirées : une telle flatterie serait une calomnie.

Pour établir la loyauté, le désintéressement de M. Froment Meurice, il est d'ailleurs parfaitement inutile d'invoquer le témoignage de tous ceux qui ont travaillé pour lui, sculpteurs, dessinateurs, ciseleurs, émailleurs. Les documens officiels suffisent amplement pour mettre à l'abri de tout reproche le caractère de cet habile fabricant. Il n'a eu que le tort de ne pas dire au public ce qu'il avait dit au jury. Des centaines de signatures n'ajouteraient rien à la valeur de ces documens, et pourraient même en infirmer l'autorité, à l'insu, au grand étonnement de ceux qui les auraient sollicitées. Le public n'accepterait pas comme juges tous les collaborateurs de l'orfévre inspirateur, car s'il y en a plus d'un parmi eux qui peut travailler par lui-même, sans direction, sans inspiration, il y en a bien d'autres pour qui la direction et l'inspiration sont une nécessité, à qui le travail manquerait sans ce double auxiliaire, qui n'ont pas en un mot la ressource de l'initiative.

En terminant cette réponse, j'éprouve le besoin d'expliquer nettement la pensée qui m'a guidé quand j'ai demandé les noms que je viens d'apprendre. Ce n'est pas une pensée de dénigrement, mais une pensée de justice. Admettons avec les économistes que le capital soit du travail accumulé (et dans plus d'un cas cette définition serait inexacte) : est-ce une raison pour attribuer à celui qui dispose du capital la part de renommée qui appartient au créateur d'une œuvre admirée? Il s'agit d'estimer le travail présent, et non le travail accumulé. Un fabricant habile est amplement rémunéré par les profits qu'il recueille. S'il réussit, il s'enrichit, et la richesse est pour lui une récompense suffisante. En voyant M. Froment Meurice nommé seul dans le *Catalogue officiel de l'exposition universelle,* j'ai cité MM. Feuchères et Klagmann; je voulais séparer le mérite du capital prudemment engagé d'un mérite tout différent, celui du travail accompli avec le secours du capital. Était-ce là une intention méchante? Je ne le crois pas. N'ayant à ma disposition que des renseignemens incomplets, ignorant la généreuse franchise de M. Froment Meurice, j'ai voulu dissiper une erreur dont il répudiait les conséquences, je le sais maintenant, mais que je pouvais croire autorisée par son silence, puisque le catalogue était muet. Ce que j'ai dit en 1853 s'accorde si bien avec ce qu'il a dit lui-même au jury en 1844, 1849, 1851, que ses représentans ne peuvent mettre en doute la pensée qui a dicté mes paroles. M. Froment Meurice était un habile fabricant et ne voulait pas se donner pour autre chose. J'enregistre avec plaisir sa déclaration trois fois renouvelée, qui me justifie pleinement.

GUSTAVE PLANCHE.

V. DE MARS.

SCÈNES ET SOUVENIRS

DE

LA VIE POLITIQUE

ET MILITAIRE EN ORIENT.

I.

OMER-PACHA ET L'ARMÉE TURQUE.

I.

On connaît peu en Occident la vie aventureuse d'Omer-Pacha. Michel Lattas (c'était son nom parmi les chrétiens) est né au commencement du siècle dans le royaume d'Illyrie. Comme plusieurs de ses compatriotes, et notamment le trop fameux Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, il fut obligé, dans sa première jeunesse, de quitter son pays et de s'enfuir en Turquie pour échapper à la rigueur des lois militaires. Hâtons-nous de dire que Lattas n'était coupable qu'envers la discipline. Il fut d'abord soumis aux plus rudes épreuves, et dut même contre la misère recourir à des travaux manuels; mais il embrassa de bonne heure l'islamisme comme le seul moyen, à cette époque, de faire disparaître en Turquie les obstacles qui gênaient l'essor de son ambition, ou simplement les progrès d'une carrière qui s'annonçait alors comme bien modeste, car il est douteux que le petit officier fugitif ou le Croate devenu musulman se soit vu à cette époque, même dans ses rêves les plus audacieux, généralis-

sime de l'armée ottomane et l'objet des plus hautes distinctions de la part des souverains de l'Europe. Michel Lattas appartenait à une famille obscure, et son éducation n'avait pu être achevée; il est surtout probable que l'enseignement religieux avait laissé des traces peu profondes dans son âme. Je ne chercherai pas à le justifier, mais la facilité avec laquelle j'ai vu en 1849 les débris de l'insurrection magyare, des Croates, des Polonais, des Hongrois, abandonner la noble et antique religion de leurs pères, le signe sacré des croisades, avec lequel leurs ancêtres avaient si souvent vaincu, pour embrasser l'islamisme, a dû m'inspirer des réflexions moins sévères, sans effleurer mes croyances.

Le fameux comte de Bonneval disait : « On se casse la tête en Europe pour savoir pourquoi je me suis fait musulman. Mon Dieu, c'est uniquement pour aller en robe de chambre et en pantoufles toute la journée. » Michel Lattas, qui n'était pas né comte et qui devait se créer une position à force de travail, ne pouvait pas imiter le célèbre renégat français; il entra dans l'armée turque, eut des commencemens lents, difficiles, semés d'incidens curieux, et parvint par son propre mérite, et de grade en grade, aux plus hautes dignités de l'armée ottomane. Ses premières études dans une école militaire européenne lui furent d'une grande utilité, et le placèrent tout de suite dans une situation de supériorité réelle à l'égard de ses nouveaux coreligionnaires. Aussi le prince Schwarzenberg, ce brillant homme du monde dont les révolutions avaient fait un grand ministre en quelques mois, était-il plus spirituel que juste lorsqu'il disait en 1850 à l'auteur de ces souvenirs, en parlant d'Omer-Pacha : « Vous en faites trop de cas; c'est un Croate, et c'est tout dire; nous avons deux mille capitaines de cette force-là dans l'armée autrichienne. »

Ce fut en Syrie, où il était commandant militaire du Liban en 1842, qu'Omer-Pacha commença à se faire connaître et apprécier du gouvernement turc et de l'Europe. Il déploya dans les difficiles fonctions qui lui furent confiées une fermeté quelquefois cruelle, mais le plus souvent juste, et se rendit si populaire, que les Maronites le souhaitèrent un moment pour chef de la montagne. Lui-même dit volontiers que si la Porte l'eût fait prince du Liban, elle eût comblé les vœux des Druses comme des Maronites. Déjà il se laissait tromper par les mirages de l'ambition : on le verra plus tard sourire à l'idée d'une autre principauté; la gloire s'habitue volontiers à regarder la domination comme la seule récompense digne d'elle. Dès cette époque, l'Oriental avait chez Omer-Pacha remplacé petit à petit l'Européen. Seulement c'était un Turc discutant en allemand ou en italien avec les consuls étrangers à Beyrouth et gardant toute la

netteté de l'intelligence occidentale. D'ailleurs il réunissait déjà ce mélange de ruse et de violence qui est le trait caractéristique des Orientaux. On peut en juger par le fait suivant, que je tiens de lui-même. Il était à Deir-el-Kamar, cette citadelle naturelle du Liban, dans le palais mauresque et féodal de Betteddin, où M. de Lamartine a vu l'émir Béchir dans les derniers jours de sa splendeur. Il venait de recevoir du gouverneur général de la province l'ordre d'arrêter un des cheiks druses les plus dangereux, lorsqu'on annonça le cheik druse lui-même, qui venait lui rendre visite. Le cheik est introduit et prend place sur le divan, à côté du commandant militaire. Après les complimens d'usage, Omer-Bey (c'était alors sa qualité) est obligé de quitter le divan où il était assis et de passer dans une autre pièce. Son absence ne dure que quelques minutes, mais à son retour il est frappé du changement qu'a subi la physionomie du cheik druse; il le trouve préoccupé, sombre; un coup d'œil rapide l'a bientôt instruit de la cause de l'émotion de son hôte. Il s'aperçoit qu'il a eu l'imprudence de laisser sur la place vide, entre le cheik druse et celle qu'il occupait lui-même, l'ordre d'arrestation à moitié ouvert. Le cheik, poussé d'abord sans doute par une simple curiosité (dans le Liban, on ne se pique pas d'être discret), avait ensuite lu avec un avide empressement cette pièce, qui était pour lui d'un intérêt si grave, et n'avait pas pu cacher son émotion avant la rentrée d'Omer-Bey. Celui-ci ne se trouble pas. Tout en entretenant le cheik avec une parfaite liberté d'esprit, il fait sur place une réponse au pacha, représente le cheik druse comme un homme revenu de ses erreurs, ayant cessé d'être dangereux pour l'ordre public, et termine en annonçant au pacha que, loin de vouloir l'arrêter, il est décidé à lui offrir un emploi important. La lettre achevée, Omer-Bey la dépose sur le divan sans affectation, et prétexte l'obligation où il est de sortir de nouveau de la salle. Au bout d'un quart d'heure d'absence, il rentre et trouve le calme et la sécurité revenus sur les traits du cheik, qui avait lu avec une curiosité qu'Omer-Bey avait facilement pressentie le papier laissé sur le divan. Complétement rassuré, le cheik accepte l'hospitalité que lui offre le commandant militaire, soupe avec lui, couche sous le même toit. Le lendemain il avait sans doute oublié les incidens de la veille et s'apprêtait à monter à cheval pour retourner chez lui, quand il fut arrêté, conduit à Beyrouth et livré au pacha.

Après les affaires de Syrie, Omer, devenu pacha, fut envoyé en Albanie pour dompter l'insurrection et opérer le recrutement. Sa mission eut un plein succès malgré les difficultés qu'elle présentait, et il fut désigné pour aller faire les mêmes opérations dans le Kurdistan. Depuis lors, il fut considéré par tous les vrais musulmans, à Constantinople même, dans les plus hautes régions du pouvoir,

comme un homme ferme, habile, heureux dans les entreprises difficiles. Sa supériorité autant que son ambition devait désormais lui interdire tout repos et lui susciter des rivaux et des ennemis. Ce n'est guère que le privilége de la médiocrité patiente de s'avancer par des voies faciles et de désarmer les rivalités en évitant les luttes.

Telle était la situation d'Omer-Pacha lorsque dans le mois de juin 1848 une révolution éclata à Bucharest. Le prince Bibesco, impuissant à comprimer l'agitation, qu'on l'accusait, ainsi que son frère, d'avoir en partie suscitée, quitta les principautés sans essayer la lutte, et Soliman-Pacha, envoyé par le divan pour rétablir l'ordre en Valachie, se borna à régulariser pour ainsi dire la révolution, à l'installer et à assister plutôt encore comme spectateur bienveillant, mais inactif, que comme tuteur intelligent et ferme aux tentatives stériles et aux troubles inévitables d'un gouvernement qui n'avait pas de conditions de durée. La Porte-Ottomane, voulant réparer les fautes commises par Soliman-Pacha, mise d'ailleurs en demeure d'agir par la Russie, qui était armée par les traités, et surtout par son ascendant, du droit d'intervenir dans les principautés, résolut d'y envoyer un commissaire impérial et un nouveau chef militaire. Le commissaire impérial était Fuad-Effendi, aujourd'hui Fuad-Pacha et ministre des affaires étrangères, alors grand-référendaire du divan. Omer-Pacha commandait le corps d'occupation.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter aujourd'hui la mission de Fuad-Effendi; c'est le rôle du général appelé à le seconder qu'il s'agit surtout de faire connaître. Omer-Pacha passa le Danube à Giurgevo au mois de septembre 1848, non loin du village d'Oltenitza, et tout près de l'île de Ramadan, dont les noms ont été rendus célèbres par les armes turques en 1853 et 1854. Il se trouvait sur un grand théâtre, mais il ne jouait pas encore le premier rôle. Revêtu de pouvoirs considérables, représentant la personne du sultan, envoyé pour organiser le gouvernement des deux principautés, doué de qualités brillantes, Fuad-Effendi offrait pour la première fois aux yeux étonnés des Moldo-Valaques un diplomate musulman, jeune encore, d'une physionomie agréable, d'un esprit charmant, récemment chargé de missions importantes auprès de trois reines. Nul ne pouvait parmi eux soupçonner ce qui se cachait d'étude sous l'apparent abandon de Fuad-Effendi parlant de la grandeur de l'Angleterre et de l'éloquence de ses hommes d'état, des merveilles de l'Alhambra et des beautés du Tage. La poitrine couverte d'ordres de chevalerie qui ornaient pour la première fois l'uniforme d'un musulman, Fuad-Effendi devait absorber presque toute l'attention et presque tout l'intérêt dans les capitales de la Valachie et de la Moldavie. Les diplomates et les généraux russes n'étaient pas hommes

à lutter avec Fuad-Effendi pour les qualités extérieures, et devaient vaincre par d'autres armes. Quant à Omer-Pacha, il semblait attendre patiemment son heure, celle des combats, qui devait lui donner l'importance à laquelle il aspirait. Il sentait déjà sa valeur, et tout en s'effaçant devant le commissaire ottoman, il commençait à se faire remarquer : de son séjour en Valachie date sans doute la grandeur exceptionnelle à laquelle il est parvenu dans son pays d'adoption.

Comme tout Ottoman, Omer-Pacha prévoyait depuis longtemps la possibilité et même la nécessité d'une guerre entre la Turquie et la Russie, et il était heureux d'une circonstance qui lui permettait d'étudier de près les Russes avant de les combattre, de mettre les soldats turcs en contact avec les soldats russes, et de leur inspirer peu à peu la confiance sans laquelle une armée ne peut espérer de vaincre. L'armée russe, à vrai dire, celle qui occupait les principautés sous les ordres de l'aide-de-camp général Lüders, ne gagnait pas à être mise en présence des Turcs, si l'on en exceptait la cavalerie et peut-être le matériel de l'artillerie. La nourriture saine et abondante distribuée aux Ottomans, comparée aux détestables alimens qui font l'ordinaire du soldat russe, donnait à penser à ce dernier, qui faisait volontiers taire quelquefois l'amour-propre national au profit de son estomac. La comparaison qu'Omer-Pacha fit à cette époque entre ses troupes et les soldats russes lui inspira dès lors de la confiance et de grands projets. Après plusieurs mois de manœuvres et d'exercices à feu dans lesquels les Turcs montrèrent une grande promptitude et une rare précision, une occasion s'offrit au commandant en chef de les faire admirer à ses amis et à ses ennemis, et il la mit à profit. Le 1er septembre 1849, il invita toutes les autorités et les principaux habitans de la ville de Bucharest à assister à la cérémonie du licenciement des soldats qui avaient terminé leur temps de service. L'armée ottomane était sous les armes dans la vaste plaine de Banneassa, près de la chaussée qui fait le prolongement de la promenade publique appelée Jardin de Kisselef. Sur cette plaine s'élevaient les tentes vertes des Turcs surmontées du croissant, et teintes des derniers rayons du soleil. Là Omer-Pacha déploya et fit manœuvrer ses bataillons et sa cavalerie. Il était monté sur un superbe cheval arabe dont il contenait avec aisance la fougueuse ardeur. Près de lui était l'hospodar Stirbey, fort embarrassé de l'honneur qu'on lui faisait de passer en revue les troupes turques, allant du commissaire ottoman, Fuad-Effendi, au commissaire russe, le général Du Hamel, s'étudiant à ne montrer de préférence ni à l'un ni à l'autre. Autour d'eux se groupaient les pachas turcs à la tournure lourde, mais au visage résolu, et les généraux russes, la tête surmontée du casque prussien, le corps emprisonné dans l'uniforme, exprimant tout haut

leur admiration, raillant tout bas chez les Turcs ce qu'ils appelaient les prétentions à la tenue européenne, mais visiblement étonnés des progrès de l'armée ottomane. Parmi les généraux russes, il y en avait que le commandant turc devait plus tard rencontrer et battre plus d'une fois. Des rafraîchissemens avaient été servis sous une vaste tente, et Omer-Pacha y fit les honneurs de son camp aux dames qui avaient été invitées, et dont quelques-unes étaient d'une rare beauté, avec une aisance et une rondeur toute militaires, si ce n'est avec grâce. La revue fut fort belle, un temps admirable la favorisait, et une éclipse de lune, qui fut visible au commencement de la soirée, et qui donnait à cette planète la forme d'un croissant, fut accueillie par les Turcs comme un bon augure. Les troupes licenciées ne devaient pas regagner immédiatement leurs foyers, elles devaient rester encore sous les drapeaux; mais ce temps devait compter pour les réserves. Le général en chef avait jugé à propos de faire lire le firman de licenciement avec solennité, et de désigner ainsi publiquement les bataillons appelés à rentrer dans leurs foyers, afin de calmer l'impatience de ses troupes et de tromper pour quelque temps l'ardent désir qu'elles avaient de retourner en Turquie (1).

Si la conduite du général en chef comme militaire et administrateur avait révélé des qualités estimables, ses débuts comme homme politique ne furent pas heureux, et il ne se fit pas toujours remarquer par la modération et l'esprit de suite dans les actions. Contrairement aux vœux secrets de son gouvernement, qui désirait le triomphe de l'insurrection magyare, alors menaçante pour la cour de Vienne, puisque celle-ci fut obligée de recourir à l'intervention armée de la Russie, contrairement au moins à l'attitude de parfaite neutralité qui était imposée à l'armée ottomane par les ordres du divan et par les intérêts de la Porte (qui avait déclaré qu'en faisant occuper la Moldo-Valachie, elle n'avait voulu que sauvegarder son propre territoire), Omer-Pacha, lorsque l'aide-de-camp général Lüders franchit pour la première fois les Carpathes avec son corps d'armée pour pénétrer en Transylvanie, fit connaître aussi son désir d'imiter les Russes, afin de contribuer à la réduction des rebelles. L'inaction lui pesait. Il fallut la haute raison et l'éloquence persuasive de Fuad-Effendi pour le contenir et le convaincre de son erreur. Quelque temps après, il passa d'un extrême à l'autre et se montra hostile aux Autrichiens, qui n'avaient pas su ou n'avaient pas voulu ménager sa vanité. Voici

(1) La nostalgie poussait quelquefois les soldats turcs à des actions désespérées. Il y avait peu de jours qu'un certain nombre d'entre eux, en garnison à Craïova, dans la Petite-Valachie, avaient formé le complot de mettre le feu à la ville, et de profiter du désordre pour piller et s'enfuir. Ce complot avait été découvert, et Omer-Pacha en avait fait périr les chefs sous le bâton.

dans quelles circonstances. Au mois de février 1849, le général autrichien Puchner fut complétement battu aux environs d'Hermanstadt par Bem, qui avait réussi à le séparer des Russes commandés par le colonel Skariatin. Poussé l'épée dans les reins, il fut contraint de chercher un refuge sur le territoire de la Valachie, que sa neutralité aurait cependant dû faire respecter. Puchner et Skariatin furent tous deux récompensés, l'un pour n'avoir pas désespéré de l'Autriche dans les mauvais jours, l'autre parce que la Russie ne pouvait pas admettre que ses troupes eussent été battues par les insurgés magyares. De tout temps, dans la guerre comme dans la diplomatie, on a vu des défaites récompensées comme des succès. Les soldats de Puchner entrèrent ou plutôt se précipitèrent en désordre dans le défilé de la Tour-Rouge, et, n'étant plus contenus par leurs officiers, se livrèrent, dans les villages qu'ils traversèrent ou qu'ils occupèrent, à tous les excès, à toutes les violences d'une soldatesque indisciplinée. On allégua pour les excuser le complet dénûment dans lequel ils se trouvaient, et le gouvernement valaque, de concert avec les autorités ottomanes et russes, déploya une grande activité pour venir à leur secours. Le gouvernement autrichien reconnut ces services par des récompenses honorifiques dont il avait été jusque-là fort avare, mais qui, à partir de cette époque, furent décernées avec assez de prodigalité, surtout dans l'armée russe et l'administration valaque. Fuad-Effendi reçut la couronne de fer de première classe, ainsi que le général Du Hamel. Constantin Cantacuzène, qui était caïmacan de la principauté, eut la croix de commandeur de Saint-Léopold, et le consul-général de Russie, M. de Kotzebue, qui, fidèle au génie paternel, avait joué la comédie sur le théâtre de Bucharest au profit des soldats de Puchner et des vaincus de Bem, eut la couronne de fer de seconde classe. Omer-Pacha fut seul oublié, et il n'eut pas le bon goût ou la dignité de se taire; il fit entendre des plaintes amères et saisit bientôt l'occasion de se venger.

Lorsque l'insurrection magyare fut vaincue, bien plus par la discorde et l'esprit injustement exclusif des Hongrois que par les armes russes, les chefs de cette insurrection se retirèrent sur le territoire valaque et ottoman par toutes les issues que gardaient les officiers du corps d'armée d'Omer-Pacha, et furent reçus par son ordre avec des honneurs qui irritèrent les Russes comme les Autrichiens, qui firent prévoir aussi les longues discussions que devait soulever un peu plus tard l'affaire des réfugiés. Omer-Pacha ne s'en tint pas là. Une foule de réfugiés obscurs, et qui n'étaient réclamés ni par l'Autriche ni par la Russie, — Hongrois, Allemands, Polonais, — affluaient à Bucharest et apostasiaient publiquement dans le palais occupé par Omer-Pacha, devenu la principale autorité ottomane en

Moldo-Valachie après le départ de Fuad-Effendi pour Saint-Pétersbourg. Chaque nouveau converti recevait trois ducats au moment où il était coiffé du fez et la promesse d'une somme égale par mois. Du reste la somme donnée à chaque nouvelle recrue variait suivant l'importance de l'individu. Voici à peu près le dialogue qui s'établissait entre le muchir de Roumélie et les nouveaux soldats qu'il recrutait pour la Porte : « Vous voulez devenir Turc? — Oui, excellence. — C'est bien, vous n'êtes pas pour cela obligé de changer de religion. — Je ne le savais pas, j'en remercie votre excellence. — Mais vous savez qu'il faut en Turquie une obéissance passive, et qu'il n'y a là d'autre loi que le sabre. Demain vous serez dirigé sur Routschouck. » Les nouveaux Turcs n'étaient pas obligés de passer par les épreuves qui étaient exigées jadis, et qu'Omer-Pacha connaissait par expérience; mais, bons ou mauvais, ils devenaient musulmans. C'était là un scandale profondément attristant, et qui surtout blessait le consul d'Autriche, bien qu'il n'osât pas réclamer, tant la cause de l'insurrection était populaire parmi les milliers de sujets autrichiens qui habitent Bucharest, et tant elle inspirait de sympathie même à la noblesse valaque, que le naufrage des institutions hongroises alarmait pour le sort des institutions de son pays.

..... Jam proximus ardet
Ucalegon...

D'ailleurs à cette époque l'Autriche, dans les principautés, était tombée dans un entier discrédit et n'exerçait aucune influence. Ses agens se bornaient depuis longtemps à marcher avec une parfaite discipline dans la voie tracée par ceux de la Russie; ce fut donc l'agent de France qui, par un sentiment de convenance, fit auprès d'Omer-Pacha une démarche toute personnelle, et obtint du général ottoman l'atténuation du scandale, bien que celui-ci continuât de maintenir son droit d'agir comme il le faisait. Bien plus, Omer-Pacha parlait hautement et en toute occasion des nombreuses apostasies qui se déclaraient dans les rangs les plus élevés de l'émigration hongroise, et enregistrait avec plaisir les noms des généraux et des nobles qui se faisaient musulmans. Renégat lui-même, il n'était pas fâché, bien que sa conscience le troublât peu, d'avoir des imitateurs du nom et du rang de ceux qui augmentaient le nombre des sectateurs du prophète.

Ce fut à cette époque qu'Omer-Pacha présenta dans les salons de Bucharest, comme sa femme, une jeune Allemande dont l'histoire est à la fois bien simple et bien singulière. Elle était de Cronstadt en Transylvanie, et, comme un grand nombre de ses compatriotes, elle était venue chercher à Bucharest un peu d'aisance par le travail.

Bucharest et Yassy sont la Californie de la Transylvanie et de la Bukovine, et le luxe de ces deux grandes villes a enrichi plus d'un pauvre enfant des frontières de l'Autriche. Omer-Pacha avait alors, — novembre 1849, — une petite fille de cinq ou six ans qui était pleine de vivacité et d'intelligence. Ses femmes étaient mortes, ou il les avait renvoyées, et ses coreligionnaires ne manquaient pas de dire qu'il en changeait trop souvent, même pour un Turc. Il voulut faire apprendre le piano à sa fille, et on lui indiqua la jeune Saxonne, qui fut bientôt après installée dans son palais. Elle-même était très timide et sortait à peine de l'enfance. Elle avait le teint très blanc, les cheveux d'un blond très clair, du reste ni beauté ni expression. Il paraît qu'elle avait du talent comme musicienne; elle plut à Omer-Pacha, et l'institutrice de la petite Éminé devint bientôt sa belle-mère. Elle parut dès lors dans le monde avec les plus riches toilettes et sans voile; son mari la traitait comme une Européenne et avec les plus grands égards. Omer-Pacha est très sensible aux charmes de la musique et de la conversation; il aime l'esprit et a sur le rôle des femmes dans le monde et dans leur intérieur des idées fort justes; mais on dit que la pratique ne s'accorde pas toujours chez lui avec la théorie. Lors de son dernier séjour en Valachie, où elle avait de nouveau accompagné son mari, Mme Omer-Pacha, devenue tout à fait *khanoum*, ne sortait plus qu'avec le voile, précédée d'affreux eunuques noirs; on l'appelait, en lui parlant ou en parlant d'elle à Omer-Pacha, en français ou en allemand, *madame la maréchale*. Omer-Pacha, qui a l'esprit de famille à un haut degré, combla les parens de sa femme. La mère, apprenant la fortune de sa fille, était venue de Cronstadt à Bucharest, sans être annoncée et sans avoir prévenu de son arrivée; elle monte, vêtue comme les paysannes saxonnes et chaussée de grosses bottes, dans l'appartement de son gendre. On allait se mettre à table. Omer-Pacha la reçoit comme sa mère, aide sa femme à la débarrasser de ses bottes, fait apporter un bassin pour lui laver les pieds, et lui prodigue les démonstrations respectueuses d'un fils musulman.

Cependant Omer-Pacha, qui avait été nommé muchir de l'armée de Roumélie, c'est-à-dire commandant des forces ottomanes dans la Turquie d'Europe, et que ne contenait plus l'esprit prévoyant et conciliateur de Fuad-Effendi, se laissait aller de nouveau à sa nature impétueuse et à son antipathie contre les Russes et leurs partisans, bien qu'il se parât volontiers néanmoins du grand-cordon de Sainte-Anne, qu'il avait reçu, ainsi que Fuad-Effendi, après le rétablissement de l'ordre légal en Valachie. Il tenait un langage imprudent, mais qui témoignait de la confiance qu'il avait en lui-même et de son désir d'effacer les humiliations de la Turquie. Il ne par-

lait plus de la guerre comme d'une dure nécessité à laquelle la Turquie pouvait être contrainte pour le maintien d'un droit sacré (il s'agissait toujours de la question des réfugiés) ou la défense de son honneur, mais presque comme d'un événement heureux dont il fallait saisir l'opportunité, et qui devait affranchir l'empire ottoman d'une influence étrangère qui avait trop longtemps pesé sur lui. C'était le sujet favori des conversations d'Omer-Pacha, qui aimait à faire le dénombrement des forces dont la Porte pouvait disposer. Il comptait sur soixante-douze officiers supérieurs nouvellement acquis à l'islamisme, six mille soldats réfugiés, huit grands bâtimens à vapeur, quinze petits, quarante bâtimens à voile, cent vingt mille hommes de troupes régulières en Europe, quarante mille en Asie et autant de troupes irrégulières. Puis, parlant de la Russie, il disait : « Ses forces ne sont pas aussi formidables qu'on se l'imagine; elle ne peut pas mettre plus de trois cent mille hommes sous les armes pour marcher contre nous, et nous pouvons en mettre deux cent cinquante mille sur pied, en comptant notre réserve. Nous avons d'ailleurs pour nous l'avantage du terrain. » Il ajoutait : « Mon plan, pour le cas où la guerre éclaterait, est fait, il a été communiqué à la Porte. Nous repasserions le Danube, parce qu'une province occupée par l'ennemi est une province prise; mais les Russes seront bien vite obligés d'évacuer la Bulgarie, et nous pourrons alors reparaître dans les principautés. Les soldats turcs sont pleins d'ardeur, et il ne faut rien moins que la discipline la plus sévère pour les empêcher de se jeter sur les Russes. La population de Constantinople, qui donne l'impulsion à la Roumélie comme à l'Asie-Mineure, s'est prononcée pour la guerre, elle est prête à aider le gouvernement de ses bras et de sa bourse. Les officiers instruits, élevés en Europe, manquent beaucoup moins qu'on ne le croit; d'ailleurs le corps des officiers russes est très faible. Le général Lüders, sous prétexte de ne pas savoir assez bien l'allemand, qu'il parle comme moi, a toujours refusé la conversation sur la guerre de Transylvanie. Nous n'avons rien à craindre des populations chrétiennes de la Roumélie. Les Serbes seuls sont agités, mais ils ne se lèveront pas. La guerre de Hongrie, dont les Russes sont si vains, n'est pas si honorable pour eux. La trahison de Gœrgey a fait leur victoire. Dès le mois d'avril, il était, par l'intermédiaire du comte Zichy, en relations avec le maréchal Paskievitch. »

A travers quelques exagérations, on conviendra qu'il y a dans ce fidèle résumé des sentimens d'Omer-Pacha des idées justes et quelques vues prophétiques à force de perspicacité. Bien souvent par malheur la passion et les préjugés aveuglaient le muchir de Roumélie. Ainsi il comptait surtout dans ses plans sur l'alliance active de la

Grande-Bretagne, il ne demandait et n'espérait même que la neutralité de la France. Il la croyait disposée à l'alliance russe et ne rendait pas justice à sa puissance militaire. A l'époque dont je parle, il est vrai, c'est-à-dire au sortir de l'affaire des réfugiés, dans les premiers mois de 1850, l'Angleterre jouait un rôle prépondérant en Orient. Plus tard Omer-Pacha prit de nous une tout autre idée, quand il vit l'armée française réunie à Varna et qu'il assista à la revue passée par le maréchal Saint-Arnaud, surtout quand il apprit la victoire de l'Alma et les sanglans triomphes d'Inkerman. Que doit-il dire après la prise de Sébastopol, maintenant qu'il voit la France, semblable à l'aigle de Shakspeare,

Towering in her pride of place!

La conduite d'Omer-Pacha répondait à ses discours. Il commettait des actes arbitraires, tels que les pachas s'en permettent quelquefois dans les provinces les plus reculées de l'empire. Ainsi, ses gens s'étant querellés au marché avec des Valaques, il avait fait arrêter ces derniers et les avait fait bâtonner devant son palais, sans autre forme de procès, et sans donner le moindre avis à l'autorité locale. Au théâtre, il faisait faire la police par ses soldats au bas de l'escalier par lequel il arrivait à sa loge, et cette police se faisait assez brutalement (1). Comme gouverneur militaire de Bucharest, il croyait pouvoir infliger lui-même des punitions et faire acte de souveraineté sans ménager l'autorité de l'hospodar, tandis que les Russes, plus ha-

(1) C'est surtout depuis qu'Omer-Pacha réunissait, par le départ de Fuad-Effendi pour Saint-Pétersbourg, les fonctions de gouverneur militaire à celles de commissaire impérial, qu'il se laissait aller à ces regrettables mouvemens de passion. Un soir il assistait avec sa femme, encore vêtue à l'européenne, à un concert où l'élite de la société de Bucharest s'était donné rendez-vous. A la fin du concert, l'aga de la ville, préfet de police, fit d'abord avancer la voiture d'Omer-Pacha comme celle du principal personnage présent à la soirée. On doit le dire, les préfets de police valaques déploient dans ces circonstances-là beaucoup plus de zèle et d'autorité que de dignité. Le public s'en trouve bien et eux aussi sans doute, mais pour cette fois M. Alexandre Plagino (c'était le nom de l'aga) fut bien mal récompensé des peines qu'il s'était données. Omer-Pacha ne se hâtait pas et descendait majestueusement les escaliers, donnant le bras à sa femme, pendant que d'autres personnes attendaient en bas avec impatience. Parmi elles se trouvait le consul-général de Russie, qui témoigna son mécontentement à l'aga. Celui-ci, ne voyant pas venir Omer-Pacha, donna l'ordre au cocher du muchir de faire place à celui de M. de Kotzebue; mais à peine celui-ci est-il parti, que le muchir de Roumélie paraît et ne trouve pas sa voiture, qu'il dut attendre plus d'un quart d'heure, parce que, le passage étant très étroit, le cocher avait été obligé de faire un long détour pour venir reprendre la file. Omer-Pacha entra alors dans un véritable accès de fureur, traita l'aga, qui était un des gendres de l'hospodar, de coquin (*spitzbube*) et leva même la canne sur lui. Ce qui avait exaspéré Omer-Pacha, mais ce qui ne justifiait pas sa violence, c'était l'obséquiosité des autorités valaques pour les Russes dans toutes les occasions.

biles, se servaient du chef du pays pour faire tout ce qu'ils voulaient, mais sans éclat. Un autre procédé du muchir ajouta aux déboires du prince de Valachie. Le sultan, sur la proposition de Fuad-Effendi, avait accordé des décorations à quelques boyards; Omer-Pacha les remit lui-même, tandis que le général Du Hamel et le général Lüders s'étaient adressés au prince pour la remise de celles qui avaient été conférées par l'empereur de Russie. Il est vrai que parmi les boyards, objet des faveurs du sultan, il y avait trois fils de feu l'hospodar Grégoire Ghika, qui avaient déclaré qu'ils ne recevraient jamais les décorations du prince Stirbey, qui leur avait baisé la main pendant le règne de leur père.

Dans toutes ces occasions, c'était à l'agent de France que le prince de Valachie avait recours, soit pour se soulager en versant ses plaintes dans une oreille bienveillante, soit pour obtenir, par l'influence de son impartialité reconnue et des bonnes relations qui existaient entre Omer-Pacha et lui, que la fougue de ce dernier fût légèrement tempérée. Ce caractère, longtemps contenu par une position secondaire, prenait en effet largement sa revanche (1). Omer-Pacha ne cachait plus son désir de voir la guerre déclarée entre la Turquie et la Russie. Employé par son gouvernement dans toutes les occurrences sérieuses et difficiles, vainqueur des Druses, des Albanais et des Kurdes, considéré comme le premier homme de guerre de l'empire, il avait de lui-même une haute opinion, et souhaitait vivement une occasion de se mesurer avec des adversaires européens. Il parlait des généraux Haynau, Lüders, Rudiger, Jellachich, du maréchal Paskievitch lui-même, comme s'il avait parlé d'égaux avec lesquels il lui tardait de se rencontrer sur un champ de bataille. Cette confiance ne déplaisait pas; mais on eût voulu la voir s'exprimer avec moins d'assurance. Notre excessif respect des convenances nous rend insupportable le naïf aveu de la supériorité, plus modeste cependant quelquefois qu'une modestie affectée. Les événemens de 1853 et 1854 ont donné en partie raison à Omer-Pacha, et, de l'avis de tous les juges impartiaux, il s'est montré supérieur à ses adversaires.

Parmi les généraux russes qui se trouvaient alors à Bucharest, il y en avait qui venaient de jouer un rôle dans la campagne de Transylvanie, ou qui devaient plus tard se mesurer avec les Turcs ou

(1) Homme d'impressions, le muchir tenait souvent un langage aussi variable que ses impressions mêmes; c'est ainsi qu'à une époque où il avait espéré être ministre de la guerre, son désappointement, en apprenant la nomination d'un concurrent, lui arracha les discours les plus amers contre la Porte et les plus imprudens, puisqu'il dévoilait, avec l'autorité d'un homme du métier, les côtés faibles de la Turquie comme puissance militaire.

leurs alliés sur les bords du Danube ou en Crimée. Les généraux Lüders, Dannenberg et Niépokoëtchinski étaient ceux qui commandaient le plus l'attention, soit par leur rang, soit par leurs qualités et leur caractère. Le général Lüders, commandant du cinquième corps qui avait opéré en Transylvanie, serré comme un jeune homme dans son uniforme, aussi empressé dans un salon auprès des femmes qu'audacieux devant l'ennemi, payait partout de sa personne, le compliment à la bouche ou le pistolet au poing, sans être arrêté par son âge ou par son rang; ses manières étaient simples, son langage dépouillé de toute affectation et de toute emphase. Il venait de remporter de grands succès en Transylvanie; ses flatteurs l'appelaient le *libérateur de la Transylvanie*, et lui donnaient le surnom de *Zakarpatsky*, qui n'a été consacré ni par un ukase ni par l'histoire. Il racontait lui-même la campagne qu'il venait de faire avec une modestie qui rehaussait son mérite, qu'il ne croyait dû qu'au bonheur; mais ce bonheur avait été égalé par son activité. La calme franchise de son langage étonnait beaucoup ceux qui croyaient que les Russes tiennent leurs pensées prisonnières, et qui ne savent pas que la plus grande liberté anime et relève souvent leurs conversations. D'ailleurs, à l'époque dont nous parlons, les Russes se croyaient parvenus à un tel degré de supériorité, qu'ils ne pensaient plus avoir à garder d'autres ménagemens que ceux commandés par la politesse ou le respect des convenances. Parlant de la Transylvanie et de la campagne qu'il y avait faite, le général Lüders disait : « Il règne entre les Autrichiens et les Hongrois une haine profonde, et ces derniers sont également détestés par toutes les races qui couvrent le territoire de la Hongrie, Saxons, Serbes, Croates, Valaques. Ceux-ci surtout sont à l'état de parias, et forment en Transylvanie la population la plus malheureuse; ce sont eux qui ont, dès le commencement de l'insurrection, soutenu l'armée autrichienne, et les Russes ont eu beaucoup à se louer de leur concours pour les approvisionnemens. Dès le principe, leur union avec les Hongrois aurait probablement donné une autre tournure à l'insurrection. Sans les provisions que j'ai trouvées dans les principautés et sans Yanco, le chef des Valaques de Transylvanie, je n'aurais pu réussir. Aussi, parmi les correspondances que j'ai interceptées, ai-je trouvé des lettres de Kossuth à Yanco, dans lesquelles il disait que les Hongrois se repentaient d'avoir méconnu les droits de leurs frères valaques, et qu'en cas de succès ceux-ci pourraient compter sur toutes les concessions qu'ils demanderaient. Les Valaques, ajoutait le général Lüders, sont très dignes d'intérêt, et j'ai adressé en leur faveur un mémoire à l'empereur, qui m'a répondu qu'il ne pouvait pas intervenir en pareille matière, mais qu'il avait transmis le mémoire à la cour de Vienne.

L'Autriche sera obligée de donner aux Valaques des droits égaux à ceux des autres nationalités; mais ils sont dans un abaissement complet. »

Le général Lüders n'était pas le seul à s'exprimer avec cette franchise : un autre général russe trouvait que la facilité avec laquelle l'armée d'intervention avait vaincu diminuait infiniment l'importance du triomphe. Le général Dannenberg était un homme d'une grande instruction, d'une conversation pleine d'attrait, et du commerce le plus agréable et le plus doux. Son langage, avec les formes les plus réservées, était dans le fond d'une hardiesse qui se plaisait à aborder les questions de philosophie ou de religion les plus délicates. Il n'occupait pas à cette époque le rang dû à ses services et à son mérite, et il passait pour avoir encouru la disgrâce de l'empereur Nicolas; mais rien dans son langage ou dans son attitude ne sentait l'aigreur, et son mécontentement ne se devinait qu'à une tristesse douce et à la fine ironie qui était un des attraits de sa conversation. Quant au général Niépokoëtchinski, il était entré comme capitaine en 1848 en Valachie; ses talens comme officier d'état-major lui avaient valu un rapide avancement, et il avait été fait général à la mort de Skariatin, tué près de Cronstadt.

A cette date, Fuad-Effendi était parti pour Constantinople, où il allait remplir les fonctions de conseiller du grand-vizir, qui équivalent à celles de ministre de l'intérieur; il quitta les principautés après avoir grandi en influence, mais avec une santé profondément altérée. Fuad-Effendi avait perdu ce charme qui attirait et commandait la confiance, et qui avait disparu avec les espérances qu'il avait fait naître et les honneurs dont il avait été comblé. Il fut remplacé par Achmet-Vefyck-Effendi, l'un des hommes les plus distingués et l'un des esprits les plus fermes que nous ayons rencontrés. Le muchir de Roumélie quitta la Valachie peu de temps après Fuad-Effendi pour se rendre à Constantinople, où il était appelé et où on devait lui confier le commandement de l'armée destinée à opérer en Bulgarie et en Bosnie. La situation de ces deux provinces appelait la plus sérieuse attention de la Porte-Ottomane. Avant de suivre Omer-Pacha sur un nouveau théâtre, nous devons reprendre les choses de plus haut.

II.

La Bulgarie a été un royaume indépendant avant de tomber sous la domination ottomane, et malgré la division en pachaliks, au moyen de laquelle la Porte facilitait l'administration en même temps qu'elle brisait l'unité des pays conquis, cette province a conservé une homogénéité qui tend chaque jour à se fortifier et à se déve-

lopper. Le gouvernement russe s'en est toujours beaucoup occupé; depuis 1806 surtout, il avait fait à plusieurs reprises lever la carte du Danube, et à partir de 1840, dix-huit officiers russes parcoururent pendant plus de quinze mois la Bulgarie pour étudier les trois routes de Toulcha à Varna, de Routschouk à Andrinople par Janboli, et de Widdin à Philippopoli, au point de vue de la marche de trois corps d'armée, l'un de trente mille hommes, le second de soixante mille hommes, et le troisième de la même force que le premier, envahissant en même temps ce territoire. Toutes les étapes avaient été soigneusement déterminées; les noms des villages, les ressources que les armées pouvaient trouver sur leur passage, tout avait été relevé avec une rare exactitude (1). Les émissaires russes faisaient en même temps une propagande active. Tant que l'Autriche maintint en Orient une politique contraire à celle de la Russie, une initiative qui était un puissant obstacle aux projets des tsars, ou plutôt un antagonisme de rivalité en ce qui touchait les provinces de la Turquie d'Europe, le sourd travail de la Russie n'eut que des résultats partiels et n'amena que des insurrections locales facilement réprimées, ce qui ne donnait malheureusement pas à la Porte une inquiétude assez grande pour lui faire ouvrir les yeux; mais depuis les événemens de 1848, l'Autriche, justement alarmée de sa situation intérieure, avait dû subir souvent, sans les approuver peut-être, les vues et les passions de sa trop puissante amie. L'Autriche avait cessé d'être pour la Porte un appui, et pour la Russie un obstacle en Bulgarie et en Bosnie.

La question des réfugiés, cette suite malheureuse de l'insurrection de Hongrie, avait apporté de nouveaux changemens et beaucoup d'aigreur dans les rapports du cabinet de Vienne avec le gouvernement ottoman. On eût dit que l'Autriche cherchait tous les moyens de nuire à la Turquie, et le mal que cette puissance peut faire à l'empire ottoman est considérable. D'ordinaire, par exemple, dans cet empire les populations catholiques ont été plus fidèles, plus soumises au sultan que les chrétiens des rites non unis, et cela s'explique bien aisément. Les catholiques rayas n'ont pas, comme les chrétiens grecs, hors des frontières de la Turquie, un chef spirituel disposant d'un pouvoir immense et attirant sans cesse leurs regards : le pape ne règne que sur les cœurs et les consciences, il ne

(1) Les lettres écrites par les officiers russes en mission étaient adressées au colonel de Grammont, qui prétendait appartenir à une ancienne famille de gentilshommes français, ancien aide-de-camp du général comte Kisselef, et qui resta en la même qualité auprès des hospodars de Valachie jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1851. M. de Grammont, après avoir reçu les lettres et en avoir pris connaissance, les faisait passer à Saint-Pétersbourg.

demande aucune allégeance temporelle. La religion catholique prêche partout le respect et la soumission au souverain, qu'il soit catholique, séparé de l'église romaine, ou musulman. C'est aussi le rôle qu'a toujours rempli la France. Elle est la protectrice des populations et des intérêts catholiques, qu'un glorieux passé a mis sous son patronage, mais elle les protége pour ainsi dire par la Porte et pour la Porte. C'est là le principe qui a dirigé la diplomatie française en Syrie, et c'est à notre influence que le Liban doit sa pacification. L'Autriche, à l'époque où elle était la rivale autant que l'amie de la Russie, s'était également bornée à maintenir son influence parmi les populations catholiques de la Turquie d'Europe, comme moyen de balancer l'influence russe, qu'elle n'osait attaquer de front, sur les populations grecques, et probablement aussi pour se préparer un lot à sa convenance quand les événemens viendraient mettre à la disposition des plus forts l'héritage de Mahomet II et de Soliman le Magnifique, héritage que la politique du cabinet de Vienne a toujours considéré comme devant passer, dans un avenir plus ou moins éloigné, aux mains des grandes cours européennes. Cependant après l'affaire des réfugiés l'Autriche chercha ou contribua à agiter les populations catholiques, comme en Bulgarie, ou à les protéger contre la Porte, comme en Bosnie, et par là elle unit son influence à celle de la Russie, avec ou sans préméditation, mais au grand détriment de la Turquie. Ainsi à Routschouk le consul d'Autriche fréquentait beaucoup les Bulgares schismatiques, assistait à leurs noces, à leurs réunions, hissait son pavillon et se rendait à l'église en uniforme à chaque fête bulgare. L'évêque venait au-devant de lui accompagné de son clergé. Tout ceci se passait en 1850; un consul de Russie n'aurait pas agi autrement.

Ces faits préoccupaient justement la Porte. Si en effet l'influence catholique de l'Autriche venait à s'unir à celle que la Russie possède sur les chrétiens grecs, les dangers pour la Porte en seraient augmentés, car c'est surtout au sein des populations chrétiennes que se trouve le secret de la faiblesse de l'empire ottoman et que gît l'incertitude de son avenir. La Porte n'avait devant elle, avant son alliance avec la France et l'Angleterre, que des routes semées de difficultés qui n'ont pas encore entièrement disparu. Il n'est pas douteux que l'esprit musulman s'affaiblit en Turquie, surtout dans les hautes régions, et que l'esprit de tolérance a fait de grands progrès, avec ou sans le consentement de la Porte. Si, émue des conséquences de l'affaiblissement de l'esprit musulman, la Porte veut revenir sur ses pas, abandonner le système de douceur et de tolérance politique dans lequel elle est entrée à l'égard des populations chrétiennes, ou seulement même s'opposer au développement désormais irrésistible

de ces populations, des luttes et l'effusion du sang attristeront les nations chrétiennes; les soulèvemens pourront être réprimés, mais pour recommencer, et quand la lutte aura duré assez pour avoir du retentissement en Europe, l'humanité blessée, la politique, l'opinion publique, forceront les gouvernemens à intervenir, et la Porte devra remettre le glaive dans le fourreau, ainsi que cela s'est vu lors de la campagne contre le Montenegro. Chaque fois que, contrainte par la pression européenne, la Porte a été amenée à des concessions envers les chrétiens sujets du sultan, elle a perdu une portion de sa force intérieure. Si au contraire, ce qui ne paraît plus douteux maintenant, le divan continue à marcher dans la voie très louable et très prudente où il est entré, les populations chrétiennes s'avanceront d'un pas encore plus rapide vers un développement de race, de religion, d'industrie, de richesse, et, il ne faut pas se le dissimuler, cette issue n'est pas non plus sans danger pour la Porte-Ottomane. Certainement la race turque a de son côté de notables avantages : les Turcs sont habiles à la guerre, ils sont unis sous un drapeau qui a eu des jours glorieux et dont de nouveaux triomphes ont rajeuni l'éclat. Les chrétiens sont pour la plupart peu habitués sinon au maniement des armes, du moins à la discipline. La race turque a une longue habitude du gouvernement et en quelque sorte la tradition de l'autorité; elle connaît l'art, familier aux races que la conquête a placées au-dessus de plusieurs races vaincues ou enchaînées dans leur orbite, de maintenir une population par une autre, de balancer un culte par un autre. Quoi qu'il en soit, on doit espérer qu'un gouvernement juste, une administration ferme, une autorité paternelle, pourront guérir bien des plaies, effacer bien des rancunes, adoucir bien des ressentimens. Des populations satisfaites seront moins aisément remuées par des conspirateurs ou des fanatiques. Une autre autre chance de paix et de tranquillité, c'est l'absence en Turquie, et on peut le dire en Orient, du sentiment et des passions révolutionnaires; nulle aspiration à une fausse et impraticable égalité, nul désir de conquérir un droit abstrait et philosophique n'agitent et ne troublent ces natures simples et ces intelligences droites. Les populations de la Turquie veulent un bien-être modéré; elles ont des intérêts de race, des passions religieuses, et ne demandent qu'à ne plus gémir sous l'oppression et à pratiquer librement leur culte.

Néanmoins ceux qui connaissent bien les populations chrétiennes de l'empire ottoman (et nous entendons parler surtout de celles du rite grec) savent qu'elles gardent profondément gravé dans leurs cœurs le souvenir de l'humiliation que leur culte a subie pendant les rigueurs du despotisme musulman, dont la mémoire se transmet de

générations en générations. Même sans l'influence étrangère, la Porte a déjà une partie assez difficile à jouer; mais les difficultés augmentent et prennent des proportions redoutables quand elle rencontre à chaque pas l'action de la Russie et celle de l'Autriche unies contre elle, et c'est ce qui avait lieu en 1850, au moment même où Omer-Pacha était à Bucharest, et alors que le sultan le nommait muchir de Roumélie. Les moyens d'agir sur les Bulgares, les Serbes, les Bosniaques, ne manquaient pas à ces deux puissances; ces populations n'ont pas oublié que leurs ancêtres ont vécu sur un sol libre et ont obéi à des rois indépendans, dont quelques-uns ont été des guerriers illustres. Les traditions et les poésies populaires, qui leur rappellent sans cesse un passé glorieux, entretiennent parmi elles des désirs qu'il est désormais impossible à la Porte-Ottomane de comprimer, et qu'elle peut tout au plus endormir par la satisfaction des intérêts. L'Autriche pouvait plus qu'aucune autre puissance balancer dans la Turquie d'Europe l'immense influence religieuse de la Russie, parce qu'elle compte dans ses états plusieurs millions de Slaves du midi professant la religion catholique, et que l'on peut opposer aux Slaves du nord professant le rite grec, comme on a si souvent opposé les Allemands catholiques du midi aux Allemands protestans du nord. Pendant longtemps l'Autriche, ainsi que nous l'avons dit, avait agi dans la Turquie d'Europe en faveur des catholiques de cette partie de l'empire, sans perdre de vue son action diplomatique, mais sans mauvais vouloir apparent contre la Porte. En 1850, ses journaux prenaient parti ouvertement pour les Bosniaques contre l'autorité turque, — et que la cour de Vienne ait eu raison ou non dans les accusations qu'elle lançait contre les Turcs, la conséquence de sa politique était l'affaiblissement de la Porte-Ottomane, en lui aliénant les populations chrétiennes. Un haut intérêt s'attachait donc aux événemens qui se passaient alors en Bosnie, et dans lesquels Omer-Pacha joua le rôle principal.

Comme la Bulgarie, la Bosnie a été un royaume, dont quelques portions sont maintenant sous le sceptre de la maison de Lorraine. Ce royaume n'a perdu son indépendance que vers la fin du xve siècle, lors de sa conquête définitive par Bajazet II. Ses princes, qui avaient commencé par professer l'hérésie des Albigeois, reconnurent l'église romaine et la religion catholique, qui brilla d'un tel éclat dans leur royaume, qu'en 1444 le pape Eugène IV pouvait dire dans une bulle : *Fratres vicariæ Bosnæ facti sunt murus inexpugnabilis pro fide catholica*. La conquête musulmane n'affaiblit la foi que chez les grands. En Bosnie comme en Albanie, ceux-ci embrassèrent l'islamisme pour conserver leurs rangs et leurs priviléges; mais ils ont toujours gardé leurs anciens noms slaves, par lesquels ils sont connus dans

le pays, et ce n'est que dans leurs relations avec les fonctionnaires turcs ou dans les documens émanés de la Porte qu'ils sont appelés de leurs noms musulmans et désignés par leurs qualités ottomanes de bey, pacha, etc. (1). Le nombre des catholiques est considérable en Bosnie; ils ont trois couvens avec leurs églises : ce sont ceux de Saint-Jean-Baptiste à Sudinsk, du Saint-Esprit à Fojnica, de Sainte-Catherine vierge et martyre à Kreshevo, où l'on voit des moines de l'ordre de Saint-François; il y a en outre un couvent à Rome destiné aux Bosniaques, et qui est celui de Saint-Barthélemy-en-l'Ile. Il y a deux églises paroissiales sans couvens, et les paroisses dans toute la province sont au nombre de cinquante. On compte aussi trois chapellenies locales, quatre-vingt-onze prêtres ayant charge d'âmes, et treize qui habitent hors de la province, en tout cent cinquante-trois prêtres, en y comprenant les religieux. Il y a en Italie et en Hongrie de nombreux étudians bosniaques qui se destinent aux ordres. La Bosnie a un évêque; il est le successeur des prélats qui se sont transmis régulièrement la crosse épiscopale depuis l'an 1315. Le saint-siége y est représenté depuis 1340 par des vicaires apostoliques; leurs noms ont été conservés ainsi que ceux des évêques. La conquête musulmane a détruit beaucoup de couvens, et le nombre des ecclésiastiques est certainement insuffisant pour la population catholique. Les moines et les catholiques de Bosnie sont attachés au saint-siége; il y a parmi eux deux partis, l'un qui penche pour l'Autriche et l'autre pour la Porte-Ottomane. La Bosnie est d'une part limitrophe de la Serbie, dont les habitans ont été souvent sollicités, mais en vain, par les Bosniaques, de s'unir à eux; d'un autre côté, les Bosniaques donnent la main aux Albanais catholiques ou mirdites, qui comptent plus de quarante mille familles, population belliqueuse établie sur les rives du Drin et en communication avec l'Adriatique par Scutari et Durazzo. Il est tout naturel que l'Autriche attache un grand intérêt à établir son influence sur ces populations, et cette influence une fois acceptée, le boulevard de la Turquie d'Europe contre cette puissance est battu en brèche; mais il n'est pas moins naturel que la Porte-Ottomane

(1) Beaucoup de familles ont aussi gardé plus que le souvenir de la foi de leurs ancêtres, et il n'est pas très rare de voir un seigneur bosniaque faire venir un prêtre catholique ou grec au lit de mort et recevoir les sacremens avant de paraître devant Dieu. Peut-être la peur est-elle alors la principale conseillère; ce qu'il y a de certain, c'est que cette peur ne trouble guère les Albanais ni pendant leur vie ni à l'heure de la mort. Presque tous les beys albanais des districts habités par les chrétiens grecs, et notamment les Toskes, sont ce que l'on a appelé, très faussement à mon avis, des esprits forts ou de libres penseurs. Ils s'appellent eux-mêmes francs-maçons, et pensent volontiers, au rebours de Voltaire, que si Dieu n'existait pas, il serait inutile de l'inventer.

veuille y maintenir sa prépondérance. Pour atteindre ce but, elle fit à plusieurs reprises des expéditions dans cette province, qui n'a jamais été complétement assimilée au reste de la Turquie, et où le pouvoir des sultans est loin d'avoir été toujours paisiblement reconnu. Là comme en Égypte, le conquérant avait été obligé de respecter des intérêts, des institutions, des priviléges, et la conquête avait pris le caractère d'une transaction. Cet état de choses ne pouvait convenir au sultan Mahmoud, qui avait décidé l'abolition du système féodal dans l'empire, et qui réussit à peu près à accomplir cette grande tâche. En Bosnie comme en Albanie, il voulut faire sentir sa force et briser toutes les résistances locales en faisant exécuter la loi du recrutement, dont les nouvelles institutions rendaient l'application indispensable pour tout l'empire, afin d'avoir une armée permanente respectable. Le sultan chargea Rechid-Méhémet-Pacha d'exécuter ses ordres en Bosnie. Cet homme, que l'on peut appeler le dernier des Osmanlis, qui, sous le nom de Kutaya-Pacha, avait fait avec succès la guerre en Grèce, qui fut depuis *rouméli-valessi*, *seraskier*, grand-vizir avec un pouvoir immense, est le même qui fut battu par Ibrahim-Pacha à Koniah, et dont la cruelle fermeté soumit les Albanais et les Kurdes.

En 1831, Méhémet était grand-vizir et *rouméli-valessi*, ou gouverneur de toute la Turquie d'Europe, charge qui n'existe plus aujourd'hui; il faisait gouverner par ses lieutenans toute cette partie de l'empire. Il chargea l'un d'eux, Daoud-Pacha, d'exécuter en Bosnie le firman qui y décrétait le recrutement. Un soulèvement général éclata; Daoud-Pacha fut chassé de Vechetrin, où il s'était laissé surprendre, et obligé par les insurgés de se réfugier à Betolia. Rechid-Méhémet-Pacha détacha alors de son armée six mille hommes, dont il donna le commandement à Mahmoud-Pacha, qui avait commencé par être son *schamdangi-bachi*, c'est-à-dire son *chef du luminaire*, et il l'envoya châtier les rebelles, qui avaient à leur tête un bey bosniaque du nom de Hussein, auquel est resté dans le pays le nom de *capitaine Hussein*. C'était un homme de trente-un ans, d'une grande bravoure, d'une grande audace, d'un esprit très ouvert et fertile en expédiens. Mahmoud-Pacha était soutenu par le grand-vizir, qui s'était avancé avec son corps d'armée jusqu'à Vechetrin, sur les frontières de Bosnie, et qui était prêt à y entrer, si son lieutenant n'avait pas pu venir à bout des insurgés. Mahmoud les battit dans trois rencontres successives, et obligea Hussein-Bey à chercher un refuge en Autriche. Resté maître de toute la Bosnie, il la parcourut en faisant exécuter partout le firman et opérer le recrutement. Il fit rentrer tout l'arriéré des impôts que la Porte n'avait pu se faire payer depuis plusieurs années, et gouverna tranquillement la Bosnie

comme vizir pendant deux ans. C'était un homme de facultés ordinaires, mais ayant de l'aptitude pour la guerre, heureux dans tout ce qu'il entreprenait, et d'une bonté, d'une longanimité qui contrastaient avec la férocité et l'impétuosité de caractère de son chef et de son protecteur. Un voyageur anglais, à qui l'on doit un livre plein d'intérêt (1), nous a donné le portrait de Mahmoud-Pacha en quelques lignes, où la plaisanterie n'a pas cependant altéré la ressemblance. Il était alors à Janina, et c'était peu de temps avant sa mort. « A neuf heures du matin, j'allai présenter mes respects au vizir Mahmoud-Pacha, un homme avec un long nez, et qui ressemblait tout à fait au pape Benoît XIV. Je restai quelques heures avec lui, parlant des affaires turques, et nous entrâmes dans une vive discussion sur la question de savoir si l'Angleterre était une partie de Londres, ou si Londres faisait partie de l'Angleterre. Il me parut un homme remarquablement bon; il prit un grand intérêt à entendre parler des affaires de l'Égypte, que j'avais récemment visitée... »

Mahmoud-Pacha, devenu à son tour *rouméli-valessi*, mourut à Prisrend. Après lui, la Bosnie échappa de nouveau au contrôle de la Porte, qui, pendant plusieurs années, chercha vainement à y introduire, ainsi que dans l'Herzégovine, le *tanzimat-haïrié* (littéralement *règlement d'équité*). En septembre 1849, elle se décida à confier cette grave question à Tahir-Pacha, alors gouverneur civil et militaire de la Bosnie, en invitant les beys héréditaires des districts à user de toute leur influence sur les propriétaires turcs pour mettre en vigueur les nouvelles dispositions du tanzimat. Ces beys, comme on l'a vu, ont le titre de pachas, qu'ils doivent à la grande autorité qu'ils exercent dans le pays et aux cadeaux considérables qu'ils font aux hauts fonctionnaires du divan. Tahir-Pacha est un personnage déjà connu du public français, et nous n'aurons à dire que quelques mots avant de le montrer aux prises avec les événemens qui marquèrent la fin de sa carrière et de sa vie.

Tahir avait été marchand dans sa jeunesse, puis armateur et propriétaire d'un bâtiment de commerce. De 1816 à 1819, il exerça la piraterie, tantôt redouté, tantôt persécuté par la Porte. Au moment où éclata la guerre de l'indépendance grecque, il fut gracié et chargé de hautes fonctions dans la marine. On sait que ce fut lui qui commandait la flotte turque à la bataille de Navarin, et qui eut l'honneur d'être vaincu par les trois plus grandes puissances maritimes du monde. Triomphe sans gloire, défaite sans déshonneur! Après la guerre, il fut investi des plus hautes dignités et envoyé, mais sans succès, en Algérie, pour opérer une entente avec le dey d'Alger. Plus

(1) *Visites aux monastères du Levant*, par l'honorable R. Curzon.

tard, Tahir-Pacha fut nommé gouverneur-général de Tripoli de Barbarie, et son administration a été racontée ici même par un juge compétent (1). Tombé de nouveau en disgrâce, il fut enfin nommé, en août 1849, gouverneur général de la Bosnie. Tahir-Pacha avait conservé le caractère d'un pirate barbaresque et les passions d'un vieux janissaire; il ne croyait pas la réforme possible dans l'empire ottoman, se moquait de toutes les idées étrangères, et était fort contrarié de la mission que la Porte lui avait confiée. Dans ses rares momens de bonne humeur, il se moquait lui-même des vaines tentatives qu'on l'obligeait à faire pour détruire le système féodal en Bosnie et dans l'Herzégovine. Cependant, pour se donner auprès de la Porte les apparences du zèle et de l'activité, il se prononça contre Ali-Stolatchovitch, pacha héréditaire de l'Herzégovine, dont la domination, maintenue par la terreur, enlevait aux populations chrétiennes toute confiance dans le succès des entreprises du divan. De son côté, Ali-Pacha se plaignait d'être obligé d'entretenir une très nombreuse milice pour réprimer les incursions des brigands monténégrins. Il avait corrompu les hauts fonctionnaires qui pouvaient servir ses vues et fait des comptes de dépenses tellement exagérées, que, loin de tirer quelque profit de l'Herzégovine, la Porte était forcée d'y mettre du sien. Vers le mois d'octobre 1849, fin de l'année financière en Turquie, Ali-Pacha devait à la Porte le tribut tout entier, c'est-à-dire qu'il le portait en compte comme ayant été employé pour les dépenses de l'état.

Ali-Pacha, de la famille de Stolatchovitch, prenait son nom de *Stolatch* (au moyen âge *Stolzenburg*), château fortifié où l'on peut lire encore des versets de la Bible écrits en vieux caractères gothiques. Ce château est situé à trois lieues environ au nord-est de Mostar, capitale de l'Herzégovine. Ali était un vieillard plein d'orgueil farouche, et dont l'œil contemplait avec complaisance, sur les murs d'enceinte de son palais de Mostar et de ses châteaux d'été de Buna et de Stolatch, les pals garnis des têtes de chrétiens décapités par ses ordres ou par ceux de son *cavas-bachi* (chef de ses gardes), qu'il avait armé d'un pouvoir absolu. Il régnait véritablement et se flattait de l'espoir de voir rétablir en sa personne la dignité de *krall* (roi) de l'Herzégovine (2). La Sublime-Porte, impuissante pour ré-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er octobre, l'étude de M. Pellissier sur Tripoli.

(2) L'Herzégovine était jadis unie au sandjack de Bosnie, mais elle forme maintenant un pachalik séparé. La Bosnie et l'Herzégovine se trouvent donc à peu près dans la situation où étaient ces provinces alors qu'il y avait un roi en Bosnie et un duc (*Herzog*) en Herzégovine. Ce dernier mot veut dire le *duché*. On sait qu'en 1440 l'empereur Frédéric reconnut le titre de duc à Étienne, chef de la province. Ce duché ne cessa d'exister politiquement qu'en 1483 par la conquête des Turcs.

primer et punir la férocité d'Ali-Pacha, envoya cependant des commissaires pour examiner l'état des choses dans l'Herzégovine; c'est un des moyens le plus fréquemment employés par le divan, soit pour se débarrasser d'une question incommode et gagner du temps, soit pour s'assurer de la vérité. Les commissaires furent corrompus par Ali-Pacha, et s'en retournèrent avec des rapports mensongers. Les abus continuèrent donc comme par le passé.

Tahir-Pacha, au milieu de pareilles conjonctures, renonçant à s'occuper de l'Herzégovine, se mit à lutter en Bosnie contre les menées des pachas et des beys indigènes des différens districts. D'après les termes de son firman de gouverneur général, ces pachas et ces beys étaient placés sous son commandement et ne devaient agir que d'après ses ordres, mais ils se moquaient du firman et ne lui obéissaient pas. Ces chefs indigènes avaient le tanzimat en horreur, parce que l'exécution et l'application sérieuse de ce règlement les menaçaient de la perte de toutes leurs prérogatives et dignités en mettant un terme à leur pouvoir arbitraire. Ils avaient résolu d'user de tous les moyens à leur portée pour s'opposer à l'introduction des réformes. Une véritable conspiration s'organisa. Fazli-Pacha de Serajevo, Mahmoud-Pacha de Tousli, Mustahi-Pacha de Bihatch et Ali-Bey de Bania-Luca, qui étaient les plus marquans des conspirateurs, ne voulurent ou n'osèrent pas se mettre ostensiblement à la tête d'un soulèvement. Ils feignirent de se soumettre à la Porte et firent susciter adroitement une insurrection par des hommes presque inconnus, tels qu'Ali-Keditch, Méhémed-Riditch et autres, dont la résidence était dans la Croatie turque, siége traditionnel de tous les soulèvemens bosniaques.

Ali-Keditch avait jadis commandé des bandes de voleurs, et avait fait plusieurs excursions sur le territoire autrichien; depuis, il s'était retiré dans ses terres, qu'il administrait paisiblement. Par ordre des pachas conjurés, il réunit autour de lui les principaux propriétaires turcs de la *Craïne* (1), leur fit une petite allocution qui expliquait à la fois ce que c'est que le tanzimat, et surtout quelles passions et quelles antipathies soulevait ce seul nom. « Seigneurs propriétaires, leur dit Ali, la Sublime-Porte, en voulant introduire parmi nous le tanzimat sans en avoir le droit, puisqu'elle ne possède pas la souveraineté absolue sur la Bosnie, qui n'a été liée à l'empire ottoman qu'en vertu de conventions, cherche à supprimer tous les droits inhérens à la possession héréditaire des fiefs. De cette façon, chaque propriétaire de fief devra : 1° payer l'impôt foncier, 2° fournir à des conditions fixées par la Porte le terrain né-

(1) On appelle ainsi la Croatie turque.

cessaire à l'existence des *giaours* (chrétiens); 3° la Porte a l'intention d'examiner les documens de chaque propriétaire de fief, et de le punir sévèrement de la non-exécution des conditions féodales pour le passé; 4° enfin la Sublime-Porte veut établir pour l'avenir de nouvelles règles, telles que la conscription générale pour le service militaire régulier, institution qui n'est point d'accord avec nos anciennes traditions, et qui nous assimilerait aux *giaours* comme les autres troupes régulières ottomanes. Souffrirons-nous de pareilles injustices? » Ce discours suffit pour exciter les esprits des Bosniaques, et il fut résolu qu'on résisterait opiniâtrément à la Porte. Habitués au pillage, les Bosniaques ne connaissent le Coran que de nom; mais ils n'en sont pas moins musulmans fanatiques, en ce sens qu'ils ne veulent pas de l'égalité avec les chrétiens.

Tahir-Pacha ne tarda pas à apprendre la résolution des insurgés; il voulut les punir et marcha contre les places fortifiées qu'ils occupaient; ses débuts furent heureux. Il les chassa de Passavina, de Bania-Luca, et les cerna même dans Swornik; mais après s'être avancé jusque-là sans s'être assuré de ses derrières, il craignit avec raison de tomber dans une embuscade, et se retira en toute précipitation pour gagner la Croatie turque. S'étant frayé un passage entre Priédor et Stari-Maidan, il était au moment de franchir la rivière de l'Ouna, lorsqu'il fut cerné de si près par les insurgés, qui avaient repris l'offensive à la nouvelle de sa retraite, que toute communication avec la Bosnie lui fut coupée. La situation de Tahir-Pacha fut un moment très critique. Au commencement de février 1850, il fut même sur le point de chercher un refuge sur le territoire autrichien avec son corps affamé, décimé par le typhus et réduit alors à trois bataillons d'infanterie, deux escadrons de cavalerie et six canons. Tahir-Pacha put du moins se procurer en Autriche des provisions qui le mirent en état d'attendre pendant quelques semaines un temps plus favorable pour opérer sa retraite à travers les marécages de l'Ouna. Cette opération lui réussit, et les insurgés, ayant appris son passage, retournèrent dans leur ville de Bihatch, située dans une île marécageuse de l'Ouna, cherchant l'occasion de traiter avec Tahir-Pacha au moyen de cadeaux qu'ils échangèrent. C'est ainsi que se termina, sans le moindre avantage pour la Porte, cette campagne si maladroitement combinée par Tahir-Pacha, et dont le double objet était de châtier les Bosniaques et d'introduire le tanzimat en Bosnie. Les Bosniaques au contraire puisèrent dans leur succès plus de confiance en leur valeur, et s'imaginèrent que la Sublime-Porte ne parviendrait jamais à les soumettre.

Pendant cette campagne, les chrétiens de Bosnie ne purent former

aucun parti, et leur sort fut des plus tristes. Tour à tour jouets de la Porte et de l'esprit insurrectionnel des musulmans bosniaques, ils flottèrent constamment entre la crainte et l'espérance. Divisés en catholiques romains et catholiques grecs, se haïssant d'ancienne date, ils ne voulurent pas entendre parler d'un rapprochement entre eux, qu'avaient tâché d'amener leurs prêtres, les seuls hommes intelligens de leur race. L'Autriche, qui désirait se créer un parti en Bosnie, flattait le clergé catholique; elle ne put se concilier le clergé grec, qui tous les jours fait des prières pour la santé du corps et le salut de l'âme de l'empereur de Russie. Elle tenta d'organiser sous main une propagande panslaviste par des Croates catholiques; mais cette propagande, peu comprise par les catholiques, échoua auprès des Grecs comme ayant une tendance opposée à leur religion. En résumé, les chrétiens portèrent presque tout le poids de la guerre, servant tour à tour celui des deux partis avec lequel les circonstances les mettaient en contact. Tout le travail des transports de l'armée turque fut fait ainsi forcément par des chrétiens qui ne reçurent pas le moindre salaire (1).

Pendant que Tahir-Pacha et les insurgés s'épuisaient en marches et contre-marches sans résultats et occasionnaient à la Porte une dépense de plus de 9,000 bourses (environ 1,125,000 fr.), Fazli-Pacha, Mahmoud-Pacha et Mustahi-Pacha, chacun pour son compte, intriguaient à Constantinople pour obtenir la place de gouverneur général de la Bosnie, alléguant que cette province ne pouvait être administrée d'une façon profitable pour la Porte que par un Bosniaque; mais la Porte, à qui ce thème était parfaitement connu, et qui savait à qui elle avait affaire, répondit en engageant ces fonctionnaires à user de leur influence pour introduire le tanzimat et se préoccuper sérieusement des moyens de changer l'ancien état de choses en vue du plus grand bien de l'empire.

Dans le mois de janvier 1850, au moment où Tahir-Pacha se voyait dans la situation la plus critique, on tint enfin conseil à Constantinople sur les affaires de Bosnie et sur les moyens de résister avec vigueur à un soulèvement qui menaçait de devenir général dans cette province. On manquait de soldats, on ne pouvait pas rappeler d'Asie les corps qui s'y trouvaient. Les garnisons de la Roumélie étaient faibles; douze mille hommes avaient été envoyés dans la Valachie. Les finances étaient en mauvais état, l'occupation des principautés ayant depuis dix-huit mois coûté beaucoup d'argent.

(1) Tahir-Pacha mit en réquisition six cents chrétiens et douze cents chevaux pour les transports; quatre cent seize hommes avec six cents chevaux seulement retournèrent chez eux, et encore dans un état déplorable. Dans le camp des rebelles bosniaques, les chrétiens furent encore plus maltraités.

Le crédit était affaibli; les banquiers arméniens ne voulaient plus rien prêter. Les difficultés de la situation se présentèrent alors au divan dans toute leur force. Il supposa, non sans raison, que l'Autriche, qu'il avait heurtée de front en accordant l'hospitalité aux réfugiés hongrois, et que la Russie, avec laquelle la Turquie était en collision en Valachie, verraient avec plaisir le soulèvement de la population musulmane en Bosnie, que ces deux puissances le favoriseraient même au besoin, pour occuper et affaiblir la Porte par des troubles continuels. Si les motifs d'inquiétude et de crainte ne manquaient pas au gouvernement ottoman, on était loin d'apercevoir encore les moyens de faire face à cette crise, lorsque la Porte reçut de l'Angleterre le conseil de prendre énergiquement l'offensive. Décidé par cette démarche du cabinet britannique, le divan désigna les réserves de la Roumélie pour entrer en Bosnie, soumettre cette province et y introduire le tanzimat. Omer-Pacha fut nommé commandant en chef de l'expédition.

III.

Dans les premiers jours d'avril 1850, le nouveau commandant en chef reçut l'ordre de se rendre à Constantinople pour être investi de ses pouvoirs et en même temps donner son opinion sur la manière d'opérer en Bosnie. Omer-Pacha, comme nous l'avons dit, quitta son poste de Bucharest vers la fin du même mois, fut reçu le 3 mai par le sultan de la façon la plus bienveillante, et obtint pour ses services rendus en Valachie une gratification de 1,000 bourses (125,000 fr.). On lui enjoignit de s'entendre avec le ministère de la guerre pour prendre connaissance de l'état de la Bosnie et se concerter sur les détails de l'expédition; mais, ainsi qu'il arrive ordinairement en Turquie, Omer-Pacha rencontra dans le ministère de nombreux ennemis, malgré la haute protection dont l'honoraient le sultan lui-même et son premier ministre Rechid-Pacha. On ne pouvait pardonner au renégat son mérite personnel et surtout la confiance qu'il avait inspirée à son souverain comme homme de guerre. On chercha à le contrarier de toutes les manières, on rejeta ses plans comme ne répondant pas au but de l'expédition, et on voulut l'amener à en suivre d'autres. Toutes ces contrariétés décidèrent Omer-Pacha à demander au sultan une audience particulière, dans laquelle il lui déclara que les conjonctures au milieu desquelles il se trouvait l'obligeaient à se démettre du commandement. Le sultan, qui avait à cœur le rétablissement de son autorité en Bosnie, calma le général, lui conseilla d'adopter les plans du ministère, et de choisir quelques bons officiers hongrois et polonais pour former son état-

major. Omer-Pacha put en même temps espérer qu'on le laisserait par la suite libre d'agir d'après ses propres inspirations.

On a beaucoup parlé des abus que crée le despotisme ministériel dans un gouvernement parlementaire; mais ce despotisme devient une monstruosité sous une monarchie absolue comme celle des sultans. Au moins, sous le gouvernement parlementaire, les ministres portent le poids de la responsabilité et peuvent être attaqués par droit de légitime défense; mais quand la souveraineté réside tout entière, soit par la force des traditions, soit par le vœu des peuples, dans la main du monarque, toute sécurité disparaît, s'il n'est pas la fontaine de grâce et de justice même contre les instrumens de son propre pouvoir.

Omer-Pacha se soumit à la nécessité, adouci par les paroles flatteuses du sultan, l'un des hommes dont les manières ont le plus de grandeur simple et de grâce souveraine. Il consentit à suivre les plans qu'on lui proposait, et quitta Constantinople le 10 mai 1850, accompagné de trente officiers polonais et hongrois, mais sans connaître même les forces placées sous son commandement. Après s'être rendu d'abord à Monastir, siége de son pachalick militaire, et y avoir réglé ses affaires particulières, il partit pour Pristina, où, d'après les avis du ministère de la guerre, il devait trouver son corps d'armée concentré. Chemin faisant, il recueillit quelques données sur les bataillons qui l'attendaient, et, arrivé à Pristina, il sut à quoi s'en tenir sur la force de ces troupes et sur l'état où elles se trouvaient. Onze bataillons d'infanterie formant un effectif de huit mille deux cents hommes, deux régimens de cavalerie, huit canons de différens calibres et deux cent cinquante artilleurs, en tout environ dix mille hommes, tel était l'effectif réuni à Pristina. En Bosnie, Omer-Pacha devait trouver encore quatre mille hommes, ce qui porterait son armée à quatorze mille hommes, avec lesquels il devait occuper cette province.

Ces forces lui semblèrent insuffisantes. Les munitions étaient en abondance : l'infanterie était assez bien équipée, l'artillerie également; mais la cavalerie était presque hors d'état de servir. Sur ces entrefaites, Tahir-Pacha était mort le 12 mai 1851, — naturellement, disent les uns, — de colère et de rage, disent les autres, — de poison, prétendent les mieux informés. On doit dire cependant que ce genre d'exécution est beaucoup moins à la mode maintenant en Orient. On y assassine bien quelquefois, mais les meurtres officiels y sont devenus rares. Quoi qu'il en soit, la Bosnie se trouvait sans gouverneur. Les pachas indigènes et les beys voulurent mettre à profit cette circonstance pour maintenir l'ancien état de choses. Les plus résolus d'entre eux, Fazli et Mahmoud-Pacha, sollicitèrent de non-

veau la place de gouverneur. Les beys les plus puissans appuyèrent ces deux candidats, afin de mieux garder par la suite leur influence dans le pays. Tout en excitant sous main les chefs insurgés (Méhémed-Riditch et Ali-Keditch), ils ne doutaient nullement du maintien de l'ancien système. Telle était la situation de la province où Omer-Pacha allait avoir à exercer les fonctions de commandant militaire.

Omer-Pacha ne connaissait pas encore ses troupes, à l'exception de deux bataillons; il avait sous ses ordres des régimens dont il ne savait que le nom, et qu'il n'avait jamais commandés en personne. Il chercha à les connaître en avançant lentement. Il fit bientôt la triste expérience que ces soldats avaient été négligés et commandés jusqu'alors par des officiers incapables et surtout peu habitués à la discipline. Le corps d'officiers supérieurs était composé d'hommes qui dans un conseil de guerre osèrent prétendre qu'il « ne fallait pas prendre au sérieux l'ordre du sultan de transformer tous les habitans des provinces en *giaours*, que Dieu et le prophète ne favoriseraient pas une pareille entreprise, que les Bosniaques étaient très belliqueux, et qu'il y avait peu d'espérance de voir une fin glorieuse à la lutte qu'on allait tenter. » Comment compter, avec de pareils officiers, sur le succès d'une expédition? Mais Omer-Pacha arrêta ses plans de manière à laisser dans l'inaction, lors des rencontres importantes, ceux des officiers supérieurs qui lui paraissaient le plus suspects, et il chercha à gagner les soldats et les sous-officiers en leur parlant d'avancement et de butin.

Avant d'arriver à la frontière de la Bosnie, Omer-Pacha accueillit avec une satisfaction dédaigneuse les hommages des beys bosniaques venus à sa rencontre pour le recevoir et le complimenter, d'après un ancien usage, en sa qualité de haut fonctionnaire de la Porte. Cette cérémonie rappelle encore les vieilles mœurs de l'Orient. Les génuflexions, le baisement des pieds et des robes, les protestations de la plus complète soumission aux ordres de la Porte, présentent un spectacle intéressant pour qui sait y discerner ce mélange de politesse et d'humilité, de dissimulation et de dignité qui compose le caractère oriental. Omer-Pacha, né et élevé parmi les Croates, qui d'ailleurs était allié par le sang et le caractère à la race serbe et illyrienne, ne tarda pas à pénétrer les intentions de ces chefs et à découvrir les diverses nuances de chaque parti. Il donna en secret des espérances à chacun d'eux, et, comptant par ce moyen se rendre la tâche facile, il employa largement la corruption, fit aux uns des promesses d'emplois lucratifs, laissa entrevoir aux autres les biens de l'état comme pouvant bientôt leur appartenir. A l'aide de ces artifices, dont l'usage n'a pas été moins fréquent en Occident qu'en Orient, il forma un réseau d'espions, et en

arrivant à Iéni-Bazar le 13 juin 1850, il était déjà au courant de tout ce qui se passait non-seulement en Bosnie, mais encore dans les provinces voisines, notamment en Bulgarie, où il s'attendait d'un moment à l'autre à faire une excursion. Dès son arrivée, tous les pachas civils, beys, mussélims et cadis, tous les principaux employés et prêtres des provinces de Bosnie et d'Herzégovine furent invités à se rendre à Serajevo, capitale de la Bosnie, pour y former une assemblée, y apprendre les volontés de la Sublime-Porte et se concerter sur les moyens de les mettre à exécution. En même temps le commandant des troupes concentrées à Serajevo avait reçu l'ordre secret d'obliger tous les membres de l'assemblée qui avait été convoquée à occuper des tentes dans l'intérieur du camp même, et de les tenir sous la surveillance militaire.

Omer-Pacha n'avait eu que trop raison de se tenir prêt à faire une excursion en Bulgarie. Au moment où il pénétrait sur le territoire bosniaque, un mouvement des chrétiens bulgares autour de Widdin, Nissa et Liscovatch venait susciter de nouveaux embarras à la Porte. Le muchir, conformément à des instructions secrètes, dut se rendre en Bulgarie pour comprimer le soulèvement. Il quitta, dans la nuit du 26 juin 1850, la ville de Iéni-Bazar avec deux bataillons d'infanterie et deux escadrons de lanciers, s'avança à marches forcées à travers les forêts par Cassova et Coursumblia, et entra inopinément le quatrième jour à Nissa. Plusieurs des individus les plus compromis dans l'insurrection n'eurent que le temps de quitter la ville et de se réfugier sur le territoire serbe. Omer-Pacha donna l'ordre de rechercher plusieurs fugitifs jusque dans leurs retraites au fond des forêts de Procup, Cuménitza, Liscovatch, et sur la frontière de Serbie, près de Widdin. Ces fugitifs furent ramenés à Nissa pour rendre compte de leur conduite, et condamnés à envoyer une députation à Constantinople pour y exposer leurs griefs. Ce soulèvement, qui n'avait pas laissé d'être sérieux, n'était cependant pas arrivé au point de justifier des accusations malveillantes contre les populations des contrées où il avait éclaté. Les habitans de Liscovatch et d'autres lieux avaient déjà précédemment, en s'appuyant sur les principes mêmes du tanzimat, sollicité la suppression de nombreux abus; mais toutes leurs prières avaient été passées sous silence et leurs pétitions supprimées par les pachas de Nissa et de Widdin. Tel était l'état des choses, lorsqu'au printemps de 1850 les paysans de Nissa et de Liscovatch s'étaient plaints aux pachas de Widdin et de Nissa des injustices et de l'oppression des employés turcs. Ils avaient été dispersés, et la députation qu'ils voulaient envoyer à Constantinople avait été arrêtée en chemin. Les pachas avaient fait savoir à cette époque à tous les chrétiens que, s'ils con-

tinuaient à murmurer, ils exciteraient la population turque contre eux, attendu qu'étant les maîtres du pays, ils ne permettraient jamais que la Bulgarie prît exemple de la Serbie, où le Turc est soumis aux institutions des chrétiens (1). Ces menaces de la part des pachas, l'action de la propagande serbe et russe, avaient motivé une supplique adressée à l'empereur de Russie, « par laquelle trois cent onze Bulgares sollicitaient une intervention russe, ou, pour mieux dire, demandaient à être délivrés du joug turc. » Tous ces faits furent exposés au conseil ou *mejlis* de Nissa, devant lequel comparurent les fugitifs bulgares. Le conseil décida donc qu'une députation bulgare partirait pour Constantinople, et au départ cette députation fut accompagnée d'une forte escorte qui devait, pendant sa marche vers la capitale de l'empire, la préserver de la vengeance des Turcs.

Ayant ainsi, en trois semaines, accompli sa tâche en Bulgarie, Omer-Pacha s'en retourna en toute hâte, avec sa suite seulement, rejoindre son corps d'armée à Iéni-Bazar. Là, il reçut de Serajevo et de la Craïne l'avis que les Bosniaques mahométans regardaient son hésitation à pénétrer dans l'intérieur de la Bosnie comme une preuve de faiblesse, et qu'ils prédisaient d'un ton railleur « qu'Omer-Pacha laisserait sa réputation en Bosnie, » ajoutant que, si leurs compatriotes les pachas et beys retenus dans le camp de Serajevo ne leur étaient pas rendus sous peu, ils iraient les délivrer. Ces menaces engagèrent Omer-Pacha à hâter sa marche sur Serajevo, et ce mouvement fut effectué malgré de graves difficultés de terrain. La Bosnie n'est qu'une grande forteresse défendue au sud et à l'ouest par d'énormes crêtes de rochers que traversent un petit nombre de défilés, tandis qu'à l'est se trouvent les montagnes qui s'étagent du nord-ouest au sud-est, de Vischegrad à Senitza, et le profond fossé de la Drina. Pour être maître de la Bosnie, il faut pénétrer à Travnik et à Serajevo, c'est-à-dire dans la grande concavité triangulaire qui occupe le centre de cette forteresse naturelle, et qui présente à son angle septentrional le château élevé de Vranduk, à son angle oriental Serajevo et son amphithéâtre de montagnes formidables, à son angle occidental le défilé de Travnik, et plus loin la forteresse de Jaïtza. Il suffit de jeter les yeux sur la carte de cette province pour reconnaître combien sont justes les expressions par lesquelles les Hongrois, pour excuser leur retraite de ce pays en 1464, caractérisaient la Bosnie : *Arces jugis impositæ opere et naturâ munitæ, regio minantibus in cœlum scopulis aspera !*

(1) Il y a encore dans les districts du sud de la Serbie plus de huit mille musulmans qui sont obligés de suivre les lois établies dans cette principauté.

Des députations de chrétiens bosniaques vinrent près de Serajevo au-devant d'Omer-Pacha. Leur attitude était embarrassée, et il était facile de deviner à leur maintien que la crainte qu'ils avaient de leurs compatriotes musulmans les empêchait seule de se prononcer plus nettement pour le commissaire impérial, afin de ne pas être soupçonnés de vouloir lui venir en aide pour l'accomplissement de sa tâche. Cependant alors les chrétiens de la Bosnie n'étaient pas sans espérer beaucoup d'Omer-Pacha, mais en même temps ils avaient peu de confiance dans ses forces matérielles, et ils craignaient, en se mettant de nouveau en contact avec les musulmans, d'être exposés de leur part à une double vengeance. Ils étaient donc fort circonspects, et la terreur tenait même leurs langues captives. Omer-Pacha leur fit l'éloge du tanzimat et leur développa les avantages qu'ils pouvaient en retirer; mais l'abattement peint sur leurs visages montrait bien qu'ils ne croyaient pas encore à l'introduction de la réforme en Bosnie. Omer-Pacha leur rappela qu'ils devaient prêter leurs services à l'armée impériale, et les chrétiens promirent comme des gens habitués depuis longtemps à ne jamais recueillir le prix de leurs efforts.

Omer-Pacha se préparait à faire une entrée solennelle dans la capitale de la Bosnie. Il voulait faire comprendre aux Bosniaques comment il entendait les traiter à l'avenir. Tous les notables de la ville et tous les membres des députations de la province avaient été, d'après l'ordre secret donné par Omer-Pacha, placés sous la surveillance militaire dans le camp turc, près de Serajevo. Ils voulurent, conformément à un ancien usage, aller au-devant du commissaire impérial et l'accompagner dans la capitale comme leur hôte; mais Omer-Pacha prévint cette démarche en envoyant à leur rencontre un détachement de troupes qui les retint en ville, et leur fit signifier qu'il ne venait point comme leur hôte, mais bien comme un envoyé plénipotentiaire du sultan en Bosnie, chargé de juger ceux qui n'avaient pas encore exécuté les ordres de leur souverain. Cet acte hardi d'autorité jeta la confusion dans l'assemblée des notables. Ils ne surent rien résoudre. Ils auraient voulu tenir un conseil, mais on ne leur laissa ni le temps ni le lieu pour se réunir : la foule encombrait les rues, et Omer-Pacha était attendu d'un moment à l'autre. Ils furent mis en ligne par un officier de l'avant-garde sur le passage d'Omer-Pacha, et se virent obligés de le saluer comme le reste de la population. Cette conduite du commissaire impérial fit sensation dans son armée, qui avait pu voir que son chef ne respectait guère les pachas des *bachi-bouzouks* et les heurtait de front, comme aussi dans la population bosniaque. Celle-ci put se convaincre en effet qu'Omer-Pacha était décidé à exercer son autorité en maître fier et absolu, et qu'il n'était pas homme à se laisser intimider

par les primats du pays, ainsi que cela se passait jadis à l'arrivée d'un commissaire extraordinaire.

Cette première impression était bonne et l'occasion bien choisie, car l'armée, qui avait fait son entrée en Bosnie avec hésitation, et le corps réuni autour de Serajevo, qui avait jusqu'alors marché sans succès, avaient douté des talens de leur chef. Les soldats prirent courage dès qu'ils virent dans Omer-Pacha un homme sous les ordres duquel les combats pouvaient être glorieux. Cette attitude inspira également de la confiance aux chrétiens, qui commencèrent à croire à l'introduction du tanzimat, puisque la tâche de le faire exécuter était confiée à un chef qui bravait avec tant de dédain et de courage le vieux parti turc. Les beys et les pachas, installés dans le camp impérial, étaient profondément affligés et n'osaient pas relever la tête; ils ne pouvaient tomber d'accord sur la conduite qu'ils devaient suivre, lorsque, trois jours après l'entrée d'Omer-Pacha dans Serajevo, arriva Rustem-Hafiz-Pacha, fils d'Ali-Pacha, gouverneur de l'Herzégovine. Il était chargé d'excuser son père et de le remplacer à l'assemblée des notables. C'était là le but avoué de sa mission, mais en même temps il venait annoncer en secret aux primats bosniaques que son père promettrait pour le moment d'introduire le tanzimat dans son gouvernement, et qu'il ne s'en préparait pas moins à expulser le corps d'occupation. Rustem-Hafiz-Pacha engagea les pachas et les beys à promettre de leur côté tout ce que le commissaire impérial leur demanderait; on remettait à l'automne un soulèvement qui aurait pour résultat la destruction complète des troupes affaiblies des *giaours*. Omer-Pacha, blessé de l'absence d'Ali-Pacha Stolatchovitz et en pénétrant les motifs, n'accepta pas les excuses apportées par son fils et déclara à Rustem-Hafiz-Pacha qu'il considérait son absence comme un refus d'accepter le tanzimat. Rustem-Hafiz-Pacha dut donc écrire à son père de se rendre à Serajevo; mais Ali-Pacha s'arrangea de manière à n'y arriver que deux jours après la promulgation du tanzimat et la prestation de serment qui la suivit. Cette promulgation n'eut lieu que le 2 août 1850, parce que l'absence d'un homme aussi considérable qu'Ali-Pacha avait retardé les opérations de l'assemblée. La lecture du tanzimat eut lieu avec beaucoup de solennité et de pompe religieuse, en présence d'Omer-Pacha, du nouveau gouverneur de la Bosnie, Hafiz-Pacha, de tous les pachas, beys et hauts fonctionnaires de la Bosnie, qui prêtèrent chacun entre les mains d'Omer-Pacha le serment d'observer fidèlement les principes du tanzimat. Après cette cérémonie, Omer prononça un discours qui, au dire d'un témoin oculaire, émut l'auditoire jusqu'aux larmes. Fazli-Pacha et Mahmoud-Pacha demandèrent l'autorisation de porter le *tépélik* (insigne de l'armée régu-

lière), ce que leur accorda Omer-Pacha. C'était la scène du baiser Lamourette renouvelée en Bosnie par des acteurs dont la plus grande partie ignorait certainement l'histoire de l'assemblée constituante.

Deux jours après arriva Ali-Pacha; il se fit rendre compte du nouvel état de choses qui devait être introduit en Bosnie et en Herzégovine, prit connaissance du firman impérial, promit de conformer sa conduite aux ordres de la Porte et prêta lui-même serment de fidélité entre les mains d'Omer-Pacha et en présence du grand *mejlis*. Le retard d'Ali-Pacha avait rendu les Bosniaques fiers et hautains; mais en le voyant arriver, ils commencèrent à douter de sa fermeté, et le parti des beys perdit courage. Cependant les pachas et les hauts fonctionnaires bosniaques-herzégoviens s'entendirent en secret avec le nouveau gouverneur civil, Hafiz-Pacha, le même qui avait été battu par Ibrahim-Pacha et Soliman-Pacha à Nezib, partisan du système rétrograde et ennemi personnel d'Omer-Pacha. Leur abattement cessa, et ils partirent avec de nouveaux plans et de nouvelles espérances. Chacun retourna dans son district sous prétexte de veiller à la fourniture des vivres et aux autres besoins de l'armée d'occupation; mais dès les premiers jours ils firent valoir les nombreuses difficultés qui les empêchaient de tenir leurs promesses, et Omer-Pacha fut obligé d'envoyer dans les districts des officiers d'état-major pour faire exécuter ses ordres. Cette mesure donna lieu à des collisions, d'ailleurs fréquentes en Turquie, où les employés civils et militaires agissent chacun suivant sa volonté, sans intérêt et sans profit pour le gouvernement. Omer-Pacha, ne pouvant compter sur le concours de l'autorité civile, voulut veiller lui-même aux besoins de ses troupes. Hafiz-Pacha ne vit pas sans plaisir les difficultés qu'il rencontrait, et exigea que tout passât par ses mains. Moins de quinze jours de la réunion des deux chefs avaient suffi pour mettre la confusion dans les affaires, et après trois semaines les rapports entre les deux gouverneurs étaient tels qu'en plein conseil ils se renvoyaient les aménités les moins polies, et se séparaient avec des projets de vengeance. Omer-Pacha reprochait à Hafiz-Pacha de lui susciter des embarras, et celui-ci reprochait à Omer-Pacha de vouloir ruiner les *bons Bosniaques musulmans*. D'injure en injure, Hafiz-Pacha appela le commandant en chef *infâme renégat*, et celui-ci traita Hafiz-Pacha de *vieille bête de somme*.

Il entrait dans les plans d'Omer-Pacha, au cas même où les notables bosniaques se fussent montrés plus soumis, de parcourir le pays avec un appareil militaire imposant, d'abord pour montrer aux Bosniaques son activité et leur inspirer le respect, ensuite pour ne pas laisser ses troupes s'amollir dans la vie des camps. Dès le 18 août 1850, craignant que les pachas et les beys ne le laissassent

sans vivres, il entreprit de faire une expédition dans la Craïne, contrée doublement importante sous le rapport politique et militaire, et s'avança par Travnik, Soitza et Bania-Luca sur Priédor. Cette tournée produisit son effet et lui procura des vivres pour une année. Non-seulement il força par sa présence le *mejlis* à fournir sans retard le double de la quantité de blé qui avait été commandée, mais il entrava aussi l'exportation des céréales en Autriche en mettant arrêt sur les magasins de l'état et des particuliers. Pendant qu'Omer-Pacha obtenait de bons résultats de son excursion, les affaires se brouillaient à Serajevo. Hafiz-Pacha, déjà dénoncé à la Porte par le commandant en chef à raison de son mauvais vouloir et accusé de conspirer avec les primats bosniaques, avait donné aussitôt après le départ d'Omer-Pacha des preuves non équivoques de son entente avec le parti des beys; il était parvenu même à mettre dans ses intérêts le commandant de la garnison de Serajevo. C'était un motif plus que suffisant pour qu'Omer-Pacha demandât à la Porte la destitution d'Hafiz-Pacha; mais avant qu'elle arrivât, Omer-Pacha se vit obligé de se rendre en toute hâte à Serajevo pour comprimer un soulèvement populaire contre la garnison qu'il y avait laissée. Il partit donc à l'improviste avec une petite escorte et parut à Serajevo, où sa seule présence mit fin à toutes les mutineries. Huit jours plus tard, c'est-à-dire le 6 octobre, arriva de Constantinople le firman de destitution d'Hafiz-Pacha, nommé gouverneur civil du pachalik d'Andrinople, un des plus considérables de la Turquie d'Europe.

L'administration d'Hafiz-Pacha n'avait duré que deux mois. Pendant ces deux mois, Hafiz avait non-seulement conservé les plus mauvais employés de Tahir-Pacha, mais il avait placé tous les misérables qui composaient sa suite. Hafiz-Pacha partit en toute hâte pour son nouveau gouvernement, sans prendre congé d'Omer-Pacha et sans lui remettre la direction des affaires civiles, mais non sans avoir presque ouvertement excité Ali-Pacha et les autres chefs bosniaques à une levée de boucliers. Aussi, à partir du mois de septembre 1850, la situation de la Bosnie faisait appréhender un soulèvement général, et Omer-Pacha craignit avec raison d'être exposé pendant l'hiver à des attaques de la part des Bosniaques. Il en était très préoccupé, et malgré sa tendance à temporiser, il résolut de brusquer la guerre civile. Il chercha donc à exciter Mustahi-Pacha et Mahmoud-Pacha, qui se préparaient en secret, afin d'avoir, en les poussant à des actes d'hostilité ouverte, des motifs suffisans pour attaquer les rebelles. Dans la guerre, l'audace est quelquefois de la prudence. Au surplus il est naturel de penser qu'Omer-Pacha n'aurait pas vu avec plaisir la soumission pacifique de la Bosnie. Son amour-propre et son ambition lui fai-

saient rechercher les difficultés et les triomphes. Pour rester volontairement dans l'obscurité quand on peut passer le seuil de la gloire, il faut une grandeur native dans le caractère ou avoir ressenti de bonne heure la tristesse qui s'empare des âmes d'élite, quand elles voient sur quels fronts s'égarent quelquefois les rayons de la renommée.

Avant de raconter les opérations militaires d'Omer-Pacha, il ne sera pas inutile de dire quelques mots des rapports de l'Autriche avec la Bosnie. L'Autriche a toujours eu le droit, en vertu de ses traités avec la Porte, d'avoir des agens consulaires en Bosnie et en Herzégovine pour la protection de ses intérêts politiques et commerciaux; mais jusqu'en 1850 elle n'avait aucun agent dans ces provinces. Le motif de cette abstention semble avoir été la haine implacable que les Bosniaques ont de tout temps portée aux Autrichiens, et qui était telle que la Porte-Ottomane n'avait pu garantir au cabinet de Vienne l'inviolabilité de ses consuls, attendu que les Bosniaques pouvaient se porter contre les agens de l'Autriche à de graves voies de fait, ce qui eut lieu malheureusement il y a peu d'années. L'occupation du pays par Omer-Pacha parut donner suffisamment de garanties au cabinet de Vienne pour qu'il demandât au divan l'installation de ses consuls, qui reçurent en effet leurs *bérats* de la Porte-Ottomane. Le cabinet d'Autriche nomma un consul-général en Bosnie, M. Demitri Athanascowitz, Slave de naissance, grec de religion, et, si nous ne nous trompons, proche parent de l'archevêque de Carlowitz. D'abord agent à Galatz, plus tard à Trébisonde, consul en Serbie au temps du prince Michel Obrenovitch, M. Demitri Athanascowitz avait été en disponibilité depuis la chute du prince Michel jusqu'en 1850. A l'époque où Omer-Pacha faisait son excursion de Serajevo à Priédor, le consul-général d'Autriche s'était joint à lui, et ils étaient arrivés en même temps à Travnik. M. Athanascowitz avait demandé à Omer-Pacha de lui prêter ses bons offices. Omer-Pacha avait tout promis, mais il était au fond très mécontent de voir que l'Autriche, qu'il aimait peu, avait placé près de lui un surveillant. Le gouverneur civil ayant sa résidence à Serajevo, le consul d'Autriche s'y rendit pour s'y installer, tandis qu'Omer-Pacha continuait ses excursions autour de Priédor. Il paraît que le commandant en chef ne se fit pas scrupule de plaisanter à table en présence de ses officiers sur le gouvernement autrichien et son consul-général. On put prévoir dès-lors que ces deux hommes seraient bientôt ennemis déclarés.

Peu préoccupé des suites que pouvait avoir cette affaire et décidé à provoquer un mouvement, Omer-Pacha envoya des officiers de son état-major avec une très faible escorte de cavalerie à Mahmoud-Pacha à Tousla et à Mustapha-Pacha à Bihatch, pour les obliger au

paiement d'anciennes contributions arriérées. Ces officiers avaient l'ordre secret d'irriter les pachas afin de les forcer à jeter le masque. Cette ruse réussit pleinement. Kadyr-Bey, lieutenant-colonel, joua si bien son rôle à Tousla, qu'il faillit y perdre la vie la seconde nuit de son arrivée, et qu'il échappa avec peine aux rebelles en se réfugiant en Serbie. Il perdit trois hommes de son escorte. Huit jours après, la plus grande partie de la Bosnie était soulevée. Les habitans de la Craïne se rassemblèrent à Bania-Luca pour prendre position à Jaïtza. Les Passaviniens, ou habitans de la rive droite du Verbas jusqu'à la frontière de Serbie, devaient marcher avec les Bosniaques du sud de Novibazar sur Serajevo pour cerner le *giaour pacha* et l'anéantir. Les Herzégoviens, de leur côté, gardaient leur frontière pour s'opposer à l'entrée des troupes impériales. Omer-Pacha, exactement informé des forces et des plans des rebelles, s'était préparé en silence. Il renforça le faible bataillon qui était en garnison à Coénitza, sur la frontière de l'Herzégovine, de deux cents hommes et de trois canons, et mit cette garnison sous le commandement d'Ibrahim-Pacha, dit *Toufektchi*, qu'il chargeait d'occuper une position forte près de Coénitza, et de ne l'abandonner dans aucun cas. Il le pourvut de vivres pour un mois. Il envoya un régiment de cavalerie, avec deux canons, à Jaïtza, sous le commandement d'Ali-Saroch-Pacha, avec ordre d'empêcher l'occupation de Jaïtza par les Bosniaques, de s'y établir, et, s'il était possible, d'avancer jusqu'à Bania-Luca pour observer et occuper la colonne des Craïniens. Dans le cas où les Bosniaques abandonneraient Bania-Luca, Ali-Saroch-Pacha devait y prendre position, menacer la ville de pillage et d'incendie, et au besoin mettre ces menaces à exécution. Le lendemain, quatre compagnies se mirent en marche par Travnik pour occuper Jaïtza et voir si Ali-Saroch-Pacha pourrait exécuter sa marche sur Bania-Luca. Un seul bataillon resta en garnison à Travnik; il devait mettre le feu aux quatre coins de la ville, si elle se montrait hostile. De Iéni-Bazar, on n'avait aucune attaque à craindre, parce que tous les hommes en état de porter les armes s'étaient rendus à Tousla, où était le corps principal des révoltés, et parce que deux mille Albanais irréguliers, arrivant de l'Albanie, se dirigeaient de ce côté. Ils devaient laisser cinq cents hommes en garnison à Iéni-Bazar, et le reste devait continuer sa marche vers la frontière serbe jusqu'à Tousla.

Aussitôt qu'Omer-Pacha se fut assuré qu'Ibrahim-Toufektchi-Pacha s'était emparé de la position qu'il lui avait indiquée près de Coénitza, et qu'Ali-Saroch-Pacha avait quitté Jaïtza après s'en être rendu maître, il partit de Serajevo avec cinq bataillons complets, quatre canons, deux escadrons de hussards et cent Albanais, en tout

quatre mille hommes, suffisamment pourvus de vivres pour un mois. Il laissa à Serajevo, pour la garde du *mejlis*, huit cents hommes, sous le commandement du général de division Abdi-Pacha, qui avait ordre, en cas de soulèvement, de bombarder la ville et d'y mettre le feu sans ménagement. A cet effet, on prépara publiquement les cercles à feu, afin d'intimider les habitans, et on les transporta en plein jour dans le camp situé aux portes de la ville. En ce moment, le nouveau gouverneur civil de la Bosnie, Haïreddin-Pacha, s'embarquait à Constantinople, avec mille hommes nouvellement recrutés, pour se rendre par Cattaro et l'Herzégovine à Serajevo. Omer-Pacha marcha avec ses quatre mille hommes sur Travnik, mais il fit un détour près de Ktez-Han pour rencontrer l'avant-garde des insurgés, forte de trois mille hommes, à Zenitza. Il la culbuta le 18 octobre, occupa Zenitza, y laissa cent hommes et chercha à tourner le corps principal de l'ennemi, qui occupait la forte position de Vranduk avec huit mille hommes et deux canons. Le mouvement fut exécuté avec un plein succès. Mustahi-Pacha, chef des insurgés, qui avaient leur quartier-général dans cette forteresse, s'étant avancé à la rencontre d'Omer-Pacha dans l'espoir de le surprendre, fut obligé de se replier sur la place, tandis que les trois mille hommes réunis sous ses ordres étaient dispersés par l'armée turque. Bientôt Vranduk même fut attaqué et dut se rendre. Une position qui dominait la forteresse était tombée aux mains des troupes d'Omer-Pacha. Celui-ci fit préparer sous les murs mêmes de Vranduk, pour fêter sa victoire, un festin avec les bœufs et les moutons abandonnés par les insurgés (1). Dans l'après-midi du même jour, la garnison du fort de Vranduk voyait apporter dans le camp d'Omer-Pacha de grandes pièces de bois qui devaient servir à la construction d'une écurie provisoire. Croyant qu'on préparait des échelles d'assaut, les insurgés envoyèrent avant la nuit des parlementaires pour demander l'*aman*. Omer-Pacha le leur accorda après quelques momens d'hésitation, et entra le même soir, au bruit du canon, dans le fort de Vranduk, qu'il occupa ainsi que les maisons abandonnées, où furent déposés les blessés. Une petite garnison, retirée sur un rocher imprenable, attendit la nuit, et, à la faveur de l'obscurité, disparut malgré la vigilance des sentinelles, sans laisser de traces de sa fuite.

Le lendemain, Omer-Pacha fut informé que la plupart des fuyards de Vranduk avaient pris un sentier détourné à travers les montagnes pour se rendre à Tousla, que les insurgés n'étaient guère disposés à se battre contre lui, et que Mustahi-Pacha et Mah-

(1) Les Bosniaques avaient eu dans ce combat trois cent quarante-un morts et quatre-vingt-treize blessés. Du côté des troupes impériales, il y eut quinze morts et cent neuf blessés.

moud-Pacha étaient seuls résolus à lutter jusqu'à la dernière extrémité. Omer-Pacha comprit qu'il ne fallait laisser aucun repos aux fugitifs. Il atteignit les insurgés près de Catarsko, les repoussa sur Dervent, les battit de nouveau et marcha sur Tousla, où Mustahi, disait-on, voulait encore résister; mais à Tousla même on trouva la population décidée à se soumettre, et Omer-Pacha put retourner à Serajevo, où, au début des opérations, s'était manifestée une agitation qui avait fait place, dès la prise de Vranduk, à un morne abattement. Dans l'Herzégovine aussi, la nouvelle des victoires d'Omer-Pacha avait délivré un de ses lieutenans, Ibrahim-Pacha, assiégé par un corps de rebelles, et l'avantage restait ainsi aux Turcs sur tous les points.

Ce fut le 4 décembre 1850 qu'Omer-Pacha fit sa rentrée à Serajevo. Il y trouva l'administration civile et militaire dans le plus triste désordre. En attendant l'arrivée de Haïreddin-Pacha, successeur d'Hafiz-Pacha, le commandant en chef restait chargé de la surveillance des affaires civiles. Le *mejlis*, profitant de son absence, avait agi selon son bon plaisir. Omer-Pacha reçut des plaintes contre les abus nombreux commis surtout à l'égard des chrétiens, qui avaient compté sur la loyauté du commandant en chef. Le général, qui attendait de jour en jour le nouveau gouverneur, qui ne voulait pas non plus se faire un ennemi du *mejlis*, employa des palliatifs qui, on peut bien se l'imaginer, n'offraient aucune garantie pour l'avenir. Il destitua quelques employés prévaricateurs et en nomma provisoirement d'autres. Les désordres militaires parurent le toucher davantage. Omer-Pacha se fit donner des éclaircissemens sur la conduite d'Abdi-Pacha, qui avait mal secondé ses opérations pendant sa campagne contre Mustahi, et il fut assez heureux pour se procurer la preuve qu'une correspondance intime et suivie existait entre Abdi-Pacha, Ali-Pacha Stolatchovitz et les insurgés de la Craïne. Omer-Pacha renvoya Abdi-Pacha et Ali-Bey, un de ses officiers, devant un conseil de guerre, après les avoir tous deux destitués provisoirement de leurs fonctions. Il attendit ensuite les décisions du cabinet de Constantinople à leur égard. De leur côté, Abdi-Pacha et Ali-Bey ne restèrent point inactifs. Le ministère de la guerre maintint Abdi-Pacha dans son grade de *férik* (général de division), en le déplaçant simplement de la Bosnie pour l'envoyer à Monastir. Ali-Bey reçut l'ordre de quitter le service militaire et le conseil de demander un emploi civil : il suivit ce conseil, donna sa démission, et sollicita la place de pacha civil. Cette démarche fut couronnée d'un plein succès, et quatre mois plus tard il fut nommé gouverneur civil de Travnik, où il avait été en garnison comme colonel. Au départ d'Abdi-Pacha pour la Roumélie, Omer-Pacha fut obligé de lui rendre les honneurs dus à son rang, et

en considération des hauts protecteurs qu'Ali-Bey sut se procurer par le fruit de ses dilapidations, le commandant en chef dut lui accorder, à sa sortie du service militaire, un certificat de bravoure.

Après la campagne dont on vient de lire le récit, Omer-Pacha espérait avoir convaincu les Bosniaques de l'impossibilité de lutter avec avantage contre une armée bien organisée et bien commandée. On devait croire en effet qu'il en serait ainsi en voyant de tous les coins des montagnes arriver des chefs de rebelles qui donnaient des marques de repentir et faisaient leur soumission. Le général ottoman avait fait occuper les principaux points de la Bosnie, et l'organisation du pays allait commencer. Le 22 décembre 1850, le nouveau gouverneur civil, si longtemps attendu, arrivait de son côté à Serajevo. Omer-Pacha, qui retrouvait en lui un ancien ami, conçut les meilleures espérances sur la facilité que donnerait une bonne entente entre les administrations civile et militaire pour opérer la pacification et l'organisation définitive de la Bosnie, avec d'autant plus de promptitude qu'Haïreddin-Pacha avait la réputation d'un homme sévère et honnête.

Haïreddin-Pacha, qui était venu par l'Adriatique, avait traversé l'Herzégovine pour arriver en Bosnie. Il fut retenu avec toute sa suite par Ali-Pacha Stolatchovitz, sous le prétexte que les Herzégoviens étaient en révolte. Plus tard, lorsque la nouvelle des victoires d'Omer-Pacha arriva à Bihatch, Haïreddin-Pacha continua son voyage par des chemins détournés, avec une nombreuse escorte, jusqu'à Serajevo. Il confirma à Omer-Pacha un fait dont celui-ci ne doutait pas, à savoir qu'Ali-Pacha Stolatchovitz, malgré ses protestations, était l'âme des meneurs qui agitaient l'Herzégovine. Ali-Pacha prétendait qu'il ne pouvait soumettre la révolution avec ses propres ressources, et il n'osait pas, ajoutait-il, remplir les promesses qu'il avait faites à Omer-Pacha, parce que lui et sa famille couraient le danger d'être exterminés par les insurgés, à la tête desquels se trouvait son ancien *kavas-bachi* Méhémed. La conduite hypocrite d'Ali-Pacha Stolatchovitz aurait donné peu de soucis à Omer-Pacha sans le bruit qui commençait à se répandre que la Craïne préparait une nouvelle levée de boucliers, dont Ali-Keditch était le chef. Cette circonstance décida Omer-Pacha à envoyer l'ordre à Iskender-Bey, commandant du petit corps d'observation à Coénitza, sur la frontière de l'Herzégovine, de se préparer à forcer les passages dans les gorges des montagnes occupées par les Herzégoviens.

Iskender-Bey, aujourd'hui Iskender-Pacha, est Polonais de naissance. Il se nomme le comte Ilinski, d'une famille noble de l'Ukraine, qui donnait depuis longtemps des hetmans aux Cosaques. Il prit part, fort jeune encore, au soulèvement de la Pologne en 1831, et

fut obligé de s'expatrier. Il visita l'Europe, séjourna en France, passa en Algérie, dans la légion étrangère, et étudia l'arabe. Il se rendit ensuite en Espagne, où il prit du service, puis en Amérique. Enfin son humeur remuante le conduisit en Turquie, où il embrassa l'islamisme bien avant les événemens de 1848. Après avoir habité quelque temps Constantinople, Ilinski se rendit au milieu des Cosaques établis aux environs de Varna, et parvint à se créer une telle influence parmi ces populations, à les animer d'un tel esprit d'inimitié contre la Russie, que des mesures sévères furent prises contre lui. Il fut arrêté, conduit à Constantinople, et jeté dans les prisons de l'arsenal avec les malfaiteurs, sans être interrogé et sans avoir le temps de faire prévenir ses amis. Il passa huit mois dans cette horrible captivité, où la fermeté et l'élasticité de son esprit et de son caractère lui conquirent sur les brigands retenus dans la même prison l'ascendant qu'il avait le secret d'exercer sur tous ceux qui l'approchaient. Le comte Ilinski s'en servit pour faire enfin parvenir à un Polonais de ses amis, qui jouissait auprès du divan d'une considération méritée, une lettre où il racontait son arrestation et son affreuse captivité; dès le surlendemain il était libre, et on lui exprimait à la fois la surprise la plus profonde et les regrets les plus sincères. Aucun ministre n'avait donné ordre de l'arrêter, tous les membres du divan ignoraient ce qu'il était devenu, et sa disparition avait même causé une inquiétude sérieuse. Le comte intenta tout de suite une action au capitan-pacha, demanda satisfaction et des dommages-intérêts. Ces réclamations étaient pendantes lorsqu'éclata la révolution hongroise. Iskender-Bey ne manqua pas de s'y mêler et d'en suivre toutes les vicissitudes. Après la soumission de la Hongrie, il se retrouva en Turquie et s'attacha à la personne d'Omer-Pacha, à qui le séraskier l'avait recommandé. Il y a tout lieu de croire que c'était sur un ordre du patriarche grec, sollicité par une légation étrangère, qu'il avait été arrêté. On va maintenant le voir agir.

Au moment où Iskender-Bey recevait les ordres d'Omer-Pacha, il apprit que les Herzégoviens fortifiaient leur frontière, et que des renforts leur arrivaient de la Craïne. Il demanda donc au général en chef l'autorisation d'attaquer immédiatement les rebelles pour ne pas leur laisser le temps de se réunir. En effet les insurgés commençaient à se concentrer à Bania-Luca et à Priédor, et Omer-Pacha dut songer sérieusement à prendre des mesures efficaces pour les repousser. Son principal but devait être de se rendre maître de la frontière de l'Herzégovine, attendu que les insurgés s'étaient emparés des défilés depuis Coénitza jusqu'à Mostar. Il n'avait que peu d'officiers supérieurs sur lesquels il pût compter, et ses plans rencontraient de l'opposition dans le conseil de guerre. Ce ne fut pas

sans peine qu'il parvint à confier à Iskender-Bey le commandement de la petite troupe destinée à agir contre les Herzégoviens à Coénitza et la mission de marcher sur Mostar. A la même époque, Ali-Pacha Stolatchovitz envoya au camp une lettre dans laquelle il faisait savoir qu'il ne pouvait pas fournir les impôts arriérés ni livrer les provisions qu'il avait promises. Omer-Pacha vit dans cette démarche une déclaration de guerre, et lui répondit en le rendant responsable des suites de l'invasion qui allait frapper la province. Il ordonna sur-le-champ à Iskender-Bey de prendre l'offensive contre les Herzégoviens, de purger la route de Mostar, par les défilés de Coénitza, Barka-Han et Kulé-Han, des bandes qui s'y trouvaient fortifiées, de s'arrêter au ravin de Parim, près de Mostar, et de s'y retrancher à tout prix. Il fit en même temps marcher Mustapha-Pacha Mélémitchi sur Travnik avec cinq bataillons d'infanterie, deux escadrons de hussards et huit canons, pour empêcher au besoin les insurgés d'avancer sur Serajevo.

Pendant qu'Omer-Pacha faisait ces préparatifs pour combattre les rebelles, les principaux chefs de l'insurrection de l'automne précédent sortirent de leur retraite dans l'intention de se réunir à Vakup et de s'y concerter. Un chef de pandours bosniaques prévint cette réunion. Informé à temps du chemin que devaient prendre les chefs insurgés, il se mit en embuscade avec cinquante hommes bien armés, les surprit et fit huit prisonniers, parmi lesquels se trouvaient Mustahi-Pacha et Mahmoud-Pacha, qui furent conduits à Serajevo. Omer-Pacha espérait que les insurgés de Bihatch, Novi-Bazar, Priédor et Bania-Luca seraient découragés par cette capture importante; mais il se trompait. Le 29 janvier 1851, les chefs des insurgés, Ali-Keditch, Méhémed-Reditch, Mujo-Bégatch et autres, jurèrent, par la barbe du prophète, d'en tirer vengeance. Ils s'avancèrent par petits détachemens sur Jaïtza, où il n'y avait qu'un seul bataillon d'infanterie, et occupèrent cette forteresse, lâchement abandonnée par son commandant.

Mustapha-Pacha Mélémitchi devait, conformément aux instructions d'Omer-Pacha, marcher de Travnik sur Jaïtza; mais, au lieu d'exécuter cet ordre, il se contenta d'observer les insurgés sans rien entreprendre. A Coénitza, les affaires prirent une autre tournure. Iskender-Bey avait sous son commandement deux bataillons d'infanterie avec deux majors, un escadron de hussards, trois canons et sept cents Albanais irréguliers, en tout deux mille hommes. Il campait sur la rive droite de la Narenta, près de Coénitza. L'avant-garde des insurgés, forte de quatre mille hommes, occupait Coénitza et les montagnes qui dominent le chemin de Mostar; elle s'y était établie dans une position avantageuse. Dans les défilés de Barka-Han et de Kulé-Han, il y avait

sept mille Herzégoviens. Pour traverser ces défilés à peine frayés, on est constamment forcé de gravir le long de ravins tellement impraticables pour l'artillerie, que les insurgés pouvaient croire qu'il serait impossible de les y poursuivre avec des canons. Iskender-Bey, bien informé, s'attendait à ces difficultés de terrain; il prit ses dispositions en conséquence, et enjoignit à ses deux chefs de bataillon (*bimbachi*) de s'y conformer ponctuellement. Malheureusement il rencontra des obstacles d'une autre nature. Le *bim-bachi* Hayra, protégé de l'ex-vizir Khosref-Pacha, avait reçu de Mohaseptchi-Hayreddin-Effendi, commissaire de guerre de l'armée de Roumélie et personnage important dans le conseil d'Omer-Pacha, la recommandation secrète de ne pas obéir au *giaour* Iskender-Bey. En effet, fort de cet avis, le *bim-bachi* refusa d'exécuter les ordres qu'il avait reçus. Iskender-Bey lui fit des remontrances, et lui communiqua même les instructions écrites qu'il avait en mains. Hayra répondit en haussant les épaules qu'il ne savait pas lire, mais qu'il n'ignorait pas à qui il devait obéir. Il fallut se passer du concours de Hayra, et attaquer l'ennemi avec d'autres officiers plus soumis. Iskender-Bey ayant cependant obtenu un premier avantage, Hayra montra de meilleures dispositions. L'attaque fut dès lors menée vigoureusement, et de laborieux combats s'engagèrent, à la suite desquels Iskender-Bey, resté victorieux, s'avança en toute hâte sur Mostar, attaqua les rebelles devant ses murs, et y entra le 11 mars 1851. Il fit prisonnier Ali-Pacha Stolatchovitz et plusieurs beys herzégoviens.

On dit qu'Omer-Pacha ne s'attendait pas à voir Iskender-Bey tourner avec cette promptitude les montagnes de Lepeta, qu'il connaissait très bien. Il aurait voulu se réserver la gloire de forcer le passage de ces montagnes, qu'aucune armée du grand-seigneur n'avait pu franchir encore; la nouvelle de l'entrée d'Iskender-Bey à Mostar le surprit donc assez désagréablement. Il se préparait à se rendre à Kulé-Han pour apparaître à l'improviste dans le camp d'Iskender-Bey et forcer en personne le défilé, lorsque la nouvelle de la prise de Mostar lui fut apportée. Iskender-Bey, comme toute âme généreuse, préféra dans cette occasion la renommée à son avancement. Il est bien peu de chefs ou de supérieurs qui pardonnent à leurs subordonnés de briller à leurs dépens, et souvent l'on parvient plus vite en s'effaçant qu'en attirant les regards. Peu de jours après, Omer-Pacha entra dans Mostar avec un petit nombre de soldats, et il envoya Iskender-Bey, avec deux bataillons d'infanterie et quatre canons, entreprendre une expédition difficile sur la frontière de la Craïne, en passant par Livno. Omer-Pacha, resté à Mostar, réorganisa l'administration de l'Herzégovine, et la confia à un nouveau *mejlis*. Ensuite il fit quelques excursions dans les environs du Monte-

negro pour intimider les chrétiens des districts de Gatchko, Nikchitz et Grahova, qui sympathisaient avec les Monténégrins. Lui-même pénétra secrètement, déguisé en paysan, dans le Montenegro, accompagné seulement de quatre cavaliers et de son médecin, pour voir de ses propres yeux et étudier le difficile terrain de ce petit pays, sur lequel il avait toujours nourri des projets de conquête.

Pendant qu'Iskender-Bey opérait contre les insurgés de l'Herzégovine, Mustapha-Pacha Mélémitchi devait empêcher l'arrivée des Bosniaques à Jaïtza et à Travnik; mais Mustapha-Pacha s'était contenté de rester devant Jaïtza et de camper à une bonne distance sur le versant d'une montagne. Omer-Pacha, ayant appris l'état des choses, se hâta de se rendre lui-même à Jaïtza pour chasser de cette forteresse les insurgés qui y étaient entrés sans obstacles. Les incidens de cette nouvelle campagne établirent une fois de plus la supériorité militaire du général ottoman. Les Bosniaques furent battus à Jaïtza, à Vatzar-Vakup, à Krupa, enfin à Bihatch, forteresse devant laquelle Iskender-Bey était bloqué, et qu'Omer-Pacha enleva après un vigoureux assaut (1). Après la prise de Bihatch et l'arrestation de la plus grande partie des chefs rebelles de la Bosnie, Omer-Pacha retourna à Krupa, d'où il fit une proclamation dans laquelle il déclara aux Bosniaques que les séducteurs du peuple étaient entre ses mains, et qu'il accordait une pleine et entière amnistie aux paysans qui s'étaient soulevés contre l'autorité du sultan. Il les exhorta à servir fidèlement leur *padishah* et à se soumettre aux agens de la Porte. Il leur ordonna de s'emparer de quelques-uns des chefs qui s'étaient enfuis et de les livrer à l'autorité. Ali-Keditch, qui avait joué le rôle

(1) Iskender-Bey, chargé d'opérer sur la frontière de la Craïne, avait rempli sa mission et s'était avancé jusqu'à Bihatch en passant par Livna, Glamatsch et Blay. Il campait à deux heures de Bihatch, lorsqu'il fut entouré et bloqué par une partie des insurgés, qui voulaient couper ses communications avec Omer-Pacha. Sur ces entrefaites, le séraskier partit de Priédor, s'avança sur Krupa, bombarda la forteresse, et le 1er avril, sous une grêle de balles, fit établir un pont par Émin-Aga, officier de sapeurs (l'ex-officier autrichien Calmar). Les chefs albanais Guoleka et Osman-Aga montèrent les premiers à l'assaut avec leur infanterie irrégulière, mais ils furent culbutés. Omer-Pacha, voyant que les Albanais perdaient courage, fit avancer son infanterie régulière, qui, malgré un feu bien nourri et après une demi-heure de combat, s'empara des principaux points. La garnison se rendit, et les chefs rebelles furent faits prisonniers. Les Turcs eurent cent trente Albanais tués et soixante et onze blessés; dans leurs troupes régulières, ils comptèrent sept cent cinq morts et cent quarante-deux blessés. Les Bosniaques eurent quatre cent quatre-vingts morts et cent soixante-quinze blessés. La bataille avait été acharnée, et Omer-Pacha s'était exposé aux plus grands dangers. De Krupa, où le séraskier apprit la position critique d'Iskender-Bey, il partit en toute hâte et se dirigea vers Bihatch. Cette forteresse est bâtie sur une île au milieu des marais formée par l'Ouna. Les insurgés firent un dernier effort pour se défendre sur les retranchemens de la ville. Le 18 avril, Omer ordonna l'assaut et y entra le même jour. Cette prise coûta aux Turcs quatre-vingt-trois morts et soixante-six blessés.

le plus actif dans le soulèvement, se réfugia aussitôt en Autriche.

La défaite des insurgés bosniaques avait intimidé la population musulmane, tandis que le triomphe d'Omer-Pacha, jadis chrétien lui-même et leur compatriote, avait rempli de joie les chrétiens de Bosnie et de l'Herzégovine. Ils se berçaient de l'espérance de voir leur position bientôt améliorée. Cet espoir paraissait d'autant plus fondé, qu'Omer-Pacha ne leur avait pas ménagé les promesses pendant toute la durée des opérations militaires. A son retour à Travnik, le 24 août 1851, Omer-Pacha fit entrevoir au clergé chrétien et aux députations des villes, qui étaient venues lui offrir leur soumission, que le temps n'était pas éloigné où les chrétiens de Bosnie seraient traités sur le même pied que leurs compatriotes musulmans. Le vainqueur de Bihatch avait terminé sa tâche comme général d'armée. Il avait recruté cinq mille Bosniaques musulmans, et s'était attiré par là une haine implacable de la part des Turcs. Ali-Pacha Stolatchovitz, qu'Omer-Pacha traînait après lui comme prisonnier de guerre, lui fit publiquement des reproches, et alla jusqu'à dire que lui et les Bosniaques le regardaient comme le plus misérable de tous les musulmans. La nuit suivante, Ali-Pacha mourut frappé au front d'une balle partie par maladresse du fusil d'un factionnaire qui nettoyait son arme devant sa tente. Ce soldat reçut en secret 2,000 piastres (400 francs), fut conduit enchaîné à Constantinople, mais il parvint en peu de temps au grade d'officier dans l'armée d'Arabie.

Le siége du gouvernement de la Bosnie fut transporté à Travnik, à la demande d'Omer-Pacha. Tous les tribunaux y furent également installés, ce qui obligea le consul-général d'Autriche à se rendre de Serajevo à Travnik. Mostar, Serajevo et les nombreux districts de la Bosnie furent administrés militairement. Le pays était pour ainsi dire en état de siége, et le gouverneur civil Haïreddin-Pacha n'avait presque aucune influence sur les affaires. Omer-Pacha ordonnait seul et faisait exécuter sa volonté par ses officiers. Il faut croire que la Porte lui avait donné des pouvoirs illimités. Ainsi, sans en informer préalablement le gouverneur civil, il défendit toute exportation de la Bosnie et de l'Herzégovine dans les provinces limitrophes de l'Autriche, fit détruire toutes les barques des particuliers sur la Save, mit sous séquestre tous les magasins de blé et de noix de galle, saisit tous les troupeaux. Il se déclara ouvertement, et de la manière la plus hostile, contre la politique autrichienne. Le consul-général de cette puissance protesta, mais il n'avait pas d'instructions pour se prononcer d'une manière ferme, et les vexations apportées au commerce autrichien à la frontière restèrent impunies. Il n'était pas non plus autorisé à traiter avec Omer-Pacha, gouverneur militaire, mais bien avec Haïreddin-Pacha, gouverneur civil, et se trouvait

ainsi dans la position la plus critique, ne sachant à qui s'adresser.

Haïreddin-Pacha, qui était bien disposé pour les chrétiens et qui n'approuvait pas la conduite d'Omer-Pacha à l'égard de l'Autriche, ne tarda pas à se prononcer contre lui, et en peu de temps les deux anciens amis devinrent des ennemis déclarés. Les journaux autrichiens d'Agram et de Trieste attaquèrent vivement l'administration de la Bosnie; mais Haïreddin-Pacha était un des rares Turcs insensibles aux espiégleries de la presse : tout en regrettant que la conduite d'Omer-Pacha donnât lieu à des plaintes, il se tenait dans une complète neutralité. Cette indifférence causa de l'ombrage à Omer-Pacha, qui résolut de renverser Haïreddin-Pacha, ce qui ne lui fut pas difficile à cause de l'influence dont il jouissait près du grand-vizir. Haïreddin-Pacha fut rappelé en mai 1851, et Omer-Pacha resta seul gouverneur militaire et administrateur civil par intérim de la Bosnie. Après le départ d'Haïreddin-Pacha, la mésintelligence entre le consul-général d'Autriche et l'administration du pays ne fit qu'augmenter. Omer-Pacha reprochait au consul de fournir aux journaux autrichiens des appréciations hostiles à son administration, se plaignant à lui-même que les chrétiens bosniaques reçussent par l'entremise de son consulat des journaux serbes et croates rédigés dans un esprit défavorable à la Porte-Ottomane. Il lui déclara donc qu'il entendait lui interdire toute distribution de journaux et même tous moyens de correspondance entre les chrétiens bosniaques et les Slaves de l'Autriche, qu'enfin il regardait comme nuls et non avenus tous les priviléges que le gouverneur civil de la Bosnie avait accordés aux spéculateurs autrichiens (1). Omer-Pacha prétendit que les gouverneurs civils n'avaient pas le droit d'accorder ces priviléges, d'autant plus que toutes ces exploitations atteignaient des bois de l'état, dont les pachas ne pouvaient pas disposer. Il objecta aussi que la présence des nombreux ouvriers slaves de l'Autriche nécessaires à ces grandes exploitations propageait le panslavisme parmi les chrétiens bosniaques. A part le défaut de mesure et de forme, il y avait beaucoup de vrai dans cette manière de raisonner d'Omer-Pacha, et tout ce qu'il faisait n'était pas contraire au droit ni surtout à la sécurité de son pays. Le consul-général d'Autriche voulut résister; mais il fut invité à faire valoir ses droits à Constantinople. Il fit en effet des démarches, mais sans aucun résultat, car pendant toute la présence d'Omer-Pacha en Bosnie jusqu'au mois d'avril 1852, aucun changement ne vint faciliter les opérations du commerce autrichien. Cependant M. Athanascowitz se conduisit toujours envers

(1) Parmi ces priviléges, il y en avait d'importans, tels que la coupe des bois, les scieries sur la Narenta et la Save, les fabriques de potasse et la récolte des noix de galle.

Omer-Pacha avec politesse et courtoisie, malgré des difficultés journalières et une absence trop sensible de toute espèce d'égards.

La défaite de l'insurrection de Bosnie n'avait pas seulement amené des rapports plus difficiles entre Omer-Pacha et les agens autrichiens. Les musulmans aussi avaient à souffrir des violences du vainqueur. Les insurgés captifs étaient dans une situation déplorable. Plusieurs pachas, entre autres Fazli, Mustahi, Mahmoud, étaient déposés dans les casernes, ceux d'un rang inférieur étaient dans les casemates du vieux sérail, continuellement remplies d'une eau boueuse. Des témoins oculaires disent qu'il est difficile de se faire une idée de l'état misérable dans lequel languissaient ces prisonniers, privés d'espace pour s'étendre, n'ayant pour toute nourriture qu'un pain dur ou des biscuits moisis, malgré les sommes suffisantes allouées par la Porte pour leur entretien. On appela l'attention d'Omer-Pacha sur ces malheureux, on l'engagea à les visiter, mais il s'y refusa constamment. Vers la fin de juin 1851, les deux tiers des prisonniers succombaient aux maladies les plus cruelles. A la souffrance on joignit l'humiliation. Omer-Pacha fit monter les principaux prisonniers, les pachas Fazli, Mahmoud, Mustahi et quelques autres, sur des ânes, et leur fit parcourir la ville, musique en tête, en présence d'une foule considérable accourue à ce spectacle. Ces insurgés, devenus des martyrs par leurs souffrances et des héros par la fermeté avec laquelle ils les supportaient, furent ensuite enchaînés et conduits à Constantinople avec leurs compagnons d'infortune. Trente-cinq d'entr'eux, environ un tiers, moururent en chemin; les autres furent exilés en Asie.

Après les fêtes du *baïram*, Omer-Pacha résolut de transférer de nouveau le siége du gouvernement à Serajevo, et fit connaître sa résolution à Constantinople. En même temps il reçut l'ordre du divan de répartir une somme de 150,000 piastres parmi les chrétiens qui avaient le plus souffert pendant la guerre. Comme ils étaient presque tous catholiques, Omer-Pacha chargea un jeune prêtre, nommé Joukitz, de répartir cette somme. Ce Joukitz, connu par plusieurs écrits historiques et patriotiques, était peut-être le membre le plus remuant du clergé catholique. Il s'était fait remarquer par Omer-Pacha pendant l'insurrection en lui faisant connaître les mésintelligences qui existaient entre les Turcs et les chrétiens, et en lui offrant de contribuer de tout son pouvoir à la nouvelle organisation du pays. Il fit une liste de répartition des 150,000 piastres, et demanda à Omer-Pacha l'autorisation de destiner 20,000 piastres à la construction d'une église catholique à Jaïtza. Omer-Pacha y consentit verbalement et lui remit un ordre pour le commissaire de guerre Hayreddin-Effendi, l'autorisant à toucher les 150,000 piastres. Trois mois plus tard, une plainte formelle fut portée contre Joukitz. On l'accusait

d'avoir soustrait 38,000 piastres des 150,000 qu'il devait distribuer. Joukitz fut conduit à Serajevo et mis en jugement. Là, il allégua qu'Hayreddin-Effendi avait retenu 18,000 piastres pour son compte sur les 150,000 qu'il devait lui compter; les autres 20,000 piastres étaient en réserve pour la construction de l'église de Jaïtza, d'après l'autorisation que lui avait donnée Omer-Pacha. Hayreddin-Effendi affirma n'avoir rien retenu, et présenta comme preuve la quittance de Joukitz, écrite en langue turque, que ce dernier ignorait. Omer-Pacha de son côté prétendit n'avoir jamais eu la moindre entente avec Joukitz au sujet d'une église. Joukitz s'évanouit de peur et fut remis en prison, où il chercha, dit-on, à se donner la mort en se coupant la gorge. On ajoute qu'il en fut empêché par un Turc, compagnon de sa captivité. Grièvement blessé, il fut transporté à l'hôpital, où il guérit après six semaines; mais ce qu'il y a de curieux dans cet incident, c'est que Joukitz prétendit plus tard n'avoir jamais cherché à attenter à ses jours. Il assura que pendant son sommeil un Turc, prisonnier comme lui, avait cherché à l'assassiner, qu'il s'était débattu et avait appelé le gardien à son secours. Joukitz dut à l'intervention du clergé catholique de Constantinople d'être appelé dans cette capitale pour rendre compte de l'affaire : il prêta serment à l'appui de son innocence et fut acquitté; mais, le séjour en Bosnie lui étant interdit, il partit pour Rome.

En août 1851, le siége du gouvernement fut reporté à Serajevo, ainsi que l'avait résolu Omer-Pacha. Bien qu'il présidât à l'administration de la province, on n'entendit parler d'aucune amélioration ni d'aucun adoucissement au sort des chrétiens. Quelques paroles échappées à Omer-Pacha firent penser qu'il croyait indispensable de les maintenir sous une règle sévère à cause de leur penchant au panslavisme; le général en chef craignait aussi d'avoir tôt ou tard à réprimer de ce côté une nouvelle levée de boucliers en masse, excitée par l'Autriche et soutenue par la Serbie.

Le nouveau gouverneur civil de l'Herzégovine, Ismaïl-Pacha, arriva enfin et entra immédiatement en fonctions. Ismaïl-Pacha était un Turc de l'ancien régime, qui ne fit autre chose que remplir sa bourse pour payer les dettes qu'il avait laissées à Constantinople, et qui s'élevaient à plus d'un million et demi de piastres. On supposait que ses créanciers influens lui avaient procuré ce poste pour lui fournir l'occasion de remplir ses engagemens. Un mois plus tard, les chrétiens bosniaques furent consternés par un ordre qui leur enjoignit de déposer leurs armes entre les mains des agens du gouvernement. Omer-Pacha fit exécuter sans retard le désarmement en envoyant des officiers avec une faible escorte dans tous les villages. A cette occasion, la brutalité de la soldatesque se fit voir dans toute son hor-

reur. Les officiers et les soldats ne se rendirent pas seulement coupables d'exactions; ils maltraitèrent aussi les paysans et les prêtres, violèrent les femmes et les enfans. Des plaintes déchirantes arrivèrent à l'oreille d'Omer-Pacha; mais ses réponses, sévères jusqu'à la dureté, découragèrent les malheureux chrétiens, qui n'eurent plus qu'à gémir en silence. Le général en chef ne voyait en eux que les instrumens du panslavisme et de l'Autriche : aussi les frappait-il sans pitié. Les Turcs applaudissaient à ces violences, et quelques-uns même profitèrent de l'occasion pour se débarrasser de leurs créanciers, qu'ils faisaient arrêter comme suspects, et qui ne recouvraient leur liberté qu'à prix d'argent. Le désarmement avait donné à la fin de février 1852 dix-huit mille fusils, soixante-dix fusils de rempart, vingt et un mille paires de pistolets, quatre mille cinq cents sabres et sept mille yatagans, qui furent déposés dans l'arsenal de Serajevo. Des Turcs en mesure d'être bien informés prétendaient cependant que ce nombre ne représentait que le tiers des armes aux mains des chrétiens.

La mission d'Omer-Pacha en Bosnie touchait à son terme, et le séraskier ne tarda pas (mars 1852) à recevoir l'ordre de se rendre à Constantinople. Il se mit immédiatement en route, accompagné de tout le personnel de sa chancellerie de guerre. On apprit plus tard qu'il avait été appelé à Constantinople, ainsi que l'intendant de son corps d'armée, pour rendre compte de ses opérations administratives. De sérieuses accusations étaient articulées contre Omer-Pacha. Ce qui est notoire, c'est que le résultat de l'enquête de la Porte fut la destitution de tout le personnel de l'administration de l'armée et le renvoi des secrétaires particuliers d'Omer-Pacha, à qui on en imposa d'autres. Le vainqueur des insurgés bosniaques fut maintenu dans son poste de gouverneur militaire de Roumélie, mais il n'exerça plus aucune influence dans la province qu'il avait soumise, et où la supériorité du général d'armée n'avait pu faire oublier les fautes du chef politique. Une époque plus glorieuse allait cependant s'ouvrir pour le muchir devenu *serdar*.

EUGÈNE POUJADE.

LA NÉERLANDE

ET

LA VIE HOLLANDAISE

IV.

LA TOURBE ET LES TOURBIÈRES DE HOLLANDE.[1]

Dans presque tous les pays civilisés, l'homme, ayant détruit les forêts, a cherché sous la terre ses moyens de chauffage. Il vit de la sorte sur un fonds de végétation ancienne dont la sage prévoyance de la nature lui a conservé les restes. La houille, l'anthracite, la tourbe, suivant les diverses contrées géologiques, suppléent à l'absence du bois, qui devient de plus en plus rare. Les tourbières sont distribuées sur plusieurs régions de l'Europe : on les retrouve en Angleterre, en France, en Allemagne, en Suisse et même en Italie; mais nulle part elles ne se montrent aussi abondantes que dans les Pays-Bas. On pourrait dire que la Néerlande est la patrie de la tourbe. Ici en effet, sous une couche d'argile ou de sable, il n'est pas rare de rencontrer cette terre noire et bitumineuse dont les habitans se servent pour faire du feu. En creusant les canaux, en posant les fondemens des maisons, on met tous les jours à nu les veines de ce combustible enfoui depuis des siècles. A quelques pieds de la surface, la tourbe apparaît. En certains endroits, elle se révèle par la nature inconsistante du sol. La terre élastique et comme gonflée d'eau cède

(1) Voyez les livraisons du 1er juillet, du 15 août et du 15 octobre 1855.

sous le pied qui la presse, puis se relève aussitôt. Cette terre qui tressaille, cette terre sensitive en quelque sorte, est connue des habitans, qui disent d'elle : *Het land leeft*, voilà une terre qui vit.

L'extraction de la tourbe fournit du travail à des milliers de bras. Presque toute la population de la Hollande se chauffe avec cette terre; combien d'habitans en vivent! Le mode du chauffage n'est point étranger aux mœurs ni à la vie domestique des nations. Un ami de Walter Scott nous racontait avoir entendu répéter souvent au célèbre romancier : « Dites-moi comment un peuple se chauffe, je vous dirai qui il est. » Les anciens avaient bien compris ces rapports, eux qui firent du foyer, *focus*, le symbole religieux de la famille. Avec un sens admirable, ils avaient placé les dieux dans cet endroit de la maison autour duquel se serrent et se concentrent les plus tendres affections du cœur humain. Le coin du feu est chez toutes les nations de l'Europe le siége des relations intimes; mais c'est surtout dans la vie des peuples du Nord que le foyer joue un rôle principal et délicat. Là l'homme, obligé de faire la lumière et la chaleur, a mis dans cette œuvre journalière une étincelle des sentimens qui poétisent l'existence. Aux veillées d'hiver se rattachent les plus doux souvenirs et les tableaux les plus touchans de la félicité domestique. Les traits graves de l'aïeul, les joues rouges des petits enfans, le sourire furtif des amoureux, tout cela s'éclaire saintement à la lueur de ce soleil artificiel qui réchauffe et délasse des travaux de la journée. Le bien-être du foyer, qui contraste si fort avec les intempéries de l'air ambiant et les rigueurs du climat, contribue à développer dans le Nord la vie d'intérieur. En Hollande, cette contrée où tout est particulier, le chauffage ne devait point ressembler à celui des autres nations. Virgile, ce grand peintre des mœurs rustiques, a remarqué tout ce qu'avait d'intéressant et de poétique la fumée qui s'élève vers le soir d'un toit de chaume. Dans les Pays-Bas, les cheminées fument plus qu'ailleurs. Combien de fois, dans les plaines sans fin de la Drenthe et de l'Overyssel, ne me suis-je point arrêté à regarder les nuages épais et blancs que dégageait dans le ciel un modeste feu de tourbe! Ces toits de chaume ou de gazon ainsi panachés faisaient rêver à toutes les joies tranquilles de la nature. La fumée qui monte le soir vers le ciel est, si on l'ose dire, la prière de la maison. On peut même trouver un rapport entre la nature du combustible et le caractère des Hollandais. La meilleure tourbe s'enflamme difficilement; l'étranger, dont les membres sont raides de froid, supporte avec peine les lenteurs de ce feu domestique. Aussi plus d'un a-t-il vu dans cette combustion pénible une image de la patience batave, *hollandsche patientie*. La tourbe prend malaisément le feu; mais une fois qu'elle l'a conçu, elle le garde et le retient longtemps, symbole encore en

cela du caractère des habitans, qui ne s'enflamme pas très vite, mais qui nourrit longtemps son enthousiasme.

L'usage de la tourbe est très ancien; il remonte, selon toute apparence, aux premiers temps où le pays fut habité. La nécessité à laquelle était réduit le peuple batave en brûlant sa propre terre a arraché une plainte et un soupir au grave Tacite. Pline admirait l'industrie de ces peuples qui, dépourvus de bois, prenaient de la terre dans leurs mains, et, avec cette terre séchée au vent encore plus qu'au soleil, préparaient leurs alimens, réchauffaient leurs entrailles engourdies par les glaces du Nord, *rigentia septentrione viscera sua urunt.* Extraire la tourbe et s'en servir comme moyen de chauffage est un art connu en Hollande depuis les temps les plus reculés (1); mais ce qui est relativement nouveau, c'est l'amélioration de ce combustible par des procédés techniques. Dans l'enfance de cette industrie, les habitans extrayaient la tourbe par mottes grossières, informes, et la brûlaient après l'avoir fait sécher. La tradition rapporte la méthode de faire et de préparer la tourbe à des paysans de la Hollande et de la Frise qui, vers l'an 1215, découvrirent le moyen de perfectionner ce présent de la nature. Une telle invention se répandit aussitôt. A la fin du XIIIe siècle, on vendait assez généralement dans les Pays-Bas des mottes de tourbe travaillées et qui avaient une forme régulière. Cette forme a d'ailleurs changé depuis les temps historiques; nous avons vu à Leyde, dans l'hôtel-de-ville, des morceaux de tourbe pris dans une tente des ennemis pendant le siége de 1574, et qui sont tout à fait cubiques, tandis que la figure actuelle est celle d'un parallélipipède allongé.

Les Hollandais ne sont point d'accord entre eux sur l'étymologie du mot par lequel on désigne dans leur langue ce combustible, *turf* ou *torf*. Plusieurs le font dériver d'un ancien vocable *dorst* ou *durst*, qui signifie pauvreté, par allusion sans doute à la pénurie de bois contre laquelle les glèbes fossiles sont appelées à réagir. Cette idée de pauvreté convient, il faut l'avouer, à la tristesse des foyers qu'alimente la tourbe. Ce combustible ne donne malheureusement pas la flamme joyeuse du bois, ni la riche lumière du charbon de terre. La tourbe blanchit plutôt qu'elle ne flambe. Autour de ces foyers ternes, le plus souvent fermés, on ne voit point, comme à la lueur des feux de bois, danser sur le mur les esprits familiers de la maison. Si elle ne donne point l'éclat pétillant ni la chaleur des autres combustibles, la tourbe n'en est pas moins une ressource considérable dans un pays où la nature a tout fait, non pour l'homme, mais contre l'homme. La consommation de la tourbe augmente toujours

(1) Il est fait mention de la tourbe dans les lois saliques.

dans la Néerlande, ainsi qu'on peut s'en convaincre par des chiffres. Elle était de 22,275,623 tonnes en 1834, et de 33,943,630 en 1852. Ces chiffres suffisent pour démontrer l'importance des travaux qui se rapportent aux tourbières. Ces travaux sont intéressans à trois points de vue différens. L'économiste aime à suivre l'extraction de la tourbe, la préparation et l'exploitation, les usages industriels et domestiques de ce combustible, les rapports des tourbières avec l'agriculture. Le géologue recherche d'un œil curieux l'origine de la tourbe, la formation de ce terrain récent, la monographie des couches dans lesquelles reposent les ouvrages de l'homme. Enfin le voyageur moraliste doit reconnaître que cette industrie a donné quelques traits singuliers à la population des provinces sur lesquelles les tourbières se rencontrent maintenant en plus grande abondance, la Frise, la Groningue, la Drenthe et l'Overyssel. Les mœurs des habitans de ces provinces, et en particulier la vie des ouvriers qui travaillent aux tourbes, tout cela vaut bien la peine qu'on s'y arrête. Nous allons suivre la trace de ces différens ordres de faits économiques, scientifiques et moraux sur le sol de la Néerlande.

I.

Le travail de la tourbe varie avec la nature des tourbières. On peut établir entre elles deux grandes divisions, suivant qu'elles sont *hautes* ou *basses*. C'est d'abord sur les tourbières hautes (*hooge veenen*) que doit se porter l'attention.

Assen est une ville ouverte, bien neuve, bien tranquille, bien éclairée, où siégent les états provinciaux de la Drenthe, où demeure un monde officiel d'employés et de magistrats, où de jolies maisons, posées çà et là, comme pour leur plaisir particulier, semblent peu soucieuses de former des rues, où des quinconces d'arbres, des nappes de sable, des tapis de gazon, des espèces de *squares* anglais, relient par un trait d'union de verdure le palais de justice, l'hôtel-de-ville, le temple des réformés. Tout près de là s'élèvent de charmantes habitations rurales, et à côté de ces maisons de campagne s'étendent des jardins ou des prairies qui, il y a un quart de siècle, étaient des tourbières. Un grand nombre de ces tourbières sont encore en exploitation; elles communiquent, par des canaux particuliers, avec un canal central qui joint la ville d'Assen à celle de Mepel, et sur lequel se gonflent les voiles de lourds bateaux qui transportent la tourbe. Situées au milieu de véritables steppes où croissent la bruyère et d'autres plantes sauvages, les tourbières hautes, — nom qu'elles doivent à leur position plus élevée et à leur nature relativement sèche, — constituent la principale, et l'on pourrait

même dire la seule richesse de cette province, que la culture n'a point encore vivifiée. Au soleil couchant, quand le ciel est rouge, ces tranchées ouvertes dans une terre noire, ce sol dévasté à une certaine profondeur par la bêche, ces amas de glèbes bitumineuses qui sèchent au vent, les ombres de travailleurs que grandit le crépuscule, tout cela forme un point de vue abrupt que n'eût point dédaigné le pinceau de Salvator Rosa. Il convient de nous introduire sur le théâtre de ces travaux; nous suivrons mieux ainsi les diverses transformations que la main de l'homme fait subir à une matière brute, inculte, stérile, pour la rendre capable de services industriels et domestiques.

Quand le propriétaire d'une lande tourbeuse a résolu de convertir son champ en un atelier d'exploitation, il lui faut avant tout délivrer la terre des eaux qui l'imprègnent comme une éponge. Les ouvriers attachent quelquefois à leurs pieds des appareils en bois, d'une grandeur variable, qu'on nomme en hollandais *bredden*, et qui empêchent ces pauvres hommes d'être absorbés par les abîmes d'un sol marécageux. Une fois la surface reconnue, on pratique, à vingt-quatre pieds de distance les unes des autres, et à la profondeur de trois ou quatre pieds, des tranchées (*wallen*) qu'on revêt souvent d'un mur de terre pour que la matière tourbeuse ne s'éboule pas. La profondeur de ces fossés augmente successivement; il faut d'ordinaire huit années avant que l'on puisse attaquer la tourbe. L'aménagement des eaux soustraites à la terre par des saignées habiles et méthodiques constitue une véritable science. Il existe un art de recueillir ces eaux dans des fossés, de les retenir par des écluses et de les diriger, au moyen de conduits, vers le canal qui doit servir au transport du combustible.

Le champ étant ainsi façonné et les eaux étant soutirées, on procède à l'extraction de la matière tourbeuse. La division du travail est le principe fondamental de toute industrie. Les ouvriers se distribuent par groupes de six ou sept hommes. Les fonctions auxquelles ils se livrent peuvent d'ailleurs se partager en quatre temps. Un premier ouvrier fend, à l'aide d'un instrument tranchant appelé en hollandais *stikker*, la surface de la couche tourbeuse. Un second ouvrier, avec cette sûreté de coup d'œil que donne l'exercice, relève les mottes tranchées à l'aide d'une petite bêche (*spade*). Un troisième ouvrier reçoit du second les glèbes divisées qu'il pique avec une sorte de fourche (*vork*), et qu'il range en même temps sur une brouette. Cette brouette est conduite par un quatrième ouvrier sur la partie ouverte du chantier où s'entassent d'abord les tourbes saturées d'eau. L'art consiste à renverser la brouette de telle manière que les pièces de limon végétal se trouvent disposées en une sorte de mur sans

qu'on y mette la main. La substance tourbeuse est en effet tellement molle et tellement sensible, qu'elle garde l'empreinte de tout ce qui la touche. Il est à observer que ces pains de tourbe présentent alors un volume beaucoup plus considérable que celui auquel plus tard ils se trouveront réduits en séchant.

Aux travaux d'extraction de la tourbe succèdent les procédés de dessiccation. C'est ici une partie importante de l'industrie qui nous occupe. Au moment où elle sort de terre tout imbibée d'eau, la tourbe est absolument impropre aux usages du foyer. Cette matière molle semble prendre par la dessiccation une nouvelle nature, elle devient un combustible. Il existe une méthode pour atteindre ce résultat. Nous avons laissé les morceaux de tourbe trempés d'eau s'accumuler sur le champ de travail; dès qu'ils ont acquis assez de consistance pour être maniés, ils sont disposés avec un art singulier, de manière à recevoir de partout les rayons du soleil et l'influence du vent. Les ouvriers forment des piles, en ayant toujours soin de poser une tourbe en largeur sur deux tourbes en hauteur, à peu près comme le mouleur place les briques et les expose à l'air avant de les cuire. Le chantier présente alors des rangées de carreaux symétriques, coupés par de petits sentiers dans lesquels marchent des femmes et des enfans qu'on emploie volontiers à cette besogne. On déplace ensuite plusieurs fois chaque morceau de telle sorte que l'air puisse jouer librement sur toutes les surfaces de la tourbe. Quand les mottes d'en haut commencent à sécher, on les pose en bas, et on relève celles que le contact avec la terre met dans une situation moins propice pour acquérir les propriétés inflammables. Si le vent souffle de l'est ou du nord, les tourbes se dépouillent encore assez vite de l'humidité qui leur est inhérente; mais si le ciel est pluvieux, comme il arrive trop souvent au mois d'avril et de mai, il apporte un obstacle à la confection de cette matière terreuse. On a vu sous des pluies trop prolongées se détruire ainsi l'espoir d'une abondante récolte industrielle (1).

Lorsque, après avoir été plusieurs fois maniés et déplacés, ces

(1) Les inconvéniens de la dessiccation en plein air ont depuis longtemps frappé les économistes. On s'est demandé s'il ne vaudrait pas mieux sécher les tourbes dans un endroit couvert. Des essais ont été dirigés dans ce sens; mais jusqu'ici les résultats obtenus n'ont point été concluans. Nulle part on n'a pu délivrer complétement la tourbe de l'humidité qui la pénètre. Quelques-uns des établissemens fondés pour la raréfaction de ce combustible ont eu recours à des procédés techniques. On comprimait la matière tourbeuse dans des moules pourvus de trous ou de petites rigoles; mais en la traitant ainsi on perdait considérablement de parties fines, ligneuses, auxquelles l'eau était mêlée, et qui s'écoulaient avec elle. Dans le Hanovre, on sacrifie ainsi jusqu'à 65 pour 100 de la base calorifique. Pour obvier à cet inconvénient, il est nécessaire de renfermer la substance tourbeuse dans des toiles de pression.

morceaux de tourbe ont enfin acquis le degré de sécheresse nécessaire, on les rassemble en gros tas carrés ou ronds, qu'on recouvre de joncs, de foin ou de paille, pour les défendre de la pluie et de la gelée. On les recueille aussi dans des granges, sur des lattes ou des planches disposées de telle façon que le vent puisse y circuler de toutes parts. La tourbe ne sort plus de ces granges que pour être transportée au marché dans de longues barques qui ont un mât très haut et une grande voile.

Quand toute la tourbe est extraite, on trouve au fond de la tourbière des arbres qui appartiennent généralement à la famille des pins. J'ai eu occasion de voir moi-même des tas de bois qui avaient été ainsi enfouis sous la couche, et dont la substance n'était presque point altérée. Les branches résineuses de ces pins servent comme de flambeau pour éclairer les nuits d'hiver. On déterre quelquefois des troncs énormes légèrement noircis, et qui peuvent encore être employés aux usages industriels. C'est aussi le moment de dire un mot d'une substance légère, poreuse, feuilletée, qui sert de toit à la couche de tourbe et qui avait été rejetée d'abord par les ouvriers comme impropre au chauffage. Cette croûte supérieure va maintenant jouer un rôle; mêlée à du sable, elle va devenir la base de la terre labourable sur laquelle on sèmera des pommes de terre ou du blé. Il est intéressant de voir ainsi à côté des tourbières en exploitation des tourbières récemment exploitées, et qui se trouvent aussitôt converties en un champ fertile.

Un des dangers qu'on court dans l'extraction de la tourbe, c'est de mettre le feu aux tourbières. Sur le chantier de travail, on entretient généralement des charbons allumés pour les usages domestiques (1). Ces charbons incandescens peuvent devenir la cause de grands malheurs. Non-seulement les glèbes extraites et exposées à l'air, mais encore la terre marécageuse qui se trouve étanchée par la préparation qu'on lui a fait subir, sont susceptibles de recevoir et de communiquer l'incendie. Le feu se répand alors sourdement, au grand préjudice de ceux qui vivent des tourbières et au grand effroi des pauvres gens qui habitent sur un sol inflammable. A chaque instant, leurs cabanes ou leurs chaumières peuvent être réduites en cendre. Il y a des exemples d'incendies qui ont duré ainsi de douze à quatorze jours. La matière terreuse brûlait à petit bruit, et la flamme, trouvant sans cesse un aliment, s'avançait accrue par ses propres ravages. On avait alors, sur un sol plat, la triste et lamentable figure du Vésuve. Ces incendies de tourbières

(1) On attribue à la foudre l'incendie de quelques tourbières hautes; mais la plupart de ces désastres ont une origine plus vulgaire. Les ouvriers mettent le feu aux tourbes en allumant le tabac de leurs pipes.

hautes dureraient non des jours, mais des mois et des années, si l'on ne cherchait les moyens d'en limiter les progrès. Dans les mines de houille en combustion, on engloutit des fleuves; mais ici l'usage de l'eau, qu'on n'a pas d'ailleurs toujours sous la main, serait une défense médiocre. Le seul moyen d'arrêter la marche du fléau, c'est de remuer et de bouleverser avec la bêche la terre circonvoisine. On emprisonne de la sorte l'incendie dans un cercle où il faut qu'il s'épuise sur lui-même. L'histoire nous a conservé plusieurs exemples de tourbières incendiées. Dans la Frise, non loin du Zuiderzée, on montre un lac assez profond qu'on appelle *Jonker-Meer*. La tradition veut que, dans les temps anciens, ce lac ait été une tourbière haute. L'incurie d'un ouvrier qui se chauffait provoqua un incendie si violent, que tous les efforts furent inutiles pour l'étouffer. La matière tourbeuse fut entièrement consumée, et les eaux se rassemblèrent peu à peu dans la place qui était restée vide. Avec le temps, un lac se forma où paissaient autrefois les brebis. De tels accidens n'ont pas toujours été l'effet de la négligence. En 1593, les Espagnols avaient construit près de Schoonebeek une chaussée pour traverser des marais. Les Hollandais cherchèrent à leur couper le passage en jetant sur la route des arbres qu'ils avaient extraits du fond des tourbières. Ils rassemblèrent ces arbres en un tas et y mirent le feu. Comme l'air était sec, la flamme pénétra jusque dans la terre, qui était riche en matière combustible. L'incendie réduisit toute la tourbe en cendre : il se creusa des gouffres, des ravins, et la route devint impraticable pour l'armée ennemie. Cette défense toute nouvelle fit sans doute naître l'idée infernale qu'on attribue à l'un des agens de Philippe II. Ayant entendu dire que la terre des Pays-Bas brûlait, il résolut de détruire par le feu cette contrée insoumise. Il n'abandonna son projet que quand il sut qu'une partie de cette terre inflammable était cachée sous l'eau, et que l'autre (celle des hautes tourbières) pouvait être défendue contre l'incendie par le travail de la bêche.

On vient de voir extraire la tourbe dans les tourbières hautes; il faut maintenant étudier un autre système d'exploitation, celui des tourbières basses, *lage veenen*. Là, c'est sous l'eau que la main de l'homme va saisir la matière terreuse qui doit lui servir de combustible.

Dans la Sud-Hollande, à quelques lieues de La Haye, est le village de Wateringen. Des jardins entrecoupés de petits canaux, des ponts de bois qui joignent des sentiers recouverts d'un sable fin, des cultures distribuées avec art, des maisons que les arbres à fruit serrent et entrelacent comme un vêtement, une jolie école, deux églises, l'une catholique, l'autre réformée, un moulin tout fier de ses grandes ailes et de son axe doré, tout cela forme ce que les Anglais

appellent *a secluded spot*. A côté du village s'étendent les tourbières.

La différence entre les tourbières hautes et les tourbières basses, c'est que dans ces dernières, dès qu'on creuse le sol, on trouve l'eau. Dans les temps anciens, on commença par défoncer ainsi les terres stériles ou presque stériles; mais bientôt, entraînés par les bénéfices que procurait l'industrie de la tourbe, les habitans bouleversèrent de fertiles prairies, des champs qui se couronnaient chaque année d'abondantes moissons. La Hollande perdait ainsi tous les jours de son territoire. Sur certains points, les excavations affaiblissaient même les digues élevées pour défendre le pays contre les chocs impétueux de la mer. La Hollande présentait alors l'étonnant spectacle d'un peuple jouissant d'un territoire déjà fort limité, et travaillant sans cesse à le détruire. Les plus belles campagnes que l'œil de l'homme eût jamais vues disparurent. Le gouvernement du pays se crut obligé de mettre un frein à ces dévastations de la terre. Nul ne put désormais attaquer son champ que dans certaines conditions et après avoir obtenu le consentement des magistrats. Des ordonnances furent publiées dans ce sens à plusieurs époques. Toutefois l'état n'osait pas restreindre suffisamment l'abus, intéressé qu'il était lui-même dans les ravages du sol par les bénéfices qu'il tirait des tourbières à titre d'impôts.

L'autorisation de creuser la terre étant obtenue, on conduit sur le théâtre de l'ancienne culture des hommes armés de bêches, et dont l'emploi est d'enlever la couche de terre argileuse qui sert de revêtement à la tourbe. Le propriétaire fait alors partager son champ en plusieurs longues bandes de terre qui seront successivement exploitées d'année en année. La bande qu'on se propose d'attaquer d'abord, et qui est d'ordinaire située sur la limite latérale du champ, est encore revêtue de l'herbe et des plantes qui y croissent; ce voile de verdure disparaît bientôt sous les instrumens de fer : c'est ce qu'on appelle *commencer la fouille*. A Wateringen, la matière tourbeuse se trouve enfouie sous une couche d'argile qui a deux ou trois pieds d'épaisseur. Cette terre arable est relevée soigneusement avec la bêche et déposée sur une partie du champ; lorsque la tourbe sera extraite et l'eau épuisée, elle deviendra la base de la culture renaissante. Cette préparation est un travail d'hiver. On creuse la terre et l'on met à nu la couche de tourbe pour exploiter la tourbière au printemps suivant. Une nouvelle série de faits industriels s'ouvre alors, ordinairement en avril ou en mai, et se termine vers le mois de septembre. Un ouvrier pourvu de grosses bottes imperméables descend dans l'eau, dont la présence s'est aussitôt révélée sous la couche d'argile. Armé d'une bêche particulière à ce genre de travail, il extrait les glèbes tourbeuses. Cet homme ne voit point ce qu'il fait; il agit, comme on

dit ici, de sentiment, car la surface de l'eau voile entièrement le lit de tourbe. Après avoir coupé la terre, guidé par cet œil intérieur que crée l'habitude du métier, il saisit la motte divisée en la piquant avec la bêche, la retourne et la renverse dans une barque. Cinq ou six fois par jour, cette barque, antique et grossière comme celle de Caron, s'emplit des glèbes que l'homme y jette (1). La tourbe, au moment où elle sort de l'eau, a la couleur du tabac; elle est mêlée de racines et de branches d'arbres pourries. La barque est ensuite conduite à terre, et l'on décharge la tourbe dans une auge de bois. Cette auge, à peu près carrée, d'environ douze pieds de surface et de deux pieds de profondeur, reçoit la matière tourbeuse qui va être mêlée et travaillée. Un ouvrier écrase avec les pieds les mottes informes et compactes qu'a coupées la bêche. En même temps il délivre la substance tourbeuse des grandes racines, des pierres et des autres impuretés qui la vicient. Dans l'auge, cette pâte combustible se trouve ainsi élaborée comme la pâte du pain sous la main du boulanger. Ceci fait, on jette par pelletées sur la terre la tourbe pétrie. Cette terre est recouverte d'un lit de roseaux secs qui doit isoler la matière bitumineuse. On attend quatre ou cinq heures avant de niveler et de modeler cette tourbe liquide. Quand elle est suffisamment sèche, un ouvrier s'attache à chaque pied une planchette, et, ainsi chaussé, foule la matière molle, dont la surface devient bientôt parfaitement unie. Ce travail est pénible : on admire l'art avec lequel, par la manière seule de diriger ses pieds, l'ouvrier forme une plate-bande dont les côtés s'élèvent en talus. La tourbe ayant reçu cet apprêt, on la laisse encore sécher; puis, à l'aide d'un instrument qui a quelque rapport avec le rateau, garni qu'il est de dents régulières, on trace des raies qui indiquent la forme future des carreaux : la plate-bande présente alors la figure d'un échiquier. A ce travail succède celui du *turfstikker* ou *riemer;* armé d'une bêche qu'il enfonce verticalement dans la direction des lignes tracées, il divise par morceaux la matière qui, convenablement séchée, servira plus tard au chauffage. Le système de dessiccation dans les tourbières basses ne diffère pas de celui qui se pratique dans les tourbières hautes. On emploie également des femmes, des filles, des garçons de dix à douze ans pour retourner les morceaux exposés à l'air. Il faut ordinairement trois mois avant que les tourbes sèchent. Dans le moment des grands travaux, cent quarante ouvriers se rendent à Wateringen

(1) Dans d'autres endroits, un ouvrier appelé *veentrekker*, le puiseur de tourbe, tient à la main une longue perche, au bout de laquelle s'ouvre un cercle de fer tranchant; à ce cercle de fer se trouve attaché un filet serré très fort qu'on appelle trouble, *baggernet*. Cet ouvrier pêche ainsi la tourbe, et avec la main renverse le filet rempli du trésor limoneux.

sur un seul champ d'exploitation. Tous ces ouvriers sont à la tâche, et les habiles gagnent 1 florin 50 cent par jour, à peu près 3 fr. La journée de travail commence à deux heures du matin et dure jusqu'à cinq heures du soir.

Lorsque la tourbière basse est exploitée, que reste-t-il? De l'eau. L'aspect de ces mornes lacs qui succèdent à de vertes prairies afflige le regard de l'agriculteur. Ce changement a même été dans les temps anciens funeste aux populations. On a vu les habitans de ces campagnes converties en lacs, pressés qu'ils étaient par la faim, émigrer vers d'autres terres. Ces lacs ne demeurent pourtant pas stériles. Quelques propriétaires les transforment en étangs peuplés d'excellens poissons qui fournissent de la nourriture à plusieurs familles, et qui créent une nouvelle source de produits. Avec l'art de la pisciculture et avec le volume d'eau dont elle dispose, la Hollande possède le moyen d'accroître sur une grande échelle le champ des richesses vivantes. Autrefois les lacs formés par l'extraction de la tourbe demeuraient dans cet état jusqu'au jour où un spéculateur hardi se mettait en tête de les dessécher. Les propriétaires des domaines inondés les cédaient à vil prix. L'acquisition faite, on entourait ces lacs de fortes digues pour les isoler des eaux affluentes, et à l'aide de moulins à vent on les épuisait quelquefois en une année. Le lit qui servait primitivement de base à la tourbe apparaissait alors : c'était tantôt de l'argile, tantôt du sable, souvent même une couche de roseaux spongieuse, légère, que les Hollandais appellent *darri* ou *derry,* et que l'on enlevait avec la drague. La tourbe étant extraite et les eaux pompées par le travail des moulins, on voyait assez souvent certaines landes stériles converties en terres d'une fertilité prodigieuse. L'ancienne surface enlevée avait en effet cédé la place à un fond argileux très riche et très propre à nourrir de florissantes moissons. Ces champs régénérés sortaient ainsi des profondeurs du sol, et des régions perdues pour l'agriculture après la fouille des tourbes se trouvaient restituées à la charrue. Une telle méthode ne laissa pourtant pas d'entraîner, à côté de ses avantages généraux, des malheurs particuliers. Plusieurs s'y ruinèrent. La vue de ces mécomptes fit même dire à un ancien économiste qu'eût-il les mains pleines d'or, il ne les ouvrirait point lorsqu'on lui proposerait des maisons à bâtir, des tourbières à fouiller ou des lacs à dessécher. Les Hollandais n'ont heureusement pas suivi ce conseil. Le même champ converti en tourbière, puis changé en une forêt d'arbres abattus (1), puis devenu un étang, puis rappelé à son état

(1) Les tourbières basses sont aussi riches que les tourbières hautes en bois parfaitement conservé; seulement ce sont d'autres arbres.

naturel, leur donna sous différentes formes des bénéfices dont ils eurent lieu de s'applaudir. Aujourd'hui on dessèche volontiers l'eau des tourbières basses dès que l'extraction de la tourbe est terminée. Ces champs ou ces prairies, délivrés des eaux qui les couvraient, n'en restent pas moins sujets, dans les temps de pluies, à des inondations réitérées. Il est donc nécessaire, même après le desséchement, de les pourvoir de moulins qui travaillent à les maintenir. L'entretien de ces moulins et des hommes qui les font agir est une charge considérable. Il ne faut donc plus s'étonner qu'en Hollande, où l'agriculture ne se défend que par des moyens artificiels contre un ennemi toujours présent, le prix des céréales et des autres objets de consommation soit relativement élevé. Ces fouilles présentent un autre ordre d'inconvéniens. Le sol bas de la Néerlande est rendu plus bas encore tous les jours par les travaux qui s'exécutent dans les tourbières : si les vaillantes digues élevées contre les hautes marées venaient par malheur à céder, et si la mer s'emparait de ces cultures situées à plusieurs pieds au-dessous de son niveau, le désastre serait terrible, irréparable. Il faudrait du moins des années et de prodigieux efforts pour ramener à la lumière ces champs engloutis.

On a vu extraire et préparer la tourbe dans les tourbières hautes, puis dans les tourbières basses; il reste à la suivre sur le marché. Les eaux du Waal, du Leck et de la Meuse sont perpétuellement sillonnées par de longs bateaux que les Hollandais appellent *samereusen*, et qui transportent le combustible national. D'autres bâtimens d'une plus grande taille, construits dans les provinces voisines des tourbières, naviguent sur les canaux de la Frise, de la Groningue et de l'Overyssel; plusieurs d'entre eux traversent même le Zuiderzée; ils sont connus sous le nom de *turf-potten*. Leur forme est ancienne et historique. C'est avec de tels bateaux que les Hollandais ont battu dans le golfe la flotte des Espagnols. Les bateliers vivent avec leur famille, pendant toute l'année, dans ces maisons de bois, et transportent d'un lieu à l'autre leurs affections, leurs mœurs, leur foyer domestique. Parvenue au lieu de destination, la tourbe est déchargée par des porte-faix ou par les hommes du bateau, quelquefois même par les femmes. C'est une scène intéressante; il est curieux de voir comme les carreaux de tourbe sont rangés avec ordre dans ces magasins flottans. Cette construction ressemble à celle d'une maison recouverte d'un toit angulaire. Deux hommes emplissent dans le bateau des corbeilles qu'ils passent à deux autres hommes et à deux fortes femmes debout sur le quai. Les tourbes sont alors versées dans une mesure en bois. Cette tonne contient ordinairement de 36 à 37 pièces de tourbe pesante pour les fabriques, de 48 à 50 tourbes

légères ou bleues, enfin 80 tourbes d'une qualité inférieure. Le nombre dépend de la manière dont on jette les morceaux; mais malgré les soins les plus scrupuleux il y a généralement un tiers de la tonne qui n'est pas rempli. Les tourbes sont alors chargées dans des charrettes à bras d'une forme lourde et singulière. C'est un souvenir de la domination étrangère. La tradition veut que des charrettes de même forme, plus grandes et tirées par des chevaux, aient apporté en Hollande les munitions de guerre des Espagnols. Il est permis de réparer cet antique matériel, mais non de construire de nouveaux chariots sur le même modèle. La corporation des porteurs de tourbe constitue dans les villes une classe à part; elle a un commissaire, des règlemens et des priviléges. Dans les cérémonies publiques et aux grandes fêtes nationales, les porteurs de tourbe forment entre eux des mascarades qui ne manquent pas de caractère. Il leur est défendu, sous peine d'une amende de trois florins, de fumer pendant qu'ils chargent ou déchargent les bateaux. L'extraction, le transport, la vente de la tourbe donnent naissance, on le voit, à un personnel nombreux et tout particulier. Quelquefois les plus lourds bateaux, dont le bord ne dépassait presque pas le niveau du canal, se trouvent vides en deux journées et surnagent. Une vieille femme prépare dans le cabinet le café et les alimens qui doivent réparer les fatigues de ces pauvres gens. Les bateliers sont vêtus de courtes blouses de toile, et par les temps de pluie, d'une étoffe jaune, huileuse, imperméable, que les Anglais appellent *oil skin*. Quand les tourbes sont déchargées, on fait la toilette du bateau, car, pareils aux cavaliers qui ne prennent point de repos avant d'avoir soigné leur cheval, les bateliers ne se couchent point qu'ils n'aient lavé, à renfort de grands seaux d'eau, les flancs de leur colossale monture.

La qualité des tourbes varie singulièrement. Il y en a de plus ou moins riches en matières ligneuses, de poreuses et de compactes, de lourdes et de légères. Ces variétés répondent à différens usages industriels et domestiques. Les ménagères hollandaises reconnaissent tout de suite à la couleur et à la forme les propriétés de ce combustible. Il existe une espèce de tourbe qui convient pour la cuisine, une autre pour les foyers, une troisième pour les fabriques. En général, on préfère le produit des tourbières basses à celui des tourbières hautes. Les boulangers cuisent leur pain avec des glèbes peu denses qui prennent aisément feu. La tourbe sert à alimenter les fours à chaux, les brasseries, les distilleries, les fabriques d'huile, les tuileries. De Zwol à Arnem, nous avons compté soixante-dix briqueteries d'où sortent des briques par millions et qui sont chauffées aux dépens de cette terre consacrée à Vesta. La consommation de la tourbe destinée aux fabriques a grandement augmenté dans les

Pays-Bas depuis ces dix-huit dernières années; elle s'est accrue de 12 millions de tonnes. La consommation de la houille s'est élevée en même temps d'un million et demi d'hectolitres, d'où il résulte que le progrès de l'industrie des tourbes a été de cinquante fois plus actif que celui de l'industrie des houilles. Il convient maintenant d'établir le rapport calorifique entre les deux combustibles. La houille gagne moitié sur la tourbe; mais si deux quintaux de tourbe produisent le même effet dans un foyer qu'un quintal de houille, la tourbe coûte beaucoup moins cher que le charbon de terre. Il y aurait donc économie à se servir du combustible né sur le sol de la Hollande. On peut d'ailleurs voir dans l'usage de la tourbe plus qu'une raison d'économie; on peut y découvrir pour les Pays-Bas une question de haute politique. Par l'emploi de la houille et du coke, les fabriques, les chemins de fer, la navigation, les assèchemens de la Néerlande deviennent dépendans de l'étranger. La tourbe est au contraire un élément d'indépendance nationale : les Hollandais devaient donc chercher les moyens d'alimenter la vapeur, c'est-à-dire le mouvement, avec le combustible que leur a donné la nature.

Le volume que présente la tourbe a été jusqu'ici un obstacle à l'emploi de cette matière dans les grands travaux et les services publics. La tourbe occupe trois ou quatre fois plus d'espace que la houille. On a cherché à vaincre cet obstacle par des moyens plus ou moins ingénieux. Des établissemens se sont fondés pour comprimer la tourbe. Trente mille kilos de substance tourbeuse des hautes tourbières peuvent se réduire par la condensation à cinq mille kilos. On a été plus loin, on a transformé la tourbe ainsi comprimée en charbon. J'ai visité un de ces établissemens où par voie de suffocation, dans de grands fours en maçonnerie, on fabriquait une nouvelle espèce de coke. L'aspect de ces morceaux de tourbe carbonisée était vraiment celui du combustible minéral dont ils avaient la couleur. Avec deux mille kilos de tourbe condensée, on obtient mille kilos de coke. Ces essais industriels sont très curieux à titre d'expérience; mais jusqu'ici les bénéfices ont été problématiques (1). La tourbe, quoique maniée et remaniée par l'industrie de l'homme, n'a pu lutter encore avec la houille sur le terrain du mouvement par la vapeur. Le *steamer* sur lequel je traversai le Zuiderzée, de Zwol à Amsterdam, était cependant alimenté par la tourbe ordinaire. J'observais

(1) Au nombre des essais tentés pour douer de propriétés artificielles le combustible donné par la nature, il ne faut pas oublier la combinaison de la tourbe avec le charbon de terre. On a fabriqué ainsi des mottes inflammables qui ont une certaine valeur industrielle; mais tout l'art de l'homme ne saurait douer la matière d'une puissance calorifique qu'elle n'a pas. L'alliance des corps étrangers apporte une force auxiliaire à la tourbe, elle ne la transforme nullement.

en silence la prodigieuse quantité de matière que le chauffeur remuait avec la pelle et jetait dans la fournaise. Le bateau marchait bien; mais je ne tardai point à me convaincre que ce combustible, à raison de l'espace qu'il occupe, est impropre à la navigation de long cours.

Si la tourbe ne peut point soutenir la concurrence avec la houille pour le mouvement des machines, cette terre susceptible de prendre feu a été pendant des siècles l'unique ou presque l'unique moyen de chauffage des trois quarts de la population hollandaise. Le charbon de tourbe a même donné naissance à l'habitude toute nationale du chauffe-pied. Pendant l'hiver, les femmes, dans leurs appartemens et même au temple, durant le sermon, ont sous leur robe une chaufferette alimentée avec de la tourbe. Je fus frappé de voir à Leyde, dans une des salles qui tiennent à la grande église, trois ou quatre cents *stoven* destinés au service du dimanche. Cette habitude domestique n'est point irréprochable au point de vue de l'hygiène; on l'accuse de ternir le teint des femmes les plus fraîches et encore jeunes. L'odeur de la tourbe porte à la tête. Ce combustible dégage une forte vapeur de soufre qui dans certaines localités plombe le visage humain et donne aux habitans la pâleur des spectres. Quand la carbonisation de la tourbe n'aurait pour résultat que de lui ôter cette odeur désagréable et malfaisante, on devrait encourager un traitement artificiel qui remédie aux incommodités du foyer.

Le principe économique des Hollandais est d'utiliser tout ce qu'ils ont sous la main; c'est ainsi qu'ils ont mis à contribution les cendres, la suie et la fumée de la tourbe. Ces cendres fertilisent certaines terres. Quelques parties de la Néerlande se reprochent même d'avoir trop méconnu les propriétés fécondantes de cet engrais, et d'avoir abandonné aux Flandres un des principes le plus riches de la culture. La suie de tourbe sert dans les ménages à nettoyer les instrumens de fer ou d'étain. On emploie la fumée à préparer les viandes salées et ces millions de harengs que les pêcheurs de la côte attirent dans leurs filets. La tourbe n'a pas seulement été utilisée comme moyen de chauffage; elle se prête à différens usages industriels. La substance tourbeuse pourrait être appliquée à l'éclairage au gaz; elle fournit une base à la fabrication du papier, de l'encre, du vernis et du noir animal, surtout pour les raffineries (1). Dans certaines provinces marécageuses, la tourbe sert à jeter les fondemens des maisons. On pose les briques et les autres ouvrages de maçonnerie sur une première construction de morceaux de terre

(1) Cinq parties de charbon de tourbe sont égales à quatre parties de noir animal. Ce produit artificiel serait de 25 pour 100 meilleur marché que le noir animal proprement dit.

combustible, disposés en forme de pyramide. Ces tourbes se gonflent sous l'eau et forment ainsi une base inébranlable que l'humidité ne détruit point. Après des siècles, lorsque la maison est tombée de vieillesse, on retrouve la substance tourbeuse aussi bien conservée que le premier jour, et encore propre au chauffage. On ne sait pas assez tout ce que la Néerlande doit à ce présent de la nature. Parmi les services que la tourbe a rendus aux Hollandais, il en est un que ne doit point oublier l'histoire. La ville de Bréda était occupée par les Espagnols. Un Hollandais nommé Van Bergen, et qui avait pour industrie de conduire des tourbes sur l'eau, conçut le hardi projet de délivrer la ville. Il communiqua son plan à un chef militaire qui l'appuya. La tourbe est patriotique; elle fait partie de cette vieille terre néerlandaise dont les entrailles s'étaient pour ainsi dire soulevées contre la domination étrangère. En cette qualité, elle devait protéger une ruse de guerre qui se proposait d'assurer l'indépendance nationale. Le 4 mars 1590, les Espagnols, voyant venir un bateau chargé de munitions contre l'hiver, le reçurent avec joie. Comme le port était couvert d'une légère croûte de glace, ils tirèrent eux-mêmes le bateau et aidèrent à l'introduire dans la citadelle. Ce bateau n'était ni plus ni moins qu'un second cheval de Troie. Vers le milieu de la nuit, il accoucha de quatre-vingt-dix hommes braves et entreprenans, qui, cachés jusque-là sous la cargaison de tourbe, sortirent à la faveur des ténèbres; ils surprirent l'ennemi, le taillèrent en pièces, et rendirent la ville de Bréda au prince Maurice.

La matière extraite des tourbières de la Hollande s'était prêtée depuis des siècles à différens usages industriels et domestiques; le feu de tourbe avait éclairé et réchauffé, pendant les nuits d'hiver, les méditations des poètes, les joies du premier amour, les travaux de la famille, avant qu'on connût au juste la nature du présent qui a été fait dans la nuit des âges au sol de la Néerlande. Le moment est venu de nous adresser à nous-même cette question : Qu'est-ce que la tourbe? D'où vient-elle? Quelle est l'origine de cette terre qu'on brûle? Il faut recourir aux lumières de la science, si l'on veut pénétrer le mystère de cette formation. L'étude des circonstances au milieu desquelles est née la tourbe se lie à l'antique géographie de la Hollande, dont les principaux traits ne peuvent être suffisamment connus que par l'examen des tourbières. Si cette ancienne constitution du sol s'est effacée, les rapports entre l'état primitif des choses et la richesse industrielle du pays demeurent et demeureront encore longtemps visibles.

II.

La tourbe n'est point une substance créée à l'origine des choses et immuable; elle ne préexiste pas; elle n'a point été faite, elle se fait. Cette terre se forme et se compose encore aujourd'hui sous nos yeux. La tourbe étant une terre qui croît, cette croissance même a été diversement expliquée. Quelques visionnaires ont rapporté la formation des tourbières à l'influence des astres. Les rapports des mondes entre eux ne nous sont point connus. Dans l'état présent de la science, il est aussi imprudent d'affirmer ces rapports que de les nier; mais dans tous les cas il n'y a aucune raison pour que la lumière des corps célestes agisse plus sur la tourbe que sur les autres couches de la terre. D'autres naturalistes ont prétendu que cette matière combustible n'était point née sur le sol de la Hollande, qu'elle avait été amenée dans les Pays-Bas de la Norvége, de la Suède et des autres régions du Nord par de grands déluges. Cette explication recule l'origine de la tourbe sans donner une solution. On sait d'ailleurs aujourd'hui que l'existence de la tourbe est due à la décomposition de certains végétaux qui croissent sur place, et qu'un excès d'humidité empêche de se convertir en humus.

Dans l'histoire des travaux qui concourent à l'extraction de la tourbe, nous avons distingué les tourbières hautes des tourbières basses; cette même division doit être introduite dans l'histoire des faits naturels qui président à la formation de ce terrain. La forêt est la matrice des tourbières hautes, l'eau est l'origine des tourbières basses.

De nombreux documens historiques attestent la présence de bois sombres et impénétrables sur le sol aujourd'hui découvert de la Belgique et de la Hollande. Plusieurs villages des Pays-Bas portent encore le nom d'antiques forêts qui n'existent plus. Nous n'avons d'ailleurs pas besoin de recourir à l'ancienne géographie de la Néerlande pour retrouver dans la présence des forêts l'origine des tourbières hautes. Dans la province d'Overyssel, non loin d'Almelo, il est un bois (le bois de *Drieschigt*, Trois-Couches) dans lequel j'ai vu, pour ainsi dire, la tourbe se former à l'œil nu. Moitié futaie et moitié tourbière, ce bois mélancolique constitue une genèse nouvelle, la genèse des phénomènes actuels de la création. La limite entre une partie de la végétation qui commence et une partie de la végétation qui s'éteint, le passage du bois vivant à l'état de tourbière, les différentes phases de cette évolution plus ou moins rapide, le travail des lentes actions chimiques par lesquelles les végétaux se transforment en une espèce de terre croissante, tout cela

justifie l'idée des anciens peuples qui avaient placé dans les forêts de la Gaule et de la Germanie le seul culte digne de la Divinité.

L'histoire naturelle de cette métamorphose mérite qu'on s'y arrête. Quelques botanistes ont remarqué dans ces derniers temps un rapport entre certains grands arbres et certaines plantes basses qui croissent à fleur de terre. L'antagonisme entre ces deux systèmes de végétation ne tarde point à se déclarer. Avec le temps, les bruyères et les mousses dévorent la forêt; le hêtre est vaincu par le brin d'herbe. La formation naturelle de la tourbe est liée à ce développement continu des bruyères et des mousses. Ces plantes meurent chaque année: mais en mourant elles déposent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, leur vengeance sur le sol. Le mécanisme en vertu duquel la matière végétale acquiert les propriétés de la tourbe est remarquablement simple et ingénieux. Des extrémités inférieures de la tige se détachent chaque année des pousses qui meurent, et dont la chute donne naissance à un terreau particulier. Cette couche, formée de détritus végétaux, s'élève lentement, tandis que la mousse continue de croître par la tête. Le temps développe peu à peu ces inépuisables fécondités de la vie et la mort. Les générations végétales s'entassent ainsi sur les générations, les dépouilles sur les dépouilles. La forêt, moitié bois, moitié tourbière, présente alors l'image de ces hypogées d'Égypte, dans lesquelles les vivans croissaient sur les morts. Les grands arbres enfoncent leurs racines dans ces sombres galeries où dorment les ancêtres de la végétation accumulée par couches. Cette période de croissance de la tourbe marque de plus en plus la période de décroissance du bois. La tourbière, entée sur la forêt comme le gui sur le chêne, la ronge sourdement. Étouffés par les bruyères et les mousses qui pullulent à leurs pieds, minés par la tourbe qu'ils enrichissent chaque jour de leurs ruines, les grands arbres tombent. Quand les arbres ont disparu, ces bruyères et ces mousses continuent à la surface des tourbières le travail lent et silencieux de décomposition qui doit accroître sans cesse la masse du combustible. Au milieu de ces champs vides, *arva vacua*, d'où les habitans primitifs, c'est-à-dire les chênes, les hêtres, les pins, se sont successivement effacés, on éprouve un sentiment indéfinissable. La pensée s'élève à la vue du système économique de la nature, qui fait tout contribuer à l'utilité de l'homme, tout jusqu'au tressaillement du brin d'herbe que le vent détache de la tige et qui tombe précieusement dans les ténèbres de la tourbière.

Quand même le bois de Drieschigt ne serait pas là pour trahir le secret de la nature, l'influence des anciennes forêts sur la formation de la tourbe nous serait encore attestée par la multitude d'arbres qu'on trouve tous les jours au fond des tourbières hautes. Dans

quelques localités des Pays-Bas, les habitans se chauffent avec ce bois enfoui rendu à la lumière (1). On trouve ces arbres conservés pour ainsi dire à l'état de momies dans la substance bitumineuse. Quelques voyageurs racontent que les fils dégénérés de l'ancienne Égypte brûlent dans le désert les cadavres embaumés de leurs ancêtres pour préparer les alimens; les paysans hollandais livrent de même aux flammes les ancêtres du sol, ces chênes, ces hêtres, ces sapins, habitans primitifs de la Néerlande, et que l'occupation de l'homme a chassés. Ces arbres sont toujours au fond de la tourbe: ils reposent le plus souvent sur le sable, d'où leurs branches s'élèvent plus ou moins dans la masse tourbeuse. La présence de ces arbres indique bien l'existence d'une ancienne forêt; mais il reste à découvrir la nature de l'événement qui les a abattus et précipités au fond du sol marécageux. Les uns attribuent ce désastre de la végétation à un incendie (2), les autres à un déluge, à un tremblement de terre ou à toute autre convulsion de la nature. L'imagination des géologues a beaucoup trop abusé de ces causes violentes et perturbatrices. Il est facile d'expliquer la présence de ces arbres au fond des tourbières par des phénomènes plus simples et plus conformes à ce qui se passe encore sous nos yeux : ils ont été renversés par le vent. Les exemples de tels ravages ne sont pas rares aujourd'hui en Hollande. Dans ce terrain plus ou moins tourbeux, les arbres étendent plutôt leurs racines qu'ils ne les enfoncent, d'où il résulte qu'ils ne prennent guère pied sur le sol. On ne saurait croire en effet avec quelle facilité ils se renversent. J'ai rencontré très souvent sur les routes de grands arbres soutenus par des tuteurs comme par des béquilles. Les propriétaires, qui connaissent la nature de leurs élèves, croient cette précaution nécessaire pour les défendre d'une chute. Les arbres les plus forts et les mieux enracinés ne résisteraient pas d'ailleurs à l'impétuosité des vents qui soufflent de la mer. Des ouragans qui balaient les églises par le milieu n'épargnent point les chênes (3).

(1) On a trouvé sous la tourbe des forêts entières : on pouvait encore reconnaître les couches de feuilles qui étaient tombées d'année en année. La plupart des troncs d'arbres étaient renversés, d'autres se tenaient encore debout avec leurs racines, leurs feuilles et leurs fruits. Il n'y avait donc pas moyen de douter que ces arbres n'eussent végété sur place.

(2) Ce qui a donné l'idée que ces arbres avaient été détruits par le feu, c'est qu'ils sont noircis; mais le séjour dans la terre humide communique au bois cet aspect légèrement carbonisé. Le foin coupé et laissé sur la terre fermente au bout de quelques jours de pluie, les couches inférieures revêtent un aspect noirâtre, comme si le feu y avait passé. Il faut chercher dans ces faits vulgaires l'explication des grands phénomènes de la nature : toute décomposition végétale engendre de la chaleur.

(3) La nef de l'église du Dôme à Utrecht fut enlevée en 1674 par une tempête. On comprend la force des agens les plus simples de la nature quand on voit cette église

C'est dans ces faits ordinaires et bien connus des Hollandais qu'il faut chercher l'explication des phénomènes géologiques. On a observé que la tête des arbres couchés au fond des tourbières était le plus souvent tournée entre le sud et l'est. Cette circonstance indique assez qu'ils ont été renversés par la tempête du nord-ouest. C'est en effet celle qui sévit le plus ordinairement en Hollande, et qui cause le plus de dégâts. Une telle direction n'est pourtant pas constante. On trouve sur ces troncs, ainsi étendus, d'autres troncs couchés dans une direction opposée et qui s'entrecroisent. Ces arbres, renversés par les vents soufflant des divers points cardinaux, ont formé la base, le lit, ou, pour mieux dire encore, le plancher de la tourbière haute (1). On se demande si ces arbres engloutis se sont incorporés à la tourbe. L'expérience indique qu'il n'en a point été ainsi, puisqu'on les retrouve intacts et parfaitement conservés. C'est tout au plus si les racines et les feuilles ont pu, dans certains cas, se convertir en matière tourbeuse. Cette intervention n'a d'ailleurs été qu'accidentelle et tout à fait secondaire. La substance tourbeuse a été fournie presque entièrement par la décomposition des bruyères et des mousses. Il ne faut donc point confondre les rôles des deux systèmes de végétation. Les forêts ont enveloppé, protégé la génération de la tourbe; elles ne l'ont pas créée.

Si les bois ont favorisé indirectement la croissance des tourbières hautes, le milieu dans lequel se sont constituées et développées les tourbières basses, c'est l'eau. L'existence de lacs intérieurs qui couvraient le sol dans les temps anciens n'est pas moins proclamée que celle des forêts par les monumens géographiques. *Moer*, dans le langage de certains paysans néerlandais, indique à la fois une mère et un marais. La tradition veut en effet que la Néerlande soit fille d'une flaque d'eau. Cette origine est attestée par l'histoire et par la vue du pays. Les géographes latins qui ont parlé de la Hollande actuelle doutaient si cette contrée était une terre ou un marais. La vie végétale n'a pas manqué alors de s'emparer de ces eaux immo-

coupée en deux, la tour d'un côté, le chœur de l'autre, au milieu le vide. Les habitans de La Haye se souviennent d'avoir vu en 1836 les arbres séculaires d'une des places de cette ville s'abattre dans leur chute et déraciner les pavés. C'était la lutte du ciel contre les titans du règne végétal.

(1) Les troncs qu'on retrouve au fond de la tourbe ne se sont d'ailleurs pas écroulés tous en même temps et sous le coup d'une catastrophe unique. Chaque arbre qui mourait durant le cours des siècles tombait dans la tourbière, et en vertu des seules lois de la pesanteur gagnait peu à peu le fond de cette terre molle et marécageuse. Là il trouvait sur le sable son centre de gravité, et contribuait à augmenter de ses débris la masse des végétaux à l'état de décomposition. Dans le bois de Drieschigt, on calcule qu'il suffit d'une année pour que les arbres disparaissent dans la terre tourbeuse et pour qu'ils arrivent au sol inférieur.

biles. Les plantes aquatiques, avides de naître, comme disaient les anciens, ont dû peupler la solitude de ces étangs, où rien ne s'opposait à leur croissance. On peut se faire une idée de cette profusion sauvage par ce qui se passe encore sous nos yeux. Dans certains fossés, l'eau est recouverte d'une croûte de mousse, véritable forêt microscopique. Cette mousse a même été en Hollande l'objet d'un commerce productif; on l'enlevait sur des bateaux, et on la vendait aux étrangers (1). Les eaux, purgées de cette surface verdâtre, ne tardaient point à se couvrir en quelques semaines d'une végétation renaissante, et on pouvait recommencer ce travail plusieurs fois dans un été. Aux mousses s'ajoute la population non moins exubérante des roseaux et des joncs, qui forment de véritables bois. Nettoyer les eaux est pour les propriétaires des *polders* une occupation continuelle et une charge. Si maintenant cette richesse végétale éclate si abondante en dépit de la main de l'homme, qu'était-ce, nous le demandons, lorsque les eaux, abandonnées à elles-mêmes, jouissaient d'une tranquillité qui n'existe plus? Non-seulement la présence de l'homme détruit les plantes parasites des marais, mais elle détruit encore les circonstances au milieu desquelles ces plantes aiment à se développer. La navigation et la pêche ont changé les conditions de la nature, autrefois libre de ses actes.

Quoique les tourbières basses soient toutes nées dans les lacs ou les étangs, il existe divers systèmes de formation, selon la profondeur des eaux et selon le personnel de la flore aquatique ou marécageuse. Dans les eaux basses ou peu profondes, la tourbe s'est engendrée directement de la décomposition des joncs, des roseaux et des mousses. Dans les eaux profondes, le travail de formation a été nécessairement plus compliqué. Des plantes submergées à hautes tiges (parmi lesquelles le nénuphar) ont commencé par élever leurs larges feuilles à la surface des lacs tranquilles. En mourant à la fin de l'automne, ces plantes sont tombées au fond de l'eau, où elles ont formé peu à peu une couche de débris végétaux. Quand cette couche fut imprégnée de racines, elle devint plus légère que l'eau, se souleva, et gagna alors la surface du lac (2). Un gazon flottant naquit sur ce sol flottant. Les roseaux et les joncs s'y développèrent. Le fond primitif du lac ou du marais se trouva ainsi transformé en un pré, sur lequel croissait une herbe abondante. C'est alors que les plantes ligneuses parurent. La mousse couvrit la terre, et ajoutait chaque année une couche à la formation de la tourbe. Avec le temps, s'élevèrent les

(1) Les mousses servent aux emballages et préservent les objets délicats de l'influence de l'humidité.

(2) Un des membres de la commission géologique, M. Staring, a étudié ces faits avec soin.

aulnes, les bouleaux, et une espèce de saule (*salix caprea*), qui ne dépasse jamais les proportions d'un arbuste. L'existence de ces îles flottantes avait été mise en doute par les modernes, qui, ne voyant rien de pareil se former dans la nature actuelle, avaient relégué parmi les fables les récits des anciens géographes. Une telle donnée est pourtant si peu une fiction, qu'on voit encore de nos jours dans les Pays-Bas, non loin de Giethoorn, des terres moitié prairies, moitié tourbières, qui nagent sur un ancien lac. Les prairies sont fauchées tous les ans. Des aulnes de vingt pieds de haut s'élèvent sur le sol mouvant; leurs racines pénètrent jusqu'à la couche d'eau, qui supporte les prés, les arbres, les troupeaux, les habitans. Les bestiaux parcourent en liberté le terrain vacillant; on n'a pas à craindre qu'ils s'enfoncent, car un instinct de conservation leur fait très bien distinguer et éviter les endroits périlleux. Ces pâturages flottans montent ou descendent avec l'eau, qui s'élève ou qui s'abaisse. En été, ils se trouvent quelquefois déposés sur la terre ferme comme un vaisseau échoué. Par les temps de grande sécheresse, il arrive même que les plantes, surtout les arbres, jettent leurs racines dans le lit du lac desséché et s'y attachent. Cette circonstance est très redoutée des habitans, car à la crue des eaux la prairie ne s'élève plus. Fixée au sous-sol, elle se trouve alors transformée en un marais sur lequel s'étendent des joncs, des roseaux, et il faut des années avant que la surface exhaussée par le limon végétal se couvre de nouveaux pâturages.

La présence de ces terres qui nagent a plus d'une fois donné lieu à des faits naturels qui ont toute la poésie du merveilleux. On a vu des îles de tourbe, jusque-là tranquilles, s'émouvoir, se jeter sur les prairies voisines, et les engloutir. Pline nous raconte l'effroi des Romains quand, sur les deux lacs qui ont donné naissance au Zuiderzée, ils virent venir à eux pendant la nuit des forêts en pied et flottantes. Ces forêts, debout sur des fragmens d'îles déchirées, manœuvraient par la seule industrie des flots, et menaçaient les vaisseaux des Romains qui étaient en station dans le lac. Il fallut, dit le naturaliste, livrer un combat naval contre les arbres. On a prêté à Pline l'imagination du romancier, mais ici il n'a été qu'historien. Pendant le débordement de 1509, une prairie sur laquelle paissaient dix ou douze vaches fut charriée d'un bord à l'autre du Dollart, dans la province de Groningue, et vint s'attacher au Reinderland, après avoir traversé ce golfe sans avoir perdu un seul habitant. Ce déplacement donna même lieu à un singulier procès entre le maître de la prairie et le propriétaire du domaine sur lequel cette prairie était venue s'arrêter : chacun d'eux revendiquait cette terre comme son bien. On se défiait tellement de ces irruptions d'îles

voguant comme des radeaux et ravageant tout devant elles, que dans certaines provinces des Pays-Bas les paysans retenaient leur champ avec des bandes et des lanières de terre, comme on lie d'une courroie le cou d'un animal dangereux. L'existence de ces tourbières flottantes donna lieu à une curieuse industrie. Dans les temps anciens, on ne se donnait pas toujours la peine d'extraire la tourbe sur place : des hommes avides se contentaient quelquefois de dépecer à coups de hache ou de bêche le champ qui contenait des glèbes bitumineuses, puis ils attendaient un vent favorable. Quand ce vent soufflait, ils attachaient à la poupe de leurs bâtimens ces grands lambeaux de tourbe qui nageaient à la surface de l'eau, et les transportaient dans diverses contrées. Cette manœuvre fut défendue, parce que le choc de ces masses flottantes menaçait de briser les rives et d'emporter les habitations.

Nous venons d'exposer l'histoire de la formation des tourbières hautes et des tourbières basses; mais cette constitution originelle des faits a été remaniée, bouleversée par d'autres agens de la nature. Les incendies de forêts, les débordemens de fleuves, les invasions et les mouvemens de la mer ont exercé, dans le cours des siècles, des changemens qui ont laissé des traces.

Le Rhin a longtemps cherché et plusieurs fois perdu son embouchure. C'est un fait attesté dans les Pays-Bas par la présence des terrains d'alluvion. Quand le cours des eaux était rapide, d'anciennes tourbières hautes ont été emportées, charriées à distance du lieu de leur formation, converties en tourbières basses. Dans les endroits au contraire où le fleuve voyageur, au cours lent et paresseux, traînait, pour ainsi dire, ses eaux, les tourbières basses ont été revêtues d'une couche d'argile (1). Enfin la mer n'est pas demeurée tranquille. Les tourbières de la Zélande ont été autrefois couvertes par les vagues. Les habitans de ces îles ont longtemps extrait du sel des cendres de la tourbe; ils ne renoncèrent à une telle industrie, source de grandes richesses, que dans les derniers siècles, où cet objet de commerce fut apporté de l'Espagne et de la France à vil prix. Dans les dunes de la Hollande, j'ai rencontré plus d'une fois, sous le sable, des champs de tourbe que la culture mettait à nu, et dont on retirait des troncs d'arbres presque tout entiers. Ces tourbières des dunes se prolongent très avant sous la mer. Quiconque se promène le long des côtes peut ramasser, presque à chaque pas, des rouleaux de tourbe à divers états

(1) Dans l'île d'Urk, au milieu du Zuiderzée, on trouve des tourbières voilées par une semblable couche d'argile. L'analyse microscopique a découvert dans cette terre limoneuse des infusoires d'eau douce. On est donc fondé à reconnaître ici l'ancien lit de l'Yssel, une branche du Rhin, qui coulait autrefois dans l'emplacement occupé maintenant par le Zuiderzée. L'île actuelle se trouvait dans la direction de ce lit.

de formation, que la mer rejette de son lit. Dans la Manche, entre Boulogne et Douvres, il existe un banc de tourbe connue sous le nom de *tourbe bocagère*, qui passe pour être formée de noisetiers. Près de l'île de Texel, il est un bois sous-marin, composé de grands arbres et dans les branches desquels les pêcheurs embarrassent quelquefois leurs filets. Tous ces faits démontrent assez que dans le temps où les anciennes dunes de la Hollande, de la Belgique et du nord de la France ont été forcées, la Mer du Nord a enlevé d'énormes fragmens de tourbe mêlée à des débris de forêts, des îles entières qui, battues par les tempêtes, englouties, reposent maintenant au fond des eaux. La nature flottante et inconsistante de la matière tourbeuse s'est prêtée merveilleusement à de telles catastrophes. Sur les côtes où la mer rencontre de l'argile ou du sable, elle avance malgré le sol qui résiste, mais elle avance lentement. Dans les endroits au contraire où s'étendent des champs formés de glèbes végétales, l'explosion des eaux peut être subite. La tradition, d'accord avec l'expérience scientifique, veut que le lit actuel du Zuiderzée ait été occupé autrefois par d'anciennes tourbières que la fureur des vagues a brisées, soulevées, ensevelies : il est certain que de gros morceaux de tourbe roulée sont apportés tous les jours sur les côtes de la Frise par les eaux du golfe. Enfin l'action de la mer n'a pas seulement détruit ces champs de matière bitumineuse, elle en a formé. Il existe une tourbière faite avec des plantes marines et qu'on peut regarder comme un ouvrage de l'Océan (1).

L'origine des tourbières est maintenant connue. Il est temps de nous demander quels enseignemens les naturalistes et les archéologues peuvent tirer des corps étrangers qui se rencontrent dans ces terrains de formation récente. Les objets trouvés dans la tourbe appartiennent soit au règne végétal, soit au règne animal, soit à l'industrie humaine. Une des particularités qui étonnent dans la flore des tourbières, c'est la présence des pins. Les pins croissent aujourd'hui dans la Drenthe et dans diverses provinces des Pays-Bas; mais ces arbres vivans ne sont pas les enfans spontanés du sol. Ils ont été introduits dans la Néerlande il y a environ deux siècles, et encore dans les commencemens ces arbres importés à grands frais ne s'y plaisaient point. On pourrait dire qu'ils avaient oublié leur climat natal, car une période assez longue s'écoula, durant laquelle la Néerlande, autrefois peuplée de pins qui croissaient en grande abondance (les tourbières hautes l'attestent), se trouva entièrement privée de cette verdure qui a été aujourd'hui ramenée par la main de l'homme. Ces pins

(1) Les sables, en s'accumulant, étouffent la végétation et la convertissent en tourbe. L'altération des matières ligneuses est même d'autant plus avancée, qu'elles ont été plus longtemps recouvertes d'une couche sablonneuse ou argileuse.

naturels perdus, et auxquels ont succédé des pins étrangers, indiquent à eux seuls d'assez grands changemens survenus dans la géographie botanique des Pays-Bas depuis les dernières révolutions du globe (1). On est également surpris de ramasser au fond des tourbières basses une énorme quantité de noisettes. Or les noisetiers ne croissent plus maintenant que sur des terres sablonneuses et au bord des eaux vives. Les géologues se sont donné la consolation de dire que ces noisettes avaient été apportées par des courans dans le lit marécageux des tourbières; mais l'explication, si ingénieuse qu'elle soit, n'enlève rien à la gravité du fait. Les problèmes qui se rattachent aux changemens du règne animal depuis les temps historiques ne méritent pas moins de fixer notre attention. Ces forêts, berceaux des tourbières hautes, ont été peuplées; ces marais, qui ont donné naissance aux tourbières basses, ont eu leurs habitans; la vie, sous des formes qu'il serait curieux d'étudier et de comparer aux formes actuelles, a jadis animé ces milieux sauvages. Malheureusement les débris organiques retrouvés dans l'intérieur des tourbières sont rares. Soit que la composition chimique de cette matière acide n'ait point été favorable à la conservation des ossemens enfouis, soit que l'instinct des animaux leur ait fait éviter ces champs mobiles, tombeaux de la végétation et de la vie, on constate avec regret que la faune des tourbières est assez généralement pauvre. En Hollande, on a pourtant trouvé entre la couche d'argile et la tourbe des cornes de bœufs et de formidables bois de cerfs. Aux environs de La Haye, j'ai déterré moi-même dans une tourbière des dunes une mâchoire de ruminant. Les naturalistes n'ont pu encore découvrir aucune différence entre ces animaux de la période historique et ceux qui vivent maintenant à la surface du globe. Quelques espèces anciennes se distinguent seules des espèces domestiques actuelles de la Néerlande par des caractères intéressans. Nous avons vu à Assen une corne de bœuf qui avait été trouvée dans une tourbière haute. Aucune des races bovines qui existent aujourd'hui dans les Pays-Bas n'a les cornes dirigées selon le système de cet ancien habitant de la Batavie. Beaucoup d'animaux, autrefois indigènes, sont aujourd'hui étrangers au sol. Le castor a été commun en Hollande; au moyen âge, il se retrouvait encore dans la Haute-Allemagne; il a aujourd'hui disparu de ces deux contrées (2). On cite l'endroit où furent tués il y a un

(1) Le même fait se reproduit ailleurs. En Danemark, il n'y a plus aujourd'hui ni pins, ni chênes, il n'y a que des bois de hêtres, et l'on retrouve dans les tourbières du Danemark une multitude de pins et de chênes qui ont autrefois végété sur place.

(2) J'ai vu à Zwol, dans un musée national d'histoire naturelle fondé par les soins d'un membre des états-généraux, M. Sloet tot Oldhuis, un castor qui fut tué en 1825 à la suite du déluge marin qui couvrit une partie des Pays-Bas. Cet exemplaire figurait

siècle le dernier loup et le dernier sanglier. En 1851, à une profondeur de neuf pieds, on déterra dans la province de Groningue les restes d'un daim : cette espèce sauvage s'est effacée avec l'existence même des anciennes forêts qui lui servaient de retraite. Au point de vue des changemens survenus dans la distribution géographique des êtres, les fouilles de la tourbe et du terrain d'alluvion deviennent de jour en jour aussi intéressantes que les fouilles des anciens terrains. Il est curieux de connaître les races d'animaux que la civilisation éteint. Ces ossemens constituent des fossiles relatifs qui jettent une lumière nouvelle sur l'histoire de la vie organique à la surface de notre globe. L'extinction des espèces vivantes n'est pas un fait limité à l'ancien monde: c'est un fait qui rentre dans l'économie générale et permanente de la nature. Les animaux géographiquement perdus vont rejoindre en Hollande et ailleurs les générations de mastodontes et de mammouths qui dorment dans l'épaisseur des couches antédiluviennes.

Un fait qui caractérise la faune des tourbières et qui la sépare d'un ordre de choses plus ancien, c'est la présence de l'homme. Du côté de Veeneendaal, il a été trouvé un vieux Germain habillé d'une peau de bœuf. Dans la Frise occidentale, on a également découvert un cavalier avec son cheval. On ne retrouve pas seulement l'homme dans les tourbières : les ouvrages de l'homme, les objets d'art, les monumens primitifs de l'industrie s'y montrent de temps en temps. Ces fossiles historiques consistent en anneaux, médailles, bracelets, instrumens de travail, vases de terre, fragmens d'armes. Il y a quelques années, dans une des tourbières de Manekensweered, près de Nieuport, apparut un navire chargé de meules de moulins à bras, enfoncé dans la tourbe d'environ cinq pieds, et s'élevant d'autant dans la glaise qui le recouvrait. La plupart de ces meules ont servi à paver la cour de la ferme voisine de cette tourbière; mais les plus lourdes et les plus profondes restèrent dans le navire, qu'on ensevelit de nouveau avec de la terre. On a découvert également près d'Ardres un bateau chargé de grains (1). Le musée de la ville de Zwol nous offre une particularité d'un autre genre : c'est un chapeau germain en feutre noir, trouvé à cinq pieds dans la tourbe, non loin de Zuid-Broek. Entre Valthe et Emmen, dans la province de Drenthe, s'étend sous les tourbières un pont en bois de deux lieues et demie de longueur. Une tradition, fort contestable d'ailleurs, veut que l'armée de Varus passait par là. Tacite parle de ces ponts de bois,

là comme mémoire; il rappelait l'existence des castors sur une terre où leurs traces sont aujourd'hui perdues.

(1) Ces deux bateaux paraissaient avoir été brûlés; mais cette couleur noire et ces traces d'incendie s'expliquent par le séjour dans la terre tourbeuse.

pontes longi, que les Romains jetaient sur leur passage pour traverser les forêts. Nous avons vu au musée de Zwol une planche grossière qui avait été détachée du pont de Valthe; on reconnaissait encore la place des clous qui avaient fixé cette planche à une bande de bois. Ce monument de l'art stratégique des Romains nous fournit de nouveaux indices sur l'ancienne géographie de ces contrées. Les troncs d'arbres nécessaires à de tels ouvrages n'ont pu être apportés de loin : ils ont été très certainement pris sur place. Le pays était donc alors couvert de forêts, qui versaient, comme dit Pline, l'ombre sur le froid.

Les rapports des tourbières avec l'histoire deviendraient encore bien plus intéressans, s'il était possible d'évaluer l'âge de la tourbe. Comme ce terrain de formation récente contient des vestiges d'art, comme il s'est développé depuis l'apparition de l'homme, on aurait là un art de vérifier les dates qui laisserait bien loin en arrière les recherches des plus savans bénédictins. Malheureusement ce moyen de mesurer le temps est resté jusqu'ici incertain et vague. On croit que dans les tourbières basses il faut cinquante ans pour former deux mètres de tourbe; on ne sait rien sur la croissance des tourbières hautes, sinon que ces dernières paraissent se former de la destruction des forêts dans une période de temps relativement courte. La science ne désespère pourtant pas de découvrir les lois de cette croissance mystérieuse, et nous avons dû indiquer la source de lumières que l'étude des terrains récens peut verser plus tard sur la chronologie historique (1). Il nous suffira de même de laisser entrevoir les conséquences de cette étude sur la philosophie des sciences. La formation de la tourbe et des terrains d'alluvion relie les temps anciens aux temps nouveaux de la nature. L'œil étonné saisit alors dans l'unité du globe terrestre les traces d'une création qui commence et qui ne finit nulle part. La ligne des terrains diluviens a longtemps passé pour une limite entre deux systèmes séparés par une catastrophe; mais aujourd'hui cette barrière s'efface, le géologue entrevoit les rapports de continuité qui rattachent les mondes au-delà des mondes. « Je pense, donc je suis, » dit l'homme. « Je crée, donc je suis, » dit Dieu. Et ce sont les traces de cette création incessante que la science découvre à chaque pas dans les tourbières. Les phénomènes qui ont formé et englouti les anciens

(1) Dans les dunes de la Hollande, sous une épaisse couverture de sable, on trouve de la tourbe, sous la tourbe une argile mêlée de gravier. Eh bien, c'est dans cette dernière couche, située quelquefois à une profondeur considérable, que se rencontrent surtout les objets d'art. Ou il faut reculer singulièrement la limite des temps historiques, ou il faut supposer à certains agens de la nature une puissance de formation bien active pour avoir ainsi élevé des terrains sur des terrains depuis l'établissement de l'homme dans ces régions.

terrains, qui ont minéralisé la vie végétale, continuent d'agir sous nos yeux dans le poème actuel de la nature. Les lois du monde physique n'ont pas plus changé depuis l'origine des choses que les lois du monde moral depuis l'établissement des sociétés.

La masse de tourbe qui existait autrefois en Hollande a dû être considérable : non-seulement les habitans n'ont pas eu d'autre moyen de chauffage depuis des siècles, mais, non contens de brûler chez eux cette matière combustible, ils l'ont encore exportée sur des vaisseaux et vendue aux nations étrangères. C'est pourtant une opinion ancienne dans les Pays-Bas, que le jour viendra où la tourbe commencera à manquer; ce jour ne paraît pas maintenant très éloigné. Il n'y a plus de tourbe, dit-on, dans les tourbières de la Hollande que pour un siècle. Quand la science parle de quatre mille ans avant d'épuiser les houillères, on peut se confier en la Providence, d'autant que toutes les mines de houille ne sont point encore découvertes; mais cent ans, c'est demain dans la vie des peuples. Les générations vivantes ont malheureusement peu de prévoyance pour les générations qui doivent naître. Cette charité, qui s'étend sur l'avenir, a été méconnue dans les anciens temps, où l'on n'a point assez ménagé les tourbières. Déjà quelques économistes se prennent à regretter que l'on ait détruit les forêts, et proposent de replanter des arbres dans les terres incultes. L'expérience démontre que la matière formée de détritus végétaux s'amasse avec les années; cette matière a même paru renaître après un temps de repos dans d'anciennes tourbières exploitées dont on n'avait pas détruit les moyens de réparation naturelle. En présence de ces faits, on s'est demandé si, en vue de la disette prochaine du combustible national, il ne conviendrait pas de provoquer la croissance artificielle de la tourbe. Par malheur cette croissance est trop lente. La culture de la tourbe intéresse à plus d'un titre l'histoire naturelle; mais c'est un fait dont l'économie politique ne saurait tirer nul parti sérieux.

Si la tourbe venait à manquer, quelque chose du caractère national s'en irait avec elle. La tourbe a été célébrée en Hollande par les poètes. L'usage de ce combustible a donné lieu, dans le langage populaire, à une foule de proverbes et de locutions qui demeurent (1). Il n'y a pas jusqu'aux idées religieuses, inhérentes au caractère hol-

(1) On dit de quelqu'un qui a su par sa prévoyance acquérir du bien : « Il a fait sa provision de tourbe pour l'hiver, *hy heeft al weleturft,* » expression qui correspond à celle-ci : « Il a du pain sur la planche. » Les Hollandais ont encore coutume de désigner un bon père de famille qui fait tout en son temps par l'expression suivante : *Het beroude noyt man, die turf de voor St. Johan*, c'est-à-dire un homme qui a rempli son grenier de tourbe avant la Saint-Jean (24 juin), — l'époque de l'année où les tourbes se vendent ordinairement le meilleur marché.

landais, qui ne se soient emparées de la tourbe pour voir dans la transformation de cette terre en une substance lumineuse et ignée une image de l'homme mortel, qui doit revêtir par l'immortalité une nature nouvelle, un éclat nouveau, et qui deviendra ainsi toute clarté, toute gloire, tout amour. La tourbe a fait en partie les Pays-Bas; mais le rapport entre la présence de cette matière combustible et les mœurs des différentes provinces, l'état de prospérité des habitans, le développement de l'agriculture et de l'industrie, les habitudes de la vie privée, doit être maintenant étudié sur le théâtre même des faits géographiques. La terre néerlandaise est pour ainsi dire l'antique vestale qui a entretenu de ses propres mains le feu matériel et le feu sacré de la civilisation.

III.

Les provinces qui doivent le plus à l'existence des tourbières sont la Frise, la Groningue, la Drenthe, l'Overyssel.

La Frise est aujourd'hui un district privilégié. Elle se défend contre la mer par un triple rang de pilotis qui entourent toutes les côtes. Chacun de ces pieux enfoncés en terre revient à sept florins. Ces ouvrages de bois sont en outre soutenus par des quartiers de roches, d'énormes morceaux de granit, de basalte, de trachyte, qui ont été apportés de la Norvége ou de l'Allemagne. Quand on songe que cette formidable défense s'étend sur un rayon de vingt-deux lieues, et qu'elle brise l'effort de l'Océan appuyé tout entier aux flancs de la province, on se demande quelles richesses il a fallu trouver dans le sol pour se défendre contre un pareil ennemi. Autrefois la mer était à Leeuwarden, la capitale actuelle de la Frise. Les magnifiques campagnes qui entourent la ville sont des terrains gagnés sur les vagues. Ces terrains ne datent que de trois cents ans. Il existe une carte du XVIe siècle sur laquelle ce bras de mer est figuré et porte le nom de *mer du milieu*. Les anciennes digues élevées l'une après l'autre contre l'ennemi intérieur sont restées et indiquent encore les progrès successifs de la conquête sur les eaux. Cette mer frisonne a décru en raison du Zuiderzée qui s'accroissait. Un océan d'herbe, véritable paradis des vaches, remplace aujourd'hui un océan d'eau qui s'est retiré. De l'argile, de la tourbe, du sable, c'est tout le sol de la province. Des fermes, des métairies, sorte de palais rustiques, donnent au voyageur une idée de l'état prospère de l'agriculture. De jolis villages s'épanouissent dans un bouquet d'arbres et s'élèvent de distance en distance sur des collines faites de main d'homme, *terpen*. Les premiers habitans ont construit ces tertres pour se prémunir contre les eaux dans un temps où le pays n'était pas encore

défendu par des travaux hydrauliques. On se demande d'où ils ont tiré cette terre, car l'œil ne découvre aucune trace de fouilles ni d'excavation dans les parties voisines (1).

La Frise tire sa principale richesse des bestiaux et des tourbières. La loi des affinités naturelles enveloppe le règne animal tout entier : là où les hommes se distinguent par la taille et les femmes par les agrémens de leur sexe, les races domestiques sont belles. On connaît la réputation des chevaux frisons; mais il faut voir ces nobles animaux errer en liberté dans les prairies, et par groupes, pour se former une idée de leur valeur. Sorti de son pays, le cheval frison dépérit ou dégénère; il regrette l'herbe abondante de sa terre natale, cette herbe nourrie d'eau qui lui montait jusqu'aux genoux. Les bêtes à cornes se présentent sous des traits non moins poétiques. Les champs de verdure infinie, animés par deux cent mille têtes de bétail, ont une physionomie qu'on ne retrouve point ailleurs. Ni chiens, ni bergers : les troupeaux se gardent eux-mêmes, ou du moins ils sont gardés par l'eau qui remplit les fossés. Les tourbières occupent la partie méridionale de la Frise, où elles ont laissé tantôt des lacs, tantôt des flaques d'herbe que le vent agite comme des flots inquiets. Le caractère des habitans est particulier. On reconnaît un Frison à sa démarche indépendante, à sa figure ouverte. Le protestantisme domine dans cette province. La Frise nourrit environ 200,000 habitans, sur lesquels 20,000 seulement sont catholiques. Il est à remarquer que la réforme religieuse s'est entée dans les Pays-Bas sur les races fières et fortes. De tout temps les Frisons ont passé pour indomptables. Un mâle et généreux amour de la liberté s'associe chez eux au respect de la foi jurée, à une probité sûre, à un esprit positif et à une volonté inflexible.

Il est difficile d'avoir vu la Frise sans parler des Frisonnes. Leur beauté n'est pas moins célèbre que leur coiffure. L'origine de cette coiffure a exercé la science des antiquaires. Autrefois les femmes du Nord, surtout les femmes nobles, portaient des cercles d'or sur la tête. Cette espèce de diadème a peut-être été le prototype des *fers* que portent aujourd'hui les paysannes de presque toute la Hollande. C'est aux formes diverses de cet ornement de tête qu'on reconnaît le caractère des différentes provinces. Le choix du costume national

(1) Ces tertres contiennent un assez grand nombre d'objets d'art; on a eu l'heureuse idée de réunir ces objets à Leeuwarden, dans un musée des antiquités nationales de la Frise. Là, j'ai vu avec intérêt de petites pipes à tête fort étroite et à grosse queue, qui avaient été trouvées dans des fouilles, à une profondeur assez considérable. Ces pipes paraissent très antérieures à l'usage du tabac. On suppose qu'elles ont servi à fumer du chanvre. Les antiquaires croient qu'elles remontent au temps des Germains. On retrouve la même forme de pipe sur des monumens mithriaques.

exprime en effet le sentiment du beau chez les races. Dans la Nord-Hollande, les *fers d'or* (c'est ainsi qu'on les appelle en vertu d'une figure de rhétorique) sont oblongs et plats; dans le pays de Groningue, ils se terminent par une espèce de fleur ou de vase de fleurs, dans l'Overyssel par des spirales coniques, dans la Frise par une sorte de bouton orné. Les Frisonnes ont, comme on dit ici, deux services de fers, l'un pour la grande et l'autre pour la petite toilette. Quand elles veulent faire honneur à la personne qui leur rend visite, elles se parent de leurs plaques d'or. Cet ornement de tête est même devenu un langage. Si un jeune homme se présente au milieu d'une famille pour demander la main d'une jeune personne, il sait tout de suite à quoi s'en tenir sur la nature des sentimens qu'il inspire, et cela sans qu'on ait prononcé un seul mot. Si la fille sort et revient coiffée de son diadème, c'est un signe que l'amant est accepté; si au contraire elle reste assise devant lui sans cet ornement au front, c'est une preuve qu'elle ne veut pas être sa *reine*. Ces coiffures sont d'un assez grand prix : elles coûtent de deux à trois cents florins. Le cultivateur qui a plusieurs filles se trouve ainsi obligé d'être riche. Les sentimens des Frisonnes ont laissé d'ailleurs plus d'une empreinte dans les mœurs et dans les antiquités du pays. J'ai vu dans la ville de Leeuwarden une paire de ces jarretières dont les amans ont coutume de faire cadeau à leurs fiancées. Sur ce ruban de soie on lit une devise qui mérite d'être traduite : « O liens du mariage, votre douce joie fait tout commun entre elle et lui ! — La mort seule peut vous séparer. Réunissez donc vos deux cœurs ! » Je remarquai également avec intérêt un nœud de mariage : c'était un mouchoir dans lequel l'amoureux présentait des ducatons à celle dont il recherchait la main. Si la jeune fille dénouait le mouchoir, c'est qu'elle consentait à être sa femme. Ce nœud contenait aussi une inscription : « Porter l'amour ne fait pas de mal, si cet amour trouve sa récompense dans l'amour; mais si l'amour a cessé, tout est peine perdue. — Louez Dieu ! » Il n'est pas rare de rencontrer de simples paysannes frisonnes qui ont des pieds et des mains de duchesses. Dans le même musée est un soulier de jeune fille, richement brodé et passementé, qu'on prendrait volontiers pour la pantoufle de Cendrillon. Cependant la véritable chaussure des Frisonnes, ce n'est pas le soulier, c'est le patin. Dans un pays de lacs, on a senti de tout temps le besoin de marcher et de courir sur l'eau durcie par l'hiver. Cet art est très ancien, car j'ai vu une paire de patins en os retrouvée dans un des tertres sur lesquels s'élèvent les villages frisons. Ces os m'ont paru pétrifiés; ils s'attachaient aux pieds par des courroies et au moyen de trous pratiqués dans la substance dure. De tels débris d'animaux ont été les rudimens du patin actuel. Il existe aujourd'hui dans la Frise

des clubs de patineurs et de patineuses, comme il existe à Rotterdam et à Amsterdam des clubs de canotiers. Les jeunes Frisonnes ne recherchent point en patinant les fioritures, mais la vitesse. C'est encore là un trait du caractère national, qui vise plus à l'utilité qu'aux ornemens. Il est d'ailleurs curieux de voir glisser comme des apparitions sur la glace ces filles du Nord, belles, hardies et graves, qui passent dans un nuage, la tête couronnée d'un nimbe d'or et de dentelles. Attacher les patins aux pieds d'une de ces reines rustiques est un honneur fort brigué par les jeunes gens. Il est vrai que la jeune patineuse reconnaît ce léger service par un baiser. La vie d'hiver occupe une grande place dans l'histoire des mœurs frisonnes. On m'a montré un traîneau qui porte la date de 1793, et qui est un véritable objet d'art. La poupe surtout est revêtue de peintures délicates; on y voit Moïse sauvé des eaux. Le dessous du traîneau représente le firmament étoilé. Dans cette petite conque peinte en rouge, dorée, sculptée avec un goût chinois, une jeune femme assise se dirigeait elle-même à l'aide de deux bâtons ferrés, et volait sur les eaux glacées avec l'agilité d'un cygne qui traverse l'espace (1).

Les mœurs de la Frise s'étendent avec des nuances jusque dans la province de Groningue. On ne peut visiter la ville de Groningue un jour de marché sans être frappé de l'élégance et de l'éclat pittoresque du costume des paysans. Ce luxe traduit une richesse réelle, et cette richesse résulte de la constitution de la propriété dans la province de Groningue. Ici le paysan est détenteur du sol à perpétuité. Les améliorations qu'il introduit dans les terres affermées lui appartiennent. Ses enfans lui succèdent et héritent des fruits du travail de leur père. Une telle garantie a donné naissance dans la province de Groningue à un développement unique de l'agriculture et du bien-être. Sur cette base matérielle s'élève une éducation morale qui n'existe point ailleurs. J'ai trouvé à Wehe, dans un simple village, un muséum d'histoire naturelle et un jardin économique. Ces institutions sont fondées et payées par trois cents habitans de la campagne. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'écrire ici l'histoire intellectuelle de la province de Groningue : nous devons limiter nos recherches aux richesses qu'y a créées l'exploitation des tourbières. Deux anciennes colonies, le Hoogezand et le Sappemeer, peuvent nous donner une idée de la manière dont l'exploitation du combustible transforme un sol primitivement sauvage. Le Hoogezand était encore au XVIe siècle une contrée vague et inhabitée. Le nom seul du Sappemeer indique un ancien marécage. Là s'étendait un lac fameux et

(1) La ville où l'on retrouve le plus les vestiges de ce luxe domestique des Frisons est Hindeloopen. Là existent encore d'immenses richesses en porcelaine de Chine.

terrible, formé probablement par l'eau des pluies qui s'était ménagé elle-même un écoulement dans un bassin profond. Nulles habitations, point d'hommes ni de bétail; il n'y avait que des oiseaux aquatiques et des bêtes fauves. Tout cela avait un aspect fantastique et de mauvais augure. L'eau bouillonnait dans le lac avec bruit; aussi le nommait-on le *lac du diable*. Les loups étaient si nombreux, qu'en 1223, dit un chroniqueur, ils déchiraient les vivans et déterraient même les cadavres. Le coassement des grenouilles, mêlé aux hurlemens de ces loups affamés, aux plaintes du daim, aux cris lamentables du renard, avait jeté l'épouvante autour de ces lieux abandonnés. Pendant des siècles, une tranquillité morne ne cessa de régner le long des bords du lac. A ce grand isolement succéda enfin le travail de l'homme. Après de longues contestations sur la propriété du sol, la ville de Groningue, devenue maîtresse des terrains voisins du lac, les céda par parcelles à des colons. Elle fit creuser des canaux qui traversaient les marécages et le lac lui-même. Par ces canaux, dirigés avec art, on écoula les eaux dans le Zijpe et dans d'autres rivières de la province. Le 26 mars 1628, le premier bâtiment chargé de tourbe passa par le grand canal, et peu de jours après la première voiture chargée du même combustible s'avançait par le chemin construit le long de la voie d'eau. On avait commencé par bâtir des maisonnettes bien pauvres dans ces champs stériles, bientôt les percemens et les exploitations se succédèrent. La tourbe ne cessait de verser des trésors sur cette contrée éloignée des Provinces-Unies. De belles maisons de campagne remplacèrent les cabanes et les marais. Chaque tourbière épuisée se transforma en un terrain de culture, qui se couvrit d'abord de seigle, de sarrazin, d'avoine, et plus tard de pommes de terre (1). Les constructions et les défrichemens avançaient toujours, mais non sans rencontrer plus d'un obstacle. A plusieurs reprises, les travaux furent suspendus. Après chaque repos forcé, les colons disaient avec un sang-froid tout batave : « Nous allons recommencer, » et ils continuaient de rendre la vie à un sol inculte. A une époque où l'argent était rare, où l'homme manquait des machines dont il dispose aujourd'hui pour multiplier la force de ses bras, on a lieu de s'étonner du succès de cette entreprise. Les hommes du XVIIe siècle avaient deux grandes qualités : la constance et le dévouement.

(1) Pour encourager la culture, la ville de Groningue avait cédé ces terrains à des conditions très douces Les fermiers pouvaient jouir pendant huit années du sol gratuitement; alors seulement ils payaient un prix de louage peu élevé et fixé par des prud'hommes. Ils avaient en outre la liberté de prendre, pendant dix ans, les boues et les immondices de la ville. De cette source impure est sortie la prospérité agricole du Hoogezand et du Sappemeer.

Quand on voit après deux siècles ce qu'ils ont fait, quand on est témoin des conséquences de leur victoire, et quand on calcule la somme des obstacles qu'ils ont dû surmonter, on éprouve pour ces ancêtres du sol un sentiment d'admiration réfléchie. Une population florissante, un mouvement continuel de voitures, de barques, de bâtimens, une richesse inconnue ailleurs d'édifices et de maisons de plaisance qui s'élèvent dans un lieu où il n'y avait que des eaux stagnantes et une bruyère désolée, tout cela forme un monument érigé à la gloire de la persévérance humaine.

La population de ces colonies était fort mêlée. A l'origine, des habitans de toutes les Provinces-Unies et même des pays étrangers affluèrent sur ce sol, auquel ils allaient donner une nouvelle existence. Plus tard, les réfugiés du Palatinat et de la Suisse cherchèrent dans ces lieux un asile que leur refusait la patrie. Les persécutions religieuses ne cessèrent d'alimenter ces colonies industrieuses et fortes. Des familles israélites s'établirent là, comme autrefois leurs pères dans le désert. Plus tard et à leur suite vinrent les Allemands de la communion luthérienne. Le temps effaça bien vite toutes ces différences d'origine, et de tant d'élémens étrangers, qui jetaient les racines d'un nouvel ordre social, les colons ne conservèrent qu'un fruit, la tolérance. Il est consolant de voir toutes ces sectes religieuses vivre dans la plus parfaite union. La population du Hoogezand et du Sappemeer se distingue encore par un esprit d'indépendance. Elle se montre plus libre de préjugés que les autres populations de la Néerlande; elle résiste moins aux méthodes nouvelles. L'amour du travail, une disposition à tout entreprendre, une persistance que rien n'effraie ni ne décourage, ces qualités devaient conduire les habitans sur le terrain de l'industrie. Le transport de la tourbe donna naissance à une navigation importante, et celle-ci à la construction des navires. On employa d'abord pour ce service de petits bâtimens qui grandirent à mesure que la circulation s'étendait. Les colonies de la province de Groningue ont maintenant des chantiers où se construisent des navires estimés. Ces bâtimens mouillent dans les grands ports et les principales villes maritimes de l'Europe, notamment à Pétersbourg. Ils s'aventurent même dans les mers du Levant et commencent à visiter l'Amérique. On est vraiment surpris de voir toute cette prospérité navale s'élever au milieu d'une ancienne bruyère. Ce n'est point, tant s'en faut, la position géographique qui a contribué à développer au milieu des terres ce goût des constructions maritimes : la nature n'a rien fait pour cela; mais l'esprit d'entreprise qui anime la population entière a suppléé au voisinage des flots. Si même on ne construit pas de plus gros bâtimens sur ces chantiers, situés dans l'intérieur du pays, ce n'est ni l'indus-

trie ni l'argent qui manquent, c'est qu'il n'existe pas de canal suffisant pour recevoir les navires de grand modèle. Les vaisseaux ordinaires rencontrent déjà toute sorte de difficultés avant d'arriver à la mer. La ville de Groningue obligeait jusqu'ici, dans l'intérêt de ses chantiers, les bâtimens construits dans les colonies à passer sans mâts sous ses ponts bas et immobiles; les navires étaient gréés dans la ville même, ce qui constituait pour la population urbaine une source de travail et de prospérité. Aujourd'hui cependant la résistance municipale est vaincue; on commence à construire des ponts tournans, et bientôt les vaisseaux traverseront la ville avec leurs mâts. L'ardeur des colonies réduit tous les obstacles. Lorsque, il y a quelques années, il fut question d'introduire en Hollande des lois plus libérales sur la navigation, la plupart des chantiers nationaux s'émurent et s'effrayèrent; les colonies s'écrièrent : « Ouvrez les mers, nous lutterons! » Et en effet elles ont su soutenir la concurrence avec succès. Un grand développement moral s'appuie sur cette prospérité matérielle, dont la première cause, ne l'oublions pas, a été l'extraction de la tourbe. On rencontre dans ces colonies une institution pour l'enseignement moyen et dix écoles pour l'enseignement primaire.

De la province de Groningue à la province de Drenthe, en quelques heures tout change. Vous rencontrez bientôt des champs éternels de bruyères. Au moment où je les ai visités, ces champs de bruyères étaient en fleur. Un rouge foncé courait à la surface d'un sol noirâtre. Cette végétation stérile ne réjouit pas les regards de l'économiste, mais elle a pour les yeux de l'artiste un charme sauvage que ne remplacent point les plus belles cultures. Souvenez-vous d'ailleurs que nous sommes en Hollande, et qu'ici on ne laisse rien perdre des moindres présens de la terre. Les habitans de la Drenthe coupent les bruyères pour faire des balais. Dans ces landes, sur les propriétés indivises, paissent des troupeaux de dix-huit cents à deux mille moutons, confiés à la garde d'un seul berger. La bruyère verte est tondue par les bêtes à laine, la bruyère fleurie est butinée par les abeilles. Ces abeilles sont amenées de la province de Groningue. Quand la floraison des colzas est terminée, elles viennent cueillir le miel sur les bruyères en fleur ou sur les champs de sarrazin. Cette habitude de déplacer les ruches selon les époques de l'année et selon l'épanouissement de chaque flore champêtre est commune à toute la Hollande. J'ai rencontré sur le Zuiderzée des abeilles voyageuses qui traversaient la mer dans des bateaux et qui allaient ainsi visiter les diverses campagnes de la Hollande à mesure qu'elles se paraient de leurs bouquets de fête. Les landes de la Drenthe, inexorablement plates, s'étendent à perte de vue : après la bruyère,

la bruyère recommence. Dans ces champs nus et abandonnés, on ne rencontre presque pas d'arbres. Des steppes de chênes nains qui ne dépassent guère la taille de nos plus humbles broussailles font cependant croire à l'existence d'anciennes forêts. Ce qui s'oppose maintenant à la croissance du bois sur ces terres, autrefois ombragées par de hautes futaies, c'est le mouton. L'animal innocent n'épargne rien. Les moutons, avec leur petite bouche empoisonnée, comme disent les paysans, détruisent les germes et la tige naissante des arbres que le vent a semés. Dans ces plaines attristées par l'absence de l'homme, où les perdrix, les lièvres, les coqs de bruyère, rappellent seuls le voyageur au sentiment de la vie, s'élèvent de distance en distance d'anciens tertres dont l'origine est attribuée par les uns aux Celtes, par d'autres aux Germains. Ces monticules pelés ou recouverts d'une fauve végétation passent pour avoir été des tombeaux. La culture en a déjà détruit plusieurs. On a trouvé dans l'intérieur de ces *tumuli* des vases grossiers en terre et des ossemens calcinés, des haches de silex, des coins, des marteaux, des scies, des têtes de flèches, des anneaux qu'on croit avoir servi de monnaie, des pierres à broyer le grain, des amulettes. J'ai pu examiner ces différens objets dans les musées de la Frise, de l'Overyssel (1) et de la Drenthe. Ces instrumens de charpenterie en cailloux, embryons de nos outils actuels, ces armes, ces ustensiles de ménage, seuls vestiges de l'industrie d'un peuple qui ne nous a point laissé d'autre histoire, se rencontrent dans les contrées les plus éloignées et les plus diverses, jusque dans le Japon, et on en rapporte l'origine à une race d'hommes aujourd'hui perdue. Cette histoire du travail chez un peuple oublié s'associe mélancoliquement dans la Drenthe aux tourbières, dont l'histoire naturelle était jusqu'ici non moins obscure.

Au milieu de ces champs uniformes qui se succèdent, l'homme trouve partout en soi et autour de soi l'infini, le mystère. Ce qu'il y a de plus ténébreux et de plus inexplicable encore sur ce sol énigmatique, ce sont les *hunebedden*. Il est difficile de voir sans émotion ces anciens monumens celtiques. Ces pierres ne sont point originaires de la Néerlande; ce sont des blocs erratiques qui y ont été apportés par les glaces. Tout est prodigieux dans l'existence de ces débris cyclopéens, et l'événement qui les déposa sur le sol de la contrée, et la main qui les souleva. On se demande comment, en l'absence des leviers et des machines dont dispose aujourd'hui l'industrie, de tels blocs ont pu être réunis et placés les uns sur les autres. Les paysans de la Drenthe, témoins de ces monumens dont ils ignorent

(1) On conserve au musée de Zwol une hache en dyorite. Or cette substance minérale ne se retrouve nulle part dans les Pays-Bas; il faut donc que cette hache ait été apportée de loin, sans doute de la Norvége.

l'origine, croient que leur pays a été habité par une ancienne race de géans qui ont apporté ces pierres sur leur dos. La vérité est que les anciens peuples du Nord mettaient surtout leur orgueil dans la force, et qu'ils ont voulu célébrer leur passage sur la terre par des monumens dont on pût rapporter l'existence à des demi-dieux. Les auteurs latins qui ont parlé des *hunebedden* les ont appelés en effet des ouvrages d'Hercule. La destination de tels monumens n'est pas moins mystérieuse que l'origine. Une rigole creusée quelquefois dans la pierre a fait croire qu'elle avait reçu le sang des animaux, et que les *hunebedden* avaient servi aux sacrifices. L'opinion générale est que ce sont des tombeaux. La Bible nous apprend que les anciens peuples avaient coutume d'élever des amas de pierre pour perpétuer la mémoire de certains événemens. Les *hunebedden* pouvaient être à la fois des monumens commémoratifs et des sépultures. Il existe dans la province de Drenthe une cinquantaine de ces amas de blocs informes. On m'a montré une église tout entière, et plus loin un clocher, le clocher d'Emmen, bâtis avec les débris de cet art primitif et titanique. Un vieux chêne et deux sorbiers croissaient parmi les vastes blocs sur lesquels je m'assis, et un oiseau que j'effarouchai chantait dans les branches. Le regard perdu dans la nature et la pensée dans la nuit des âges, on s'éloigne à regret de ces lieux qui font rêver.

Au milieu de ce désert de bruyères s'élèvent de véritables oasis où coulent de petites rivières, où s'étendent de vertes prairies, où croissent des arbres; un village occupe toujours le centre de ces cultures. Les défrichemens sont déjà développés sur une assez grande échelle. La manière de défricher les landes de la Drenthe mérite de fixer l'attention du voyageur. On sème du pin; le pin dévore la bruyère, et au bout d'une vingtaine d'années on abat les pins, dont on vend le bois. La terre, enrichie par les détritus végétaux de cette forêt artificielle, est alors préparée à recevoir la charrue. Les champs de bruyères eux-mêmes ne demeurent point tout à fait abandonnés par la main de l'homme. On les brûle, et de la terre fécondée par la cendre renaissent de jeunes pousses que broutent les moutons. L'industrie agricole ne se contente point de mettre le feu aux plantes, elle brûle le sol lui-même, ou du moins la couche superficielle de tourbe qui recouvre les tourbières hautes. Il faut d'abord dessécher le terrain. Au mois d'octobre, un ouvrier qu'on nomme *veenhakker* ou *houwer* (le coupeur de tourbe) s'avance sur la tourbière vierge, les pieds dans de gros sabots et les jambes enveloppées de paille pour se préserver de l'eau; il déchire le sol humide, il le saigne au moyen de rigoles. Ce travail est pénible. S'il vient à geler et que la couche supérieure soit durcie, on est forcé de le suspendre; mais s'il n'y a pas d'hiver rigoureux, le coupeur tra-

vaille dans la tourbière depuis la mi-octobre jusqu'au mois de mai. La tourbière coupée reste en friche l'été suivant; l'influence de l'air est nécessaire pour l'amener à un état de maturité. Dans la deuxième année, on déchire de nouveau la terre, et si le printemps est sec, la tourbe se trouve propre à être brûlée. On attend pour cela un jour de soleil et de petit vent. Le vent le plus favorable à cette opération est celui qui vient de l'est. L'ouvrier parcourt la tourbière muni d'une corbeille de fer contenant du feu. Il jette des mottes enflammées contre le vent. Il commence son travail à neuf heures du matin et finit assez tôt sa journée, parce qu'au mois de mai et de juin le vent d'est tombe ordinairement avant le soir. Rarement la tourbière est assez sèche pour ne pas s'éteindre, du moins en partie, pendant la nuit. Le lendemain, l'ouvrier se remet au travail pour répandre et distribuer le feu. Ses fonctions sont délicates et demandent une main habile. Il doit avoir soin que le feu n'use pas trop la tourbière : cela donnerait beaucoup de cendre, sans utilité aucune pour la végétation. Ce n'est pas la cendre en effet qui communique la fécondité, c'est le charbon. Puis il risque toujours d'incendier la tourbière. On tremble de voir le Hollandais attaquant sans cesse par le feu et par l'eau une terre débile qui chancelle sous ses pieds. Le sort de cet ouvrier est digne d'intérêt. Tout en sueur, le visage et les bras noirs de poussière, un morceau de pain de seigle dans la bouche (1), le brûleur de tourbe passe des journées entières éloigné de toute habitation, séparé des siens, attendu avec anxiété par sa femme et ses enfans. La surface de la tourbe qui brûle répand dans l'air une odeur affreuse; un nuage infect assombrit le ciel. Ces nuages chassés par le vent viennent désoler, au mois de mai et de juin, les villes de la Hollande. Les vapeurs épaisses que le paysan de la Drenthe distribue dans l'atmosphère de sa province passent même la mer; elles arrivent jusqu'aux côtes de la Grande-Bretagne. Si la direction du vent vient à changer, le nuage qui était en route pour l'Angleterre reflue sur les rives de la Néerlande, à laquelle il rapporte le tribut odieux de son industrie. Des plaintes se sont élevées plusieurs fois contre un usage fâcheux qui obscurcit le soleil et qui couvre la terre d'une fumée sinistre; mais les habitans de la Drenthe trouvent tant de profit dans cette recette agricole, qu'ils ne voudraient pour rien au monde y renoncer.

L'ouvrier brûleur de tourbe passe le printemps dans cette fumée, et cependant, si le champ brûle bien, il travaille avec un visage content. Quand les flammes ont suffisamment joué à la surface de la tourbière, on sème dans le charbon du sarrazin. Des moissons en

(1) Ce morceau de pain de seigle empêche les glandes salivaires de se sécher.

fleur se lèvent au milieu des steppes; en automne, des chariots couverts de grains s'avancent le long des routes peu frayées. On oublie alors les fumées odieuses que cette culture répand aux mois de mai et de juin pour se souvenir uniquement des fruits. Quand le sarrazin est enlevé, les moutons viennent sur la tourbière, où ils se tiennent même durant la nuit. Et puis c'est la fête des oies : ces glaneuses cherchent d'un bec avide les grains de sarrazin perdus. La deuxième année donne une récolte meilleure que la première; la troisième année surpasse la seconde; mais alors les autres récoltes vont en déclinant. Après dix ans, la culture est épuisée. Il faut une période de vingt à vingt-cinq années de repos avant qu'on puisse brûler de nouveau la terre.

Le feu et la culture du blé noir n'usent que la croûte superficielle de la tourbière : plus tard le propriétaire est libre d'ouvrir la veine de la tourbe proprement dite; quand cette veine est épuisée, il retrouve la terre arable. On a de la peine à se figurer la richesse des tourbières de la Drenthe. Seulement la canalisation est la base de l'industrie qui s'attaque au combustible. Or, comme jusqu'ici les canaux manquent, les tourbières hautes ne constituent encore, dans la plus grande partie de ce district, qu'un vaste capital dormant. Nous avons pourtant parcouru en barque d'Assen à Meppel un long canal qui a déjà répandu la vie sur ces campagnes silencieuses. Chaque jour, la masse de tourbe se démasque et laisse apparaître des cultures.

Les mœurs des ouvriers qui travaillent dans les tourbières se rapprochent à quelques égards de la vie des ouvriers mineurs. On les accuse de dissiper follement ce qu'ils gagnent (1). Ce manque de prévoyance contraste trop avec le caractère général des Hollandais pour que nous n'en recherchions pas l'origine. L'esprit d'économie, qui forme la base du tempérament batave, est dû d'ordinaire à l'influence de la femme et au rang qu'elle occupe dans la maison. Ici au contraire la femme participe aux travaux de l'homme, au même genre de vie; elle perd dans les tourbières une partie des qualités délicates de son sexe. Ouvrier comme lui, elle cesse d'être la prévoyance assise au seuil du foyer. Il existait autrefois dans la Drenthe, comme dans d'autres localités des Provinces-Unies, un usage barbare : nous voulons parler des combats au couteau. On ne voyait presque point de fêtes de village où il n'y eût des blessures, souvent même des morts à déplorer. Les héros de ces rixes sanglantes s'enorgueillissaient même de leurs exploits. Les traces que de telles

(1) Les travaux d'extraction durent seulement douze ou quatorze semaines par année. Les bons ouvriers qui travaillent la tourbe gagnent de 9 à 10 florins par semaine. Quelques-uns viennent de la Westphalie; les autres appartiennent à la province de Drenthe.

violences laissaient sur le visage, loin de passer pour des stigmates, étaient un titre d'honneur aux yeux des jeunes filles. Ces balafres attiraient les attentions du beau sexe, qui voyait chez les amateurs de ces jeux homicides une qualité que les femmes sauvages estiment par-dessus toutes les autres, le courage. Le progrès des mœurs a heureusement effacé une coutume inhumaine. Le procureur du roi d'Assen me faisait remarquer avec un grand sens que la police correctionnelle et une condamnation modérée avaient puissamment contribué à détruire cet abus en dépoétisant les avantages de la force. Il y a pourtant quelques villages où en dépit des lois cette tradition est encore en vigueur. Le matamore pose en entrant dans une auberge son couteau ouvert sur la table : ce couteau est un défi et une provocation; quiconque le touche par inadvertance ou avec dessein prémédité s'expose à sortir la figure en sang.

La Drenthe se confond, du moins sur la lisière, avec l'Overyssel par les mœurs, les bruyères et la tourbe. Je bornerai aux colonies du Dedemsvaart l'histoire des tourbières de cette dernière province. Par une belle journée d'août, j'étais parti de Zwol le matin avec un économiste distingué de la seconde chambre, M. Sloet tot Oldhuis. Nous traversâmes des routes délicieuses bordées de hêtres, de bouleaux et de peupliers du Canada, dont le bois sert ici à faire des sabots. Un capital de plusieurs millions de florins croissait ainsi le long des chemins auxquels il versait l'ombre et la fraîcheur. Sur le bord de la route, nous découvrîmes aussi des taillis de chênes qu'on coupe au bout de neuf ans, et dont l'écorce sert à tanner le cuir. L'entretien et la préparation de ces arbres emploient un assez grand nombre d'ouvriers. Où l'économie publique est grande, c'est quand elle associe le sentiment de l'utile à la poésie de la nature. Quiconque voyage en Hollande doit toujours s'attendre à rencontrer des prairies. Dans les vertes prairies de l'Overyssel s'élève un bouquet d'arbres sous lequel les vaches viennent se reposer et prendre le frais durant la chaleur du jour. Quand ces arbres sont encore jeunes, on les protége contre la dent des animaux par un treillage. Cette prévoyance envers les bêtes est touchante et annonce une bonne population. Peu à peu les prairies firent place aux steppes. Au milieu des bruyères désolées, l'œil se reposait de temps en temps sur une prairie naturelle comme il s'en rencontre au Texas. Les landes mêmes de l'Overyssel ne restent point improductives sous la main du Hollandais. On en retire des bruyères pour le chauffage et des cailloux pour consolider les routes. Quelle ne fut pas ma surprise de voir des mottes de gazon soulevées (*plaggen*) devenir l'aliment des foyers domestiques! Ces lambeaux d'herbes sèches ou plutôt de racines, dont on découvre à l'œil nu le réseau délicat, mêlé d'une croûte de terre,

s'emportent moyennant un florin dans des chariots qui les conduisent à la ville. On s'en sert surtout pour cuire le pain. Les paysans de l'Overyssel emploient même ces couches de mousse et de gazon flétri en guise de chaume pour la couverture des toits. Rien n'est perdu; mais quelle distance entre cette économie sauvage et les richesses que va développer sous nos yeux la culture! Enfin le Dedemsvaart parut. Le Dedemsvaart est un canal, ni plus ni moins. Le créateur de ce canal, M. van Dedem, est mort il y a quelques années, pauvre, chagrin, méconnu par l'injustice des hommes. Il assistait en silence à l'enfantement d'un monde agricole dont il avait ouvert le chemin. Son sort est celui de tous les initiateurs. Heureux qu'il y eût encore un cœur pour l'apprécier, une main pour serrer sa main, il s'asseyait fier et consterné au foyer de ses rares amis. La vérité est que le Dedemsvaart a été une œuvre utile, excellente, non pour l'entrepreneur, hélas! mais pour les colonies voisines qui sont aujourd'hui sorties du désert. Le chemin d'eau a déterminé la circulation de la tourbe, des engrais et des produits créés par l'industrie rurale.

Au Hoogezand et au Sappemeer, on peut voir d'anciennes colonies, créées par les hommes du XVIIe siècle; Avereest est une colonie naissante, ouvrage des hommes de notre temps. On montrait encore, il y a quelques années, le seul arbre qui existait autrefois dans ces anciennes bruyères. C'était, je crois, un bouleau. Cet arbre a disparu; mais de riches prairies avec des bouquets de verdure, des vergers, des plantations nouvelles, s'élèvent comme par enchantement. De tous les côtés, des campagnes se forment. La nature, chrysalide féconde, se dépouille chaque jour de sa larve inculte et montre avec orgueil une figure embellie par l'art. L'artère vitale de toute cette prospérité agricole, c'est le Dedemsvaart. Dans ce canal principal se déchargent et viennent s'embrancher, au fur et à mesure des défrichemens, une multitude d'autres petits canaux qui aboutissent aux tourbières. L'eau vivifie tout sur son passage. Le long des rives, les prairies sortent de l'antique bruyère, les troupeaux naissent, les habitations s'élèvent. Les canaux tracent le développement de toute cette prospérité agricole, comme dans la formation embryonnaire du corps humain les vaisseaux sanguins tracent le développement physiologique des organes. Nous visitâmes une ferme dont dépendent trois cents hectares de terres cultivées, et dans laquelle quatre-vingt-dix vaches, quarante cochons jouissaient tranquillement de la vie. Les étables, les écuries, les instrumens de travail, tout annonçait une véritable opulence rustique. Quand on songe que cette opulence date d'hier, on reconnaît avec attendrissement ce que peut l'industrie humaine. Il y a vingt ou vingt-cinq ans, on ne voyait guère dans la colo-

nie que des chèvres. Aujourd'hui les fermes et les habitations s'y succèdent. Ces maisons ont un air d'élégance et de propreté. Les premiers colons logeaient dans des trous creusés sous la terre, les terriers ont bientôt été remplacés par des cabanes, et les cabanes par de jolies maisons de brique. Il ne reste plus rien des premières demeures souterraines dans lesquelles les habitans actuels de la colonie abritaient, il y a un quart de siècle, leur misère et leurs espérances: il ne demeure que bien peu de cabanes, monumens du second état de choses, et les maisons se dressent de tous côtés avec une rapidité qui étonne. A la race des anciens troglodytes qui a disparu succède une population toujours croissante, industrieuse, bien logée, bien vêtue. Dans cette colonie, on assiste à un cours d'économie politique en action. La division du travail et du commerce est encore peu avancée. La même boutique vend de tout; une marchande de modes tient, outre des chapeaux de femme, des pendules, des épices, du grain et des chaufferettes. Au développement du bien-être matériel s'associe toujours en Hollande le développement moral. Il existe quatre écoles dans la colonie. Une terre qui se défriche, une jeunesse qui s'instruit, ce rapprochement de faits est consolant à voir. Il n'y a pas de spectacle plus grand ni plus moral que celui de l'homme étendant par le travail le domaine que lui a donné la nature. Quand maintenant on songe que c'est la tourbe qui a fait tout cela, on se demande pourquoi les habitans du vieux monde se jettent dans les déserts de l'Amérique, et pourquoi ils ne viennent point transformer les champs de la Drenthe ou de l'Overyssel. Les premiers colons qui sont venus exploiter sur les bords du Dedemsvaart cette Californie des tourbières étaient généralement des étrangers : il y avait parmi eux des Allemands, des Polonais, des Grecs; mais la terre exerce sur ces élémens hétérogènes une force d'assimilation rapide, et Avereest est bien aujourd'hui une colonie hollandaise.

L'exploitation des tourbières, envisagée comme principe de richesse industrielle et agricole, a créé des provinces entières; elle a fourni et fournit encore du travail aux classes nécessiteuses; elle a transformé des prolétaires errans en propriétaires du sol. Quelques économistes désirent maintenant qu'on dégrève les tourbières des droits d'accise et des divers impôts qui les frappent. Ce serait le moyen de donner une impulsion nouvelle à des travaux qui, il faut néanmoins le reconnaître, n'ont point été paralysés par les tributs qu'ils paient au gouvernement. On a vu ce que la Néerlande doit à la tourbe; en présence de ces faits économiques et moraux, on serait tenté de s'écrier avec le vieux poète Vondel : « Heureux le pays où l'enfant brûle sa mère! »

ALPHONSE ESQUIROS.

CARACTÈRES

ET

RÉCITS DU TEMPS

LE DEUIL DE LADY JESSING.

I.

Quand lirez-vous cette histoire? Je n'en sais rien. — Elle s'est passée hier; la plupart de ceux qui en furent les acteurs n'existeront peut-être plus demain. Meurent les corps, puisque c'est leur destinée; mais sauvons des âmes tout ce que ce monde peut en garder. Quelques-uns des sentimens qui furent en jeu dans cet épisode inconnu d'un éclatant et immense drame eurent, je crois, assez d'énergie, assez de profondeur, assez de grâce, pour mériter de ne point périr. Jugez d'ailleurs; les voici tels qu'ils naquirent au souffle d'étranges faits.

Le comte Régis Fœdieski est un Polonais, comme l'indique son nom; mais toutefois il sert la France, et quiconque s'est occupé de choses militaires me comprendra, il la sert au titre français. Il est capitaine dans un régiment de cavalerie, qui sera, si vous y consentez, un régiment de hussards; seulement vous voudrez bien admettre que ces hussards se trouvaient à tel ou tel endroit au préjudice d'autres cavaliers, peut-être même de soldats d'une arme toute différente. Peu vous importe, n'est-ce pas? Je n'écris pas de bulletin, je

ne fais pas de supplément à Jomini : le comte Fœdieski était là où je vous le montrerai.

Ce que je tâcherai de vous dire en peu de mots, mais avec une complète exactitude, c'est comment Régis a été doué par de bonnes ou mauvaises fées; car savoir quels dons il faut bénir, quels il faut détester, c'est le tourment des rêveurs et le secret de Dieu. Régis est né dans un château qui a été brûlé lors des insurrections de Galicie; mais ni son enfance ni sa jeunesse ne se sont écoulées en Pologne. Il a été élevé à Paris, et comme son père avait servi l'empire, il s'est trouvé Français. Cependant la France n'a point pu devenir sa vraie patrie. Sa mère était une de ces femmes du Nord que je soupçonne, parmi les filles des hommes, d'avoir cessé les dernières tout commerce avec les anges, tant il est resté de suave harmonie sur leurs lèvres, et dans toute leur personne d'indicible attrait. Elle fit entendre à son berceau cette belle langue à la fois éloquente et rêveuse, différente de tous les dialectes slaves. Régis se prit, pour un pays qu'il n'avait jamais vu, que peut-être il ne verrait jamais, de cette passion ardente comme le désir, infinie comme le rêve, qu'inspire aux hommes l'inconnu. Il était (pourquoi ne le dirais-je pas, dans un moment où les poètes ne sont, je crois, guère à la mode?) merveilleusement doué pour la poésie. Tout ce qu'il sentait, tout ce qu'il pensait se traduisait au fond de lui en paroles vibrantes et cadencées. A vingt ans, il avait écrit, dans le langage de ses pères, quelques odes, quelques élégies, quelques chansons, qui ont pénétré en Pologne. C'est de lui cet hymne aux couleurs polonaises :

Couleurs sacrées, vous êtes bien celles de notre patrie :
Blanc, tu dis qu'on nous a relégués parmi les fantômes;
Rouge, tu cries que nous sommes vivans.

Comme ce pauvre Régis toutefois est bien loin d'être un écrivain, en voilà certainement assez sur ses titres littéraires. Ce que je voulais, c'est que l'on connût tout un côté de son esprit. Quand il fut en état de manier vigoureusement un sabre, de supporter les grandes fatigues et les longs ennuis, il s'engagea. Ce fut en même temps par entraînement et par bon sens qu'il se fit soldat. Il n'était pas de ceux qui ont trouvé le moyen de défendre les causes chevaleresques sans jamais quitter leurs foyers, qui ne se permettent point, dans leur sainte horreur de l'épée, même la vivacité de saint Pierre vengeant, sur l'oreille de Malchus, sa foi honnie, son Dieu insulté. Je crois que Régis a, sinon coupé lui-même, du moins fait couper plus d'une oreille, car dix années de sa vie se sont passées en Afrique; on comprend quelle action l'existence de la solitude, de l'aventure, des dangers a dû prendre sur une âme comme la sienne. S'il vit, il s'est

promis de retourner à sa tente. C'est dans cet asile transparent, que les feux du soleil colorent le jour et où pénètrent la nuit les rayons des étoiles, qu'il a eu, dit-il, ses meilleurs instans. La tente est, pour certains hommes, une cellule guerrière qui a, comme la cellule religieuse, ses mystérieux visiteurs; Régis le sait, et toutefois je dirai, puisque je veux le peindre tout entier, qu'il est loin d'être un anachorète. Paris, où sa jeunesse s'est écoulée, l'a toujours attiré. Là, chaque année, quelques mois d'hiver détruisaient l'œuvre de ses printemps et de ses étés. Il oubliait les graves pensées, les austères ardeurs de l'isolement et du péril, pour se livrer aux plus mondains et aux plus passagers des divertissemens romanesques, car, il le disait lui-même en riant, il était romanesque comme une vieille fille. Seulement ses romans n'étaient pas de ceux où les candides regards peuvent se glisser. Il avait le goût des passions violentes, il cherchait à en ressentir et à en inspirer. A ce passe-temps, il recevait des blessures; mais en France, disait-il aussi, il guérissait les plaies de son corps, et en Afrique il guérissait les plaies de son âme.

Il venait d'entrer au 10e hussards quand éclatèrent les événemens qui amenèrent notre armée à un feu digne d'elle. Son régiment fut désigné pour prendre part aux opérations qui allaient s'accomplir. Ce n'est pas ici que je dois raconter sa joie, elle fut tout ce qu'on peut imaginer. Ses tristesses furent grandes aussi, mais mêlées de charme secret. Il se sentait avec plaisir devenu ce hussard des vieilles romances qui fait couler tant de larmes. Si la mort produit d'ingrates et insupportables douleurs, l'absence cause parfois des chagrins qui ont leur douceur et leur grâce. Ainsi pensait-il en quittant Paris. Au moment où ce récit commence, ses regrets n'étaient plus qu'un concert de sons lointains et voilés qu'il écoutait à certaines heures dans un recueillement plein d'attrait. Interrogez quelques rêveurs sensualistes, ils vous diront comme la vie matérielle, dans ses détails les plus grossiers, les plus infimes en apparence, se combine parfois avec la vie morale dans ce qu'elle a de plus délicat et de plus élevé. C'était surtout vers quatre heures, quand il vidait lentement un verre d'absinthe, que de grands yeux tout remplis de tristesse et de douceur s'ouvraient au fond de son cerveau. Alors il savourait en silence, ou au sein d'une de ces conversations étrangères en tout point au cœur, qui valent le silence pour la rêverie, le bonheur immoral du maître insouciant de Leporello. Le ciel ne permet pas longtemps de pareilles jouissances. Treize jours après la bataille d'Alma, le 3 octobre 1855, l'instrument de la justice divine à l'endroit du comte Régis Fœdieski était sur le sol de la Crimée.

Dieu me préserve d'imiter en rien la mise en scène des romanciers; mais il faut pourtant que vous sachiez comment au début de

cette action mon héros était placé. Il était à table entre sa tente et ses chevaux, à une des extrémités de ce plateau sillonné par tant de boulets et d'obus, qui sera désormais un lieu sacré. Son escadron était campé près de Balaclava. Cet étrange village, qui, entre la double majesté des montagnes et de la mer, a tant de pittoresque éclat, lui montrait, dans un soleil couchant, son port peuplé de mâts, regorgeant d'existence guerrière, et ses vieilles tours génoises, où ne logent plus que des fantômes et des oiseaux. Le temps avait encore à cette époque une merveilleuse douceur; la nature en ses atours d'automne était d'une adorable mélancolie. Il y avait longtemps que Régis ne s'était senti l'âme aussi agréablement affectée; son regard tantôt se perdait dans les lointains horizons, errant avec délices sur les grands spectacles que lui donnaient les destinées, et tantôt se fixait sur ses chevaux. Beaucoup de gens ignorent quel plaisir on éprouve à voir ses chevaux manger, bâiller, aspirer l'air, dresser des oreilles inquiètes, gonfler des narines frémissantes, ou regarder paisiblement autour d'eux avec des yeux qui font rêver d'âmes prisonnières et résignées. On devine bien que Régis n'était pas seulement occupé du ciel, des champs et des bêtes; ces apparitions, qui le remplissaient de remords choyés comme d'aimables hôtes, se dressaient aussi dans ses rêveries. Enfin, pour que son bonheur fût complet, tout en songeant, il buvait et causait avec un capitaine en second qui mérite qu'on ne le livre pas à l'oubli. Qu'une ombre poétique le lui pardonne, le vicomte Ange-René de Kerven était un Breton gai, jovial, complétement étranger au langage des cloches et des vents. Ami des plaisirs faciles, des tendresses enjouées, René quelquefois cependant revendiquait son privilége de mélancolie bretonne; c'était quand il lui arrivait de rencontrer quelques-unes de ces femmes qui veulent à toute force exécuter sur un air langoureux les premiers pas de la galanterie; mais après quelques menuets il se livrait bientôt aux plus étourdissantes sarabandes. Somme toute, c'était un homme heureux, car les tristesses du cœur et celles du cerveau lui étaient également inconnues. Il portait en lui cette douce magie, cette souriante lumière, don passager de l'ivresse ou rare présent de la philosophie, qui teint le monde entier en couleur claire et transforme tous les accidens de la vie en nuages légers. Kerven disait donc à Fœdieski, tout en préparant son absinthe avec une attention qui était assurément dans la journée un des plus grands efforts de son esprit :

— Oui, mon cher ami, je l'ai vue, et je puis t'affirmer que, même à quelqu'un qui ne serait pas depuis six mois en expédition, elle paraîtrait fort jolie. Elle a les cheveux d'un blond attendrissant, le teint d'une fiancée de ballade, les traits d'une régularité singulière,

le corps svelte, un peu trop étroit des épaules peut-être, — c'est son seul défaut. Par là elle ressemble à un grand ange de bénitier que ma mère (qui était d'une nature fort poétique, la pauvre femme : je lui dois mon nom de René) avait au fond de son alcôve; mais, ce qui m'a surtout frappé, c'est la manière dont elle mène son cheval. Elle montait ce bai marron que tu connais, qui a des réactions à vous envoyer dans la lune, et on eût dit qu'elle était collée à sa selle; je l'ai vue sauter un fossé comme l'auraient fait peu de *gentlemen*. J'ai pu la contempler fort à mon aise, car son père m'a appelé; il s'est plaint de ce qu'il ne t'avait pas vu hier, et m'a chargé, soit dit en passant, de t'engager à aller ce soir chez lui. Il paraît toujours fort attristé, le brave homme; il a vieilli de vingt ans depuis dix jours. Pendant que je lui parlais, je regardais l'amazone, à qui, bien entendu, il n'avait pas oublié de me présenter, et (pense de moi ce que tu voudras) je la soumettais à mon examen ordinaire, car tu connais ma vieille prétention; quand je vois une femme, en un seul regard je lis quelles chances j'aurais auprès d'elle. « Réussirais-je ou ne réussirais-je pas? » Telle est la question que je me pose et à laquelle je réponds avec une sévérité consciencieuse comme un juré à « est-il ou n'est-il pas coupable? » Eh bien! mon cher, je ne réussirais pas. Elle est à coup sûr d'une sentimentalité trop solide pour m'apprécier; elle verrait tout de suite que je suis un faux René, si je voulais faire du Chateaubriand avec elle. Toi au contraire, tu la captiveras, j'en suis certain, car tu es toi-même la dupe du phœbus que tu parles. Voilà, parbleu! qui te convient; je vous bénis d'avance. Tu vas mener une vie charmante : l'amour, le danger, tout le train des hussards d'autrefois! Tu as toujours été heureux.

Ici Régis interrompit son ami.

— En vérité, lui dit-il, je ne connais rien que tu ne profanes! Voilà une pauvre femme qui devrait forcer le diable à s'attendrir sur sa vertu; elle vient consoler ici le père d'un homme qu'elle avait aimé assez pour le suivre jusqu'à Malte, et qui est à peine enterré depuis un mois dans un coin de la Turquie. Frappée elle-même par une douleur de veuve, elle s'est décidée à subir, à partager une douleur paternelle, et tu veux qu'entre ces tristesses elle trouve place pour une galanterie! Certainement j'ai une conscience qui à maint endroit n'est pas d'une grande délicatesse. Eh bien! je me reprocherais en pareil cas toute idée d'entreprise amoureuse comme une sottise et une impiété.

— Allons, reprit Kerven, voilà de l'éloquence, et tu me confirmes dans l'idée que tu lui plairas; car tu es de bonne foi en ce moment, c'est ce que j'admire. Tu lui diras, avec ce ton pénétré, que tu

l'adores, qu'elle est ton grand, ton premier amour, que tu lui as voué toute ta vie : ce qui sera vrai, si une balle te casse bientôt les reins dans ce pays-ci. Elle sera fort heureuse de te croire, je t'assure. Quoique je ne sois pas aussi lettré que toi, je me rappelle la Matrone d'Éphèse voulant manger après avoir vu manger le soldat. Le sentiment agira sur la veuve moderne comme la soupe agissait sur la veuve antique; quand tu auras aimé près d'elle, elle voudra aimer à son tour. Et ne me dis pas qu'elle est une exception, ne lui fais pas un mérite de son voyage. Elle voyage parce qu'elle est Anglaise. C'est tout simplement une de ces femmes excentriques, comme il y en a tant sur les bords de la Tamise. Crois-tu que sa douleur va m'attendrir davantage parce qu'elle la promène? Vois-tu, la douleur est comme la goutte; lorsqu'on la secoue, elle s'en va.

—Tiens, fit Fœdieski, parlons d'autre chose, si ce n'est pour cette femme qui m'est inconnue, du moins pour un homme que j'aime comme un frère d'armes, que je respecte comme un père, et dont la douleur m'a navré.

— Que ta volonté soit faite! repartit imperturbablement Kerven; malgré ta boutade de ce soir, quand tu auras besoin d'un confident, tu me retrouveras.

II.

Quelques heures après sa conversation avec Kerven, Régis était à Balaclava dans une maison épargnée par la guerre. Placée au pied d'une âpre colline, entre des arbres déjà couverts de feuilles d'automne, cette habitation semblait merveilleusement propre à devenir le théâtre de quelque drame d'une intime mélancolie. Plusieurs fois déjà Régis en y pénétrant avait eu cette pensée. Mais sans la femme il n'y a dans ce monde ni vraie mélancolie, ni vraie joie, et la femme manquait à cette demeure. Régis, en franchissant un seuil que si souvent il avait foulé d'un pas indifférent, avait senti malgré lui comme une transformation dans tout ce qu'il voyait, en songeant à la présence d'une âme féminine derrière ces murs, entre ces arbres qui avaient maintenant une raison pour être mystérieux et rêveurs.

Lord Wormset était seul dans le petit salon, où une amitié de récente origine, mais mûrie par ces ardeurs de la guerre qui développent si rapidement dans les cœurs tous les nobles germes, lui avait déjà fait passer de douces heures. Lord Wormset n'a pas besoin que l'on fasse son éloge. C'est un des hommes les plus connus et les plus aimés de toute l'armée anglaise, on peut même dire de toute la Grande-Bretagne. Il m'a souvent rappelé le grave et charmant portrait qu'un éloquent historien de notre époque a tracé de lord Falkland.

La vie des camps ne change en rien les préoccupations de cet esprit, également propre aux rapides conceptions du champ de bataille et aux tranquilles méditations du cabinet. Ce qu'il a peut-être dans ses allures d'un peu trop civil ou civique semblait devoir l'éloigner de Régis, qui a pour l'épée un culte souverain, et fait d'elle plus volontiers que de l'opinion la reine du monde. Cependant le gentilhomme polonais et le grand seigneur anglais se plurent aussitôt qu'ils se rencontrèrent. Ils avaient de commun le mépris de la vie, le goût de l'aventure. Et d'ailleurs dans l'intimité ne disserte-t-on pas sur tout et autre chose, comme disait Pic de la Mirandole avec tant de profondeur? S'ils avaient différé sur tout, ils auraient été d'accord sur autre chose. Autre chose, c'est la région où se rencontrent ici-bas ceux qui ont là-haut une même patrie.

Comme les murailles de la maison, comme les arbres du jardin, le petit salon lui-même et tous les objets qui le garnissaient semblèrent changés à Régis. Quant à lord Wormset, il lui trouva un visage des plus inaccoutumés. Le fait est que cet excellent seigneur avait quelque chose de particulièrement onctueux mêlé à la tristesse ordinaire de ses traits; on s'apercevait que déjà un baume tout-puissant était répandu sur sa blessure, que des larmes bienfaisantes avaient chassé une cruelle sècheresse de son cœur.

— Mon ami, dit-il à Régis, mon cher ami, il y a maintenant un ange sous mon pauvre toit. Dieu m'a envoyé le seul être qui pût apaiser une douleur comme la mienne. La femme de mon William, lady Jessing, est ici; vous allez la voir tout à l'heure, et vous jugerez bien mieux de ce que j'éprouve. Mais avant qu'elle vous apparaisse, je veux que vous sachiez ce qu'elle est.

Et alors il lui raconta comment Arabelle O'Penny appartenait à une des plus nobles familles de la catholique Irlande, comment, orpheline à dix ans, elle avait été confiée à ses soins, comment enfin il l'avait fiancée à son fils William, et depuis ce temps lui avait voué une tendresse plus forte peut-être encore que son amour pour son propre enfant. Arabelle, suivant lui, était une de ces créatures qui n'ont d'humain qu'une enveloppe encore tout imprégnée de parfums célestes, toute rayonnante d'éclat divin. Son existence tout entière n'était qu'une suite de dévouemens. Ce pauvre William, lord Wormset en convenait, n'avait jamais été très séduisant. Il avait un corps débile, comme son trépas, dès les premières épreuves de la guerre, ne l'avait que trop prouvé. Ses traits irréguliers, où se montrait d'habitude l'affligeante expression de la souffrance physique, n'étaient pas faits pour rendre doux et parés à une jeune femme les devoirs de l'hyménée; mais Arabelle ne s'en était attachée qu'avec plus de passion à une vie où aucun ornement étranger n'altérait pour elle

les charmes victorieux de la vertu. Malgré ce qu'il avait d'impropre aux fatigues d'une campagne, lord William Jessing avait voulu venir en Orient avec un régiment où, depuis son enfance, il possédait une compagnie. Sa femme avait décidé qu'elle le suivrait. Maintenant qu'il était mort, elle ne regardait point sa pieuse mission comme finie. Arabelle avait pour son beau-père, lord Wormset ne put s'empêcher de le dire avec une certaine complaisance, une sorte de culte enthousiaste; désormais c'était à le consoler qu'elle se vouait. L'honnête et éloquent Anglais termina son apologie par ces paroles dites avec une profonde émotion : — Malgré ce que ses préoccupations ont toujours eu d'austère, rien de moins sec et de moins froid que l'esprit de lady Jessing. Ma chère Arabelle a une piété ardente, et il y a tant de grâce en elle, que parfois elle trouble de l'encens catholique ma raison protestante. Puis, comme moi, elle aime les arts, les travaux et les jeux de la pensée. Le tableau d'un grand maître la captive, certaines harmonies l'enlèvent à ce monde, et enfin (il ne put s'empêcher de sourire en ajoutant ces mots, parce qu'il savait quel ordre d'idées il allait éveiller chez Fœdieski) les luttes même de notre tribune ne la trouvent point glacée.

A ces dernières paroles en effet, le capitaine de hussards laissa paraître sur ses traits une expression assez étrange. Régis semblait dire qu'il se défiait un peu d'une sainte occupée de politique; mais tout à coup son regard ne laissa plus voir qu'une admiration profonde. Lady Jessing venait d'entrer.

Elle était belle à s'emparer sur-le-champ d'un cœur, surtout d'un cœur comme celui dont il est question ici. Elle avait, comme les visionnaires, toute une atmosphère autour d'elle, où l'on sentait les inquiétantes délices d'une vie inconnue. Ses cheveux étaient blonds, mais ce n'était pas ce blond vénitien rempli d'ardeurs sensuelles comme une grappe mûrie au soleil. Sa chevelure (qu'on me pardonne cette image d'un mysticisme un peu bizarre, je la donne ainsi qu'elle naquit dans une cervelle polonaise), sa chevelure avait l'air d'avoir essuyé les pieds de Jésus; on eût dit qu'en la pressant, il devait en sortir, au lieu de ces larmes voluptueuses qui tombaient des cheveux de la Vénus marine, les pleurs de ces afflictions qui n'ont ni leur fin ni leur origine en ce monde. Ses yeux d'un bleu pâle, où tremblait une lumière, étaient chargés d'une toute puissante rêverie. Sa bouche était bien terrestre : elle était d'un rose vif. Voilà ce qu'elle avait d'une fille d'Ève. Je donne avec une exactitude minutieuse jusqu'aux moindres impressions de Fœdieski.

On lui présenta le hussard; elle l'accueillit par ces phrases engageantes qui savent parfois donner à la causerie de la première heure mieux que le charme des plus longues intimités. — Elle le connais-

sait déjà par son père, dont elle savait qu'avant elle il avait adouci la douleur. Elle tendit une petite main blanche qui brilla comme une perle dans la main brunie de Régis. Celui-ci ne put s'empêcher de tressaillir; il y avait un rapport mystérieux (on m'a du reste assuré qu'il en était souvent ainsi) entre la main et la bouche de lady Jessing. Doigts et lèvres avaient quelque chose d'ardent. C'étaient dans ce vase d'élection, dans ce calice sacré, deux points où tremblaient quelques gouttes du philtre qui donne la grande ivresse d'ici-bas.

La conversation prit un tour à la fois grave et familier. Régis et lord Wormset traitaient les sujets habituels de leurs entretiens; mais leurs paroles leur semblaient à tous deux plus profondes, plus pénétrantes, plus douces. Il y avait le parfum d'une femme dans toutes les pensées qu'ils échangeaient. Il y a peu de maisons russes où il n'y ait de piano. Un assez bon instrument, que le pillage avait respecté, se trouvait dans la maison de Balaclava. Lady Jessing dit qu'elle avait découvert le matin même, au fond d'un meuble à demi brisé, une mélodie écrite par un compositeur russe, qui lui avait paru d'une singulière puissance et d'une frappante originalité. C'était une œuvre très peu connue du prince Esterlof, sorte de don Juan moscovite comme l'Onéguine de Pouchkine, qui est mort l'an dernier à Pétersbourg. Elle se mit à jouer ce morceau. Rien de plus morbide et de plus désordonné que ces accens, suprême soupir d'une âme épuisée par la recherche sans trève et sans fin des joies terrestres. On sentait dans ces accords cette tristesse passionnée, cet amour tumultueux, cet ouragan chargé des senteurs de toutes les roses déracinées, qui emportent à jamais les âmes dont ils s'emparent loin des routes du ciel. Mais quel contraste entre cette musique et celle qui la faisait entendre! Vue par derrière, avec sa chevelure séraphique, son long et étroit corsage que la rêverie et la prière semblaient seules incliner, lady Jessing évoquait tout le chœur des pensées chastes, tandis que ses doigts faisaient surgir des images à troubler le cerveau d'un saint. Aussi Régis, à qui rien des choses intimes n'échappait, fut-il tout à coup partagé entre deux émotions de la nature la plus impérieuse et la plus opposée. « Une femme, après tout, se disait-il quand l'esprit du prince Esterlof le battait de ses deux ailes, une femme est toujours une femme, c'est-à-dire une créature appartenant de plein droit à l'amour, qu'il est insensé, quand elle se révolte, de ne pas réclamer au nom de cet implacable souverain des hommes. J'aurais toute ma vie ces remords brûlans que, en dépit des lieux communs sur la conscience, la vertu traîne après elle aussi bien que le crime, si je laissais échapper ce que va peut-être m'offrir un heureux destin. Tâchons de cueillir cette fleur mystique. Quelle joie d'aspirer la rosée qui lui donne tant d'attrayant

éclat! » Puis il se disait presque aussitôt, quand les chastes contours de lady Jessing s'imprimaient au fond de son cœur : « Ce serait vraiment indigne de s'attaquer à une vie qui est sous la protection des plus saintes choses. Quelle douleur pour Wormset, qui m'aime d'une amitié si loyale et si sincère, s'il me voyait conspirer contre la mémoire de son fils! Il eût éprouvé un chagrin moins poignant, j'en suis sûr, à être outragé dans sa personne qu'en ce cher fantôme. Son âme serait blessée en même temps partout, et dans ses plus secrètes profondeurs. L'un de ses cultes serait détruit, l'autre insulté. Je mêlerais à son deuil des amertumes inouies, je lui enlèverais sa consolation unique, j'empoisonnerais la source des larmes qui le soulagent. Non, cela est impossible, et quand, ce qui est si invraisemblable, lady Jessing elle-même viendrait à moi, m'offrant ce qui m'a toujours séduit, l'attrait, le tout-puissant attrait d'amours dangereuses et nouvelles, je crois qu'en vérité je résisterais.

Il en était là de ses pensées quand lord Wormset, demandé par un officier, sortit pour un moment du salon; alors Régis se leva et s'approcha du piano. Les mains de lady Jessing couraient sur les touches d'ivoire comme si un démon les eût emportées. La vue de ces petits doigts minces, brillans et agiles, ramena l'esprit de Régis à l'ordre d'idées qui lui était le plus familier. Puis, parmi les natures que l'habitude tyrannise avec le plus de violence, il faut mettre au premier rang, à coup sûr, celle du chasseur d'émotions amoureuses.

— Vous jouez divinement, lui dit-il, cet air infernalement tendre dont je suis ému jusqu'à la souffrance.

Et comme elle repartit : — Je suis étonnée que vous ayez été ainsi saisi immédiatement par une musique qui me semblait exiger une certaine initiation.

— Il y a bien des regards, fit-il, tout chargés de pensées inconnues, qui pénètrent soudain jusqu'au fond de votre cœur.

Tout en laissant errer sur le piano ses mains, qui ne tiraient plus que de vagues accords, elle tourna la tête de son côté. En ce moment, lord Wormset rentra. La soirée se prolongea encore un peu: puis Régis sortit, s'élança sur son cheval, et, à travers les ténèbres, regagna sa tente au galop.

III.

La tente de Régis était occupée des deux côtés par deux lits de cantine. Le lendemain du jour où notre histoire a commencé, Fœdieski et Kerven fumaient sur ces couches guerrières leurs cigares du matin.

— Mon cher, disait Kerven, quoique d'habitude je dorme assez bien, cette nuit je t'ai surpris en flagrant délit d'insomnie. Tu n'as

point perdu de temps pour devenir amoureux. N'est-ce pas qu'elle est belle, qu'elle est touchante, et que je l'avais merveilleusement jugée? Je suis sûr que tu as tout de suite trouvé le moyen de jeter jusqu'au fond de son cœur quelques-unes de ces paroles à mèche enflammée, comme les obus qui éclatent une heure après avoir été lancées. Veux-tu que je te raconte d'avance tout ton roman? Tu vas être le héros d'une chose nouvelle, mais complétement dans ta nature, d'une housarderie mystique. Hier tu as dû faire entendre à la dame que tu étais un vrai magasin de poudre, de sorte qu'aujourd'hui, par un mouvement irrésistible, elle va approcher la flamme de toi. Vous allez vous dire, si vous ne vous l'êtes pas encore dit, que vous vous connaissiez déjà, que vous ne vous rencontrez pas, que vous vous retrouvez. Ce point de départ est excellent. Puis tu lui parleras des rêves de la tente, tu possèdes parfaitement ce sujet, de l'attrait du danger, tu manies également bien cette matière. Elle sera pensive, elle se taira, et dans ce silence tu continueras traîtreusement à cheminer. Ce soir, elle saura parfaitement que tu l'aimes; demain, tu le lui diras peut-être franchement. Elle te suppliera sans doute de te taire, mais la première étape sera franchie. Après-demain, tu lui arracheras quelque demi-aveu dont tu feras sur-le-champ un aveu entier. Alors ce sera convenu, vous vous aimerez. Restera donc uniquement la manière dont s'exprimera ce subit, cet invincible amour. Là recommenceront les soupirs, les silences, les mots ardens et rapides ou les grandes phrases voilées sur toutes les choses de la terre et du ciel. Heureux ceux qui ont le don de la galanterie nuageuse! car, tandis que les âmes se promènent dans les étoiles, les corps livrés à eux-mêmes, libres et gais comme des enfans que leurs pédans ne surveillent plus, s'abandonnent à toutes leurs fantaisies. Spectre de Jessing, qui sait l'ornement que dans quelques jours tu porteras sous ton linceul!

Régis avait bien envie de se fâcher, mais à ses débuts l'amour est bavard; puis comment s'envelopper dans la réserve vis-à-vis d'un compagnon de tente? Quelle existence amènera l'expansion, si ce n'est celle des camps? Donc, après avoir brièvement réprimandé son ami, Fœdieski lui raconta longuement sa soirée de la veille. Il lui dit combien elle était belle et de quelle beauté; il lui parla de l'air d'Esterlof, de ses impressions en écoutant ces mélodies, des paroles qu'il avait jetées dans l'oreille de la divine musicienne. Il commenta chacun des mots qu'il avait recueillis, des regards qu'il avait étudiés. Il pensait bien qu'il commettait une profanation en faisant pénétrer dans ses rêveries la plus étourdie de toutes les âmes; mais après tout, pensait-il, est-ce bien à Kerven que je m'adresse plutôt qu'à la toile transparente de ma tente, à ces brins d'herbe qui se balancent au pied de mon lit? — En attendant, c'était une chose fâcheuse pour

la pauvre Arabelle que de se trouver ainsi, même en image, entre deux hussards. Quelques heures après cet entretien matinal, Régis, en montant à cheval pour aller voir lord Wormset, n'avait pas l'émotion respectueuse, les délicates inquiétudes dont il aurait été saisi sans l'intervention de Kerven dans les secrets de sa vie. Puis, je ne veux rien cacher de l'existence militaire aux femmes sensibles, comme on disait jadis : il y aura bien assez de douloureux idéal, de songerie désespérée dans ce qu'on va lire; Fœdieski avait bu l'absinthe avant déjeuner, et pendant un repas long comme tous ceux des camps, il avait tenu tête à son ami. Toutefois, en apercevant la maison de Balaclava, en songeant qu'il allait revoir l'apparition de la veille, son cœur s'ouvrit de nouveau à l'anxiété qu'on éprouve au seuil des régions sacrées où résident les grandes amours.

Régis trouva lady Jessing en costume d'amazone, se disposant à parcourir le plateau où campaient les armées alliées. On lui proposa tout naturellement d'être de la promenade. Comme peu d'anges montent à cheval, excepté l'archange saint Michel, il est assez difficile qu'une écuyère ait l'air d'appartenir au paradis. Cependant lady Jessing, dans sa longue robe noire, était bien encore un être divin réclamant de chastes adorations. Après un temps de galop, elle s'anima un peu; une teinte presque en harmonie avec la couleur de ses lèvres se répandit sur ses joues. En cet instant, lord Wormset, qui venait d'apercevoir un vieux général chargé des travaux de mine aux attaques anglaises, laissa le Polonais seul avec celle qui, sans le savoir, possédait déjà un esclave en Crimée.

A cette époque-là, — il faut bien, bon gré, mal gré, que je fasse entrer un peu de guerre dans ce récit, — les parallèles des alliés, ouvertes fort loin de la place, provoquaient de la part des Russes un tir désordonné. Maints boulets se promenaient souvent à travers les tentes; sur tous les points d'où l'on pouvait découvrir Sébastopol, quelques obus éclataient de temps en temps, faisant surgir un nuage blanchâtre du sein de l'herbe écrasée. Fœdieski et sa compagne s'approchèrent un peu de la ville. Malgré plus d'un bruit sinistre, Arabelle tendait toujours à faire un nouveau pas vers ce volcan.

— Pourquoi, lui dit le hussard, cette recherche inutile du danger?

— Je ne le fuis ni le recherche, répondit-elle; que peut-il être pour moi?

— Mais sur cette terre vous savez bien être aimée.

— Je le suis ici et là-haut, je l'espère.

Elle prononça ces derniers mots en levant au ciel un regard adorable, mais qui, adressé évidemment à lord Jessing, fit naître dans l'âme de Régis un secret dépit. « Tu ne peux pas supporter, lui disait un jour Kerven, même l'ombre d'un mari. » Le fait est qu'il garda le silence, et, malgré ce que la situation avait d'étrangement

romanesque, il sentit presque une pensée moqueuse sur les veuves traverser son esprit.

A l'instant même où le souffle malfaisant de l'ironie faisait pour pénétrer en lui un effort, il entendit un bruit connu : c'était ce long frémissement qui accompagne le vol pesant d'une bombe. L'énorme projectile, en décrivant sa courbe, vint passer au-dessus des deux promeneurs. A quelques pas d'eux, il s'abaissa et tomba à moitié enseveli dans la terre, d'où il fit jaillir une poussière rougeâtre. Au lieu de s'éloigner, lady Jessing arrêta son cheval et attendit silencieusement ce qui allait se passer. Bientôt un bruit sonore et un nuage épais annoncèrent que la bombe avait éclaté. En ce rapide et formidable moment, on pourrait presque dire à la lueur du péril, Fœdieski et lady Jessing se regardèrent. Maints sentimens confus, mais impérieux, avaient poussé le hussard à laisser sa compagne braver le danger qui la rendait si belle.

— Ah! fit-il, vous êtes bien une héroïne, et ici-bas ou là-haut heureux qui a le droit de vous aimer!

Le vieux général du génie, qui à propos ou mal à propos avait emmené lord Wormset, n'était pas homme à lâcher facilement ceux qu'il entretenait de ses travaux. Aussi le comte Fœdieski et lady Jessing durent achever seuls la promenade émouvante, sous tant de rapports, où les avait engagés leur destin. En reprenant à côté l'un de l'autre la route de Balaclava, ils parlèrent tout naturellement de l'existence périlleuse que l'on menait sur le plateau de Sébastopol. Régis avait une manière toute slave d'envisager la mort. Il éprouvait pour cette pâle reine des humains ce sentiment plein de secrète tendresse qui fait trouver à une race de guerriers toutes les délices de l'extase aux momens les plus âpres du combat. Arabelle avait trop lu et trop aimé Ossian pour être insensible à cette passion exprimée avec éloquence, et qui d'ailleurs trouvait une occasion si naturelle de s'épancher. Elle laissa donc ses sympathies se montrer pour toutes les rêveries enthousiastes du Polonais; elle aussi avoua son goût du danger, et cette fois elle ne fit pas intervenir une ardeur posthume pour lord Jessing dans les élans qui la poussaient à franchir d'un bond imprévu le seuil de l'autre vie. Régis fut amené à lui dire :

— Je ne voudrais pas voir se renouveler le péril que vous avez couru tout à l'heure pour tout le plaisir dont votre courage m'a enivré. Si je me sentais frappé par le coup qui vous ferait sortir de ce monde, peut-être me sentirais-je heureux; mais si je vous voyais mourir à mes côtés, j'éprouverais une douleur dont je n'avais pas même la pensée.

— Comment cela? lui dit-elle, vous qui ne me connaissez pas!

Il était donc dit que la prédiction de Kerven s'accomplirait. Il y

avait à ces paroles une réponse fatale que Fœdieski ne put pas retenir sur ses lèvres.

— Est-ce que je ne vous connais pas de tout temps? s'écria-t-il. Croyez-vous qu'hier je vous aie vue pour la première fois?

— Le fait est, dit-elle, que moi-même (cela tient sans doute à l'affection que vous a vouée lord Wormset) j'ai peine à ne pas vous considérer comme un ancien ami.

Ce n'était pas, après une semblable parole, un homme tel que Régis qui pouvait s'arrêter. Il se mit à épuiser toutes les litanies de ce sentiment crépusculaire, région des ardeurs sans nom, des images confuses, des insaisissables désirs, qui s'étend entre les pays éclairés par la calme lumière de l'amitié et ceux que brûlent les rayons de l'amour. Tandis qu'il parlait, les yeux si limpides de sa compagne semblaient se charger d'une vapeur étrange; ils devenaient d'un bleu plus sombre; c'est là le charme qu'ont les yeux de certaines femmes, quand des regards passionnés s'y plongent. En s'entretenant ainsi, ils regagnèrent Balaclava; là, ils se séparèrent. Le soir, Régis avait à peine dîné, qu'il retournait chez lord Wormset.

Lady Jessing n'était pas au salon. Quand Régis s'informa de sa santé, on lui dit qu'elle s'était trouvée fatiguée de sa promenade. Il se demanda si une réaction bien naturelle chez une âme féminine ne lui avait point fait expier son audace du matin, si ce danger qu'elle semblait avoir bravé si impunément devant lui ne s'était point plus tard vengé d'elle; puis il eut une autre pensée : cette frêle nature pouvait bien avoir été saisie par des émotions étrangères aux bombes et aux boulets. Le salon lui semblait bien vide, et cependant il n'était pas fâché de cette absence. — Peut-être, pensait-il à son insu, aurait-il été dangereux d'en demander plus à un jour. — Quoiqu'il aimât sincèrement lord Wormset, il eut pour lui des soins dont il ne se serait pas cru capable. Il soutint sur l'histoire politique de l'Angleterre une longue conversation, et se rappela tout ce qu'il avait jamais su des discours de Canning. L'heure avançait, et pourtant il ne pouvait pas quitter cette maison, qui allait être le théâtre de toutes ses souffrances et de toutes ses joies. En rentrant sous sa tente, il trouva Kerven éveillé; mais cette fois il n'eut pas envie de lui parler, il déclara qu'il voulait dormir. Il craignait par une parole, par un soupir, par un murmure, de faire envoler l'hôte divin qui venait d'entrer en lui.

IV.

Ainsi Régis connaissait depuis trois jours seulement lady Jessing, quand le mot destiné à rompre les funestes enchantemens, quand la

formule toute puissante, la parole sacrée, le *sésame, ouvre-toi* sortit de ses lèvres, quand enfin il lui dit : « Je vous aime. » Voici comment la chose advint.

Il s'était rendu vers midi à la maison de Balaclava, il n'avait pu attendre plus longtemps le moment de voir celle dont il était possédé. Lord Wormset était sorti; Arabelle était seule au salon lorsqu'il entra; elle était assise sur une sorte de divan, et lisait. « Quand les femmes lisent, dit un poète polonais, elles se penchent d'une manière qui donne aux anges l'envie de leur embrasser le cou. » Si les anges ont de ces fantaisies-là, jugez de ce qui peut passer dans l'esprit des hussards. Régis s'assit auprès d'elle. Jamais gazon en plein printemps ne lui avait paru plus parfumé, plus émouvant, plus inquiet de volupté, plus avide de tendresse que ce morceau de bois et d'étoffe sur lequel il se laissa tomber.

Elle lui demanda ce qu'il avait fait le matin, il répondit qu'il n'en savait rien; — ce qu'il comptait faire dans la journée, il repartit qu'il l'ignorait; — pourquoi il était ainsi, parce qu'il était sous l'empire d'une idée fixe.

— On doit chasser les idées fixes.

— Il faut être assez fort pour cela.

— Il y en a qui font mourir, d'autres qui rendent fou.

— Je porte envie à tous les morts et à certains fous.

— Auxquels?

— A ceux qui se croient les souverains des pays dont ils ont rêvé.

Et ses paroles, remplies d'abord d'une clarté douteuse, se colorèrent bien vite d'une si saisissante lumière, qu'elle fut obligée de dire : — Je ne vous comprends pas.

— Ah si ! vous le comprenez, s'écria-t-il, que je vous aime !

Quand un mot pareil tombe entre deux êtres qui vraiment doivent s'aimer, il produit un bien autre effet que toutes les bombes, tous les obus des plus foudroyantes artilleries. Tandis que les yeux de lady Jessing prenaient cette couleur foncée d'un lac dont un orage subit vient de troubler la limpidité, ses joues devenaient d'une pâleur de linceul; elle resta longtemps silencieuse, puis : — J'avais raison, fit-elle, vous êtes sous l'empire d'une pensée funeste dont il faut vous défaire à toute force. Montons à cheval.

Le regard de Régis s'illumina.

— Vous croyez donc que je jetterai mon amour au vent?

— Non, reprit-elle d'une voix émue et sérieuse, bien loin de là; je crois, j'espère que vous le renfermerez pour toujours au fond de votre cœur. Vous me parlerez d'autre chose, n'est-ce pas? Je l'exige.

— Je le jure, fit-il, et il ajouta : — C'est peut-être ce serment-là que le vent va emporter.

Un moment après, tous deux couraient à de rapides allures. Lady

Jessing avait donné rendez-vous à lord Wormset au monastère de Saint-George. Je suis convaincu que ce lieu, célèbre déjà, deviendra un des points les plus connus et les plus admirés de l'Europe. On le gâtera, comme on a gâté tant de sites, puisque les paysages ont cette mystérieuse délicatesse, qu'à certains souffles ils s'altèrent. Maintenant on peut visiter encore, avec une émotion que rien n'empoisonne, cette retraite respectée par nos armes, dont la paix forme un si attrayant contraste avec tout le tumulte qui l'entoure. De grands arbres, tout chargés de nids d'oiseaux et s'échelonnant sur des gradins, comme ceux d'un cirque au bord d'une mer d'où sortent des rochers, voilà le jardin du monastère. Le couvent en lui-même n'est pas d'une architecture bien originale, ni bien hardie; mais il a ce je ne sais quoi que prennent tous les asiles consacrés à Dieu, et les roches qui s'élancent des flots au pied des murs ont une poésie de tragédie antique. Elles font rêver de Prométhée. Il semble que ce soient les impérissables témoins de quelque douleur gigantesque; elles ont gardé le parfum d'une surhumaine mélancolie.

Régis et lady Jessing arrivèrent dans ce coin solitaire du monde sans avoir échangé une parole. Leur trajet s'était fait silencieusement. Arabelle semblait plier sous la tristesse comme une fleur sous la rosée, et le hussard au contraire, dans le fond de son âme, était pénétré de joie. Il sentait bien qu'il était aimé : il n'avait pas affaire à une coquette. — Si je lui avais déplu, se disait-il, elle ne serait pas en ce moment à mon bras, — car ce bras léger reposait sur le sien, et, par un mouvement dont on ne semblait point s'offenser, il l'appuyait sans cesse sur son cœur.

— Pourquoi donc, fit-elle, ne me parlez-vous plus?

— Parce que je l'ai juré, répondit-il. Ne point vous parler de mon amour, c'est ne plus vous parler. Je n'ai pas une goutte de sang dans mes veines, dans ma cervelle pas une idée qui ne soit toute remplie, toute rayonnante de ma passion. Il faut que je me taise ou que je vous répète combien je vous aime, et cette mer que nous regardons ensemble, ces arbres qui nous émeuvent en même temps, croyez-vous qu'ils ne soient pas comme moi tout pénétrés de tendresse? Quand un dieu vient au monde, même dans la plus humble demeure, les étoiles le savent, les forêts le saluent, l'herbe l'acclame; tout ce qui nous entoure en ce moment est aux pieds de mon amour.

— Ne parlez pas ainsi, s'écria-t-elle tout à coup, ou je vous dirai...

Il eut un frisson, une pâleur, un regard plus éloquens que toutes les paroles.

— Ou je vous dirai, continua-t-elle, que moi aussi je vous aime.

Régis déposa sur une main qu'on ne lui retira pas un baiser où il réunit toutes les énergies de son âme. Puis il lui dit : — Maintenant que je vive, que je meure, peu m'importe! vous m'aimez, je

suis maître d'un bonheur qu'aucun homme, aucune chose, aucun être visible ou invisible ne peut plus m'ôter.

Ce sont là blasphèmes que le ciel excuse, je veux le croire, j'en suis certain, mais dont il se venge cependant. Lord Wormset parut en ce moment. Ce bon seigneur était encore à cette époque où les maris, les pères, les tuteurs, sont charmans pour les amoureux. Par une singulière volonté du destin, ces sortes de gens sont pleins de bonté pour l'amour naissant. Ils sourient à son bégaiement, encouragent ses premiers pas, se plaisent à ses premiers jeux; puis, quand l'enfant dont seuls, parmi tout ce qui les environnait, ils ignoraient l'origine, méconnaissaient la nature, grandit et devient cet être inexplicable, tantôt faible comme la chair dont nous sommes faits, tantôt puissant comme le souffle de Dieu, qui pour arriver à ses désirs est plus âpre que la menace ou plus doux que la prière, ils sont irrités, désespérés, — en un mot, dirait Kerven, bien complétement insupportables.

Lord Wormset en était donc encore à la bonne période. Sa présence ne gêna point les deux amans. Pour quelques heures, ils n'avaient plus rien à se dire. Tandis qu'ils touchaient la terre, leurs âmes s'enlaçaient silencieusement dans le ciel. L'aimable Anglais exprima en termes exquis l'impression que le monastère lui faisait éprouver. Où ses compagnons ne sentaient que l'immense mystère dont étaient remplis leurs propres cœurs, il saisissait mille charmes secrets, mille attraits subtils qu'il décrivait avec grâce. Peu à peu lady Jessing et Fœdieski, sur qui cette voix harmonieuse agissait comme la musique sur des âmes engagées dans les liens dorés des songes, revinrent aux réalités de la vie, sans voir disparaître toutefois la lumière de leur cher idéal. C'était une délicieuse journée d'automne. La Chersonèse n'est pas étrangère à la Grèce. Si elle a plu surtout aux divinités irritées, les divinités souriantes s'y sont arrêtées aussi. — Quelle joie, dit tout bas Régis à sa compagne, quelle joie j'ai trouvée ici! Il y a des heures qui ne devraient pas s'envoler; elles partent cependant, mais entre les mains qui les retiennent elles laissent leurs voiles. Les tissus magiques arrachés aux heures lumineuses, ce sont les souvenirs. Plus tard, quand nous pressons contre nos cœurs ces témoignages ardens, ces gages indestructibles d'un bonheur qui n'est plus, ils l'inondent d'un parfum que l'on adore et qui tue.

Tout cela est peut-être d'un goût un peu slave, mais Fœdieski le disait : s'il n'y a pas de feu sans fumée, il n'y a pas d'éclair sans nuage, et puisqu'ils plaisaient d'ailleurs, ses discours avaient raison.

V.

Il ne faut pas croire pourtant que lady Jessing, malgré l'irrésistible élan qui l'avait entraînée vers Fœdieski, eût subitement oublié la mémoire de William, la douleur de lord Wormset, toutes les tristesses sacrées de sa vie. Non, l'amour qui l'unit à Régis fut obligé de se faire mélancolique, discret, plein de délicatesses et de réserves, de porter le deuil de lady Jessing en un mot. Cela, par instant, irritait un peu le hussard, puis il pensait qu'il était trop heureux encore d'avoir arraché si promptement un aveu à la plus charmante femme de la Grande-Bretagne, et il prenait en patience la contrainte qu'on imposait à sa passion; mais parfois quelques rayons du soleil d'automne, un ciel plein de souffles provocateurs, les habitudes de son âme, les débris de sa jeunesse le pressaient de donner à sa tendresse quelque chose de plus ardent, de moins voilé, de plus court vêtu. Kerven, qui devait avoir un rôle important dans cette histoire, hâta ce qui sans lui d'ailleurs serait arrivé fatalement.

Il y avait alors dans le port de Kamiesch une frégate appelée *l'Aurore,* navire plein de coquetterie, bien digne de ce joli nom. Cette frégate, qui du reste a, comme *la Belle-Poule,* plus d'une page brillante dans nos annales maritimes, était commandée par un Breton, M. du Quério. Ce brave officier, un peu cousin et fort ami de Kerven, était à juste titre très fier de son bâtiment. Or il arriva que Kerven, qui allait de temps en temps chez lord Wormset, fit devant lui et lady Jessing un éloge pompeux de *l'Aurore.* Arabelle, sans trop songer à ses paroles, dit qu'elle serait ravie de visiter un bâtiment français. Aussitôt galanterie emportée de Kerven au nom de M. du Quério; il supplie que l'on prenne un jour pour rendre visite à la frégate. Le jour est pris : c'était l'avant-veille du combat de Balaclava.

Le soleil du 23 octobre 1854 avait une douceur tiède et pénétrante à jeter la langueur dans le sein d'une vierge derrière les grilles d'un couvent. On gagna Kamiesch en suivant les bords de la mer; on s'arrêta un instant sur le promontoire où l'on prétend que s'est passée la mystérieuse histoire d'Iphigénie. Des vents légers couraient seuls sur ces rivages, forçant ceux qu'ils rencontraient à s'épanouir sous ces caresses que les brises adressent moitié à l'âme, moitié aux sens. A Kamiesch, M. du Quério, que l'on avait fait prévenir, avait envoyé sa chaloupe. Lady Jessing prit place dans le bateau, ayant lord Wormset à sa droite, Kerven à sa gauche, et Fœdieski en face d'elle, qui usait, suivant l'expression de son ami, ses yeux à la contempler. En quelques instans, on atteignit *l'Aurore.* Le commandant attendait ses hôtes. Il leur fit les honneurs d'un pont lui-

sant comme une maison hollandaise; puis quatre heures vinrent à sonner, et l'on dîna. Je puis assurer que l'ombre de lord Jessing ne parut point à ce repas, où les meilleurs vins de France coulèrent devant Sébastopol, sous le ciel de la Mer-Noire.

Loin de moi la pensée de faire ici une brutale apologie de la matière; mais que voulez-vous? elle a sa part aux choses de ce monde; Dieu en a décidé ainsi. La plus sentimentale de toutes les femmes, quand elle a porté à ses lèvres un cristal blond comme sa chevelure ou vermeil comme sa bouche, suivant la liqueur qu'il contient, devient un instant infidèle au Pérugin et à Raphaël pour Léonard de Vinci. Elle comprend un autre feuillage que ce feuillage pâle et dentelé qui projette son ombre légère sur la figure ascétique des vierges; elle entrevoit la sombre feuillée qui voile à demi les contours du divin séducteur d'Ariane. M. du Quério, et c'est beaucoup dire, est parmi nos officiers de marine un de ceux qui entendent le mieux l'hospitalité. Son dîner fut un de ces repas dont il faut, bon gré mal gré, que l'on sorte avec quelques flammes de Bengale dans la cervelle, quand même on les aurait commencés avec des ténèbres dans le cœur. En se levant de table, chaque convive sentait plus vivement rayonner en lui la plus ardente partie de son caractère. Lord Wormset aimait plus que d'habitude les arts, l'éloquence, l'Angleterre et la liberté; Kerven chérissait d'une tendresse nouvelle sa vieille maîtresse, la gaieté française; Arabelle et Régis s'aimaient autant qu'il soit possible en ce monde de s'aimer.

On passa dans les appartemens du commandant. Puis il advint que, tout naturellement, pour fumer, pour jouir du grand air, lord Wormset, M. du Quério et Kerven montèrent sur le pont; Régis et Arabelle restèrent seuls. Il y a des navires, et *l'Aurore* est de ce nombre, qui renferment des retraites faites pour bercer entre le ciel et les flots les plus chères et les plus audacieuses songeries des poètes. Le corsaire que Byron a chanté, et qu'au prix de toute sa gloire il aurait voulu être une seule heure, semblait avoir vécu dans le salon où les deux amans se trouvaient isolés. Des divans tout chargés de volupté, des tapis discrets, des fleurs jetant autour d'elles ce parfum qui nous ébranle comme la musique, cet éclat qui nous magnétise comme des regards, rien ne manquait à cette pièce; on y sentait cette puissante, cette victorieuse élégance qui force les plus froides vertus à se fondre sous ses rayons d'or. Pour mettre le comble à ses enchantemens, une porte vitrée, s'ouvrant sur une galerie circulaire, laissait voir un ciel tout parsemé d'étoiles tremblantes. C'était comme l'image sensible de cette porte dont parle Jean-Paul pour peindre la mort que comprend le songeur, de cette porte transparente qui prolonge, par des perspectives magiques, l'horizon de la vie.

Sous l'empire de tout ce qui l'entourait, Fœdieski, assis près de

lady Jessing, appuya ses lèvres plus longtemps que d'habitude sur ces petites mains dont la pâleur ardente avait été le premier encouragement de son amour. Lorsqu'il leva la tête, son visage se trouva si près du visage adoré, qu'il fut emporté par un de ces élans qu'aucune puissance, je crois, ne pourrait contenir. Au milieu d'un nuage enflammé, qui semblait le séparer de l'univers, sa bouche s'unit à une bouche qu'il sentit frémir. « Quand je serai mort, s'est-il dit depuis, je crois que par instans je sentirai encore ce baiser; il m'a laissé comme une impression de rose brûlante que je défie la terre même qui doit me recouvrir de pouvoir jamais m'enlever. »

A l'instant où pour la première fois le plus idéal des amours venait de se faire sang impétueux, chair triomphante, lord Wormset parut; il ne vit pas la caresse dont le salon de *l'Aurore* avait été le témoin, mais il remarqua dans sa belle-fille et dans son ami quelque chose d'inusité. D'abord Régis et Arabelle s'éloignèrent brusquement l'un de l'autre; puis, tandis que le hussard avait dans ses traits, dans ses gestes, dans le son de sa voix, une sorte de gaieté exaltée comme s'il eût enlevé un drapeau sous le feu de vingt batteries, la veuve semblait tombée dans une rêverie voisine de la défaillance. Un de ces soupçons sûrs et rapides, éclairs précurseurs de la vérité qui veut se faire jour, traversa l'esprit du lord : il força toutefois ce lumineux spectre à rentrer dans l'obscurité; mais il se sentit profondément troublé. Une heure plus tard, lorsqu'on regagna Balaclava, la route fut triste. Lady Jessing se tint aux côtés de lord Wormset, qui ne laissait échapper que de rares paroles. Fœdieski était silencieux. Kerven seul conservait le joyeux esprit que lui avaient donné, avec ces caresses qui ne laissent pas de remords, les nymphes expansives enfermées dans les flacons de M. du Quério.

Le lendemain, Fœdieski ne vit lady Jessing qu'un instant. Elle était seule; mais elle le supplia de lui faire une courte visite. Elle avait eu une nuit d'angoisses, et toute la matinée elle avait trouvé à lord Wormset un front rêveur. Elle était sûre qu'il se doutait de tout; puis, qu'il ignorât ou non ce qui s'était passé, elle sentait que désormais elle serait la proie d'indicibles terreurs. Avec cette intelligence poétique des plus délicats mystères de ce monde, qui l'avait rendue si chère à Fœdieski, elle lui dit :

— Dans l'immortelle histoire de l'amour, il y a un moment où les hommes s'écrient : c'est le paradis ouvert. Croyez-le : c'est le paradis perdu. Tout ce qui me semblait innocent hier me semble criminel aujourd'hui. Les allées dans lesquelles nous errions ensemble ont disparu. Un ange irrité nous défend maintenant l'entrée de ces jardins d'où nous sommes bannis.

— Que m'importe, répondit Régis, l'Éden que vous regrettez, si nous sommes exilés ensemble! Dieu avait raison d'appeler l'arbre de

vie celui qui portait les fruits dont sont nés les tristes et sublimes amours de l'humanité. Toute tributaire qu'elle semble l'être du malheur, des chagrins, de l'inquiétude, de tous les caprices vengeurs d'un maître jaloux, la seule existence dont je veuille, c'est celle dont hier j'ai eu la révélation!

Toutefois Régis fut obligé de regagner sa tente plus tôt que d'habitude, et Kerven, à qui il rapporta quelques fragmens de cette conversation mystique, lui dit : — Malheureusement ce qui me semble assez clair dans tout cela, c'est que lord Wormset a les yeux ouverts. La commodité inappréciable qu'il y avait pour toi dans sa confiance, voilà le vrai paradis que tu as perdu et que tu ne retrouveras pas; mais je me console un peu en songeant que tu es habitué à ces sortes de disgrâces. Ce n'est pas la première fois, pour parler ton langage biblique, qu'on te chasse d'un semblable Eden, et tu as toujours su te tirer d'affaire.

— Non, je crois vraiment que j'aime pour la première fois, répondit impétueusement Fœdieski.

— Oui! s'écria Kerven, à la manière de toutes les femmes qui m'ont jusqu'à présent honoré de leurs faveurs.

— Que ce soit d'une manière ou d'une autre, fit Régis, c'est ainsi.

Et il ne mentait point; ce qu'il affirmait alors, il le croit encore aujourd'hui.

VI.

Le 25 octobre 1854, c'était le combat de Balaclava. Si la poésie n'était pas morte ici-bas avant la gloire, plus d'un chant existerait déjà sur le trépas qui fit ce jour-là de si grands vides dans les rangs de la noblesse anglaise (1). Combien de cavaliers aussi bouillans que l'Hotspur de Shakespeare ont disparu entre ces mamelons, où l'artillerie russe faisait rage! Avec quelle ardeur les hussards de lord Cardigan s'élancèrent dans ces nuages pleins d'éclairs où le canon ennemi parlait à la manière de Jéhovah, heureusement pourtant sans nous dicter des lois! Mais il ne s'agit que d'une histoire d'amour, et si je la poursuis sous le feu, à travers la poudre, c'est parce que le sort l'a poussée là. Le seul souvenir que le combat de Balaclava ait laissé dans l'esprit de Régis se rapporte à lady Jessing.

Il espéra, dans cette journée, s'être conquis pour toujours lord Wormset. Je vais vous révéler un fait militaire qui a passé tout à fait inaperçu. Pendant que le 4e chasseurs d'Afrique faisait cette charge, pleine d'entrain et d'à-propos, qui était à nos alliés d'un si grand secours, un escadron du 10e hussards exécutait aussi, sur le flanc droit

(1) Tennyson lui a cependant consacré une belle pièce de vers dans son dernier recueil, *Maud and other Poems*.

de l'ennemi, un mouvement fort opportun. Cet escadron était commandé par Régis. Au milieu de la mêlée, car ce jour-là il y eut une mêlée véritable, tandis que les obus éclataient, que les boulets sifflaient, que même çà et là quelques caissons se mettaient de la partie, en sautant avec toute leur cargaison de poudre et de ferraille, les hommes trouvaient moyen de se joindre, et les sabres de se heurter. Fœdieski crut distinguer, dans un groupe de cavaliers russes, une figure bien connue; il lui fut bientôt impossible d'avoir un doute : c'était lord Wormset, qui, semblable à beaucoup de ses compatriotes, suivant ses instincts de gentilhomme plutôt que ses devoirs de général, s'était mis dans cette bagarre. Avec la curiosité intrépide qui caractérise la race britannique, il avait voulu accompagner le plus loin possible les régimens qui chargeaient; puis la charge l'avait entraîné, et son cheval, on sait ce que la poudre fait des chevaux anglais, s'était laissé tout entier posséder par le démon des batailles. Enfin il allait perdre la vie ou tout au moins la liberté, quand Fœdieski l'aperçut. En quelques instans, le hussard l'eut délivré. Deux heures après cet incident, — on se rappelle combien l'affaire de Balaclava fut rapide, — lord Wormset était remis par son libérateur entre les mains de lady Jessing. Il avait reçu au bras une blessure qui n'offrait aucune gravité, mais qui lui faisait perdre beaucoup de sang.

Avant même que le combat fût fini, Arabelle était montée à cheval et s'était approchée le plus qu'elle avait pu du théâtre de l'action. Au moment où Fœdieski la rejoignit, un boulet à la fin de sa course vint tomber aux pieds de son cheval. Elle attacha sur le projectile un regard calme et profond : elle ressemblait, avec son pâle visage empreint d'une altière mansuétude, à cette femme de Raphaël qui écrase le serpent; mais quand elle aperçut Régis, — ce fut lui qu'elle vit le premier, — ses joues se colorèrent, ses lèvres frémirent; un élan de bonheur emporté, en revoyant son amant, s'était emparé de son cœur. Son expression de joie fit sur-le-champ place à une expression de douleur et d'inquiétude : « Déjà punie! » se dit-elle en voyant lord Wormset tout couvert de sang.

Bientôt ce furent des émotions nouvelles : lord Wormset n'était pas en danger, et le sort l'avait fait à jamais l'obligé de Régis. Arabelle fut tentée de croire que le ciel protégeait son amour, quand elle fut arrachée bien cruellement à cette pensée.

— Lord Lindston vient de tomber à mes côtés, lui dit son beau-père. Cela m'a causé une douloureuse émotion. Il était fils unique et laisse une veuve; mais je connais lady Lindston, c'est une noble créature : elle saura porter jusqu'au tombeau son deuil et son nom.

Du reste Fœdieski n'eut pas à se plaindre. Celui qu'il avait sauvé n'était pas homme à regarder la reconnaissance comme un embarras

ou un fardeau. Lord Wormset semblait heureux au contraire d'avoir trouvé l'occasion d'exprimer des sentimens affectueux à Régis. Par la manière dont il le remerciait, il semblait croire qu'il avait à l'endroit de son jeune ami quelque chose à réparer. Plus tard, Fœdieski devait tout apprendre.

Le soir, quand il alla savoir des nouvelles du blessé, il le trouva étendu sur un fauteuil et sommeillant légèrement. Arabelle était assise à ses côtés sur une pile de coussins. La pauvre femme avait eu à subir une rude torture. Dans un moment d'expansion, lord Wormset lui avait dit : — Imaginez-vous, Arabelle, qu'un absurde soupçon m'avait traversé l'esprit. J'en suis si honteux, que je veux vous l'avouer. J'avais pensé que peut-être il se passait entre Fœdieski et vous je ne sais quoi dont je pourrais être sérieusement affecté. Quand je regarde votre front, vos yeux, tous vos traits, où réside une dignité qui n'a régné chez aucune femme comme chez vous, je ne puis me pardonner de vous avoir outragée. Vous resterez la compagne de ma douleur, l'honneur de ma maison. Si quelque blessure autrement placée que celle-ci m'envoie dans l'autre monde, je pourrai revenir vous visiter avec mon William, car William est toujours entre nous, n'est-ce pas?

Un peu excité par la fièvre, lord Wormset continuait sur ce ton, quand à son exaltation succéda un affaissement terminé enfin par le sommeil. On peut deviner ce qu'éprouvait Arabelle, lorsque Régis entra.

Elle lui fit signe de ne faire aucun bruit. Il s'assit en face d'elle, près du blessé, dont il épiait le sommeil. Lord Wormset ne se réveillait pas. Les gens qui se tuent par amour sont ceux qui ont trop regardé leurs maîtresses. Le pouvoir de certains yeux est quelque chose d'incroyable. On n'en dira jamais assez sur cette sorte d'enchantement. Régis se mit à contempler lady Jessing en silence, et quoiqu'il rencontrât un regard plein d'une tristesse profonde, il se sentit attiré vers celle qu'il aimait par ces instincts d'âme et de corps auxquels il n'avait jamais su résister. Il étendit la main pour prendre une de ces petites mains blanches qui le rendaient fou aussitôt que ses lèvres les touchaient. Moitié par entraînement, moitié par la crainte qu'un soupçon de lutte n'éveillât le malade, lady Jessing ne résista point, et voilà ses doigts sur les lèvres de son amant; mais tout à coup, en suivant d'un œil rêveur la main qu'elle avait involontairement abandonnée, elle aperçut sur cette peau transparente, que Régis embrassait avec ardeur, une petite tache rouge : c'était une goutte du sang de lord Wormset, qu'elle venait de panser. Ce qui se passa en elle, je ne puis le dire. Son regard eut une expression poignante de remords; il cria, si on peut parler ainsi, et, par

un brusque mouvement, elle essaya d'échapper à la caresse de Régis. Ce mouvement réveilla le blessé. Tout cela paraîtra peut-être bien peu de chose : c'est à coup sûr le plus humble, le plus obscur des faits, quand on pense surtout aux immenses événemens dont il se détache pour celui qui le raconte en ce moment; mais, je puis l'affirmer, les plus terribles scènes de la guerre, un boulet emportant à ses côtés toute une file de son escadron, une balle inattendue tuant son meilleur ami dans ses bras, rien ne produira sur Régis l'émotion qu'il éprouva quand lord Wormset, subitement éveillé, promena soudain son regard sur Arabelle et sur lui.

Il a dit bien des fois à Kerven : — Tu ne t'imagines pas tout ce qu'il y avait dans l'expression de ce pauvre homme. C'était quelque chose de si douloureux, de si humilié, un adieu si déchirant à toutes les illusions de sa vie! Cette scène d'amoureux et d'amoureuse, de Léandre et d'Isabelle, jouée devant ce fauteuil ensanglanté où dormait dans toute la foi de son cœur un des plus nobles soldats, à coup sûr, qui aient existé jamais, — tiens, tout cela m'a fait un étrange mal, et je recommencerais pourtant.

Quant à lady Jessing, voici ce qu'elle fit.

Il y avait trois jours que cette cruelle chose avait eu lieu, et Régis n'avait pas revu Arabelle. Il savait par Kerven, qu'il avait envoyé demander des nouvelles de lord Wormset, que lady Jessing devait retourner sous peu en Angleterre. Arabelle, lui dit-on, montrait une singulière énergie; ses yeux, d'habitude si pleins de douceur, semblaient receler un feu sombre. — Elle a l'air, dit Kerven avec sa légèreté accoutumée, d'une veuve corse qui médite quelque sanglante entreprise; ce n'est plus la femme que tu as connue.

Régis vivait sur les conjectures qu'amenaient dans son esprit ces incomplètes paroles, quand le 29 octobre au matin, — ce fut en Crimée, cette année-là, le dernier beau jour d'automne, — il aperçut à cheval celle dont il songeait incessamment avec une inquiétude si passionnée. Elle était escortée par ce vieux général du génie qui une fois avait emmené lord Wormset, on se rappelle en quelle circonstance. Elle se dirigeait vers la partie du plateau que coupe le ravin du Carénage. A cette époque, les travaux du siége, à peine ébauchés sur ce point, n'avaient repoussé aucune embuscade ennemie. En s'approchant de la ville, c'était non-seulement aux boulets, mais aux balles que l'on avait affaire. Régis, qui de son côté faisait une promenade fort désolée, poussa vers lady Jessing aussitôt qu'il l'aperçut. Au lieu de l'accueillir avec un air froid et irrité, elle lui tendit la main.

— Croyez, dit-elle, que je suis heureuse, très heureuse de vous rencontrer.

Mais le ton de tristesse infinie dont ces paroles étaient prononcées contrastait avec le sens qu'elles avaient réellement. Fœdieski était tellement ému qu'il la regarda pour toute réponse. Ils se mirent à marcher l'un près de l'autre. Une conversation nécessairement gênée par la présence d'un tiers, quand elle n'eût pas été oppressée par tant de causes puissantes et variées, s'établit entre eux; mais pendant que forcément leurs paroles les trahissaient, leurs âmes, tout entières derrière leurs yeux comme des prisonniers derrière des grilles, se faisaient des signes passionnés.

Tout en marchant, ils arrivèrent à un endroit où quelques *riflemen* leur crièrent de s'arrêter.

— Il y a danger, leur dit leur compagnon, à s'avancer de ce côté; je vous en supplie, chère lady, songez que je réponds de vous.

Arabelle s'arrêta un instant en effet, et cette fois regarda Fœdieski d'une manière tout à fait étrange; puis, comme emportée par un mouvement de curiosité impétueuse, elle pressa son cheval, qui partit au galop. Les deux cavaliers la suivirent malgré les cris des *riflemen*, qui leur enjoignaient de tourner bride. Quelques balles sifflèrent autour d'eux, et tout à coup lady Jessing s'affaissa sur son cheval. Le plomb d'une carabine finlandaise avait pénétré au-dessous de son épaule; elle était inondée de sang. Fœdieski et le général anglais se précipitèrent de leurs chevaux et la prirent dans leurs bras. Aidés par quelques soldats, ils purent la porter jusqu'à une tente, où on l'étendit sur un lit de cantine. Là ses yeux, qui s'étaient fermés, se rouvrirent et aperçurent Régis penché sur elle.

— J'avais juré de vous quitter, lui dit-elle à voix basse : j'ai voulu tenir ma promesse.

Eh bien! voilà comme Dieu mène souvent les choses! Elle n'est pas morte; on l'a sauvée, et, quinze jours après la bataille d'Inkerman, elle a pu s'embarquer pour l'Angleterre. Qu'y pense-t-elle aujourd'hui de cette aventure, de ce vrai rêve? Est-elle encore sous l'empire de cette puissante excitation, due à tant de motifs, qui en quelques jours fit — de la plus chaste et de la plus réservée des femmes — l'héroïne du roman le plus ardent? Ou bien, soustraite à toutes les influences de l'isolement, du péril, d'une vie insolite, d'une nature inconnue, en est-elle à philosopher elle-même sur ce qu'elle a éprouvé? Je l'ignore. Quant à Régis, il croit qu'il n'oubliera pas un amour qui n'a ressemblé et ne ressemblera jamais à nul autre de ses amours. Il a sérieusement rudoyé Kerven, qui une fois a essayé de lui dire : — Tu dois te trouver heureux après tout d'être le premier homme pour qui une femme, et une femme qui va devenir une des plus à la mode de l'Angleterre, a résolu de se faire tuer.

PAUL DE MOLÈNES.

L'EXPOSITION DE L'INDUSTRIE

DE 1855.

Quand on parle de l'industrie, il y a deux écueils dont il faut également se défendre, la flatterie et le dédain. Les uns la placent trop haut, les autres trop bas; ceux-ci lui font dans nos sociétés une place trop grande, ceux-là trop petite. La vérité et la justice sont entre ces deux exagérations. L'industrie a vu de nos jours son domaine s'agrandir, mais cet agrandissement n'a ni les proportions ni surtout les conséquences qu'en général on lui attribue. C'était d'ailleurs un fait inévitable. Autrefois il n'y avait d'aisance, dans la sérieuse acception du mot, que pour le petit nombre. Certaines classes en jouissaient par privilége, les autres n'y aspiraient pas; c'était un domaine fermé. L'industrie demeurait en harmonie avec ce régime; elle avait dans le travail à la main un instrument suffisant pour défrayer les fantaisies des uns et les besoins les plus urgens des autres. Dieu merci, nous n'en sommes plus là; ce contraste a cessé, du moins en ce qu'il avait de choquant. Non pas que l'inégalité ait disparu, elle est grande encore; mais il n'en est pas moins vrai que le sentiment et le désir de l'aisance se sont répandus et tendent à se répandre. La bourgeoisie, dont les cadres se sont élargis, le peuple, qui s'y confond par tant de points, ont amené sur le marché une foule de cliens nouveaux dont les besoins s'accroissent à mesure qu'ils sont satisfaits et comportent un luxe relatif. De là pour l'industrie l'obligation d'élever ses moyens de production au niveau de ces demandes multipliées. Pour cette tâche, le travail à la main n'eût pas suffi; des procédés plus économiques et plus ingé-

mieux devenaient nécessaires. Rien là qui soit arbitraire ni inopportun; c'était dans la force des choses et dans l'ordre des temps. Le travail automatique, la création des grands ateliers, l'asservissement de la vapeur, l'analyse plus savante des propriétés des corps et l'appréciation plus exacte de leurs conditions industrielles étaient la conséquence de cette consommation agrandie qui se manifeste non-seulement sur nos marchés, mais sur tous les points du globe où le génie de l'Europe pénètre et qu'il initie aux bienfaits de notre civilisation.

On se tromperait d'ailleurs si l'on croyait qu'un essor de l'industrie, comme celui auquel nous assistons, est un phénomène susceptible de se prolonger, et contenant en germe des empiétemens indéfinis. Ainsi que les conquêtes de la pensée, celles du monde matériel ont leurs fluctuations, leurs temps d'arrêt, leurs momens d'éclat et leurs éclipses. Il est dans l'essence de l'activité humaine de changer de voies et de varier son effort; l'histoire en fournit plus d'une preuve. Au XVIe siècle, il y eut un élan presque aussi prodigieux que le mouvement contemporain, et qui ne survécut guère aux hommes illustres qui y présidèrent. Coup sur coup on découvrit alors la boussole, l'astrolabe, la grande navigation, l'astronomie positive, le Nouveau-Monde, et les noms de Galilée, de Colomb, de Martin Behaim, de Vasco de Gama, d'Albuquerque et de Magellan marquèrent cette époque d'une empreinte qui ne s'est point effacée. Paracelse renouvela la chimie, Vesale l'anatomie; il y eut dans les sciences et dans les arts une sorte d'épanouissement et la révélation de forces ignorées. Ces découvertes ressemblaient beaucoup à celles qui frappent nos regards; on s'emparait victorieusement du globe, on rendait la matière tributaire des besoins et des jouissances de l'homme, on étendait le cercle d'action des races civilisées et leur empire sur le monde sensible. C'était là pour les travaux de la pensée autant d'avant-coureurs; à leur tour, ces derniers allaient prendre le dessus et dominer pendant le cours des siècles suivans. Ainsi marche l'esprit humain par des élans, tantôt divergens, tantôt parallèles, dans la sphère des idées ou dans celle des faits. Au lieu de se nuire, ces deux poursuites se prêtent un mutuel appui et se complètent en se succédant.

Ces considérations ne sont pas étrangères à un examen de l'exposition de 1855 : dès qu'il s'agit de l'industrie, il convenait d'en rétablir les droits et d'en définir le rôle. On a beaucoup écrit pour et contre les expositions, et la matière n'est pas épuisée. Quoi de plus naturel que d'appeler de temps à autre l'industrie à fournir la mesure de ses forces et d'en rassembler les produits dans une même enceinte de manière à présenter des termes de comparaison? Seulement, pour que l'institution eût toute son efficacité, deux condi-

tions seraient nécessaires. Il faudrait que ces expositions nationales ou générales réunissent tous les manufacturiers éminens, il faudrait en outre qu'elles fussent sincères. Or c'est là ce qui n'arrive jamais. D'un côté, beaucoup de fabricans qui ont une réputation acquise et un travail assuré ne se résignent pas à se laisser discuter ni à courir la chance d'être appréciés au-dessous de leur valeur. Ils redoutent ou dédaignent une lutte où l'effervescence des vanités tient une trop grande place, se défient des lumières et de l'impartialité des juges du camp, des surprises de l'opinion, des manœuvres et des brigues inévitables dans de semblables mêlées. D'un autre côté, les exposans n'apportent pas tous, dans la production de leurs titres, une bonne foi égale. S'il en est qui se présentent avec les fruits ordinaires de leur industrie, il en est d'autres, et en grand nombre, qui se prévalent de travaux d'exception, d'œuvres de laboratoire dont on ne trouverait pas les équivalens dans leurs ateliers, quelquefois même d'objets empruntés pour la circonstance. C'est ainsi que le but le plus essentiel échappe, et qu'au lieu d'être l'expression exacte des forces relatives de l'industrie, une exposition n'en est bien souvent que la représentation infidèle.

Dans les expositions générales et notamment dans celle qui vient de finir, il s'est produit d'autres inconvéniens et d'autres obstacles à une bonne justice distributive. Voici lesquels : des expositions officielles ou collectives y ont été admises à côté des expositions individuelles. Comme effet et ornement, rien de mieux, pourvu qu'on eût assigné aux premières un ordre à part et qu'on les eût placées hors de concours. On les a jugées et récompensées les unes et les autres au même titre et sur le même pied, et c'est une faute. Des chambres de commerce, des administrations publiques, des comités formidables, comme celui de Manchester, ont été pesés dans la même balance que des manufacturiers isolés, et dans cette lutte des unités contre les groupes, l'issue n'était pas difficile à prévoir : les groupes ont écrasé les unités, et en fait de récompenses du premier ordre ont obtenu la part du lion. Qui aurait osé la leur disputer? quel fabricant aurait la prétention de s'égaler aux grands ateliers que l'état alimente, aux corps administratifs de la France et des autres pays? Il n'y avait pas là de combat possible, et partant point de vainqueur à proclamer. Qu'en raison de ces travaux d'un ordre supérieur on eût créé une classe à part, une récompense spéciale, on le comprendrait; ce qui se comprend et se justifie moins, c'est qu'on les ait confondus avec ceux des autres exposans et mesurés sur la même échelle. Entre l'industrie libre et l'industrie officielle, il n'y a ni identité ni rapprochement possibles; les prix, les qualités, les moyens d'exécution diffèrent : c'est comme deux mondes opposés.

Il eût donc mieux valu ne pas amalgamer ce que de telles incompatibilités séparent et élaguer cet élément disparate de la liste des lauréats. A plus forte raison eût-il été de bon goût de n'y pas comprendre, comme on l'a fait, des personnes absentes du concours.

On voit quels sont les points faibles des expositions. Les uns sont inhérens à l'institution même, les autres peuvent être atténués. Et pourtant, malgré ces imperfections inévitables, les expositions ont désormais une place assignée dans le régime de l'industrie. Voici un demi-siècle qu'elles se succèdent avec une faveur qui ne s'est pas démentie et un empressement de plus en plus vif. Depuis cette modeste exposition de l'an VI, qui ne compte que 110 noms inscrits, jusqu'à celle de 1855, qui en a réuni près de 21,000, il n'y a pas eu, quelles que fussent les circonstances politiques ou industrielles, un seul jour de déclin dans ces solennités du travail. Quelquefois la progression est lente, mais elle se maintient néanmoins. En 1806, on compte 1,422 exposans, 1,500 en 1819, 1,695 en 1827, 2,447 en 1834, 3,281 en 1839, 3,900 en 1844, 4,500 en 1849. Puis viennent les deux expositions universelles avec 14,837 exposans pour Londres et 20,709 pour Paris. Ce sont là des chiffres significatifs, et ce qui ne l'est pas moins, c'est le goût croissant du public pour ce genre de spectacle. Il était à craindre qu'après en avoir joui à titre gratuit dans les expositions précédentes, il ne se montrât moins empressé à en jouir à titre onéreux; la modicité de la rétribution a écarté cet obstacle, et la vogue s'est maintenue pour l'exposition de 1855 depuis le jour de l'ouverture jusqu'à la clôture du palais.

Ce succès s'explique; outre l'attrait qui s'attache à une collection aussi brillante, il y avait là pour la foule une occasion de mieux connaître les objets qui défraient ses besoins habituels, et pour les hommes spéciaux un sujet de réflexions et d'études. Rien de plus profitable à l'avancement de l'industrie. Non-seulement les manufacturiers convient alors le public à les juger, mais ils se jugent entre eux et avec une sûreté de coup d'œil que rien n'égale. S'il y a quelque part, dans cet ensemble un peu confus, une supériorité qui se cache, un procédé nouveau, un produit marqué d'un caractère particulier, croyez qu'ils seront bientôt signalés par un témoignage irrécusable, l'attention des hommes du métier, quelquefois même leur jalousie. C'est un contrôle mutuel et une mutuelle justice; c'est en même temps une école où les faibles s'instruisent à l'exemple des forts et dont les uns et les autres cherchent à tirer quelque profit. Les ouvriers, bons arbitres aussi, viennent à leur tour s'y éclairer, et s'il y a dans l'exécution manuelle quelques perfectionnemens, ils ne sont pas des derniers à les apercevoir et à se les approprier. Ainsi s'élève la portée de ces expositions; l'objet en évidence n'est rien

auprès de cette éducation des producteurs mis en présence les uns des autres et s'éclairant par la vue et le rapprochement de leurs travaux respectifs. Le cérémonial dont elles sont accompagnées, la distribution des récompenses, n'en forment que la partie décorative; ce qu'il en reste de plus fécond, ce sont les germes d'émulation déposés au fond des cœurs, le désir du progrès excité avec énergie et sachant à quoi s'appliquer, le souvenir des bons modèles et la volonté ferme de ne pas leur rester inférieur.

A ce point de vue, les expositions générales sont un instrument bien plus puissant que ne peuvent l'être les expositions limitées à l'enceinte d'un état. Non-seulement l'étude des faits s'exerce alors de fabricant à fabricant, mais encore de nation à nation; elle embrasse l'activité industrielle dans sa manifestation la plus complète. C'est ce qui a eu lieu à Londres en 1851, c'est ce qui vient de se passer à Paris. Jamais les forces productives de l'humanité n'avaient été groupées dans un si bel ensemble ni mises en parallèle avec un art si savant. Est-il maintenant nécessaire de comparer les deux expositions? Chacune a eu son mérite, son caractère et sa physionomie. Londres avait l'avantage de la priorité, nous avions celui de l'expérience acquise. A Londres, c'était la spéculation privée qui seule faisait les frais et courait les chances de l'entreprise; elle s'en est tirée à son honneur et y a trouvé d'énormes profits. A Paris, on avait imaginé une combinaison mixte, où l'action officielle dominait la spéculation privée, et qui comportait deux intérêts, deux volontés et deux directions. Plus d'un inconvénient est résulté de ce partage d'attributions, et aujourd'hui que ces faits sont du domaine de l'histoire, on peut dire que l'expérience n'a pas été heureuse. A Londres, c'est la puissance manufacturière qui l'emportait; à Paris, c'est la délicatesse et la perfection de la main-d'œuvre. Si le Palais de Cristal était de beaucoup supérieur pour la quantité et l'importance des machines, les grandes industries textiles, les instrumens agricoles et les innombrables tributs du mouvement commercial, le palais des Champs-Élysées a offert dans une proportion bien plus forte les produits où la main de l'homme ne peut être suppléée, ceux que le luxe réclame comme étant de son domaine, où le crédit du nom français est établi de temps immémorial, et dans lesquels en aucun temps ni en aucun pays il n'a redouté ni essuyé de rivalité sérieuse. Il va sans dire que dans cette loi générale il y a des empiétemens, et que sur plusieurs points les limites n'ont point été respectées. La France a fait plus d'une excursion heureuse dans la grande industrie, l'Angleterre n'a pas voulu rester étrangère au domaine du goût; mais ces exceptions même ne servent qu'à confirmer cette distribution des rôles. Il est aisé de s'en convaincre en jetant un coup d'œil ra-

pide sur les résultats du concours et en indiquant la part qu'y ont prise les diverses industries dans ce qu'elles ont d'essentiel et de fondamental.

I.

Dans cet examen, l'ordre de la production appelle d'abord les industries qui sont l'origine et la source des autres, c'est-à-dire les matières premières, soit naturelles, soit appropriées par un travail rudimentaire. Les produits du sol, des mines, des usines métallurgiques sont dans ce cas. Au sujet des produits du sol, il reste peu de chose à apprendre aux lecteurs de ce recueil; un écrivain très expert en a parlé avec l'autorité qui s'attache à son nom et la sûreté de jugement qu'il apporte en toute chose. Les produits des mines, si on voulait entrer dans les détails, seraient une étude où les élémens d'intérêt ne manqueraient pas. On a pu s'en former une idée par le curieux modèle qu'a exposé la société d'Anzin, où, à côté de la puissance des couches, sont représentés les travaux d'extraction avec des ouvriers et des chariots en miniature, des galeries souterraines, des treuils mécaniques et des *bennes* qui élèvent la houille jusqu'à l'orifice des puits. Il est peu de visiteurs qui ne se soient arrêtés devant ce tableau, qui résume la vie et l'industrie de tant d'ouvriers utiles et courageux. Que de fatigues et de périls! C'est pourtant là qu'ils passent leurs journées soutenant de leur mieux le terrain sur lequel ils opèrent afin de se préserver de ses éboulemens, à demi couchés dans ces antres qu'ils creusent et où une étincelle peut amener une explosion, parfois surpris par des inondations ou par des gaz délétères, isolés presque toujours, et n'ayant pour se distraire ni la compagnie des leurs ni même la vue du soleil. Dure condition, et avec quelle patience exemplaire ils s'y résignent! A l'honneur des entrepreneurs, il faut dire qu'ils n'ont rien épargné pour leur rendre le travail plus facile et conjurer les dangers dont ils sont menacés. Plusieurs appareils exposés témoignent de cette préoccupation. Ainsi, dans la descente et l'ascension des bennes qui servent à la fois à la houille et aux mineurs, la rupture des câbles amenait souvent des accidens; les mines de Decize ont imaginé un système qui les rend impossibles. De son côté, M. Varocqué de Mariemont a su établir, entre les bennes qui descendent et celles qui remontent, des communications ingénieuses qui permettent de passer d'un train à l'autre sans aucune espèce d'inconvénient. L'aérage et l'éclairage des mines n'ont pas été négligés; la lampe de Davy et les machines soufflantes ont reçu des perfectionnemens nombreux. Rien n'honore plus l'art et la science que ce souci de la vie et du sort des hommes.

Le même esprit d'invention se retrouve pour le lavage de la houille, qui jusqu'ici avait lieu à la main et à l'aide de procédés imparfaits. C'est à M. Bérard que l'on doit le premier appareil mécanique employé à cet usage : sa découverte avait frappé le jury de Londres, et la grande médaille lui avait été décernée; moins heureux cette fois, il n'est qu'en seconde ligne dans l'ordre des récompenses, et c'est à regretter. Son ingénieux et vaste appareil méritait le premier rang; il sépare avec une précision et une rapidité merveilleuses la houille des corps étrangers qu'elle renferme, les schistes, les sulfures de fer, sans employer pour cela d'autre élément que les différences de pesanteur spécifique qui existent entre la substance pure et les substances qui y sont mélangées. Par une simple agitation et à l'aide d'une balance hydrostatique, les schistes et les sulfures se déversent dans le wagon de décharge, tandis que le charbon lavé et réduit se rend de lui-même dans le wagon destiné à le recevoir. On amène ainsi à l'état d'épuration jusqu'à 200,000 kilogrammes de houille par journée, et avec une dépense qui n'excède pas celle d'un chargement à la pelle.

En métallurgie, les inventions sont nombreuses et les perfectionnemens encore plus; mais là surtout l'industrie anglaise n'a pas donné la mesure de sa force et a témoigné un certain éloignement. A peine citerait-on quelques établissemens qui aient consenti à se mettre en ligne, et en limitant l'épreuve à des travaux d'exception. Cette réserve est fâcheuse et on ne sait à quoi l'imputer. Que nos fabricans de fer ne soient pas allés à Londres, cela se conçoit : ils n'avaient qu'une médiocre figure à y faire; mais les fabricans anglais ne pouvaient avoir les mêmes motifs de redouter un rapprochement; ce n'est pas la conscience de leur supériorité qui leur manque. Est-ce fierté? est-ce dédain? est-ce un système de ménagemens? sont-ce des représailles? A quelle cause qu'il faille attribuer cette abstention, elle nous a enlevé, pour la métallurgie, de précieux élémens de comparaison. Il eût été utile, si ce n'est pour des manufacturiers qui s'abritent dans leurs priviléges comme dans un fort, du moins pour la masse des consommateurs qui en supporte les charges, de savoir jusqu'où s'élève la rançon que nous payons aux producteurs du fer et dans quelle proportion elle pourrait être diminuée sans préjudice exorbitant. Les hommes du métier savent bien ce qui en est, ils n'ignorent pas ce que vaut le fer en France et ce qu'il vaut chez nos voisins; mais c'était là un spectacle et une leçon qu'il fallait donner au pays tout entier, à cette affluence de curieux qui demandent à toucher les choses du doigt pour y croire. Avec quelques modèles choisis et la mention des prix à côté des modèles, les fabricans anglais auraient fait parmi nous une petite révolution.

On aurait vu alors quel écart existe entre la matière de l'une et de l'autre origine pour les fers en barres, pour les cornières, pour les tôles, pour les fontes, pour tout ce qui tient à la préparation du métal. Réduite à quelques fabricans isolés, l'exposition anglaise devait se perdre et se confondre avec la nôtre : elle n'offrait plus dès lors ni l'intérêt ni l'appui que l'on aurait pu y trouver. Cependant, quelque incomplète qu'en ait été la représentation, la métallurgie a fixé l'attention par quelques détails.

Avant ces derniers temps, le martelage du fer s'opérait à l'aide de martinets de forge dont on avait successivement élevé la puissance. Suffisans pour des pièces d'un volume déterminé, ces martinets ne l'étaient plus dès le moment que ce volume atteignait des proportions presque sans limites. C'est ce qui avait lieu notamment dans les arbres de couche destinés à l'hélice des vaisseaux à vapeur et pour le revêtement des batteries flottantes. On a pu se faire une idée des dimensions de ces pièces de métal dans l'exposition de MM. Jackson frères, Petin et Gaudet de Saint-Étienne, où figuraient l'arbre de couche de *l'Eylau,* vaisseau de ligne en construction, arbre à six coudes, du poids de 23,000 kilog., et une armure de batterie flottante de 11 centimètres d'épaisseur. Évidemment, pour de tels travaux, la puissance ordinaire n'eût pas suffi, et les martinets ne seraient arrivés qu'à des résultats lents et imparfaits. L'invention du marteau-pilon a répondu à ce besoin; il est désormais l'âme de nos ateliers et y laissera une date. Rien n'égale l'énergie de cet engin, si ce n'est la docilité avec laquelle il la mesure aux services qu'on lui demande. C'est un énorme marteau que la force de la vapeur, servie par le mécanisme le plus simple, élève à une hauteur réglée, et qui retombe ensuite de tout son poids, soit dans le vide, soit dans une atmosphère combinée. On peut frapper ainsi, à l'aide du même instrument, ou un bloc énorme ou une médaille. On conçoit de quelle utilité il a dû être pour la construction de ces machines de guerre qui menacent d'une révolution prochaine l'art de l'attaque et de la défense des côtes. Personne aujourd'hui, après l'essai décisif de Kinburn, n'ignore ce que c'est qu'une batterie flottante : une tortue armée d'une carapace en fer et portant la foudre. Invulnérable ou à peu près, et d'un faible tirant d'eau, la batterie flottante peut s'embosser sous un fort ennemi et le détruire sans essuyer autre chose que des dommages insignifians. Devant son armure, le boulet creux éclate sans effet, et pour entamer le fer d'une manière sensible, il ne faut pas moins de quinze boulets pleins frappant sur le même mètre de revêtement. Telle est la découverte, et sans le marteau-pilon il est à croire qu'elle n'aurait pas abouti d'une manière aussi complète ni aussi prompte. C'est donc justice

que de s'incliner devant cet énergique instrument, aussi utile dans la paix que dans les combats, pour lequel personne n'a pris de brevet, et qui est à la fois l'œuvre et la propriété de tout le monde.

Les esprits en quête de perfectionnemens ont été conduits par ces expériences à rechercher si c'était là leur dernier mot, ou s'il n'y aurait pas quelque chose de plus à en attendre. L'emploi du fer dans ces proportions inusitées n'est pas sans inconvénient pour les constructions navales. Les plaques de métal scellées par des boulons au doublage en bois, exercent sur lui une pression constante, même dans l'état d'immobilité, et ne fût-ce qu'en raison de la différence des pesanteurs ; cette pression s'accroît dans les fatigues de la mer et sous la violence des vagues. De là un travail de destruction qui a lieu pour tout le matériel naval, mais qui ici doit acquérir une énergie plus grande. Puis, quelque forme que l'on donne à ces bâtimens pour les amener à plonger dans l'eau le moins possible et leur rendre l'accès des côtes plus facile et moins dangereux, il est évident que le poids du fer est un obstacle à ce que l'objet qu'on se propose soit pleinement atteint : ce métal, si efficace pour la défense, devient une gêne pour la liberté des mouvemens. Le problème serait donc de trouver une armure aussi résistante, mais plus légère, qui aurait tous les mérites du fer et n'en aurait pas les inconvéniens. Or cette armure existe, on l'a sous la main; il s'agit simplement de remplacer le fer par l'acier forgé. La même substitution pourrait avoir lieu et avec le même avantage pour les cuirasses qui chargent le cavalier sans le préserver, et sont plutôt une parure qu'une défense. Dans ces divers emplois, l'acier forgé est incomparablement supérieur au fer; des expériences multipliées l'attestent. Il y avait à l'exposition des cuirasses qui ont reçu trois et quatre balles dans le même pouce carré sans avoir été traversées. La supériorité du service est donc manifeste, et elle ne le serait pas moins pour les armures des batteries flottantes, qui, avec l'acier forgé, offriraient sous un moindre poids une force de résistance supérieure ou égale. Reste la question de dépense, et quand il s'agit de la vie et de la sûreté des hommes, c'est à peine si on ose la poser. D'ailleurs la dépense en toute chose n'est qu'un terme relatif et qui ne peut être séparé de la durée de l'objet ni des services qu'il rend. Il y a des dépenses qui, sous une prodigalité apparente, cachent une économie réelle ; c'est un rapport à établir, un calcul à faire ; on ne sait jamais ce que coûtent des instrumens qu'on croirait volontiers peu coûteux. Il semble d'ailleurs que cette opinion fait du chemin et acquiert chaque jour un crédit plus grand : en matière d'arts et d'industrie, partout où il y a convenance à le faire, et le cas est fréquent, on s'accorde à préférer la matière supérieure à la matière inférieure, et dans cette direction

la première idée qui se présente est la substitution de l'acier au fer forgé.

C'est à ce titre également que les aciers de la province rhénane sortis des ateliers de M. Krupp, l'un des grands lauréats du concours, ont excité la surprise des hommes du métier et aussi des curieux. Qui ne se souvient de cette vaste table couverte de tronçons coupés dans tous les sens, tantôt dans la largeur, tantôt dans la longueur de la pièce, ici en droit fil, là en biais, avec des cassures capricieuses et multipliées à dessein? Qui n'a admiré ce grain uni et serré, d'une pureté et d'une égalité parfaites, sans défaut, sans tare, sans corps étranger, sans une ombre de mélange? Qui n'a remarqué et touché ce long copeau d'acier détaché par la tarière et adhérent encore au bloc d'où il est sorti? Voilà à quel degré de perfection M. Krupp a pu amener l'acier fondu. Impossible de voir une matière à la fois plus pure, plus ductile, plus exempte d'alliage : le marteau même n'eût pas mieux fait. On s'est demandé alors comment un pareil produit avait pu être fabriqué, et s'il n'y avait pas là-dessous une de ces illusions, une de ces ruses de laboratoire qui sont si communes dans les concours publics; on s'est pris à douter que de pareils tours de force pussent entrer dans le domaine de la fabrication, et par voie d'hypothèse on a été conduit à présumer que c'était l'œuvre de plusieurs refontes successives, trop coûteuses pour jamais devenir d'un usage général. Ces objections, ces suppositions semblent purement gratuites. M. Krupp n'est ni nouveau, ni inconnu dans l'industrie; il a une usine importante où depuis longtemps il livre au commerce des aciers à peu près égaux à ceux qui figuraient dans son exposition, et quand même ces derniers seraient le fruit d'un traitement exceptionnel, ils tendraient encore à prouver à quel point de supériorité on peut amener le métal à l'aide de la seule fonte. De pareilles conquêtes ne se font pas inutilement, même une fois, même à grands frais; elles se complètent toujours, et ce qui n'avait d'abord qu'un caractère expérimental prend à la longue un caractère industriel.

Nulle part les lois et les principes ne sont plus nécessaires que dans l'industrie, et non-seulement ceux que la science découvre, mais ceux encore qui se révèlent dans l'application. Il est par exemple un fait chaque jour plus évident et que toutes les expériences confirment, c'est l'avantage qui existe à substituer, en mécanique et en chimie, le mouvement de rotation au mouvement alternatif. Je m'explique. Le métier à bras, tel que nous le voyons agir sous l'impulsion de l'ouvrier, et même la plupart des métiers à moteurs économiques, se basaient naguère sur l'oscillation, sur le va-et-vient, pour employer une expression vulgaire; même pour l'observateur

le plus irréfléchi, c'était là une déperdition de temps et de forces. De ces deux mouvemens, aller et retour, il n'y en avait qu'un de profitable; l'autre n'était qu'un intermède, une trève dans le travail accompli, ou, si l'on veut, un élan avant de fournir une course nouvelle. On eût dit que la machine inanimée avait besoin de reprendre haleine après chacune de ses évolutions. Or ce n'était là qu'une méthode rudimentaire, et l'expérience l'a bien prouvé. Toutes les fois que le hasard, l'occasion, la nécessité, ont amené une industrie à renoncer au mouvement alternatif pour recourir au mouvement circulaire, les bénéfices de ce dernier moyen ont été si patens, si avérés, que d'essai en essai on l'a étendu à toutes les machines qui sont susceptibles d'en recevoir l'application; peu à peu, de proche en proche, ce qui n'était qu'un pressentiment est devenu un fait général. De là les cylindres qui servent à l'impression des indiennes ou au cardage de la laine et du coton, les tambours, les tours, les bobines, la scie circulaire et tous les appareils qui président à un travail sans discontinuité. Même en chimie, le principe a trouvé à s'appliquer utilement. C'est à l'aide du mouvement circulaire que s'accomplissent aujourd'hui les opérations du raffinage et de la cristallisation des sucres. Partout où l'épreuve a été faite, les résultats ont montré la même conformité. On pourrait donc affirmer dès aujourd'hui qu'en mécanique c'est là une loi constante et qui souffrira peu d'exceptions. Que de lois d'ailleurs, tout aussi fécondes, attendent qu'on les tire de leur sommeil! Combien nous sommes en retard, même là où nous nous croyons le plus habiles! La force de la vapeur, par exemple, telle qu'elle s'exerce dans les meilleurs appareils, est-il raisonnable de penser qu'elle se dissipera toujours comme elle le fait? Trois quarts d'effet perdu, un quart d'effet utile, est-ce donc le dernier mot du génie humain?

Nous voici arrivés aux grandes machines, aux machines à eau et à feu : l'exposition en offrait plusieurs qui sont dignes de mention. Pas un fabricant anglais ne figure sur la liste des médailles d'honneur, c'est dire qu'ils se sont tenus à l'écart; le débat est resté entre la France, l'Allemagne et la Belgique. Sur les moteurs à eau, il y a peu de remarques à faire. M. Fourneyron, qui a donné son nom à la turbine et veille sur elle avec un soin paternel, n'a pas voulu rester en arrière de perfectionnemens, et a produit un nouveau modèle qui n'est que la reproduction améliorée de ceux qui lui ont valu une réputation bien établie et bien méritée. D'autres fabricans ont exposé des turbines qui ne diffèrent que par un petit nombre de détails. Ainsi M. Flageollet de Vagney a une roue en dessous, sans tête d'eau et à suspension, qui peut dépenser des volumes d'eau variables, et qui, émergée ou immergée, n'éprouve pas de pertes sensibles dans

le rendement. MM. Fontaine, Braud et Froment ont un vannage à papillons, garni d'une bande annulaire en gutta-percha qui s'enroule sur deux cônes en fonte, dont les axes sont dirigés dans le même plan. MM. Tenbrinck et Dychkoff ont une turbine dont chaque directrice est garnie d'une vanne horizontale que l'on peut ouvrir et fermer à volonté. MM. Roy et Laurent ont une turbine à bâche fermée où le vannage s'effectue à l'aide de clapets. Toutes ces turbines reçoivent l'eau de haut en bas; d'autres, comme celles de MM. Cousin frères et Canson d'Annonay, sont destinées à la recevoir dans un sens horizontal. MM. Cousin frères ont fait des emprunts heureux à tous les systèmes, et M. Canson s'est surtout proposé d'arriver à une moindre dépense dans l'appareil en en simplifiant les combinaisons. Quant à l'industrie étrangère, elle n'avait qu'un représentant dans la turbine : c'est l'administration impériale des forges et usines de Jenbuch, dans le Tyrol. L'appareil qu'elle a exposé est formé d'aubes courbes maintenues entre deux anneaux horizontaux. L'eau arrive à la roue par la tangente au moyen d'un canal rectangulaire, garni, près de la turbine, d'une vanne verticale. C'est un système peu connu en France, mais très répandu en Autriche et aux États-Unis; on le doit au général Poncelet.

Les machines à vapeur sont un des titres les plus récens de l'industrie, et il était naturel de lui demander, dans une occasion aussi solennelle, où elle en est pour ces merveilleux et formidables engins. Ce n'est point là en effet un de ces problèmes au sujet desquels l'opinion publique peut rester indifférente. Que l'homme oisif, que la femme du monde s'inquiètent peu de savoir comment se tissent la toile qui les couvre, la soie qui les pare, cela se conçoit; c'est du soin superflu, et pourvu qu'avec de l'argent ils aient de l'une et de l'autre, ils en sauront toujours assez. Mais ces terribles machines à vapeur, bon gré mal gré, il faut compter avec elles. Quand on les oublie, un bruit sinistre rappelle inopinément leur puissance : il s'agit de victimes écrasées ou brûlées à petit feu, de membres brisés, de crânes ouverts. Qui ne tressaillerait? qui ne se tiendrait sur ses gardes? qui n'éprouverait un respect mêlé de terreur, surtout quand la veille on a couru la même chance, ou qu'il faudra s'y exposer le lendemain? Aussi peut-on, en toute confiance, parler de la machine à vapeur. Fût-on technique, employât-on les termes du métier, on serait encore assuré d'avoir un auditoire. Une bielle, un frein, un essieu, une chaudière, voilà des mots qui par eux-mêmes sont bien peu engageans et n'alimentent guère l'intérêt; mais quand on se prend à réfléchir que la vie dépend d'un frein qui se brise, d'un essieu qui se fourvoie, d'une chaudière qui éclate, à l'instant ces mots prennent une autre valeur que celle du vocabulaire, et

éveillent dans l'esprit une foule d'idées et d'impressions, comme pourrait le faire le plus sombre et le plus funèbre roman.

Faut-il attendre de l'exposition quelque préservatif contre ces catastrophes? En est-il parmi ces locomotives, si bien peintes, si coquettes, si luisantes de tout point, qui aient pour objet de témoigner quelque souci de la vie humaine? Ou bien sont-ce toujours ces mêmes implacables machines qui, hier encore, broyaient vingt malheureux conducteurs de bestiaux? Y a-t-il là quelque manufacturier qui ait cédé à une bonne inspiration, et au risque de se tromper, de jeter un peu d'or dans une aventure, ait essayé de construire un appareil moins brutal, moins aveugle, plus docile à la main de son guide, et qui, au milieu de la civilisation la plus raffinée, ne reproduise pas la barbarie sous une autre forme? S'il y en avait un, comme on l'applaudirait! comme on l'encouragerait dans ses hardiesses et comme on excuserait ses erreurs! Hélas! non, il n'y en a point; les constructeurs ont des modèles, et ils s'y tiennent : à peine s'en écartent-ils en quelques détails et tout juste assez pour se disputer l'un à l'autre la grande médaille d'honneur, par exemple le diamètre d'une roue, un tender supprimé, un dôme de plus ou de moins. Leur audace ne va pas au-delà: elle n'exige ni effort d'esprit ni dépense de caisse. Leurs locomotives restent les dignes sœurs de celles qui ont l'empire de la circulation et s'y signalent de loin en loin par des exécutions sommaires. Les mouvemens sont précis, les pièces bien ajustées, les cuivres polis, les vitesses satisfaisantes; que demander de plus?

Trois exposans de locomotives ont obtenu la médaille de premier ordre : M. Borsig, M. Engerth et M. Cail. — M. Cail n'a pas de nouveau modèle; il s'est contenté d'exposer des machines régulièrement construites et d'une exécution satisfaisante. Il n'y a à insister que sur les locomotives de M. Borsig et de M. Engerth. Celle de M. Borsig réunit également les conditions que l'on doit attendre d'un bon atelier; la forgerie est traitée avec soin et la délicatesse des organes plaît à l'œil; peut-être pourrait-on y exiger plus de force et une meilleure entente dans l'emploi de la matière; les pièces coudées n'ont point paru aux hommes du métier présenter de bonnes conditions de résistance; quelques organes sont faibles et peu en rapport avec les services qu'ils doivent rendre; il y a défaut d'harmonie et de proportions. Un autre détail a prêté à la critique : c'est le dôme de prise de vapeur qui couvre la chaudière. M. Borsig doit savoir que c'est là un accessoire depuis longtemps abandonné. On y attachait de l'importance dans l'enfance de la construction; aujourd'hui, et après bien des essais, on n'y saurait voir qu'une superfétation et un embarras. M. Engerth s'est proposé un autre but : le carac-

tère distinctif de son invention est de reporter sur les roues du tender une partie du poids de la machine, afin d'obtenir une plus grande adhérence sans fatiguer la voie par une surcharge sur le même point. Deux machines conçues d'après ce système ont été exécutées sur les plans de l'ingénieur autrichien, l'une en France, au Creuzot, l'autre en Belgique, dans les ateliers de Seraing; elles figuraient toutes deux à l'exposition. Cette combinaison répondait à un besoin, et les circonstances expliquent qu'elle nous soit venue d'Autriche. Entre Vienne et Trieste s'étend un chemin de fer qui gravit les Alpes noriques par une rampe à forte inclinaison; pour la franchir, les locomotives ordinaires n'eussent pas suffi; il fallait à la fois diminuer le poids de l'appareil, augmenter les surfaces de chauffe et par suite la puissance de la vapeur. C'est à ces trois conditions que M. Engerth s'est proposé de satisfaire, en incorporant pour ainsi dire le tender avec la machine. Cette disposition permettait de répartir le poids du système sur six paires de roues, ce qui fait que la charge de chaque essieu n'est pas plus élevée que dans les machines ordinaires.

Ici pourtant une difficulté se présentait : la longueur des deux pièces réunies, machine et tender, atteignait de telles proportions, que la manœuvre de la locomotive eût présenté de grandes difficultés et certainement des dangers dans les courbes à petit rayon, très fréquentes sur ces lignes de montagnes. Pour obvier à cet inconvénient, M. Engerth a imaginé une disposition ingénieuse qui permet et réalise l'articulation vers le milieu de la longueur, et enlève à l'ensemble du système les inconvéniens de la rigidité. Cependant, pour qu'il fût entièrement efficace, il fallait autre chose encore : il fallait pouvoir relier les roues du tender aux roues couplées de la machine, à celles qui donnent le mouvement. Dans la machine exécutée au Creuzot, cette condition n'est pas remplie, et la combinaison manque ainsi d'unité. La machine construite dans les ateliers de Seraing est plus complète sous ce rapport, et une solution y est fournie. Trois roues d'engrenage, en acier fondu, y transmettent le mouvement au premier essieu du tender. Des personnes versées dans l'industrie conservent pourtant quelques doutes sur la valeur de ce moyen, et craignent qu'à l'usage plus d'un mécompte ne s'ensuive. A la vitesse ordinaire des trains de marchandises auxquels les deux machines sont destinées, ces roues dentées seront animées d'une vitesse rotative de 4,000 toises par minute environ; or, pour peu qu'on ait l'expérience de la mécanique, non pas telle qu'on l'enseigne dans les livres, mais telle qu'on l'observe sur le terrain, il est évident que ces engrenages ne résisteront pas longtemps, et donneront lieu à des embarras sans nombre. On assure même que

les premières épreuves n'ont pas répondu aux espérances de l'inventeur, et n'ont donné ni la vitesse ni la puissance qu'on était en droit d'en attendre. Il y a là sans doute le germe d'une idée, et d'une idée probablement féconde, l'identification du tender à la machine; mais cette idée a besoin d'être mûrie et perfectionnée. Peut-être est-ce à la France qu'est réservé cet honneur. Entre le Creuzot et M. Engerth existent désormais des relations suivies, et l'ingénieur autrichien y aura pour auxiliaires naturels les habiles ingénieurs de cet établissement.

A côté de ces machines primées dans le concours, les autres s'effacent nécessairement; plusieurs néanmoins méritent d'être citées. Telle est celle que M. Polonceau a construite pour la compagnie d'Orléans, et où les tiroirs verticaux et placés en dehors des roues marchent par une distribution extérieure, combinaison heureuse et qui rend l'entretien facile et peu dispendieux. M. André Kœchlin a exposé aussi une machine mixte bien établie, d'un bon mouvement, avec des pièces dégagées et des formes convenables, légère dans son apparence et dans ses allures, propre à gravir de fortes rampes, à entraîner des trains très chargés. L'un des modèles de M. Gouin est moins heureux : le tender est à l'arrière, et cette disposition diminue le poids mort au profit de la puissance et de l'adhérence de l'appareil; mais cet avantage est anéanti par des inconvéniens plus graves, tels que la surcharge des roues et la nécessité d'arrêts plus fréquens. L'autre modèle, celui de MM. Blavier et Larpent, présente, comme particularité, la séparation de la chaudière en deux parties; l'une, placée au-dessus des essieux des roues motrices, est l'appareil générateur de la vapeur; l'autre est un réservoir de vapeur que deux tubes mettent en communication constante avec l'autre partie de la chaudière. Ce qu'on s'est proposé dans cette combinaison, c'est de concilier une grande vitesse avec une grande stabilité et une adhérence suffisante pour remorquer, aux vitesses ordinaires, les trains les plus lourds sur des profils accidentés. On assure qu'on pourra obtenir ainsi, et avec une sécurité suffisante, des vitesses de 80 et de 100 kilomètres à l'heure; c'est ce qu'on verra aux épreuves qui jusqu'ici n'ont été que superficielles. La machine de M. Kessler a cela de distinctif qu'elle appartient au système Crampton, ainsi qu'on le désigne du nom de son auteur. On sait que ce système repose sur une combinaison bien simple : l'augmentation de la vitesse par l'accroissement du diamètre des roues. Évidemment la stabilité de la machine en eût été diminuée, si M. Crampton n'eût imaginé de placer les roues à l'arrière de la chaudière, et même avec cette modification il n'est pas prouvé que le centre de gravité n'en soit pas un peu affecté. L'œuvre de M. Kessler n'ajoute rien à ce que l'on a vu

d'analogue, et n'est guère qu'une bonne copie d'un modèle connu. Voici enfin M. Stephenson, le vétéran de la vapeur, et qui en résume les traditions : personne n'est resté plus conforme à lui-même et n'a gardé avec plus de soin un héritage de famille. C'est toujours la locomotive paternelle, telle qu'on la voit sur nos plus anciens chemins de fer, avec les roues motrices au milieu, les cylindres et le mouvement à l'intérieur. Quelques perfectionnemens de détail se font remarquer; mais c'est déjà un titre suffisant pour une locomotive que de porter le grand nom de Stephenson. Il en est de même de celle de M. Fairbairn. Sa plus sûre recommandation est dans sa signature.

En somme, l'exposition des machines appliquées à la locomotion n'a pas tenu toutes ses promesses, et de la part d'une industrie aussi importante, on pouvait espérer des efforts plus sérieux. Non-seulement il n'y a lieu de signaler aucune découverte capitale, rien de ce qui laisse une trace durable dans l'histoire de la science et de l'art, mais le champ plus modeste des améliorations n'a pas même été agrandi d'une manière sensible. Point de témoignage qu'un public alarmé puisse regarder comme allant à son adresse, ni frein plus puissant, ni action plus énergique donnée au renversement de la vapeur, pas même un modèle de l'ingénieux appareil de M. Bonnelli, qui établit des signaux d'appel d'une locomotive à l'autre. Il y a eu, sur toutes ces mesures de sauvegarde, un oubli universel et une sorte de prétérition. Probablement c'est là ce qui préoccupait le moins les constructeurs de machines et les ingénieurs sous la main desquels ils se trouvent. Il y a lieu d'espérer que cette incurie cessera : on voit à quelles catastrophes elle aboutit. Que l'on cherche, dans l'intérêt des entreprises, à accroître la force utile et à diminuer la force perdue; qu'on multiplie les combinaisons pour ménager le combustible et tirer de la vapeur un parti plus grand; qu'il y ait des luttes d'école pour décider quelle sera la place des cylindres, soit en dedans, soit en dehors du châssis, et ce qu'il faut préférer des machines lourdes ou des machines légères; qu'on pèse les avantages de l'emploi de l'acier forgé substitué au fer, au moins pour les pièces les plus importantes; qu'on ait l'esprit ouvert et la main prompte pour tout ce qui peut ajouter aux bénéfices de l'exploitation, élever les dividendes et donner aux actions une bonne allure sur le marché des fonds publics, rien de mieux : il n'est interdit à personne, encore moins aux administrateurs des compagnies responsables vis-à-vis de leurs commettans, de songer à la fortune d'une entreprise; mais à côté de ce devoir et de ce soin il en est d'autres plus sacrés. Les compagnies ne sont pas seulement un instrument de spéculation; elles ont un rôle plus digne, et n'en dé-

clinent pas les honneurs : elles ont charge d'âmes. Que cette pensée soit et reste dominante, et si quelques sacrifices de temps et d'argent y sont attachés, que les compagnies sachent les faire à propos, en excès même, afin que le public ne puisse jamais douter sans injustice de leur bonne volonté et de leur désintéressement.

La locomotive n'est qu'une des formes de la machine à feu; il y en a deux autres, la locomobile et la machine fixe. A propos des instrumens agricoles, il a été parlé, dans la *Revue*, des locomobiles et des services qu'elles rendent; ma tâche en sera abrégée. C'est une industrie toute récente et qui s'annonce bien; on y sent la vigueur et la sève qui accompagnent les débuts. La locomobile est une petite machine à feu destinée à être transportée sur les lieux où elle doit fonctionner, c'est-à-dire d'un champ et d'un village à l'autre, comme un serviteur qui vient accomplir sa tâche et se retire après avoir reçu son salaire. Elle peut être indistinctement employée, suivant la manière dont on l'accouple, au battage du grain, à la moisson, aux coupes du foin, à l'exploitation des bois, à l'épuisement des eaux et à l'irrigation; le travail rural est son objet et son domaine. On a pu voir, dans le concours de Trappes, le rôle important qu'ont joué les locomobiles. L'initiative est venue d'Amérique et d'Angleterre, et il semble que nous ayons regagné le temps perdu; l'exposition comptait plusieurs machines françaises, notamment celles de MM. Calla et Flaud, qui peuvent sans désavantage soutenir la comparaison avec les bons modèles de l'étranger. Le problème consiste en ceci : fournir la plus grande force sous le moindre volume possible. C'est à ces deux termes que nos constructeurs se sont attachés. En Angleterre, le poids des appareils est encore de 375 à 500 kilogrammes par force de cheval; M. Calla est parvenu à réduire de beaucoup cette proportion, et il établit des locomobiles d'une force effective de 22 chevaux et d'un poids de 5,700 kilogrammes; M. Flaud est descendu plus bas encore. La dépense du combustible a été également amoindrie; M. Calla ne consomme que deux kilogrammes et demi de charbon par cheval et par heure, tandis que, dans leurs meilleurs instrumens, les Anglais en consomment trois. C'est là pour les moteurs à feu un empire nouveau et qui ne sera pas le moins fécond : après avoir affranchi les ouvriers des villes des labeurs les plus ingrats, ils se portent au secours des ouvriers de la campagne, toujours les derniers auxquels on songe, et qui passeraient en première ligne si les services réglaient les rangs.

La série des machines fixes est très étendue, et occupait à l'exposition une place digne de son importance. Ce qui y frappe surtout, c'est l'application presque générale du principe énoncé plus haut, la substitution du mouvement de rotation au mouvement de va-et-vient.

C'est vraiment une révolution et des plus caractéristiques. Partout les machines oscillantes et les machines verticales à balancier sont en retraite; les machines horizontales les ont remplacées. On a pu comparer, on a pu voir quels étaient les inconvéniens des unes, les avantages des autres. Les machines oscillantes ne fournissaient qu'un travail irrégulier, compromis par des fuites de vapeur, des réparations fréquentes, des lésions continues dans les organes de la distribution; les machines horizontales ont amené un travail plus suivi, plus sûr, moins dispendieux. La cause paraît donc gagnée, et les constructeurs portent désormais leurs préférences et leurs efforts de ce côté. Au nombre des plus habiles, il faut citer M. Farcot, qui a su tirer parti de la condensation et de la détente, et diminuer la dépense du combustible. Son exposition ne se composait que d'un seul modèle, une machine de la force de 50 chevaux, mais d'un travail si heureux et si bien entendu qu'il a valu à l'auteur une récompense de premier ordre. La maison Cail n'est pas demeurée en arrière; elle avait deux machines fixes de fabrication courante, exécutées avec le soin qu'on trouve dans ses ateliers. Dans les prix réduits, on remarquait une petite machine fixe construite à Christiania, et qui ne coûte que 1,375 francs, et pour la puissance de l'effet une machine de MM. Barrett, mettant en jeu une pompe gigantesque. A côté du succès des machines horizontales, il y en a un autre qu'il importe de constater, celui des machines à grande vitesse. M. Flaud est entré avec le plus de résolution dans cette voie du mouvement accéléré. Sans doute la grande vitesse a des inconvéniens, par exemple l'usure plus rapide des organes et une plus grande consommation de combustible; mais des avantages au moins équivalens y sont attachés, comme la simplification, l'économie des frais de construction et d'installation. M. Flaud est allé aussi loin que possible en ce genre; il fait les machines les plus simples du monde, les réduit au volume le plus restreint et descend presque à l'unité pour le degré de puissance. Il peut fabriquer ainsi des appareils de 2 chevaux de force, ne coûtant que 1,500 francs, y compris la chaudière, et faciles à installer dans le plus petit atelier. Ces chiffres parlent d'eux-mêmes, et à l'exposition on a pu voir un *petit cheval* de force réunissant, dans une longueur de 70 centimètres et une largeur de 20 centimètres, le cylindre à vapeur et le corps de pompe, le tout ne pesant que 70 kilogrammes. Près de ces pygmées de la vapeur, il n'était pas sans intérêt de retrouver des appareils destinés à la grande navigation, et surtout l'arbre de couche de *l'Eylau*. D'autres machines, destinées aux bateaux du Danube, de la Loire et de l'Èbre, complétaient ce contraste. Là encore il y a tendance visible à augmenter la puissance, et déjà les bateaux du Rhône, qui employaient soixante et douze

heures à la remonte du fleuve, n'en mettent plus aujourd'hui que trente-huit.

Faut-il, à côté de l'industrie régulière, citer maintenant les hommes qui hantent des voies nouvelles et se jettent dans l'inconnu, souvent hélas! à leurs dépens? En première ligne est M. du Tremblay, qui, depuis si longtemps et avec tant de persévérance, essaie de substituer à la vapeur d'eau d'autres vapeurs, comme celles de l'éther et du chloroforme, tantôt exclusivement, tantôt en les combinant. Bien des expériences ont été faites, et tout Paris a pu voir, pendant une saison entière, un bâtiment de l'état stationnant sur les quais du Louvre, et qui ne semblait pas avoir d'autre emploi que cette destination scientifique. Il y a lieu de croire que ces recherches auront été suivies de quelque succès. Voici, dans le même sens, la découverte du capitaine Éricsson, qui n'a pas fourni une longue carrière, et que reprend aujourd'hui, avec d'autres procédés, M. Siemens, dont la machine a figuré dans les galeries de l'exposition. Le problème, dans l'un et dans l'autre cas, est la régénération de la vapeur, c'est-à-dire le rappel et l'emploi de forces perdues. Le capitaine Éricsson semble avoir échoué; espérons que M. Siemens sera plus heureux. Il faut accompagner des mêmes vœux les inventions de MM. Sauvage et Franchot, qui ne sont encore que des projets, la machine à combustion comprimée de M. Pascal, une machine à disque de MM. Rennie, de Londres, une autre machine de M. Galy-Cazalat; enfin la machine de MM. Maldent, qui présente un système particulier pour la distribution de la vapeur. Même quand ils s'abusent, les hommes en quête de découvertes ont droit aux respects; ils éclairent la route et préparent le champ où sèmeront de plus habiles ou de plus heureux.

C'est tout un monde que celui des machines à feu; c'en est un autre que celui des machines à bras. L'une des plus curieuses, et qui avait le privilége d'attirer le public, était celle qui fabriquait d'une manière presque instantanée des tuyaux destinés au drainage. On pouvait assister à l'opération entière, voir l'argile se pétrir, s'étendre, puis s'enrouler en tuyaux. Le même spectacle se renouvelait devant les appareils destinés à la filature de coton, et toutes les fois qu'ils se mettaient en mouvement, les spectateurs ne manquaient pas. Cela se conçoit. Une machine à l'état de repos est un corps dont la vie est absente; pour y prendre intérêt, il faut en connaître l'anatomie. Il n'en est pas de même d'une machine animée; elle captive et instruit. Aussi n'y avait-il pas de succès à attendre, à l'exposition, de l'immobilité; en revanche tout ce qui agissait, broches, bobines, rabots, tarières, ciseaux à aléser, machines à coudre, presses d'imprimerie, avait la faveur et la vogue. C'était à l'une des

extrémités de l'annexe que cette représentation avait lieu ; l'activité de cinquante usines y était résumée dans une étroite enceinte. Quelle agitation et quel bruit! Ici une pompe à feu vomissait l'eau par cascades, là des blocs de bois étaient débités en planches, ou se présentaient à la scie dans le sens des lames ou sous l'angle voulu, comme dans la machine de Normand; plus loin, le liége, sous l'appareil de M. Jacob, se découpait en bouchons coniques; plus loin encore, une roue de wagon s'ajustait sous le tour à quatre outils inventé par M. Polonceau; enfin, à l'aide d'une foule d'instrumens portatifs, on pouvait voir des clous se façonner, des fils de fer et des épingles se faire, des bustes se dégrossir et se sculpter, mille riens, mille objets ingénieux, obtenus à l'aide de procédés plus ingénieux encore.

Et ce n'était là que de la petite industrie et des jouets auprès des grands métiers de la filature et des tissus. Ces métiers avaient aussi leurs représentations et leurs fêtes. En véritables seigneurs, ils chômaient quelquefois et avaient leurs caprices; mais il fallait les voir dans les jours d'apparat! C'était à en être émerveillé et assourdi! Pas un d'entre eux qui ne voulût se mêler à ce bruit, à ce mouvement, à cette activité. Tous reprenaient leur point d'appui sur l'arbre de couche et s'ébranlaient à qui mieux mieux. Ils dévoraient alors le coton et la laine avec une ardeur tumultueuse, et au milieu du cliquetis de leurs innombrables engins dépeçaient et tordaient la matière, l'allongeaient en brins imperceptibles, et l'enroulaient ensuite sur des bobines rapides comme l'éclair. A voir ce travail si prodigieux et si régulier dans son désordre, on ne savait qu'admirer le plus ou de la nature, qui en fournit les élémens, ou de l'homme, qui a su en tirer un tel parti. Que de temps et d'essais il a fallu pour en venir là, depuis le métier à la tire, inventé au début du XVIIe siècle par Claude Dagon, jusqu'au métier Jacquart et aux mull-jennys! On sait que la filature automatique du coton est d'origine anglaise; nos voisins y sont restés maîtres, et c'est encore à eux qu'il faut s'adresser pour les meilleurs appareils. Cependant un de nos constructeurs, qui est filateur en même temps, M. Schlumberger, n'a pas craint d'engager la lutte, et on a pu voir, à quelques pas de distance, les assortimens complets d'une filature dans l'un et dans l'autre pays. M. Platt tenait pour l'Angleterre, M. Schlumberger pour la France. Il n'y a lieu ni de juger ni de comparer. La filature anglaise n'a perdu aucun de ses avantages; mais sur l'exposition de M. Schlumberger on peut mesurer le degré de perfectionnement où sont arrivés nos constructeurs pour les machines à coton. Dans la filature mécanique du lin, la France retrouve la priorité; c'est à Philippe de Girard que l'on doit la première peigneuse. Depuis cette décou-

verte, plutôt indiquée que fixée, l'industrie n'a cessé de marcher, comme le témoignent les appareils de M. Combe et de M. Windsor. Quant à la filature de la laine, aucune n'est plus active ni plus féconde; les inventions et les améliorations s'y succèdent. C'est à nos manufacturiers que l'on doit le peignage par mèche, qui a introduit dans cette fabrication un élément nouveau, et prend chaque jour plus d'empire. Il eût été utile de rapprocher les procédés anglais des nôtres, qui abondaient à l'exposition; mais là encore il y a eu une lacune, au moins pour les cardes et les peignes. MM. Sykes et Ogden ont seuls exposé leur machine à échardonner, qui jouit d'un certain crédit. Toutes les opérations si multipliées que subit la laine, le lavage, le suintage, le battage, le louvetage, ont des appareils qui y répondent. Il en est de même de la filature, du tissage, du foulage, qui amènent la matière au degré de perfection où elle devient propre à l'emploi et où elle se transforme, au gré de nos besoins, en tissus, en draps, en chapeaux, en ameublemens et en vêtemens de toute espèce. Quand on remonte à l'origine de ces travaux, et qu'on embrasse d'un coup d'œil cette suite de métamorphoses, on est surpris et effrayé à la fois que des objets dont on fait si bon marché aient passé par tant de mains et coûté tant de sueurs, et involontairement on se sent animé d'une reconnaissance plus profonde pour les services de l'industrie humaine.

II.

Il n'a été question jusqu'ici que des instrumens de production; le moment est venu de parler des produits; ce que les machines ont pour objet de préparer, nous allons le voir accompli. En procédant par ordre d'importance, ce qui se présente d'abord, ce sont les tissus. Il a été calculé que les industries textiles comptaient à l'exposition de 1855 plus de cinq mille représentans, c'est-à-dire qu'elles en formaient le quart environ, si on envisage l'ensemble des établissemens qui y figuraient. Mais aussi que de branches diverses et que de variétés dans les mêmes branches! Cotons, laines, soies, lins et chanvre s'offraient sous toutes les formes que la main de l'homme peut leur donner, depuis l'étoffe la plus modeste jusqu'aux dentelles les plus riches. Dans le coton, l'échelle partait d'un calicot à 20 centimes le mètre pour arriver au tulle broché et façonné; dans le lin et le chanvre, de la toile à bâche à la belle batiste et au linge damassé le plus somptueux; dans la soie, de la plus humble florence au brocard et au velours; dans la laine, du châle français de 1 fr. 28 cent. jusqu'au châle de 1,000 fr., du drap à 3 fr. jusqu'au drap à 60 fr. le mètre, puis aux belles moquettes et à ces tapisseries de

haute lisse, où l'industrie et l'art s'unissent dans des créations merveilleuses. Ce n'est pas tout, à côté de ces matières fondamentales figuraient d'autres étoffes composées d'élémens de fantaisie : — des toiles et des tapis en jute, des coutils en *china-grass*, des nattes d'abaca et de palmier, des articles en aloës et en chanvre de Manille, les produits si variés du cachemire, du poil de chèvre, de l'alpaga, du crin, même du caoutchouc, si répandu aujourd'hui, des tissus en matières mélangées, tels que lin et coton, coton et laine, laine et soie, — toutes mariées çà et là à l'alpaga et au poil de chèvre; enfin les essais sans nombre faits avec plus d'audace que de bonheur en étoffes d'herbe, écorces de mûrier, d'ormeaux, en poils de lapin et d'autres encore décorés de noms ambitieux, et la plupart assez mal justifiés. Telle était la part des industries textiles; on voit que rien n'y manquait, ni la diversité, ni l'originalité, ni l'abondance.

Peut-être y aurait-il à signaler un défaut de proportion parmi les exposans de chaque catégorie; le nombre était loin de se trouver en rapport avec l'importance du travail. L'Angleterre, par exemple, n'en avait guère qu'une centaine pour les tissus de coton, tandis que la France en comptait 410, et pourtant l'Angleterre transforme et tisse cinq fois plus de coton que la France. De leur côté, les États-Unis ne s'étaient pas départis de ce dédain superbe qu'ils affectent vis-à-vis de l'Europe, et on cherchait vainement, au milieu de cette collection nombreuse, leurs filés et leurs tissus. L'Autriche s'était montrée plus empressée; la Prusse, la Saxe, les petits duchés allemands, les états sardes et d'autres encore y avaient mis une bonne volonté louable. Comment expliquer cette indifférence des Américains? Dans la filature et le tissage, les États-Unis occupent aujourd'hui le second rang; l'Angleterre seule les devance, de beaucoup, il est vrai : nous ne passons qu'après eux. Sur les 500 millions de kilogrammes de coton que récolte l'Amérique du Nord et qui forment les quatre cinquièmes de la production totale du globe, l'Angleterre en consomme à elle seule 300 millions, qui alimentent 18 millions de broches; les États-Unis 110 millions de kilogrammes pour 5,500,000 broches; la France 72 millions de kilogrammes pour 4 millions de broches. Après ces grands états viennent par ordre d'importance l'Autriche, la Russie, le Zollverein, l'Espagne, la Belgique, etc. Les progrès de cette industrie ont été tels que le kilogramme de filé du n° 30 par exemple, qui coûtait 12 fr. en 1816, 6 fr. en 1834, peut être livré actuellement à 4 fr. 50, quoiqu'il y ait eu à la fois élévation dans le prix de la main-d'œuvre et amélioration des qualités. Peu d'industries ont eu une croissance aussi rapide, et il semble qu'elle soit arrivée à ce moment de repos qui suit les exercices forcés. Plus de ces découvertes qui la transformaient à vue d'œil, plus de ces énergiques élans

auxquels répondait l'émotion publique et que saluaient des applaudissemens universels. Ce n'est plus une industrie turbulente et conquérante, comme elle a pu l'être dans la première jeunesse; c'est une industrie qui, prenant de l'âge, se range, fait ses comptes, et ne court plus les aventures. De là un peu de froideur dans l'ensemble de son exposition et de la part des curieux un certain délaissement. L'attitude avait changé : de l'enthousiasme on était passé à l'estime. Sans doute il y avait là des efforts sérieux, un désir de perfection, une étude des détails qui frappaient les hommes du métier; mais pour la foule il n'y avait plus de surprises, et elle en est avide pardessus tout.

Aussi y a-t-il peu à insister sur les tissus de coton, où tout le monde, états et fabricans, ne s'est appliqué qu'à maintenir les positions respectives. Le comité de Manchester a pourtant montré les forces de cette industrie dans un bel ensemble, et atteint la limite extrême du rabais en offrant un calicot de 80 centimètres de largeur au prix de 17 centimes le mètre. Dans toute la série des articles de coton, basins, piqués, percales, jaconas, unis ou façonnés, toiles blanches ou toiles peintes, l'Angleterre conserve les avantages d'une fabrication plus économique et de prix plus discrets. Si la Normandie s'en rapproche de loin, ce n'est que dans des produits intermédiaires; si le nord de la France maintient sa position, c'est à l'aide d'articles mixtes où l'art des mélanges et la supériorité des couleurs jouent un rôle dans la valeur du produit; enfin, si l'Alsace ne déchoit pas de sa renommée, si elle est restée inimitable pour les toiles peintes dans ce qu'elles ont de plus accompli, c'est au goût de ses dessinateurs et de ses fabricans qu'elle le doit, à un travail d'imagination que rien ne supplée et qui se renouvelle incessamment, au choix et à la variété des dessins, à la finesse des nuances, à un ensemble de perfections qui lui ont valu le sceptre de l'article, et où il sera difficile de l'égaler. Parmi les autres pays d'Europe, il en est où l'industrie du coton se défend avec succès et conserve, même dans le tissage à bras, le privilége de la consommation locale. C'est le cas des états allemands où l'on confectionne ces fortes étoffes, tirées à poil, qui remplacent le drap pour beaucoup d'usages. L'Angleterre y excelle, et c'est à elle que l'Allemagne a fait cet emprunt, auquel Rouen aurait dû songer. Manchester livre dans ces conditions des futaines très chaudes, très épaisses, tantôt à côtes comme le velours, tantôt imprimées à triple rouleau, et qui ne reviennent pas à plus de 85 centimes le mètre; pour 2 francs, on a un pantalon de ce tissu très solide et très résistant. La Suisse n'est pas en arrière pour ces confections économiques, et tout le monde a pu admirer sa belle exposition de mousselines, du prix le plus modeste comme du prix le plus élevé;

c'est une concurrence redoutable pour notre fabrique de Tarare, qui a besoin, pour s'en défendre, de tout son génie, de toute son activité, et du prestige d'un nom déjà ancien dans cette industrie.

Dans les tissus des lins et des chanvres, la variété est moindre; l'industrie est également moins avancée. Pour le coton, le fuseau et le rouet ne sont plus qu'un souvenir; ils sont encore, pour le lin et les chanvres, un instrument usité, surtout dans les fils destinés à la dentelle et à la mulquinerie. C'est à la nature même de la substance, plus dure, plus énergique, plus résineuse que le coton, qu'il faut attribuer les différences dans le mode de traitement. Elle exige plus de soin, des machines plus fortes, conditions qui laissent encore aux bras humains une petite place dans son domaine. Cependant cette place s'amoindrit chaque jour au profit de l'action mécanique. L'Angleterre est entrée dans cette voie d'une manière à peu près exclusive, et un seul établissement file aujourd'hui à Leeds plus de chanvre et de lin que n'auraient pu en filer autrefois les rouets de toutes nos provinces. Cette puissante maison a manqué à l'exposition de Paris et y a fait un vide. Tous les pays manufacturiers ont d'ailleurs des métiers à lin et en augmentent graduellement le nombre. La Grande-Bretagne compte 1.268,000 broches, la France 350,000, le Zollverein 80,000, l'Autriche 30,000; on en suppose 50,000 à la Russie, 15,000 aux États-Unis, à l'Espagne 6,000 seulement. Par ces chiffres, rapprochés de ceux des populations respectives, on pourrait arriver, si cette recherche était utile, à la connaissance exacte de ce qui reste au travail à la main. D'ailleurs les préventions qui existaient contre le tissage mécanique se dissipent de plus en plus devant la perfection incessante des produits. Il est impossible de rien voir de plus beau, de plus fort et de plus souple à la fois que les toiles sorties des métiers anglais, et pour tous les articles unis ils nous sont incontestablement supérieurs. C'est seulement dans les articles façonnés que nous reprenons nos avantages. A l'exposition, nos linges damassés se faisaient remarquer par leur beauté et leur élégance; ils n'ont plus de rivalité à craindre que dans la vieille industrie de la Saxe, et encore, en analysant les sujets, l'exécution et les apprêts de nos grands services de table, y trouverait-on des qualités auxquelles la Saxe prétendrait vainement. Dans les toiles à bas prix, il y a eu également des progrès notables, et l'on pourrait en citer d'excellentes et de la plus grande largeur qui ne coûtent pas plus cher que des toiles de cretonne. Ce n'est pas que les concurrences manquent; elles abondent au contraire et ne sommeillent pas. Outre l'Angleterre et la Saxe, voici la Belgique, voici la Suisse. On sait quelle importance l'industrie des toiles a acquise en Belgique et à quelle perfection elle y est portée. L'exposition en a fourni le té-

moignage, et les beaux produits de M. Vercruysse-Bruneel y ont été fort remarqués. La Suisse entre à son tour en ligne, on dirait qu'elle ne veut demeurer étrangère à aucune industrie textile; elle a la soie, elle veut avoir le lin, et s'y prend de manière à ne pas essuyer de démenti.

L'industrie des tissus de laine est vieille comme le monde et n'y a jamais décliné. Depuis l'homme qui se préserva du froid au moyen d'une toison jusqu'à celui qui se couvre du drap le plus fin, la laine a toujours eu dans le vêtement la première et la plus importante place. Aussi s'est-on ingénié partout et dans tous les temps à lui donner les formes les plus commodes et les plus variées; les anciens savaient la teindre, savaient la tisser; plusieurs peuples y ont excellé. Le génie moderne n'y a point épargné ses efforts : jamais la laine ne se prêta à des emplois et à des traitemens plus divers. On la foule et on la drape, c'est le procédé ancien; on la tisse sans la fouler, enfin on la combine avec d'autres matières, c'est la découverte la plus récente et celle qui est le plus susceptible de perfectionnemens. En général, pour la draperie et le foulage, ce sont des laines courtes et vrillées que l'on emploie; les laines longues se tissent, et on en tire les beaux mérinos châlys, les stoffs, les châles croisés, qui sont un des plus beaux titres de l'industrie française. Dans les articles à long poil, l'Angleterre a des ressources qui lui sont propres; elle trouve dans ses bergeries les belles laines de *southdown*, de *dishley*, de *cheviot*, qui servent à la fabrication des tartans. Sous ce rapport, la France est un peu dépourvue. Pour les draperies supérieures, il faut qu'elle tire ses matières de l'Allemagne, pour les articles intermédiaires de l'Australie et de la Russie. Des droits exorbitans et une législation indigeste ajoutent encore aux embarras extérieurs de l'industrie. Cependant elle marche, elle grandit : on fait incomparablement mieux et à meilleur compte qu'il y a vingt ans. Quoique les salaires aient augmenté, le mètre de mérinos qui valait alors 12 francs n'en vaut plus que 3. Même progrès dans les barèges, les mousselines-laine et les articles de fantaisie. Ce que nous en avons vu à l'exposition ne fait que confirmer ce sentiment; les vétérans du mérinos s'y trouvaient auprès de nouveaux athlètes, et tous s'y sont distingués. Quant à la draperie, elle a fait des efforts pour y paraître dignement; tous les grands foyers de production et presque tous les grands manufacturiers ont tenu à honneur d'y figurer. Plusieurs ont reçu des récompenses auxquelles l'opinion publique s'est associée. Pour les qualités ordinaires et inférieures, nous restons, il est vrai, bien au-dessous de l'étranger : l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre, la Belgique, l'Espagne même, donnent à des prix plus modérés que nous des draps qui, pour manquer de finesse

et de coup d'œil, n'en sont pas moins d'un très bon service; mais en revanche, pour les qualités de choix, les draps supérieurs, l'avantage nous demeure. Il y aurait beaucoup à dire sur ce contraste, qui tient moins à une impuissance intrinsèque qu'à un régime défectueux; le sujet exigerait trop de développement. Toujours est-il qu'en matière de draperie économique, les honneurs de l'exposition ont été pour l'Allemagne ou plutôt pour la Moravie. Brunn a montré des coupons à 5 francs le mètre, qui ont fait l'étonnement des gens du métier; il est vrai que Brunn a sous la main les plus belles toisons du monde et à des prix qui lui permettent d'être discrète. Pour être juste, il faut ajouter que nous avons eu notre surprise, comme les Allemands; Vire s'est révélée sous un nouveau jour et a exposé des draps entre 6 et 9 francs le mètre, dont la confection et l'aspect doivent donner à réfléchir aux villes du Languedoc, un peu engourdies dans leur fabrication.

Un mot sur les châles cachemires. S'il y a une industrie nationale, c'est celle-là. Depuis que nous nous sommes attaqués à l'Inde, avec la prétention de la vaincre à force d'industrie et d'art, plus d'un pas a été fait. L'Inde marche aussi, et ce pays de l'immobilité s'est ému de cette concurrence lointaine. La partie est donc liée, et c'est profit pour tout le monde. Pour s'en convaincre, les élémens ne manquent pas. Il existe encore, et sur plus d'une épaule, de ces châles qui datent de la restauration et de l'empire; qu'on les rapproche des beaux châles d'aujourd'hui : quelle distance pour le tissu, pour la douceur des tons, la variété des couleurs, l'élégance du dessin! Et pourtant, si évident, si incontestable que soit le progrès, on est encore loin des produits de l'Inde! Il existe en Asie un procédé qu'on nomme en termes techniques le *spouliné,* et qui consiste en une espèce de broderie au fuseau, où l'on n'emploie la matière qu'aux points même où elle doit apparaître. Or c'est le *spoulinage* mécanique que l'on cherche, afin de n'avoir plus rien à envier aux Indiens. On ajoute qu'il est trouvé et pratiqué avec succès par quelques-uns de nos fabricans, M. Gaussen, M. Deneirousse, de sorte qu'à l'heure qu'il est, l'Inde n'aurait plus qu'à désarmer. Soit, mais il ne semble pas néanmoins qu'elle s'y résigne, et on pouvait voir à l'exposition des châles de Lahore qui faisaient une assez bonne contenance devant la légion rivale, réunie à l'autre extrémité du palais. Les châles français avaient pour eux le nombre et l'ordre de bataille; ils étaient sur leur propre terrain, et pourtant je n'oserais pas assurer que la victoire leur soit restée. Ces châles de l'Inde sont de terribles enchanteurs; ils plaisent même par leurs défauts; ils ont pour eux l'oreille des femmes; espérons qu'elle leur sera enlevée, aux applaudissemens des maris. Alors seulement les châles de l'Inde seront vaincus.

Des châles à la dentelle il n'y a pas loin; c'est un autre chapitre du livre des séductions. Rarement on en avait vu une collection aussi riche et aussi nombreuse; on eût dit que toute la dentelle du globe s'était donné rendez-vous sous les voûtes du même palais. Au rez-de-chaussée M. Lefébure, dans les galeries supérieures MM. Videcocq et Simon avaient déployé des merveilles. Plus loin, c'était Nottingham qui se mettait en frais d'étalage, ou Saint-Pierre-les-Calais qui, par des prétentions plus modestes, cherchait à s'attirer les préférences de la petite propriété. Aucun des noms célèbres ne manquait à l'appel, et comme ils devaient éveiller de convoitises secrètes! Bayeux, Bruxelles, Alençon, Malines, Valenciennes, Chantilly. Ne parlons de Tulle que pour mémoire, et du point d'Angleterre, du véritable du moins, que comme on parle du phénix. La liste des dentelles était donc au grand complet, et c'était un beau spectacle. Pendant quinze jours, il ne fut question que de cela, et l'une des interpellations les plus ordinaires, quand on parlait de l'exposition, était celle-ci : Avez-vous vu les dentelles? Il est vrai que la vogue passa bientôt ailleurs; rien ne dure ici-bas. Après les dentelles, ce fut le tour des tapis, tapis d'Aubusson, de Felletin, de Nîmes, de Tournai, d'Halifax, et surtout des magnifiques tapis de haute-lisse ou de la Savonnerie, qui entouraient la rotonde comme une décoration, et provenaient des manufactures de Beauvais et des Gobelins. Plus tard, Sèvres eut le dessus, et ce fut à qui s'extasierait devant les coupes en pâte-céladon, les aiguières, les vases, les urnes, les buires, les coffrets, les baptistères, les services de table, merveilles ou bijoux faits pour tenter un puritain. Enfin les joyaux l'emportèrent et parvinrent à tout effacer, porcelaines, tapis et dentelles. On admira d'abord celui de M. Halphen, ceux de M. Bapst, et peu à peu on s'éleva plus haut, si bien que, cinq mois durant, il ne fut question aux alentours des Champs-Élysées que de l'exposition des diamans de la couronne.

A côté des arts qui s'adressent au luxe, il en est d'autres qui intéressent la science. De ce nombre sont les arts de précision, qui ont tenu un rang honorable à l'exposition, l'horlogerie entre autres, où M. Wagner neveu excelle pour l'invention et le perfectionnement. Sa main a touché à tout et d'une manière heureuse, aux compensations, aux échappemens, à l'isochronisme du pendule. Il y avait aussi dans l'annexe plusieurs horloges électriques, les unes françaises, les autres étrangères, assez semblables pour les dispositions, et parmi lesquelles on remarquait celle de M. Vérité. Dans la petite horlogerie, les bons ouvrages et les exposans abondaient; la Suisse en comptait soixante-seize, jouissant tous d'un crédit mérité. Pour Paris, M. Berthoud conduisait la colonne; pour Londres, c'était M. Ch. Frodsham; pour l'Autriche, MM. Suchy et fils; pour le Dane-

mark, M. Jurgensen. La province était représentée par M. Japy de Beaucourt, dont l'établissement est l'un des plus importans qui existent pour la petite horlogerie. C'est de ce village du Haut-Rhin, et d'un autre village des environs de Dieppe, nommé Saint-Nicolas d'Alliermont, que sortent la plus grande partie des *ébauches* de montres et des *roulans* de pendules, qui vont ensuite recevoir dans les ateliers des villes les pièces qui doivent les compléter. A côté de la grande et de la petite horlogerie figuraient les instrumens de précision, au nombre desquels il est juste de signaler l'objectif de M. Lerebours, le thermomètre de M. Walferdin, les instrumens d'astronomie et de géodésie de la maison Gambey, les spiraux de balanciers de montres de M. Lutz de Genève, enfin les chronomètres de marine et les pendules astronomiques de M. Winnerl.

Il faut franchir rapidement les industries qui relèvent de la physique ou de la chimie et visent au meilleur emploi de la chaleur, de la lumière et de l'électricité. L'intérêt pourtant n'y manque pas, et le sort de nombreuses populations y est attaché. Qui se douterait qu'en Autriche seulement la fabrication des allumettes chimiques, ce modeste produit, occupe plus de vingt mille ouvriers? Et les combustibles économiques, ce chauffage du pauvre, la houille agglomérée, le charbon végétal moulé, la tourbe condensée ou séchée ou carbonisée, n'est-il pas de quelque utilité de savoir quels services ils peuvent rendre, à quel prix on peut les céder? — La fabrication des bougies stéariques a aussi son histoire, que domine le nom de M. Chevreul, comme son médaillon dominait l'audacieuse pyramide de M. Apollo Kherzen. M. de Milly, autre exposant, n'a pas manifesté sa reconnaissance sous des formes aussi sensibles; mais on ne saurait douter qu'il n'en éprouve une profonde pour l'honorable auteur de tant de découvertes qui sont désormais entrées dans le domaine public. Dans l'éclairage à l'huile et au gaz, point de procédé nouveau à signaler, et pour l'éclairage électrique, quelques appareils dont il était difficile de juger le mérite. L'électricité a d'ailleurs des applications bien plus fécondes et bien mieux vérifiées, comme l'argenture par la pile galvanique, les moteurs et les télégraphes électriques, dont le domaine est déjà si vaste et tend chaque jour à s'agrandir.

Dans les arts chimiques, il n'y a, à proprement parler, que deux inventions récentes, le caoutchouc durci, qui éloigne les appréciations sérieuses par des excès d'étalage, et l'aluminium, au sujet duquel tout a été dit ici, et très pertinemment. Pour les teintures, l'exposition était riche, en garancine surtout; le bleu de France a été couronné dans la personne de Francillon, de Puteaux; la préparation de la soie dans celle de M. Guinon, de Lyon; l'impression des toiles dans celles de MM. Gros, Odier, Roman et Kœchlin frères.

Point de supériorité légitime qui n'ait tenu à montrer ses titres : M. Bayvet pour les maroquins, M. Nys pour les cuirs vernis, MM. Oalsler et Palmer, de Londres, pour les cuirs tannés et hongroyés, la savonnerie de Marseille pour les savons blancs et madrés, M. Plummer pour ses cuirs de sellerie. Dans l'industrie alimentaire, même empressement; voici M. Champonnois à qui l'art de fabriquer le sucre doit tant de perfectionnemens, et qui aujourd'hui déserte le sucre pour passer à l'alcool; voici M. Chollet et M. Masson qui prennent dans un potager une botte d'épinards, la dessèchent et la compriment par un procédé particulier, et l'expédient ensuite à l'autre bout du monde sans que le légume ait rien perdu de sa saveur et de ses propriétés; voici M. Crespel-Delisle, l'un des champions de la betterave, et le comité des fabricans de Valenciennes qui relèvent le drapeau du sucre indigène, fort compromis dans ces derniers temps et dégénéré en produit de distillerie. Quels noms désigner encore parmi tant de noms que recommandent leurs travaux? Dans la fabrication des instrumens de chirurgie, M. Charrière fils, auquel le jury de Paris devait une réparation des torts du jury de Londres; dans l'anatomie classique, M. le docteur Auzoux, dont les *écorchés* en cire ont été fort suivis, quoique les représentations fussent permanentes: dans les inventions applicables à l'hygiène, le docteur Arnott, de Londres; dans les constructions navales, M. Armand, de Bordeaux, qui a imaginé un système mixte où le fer et le bois se combinent de manière à assurer aux bâtimens du commerce une capacité plus grande et à la fois plus de solidité et de légèreté; dans l'armurerie, les trois fabriques rivales de Liége, de Paris et de Solingen, M. Lefaucheux, à qui l'on doit les premiers fusils se chargeant par la culasse, M. Malherbe (de Liége) et M. Gauvin (de Paris), qui semblent avoir poussé le plus loin, l'un la modération des prix, l'autre la perfection et le luxe des armes à feu; dans la construction des navires à vapeur du commerce, M. Robert Napier, dont le nom est européen; dans la construction des bâtimens à vapeur de la marine militaire, M. Dupuy de Lôme, qui le premier a su concilier dans un vaisseau de ligne les conditions de l'armement et celles de la grande vitesse, et en a fait tout ensemble un instrument de marche et un instrument de combat; enfin, dans les constructions civiles, des noms qui ne jouissent pas d'une moindre notoriété : M. Rendel et M. Stephenson, de Londres, qui ont exécuté, celui-ci de grands ponts en tôle, entre autres le pont Britannia, celui-là les travaux du bassin de Grimsby; M. de Montricher, le créateur de l'aqueduc de Roquefavour; M. Poirée, l'inventeur des barrages mobiles sur fermettes tournantes; M. Vicat, dont le nom est inséparable de la découverte des cimens hydrauliques artificiels. Toutefois, à propos de ce dernier ingénieur, il y a une remarque à faire. Le bruit s'est

répandu, et il paraît fondé, que les blocs dont il a imaginé l'amalgame éprouvent au contact de l'eau de mer une décomposition qui voue à la ruine ou du moins à une altération profonde tous les travaux, jetées ou digues, dont ces matériaux forment la base ou le principal élément. A ce compte, les ports de Cherbourg, d'Alger et de Marseille seraient dès à présent menacés dans leur existence, et il faudrait s'attendre à des tassemens prochains. Déjà les administrations de la guerre et de la marine s'en sont émues, et l'on a pu voir à l'exposition un bloc igné, composé par M. Bérard, et qui est destiné à un essai de restauration entrepris sur la rade de Cherbourg.

Par un retour vers les objets de luxe, nous rencontrons les grandes manufactures de glaces et les cristalleries de Saint-Gobain et de Baccarat. Tout le monde a pu admirer le lustre en cristal de ce dernier établissement et la glace gigantesque du premier. Ce sont deux merveilles. Baccarat n'a plus rien à envier, ni à l'Angleterre, ni à la Bohême, et Saint-Gobain en est arrivé à des dimensions qui mettent la concurrence au défi. Il serait trop long de rechercher si ces tours de force ne sont pas trop chèrement payés par les hauts prix de la fabrication ordinaire, maintenus à l'aide d'un monopole moins légitime qu'ingénieux. Baccarat du moins a des concurrens, et on peut débattre avec lui les conditions de ses services; Saint-Louis s'en rapproche, et Clichy a fait dans ces derniers temps des efforts louables et heureux pour l'égaler. Dans le sein même de l'exposition, Baccarat avait en présence les candélabres de M. Osler de Birmingham, qui sont une pièce capitale et admirablement combinée pour le jeu et la réflexion de la lumière. Depuis quelques années, il s'est fait dans la constitution chimique du cristal une modification qui semble surtout favorable aux grands verres d'optique; on doit cet essai à la manufacture de Clichy. Il consiste à remplacer le plomb par le zinc, et une partie de la silice par l'acide borique. Les corps ainsi composés sont d'une grande pureté et d'une résistance parfaite; le seul inconvénient qu'ils présentent est dans la dureté, incompatible avec certains emplois et réfractaire à la taille et au moulage; or c'est un titre pour les objectifs. Dans la cristallerie courante et la cristallerie de couleur, on a vu plus d'une pièce de choix. Chez M. Utter, c'était de la bonne gobeléterie; chez M. Launay-Hautin, une collection de vases et de caves d'un goût délicat; la verrerie de Vallerystal se distinguait par la coloration et la transparence: MM. Chance frères, verriers anglais, se faisaient remarquer par la limpidité de leurs lentilles, que nous n'avons pas encore pu égaler: MM. Jonet et la société d'Herbatte en Belgique, par la beauté du rouge, la pureté de la matière et la discrétion des prix. Quant à la Bohême, c'est dans le craquelé surtout qu'elle excelle; ce genre sem-

ble lui appartenir. Rien de plus gracieux que les coupes de craquelé de MM. Meyer, dans le blanc surtout; on dirait que le verre est tapissé d'une légère couche de glace, comme il s'en dépose sur les vitres par les grands froids; le comte Harrach avait aussi des craquelés et deux magnifiques vases rouges d'une forme parfaite et de la plus belle couleur. Il ne faut pas oublier la Bavière, dont les services en dorure vermiculée attiraient l'attention des curieux.

Dans la céramique, une fois Sèvres mis hors de concours, c'est l'étranger qui l'emporte : la Saxe pour les articles de prix, l'Angleterre et la Belgique pour les articles de fabrication courante. Nous sommes loin du temps où l'art du potier s'exerçait sur la plus humble matière, et où l'argile s'animait sous ses doigts. Ni les vases étrusques, ni les majoliques de Pise, ne feraient fortune aujourd'hui, où l'on consomme des services par douzaines et uniformes dans leurs dispositions. C'est là le triomphe de l'industrie anglaise, qui a toujours des assortimens prêts et expédie de la porcelaine au monde entier et au plus juste prix. Il ne faut pourtant pas se montrer injuste envers M. Minton, qui est l'un des plus importans et des plus habiles pourvoyeurs que l'on connaisse. Dans le cercle de ses opérations et sans faire à l'imagination une part trop grande, il a su étudier l'antique et se mettre à la recherche de procédés qui semblaient perdus. S'il n'a pas chez lui de Palissy, il a des artistes qui s'appliquent à varier les formes de ses produits, et dont l'habileté contribue à la fortune de son établissement. On a pu en voir la preuve dans ses vases en camaïeu ou gros bleu, à médaillon, dans ses porcelaines et ses biscuits, dans ses carreaux incrustés en diverses couleurs, et surtout dans ses imitations des majoliques florentines. M. Copeland le suit de près et cherche à copier le vieux sèvres; mais où M. Minton l'emporte, c'est dans la production d'articles usuels à des prix qui semblent impraticables, tant ils sont réduits. La Saxe elle-même ne pourrait descendre plus bas, et la Belgique s'efforce en vain d'y arriver. Auprès de ces puissances de la céramique, nos établissemens privés pâlissent nécessairement. Ils ont marché sans doute, et qui ne marcherait pas au milieu du mouvement universel? mais ils l'ont fait lentement, avec beaucoup de précautions, comme on peut le faire lorsqu'on a des débouchés réservés, une clientèle sûre et qui ne peut échapper. Là est le motif le plus réel de notre infériorité. Notre industrie céramique manque d'audace, parce que l'audace n'est pas une condition essentielle de son existence et qu'elle peut s'en passer. Quand par occasion elle en montre, c'est pour fatiguer le gouvernement de ses plaintes et pousser des cris d'alarme à la moindre menace d'une rivalité imprévue. Elle prend goût à sa position; elle aime ses aises et ne veut pas s'en départir.

Aussi ne brille-t-elle guère dans les expositions universelles. A peine peut-on la citer pour quelques articles de fantaisie, où notre génie prévaut malgré tout. Ainsi MM. Pouyat, de Limoges, ont eu, à ce point de vue, une exposition à part; leur service émail et biscuit, décoré par un artiste habile, M. Colomera, a généralement réussi. Il en est de même des pièces exposées par M. Boyer, qui imitent le sèvres, des poteries de M. Follet, des faïences de M. Ristori, des animaux de M. Avisseau, et de l'industrie si utile de M. Borie, qui est l'inventeur des tuiles creuses, aujourd'hui employées dans presque toutes les constructions de Paris.

La série des industries de luxe nous conduit à la carrosserie. Elle occupait à l'exposition une place considérable; on n'y pouvait faire un pas sans se heurter à une file de voitures, voitures de ville, voitures de gala, berlines, landaus, calèches, coupés, américaines, phaétons, victorias, cabriolets à quatre roues, tilburys, breecks, dog-carts, cabs, sans compter les wagons. Il nous en était arrivé de tous les points du globe, même de la Norvége, du Canada et du Mexique. Ce qui était sensible dans tous ces produits, et même dans les voitures envoyées de Londres, c'est l'imitation des formes françaises. L'Autriche seule a conservé une lourdeur qui semble de tradition, et qui frappe surtout dans le carrosse d'apparat exécuté par M. Laurenzi pour le maire de Vienne. Quoi qu'il en soit, la carrosserie plaisait aux curieux et se justifiait ainsi d'occuper tant d'espace. Les modèles de wagons étaient logés plus à l'étroit, et se confondaient avec la sellerie et les équipages d'ambulance. A la vue de ces derniers, une douloureuse émotion gagnait le cœur : ces cacolets, ces chariots rappelaient ceux qui, dans un jour de combat, transportent nos héroïques blessés, et offraient au milieu de tant d'attributs pacifiques une image de cette guerre où le sang des nôtres a tant coulé.

Si les voitures tenaient beaucoup de place, les pianos menaient beaucoup de bruit. Cent huit instrumens représentaient un nombre égal d'exposans, et offraient toutes les variétés imaginables, pianos droits, pianos à queue, pianos simples et pianos à orgues. Les grandes maisons s'étaient piquées d'honneur, et plusieurs de ces instrumens sont des chefs-d'œuvre d'ébénisterie. On sait à quels noms est échu l'empire du piano, MM. Érard, Pleyel et Hertz. Ils ne semblent pas d'humeur à s'en dessaisir, et l'exposition n'a fait à leur égard que confirmer d'anciens titres. M. Sax paraît aussi avoir maintenu ses droits sur les instrumens de cuivre; la famille sonore à laquelle il a donné son nom s'élevait en trophée jusqu'aux voûtes du palais, et imposait aux regards par son formidable appareil. Pour la clarinette, M. Bœhm, de Munich, a eu les honneurs du concours. Il

est parvenu, assurent les juges, à discipliner cet instrument rebelle, et cela au point de rendre infaillible la justesse de ses intonations. C'est un succès dont les oreilles délicates lui sauront gré. Quant au violon, c'est de M. Vuillaume qu'il relève. M. Vuillaume a retrouvé, à ce qu'il semble, les procédés des anciens luthiers, et traite les instrumens à cordes à la manière des vieux maîtres italiens. N'oublions pas M. Cavaillié-Col, un des meilleurs organistes que nous ayons, et auquel l'orgue est redevable de nombreux perfectionnemens.

III.

Il ne me reste plus qu'un devoir à remplir, et malgré la longue course que j'ai fournie je n'y manquerai pas. Non loin de ces galeries brillantes, on en avait ouvert une autre, beaucoup plus modeste, sous le nom de *galerie de l'économie domestique*. Il y avait là le germe d'une bonne pensée et d'une bonne action; malheureusement on ne s'y est pas pris assez tôt, et il est à craindre que l'intention seule en survive. Il s'agissait d'une collection de produits qui, dégagée du superflu, se bornerait au strict nécessaire, c'est-à-dire, — en copiant les termes mêmes du programme, — à tout ce qui sert à l'aliment, au vêtement, au logement et à l'ameublement. C'était assez pour que la grande partie des industries y entrât en réduisant ses prétentions et en ne produisant que ce qu'elle avait de plus simple et de plus usuel. Aucune n'en était exclue, à deux conditions toutefois : la première, c'est que les prix fussent sincèrement déclarés; la seconde, c'est que le rabais ne couvrît pas des défectuosités intrinsèques. Le bon marché, en effet, n'est pas un terme absolu, il doit correspondre à la qualité, à le destination et à l'emploi des choses; il doit être le bon marché dans toute l'acception du mot, une réalité et non un leurre.

Voilà sous l'empire de quel sentiment fut ouverte la galerie d'économie domestique. Il va sans dire que toutes les marchandises, sans acception de nationalité, y avaient accès; c'était là l'objet sérieux de l'expérience. Ainsi comprise, elle fournissait les moyens de comparer les ressources de l'étranger et les nôtres dans la sphère des consommations habituelles, les élémens de la vie chez lui et chez nous, d'établir en un mot le budget de l'individu en France et au-dehors. Bien des illusions règnent sur ce sujet, et il était bon de les dissiper. On s'imagine en effet que le chiffre du salaire ou du revenu suffit pour évaluer avec justesse la somme des besoins satisfaits : c'est une erreur. Les chiffres du revenu ou du salaire ne sont que l'un des termes de cette appréciation, la recette; l'autre terme, c'est la dépense, et tous

deux sont corrélatifs : séparés, ils ne signifient rien; réunis, ils représentent la condition de l'individu. Souvent avec une dépense moindre il y aura plus de besoins satisfaits, et moins de besoins satisfaits avec une dépense plus forte. Cela dépend du prix des choses et de la qualité non moins que du prix. L'exposition des produits usuels allait en rendre la démonstration sensible; elle allait établir à tous les yeux, et par la meilleure des preuves, les conditions de l'existence au dehors et chez nous, nos moyens de vivre et ceux de l'étranger.

L'expérience a été incomplète, et elle est à suivre ou à recommencer. Parmi les industries qui étaient représentées dans la galerie d'économie domestique, l'absence des grands établissemens était manifeste, et enlevait à une étude comparée ses meilleurs et plus fructueux élémens. De leur part, c'était dédain évident ou défiance invétérée. D'autres industries, et des plus essentielles, faisaient complétement défaut. Ainsi les toiles peintes, dans les conditions du bon marché, manquaient absolument; ni l'Alsace, ni la Normandie, ni l'Angleterre n'avaient rien exposé; les soieries économiques de l'Allemagne et de la Suisse n'y figuraient pas non plus à côté de celles d'Avignon et de Lyon. Même lacune dans les métaux, les fers, les aciers, la coutellerie, les rasoirs, les outils, les instrumens. Les lainages n'y tenaient pas la place qu'ils auraient dû y tenir, ni les tissus de fil et de coton, ni les broderies et les mousselines à bas prix. Cependant, malgré ces vides, il y a eu plus d'un fait à recueillir. Pour la draperie, l'épreuve a été des plus concluantes, et l'Allemagne en a eu les honneurs. En revanche, sur les velours de coton destinés aux vêtemens d'hommes, sur les porcelaines d'usage courant, sur les couvertures de laine, sur les flanelles, sur les bas de coton, sur les chemises de tricot, sur les caleçons, les fabricans anglais regagnaient amplement le terrain perdu. On ne saurait imaginer jusqu'où descend ce rabais; il est de nature à faire naître l'incrédulité; d'excellens bas d'hommes à 3 fr. 75 cent. la douzaine, des bas d'enfans à 40 cent. la douzaine, des couvertures de laine à 3 francs 75 cent., des chemises de tricot à 7 francs la douzaine, et ainsi du reste.

Si j'ai insisté sur ces détails, c'est pour en tirer une conclusion, que je crois fondée, sur l'ensemble de l'exposition de 1855. Volontiers, quand on compare l'industrie étrangère à la nôtre, on cède à un mouvement de fierté nationale, et l'on s'adjuge la supériorité. Lisez les opinions écrites, écoutez les appréciations verbales, partout vous retrouverez ce sentiment, que pour telle industrie, et de proche en proche on en arrive à les nommer toutes, la France n'a rien à envier au reste de l'Europe, et qu'elle a le droit de s'enorgueillir de ce qu'elle produit. Ce qu'il y a de plus curieux dans ce certificat qu'on

se délivre à soi-même, c'est que les personnes qui en exagèrent le plus les termes sont précisément celles qui se refusent d'une manière absolue à laisser les marchandises étrangères aborder nos marchés sous une forme quelconque, crient à la trahison quand on se relâche des mesures de précaution destinées à les éloigner, et traitent de cerveaux à l'envers les hommes qui ne voient pas la ruine de la France attachée à l'entrée de quelques pièces de drap saxon ou de calicot anglais. Je ne juge pas la contradiction, je la constate : d'un côté la bonne opinion que l'on a de ses forces, de l'autre la répugnance que l'on éprouve à en fournir la seule preuve qui ne soit pas susceptible d'être récusée. En lui-même, ce sentiment qui conclut toujours à notre avantage est moins présomptueux et moins erroné qu'il n'en a l'air. Quand on le pénètre, on se convainc qu'il ne manque ni de bonne foi, ni d'une apparence de fondement. Supérieurs en toute chose ou à peu près, est-ce donc là où nous en sommes? Non, assurément, pour des arbitres qui rendent un arrêt sérieux; mais pour des esprits qui s'en tiennent à la surface et font pencher les faits du côté qui leur sourit, il y a pour nous en toutes choses une certaine supériorité, ici plus réelle, là plus imaginaire.

Le propre des industries étrangères, c'est de ne mettre dans les objets de consommation usuelle que ce qu'il est indispensable d'y mettre pour un bon emploi, de les traiter d'après des modèles uniformes et dans de telles proportions, que le coût en est nécessairement diminué; c'est d'avoir pour constante préoccupation l'accroissement des débouchés, et d'y aboutir par la modération des prix et une grande loyauté professionnelle. De là le succès des établissemens de premier ordre qui existent en Angleterre et sur les traces desquels les nôtres s'efforcent de marcher : aller au but par le plus court et le meilleur chemin, c'est leur devise, et ils n'y dérogent pas. Aussi faut-il reconnaître que pour les principaux articles de consommation, comme les tissus de coton, de laine et de fil, le travail des métaux, la construction des machines et du matériel naval, les objets d'économie domestique, la production de la houille, les porcelaines, les faïences et les poteries communes, ils l'emportent évidemment sur nous, et que si nous avons fait de grands efforts pour nous en rapprocher, nous ne les avons point encore atteints. Ce n'est pas, il est vrai, un empire sans partage, et d'autres puissances y exercent un droit de revendication : la Belgique pour la houille, les draps, les armes, les fers, l'Allemagne pour les lainages, les aciers et les porcelaines, la Suisse pour les matières textiles, le nord de l'Europe pour les constructions navales; mais à réunir toutes ces forces en un seul faisceau et à envisager l'étranger d'une manière abstraite, la supériorité lui reste acquise pour cet ensemble d'articles, c'est-

à-dire pour ceux dans lesquels il entre plus d'industrie que d'art.

En revanche, la France remonte au premier rang pour ceux qui exigent plus d'art que d'industrie, et s'y élève d'autant plus que l'art y tient plus de place et l'industrie moins. C'est le cas pour les produits si variés de la fabrique de Paris, pour les cuirs et les maroquins de choix, pour la ganterie, pour les tissus de soie et les rubans, pour certains tissus de laine, pour les linges damassés, pour les dentelles, pour les châles, pour les étoffes mixtes, pour le travail des métaux là où les façons importent plus que la matière, pour une infinité de riens qui échappent à une nomenclature, et qu'il serait facile d'y comprendre en les classant d'après la donnée que j'ai indiquée, et qui est presque infaillible dans ses résultats. Voilà notre supériorité réelle, incontestable et incontestée. Maintenant comment et pourquoi l'étend-on outre mesure, et cela sans faire une trop grande violence aux faits? Par un procédé bien simple. Dans la catégorie des articles où, pour l'étendue du travail et la douceur des prix, l'étranger nous domine, il y a toujours un point où le produit se raffine, et emprunte à l'art un relief plus grand, une tournure, un aspect particulier, qui sont le cachet de la main française, et qu'elle apporte dans tout ce qu'elle fait. C'est à ce point de vue que l'on peut, sans trop abuser des mots, féliciter notre industrie du rang qu'elle occupe, et élargir presque indéfiniment le cercle de sa supériorité.

Il n'y a pourtant là qu'une illusion, et une illusion des plus dangereuses. C'est à l'aide de ces subtilités que depuis quarante ans nous vivons repliés sur nous-mêmes, renfermés dans un cercle d'opérations timides, et n'occupant pas sur les marchés du monde la place qui devrait appartenir à un état comme le nôtre, et qu'avec la moindre hardiesse nous nous y serions assurée. Bien des causes concourent à cet égarement de l'opinion, et la moindre n'est pas cet appel fait à notre vanité par des hommes qui en abusent et dont elle sert les intérêts. Au besoin et à l'appui, les chiffres ne manquent pas; ils sont les serviteurs de toutes les causes. Rien de plus aisé que d'en faire ressortir d'une année à l'autre, et sur quelques articles choisis avec soin, le mouvement et la progression. Les petites ruses de la statistique viennent alors en aide aux éblouissemens de l'amour-propre, et c'est ainsi que se perpétuent des malentendus si préjudiciables à la communauté.

Au lieu de ces demi-preuves, que ne consulte-t-on les grands témoignages et les grands résultats? Ils abondent, ils frappent les yeux des moins clairvoyans. Dans l'ensemble des exportations, quel est notre rôle, quel est celui des pays étrangers? On peut vérifier; nous sommes à l'Angleterre comme un est à six, au reste de l'Europe comme un est à quatre. Pour le mouvement de la navigation, notre

situation n'est guère meilleure. Pendant que les grandes marines du globe voyaient leur matériel naval doubler et tripler, la nôtre est demeurée presque stationnaire. Depuis 1830, les États-Unis ont passé du chiffre de douze cent mille tonneaux à celui de cinq millions, l'Angleterre a franchi celui de quatre millions, nous n'avons pu atteindre un million de tonneaux. Ici la question s'élève; la marine n'est pas seulement un élément de richesse, elle est aussi un élément de force. Naguère, quand il s'est agi d'envoyer dans la Baltique et dans la Mer-Noire des escadres aux mâts desquelles flottait notre pavillon, les réserves de notre personnel ont été épuisées au point d'enlever à la pêche et à la navigation lointaine presque tous les bras valides qui les défrayaient. A peine est-il resté sur nos côtes, et pour la manœuvre des bâtimens du commerce, un petit nombre d'hommes échappés à ces levées, et dont il a fallu payer les services à grand prix. N'est-ce pas là un indice que, dans le cours d'une longue paix, notre mouvement commercial n'a pas eu tout le développement désirable, et que le principal signe d'une situation florissante, l'activité extérieure, est celui qui nous fait le plus défaut?

S'il en fallait d'autres preuves, on n'aurait que l'embarras du choix. A nos portes même, il est des marchés que la nature semble nous avoir réservés, et qui, de temps immémorial, étaient le domaine exclusif de la France, par exemple ceux du Levant, de l'Italie et de l'Espagne. Nous les avons en partie perdus, et bientôt ils nous auront complétement échappé. Sur les marchés du Levant, c'est l'Autriche qui prend le pas; sur les marchés de l'Italie et de l'Espagne, c'est l'Angleterre. A quoi cela tient-il? Aux habitudes nonchalantes de notre industrie, et, il est affligeant de le dire, aux fraudes qui la déshonorent. Dans beaucoup de pays, nous faisons, sous ce rapport, une assez fâcheuse figure. Tandis que les marchandises anglaises sont acceptées les yeux fermés et sur la marque d'origine, les nôtres, si on ne les repousse pas absolument, sont l'objet de défiances profondes et d'un contrôle minutieux. Le mal, en plus d'un cas, a été si loin, que du sein même des industries il s'est élevé des voix pour supplier le gouvernement d'exercer sur les produits expédiés au dehors une sorte de police, et de ne point permettre que le nom de la France fût désormais compromis par des abus aussi crians.

La main du gouvernement! C'est toujours là qu'en reviennent nos industries. S'agit-il de concurrence étrangère ou de fraudes professionnelles, l'état est mis en demeure d'agir; on dirait que nos industries n'ont point de vie propre et renoncent à se protéger elles-mêmes. De tous les symptômes de faiblesse, il n'en est point de plus prononcé que celui-là. N'a-t-on pas vu le gouvernement, dans une occasion récente, se porter arbitre entre les consommateurs et les

débitans, et, au lieu de proclamer la liberté des transactions, taxer la viande de boucherie? Ainsi en est-il dans toute la sphère des intérêts. On ne regarde comme bien faites dans notre pays que les choses où le gouvernement met du sien. On le réclame à la ronde comme tuteur, coadjuteur, associé, agent responsable; on attend de lui des subventions, des subsides, des garanties d'intérêt. Il tient tout dans sa main, les industries agricoles et manufacturières par les tarifs, les compagnies financières par le droit d'autorisation, les petites entreprises par les faveurs; il donne à son gré ou retire la richesse. De là, pour l'activité du pays, une position subordonnée qui l'empêche de porter tous ses fruits et d'atteindre tous ses développemens. Dans le domaine du travail comme ailleurs, il n'y a point de dignité sans indépendance. C'est ce qu'a compris l'industrie anglaise; elle ne s'est livrée à personne, et a tenu par-dessus tout à disposer d'elle-même; elle s'est rattachée à la liberté, sachant bien que la liberté a ses charges et ses abus, mais sachant aussi qu'elle donne à ceux qui s'y appuient sincèrement la force nécessaire pour supporter les unes et atténuer les autres.

Ainsi, en examinant les choses sans prévention, l'orgueil nous est moins permis qu'on ne le présume, et un peu plus de modestie ne nous messiérait pas. L'exposition de 1855 nous a montrés tels que nous sommes, les maîtres dans l'empire des travaux d'art et des produits raffinés, les souverains de la mode, les arbitres du goût; elle ne nous a pas assigné une place équivalente dans la grande fabrication, celle qui dessert les besoins les plus universels. Et, comme pour rendre ce contraste plus sensible, des pays nouveaux dans l'industrie, tels que la Suisse et l'Autriche, ont fait en plus d'un genre un pas très brillant et très marqué. Quand, après un demi-siècle d'expérience, un régime économique donne des résultats pareils, on peut se demander si on ne fera rien pour en sortir. N'essaiera-t-on pas de ces voies nouvelles où l'Angleterre est entrée depuis dix ans, et où elle a trouvé une prospérité et une grandeur sans exemple? De l'autre côté du détroit, la liberté du commerce a fait des miracles; depuis qu'elle prévaut, tout a prospéré, rien n'a dépéri. Il en sera ainsi de toute expérience semblable faite avec suite et avec bonne foi. La liberté économique ne trahit que ceux qui doutent d'elle, en usent timidement, sans conscience et avec l'espoir de la prendre en défaut; elle reste fidèle à ceux qui la servent loyalement. C'est le pain des forts, et, à moins d'avouer leur infériorité, toutes les nations qui comptent dans le monde seront amenées avant peu à en adopter le principe et à en supporter les conséquences.

LOUIS REYBAUD, de l'Institut.

LA DUCHESSE

DE CHEVREUSE

DEUXIÈME PARTIE.

MADAME DE CHEVREUSE ET MAZARIN.

I.

Mme de Chevreuse avait alors quarante-trois ans (1). Sa beauté, éprouvée par les fatigues, se soutenait encore, mais commençait à décliner. Le goût de la galanterie subsistait, mais amorti, et celui des affaires prenait le dessus. Elle avait vu les hommes d'état les plus célèbres de l'Europe; elle connaissait presque toutes les cours, le fort et le faible des divers gouvernemens, et elle avait acquis une grande expérience. Elle comptait retrouver la reine Anne telle qu'elle l'avait quittée, très disposée à se laisser conduire à ceux pour qui elle avait une affection particulière, et, comme Mme de Chevreuse se croyait la première affection de la reine, elle pensait bien exercer sur elle le double ascendant de l'amitié et de la capacité. Plus ambitieuse pour ses amis que pour elle-même, elle les voyait déjà récompensés de leurs longs sacrifices, remplaçant partout les créatures de Richelieu, et à leur tête, comme premier ministre, celui qui pour elle s'était séparé du cardinal triomphant et avait souffert un emprisonnement de dix années. Elle ne faisait pas grand état de Mazarin, qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'avait jamais vu, et qui lui

(1) Voyez la livraison du 1er décembre dernier.

paraissait sans appui à la cour et en France, tandis qu'elle se sentait portée par tout ce qu'il y avait d'illustre, de puissant, d'accrédité. Tous ces calculs semblaient certains, toutes ces espérances parfaitement fondées, et Mme de Chevreuse quitta Bruxelles dans la ferme persuasion qu'elle allait rentrer au Louvre en conquérante. Elle se trompait : la reine était changée ou bien près de l'être.

Si le temps est venu de remettre Louis XIII à la place qui lui appartient dans l'histoire, il est juste aussi de relever Anne d'Autriche. Ce n'était pas une personne ordinaire. Belle, ayant besoin d'être aimée, et en même temps vaine et fière, elle avait été blessée des froideurs et des négligences de son mari, et, par esprit de vengeance et aussi de coquetterie, elle s'était complu à faire autour d'elle plus d'une passion, sans franchir jamais les bornes d'une galanterie espagnole plus ou moins vive. Elle avait supporté impatiemment d'être traitée sans conséquence, privée de tout crédit et tenue en une sorte de disgrâce permanente par le roi et par Richelieu; de là une opposition sourde, mais constante, au gouvernement du cardinal. Elle s'était même engagée dans diverses entreprises qui, comme nous l'avons vu, lui avaient fort mal réussi et l'avaient jetée en d'assez grands dangers. Elle appelait alors à son aide une autre de ses qualités de femme et d'Espagnole, la dissimulation. Le malheur lui avait enseigné vite « cette laide, mais nécessaire vertu, » comme dit Mme de Motteville, et on a pu reconnaître qu'elle y avait fait de rapides progrès. Naturellement paresseuse, elle n'aimait pas les affaires, mais elle était sensée, même courageuse, capable d'entendre et de suivre la raison. Jusque-là elle avait joué un double jeu : se faire en secret des partisans, encourager et pousser les mécontens, tâcher d'échapper au joug du cardinal, et cependant lui faire bonne mine, l'endormir par de fausses démonstrations, s'humilier au besoin, gagner du temps et attendre. Depuis la mort de Richelieu, se sentant plus forte et de ses deux enfans et de la maladie irremédiable de Louis XIII, elle n'avait eu qu'un seul but, auquel elle avait tout sacrifié : être régente, et elle y était parvenue, grâce à une rare patience, à des ménagemens infinis, à une conduite habile et soutenue, grâce aussi au service inespéré que lui rendit Mazarin, le principal ministre du roi. Anne n'avait rien négligé pour désarmer les ressentimens de son mari; elle n'avait cessé de l'entourer de soins, passant les jours et les nuits auprès de lui; elle lui avait protesté avec larmes qu'elle ne lui avait jamais manqué, qu'elle était étrangère au complot de Chalais, et que toutes les accusations dont on l'avait chargée étaient sans fondement. Elle avait fort peu gagné sur l'esprit du roi; il s'était contenté de dire : « Dans l'état où je suis, je dois lui pardonner, mais je ne suis pas obligé de la

croire (1). » Il l'avait toujours soupçonnée d'être en relation avec l'Espagne et sous l'empire de Mme de Chevreuse. Il voulait l'exclure de la régence ainsi que son frère, le duc d'Orléans, qu'il n'estimait ni n'aimait. Mazarin eut grand'peine à lui faire comprendre qu'il était impossible de priver la reine du titre de régente, et que tout ce qu'on pouvait faire était de lui ôter toute influence, à l'aide d'un conseil fortement constitué dont elle serait obligée de suivre les avis en se conformant à la majorité des voix. Anne subit sans murmure ces dures et humiliantes conditions; elle reconnut la déclaration royale du 20 avril, qui resserrait son autorité dans des bornes fort étroites, et consacrait l'exil de Châteauneuf et de Mme de Chevreuse. Elle la signa et s'engagea à la maintenir. Après tout, elle était en possession de la régence, et comme elle la devait à la combinaison même qui limitait son pouvoir, loin de savoir mauvais gré de cette combinaison à celui qui en était l'auteur, elle la regarda comme un premier service qui méritait quelque reconnaissance. Voilà ce que n'ont pas vu la plupart des historiens, mais ce qui n'a pas échappé à la pénétration de La Rochefoucauld, mêlé à toutes les intrigues de ce moment. « Le cardinal Mazarin, dit-il, justifia en quelque sorte cette déclaration injurieuse; il la fit passer comme un service important qu'il rendoit à la reine, et comme le seul moyen qui pouvoit faire consentir le roi à la régence. Il lui fit voir qu'il lui importoit peu à quelles conditions elle la reçût, pourvu que ce fût du consentement du roi, et qu'elle ne manqueroit pas de moyens dans la suite pour affermir son pouvoir et gouverner seule. Ces raisons, appuyées de quelques apparences et de toute l'industrie du cardinal, étoient reçues de la reine avec d'autant plus de facilité, que celui qui les disoit commençoit à ne lui être pas désagréable. »

Mazarin en effet n'avait jamais été pour rien dans les déplaisirs que la reine avait essuyés : elle n'avait donc aucune raison d'être contre lui, sinon qu'il avait été un des amis particuliers de Richelieu; mais il n'avait aucune des manières du cardinal, il avait pris part au rappel de bien des exilés, et défendu la régence de la reine contre les ombrages du roi. Sa capacité était éprouvée, et Anne, avec sa paresse et son inexpérience, au début d'un règne qu'environnaient de toutes parts, au dedans et au dehors, les plus grandes difficultés, avait besoin de quelqu'un qui lui laissât l'honneur de l'autorité suprême, mais qui se chargeât du poids des affaires, et en regardant parmi ses amis elle n'en voyait aucun dont les talens fussent assez certains pour emporter sa confiance. Elle faisait grand cas de l'esprit et des manières de La Rochefoucauld, mais elle ne pouvait songer à

(1) La Rochefoucauld, *Mémoires*, p. 369.

un aussi jeune ministre. Les deux hommes qui avec lui étaient le plus près d'elle, le duc de Beaufort, le plus jeune fils du duc de Vendôme, et son grand aumônier, Potier, évêque de Beauvais, lui paraissaient des serviteurs dévoués pour qui elle se proposait de faire beaucoup un jour, mais sans oser leur remettre encore le gouvernement. Attendre un peu lui semblait donc le parti le plus sage. Mazarin eut alors avec la reine plus d'une entrevue secrète. Il s'y montra empressé à la servir, ne répugnant pas à lui sacrifier quelques-uns des anciens ministres de Richelieu qui lui déplaisaient le plus, et à s'entendre avec ceux de ses amis envers lesquels elle se croyait des obligations indispensables. Il eut l'art de se mettre assez bien avec l'évêque de Beauvais, qui gouvernait la conscience de la reine. Il le trompa, il trompa le duc de Beaufort et tout le monde, en affectant un grand désintéressement et en faisant mine d'être tout prêt à s'en aller jouir à Rome, au sein de sa famille et des arts, des avantages et des honneurs du cardinalat (1).

Enfin il est un point délicat que La Rochefoucauld touche à peine, mais que l'histoire ne peut laisser dans l'ombre, à moins de négliger ce qui fit d'abord la force de Mazarin et devint bientôt le nœud et la clef de la situation : Anne d'Autriche était femme, et Mazarin ne lui déplut pas. Nous l'avons dit ailleurs (2) : « Après avoir été longtemps opprimée, l'autorité royale souriait à Anne d'Autriche, et son âme espagnole avait besoin de respects et d'hommages. Mazarin les lui prodigua. Il se mit à ses pieds pour arriver jusqu'à son cœur. Au fond, elle n'était guère touchée de la grande accusation qu'on élevait déjà contre lui, à savoir qu'il était étranger, car elle aussi, elle était étrangère; peut-être même lui était-ce là un attrait mystérieux, et trouvait-elle un charme particulier à s'entretenir avec son premier ministre dans sa langue maternelle, comme avec un compatriote et un ami. Ajoutez à tout cela les manières et l'esprit de Mazarin : il était souple et insinuant, toujours maître de lui-même, d'une sérénité inaltérable dans les circonstances les plus graves, plein de confiance en sa bonne étoile, et répandant cette confiance autour de lui. Il faut dire aussi que, tout cardinal qu'il était, Mazarin n'était pas prêtre; que, nourrie dans les maximes de la galanterie de son pays, Anne d'Autriche avait toujours aimé à plaire; qu'elle avait quarante et un ans et qu'elle était belle encore; que son ministre avait le même âge, qu'il était fort bien fait et de la figure la plus agréable, où la finesse s'unissait à une certaine grandeur. Il avait promptement reconnu que sans famille, sans établissement, sans appui en France,

(1) Voyez, sur ces commencemens de Mazarin, La Rochefoucauld, Mme de Motteville, La Châtre, l'un et l'autre Brienne.

(2) *La Jeunesse de madame de Longueville*, 3e édit., ch. III, p. 217.

environné de rivaux et d'ennemis, toute sa force était dans la reine. Il s'appliqua donc par-dessus toutes choses à pénétrer dans son cœur, comme aussi l'avait tenté Richelieu; mais il possédait bien d'autres moyens pour y réussir. Le beau et doux cardinal réussit donc. Une fois maître du cœur, il dirigea aisément l'esprit d'Anne d'Autriche, et lui enseigna l'art difficile de poursuivre toujours le même but à l'aide des conduites les plus diverses, selon la diversité des circonstances. »

Mais combien ne fallut-il pas à Mazarin de temps et de soins pour amener là Anne d'Autriche et triompher peu à peu de ses scrupules de toute sorte! L'histoire des progrès de Mazarin dans le cœur de la reine est l'histoire véritable des trois premiers mois de la régence. Anne commença par se résoudre sans répugnance, le 18 mai 1643, à garder, pour quelque temps au moins, le ministre que lui laissait et lui recommandait Louis XIII. On verra où elle en était arrivée le 2 septembre de la même année.

Il lui était impossible de conserver la disposition de la déclaration royale qui établissait Mazarin premier ministre, chef du conseil sous M. le Prince, puisqu'elle voulait faire casser par le parlement toute cette partie du testament du feu roi, comme limitant, contre tous les usages, l'autorité de la régente. Il fut donc convenu, dans des conciliabules préliminaires, que Mazarin renoncerait à l'espèce de droit que lui donnait la déclaration royale, mais qu'en même temps la régente, dégagée de toute entrave, lui offrirait spontanément à peu près le même rang, en sorte qu'il tiendrait son pouvoir, non de la volonté du roi défunt, mais de la libre faveur de la reine. Tout cela fut arrêté entre eux dans un tel secret que la surprise fut fort grande et générale lorsque, le 18 mai, on vit le parlement investir la régente de l'autorité souveraine, et le même jour le cardinal Mazarin mis à la tête du cabinet. Il y avait eu là une trame habilement ourdie que la reine avait cachée à tous ceux de ses amis qui étaient opposés à Mazarin. Et dès ce jour aussi le cardinal put reconnaître qu'il avait trouvé dans la reine Anne, en fait de dissimulation et de conduite politique, une écolière digne de lui et déjà très avancée.

Mazarin s'établit de bonne heure auprès d'Anne d'Autriche par le double talent d'homme d'état laborieux et infatigable et de courtisan consommé. Il prit sur lui tous les soucis du gouvernement, et lui renvoya l'honneur des succès qui ne se firent pas attendre. Il mit une adresse et une constance merveilleuse à l'éclairer sans jamais la blesser. Son grand art fut de lui persuader qu'il ne voulait du pouvoir que pour la mieux servir; qu'étranger, sans famille et sans amis, il dépendait entièrement d'elle et voulait tirer d'elle seule tout son

appui. Un pareil langage, soutenu d'une capacité de premier ordre, ne pouvait manquer de plaire, et on peut dire avec vérité que la veuve de Louis XIII avait déjà auprès d'elle un autre Richelieu dans les premiers jours de juin 1643, lorsque Mme de Chevreuse quitta Bruxelles.

Disciple et confident de Richelieu et de Louis XIII, Mazarin avait hérité de leur opinion et de leurs sentimens sur Mme de Chevreuse. Sans l'avoir jamais vue, il la connaissait, et il la redoutait profondément, ainsi que son ami Châteauneuf. Une favorite d'un tel esprit, d'un tel caractère, pleine de séduction et de courage, ayant dans sa main un homme ambitieux et capable, déclarée pour la paix, et en secret attachée au duc de Lorraine, à l'Autriche et à l'Espagne, était absolument incompatible avec la faveur à laquelle il aspirait et avec tous ses desseins diplomatiques et militaires. Il sentit qu'il n'y avait pas place à la fois pour elle et pour lui dans le cœur d'Anne d'Autriche, et il s'apprêta à la combattre, mais à sa manière, doucement et par degrés, selon les occasions.

Mazarin avait un secret et puissant allié contre Mme de Chevreuse dans le goût toujours croissant de la reine pour le repos et la vie tranquille. Elle s'était autrefois un peu agitée parce qu'elle souffrait de plus d'une manière; maintenant, parvenue au pouvoir suprême, heureuse et commençant à s'attacher, elle avait peur des troubles et des aventures, et elle craignait Mme de Chevreuse presque autant qu'elle l'aimait. L'habile cardinal s'appliqua à nourrir ces inquiétudes. Il s'appuya sur la princesse de Condé, alors très en faveur auprès de la reine par son propre mérite, par celui de son mari, M. le Prince, par les éclatans exploits de son fils, le duc d'Enghien, par les services de son gendre, le duc de Longueville, qui avait honorablement commandé les armées en Italie et en Allemagne, et par sa fille, Mme de Longueville, récemment mariée et déjà les délices des salons et de la cour. Mme la Princesse, Charlotte Marguerite de Montmorency, si célèbre autrefois par sa beauté, avait aussi, comme la reine Anne, aimé les hommages; mais, quoique très belle encore, elle était devenue sérieuse et d'une piété assez vive. Elle n'aimait pas Mme de Chevreuse et elle détestait Châteauneuf, qui, en 1632, à Toulouse, avait présidé au jugement et à la condamnation de son frère Henri. Elle avait donc travaillé, de concert avec Mazarin, à détruire ou du moins à affaiblir Mme de Chevreuse auprès de la reine. On s'était armé de la dernière volonté de Louis XIII, et on était parvenu à faire presque un scrupule à la reine d'y manquer si vite. On lui avait fait entendre que les anciens jours ne pouvaient revenir, que les amusemens et les passions de la première jeunesse étaient « de mauvais accompagnemens (1) » d'un autre âge, qu'elle était avant tout mère

(1) Ce sont les expressions mêmes de Mme de Motteville, t. Ier, p. 162.

et reine; que Mme de Chevreuse, emportée et dissipée, ne lui convenait plus, qu'elle n'avait porté bonheur à personne, et qu'en la comblant de biens et d'honneurs elle acquitterait suffisamment envers elle la dette de la reconnaissance.

Pour faire honneur à son ancienne amie, la reine envoya La Rochefoucauld au-devant d'elle, mais en le chargeant de l'avertir des nouvelles dispositions où elle la trouverait. Avant son départ, La Rochefoucauld eut avec Anne d'Autriche un sérieux entretien où il fit tout pour la regagner à Mme de Chevreuse. « Je lui parlai, dit-il, avec plus de liberté peut-être que je ne devais. Je lui remis devant les yeux la fidélité de Mme de Chevreuse pour elle, ses longs services, et la dureté des malheurs qu'elle lui avait attirés. Je la suppliai de considérer de quelle légèreté on la croirait capable, et quelle interprétation on donnerait à cette légèreté, si elle préférait le cardinal Mazarin à Mme de Chevreuse. Cette conversation fut longue et agitée; je vis bien que je l'aigrissais. » Cependant il alla au-devant de la duchesse sur la route de Bruxelles; il la rencontra à Roye. Montaigu l'y avait devancé. La Rochefoucauld venait au nom de la reine, et Montaigu au nom de Mazarin. Ce n'était plus le brillant Montaigu, l'ami de Holland et de Buckingham, le chevalier passionné de Mme de Chevreuse; l'âge aussi l'avait changé : il était devenu dévot, et à quelques années de là il entra dans l'église. Il restait encore attaché à l'objet de ses anciennes adorations, mais avant tout il était dévoué à la reine et par conséquent résigné à Mazarin. Il venait mettre le premier ministre aux pieds de Mme de Chevreuse et s'efforcer d'unir l'ancienne favorite et le favori nouveau. La Rochefoucauld, toujours appliqué à se donnner le beau rôle et un air de grand politique, assure qu'il supplia Mme de Chevreuse de ne pas prétendre d'abord à gouverner la reine, de s'appliquer uniquement à reprendre dans son esprit et dans son cœur la place qu'on avait essayé de lui ôter, et de se mettre en état de protéger ou de détruire un jour le cardinal, selon les circonstances et selon la conduite qu'il tiendrait lui-même. Mme de Chevreuse avait voulu entendre aussi un autre de ses amis, moins illustre mais plus dévoué, cet Alexandre de Campion qu'elle avait connu à Bruxelles deux ans auparavant, et qui après la mort du comte de Soissons était passé au service des Vendôme avec son frère Henri, officier d'une bravoure éprouvée. Elle avait invité Alexandre de Campion à venir à sa rencontre à Péronne, et il paraît que celui-ci lui parla comme La Rochefoucauld, si on en juge par le billet qu'il lui écrivit à la fin de mai, avant de quitter Paris pour aller la joindre : « Je ne sais, lui dit-il, ce que M. de Montaigu aura négocié avec vous, mais je suis certain qu'il vous offrira de l'argent de la part de M. le cardinal Mazarin pour payer vos dettes, et qu'il a fait espérer qu'il noueroit une étroite amitié entre vous et lui. Je crois qu'il

n'aura pas trouvé votre esprit trop disposé à faire cette liaison, tant parce que vos principaux amis de France ne sont pas fort bien avec lui qu'à cause qu'il paroît uni avec la famille de feu M. le cardinal. Pour moi, le conseil que je prends la liberté de vous donner sur ce sujet est que vous ne preniez aucune résolution à fond que vous n'ayez vu la reine, sur les sentimens de qui vous aurez joie de régler votre conduite, à cause du zèle que je sais que vous avez pour elle et de l'amitié qu'elle a pour vous. Je sens bien, de l'humeur dont je vous connois, que j'aurai plus de peine à vous retenir qu'à vous pousser, vu l'amitié que vous m'avez fait l'honneur de me témoigner pour une certaine personne (évidemment Châteauneuf); car hors cette considération et celle de beaucoup de gens d'honneur engagés dans le même vaisseau, je ne vois pas qu'il soit nécessaire de perpétuer une haine et de la faire aller par-delà la mort de nos ennemis. Je n'aimois pas M. le cardinal, mais je ne veux mal à aucun de sa race. Après tout, madame, ce que je pourrois vous mander n'est pas la vingtième partie de ce que j'aurai à vous dire, et j'ose vous assurer que dès Péronne vous serez aussi instruite des sentimens de la plupart du monde que si vous étiez à Paris. » Mme de Chevreuse écouta ses trois amis, promit de suivre leurs conseils et les suivit en effet, mais dans la mesure de son caractère et dans celle de l'intérêt du parti qu'elle servait depuis longtemps et qu'elle ne pouvait abandonner. Comme la reine montra beaucoup de joie de la revoir, elle ne remarqua pas de différence dans les sentimens d'Anne d'Autriche, et elle se persuada que sa présence assidue lui rendrait bientôt son ancien empire.

II.

La première chose que se proposa Mme de Chevreuse fut le retour de Châteauneuf. La Rochefoucauld nous fait ici de l'ancien garde des sceaux un portrait un peu flatté, sans l'être trop, où il laisse entrevoir quel gouvernement ses amis, les Importans, voulaient donner à la France : c'est celui que rêvèrent plus tard les premiers frondeurs et plus tard encore les amis du duc de Bourgogne, les derniers Importans du XVIIe siècle. « Le bon sens et la longue expérience dans les affaires de M. de Châteauneuf, dit La Rochefoucauld, étoient connus de la reine. Il avoit souffert une rigoureuse prison pour avoir été dans ses intérêts; il étoit ferme, décisif, il aimoit l'état, et il étoit plus capable que nul autre de rétablir l'ancienne forme du gouvernement que le cardinal de Richelieu avoit commencé à détruire. Il étoit de plus intimement attaché à Mme de Chevreuse, et elle savoit assez les voies les plus certaines de le gouverner. Elle

pressa donc son retour avec beaucoup d'instance. » Déjà Châteauneuf avait obtenu que la dure prison où il avait gémi dix ans fût changée en une sorte de retraite dans quelqu'une de ses maisons. Mme de Chevreuse demanda la fin de cet exil adouci, et qu'elle pût revoir celui qui avait tant souffert pour la reine et pour elle. Mazarin comprit qu'il fallait céder, mais il ne céda que lentement, n'ayant jamais l'air de repousser lui-même Châteauneuf, et mettant toujours en avant la nécessité de ménager les Condé, surtout Mme la Princesse, qui, comme nous l'avons dit, haïssait en lui le juge de Henri de Montmorency. Châteauneuf fut donc rappelé, mais avec cette réserve accordée aux dernières volontés du roi, qu'il ne paraîtrait pas à la cour, et se tiendrait à sa maison de Montrouge, où ses amis pourraient le visiter.

Il s'agissait de le porter de là au ministère. Châteauneuf était vieux, mais ni son énergie ni son ambition ne l'avaient abandonné, et Mme de Chevreuse se faisait un point d'honneur de le replacer dans ce poste de garde des sceaux qu'il avait occupé autrefois et perdu pour elle, et que tous les anciens amis de la reine voyaient avec indignation entre les mains d'une des créatures les plus décriées de Richelieu, Pierre Séguier. C'était un très habile homme, laborieux, instruit, plein de ressources, sans aucun caractère, que sa souplesse, jointe à sa capacité, rendait fort commode et utile à un premier ministre. Sa conduite dans le procès de De Thou l'avait rendu odieux. Dans cette même affaire, il avait fait subir un interrogatoire à Monsieur, et auparavant, en 1637, il n'avait pas respecté l'asile de la reine au Val-de-Grâce. Il s'était beaucoup enrichi, et sa fortune avait fait faire à ses filles d'illustres mariages. Un cri s'élevait contre lui, et de toutes parts on demandait son renvoi. Deux choses le sauvèrent. D'abord on ne s'entendait pas sur son successeur. Châteauneuf était le candidat des Importans et de Mme de Chevreuse, mais le président Bailleul, surintendant des finances, convoitait la place pour lui-même; l'évêque de Beauvais craignait dans le cabinet un collègue aussi puissant que Châteauneuf, et les Condé le repoussaient. Puis Séguier avait une sœur qui était très chère à la reine, la mère Jeanne, supérieure du couvent des carmélites de Pontoise. Les vertus de la sœur plaidaient en faveur du frère, et Montaigu, tout dévoué à la mère Jeanne, défendit le garde des sceaux.

Mme de Chevreuse, reconnaissant qu'il était à peu près impossible de surmonter une si forte opposition, prit un autre chemin pour arriver au même but; elle se contenta de demander pour son ami le moindre siége dans le cabinet, sachant bien qu'une fois là, l'habile Châteauneuf saurait bien faire le reste et agrandir sa situation. Le président Bailleul, surintendant des finances, n'ayant pas montré

une grande capacité, il fallut lui donner un nouvel auxiliaire quand le comte d'Avaux, avec lequel il partageait les finances, s'en alla à Munster. Mme de Chevreuse insinua à la reine qu'elle pouvait bien introduire Châteauneuf dans le conseil en lui donnant la succession de d'Avaux, emploi modeste qui ne pouvait faire ombrage à Mazarin; mais celui-ci comprit la manœuvre et la déjoua (1). Il persuada assez aisément à la reine de maintenir Bailleul, qui était chancelier de sa maison et qu'elle aimait, en mettant auprès de lui, comme contrôleur général, d'Hemery, qui plus tard le remplaça entièrement.

En même temps qu'elle travaillait à tirer de disgrâce l'homme sur qui reposaient toutes ses espérances politiques, l'habile duchesse, n'osant pas attaquer directement Mazarin, minait insensiblement le terrain autour de lui et préparait sa ruine. Son œil exercé lui fit aisément reconnaître quel était le point d'attaque le plus favorable dans l'assaut qu'il s'agissait de livrer à la reine, et le mot d'ordre qu'elle donna fut d'entretenir et de porter à son comble le sentiment général de réprobation que tous les proscrits, en rentrant en France, soulevaient et répandaient contre la mémoire de Richelieu. Ce sentiment était partout, dans les grandes familles décimées ou dépouillées, dans l'église trop fermement conduite pour ne s'être pas crue opprimée, dans les parlemens réduits à leur rôle judiciaire et qui aspiraient à en sortir; il était vivant encore dans le cœur de la reine, qui ne pouvait avoir oublié les profondes humiliations que Richelieu lui avait fait subir et le sort que peut-être il lui réservait. Cette tactique réussit, et de toutes parts il s'éleva sur les violences, la tyrannie et par contre-coup sur les créatures de Richelieu une tempête que Mazarin eut bien de la peine à conjurer.

Ainsi Mme de Chevreuse supplia la reine de réparer les longs malheurs des Vendôme en leur donnant ou l'amirauté, à laquelle était attaché un pouvoir immense, ou le gouvernement de Bretagne, que le chef de la famille, César de Vendôme, avait autrefois occupé, qu'il tenait de la main de son père Henri IV, et aussi de l'héritage de son beau-père, le duc de Mercœur. C'était à la fois demander l'élévation d'une maison amie et la ruine des deux familles qui avaient le plus servi Richelieu et pouvaient le mieux soutenir Mazarin. Le maréchal de La Meilleraie, grand-maître de l'artillerie et nouvellement investi du gouvernement de Bretagne, était un homme de guerre plein d'autorité et en possession de plusieurs régimens. Le duc de Brézé, beau-frère de Richelieu, était aussi maréchal, gouverneur d'une grande province, l'Anjou, et son fils, Armand de Brézé, alors à la

(1) Carnets autographes de Mazarin, conservés à la Bibliothèque nationale, armoire de Baluze, IIe carnet, p. 16.

tête de l'amirauté, passait déjà, malgré sa jeunesse, pour le premier homme de mer de son temps. Mazarin para le coup que lui portait la duchesse à force d'adresse et de patience, ne refusant jamais, éludant toujours, et appelant à son aide le temps, son grand allié, comme il l'appelait. Lui-même, avant le retour de Mme de Chevreuse, il s'était efforcé de gagner les Vendôme et de les mettre dans ses intérêts. A la mort de Richelieu, il avait fort contribué à leur rappel, et depuis il leur avait fait toute sorte d'avances; mais il avait reconnu assez vite qu'il ne pouvait les satisfaire qu'en se perdant. Le duc César de Vendôme, fils de Henri IV et de la duchesse de Beaufort, avait de bonne heure porté très haut ses prétentions, et s'était montré aussi remuant, aussi factieux qu'un prince légitime. Il avait passé sa vie dans les révoltes et les conspirations, et en 1641 il avait été forcé de s'enfuir en Angleterre sur l'accusation d'avoir tenté d'assassiner Richelieu. Il n'était rentré en France qu'après la mort du cardinal, et, comme on se l'imagine bien, il ne respirait que vengeance. « Il avoit beaucoup d'esprit, dit Mme de Motteville, et c'étoit tout le bien qu'on en disoit. » Contre l'ambition des Vendôme, Mazarin suscita habilement celle des Condé, qui ne souhaitaient pas l'agrandissement d'une maison trop voisine de la leur. Ils se devaient aussi à eux-mêmes de soutenir les Brézé, devenus leurs parens par le mariage de Claire Clémence de Brézé, fille du duc et sœur du jeune et vaillant amiral, avec le duc d'Enghien, en sorte que Mazarin n'eut pas trop de peine à retenir entre des mains fidèles le commandement de la flotte et celui des grandes places maritimes de France; mais il était bien difficile de conserver la Bretagne à La Meilleraie devant les réclamations d'un fils de Henri IV qui l'avait eue autrefois et la redemandait comme une sorte de propriété de famille. Mazarin se résigna donc à sacrifier La Meilleraie, mais il le fit le moins possible. Il persuada à la reine de s'attribuer à elle-même le gouvernement de Bretagne, et de n'y avoir qu'un lieutenant-général, charge évidemment au-dessous des Vendôme, et qui demeura à La Meilleraie. Celui-ci ne se pouvait offenser d'être le second de la reine, et pour tout arranger et satisfaire entièrement un personnage de cette importance, Mazarin demanda bientôt pour lui le titre de duc que le feu roi lui avait promis, et la survivance de la grande maîtrise de l'artillerie pour son fils, ce même fils auquel un jour il donnera, avec son nom, sa propre nièce, la belle Hortense.

Mazarin était d'autant moins porté à favoriser le duc de Vendôme, qu'il avait alors un rival dangereux auprès de la reine dans son fils cadet, le duc de Beaufort, jeune, brave, ayant tous les dehors de la loyauté et de la chevalerie, et affectant pour Anne d'Autriche un dévouement passionné, qui n'était pas fait pour déplaire. Quelques jours

avant la mort du roi, elle avait remis ses enfans à sa garde. Cette marque de confiance lui avait enflé le cœur; il conçut des espérances qu'il fit trop paraître et qui finirent par offenser la reine, et, pour comble d'inconséquence, il se mit à porter publiquement les chaînes de la belle et décriée duchesse de Montbazon. D'ailleurs Beaufort n'était pas même l'ombre d'un homme d'état : peu d'esprit, nul secret, incapable d'application et d'affaires, et capable seulement de quelque action hardie et violente. La Rochefoucauld nous le peint ainsi : « Le duc de Beaufort étoit celui qui avoit conçu de plus grandes espérances; il avoit été depuis longtemps particulièrement attaché à la reine. Elle venoit de lui donner une marque publique de son estime en lui confiant M. le dauphin et M. le duc d'Anjou un jour que le roi avoit reçu l'extrême-onction. Le duc de Beaufort, de son côté, se servoit utilement de cette distinction et de ses autres avantages pour rétablir sa faveur par l'opinion qu'il affectoit de donner qu'elle étoit déjà tout établie. Il étoit bien fait de sa personne, grand, adroit aux exercices et infatigable; il avoit de l'audace et de l'élévation, mais il étoit artificieux en tout et peu véritable; son esprit étoit pesant et mal poli; il alloit néanmoins assez habilement à ses fins par ses manières grossières; il avoit beaucoup d'envie et de malignité; sa valeur étoit grande, mais inégale. » Retz n'accuse point Beaufort d'artifices comme La Rochefoucauld, mais il le représente comme un présomptueux de la dernière incapacité : « M. de Beaufort n'en étoit pas jusqu'à l'idée des grandes affaires, il n'en avoit que l'intention; il en avoit ouï parler aux Importans, et il avoit un peu retenu de leur jargon, et cela, mêlé avec les expressions qu'il avoit très fidèlement tirées de Mme de Vendôme (1), formoit une langue qui auroit déparé le bon sens de Caton. Le sien étoit court et lourd, et d'autant plus qu'il étoit obscurci par la présomption. Il se croyoit habile, et c'est ce qui le faisoit paraître artificieux, parce que l'on connoissoit d'abord qu'il n'avoit pas assez d'esprit pour cette fin. Il étoit brave de sa personne et plus qu'il n'appartenoit à un fanfaron. » Ce portrait, tout chargé qu'il est, à la façon de ceux de Retz, est assez vrai; mais au début de la régence, en 1643, les défauts du duc de Beaufort n'étaient pas aussi déclarés, et ils paraissaient moins que ses qualités. La reine ne perdit que peu à peu son goût pour lui. Dans le commencement, elle lui avait proposé la place de grand-écuyer, vacante depuis la mort de Cinq-Mars, qui l'aurait chaque jour approché de sa personne (2). Beaufort eut la folie de refuser cette place,

(1) Mme de Vendôme était une personne de la plus haute dévotion et qui en avait le langage.

(2) C'est Mazarin lui-même qui nous donne ce renseignement jusqu'alors ignoré. IIe carnet, p. 72 et 73.

espérant davantage; puis, se ravisant trop tard, il l'avait redemandée, mais alors inutilement. Plus sa faveur diminuait, plus croissait son irritation, et bientôt il se mit à la tête des ennemis du cardinal.

Mme de Chevreuse espéra être plus heureuse en demandant le gouvernement du Havre pour un tout autre personnage, d'un dévouement éprouvé et de l'esprit le plus fin et le plus rare, La Rochefoucauld. Elle eût ainsi récompensé des services rendus à la reine et à elle-même, fortifié et agrandi un des chefs du parti des Importans, et diminué Mazarin en enlevant un commandement considérable à une personne dont il était sûr, la nièce de Richelieu, la duchesse d'Aiguillon. Le cardinal réussit à la sauver sans paraître s'en mêler. « Cette dame, dit Mme de Motteville, qui, par ses belles qualités, surpassoit en beaucoup de choses les femmes ordinaires, sut si bien défendre sa cause, qu'elle persuada à la reine qu'il étoit nécessaire pour son service qu'elle lui laissât cette importante place, lui disant que n'ayant plus en France que des ennemis, elle ne pouvoit trouver de sûreté ni de refuge que dans la protection de sa majesté, qui en seroit toujours la maîtresse; qu'au contraire celui auquel elle vouloit donner ce gouvernement avoit trop d'esprit, qu'il étoit capable de desseins ambitieux, et pourroit, sur le moindre dégoût, se mettre de quelque parti, et qu'ainsi il étoit important pour le bien de son service qu'elle gardât cette place pour le roi. Les larmes d'une femme qui avoit été autrefois si fière arrêtèrent d'abord la reine, qui, après avoir fait réflexion sur ses raisons, trouva à propos de laisser les choses en l'état où elles étoient. » C'est sans doute Mazarin qui suggéra à la duchesse d'Aiguillon les solides et politiques raisons qui persuadèrent la reine, tant elles s'accordent avec le langage qu'il tient sans cesse à la reine dans ses carnets. Mme de Motteville dit qu'il « la confirma dans l'inclination qu'elle avoit de conserver le Hâvre à la duchesse d'Aiguillon. » Ici, comme en bien d'autres choses, l'art de Mazarin fut d'avoir l'air de confirmer seulement la reine dans les résolutions qu'il lui inspirait.

Remarquez que ce n'est pas nous qui prêtons ces divers desseins, cette conduite liée et conséquente à Mme de Chevreuse, mais La Rochefoucauld, qui devait être parfaitement informé : il la lui attribue et dans sa propre affaire et dans celle des Vendôme. Mazarin ne s'y trompe pas, et plus d'une fois dans ses notes secrètes on lit ces mots : « Mes plus grands ennemis sont les Vendôme et Mme de Chevreuse, qui les anime. » Il nous apprend aussi qu'elle avait formé le projet de marier sa fille, la belle Charlotte, qui avait déjà seize ans (1), avec le fils aîné du duc de Vendôme, le duc de Mercœur, tandis que

(1) Charlotte-Marie de Lorraine était née en 1627.

son frère Beaufort aurait épousé cette aimable et noble mademoiselle d'Épernon qui, déjouant ces desseins et de bien plus grands, se jeta à vingt-quatre ans dans le couvent des Carmélites. Ces mariages, qui auraient rapproché, uni, fortifié tant de grandes maisons médiocrement attachées à la reine et à son ministre, effrayèrent le successeur de Richelieu; il engagea la reine à les faire échouer sous main, trouvant que c'était déjà bien assez du mariage de la belle mademoiselle de Vendôme avec le brillant et inquiet duc de Nemours.

Quand on suit avec attention le détail des intrigues contraires de Mme de Chevreuse et de Mazarin, on ne sait trop à qui des deux donner le prix de l'habileté, de la sagacité, de l'adresse. Mazarin sut faire assez de sacrifices pour avoir le droit de n'en pas trop faire, ménageant tout le monde, ne désespérant personne, et entourant Mme de Chevreuse elle-même de soins et d'hommages, sans se faire aucune illusion sur ses sentimens. Elle, de son côté, le payait de la même monnaie. La Rochefoucauld dit que dans ces premiers temps Mme de Chevreuse et Mazarin étaient en coquetterie l'un avec l'autre. Mme de Chevreuse, qui avait toujours mêlé la galanterie à la politique, essaya, à ce qu'il paraît, le pouvoir de ses charmes sur le cardinal. Celui-ci ne manquait pas de lui prodiguer les paroles galantes, et « essayoit même quelquefois de lui faire croire qu'elle lui donnoit de l'amour. » Ce sont les propres termes de La Rochefoucauld. D'autres femmes aussi n'auraient pas été fâchées de plaire un peu au premier ministre, entre autres la princesse de Guyméné, la plus grande beauté de la cour de France, et qui n'était pas d'une humeur farouche. Elle et son mari étaient favorables à Mazarin malgré tous les efforts de Mme de Montbazon sa belle-mère et de Mme de Chevreuse sa belle-sœur. On pense bien que Mazarin soignait fort Mme de Guyméné et ne se faisait pas faute de lui adresser mille complimens comme à Mme de Chevreuse, mais il n'allait pas plus loin, et les deux belles dames ne savaient trop que penser de tant de complimens et de tant de réserve. En badinant, elles se demandaient quelquefois à qui des deux il en voulait, et comme il n'avançait pas, tout en continuant ses protestations galantes, « ces dames, dit Mazarin, en concluent que je suis impuissant (1). »

Ce jeu dura quelque temps, mais le naturel finit par l'emporter sur la politique. Mme de Chevreuse s'impatienta de n'obtenir que des paroles et presque rien de sérieux et d'effectif. Elle avait eu quelque argent pour elle-même, soit en remboursement de celui qu'autrefois elle avait prêté à la reine, ainsi que nous l'avons vu (2), soit pour

(1) IIIe carnet, p. 39 : « Si esamina la mia vita e si conclude che io sia impotente. »
(2) Voyez la livraison du 1er décembre.

l'acquittement des dettes contractées pendant l'exil et dans l'intérêt d'Anne d'Autriche. Dès les premiers jours, elle avait tiré son ami et protégé Alexandre de Campion du service des Vendôme, pour le placer dans la maison de la reine en un rang convenable. On avait remis Châteauneuf dans sa place de chancelier des ordres du roi, et plus tard même on lui rendit son ancien gouvernement de Touraine, après la mort du marquis de Gèvres, tué au mois d'août, devant Thionville; mais Mme de Chevreuse trouvait que c'était faire bien peu pour un homme tel que Châteauneuf, qui avait joué sa fortune et sa vie et souffert un emprisonnement de dix années. Elle reconnut aisément que les perpétuels retardemens des grâces toujours promises et toujours différées pour les Vendôme et pour La Rochefoucauld étaient autant d'artifices du cardinal, et qu'elle était sa dupe; elle se plaignit et commença à se permettre des mots piquans et moqueurs. C'étaient des armes qu'elle fournissait à Mazarin contre elle-même. Il fit sentir à la reine que Mme de Chevreuse la voulait gouverner, qu'elle avait changé de masque et non de caractère, qu'elle était toujours la personne passionnée et remuante qui, avec tout son esprit et son dévouement, n'avait jamais fait que du mal à la reine, et n'était capable que de perdre les autres et de se perdre elle-même. Peu à peu, de sourde et cachée qu'elle était, la guerre entre eux se déclara de plus en plus. La Rochefoucauld a peint admirablement le commencement et les progrès de cette lutte curieuse. Les carnets de Mazarin l'éclairent d'un jour nouveau, et relèvent infiniment Mme de Chevreuse en faisant voir à quel point Mazarin la redoutait.

Partout il la considère comme le véritable chef du parti des Importans : « C'est Mme de Chevreuse, dit-il sans cesse, qui les anime tous. » — « Elle s'applique à fortifier les Vendôme; elle tâche d'acquérir toute la maison de Lorraine; elle a déjà gagné le duc de Guise, et par lui elle s'efforce de m'enlever le duc d'Elbeuf. » — « Elle voit très clair en toutes choses; elle a fort bien deviné que c'est moi qui en secret agis auprès de la reine pour l'empêcher de rendre au duc de Vendôme le gouvernement de la Bretagne. Elle l'a dit à son père, le duc de Montbazon, et à Montaigu. » — « Elle se brouille avec Montaigu lui-même, parce qu'il fait obstacle à Châteauneuf en soutenant le garde des sceaux Séguier. » — « Mme de Chevreuse ne se décourage pas. Elle dit que les affaires de Châteauneuf ne sont pas du tout désespérées, et elle ne demande que trois mois pour faire voir ce qu'elle peut. Elle supplie les Vendôme de prendre patience, et les soutient en leur promettant bientôt un changement de scène. » — « Mme de Chevreuse espère toujours me faire renvoyer. La raison qu'elle en donne, c'est que, quand

la reine lui a refusé de mettre Châteauneuf à la tête du gouvernement, elle a dit qu'elle ne pouvait le faire présentement, et qu'il fallait avoir égard à moi, d'où Mme de Chevreuse a conclu que la reine avait beaucoup d'estime et d'affection pour Châteauneuf, et que, quand je ne serai plus là, la place est assurée à son ami. De là leurs espérances et les illusions dont ils se nourrissent. » — « L'art de Mme de Chevreuse et des Importans, c'est de faire en sorte que la reine n'entende que des discours favorables à leur parti et dirigés contre moi, et de lui rendre suspect quiconque ne leur appartient pas et me témoigne quelque affection. » — « Mme de Chevreuse et ses amis publient que bientôt la reine appellera Châteauneuf, et par là ils abusent tout le monde et portent ceux qui songent à leur avenir à l'aller voir et à rechercher son amitié. On excuse la reine du retard qu'elle met à lui donner ma place, en disant qu'elle a encore besoin de moi pendant quelque temps. » — « On me dit que Mme de Chevreuse dirige en secret Mme de Vendôme (sainte personne qui avait du crédit sur le parti dévot, les évêques et les couvens), et lui donne des instructions, afin qu'elle ne se trompe pas, et que toutes les machines employées contre moi aillent bien à leur but. »

Ce dernier passage des carnets prouve que Mme de Chevreuse, sans être dévote le moins du monde, savait fort bien se servir du parti dévot, qui était très puissant sur l'esprit de la reine et donnait à Mazarin de grands soucis.

La plus grande difficulté du premier ministre était de faire comprendre à la reine Anne, sœur du roi d'Espagne, et d'une dévotion tout espagnole, qu'il fallait, malgré tous les engagemens qu'elle avait tant de fois contractés, malgré toutes les instances de la cour de Rome et malgré celles des chefs de l'épiscopat, continuer l'alliance avec les protestans d'Allemagne et avec la Hollande, et persister à ne vouloir qu'une paix générale où nos alliés trouveraient leur compte aussi bien que nous, tandis qu'on répétait continuellement à la reine qu'on pouvait faire une paix particulière, et traiter séparément avec l'Espagne à des conditions très convenables, que par là on ferait cesser le scandale d'une guerre impie entre le roi très chrétien et le roi catholique, et qu'on procurerait à la France un soulagement dont elle avait grand besoin. C'était là la politique de l'ancien parti de la reine. Elle était au moins spécieuse, et comptait de nombreux partisans parmi les hommes les plus éclairés et les plus attachés à l'intérêt de leur pays. Mazarin, disciple et héritier de Richelieu, avait des pensées plus hautes, mais qu'il n'était pas aisé de faire entrer dans l'esprit d'Anne d'Autriche. Il y parvint peu à peu, grâce à des efforts sans cesse renouvelés et ménagés avec un art infini, grâce surtout aux victoires du duc d'Enghien, car en toutes choses

c'est un avocat bien éloquent et bien persuasif que le succès. Cependant la reine demeura assez longtemps indécise, et on voit, dans les carnets de Mazarin, pendant la fin de mai, tout le mois de juin et celui de juillet, que le principal objet du cardinal est de porter la régente à ne point abandonner ses alliés et à soutenir fortement la guerre. Mme de Chevreuse, avec Châteauneuf, défendait la vieille politique du parti, et s'efforçait d'y ramener Anne d'Autriche : « Mme de Chevreuse, dit Mazarin, fait dire de tous côtés à la reine que je ne veux pas la paix, que j'ai les mêmes maximes que le cardinal de Richelieu, qu'il est nécessaire et qu'il est facile de faire une paix particulière. » Il s'élève plusieurs fois contre les dangers d'un pareil arrangement, qui eût rendu inutiles les sacrifices de la France pendant tant d'années : « Mme de Chevreuse, s'écrie-t-il, veut ruiner la France! » Il savait que, liée intimement avec Monsieur, son ancien complice dans toutes les conspirations ourdies contre Richelieu, elle l'avait séduit à l'idée d'une paix particulière en lui faisant espérer pour sa fille, Mlle de Montpensier, un mariage avec l'archiduc, qui lui aurait apporté le gouvernement des Pays-Bas. Il savait qu'elle avait gardé tout son crédit sur le duc de Lorraine, et le maréchal de L'Hôpital, qui commandait de ce côté, lui faisait dire de se défier de toutes les protestations du duc Charles, parce qu'il appartenait entièrement à Mme de Chevreuse. Il savait enfin qu'elle se vantait de pouvoir faire promptement la paix au moyen de la reine d'Espagne, dont elle disposait. Aussi supplie-t-il la reine Anne de repousser avec fermeté toutes les propositions de Mme de Chevreuse, et de lui dire nettement qu'elle ne veut entendre à aucun arrangement particulier, qu'elle est décidée à ne pas se séparer de ses alliés, qu'elle souhaite une paix générale, que c'est pour cela qu'elle a envoyé à Munster des ministres qui traitent cette grande affaire, et qu'il est superflu de lui en parler davantage.

III.

Battue sur ces différens points, Mme de Chevreuse ne se tint pas pour vaincue. Voyant qu'elle avait inutilement employé l'insinuation, la flatterie, la ruse et toutes les intrigues ordinaires des cours, cette âme hardie ne recula pas devant l'idée de recourir à d'autres moyens de succès. Elle continua de faire agir les dévots et les évêques, elle suivit ses trames politiques avec les chefs des Importans, et en même temps elle se rapprocha de cette petite cabale, qui formait en quelque sorte l'avant-garde du parti, composée d'hommes nourris dans les anciens complots, habitués et toujours prêts à des coups de main, qui jadis s'étaient embarqués dans plus d'une en-

treprise désespérée contre Richelieu, et que, dans un cas extrême, on pouvait lancer aussi contre Mazarin. Les mémoires du temps, et particulièrement ceux de Retz et de La Rochefoucauld, les font assez connaître. C'étaient le comte de Montrésor, le comte de Fontrailles, le comte de Brion, le comte de Fiesque, le comte d'Aubijoux, le comte de Beaupuis, le comte de Saint-Ybar, Barrière, Varicarville, bien d'autres encore, esprits absurdes, cœurs intrépides, d'une fidélité sans bornes à leur cause et à leurs amis, professant les maximes les plus outrées et une sorte de culte pour le malheureux De Thou, invoquant sans cesse la vieille Rome et Brutus, mêlant à tout cela des intrigues galantes, et s'exaltant dans leurs chimères par le désir de plaire aux dames. C'étaient eux qui s'étaient fait donner le nom d'*Importans* par leurs grands airs d'importance, par leur affectation de capacité et de profondeur, et par leurs discours ténébreux. Leur chef favori était le duc de Beaufort, que nous connaissons, personnage à peu près de la même étoffe, composé à la fois d'extravagant et d'artificieux, mais d'une grande apparence de loyauté et de bravoure, et se donnant pour un homme d'exécution, d'ailleurs absolument gouverné par Mme de Montbazon, la jeune belle-mère de Mme de Chevreuse. L'ancienne maîtresse de Chalais n'eut pas de peine à acquérir cette petite faction; elle la caressa habilement, et, avec l'art d'une conspiratrice exercée, elle fomenta tout ce qu'il y avait en eux de faux honneur, de dévouement quintessencié et de courage extravagant. Mazarin, qui, comme Richelieu, avait une admirable police, averti des démarches de Mme de Chevreuse, comprit le danger qu'il allait courir. Il savait bien qu'elle ne se liait pas sans dessein avec des hommes comme ceux-là. Il était parfaitement instruit de tout ce qui se passait et se disait dans leurs conciliabules : « Ils ne parlent entre eux, dit-il dans les notes qu'il écrit pour la reine et pour lui-même, que de générosité et de dévouement; ils répètent sans cesse qu'il faut savoir se perdre, et c'est Mme de Chevreuse qui les entretient et les unit dans ces maximes si funestes à l'état. » — « Saint-Ybar (un de ceux qui, avec Montrésor et Varicarville, avaient proposé à Monsieur et au comte de Soissons de les défaire de Richelieu) est vanté par Mme de Chevreuse comme un héros. » — « Campion, serviteur dévoué de la dame, est arrivé à Paris. » — « Mme de Chevreuse les anime tous. Elle dit que, si on ne prend pas la résolution de se défaire de moi, les affaires n'iront pas bien, que les grands seigneurs seront tout aussi asservis qu'auparavant, que mon pouvoir auprès de la reine s'accroîtra toujours, et qu'il faut se hâter avant que le duc d'Enghien ne revienne de l'armée. »

On ne pouvait être mieux informé, et le plan de Mme de Chevreuse et des chefs des Importans se dessinait clairement aux yeux de Maza-

rin : ou bien, par leurs intrigues incessantes et habilement concertées auprès de la reine, lui faire abandonner un ministre pour lequel elle ne s'était pas encore hautement déclarée, ou traiter ce ministre comme de Luynes avait fait le maréchal d'Ancre, comme Montrésor, Barrière, Saint-Ybar, avaient voulu traiter Richelieu. La première partie du plan ne réussissant pas, on commençait à penser sérieusement à la seconde, et Mme de Chevreuse, la forte tête du parti, proposait avec raison d'agir avant le retour du duc d'Enghien, car le duc à Paris couvrait Mazarin : il fallait donc profiter de son absence pour frapper le coup décisif. Le succès paraissait certain et même assez facile. On était sûr d'avoir pour soi le peuple, qui, épuisé par une longue guerre et gémissant sous le poids des impôts, devait accueillir avec joie l'espérance de la paix. On comptait sur l'appui déclaré des parlemens, brûlant de reprendre dans l'état l'importance que Richelieu leur avait enlevée et que leur disputait Mazarin. On avait toutes les sympathies secrètes et même publiques de l'épiscopat, qui, avec Rome, détestait l'alliance protestante, et réclamait l'alliance espagnole. On ne pouvait douter du concours empressé de l'aristocratie, qui regrettait toujours sa vieille et turbulente indépendance, et dont les représentans les plus illustres, les Vendôme, les Guise, les Bouillon, les La Rochefoucauld, étaient ouvertement contraires à la domination d'un favori étranger, sans fortune, sans famille, et encore sans gloire. Les princes du sang eux-mêmes se résignaient à Mazarin plutôt qu'ils ne l'aimaient; Monsieur ne se piquait pas d'une grande fidélité à ses amis, et le politique prince de Condé y regarderait à deux fois avant de se brouiller avec les victorieux. Il caressait tous les partis et n'était attaché qu'à ses intérêts. Son fils ferait comme son père, et on le gagnerait en le comblant d'honneurs. Le lendemain, nulle résistance, et le jour même presque aucun obstacle. Les régimens italiens de Mazarin étaient à l'armée; il n'y avait guère de troupes à Paris que les régimens des gardes, dont presque tous les chefs, Chandenier, Tréville, La Châtre, étaient dévoués au parti. La reine elle-même n'avait pas encore renoncé à ses anciennes amitiés. Sa prudence même était mal interprétée. Comme elle voulait tout ménager et tout adoucir, elle donnait de bonnes paroles à tout le monde, et ces bonnes paroles étaient prises comme des encouragemens tacites. Elle n'avait pas jusque-là montré une grande fermeté de caractère; on lui croyait bien quelque goût pour le cardinal; on ne soupçonnait pas la force toujours croissante d'un attachement de quelques mois.

De son côté, Mazarin ne se faisait aucune illusion. Il n'était donc pas maître encore du cœur d'Anne d'Autriche, puisqu'à ce moment, c'est-à-dire pendant le mois de juillet 1643, dans ses notes les plus

intimes, il montre une extrême inquiétude. La dissimulation dont tout le monde accusait la reine l'épouvante lui-même, et on le voit passer par toutes les alternatives de la crainte et de l'espérance. Il est curieux de saisir et de suivre tous les mouvemens contraires de son âme. Dans ses lettres officielles aux ambassadeurs et aux généraux (1), il affecte une sécurité qu'il n'a point. Avec ses amis particuliers, il laisse échapper quelque chose de ses perplexités douloureuses; elles paraissent à nu dans ses carnets. On y voit ses troubles intérieurs et ses instances passionnées pour que la reine se déclare. Il feint avec elle le plus entier désintéressement : il ne demande qu'à faire place à Châteauneuf, si elle a pour Châteauneuf quelque secrète préférence. La conduite ambiguë d'Anne d'Autriche le désole, et il la conjure ou de lui permettre de se retirer, ou de se prononcer fermement pour lui.

Rien n'était changé à la fin de juillet et dans les premiers jours du mois d'août 1643, ou plutôt tout s'était aggravé; la violence des Importans croissait chaque jour; la reine défendait son ministre, mais elle ménageait aussi ses ennemis; elle hésitait à prendre l'attitude décidée que lui demandait Mazarin, non-seulement dans son intérêt particulier, mais dans celui du gouvernement. Tout à coup un incident, fort insignifiant en apparence, mais qui grandit peu à peu, précipita la crise inévitable, força la reine à se déclarer et Mme de Chevreuse à s'enfoncer davantage dans l'entreprise funeste qui déjà était entrée dans sa pensée : nous voulons parler de la querelle de Mme de Montbazon et de Mme de Longueville.

Nous avons autrefois, ici même (2), raconté en détail cette querelle, et l'on connaît l'une et l'autre dame. Rappelons seulement que la duchesse de Montbazon, par son mariage avec le père de Mme de Chevreuse, se trouvait sa belle-mère, quoiqu'elle fût plus jeune qu'elle, que le duc de Beaufort lui était publiquement une sorte de cavalier servant, que le duc de Guise lui faisait une cour très bien accueillie, et qu'ainsi de tous côtés elle appartenait aux Importans. Parmi ses nombreux amans, elle avait compté le duc de Longueville, qu'elle aurait bien voulu retenir, et qui venait de lui échapper en épousant Mlle de Bourbon. Ce mariage avait fort irrité la vaine et intéressée duchesse; elle détestait Mme de Longueville, et saisit avec une ardeur aveugle l'occasion qui se présenta d'essayer de porter le trouble dans le nouveau ménage. Un soir, dans son salon de la rue de Béthizy, elle ramassa une ou deux lettres écrites par une femme, qu'un imprudent venait de laisser tomber. Elle en amusa toute la

(1) Voyez la précieuse collection de lettres italiennes et françaises de Mazarin, 5 vol. in-folio, provenant de Colbert, qui sont aujourd'hui à la bibliothèque Mazarine.

(2) *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 juillet 1852.

compagnie. Ces lettres n'étaient que trop claires. On chercha de qui elles pouvaient venir. La duchesse de Montbazon osa les attribuer à Mme de Longueville. Ce bruit injurieux se répandit vite. On comprend quelle fut l'indignation de l'hôtel de Condé. Mme la Princesse vint demander hautement justice à la reine : une réparation fut exigée et convenue. La duchesse de Montbazon, forcée d'y consentir, s'exécuta d'assez mauvaise grâce. Quelques jours après, la reine s'étant rendue avec Mme la Princesse au jardin de Renard, à une collation que lui donnait Mme de Chevreuse, Mme de Montbazon s'y était trouvée, et quand la reine l'avait fait prier de prendre quelque prétexte pour se retirer et éviter de se rencontrer avec Mme la Princesse, l'insolente duchesse avait refusé d'obéir. Cette offense, faite à la reine elle-même, ne pouvait demeurer impunie, et Mme de Montbazon reçut l'ordre de quitter la cour et de s'en aller dans une de ses terres près de Rochefort. Les amis et amans de la dame jetèrent les hauts cris; tout le parti des Importans s'émut, et l'affaire changea de face : de particulière qu'elle était, elle devint générale, comme souvent à la guerre un engagement particulier, une manœuvre précipitée entraîne toute l'armée et détermine une bataille.

Il était difficile de se mettre sur un plus mauvais terrain. D'abord la duchesse de Montbazon était aussi décriée pour ses mœurs et son caractère que célèbre par sa beauté, et elle attaquait une jeune femme qui commençait à peine à paraître et déjà était l'objet de l'admiration universelle, d'une beauté à la fois éblouissante et gracieuse qui la faisait comparer à un ange, d'un esprit merveilleux, du cœur le plus noble, et la personne du monde que les Importans auraient dû le plus ménager, car sa générosité naturelle ne la portait pas du côté de la cour et donnait même quelque ombrage au premier ministre. Mme de Longueville n'était alors occupée que de bel esprit, d'innocente galanterie, et surtout de la gloire de son frère le duc d'Enghien. Il y avait même en elle, il faut l'avouer, quelques germes d'une Importante, que plus tard sut trop bien développer La Rochefoucauld. L'injure qui lui était faite, et dont les honteux motifs étaient visibles, révolta tous les cœurs honnêtes. D'ailleurs tout l'effort de Mme de Chevreuse, le véritable chef du parti, était d'ôter à Mazarin tous ses appuis, et elle excitait contre lui et faisait agir auprès de la reine les dévots et les dévotes; or Mme de Longueville n'était pas moins l'idole des carmélites et du parti des saints que de l'hôtel de Rambouillet. Enfin le duc d'Enghien, déjà couvert des lauriers de Rocroy et tout prêt à y ajouter ceux de Thionville, était si évidemment l'arbitre de la situation, que Mme de Chevreuse insistait avec force pour qu'on se défît de Mazarin pendant que le jeune duc était occupé au loin, et avant qu'il ne revînt de l'armée.

Le blesser dans une sœur qu'il adorait, le mettre contre soi sans aucune nécessité et hâter son retour était une vraie extravagance; aussi La Rochefoucauld, La Châtre, Alexandre Campion et tout ce qu'il y avait d'un peu sensé parmi les Importans s'étaient empressés d'apaiser et de terminer cette déplorable affaire, et Mme de Chevreuse, attentive à faire sa cour à la reine, en même temps qu'elle conspirait contre son ministre, lui avait préparé chez Renard une petite fête, destinée à dissiper les derniers effets de ce qui s'était passé; mais toute sa politique avait échoué devant la sotte fierté d'une femme sans esprit comme sans cœur.

Cependant Mazarin avait mis à profit les fautes de ses ennemis. D'assez bonne heure il avait vu avec joie et il avait accru avec art l'inimitié des maisons de Condé et de Vendôme. A mesure que les Vendôme se déclaraient plus ouvertement contre lui, il ménageait d'autant plus les Condé. Il s'était posé à lui-même cette question : Que faudra-t-il faire si les Vendôme et les Condé en viennent à un éclat, bien entendu en supposant que l'intérêt de l'état ne soit pas engagé dans leur querelle? La question avait été fort aisément résolue, car l'intérêt de l'état et celui du cardinal s'étaient réunis pour le jeter du côté des Condé. Pendant que Mme de Montbazon et Beaufort faisaient cette insulte à Mme de Longueville, on apprenait à Paris que le vainqueur de Rocroy venait de terminer le siége difficile de Thionville et d'ouvrir à la France une des portes de l'Allemagne. L'épée du jeune duc semblait porter partout la victoire avec elle. Le marquis de Gèvres, qui donnait de si grandes espérances, avait été tué; Gassion était grièvement blessé; Turenne et Praslin étaient occupés en Italie; Guébriant, serré de près par Mercy, venait de repasser le Rhin. Le duc d'Enghien, avec son audace et sa popularité toujours croissante, pouvait seul exercer assez d'ascendant sur l'armée pour la ramener en Allemagne, et dissiper l'épouvante qu'avait laissée le souvenir de la défaite de Nortlingen. Dans le conseil, M. le Prince prêtait à Mazarin un appui intéressé et incertain, mais nécessaire et utile. Mme la Princesse était la meilleure amie de la reine; elle était déclarée pour le cardinal et contre son rival Châteauneuf. Servir les Condé, c'était donc servir l'état et se servir lui-même. Le choix de Mazarin ne pouvait pas être douteux, et, loin d'apaiser la reine, il l'anima.

Dans cette critique circonstance, que restait-il à faire à Mme de Chevreuse? Elle s'était efforcée de contenir Mme de Montbazon, mais elle ne pouvait l'abandonner ni s'abandonner elle-même. Elle résolut donc de suivre avec énergie le tragique projet devenu la dernière espérance, la suprême ressource du parti. Déjà elle avait ouvert l'avis de se défaire de Mazarin. Par Mme de Montbazon, elle avait entraîné Beaufort. Celui-ci avait rassemblé les hommes d'action dont

nous avons parlé, et qui lui étaient entièrement dévoués. Un complot avait été formé et toutes les mesures concertées pour surprendre et tuer le cardinal.

IV.

Ne nous étonnons pas trop d'une semblable entreprise de la part de deux femmes et d'un petit-fils d'Henri IV. A cette grande époque de notre histoire, entre la ligue et la fronde, l'énergie et la force étaient les traits distinctifs de l'aristocratie française. La vie de cour et une molle opulence ne l'avaient pas encore énervée. Tout alors était extrême, le vice comme la vertu. On attaquait et l'on se défendait avec les mêmes armes. On avait massacré le maréchal d'Ancre; plus d'une fois on avait voulu assassiner Richelieu; lui, de son côté, ne se faisait pas faute de dresser des échafauds. Mme de Chevreuse était depuis longtemps accoutumée aux conspirations; elle était audacieuse et sans scrupule; elle ne s'était pas entourée de Beaupuis, de Saint-Ybar, de Varicarville, de Campion, pour passer son temps en discours inutiles. Elle n'était pas restée étrangère aux desseins qu'ils avaient autrefois tramés contre Richelieu; en 1643, elle fomenta, comme nous l'avons dit, leur exaltation et leur dévouement, et c'est avec raison, selon nous, que Mazarin lui attribue la première pensée du projet que devait exécuter Beaufort.

Bien entendu, les Importans et leurs héritiers les frondeurs nient ce projet et le donnent pour une invention du cardinal. La Rochefoucauld, sans avoir partagé les folles espérances de ses amis et mis la main dans leur téméraire entreprise, se fait un point d'honneur de les défendre après leur déroute et s'applique à couvrir la retraite. Il affecte de douter si le complot qui fit alors tant de bruit était véritable ou supposé. Selon lui, le plus vraisemblable est que le duc de Beaufort, par une fausse finesse, tenta de faire prendre l'alarme au cardinal, croyant qu'il suffisait de lui faire peur pour l'obliger à sortir de France, et que ce fut dans cette vue qu'il fit des assemblées secrètes et leur donna un air de conjuration. La Rochefoucauld se fait surtout le chevalier de l'innocence de Mme de Chevreuse, et il se déclare très persuadé qu'elle ignorait les desseins du duc de Beaufort. Après l'historien des Importans, celui des frondeurs tient à peu près le même langage. Comme La Rochefoucauld, Retz n'a qu'un but dans ses mémoires : c'est de se donner un air capable et de faire une grande figure en tout genre, en mal comme en bien. Il est souvent plus véridique, parce qu'il a encore moins de ménagemens pour les autres, et qu'il est plus disposé à sacrifier tout le monde, lui seul excepté. Nous ne concevons pas ici sa retenue ou son incrédulité. Il savait fort bien que la plupart des gens accusés d'avoir pris part à

cette affaire avaient déjà trempé dans plus d'une affaire semblable. Lui-même nous apprend qu'il avait blâmé le comte de Soissons de n'avoir pas frappé Richelieu à Amiens, et qu'avec La Rochepot, lui, abbé de Retz, avait formé le dessein de l'assassiner aux Tuileries pendant la cérémonie du baptême de Mademoiselle. La coadjutorerie de l'archevêché de Paris, que la régente venait de lui accorder, en considération de son père, l'avait adouci, il est vrai; mais ses anciens complices, qui n'avaient pas été aussi bien traités que lui, étaient demeurés fidèles à leur cause, à leurs desseins, à leurs habitudes. Retz est-il sincère quand il refuse de croire qu'ils aient tenté contre Mazarin ce qu'il leur avait vu entreprendre, et ce qu'il avait lui-même entrepris contre Richelieu? Dans sa haine aveugle, il rejette tout sur Mazarin : il prétend qu'il eut peur ou qu'il feignit d'avoir peur.

Écartons cette supposition, que Mazarin ait eu peur légèrement, ou qu'il ait feint d'avoir peur d'un simulacre de conspiration. Sur le courage de Mazarin, nous en appelons à La Rochefoucauld lui-même. « Au contraire du cardinal de Richelieu, qui avoit l'esprit hardi et le cœur timide, le cardinal Mazarin, dit-il, avoit plus de hardiesse dans le cœur que dans l'esprit. » Mazarin avait commencé par être militaire; il avait donné plus d'une preuve d'intrépidité, particulièrement à Casal, où il se jeta entre deux armées toutes prêtes à en venir aux mains. Sans doute il s'appliquait à conjurer les périls; mais quand il n'avait pu les prévenir, il savait y faire face avec fermeté. Mazarin n'était donc pas homme à prendre l'épouvante sur de vaines apparences, et d'un autre côté il n'avait pas besoin de feindre des alarmes imaginaires, car le danger était certain, et dans le progrès toujours croissant de son crédit auprès de la reine, quelle ressource, encore une fois, restait aux Importans, sinon l'entreprise qu'ils avaient autrefois tentée contre Richelieu, et qu'ils pouvaient aisément renouveler contre son successeur? Mazarin n'avait pas encore de gardes, et il connaissait assez Mme de Chevreuse pour avoir pris fort au sérieux la proposition qu'elle avait faite dans les conciliabules de l'hôtel de Vendôme. Pesez bien cette considération nouvelle : dans ses carnets, Mazarin n'est pas sur un théâtre; il n'écrit pas pour le public; il montre ses sentimens vrais, et là on le voit, non pas intimidé, mais ému. Il se sent environné d'assassins, et il est convaincu que c'est Mme de Chevreuse qui les dirige. Il suit tous leurs mouvemens; il recueille tous leurs propos; il rassemble les moindres indices; il compte et il nomme les chefs et les soldats.

Mais toute incertitude disparaît devant l'aveu plein et entier d'un des principaux conjurés, qui nous livre le plan et tous les détails de l'affaire dans des mémoires trop tard connus, mais dont l'authenticité ne peut être contestée; nous voulons parler des précieux

mémoires d'Henri de Campion (1), frère de l'ami de Mme de Chevreuse, que celui-ci avait fait entrer avec lui au service du duc de Vendôme et particulièrement du duc de Beaufort. Henri avait accompagné le duc dans sa fuite en Angleterre après la conspiration de Cinq-Mars, et il en était revenu avec lui; il possédait toute sa confiance, et il ne raconte rien où il n'ait pris lui-même une part considérable. Henri était d'un caractère bien différent de son frère Alexandre. C'était un homme instruit, plein d'honneur et de bravoure, sans jactance aucune, éloigné de toute intrigue, et né pour faire son chemin par les routes les plus droites dans la carrière des armes. Il a écrit ses mémoires dans la solitude, où après la perte de sa fille et de sa femme il était venu attendre la mort au milieu des exercices d'une solide piété. Ce n'est pas en cet état qu'on est disposé à inventer des fables, et il n'y a pas de milieu : ce qu'il dit est tel qu'il le faut croire absolument, ou, si l'on doute qu'il dise la vérité, il le faut considérer comme le dernier des scélérats. Aucun intérêt n'a pu conduire sa plume, car il a composé ses mémoires, ou du moins il les a achevés, un peu après la mort de Mazarin, ne songeant donc pas à lui faire sa cour par de bien tardives révélations, et deux ans à peine avant que lui-même s'éteignît, en 1663. Il écrit véritablement devant Dieu et sous la seule inspiration de sa conscience.

Or, ouvrez ses mémoires, vous y verrez de point en point confirmés tous les renseignemens qui remplissent les carnets de Mazarin. Rien n'y manque, tout se rapporte, tout correspond merveilleusement. Il semble en vérité que Mazarin, en écrivant ses notes, ait eu sous les yeux les mémoires d'Henri de Campion, ou que Henri de Campion, en écrivant ses mémoires, ait eu sous les yeux les carnets de Mazarin : il les complète à la fois et il les résume.

Il déclare nettement qu'il y eut un projet de se défaire de Mazarin, et que ce projet fut conçu, non par Beaufort, mais par Mme de Chevreuse de concert avec Mme de Montbazon. Beaufort, une fois séduit, séduisit son intime ami, le fils du comte de Maillé, le comte de Beaupuis, enseigne de la garde à cheval de la reine. Mme de Chevreuse leur adjoignit Alexandre de Campion, le frère aîné de Henri, avec lequel nous avons fait connaissance. « Elle l'aimoit beaucoup, » dit Henri de Campion, d'une façon qui, s'ajoutant aux paroles ambiguës d'Alexandre, que nous avons rapportées (2), fortifie le soupçon si celui-ci n'était pas alors en effet un des nombreux

(1) *Mémoires de Henri de Campion*, etc., 1807, à Paris, chez Treuttel et Würtz, in-8°. Petitot en a donné seulement un extrait à la suite des *Mémoires de La Châtre*, t. LI de sa collection.

(2) Voyez la livraison du 1er décembre.

successeurs de Chalais. Beaupuis et Alexandre de Campion approuvèrent le complot qui leur fut communiqué, « le premier, dit Henri, croyant que c'était pour lui le chemin d'arriver à de plus grandes charges, et mon frère y voyant l'avantage de Mme de Chevreuse et par conséquent le sien. »

Tels furent les deux premiers complices de Beaufort. Un peu plus tard, il s'ouvrit à Henri de Campion, un de ses principaux gentilshommes, à Lié, capitaine de ses gardes, et à Brillet, son écuyer. Là s'arrêta la conspiration. Bien d'autres gentilshommes de la maison de Vendôme devaient participer à l'action, mais ne reçurent aucune confidence; de ce nombre étaient deux officiers, alors sans importance, Vaumorin et Ganseville, qui depuis pendant la fronde ont très bien pu dire à Retz, comme celui-ci le rapporte, qu'il n'y avait pas eu de complot, car ils l'ignoraient entièrement. L'affaire était bien conçue et digne de Mme de Chevreuse. Il y avait à peine cinq ou six conjurés, très capables de garder le secret, et qui le gardèrent. Au-dessous d'eux, des hommes d'action qui ne savaient pas ce qu'ils devaient faire, et par derrière, les hommes du lendemain, sur lesquels on comptait pour applaudir au coup, quand il aurait été fait, sans qu'on eût jugé à propos de les avertir.

Le plan était d'attaquer le cardinal dans la rue, pendant qu'il faisait des visites en voiture, n'ayant d'ordinaire avec lui que quelques ecclésiastiques, avec cinq ou six laquais. On devait se présenter en force et à l'improviste, faire arrêter le carrosse et frapper Mazarin. Pour cela, il fallait qu'un certain nombre de domestiques de la maison de Vendôme, qui n'étaient pas dans la confidence, se trouvassent tous les jours, dès le matin, dans des cabarets autour de la demeure du cardinal, qui était alors à l'hôtel de Clèves, près du Louvre. On donnait ce prétexte que, les Condé se proposant de faire affront à Mme de Montbazon, le duc de Beaufort, pour s'y opposer, voulait avoir sous la main une troupe de gentilshommes à cheval et armés. Les rôles étaient d'avance distribués. Ceux-ci devaient arrêter le cocher du cardinal, ceux-là devaient ouvrir les deux portières et le frapper, pendant que le duc serait là à cheval, avec Beaupuis, Henri de Campion et d'autres pour combattre et dissiper ceux qui tenteraient de résister. Alexandre de Campion resta auprès de la duchesse de Chevreuse et à ses ordres, et elle-même devait plus que jamais être assidue auprès de la reine pour préparer les voies à ses amis, et, en cas de succès, entraîner la régente du côté des victorieux.

Plusieurs occasions favorables d'exécuter ce plan se présentèrent. Une première fois, Henri de Campion, étant avec son monde dans la petite rue du Champ-Fleuri, dont une extrémité donne dans la rue

Saint-Honoré et l'autre près du Louvre, vit le cardinal sortir de l'hôtel de Clèves, en carrosse, avec l'abbé de Bentivoglio, le neveu du célèbre cardinal de ce nom, quelques ecclésiastiques et quelques valets. Campion demanda à l'un d'eux où le cardinal allait, on lui répondit : chez le maréchal d'Estrées. « Je vis, dit Campion, que si je voulois donner cet avis, sa mort étoit infaillible; mais je crus que je serois si coupable devant Dieu et devant les hommes, que je n'eus point la tentation de le faire. »

Le lendemain, on sut que le cardinal devait aller faire collation chez Mme du Vigean, dans sa charmante maison de La Barre, à l'entrée de la vallée de Montmorency, où était Mme de Longueville et où devait aussi se trouver la reine, qui était déjà partie. Le cardinal s'y rendait de son côté, et n'avait avec lui dans son carrosse que le comte d'Harcourt. Beaufort commanda à Campion d'assembler sa troupe et de courir après; mais Campion lui représenta que si on attaquait le cardinal en compagnie du comte d'Harcourt, il fallait se décider à les tuer tous deux, d'Harcourt étant trop généreux pour voir frapper Mazarin sous ses yeux sans le défendre, et que le meurtre de d'Harcourt soulèverait contre eux toute la maison de Lorraine.

Quelques jours après, on eut avis que le cardinal devait aller dîner à Maisons, chez le maréchal d'Estrées, ainsi que le duc d'Orléans. « Je fis consentir le duc, dit Campion, que si le ministre étoit dans le carrosse de son altesse royale, le dessein ne s'exécuteroit pas; mais il dit que s'il étoit seul, il falloit qu'il mourût. Je fus, ajoute Campion, dans l'inquiétude que l'on peut penser, jusqu'à ce que, voyant passer le carrosse du duc d'Orléans, j'aperçus le cardinal dans le fond avec lui. »

Enfin, l'irritation de Beaufort ayant été portée à son comble par l'exil de Mme de Montbazon, qui est certainement du 22 août, le duc, aiguillonné par Mme de Chevreuse, par la passion et par un faux honneur, devint impatient d'agir. Voyant que le jour il se rencontrait sans cesse des obstacles dont il ne soupçonnait pas la cause, il résolut d'exécuter le coup pendant la nuit, et dressa une embuscade dont le succès semblait assuré. Le cardinal allait tous les soirs chez la reine, et s'en revenait assez tard. On l'attaquerait à son retour entre le Louvre et l'hôtel de Clèves. On aurait des chevaux tout prêts dans quelque hôtellerie voisine. Le duc lui-même s'y tiendrait avec Beaupuis et Campion, pendant que le ministre serait chez la reine, et sitôt qu'il sortirait, ils s'avanceraient tous les trois et feraient venir les autres qui, en attendant, se tiendraient à cheval, sur le quai le long de la rivière, tout auprès du Louvre.

Songez que celui qui fournit ces détails si précis est un des prin-

cipaux conjurés, qu'il écrit à une assez grande distance de l'événement, en sûreté, et encore une fois sans nul intérêt, ne craignant plus rien de Mazarin, qui vient de mourir, et n'en attendant rien; songez qu'en parlant comme il le fait, il accuse son propre frère, que sans doute il s'attribue de louables intentions et même quelques bonnes actions, mais qu'il confesse être entré dans le complot, et que si l'exécution avait eu lieu, il y aurait pris part en combattant à côté de Beaufort. Le procès déféré au parlement n'ayant pas abouti faute de preuves, Campion n'imaginait pas que Mazarin eût jamais su « les circonstances du complot, ni ceux qui en savaient le fond et qui y étaient employés. » Il dit aussi « qu'à présent que le cardinal est mort, il n'y a plus à craindre de nuire à personne en disant les choses comme elles sont. » Il ne se défend donc pas; il se croit à l'abri de toute recherche, il écrit seulement pour soulager sa conscience. Et ce qu'il dit, c'est précisément, sans qu'il s'en doute, ce que Mazarin, de son côté, avait tiré de ses diverses informations.

N'en est-ce pas assez pour réduire à néant les doutes intéressés de La Rochefoucauld et les dénégations passionnées du très spirituel, mais très peu véridique cardinal de Retz, le plus ardent et le plus opiniâtre des ennemis de Mazarin? Quant à nous, nous tenons comme un point absolument démontré qu'il y eut un projet arrêté de tuer Mazarin, que ce projet a été conçu par Mme de Chevreuse, en quelque sorte imposé par elle à Beaufort à l'aide de Mme de Montbazon, que pendant la dernière moitié du mois d'août, il y a eu diverses tentatives sérieuses d'exécution, particulièrement une dernière après l'exil de Mme de Montbazon, le dernier août ou plutôt le 1er septembre, et que cette tentative-là n'a manqué que par des circonstances tout à fait indépendantes de la volonté des conspirateurs.

V.

Comment cette dernière tentative a-t-elle échoué? Ici, sans nous arrêter à discuter les conjectures de Henri de Campion, bornons-nous à dire que Mazarin, qui était sur ses gardes, prévint le coup qui lui était destiné en n'allant pas chez la reine le soir où on devait le frapper, lorsqu'il reviendrait du Louvre. Le lendemain, la scène était changée. Le bruit s'était répandu que le premier ministre avait pensé être assassiné par le duc de Beaufort et ses amis, mais qu'il avait échappé, et que la fortune se déclarait en sa faveur. Un projet d'assassinat, surtout lorsqu'il est manqué, excite toujours une extrême indignation, et celui qui est sorti d'un grand danger et paraît destiné à l'emporter trouve aisément des défenseurs. Une foule de gens, qui eussent peut-être appuyé Beaufort victorieux, vinrent of-

frir leurs services et leurs épées au cardinal, et dans la matinée il se rendit au Louvre escorté de trois cents gentilshommes.

Depuis quelques jours, Mazarin avait compris qu'il lui fallait à tout prix éclaircir la situation, et que le moment était venu de forcer Anne d'Autriche à prendre un parti. L'occasion était décisive. Si le péril qu'il venait de courir, et qui n'était que suspendu sur sa tête, ne suffisait pas à tirer la reine de ses incertitudes, c'est qu'elle ne l'aimait point, et Mazarin savait bien qu'au milieu des dangers qui l'entouraient, sa force était dans l'affection de la reine, et que de là dépendaient et son salut présent et tout son avenir. Aussi, soit politique, soit passion sincère, c'est toujours au cœur d'Anne d'Autriche qu'il s'adressait, et au début de la crise il s'était dit à lui-même : « Si je croyois que la reine se sert de moi par nécessité, sans avoir d'inclination pour ma personne, je ne resterois pas ici trois jours. » Mais, nous l'avons assez fait entendre, Anne d'Autriche aimait Mazarin. Chaque jour, en le comparant à ses rivaux, elle l'appréciait davantage. Elle admirait la justesse et la lucidité de son esprit, sa finesse et sa pénétration, cette puissance de travail qui lui faisait porter le poids du gouvernement avec une aisance merveilleuse, son coup d'œil si sûr, sa profonde prudence et en même temps la judicieuse vigueur de ses résolutions. Elle voyait les affaires de la France partout prospérer entre ses mains fermes et habiles. Le cardinal n'était pour rien, il est vrai, dans l'immortelle bataille qui venait d'inaugurer avec tant d'éclat le nouveau règne; mais il était pour beaucoup dans les succès qui avaient suivi et montré à l'Europe étonnée que la journée de Rocroy n'était pas un heureux hasard. Quand tout le monde dans le conseil s'était opposé au siége de Thionville, quand M. le Prince lui-même y était contraire, quand Turenne consulté n'osait pas se déclarer, c'est Mazarin qui avait insisté avec une énergie extraordinaire pour qu'on profitât de la victoire de Rocroy et qu'on rapprochât la France du Rhin. La première proposition venait sans doute du jeune vainqueur, mais Mazarin avait eu le mérite de la comprendre, de la soutenir et de la faire triompher. Si jamais premier ministre n'avait été servi par un tel général, jamais aussi général n'avait été servi par un tel ministre, et, grâce à tous les deux, le 11 du mois d'août, pendant que messieurs les Importans mettaient leur génie à faire un indigne affront à la noble sœur du héros qui venait de sauver la France et qui allait l'agrandir, pendant qu'ils déployaient leur éloquence dans les salons ou aiguisaient leurs poignards dans de ténébreux conciliabules, Thionville, alors une des premières places de l'empire, se rendait après une défense opiniâtre; nous pouvions marcher au secours du maréchal de Guebriant, couvrir l'Alsace, passer le Rhin et aller faire tête à Mercy. La régence d'Anne d'Autriche

s'ouvrait sous les plus brillans auspices. Et en même temps le ministre auquel la reine devait tant, au lieu de s'imposer à elle et de prétendre à la gouverner, était à ses pieds et lui prodiguait des soins, des respects, des tendresses qu'elle n'avait jamais connus. Loin qu'il lui parût ressembler à l'impérieux et triste Richelieu, elle pouvait se rappeler avec une émotion agréable les paroles de Louis XIII, lorsque pour la première fois il lui présenta Mazarin, en 1639 ou 1640 : « Il vous plaira, madame, parce qu'il ressemble à Buckingham. » Mais c'était Buckingham avec un bien autre génie. Elle dut frémir quand Mazarin mit sous ses yeux tous les indices de l'odieuse entreprise formée contre lui. Il y eut là entre eux de suprêmes explications. Plus que jamais il dut la presser de lever le masque, de sacrifier à une nécessité manifeste les ménagemens qu'elle s'étudiait à garder, de braver un peu plus les discours de quelques dévots et de quelques dévotes, et de lui permettre enfin de défendre sa vie. Jusque-là Anne d'Autriche hésitait par des raisons qui se comprennent. L'insolence de Mme de Montbazon l'avait déjà fort irritée; la conviction qu'elle acquit des nombreuses tentatives d'assassinat qui avaient échoué par hasard et pouvaient se renouveler la décida, et c'est dans les derniers jours du mois d'août qu'il faut placer la date certaine de l'ascendant déclaré, public et sans rival, de Mazarin sur Anne d'Autriche. Il ne lui avait jamais déplu; il commença à lui agréer dans le mois qui précéda la mort de Louis XIII; elle le nomma premier ministre au milieu de mai, un peu par goût et beaucoup par politique. Peu à peu le goût s'accrut et devint assez fort pour résister à toutes les attaques. Ces attaques, en passant aux dernières extrémités et en lui faisant craindre pour la vie même de Mazarin, précipitèrent la victoire de l'heureux cardinal, et le lendemain du guet-apens nocturne où il devait périr, Mazarin était le maître absolu du cœur de la reine, et plus puissant que ne l'avait été Richelieu après la journée des dupes.

Mme de Motteville était de service auprès de la reine Anne, lorsqu'au bruit de l'assassinat qui n'avait pas réussi, les courtisans s'empressèrent de venir au Louvre protester de leur dévouement. La reine, tout émue, lui dit : « Vous verrez devant deux fois vingt-quatre heures comme je me vengerai des tours que ces méchans amis me font. » « Jamais, dit Mme de Motteville, le souvenir de ce peu de mots ne s'effacera de mon esprit. Je vis en ce moment, par le feu qui brilloit dans les yeux de la reine, et par les choses qui en effet arrivèrent le lendemain et le soir même, ce que c'est qu'une personne souveraine, quand elle est en colère et qu'elle peut tout ce qu'elle veut. » Si la fidèle dame d'honneur eût été moins discrète, elle eût pu ajouter : surtout quand cette personne souveraine est une femme et qu'elle aime.

Ce qui pressait le plus et ne pouvait être différé, c'était de se mettre à l'abri de tout nouvel assassinat, et de profiter du premier mouvement de l'indignation publique contre l'auteur du complot et ceux qui y avaient pris part. Or l'auteur du complot, c'était le duc de Beaufort, aidé de ses principaux officiers et de quelques gentilshommes de la maison de Vendôme. Il fallait donc arrêter Beaufort et lui faire son procès. La reine y consentit. On peut juger par là de l'autorité que Mazarin avait prise, et jusqu'où Anne d'Autriche pourrait aller un jour pour défendre un ministre qui lui était cher. Le duc de Beaufort était, avant la mort de Louis XIII, l'homme en qui la reine avait le plus de confiance, et pendant quelque temps on l'avait cru destiné au rôle de favori. Depuis, il avait bien gâté ses affaires par ses airs avantageux et par son évidente incapacité, surtout par sa liaison publique avec Mme de Montbazon; mais la reine avait une assez grande faiblesse pour lui, et au bout de trois mois signer l'ordre de son arrestation était un grand pas, nécessaire, il est vrai, mais extrême, et qui était le signe manifeste d'un entier changement dans le cœur et les relations intimes d'Anne d'Autriche. La dissimulation même qu'elle mit dans cette affaire marque la fermeté réfléchie de sa résolution.

La journée du 2 septembre 1643 est vraiment solennelle dans l'histoire de Mazarin, et nous pourrions dire dans celle de la France, car elle a vu le raffermissement de la royauté, ébranlée par la mort de Richelieu et de Louis XIII, et la ruine du parti des Importans. Ils ne s'en relevèrent qu'au bout de cinq ans, en 1648, à la fronde, où ils reparurent toujours les mêmes, avec les mêmes desseins et la même politique au dedans et au dehors, et, après avoir soulevé de sanglans et stériles orages, vinrent de nouveau se briser contre le génie de Mazarin et l'invincible fidélité d'Anne d'Autriche.

Le 2 septembre au matin, Paris et la cour retentissaient du bruit de l'embuscade tendue la veille à Mazarin entre le Louvre et l'hôtel de Clèves. Les cinq conspirateurs qui, avec Beaufort, y avaient mis la main, à savoir le comte de Beaupuis, Alexandre et Henri de Campion, Brillet et Lié, avaient pris la fuite et s'étaient mis en sûreté. Beaufort et Mme de Chevreuse ne pouvaient les imiter; fuir, pour eux, c'eût été se dénoncer eux-mêmes. L'intrépide duchesse n'avait donc pas hésité à paraître à la cour, et elle était auprès de la reine dans la soirée, avec une autre personne, étrangère à ces trames ténébreuses et même incapable d'y ajouter foi, une bien différente ennemie de Mazarin, la pieuse et noble Mme de Hautefort. Pour le duc, insouciant et brave, il était allé le matin à la chasse, et à son retour il alla, selon sa coutume, présenter ses hommages à la reine. En entrant au Louvre, il rencontra sa mère, Mme de Vendôme, et sa sœur, la duchesse de Nemours, qui avaient tout le jour accompagné

la reine et remarqué son émotion. Elles firent tout ce qu'elles purent pour l'empêcher de monter, et le conjurèrent de s'éloigner quelque temps. Lui, sans se troubler, leur répondit comme autrefois le duc de Guise : on n'oserait, et il entra chez la reine. Il la trouva dans son grand cabinet, qui le reçut de la meilleure grâce du monde et lui fit toute sorte de questions sur sa chasse, « comme si, dit Mme de Motteville, elle n'avoit eu que cette pensée dans l'esprit. Le cardinal étant arrivé sur cette douceur, la reine se leva et lui dit de la suivre. Il parut qu'elle vouloit aller tenir conseil dans sa chambre. Elle y passa suivie seulement de son ministre. En même temps le duc de Beaufort, voulant sortir, trouva Guitaut, capitaine des gardes, qui l'arrêta et lui fit commandement de le suivre au nom du roi et de la reine. Le prince, sans s'étonner, après l'avoir considéré fixement, lui dit : Oui, je le veux; mais cela, je l'avoue, est assez étrange. Puis, se tournant du côté de Mmes de Chevreuse et de Hautefort, qui étoient là et causoient ensemble, il leur dit : Mesdames, vous voyez, la reine me fait arrêter. Le lendemain, continue Mme de Motteville, pendant qu'on peignoit la reine, elle nous fit l'honneur de nous dire, à deux de ses femmes et à moi, que deux ou trois jours auparavant, étant allée se promener à Vincennes, où M. de Chavigny lui avoit donné une magnifique collation, elle avoit vu le duc de Beaufort fort enjoué, et qu'alors il lui vint dans l'esprit de le plaindre, disant en elle-même : *Hélas ! ce pauvre garçon dans trois jours sera peut-être ici, où il ne rira pas.* Et la demoiselle Filandre, première femme de chambre, me jura que la reine pleura ce soir-là en se couchant. » La bonne dame d'honneur, toujours attentive à taire ou à nier ce qui pourrait nuire à sa maîtresse, et à relever ce qui lui est favorable, se complaît ici à célébrer sa douceur et son humanité. Nous voyons surtout dans la conduite d'Anne d'Autriche une dissimulation merveilleuse, comme Mme de Motteville ne peut s'empêcher de le remarquer : il est évident que tout était concerté d'avance entre la reine et Mazarin, et si les larmes qu'elle répandit en cette circonstance montrent ce qu'il lui en coûta de faire mettre en prison un ancien ami, elles prouvent aussi, et encore bien plus, à quel point l'ami nouveau lui devait être cher pour en avoir obtenu un tel sacrifice.

Le lendemain matin, le duc de Beaufort fut conduit à ce même château de Vincennes où, quelques jours auparavant, il avait été se promener et faire collation avec la reine. Le peuple de Paris, toujours ami des résolutions hardies quand elles réussissent, ne s'émut nullement de la disgrâce de celui qu'un jour il devait adorer, et en voyant passer sur le chemin de Vincennes le futur roi des faubourgs et des halles, il avait applaudi, à ce qu'assure Mazarin, et s'était écrié avec joie : « Voilà celui qui voulait troubler notre repos ! »

Les plus dangereux des Importans reçurent l'ordre de s'éloigner de Paris. Montrésor, Béthune, Saint-Ybar, Varicarville et quelques autres furent confinés en province sous une exacte surveillance, ou même quittèrent la France. On commanda aux Vendôme de se retirer à Anet, et le château d'Anet étant bientôt devenu ce qu'avait été à Paris l'hôtel de Vendôme, l'asile des conspirateurs, Mazarin les réclama du duc César, qui se garda bien de les livrer. Le cardinal fut presque réduit à assiéger en règle le château. Il menaça d'y pénétrer de vive force pour y saisir les complices de Beaufort; ne supportant pas ce scandale d'un prince qui bravait impunément la justice et les lois, il songeait à en avoir raison, et il allait prendre une résolution énergique, quand le duc de Vendôme se décida lui-même à quitter la France, et s'en alla en Italie attendre la chute de Mazarin, comme autrefois il avait attendu en Angleterre celle de Richelieu.

L'arrestation de Beaufort, la dispersion de ses complices, de ses amis, de sa famille, était la première, l'indispensable mesure que devait prendre Mazarin pour faire face au danger le plus pressant. Mais que lui eût-il servi de frapper le bras s'il eût laissé subsister la tête, si Mme de Chevreuse était restée là, toujours empressée à entourer la reine de soins et d'hommages, assidue à la cour, retenant ainsi et ménageant les dernières apparences de son ancienne faveur pour soutenir et encourager dans l'ombre les mécontens, leur souffler son audace, et susciter de nouveaux complots? Elle avait encore dans sa main les fils mal rompus de la conspiration, et à côté d'elle était un homme trop expérimenté pour se laisser compromettre en de pareilles menées, mais tout prêt à en profiter, et que Mme de Chevreuse s'était appliquée à faire paraître à la reine, à la France et à l'Europe, comme très capable de conduire les affaires. Mazarin n'hésita donc pas, et le lendemain même de l'arrestation de Beaufort, le 3 septembre, Châteauneuf était invité à venir saluer la reine, et à se rendre ensuite dans son gouvernement de Touraine. L'ancien garde des sceaux de Richelieu trouva que c'était déjà quelque chose d'être sorti ouvertement de disgrâce, d'avoir repris le rang éminent qu'il avait jadis occupé dans les ordres du roi et le gouvernement d'une grande province. Son ambition allait bien plus haut; il la garda et l'ajourna, obéit à la reine, se ménagea habilement avec elle, et se maintint fort bien avec son ministre, en attendant qu'il le pût remplacer. Il attendit longtemps encore, mais enfin il ne mourut pas sans avoir revu, un moment du moins, le pouvoir qu'un amour insensé lui avait fait perdre, et qu'une amitié fidèle et infatigable lui rendit (1).

(1) Châteauneuf eut les sceaux en mars 1650, quand Mazarin s'exila lui-même, jusqu'en avril 1651. Il mourut en 1653, âgé de soixante-treize ans. On voyait autrefois son

Mme de Chevreuse n'eut pas la sagesse de Châteauneuf. Elle ne sut pas faire bonne mine à mauvais jeu, ou elle était trop engagée pour quitter si tôt la partie. La Châtre, qui était un de ses amis les plus particuliers et qui la voyait tous les jours, raconte que le soir même où Beaufort fut arrêté au Louvre, « sa majesté lui dit qu'elle la croyoit innocente des desseins du prisonnier, mais que néanmoins elle jugeoit à propos que sans éclat elle se retirât à Dampierre, et qu'après y avoir fait quelque séjour elle se retirât en Touraine. » Mme de Chevreuse fut bien forcée d'aller à Dampierre; mais là, au lieu de se tenir tranquille, elle remua ciel et terre pour sauver ceux qui s'étaient compromis pour elle. Elle recueillit chez elle Alexandre de Campion (1), et lui fournit l'argent et tout ce qui lui était nécessaire pour se dérober sûrement aux poursuites du cardinal. Intrépide pour elle-même, accoutumée aux tempêtes, elle s'inquiétait par-dessus tout du sort de ses amis, et en sachant plusieurs à Anet elle y envoyait sans cesse. Elle commença même à renouer de nouvelles trames, et trouva moyen de faire parvenir une lettre à la reine. On lui adressait message sur message pour hâter son départ. Elle différait sous divers prétextes. Nous avons vu qu'en allant au-devant d'elle, à son retour de Bruxelles, Montaigu lui avait offert, de la part de la reine et de Mazarin, de lui payer les dettes qu'elle avait contractées pendant tant d'années d'exil: elle avait déjà reçu de grosses sommes; elle ne voulait partir qu'après que la reine aurait accompli toutes ses promesses (2). Elle quitta la cour et Paris la douleur dans l'âme et en frémissant, comme Annibal en quittant l'Italie. Elle sentait que la cour et Paris et l'intérieur de la reine étaient le vrai champ de bataille, et que s'éloigner, c'était abandonner la victoire à l'ennemi. Sa retraite fut un deuil à tout le parti catholique, aux amis de la paix et de l'alliance espagnole, et au contraire une joie publique pour les amis de l'alliance protestante. Le comte d'Estrade vint au Louvre de la part du prince d'Orange, auprès duquel il était accrédité, en remercier officiellement la régente (3).

ombeau dans la cathédrale de Bourges; il ne reste plus aujourd'hui que sa statue en marbre, avec celle de son père Claude de l'Aubespine et de sa mère Marie de La Châtre, de la main de Philippe de Buister.

(1) *Recueil*, etc., p. 133 : « Je ne pouvais désirer une plus grande consolation dans mes malheurs que la permission que vous me donnez d'aller à Dampierre; la crainte que vous me témoignez avoir qu'on me surprenne sur les chemins est très obligeante, mais je prendrai si bien garde à moi que ce malheur ne m'arrivera pas. Je ne marcherai point de jour, et les nuits sont si obscures que je ne serai vu de personne. »

(2) IIIe et IVe carnets; *Mémoires* de La Châtre, et le *Journal d'Olivier d'Ormesson*, sous la date du 19 septembre.

(3) Archives des affaires étrangères, FRANCE, t. CV, lettre de Gaudin à Servien, du 31 octobre 1643.

Mme de Chevreuse se rendit à sa terre du Verger, entre Tours et Angers. La profonde solitude qui se fit autour d'elle lui rendit plus amer le sentiment de sa défaite. Elle rencontra Montrésor, qui s'était aussi retiré en Touraine, et elle eut avec lui quelques entrevues. Elle écrivit à Paris au duc de Guise pour savoir s'il était vrai qu'il désapprouvât sa conduite et tenter sa chevalerie. Elle correspondait avec sa belle-mère, Mme de Montbazon, reléguée à Rochefort, et les deux exilées s'excitaient l'une l'autre à tout entreprendre pour renverser leur ennemi commun. Vaincue au dedans, Mme de Chevreuse reporta toutes ses espérances du côté de l'étranger. Elle ranima les intelligences qu'elle n'avait jamais cessé d'entretenir avec l'Angleterre, l'Espagne et les Pays-Bas. Son principal appui, le centre et l'intermédiaire de ses intrigues, était lord Gorin, ambassadeur d'Angleterre auprès de la cour de France, qui, comme son maître et surtout comme sa maîtresse, appartenait au parti espagnol. Craft, le gentilhomme anglais que nous avons presque toujours rencontré à la suite de Mme de Chevreuse, s'agitait bruyamment pour elle, comme le chevalier de Jars intriguait sourdement pour Châteauneuf. Sous le manteau de l'ambassade d'Angleterre, une vaste correspondance s'était établie entre Mme de Chevreuse, Vendôme, Bouillon et tous les mécontens. Mazarin connaissait et surveillait toutes ces manœuvres. Au milieu de 1644, il fit saisir à Paris le contrôleur de la maison de Mme de Chevreuse, et même quelque temps après son médecin, dans le carrosse même de sa fille. La duchesse se plaignit vivement d'un tel procédé dans une lettre qu'elle trouva le secret de faire arriver jusqu'à la reine. Elle prétend qu'on fit descendre Mlle de Chevreuse de voiture, « deux archers lui tenant le pistolet à la gorge, et criant sans cesse : tue, tue, et autant aux femmes qui étoient avec elle (1). » Elle ne manque pas de protester de son innocence et d'en appeler de l'inimitié de Mazarin à la justice d'Anne d'Autriche; mais le médecin qu'on avait arrêté, conduit à la Bastille, fit des aveux qui mirent sur la trace de choses fort graves, et un exempt des gardes du roi alla porter à Mme de Chevreuse l'ordre de se retirer à Angoulême : l'exempt était même chargé de l'y conduire. Il y avait à Angoulême un château-fort servant de prison d'état, où son ami Châteauneuf avait été détenu pour elle pendant dix années. Ce souvenir, toujours présent à l'imagination de Mme de Chevreuse, l'épouvanta; elle craignit que ce ne fût la retraite où on la voulait mener, et, préférant toutes les extrémités à la prison, elle se décida à se rengager dans les aventures qu'elle avait affrontées en 1637, et à reprendre pour la troisième fois le chemin de l'exil.

(1) Lettre inédite de Mme de Chevreuse à la reine, de Tours, 20 novembre 1644.

VI.

Mais combien les circonstances étaient changées autour d'elle, et qu'elle-même était changée ! Sa première sortie de France, en 1626, avait été un continuel triomphe : jeune, belle, partout adorée, elle n'avait quitté la ville de Nancy et le duc de Lorraine, à jamais soumis à l'empire de ses charmes, que pour revenir à Paris troubler le cœur de Richelieu. En 1637, sa fuite en Espagne lui avait été déjà une épreuve plus sévère; il lui avait fallu traverser déguisée toute la France, braver plus d'un péril, endurer bien des souffrances, pour trouver au bout de tout cela cinq longues années d'agitations impuissantes. Du moins elle était encore soutenue par la jeunesse et par le sentiment de cette beauté irrésistible qui lui faisait en tout lieu des serviteurs, jusque sur les trônes. Elle avait foi aussi dans l'amitié de la reine, et elle comptait bien qu'un jour cette amitié lui paierait le prix de tous ses dévouemens. Maintenant l'âge commençait à se faire sentir; sa beauté, penchant vers son déclin, ne lui promettait plus que de rares conquêtes. Elle comprenait qu'en perdant le cœur de la reine, elle avait perdu la plus grande partie de son prestige en France et en Europe. La fuite du duc de Vendôme, que celle du duc de Bouillon allait bientôt suivre, laissait les Importans sans aucun chef considérable. Elle avait reconnu que Mazarin était un ennemi tout aussi habile et tout aussi redoutable que Richelieu. La victoire semblait d'intelligence avec lui; le propre frère de Bouillon, Turenne, sollicitait l'honneur de le servir, et le duc d'Enghien lui gagnait bataille sur bataille. Elle savait aussi que le cardinal avait entre les mains de quoi la faire condamner et la tenir enfermée toute sa vie. Quand tout l'abandonnait, cette femme extraordinaire ne s'abandonna point. Dès que l'exempt Riquetti lui eut signifié l'ordre dont il était porteur, elle prit son parti avec sa promptitude accoutumée, et accompagnée de sa fille Charlotte, qui était venue la joindre et ne voulut pas la quitter, elle gagna par des chemins de traverse les bocages de la Vendée et les solitudes de la Bretagne, et elle vint, à quelques lieues de Saint-Malo, demander un asile au marquis de Coetquen. Le noble et généreux Breton lui donna l'hospitalité qu'il devait à une femme et au malheur. Elle n'en abusa point, et après avoir déposé ses pierreries entre ses mains, comme autrefois entre celles de La Rochefoucaud, elle s'embarqua avec sa fille, au cœur de l'hiver, à Saint-Malo, sur un petit bâtiment qui devait la conduire à Darmouth, en Angleterre, d'où elle comptait passer à Dunkerque et en Flandre; mais des navires de guerre du parti du parlement croisaient dans ces parages : ils

rencontrèrent et prirent la misérable barque et la menèrent à l'île de Wight. Là Mme de Chevreuse fut reconnue, et comme on la savait l'amie de la reine d'Angleterre, les parlementaires n'étaient pas éloignés de lui faire un assez mauvais traitement et de la livrer à Mazarin. Heureusement elle rencontra comme gouverneur à l'île de Wight le comte de Pembrock, qu'elle avait autrefois connu. Elle s'adressa à sa courtoisie (1), et, grâce à son intervention, elle obtint à grand'peine des passeports (2) qui lui permirent de gagner Dunkerque et de là les Pays-Bas espagnols.

Elle s'établit quelque temps à Liége, s'appliquant à maintenir et à resserrer de plus en plus entre le duc de Lorraine, l'Autriche et l'Espagne, une alliance qui était la dernière ressource des Importans et le dernier fondement de son propre crédit. Cependant Mazarin avait repris tous les desseins de Richelieu, et comme lui il s'efforçait de détacher le duc de Lorraine de ses deux alliés. Le duc était alors éperduement épris de la belle Béatrix de Cusance, princesse de Cantecroix. Mazarin travailla à gagner la dame, et il proposa à l'ambitieux et entreprenant Charles IV de rompre avec l'Espagne et d'entrer en Franche-Comté avec le secours de la France, lui promettant de lui laisser tout ce qu'il aurait conquis. Il parvint à mettre dans ses intérêts la sœur même du duc Charles, l'ancienne maîtresse de Puylaurens, la princesse de Phalzbourg, alors bien déchue, et qui lui rendait un compte secret et fidèle de tout ce qui se passait autour de son frère. Mazarin lui demandait surtout de le tenir au courant des moindres mouvemens de Mme de Chevreuse; il savait qu'elle était en correspondance avec le duc de Bouillon, qu'elle disposait du général impérial Piccolomini par son amie Mme de Strozzi, et même qu'elle avait gardé tout son crédit sur le duc de Lorraine, malgré les charmes de la belle Béatrix. A l'aide de la princesse de Phalzbourg, il suit toutes ses démarches, et lui dispute pied à pied l'incertain Charles IV, quelquefois vainqueur, fort souvent battu dans cette lutte mystérieuse (3).

L'avantage demeura à Mme de Chevreuse. Son ascendant sur

(1) Archives des affaires étrangères, France, t. CVI, p. 162. Lettre de Mme de Chevreuse à M. le comte de Pembroc, de l'île d'Ouit, du 29 avril 1645.

(2) Archives des affaires étrangères, t. CIX, Gaudin à Servien, 20 mai 1645 : « L'on écrit d'Angleterre que Mme de Chevreuse est encore à l'île de Wick, que messieurs du parlement ne lui ont voulu bailler navire ni passeport pour passer à Dunkerque, etc. » — Bibliothèque Mazarine, lettres françaises de Mazarin, folio 415, 22 juillet 1645 : « On peut juger, dit Mazarin, si on a une grande haine pour Mme de Chevreuse, puisque, lorsqu'elle étoit au pouvoir des parlementaires d'Angleterre, ils ont offert de la remettre entre nos mains, et on ne s'en est pas soucié. »

(3) Bibliothèque Mazarine, lettres françaises de Mazarin à Mme la princesse de Phalzbourg.

Charles IV, né de l'amour, mais lui survivant, et plus fort que toutes les nouvelles amours de ce prince inconstant, le retint au service de l'Espagne, et fit échouer les projets de Mazarin. Peu à peu elle redevint l'âme de toutes les intrigues ourdies contre le gouvernement français. Elle ne le combattait pas seulement au dehors; elle lui suscitait au dedans des difficultés sans cesse renaissantes. Entourée de quelques émigrés ardens et opiniâtres, entre autres du comte de Saint-Ybar, un des hommes les plus résolus du parti, elle soutenait en France les restes des Importans, et partout attisait le feu de la sédition. Passionnée et maîtresse d'elle-même, elle gardait un front serein au milieu des orages, en même temps qu'elle déployait une activité infatigable pour surprendre les côtés faibles de l'ennemi. Se servant également du parti protestant et du parti catholique, tantôt elle méditait une révolte en Languedoc, ou un débarquement en Bretagne; tantôt, au moindre symptôme de mécontentement que laissait échapper quelque personnage considérable, elle travaillait à l'enlever à Mazarin. En 1647, son œil perçant discerna au sein même du congrès de Munster des signes de mésintelligence entre l'ambassadeur français, le duc de Longueville, et le premier ministre, qui en effet ne s'entendaient guère, et elle a la triste gloire d'avoir dès lors fondé de trop justes espérances sur l'ambition mal réglée et l'humeur mobile du duc d'Enghien, tout récemment devenu prince de Condé (1).

Le temps fait un pas, la fronde éclate; l'ardente duchesse s'élance de nouveau de Bruxelles en 1649, et vient apporter à ses amis l'appui de l'Espagne et de son expérience. Elle avait près de cinquante ans. Les années et les chagrins avaient triomphé de sa beauté, mais elle était encore pleine d'agrémens, et son ferme coup d'œil, sa décision, son audace, son génie étaient entiers. Elle avait trouvé un dernier ami dans le marquis de Laigues, capitaine des gardes du duc d'Orléans, homme d'esprit et de résolution, qu'elle aima jusqu'à la fin, et qu'après la mort de M. de Chevreuse, en 1657, elle unit peut-être

(1) Bibliothèque Mazarine, lettres françaises de Mazarin, lettre du 28 septembre 1645 à l'abbé de La Rivière, folio 453. — Mais une pièce de la dernière importance et qui jette un grand jour sur toutes les intrigues de Mme de Chevreuse en 1646 et 1647, et aussi sur l'état des esprits en France à la veille de la fronde, et sur l'ambition inquiète qui avait pénétré dans la maison de Condé, c'est un mémoire d'un agent espagnol, que nous avons déjà rencontré dans l'affaire du comte de Soissons, l'abbé de Mercy, mémoire adressé au gouvernement des Pays-Bas, et où l'abbé de Mercy montre tout ce que pourraient contre Mazarin Saint-Ybar et surtout Mme de Chevreuse, s'ils étaient mieux soutenus. Cette pièce est intitulée : *Mémoire sur ce qui s'est négocié et traité au voyage de l'abbé de Mercy en Hollande entre lui, le comte de Saint-Ybar et madame la duchesse de Chevreuse.* La pièce est datée du 27 septembre 1647, et signée P. Ernest de Mercy. Elle fait partie des papiers de la secrétairerie d'état espagnole qui se trouvent dans les archives générales du royaume de Belgique à Bruxelles; nous en devons la communication à l'obligeance du savant archiviste, M. Gachard.

à sa destinée par un de ces mariages de conscience alors assez à la mode. On n'attend point que nous la suivions pas à pas et nous engagions nous-même dans le dédale des intrigues de la fronde. Disons seulement qu'elle y joua un des premiers rôles. Attachée au fond du parti et à ses intérêts essentiels, elle le conduisit à travers tous les écueils avec une adresse et une vigueur incomparables. Après s'être si longtemps appuyée sur l'Espagne, elle sut s'en séparer à propos. Elle garda une grande influence sur le duc de Lorraine, et il n'est pas difficile de reconnaître sa main cachée derrière les mouvemens divers et souvent contraires de Charles IV. Elle a pris la principale part aux trois grandes résolutions qui expriment et résument l'histoire entière de la fronde depuis la guerre de Paris : en 1650, elle fut d'avis de préférer Mazarin à Condé, et elle osa conseiller de mettre la main sur le vainqueur de Rocroy et de Lens; en 1651, un moment d'incertitude de Mazarin, qui faillit se perdre dans ses propres finesses et dans une conduite trop compliquée, un grand intérêt, l'espoir fondé de marier sa fille Charlotte avec le prince de Conti, la ramenèrent à Condé, et de là la délivrance des princes; en 1652, les fautes accumulées de Condé la rendirent pour toujours à la reine et à Mazarin. Elle n'eut pas la folie de Retz, d'imaginer un tiers parti en temps de révolution et de rêver un gouvernement entre Condé et Mazarin, sans autre fondement qu'un parlement fatigué et l'incertain duc d'Orléans. Son instinct politique lui fit comprendre qu'après tant d'agitations un pouvoir solide et durable était le plus grand besoin de la France. Mazarin, qui, comme Richelieu, ne l'avait jamais combattue qu'à regret, rechercha et fut souvent très heureux de suivre ses conseils (1). Elle passa hautement du côté de la royauté; elle la servit, et elle s'en servit à son tour. Elle obtint aisément tout ce qu'elle voulut pour elle et pour les siens; elle parvint au comble du crédit et de la considération, et, ainsi que ses deux illustres émules, Mme de Longueville et la princesse Palatine, elle acheva dans une paix profonde une des carrières les plus agitées du XVIIe siècle.

On dit qu'elle aussi, sur la fin de ses jours, elle ressentit l'impression de la grâce, et tourna vers le ciel ses yeux fatigués de la mobilité des choses de la terre. Successivement elle avait vu tomber autour d'elle tout ce qu'elle avait aimé et haï, Richelieu et Mazarin, Louis XIII et Anne d'Autriche, la reine d'Angleterre et sa fille l'aimable Henriette, Châteauneuf et le duc de Lorraine. Sa fille bien-aimée s'était éteinte entre ses bras au milieu de la fronde. Celui qui le premier l'avait détournée du devoir, le beau et frivole Holland,

(1) Voyez à la Bibliothèque Nationale, fonds Gaignière, n° 2799, un recueil inédit de lettres autographes et chiffrées de Mazarin à l'abbé Fouquet, le frère du futur surintendant, où Mazarin demande sans cesse l'opinion et les bons offices de Mme de Chevreuse.

était monté sur l'échafaud de Charles Ier, et son dernier ami, bien plus jeune qu'elle, le marquis de Laigues, l'avait précédée dans la tombe. Elle reconnut qu'elle avait donné son âme à des chimères, et, se voulant mortifier dans le sentiment même qui l'avait perdue, l'altière duchesse devint la plus humble des femmes; elle renonça à toute grandeur; elle quitta son magnifique hôtel du faubourg Saint-Germain, bâti par Le Muet, et se retira à la campagne, non pas à Dampierre, qui lui eût trop rappelé les jours brillans de sa vie passée, mais dans une modeste maison, à Gagny, près de Chelles. C'est là qu'elle attendit sa dernière heure, loin des regards du monde, et qu'elle mourut sans bruit, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, la même année que le cardinal de Retz et Mme de Longueville. Elle ne voulut ni solennelles funérailles ni oraison funèbre. Elle défendit qu'on lui donnât aucun des titres qu'elle avait appris à mépriser. Elle souhaita être obscurément enterrée dans la petite et vieille église de Gagny. Là, dans l'aile méridionale, près la chapelle de la Vierge, une main fidèle et ignorée a mis sur un marbre noir cette épitaphe (1) :

« Cy gist Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse, fille d'Hercule de Rohan, duc de Montbazon. Elle avait épousé en premières noces Charles d'Albert, duc de Luynes, pair et connestable de France, et en secondes noces Claude de Lorraine, duc de Chevreuse. L'humilité ayant fait mourir dans son cœur toute la grandeur du siècle, elle défendit que l'on fît revivre à sa mort la moindre marque de cette grandeur, qu'elle voulut achever d'ensevelir sous la simplicité de cette tombe, ayant ordonné qu'on l'enterrât dans la paroisse de Gagny, où elle est morte à l'âge de soixante-dix-neuf ans, le 12 aoust 1679. »

V. Cousin.

(1) L'abbé Le Beuf, *Histoire du Diocèse de Paris*, t. VI, p. 133, etc.

HISTOIRES POÉTIQUES

I.

LE TALISMAN.

Du fleuve, en approchant, m'arrivaient les murmures,
La senteur s'exhalait des taillis frais et verts,
Un couple de ramiers chantait sous les ramures :

Bonheurs de mon printemps, après bien des hivers,
Je vais vous ressaisir! Pensers des saisons mûres,
Fuyez! Aux purs instincts, mes sens, soyez ouverts! —

Et j'arrive, et, penché sur le cristal de l'onde,
J'y lave dans ses flots puisés avec ma main
Mon visage hâlé par le feu du chemin :
Heureux, je vois encor ma chevelure blonde;

Mais, puisqu'il faut quitter cette eau claire et profonde,
Hélas! pour se mêler au sombre fleuve humain,
J'emporte un caillou blanc tout veiné de carmin :
Pensers du sol natal, guidez-moi par le monde!

(Au Pont-Ker-Lô.)

II.

UN ANCIEN BOURG.

O vetustatis silentis
Obsoleta oblivio!
(PRUDENTIUS.)

I.

« Voici le jour venu d'un grand pèlerinage;
Allumez donc un cierge, ô femmes de tout âge,

L'étole d'or est prête, et le saint nous attend;
Triste on va le prier, et l'on revient content. »

Au milieu des transports, des chants de la victoire,
Elles parlaient ainsi; plus d'une en cape noire
Pourtant montrait le deuil d'un père, d'un époux,
Quand, par ce beau matin, un soleil clair et doux,
Je sortis de la ville et côtoyai la rade
Pour visiter au loin une antique peuplade.
Contemporains de tout, les yeux sur l'avenir,
Des gloires du passé gardons le souvenir;
Dans notre humilité suivons un grand exemple :
L'Esprit universel n'a rien qu'il ne contemple.

II.

Bientôt, avec son fils aux longs cheveux dorés,
M'apparut un vieillard, et tous deux par les prés
Cueillaient des fleurs, du jonc, des feuilles de molène.
L'enfant avait déjà sa robe toute pleine :
Attendri, j'observai le vieillard et l'enfant,
Puis à leur bonheur pur je m'éloignai rêvant.

Le pays est ouvert par cent routes nouvelles.
A la voix des savans, les pioches et les pelles
Ont comblé les vallons, abaissé les coteaux.
Il n'est plus de grands parcs autour des grands châteaux,
Pour que le commerçant, d'un air de gloriole,
Sur les chemins unis roule en sa carriole :
Le siècle l'a voulu... Nous, par ce chemin creux,
Garni de chèvrefeuille et de chênes ombreux,
Plus fidèle au passé, conduisons notre rêve
Vers ce bourg dont la flèche à l'horizon s'élève.

O pays illustré par nos saints et nos rois!
Les souvenirs pieux et les sombres effrois
Ici volent dans l'air, et mille chants sauvages
Répondent aux clameurs s'élevant des rivages.
Naguère, quand j'allais dans ces âpres cantons,
Humble Homère, cherchant la trace des Bretons,
Vers le cap, arrêtant mon cheval par la bride,
Un pêcheur s'avança pour me servir de guide :
Il courut devant moi; le terrain lisse et sec,

Percé de rochers blancs, montait jusques au Bec (1);
Tout était dépouillé, désolé, sans culture;
La terreur me gagna, je pressai ma monture,
Et penché sur son cou, la heurtant du talon,
J'arrivai hors d'haleine au Rocher-de-Gralon,
Et je vis d'un coup d'œil la mer rouge de flammes,
L'île de Sein, l'Enfer, et puis la Baie-des-Ames :
Là j'écoutai longtemps le lourd balancement
Des vagues qui grondaient encore en se calmant...
Enfin l'ombre du soir descendit sur les pierres,
Et seul je m'en revins, murmurant des prières.

III.

Mais toi, dans le passé fier de ton mouvement,
Sur tes places, vieux bourg, quel abandonnement!
Partout des seuils branlans, de croulantes murailles,
Des pignons lézardés où pendent des broussailles,
Des enfans affamés errant sur le chemin,
Et de pauvres perclus qui vous tendent la main.
Et l'église, de loin si charmante! ô scandales!
Il semble que les morts ont soulevé leurs dalles.
Le pied va se heurtant aux pierres des tombeaux.
Les bannières des saints ne sont plus que lambeaux.
L'autel pauvre est sans nappe, ou, veuf, n'a plus de sainte;
On voit aux murs verdis le salpêtre qui suinte.
Seul, bienheureux Davi, fils de sainte Nona,
Le bon peuple jamais, toi, ne t'abandonna,
Tu rayonnes encor, dans ta niche parée,
Sous la chappe d'argent et la mitre dorée,
Et voici qu'à cette heure, humble et doux immortel,
Un voyageur qui chante est devant ton autel...

IV.

Or le vieillard, guidant l'enfant à tête blonde
Qu'une charge de fleurs et de feuillage inonde,
Me dit : « Je viens aussi vers le patron du lieu,
(Et sa voix par respect pour la maison de Dieu
Lentement s'abaissa); mais vous dans cette église!
Vous dans cette tribu qu'aujourd'hui l'on méprise!

(1) Le Bec-du-Râz ou du Détroit devant l'île druidique de Sein.

Un homme de la ville en ce bourg isolé,
D'où plus d'un malheureux, hélas ! s'est exilé !
Pourtant son nom brillait dans nos vieilles histoires,
Il avait ses *pardons*, ses marchés et ses foires;
Mais on nous a tout pris, et le chemin nouveau
Fera de ces débris un immense tombeau.
Je puis ainsi pleurer dans toute ma tristesse,
Moi qui dès mon enfance ici servais la messe,
Quand devant nos autels je rencontre un seigneur
Qui, des grands souvenirs épris, leur rend honneur.
Ah ! cet ange qui suit par la main son vieux père
Sait que dans l'avenir par lui du moins j'espère!
Mais malheur aux ingrats, honte à ces oublieux
Qui foulent sous leurs pieds les os de leurs aïeux !
Le plus humble grandit s'il comprend la noblesse,
Celui qui jeune encor sait aimer la vieillesse
Conserve son cœur jeune, et vieux il se verra
Vénéré par les fils de ceux qu'il vénéra ! »

Du brave sacristain la voix toujours plus forte
Jusqu'aux voûtes montait, lorsque la grande porte,
S'ouvrant, me laissa voir (scène présente encor !)
Des femmes qui portaient un long ornement d'or,
Une étole splendide, où ces femmes, ces filles
Avaient tout un hiver émoussé leurs aiguilles
Pour le saint protecteur qui de là, dans un coin,
Peut bénir les vaillans qui combattent au loin,
Sur tes bords, ô Crimée! oui, leurs fils et leurs pères,
Leurs amans. Et les sœurs n'oubliaient pas les frères.
Le cortége, fêté par la cloche, avança.
Lorsque la plus âgée au cou du saint passa
L'étole d'or, l'enfant répandit ses corbeilles,
Et ses petites mains, plus que les fleurs vermeilles,
— Ainsi Jésus enfant travaillait de tout cœur, —
Sur la nef, les tombeaux et le pavé du chœur,
Semèrent les bleuets, les fraîches églantines,
Les glaïeuls nés aux voix des ondes argentines :
Des guirlandes de buis tenaient comme lié
Le saint toujours vivant de ce bourg oublié.

III.

LA VIE.

A LOUISE.....

Un bel ange gardien penché vers son berceau,
Quand ses yeux étonnés s'ouvrirent à la vie,
Et que sa mère en pleurs la contemplait ravie,

Invisible, la prit sous le léger cerceau,
L'instruisant d'une voix mystérieuse et tendre,
Et l'ange au doux parler, l'enfant semblait l'entendre :

— « Au jardin de l'aïeule égayé du zéphir,
Où les jeunes oiseaux vont essayer leurs ailes,
Parmi les blancs jasmins enlacés aux tonnelles,
Fleur humaine, tu dois t'élever et *fleurir*.

Savoure le printemps!... Résignée à *mûrir*,
Amasse dans ton sein les graines maternelles;
Enfin, pour refleurir aux sphères éternelles,
Lis d'or, cueilli par Dieu, sur son cœur viens *mourir*. »

IV.

LA SIRÈNE.

A L'AMIRAL LAGUERRE.

Robert, ancien marin retiré dans les terres,
Vieillit entre sa bru, son fils et leurs enfans;
Mais parfois un ennui ride ses traits austères,
Et seul, les bras croisés, il erre à travers champs.

Quel grain de mer lointain, quel souffle du rivage
Viennent troubler son front, mettre son âme en feu?
Or, un matin, armé du bâton de voyage,
A sa jeune famille il dit un brusque adieu.

Les larges pantalons, la ceinture de laine,
La veste molle et chaude, il a tout revêtu;
La bouteille d'osier pend, jusqu'au bouchon pleine,
Sur sa chemise bleue au collet rabattu.

Il baise des enfans la chevelure blonde
Et part, mais si léger, son regard est si doux!

On dirait un novice allant au Nouveau-Monde,
Un amoureux courant au premier rendez-vous.

Aux chapeaux qui parfois se levaient sur sa route
A peine répondait son chapeau goudronné :
— « Comme vous passez fier ! Une dame sans doute
Vous attend au manoir, jeune homme fortuné ! » —

« Ils l'ont dit : je vais voir ma maîtresse, ma dame,
La fée à qui j'offris dès quinze ans mes amours,
La sirène aux yeux verts qui chante dans mon âme !... »
Et le fier matelot marchait, marchait toujours.

Aux murs de Lorient il arrive, il salue
La gracieuse tour svelte comme un fuseau;
Coudoyé des marins à chaque coin de rue,
Il lit sur leur ruban le nom de leur vaisseau.

Son cœur est plein de joie et ses yeux sont en larmes;
L'air salin de la mer ravive son vieux sang;
Le voici dans le port, et, sur la Place-d'Armes,
Le bruit des artilleurs l'arrête frémissant.

Passent des officiers aux brillans uniformes.
Plus loin c'est l'arsenal avec ses noirs canons,
Et les boulets ramés et les bombes énormes,
Mille engins dont la mort aime et connaît les noms.

Les marteaux des calfats enfonçant leurs étoupes
L'attirent, et poussant gardiens et matelots,
Par-dessus les pontons, les radeaux, les chaloupes,
Il approche, il revoit la merveille des flots.

— « Oh ! qu'elle est belle encore à partir toute prête,
Celle qui m'emporta jeune homme sur ses flancs !
Celle à qui je reviens dans mes habits de fête,
Comme elle est jeune et belle !... Et j'ai des cheveux blancs !

Qu'elle fut bien nommée ! hélas ! un nom de fée !
Un nom d'enchanteresse ! Elle vous jette un sort :
Voilà toute autre flamme en vous-même étouffée,
Vous êtes son esclave à la vie, à la mort. »

Et leste et vigoureux, malgré sa barbe blanche,
A l'échelle de corde il montait triomphant,
Puis, touchant la mâture, embrassant chaque planche,
A genoux le vieillard pleurait comme un enfant.

Mais l'ancre vient à bord : Robert une seconde
Dans son cœur hésita; pourtant il lui fallait
Une dernière fois faire le tour du monde!
Et la Sirène au loin s'en allait, s'en allait...

Toujours habitez-vous dans la mer, ô Sirène?
Ah! comme les marins, partout dans l'univers
Chacun trouve, amoureux, l'idéal qui l'entraîne,
Et que jusqu'à la tombe il suit les bras ouverts.

V.

MARIE.

Cueillant des lucets noirs (1) pour cette brune enfant,
J'errais un jour d'été sous la forêt ombreuse,
Comme elle enfant joueur, mais près d'elle rêvant :

Sur la mousse et les fleurs et sur l'herbe nombreuse,
Quand ses pieds nus laissaient leur trace, bien souvent
Amoureux je passais sur la trace amoureuse;

Un ruisseau descendait vers l'étang de Ker-Rorh:
Son beau front, entouré d'une tresse de laine,
Brilla dans ce miroir, et mes yeux vers la plaine
Suivaient l'onde emportant, joyeuse, mon trésor;

Dans l'air un jeune oiseau lança ses notes d'or,
Sa voix lui répondit claire, argentine et pleine,
Et moi, pour aspirer cette vibrante haleine,
J'accourus... Dans mon cœur, ah! je l'aspire encor!

VI.

LES FONTAINES SACRÉES.

I.

Castell-Linn, en montant vers tes sommets boisés,
Où gisent de nos ducs les murs demi-rasés,
Mes pensers voyageurs me suivent; sur ta pente
Je m'arrête, ébloui du fleuve qui serpente;
Puis, songeant à mon art, à la gloire, au destin,
Je murmure des vers commencés le matin :

(1) Ou airelle, fruit des bois.

« Heureux est le poète errant et militaire
Qui porte en sa giberne une Bible, un Homère!
A la voix du clairon, à la voix du tambour,
Mêlant ses chants guerriers, il va de bourg en bourg;
Ou par-delà les mers et les grandes montagnes,
S'il court chercher l'honneur des lointaines campagnes,
A travers la fumée et le feu du canon,
Deux fois, soldat-poète, il ennoblit son nom! »
Ardent tumulte, heureux qui vous a pu connaître!

Mais un maître nouveau, d'après un ancien maître,
L'a dit, et cheminant sous les arbustes verts,
Par sa prose inspiré, je hasarde ces vers :

« Le poète d'élite et sans veine banale,
Brisant des mots usés l'empreinte triviale,
Le poète sincère et qui se fait aimer,
Tel que je le conçois sans pouvoir l'exprimer :
Ce qu'il faut, avec l'art, pour former ce poète,
C'est un esprit exempt de pensée inquiète,
Sans prévoyance amère et sans amers regrets;
C'est une âme sereine, éprise des forêts,
Et qui peut avec vous, ô muses adorées,
Librement s'abreuver aux fontaines sacrées (1). »

II.

Oh! j'arrive! — Avec vous qu'il fait bon voyager,
Muses! comme le cœur, le pied devient léger.
Quel immense tableau montre cette terrasse!
Hirondelle, on voudrait s'élancer dans l'espace.
O splendide vallon, vers toi je tends les bras!
Mes yeux à t'admirer ne se lasseraient pas.

Mais j'aperçois, filant sur un monceau d'ardoise,
La vieille de l'hospice et qui s'appelle Ambroise :
— « Notre belle rivière, aussi vous l'admirez!
Ceux qui sans perdre haleine ont monté ces degrés,
S'arrêtent comme vous en extase, et moi, vieille,
Je me sens rajeunir devant cette merveille.
Avec mon dos voûté sous mes quatre-vingts ans,
Femme de Châteaulin, rarement j'y descends.

(1) Pour ces vers de Juvénal, lire la belle traduction de M. Villemain dans son rapport à l'Académie Française du 30 août 1855.

Auquel dire à cette heure : Ouvrez-moi votre porte?
Pour tous ces jeunes gens la vieille Ambroise est morte.
Mais mon cœur va d'en haut vers mon pays natal.
J'oublie en le voyant les murs de l'hôpital.
Oh! le sombre séjour pour le corps et pour l'âme!
La vieillesse indigente est-elle donc infâme?
Sur la porte est écrit : Maison de charité,
Mais on fait d'un asile une captivité.
Puis, le jour et la nuit, parmi ces odeurs fades,
Vieux soi-même, ne voir que vieillards et malades,
Des morts! — La bonne mère, avancez votre main,
Et prenez ce denier pour bénir mon chemin. »

III.

Seul, me voilà perdu dans ces vastes ruines,
Colline s'élevant au milieu des collines,
Et de ces murs croulés, du faîte de ces tours,
Mes regards vers le fleuve aimé s'en vont toujours.

Gloire de l'Armorique et de la Domnonée,
Seras-tu de mes vers la seule abandonnée?
Cent fois j'ai dit l'Ellé, l'Isol et le Léta,
Noble Avon, et jamais ma voix ne te chanta (1).

Ton frère cependant a vu naître Shakspeare,
Car la double Bretagne aux mêmes noms s'inspire;
Partout nos deux pays disent les mêmes lieux;
Ils ont la même langue et les mêmes aïeux. —

C'est un soir, dans les bains de notre duchesse Anne,
Que m'apparut ton cours limpide. Une liane
Y trempait sa fleur rose, et ton bruit argentin
Montait d'un sol brillant de paillettes d'étain.

Plus loin, un long canal te reçoit et t'embrasse :
Les saules sur tes bords épanchaient plus de grâce;
Or les libres poissons ont fui, tous d'un seul trait;
Il faut à leur séjour l'ombre de la forêt.

Libre, je fuis comme eux la savante structure,
Barrière que saura renverser la Nature,
Quand, des monts déboisés reprenant son essor,
Elle crira : Tombez, digues! je règne encor.

(1) L'Avon, fleuve; en français Aulne.

Je la retrouve enfin, ta course aventureuse,
Qui fait la terre grasse et la prairie heureuse :
Salut, roseaux touffus ! toiture des maisons,
Vous recouvrez aussi les timides poissons.

O verdure ! ô fraîcheur ! douceurs virgiliennes !
Ainsi vous embaumez, forêts brésiliennes !
Quand la harpe jetait ses notes de cristal,
Plus d'azur brillait-il aux torrens de Fingal ?

Puis de sveltes clochers, d'antiques monastères ;
Des ports mystérieux enfoncés dans les terres ;
Comme en Grèce, des noms qui sonnent : c'est Argol,
Daoulâz aux frais ruisseaux, Logonna, Rumengol,

Les forts de Ros-Canvel sur les hautes falaises,
Et Plou-Gastell, jardins embaumés par les fraises...
Mais au fleuve élargi la mer ouvre son sein,
Et Brest ouvre à tous deux son immense bassin.

Fleuve, je t'ai chanté : quand l'heure me renvoie,
Mèle à tes flots joyeux l'effluve de ma joie ;
O splendide vallon, je t'ouvre encor les bras ;
Mes yeux à t'admirer ne se lasseraient pas.

IV.

— « Seigneur ! vous de retour ! Comme une sainte image,
Vous m'avez apparu là-haut dans un nuage.
— Vous, mère, à la fraîcheur et si tard vous asseoir !
— Oh ! je ne sors d'ici qu'à la cloche du soir.
A cette heure, voyez, sur le pont de la ville,
D'ouvriers, de bourgeois passe une double file ;
Sur la rampe on s'appuie, on cause... Gens heureux !
Des bandes d'écoliers qui se poussent entr'eux
Accourent. De mon temps, on n'avait pas d'écoles ;
Mais l'ouvrage fini, nous n'allions pas moins folles.
Par ce monde nouveau, car j'ai bon souvenir,
Je reviens au passé, n'ayant plus d'avenir.
Puis, regardez plus loin ! Là-bas, dans la prairie,
— Mes yeux, grâce à Jésus, à la vierge Marie,
Sont aussi clairs et nets, — les robustes faucheurs
Ne peuvent se résoudre à quitter leurs labeurs ;
Le soleil fait briller l'acier d'une faucille ;
Sur la meule est assise une petite fille.

Voyez dans ce chemin un long troupeau de bœufs,
Les poulains et les veaux qui bondissent joyeux;
Comme tout cela vit, s'aime bien et folâtre!...
Oh! dans l'air pur j'entends la voix claire d'un pâtre!
— Ce denier, bonne mère, à vous, à vous encor!
Le peu qu'on donne au pauvre au ciel se change en or. »

V.

Grandes émotions d'une simple journée!
Quel marchand reviendra plus fier de sa tournée!
Où dominait jadis le manoir féodal
Est ouvert, bien que sombre, un pieux hôpital,
Asile du malheur, œuvre réparatrice;
La nature à l'entour, belle consolatrice,
Verse dans la vallée un fleuve gracieux
Qui délecte le cœur et réjouit les yeux;
La vieillesse revit à ces douceurs lointaines...
Muses, je viens de boire à vos saintes fontaines!

VII.

LE HÊTRE.

Enfant, j'ai vu la plante grêle
Pousser dans l'herbe près de moi,
Comme moi souple, et molle, et frêle;

Vers l'âge d'or, où je marchais en roi
Dans nos taillis, l'arbuste de mon âge
Me couronnait de son léger feuillage;

Sur son tertre aujourd'hui, comme un géant fixé,
Il étend glorieux ses grands bras, et sa tête,
Où la brise murmure, où gronde la tempête,
M'appelle, et ses longs bruits me parlent du passé.

Frère, à mon dernier jour, sous ton abri placé,
Mille ans, mon livre en main, je dormirais poète;
Là, je vivrais encore, affinité secrète,
Dans l'arôme et l'air pur où tu serais bercé!

A. Brizeux.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre 1855.

Rien n'est plus singulier véritablement que la situation énigmatique où se trouve placée depuis quelques jours l'Europe, partagée entre l'incertitude d'opérations militaires suspendues par la saison et l'obscurité de négociations dont nul ne met en doute l'existence, sans qu'on puisse en préciser ni les termes, ni le sens, ni la portée. Faut-il croire à la paix? faut-il croire à l'inévitable continuation de la guerre? Cette trêve de l'hiver, qui n'est interrompue que par quelques engagemens de peu d'importance, se transformera-t-elle en une pacification régulière et définitive? Ne serait-elle au contraire qu'une de ces haltes où se forgent des armes nouvelles et se nouent de plus vastes complications? Les vœux et les espérances du continent se tournent évidemment vers la paix; les esprits sensés la désirent digne et sérieuse; les spéculateurs la font et la défont chaque jour dans toutes les bourses de l'Europe pour leur satisfaction ou leurs intérêts du moment; les nouvellistes en publient déjà les préliminaires. Les difficultés cependant ne restent pas moins entières, et si elles ne sont point certainement insolubles, elles sont de nature à tempérer les illusions en laissant apparaître les obstacles que peut avoir à vaincre toute tentative sérieuse de conciliation. Ces difficultés naissent de ce qu'on pourrait appeler la force des choses, de la grandeur des sacrifices accomplis, de l'insuccès même de tant d'efforts de rapprochement restés jusqu'ici infructueux, aussi bien que de la complexité et de la puissance des intérêts engagés dans le conflit actuel. Après tout, aujourd'hui comme en tous les instans, sous quelque forme diplomatique que le problème se pose, il s'agit d'une paix qu'on n'a point sans doute le dessein de rendre gratuitement humiliante pour la Russie, mais qui devra consacrer les garanties à l'abri desquelles l'Occident a acquis le droit de placer sa sécurité et son repos. L'honneur militaire de la Russie reste intact, c'est sa politique qui est en cause. Or cette politique, l'empereur Alexan-

dre est-il dès ce moment résolu à l'abdiquer, et dans quelle mesure le fera-t-il? Se laissera-t-il au contraire entraîner à tenter encore la fortune d'une campagne, avant d'en venir à des concessions peut-être tardives? Voilà toute la question.

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter qu'il n'y ait en ce moment un travail réel en faveur du rétablissement de la paix, travail où chacun a peut-être sa part, et qui a visiblement son principal foyer en Allemagne. On a pu voir, il y a quelques mois déjà, dans le voyage de M. de Beust et de M. von der Pfordten à Paris, comme un symptôme d'une certaine modification dans la politique et les tendances des états secondaires de la confédération germanique. Ces tendances nouvelles n'allaient point, on le conçoit, jusqu'à prendre une attitude fort imposante vis-à-vis de la Russie; elles dénotaient du moins la bonne volonté de ne point s'éloigner de l'Occident, et de peser plutôt à Pétersbourg du poids de conseils tout pacifiques. Aussi a-t-on pu en conclure qu'une démarche sans aucun caractère collectif avait été faite dans ce sens. La Prusse elle-même a dû avoir son tour également. Le cabinet de Berlin ne pouvait avoir la pensée de s'interposer comme médiateur dans une querelle d'où il s'est retiré après avoir publiquement proclamé le droit de la France et de l'Angleterre, mais il pouvait plaider de nouveau pour la conciliation auprès du tsar. L'a-t-il fait par des communications directes ou par l'intermédiaire de son représentant militaire à Pétersbourg, M. de Munster? Peu importe, le symptôme reste toujours, et ce symptôme est le désir de la paix, manifesté une fois de plus. C'est à l'Autriche sans doute que revient la plus grande part de ce mouvement, d'où sont nés tous les bruits d'une pacification prochaine. Liée par un traité dont elle n'a point cessé d'accepter la solidarité morale, si elle en a décliné la solidarité effective, l'Autriche se trouve toujours rattachée aux puissances occidentales; elle a un terrain commun avec celles-ci, et sur ce terrain même elle a pu être conduite à rechercher quelque combinaison nouvelle plus heureuse que les précédentes. Sans qu'il apparaisse encore rien de distinct, sans qu'il y ait surtout de propositions véritables émanées de la Russie ou offertes à son acceptation, on peut, ce nous semble, démêler divers faits dans ce travail, plutôt pressenti que connu : d'abord c'est le sérieux et véhément désir de la paix qui règne au-delà du Rhin, c'est en outre un double effort de l'Autriche pour rattacher les autres états allemands à sa politique, en même temps qu'elle recherche, de concert avec la France et l'Angleterre, les bases d'un accommodement possible, ou du moins d'une tentative de ce genre.

Depuis que cette crise est ouverte, la Russie a l'œil fixé sur l'Allemagne, soit pour se couvrir de son inaction, soit pour la retenir et l'endormir encore aux heures décisives. Il n'est donc point impossible que les vœux manifestés en Allemagne et l'effort de l'Autriche n'aient produit quelque impression à Saint-Pétersbourg. Déjà même, dit-on, au travail qui s'opère au-delà du Rhin dans un sens occidental, la Russie oppose de son côté un travail diplomatique tendant à persuader aux états allemands qu'elle veut la paix, qu'elle est prête à souscrire à des conditions très acceptables pour tous. Qu'on nous permette seulement une double observation. Si l'Allemagne souhaite une prompte pacification non-seulement comme un bien-

fait général pour l'Europe, mais encore pour s'épargner à elle-même le péril de profondes scissions intérieures, pense-t-elle prendre le moyen le plus efficace de faire tomber les armes des mains de la Russie en n'appuyant sa parole d'aucune déclaration sérieuse, d'aucun acte décisif? Lorsque le roi Frédéric-Guillaume prononçait récemment son discours devant le parlement de Berlin, qu'était-ce autre chose qu'une abdication nouvelle de la puissance prussienne, un encouragement à la résistance donné au tsar? L'Autriche elle-même, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'elle ait réduit une fois de plus son armée dans les circonstances actuelles, — l'Autriche croit-elle ajouter une grande autorité à ses interventions et à ses projets diplomatiques? Et d'un autre côté, si la Russie cherche à convaincre les états allemands de ses intentions pacifiques sans même divulguer le secret de ses concessions, n'est-ce point parce que son but principal est d'assoupir les défiances et de désarmer l'Allemagne, sauf à répéter ensuite, comme elle l'a dit déjà, qu'elle l'a sauvée de ses propres divisions? Telle a toujours été la tactique du cabinet de Pétersbourg. Lorsque l'Allemagne s'est émue sérieusement de l'occupation prolongée des principautés et s'est montrée prête à intervenir, la Russie quittait subitement les bords du Danube, et le prince Paskievitch écrivait à l'empereur Nicolas qu'il fallait tout faire pour réduire les états germaniques à la neutralité. Lorsque les quatre points de garantie sont devenus la base d'un traité préparé entre l'Autriche, la France et l'Angleterre, en présence d'une négociation près d'aboutir, la diplomatie russe s'est hâtée d'accepter ces quatre conditions en principe, sauf à les décliner ensuite dans l'application. Que la Russie, quelques souffrances que lui inflige la guerre, brave le danger de la continuation des hostilités et de complications nouvelles qui peuvent lui offrir après tout soit des diversions, soit des occasions d'alliances inattendues, cela se conçoit; mais si ces complications survenaient, la Prusse, l'Autriche, l'Allemagne tout entière seraient les premières à en supporter le poids, et c'est ce qui fait qu'un peu de résolution aujourd'hui servirait mieux leur intérêt véritable, en même temps qu'elle donnerait plus de force, plus de crédit, plus de chances de réalisation à tous ces bruits pacifiques qui sont dans l'air.

Toujours est-il que dans les circonstances actuelles les puissances alliées ont un système de conduite parfaitement simple à suivre : c'est de se montrer prêtes à la paix, si la paix se présente dans des conditions sérieuses et justes, et de se montrer également prêtes à la guerre, si la guerre doit fatalement se poursuivre. Pour la France et l'Angleterre, il n'y a pas seulement à combattre, il y a encore dès ce moment à assurer l'application des principes dont elles ont fait le symbole de leur politique : unique moyen de donner un sens pratique à cette guerre, un caractère définitif à ses résultats. Tandis qu'on discute sur les quatre points de garantie et sur la signification véritable qu'ils doivent avoir, le mieux est de les réaliser. Aussi une conférence à laquelle paraît devoir coopérer l'Autriche va-t-elle se réunir à Constantinople pour s'occuper tout d'abord de la condition des populations chrétiennes de l'Orient. C'est là, il faut bien le dire, un des points les plus graves et les plus épineux de cette terrible question.

Que la guerre cesse ou se prolonge, là réside l'intérêt le plus grand et le

plus universel, l'intérêt même de la transformation de l'empire ottoman, sans laquelle toutes les garanties qu'on pourra prendre contre la Russie resteront illusoires. Dans les griefs et les plaintes des populations chrétiennes, la Russie en effet trouvera toujours une arme dont elle saura se servir pour se frayer une route jusqu'au cœur de la Turquie. Il y a d'immenses difficultés à vaincre, cela est vrai : le droit public et les habitudes d'un peuple ne se transforment pas en un jour; mais ce lien toujours subsistant entre des populations malheureuses qui ont besoin de protection et un protecteur intéressé par son ambition à les défendre, ce lien, il faut le briser par une transformation dans laquelle la Turquie au surplus peut trouver le seul élément de vitalité propre à la relever. Le gouvernement ottoman lui-même s'est montré prêt à entrer dans une voie de justes et sages réformes, les puissances occidentales doivent l'y maintenir par l'autorité de leurs conseils et de leur concours. C'est donc à l'une des premières nécessités de la situation actuelle que répond l'œuvre sur le point d'être entreprise à Constantinople; mais en même temps pourquoi ne s'occuperait-on pas de la réalisation des autres garanties adoptées en commun, de l'organisation des principautés notamment?

Chose singulière, il y a bientôt deux ans que la réorganisation des principautés a été stipulée, et que les soldats du tsar ont quitté les provinces du Danube : rien n'a été fait depuis; on a laissé rentrer à Bucharest le prince Stirbey, notoirement dévoué à l'influence russe; tout ce que le gouvernement de Saint-Pétersbourg a laissé après une ingérence permanente et abusive de trente ans a été maintenu. Une occasion toute naturelle s'offre aujourd'hui de changer cette situation. Dans peu de temps vont expirer les pouvoirs du prince Stirbey, nommé hospodar à la suite de la convention de Balta-Liman. Il semble donc fort simple que les puissances alliées s'occupent de fonder dans les principautés un régime conforme aux vues et aux intérêts de l'Europe. La Russie, dit-on, proteste contre tout ce qui serait fait dans les provinces danubiennes en dehors de son concours. Au nom de quels droits peut protester la Russie? Ceux qu'elle tenait de ses traités ont disparu avec ces traités eux-mêmes. Il reste une situation entièrement nouvelle à créer. Ce qui est vrai des principautés n'est pas moins applicable à la liberté de la navigation sur le Danube, également inscrite parmi les conditions de la paix future. Pourquoi dès cet instant n'organiserait-on pas cette liberté? Pourquoi ne prendrait-on pas des dispositions pour qu'elle restât désormais effective et assurée sous la garantie collective de l'Europe? Il y aurait dans ces diverses mesures un avantage réel, ce serait de traduire des principes posés et acceptés en faits accomplis auxquels la Russie n'aurait plus qu'à adhérer à la paix. Les puissances alliées se sont interdit des conquêtes matérielles qui ne seraient pour elles que des avantages personnels; elles ne se sont point interdit d'organiser leurs conquêtes morales, celles qui seraient profitables pour tous. L'Autriche elle-même sans contredit ne pourrait que s'associer à une telle œuvre embrassant les garanties qu'elle a acceptées.

Il y a donc aujourd'hui pour la France et pour l'Angleterre plus d'un but à poursuivre, ou plutôt ce n'est qu'un même but sous des formes diverses. Il peut y avoir à écouter des propositions de paix, des suggestions même, s'il

est vrai qu'il y ait quelque chose de ce genre dans ce travail qu'on remarque; il y a aussi à prévoir la reprise d'hostilités plus dangereuses peut-être et plus décisives, de même qu'il y aura encore à rendre irrévocables par des mesures concertées les résultats acquis jusqu'ici. Sur tous ces points, la France et l'Angleterre ont-elles été, sont-elles constamment d'accord? Il est des esprits fort occupés à observer les nuages qui s'élèvent, et ce serait certainement trop dire que de nier qu'il puisse y avoir parfois des nuages. La France peut être plus particulièrement touchée de toutes les considérations de la paix, de la nécessité d'associer l'Autriche, si cela est possible, à l'œuvre commune, et par conséquent de ne point dépasser certaines limites. L'Angleterre peut être plus décidée à agir sur tous les points et sous toutes les formes, avec ou sans le concours du cabinet de Vienne. Qu'il y ait eu ou qu'il y ait de la part des gouvernemens des appréciations différentes de certaines questions déterminées, rien ne serait moins surprenant; mais il est à nos yeux un fait supérieur à tous ces incidens, à ces divergences secondaires : c'est la nécessité de la permanence de cette union qui existe aujourd'hui entre la France et l'Angleterre. Ces deux nations ont été bien souvent divisées durant la dernière paix par de misérables querelles, par des rivalités quelquefois puériles. Le jour où une grande question s'est élevée dans le monde, la France et l'Angleterre, en dépit de tout ce qui semblait les diviser plus que jamais, se sont trouvées alliées sans effort et ont été les seules à prendre d'intelligence une résolution virile. C'était l'intérêt de leur grandeur et de leur prépondérance, dira-t-on; il est vrai, c'était l'intérêt de la position qu'elles occupent dans le monde, mais c'était aussi l'intérêt de la sécurité et de l'indépendance de tous. La guerre s'arrêtât-elle aujourd'hui, pense-t-on que cette question d'Orient, à laquelle est peut-être attachée la civilisation occidentale, fût résolue par cela même que l'accord des deux pays, des deux politiques cesserait d'être nécessaire? Croit-on que la France et l'Angleterre n'auraient point longtemps encore à agir en commun soit à Constantinople, soit dans les cours de l'Occident, pour assurer le développement des principes qu'elles auront fait passer dans le droit public? Que cette alliance eût à subir quelque refroidissement sérieux, il ne pourrait y avoir de plus grand triomphe pour la politique moscovite. Qu'on le remarque bien du reste, ce n'est pas l'ambition de la Russie qui seule rend nécessaire cette forte et efficace alliance. Les deux nations peuvent avoir à défendre les mêmes principes dans l'Atlantique, dans le Nouveau-Monde. Elles auront à arrêter par leur imposante attitude cette remuante ambition américaine ou peut-être à la combattre quelque jour. L'alliance anglo-française a donc de toutes parts des raisons d'être. De toutes les combinaisons politiques, c'est celle qui est la plus protectrice pour l'Europe. Entre la France et l'Angleterre, il ne peut y avoir de traité de Tilsitt livrant à l'une le continent, à l'autre l'empire des mers. La divergence même des intérêts des deux pays, leurs rivalités, leurs tendances à se surveiller mutuellement, sont la plus sûre et la plus naturelle garantie de toutes les indépendances, en même temps que leur force est la plus invincible barrière contre tous les envahissemens. De quelque façon qu'on la considère, l'union des deux peuples ne peut avoir que de libérales conséquences; elle s'est formée au nom

de la liberté de l'Europe, pour défendre toutes les idées et tous les droits que résume ce mot de civilisation occidentale, et le triomphe de nos armes sera nécessairement le triomphe de ces idées et de ces droits. Par quelles phases l'alliance anglo-française aura-t-elle à passer? Il serait certainement difficile de le prévoir. En attendant, elle ne se dissoudra pas si promptement. C'est le 31 janvier que doit se réunir le parlement britannique. D'ici là, tous les bruits de négociations se seront évanouis, ou auront pris une consistance plus ferme. Dans tous les cas, le chef du cabinet de Londres, lord Palmerston, aura sans doute à disputer vigoureusement son existence ministérielle.

Si l'on observait simplement à la surface, l'esprit public serait évidemment plus favorable à la guerre en Angleterre qu'en France. Au fond cependant la pensée n'est pas très différente, et si des propositions sérieuses étaient offertes, elles feraient taire bien vite tous les *meetings* belliqueux qui se succèdent depuis quelques jours au-delà de la Manche. Rien de semblable ne se produit en France. Le seul fait intérieur est la préoccupation de cette misère de l'hiver et de l'élévation du prix de toutes les choses nécessaires à la vie. Certes dans le monde contemporain l'extérieur est magnifique, et les théories ne manquent point pour rehausser les grandeurs de l'industrie. La réalité répond-elle toujours à l'apparence? La réalité serait peut-être le triste revers de cette brillante médaille, et elle soulèverait plus d'un problème moral autant qu'économique.

Il se dégage souvent des faits contemporains une sorte de lumière qui sert merveilleusement à recomposer les faits d'autrefois, de même que l'impartiale et intelligente étude des époques accomplies aide singulièrement aussi à pénétrer le sens des événemens les plus actuels. Le présent et le passé se mêlent et s'éclairent mutuellement, la politique et l'histoire se côtoient. Jamais cela ne fut plus vrai que dans notre temps, où rien ne finit et où tout recommence, où il semble que les choses tournent toujours dans un même cercle. Quand M. Thiers, après avoir écrit dans sa jeunesse l'*Histoire de la Révolution française*, mettait la main à l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, il croyait vivre sans doute dans une ère définitive, terme assuré de nos métamorphoses. Il y a de cela dix ans à peine, et, avant d'être parvenu au bout de son récit, l'historien a vu se renouveler sous ses yeux le spectacle des mêmes événemens, des mêmes causes produisant les mêmes effets. Ce vaste tableau, qu'il retrace sans faiblir, est déjà le contemporain de trois ou quatre régimes. M. Thiers n'en poursuit pas moins son œuvre. Dans le douzième volume qu'il publie, il arrive à l'année 1811, c'est-à-dire à ces tentatives, toujours grandes encore, mais déjà visiblement impossibles, et à la veille de devenir désastreuses pour la France elle-même comme pour le génie hautain qui dispose du monde. Certes, s'il y eut jamais une moralité dans l'histoire, c'est celle qui ressort de cet amas d'événemens mémorables, qui montre que le génie a ses limites, que nulle puissance humaine ne peut dicter des lois à la Providence, et contraindre la force des choses à plier devant elle. Voyez en effet cette époque que raconte M. Thiers avec une si merveilleuse clarté, arrêtez-vous à cette date de 1810 : Napoléon est au faîte de la domination; il tient garnison à Dantzig, il fait mettre le siége devant Cadix et envoie ses légions reconquérir Lisbonne, occupée une

première fois. L'Europe est sur le point de devenir un assemblage de royaumes feudataires. L'Angleterre! l'empereur dirige contre elle cette formidable machine de guerre du blocus continental. Rome est un département français, en attendant de donner son nom à l'héritier de l'empire, tandis que le pape est captif à Savone, et Napoléon roule déjà dans son esprit la pensée d'établir la cour pontificale à Paris, de subordonner le pape à l'empereur; il ordonne même déjà des travaux à Saint-Denis et à Avignon, car il veut que cette papauté se montre dans ses antiques résidences. « On se croit placé sous l'illusion d'un songe quand on entend raconter ces choses, » dit M. Thiers. C'est qu'en effet c'était un songe, le songe gigantesque d'un génie plus maître de l'univers que de lui-même.

Il est vrai, ainsi que le dit l'illustre historien de l'empire, on fut près de croire à la réalité de ce songe, à la possibilité de toutes ces transformations. Napoléon avait effectivement pour lui la puissance de tout faire, le prestige d'un ascendant auquel rien n'avait résisté jusque-là : il avait contre lui la nature des choses, cette ennemie lente, mais infaillible en politique. Qu'on prenne ces trois grands faits qui sont les points saillans du dernier volume publié par M. Thiers : le blocus continental, la captivité du pape à Savone, ou du moins son séjour très surveillé dans cette ville, et la guerre d'Espagne. Certes Napoléon montre une fécondité de ressources inouie dans la lutte qu'il poursuit contre l'Angleterre; c'était un subtil douanier autant qu'un habile gagneur de batailles, et même au fond il soutenait une cause juste. Il n'est pas moins vrai qu'il arrive aux actes les plus démesurés, auxquels l'Angleterre répond par des procédés pour le moins aussi tyranniques, et dans ce conflit c'est la justice qui souffre, c'est le droit de toutes les indépendances qui est méconnu. Rien n'empêchait l'empereur matériellement de transporter le pape à Saint-Denis ou à Avignon; mais ce vieillard sans armées portait en lui une force morale. Il représentait la conscience religieuse des peuples. De même dans la Péninsule c'étaient sans doute d'admirables soldats qui combattaient, Masséna, Ney, Soult, — et pourtant ils s'usaient à la poursuite d'un but insaisissable, loin du regard du maître. Esclaves d'un ordre venu de Paris, d'une parole transmise, ils ne se faisaient indépendans qu'au profit de leurs passions pour donner issue à leurs rivalités, et cette belle campagne de Portugal si supérieurement racontée par M. Thiers, cette campagne allait échouer devant les lignes muettes et sombres de Torres-Vedras préparées et gardées par l'impassibilité de Wellington! Ce n'est pas devant le génie de Wellington que pâlissait en ce moment la fortune impériale, pas plus que Napoléon n'était battu peu après par la tactique russe; il était vaincu par les entraînemens de son propre génie, par tous ces élémens bravés, par toutes ces impossibilités accumulées, qui à la fin retombaient sur lui de tout leur poids, comme pour rendre sa détresse plus extrême et plus terrible. Tel est le drame que l'historien de l'empire retrace avec une simple et pratique éloquence, et dont il laisse déjà entrevoir le dénoûment tout prêt à se précipiter : vaste tableau plein de mystères à éclaircir, de prodiges à admirer, et aussi d'exemples à méditer!

Ce siècle, il faut le dire, à mesure qu'il marche, voit s'élever des problèmes dont quelques-uns sont encore comme un héritage du passé, tandis que

d'autres tiennent à des circonstances entièrement imprévues, au travail des idées, au déplacement des intérêts, à l'avénement de peuples nouveaux. Il est de ces peuples qui, à peine entrés sur la scène, inquiètent déjà, tant leur ambition paraît immense, et tant l'activité qu'ils mettent au service de cette ambition est énergique aussi bien que supérieure à tous les scrupules. Ainsi sont les États-Unis : ils naissaient hier, il y a moins d'un siècle; ils sont aujourd'hui une puissance redoutable qui pèse dans la balance des destinées politiques, de même qu'elle compte dans l'échelle de la sociabilité humaine par l'originalité de son existence et de ses mœurs, devenues l'attrait des voyageurs du vieux monde. M. Ampère a le goût des excursions; sans compter l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, il est allé au nord et au sud, dans la Scandinavie et en Espagne, en Grèce et à Constantinople, en Égypte et en Nubie; il a pesé dans ses mains cette poussière de l'histoire aux lieux mêmes d'où la vie semble s'être retirée. Il a voulu à son tour voir ce que c'est qu'une civilisation naissante, un peuple qui grandit pour ainsi dire sous le regard. De là ce voyage qu'on connaît ici, et auquel l'auteur a donné le nom de *Promenade en Amérique :* œuvre d'un esprit exact et ingénieux, érudit et élégant, ami des choses anciennes et curieux aussi de toutes les choses nouvelles. M. Ampère n'a pas parcouru seulement les états de l'Union; son excursion s'étend au Canada, où survit avec une fidélité touchante l'amour de la France, — au Mexique, toujours bouleversé par ses dissensions, — à Cuba, l'île opulente endormie au sein de l'Océan : c'est-à-dire que l'auteur a visité les États-Unis et les contrées que ceux-ci considèrent comme les annexes de leur empire. Du même regard, il a sondé le foyer de cette puissance et suivi le vol de son ambition. Le mérite du voyage de M. Ampère est de multiplier sous une forme élégante et rapide des traits d'observation qui conduisent à tous les problèmes de l'existence américaine. L'auteur n'oublie point la littérature; elle existe en effet aux États-Unis, elle est représentée par des poètes comme Bryant ou Longfellow, par des philosophes comme Channing ou Émerson, par des historiens tels que M. Prescott, et des orateurs élégans comme M. Everett. Il y a cependant une poésie bien autrement saisissante, et que M. Ampère lui-même indique : c'est celle de la forêt vierge qui tombe sous la hache de l'émigrant, des populations qui s'agglomèrent et se pressent, des villes qui s'élèvent à vue d'œil. Voyez Chicago, la ville bâtie aux confins des *prairies*. Il y a vingt ans, la forêt primitive couvrait ce sol; il y a quatre ans, Chicago, sortie du désert, comptait trente-cinq mille âmes, elle en compte plus de soixante mille aujourd'hui. Voyez encore, aux bords de l'Ontario, cette ville que M. Ampère voit presque naître, Ogdensburg. Tout se forme, tout est inachevé; dans des rues larges et longues, des ballots de marchandises se mêlent à des troncs d'arbres renversés, débris de la forêt qui vient d'être abattue. L'inculte et le sauvage se retrouvent auprès des raffinemens de la civilisation. N'est-ce point une sorte d'image de la vie américaine? Le secret de cet enfantement permanent, c'est le travail, et c'est ce qui fait la différence entre la démocratie américaine et ce qu'on appelle de ce nom dans le vieux monde. En Europe, il semble que la démocratie se réduise à revendiquer tous les droits sans rien faire, sans pratiquer aucun devoir. En Amérique,

tout consiste à agir sous l'impulsion de l'énergie individuelle. Là est la grandeur de la race américaine; mais voici son piége : comme tout ressort de l'activité individuelle, il s'ensuit que la vie est une grande bataille où règnent la force et l'esprit de conquête.

Un des plus curieux problèmes de l'existence des États-Unis est de savoir comment est né cet esprit d'envahissement devenu une menace pour tous les états voisins, comment la race *yankee* est entrée dans cette voie périlleuse. Il y a là beaucoup sans doute de cette humeur native de la démocratie américaine. Il existe cependant une autre cause que mettent en lumière les écrits de Channing, traduits aujourd'hui par M. Édouard Laboulaye. Une question a contribué surtout au développement de l'esprit de conquête aux États-Unis, c'est la question de l'esclavage. Nul n'ignore la lutte qui existe depuis longtemps entre les états à esclaves du sud et les états libres du nord, lutte qui a risqué plus d'une fois de dégénérer en scission violente, et qui n'a été tempérée que par des *compromis* successifs. Toute la difficulté consiste à maintenir l'équilibre au sein de l'Union entre les états à esclaves et les états libres, et comme la liberté a été assurée pour l'avenir aux états nouveaux qui se forment dans l'ouest, les partisans de l'esclavage ont eu recours à cette extrémité de la conquête, qu'ils ont appelée l'annexion, — l'annexion du Texas, l'annexion de Cuba, l'annexion du Mexique, — pour y rétablir ou y maintenir l'esclavage et fortifier les états primitifs possesseurs d'esclaves. La question de l'esclavage, on peut le dire, a eu pour fatal résultat de corrompre profondément la vie publique aux États-Unis. Elle a commencé par jeter la confusion dans toutes les idées politiques, dans tous les partis, en subordonnant toutes les combinaisons à cette considération unique et invariable du maintien ou de l'abolition de l'esclavage. Elle a précipité en outre l'esprit américain dans cette voie d'empiétemens, de violences et de conquêtes où le droit n'est plus rien, où la force seule est comptée. Aussi Channing cédait-il à une juste et généreuse inspiration en élevant la voix au moment où l'annexion du Texas laissait éclater les premiers symptômes de ces tendances. Il pressentait ce qui arrive ou ce qui arrivera peut-être, la substitution de la force brute à tout principe moral, le danger d'une lutte avec l'Europe. Moins enthousiaste que d'autres de cette rapidité d'enfantement dont s'enorgueillissent les États-Unis, il rappelait avec éloquence que « toute croissance noble est lente. » Oui, il faut le temps pour la fortune des hommes comme pour la fortune des peuples, et il faut aussi la justice. Le temps et la justice finissent tôt ou tard par se venger, quand on prétend se passer de leur concours.

L'Espagne n'en est point à ces vastes plans de conquête, elle en est à se conquérir elle-même, à conquérir un peu d'ordre et de stabilité, une certaine direction dans son gouvernement, quelque régularité dans ses finances, toutes choses que l'assemblée constituante de Madrid ne lui a point données dans sa première session, et qu'elle ne lui donne guère encore depuis qu'elle a recommencé ses travaux. Les cortès espagnoles en sont toujours au laborieux enfantement d'une constitution dont elles ont déjà discuté les bases pendant six mois, et dont elles discutent les articles maintenant. Ce que sera cette constitution et quelle en sera la durée, nul ne peut le dire en vérité; ce

qu'on peut assurer, c'est qu'elle réunit toutes les conditions nécessaires pour avoir le sort de bien d'autres. Là n'est point la situation réelle de l'Espagne. Au fond, il y a trois élémens essentiels dans l'état public de la Péninsule tel que l'a fait la révolution accomplie l'an dernier, — la royauté, le ministère, où sont constamment restés les généraux Espartero et O'Donnell, et ce parlement où s'agitent tous les partis. Dans quels rapports vivent ces élémens? La royauté ne s'est point relevée sans doute de la défaite que lui a infligée la révolution dernière, elle n'a point repris son véritable rang dans la vie politique de l'Espagne. On ne peut nier cependant qu'il n'y ait eu sous ce rapport un progrès réel depuis un an. Les sentimens monarchiques du pays se sont clairement manifestés. Si la reine Isabelle a eu à essuyer bien des ennuis et à compter avec bien des difficultés, elle a su heureusement les surmonter, en préservant l'Espagne de crises plus graves. C'est évidemment l'assemblée de Madrid qui a perdu le plus de crédit par son impuissance autant que par sa légèreté. Il y a bien dans ce congrès une majorité composée d'anciens conservateurs libéraux et d'anciens progressistes modérés, très différente du parti démocratique et même de ceux qui s'appellent les progressistes *purs*, et décidée à soutenir un régime sensé. Par malheur, cette majorité est loin d'être compacte, et le pays a fini par ajouter peu de foi à cette assemblée, qui n'a pas même brillé par le talent. Reste le ministère; le cabinet de Madrid se ressent, cela est bien clair, de son origine révolutionnaire et de la diversité de ses élémens. Il a souvent sacrifié les principes les plus essentiels de gouvernement à l'intérêt de sa conservation. Sa politique pourtant semble prendre un caractère plus net et plus décidé. Le ministre des finances, M. Bruil, a envisagé avec un certain sens pratique la situation économique de l'Espagne, et il a eu le courage de proposer à l'assemblée de se désavouer, en lui soumettant la question du rétablissement de l'impôt dit de *consumos* comme unique moyen d'offrir à l'état des ressources permanentes, qu'il ne trouve plus depuis un an que dans des emprunts onéreux. Dans ce cabinet du reste, le général O'Donnell a pris de plus en plus l'ascendant et la direction politique. Il a fallu certainement à O'Donnell une extrême habileté pour gagner la confiance du duc de la Victoire et gouverner à peu près sous son nom; il y a réussi par ses déférences, par son activité dans la répression des mouvemens carlistes. Le résultat a été que ces deux généraux se sont mis complétement d'accord pour suivre une politique propre à garantir la monarchie en même temps que les institutions libérales; mais plus l'accord d'Espartero et d'O'Donnell est devenu sensible, plus le ministre de la guerre a pris d'ascendant, et plus aussi le parti révolutionnaire s'est ému. Le parti démocratique de l'assemblée a commencé une campagne contre O'Donnell; les progressistes *purs* se sont joints aux démocrates dans une certaine mesure pour amener une rupture nouvelle entre le président du conseil et le ministre de la guerre. Telle est la lutte qui a pris récemment une singulière recrudescence à Madrid, — recrudescence qui s'est manifestée déjà par plusieurs incidens, et à laquelle n'a pas peu contribué l'arrivée de M. Olozaga, ministre de la reine Isabelle à Paris. Il y a eu en un mot à Madrid ce qu'on peut appeler la question Olozaga.

M. Olozaga est certainement un homme considérable tant par le rôle qu'il

a joué en Espagne que par la situation que lui a faite le gouvernement. Il est arrivé à Madrid avec l'ambition de devenir ministre des affaires étrangères et président du conseil. Quelques-uns de ses amis lui avaient représenté, dit-on, l'entreprise comme facile. Il n'a pas tardé à voir dès son arrivée qu'il ne lui serait point très aisé de renverser le duc de la Victoire, et alors il a cherché à provoquer la chute du cabinet, en séparant le président du conseil de ses collègues, pour entrer lui-même au pouvoir avec Espartero. Il s'est allié aux partis qui forment l'opposition dans les cortès. M. Olozaga a porté dans la commission de constitution et dans la commission des finances, dont il est membre, son humeur agressive contre le ministère; mais il a été vigoureusement combattu par un des hommes politiques les plus éminens de l'Espagne, M. Rios Rosas, et il n'a réussi qu'à créer des difficultés. A demi battu dans les commissions, il a transporté la guerre dans le congrès même. Et à quelle occasion a-t-il pris cette attitude d'opposition? Un député démocrate, M. Figueras, a proposé un amendement à l'article qui proclame l'admissibilité des Espagnols à tous les emplois. M. Figueras voulait qu'il fût dit que les titres de noblesse ne seraient plus nécessaires pour exercer les charges du palais. En elle-même, cette proposition était oiseuse; mais elle contenait une pensée évidente d'hostilité contre la monarchie et contre la reine, et à ce titre elle répugnait à tous les hommes monarchiques de l'assemblée. M. Olozaga n'en a pas moins pris sous sa protection l'amendement de M. Figueras. Comment un représentant de la reine s'associait-il à une telle manifestation? C'est, à ce qu'il paraît, ce que le ministre des affaires étrangères, le général Zabala, a fait observer à M. Olozaga, et celui-ci a donné sa démission, qui depuis a été retirée, il est vrai. Au fond, l'impatience de M. Olozaga a tourné contre son but; elle n'a servi qu'à provoquer les démonstrations les plus monarchiques du duc de la Victoire aussi bien que du général O'Donnell, et à manifester l'accord complet et intime des deux généraux.

Une circonstance nouvelle est venue dessiner plus nettement encore la situation du gouvernement et des partis. Des désordres ont éclaté à Saragosse à l'occasion ou plutôt sous le prétexte de la cherté des subsistances, et ces désordres ont été d'autant plus graves que les autorités de la ville ont fait les plus singulières concessions à l'émeute. Les événemens de Saragosse ont donné lieu à une tentative nouvelle de l'opposition, qui cette fois est allée directement à son but, en mettant personnellement en cause le général O'Donnell. C'est l'un des chefs du parti démocratique, M. Orense, qui s'est chargé de livrer cet assaut. M. Orense n'a point été heureux; il n'a réussi qu'à se faire battre en deux fois, d'abord par un vote de confiance que l'assemblée a adopté en faveur du général O'Donnell, puis par le rejet d'un vote de censure, présenté deux jours après contre le ministre de la guerre; 132 voix contre 8 ont repoussé la motion de censure. Plusieurs circonstances donnent à ce dernier vote une certaine signification. Le duc de la Victoire ne s'était pas d'abord rendu à la séance. O'Donnell le lui avait demandé par un motif de fierté, pour n'être couvert aux yeux de l'assemblée par aucune considération qui ne lui fût propre. L'absence du président du conseil ayant été mal interprétée, Espartero se hâtait de se rendre à la chambre et votait publiquement en faveur d'O'Donnell, en disant que qui

attaquait l'un des deux généraux attaquait l'autre. Un autre incident particulier, c'est l'abstention de quelques députés progressistes, parmi lesquels s'est rangé M. Olozaga; M. Olozaga a voulu le lendemain expliquer sa conduite, ce qui n'a servi peut-être qu'à rendre sa situation plus fausse. De ces divers faits, on pourrait conclure, ce nous semble, que la situation du cabinet de Madrid s'est affermie. Seulement n'est-elle pas toujours à la merci d'un vote inattendu qui peut être surpris à une majorité assez incohérente? Il n'y aurait pour le ministère espagnol qu'un moyen d'affermir complétement sa position : ce serait de faire preuve dans les questions politiques de l'énergie qu'il a montrée pour sa défense propre, et de diriger cette majorité qui ne peut se diriger elle-même, ou de faire appel à de nouvelles cortès.

Après un moment d'assez vive émotion, le peuple et le gouvernement des États-Unis paraissent s'être rassurés sur les intentions de l'Angleterre. Une rupture entre les deux pays serait toujours, et particulièrement dans l'état actuel du monde, quelque chose de si grave, qu'en Amérique on a aussitôt accueilli avec empressement tous les symptômes qui pouvaient faire espérer le maintien des relations pacifiques. L'Angleterre, de son côté, ne se laissera entraîner, nous le croyons, à aucune démonstration qui serait de nature à compliquer le différend, et ce nuage finira peut-être par se dissiper entièrement, comme tant d'autres qui se sont élevés dans les dernières années entre Londres et Washington, et dont il n'est resté qu'un souvenir plus ou moins importun. Nous ne savons au reste lequel des deux pays aurait le plus à souffrir dans l'hypothèse contraire. La guerre avec les États-Unis serait assurément pour l'Angleterre une grande calamité. L'industrie et le commerce en ressentiraient l'atteinte la plus profonde, car on ne se passerait pas aussi facilement des cotons américains que des chanvres de la Russie : New-York est un bien autre débouché que Saint-Pétersbourg; mais l'Amérique n'a guère moins besoin de vendre ses matières premières à l'Angleterre, ou de lui acheter ses produits manufacturés, que l'Angleterre de faire avec elle la même opération en sens inverse, et les intérêts respectifs sont trop étroitement liés pour qu'il ne soit pas malaisé d'établir la balance des pertes qu'on essuierait de part et d'autre dans la sphère des transactions privées, si les deux pavillons devenaient ennemis. Ce qui n'est pas douteux, c'est que les forces agressives et défensives des deux états sont très inégales. Les Américains n'ont pas d'armée; aucune de leurs grandes villes du littoral, aucun de leurs ports n'est fortifié; l'infériorité de leur marine militaire ne saurait être contestée, même par eux : nous n'avons donc pas à insister sur le résultat qu'auraient les premières hostilités. On ne se fait guère d'illusions sur ce point aux États-Unis. Leurs innombrables journaux, qui disent tout, contiennent à cet égard les plus curieuses révélations, et c'est assurément un des motifs qui permettront à l'administration du général Pierce de se montrer plus modérée sans inconvéniens pour sa popularité. Néanmoins, si l'Angleterre y trouve de son côté une raison pour ne pas pousser trop loin les concessions qu'elle ne refuse pas de faire au maintien de la paix, la guerre déclarée ou probable causerait une telle perturbation, que ce sera pour tous une bonne nouvelle quand on saura que les dispositions conciliantes des deux parties en ont éloigné le danger.

L'Europe pourrait-elle alors cesser de surveiller avec une certaine inquié-

tude ou la marche du cabinet de Washington, ou les mouvemens de cette race turbulente qu'il est souvent, nous le reconnaissons, impuissant à contenir, et qui au contraire a la prétention d'entraîner son gouvernement, en faisant violence à la sagesse des hommes d'état, dont ses clameurs étouffent la voix? Non certes, nous ne le croyons pas, et loin de là malheureusement l'expansion de l'élément anglo-américain dans le Nouveau-Monde et sa réaction sur l'ancien sont destinées à nous préoccuper de jour en jour plus sérieusement. Examinons en effet ce qui se passe ou ce qui se prépare au Mexique et dans l'Amérique centrale, et nous verrons combien avance dans ces contrées un travail d'absorption favorisé par l'infériorité physique et morale des populations d'origine espagnole, que le mélange du sang indien et du sang africain a si tristement abâtardies.

Quel est le trait dominant de la dernière révolution mexicaine? au profit de qui semble-t-elle avoir été faite? quelle est l'influence extérieure qui triomphe avec les démocrates ou *puros* de Mexico? A voir l'attitude protectrice, à entendre le langage du général Gadsden, c'est la diplomatie du cabinet de Washington qui l'emporte, et les principes de la république modèle étendent leur empire sur un peuple à qui tous ses instincts, toutes ses traditions, toutes ses habitudes et ses institutions sociales conseillent ou imposent un autre système politique. Le général Alvarez est élu président intérimaire; le ministre des États-Unis prend aussitôt les devans sur le reste du corps diplomatique pour lui offrir le premier des félicitations enthousiastes, pour s'identifier, sans prudence comme sans réserve, avec la domination d'un parti violent et exclusif, pour subordonner en quelque sorte le maintien des relations amicales entre les deux pays, — et on sait ce que cela veut dire, — à la forme et à l'esprit du gouvernement qu'aura le Mexique. Le nouveau président, malgré son inexpérience, a paru, il faut l'avouer, plus embarrassé que flatté de ces offres d'amitié si brusques ou plutôt si impérieuses, et sa réponse, sans être fière ni défiante, a été convenable. On croirait assister à une seconde représentation, sur un autre théâtre, de la pièce jouée à Madrid entre M. Soulé et les révolutionnaires espagnols, dont le ministre américain n'a pas eu meilleur marché que des hommes d'état du parti contraire. Mais peu importe au fond que déjà, soit haine instinctive contre les étrangers, soit vague sentiment de ses devoirs envers la nationalité dont il est le représentant éphémère, le général Alvarez se tienne en garde contre la prépotence américaine: ce n'est pas tel ou tel homme qui fera au Mexique les affaires de l'ambition des États-Unis; c'est la révolution et l'esprit révolutionnaire. Voilà ce qui appauvrira, désorganisera, ruinera le Mexique; voilà ce qui en fera pour ses voisins une proie assurée, quand il n'aura plus de finances, plus d'armée, plus d'administration, quand le corps social sera dissous comme le corps politique, et quand l'annexion pourra seule défendre contre la barbarie et le brigandage les derniers restes d'une civilisation aux abois.

Le ministère du général Alvarez annonce hautement l'intention de séculariser le clergé et de confisquer ses propriétés, qui sont considérables. La presse radicale, — et c'est comme toujours, en pays espagnol, la seule qui fasse entendre sa voix dans le lâche silence des opinions conservatrices, — y pousse le gouvernement nouveau avec une extrême violence et à grand renfort de

déclamations haineuses contre les institutions religieuses. Le clergé mexicain a sans doute besoin d'une réforme; quelques-uns de ses chefs et le saint-siége avaient entrepris d'y travailler dans ces derniers temps. Accomplie régulièrement sous leurs auspices, cette réforme eût été salutaire, la religion et l'état y auraient également gagné; mais opérée révolutionnairement, en haine des hommes et des choses, sans accord avec la cour de Rome, elle ne sera qu'une cause de perturbation de plus : elle affaiblira le prestige que le prêtre a encore conservé dans l'esprit des populations, et qui est après tout une des dernières garanties de l'ordre social; elle soulèvera l'opposition des consciences, et pourra provoquer des résistances matérielles dont il y a déjà eu quelques avant-coureurs dans la ville de Guadalajara. Enfin, si l'on met en vente les biens du clergé au milieu de l'anarchie actuelle, dans l'état présent de la société mexicaine, le trésor de la république sera infailliblement frustré de la plus grande partie des ressources qu'il pourrait, à d'autres conditions, trouver dans une mesure de ce genre. Ce n'est pas tout. Les esprits sages ont déjà le pressentiment d'un autre danger : c'est que les grandes propriétés de l'église soient achetées par des spéculateurs américains. Eux seuls peuvent les payer, eux seuls les acquerront sans scrupule. Est-il besoin d'ajouter qu'il en résulterait pour eux comme une prise de possession d'une partie du sol, que cette colonisation, en apparence irréprochable, leur donnerait, avec des droits qu'on ne pourrait contester, mille prétextes de réclamations, mille occasions d'intervenir activement dans les affaires du pays; qu'en cas de difficultés, et il y en aurait aussitôt, leur gouvernement prendrait fait et cause pour eux, et que l'histoire du Texas se renouvellerait dans toute l'étendue du Mexique? Ainsi tout semble ramener ce malheureux pays au même dénoûment, à la perte de sa nationalité. Ses voisins le respectent si peu, que malgré les sympathies affichées dans les états du sud de l'Union pour le coryphée de la révolution de Nuevo-Leon, M. Vidaurri, des bandes armées de Texiens viennent de passer la frontière, sous prétexte de châtier les Indiens, se sont battues avec les troupes de ce même Vidaurri, ont brûlé un village en se retirant, et tiennent en alarme toute la frontière du Rio-Bravo. Le territoire mexicain était ainsi audacieusement violé pendant que le général Gadsden complimentait le nouveau président et que celui-ci faisait porter à Washington des plaintes inutiles, car le gouvernement du Texas encourage ces incursions, et si le commandant des troupes fédérales à la frontière reçoit l'ordre de s'y opposer, il est bien douteux qu'il en ait la force. La force! tout est là; c'est là toute la question entre le Mexique et les États-Unis. Peu importe qui domine à Mexico, des centralistes conservateurs avec Santa-Anna, ou des démocrates fédéraux avec le général Alvarez. Pour le parti annexioniste, les meilleurs seront ceux dont il aura meilleur marché. Aussi les Américains ont-ils toujours désiré que le fédéralisme prît le dessus. M. Vidaurri, qui trompe peut-être bien des calculs en résistant énergiquement aux flibustiers, n'en reste pas moins l'imperturbable champion du morcellement de la nationalité mexicaine en pratique et du maintien de l'unité nationale en théorie. Nous renonçons à décrire une pareille situation dans ses détails, à montrer dans les provinces autant de dictateurs que de grandes villes : — autour du

général Alvarez, des bandes hideuses que le climat tempéré du plateau mexicain décime rapidement; dans la capitale, un ministère incomplet dès le lendemain de sa formation, quelques-uns des auteurs de la révolution honteux et effrayés de leur succès, des déclamations délirantes, un trésor vide, un reste d'armée qui se fond à vue d'œil, les classes élevées livrées au désespoir, la conviction universelle que de nouveaux changemens sont inévitables et prochains!... Tel est le résultat d'une fatale erreur commise au début de l'indépendance dans toute l'Amérique espagnole, et qui a consisté à croire que des peuples sans la moindre habitude du *self government* pouvaient se donner les institutions républicaines les plus avancées, parce qu'il y avait chez eux quelques hommes qui avaient lu le *Contrat social*, et parce que les États-Unis avaient fait en 1776 une déclaration des droits. Nous allons retrouver les mêmes illusions, les mêmes enivremens de rhétorique déclamatoire, les mêmes déchiremens politiques et le même châtiment sur un autre théâtre plus restreint, mais auquel sa position géographique prête une grande importance, — le petit état de Nicaragua, dans l'Amérique centrale. Il vient de se passer là un des épisodes les plus curieux de l'histoire de ce temps, et nous pouvons ajouter les plus instructifs, car il donne la mesure du peu de force qu'il faut déployer dans ces contrées pour y faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal : c'est leur éloignement seul qui effraie l'imagination; mais est-ce qu'il y a encore des distances?

Le Nicaragua était depuis plusieurs années en proie à la guerre civile. Un parti, qui s'intitulait républicain ou démocratique, avait levé le drapeau de la révolte contre le gouvernement légal, dont les tendances conservatrices se rapprochaient de celles du pouvoir établi à Guatemala, et les Américains du Nord, qui ont un pied dans le pays par l'établissement de la compagnie du transit à Greytown, s'étaient empressés de se déclarer en faveur des insurgés. Cependant la lutte se prolongeait sans résultats décisifs, et des deux côtés on en était arrivé à l'épuisement. Le président légal, le chef de l'insurrection, les généraux des deux armées étaient morts, et il n'existait plus, à vrai dire, ni gouvernement ni insurrection organisée, quand au mois de juin dernier est arrivée au Nicaragua une petite expédition de flibustiers, venant de San-Francisco, forte de soixante et un hommes, et commandée par un aventurier hardi du nom de Walker, dont une entreprise malheureuse sur la Basse-Californie a signalé l'audace et fait la réputation. Pendant les deux premiers mois, les mouvemens de la bande de Walker, successivement renforcée et abandonnée par les gens du pays ou par des soldats dispersés de l'insurrection, paraissent très décousus. Il essuie même des échecs, se rembarque sur le brick qui l'avait amené, débarque sur un autre point, reprend encore la mer après des engagemens sans importance, tient tout le littoral en alarme, et enfin le 2 septembre quitte la côte, se dirige vers l'intérieur et le lac de Nicaragua, bat les troupes qu'il rencontre, coupe la ligne de communication entre Greytown sur l'Océan-Atlantique et San-Juan sur la Mer du Sud, s'empare des provisions et de tout ce qu'il trouve à sa convenance sur un bateau à vapeur de la compagnie du transit, puis se rend maître de la capitale de l'état par surprise et presque sans coup férir. Rien de plus bizarre que ce qui se passe alors. La population effrayée

se jette dans les bras de ce chef d'aventuriers et le supplie d'accepter la présidence. Il s'y refuse, envoie des commissaires auprès du général qui aurait dû défendre la ville, fait chanter un *Te Deum*, et agit en dictateur. Il avait trouvé dans la capitale du Nicaragua un ministre des États-Unis, M. Wheeler. Ce diplomate se met aussitôt d'accord avec Walker, et consent à lui servir d'ambassadeur auprès du général ennemi; mais, ses propositions n'ayant pas été acceptées, il veut se retirer : alors on le retient prisonnier, et on ne le relâche qu'après une démonstration menaçante du bateau à vapeur dont les flibustiers s'étaient emparés. Nous passons sur un grand nombre d'autres incidens, dont le plus tragique est l'exécution du secrétaire du gouvernement de Nicaragua par ordre de Walker, qui le soupçonna de travailler en secret à soulever la population contre lui, et nous arrivons à un dénoûment provisoire de la pièce, qui est un traité régulier entre Walker et le général nicaraguais Corral, conclu le 23 octobre dans la ville de Grenade pour mettre fin à la guerre civile et à la guerre étrangère. — Un sieur Rivas est nommé président intérimaire pour quatorze mois; une amnistie générale est proclamée; la *légion française*, — l'existence d'un pareil corps est un fait tout nouveau pour nous, et peut-être les hommes qui le composent sont-ils quelques débris égarés de l'expédition de M. de Raousset-Boulbon, — reste au service du Nicaragua, et le gouvernement donnera des terres à ceux qui voudront se faire naturaliser dans le pays. Enfin le général Walker est reconnu en qualité de commandant en chef de l'armée de la république. — Telle est la substance de ce traité, dont quelques autres articles indiquent cependant que la paix, décrétée sur le papier, n'existait pas sur toute l'étendue du territoire. Mais ce n'est là que la surface officielle des choses. Ni l'agression, ni la défense n'ont probablement dit leur dernier mot. Si faible qu'il soit, l'élément national doit chercher à réagir contre cette surprise, et ce qui le prouve, c'est que les derniers rapports annoncent que le général Corral, qui avait signé la paix avec Walker, et qui, selon les journaux américains, était allé avec lui *en rendre grâces au Dieu des armées*, a été, peu de jours après, fusillé par ses ordres comme traître.

Nous admettons un instant, sans le savoir, que Walker, qui fait si lestement fusiller les gens, n'est pas un bandit vulgaire et insensé. Alors ces rigueurs indiquent qu'il est dans la nécessité de réprimer avec la plus cruelle énergie un travail qui se fait contre lui dans le sein de la petite nationalité dont il a méconnu les droits. Il existe certainement dans quelque partie reculée du pays un simulacre de gouvernement légitime qui proteste. Ce gouvernement a un agent à Washington, qui réclame avec ses collègues des états voisins, et quoique le ministre américain à Grenade ait reconnu le nouvel ordre de choses, le cabinet de M. Pierce ne va peut-être pas si vite. On doit donc s'attendre à de nouvelles péripéties. Et pourtant il n'y a pas d'illusions à se faire, le coin est enfoncé dans l'Amérique centrale, sur tout le trajet d'une route déjà très fréquentée de l'un à l'autre Océan. Avant que Walker eût surpris la capitale, quelques hommes de la Californie étaient déjà venus le rejoindre. Au premier bruit de ses succès, beaucoup d'autres sont partis de San-Francisco, et les autorités fédérales ont vainement essayé

de s'y opposer, si tant est que leurs efforts fussent bien sincères. Ce qui est plus grave encore, c'est l'évidente complicité de la compagnie du transit dans toute cette affaire. Or la compagnie du transit dispose de grandes ressources; elle a des établissemens considérables sur les points les plus importans de l'isthme; ses bateaux à vapeur sillonnent le fleuve et le lac de San-Juan; elle a eu l'année dernière, on le sait maintenant, assez d'influence à Washington pour déterminer le gouvernement fédéral à envoyer à Greytown l'expédition qui a détruit cette ville. Tout cela indique une partie bien liée, et si Walker possède quelques-unes des qualités de l'organisateur politique, soutenue par l'émigration de la Californie, cette singulière révolution pourra se consolider. Au reste, on peut juger de la confiance qu'ont en eux-mêmes les flibustiers et ceux qui les ont appelés par la prétention, qu'ils ne dissimulent pas, d'expulser de Greytown leur compatriote le colonel Kinney, dont tout le crime est de n'avoir pas aveuglément épousé les passions de la compagnie du transit, et d'avoir promis qu'il poursuivrait à Washington la réparation du préjudice causé aux habitans par les canons du capitaine Hollins. C'est se poser en maîtres, et en maîtres intolérans.

Nous n'irons pas plus loin : peut-être au premier moment apprendrons-nous un coup de main comme celui de Walker pour forcer l'entrée de l'Amazone; mais à chaque jour suffit sa peine, et nous croyons en avoir assez dit pour prouver que la race anglo-américaine, grossie par tout ce qui n'a pas trouvé sa place au soleil en Europe, ne perd pas son temps dans le Nouveau-Monde, et qu'il faudra bientôt s'en occuper. Heureusement elle éparpille ses forces. Si elle les concentrait dans une seule direction bien choisie, il serait déjà trop tard pour arrêter le flot dont elle menace de couvrir des populations qui conspirent à leur propre perte avec leur plus redoutable ennemi.

CH. DE MAZADE.

DANTE ET LES ORIGINES DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE ITALIENNES (1). — Ce fut le sort de M. Fauriel de devancer sur presque tous les points les investigations de la critique moderne dans le vaste champ de l'histoire littéraire, et de ne recueillir presque jamais aux yeux du public le bénéfice de ses créations. Passionné pour la recherche, plus soucieux de trouver que de mettre en œuvre, il reculait trop souvent devant le pénible travail de la composition, et, entraîné par son ardente curiosité, il ne songeait guère à se faire lui-même l'interprète de ses propres découvertes. Faut-il s'en plaindre, et son action sur le mouvement des esprits en a-t-elle été diminuée? Non, certes. Débarrassé de la préoccupation du style et des immenses sacrifices de temps et de pensée que coûte le soin d'écrire, il put avec une entière liberté poursuivre les nombreuses séries de recherches que la sagacité de son esprit lui révélait. Accueillies par des disciples ingénieux, ses idées fructifiaient entre les mains d'autrui, et c'est ainsi que, sans avoir beaucoup écrit, M. Fauriel est sans contredit l'homme de notre siècle qui a mis en circulation le plus d'idées, inauguré le plus de branches d'étude,

(1) 2 volumes in-8°; Paris, chez Durand.

aperçu dans l'ordre des travaux historiques le plus de résultats nouveaux.

L'ouvrage récemment publié par la pieuse amitié de l'héritière des papiers de M. Fauriel est la meilleure preuve de cet honorable oubli de soi-même, de ce parfait désintéressement scientifique, qui caractérisaient l'illustre professeur. Dans aucune branche d'étude, M. Fauriel n'a été plus créateur que dans tout ce qui tient aux origines des littératures romanes et en particulier de la littérature italienne. C'était là le point central de ses recherches, celui auquel presque toutes ses études aboutissaient. L'importance et la vraie physionomie de Dante, à la fois le créateur et le dernier terme de la littérature italienne, il l'a d'abord aperçue. Or sur tous ces points, où il fut si éminemment inventeur, il a l'air de venir le dernier, et son livre, plein d'idées neuves il y a vingt ans, se présente devant nous comme un écho du mouvement qu'il a créé. Les lacunes mêmes et les imperfections qui s'y remarquent sont l'effet de la libéralité de l'auteur. M. Fauriel prêtait ses manuscrits avec la plus grande facilité; ni les abus par lesquels sa confiance fut trop souvent payée, ni les représentations de ses amis ne purent jamais vaincre sur ce point ses habitudes généreuses. Il s'en est suivi qu'après la mort de l'auteur quelques-unes des parties les plus importantes de son œuvre manquaient : les appels adressés aux détenteurs de ces travaux sont restés sans effet. Il était dans la destinée de M. Fauriel de servir aux progrès de la science aux dépens de sa propre renommée; la joie de poursuivre le vrai et de le découvrir lui suffisait.

Et pourtant ces deux volumes, tout incomplets et surannés qu'ils peuvent paraître, n'en restent pas moins d'un très grand prix. Sur une foule de points, l'exposition de M. Fauriel n'a été ni dépassée, ni même égalée. Les développemens relatifs à la formation des langues romanes et aux lois générales qui président dans la famille indo-européenne à la formation des idiomes dérivés n'ont jamais été mieux exposés. Après les progrès accomplis depuis vingt ans en linguistique, ces pages demeurent éclatantes de vérité. Là encore M. Fauriel se montre au premier rang, sinon des inventeurs, du moins de ceux qui naturalisèrent en France et appliquèrent avec sagacité les grandes méthodes découvertes en Allemagne. Le goût et le sentiment des origines le dirigeaient dans tous ses travaux, et lui faisaient deviner les nuances les plus délicates dans les sujets les plus divers. Qu'il se soit trompé parfois, que dans cet océan de l'histoire littéraire, où l'on ne trouve le vrai qu'à la condition d'être entièrement dégagé de préventions nationales et provinciales, il ait parfois obéi à certains partis pris, faut-il s'en étonner? On ne crée qu'avec l'amour, et, si j'ose le dire, avec la passion; on ne jette les fondemens d'une étude qu'en tranchant bien des points sur lesquels la critique est loin d'avoir dit son dernier mot. Il est toujours facile, en reprenant par l'analyse et le détail l'œuvre des maîtres, d'y montrer des inexactitudes, des vues anticipées, des conjectures moins heureuses que d'autres; mais cela même est un hommage, et la plus belle récompense du vrai chercheur est d'avoir su produire un mouvement d'études par suite duquel il est dépassé.

ERNEST RENAN.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES DU DOUZIÈME VOLUME.

SECONDE SERIE DE LA NOUVELLE PERIODE. — OCTOBRE. — NOVEMBRE. — DECEMBRE 1855.

La Regence de Tripoli. — Les Révolutions et les deys de Tripoli, les pachas turcs et les beys arabes, par M. E. PELLISSIER. 5

Charles Bonnet, sa vie et ses travaux, avec une correspondance inedite, par M. André SAYOUS. 49

L'Agriculture, les Produits et les Machines agricoles a l'Exposition. — Forces productives des divers pays, par M. Léonce de LAVERGNE, de l'Institut. 82

Le Roman de moeurs industrielles en Angleterre (*North and South*, de mistress Gaskell), par M. Émile MONTÉGUT. 115

Exposition des Beaux-Arts. — IV. — Écoles diverses. — Espagne, Italie, Belgique et Hollande, par M. Gustave PLANCHE. 147

Le Marquis des Saffras, Scènes de la Vie comtadine. — I. — Espérit, par M. Jules de LA MADELENE. 167

Le Congrès de statistique et la statistique agricole, par M. Charles LAVOLLÉE 213

Chronique de la quinzaine, histoire politique et litteraire. 225

La Réforme administrative en Angletere, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française. 241

La Neerlande et la vie hollandaise. — III. — Les pêches et les populations maritimes de la Hollande, par M. Alphonse ESQUIROS. 285

De l'Alimentation publique. — I. — Les céréales et le pain, par M. PAYEN, de l'Institut. 333

Le Marquis des Saffras, Scènes de la vie comtadine. — II. — Les Tirart et les Sendric, par M. Jules de LA MADELÈNE 350

Exposition des Beaux-Arts. — V. — De l'état général de la Peinture et de la Sculpture, dernière partie, par M. Gustave PLANCHE. 401

L'Asie-Mineure d'après un voyageur russe, par M. E. DULAURIER. 425

Revue Musicale, par M. P. SCUDO 454

Chronique de la quinzaine, histoire politique et litteraire. 440

Le Marquis des Saffras, Scènes de la vie comtadine. — III. — La Damiane et Mlle Sabine, par M. Jules de LA MADELÈNE 461

Une academie de Romanciers en Allemagne, par M. Saint-René TAILLANDIER. 509

Des intérêts du nord scandinave dans la guerre d'Orient. — IV. — La politique suedoise de 1812. — Alexandre, Bernadotte et Napoleon, par M. A. GEFFROY.. 541

L'Industrie de la soie depuis ses origines et les soieries a l'Exposition, par M. Louis REYBAUD, de l'Institut. 595
La Chimie a l'Exposition. — L'Aluminium, par M. Paul de RÉMUSAT. 639
Des Phares et de la lumière artificielle, par M. BABINET, de l'Institut. . . 658
Un Roman politique sur l'Italie, par M. E. MONTÉGUT. 676
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 690

Jean-Jacques Rousseau, sa vie et ses ouvrages. — XIII. — Rousseau a Montmorency, par M. Saint-Marc GIRARDIN, de l'Académie Française. 705
L'Orfevrerie et l'Ébénisterie a l'Exposition, par M. Gustave PLANCHE. . . 728
De l'Histoire du peuple d'Israel. — Son nouvel historien en Allemagne, par M. Ernest RENAN. 746
Le Marquis des Saffras, Scènes de la vie comtadine. — IV. — La Saint-Antonin, par M. Jules de LA MADELÈNE. 775
Études sur le Roman anglais contemporain. — Les romans de Wilkie Collins, par M. E.-D. FORGUES 815
De la Critique moderne et de la Comédie antique, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française. 849
Le Gouvernement des tsars et la Société russe. — I. — La Russie jusqu'a l'avenement des Romanof, par M. Augustin PICARD. 865
De l'Alimentation publique. — II. — La viande de boucherie et les conserves alimentaires, par M. PAYEN, de l'Institut 895
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 915

La Duchesse de Chevreuse. — I. — Richelieu et Mme de Chevreuse, par M. Victor COUSIN, de l'Académie Française. 929
Économie rurale. — Des Essences forestières a l'Exposition, par M. L. de LAVERGNE, de l'Institut. 980
Le Théatre-Français en 1855, par M. Gustave PLANCHE. 1008
Le Gouvernement des tsars et la Société russe. — II. — La Russie sous les Romanof, de la guerre et de la paix pour l'empire slave, par M. Augustin PICARD. 1035
Le Marquis des Saffras, Scènes de la vie comtadine. — V. — Les Révolutions de la Pioline, dernière partie, par M. Jules de LA MADELÈNE. . 1065
Le Roman anglais contemporain. — Le Roman protestant du passé (*Westward ho!* de M. Kingsley), par M. Émile MONTÉGUT. 1108
Nouvelles des Sciences. — L'Astronomie en 1855, par M. BABINET, de l'Institut. 1135
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 1149

Scènes et Souvenirs de la Vie politique et militaire en Orient. — I. — Omer-Pacha et l'Armée turque, par M. Eugène POUJADE. 1169
La Neerlande et la Vie hollandaise. — IV. — La Tourbe et les Tourbières de Hollande, par M. Alphonse ESQUIROS. 1217
Caractères et Récits du temps. — Le Deuil de Lady Jessing, par M. Paul de MOLÈNES. 1259
L'Exposition de l'Industrie de 1855 et ses Conséquences économiques, par M. Louis REYBAUD, de l'Institut. 1284
La Duchesse de Chevreuse. — II. — Mazarin et Mme de Chevreuse, par M. Victor COUSIN, de l'Académie Française. 1322
Histoires Poétiques, par M. A. BRIZEUX. 1362
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 1373

FIN DE LA TABLE.

AP
20
R5
n.per.
ser.2
t.12

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY